Shelf No. M010.5 P58

DISCARDED
By the
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1877. T. XIX, 1

20

SAINT-QUENTIN

IMPRIMERIE JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUIÈME

(DIX-NEUVIÈME DE LA COLLECTION.)

14-20

554428
6.12.52

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1877

Z
1007
P73
t.19-20

786492

TORONTO PUBLIC LIBRARY
REFERENCE.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.

Romans de MM. EDMOND ET JULES DE GONCOURT : *Charles Demailly*, *Manette Salomon*, *Germinie Lacerteux*, *Madame Gervaisais*. Paris, Charpentier, 1876, 4 vol. in-12, de 406, 444, 400 et 362 p. 14 fr. — *Renée Mauperin*, *Sœur Philomène*, par les mêmes. Paris, Lemerre, 1876, 2 vol. in-18 de 302 et 295 p. 10 fr. — *Son Excellence Eugène Rougon*, par EMILE ZOLA. Paris, Charpentier 1876, in-12, de 462 p., 3 fr. 50. — *Le Renégat*, par JULES CLARETIE. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus, de 340 p., 3 fr. 50. — *Fonctionnaires et boyards*, par le prince JOSEPH LUBOMIRSKI. Paris, Didier, 1876, 3 vol. in-12, de 250, 254 et 274 p. 9 fr. — *Maître Gaspard Fix*, par ERCKMANN-CHATRIAN. Paris, Hetzel, 1876, in-18 jésus, de 325 p. 3 fr. 50. — *Un mariage honteux*, par LÉON RICHER. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus, de 300 p. 3 fr. 50. — *Le Monde inconnu*, par ELIE BERTHET. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus, de 432 p. avec illustrations, 4 fr. — *Les Fanfarons du Roi*, par PAUL FÉVAL. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus, de 396 p. 3 fr. — *Pia la San-Pietrina*, par A. DE LAMOTHE. Paris, Ch. Blériot, 1876, 2 vol. in-18 jésus, de 349 et 336 p. 6 fr. — *Les Mystères du nouveau Paris*, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY. Paris, Dentu, 1876, 3 vol. in-18 jésus, de 394, 390 et 360 p. 9 fr. — *Les Parias de Paris*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1876, in-18 jésus, de 412 et 404 p. 6 fr. — *Le Trésor de l'abbaye*, par LE MÊME. Paris, Ch. Blériot, 1876, in-18 jésus, de 335 p. 3 fr. — *Le Pardon du moine*, par LE MÊME. Paris, Ch. Blériot, 1876, in-18 jésus, de 356 p. 3 fr. — *Le Marquis de Savone*, par ELISA GAY. Paris, Lethielleux, 1876, in-18 jésus, de 312 p. 3 fr. — *Les Mystères de Royan*, par EVARISTE CARRANCE. Bordeaux, comité des concours poétiques, 1876, in-8 de 310 p. 3 fr. 50. — *L'Enchanteresse*, *Histoire parisienne*, par PHILIBERT AUDEBRAND. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus, de 330 p. 3 fr. — *Tourmente*, par le baron C. WINSPEARE. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus, de 382 p. 3 fr. 50. — *Le Secret du docteur*, par VICTOR PERCEVAL. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus, de 424 p. 3 fr. — *Romain Kalbris*, par HECTOR MALOT. Paris, Delagrave, 1876, in-18 de 212 p. 3 fr. — *Alise d'Evran*, par ANDRÉ LEMOYNE. Paris, Sandoz, 1876, in-18 jésus, de 150 p. 2 fr. — *Les Ménages militaires* (4 séries). *La Femme du capitaine Aubépin*, les *Filles du colonel*, le *Mariage du trésorier*, les *Deux femmes du major*, par Mme CLAIRE DE CHANDENEUX. Paris, E. Plon, 1876, 4 vol. in-18 de 240, 236, 194 et 278 p. 10 fr. — *Le Mari de Laurence*, par LA MÊME. Poitiers, Oudin, 1876, in-18 de 218 p. 2 fr. — *Laure Aubry*, par L. BAILLEUL. Paris, C. Dillet, 1876, in-18 de 300 p. 2 fr. — *Le Château de Saint-Hippolyte*, par EUGÈNE DE MARGERIE. Paris, Téqui, 1876, in-18 jésus de 312 p. 2 fr. — *La Confession de Romain Pugnadorès*. Paris, Haton, 1876, in-18 de 272 p. 2 fr. 50. — *Un fruit sec*, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Lecoffre, 1876, 2 vol. in-18 de 262 et 274 p. 4 fr. — *Les Danseuses du Caucase*, par EMMANUEL GONZALÈS. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus avec illustrations. 3 fr. 50. — *Lettres d'un excentrique*, par ROBERT FRANZ. Paris, Lacroix, 1876, in-18 de 250 p. 3 fr. 50. — *La Grève des femmes*, par GEORGES VAUTHIER. Paris, Ghio, 1876, in-18 jésus de 322 p. 3 fr. — *Nouvelles et fantaisies humoristiques*, par MÉRINOS (Eugène Mouton). Paris, librairie générale, 1876, in-12 de 288 p. (édition de luxe) 5 fr. — *L'Arc-en-ciel*, *Histoires de toutes les couleurs*, par QUATRELLES. Paris, Hetzel, 1876, in-18 jésus de 302 p. 3 fr. 50. — *Contes et Nouvelles*, par JULES JANIN. Paris, librairie des bibliophiles, 1876, 2 vol. in-12 de 318 et 320 p. 7 fr. — *Chez les voisins*, par CHARLES DEULIN. Paris, librairie illustrée, 1876, in-24 de 126 p. 1 fr. — *Les Soirées amusantes*, quatrième série, *Contes d'automne*, par ÉMILE RICHEBOURG. Paris, E. Plon, 1876, in-24 de 190 p. 75 c.

M. de Bonald a dit : « La littérature est l'expression de la société. » Faut-il prendre cet aphorisme comme l'expression de la vérité ? — En ce cas, la société actuelle est bien malade, bien dévoyée, bien matérialisée, bien dépourvue d'idéal. Le Réalisme domine et triomphe dans la littérature contemporaine ; la foule se jette avidement sur les récits de crimes monstrueux, sur le compte rendu des cours d'assises,

sur les feuilletons d'abattoir et de morgue, et, pour tout un clan très-nombreux d'intelligences cultivées, on réédite les œuvres de deux écrivains qui ont poussé le Réalisme à ses conséquences extrêmes. Nous voulons parler de MM. Edmond et Jules de Goncourt. Le talent ici ne manque pas, il déborde : ce qui manque, c'est le goût et le sens moral. Les romans réédités des deux frères de Goncourt sont les suivants : *Charles Demailly*, *Manette Salomon*, *Germinie Lacerteux*, *Renée Mauperin*, *Madame Gervaisais*, et *Sœur Philomène*,— sans parler d'une série de physiologies romanesques qui porte le titre de *Voitures de masques*, et d'un volume de pensées, intitulé : *Idées et Sensations*, où les auteurs exposent leur sensualisme psychologique.

Charles Demailly s'appelait primitivement les *Hommes de lettres*. C'est, en effet, une suite de tableaux et d'études de la vie littéraire. Vers la fin, cela se relie tant bien que mal, en ce sens que le héros principal, Charles Demailly, après s'être usé le corps et brûlé le cerveau dans la fournaise parisiennne, se marie à une actrice de second ordre qui fait l'ingénue, mais qui n'est qu'une affreuse coquette, une poupée sentimentale, vaniteuse et sotte, laquelle achève l'œuvre commencée — de sorte que cet esprit supérieurement doué, si lucide, si profond, qui a conçu un livre de génie, la *Bourgeoisie*, va mourir idiot et gâteux à Charenton. Malgré ses fautes, Charles Demailly est encore sympathique. Mais que dire de Couturat, un drôle ; de Nachette, un coquin ; de Boisroger, un corrompu naïf ; de Florissac, un gommeux vide et cynique ; de Montbaillard, un faiseur ; de Malgras, un imbécile ? Évidemment, si c'est là la fine fleur de la littérature contemporaine, nous n'en faisons pas compliment à la littérature. Mais, Dieu merci ! MM. de Goncourt n'ont étudié qu'un des plus mauvais côtés du monde littéraire : le monde du petit journalisme, des coulisses de théâtre et des cabarets du quartier Bréda. La littérature qui a posé devant leur observation est, comme le remarque M. Victor Fournel, « cette littérature haineuse, jalouse, impuissante, fiévreuse, crispée, funambulesque, boulevardière, qui déjeune d'un paradoxe et dîne d'un chantage, aboie au soleil comme les chiens aboient à la lune, insulte aux gloires consacrées, bave sur les réputations son encre de la petite vertu, blague les honnêtes femmes et soupe avec les filles. » Assurément — et c'est un grand malheur, nous venons de le constater,— cette littérature prend aujourd'hui une extension considérable et fait la tache d'huile. Pourtant, il y a toujours, dans la république des lettres, des hommes droits, honnêtes, intègres et dignes qui n'ont jamais sali leur plume dans les turpitudes vénales, et chez qui le talent égale la probité : il y a les Louis Veuillot, les Pontmartin, les Barbey d'Aurevilly, les Léon Gautier, les Dancourt, les Bernadille, les Xavier Aubryet, les Montégut, et tant d'autres que j'oublie.

Ceux-là sont de véritables hommes de lettres qui ont toujours honoré leur profession.

— Comme *Charles Demailly*, *Manette Salomon* est moins une action et un drame qu'une suite de scènes plus ou moins pittoresques. Dans *Charles Demailly*, MM. Edmond et Jules de Goncourt, ont prétendu faire connaître les mœurs, l'esprit et les habitudes des gens de lettres. Ici, les mœurs (et quelles mœurs !), l'esprit et les habitudes des peintres sont spécialement en cause. C'est le même style haché menu, haletant, saccadé, plein de néologismes. Toutefois, sous le rapport de l'esthétique pure, *Manette Salomon* est de beaucoup supérieure à *Charles Demailly*. La description de l'atelier Langibout et de la forêt de Fontainebleau, le parallèle entre Ingres et Dalacroix, les invectives contre les marchands du temple artistique sont des morceaux d'une perfection incontestable. Il y a aussi une très-belle page, qui, avec un accent vrai d'indignation, fût devenue un chef-d'œuvre. Nous faisons allusion à la célèbre prosopopée contre la Blague, « cette grande démolisseuse, cette grande révolutionnaire, l'empoisonneuse de foi, la tueuse de respect, avec son souffle canaille et sa risée salissante, jetée à tout ce qui est honneur, amour, famille, le drapeau ou la religion du cœur de l'homme — effrayant mot pour rire des révolutions, allumant le lampion d'un lazzi sur une barricade ! » — Manette est une petite Juive, modèle d'atelier, louant aux artistes le spectacle de sa beauté, en attendant qu'elle leur vende son honneur. Inutile d'insister. On comprend qu'avec leur théorie de l'art pour l'art et leur système de description à outrance, les de Goncourt se soient ici attardés et complus à développer les tableaux les plus risqués. Dans les types d'artistes mis en scène, Anatole Bazoche, Coriolis le créole, Javelas le méridional, Lestonnat, peintre-né des mythologies plafonnantes, Grandvoinnet, Garnotelle, d'aucuns ont cru reconnaître quelques notoriétés du pinceau,— tout comme à propos de Charles Demailly, de Couturat, de Nachette, etc, d'autres ont nommés quelques célébrités du journalisme. On a menacé les auteurs et on s'attendait à des modifications dans les éditions nouvelles : tout a été maintenu tel quel, et ils ont répondu ou plutôt le frère survivant a répondu (car l'un d'eux est mort) : « Que ceux qui se sentent morveux se mouchent ! »

Poursuivons notre étude. Les défauts s'accusent de plus en plus, et *Germinie Lacerteux* est un cas qui relève absolument de la physiologie et de la médecine. Cette servante, laide, vieille, hystérique, qui arrive de Langres avec des poux, s'éprend d'un voyou des faubourgs, et descend un à un tous les degrés du vice, de l'ignominie et de l'immoralité. Livre malsain, analysant, détaillant, fouillant les viles passions de la brute, entièrement consacré à décrire les faits et gestes d'une Messaline des mansardes. Pour leur excuse, les auteurs ont prétendu

qu'il fallait aujourd'hui tout dire, tout montrer, et que les plaies morales les plus hideuses étaient, comme les vertus les plus sublimes, dans la nature. La belle raison ! Voltaire y a répondu, mais sa réponse est par trop gauloise : on la devine. Encore si on montrait le vice pour le flétrir, très-bien. Mais, au contraire, les écrivains de l'école réaliste en décrivent, sans le moindre blâme, les manifestations les plus révoltantes. Est-ce tout ? Non. Jusqu'ici, MM. de Goncourt n'avaient outragé que la morale éternelle. Dans *Madame Gervaisais*, ils s'en sont pris au catholicisme. Mme Gerversais est la veuve d'un ancien fonctionnaire du gouvernement de juillet. Son mari mort, elle va avec son fils s'établir à Rome. Là, elle se jette à corps perdu dans la dévotion et dans le mysticisme : elle s'y abîme, s'y énerve, s'y absorbe au point de perdre tout sentiment naturel et de devenir mauvaise mère. La conclusion est celle-ci : La Grâce avait assassiné la Nature. Blasphème ! MM. Jules et Edmond de Goncourt qui jadis avaient parlé en termes si touchants de Marie-Antoinette, de l'héroïsme de ses derniers moments et de son martyre, auraient dû se rappeler que la grâce, loin de tuer la nature, l'idéalise, la purifie, la perfectionne et la transfigure. Dieu n'a jamais ordonné aux mères de famille d'abandonner, de haïr, de maudire et de déshériter leurs enfants, et, s'il se trouvait une femme pieuse, capable d'en arriver à ces extrémités coupables, sa religion serait à la vraie piété ce que la superstition est à la foi — une caricature. *Madame Gervaisais* est un mauvais livre. Il est d'ailleurs d'une lecture fort ennuyeuse le récit se perd dans d'interminables descriptions, délayées des œuvres de Stendhal et du président de Brosses.

— En somme, deux romans seuls de MM. Edmond et Jules de Goncourt méritent l'éloge — et même ce ne saurait être un éloge sans restrictions. Car, si dans *Renée Mauperin*, dont le *Polybiblion* a déjà rendu compte, se trouvent des tableaux très-mouvementés et très-vivants de nos mœurs bourgeoises, si Renée, malgré ses allures garçonnières se conserve pure au milieu d'un monde factice et corrompu, si, percée au cœur par l'odieuse conduite de son frère, elle meurt d'une mort admirablement chrétienne, il ne faut pas oublier que ce récit, dont nous reconnaissons tout le mérite, encadre aussi l'histoire fangeuse d'un individu épousant la fille d'une femme avec laquelle il a eu des relations adultères. Voilà pour *Renée Maupérin*. Les réserves que nous ferons à propos de *Sœur Philomène* sont d'un autre ordre. L'intention est louable. Mais les auteurs adoptent un langage dont ils ne saisissent pas toute la portée. Ils se servent, en parlant des choses de la vie religieuse de mots qui détonnent, d'épithètes malsonnantes, celles-ci, par exemple : « irritation nerveuse d'une prière incessante ; suaves langueurs, tièdes haleines, inspirations voluptueuses des livres de

piété. » Les livres de piété qui produisent des effets semblables ne sont pas de bons livres, et on ne les trouve pas dans les bibliothèques claustrales, — à moins que la critique des frères de Goncourt ne s'applique aux œuvres de saint Bonaventure, de sainte Thérèse et de saint François de Sales, auquel cas ils ne savent ce qu'ils disent, et prouvent qu'ils n'ont pas lu deux lignes de ces grands maîtres de la vie spirituelle. Nous blâmerons aussi, dans *Sœur Philomène*, les brutalités de certaines descriptions. Il y a trop de lits d'hôpital, trop d'opérations de chirurgie, trop de conversations débraillées entre carabins. Puisqu'on voulait faire œuvre idéaliste, œuvre de psychologie supérieure, le côté matériel devait être seulement indiqué : on a dépassé la mesure en se plongeant jusqu'au cou dans le détail des horreurs que contiennent les hospices. Ces restrictions faites, il est de toute justice de reconnaître que *Sœur Philomène* est une production réellement remarquable. Nous voyons une pauvre enfant du peuple, orpheline, sans parents, sans amis, âme de sensitive froissée par les tristes réalités d'une adolescence douloureuse, se réfugier dans un couvent de religieuses augustines. Après un noviciat sérieux, mais non sans luttes, sœur Philomène est envoyée soigner les malades dans un grand hôpital de Paris. L'habitude de la vie quotidienne la met en relation avec un interne du nom de Barnier. Peu à peu, sans le vouloir, sans y songer, un sentiment naît dans son cœur, si pur, si chaste, si virginal que le côté humain s'efface complétement. Un jour cependant, sœur Philomène paraît fléchir; mais ce n'est qu'une défaillance involontaire, l'espace d'une seconde. La vierge se relève aussitôt, se retrouve d'elle-même, parce qu'elle croit, parce que la robe qu'elle porte peut couvrir un martyre et pas un amour. Au fond, ce roman est un plaidoyer — et par le temps qui court il n'est point inutile — en faveur des sœurs de charité. Écoutez la réponse de l'interne Barnier à un de ses camarades qui déblatère contre les cornettes blanches : « C'est trop bête, vois-tu, de blaguer ces femmes-là et de les blaguer ici. Est-ce que nous ne les connaissons pas? Est-ce que nous ne les voyons pas à l'œuvre?... Ah! voilà le grand reproche : elles embêtent les malades avec le bon Dieu!... D'abord, elles ne les embêtent pas tant que ça, nous le savons tous. Et puis après? quand elles mettraient un peu de paradis dans une salle d'hôpital, qu'est-ce que tu veux y mettre, toi? De la philosophie comparée? Parbleu! J'ai lu Voltaire; mais je trouve stupide qu'on mette ses opinions dans ces choses-là... Comment! voici des femmes qui renoncent à tout, qui vivent nuit et jour dans un hôpital, qui travaillent comme des manœuvres, qui vieillissent dans tout ce qu'il y a d'abominable! des femmes qui passent leur vie à consoler des agonies, à embrasser la mort... et sans avoir pour se soutenir ce que nous avons, nous, la vie

du dehors, le zèle de la science, l'avancement, l'ambition d'un nom ou d'une fortune, une carrière devant nous... Ah ! sacristi, si tu ne trouves pas ça assez beau !... Mais prends-moi n'importe qui dans la rue et mets-le dans une salle d'hôpital à voir une sœur faire ce qu'elles font toutes ici, il ôtera son chapeau, parce que devant des dévouements comme ça, mon cher, on a beau faire l'homme fort et ne pas vouloir s'incliner..... le cœur salue..... quand on en a un! » Le langage est d'un carabin, mais les idées sont d'un honnête homme qui rend témoignage à la vérité.

Nous nous sommes un peu étendus sur les romans des frères de Goncourt : il le fallait. Nul n'ignore qu'ils sont les chefs d'une école dont les disciples, ainsi que cela arrive toujours, ont exagéré à plaisir les défauts, les excentricités et les ridicules. Si, dans *Sœur Philomène*, le sentiment de l'idéal rayonne encore, dans les œuvres des continuateurs du système, le Réalisme à outrance a tout supprimé, tout tué. Voyez Feydeau, voyez Flaubert, voyez Zola. Celui-ci ne représente même plus le Réalisme. Il en est à la littérature sadique, à la littérature bestiale. *L'Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire* (titre prétentieusement matérialiste qui sent d'une lieue son Buchner et son Darwin) n'est qu'une débauche permanente d'érotisme et de caricature politique. Il a été dit ici, dans le temps, ce que l'on devait penser de la *Curée*, du *Ventre de Paris*, de la *Conquête des Plassans*, de la *Faute de l'abbé Mouret*. A de certaines époques, de pareils livres auraient été brûlés en place de Grève par la main du bourreau, et tous les honnêtes gens eussent applaudi à cette exécution. Aujourd'hui, ces livres trouvent des admirateurs. Pourquoi ? parce qu'ils flattent les passions viles, parce qu'ils traînent dans la boue les croyances catholiques, parce qu'ils dénigrent et ravalent de parti-pris les classes dirigeantes. Mon Dieu! je sais bien que les classes dirigeantes n'ont pas toujours été indemnes de reproche ; mais, est-ce en grossissant leurs vices que l'on corrigera ceux du peuple? Allons donc ? Juvénal, lui aussi, peignait les vices des grands de Rome; mais il les maudissait. M. Zola — qui n'est pas Juvénal, tant s'en faut — se contente d'étaler toutes sortes d'ordures avec le plus de complaisance possible. *Son Excellence Eugène Rougon* est le sixième volume de cette série d'obscénités. Malgré la transparence des noms, Rougon, de Marsy, la Rouquette, etc., ceux qui croiraient trouver dans ce livre le vrai portrait des hommes notables du second Empire, seraient singulièrement désappointés. C'est un ramassis d'anecdotes apocryphes; ce sont des physionomies repoussantes, toutes de fantaisie ; ce sont des scènes d'un cynisme qui, si on les gravait sur un tableau, relèveraient absolument de la police correctionnelle. L'intrigue est pénible, lourde, ou plutôt elle n'existe pas. La femme qui passe dans le roman et pour laquelle Eugène Rougon éprouve des accès de passion

intermittente est une certaine Italienne qui allie le libertinage le plus échevelé à la dévotion la plus superstitieuse. Elle s'occupe aussi d'intrigues politiques — une Faustine doublée de Machiavel, mais surpassant en lubricité les Fanny et les Madame Bovary. — Un gentilhomme légitimiste, rallié à l'Empire, participe à toutes ces infamies — et le romancier, évidemment dans le but de jeter du discrédit sur l'aristocratie, nous représente M. de Plouguern comme un narrateur infatigable d'histoires graveleuses et un faiseur d'homélies en l'honneur du trône et de l'autel. Je respecte trop mes lecteurs pour leur parler de la scène où Clorinde Balbi pose nue en Diane chasseresse devant des hommes, ni de l'abus immoral qu'elle fait des billets de loterie en faveur des pauvres. Tout cela n'existe que dans l'imagination surmenée de M. Zola. Les seuls passages lisibles de son livre sont le récit du baptême du prince impérial, à Notre-Dame, l'entrevue d'Eugène Rou...gon avec le directeur du *Vœu national* (lisez Guéroult, de l'*Opinion nationale*), et l'énumération du monde de solliciteurs, d'affamés, d'ambitieux et d'hypocrites qui, chaque jour, faisaient le pied de grue dans les antichambres ministérielles, quémandant des places, ou, comme dit l'auteur des *Iambes*, « gueusant quelque bout de galon ; » mais ces inconvénients ne sont pas particuliers à tel ou tel régime : on les a observés de tout temps. Finalement, *Son Excellence Eugène Rougon* n'est qu'un pamphlet libertin de 462 pages. Littérairement même, ce roman-ci n'a pas la valeur des autres. Hélas ! que parlé-je de littérature ? La marque et la mission de la littérature, vraiment digne de ce nom et qui n'est qu'une des formes de l'art, c'est d'élever la pensée et d'élargir ses horizons. Et ainsi a-t-elle été comprise par les grands écrivains de tous les temps qui n'ont été ni insulteurs, ni théophobes, ni pornographes, et qui ont parlé avec respect de tout ce qui intéresse l'humanité, de ses croyances, de ses lois, de son histoire, de ses créations artistiques, de ses grandeurs et de ses misères, de ses angoisses et de ses espérances. Or, dans l'*Histoire d'une famille sous le second Empire*, la littérature est à chaque instant avilie, ravalée. On la traîne en des bas-fonds et en des souillures sans nom qui la déshonorent ; on en fait la servante de tous les mauvais appétits et la proxénète des plus honteuses débauches. Ce n'est plus de la littérature : c'est de la pourriture pétrie de haine.

— L'*Histoire des Rougon-Mocquart* nous amène à constater une chose bien triste : c'est qu'aujourd'hui, la politique (et quelle politique !) envahit tout, même le roman. Aussi, le roman politique sera-t-il toujours œuvre défectueuse et ne formera-t-il jamais œuvre d'art parfaite ; car il lui manque la sérénité, la sincérité, le naturel. Le roman politique, tel qu'on le comprend, s'excite par des haines de commande et des préventions sans critique. Au fond, vraie ou fausse,

juste ou injuste, ce ne sera jamais que la satire. M. Claretie, dans son *Renégat*, n'a pas fait autre chose : il a voulu peindre la destinée d'un homme qui trahit son parti, qui passe au gouvernement, qui devient ministre et qui tombe avec le pouvoir dont il a épousé la cause. En réalité, c'était un canevas pour intenter procès à l'Empire. Qu'est-ce que Michel Berthier? M. Claretie a beau jurer ses grands dieux qu'il n'a eu en vue aucune personnalité contemporaire. Ces déclarations sont bonnes pour les naïfs. De même que Rougon est M. Rouher, de même Michel Berthier n'est autre qu'Émile Ollivier. Il n'y a pas moyen de s'y tromper : « Orateur puissant... avocat applaudi.... fils d'un proscrit de décembre.... parleur vaniteux.... grisé de lui-même..... élu député de Paris par l'opposition, etc., etc. » Les hommes d'ailleurs qui travaillent à sa conversion sont par trop reconnaissables: ainsi, Chamaraule (Persigny), Maulainvilliers (Morny). D'autres qui traversent le roman ont un masque des plus transparents: ainsi, Berger-Delanoue (Prévost-Paradol), Delesclide (Delescluze). Livre à clef, facile à ouvrir. Hâtons-nous de dire que si le personnage politique de Michel Berthier s'applique exactement à M. Émile Ollivier, l'homme privé s'en éloigne du tout au tout. Cherchez la femme ! disait un magistrat, à propos d'un crime dont on ne s'expliquait pas le mobile. La femme règne dans le roman de M. Claretie. Michel Berthier en est littéralement empoisonné ; il se promène entre trois amours : un amour d'étudiant attardé, un amour de parvenu, un amour à prétentions idéales. Ce Berthier, au fond, n'est qu'un drôle : il a mis à mal une pauvre grisette, qu'il abondonne lâchement, elle et son enfant, le jour où il a été reçu pour la première fois dans les salons de l'intrigante baronne de Rives. Politique à part, il y a de belles scènes dans ce roman. Nous citerons notamment les pages où l'auteur a peint les péripéties de l'élection, les émotions du candidat, l'éclat du triomphe, les vagues symptômes des apostasies futures. Que dites-vous de ce tableau ? Quelques électeurs de Berthier vont, le soir, le féliciter de son succès : « En chemin, un de ceux qui marchaient, un homme du peuple voit un pauvre diable, un camarade d'atelier, qui lentement passait, frôlant la muraille, l'œil sur les pavés, et tenant au bout de chaque main un enfant maigre qui suivait avec peine. L'homme du peuple se détacha du groupe et vint à ce passant : — Tu ne sais pas, dit-il, Michel Berthier? — Et tout son visage étincelait. — Eh bien ? — Il est élu ! — Ah ! fit l'autre, en le regardant d'un air vague, morne et lassé. Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse? A-t-il de l'ouvrage à me donner? Allons, moucherons, un peu de courage !.... Il s'éloigna, traînant ses petits en haillons, haussant les épaules et murmurant entre ses dents : Quoi Berthier?... Après?... Et du pain? » C'est

pris sur le vif. Cet ouvrier avait raison. Ce ne sont ni les Berthier, ni le babouviste Levabre, ni la vieille barbe Ménard, qui donnent du pain aux travailleurs sans ouvrage. Ils se contentent de les payer en monnaie de bavard. — S'il y a à louer dans le roman de M. Claretie, il y a encore plus à blâmer. Un personnage catholique joue un rôle dans l'action : c'est le comte de Morangis, qui a d'abord un faux air de Montalembert. Il a écrit la *Vie de couvent au moyen âge*. Il est mystique, il est pieux, il est pratiquant. Et, parce que sa fille, attirée par cette existence monacale que le père a dépeinte avec des couleurs si belles, se fait religieuse, voilà Morangis qui, instantanément, brûle ce qu'il a adoré, de catholique absolu devient athée, et se réfugie dans le blasphème. Est-ce admissible ? Est-ce vraisemblable ? Non, mais cela a fourni à M. Claretie l'occasion de déclamer contre ce qu'il appelle le nirvana chrétien, la mort du cœur, l'anéantissement de la famille. Ma parole ! on croirait entendre le fameux abbé Trois-Étoiles. *Michel Berthier* se termine par ces lignes d'un matérialisme dégradant : « Puissions-nous nous réunir dans l'immense univers où tout rentre, où tout renaît, où tout se transforme et où rien ne périt, où tout palpite de l'éternelle vie, matière dont nous appelons *mort* la modification, et dont le vrai nom est *renaissance* ». Duportal, lui, appelle cela la palingénésie universelle. M. Claretie est républicain, et il cède à la désastreuse tendance qui règne chez les écrivains de son école — et qui consiste à établir une solidarité complète entre l'idée républicaine et le matérialisme. Tant pis pour l'idée républicaine !

— C'est aussi un roman politique que *Fonctionnaires et Boyards*, du prince Joseph Lubomirski. Mais, cette fois, du moins, l'autorité n'est pas traînée dans la boue, et on démontre la nécessité sociale des principes. Chaque État a ses termites qui le rongent et le minent sourdemment. Les termites de la Russie sont les sectes et les sociétés secrètes. Elles y pullulent. Il y a les Dukoborsti (champions de l'esprit), qui n'admettent ni temples, ni prêtres, ni livres ; les Molokani (buveurs de lait), qui ne croient pas à la divinité du Christ et rêvent l'établissement d'un vaste communisme : les Khlysti (flagellants), qui se donnent publiquement la discipline et ne reconnaissent d'autre Dieu que leur prophète Daniel Philipitch ; les Skoptsi (eunuques), qui se mutilent eux-mêmes, nient toute autorité temporelle, réprouvent le mariage et croient à une incarnation périodique du Verbe ; les Petits chrétiens, qui considèrent les statues des saints comme des idoles ; les Mutuellistes, qui singent les frères moraves : les Réfractaires de l'impôt, qui refusent de payer au gouvernement la redevance annuelle ; les Recenseurs, qui se livrent à des orgies sans nom, en parodiant les cérémonies du culte chrétien ;

les Adorateurs du Fils de l'Homme, enseignant que Napoléon Ier n'est pas mort, qu'il a traversé les mers pour aller de Sainte-Hélène dans l'Asie-Centrale, qu'il habite Irkoustk, sur la frontière de la Tartarie chinoise, d'où il doit venir un jour mener la famille slave à la conquête du monde[1]. Toutes ces sectes se rattachent plus ou moins au socialisme, et elles ont leur dernier mot dans une association infernale qui est l'expression suprême de la Révolution, le nihilisme. Le nihilisme fait table rase de tout. Le vice, la vertu, le bien, le mal, la justice, le pouvoir, la joie, la douleur, l'indifférence, l'héroïsme : néant ! néant ! Il faut tout démolir, tout anéantir, tout détruire, afin qu'il n'y ait plus rien. Le nihilisme compte en Russie de nombreux adhérents, dans la noblesse, l'armée, le magistrature, le commerce, la jeunesse des écoles. Les nihilistes en veulent surtout à la religion et aux institutions sociales, qu'il rêvent de remplacer par un communisme bestial. Le prince Lubomirski, dans *Fonctionnaires et Boyards*, a montré l'odieux, l'ignoble et l'impossible de pareilles doctrines. Sauf un Sibérien convaincu, Ivan Kolok, et deux fanatiques ignorants, Poléno et Bello, tous les nihilistes qu'il met en scène sont des ambitieux cupides et vulgaires. Darine, le procureur impérial, se fait, de sa haute position dans la secte, un marchepied pour arriver à son but, qui est d'obtenir, de force, la main d'une riche héritière. Schelm, l'ancien chef de la police sous Nicolas, ne garde la maîtrise du nihilisme que pour mieux accomplir ses projets de vengeance personnelle. Un seul a de la valeur et une honnêteté relative : c'est Muller, le Courlandais, ancien forçat que le malheur a rendu probe et qui revient des Indes avec le nom de Dowgal-Sahib, le titre de Nabab et des millions à remuer à la pelle. Figure intéressante, apparaissant dans des proportions surhumaines et grandioses ! Son désir est d'employer sa fortune à renverser le vieux monde pour mettre à la place un monde plus équitable ; mais il ne tarde pas à être désabusé ; il rencontre chez les nihilistes tant d'infamie, tant de mauvaise foi, tant de scélératesse, qu'après avoir sauvé au prix de sa liberté un de ses anciens bienfaiteurs, le prince Wladimir, il retourne (sa grâce obtenue) mourir aux Indes, et il y meurt en chrétien, s'inclinant sous la main de Dieu et reconnaissant qu'il n'appartient pas à un homme de changer la marche des choses. Le prince Lubomirski ne se contente pas de peindre à nu les nihilistes ; il les réfute et les stigmatise. Sous ce rapport, *Fonctionnaires et Boyards* est un roman d'une incontestable utilité : on y trouve aussi d'intéressants détails sur les mœurs de la

1. Adam Mickiewitz, professeur au Collége de France, nourrissait des idées à peu près analogues. Un jour, sous l'influence de l'illuminé polonais André Towianski, il fit une leçon sur le messianisme qui, par ses meilleurs amis eux-mêmes, fut considérée comme un acte de folie.

haute société russe. Tatiana est une création qui a bien la couleur locale. Elle est, pour nous, aussi originale que, dans les *Danicheff*, le cocher Osip.

— En ces derniers jours, il a été fait grand tapage autour du nom de MM. Erckmann-Chatrian. On a joué, au Théâtre-Français, un drame à eux, l'*Ami Fritz*. L'œuvre est insignifiante, et c'est en quelque sorte le drame de la mangeaille. Mais elle empruntait sa signification aux idées révolutionnaires des romanciers, et, sous ce rapport, il est à déplorer que la maison de Corneille, de Racine, de Molière se soit si facilement ouverte à des écrivains dont le principal mérite est d'avoir prêché l'indiscipline militaire, le mépris de l'autorité, la haine de la hiérarchie, l'irréligion et la supériorité des classes populaires sur les classes dirigeantes. Autrefois, MM. Erckmann-Chatrian n'avaient pas de ces fureurs démagogiques : ils se bornaient à traduire en excellent style les légendes des Vosges, de l'Alsace et de la Forêt-Noire ; ils s'essayaient à imiter Hoffmann et à faire du fantastique à chair-de-poule que veux-tu. Aujourd'hui, ils ont été piqués de la tarentule politique, et M. Saint-Genest, du *Figaro*, n'a pas été trop loin en les qualifiant de « malfaiteurs littéraires. » Ainsi, qu'est-ce que leur dernier roman, *Maître Gaspard Fix ?* Une longue et fastidieuse diatribe contre les monarchistes de toute nuance, la religion catholique, les jésuites, les « mômeries du clergé, » le tout assaisonné des réclames à la mode en l'honneur de l'instruction gratuite, laïque et obligatoire. Les personnages de ce récit qui adorent la République démocratique, sont des Phocions, des Aristides, des parangons de franchise, de dévouement et de désintéressement. Les bourgeois partisans des institutions monarchiques, depuis Gaspard Fix, le parvenu, jusqu'à Thomassin, le riche industriel — en passant par M. de Muleroy, le magistrat, sont des cafards, des hypocrites, des sceptiques, des gens sans conscience. Gaspard, d'abord voltairien, singe la dévotion par peur de la Révolution, ce qui ne l'empêche pas, devenu sénateur, de mourir en athée. Son beau-frère, le docteur Laurent, le proscrit, a, au contraire, tous les mérites, toutes les vertus. Il est facile de voir où on veut en venir avec ces systématiques antithèses : à jeter du ridicule et de l'odieux sur tout ce qui ne jure pas par saint Naquet ou saint Sauvestre. Il paraît, au surplus, que c'est un mot d'ordre. Nous avons sous les yeux un roman de la même farine, dû à M. Léon Richer et intitulé : *Un mariage honteux*. Ici encore, il n'y a d'honnête que les gens du peuple : la bourgeoisie et l'aristocratie sont tarées, corrompues, antifrançaises. La baronne Du Perrier et sa fille préfèrent les Prussiens à leurs compatriotes. Berthe Du Perrier se laisse séduire par un bellâtre bavarois et l'épouse, se glorifiant de devenir Allemande. Évidemment, ce type

affreux n'existe pas ; mais il fallait l'inventer pour les besoins de la cause. Tout à côté surgissent un curé et un évêque. Le premier est un roué, le second un vaniteux imbécile. Ils sont absolument inutiles à l'action : mais il fallait bien aussi un prétexte pour déblatérer contre « les manigances de la sacristie, » contre « l'alliance de la religion et du despotisme, » contre « la partialité des confesseurs, » et autres rengaînes. M. Léon Richer, MM. Erckmann-Chatrian savent très-certainement qu'il font là œuvre de passion, œuvre de haine. Mais il la font tout de même. Ils savent très-bien qu'ils calomnient en mettant dans la bouche des catholiques de dégoûtants éloges de la Prusse et des bandes prussiennes. Mais ils calomnient tout de même. Ah ! si Molière revenait sur la terre, ce ne serait plus dans le monde des sacristies qu'il irait chercher le type de son Tartuffe : il le prendrait dans le monde des libres-penseurs, et les éléments du portrait ne lui manqueraient pas. On me pardonnera cette réflexion quand on saura que, dans un *Mariage honteux* comme dans *Maître Gaspard Fix*, le nom de Dieu est souvent prononcé. Seulement, ce n'est point le Dieu vivant, le Dieu des chrétiens : c'est le Dieu des sophistes de feu l'*Opinion nationale*, un Dieu qui pue l'encre.

— Nous voici aux romans historiques. Et d'abord, parlons d'un genre nouveau, le roman préhistorique, que vient d'inaugurer M. Elie Berthet. Il y a quelques années, un savant de province, M. J. de Lubac, auteur des *Stations préhistoriques de Soyons et de la Vallée du Rhône*, publia dans un journal de l'Ardèche, une petite Nouvelle, où, sous forme romanesque, étaient mis en scène les contemporains du mammouth et de l'*ursus spelæus*. Mais ce n'était là qu'un essai qui eut d'ailleurs peu de retentissement. M. Elie Berthet est venu, lequel a vaillamment exploré le filon, et il n'en est pas sorti les mains vides. Le *Monde inconnu* est une étude très-fouillée, très-curieuse, dans laquelle sont encadrés les résultats les plus intéressants des découvertes scientifique modernes sur les hommes et les choses des temps préhistoriques. Le *Monde inconnu* se divise en trois parties : Les *Parisiens de l'âge de Pierre*, la *Cité lacustre*, la *Fondation de Paris*. En ces temps-là, les bêtes fauves se promenaient sur le boulevard Montmartre : elles étaient moins dangereuses que celles que la Révolution y déchaîne de nos jours à certaines heures. Quoi qu'il en soit, il est piquant de suivre les chasses terribles de Loup-Cervier et de ses fils, Preneur-de-Rats et Siffleur. Il est curieux d'assister à la toilette de la fille de Loup-Cervier, la robuste Daine. Il est intéressant de pénétrer dans la cité lacustre pour y nouer connaissance avec Châtaigne-d'Eau et Fleur-de-Fraisier — faisant, comme les petites maîtresses du dix-huitième siècle, les délicates et les renchéries devant les déclarations d'amour du Chêne-Noueux et de Vent-d'Orage. Il est enfin instructif

d'apprendre les véritables origines de la mystérieuse et antique Lutèce. Par malheur, la description des amours de l'homme des cavernes défend aux adolescents la lecture du *Monde inconnu*. Il sera sage pareillement de ne pas adopter toutes les déductions du romancier sur des faits anthropologiques dont la science positiviste essaye actuellement de se forger une arme contre le christianisme. Le *Monde inconnu* est illustré par Yon : la mieux réussie des illustrations est la Cité des Cormorans.

— Le retour de M. Paul Féval, nous ne dirons pas au catholicisme, puisque l'auteur de la *Fée des grèves*, a toujours été catholique de sentiment, mais le retour de M. Paul Féval à la pratique de la vie chrétienne a eu un grand retentissement. La presse radicale ne lui a pas ménagé les quolibets. Il les a méprisés, et il a bien fait. Il est donc de notre devoir de féliciter le romancier d'avoir courageusement obéi aux inspirations de sa conscience. On dit que M. Paul Féval va publier, à la Librairie catholique, une édition expurgée de toutes ses œuvres. En attendant que nous puissions étudier le spirituel conteur sous sa nouvelle forme, donnons une idée d'un de ses derniers romans historiques : les *Fanfarons du roi*. — L'action se passe en Portugal, de 1660 à 1670. Un enfant idiot, méchant, cruel, fantasque et plein de vices, Alphonse VI, tient le sceptre de la maison de Bragance. Alphonse a épousé Isabelle de Nemours-Savoie. Mariée sans l'être, Isabelle est la reine, mais elle n'est pas la femme du roi. Les souffrances de cette princesse, les folies et les cruautés d'Alphonse font ouvrir les yeux à la noblesse portugaise. Le roi a un frère, dom Pedro, gentilhomme accompli : c'est à lui qu'on offre le trône ; Alphonse abdique ; le Pape prononce le divorce d'Isabelle de Nemours, laquelle épouse Dom Pedro, et le peuple crie avec plus d'enthousiasme que jamais : « Vive Bragance ! » Sur ce thème, M. Paul Féval a brodé les situations les plus émouvantes. Il a fait du héros de la conspiration, Simon de Souza, un personnage aussi sympathique que l'est peu son frère, Louis de Souza y Vasconcellos, favori d'Alphonse, et chef des Fanfarons. Aux approches du dénoûment, Simon de Souza, déguisé en moine, prend des proportions épiques et presque surnaturelles : le *deus ex machina* du drame. A côté de lui, se meut le chien caniche du dévouement, le soldat Balthazar — et contre lui se dressent Conti l'Italien et, sicaire aussi grotesque que dangereux, il signor Macarone dell' Acquamonda. Simon de Souza délivre le Portugal de ces vampires. C'est une des plus belles conceptions de Paul Féval.

— Stendhal n'a pu s'empêcher de dire de Saint-Pierre de Rome : « Il y a là tout un monde ! » Effectivement, cet entassement merveilleux et prodigieux d'objets d'art et de richesses de toute sorte

demande une armée spéciale pour son entretien. Saint-Pierre a ses balayeurs, ses frotteurs, ses vitriers, ses plombiers, ses doreurs, ses lampistes, ses menuisiers, ses tapissiers, une véritable colonie. On appelle les employés de Saint-Pierre, les *San-Pietrini*. Un de ces braves gens, Andréa Palormo, devient père d'une adorable petite fille, laquelle a l'heureuse chance de naître à la minute même où le canon du fort Saint-Ange annonce aux Romains l'élection de Pie IX. Cette coïncidence arrive le lendemain aux oreilles du Souverain-Pontife, et celui-ci manifeste le désir d'être le parrain de l'enfant. Jugez de la joie d'Andréa ! Pie IX tient sa fille sur les fonts baptismaux, et lui donne le nom de Pia. Pia, la San-Pietrina, croît en beauté, en sagesse et en vertu. Elle aime bien son parrain, le fait aimer parmi les Transtévérines, et arrache à l'armée garibaldienne son frère Raphaël, peintre mosaïste, qui avait cédé à de déplorables entraînements. Le roman est fort simple ; mais ce n'est qu'un canevas dont M. A. de Lamothe s'est ingénieusement servi pour raconter, trait pour trait, événement par événement, l'histoire de Pie IX, depuis son élévation au pontificat jusqu'à la perte de ses possessions temporelles. On lira surtout avec profit (et ce roman-ci, irréprochable, peut être lu par tout le monde), on lira avec profit les pages consacrées à la révolution romaine, aux entreprises sacriléges de Mazzini, de Nubius, de Sterbini et autres tribuns de la démagogie italienne, au meurtre de Rossi et aux complots sans cesse fomentés par le carbonarisme. Sous ce rapport, *Pia la San-Pietrina* est le complément d'un roman fort connu du père Bresciani, le *Juif de Vérone*.

— Les romans d'aventures, pour le moment, sans être en nombre, ne font pas complétement défaut. Nous avons les *Mystères du nouveau Paris*, de M. du Boisgobey ; les *Parias de Paris*, le *Trésor de l'Abbaye*, le *Pardon du Moine*, de Mme Raoul de Navery ; le *Marquis de Savone*, de Mlle Élisa Gay ; les *Mystères de Royan*, de M. Évariste Carrance. Il y a à choisir, mais il faut faire un bon choix. M. F. du Boisgobey a voulu, très-notoirement, marcher sur les traces d'Eugène Sue. Dramatisant les curieuses révélations sur les bandits, les escrocs, les voyous et les gouapes, contenues dans les livres de Maxime Ducamp, de Canler et de Moreau-Christophe, il nous promène de la place de la Roquette aux carrières d'Amérique, des restaurants du boulevard des Italiens au bal des escarpes. L'haussmannisation n'a nullement fait disparaître les bouges fangeux de la civilisation parisienne. Les physionomies repoussantes de l'Époulardeur, de Casse-Dos et du Tafouilleux ne le cèdent en rien, en laideur et en horreur, aux faces patibulaires du Chourineur, de Tortillard et du Maître d'École. Le cabaret de la Bibine est calqué sur le Lapin-Blanc, et on y fait, comme dans celui-ci, consommation de mots d'argot, de gros-bleu et de triple-sec.

Hâtons-nous de dire que M. du Boisgobey n'a que cela d'identique avec l'auteur du *Juif-Errant*. Le socialisme et la prêtrophobie ne trouvent pas la moindre pâture dans les *Nouveaux Mystères*, — et si les gredins qu'il portraiture sont aussi complets que possible, l'auteur ne plaide jamais, en leur faveur, les circonstances atténuantes, — réservant, comme de juste, ses sympathies pour ces braves gens qui s'appellent Savinien Bredan, Marcel le Canadien, Dominique, et Cécile l'ouvrière. A la fin du troisième volume, la vertu triomphe, et l' « Omnibus du Diable » emporte en enfer tout un chargement de scélérats dont les uns sont noyés, écrasés ou embrochés, et les autres grillés par anticipation. Tout cela est l'œuvre de la Providence, sans doute, mais un peu aussi l'œuvre de l'agent de police Chambras, type fort intelligent qui rappelle le Javert des *Misérables*.

— Les *Parias de Paris* de Mme Raoul de Navery sont cousins germains des escarpes de M. du Boisgobey, notamment Ferson, le faux Anglais, Jean Studen, le faux Amaury de la Haudraye, Tamerlan le saltimbanque, la Paumelle et la Balayeuse. Mais ici, les figures sympathiques sont en beaucoup plus grand nombre, et c'est plaisir de se rencontrer avec les gais compagnons *de la Vache-Enragée* (colonie d'artistes qui vit à la grâce de Dieu), avec le brave Ramoussot, avec les petites Mésanges, avec Alie de Sézanne et Henri Monier, pauvres enfants ravis à leur famille et servant de jouet à l'horrible Tamerlan. Néanmoins, tout ceci n'est que l'accessoire : ce roman aurait dû être intitulé : *Le Mort parle*. En effet, voici la donnée, qui est étrange. Monier le millionnaire (retour des Indes) est assassiné dans la nuit, par son prétendu neveu, Jean Studen, qui, jadis à New York, a tué dans un guet-apens, le neveu véritable, Amaury de la Haudraye, et s'est emparé de ses papiers. Le faux Amaury a si bien pris ses précautions que nul ne le soupçonne et qu'on emprisonne à sa place un innocent, Kerdren, le secrétaire de la victime. Studen triomphe, se pavane, pose, et demande la main (qu'il obtient) de Marie de Grand-Champ, la fille du procureur général. Patience ! le véritable Amaury n'est pas mort; il revient d'Amérique, et, aidé de Ramoussot, de Barbezius, de la sœur Sainte-Croix et des *Compagnons de la Vache-Enragée*, il ne tarde pas à arracher le masque d'hypocrisie, dont se drape le bandit Studen. Celui-ci paye d'audace, d'autant qu'il n'existe aucune preuve indiquant qu'il soit l'assassin de Monier le millionnaire. Patience encore ! Le lendemain du trépas de M. Monier, un artiste a photographié le mort, et tout le monde a été frappé de l'expression extraordinaire du regard de l'homme assassiné. Sur ces entrefaites, les journaux annoncent qu'un photographe américain vient de faire une découverte des plus bizarres. D'après ce photographe, la prunelle d'un mort conserve pendant un laps de temps plus ou moins long l'image du dernier

objet qui s'y reflète. On tente l'expérience, on grossit aussi considérablement que possible le visage photographié de M. Monier, — et qu'est-ce qu'on voit apparaître dans l'œil droit? Le portrait frappant de Studen. Ceci, joint à d'autres preuves, ne laisse plus aucun doute sur sa culpabilité. Loin de lui donner sa fille, M. de Grand-Champ envoie Studen en prison, — où il se pend. Cette œuvre de Mme Raoul de Navery dénote une imagination extraordinaire, au service des meilleures idées et des meilleurs sentiments, une habileté prodigieuse d'exposition, une facilité incomparable de style jointe à une science réelle de tout ce qui se rattache au cœur humain.

— Ce sont probablement ces qualités qui font de l'auteur des *Parias de Paris* un conteur infatigable. Ainsi, dans le cours du même semestre, elle nous donne encore le *Trésor de l'Abbaye* et le *Pardon du Moine*. Le *Trésor de l'Abbaye* est la suite de *Patira*, dont nous avons déjà rendu compte. Nous retrouvons nos anciennes connaissances : Patira, l'enfant bohème, devenu, sous le sobriquet de Figuoleur, un excellent serrurier à la solde des moines de l'abbaye de Lehon ; Jeanne la Fileuse, cette étrange voyante, sorte de Cassandre bretonne, qui prédit avec une précision effrayante, les malheurs que la Révolution va déchaîner sur la vieille terre d'Armor; les deux « loups » de Coetquem, mourant l'un dans les ruines de son château brûlé par les terroristes, l'autre dans les noyades de Nantes; Simon, l'ancien intendant de la marquise Blanche, devenu le citoyen Brutus; Jean l'Enclume, de plus en plus méchant, de plus en plus abruti; enfin, le petit Hervé de Coetquem et son père, le marquis Tanguy, lesquels, grâce au dévouement de Patira, échappent aux bleus et s'enfuient en Amérique. Excellent ouvrage, de nature à inspirer l'horreur et la haine de la Révolution ! — Le *Pardon du Moine* est dans un tout autre ordre d'idées : c'est un hymne en l'honneur de l'art catholique espagnol. Il y a deux ans, un artiste de talent, M. Zacharie Astruc, rapporta d'Espagne la copie d'une de ces œuvres qui font l'admiration des siècles : c'est le *Saint François d'Assise* d'Alonso Cano. Quelle est l'origine de cette statue merveilleuse qu'on ne peut contempler sans émotion et sans respect? Il existe, à ce sujet, toute une légende, dont Mme Raoul de Navery s'est emparée pour faire un roman. La femme d'Alonso Cano a été tuée pendant son sommeil. Un mauvais élève de l'artiste, l'Italien Lello Lelli, est l'auteur du crime. Mais il s'arrange de façon à ce que les soupçons se portent sur Alonso Cano. Le stratagème réussit si bien que Cano, le Michel-Ange de l'Espagne, se voit, de ville en ville, traqué par la police et ne se sauve de la potence qu'en se réfugiant chez les chartreux de Porta-Cœli. Là, il prend l'habit religieux, et la lecture des *Fioretti* de saint François lui inspire l'idée de la merveilleuse statuette, de cette tête

séraphiquement ascétique, où se reflètent les visions du ciel. Plus tard, l'innocence d'Alonso Cano est reconnue ; mais l'artiste ne sort de la Chartreuse que pour venir, au lit de mort, absoudre son élève de ses crimes et de ses calomnies exécrables. C'est le « Pardon » du moine!... Sachons gré à Mme Raoul de Navery de nous avoir fait faire, en passant, connaissance avec la pléiade de grands hommes, les Herrera, les Murillo, les Velasquez, les Zurbaran, les Moralès, les Calderon, les Lope de Vega et les Cervantès, qui portèrent si haut la gloire du règne de Philippe IV. Le Michel-Ange espagnol, Alonso Cano, mourut en 1676. Il repose dans les caveaux de la cathédrale de Grenade.

— Est-ce Mme Raoul de Navery qui a imité Mlle Élisa Gay, ou Mlle Élisa Gay qui a imité Mme Raoul de Navery? N'est-ce qu'une simple coïncidence? Je ne sais. Toujours est-il qu'il y a une étrange ressemblance entre la donnée des *Parias de Paris* et celle du *Marquis de Savone*. Dans les *Parias*, Jean Studen assassine, à New York, Amaury de la Haudraye, s'empare de ses papiers, revient en France et s'installe (comme un neveu de bon aloi) auprès de l'oncle du véritable Amaury, Monier le millionnaire. Le véritable Amaury ne meurt pas. Il reparaît un jour pour faire rendre gorge à celui qui lui a volé son nom, ses titres, sa fortune. Dans le roman de Mlle Élisa Gay, Jacques Renard tend un piége (cela se passe également en Amérique), au marquis de Savone, l'assassine, lui vole ses papiers, revient en France, à Toulouse, et épouse hardiment la fiancée du marquis, Suzanne de la Herse. Mais le véritable marquis de Savone ne meurt pas. Il quitte l'Amérique, après diverses aventures (très-émouvantes d'ailleurs, mais trop longues), chez les Sioux et les Peaux-Rouges, retourne en Languedoc, se fait connaître à Suzanne de la Herse, dévoile l'infamie de Jacques Renard, lequel est tué d'un coup de poignard, par une Indienne que celui-ci avait séduite, et qui s'était attachée à la fortune du marquis de Savone. Au dénoûment, cela va sans dire, le marquis épouse Suzanne. Il y avait un enfant né du mariage de Jacques Renard et de Mlle de la Herse : c'eût été un fameux embarras. Mais l'auteur a le bon esprit d'envoyer la pauvre créature chez les anges, ses frères. — Assurément, réserve faite de la coïncidence bizarre que nous venons de signaler, il y a, dans ce thème, matière à situations très-dramatiques. Mlle Élisa Gay en a traité certaines parties avec un talent réel. Par malheur, elle ne sait pas se dégager suffisamment d'une certaine rhétorique surannée qui a inspiré les *Delphine*, les *Mathilde*, les *Claire d'Albe*. Ainsi, Mlle Gay affectionne ces expressions vieillottes : « Pauvre colombe que le *fer meurtrier* va blesser... Nuages suspendus dans l'*éther*... Je vous révère comme l'enfant révère sa mère, comme le matelot révère la

madone, comme le soldat révère son drapeau, » etc., etc. On pourrait continuer longtemps de la sorte : ce n'est pas bien difficile. Ce qu'il y a de plus intéressant dans le roman de Mlle Élisa Gay, ce sont les aventures du marquis de Savone chez les sauvages de l'Amérique. Encore eussent-elles gagné à être abrégées. C'est très-pittoresque, les Sachems, les Manitous, le Grand-Esprit, Wacondah, la Voix qui charme! Mais l'abus amène fatalement la lassitude.

— Que dirai-je des *Mystères de Royan ?* Un amour adultère et passionnément bestial ; des contrebandiers commandés par un croquant ; des trappes souterraines ; des enlèvements comme dans les *Mystères d'Udolphe :* un médecin qui conspire ; un receveur des douanes qui vole l'État ; une jeune fille excentrique ; un moricaud qui a des prétentions ; une femme mettant entre les mains de son mari le poignard qui doit tuer son amant ; deux assassinats ; l'explosion d'un baril de poudre : — tel est ce roman dont nous ne parlons que par acquit de conscience, sans en recommander la lecture. — Avec l'*Enchanteresse* de M. Philibert Audebrand nous sommes au moins dans la vie réelle. L'Enchanteresse, la Charmeuse, la Sirène, tout ce que vous voudrez, est une belle indigène de Nijni-Novogorod qui a élu domicile à Paris, et qui fait perdre la tête non-seulement au major Palmer (ce qui serait un petit malheur, le major étant du bois dont on fait les aventuriers), mais encore à un galant homme, Raoul du Thil, lequel, pour Yaka, l'enfant trouvée russe, abandonne sa charmante femme, Alice de Fonsalbe — si bien que ses amis, ne s'expliquant pas ce vertige, disent qu'Yaka est une sorcière, qu'elle a le mauvais œil et qu'on est un homme perdu le jour où l'enchanteresse vous fixe de son regard de feu, à moins d'avoir sur soi les préservatifs connus : le double doigt en corail et la corne d'ivoire. L'histoire racontée par M. Philibert Audebrand — histoire entremêlée d'anecdotes boulevardières dont quelques-unes légèrement scabreuses — se passe en 1872. M. Audebrand joue à l'érudit, au penseur et au philosophe. Tout ce qu'il dit ne doit pas être pris comme paroles d'Évangile : néanmoins, il émet parfois des réflexions fort ingénieuses sur les vices de l'époque actuelle ; il flétrit les théories malthusiennes en honneur dans un certain monde ; il s'élève contre les « manieurs d'argent » qui ont fourni à un éminent magistrat, M. Oscar de Vallée, le sujet d'un beau livre, tenant à la fois du pamphlet, de la philosophie chrétienne et de l'économie sociale. Le reste est un vrai feu d'artifice : il est question de la *jettatura*, des scarabées adorés dans les temples d'Égypte, des sibylles, des pythonisses, des rêves, du moineau de Lesbie, du mystificateur Romieu, du grand bailli de Suffren, d'Ali, pacha de Janina, de Beaumanoir, de Bayard, de Lazare Hoche, de Ronsard, de Scarron, de Méry, de Bourdaloue, de César, de Cazotte l'illuminé, et même,

Dieu me pardonne ! du *Livre d'Hénoch*, que M. Audebrand prend pour un texte de la Bible. L'*Enchanteresse* appartient à ce qu'on est convenu d'appeler le roman de mœurs.

— Il en est ainsi de *Tourmente*, du *Secret du docteur*, de *Romain Kalbris*, d'*Alice d'Evran*, et des *Ménages militaires*. — Une femme a été mariée à un homme honnête, loyal et bon, mais inférieur à elle comme délicatesse de cœur et comme intelligence. Cette femme désillusionnée se trouve un jour placée entre la passion et le devoir. Elle cède à la passion ; mais elle paye de sa vie usée par les remords et les angoisses la triste satisfaction d'avoir été criminellement aimée. Pareille faute a-t-elle droit au pardon du mari ? M. Alexandre Dumas fils a dit : Tue ! M. le baron C. Winspeare dit : Pardonne. Tel est le sujet de *Tourmente*. A l'heure de la mort, l'époux outragé voit sa femme si malheureuse qu'il lui accorde tout son pardon — et cela d'une façon si désintéressée, si évangélique, qu'il n'en est pas ridicule. Certes, les bonnes intentions de l'auteur de *Tourmente* ne font pas l'ombre d'un doute ; cependant la lecture de son livre peut être funeste à certaines imaginations — d'autant que si, en thèse générale, la conclusion est celle-ci : « Pas de salut hors du foyer conjugal ; » dans les développements, la passion est dépeinte sous des couleurs trop ardentes. Il y a aussi quelques pages sur l'Italie « libérale » que nous ne saurions approuver. Très-bien, ce qui est dit de Manzoni, poëte chrétien puisant, dans la contemplation des œuvres de Dieu, de hautes conceptions et de sublimes images. Mais Jean-Baptiste Vico et Léopardi, par exemple, inspirent au baron Winspeare un enthousiasme sans mélanges qu'il est permis de ne point partager. Léopardi ne fut que le poëte du doute et du désespoir. Quant à Vico, sa philosophie de l'histoire n'est pas exempte de rationalisme.

— *Le Secret du docteur*, de M. Victor Perceval, ne se perd pas comme *Tourmente*, dans les digressions politico-sociales, mais il repose sur une donnée passablement scabreuse. Une jeune fille mal gardée, Hélène Fromentin, s'est laissé séduire par un officier de marine, Clément Verlynde. Les conséquences de cette faute pèsent sur le reste de la vie d'Hélène qui devient comtesse de la Roche-Morvan, sans être pour cela plus heureuse. Sa situation devient même intolérable quand elle apprend que l'enfant né de sa faiblesse a survécu — et que l'officier de marine a donné sa démission. Un médecin de campagne, le docteur Daniel Aubert, connaît le secret de la comtesse, et il est telles circonstances où il lui pèse terriblement. Ce sujet difficile a été traité avec convenance par M. Victor Perceval. N'importe : Le *Secret du docteur* n'est pas un roman qu'il faille faire figurer dans les bibliothèques paroissiales.

— *Romain Kalbris* non plus. Et cependant c'est peut-être la seule production de M. Hector Malot que nous puissions louer sans réserves. Il n'y manque qu'une chose : l'esprit chrétien. Humainement parlant, l'œuvre est aussi intéressante que morale. Elle a paru d'abord dans le *Magasin d'éducation* d'Hetzel. C'est l'histoire d'un fils de pêcheur des côtes de la Manche qui perd son père jeune, que sa mère ne peut nourrir et qui va courir le monde. A son retour, il trouve le bonheur, comme il a trouvé l'expérience, mais à quel prix ? Sur sa route, Romain Kalbris rencontre Deliette, la petite dompteuse de lions. Elle a été enlevée à sa mère. Elle s'échappe de la ménagerie de Lapolade, et, détail touchant ! n'ayant pas, la pauvrette, autre chose pour donner à sa maman, elle lui porte (l'espace de près de soixante lieues) un réséda qu'elle a planté et arrosé elle-même dans la baraque de ses bourreaux, les saltimbanques. Ravissante et poétique création.

— M. André Lemoyne était jusqu'ici connu comme poëte. *Alice d'Evran* est son début dans le roman, et ce début est un coup de maître. Le livre est court, mais il désarme toute critique. Sauf un libre-penseur, qui n'est pas du tout amusant, on ne sait qui aimer le plus d'Alice, de M. Grandperrin ou d'Albert de Rhuys, le généreux gentilhomme s'indignant que, sur le Grand-Bé où dort Chateaubriand, on n'ait pas encore élevé une immense croix de granit qu'on puisse saluer du large et qui dise de loin aux marins : « Là, près de son berceau repose quelqu'un de grand dont la France se glorifie. » Moi, mes préférences sont pour la tante Berthe. On dirait un pastel de Latour, détaché de son cadre, et je ne sache rien de plus exquis que cette vieille demoiselle aveugle, réfugiée en elle-même, comme dans une sainte chambre noire ne tamisant plus que les rayons d'or des chastes et généreux souvenirs. Lisez aussi ce portrait de Grandperrin, le riche député normand : « M. Grandperrin était un homme tout rond : figure ouverte, cheveux blonds frisés et favoris en côtelettes, également frisés. Né sous une heureuse étoile, il s'était développé dans le sens naturel de ses aptitudes. Fils d'un petit filateur, il était devenu gros filateur. Trapu, de taille moyenne, avec l'intelligence des chiffres, une santé robuste et une volonté non moins robuste, il était devenu très-vite un des importants capitalistes de l'époque. C'était un excellent convive, bon mangeur et buveur sérieux sans craindre pour sa raison. Il y a des buveurs intelligents, comme il y a des buveurs bêtes. Lui était un buveur intelligent. On prétendait même que c'était toujours après un ample déjeuner qu'il avait remporté ses plus beaux triomphes de tribune et donné ses meilleurs coups de boutoir parlementaires. — Ce diable de Grandperrin, disait-on à la Chambre, quand il est sur lest avec ses trois verres de Porto, ses chiffres nous parlent tout seuls ! » Est-ce qu'un nom ne vous est pas venu spontané-

ment sur les lèvres ? Il n'y a pas moyen de s'y tromper : Grandperrin, c'est l'ancien député de Rouen, le propriétaire des grandes usines de la Foudre, l'ancien ministre des finances, M. Pouyer-Quertier, sénateur.

— La sempiternelle histoire de la jeune fille de noble maison, bien élevée, de haute naissance, que le malheur frappe et qui se fait quelque part institutrice ou gouvernante, réapparaît dans *Laure Aubry*, de de M. Bailleul. Mais il faut savoir gré à l'auteur d'avoir rajeuni un sujet bien usé, bien rebattu. Laure est née d'un simple garde-chasse. Sa mère, par esprit de vengeance, l'a substituée à la fille de la baronne de Modrey — en sorte que la pauvre enfant, jusqu'à l'âge de vingt ans, se croit bel et bien fille de baron et châtelaine. Les révélations faites, à l'article de la mort, par la vieille mère Aubry détruisent ce songe « d'une nuit d'été. » La vraie fille des barons de Modrey, Rose, prend la place de Laure, et celle-ci entre comme institutrice chez le comte de Rocheblave. M. Bailleul a évité ce lieu commun qui est presque une immoralité — de dénouer le roman de Laure par son mariage avec le maître ou le fils de la maison qui abrite ses mauvais jours. Laure Aubry se marie, c'est vrai ; mais elle se marie avec un brave et loyal étudiant en médecine — faussement accusé d'avoir assassiné M. de Rocheblave. La façon dont se dévoile l'innocence de Fernand Cazenove est bien un peu invraisemblable. Cependant, *Laure Aubry* a des qualités si sérieuses de conception, d'exposition et de style, qu'il ne faut pas, sur ce point, se montrer trop sévère. Ce qui est plus inexcusable, c'est un oubli ou une distraction qui met martel en tête au lecteur. M. Bailleul parle à mots couverts d'un drame horrible dont le secret pèse tristement sur la famille Rocheblave. Il introduit deux ou trois fois en scène une dame mystérieuse voilée de noir qu'on ne laisse jamais sortir seule, et qui trouve pourtant le moyen de lancer des petits papiers à un homme non moins mystérieux placé tout exprès sur son passage. Puis, plus rien. Qu'est-ce que cette dame ? Elle n'est pas, on le pressent, absolument étrangère, à la mort du comte de Rocheblave. Mais rien ne l'indique suffisamment. C'est ce que l'on appelle un épisode sans queue ni tête.

— Voici deux romans essentiellement catholiques : *Le Château de Saint-Hippolyte* et la *Confession de Romain Pugnadorès :* auteur M. Eugène de Margerie. D'abord, M. de Margerie nous montre ce que peut la pratique des vertus chrétiennes sur toute une population. La commune de Saint-Hippolyte, bourg pourri où le radicalisme et la libre-pensée, représentés par trois ou quatre saute-ruisseau et une émancipée, font de terribles ravages, devient, en peu de temps, une commune modèle, grâce à la fermeté et au bon exemple que donne un brave gentilhomme. Il est vrai qu'il est admirablement secondé par sa femme. D'où se dégage naturellement cette conclusion : que si les classes diri

geantes, si les autorités sociales, pour nous servir d'un mot très-juste de M. Le Play, connaissaient et accomplissaient leur devoir comme le baron de Saint-Hippolyte, la France ne tarderait pas à redevenir ce qu'elle fut autrefois, la France très-généreuse et très-chrétienne. Dans la *Confession de Romain Pugnadorès*, M. de Margerie a voulu combattre l'inégalité d'humeur, la susceptibilité ombrageuse, l'orgueil sournois, trois vilains défauts qui constituent ce qu'on appelle le mauvais caractère et qui font le malheur non-seulement des individus, mais même des familles. Il y a réussi. Pugnadorès n'est vraiment un homme que lorsqu'il se corrige. Ce roman, où domine la note gaie, est écrit dans une langue sobre, claire et virile. *Le Château de Saint-Hippolyte* et la *Confession de Romain Pugnadorès* sont deux bons ouvrages de propagande.

— La même recommandation s'applique en principe à *Un fruit sec*, de Mlle Zénaïde Fleuriot. Malheureusement, le livre a quelques défauts. L'intérêt n'y est pas toujours soutenu. En certains endroits, il languit complétement. En outre, le titre nous paraît mal choisi. Augustin Danguebel n'est pas précisément un « fruit sec, » puisqu'il est sorti de l'École polytechnique et qu'il est devenu commandant dans l'arme du génie, en Afrique. C'est plutôt un esprit inquiet, un indiscipliné, un ombrageux, une intelligence mal équilibrée. Ainsi, par caprice, il fait un mariage déplorable. Il se sépare de sa femme par incompatibilité d'humeur, il quitte l'armée et se livre à des entreprises industrielles qui le ruinent. Plus tard, il s'adonne à des travaux de voirie qui l'achèvent. Ses ouvriers le volent; il empêche sa fille de s'établir honorablement, et ses accès de colère tuent cet ange de dévouement qui s'est sacrifiée pour son père. Par exemple, la mort d'Odile est le coup de foudre de la grâce. Danguebel reconnaît ses torts, s'humilie sous la main de Dieu — et, ce jour-là, cet homme qui n'avait jamais été maître de ses passions rentre en pleine possession de lui-même. Tant il est vrai de dire que la « vérité délivre. »

— Mme Claire de Chandeneux a trouvé une veine féconde et dont l'exploitation lui a réussi. Les *Ménages militaires* sont une véritable révélation. « Claire de Chandeneux » est un pseudonyme sous le voile duquel se cache Mme Emma Bailly, femme d'un officier supérieur de notre armée, et c'est ainsi que l'on s'explique la grande vérité et le grand attrait de ces drames intimes qui sont pour l'auteur des souvenirs plutôt que des récits d'imagination. Il est bien évident que le capitaine Aubépin, un dur à cuire, tarasque ! un homme à poil qui veut qu'une femme de militaire soit au-dessus de toutes les misères de ce bas monde, n'est pas un mythe. En cherchant bien, on le trouverait dans une quelconque de nos villes de garnison. Berthe, sa douce, bonne et sainte femme, n'est pas un mythe non plus. Pareillement.

c'est une physionomie prise dans la réalité que celle du commandant Toussaint — un troupier fini, comme disent les vieilles moustaches. Et le lieutenant Lestenac ! Et le chirurgien Lémincé ! Et ce cœur d'or, le major Jouany — si peu compris par sa première femme, si bien apprécié par la seconde ! Et les trois filles du colonel de Clarande — dont les deux plus jeunes si capricieuses, si difficiles, si ambitieuses, tandis que l'aînée, celle qu'on ridiculisait du sobriquet de Nestor, avait tant de raison, tant de bon sens, tant de force d'âme ! Et ce brave Georges de Mauclerc qui se fait trésorier, parce qu'il est pauvre et qu'il a besoin de ses appointements pour venir en aide à une sœur indigne qui lui est chère tout de même ! Quels types vrais ! Et comme leur histoire, simplement, sobrement racontée, réveille les meilleurs sentiments, sans émouvoir les fibres mauvaises ! Les *Ménages militaires* placent Mme Claire de Chandeneux à un rang distingué parmi les romanciers qui ont choisi l'armée comme objet de leurs études. Sans doute, il n'y a pas dans les *Ménages* la grandeur et la profondeur de ces belles *Soirées du Bordj* — le chef-d'œuvre de Paul de Molènes, un écrivain de race qui arrivait de loin, car il avait commencé par Choderlos de Laclos et il a fini par Joseph de Maistre. Mais il y a un grand souci de la vérité et de la morale, un sentiment réel du bien et beaucoup d'observation agrémentée d'une pointe d'humeur dont les lecteurs auraient tort de se plaindre. Nous aimons moins, du même auteur, le *Mari de Laurence*. Ce jeune Français qui, sans grand espoir, file le parfait amour auprès des demoiselles Stoneim de Vienne, ce banquier Liebmann qui assomme sa femme, cet aventurier prussien qui a découvert le secret du banquier, et en profite pour lui soutirer le plus d'argent possible, n'ont rien de bien nouveau ni de bien attrayant. Continuez, Madame, cela vaudra mieux, la série de vos intéressants *Ménages militaires*.

— Nous voici aux Contes et aux Nouvelles. Certes, la moisson est abondante. A tout seigneur, tout honneur. Commençons par Jules Janin. M. Albert de la Fizelière publie un choix des œuvres de ce charmant esprit. Ont déjà paru l'*Ane mort*, les *Variétés*, les *Mélanges* et les *Contes*. De l'irréprochable innocence de ces bluettes, nous ne nous portons pas garants. Il en est de court-vêtues et d'un peu lestes, comme *Gabrielle*, *Rosette*, une *Fin d'automne*. Mais il en est aussi qui contiennent une leçon morale très-accentuée, comme la *Sœur Rose* et la *Sœur grise* — tendant à prouver que, dans nos révolutions, seuls les vertueux, les chastes, les saints peuvent servir de victimes expiatoires. Il est de ces Nouvelles qui sont un peu réalistes et païennes, comme *Vendue en détail* et les *Prisonniers d'Eutyphron ;* mais il en est aussi d'idéales et de célestes, comme le *Crucifix*, récit de la conversion d'une grande pécheresse. Le *Crucifix* est dédié à la sœur de

Jules Janin, Mme Brazier-Janin, laquelle, de Saint-Rambert (Isère) où elle habitait, mandait à son frère : « Ecris donc à mon intention une petite histoire que puisse lire une chrétienne ignorante et timorée. » L'histoire a été écrite; mais la mort empêcha Mme Brazier-Janin de la lire.

— J'adresserai à M. Emmanuel Gonzalès les mêmes reproches qu'à l'auteur de la *Fin d'un monde*. Il y a trop d'éclectisme dans ses *Danseuses du Caucase*. Certains de ses tableaux sont parfaits. D'autres offrent des détails trop libres, qu'accentue encore le burin du graveur. La perle du volume, c'est la *Fiancée d'Eric*, tout un drame en quelques pages. *Rosario* est une esquisse digne de Mérimée. Les *Néréides des îles Sandwich*, le *Pays des gorilles*, les *Supplices persans*, les *Harems de l'Égypte* rentrent dans la catégorie des récits de voyages. L'éclectisme est également ce qui domine dans l'*Arc-en-ciel* de Quatrelles, et dans les *Nouvelles et fantaisies humoristiques* de Mérinos. Mérinos correspond à Eugène Mouton, un fils intellectuel de Sterne, qui, à l'heure présente, publie dans l'*Estafette*, sous le titre de *Zoologie morale*, les plus piquantes études qui se puissent lire sur les mœurs des animaux. La plume de Mérinos est une vraie baguette magique : il s'en échappe, en gerbes étincelantes et variées, des fusées d'esprit. Tout serait pour le mieux si parfois le sourire était moins frondeur et la pensée moins réaliste. Mais cela ne dure pas, il n'y a point parti-pris ni système. Que dis-je ? Mérinos, à un moment donné, est capable d'indignation. De ces Nouvelles, la plus comique a pour titre : *Papa !* drôlerie où le principal rôle est rempli par un phoque : la plus touchante est *la Cassette bleue*, la cassette aux souvenirs. Un homme passe en revue ses reliques de jeunesse. Tout lui rappelle un succès, un visage aimé, une tombe, une joie, un chagrin, un bonheur. Il soupire. Que veut-il donc de plus ? Il est père, époux, grand-père, il jouit de toutes les chastes ivresses de la famille. Comme dit M. de Pontmartin : « Nous avons tous notre cassette bleue, mais nous n'avons pas tous de pareilles indemnités. » L'*Arc-en-ciel* de Quatrelles s'inspire de la même morale facile que les *Fantaisies humoristiques* de Mérinos. Par exemple, nous ne conseillons pas aux jeunes pensionnaires la lecture d'une partie de ces « histoires de toutes les couleurs. » Mais ni Quatrelles, ni Mérinos ne sont des athées, des impies et des libres-penseurs. Au contraire ! Quatrelles tombe à bras raccourcis sur les révolutionnaires, les communards, les nécrophores civils, les saucissonniers du Vendredi-Saint, les adeptes de la science matérialiste. Que dites-vous de ce morceau ? « Coupez les ailes, étouffez les cris de la conscience, abrutissez l'homme, parquez l'être dans la matière, attisez les haines dont vous comptez profiter, vous aurez beau faire. Dieu est au bout du chemin.

Ce qu'il nous réserve, je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'il élève la pensée, qu'il soutient, qu'il console, qu'il est le bon sourire de toutes choses. Je sens en lui la vérité, et je suis fier, quoi qu'il advienne, d'être son client et non le vôtre. » Les historiettes de Quatrelles, comme les *Fantaisies* de Mérinos, sont pétries d'esprit. Ainsi, il appelle la messe de midi, le dimanche, la « messe des paresseuses. » Il décrit en ces termes l'enseigne d'un aubergiste : « Sur l'enseigne de tôle, un soleil jaune d'œuf baisse les yeux. Coiffé de rayons, le menton orné de favoris d'or, l'astre rural ressemble à Jules Ferry, retour d'Athènes. » Exquis ! Parfois la note s'élève. Parlant des amours vulgaires, Quatrelles dit : « Ce sont des parvenues, tout accuse la bassesse de leur origine. » Ailleurs, à propos des morts volontaires : « La nature n'agonise qu'à l'heure traditionnelle fixée par Dieu. Elle ne connaît pas le suicide. La forêt émiette son feuillage, les champs se ternissent, le froid cristallise les sources, sans hâter ni ralentir leur œuvre. La création donne à la créature, de siècle en siècle, depuis le septième jour, l'exemple de la discipline sans avoir été comprise. » Ailleurs, enfin, il ne craint pas de fustiger certaines mondaines qui mènent de front le plaisir et la dévotion, semblables à cette héroïne d'un récent poëme de M. Autran, dont l'auteur de la *Fille d'Eschyle* fait ainsi l'oraison funèbre :

Elle vient de mourir. Que Dieu lui fasse grâce ;
Car s'il juge à la fois et l'esprit et la chair,
Durant l'éternité, je crains qu'elle ne passe
Ses jours en paradis et ses nuits en enfer.

— Rattachons encore au genre éclectique la *Grève des femmes*, de M. George Vauthier. Cet écrivain cherche évidemment à imiter les Quatrelles, les Gustave Droz et les Alphonse Daudet : il ferait mieux de boire uniquement dans son verre. Car ni la verve, ni l'esprit, ni le coup d'œil observateur ne lui font défaut. Et si une leçon sérieuse se dégageait des petits tableaux de genre qu'il a réunis sous le titre de la *Grève des femmes*, nous n'aurions à adresser à M. Vauthier que des éloges. Malheureusement, c'est une plume sceptique. Prenons-le donc tel quel. Sa première Nouvelle est une boutade. Les femmes d'une ville quelconque ont à se plaindre de leurs maris : elles déménagent et se retirent, comme les Romains du temps de Ménénius Agrippa, sur un mont Aventin local. On parlemente. Rien. Les belles-mères surtout sont féroces. Elles tiennent à faire durer la grève le plus longtemps possible. Mais les jeunes épouses, hélas ! ne demanderaient pas mieux que de capituler. Ce qui arrive un jour par la force des choses, et c'est alors une embrassade générale. Une amusante et mordante satire termine le volume de M. Vauthier. Il s'agit du *Caquet-Club*, paraphrase ébouriffante d'une chanson fort en vogue en 1848.

— Si les conteurs dont nous venons d'analyser les œuvres, Jules Janin, Emmanuel Gonzalès, Mérinos, Quatrelles et Georges Vauthier, ne sont pas indemnes de tout reproche moralement parlant, ils n'attaquent pas du moins les croyances religieuses. Leurs récits ne sont pas des thèmes à declamation contre le clergé, contre les traditions chrétiennes, comme les *Lettres d'une excentrique*. L'auteur de ces *Lettres* est une certaine Olga de Janina, qui avait déjà traîné dans la boue de ses *Mémoires* la soutane de l'abbé Listz. Aujourd'hui, elle s'acharne contre « la mare étroite des dogmes » et contre les curés de la Bretagne « qui prélèvent encore la dîme. » *Risum teneatis !* Les lauriers de George Sand empêchent Robert Franz de dormir. Mais elle a beau faire : il y a entre l'auteur des *Lettres d'un voyageur* et l'auteur des *Lettres d'un excentrique* la différence qui existe entre le talent et ce qui n'en est que la caricature. Les histoires racontées par Mme Robert Franz semblent le résultat des rêves d'une imagination surexcitée outre mesure par la fièvre de la conception littéraire. Ici, c'est une fille rivale de sa mère et la tuant par jalousie ; là, il est question de grandes dames qui se donnent « avec impudeur » (comme les grandes dames de la *Tour de Nesle* apparemment); plus loin, c'est un fils parricide qui vit placidement dans un tissu d'horreurs. Mme Robert Franz se rend justice à elle-même quand elle écrit : « Le bon goût, ah ! mon ami, si le bon goût était une personne, comme j'irais le pourfendre, dussé-je y mettre deux ans. » Le bon goût, Robert Franz, vous n'aurez pas la peine de le mettre en marmelade, car vous ne le rencontrerez jamais.

— Signalons, en terminant, un joli petit volume : *Chez nos voisins* (voisins du sud, du nord et de l'ouest), où se retrouvent l'esprit, la verve et la finesse d'observation de l'auteur de *Chardonnette*. Signalons aussi les *Contes d'automne*, de M. Émile Richebourg. Ces *Contes* forment la quatrième série des *Soirées amusantes*. Cette fois, il y a du rire et des larmes. Les larmes coulent en lisant le *Clos des peupliers*, mélancolique récit de souffrance, de résignation, de sacrifice et d'amour. Mais, en revanche, la *Bavarde* vous fait esclaffer de rire. Le conte est drôle : un vigneron de la Basse-Bourgogne, le père Lapalut, a le malheur d'avoir une vraie pie pour femme. C'est un jacassement perpétuel. Comment la corriger de ce vilain défaut ? Le père Lapalut imagine ceci : Il raconte à sa femme qu'il vient de tuer un *magnien* (colporteur), parce qu'il se moquait de lui en lui faisant les cornes. « Au moins, femme, dit-il, n'en parle à personne, ce serait m'envoyer à la guillotine ! » Maman Lapalut jure ses grands dieux qu'elle restera muette comme une borne. Hélas ! vous savez la fable de Lafontaine :

Rien ne pèse tant qu'un secret,
Le bien garder est difficile aux dames.

Le père Lapalut n'a pas plus tôt tourné les talons que la « bavarde » raconte la chose à sa voisine. Le soir, tout le village savait que Lapalut était un assassin. La justice arrive ; on emprisonne le bonhomme ; mais avant de le faire comparaître devant les assises, on veut vérifier le corps du délit. Transport à la vigne où avait été enterré le cadavre ; on fouille et on trouve, devinez quoi ! un énorme escargot, *magnien* (en bourguignon) signifiant à la fois escargot et colporteur. Étonnement général ! Lapalut donne le mot de l'énigme. Il voulait empêcher sa femme de bavarder — en lui confiant un secret d'où dépendait la vie d'un homme qu'elle aimait, au fond, de bien bon cœur. Le stratagème n'avait pas réussi. « Voyez-vous, disait à ce propos le brigadier Ubinot au gendarme Lallois, moi, je ne connais qu'un moyen, quand on a une femme qui bavarde, de l'empêcher de parler. C'est de lui couper la langue ! » Ce moyen, avouons-le, est un peu radical. Le gendarme Lallois n'en porta pas moins la main à son képi et répondit, comme le fameux Pandore de Nadaud : « Brigadier, vous avez raison ! »

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Joannis Bapt. Franzelin, e Societate Jesu, examen doctrinæ Macarii Bulgokow episcopi russi schismatici et Josephi Langen neoprotestantis Bonnensis de processione Spiritus Sancti. — *Paralipomenon tractatus de SS. Trinitate. Romæ,* 1876, *ex typographia polyglotta S.C. de propaganda Fide.* 1876, in-8 de 312 p.

En parcourant l'histoire de la controverse sur la procession du Saint-Esprit, on est saisi de douleur à la vue des efforts persistants de l'esprit humain en faveur de l'hérésie. Après Photius, la question fut agitée plus vivement que jamais. Les Grecs ont publié là-dessus un nombre prodigieux d'écrits ; les Russes y ont aussi apporté leur contingent : Zernikav, auteur du dix-septième siècle, fut le premier à élever la voix en Russie ; Théophane Procopovitch l'a reproduit en abrégé, au dix-huitième siècle ; de nos jours, l'archevêque Macaire Bulgakov a entrepris de vulgariser Procopovitch.

Son Ém. le cardinal Franzelin a jugé le moment opportun pour réfuter ces vieilles erreurs remises à neuf, et on peut prédire à son livre un succès assuré auprès des amis sincères de la vérité. Ce n'est au fond qu'un supplément de son grand traité sur la très-sainte Trinité, publié quelques années auparavant.

L'ouvrage est divisé en quatre sections, traitant successivement de l'Écriture, de la tradition, de l'addition *Filioque*, des arguments spéculatifs et positifs. Nous les parcourerons rapidement l'une après l'autre.

L'affirmation catégorique de l'archevêque Macaire que « l'Église orientale orthodoxe enseigne sur la procession du Saint-Esprit ce qui est contenu avec toute évidence dans la parole même de Dieu (p. 283, de l'éd. russe de 1868), donne au lecteur le droit de s'attendre à voir des textes qui prouvent la thèse photienne, à savoir, que le Saint-Esprit procède *seulement* du Père ou qu'il *ne procède pas* du Fils. Vain espoir, l'évêque russe consacre quatorze pages (269-283) à la réfutation des Latins, sans produire aucun texte à l'appui, comme s'il était convaincu qu'il n'y a rien à attendre de ce côté-là. Il ne lui restait, en effet, que deux partis à prendre : ou rejeter avec les protestants toute vérité qui n'est pas contenue dans la Bible, ou bien admettre que l'Écriture ne dit rien sur la question controversée, et qu'il faut, par conséquent, recourir à la tradition. Mgr Macaire a préféré se retrancher dans des sophismes et s'en tenir à des conclusions que les prémisses ne justifient pas. Il y a plus. Les preuves des catholiques étant trop évidentes pour qu'on puisse les éluder, il pose en principe, en dépit de l'Écriture et de la tradition, qu'il y a séparation absolue entre la mission éternelle du Saint-Esprit et sa mission temporelle, qu'elles n'ont absolument rien de commun, que la mission temporelle d'une personne divine n'implique pas nécessairement sa procession intérieure *a persona mittente*.

Les conséquences de cette funeste doctrine les voici : D'abord le théologien russe se trouve désarmé devant les hérétiques qui nient la divinité du Saint-Esprit ; car il ne peut leur prouver la procession de la troisième personne divine *du Père*, sans renoncer à ses principes. Ensuite, sa cause n'y gagne absolument rien, puisqu'en admettant cette séparation absolue, on ne trouve rien dans l'Écriture qui confirme directement la thèse photienne. Ces deux points sont traités amplement dans l'ouvrage du cardinal.

Passant à la tradition, Mgr Macaire fait preuve d'une hardiesse bien grande, mais qui ne saurait remplacer l'exactitude et la force dont ses preuves sont complétement dépourvues. A l'entendre, tous les anciens symboles, tous les conciles généraux et la plupart des synodes provinciaux quatre-vingt-sept Pères orientaux, quarante-cinq, occidentaux, auraient proclamé à l'unanimité que le Saint-Esprit ne procède que du Père. Non content de ces données générales, il cite bon nombre de textes, souvent tronqués ou mutilés, qu'il aura de bonne foi copiés chez Procopovitch, sans se donner la peine d'aller aux sources.

La tâche du cardinal Franzelin n'était pas facile : il s'agissait de rétablir et de compléter les textes apportés par son adversaire, d'en ouvrir le vrai sens, de leur appliquer les règles d'herméneutique que le théologien russe semble ignorer ou négliger à dessein. Nous appe-

lons l'attention du lecteur sur la vigoureuse défense du symbole attribué à saint Athanase, que Mgr Macaire dit n'avoir jamais rencontré chez les Latins avant le seizième siècle ; sur le concile d'Aix-la-Chapelle célébré sous Charlemagne en 809, et dont l'évêque schismatique défigure l'histoire, etc. Mais c'est surtout dans l'analyse de la doctrine critique des principaux Pères grecs et latins que l'érudition du cardinal Franzelin apparaît dans tout son lustre. On y reconnaît l'éminent professeur dont les cours attiraient autrefois, au collége romain, les élèves venus de tout les points du monde.

La controverse dogmatique avec les Grecs sur la procession du Saint-Esprit se lie intimement à une question accessoire, que Marc d'Ephèse a exploitée au concile de Florence avec une ténacité dont Bessarion ne parvenait pas à se rendre compte. Fidèle à ses modèles byzantins, Mgr Macaire reproduit les vieilles accusations dont la principale concerne l'addition du *Filioque* faite au symbole de Constantinople. Ce seul fait constitue, aux yeux des Grecs, un attentat à la foi. Tout esprit libre de préjugés, comprendra aisément qu'il s'agit ici d'une formalité purement extérieure, que l'Église ne peut renoncer au droit divin de formuler sa foi dans les symboles. D'ailleurs, l'Église russe elle-même admet deux *confessions de foi* postérieures au concile de Constantinople et auxquelles il ne manque pour être de vrais symboles que le titre. Cela n'empêche pas Mgr Macaire de remplir dix longues pages (p. 390-400, *Introd. à la théol.*, id. de 1871), pour prouver que l'Église romaine a cessé d'être la véritable, depuis qu'elle a ajouté le *Filioque* à son symbole. Le cardinal Franzelin y répond par l'analyse des témoignages apportés par son adversaire, tels que la lettre de saint Cyrille à Jean d'Antioche, l'approbation du concile de Chalcédoine, la profession de foi de l'empereur Justinien, etc., témoignages qu'il est difficile de récuser.

Dans la quatrième section, l'auteur passe en revue les arguments spéculatifs de l'archevêque Macaire. La Russie n'ayant jamais produit d'école philosophique, et ayant médiocrement cultivé ce genre d'études, on ne sera point étonné que l'argumentation de l'écrivain russe rende facile la victoire du théologien romain, aguerri aux luttes de la pensée et initié aux secrets de la plus haute spéculation. La même section traite des textes adoptés par les Latins et que les Grecs, si habiles dans l'art d'altérer les manuscrits, voudraient faire passer pour falsifiés. Après les doctes remarques du cardinal Franzelin, on peut considerer la question comme entièrement épuisée.

Ajoutons, en terminant, que la seconde partie du livre qui nous occupe est consacrée à l'examen de la doctrine de M. Langen, néo-protestant, qui a le mauvais goût de se dire vieux catholique. (Voir t. XVII, p. 311.) Ces nouveaux sectaires ont tenté de se réunir aux

vieux partisans de Photius sur le terrain des concessions mutuelles, — faiblesse dont M. Pusey a été justement indigné. En pareille matière, en effet, les transactions à l'amiable ne sont guère possibles. La vérité seule, dont les successeurs de Pierre ont reçu la mission de garder le dépôt, pourra donner à l'Église russe ce qu'elle cherche en vain ailleurs, — je veux dire l'indépendance et l'autorité.

P. Pierling, S. J.

JURISPRUDENCE

Compendium Juris canonici seminariorum Lusitaniæ studiis adcommodatum, auctore Antonio Xaverio de Sousa Monteiro. Conimbricæ, ex typis academicis, 1876, in-8 de vii-637 p.

Dans la plupart des séminaires, une seule année est consacrée à l'étude du droit canonique, et les cours que l'on met entre les mains des jeunes théologiens supposent plusieurs années d'étude. Il s'ensuit que cette branche si considérable de la science sacrée est très-peu connue, et que le grand nombre de ceux qui la devraient posséder en connaissent à peine les éléments. Est-il possible de remédier à ce mal, maintenant que les nécessités du ministère sacerdotal obligent à terminer les études dogmatiques, morales, canoniques et liturgiques en quatre années et quelquefois en moins de temps encore? Ne vaut-il pas mieux donner aux étudiants un manuel complet, dont ils verront à fond quelques questions et qu'ils devront plus tard étudier en détail pour satisfaire aux examens des premiers temps de leur sacerdoce? La méthode contraire n'a-t-elle pas le grave inconvénient de n'offrir qu'une aride nomenclature, une sorte de table des matières, — tant est vaste la science canonique?

M. le chanoine de Sousa Monteiro, l'un des membres les plus éminents de l'université de Coïmbre, nous a prouvé que ce que nous estimions impossible pouvait être fait. Il a condensé en un seul volume tout le droit canon; il a résumé les livres des canonistes français : Icard (c'est l'auteur suivi au séminaire de Coïmbre), Craisson, Huguenin et Bouix; il s'est largement servi des canonistes italiens : Soglia, Ferrari et Tarquini; et il est parvenu à tracer autre chose qu'un tableau synoptique. Il a écrit un livre, un livre personnel, et, ce qui vaut mieux, un livre intéressant.

L'auteur s'interdit les développements théoriques. Cependant, toutes les fois qu'une questien est importante, soit par les controverses qu'elle a soulevées parmi les catholiques, soit par les attaques des hérétiques ou des défenseurs fanatiques du pouvoir civil, il la traite avec étendue. Il en démontre les thèses principales, il rappelle les

définitions ou les enseignements authentiques de l'Église. Une grande partie de l'ouvrage est consacrée à la discipline particulière des Églises de Portugal. C'est là, pour nous Français, le côté véritablement neuf, et souvent fort intéressant du livre. L'Église a encore, dans ce pays, une haute situation : ses évêques, ses prêtres, ses biens jouissent de quelques-uns des priviléges que les siècles passés reconnaissaient à la société religieuse. Mais il y a aussi les lois les plus étranges sur les prétendus excès des hommes d'Église, des lois dignes d'être comparées aux récents décrets de Prusse ou d'Italie. Qu'on lise l'article 137 du Code pénal de Portugal, on y verra, entre autre dispositions, que le ministre du culte qui, dans l'exercice de ses fonctions, révoque en doute les droits de la couronne sur les choses sacrées est passible d'un emprisonnement d'une année à trois années. Nous nous expliquons la prudence avec laquelle M. de Sousa parle des rapports de l'Église et de l'État, et nous conprenons qu'il faille quelquefois lire entre les lignes pour avoir sa pensée. On verra avec plus d'étonnement encore les réserves et protestations que le gouvernement de sa *Majesté très-fidèle* envoie à chaque nouveau nonce, qui vient, à Lisbonne, représenter le Saint-Siége. Il devra s'abstenir de tout acte contraire aux lois, aux louables coutumes, aux priviléges du Portugal (p. 135).

Le livre a été imprimé par l'université de Coïmbre, *typis academicis*. Je croirais volontiers que l'illustre Académie a le privilége de n'avoir point de correcteurs, tant les fautes sont nombreuses. L'auteur ajoute à son livre sept pages d'*errata*, et il est loin certainement d'avoir tout relevé.

E. Pousset.

Les Lois civiles de Rome (*des personnes, du mien et du tien, des hérédités*), par R. Cubain, docteur en droit. Angers, Barassé; Paris, Pedone-Lauriel, 1876, in-12 de v-645 p. — Prix : 7 fr.

Il est un reproche qu'on peut adresser à tous les manuels de droit romain : trop dédaigneux du droit naturel et de la législation comparée, ils surchargent la mémoire sans élever l'esprit et sans former le jurisconsulte. C'est à quoi M. Cubain a voulu remédier : dans un ouvrage dont il n'a fait encore paraître que la première partie, correspondant aux deux premiers livres des Institutes et aux douze premiers titres du troisième, il résume, en formules claires et concises, ce qu'il appelle la doctrine romaine du droit. Chaque matière est exposée dans ses grandes lignes. Pas de détails contingents, pas de controverses. Domat, Montesquieu, Mommsen, Demolombe, Kant lui-même, ont, pour ainsi dire, mis la main à cette œuvre originale. Les citations qui leur sont empruntées, jointes au texte de l'auteur, forment sur les idées générales du droit et sur le rapprochement des institutions, la synthèse d'un enseignement profond et sérieux.

Le mérite et l'utilité d'un tel livre sont incontestables. Il n'en est que plus fâcheux d'y rencontrer des taches. Ainsi le style, généralement ferme et précis, devient parfois bizarre jusqu'au solécisme. Je n'en veux pour exemple que les deux premières phrases : « Être berger, ou chien, ou mouton, parfois l'un et l'autre : — Tel verrait-on l'homme, s'il n'était doué que du triple instinct de commander, servir, tout souffrir. Mais le civilisé a par surcroît la faculté de contrecarrer ses propres penchants et d'être le contrôleur de soi-même. » Passons sur l'étrangeté du langage; je m'en tiens à l'idée, qui me paraît inexacte : l'homme, civilisé ou non, domine ses penchants et se contrôle lui-même. Le seul effet de la civilisation, ou plus exactement de l'état social, est d'ajouter au contrôle personnel un contrôle extérieur d'autant plus énergique que la société est mieux organisée.

Dans l'exposé des matières de droit, d'autres inexactitudes méritent d'être relevées. Ainsi, page 176 : « A Rome, les époux se marient; en France, l'officier de l'état civil les marie. » C'est donner à l'officier de l'état civil un rôle qui ne résulte ni des textes du code Napoléon,— si même l'article 165 n'y est pas formellement contraire,—ni de la formule officielle : *Au nom de la loi, je vous déclare unis par le mariage.* On peut dire qu'en France comme à Rome, les époux se marient eux-mêmes : la seule différence est qu'en France la loi exige certaines formalités qu'elle n'exigeait pas à Rome. L'erreur que je signale ne paraîtra pas considérable, il ne sera pas impossible de l'appuyer sur des précédents : mais j'estime que, dans un livre de droit, le choix des termes ne saurait être trop rigoureux.—Page 172 : *jus connubii* au lieu de *connubium*, distraction impardonnable chez un romaniste. — Page 40 : *querela inofficiosi testamenti* est traduit par *querelle d'inofficiosité.* — Page 341 : *Usureceptio libertatis prædiorum urbanorum.* « Nous disons *usureceptio*, dit M. Cubain, parce que les servitudes sont un retranchement opéré sur le *plenum dominium* préexistant. » Cette explication ne justifie pas l'usage du mot : *usureceptio* a un emploi absolument spécial. Il ne s'applique même pas à toutes les hypothèses où l'ancien *dominus* recouvre par la possession la propriété de sa chose. —Page 368 : « Les servitudes prédiales sont un rapport de droit entre propriétaires fonciers, à cause *seulement* du fonds de chacun d'eux. » Le commencement de cette définition donne à coup sûr une idée fausse de la servitude prédiale; la fin l'atténue, sans doute, mais l'ensemble n'en est pas moins défectueux : il y a, là encore, manque de rigueur dans les termes.

Il serait aisé de multiplier ces critiques. Mais j'en ai dit assez pour montrer par où pèche cet ouvrage : il doit, pour occuper le rang qu'il mérite d'ailleurs, être soumis à une révision sévère.

J. A. de Bernon

SCIENCES ET ARTS

Les Douleurs humaines, par l'abbé Georges de Rafélis de Broves. Paris E. Plon, 1876, in-12 de VIII-445 p. — Prix : 4 fr.

Les *Douleurs humaines* sont le début plein de promesses d'un jeune prêtre qui, on le sent, mis de bonne heure à la rude école de l'expérience, vient modestement offrir au public ce livre comme une tentative de consolation, comme un essai de retour à la raison, comme un remède à la grande maladie du siècle présent qui *habite dans le désespoir et y vit.*

La grave question de la douleur, selon les expressions mêmes de l'auteur, peut être traitée à la manière des moralistes, à la manière des médecins et à la manière des doctes et des philosophes. L'abbé de Broves n'a pas la prétention d'enseigner la science du devoir et l'art de souffrir en honnête homme, en héros ou en saint. Il ne saurait non plus satisfaire les victimes de cette illusion qui consiste à rêver la *suppression* de la douleur. Il sait que, si les médecins et les philosophes moralistes atténuent, préviennent ou guérissent certains maux, le fleuve de la douleur n'en continue pas moins à couler ses eaux dans le monde, et que l'homme ne peut, n'a jamais pu, ne pourra jamais se mettre à l'abri de ses flots tumultueux. En dépit des prétentions *d'un stoïcisme suranné* et *d'un jansénisme béat*, son sens pratique voit, dans la douleur, un fait invincible, un fait écrasant pour la sensibilité humaine, un fait universel et perpétuel. Il n'a donc pas pu songer à offrir des remèdes capables d'endormir les douleurs humaines. Il a essayé de comprendre, non de supprimer les peines de l'existence mortelle. Si les mots de consolation, de paix, de confiance et d'amour se rencontrent fréquemment sous sa plume, il n'a jamais eu en vue, nous dit-il, qu'une consolation bornée, qu'une paix relative, qu'une confiance et une espérance engendrant la sagesse et la foi, mais n'opérant aucunement la transsubstantiation des souffrances en joie. En fait de joie, il ne nous annonce que celle qui réside dans les hauteurs de l'entendement, celle qui envahit tout l'homme, et, cicatrisant chacune de ses plaies, est seulement, dit-il, entre les mains du grand Dieu qui possède la toute-puissance. Il ne faut demander à son ouvrage que l'intelligence qui rassure l'esprit et le met au-dessus du scandale, que l'intelligence qui raffermit le cœur et le rend incapable du blasphème. Selon son aveu candide et profond, après l'avoir lu, on ne sera pas moins malheureux, mais on sera plus instruit et plus fort.

Ce livre est un des plus beaux qui aient paru depuis bien des années. Il n'est pas égal d'un bout à l'autre : il offre des longueurs,

des inutilités, quelques idées contestables ; mais il contient des choses sublimes. L'abbé de Broves, quoique encore fort jeune, est un savant. On apprend beaucoup en le lisant. Les systèmes philosophiques et religieux et les doctrines sophistiques de notre époque y sont résumés avec une force et une clarté admirables. Le style, qui rappelle souvent celui de Jouffroy, est simple, élevé ; nulle part, il n'est emphatique. L'auteur trouve des expressions pour ses pensées qui vont au fond de l'âme et des définitions vraiment inspirées : celle de la poésie, par exemple.

Ce philosophe, ce chrétien, ce prêtre est un poëte. Les sept derniers chapitres du quatrième livre : *Ce qu'il faut dire aux pauvres, ce qu'il faut dire aux âmes en deuil, ce qu'il faut dire à la femme qui pleure*, etc., sont de beaux et touchants poëmes.

Ce que nous tenons surtout à dire de ce livre, c'est qu'il est souverainement bienfaisant. Les prêtres, les directeurs des âmes sont souvent consultés sur les meilleures lectures à faire dans l'affliction et dans les grandes épreuves de la vie. Peu de livres, croyons-nous, méritent mieux d'être recommandés par eux que les *Douleurs humaines* de M. l'abbé de Rafélis de Broves.

FRÉDÉRIC GODEFROY.

L'Instruction publique dans les États du nord, Suède, Norwége, Danemark, par C. HIPPEAU. Paris, Didier, 1876, in-18 de XXXV-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est la continuation de l'intéressante publication consacrée par M. Hippeau à l'instruction publique chez les peuples principaux du monde civilisé, et dont il a déjà été plusieurs fois question ici. Après les États-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, voici les États scandinaves, et bientôt paraîtra un volume sur la Russie. M. Hippeau ne connaît l'état de l'instruction publique que par la législation, les règlements, les rapports et les statistiques : nous le disons, non pour lui en faire un reproche, mais parce qu'il nous paraît que, dans une question pareille, on ne peut bien juger la situation que lorsqu'on l'a vue soi-même, lorsqu'on a assisté au fonctionnement des lois et règlements, et que la statistique est un instrument fort dangereux pour apprécier les choses de l'ordre moral et intellectuel.

Nous serions souvent en désaccord avec l'auteur, si nous voulions nous attacher à ses doctrines : il nous apprend qu'il écrit dans la *République française* : c'est tout dire. Mais nous n'avons pas lieu de soupçonner sa véracité, et encore moins sa sincérité dans l'exposé des faits, car il ne craint pas de les mettre en contradiction flagrante avec ses conclusions. Ainsi, partisan déclaré de l'instruction obligatoire

et gratuite, il attribue à l'introduction de ces deux principes dans la législation la prospérité de l'instruction en Suède, et plus loin il dit que la loi n'est pas appliquée ; ailleurs, il attribue les progrès de l'instruction en Danemark à l'introduction de la réforme, et, deux lignes plus bas, il constate que les écoles étaient encore fort imparfaites au dix-huitième siècle. Nous sommes plus surpris du sang-froid avec lequel il loue la libéralité de certains établissements comme l'université d'Upsal et les « écoles savantes » danoises, après avoir constaté qu'ils ont été richement dotés avec les dépouilles des catholiques.

M. Hippeau donne de nombreux renseignements sur l'instruction primaire, secondaire et supérieure, les méthodes, les programmes, le recrutement des professeurs, l'instruction des femmes, l'organisation administrative et financière, la part des communes, des provinces et des gouvernements dans les dépenses, les émoluments des professeurs, la fréquentation des écoles, etc., etc. Ils sont suivis de documents statistiques placés dans un appendice, et précédés d'une introduction sur l'organisation politique des pays scandinaves. Voici quelques-unes des particularités que nous avons notées. « L'obligation » est poussée en Suède, jusqu'à permettre d'enlever aux parents négligents l'éducation de leurs enfants ; en Danemark, jusqu'à les faire condamner à la prison. Dans les écoles primaires de Stockolm sont ouverts, pendant l'hiver, des réfectoires où l'on fournit gratuitement, aux frais du public, des aliments gratuits ou à prix réduits aux écoliers, suivant leur position. Partout, une grande place est donnée à l'enseignement religieux, comme aussi au chant et à la gymnastique. Dans ces pays, où la population est très-disséminée, on a eu l'heureuse idée « d'écoles ambulantes, » dont les maîtres vont successivement, dans le cours de l'année, s'établir pour un certain temps dans les divers hameaux. Il y a, en Danemark, des hautes écoles pour les paysans, dont le caractère politique nous paraît offrir de sérieux dangers. Pour l'enseignement secondaire, on en est encore au système de bifurcation, qui a produit chez nous de si déplorables résultats. Nous trouvons, sur beaucoup de programmes, l'enseignement de l'hébreu et du français ; il y a des écoles d'enseignement spécial, écoles réelles, écoles techniques. L'enseignement supérieur est spécialement donné dans les quatre universités d'Upsal, de Lund, de Christiania et de Copenhague, modelées sur les universités allemandes, destinées aux étudiants et non aux amateurs et où l'on n'est admis qu'après examen.

R. de Saint-Mauris.

Éloge de la folie d'Érasme, traduit par T. Develay, et accompagné des dessins de Hans Holbein. Paris, librairie des Bibliophiles, 1876, gr. in-18 de XI-242 p. — Prix : 5 fr.

Si je pouvais disposer de plus d'espace, je ne résisterais pas à la tentation de parler des ressemblances qui me paraissent exister entre deux écrivains du seizième siècle : Érasme et Corneille Agrippa ; l'un moins original, moins hardi que l'autre, tous deux se plaisant aux thèses paradoxales, tous deux profondément érudits, et, par la verve, la facilité de leur style, faisant presque une langue vivante de la langue latine. Le livre le plus connu d'Agrippa est son *Traité de la vanité des sciences*, livre satirique s'il en fût; l'œuvre la plus célèbre d'Érasme est la production caustique où la Folie prend la parole pour réclamer tous les hommes, à quelles conditions, à quels rangs qu'ils appartiennent, comme ses disciples et fidèles sujets. Cet *Éloge de la folie* produisit à son apparition un scandale qu'on peut deviner en lisant la lettre qu'Érasme adresse à son ami le savant Martin Dorp, lettre dans laquelle il se défend contre des attaques de toutes sortes. Aujourd'hui, le livre qui fit tant de bruit peut sembler peu amusant, mais il est curieux, parce qu'il aide à faire connaître l'époque singulière où il fut composé. L'*Éloge de la Folie* avait été très-mal traduit par Gueudeville, — qui y mit beaucoup du sien, comme dans sa traduction de la *Vanité des sciences*, — ensuite un peu mieux par Baret; il l'a été enfin très-bien par M. T. Develay. Cette dernière traduction parut pour la première fois, à Paris, en 1871. Malgré les douleurs de cette cruelle année, cette édition fut rapidement enlevée; elle n'avait été, du reste, tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires et ne pouvait guère s'adresser qu'à de riches bibliophiles. La nouvelle édition que nous annonçons est accessible à un plus grand nombre de lecteurs, tout en donnant, comme la précédente, les curieux dessins dont Holbein a illustré les marges d'un exemplaire de l'*Éloge de la folie*. Cet exemplaire est conservé au musée de Bâle, précieusement et sous une vitrine que l'éditeur a obtenu la permission de faire ouvrir. L'œuvre bizarre d'Holbein, d'abord reproduite par la photographie, est mise sous nos yeux avec la plus grande exactitude. — Que de pages et que de dessins Érasme et Holbein eussent ajouté à l'*Éloge de la folie*, s'ils fussent nés de notre temps !

Th. de Puymaigre.

La Civilisation et ses lois, *Morale sociale*, par Th. Funck-Brentano. Paris, Germer Baillière, 1876, in-8 de 433 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les doctrines transformistes font leur chemin : ce que M. Renan voyait dans ses rêves, M. Funck veut le trouver dans notre état social ; son livre ne tend à rien moins qu'à rattacher toute civilisation aux théories évolutionnistes. — Admettant comme principe que : « Le

bien est identique avec la science du bien, » M. Funck réduit toute sa morale à deux préceptes : *Travailler à bien penser :* voilà le premier ; *servir le genre humain en nous et dans les autres :* c'est le second. De là naîtrait l'harmonie dans toutes les facultés de notre être, en même temps qu'elle se répéterait et se multiplierait, comme un écho merveilleux, dans tous les êtres de la création.

« Au commencement, nous dit-il, l'homme se distinguait à peine de l'animal ; si nous lui accordons la faculté de percevoir les rapports des choses entre elles, c'est que l'expérience l'a démontré ; mais, au premier âge de l'humanité, la conscience de ce que nous sommes n'existait pas, encore moins, possédions-nous la science ; s'il n'y en avait pas, il ne pouvait pas y en avoir. »

Des sons de sa voix, l'homme animal fit des mots, puis des souvenirs, puis le langage ; attiré vers son semblable par le désir et par le besoin, il se créa des relations. D'elles-mêmes et par l'usage, ces relations se compliquèrent, la famille apparut pour les rendre plus intimes, l'écriture fut découverte pour leur servir en quelque sorte de monument ; à mesure qu'elles s'étendaient et qu'elles se perfectionnaient, le progrès civilisateur suivait son cours.

Pour en arriver à ce que nous sommes, nous avons passé par l'état d'abrutissement à l'état sauvage, et les régimes tyranniques de toutes sortes ; c'étaient les monarchies quand les évolutions nous placèrent sous des chefs barbares ; puis vinrent les aristocraties et les oligarchies, quand plusieurs chefs se partagèrent le pouvoir ; puis enfin les démocraties pendant les dernières évolutions. Les mœurs et les lois n'ont pas d'autre origine.

Les croyances religieuses, préparant les sciences et leur servant en quelque sorte de prélude, peuvent être étudiées comme les premiers monuments de nos connaissances ; le fétichisme en fut l'ébauche, la science pure en est le couronnement ; entre ces deux termes on doit placer, suivant l'ordre d'évolution, le naturalisme, les croyances de la Perse, de l'Inde et de la Judée, celles des Grecs et des Romains, le christianisime, le mahométisme et enfin la renaissance. Tout se tient dans cet ensemble, tout doit subir « les lois mêmes de la pensée. »

Les origines des arts et des lettres, leurs époques héroïques et celles de leur splendeur sont parallèles aux âges de la civilisation et au développement des croyances. M. Renan prévoit la fin des arts dans un progrès général supérieur à leur idéal ; M. Funck entrevoit la possibilité d'une décadence telle que les arts et les lettres ne s'en relèveraient jamais. Ces deux théories se ressemblent.

Sous les deux derniers titres de son ouvrage, parlant du travail et des richesses, de la paix et de la guerre, M. Funck-Brentano rencontre des vérités de détail qu'il exprime avec beaucoup d'énergie.

Les faits parlent alors plus haut que les théories, le paupérisme se fait sentir avec violence, et la crise aigüe que nous traversons ne laisse ni le temps ni les moyens de rêver. M. Funck demande l'union du travailleur et du riche, il veut que la paix soit la base du progrès, en cela tout lecteur bien pensant l'approuvera; mais, d'autre part, il confond les faits avec leurs causes, les droits avec les devoirs, nos désirs avec les lois sociales. C'est un tort qu'il partage avec tous ceux qui voudraient refaire l'humanité d'après leur idée.

Le vrai mérite de M. Funck est d'avoir compris les souffrances de notre société comtemporaine et de les avoir quelquefois exprimées en termes saisissants; toute la portée de son livre est là. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas suivi la vérité plutôt que ses théories, afin de nous montrer le remède à côté de la plaie. L'idée évolutionniste, au contraire, est fatalement liée à l'inaction et au découragement.

Si nous avons suivi pendant des milliers de siècles cette longue chaîne de prétendues révolutions, notre humanité se trouve donc vouée à un inflexible destin; les nations sont comme une manifestation temporaire de cette force aveugle; l'homme n'est rien, la destinée est tout. Que peuvent contre elle, je ne dirai pas les efforts isolés d'un homme, c'est trop peu que nous autres; mais ceux d'une société toute seule poursuivant le progrès?

M. Funck suppose une force inconnue, agissant dans l'humanité pour y produire l'harmonie comme le principe vital développant quelque plante, chaque élément y paraîtrait à sa place. Mais à quoi sert de se tromper soi-même, quand la réalité vient à tout moment briser les théories. D'où vient que la vie des plantes est si calme, tandis que la nôtre est si bouleversée, d'où vient que leur existence est si complète et si parfaite, tandis que la nôtre reste à peu près informe malgré ses nombreuses évolutions? Ce que nous retrouvons des plantes dans les époques géologiques nous démontre qu'elles n'ont pas commencé par des essais; à tous les âges elles sont complètes, et nous, pauvres humains, après une histoire certaine de soixante siècles, après des siècles de siècles, suivant la doctrine de M. Renan et de M. Funck, non-seulement nous nous consumons en essais infructueux, mais notre décadence paraît assez probable. La nature nous laisserait en route sans pouvoir nous conduire jusqu'à notre entier développement.

En prenant pour base de ses études l'établissement et les progrès de la religion, Bossuet put rattacher notre existence à un seul principe et créer un chef-d'œuvre; mais son livre est unique, absolument comme son point de vue. Reprendre sa méthode et sa marche au profit d'une idée, c'est méconnaître la réalité pour lui substituer une fantaisie. Le philosophe n'a pas le pouvoir de refaire l'humanité, elle

reste ce qu'elle est. Les découvertes scientifiques dans le domaine de l'histoire et de la géologie confirment de plus en plus l'œuvre de Dieu : M. Funck aurait pu s'en instruire avant de publier son livre; il se fût épargné bien du travail inutile et bien des erreurs. Pour se justifier, il est vrai, cet auteur a dit qu'on ne l'avait pas compris; c'était à lui d'écrire pour se faire comprendre, et, en premier lieu, d'éviter une méthode d'après laquelle on est forcé de prendre ses semblables au milieu des bêtes pour les abandonner avec les sots.

H. Toussaint.

Cours d'économie industrielle à l'école municipale Turgot. — *Instructions graduées*, par Paul Coq, membre de la Société d'économie politique, maître de conférences (Économie et législation usuelles). Paris, Guillaumain et Ch. Delagrave, 1876, gr. in-12 de 521 p. — Prix : 4 fr.

Ce n'est pas seulement de nos jours que les écrivains ont traité de matières économiques ; de tels sujets sont aussi vieux que le monde. Mais ce n'est guère que du dix-huitième siècle que date la pensée de réunir en un corps de doctrines, d'élever à l'état de science ce qui n'était auparavant qu'une quantité plus ou moins grande d'aperçus épars et comme noyés dans des matières de divers genres. Cette étude a pris même une telle étendue, qu'il a fallu lui appliquer le principe de la division du travail, et qu'aujourd'hui, à côté des traités généraux d'économie politique, nous avons des cours spéciaux de législation et d'économie industrielles.

M. Paul Coq, bien connu de tous ceux qui s'adonnent à l'étude de ces matières, auteur du *Sol et la haute banque*, de *la Monnaie de banque* et de plusieurs autres publications de même nature, a voulu résumer, dans un livre relativement peu développé, les notions qu'il a été appelé à répandre en sa qualité de maître de conférences à l'école municipale Turgot; il a voulu que ses élèves pussent trouver, à côté de sa parole, ou bien dans la suite, au-delà de leurs classes, quand cette parole a cessé de se faire entendre, la pure substance, la condensation des enseignements dispensés, et il se trouve que ce ne sont pas seulement des élèves, mais encore des maîtres qui peuvent profiter de ces utiles instructions.

Il a, pour exposer le sujet dont il traite, une méthode excellente : il détermine les faits, puis, cherchant à les expliquer, il remonte progressivement jusqu'à leur cause première, dont il fait alors un principe, une loi. L'esprit est ainsi conduit peu à peu du connu à l'inconnu, de ce qui est simple et usuel à ce qui prend un caractère scientifique. Les élèves de M. Paul Coq retirent de cette saine méthode un grand profit, comme il y paraît aux modèles de composition publiés par le maître et à la lettre collective, honorable pour lui et pour eux, que

ses élèves lui ont un jour adressée : ce résultat n'a rien qui surprenne : c'est le contraire qui serait de nature à nous étonner.

Le cours de M. Paul Coq est divisé en trois grandes parties, savoir : *La production et ses lois*, *les instruments de production*, *la fin et les charges de la production*. Ces trois parties sont précédées de vues générales présentées sous ce titre : *la Science et les affaires*. Enfin, dans une introduction, l'auteur traite des cours spéciaux à l'enseignement secondaire et des matières dont ces cours sont chargés.

Le ton du livre est familier; on le dirait dicté autant par le cœur que par l'esprit; et ce qui charme précisément dans ces leçons pleines d'abandon, ce qui doit leur assurer sur la jeunesse une légitime influence, c'est qu'on sent à les lire que l'auteur ne fait pas œuvre de métier.

Le sujet qu'il a choisi est d'ailleurs le plus vaste et le plus important de la science économique. Il est certain que ce dont il s'agit avant tout à ce point de vue, c'est d'activer la production. C'est elle qui crée la richesse, et qui, par elle, développe le bien-être des hommes. Par bien-être, nous entendons les améliorations intellectuelles et morales autant que les progrès matériels. Ces bienfaits, ils découlent de plusieurs sources, parmi lesquelles nous devons citer les sources morales et religieuses; mais ils prennent aussi leur point d'appui dans l'état économique des sociétés, dans les saines idées et les bons sentiments dont elles se nourrissent. De ce nombre sont ceux qui se rapportent à la production; car la production suppose toujours un élément essentiellement moralisateur, le travail. C'est en appliquant ses facultés, son travail à la transformation pour son usage, en produits utiles, des biens naturels, que l'homme arrive à se procurer toutes les choses nécessaires et à préparer le terrain sur lequel son intelligence et sa moralité pourront le mieux se fortifier.

Un produit est donc le résultat du travail sur la matière brute. Ce travail aura d'autant plus d'intensité, d'autant plus de puissance qu'il sera aidé par des instruments de travail plus parfaits, outils, machines capitaux; et la valeur ou le prix courant des divers objets qui en proviendront sera, de son côté, d'autant plus faible, d'autant moins élevé que matières premières, travail et instruments de travail se seront d'abord présentés dans des conditions plus favorables à la production.

Une biographie de Turgot et de Franklin était pour ce volume une heureuse entrée en matière; on ne pouvait pas mettre les vérités de l'ordre économique sous un patronage plus autorisé que celui de Turgot, ni conseiller l'économie, le travail, la prudence et l'esprit de conduite à l'abri d'un nom plus illustre et d'un exemple plus justement apprécié que ceux de Benjamin Franklin. HENRI JULIA.

La Guerre et la Géologie, par le colonel du génie Don Angel Rodriguez de Quijano y Arroquia. Traduit de l'espagnol par A. Joly, capitaine à l'état-major du génie. Paris, Dumaine, 1876 ; in-8 de viii-312 p. avec 5 pl. — Prix : 7 fr. 50.

Ce serait répéter une banalité que de redire ici combien les conceptions de la stratégie, les opérations d'une campagne, ou même l'ordonnance d'une bataille dépendent de la connaissance approfondie du pays, de la province, du terrain, en un mot du théâtre de la guerre. Et cette connaissance ne doit pas être limitée aux conditions politiques et statistiques : elle doit surtout avoir pour objet les propriétés physiques et naturelles. Celles-ci, éminemment variables suivant les régions, ont pour cause la composition géologique de la contrée et pour expression la configuration topographique du sol.

Longtemps l'art militaire s'est borné à étudier les accidents du relief et l'agencement des vallées, les défilés des montagnes et les débouchés des plaines, le cours des rivières et les routes naturelles. Aujourd'hui, disposant des matériaux que la science a patiemment rassemblés, il veut s'élever de l'effet à la cause, et rattacher à une c nception plus générale les nombreux faits d'observation. Il est peu d'écrivains militaires qui n'aient en passant indiqué ces tendances ou poussé dans cette voie ; mais, avant le colonel don Angel Rodriguez de Quijano y Arroquia, aucun n'avait traité en termes aussi précis le problème que présente l'application de la géologie à la stratégie. Dans l'intéressant ouvrage dont le capitaine Joly nous offre une élégante traduction, l'auteur, après avoir rappelé le concours que les sciences physiques doivent prêter à l'art de la guerre pour l'étude vraiment précise du *terrain*, résume à grands traits les principes généraux de la géologie. Il applique ensuite ces principes à la description de la péninsule ibérique ; il analyse avec une profonde compétence dans les jugements et une vive allure dans le récit, les luttes épiques dont l'Espagne a été le champ clos depuis les expéditions des Romains, les invasions des Goths ou la conquête des Arabes jusqu'aux campagnes de Napoléon. Dans un dernier chapitre, qui, sous le titre de conclusion forme plus du tiers de l'ouvrage, l'auteur étend le cercle de ses études. Il envisage l'Europe entière et décrit, au point de vue des guerres dont elle a été l'arène, les formations géologiques qui la constituent, les régions naturelles qui s'y dessinent et les frontières historiques qui la partagent. Il termine par une discussion d'un haut intérêt sur la campagne de Bohême (1866) et sur la guerre franco-allemande (1870).

Les limites étroites d'une notice ne permettent pas de suivre le savant écrivain dans des développements techniques souvent fort délicats. Tout au plus essayerons-nous de prévenir une objection. Il

est plus d'un lecteur qui, après avoir achevé les pages les plus curieuses, constatera que les grands capitaines ont toujours su discerner, par l'intuition du génie et sans recourir à la science géologique, les véritables routes pour l'invasion, les meilleures forteresses pour la défense, les champs de bataille où peut se décider le sort du monde. Faut-il donc en conclure que de semblables études *a posteriori* soient sans but et sans profit ? Nous ne le pensons pas. A mesure que les nations s'avancent dans la voie des progrès matériels et intellectuels, les conditions de leurs luttes réciproques se compliquent sans cesse : le calcul méthodique et la prévoyance savante y prennent chaque jour une plus large place. Rien n'est donc plus opportun que d'analyser dans leurs causes les succès du passé. Aussi, sans adopter de tous points la pensée de l'auteur, nous croyons que l'examen des questions qu'il soulève sera poursuivi avec fruit, à la fois par les hommes d'étude qui verront ici les applications spéciales d'une science toute récente et riche d'avenir, et par les hommes de guerre surtout, qui, au milieu des tableaux brillamment peints par l'auteur, trouveront dans une ample mesure l'érudition technique et les conseils utiles.

A. Delaire.

Les Amateurs d'autrefois, par L. Clément de Ris. Paris. E. Plon, 1877, gr. in-8 de 477 p. — Prix : 20 fr.

L'histoire des amateurs touche de très-près à l'histoire de l'art ; les rapports continuels qui existent entre les curieux et les artistes sont profitables aux uns aussi bien qu'aux autres, et écrire l'histoire de ceux qui conservent les objets d'art, c'est un peu faire l'histoire des objets d'art eux-mêmes. M. Clément de Ris s'est adressé aux plus importants de nos collectionneurs. Grolier, de Thou, le cardinal Mazarin, l'abbé de Marolles, le banquier Jabach, Pierre Crozat, le comte de Caylus, P. J. Mariette, Vivant-Denon et beaucoup d'autres, qui, pour avoir un nom moins connu, ne méritent pas moins de fixer l'attention, défilent sous nos yeux dans le beau volume qui nous occupe. L'auteur a dépouillé avec soin les catalogues ou les inventaires dressés à la mort de ces curieux; il a interrogé les mémoires du temps, feuilleté les documents manuscrits conservés dans nos archives, dans nos bibliothèques ou dans les cabinets de nos contemporains et, à, l'aide de ces fragments épars, il a reconstitué l'histoire de ces cabinets célèbres qui ont fait l'honneur de Paris au dix-septième, au dix-huitième et même au commencement du dix-neuvième siècle. Un grand nombre de tableaux, de dessins, d'estampes et de curiosités qui sont signalés dans les pages de M. Clément de Ris se retrouvent aujourd'hui dans nos collections publiques, et font la joie de notre génération ; l'histoire de ceux qui ont possédé ces ouvrages précieux, qui ont eu souvent le mérite de

les découvrir, qui ont contribué à leur conservation, ne doit être indifférente à aucun des amis de arts, et il n'est que juste d'honorer la mémoire des grands seigneurs et des gens de goût qui ont su préserver de la destruction un grand nombre d'œuvres de mérite que le temps et les révolutions n'auraient certainement pas épargnés.

G. D.

BELLES-LETTRES

L'Éducation d'Aline, par Georges Fath. Ouvrage orné de 65 dessins, têtes de chapitres et culs-de-lampe gravés sur bois. Paris, Ducrocq, 1877, un vol. gr. in-8 raisin de 338 p. — Prix : 7 fr.

Le Robinson noir, par Alfred Séguin. Ouvrage orné de 72 dessins gravés sur bois par M. Neaulle, d'après les compositions de MM. H. Scott, Mayer, Ferdinandus. Paris, Ducrocq, 1877, gr. in-8 raisin de 336 p. — Prix : 7 fr.

Nous avons reçu trop tard pour pouvoir en parler dans la livraison de décembre les deux ouvrages illustrés dont on vient de lire les titres.

Guide du provincial à Paris tel pourrait être le titre de celui de M. Georges Fath. Une famille normande, la famille de la Grandière, à l'instigation d'une vieille dame, la chanoinesse Estelle, vient à Paris sous prétexte d'achever l'éducation d'Aline en lui faisant faire une connaissance approfondie avec les monuments et la société de la capitale. Accueillie avec empressement par des amis, les Taravelle, elle parcourt Paris en tous sens, visite les boulevards, Notre-Dame, et surtout les magasins en renom, assiste aux jours, va dans le monde, et, finalement, lassée de tant de courses, éblouie de tant de clinquant, dégoûtée de tant d'apparences qui cachent souvent si peu de réalités, revient à Bayeux, où elle retouve le repos dans le vieil hôtel patrimonial, après avoir perdu en route ses domestiques qui la quittent pour une augmentation de gages. Tel est le resumé de cette petite nouvelle. C'est une satire discrète et souvent spirituelle de la société moderne, et surtout de la société parisienne comparée à la société de province. Nous croyons cependant que, parmi les célébrités du jour qu'on fait défiler devant la famille de la Grandière et qui excitent son admiration, en pouvait choisir des réputations mieux assises que M. Henri Martin et que M. Edmond About.

— Un jeune nègre, nommé Charlot, est abominablement maltraité par son frère de lait, fils d'un riche négociant de Lima, Georges de Merville. Il s'enfuit à bord d'un navire français, avec l'aide de deux braves matelots, Gros-Didon et le Gamelle ; il est accompagné d'un chien de Terre-Neuve, victime, comme lui, des injustes fureurs du jeune maître. Mais, en route, une tempête éclate; le navire sombre, et Charlot est heureux, dans le naufrage, de pouvoir se réfugier dans

une île déserte. Alors commence une série d'aventures, analogues à celles de beaucoup de Robinson, luttes avec la nature, batailles avec les sauvages. Mais un nouveau naufrage jette dans le même île le persécuteur du jeune nègre, Georges de Merville. Charlot impose silence à sa rancune et sauve celui qui a voulu le tuer ; la réconciliation finit par avoir lieu, et les deux anciens ennemis vivent ensemble, s'aidant l'un l'autre. Enfin, après une foule de péripéties dramatiques, où reparait le Gamelle, devenu chef de sauvages, tous nos aventuriers sont retrouvés par Gros-Didon et ramenés à Lima. L'auteur promet une suite à l'histoire de Charlot et de Georges de Merville ; nous sommes assurés que les jeunes lecteurs du *Robinson noir* attendront cette suite avec impatience. M. DE LA R.

Sciences et lettres au moyen âge et à l'époque de la renaissance, par PAUL LACROIX (bibliophile Jacob), conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Ouvragre illustré de treize chromolithographies exécutées par Compère, Daumont, Pralon et Werner, et de quatre cents gravures sur bois. Paris, librairie de Firmin-Didot et Ce, 1877, in-4 de IV-612 p. — Prix : 25 fr.

M. P. Lacroix rapporte, à la fin de sa *Préface* (p. VI), ces paroles que lui adressait souvent son ami M. Ambroise Firmin-Didot : « Laissez aux autres l'érudition approfondie et minutieuse ; ne soyez qu'un interprète ingénieux, intelligent, simple et naïf, agréable, s'il est possible ; tâchez de vous faire lire et comprendre par tout le monde. Les grands succès appartiennent moins aux savants qu'aux vulgarisateurs. » M. Lacroix s'est conformé à ces judicieux avis, et son magnifique volume d'aujourd'hui, qui termine l'ouvrage sur le moyen âge et la renaissance, mérite, non moins que les trois volumes précédents, d'entrer et de rester dans toutes les bibliothèques. Continuant avec le même soin et le même zèle à refondre et à améliorer la première édition d'un recueil justement célèbre, l'aimable doyen des bibliophiles a répandu les notions les plus instructives et les plus intéressantes dans les divers chapitres intitulés : *Universités ; Écoles ; Écoliers ; Sciences philosophiques ; Sciences mathématiques ; Sciences naturelles ; Sciences médicales ; Chimie et alchimie ; Sciences occultes ; Croyances populaires ; Sciences géographiques ; Science héraldique ; Proverbes ; Langues ; Romans ; Chants populaires ; Poésie nationale ; Chroniques ; Histoires ; Mémoires ; Théâtre ; Éloquence civile et religieuse.* Il s'est aidé, dans son travail de révision, d'excellents ouvrages spéciaux, tels que ceux de M. Ch. Jourdain, pour ce qui regarde la philosophie et les universités ; ceux de MM. Paulin Paris, Gaston Paris, Léon Gautier, pour ce qui regarde les romans et la poésie nationale ; ceux de M. J. J. Ampère, pour ce qui regarde les chants populaires, etc. Ainsi remanié et complété, rajeuni et renouvelé, ce

tableau des sciences et lettres au moyen âge et à l'époque de la renaissance rappelle tout à celui qui a déjà beaucoup lu et apprend tout à celui qui n'aurait encore à peu près rien appris. L'auteur résume ses immenses recherches en un style vif, clair, attrayant, plein, en un mot, des meilleurs qualités de l'esprit français. Les artistes, qui ont été ses collaborateurs, l'ont aidé de toute la magie de leur talent à captiver l'attention du lecteur même le plus frivole. En voyant tant de miniatures, tant de gravures, les unes et les autres aussi fidèles que délicates, empruntées aux plus purs modèles de presque toutes les collections de l'Europe, et qui illuminent, en quelque sorte, le texte dont elles sont entourées, on songe à ces splendides vitraux de nos vieilles cathédrales où les grands artistes du moyen âge dessinaient avec la flamme de leur génie un enseignement qui s'adressait à toutes les intelligences, en séduisant tous les yeux. Rien ne me paraît rendre mieux que cette comparaison l'effet produit par un volume dont chaque page est ornée d'une merveille, et qui (ces deux choses lui porteront bonheur !) s'ouvre par un hommage à la religion de Jésus-Christ, protectrice des sciences et des lettres, mère de la civilisation, et se termine par un hommage à Henri IV, « le plus éloquent des hommes de guerre, en même temps que le plus éloquent des hommes d'État. »

T. DE L.

HISTOIRE.

Amsterdam et Venise, par HENRY HAVARD, ouvrage enrichi de sept eaux-fortes, par MM. Léopold Flameng et Gaucherel, et de cent vingt-quatre gravures sur bois. Paris, Plon, 1876, gr. in-8 de XI-636 p. — Prix : 20 fr.

Amsterdam et Venise, la reine des lagunes et la reine de l'Amstel, que de ressemblances et aussi de contrastes : toutes deux conquises sur les mers, enrichies par le commerce, illustrées par les arts, toutes deux villes libres, habitées par un peuple industrieux et fier. Combien de fois n'a-t-on pas rapproché ces deux noms qui, pour beaucoup même, n'en font qu'un, car n'a-t-on par appelé Amsterdam la Venise du Nord ? et elle l'est, en effet, par les canaux qui la traversent de tous côtés, par ses maisons bâties sur pilotis, par le mouvement de son port, par bien d'autres points encore. Mais rarement, croyons-nous, on a étudié aussi à fond et dépeint avec autant d'exactitude et de charme ces deux cités sœurs, que M. Henry Havard. Il ne s'est pas, comme tant d'autres, arrêté à la surface; il a voulu connaître non-seulement le pays, mais les habitants, non-seulement les monuments, mais les mœurs. Il n'a point adopté les idées toutes faites de ces devanciers ; mais il a tenu a se créer une opinion à lui, et il se l'est faite par un séjour de plusieurs années sur les lieux, par un commerce prolongé avec les populations indigènes, par des recherches opérées

sur place. De cette étude approfondie, est sorti le beau volume que vient d'éditer une maison habituée au succès, la maison Plon.

M. Havard a divisé son ouvrage en deux parties : les villes et les peuples ; la première, plus spécialement consacrée aux monuments et à la nature : la seconde, aux usages et au caractère. A Amsterdam, comme à Venise, l'auteur remarque tout d'abord la couleur, une couleur merveilleuse, plus chaude à Venise, plus pâle peut-être à Amsterdam, mais toujours riche et pleine de contrastes. Et cette couleur, elle n'existe pas seulement dans les palais et dans les paysages, elle existe dans l'art. Jamais peintres n'ont été plus coloristes que ceux de l'école vénitienne et de l'école hollandaise. D'où leur est venu ce goût de la couleur? M. Havard l'attribue au ton même du pays qui a servi de modèle aux artistes. Peut-être pourrait-on en trouver une seconde raison dans les relations fréquentes des deux peuples avec l'Orient, la patrie de la couleur. Puis, vient la physionomie toute spéciale des deux villes, ces gondoles et ces bateaux qui glissent sur les canaux, devenus les grandes artères de la circulation. Mais, ici, première différence : à Venise, les palais affleurent l'eau : à Amsterdam, partout des quais : à Venise, le silence que trouble seul le bruit des rames; à Amsterdam, l'animation des commerçants qui se pressent, et des marchands qui débarquent sur les quais. Et aujourd'hui, surtout, quel contraste! à Venise c'est la mort : à Amsterdam, partout la vie. Même comparaison entre les peuples : tous deux animés d'un patriotisme ardent, fiers de leur gloire passée et ne souffrant pas qu'on y porte atteinte, tous deux peu accessibles aux étrangers, et se renfermant volontiers dans leurs foyers; tous deux passionnés pour la musique et le luxe. Il n'est pas jusqu'à leur costume, jusqu'au type même des races où M. Havard ne trouve de vagues ressemblances. Il rectifie à ce sujet certains préjugés des auteurs qui l'ont devancé, il n'admet pas, comme on le croit généralement que les Hollandais soient trapus et massifs, et les Hollandaises grosses et joufflues. A force de vivre dans les cités néerlandaises et d'être admis dans l'intimité des familles, il a conçu pour les unes et les autres une admiration quelque peu jalouse. Nous ne lui en ferons pas un reproche, puisque c'est à cette admiration que nous devons le beau volume dont nous rendons compte aujourd'hui. D'ailleurs cette vie calme et patriarcale des familles hollandaises, cette simplicité de mœurs qui permet aux jeunes filles d'aller seules dans les rues sans qu'il en résulte d'inconvénients ont quelque chose de séduisant et de touchant. Il y a là jouissance pour le cœur, et il faut ajouter, à la vue des chefs-d'œuvres qui remplissent les musées d'Amsterdam comme ceux de Venise et dont la gravure a reproduit les principaux dans ce volume, jouissance pour l'esprit et pour les yeux. Cette jouissance, M. Havard et M. Plon ont tenu à nous les

faire partager. Texte intéressant, gravures remarquables, eaux-fortes splendides dues à deux maîtres, Léopold Flameng et Gaucherel, tout concourt à faire de ce livre une œuvre digne des deux villes auxquelles il est consacré, de l'auteur qui l'a écrit et de l'éditeur qui le publie ; nous connaissons peu de cadeaux d'étrennes plus agréables et plus flatteurs que celui-là. M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire générale de Paris, collection de documents publiés sous les auspices de l'édilité parisienne. *Les Armoiries de la ville de Paris*, tome II. Paris, imprimerie nationale, 1875, gr. in-4 de 404 p. et de 24 pl. — Prix : 50 fr.

Voici le second volume qui complète l'ouvrage sur les armoiries de la ville de Paris, ses sceaux, ses emblèmes, ses couleurs, ses devises et ses livrées; nous avons déjà parlé du premier volume; et on se souvient que, commencée par feu le comte de Coëtlogon, cette étude a été refondue et complétée par M. L.-M. Tisserand, aidé du personnel du service historique de la ville.

Le second volume est exclusivement composé de quatre-vingt-dix-huit appendices formant un ensemble considérable de documents à l'appui du travail publié dans le premier volume ; il est complété par de magnifiques planches. La table générale de l'ouvrage se trouve naturellement à la fin du tome deuxième.

Si on peut faire une critique au beau livre dont nous nous occupons, c'est d'être trop riche dans la variété des documents qu'il contient. On n'aperçoit pas bien clairement l'utilité qu'il y avait de reproduire les pages de M. de Wailly, publiées dans ses *Éléments de paléographie*, sur les sceaux des communes de France; même remarque au sujet des familles portant un navire sur leurs écussons. Mais la critique est désarmée par les belles planches qui accompagnent ces hors-d'œuvre, et qui peuvent servir aux études.

Les planches qui donnent les drapeaux des soixante districts de Paris sont très-curieuses. On lit aussi avec une certaine curiosité la série des documents relatifs aux mesures prises pour faire disparaître les armoiries sur les monuments et sur les maisons particulières. Le décret du 20 juin 1790 paraissait vouloir mettre les monuments à l'abri du marteau des ouvriers chargés de faire disparaître les prétendus souvenirs de la royauté et de la féodalité. Le 11 janvier 1793, le ministre de l'intérieur paraissait encore vouloir protéger les monuments autant que possible. Mais il était impossible d'arrêter le zèle des inspecteurs de la voirie dont les regards étaient scandalisés par le *chiffre de Catherine de Médicis*, à la Halle au blé, et les fleurs de lys et blasons peints sur les vitraux de Saint-Roch, de Saint-Eustache, de Notre-Dame des Victoires, etc.

On comprend qu'en changeant la forme du gouvernement, on change aussi les signes et symboles qui le représente sur les sceaux et les monuments ; mais de là à faire disparaître le passé, il y a loin; de plus cette rétroactivité est ridicule et inutile. Cependant ce ridicule peut encore être constaté sans qu'il résulte de modifications portées aux monuments. N'est-il pas permis de sourire, par exemple, en voyant le 10 mars 1831, la ville de Paris dépenser mille cent cinquante et un francs pour faire disparaître les armoiries municipales peintes sur les panneaux des voitures de la ville ? A. DE B.

La Station du Levant, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut Paris. Plon, 1876. 2 vol. in-12 de 356-346 p., une carte. — Prix : 8 fr.

Cet ouvrage offre, en même temps que le tableau de la renaissance de notre marine, le récit animé des événements qui ont amené la création du royaume de Grèce et l'émancipation graduelle des populations chrétiennes de l'empire ottoman. Le récit embrasse une période de quinze ans : c'est la partie la plus importante et la plus délicate de la Restauration. La mission que le soin de nos intérêts, et le juste souci de notre influence, nous ont imposée dans cette station navale, n'avait pas uniquement pour but d'ouvrir un trafic à notre commerce et de procurer la sécurité de l'archipel en réprimant la piraterie des régences barbaresques. Il s'agissait aussi de nombreux griefs à redresser et de douloureuses infortunes à secourir.— Comment ces résultats furent atteints par la valeur et la prudence de capitaines, tels que les de Rigny, les Halgan, les Bisson et tant d'autres, c'est ce que raconte en détail, et avec le plus vif intérêt, l'amiral Jurien de la Gravière, qui prit lui-même une part glorieuse à ces combats et à ces négociations. Marin, il a parlé souvent de la marine, de son action et de ses luttes. Il a mis à profit, outre ses propres souvenirs, la correspondance de l'amiral de Rigny, et, pour la partie historique antérieure, dont l'intelligence est nécessaire au jugement droit des faits de la *station*, les archives du ministère de la marine. La question du Montenegro et de sa délimition forme un chapitre plein d'actualité. A côté d'épisodes maritimes sur lesquels il s'arrête avec une complaisance dont le lecteur lui saura gré, l'auteur ne néglige pas les considérations politiques, économiques et philosophiques qu'un tel sujet devait inspirer naturellement à un esprit aussi distingué. La partie artistique même, n'a pas été omise, et le chapitre consacré à la découverte de la *Vénus de Milo* en est la preuve. Nous ne doutons pas que ce nouvel ouvrage ne soit accueilli du public avec autant de faveur que tous ceux déjà sortis de la plume élégante et patriotique du savant officier qui l'a signé. F. DE ROQUEFEUIL.

Storia degli Italiani, par Cesare Cantu. Edizione popolare riveduta dall'autore. Tomes IX et X. Torino, Unione tipografico, 1872, 2 vol. in-12 de 541 et 593 p. — Prix : 3 fr. 50

Ces deux nouveaux volumes nous donnent le récit des faits politiques, religieux, artistiques, passés en Italie depuis les dernières années du quinzième siècle jusqu'à la bataille de Lépante. Ces cent années sont des plus importantes, et M. Cantù a multiplié, sur tous les événements qui s'y sont accomplis et sur tous les hommes qui y ont pris part, les renseignements les plus précis. Il sait parfaitement mettre en relief les caractères ; il se plaît à dire les particularités qui peuvent éclairer. M. Cantu est un chercheur, un érudit, mais aussi il s'élève aux plus hautes considérations, et, après le chroniqueur, on retrouve le publiciste et le philosophe qui domine son sujet. La sincérité de sa foi catholique est connue, comme aussi l'indépendance de son esprit, lorsqu'il s'agit de juger les actes des hommes d'Église. Ce volume fournit de nombreux exemples de cette liberté qui pour servir ne sait pas flatter, et qui, pour défendre la vérité, ne sait pas cacher le mal et dissimuler les torts des défenseurs de la vérité. Du quinzième siècle, l'auteur montre les abus qui ont envahi les rangs ecclésiastiques : ici des abbayes, des évêchés accumulés sur la tête d'un enfant ; là, des papes oublieux de leurs devoirs comme princes et comme hommes, quoique toujours, par la grâce de Dieu, irrépréhensibles comme souverains-pontifes. M. Cantu ne déguise rien, et plusieurs trouveront qu'il exagère les vices d'une situation dont le protestantisme devait si cruellement profiter. Mais, après avoir signalé le mal, l'auteur montre le bien, et se plaît à énumérer les œuvres pieuses dont les saints consolent alors le monde. Comme dans les volumes précédents et même davantage, M. Cantu, consacre une très-grande place au tableau des lettres et des beaux-arts dans ce siècle de Léon X. Architectes, peintres, musiciens, écrivains, tous sont nommés, appréciés, mis à leur rang, et placés dans le milieu où ils vécurent ; à côté du récit d'une bataille, on trouve une description de fêtes, ces fêtes dont Rome, Venise ou Florence étaient alors le théâtre, où la liberté des mœurs et l'engouement pour l'antiquité se mêlaient si singulièrement chez un peuple chrétien, plein d'ardeur pour sa foi. J'ai dit déjà que, dans cet ouvrage, on pourrait désirer plus de divisions nettement établies, que l'on se perd un peu dans les 148 chapitres qui forment ces dix volumes ; mais je répète aussi que l'on trouve là une foule de renseignements qui ne se rencontrent pas ailleurs ; des sentiments profondément catholiques sont unis à ce vif amour de la liberté, à cette haine vigoureuse de la tyrannie et du fanatisme, qui sont le cachet de l'esprit et de l'individualité du grand historien dont nous annonçons l'ouvrage. H. de L'É.

Syrie, Palestine, Mont-Athos, voyage au pays du passé, par le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, ouvrage illustré par J. Pelcoq, d'après des photographies. Paris, Plon, 1876, gr. in-18 de 334 p. —Prix : 3 fr.

Cet ouvrage est le résumé piquant et spirituel de toutes les impressions qu'a éprouvées l'auteur en parcourant les pays qu'il décrit. Le style en est vif, alerte et coloré, et reflète une imagination jeune et ardente, prompte à l'enthousiasme, souvent aussi encline à une sorte de mélancolie rêveuse qui s'allie bien avec l'étude des ruines. Cette étude, du reste, ou plutôt cet examen rapide, n'aspire point à devenir scientifique. L'écrivain effleure légèrement son sujet, sans chercher à l'approfondir. Il voltige avec grâce et agilité d'une ville à une autre, butinant sur les principales particularités de chacune d'elles, comme le papillon sur les fleurs d'un parterre. Si le pèlerin disparaît d'ordinaire derrière le touriste, il est facile de voir néanmoins que l'auteur est plein de respect pour tout ce qui touche à la religion. De la Palestine, l'écrivain nous conduit au Mont-Athos, dont nous avons visité les principaux monastères, jetant avec lui un coup-d'œil sur leurs sites pittoresques, sur les peintures qui en décorent l'intérieur, sur le costume des religieux qui les habitent et, avant tout, sur la physionomie qu'ils présentent. Cette dernière esquisse nous a paru faite d'une manière aussi piquante que fidèle. V. G.

De l'Italie, essai de critique et d'histoire, par Émile Gebhart, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Nancy, ancien membre de l'école française d'Athènes. Paris, Hachette, 1876, gr. in-18 de xx-316 p. — Prix : 3 fr. 30.

La littérature, les arts ou l'histoire de l'Italie ont fourni les sujets des divers morceaux dont ce volume est composé. Il commence par une étude sur la société romaine telle qu'avaient fini par la faire les doctrines d'Épicure. L'auteur se transporte à Pompéï, en relève les ruines, y ramène la vie, et nous fait pénétrer dans des maisons où les liens de la famille, où les sentiments qu'ils inspirent, qui se sont tant développés dans le monde moderne, tenaient si peu de place. Il nous montre ce qu'était alors la femme, la femme qui, en cinq années entrait quelquefois dans la maison de huit maris ! M. Gebhart indique très-bien quelle fatale influence de telles mœurs eurent pour la société romaine. On peut regretter que, dans quelques pages de plus, il n'ait pas rappelé comment le christianisme réhabilita l'épouse et le mariage. De telles considérations semblaient devoir être le dénoûment de ce premier travail. C'est ensuite le moyen âge, sa vie réelle et sa poésie en Italie qui occupent l'auteur, puis il arrive à Dante, Savonarole et Michel-Ange. Attiré à Florence par ces illustres personnages, il ne la

quitte point avant d'en avoir examiné les historiens les plus célèbres. Dans cette démocratique Florence, aux institutions si changeantes, aux troubles incessants, se trouvèrent bien des fois agités les problèmes sociaux auxquels notre époque cherche encore des solutions. M. Gebhart repose son lecteur de cette étude, historique et politique à la fois, en s'arrêtant devant Raphaël, et devant le pape Léon X. Après nous avoir montré le radieux épanouissement des arts, M. Gebhart raconte d'une manière fort animée des scènes d'une atroce barbarie : le sac de Rome par les aventuriers qu'avait réunis le connétable de Bourbon, sanglant épisode qui frappa au cœur la renaissance romaine et italienne. Une étude sur un grand poëte, qui fut aussi un grand penseur et un érudit, sur Leopardi, termine le livre de M. Gebhart, livre dont quelques appréciations ne sauraient être les nôtres, mais où il y a certainement à remarquer de judicieux et ingénieux aperçus. On voit que M. Gebhart aime l'Italie et qu'il la connait bien. En considérant le soin qu'il a mis à l'étudier, on peut s'étonner que, sans hésitation, l'auteur ait admis l'authenticité de la *Chronique de Dino Compagni*. On sait que de grands doutes se sont élevés à ce sujet. Après les attaques de Scheffer et de quelques autres critiques, peut-être n'est-il plus permis de citer cette chronique sans discussion ou du moins sans quelques restrictions. Nous avons remarqué, page 52, une faute d'impression qui pourrait avoir un air d'anachronisme et qui fait vivre Corneille-Agrippa au quatorzième siècle, il y a eu évidemment interversion de chiffres : XIV pour XVI.

TH. DE PUYMAIGRE.

The Makers of Florence : Dante, Giotto, Savonarola, and their City, by Mrs OLIPHANT. London, Macmillan, 1876, in-8 de XVII-395 p., avec un portrait de Savonarole, sur acier, et plus de 50 gr. sur bois. — Prix : 26 fr. 40.

Parmi les récentes publications illustrées anglaises, il en est une que je recommande vivement à nos lecteurs, tant à cause du mérite littéraire de l'ouvrage, que pour le soin avec lequel l'art de la gravure s'est marié à une narration attachante et instructive tout à la fois : je veux parler du nouveau livre de Mistriss Oliphant. Les trois divisions ou essais dont il se compose avaient déjà paru dans *Macmillan's Magazine*, par extraits du moins; réunis ici, ils forment un tableau enchanteur de la Florence du quatorzième siècle. Notre aimable auteur n'a pas la prétention d'écrire une histoire suivie de Florence ; ce qu'elle se propose, c'est simplement de retracer la biographie de quelques-uns des plus illustres enfants de cette république, et de faire ressortir le contraste si singulier de la vie littéraire et artistique se développant avec calme et régularité au milieu des discordes civiles. Pendant

que la cloche du Palazzo Vecchio remplissait d'hommes armés les rues et les carrefours, Giotto traçait, compas en main, le plan de sa merveilleuse campanille, et fra Angelico, à genoux dans sa cellule, peignait son tableau des noces de la Vierge.

Mistriss Oliphant s'occupe d'abord du Dante, sujet qui méritait, certes, tout le soin qu'un talent sympathique pouvait y consacrer ; aussi reconnaît-on sans peine que, pour donner au portrait la ressemblance la plus exacte, l'auteur a consulté scrupuleusement toute la littérature dantesque. Il est facile de tomber dans le phébus et le galimatias à propos d'une figure historique bien en saillie, et de ressasser des lieux communs qui ont traîné partout; c'est là ce que notre auteur ne fait jamais, et le seul reproche que je puisse lui adresser (reproche bien innocent en définitive), c'est de trop prodiguer les mots italiens; elle aurait dû se dispenser de cette légère marque d'affectation.

Le deuxième essai, intitulé : « les Constructeurs de cathédrales, » se subdivise à son tour en trois chapitres, savoir : 1° Arnolfo et Giotto ; — 2° Glibetti, Donatello, Bunebleschi ; — 3° Agnolo Pandolfini ; traitées avec amour et avec un soin particulier, ces six notices nous donnent l'histoire de la cathédrale de Florence, et je ne sache pas qu'elles prêtent même tant soit peu le flanc à la critique. Est-il bien certain néanmoins qu'Agnolo Pandolfini ait écrit le *Trattato del genero della famiglia ?* Il aurait fallu tout au moins indiquer qu'Alberti passe dans l'esprit de bien des écrivains pour avoir des droits solides à la paternité de cet ouvrage.

Nous avons ensuite à mentionner la brillante section où Mistriss Oliphant raconte la biographie des moines de Saint-Mak, c'est-à-dire Fra Angelico, saint Antonino, et Savonarole ; c'est, sous tous les rapports, la partie la plus achevée du volume ; il est impossible d'esquisser d'une main plus délicate le portrait du grand peintre chrétien. Dans ce chapitre, ainsi que partout où il est question d'art et d'artistes, on voit que les sympathies de l'auteur sont décidément du côté des écoles du moyen âge, et qu'elle a peu d'estime pour l'époque de la renaissance, trait à noter soigneusement, aujourd'hui surtout, où, en haine du christianisme, certains écrivains à la mode portent aux nues Boccace et Machiavel, Ange Politien et les Médicis.

Autant le chapitre relatif à Fra Angelico est amoureusement caressé autant l'étude en cinq chapitres consacrée à Savonarole est pleine de fougue et d'enthousiasme. Ici Mistriss Oliphant a pris pour son guide principal Burlamacchi, le disciple du moine, sur lequel il a laissé une notice qui respire l'affection la plus profonde, et le dévouement le plus absolu. Il faut lire le chapitre où Mistriss Oliphant nous décrit la cour des Médicis, et nous montre Laurent entouré d'une tourbe de parasites lettrés et d'éloquents flatteurs qui, comme Pic de la Miran-

dole, préféraient à la Divine-Comédie les Canti du podestat. Il importe de ne pas oublier que Mistriss Oliphant a fait ses preuves comme romancière aussi bien que comme biographe, et s'il est vrai de dire que l'habitude de traiter des sujets de pure imagination aboutit trop souvent à fausser l'histoire ou à lui donner un caractère *arrangé*, il est certain, d'un autre côté, qu'un poëte, s'il se tient dans une juste mesure, communique aux épisodes dramatiques d'une histoire un entrain, un coloris qui ont bien leur mérite. Ainsi en est-il pour la dissertation sur Savonarole, suite de chapitres que je défie le lecteur le plus froid de ne pas finir séance tenante, s'il a parcouru les premières pages.

Après le moine florentin, viennent les figures de Donatello, Sandro Botticelli, fra Baccio et Mariotto Albertinelli; elles se groupent naturellement autour du réformateur, et on aime à voir combien la carrière agitée de leur ami et sa fin tragique influencèrent leur vocation et déterminèrent le caractère particulier de leur talent.

La dernière étude a pour sujet Michel-Ange ; c'est l'oraison funèbre de Florence, si je puis m'exprimer ainsi, et en même temps un tribut de respect et d'admiration au plus grand de tous les artistes de cette ville, s'élevant au-dessus de la foule des contemporains, de même que ses figures gigantesques dominent les œuvres des autres sculpteurs, d'un génie plus universel qu'aucun des Italiens du seizième siècle, à l'exception peut-être de Léonard de Vinci.

J'ai essayé de donner une idée du beau volume de Mistriss Oliphant; on l'accusera probablement de n'avoir présenté qu'un côté de l'histoire de Florence, et de laisser entièrement dans l'ombre le mouvement de la renaissance ; mais elle répondra sans doute que c'était là son dessein, et qu'elle ne regarde pas les Médicis comme les fondateurs mais comme les mauvais génies de la République. En tout cas, je le répète, si l'on se place au point de vue qu'elle a adopté, en conviendra qu'elle a dit tout ce qu'il y avait à dire, et que peu de récents ouvrages témoignent à la fois d'un goût aussi sûr, de recherches aussi laborieuses et d'un talent d'écrivain aussi consommé.

M. Macmillan, l'éditeur de ce volume, a pris un vrai plaisir à y ajouter des illustrations variées et exécutées avec le plus grand soin; un portrait sur acier de Savonarole est mis en face du titre, et près de soixante vignettes ou gravures sur bois reproduisent, à travers le volume, soit des vues de Florence, soit quelques-uns des chefs-d'œuvre de Michel-Ange. L'impression est parfaite, la reliure en toile, à l'avenant; bref, on n'a pas souvent à signaler des *Keepsakes* aussi dignes de figurer sur les rayons d'une bibliothèque ou sur la table d'un salon.

GUSTAVE MASSON.

Lettres sur les États-Unis et le Canada, *adressées au Journal des Débats à l'occasion de l'exposition universelle de Philadelphie.* par M. G. de Molinari. Paris, Hachette, 1876, in-18 de 365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lors de leur publication dans les colonnes du vieux journal *libéral*, les lettres de M. de Molinari avaient été justement remarquées. En effet, on ne s'attendait pas à rencontrer là des jugements si sévères sur les maux que causent aux États-Unis la souveraineté du peuple et le suffrage universel. C'est un témoignage d'autant moins suspect que M. de Molinari se défend en finissant de vouloir tirer des faits si nombreux et si caractéristiques, dont il a eu le spectacle sous les yeux, aucune conclusion contre la République, ni même contre le régime de la démocratie illimitée ! Ce qu'il raconte, après d'autres écrivains placés à des points de vue différents, de l'étrange *classe dirigeante*, formée par les *politiciens*, de la confiscation de la liberté des élections par les *organisations de partis*, de l'ostracisme des hommes instruits et bien élevés, des concussions et des dilapidations qui altèrent si gravement la moralité et la fortune publiques, tout cela n'en subsiste pas moins et portera son fruit sur l'esprit des lecteurs sans parti pris.

M. de Molinari a fort bien employé les trois mois qu'il a passés en Amérique, et il a eu le bon esprit d'en consacrer la majeure partie aux États du Sud, dont on connaît généralement fort mal la situation politique et économique. Ici encore son livre détruira bien des préjugés. Il montre, par des faits, que l'émancipation subite des esclaves a été un malheur pour la race noire, et signale les mauvais effets produits pour elle par le droit de suffrage, dont les radicaux du Nord l'ont investie après leur triomphe. L'abominable régime auquel les aventuriers Yankeés ont soumis onze États après la guerre, en se servant des noirs comme d'un instrument, restera une tâche ineffaçable sur cette Amérique du Nord qu'on a tant vantée. M. de Molinari a là-dessus deux ou trois lettres qui sont des pages d'histoire. Il constate les grandes ressources morales que conserve la population blanche de ces États. Les remarquables aptitudes des hommes du Sud se sont encore développées sous l'influence du malheur.

Un tour rapide dans l'Ouest a fait naître chez l'intelligent voyageur la pensée que, dans un avenir plus ou moins éloigné, une nouvelle *sécession* aurait lieu, cette fois entre les États de l'Ouest, qui ont leur débouché naturel par le Mississipi, et les États au Nord, riverains de l'Atlantique.

Nous n'apprendrons rien à personne en disant que les lettres de M. de Molinani sont écrites avec un charme et un esprit qui en rendent la lecture aussi agréable qu'instructive.

Nous n'avons qu'une erreur à lui signaler. Il dit (p. 325) qu'il a en vain cherché un journal socialiste aux États-Unis. Il y en a cepen-

dant plus d'un, à commencer par *the World*, l'organe du *Labor Reform partei*, dont l'éditeur, M. Tucker, traduit les œuvres de Proudhon.

Nous aurions aussi une observation à présenter à M. de Molinari sur le reproche qu'il adresse au clergé canadien relativement à son action politique. Mais il lui rend si pleine justice d'ailleurs, il reconnaît si bien les heureux effets qu'a eus dans notre ancienne colonie le développement de la *mainmorte*, il signale si loyalement les excellents résultats obtenus déjà dans les États du Sud par les catholiques pour la civilisation des affranchis, que nous aurions mauvaise grâce à insister sur cette page. L.-A.

Mélanges d'archéologie et d'histoire, par P. Charles Robert, membre de l'Institut. Paris, Dumoulin, 1875, in-8 de 160 p., avec xii pl. Prix : 6 fr.

L'ouvrage de M. l'intendant général Robert, membre de l'Institut, contient un choix de mémoires archéologiques dans lesquels se manifestent à chaque page le sens critique et la saine érudition de l'auteur. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvre que le lecteur trouve trop courts et qu'il voudrait apprendre par cœur tant ils sont consciencieux, nourris de faits et de preuves.

Le premier est consacré à *un cachet d'oculiste* provenant de Reims ; cette découverte porte à cent vingt-neuf le nombre de ces monuments. On sait que ces cachets affectent d'ordinaire la forme des plaques rectangulaires sur les tranches desquelles sont gravés en creux et de droite à gauche le nom du collyre et celui d'un personnage. Une précieuse trouvaille faite à Reims et conservée aujourd'hui au musée de Saint-Germain, a prouvé que ces plaques servaient à étiqueter des collyres solides en forme de bâtonnets sur lesquels on les appliquait quand la pâte était encore molle. En examinant attentivement les provenances de ces objets, l'auteur a établi ce fait que les cachets recueillis jusqu'à ce jour se rattachent aux anciens centres celtiques, d'où il est naturel de conclure que cet usage de timbrer les collyres solides a pris naissance chez nos ancêtres. Le cachet de Reims contient une formule nouvelle *ad impetus oculorum*, et la mention d'un remède à la fleur de romarin dont on ne connaît pas d'autre exemple.

La description de *deux stèles grecques* dont l'un appartient au musée de Bordeaux, et l'autre fait partie de la collection même de M. Robert, forme avec un mémoire sur *cinq inscriptions funéraires* trouvées à Rome la suite des documents épigraphiques. Les épitaphes d'un soldat de la flotte de Misène, d'un frumentaire de la legion II adjutrix et celles de trois affranchis, quoique déjà publiées, ont fourni au savant auteur l'occasion de nouvelles recherches. Pourquoi n'a-t-il pas voulu nous dire ce qu'il pensait du mot *frumentarius* suivi du nom

d'une légion? En revanche, l'examen de ces petits textes nous a valu ses intéressantes remarques sur les hommes de condition servile, une hypothèse très-ingénieuse et des plus probables sur un personnage désigné dans un texte sous le nom du *Lucius le fils* et de curieux renseignements sur les marins et les soldats.

A coup sûr, personne ne connaît mieux le soldat romain que M. l'intendant général Robert; aussi, nous donne-t-il dans son livre un chapitre fort instructif sur *les armées romaines*. La création des légions, des ailes de cavalerie et des cohortes auxiliaires, le recrutement des officiers, la formation des troupes spéciales chargées de protéger l'empereur et la ville de Rome y sont expliqués d'une façon claire, précise, qui permet aux plus ignorants de comprendre en un instant et d'admirer cette puissante organisation militaire, dont le maintien fit si longtemps la force du peuple romain. L'emplacement constant des armées sur les frontières menacées, sur le Rhin ou le Danube aussi bien que dans les défilés de l'Aurès, en contribuant au respect de la discipline, parce que le soldat toujours en haleine n'avait pas le temps de s'y amollir, servit à établir dans certaines contrées de véritables territoires militaires formant une forte ligne de défense contre les barbares en même temps qu'une barrière des plus solides contre l'envahissement de la corruption et des mauvaises mœurs.

Mais ce n'est pas seulement au milieu des légions romaines que M. Robert transporte son lecteur ; un de ses mémoires numismatiques le ramène en France au commencement de l'année 1552. A propos des médailles commémoratives de l'héroïque *Défense de Metz* par le duc de Guise, il a écrit une véritable histoire de ce glorieux événement. En lisant ces lignes qui relatent un des plus grands faits militaires du seizième siècle, on ne peut s'empêcher de songer aux désastres dont le même pays a été récemment le théâtre, et on remercie l'historien qui nous y conduit de nouveau pour nous rappeler que notre vieille cité de Metz eut la gloire d'arrêter la fortune du grand Charles-Quint.

Huit planches accompagnent ce mémoire : Sept sont consacrées à la reproduction des médailles commémoratives; l'autre contient un curieux plan des attaques et de la défense de Metz, d'après l'original de 1553. Les opérations de la reprise d'Hesdin et le récit des succès de l'armée française en Italie, sous le même règne, forment le sujet d'un second chapitre. Strozzi à Parme, Sansac à la Mirandolle, le maréchal de Brissac en Piémont, soutinrent l'honneur de nos armes et infligèrent à l'empereur de nouveaux échecs.

La numismatique du moyen âge est représentée dans ce volume par la description des monnaies de Robert, duc de Bar, deux variétés de

pièces épiscopales de Metz et la révision des monnaies des évêques de Toul. On y trouvera aussi quelques jetons inédits du seizième siècle appartenant les uns à Toul et les autres à Metz. Des vignettes intercalées dans le texte même placent les pièces sous les yeux du lecteur d'une manière commode et pratique, qui évite les erreurs et la perte de temps.

A. H. DE V.

BULLETIN

Le Mariage civil et le Mariage religieux, par A. SINCHOLLE. Paris, Maresq aîné, 1876, in-12 de 209 p. — Prix : 2 fr.

Le Code du mariage et de la famille, par MARTIN-LACROIX. Tours, Cattier, 1876, in-32 de 142 p. — Prix : 1 fr.

Voici deux excellentes publications sur cette grave question du mariage, dont les attaques de la révolution font en quelque sorte une question du jour.

La première a pour titre : *le Mariage civil et le Mariage religieux.* Ainsi que le dit justement M. Sincholle, le mariage civil est une des nombreuses machines de guerre que l'école révolutionnaire a inventées pour battre en brèche l'Église et le catholicisme. On a érigé en maxime que « le droit civil est indépendant des idées religieuses; » et c'est en partant de cette maxime fausse à tous égards, que l'on a rendu le mariage civil obligatoire.

La sécularisation du mariage, sous prétexte de liberté des cultes et de séparation de l'État et de l'Église, a pour objet direct de mettre l'État à la place de l'Église, et d'abattre l'influence du clergé, en substituant la commune à la paroisse et le maire au curé.

Prenant la question à sa base, c'est-à-dire touchant l'origine et le véritable caractère du mariage, l'auteur n'a pas de peine à justifier l'abaissement qu'imprime au mariage le conflit orginisé par les législateurs modernes entre la loi religieuse et la loi civile. Il nous montre par l'opinion des auteurs du code civil, et les motifs invoqués à l'appui de cette théorie nouvelle du mariage, le but révolutionnaire qu'on se proposait en l'introduisant dans nos lois. L'écrit se termine par une réfutation vigoureuse des arguments sur lesquels on a voulu appuyer le mariage civil, la démonstration de ses graves inconvénients; enfin par un rapide coup d'œil sur la législation des principaux peuples de l'Europe en matière du mariage.

La réforme, selon l'auteur, consisterait à ordonner aux ministres du culte de dresser en double, l'acte de célébration du mariage avec obligation, pour les parties contractantes, de remettre un des doubles à l'officier de l'État civil. Ce retour à notre ancienne législation serait en même temps une mesure analogue à la législation anglaise qui admet le mariage religieux et le mariage purement civil, et les reconnaît comme également valables au gré des contractants : pourquoi trouverait-on mauvais en France ce dont nos voisins d'outre-Manche s'accommodent si facilement?

Il faut lire cette étude très-sérieusement conçue, et l'on peut dire que si la conclusion de l'auteur se popularisait dans l'opinion, nous pourrions espérer de voir poindre en cette grave matière des chances sérieuses de réparation sociale.

— *Le Code du mariage et de la famille* étudie, de son côté, les conditions et la

nature intrinsèque du mariage; il conclut à l'indissolubilité, et, par elle, à la propagation de l'espèce. Il fait voir aussi que le contrat civil auquel on veut le réduire de nos jours, en dénature les caractères essentiels, et le réduit au misérable état de concubinat légal. Du mariage conservant son caractère chrétien, seulement, il déduit la possibilité pratique des devoirs qui en sont la conséquence d'abord entre époux, puis dans la famille; et, se plaçant exclusivement à ce point de vue de la famille, il démontre que, sans la notion chrétienne, les devoirs des époux à l'égard l'un de l'autre, des parents envers leurs enfants, enfin des enfants entre eux, manquent de leur principale garantie et de leur sanction véritable. En-dehors de l'idée religieuse, comment assurer ces conditions primordiales de toute société, la fidélité et l'assistance mutuelle, la protection, l'obéissance, l'autorité paternelle, la soumission filiale; ce sont les familles qui ont fait la société chrétienne: comment celle-ci le sera t-elle, si les familles ne se retrempent plus aux mêmes sources? Toute la portée de l'écrit est dans ces paroles. Tout est à lire et à méditer. A. DE R.

Coup d'œil sur l'histoire du développement des machines dans l'humanité, par M. le professeur RECBAUX. Paris, Savy, 1876, in-8 de 36 p., 13 fig. — Prix : 1 fr. 50.

Rechercher quel a été le caractère essentiel des perfectionnements successifs apportés aux procédés mécaniques; définir sous l'influence de quelle conception général l'humanité, aiguillonnée par la nécessité, a appris peu à peu, d'abord à produire le mouvement, puis à utiliser les forces motrices: tel est le but de cette curieuse étude. La linguistique et l'archéologie sont des sources aussi précieuses à consulter ici que l'histoire des nations antiques ou l'observation des races sauvages. D'après la philologie, la plus ancienne machine est celle qui, par le mouvement alternatif de rotation, réalisa la production du feu entre deux morceaux de bois, sinon pour les usages domestiques, du moins pour les rites sacrés. Le même engin devient bientôt la machine à percer. Ainsi le foret est antérieur à la roue du potier, plus ancienne elle-même que le tour, dont un des spécimens les plus reculés est encore d'un usage général en Égypte. Le fuseau est aussi une des plus vieilles applications du mouvement de rotation; il était usité déjà chez les peuplades des lacs à l'âge de la pierre polie. De bonne heure se présentèrent quelques essais de rotation continue: roues hydrauliques utilisées en Mésopotamie, roues de chariots construites chez les tribus préhistoriques également. L'arc et la flèche sont, au contraire, une application plus récente du mouvement rectiligne produit grâce à l'accumulation préalable de la force. Plus tard seulement l'homme, s'élevant de la vue du mouvement à l'idée de la force, a connu le levier et a pu développer d'énormes forces motrices. Enfin par une évolution nouvelle, il s'est ingénié à remplacer dans ses machines l'élément moteur par les forces naturelles; animaux domestiques, cour d'eau, vent... En même temps, il apprenait, en perfectionnant ses mécanismes, à emmagasiner la force, non plus seulement comme dans l'arc ou dans la baliste, mais comme dans les accumulateurs de pression Armstrong ou les réservoirs à air comprimé du Saint-Gothard. Alors il a pu utiliser la puissance de la vapeur d'eau, et ainsi s'est accomplie la plus grande conquête de l'humanité intelligente sur la nature matérielle. A. D.

A la Maison, par Xavier Marmier, de l'Académie française. Paris, Lecoffre, in-12 de 193 p. — Prix : 1 fr. 25.

A la Maison, ce titre peut sembler singulier, écrit par un infatigable voyageur comme M. Marmier. Mais, quoique la maison offre plus d'espace que la chambre où voyagea jadis Xavier de Maistre, M. Marmier ne s'y renferme pas. Ce n'est pas sa maison, ce ne sont pas nos maisons qu'il décrit, ce sont celles de tous les pays. Ensuite, après nous avoir dépeint les habitations, misérables ou somptueuses, que les hommes se sont créées, il nous dit comment ils y vivent, comment ils y meurent. On aime à lire les livres de M. Marmier, et on voudrait avoir ce plaisir le plus longtemps possible; aussi est-on tenté de se plaindre qu'il n'ait pas donné plus de développement à ce sujet. Il semble qu'il aurait pu entrer dans plus de détails sur les mœurs des peuples dont il nous parle, sur certains usages ayant bien la maison pour théâtre, sur les cérémonies relatives aux mariages, sur celles des obsèques, par exemple. Il est vrai qu'alors, le livre de M. Marmier aurait pris des proportions très-considérables et autres que l'auteur ne se proposait de les lui donner. Tel qu'il est, ce volume offre une lecture agréable et saine. M. Marmier, qui a tant voyagé dans les diverses littératures de l'Europe et qui y a voyagé avec tant de fruit, se rappelle à propos d'heureuses citations et de belles légendes ; il va du nord au midi, de la Norwége à l'Espagne avec une facilité sans pareille. Au souvenir d'une ballade suédoise, vient s'associer celle d'une romance castillane; les pages se succèdent, variées, attachantes et écrites de ce style pur, élégant, ému, dont M. Marmier a le secret. Son nouveau volume fera rester avec plaisir bien des lecteurs à la maison. Th. P.

Le Sceau divin, par l'abbé Freynet. Paris, Sarlit, Bloud et Barral, 1876, in-18 jésus de 263 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce petit traité de théodicée à l'usage des gens peu philosophes, M. l'abbé Freynet redit en d'autres termes, ce que Fénelon a développé dans la première partie de l'*Existence de Dieu*. Il y a un grand art dans l'univers et cela suffit à prouver un créateur tout-puissant, immense, etc. Voilà la pensée fondamentale de son livre, distribué en plusieurs chapitres dont il est un peu difficile de s'expliquer la succession. Les mêmes raisonnements s'y répètent, mais surtout les descriptions y abondent. Après avoir prouvé par des descriptions que Dieu a créé l'univers, il combat, par de nouvelles descriptions, les objections qui lui tombent sous la main : Objections tirées du globe terrestre. Obj. I: « Notre globe est sans harmonie, parce qu'il est noyé par les mers (p. 145) ». A quoi l'auteur répond que, s'il n'y avait point de mer, les choses n'en iraient que plus mal ; et il trouve, pour huit objections de même force, huit réponses de même nature. Puis viennent les objections sur le règne végétal, puis les objections sur le règne animal : un paragraphe sur la vache, un sur le cheval, un sur la chèvre,... un sur les insectes et spécialement sur les puces, et un dernier sur les taupes et les rats, suivi de la conclusion des trois derniers chapitres. Toutes ces conclusions sont fort bonnes : pour l'ensemble de l'ouvrage, on voit ce qu'il faut en penser. G. P.

Manuel du citoyen français, par Albert Millet. Paris, Cotillon, 1875, gr. in-18 de v-579 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de ce livre a voulu composer un ouvrage usuel faisant connaître le résumé de ce que doit savoir et observer le citoyen. Comme de raison, la première place appartient à la religion et au culte. C'est en effet, une justice à rendre à l'écrivain, qu'il est animé d'un bon esprit. Toutefois, bien qu'il s'efforce de faire de la théorie et se contente d'exposer ce qu'est la loi, il se trouve parfois avoir l'air de donner comme excellent un état de fait qui n'est cependant pas conforme aux doctrines véritables. Citons seulement le passage où il est question des rapports de l'Église et de l'État, puis un peu plus loin de l'*appel comme d'abus*. G. de S.

Établissement en France du premier tarif général de douanes, 1787-1791. — *Étude d'histoire et d'économie comparées*, par le comte de Butenval. Paris, Guillaumin, 1876, in-8 de 205 p.

Les hommes d'État et les économistes puiseront, dans l'étude de M. de Butenval, la réfutation de quelques idées erronées qui ont cours au sujet du fameux traité de commerce conclu en 1786 entre la France et l'Angleterre. C'est la France qui a voulu ce traité, tandis que les premiers hommes d'État anglais le repoussaient, et, loin d'avoir été préjudiciable à l'industrie et au commerce français, on lui doit la prospérité de « toutes les branches de notre industrie en 1789. » L'auteur publie des documents fort curieux à ce point de vue ; puis, il poursuit son œuvre, et après avoir spécifié quel tarif douanier fort large on avait, sous l'inspiration de Vergennes et de Calonne, admis en 1786, il arrive à parler du nouveau tarif plus restreint, adopté en 1791 qui, un moment, avait été sur le point de devenir complétement prohibitif. Ce livre est, en résumé, écrit par un libre-échangiste convaincu et militant. G. de S.

L'Agriculture et les Finances, par F. Dolivier, ancien conservateur des hypothèques. Paris, Blériot, 1876, in-8 de 240 p. — Prix : 4 fr.

Chacun a son projet de remaniement de nos finances. Celui de M. Dolivier en vaut bien un autre, et l'on trouvera dans son livre certains aperçus sinon nouveaux, du moins assez bien mis en lumière. Seulement l'auteur parle trop de sa carrière dans l'administration, des difficultés et des déboires que son amour de la justice lui a attirés. De plus, il se livre à des récriminations politiques, peut-être exactes en soi, mais qui ne sont pas tout à fait à leur place dans une œuvre de science et de discussion. H. de L.

Manuel des œuvres et institutions religieuses et charitables. Paris, Poussielgue, 1877. Imprimerie nationale, in-18 jésus de 646 p.— Prix : 2 fr. 50.

C'est une nouvelle édition du *Manuel des œuvres* dont le dernier a paru en 1867, à l'occasion de l'Exposition, avec un supplément en 1870. Il est au courant de toutes les fondations nouvelles, de tous les changements survenus dans les statuts, les conditions d'admission, les adresses et le personnel des œuvres. Il a adopté une classification plus rationnelle et plus commode, l'ordre chronologique des misères qui assaillent les pauvres

humains, en commençant par l'enfance pour finir après la mort. Œuvres philanthropiques, religieuses, charitables, intellectuelles (notamment la Société Bibliographique) : toutes ont leur place. Crèches, asiles, écoles, patronages, hôpitaux, hospices, communautés religieuses, cercles, associations, etc. ; rien n'est oublié.

On compte près de sept cents notices, concernant toutes les œuvres de Paris ou pouvant recevoir des pauvres de Paris (orphelinats : plus de deux cents sont indiqués ; — maisons de retraite). Le Manuel a surtout en vue les personnes charitables pour leur faire connaître les ressources dont elles peuvent disposer en faveur de leurs protégés et parfois les éclairer sur le meilleur emploi à faire de leurs générosités. Les notices ne donnent, en général, que le but de la fondation, l'adresse et les conditions d'admission.

Toute sèche que soit cette nomenclature, elle ne présente pas moins un éloquent tableau de la merveilleuse fécondité de la charité catholique : il n'est pas une misère à laquelle elle n'apporte un soulagement, une consolation. Le philosophe, le moraliste, l'économiste trouveront réunis là de précieux matériaux pour d'intéressantes études. V. M.

Le jeune ouvrier chrétien, *petites directions spirituelles à l'usage des jeunes gens*, par Mgr de Ségur. 1re et 2e parties. Paris, Tolra, 1876, 2 vol. in-18 de v-282 et 315 p. — Prix : 80 c. le vol.

C'est une bonne fortune pour tous les directeurs d'œuvres ouvrières que la publication en volumes des solides et charmantes instructions données par Mgr de Ségur dans le *Bulletin de l'Union des œuvres ouvrières*. On peut dire sans hésitation de lui qu'il connaît également son sujet et le public auquel il s'adresse : depuis longtemps il lui donne la meilleure part de sa vie. Son style brille par la clarté et la simplicité, et l'on sent à chaque page l'inspiration du zèle qui le dévore, de la douce et tendre piété qui l'anime. Dans la première partie, il fait connaître à son jeune lecteur les caractères de la vraie piété, en quoi elle consiste ; il lui expose la sublime théorie du renoncement chrétien ; il le prémunit contre les embûches du démon et les tentations qui ne lui feront pas défaut, et cherche à lui inspirer l'horreur du péché et de la fausse piété. La seconde partie, qui ne sera point la dernière, commence l'étude des vertus chrétiennes. Elle est consacrée à la foi ; ce qu'est la foi, ce qu'est l'esprit de foi ; et elle en fait l'application aux vertus chrétiennes.

R.

Les Merveilles de Sainte-Anne d'Auray, par Mgr de Ségur. Paris, Tolra, 1876, in-18 de 138 p. — Prix : 40 c.

Cette petite brochure est un pendant aux *Merveilles de Notre-Dame de Lourdes*. Mgr de Ségur a voulu populariser la dévotion à la patronne de la Bretagne et contribuer à augmenter le flot des pèlerins qui se pressent chaque année dans son vénéré et fameux sanctuaire d'Auray. Il lui suffit pour cela de faire connaître l'histoire du pèlerinage et de raconter quelques-uns des prodiges qui s'y sont accomplis par l'intercession de Sainte-Anne, depuis une époque très-reculée jusqu'à nos jours (9 juillet 1876). On sait avec quelle charmante simplicité et quelle pénétrante piété, il écrit : fréquentant les lieux témoins de ces miracles, il a encore plus d'émotion en les relatant, et nous ne doutons pas que la plupart de ses lecteurs ne deviennent des propagateurs de la dévotion à Sainte-Anne d'Auray. S.

Biblioteca della Gioventù italiana. — *Saggio intorno ai Sinonimi* di G. Grassi, in-18 de 216 p. — *Poesie sacre*, in-18 de 220 p. — *L'Incredulo senza scusa*, 3 vol. in-18 de 228, 270 et 376 p. — *Degli Scrittori del Trecento*, in-18 de 244 p. — *Lettere familiari inedite di Pellico*, in-18 de 508 p. — *Dizionarietto della mitologia* di A. Fabre in-18 de 176 p. — Torino, libreria Saleiana (Paris. Lethielleux).

La *Bibliothèque de la jeunesse italienne* continue ses excellentes publications. Au mois de mai, elle a fait paraître un volume qu'on ne peut trop recommander à tous ceux qui désirent connaître à fond la langue italienne : c'est l'*Essai sur les Synonimes*, de Grassi ; là, se trouvent parfaitement expliquées toutes les différences, toutes les nuances qui séparent un mot d'un autre mot dont, au premier abord, la signification pourrait sembler identique. Ce petit livre est le complément de toutes les grammaires et de tous les dictionnaires italiens. Au mois de juin, la part a été faite à la poésie par un recueil des Hymnes de Manzoni, de Borghi et d'Arici, trop connues, celles de l'auteur des *Promessi* surtout, pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. Un ouvrage du Père Segneri, que les Italiens appellent leur Bourdaloue, ouvrage qui, d'ailleurs, a été traduit en français : l'*Incrédule sans excuse*, a fourni les livraisons de juillet, août et septembre. Le dernier volume que nous avons reçu est le traité, si utile pour la connaissance de l'ancienne littérature italienne que Perticari a fait paraître sous ce titre : *les Écrivains du quatorzième siècle*.

La librairie de saint François-de-Sales a, en-dehors de cette collection, édité un petit dictionnaire mythologique destiné à la jeunesse. L'auteur, M. A. Fabre, a composé avec beaucoup de tact ce livre d'une exécution fort difficile ; il peut être mis entre toutes les mains, et, quoique nous ne nous occupions plus guère en France *degli Dei falsi e bugiardi*, ce serait rendre un service réel que d'en donner la traduction.

La librairie de Saint-François-de-Sales a encore édité, comme livre destiné à être donné en prix, une nouvelle édition fort augmentée des lettres inédites de Pellico. C'est M. l'abbé Durando qui s'est chargé de cette publication. Il annonce un second volume, qui contiendra les lettres en langue française adressées par Silvio à sa sœur Joséphine et à la marquise de Barole. TH. P.

Le premier siége de Paris, an 52 avant l'ère chrétienne, par HENRY HOUSSAYE, Paris. H. Vaton, 1876, in-12 de 96 p., et une carte. — Prix : 5 fr.

M. H. Houssaye, dans ce livre élégamment imprimé, a retracé, avec une érudition qui ne voile pas la verve du style, le récit du combat livré par Camulogène à Labiénus. Il a lu avec attention tout ce qui a été publié pour arriver à l'interprétation du texte de César. Ses conclusions, qui s'appuient surtout sur le système proposé par M. de Saulcy, sont celle-ci, en indiquant l'opinion de l'auteur d'après les dénominations modernes des lieux : Labiénus, envoyé par César, alors à Bourges, pour disperser l'armée que les Gaulois septentrionaux formairent dans les environs de Paris, arrive à Sens, marche par la rive gauche de la Seine, et s'arrête vers les bords des marais de la Bièvre, du côté de la Salpêtrière. Là il trouve l'armée gauloise, campée entre le quai d'Austerlitz et le boulevard d'Italie, reconnaît que l'attaque de Paris offre de ce côté les plus grandes difficultés, et change de tactique. Il se retire en toute hâte, remonte vers Melun, où il

passe la Seine, revient sur Paris par la rive droite, et campe vers les places de l'Hôtel-de-Ville et du Châtelet. Les Parisiens s'étaient dispersés après avoir incendié leur ville ; l'armée romaine n'était alors séparée que par le fleuve de l'armée gauloise établie dans le quartier de la place Maubert. Labiénus, craignant d'être pris entre les forces de Camulogène et l'armée qui se formait dans le pays de Beauvais exécuta un mouvement tournant pour traverser la Seine sans combat et ainsi attaquer les Gaulois par le fleuve. Laissant quelques troupes dans le camp, il descend, avec la plus grande partie de son armée, en silence, le long de la rive droite, le traverse à la hauteur du pont de Grenelle, et livre à ses ennemis, arrivés en retard et surpris dans la plaine de ce nom, une bataille sanglante qui termine la campagne.

La conjecture proposée par M. H. Houssaye, et présentée avec une grande clarté, semble être très-satisfaisante ; les quelques points de détails sur lesquels il diffère avec M. de Saulcy paraissent militer en faveur de la thèse soutenue par tous deux. On suit, avec le plus grand intérêt, ce recit sur la carte.

A. DE B.

Aux femmes françaises. *Causeries sur les femmes célèbres de l'histoire générale*, par Mme ALEXANDRINE MATHIEU. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette galerie n'est pas toute composée de femmes célèbres ; il en est quelques-unes qui sont fameuses. Et toutes ne brillent pas précisément par l'héroïsme ou la vertu. Qu'importe ? les Spartiates tiraient un enseignement de l'ivresse de l'ilote ; et Mme Mathieu, en nous parlant d'Hélène, d'Aspasie (en qui elle refuse de voir une courtisane), de Cléopâtre, de Dalila, et autres, saura bien nous prémunir contre les dangers de la séduction et nous présenter ces personnages comme exemples de vices à éviter. Hélène, par exemple, a trahi ses devoirs d'épouse ; vous voyez comment elle trouve son châtiment dans sa passion satisfaite ! Pâris, à qui elle a sacrifié son honneur, est lâche ; elle est forcée d'en rougir. Cléopâtre, au contraire, immole Antoine à son ambition, et c'est la plus cuisante douleur du triumvir. « L'homme est, par malheur, ainsi fait qu'il préfère Cléopâtre qui l'entraîne hors de la voie du bien et de l'honneur, à l'honnête et douce Octavie qui l'aime toujours malgré ses fautes et ses erreurs, et qui le pleure et le regrette encore quand il n'est plus. » Il y a bien un peu de naïveté dans le procédé de l'auteur. Chaque récit, ou plutôt chaque portrait, est suivi de réflexions morales. Les vers abondent ; à propos de Sémiramis, on cite une strophe de l'ode à Bonaparte des *Méditations* ; d'Hypathie, les stances à la Malibran ; de Tarpéia, *l'Art poétique* de Boileau, et de Circé, Victor de Laprade. Mme Alexandrine Mathieu, après avoir parcouru les âges passés, la Grèce et Rome, le moyen âge et l'époque moderne, l'histoire et la mythologie, après avoir peint Andromaque et Nausicaa, Pénélope et Didon, charmantes créations du génie des poëtes, s'arrête au seuil de la Révolution avec Mme Necker. Elle n'a pas voulu aller plus loin, « pour n'avoir pas à frémir encore au récit de tant d'horreurs. » Je crois qu'elle a eu tort : il y avait là des exemples de courage, de bravoure, de piété supérieurs à tout ce qu'elle avait raconté de l'antiquité ; et j'avoue que, s'il fallait s'arrêter, je m'arrêterais à Marie-Antoinette, dont l'auteur ne parle pas. Ce que nous pouvons louer dans ce livre, c'est le sentiment élévé et chrétien. L'auteur croit, aime, espère, et veut faire passer ses croyances, ses sentiments dans

le cœur de toutes les femmes. Mme Alexandrine Mathieu a un culte pour la France : c'est sa pensée; elle y songe sans cesse, tous ses efforts tendent à lui rendre son rang dans le monde, et c'est par la femme qu'elle veut parvenir à son but. L. A.

Esquisses et croquis parisiens, par Bernadille. Paris. Plon, 1876, gr. in-18 de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces croquis ne sont pas tous d'égale valeur, et quelques-uns pèchent peut-être par un certain abus d'esprit, qui, même en ce genre de littérature, est un défaut. Mais la plupart sont fort réussis, vifs, gais, bien tournés: je ne parle pas du fond, qui est partout excellent. C'est un délassement agréable, et parfois Bernadille (puisqu'on le nomme ainsi), sans viser aux grandes pensées ni à la profondeur, a de ces traits sérieux, de ces façons de peindre si vraies qu'elles donnent à réfléchir. Le plus souvent, il décrira familièrement quelque scène populaire ou parisienne ; d'autres fois ses descriptions tout imaginaires ne sont qu'une « fantaisie » sur la politique du jour ; ailleurs, ce sera le portrait de quelques hommes remarquables, d'un orateur comme le P. Monsabré ou d'un savant comme l'abbé Moigno. Prenons quelques titres au hasard : *Une religion nouvelle, la Rosière de Nanterre, le R. P. Monsabré, la Foire au pain d'épice, la Journée d'un rédacteur en chef*, etc., etc. Voilà, certes, de la variété ; mais, encore une fois, ce n'est pas la seule qualité de ce livre, ou plutôt de ces articles, dont quelques-uns sont parfaits. G. P.

Études sur les Forestiers et l'établissement du comté héréditaire de Flandre, *suivie de quelques documents sur les fêtes des Forestiers de Bruges*, par Jules Bertin, sous-inspecteur des forêts et Georges Vallée, membre de la Société des antiquaires de Picardie. Arras, Sueur-Charruey, 1876, in-8 de 111 p. — Prix : 3 fr.

Cet écrit est le résultat de recherches aussi patientes que consciencieuses sur l'histoire de l'ancien comté de Flandre et sur ses origines. Dès la première moitié du septième siècle, apparaît le premier *Forestier* ou gouverneur de l'ancienne Flandre, Lyderic de Buc. Les immenses forêts qui couvraient cette région, les habitudes administratives qu'y avaient apportés les Romains, comme ils l'avaient fait d'ailleurs dans toute la Gaule, justifient ce titre de *Forestarius* ou *Saltuarius*. Car ce serait une erreur de croire qu'en ces temps reculés les massifs boisés aient été abandonnés à eux-mêmes; et les gouverneurs de la Flandre, depuis Lyderic de Buc, jusqu'à Lyderic II, son quatrième successeur, contemporain de Charlemagne, n'étaient en droit que de hauts fonctionnaires relevant, sous la surveillance des *missi dominici* et avec le titre de *Grands-forestiers de Flandre*, de l'autorité du souverain des Francs. En 793, Lyderic II, obtint de Charlemagne le droit d'hérédité, mais ce ne fut qu'en 863 que Baudoin Bras de Fer, sixième successeur de Lyderic Ier et vainqueur de Charles le Chauve son suzerain, échangea l'autorité précaire du Grand-forestier contre les pouvoirs à peu près absolus de Comte héréditaire ou Marquis de Flandre.

Tel est le résumé très-succinct de la thèse historique soutenue par MM. Jules Bertin et Georges Vallée. Des recherches sur les armoiries des Comtes forestiers, puis sur les fêtes historiques instituées en leur honneur, à Bruges, à partir du treizième siècle, enfin, un chapitre de critique historique tendant à réfuter les objections élevées jadis contre l'existence du titre de *Forestiers* chez les anciens gouverneurs de la Flandre, complètent le travail

de ces deux auteurs. On reconnait dans cette étude le fruit de nombreuses investigations, de recherches approfondies auprès de tous les écrivains qui, de près ou de loin, ont touché à la question, ainsi que dans tous les documents qui pouvaient jeter quelque jour sur elle. Aussi, est-il permis de penser que MM. Bertin et Vallée ont fait faire un pas à d'histoire des contrées qui ont composé la Flandre du moyen âge. SALTUS.

Description des phares existant sur le littoral maritime du Globe, *à l'usage des navigateurs*. Juillet 1876. Paris, Robiquet, 1876. in-12 de 324 p. — Prix : 5 fr.

Voici un livre qui semble, au premier abord, n'intéresser que les navigateurs et qui cependant peut être utilement consulté par tous ceux qui s'occupent de géographie. Les phares étant toujours situés sur des points caractéristiques du littoral maritime, la connaissance de leur position donne du même coup celle des côtes. A ce point de vue, il serait à souhaiter que tous les auteurs d'ouvrages de géographie et d'atlas prissent le soin de puiser dans le livre qui nous occupe, tous les renseignements qui se rapportent aux feux permanents allumés sur nos côtes. Dans la plupart de nos ouvrages, il existe à cet égard des lacunes très-regrettables et qu'il est facile de combler en consultant *la Description des Phares*. Ce livre, spécialement destiné aux navigateurs, se recommande d'ailleurs par l'exactitude et la précision de ses indications, et, à ce titre, il mérite d'être particulièrement signalé. S.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE[1].

VI

ÉLECTIONS ET EXCLUSIONS.

Nous ne mentionnerons ici, pas plus que nous ne l'avons fait pour les réceptions académiques, les détails plus ou moins intéressants que l'on peut rencontrer sur les élections académiques dans les biographies individuelles des académiciens. Il ne peut être question, pour remplir le cadre de cet essai bibliographique, que des publications distinctes sur les élections, soit en volumes ou en brochures séparés, soit en articles ou chapitres d'ouvrages sur l'histoire littéraire, de chroniques, de mémoires et de revues. — On sait que la première exclusion fut celle d'Auger de Mauléon, sieur de Granier, l'un des quarante premiers académiciens et l'éditeur des mémoires de la reine Marguerite, accusé d'une infidélité. Mais nous ne connaissons aucun écrit sur son exclusion, dont la cause exacte est encore un problème.

194. — La candidature de Bossuet à l'Académie française (1671). — Chapitre du volume publié sous le titre de *Portraits et études*, par M. Nourrisson. Paris, Didier, 1863, in-18.

1. Les épreuves de la fin de notre chapitre V, qui a été publié dans la dernière livraison du *Polybiblion* (décembre 1876), ne nous étant point parvenues à temps, un certain nombre d'erreurs typographiques s'y sont glissées, que nos lecteurs ont sans doute rectifiées. Plusieurs ponctuations ne sont pas à leur place, et, parmi les noms estropiés, on a remplacé Roquelaine par Roquelaure, Juard par Suard, etc., etc.

195. — Pièces publiées à l'occasion de l'exclusion de Furetière. — On sait que l'abbé de Chalivoy fut exclu de l'Académie, pour avoir publié seul, et sous son privé nom, un dictionnaire français, dont la compagnie l'accusait d'avoir emprunté une grande partie de ses propres cahiers, encore inédits.

A. — *Factum pour messire Antoine Furetière*, abbé de Chalivoy, contre quelques-uns de Messieurs de l'Académie française. Amsterdam, Henry Desbordes, 1685, in-12. — Il y a un compte rendu du procès dans les *Nouvelles de la république des lettres*, de janvier, février et mai 1685.

B.— *Second factum pour messire Antoine Furetière*, abbé de Chalivoy, appelant, tant comme de juges incompétents qu'autrement, d'une prétendue sentence rendue au bureau de l'Académie française, le .... janvier 1685, contre Séraphin Regnier-Desmarais, Fr. Charpentier, François Tallemant, Paul Tallemant, Claude Boyer, Michel Le Clerc, Jean de La Fontaine et autres, qui en tiennent le bureau. — *Ibid.*, 1685, in-12. — Autre édition, s. l. n. d., in-4. — On lit un compte rendu de ce nouveau pamphlet dans les *Nouvelles de la république des lettres*, pour juin 1686.

C. — *Troisième factum*, servant d'apologie aux deux précédens, pour Me Antoine Furetière, abbé de Chalivoy, appelant d'une sentence rendue au siège de la police du Chastelet de Paris, le 24 décembre 1686, contre, etc... accusateurs et instigateurs, etc.... Amsterdam, Henry Desbordes, 1686, in-12. — Compte rendu dans les *Nouvelles de la république des lettres*. Décembre 1687.

D. — *Nouveau recueil des factums* du procez d'entre defunt M. l'abé (*sic*) Furetière, l'un des quarante de l'Académie françoise, et quelques-uns des autres membres de la même académie, dans lequel on trouvera quantité de pièces très-rares et très-curieuses des deux parties, qui n'avoient point été données ou publiées. — Amsterdam, 1694, 2 vol, in-12, avec frontispice gravé.

E. — *Recueil des pièces* du sieur Furetière et de Messieurs de l'Académie françoise. A Paris, 1686, in-12. — Il y en a une autre édition d'Amsterdam, 1687, sous le titre de « Recueil de plusieurs vers, épigrammes et autres pièces qui ont été faites entre Me Antoine Furetière et Messieurs de l'Académie françoise. » Ce recueil contient un sonnet de Boyer au chancelier, un sonnet de Furetière au même : le désaveu fait par les muses du placet présenté au roy sous leur nom par Furetière, par Charpentier ; placet et très-humble remontrance à Mgr le chancelier, par Furetière ; second placet, par le même ; dernier placet par le même, avec pagination distincte. En tout, 36-62 pages.

F. — *Lettre de M. Furetière* à M. Doujat, doyen de l'Académie françoise, avec la réponse de M. Doujat et les pièces justificatives. — A la Haye, chez Pierre Périer, 1688, petit in-12. — C'est une des pièces les plus importantes du procès Furetière. Les pièces justificatives de la réponse de Doujat sont la copie du privilége de l'Académie, des extraits du privilége spécial de Furetière pour son dictionnaire, une épître au roi et un avertissement au lecteur, mis par Furetière à la tête de ses essais ; des extraits des statuts de l'Académie ; la déclaration de l'Académie sur l'expulsion de Furetière ; une requête de l'Académie au roi et à son conseil ; l'arrêt du conseil sur la requête ; un extrait du mémoire instructif de l'Académie ; une requête de Furetière, etc., etc.

G. — *Dialogue* de Monsieur D. (Despréaux) de l'Académie françoise, et de Monsieur L. M. (Le Maître), avocat au Parlement — Ce dialogue anonyme,

dont le titre est omis dans le dictionnaire de Barbier, est un pamphlet virulent contre Furetière, composé par l'académicien Charpentier, qui s'en donne pour auteur dans le *Carpenteriana*, p. 488. — Il a été imprimé au tome II du recueil des factums de 1694 (n° D, ci-dessus), et reproduit par M. Asselineau dans sa dernière édition des factums de Furetière (n° K, ci-dessous).

H. — Plan et dessein du poëme allégorique et tragico-burlesque intitulé : *les Couches de l'Académie*. — Amsterdam, Henry Desbordes, 1687, in-12. — A été reproduit dans l'édition moderne des factums, par M. Asselineau.

K. — *Recueil des factums d'Antoine Furetière*, de l'Académie française contre quelques-uns de cette académie, suivi des preuves et pièces historiques données dans l'édition de 1694, avec une introduction et des notes historiques et critiques, par M. Charles Asselineau. Paris, Poulet-Malassis, 1858-1859, 2 vol. in-12. — Les bibliophiles recherchent avec soin quelques exemplaires de cet ouvrage avec des cartons.

Le premier volume contient une étude sur Furetière, et les trois factums de l'académicien exclu. Le second volume renferme une foule de documents déjà imprimés ou inédits donnant tout l'historique du procès : beaucoup de ces pièces n'étant que de simples feuilles, nous n'en avons pas cité les titres à leur date. Les lettres et placets au chancelier sont signées Furetière *proto-martyre du Parnasse*. La lettre à Doujat citée plus haut, figure parmi les documents reproduits par M. Asselineau ; mais il n'a pas donné la réponse.

196. — On trouve dans les *Nouvelles de la république les lettres*, outre les articles cités plus haut sur le procès Furetière, des articles sur la candidature du duc du Maine à l'Académie. 1685, pp. 35 et 204.

197. — On rencontre, dans divers recueils, un certain nombre d'*épigrammes* sur les élections à l'Académie française. Il suffit de citer ici les épigrammes bien connues de Racine, de Boileau, de Piron, de Gilbert, de Chaulieu, de Crébillon, de J.-B. Rousseau, de Lebrun, etc., sur les élections du président de Mesmes, de La Loubère, de Bissy, etc., etc. On consultera avec fruit sur ce sujet les *cinq années littéraires de* Clément, lettre 55 ; et surtout le curieux chapitre intitulé *l'Académie*, du volume de M. Félix Devel sur *le Quatrain, son rôle dans l'histoire et dans les lettres*, etc... Paris, Dentu, 1871, in-12 (153-174). Presque toutes les épigrammes satiriques sur les élections ou les candidatures s'y trouvent rassemblées. Nous n'y avons cependant pas rencontré celle-ci, que nous prenons dans l'*Esprit des journaux*, sur la réception d'un agronome à l'Académie :

Cérès pour P... vote à l'Académie,
Il m'a servi, dit-elle... Eh ! mais, ma bonne amie,
Des travaux sur le bled qu'avons-nous donc besoin ?
Vous savez bien qu'ici nous sommes pour le foin.

Nous ne la donnons pas pour la meilleure.

198. — Lettre de M. de la Monnoye à M. P***, et lettre de M. le cardinal de Polignac à M. le cardinal d'Estrées, au sujet de l'élection de M. de la Monnoye à l'Académie française, à la place de M. Régnier des Marais. (Décembre 1713.) — Publiées dans les *Mélanges historiques et philologiques* de Michault, II, 392-396.

199. — En dehors des renseignements que fournissent les histoires de l'Académie et les nombreuses études sur l'abbé de Saint-Pierre, nous ne trouvons à signaler de spécial touchant l'exclusion de cet académicien que la lettre de l'abbé d'Olivet au président Bouhier, du 18 janvier 1730

publiée par M. Livet, en appendice, au deuxième volume de son édition de l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson et d'Olivet.

200. — *Lettre de M. l'abbé d'Olivet*, de l'Académie française à M. le président Bouhier, où il répond aux objections faites contre l'usage de demander et de solliciter avant que d'être reçu à l'Académie, etc. (Voir notre n° 41.) Il y eut à cette occasion plusieurs écrits satiriques que nous n'avons pas retrouvés.

201. — On trouve des détails sur les motifs de l'exclusion de la candidature de Piron pour succéder à l'archevêque de Sens, Languet, dans les *Œuvres de Piron*, 1776, t. IX, note de l'épigramme intitulée : Paul Piron à Pierre Maupertuis. On connaît son épitaphe, composée par lui-même :

Ci gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Voir aussi les *Mémoires secrets* de Bachaumont, t. VI, p. 297, et la *Correspondance de Grimm*, t. I, p. 30.

202. — *Voltaire et le président de Brosses*, ou une intrigue académique au dix-septième siècle.— Chapitre des *Causeries du lundi*, par Sainte-Beuve. Paris, Garnier, tome VII, pp. 105-207.

203. — Lettre au président de Ruffey sur *l'Élection du comte de Clermont* à l'Académie française. Paris, 1753, in-4. — Cette lettre est de l'abbé J.-B. Le Blanc. — On sait que le comte de Clermont était prince du sang, et qu'on agita la question de savoir s'il devait être appelé Monseigneur, discussion renouvelée pour le cardinal Maury et pour le duc d'Aumale.

204. — *Élection de M. de Chateaubrun* à l'Académie française. — Article de *l'Année littéraire*, 1755. II (68-70).

205. — Annulation des élections de Delille et Suard en 1772. — M. Charles Nisard a donné de curieux détails sur cette affaire, dans l'intéressant volume intitulé : *Mémoires et correspondances historiques et littéraires inédits de* 1726 *à* 1816. Paris, Michel Lévy, 1858, 1 vol. in-12. La plupart des pièces qui composent ce recueil avaient déjà paru dans la *Revue contemporaine*, et toutes sont tirées des papiers de Suard, mort en 1817, à quatre-vingt-trois ans, secrétaire perpétuel de l'Académie.

Il faut y signaler en particulier le chapitre VI intitulé : *Élections, exclusions et scandales académiques*, presque tout entier consacré à l'historique de l'annulation de l'élection Delille et Suard. On y remarque surtout des lettres du duc de Nivernais, du prince de Bauveau, de Suard, de Saint-Lambert et de Morellet, et la mention de lettres du roi du 6 avril 1772, sur le choix des élections et les lectures en séance; du 10 mai, annulant les élections de Delille et Suard; du 28 juin, permettant aux exclus de se remettre sur les rangs.

On rencontre aussi des détails sur l'annulation des élections de Delille et de Suard dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, VI, 153-158 et 162, 181, dans les *Mémoires de Garat* sur Suard, et dans la correspondance de Grimm, VIII, 33, etc., etc.

206. — Les *Mémoires secrets* de Bachaumont contiennent une foule de détails sur les élections académiques; en particulier sur celles de :

Voisenon, Radonvillers et Marmontel (1762 et 1763), I, 109, 130, 165-167, 196, 209, 266, 319, 324, 336, 337 et II, 20.

Condillac (1768), IV, 134, 174.

Roquelaure (1770), V, 220, 222, 231.

De Belloy (1771), VI, 21, 22. 57.

Arnaud (1771), XIX, 297, 303, 310.

Bréquigny et Beauzée (1772), VI (158-163), 181, VII (159-164), 195 et XXIV, 178.
Malesherbes (1774-1775), VII, 270, 285, 297.
Duras (1775), VIII, 14, 31.
Boisgelin (1776), VIII, 295, 30.
La Harpe (1776), VIII, 206, 207, 211, 212, IX, 162.
Colardeau (1776), IX, 87, 123.
Millot (1777), X, 307, 385, 398.
Ducis (1778), XII, 34, 41, 74, 197, 228, 231, XIII, 269, 270, 273.
Chabanon (1779), XIV, 299, 301, 348.
Le Mierre et de Tressan (1780, XV, 275, 280, 287 et XVI, 89, 98, 99, 111.
Condorcet (1782), XX, 20, XXI, 106, 115.
Bailly et de Choiseul (1783), XXIV, 85, 86.
Montesquiou, (1784), XXV, 316 et XXVI, 15.
Maury (1784), XXVII, 89, 109.
Target (1784), XXVII, 108, etc., etc.

207. — *A l'Institut national*, sur la destitution des citoyens Carnot, Barthélemy, Pastoret, Suard et Fontanes, par leur collègue, J. de Sales. Paris, 25 ventôse an VIII, in-8. — (Voir le Catalogue de la Bibliothèque nationale).— Il faut joindre à ce document une pièce s. l. n. d., in-8, ayant pour titre : *J. de Sales aux membres de l'Institut national rassemblés en séance générale.*

208. — Chapitre VII fort intéressant des *Mémoires et Correspondances historiques et littéraires de Suard*, publiés par M. Ch. Nisard, et précédemment cités ; portant pour titre : « Suppression des Académies, — Création de l'Institut, — Rétablissement de l'Académie française, sous le titre de deuxième classe de l'Institut. »

209. — Epître à l'Académie française, sur la proposition du rappel de M. Arnault, et autres poésies nouvelles, par J. L. La Montagne. — Paris, imp. Patris, 1819, in-8, 24 p.

210. — Pétition à la Chambre des députés par M. P. Barthélemy, à l'effet d'obtenir la réintégration à l'Institut de MM. Grégoire, Arnault et Etienne Paris, les marchands de nouveautés (imp. Scherff), 1822, in-8, 16 p.

211. — Au sujet du rappel d'Arnault, on trouve un assez grand nombre d'articles dans la *Minerve française*, en particulier les deux suivants, par Lacretelle : « Sur le rétablissement des Académies et l'exclusion d'un grand nombre de membres du ci-devant Institut (mars 1818, p. 555-563) ; » et « sur la délibération de l'Académie française, du 3 novembre 1818, concernant M. Arnault, l'un de ses anciens membres. On trouve aussi, dans la livraison de février 1818, une lettre d'Arnault à Messieurs de l'Académie, « pour les remercier de la preuve éclatante d'intérêt qu'ils viennent de lui donner. »

On sait qu'Arnault avait été exclu de l'Académie par décret, à la seconde Restauration, en 1815, et que, réélu avec l'approbation du roi, il devint secrétaire perpétuel de la Compagnie.

212. — Articles spéciaux de la *Revue des Deux-Mondes*, sur les élections académiques :

A. — Élections académiques, candidats aux fauteuils vacants de MM. Michaud et de Quélen. — (Anonyme). 15 février 1840.

B. — Élections de M. le comte Molé et de M. Flourens, par Ch. Labitte. 1er mars 1840.

C. — Candidature de M. Victor Hugo à l'Académie.—(Anonyme). 15 juin 1840.

D. — Élections de M. le duc de Noailles et de M. le comte Alexis de Saint-Priest, par A. de Pontmartin. 1er février 1849.

213. — Articles de M. Taxile Delord dans le *Siècle* : M. le comte de Falloux, candidat à l'Académie ; 3 mars 1856 ; — Les candidats à l'Académie, 17 mars de la même année.

214. — *L'Académie française et son dernier élu,* article sur M. de Falloux, par M. Quérard, dans la revue littéraire intitulée *Le Quérard,* 2me année, livraison d'avril 1856, in-8 ; article satirique suivi d'une notice biographique et bibliographique fort complète sur M. le comte Falloux du Coudray.

215. — *Un savant à l'Académie française* (à propos de l'élection Biot). Chapitre du volume intitulé *Lettres satiriques et critiques,* avec un défi au lecteur, par Hippolyte Babou. Paris, Poulet-Malassis, 1860, in-12 (p. 353-367).

216. — *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours.* — Paris, Douniol, 1863, in-8. — Cette brochure de Mgr Dupanloup était dirigée contre la candidature académique de M. Littré, qui, en effet, échoua. M. de Carné fut élu. — Voir à ce sujet le n° suivant.

216 *bis.* — *Des prochaines élections de l'Académie.* — Article de M. Sainte-Beuve, inséré dans ses *Nouveaux Lundis.* Paris, Michel Lévy, 1862, I (384-408), au sujet des successions de M. Scribe et du P. Lacordaire. — Article important où il propose de diviser l'Académie en huit sections de cinq membres chacune.

217. — *Causeries parisiennes,* par Horace de La Gardie (Mme de Peyronnet). Paris, Charpentier, 2 vol. in-18. On y remarque les articles suivants : Sainte-Beuve et l'Académie, à propos des successions Scribe et Lacordaire, I (256-262) ; — Échec de la candidature Littré, II, 262, etc. ; Élection Dufaure, II, 285, etc.

218. — *Un candidat à l'Académie française,* — satire faisant partie de la *Petite Némésis,* par A. Millaud. Paris, Lemerre, 1869, in-8, p. 35.

219. — *Lettres d'un passant,* par Arthur de Boissieu. On y remarque les articles suivants :

Les Élections de l'Académie dans la 2me série. Paris, Maillet, 1869, in-12 ; et l'*Académie française et M. d'Haussonville,* dans la 3me série publiée sous le titre de : *Les Vivants et les Morts.* Lemerre, 1870, in-8.

220. — L'*Élection de M. Littré à l'Académie française,* suivi d'une réponse au *Journal des Débats,* par Mgr Dupanloup. Paris, Douniol, 1872, in-8, 32 p. — Cette brochure est la reproduction des observations que Mgr Dupanloup fit à l'Académie contre la candidature Littré, renouvelée en 1871. On sait que M. Littré, ayant été élu le 3 décembre 1871, malgré ces observations, Mgr Dupanloup adressa au directeur de l'Académie une démission qui ne fut pas acceptée. (Voir, sur cette affaire, tous les journaux du temps, en particulier le *Polybiblion,* janvier 1872, à la chronique, t. VII, p. 33.)

VII. — TRAVAUX COLLECTIFS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE OU D'ACADÉMICIENS.

221. — *Les Sentimens de l'Académie françoise sur la tragi-comédie du Cid.* Paris, Camusat, 1638, in-8, 192 p., privilége daté du 26 novembre 1637. — Seconde édition : Paris, G. Quinet, 1678, pet. in-8, 183 p. — Et encore J.-B.

Coignard, 1701, in-12, 128 p. — Plusieurs fois réimprimé à la suite de l'*Histoire de l'Académie française*, par Pellisson.

On trouve des appréciations ou des critiques sur cet important ouvrage, dans la plupart des histoires de la littérature française et dans toutes les vies de Corneille; en particulier dans les études de M. Taschereau, de M. Ed. Fournier, de MM. Hyp. Lucas et Marty-Laveaux. Nous en avons longuement parlé dans notre essai sur Chapelain, publié dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, aux livraisons de mars à décembre 1875. — M. Émile Picot, dans sa *Bibliographie cornélienne*, cite, de plus, au n° 1382, un manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève (Y, 458, in-4 Rés.), intitulé : *Observations sur les sentimens de l'Académie françoise*. Il est possible, dit M. Picot, qui cite le début de cette apologie du *Cid*, que ces *Observations* aient été imprimées, et que l'Académie, à l'adresse de qui elles contiennent une assez vive critique, ait obtenu la suppression de l'édition. La copie de la bibliothèque Sainte-Geneviève est d'une belle écriture de la première moitié du dix-septième siècle, et fait partie d'un recueil qui a dû être formé vers 1650.

Nous ne citerons pas ici toutes les brochures auxquelles donna lieu l'affaire du *Cid* : il nous suffit de renvoyer, sur ce sujet, au chapitre XIX de la magnifique *Bibliographie cornélienne* de M. Picot, intitulé : « Dissertations, critiques, pièces de théâtre et parodies relatives aux ouvrages séparés de Corneille. » Nous nous contenterons de rapporter le titre des pièces directement soumises à l'Académie pour introduire l'instance qui devait aboutir aux *Sentimens*. Ce sont les suivantes :

A. — *Observations sur le Cid*, à Paris, aux despens de l'autheur, 1637, in-8, 96 p. — Cette critique est du fameux Scudéry, qui la réimprima la même année au moins trois fois, avec l'*Excuse à Ariste*, de Corneille, et, la dernière fois, sans le titre de : *Les fautes remarquées en la tragi-comédie du Cid*.

B. — *Lettre de M. de Scudéry à l'illustre Académie*. Paris, Antoine de Sommaville, 1637, in-8, 11 p. — C'est la lettre d'envoi à l'Académie, des *Observations* précédentes, pour soumettre le procès à son jugement. C'est en même temps une réponse à une brochure intitulée : *Lettre apologétique*, que Corneille venait de publier pour dénoncer Scudéry comme l'auteur des *Observations*.

C. — *La Preuve des passages allégués dans les Observations sur le Cid*. A Messieurs de l'Académie, par M. de Scudéry. — Paris, Antoine de Sommaville, 1637, in-8, 14 p. — M. Picot a donné de curieux extraits de ces deux brochures dans sa *Bibliographie cornélienne*, nos 1364 et 1365.

Ces trois articles, A, B, C, ont été réimprimés en 1637, avec beaucoup d'autres concernant le procès, dans le *Recueil des bonnes pièces qui ont été faites pour et contre le Cid*, par les bons esprits de ce temps. — Paris, Nicolas Traboüillet, 1637, in-12. — Citons enfin :

D. — *Lettre de M. de Balzac* à M. de Scudéry, sur ses observations du *Cid*, et la réponse de M. de Scudéry à M. de Balzac. Avec la lettre de M. de Scudéry à Messieurs de l'Académie françoise, sur le jugement qu'ils ont fait du *Cid* et de ses observations. — Paris, Aug. Courbé ou Antoine de Sommaville, 1638, in-8, 34 p.

E. — *Le Cid*, tragédie en cinq actes de Corneille, changée sur les observations de l'Académie française. Lausanne, 1780, in-8.

Nous renvoyons, du reste, au sujet du procès du *Cid* devant l'Académie, à ce que nous avons dit sur le discours de réception de M. Alexandre Dumas (n° 193), et à la correspondance de Chapelain, dont les extraits spéciaux ont été publiés par MM. Taschereau et Livet.

222 — *Épître de Boisrobert à Balzac* sur les occupations de l'Académie, écrite vers 1645 et imprimée dans les *Épîtres* du sieur de Boisrobert Métel, abbé de Châtillon. Paris, Cardin-Besogne, 1647, in-4. — M. Livet l'a reproduite dans son appendice au premier volume de l'*Histoire de l'Académie*, par Pellison et d'Olivet.

223. — *La Parnasse allarmé pour les dictionnaires*. Paris, 1649, in-12. — Cette pièce, qui figure au n° 62 du *Supplément à la Bibliographie des Mazarinades* de M. Socard, Paris, Menu (1876), in-8, n'est autre chose que celle qui est beaucoup plus connue sous le nom de la seconde édition : *Requête présentée par les Dictionnaires* à Messieurs de l'Académie pour la réformation de la langue française. Paris (1652), in-4.

C'est une satire de Ménage, en vers de huit pieds, qui courut d'abord manuscrite, « qu'un imprimeur, écrivait Pellisson en 1653, a publiée d'abord avec beaucoup de fautes, et qui, depuis, a été imprimée plus correctement in-4. » L'édition en petit est l'in-12 du *Parnasse allarmé*. L'édition in-4 a été donnée par Ménage lui-même.

Cette satire qui ferma les portes de l'Académie à Ménage, a été réimprimée dans les diverses éditions des *Menagiana*, au tome IV, depuis celle de Paris, Delaulne, 1715, 4 vol. in-12, donnée par La Monnoye, et reproduite, jsauf les cartons, à Amsterdam, 1716. Paris, 1729 ; Amsterdam 1762 ; touours en 4 vol. in-12, et tome II à IV de la collection des *Ana*, Paris, 1789-91, 10 vol. in-8.

M. Ch. Asselineau a publié la Requête, en appendice au deuxième volume des *factums de Furetière*, Paris, Poulet-Malassis, 1859, 2 vol. in-12 (voy. ci-dessus), et M. Ch. Livet, en appendice à son édition de l'*Histoire de l'Académie* par Pellisson et d'Olivet.

224. — *Response au Parnasse alarmé*, par l'Académie françoise. — S. l. 1647, in-4, 6 p. — En vers de huit syllabes. L'auteur du *Parnasse alarmé*, dit M. Socard, qui cite cette réponse dans son *Supplément à la bibliographie des Mazarinades*, s'exprimait en fort bons termes et voulait ramener l'Académie au style de Rabelais et d'Amyot. L'auteur de la *Response*, en six strophes de dix vers chacune, ne donne que des injures.

225. — *Les Sentiments de l'Académie française* sur la signification du mot *Rabougri*, recueillis des lettres de deux académistes, écrites au sieur Naudé. — Publiés à la suite d'un petit livre intitulé : « Copie de deux lettres écrites par M. Philippe Chifflet, abbé de Balerne, à un de ses amis touchant le véritable auteur des livres de l'Imitation. » Paris, 1651, et reproduites par M. Livet en appendice au premier volume de l'*Histoire de l'Académie* par Pellisson.

226. — Travaux de la *Petite Académie* ou *Académie des médailles*, berceau de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis l'année 1663 jusqu'à la fondation définitive de celle-ci en 1701. Voir au tome I de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, Paris, imprimerie royale, 1736, in-4. Nous citerons en particulier le : « sujet des dessins des tapisseries du roi, tels qu'on les voit dans le recueil d'estampes et de descriptions qui en a été publié ; la description du Carrousel ; les devises pour les jetons du trésor royal ; des parties casuelles, des bâtiments et de la marine ; et l'histoire du roi par les médailles. » — Cette petite académie n'était en réalité qu'une commission de quatre membres de l'Académie française. Les quatre premiers furent : Chapelain, de Bourzeis, Charpentier et Cassagnes.

227. — *Observations de l'Académie française* sur les remarques de M. Vaugelas. — Paris, J.-B. Coignard, imprimeur du roy et de l'Académie, 1704.

1 vol. in-4, 618 p. C'est une édition des remarques de Vaugelas sur la langue française, avec des observations particulières à la suite de chaque remarque. — (Voyez, à ce sujet, l'abbé d'Olivet, *Hist. de l'Acad.*, II, 54.)

Seconde édition, revue et augmentée : La Haye, 1705, 2 vol. in-12. Voir, sur ces observations les *Nouvelles de la république des lettres*, mai 1705, p. 592 et juillet 1705, p. 61, etc.,— et le *Journal des savants*, 1705, p. 514.

On joint ordinairement à cet ouvrage les observations particulières de Thomas Corneille et de Patru sur les remarques de Vaugelas. On les trouve dans l'édition de Vaugelas. Paris, Nully, 1738, 3 vol. in-12. — Celles de Thomas Corneille avaient déjà paru en 1687, à la suite d'une édition de Vaugelas, et celles de Patru en 1694, à la fin de ses œuvres diverses.

228. — *Discours sur le sujet des conférences futures de l'Académie françoise* (par F. Charpentier). S. l. n. d., in-4. — Cité par Barbier, d'après un catalogue manuscrit de l'abbé Gouget.

229. — *Cahiers de remarques sur l'orthographe française*, pour être examinez par chacun de Messieurs de l'Académie avec des observations de Bossuet, Pellisson, etc. Publiés avec une introduction, des notes et une table alphabéthique, par Ch. Marty-Laveaux. Paris, 1863, petit in-12.

230. — *Remarques et décisions* de l'Académie françoise, recueillies par M. L. T. (l'abbé Tallemant). Paris, 1698, in-12. — L'abbé d'Olivet nous apprend que l'abbé Tallemant avait tenu la plume au premier bureau établi pour la révision du dictionnaire avant la 2e édition. Ces remarques sont le résumé des observations faites en séance. L'abbé de Choisy tenait la plume au second bureau ; mais on trouva que sa rédaction était trop enjouée et on ne l'autorisa pas à la publier de la même façon. Elle l'a été plus tard par l'abbé d'Olivet, sous le titre de *Journal de l'Académie françoise*. (Voir le nº 237 ci-dessous.)

231. — *Premier discours de M. l'abbé de Saint-Pierre, sur les travaux de l'Académie françoise*. — « Ce discours fut communiqué en manuscrit au mois d'octobre 1712. On en retira quarante copies, pour les quarante académiciens, sur la fin de 1713. Il a été revu depuis par l'auteur ; il y a fait quelques additions qui sont la plupart en italique.» Tel est l'avis qui se trouve à la fin du discours imprimé en 1717, en tête de l'*Histoire de l'Académie françoise*, par M. Pélisson. » Amsterdam, Frédéric Bernard, 1717, in-12. — On ne le retrouve pas dans les œuvres de l'abbé de Saint-Pierre publiées à Amsterdam en 14 vol. in-12, de 1738 à 1740. C'est un traité complet, en 14 articles, sur les travaux auxquels devrait se livrer l'Académie, et sur la méthode avec laquelle elle devrait les exécuter. L'abbé de Saint-Pierre n'avait pas encore publié son discours sur la Polysynodie (1718), qui le fit exclure de la compagnie.

232. — *Second discours* de M. l'abbé de Saint-Pierre, donné le 26 mai 1714, sur les travaux académiques. — Imprimé à la suite du précédent, en tête de l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson, Amsterdam, Bernard, 1717, in-12. — Ce nouveau discours est presque uniquement consacré à la grammaire qui devrait être composée par l'Académie. Nous remarquerons que l'abbé de Saint-Pierre, après son exclusion, ne fit pas réimprimer ces deux discours, dans ses œuvres; on n'y trouve, au tome IV, qu'un *Projet pour rendre l'Académie des bons écrivains plus utile*. Voir un compte rendu, dans les *Observations* sur les écrits modernes, lettre 42. (Voy. aussi l'*Histoire critique de la république des lettres*, par le sieur Masson.)

233. — *Avis de M. de Valincour* sur les occupations de l'Académie (1714).

— Imprimé à petit nombre et cité par l'abbé de Saint-Pierre dans son second discours. — Nous ne l'avons jamais rencontré. — Valincourt, dit l'abbé de Saint-Pierre, demandait que l'on examinât dans les conférences des *observations* sur les meilleurs auteurs, à l'exclusion d'une *grammaire*.

234. — *Avis de M. l'abbé Genest* sur les occupations de l'Académie (1714). — Cité en manuscrit par l'abbé de Saint-Pierre, dans son second discours. L'abbé Genest, dit Saint-Pierre, voulait, à l'inverse de Valincourt, qu'on prît la résolution de composer une *Grammaire française* dans toutes les formes à l'exclusion des *observations*.

235. — *Fénelon*. Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française sur les occupations de l'Académie. Paris, 1716, in-12. — Réimprimée dans presque tous les recueils des œuvres de Fénelon, et, en particulier, à la suite de ses *Dialogues sur l'éloquence*, Paris, 1718, in-12, avec une curieuse préface de Ramsay. Nous citerons aussi, au tome III de l'édition Didot, 1787, in-4, un *Mémoire sur les occupations de l'Académie française*, qui ne paraît pas identique avec la lettre précédente. — Voir, sur cette lettre, ses précédents et ses suites, l'excellente histoire de la querelle des anciens et des modernes de M. H Rigault. *Œuvres complètes de M. Rigault*, Paris, Hachette, 1859, 4 vol. in-8, tome I.

236. — *Examen d'Athalie par l'Académie française*. Cet examen fut fait en 1730, conformément à une décision prise en 1719, à la suite du mémoire de Fénelon. — Dubos tint la plume et d'Alembert livra plus tard le manuscrit à La Harpe pour le publier, à la suite de son commentaire de Racine, mais tous les deux lui firent subir d'abord un grand nombre de changements. — M. le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt a rétabli le texte vrai dans ses *Études inédites de J. Racine*. Paris, Amyot, 1856, in-8.

237. — *Opuscules sur la langue française par divers académiciens*, Paris, Brunet, 1754, in-12. — L'éditeur de ce livre est l'abbé d'Olivet, et les divers académiciens sont, avec lui, les abbés de Dangeau et de Choisy, Huet et Patru. On y remarque, en particulier, des *Essais de grammaire* par Dangeau : un *Journal de l'Académie française* par l'abbé de Choisy; une dissertation sur les participes passés par d'Olivet. — Il y a un compte rendu de ce livre dans l'*Année littéraire* pour 1755, I (73-87). Dans le même volume de l'*Année littéraire* on trouve (145-159), un compte rendu sur un « essai de grammaire française ou dissertation contre les prétérits composés de notre langue contre MM. d'Olivet et Duclos, par M. l'abbé de P. » Sur ce même sujet, nous ajouterons qu'on pourra recueillir des détails intéressants dans la préface des *Remarques sur la langue française* par l'abbé d'Olivet. Paris, Barbou, 1771, in-12.

238. — *Poetarum ex Academia Gallica qui latine aut græce scripserunt carmina*, Parisiis, apud Antonium Boudet, via Jacobea, 1738, in-12, 372 p. — Ce volume, dont le véritable éditeur est l'abbé d'Olivet, est précédé d'une dédicace latine de l'imprimeur Ant. Boudet : *Academiæ gallicæ XL viris*. On y lit des vers latins de Huet, Fraguier, Boivin, Massieu, La Monnoye, d'Olivet, et des poésies grecques de Boivin (οἰνοπιών), Massieu et La Monnoye. — Il y en a un compte rendu dans les *Observations sur les écrits modernes*. XVI (337-342).

239. — *Dialogue sur le dictionnaire* promis par MM. de l'Académie française. — C'est le 21e des *Dialogues satyriques et moraux* du sieur Petit, Paris, Guéroult, 1688, in-12. Plaintes sur la lenteur de la composition du dictionnaire.

240. — *Dictionnaire de l'Académie française.* Paris, Coignard, 1694. 2 vol. in-folio. — L'épître dédicatoire au roi est de Charpentier et la préface est de Valincourt.

Le *Recueil des pièces curieuses et nouvelles*, publiées à la Haye, en 1694 (pet. in-12), a donné une seconde préface composée par le secrétaire perpétuel Regnier des Marais. Il y eut aussi deux autres épîtres dédicatoires; — l'une par Perrault, qu'il fit imprimer à quarante exemplaires pour la distribuer à tous les membres de l'Académie, et qui, n'ayant pas été agréée, fut publiée plus tard par l'abbé d'Olivet à la suite de ses *Remarques sur les tragédies de Racine*. Paris, Gandouin, 1738, in-12, avec des observations de Regnier des Marais et de Racine; l'autre de Tourreil, qu'on trouve dans ses œuvres, Paris, 2 vol. in-4, et qui fut aussi publiée séparément sous le titre de : *Projet d'épître au Roi pour le Dictionnaire de l'Académie*. Paris, 1684, in-12. — M. Livet a reproduit l'épître de Perrault, avec les remarques de l'Académie, en appendice à son édition de l'*Hist. de l'Acad.*, II (482-495).

Il n'est pas besoin de justifier ici le plan du dictionnaire dont on trouvera une excellente apologie dans la *Bibliothèque françoise* de l'abbé Goujet, I, 249, etc.

On sait que le dictionnaire avait été commencé, en 1639, par Vaugelas. L'imprimeur Le Petit l'imprima jusqu'à la lettre N et la page 556 : mais on refondit le travail et l'on supprima ces feuilles in-folio dont on conservait des exemplaires, au temps de l'abbé Goujet, dans plusieurs bibliothèques de Paris.

Voir des articles sur cette première édition du Dictionnaire dans la *Bibliothèque universelle*, III (524-528), et IV, 183, etc.; dans les *Nouvelles de la république des lettres*, février 1710, p. 213, etc.; dans la préface du *Dictionnaire français-allemand et allemand-français* de Mathias Cramer, Nuremberg, 1712, 2 vol. in-folio, etc.

Avant de passer aux autres éditions, nous allons décrire les opuscules auxquels la publication de la première donna lieu.

241. *L'Apothéose du Dictionnaire de l'Académie et son expulsion de la région céleste.* Ouvrage contenant cinquante remarques critiques sur ce dictionnaire, auxquelles on en a joint cinquante autres sur divers célèbres auteurs. — La Haye (Paris), Arnout-Leers, 1696, in-12. — Un frontispice gravé, fort satirique, représente Mercure encensant l'autel du dictionnaire, qu'un docteur démolit à coups de masse, tandis qu'une divinité apporte du ciel l'épigraphe : *Immortalitati*. Une banderole qui flotte porte ce vers latin :

Nomen et ara ruunt : Fugiet quoque fumus inanis.

Au dos du faux-titre, on lit une épigramme sanglante qui commence ainsi :

Je suis ce gros Dictionnaire
Qui fus un demi-siècle au ventre de ma mère.
Quand je naquis, j'avois de la barbe et des dents :
Ce qu'on ne doit trouver fort extraordinaire
Attendu que j'avois l'âge de cinquante ans,... etc...

Cette brochure satirique en prose et en vers, assez enjouée, mais beaucoup trop mordante, a été attribuée à Furetière (mort en 1688), à Richelet, à Chastein..... L'abbé d'Artigny, au tome II de ses *Mémoires de littérature*, dit qu'elle fut composée, ainsi que l'enterrement (n° 243, ci-dessous), par un ecclésiastique prisonnier au château de Pierre-Encise et ami de l'abbé Tricault de Belmont.

242. — *Réponse à une critique satyrique* intitulée l'Apothéose du dictionnaire de l'Académie françoise, par M. Mallemant de Messange. Première partie : *Turpe quidem contendere erat, sed cedere visum turpius.* Ovid., *Met.* A Paris, chez Pierre Ballard, 1696, in-12, 168 pages ; avec dédicace à Monsieur le comte d'Ayen, mestre de camp d'un régiment de cavalerie, et un frontispice gravé, représentant Apollon faisant fouetter, par deux satyres, l'auteur de l'Apothéose portant des oreilles d'âne et s'écriant : *Ah! piget! Ah! non est tanti.* Ovid., *Met.* Mercure descend du ciel avec une épigraphe *Posteritati* et une banderolle flotte dans les airs avec ce vers : *Discite justitiam moniti et non temnere divos.* Virg., *En.*

L'auteur Mallemant de Messange est connu par quelques poésies françoises : mais l'abbé Goujet (bibl. fr., I., 289) remarque avec raison qu'il ne mit pas les rieurs de son côté. Les mots d'ignorant, d'âne, de bœuf, de grosse bête, d'impudent, d'insolent, de menteur, etc..... se trouvent presque à chaque page de son volume. L'excuse de l'avertissement est à citer. « Quelques personnes désintéressées en apparence, mais en secret de la cabale du censeur que je reprens, me reprochent mal à propos, dit Mallemant, que, dans ma réponse, il y a des injures. Quand il y en auroit, celui sur qui elles pourraient tomber ayant pris soin de cacher son nom et de se rendre inconnu, elles ne seroient point mauvaises ne pouvant nuire à personne. De plus, quand il y en auroit et qu'elles pourroient nuire, à prendre les choses humainement, on seroit bien en droit d'en dire à un homme qui en a tant dit. Mais c'est se tromper effectivement, que de prétendre qu'il y en ait. Je prouve, il est vray, que ce censeur est ignorant, déraisonnable et de mauvaise foi : mais dès que je le prouve, ce n'est plus injure, etc... »

243. — *L'Enterrement du dictionnaire de l'académie*, ouvrage contenant la réfutation de la réponse de M. de M. et deux cent quinze critiques, tant sur l'Epître et la Préface, que sur les trois premières lettres du dictionnaire, A, B, C, — s. l., 1696, in-12, 322 p. avec un frontispice gravé, représentant l'enterrement du dictionnaire. L'avertissement (*sic*) débute ainsi :

« Comme les enterrements qui se font selon l'usage de l'Église sont accompagnés d'appareils et de cérémonies saintes, qui les rendent vénérables, ce qui pourroit donner sujet de dire qu'on a mis ici le mot et la représentation d'un enterrement à un usage profane, on évite ce reproche et l'on arrête court cette objection par l'épigraphe suivante :

En cet enterrement, lecteur, si tu ne vois
Point de prestre en surplis, point de cierge, ni croix,
Ni point de bénitier ; veux-tu qu'on te l'explique ?
C'est que cet Enterré n'estoit pas catholique.

... selon la véritable étymologie de ce mot, qui signifie *universel*, etc.

Voir sur tout ce débat, les *Mémoires de littérature* de l'abbé d'Artigny, II (214-221).

244. — *Le Dictionnaire des Halles*, ou extrait du dictionnaire de l'Académie françoise. — Bruxelles (Paris), Foppens, 1696, in-12.

Plusieurs auteurs attribuent cet ouvrage à Furetière, mais Barbier (*Dict. des anonymes*), le restitue à Artaud. C'est le recueil de toutes les façons de parler proverbiales et burlesques, insérées et expliquées dans le Dictionnaire de l'Académie.— L'abbé Goujet assure que l'Académie profita pour sa seconde édition de tout ce que ces satires avaient de bon, et se mit ainsi à l'abri des fautes qu'on lui reprochait.

Pour compléter ce qui concerne la première édition du Dictionnaire de l'Académie, il faut ajouter tout ce que nous avons dit ci-dessus, à propos

des *Factums de Furetière :* on y trouve de curieuses comparaisons des cahiers de l'Académie avec les siens.

245. — *Dictionnaire de l'Académie françoise, seconde édition*, Paris, Coignard, 1718, 2 vol. in-fol. Epître dédicatoire, par l'abbé Massieu.

Cette seconde édition a été en grande partie rédigée par le secrétaire Regnier-Desmarais, et l'abbé de Saint-Pierre proposa qu'on inscrivît son nom sur le titre, ce qui ne fut pas adopté. C'est un véritable dictionnaire nouveau, avec un ordre différent et des changements essentiels, en particulier l'ordre alphabétique au lieu de l'ordre des racines.

On en trouve une critique dans le *Journal de l'Europe savante*, mars 1719 art. 1. — Voir aussi le *Pour et contre* (1733) I, 126, et surtout la lettre anonyme, datée du 24 janvier 1727, extraite de la correspondance de l'abbé Bignon et publiée en 1853, par M. H. Bordier, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, puis dans *l'Athenæum*. Tout porte à croire que l'auteur de cette lettre intéressante est l'abbé d'Olivet.

246. — La *troisième édition* du Dictionnaire préparée par André Dacier, fut publiée chez Coignard en 1740, par l'abbé d'Olivet. On en a un bon compte rendu dans les *Observations sur les écrits modernes*, lettre 346, datée du 30 mars 1741, XXIV (3 10 . — Voir aussi la Préface du Dictionnaire français, italien et latin de l'abbé Antonini. Paris, Prault, 2e partie, 1743, in-4. La première partie avait paru en 1735.

247. — La *quatrième édition*, retouchée avec soin par Duclos parut chez Brunet en 1762, en 2 vol. in-fol. Elle a été réimprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4. En particulier à Nîmes, 1786; Paris, 1789, et Lyon, 1793.

Marmontel préparait une cinquième édition lorsque la Révolution arriva, qui supprima l'Académie : On connaît l'épigramme composée par Lebrun vers cette époque.

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire.
Qui toujours très-bien fait, reste toujours à faire.

248. — Une édition spéciale fut donnée l'an VI (1798) à Paris, chez Smith, en 2 vol. in-fol. et in-4 avec un discours préliminaire par Garat. On la compte comme la *cinquième édition* du Dictionnaire de l'Académie, quoiqu'elle ait été revue par Sélis, Gence et l'abbé de Vauxcelles, qui n'étaient pas académiciens. Morellet la prit pour telle, car on a de lui en 1800 un « Mémoire » pour les citoyens Bossange, Masson et Besson, libraires, contre les libraires Moutardier et le Clerc, contrefacteurs de la *cinquième édition* du Dictionnaire de l'Académie française. Paris, 1800, in-8.

249. — Du projet annoncé par l'Institut national de continuer le Dictionnaire de l'Académie française. — Paris, Migneret, 1801, in-8, 55 p., par l'abbé Morellet.

L'Institut ne comprenait pas encore la classe spéciale qui fut créée en 1803 et qui reconstituait exactement l'Académie : aussi Morellet, gardien des archives qu'il avait sauvées, s'était-il senti fort ému du projet annoncé. Urbain Domergue, membre de l'Institut et plus tard académicien, est fort maltraité dans cette brochure. Morellet s'était, du reste, déjà moqué de lui dans ses *Leçons de grammaire à un grammairien*, 1795, in-8 18 p.

250. — Nous citerons ici pour mémoire à cause du titre : le Dictionnaire de l'Académie française, nouvelle édition, augmentée de vingt mille articles. Paris, Moutardier, an X (1802), 2 vol. in-4. Attribué par Barbier à J. Ch. Laveaux.

251. — *Rapport sur la continuation du Dictionnaire de la langue française,*

par Andrieux (1804), inséré dans les anciens mémoires de l'Institut, section de littérature et beaux-arts. Tome V.

252. — *Remarques morales, philosophiques et grammaticales sur le Dictionnaire de l'Académie française,* Paris, Renouard, 1807, in-8, 79 p.

Malgré ces critiques, l'auteur, Feydel, déclare que le dictionnaire de l'Académie est encore le mieux fait de tous les dictionnaires de langues vivantes. On trouve un bon compte rendu de cette brochure dans l'*Esprit des journaux* pour 1807. Tome XII (24-31).

253. — *Observations sur un ouvrage anonyme intitulé : Remarques morales philosophiques et grammaticales sur le Dictionnaire de l'académie française.* Paris, impr. des Sourds-Muets, 1807, in-8, 79 pages.

Ces observations sont de Morellet, et non de Peignot, comme nous l'avons vu indiqué sur plusieurs catalogues. Dans un avertissement, Morellet relève prestement tous les termes injurieux de son adversaire.

254. — *Réimpression* du Dictionnaire de l'Académie. Paris, Didot, 1811. 2 vol. in-4 et s. d. en 1824.

255. — Examen critique des dictionnaires de la langue française, ou recherches grammaticales et littéraires sur l'orthographe, l'acception, la définition et l'étymologie des mots. Paris, Delangle, 1828, in-8, 2e édition, 1829.

Cet examen est de Charles Nodier, qui lança bien des traits contre l'Académie avant son entrée dans le cénacle. Voir, en particulier, ses *Mélanges de littérature et de critique*. Paris, Raynouard, 1820, 2 vol. in-8.

256. — *Sixième et dernière édition* du Dictionnaire de l'Académie française, précédée d'un discours sur la langue française, par M. Villemain. Paris, Didot, 1835, 2 vol. in-4.

La préface est un des morceaux les plus remarquables de la langue française. « Jamais nous n'avons vu nulle part, dit M. Saint-Marc Girardin, les questions qui touchent à la nature et à l'organisation des langues traitées avec cette pénétration et cette justesse d'esprit, avec ce tact délicat et fin, surtout avec cette simplicité de bon goût si rare de nos jours. »

Cette édition a été stéréotypée. Dans un second tirage (1855), on a corrigé quelques fautes, et certains clichés ayant été endommagés, de nouvelles corrections ont été faites en les réparant, en sorte que beaucoup d'exemplaires peuvent ne pas se ressembler quoiqu'ils portent la même date.

Nous devons joindre à ce numéro, les ouvrages suivants qui le complètent :

A. — *Complément du Dictionnaire de l'Académie française,* publié sous la direction d'un membre de l'Académie, et par des membres de l'Institut, des professeurs de l'Université, des savants et des artistes. Paris, Didot, 1842, in-4.

Cet ouvrage, contient tous les termes de littérature, rhétorique, grammaire, art dramatique, philologie, linguistique ; histoire, sectes religieuses, chronologie, mythologie, antiquités, archéologie, numismatique, diplomatique, paléographie ; philosophie, scolastique ; théologie, droit canon, liturgie, économie politique, législation et jurisprudence ancienne et moderne, anciennes coutumes, féodalité, droit, pratique ; diplomatie, administration, titres, charges et dignités ; art militaire, marine, génie, fortifications ; mines, ponts et chaussées ; eaux et forêts, domaines et enregistrement ; monnaies ; poids et mesures ; douanes ; postes ; médecine, chirurgie, anatomie, pharmacie, histoire naturelle, physique, chimie ; astronomie, mécanique, algèbre, géométrie ; musique ; peinture, dessin ; architecture ancienne et moderne, sculpture, gravure ; commerce, banque, bourse ; arts et métiers ; blason, fauconnerie, chasse, pêche ; escrime, danse, équitation, jeux et divertisse-

ments, etc., qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de l'Académie ; auxquelles on a joint : la géographie ancienne et moderne ; le vieux langage et le néologisme.

B. — *Abrégé du Dictionnaire de l'Académie française*, d'après la dernière édition, par M. Lorain, ancien recteur de l'Académie de Lyon. Paris, Didot, in-8. Rédigé d'après le désir qui en a été manifesté par M. le ministre de l'Instruction publique. Cet ouvrage, adopté par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, est spécialement destiné aux instituteurs primaires.

C. — *Vocabulaire de la langue française*, par Ch. Nodier ; extrait du Dictionnaire de l'Académie, gros volume de 1154 pages, adopté par le Conseil général de l'Instruction publique.

D. — *Petit Dictionnaire de l'Académie française* par les correcteurs de MM. Didot. 1 vol. in-12.

E. — *Petit Vocabulaire de l'Académie française*, d'après la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie. 1 volume in-18.

257. — *Le Cabinet secret du Dictionnaire de l'Académie*, ou vocabulaire critique de certains mots qui ne devraient pas se trouver dans le dictionnaire de la docte assemblée, par un membre de plusieurs académies. Paris, Hédouin, 1846, in-12. 357 p. — Inutile d'insister sur une pareille compilation. Il ne manque à ce livret, dit Guérard, que des figures jointes aux soixante et onze mots qu'il donne avec les définitions pour en faire une des productions les plus ordurières de notre langue.

258. — *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie française*, par Pautex, 1856, in-8.

Il faut y joindre deux brochures.

Additions aux Remarques, par le même, 1857, in-8, et *République de la consonne N*, par le même.

Tout ces travaux ont été plus tard refondus pour former le n° 260 ci-dessous :

259. — *Nouveau Dictionnaire critique de la langue française*, ou examen raisonné et projet d'amélioration de la sixième édition du dictionnaire de l'Académie, de son complément, du dictionnaire national et autres principaux lexiques, par B. Legoarant aîné, ancien élève de l'École polytchnique, capitaine retraité du génie, auteur d'une orthologie française, etc. — Paris et Strasbourg, Ve Berger-Levrault et fils, 1858, gr. in-8.

La préface est fort intéressante. On remarque à la suite du volume un errata de la sixième édition du dictionnaire de l'Académie, une liste des doubles et triples emplois, etc. etc. — M. Legoarant avait déjà donné en 1841 un spécimen de son dictionnaire critique, précédé d'un errata de celui de l'Académie.

260. — *Errata du Dictionnaire de l'Académie française*, ou remarques critiques sur les irrégularités qu'il présente, avec l'indication de certaines règles à établir, 2e édition, 1862. in-8. La première édition se compose des trois opuscules indiqués au n° 258 ci-dessus.

261. — *Études sur le dictionnaire de l'Académie française*, 2e édition accompagnée de quelques remarques sur les six premières livraisons du dictionnaire de M. Littré. Paris, Mesnel; 1864, in-18. Ces études sont de François Terzuolo, ancien imprimeur. La première édition, imprimée en 1859, n'avait pas été mise dans le commerce.

(*A suivre.*) René Kerviler.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Henri-Bonaventure Monnier est mort à Paris le 7 janvier 1877. Il était né le 6 juin 1799. Il fut clerc de notaire, puis rapin. Peintre médiocre, il était excellent caricaturiste, et a figuré aux expositions comme lithographe ; il a illustré avec succès les chansons de Béranger et les fables de La Fontaine. Des arts, il passa à la littérature ; il a écrit des scènes comiques qu'il a jouées lui-même quelquefois ; son nom reste attaché aux types de Jean Hirou, de M. Prudhomme ; il réveille aussi le souvenir d'une foule de mystifications divertissantes qui ont réjoui la génération de 1830. Monnier a beaucoup ri et beaucoup fait rire dans sa vie, et il sera encore l'occasion de beaucoup d'explosions de gaîté ; mais la mort l'a trouvé sérieux et chrétien. — Voici ses principales publications : *Physiologie du bourgeois* ; texte et dessins (1841, in-8) ; — *Scènes de la ville et de la campagne* (1841, 2 vol. in-8) ; — *Scènes populaires* (1846, 2 vol. in-12) ; — *Morceaux extraits des travaux d'Henri Monnier* (1846-48, 2 vol. in-8) ; — *Bourgeois de Paris*, scènes comiques (1850, in-4 illustré) ; — *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*, comédie en cinq actes et en prose (1853, in-12) ; — *Bourgeois de Paris*, scènes comiques (1854, in-12) ; — *Peintres et Bourgeois*, comédie en trois actes et en vers (1856, in-12) ; — *Les Métamorphoses de Chamoiseau*, comédie-vaudeville en deux actes (1856, in-12) ; — *Mémoires de M. Joseph Prudhomme* (1857, 2 vol. in-12) ; — *Comédies bourgeoises* (1858, in-32) ; — *Croquis à la plume* (1858, in-32) ; — *Galerie d'originaux* (1858, in-32) ; — *Religion des imbéciles*, nouvelles scènes populaires (1862, in-12 ; — *Scènes populaires dessinées à la plume* (1864, in-8). — On lui doit encore : *Physionomie de certains salons*. — M. Henri Monnier a aussi écrit dans *Cent et un*, la *Grande ville*, *Babel*, *Petit François*, *Bibliothèque pour rire*, les *Almanachs comique*, *pittoresque et charivaresque* ; on a de lui un écrit politique : *Quelques mots sur la situation actuelle* (1848).

— M. Gustave-Louis-Adolphe-Victor-Charles Chaix d'Est-Ange, né à Reims le 14 août 1800, est mort à Paris le 14 décembre. Avocat d'un talent remarquable, il entra en 1857, dans la magistrature comme procureur général près la Cour de Paris. Député, conseiller d'État, sénateur et vice-président du Conseil d'État, ce qu'il gagna en honneurs et dignités, il le perdit en réputation et en succès, sont talent ne se mouvant plus dans son élément naturel. M. Ed. Rousse a publié ses *Discours et plaidoyers* (2 vol. in-8, 1862).

— M. Jean-Pierre-Amédée Moullié, né à Agen le 4 décembre 1813, est mort le 16 novembre à Sérignac. Conseiller à la Cour d'appel d'Agen, il savait allier les devoirs de ses fonctions avec les études historiques auxquelles il consacrait une grande partie de ses loisirs. Si, dans sa jeunesse, il a donné un peu dans les idées du jour, il était, dès longtemps, revenu aux saines doctrines, et sa mort a été celle d'un vrai chrétien. Parmi les nombreux travaux sortis de sa plume, nous citerons : *Notice historique sur M. Justin Maurice*. — *La Ville d'Agen et son enceinte extérieure avant la Saint-Barthélemy* : — *Les dernières années de Montluc* : — *Les Origines judiciaires* (discours de rentrée prononcé en 1857) ; — *De l'utilité des études historiques* ; — *Notice sur le diplôme de Pepin le Bref en faveur de l'abbaye de Clairac* : — *L'Agenais et le Némausan aux neuvième, dixième et onzième siècles* ; — *Le Comté d'Agenais au onzième siècle, Gombaud et son épiscopat* ; — *Une succession féodale au douzième siècle* : — *Le Doyenné de Moirac au onzième siècle* ; — *Coutumes de Praysas* (in-8, 1860) ; — *Coutumes de Larroque-Timbaud*, 1270

(in-8, 1865). — Beaucoup de ses travaux ont paru dans la *Revue de l'Agenais* et la *Revue historique du droit français et étranger*.

— M. Giboulot, avocat à la Cour d'appel de Paris, originaire du département de Saône-et-Loire, est mort le 16 décembre à Paris. Ancien secrétaire de M. Nogent Saint-Laurent, on lui doit : *De l'émancipation* (1865, in-8) ; — *Code complet de la presse, contenant, dans un ordre méthodique, toutes les dispositions en vigueur des lois sur la presse avec texte annoté de la loi* 1868 (in-8, 1868) ; — *Commentaire théorique et pratique de la loi sur la presse du* 11 *mai* 1868, *et des décrets du* 11 *mai et du* 19 *décembre* 1868 (1869, in-12).

— Le 25 novembre 1876, est mort à Cracovie le Dr Frédéric-Casimir Skobel. Né à Varsovie en 1806, il étudiait la médecine à Cracovie quand l'insurrection polonaise de 1830 l'appela sous les armes. A la fin de la campagne, il revint à ses études, et, depuis 1834, il occupa jusqu'à sa mort les chaires de pathologie et de thérapie générale à l'université de Cracovie. Il publia beaucoup de travaux sur la médecine, les eaux thermales de la Galicie, etc. Animé d'un grand amour de la patrie, il s'intéressait à tout ce qui était en rapport avec le passé du pays, et on lui est redevable d'une publication justement appréciée, sous le titre de : *Codex diplomaticus universitatis studii generalis Cracoviensis. Pars prima,* 1365-1440. (Cracoviæ, 1870, in-4.) Mais la philologie et surtout les recherches sur la langue polonaise formaient son sujet de prédilection. Il leur consacrait ses veilles avec une ardeur qui ne se démentit jusqu'au dernier moment. Nommé membre actif de l'Académie des sciences de Cracovie, il y présidait la section philologique, et il contribua beaucoup à établir une nouvelle terminologie polonaise pour les sciences naturelles et la médecine. Il publia plusieurs ouvrages sur ce sujet, et même des dictionaires allemands-polonais et latins-polonais des termes employés en médecine. Entouré de l'estime de ses disciples, dont il savait gagner les cœurs, il mourut en bon chrétien, et fils docile de l'Église, qu'il vénéra pendant toute sa vie.

— Le 27 novembre, est mort à Jedlna, diocèse de Sandomir, dans le royaume de Pologne, l'abbé Joseph Gacki, curé de l'endroit. Né en 1805, il entra dans l'ordre des piaristes en 1821 et fut ordonné prêtre en 1822. En 1826, il fit son examen de licence. Nommé professeur d'histoire dans un établissement d'éducation des piaristes, à Piotrkow, il s'acquitta de cette charge jusqu'à l'insurrection de 1830. Après la suppression de son ordre en Pologne, il obtint comme bénéfice la paroisse de Jedlna, dont il fut curé jusqu'à sa mort. Il s'adonnait aux travaux historiques, et publia des matériaux d'une grande valeur. Ses monographies de différentes églises en Pologne sont justement appréciées par les savants. Les plus réputées sont : *la Ville de Radom et ses principales églises jusqu'à l'année* 1700 (1858) et *le Couvent des Bénédictins de Siecichow* (1872). Il publia aussi une étude détaillée sur la famille du poëte Kochanouski.

— Le 2 décembre, est mort à Cracovie M. Antoine Walewski, ci-devant professeur d'histoire à l'université des Jagellons, membre de l'Académie des sciences et président de sa section historique. Né en 1805, soldat en 1831 et émigré en France pendant plusieurs années, c'est à Paris qu'il commença ces fortes études qui lui valurent un renom en Allemagne et la chaire d'histoire à Cracovie. Son grand ouvrage en langue allemande sur l'empereur Léopold Ier est très-apprécié par les savants. Il publia, en polonais, quatre volumes sur le règne de Jean-Casimir, le dernier des Wasa, plein de

nouveaux documents tirés des archives de Vienne et de Berlin, et un ouvrage intitulé : *l'Interrègne après la mort de Jean III Sobieski*, dont malheureusement nous n'avons que le premier volume (1874). Son dernier travail : *Philosophie de l'histoire de Pologne* (1875); imbu des idées positivistes souleva une vive réprobation de ses compatriotes et abreuva d'amertumes ses derniers jours. Il fut catholique fervent pendant toute sa vie.

— M. Auguste-Laurent Montandon, ministre protestant, né à Clermont-Ferrand en 1803, est mort à Paris, en décembre 1876. Il laisse, entre autres ouvrages : *Étude élémentaire du symbole des apôtres ou première esquisse des vérités de la religion* (1844, in-12); — *Étude élémentaire du décalogue, ou première esquisse des devoirs de la religion* (1845, in-12); — *Étude des récits de l'Ancien Testament, en forme d'instructions pour les écoles du dimanche* (1848-1858, 2 vol. in-12); — *Étude élémentaire de l'oraison dominicale et des sacrements* (1851, in-12); — *L'Exclusivisme considéré au point de vue de l'Église protestante. Réplique au discours publié par M. Adolphe Monod, sous ce titre : Exclusivisme ou unité de la Foi* (1853, in-8); — *Notes explicatives sur les récits du Nouveau Testament, publiées pour les écoles du dimanche* (1853, 2 vol. in-12); — *L'Église réformée en* 1864. *Griefs réciproques. Prévisions. Que faire?* (1865, broch. in-8).

— M. Nicolas Valentin, curé de Neuvisy (Ardennes), est mort le 1er novembre 1876, à l'âge de 58 ans. Il a écrit : *Notice sur Mademoiselle Élisa Gervais*; — *Notice sur le R. P. Thiérard, missionnaire*; — *Notice sur la vie et la mort édifiante de douze associées*; — *Histoire de l'abbaye d'Omont*. — On lui doit aussi un travail sur les monuments civils et religieux du canton de Fismes, une *Histoire du pèlerinage de Neuvisy*. Il laisse en manuscrit une *Histoire de Montigny-sur-Vesle*.

— On annonce encore la mort de M. Joseph Pomba, mort à Turin, le 3 novembre dernier, à l'âge de 81 ans, éditeur, entre autres publications, de l'*Histoire universelle* de Cantù (1836), de l'*Encyclopédie populaire* (1841), et d'une bibliothèque populaire des classiques italiens, à 50 centimes le volume; —de Mme Gray, auteur d'une monographie des mollusques, qui vient de mourir en Angleterre, à l'âge de 90 ans, laissant ces riches collections botaniques à l'université de Cambridge; — de M. Auguste de Vaucelle, président de l'Académie des poëtes, collaborateur de l'*Artiste*, né à Dienville (Aube), mort à 58 ans, auteur des ouvrages suivants : *les Aspirations* (1858); — *Aspirations champêtres* (1861). — *Cimes et vallons* (1864); — de M. Gustave Lafargue, secrétaire général de l'Opéra-Comique, rédacteur du *Figaro*, mort à Paris, le 30 décembre, à l'age de 42 ans; — de M. Alexandre Duvernois, ancien rédacteur du *Figaro*; — de M. Alfred Bruyas, conservateur du musée de Montpellier, mort à Montpellier, le 1er janvier; — de M. Prosper Noubel, ancien rédacteur du *Journal de Lot-et-Garonne*, mort à Agen, à l'âge de 82 ans; — d'un jeune compositeur fort distingué, mort à Barcelone, Don Esteve Tusquets y Maignon, dont on cite surtout un *Stabat Mater*.

Institut. — *Académie française*. — Le bureau de l'Académie se trouve ainsi composé pour le premier trimestre de 1877 : M. Dufaure, directeur; M. Charles Blanc, chancelier.

L'Académie française a procédé le jeudi 21 décembre à la réception de M. Gaston Boissier, élu en remplacement de M. Patin, décédé. M. Ernest Legouvé a répondu au nouvel académicien.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 22 décembre, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a élu correspondants

étrangers : M. Dorn, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg ; — M. Réginald Stuart-Pool, de Londres ; — M. A. Fabretti, membre de l'Académie des sciences de Turin ; — Don Vincente Vasquez Queipo, membre de l'Académie de Madrid; — M. Mussafia, de Vienne.

Elle a élu dans la même séance, correspondants nationaux : M. Allmer, de Lyon ; M. Charles Tissot, ministre de France à Athènes, et M. Célestin Port, archiviste du département de Maine-et-Loire.

— L'Académie a nommé M. Laboulaye vice-président pour 1877. M. Ravaisson a pris le fauteuil de la présidence.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 3 janvier, l'Académie a nommé vice-président pour 1877, M. Fizeau ; M. Eugène Péligot, vice-président pour 1876, est devenu président.

Académie des beaux-arts. — Dans la séance du 30 décembre, l'Académie des beaux-arts a élu M. Paul Dubois, membre de la section de sculpture, en remplacement de M. Perraud, décédé.

L'Académie a nommé vice-président pour 1877, M. François Bazin. — M. Louis François, vice-président, a pris la présidence.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 23, l'Académie a élu correspondants dans la section de philosophie, M. Chaignet, en remplacement de M. Bouillier, nommé membre de l'Académie, et M. Em. Chalres en remplacement de M. Tissot, décédé ; — dans la section de législation, M. Saripolos, en remplacement de M. Robert de Molh, décédé ; et M. Caillemer en remplacement de M. Serrigny, décédé ; — dans la section d'économie politique, M. Dameth, en remplacement de M. Minghetti, nommé associé étranger.

Dans la séance du 30, l'Académie a élu membre libre M. Édouard Charton, en remplacement de M. Casimir Périer, décédé.

Dans la même séance, l'Académie a élu correspondants dans la section d'histoire, MM. Gachard et le chevalier d'Arneth, en remplacement de M. Motley et de lord Stanhope, nommés associés étrangers.

École des langues orientales. — Par décret du 1er janvier, M. Louis-Paul-Marie Leger, docteur ès lettres, a été nommé professeur titulaire de la chaire de langue russe à l'École des langues orientales vivantes.

Collége de France. — M. Paul-François Foucard, docteur ès lettres, a été, par décret du 1er janvier, nommé professeur titulaire d'épigraphie et d'antiquités grecques au Collége de France (c haire nouvelle).

Bureau des Longitudes. — Le ministre de l'instruction publique, par arrêté du 4 janvier, a nommé, pour 1877, président du bureau des longitudes, M. Faye ; vice-président, M. Janssen ; secrétaire-trésorier, M. de la Roche-Poncié.

Congrès. — La quarante-quatrième session du congrès archéologique de France se tiendra à Senlis. Elle ouvrira le 28 mai.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 1er décembre, M Ravaisson a fait une communication au sujet des fouilles entreprises par M. Schliemann sur l'emplacement de l'acropole de Mycènes. M. Egger a fait quelques observations au sujet de la communication de M. Thurot sur la langue de Cicéron.— Dans les séances du 1er et du 8, M. François Lenormand a fait une communication au sujet d'une coupe d'argent, découverte sur l'emplacement de l'ancienne cité étrusque de Préneste.—Dans les séances du 15 et du 29, M. Victor Duruy a lu un travail sur Septime-Sévère.—Dans la séance du 29, M. Léon Heuzey a fait une commu-

nication au sujet d'un travail de M. Olivier Rayet, sur le temple d'Apollon Didymien. M. Charles Nisard a commencé la lecture d'une notice sur Paciaundi, archéologue italien du siècle dernier. M. Eugène Revillout a lu une note sur le papyrus démotique de la Bibliothèque nationale, dans lequel il a retrouvé un fragment de chronique écrite sous les Lagides.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 décembre, M. G. Picot a achevé la lecture de son mémoire sur le procès d'Olivier le Dain. M. le secrétaire perpétuel a donné lecture d'un mémoire de M. le docteur Tholozan, sur les causes de la décadence actuelle des nations asiatiques musulmanes. Cette communication a provoqué quelques observations de la part de M. Hippolyte Passy. — Dans les séances du 9 et du 16, MM. Ch. Giraud, Levasseur, Ad. Vuitry, de Lavergne, Lucas et Nourrisson ont présenté plusieurs ouvrages dont ils ont fait le compte rendu. Dans les séances du 23 et du 30, M. Fustel de Coulanges, en présentant un ouvrage de M. P. Poncin sur le ministère de Turgot, a fait une communication qui a provoqué des observations de MM. Ch. Giraud, Hippolyte Passy et Baudrillart.

Découverte d'une chronique égyptienne contemporaine de Manéthon. — M. Ferd. Delaunay donne à cet égard, dans le *Journal officiel* du 24 décembre, d'intéressants renseignements. — « Si on excepte dit-il, les monuments (temples, stèles, obélisques) qui ne contiennent que par exception et en quelque sorte incidemment le récit de faits relatifs à l'histoire de l'Égypte, il ne nous reste de document national sur cette histoire que des fragments, assez mal conservés, de la liste des Pharaons, placée par Manéthon à la fin d'un ouvrage aujourd'hui perdu. Dans cet ouvrage, il avait traduit, en les résumant, les chroniques composées et gardées au fond des sanctuaires par les prêtres. La perte de ces chroniques est d'autant plus regrettable qu'elle intéresse la nation qui apparaît la première sur le théâtre de la civilisation, et dont les conquêtes, les arts, la religion, se mêlent profondément à toutes les choses de l'antiquité. Quelques savants en étaient venus à penser que les Egyptiens n'avaient jamais écrit d'histoire à proprement parler, que les chroniques auxquelles Manéthon et Diodore de Sicile font allusion se réduisaient à de simples listes ou *canons* analogues à ceux que nous connaissons, du moins en partie. Une découverte toute récente, faite à Paris par un coptisant de mérite, M. Eugène Révillout, vient une fois de plus donner raison aux affirmations des anciens contre les hypothèses des modernes. La Bibliothèque nationale acheta, il y a deux ans, un papyrus démotique, qui lassa bientôt les efforts de plusieurs égyptologues. Il porte le numéro 215, comprend cinq colonnes sur le *recto*; on trouve au *verso* d'autres colonnes d'une écriture différente. Le manuscrit est mutilé : sur chaque bord du papyrus, on aperçoit les traces de colonnes commençantes. Tel qu'il est, il nous offre le fragment d'une chronique analogue à celles dont Manéthon s'est servi, allant de la fin du chapitre VI à la fin du chapitre XIII. La chronique paraît avoir été composée sous les Lagides. M. Eugène Révillout a été largement récompensé de l'obstination qu'il a mise à déchiffrer ce papyrus, par les résultats déjà acquis, et par ce fait qu'il a fait naître l'espérance de retrouver des documents analogues dont l'existence même était contestée.

« Le fragment en question, dont nous voulons seulement indiquer la place et la signification dans l'histoire générale de l'Égypte, se rapporte à cette période tourmentée qui commence après l'expulsion des Perses et finit envi-

ron un demi-siècle après, par la victoire définitive des Perses. On compte dans cet espace (410-345) trois dynasties et une dizaine de princes. Les Grecs s'allièrent aux Égyptiens pour combattre l'ennemi commun ; le parti national fut plus d'une fois trahi dans la vallée du Nil par des chefs jaloux les uns des autres ou par des généraux vendus aux rois perses. Ce que nous savions sur cette période de luttes confuses qui mirent aux prises des armées colossales et poussèrent l'un contre l'autre l'Orient et l'Occident dans un choc formidable, ce que nous savions, dis-je, ne manque ni de clarté ni de détails, en ce qui touche les Grecs et les Perses ; mais le rôle de l'Égypte, faute de documents nationaux, est demeuré obscur, bien qu'il ait été considérable, si l'on juge par la puissance de ses armées. Le papyrus déchiffré par M. Eugène Révillout éclaire d'une lueur sombre les dernières convulsions de cette agonie, qui allait se terminer par la ruine de l'indépendance de l'Égypte.

Le fragment si heureusement retrouvé est l'œuvre d'un prêtre : on le sent au ton solennel, à l'enthousiasme religieux qui anime ces pages. Les événements qui se déroulent, terribles et implacables, sont présentés comme des effets de la Providence divine. Chaque fois que l'Égypte est frappée, c'est en punition de ses fautes ; chaque fois qu'elle se relève, c'est pour le triomphe de la loi, du *droit*. L'auteur s'interrompt souvent pour épancher son âme dans une prière ardente, ou s'appesantir sur les infortunes de sa race avec une poésie parfois magnifique. C'est l'allure lyrique, c'est le sentiment religieux qu'on retrouve dans les compositions hébraïques. La première colonne énumère les monarques égyptiens qui luttèrent héroïquement pour arracher le pays à l'étranger : Amyrtée, le *Roi des marais*, le compagnon d'armes des Athéniens ; Néphérités Ier, l'allié de Sparte ; Akoris, l'allié de l'Athénien Chabrias ; Nectaneb Ier, Téos, qui fut trahi par Agésilas et sous le neveu duquel l'Égypte fut de nouveau conquise. Notre chronique rétablit à sa place vraie Nectaneb Ier, fils d'Amyrtée, mis par erreur à la tête de la dynastie des Mendésiens. Le roi mendésin Nuthès est indiqué avant Nephérités II dans le texte arménien de Manéthon, et après Néphérités II, dans le texte grec. La chronique nous apprend que Nuthès, ainsi que Pramnuthès, ont l'un et l'autre précédé (sans doute comme compétiteurs) le roi Akoris, qui se trouve avant eux dans la liste actuelle. »

La Collection Schœlcher. — M. Eug. Gautier donne, dans sa revue musicale du *Journal officiel* (n° du 3 janvier), des détails sur cette collection, que M. Schœlcher, aujourd'hui sénateur, a mis près de vingt ans à former, et dont il vient de faire hommage à la bibliothèque du conservatoire de musique.

« La collection Schœlcher, aujourd'hui à l'abri des hasards, occupe dans la bibliothèque du Conservatoire une centaine de cartons couverts de maroquin noir. Dans l'intérêt des travaux dont nous sommes chargé au Conservatoire, nous avons été mis à même de voir ces trésors, et nous allons en parler avec quelques détails. M. Schœlcher, qui, après un long séjour dans la capitale de la Grande-Bretagne, est arrivé à connaître la langue anglaise comme sa langue maternelle, est l'auteur d'un important et remarquable travail publié à Londres sur la vie et les ouvrages de Hændel. La collection du Conservatoire commence donc par une réunion complète et précieuse de toutes les éditions connues de Hændel. Au point de vue de la valeur de la collection, cela est inappréciable ; mais ce qui, comme intérêt et comme pittoresque, a encore plus de prix à nos yeux, c'est la seconde partie de cette collection. On

y trouve plusieurs cartons précieux remplis des fameux opéras de Bononcini, presque inconnus en France; *Asturius*, 1720; *Griselda*, 1722; *Farnace*, 1723. On y rencontre plusieurs pièces rarissimes de ce Crotch, le jeune prodige que son père essaye d'opposer aux souvenirs encore vivants de Mozart, et dont l'âge mûr ne tint pas les promesses de sa jeunesse. Voici l'opéra de *Rosemonde de Clayton*; voici un souvenir du théâtre italien de Londres, une longue et agréable série de fragments des ouvrages de Cimarosa, de Paesiello, et de ce Gugliemi, si peu connu en France et encore si populaire en Angleterre. Il y a dans les *Délices de l'Opéra italien*, dont nous parlons, des pièces charmantes de Gugliemi. Cette série de chants mélodieux, imprimée à Londres dans le dernier tiers du dix-huitième siècle, présente comme typographie un intérêt assez grand.

« Ce qui nous a le plus frappé dans la collection Schœlcher, par son intérêt et sa rareté, c'est une suite d'airs anglais de toutes les époques rassemblés, vers 1797, par Joseph Baildon, qui mit de longues années à rassembler cette suite de monuments curieux.

« Tous les chants poétiques, politiques et même séditieux qu'inspirèrent les événements qui, sous les Georges, de 1714 à 1745, firent tant pleurer les épouses et les mères, et sortir dehors tant de gentilshommes d'Écosse et d'Angleterre, ont été écrits par Baildon et accompagnés d'harmonies parfois trop modernes. Quand on voudra retrouver la musique des innombrables chansons locales et jacobites dont Walter Scott est rempli, afin d'en faire un volume de musique, on trouvera les éléments de ce volume dans la collection Schœlcher, et sous ce titre : *The Lawrel, a new collection of english songs.* »

Une tragédie de Jeanne-d'Arc. — Parmi les nombreuses œuvres dramatiques inspirées par la Pucelle, il en est une qui n'est pas aussi connue qu'elle mériterait de l'être. Elle est l'œuvre d'un Luxembourgeois, Nicolas Vernulaeus ou Vernulz et date de l'année 1629. Ce Vernulz était un écrivain d'une vive et puissante imagination et maniait avec une aisance singulière la langue de Virgile. Mais c'est parce que sa tragédie a été écrite dans cette langue qu'elle est trop peu connue. Elle va enfin devenir accessible à un plus grand nombre de lecteurs. M. de Latour, qui, tant de fois a consacré sa plume à la glorification de Jeanne-d'Arc, a entrepris la traduction de la pièce de Vernulaeus qui renferme de réelles beautés.

Un portrait de Michel Le Tellier au Musée du Louvre. — Sous ce titre, notre collaborateur M. Louis Courajod vient d'ajouter une page nouvelle à celles qu'il a déjà consacrées aux morceaux de sculpture conservés au Louvre. Sans rappeler ses précédents articles sur la *statue de Louis XV* exécutée par J.-B. Lemoyne pour la ville de Rouen; un *bas-relief* de Mino da Fiesole; la *statue de la duchesse de Bedford* sculptée en 1450 par Guillaume Vlentou; un *bas-relief* par le fils du Bernin; les *sculptures de Gérard van Obstal* conservées au Louvre, articles dans lesquels il a éclairé les amateurs et rectifié l'opinion au sujet de plusieurs morceaux bien connus, nous appelons tout particulièrement l'attention sur son récent travail. Il a pour objet une étude sérieuse et attentive d'un buste de bronze exposé au Musée du Louvre, où il est baptisé Pierre Séguier. L'auteur, armé de la méthode et de la saine critique qui lui sont familières, n'a pas de peine à établir, pièces en main, l'histoire de cette œuvre intéressante, et à démontrer que ce prétendu Pierre Séguier n'est autre que le chancelier Michel Le Tellier. La reproduction de la figure qui orne le tombeau de ce personnage à Saint-Gervais, mise en regard d'un fidèle dessein du buste du Louvre, achève sa démonstration, et viendrait lever

tous les doutes s'il en restait encore. L'auteur prouve ensuite, par de bonnes raisons que Sarrazin ne peut être l'auteur de ce buste, et qu'il faut en attribuer la paternité probablement à Antoine Coyzevox. — V.

Jean Duvet, le Maître a la Licorne. — M. Jullien de La Boullaye, conservateur de la bibliothèque et des archives de la ville de Langres, l'un de ces modestes et infatigables chercheurr, qui connaissent le mieux les riches dépôts confiés à leur garde, vient de faire paraître un livre, édité avec une coquetterie qui séduira tous les bibliophiles (*Étude sur la vie et l'œuvre de Jean Duvet, dit le Maître à la Licorne*, par E. Jullien de la Boullaye. Paris, Rapilly, 1876, gr. in-8 de 140 p. et 1 grav.), où il a réuni tout ce qu'il a pu recueillir sur la personne du plus ancien artiste français qui ait gravé au burin. Jean Drouot, dit Duvet, d'une famille langroise, fut orfèvre et graveur ; le surnom de *Maître à la licorne* donné à l'artiste langrois, ne semble pas remonter, du moins dans les ouvrages imprimés, au-delà du dernier tiers du seizième siècle ; il venait sans doute de ce qu'il avait représenté cet animal fantastique dans sept de ses œuvres qui, peut-être alors, étaient principalement appréciées. L'auteur, après avoir résumé les longues et consciencieuses recherches faites par lui dans les archives de Langres et de Paris, au sujet de la personnalité de J. Duvet, donne une critique détaillée et judicieuse de tout ce qui touche à l'œuvre du maître, et une description de celle-ci, à laquelle il ajoute une estampe restée inédite jusqu'à ce jour. — A. de B.

Le Télégraphe électrique inventé par un Catalan.— Un journal publié en catalan, à New York, donne les détails suivants sur l'origine de la télégraphie électrique. « La royale Académie des sciences naturelles et des arts de Barcelone, dit la *Llumanera*, a donné à l'impression des mémoires dans lesquels on démontre que le célèbre savant catalan. Francesch Salva qui vécut à la fin du dernier siècle, fut le véritable inventeur du télégraphe électrique. Voici un fait que beaucoup de personnes ignorent, et qui est tellement certain, que tous les auteurs espagnols qui ont traité de la physique l'ont consigné : on ne peut douter qu'en 1795, le docteur Salva, ait lu à l'Académie de Barcelone un mémoire sur l'application de l'électricité à la télégraphie, en y joignant un appareil de son invention. Le prince de la Paix, après l'avoir examiné, en entretint Charles IV, par ordre duquel on fit des expériences dont le résultat fut satisfaisant. Le docteur Salva avait le projet de construire une ligne télégraphique, au moyen de fils de fer, de Madrid à Séville, et une autre ligne de Barcelone à Majorque, sous l'eau. Un savant catalan fut donc, non-seulement l'inventeur véritable du télégraphe électrique, mais encore l'inventeur du câble sous-marin. »

Une anecdote controuvée. — Le *Polybiblion* rendra probablement compte du nouveau volume de M. Tissot : *Voyages aux pays annexés*. En attendant, signalons (p. 436) la réapparition d'une anecdote que vingt démentis auraient dû enterrer depuis longtemps. Il s'agit du vénérable évêque de Metz ne voulant pas d'un factionnaire prussien et le reconduisant dans sa voiture au chef de l'administration allemande. Il serait bon de laisser de côté ce conte ridicule, que certes M. Tissot n'a pu apprendre à Metz même. — C'est une douce chose qu'un grand succès, mais une chose dangereuse, et c'est ce que prouve ce volume, qui semble avoir été écrit quelquefois bien légèrement; l'auteur parle de M. de Bismarck comme si en 1870 il était déjà prince, alors qu'il n'était que comte. Il y aurait à relever dans les *Voyages aux pays annexés* bien d'autres erreurs plus graves que celles-là. Le livre est toutefois agréable à lire ; il est arrivé à sa dix-neuvième édition.

Production littéraire en Allemagne, en Italie et en Angleterre. — Dans l'empire allemand, il se publie actuellement, d'après le *Catalogue de la presse périodique*, paru récemment, 1,591 journaux, non compris les feuilles officielles, administratives, d'annonces et celles consacrées aux établissements d'eaux minérales. Dans ce nombre de 1,591 journaux, le contingent de la Prusse est de 815 : celui des autres États de l'Empire de 776. En Prusse, c'est la province du Rhin qui produit le plus de journaux, à savoir 158; et Hohenzollern qui en produit le moins, c'est-à-dire 4. La province de Brandebourg vient au quatrième rang, avec 81 journaux; à Berlin même, il en paraît 29. Après la Prusse, c'est la Bavière qui a le plus de journaux; ils y sont au nombre de 209; puis viennent la Saxe, 141; le Wurtemberg, 100; Bade, 88; la Hesse, 58, etc., et enfin les petites principautés de Lippe-Detmold, Schaumbourg-Lippe et Waldeck, dans chacune desquelles il se publie 2 journaux. Outre ces 1,591 journaux, on en compte encore 31 autres, qui sont des feuilles tout à fait spéciales.

A côté de cette statistique relative à l'empire allemand, nous en placerons une autre sur le même sujet, mais relative à l'Italie, et qui vient également d'être publiée : en Italie, le nombre actuel des journaux est de 1,126, dont la plus grande partie paraît dans la province de Milan (138). D'après la circulation de ces journaux, on a calculé qu'il se publie en ce pays un journal par 32,000 âmes et 1 exemplaire de journal par quinze habitants.

D'après le *Publisher's Circular*, près de dix mille publications (premières et nouvelles éditions de livres) ont paru en Angleterre en 1876, mais il faut comprendre des importations. La branche de la théologie prime toutes les autres. Ainsi, il a paru 477 ouvrages nouveaux, et 216 œuvres rééditées, traitant de discussions bibliques, de prières, de sermons. La littérature d'imagination ne vient qu'en seconde ligne, avec 352 ouvrages nouveaux et 205 réédités. — (*Journal officiel*).

Mélusine. — Une nouvelle revue vient de faire son apparition à Paris; elle a pour directeur M. H. Gaidoz et M. E. Rolland, auteur de la *Faune populaire*, dont le *Polybiblion* a parlé récemment. Le titre de ce recueil, qui paraîtra deux fois par mois, est *Mélusine, revue de mythologie, littérature populaire, traditions et usages*. Quelques lignes, extraites d'un avis au lecteur, feront connaître la nature de ce périodique : « Études sur les vieilles mythologies de l'Orient et des pays d'Afrique, en y comprenant cet art admirable de la Grèce où marche tout un peuple de dieux; études sur la mythologie des peuples plus jeunes et plus voisins de nous, et aussi sur les croyances des peuples de l'Afrique et de l'Australie, qui continuent, parmi nous, les premiers âges de la pensée humaine, littérature populaire de France et de l'étranger, c'est-à-dire contes, ballades, chansons, proverbes, énigmes, fêtes et danses populaires, usages, traditions, superstitions... Voilà notre domaine. »

Bibliografia trapanese. — Sous ce titre, M. Fortunato Mondello a commencé la publication d'une ample bibliographie relative à Trapani, sa ville natale. Nous ne pouvons encore juger dans son ensemble ce patient travail, qui n'est point terminé, mais ce que nous en connaissons, environ quatre cents pages, nous fait bien augurer de toute l'œuvre. M. Mondello a choisi l'ordre alphabétique et a divisé son livre en deux parties. Dans la première, il traite des ouvrages, des opuscules et des manuscrits dus à ses compatriotes; dans la seconde, de toutes les œuvres qui concernent Trapani. Cette bibliographie, qui est publiée en livraisons in-18, paraît à Palerme, à l'imprimerie du *Journal de Sicile*.

— M. le chevalier Nigra, qui a publié jadis, dans la *Revista contemporanea* de Turin, une si belle série de chants du Piémont, s'apprête à donner une collection complète de ces curieuses poésies populaires dont la *Romania* a dernièrement donné l'introduction.

— Nous n'avons encore rien dit d'un périodique qui paraît, avec succès, depuis un an, par livraisons hebdomadaires, et dont le titre indique l'esprit ; il est intitulé : *Le Foyer*. Cette revue s'adresse tout spécialement à la famille, et ne contient que des œuvres inédites. La liste de ses collaborateurs offre plus d'un nom célèbre. *Le Foyer* a publié de beaux vers de MM. de Laprade et de Bornier.

— Le célèbre philosophe anglais Herbert Spencer vient de publier le tome Ier de ses *Principes de sociologie*, qui forme le 6e volume de sa *Philosophie synthétique*.

— Dans la vente de la bibliothèque du chevalier Marchetti, de Turin, faite à Londres au commencement de décembre, on a adjugé une collection d'Aldes, de 1495 à 1545. L'ouvrage qui a atteint le prix le plus élevé est un Horace, 1re édition, de 1501, vendu 500 francs.

— Une autre vente de bibliothèque, faite aussi à Londres dans le cours du mois dernier, a offert plusieurs livres rares et curieux, entre autres, *La très-élégante et délicieuse hystoire du roy Perceforest*, Paris, 1531, adjugée à 550 francs. Le grand ouvrage des RR. PP. Martin et Cahier, *les Vitraux peints de Saint-Etienne de Bourges*, a atteint le prix de 460 francs.

— *La Camden Society* va éditer l'*Histoire du divorce de Henry VIII*, de Nicolas Harpsfield, prêtre catholique, un de ceux qui essayèrent vainement de ramener dans le sein de l'Eglise le trop célèbre Crammer, sous le règne de la reine Marie.

— Le volume que la librairie Trübner va publier, dans sa collection intitulée *Numismata orientalia*, renferme un essai sur le monnoyage en Lydie et en Perse depuis les temps les plus reculés jusqu'à la chute des Achéménides. L'auteur est M. Barclay V. Head, conservateur adjoint au département des médailles du *British Museum*. Il est justement renommé pour son *Histoire du monnoyage de Syracuse*, couronnée récemment par l'Institut de France.

— Le Dr Barlow a légué au collége de l'université de Londres tous les livres imprimés, etc., de sa bibliothèque concernant le Dante, avec une somme dont l'intérêt sera appliqué à perpétuité à un cours annuel de leçons sur la *Divine-Comédie*.

— Le *British Museum* s'est enrichi récemment d'un curieux monument d'antiquité égyptienne, le corps d'une lyre fait de l'écaille d'une tortue terrestre, recouverte de cuir; c'est l'unique spécimen connu de la lyre du Thoth égyptien, l'Hermès grec.

— On annonce que, dans la dernière semaine de janvier, se fera à Londres la vente d'une collection d'autographes formée par un amateur allemand de Dresde. Parmi les célébrités françaises qui sont représentées dans cette collection, on compte Louis XI, Catherine de Médicis, François Ier, Henri IV, Marie-Antoinette, l'amiral de Coligny, le prince de Condé, Richelieu, Mazarin, Turenne, Fouquier-Tinville, Carrier, Chénier, Danton, Robespierre, Mirabeau, Hébert, Lucien Bonaparte, Murat, Napoléon Ier, Beaumarchais, Chateaubriand, Voltaire, Buffon, Cuvier, etc.

— Dans la bibliothèque de l'Académie hongroise, à Buda-Pesth, il vient d'être découvert un exemplaire du plus ancien livre populaire du Dr Jean

Faust (Francfort-sur-le-Mein, 1587, chez M. Spiess). On ne connaissait encore qu'un seul exemplaire de cet ouvrage, qui est la source première et originale de la légende de Faust, et de toute la littérature à laquelle cette tradition a donné lieu. Cet exemplaire, jusqu'alors unique, se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne. Celui qu'on vient de retrouver est malheureusement défectueux en quelques endroits; il y manque le titre et quelques feuilles de l'intérieur du volume. Les deux volumes vont être soigneusement comparés.

— Une revue de Madrid, *la Defensa de la Sociedad*, parle, dans son dernier numéro, d'une publication qui doit être curieuse, c'est le *Refranero general español*. En se rappellant combien, au delà des Pyrénées, les proverbes ont de vogue, on ne sera pas surpris d'apprendre que ce recueil en est à son septième volume.

— La même revue contient, dans son numéro de novembre, une étude que nous recommandons aux nombreux admirateurs de l'auteur de don Quichotte, *Cervantes philosophe chrétien*.

— Une nouvelle revue obtient, paraît-il, du succès à Barcelonne, c'est la *Colmenara* (la ruche). Elle publie des gravures représentant les monuments artistiques et les portraits des personnages célèbres.

— M. Victor Belaguer, lors de sa réception à l'Académie de l'histoire de Madrid, a lu un discours sur la littérature catalane. Ce discours, qui a eu beaucoup de succès, vient d'être, avec sa traduction en catalan, publié avec luxe à Barcelone.

— Deux nouveaux volumes de la correspondance du comte de Serre viennent de paraître. Ils sont d'un grand intérêt, et nous en parlerons bientôt. L'ouvrage entier aura six volumes.

— A Palerme a paru récemment une lettre adressée par M. Salvo Cozzo au baron Starabba. Elle a pour sujet *la Notizie biografiche e bibliografiche degli scrittori napoletani fioriti nel secolo XVII*, de M. Minieri-Riccio. M. Cozzo répare d'assez nombreux oublis qu'il a remarqués dans les *Notizie*. Les adjonctions qu'il propose ne comprennent, du reste, que la lettre A.

— M. Juan de l'Escalette vient de publier deux brochures, l'une en espagnol (*Estudio de un sistemo hacendista*, Paris, Garnier); elle a pour sujet un système hypothécaire que l'auteur croit opportun d'introduire en Espagne; l'autre, en français, sur M. de Villèle, le grand ministre de la Restauration; nous y relevons ce fait d'un bon exemple : « Pendant les trois ans que dura sa gestion (comme maire de Toulouse) les 6,000 francs d'émoluments que comportaient les fonctions de magistrat de la ville furent intégralement abandonnés aux indigents. »

— On vient de fonder dans deux universités écossaises, celle d'Édimbourg et celle de Saint-André, des chaires d'éducation, c'est-à-dire des chaires où on enseigne les principes et les règles de l'éducation, ou, si l'on aime mieux, de la pédagogie. Cet enseignement, destiné à former de bons professeurs, existe dans toutes les universités allemandes ; il était encore inconnu dans le Royaume-Uni.

— Le *Journal officiel* nous apprend qu'une correspondance de Gœthe, entièrement inédite, doit être publiée en Allemagne au mois de février prochain. Les manuscrits de cette correspondance, qui comprend les lettres du poëte à Marianne von Villemer, la Suleika du « Divan oriental » (*West-Œstlichs Divan*), se trouvent, depuis 1835, à la bibliothèque de Francfort-sur-le-Mein, où le professeur Théodore Creizenach vient de les mettre en ordre.

— M. Marcel Canat de Chizy, président de la Société d'histoire et d'ar-

chéologie de Châlon-sur-Saône, vient de publier une intéressante étude historique sur les *Origines du prieuré de Notre-Dame de Paray-le-Monial* (Châlons-sur-Saône, 1876, in-18 de 130 p.), rédigée d'après le cartulaire de Paray.

— On annonce l'apparition des tomes VII et VIII des *Moines d'Occident* par le comte de Montalembert.

— Le tome septième et dernier des *Actes du Gouvernement de la Défense nationale* (du 4 septembre 1870 au 8 février 1871), enquête parlementaire faite par l'Assemblée nationale, a paru récemment à la librairie Germer-Baillière. Il contient les pièces suivantes : Dépositions des témoins (MM. Cherpin, Cochery, Cotte, Cresson, Marc-Dufraisse, Dupuy, Maurice Joly, général La Lande, général Minot, Noble, colonel Poullet, général de Rivières, Roque, Alfred Sirven) ; des pièces diverses, les rapports de la Préfecture de police, suivis de notes sur les réunions publiques ; des circulaires, proclamations, décrets, bulletins militaires ; les actes de la Délégation de Tours et de Bordeaux ; le rapport de M. Boreau-Lajanadie ; une note de la Commission d'enquête sur l'origine de la Commission, la justification de ses travaux, des conclusions ; enfin des tables analytique, générale et nominative.

— M. Louis de Backer vient de publier un important ouvrage intitulé : *L'Extrême-Orient au moyen âge*, d'après les manuscrits d'un Flamand de Belgique, moine de Saint-Bertin, à Saint-Omer, et d'un prince d'Arménie, moine de Prémontré, à Poitiers (vol. in-8, elzévirien, de 510 pages).

Publications nouvelles. — *Éléments de philosophie chrétienne*, par G. Sanséverino. *Anthropologie* (Avignon, F. Séguin). — *Les derniers écrits philosophiques de M. Tyndall*, par le P. Jos. Delsaulx (in-12, Baltenweck). — *De l'étude de l'archéologie*, lettre de Mgr Turinaz à son clergé (in-8, Palmé). — *Cours élémentaire de Droit criminel*, par J. Lefort (in-8, Thorin). — *Un commentaire parlementaire du Syllabus*, approuvé par Pie IX (br. in-18, Plon). — *Le cardinal Du Perron*, par l'abbé P. Féret (in 8, Didier). — *Histoire du règne de Louis XIV*, par E. Gaillardin. T. VI (in-8, Lecoffre). — *Histoire de la Terreur à Bordeaux*, par M. Vivie. T. Ier (in-8, Bordeaux, Seret). — *Toussaint, Louverture*, par M. Gragnon-Lacoste (id.). — *L'Asie-Mineure et les Turcs en* 1875 par Aug. Choisy (in-8, Didot). — *Le Verre, son histoire, sa fabrication*, par Eug. Peligot (in-8, E. Masson). — *Les Anciens jours*, par H. de Balzac (in-12, Lib. des Bibliophiles). — *Les deux cousines*, par Lucien Darville (in-8, Bray et Retaux). — *Mademoiselle de Kervallez*, par Mme M. Maryan (in-12, Bray et Retau). — *Dans les herbages*, par Gustave le Vavasseur (gr. in-18, Plon). — *Le Lieutenant de Rancy*, par Mme Claire de Chandeneux (*idem, ib.*) —

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

D'un manuscrit de Bouchard. — Tallemant des Réaux a consacré une de ses historiettes à Jacques Bouchard, né à Paris, mort à Rome en 1642, étant « clerc du sacré Consistoire et gentilhomme domestique du cardinal Antoine Barberin.» M. P. Paris dit, dans son commentaire (p. 161 du tome VII) : « Il y a quelque temps, en novembre 1850, un bouquiniste me pria d'examiner le manuscrit d'un voyage de Paris à Rome, fait en 1630 et 1631, par un

anonyme qu'il s'agissait de reconnaître. Or, l'auteur était précisément Jacques Bouchard. » Sait-on ce qu'est devenu le manuscrit du voyage de ce Bouchard, manuscrit qui, à le juger par l'analyse qu'en donne le savant académicien, est des plus curieux?

T. DE L.

L'Ozone. — Quels sont les derniers ouvrages ou articles de revues publiés en France ou à l'étranger sur l'Ozone? E. V.

La France en 1789. — Quels sont les ouvrages où l'on peut trouver des renseignements pour bien apprécier la situation de la France en 1789? E. M.

Pèlerinage d'Elie V de Talleyrand. — L'*Art de vérifier les dates* (t. II, p. 379) fait mourir en Terre-Sainte, en 1205, Elie V de Talleyrand, comte de Périgord. Sur quel document peut s'appuyer cette assertion qui ne se retrouve ni dans La Chesnaye-des-Bois, ni dans les autres généalogistes? R.

Œuvres de Bède le Vénérable. — La première édition des *Opera omnia* de Bède le Vénérable (Paris, 1521, in-fol.) paraît n'avoir jamais eu de premier volume. En est-il de même de la deuxième (Paris, 1544, in-fol.), dont la Bibliothèque nationale ne possède que les tomes II et III, en magnifiques volumes aux armes de Henri II? R.

RÉPONSES.

Jacques de Masson et ses ouvrages (XVII, 557). — Jacques Masson s'intitula marquis de Pezay, à cause d'une petite habitation de ce nom qu'il possédait près de Blois. Son père fut citoyen de Genève, et directeur général des finances du duc Léopold de Lorraine. Jacques fut tour à tour mousquetaire, capitaine de dragons, professeur de tactique du futur Louis XVI, maréchal général des logis de l'état-major, colonel (à 32 ans), inspecteur général des côtes du royaume; il mourut disgrâcié, dans sa terre de Pezay, le 6 décembre 1777, à l'âge de 36 ans. Il est l'auteur de *Zélis au bain*, de *la Rosière de Salency*, de l'*Epître à la maîtresse que j'aurai*, de l'*Histoire des campagnes de Maillebois* (1775, 3 vol. in-4°, des *Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, Londres (1772).

On fit courir sur lui le quatrain suivant :

> Ce jeune homme a beaucoup acquis.
> Beaucoup acquis, je vous le jure.
> En deux ans, malgré la nature,
> Il s'est fait poëte et marquis.

RISTELHUBER.

Credo quia absurdum (XVII, 556). — Saint Augustin, vous avez, M. E. C., mille fois raison de le dire, n'a jamais ni écrit, ni pensé cette ineptie. Le *quia* est tout bonnement une mauvaise lecture d'une abréviation du mot *quamvis*, mot qui se trouve en toutes lettres dans un très-ancien manuscrit qui, de la bibliothèque de feu le baron de Jonghe, est passé dans la mienne.

Baron P. J. O. T. DE VORST.

La Gueuse parfumée (XVII, 471). — Il semble assez difficile, en général, de décider quel personnage a, *le premier*, formulé une de ces pensées, prononcé un de ces mots qui, soit par la forme, soit par le fond, saisissent vivement l'esprit, et, rapidement répandus, entrent promptement dans le domaine public. Ainsi, à qui attribuer cette qualification hardie, mais juste et pittoresque de *Gueuse parfumée*, donnée à la Provence? Ce ne peut être, évidemment, qu'à un étranger, homme d'esprit; et le nom de l'évêque de Vence et de Grasse, se présente à l'instant. — Il n'est guère supposable qu'on relise en entier les œuvres du prélat qui vivait il y a 200 ans, pour y retrouver le mot qui n'y est peut-être pas, ce qui d'ailleurs ne prouverait rien du tout, et dont la présence ne prouverait pas grand chose. — Mais le mot a été écrit il y a 140 ans, par le président de Brosses, dans une lettre qu'il adressait de Marseille le 15 juin 1739, à M. de Blancey; il conclut la description qu'il fait de la Provence et de la manière dont il y a passé le temps en ajoutant : « On trouve dans cette pro-« vince à chaque pas l'agréable et ja-« mais l'utile. Aussi, à vous parler « net, la Provence n'est qu'une gueuse « parfumée. » E. DE V.

Le Gérant, L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imp. Jules MOURIAT.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PSYCHOLOGIE.

Étude philosophique sur l'homme, son origine, sa nature, sa condition, sa destinée, sa vie en société, par l'abbé BERTRAND, J. B. A., ancien curé de Grignon. Paris, Douniol, Dentu, Dillet, 1876, in-8 de VIII-460 p. 6 fr. 50. — *Psychologie humaine. Traité de psychologie, phénomènes de la pensée et facultés de l'âme*, par AMÉDÉE H. SIMONIN. Paris, Didier, 1876, gr. in-18 de 392 p. 3 fr. 50. — *Études sur la destinée*, par HENRI DUFAY. Paris, Germer Baillière, 1876, in-18 de 262 p. 2 fr. 50. — *Psychologie réaliste. Étude sur les éléments réels de l'âme et de la pensée*, par P. SIÈREBOIS. Paris, Germer Baillière, in-18 de 259 p. 2 fr. 50. — *Nouveau traité des sensations, ouvrage dans lequel il est démontré : 1° quels sont l'origine, les attributions et le but des diverses espèces de sensations dans la vie générale ; 2° que l'âme des philosophes et tous les faits, tant de l'ordre intellectuel que de l'ordre moral, ne consistent que dans ces phénomènes ou n'en sont que le résultat*, par J. A. M. GUILLAUME DE MOISSEY, docteur en médecine. Paris, Germer Baillière, 1876, 2 vol. in-8 de XXII-405 et 540 p. 15 fr. — *Principes généraux de psychologie physiologique*, par HERMANN LOTZE, professeur à l'université de Gœttingue ; nouvelle édition, traduit de l'allemand par A. PENJON, Paris, Germer Baillière, 1876, in-18 de XVI-168 p. 2 fr. 50.

M. l'abbé Bertrand a eu parfaitement raison de croire qu'un traité philosophique et scientifique sur l'homme pouvait avoir son utilité, son *actualité*, en face des doctrines matérialistes qui s'étalent en plein jour et « terrifient toutes les âmes honnêtes. » Nous ne pouvons que le louer d'avoir voulu préparer aux chrétiens de notre temps « une espèce d'arsenal, » plein d'arguments et de faits utiles à la défense des principes de la raison et de la foi (p. IV, V). Pourquoi faut-il que nous n'ayons guère à louer, dans le gros livre qu'il nous présente, que l'excellence de ses intentions ? L'ouvrage est au-dessous du médiocre. Et d'abord, il y manque une idée mère, un plan, un fil conducteur. Le sujet général n'est nulle part indiqué, et vraiment il n'y en a aucun. L'auteur expose et combat des systèmes très-divers, parfois tout à fait opposés, sans les classer dans un ordre quelconque ; il passe de la réfutation à l'enseignement doctrinal sans dire pourquoi ; il mêle les vérités de l'ordre surnaturel et les faits bibliques aux données de la philosophie, les sciences physiques aux doctrines morales, sans que le lecteur ébloui puisse se rendre compte du but qu'on lui fait poursuivre. Évidemment, ce but est loin d'être bien fixé, même pour l'auteur. Dès ses premières pages, on le voit s'attaquer à la *philosophie* ; mais il a pris là le langage des apologistes chrétiens d'une autre époque, où philosophie était à peu près synonyme d'impiété. Aujourd'hui, la plupart des théories attaquées par M. l'abbé Bertrand sont soutenues précisément par des hommes qui sont les plus grands ennemis de la philosophie et qui le déclarent. Il a dû se faire, dans

l'esprit comme dans le livre de l'auteur, un amalgame des préjugés irréligieux du dix-huitième siècle, contre lesquels paraît monté son *arsenal* et des théories contemporaines qui s'arrangent comme elles peuvent à travers ces vieilleries. — La première partie de l'ouvrage, qui est de beaucoup la plus longue et la plus importante, traite *de l'homme considéré par rapport à son origine, sa nature, sa condition et sa destinée.* Les premiers chapitres exposent les erreurs de la philosophie; mais il ne se peut rien imaginer de plus pauvre et de plus vague que ces notions, soit sur la philosophie des anciens, soit sur celle des modernes; celle-ci est surtout représentée par un discours de M. Littré, inséré *in extenso;* celle-là par de longs fragments traduits de Lucrèce, que l'auteur ne quitte pas sans nous citer le vers fameux :

Primus in orbe Deos...

Il aurait bien dû nous dire dans quel ouvrage Lucrèce a fait ce vers (qui est de Pétrone). Cette erreur, jointe au vers faux de la page 98, à l'absence de tout exposé suivi des systèmes (Buchner est placé au milieu de la philosophie anglaise), à de nombreuses fautes dans les noms propres (Jean Raynaud est appelé constamment G. Renaud), démontre suffisamment que l'érudition n'est pas le fort de l'écrivain. Malheureusement, il ne se relève guère par la science. Il y a de bonnes choses, dans les chapitres VIII-XIV, sur l'unité d'origine de la race humaine, mais ce ne sont que des extraits de divers auteurs, assez mal coordonnés, quelquefois même trop au-dessous du niveau actuel des études anthropologiques. La philospohie surtout est vraiment insuffisante : les chapitres sur l'existence de Dieu (V), sur la différence de l'homme et de la brute (XV, XVI), sur la spiritualité de l'âme (XX, XXI), sur la liberté (XXII, XXIII), ont le double défaut de ne jamais s'appuyer sur une métaphysique nette, et de ne pas saisir l'erreur sous ses formes et ses arguments actuels. Au chapitre XVIIIe, l'auteur fait un plaidoyer prolixe et peu neuf en faveur du traditionalisme, et son imprudence va jusqu'à donner un bon point à Darwin (p. 220) pour une négation, à tout le moins fort suspecte, de l'innéité de l'idée de Dieu; jusqu'à adopter un passage perfide de Voltaire (p. 249), qui n'est au fond qu'une attaque contre toute croyance suprasensible. C'est encore par un alinéa de Voltaire qu'il conclut sa dissertation sur la liberté. Décidement, il y a lieu de se demander si ce travail ne serait pas un remaniement maladroit de quelque élucubration du dernier siècle. Ni les idées, ni les citations, ni le style, plein d'oripeaux fanés et de figures prétentieuses, ne sont de ce temps-ci. Quel est l'apologiste contemporain qui citerait, même pour les réfuter, les *Bigarrures de l'esprit humain* (p. 306)? — C'est surtout la seconde partie (*De l'homme considéré en société*), apologie

de la morale et de la religion, au point de vue social, contre les erreurs de Mandeville, d'Helvétius, etc., qui paraît une œuvre inédite de quelque écrivain, un peu emphatique, mais bien pensant, du dix-huitième siècle. En lisant avec ce préjugé les dix chapitres de cette seconde partie, on y trouverait plus à louer qu'à reprendre; il semble que l'auteur n'ait pas eu le temps de la gâter en y interpolant des discussions contre les erreurs contemporaines. Quoi qu'il en soit, l'œuvre reste, en somme, tout à fait au-dessous des visées de l'écrivain et des exigences du sujet.

— Si les défenseurs de la bonne cause sont parfois, hélas! inférieurs à leur siècle, ils ont nombre d'adversaires qui ne sont pas pour les éclipser. M. Simonin est spiritualiste, au fond, mais tellement hostile à la saine philosophie et à la vraie religion qu'il faut le ranger parmi nos ennemis sans nous croire obligés de le craindre. Il serait pourtant bien redoutable s'il parvenait à persuader à ses lecteurs le quart du bien qu'il pense de lui-même. Il a créé une science, la phychologie, « dont le monde savant ne connaît encore que le nom (p. 2). » Il nous révèle les lois psychiques, qui « sont encore toutes inconnues du public (p. 3). » Il a porté la lumière dans la question des facultés de l'âme : « jusqu'à ce jour, personne n'y a rien compris (p. 127). » Je pourrais accumuler les textes de ce genre, et y ajouter des indications curieuses sur les habitudes privées de l'auteur et ses conversations avec son ami le professeur C. E. Brown-Sequard, auquel il a dédié son livre : il paraît que cet illustre Américain a presque découvert la physiologie, comme M. Simonin a créé la psychologie. Mais disons un mot de cette création.— On peut sauter par-dessus les premières pages du livre, employées à montrer qu'on n'a rien compris, rien prouvé, rien défini jusqu'à ce jour, en ce qui concerne le monde de la pensée. Platon, Aristote, Descartes, et bien d'autres, y sont traités de haut en bas pour leurs puériles naïvetés et leurs quiproquos ridicules. La nullité des définitions admises y est montrée par des exemples aussi concluants que celui-ci : le mot *sensus* défini par les sept significations différentes que lui donne le *Dictionnaire latin-français* de Quicherat et Daveluy. — La doctrine propre à l'auteur renferme deux points principaux : les *phénomènes de la pensée* (c'est-à-dire la vie psychique elle-même) et les *facultés de l'âme*. — Sur le premier point, il émet quelques idées justes, quoique fort superficielles, relativement à la distinction de la vie et de l'organisme ; s'il a tort de mettre un abîme entre l'âme et la vie, il a raison de maintenir la distinction des forces physiques et des phénomènes vitaux, ainsi que celle de la pensée et des organes ; toutefois sa théorie du cerveau, « mur mitoyen ou ligne de démarcation entre les fonctions physiques et psychiques (p. 46), » n'offre rien de bien décisif, même avec l'ingénieuse compa-

raison des *indicateurs* placés dans les bureaux de certains hôtels et dont les numéros sont reliés par un fil électrique aux chambres correspondantes. Ce qu'il y a de neuf dans cette première partie se réduit à la *démonstration* de la vie psychique par trois preuves : 1° par les sensations sans impressions extérieures (c'est ce que nous nommons la pensée); 2° par le jet spontané, la grande découverte de M. Simonin : le jet spontané ou *jet immament-psychique* ou *jet bio-psychique-immanent*, que nous appellerions tout simplement l'activité continue de l'intelligence, est définie par notre auteur « la respiration de l'âme (p. 58); » il fournit d'abord les notions essentielles (extrêmement ressemblantes aux idées premières de la raison, dont M. Simonin se moque), et de plus « des milliers ou des millions d'images » gardées par la mémoire ; 3° par l'état de sommeil, pendant lequel nous rêvons toujours. — La deuxième partie, consacrée aux *facultés de l'âme*, est beaucoup plus longue que la première. On nous permettra d'indiquer simplement la classification propre à l'auteur. Il y a cinq facultés, comme il y a cinq sens extérieurs, ni plus ni moins ; car tout homme de bon sens doit être persuadé que « nous ne pouvons pas en avoir un sixième (p. 138), » ce que l'auteur démontre, en passant, par cet argument incomparable : « si, *par impossible*, nous l'avions, nous aurions des besoins que nous ne pourrions pas satisfaire, nous serions malheureux, et notre intelligence en serait troublée. » Or, voici les noms des cinq facultés ou sens psychiques : intelligence, conscience (notions d'équité, de justice, etc.), sympathie, théodicée, dignité (notions d'indépendance, d'émulation, d'utile, de beau et de bien). Nous croirions manquer de respect à nos lecteurs en leur développant les pauvretés entassées sous chacune de ces étiquettes. La philosophie n'a rien à voir dans ces billevesées sur le droit, sur la religion, sur la morale. En revanche, on y trouvera des anecdotes plus ou moins sûres à l'appui des antipathies de l'auteur contre les gouvernements anciens et modernes (il déclare l'Allemagne seule presque bien gouvernée, mais le *déclamateur* Gambetta n'est guère mieux traité que l'*idiot* Napoléon III), et surtout contre l'Église. On trouvera dans ce fatras : le concile de Mâcon mettant en question si la femme appartient à l'humanité, la papesse Jeanne (p. 276, 277), un jugement *atroce* de l'inquisition portugaise faisant brûler une jument, la « tuerie humaine » prêchée « avec une véhémence et un cynisme effroyables, au nom des dogmes du Vatican » ... devinez par qui : par *le jésuite... Hyacinthe Loyson* (*sic*, p. 290)! Après de telles ignorances et de telles inepties, il n'y a qu'à donner acte à M. Simonin de deux de ses déclarations textuelles; la première sur son érudition : « J'ai lu dans la limite rationnelle des forces humaines autant de livres, je crois, qu'un homme puisse en lire (p. 388); » la seconde, sur

sa doctrine philosophique : « Si j'étais ce qu'on appelle un cerveau creux, un homme manquant de sens commun et de sens pratique,... je pourrais bâtir un système » (p. 210). Vous avez bâti un système, monsieur Simonin ! Mais comment de pareilles niaiseries paraissent-elles, sous une couverture honnête et engageante, avec la marque d'un libraire *académique?*

— Le livre que M. Henri Dufay a décoré du titre un peu trop pompeux d'*Études sur la destinée* révèle une intelligence et une instruction bien supérieures à celles dont témoigne la *Psychologie* de M. Simonin ; et pourtant ce livre renferme des pages qui n'ont guère plus de valeur. — Préoccupé des graves problèmes qui dépassent la sphère de la vie matérielle, de tout ce qu'on nomme *causes premières et finales*, l'auteur a résolu de consulter sur ce grave sujet : 1° les religions ; 2° les sciences naturelles ; 3° les sciences morales, autrement dit la métaphysique (et plus spécialement la psychologie). De là les trois parties de ce livre. — La première est, non-seulement la plus déplorable dans ses conclusions, mais encore la plus faible dans tout son contenu. L'auteur a recueilli beaucoup de notes et les a passablement agencées ; mais il est loin de s'être rendu maître des théories touchant la philosophie des religions et des faits généraux ou particuliers qu'il met à contribution. Le progrès de l'idée religieuse est suivi assez bien dans les religions orientales et dans la Grèce ; mais, quant au judaïsme, l'auteur se flatte en croyant que les résultats purement négatifs de l'exégèse rationaliste fournissent la moindre explication plausible de la religion d'Israël. C'est expliquer aussi mal le christianisme que de le rattacher à la fois au parsisme (p. 28), à l'Inde (p. 29), à l'Égypte (p. 36), etc. C'est surtout bien singulièrement instruire le procès de l'Église catholique, d'entasser de petits faits et des textes isolés, souvent mal entendus ou entièrement faux. Vous verrez, par exemple, à la page 106, qui renferme d'autres erreurs, trois faussetés en quatre lignes sur le seul sujet de Copernic : 1° qu'il était protestant ; 2° qu'il cacha sa découverte pendant toute sa vie pour se soustraire aux persécutions ; 3° que son livre n'échappa point à l'audo-da-fé *dès qu'il parut*. Avec une telle légèreté dans les recherches, que peuvent valoir les conclusions d'ailleurs fort dogmatiques de M. Dufay touchant l'essence du christianisme qui n'aurait rien ajouté à « ce que les religions et les philosophies de l'antiquité nous avaient appris sur Dieu, l'homme et le monde, » touchant la valeur respective du catholicisme du protestantisme, l'avenir religieux de l'humanité ? etc. — L'enquête qu'il ouvre ensuite sur les sciences naturelles dénote, ce nous semble, une intelligence plus nette des questions de cet ordre, quoique ses conclusions puissent paraître peu précises. Non-seulement, le darwinisme est suffisamment exposé, mais les objections contre ce système sont

résumées en bons termes, et les réserves que le spiritualisme impose à l'hypothèse transformiste, ne sont pas entièrement négligées. En résumé, après avoir étudié successivement la cosmogonie, la géologie et la biologie, et constaté l'irréductibilité de leurs caractères propres, l'auteur se prononce pour la loi de l'Évolution dans le monde matériel, mais en prétendant sauvegarder la cause première intelligente et l'autonomie des agents personnels. C'est le sujet de sa troisième partie, où il combat les matérialistes par les excellentes preuves que la saine philosophie n'a pas besoin de renouveler, parce qu'elles valent contre Lamarck et Darwin aussi bien que contre Lucrèce. Mais sa position en face des panthéistes n'est pas aussi nette. En rejetant le dogme de la création avec des airs de supériorité, vis-à-vis de saint Thomas d'Aquin et de Bossuet qui sont aussi peu séants que peu sensés, l'auteur se met dans l'impossibilité absolue de sauver, soit l'essence de la cause première intelligente qu'il proclame cependant, soit la personnalité humaine sur laquelle il s'explique aussi en adversaire décidé du déterminisme. De sorte que le dernier mot de ces *Études sur la destinée* est *l'évolution universelle,* dirigée par une intelligence suprême d'après des lois *immuables*(!), et dans laquelle l'homme trouve sa destinée particulière en harmonie avec l'ensemble de l'univers qui est infini et éternel. — Au total, vieux préjugés contre la vérité religieuse, lutte généreuse, mais insuffisante contre le matérialisme et le positivisme contemporains, doctrine notoirement entachée de panthéisme, malgré des réserves que la logique ne saurait accepter.

— Nous descendons beaucoup plus bas, aussi bas que possible, avec la *Psychologie réaliste* de M. P. Sièrebois. Pour ce penseur, les absurdités où l'on prétendait autrefois acculer les matérialistes et dont ils se garaient de leur mieux sont précisément l'*a b c* de la connaissance humaine. Ce qui est occupe une place ; la pensée, l'idée, dont on ne peut nier l'existence, sont donc étendues : « les idées sont des molécules (p. 4), » très-petites puisqu'elles sont si nombreuses dans le même cerveau, très-mobiles puisqu'elles se combinent de tant de façons différentes. Tout cela se démontre par des exemples non moins clairs que réjouissants. Des jeunes filles jouant au corbillon, quatre répondent autant de mots en *on*, une ne trouve rien et donne un gage. Pourquoi ? « C'est que, chez les quatre qui ont répondu, l'idée correspondante à tel mot se trouvait placée juste à l'endroit où elle pouvait mettre en vibration les muscles vocaux, et chez celle qui est restée court, toutes les idées correspondantes à des mots en *on* se sont trouvées momentanément placées en des points où elles ne pouvaient pas provoquer une réponse, ou peut-être encore, par suite de circonstances particulières ces idées se trouvaient privées de leur fluidité, de leur mobilité, de leur activité ordinaires (p.5).» Je cite

le premier exemple de M. Sièrebois. Il en fournit une douzaine d'autres au moins, et s'en tire avec la même aisance, en homme dont les molécules idéelles suivent volontiers le même chemin, sans qu'aucune circonstance particulière gêne leur agréable fluidité. Elles vont le même train quand il s'agit d'expliquer la formation des idées et leur ressemblance avec les objets extérieurs qu'elles nous représentent : c'est tout simplement que la matière du cerveau, différente en cela de toute autre matière, possède la propriété « de se fragmenter en parcelles très-ténues, qui contractent facilement (facilement !) des ressemblances de forme et de nature avec tous les objets du dehors (p. 28). » Les molécules de M. Sièrebois développent avec la même sûreté l'origine des idées abstraites et générales, du jugement, du raisonnement, qui n'est (on s'en doute bien) qu'« une suite de rapprochements ou d'écarts qui se font entre les molécules (p. 44). » La théorie du langage, qui vient ensuite (chap. IV), nous a paru offrir çà et là quelques éléments un peu moins palpables, et M. Sièrebois nous faisait craindre pour l'unité de son système moléculaire, en admettant quelque chose de semblable aux idées innées. Mais ces idées sont elles-mêmes des molécules analogues aux « graines des végétaux, où, sous un volume quelquefois très-petit, on trouve en réalité tout ce qui est nécessaire pour produire une tige, des branches... Quant à la formation des molécules métaphysiques chez le premier homme, qui en aurait transmis le germe à tous ses descendants, elle peut s'expliquer en supposant que cet homme avait un cerveau d'une sensibilité exceptionnelle, » etc. Décidément la molécule suffit à tout ! Vous pouvez craindre que la logique de M. Sièrebois soit moins rigoureuse que sa psychologie ; elle est au moins aussi franche : lisez son chapitre VI, *De la raison*. Vous y verrez qu'en somme la vérité de nos jugements dépend de la conformité, soit de nos molécules idéelles avec les choses, soit de nos liaisons de molécules avec les rapports réels des choses ; si vous en concluez que « la certitude absolue est une chimère (p. 94), » vous aurez rendu la pensée de l'auteur dans ses termes mêmes. Quant aux objections tirées de la certitude mathématique, il vous dira, entre autres choses, que « démontrer mathématiquement, c'est, en réalité, montrer aux yeux (p. 98) ; » ce qui sera nié par la plupart des mathématiciens, par suite assurément de la direction habituelle de leurs molécules cérébrales, accoutumées à de tout autres écarts et rapprochements que celles de M. Sièrebois. On comprend ce que devient la liberté dans ce système ; du reste, l'auteur prétend sauvegarder la morale et la société malgré son déterminisme, et il s'y prend à peu près, sauf la simplicité rustique de son langage, comme beaucoup de philosophes contemporains qui sont loin d'être de son école. Il n'est pas plus embarrassé quand il lui faut expliquer le moi,

cette profonde et constante unité psychologique si opposée à tout agrégat de particules matérielles. Le moi est un « d'abord comme un total quelconque est un,... et ensuite parce que le mot *un* peut signifier *uni* et marquer simplement l'union qui règne entre les parties (p. 173). » Mais l'identité que le souvenir implique? Rien de plus simple : « Les molécules idéelles ne sont pas soumises aux déperditions ni au renouvellement que produit le tourbillon vital (p. 174). » On s'étonnera de ces explications purement matérielles et mécaniques; mais cet étonnement ne pourra venir que de l'habitude de se payer de certaines conceptions creuses, qui ont gagné peu à peu du terrain, bien que primitivement la notion d'un être immatériel quelconque n'ait pu naître que de « combinaisons accidentelles entre les molécules représentatives intérieures (p. 13.) » Il n'en n'est pas moins vrai que les notions religieuses et morales communément reçues constituent un état général qui ne peut être changé par ordre et dont il serait insensé de ne pas tenir compte. De là le blâme énergique de M. Sièrebois à l'adresse des libres-penseurs, qui professent contre la religion une haine aveugle et injuste. De là sa décision pratique : « s'il faut que ces choses soient connues des enfants, il faut aussi que quelqu'un les leur enseigne, et ne vaut-il pas mieux charger le prêtre de cette mission que de s'en charger soi-même ? » — Nous n'avons garde de dissimuler ces deux lueurs de bon sens, dans un livre qui est d'ailleurs d'un bout à l'autre un monstre dans l'ordre de la pensée, un chef-d'œuvre de déraison, un spécimen vraiment prodigieux d'infirmité intellectuelle.

— Cabanis écrivait au commencement de ce siècle (*Rapports du physique et du moral*, X^e^ mémoire) : « [Toutes mes observations] forment, réunies, le programme et comme le résumé d'un NOUVEAU TRAITÉ DES SENSATIONS qui, s'il était exécuté avec le même esprit et tous les développements nécessaires, ne serait peut-être pas moins utile, dans le moment, au progrès de l'idéologie, que le fut dans le temps celui de Condillac. » Cette phrase, citée par M. le Dr Guillaume, semble avoir fait naître le long ouvrage qu'il a intitulé, en effet, *Nouveau traité des sensations*, et où il se flatte d'avoir comblé la lacune indiquée par Cabanis. A son point de vue, il n'a pas tout à fait tort. Mais son point de vue est celui d'un adversaire décidé de toute métaphysique, c'est-à-dire, au fond, de toute recherche profonde sur les causes : les premières pages de sa préface ne laissent aucun doute à ce sujet. C'est encore le point de vue d'un homme étranger aux travaux qui se poursuivent aujourd'hui, en Angleterre, en Allemagne et en France, précisément sur cette difficile matière des lois physiologiques des sensations et des instincts. « Nous n'avons eu aucun guide pour nous diriger dans notre travail. » dit-il lui-même (I, XVII),

mais, assurément, les travaux analogues au sien abondent surtout dans le psychologisme anglais contemporain. Au reste, ce reproche est secondaire : le travail de M. Guillaume a sa valeur, et les très-graves défauts qui l'entachent ne sont pas moins frappants chez la plupart des physiologistes de ce temps, qui auraient pu lui servir de guides. M. Guillaume ne paraît pas, dans le domaine psychologique, plus spiritualiste que Cabanis; de plus, sa préface se termine par une diatribe assez rude contre les hommes qui attaquent le matérialisme au nom de la religion. L'esprit de son livre est donc facile à juger. Notons, cependant, à sa décharge, que la croyance en un Dieu intelligent et voulant paraît admise très-sincèrement par l'auteur, et que l'idée de finalité est son flambeau dans l'étude des fonctions et des lois de la vie humaine. Assurément, cette idée s'accorde mal avec l'exclusion de toute donnée métaphysique ; mais enfin, au prix d'une inconséquence, l'auteur a gardé la faculté de porter quelque lumière dans plus d'une région obscure de l'anthropologie. La première partie (ou le premier volume) traite des phénomènes où l'homme est passif. Il y est parlé, dans cinq sections d'inégale étendue : 1° des organes de la vie de relation et des deux systèmes nerveux ; 2° des deux éléments de la vie, savoir le fluide nerveux et le sang artériel, et de la sensibilité organique, qui n'est distincte ni de l'*impressionabilité*, ni de l'instinct; 3° des sensations ou perceptions, qui ont lieu, d'après M. Guillaume, dans les organes mêmes qui en sont le siége ; 4° des sensations externes en particulier, de la vie soit organique (plaisir et douleur physiques), soit intellectuelle : et, à ce sujet, théorie de la connaissance, constituée surtout par les sensations *tacto-figuratives*, reproductibles en l'absence des objets; 5° idées du bon et du mauvais, du beau et du laid, origine de nos affections; l'auteur n'évite pas les inconvénients de l'esthétique matérialiste : il croit, par exemple, que les animaux sont privés du sentiment du beau, parce qu'ils n'ont pas, faute de mains, d'idée tacto-figurative ; mais il fixe avec une certaine finesse analytique quelques éléments superficiels du beau, sinon son principe et son idéal. Dans tout le reste, la physiologie est traitée avec clarté et non sans intérêt ; nous laissons aux juges compétents l'examen de la doctrine, qui n'est peut-être pas assez dégagée d'hypothèses douteuses et surannées. Mais la partie philosophique est d'une insigne faiblesse : elle ne consiste qu'en attaques dirigées contre le spiritualisme, et qui nous permettent de dire que M. le Dr Guillaume ne le connaît pas ; n'est-il pas ridicule, par exemple, pour réfuter la distinction admise entre la sensation et l'idée, de citer, non un psychologue autorisé, mais un professeur de province, dont on a suivi les cours « en vue d'avoir son approbation dans la terrible épreuve du baccalauréat (I, 166) ? » — Nous allions

oublier la seconde partie, consacrée aux phénomènes actifs. L'auteur y traite en sept sections : 1° des excitations vitales du cœur, des poumons, de l'estomac, des viscères ; 2° des affections esthétiques, morales, intellectuelles ; 3° de l'égoïsme, y compris les sentiments qui excitent les divers ordres de supériorité et d'infériorité ; 4° de l'instinct social et du langage ; 5° de la mobilité soit instinctive, soit apprise ; 6° des opérations intellectuelles ; 7° de la formation de l'esprit et de l'unité du moi ; à propos de quoi M. Guillaume se moque fort de l'*immatérialité* admise par les « philosophes modernes. » Mais ici, comme dans la première partie de son ouvrage, s'il a souvent quelque bonheur dans l'analyse des faits et des lois de la vie, s'il est parfois animé d'un certain souffle de philosophie religieuse en développant ce plan de la Providence dans l'organisme humain, il est sans force, sans nouveauté, sans habileté même, dans la partie négative de son œuvre : long et laborieux effort, mais à peu près perdu !

— Abordons enfin une œuvre de vraie philosophie, les *Principes généraux de psychologie physiologique* d'un des maîtres les plus renommés de l'Allemagne, M. H. Lotze. A la vérité, le nom du savant disciple de Herbart est assez peu connu en France, malgré le titre d'associé étranger de notre Académie des sciences morales et politiques. Il est très-probable que si le docte professeur de Gœttingue, au lieu d'être un spiritualiste prononcé, avait inventé quelque forme excentrique d'idéalisme ou de matérialisme, s'il s'était fait seulement le propagateur des doctrines positivistes ou transformistes ou pessimistes qui ont aujourd'hui *le cri*, on l'aurait traduit, analysé, vulgarisé de cent façons diverses. Mais la science solide et vraiment positive de M. Lotze n'a pas besoin de ces moyens de succès ; on voit même le cas qu'il en fait par le ton roide qu'il prend à l'encontre de certains adversaires des saines doctrines. Nous n'en remercions que plus vivement M. Penjon d'avoir fait connaître, par ce fragment assez court, mais très-nourri et très-*suggestif*, le système de ce maître et d'y avoir joint une notice très-substantielle sur la vie de M. Lotze. Né à Bautzen, en 1817, il était, à vingt-deux ans, privat-docent de la faculté de philosophie et de celle de médecine, à Leipzig. Il menait ainsi de front les études médicales et philosophiques à une époque où l'idéalisme hégélien luttait contre une tendance tout opposée, sagement expérimentale. Déjà célèbre par des travaux de physiologie et de métaphysique, où l'influence de Herbart n'éteignait pas une sérieuse originalité personnelle, il fut appelé, en 1844, à Gœttingue, dans la chaire de Herbart, qu'il occupe encore. L'un de ses principaux ouvrages est la *Psychologie médicale*, publiée en 1852, et dont le traducteur nous donne, aujourd'hui, sous le titre déjà cité, le premier livre seulement (il y en a deux autres). La traduction nous

a paru excellente ; elle se recommande en ce que l'auteur lui-même l'a revue et qu'elle est faite, d'ailleurs, sur la seconde édition qui n'a pas encore paru en Allemagne. — Ce qui précède suffit pour intéresser à ce travail tous les amis de la vraie philosophie. M. Lotze s'y était fait une place privilégiée par sa compétence exceptionnelle en physiologie et par son opposition ouverte au matérialisme. Nous sommes loin d'accepter en détail tous les points de sa doctrine, qu'il serait, d'ailleurs, difficile d'analyser ici. Quelques mots sur le contenu des trois chapitres de ce petit livre suffiront pour édifier ceux qui n'en voudraient pas essayer par eux-mêmes la lecture. I. *Existence de l'âme.* Elle se prouve, non pas précisément par la différence des faits psychiques et des faits physiologiques, mais par la conscience de l'unité du moi, unité que toutes les explications matérialistes ne peuvent sauvegarder. L'auteur répond en détail aux vieilles objections purement méthodologiques (il ne faut pas de dualisme, l'homme est un, etc.), aux objections *impudentes* (p. 22) du matérialisme contemporain qui se confond avec la science, à celles des idéalistes, à celles mêmes d'un spiritualisme étroit qui détruit l'union substantielle de l'âme et du corps : ce qui amène M. Lotze à cette conclusion hardie, que les deux substances, nécessairement distinctes, peuvent être *semblables* au fond.— II. *Du mécanisme physico-psychique.* Malgré son principe sur notre ignorance incurable du comment en toute chose, l'auteur a mis dans ce chapitre les meilleurs résultats de ses longues études sur l'union de l'âme et du corps. Tout en maintenant l'action réelle des organes sur l'âme, « la valeur psychologique du corps, » il montre avec une admirable profondeur d'analyse par où les fonctions de l'esprit échappent à toute explication physiologique. Nous le suivrions moins volontiers dans ses conjectures sur *le siége de l'âme ;* sans faire de l'âme un atome, sans la faire voyager dans le cerveau selon l'opinion de Herbart, il explique l'influence réelle de la substance simple sur les organes par l'*actio in distans.* — III. *De la nature et de la destinée de l'âme.* C'est ici surtout que le savant auteur ne nous satisfait jamais complétement. Son appréciation de l'animisme stahlien est judicieuse, mais pourquoi ne se range-t-il pas plus nettement au parti de l'unité anthropologique? Son opposition à la doctrine de la création successive des âmes humaines et à celle de leur immortalité essentielle nous paraît également dépourvue de rigueur scientifique; mais, dans ces questions délicates, l'adversaire même le plus décidé ne saurait que rendre hommage à l'élévation d'âme, à la modération, au souci de précision et de clarté qui distinguent M. Lotze. Cela n'empêche pas son livre d'offrir une lecture un peu laborieuse : la phrase est dense, et les développements, parfois trop complexes et trop synthétiques pour nous, exigent une attention très-soutenue.

Mais cette attention est encouragée et récompensée par l'excellent ordre des parties de l'ouvrage et par le caractère positif et précis des théories et des preuves. On aime, d'ailleurs, à constater, dans ce commerce avec l'un des premiers philosophes d'outre-Rhin, combien sa doctrine s'accorde mal (j'emprunte les termes de son excellent traducteur) « avec certaines théories qui se sont présentées chez nous sous le pavillon d'une prétendue science allemande, et s'y sont trop bien acclimatées. »

LÉONCE COUTURE.

LA CHAIRE ANGLICANE.

Eight lectures on miracles, by S. B. MOZLEY. London, Rivingtons, 1872, in-12 de XXX-304 p. 9 fr. 50. — *The Divinity of our Lord and Saviour Jesus-Christ*, by H. P. LIDDON. London, Rivingtons, 1875, in-12 de XXIX-552 p. 6 fr. 25. — *The Permanence of Christianty*, by J. R. TURNER EATON. London, Rivingtons, 1873, in-8 de XVIII-387 p. 15 fr. — *The Religion of the Christ*, by STANLEY LEATHES. London, Rivingtons, 1874, in-8 de XLIX-352 p. 15 fr. — *Female characters of Holy Scripture, the characters of the old Testament, the Epistle and the Gospels*, by ISAAC WILLIAMS. London, Rivingtons, 1875-1876, 4 vol. in-12 de XVII-333, XIV-338, XX-538, XVI-484 p. 25 fr. — *Short Sermons on the Psalm*, by A. J. STRACEY. London, Rivingtons, 1875, in-12 de XII-278 p. 6 fr. 25. — *Samaritans*, by G. LUDLOW HALLETT. London, Rivingtons, 1874, in-12 de VIII-58 p. 2 fr. 50. — *Warnings of the Holy Week*, by WIL. ADAMS. London, Rivingtons, 1872, in-12 de VIII-240 p. 5 fr. 50. — *Selection from the sermons*, etc., by H. MELVILL. London, Rivingtons, 1872, 2 vol. in-12 de XX-299, IX-308 p. 12 fr. 50. — *The Sayings of the graei forty days*, by G. MOBERLY. London, Rivingtons, 1875, in-12 de LXXXVI-312 p. 9 fr. 50. — *Some elements of religion, sermons preached before the university of Oxford*, by H. P. LIDDON. London, Rivingtons, 1873. 2 vol. in-12 de XXIV-243 et X-350 p. 12 fr. 50. — *Sermons on special occasions*, by D. MOORE, London, Rivingtons, 1871, in-12 de XIV-415 p. 9 fr. 50. — *Sermons on the catholic sacrifice*, by BERDMORE COMPTON. London, Rivingtons, 1875, in-12 de 292 p. 6 fr. 25. — *The life of Justification*, by G. BODY. London, Rivingtons, 1875, in-12 de VIII-220 p. 5 fr. 50. — *The Soul in its probation*, by OXEMHAM. London, Rivingtons, 1873, in-8 de VIII-116 p. 6 fr. 25. — *Twelve adresses*, by CH. WORDSWORTH. London, Rivingtons, 1873, in-12 de VIII-255 p. 9 fr. 50.

La chaire chrétienne, en France, dans ces derniers temps, n'a produit d'œuvres qu'en petit nombre, et ces œuvres, trois ou quatre exceptées, ne sauraient jeter beaucoup d'éclat sur leurs auteurs. On renfermerait dans peu de volumes tout ce qui a paru de saillant et de remarquable, sous ce rapport, depuis dix ans. Il n'en est pas ainsi en Angleterre : chaque année et presque chaque saison voit éclore un grand nombre de sermons ou de *lectures* dus à des prédicateurs appartenant à toutes les catégories religieuses : anglicans, wesleyens, presbytériens, congrégationalistes, unitariens, etc., etc., rivalisent de zèle sous ce rapport, et on formerait presque une bibliothèque avec les volumes que nous fournissent leurs presses. Il est vrai qu'en Angleterre le genre de la chaire diffère beaucoup de celui usité en France, et qu'il tient plus de la dissertation, du traité philosophique, du livre, enfin, érudit et savant, que ne le fait ce que nous sommes convenus d'appeler un sermon.

Notre sermon est surtout moral par son objet et par son but; chez nous le sermon dogmatique n'est qu'une exception, et c'est pourquoi notre genre tombe si souvent dans la déclamation. Deux ou trois idées suffisent à un de nos prédicateurs pour composer un discours. Le reste est affaire de forme et de sentiment. La plupart des œuvres de la chaire anglicane ont, en particulier, un caractère si sérieux et supposent tant de connaissances dans les auditeurs, qu'on ne comprendrait pas que de tels discours aient été réellement prononcés, si l'on ne savait auparavant dans quelles circonstances ils l'ont été. Il faut dire aussi que ce ne sont pas, ordinairement, des discours au sens strict du mot, mais des *lectures*, c'est-à-dire des discours qui ont été lus plutôt que débités devant des auditeurs.

— Comme type du genre philosophique transporté ainsi dans la chaire chrétienne, on peut prendre les *Bampton Lectures*. On appelle ainsi une série de huit discours qui se prononcent annuellement depuis les derniers jours du carême jusques aux environs de la Trinité, le dimanche matin, dans l'église de Sainte-Marie d'Oxford. On les a ainsi nommés du nom de leur fondateur, John Bampton, chanoine de Salisbury, qui a légué une rente de deux cents livres sterling (5,000 fr.) pour payer le prédicateur. Ce dernier doit être au moins maître ès arts d'Oxford ou de Cambridge. Il est désigné annuellement par le vice-chancelier de l'université et par les principaux des colléges. Les « Bampton Lecturers » sont des hommes qui ont généralement une réputation faite et qui sont appelés à une brillante carrière. C'est une vraie gloire que d'avoir prêché les « Bampton Lectures. »

Il suffit de songer à l'auditoire d'élite que la ville d'Oxford rassemble, à l'époque de l'année mentionnée plus haut, pour comprendre le ton élevé de ces lectures et les sujets ardus qu'on y développe, et cela sans qu'on cherche à les dépouiller par la forme de ce qu'ils peuvent présenter d'aride et d'abstrait. Voici, par exemple, le Révérend Jacques Bowling Mozley, qui, dans ses *Huit lectures sur les miracles*, aborde les difficultés les plus subtiles soulevées à ce propos par la science contemporaine. Il y a là, à côté de l'exposé des théories émises précédemment pour expliquer les miracles, une analyse extrêmement philosophique de l'ordre de la nature, du miracle, de la science et de ses procédés, de l'influence des préjugés et de l'imagination sur les croyances; mais cette analyse est tellement fine qu'il a fallu un auditoire exclusivement composé de penseurs exercés pour suivre les développements de l'orateur. Le Révérend Mozley est devenu depuis professeur regius de théologie et chanoine de Christ Church.

— Les mêmes observations s'appliquent, mais à un autre point de vue, aux lectures de Henry Parry Liddon, sur *la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. A l'époque où furent données ces lectures, le monde était

encore assourdi par le scandale qu'avait produit la *Vie de Jésus* de Renan. Aussi est-ce un des adversaires que le chanoine Liddon a le plus souvent en vue. Dans ce travail, un des plus sérieux qui ait paru de notre temps sur cet important sujet, le chanoine de Saint-Paul de Londres a prouvé qu'il était non-seulement un des meilleurs écrivains, un des plus éloquents prédicateurs, mais aussi un des savants les plus profonds de l'Église anglicane. Ce que ces huit lectures révèlent de connaissances théologiques, historiques, patrologiques, exégétiques et linguistiques est réellement prodigieux. Les preuves de la divinité de Jésus-Christ éparses dans le Nouveau Testament sont présentées très au long, et condensées cependant de manière à ne pas excéder un fort volume. Les textes originaux sont cités, avec le plus grand soin au bas des pages, et l'ouvrage est accompagné de notes importantes, ainsi que d'un excellent index. Un pareil livre suffit à faire la réputation d'un homme, et celui dont nous parlons a été composé en quelques mois.

— En 1872, le Rév. John Richard Turner Eaton a pris pour sujet de ses lectures : *la Permanence du christianisme*. Après avoir établi que la permanence doit être le caractère de la vraie religion, le *Bampton lecturer* examine les attaques dirigées contre le christianisme par les sciences naturelles, par le rationalisme, le naturalisme, le positivisme et le matérialisme, et il en montre la vanité, en parcourant, dans les dernières lectures, l'histoire du christianisme. C'est un travail sérieux et solide sur un aspect fort intéressant de la controverse religieuse contemporaine.

— *La Religion du Christ*, prise par le Révérend Stanley Leathes pour sujet des *Bampton Lectures*, en 1874, est une étude sur Jésus-Christ considéré comme Messie, dans l'histoire et dans les deux Testaments. L'auteur semble avoir résumé dans ces huit lectures plusieurs travaux qu'il avait précédemment publiés pour les *Boyle Lectures*. Cet ouvrage est loin d'avoir la portée des trois que nous venons d'analyser.

— Nous pourrions comparer aux *Bampton Lectures* les conférences qui se sont introduites en France, à la suite du Père Lacordaire, quoique les deux genres diffèrent profondément ; mais que pourrions-nous comparer aux sermons que les Anglais composent, en si grand nombre et d'une manière suivie, sur les livres et les personnages de la sainte Écriture, par exemple, aux *Types de femmes de la sainte Écriture* et aux *Types de l'Ancien Testament*, par Isaac Williams ? C'est un genre qui a complétement disparu chez nous, mais qui était fréquent chez les anciens Pères. Les Anglais l'ont conservé ou repris ; la lecture que le peuple fait sans cesse de la Bible leur permet d'être compris quand ils parlent de Sara, de Rébecca, de Moriam, Rahat, Moïse, Samson, Pharaon, Balaam, etc. L'énoncé de pareils sujets montre les différences profondes qui séparent les deux peuples. Ces sermons ne se

rapprochent des nôtres que par leur but, à savoir l'édification morale qu'ils doivent produire. A la même catégorie appartiennent les *Courts sermons sur les psaumes*, par A.-J. Stracey, et les sermons *sur les Samaritains*, par G. Ludlow Hallett.

— *Les Épîtres et Évangiles* d'Isaac Williams rentrent également dans cette catégorie; mais ici les sujets forment un tout qui comprend les dimanches de l'année, de l'Avent à l'Avent. Ce sont des dominicales, mais dans le genre des anciens pères de l'Église. Tous ces discours ressemblent plutôt, en effet, à des commentaires sur les évangiles et les épîtres de chaque dimanche qu'à des sermons proprement dits. On s'attache moins à développer une seule idée qu'à expliquer le sens des paroles de la sainte Écriture citées dans l'office de la messe à l'aide d'autres passages parallèles. Ces deux volumes contiennent quatre-vingt-dix sermons. Il suffit de citer quelques-uns des titres pour faire voir comment ils se rattachent à la catégorie que nous venons d'examiner, et, en même temps, combien ils diffèrent de ce que nous entendons par un sermon. Celui du premier dimanche de l'Avent a pour titre : *le Roi de Salem ;* celui du second : *les Écritures rendant témoignage ;* celui du troisième : *l'Église rendant témoignage.* De temps à autre, cependant, on rencontre des sujets qui se rapprochent suffisamment de nos homélies et de nos prônes, ou mieux encore de ces homélies morales par lesquelles saint Chrysostome a coutume de conclure ses commentaires exégétiques sur l'Évangile de saint Matthieu ou sur les Épîtres de saint Paul. Ce genre est extrêmement goûté en Angleterre. Aussi les quatre volumes de sermons d'Isaac Williams ont-ils obtenu un véritable succès auprès de toutes les écoles qui se partagent l'Église d'Angleterre. — *Les Avertissements de la sainte semaine*, par Adams, appartiennent tout à fait à la classe dont nous venons de parler, sauf qu'ils comprennent uniquement les Épîtres et les Évangiles de la semaine sainte.

— Les *Sermons de Melvill*, réunis en deux volumes, ont été tirés des manuscrits laissés par ce chanoine de Saint-Paul. Melvill jouit d'une assez grande réputation comme prédicateur durant sa vie, et c'est même à son talent qu'il dut ses promotions à des postes éminents dans l'Église anglicane. Les deux volumes que nous avons sous les yeux étant un choix, ne forment pas une suite classée d'après une idée philosophique. Les sujets en sont extrêmement divers, et distribués sans aucun ordre, au fur et à mesure qu'ils se sont présentés dans les manuscrits. Parmi les quarante sermons que renferment nos deux volumes, une dizaine sont plutôt des études sur des personnages ou des faits bibliques que des sermons ou des exhortations morales. Le reste se rapproche beaucoup plus que tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici du sermon français, sauf toutefois qu'on aperçoit rarement

dans un sujet de traces de divisions et de distinctions. L'orateur parle sur un texte, en expose le sens et en déduit les applications morales, sans se ployer, comme on le fait de temps immémorial, en France, à une classification nettement accentuée d'idées et de sentiments. Le ton en est simple et extrêmement naturel. On sent, chez l'orateur, un homme qui est habitué à penser, mais qui sait rendre sa pensée claire pour tout le monde. Ce serait peut-être, de tous les volumes que nous venons de parcourir, ceux qui supporteraient le mieux une traduction française.

— *Les Paroles des quarante grands jours qui se sont écoulés entre la Résurrection et l'Ascension, considérées comme les esquisses du royaume de Dieu*, du docteur Moberly, évêque de Salisbury, nous ramènent, pour le ton et pour le sujet, aux *Bampton Lectures* dont nous avons parlé plus haut. L'auteur a publié, pour la première fois, le fond de ce volume il y a trente ans ; il vient de donner une seconde édition, revue et augmentée, de son ouvrage. C'est une étude en cinq lectures sur la constitution de l'Église telle qu'on peut la déduire des paroles de Jésus-Christ après sa résurrection. Au fond, l'auteur se propose de faire l'apologie de la théorie anglicane de l'Église. Il combat ouvertement ce qu'il appelle les prétentions, de l'Église romaine, et s'attache à démontrer que Jésus-Christ n'a constitué aucune inégalité entre ses apôtres. Voici le titre des cinq lectures : *les Paroles des quarante jours; Royauté de Jésus-Christ, sa délégation, sa présence; Commissions* (données par Jésus-Christ de baptiser, d'absoudre et de paître); *le Nom sacré; Priviléges de ceux qui sont baptisés.* C'est dans le troisième de ces discours, ou plutôt de ces traités, que l'auteur développe les théories anglicanes sur l'Église et sa constitution. C'est, par l'étendue, comme par le sujet, la plus importante de toutes les lectures.

— *Quelques éléments de religion*, par le chanoine Liddon, nous rappellent encore le ton des *Bampton Lectures*, sauf toutefois que l'appareil scientifique est mis de côté, et que le sujet s'adresse par suite à un auditoire moins cultivé et plus étendu. Du reste, ces *Lectures* ont été données pendant une station de carême, à Saint-Jacques, Picadily. Après avoir établi, dans la première « lecture, » l'idée qu'il faut se faire de la religion, l'auteur examine ensuite Dieu ou l'objet de la religion, l'âme ou le sujet de la religion, le péché ou l'obstacle à la religion, la prière ou l'acte caractéristique de la religion, le médiateur ou le gage de la vie religieuse. Ces lectures répondent assez exactement à ce que nous possédons sous le nom de conférences. L'orateur, très au courant du mouvement littéraire et scientifique contemporain, a su profiter plusieurs fois dans ses publications, ainsi qu'il l'avoue lui-même, des travaux du même genre qui ont paru en France et en Allemagne. Toutes les lectures soutiennent dignement la réputation

de leur auteur, notamment la cinquième, où il répond aux objections que la science et l'athéisme élèvent contre la théorie de la prière chrétienne.

— Nous en dirons autant des *Sermons prêchés devant l'université d'Oxford*, en qualité de *select preacher*. On appelle ainsi les prédicateurs choisis par les dignitaires de l'université pour remplacer ceux des titulaires qui déclinent de prêcher à leur tour. Personne ne peut être choisi à moins d'avoir un haut grade universitaire et d'être agréé par la *Convocation* de l'université. C'est un honneur tellement prisé d'être *select preacher*, que les évêques anglicans eux-mêmes ne dédaignent pas de l'accepter. Parmi les *select preachers* des dernières années, nous voyons figurer les évêques de Manchester, d'Exeter et de Carlisle. Le volume de sermons prêchés devant l'université contient treize sermons ou conférences, tous extrêmement importants par leur sujet, quoique de nature très-diverse. Il n'en est pas un qui ne présente des aperçus éminemment philosophiques; mais les uns touchent aux questions les plus intéressantes de la vie morale et spirituelle, tandis que les autres roulent sur des points de dogme ou des questions contemporaines. Ils ne forment donc pas un ensemble, et ne se relient entre eux que par le fait d'avoir été à peu près tous prêchés devant l'université. Il n'est pas un des sujets abordés dans ces sermons qui ne soit admirablement traité; quelques-uns, cependant, l'emportent de beaucoup sur les autres en intérêt, tels que, par exemple, le sixième, sur l'humilité et l'action, et le huitième, sur les leçons de la crèche. Le second, *la Loi du progrès*, rappelle, par son titre et par quelques-unes de ses idées, les conférences du Père Félix. C'est probablement ce sermon qu'a en vue le chanoine Liddon, quand il dit avoir fait des emprunts au célèbre conférencier de Notre-Dame.

— Le volume de sermons de Daniel Moore, intitulé : *Sermons de circonstance*, touche un peu à toutes les catégories que nous venons d'énumérer. L'auteur est un des chapelains ordinaires de la reine ; et, comme tel, il nous donne ici six sermons prêchés devant la famille royale ou à la chapelle de Whitehall. Ce sont surtout des discours moraux et pratiques. Les trois sermons prêchés devant l'université de Cambridge sur *l'Œuvre du Saint-Esprit*, sur *la Doctrine de la sainte Trinité*, et sur la *Loi des récompenses morales*, forment de beaucoup la portion la plus importante du volume. Le reste ne comprend que des discours de circonstance et de peu d'intérêt, pour nous spécialement.

— Les volumes dont nous venons d'analyser sommairement le contenu nous présentent des œuvres qui émanent, en majeure partie, des diverses fractions de la Haute-Église. C'est tout au plus si un ou deux offrent quelques-unes des théories particulières à la Basse-Église.

Les trois volumes suivants représentent, mais très-imparfaitement, les tendances ritualistes, car cette littérature a pris des proportions très-étendues durant ces dernières années. Les trois auteurs, Berdmore Compton, *vicar* de All-Saints; George Body, recteur de Kirkby; Oxenham, attaché à l'église de Saint-Alban-le-Martyr, sont des ritualistes notoires; les deux premiers jouissent même d'une assez grande réputation dans le parti. Les sujets contenus dans les trois volumes : *le Sacrifice catholique*, *la Vie de la justification*, et *l'Ame à l'état de probation*, présentent aussi trois des aspects les plus familiers du ritualisme. Ces lectures répondent plutôt aux chapitres d'un livre qu'à des sermons ou à des homélies, et elles contiennent l'exposé de plus d'une doctrine très-catholique, mais fort peu anglicane, du moins fort peu en harmonie avec le courant général de la théologie de l'Église d'Angleterre depuis la fin du seizième siècle. Quelques-unes de ces doctrines sont en opposition directe, soit avec les trente-neuf articles, soit avec les interprètes autorisés de ces mêmes articles, par exemple avec l'enseignement des évêques, même avec l'enseignement de l'évêque de Lincoln, tel que nous le connaissons par les *Douze discours prononcés pendant la visite de sa cathédrale et de son diocèse, en* 1873.

— Ces discours appartiennent au genre pastoral et administratif. Ils lèvent un coin du voile sur les pratiques et les coutumes de l'Église d'Angleterre, et ils nous montrent qu'il y a là encore une foule d'usages qui tiennent au catholicisme. L'évêque de Lincoln est un des membres les plus doctes et les plus pieux de l'épiscopat anglican ; sa vie, déjà longue, a été consacrée tout entière à l'étude et au ministère des âmes. Ses douze discours nous révèlent en lui, non pas un orateur de grand souffle, mais un pasteur zélé et un administrateur attentif aux moindres détails. Il n'y a pas, en particulier, un des points controversés en ce moment qui ne soit abordé et résolu. Le *Credo* de saint Athanase, le sacerdoce chrétien, la grâce sacramentelle, la communion et le jeûne, la position du célébrant pendant la *Holy communion*, la confession privée, les prières pour les morts, le disétablissement, etc., voilà autant de questions que l'évêque examine et résout dans le cours de ces douze allocutions, cependant assez courtes. Il n'y a pas jusqu'à des renseignements sur la fréquence de la célébration de la messe dans les églises et sur le nombre des confirmations dans le diocèse de Lincoln qu'on n'y trouve. Or, le docteur Wordsworth, qui est cependant un des évêques les plus favorables au ritualisme, combat, sur plus d'un des points que nous venons de signaler, les pratiques des ritualistes.

— Ce n'est là, nous le redisons en finissant, qu'une faible portion des œuvres de la chaire en Angleterre. Pour traiter, dans son entier,

un pareil sujet, il faudrait, d'abord et avant tout, parler des catholiques qui, comptent des représentants si distingués dans le père Newman, le cardinal Manning, Mgr Capel, etc. Ce n'est même, en ce qui concerne la chaire anglicane, qu'une portion peu considérable. Pour être à peu près complet, il faudrait parcourir les œuvres de Thomson, archevêque d'York; de Jackson, évêque de Londres; de Godwin, évêque de Carlisle; de Fraser, évêque de Manchester; de Mayer, évêque de Peterborough; du doyen Stanley, etc. Toutes ces œuvres ne nous présenteraient pas de grands orateurs, au vrai sens du mot, mais toutes nous révéleraient des hommes qui pensent et qui savent, des hommes d'une éducation littéraire et scientifique parfois infiniment supérieure à ce que nous trouvons dans le clergé de France.

Aussi, pendant que nos mains feuilletaient les volumes dont nous venons de citer les titres et d'indiquer rapidement le contenu, notre pensée se reportait-elle à ces jours anciens où le clergé de notre France avait le temps d'étudier et de se recueillir; et nous nous demandions, en enviant les belles fondations que l'Angleterre a su conserver au milieu de l'hérésie et du schisme, si notre patrie ne reverrait jamais les jours bénis, où calme et sans inquiétude pour l'avenir, le ministre des autels trouvait des loisirs pour les longues et fortes études.

GALLUS.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA LITTÉRATURE ANGLAISE AU MOYEN AGE

THE EARLY ENGLISH TEXT SOCIETY

(Voir t. X, p. 198 : t. XI, p. 185; t. XIV, p. 307; t. XVI, p. 97 et t. XVII, p. 193.)

LVI. *Legends of the Holy Rood; symbols of the Passion and Cross poems,* in old English of the eleventh, fourteenth and fifteenth centuries. Edited from manuscripts in the British Museum and Bodleian libraries; with introduction, translation and glossarial index, by RICHARD MORRIS, 1871, in-8 de XXXI-240 p. — LVII. *Sir David Lyndesay's works. Part V, the minor poems,* edited by J. A. H. MURRAY, with a Sketch of Scottish poetry, up to the time of Sir David Lyndesay, with an outline of his works, by JOHN NICHOL, Baliol college, Oxford, 1871, in-8, de LIV p.; pp. 551-590, et 13 p. de supplément. — LVIII. *The Times' Whistle; or a new daunce of seven satires, and other poems,* compiled by R. C. gent. Now first edited from manuscript Y. 8, 3, in the library of Canterbury cathedral; with introduction, notes and glossary, by J. M. COWPER. 1871, in-8 de XXXVIII-178 p. — LIX. *An old english miscellany,* containing a Bestiary, Kentish sermons, proverbs of Alfred, religious poems of the thirteenth century, from mss. in the British Museum, Bodleian library, Jesus college library, and edited with introduction and index of words, by RICHARD MORRIS, 1872, in-8 de XVI-308 p. — LX. *King Alfred' West Saxon version of Gregory's pastoral,* witt an English translation, the latin text, notes, and an introduction, by HENRY SWEAT, of Baliol college, Oxford, 1872, in-8 de XLII p., et 289-508 p. — LXI. *The Liflade of S. Juliana,* from two old English manuscripts of 1230 A. D. with renderings into modern English, edited by the Rev. OSWALD COCKAYNE, 1872, in-8 de VIII-90 p.

LVI. — *Legends of the Holy Rood.* — Le nom de M. Morris est

familier aujourd'hui à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux publications de l'*Early English text Society ;* l'ouvrage dont j'ai à présenter l'analyse ici est un des plus curieux de toute la série. En consultant le *Thesaurus* du savant Hickes, M. Morris avait remarqué une note se rapportant à un vieux sermon anglais sur la découverte de la sainte Croix; l'excellente idée lui vint d'imprimer cette pièce qui était encore inédite; afin de rendre son travail plus complet, il résolut d'assembler et de faire paraître tout ce que la littérature du moyen âge lui révélerait en fait de légendes sur le même sujet; de là un élégant volume de plus de deux cents pages, y compris un glossaire. L'introduction résume très-bien ce que les anciens chroniqueurs racontent sur l'histoire de la sainte Croix; voici d'ailleurs les titres des divers paragraphes qui forment cette dissertation préliminaire. 1. Découverte de la croix par Seth dans le paradis terrestre. — 2. Découverte de trois verges miraculeuses par Moïse dans la vallée d'Hébron, après le passage de la mer Rouge. — 3. Ces trois verges que Moïse avait transplantées en Arabie, au pied du mont Thabor, sont retrouvées par David qui les porte à Jérusalem et les plante à son tour dans un fossé. Un matin, il remarque qu'elles ne forment plus qu'un seul arbre à trois branches. — 4. Le roi Salomon pousse activement la construction du temple de Jérusalem; les ouvriers charpentiers, ayant besoin d'une solive, abattent l'arbre miraculeux; mais, ne pouvant s'en servir, Salomon ordonne qu'on en fasse un pont. — 5. La reine de Saba persuade à Salomon de conserver soigneusement la solive dédaignée par les ouvriers. — 6. La solive est retrouvée dans la piscine de Siloé. — 7. Les différents morceaux dont se compose la sainte Croix. — 8. Légende de Maximilla, la première martyre. — 9. Fabrication des saints clous. — 10. Nombre des clous. — 11. Découverte de la Croix par sainte Hélène. — 12. Autre légende sur le même sujet. — 13. Comment faire le signe de la Croix. — 14. Exposition de la Croix. — 15. Histoire de la Croix avant la crucifixion. — 16. Analogie de la Croix avec diverses productions naturelles. — 17. Histoire de Longin.

1. Le premier texte publié par M. Morris, avec une traduction en anglais moderne, contient l'histoire de la découverte de la Croix sous le règne de Constantin. Il est tiré d'un manuscrit de la Bodléienne, à Oxford; il est en anglo-saxon.

2. Vient ensuite un long poëme qui nous donne la légende entière de la Sainte-Croix, depuis Seth jusqu'au martyre de saint Quiriaque ou Cyriaque, frère de saint Etienne, mis à mort par les ordres de l'empereur Julien. Deux versions de cette légende sont imprimées ici; l'une est du treizième, et l'autre du quatorzième siècle.

3. Poëme écrit dans le dialecte du Northumberland, et retraçant le

développement de la Croix depuis le pépin dont elle est provenue jusqu'à la fabrication de la Croix elle-même.

4. Poëme sur l'*Invention* de la Croix. — Même dialecte que le précédent.

5. Homélie (en anglo-saxon, avec une traduction anglaise en regard) sur l'érection de la Croix). — Cette homélie est l'œuvre du savant Ælfric, qui vivait de 964 à 1051, et qui fut archevêque d'York.

6. Comment la sainte Croix fut découverte par l'impératrice Hélène ; poëme écrit dans le dialecte du centre de l'Angleterre, et faisant partie d'une version du *Cursor mundi*, dont j'ai parlé (voir n° XL, tome XIV, p. 313). La légende, telle que l'auteur anonyme de cet ouvrage nous la raconte, s'éloigne notablement de la tradition communément reçue. L'histoire de Judas et de saint Cyriaque, au lieu d'occuper la première place, ne vient qu'en dernier lieu pour expliquer les différentes circonstances que le poëme fait passer sous nos yeux. On trouve aussi, dans ce curieux fragment, le fameux épisode du marchand et de la livre de chair dont Shakespere a fait le sujet de sa pièce du *Marchand de Venise*.

7. Poëme sur l'exposition de la Croix, — Même dialecte que les pièces 1 et 4.

8. Dispute entre la vierge Marie et la Croix (*Disputatio intra Mariam et Crucem, secundum Apocrafum*). — M. Morris a donné dans l'appendice de son livre une autre version du même poëme.

9. *With an o and!* — Complainte en six stances sur la mort de Notre-Seigneur.

10. *With an o for an!* — Petite pièce de seize vers sur le même sujet.

Le titre assez bizarre de ces deux poëmes est le refrain qui termine chaque stance. — Il pourrait se traduire en français : « avec un oh ! et un aïe ! — Les dix textes ci-dessus n'ont jamais encore été publiés.

11. L'invention de la sainte Croix. — Récit en prose, tiré de la légende dorée, imprimée par Caxton en 1483.

12. L'exaltation de la sainte Croix. — Même origine.

13. Les symboles de la passion. — Ce poëme, le dernier du volume, est publié ici pour la première fois, d'après deux textes différents, et accompagné de curieuses gravures sur bois.

En résumé, le travail si remarquable dont M. Morris a enrichi l'*Early text Society* intéresse au plus haut point non-seulement les amateurs de l'ancienne littérature anglaise, mais les archéologues et tous ceux qui s'occupent des antiquités chrétiennes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent.

LVII. — *The minor poems of sir David Lyndesay.* — Je me suis déjà occupé de sir David Lyndesay (voir tomes X-XI, p. 201 et 204,

p. 190). La nouvelle livraison de l'*Early english Society* nous donne les petits poëmes de cet auteur, accompagnés d'une excellente préface de M. Nichols, professeur de littérature anglaise à l'université de Glasgow, sur l'histoire de la littérature écossaise depuis ses origines jusqu'au seizième siècle. Analysons cette dissertation en peu de mots.

La vie et les ouvrages de sir David Lyndesay sont intimement liés au mouvement politique et intellectuel de l'époque de transition pendant laquelle il vécut. Leur valeur est principalement historique, et, par conséquent, pour les apprécier comme ils le méritent, il faut se rendre compte des antécédents de toute nature qui ont façonné le génie du poëte et donné à ses ouvrages leur caractère particulier. La littérature écossaise proprement dite occupe une période d'un peu plus d'un siècle et demi; elle commence avec Barbour qui, au quatorzième siècle, célébra dans ses chants l'indépendance nationale; elle aboutit à Lyndesay et à Jean Knox. Tous les écrivains écossais que l'on peut énumérer depuis Drummond de Hawthornden jusqu'à M. Carlyle sont, à très peu d'exceptions près (Burns, par exemple), anglais par leurs idées et leurs sentiments.

On peut diviser l'histoire d'Écosse en trois périodes : I. La première, de deux siècles, s'étend jusqu'à la mort d'Alexandre III; les Écossais sont indépendants et presque toujours en guerre avec leurs voisins. La littérature de cette époque est représentée par de rares débris, et, pour trouver un nom propre, il faut arriver au treizième siècle; encore la réputation de Thomas Learmouth, le *rimeur* d'Ercildoune est-elle associée plutôt avec des ballades qu'avec le roman de *Sir Tristram*, dont sir Walter Scott lui attribue la composition.

II. La seconde période commence en 1283 et finit en 1390; elle est marquée par la lutte des Écossais contre les Édouards d'Angleterre. Trois écrivains doivent nous arrêter ici. Le premier, Jean Barbour, archidiacre d'Aberdeen en 1357, et mort en 1395, est l'auteur d'un poëme-chronique sur Robert Bruce, très-remarquable comme document pour l'histoire de cette époque (voir le n° XLIII, t. XVII). André de Wintown, prieur du monastère de Saint-Serf, et mort vers 1419, composa une chronique d'Écosse, aussi en vers de huit syllabes, mais où la légende domine au détriment de la vérité historique. Les antiquaires l'estiment comme un tableau naïf des anciennes mœurs, et comme un répertoire de traditions dont quelques-unes — celle de Macbeth et des sorcières, par exemple — ont passé dans la poésie proprement dite. Henri le Ménétrier vivait en 1490; son poëme le *Wallace* est une contre-partie du *Bruce* de Barbour; il est écrit avec beaucoup de vigueur et d'entrain, et fait autorité pour la biographie du héros écossais.

III. La troisième époque de l'histoire d'Écosse comprend les règnes

de Robert II, Robert III, Jacques Ier, II, III et IV. Les guerres contre les Anglais sont plus violentes que jamais; la turbulence des habitants des frontières produit une abondante floraison de ballades; voici la bataille de Flodden et les entreprises des Douglas; on peut signaler encore les premiers efforts pour civiliser les districts des Hautes-Terres, la renaissance des études classiques dans le clergé, et l'établissement des universités. Au point de vue littéraire, notons l'influence si remarquable des formes, des idées et des tournures françaises, et une affectation d'érudition qui nous rappelle singulièrement ce qui se passait chez nous à la même date. Les deux écrivains principaux sont Gawain Douglas et Guillaume Dunbar. Le premier, né en 1474 et mort en 1522, composa plusieurs ouvrages, entre autres, un poëme allégorique intitulé *le Palais d'honneur*, qui s'efforce d'être édifiant, et il l'est en effet; mais que l'abus des réminiscences classiques rend mortellement ennuyeux.

Dunbar, né vers 1460 et mort vers 1530, le plus grand des poëtes écossais après Burns, est l'auteur d'un nombre très-considérable de pièces de toutes sortes, mais remarquables principalement par leur caractère satirique. Il appartenait, comme Douglas, à l'Église, et sa position de moine franciscain ne l'empêcha pas de lancer, contre le clergé, en général, et les ordres religieux, en particulier, de violentes attaques où l'on trouve l'esprit d'Érasme mêlé à la verve parfois grossière de Rabelais. Son principal ouvrage est un poëme intitulé *la Danse des sept péchés mortels* qui tient à la fois de l'allégorie et de la satire.

IV. Enfin s'ouvre l'époque de la réforme; elle embrasse les règnes de Jacques V, Marie Stuart, et Jacques VI, avant l'union de l'Écosse avec l'Angleterre. Parmi les écrivains qui fleurirent alors on peut remarquer (*a*) ceux qui faisaient partie de l'Église, tels que Bellenden, Inglis, Barclay, etc.; (*b*) les chefs de la réforme, Buchanan et Jean Knox; enfin (*c*), les auteurs qui, sans rompre ouvertement avec les traditions religieuses, essayèrent, par leurs sarcasmes, de ramener l'Église à une discipline plus stricte et à une véritable intelligence des dangers qui l'assaillaient de tous côtés. C'est dans cette dernière catégorie que M. Nichols place sir David Lyndesay, auquel il consacre une remarquable étude de vingt pages. Il faut lire d'un bout à l'autre la dissertation dont j'ai essayé de présenter l'analyse pour se faire une idée exacte de l'histoire de la littérature écossaise. Comme appendice aux petits poëmes de Lyndesay, M. Morris a réimprimé une préface très-intéressante écrite, en 1568, par Henri Charteris, pour la première édition des œuvres de sir David.

LVIII. — *The Times' Whistle*. Sous ce titre (*le Sifflet du temps*), voici un recueil de sept satires, suivi de plusieurs autres petits

poëmes où le ton mordant domine aussi jusqu'à un certain point. La date de ces compositions est incertaine, mais M. Cowper, qui s'est chargé de les éditer, est porté à croire qu'il faut choisir entre 1614, 1615 et 1616. Quant à l'auteur, la question est plus difficile à résoudre, car les initiales R. C. conviennent également bien à douze écrivains de talent qui vivaient pendant la première moitié du dix-septième siècle. M. Cowper penche en faveur de Richard Corbet, littérateur bien connu, successivement évêque d'Oxford et de Norwich. Ces satires offrent un curieux tableau de mœurs; avocats, courtisans, gens d'Église, puritains, anabaptistes, catholiques : — tout y passe. M. Cowper a ajouté de courtes notes et un bon glossaire.

LIX. — *An old english Miscellany.* — Cet intéressant volume, dont les éléments ont été pris à droite et à gauche, contient trente-deux pièces en vers et en prose, deux appendices et un glossaire. Je citerai ce qu'il y a de plus saillant.

1. Traduction anglo-saxonne du bestiaire de Theobaldus. Manuscrit du British Museum (fonds Arundel, 292). Le texte latin (*incipit liber fisiologus a Thetbaldo italico compositus*) est imprimé dans l'appendice numéro 1.

2. Cinq sermons écrits dans le dialecte du comté de Kent, et traduits de Maurice de Sully. Ils font partie des manuscrits de la Bodléienne, et avaient été indiqués à M. Morris par M. Paul Meyer (voyez les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2e série, vol. V, p. 162). L'éditeur les a fait précéder d'un commentaire grammatical.

3. Quatorze poëmes sur des sujets religieux. Manuscrit du collége de Jésus, à Oxford.

4. Proverbes du roi Alfred. Deux textes imprimés en regard l'un de l'autre ; le second a dejà été publié par M. Wright (*Reliquiæ antiquæ*) et M. Kemble (*the Dialogue of Salomon and Saturnus*).

5. *The elevern pains of Hell* (*Les onze punitions de l'Enfer*), manuscrit du collége de Jésus, à Oxford. Voici le commencement de ce singulier poëme :

Ici commencent les unze peynes
De enfern, les queus saynt Pool v (ist)
Plest uuso oyer une demaunde
Ke li diable fist estrauge
De un cheytif pecceur
Ke has fu mys de grant tristur
De mort en vie ressuscité
Par la volonté de Dé.

Les vers suivants en anglais sont censés adressés par Satan au pécheur :

Unsely ghost hwat dostie here	Misérable esprit, que fais-tu ici ?
Thou were in helle myne vere	Tu étais certainement en enfer.
Hwo havett helle dure unlocke	Qui a ouvert les portes de l'enfer
That thou art of pyne ybroke	De telle façon que tu es délivré de [tes peines?

Dunke respund le mort a lu
En le secle v il fu
Cunte en ordre, et cunte et dist
Les XI peynes ke seynt Pol vist.
Des autres ke il an senty
Un sul mot ne menty,

Le reste du poëme est en anglais et il se termine ainsi :

Expliciunt xj. pene inferni quas vidit Beatus Paulus.

Deux autres versions du même ouvrage sont dans l'appendice :

6. Chansons religieuses de la première moitié du treizième siècle. Elles avaient déjà été publiées par M. Wright d'après un manuscrit du British Museum.

LX.— *Gregory's Pastoral.* J'ai déjà donné une idée de ces ouvrages (voir n° LII, tome XVI, p. 199), dont le commencement avait paru en 1871. M. Henri Sweet publie aujourd'hui la fin, avec une longue préface où il traite à fond de la grammaire anglo-saxonnne, telle qu'elle nous frappe lorsque nous lisons les travaux du roi Alfred. Point de texte plus important pour expliquer les particularités dialectales du saxon de l'ouest au neuvième siècle, et, comme cette édition est la première qui ait été faite sur les manuscrits contemporains, on comprendra qu'elle doive faire autorité. Au point de vue lexicographique la version anglaise du traité de Grégoire le Grand est également de la plus haute importance, parce qu'elle nous donne un grand nombre de mots qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Quelques-uns de ces mots, mal écrits, ont passé dans les dictionnaires, les autres sont encore inédits, si je puis m'exprimer ainsi. M. Sweet a ajouté au texte anglo-saxon des notes et un appendice, mais il n'a pas donné l'original latin qu'il avait annoncé.

LXI. — *Saint Juliana.*— On trouvera les légendes de sainte Julienne dans les *Acta sanctorum* sous la date du 16 février ; M. Cockayne en publie ici deux versions d'après les originaux conservés au British Museum et à la Bodléienne, et qui paraissent remonter à l'année 1230. L'auteur de la rédaction anglaise est, selon toute apparence, Herbert le Poor, évêque de Salisbury, et mort en 1217. Ce curieux spécimen de la littérature hagiologique du moyen âge est bien édité et accompagné d'un glossaire.

(*A suivre.*) GUSTAVE MASSON.

THÉOLOGIE

Le Concile du Puy, *tenu en octobre* 1873. *Simples notes,* par le chanoine C. F. DRUON, docteur en théologie. Paris, Palmé, 1876, in-12 de 292 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Druon, l'un des Pères et des secrétaires du Concile provincial du Puy, donne ici au public, après les avoir revues, les *lettres*

et *notes* envoyées par lui, pendant les sessions, à la *Semaine religieuse* de Bourges. C'est l'histoire du concile écrite au jour le jour par un témoin des plus compétents ; on y trouvera surtout un grand intérêt historique, toute discussion dogmatique en étant soigneusement écartée en vertu de la loi du secret, et le texte des décrets et décisions conciliaires ayant fait l'objet d'une publication officielle spéciale. Un avertissement de 15 pages fait connaître le détail de tous les actes préliminaires à l'ouverture de l'assemblée synodale — commissions métropolitaine et diocésaines préparatoires — mandements et lettres d'indiction, etc.... Vient ensuite, dans quatorze chapitres, l'exposé historique de la tenue du concile, la composition de ses diverses commissions, l'ordre et l'objet des séances, la formation et les travaux des sessions et des congrégations générales ou particulières. Les lecteurs trouveront dans ce volume les notions les plus exactes et les plus intéressantes sur la manière dont l'Église tient ses grandes assises, notions généralement fort ignorées, même des fidèles, et qui font ressortir toute la sagesse et toute la prudence du droit canonique sur ce sujet, en même temps qu'il en ressort un éclatant témoignage de la science et de la foi de ceux que leur dignité dans la hiérarchie ecclésiastique a appelés à y prendre une part active. C'est la vie même du concile retracée tout entière dans sa forte simplicité et dans son ordonnance sage et pieuse.

Les moindres détails ont ici leur importance, et l'auteur en a encore augmenté le mérite par les *appendices* qui terminent le volume et qui au nombre de sept, complètent parfaitement la physionomie de cet important synode par les textes de la consécration à la sainte Vierge de la province ecclésiastique de Bourges, des acclamations solennelles qui ont clôturé les sessions, des lettres des Pères du concile au Souverain-Pontife et aux prélats d'Allemagne et de Suisse avec leurs réponses, et enfin par des notices biographiques sur les Pères, délégués, théologiens et autres dignitaires du concile. Il y a là un ensemble bien propre à captiver l'attention et à mériter les suffrages de tout lecteur s'intéressant aux choses de l'Église, et désireux de connaître l'organisation et le fonctionnement d'un de ses plus puissants moyens de gouvernement spirituel. F. R.

Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ. S. Mechtildis Virg. O. S. B. Liber Specialis Gratiæ. *Accedit sororis Mechtildis, ejusdem ordinis, Lux Divinitatis. Opus ad codicum fidem nunc primum integre editum. Solesmensium O. S. B. Monachorum opera et cura* H. Oudin, *Parisiis et Pictavii*, 1877, petit in-4 de xvi-570 p., sur papier vergé. — Prix : 20 fr.

J'ai fait connaître ici, dernièrement (t. XVII, p. 203), le premier

volume d'une œuvre de théologie mystique de la plus haute importance, dont les pieux et savants fils du très-regretté P. Dom Guérenger ont entrepris la publication à Solesmes. Je suis heureux d'annoncer aujourd'hui l'apparition du second volume, le dernier de la partie latine. Il sera suivi de près par quatre autres, format in-4, qui, renfermant la traduction française de l'ouvrage entier, mettront chez nous à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ce trésor inépuisable de piété et de science surnaturelle.

Quant au présent volume, il comprend deux parties tout à fait distinctes, d'une étendue et peut-être même d'un mérite inégal le *Livre de la grâce spéciale* (*Liber specialis Gratiæ*) et la *Lumière de la Divinité* (*Lux Divinitatis*).

Ces deux livres contiennent les révélations de deux saintes vierges du nom de Mechtilde, sur lesquelles les hagiographes et les écrivains mystiques ont avancé plus d'une assertion fausse. On a voulu, en effet, faire de la première une sœur selon la nature de sainte Gertrude, et de la seconde une tertiaire de l'ordre de Saint-Dominique, ou même une cistercienne. Les religieux de Solesmes rétablissent la vérité des faits avec beaucoup d'érudition, en prouvant que Mechtilde, qui joue le rôle principal dans le *Livre de la grâce*, appartenait à la puissante maison de Hackeborn, et n'était sœur de sainte Gertrude que selon l'esprit, par la profession de la même règle, par la cohabitation dans un même monastère.

Pour ce qui est de l'auteur du traité intitulé *Lux Divinitatis*, dans le début elle se mit sous la conduite des religieux de l'ordre de Saint-Dominique, toutefois sans embrasser formellement leur règle et leur genre de vie; mais les douze dernières années de sa vie au moins s'écoulèrent dans la paix du cloître bénédictin de Halfta, déjà sanctifié par la présence de Gertrude la Grande et de Mechtilde d'Hackeborn. Par conséquent, l'ordre de Saint-Benoît a droit de la réclamer comme un de ses membres et comme une de ses gloires.

Le livre de la *Grâce spéciale* et celui de la *Lumière de la Divinité* se subdivisent l'un et l'autre en sept partitions, qu'il serait assez difficile de caractériser d'un mot, et de différencier d'une manière absolue. Les éditeurs n'ayant osé le faire, je me garderai de le tenter après eux. Il me suffira de faire remarquer qu'on trouve, dans ces deux traités, des solutions souvent lumineuses aux plus hautes questions de la théologie mystique, y compris celles qui ont trait à l'enfer, au purgatoire, aux limbes des enfants, des sentiments à la fois affectueux et forts pour les circonstances les plus diverses de la vie, des renseignements biographiques sur un grand nombre de personnages de l'époque ou des siècles antérieurs (Samson, Trajan, Albert le Grand, saint Thomas, etc., etc.). Je crois pouvoir ajouter que, en général,

l'ascèse et la liturgie pratique obtiennent une plus large place dans le *Livre de la grâce spéciale*, tandis que l'auteur du traité de la *Lumière de la Divinité* paraît se complaire davantage dans la théorie et la contemplation.

Dix documents historiques, destinés comme pièces justificatives à jeter un grand jour sur la chronologie, si obscure autrefois, de nos trois saintes vierges, terminent dignement le nouveau et magnifique volume dont l'imprimerie Oudin, de Poitiers, vient d'enrichir la littérature chrétienne. V.

Évhémère, son livre et sa doctrine, par R. de Block. Mons, 1876, in-8 de VI-150 p. — Prix : 3 fr.

La dissertation de M. de Block, aussi élégamment écrite que bien pensée, tâche de résoudre un des points les plus obscurs de l'histoire religieuse de l'antiquité. Évhémère de Messine (vivait entre 330 et 240 av. J.-C.) s'est rendu célèbre par son livre intitulé Ἱερὰ ἀναγραφή, roman philosophique dans lequel il soutenait l'origine humaine des dieux du paganisme. Il admettait des dieux célestes antérieurs aux hommes divinisés; mais il était considéré comme athée, parce qu'il niait le surnaturel des dieux nationaux. Son système n'eut un si grand succès que par la nouveauté et la singulière audace de sa doctrine; et de plus, la religion grecque étant devenue de plus en plus anthropomorphiste, l'évhémérisme put être plus facilement admis qu'il ne l'aurait été dans les siècles antérieurs.

Le titre de l'ouvrage d'Évhémère ne doit pas être traduit par *Histoire des dieux*, comme on l'a fait jusqu'ici, mais bien par *Inscription sacrée*, comme le prouve parfaitement M. de Block. Son livre se basait sur une inscription trouvée par lui dans l'île de Panchaïe. L'inscription et le nom de l'île sont de pures inventions d'Évhémère. J'aurais désiré que l'auteur se fût étendu plus longuement qu'il ne l'a fait sur la contrée où Évhemère prétendait placer cette île. La description du temple de Panchaïe aurait pu lui donner des indications à cet égard.

L'auteur étudie d'abord tout ce que nous pouvons savoir de la vie d'Évhémère et de son célèbre ouvrage qui avait au moins trois livres; et traduit les fragments qui nous en sont parvenus et dont les principaux se trouvent dans le sixième livre de Diodore de Sicile. M. de Block, étudie ensuite la valeur historique et littéraire de l'*Inscription sacrée*, la doctrine d'Évhémère, l'influence de l'évhémérisme en religion et en littérature. Ceci permet à l'auteur d'entrer dans certains détails au sujet des romans imités du livre d'Évhémère et des auteurs qui se rattachent à cette doctrine.

Ce livre est le résultat d'études longues et difficiles; et l'auteur est

au courant de tout ce qui a été publié sur la question. On ne trouve presque aucune assertion de l'auteur qui ne soit appuyée des preuves les plus sérieuses. Nous n'aimons pas cependant voir M. de Block, mettre sur la même ligne Orphée, Linos, Eumolpos, Hésiode et Homère; et les considérer tous comme des poëtes mythiques (p. 81). Ces questions sont encore trop discutées par les philologues pour qu'il soit permis de les résoudre incidemment d'un trait de plume. C'est probablement par inadvertance que l'auteur dit (p. 67) : Saint Clément d'Alexandrie. L'Eglise n'a jamais rangé Clément d'Alexandrie au nombre des saints, pas plus qu'Origène son disciple. — Nous dirons, en finissant, qu'on ne peut qu'admettre avec M. de Block qu'Évhémère ne fut ni un historien ni un philosophe ; mais (p. 129) « un sophiste et un rhéteur dont le principal dessein, en composant l'*Inscription sacrée* était de ruiner et de ridiculiser les croyances nationales par l'exposition d'une doctrine à laquelle il n'ajoutait sans doute lui-même qu'une foi bien médiocre. »

AD. DE CEULENEER

Avesta, *livre sacré de Zoroastre,* traduit du texte zend, par C. DE HARLEZ, professeur à l'université de Louvain. Liége, Grandmont-Donders ; Paris, Firmin-Didot, 1876. T II, in-8 de 246 p.— Prix : 10 fr.

Nous avons rendu compte (t. XVI) du premier volume de cette remarquable traduction. Tous les organes de la presse savante, en Angleterre et en Allemagne, de même qu'en Belgique et en France, ont été unanimes à en reconnaître le mérite. On décernera justement les mêmes éloges au second volume qui contient la version du *Vispered,* du *Yaçna* et des *Yeshts.* Le *Vendidad,* qui remplit tout le premier volume et est la partie la plus considérable de l'Avesta, nous a fait connaître la doctrine et la législation mazdéennes. Le *Vispered* est un recueil de prières liturgiques. Le *Yaçna* est le rituel du sacrifice avec les *Gâthâs* ou chants antiques qu'on chantait autour du feu sacré. Les gâthas sont au nombre de dix-sept; ils traitent de sujets très-divers, sur un ton varié et dans un dialecte particulier, ils remontent d'après quelques savants, à l'origine même du zoroastrisme. Le thème ordinaire est une prière ou un exposé doctrinal. Quelques savants y voient le monothéisme pur, d'autres en trouvent la doctrine identique à celle du *Vendidad.* M. de Harlez pense que la véritable doctrine des gâthâs est loin d'être le vrai monothéisme, et que leur morale n'est pas aussi pure qu'on a bien voulu le prétendre. Il ne pense pas non plus qu'on y trouve le dogme de la résurrection des corps. Après le *Yaçna,* M. de Harlez traduit deux fragments de l'*Hadhasta-naska.* C'est tout ce qui reste de cette partie, qui se composait de trente chapitres et traitait des bonnes œuvres et des miracles. Les *Yeshts* qui terminent ce volume n'appartiennent pas à l'Avesta proprement dit. Ce

sont des chants de louange ou de sacrifice, comme l'indique le nom lui-même. Tous les génies de l'Eran avaient un yesht approprié à leur culte : il nous en est resté vingt-deux. La plupart sont d'origine ancienne, mais ils ont été remaniés lors de la réforme mazdéenne. Quelques passages semblent être postérieurs au règne d'Artaxercès-Memnon; ce sont ceux qui décrivent les génies d'après des statues ou des images. M. le chanoine de Harlez développe savamment dans l'introduction et les notes de son livre ce que nous ne pouvons qu'indiquer ici. Toutes ses opinions ne seront pas acceptées par les savants. On pourra lui reprocher d'avoir présenté sous des couleurs trop peu avantageuses la doctrine mazdéenne que d'autres embellissent outre mesure. Il a laissé, dans sa version, bien des passages obscurs, mais on doit reconnaître que c'est la faute de la langue, non du traducteur. Dans le second volume, pour ne pas être trop long, il n'a pas donné, comme dans le premier, l'indication de la traduction littérale des passages difficiles, non plus que les preuves du sens qu'il a adopté, mais il a assez établi sa compétence pour que le commun des lecteurs puisse l'en croire maintenant sur parole. J. K.

JURISPRUDENCE

Lehrbuch des französischen allgemeinen Civilrechtes, *mit berücksichtigung des badischen und romanischen Rechtes, systematisch bearbeitet* von Ludwig Schiffner. *Erstes Heft die Einleitung und die erste Abtheilung der allgemeinen Lehre enthaltend.* Wien, Alfred Hölder, 1877, in-8 de xiii-84 p.

Le *Lehrbuch* du docteur Schiffner, professeur à l'université de Czernowitz, n'est pas encore terminé; nous n'avons sous les yeux que le premier fascicule comprenant l'introduction et les notions générales. Il nous est donc impossible de l'apprécier. Toutefois, à n'en juger que par ce qui a paru, ce sera une œuvre considérable. On y trouvera des comparaisons instructives avec le code badois et le code roumain, auxquels le code français a servi de modèle. L'auteur est modéré dans ses critiques comme dans ses louanges : il ne partage, à l'égard du législateur de 1804, ni l'enthousiasme puéril de certains Français, ni les absurdes dédains de quelques Allemands. Le code Napoléon lui paraît supérieur au *Preussisches Landrecht*, mais il lui préfère, surtout au point de vue de la méthode, le code autrichien. Il nous est malheureusement impossible de contrôler ces jugements. Mais nous ne saurions voir, comme lui, un progrès désirable pour l'Autriche dans les dispositions de la législation française sur la

séparation de l'Église et de l'État et sur le mariage civil; nous saisissons avec empressement l'occasion de protester contre une telle tendance. J.-A. DE BERNON.

Cours élémentaire de droit criminel, par J. LEFORT. Paris, Thorin, 1876, in-8 de VI-563 p. — Prix : 8 fr.

Il n'existait jusqu'ici sur le droit criminel que des traités considérables ou des manuels trop restreints : le *Cours élémentaire* de M. Lefort évite ce double inconvénient. Il s'adresse avant tout aux commençants, mais aux commençants qui veulent acquérir des notions sérieuses, et, par de nombreux renvois à la doctrine et à la jurisprudence, il leur donne, s'ils en ont le goût, le moyen d'approfondir les matières. A ce titre, il peut encore servir à ceux qui n'ont plus d'examen à préparer : les jeunes avocats le consulteront avec profit.

Faut-il faire des réserves sur certaines idées relatives à l'ordre de la foi et à la liberté de conscience ? M. Lefort semble ne voir dans la foi qu'un fait de sentiment : la théologie catholique lui apprendrai que c'est un acte d'intelligence. Sur la liberté de conscience, il confond la thèse et l'hypothèse. Nos critiques, d'ailleurs, n'enlèvent rien au mérite de son livre : les erreurs que nous lui reprochons se retrouvent dans l'enseignement officiel. Mais l'élévation de son esprit devrait lui inspirer, à cet égard, une indépendance plus complète.

J.-A. DE BERNON.

SCIENCES

Les Folies de ce temps en matière de religion, par M. POUJOULAT. Paris, Victor Palmé, 1877, in-8 de VII-236 p. — Prix : 4 fr.

Comme M. Poujoulat le dit très-bien, dans un des chapitres de son livre, la vocation de ce siècle est du côté de la nature et des recherches historiques, mais l'habitude de recueillir et de classer des faits nous a trop éloignés de la méditation religieuse et morale sans laquelle il n'y a point de grand esprit ni de grande société. C'est l'honneur de la littérature catholique de protester par de telles œuvres de philosophie morale, contre ce desséchement de la pensée qui est devenu funeste à la science elle-même, où parfois l'on sent faiblir, surtout en histoire, au profit d'une érudition qui tend à se perdre dans d'inutiles raffinements, la sublime notion de l'enchaînement des causes et la marche ascendante vers les grandes lois génératrices par lesquelles il plaît à Dieu de conduire l'homme et l'univers.

Les folies de ce temps sont un sujet aussi douloureux que fécond

de réflexions morales. M. Poujoulat en a considéré, avec la hauteur de vue d'un penseur chrétien, la face la plus triste mais aussi la plus instructive, celle qui regarde les vérités religieuses et la civilisation chrétienne, menacées par les négations des sophistes et les appétits des ravageurs. Il offre au public, aux hommes du moins qui savent goûter le charme des pensées, une série de nobles et pures méditations, qui composent les vingt-trois chapitres de son nouveau livre : Cruauté de l'athéisme envers l'homme. — Dieu dans l'univers. — Dieu dans l'intelligence. — L'éternité divine. — Immatérialité et immortalité de l'âme. — Pourquoi la vérité religieuse a-t-elle des obscurités? — La foi à notre époque. — La religion et la critique (deux chapitres). — Le christianisme à travers les temps. — La civilisation chrétienne. — Les nouveaux ennemis du christianisme. — Les conséquences de l'antichristianisme. — Le christianisme et la liberté. — La papauté (deux chapitres). — L'avenir de la France. — L'Église et l'avenir de l'Europe. — Les sceptiques et les pèlerinages. — Les chercheurs d'une religion nouvelle. — Les enterrements civils et le jour des morts. — On ne recommence pas la vie. — De la durée du genre humain.

M. Poujoulat est, personne ne l'ignore, un de ceux qui, en France, ont donné le branle à ce grand mouvement d'études historiques ayant pour objet les antiquités nationales et la connaissance approfondie du moyen âge. Dans les méditations du philosophe, l'historien est intervenu avec une force d'expérience qui en double l'intérêt et l'autorité. Les deux chapitres sur la papauté, par exemple, composent un admirable tableau d'histoire. Si M. Poujoulat se montre à bon droit sévère pour les prétentieuses chimères de la critique antichrétienne, nul plus que lui ne souhaite de voir se renouveler les beaux jours de la critique orthodoxe et de la science catholique, et il n'ignore pas qu'à cet égard, il y a certainement beaucoup à faire. Nous ne terminerons pas ce compte rendu d'un ouvrage qui accroîtra encore les titres si nombreux de l'éminent écrivain à la reconnaissance des honnêtes gens et de tous les amis des lettres, sans citer ces belles paroles de la préface, qui expriment si bien la pensée même d'où est sorti le recueil où nous sommes heureux de les transcrire : « Les agresseurs, hardis et superbes, manquent de savoir, de profondeur et de génie, mais ils sont dangereux parce que l'instruction, aujourd'hui, est généralement médiocre. A force de négliger les études sérieuses, on n'a réponse à rien... il importerait d'armer sa pensée, de la fortifier, de prendre, en quelque sorte, pied devant l'ennemi. »

Voilà dix ans bientôt que le *Polybiblion*, après la *Revue des questions historiques*, offre aux catholiques le terrain pour prendre pied

devant l'ennemi et les munitions pour le combattre. L'ennemi le sait bien, mais nos amis, chrétiens et conservateurs, ne se rendent pas toujours suffisamment compte de l'importance de notre œuvre, et ils nous laissent parfois bien seuls à nos batteries. MARIUS SEPET.

Le Travail industriel des enfants et des femmes. — *Étude théorique et pratique sur les lois du 19 mai 1874 et du 22 février 1851*, par LÉON COTTINEAU, avocat, docteur en droit. Nantes, Vincent Forest et Émile Grimaud, 1875, in-8 de 236 p. — Prix : 4 fr.

La loi que nous a laissée l'Assemblée nationale, pour la protection des enfants et des femmes dans les travaux industriels, peut être considérée comme la première œuvre sérieuse sur cette matière depuis la Révolution de 1789, qui a renversé l'édifice de nos grandes traditions sociales. En effet, la loi de 1841 n'avait presque jamais été appliquée, en raison de son insuffisance excessive. L'Assemblée nationale élue en 1871 a élaboré une loi empreinte de son esprit conservateur, parfois même élevé. Quoiqu'il convienne de tenir compte des difficultés qui entravaient l'action de la majorité, difficultés auxquelles elle a succombé, il faut reconnaître qu'une certaine faiblesse de caractère paraît en plusieurs articles de cette loi et qu'elle est demeurée encore trop incomplète et insuffisante sur les points les plus importants, étant donné surtout le modèle fourni par la législation anglaise, supérieure à la nôtre par sa moralité, comme l'avoue l'auteur du travail que nous annonçons. M. Léon Cottineau, qui se montre digne, par le soin avec lequel il défend les principes conservateurs, d'interpréter la pensée de la majorité législative de 1874, nous donne une étude théorique et pratique de la loi du 19 mai de cette même année, qu'il compare avec celles de 1841 et de 1851, ainsi qu'avec les lois sur la matière en vigueur à l'étranger. Bien que le titre adopté pour cette étude se trouve suffisamment clair, quelques lignes de préface nous eussent semblé opportunes, sinon pour indiquer le but de l'auteur, au moins pour marquer d'avance la division de son travail.

L'*Étude théorique et pratique* contient trois parties principales : 1° *Conditions générales du travail des enfants et des femmes;* 2° *De l'apprentissage;* 3° *Examen critique de la législation française sur le travail industriel des enfants et des femmes.* L'étude comparée des législations étrangères nous semble trop abrégée dans le travail de M. Léon Cottineau, surtout pour ce qui est de l'Angleterre dont l'auteur est amené presque à chaque instant à vanter la supériorité en la question qui nous occupe.

En terminant, bien qu'il ait déclaré, et c'est incontestable, que la loi de 1874 constitue « un véritable progrès sur l'ancienne législation, »

— qui eut tout d'abord le tort immense de n'être « presque pas appliquée, » — M. Léon Cottineau, laisse percer des craintes trop fondées au sujet même de l'application de cette dernière loi. En effet, il pense que la sanction pénale étant trop faible, puisqu'il ne s'agit jamais que d'amende pécuniaire (p. 208) pour ceux qui contreviennent aux prescriptions ayant pour but de sauvegarder la moralité de l'atelier, beaucoup d'entre les patrons, dont les obligations sont, au reste, trop peu nettement définies (p. 51), ne se gêneront pas pour enfreindre la loi, et que, d'autre part, si le contrôle de l'inspection est maintenant beaucoup plus sérieux, il n'en demeure pas moins vrai que ce contrôle ne peut guère s'exercer que sur les grands ateliers. Nous nous permettons d'ajouter que nous craignons qu'un grand nombre d'ingénieurs, ne se sentant pas vivement poussés par leur conscience à faire respecter le repos du dimanche, ce point si important ne se trouve passé sous silence en beaucoup de circonstances. L. M.

Ministère des travaux publics. — Ports maritimes de France. Tome II : *du Havre au Becquet*. Paris, impr. nationale, 1876, gr. in-8 de 650 p., avec atlas in-fol.

Nous avons rendu compte, l'année dernière, du premier volume de cette magnifique publication, qui n'en comprendra pas moins de six ou sept, et qui fait le plus grand honneur au Ministère des travaux publics. Le présent volume, qui contient des études complètes sur tous les ports de la Manche, depuis le Havre jusqu'au Becquet, n'est nullement inférieur à son devancier : confiées aux ingénieurs qui ont l'entretien de ces ports dans leurs attributions de service, et rédigées, par conséquent, dans un cadre à peu près uniforme, par des hommes dont l'expérience et la compétence sont toutes particulières, ces études se présentent à nous avec toutes les garanties désirables de parfaite exécution. Nous avons remarqué, entre autres, l'étude sur le port du Havre, par M. Quinette de Rochemont, qui ne s'est pas contenté de décrire, après un intéressant chapitre sur le régime des attérages, des courants, des marées et des vents, les installations actuelles, quais, bassins à flot, écluses de chasse, formes de radoub, etc., de l'un de nos premiers ports français, ni de nous donner des résultats statistiques de premier ordre sur son mouvement commercial et sur ses gigantesques ressources : remontant aux époques lointaines, il nous a présenté, dans un saisissant tableau, l'historique complet de l'établissement de tous ces ouvrages merveilleux, dont l'origine date du règne de François Ier ; d'autres établissements maritimes avaient existé antérieurement sur la rive nord de l'embouchure de la Seine, mais leur importance était peu considérable : ils étaient alors compromis par les alluvions ou détruits par les érosions de la mer. En

trois siècles, le petit hameau, groupé autour de la chapelle de Grâce, et dont M. Quinette a reproduit un plan daté de 1530, après la création du Havre fortifié par l'amiral Bonnivet, est devenu une ville de 85,000 habitants, au port duquel entrent annuellement près de six mille navires d'un tonnage total d'un million et demi de tonneaux.

Les notices sur le port de Rouen, par M. Chanson ; sur Quillebœuf, par M. Allard ; sur Pont-Audemer, par M. Degrand ; sur Honfleur, par M. Arnoux ; sur Caen, par M. Boreux ; sur Isigny, par M. Gouton ; sur Saint-Waast, par M. de Saint-Amand, ne sont pas moins remarquables, et forment un tableau précieux de notre mouvement maritime et commercial, depuis les temps les plus reculés, dans cette région des ports de la Manche. Les vingt-deux études qui composent ce volume, édité avec un luxe de plans, de cartes et de dessins qui ne permet pas à l'attention de s'égarer un instant, sont un témoignage saisissant de notre vitalité industrielle et de la richesse inappréciable de nos ressources de toute espèce. Heureux si nous savions ne pas gaspiller ces trésors, et les faire fructifier sous l'égide des idées chrétiennes et sous la protection de Dieu, au lieu de les jeter à tous les vents de la dissipation et des utopies sociales. Nous sommes riches, mais il ne faut pas nous enorgueillir de tant de biens. A qui les devons-nous : à qui aurons-nous à en rendre compte ? Ces deux questions devraient plus souvent résonner à l'oreille de leurs possesseurs.

René Kerviler.

BELLES-LETTRES

Triennium philologicum, oder Grundzüge der philologischen Wissenschaften, par W. Freund. Leipzig, 1874-76. 6 vol. in-8 de 332, 356, 343, 328, 304 et 298 p. — Prix : 30 fr.

M. Freund, l'auteur du grand dictionnaire de la langue latine, a voulu écrire un résumé de toutes les sciences philologiques, véritable *vade-mecum* de tous les philologues, utile tant aux professeurs qu'aux élèves. Malgré les imperfections de détail, inévitables dans une aussi vaste entreprise, cette œuvre se présente à nous comme le résultat de toute une vie consacrée à l'étude de l'antiquité ; et nous croyons que l'auteur a pleinement réussi. Au lieu de nous étendre sur les critiques que nous pourrions faire sur telle ou telle opinion philologique émise par l'auteur, nous croyons plus utile, pour faire connaître toute l'étendue de cette œuvre et la grande utilité qu'elle présente, de parcourir rapidement les six volumes de l'ouvrage et d'en indiquer les lignes principales.

Chaque partie est précédée de la bibliographie générale de la science

dont celle-ci s'occupe, il en est de même pour chaque paragraphe de quelque importance : de cette façon, le lecteur n'a pas seulement le résumé de chaque science philologique ; mais il sait aussi quels auteurs il lui faut consulter s'il veut approfondir une question quelconque. On ne peut que regretter que M. Freund ait trop négligé d'indiquer les ouvrages des savants français. — Dans le premier volume, l'auteur traite d'abord de l'encyclopédie de la philologie, ensuite de l'histoire de cette science. Dans cette dernière partie, on trouve une notice bibliographique sur tous les philologues de quelque importance des diverses époques. C'est à regret que nous avons constaté une grande partialité de la part de l'auteur : il parle de maint philologue allemand de second ordre et cite à peine quelques-uns des philologues des autres pays. Personne ne conteste la grande part qui revient à l'Allemagne dans les progrès des sciences philologiques ; mais même un Allemand doit savoir reconnaître les services éminents rendus par les savants des autres nations. C'est ainsi que, parmi les philologues de ce siècle, il cite jusqu'à cent quatre Allemands, tandis qu'à ses yeux, l'Angleterre n'aurait produit que cinq savants dignes d'être mentionnés ; les Pays-Bas, six ; la Belgique, aucun, alors que nous connaissons plusieurs savants belges qui peuvent facilement soutenir la comparaison avec ceux d'outre-Rhin. La France semble tout aussi oubliée. M. Freund ne parle que de Mionnet, Boissonade, Hase, Letronne et Dübner. Et MM. Egger, Renier, Waddington, Bréal, de Longpérier et vingt autres, ne sont-ce donc pas de dignes émules des Mommsen, Lange, et O. Ribbeck ? Pour l'Italie, nous avons remarqué l'oubli du nom du célèbre Rossi.

Le troisième chapitre de ce volume s'occupe des sources de la philologie, des documents écrits et des monuments épigraphiques, des monuments de l'archéologie classique et des monnaies. Puis vient la critique philologique qui embrasse la paléographie et l'herméneutique. Un chapitre sur la science générale du langage et la philologie comparée est le dernier de ce premier volume, où nous aurions désiré que l'auteur se fût étendu aussi quelque peu sur la science si importante de l'épigraphie. — Dans le second volume, l'auteur étudie la grammaire grecque, l'histoire de la littérature grecque, l'histoire des sciences en Grèce, la grammaire latine, l'histoire de la littérature romaine et l'histoire des sciences à Rome. — Dans le troisième volume, la chorographie et la topographie de la Grèce, l'histoire politique, les antiquités politiques, privées et religieuses des Grecs et la mythologie grecque.

Le quatrième volume traite des mêmes parties pour Rome. Le cinquième volume s'occupe de la musique, de la poétique, de la rhyth-

mique, de la métrique, de la mimique et de l'orchestrique ; de la rhétorique des Grecs et des Romains.

Le sixième volume, enfin, comprend un traité d'archéologie et de numismatique.

L'auteur a mis, à la fin de chaque volume, un certain nombre de questions sur la partie traitée, qui seraient à leur place dans un ouvrage destiné à des collégiens, mais non dans une publication faite pour des professeurs de gymnase et pour des étudiants d'université. Il y a joint aussi une centaine de sujets de travaux particuliers, qui ne sont pas assez précis ni assez spéciaux pour pouvoir produire le résultat que l'auteur avait en vue. Une table générale se trouve à la fin du sixième volume. Malgré ces défauts d'exécution, on voit, par ce trop court résumé, de quelle importance est cet ouvrage pour tous ceux qui s'occupent de l'antiquité classique. Il serait à désirer qu'une telle œuvre trouvât un traducteur en France, afin que ce livre vraiment utile pût être entre les mains de tous les professeurs de lycée et de collége et de tous ceux qui étudient la philologie. Il leur rendrait d'immenses services et leur épargnerait souvent des recherches longues et difficiles. AD. DE CEULENEER.

The Vaux de Vire of maistre Jean Le Houx, advocate, of Vire. Edited and translated, by JAMES PATRICK MUIRHEAD, M. A. With a portrait and other illustrations. London, John Murray, 1875, gr in-8 de LXXIV-262 p. — Prix : 12 fr. 50.

Nous venons bien tard signaler à nos lecteurs un hommage rendu, et magnifiquement rendu, à une de nos gloires françaises. Jean Le Houx, l'auteur des *Vaux de Vire*, apparaît ici avec son œuvre traduite en regard du texte original, en vers anglais; avec son pays, dont une suite de gravures sur bois fait passer sous nos yeux les sites si pittoresques, gravures qui sont la reproduction de dessins d'après nature faits par M. Lionel B. C. L. Muirhead. Enfin un portrait de Jean Le Houx, d'après une ancienne miniature appartenant à M. Morin-Lavallée, ancien maire de Vire, est placé en tête du livre. Si nous ajoutons qu'il est imprimé sur papier de Hollande, orné de fleurons, et qu'on y a joint la musique de plusieurs vaux de Vire, nous aurons montré qu'on l'a entouré de toutes les séductions extérieures. Arrivons au contenu. M. James Patrick Muirhead débute par une longue introduction où, s'appuyant sur tous les travaux antérieurs, et spécialement sur les recherches si érudites de M. Gasté, il expose les origines et les destinées des *Vaux de Vire*, et établit les titres irrécusables de Jean Le Houx à leur paternité. Vient ensuite le texte, établi avec d'autant plus de soin que l'auteur possède un curieux manuscrit, dont on s'était servi pour l'édition de 1811, et qu'il a acquis à Caen, en octobre 1874; il y a joint, nous l'avons dit,

une traduction en vers. Le volume, si soigneusement exécuté, de M. J. P Muirhead, mérite de prendre place sur les rayons d'une bibliothèque choisie, à côté de celui de M. Gasté, publié en 1874, et qui est ce que nous avons de plus complet sur la matière. E. D'A.

La Novellaja fiorentina, *fiabe e novelle* stenografate in Firenze al dettato popolare da VITTORIO IMBRIANI, ristampa accresciuta di molte novelle inedite, di numerosi riscontri e di note, nelle quali è accolta integralmente *la Novellaja milanese* dello stesso raccogliatore. Livourne, Vigo, 1877, in-12 de xv-640 p. — Prix : 5 fr.

Le nom de M. Imbriani est bien connu de tous les amis de la littérature populaire. M. Imbriani a fourni au grand recueil entrepris par MM. Comparetti et d'Ancona les chants des provinces méridionales de l'Italie, il est un des collaborateurs assidus de l'excellente revue *il Propugnatore*, et il a publié une collection de contes florentins et une série de contes milanais qui ont obtenu un légitime succès. Ce sont ces deux recueils que M. Imbriani vient de fondre en un seul volume : ayant retrouvé dans les contes toscans tous les récits qu'il avait récoltés dans les environs de Milan, il a pu, tout naturellement, et comme appendices, comme illustrations, placer les uns à la suite des autres. On a donc ici ce que renferme la première édition de la *Novellaja fiorentina*, imprimée en 1871, et toute la *Novellaja milanese*, insérée d'abord dans le *Propugnatore*. Outre cela la *Novellaja fiorentina* a été fort augmentée de nouveaux contes recueillis par M. Narucci et de notes fort étendues, les unes ayant trait à la langue, les autres indiquant de nombreux rapprochements. M. Imbriani n'a, du reste, guère cherché des analogies à ses contes qu'en Italie : il aurait pu en trouver, et en quantité considérable, en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre. S'il n'a pas poussé aussi loin ses recherches, c'est qu'il ne l'a pas voulu, et non parce qu'il ne l'a pas pu. Ce n'est pas l'érudition qui lui fait défaut, mais il ne lui a pas convenu de donner un caractère trop scientifique à son livre. — Peut-être, cependant, aurait-il pu réserver à l'indication de divers parallèles d'origine populaire, des pages qu'il a trop généreusement accordées à la reproduction de fragments empruntés à la littérature érudite, à Metastase, à Firenzuola, à Marini. Des confrontations de ce genre, nous le reconnaissons, ont pourtant leur intérêt, il est curieux de voir comment une même idée peut être exprimée par des esprits sans culture et par de beaux esprits.

M. Imbriani a écrit tous ces contes sous la dictée même de narrateurs populaires ; nous ne les trouvons pas toujours, ces narrateurs, dignes de la réputation de vivacité, d'ingéniosité, faite depuis si longtemps aux Florentins : toutes les locutions qu'ils emploient ne

nous paraissent pas, par cela seul, qu'elles sortent de leur bouche, avoir le droit d'entrer dans le *Dictionnaire* de l'académie de la Crusca, mais il y a un charme réel à se trouver ainsi en rapport avec des *contadini* ou des *ragazze* des environs de Cascine ou de Fiesole. Nous nous permettrons donc de n'être pas de l'opinion de M. d'Ancona qui eût désiré que M. Imbriani prît les contes de Grimm pour modèles de ses récits, et nous félicitons notre auteur de n'avoir pas voulu, à l'exemple de trop de ses compatriotes, calquer les Allemands. *Mi repuna*, dit-il, *il trascinarmi sopra falsarighe tedesche*.

TH. DE PUYMAIGRE.

Études sur Aristophane, par M. ÉMILE DESCHANEL, député. Paris, Hachette, 1876, in-18 de III-469 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'esprit ne perd jamais ses droits en France pas plus qu'à Athènes ; M. Deschanel l'a cru ainsi, quand il a réimprimé ses *Études sur Aristophane*, qui avaient vu le jour pour la première fois en 1849 dans la *Liberté de penser*. Il lui plaît de rapprocher le sel gaulois de la verve cynique et endiablée du comique grec : n'a-t-il pas tort ? Il est certain qu'on s'explique peut-être encore plus difficilement Aristophane à côté de Sophocle et de Thucydide, que Molière dans notre littérature du dix-septième siècle à côté de Bossuet et de Racine. Où trouver un écrivain qui sache ou plutôt qui ose descendre avec une pareille désinvolture des hauteurs du lyrisme le plus majestueux et le plus suave aux trivialités les plus populaires et les plus révoltantes ? Tout absolument lui semble permis, pour mettre en gaîté la plèbe souveraine qui, aux jours de fête, envahissait le théâtre d'Athènes.

Ce qui rend ces *Études* particulièrement curieuses, c'est qu'elles ont été écrites à la fois par un ami et par un ennemi d'Aristophane : un ami de ses excentricités dramatiques, un ennemi de ses théories politiques. Homme d'un goût un peu sceptique, novateur par tempérament, M. Deschanel a l'érudition légère et ne professe pas un respect exagéré pour les principes. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait aucune information précieuse sur le théâtre grec, aucune page sérieuse dans ce livre où Aristophane est tour à tour étudié comme critique politique, comme critique social et comme critique littéraire.

On y trouvera mis en relief avec beaucoup de finesse les traits distinctifs du poëte, l'imprévu de sa fantaisie, l'agilité de son esprit dans le domaine de l'imaginaire, l'art avec lequel il transforme en fictions plaisantes les abstractions de la métaphysique, de la politique et de la science. Mais tout n'est pas là, quand il s'agit d'Aristophane, et quelle sévérité attendre ici d'un auteur à qui il échappe des assertions comme la suivante : « L'art est une chose, et la morale en est une autre. » « Pour moi, Gaulois, dit-il ailleurs, je me suis amusé dans

les vignes d'Aristophane, j'y ai fait vendange à loisir, et voici le dessus du panier. » Que n'a-t-il toujours tenu parole ! Mais M. Deschanel a prétendu nous donner « une étude sincère » et, « supprimer les ordures ou les voiler toujours par une délicatesse mal entendue, ce serait altérer la physionomie de l'auteur.» Aussi, dans les passages qu'il traduit, paraît-il moins préoccupé d'atteindre à l'élégance, que de rendre fidèlement les crudités du texte.

Les exemples qu'il allègue pour excuser ce dévergondage de style en aggravent l'effet immoral plutôt qu'ils ne le corrigent. Des païens pouvaient l'accepter, et encore quelques-uns ont-ils protesté : la conscience chrétienne a des exigences que M. Deschanel ne semble pas comprendre, qu'il est même tenté de condamner.

On sait que, dans ses différents ouvrages, M. Deschanel le prend de haut, de fort haut même, avec le christianisme ; le livre que nous analysons ne fait pas exception. C'est ainsi que, dans le parallèle inconvenant qu'il établit entre Jésus et Socrate, victime de la « race bigote et dévote d'Athènes, » la fameuse conclusion de Rousseau ne trouve même pas grâce devant ses yeux.

Mais Aristophane, qui vivait dans une république, s'est fait un malin plaisir de railler sur la scène les comédies politiques dont il était le témoin sur l'agora. C'est ce que M. Deschanel a peine à lui pardonner: après avoir très-bien défini (p. 105) la crise que traversait alors la démocratie grecque et les causes de l'animosité passionnée d'Aristophane contre Socrate et Euripide, il reproche au poëte « une raison prudente à l'excès; » il lui en veut « de mettre son imagination jeune et charmante au service d'une cause vieillie et arriérée, » « d'employer, à défendre l'héritage du passé, toute la verve et toute la malice que Voltaire et Beaumarchais emploieront à démolir. » Bref, il finit par le qualifier, non sans un secret dépit, de « réactionnaire enragé. » Inutile d'ajouter qu'ici et là, la discussion vise la France contemporaine en même temps que la Grèce d'autrefois.

Qu'Aristophane ait raconté en pamphlétaire l'histoire de son temps, qu'il ne faille pas prendre au pied de la lettre cette caricature en action, ces diatribes amères contre Cléon et les démagogues de son école : que certain personnage des *Chevaliers* exagère, en attribuant l'élévation d'un favori du peuple à sa qualité de « vaurien et de faubourien, » rien d'impossible ; mais de là à souscrire au jugement par trop optimiste de certains contemporains sur la démocratie athénienne, il y a un pas considérable, et les lecteurs de Platon et de Thucydide ne sont guère disposés à le franchir.

Aristophane a sa place marquée dans l'histoire du théâtre grec ; ce n'est pas un auteur qu'on puisse et qu'on doive absolument proscrire; mais, pour le public au moins, il faut savoir dégager les perles qui

brillent sur ce fumier. « Les bégueules feront bien de ne pas ouvrir ce livre, » dit l'auteur au début de sa *Préface :* c'est peut-être au lecteur simplement honnête, que devait s'adresser ce charitable avertissement. C. Huit.

Correspondance inédite de Ch. Nodier [1796-1844], publiée par A. Estignard. Paris, librairie du *Moniteur universel*, 1876, in-8 de VIII-283 p. — Prix : 4 fr.

Si l'on se rappelle *les Souvenirs de jeunesse* et *les Épisodes de la Révolution* — et ces livres ne sont pas de ceux qu'on oublie facilement — on sera peut-être un peu désappointé en lisant la correspondance de Ch. Nodier. On pensait bien que l'imagination du romancier avait dû avoir une bonne part dans les deux ouvrages que je viens de citer, mais on pensait aussi qu'elle avait dû travailler sur un fond de réalité, et c'est ce fond dont on ne rencontre pour ainsi dire point de traces dans les lettres de l'aimable conteur. Tout au plus, dans les lignes enthousiastes que Nodier écrit sur un personnage bien oublié aujourd'hui, Maurice Quaï, dans le portrait qu'il fait d'un Anglais bizarre, le chevalier Croft, peut-on deviner des types dont il devait se servir plus tard. Sa vive affection pour sa femme et pour sa charmante fille, leur santé, son amitié pour Weiss, ses projets littéraires, ses préoccupations de bibliophile, les préoccupations bien plus intenses encore que lui causent les exigences de la vie matérielle, voilà ce qui domine dans toutes ses lettres. Ces dernières inquiétudes ont suivi Nodier jusqu'à la fin de sa carrière; il les éprouvait encore à une époque où il était célèbre. En faisant son budget, au mois d'octobre 1830, il constate qu'il a un revenu de quatre mille francs, neuf personnes à entretenir et six cents francs de dettes. Quant à ses ressources littéraires, il est parvenu à travailler vingt et une heures par jour, « mais — ajoute-t-il — dans l'état actuel de la librairie, il ne me faut pas moins de deux jours pour gagner six francs qu'on me paye fort mal (p. 235). » Si, dans les lettres de Nodier, on ne retrouve rien d'épisodes à la vérité desquels on s'était un peu habitué à croire, on y retrouve le charmant style qui a servi à les conter, style élégant, pur, un peu maniéré, un peu trop maniéré même pour le genre épistolaire. On lit avec plaisir quelques lettres de suite, mais si l'on prolonge cette lecture on éprouve une certaine fatigue. Il n'y a pas là assez de laisser-aller, le ton y est trop uniforme, trop *littéraire*, et nulle anecdote ne vient réveiller l'attention. L'un des chefs du mouvement romantique, recevant dans les salons de l'Arsenal tous les *gros* bonnets de cette école, Nodier ne donne aucun détail sur ces personnages dont les noms seuls apparaissent de temps en temps dans sa correspondance. Les événements politiques ne se reflètent guère

non plus dans toutes ces pages; les opinions de l'auteur étaient moins accentuées qu'on n'était tenté de le croire et se résumaient surtout dans une haine profonde pour la forme républicaine (p. 241). Les lettres de Nodier sont donc écrites sous une inspiration toute personnelle, toute subjective; elles sont néanmoins intéressantes; ce n'est pas un petit mérite que de faire pénétrer dans tous les secrets du caractère, de l'esprit, du genre d'existence, d'un littérateur aussi éminent. On doit de la reconnaissance à M. Estignard qui, possesseur des papiers de Weiss, en a tiré toutes les lettres que Nodier avait adressées à ce savant pour lequel il eut une amitié si fidèle et si dévouée. Peut-être est-il à regretter que l'éditeur n'ait pas cherché à remédier à de trop fréquents oublis de Nodier, à fixer toutes les dates de ces lettres; elles se succèdent souvent sans aucune indication de l'époque où elles furent écrites, à des intervalles qui durent parfois être considérables et se présentent au lecteur avec une certaine confusion. De trop courts renseignements biographiques, placés dans l'introduction, ne suffisent pas pour le guider, et quelques notes, au bas des pages, eussent, certainement, été bien accueillies.

TH. DE PUYMAIGRE.

Correspondance inédite du Père Lacordaire, par HENRI VILLARD. 2e édit. Paris, Palmé, 1876, in-18 de 652 p. — Prix : 6 fr.

Nous n'avons pas à juger le P. Lacordaire, à propos de cette publication, aussi nous abstiendrons-nous même de réserves sur les appréciations de l'ami fervent qui a recueilli ces lettres. C'est la seconde fois que ce recueil paraît, la première édition datait de 1870. Elle contenait environ vingt-cinq lettres qui ont disparu dans la nouvelle; mais celle-ci, d'autre part, s'est enrichie d'une vingtaine d'autres qui rachètent mieux que par le nombre l'absence des premières. L'ouvrage, sans compter l'excellente étude biographique qui sert de préambule, se divise tout naturellement en trois parties : la première comprend les lettres du P. Lacordaire lui-même; la seconde, très-courte, quelques extraits de celles de sa mère, et la dernière, un appendice considérable, où l'éditeur a rassemblé plusieurs morceaux curieux. De la première, nous n'avons rien à dire, si ce n'est que la simplicité et la sincérité sont ce qu'on y remarque le plus, et que si, de loin en loin, on retrouve dans ces écrits familiers, quelque chose du grand orateur, ce qu'ils achèvent surtout de révéler, c'est la beauté de son âme. Adressées, pour la plupart, à des parents ou à des amis, ces lettres serviront de documents à ceux qui écriront plus tard sa vie : elles peuvent, dès aujourd'hui, édifier ceux qui les lisent. — Quant aux lettres de Mme Lacordaire, elles font connaître ou du moins deviner, la ressemblance de la mère et du fils, et

peignent mieux par là ce fils illustre. On les lira sans doute avec plaisir. — Dans l'appendice, enfin, on remarquera des citations intéressantes de l'*Univers* sur les conférences de Notre-Dame, le procès-verbal du club de l'Union où le P. Lacordaire se fit entendre en 1848, des extraits de lettres de Mme Swetchine, un jugement bien anglais, mais curieux, du journal *The Month* sur le *libéralisme* du P. Lacordaire, etc. Il faut nous borner : mais si l'ouvrage avait besoin d'une recommandation, nous terminerions par là. G. PHILIPPON.

Polemicas, indicaciones y proyectos sobre la ciencia española; por M. MENDEZ Y PELAYO, con un prologo de GUMERSINDO LAVERDE RUIZ. Madrid, Ed. de Medina, in-12 de XXIX-292 p. — Prix : 3 fr.

Une phrase de M. Gumersindo de Ascarate, dans un de ses articles sur le *self-government*, longue étude publiée par la *Revista de España*, semble avoir déterminé M. Menendez y Pelayo à s'armer de la plume. Je dis s'armer, et non sans raison, car l'auteur est d'humeur assez batailleuse; c'est ce que nous prouve plus d'une vive discussion avec divers écrivains, avec M. de la Revilla, entre autres. Au reste, je comprends très-bien que l'assertion de M. Gumersindo de Ascarate ait pu choquer M. Menendez y Pelayo, cette assertion ne va à rien moins qu'à nier la puissance intellectuelle de l'Espagne pendant trois siècles, pendant un glorieux passé. M. Menendez trouve que des affirmations de ce genre ne peuvent naître que de l'ignorance trop grande où l'on est de ce passé. Il voudrait que sa patrie s'en occupât davantage et rappelle d'abord tous les philosophes illustres qu'elle a produits. Il passe ensuite à la bibliographie, énumère les divers travaux qui ont été faits dans ce genre, et indique ceux qui seraient à entreprendre. Il arrive enfin à la littérature proprement dite, et déplore que les monographies, que les biographies, que la critique littéraire soient aussi rares en Espagne ; là il enregistre à côté des titres d'œuvres indigènes ceux de livres analogues publiés à l'étranger. Parmi ceux-ci figurent la *Darstellung* de Clarus, les *Studien* de Wolf, l'*Essai sur la littérature catalane* de Cambouliù et non Camboliou, *les Vieux auteurs castillans* et la *Cour littéraire du roi don Juan II* — *Obras eruditas, discretas y amenisimas del conde de Puymaigre*, — ajoute l'auteur dans une phrase dont l'un de nos collaborateurs ne peut manquer d'être reconnaissant.

M. Menendez voudrait que la biographie, que la critique littéraire prissent une grande place dans les travaux de ses compatriotes, et demande que les académies se chargent de leur exécution. Ce volume est terminé par une notice sur quelques travaux relatifs aux hétérodoxes espagnols et le plan d'une œuvre critico-bibliographique sur cette matière. Qu'on ne croie pas, du reste, qu'une cer-

taine sympathie ait tourné les pensées de l'auteur de ce côté ; il ne dissimule nullement la vivacité de sa foi ; dans une de ses nombreuses querelles avec M. de la Revilla, il dit : « Je suis catholique, ni vieux, ni nouveau, mais catholique solide (à coups de marteau, *à macha martillo*), comme mon père, commé mes aïeux, comme toute l'Espagne d'autrefois, fertile en saints, en héros et en savants, un peu plus que la moderne (p. 172). »

Le livre de M. Menendez y Pelayo est précédé d'une préface sous forme de lettre, dans laquelle M. Gumersindo Laverde Ruiz, professeur à l'université de Valladolid, résume les idées émises par l'auteur qu'il félicite de son œuvre. J. DE V.

HISTOIRE.

L'Algérie et les colonies françaises, par JULES DUVAL, avec une notice biographique sur l'auteur par M. LEVASSEUR, membre de l'Institut, et une préface par M. LABOULAYE, membre de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1877, in-8 de 350 p. avec portrait — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume contient, rangées dans deux titres principaux, diverses études antérieurement publiées dans des revues ou des journaux, et que les éditeurs, en raison de leur objet et de leur valeur, ont réunies pour en élever un monument posthume à la mémoire de l'éminent économiste mort fatalement dans un accident de chemin de fer en septembre 1870.

Les questions de colonisation ont occupé toute la vie de J. Duval : un séjour de plusieurs années en Algérie les lui avait rendues familières. Pendant quinze ans, du fond de son exil volontaire, il a remué, sous toutes ses faces, ce problème délicat dont dépendent à un si haut degré non-seulement les intérêts, mais la gloire et l'honneur de la mère patrie. Il l'a traité avec une fécondité, une originalité d'aperçus, une connaissance des hommes et des choses des plus remarquables et telles qu'il n'appartient qu'à un homme qui s'est fait l'apôtre d'une grande et généreuse idée de défendre la vérité avec une pareille chaleur de conviction.

Sans doute l'occupation militaire devait précéder les premiers essais de colonisation — la charrue avait alors besoin plus que partout ailleurs d'être protégée par l'épée — mais à son tour, l'influence de l'épée ne pouvait devenir civilisatrice qu'à la condition de s'appuyer sur la charrue — et sur la croix... Ici nous devons constater une lacune regrettable, mais complète. — Jules Duval, particulièrement séduit par la doctrine fouriériste, ne croyait guère qu'à la puissance de la richesse et du bien-être, conséquence de la bonne organisation du travail : l'homme matériel et son domaine matériel

étaient seuls l'objet de ses préoccupations, et de ses études ; l'ordre surnaturel lui échappait, et, s'il atteignait l'ordre moral, ce n'était, la base religieuse faisant dé faut que par les côtés réellement inférieurs. Qui sait ce que fût devenue l'Algérie, au seul point de vue de la prospérité et de la richesse économique, si la main de l'Église n'en avait été d'abord systématiquement écartée, si une politique à courte vue n'avait interdit d'arroser cette terre de leurs sueurs, aux successeurs des Évêques qui avaient fait la France, dix siècles auparavant, et aux disciples des grands ordres religieux qui ont défriché plus de forêts et de landes que tous les économistes, tous les ingénieurs et toutes les machines du monde ?... Quoi qu'il en soit, et ne prenant de l'auteur dont nous annonçons le dernier ouvrage que ce qu'il a voulu et pu nous donner, nous lui adresserons un éloge sincère et mérité. Rien de plus intéressant, de plus instructif que les chapitres sur les chemins de fer algériens, sur l'aliénation des terres, sur les bureaux arabes, sur les produits algériens présentés à nos grandes expositions universelles de 1855 et 1867, sur le décret de décentralisation, sur les diverses institutions de crédit, sur les puits artésiens du Sahara, sur l'expédition d'Alger à Tombouctou, etc., etc... On voit que le tableau de différentes époques passe sous les yeux du lecteur. Il n'en est que plus facile de mesurer le chemin parcouru dans la voie du progrès, et les améliorations qui restent encore à réaliser. La deuxième partie du volume, consacrée aux autres colonies françaises, est moins considérable ; elle ne comprend guère qu'une centaine de pages, mais elle a aussi son intérêt très-réel, et complète bien un ouvrage qui a sa place marquée dans toute bibliothèque de choix.

F. DE R.

Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Égypte au temps des Lagides, *avec carte*, par FÉLIX ROBIOU, professeur d'histoire à la faculté de Rennes. Paris, imprimerie nationale, 1876, gr. in-8 de XIV-248 p. — Prix : 10 fr.

La question étudiée par M. Robiou dans son *Mémoire* avait été proposée, pour 1869, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Son travail obtint une mention très-honorable et une médaille de 1,000 francs. Il est divisé en deux parties : l'une traitant de l'état économique de l'Égypte sous les Ptolémées ; l'autre, de son organisation financiaire, judiciaire, administrative, militaire, territoriale sous les mêmes rois. On voit combien le sujet est vaste et intéressant. M. Robiou, qui étudie l'Égypte depuis tant d'années, était on ne peut mieux préparé pour traiter toutes ces questions. Aussi, si l'on avait un reproche à faire à son *Mémoire*, ce serait celui de surabondance plutôt que celui de disette. Monuments hiéroglyphiques, papy-

rus, publications allemandes et françaises sur l'Egypte, il a tout compulsé et mis à profit. « Il connaît bien les sources, a dit avec raison M. Adolphe Régnier dans une séance publique de l'Institut, et, ce qui n'est pas aussi commun qu'on devrait le croire, il les indique exactement. Ne se bornant pas aux documents grecs et latins, il cite et quelquefois transcrit les textes hiéroglyphiques et en discute le sens. » Une des parties les plus neuves et les plus importantes du travail de M. Robiou est l'étude du commerce de la mer Rouge et de la topographie des stations maritimes. Le savant le plus compétent sur ces matières, le regrettable M. de Rougé, regardait ce paragraphe du *Mémoire* comme l'un des meilleurs. Ce sont, surtout, les papyrus qui ont fourni à M. Robiou des renseignements abondants et précieux. Le lecteur sera surpris de la richesse de ces documents et du parti avantageux que peut en tirer un érudit. La seconde partie repose presque en entier sur les papyrus, dont on se borne à nous donner une analyse intelligente. Signalerons-nous maintenant quelques réserves à faire, relativement aux conclusions de l'auteur? Elles ne peuvent porter que sur quelques détails sans gravité. Ce qu'il dit sur l'impôt, page 149 et suivantes, semblerait donner à entendre qu'il était « calculé » alor à peu près aussi exactement et aussi régulièrement qu'aujourd'hui. N'est-ce pas attribuer aux gouvernements d'alors un sentiment de justice et d'équité rigoureuse qu'ils n'avaient pas envers les sujets? Qu'on ait tenu un certain compte de la crue plus ou moins grande du Nil pour le prélèvement d'impôts en nature, cela devait être, c'était même une nécessité des choses; mais de là à la répartition exacte des charges publiques, selon le degré d'élévation qu'atteignait le niveau des eaux, il y a loin. Le christianisme, seul, devait apporter aux rois et aux peuples ce sentiment délicat de la justice. Observons enfin que la lecture de certaines parties du *Mémoire* est pénible et difficile; mais on est complétement récompensé de la peine qu'on se donne par ce qu'on apprend sous la conduite de ce guide sûr et très-bien renseigné. L. G.

Pierre le Vénérable, *ou la Vie et l'influence monastiques au douzième siècle,* par l'abbé Demimuid, docteur ès lettres, professeur à l'université catholique de Paris. — Paris, Palmé, in-8 de IX-286 p. — Prix : 4 fr.

Le livre de M. l'abbé Demimuid n'est pas le premier qu'on ait écrit sur Pierre le Vénérable : trois études avaient déjà paru sur le célèbre abbé de Cluny, en France et en Allemagne. C'est que Pierre le Vénérable est une de ces figures sympathiques dont on voudrait voir la mémoire consacrée pour toujours dans un beau livre, et ce livre est encore à faire. Nous félicitons M. l'abbé Demimuid d'avoir entrepris de tracer la biographie de ce personnage, que M. de Rémusat appelait

« l'idéal du moine. » Mais nous nous demandons si l'auteur a atteint le but qu'il voulait poursuivre, et nous souhaitons que son vœu se réalise, quand il dit que « le présent ouvrage n'est peut-être pas le dernier qui essayera de remettre en lumière cette belle et pure figure que l'on ne peut approcher sans désirer de la connaître et de la faire connaître. »

Pierre le Vénérable, né vers l'an 1092, et mort en 1156, appartient à la première moitié du siècle qu'on a justement appelé « le grand siècle du moyen âge. » C'est l'époque des croisades; la grande réforme religieuse de saint Grégoire VII porte ses fruits ; toute la chrétienté se couvre de monastères. Cluny et Cîteaux, Pierre le Vénérable et saint Bernard luttent de dévouement pour la cause de l'Église. Placé à la tête de la grande famille monastique de Cluny, Pierre le Vénérable eut à réparer les abus introduits dans la règle par la négligence de l'abbé Pons, l'un de ses prédécesseurs. La tâche était difficile, la lutte fut longue; Pierre eut de nombreux adversaires parmi les moines; les partisans de Pons relevèrent la tête; l'abbaye fut livrée au pillage. Mais Pierre ne se rebuta point, et, en moins de trois ans, l'ordre fut rétabli, la réforme opérée.

Arrivé à ce point de l'histoire de son héros, M. l'abbé Demimuid s'arrête pour jeter un regard d'ensemble sur la renaissance monastique du douzième siècle. Une critique impartiale nous oblige à dire que ce tableau manque d'originalité, et, comme tout le livre, du reste, de couleur locale. L'auteur embarrasse son récit de dissertations qui peuvent paraître des hors-d'œuvre. Que viennent faire, par exemple, ce plaidoyer en faveur de la sensibilité de Bossuet (p. 69); cette citation de Virgile (p. 91), et ces longues tirades de la *Divine-Comédie?* En poursuivant notre analyse, nous rencontrons même des fragments de la tragédie de *Mahomet* de Voltaire (p. 181 et 183), et un long passage des *Lettres à un jeune homme* du P. Lacordaire (p. 209). On croirait lire un livre de critique littéraire.

M. l'abbé Demimuid a surtout, croyons-nous, connu Pierre le Vénérable comme auteur. Il a donné une idée exacte et précise de ses ouvrages théologiques, de ses traités contre les juifs, les pétrobusiens, les mahométans. Pierre était allé en Espagne où il apprit l'arabe ; il fit une traduction du Coran, qui fut la seule que le moyen âge connut, et qui précéda de cinq siècles et demi celle de Louis Marracci. Revenu d'Espagne, l'abbé de Cluny ne s'occupa plus que du gouvernement de son monastère. Déjà parvenu à un âge avancé, il refusa de prendre part à la seconde croisade, bien qu'il en appelât le succès de tous ses vœux. Il vit les commencements de la commune de Vézelay, et mourut le 25 décembre 1156, après avoir, dans son infatigable sollicitude, dressé un nouveau règlement pour son monastère, où le relâchement commençait à renaître.

Telle est l'analyse de l'ouvrage de M. l'abbé Demimuid. Le cadre en est bon, mais nous pensons qu'il n'est pas suffisamment rempli. Après avoir parcouru ce livre, le lecteur connaîtra peut-être la vie de Pierre le Vénérable, mais il n'aura pas acquis une notion bien précise de la vie et de l'influence monastiques au douzième siècle.

ERNEST BABELON.

Un réformateur catholique à la fin du quinzième siècle, *Jean Geiler de Kaysersberg, prédicateur à la cathédrale de Strasbourg* [1478-1510]. *Étude sur sa vie et son temps*, par l'abbé DACHEUX, prêtre du diocèse de Strasbourg. Paris, Delagrave; Strasbourg, Derivaux, 1876, in-8 de 584-96 p. avec portrait et fac-simile d'une lettre. — Prix : 7 fr. 50.

Le livre de M. l'abbé Dacheux (son titre l'indique assez) n'est point une simple biographie; il n'en a ni les allures naturellement un peu légères, ni la physionomie très-souvent terne et décolorée. La première partie surtout offre tous les caractères d'une étude historique largement conçue. On y trouve un tableau rapide de l'état des esprits et de la société à la fin du quinzième siècle dans l'Alsace, la Suisse et l'Allemagne. L'auteur y débute par un aperçu sur la prédication et les prédicateurs catholiques du treizième au quinzième siècle. Quelques pages lui suffisent ensuite pour dire ce que furent les premières années de Jean Geiler. Après quoi il nous le montre aussitôt animé du plus grand zèle pour réformer les désordres et les abus de tout genre qui régnaient de son temps.

L'exposé de ces désordres, de leurs causes, des moyens que Geiler et ses émules mettaient en avant pour y porter remède, occupe alors notre auteur longuement et avec raison. C'était la partie principale et neuve en quelque sorte de son travail; il devait donc y donner toute son application. Le clergé tant séculier que régulier, la bourgeoisie, le peuple attirent l'un après l'autre l'attention du savant historien. Le tableau qu'il trace de la situation morale et religieuse paraîtra peut-être bien sombre à plus d'un lecteur; mais les témoignages sur lesquels s'appuie l'écrivain sont presque tous contemporains, et nous paraissent dignes de faire autorité. A quoi bon se le dissimuler d'ailleurs ? L'histoire vraie et sérieuse, surtout quand il s'agit de l'époque qui nous occupe, ne saurait être la peinture d'une ère imaginaire de bonheur et d'innocence où tous les hommes n'auraient qu'un attrait, celui du bien et de l'honnêteté, qu'une passion, celle de la vérité et de la justice ?...

Est-ce à dire cependant que nous partagions absolument toutes les opinions de Geiler et de son biographe en ce qui touche spécialement les causes des désordres et des abus? Nous devons avouer que non, et

signaler en particulier les pages relatives à *l'exemption monastique*, à l'habitude de mettre les enfants dans un monastère dès leur bas âge comme entachées d'inexactitude et d'exagération.

Mais ces taches légères n'enlèvent que peu de chose au mérite vraiment sérieux de l'ouvrage en lui-même. L'auteur termine cette partie de son œuvre en établissant avec évidence que Geiler se montre dans tous ses projets de réforme le fils soumis de l'Église, qu'il mérite à tous égards le beau titre de « réformateur catholique. » Six chapitres du volume de M. l'abbé Dacheux sont alors consacrés à faire connaître les relations que Geiler eut avec ses contemporains et l'influence qu'il exerça sur eux. C'est dire assez que cette partie rentre davantage dans le genre biographique et n'offre pas le même intérêt général. Mais cependant des humanistes aussi distingués que Pierre Schott et surtout Jacques Wimpheling, pour ne nommer que les deux principaux, ont laissé une trace assez brillante dans l'histoire de la littérature à la fin du quinzième siècle pour mériter l'attention de tout lecteur sérieux.

Les dernières années de Geiler, sa mort et ses funérailles, Geiler considéré comme orateur, enfin les écrits de Geiler, tels sont les titres des chapitres qui terminent le savant ouvrage, que j'essaye d'analyser. Ici encore, c'est le côté littéraire de la vie de Geiler qui préoccupe principalement l'auteur.

Tel est, en résumé, le livre de M. l'abbé Dacheux, ancien professeur de ce petit séminaire de Strasbourg, si malheureusement fermé aujourd'hui à la jeunesse studieuse. On voit qu'il renferme deux parties distinctes et bien tranchées : la partie biographique, dont l'intérêt local est déjà considérable, et la partie historico-théologique dont l'intérêt est encore plus étendu, puisqu'il s'agit de venger l'Église entière d'une foule d'accusations des plus injustes qu'on cherche à faire peser sur elle à l'occasion de la fausse réforme du seizième siècle.

D. Fr. Plaine.

Le Cardinal du Perron, *orateur, controversiste, écrivain; Etude historique et critiques*, par M. l'abbé P. Feret. Paris, Didier, 1877, in-8 de xvi-452 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans un précédent ouvrage, intitulé *Henri IV et l'Église*, M. l'abbé Feret avait étudié déjà ce qu'on pourrait appeler la carrière diplomatique du cardinal du Perron. Le laborieux aumônier du lycée Henri IV, laissant de côté la carrière épiscopale proprement dite de l'éminent prélat, nous le présente aujourd'hui sous les aspects littéraires les plus variés : il a voulu surtout nous faire connaître l'homme. « Saisir les principaux traits de cette grande figure, la mettre

en regard des contemporains, apprécier le milieu où sa vie s'écoulait, où ses facultés intellectuelles se développaient, examiner ses œuvres avec les circonstances qui leur donnèrent naissance, les influences subies, l'ascendant exercé et l'impulsion qui en résulta, » tel a été son programme, et il l'a consciencieusement rempli : vaste cadre et bien disposé pour tenter la palette d'un peintre au talent plein de souplesse. Quels tons différents, en effet, pour nous représenter le jeune du Perron, poëte de cour, produisant le quatrième chant de l'*Énéide*, faisant connaître Malherbe, et luttant d'élégance avec la première manière du futur réformateur de la poésie française, — ou l'orateur sacré, devenu prince de l'Église, partageant avec Coëffeteau et Cospean, l'honneur d'ouvrir la voie aux grands prédicateurs du dix-septième siècle; — ou l'orateur politique, éblouissant de sa parole les États généraux de 1614, et entraînant par ses harangues les deux chambres de la noblesse et du tiers état, — ou le controversiste redouté appelant aux conférences Daniel Tilenus et Du Plessis-Mornay, et réfutant dans son *Traité de l'Eucharistie* les objections que les hérétiques prétendent tirer de saint Augustin; — ou enfin le prosateur, souvent consulté, exerçant dans le monde littéraire une influence considérable qui ne fut pas le résultat d'un engouement passager, puisque Vaugelas le citait encore, dans ses *Remarques*, comme une autorité grammaticale, et que l'abbé de Longuerue a pu, dans son langage pittoresque, l'appeler le *colonel général de la littérature de son temps*.

Comme tous les hommes qui ont occupé une situation sociale élevée, le cardinal du Perron eut, avec des courtisans, beaucoup d'envieux et d'ennemis : aussi les monuments élevés à sa mémoire ne se composaient-ils jusqu'ici que de véritables panégyriques ou d'écrits satiriques et calomnieux. M. Hippeau lui consacra cependant, en 1858, dans un livre plein d'érudition sur les *Écrivains normands*, une notice où il cherchait une sorte de juste milieu entre ces jugements si opposés, adoucissant ce que les uns ont dit de mal, tempérant ce que les autres ont rapporté de trop élogieux. Pour M. l'abbé Feret, la vérité historique a droit à plus d'égards. Il a pensé qu'il y avait des oublis à réparer, des erreurs à dissiper, des mensonges à détruire, des faits à rétablir et des œuvres à apprécier sans parti pris : et cela par une étude réfléchie des temps, des choses et des hommes, souvent à l'aide de documents inédits et négligés. Aussi la physionomie de l'illustre prince de l'Église nous apparaît-elle ici pour la première fois sous son véritable jour, et quoique cette étude ne présente pas rigoureusement, dans l'intention même de M. l'abbé Feret, le caractère de biographie, nous connaissons désormais d'une manière exacte l'homme et son œuvre. Il y aurait peut-être quelques réserves à faire

au sujet de l'influence poétique du cardinal : nous pensons qu'il y en a eu bien davantage au point de vue de la prose ; mais il a su remarquer Malherbe, le produire à la cour et déclarer son succès : de la part d'un rival, un pareil trait suffit pour assurer la haute estime de la postérité.

Puisque M. l'abbé Feret recueille tous les jugements cités pour et contre le grand aumônier d'Henri IV, nous lui signalerons l'opinion du *Chevræana*, qu'il ne semble pas avoir remarquée. Mais ce n'est qu'un grain de sable dans une dune : et, remarquant que M. Feret est chanoine d'Évreux, dont le cardinal du Perron occupa le siége épiscopal, nous terminerons en souhaitant qu'il puisse se trouver, dans chacun de nos chapitres français, un chanoine aussi laborieux et aussi érudit, qui élève un pareil monument aux illustres prélats de chaque diocèse.

RENÉ KERVILER.

Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton [1564-1626], par le P. J. PRAT, de la même Compagnie. Lyon, Briday, 1876, 4 vol. gr. in-8 de XI-725, 694, 803 et 890 p. — Prix : 32 fr.

On a déjà décerné de grands et justes éloges à l'ouvrage du Père Prat. On a dit et redit combien l'auteur s'y montre animé de l'amour de la vérité, avec quel zèle il la recherche, avec quelle franchise et quelle netteté il la proclame, combien sont importants, non-seulement pour l'histoire de la Compagnie de Jésus, mais encore pour l'histoire générale, les résultats de ses immenses labeurs. J'ai moi-même eu l'occasion de rendre hommage, dans le *Bulletin bibliographique* de la *Revue des questions historiques* du 1er avril 1876 (p. 713-716), au mérite des deux premiers volumes des *Recherches* du vénérable écrivain : les deux volumes qui viennent de paraître ne sont inférieurs, à aucun égard, aux deux volumes publiés au commencement de l'année passée, et qui ont déjà obtenu, auprès de tous les lecteurs sérieux, un succès que le temps ne fera que consolider.

Ne m'occupant ici que des deux derniers volumes des *Recherches*, je dirai qu'autour du P. Coton, nous trouvons, dans la période de 1608 à 1626, avec quelques-uns des personnages que, grâce au P. Prat, nous connaissons si bien, d'autres personnages, qu'à leur tour nous connaissons désormais à merveille, d'abord les célèbres confrères du P. Coton, tels que le P. Aquaviva, le P. Gontery, le P. Mariana, le P. Fronton du Duc, le P. Garasse, etc., et ensuite Henri IV, Marie de Médicis, Sully, Louis XIII, du Plessis-Mornay, Fra Paolo, le P. de Bérulle, le nonce Ubaldini, etc. Sur tous ces personnages, le livre du P. Prat fournit en abondance des indications toujours précises et souvent nouvelles, ce qui n'est pas étonnant, quand on songe à la

masse prodigieuse de livres et surtout de manuscrits inédits que le savant religieux a eu la noble ambition de consulter.

Quiconque voudra désormais étudier à fond l'histoire de France sous Henri IV et pendant les quinze premières années du règne de Louis XIII, devra regarder le biographe du P. Coton comme un guide indispensable. Le vénérable auteur ne complète pas seulement les meilleurs travaux que nous possédons sur le temps où a vécu son saint héros : il les redresse encore avec une singulière autorité, et je tiens à citer, en ce qui regarde Henri IV et le P. Coton, deux rectifications inattendues. — On croit généralement que, pendant les sept ans que le P. Coton passa à la cour de Henri IV, il y remplit, auprès de ce prince, les fonctions de confesseur, et qu'il en porta le titre. La vérité est (t. III, p. 1) que René Benoît, curé de Saint-Eustache, conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 8 mars 1608, l'emploi de confesseur ordinaire de Henri IV. — On croit encore plus généralement que ce prince pour plaire au P. Coton, renonça au juron de *jarnidieu* pour y substituer, par un malin badinage, l'inoffensif juron de *jarnicoton*. Le P. Prat déclare (t. III, p. 483) qu'il ne saurait admettre l'anecdote, jusqu'à ce qu'on lui en ait montré l'origine authentique qui a échappé à toutes ses investigations, et qui, si j'osais ajouter une observation superflue, a également échappé à mes propres recherches.

Le P. Prat ne rectifie pas moins sûrement d'autres erreurs commises par de savants académiciens au sujet du livre de Mariana : *de Rege et Regis institutione* (t. III, p. 245), et au sujet des *Mémoires* du P. Garasse ou plutôt (car c'est là le titre réel du livre) au sujet du *Récit au vray des persécutions suscitées à la Compagnie ès années* 1624, 1625 et 1626 (t. IV, p. 466-467, 477, 480, etc.). Indiquons encore une note (t. III, p. 20-21), où le P. Prat réfute plusieurs fausses assertions de M. l'abbé Houssaye, lequel, trompé par son devancier M. Nourrisson (de l'Institut), a confondu (*M. de Bérulle et les carmélites de France*, p. 439) le pape Urbain VIII avec le pape Paul V, et le nonce Barberini avec le nonce Ubaldini, à l'occasion du précepteur qu'il s'agissait de donner au Dauphin en l'année 1608. Indiquons enfin (t. III, p. 734) cette observation d'autant plus opportune, que le maître qu'elle atteint a eu déjà plus de crédules disciples : « M. Cousin porte, sur le caractère et le talent de Bentivoglio, un jugement assez juste ; mais il sort des droits de la critique, quand il fait sur ses mœurs des insinuations qu'il ne justifie point, dans ses ouvrages sur *Madame de Chevreuse* (note du chap. XXXI) et sur *Madame de Longueville*, vers le commencement. »

Mais le P. Prat lui-même, me dira-t-on peut-être, n'a-t-il pas, malgré ses efforts infinis, mérité quelques reproches d'inexactitude ? Il serait difficile, on en conviendra, que, dans tant de centaines de

pages où mille sujets sont traités (voir l'excellente *Table alphabétique des matières*, t. IV, p. 837-890), il ne se fût glissé aucune de ces erreurs dont les meilleurs travaux ne sont jamais entièrement exempts. En cherchant bien, je relèverai à peine trois ou quatre méprises du P. Prat. L'évêque de Saintes, mentionné à la page 653 du tome III ne s'appelait pas *Nicolas Lecornu de la Combe,* mais bien *Nicolas Cornu de la Courbe;* le *sieur de Primet*, mentionné à la page 518 du même tome, ne fait qu'un avec l'écrivain ainsi désigné (*ibidem*) : « *Auctore Joanne Malvino.* » Il s'agit là de Jean de Malvin sieur de Primet, qui appartenait à une famille parlementaire de Bordeaux des plus distinguées. En la même page, la P. Prat donne à Florimond de Raymond un titre qu'il n'a jamais eu, le titre de *président*, et, ce qui est plus grave, il lui attribue deux ouvrages qui ne sont pas de lui : *Les Trophées de la vérité contre les faussetez, conséquences impies et inventions humaines des prétendus réformez,* et *la dernière deffaicte des ministres de Bèyle.* A l'époque où parurent ces deux traités, Florimond de Raymond n'était plus depuis plusieurs années déjà. La polémique à laquelle se rattachent les deux ouvrages cités par le P. Prat est de 1615, et l'auteur de l'*Erreur populaire de la papesse Jeanne* mourut le 17 novembre 1601, d'après les registres secrets du parlement de Bordeaux. (Voir p. 40-41 de l'*Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond, conseiller au Parlement de Bordeaux,* 1867, in-8.) Voici ma dernière objection : le P. Prat, racontant le supplice de Lucilio Vanini (t. IV, p. 29), dit avec énergie : « Il prétendait mourir en philosophe : il ne fit que la fin d'un lâche. » Un historien souvent cité par le P. Prat, le président au parlement de Toulouse Gabriel de Barthélemy de Grammond, qui parle en témoin oculaire, déclare que, loin de montrer de l'affaissement, le 9 février 1619, Vanini mit de l'audace et de la bravade dans ses actes et dans ses paroles : « Je le vis dans le tombereau, lorsqu'on le menait au supplice, » dit le magistrat indigné de tant de cynisme, « se moquant du cordelier qu'on lui avait donné pour l'exhorter au repentir, et insultant à Notre-Seigneur par ces paroles impies : *Il sua de crainte et de faiblesse, et moi je meurs intrépide.* »

T. DE L.

Histoire du règne de Louis XIV : *Récits et tableaux,* par CASIMIR GAILLARDIN, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand. 3e partie, tomes V et VI. Paris, Lecoffre, 1876-77, 2 vol. in-8 de 646 et 713 p. — Ouvrage auquel l'Académie française a décerné le grand prix Gobert en 1875 et en 1876. — Prix : 14 fr.

Le très-remarquable ouvrage de M. Gaillardin est maintenant tout entier sous les yeux du public. Les deux derniers volumes que nous annonçons comprennent la troisième partie, à laquelle l'auteur donne

ce titre : *La Décadence : guerres de la seconde coalition et de la succession d'Espagne*, et nous conduisent jusqu'à la mort de Louis XIV. Le quatrième volume contenait le tableau de l'époque la plus brillante du grand règne, de 1672 à 1688 : toutefois, M. Gaillardin nous avait avertis (p. 617, note) que la place lui avait manqué pour un dernier chapitre où il se proposait de compléter l'ensemble de cette période, et qui serait réservé pour le volume suivant. On serait tenté de croire que cette distribution des matières, qui est un simple accident de publication, est un heureux artifice de l'auteur pour nous mieux disposer à suivre ses nouveaux récits et à goûter les grandes leçons qui en découlent. En effet le chapitre XXIX, qui ouvre le tome V par la peinture de la *période de l'orgueil*, est une excellente préface qui nous prépare à la *période de la décadence*. Louis XIV déploie si peu de modération au milieu des prospérités inouïes que Dieu vient de lui prodiguer, il trouve, dans tous les rangs de la nation, un si grand nombre d'adulateurs et de complices, qu'on s'explique mieux les revers et les épreuves de ses dernières années. Beaucoup d'écrivains, avant M. Gaillardin, nous l'avaient montré provoquant l'Europe par les plus injustes entreprises, substituant, après le traité de Nimègue, les *chambres de réunion* et les arrêts de ses magistrats à ses généraux et à ses négociateurs : occupant le même jour Casal et Strasbourg ; prenant Luxembourg et bombardant Gênes ; encourageant tout au moins de ses vœux l'armée ottomane qui assiège Vienne ; ameutant les évêques français contre le pape Innocent XI ; commençant presque un schisme dans l'assemblée du clergé de 1682, et soulevant les passions politiques et religieuses, au dedans et au dehors, par la révocation de l'édit de Nantes. Mais personne n'a raconté ni jugé ces événements avec plus d'exactitude que le nouvel historien. Les opinions et les croyances de M. Gaillardin sont bien connues ; elles lui ont fourni une règle sûre pour rendre à chacun la justice qui lui est due. Aussi éloigné du dénigrement que de la complaisance, il met en relief les mérites comme les fautes du grand roi, et son ouvrage ne fait pas moins d'honneur à sa foi qu'à son patriotisme. Après nous avoir dépeint Louis XIV guerroyant Dieu de ses dons, il aborde le récit de sa lutte contre la seconde coalition, et le cinquième volume se termine à la paix de Ryswick. Les armées françaises sont encore victorieuses à Staffarde, à Fleurus, à Nerwinde, à la Marsaille, et s'emparent de Mons et de Namur ; mais Guillaume III est solidement assis sur le trône de Jacques II, l'expédition d'Irlande a échoué, et le désastre de la Hogue a détruit pour longtemps le prestige de notre marine. « En France, l'honneur national se sentit profondément blessé. La paix de Ryswick était, dans l'ensemble, une défaite flagrante. Sur quelques points, on reculait au-delà du traité de West-

phalie ; sur d'autres on restituait, sans avoir été véritablement vaincu, tout le fruit de tant de batailles gagnées, de siéges mémorables depuis dix ans. La France était amoindrie et abaissée. C'est en vain qu'on essayait de dissimuler le résultat sous un prétendu mérite de modération et de générosité ! » La haute personnalité de Louis XIV, les campagnes de terre et de mer, les négociations diplomatiques occupent naturellement une grande place dans les *récits et tableaux* de M. Gaillardin, mais ils nous offrent une histoire complète de notre pays sous ce règne. Administration et finances, industrie et commerce, agriculture et travaux publics, sciences, lettres et beaux-arts, mœurs de la cour, de la ville et des provinces, magistrature et clergé, affaires religieuses, tous les incidents de notre vie nationale sont retracés avec soin, et sont rattachés avec un art parfait aux vues d'ensemble et aux considérations générales qui varient heureusement et éclairent la narration. Le dernier chapitre de ce volume nous laisse sous l'impression pénible d'une décadence qui se précipite, et qui fait prévoir de nouveaux malheurs pour notre patrie. Le savant auteur montre Louis XIV se consumant en efforts pour maintenir son autorité à l'intérieur et pour arrêter le déclin de la prospérité publique. En même temps, la nombreuse génération des grands écrivains s'épuise et ne se renouvelle pas ; les chefs-d'œuvre deviennent rares. L'Académie des sciences soutient mal sa réputation, et l'affaiblissement de l'esprit littéraire se manifeste dans cette stérile querelle des anciens et des modernes. Les travaux de l'érudition sacrée ou profane restent cependant dignes des beaux jours du règne. Bossuet et Bourdaloue sont encore sur la brèche, résistant au protestantisme et à l'incrédulité naissante : Fénelon et Massillon préparent les écrits et les prédications qui illustreront le ministère évangélique pendant les dernières années de Louis XIV. Mais le septicisme fait des progrès ; la considération du haut clergé a déjà subi de graves atteintes, et le dix-huitième siècle va naître sous de tristes auspices.

Le sixième et dernier volume, qui s'ouvre à la paix de Ryswick et se ferme à la fin du règne, est égal aux précédents par la sûreté des informations, le respect de la vérité, l'intérêt et la clarté des récits et l'équité des jugements. Après avoir énuméré toutes les mesures réparatrices qui signalent les quatre années de paix écoulées entre la guerre de la seconde coalition et celle de la succession d'Espagne, l'auteur nous fait voir Louis XIV tenant encore tête à tous ses ennemis jusqu'en 1703 ; mais bientôt la *période d'expiation* commence, et nous voici arrivés à la première série de nos grands revers. Les Français sont vaincus à Hochstett et réduits à évacuer l'Allemagne. L'année suivante, Villars et Vendôme remportent quelques avantages : mais, en 1706, les désastres de Ramillies et de Turin entraînent la

perte des Pays-Bas espagnols et de l'Italie. La bataille d'Almanza, gagnée par Berwick en Espagne, et un retour offensif de Villars en Allemagne relèvent l'esprit public pendant la campagne de 1707 ; mais ces succès n'ont pas de suite. Le sol de la patrie est entamé et envahi. Ce n'est pas assez de la déroute d'Oudenarde, de la prise de Lille, de la sanglante bataille de Malplaquet : l'orgueil français subit le suprême outrage aux conférences de Gertruydenberg. C'est le terme de nos malheurs. Nos ennemis ont abusé de leur triomphe ; nous méritons un retour de fortune, et, quand Louis XIV descend dans la tombe, il laisse la France encore meurtrie des blessures reçues pendant ces guerres cruelles, mais respectée et puissante, et son petit fils règne paisiblement en Espagne. Jamais on n'a raconté avec plus d'émotion les péripéties de cette lutte formidable. L'état intérieur du royaume pendant cette même période n'est pas décrit avec moins d'exactitude. Aucune misère n'est palliée, mais les efforts du roi pour réparer les conséquences de ses fautes et de ses revers sont célébrés avec justice. Les querelles religieuses, la guerre des camisards, l'hiver de 1709, les encouragements donnés sans interruption aux sciences et aux lettres, d'utiles réformes accomplies ou tentées donnent lieu à des développements nouveaux et curieux. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans ce bel ouvrage de M. Gaillardin de la belle ordonnance des matières, de l'ampleur de la narration ou du fini des détails. Aussi les esprits les plus sévères ont ratifié la décision de l'Académie française qui lui a décerné le grand prix Gobert pour les années 1875 et 1876.

Je désirerais être moins gêné par l'espace, afin d'énumérer complétement les mérites de ces deux derniers volumes : je ne puis cependant pas finir sans montrer, par quelques citations, avec quelle sincérité l'écrivain apprécie le caractère et le règne de son héros : je ne saurais le mieux louer qu'en le laissant parler lui-même : « Dans l'Église, dit-il, Louis XIV se trompa sur ce titre de protecteur des canons attribué aux rois orthodoxes ; il prit sans hésiter la protection pour l'autorité, pour le pouvoir de faire des règles, même au spirituel. Il entendit convertir les hérétiques à sa manière, et ne fit que les persécuter ; et il inquiéta les orthodoxes en usurpant un jour le droit d'ériger des opinions en dogmes, en soumettant à l'examen des juges laïques, ses délégués, les bulles sur la foi : confusion regrettable des deux puissances d'où sont sortis tant de conflits fâcheux entre l'Église et l'État, et qui a survécu, malgré le principe de la liberté de conscience, aux autres abus de l'ancien régime. » D'une autre part : « A côté de son orgueil, quelle fidélité aux devoirs de sa place ! Ce n'est pas lui qui a dit : Dieu a créé les rois pour travailler ; mais il s'est montré digne d'avoir fait le mot, en le pratiquant sans

défaillance pendant une carrière de cinquante-cinq ans. Depuis la mort de Mazarin, 9 mars 1661, jusqu'au 1er septembre 1715, pas un jour dont la plus grande partie n'ait été donnée au travail, sauf les six derniers qu'il a bien fallu abandonner à la souffrance et à l'agonie. Jamais l'utilité publique n'a été sacrifiée au plaisir; jamais la multitude des affaires n'en a retardé l'examen; la durée du travail s'allongeait plutôt en raison des nécessités du service. Cette constance que Colbert vantait en lui, dès ses premières années, ne s'est pas affaiblie par la mort de ses grands ministres; il l'a soutenue infatigablement auprès de leurs successeurs, avec d'autant plus de volonté que ces auxiliaires moins habiles avaient besoin d'une excitation et d'un exemple plus énergique, et, jusqu'à la dernière heure, il a *tenu le timon tant qu'il a pu*. A la fin, il y a joint l'honneur, encore plus relevé, de ne pas faiblir devant le malheur, de porter sans abaissement les outrages de ses ennemis vainqueurs et les catastrophes de sa famille, d'opposer l'espérance aux désastres, une dignité inébranlable aux humiliations, et de faire respecter, dans sa fermeté, dans son égalité d'âme, le cœur et les dehors d'un roi toujours le même..... Ne dissimulons, n'épargnons même aucun de ses défauts, aucune de ses fautes ; mais ne nous étonnons pas de trouver en lui un homme. Et bien plutôt, en le voyant soumis comme les autres aux faiblesses, aux erreurs, aux tentations de sa nature et de son rang, tenons-lui compte des efforts, des qualités, des succès, et quelquefois des vertus qui l'ont élevé si fort au-dessus de la multitude de ses semblables et de la plupart des rois. A ces conditions, il nous paraîtra encore grand, de cette grandeur, il est vrai partielle, incomplete, que Bossuet appelle *empruntée*, mais dont il faut bien que l'homme se contente ici-bas. Dieu seul est grand en toutes choses, partout et toujours. »

CH. GÉRIN.

Edmond Richer, étude historique et critique sur la rénovation du gallicanisme, au commencement du dix-septième siècle, par M. l'abbé ED. PUYOL. Paris, Th. Olmer, 1876, 2 vol. in-8 de 508 et de 500 p. — Prix : 15 fr.

M. l'abbé Puyol, qui avait publié, en 1872, un excellent livre sur *Louis XIII et le Béarn ou le rétablissement du catholicisme en Béarn et réunion du Béarn et de la Navarre à la France*, montre encore mieux, par l'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui, combien il est digne d'occuper la chaire d'histoire ecclésiastique de la Sorbonne. Son étude sur Edmond Richer est, à proprement parler, une étude complète sur le gallicanisme en général et particulièrement sur le gallicanisme au dix-septième siècle. M. l'abbé Puyol établit solidement que, quoi qu'on en ait dit, le siècle de Louis XIV n'a pas été tout entier galli-

can: que l'opinion, en France, était d'abord favorable aux doctrines romaines, et que ce fut sous l'énergique action d'Edmond Richer que l'opinion contraire finit par prévaloir. Nous ne suivrons pas le docte professeur sur le terrain théologique : nous nous contenterons de déclarer que, dans la discussion de tant de questions délicates, il apporte une prudence, une sagesse, un amour de la vérité, qui lui mériteront l'estime de ses plus ardents adversaires.

On est tout d'abord frappé du soin, de l'exactitude avec lesquels M. l'abbé Puyol a retracé la vie si agitée de l'auteur du *De ecclesiastica et politica potestate*. Les recueils imprimés, même les plus rares, n'ont pas été seulement consultés : M. l'abbé Puyol a fait aussi d'actives recherches dans les manuscrits, et il en a été récompensé par de bonnes découvertes. C'est ainsi, par exemple, que, pour le lieu de naissance de Richer, il a trouvé (Bibliothèque nationale, Fr. 2109) cette indication qui rectifie l'erreur de tous les biographes antérieurs : « Richer naquit non à Chaours (Haute-Marne) : mais à Chesey, village du diocèse de Langres (entre Troyes et Tonnerre). C'est ce que l'on a appris d'une personne digne de foi, mieux instruite que M. Baillet (en sa *Vie d'Edmond Richer, docteur de Sorbonne*, Liége, 1714, in-8)... » Parmi les autres manuscrits inédits de la Bibliothèque nationale dont M. l'abbé Puyol a tiré parti, il faut citer en première ligne les dépêches inédites du nonce Ubaldini et divers mémoires de Pierre de Marca, « le rédacteur de toutes les pièces officielles relatives au jansénisme, de l'année 1652 à 1661. » Rien n'a été négligé par le savant auteur de ce qui pouvait le mieux faire connaître Richer, son enseignement, ses livres, ses combats, son influence. Certes, M. l'abbé Puyol est sévère pour Richer et pour le *richérisme*, mais il est sévère sans parti pris, sans exagération, et son appréciation est toujours celle d'un juge, jamais celle d'un antagoniste.

En-dehors du récit de la vie du syndic de la Sorbonne, je dois recommander, comme très-remarquables : 1° Un travail critique sur les erreurs de Richer, relatives à la constitution de l'Église (*Appendice*, p. 425-506); 2° Diverses dissertations qui, sous l'humble titre de *notes*, éclaircissent et fortifient chaque chapitre de l'ouvrage : l'énumération de ces dissertations donnera déjà une idée de leur valeur et de leur intérêt (t. Ier) : *Opinion de l'épiscopat français sur la monarchie pontificale, à l'époque de la condamnation du jansénisme* (p. 44-47); *De l'enseignement ultramontain des jésuites* (p. 47-49) : *Le doctorat en théologie* (p. 101-112) : *Richer et les jésuites en* 1594 (p. 158-162) : *Autorité de la Sorbonne* (p. 207-216) : *Richer accusé de multitudinisme* (p. 251-257) : *Méprise du P. Petau*, ce « théologien de génie, » comme l'appelle si bien M. l'abbé Puyol (p. 257-261) : *Méprise de Fénelon* (p. 261-266) : *Véritable système de Richer* (p. 266-271) : *L'Elenchus de Duvai*

(p. 326-328).— Je regrette que M. l'abbé Puyol déclare que l'ouvrage d'André Duval contre le *Libellus* de Richer est de la *plus extrême* rareté, *extrême* étant déjà un superlatif qui ne comporte pas de degrés; — *Censure du Libellus, par les évêques de la province de Sens* (p. 367-373); *Jean Boucher* (p. 418-423). M. l'abbé Puyol a oublié de nous dire d'où était tirée cette notice, écrite en latin, très-précise et très-curieuse, « sur un des hommes les plus remuants de la Ligue, mais sur lequel les biographies sont ordinairement très-mal renseignées. » On y trouve notamment d'abondants renseignements sur les ouvrages du fameux curé de Saint-Benoît. — et dans le tome II : *les Commencements de l'Oratoire d'après Richer* (p.47-48); *Bibliographie du collége de Sorbonne* (49-51): *l'Ultramontanisme des sorbonnistes* (p. 102-106); *Thèse de Richer soutenue en* 1591 (p. 137-143); *Du véritable sentiment de l'école de Paris, au quinzième et au seizième siècles sur la puissance spirituelle du Pape* (p. 177-192); *Bibliographie des polémiques sur la Papauté en France, au commencement du dix-septième siècle : S. Du Plessy Mornay, Simon Vigor, Ant. de Dominis* (p. 229-240) ; *D'une prétendue rétractation de Richer d'après Morisot* (p. 367-381); enfin l'*Appendice* est formé d'une dissertation sur les *Origines du gallicanisme modéré d'après un mémoire inédit de Marca* (p. 435-500).

Dans une revue qui s'appelle *Revue bibliographique universelle*, il y aurait un grave péché d'omission à ne pas signaler d'une manière toute particulière le mérite de la *Notice bibliographique sur les œuvres de Richer*, dont M. l'abbé Puyol a enrichi le second volume de son ouvrage (p. 419-433). Cette notice, où tout est exact et complet jusqu'à la minutie, les indications et descriptions comme les analyses, apprendra bien des choses aux lecteurs même les plus instruits.

T. DE L.

Fénelon, archbishop of Cambrai, a biographical sketch, by the Author of « Life of Bossuet, » « Life of saint François de Sales, » etc. — London, Oxford and Cambridge, Rivingtons. 1877, in-8 de XII-474 p.

En rendant compte, ici même, de la *Vie de Bossuet*, publiée par le même auteur, nous disions que cette biographie générale et complète puisée aux meilleures sources et toujours appuyée soit sur les œuvres mêmes du grand évêque, soit sur les mémoires contemporains, soit sur les jugements des critiques modernes les plus autorisés, était un excellent livre, longuement médité, qui ferait honneur à l'un de nos plus sérieux érudits. Nous terminions notre article en exprimant le désir que le consciencieux biographe de Bossuet, de saint François de Sales et du P. Besson, nous donnât sans retard la vie de Fénelon qu'il nous promettait. Cette promesse vient d'être accomplie, et nous pou-

pouvons appliquer sans restriction à cette étude sur le cygne de Cambrai, les éloges que nous adressions naguère à l'étude sur l'aigle de Meaux, en répétant qu'il est regrettable de voir ces monuments consacrés aux plus éminents de nos prélats s'élever en Angleterre et non pas en France. De pareils livres devraient être populaires chez nous, et, pendant que leurs éditions se succèdent rapides en pays voisin, notre goût corrompu se jette ardemment sur les romans malsains que lui jette en pâture une littérature effrénée. Quand donc arriverons-nous à comprendre le culte de nos gloires nationales ! et n'avons-nous point honte que l'exemple nous arrive d'Angleterre ! Mais c'est une chose étrange que l'esprit de l'homme, disait il y a près de deux siècles un supérieur général de Saint-Lazare dont la parole trouverait, hélas ! aujourd'hui trop d'application : « Nous avons une très-grande quantité de fort bons livres, dans lesquels il y a beaucoup à apprendre et à s'édifier : on les laisse et l'on a la démangeaison de lire des livres suspects et de la lecture desquels on ne peut recevoir que du préjudice. » Le P. Joly n'écrivait cela qu'à propos du quiétisme : il l'eût écrit de notre temps d'une manière absolue.

L'auteur de cette vie de Fénelon a tiré un très-grand parti de la correspondance du grand archevêque, et nous ne saurions trop l'en feliciter : les lettres représentent pour nous la vraie couleur locale dans une biographie, et celles de Fénelon sont d'une si touchante éloquence ! C'est pour elles qu'on peut surtout dire : le style c'est l'homme. Aussi ces fragments, malgré le perte de saveur qu'ils éprouvent devant un lecteur français à se voir traduits en langue anglaise, donnent-ils au récit beaucoup de relief et de mouvement ; mais nous regrettons que l'érudit biographe ait prodigué dans une si forte mesure à côté d'eux le nom de La Baumelle qui ne jouit pas d'une autorité incontestable en matière historique ; il est vrai que les documents puisés à cette source sont judicieusement choisis, ce qui n'empêche pas que nous les eussions préférés sous l'égide même de Mme de Maintenon.

La délicate affaire du quiétisme est exposée avec une grande habileté, que nous avions, du reste, déjà pressentie en lisant la *Vie de Bossuet ;* il eût été cependant préférable que l'auteur se fût dispensé d'établir un contraste aussi violent qu'il l'a fait entre le doux Fénelon et le hautain archevêque de Paris, François de Harlay. Nous sommes loin de défendre ce dernier, dont les mœurs déplorables défrayaient la chronique de ce temps ; mais il était inutile de tellement insister sur ce dernier sujet et d'accepter sans discussion les jugements proférés à cet égard par M. Sainte-Beuve dans les *Lundis*. Quand il s'agit d'un prince de l'Église, dans un livre qui vise, en somme, à glorifier l'Église, il convient, si l'on a des raisons pour dévoiler ses défauts

ou ses vices, de placer à côté du blâme quelques mots sur les qualités et sur les services rendus par lui à la bonne cause. Or, François de Harlay joua un rôle fort important et fort honorable en plusieurs circonstances, soit à la tête de l'assemblée du clergé, soit au sein de l'Académie française. Et si sa conduite privée eût été à ce point scandaleuse, le roi Louis XIV l'eût-il proposé pour le cardinalat ?

Nous répéterons à l'auteur notre conseil de vérifier scrupuleusement l'orthographe des noms français : Ponchartrain et Cordemoy, par exemple, protestent de se voir travestis en Ponchastrain et Cordemai ; mais, pour lui montrer que ces légères critiques ne diminuent pas notre estime, nous lui demandons au plus tôt un Massillon.

René Kerviler.

Essai sur le ministère de Turgot, par P. Foncin, ancien élève de l'Ecole normale, agrégé de l'Université. Paris, Germer Baillière, 1877, gr. in-8 de 622 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Révolution française pouvait-elle être évitée ? Les réformes de Turgot auraient-elles pu la prévenir ? Telle est la double question que M. Foncin se pose comme conclusion de ce livre, et qu'il résout négativement. Sans prendre parti sur un problème bien souvent agité, jamais complétement résolu et dont, au fond, la solution est quelque peu oiseuse, — car en histoire comme en politique, on ne raisonne pas sur des hypothèses, — nous croyons que, dans les conditions où a été tentée la réforme de Turgot, elle avait bien peu de chances de réussir. Turgot avait un esprit éminent, une probité à toute épreuve, un ardent amour du bien, plus que l'amour, la *rage*, disait Malesherbes, un caractère droit et opiniâtre ; mais il n'avait ni ce génie supérieur d'un Richelieu, qui sait briser les obstacles, ni cette souplesse d'un Mazarin qui sait les tourner. Il manquait de cette faculté rare qui s'appelle l'esprit politique dans le gouvernement intérieur, l'habileté diplomatique dans les relations extérieures. Il avait, au contraire, le tempérament absolu ; il voulait imposer ses plans au moyen de l'autorité royale ; ce n'était pas un *libéral*, dans le sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot ; partisan des libertés commerciales et industrielles, il semble n'avoir eu qu'une notion vague de la liberté politique : « Tant que Votre Majesté ne s'écartera pas de la justice, disait-il au roi, elle peut se considérer comme législateur absolu. » Il a fait, cependant, ou plutôt voulu faire de grandes choses. Mais il dédaigna trop les obstacles qu'il avait à surmonter, et ce peu de souci des réalités pratiques a singulièrement contribué à son échec. Qu'on joigne à cela les incertitudes de Louis XVI et l'on verra que cet échec était presque fatal. Louis XVI était extrêmement indécis, précisément parce qu'il était honnête ; il voulait sincèrement le bien, mais, manquant

d'expérience, il hésitait sur les moyens d'accomplir ce bien. Quand il vit que tous les partis étaient ligués contre le contrôleur général, il craignit d'avoir fait fausse route et il l'abandonna.

M. Foncin a raconté très en détail le ministère de Turgot, nous dirions presque trop en détail. Il a enregistré, jour par jour, tous les actes du contrôleur général, tous les documents contemporains qui ont rapport à ces actes. Il a suivi scrupuleusement, trop scrupuleusement l'ordre chronologique : cela nuit parfois à l'unité du sujet et à l'intérêt du livre. Telle opération, par exemple, ou tel événement gagnerait à être raconté d'un seul trait, sans que les divers détails en soient disséminés dans plusieurs chapitres. Nous aurions également quelques réserves à faire sur certaines appréciations de l'auteur. Très-enthousiaste de son héros, il se montre parfois plus que dur pour les adversaires de Turgot. Ses jugements sur le clergé, notamment, sont peu bienveillants et par là même souvent peu exacts, et nous le croyons injuste pour Sartine auquel on a dû la réorganisation de la marine française, sous Louis XVI. Enfin, la part regrettable, nous en convenons, prise par Marie-Antoinette au renvoi de Turgot, l'a rendu pour la reine d'une sévérité qui nous semble, plus d'une fois, dépasser les bornes. On ne peut pas juger un personnage historique sur des actes de vingt mois. Mais, ces réserves faites, nous tenons à dire que cet ouvrage de M. Foncin révèle un travail consciencieux et des recherches considérables, que nous eussions voulu pourtant voir plus fondues dans la rédaction définitive. Comment se fait-il aussi que l'auteur semble ignorer complétement les papiers de l'abbé de Véry, dont M. de Larcy a cité d'importants fragments dans son bel article sur Louis XVI et Turgot, publié dans le *Correspondant* du 25 mai 1866. Il y a là une mine précieuse qui ne saurait être suspecte à M. Foncin, puisqu'elle émane d'un ami de Turgot, et que nous lui signalons pour une prochaine édition.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de René-Pierre Nepveu de la Manouillère, chanoine de l'Église du Mans, publiés et annotés par l'abbé GUSTAVE ESNAULT. Tome Ier (1789-1780). Le Mans, Pellechat, 1877, in-8 de XX-378 p. — Prix : 6 fr. (Publication de la Société historique et archéologique du Mans.)

L'importance des *mémoires* et *journaux* comme source historique ne fait plus aujourd'hui de doute pour personne. Tous les écrits des contemporains sont précieux pour l'historien d'une époque. Aussi devons-nous remercier ceux qui mettent au jour des documents si utiles. On doit les remercier particulièrement, lorsque, comme M. l'abbé Esnault, ils publient un journal plein de faits curieux et intéressants et que surtout ils doublent la valeur de leurs publications par des notes savantes et multipliées. Le chanoine Nepveu de la

Manouillère était un homme sans grande portée d'esprit peut-être, mais simple et droit, fort au courant de tout ce qui se passait autour de lui et prenant soin d'en tenir note avec une exactitude minutieuse. De cette façon il a laissé un récit détaillé des événements publics et privés arrivés dans le diocèse du Mans pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. On comprend aisément le parti qu'a pu tirer de ce travail un érudit aussi sagace que M. l'abbé Esnault. — Le premier volume s'arrête à 1780, il contient des détails fort curieux. Le second, qui aura trait aux événements de la Révolution, sera plus intéressant encore.

M. l'abbé Esnault, par cette publication, a rendu un service signalé à l'histoire provinciale; il a fait mieux: et nous pouvons sans exagération lui dire qu'il a pleinement réussi à atteindre le but élevé qu'il s'était proposé : « bien faire connaître le passé,... augmenter le respect des institutions qui, grâce à l'action vivifiante de l'Église, ont fait la prospérité et le bonheur de notre patrie. » A. M. J.

Correspondance du comte de Serre (1796-1824), annotée et publiée par son fils, ornée de deux portraits gravés sur acier par M. Desvacher, et du fac-simile de deux autographes. Tomes III et IV. Paris, Vaton, 1877, 2 vol. in-8 de 395 et 352 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol. (L'ouvrage aura 6 volumes.)

Nous avons déjà parlé ici même de la *Correspondance du comte de Serre* (t. XVII, p. 326). Deux nouveaux volumes viennent de s'y ajouter. Ils sont plus intéressants encore que ceux qui les ont précédés. Ils nous montrent l'illustre homme d'État dans la phase la plus glorieuse de sa vie et contiennent de précieux renseignements sur les hommes et les choses de son temps. Ces lettres, qu'il échange avec les personnages les plus célèbres de l'époque, sont de l'histoire écrite au jour le jour, dans l'instant même où elle se fait, — si l'on peut dire ainsi, — dans toute l'animation du moment, dans l'incertitude de ce que vont produire tels ou tels incidents. C'est de l'histoire plus vivante, plus saisissante, plus vraie que celle que les plumes les mieux exercées pourront raconter plus tard. Pour donner une idée de l'importance de ces lettres, ne suffit-il pas de rappeler quelques-uns de leurs auteurs : le duc de Richelieu, le comte Decazes, le duc de Broglie, Barante, Pasquier, Villèle, Guizot, Montlosier, Royer Collard, Fiévée, Lainé, Ravez. Par les différences de style, les divergences d'opinions, elles donnent à ce recueil une variété extrême, un attrait qu'on pouvait ne pas s'attendre à rencontrer dans un livre de ce genre. Là sont agitées de hautes questions politiques, là se trouvent bien des leçons dont nous pourrions profiter.... et qu'on ne se plaigne pas de lire aussi, dans ces volumes, des lettres tout

intimes; elles viennent, par de touchants détails de vie intérieure, reposer l'attention, et nous font aimer l'homme qui sut mériter tant de sympathies arrivant de points si différents. Des étrangers eux-mêmes se sentaient vivement attiré par M. de Serre. Qu'on lise les lettres que lui adressait Niebuhr, ce savant qui lui présenta un autre savant alors à ses débuts, le Hanovrien Pertz, dont on a récemment déploré la mort. Parmi les nombreux correspondants du comte de Serre, nous voulons accorder une mention toute spéciale à M. de la Boullaye; ses lettres sont empreintes de ce qu'on appelait l'esprit français, esprit que nous ne connaissons plus guère que par ouï-dire : elles sont charmantes, d'une grâce, d'un ton, d'un enjouement et, par moments, d'une sensibilité qui suffiraient pour les sauver de l'oubli, ne fussent-elles pas protégées par leur suscription.

Nous avions laissé M. de Serre à Nice, où en 1820, il était allé soigner sa santé bien altérée. C'est là que nous le retrouvons au commencement du troisième volume de sa correspondance. C'est à Nice qu'il apprit le crime de Louvel dont, chose étrange et restée inexpliquée, la nouvelle fut répandue à Troyes dès le 14 février, tandis que le préfet de l'Aube n'eut connaissance de l'attentat que le 15 et par estafette. Le mauvais temps intercepta une partie de la dépêche télégraphique adressée au comte de Serre. Durant quelques jours, il sut qu'un horrible assassinat avait été commis, mais sans en connaître la victime. Rien de plus émouvant que les lettres reçues bientôt par le garde des sceaux et dans lesquelles on lui donnait tous les poignants détails de la mort du prince; elles nous font vivement partager les sentiments de ceux qui les écrivaient sous le coup d'une profonde stupeur.

M. de Serre revint à Paris le 17 mai. On sait quel noble caractère, quelle éloquence il montra alors dans de difficiles conjonctures. Toute cette partie de l'ouvrage aide à bien faire connaître ce beau chapitre de sa vie. Il dut sacrifier d'anciennes amitiés à son devoir, rompre avec Guizot, Royer-Collard et le parti doctrinaire; il le fit avec une franchise et une vigueur qu'attestent plusieurs lettres insérées vers la fin du troisième volume de sa correspondance. Le tome IV renferme toutes les lettres écrites ou reçues depuis le milieu de 1820 jusqu'à la fin de 1822. A cette date, et depuis plusieurs mois, le ministère dont M. de Serre faisait partie avait été renversé par une de ces coalitions dont notre histoire parlementaire n'offre que trop de désolants exemples. Louis XVIII avait nommé M. de Serre ambassadeur à Naples; sa mère le vit s'éloigner avec tristesse; ce pressentiment fut vite justifié; le nouvel ambassadeur perdit presque coup sur coup son père, le duc de Richelieu son ami, et une charmante petite fille, filleule de Mme la duchesse de Berry. — D'autres douleurs

allèrent bientôt l'atteindre et lui-même ne devait plus revoir la France.

Nous avons dit, dans un premier article, avec quel soin pieux M. le comte Gaston de Serre avait publié les deux premiers volumes de cette précieuse correspondance. Sa patience ne s'est pas lassée, une quantité de notes qui ont dû coûter bien des recherches, éclaircissent, dans ces deux nouveaux volumes, de nombreux passages et révèlent une parfaite connaissance de l'histoire de la Restauration.

TH. DE PUYMAIGRE.

Souvenirs du régiment des zouaves pontificaux : Rome 1860-1870 ; — France, 1870-1871. — *Notes et récits*, par le baron DE CHARETTE. Deuxième édition. Paris, imp. Alcan-Lévy, 1876, in-4 de III-150 p. avec 16 gr. — Prix : 15 fr.

« Nous avons voulu simplement rappeler ici, dit le vaillant auteur, ce qu'on pourrait appeler des souvenirs de famille ; car ceux qui ont vécu onze années de la même vie, des mêmes joies et des mêmes douleurs, ceux qui ont si longtemps partagé les mêmes sentiments de foi et d'espérance, ceux-là contractent un lien que la mort même ne saurait dissoudre. »

Tel est l'esprit qui a présidé à cette publication ; quant à son but, il paraît être surtout de procurer, par la vente, des ressources pour la construction de l'Église de Loigny, sur le champ de bataille de Patay.

Les récits sont presque tous empruntés à d'anciens frères d'armes, ainsi que les illustrations : aux *Annales du régiment*, aux ouvrages de MM. Jacquemont, de Quatrebarbe, l'abbé de Latreiche, le comte Roger de Beauffort, le baron de Mevius, O. de Poli, le comte Franck Russel-Killough, le R. P. Franco ; aux rapports du général de La Moricière, du major O'Revilly, du général Kanzler ; à l'ouvrage du général Chanzy ; au *Bulletin de l'œuvre du Vœu national*, et au *Journal de Rennes*. Ils se rapportent à la formation du régiment jusqu'en 1861, période marquée par Castelfidardo et Ancône ; — au temps d'attente qui s'est écoulé de 1861 à 1867 ; — à la campagne de 1867 et à Mentana ; — au siége de Rome (1870), et à la campagne de France. Quelques pages seulement sont dues au général de Charette.

Ce sont donc des souvenirs de famille, composés par des amis de la famille. Tous les faits et gestes les plus glorieux du régiment y sont rappelés, sans unité peut-être, comme conception littéraire, mais avec cette unité de dévouement à l'Église et d'amour de la patrie, qui sont l'honneur de ceux qui se sont battus sous son drapeau.

S. M.

BULLETIN

L'Art d'arriver à Dieu, par le R. P. Olivaint, de la Compagnie de Jésus. Paris, Josse, 1877, in-32 de 44 p. — Prix : 40 c.

Cette brochure est la reproduction d'une lettre que Mme Chatillon a publiée dans sa seconde édition de la vie du P. Olivaint, dont nous avons dernièrement rendu compte. Elle est de 1843 et fut écrite par Pierre Olivaint, alors âgé seulement de vingt-sept ans et simple « normalien, » mais déjà sincèrement catholique, à son jeune frère, moins âgé que lui d'environ dix ans. Au milieu de quelques détails intimes et de quelques réflexions qui ont bien leur charme, notamment sur l'usage de souhaiter la fête à ses parents, il expose, avec beaucoup de force, d'éloquence et surtout de cœur, que nous devons aller à Dieu par la raison, mais pas par la raison seule, qui n'est vraiment droite que quand le cœur est pur. Nous devons employer toutes les forces de notre âme pour arriver à ce but. La raison nous conduit à la révélation dont elle nous prouve l'autorité et l'authenticité et qui nous initie à des vérités auxquelles seule elle ne pourrait atteindre. Les rapports entre Dieu et l'âme sont la base de la religion qui se manifeste par le culte intérieur, extérieur et public, puisque l'homme est par sa loi naturelle en société. Écrite par un jeune homme, pour un jeune homme, cette lettre sera lue avec fruit par la nouvelle génération.

R. S.

Discours prononcés au Sénat par Mgr l'Évêque d'Orléans, sénateur, les 21, 22 et 23 décembre 1876, dans la discussion du budget. Paris, Douniol, 1876, in-8 de 41 p. — Prix : 1 fr.

L'éditeur a réuni, dans cette brochure, les éloquents discours prononcés au Sénat par le vaillant évêque d'Orléans sur l'aumônerie militaire, sur la faculté de théologie d'Aix et sur le budget des cultes. Le dernier surtout, dans lequel sont exposés et la situation du clergé et les services qu'il rend à la civilisation et à la France, a eu un grand et profond retentissement, et est bien propre à dessillier les yeux des hommes de bonne foi qui veulent savoir ce qu'est le prêtre catholique et les « trésors » dont il dispose en France. Les arguments donnés en faveur du maintien des aumôniers militaires, pour établir la nécessité de la présence effective de la religion dans l'armée, afin d'y conserver les bonnes mœurs et la discipline, d'y développer le patriotisme, d'y maintenir l'esprit de dévouement et de sacrifice, sont aussi de nature à frapper tous les esprits. Nous n'avons pas à analyser des œuvres que tout le monde a lues, mais dont il faut conserver la substance et qu'on doit faire connaître autour de soi.

R.

La Révolution. *Recherches historiques,* par Mgr Gaume. Lille, Société de Saint-Paul, 45, rue Nationale, gr. in-18 de 180 p. — Prix : 1 fr.

L'idée mère de cette brochure, c'est que la Révolution a été la traduction littérale des études de collége. Mgr Gaume multiplie les textes, les aveux, les déclarations qui attestent que les fauteurs de ce grand mouvement ont agi sous l'inspiration de l'éducation qu'ils avaient reçue, des principes qu'ils avaient puisés dans l'étude des anciens ; il les confirme en montrant que les actes les plus significatifs, les attaques dirigées contre l'Église,

contre la société, contre la noblesse, contre la monarchie, tout a été fait au nom de l'antiquité païenne à l'imitation des Grecs et des Romains. Les idées de Mgr Gaume sont bien connues. Il ne se place pas au meilleur point de vue. Mais il serait inutile de faire ici des critiques puisqu'il y a unanimité sur les conclusions : nécessité de réformer l'éducation dans le sens chrétien; horreur que doit inspirer la Révolution par ses principes, qui sont la négation de la religion et de l'ordre social, et ses résultats qui ne sont que destruction. Aussi ne saurait-t-on trop féliciter la Société de Saint-Paul d'avoir réédité cet opuscule et de le propager. R. DE ST-M.

Histoire d'une commune, par LOUIS GOSSIN. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-32 de 128 p. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

M. Louis Gossin, si connu par son enseignement à l'École d'agriculture de Beauvais, retrace avec érudition, sous une forme vive et pittoresque, les différentes transformations ou, pour parler plus exactement, la préparation, la formation et le développement d'une commune rurale depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours. Il prend pour type un bourg du massif de l'Argonne; il fait connaître par qui et comment a été occupé son sol, les mœurs de ses habitants, les progrès de la culture. Au début apparaît l'influence sociale du christianisme sur les Gallo-Romains et les barbares; les populations se groupent d'abord autour des monastères qui les civilisent et leur apprennent à tirer parti des richesses du sol, et ensuite des châteaux qui leur servent de défense; elles arrivent ainsi à former des agglomérations d'où naissent les communes. Puis on a sous les yeux les tristes résultats des guerres avec les Anglais, des guerres civiles et religieuses; malgré les malheurs des temps, la condition des habitants des campagnes va sans cesse en s'améliorant jusqu'à la Révolution, qui a si lourdement pesé sur eux. Les circonstances de lieu amènent, en terminant, le saisissant récit de l'arrestation de Louis XVI à Varennes. — C'est, on le voit, l'histoire mise en action et expliquant le lent et fécond travail qui a fait des classes agricoles ce qu'elles sont aujourd'hui. V. M.

Marie-Antoinette, par MAXIME DE LA ROCHETERIE. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-32 de 128 p. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

La Reine Marie-Antoinette a été tout récemment l'objet d'odieux pamphlets, où la vérité historique était outragée d'une façon d'autant plus révoltante qu'on prétendait ne s'appuyer que sur des documents irréfragables; il importait donc, en profitant de toutes les recherches de l'érudition, de présenter, de la grande et infortunée Reine, une silhouette complète et véridique : c'est ce que M. Maxime de la Rochterie a su admirablement faire dans un très-remarquable écrit qui fait partie de la *Bibliothèque à vingt-cinq centimes*, et qui sera répandu, nous en sommes certain, par tous les amis de la vérité historique. B.

Vie de Louise Deschamps, *proposée aux enfants et aux jeunes personnes.* Paris, E. et B. Lesort, 1876, in-18 de 56 p. — Prix : 25 c.

M. l'abbé A. M. vient de rééditer, en se l'appropriant par les nombreuses additions qu'il y a faites, la vie de Louise Deschamps. Il ne s'agit point ici d'une sainte; mais la jeune fille qui fait le sujet de cet opuscule peut être

offerte comme exemple à cause des fautes dans lesquelles elle est tombée pour n'avoir pas suivi les conseils de la prudence, et comme modèle par la manière dont elle les a réparées dans la dernière partie de sa vie. Née à Ormoy en 1682, élevée au sein d'une famille chrétienne, surveillée par un parrain et une marraine qui comprenaient l'importance de leurs engagements, Louise Deschamps ne mérita presque aucun reproche dans sa première enfance ; mais, trop habituée aux compliments, entraînée par des compagnes frivoles, coquette et gâtée par la faiblesse de ses parents, elle se laissa séduire par les plaisirs du monde ; après de faibles résistances, elle se laissa entraîner à des réunions dangereuses, à des danses et à des veillées qui l'auraient conduite aux plus grandes fautes, si un terrible avertissement n'était venu ouvrir les yeux à elle et à ses parents. Sa conduite légère nuisit à son établissement ; mais elle supporta sa croix avec courage et résignation, réussit à convertir son mari, éleva chrétiennement sa famille et mourut entourée des regrets et des sympathies de toute la paroisse. Il y aurait à faire disparaître quelques longueurs et à fondre davantage toutes les parties de cette brochure. X.

Usages locaux constatés en 1855 dans le canton de Saint-Dié, et, en 1857, dans le canton de Raon-l'Etape, publiés, annotés, et précédés d'une préface par P. J. M. Dinago. Saint-Dié, Dufays, 1876, in-8 de 41 p.

Cette publication est utile et curieuse : elle fait connaître quelques derniers vestiges du droit coutumier en France. Souvent le code Napoléon renvoie lui-même à la coutume, et alors, sans aucun doute, les tribunaux doivent la reconnaître et l'appliquer. D'autres fois la coutume s'est maintenue malgré la loi : les cas sont rares et tendent à disparaître, mais il est tout au moins intéressant de voir la persistance invétérée des institutions séculaires. J.-A. de Bernon.

L'Ornithologie au salon de peinture de 1876, par Nérée Quépat. Paris, J.-B. Baillière, 1876, gr. in-18 de 50 p.

Ce petit volume, tiré seulement à 200 exemplaires, fait suite à d'autres productions ornithologiques de l'auteur; il a pour but de donner au lecteur un aperçu de ce que le salon de 1876 contenait en fait de tableaux représentant des oiseaux. On a exclu du travail les tableaux consacrés aux oiseaux essentiellement domestiques, tels que poules, paons, cygnes, etc. Ce qui ressort des descriptions et des remarques de M. Nérée Quépat, c'est que les peintres qui peignent des oiseaux feraient bien d'étudier un peu l'ornithologie; ils éviteraient des bévues dont peu de toiles sont exemptes, par suite de l'inexpérience ou du défaut d'observation des auteurs. X.

Les Libéraux peints par eux-mêmes, par G. Lebrocquy. Paris, Victor Palmé ; Bruxelles, Lebrocquy, in-18 jésus de xviii-479 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre, plein de faits, présente un grand intérêt. Sans s'embarrasser de donner, au sujet des *libres-penseurs*, des définitions qui pourraient n'être pas acceptées par eux, M. Lebrocquy leur demande de se peindre eux-mêmes et de dire ce qu'ils pensent de *Dieu*, du *dogme catholique*, de la *sainte Vierge et des saints*, de la *Papauté et de Pie IX*, de *l'épiscopat*, des *ordres religieux*, des *prêtres*. Il les condamne à s'expliquer aussi sur *l'enseignement sans Dieu*,

les *enterrements civils*, toutes questions qui sont discutées aujourd'hui. Les aveux sont formels et l'on peut juger les libres-penseurs sur pièces authentiques : il est aisé de voir qu'ils sont presque toujours intolérants et rarement hommes d'esprit. E.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

§ VII. — TRAVAUX COLLECTIFS DE L'ACADÉMIE OU D'ACADÉMICIENS (suite).

262. — *Lettre adressée à l'Académie française* par la Société des correcteurs à l'occasion de la prochaine édition du Dictionnaire, et réponse de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie. — Paris, imp. Thunot, 1868, in-8 16 pages.

263. — *Examen critique* du Dictionnaire de l'Académie française au point de vue surtout de la théorie grammaticale, par l'abbé Gary. Agen, 1873, in-8.

264. — *Dictionnaire historique de la langue française*, comprenant l'origine, les formes diverses, les acceptions successives des mots, avec un choix d'exemples tirés des écrivains les plus autorisés, publié par l'Académie française. Tome Ier, en 2 parties (A. — *Actuellement*). Paris, Didot frères 1858-1865 in-4.

Le 1er fascicule, publié en 1858 avec un avertissement par le rédacteur (M. Patin), fut accueilli avec une grande faveur. « L'avertissement de M. Patin, disait M. Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, XIV, 217), rappelle la belle préface que Vaugelas a mise en tête de ses remarques. » Voir encore le compte rendu de l'*Année littéraire*, de M. Vapereau pour 1859 (403-409), et deux excellents articles de M. B. Jullien dans la *Revue de l'Instruction publique*, 20 janvier et 3 février 1859. Mais l'œuvre n'ayant pas été continuée, le *Dictionnaire* de M. Littré en a pris la place, et il est probable qu'elle ne sera achevée d'ici à bien longtemps. Voir à ce sujet dans l'*Année littéraire* pour 1864 (tome VI) le chapitré intitulé : *La grande œuvre du dictionnaire de la langue française par M. Littré*.

Consulter aussi l'*Académie française, et son nouveau dictionnaire*, curieux article de M. Ludovic Lalanne, dans la *Correspondance littéraire* du 5 janvier 1859, en partie reproduit par M. Charles Muteau dans son étude de la *Bourgogne à l'Académie française*, précédemment citée.

VIII. — CRITIQUES, APOLOGIES, SATIRES ET PIÈCES DIVERSES CONCERNANT L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN-DEHORS DES SPÉCIALITÉS RAPPORTÉES AUX CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

A. — *Ancienne Académie.*

265. — *Rôle des présentations* faites aux grands jours de l'éloquence françoise sur la réformation de notre langue. S. l. n. d., in-12. — Réimprimé en 1650, à la suite du numéro suivant 266, « mais fort tronqué et changé en diverses sortes. C'est, dit Pellisson, comme un registre de quelques requêtes ridicules pour la conservation ou bien pour la suppression de quelques mots suivies d'autant de réponses imaginaires de l'Académie. »

L'auteur est très-probablement Charles Sorel, l'auteur de la *Bibliothèque françoise*, de l'*Histoire comique de Francion* et du *Discours sur l'Académie*, cité plus bas, au numéro 268.

M. Ed. Fournier a reproduit la première édition de cette pièce fort curieuse, avec des notes érudites, dans le premier volume des *Variétés historiques et littéraires* de la bibliothèque elzévirienne. (Compte rendu critique par M. Livet dans l'*Athenæum* du 29 décembre 1855.) Il lui attribue la date du 13 mars 1634. Mais il doit y avoir erreur, car l'Académie était à peine fondée et ne comptait encore qu'un très-petit nombre de membres. On sait que ses lettres patentes d'érection ne sont que du mois de janvier 1635 et furent enregistrées en 1637. — M. Livet, qui a donné cette pièce en appendice au premier volume de son édition de l'*Histoire de l'Académie* par Pellisson et d'Olivet, a suivi la seconde édition qui présente des variantes notables, et qui, en particulier, porte la date du 13 mars 1646. Cette dernière nous semble plus probable que la précédente, car il est question dans le cours de la pièce de la critique du *Cid*, qui ne parut qu'en 1638. Il est vrai que Sorel, se défendant dans son *Discours sur l'Académie* (voir ci-dessous, nº 268) d'être l'auteur de cette pièce, s'exprime ainsi à son sujet : « Je m'estonne que MM. de l'Académie ayent pris garde à un si petit libelle, et qu'ils ayent eu ombrage de ce qui ne les touche guère : car ils peuvent apprendre que la première composition de cette pièce fut plus de quatre ans auparavant l'érection de leur assemblée, et que si depuis l'on y a ajouté quelques articles qui parlent d'eux, ils se doivent réjoüir de ce qu'il y en a quelques-uns à leur avantage, entr'autres celuy qui fait sçavoir que l'abbé de Saint-Germain s'estoit fort abusé dans ses gros libelles qu'il escrivoit en Flandres, lorsqu'il prenoit leur académie pour une assemblée de quelques pauvres pédants qui se faisoit dans la maison du gazetier. »

266. — *La Comédie des académistes* pour la réformation de la langue françoise, pièce comique avec le rôle des présentations faites aux grands jours de ladite académie. — Imprimé l'an de la réforme. S. l. n. d. (1650), in-8, 4 ff. et 72 p. — Quérard (*Sup. litt.*) indique une édition de 1646, in-12, qui nous paraît douteuse.

C'est une comédie satirique en cinq actes et en vers, dans laquelle tous les personnages sont des académiciens désignés par leur nom. La dédicace « aux auteurs de l'Académie qui se mêlent de réformer la langue » est signée Des Cavenets, pseudonyme de Charles de Saint-Evremont.

Des Maizeaux a donné cette pièce sous le titre de *Les Académiciens*, comédie en trois actes réduite et considérablement modifiée, dans le tome Ier des œuvres de Saint-Evremont. Londres, 1711 et 1714, 6 vol. in-12 ; 1725, 7 vol. in-12; Amsterdam, 1726, 5 vol. in-12; Paris, 1740, 3 vol. in-4 ou 10 vol. in-12 ; et 1753, 12 vol. in-12. — Gérard de Nerval a publié cette édition en 1826, sous le titre de : *Les Académiciens*, comédie historique en trois actes et en vers, avec notes et commentaires (Paris, Sanson, 1826, in-32); dans la collection du *Répertoire dramatique en miniature*.

M. Livet a reproduit l'édition de 1650 en appendice à son premier volume de l'*Histoire de l'académie* par Pellisson, et il a donné en note les principales variantes de l'édition de Des Maiseaux.

267. — Chapitre sur l'Académie dans *Le vray estat du gouvernement de la France, en l'année* 1651.

L'auteur de ce petit livre, dit Sorel, « eut la hardiesse d'y insérer le catalogue de Messieurs de l'Académie françoise sans leur sceu et leur aveu : il se

trompa lourdement, y ayant nommé des gens qui n'en estoient pas et en ayant tenu pour morts d'autres qui vivent encore : toutefois, nonobstant ces fautes, il lui faut accorder la gloire d'avoir parlé le premier de l'institution de l'Académie, et d'avoir donné en mesme lieu la pluspart des noms de ceux qui la composent, ce qui a peut estre servy d'aiguillon pour leur faire publier leur histoire entière, de peur que quelqu'autre ne l'entreprist à leur dommage et que leur trop long silence ne leur fust nuisible... » *(Discours sur l'Académie*, p. 18.)

268. — *Discours sur l'Académie françoise* establie pour la correction et l'embellissement du langage ; pour sçavoir si elle est de quelque utilité aux particuliers et au public. Et où l'on voie les raisons de part et d'autre sans desguisement. —A Paris, chez Guillaume de Luynes, au Palais, en la galerie des Merciers, sous la montée de la cour des Aydes, 1654, in-12, 1 f. et 212 p. — Le privilége, daté du 4 février 1647, est au nom de Charles Sorel, s. d. s., pour un livre intitulé *Examen des auteurs*.

Dans un « Advertissement sur ce livre et sur quelques autres qui le doivent accompagner, ou estre imprimez ensuite, » Sorel dit, en effet, que son discours n'est qu'une partie d'un ensemble de traités concernant les sciences, et que son imprimeur a voulu le donner le premier à cause de l'actualité causée par la récente publication de l'histoire de l'académie par Pellisson. Tous ces traités devaient composer « l'Institution générale de l'homme et sa perfection tant pour les cognoissances que pour les mœurs. » Le *Discours sur l'Académie* est une véritable apologie de l'institution, une sorte de complément de l'histoire de Pellisson. On y remarque, en particulier, une discussion très-étendue sur le but de Richelieu lors de la fondation, et des réponses à toutes les objections formulées contre son utilité. — M. Livet en a donné plusieurs fragments en appendice à son édition de Pellisson et d'Olivet.

269. — Sainte-Marthe : Poëme latin en l'honneur de l'Académie. — Ce poëme, cité par Pellisson, ne figure pas dans la collection des Œuvres de Sainte-Marthe, mais on en a la traduction en vers français par Guillaume Colletet, dans les *Œuvres poétiques* de cet académicien (Paris, 1656, in-12.)

270. — *Nouvelle allégorique*, ou histoire des derniers troubles arrivez au royaume d'éloquence. — A Paris, chez Guillaume de Luynes, libraire-juré, au Palais, en la salle des Merciers, *A la Justice*, 1658, in-12, 1 fr. et 210 p., avec une grande planche allégorique.— La dédicace, à très-haut et très-puissant prince Mgr Henri de Bourbon, évêque de Metz, est signée A. Furetière.

Satire très-curieuse et très-mordante, que le *Dictionnaire des précieuses* de Somaize appelle l'*Histoire des quarante barons*, par allusion aux quarante académiciens : pamphlet de grammairien, dit M. Asselineau, et presque de pédant. Il y en a une « seconde édition, reveüe et corrigée » de la même année 1658, immédiatement contrefaite en Hollande « suivant la copie imprimée à Paris, chez G. de L. » Nous connaissons encore les éditions d'Amsterdam, Raphaël Smith, 1658 ; Paris, 1659 ; — Amsterdam, Jacques Desbordes, 1702, in-12. — Dernière édition, augmentée et plus correcte que les précédentes, par les soins de M. d'Herville, professeur à Utrecht; Utrecht, chez Guillaume Poolsum, 1703, in-12. Il y en a un compte rendu dans les *Nouvelles de la République des lettres*, février 1703.

On a une Défense de l'Académie contre la satire de Furetière, dans la *Relation véritable* de ce qui s'est passé au royaume de Sophie, depuis les troubles excitez par la rhétorique et l'éloquence ; avec un discours sur la Nouvelle allégorique. — Paris, Ch. de Sercy, 1659, in-12.

271. — *Ode pour l'Académie françoise*, Paris, A. Courbé, 1660, in-4. (Catalogue de la bibliothèque du chancelier Séguier.) — Elle n'est pas citée par Barbier, et nous n'avons pas retrouvé son auteur.

272. — *Liste de Messieurs de l'Académie françoise en* 1660. — Paris, Pierre Le Petit, imprimeur ordinaire du Roy et de l'Académie, 4 p. in-4.

Cet article devait être joint à l'article analogue de notre chapitre II, mais nous ne le connaissions pas lorsque nous avons imprimé ce chapitre. Nous avons aussi retrouvé depuis, une *Liste de Messieurs de l'Académie françoise en janvier* 1673. — Paris, Pierre Le Petit, etc., rue Saint-Jacques, *A la Croix d'or;* 4 p. in-4. — Cette dernière est précieuse en ce que, outre les dates de réception, elle donne les adresses de tous les académiciens.

Sur ces deux listes, l'abbé Esprit est appelé : « François Esprit, advocat au Parlement. » Nous avons fait de longues recherches sur toute la famille Esprit, » lors de la publication de notre étude sur l'académicien Esprit au troisième livre de notre *Histoire du chancelier Séguier*. Nous avions trouvé dans tous les documents jusqu'alors connus, qu'il s'appelait Jacques. Ses deux frères se nommaient, l'aîné, oratorien, Thomas, et le cadet, médecin du duc d'Anjou, André.

272 *bis*. — *Discours au roi sur l'établissement d'une seconde Académie* dans la ville de Paris, par messire Fr. Hédelin, abbé d'Aubignac. Paris, Dubreuil, 1644, in-4, 51 p. M. Livet en a donné une bonne analyse.

273. — *De l'origine et utilité des académies, des assemblées particulières de France*. — Préface aux *Conversations de l'Académie* de l'abbé Bourdelot (Paris, Moette, 1675, in-12), par Gallois.

274. — *Discours sur l'utilité des académies*, par M. l'abbé P. Tallemant le jeune, de l'Académie française. Paris, Coignard, 1675, in-4.

Ce discours, prononcé en séance le 27 mai 1675, a été inséré dans les divers *Recueils des harangues* de l'Académie française. (Voir ci-dessus, au chapitre III.)

275. — *Dialogue d'un gentilhomme narésois avec un Italien*. C'est un pamphlet contre Lebrun et l'Académie que Barbier (*Dict. des anonymes*) attribue à Pierre Simon Jaillot, sculpteur, et qui fut brûlé en place de Grève par la main du bourreau. L'auteur fut condamné, le 12 septembre 1678, à cinq ans de bannissement et 100 livres d'amende.

276. — *Portraits des quarante académiciens*, par rapport à leur personne, à leurs talents et à leur fortune, par Isaac de Benserade, de l'Académie française. — Discours prononcé dans l'Académie le 3 janvier 1685. — Bayle (*Nouvelles de la république des lettres*, janvier 1685) dit que ce discours en vers fut très-applaudi. Nous ne sachions pas qu'il ait été imprimé, sauf peut-être en Hollande. L'abbé d'Olivet dit qu'il en existait de son temps une copie manuscrite à la Bibliothèque du Roi. Voyez aussi le P. Le Long, *Bibl. hist. de la France*.

A propos des *Nouvelles de la république des lettres*, nous remarquons qu'elles contiennent, en novembre 1706, p. 541, etc., un article sur le passage de Le Vassor, contre l'Académie, dans son *Histoire de Louis XIII*, tome VIII.

277. — *Description de l'Académie françoise*, contenant les portraits au naturel de la plupart des personnes de ce corps, par Antoine Furetière, in-4.

Cité par le P. Le Long, d'après le n° 848 du catalogue Barré.

278. — *Discours sur l'utilité des exercices académiques*, par Fr. Charpentier, de l'Académie française. — Paris, Fraland, 1695, in-4.

On trouve deux discours sur le même sujet dans le *Recueil des Jeux floraux* pour 1723.

279. — *Du silence de l'Académie.* — Chapitre consacré à l'Académie dans les *Réflexions sur la critique* de La Motte-Houdart. Paris, Deguin, 1716, in-8.

(A suivre.) René Kerviler.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Louis-François Lélut vient de mourir, le 25 janvier à Gy (Haute-Saône), où il était né le 15 avril 1804. Issu d'une famille de médecins, il embrassa la même carrière que ses pères. C'est à Paris qu'il fit ses études spéciales, et il se livra surtout à l'étude des maladies mentales. Il fut successivement médecin de Bicêtre et de la Salpêtrière. Il a écrit beaucoup de mémoires sur les questions de physiologie et de médecine. En 1844, il fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement du baron de Gérando. Il fit partie de la Constituante de 1848, de l'Assemblée législative et de la Chambre des députés sous l'Empire. L'état de sa santé l'avait forcé depuis longtemps de s'abstenir de prendre part aux travaux de l'Institut. Voici ses principales publications : *Recherches des analogies de la folie et de la raison* (1834); — *Qu'est-ce que la physiologie* (1835); — *De l'origine phrénologique de la destruction chez les animaux* (1838); — *Du démon de Socrate* (1837, réédité en 1856) ; — *Lettre à mon père sur Jean-Édouard du Monin* (in-8, 1840); — *Poésies* (in 8, 1840) ; — *Rejet de l'organologie phrénologique de Gall et de ses successeurs* (in-8, 1843, 2e édit. en 1858) ; — *L'Amulette de Pascal* (in-8, 1846) ; — *De la santé du peuple* (in-8, 1849); — *Petit traité de l'égalité* (in-18, 1849, 2e édit en 1858) ; — *Mémoire sur la déportation* (in-8, 1853) ; — *Lettre à M*** sur l'emprisonnement cellulaire* (in-8, 1855); — *Physiologie de la pensée* (2 vol. in-8, 1861, 2e édit. 1863); — *Dieu, ode philosophique* (in-12, 1862).

— Le R. P. Auguste-Alexis-Adolphe-Alexandre Bellynck, né à Bergues-Saint-Winoc, le 16 avril 1814, est mort, à Namur, le 14 janvier 1877. Il était prêtre quand il entra dans la Compagnie de Jésus le 25 septembre 1840. Il professa à Namur depuis 1843, pendant près de trente ans, la botanique, la zoologie et la minéralogie. Il était associé de l'Académie royale de Belgique, membre correspondant de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg, de la Société royale de botanique de Belgique, de la Société botanique de France.— Voici la liste de ses travaux : *Flore de Namur ou description des plantes spontanées et cultivées en grand dans la province de Namur*, observées depuis 1850; accompagnée de tableaux analytiques, des étymologies des noms, des propriétés des plantes, etc. *Plantes vasculaires* (Namur, 1855, in-8, xxxii-353 p.); — *Bibliothèque choisie établie à Namur, F.-J. Douxfils* (1856, in-8, 139 p., avec quatre suppléments : 1858, 68 p.; 1859, 52 p.; 1860, 38 p.; 1861, 30 p.); — *Guide du lecteur ou catalogue d'une bibliothèque choisie*, par A. Bellynck, de la Compagnie de Jésus, professeur d'histoire naturelle au collége Notre-Dame de la Paix, 2e édition (Namur, J. Douxfils, 1862, in-8, 259 p., avec quatre suppléments, 1863-1969, p. 259-362; cet ouvrage est le même que le précédent; il a aussi paru sous le titre de *Bibliothèque choisie*, sans nom d'auteur, et à l'usage des abonnés); — *Résumé du cours de zoologie*, professé au collége Notre-Dame de la Paix (Namur, 1863-65, in-8, 460 p.); — *Catalogue des cryptogames recueillies dans les environs de Namur*, par A. Bellynck, professeur d'histoire naturelle au collége Notre-Dame de la Paix (Bruxelles, Hayez,

1852, in-8,40 p.; extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2e série, t. XIX); — *Les Anomalies chez l'homme et chez les animaux*; lu à la séance publique de la classe des sciences, le 16 décembre 1870 (Bruxelles, Fr. Hayez, 1870, in-8, 194 p., extrait du *Bulletin*, 2e série, t. XXX); — *Deux notes sur un aérolithe tombé à Namur en* 1868; *Bulletin*, 2e série, t. XXVI, p. 195-298); — *Phénomènes périodiques observés à Namur de* 1847 à 1873, publiés chaque année dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, in-4); — *Note sur un Orchis ustalata à fleurs doubles* (Gand, Annot-Braeckmann, 1867, in-8, 7 p.; extrait du *Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. VI, p. 192); — *Sur la durée de la transmission des sensations* (dans le journal *Les Mondes*, par l'abbé Moigno, 1869, 2e série. t. XIX, p. 558); — *Anthropologie*, compte rendu du rapport de M. de Quatrefages sur les progrès de l'anthropologie (Paris, Savy, 1868, in-8, 31 p., extrait des *Études religieuses*, etc., Paris 4e série, t. Ier, p. 572); — *A proposito del congresso prehistorico. L'antropologia secondo il signor A. de Quatrefages*, per il P. A. Bellynck, S. J. Versione dal francese dell'abate Antonio Alessandri (Bologna, tip. Mareggiani, 1874, in-18, 80 p.); — *La Botanique moderne*, conférence sur la botanique générale (Paris, Savy, in-8 de 51 p., extrait des *Études religieuses*, t. III, p. 528 et 730); — *Les Progrès récents de la zoologie en France*, compte rendu du rapport de M. Milne-Edwards (Paris, Goupy, 1870, in-8, de 42 p., extrait des *Études*, t. V, p. 765 et 838); — *Les Anomalies dans le règne végétal*, mémoire lu à la séance publique de la classe des sciences, le 16 décembre 1871 (Bruxelles, F. Hayez, 1871, in-8, de 22 p., extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2e série, t. XXXII, n° 12, décembre, 1871); — *Concours quinquennal des sciences naturelles*, période de 1867-1871, rapport du jury à M. le Ministre de l'intérieur (Bruxelles, imprimerie du *Moniteur belge*, rue Notre-Dame-aux-Neiges, 38, 1872, in-8, de 16 p.; le P. Bellynck fut rapporteur du jury); — *Cours élémentaire de botanique*, avec près de 900 figures intercalées dans le texte (Namur, imprimerie de veuve F.-J. Douxfils, 1871 1874, in-8 de 632 p.); — *Catalogue des plantes soit spontanées, soit cultivées en grand, observées en Belgique, à l'usage des herborisations* (Namur, Douxfils, 1876, in-16 de 80 p.)

— M. Frédéric-Guillaume Ritschl, né le 6 avril 1806, à Groswargula, est mort à Leipzig, dans le courant de novembre, à l'âge de 71 ans. Il étudia la philologie sous la direction de Hermann et de Reissig, et fut reçu docteur en 1829. Il fut, en 1832, professeur à l'université de Halle; en 1833, à celle de Breslau, et en 1839 à celle de Bonn, où il occupa la chaire de littérature et d'éloquence classiques. Il fut nommé, en 1865, associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On lui doit : *Schedæ criticæ*, thèse (1829); — Une édition de *Thomas Magister* (Halle, 1832); — *De Oro et Orione* (Breslau, 1834); — *Die Alexandrinischen Biblioteken und die Sammlung* (Breslau, 1838); — *Parerga Plautina et Terentiana* (Leipzig, 1845); — Une édition critique de *Plaute* (Bonn, 1848-1853, 3 vol.); — Une édition de la *Lex Rubria* (Bonn, 1851), — et du *Sermo Philolacetis adolescentis* (1851); — *Titulus Mummianus ad fidem lapidis Vaticani* (Berlin, 1852); — *Inscriptio quæ fertur columnæ rostratæ Duellianæ* (Bonn, 1852); — *Monumenta epigraphica tria* (1852); — *Anthologiæ latinæ corollarium epigraphicum* (Berlin, 1853); — *De sepulcro Furiorum Tusculano disputatio grammatica* (1853); — *De fictitibus litteratis Latinorum antiquissimis questiones grammaticæ* (1853); — *Poesis saturninæ spicilegium* (Bonn, 1854); sans compter nombre de dissertations insérées dans les *Programmes* de l'université de Bonn, les recueils de l'Institut archéologique de Bonn, et le *Rheinisches Museum*.

— Mlle Narcisse Zmichowska a terminé à Varsovie, le 25 décembre 1876 une

existence laborieuse, remplie d'abnégation et de dévouement, et ornée du prestige d'un talent remarquable. Dixième et dernière enfant d'une famille noble mais peu aisée, dont tous les membres se sont distingués par leur patriotisme, elle perdit sa mère en venant au monde (le 3 mars 1819). Obligée de bonne heure à penser aux nécessités de la vie, elle fut placée, à 14 ans, dans une pension d'institutrices. Quand elle eut fini ses études, elle vint en France comme institutrice, avec l'une des plus grandes familles de la Pologne, et passa même plusieurs années à Paris. C'est là que ses idées mûrirent et que son talent se développa. Le nom qu'elle portait lui sembla trop sentimental elle l'échangea contre celui de Gabrielle, et c'est ainsi qu'elle signa ses premiers essais. C'étaient des poésies et des nouvelles pleines de verve, d'originalité et de finesse. La *Bibliothèque de Varsovie* et le *Pèlerin*, rédigé par Mme Ziemencka, les publiaient, et ils parurent ensuite à Posen, dans un recueil intitulé : *Les Loisirs de Gabrielle*. Mais bientôt des travaux beaucoup plus sérieux et d'une plus grande portée allaient l'absorber. La régénération et l'indépendance de son pays formaient l'objet continuel de ses méditations; elle prit une part active aux efforts tentés dans ce but en 1846 et 1848, et c'est alors qu'elle commença à élaborer son *Cours d'études destiné aux jeunes filles*, dont on voulait corriger l'éducation viciée par le gouvernement dans les établissements publics. Mais l'année 1848 finit par des désastres; la tempête dispersa les amis qui méditaient une action commune. Mlle Zmichowska, accusée de faire partie d'une conspiration patriotique, fut emprisonnée à Varsovie, puis à Lublin, et elle passa plus de deux ans sous les verrous, dans un couvent de femmes, transformé en prison d'État. Relâchée en 1852, elle reçut l'ordre de ne pas quitter Lublin, qui lui fut assigné comme demeure. Elle y passa trois années encore. — La prison ne parvint pas à briser son énergie ni à triompher de la sérénité de son âme. Les plus belles pièces de poésie qui débordèrent de son cœur sont datées de la prison, et c'est après en être sortie, qu'elle déploya la plus grande activité littéraire. *La Païenne*, sa nouvelle la plus estimée entre toutes, appartient à cette époque, ainsi que beaucoup d'autres publications qui furent toutes rassemblées et imprimées en quatre volumes (1860), sous le titre d'*Écrits de Gabrielle* (*Pisma Gabryeli*), à Varsovie, où l'auteur vint se fixer dorénavant. — La littérature ne suffisait pas pour absorber son activité; elle se sentait toujours institutrice, et, ne pouvant pas obtenir l'autorisation nécessaire pour fonder un établissement d'éducation, elle consacrait ses soins à un petit cercle de jeunes filles. Les grâces de son esprit unies à la noblesse de son caractère et aux souffrances endurées, lui assurèrent un grand ascendant sur ceux qui l'approchaient, et son petit salon devint un vrai foyer de patriotisme, et fut un des centres du mouvement de 1861. — Appartenant corps et âme au parti national, qui aspirait à une régénération morale et intellectuelle du pays, elle multipliait son activité pacifique et bienfaisante. Les trois volumes de son *Cours d'études pour les jeunes filles* étaient déjà parus, et quoique défigurés par la censure, ils rendaient des services. Le marquis Wielopolski, s'occupant de la réorganisation de l'enseignement dans le royaume de Pologne, lui confia l'enseignement dans un des établissements modèles créés à Varsovie. Tous les cœurs nobles palpitaient d'espérance : le calme ne fut pas de longue durée; l'insurrection armée de 1863 éclata, et ses conséquences ne se firent pas attendre. Éloignée de sa chaire, Mlle Zmichowska se retira à la campagne et brisa sa plume pour longtemps. Elle fut appelée pour la mort d'un de ses frères, migré en France, à Reims, où elle ne fit qu'un court séjour; elle vint se

fixer de nouveau à Varsovie en 1873 ; elle y passa ses dernières années, consacrées, comme sa jeunesse, aux travaux littéraires. Les pages qu'elle dictait, ne pouvant plus écrire, s'imprimaient encore dans le feuilleton du journal *Wiek* (le Siècle), quand elle rendit le dernier soupir, à l'âge de 57 ans. — B. Z.

— M. Michel Alcan, né à Donnelay (Meurthe), le 21 mai 1811, est mort à Paris le 26 janvier 1877. Occupé dans son enfance aux travaux des champs, puis apprenti relieur, il prit part à l'insurrection de 1830; entré à l'École centrale, il en sortit avec un diplôme d'ingénieur. Il devint plus tard professeur de filature et de tissage au Conservatoire des arts et métiers. La politique le détourna un instant au travail ; il fut membre de la Constituante en 1848. Voici la liste de ses ouvrages : *Instruction pour le peuple : filature, tissage* (n° 83 de la collection des *Cent traités sur les connaissances les plus indispensables* (brochure in-8, 1847); — *Essai sur l'industrie des matières textiles* (1847); 2e édition (1859) augmentée de la *Classification et de la notation caractéristique des tissus*, etc.; — *Fabrication des étoffes, Traité complet de la filature de coton, Origines, production, caractères, propriétés, classifications*, etc. (1864; 2e édit., 1875); — *Traité du travail des laines, Notions historiques, progrès techniques, développement commercial*, etc. (2 vol. in-8 avec atlas 1866); — *Études sur les arts textiles à l'Exposition universelle de* 1867 (1868); — *Traité du travail des laines peignées*, in-8 (1873). Il a collaboré au *Dictionnaire des Arts et Manufactures*.

— M. François Buloz, né à Vulbens (Haute-Savoie), en 1803, est mort à Paris le 12 janvier 1877. Il débuta dans les lettres comme prote et fit d'abord, dit-on, quelques traductions d'anglais. Son bagage littéraire est assez mince, si l'on ne considère que ses œuvres personnelles : car, il a, en effet, beaucoup moins écrit qu'il n'a effacé, corrigé et retouché les travaux de ses collaborateurs. Sa grande œuvre est la fondation (1831) de la *Revue des Deux Mondes*, si habilement et si persévéramment conduite depuis ce temps, qu'elle a conquis aujourd'hui plus de dix-huit mille abonnés. Comme on l'a très-bien dit, elle a été l'Académie des journalistes et l'antichambre de l'Académie française : un article publié dans ce qu'on appelait la *Revue* était la consécration officielle du talent; mais il fallait subir les fourches caudines du directeur, qui ne laissait rien passer, pas même la prose de M. Cousin, sans y mettre sa marque. Après avoir donné l'hospitalité à tous les écrivains qui ont le plus profondément ébranlé la société en attaquant ses bases essentielles, la morale et la religion, M. Buloz est mort dans le sein de cette religion qui, jusqu'à la dernière heure, est toujours prête à accueillir ceux qui lui apportent le repentir et la bonne volonté.

— M. Etienne-André-Théodore Grellet-Dumazeau, président de la cour de Riom, né à Aubusson (Creuse), le 10 février 1804, est mort dans le courant de janvier. Déjà, en faisant son droit à Paris, il écrivait dans la *Pandore* et la *Lorgnette*, petits journaux littéraires, et, en 1827, il fonda l'*Album de la Creuse*. Il a écrit un *Traité de la diffamation, de l'injure et de l'outrage* (1847); — *Le Barreau romain. Recherches et études sur le barreau de Rome...* (1851); — *Note sur les noms propres chez les Romains* (1865). Il a publié une critique de l'*Histoire des girondins*, de Lamartine, sous le titre de : *Comme on écrit l'histoire*, et a collaboré à la *Revue de législation*, à la *Gazette des Tribunaux* et à divers autres recueils de jurisprudence. On lui attribue des traductions latines.

— Le R. P. Raphaël Melia, de la Société des missions, est mort le 11 novembre 1876, à Rome, où il était né en 1802. Il fut longtemps attaché au

collége de la Propagande, dont il a été vice-recteur, puis il entra dans la Société des missions du vénérable Palloti, et fut envoyé à Londres en 1844. Il devint plus tard recteur général de la Société. Le P. Melia a laissé un *Traité de la confession*, une *Vie de Vincent Palloti* et un *Livre sur la vierge Marie* qui a été traduit en anglais, en français et en italien.

— M. Frédéric Paludan-Muller, né le 7 février 1809, à Kjerteminde (Fionie), est mort à Copenhague, le 27 décembre. Le célèbre poëte danois a publié ses premières œuvres en 1832 à l'âge de 23 ans : *Quatre romances* (Copenhague) suivies de *l'Amour à la Cour*, comédie par l'auteur des *Quatre romances* (1832) et de *la Danseuse* (1833); — *l'Amour et Psyché*, poëme (1834); — *La Fuite de Zuleima*, nouvelle en vers (1835); — *Aventures dans la Forêt*; — *Prince et Page*, comédie (1836-1838); — *Trochées et Iambes* (1837); — *Vénus*, poëme (1841); — *Adam-Homo*, poëme (1841-1849, 3 vol.); — *Les Noces de la dryade*, poëmes (1844); — *L'Aéronaute et l'athée*, poëme (1853); — *Trois poëmes* (1854).

— M. Hermann Brockhaus, né à Amsterdam le 28 janvier 1806, est mort le 5 janvier à Leipzig. Il s'est consacré particulièrement à la littérature indienne, qu'il étudia dans les universités de Leipzig, de Gottingue et de Bonn, ainsi qu'à Copenhague, Paris, Londres et Oxford. En 1839, il fut nommé professeur à Iéna, et en 1841 à Leipzig. Il y occupait, depuis 1848, la chaire de langue et littératture sanscrites. On lui doit le texte sanscrit et la traduction allemande des cinq premiers livres de *Katha sarit Sagara* (Leipzig, 1839); — le texte et les scholies indiennes du drame *Prabodha candrodaya* (1845); — le texte persan des *Sept Maîtres savants* de Nachschebi (1845); — celui du *Vendidad sade* (1850); — Un *Dictionnaire* et un *Glossaire* de la langue zende; — le texte persan des chansons d'*Hafis* (1854). — Il a aussi écrit une *Dissertation sur l'impression des œuvres sanscrites en caractères latins* (1841).

— M. Rasmus-Villads-Christian-Ferdinand Winther est mort à Paris, le 30 décembre, à l'âge de quatre-vingts ans. Il était né le 29 juillet 1796, à Fensmark (Zélande). C'était un des poëtes populaires du Danemarck. Il a débuté en 1811 par un chant aux étudiants. En 1828, il a publié un volume de ses premiers poëmes, puis : *Quelques poëmes* (1835); — *Chant et Tradition* (1840); — *Esquisses* (1840); — *Poëmes* (1843), etc. — Une édition générale de ses poëmes a été donnée en 1860 à Copenhague (9 volumes). Il a écrit plusieurs romans : *Deux récits* (1839); — *Quatre merveilles*. — On lui doit un dictionnaire de l'idiome des îles Laaland (1841); — des éditions des *Cent romances de poëtes danois* (1836); — des *Chants héroïques* (1840); — et un fragment de poëme écrit en allemand, *Judith* (1837). — Il a traduit également en allemand plusieurs ouvrages danois, et en danois des romans, des fables et des ouvrages de théologie français et allemands.

— M. Léon Dumont, né à Valenciennes, en 1837, vient de mourir à Saint-Saulve, près de Valenciennes, à l'âge de 39 ans. Il était rédacteur de la *Revue scientifique et littéraire* et de la *Revue philosophique*. On lui doit : *Jean et Paul et sa poétique*, préface à la traduction de la *poétique Jean-Paul de Richter* (1862); — *Les Causes du rire* (1862); — *Le Sentiment du gracieux* (1863); — *Hœckel et la théorie de l'évolution en Allemagne* (Bibliothèque de philosophie contemporaine); — *Théorie scientifique de la sensibilité* (Bibliothèque scientifique internationale).

— On annonce encore la mort de M. l'abbé Febvrier, chanoine de Coutances et directeur de la *Semaine religieuse* de Saint-Lô, mort à Paris, le 29 janvier; — de M. Léon Gatayes, critique musical et compositeur, mort à

Paris, le 1er février, à l'âge de 72 ans; — de M. Alfred Sensier, ancien chef de bureau au Ministère de l'intérieur, amateur distingué, collectionneur ardent, qui a traduit de l'italien le *Journal de Rosalba Carriera* et est l'auteur des *Souvenirs de Théodore Rousseau*, et de *Michel le paysagiste;* mort à 61 ans, le 9 janvier; — de M. François Genin, mort le 15 novembre 1876, à l'âge de 26 ans, rédacteur de *la Cloche*, de *la Gironde*, du *Magasin d'éducation et de récréation*, auteur de *Le Petit-Neveu de Rameau*, publié sous le pseudonyme de Denis Dereine (déjà mentionné, t. XVII, p. 548); — de M. le chanoine d'Hollander, professeur émérite de l'université catholique de Louvain; — de M. Robert Londells, dessinateur de *l'Illustrated London news*, mort à 45 ans; — de M. Morin-Lavallée, mort à Vire, membre de la Société des antiquaires de Normandie, auteur de *Recherches sur l'histoire et la bibliographie de l'arrondissement de Vire.*

Institut. — *Académie des sciences.* — Dans la séance du 8 janvier, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre dans la section de botanique, en remplacement de M. Adolphe Brongniart, décédé. M. L. Van Tieghem, maître de conférences à l'École normale, a été élu par 26 voix contre 7 données à M. Baillon.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 février, M. Frédéric Passy a été élu membre de la section d'économie politique, statistique et finances, en remplacement de M. Wolowski, décédé. Il y a eu deux tours de scrutin. Au premier, M. Passy a obtenu 12 voix; M. Block, 10; M. Leroy-Beaulieu, 7; M. du Puynode, 2.— Au second, M. Passy, 17; M. Leroy-Beaulieu, 8; M. Block, 7.

Collége de France. — Par décret du 1er février, M. Fouqué, docteur ès sciences physiques et ès sciences naturelles, et docteur en médecine, a été nommé professeur titulaire de la chaire d'histoire naturelle des corps inorganiques, en remplacement de M. Charles Sainte-Claire Deville, décédé.

École des chartes. — Le 15 janvier 1877, a eu lieu, à l'École des chartes, la soutenance des thèses, en séance publique. Voici, par ordre de mérite, les élèves qui ont obtenu, dans ce concours, le diplôme d'archiviste-paléographe : MM. Martel, Prud'homme, Delaborde, Neuville, Dufourmantelle, Delahaye, Dumaine, André, de la Rochebrochard, et hors rangs, M. de Bonnault d'Houët. Les thèses présentées au jury d'examen par les candidats étaient les suivantes :

Étude diplomatique des actes pontificaux au quinzième siècle, par Francisque André;

Les Sires de Picquigny, vidames d'Amiens, du onzième au quatorzième siècle, par Xavier de Bonnault d'Houët;

Les Sires de Joinville, de la maison de Joinville, par François Delaborde;

Essai sur l'histoire de la réforme ecclésiastique au onzième siècle, par Jules Delahaye;

La Marine militaire en France au commencement de la guerre de Cent ans, par Charles Dufourmantelle;

Savari de Mauléon, par Alfred Chilhand-Dumaine;

Étude sur l'enregistrement des actes de droit privé dans les Gesta municipalia, par Félix Martel;

Le Parlement de Poitiers, de 1418 *à* 1436, par Didier Neuville;

Le Conseil delphinal, par Auguste Prud'homme;

Les Commanderies du Temple en Poitou, par Henri de la Rochebrochard.

Université catholique de Paris. — La première séance solennelle de l'université, a eu lieu le 25 janvier, pour rendre compte de la situation depuis son origine. Elle était présidée par S. E. le cardinal de Bonnechose, assisté de S. E. le cardinal Guibert, des archevêques de Bourges, Reims, Sens et Larisse, des évêques de Quimper, Vannes, Saint-Brieuc, Beauvais, Chartres, Évreux, Amiens, Moulins, Châlons, Angers, La Rochelle, Nancy, Nevers, Le Puy, Séez; de Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes; de Mgr Coullié, coadjuteur d'Orléans, des vice-recteurs, doyens et professeurs de l'université. La séance a été occupée par un discours de M. l'abbé Cornil, vice-recteur; par un rapport de M. Barthélemy Terrat, professeur de code civil, sur le concours ouvert entre les étudiants en droit des deux premières années et sur les examens passés devant le jury mixte; par un rapport de M. Nisard, doyen de la faculté des lettres, sur cette faculté; par un rapport de M. de Lapparent, ingénieur des mines, professeur de géologie, sur la faculté des sciences, les examens, le développement de ses collections; enfin par une allocution de S. E. le cardinal de Rouen.

Université catholique de Lille. — L'inauguration de l'université catholique de Lille a eu lieu le 18 janvier, sous la présidence de Son Em. le cardinal-archevêque de Cambrai, avec un concours considérable de prélats et de notabilités catholiques. Cette fondation est une preuve de la vivacité de la foi des habitants du Nord et de leur intelligence et leur zèle pour le relèvement de la France. Le chiffre des souscriptions recueillies est déjà arrivé à près de cinq millions. Les diverses facultés sont déjà organisées; elles ont pour doyens : la faculté de droit, M. de Vareilles-Sommières; la faculté des lettres, M. Amédée de Margerie; la faculté des sciences, M. Chautard. La faculté de médecine, dont l'existance légale est entravée par certaines difficultés, a pour doyen M Béchamps, ancien doyen de la faculté de Montpellier.

Sociétés savantes. — La Société des études japonaises a constitué son bureau pour l'exercice 1877, de la façon suivante : président, MM. le comte de Montblanc; vice-présidents, MM. Grehan, consul de Siam; Louis Rochet, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes; secrétaires, MM. Imamura Waran, répétiteur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, Émile Burnouf; trésorier, M. Paul Ory; bibliothécaire archiviste M. Émile Burnouf.

— Le bureau de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris a été ainsi composé dans la séance du 12 janvier : MM. Levasseur, de l'Institut, président; de Quatrefages et Daubrée, de l'Institut, vice-présidents; Maunoir, secrétaire général; Duveyrier et Jules Girard, secrétaires adjoints.

Congrès. — *Le Bulletin de l'Union* donne, dans son numéro du 3 janvier, le programme du congrès de l'Union des œuvres ouvrières, qui doit se tenir, au Puy, cette année. En voici la partie concernant la deuxième commission, commission de l'instruction : — I. Instruction par la parole : 1° A l'église. A. Tableau des vérités à enseigner. B. Tableau des erreurs à réfuter. 2° Hors de l'Église (au cercle, au patronage). Tableau d'un concours de conférences religieuses, historiques, scientifiques, littéraires, artistiques, professionnelles. — II. Instruction par la presse : 1° Journaux et revues : création et diffusion de journaux et de revues populaires à très-bon marché. 2° Petits livres et petites feuilles : moyens de propagande. 3° Livres, bibliothèques populaires, cabinets de lecture, distribution de prix dans les écoles. — III. Instruction par le théâtre. Drames, scènes, dialogues populaires. But principal : rétablir la vérité sur les personnes et sur les faits; offrir des

exemples de vertu. Tableau des sujets qui peuvent être mis en drame. — IV. Instruction par les beaux-arts : 1° Peinture et sculpture. Composition et diffusion des images, des peintures, des statues, soit religieuses, soit profanes, propres à instruire et à élever. 2° Musique. Chants religieux, cantiques, chants moraux, patriotiques, à composer et à populariser. — V. Académies ou conférences entre les jeunes gens et les hommes de loisir, pour former des orateurs et des écrivains populaires, parmi les prêtres et parmi les laïques.

— La quinzième réunion des délégués des sociétés savantes et des professeurs des départements, à la Sorbonne, aura lieu au mois d'avril ; les séances de lectures, les 4, 5 et 6, et la séance générale, où seront distribuées les récompenses, le 7 avril.

Concours. — L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique met au concours les questions suivantes pour 1878 : « Rechercher les origines de l'école musicale belge. Démontrer jusqu'à quel point les plus anciens maîtres de cette école se rattachent aux chanteurs français et anglais du douzième, du treizième et du quatorzième siècle (Prix, 1,000 fr.).» — « Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis l'époque romaine jusqu'au dix-huitième siècle (800 fr.).» — « Faire l'histoire de l'école de gravure sous Rubens. Donner un aperçu historique sur les éditeurs des produits de cette école et sur l'exploitation commerciale contemporaine qui fut faite de ces gravures dans tous les pays (800 fr.).» — « Déterminer les caractères de l'architecture flamande du seizième et du dix-septième siècle. Indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices (1,000 fr.).»

— L'Académie de législation de Toulouse met au concours, pour 1878, les sujets suivants : « Exposition des principes du droit international et des principes du droit civil, concernant les mariages contractés à l'étranger (Prix de la ville de Toulouse, 500 fr.)» — « Étude historique, juridique et économique sur le bail à colonage partiaire envisagé au double point de vue des engagements entre le propriétaire et le colon et des droits qui s'engendrent, à l'occasion de ce contrat, entre les membres de la famille du colon à suite d'un état d'association (Prix du conseil général du département de la Haute-Garonne : 500 fr.). » — Les mémoires devront être déposés, au plus tard, le 30 avril 1878, au secrétariat, rue des Renforts, 15, à Toulouse.

— L'Académie des sciences de Turin décernera, pour la première fois, en 1879, un prix de 12,000 francs, destiné à la personne, sans distinction de nationalité, qui aura fait la découverte la plus importante ou publié l'ouvrage le plus remarquable sur la philosophie naturelle et expérimentale, l'histoire naturelle, les mathématiques, la chimie, la physiologie et la pathologie, aussi bien que la géologie, l'histoire, la géographie et la statistique. Ce prix sera décerné tous les quatre ans.

— La Société de géographie d'Anvers met au concours pour deux prix de 500 francs, les questions suivantes : — 1° Faire l'histoire d'un voyageur appartenant, par sa famille ou sa naissance, à la province belge d'Anvers, et qui, par ses travaux et ses découvertes a contribué aux progrès de la géographie. Les concurrents sont libres de faire choix du personnage dont ils écriront la biographie ; on se borne à rappeler leur attention sur Pierre Van den Broecke, né à Anvers, vers 1580 ; — Jean-Baptiste Grammaye, né à Anvers, vers la fin du seizième siècle ; — Jacques André Cobbe, né à Anvers, le 21 mars 1682 ; — François Balthazar Solvyns, né à Anvers, le

6 juillet 1766. — 2° Décrire l'archipel des Açores et faire l'histoire de la colonisation au point de vue belge. — Les manuscrits doivent être écrits en français ou en flamand et envoyés au secrétariat, rue Van Lérius, avant le 31 décembre 1877.

— La Société nationale d'éducation de Lyon propose un prix de 500 francs pour le meilleur mémoire inédit en langue française ou étrangère sur cette question : — Jusqu'à quel point l'étude des théories et des définitions grammaticales est-elle nécessaire, dans l'enseignement primaire pour apprendre la langue et l'orthographe.

— L'Union des œuvres ouvrières ouvre trois concours. *Concours Doudeauville :* Un prix de cinq cents francs est proposé à l'auteur du meilleur travail sur la corporation ouvrière : I. Exposé rapide des principes chrétiens sur lesquels s'appuie l'idée de corporation ouvrière, et historique très-concis de la corporation ouvrière dans l'Église ; — II. Étant donné, d'une part, l'état actuel de la législation, et, de l'autre, la situation présente de la classe ouvrière, spécialement en France, exposer d'une manière claire et pratique le système que l'on croirait le meilleur pour appliquer les lois générales de la corporation aux différents corps de métiers ; étudier l'application de ce système au point de vue des diverses positions dans lesquelles l'ouvrier peut se trouver, c'est-à-dire l'usine, l'atelier et la chambre. — Donner à cette seconde partie l'importance principale du travail demandé.

Concours pour un catalogue de bibliothèque populaire : Un prix de cinq cents francs est proposé à l'auteur du meilleur catalogue de bibliothèque populaire, c'est-à-dire à l'usage des personnes qui appartiennent à la classe ouvrière : hommes, jeunes gens, enfants, femmes et jeunes filles. Les ouvrages doivent être parfaitement sûrs au double point de vue de la foi et des mœurs. Il ne suffit pas qu'ils soient religieux, il faut qu'ils soient purs de tout ce qui sent le libéralisme. Il ne suffit pas qu'ils soient inoffensifs ; il faut qu'ils offrent une utilité réelle sous le rapport de l'instruction ou de la morale.

Concours dramatique et lyrique : — 1° Un prix de cinq cents francs est proposé par l'œuvre de Notre-Dame du Salut à l'auteur de la meilleure tragédie en vers et en prose, sur un sujet biblique, chrétien ou national. Le but de ce concours étant d'obtenir des pièces qui puissent être jouées dans les Œuvres et par les ouvriers, aucune ne pourra être admise si elle n'est pas de nature à être exécutée dans ces conditions. — Le nombre des actes n'est pas déterminé. On peut y introduire des chœurs et des parties chantées. Les rôles de femmes sont exclus.

2° Un prix de cinq cents francs est proposé à l'auteur de la meilleure comédie en vers et en prose. Le nombre des actes n'est pas déterminé. On peut les entremêler de couplets. — Le genre trivial est interdit. — Les rôles de femmes sont exclus.

3° Un prix de trois cents francs est proposé à l'auteur du meilleur chant populaire. Le sujet peut être sérieux ou comique, historique ou simplement moral.

Les manuscrits doivent être adressés au secrétariat de l'Union des œuvres ouvrières, à Paris, rue de Verneuil, 32, au plus tard le 1er juin 1877.

— La Société pour l'instruction élémentaire proroge jusqu'au 1er juillet 1877, le concours pour un prix de 1,000 francs à décerner à l'auteur de la meilleure *Histoire nationale* à l'usage des écoles primaires.

— Nous trouvons dans le *Monde maçonnique* l'annonce d'un concours poétique ouvert sous la direction de la *Muse républicaine*, et dont le sujet est *Voltaire*.

— Le prix de 600 francs pour un concours de poésie, fondé par M. le docteur Andrevetan, de concert avec la ville d'Annecy, sera décerné en 1877, par la Société florimontane d'Annecy. Le choix du sujet ou des sujets est laissé aux concurrents. Le nombre minimum des vers présentés par le même auteur est fixé à cent. Les travaux devront être composés en langue française et être inédits. Les travaux devront parvenir *franco* avant le 1er juillet 1877, au secrétaire de la Société florimontane.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 janvier, M. Garcin de Tassy, en faisant hommage de sa Revue pour 1876 de la langue et de la littérature hindoustanies, a fait une communication au sujet des veuves dans l'Indoustan — Dans les séances des 12, 19 et 26, M. Charles Nisard a continué la lecture de sa notice sur Paciaudi. — Dans la séance du 19, M. d'Abbadie, de l'Académie des sciences, a communiqué une note sur une inscription copiée à Aksum, en Éthiopie, par Rüppel. M. de Saulcy a fait une communication sur l'âge de trois édifices religieux dont les ruines se voient sur l'emplacement de Baalbek. — Dans la séance du 26, M. Clermont-Ganneau a communiqué un mémoire additionnel à celui qu'il a présenté sur Horus et Saint-Georges.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 6, 13, 20 et 27, la discussion sur Turgot, son œuvre et la cause de sa chute a continué : MM. Nourrisson, Fustel de Coulanges, L. de Lavergne, Henri Martin, de Parieu, Baudrillart et Joseph Garnier y ont pris part.

Livres mis a l'index. — Par un décret du 22 décembre 1876, la Congrégation de l'Index, présidée par S. Em. le cardinal de Luca, a condamné les ouvrages suivants : Larroque Patrice. *De la création d'un code de droit international et de l'institution d'un haut tribunal juge souverain des différends internationaux*. Paris, 1875. — Spaventa Bertrando. *Opera omnia philosophica*.— Vera, A., prof. *Opera omnia*. Quocumque idiomate. — *Storia della Chiesa, per un vecchio cattolico italiano* (Luigi Anelli.) vol. 2. Milano Fratelli Treves editori, 1875. Opus prædamnatum ex Reg. II Ind. Trid. — Katholisches Rituale herausgegeben nach den Beschlüssen der beidem ersten Synode der Altkatholiken des Deutschen Reiches. Latine vero : *Rituale catholicum editum juxta decisiones duarum primarum synodorum veterum Catholicorum imperii germanici*. Bonnæ, 1875 (Libellus praedamnatus ex Reg. II. Ind. Trid. Decr. S. Off. 6 dec. 1876). — Katholischer Katechismus herausgegeben im Auftrage der altkatholischen Synode. Latine vero ; *Catechismus catholicus editus ex mandato Synodi veteris catholicæ*. Bonnae 1875 (Libellus prædamnatus ex Reg. II. ind. Trid Decr. eod.). — Leitfaden für katholischen Religion-dunterricht an hoehern Schulen, herausgegeben im Auftrage der altkatholischen Synode. Latine vero : *Directorium pro institutione Religionis catholicæ in Scholis superioribus, editum ex mandato Synodi veteris catholicæ*. Bonnæ 1875. (Libellus prædamnatus ex Reg. II. Ind. Trid. Decr. eod.). — *Venere al Tribunale della Penitenza. Manuale dei Confessori con prefazione e traduzione di Osvaldo Gnocchi Viani*. Roma, Francesco Capaccini editore, 1877 (Decr. S. Off. 17 januarii 1877).

Bibliothèque des écrivains aragonais. — Nous recevons de Saragosse, l'annonce d'une très-importante entreprise exécutée sous les auspices de la députation provinciale de l'Aragon. Il s'agit de la publication d'œuvres inédites ou rares d'écrivains appartenant à cette province. Cette publication comprendra des ouvrages de deux espèces : les premiers graves, les seconds agréables, *obras amenas ;* les uns in-4, les autres de plus

petit format ; ceux-ci au prix de huit à douze, ceux-là au prix de cinq à huit *pesetas*. Quatre volumes doivent être édités chaque année. On indique, entre autres ouvrages devant paraître dans la première série : les *Annales d'Aburca* ; les *Commentaires des événements d'Aragon* de Francisco d'Aragon, comte de Luna, l'*Histoire ecclésiastique d'Aragon*, d'Espes ; l'*Histoire d'Aragon* de del Campillo, directeur de la *Revista de las Archivos ; les Recherches sur l'origine et les priviléges des Ricos-Hombres*, de don Francisco de Montemayor ; l'*Histoire de Pedro III*, par Desclot, livre tant de fois cité par Zurita ; l'*Épistolaire aragonais*. Dans la seconde série, nous remarquons : le *Cancionero aragonais* du quatorzième et du quinzième siècle ; le *Triomphe de Marie et le livre de l'Antechrist*, de Martinez de Mondragon ; le *Disciplina clericalis*, de Pierre Alphonse ; les *Amants de Teruel*, poëme de Juan Yagüe de Sales ; les *Dramaturges aragonais*, principalement les œuvres de G. Caucer ; les poésies de G. Lan José, de Miquel Navarro, etc. ; les *Travaux d'Hercule*, le livre le plus célèbre du fameux Henriquez de Villena ; *Don Clarisel de las flores*, un de ces romans de chevalerie qui devait faire partie de la bibliothèque de D. Quichotte. Nous sommes loin de citer tous les ouvrages promis, mais les titres que nous avons transcrits suffiront et au delà pour donner une idée de l'importance de cette publication qui, par bien des côtés, aura aussi de l'intérêt au point de vue de notre ancienne littérature. Nous faisons les vœux les plus ardents pour la réussite de cette belle entreprise. — Th. P.

Les Jésuites et l'Université. — Sous ce titre, M. F. Desjardins, avocat à la cour de Paris, vient de publier un discours où les erreurs fourmillent. Ainsi M. Desjardins fait remonter l'admission des jésuites en France à des lettres-patentes du 25 avril 1560 : or, il est notoire que les jésuites avaient été autorisés déjà à s'établir en France par lettres-patentes de Henri II (janvier 1551 et en janvier 1553), et de François II (février 1560.) Du reste, M. Desjardins se contredit lui-même ; car, pour prouver l'opposition faite à ces lettres du 15 *avril* 1560 par le Parlement et la Sorbonne, il renvoie aux registres du Parlement de 1552 et à une déclaration de la Sorbonne de 1554. Mais M. Desjardins ne s'arrête pas en si beau chemin. Il dit que le général des jésuites Laynez ne vint au colloque de Poissy que pour y obtenir, en faveur des jésuites, un succès que l'absence de tout représentant de l'Université rendait facile ; il accuse Laynez d'avoir *injurié* les hérétiques, d'avoir *demandé la répression de la nouvelle hérésie*, d'avoir enfin obtenu comme récompense de son zèle une déclaration permettant aux jésuites de s'établir à Paris. Or : 1° Laynez vint à Poissy sur l'ordre du pape, pour éclairer de ses lumières le cardinal-légat ; 2° il n'injuria nullement les hérétiques (la lecture de son discours le prouve) ; 3° au lieu de demander la *répression de l'hérésie*, il dénia formellement aux princes le droit d'intervenir dans les questions religieuses ; 4° enfin, Laynez n'arriva que le 19 septembre 1561, ne parla que le 26 septembre sans dire un mot des jésuites, et la déclaration que M. Desjardins regarde comme la récompense du zèle de Laynez est datée du 15 septembre 1561. Il aurait donc fallu dire qu'on l'avait récompensé d'avance.

Il serait fastidieux de tout relever ; il ne faut point omettre pourtant un singulier contre-sens. Parlant des priviléges accordés par le pape Jules III (et non pas Paul III, encore une erreur !) : *præposito generali pro tempore existenti*, M. Desjardins traduit bravement : *priviléges accordés à perpétuité* (pro tempore existenti) ! tandis qu'il faut traduire simplement : *priviléges accordés au père général alors existant*. Cela rappelle M. le pasteur de Pressensé, et récemment encore M. Castagnary, prouvant le caractère belliqueux de la

Compagnie de Jésus en traduisant les premiers mots de la bulle d'Institution du pape Paul III : *Regimine militantis Ecclesiæ*, par le *régiment de l'Église militante!* — E. DE LA D.

MINIATURES ET AUTOGRAPHES PROVENANT DE LA DUCHESSE DE POLIGNAC. — Le jeudi 1er février 1877, a eu lieu, à l'hôtel Drouot, la vente d'une collection de miniatures et autographes concernant Marie-Antoinette et la famille royale, provenant de la duchesse Yolande de Polignac, gouvernante des enfants de France. — Les portaits en miniatures, au nombre de neuf, qui faisaient partie de la collection, étaient presque tous l'œuvre d'un artiste habile, Sicardi, peintre de Marie-Antoinette. Le portrait sur ivoire de Marie-Antoinette s'est vendu 4,030 francs; celui de Madame Élisabeth par Mlle M. Capet (signé) 3,000 francs; ceux du duc de Normandie, depuis Louis XVII (en 1787) 420 francs; du duc d'Angoulême, en 1788, 795 francs; du duc de Berry, 865 francs; de Louis XVII, 250 francs; de la duchesse d'Angoulême, 570 francs; du premier Dauphin, 600 francs; de la duchesse d'Angoulême, 400 francs. A côté de ces miniatures sur ivoire se trouvait une intéressante série de dix-neuf lettres autographes, presque toutes adressées par Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, la duchesse d'Angoulème, Charlotte d'Autriche, d'autres encore, à la duchesse de Polignac, ou à la comtesse Diane, sa belle-sœur. Les joyaux de cette collection étaient certainement d'une part la lettre où le jeune dauphin Louis XVII décrit naïvement à la duchesse les journées des 5 et 6 octobre et l'entretient de sa préparation à la première communion, et d'autre part, la lettre où le jeune duc de Berry, âgé de 14 ans, se plaint à son père, en termes énergiques, de ce qu'il le laisse dans l'inaction au lieu de le mener à la guerre. « Eh! mon Dieu, écrit-il avec une crânerie charmante, à près de 14 ans, n'est-on pas en état de manier un sabre? Auriez-vous oublié que c'est le sang d'Henri IV, que c'est le vôtre qui coule dans mes veines! » Le premier de ces autographes si précieux a été acheté 1,200 francs par M. Feuillet de Conches; le second a été vendu 500 francs. Signalons aussi une fort belle lettre par laquelle Marie-Antoinette annonce à la duchesse la mort de l'empereur Léopold son frère; elle s'est vendue 640 francs. Une autre, pleine de résignation, écrite par Madame Élisabeth au lendemain des journées des 5 et 6 octobre, a atteint le prix de 420 francs.

LETTRES DE FEMMES CÉLÈBRES. — Quand ces lignes passeront sous les yeux de nos lecteurs, la collection que nous annonçons (composant le cabinet d'un ancien amateur) aura été dispersée par les enchères. Il est regrettable que des richesses historiques patiemment amassées comme celles-ci ne puissent profiter à un dépôt public, et venir s'ajouter, par exemple, aux collections du département des manuscrits de notre bibliothèque nationale. Mais ces autographes ont atteint des prix si élevés, et les crédits de nos établissements sont si limités !... Cette collection est unique dans son genre : rien que des lettres de femmes! et quelles femmes! Au quatorzième siècle, Jeanne de Naples (pièce signée de 1378); — au quinzième siècle, Marie d'Anjou, femme de Charles VII (pièce signée de 1445) et la B. Jeanne de France, fille de Louis XI; — au seizième, Catherine de Navarre, sœur de Henri IV; la princesse de Condé, née de Roye (importante lettre à Catherine de Médicis, écrite trois jours après la bataille de Dreux); Diane de Poitiers; Éléonore d'Autriche, deuxième femme de François Ier; Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX; Jeanne d'Albret (lettre à Charles IX); la reine Louise de Savoie (lettre à Charles-Quint, écrite après la mise en liberté de François Ier); Marguerite de Valois, reine de Navarre (lettre au même, sur le même sujet); Marguerite

de Valois, femme de Henri IV (lettre historique de quatre pages, à Catherine de Médicis, relative à la confirmation de la paix de Bergerac); Marguerite de France, duchesse de Savoie (lettre à Charles IX); Renée de France, duchesse de Ferrare (lettre à Catherine de Médicis); la duchesse de Vendôme (lettre à Richelieu); — au dix-septième siècle, la duchesse d'Aiguillon; Anne d'Autriche; la duchesse de Bouillon; la comtesse de Brégy; la duchesse de Chevreuse (lettre historique à Mazarin sur la fuite de Condé à Bordeaux); Christine de Suède (lettre politique à Mazarin); la princesse de Condé, née Montmorency (toute une série de lettres à M. de Chavigny, de 1636 à 1643, et deux à Richelieu); la maréchale d'Effiat (elle implore de Richelieu la grâce de Cinq-Mars, et le supplie de ne point abandonner un jeune « maladvisé » qui tenait de lui sa fortune); la princesse Palatine et sa sœur la reine de Pologne; Mlle de Gournay (très-curieuses lettres à Richelieu sur la pension que lui fait le roi); Mme de Hautefort (une lettre à Mazarin et neuf très-curieuses lettres de Louis XIII à Richelieu, toutes relatives à Marie de Hautefort); la reine Henriette d'Angleterre (lettre à Richelieu); Mlle de La Fayette (trois lettres de Louis XIII à Richelieu et Chavigny, la concernant); Ninon de l'Enclos; la duchesse de Lesdiguières; la duchesse de Longueville (lettre de félicitations à Louis XIV sur la campagne de Flandre); Mme de Maintenon (lettre à Louis XIV); Marie de Médicis (lettres à Louis XIII et à Richelieu); Marie-Thérèse (lettre à Anne d'Autriche, deux mois avant son mariage); la comtesse de Maure (lettre à Richelieu sur le procès du maréchal de Marillac); la *Grande Mademoiselle* (lettre à Mazarin, de onze pages in-4, sur une avanie qui lui fut faite à la cour par Mmes de Fiesque et de Frontenac); Mme de Motteville (lettre secrète à Mazarin sur les troubles de la Fronde); la duchesse de Richelieu (lettre de six pages in-4, à Mazarin, sur son mariage secret avec Arm. J. Vignorod, général des galères, héritier du nom et des titres du cardinal de Richelieu); Mme de Sévigné (lettre à Ménage); au dix-huitième siècle, la comtesse de Boufflers; la duchesse de Bourgogne; la duchesse de Châteauroux. (« Je sais bien, » écrit-elle au cardinal de Fleury, « que la visite des femmes vous est importune. »); Madame Clotilde de France; la princesse de Lamballe; la princesse de Parme, fille de Louis XV (à son mari); Madame Louise de France (lettre au comte de Vergennes, en faveur du poëte Gilbert, auquel elle désire que soit donnée la première pension vacante sur la *Gazette de France*; la duchesse du Maine (lettre au cardinal de Fleury); l'impératrice Marie-Thérèse (belle lettre à Louis XV sur la bataille de Rosbach); Marie Leczinska (deux jolies lettres à Fleury); la comtesse de Parabère (au même); la marquise de Pompadour (toute une correspondance des plus curieuses: onze lettres à son père et vingt-huit lettres à son frère Marigny); Mlle de Sombreuil (lettre du 4 juin 1788, signée *Mimi Sombreuil*); Mme de Tencin (lettre à Fleury); la comtesse de Toulouse (idem); la princesse des Ursins (belle lettre de plus de six pages in-4, au duc de Noailles, datée de Rome, le 16 avril 1701); la duchesse de Ventadour, gouvernante de Louis XV (lettre au Régent); Madame Victoire de France (de Rome, le 22 juin 1791); — enfin au dix-neuvième siècle, la comtesse d'Albany; la duchesse de Berry; la princesse de Condé (lettre de 1814, au comte de la Chatre); Madame de Staël (lettre de six pages in-4, à Joseph Bonaparte).

Le catalogue de cette curieuse vente, rédigé par M. Gabriel Charavay, se termine par une table alphabétique des noms cités, usage que nous souhaitons voir s'introduire dans tous les catalogues d'autographes.

La Presse périodique a Paris. — La nouvelle édition du *Catalogue des jour-*

naux publiés ou paraissant à Paris, par Victor Gébé (Paris, O. Lorenz, janvier 1877, in-12 de 107 p. — Prix : 2 fr. 50), fournit d'intéressants renseignements sur la presse parisienne. Ils ne sont ni complets, ni toujours exacts : ainsi nous n'y trouvons ni le *Bulletin de la Société Bibliographique*, ni le *Très-Saint-Sacrement*, *Études sur l'Eucharistie*, *Revue des Œuvres eucharistiques*, publiée par les Pères du Saint-Sacrement depuis le 15 juin 1876, (bimensuel, in-18, 6 fr. par an, 14 rue Châteaubriant), ni la *Revue de l'enseignement chrétien* (mensuel, 8, rue François Ier) ; ni la mention de la *Revue des universités catholiques*, que la librairie Berche et Tralin a publiée à la fin de 1875 ; la *France militaire et religieuse* (5, place du Panthéon); Nous trouvons, dans la statistique placée en tête et sans pagination, le *Journal général des affiches* comme le plus ancien des journaux remontant à sa 247e année, tandis qu'il est marqué dans le catalogue alphabétique (p. 50) comme étant dans sa 266e année.

Quoi qu'il en soit de ces lacunes et de ces inexactitudes, que l'auteur demande qu'on lui signale pour l'édition qu'il donnera en 1878, voici les renseignements que nous lui empruntons. Le nombre des journaux et revues publiés ou paraissant à Paris, qui, en 1875, n'était que de 754, était, au commencement de 1877, de 836 (82 en plus), dont 49 journaux religieux, 66 de jurisprudence, 85 d'économie politique et de commerce, 20 de géographie et d'histoire, 74 de lecture récréative, 20 d'instruction, 52 de littérature, philologie et bibliographie, 15 de beaux-arts, 3 de photographie, 9 d'architecture, 4 d'archéologie, 8 de musique, 7 de théâtre, 68 de modes (dont 3 de coiffure), 77 de technologie (industries diverses), 74 de médecine et pharmacie, 43 de sciences, 22 d'art militaire et marine, 31 de sciences agricoles, 16 de sciences hippiques et 17 divers. 51 journaux politiques quotidiens et 144 revues politiques. Depuis 1875, les journaux politiques ont augmenté de 15, 51 au lieu de 38 : des beaux-arts, de 11 à 15 ; de géographie de 2 à 8 ; d'économie politique et de finances, de 67 à 85 ; illustrés et de lecture de 35 à 54 ; de sport, de 12 à 16. Les années 1875 et 1876 ont vu disparaître 160 journaux anciens et nouveaux parmi lesquels le *Journal de Paris* qui nous paraît qualifié à tort de « vétéran » de la presse.

Catalogue de la Librairie française. — M. Otto Lorenz reprend la publication commencée en 1858 et poursuivie jusqu'en 1869 par M. C. Reinwald, sous le titre de *Catalogue annuel de la librairie française* (in-8 de VIII-192 p.). Le volume qu'il vient de donner est consacré à l'année 1876 : il est divisé en catalogue par ordre alphabétique de noms d'auteurs et catalogue par ordre de matières, et comprend plus de quatre mille titres. C'est la suite et le complément du *Catalogue général de la librairie française* jusqu'en 1875 et dont deux volumes de supplément sont encore à publier. Nous avons trop souvent recours à cette publication pour ne pas en apprécier toute l'utilité, mais aussi pour ne pas regretter qu'elle ne soit pas faite avec un soin plus rigoureux.

Carte archéologique de la France. — M. Anthyme Saint-Paul, met en souscription, à la librairie Hachette, une carte archéologique qui paraîtra à la fin de l'année. Pour figurer sur cette carte, il suffira à un monument d'avoir à peu près le degré d'importance exigé pour obtenir le titre d'historique et d'être antérieur à la fin du seizième siècle. Ce sont les monuments du moyen âge qui y figureront surtout : on indiquera, outre les monuments principaux qu'il a laissés, les anciens évêchés et l'emplacement des abbayes importantes dont « les ruines mêmes ont péri ; » les bastides ou villes neuves des douzième, treizième et quatorzième siècles ; la hauteur des tours (donjons, bef-

frois ou clochers) les plus élevées; les écoles provinciales d'architecture au second quart du douzième siècle, d'après une théorie exposée dans les *Écoles d'architecture romane au douzième siècle* (brochure extraite de l'*Annuaire de l'archéologie française*).

La carte archéologique de la France sera gravée à trois couleurs. Des teintes plates indiqueront les écoles. L'échelle adoptée permettra de porter en moyenne à cinquante le nombre des localités et à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix le nombre des monuments figurés dans chaque département; quatre mille renseignements environ peuvent y être consignés.

Cartes agricole et géologique du département de la Gironde. — La Société de géographie commerciale de Bordeaux vient de mettre en vente, à la librairie Féret, à Bordeaux, deux des cartes qui lui ont valu, en 1875, une médaille d'or à l'exposition internationale de géographie de Paris. Ces cartes, dressées par deux de ses membres les plus distingués, ont été gravées et coloriées dans l'un des premiers ateliers de Paris et font honneur à la Société qui les a publiées, tant par la valeur des renseignements qu'elles présentent, que par le soin avec lequel elles sont éditées. La carte agricole, dressée par M. Th. Malvezin, offre sept couleurs différentes, qui représentent la culture dominante dans chaque partie du département. La carte géologique offre huit couleurs, représentant les différents terrains d'alluvions, pliocène, miocène, éocène et crétacé, qui forment la croûte terrestre de notre globe dans le département de la Gironde. Ce département n'avait pas vu encore publier sa carte géologique, et il faut féliciter M. V. Raulin et la Société de géographie de Bordeaux d'avoir rempli cette lacune. Les efforts de la Société sont grandement appréciés, car de nouveaux membres lui arrivent chaque jour, et le nombre de ses sociétaires dépassera sous peu cinq cents.

Grand dictionnaire historique du Puy-de-Dôme. — M. Ambroise Tardieu va publier sous peu un *Grand Dictionnaire historique du département du Puy-de-Dôme*, comprenant l'histoire complète des villes, bourgs, hameaux, paroisses, abbayes, prieurés, monastères de tous ordres, églises, chapelles, établissements des templiers, des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, terres titrées, simples fiefs, châteaux, maisons fortes, etc., situés sur ce territoire, fruit de dix-huit années de recherches (gr. in-4, imp. Desroziers, à Moulins). En voici le plan : 1° Préliminaire du dictionnaire divisé de la manière suivante : Situation du département, aspect du pays, population ; Histoire générale du département ; Religion ; État politique ; Administration ; Organisation militaire ; Organisation judiciaire ; instruction publique ; Viabilité, voies romaines, routes, chemins de fer; Famines, épidémies, tremblements de terre, inondations. 2° Dictionnaire historique proprement dit, imprimé à trois colonnes. Les notices des villes, bourgs, hameaux, fiefs châteaux, églises, chapelles, monastères, etc., au nombre de plus de 2,000, sont classées par ordre alphabétique, afin de rendre les recherches faciles. Chaque notice comprend l'histoire complète de la localité dont elle traite et jusqu'à la liste des abbés, abbesses, prieurs, curés, etc., etc. Elle est terminée : 1° par la biographie des personnages marquants nés dans la localité ; 2° par l'indication des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont servi à rédiger ladite notice et qui, au besoin, donnent les détails désirés. 3° La bibliographie donne, par noms d'auteurs et ordre alphabétique, les publications et les manuscrits qui intéressent l'histoire, l'archéologie, les lettres et les arts et concernent, dans le département du Puy-de-Dôme, ses villes, ses bourgs, etc. L'ouvrage sera orné d'illustrations et de vingt-six planches

hors texte représentant soit des personnages, soit des vues des pays, soit des monuments historiques. L'édition de luxe sur papier vergé de Hollande, (100 *francs*), comprend, en plus, une série importante de portraits donnés en photogravure (environ 150 portraits), tirée en teinte crayon rouge, et une suite des châteaux conservés les plus remarquables du département, comme aussi la vue des édifices religieux les plus intéressants. L'édition ordinaire coûte 40 francs. On souscrit chez l'auteur, 3, rue Blatin, à Clermond-Ferrand.

La Famille le Gruyer. — Dans un intéressant mémoire intitulé *les Seigneurs de Fontaines et le gouvernement de Bar-sur-Aube à la fin du seizième siècle* (in-8 de 32 p., extr. de l'*Almanach-Annuaire de l'arrondissement de Bar-sur-Aube pour* 1877), M. Ch. Marcilly a retracé l'histoire d'une vieille famille champenoise, la famille Le Gruyer, qui paraît avoir possédé la terre de Fontaines depuis une époque fort ancienne. L'un des membres de cette famille, Alexandre II le Gruyer, joua un rôle important dans les événements qui se passèrent en Champagne à la fin du seizième siècle. Sa biographie a permis à l'auteur de mettre en lumière plusieurs documents précieux pour l'histoire du gouvernement de Bar, et de retracer quelques épisodes de la vie municipale au moyen âge. C'est un véritable chapitre, entièrement inédit, et puisé aux meilleures sources de l'histoire de Bar-sur-Aube. Les épitaphes des seigneurs de Fontaines, conservées dans les églises des environs, sont publiées dans cet excellent travail. — A. H. de V.

La Academia. — Sous ce titre, une nouvelle revue éditée avec un grand luxe typographique, vient d'être créée en Espagne, où l'on compte déjà un grand nombre de périodiques. La *Academia* s'occupe de critique littéraire, de littérature, de sciences, d'archéologie; elle se tient au courant des travaux des sociétés savantes, des universités, et a établi des correspondances dans les principaux pays de l'Europe. Le Portugal, dont nous ne connaissons pas assez la situation intellectuelle, paraît devoir tenir une place importante dans le nouveau recueil. La *Academia* paraît une fois par semaine en 16 pages in-4, illustrées, elle forme un volume de 500 pages par mois, a pour éditeur don José Gil Dorregaray, pour directeur don F. M. Tubino. Le prix de l'abonnement est, pour la France de 50 francs. Nous souhaitons bonne chance à ce beau recueil.

Une revue romaine. — A Rome, paraît un nouveau périodique, l'*Archivio storico artistico archeologico e letterario delle città e provincia di Roma*, sous la direction de M. Fabio Gori. Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, Rome seule et les environs de la ville éternelle qui doivent fournir les sujets traités dans ce recueil; toute l'Italie est appelée à y contribuer. On remarque dans les deux livraisons parues, des documents inédits sur Michel-Ange et Benvenuto Cellini. Cette revue publiera, par an, vingt-quatre feuilles d'impression, le prix de l'abonnement est de dix *lire*.

Jeux floraux de Barcelone. — Le consistoire de la Gaie Science de Barcelone annonce que, le premier dimanche du mois de mai prochain, il distribuera ses récompenses aux troubadours les plus méritants : une églantine d'or, à l'auteur de l'œuvre la plus heureusement inspirée par la Catalogne; une violette d'or et d'argent, à celui qui aura présenté la meilleure production lyrique sur un sujet religieux et moral; et une fleur naturelle, au poëte qui aura excellé dans une composition dont le thème est facultatif. Celui qui aura obtenu ce *premi d'honor y cortesia* le présentera à la dame de son choix qui, alors proclamée, comme jadis, *reine de la fête*, voudra bien se charger de remettre les autres prix aux vainqueurs. A ces récompenses clas-

siques, seront joints divers autres prix offerts par diverses associations. Les compositions devront être inédites et écrites en ancien provençal ou en catalan littéraire. *Le Cartell,* qui contient ces diverses dispositions est daté du 1er janvier et signé des sept instituteurs des jeux floraux.

Les Foresta et les Rey. — M. Etienne-Émilien Rey de Foresta, administrateur de P.-L.-M. et des Docks de Marseille, a publié, sous ce titre : *Notice généalogique sur la maison de Foresta,* un écrit destiné à *rectifier* la notice sur la famille de Foresta insérée dans le supplément de l'*Armorial général de France* qui parut en 1873 à la librairie Didot, écrit qui est le développement d'une lettre adressée au *Sport,* le 24 mai 1876, dans laquelle il s'était permis, à propos d'un article nécrologique sur le R. P. de Foresta, de contester au frère de celui-ci, M. le marquis de Foresta, le titre de *chef de sa maison* et la qualité de *marquis de Foresta.* La prétendue *rectification* de M. Rey n'est qu'un tissu d'erreurs. Le marquis de Foresta aurait pu dédaigner de les relever; mais elle attaque la mémoire du père du marquis, type d'honneur et de loyauté, et, à ce titre, elle ne pouvait rester sans réponse. Nous avons sous les yeux la *Réponse du marquis de Foresta à une notice généalogique signée* : Rey de Foresta (Marseille, 1876, gr. in-8 de 80 p.). C'est un excellent et curieux chapitre d'histoire nobiliaire ; après l'avoir lu, on pense bien qu'il ne reste rien des rectifications de M. Rey. Que dire d'un homme qui prétend être *Foresta,* et de la *branche aînée,* parce que son bisaïeul Jean Rey, épousa Pauline Félicité de Foresta, d'une branche cadette aujourd'hui éteinte ?... La plaisanterie est un peu forte : le marquis de Foresta a eu raison d'en faire justice. — G. de B.

Bibliothèque de l'amateur de livres. — M. Ed. Rouveyre commence, sous ce titre, une petite collection qui paraît devoir être accueillie avec faveur, à en juger par le succès du premier volume, intitulé : *Connaissances nécessaires à un bibliophile; Etablissement d'une bibliothèque; Conservation et entretien des livres, de leur format et de leur reliure; moyen de les préserver des insectes. Des abréviations usitées dans les catalogues pour indiquer les conditions de la collation des livres, suivi d'un essai sur les moyens à employer pour détacher, laver et encoller les livres, et sur les réparations de piqûres de vers, de déchirures et de cassures dans le papier* (Paris, Ed. Rouveyre 1877, pet. in-8 de xv-78 p.). On y trouve une foule de notions utiles qu'on aimera à retrouver ainsi groupées dans un volume de peu d'étendue; c'est une vue en racourci des matières énumérées dans le long titre transcrit ci-dessus et qui ont fait l'objet de travaux nombreux et autorisés. Assurément, il n'entre pas dans la pensée de l'auteur d'avoir répondu d'avance à tous les *desiderata* du lecteur, mais il nous a donné l'agréable ébauche d'un livre qu'il pourra reprendre, développer et compléter dans une nouvelle édition. En attendant, la première est en train de s'épuiser et nous n'en sommes point surpris.

Catalogue Fontaine. — Les catalogues officinaux, qui surgissent en grand nombre, disparaissent, pour la plupart, sans que la critique ait lieu de s'en occuper; mais, parfois, il s'en montre qui méritent qu'on s'y arrête. Indépendamment de l'importance exceptionnelle des ouvrages qu'ils annoncent, on y rencontre souvent d'importants renseignements bibliographiques d'une utilité incontestable au point de vue de la science des livres. Ceux de la librairie Auguste Fontaine se distinguent à cet égard. Le volume de 1877 (*Catologue de livres anciens et modernes, rares et curieux de la librairie d'Auguste Fontaine,* précédé d'une notice par M. P. L. Jacob, bibliophile. Paris, 1867, gr. in-8 de xx-478 p.) contient 1,862 numéros : il diffère de ses prédécesseurs en ce que les livres sont rangés d'après le classement adopté par

presque tous les bibliographes français, tandis que jusqu'à lui, l'ordre alphabétique avait servi de règle; d'ailleurs, une table alphabétique des auteurs et des ouvrages anonymes, placée à la fin et rédigée avec soin, rend les recherches très-faciles. On sait à quels taux se sont élevés, depuis quelques années, les prix des livres rares; l'ardeur des bibliomanes se dirige principalement vers les éditions originales de nos grands écrivains, et vers les livres que recommandent de belles reliures anciennes. Nombre d'exemples de ces appréciations de nature à surprendre les personnes peu au fait des choses de ce genre se rencontrent dans le catalogue que nous signalons. Nous mentionnerons, sans prétendre choisir, les *Œuvres* de Racine, Paris, 1676-1692, 4 parties en 3 vol. in-12, 5,000 francs, n° 865; *Œuvres* du même, Paris, 1796, 4 tomes en 8 vol. in-8, 5,000 francs, exempl. sur papier vélin avec 12 dessins originaux de Le Barbier, 5,000 francs également, n° 872; *Daphnis et Chloé*, 1787, 2 tomes en un vol. in-4, exempl. sur vélin, avec 29 dessins originaux et 29 miniatures, 8,000 francs, n° 924; *Œuvres* de Corneille, 1648, 2 vol. in-12, 2,500 francs, n° 758; *Œuvres* de Molière, Paris, 1676, 2 vol. in-12, 1,800 francs, n° 808; et, parmi les éditions originales des pièces de l'immortel auteur comique, les *Fourberies de Scapin*, 1671, 2,000 fr., n° 781; le *Sicilien*, 1668, 2,500 francs, n° 792; *Amphytrion*, 1668, 2,000 fr.; *Psyché*, 1681, 2,500 francs; les *Femmes savantes*, 1673, 3,000 francs, n° 801; *Histoire de Manon Lescaut*, par l'abbé Prevost, Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12, 1,400 francs, n° 995. Parmi les anciens poëtes français, nous remarquons *Œuvres* de Villon, Paris, sans date (vers 1550), très-petit in-8, 1,500 francs, n° 490; l'*Adolescence clémentine* de Marot, Paris, sans date, in-8, 1,500 francs, n° 500; les *Marguerites de la Marguerite des princesses* (la reine de Navarre), 1,200 francs, n° 516; les *Œuvres* de Baïf, 1573, 4 vol. in-8, 1,800 francs, n° 523. Le n° 5 présente la belle édition de la *Bible*, traduction de Le Maistre de Sacy, publiée à Paris de 1789 à 1804, 12 vol. gr. in-4, et ce qui donne à cet exemplaire une valeur toute exceptionnelle, c'est qu'il contient les 300 dessins originaux à l'encre de Chine, exécutés par Marillier et Monsiau; il avait été adjugé à 24,500 francs, frais non compris, à la vente de la riche bibliothèque de M. L. de M., en janvier 1876; il a depuis été acquis par un très-fervent amateur belge, M. le comte de Sauvage. Nous devons signaler les notes qui accompagnent un grand nombre d'ouvrages; mentionnons, entre autres, celles qui concernent les *Fables* de La Fontaine, 1669, n° 634 (édition non citée au *Manuel du libraire*); le *Roy glorieux* au monde, 1664, écrit dirigé contre Molière, n° 846; on n'en connaît qu'un ou deux exemplaires, et celui-ci est coté 1,500 francs (voir la *Bibliographie molièresque*, par M. Paul Lacroix, n° 1,205, p. 261); le *Pèlerin d'amour*, petit volume d'une rareté extrême, imprimé à Bergerac, en 1609, et non coté, n° 1,185; l'ouvrage d'Alphonse Ciacconius : *Vita et gesta summorum Pontificum*, Rome, 1601, 2 vol. in-fol., n° 1,375; le *Livre commode*, par Abraham du Pradel (pseudonyme de Blégny fils), 1692, fort intéressant pour l'étude du vieux Paris, n° 1,596 (mis à 1,500 fr.). Nous pourrions aussi mentionner quelques manuscrits fort remarquables; n° 45, un *Antiphonarium cum notis musicis*, exécuté en Italie au quinzième et au seizième siècle, 6 vol. in-fol., sur vélin, nombreuses miniatures, 25,000 francs, n° 47; des *Heures* latines, in-8, quinzième siècle, 3,500 francs, mais déjà n'avons-nous pas dépassé les limites que nous devions nous prescrire?

Tous les amateurs liront avec un vif intérêt la préface que le savant et infatigable conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, M. Paul Lacroix, a consacrée aux *catalogues de livres et aux bibliophiles contemporains*.

— D'après le *Bœrsenblatt*, qui est l'organe de l'association des libraires allemands, le nombre des publications littéraires en Allemagne, pendant l'année 1876, s'est élevé à 15,857. L'année précédente, ce nombre avait été de 15,759. Voici quel a été, selon le même journal, le chiffre de la progression dans la production littéraire depuis 1870 :

En 1870, on a constaté 12,740 publications nouvelles ; en 1871, 13,871 ; en 1872, 13,925; en 1873, 13,963 ; en 1874, 15,016.

— A Berlin, le nombre des journaux et recueils périodiques qui paraissent en 1877 est, d'après les feuilles allemandes, de 374. Dans ce nombre, 37 ont un caractère officiel ; 48 traitent de matières politiques et sociales ; 241 sont consacrés aux sciences et aux arts, au commerce et à l'industrie ; 21 sont des journaux ecclésiastiques et religieux ; 17 des journaux de littérature pour les gens du monde.

— Dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, il paraît actuellement 140 journaux quotidiens, dont 84 du matin et 56 du soir. Dans ce nombre, 19 se publient à Londres, 80 dans les provinces, 18 en Écosse, 20 en Irlande, 2 dans le pays de Galles et 1 à Jersey. Le prix de 74 de ces journaux est de 1 penny (10 c.) par exemplaire ; 54 autres se vendent un demi-penny le numéro.

— D'après la *Gazette de Lausanne*, il se publie actuellement en Suisse, 475 feuilles périodiques, dont 234 ayant un caractère politique.

— On constate une augmentation de 41 p. 100 dans le nombre des étudiants qui fréquentent les universités russes depuis 1866. Au 1er janvier de cette dernière année, les huit universités de l'empire, savoir : Kazan, Dorpat, Varsovie, Kieff, Odessa, Karkow, Moscou et Saint-Pétersbourg comptaient 4.412 étudiants. Pendant le premier semestre de l'année universitaire 1875-1876, on en compté 5,791.

— En 1872, il a été publié, à Florence, un livre excessivement remarquable *Virgilio nel medio evo*, de M. Comparetti. Il y a quatre ans qu'il a paru un compte rendu de cet ouvrage dans le *Polybiblion* et que la *Revue des questions historiques* en a fait le sujet d'une ample analyse. C'est ce même livre dont la *Revue des Deux-Mondes* s'occupe dans le numéro du 1er février : *Virgile au moyen âge d'après les documents nouveaux* par M. G. Boissier. On voit que ces *documents nouveaux* manquent un peu de fraîcheur.

— La direction générale de la sûreté publique vient de faire dresser le catalogue de toutes les publications étrangères dont l'introduction en France est interdite. Ce catalogue a été envoyé dans tous les chefs-lieux d'arrondissements et centres importants, où il est communiqué au public sans déplacement.

— M. l'abbé Gay, vicaire général de Poitiers, l'auteur du beau livre sur *la Vie et les vertus chrétiennes*, vient de faire paraître un nouvel ouvrage, annoncé depuis longtemps et impatiemment attendu ; il est intitulé : *Conférences aux mères chrétiennes*, et forme deux forts volumes in-8. Le premier est intitulé *la Femme forte* ; le second *Fêtes et Mystères*. Nous rendrons compte, dans notre prochaine livraison, de cet important ouvrage, appelé, nous n'en doutons pas, à un succès égal à celui de son devancier.

— Le *Contemporain* donne, dans sa livraison du 1er février, un intéressant article sur « *le dimanche et le décadi pendant la Révolution.* » L'auteur est M. L. Sciout, qui s'est déjà fait connaître par un remarquable ouvrage sur *la Constitution civile du clergé*. Dans cette nouvelle étude, il ne s'appuie que sur des documents qu'il a recueillis dans ses longues investigations aux Archives nationales : il n'est pas de meilleur échantillon de

l'intolérance des révolutionnaires : intolérance pour forcer les populations à violer la loi religieuse du dimanche ; intolérance pour les forcer à célébrer le décadi.

— La librairie Hachette vient de mettre en vente le *Dictionnaire universel des littératures*, par G. Vapereau. Cet ouvrage comprend des notices sur les Auteurs et les Œuvres individuelles ; les Œuvres anonymes, collectives, nationales; les Genres littéraires, Historique et Théorie ; l'Histoire littéraire, les Institutions et Faits littéraires, la Curiosité; Théorie, Esthétique littéraire, Rhétorique ; Prosodie ; Linguistique et Grammaire ; Bibliographie. Nous rendrons prochainement compte de cet ouvrage.

— Le dixième supplément du *Catatogue raisonné de livres pour la formation des bibliothèques scolaires communales, paroissiales, militaires, et pour les distributions de prix dans les écoles*, publié par la Société des publications populaires (in-8 de 58 pages, 82, rue de Grenelle), vient de paraître; il comprend 122 numéros, de 2171 à 2293.

— L'*Association de Saint-François de Sales* pour la défense et la conservation de la foi a recueilli, dans l'année qui vient de s'écouler 676,160 francs. Sur cette somme, 119,751 francs ont été employés en dons de livres, bibliothèques, objets de missions, images, etc. Il a été fait 2,779 envois, comprenant : opuscules, 369,719; almanachs, 79,250; volumes de bibliothèque, 49,021 ; crucifix, bénitiers, statuettes, 37,121.

— Le *Polybiblion* se fait toujours un devoir d'applaudir aux efforts tentés en province pour étendre le mouvement littéraire et intellectuel qui se manifeste d'une façon si marquée. Aussi était-ce avec un vif plaisir que nous souhaitions la bienvenue, l'an dernier, à la Société historique et archéologique du Maine et à la *Revue* qui en est l'organe. Aujourd'hui, nous sommes heureux d'enregistrer son succès. Le volume annuel de la *Revue* contient des travaux fort intéressants. La Société a pris, en outre, sous son patronage la publication des *Mémoires du chanoine Nepveu de la Manouillère*, par M. l'abbé Esnault, et dont il est parlé plus haut.

— Le savant orientaliste, Dr Alfred Von Kremer, a eu la bonne fortune d'acquérir, au Caire, un manuscrit contenant le traité de géographie de El-Istakhri. Il est de l'an 589 de l'hégire (1193 de Jésus-Christ), date relativement reculée pour un manuscrit arabe. Il offre un texte plus exact que celui de Gotha, connu jusqu'à ce jour comme unique, et publié en 1839 par le Dr Moeller.

— L'université d'Odessa est la seule institution de la Nouvelle-Russie, où l'enseignement supérieur soit en rapport avec celui des universités de l'Europe occidentale. Elle a été fondée en 1865. Elle a aujourd'hui 43 professeurs, 252 élèves, une bibliothèque de 150,000 volumes, des cours d'histoire, de droit, de mathématiques, de physique. Les cours de droit sont les plus suivis. On n'y entre qu'après un examen sur les matières enseignées dans des colléges préparatoires. La sévérité des examens est démontrée par ce seul fait que en 1873, sur 515 candidats, 20 seulement furent admis (*Academy*).

— A propos du *Veda slave* de Verkovitch, le R. P. Martinov a cité, dans le *Polybiblion* (t. XVII, p. 111), M. Leger, professeur à l'école des langues orientales, parmi les slavistes qui considèrent cette publication comme entachée d'imposture; mais il semble dire que M. Leger n'a fait en cela qu'adopter l'opinion de M. Ireczek. M. Leger revendique pour lui la priorité de cette opinion, et nous faisons droit très-volontiers à sa réclamation. Dès le mois d'août 1874, à Kiev, au congrès des archéologues russes, M. Leger avait

fait connaître son sentiment, et ce n'est qu'au mois de décembre suivant que M. Ireczek a lu à la société royale de Prague un travail dont M. Leger a reproduit les conclusions dans la *Revue critique*. Les paroles de M. Leger au congrès de Kiev ont été recueillies par la sténographie et seront imprimées.

La Société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, établie à Saintes, crée un *Bulletin* destiné à mettre ses membres en relations plus fréquentes et à servir de lien entre tous les hommes qui, dans la région, s'occupent des choses de l'esprit: auteurs et lecteurs, imprimeurs et libraires, journalistes et amateurs. Il contiendra l'annonce de toutes les productions littéraires intéressant la contrée, l'indication des articles historiques des revues et journaux, les sommaires ou analyses des sociétés savantes de la région, les nouvelles, les demandes de renseignements, etc., en un mot tout ce qui peut tenir au courant ceux qui s'occupent d'études, et encourager, favoriser, développer le goût des recherches. Ce *Bulletin* est destiné à rendre de grands services dans un département sourtout aussi morcelé que celui de la Charente-Inférieure, où chaque arrondissement forme un tout et a ses journaux particuliers et sa vie propre, et où chacun ignore ce qui se publie dans les autres. L'abonnement est de 3 francs par an.

— Le troisième volume des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (1876) vient de paraître (1 volume grand in-8 de 480 pages. Paris, Champion). Il contient : *Saint-Eutrope et son prieuré*, recueil de pièces sur un des plus importants établissements religieux de la province; le *Journal* de Léon Perry, directeur de la Chambre de commerce de la Rochelle de 1757 à 1793; des aveux et dénombrements : citons ceux des Coetivy, d'Isabelle de Levis, Jacques d'Archais, Léon de Saint-Gélari-Lusignan, du duc de Richelieu pour ses biens en Saintonge et en Poitou, etc. ; des lettres diverses, des maires et habitants de la Rochelle à Charles IX, à Catherine de Médicis, du maire de Saintes au duc d'Épernon, du P. Seguiran, du cardinal de Sourdis, de M. de Guitaut, de Henry de Béthune, de Bertrand de Vignolles, de Louis XIV, relative à l'Immaculée-Conception, du maréchal de Sennectère, de Léon de Beaumont, de La Rochefoucauld, de La Cholotais, etc. Les collaborateurs de ce volume sont : MM. Louis Audiat, A. Bouyer, E. Jouan, de Richemond, P. Tamizey de Larroque, Ch. de Bremons, H. de Tilly.

— Le *Journal des Débats* du 1er février annonce que M. Ludovic Lalanne, bibliothécaire de l'Institut, vient de faire une découverte d'un grand intérêt. Il a retrouvé le manuscrit inédit du *Journal du voyage du cavalier Bernin en France*, rédigé par M. de Chantelou, l'ami du Poussin. Ce manuscrit, perdu depuis le dix-septième siècle, ne nous était plus connu que par la citation qu'en fait Charles Perrault dans ses mémoires, lorsque tout récemment M. Lalanne, le découvrit dans un lot de manuscrits non inventoriés. Il est écrit dans ce style familier et piquant qui était la langue courante des gens de cour au dix-septième siècle. L'érudit bibliographe en commence la publication dans le numéro de février de la *Gazette des Beaux-Arts*.

— Le cinquième volume de l'intéressant recueil de chants populaires catalans publiés par M. Pelay-Brie, sous le titre de *Cansons de la Terra*, recueil dont le *Polybiblion* a rendu compte, va prochainement paraître.

— L'Académie des *Buenas Letras* de Barcelone, qui a pour président l'illustre Milà y Fontanals, vient de prendre diverses décisions importantes et propres à favoriser les études historiques. Elle aidera de secours pécuniaires la publication des œuvres originales inédites ou la réimpression d'œuvres

devenues rares et jugées intéressantes pour l'histoire de la Catalogne. — Il y a là un bon exemple, que nos sociétés savantes devraient suivre; ce serait pour elles un moyen d'affirmer leur utilité et de retrouver une vie, une influence que des collections de mémoires d'une importance souvent discutable ne suffisent pas à leur donner.

— On a découvert, dans la bibliothèque de l'université d'Heidelberg, la collection d'un journal allemand pour l'année 1609. C'est le plus vieux recueil de ce genre connu pour l'Allemagne. Il porte pour titre : *Relation de tous les événements saillants et dignes d'attention qui pourront arriver en cette année* 1609, *dans la haute et basse Allemagne, et aussi en France, en Italie, en Écosse, en Angleterre, en Espagne, en Hongrie, en Pologne, en Transylvanie, en Valachie, en Moldavie,..... lesquels tous événements seront par moi imprimés fidèlement tout comme je les aurai appris.*

— Par une circulaire du 30 décembre 1876, le Ministre de l'instruction publique prescrit le numérotage et le foliotage ou pagination des manuscrits de chaque bibliothèque publique. Il recommande également de noter les mutilations des feuillets qui ont atteint le texte ou les peintures.

— On annonce la publication de lettres inédites de Gœthe (correspondance avec Marianne de Willemer), dont les originaux sont conservés à la bibliothèque de Francfort.

— Les missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, viennent de publier un *Dictionnaire français-pongoué* (in-12 de XII-354 p. 1877). Bien que fait en vue des missionnaires, cet ouvrage, le premier paru en ce genre sur la langue pongouée ou gabonaise, intéresse aussi la science et le commerce. C'est un nouveau service rendu par les congrégations religieuses et que nous nous plaisons à relever. Déjà les Pères du Saint-Esprit ont publié une série importante d'ouvrages sur les langues de l'Afrique-Occidentale : *Grammaire de la langue pongouée*, par le R. P. Le Berre (1873). — *Grammaire de la langue volofe*, par Mgr Kobés; — *Grammaire de la langue sérère*, par le R. P. Lamoise (1869); — *Dictionnaire français-volof;* — *Dictionnaire volof-français;* — *Petite Bible* en volof; — *Épitres et Évangiles* en volof; — *Catéchisme* en français et en volof;— *Catéchisme* en sérère; — *Catéchisme* en pongué.

Publications nouvelles. — *Cours de philosophie*, par E. Gille (in-8, Lecoffre). — *Essai sur la transmission de l'âme*, par le baron de Lambert (in-12, Douniol). — *La Vie morale et intellectuelle des ouvriers*, par Eug. Tallon (in-18, Plon). — *La Veuve chrétienne d'après saint François de Sales et les Pères de l'Église*, par la baronne de C*** (in-16, Sauton). — *Conseils aux mères de famille*, par H. Bachelet (in-18, G. Masson). — *Botanique descriptive*, par l'abbé Chaudé (in-18, Palmé). — *Annuaire des sciences historiques* 1877, par Am. de Caix de Saint-Aymour (in-18, Hachette). — *La Papauté, les premiers empereurs chrétiens*, par Ed. Dumont (in-18, Lethielleux). — *Les Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert, t. VI et VII (2 vol. in-8, Lecoffre). — *Mémoires sur la vie, les malheurs, les vertus de très-haute et très-illustre princesse Marie-Félice des Ursins, épouse et veuve du duc Henri II de Montmorency*, par Mgr Paul Fliche (2 vol. in-8, Oudin). — *Vie de saint Alphonse de Liguori* (in-8, Poussielgue). — *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, par A. Himly (2 vol. in-8, Hachette). — *Histoire de l'Infanterie française*, par le général Susane, t. V (in-18, Dumaine). — *Les Légistes, leur influence sur la société française*, par A. Baudoux, député (in-8, Germer Baillière). — *Les Constitutions de la France*, par F. A. Hehe (1er et 2e fasc. in-8, Maresq). — *Voltaire, ses hontes, ses crimes, ses œuvres,*

par A. de Kervan (in-12, Bray et Retaux). — *Théâtre de la Révolution*, par L. Moland (in-18, Garnier). — *Histoire de la littérature française au dix-septième siècle*, par Fréd. Godefroy (in-8, Gaume). — *Les grands écrivains de France : le Cardinal de Retz*, par A. Regnier (t. IV in-8, Hachette). — *Ai-je des ailes*, poésies, par Anna Raberjot (in-12, Féchoz). — *La Famille Danglas*, par H. de Croizy (in-12, Oudin). — *Le Rubis de Syrie*, par Mme Ant. Jauffret (in-18, Lib. générale). — *La Maison blanche*, par Mme Céline Malraison (in-12, Ch. Douniol).

WISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Abraham Golnitz. — A-t-on des détails biographiques sur Abraham Golnitz, auteur d'un ouvrage publié par Elzevir, à Leyde, en 1632, intitulé : *Ulysses Belgico-Gallicus?* Cet ouvrage a-t-il été traduit en français.

G. DE M.

Le Chevalier des Rieux. — Que sait-on sur Claude-Michel Maffre, chevalier des Rieux, dont il est fait mention dans l'*Histoire de l'inquisition d'Espagne*, par Léonard Gallois (3e édit., 1824, p. 341; — 7e édit., illustrée, 1850, p. 56), et dont la fin tragique remonterait à 1791. A-t-il laissé des ouvrages espagnols ou français? Existe-t-il en Espagne des ouvrages où il soit fait mention de lui? Sait-on quel fut son rôle à la cour de S. M. Catholique? Où trouverait-on les documents de son procès?

A. G.

L'Inquisition en Espagne. — Quels ouvrages pourrait-on indiquer sur cette question?

A. G.

La Verdad sospechosa. — Peut-il y avoir quelque doute sur l'auteur de la *Verdad sospechosa* d'où Corneille a tiré son *Menteur?* Est-il bien certain que cette pièce, d'abord attribuée à Lope de Vega, soit d'Alarcon?

H. B.

Contes populaires. — On désirerait savoir quels sont les plus remarquables recueils de contes populaires publiés dans ces derniers temps chez divers peuples?

X.

Du mot : Mesure. — On trouve souvent, dans les écrivains du moyen âge, le mot: mesure, dans Alain Chartier, entre autres :

> Raison, équité, mesure,
> Foy, droiture,
> Font les puissances durer.

Quelle est la signification de ce mot?

H. V.

Une définition du temps. — Qui a appelé le Temps « premier ministre de Dieu au département des souverainetés? »

H. B.

Sur un poëme inédit de Guilloche. — Le marquis de La Grange, après avoir publié *la Prophétie du Roy Charles VIII par maître Guilloche, Bourdelois* (Paris, Académie des Bibliophiles, 1869, in-18), avait trouvé, dans Pasini (*Cod. Taurin.*, II, 496), l'indication d'un autre poëme du même auteur, *le Bien ducal*, dédié au duc de Savoie, Philibert II. Quelqu'un pourrait-il me donner des renseignements sur ce poëme que M. de La Grange avait l'intention de mettre en lumière? Il serait bien désirable que, soit en Italie, soit en France, mais surtout en France, il se trouvât un érudit qui tînt à réaliser bientôt le projet du savant éditeur des *Mémoires de Jacques Nompar de Caumont* et de *Hugues Capet*.

T. DE L.

Du mot : Coquilleux. — J'ai trouvé, dans l'*Introduction à la vie dévote*, seconde partie, chapitre *De la fréquente communion* (édition de 1652, Bordeaux, G. de La Cour, in-12), cette phrase: « Esprit extrêmement *coquilleux* et déraisonnable. » Connaît-on d'autres exemples de l'emploi du mot *coquilleux* soit à l'époque où écrivait saint François de Sales,

soit antérieurement ou postérieurement? Je demande la permission d'adresser tout particulièrement ma question — ainsi qu'une question précédente sur le mot *coquelineux* — à un de nos collaborateurs qui possède à fond la science de l'ancien langage de la France, M. Frédéric Godefroy.

UN CURIEUX DE PROVINCE.

La Question; le cumul et l'arbitraire des peines. — Beccaria est-il le premier auteur qui ait eu le mérite d'écrire contre ces atroces préliminaires de la question? Les peines géminées et les peines arbitraires étaient-elles fréquemment employées en France?

ABEL HERIARD-DUBREUIL.

Proverbes. — Un savant viennois, M. Magreder, a recours au *Polybiblion* pour solliciter des indications relatives à une *Bibliographie des Proverbes* qu'il prépare depuis longtemps. Il demande soit qu'on lui fasse connaître des proverbes, soit qu'on lui indique les ouvrages qui les contiennent. Nous ouvrons volontiers nos colonnes aux réponses qui seraient faites ou qui peuvent aussi être adressées directement à M. Magreder, membre de la *Deutsch Morgenlandischen Gesellschaft*, à Vienne (Autriche). M. Magreder demande qu'on lui indique les collections, imprimées, ou manuscrites, les ouvrages divers, les journaux, les récits de voyage, les grammaires, les lexiques, les chrestomathies, les études sur la littérature populaire, les almanachs, tous les livres enfin qui renferment des proverbes ou qui en traitent.

Et homo factus est. — De quel chancelier du XVIIe ou du XVIIIe siècles, ayant eu une faiblesse ou une condescendance envers la Cour a-t-on dit : *Et homo factus est?* Ces mots furent écrits sur sa porte. Serait-ce d'Aguesseau? Où trouve-t-on la relation de ce fait? N. d'A.

Bonne Abli. — On désirerait avoir des renseignements sur *Bonne Abli*, femme de Jacques de Corn, marchand drapier et bourgeois de Paris, signalée par M. Barbet de Jouy dans sa première édition du *Catalogue des sculptures du Louvre*. A. DE B.

RÉPONSES

Credo quia absurdum (XVII, 402, 556; XIX, 96). — « Saint Augustin, disait M. G. K. (livraison de novembre 1876), n'aurait pas été surpris, quand il écrivait son *Credo quia absurdum*, qu'on le transformerait un jour en *Credo quia ineptum*; » et M. E. C., relevant cette phrase (livraison de décembre), demande qu'on lui permette « de douter, jusqu'à preuve du contraire, que saint Augustin ait écrit cette phrase fort peu admirable à son sens. »

Credo quia ineptum a pourtant été dit, non point par saint Augustin (Cf. t. XIX, p. 96), mais par Tertullien. Voici un passage auquel faisait allusion le docteur Mathew Arnold (*la Crise religieuse*) : « Crucifixus est Dei filius; non pudet, quia pudendum est. Et mortuus est Dei filius; prorsus *credibile est quia ineptum est*. Et sepultus resurrexit; certum est, quia impossibile est. » (*De carne Christi*, V. Edit. Oehler, t. II, p. 434.) C'est là ce qu'on a résumé dans ces mots : *Credo quia absurdum*. « C'est l'audace du langage poussée jusqu'à sa dernière limite, observe avec raison Mgr Freppel (*Tertullien*, I, 424). Toutefois, il serait peu juste d'abuser de ces fortes expressions, comme on l'a fait plus d'une fois, faute d'en bien saisir la portée. Elles signifient tout simplement que l'incompréhensibilité d'un mystère n'est pas un motif pour le rejeter, et que le propre des opérations divines, c'est de s'imposer à l'esprit avec d'autant plus de force qu'elles semblent le heurter davantage. » P. M.

Le Gérant, L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

TRAVAUX RÉCENTS SUR LA BOTANIQUE

Bulletin de la Société botanique de France. Paris, F. Savy, 1 volume in-8. — *Repertorium annuum litteraturæ botanicæ periodicæ*, t. II, 1873. Curarunt G. C. W. Bohnensieg & W. Burck. Harlem, Erven Loosjes, 1876, 1 volume in-8. — *Botanischer Jahresbericht, Systematisch geordnetes Repertorium der botanischen Literatur aller Länder*. Berlin. Borntrager frères, 1874-75, 1 volume in-8. — *Éléments de botanique, comprenant l'anatomie, l'organographie, la physiologie des plantes, les familles naturelles et la géographie botanique*, par P. Duchartre. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris, J.-B. Baillière & fils, 1876-77, in-8. 804-700, p. 16 fr. — *Principes de botanique, comprenant l'anatomie, l'organographie et la physiologie végétales*, avec une planche lithographiée et un atlas naturel composé de seize planches renfermant environ 250 échantillons-types, fournis par des plantes diverses, par J. Gourdon & Ch. Fourcade. Toulouse, L. Hébrail, Durand & Delpuech, 1875; Paris, F. Savy, 1 volume in-8, p. 15 fr. — *Botanique descriptive, contenant l'organographie, l'anatomie, la physiologie et la classification des plantes; caractères botaniques, propriétés et histoire abrégée des familles végétales et des principales espèces; vocabulaires des plantes médicinales indigènes avec l'indication de leur emploi dans les maladies; démonstration de l'existence de Dieu, tirée du règne végétal*, avec gravures hors texte, par l'abbé Chaudé. Paris, V. Palmé, 1876, in-18, xi-231 p., 3 fr. — *Matériaux pour servir à l'histoire de la cellule végétale*, par J. Tchistiakoff. In-8, 7 pl. — *Sopra la generale presenza d'amido nei vasi crivellati*, par Giovanno Briosi. 1 volume in-8 avec pl. — *Zur Kenntniss der Chlorophyllfarbstoffe*, par G. Kraus. 1872, 1 volume in-8. — *On comparative vegetable Chromatology*, par W. C. Sorby. 1874, 1 volume in-8. — *Ueber die Absorptions spectra der Chlorophyllfarbstoffe*, par N. Pringsheim. Oct. 1874, 1 volume in-8. — *Untersuchungen über die Beziehungen der Lichtes zum Chlorophyll*, par Julius Wiesner. Avril 1874, 1 volume in-8. — *Recherches sur le spectre de la chlorophylle*, par J. Chautard. Nancy, 1875, 1 volume in-8. — *Die natürlichen Einrechtungen zum Schutze des Chlorophylls der lebenden Pflanze*. Vienne, F. A. Brockhaus, 1876, 1 volume in-4. — *Mémoire sur l'anatomie comparée de l'écorce*, par Julien Vesque. Paris, G. Masson, 1876, in-8 de 123 p., 3 pl. — *Recherches sur l'accroissement terminal des racines des Phanérogames*, par Ed. de Janczewski. Paris, G. Masson, 1874, 1 volume in-8 av. pl. — *Le Méristème primitif dans les Monocotylédones*, par M. Treub. Leyden, E. J. Brill, 1876, 1 volume in-4 avec 8 pl. gravées. — *Address to the Department of Botany and Zoology*, par J. Hooker, dans le *Report of the 44e meeting of the british Association*. 1874, 1 volume in-8. — *Insectivorous Plants*, par Ch. Darwin. London, John Murray, 1875, in-18 de 462 p. avec gr. (Traduit récemment en français; Reinwald et Ce). — *La Théorie des plantes carnivores et irritables*, par Éd. Morren. Bruxelles, décembre 1875, 1 volume in-8. — *Sur les mouvements des organes*, par M. Heckel, Paris, 1876, 1 volume in-8. — *Histoire des plantes*, par H. Baillon. Paris, Hachette, 6 vol. in-8. — *Untersuchungen über die Entwickelung der Placenten*, par Fr. Uisgen. Bonn, 1873, 1 volume in-8. — *Vergleichende Darstellung der Placenten in den Fruchtknoten der Phanerogamen*, par L. Celakovsky. Vienne, 1876, F. A. Brockhaus, 1 volume in-4. — *Recherches sur les caractères de la placentation et de l'insertion dans les Myrtacées, et sur les nouvelles affinités de cette famille*, par Éd. Tison. Paris, F. Savy, 1876, in-8 de 56 p., 4 pl. — *Genera plantarum, ad exemplaria imprimis in herbariis kewensibus servata definita*, auctoribus G. Bentham & J.-D. Hooker. Londini, 1876, 1 volume in-8. — *Hortus panormitanus, sive plantæ novæ vel criticæ quæ in horto botanico Panormitano coluntur, descriptæ et iconibus illustratæ*, par M. Todaro. Palerme, 1875-76, 1 vol. in-folio. — *Flore de Montpellier, comprenant l'analyse descriptive des plantes vasculaires de l'Hérault, l'indication des propriétés médicinales, des noms vulgaires et des noms patois*, et un *Vocabulaire explicatif des termes de botanique*, par MM. Loret et Barrandon. Montpellier, C. Coulet; Paris, A. Delahaye, 1876, 2 vol. in-8, 12 fr. — *Prodrome de la flore du plateau central de la France*, par Martial Lamotte. Paris, G. Masson, 1877, 1 volume in-8. — *Flore des environs de Grand-Jouan, contenant la description des*

végétaux vasculaires qui poussent spontanément dans un rayon de douze à seize kilomètres autour de l'École d'agriculture de Grand-Jouan et celle des végétaux le plus ordinairement cultivés par l'agriculteur, le forestier et le maraicher, par M.-J. SAINT-GAL. Nantes, Douillard frères; Paris, J.-B. Baillière & fils, 1 volume in-12. — *Catalogue des plantes vasculaires du département de la Vienne*, par J. POIRAULT. Poitiers, typ. Oudin, 1875, in-8 de 127 p. — *Flore de la Côte-d'Or, avec applicatian des organes souterrains à la détermination des espèces de ce département*, par M. Ch. ROYER. 1 volume in-8. — *La Végétation du globe d'après sa disposition suivant les climats, esquisse d'une géographie comparée des plantes*, par A. GRISEBACH. Traduit de l'allemand avec l'autorisation et le concours de l'auteur par P. DE TCHIHATCHEF. Paris, J.-B. Baillière & fils, 1877, 1 volume in-8. — *Zur Speciesfrage*, par H. HOFFMANN, Haarlem, 1875, 1 volume in-4. — *Histotaxie des feuilles de Graminées*, par J. DUVAL-JOUVE. Paris, G. Masson, 1876, in-8 de 78 p. — *Dictionnaire de botanique*, par M. H. BAILLON, avec la collaboration de MM. J. DE SEYNES, J. DE LANESSAN, E. MUSSAT, W. NYLANDER, ÉD. TISON, E. FOURNIER, J. POISSON, L. SOUBEIRAN, H. BOCQUILLON, G. DUTAILLY, ÉD. BUREAU, H. A. WEDDELL, etc. Paris, Hachette, 1876, in-4, 5 fr. le fascicule.

L'examen des travaux récemment publiés dans le cours d'une ou de deux années présente aujourd'hui, dans le cadre des sciences et surtout de la botanique, une grande difficulté. A mesure que la science s'étend, son domaine devient plus difficile à embrasser pour un seul, et chaque homme d'étude se consacre à en fouiller spécialement un point déterminé. Il en résulte une foule de *mémoires*, disséminés dans tous les recueils scientifiques, et bien peu de *livres* qui fassent époque en résumant pour le lecteur curieux de s'instruire l'état actuel et les progrès accomplis. En outre, chacun de ces mémoires nombreux est écrit pour un nombre restreint d'initiés dans le langage le plus technique, propre au sujet, et l'un des caractères de la science actuelle est précisément l'abus des formes spéciales du langage scientifique ; il y a même aujourd'hui peu de mémoires de physiologie végétale, surtout parmi ceux qui nous arrivent d'Allemagne, où ne se trouve quelque néologisme ; le savant qui aurait abandonné quelque temps la lecture des ouvrages périodiques ressemblerait à ce voyageur dont parle quelque part M. Max Müller, et qui, revenant dans une tribu africaine visitée par lui quelques années auparavant, n'y reconnaissait plus le langage. La civilisation ne marchait pourtant pas à pas de géant dans ces peuplades, et il s'en faut malheureusement de beaucoup aussi que l'emploi d'un terme scientifique nouveau corresponde à une idée nouvelle et marque un progrès.

Nos lecteurs comprendront, qu'il nous est impossible de retracer pour eux, le tableau complet de ce mouvement universel dont nous reconnaissons l'élan et l'activité, tout en lui adressant cette critique générale. Cela est d'autant moins utile dans une revue générale, comme l'est le *Polybiblion*, que plusieurs revues spéciales se chargent de ce soin. Le *Bulletin de la Société botanique de France*, fondée en 1854 et reconnue d'utilité publique en 1875, comprend, outre les travaux de ses membres, une *Revue bibliographique* toujours tenue à jour depuis la fondation de la Société, et qui constitue pour les gens spéciaux un excellent moyen d'information. Indépendamment des notices,

propres à la littérature botanique de chaque pays, qui paraissent dans *The journal of botany*, publié à Londres, par MM. Trimen et Baker, dans le *Nuovo Giornale botanico italiano*, dirigé par un Français émigré à Florence, M. Th. Caruel, et dans le *Botanische Zeitung*, un peu déchu de son ancienne importance, les lecteurs spéciaux trouvent encore une énumération générale des travaux de botanique dans le *Repertorium annuum Literaturæ botanicæ peridiocæ*, imprimé à Harlem par les soins de M. Bohnensieg, bibliothécaire de la Société teylérienne, et de M. le docteur W. Burck, répertoire qui, malheureusement, paraît un peu en retard, et des analyses critiques — souvent même un peu partiales, dans un ouvrage que l'Allemagne scientifique vante en ce moment avec éclat, le *Botanischer Jahresbericht* édité sous la direction de M. L. Just, professeur à l'Institut polytechnique de Carlsruhe. Le *Botanischer Jahresbericht*, dont il n'a encore paru que deux volumes, consacrés à l'étude des progrès de la botanique en 1873 et en 1874, forme pour chaque année un grand in-8 très-compact et très-épais, où il y a certainement peu d'omissions (bien que l'érudit au courant de la bibliographie contemporaine puisse aisément en constater quelques-unes). Pour y rendre les indications plus complètes et les analyses plus sérieuses, on a réparti le travail de rédaction entre un grand nombre de savants divers, compétents chacun pour la partie dont ils sont chargés. Malheureusement pour l'ensemble de la publication, il en résulte un défaut de plan auquel ne remédient qu'imparfaitement les tables de la fin. Un autre inconvénient tient à la compétence même des rédacteurs, qui, lancés eux-mêmes dans le mouvement scientifique, ne quittent pas toujours le ton de la polémique dans leurs comptes rendus, et l'on sait que le ton de la polémique allemande paraît parfois bien discordant à des oreilles françaises. Hâtons-nous d'ajouter que ces défauts étaient surtout sensibles dans la première édition, et que le *Botanischer Jahresbericht* rend un service considérable à la science, en faisant connaître aux lecteurs étrangers des mémoires qui, sans lui, ne franchiraient pas les bornes étroites de la publicité d'une école ou d'une gazette d'Allemagne.

Les mémoires et travaux anciens ou modernes, publiés sur la botanique, viennent d'ailleurs d'être, au moment même où nous écrivons, résumés avec toute la compétence et l'autorité désirables, par un des *livres* dont nous regardons l'apparition comme trop rare dans cette branche du tronc des sciences. Nous voulons parler des *Éléments de botanique* dont M. Duchartre, professeur à la faculté des sciences et membre de l'Institut, vient de faire paraître la deuxième édition, chez les éditeurs J.-B. Baillière et fils. Cette édition, comme la première, a paru en deux volumes, le premier en mai 1876, le second au com-

mencement de 1877. Ce livre est incontestablement le meilleur que nous ayons aujourd'hui sur l'ensemble de la botanique, et il sera bien utile d'en profiter alors qu'il est exactement au courant d'une science toujours mobile. Les additions considérables qu'il a reçues, dans l'étendue de son texte comme dans le nombre de ses planches, témoignent du soin avec lequel l'auteur en a revu toutes les parties et a tenu à en perfectionner les détails, en même temps que de la masse des faits nouveaux qui se sont imposés à son attention, bien que la première édition ne remontât qu'à 1867. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la chimie et de la physique, qui pénètrent de lueurs inattendues le champ des sciences naturelles, un livre de botanique, même élémentaire, doit être, dans une de ses parties, un exposé de découvertes réalisées par les chimistes et les physiciens, et celui qui ouvrirait les anciens *Éléments* de Richard, de cette époque où la botanique paraissait encore si claire aux « gens du monde, » serait étrangement surpris par la comparaison. Les anciens développements consacrés à la forme des organes, si complaisamment rapportés encore dans la *Morphologie* d'Aug. de Saint-Hilaire, se sont considérablement amoindris. « Le temps n'est plus, dit M. Duchartre, où les esprits désireux d'instruction pouvaient se contenter de ces livres qui semblent n'avoir d'autre objet que de dissimuler la pauvreté du fond sous la futilité de la forme... et dont les auteurs s'attachent uniquement à noyer un très-petit nombre de faits dans une surabondance de phrases parfois élégantes, mais toujours creuses et vides. » Il n'y a rien de creux ni de vide dans son ouvrage, où les faits surabondent. On en voudrait pourtant encore davantage, on désirerait surtout sentir mieux l'influence du maître dans l'étude de certains points contestés, mais l'auteur aurait, dans cette direction, dépassé les bornes et modifié la nature d'un traité qui devait, après tout, rester élémentaire. Il a suivi la marche de la science en donnant un grand développement à l'étude des familles de plantes cryptogames. Celles de familles de plantes phanérogames reste encore un peu dans l'ombre, mais on peut attendre pour elle la venue d'une troisième édition. D'ailleurs, le *Traité de botanique descriptive et analytique*, de MM. Decaisne et Le Maout, supplée amplement et surtout par ses illustrations à la concision observée par M. Duchartre dans cette partie de ses éléments.

Les *Principes de botanique*, de MM. Gourdon et Fourcade, n'atteignent pas un niveau scientifique aussi élevé. Les auteurs se sont attachés, pour être simples, à réduire la partie théorique. Ce qui fait l'intérêt et surtout l'originalité de leur publication, c'est d'avoir combiné ensemble le livre et l'herbier, en remplaçant les figures par des échantillons naturels, collés au nombre d'environ deux cent cinquante

sur les seize planches qui constituent leur atlas-album. Une autre est lithographiée, et représente les organes élémentaires, visibles seulement au microscope. Il eût été préférable, et tout à fait dans le goût de leur publication, de remplacer encore ces lithographies par des préparations placées entre deux verres et toutes prêtes pour l'examen microscopique, telles qu'en vend la maison Bourgogne. Il est vrai que cela eût élevé le prix de l'ouvrage. Il y aurait certainement quelque chose à faire dans ce sens pour vulgariser l'étude difficile de l'anatomie végétale.

Nous aurions voulu n'avoir que des éloges pour la *Botanique descriptive* de M. l'abbé Chaudé. Cela nous eût été sans doute plus facile s'il s'était borné aux promesses restreintes de son titre, c'est-à-dire à la partie la plus ancienne de la botanique, la description des organes des plantes, et s'il n'eût pas tenu à y comprendre l'étude anatomique et physiologique, aujourd'hui si difficile, et confondue sous le microscope avec celle des agents physiques et chimiques. Plût à Dieu surtout que M. le curé de Fontenay-le-Fleury se fût borné à sa dernière partie, la démonstration de l'existence de Dieu tirée des merveilles de la création végétale, qui renferme des lignes éloquentes. Il ne nous eût pas parlé d'une respiration végétale consistant en actions organiques directement contraires, la formation et la décomposition de l'acide carbonique, ni d'une classification, à lui particulière, établie « d'après les méthodes combinées de Linné, Tournefort, Jussieu, et Richard. » Il faut laisser à la philosophie allemande le soin d'identifier les contradictoires.

Dans l'impossibilité où nous sommes de faire connaître ici, même en nous bornant à leur titre, les travaux de botanique publiés depuis deux ans, nous citerons les plus marquants d'après l'ordre des matières suivi dans les éléments de M. Duchartre. La cellule végétale a été étudiée par M. Tchistiakoff, qui a publié ses observations presque simultanément en Russie dans le *Bulletin de la Société des naturalistes de Moscou*, en France dans nos *Annales des sciences naturelles*, en Italie dans le *Nuovo Giornale*, en Allemagne dans le *Botanische Zeitung*. Comme les débutants y sont exposés, M. Tchistiakoff a tiré des conclusions générales d'observations poursuivies par lui pendant trois années, et limitées à un petit nombre d'espèces végétales inférieures. Il a suivi la formation des différents organes et tissus renfermés dans la cellule végétale, et exposé quelques détails intéressants, dont il déduit cette conclusion singulière, c'est qu'un organe aussi important que le nucléus n'apparaît que sous l'influence de l'eau. Il semblerait résulter des paroles de l'auteur que les formes que nous lui attribuons sont fondées sur une illusion et que c'est le mode de préparation employé, c'est-à-dire l'addition de l'eau, qui en détermine

a configuration. Plutôt que d'attribuer réellement à l'auteur russe cette hérésie scientifique, il nous paraît logique de supposer qu'il a été entraîné au-delà de sa pensée en écrivant dans des idiomes qu'il ne possédait pas complétement. Ceci est plus fréquent qu'on ne pense à une époque où la science, elle aussi, prétend se faire internationale.

M. Briosi échappe à cet inconvénient, puisqu'il a publié dans sa langue. Il a eu le mérite d'éclaircir un des points difficiles de la théorie de la nutrition végétale, en établissant que l'amidon existe chez les plantes au voisinage des cloisons perforées qui traversent les vaisseaux dits pour cette raison *vaisseaux criblés*, et que ces vaisseaux sont d'un autre côté très-répandus dans la nature, parmi les plantes phanérogames du moins, car ils se sont rencontrés chez chacune des cent quarante-six plantes examinées par l'auteur. Chez beaucoup d'entre elles, les vaisseaux criblés étaient presque les seuls organes où l'on pût trouver l'amidon, qui circule dans les tiges et en général dans les organes des végétaux en traversant ces ponctuations.

La composition de l'amidon est parfaitement connue. Il n'en est pas de même de celle de la chlorophylle, la substance verte à laquelle les plantes doivent leur coloration la plus générale. La chimie avait donné, il y a bien des années, entre les mains de M. Frémy et de M. Filhol, des résultats que l'on a cru entachés d'erreur, en supposant que ces chimistes créaient par leurs réactifs les substances dont la réunion constituait à leurs yeux la chlorophylle. Pour échapper à cette objection, on a appliqué à l'étude de cette substance les procédés délicats d'analyse qu'une découverte célèbre de M. Bunsen a mis il y a quelques années entre les mains des physiciens. Nous avons exprès rassemblé en tête de cette notice les titres des mémoires publiés sur ce sujet par MM. Kraus, Sorby, Pringsheim, Wiesner et Chautard, qui ne se sont pas réciproquement ménagé les critiques. Tous ils ont dissout la chlorophylle dans l'alcool, la benzine, etc., et fait traverser à une solution de cette substance, d'une épaisseur déterminée, un faisceau de lumière, préalablement décomposé en ses couleurs primitives par un prisme, puis noté les altérations produites sur ce faisceau après son passage, pour en déduire la composition de la chlorophylle; en un mot, ils ont employé l'*analyse spectrale*. Voilà ce qu'est devenue l'ancienne physique végétale, aujourd'hui quintessenciée. Malheureusement ces auteurs n'ont pas tous obtenu de la même façon la solution de chlorophylle, point de départ de leurs expériences, de sorte que celles-ci ne sont pas rigoureusement comparables. Ils se sont aussi livrés, malgré les critiques adressées à MM. Filhol et Frémy, à quelques traitements chimiques, bien que leur compétence comme chimistes ne fût pas aussi bien établie que celle des savants qu'ils critiquaient. Malgré cela, ils en

sont arrivés, déjà, à quelques résultats. Ceux-ci, dans leurs points principaux, concordent parfaitement, bien qu'obtenus par des moyens un peu différents, avec ceux de MM. Filhol et Frémy, à savoir que la chlorophylle est formée de deux matières, l'une jaune (phylloxanthine, xanthophylle), l'autre d'un vert tirant sur le bleu (phyllocyanine, cyanophylle); mais ils ont été plus loin. Ils ont établi que la xanthophylle est susceptible de régénérer la cyanophylle sous l'influence de certaines conditions chimiques qui doivent se rencontrer dans la nature, et d'autre part M. Wiesner, dans le mémoire que nous citons, a reconnu que l'action solaire tend à décolorer constamment la cyanophylle. On entre ainsi de plain pied dans la connaissance de cet antagonisme admirable qui est une des lois de la nature, et qui assure en la renouvelant constamment la durée de la création. Ajoutons que les observateurs cités plus haut ont prouvé la diversité des matières vertes fournies par certains végétaux, et signalé par cela même l'une des causes qui empêchent leurs observations de coïncider exactement. De cette manière, la botanique se rapproche des mathématiques, qui sont parvenues depuis longtemps à connaître leurs causes d'erreur, — on pourrait ajouter à les limiter, mais cela n'est encore vrai que pour les mathématiques.

Les substances des végétaux, l'amidon, la chlorophylle, etc., sont incluses dans des cellules qui s'agglomèrent en tissus souvent fort complexes dont le plus difficile à bien comprendre est peut-être l'écorce. Aussi saura-t-on un gré véritable à M. Vesque d'en avoir embrassé l'étude complète dans un de ces résumés généraux qui sont malheureusement si rares aujourd'hui, en y joignant, d'ailleurs, de nombreuses observations originales. M. Vesque, attaché à un des laboratoires du Muséum, et d'origine luxembourgeoise, a profité de la parfaite connaissance qu'il a de la langue allemande aussi bien que de la langue française pour faire passer dans celle-ci, avec une clarté heureuse, les expressions spéciales créées par les histologistes d'outre-Rhin. M. Vesque a étudié, pour la rédaction de son mémoire, environ cinq cents plantes différentes; et il a montré ainsi qu'une grande cause des contestations soulevées entre divers auteurs spéciaux et des contradictions introduites dans la science vient de ce qu'on avait tiré prématurément des conclusions générales de faits trop particuliers et trop peu nombreux.

La racine a donné aussi lieu à des recherches très-délicates d'anatomie, sous le scalpel de MM. Janczewski et Treub. Ces observateurs, de même que M. Vesque, ont établi, dans le cadre de leurs recherches, que la règle est une grande variété, et que M. Hanstein avait été antérieurement trop affirmatif en établissant que la *pilorrhize* (ou capuchon protecteur de l'extrémité radiculaire) est toujours produite

par la couche superficielle ou dermatogène. M. de Janczewski caractérise jusqu'à cinq types de développement radiculaire. Il est à présumer que des observateurs ultérieurs étendront encore ce nombre, et à remarquer que ces types divers ne font que joindre leurs différences à celles qui séparent déjà de grandes divisions du règne végétal. Cela est vrai surtout si l'on fait abstraction de certains détails pour réduire à trois les cinq types des botanistes russes. M. Treub, assistant au jardin botanique de Leyde, a marché dans la même voie, en montrant plus spécialement que le développement de la racine varie selon les grands groupes du règne et corrélativement avec les modifications de leurs caractères principaux. C'est, du reste, une des tendances de la science actuelle de chercher dans la structure des tissus des signes marchant de pair avec ceux de la forme extérieure pour délimiter les classes et les familles.

La racine et la tige qui lui fait suite constituent, avec leurs ramifications, *les axes* de la plante qui se recouvrent *d'appendices* foliacés ou reproducteurs chargés d'en assurer la végétation et d'en perpétuer l'espèce. Tous ceux qui ont étudié la botanique il y a quelque vingt ans, ont gardé dans l'esprit la notion très-nette de ces deux grandes catégories d'organes, notion qui ne reposait cependant sur aucune donnée rigoureuse. M. Van Tieghem a tenté, il y a quelques années, dans un mémoire resté célèbre, de fournir à la science ce critérium qui lui manquait. Si nous écrivions une histoire des progrès ou tout au moins des variations de la botanique, nous devrions faire connaître les nombreux mémoires par lesquels M. Trécul bat en brèche depuis plusieurs années, et même presque chaque mois, la théorie des axes et des appendices. Il est juste de reconnaître que M. Trécul a successivement ruiné la plupart des arguments qu'on lui opposait, et qu'il a démontré notamment, en étudiant la structure des carpelles, que ces organes ne sauraient être assimilés à des feuilles, ni par leur structure ni par leurs relations vasculaires avec l'axe. Voilà du coup ruinée, pour le dire en passant, la vieille théorie des métamorphoses, qui s'identifiait dans l'esprit de Gœthe avec une conception quelque peu panthéiste de la nature.

Certains appendices des végétaux ont été doués par quelques naturalistes, depuis deux ans, de propriétés bien singulières. Nous voulons parler des feuilles carnivores. Dès 1834, un pasteur protestant de la Caroline du Nord, Curtis, avait prétendu que, si les deux lobes de la feuille glanduleuse de la gobe-mouches (*Dionœa muscupula*) se contractaient sur les petits insectes qui venaient irriter les extrémités de leurs glandes, c'était pour prendre dans un piége vivant ces animaux englués dans le suc dissolvant des glandes. Il y a deux ans, cette opinion étrange a été remise en honneur à l'occasion d'obser-

vations de M. Ch. Darwin, qui a publié sur ce sujet un livre spécial. M. Hooker avait rappelé, au congrès de Belfast, les observations antérieures des botanistes américains sur la *Dionœa*, et passé en revue quelques végétaux des États-Unis, à structure singulière, qu'il a compris ainsi que le *Dionœa* dans une catégorie nouvelle sous le nom de *plantes carnivores* : les *Drosera*, les *Sarracenia*, les *Darlingtonia*, et les *Nepenthes*, auxquels divers naturalistes ont voulu ajouter dernièrement les plantes de la famille des Lentibulariées, les *Utricularia* et les *Pinguicula*, et même le *Parnassia*. Le liquide de l'urne des *Nepenthes* augmente, selon M. Hooker, quand on y introduit des matières animales; de petites masses de cartilage y sont à moitié converties en gélatine, au bout de vingt-quatre heures, et en trois jours la masse entière est réduite à l'état de gelée transparente dont une partie disparaît. Il y a là des faits nouveaux et très-intéressants, surtout si on les dégage d'idées hypothétiques qui témoignent de l'influence exercée alors sur l'auteur par M. Ch. Darwin, mais qui ne prouvent en rien la nature carnivore des végétaux dont il s'agit. Le cas des urnes des Nepenthes, disait l'abbé Bellynck, de Namur, que nous avons perdu il y a quelques semaines, est semblable à celui d'une souris qui tomberait dans un bassin plein d'eau, et qui finirait par s'y décomposer : Le bassin aurait-il attrapé la souris pour s'en nourrir? Nonobstant des réflexions aussi justes et l'étonnement de tant d'esprits judicieux dans l'Europe scientifique, M. Darwin a élevé un nouveau temple à l'hypothèse en publiant ses *Insectivorous plants*. Ce livre expose dans son entier la doctrine nouvelle des plantes carnivores, que M. Darwin nomme insectivores, et la théorie de la digestion végétale. Toutes les qualités et tous les défauts de l'auteur se retrouvent dans cette publication : expériences ingénieuses et nouvelles, observations patientes, notamment quant à l'influence exercée par diverses substances sur les poils glanduleux des *Drosera* (qu'il va jusqu'à nommer des *tentacules!*), et sur la transmission de l'irritation — mais aussi même insuffisance des déductions, et tendance singulière à regarder comme démontré ce qui est l'objet même de la démonstration. Le travail de M. Morren, tout d'érudition et de critique, a pour but principal de rechercher par quels organes se fait l'absorption des produits de la prétendue digestion végétale. Il n'a pas été assez heureux pour pouvoir en déterminer la nature; aussi M. Duchartre, dans le livre que nous citions plus haut, fait-il observer que, en admettant la réalité de cette action digestive, opérant à la surface d'un organe foliaire, personne n'a encore montré si l'aliment animal est absorbé par cet organe, ni comment il l'est. Il ajoute que les feuilles des plantes ne sont pas organisées pour une semblable opération, et que d'ailleurs il ne paraît point, d'après des observations déjà multipliées,

que la prétendue absorption d'un aliment albuminoïde rende les plantes plus vigoureuses. Ce sera, là sans doute, le dernier mot de la critique contemporaine sur la théorie des plantes carnivores, qui s'éteindra probablement bientôt dans l'oubli d'où l'avait fait surgir le nom de M. Darwin, mais qui aura eu le mérite de susciter quelques observations intéressantes, sur la mobilité et les sécrétions des appendices de certains végétaux.

Plusieurs de ces observations sont dues à un savant français, M. Heckel, aujourd'hui professeur à la faculté des sciences de Grenoble, à qui revient aussi le mérite d'avoir, dans une thèse suivie de notes assez nombreuses, étendu nos connaissances sur les mouvements que les organes sexuels accomplissent dans la fleur en but de la fécondation. M. Heckel a suivi ces mouvements avec assez de soin pour en déterminer dans divers cas les lois qui sont constantes, et qui relient l'ordre de ces mouvements avec la situation occupée dans l'ensemble des éléments floraux par les organes qui les exécutent.

Ces organes sont portés sur le torus (*thalamus*, lit) de la fleur, dont la nature soulève, depuis quelques années et encore dans ces derniers temps, les contestations les plus vives parmi les botanistes. Nous avons déjà rappelé plus haut, quoique très-brièvement, la discussion que M. Trécul continue contre M. Van Tieghem, et qui porte plus haut et plus loin. En effet, selon la nature que l'on reconnaîtra aux appendices de la fleur, on se fera de celle-ci une idée toute différente, qui en modifiera tout à fait la description. Nous insistons à dessein sur ce point pour bien marquer quelle est la complexité des travaux actuels de botanique, et combien ils s'écartent de la simplicité qui régnait encore dans la *Théorie élémentaire* de De Candolle, et qui attirait tous les esprits distingués, amateurs d'une étude facile. L'axe producteur et les quatre verticilles de la fleur, calice, corolle, étamines et carpelles, tous formés par des feuilles diversement modifiées, cela était clair à tous les esprits. Mais il faut bien reconnaître que les faits ne sont pas aussi simples ; notamment quand l'ovaire devient infère, et se confond avec la partie supérieure de l'axe d'une part, pour donner origine, de l'autre, aux éléments de la fleur, il embarrasse les botanistes habitués à considérer les faits à la lumière des théories anciennes, et trouvant seulement de la confusion et de la contradiction dans les travaux récents. C'est sur ce point, la constitution de l'ovaire, que portent, dans leur essence, les travaux de M. Baillon et de ses élèves. Sans doute l'*Histoire des plantes* a un intérêt très général et très-étendu. Nous avons donné ici même tous les détails nécessaires sur le plan de cette publication magistrale, à propos de ses premiers volumes, et nous n'avons pas à la caractériser de nouveau ; elle se continue, et le sixième volume est actuellement sous presse : si nous

en reparlons, c'est surtout pour en mettre en lumière le côté le plus saillant. Après Schleiden et Payer, et avec M. Trécul, M. Baillon considère comme de nature axile les parois de l'ovaire infère (qui portent des feuilles chez certaines Campanulacées), et les tissus d'où émergent les pétales, les sépales et les étamines chez les fleurs périgynes, comme par exemple les Amygdalées. Les difficultés de la différenciation des axes et des appendices se poursuivent jusque dans l'étude des placentas, ou cordons, qui règnent le long des carpelles et donnent naissance aux ovules. Les uns regardent ces cordons vasculaires comme toujours axiles, d'autres comme toujours de nature appendiculaire, d'autres encore les croient de nature différente suivant les cas. Une terminologie vicieuse vient encore compliquer le sujet, car on appelle communément *placenta axile* celui qui est dirigé suivant l'axe commun aux loges du fruit, bien que ce placenta provienne uniquement de la soudure des divers placentas longeant chaque bord des carpelles. Cette confusion n'a point été éclaircie par la thèse d'un débutant. M. Uisgen, de Bonn, qui a tiré d'observations généralement exactes des conclusions erronées. M. Alexandre Braun, le doyen des botanistes allemands, a regretté, en appréciant ce travail, et nous regrettons avec lui, un procédé trop fréquent chez de jeunes auteurs, c'est qu'on se livre à des ébauches de travaux délicats d'histogénie sans préparation suffisante, et qu'on fonde sur des observations isolées de nouvelles interprétations, sans tenir compte des opinions anciennes et fondées sur un ensemble de faits de morphologie et de tératologie. Quant à la nature des placentas, M. Braun admet comme indubitable, à très-peu d'exceptions près, qu'ils proviennent des feuilles carpellaires. M. Čelakovsky, dans ses travaux multiples, dont nous n'avons cité que le plus important, celui qui les résume tous, supprime les exceptions encore tolérées par M. Braun, et il a raison. Il n'y a pas d'exception contre les lois de l'organisation naturelle, si ce n'est dans les monstruosités. M. Čelakovsky a jeté une vive lumière sur un sujet obscur en revenant par des observations neuves et délicates à l'ancienne théorie de M. Ad. Brongniart, en expliquant les déviations apparentes, et en prouvant que tout ovule naît à l'origine des carpelles, même le placenta dit axile, central et libre des Primulacées. Mais cette question perd de son importance quand on ne voit, avec M. Trécul, dans les carpelles et les autres éléments de la fleur, qu'un mode de la ramification, et quand on remarque avec M. Duchartre que, si les organes dits axiles produisent ordinairement les organes appendiculaires, le contraire a lieu chez les *Briophyllum* et les feuilles de *Malaxis*, de Crucifères, de *Drosera*, et même normalement dans le premier développement d'une Gesnéracée. L'ancienne simplicité de la *Théorie élémentaire* reparaîtra, il faut l'espérer, émergeant de ses discussions avec l'éclat d'une lu-

mière nouvelle ; on reconnaîtra que les organes du végétal sont tous de la même nature quant à leur essence, mais doués d'une structure et de propriétés accidentellement différentes selon le rôle qu'ils ont à remplir d'abord pour la vie et la reproduction de l'espèce, et, par conséquent, dans le grand œuvre de la création ; et, plus tard, on s'étonnera que les soudures partielles des organes de la fleur, bonnes pour distinguer les familles et les genres, aient provoqué tant de controverses quant à leur nature.

L'*Histoire des plantes* a encore, outre l'intérêt général qui s'attache à la description des genres et à l'étude de leurs propriétés, celui de résoudre, au point de vue de l'auteur bien entendu, de petits problèmes débattus depuis longtemps, sur les affinités de certains de ces genres. et disons mieux, sur les relations de certaines familles.

Si les grands traits de la classification végétale sont fixés depuis longtemps, il n'en est pas de même, bien au contraire, dans les détails du tableau, et c'est un des grands mérites de M. Baillon d'avoir contribué à fixer la science sur plusieurs de ces cas douteux, dont le lecteur ne peut nous demander le détail. Il nous suffira de citer la monographie des Castanéacées, l'une des dernières de l'*Histoire des plantes*, où l'étude du développement de la châtaigne est certainement un merveilleux travail d'observation organogénique. Il n'est que juste d'adjoindre à cet éloge le nom de l'artiste qui est depuis longtemps le collaborateur assidu et dévoué de M. Baillon, et dont le crayon révèle un botaniste exercé : nous avons nommé M. A. Faguet. Les élèves de M. Baillon, M. de Lanessan, professeur agrégé à la faculté de médecine, et M. Éd. Tison, professeur à l'université catholique, se sont inspirés dans leurs travaux, le dernier dans une thèse récente sur les Myrtacées, des idées de leur maître, et les ont vivement soutenues, trop vivement peut-être, dans la polémique contemporaine : la science heureusement, finit toujours par profiter de ces démêlés ; les théories contradictoires passent, et quelquefois disparaissent toutes, mais les faits acquis demeurent.

A côté de l'*Histoire des plantes*, il faut encore, comme nous l'avons déjà fait il y a trois ans, citer le *Genera Plantarum* publié à Kew par MM. Bentham et Hooker, sur un plan plus didactique et plus abrégé que l'*Histoire des plantes*. Aussi les auteurs anglais marchent-ils beaucoup plus vite ; ils ont déjà terminé la série des Gamopétales. Leur ouvrage fera époque dans l'histoire de la science, mais sera toujours réservé, par sa forme et sa nature, aux savants spéciaux. On leur a fait dès l'origine un reproche qui va toujours s'accentuant davantage, c'est leur tendance à réunir des genres regardés parfois comme distincts dès l'origine de la botanique, et cela souvent parce que les caractères distinctifs de ces genres n'ont pas, en théorie, une grande

valeur. Ce mode de procéder est approuvé, il est vrai, et même exagéré aujourd'hui par les botanistes qui soutiennent qu'on a créé trop de genres, tellement que l'étude en devient impossible, et qu'il importe d'en restreindre le nombre pour la sécurité intellectuelle des travailleurs. Nous avouons que ce raisonnement ne nous a pas séduit, les botanistes comme d'autres, étant obligés de se plier aux lois de la nature au lieu de vouloir l'asservir aux leurs, et la réduire à l'envergure de leur intelligence.

Outre ces ouvrages généraux, il faut citer quelques ouvrages consacrés à l'iconographie des plantes. De ce nombre est la belle publication récemment commencée par M. Todaro, directeur du jardin botanique de Palerme, sous le nom d'*Hortus panormitanus*. Six livraisons en ont déjà paru. Chacune renferme deux planches chromolithographiées, représentant une plante nouvelle ou mal connue, avec le texte correspondant. Mais les ouvrages qui ont traité depuis deux ans de la description des plantes (nous ne parlons pas ici des opuscules) ont eu surtout pour but l'étude des flores locales de la France, poursuivie dans nos départements par de nombreux botanistes et déjà bien près de la perfection. A la tête de ces travaux se place la *Flore de Montpellier* de MM. Loret et Barrandon, importante non-seulement par la compétence et le soin des auteurs, mais par la situation de Montpellier, qui en fait le centre d'une région botanique spéciale, et par l'histoire qui en a fait le centre premier d'où ont rayonné les botanistes descripteurs du seizième siècle, élèves pour la plupart de Rondelet, ou ayant du moins visité notre grande métropole scientifique du Midi, pour en décrire les plantes dans leurs livres. Il en résulte que c'est à la flore de Montpellier qu'il faut demander les éclaircissements nécessaires à l'intelligence du texte souvent obscur de nos Pères de la botanique. MM. Loret et Barrandon auraient pu profiter de leurs connaissances pour l'étude de certaines difficultés de la botanique historique; s'ils ne l'ont pas tenté directement dans leur *Flore*, ils ont du moins fourni aux esprits curieux de ces excursions archéologiques tous les documents nécessaires pour le faire. Ils ont relevé des erreurs de Linné, dues à l'insuffisance des renseignements que leur fournissait de Montpellier son correspondant Sauvages, et les fautes commises par Gouan dans ses indications de localités; quant à leurs propres recherches, elles se soldent par la découverte de deux cent soixante espèces qui n'avaient jamais été signalées par aucun écrit dans le département de l'Hérault.

Le *Prodrome de la flore du plateau central de la France*, par M. Martial Lamotte, est d'un autre caractère : M. Lamotte est un disciple de M. Jordan, et disposé, tout au rebours des auteurs précédents, à augmenter le nombre des espèces, en acceptant des types récemment

distingués sur des caractères assez faibles. L'honorable directeur du jardin de Clermont-Ferrand avait d'ailleurs, pour l'étude de la flore d'Auvergne, une base qui manquait aux botanistes de Montpellier, l'ancien *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du plateau central de la France*, publié jadis par lui en collaboration avec feu H. Lecoq, et dont le récent *Prodrôme* présente, vingt-huit ans après, comme une nouvelle édition considérablement augmentée. Le *Catalogue* de M. Poirault a dû aussi beaucoup à l'ancienne *Flore de la Vienne* de Delastre, et aux recherches de M. l'abbé de Lacroix.

En remontant vers le nord, nous trouvons le *Catalogue* de M. Em. Martin, qui est, sous un titre trop modeste, une véritable *Flore* de la Sologne, cette contrée si intéressante dans sa stérilité apparente, qui, sur le fond de la végétation du centre, réunit nombre de plantes occidentales aux derniers représentants de la végétation occidentale. En pleine Bretagne, on retrouve donc comme une partie de la Sologne, autour de l'école de Grand-Jouan où M. Saint-Gal est professeur de sylviculture. Son livre a l'inconvénient d'un cadre trop étroit; l'auteur n'a parcouru qu'un rayon trop limité, mais il a en visagé en sylviculteur les genres *Quercus*, *Populus* et *Pinus*, et leur a consacré une étude qu'on ne trouve pas dans des flores plus importantes. A l'est, nous avons la *Flore de la Côte-d'Or*, de M. Ch. Royer, un des botanistes départementaux les plus érudits, qui, écrivant pour une région déjà connue, au lieu de se borner à un catalogue aride d'espèces décrites partout, a tenu à perfectionner la connaissance des plantes de sa région, surtout de leur système radiculaire. Beaucoup de ses observations sont originales, et ont été appuyées, d'ailleurs, de développements donnés par lui dans le *Bulletin de la Société botanique*.

Tous ces travaux, et bien d'autres que nous passons sous silence, forment les assises d'une science spéciale, qui emprunte ses documents à la météorologie et à la physique du globe, d'une part, et d'autre part à la connaissance des plantes, science que l'on appelle d'un nom encore un peu barbare, *Géographie botanique*. Le plus récent ouvrage qui en traite est celui de M. Grisebach, paru en Allemagne en 1872, et rapidement démodé, à cause des progrès considérables que fait chaque année, chaque mois pour ainsi dire, l'exploration botanique du globe. M. de Tchihatchef a obvié à cet inconvénient en publiant de cet ouvrage une traduction française augmentée par lui de notes nombreuses qui le mettent au courant..... pour le moment où il paraît. Quelques additions importantes lui ont été fournies par des savants spéciaux pour des pays qui ont été l'objet de leurs recherches, par M. Doûmet-Adanson pour la Tunisie, par M. Cosson pour le Maroc, par M. Eug. Fournier pour le Mexique, par M. Éd. André pour la Bolivie, d'où il revient, par M. Parlatore, de Florence, pour la région

méditerranéane. On ne peut que savoir un gré très-vif à l'illustre savant qui a consacré trois années de ses loisirs à cette œuvre utile, mais toute de dévouement et d'abnégation.

Les travaux de géographie botanique supposent tous une base dont la solidité, malheureusement, laisse quelque peu à désirer : ils reposent sur la conception de l'espèce, devenue vague aujourd'hui pour un certain nombre de naturalistes. M. Hoffmann a étudié récemment cette question difficile, en se fondant sur des expériences longtemps poursuivies; il est parvenu à des conclusions raisonnables, ce qui est digne de louanges quand on songe que les travaux publiés sur l'espèce ne méritent pas tous le même éloge. Malheureusement, ici, le raisonnable est trop voisin du banal, et, en écrivant que l'on doit reconnaître comme appartenant à une même espèce des formes que l'observation montre reliées ensemble par des liens génésiques, M. Hoffmann formule une vérité que n'eût pas désavouée le sire légendaire de La Palice. Il en déduit, il est vrai, un corollaire, qui a la forme d'une déduction scientifique : c'est que, si l'on observe, dans des cas qui ne relèvent pas de l'expérience, des formes reliées par des types intermédiaires, cela permet de supposer au préalable que ces différentes modifications appartiennent à une même espèce. Cela n'est point neuf, et ne donne d'ailleurs aucunement le critérium de l'espèce.

Des naturalistes de grand mérite ont vu ce critérium dans la structure interne. Admettant que les différences extérieures de forme, de longueur relative et de couleur, regardées par l'école linnéenne comme caractéristiques de l'espèce, peuvent varier dans des limites quelquefois très-étendues (comme l'enseigne l'élevage), ces savants croient être à l'abri des illusions que causent ces différences en s'en fiant, pour reconnaître l'espèce et en saisir l'essence sur le vif, aux modifications qui affectent la trame interne des tissus, la forme et l'agencement des cellules, la disposition des nervures, etc. Le représentant le plus distingué de cet école est aujourd'hui M. Duval-Jouve, qui a appliqué avec un plein succès sa méthode diagnostique nommée par lui *histotaxique*, précisément à la distinction des types les plus difficiles à distinguer dans la flore française, les plantes qui font partie des Potamées, des Cypéracées, des Graminées et des Joncées. En se livrant à ces études, non-seulement M. Duval-Jouve a fortifié la conception de l'espèce, l'un des remparts de l'histoire naturelle contre les théories darwiniennes, mais il a, en outre, chemin faisant, rencontré en grand nombre des faits nouveaux et intéressants.

Il nous faudrait doubler cette analyse, bien qu'écourtée, si nous voulions parcourir le champ où s'exerce l'activité des botanistes contemporains. L'espace qui nous est dévolu ici pour cette fois nous en empêche. En attendant, nous tenons à faire connaître à nos lecteurs

un livre qui, pour eux, remplacerait cette analyse, puisqu'il les renseignerait avec une parfaite compétence sur tous les points de la science des végétaux, et plus amplement sur les points les plus controversés. Le *Dictionnaire de botanique* édité par la maison Hachette, et dont la direction a été confiée à M. H. Baillon, a sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse. Le nombre des collaborateurs (auquel il faut adjoindre un savant orientaliste, M. le Dr Leclerc) prouve combien on a tenu à rendre un compte exact de toutes les parties de la science des végétaux. On y a voulu donner, sous la forme alphabétique, un répertoire complet de la botanique théorique et appliquée : anatomie et physiologie végétale, morphologie et tératologie, géographie botanique, genres de la phanérogamie et de la cryptogamie, applications médicales et industrielles, tel est l'ensemble conçu par M. Baillon, auquel viennent se joindre les notices biographiques des botanistes décédés, dont la réunion forme l'histoire de leur science, et l'étymologie des noms anciens des plantes. Le livre s'adresse de la sorte même aux philologues. Le *Dictionnaire de botanique* paraît par fascicules in-4 de 80 pages chacun, avec de nombreuses gravures sur bois et de belles chromolithographies (une par fascicule), illustrations qui sont toutes l'œuvre de M. Faguet. Trois fascicules seulement ont encore paru, depuis le mois d'avril, bien que l'ouvrage soit en train depuis deux ans. On lui a reproché sa lenteur, mais cette lenteur est elle-même une garantie du soin avec lequel il est préparé.

EUG. FOURNIER.

PUBLICATIONS MÉDICALES

Dictionnaire annuel des progrès des sciences et des institutions médicales, par P. GARNIER. 12e année, 1876. Paris, G. Baillière, 1877, in-18 de XXVII-521 p. 7 fr. — *L'Enseignement de la médecine en Allemagne*, par le Dr L. FIAUX, Paris, J. Baillière, 1877, in-8, 280 p. 5 fr. — *Leçons cliniques sur les maladies de la peau*, professées à l'Hôpital Saint-Louis, par le Dr GUIBOUT. Paris. G. Masson, 1876, in-8. V-706 p. 8 fr. — *Le Diabète sucré et son traitement diététique*, par A. CANTANI (de Naples), traduit par le Dr CHARVET. Paris, Delahaye, 1876, in-8, VIII-467 p. 8 fr. — *Traité des tumeurs bénignes du sein*, par L. LABBÉ & P. COYNE. Paris, G. Masson, 1876, in-7, XVI-569 p. 12 fr. — *Les Merveilles de l'œil*, par l'abbé A. RICHE, Paris, E. Plon, 1876, in-18, 238 p. 2 fr. 50. — *Traité complet de physiologie à l'usage des gens du monde*, par A. LEPELLETIER (de la Sarthe). Paris. G. Masson, 1876, 2 vol. in-8 de 644 et 832 p. 14 fr. — *Conférences populaires sur l'hygiène morale et physique des classes ouvrières*, par le Dr P. TRIAIRE. Tours, A. Mame, 1876, in-12, 144 p. 2 fr. — *Nouveau guide de la nourrice. Conseils aux mères de famille*, par le Dr HIPPOLYTE BACHELET. Paris. G. Masson, 1877, in-18 240 p. 3 fr. — *Hygiène dans la ville de Rome et dans la campagne romaine*, par le Dr BALESTRA ; traduit de l'italien. Paris, G. Masson, 1876, in-8, 267 p. 3 fr. — *La Folie, considérée surtout dans ses rapports avec la psychologie normale, sa nature, ses formes, son siége essentiel, ses effets moraux et juridiques*, par J. TISSOT, doyen honoraire de la faculté des lettres de Dijon. Paris, A. Marescq, 1897, in-8, XXVII-578 p. 9 fr. — *La Vie et ses attributs, dans ses rapports avec la philosophie et la médecine*, par E. BOUCHUT. Paris, J.-B. Baillière, 1876, 2e édit., in-18, XXII-444 p. 4 fr. 50. — *Les Fonctions supérieures du système nerveux : Recherches des conditions organiques et dynamiques de la pensée*, par A. CROS. Paris, J.-B. Baillière,

1875 gr. in-8, 543 p. 8 fr. — *Eléments de science sociale*, par un *Docteur en médecine;* traduit de l'anglais. Paris, G. Baillière, 1876, in-12, 600 p. 3 fr. 50. — *Sur la génération des ferments*, par E. Frémy. Paris, G. Masson, 1875, in-8, 216 p. 3 fr. — *La Chirurgie du foyer*, par le Dr Babault. Paris, J. Rotschild, 1877, in-48 de 524 p. 2 fr. 50.

Le Dr P. Garnier vient de publier le *douzième volume* de son *Dictionnaire annuel*. On comprend sans peine l'intérêt qui s'attache à ce genre de publication, et nous ne pouvons qu'indiquer les articles les plus marquants. La Société de biologie, sous l'impulsion de M. Charcot, s'est occupée de la question des localisations cérébrales, et la chirurgie a profité des résultats obtenus en guérissant, par la trépanation, des paralysies du mouvement dues à des fractures locales du crâne avec enfoncement des fragments. Le Dr Baccelli, de Rome, en appelant l'attention sur l'auscultation de la voix articulée aphone, qu'il regarde comme caractéristique d'un épanchement séreux très-ténu, a permis de constater à son début la transformation purulente des épanchements pleuraux; de là découlent d'importantes conséquences thérapeutiques. Notons encore les articles consacrés à l'acide salicylique, vanté surtout pour le traitement du rhumatisme articulaire aigu, aux anévrismes, aux pansements et spécialement au pansement désinfectant de Lister, aux paralysies, aux causes de la multiplication des cas de tœnia, etc., etc. Un article nécrologique indique les pertes éprouvées par le corps médical pendant le courant de l'année dernière.

Il est regrettable que, dans un livre de ce genre, l'auteur croie devoir se joindre à ceux qui attaquent la loi sur l'enseignement supérieur, sous prétexte que les doctrines cléricales sont ennemies de la science et du progrès.

— On parle si souvent de la supériorité de l'Allemagne en matière d'enseignement, qu'on parcourt avec empressement et intérêt tous les ouvrages qui peuvent renseigner à cet égard. M. le Dr Fiaux nous raconte ce qu'il a vu pendant un séjour d'une année qu'il a fait en ce pays. Après avoir consacré quelques jours à la faculté de Nancy, pour laquelle il n'augure point un brillant avenir, il se rend successivement dans toutes les universités allemandes, se bornant à étudier la manière dont l'enseignement médical est donné et les ressources dont il dispose. Quoique les universités soient d'inégale importance, et que l'enseignement soit inégalement distribué, il ressort de cette étude que, partout, on donne une très-grande attention à l'étude de la chimie, de la physique, de l'histologie, de l'anatomie, et que, dans ce but, on ne recule devant aucune dépense. La clinique, si nécessaire cependant à former un médecin pour la pratique, est beaucoup moins favorisée; les hôpitaux ne sont point ouverts avec la même facilité qu'en France (p. 98); même à Vienne, les étudiants ne peuvent aller qu'à l'hôpital général. Des policliniques suppléent un peu

il est vrai, à cette pénurie de malades. Le concours, ce stimulant si puissant, n'existe nulle part ; il n'y a, par conséquent, rien d'analogue à ce que sont, en France, l'externat et l'internat des hôpitaux. Ajoutons que les professeurs ne restent pas ordinairement attachés à la même université ; mais passent de l'une à l'autre, soit par intérêt, soit parce que la nouvelle université jouit d'une plus grande renommée. Les privat-docents, répétiteurs ou chargés de cours supplémentaires, ne sont point désignés par le concours, mais choisis sur les travaux qu'ils ont publiés. Des honoraires sont payés par les élèves, non-seulement aux privat-docents, mais aux professeurs. Ajoutons enfin que l'État intervient dans les examens qui, en France, confèrent par les seuls professeurs le droit d'exercer la médecine. En Autriche, des délégués de l'État y assistent, et, en Prusse, où la pratique de la médecine est libre, les étudiants qui veulent avoir une sanction officielle à leurs études, et ne pas être exposés plus tard aux peines sévères que peuvent subir les personnes non diplomées sur la plainte de leurs clients, doivent, après l'examen de faculté, passer un examen d'État.

— M. le Dr Guibout réunit en volume les *Leçons cliniques sur les maladies de la peau*, qu'il a faites dans son service de l'hôpital Saint-Louis. Les plus fréquentes des affections cutanées sont étudiées dans ce volume, de sorte que, quoique ne formant pas un traité complet, il sera lu avec grand intérêt et grand profit. Les premières leçons sont consacrées à des considérations générales sur le diagnostic de ces affections, à leur classification. Après avoir étudié les caractères anatomiques des diverses espèces, l'auteur fait une étude comparée des lésions cutanées symptomatiques de la dartre, de la scrofule, de la syphilis, étude fort importante puisque ces affections sont alors l'expression d'un état général auquel la thérapeutique doit s'attaquer tout d'abord. Après avoir rapporté avec détail un cas de fibromes généralisés, qu'il rattache à une sorte de diathèse fibromique, l'auteur consacre ses deux dernières leçons au traitement interne et externe des affections cutanées, traitement compliqué et qui nécessite un diagnostic complet et exact.

— Le *diabete sucré* a été l'objet de travaux nombreux et intéressants, sans que sa nature soit cependant encore bien connue. Le Dr Cantani, de Naples, nous apporte le résultat de ses recherches sur ce sujet. Pour cet auteur, contrairement aux idées émises par Cl. Bernard et Pavy, il n'y a pas de sucre *anormalement* produit dans l'organisme diabétique. Le sucre qui apparaît dans les urines est, *pour sa totalité*, du sucre *introduit*, ou produit par l'organisme selon les mêmes lois physiologiques et *dans la même quantité* que chez l'homme bien portant [illegible] 100. Il suit de là naturellement que la privation

d'aliments qui produisent du sucre (diète carnée), et surtout le jeûne complet, font disparaître rapidement et complétement la glycosurie. De plus, toujours d'après l'auteur, la température ne baissant que peu, même dans le cas de diabète très-avancé, quoique le sucre ne soit pas utilisé dans l'organisme pour la maintenir élevée, alors les albuminates et les graisses se consument en excès. Ainsi s'explique l'augmentation de l'urée dans les urines diabétiques, et cette augmentation est proportionnelle à la quantité d'al buminatesqui se brûlent. Tout repose donc sur la non-combustion du sucre introduit dans l'organisme, et ce résultat serait dû à la transformation des substances sucrées, chez le diabétique, en un sucre anormal que l'auteur appelle *paraglycose* et qui résisterait à la combustion dans les tissus et le sang. C'est dans le sang qu'il a été recueilli. Il ne diffère, au reste, du sucre des urines que parce qu'il ne polarise pas la lumière. — En employant un traitement rationnel (exclusion absolue de toutes les substances hydrocarbonées), l'auteur pense arriver à guérir certainement les diabétiques dans les cas qui ne sont pas trop avancés. Quoique le volume renferme de nombreuses observations avec tableaux détaillés, un résultat si heureux sera difficilement admis sans contrôle.

— Les tumeurs du sein n'ont été classées pendant longtemps que très-imparfaitement, par les chirurgiens, d'abord à l'aide des seules données cliniques, puis par l'école anatomo-pathologique de Lebert, qui prétendit distinguer d'une façon absolue le cancer des autres tumeurs au moyen d'éléments prétendus spécifiques. MM. Labbé et Coyne ont réuni les données fournies par la clinique et l'histologie, et nous présentent un livre riche en observations et en détails microscopiques. Ils laissent de côté les maladies inflammatoires et les tumeurs cancéreuses du sein, pour n'étudier que les *tumeurs bénignes*. Quoique à un degré variable, ces tumeurs sont bénignes, parce qu'elles sont nettement limitées par une capsule fibreuse qui les isole du reste de la glande et des tissus ambiants. Toutes ces tumeurs tirent leur origine de l'élément glandulaire (tissu péri-acineux ou revêtement épithélial). Elles se présentent sous quatre formes anatomiques spéciales. Trois de ces formes dépendent du tissu conjontif (fibrome, sarcome, mixome). Une seule a son point de départ dans le revêtement épithélial; c'est l'épithélioma intra-canaliculaire. Les symptômes sont soigneusement passés en revue, et les auteurs en trouvent quelques-uns propres aux diverses variétés examinées. Le diagnostic est longuement fait, principalement avec le cancer; puis les auteurs s'étendent sur les divers modes de traitement employés et donnent la préférence à l'ablation qui doit être faite largement, au-delà des limites apparentes de la tumeur. En un mot, ouvrage excellent, et qui donne l'état actuel de la science sur cet important sujet.

— Dans les *Merveilles de l'œil*, l'abbé Riche a pour but de nous montrer par l'étude approfondie du sens de la vue, l'excellence de la création, et de chanter pour ainsi dire un hymne au Créateur. Ce qui est remarquable dans cet ouvrage, c'est l'étendue des connaissances spéciales de l'auteur. M. Riche était déjà connu par divers ouvrages ayant un caractère purement religieux; il n'a pas reculé devant de nouvelles études pour donner à celui-ci un caractère vraiment scientifique. La partie anatomique est faite d'après les modèles si parfaits du docteur Auzoux, la partie physiologique est un résumé des dernières découvertes importantes de la science sur le phénomène de la vision. On voit de suite ce que contient un tel ouvrage. Il renferme en outre quelque chose que l'on ne trouve point dans les livres classiques, un éloge magnifique du Créateur après la contemplation attentive de la chose créée. L'auteur rappelle, en terminant, ce mot du célèbre Morgagni : « Ah ! si je pouvais aimer Dieu comme je le connais ! »

— Le *Traité de physiologie* de M. Lepelletier, de la Sarthe, est formé de deux forts volumes. L'auteur l'a destiné aux gens du monde, parce qu'il regarde la physiologie bien interprétée comme le fondement essentiel de la véritable philosophie. Il est seulement à craindre que les lecteurs d'aujourd'hui, qui semblent avoir peur des gros livres, n'hésitent à entreprendre la lecture d'un ouvrage aussi étendu, et traitant un sujet qui ne leur est pas familier. Pour les encourager, nous leur dirons que l'auteur, vétéran du corps médical, ne pactise point avec les doctrines nées d'hier, qui consistent à nier l'âme et Dieu, au nom de la science. Il définit l'homme, avec M. de Bonald, une intelligence servie par des organes. Il étudie, dans le premier volume, les fonctions de l'économie vivante au moyen desquelles se développe et s'entretient l'organisme, y compris l'innervation. Dans le second volume se trouvent décrits les appareils des sens. Après avoir fait l'histoire des opinions qui se sont fait jour sur chacun de ces points, il donne longuement, trop longuement même, ce qui était l'état de la science il y a vingt ans. Car, malgré notre sympathie pour les idées de l'auteur, nous devons avouer qu'il est en retard avec la science sur beaucoup de points, et, de plus, que son ouvrage aurait gagné en valeur, si on y trouvait un peu moins de diffusion. — Pour joindre l'exemple au précepte, M. Lepelletier parle longuement des facultés de l'âme humaine, des passions, de la constitution physique et morale des individus. Puis il fait l'histoire de la vie, et, lorsqu'il vient à traiter de la mort, il indique les signes qui aideront à la reconnaître. Il termine en disant quelques mots des races humaines.

— *Les Conférences populaires* du Dr Triaire, publiées par Mame, forment un petit volume excellent et la Société bibliographique rendrait

service à la diffusion des saines idées en contribuant à sa publicité. L'idée-mère de ces conférences est que « la pratique de la morale contient la pratique de l'hygiène. » La première conférence établit, solidement cette vérité, qui d'ailleurs est évidente par elle-même, si l'on songe que Dieu qui a uni l'âme et le corps pour former l'homme n'a pu donner à l'une des lois qui ne convinssent pas à l'autre. La deuxième conférence est consacrée au travail, obligation morale, obligation hygiénique; l'auteur insiste sur l'importance du repos dominical. La troisième conférence est consacrée au mariage, et la quatrième à l'éducation. Ces questions si importantes sont mises à la portée des ouvriers par un savant et un homme vraiment chrétien.

— On pourrait dire que la question des nouveaux-nés est à l'ordre du jour du corps médical. Des sociétés protectrices se fondent partout, des livres paraissent en grand nombre. Nous applaudissons à tant d'intérêt et de zèle, et nous admirons les résultats déjà obtenus. Jetons un coup d'œil sur le volume du Dr Bachelet, couronné par la Société protectrice de l'enfance de Lyon, intitulé : *Conseils aux mères de famille*. Les bons conseils ne manquent guère aux mères de famille qui les ont désirés; mais ce ne sont pas les plus écoutés, et on ne les recherche pas beaucoup. Il faudrait donc arriver à vulgariser quelques notions saines et justes sur cette question où tout le monde semble avoir autorité, sauf le médecin. Ces notions se résument à ceci : allaitement maternel avec usage prolongé d'un bon lait animal. L'auteur montre l'importance de ce régime pendant l'enfance, et il insiste avec raison sur le régime des nourrices, qui doit être substantiel pour que la femme puisse résister à l'affaiblissement produit par la lactation. M. Bachelet voudrait qu'on donnât aux jeunes filles des leçons sur l'art d'élever les enfants; il vaut mieux faire comprendre à la femme qui devient mère le degré d'honneur où elle est élevée, appelée qu'elle est à former le corps et le cœur d'un homme, et l'amener à obéir aux devoirs que lui impose sa nouvelle situation.

— La campagne romaine est depuis longtemps célèbre par ses fièvres, et la ville de Rome elle-même n'en est pas exempte. Le Dr Balestra, dans son excellent livre : *Hygiène dans la ville et dans la campagne romaine*, indique quelles sont les précautions à prendre pour s'en préserver. Après avoir dit quelques mots des causes et de la nature de la *mal'aria*, et énuméré les conditions nécessaires à sa production, l'auteur recommande de porter des vêtements de laine, de ne jamais voyager sans avoir avec soi un manteau, d'avoir la tête couverte, et une bonne chaussure aux pieds. Il faut encore éviter avec grand soin d'être mouillé lorsqu'on est échauffé, et ne pas prendre de bains froids dans les contrées malsaines. Il ne faut point dormir la fenêtre ouverte, même à Rome, ou en plein air. L'auteur examine ensuite

les moyens à employer pour diminuer la production de la *mal'aria*, et il donne des détails très-intéressants sur la manière dont les maisons destinées aux artisans doivent être construites. Il insiste ensuite sur les propriétés antimiasmatiques des arbres, et sur les avantages que présentent certains arbres aromatiques, et en particulier *l'eucalyptus globulus*. Ce livre sera utile, non-seulement à ceux qui voyagent en Italie, en leur montrant les dangers qu'ils peuvent courir et le moyen de les éviter; mais encore à tous les médecins qui exercent dans une localité où les fièvres sont endémiques.

— *La Folie considérée surtout dans ses rapports avec la Psychologie normale*, tel est le titre de l'ouvrage de M. Tissot, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Cette question, si délicate et si obscure, est étudiée ainsi par un côté familier à l'auteur, ancien professeur de philosophie à Dijon. Elle se confond avec cette autre question également obscure, de l'union de l'âme et du corps, et, pour que la lumière pût se faire aussi parfaitement que possible. elle devrait être étudiée, en même temps, par son côté physiologique. Pour suppléer à des études qui lui sont étrangères, l'auteur a rassemblé tout ce qu'il a pu trouver touchant l'opinion des médecins aliénistes modernes sur ce sujet. — Il est néammoins resté nettement spiritualiste et l'affirme hautement lorsque l'occasion s'en présente. Il jette d'abord un coup d'œil sur l'ordre normal des faits spirituels avant de passer à l'état de désordre intellectuel et moral qui porte le nom vulgaire de folie, puis il compare à la folie certains états intellectuels analogues : le sommeil, le somnambulisme, la bizarrerie, l'esprit faux, les préjugés, l'enthousiasme, etc., et analyse ces divers états avec beaucoup de finesse. Il rapproche également de la folie les passions, les vices et les crimes; et il appuie ses ingénieuses considérations sur de nombreux exemples. Il passe ensuite à l'étude propre de la folie : et comme, dans les divers cas, les diverses facultés sont inégalement et différemment frappées, il distribue les facultés en cinq groupes naturels et il étudie successivement les affections de la sensibilité, de la perception et de l'instinct, les affections de l'entendement et de la parole, l'aberration de la raison et de la volonté, le délire des sentiments et des passions, le délire de la conscience et de la liberté. La question des causes de la folie est traitée avec beaucoup de soin et de détails. En dernier lieu est traitée une autre question très-importante, surtout au point de vue juridique, celle de la responsabilité des aliénés. L'école matérialiste a dit, non-seulement que l'aliéné était toujours irresponsable ; mais que le crime seul était une marque de folie et que son auteur ne devait pas être puni parce qu'il n'avait pas eu conscience de la nature de cet acte. M. Tissot est d'un avis différent: il admet et démontre que la folie

est compatible avec la permanence des notions du juste et de l'injuste, avec le raisonnement, etc.; et il conclut à la responsabilité morale et même juridique des aliénés. L'ouvrage que nous venons d'analyser sera lu avec beaucoup d'intérêt non-seulement par les spécialistes, mais encore par les personnes qui s'occupent de questions philosophiques; car, en étudiant la folie, on étudie l'une des faces de la personne humaine, qui n'est pas la moins féconde en enseignements.

— Avec M. Cros, cette même question sera également étudiée, mais d'une façon bien différente; nous n'aurons plus affaire à un psychologue, mais à un physiologiste. M. Cros est positiviste, il ne croit qu'à la science; notons cependant que les observations sur lesquelles il s'appuie, ne sont nullement en rapport avec l'étendue de la démonstration qu'il se propose de faire, et qui ne tend à rien moins qu'à établir les *conditions organiques et dynamiques de la pensée*. Mais elles lui servent de point de départ; avec cela, en s'aidant de quelques déductions, on peut aller loin. Ainsi fait notre auteur! Voyons donc le résultat, non de ses observations, mais de ses déductions, en nous arrêtant aux plus claires. Pour l'auteur, l'homme dépend totalement du monde extérieur. En effet, dit-il, le mouvement est la condition intime de la sensation; celle-ci n'existe qu'à l'état dynamique. Ainsi envisagée, la sensation n'est qu'une modalité de la force générale, c'est-à-dire une transformation des forces physiques extérieures dont l'unité est maintenant démontrée, et de plus, il est probable que le travail mécanique produit par un être vivant, de même que la chaleur qu'il développe, provient de cette même force qu'il a condensée en lui (p. 21.). Le dernier terme de cette notion, c'est que la sensation cérébrale, considérée à l'état de mouvement, constitue le pensée (p. 337). Ainsi la sensation n'est autre chose que la force échangée entre les milieux et l'organisme, ou développée parmi les divers appareils dont notre corps se compose, et dont une partie devient en quelque sorte consciente d'elle-même. Si la pensée paraît avoir quelque chose de spontané, la raison de ce phénomène est ainsi donnée : l'évolution physique de l'homme se fait d'une manière uniforme et fatale, ce que l'auteur appelle : puissance de coordination physique; il en est de même pour les phénomènes de la pensée; leur spontanéité apparente est le résultat d'une loi évolutive à laquelle la pensée est soumise, et que l'auteur appelle puissance de coordination supérieure. M. Cros ne s'arrête pas en si beau chemin! Après avoir démontré, de sa sûre science physiologique, que Dieu est l'absurde, il explique tous les phénomènes intellectuels, à l'aide de cette précieuse force qu'il a découverte, et il démontre, avec une égale facilité, que l'homme ne possède pas le libre arbitre. C'est assez! Citons cependant la dernière phrase du livre. « La direction véritable de

notre destinée, la sagesse, consiste à chercher, dans l'observation, dans l'expérience et dans la méditation, les lois de toutes les fatalités, à n'aller vers les hasards que pour les dompter et les combattre, à nous élever sans cesse, par le travail et par l'amour, dans la sérénité de l'idéal, vers les perfections inaccessibles. »

— C'est encore le même problème philosophique qui est abordé dans le livre du Dr Bouchut, *la Vie et ses attributs*, quoique sous une autre forme. Qu'est-ce que la vie? Pour les uns, c'est une conséquence de l'organisation, le résultat de l'activité propre de la matière. Pour les autres, c'est le principe et la cause de l'organisation, un état pendant lequel la matière cesse d'être soumise aux lois physiques, qui, en-dehors de la vie, ont sur elle un pouvoir absolu. M. Bouchut consacre sa plume à la défense de cette seconde opinion. Il montre l'importance qu'elle à au point de vue médical ; car le malade n'est plus alors seulement un organisme altéré qu'il faut soigner. Après avoir étudié les phénomènes de la vie et ses attributs les plus généraux, il arrive à démontrer surabondamment que la vie est indépendante de la matière. Que faut-il penser de ce principe vital dont l'existence est ainsi établie? Pour l'auteur, il serait porté à croire que c'est quelque chose d'analogue à un ferment, et que la vie est elle-même une sorte de fermentation, telle qu'elle résulte des travaux de M. Pasteur. Cela ne fait que reculer la question. Au reste, l'auteur en fait nettement une dépendance de l'âme. Ne suffit-il pas de dire tout simplement que la vie résulte de l'union de l'âme et du corps, puisque nos connaissances ne s'étendent point plus loin. Au reste, nous remercions M. Bouchut de combattre aussi énergiquement pour les saines doctrines, car leur diffusion n'est pas moins utile à la médecine qu'à la philosophie.

Le livre intitulé : *Éléments de science sociale*, est l'œuvre d'un réformateur radical. L'auteur, qui n'a pas mis son nom sur son œuvre, par crainte « d'affliger un membre de sa famille, » nie toutes les vérités philosophiques et religieuses, et paraît prêt à bouleverser toutes nos idées sur la morale et le devoir. L'âme n'existant pas, tous nos soins doivent être consacrés à la culture de notre corps ; ce que l'auteur appelle la vertu physique n'est autre chose que la satisfaction modérée de tous nos appétits. Il y a bien une partie médicale ; mais elle est destinée à démontrer l'injustice de nos rigueurs d'opinion pour le vice. L'auteur, grand admirateur de Malthus, voit, dans la disproportion entre la population et les produits du sol, la cause de nos misères, et, pour combattre la pauvreté due à cette cause, il conseille l'emploi de moyens qu'il est au moins inutile de faire connaître. En un mot, cet ouvrage est tout ce qu'il y a de plus irréligieux et de plus immoral.

— En publiant sa brochure sur la *Génération des ferments*, M. Frémy en vue d'intéresser le public à la discussion scientifique qu'il a soutenue, devant l'Académie, contre M. Pasteur. Il a pour but de prouver que les ferments ne sont pas engendrés par des germes atmosphériques, mais qu'ils sont produits par les milieux organiques vivants. Il s'appuie surtout sur l'observation qu'il a faite de fermentations intra-cellulaires.

— Le petit volume, d'un format élégant, intitulé la *Chirurgie du foyer*, par M. le Dr Babault, a l'avantage de répondre au titre qu'il porte. L'auteur a traité avec clarté et des développements suffisants, les sujets qui se présentent le plus fréquemment aux personnes qui s'occupent du soin des malades. L'ordre même des matières n'est pas celui que l'on trouve dans les livres classiques, mais il est parfaitement approprié au but de l'auteur. Les notions anatomiques sont données par des figures très-nettes, qui facilitent l'intelligence du texte.

En ce qui concerne le traitement, l'auteur a laissé de côté tout ce qui nécessite l'intervention du médecin, se contentant d'énumérer ce que peuvent faire les personnes étrangères à la médecine. Un chapitre est consacré à la préparation et application des principaux topiques et médicaments externes. Enfin, un glossaire médical termine le volume. Nous croyons devoir recommander cet ouvrage.

Dr Lefebvre.

THÉOLOGIE

La Paternité pontificale devant l'ordre social. *Conférences prêchées à Toulouse*, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Paris, Jouby et Roger, 1876, in-8 de xix-372 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le R. P. Félix a occupé la chaire de Notre-Dame pendant dix-huit ans. On sait avec quelle autorité et quel admirable talent il y a développé une même et féconde pensée : *Le Progrès par le christianisme*. Ces conférences, œuvre magistrale pleine de doctrine et de savoir, resteront comme un monument de l'éloquence chrétienne au dix-neuvième siècle.

L'éminent conférencier a été appelé en province et il a donné à Toulouse l'épilogue de son œuvre. Précédemment il avait montré que l'humanité marche dans la voie de son progrès « sous les ailes d'une divine maternité : l'Église; » il a tenu à ajouter qu'elle y marchait aussi « sous l'égide d'une divine paternité : la Papauté. »

Dans ses six conférences de Toulouse, l'orateur s'est attaché à faire voir la paternité pontificale sauvegardant l'ordre social chez les

peuples, créant l'obéissance et le respect par l'ascendant de son autorité, développant ces trois choses « tant de fois profanées par le génie de la Révolution et qui n'en demeurent pas moins saintes, ni moins nécessaires : la liberté, l'égalité, la fraternité ; » enfin défendant l'Église contre les courants de la politique moderne, « qui tendent à s'en séparer, à l'absorber, ou à la détruire. »

Tout est à lire dans ce volume : mais le dernier discours : *La Paternité pontificale devant les gouvernements modernes* (p. 313), nous semble particulièrement remarquable. Nous ne saurions dire avec quelle hauteur de vue, quelle force d'expression est traitée cette grande et belle idée de l'autorité du pape considérée comme source de réaction contre les entreprises de la Révolution sur les droits de l'Église. Le volume est précédé d'un lumineux résumé des conférences prêchées à Paris, il contient ainsi l'œuvre complète de R. P. Félix. Tous les catholiques sérieux voudront l'avoir dans leur bibliothèque.

A. C.

Conférences aux mères chrétiennes, par l'abbé Charles Gay, chanoine théologal et vicaire général de Poitiers, auteur *de la Vie et des Vertus chrétiennes*. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Poitiers. Poitiers et Paris, Oudin, 1877, 2 in-8 de XIII-526 et 557 p. — Prix : 12 fr.

Mgr Pie, dans une lettre adressée à l'auteur, dit avec raison que l'annonce seule de cette nouvelle publication est un sujet de joie pour toutes les âmes chrétiennes. Nous pouvons assurer que la jouissance que goûteront les lecteurs sera plus grande encore qu'ils ne l'espèrent, car ce second ouvrage est vraiment digne en tous points de son aîné, qui a obtenu un succès si extraordinaire mais si mérité. On pouvait craindre qu'il fût difficile à l'auteur de produire un livre nouveau aussi parfait que le premier. Ceux qui auraient eu cette crainte pourront imiter maintenant cet ami de saint François de Sales qui, après l'apparition de l'*Introduction à la vie dévote*, lui avait recommandé de ne plus écrire, parce qu'il ne pourrait que déchoir, mais qui, après la publication du *Traité de l'amour de Dieu*, lui répétait toujours : Écrivez, Monseigneur, ne cessez jamais d'écrire.

Les *Conférences aux mères chrétiennes* comprennent deux parties très-distinctes, formant chacune un volume : la Femme forte et les Fêtes et mystères. C'est une heureuse et féconde idée d'avoir rattaché tous les devoirs de la mère chrétienne à ce magnifique tableau de la femme forte, peint par l'Esprit-Saint lui-même. M. Gay a suivi en cela les indications mêmes de l'Église, qui nous fait lire l'éloge de la femme forte comme épître dans l'office des saintes femmes. Il a étudié l'Écriture sainte comme les Pères, il en a médité les moindres mots.

il en est ainsi tout rempli et il a traité son sujet avec une ampleur magistrale. Mgr Pie dit, avec la haute autorité qui lui appartient, que ce chapitre de nos saints livres « n'a jamais eu, au triple point de vue de l'histoire, de la doctrine et de la morale, un si complet et si beau commentaire. » Les deux premières conférences sont des conférences préliminaires. M. Gay explique tout d'abord quel est le but de l'association des mères chrétiennes, et ensuite il développe le préambule de cette parabole, qu'il appelle une sorte de manuel divin à l'usage de l'épouse et de la mère chrétienne. Après ces préliminaires, il expose le mystère de la femme forte. La femme forte, c'est avant tout, la très-sainte Vierge, c'est aussi la sainte Église, c'est, enfin, toute âme baptisée qui tient parole à son baptême et vit dans l'esprit qu'elle y a reçu. Marie et l'Église sont les types de la maternité chrétienne, et c'est « les yeux fixés sur ces montagnes » que l'éminent orateur et illustre écrivain montre la route qu'elles doivent suivre pour parvenir à l'idéal que nous a tracé le Saint-Esprit. Considérés de ces hauteurs, les détails les plus simples de la vie prennent je ne sais quel air de grandeur. M. Gay sait tout rehausser et relever. Comme il montre bien la dignité de la femme en même temps que ses obligations! Après avoir posé ces larges et féconds principes, il considère l'épouse, la mère et la maîtresse de maison et il lui trace, dans ces situations diverses, d'une main sûre et délicate, le tableau de ses devoirs, avec les couleurs les plus vives et les plus variées. Il ne néglige rien, ni ce qui est important, ni ce qui pourrait paraître minutieux : il traite du règlement du sommeil, du ménage et du mobilier, comme du rôle de médiatrice, de ministre de la clémence que la femme doit remplir dans la famille; de l'influence utile qu'elle peut exercer indirectement sur la société, en remplissant ses devoirs à l'égard de son époux comme homme public, en conduisant ses enfants à travers les sentiers difficiles de la vie, dans les premières phases de leur existence, depuis leur naissance jusqu'à leur mariage, en les préparant à braver, sans péril, l'hiver des âmes par la force, la science et l'amour. Dans toute cette exposition, le dogme est toujours mêlé dans une juste mesure à la morale, pour la corroborer, l'élever et l'éclairer.

Le premier volume renferme un traité complet de la vie chrétienne de la femme dans les diverses situations de l'existence. Le second lui apprend comment elle doit sanctifier les principales fêtes de l'année. Les deux parties de l'ouvrage se relient ainsi étroitement entre elles : l'une apprend les devoirs perpétuels de tous les jours, l'autre inspire de bons sentiments, de salutaires pensées qui doivent, à certains jours, trouver un écho plus profond dans notre âme. Le fond de la vie est uniforme, et nous avons besoin cependant de variété. Outre le

pain quotidien, il nous faut des mets diversifiés. L'Église a répondu au besoin de l'homme en rompant la monotonie de l'année par des fêtes chères au cœur chrétien, lesquelles, en nous rappelant les grands mystères de notre foi, raniment notre piété et impriment à l'âme un nouvel élan. M. l'abbé Gay, si profondément pénétré de l'esprit de l'Église, s'est servi des créations de cette bonne mère pour achever son œuvre et donner à ses auditeurs et à ses lecteurs la nourriture variée dont ils ne peuvent se passer, en exposant, dans l'ordre d'idées qui convenait à son but et à son plan, les enseignements que renferment les mystères chrétiens, selon l'ordre du calendrier de la Confrérie des mères chrétiennes. Chaque conférence du second volume forme un tout plein des plus riches enseignements et de la plus solide doctrine. Que de vues neuves et profondes dans son exposé des fêtes chrétiennes, comme, par exemple, dans sa première conférence sur saint Joseph ! La sève de la vie chrétienne y abonde partout : Heureux donc qui saura l'y puiser et s'en nourrir !

Les soixante conférences que contient la nouvelle œuvre de M. Gay sont appelées à faire le plus grand bien aux âmes. Elles s'adressent avant tout et spécialement aux mères chrétiennes, mais elles seront lues aussi avec fruit par les jeunes filles en âge de choisir leur voie. Les époux y trouveront, comme les épouses, d'utiles leçons pour leur propre conduite, et ils y apprendront en même temps combien sage, discret, élevé est l'enseignement que la sainte Église donne aux femmes. Tous les liront donc avec fruit ; ajoutons qu'ils les liront aussi avec plaisir.

Le mérite littéraire *de la Vie et des Vertus chrétiennes* est trop éclatant et il a été trop universellement reconnu pour qu'il soit nécessaire d'insister ici sur ce point. Il suffit de dire que le style du second ouvrage est le même que celui du premier. M. Gay a le talent de tout rajeunir et de présenter sous une forme nouvelle et saisissante les idées communes. Il parle ainsi des souffrances dans la conférence sur la fête de sainte Monique : « Ici rien, absolument, rien n'est livré au hasard. Dieu a dit aux flots de la mer : « Vous n'irez « pas plus loin ; » il le dit, quand bon lui semble, aux flots de nos chagrins. » Tout est sur ce ton et de ce style. Quelle perle que la conférence sur le Sacré-Cœur de Jésus ! Mais il faudrait tout citer.

L'auteur s'est volontairement condamné à ne pas émailler son livre des tableaux piquants qu'aurait pu lui offrir la peinture de la vie mondaine. Nous ne saurions trop l'en féliciter. La satire amuse, mais elle ne corrige pas ; elle aurait enlevé à l'œuvre une partie de ce caractère de gravité qui lui sied si bien, et elle n'aurait pas augmenté les fruits de salut que ces conférences sont appelées à produire. La femme qui se pénétrera de l'esprit chrétien dont ces pages sont remplies ne sera pas tentée

d'être mondaine, dans le mauvais sens du mot, et, si elle l'est, elle se corrigera assurément. Car la récompense de tels ouvrages, c'est qu'ils ne se font pas seulement admirer, mais que, comme Dieu, de la grâce duquel ils sont remplis, ils sont bienfaisants : ils inspirent l'amour de la vertu et rendent bons et heureux en ce monde et en l'autre ceux qui en suivent les sages conseils. L. G.

SCIENCES ET ARTS

La Questione sociale, par Piétro Ellero. Bologna, tipografia Fava e Garagnani, 1877, in-8 de 440 p. — Prix : 9 lire.

Le nombre des auteurs qui veulent résoudre la question sociale est considérable, mais on peut leur prédire, sans crainte de se tromper, que, s'ils se placent, comme M. Ellero, en-dehors de l'idée chrétienne, ils ne réussiront qu'à augmenter la troupe des utopistes. La doctrine que prêche cet auteur n'est pas nouvelle : il faut jouir de la vie avec modération, repousser les excès et pratiquer la vertu ; mais une vertu humaine, qui prend plutôt son origine dans la crainte du code pénal que dans les préceptes de la religion.

Il serait trop long, du reste, de suivre M. Ellero dans les développements de son livre, développements qui gagneraient beaucoup à être condensés, car il parle tour à tour de la propriété, du capital, du travail, des philosophes anciens, des évangélistes (qu'il trouve en désaccord entre eux), des premiers chrétiens, des ordres religieux, etc.; le tout écrit d'une manière assez peu compréhensible. Aussi la lecture de l'ouvrage constitue-t-elle un véritable travail. M. Ellero, avons-nous besoin de le dire, est partisan de l'Italie *libre* et *régénérée*, et, tout en datant son livre de Bologne, terre papale, il décoche de nombreux traits aux ordres religieux ; saint François d'Assise est le seul qui paraisse trouver grâce à ses yeux; voici le jugement qu'il porte des jésuites (p. 259) :

« Par-dessus tous les autres ordres, dit-il, les membres de la Compagnie de Jésus ont excellé à échapper aux passions de la chair; je signale ce fait, parce que je suis juste et que je trouve que l'on n'a pas assez remarqué cette vérité. N'est-ce pas, en effet, une anomalie merveilleuse dans l'histoire psychologique de l'humanité de voir que la *perversion jésuitique* (*gesuitica perversità*) s'est portée principalement du côté de l'esprit, et est devenue, s'il m'est permis de parler ainsi, une dépravation tout à fait intellectuelle. On peut donc leur imputer une certaine perfidie qui, tout en les transportant loin de la boue de ce monde, s'est idéalisée et transformée en une froide et implacable rancune et en une soif inextinguible de domination. »

Le livre de M. Ellero est l'œuvre d'un révolutionnaire italien applaudissant à la spoliation du pouvoir temporel, sans néanmoins se dissimuler les ruines accumulées depuis vingt ans dans son pays, et dont le désir serait de gouverner les hommes et les choses avec les lumières de sa propre raison, ce que l'on peut considérer comme insuffisant. Nous ne pouvons donc recommander cet ouvrage à aucun titre, et il ne doit être lu que par les travailleurs, s'occupant de constater les manifestations successives de l'esprit rationaliste et révolutionnaire au-delà des monts. L. L.

La Vie morale et intellectuelle des ouvriers, par M. Eugène Tallon, ancien député. Paris, Plon, 1877, in-18 de 478 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans l'Assemblée nationale de 1871, M. Tallon a contribué au vote de deux lois excellentes, sur la protection des enfants employés dans les manufactures et dans les professions ambulantes; il a eu de plus l'heureuse fortune de voir échouer une loi essentiellement mauvaise qu'il proposait et soutenait avec ardeur; loi qui, sous le prétexte de rendre les bureaux de bienfaisance obligatoires dans chaque commune, aurait amené en France ce fléau de la *charité légale*. Aujourd'hui, M. Tallon a occupé ses loisirs à la publication d'un ouvrage sur la vie ouvrière.

L'auteur s'occupe d'abord de l'instruction, et montre qu'elle ne doit pas être séparée de l'enseignement religieux; il repousse avec une juste indignation ce principe de l'instruction obligatoire, arme puissante que la Révolution voudrait saisir à son profit. Plus loin M. Tallon combat cette école qui prétend trouver, dans l'instruction seule, la panacée universelle pour tous nos maux. « On se tromperait étrangement, dit-il (p. 102), si l'on ne voyait en l'instruction que le fait brutal de savoir lire, écrire, compter, calculer au mieux des intérêts matériels. L'instruction à ce point de vue est l'un des éléments partiels de l'*éducation*, mais elle ne peut suppléer à l'action de celle-ci dans la plénitude du développement qu'elle comporte des facultés et des sentiments de la nature humaine. » M. Tallon signale également cet envahissement de la politique, pénétrant de plus en plus dans les ateliers, faussant l'esprit de l'ouvrier et le jetant un jour dans la rue pour revendiquer les armes à la main de prétendus droits méconnus; enfin, dans la dernière partie de son travail, l'auteur fait justice des théories soutenues par la presse radicale et le congrès ouvrier de la rue d'Arras, au sujet des dangers que ferait courir aux classes ouvrières la concurrence du travail des couvents et des orphelinats. « Singuliers industriels, en vérité, dit-il (p. 357), que ces couvents où l'on élève, instruit et nourrit des jeunes filles en bas âge. D'ignorantes et maladroites apprenties,

on fait de bonnes ouvrières, et, quand vient la dix-huitième année, à l'âge où elles ont acquis l'habileté de main qui fait le bénéfice du travail, ou les rend à la société, soit en les plaçant dans des familles estimables, soit en les mariant à d'honêtes ouvriers. Singuliers industriels, que ces communautés religieuses qui se font concurrence à elles-mêmes en formant de nombreuses ouvrières, et bien souvent en leur procurant du travail! »

Ce livre embrasse la plupart des questions qui se rapportent à l'amélioration du sort des classes ouvrières, et, sauf quelques réserves à faire au sujet de certaines appréciations un peu trop enthousiastes pour les *immortels principes*, le rôle des *Trad's Unions*, des *syndicats*, etc., nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent à ces problèmes sociaux et économiques, dont l'étude s'impose forcément aux méditations de tous. L. L.

Die Bevöklerung der Erde (*La Population de la terre*), von E. Behm und H. Wagner. Gotha, Justus Perthes, 1876, in 4 de VIII-120 p. et 2 cartes. — Prix : 6 fr. 25.

MM. Behm et Wagner continuent de publier chaque année un exposé scientifique de la population du globe. Nous avons parlé ici même de cette publication (*Polybiblion*, 1874. avril, p. 213), lorsqu'elle parut pour la première fois. Nous aimons à signaler la quatrième édition de cet ouvrage à tout ceux qui s'intéressent à la statistique et à la géographie, édition qui a été notablement changée.

Ici, comme dans les éditions précédentes, on trouve un tableau général de la population du globe, suivi de détails statistiques et géographiques sur les différents pays des cinq parties du monde. Les auteurs ont toujours soin d'indiquer les publications auxquelles ils ont puisé leurs renseignements; ce qui permet au lecteur d'être au courant de la bibliographie des ouvrages les plus récents de statistique et de géographie. Ce qui donne un grand intérêt aux renseignements que nous fournissent MM. Behm et Wagner, c'est qu'à côté du chiffre de la population, on trouve toujours l'indication de l'étendue du territoire que ce chiffre concerne en milles allemands et en kilomètres carrés ; bien souvent, ils indiquent aussi la division d'une population eu égard aux diverses religions qu'elle professe. Une partie spéciale est consacrée à l'indication des villes les plus peuplées. C'est ainsi que l'on peut trouver très-facilement le nom de toutes les villes allemandes dont la population dépasse 5,000 habitants ; pour l'Italie, partie qui a été spécialement soignée dans cette édition, nous trouvons mentionnées toutes les localités de plus de 2,000 habitants; pour les autres pays, l'indication se limite d'ordinaire aux villes de

10,000 à 20,000 habitants. Un tableau général donne la liste de toutes les cités du globe ayant plus de 100,000 habitants. Après l'Italie, ce sont spécialement les possessions anglaises aux Indes qui ont le plus attiré l'attention des auteurs. Ils sont entrés, à ce sujet, dans les détails les plus minutieux et nous donnent une idée aussi exacte que possible de la statistique de cet immense empire de 238 millions d'habitants sur 3,786,498 kilomètres carrés, soit une moyenne de 63 habitants par kilomètre ; pour la Belgique cette moyenne est de 183 ; pour la France de 68. Les auteurs ont joint à leur ouvrage deux cartes exécutées avec cette précision et cette netteté qui caractérisent toutes les publications sorties de l'Institut géographique de Gotha. La première, à l'échelle de 1 : 7,050,000, donne une idée bien précise de la densité de la population des Indes anglaises; la seconde indique les changements de frontières survenus dans certaines contrées en 1876. Cette nouvelle édition ne donne aucun renseignement nouveau au sujet de la statistique de la France. AD. DE CEULENEER.

Culture de la vigne. *Traitement pratique des vins. Vinification. Distillation,* par RAIMOND BOIREAU. 2me édition illustrée de 180 fig. Bordeaux, Ve Paul Chaumas, 1876, 2 vol. in-8 de 514 et 487 p. — Prix 5 fr. le vol. (chaque volume se vend séparément).

Nous avons aujourd'hui à signaler la deuxième édition, considérablement augmentée, d'un ouvrage fort apprécié et digne de l'être par les services qu'il est appelé à rendre à ceux qui le consulteront. Le premier volume est consacré à la culture de la vigne, à l'art de faire le vin, de le distiller et de fabriquer les liqueurs. Le second volume se rapporte à la conservation et à l'expédition des liquides. Chaque volume comprend seize chapitres dans lesquels l'auteur examine à fond avec une grande compétence et d'une manière très-méthodique les matières qu'il traite. M. Boireau est, avant tout, un homme pratique, et ses conseils, résultats d'une expérience personnelle ou sérieusement contrôlée, peuvent être suivis avec confiance. Je n'exprime point ici une impression personnelle, et je me sens fort du jugement de la commission chargée d'examiner l'ouvrage, et dont je suis seulement le rapporteur; cette commission, en effet, se composait de personnes compétentes dans l'exercice des diverses professions, auxquelles touchent la fabrication, la conservation et le commerce des vins. Chacune des nombreuses questions spéciales de l'ouvrage a été examinée par un praticien au jugement duquel on peut se confier. Le jugement porté par la commission est que l'ouvrage de M. Boireau est très-pratique, qu'il dit beaucoup, et qu'enfin c'est un des manuels les plus complets et les mieux composés sur ces questions. Ce livre sera utile aux personnes qui tiennent au commerce des vins, mais ne

mettent pas la main à l'œuvre ; il ne sera pas moins utile aux personnes qui travaillent elles-mêmes, car il leur expliquera ce qu'elles voient et ce qu'elles font. Il convient de louer encore la clarté du style, les planches de figures explicatives intercalées dans le texte, la bonne disposition de la table des matières, et le soin avec lequel sont mis en relief les en-tête d'alinéas. Il suffit donc de signaler ce livre à l'attention publique ; car, on le comprend, nous ne pouvons ici entrer dans une critique détaillée, où, du reste, nous n'aurions que peu à relever et à corriger. Quelques autorités citées en viticulture seraient peut-être discutables, ainsi que les jugements portés sur certains vins étrangers au Bordelais, et sur les usages des places étrangères ; comme aussi nous pourrions différer d'opinion avec l'auteur sur certains points douteux, discuter le côté économique de certains procédés de distillation et fabrication de liqueurs et sirops, trouver un peu longs et minutieux certains détails, critiquer certaines opérations plus du ressort du laboratoire de chimie que de la pratique usuelle des chais, reprocher enfin à l'auteur de ne pas donner le texte de la délibération de la Chambre de commerce de Bordeaux du 24 mai 1865 relative à la contenance des barriques (p. 313). Mais, en résumé, ce ne seraient là que des erreurs inévitables dans une aussi vaste compilation, et sans grande importance pour l'ensemble de l'ouvrage, qui mérite la faveur dont il jouit. P. DE. M.

Guide de l'amateur de livres à figures et à vignettes du dix-huitième siècle, par HENRY COHEN. 3e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée par CHARLES MEHL. Paris, Rouquette, 1876, gr. in-8 de XIX-618 p. — Prix : 12 fr.

Depuis quelques années, les bibliophiles recherchent avec une ardeur de plus en plus vive les livres imprimés pendant le siècle dernier et que recommandent les gravures dont ils sont décorés. Des artistes, tels que Cochin, Gravelot, Eisen, Marillier, Moreau, ont donné à ces volumes une valeur que, sans cet appui, ils ne posséderaient nullement ; à cet égard des folies se commettent : un exemplaire des très-médiocres *Fables* du fade Dorat se paye de 1,200 à 1,500 francs ; on donne 2,000 à 3,000 francs pour posséder le recueil des *Chansons* de Benjamin de La Borde, chansons sans mérite aucun, mais qu'escortent de nombreuses et très-jolies estampes, dues, pour une trop faible partie, au gracieux et spirituel crayon de Moreau. Il existait, sous ce rapport, une lacune dans la science des livres, car les bibliographes les plus en renom se bornaient, en transcrivant le titre d'un ouvrage, à ajouter qu'il était accompagné de figures ou de portraits. Mais quel est le nombre des planches ? à quels artistes sont-elles dues ? C'est ce que M. Cohen a le premier tenté de mettre en

lumière ; deux éditions successives de son travail (1870 et 1873), s'écoulèrent avec une rapidité qui attesta le bon accueil qu'elles rencontrèrent auprès des amateurs ; la seconde édition était plus complète que la première ; la troisième, que nous avons sous les yeux, renferme de nouveaux et très-amples développements.

Un livre de ce genre, on le comprend, n'est guère susceptible d'analyse ; il est fait pour être consulté plutôt que pour être lu ; les libraires, les acheteurs de livres à figures y trouveront des renseignements qui seront pour eux d'un prix véritable ; on peut même lui reprocher d'être trop complet, puisqu'il va jusqu'à décrire un assez grand nombre d'ouvrages licencieux, accompagnés d'estampes qu'on ne saurait voir sans rougir ; d'un autre côté, des livres rentrant dans le cadre que s'est tracé M. Mehl ne figurent point dans le catalogue ; bornons-nous à citer : 1° les *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples*, Amsterdam, 1723-1743, 14 vol. in-folio (une des plus importantes publications à figures du siècle dernier ; 266 belles gravures de Bernard Picart) ; 2° l'*Histoire de Bordeaux*, par Dom Devienne, in-4°, volume orné de diverses gravures parmi lesquelles on distingue un frontispice remarquable et deux beaux portraits : Montaigne et Montesquieu.

Le *Guide de l'amateur* est appelé à obtenir une quatrième édition dans laquelle il devra donc y avoir à la fois des suppressions et des additions. Ajoutons qu'il sera nécessaire d'effacer de trop nombreuses fautes typographiques, regrettables dans un livre de luxe et d'un prix élevé ; voici quelques exemples pris au hasard. Page 17 : Renouard, *Catalogue de la bibliothèque des amateurs*, lisez : d'un amateur ; col. 73 : Vossus pour Vossius ; col. 170 : Goya, *Inventados y grabados* : le mot *Caprichos* est omis, et cette faute est reproduite à la table : col. 585 ; col. 460 ; decan, lisez *dean* (en anglais, doyen) ; col. 617 : M. de Boynes, avant d'être membre (lisez ministre) de la marine, était premier président du parlement de Franche-Comté. N'en disons pas davantage ; ceci suffit pour établir que la lecture des épreuves du *Guide* n'a pas été l'objet de toute l'attention qu'elle réclamait.

Ha-schirim ascher li-Schlomo, *Cantiques de Salomon Rossi-hebreo*. Première partie : Chants, psaumes et hymmes à 3, 4, 5, 6, 7 et 8 voix, transcrits et mis en partition d'après l'original (Venise, 1620), par S. Naumbourg, ministre-officiant au temple consistorial. Deuxième partie : Choix de madrigaux à 5 voix, transcrits d'après les deux éditions princeps (Venise, 1600-1607), par Vincent d'Indy, publiés par S. Naumbourg. Paris, chez l'éditeur, 8, rue Béranger, 1877, in-4, 32 p. d'introduction et 153-49 p. de texte. — Prix net : 40 fr.

Les études sur l'histoire littéraire de la fin du seizième siècle de-

viennent assez rares. C'est cependant une des périodes les plus florissantes, celle où l'art avait atteint son apogée en Italie ; et nous considérons comme une bonne fortune l'apparition d'un monument remontant à cette époque. Dans sa *Biographie des Musiciens*, le célèbre Fétis, a consacré une notice littéraire au compositeur Salomon Rossi, qui vivait à Mantoue vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième : « Il était juif de naissance, dit Fétis, et, suivant Wolf, dans sa *Bibliotheca hebræa* qui lui donne le nom *de Rubeis* (équivalent à l'italien *de Rossi*, traduction de l'hébreu *Min ha-adoumim*), c'était un rabbin. On le trouve aussi sous le nom de Rossi de Mantoue. » Le savant musicographe ajoute ensuite, sous cette rubrique, la nomenclature détaillée des œuvres de Rossi. Il cite de lui quatre canzonnettes et sonates, à plusieurs voix, depuis l'an 1589 jusqu'en 1623 ; mais il omet la principale œuvre, celle qui constitue à ce compositeur un mérite spécial et original. C'est la notation musicale du chant d'une dizaine de psaumes et des principales pièces de la liturgie juive, ou prières fondamentales. De tels textes, qui sont devenus presque introuvables de nos jours, offrent pour nous un double intérêt : c'est d'abord un vestige du chant synagogal à cette époque, dans le nord de l'Italie ; ensuite, il démontre que le choral n'était pas exclu du Temple. — Au mois de mai 1873, un vénérable hebraïsant, M. Beer Goldberg, qui avait trouvé la 6e partie de cet œuvre, le *sesto*, en fit cession à la *Bibliothèque nationale* de Paris, comme nous l'avons signalé dès lors.

Dès que ce premier fait fut porté à la connaissance du public, M. Naumbourg, dont les talents en musique religieuse sont de notoriété générale, se mit à l'œuvre avec autant de zèle que de savoir. Il examina ledit fascicule, et remarqua sans peine qu'il était détaché d'une partition complète à six ou huit parties, ainsi qu'il l'expose dans son avant-dernière publication intitulée : *Agoudath Schirim*, recueil de chants religieux et populaires, etc. (Appendice à l'introduction historique, p. XLIII à XLVI.) Poursuivant son but à la fois historique et artistique, l'érudit officiant eut pour préoccupation constante de réunir les parties distinctes d'une seule et même partition, imprimée chacune isolément selon l'usage de cette époque, au lieu d'être disposée en tableau synoptique sur une même page. Il chercha en vain le recueil complet dans une seule bibliothèque. Le British Museum, à Londres, n'offre que quelques feuillets du *Quinto* (5e voix); la bibliothèque impériale de Vienne (Autriche) n'a que la seule partie d'*alto*. Le savant éditeur possédait depuis plusieurs années les parties de ténor et de basse de cette œuvre. Elles avaient été découvertes par M. le baron Edmond de Rothschild dans un de ses voyages en Italie, où il en avait fait l'acquisition. Revenu à Paris, le jeune baron les donna à M. Sa-

muel David, l'excellent chef du chant synagogal, qui les remit à M. Naumbourg. Par un hasard très-heureux, M. le chevalier Marco Mortara fut mis au courant de cette recherche; il avait les fascicules qui faisaient défaut jusque là, et il les offrit à l'heureux éditeur.

Ce dernier, dans son légitime orgueil, dit : « *Peut-être* suis-je le seul qui possède aujourd'hui au complet le recueil des chants sacrés de Rossi. » La prudente réticence de ce « peut-être, » émise par l'auteur, se trouve ne pas être une vaine formule de rhétorique. On s'est toujours imaginé à la bibliothèque nationale de Paris, ne pas avoir l'œuvre de Rossi ; et il n'y en a effectivement nulle trace dans les catalogues imprimés, ni manuscrits. Rien ne pouvait mettre sur la voie, lorsque le hasard, — cet enfant terrible de la bibliographie, — nous a fait lire dans le catalogue imprimé de la théologie (A), rédigé au commencement du dix-huitième siècle, la notice suivante : « 1047. *Varia cantica sacra, preces et psalmi, musicorum modis et numeris descripti, octo partibus comprehensi : opus a Judæo Mantuano non ita pridem editum. Hebraice. Venetiis*, in-4. » — A la suite, se trouve reliée une édition contemporaine de la *Haggada*, rituel du soir de Pâques.

On avouera qu'une description aussi vague, ne renfermant pas de nom d'auteur, ne pouvait pas révéler l'existence du livre tant cherché. Nous avons dû ouvrir le volume ainsi décrit pour une recherche de liturgie tout à fait indépendante de notre sujet : quelle a été notre joie de voir dans le titre, en toutes lettres, le nom : Salomon de Rossi ! S'il avait échappé aux nombreuses et patientes investigations de Fétis, d'autres historiens ont bien pu l'ignorer. Tout en revendiquant pour le premier établissement scientifique du monde la gloire de posséder des livres introuvables ailleurs, nous n'en sommes pas moins reconnaissants envers M. Naumbourg d'avoir reconstitué une œuvre quasi perdue et de l'avoir mise à la portée de la génération actuelle par sa conversion de la notation musicale ancienne en notes modernes. A peine y relèverons-nous une legère incorrection dans la concordance des dates : l'œuvre a paru dans le mois de heschwan 5383 de l'ère juive, ce qui correspond à octobre 1622 de l'ère chrétienne, et non 1623 ; erreur commise par la bibliographie Wolff, puis par Fürst, et que nous avons dû corriger déjà en 1873, dans notre première note sur cette question. (*Revue isr.*, p. 293.)

A part ce détail secondaire, et sans nous appesantir sur la valeur intrinsèque des compositions musicales contenues dans cette édition, ce qui serait en-dehors de notre compétence et du cadre de la présente revue, nous félicitons l'auteur d'avoir produit un travail intéressant à la fois l'art et l'histoire. M^ae^ SCHWAB.

BELLES-LETTRES

Les Romans de la Table-Ronde mis en nouveau langage et accompagnés de recherches sur l'origine et le caractère de ces grandes compositions, par Paulin Paris, membre de l'Institut, professeur honoraire de langue et littérature du moyen âge au Collége de France. Tome V. Paris, Techener, 1877, in-12 de 380 p. — Prix : 6 fr.

Le tome V des *Romans de la Table-Ronde* renferme la troisième et dernière partie de *Lancelot du Lac*. Si jamais une traduction a réuni ces deux difficiles conditions d'être à la fois des plus élégantes et des plus fidèles, c'est assurément celle que M. P. Paris achève aujourd'hui. On ne saurait trop inviter les lecteurs, et même les lectrices qui voudraient connaître sans la moindre fatigue les chefs-d'œuvre de notre vieille poésie, à les lire dans les pages si colorées et si vivantes de M. Paris. La troisième partie de *Lancelot du Lac* forme le quarante-cinquième volume de la *Bibliothèque choisie à l'usage des gens du monde :* ce devrait être un des volumes de cette précieuse collection le plus goûté. On trouvera le plus grand intérêt, non-seulement dans le récit des aventures de Lancelot, mais encore dans les notes dont le savant critique a enrichi son heureuse version, où semblent avoir passé toute la fraîcheur et tout le charme naïf du texte original. Ces notes, où sont données les plus claires explications, où sont indiqués les plus curieux rapprochements, ont le rare mérite de dire rapidement tout ce qu'il faut : on peut les comparer à des flèches qui, lancées d'une main sûre, atteignent toujours le but. Les plus érudits ne liront pas quelques-unes de ces notes sans profit, celle-ci, par exemple, mise (p. 132) sous le mot *angarde :* « Défense avancée sur une éminence; à la différence de la bretèche qui était construite en rase campagne. Ce mot *angarde* n'est pas dans le *Dictionnaire d'architecture* de M. Viollet-le-Duc. » J'ajouterai qu'il n'est pas non plus, si j'en crois mes souvenirs, dans le *Glossaire français* qui fait suite au *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de notre immortel du Cange. Je dois signaler d'une façon toute particulière l'*Appendice* (p. 287-367), où, avec des variantes qu'un éditeur aussi zélé que M. Paris ne pouvait négliger, on remarque une excellente analyse des divers compléments de *Lancelot du Lac*, c'est-à-dire des livres d'*Agravain*, de la *Quête du Saint-Graal* et de la *Mort d'Artus*, et surtout, sous le titre de dernières observations, une quinzaine de pages qui roulent sur la primitive ordonnance de nos *Romans de la Table-Ronde*. M. Paris, mesurant le chemin qu'il a parcouru dans son beau voyage de découvertes, rappelle que, dès 1836, il reconnut la priorité des grands romans

en prose sur les poëmes de Chrestien de Troies; qu'en 1868 il eut la hardiesse de soutenir que Robert de Borron, qui passait pour avoir composé en commun avec Gautier Map le *Saint-Graal*, le *Lancelot*, la *Quête du Graal* et la *Mort d'Artus*, n'avait jamais dû connaître Gautier Map, et n'avait écrit que le poëme de *Joseph d'Arimathie*. Complétant ici ce qu'il avait si bien commencé, l'ingénieux critique établit que Robert de Borron (natif du comté de Montbéliard) fut attiré vers le sujet de Joseph d'Arimathie, en sa qualité de voisin de Moienmoutiers, où le corps du pieux décurion de l'Évangile avait été déposé, avant de passer dans le monastère anglais de Glastonbury, et qu'il trouva les matériaux de son poëme de *Merlin* dans les deux livres alors si répandus de Geofroi de Montmouth, l'*Historia Britonum* et la *Vita Merlini*. Il étudie ensuite avec non moins de sagacité l'œuvre des continuateurs de Robert de Borron, débrouillant un écheveau non moins inextricable que ceux dont il est question dans les contes des mauvaises fées, et il déclare que Gautier Map, longtemps après la publication du *Merlin* et du *Lancelot*, a soudé, pour ainsi dire, son *Graal* à ces deux poëmes, le *Saint-Graal* devenant l'introduction et la *Quête du Saint-Graal* le dénoûment. C'est là une constatation qui est de la plus haute importance et qui sera, pour le vénéré doyen des éditeurs de vieux textes français, un impérissable titre d'honneur.

Je me reprocherais de ne pas reproduire les lignes finales des *dernières observations* (p. 366-367), où sont exprimées avec tant d'autorité des idées qui finiront par prévaloir et qui sont soutenues par d'autres érudits dont le nom est cher au *Polybiblion*, M. Léon Gautier et M. Marius Sepet : « Plus je les ai étudiés (les romans du cycle d'Artus), plus j'ai compris la vogue incomparable qu'ils obtinrent si longtemps, et la suprême influence qu'ils exercèrent sur les mœurs des gens du monde, sur l'imagination des gens de lettres. J'ai donc regretté le profond oubli dans lequel ils sont tombés dans notre France, leur patrie originelle. Se pourrait-il qu'après avoir été traduits dans toutes les langues ouvertes à la culture littéraire; après avoir fait les délices de l'Europe entière, ils fussent réellement indignes d'une attention sérieuse?... On juge avec plus de bienveillance les premières productions du génie français, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et dans tous les Pays-Bas. Dans la plupart des grands centres d'éducation, une chaire y est réservée à l'enseignement des origines de notre langue et de notre littérature, et cette chaire n'est pas encore accordée dans nos universités aux mêmes études. Mais, si nos enfants, en quittant les bancs de l'école, étaient déjà rompus aux formes de notre ancienne langue, tous ceux qui voudraient passer pour lettrés se feraient aussitôt une obligation d'être *romanistes*. Sans cesser d'admirer et d'étudier les grandes œuvres d'art

et de poésie que l'antiquité nous a léguées, ils accorderaient un regard de plus en plus favorable aux premières créations de la romancerie française, et nous pourrions hardiment répéter avec Horace :

Multa renascentur quæ jam cecidere. »

T. DE L.

Recueil de poésies françaises des quinzième et seizième siècles, morales, facétieuses, historiques, réunies et annotées par MM. ANATOLE DE MONTAIGLON et JAMES DE ROTHSCHILD. Tome XI. Paris, P. Daffis, 1876, in-18 de VIII-415 p. — Prix : 5 fr.

MM. de Montaiglon et de Rothschild annoncent (p. V et VI) qu'ils ont l'intention d'ajouter encore deux volumes de texte au *Recueil de poésies françaises*, et de réserver deux autres volumes pour les glossaires et les tables, l'ouvrage devant ainsi se composer de quinze volumes, et devant constituer la collection la plus étendue qui ait été publiée jusqu'ici de poésies détachées du quinzième et du seizième siècle. Les savants éditeurs promettent de n'insérer, dans les deux volumes qui doivent suivre celui-ci, que des pièces offrant un véritable intérêt littéraire ou historique. Ne leur demandons que de nous donner, en 1877 et en 1878, un choix aussi bien fait que celui de 1876. Le tome XI est, en effet, formé de vingt et une pièces dont aucune presque n'avait encore été réimprimée. Quelques-unes d'entre elles (quatre au moins) sont restées inconnues aux bibliographes, et n'ont pas même été citées par l'auteur du *Manuel du libraire*. Négligeant les poésies morales et facétieuses, quel que soit leur agrément, je ne m'occuperai que des poésies historiques. Il faut recommander à l'attention de tous ceux qui étudient le seizième siècle : la *Complainte faicte pour Ma Dame Marguerite, Archiduchesse d'Austriche* 1530 (p. 87-100) ; l'*Ode sur la deffaicte de l'armée papistique de Béarn* 1569 (p. 149-152), laquelle manque au *Chansonnier huguenot* de M. H. Bordier ; la *Furieuse rencontre et cruelle escarmouche, donnée par Monseigneur le duc du Mayne contre le prince de Condé auprès de Saint Jean-d'Angély*, 1577 (p. 160-168); les *Funérailles de la Ligue de Normandie, dédiées à M. de Villars, admiral de France*, 1594 (p. 169-175); trois pièces relatives à la *royne Aliénor* (Éléonore d'Autriche, femme de François Ier), pièces qui sont de 1530 et de 1531 (p. 227-276); enfin le *Tyrannicide ou mort du tyran* 1589, pamphlet dans lequel l'assassinat de Henri III est célébré avec une énergie et une verve qui en font un remarquable morceau littéraire. Toutes ces pièces, publiées d'une façon irréprochable, sont entourées de notes excellentes qui seront utiles aux lecteurs qui connaissent le mieux l'histoire, la bibliographie et la philologie. Je dois faire observer que, dans la note 4 de la page 310, il s'est glissé une petite erreur : sous le nom de *chouças*, les éditeurs mettent cette explication qu'ils

empruntent au *Dictionnaire* de M. Littré : « petite corneille. » Mais, comme le montrent les citations mêmes de M. Littré, où les oiseaux de ce nom sont distincts des corneilles, il faut bien se garder de confondre les uns avec les autres; si j'en crois la langue populaire que l'on parle encore dans la Gascogne, les choucas sont des chouettes (*chouques*). T. DE L.

La Légende des siècles, par VICTOR HUGO. Nouvelle série. Paris, Calmann Lévy, 1877, 2 vol. in-8 de xv-321 et 394 p. — Prix : 15 fr.

En donnant à ces volumes le titre d'un de ses précédents ouvrages, M. Hugo n'a pas entendu reprendre cette œuvre au point où il l'avait laissée; il a voulu faire un nouveau livre, marchant en quelque sorte parallèlement au premier, et revenir à des époques où déjà il avait pris pied. Ici sa pensée s'est reportée même plus loin dans le passé qu'elle ne l'avait fait autrefois. Après le récit d'une vision près de laquelle, convenons-en, l'*Apocalypse* peut sembler n'avoir plus de ténèbres, après un hymme à la terre, M. Hugo s'inspire des temps mythologiques, de la lutte des géants contre les dieux; il arrive ensuite, dans des épisodes détachés, à l'antiquité païenne, puis au moyen âge, et ensuite à nos jours même. Il mêle à cette trame différents morceaux lyriques, diverses pièces d'inspiration et de ton variés, qui peuvent paraître parfois peu d'accord avec l'idée principale du livre; mais, après tout, ce titre de *Légendes des siècles* a quelque chose d'assez vague, pour que, derrière lui, on ait pu rassembler des pages de genres fort dissemblables. Nous parlions tout à l'heure d'épisodes empruntés à l'antiquité, au moyen âge, au temps moderne; il ne faudrait pas croire que M. Hugo les a demandés à l'histoire. Il a préféré les tirer de sa trop puissante imagination. L'histoire, pourtant, à côté de bien des crimes, lui offrait de glorieux traits d'héroïsme et de dévouement; mais ce ne sont pas là les sujets qui lui plaisent le plus. M. Hugo a mieux aimé tout créer; même quand il s'est inspiré de personnages connus, il a dédaigné les œuvres ou les traditions qui concernent leur mémoire. Ainsi son Cid n'est pas celui des romances et des deux chansons de geste espagnoles. M. Hugo a voulu refaire ce qui était admirablement fait, et il a été battu par de pauvres poëtes populaires dont on n'a jamais su les noms. Son *romancero* est une des parties les plus faibles de la *Légende des siècles*. M. Hugo a si souvent affiché des prétentions à l'érudition, à la connaissance de tous les accessoires historiques, qu'il nous donne le droit de lui reprocher d'avoir écrit Babieça au lieu de Babieca, d'avoir rasé la barbe du Campeador, cette barbe vénérable dont il est si souvent question dans le vieux poëme et dont il est toujours parlé avec un certain respect, comme dans nos chansons de geste, quand il s'agit de la *barbe florie* de Charlemagne; d'avoir créé,

suivant les besoins de la rime ou du rhythme, des noms baroques de villes et de personnages, enfin et surtout, d'avoir prêté au Cid de vives paroles de récrimination contre le roi Don Sanche. C'est du successeur de ce roi que Ruy Diaz eut souvent à se plaindre. Suivant les romances, la cause même de cette mésintelligence fut le serment que le Cid exigea de Don Alfonse, serment par lequel celui-ci jura qu'il était innocent de la mort de Don Sanche, son frère. Il n'était peut-être pas inutile d'entrer dans ces menus détails pour montrer qu'il ne faut pas croire aveuglément au respect de M. Hugo pour ce qu'on appelle la couleur locale, à la vérité de laquelle il a paru si souvent attacher une importance exagérée. M. Hugo arrange donc l'histoire à sa guise, et parfois fait du moyen âge avec du temps présent. Il y a, dans la *Légende des siècles*, un petit poëme intitulé *le Comte Félibien*. Est-ce vraiment de la ville de Sienne qu'il y est question ?

Attendu qu'il faut mettre à la raison la ville.
Qu'il faut tout écraser dans la guerre civile,
Et vaincre les forfaits à force d'attentats.....

L'œuvre commence ainsi, et continue de manière à nous rappeler des scènes bien plus récentes et à nous faire penser que le comte Félibien pourrait bien être le vicomte Hugo. L'essentiel pour le poëte c'est d'avoir un prétexte pour montrer la vivacité de ses haines. Il s'est servi du Cid pour injurier un roi, il se sert de son comte Félibien pour insulter les prêtres. M. Hugo a dit :

Sur le trône le mal, sur les autels la nuit.

Voilà ce que pense aujourd'hui l'auteur des belles odes que nous avons tant admirées dans notre jeunesse. Il revient à cette idée avec une persistance, avec des répétitions qui prouvent que cet esprit si vif encore, si jeune même quelquefois, n'a pu cependant échapper à l'une des plus ennuyeuses influences des années. Le clergé, voilà pour M. Hugo l'ennemi capital ; il lui court sus à chaque instant, à tous propos, avec des violences et des injustices indignes. Il ne craint pas même de répéter à son égard les plus ridicules calomnies ; lui qui pousse la prétention de l'érudit jusqu'à confiner au pédantisme, il n'hésite pas à répéter ce vieux conte que les prêtres ont refusé une âme à la femme (t. II, p. 279).

Une pièce qui nous révolte est celle qu'il a intitulée l'*Élégie des fléaux*. Il y a là l'oubli complet de ce patriotisme dont, dans les derniers désastres, nos prêtres ont donné tant de preuves. Il y a de plus, un outrage à Dieu même, à qui le poëte méconnaît le droit de châtier les sociétés coupables. Et, cependant, M. Hugo repousse avec ironie l'athéisme allemand et les théories de Darwin :

Oui, je croyais, les yeux fixés sur nos aïeux,
Que l'homme avait prouvé superbement son âme.
Aussi lorsqu'à cette heure un Allemand proclame

Zéro pour but final, et me dit : — O néant,
Salut ! — j'en fais ici l'aveu, je suis béant ;
Et quand un grave Anglais, correct, bien mis, beau linge,
Me dit : Dieu t'a fait homme et moi je te fais singe,
Rends-toi digne à présent d'une telle faveur !
Cette promotion me laisse un peu rêveur.

M. Hugo croit à l'immortalité de l'âme, il croit à un être suprême... peut-être même encore un peu au Christ. Nous sommes arrivés à de si tristes jours qu'il faut presque remercier le poëte de sa foi en une autre vie et en Dieu. Cette foi, elle est bien vague, bien pleine de contradictions. Elle a dû, cependant, scandaliser beaucoup des amis de M. Hugo. Les doctrines matérialistes causent au poëte une répulsion dont de beaux vers semblent prouver la sincérité. Mais, comme correctif à ces sentiments, arrivent bien vite les injures au clergé. Si le début de la pièce *les Enterrements civils*, si quelques stances de *Tout le passé et tout l'avenir* peuvent choquer les disciples de la libre-pensée, comme le poëte s'empresse de les consoler par des explosions de haine contre les prêtres et contre les chrétiens !

Nous aurions voulu n'avoir à parler ici que de poésie ; ce n'est pas notre faute s'il en a été autrement. Au reste, il est facile de se rendre compte de ce qu'est la *Légende des siècles* sous l'aspect purement littéraire. M. Hugo a donné à un de ses livres un titre qui peut servir à la définition de tout ce qu'il a écrit : *les Rayons et les ombres*. Ici encore il y a d'admirables clartés mêlées à d'étranges ténèbres ; il y a de magnifiques vers à côté de vers vraiment grotesques ; auprès de Michel-Ange, Teniers. Par moment, M. Hugo a ce style qui sculpte les pensées plus encore qu'il ne les peint, tant il leur donne de relief, de fermeté, et qui fait penser à l'*œre perennius* d'Horace. Tel récit est écrit avec une facilité, avec une sobriété d'épithètes que la prose pourrait à peine avoir, et, par de menus détails, rappelle le ton simple des vieux chroniqueurs. Tout à coup la situation devient dramatique, et le poëte, dans quelques pages, dans quelques lignes souvent, parvient à produire les effets les plus saisissants. Personne n'a eu, comme M. Hugo, le talent de raconter avec notre alexandrin, qui, avant lui, pouvait sembler si rebelle au ton épique. Quel dommage que, près de ces belles pages, et souvent au milieu d'elles, viennent se placer les images, les hyperboles, les antithèses les plus étranges ! Il y a, dans cette imagination du Juan de Mena, du Gongora, du Brébeuf, du Saint-Amant même. M. Hugo appelle le ciel rempli d'étoiles :

Ce dedans du crâne de Dieu.

Par moment, le burlesque, le trivial plaît au poëte ; il y a quelque chose de Quasimodo dans ce géant révolté qui dit aux dieux ; qu'il appelle *tas de dieux ;*

Vous me croiriez plus bête encore que je ne suis.

Une belle tirade, que M. Hugo met dans la bouche de Dieu, se termine par le plus singulier hémistiche :

> Je suis toute l'aurore et je suis toute l'ombre,
> Je suis celui qui sème au hasard et sans nombre,
> Et qui, lorsqu'il lui plaît, donne des millions
> D'astres au firmament et de poux aux lions.

On ne peut guère pardonner à celui qui a écrit de si belles pages sur l'église Notre-Dame, cette comparaison qui pourra amuser les lettrés de Belleville :

> La cathédrale sous sa double tour aigüe.
> Debout devant le jour qui fuit,
> Ignore, et, sans savoir, affirme, absout, condamne:
> Dieu voit avec pitié *ces deux oreilles d'âne*
> Se dresser dans la vaste nuit.

Une chose étrange, c'est que M. Hugo, qui sait si habilement manier tous les rhythmes, ait laissé échapper tant de vers prosaïques et plats ; qu'il ait accueilli telles épithètes seulement parce qu'elles lui donnaient le nombre de syllabes voulu ou la consonnance qui lui manquait. Il a besoin d'une rime à tonnerre ; il qualifie un éclair de *visionnaire ;* il lui faut une rime à cieux, il parle d'un toit ou d'un ver *chassieux*. Il semble que, par moment, M. Hugo ne sente plus que l'harmonie produite par des mots disposés de certaine manière, et qu'il ne se préoccupe plus d'y renfermer une pensée. Mais nous nous sommes remis à parler des ombres, revenons aux rayons. Si, dans ces temps affairés, un lecteur, s'effrayant d'avoir à lire deux gros volumes de vers, demandait à un critique impartial de lui désigner quels sont les poëmes à y choisir, il nous semble que ce critique indiquerait d'abord *Petit Paul*, récit bien simple, bien court, mais un chef-d'œuvre. L'amour pour les enfants a encore inspiré quelques autres pages charmantes, *l'Ydille du vieillard*. Dans un ton différent, on citerait *Jean Chouant*, tout en regrettant que, par un froid épilogue, le poëte ait cherché à se faire pardonner d'avoir pris pour héros un paysan royaliste et catholique. On pourrait nommer ensuite *le Cimetière d'Eylau*, *la Guerre civile ;* puis, passant à un autre genre, à une vraie légende : *l'Aigle du casque*. Il ne faudrait pas oublier, tout en faisant des réserves sur l'abus des personnalités, *la Colère du bronze*. Juvénal n'aurait pas mieux fait parler le bronze, indigné de fournir les statues de prétendus grands hommes. Il y a là, au milieu d'un peu d'enflure, des vers d'une rare énergie et d'excellents traits satiriques. Nous recommandons cette pièce aux souscripteurs de la statue de Rouget de l'Isle. — Outre ces morceaux, les meilleurs suivant nous, on trouve encore certainement de très-belles pages répandues dans le reste du livre, mais il faut quelquefois en acheter la rencontre par de la patience et même par de l'ennui.

Si nous osions exprimer une opinion sur l'ensemble de l'œuvre, nous dirions qu'elle nous paraît inférieure à celle qui l'a précédée

sous le même titre. Il se peut, d'ailleurs, qu'à toutes ces diatribes révolutionnaires, se rappelant le passé, — le temps où M. Hugo était un royaliste fervent, l'époque où il devint l'un des pairs de Louis-Philippe, — il se peut qu'on subisse de tous ces souvenirs une certaine influence et, que le poëte puisse sembler moins grand parce que l'homme semble plus petit. TH. DE PUYMAIGRE.

In solitudine Carmina. Imp. S. Martino. Vol. primo. Messine, 1876, in-12 de XXIV-694 p.

Ordinairement les poëtes tiennent à ce que leurs vers soient édités avec luxe ou tout au moins avec élégance ; telle n'a pas été la prétention de l'auteur anonyme de ce recueil ; son volume disgracieux, mal imprimé sur de vilain papier et gros de plus de 700 pages — et ce n'est qu'un tome premier ! — n'a, pour toucher le bibliophile, que son tirage restreint : 250 exemplaires. A-t-il, ce lourd volume, de quoi plaire aux critiques ? Cela se peut, si ces critiques marchent sous la bannière du progrès, s'ils aiment que l'on fasse de la Providence le refrain d'une poésie goguenarde (page 113), s'ils traitent toutes les croyances des chrétiens d'enfantillages (page 18) ; s'ils admirent Garibaldi au point de lui appliquer le *veni*, *vidi*, *vici* de César (page 482); s'ils ne croient ni à Dieu ni à diable (page 148); si, à défaut d'autre culte, ils adorent M. Victor Hugo. M. Hugo est le dieu de l'auteur inconnu; il l'imite, il l'encense ; il a eu l'honneur de lui être présenté, et, au beau milieu d'octaves italiennes, introduit très-drôlement une stance française où l'illustre exilé — volontaire — est censé lui adresser la parole et lui dire :

Les rois s'en vont, le peuple se redresse
Tuez l'erreur, chassez le prêtre vil.

Les vers italiens de l'anonyme sont moins mauvais que ses vers français; il y en a, nous le reconnaissons, de bien frappés ; il y a, dans ce volume, des pièces entières qui révèlent un certain talent, mais vraiment pour un disciple de M. Hugo, l'auteur sicilien emploie quelquefois bien des vieilleries. Ronsard, Béranger et bien d'autres ont mieux exprimé que lui les sentiments qui font les frais des stances de la page 367 et ces poëtes ont eu le bon esprit de ne pas parler d'un cou de neige qui enflamme le regard :

Del collo tornito le candide nevi
Accendon gli sguardi...

C'est une concurrence à ce passage d'un récent opéra :

Son regard de flamme
Me glace d'effroi.

Je me suis d'autant moins gêné avec l'anonyme italien que lui-même

se gêne très-peu avec les critiques (voir pages 217 et 222). Quand on dédaigne autant les critiques, on ferait parfaitement de ne pas leur envoyer ses vers. TH. P.

Dictionnaire universel des littératures, par G. VAPEREAU, auteur du *Dictionnaire des Contemporains*. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 (sept livraisons parues, à 2 fr. 50).

La forme de dictionnaire est la plus commode pour les recherches, et M. Vapereau a parfaitement fait de l'adopter dans son nouveau livre, dont assez de fascicules ont paru pour qu'on puisse dès à présent juger de l'œuvre entière. Commencée avec l'aide de collaborateurs, elle s'est terminée par une rédaction personnelle. M. Vapereau y a consacré, pendant quinze ans, tous les loisirs que lui laissaient d'autres entreprises; cela a été pour lui une œuvre de prédilection. Ce ne sont pas seulement des notices sur des écrivains célèbres de tous les siècles, des analyses de leurs travaux, des résumés de l'histoire des lettres de tous les pays que M. Vapereau a voulu réunir dans ce vaste répertoire, ce sont encore les définitions de tous les genres littéraires, ce sont des détails sur tout ce qui, de près ou de loin, tient à cet immense sujet. Pour les notices, M. Vapereau ne s'est pas borné à copier d'autres biographies, comme on l'a fait tant de fois, et à répéter des bévues traditionnelles ; il a consulté — pas toujours assez pourtant — de nombreux documents, et, en général, les a mis à profit avec une saine critique et dans un style précis et élégant. Quant aux définitions se rattachant à la littérature, à la rhétorique, à la poésie, au théâtre, elles sont presque toujours faites avec goût, avec esprit, et animées par des citations heureuses. On reconnaît enfin qu'on a affaire non à un compilateur armé de ciseaux, mais à un érudit tenant une bonne plume. Ajoutons que les articles qui, par quelques côtés, touchent à la religion ou à la politique, nous ont paru habituellement rédigés avec tact et discrétion. Nous ne voulons pas dire cependant qu'on ne proteste pas quelquefois contre certaines appréciations. Ainsi beaucoup de lecteurs pourront trouver que M. Vapereau admire trop la *Marseillaise;* dans son article sur les chants nationaux, il l'appelle « une merveilleuse inspiration de patriotisme et de courage, un chant de liberté et à la fois de terreur. » Cette merveilleuse inspiration a pour elle un air entraînant; quant aux paroles, elles sont aussi mauvaises que celles que plus tard Rouget de l'Isle composa en l'honneur du retour des Bourbons et de Henri IV. Disons, à propos de ce roi, que les couplets si populaires inspirés par lui, ne sont pas indiqués par M. Vapereau, mais qu'en revanche, un souvenir est accordé à l'odieux *Ça ira* et à la *Carmagnole* qui, grâce à Dieu, ne peuvent être considérés comme des chants nationaux. A l'égard de quelques personnages, M. Vapereau a des ménagements

qu'il n'a point pour d'autres. Ainsi, après avoir parlé de la mort de Jacques Gruet à qui Calvin fit trancher la tête, et de celle de Michel Servet que le même Calvin fit brûler vif, M. Vapereau, par un indulgent euphémisme, qualifie seulement ces atrocités d'*actes d'intolérance*. C'est parce qu'ils peuvent servir à indiquer certaines nuances que nous nous sommes arrêtés à ces menus détails ; sans en rechercher d'autres, revenons à la littérature, à laquelle le livre est consacré.

S'il y a, dans le *Dictionnaire* de M. Vapereau, beaucoup de précieux renseignements, beaucoup d'appréciations excellentes, beaucoup de petits traités bien faits, bien écrits, on peut aussi y remarquer des parties faibles. Ce qui concerne la linguistique est insuffisant, parfois même inexact. Ainsi, il n'est pas juste de dire que le catalan est tombé au rang des patois (p. 729). En 1876, on a imprimé en catalan plus de quatre-vingt-dix ouvrages ; une langue aussi cultivée est autre chose qu'un dialecte. La bibliographie n'a pas été l'objet d'assez de soins de la part de M. Vapereau. L'indication des sources est souvent très-peu complète et donne à penser que M. Vapereau ne s'est pas toujours assez enquis des travaux à mettre en œuvre. Pour la littérature espagnole, par exemple, Clarus et Wolf sont rarement cités ; la grande *Historia critica* de de los Rios, les œuvres si importantes de Mila y Fontanals ne sont pas mentionnées une seule fois. Pour l'article sur *Amadis* (p. 75), on n'a consulté ni Braga, ni Gayangos. — Dans la notice sur Gomez de Cibdareal (p. 902), on a pour ainsi dire négligé la question d'authenticité du *Centon epistolario*, question sur laquelle tant d'opinions ont été émises et qui a donné lieu à un bon travail de don Adolfo de Castro, dont on cherche en vain la mention. Dans les quelques lignes consacrées à Diaz de Gamez (p. 908), il n'est parlé que de la publication tronquée du *Victorial* que don E. de Llaguno — et non Llaguna — fit au siècle dernier. Il eût été utile d'indiquer la traduction du *Victorial*, publiée à Paris en 1867, traduction faite d'après le manuscrit, et dans laquelle ont été restitués les passages supprimés par Llaguno. — Faute de recherches (p. 963), on a attribué à Fernan Perez de Guzman, dont l'article est par trop exigu, la *Cronica* de don Juan II. — Sanche IV (p. 831) n'a pas écrit un traité de philosophie intitulé *El Bravo ;* c'est lui-même qui avait reçu ce surnom, et le livre qu'on lui attribue a pour titre *Castigos y Documentos*. — On cherche vainement, dans le *Dictionnaire des littératures*, le nom d'Estuniga, qui a appartenu à un poëte espagnol du quinzième siècle, et qui est resté accolé à un *Cancionero* célèbre publié en 1872. Ce recueil important n'est pas cité non plus (p. 371) dans l'article *Cancionero*, qui est à refaire. — Si, de l'Espagne, — où nous pourrions nous arrêter encore, — nous passons aux pays basques, nous avons à signaler une grosse erreur. M. Vapereau croit à l'authenticité du *Chant de*

Lelo et du chant sur Roncevaux, (p. 208). Il cite pourtant, aux sources, M. Bladé, qui a fait bonne justice de cette supercherie. Au reste, la littérature populaire semble avoir peu intéressé M. Vapereau. Qu'on lise l'article *Conte*, l'article *Chanson*, on n'y trouvera rien sur les travaux si importants qui, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, partout, ont été de nos jours écrits sur les fictions et les poésies populaires. Rien sur ce dernier sujet, ou presque rien, dans l'article Grèce; on n'y cite que Fauriel et Marcellus, et légèrement; rien dans les pages sur la littérature allemande, — traitée en général avec soin et érudition. Le poëme russe d'*Igor*, disons-le cependant, a été l'objet d'une assez longue mention, mais, aux sources, on ne nomme aucun des travaux récents, parmi lesquels, la *Russie épique*, de M. Rambaud, occupe un rang si honorable. Cette négligence, à l'égard d'études dont l'importance est aujourd'hui si bien reconnue, a produit une fâcheuse omission, que M. Vapereau trouverait encore le moyen de réparer sous la rubrique *Poésie populaire*, et pour laquelle les documents ne lui manqueraient pas.

A vol d'oiseau, nous avons pu remarquer l'oubli de quelques noms : Arrivabene, auteur du livre : *Amori e rime di Dante;* l'abbé Gorini, dont les travaux historiques étaient tenus en grande estime par Augustin Thierry; Duduc, auteur, au seizième siècle, d'une tragédie de *Jeanne d'Arc;* Lope de Barrientos, savant espagnol du quinzième siècle; Cambouliu, qui a laissé de bons travaux sur la littérature catalane; le roi de Portugal Don Diniz; Alphonse V d'Aragon, tous deux protecteurs des lettres, et dont le premier fut poëte lui-même. — A l'article Dino Compagni, il eût été bon de parler des doutes qui se sont élevés récemment sur l'authenticité de la chronique de cet écrivain. — Une lecture plus attentive nous eût, sans doute, amené à constater d'autres omissions, et peut-être quelques erreurs. Rappelons à ce sujet ce que M. Vapereau dit lui-même, à la fin de pages spirituelles et amusantes sur les bévues (p. 254) : la mémoire et l'attention humaine ont des bornes, et l'auteur d'une œuvre utile et de longue haleine est, certes, en droit de réclamer l'indulgence pour d'inévitables défaillances.

Il est impossible qu'un livre comme le *Dictionnaire des littératures* soit parfait, soit complet au début. Aussi voudrions-nous voir les critiques y apporter, chacun suivant sa compétence, sa petite part de renseignements. C'est ce que nous avons tâché de faire quelque peu, dans le cercle malheureusement restreint de nos études personnelles. Nous l'avons fait, non pas dans le dessein de rabaisser une œuvre qui rendra tant de services, mais dans l'espoir que nous pourrions mettre l'auteur sur la voie de quelques améliorations, de quelques corrections. Il nous le semble, des remarques de ce genre prouvent mieux

que de banales louanges l'estime que l'on fait d'un livre. Celui-ci, dans bien des parties, est déjà un bon ouvrage. Combien de volumes, de courses aux bibliothèques, de recherches, que de jours, que de dépenses pour se procurer les connaissances que le *Dictionnaire des littératures* offre si libéralement! Économie de place, de temps, d'argent, voilà ce que représente cet intéressant répertoire, dont le succès s'accroîtra d'édition en édition. TH. DE PUYMAIGRE.

Histoire de la littérature française au dix-septième siècle, par F. GODEFROY. Paris, Gaume, 1877, in-8, de VI-410 p. — Prix : 6 fr.

Par ce volume, M. Godefroy commence un ouvrage qui sera le résumé de l'important travail couronné par l'Académie, et qui doit, en trois tomes, contenir l'histoire de la littérature française aux dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles. Cette fois l'auteur a supprimé les longs extraits si bien choisis qu'il a donnés dans son œuvre précédente ; c'est lui-même qui garde la parole, pour ainsi dire, tout le temps : il s'en sert pour juger avec tact et goût les prosateurs et les poëtes qui ont jeté tant d'éclat sur le long règne de Louis XIV. On retrouve ici, mais abrégées, les notices, les appréciations qui ont valu un succès si mérité à l'*Histoire de la littérature française.* S'adressant d'une manière plus spéciale aux jeunes gens, M. Godefroy a écarté avec soin tout détail, toute expression capable de troubler les imaginations des lecteurs qu'il avait en vue. Peut-être aurait-il dû faire plus encore, et indiquer le danger que pouvaient présenter certains livres. M. Godefroy fait un éloge très-juste, au point de vue littéraire, des charmants *Mémoires* du chevalier de Grammont, de ce style si vif, si spirituel, dont M. de Boissieu semblait avoir hérité ; malheureusement, le livre d'Hamilton est souvent aussi libre que l'*Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin. N'eût-il pas été à propos d'avertir qu'il n'était pas fait pour tous les yeux? Dans l'article consacré à Regnier, M. Godefroy a pris une précaution de ce genre, mais nous oserons penser que le critique est trop indulgent, non pour le poëte, mais pour l'homme. Nous ne pouvons voir en Regnier un moraliste : il nous apparaît comme l'ennemi des ridicules et des petits travers plutôt que des vices. Pour eux, il n'a pas les *haines vigoureuses* d'Alceste ; au contraire, il paraît croire que le dévergondage de la vie est nécessaire au poëte ; qu'on lise la satire V. M. Godefroy parle de l'amour de Regnier *pour les beautés de la nature, qu'il sent et peint à merveille.* Il ne nous semble pas que ce soit là un des traits caractéristiques du neveu de Desportes. Puisque nous voilà entré dans la voie des observations, nous nous permettrons d'en

adresser encore quelques-unes à M. Godefroy : page 134, l'auteur, par une distraction, attribue le *Pastor fido* à Marino, et regarde ce livre et l'*Aminta* comme les premiers exemples célèbres du genre pastoral et comme ayant pu servir de modèles à l'*Astrée*. M. Godefroy oublie et l'*Arcadia* de Sannazar, écrite vers 1500, et la *Diana* de Montemayor, qui date d'avant 1560, tandis que l'*Aminta* est de 1581 et le *Pastor fido* de 1590. La pastorale du Tasse et celle de Guarini, ayant la forme dramatique, ont dû exercer moins d'influence sur Honoré d'Urfé que la *Diana*, qui a la forme du roman tout comme l'*Astrée*. — Page 346, M. Godefroy attribue à tort la *Verdad sospechosa* à Lope de Vega. C'est la pièce d'où a été tirée la *Suite du menteur* qui est de ce fécond poëte, dans les œuvres duquel elle porte ce titre : *Amar sin saber a quien*. — Page 121, M. Godefroy dit : « Retz n'était pas dans un très-bon *prédicament* sous le rapport des mœurs. » Nous ne connaissions pas ce mot; faut-il en chercher le sens dans l'une des acceptions du mot *predicamento?* — Page 127, en parlant de Saint-Simon, M. Godefroy s'exprime ainsi : « D'où bien des *outrances* et des injustices dans ses rudes jugements. » Nous trouvons très-bon le mot *outrances*, mais est-il usité de cette manière? Il nous semble, du reste, que M. Godefroy a rendu à la langue française assez de services pour qu'il lui soit permis de lui offrir quelques termes nouveaux. — Page 367, nous ne voyons pas pourquoi une place est donnée à Palaprat, parmi les poëtes, puisqu'il n'est guère parlé là que du *Grondeur*, qui est en prose. D'ailleurs, il avait déjà été assez amplement question de Palaprat à l'article de son collaborateur Brueys (p. 269). Nous pourrions ajouter que si M. Godefroy n'a pas ménagé les pages à quelques écrivains, à Bayle, par exemple, il s'est montré un peu bref pour d'autres; qu'enfin on regrette certaines omissions : est-ce que, par exemple, le chevalier de Cailly ne méritait pas, pour ses jolies épigrammes, un petit souvenir?

Voilà bien des chicanes, et peut-être de mauvaises chicanes; les faire à M. Godefroy, c'est louer son livre, puisque c'est montrer qu'il n'offre guère de prise à la critique. TH. DE PUYMAIGRE.

Il Teatro italiano nel secolo XVIII, lezioni di G. GUERZONI, prof. di letteratura italiana nell'universita di Padova. Milan, Treves, 1876, in-8 de 670 p. — Prix : 6 fr.

Ce volume forme la seconde partie du cours de littérature professé à Palerme par M. Guerzoni (voir le *Polybiblion* de novembre 1876), et donne l'histoire du théâtre italien au dix-huitième siècle. L'auteur ne s'est pas contenté de prendre le théâtre moderne, mais est remonté au théâtre grec, et a suivi rapidement les transformations de l'art dra-

matique jusqu'au temps où il voulait l'examiner d'une manière toute spéciale. Arrivé à cette époque, il ne lui a pas suffi de s'occuper de la scène italienne; il a tenu à la confronter avec celle d'autres nations, et a écrit souvent d'intéressantes pages d'histoire littéraire comparée. Nous ne saurions, toutefois, accepter toujours les opinions de M. Guerzoni. Il nous semble notamment ne pas avoir bien compris Molière quand il nous dit : « En général aux comédies de Molière on pense plus qu'on ne rit. » Si M. Guerzoni assitait un soir aux Français, à la représentation d'une des pièces de Molière, n'importe laquelle, il verrait qu'il se trompe, et que, si Molière fait penser, il fait aussi beaucoup rire. M. Guerzoni prétend encore que Molière, comme Lafontaine, appartient à la tradition grecque-latine. Il ne faudrait pas oublier, dans la généalogie littéraire des deux poëtes, Rabelais, Regnier et quelques autres aïeux tout français. A propos de *Tartuffe*, M. Guerzoni assure que Molière avait voulu faire de cet affreux personnage *bel et bien un jésuite*, *uno gesuita bello e buono*. M. Guerzoni ne fait pas attention à une chose : si Tartuffe n'était pas un laïque, toute l'intrigue de la pièce s'écroulerait, puisque Orgon ne pourrait vouloir le nommer son gendre. Mais nous ne pouvons nous arrêter ainsi à des critiques de détail. Nous aimons mieux employer le peu de place dont nous pouvons disposer encore, à dire que Métastase, trop exalté d'abord, trop rabaissé ensuite, nous semble avoir été très-justement apprécié par le professeur; que l'étude sur la *Mérope* de Maffei, comparée à celle de Voltaire est fort bien faite ; que les chapitres consacrés à Goldoni offrent des aperçus ingénieux. Ceux qui concernent Alfieri nous satisfont moins. Trois cent quarante-cinq pages sur le poëte d'Asti, nous trouvons que c'est beaucoup, et même que c'est trop, nous qui ne pouvons avoir pour ce poëte toute l'admiration que professe M. Guerzoni. Nous ne sommes pas non plus toujours d'accord avec l'auteur sur Schiller comparé à Alfieri et ne cesserons jamais, par exemple, de trouver que, dans *Don Carlos*, le marquis de Posa est un des caractères les plus faux qu'on puisse imaginer. Pour en revenir à Alfieri, malgré nous, nous lui en voulons peut-être de la haine que, dans son *Misogallo*, il jurait à la France. M. Guerzoni, disons-le, est loin de s'associer à de telles injures, il a même de bonnes paroles pour notre pays (p. 652), entre autres celles-ci : « Dans un dilemme fatal, inexorable, entre la France et l'Allemagne, l'Italie ne dira jamais : j'aime mieux l'Allemagne. »

TH. DE PUYMAIGRE.

Historia y juicio critica de la Escuela poetica Sevillana en los siglos XVIII y XIX, por Don ANGEL LASSO DE LA VEGA. Madrid, Manuel Tello, 1876, in-8 de 288 p.

Peu de temps après l'époque où l'Espagne eut une si grande in-

fluence sur la littérature française, la France à son tour en eut une très-grande sur la littérature espagnole. Ce fut au moment où le duc d'Anjou devint roi sous le nom de Philippe V; avant ce temps, et à diverses reprises, nos poëtes avaient exercé une action assez puissante au-delà des Pyrénées, mais alors les diverses langues d'origine latine obéissaient à des inspirations d'une même nature ; on retrouvait les mêmes courants d'idées en-deçà des Pyrénées, comme au-delà des Alpes. Des influences pouvaient dont être subies sans contrarier l'esprit des littératures qui les ressentaient. Il n'en fut plus ainsi au commencement du dix-huitième siècle. Notre littérature avait rompu avec son passé, pour chercher dans l'antiquité les éléments d'une splendeur nouvelle. Elle importa en Espagne, les traditions classiques en-dehors desquelles cette contrée avait produit les œuvres qui font sa gloire. Il ne faudrait pas supposer toutefois, qu'en imposant à la littérature castillane des doctrines jusque là inconnues par elle et peu d'accord avec son caractère, l'influence française lui ait porté un coup fatal. Les lettres étaient tombées en Espagne, dans un véritable état de dégénérescence, dans une situation telle que l'imitation de la littérature française, de la littérature classique, sans pouvoir faire éclore des œuvres capitales, fut plutôt un événement favorable que malheureux. Telles sont les observations que peuvent suggérer les premiers chapitres du livre de M. Lasso de la Vega. L'auteur commence son étude au moment même que nous signalons et nous donne d'intéressants détails sur le mouvement classique dont Lusan écrivit les lois dans son *Art poétique*, et qui fut continué par Jovellanos et quelques autres écrivains de mérite. Cette période, dont Ticknor a parlé, ne nous est pas inconnue ; mais, en général, nous sommes peu au fait de celle qui suivit, et c'est sur elle que M. de la Vega nous donne de précieux renseignements. Nous avons lu notamment avec un vif plaisir les trois chapitres consacrés à Don Alberto Lista y Aragon, poëte et prosateur d'une grande valeur dont, en France, nous ne nous sommes guère occupés, mais auquel Wolf a rendu en Allemagne une éclatante justice. De Lista, M. de la Vega passe à Don Felix Reinero, à Don José Mario Blanco, et arrive jusqu'à nos jours où l'Andalousie a encore produit d'éminents littérateurs, au premier rang desquels il faut placer Don José Amador de los Rios, l'auteur de l'*Histoire critique de la littérature espagnole*. Malgré l'abondance des poëtes nés en Andalousie, le titre d'école poétique de Séville n'est peut-être pas exact, parce que, après tout, ces poëtes ne se distinguent pas par des traits assez originaux de ceux du reste de l'Espagne. On peut donc trouver que M. de la Vega, dans le choix de ce titre, a été influencé par l'amour du pays natal. Ce patriotisme, si naturel du reste, ne lui a peut-être pas toujours permis de voir assez distinc-

tement les défauts des poëtes dont il nous parle, son ouvrage est plutôt dans le ton de l'éloge académique que de la critique littéraire. Il ne faut pas oublier, du reste, qu'il a été provoqué par l'Académie de Séville et couronné par elle. — M. de la Vega est l'auteur d'un autre volume que nous regrettons de ne pas connaître, l'*École poétique de Séville au seizième et au dix-septième siècle :* le gouvernement espagnol s'est chargé des frais d'impression de ce travail, et c'est un honneur qu'il a fait encore à la publication dont nous venons de rendre compte. M. de la Vega porte le même nom qu'un illustre poëte qui fut tué en Provence, au temps de Charles-Quint. Nous ne savons s'il appartient à la famille de Garci Lasso de la Vega : il ne serait certe pas indigne d'une aussi glorieuse origine.

TH. DE PUYMAIGRE.

HISTOIRE.

Les Abords de la région inconnue, histoire des voyages d'exploration au pôle Nord, par CLEMENTS R. MARKHAM, traduit de l'anglais par M. HENRI GAIDOZ, ouvrage accompagné d'une carte. Paris. Georges Decaux, 1877, in-12 de 355 p. avec carte. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage est, croyons-nous, de tous ceux qui ont été écrits sur la matière, le plus complet et, par suite, le plus intéressant ; aussi devons-nous savoir un gré particulier à M. Gaidoz de l'avoir mis à la portée du public français. Le traducteur nous indique, dans sa préface, l'un des principaux motifs qui lui ont fait entreprendre ce travail. Il constate, avec une peine ressentie par tous ceux qui s'intéressent à la gloire de la marine française, le peu de part que prirent nos contemporains aux explorations arctiques. Il semble que nous voulions, sur ce point, tout laisser à faire aux Russes, Suédois, Allemands, Autrichiens, Américains, etc. Rien, cependant, de plus important pour former de véritables hommes de mer que ces voyages d'exploration aux terres polaires, et c'est ce que le public anglais a toujours su merveilleusement comprendre.

Quoi qu'il en soit, après avoir consacré son premier chapitre aux explorateurs des quinzième et seizième siècles, l'auteur examine plus à loisir l'histoire des découvertes de Barents et d'Hudson. Les chapitres suivants sont consacrés aux découvertes des Anglais et des Hollandais. Puis viennent celles des Russes et des Norvégiens. Un long passage traite de l'expédition austro-hongroise de 1871, à laquelle l'on doit la découverte de la terre *François-Joseph*, située au nord de la Nouvelle-Zemble. Par son *post-scriptum*, le traducteur nous donne un résumé de tout ce que l'on savait, au moment de la publication de son livre, des découvertes du capitaine Nares. Répé-

tons-le avec regret, la plupart des grandes nations européennes voient leur nom briller dans les fastes des voyages polaires. Seul, celui de la France se trouve bien maigrement représenté. Nous n'avons guère à opposer aux Hudson, aux Weyprecht, aux Behring, etc., que l'illustre et malheureux Bellot. Encore ce dernier avait-il dû servir sous les ordres de l'amirauté anglaise.

Presque exclusivement consacré à des récits de voyage, le livre que nous étudions, traite seulement d'une façon accessoire de l'histoire naturelle, de l'ethnographie, etc. des régions arctiques. Un chapitre très-intéressant, néanmoins, nous fournit bon nombre de renseignements sur la flore actuelle et la géologie botanique du Groenland et du Labrador. C'est de Scandinavie que semblent être originaires la plupart des végétaux actuellement existants dans ces régions. Ils ont dû émigrer à une époque où le climat, moins rigoureux qu'il ne l'est aujourd'hui, aurait pu justifier le titre de *terre Verte* décerné par les vieux navigateurs norvégiens à la péninsule Esquimaude.

Nous ne pouvons que souhaiter bon accueil de la part du public aux *Abords de la région inconnue*. Toutefois, nous sera-t-il permis de terminer par un petit conseil au traducteur. Lorsqu'il lui faudra donner sa seconde édition (et cela, sans doute, ne sera pas long), qu'il prenne soin de corriger quelques anglicismes, de se débarrasser de certaines tournures peu conformes au génie de notre langue, et alors les amateurs ne pourront plus hésiter à déclarer son œuvre parfaite.

H. DE CHARENCEY.

La Papauté, les premiers empereurs chrétiens et les premiers conciles généraux, par M. ED. DUMONT. Paris, Lethielleux, 1876, in-8 de VI-468 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Papauté est une œuvre posthume. L'auteur Étienne-François-Édouard Dumont, né à Paris le 9 mars 1791, est mort le 7 avril 1875. Il avait été condisciple de M. Cousin à l'École normale supérieure. Il professa les humanités à Grenoble, puis l'histoire au collége Bourbon et au collége Saint-Louis, à Paris. Sous la Restauration, il composa une *Histoire classique des empereurs romains et des quatre premiers siècles de l'Église*. On voit par là combien M. Dumont était préparé de longue date au sujet qu'il a traité dans le livre que nous annonçons ici. Il publia en 1835 une *Histoire romaine* complète (trois volumes in-8) laquelle a eu depuis deux autres éditions. Dès 1839, il se retira à Fontainebleau. Il a passé le reste de sa vie dans le travail, collaborant à l'*Université catholique* ; aux *Annales de philosophie chrétienne*, à l'*Union*, au *Monde*, et étudiant les grandes questions d'histoire religieuse traitées dans le présent volume. Cet ouvrage, d'impression compacte mais très-nette, est riche en matière. Il se divise en deux parties : Origine de la

puissance temporelle du Saint-Siége et puissance spirituelle du Saint-Siége dans les huit premiers conciles. On voit, par ce seul énoncé, que M. Dumont s'occupe d'un sujet extrêmement important et extrêmement grave. La manière dont il s'acquitte de sa tâche est digne du sujet. Rien n'est plus propre à montrer combien le pouvoir temporel du pape est utile et nécessaire à l'Église que l'exposé historique contenu dans la première partie. La seconde partie établit d'une manière incontestable la puissance spirituelle des papes aux premiers siècles de l'Église. M. Dumont discute sérieusement et savamment toutes les objections qui ont été alléguées contre les théories qu'il soutient. On pourra penser que son ardeur l'entraîne quelquefois un peu loin, mais personne ne pourra lui reprocher de n'avoir pas étudié d'une manière consciencieuse tous les points du débat : il fournit les preuves de tout ce qu'il avance et si le lecteur juge que ses conclusions dépassent ses prémisses, il lui devra du moins d'être mis en état de les rectifier lui-même, puisque l'historien fournit à chacun les moyens de se prononcer en connaissance de cause, et cite exactement et tout au long toutes les autorités qu'il discute ou apporte en preuve. Les plus difficiles eux-mêmes seront certainement forcés de se rendre à l'ensemble de ses arguments et d'accepter sa thèse. L'ouvrage est suivi de plusieurs appendices. Le premier a pour objet d'établir que le Céphas de l'épître de saint Paul aux Galates n'est pas saint Pierre. Il faut avouer que les raisons de M. Dumont ne nous paraissent pas convaincantes. Son style a très-souvent une allure toute militante qui lui donne beaucoup de vie et enlève à l'histoire un peu de sa gravité. Il a aussi des mots qui étonnent et dont il semble que notre langue puisse continuer à se passer, comme « virginalissime Mère. » N'importe, on le lit avec plaisir et on s'instruit beaucoup en le lisant, car son livre est plein de choses et de faits. L. M.

Esquisse de Rome chrétienne, par Mgr Gerbet. Tome III; complété par M. A. Bonnetty. Paris, René Haton, 1876, in-12 de VII-417 p. — Prix : 3 fr.

Tout le monde a lu les deux volumes de l'*Esquisse de Rome chrétienne* de M. l'abbé Gerbet, parus en 1847. Un troisième volume devait suivre, mais la Révolution de 1848 qui chassa le pape de Rome, la santé débile de l'auteur, puis sa nomination à l'évêché de Perpignan ne lui laissèrent pas le loisir de terminer l'ouvrage. Plusieurs chapitres furent cependant écrits, et ce sont ces pages, péniblement recueillies, que M. Bonnetty, intime ami de Mgr Gerbet, publie aujourd'hui. Mgr Gerbet continue d'étudier la transformation de Rome païenne en Rome chrétienne, et, pour préciser sa pensée, il étudie ici un temple de Vesta remplacé par l'église Sainte-Marie in Lucina; un temple de Diane, sur les débris duquel fut bâtie l'église Saint-Jean

devant la porte Latine; la maison de Scipion, qui céda la place à l'église Saint-Georges. Mgr Gerbet devait étudier encore l'église Saint-Pierre-aux-Liens : mais le chapitre a manqué, et M. Bonnetty l'a écrit. Viennent ensuite les notices sur Sainte-Marie-Majeure et la basilique Vaticane ; puis, dans un épilogue, Mgr Gerbet montre, dans le Vatican, le résumé de tous les aspects de la Rome chrétienne. La part de M. Bonnetty dans ce volume est considérable ; elle n'est pas bornée au chapitre sur Saint-Pierre-aux-Liens, car le savant éditeur a complété les pages sur le temple de Vesta, en rectifiant ce que Panciroli, cité par Mgr Gerbet, a dit des vestales. Elles ne se vouaient pas à la divinité; on les prenait par force lorsque, avant dix ans, elles étaient désignées par le sort pour entrer dans le corps des vestales. C'est à M. Bonnetty que l'on doit aussi les dix-neufs appendices auxquels Mgr Gerbet renvoyait dans le cours de l'ouvrage, mais qu'il n'a pas écrits. Plusieurs de ces appendices forment des dissertations considérables, notamment le second, sur la connaissance que l'empereur Auguste a pu avoir du Sauveur; le quatrième, sur les reliques de la sainte Vierge; le cinquième, sur le lieu de sépulture de saint Pierre; le quatorzième, sur l'inscription de la Croix, etc. Beaucoup apprendront là des choses peu connues, que plusieurs pourront trouver singulières. M. Bonnetty a dit, dans l'*avant-propos*, qu'il avait essayé de remplacer par l'érudition les beautés de style et les grandes pensées de Mgr Gerbet : M. Bonnetty a tenu ce qu'il promettait, car l'érudition est là abondante ; seulement le directeur des *Annales* de *philosophie chrétienne* est trop modeste : il a aussi de grandes pensées, parce que tous les faits qu'il rapporte ont leur éloquence et appuient des sentiments profondément catholiques. H. DE L'É.

Un pape alsacien. *Essai historique sur saint Léon IX et son temps*, par M. L'ABBÉ DELARC. Paris, Plon et Cie, 1876, in-8 de VIII-425 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Delarc était parfaitement préparé à écrire le livre que nous annonçons. Traducteur de l'*Histoire des Conciles* de Mgr Héfélé, il avait pu étudier, dans l'ouvrage du savant écrivain allemand, l'époque où a vécu Léon IX : il y avait trouvé, ainsi que dans les *Regesta* de Jaffé, et dans les *Pontificum romanorum vitæ* de Watterich, l'indication des sources à consulter pour l'histoire de son pontificat ; enfin, d'un autre côté, il avait un excellent modèle dans l'ouvrage de Hunckler. Les matériaux qui lui étaient fournis de la sorte, M. Delarc les a coordonnés, comparés entre eux, et il en a fait un livre qui se recommande par de sérieuses qualités. Il est rempli de faits exposés avec clarté et racontés dans un style facile, souvent élégant. Le récit est malheureusement, du commencement à la fin,

coupé par de trop nombreuses traductions de textes. L'auteur eût été bien inspiré en les analysant, puis en les rejetant en notes.

Puisque M. Delarc nous promet une *Histoire de Grégoire VII*, nous lui donnerons une indication utile. Il y a, surtout à la Bibliothèque nationale, de nombreuses chroniques manuscrites, qui peuvent fournir, pour l'histoire des papes du moyen âge, des détails aussi intéressants qu'utiles. Il eût, sans aucun doute, retiré le plus grand profit à les consulter avant d'entreprendre son histoire de Léon IX. Pourquoi, connaissant aussi bien toute l'importance des sources, ne chercherait-il pas à découvrir des documents manuscrits qui donneraient à son ouvrage sur Grégoire VII un attrait de plus? M. Delarc vient de montrer qu'il peut égaler ses modèles; il faut que, par un redoublement de soin et de persévérance, il s'efforce de les surpasser.

ULYSSE ROBERT.

Histoire de saint Alphonse de Liguori, *fondateur de la Congrégation du très-saint Rédempteur*, 1696-1787; précédée d'une lettre de Mgr DUPANLOUP. Paris, Poussielgue, 1877, in-8 de XV-646 p. — Prix : 6 fr.

Saint Alphonse de Liguori, auquel le Souverain-Pontife Pie IX a conféré, en 1871, le titre de docteur de l'Église, est une figure singulièrement attachante : apôtre et missionnaire empressé pour le salut des âmes, polémiste puissant contre les philosophes, observateur clairvoyant des hommes et des choses de son temps, l'évêque de Sainte-Agathe-des-Goths a exercé partout une influence qui dure encore. Sa *Théologie morale* dont la seconde édition est dédiée au pape Benoît XIV, œuvre capital du saint, a produit une véritable révolution dans l'enseignement de cette partie si importante de la science sacrée, et a été, selon le mot du cardinal Dechamps, un vrai don de la Providence au moment où les écoles embarrassées par les doctrines jansénistes et rigoristes, en avaient le plus besoin. Tous les travaux d'Alphonse sont ici racontés; ses missions aux environs de Naples, qui éveillent les susceptibilités ridicules du clergé local; sa direction spirituelle dont le caractère spécial est la douceur et le don de persuasion; ses réformes comme évêque, dans son séminaire, dans son clergé, avec ses ordonnances diocésaines et ses prescriptions concernant les prêtres et confesseurs, les curés, etc. On voit ensuite la part qu'Alphonse faisait dans sa vie aux œuvres de miséricorde, on le suit dans les tribulations qu'il eut à subir de la part même du clergé, lors des attaques dirigées contre sa congrégation, des procès qui lui sont intentés, des obstacles sans nombre qu'il rencontre, des accusations qu'on lui adresse sur sa prétendue révolte contre le Pape, amertume cuisante, en effet, car il arriva que des religieux qui voulaient se séparer de leur fondateur le contraignirent à donner sa démission de recteur majeur, et

que Pie VI, trompé par eux, crut à la désobéissance d'Alphonse, et le dépouilla de l'autorité qu'il avait exercée jusqu'alors.

Alphonse supporta admirablement sa disgrâce : il connut ainsi toutes les épreuves intérieures, mais la mort, qui l'atteignit à l'âge de 91 ans, manifesta sa sainteté plus encore qu'elle ne le fit pendant sa vie : les miracles obtenus par son intercession proclamèrent ses vertus. Pie VI pleura de chagrin d'avoir involontairement persécuté un saint, et ordonna l'introduction de la cause de béatification. Le 26 mai 1839, Grégoire XVI élevait aux honneurs des autels celui qui avait eu, durant deux jours, le don d'ubiquité pendant une extase pour aller assister à son lit de mort le pape Clément XIV. Nous avions sur la vie d'Alphonse de Liguori l'ouvrage d'un de ses disciples, Tannoia, en trois volumes in-4; nous avions celui, en quatre volumes, du cardinal Villecourt, mais il convenait de rappeler en un volume la vie féconde du docteur, du missionnaire et de l'évêque, dont une voix autorisée, celle de Mgr Dupanloup a dit, que, « depuis saint François de Sales, nul peut-être n'a plus fait dans l'Église pour la piété chrétienne que saint Liguori. » L'auteur anonyme a su mettre dans son récit beaucoup d'onction : c'est le missionnaire, l'évêque, le religieux, le saint qu'il a voulu surtout faire revivre, et cette vie élégamment écrite a sa place marquée auprès des autres vies de saints et de saintes dont, pour l'honneur des lettres et le bien des âmes, nous avons vu depuis quelque temps l'heureuse publication. H. DE L'É.

Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile; édition pour la première fois complète et conforme aux manuscrits originaux, etc. Tome III. Paris, Librairie des bibliophiles, 1876, in-8 de 388 p. — Prix : 15 fr.

Le troisième volume des *Mémoires* de l'Estoile (voir, pour les deux premiers, t. XIV, p. 420, et t. XVI, p. 432) achève le règne de Henri III et embrasse une période de deux années et demie, du 1er janvier 1587 au mois d'août 1589. Les événements relatés dans cette partie du fameux *Journal* sont des plus importants, puisqu'ils comprennent le développement de la Ligue et la rivalité ouverte du duc de Guise avec Henri III, la journée des Barricades, les États de Blois, le meurtre des princes lorrains, la mort de la reine-mère, le siége de Paris et l'assassinat, à Saint-Cloud, du dernier Valois, enfin l'avénement de Henri IV, — que l'Estoile, en vrai *politique*, s'empresse de reconnaître, sans parler des mille petits détails de chronique piquante et scandaleuse, si curieusement enchâssés dans ces notes fugitives, dont l'histoire a déjà tiré un grand profit.

Le jugement définitif sur chacune de ces assertions d'inégale valeur et d'inégale véracité nous sera donné bientôt par l'érudite pléiade d'éditeurs et de commentateurs qui a pris la lourde tâche non-seule-

ment de coordonner les manuscrits, mais encore de les éclairer par une savante et utile annotation. C'est dans cette seconde partie de la publication que nous aurons surtout matière à analyse et à observation. Pour le moment, nous ne pouvons que constater le soin minutieux avec lequel se poursuit le travail délicat et légèrement ingrat de réimpression et de reproduction fidèle des textes. Sous ce rapport, la perfection du genre est atteinte. Bien difficiles seraient ceux qui ne s'en contenteraient point. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Histoire de la guerre de Guyenne, par le colonel BALTAZAR. — Réimpression textuelle faite sur l'unique exemplaire de l'édition originale et accompagnée d'une notice et de notes par M. CHARLES BARRY. Bordeaux, Lefebvre, 1876, in-8 de LVII-238 p., tiré à 300 exemplaires.(1 exemplaire, papier peau vélin, 29 Wathman, 70 papier vergé fort, — 200 papier vergé). — Prix : 10 fr.

Signalons tout d'abord, pour n'avoir pas à y revenir, le soin apporté à cette réimpression : papier, disposition typographique et impression seront appréciés par les amateurs, aussi bien que l'index alphabétique placé à la fin de l'ouvrage pour faciliter les recherches. Mentionnons aussi la clarté et la science des notes, ainsi que la notice placée en tête du volume, où des détails fort intéressants sont donnés par M. Barry sur l'origine et les vicissitudes diverses de cette curieuse publication. Imprimé sans nulle mention de nom d'auteur et du lieu de l'impression, sans date, et sans privilége, ou approbation quelconque, ce livre, petit in-8 de 126 pages, ne portait qu'un simple faux titre : « *Histoire de la guerre de Guyenne*, commencée sur la fin du mois de septembre 1651 et continuée jusqu'à l'année 1653. » Il rentrait donc dans ce nombre infini de publications clandestines publiées à partir de 1648, durant les luttes de la Fronde. M. Barry présume qu'il aura été publié entre les années 1655 et 1657, c'est-à-dire dans les premiers temps qui suivirent cette période agitée, objet du récit de Baltazar. Un exemplaire était échappé à la destruction totale de cette première édition, qui du reste resta ignorée hors du cercle restreint d'amis et de lecteurs privilégiés auxquels elle s'adressait. C'est sur cet unique exemplaire, retrouvé en 1874, qu'est faite la réimpression actuelle. En 1694, un libraire de Cologne, Corneille Egmont, ayant trouvé un exemplaire incomplet de l'édition princeps, le publia comme une œuvre nouvelle avec des retouches et des corrections portant soit sur le style, soit sur le fond même du récit. Cette réimpression tronquée fut reproduite par le marquis d'Aubais, dans le troisième volume de ses *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France* (1759). » L'édition de 1694, dont un exemplaire était conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, servit aussi de base à l'édition

donnée en 1858, par M. Moreau, dans un des volumes de la Bibliothèque elzévirienne de Jannet, à la suite des *Mémoires du comte de Tavannes*. La réimpression actuelle nous rend le véritable texte ; une critique très-sensée des précédentes éditions y est jointe par M. Barry. Les nouveaux éditeurs ont rendu un vrai service à la science historique en rétablissant ainsi un ouvrage, dont l'étendue et le style méritent l'attention non moins que les détails minutieux avec lesquels le colonel Baltazar, sous le voile de l'anonyme, raconte ses exploits et fait son propre panégyrique. Ce document, suivant l'expression de M. Moreau, le savant vulgarisateur des mazarinades, est un des éléments les plus nécessaires d'une bonne histoire de la Fronde ; aussi tenons-nous à le signaler à l'attention des amateurs. P. DE M.

Henri IV et Marie de Médicis, d'après des documents nouveaux tirés des archives de Florence et de Paris, par BERTHOLD ZELLER. Paris, Didier, 1877, in-8 de x-366 p. — Prix : 6 fr.

Voici un livre intéressant, sincèrement étudié, mais dont les enseignements ne sont pas sans tristesse. Il s'agit de la conduite morale d'un de nos plus grands rois : on la savait assurément fort peu exemplaire ; peut-être ne se rendait-on pas un compte bien exact des déplorables conséquences de sa légèreté de mœurs. M. Berthold Zeller nous les fait toucher du doigt, d'une façon d'autant plus frappante, qu'il est, en somme, indulgent pour les faiblesses royales de Henri IV. Il prend la vie du Béarnais à l'année 1600 seulement, au moment où, après avoir poursuivi près la cour de Rome la nullité de son mariage avec Marguerite de Valois, il laisse négocier à Florence son union avec une Médicis, nièce du grand-duc. Mariage de raison, s'il en fut jamais, qui, par la faute des deux époux, ne devait pas être heureux. Comment d'ailleurs en aurait-il pu être autrement ? Nul n'était en amour plus volage que l'époux de Marie de Médicis : quand il s'agissait de ses maîtresses, il ne se donnait même pas le soin de garder les plus simples convenances, comme ce jour où il voulut présenter lui-même la marquise de Verneuil à la reine, scène odieuse et révoltante, dont on trouvera tous les détails dans le livre de M. Zeller. Qui reprocherait maintenant à Marie de Médicis de s'être entourée d'intrigants italiens et de n'avoir point secondé les idées et les projets du roi ? Par moments, Henri IV, semblait préférer ses bâtards ; il voulait leur faire donner la succession de sa propre sœur, la duchesse de Bar, leur réserver les plus grands gouvernements de France, exaltant en présence de sa femme la fidélité de sa maîtresse, ce qui du reste n'était qu'une illusion et une imprudence de plus.

M. B. Zeller nous raconte ces petits événements dans tous leurs détails, d'après les correspondances inédites des diplomates florentins

Giovannini, Camillo Guidi, Matteo Botti, « résidents » successifs près la cour de France. Mais, loin de lui, comme il l'écrit dans son avant-propos, la pensée d'avoir voulu amoindrir la grande mémoire de Henri IV, en s'étendant, d'après des sources nouvelles, sur quelques détails peu édifiants d'une vie dont la plus grande partie a été consacrée au bien et à la gloire de l'État. « Il n'est même pas inutile, ajoute-t-il, de savoir quelles terribles luttes contre ses propres passions Henri IV a dû soutenir, pour mieux saisir tous les côtés d'un caractère qui laissait toujours le dernier mot à la raison. » Le « dernier mot » était quelquefois longtemps à venir ; personne ne l'a mieux prouvé que l'auteur, et c'est une des qualités de l'ouvrage que d'avoir traité un sujet si délicat non-seulement avec science, mais avec une convenance de langage et une hauteur de vue peu commune. Ajoutons que nous assistons au début d'un écrivain, dont la jeunesse, loin d'être une excuse, semble un mérite de plus. GUSTAVE BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Les Communes et la Royauté, *recueil de pièces, lettres de rois, reines*, etc., par CHARLES DESMAZE, conseiller à la Cour d'appel de Paris. Paris, Wilhem, 1876, in-8 de 400 p., tiré à 400 exemplaires. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre est un bizarre assemblage de documents de toute nature et de toute provenance, disposés chronologiquement, de l'année 1181 à 1789. Les plus importantes de ces pièces n'ont pas même le mérite d'être inédites, car on les trouve publiées dans des recueils que le public peut facilement consulter. M. Desmaze, conseiller à la Cour d'appel de Paris, a composé cet ouvrage pendant les loisirs forcés que le dernier siége de Paris lui a imposés. Il s'était retiré à Compiègne ; cette circonstance explique comment la plus grande partie des documents qu'il a réunis se rapportent à l'histoire de cette ville. Nous rencontrons, en effet, des chapitres intitulés : *Compiègne pendant la guerre de cent ans ; — Compiègne pendant les guerres de religion ; — Compiègne sous Louis XIII*, etc. Mais M. Desmaze ne peut prétendre faire l'histoire de Compiègne avec des documents n'ayant aucun rapport entre eux, et souvent insignifiants par eux-mêmes. — Le livre qu'on intitule : *Les Communes et la Royauté* ne fait point connaître les rapports des communes avec la royauté ; son titre exact serait celui-ci : Recueil de pièces anciennes, se rapportant pour la plupart à l'histoire de Compiègne. ERNEST BABELON.

Les Saulx-Tavanes, *études sur l'ancienne société française*, par L. PINGAUD, professeur à la faculté des lettres de Besançon. Paris, Didot, 1876, in-8 de XII-373 p. — Prix : 6 fr.

M. Pingaud s'est proposé de faire l'histoire de l'une de ces familles

qui permettent de résumer à propos d'elles les annales d'une société dans laquelle elles ont tenu un rôle considérable ; sans sortir de sa province natale, il a facilement trouvé le type qu'il cherchait. Peu de maisons pouvaient, mieux que celle de Saulx-Tavanes, remplir le programme. Dès les temps féodaux, les Saulx tenaient leur place en Bourgogne ; au XVIe siècle, ils étaient au premier rang dans la personne de leur chef Gaspard, l'un des capitaines les plus renommés de son époque, l'un des adversaires les plus ardent de la Réforme ; il est difficile de suivre avec plus de vérité et d'impartialité que ne fait M. Pingaud la grande et originale figure du maréchal de Tavanes. Après lui viennent ses deux fils, l'un, maréchal de France à son tour, ligueur décidé ; l'autre, Guillaume royaliste : tous deux, après la guerre, rédigèrent leurs Mémoires. Sous la Fronde, Jacques de Saulx fait parler de lui et se montre le valeureux compagnon de Condé ; puis, forcé par les événements de rester inactif, il se met aussi à confier ses souvenirs au papier pour raconter sa vie militaire. Sous Louis XIV, les Saulx rentrent momentanément dans l'obscurité ; la vie de la Cour leur était antipathique ; mais il n'en fut pas de même pour leurs descendants. Au dix-huitième siècle, nous les retrouvons en scène ; l'un est lieutenant général en Bourgogne ; un second, cardinal et grand aumônier de France ; le troisième cherche, comme lieutenant général des troupes impériales, à oublier un roman dont il fut le héros. C'est à la fin du dix-huitième siècle que cette maison devint ducale.

M. Pingaud. après avoir fait revivre ces grandes figures, chacune dans leur milieu, prépare maintenant le complément de son œuvre. Grâce à la Commission d'archéologie de la Côte-d'Or, il va publier la correspondance, encore inédite, du maréchal de Tavanes. Nous désirons voir bientôt ces documents, si intéressants pour l'histoire des luttes religieuses. Entre les mains d'un éditeur qui a fait ses preuves déjà, nous sommes tous assurés de posséder bientôt un livre qui sera lu et relu.

J. DE M.

Histoire de l'infanterie française, par le général SUSANE. T. IV et V. Paris, Dumaine, 1876-77, 2 vol. in-12 de 468 et 435 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Ce n'est pas sans émotion que nous annonçons la fin de cette importante publication. Le général Susane avait à peine terminé la révision du dernier volume, que la mort est venue le surprendre, jeune encore, entouré de l'affection de tous ceux qui avaient pu apprécier ses qualités. L'œuvre qu'il laisse derrière lui est de celles qui n'atteignent pas de succès éclatants au moment de leur apparition, mais qui restent comme livres de fonds et sont encore consultés, alors que

sont déjà dans le plus profond oubli la plupart de celles qui avaient momentanément attiré l'attention du public.

Pour ceux qui s'intéressent à notre armée — et grand est leur nombre en France, — l'historique de nos anciens corps présente plus que l'attrait d'études rétrospectives. Ces grandes familles constituées pour la défense et la grandeur de la patrie ont droit à tout notre intérêt; aux jours de gloire, comme aux jours de deuil, elles se sont toujours montrées vaillantes, soucieuses qu'elles étaient de l'honneur national! D'ailleurs l'histoire de l'armée, n'est-ce pas aussi l'histoire de la France écrite avec le sang de ses enfants sur tous les champs de bataille où le devoir les a conduits!

D'un autre côté, avec l'esprit léger qui nous caractérise, il importait que tant de glorieux souvenirs de l'ancien régime fussent sauvés de l'oubli; il importait de fixer la généalogie de nos corps actuels par rapport à leurs devanciers, et d'établir les titres de noblesse de ces derniers. Guidé par cette pensée, l'auteur a remis en œuvre, un de ces ouvrages : *L'Histoire de l'ancienne infanterie française*, paru il y a environ vingt-cinq ans; il l'a revu avec l'expérience d'un esprit mûri, et l'a poursuivi jusqu'à nos jours.

Bien qu'appartenant à l'arme de l'artillerie, les sympathies du général Susane pour l'infanterie se montrent au grand jour. Il était de ceux qui pensent que, si les autres armes préparent les succès des attaques, c'est toujours à elle que revient le rôle de décider l'action. Rien d'ailleurs, dans son livre, de ces questions mesquines de supériorité ou d'infériorité d'une arme. L'historique de nos corps d'infanterie, sous l'ancienne monarchie, nous permet de nous faire une juste idée de l'organisation et de la force militaire de notre pays à cette époque. Ces détails, qui abondent dans chaque historique, ne sont pas de simples anecdotes, ils servent à nous montrer les idées du temps, ses qualités et ses défauts envisagés au point de vue militaire.

Ne pouvant suivre le général Susane dans les développements qu'il a su donner à son œuvre, nous nous contenterons de répondre à cette critique qui lui a été adressée quelquefois, et non sans raison, de se montrer parfois trop absolu dans ses idées.

Pour nous, qui sentons, dans la chaleur avec laquelle le général défendait ses idées, la conviction raisonnée de l'homme du métier, nous ne saurions, même quand nous ne partageons pas ses opinions, lui reprocher son ardeur dans la discussion : elle ne fait, à nos yeux, qu'augmenter notre sympathie pour l'écrivain et notre confiance dans son œuvre.

F. S.

Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie, *pour servir à l'histoire de la politique européenne,* 1813 à 1828, publiées par le comte Prokesch-Osten fils. Paris, Plon, 1877, 3 vol., in-8, xv-458-486 et 472 p. — Prix : 24 fr.

M. de Gentz, ami du prince de Metternich, son admirateur et le confident de ses idées les plus intimes, a été un des personnages qui ont su le plus de choses sur les hommes et les choses de ce temps. Sa correspondance avec les hospodars de Valachie a un caractère assez confidentiel pour qu'en-dehors des déclarations officielles on puisse y retrouver des jugements, des aperçus, des faits, qui viennent révéler la pensée secrète des cabinets et éclairer leurs visées. Heureux dépositaire des dépêches adressées par M. de Gentz, M. le comte Prokesch a pensé qu'à la veille des complications de la politique en Orient, le temps était venu de dévoiler plus d'une combinaison du passé, plus d'une tendance dont les événements actuels ne sont que le développement et la conséquence. Ces dépêches concernent particulièrement la politique des puissances vis-à-vis l'Empire ottoman : la faire connaître est le but de la publication. L'attitude de l'Autriche occupe le premier plan ; ses principes, sa ligne de conduite y sont fidèlement retracés. Mais d'autres lignes de la politique y sont aussi indiquées. On voit d'abord comment, avant 1812, l'Autriche conçut l'idée d'un système de neutralité active qui devait lui assurer les avantages, en lui faisant éviter les dangers d'une alliance intime avec la France ou avec la Russie, et même ceux d'une neutralité pure et simple. Puis on la voit se placer à la tête d'un grand plan de pacification universelle. Napoléon accepte son entremise, la Russie ne s'y oppose pas, la Prusse lui remet ses intérêts. Le grand objet de la coalition, M. de Gentz le dit, avait été de combattre le pouvoir arbitraire usurpé par Napoléon sur les États à la direction desquels il n'avait aucun titre légal, de faire cesser l'ascendant funeste qu'il exerçait sur ceux-mêmes qui ne se trouvaient pas directement soumis à sa suprématie, de le faire rentrer en un mot dans les limites de la France. Cet objet était atteint après la bataille de Leipzig ; or, l'Autriche, et l'Angleterre unie à l'Autriche, eussent souhaité qu'on s'arrêtât. Mais les peuples réclamaient une vengeance, et l'aveuglement de Napoléon conduisit la France à deux doigts de sa perte ; les Bourbons la sauvèrent malgré l'étranger. M. de Gentz constate, en effet, que l'idée de travailler directement à la chute de Napoléon fut entièrement réprouvée par les souverains ; il regarde comme fâcheux le rétablissement des Bourbons ; la paix avec Napoléon sur les bases acceptées à Châtillon, voilà, dit-il, ce qui serait le plus heureux ; mais, ajoute-t-il, il est certain que, dans toute cette crise, la conduite de Napoléon n'a été que le comble de la déraison. » On comprend,

par cet aperçu, que les dépêches de M. de Gentz s'occuppent parfois d'autre chose que de la question d'Orient : il y a sur les événements de notre pays des indications à retenir; seulement on regrettera que M. Prokesch ait souvent supprimé les passages où il nous avertit que la dépêche s'occupe du renversement de tel ministère français, etc., le point de vue de M. Prokesch n'est pas le nôtre, et ce qui nous intéresserait vivement lui paraît secondaire. Les exigences de la Prusse qui veut ôter à la France Strasbourg, Sedan, Valenciennes, et puis le congrès de Vienne, le congrès d'Aix-la-Chapelle, celui de Troppau, etc.; les révolutions en Espagne, à Naples, tous ces faits, sont tour à tour mentionnés et jugés : on n'acceptera pas tous les jugements, mais ils sont bons à connaître; la personnalité des ministres Castlereagh, Capo d'Istria, Pozzo di Borgo, Talleyrand, etc., est mise en scène, et on la voit apparaître surtout dans leurs rapports avec la Turquie. « Je considère la conservation de l'Empire ottoman, écrit Gentz, comme un des contre-poids les plus indispensables à une extension sans bornes du pouvoir de la Russie, et comme une des conditions fondamentales de l'indépendance de l'Europe. » Mais, en même temps, il est persuadé, d'un côté, que la Russie veut la paix, et acceptera tout moyen qui lui offrira une issue honorable, et, de l'autre, que la Russie veut une paix telle qu'elle l'imagine, telle qu'elle la croit absolument nécessaire pour ses intérêts et son honneur. Si on ne la lui donne pas, M. de Gentz est persuadé que la Russie ne s'arrêtera pas et qu'aucune grande puissance ne l'arrêtera. Ce que l'on constate aussi par ces dépêches de Gentz, c'est l'opposition de la Russie à tout projet fondé sur l'indépendance des Grecs; elle admet une indépendance civile et administrative, et elle propose pour cela un plan curieux avec trois principautés grecques, mais elle repousse une indépendance politique, car ce qu'elle veut c'est exercer de l'influence sur les pays grecs, et une indépendance politique la lui ferait perdre. Voilà évidemment ce que pensait et voulait la Russie en 1823 et 1825; que pense-t-elle et que veut-elle aujourd'hui? La publication de M. le comte Prokesch-Osten, est peut-être un service rendu à la politique, mais ce qui est sûr c'est un service rendu à l'histoire.

H. DE L'É.

Numismatisches Wappen-Lexicon (*Lexique héraldique de numismatique*), par W. RENTZMANN. Berlin, 1876, in-8 de 143 p., accompagné d'un atlas in-f° de 53 planches doubles.

Dès l'année 1864, dans un article qui paraissait dans la *Correspondance littéraire*, sur les publications numismatiques faites pendant l'année précédente, j'émettais le vœu de voir préparer un ouvrage spécial qui me semblait alors devoir présenter un intérêt sérieux

d'une notice permettant au lecteur de déterminer facilement une pièce sans légende, ou à légende effacée, par la simple inspection des signes héraldiques qui y seraient représentés.

Après douze ans d'attente, mon vœu a été réalisé, au moins en grande partie, par M. Wilhelm Rentzmann, dont les numismatistes connaissent l'exactitude scrupuleuse et l'infatigable patience. M. Rentzmann est l'auteur d'un recueil qui n'est peut-être pas assez connu en France, et auquel, dans maintes occasions, on n'a jamais recours en vain. Qu'il me soit permis de le rappeler, puisque le nouvel ouvrage dont j'ai à parler ici n'en est, par le fait, que le complément.

Sous le titre de *Numismatisches Legenden-lexicon des Mittelalters und der Neuzeit* (Berlin, in-8, 1865-1866), M. Rentzmann a donné un travail composé de deux parties: l'une contient l'énumération alphabétique, avec les dates, de tous les personnages dont les noms figurent sur les monnaies jusqu'à une époque moderne; ce catalogue est suivi des noms de saints, également au point de vue numismatique, avec l'indication des localités où ils figurent sur les monnaies. La seconde partie contient la série de toutes les légendes monétaires en ce qui concerne les qualifications, mais alors sans nom propre de personnages ; les abréviations sont complétées et on comprend combien ce répertoire est utile alors que, sur un certain nombre de pièces, on trouve plusieurs initiales qui, chacune, représente un mot. Une table comprenant les noms de lieux complète ce travail.

L'*Armorial numismatique* contient huit mille quatre cents écussons; ce chiffre est assez éloquent pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur l'utilité de l'atlas. L'*index* donne, pour chaque écusson auquel il correspond par un numéro renvoyant à la planche, le nom de la nation, de la province ou de la ville où l'écusson apparaît; il est précédé d'une liste des principales pièces héraldiques et terminé par une table alphabétique. Avec ces deux tables, les recherches sont singulièrement facilitées.

J'arrive aux légères critiques que l'on peut faire à l'auteur; elles sont au nombre de trois. La première critique porte uniquement sur la forme : M. Rentzmann aurait pu choisir, pour le dessin de ses écussons, des types héraldiques plus parfaits : par exemple les formes adoptées au quinzième siècle; il aurait ainsi composé des planches aussi agréables à l'œil de l'artiste qu'à la curiosité de l'érudit. La seconde critique porte sur certaines figures qui se trouvent dans l'*atlas* sans avoir rien d'héraldique: par exemple le type tournois, les monogrammes, etc. Ma dernière observation a trait au texte qui me semble trop concis, avec un homme aussi laborieux que M. Rentzmann, on peut être exigeant. Il n'a pas pensé au service qu'il aurait rendu aux archéologues, comme aux amateurs des anciennes monnaies, en donnant la

description héraldique de chaque écusson accompagné des noms de fiefs auxquels se rapporte chacun des blasons.

Tel qu'il est, le *Numismatisches Wappen-Lexicon* est un livre que nous recommandons à nos lecteurs, et qui ne peut que faire honneur à son auteur. ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

Inventaire des sceaux de l'Artois et de la Picardie, *recueillis dans les dépôts d'archives, musées et collections particulières des départements du Pas-de-Calais, de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne, avec un catalogue des pierres gravées ayant servi à sceller*, par G. DEMAY, archiviste aux Archives nationales. Paris, impr. nationale, 1877, gr. in-4° de 394 et 215 pages; 24 pl. photoglyptiques.

Ce magnifique volume est composé de deux parties, avec pagination distincte, de manière à former deux ouvrages séparés, l'un pour l'Artois, l'autre pour la Picardie. Les personnes qui possèdent déjà *l'Inventaire des sceaux de Flandre*, publiés par le même auteur, voudront, sans tarder, ajouter au premier ouvrage celui que l'infatigable M. Demay vient de publier.

Les anciennes archives des comtes d'Artois ont fourni au savant éditeur une riche moisson; là, par extraordinaire, la plupart des actes ont conservé leurs sceaux; c'est seulement en feuilletant le nouvel *Inventaire* que l'on peut se faire une idée du véritable trésor d'archéologie et d'histoire qu'offre ce fonds, depuis le milieu du treizième siècle, et ces milliers de pièces concernant les plus grands seigneurs comme les plus humbles artisans.

M. Demay fait espérer qu'il donnera un jour une étude complète sur la sigillographie; cette promesse est sérieuse car, pour mieux engager sa parole, il détache, dès aujourd'hui, de cette œuvre, que nous attendons avec curiosité et confiance, un chapitre curieux sur les gemmes employées à sceller au moyen âge. Ce fragment donne à la préface un intérêt tout particulier. L'inventaire des pierres gravées comprend 367 numéros, dont 309 antiques, et, parmi celles-ci, 39 d'iconographie romaine; le reste appartient au moyen âge proprement dit.

Il est curieux de voir avec quel empressement on recherchait les pierres gravées antiques; il est non moins curieux de constater que la glyptique était cultivée chez nous du dixième au quatorzième siècle. Il ne pouvait en être autrement, d'abord chez les lettrés, qui attribuaient volontiers un sens orthodoxe aux représentations païennes qu'ils voyaient sur de belles pierres gravées antiques; ensuite, il ne faut pas oublier que les vertus surnaturelles attachées à certaines pierres précieuses ne pouvaient manquer de les faire recueillir, qu'elles fussent gravées ou non. Les 367 gemmes décrites par M. Demay sont fidèlement reproduites par la photoglyptie; nous recommandons ces

planches aux archéologues en émettant un vœu : c'est que l'on songe sérieusement à relever tous les monuments analogues qui se trouvent sur les pièces d'orfévrerie et dans les trésors d'églises.

Je n'ai pas à entrer dans le détail même de l'ouvrage ; il est composé sur le plan de l'inventaire des sceaux de Flandre. Des tables soigneusement dressées renvoient à une description aussi claire qu'exacte des sceaux, distribués méthodiquement par séries. Il est très-facile de trouver ce que l'on veut chercher dans ces 4500 types. N'oublions pas que cette énumération n'intéresse pas seulement les Artésiens et les Picards : M. Demay se garde de passer sous silence les sceaux étrangers à ces provinces qui sont conservés dans les archives ou dans les collections particulières. A. DE B.

BULLETIN

Quelques paroles d'un aumônier militaire à son brave régiment, par M. l'abbé HEBERT, chanoine honoraire de Montpellier. Paris, de Martin, 1877, in-8 de 64 p. — Prix 1 fr.

Ces *Quelques paroles* sont, en quelque sorte, un modèle d'instruction à l'usage des aumôniers militaires, en même temps qu'un canevas de conférences que pourront utiliser même les orateurs laïques. M. l'abbé Hebert a de la vigueur et de la rondeur dans le style ; son langage est noble et simple ; il parle avec cœur et s'adresse au cœur. Il traite de l'aumônerie, de l'aumônier et de ses devoirs ; du soldat, du service obligatoire, du rapport qu'il y a entre la vie du prêtre et celle du soldat ; de la nécessité pour lui de retremper ses forces dans la religion pour combattre ses vices, pour alimenter et développer les sentiments de patriotisme, d'honneur et de dévouement, l'amour de la discipline qui caractérisent le bon soldat français.

R. S.

De la situation légale des associations religieuses non autorisées, et spécialement de la Société de Jésus. Paris, Victor Palmé, 1817, in-18 de 32 p. — Prix : 1 fr.

Les passions radicales se déchaînent, à cette heure, contre les jésuites, avec un redoublement de violence. Des journalistes, déguisés en jurisconsultes, soutiennent que le fait même de l'existence de la Société de Jésus constitue une illégalité. Peu leur importe que des hommes comme M. Dupin aient misérablement échoué dans cette entreprise ; ils se flattent de faire mieux et de produire des arguments plus décisifs. — La brochure que nous venons signaler fait justice de leurs prétentions. C'est un exposé juridique, sobre mais complet, plein de netteté, résumant en quelques traits rapides les grandes lignes de la question. Nous ne saurions trop recommander sa lecture aux hommes de bonne foi, dont la religion pourrait être surprise par l'inqualifiable audace avec laquelle nos adversaires abusent des textes législatif qu'ils dénaturent. A. DE CLAYE.

L'Université et les jésuites. *Deux procès en cour de Parlement au seizième siècle. Étude historique*, par Édouard Pontal, archiviste-paléographe. Paris, Baltenweck, 1877, in-12 de 83 p. — Prix : 60 cent.

Le *Polybiblion* a déjà parlé du discours prononcé, il y a trois mois, par M. F. Desjardins, à l'ouverture de la Conférence des avocats de Paris, et publié depuis en brochure. L'auteur y racontait d'une façon aussi partiale qu'inexacte l'histoire de deux procès portés en cour de Parlement au seizième siècle. De pareilles affirmations appelaient un démenti appuyé sur les documents historiques. M. Pontal a entrepris cette tâche avec le plus rare bonheur. Il démontre que M. Desjardins confond des *Lettres de jussion* avec des *Lettres patentes;* qu'il intervertit l'ordre des faits, dans l'intérêt de sa cause; qu'il parle « du fanatisme parricide des jésuites contre le roi et la patrie; » en ayant bien soin de passer sous silence le rôle de l'Université au milieu des guerres religieuses de la Ligue. M. Desjardins n'est pas plus heureux dans ses traductions que dans ses appréciations historiques : au sujet d'une bulle du pape Jules II (au lieu de Paul III), adressée au supérieur des jésuites, *præposito generali pro tempore existenti* (au Père général alors en fonction), il fait accorder *existenti* avec *tempore* et traduit : *au Père général à perpétuité !* M. Pontal relève avec autant d'esprit que de justesse ces erreurs et un grand nombre d'autres, toutes en faveur de l'Université et contre les jésuites. Il est à désirer, pour l'honneur de l'Université française, qu'elle rencontre désormais de meilleurs défenseurs ; quant aux jésuites, ils se défendent par leurs œuvres; et, lorsque cela est nécessaire, M. Pontal en est la preuve, les défenseurs aussi habiles qu'intelligents ne leur font point défaut. E. Demolins.

Voltaire, ses hontes, ses crimes, ses œuvres et leurs conséquences sociales, *revue historique et critique au sujet du centenaire projeté*, par A. de Kervan. 1 vol. in-18 j. de vi-277 p. Paris, Bray et Retaux, 1877. — Prix : 2 fr.

Ce petit livre vient tout à fait à son heure. Il est toujours opportun de tracer un portrait exact de Voltaire, dans un siècle qui semble en avoir fait son dieu préféré. Mais, au moment où les libres-penseurs s'apprêtent à humilier notre pays par le spectacle des fêtes du centenaire, c'est faire une œuvre particulièrement opportune, que de montrer à qui leurs hommages s'adressent.

Débauché, voleur, hypocrite, ordurier, sacrilége, Voltaire rencontra souvent dans sa vie les bastonnades et les soufflets! Libre à certaines gens de faire entendre des applaudissements autour de son tombeau : Voltaire a, par ses œuvres et par sa vie, largement mérité ce châtiment. M. A. de Kervan en fait la preuve sans réplique. Son livre a le mordant et la vivacité que réclamait un pareil sujet.

Je signalerai aux curieux la lettre citée à la page 195 : elle raconte un vol de livres commis par Voltaire, et permet à l'auteur de gratifier son héros d'une qualité que le savant M. Maynard n'avait pas connue.

Une rectification pour finir : le mot attribué à Voltaire (p. 86). *Mentez, mentez toujours, il en restera quelque chose*, n'est pas de lui, mais de Beaumarchais.

E. P.

Henriette. *Fragments du journal du marquis de Boisguerny, député*, recueillis et publiés par Ernest Daudet. 4e édit. Paris, E. Dentu, 1877, gr. in-18 de 353 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage que nous annonçons a été accueilli avec faveur (à en juger par les éditions qui se succèdent) sous la forme dans laquelle il se présente au public. En avait-il été de même quand il s'intitulait : *La Vérité sur l'essai de*

restauration monarchique? Nous ne savons; mais ce que nous pouvons affirmer c'est que *Henriette* n'est qu'une édition revue, enjolivée et considérablement augmentée de ce livre, maintenant oublié, qui avait paru en 1875 sous le voile de l'anonyme. Ici, c'est simplement sous le voile d'une fiction qu'il se présente, et la passion du marquis de Boisguerny pour Henriette de Maignelay, les scènes très-riches en couleurs, où leur amour et le dénoûment tragique se déroulent à nos regards, ne servent qu'à couvrir, d'une gaze brillante et légère, un réquisitoire contre le représentant de la monarchie et contre l'extrême droite. Ajoutons que si le récit des événements survenus à Versailles de 1872 à 1874 abonde en appréciations erronées et malveillantes, le tableau des relations mondaines du jeune député, de son amour, de ses rapports avec Henriette, dénote chez l'auteur une certaine inexpérience des choses du monde aristocratique. G. DE B.

Vacances d'un journaliste, par VICTOR FOURNEL. Paris, Édouard Baltenweck, 1877, in-18 de 324 p. — Prix : 2 fr.

Vacances d'un touriste, par LE MÊME. Même éditeur, in-18 de 364 p. — Prix : 2 fr.

Depuis que la facilité des communications par chemins de fer a multiplié les voyages, aussi bien dans l'intérieur de la France qu'à l'étranger, un grand nombre d'écrivains ont publié les impressions recueillies pendant leurs excursions ou leurs promenades. Autant de récits, autant de tons différents. Chacun voit à son point de vue les sites naturels, les monuments, les œuvres et les hommes. L'un ne s'arrête que dans les villes, et, dans celles-ci, l'autre ne décrit que les musées : un troisième s'attache aux mœurs publiques, et son compagnon, aux mœurs privées : celui-ci ne rêve qu'aux paysages, celui-là qu'au commerce et à l'industrie; un dernier qu'aux théâtres : en sorte qu'il faut réunir toutes ces publications éparses pour arriver, après beaucoup de travail, à se faire une idée exacte et complète de tous les côtés de la physionomie des pays traversés. Il est rare de rencontrer, parmi les voyageurs, de ces esprits charmants qui saisissent à la fois et du premier coup les traits caractéristiques de l'aspect naturel, de l'art, des hommes, des mœurs et des institutions, et qui les présentent avec un tel entrain, une telle verve et une telle bonne humeur, qu'on ne soit jamais lassé de les suivre. Prenez M. Victor Fournel pour compagnon de voyage : c'est le guide humouristique par excellence et celui qui sait le mieux vous indiquer, en un croquis plein de relief et de véritable vie, la physionomie vraie d'un site, d'une ville ou d'une population. Nous avons eu la bonne fortune de parcourir jadis, presque toutes les contrées où nous mène l'humeur vagabonde du pétillant *Bernardille*, et nous venons de reprendre avec un plaisir tout nouveau, en compagnie de ses deux bons livres si spirituels, le chemin de Londres, d'Amsterdam, de Prague et de la Savoie. Tous ceux qui ont visité en vrais touristes ces contrées intéressantes seront surpris de retrouver leurs anciennes impressions, si fidèlement retracées avec un charme de plus, celui d'une gaieté d'un excellent aloi et d'un brio que rien n'arrête. Comme tout cela est vrai et pris sur le vif, s'écrie-t-on à chaque page; et telle réflexion, qu'on n'avait point faite autrefois, est si naturelle et si bien amenée qu'on se persuade bientôt l'avoir faite soi-même. Quant à ceux qui n'ont pas eu le loisir de visiter nos voisins, qu'ils lisent de confiance les deux recueils d'impressions de M. Fournel : ils feront avec eux un voyage autour de la France, à la fois amusant et instructif; et, quand

ils l'auront achevé, outre le plaisir que leur aura causé cette lecture, ils pourront se permettre, à l'occasion, de donner sans crainte leur opinion sur les Hollandais d'Utrecht, de la Haye, de Leyde et d'Amsterdam, sur les Anglais de Londres, sur les Bavarois de Munich, sur les Autrichiens de Vienne, sur le passage du Simplon, sur les Espagnols de Madrid, et sur ces villes étranges qui portent nom Prague, Zaandam, Burgos ou Valladolid. Il y a, dans ces deux livres, une foule de petites monographies achevées, et, pour n'en citer qu'une en passant, celle des différents types de voyageurs du wagon de nuit qui emporte M. Fournel de la gare du nord à Anvers suffirait pour assurer la fortune littéraire d'un chroniqueur.

René Kerviler.

CHRONIQUE

— M. Amédée Pichot, né à Arles, le 5 novembre 1796, est mort à Paris, le 12 février 1877. Il avait reçu, au collége de Juilly, une éducation chrétienne et une solide instruction. Il poursuivit ses études à Montpellier et à Paris, jusqu'à obtenir le grade de docteur en médecine, dont il tira peu de parti. Fixé à Paris dès 1819, il se sentit une vocation littéraire irrésistible : il se laissa entraîner par l'école romantique, qu'il ne suivit pas dans ses écarts ; la connaissance des langues étrangères lui fut d'une grande ressource, et il a largement contribué, par les traductions de Byron, de Walter Scott, de Thomas More et de Shakespeare, à donner le goût de la littérature anglaise, et, pour mieux l'apprécier, il fit, dans les Iles britanniques, plusieurs voyages, dont il rapportait toujours quelques matériaux intéressants. Il a dirigé quelque temps la *Revue de Paris* du docteur Véron, jusqu'à ce qu'elle ait été absorbée par la *Revue des Deux Mondes*. Puis, en 1839, il prit la direction de la *Revue britannique*, dont il a fait son œuvre, et qui, entre ses mains, est devenue un de nos bons recueils périodiques, où la raison ne cherchait pas à se mettre en contradiction avec la foi, où l'esprit sait se manifester autrement qu'en blessant la morale ou en insultant la religion. Voici la liste de ses œuvres : *Vues pittoresques d'Écosse* (1825, petit in-folio) ; — *Voyage en Angleterre et en Écosse* (1825, 3 vol. in-8) ; — *Essai sur lord Byron* (1825) ; — *Histoire de Charles-Édouard, dernier prince de la maison de Stuart* (1830, 2 vol. in-8) ; — *Monsieur de l'Étincelle ou Arles et Paris* (1837, 2 vol.) ; — *Les Beautés de lord Byron* (1838, in-4) ; — *Galerie des personnages de Shakespeare* (1843, in-8, avec 80 gravures et 1 portrait) ; — *Dernier roi d'Arles* (1848, in-12) ; — *L'Irlande et le pays de Galles* (1850, 2 vol. in-8) ; — *Charles-Quint* (1854, in-8) ; — *Les Mormons* (1854, in-12) ; — *Scènes du bord et de la terre ferme* (1857) ; — *Les Poëtes amoureux* (1858, in-12) ; — *Sir Charles Bell* (1858, in-12) ; — *L'Écolier de Walter Scott* (1860, in-12) ; — *Arlésiennes* (1860, in-12) ; — *La Femme du condamné* (1862, in-18) ; — *La Belle Rebecca* (1864, in-12). On lui doit encore différentes traductions, notamment celles du *Diamant de famille* ; des *Snobs* de Tackeray ; de *l'Histoire du règne de Guillaume III* de Macaulay ; enfin un grand nombre d'articles dans divers recueils, la *Revue universelle classique*, le *Supplément au dictionnaire de la conversation*, et une notice en tête de la traduction de l'*Histoire de la Caricature* de Wright.

— M. l'abbé Vidal vient de mourir à Saint-Sever (Aveyron), à l'âge de 49 ans. Prêtre zélé, prédicateur éloquent, il cultivait les sciences historiques. Il a présenté, en 1872, au congrès scientifique de France, un mémoire sur l'ancienne abbaye de Vabres, en Rouergue. Il a écrit une histoire de Saint-

Sever qui sera publiée par la Société des lettres de l'Aveyron, et il a donné dans les *Chroniques du Languedoc* (5 et 20 mai 1876), un travail sur *Saint-Sever du Monestier, recherches sur l'histoire de cette ville et principalement sur le siége de* 1628.

— Le 21 janvier est mort d'une bronchite, à Munich, le Dr Titus Tobler, le célèbre voyageur et géographe de la Palestine. Il était né le 26 juin 1806, à Stein, dans le canton d'Appenzell. Il fit ses études médicales à Zürich, à Vienne et à Würzbourg, où il fut reçu docteur, en 1827. Avant d'exercer son art, il séjourna quelques temps à Paris, pour s'y perfectionner. Il résida ensuite successivement à Lutzenberg et à Horn, sur le lac de Constance, où il demeura de 1840 à 1871. Dès 1837, il publia son *Appenzellerischer Sprachschatz (Trésor du langage d'Appenzell)*. Mais sa vraie vocation était celle de l'étude géographique de la Palestine. Elle s'était éveillée en lui dès 1835, époque où il fit son premier voyage en Terre-Sainte. En 1865, il y faisait son quatrième. Les fruits de ces quatre voyages ont été de nombreuses publications, dont voici les principales : *Lustreise ins Moryenland, zwei Theile* (1839) *(Voyage d'agrément en Orient)*; — *Bethlehem in Palästina* (1849) ;— *Grundriss von Jerusalem nach Catherwood und Robinson* (1849); — *Golgotha, seine Kirchen und Klöster* (1851);— *Die Siloah-Quelle und der Oelberg (La Source de Siloé et le mont des Oliviers)* (1852) ; — *Zwei Bücher Topographie von Jerusalem und seiner Umgebung (Deux livres sur la topographie de Jérusalem et de ses environs)* (1853-1854) ; — *Denkblätter aus Jerusalem* (1853); — *Beitrag zur medicinischen Topographie von Jerusalem* (1855); — *Planographie von Jerusalem* (1857) ; — *Dritte Wanderung nach Palästina im Jahre* 1857, (1859); — *Nazareth in Palästina. Nebst an nang der vierten Wanderung* (1868); — *Bibliographia geographica Palæstinæ* (1867) ; — *Thetmaris Magistri Ster ad Terram Sanctam* (1861) ; — *Antonius Martyr de locis sanctis* (1863) ; — *Théodoricus de locis sanctis* (1865) ; — *Palæstinæ descriptiones ex sæculo* IV, V, VI (1869) ; — *Descriptiones Terræ Sanctæ ex sæculo* VIII, IX, XII et XV (1875); — Le Dr Tobler avait aussi publié à Saint-Gall, en 1869, *Alten Dialektproben aus der deutschen Schweiz*, et de nombreux articles dans l'*Ausland* et l'*Allgemeine Zeitung*. Il s'était établi à Munich, depuis 1871, afin de profiter des richesses de la Bibliothèque de cette ville. Il avait réuni lui-même une bibliothèque fort riche en livres sur la Palestine et Jérusalem. Dans son testament, il règle qu'elle devra être transportée à Jérusalem et y être mise au service des voyageurs et des savants.

— M. le Dr A. G. Maxime Vernois, né à Lagny (Seine-et-Marne), le 24 janvier 1809, est mort à Paris le 10 février. Docteur en médecine en 1837, interne et lauréat des hôpitaux de Paris, médecin de l'hôpital Necker, membre du conseil d'hygiène, médecin consultant de Napoléon III, il a été reçu à l'Académie de médecine en 1861. Il a écrit : *Études physiologiques et critiques pour servir à l'histoire des bruits des artères* (1837, in-4); — *Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann* (1837) ; — *De l'état fébrile chronique* (1838) ; — *Mémoire sur les dimensions du cœur chez l'enfant nouveau-né* (in-8, 1840) ; — *Du diagnostique anatomique des maladies du foie* (1844) ; — *Du lait chez la femme* (1853) ; — *De l'action des poussières sur la santé des ouvriers charbonniers et mouleurs en bronze* (in-8, 1855) ; *Mémoires sur les appareils de ventilation et de chauffage établis à l'hôpital Necker* (in-8, 1859) ; — *Traité pratique d'hygiène industrielle et administrative* (2 vol. 1860, in-8°) ; — *De la main des ouvriers et artisans au point de vue de l'hygiène et de la médecine légale* (in-8 avec planches, 1862) ; — *Étude sur la prophylaxie administrative de la rage*

(in-8, 1863) ; — *De la fabrication des pains à cacheter en pâte* (in-8, 1864) ; — *État hygiénique des lycées de l'Empire en* 1867 (1868, in-8). On lui doit encore des travaux sur l'*Albuminerie*, l'*Analyse du lait*, et des mémoires dans divers journaux, dans la *Revue des spécialités*. Il a rédigé, en 1844, le bulletin scientifique du journal radical *la Réforme*.

— Le vicomte Jacques-Alexandre Le Jumeau de Kergaradec, né à Morlaix, le 20 septembre 1787, est mort à Paris, le 5 février. Il avait été reçu docteur en médecine à Paris en 1809, membre de l'Académie de médecine en 1823, et nommé en 1850, recteur de l'Académie du Morbihan. On lui doit : *De la nécessité et de la dignité de la médecine et des qualités nécessaires pour être médecin*, thèse (1809) ; — *L'Auscultation appliquée à l'étude de la grossesse* (1821) ; — *Instruction sur le choléra* (1832) ; — de nombreux mémoires insérés dans le *Bulletin de l'Académie de médecine* et des articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, l'*Encyclopédie méthodique*, le *Journal général de médecine*, la *Biographie bretonne*, etc., etc.

— M. Charles Wilkes, vice-amiral, né en 1805, dans l'État de New York, vient de mourir à New York. Il a été chargé par le gouvernement des États-Unis d'expéditions d'exploration, et a marqué dans la guerre de sécession, et l'affaire de l'Alabama. Il a publié : *Relation du voyage d'exploration parti des États-Unis durant les années* 1838-1842 (1845, 5 vol. in-8), qui lui a valu la médaille d'or de la Société de géographie de Londres, et *Amérique occidentale* (1849). Il a aussi publié une théorie des vents et plusieurs mémoires scientifiques.

— M. François-Charles-Joseph Grandgagnage, président honoraire de la cour d'appel de Liége, et membre de l'Académie royale de Belgique, vient de mourir à Liége, dans sa 80e année. Il était né à Namur, le 24 juin 1797. On lui doit divers ouvrages de droit et de critique : *De juribus liberorum illegitimorum jure romano et jure hodierno* (Liége, 1870) ; — *De l'influence de la législation civile française sur celle des Pays-Bas, pendant les seizième et dix-septième siècles* (1831) ; — *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique, par Justin N**** (Bruxelles, 1835) ; — *Du duel et de sa répression* (Liége, 1836) ; — *Wallonades* (Liége, 1845) ; — *Le Désert de Marlogne* (Namur, 1848) ; — *Chaudfontaine* (Bruxelles, 1853) ; — *Le Congrès de Spa ou nouveaux voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique* (Liége, 1858-1872) ; — *La Vie champêtre et la vie urbaine*, sans compter un grand nombre de rapports dont la *Bibliographie académique* de l'Académie royale de Belgique donne la nomenclature.

— M. Jules Renard, né à Paris, le 15 mars 1813, est mort à Sèvres, dans les premiers jours de février. A la fois banquier et auteur dramatique, il a donné plusieurs pièces qui obtinrent certain succès : *Le chemin des amoureux*, comédie-vaudeville (1851) ; — *Un mari dans l'embarras*, comédie-vaudeville (1852) ; — *Chérubin*, comédie (1852) ; — *Un monsieur qui voit tout en jaune*, comédie-vaudeville (1855) ; — *Allons-y tout de même*, revue (1857) ; — *Allez-vous asseoir*, revue de 1858 (1859) ; — *Même maison*, vaudeville (1865) ; — *Un coup de vent*, vaudeville (1867) ; — *Une noce sur le carré*, vaudeville (1868), etc., etc. Il a collaboré avec MM. Ad. Guenée, A. de Jallais et Potier.

— M. A. de Vidaillan vient de mourir dans sa 78e année. Ancien élève de l'École polytechnique, il servit dans l'armée en qualité d'officier d'artillerie, et est entré ensuite dans l'administration comme auditeur au Conseil d'État et préfet. Il s'est retiré au coup d'Etat. Il a écrit : *De la juridiction directe du Conseil d'État, de ses attributions et de sa composition selon le projet*

de loi du 1er février 1840, *et les amendements de la commission de la Chambre des députés* (in-8, 1841) ; — *Souvenirs politiques*, 1848-1851 (Metz, 1854) ; — *Histoire des conseils du roi, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours* (2 vol. in-8, 1856).

— M. Salomon-Hermann Mosenthal, né le 14 janvier 1821 à Cassel, vient de mourir subitement à Vienne. Ancien élève de l'École polytechnique de Carlsruhe, docteur en philosophie, archiviste du ministère de l'instruction publique en Autriche, il est néanmoins surtout connu comme auteur dramatique : quelques-unes de ces œuvres ont eu un véritable succès populaire. Nous citerons : *Débora* (1850) ; — *la Sonnenwendhaf* (1850) ; — *les Comédiens allemands* (1363) ; — *Cécile d'Albano* ; — *Pietra* (1865) ; — *Isabella Orsini* (1869). On lui doit aussi un ouvrage politique l'*Image prisonnière* (1858), et des *Poésies diverses*.

— M. Jean-Chrétien Poggendorf, né le 26 décembre 1796 à Hambourg, est mort récemment. Il était professeur de physique à l'université de Berlin (1834), et membre de l'Académie des sciences de Berlin depuis 1838. Il dirigeait depuis 1824, les *Annales de physique et de chimie*, auxquelles il venait d'adjoindre la *Revue de physique*. Il a fait des travaux considérables et d'importantes découvertes sur le magnétisme et l'électricité. Son premier mémoire a été consacré au *Magnétisme de la pile voltaïque* (1821). Il a publié en 1858, des *Études pour servir à l'histoire des sciences exactes*, et a commencé, en 1858, la publication d'un *Dictionnaire biograhique, bibliogaphique et historique des sciences exactes*. Il a entrepris, en collaboration avec MM. Wœhler et Liebig, un dictionnaire de chimie.

— M. Bathild Bouniol, né à Paris en 1815, est mort à Paris dans le courant de février. Écrivain catholique plein de zèle, conteur charmant, critique délicat, il laisse un grand nombre d'ouvrages qui ont leur place dans les bibliothèques chrétiennes et populaires. Il a également donné sa collaboration à un grand nombre de journaux et de revues. Voici l'énumération de ses œuvres : *Gringalet au salon* (in-8, 1843) ; — *Les Orphelines* (in-8, 1843) ; — *Épîtres et Satires* (in-8, 1847) ; — *Le Soldat* (1850) ; — *Ma croisade* (in-18, 1854) ; — *A l'ombre du drapeau* (in-12, 1856) ; — *La Joie du foyer* (2 vol. in-12, 1857) ; — *Le Soldat apôtre* (in-12, 1858) ; — *Les Combats de la vie* (4 vol. in-12, 1858-1860) ; — *Le Peintre* (in-18, 1860) ; — *Quand les pommiers sont en fleurs* (in-12, 1861) ; — *Je politique* (in-12, 1863) ; — *La France héroïque* (3 vol. in-12, 1863) ; — *Les vaillants cœurs* (in-12, 1863) ; — *La Femme, ses vertus et ses défauts* (in-12, 1864) ; — *Le Poison au rabais* (in-12, 1864) ; — *Les Soirées du dimanche* (in-12, 1867) ; — *Le Marin français* (2 vol. in-12, 1868) ; — *Les Rues de Paris* (3 vol. in-8, 1872) (le même, 3 vol. in-12) ; — *Le Comte de Chambord* (in-12, 1873). Nous ajouterons : *La Famille du vieux célibataire* ; — *Les deux héritages* ; — *Les Sentiments de Napoléon Ier sur le christianisme*, par le chevalier de Beauterne, nouvelle édition, augmentée de documents nouveaux et d'un appendice sur les héros chrétiens de l'empire.

— M. Martin Maillefer, ancien consul général, mort à Hyères, le 18 février, ancien rédacteur du *Libéral du Nord*, du *Courrier français*, du *Bon Sens*, du *National*, et du *Peuple Souverain* de Marseille, avec Armand Carrel.

— M. le chanoine Joseph-Jean de Smet est mort à Gand le 11 février. Il était né dans cette ville le 11 décembre 1794. Il professa la rhétorique et l'histoire ecclésiastique, en même temps qu'il représentait la Flandre, au Congrès national, en 1830. Il est connu par un grand nombre de travaux historiques fort estimés, dont nous ne pouvons donner la liste complète, et qui

remontent à la période de 1821 à 1855. En 1835, il fut nommé membre de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique, et, en 1845, chanoine pénitencier de Gand. Il a écrit : *Histoire de Belgique* (2 vol. 1822); — *Oraison funèbre du Pape Pie VII* (1823); — *Géographie universelle* (2 vol., 1824); — *Coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique pendant les premières années du dix-neuvième siècle* (1836); — *Recueil des chroniques de Flandre* (2 vol. in-4, 1841); — *Examen critique de plusieurs monuments historiques* (1842); — *Mémoire de la guerre de Zélande* (1845); — *Institutiones oratoriæ* (1849); — *Mémoire sur l'état de l'enseignement des sciences et des lettres dans les Gaules et, en particulier, dans la Gaule-Belgique, sous les empereurs romains et les rois mérovingiens*, présenté en 1849, à l'Académie royale de Belgique ; — *Recueil de mémoires et de notices historiques* (1864-1865, t. I et II, in-8); — *Corpus chronicarum Flandriæ*. 4 vol.; plus, une foule d'articles dans les mémoires et les bulletins de l'Académie de Belgique, la *Biographie nationale* et autres recueils.

— Le R. P. Antoine Burgstahler, né en Alsace le 4 mars 1802, est mort en exil, dans le courant de décembre, après avoir évangélisé la Suisse et l'Allemagne. Il était entré en 1818 dans la Compagnie de Jésus. Il a écrit : *Predigten der ehrwürdigen Väter aus der Gesellschaft Jesu, P. Burgstahler, P. Damberger, P. Schlosser gehalten zu Sursee* (Luzern, 1842, in-8); — *Missionsunfug der Jesuiten, dargelegt* in den *Predigten der Burgstahler, Schlosser an's Schweizervolk* (Bern, 1843, in-8) ; — *Burgstahler, Damberger und Schlosser, Missions-Predigten, gehalten zu Sursee, Kanton Luzern Getrea nachgeschrieben von mehrern Zuhörern*, 2 *Auff.* 2 *Abdr.* (Luzern, 1852, in-8, VI-374 p.) ; — *Rette deine Seele. Missions-Predigten der ehrwürdigen Väter aus der Gesellschaft Jesu Burgsthaler, Damberger, und Schlosser, gehalten in der Pfarrkirche zu Sursee* (Luzern, 1854, in-8).

— M. l'abbé H. Sauvage, né à Pont-à-Mousson, en 1844, est mort à Nîmes le 31 janvier. C'était un prêtre d'une grande distinction et sur lequel on fondait les plus grandes espérances. Mgr Plantier, de vénérée mémoire, se l'était attaché en qualité de secrétaire. Il avait obtenu le diplôme de docteur ès lettres en soutenant, devant l'antique Sorbonne, les deux thèses suivantes : *Saint François de Sales, prédicateur* (Paris, Derenne, 1875, in-8 de 200 p.) ; *De Orosio*, (in-8 de 134 p.).

— Est mort le 25 décembre à Gènes, M. Pietro Giuria, professeur de littérature italienne et d'histoire à l'université. C'était un des collaborateurs assidus de la *Rivista universale*. Ses principaux ouvrages sont : *I Martiri della civiltà*, les *Cantiche* et les *Poesie*. Il était né en 1816. La *Rivista universale* annonce un article détaillé sur cet homme de bien et de talent.

— On annonce encore la mort de : M. Joseph Coll y Vehi, directeur de l'institut provincial, professeur de rhétorique, et qui honnorait également la littérature castillane et la littérature catalane; — de M. Victor Bourrely, ancien instituteur de Rousset, membre de la Société pour l'étude des langues romanes, auteur de différentes pièces en langue provençale, publiées dans l'*Armana*, le *Libre de la Crous de Prouvénço*, la *Revue des langues romanes : Vanoun e Sidoni, Respect is aucelloun*, et qui terminait *Jan de Lar*, quand la mort est venu le frapper ; — de M. le chanoine C.-B. de Ridder, fondateur et un des collaborateurs les plus assidus des *Analectes* de l'histoire ecclésiastique de Belgique, mort à Malines, le 28 avril 1876, auteur de *Aubert le Mire, sa vie et ses écrits*, mémoire historique et critique (in-4, 1865), et des *Diocèses de Belgique*, année 1559 (1861); — du célèbre géographe norwégien, Gérard Munthe, mort dans sa 80e année, le 15 décembre; — du comte Louis Passerini, le savant préfet de la bibliothèque des *Uffizi*, mort à

Florence le 13 janvier ; — de M. Hippolyte Lefebvre, auteur dramatique, mort à l'asile Sainte-Anne (février); — de M. Eugène Chavet, rédacteur en chef de l'*Europe artiste*, âgé de 65 ans; — de M. Ch. Ceyras, ancien magistrat, ancien rédacteur du *National*, ancien représentant du peuple, mort à Paris, à l'âge de 79 ans.

Institut. — *Académie des sciences.* — Dans la séance du 12 février, M. Lory, doyen de la faculté de Grenoble, a été nommé correspondant dans la section de minéralogie, par 29 voix, contre 14 données à M. Cailletet.

Dans la séance du 26, l'Académie a élu membre titulaire, dans la section de chimie, en remplacement de M. Balard, décédé, M. Debray, par 32 voix contre 14, données à M. Cloëz et 12 à M. Friedel.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 10 février, l'Académie a rendu son jugement dans le concours Bordin, dont le sujet était l'histoire critique des doctrines sur l'éducation en France depuis le seizième siècle. Elle a décerné le prix à M. Gabriel Compayre, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, et accordé des mentions honorables à M. René Lavollée, docteur ès lettres, rédacteur au ministère des affaires étrangères et à M. Alfred Droz, avocat à la Cour d'appel de Paris.

Comité des travaux historiques. — Notre savant collaborateur, M. Léon Gautier, vient d'être nommé membre du Comité des travaux historiques.

Concours. — La Société protectrice de l'enfance met au concours la question suivante : Faut-il rétablir les tours ? Le prix est de 500 francs. Les mémoires doivent être adressés, avant le 1er décembre 1878, au secrétariat, 85, rue des Saints-Pères.

— Le concours ouvert par la Société Bibliographique, pour le mois de mai 1877, est prorogé à l'année suivante.

Ecole des Beaux-Arts. — Lundi, 29 janvier, a été inaugurée à l'Ecole des Beaux-Arts, la chaire de littérature créée par le dernier budget. Le titulaire de cette chaire est M. Edouard Ruel, agrégé de l'Université, ancien élève de l'Ecole d'Athènes.

Congrès international des américanistes. — C'est le 10 septembre prochain que s'ouvrira à Luxembourg la seconde session du Congrès des américanistes. On se rappelle encore l'impression produite en 1875, par les discussions du Congrès de Nancy et les remarquables travaux renfermés dans les deux volumes des comptes rendus (lib. Maisonneuve). Le programme de la nouvelle session nous semble offrir un égal intérêt, et les questions, en assez petit nombre du reste, semblent toutes de nature à provoquer d'intéressantes discussions. Nous ne citerons que les principales : Examen critique des sources de l'histoire des peuples de l'Amérique centrale. — Découverte et colonisation du Brésil. — Emploi du cuivre dans l'Amérique précolombienne. — Comparaison des langues américaines avec les langues ouralo-altaïques et avec les dialectes esquimaux. — Déchiffrement des inscriptions mayas et étude des peintures dites hiéroglyphes mexicains. — Tradition du déluge dans l'Amérique du Nord.

La durée de cette réunion sera de quatre jours. Elle aura pour président M. Wurth-Paquet, président de la Cour supérieure de justice et de la section historique de l'Institut R. G. D., et pour secrétaire, M. le Dr Schœtter. Le prix de la cotisation a été fixé à 12 francs. — Les délégués pour la France sont MM. Beauvois, le comte Balny, Gaffarel, Gravier, le comte de Marsy, de Caix de Saint-Aymour et les libraires Leroux et Maisonneuve. — M.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 février, il a été donné communication d'une note de M. le com-

mandant Robert Mowat, sur diverses inscriptions de l'archevêché de Tours. M. Paul Viollet a communiqué une partie de son introduction aux établissements de Saint-Louis dont il est chargé, par l'Académie, de donner une édition. — Dans les séances du 9 et du 16, M. Léon Heuzey a communiqué des observations sur les terres cuites provenant des ateliers des coroplastes grecs. — Dans la séance du 9, M. Ravaisson a fait une communication sur un vase grec d'ancien style, acquis par le musée du Louvre. M. de Mas-Latrie a lu une notice sur Machault, poëte et musicien du quatorzième siècle. — Dans les séances du 9 et du 23, M. le docteur R. Briaut a communiqué un mémoire sur la médecine officielle à Rome. — Dans la séance du 16, M. F. de Saulcy a fait une communication pour rectifier une série d'erreurs au sujet du monnayage sous l'ancienne monarchie, reproduites par M. Mourat dans une récente brochure sur *la Butte des Moulins*. M. Ch. Nisard a achevé la lecture de sa notice sur Paciaudi. — Dans la séance du 23, M. Duruy a repris la lecture de son mémoire sur Septime-Sévère. M. Victor Guérin a lu un mémoire sur l'emplacement et les ruines de Jotapata (Palestine).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — La séance du 3 février a été occupée par des rapports de M. Lucas, sur *la Charité à Paris*, par M. Lecour ; de M. J. Zeller, sur *Français et Russes, Moscou et Sébastopol*, 1812-1854, par M. Alfred Rambaud ; de M. A. Franck sur *le Droit de tester*, par M. le comte de Cornulier-Lucinière — Dans les séances du 10 et du 17, M. Francisque Bouillier a commencé la lecture d'un mémoire sur le plaisir et le bonheur : la sensibilité dans ses rapports avec la mémoire et l'imagination. — Dans les séances des 10, 17 et 24, M. Reynald, professeur à la faculté des lettres d'Aix, a donné la lecture d'un mémoire sur la guerre et la succession d'Espagne : négociations de 1705 et 1706. — Dans la séance du 24, M. Rodolphe Dareste, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, a lu un mémoire sur un fragment de la loi Éphésienne retrouvée en Asie-Mineure.

La Société scientifique de Bruxelles et la Revue des questions scientifiques. — La Société scientifique de Bruxelles, dont nous avons annoncé les débuts dans notre numéro de décembre dernier, vient de faire paraître successivement le premier volume annuel de ses *Annales*, et le premier numéro de sa *Revue* (trimestrielle) *des questions scientifiques*.

Les *Annales* forment un fort volume in-8 de IV-214-400 pages, divisé en deux parties : 1° *Documents et comptes rendus* (statuts de la Société, liste de ses membres, comptes rendus des séances de ses quatre sessions de 1876, etc) ; 2° *Mémoires* ou articles scientifiques sur les sujets les plus variés, fournis par des membres de la Société. — Dans la première partie, les séances générales sont données au complet ; mais la plupart des travaux des commissions ne sont présentés qu'en analyse étant destinés à être publiés avec tous leurs développements dans la *Revue*. Quant aux *Mémoires*, ce sont des travaux le plus souvent techniques et qui, destinés à l'avancement des sciences, s'adressent surtout aux savants de profession. Tels sont particulièrement, en ce qui concerne les hautes mathématiques, des travaux de MM. Hermite, de l'Institut de France, sur les *Intégrales elliptiques ;* Ph. Gilbert, de l'université de Louvain, sur la *Formule électro-dynamique d'Ampère ;* Le Paige, docteur ès sciences physiques et mathématiques, sur les *Nombres de Bernouilli* et sur *Certaines équations différentielles ;* du R. P. Carbonnelle, S. J., secrétaire de la Société, sur l'*Action mécanique de la lumière* et sur le *Calcul de la chaleur diurne envoyée par le soleil sur la surface terrestre*. — Dans la région

des sciences appliquées à l'industrie, nous citerons une étude sur la *Plaque de joint* Calleja pour les voies ferrées, par M. L. Cousin, de l'université de Louvain, et un travail sur les *Ressorts de suspension et de traction à feuilles étagées* par M. de Fierlant, ingénieur civil. — Les sciences naturelles occupent une importante place dans ce recueil : *L'évolution de l'appareil à sonnettes du Crotale, d'après Darwin*, par M. l'abbé Lecomte, directeur de l'école normale de l'État, à Mons; une réfutation de la *Doctrine des causes actuelles par l'étude microscopique des roches*, et une revue des *Progrès récents de la géologie*, par M. de Lapparent, le jeune et éminent professeur de l'université catholique de Paris; des notes sur *Une coupe du terrain dévonien*, par M. de la Vallée-Poussin, de l'université catholique de Louvain ; sur le *Rôle des ferments dans les phénomènes vitaux*, par M. Proost, docteur ès sciences naturelles ; sur la *Chaleur animale*, par M. le docteur Mœller; sur la *Structure du soleil*, par le R. P. Secchi; enfin sur l'état de *la Botanique en* 1876, par le R. P. Bellynck, associé de l'Académie royale de Belgique, qu'une mort prématurée vient d'enlever à l'Église et à la science; voilà la part des sciences naturelles. — Des questions de géographie, d'économie sociale et industrielle, d'histoire scientifique, sont traitées par MM. Victor Jacobs, membre de la Chambre des représentants de Belgique (*Le double étalon monétaire*) ; Léon t'Serstevens (*De la dépopulation des campagnes*) ; Paul Marlin, ingénieur civil (*L'Industrie américaine*) ; A. de Fierlant (*La République sud-africaine du Transvaul*) ; Louis de Beys (*La Géographie de l'Afrique*) ; le docteur Heis, professeur à l'Académie de Münster (*E pur si muove*). L'espace nous manque pour entrer dans l'analyse de ces mémoires, mais nous pouvons dire qu'ils placent le recueil où ils sont insérés au niveau scientifique le plus élevé.

La *Revue des questions scientifiques* diffère un peu, dans son but et son objet, du volume annuel des *Annales*. A celui-ci, les études de science pure et analytique ; à celle-là, les travaux de synthèse et de vulgarisation. Elle semble destinée à faire, dans l'ordre des sciences proprement dites, le pendant de la *Revue des questions historiques* dans l'ordre de l'histoire. Elle a même format, même consistance typographique, même mode de périodicité. — La livraison de janvier dernier s'ouvre par une étude magistrale du R. P. Carbonnelle, le savant et érudit secrétaire de la Société, sur *l'Aveuglement scientifique* de ces savants qui se croient *libres* penseurs et que dominent avant tout le parti-pris et l'intolérance du fanatisme irréligieux. Le R. P. de Smedt, S. J., donne plus loin, sous ce titre : *l'Église et la Science*, une réfutation, basée sur les faits et sur l'histoire, de cette banale et odieuse accusation qui représente l'Église comme l'ennemie systématique et acharnée de toute science et de toute lumière : et M. de la Vallée-Poussin démontre, pièces en main, l'impossibilité matérielle des synthèses darwiniennes en face des faits innombrables révélés par la paléontologie. Pour être les plus développées, ces trois études sont loin d'être les seules qui commandent l'intérêt. *Le Chemin de fer sous-marin*, de Calais à Douvres, par M. de Lapparent, considéré au point de vue de la constitution géologique du lit de mer sous lequel il devra passer, n'a d'autre défaut que de prendre fin trop vite au gré du lecteur. La question des *Mariages consanguins*, traitée avec pleine compétence, par le docteur Lefebvre, de l'université catholique de Louvain, intéressera sans exception toutes les catégories de lecteurs. Dans *la Cérébration inconsciente*, M. Masoin, de la même université, réfute en détail et victorieusement la doctrine des savants qui, comme M. Luys, par exemple, veulent réduire au rôle fatal et matériel des actions dites *réflexes* (mouvements physiques indépendants de la volonté) les opérations les plus élevées et les plus

délicates du cœur, de la volonté et de l'intelligence. Plus spécial, et un peu plus technique, serait le très-curieux travail d'*Analyse microscopique des roches*, au moyen de la réduction en lamelles minces, par le R. P. Renard, S. J.: polis et réduits à une épaisseur d'une faible fraction de millimètre, les fragments de roche étudiés par transparence révèlent tout un monde de faits nouveaux qui avaient jusqu'ici, pour la plupart, passé inaperçus. — L'étude de la *Cosmographie des Grecs*, ces savants et ces lettrés par excellence de l'antiquité, est un chapitre non des moins intéressants de l'histoire des développements scientifiques de l'humanité, et ne pouvait mieux trouver sa place que dans les premières pages de la revue nouvelle. Une *Bibliographie* de quelques ouvrages scientifiques récemment parus, et un historique rapide de la fondation de la *Société scientifique* et de la *Revue*, complètent ces débuts pleins de promesses d'une œuvre qui, dès son apparition, justifie sa belle et véridique devise: *Nulla unquam inter fidem et rationem vera dissentiō esse potest.*

Sociétés savantes. — Le quatrième volume des *Nouvelles archives de l'art français* (année 1876) vient de paraître, sous les auspices de la Société de l'histoire de l'art français. Il contient une longue série de quittances de peintres, sculpteurs et architectes français de 1535 à 1711. On y trouve des signatures de Jean Goujon, Philibert de Lorme, Germain Pillon, Bernard de Palizzy, Mansard, Sarrazin, Mignard, etc.; — les gages des peintres et des sculpteurs employés par François Ier; — des rapports de visites et saisies (1556-1643), remplis de noms de peintres flamands; — des lettres de Marie de Médicis, du cardinal Spada, de Mignard, etc.; — des documents nouveaux sur les Le Nain, etc., etc. — Le *Bulletin* trimestriel publié par la même société donne, en-dehors des documents officiels, des notes sur la vie privée et les mœurs des artistes aux dix-septième et dix-huitième siècles; l'état civil des artistes français et autres articles d'un grand intérêt.

— La Société des études historiques a constitué ainsi son bureau pour l'année 1877 : Président, M. Jules David, inspecteur général de la navigation; président honoraire, M. le baron Taylor; vice-président, M. Théry, inspecteur général honoraire de l'Université; secrétaire général, M. Desclosières; secrétaire général adjoint, M. Gustave Duvert; administrateur, M. le comte de Bussy.

Mandements pour le carême de 1877. — Voici la liste de quelques-uns des sujets traités par NN. SS. les évêques, dans leurs mandements pour le carême. Nous espérons pouvoir combler, dans notre prochaine livraison, les lacunes qui restent dans la présente énumération.

Agen : Dignité et devoirs du chrétien. — *Aire :* Sur la prochaine entrée du nouvel évêque — *Alby :* Les Objections adressées à l'Église au nom du progrès. — *Amiens :* Les Épreuves actuelles de la foi — *Angers :* La Famille. — *Angoulême :* L'Église, sa nature, sa mission, son autorité et ses lois. — *Annecy :* La Mission divine de l'Église. — *Auch :* L'Influence de la foi sur la société. — *Autun :* La Sagesse. — *Avignon :* L'Amour du prochain. — *Bayeux :* La Providence. — *Bayonne :* La Paroisse. — *Belley :* La Papauté. — *Besançon :* Les Causes de la décadence de la famille et les moyens de la régénérer. — *Bordeaux :* Le Catholicisme dépositaire de la vérité et gardien de la morale. — *Bourges :* Visite *ad limina apostolorum*. — *Cambrai :* Les Attaques actuellement dirigées contre l'Église catholique. — *Carcassonne :* Le saint sacrifice de la messe. — *Coutances :* La Loi du sacrifice. — *Fréjus :* Les Apparitions à Jésus-Christ. — *Grenoble :* L'Adoration. — *Laval :* Les œuvres catholiques. — *Limoges :* Devoirs des catholiques envers l'Église. — *Luçon :* L'Oubli de l'âme. — *Lyon :* L'Esprit de pénitence. — *Marseille :*

La très-sainte Vierge, mère de grâce. — *Metz :* La Conscience. — *Montauban :* Vigilance des parents envers leurs enfants. — *Montpellier :* Bénédiction d'une chapelle et érection d'une statue à saint Hilaire. — *Nantes :* La Vérité fondamentale de la religion. — *Nevers :* La nature de la loi humaine et le respect qui lui est dû. — *Nice :* L'Amour du prochain. — *Nîmes :* Catéchisme de la messe paroissiale. — *Orléans :* Le Retour à Dieu. — *Pamiers :* Bonne foi en matière de religion. — *Paris :* Le Mariage. — *Périgueux :* Le Mariage considéré au point de vue doctrinal. — *Quimper :* La Sanctification et les devoirs du chrétien. — *Rodez :* Les principales attaques qui ont cours contre l'Église dans le temps présent. — *Rouen :* Le Culte de la sainte Vierge. — *Saint-Jean-de-Maurienne :* Le Pape. — *Sens :* L'amour du prochain. — *Soissons :* L'Ame et les soins qui lui sont dus. — *Tarentaise :* L'Émigration, ses causes et ses remèdes. — *Toulouse :* Dangers de la presse périodique. — *Tours :* La Pénitence et mortification chrétiennes. — *Vannes :* Les Universités catholiques et l'éducation. — *Versailles :* L'Humilité, l'obéissance et les saints. — *Viviers :* Le Danger des mauvaises lectures.

Les Bibliothèques de la Marine. — Nous empruntons au rapport adressé au ministre de la marine, le 7 novembre 1876, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, vice-président de la commission permanente des bibliothèques des divisions des équipages de la flotte, des corps de troupes de la marine et des prisons maritimes, les détails suivants :

Des bibliothèques et des salles de lecture ont été installées dans les divisions des équipages de la flotte, en exécution des circulaires ministérielles des 22 janvier, 13 avril et 28 août 1872, dans le but d'offrir aux officiers mariniers et marins le moyen d'employer utilement les quelques heures de loisir dont ils jouissent chaque jour en-dehors des exercices maritimes et militaires.

Près de quatre ans se sont écoulés depuis cette création, et cette période est suffisante pour qu'il soit possible de se rendre compte du développement qu'elle a pris depuis son origine et des résultats qu'elle produit aujourd'hui.

Les dépêches de 1872, citées plus haut, se bornaient à prescrire le prêt d'une bibliothèque de bord à chaque division et l'installation des salles de lecture.

C'était un modeste point de départ ; mais le bon accueil fait à cette idée devait encourager à lui donner tout le développement qu'elle comportait.

Le 30 avril 1873, l'un de vos prédécesseurs arrêtait le règlement destiné à assurer le fonctionnement des salles de lecture, le bon entretien des livres et la rémunération des officiers mariniers en retraite employés comme bibliothécaires.

Ce règlement instituait dans chaque port une commission locale de la bibliothèque de la division, chargée d'en suivre le fonctionnement et de proposer les améliorations jugées utiles.

En même temps, des mesures étaient prises pour se procurer les ressources financières qui avaient fait défaut jusque là.

Dès lors, il était possible de se préoccuper de la formation d'un catalogue officiel des ouvrages destinés à entrer dans la composition de ces bibliothèques. Par une décision ministérielle du 18 août 1873, la commission centrale fut constituée et chargée de ce soin. Elle reçut en même temps la mission d'établir un catalogue pour les bibliothèques des prisons maritimes. Ces deux documents obtinrent l'approbation ministérielle les 17 janvier et 20 mai 1874.

En indiquant au ministre un très-grand nombre de livres, la commission s'est préoccupée de tenir compte, dans ses choix, des goûts si divers, des

aptitudes si différentes qui se rencontrent dans le personnel des équipages de la flotte.

D'après les instructions qu'elle avait reçues, la composition des bibliothèques des divisions devait être de nature à exercer une sorte d'attraction sur les lecteurs, par l'amusement et les illustrations, pour la masse ; par les facilités données au travail, pour les plus instruits. Il n'y avait à redouter ni le livre trop sérieux ni l'ouvrage trop futile, car, dans ce personnel si varié, l'un et l'autre peuvent trouver un lecteur, et tous deux avaient leur place marquée dans le catalogue, pourvu que tous deux fussent d'accord avec les idées d'honneur, de discipline, de morale et de patriotisme professées dans la marine.

Ces principes ont présidé à la préparation des catalogues : ils continuent à guider la commission, à laquelle la décision ministérielle du 24 décembre 1873 a attribué le caractère de permanence, et dont l'arrêté du 7 mars 1874 a réglé les attributions.

Les mesures prises pour le développement des bibliothèques des divisions sont loin d'être restées stériles.

Le nombre des entrées dans les salles de lecture s'est accru dans une proportion inespérée.

En effet, de 1873 à 1875, le total annuel de ces entrées s'est élevé :

A Cherbourg, de 5,605 à 32,295 lecteurs ;

A Brest, de 13,258 à 19,315 lecteurs ;

A Lorient, de 6,229 à 19,973 lecteurs ;

A Toulon, de 8,400 à 41,591 lecteurs.

Rochefort seul fait exception : du chiffre de 9,237, l'effectif des lecteurs est descendu à 7,881.

Il n'en reste pas moins un accroissement de 42,729 à 121,055 lecteurs.

Soit une augmentation de 78,326, ou près du double du nombre primitif pour les cinq divisions.

La commission centrale observe d'ailleurs avec une grande attention les renseignements qui lui sont fournis par les rapports des commissions locales au sujet des préférences qui se manifestent chez les lecteurs, et elle y a égard dans ses travaux.

De l'ensemble de ces renseignements, il résulte que certains ouvrages, tels que les grandes publications illustrées (*Illustration*, *Monde illustré*, *Tour du Monde*) et les journaux spécialement écrits pour les marins (*Journal du matelot*, *Petit bulletin du soldat et du marin*) ont un nombre de lecteurs plus considérable que les autres livres.

Le succès des publications illustrées était prévu. L'image forme comme une sorte de langage idéographique intelligible même pour l'illettré : elle attire et finit par inspirer le désir de lire les explications qui l'accompagnent. C'est donc un excellent auxiliaire des moyens d'instruction mis à la portée des marins.

En ce qui concerne les ouvrages moins fréquemment mis en lecture, la commission trouve dans les appréciations diverses et souvent opposées des commissions locales la justification de leur présence dans les bibliothèques. En effet, tandis que l'une des divisions, par exemple, demande la suppression du *Musée des familles*, comme publication trop peu lue, à Lorient et à Brest ce journal vient au sixième rang dans les préférences des lecteurs. Si l'une des commissions locales indique l'abandon dans lequel restent les livres de science, dans les comptes rendus de Lorient, au contraire, ces livres sont signalés comme tout à fait en faveur auprès des lecteurs.

Le catalogue, établi en vue de l'ensemble du personnel et non pour satisfaire les préférences de tel ou tel groupe d'hommes, semble donc atteindre le but qu'on s'était proposé.

En-dehors des éléments de statistique qui viennent d'être résumés et qui suffiraient à démontrer les bons effets du fonctionnement des bibliothèques des divisions, la commission a trouvé dans les rapports qui lui ont été communiqués un grand nombre de faits et d'appréciations qui démontrent, tout autant que les chiffres peut-être, le succès de cette création.

A Cherbourg, la salle de lecture est considérée comme trop petite pour le nombre d'hommes qui y viendraient certainement dans la mauvaise saison, et l'on demande des siéges pour n'avoir pas à refuser des lecteurs, comme cela s'est produit.

A Toulon, la même pensée se traduit par la constatation de ce fait caractéristique, que, faute de siéges, les hommes passent leur soirée à lire debout, sans que l'ordre le plus parfait et le silence le plus absolu cessent de régner dans la salle.

A Rochefort, on remarque cette affirmation du commandant que « la fréquentation de la bibliothèque entre de plus en plus dans les habitudes des hommes de la division. »

Si, dans les rapports de la division de Brest, on ne trouve aucun de ces faits qui attirent l'attention d'une manière particulière, l'accroissement du chiffre des lecteurs suffit à prouver le succès.

En-dehors de cette constatation de l'empressement des hommes à fréquenter la salle de lecture, il est une tendance qui se manifeste de plus en plus et que la commission ne saurait signaler trop particulièrement au ministre.

C'est celle qui porte les hommes à rechercher, dans la salle de lecture, non plus seulement la distraction, mais les moyens de développer leur instruction et surtout leur instruction professionnelle.

Les premières manifestations de cette préoccupation furent les demandes formulées par les commissions locales dans le but d'obtenir que des ouvrages relatifs aux machines marines, au pilotage, à la navigation, fussent placés dans les bibliothèques des divisions, ainsi que des collections des divers manuels en usage dans les équipages de la flotte et des cartes marines.

Ces vœux étaient trop justifiés pour n'être pas accueillis, et la décision prise à ce sujet commence à porter ses fruits.

A Lorient, chaque soir, des groupes se forment autour de ces cartes marines, et les hommes les plus instruits éclairent et guident leurs camarades moins avancés. A Cherbourg, à Toulon, les ouvrages de navigation sont souvent étudiés.

En présence de ces faits si caractéristiques, la commission éprouve le regret que le défaut de ressources financières se soit opposé jusqu'ici à l'établissement des grandes cartes murales des arrondissements maritimes dont l'étude avait été confiée au Dépôt des cartes et plans de la marine, et qui, à côté des détails hydrographiques des cartes marines, auraient reproduit jusqu'à une certaine profondeur, dans l'intérieur des terres, les détails topographiques de la carte de l'état-major.

Au nombre des idées utiles et pratiques qui ont été réalisées pour répandre le goût de la lecture, la commission doit signaler l'organisation des lectures du soir, à haute voix, faites à la division de Toulon depuis le commencement de l'hiver dernier, par des marins de bonne volonté. Il y aurait intérêt à ce que cette mesure fût appliquée dans toutes les divisions.

La commission ne saurait terminer ce rapport sans mentionner enfin un fait qui, partout constaté, est une des preuves les plus évidentes du bon accueil fait à l'installation des bibliothèques des divisions et suffirait à prouver combien est complète la réussite de cette création, combien elle répondait à un besoin qui existait à l'état latent dans le personnel des équipages de la flotte. Malgré l'exiguïté des locaux, qu'il y aurait un réel intérêt à améliorer ; malgré la gêne imposée aux lecteurs et qui, à Toulon surtout, se manifeste d'une manière si caractérisée, partout la tenue est parfaite, le silence et l'ordre sont complets, et, dans aucun cas, il n'a été nécessaire d'infliger la moindre punition à l'occasion du fonctionnement des salles de lecture.

Travaux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a lu, dans la séance du 26 janvier 1877, le rapport sur les travaux des commissions de publication de cette Académie pendant le second semestre de 1876. Nous reproduisons la plus grande partie des intéressants renseignements qui y sont consigné :

« Cinq volumes ou demi-volumes de nos recueils, trois in-folio, deux in-4, ont été livrés au public : 1° le tome XXIII des *Historiens de France*, consacré, comme les trois précédents, à la période comprise entre l'avénement de saint Louis et celui de Philippe de Valois, volume de plus de 1,100 pages, dû à la collaboration de MM. N. de Wailly, L. Delisle et Jourdain ; 2° le tome VIII des *Tables de Brequigny*, continuées par M. Pardessus, et je puis dire aujourd'hui achevées par M. Laboulaye ; car ce volume atteint la fin du règne de Philippe le Bel que l'Académie, par une décision en date du 21 mars 1873, a marquée pour terme à ce recueil ; 3° la deuxième partie du tome II, des *Historiens arabes des croisades*, par M. de Slane, dont mon dernier rapport vous annonçait le prochain achèvement ; et, dans nos recueils in-4 : le tome XXVIII, deuxième partie de nos *Mémoires*, comprenant les sujets les plus variés : deux mémoires de M. Th.-H. Martin : *la Prométhéide d'Eschyle* et *la Cosmographie populaire des Grecs après l'époque d'Homère et d'Hésiode* ; deux de M. Ed. Le Blant : *les Martyrs chrétiens et les supplices destructeurs du corps* ; — *Polyeucte et le zèle d'imprudence* ; trois de M. Hauréau : *Sur quelques maîtres du quatorzième siècle* ; — *Sur les récits d'apparitions dans les sermons du moyen âge* ; — *Sur deux écrits intitulés* de Motu cordis ; deux de M. N. de Wailly : *le Romant ou Chronique en langue vulgaire dont Joinville a reproduit plusieurs passages* ; — *Sur la langue de Reims au treizième siècle* : un de M. Jourdain : *la Royauté française et le droit populaire* : et un de M. Desjardins : *Sur les inscriptions graffiées du corps de garde de la cohorte des Vigiles*. Enfin le tome XXIV, deuxième partie, des *Notices et extraits des manuscrits*, rempli par six notices : deux de M. N. de Wailly et quatre de M. Hauréau.

« Les savants éditeurs des *Historiens de France*, ayant terminé le tome XXIII, vont commencer le tome XXIV. La première moitié de ce volume, dont la copie n'a plus besoin que d'une dernière révision, comprendra les procès-verbaux des enquêtes des commissaires que saint Louis chargea de rechercher les dommages causés à ses sujets par les officiers royaux dans les diverses provinces de ses États, et notamment en Languedoc, en Poitou, en Touraine, en Normandie et en Picardie. La seconde partie, dont les matériaux ne sont pas encore complétement recueillis, sera consacrée à la suite des chroniques locales relatives aux règnes de Philippe de Valois.

« Au recueil de Brequigny qui vient de finir, va succéder dans nos publications un autre recueil d'un caractère plus original et d'un grand inté-

rêt ; c'est le recueil des *Chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France, antérieurs à Philippe-Auguste*. Depuis longtemps, les rapports semestriels vous tiennent au courant des travaux préliminaires de cette importante collection. M. L. Delisle, qui les dirige, me fait savoir que, dans ce semestre, on a copié les actes antérieurs à 1180, contenus sous forme de *vidimus* dans les registres 175-185 du Trésor des Chartes. Le Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel, communiqué par M. le préfet de la Meuse, a été examiné en détail ; mais, sauf quelques additions faites après coup, il ne comprend que des pièces anciennes, dont le texte était déjà à la disposition de l'Académie, la Bibliothèque nationale en ayant fait exécuter une copie complète et figurée, pendant que ce précieux manuscrit était à Paris.

« La grande collection que l'Académie a commencée, parallèlement à celles dont elle a recueilli des bénédictins le laborieux héritage, la collection des *Historiens des croisades* se continue dans ses trois séries : 1° Le tome IV des *Historiens occidentaux*, j'ai regret de le dire, en est à peu près au même point qu'il y a six mois. Le texte entier est imprimé, mais la publicatian en est retardée par les tables, dont les éditeurs, MM. Ad. Regnier et Thurot, ont cru devoir retirer la copie de l'imprimerie, afin d'en faire une révision complète avant d'en commencer l'impression ; — 2° M. Miller poursuit avec le même zèle l'achèvement du tome II des *Historiens grecs* : il y a 74 cahiers (c'est-à-dire 148 feuilles, 592 pages), tirés ou bons à tirer, un 75e cahier en correction et 74 placards. Le manuscrit est entièrement terminé. — 3° J'ai annoncé tout à l'heure la publication de la 2e partie du tome II des *Historiens arabes* par M. de Slane. Notre laborieux confrère a déjà fort avancé la 1re partie du tome III ; 27 cahiers sont tirés, ou bons à tirer la copie d'environ 40 feuilles est à l'imprimerie. Quant à la 1re partie du tome II, arrêtée au 2e cahier partant de fâcheuses raisons qui ont entravé M. Defrémery dans son travail, notre confrère, quoique souffrant encore, vient de remettre pour l'impression une suite de la copie et nous en promet la continuation.

« Le recueil des *Mémoires des savants étrangers* poursuit régulièrement sa marche. Le tome IX, qui compte déjà deux mémoires imprimés, se continue par l'impression du mémoire de M. Tissot, ministre plénipotentiaire de France en Grèce, notre nouveau correspondant, sur la *Mauritanie tingitane*, et il est arrivé à la feuille 40.

« Le recueil des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, etc., avec ses deux séries marchant d'un pas inégal, série orientale et série occidentale, est sujet, au contraire, à des lacunes moins faciles à faire disparaître dans la suite de la tomaison. Dans la série orientale, le tome XXIII (1re partie), est consacré au *Dictionnaire des simples*, d'Ibn-Beïthar, publié par le docteur Leclerc, avec le concours de notre confrère M. de Slane. Aux 48 feuilles tirées se joignent 49 placards à mettre en pages, et toute la copie est prête. Cette copie excéderait non-seulement les limites de ce volume, mais même celles d'un autre volume encore, si l'auteur n'avait compris la nécessité de la réduire aux choses vraiment essentielles. Ibn-Beïthar aura donc deux volumes, et le tome XXIV, 1re partie, étant déjà commencé avec le *Mémoire* de M. Maspéro, c'est le tome XXV, 1re partie, qui en contiendra la fin. Dans la série occidentale, le tome XXIV, 2e partie, vient de paraître, comme je l'ai annoncé ; le tome XXIV, 2e partie, avait déjà paru (le *Commentaire d'Alexandre d'Aphrodisias*, de M. Thurot). Le tome XXVI, 2e partie (la *Chirobaliste d'Héron d'Alexandrie*, par M. Prou), a 20 feuilles tirées ou bonnes à tirer, et le reste du texte en placards. L'auteur n'a plus à remettre que la table alphabétique des matières, une table

sommaire des divisions générales de l'ouvrage et d'autres accessoires qui seront placés sous les yeux de la commission des travaux littéraires avant d'être envoyés à l'imprimerie.

« L'*Histoire littéraire de France*, qui continue l'histoire du quatorzième siècle, a 84 feuilles tirées et de 85 à 91 bonnes à tirer : c'est la fin du volume. Il ne reste à composer que les tables.

« L'impression du tome IX des *Œuvres de Borghesi* se poursuit sous la direction de M. Léon Renier.

« Enfin, le *Corpus inscriptionum semiticarum* est à la veille de sortir de l'état de préparation où il était resté jusqu'ici. Le ministre de l'instruction publique, M. Waddington, qui, membre de la commission chargée de ce travail, en connaît mieux que personne l'importance, a demandé aux Chambres de mettre l'Académie en mesure d'en entreprendre l'impression, en inscrivant dans le budget un supplément de crédit aux frais de publication de notre compagnie : demande qu'il pourrait surabondamment justifier d'ailleurs à tous les yeux, s'il déposait sur la tribune les cinq volumes ajoutés par le dernier semestre à l'ensemble de nos publications. Les noms des commissaires auxquels est confiée la préparation de ce nouveau recueil, MM. de Saulcy, de Longpérier, Renan, de Slane, Waddington, de Vogüé, Derenbourg, nous répondent qu'il tiendra sa place auprès des autres avec honneur. »

Bibliothèque de l'Académie de médecine. — La bibliothèque de l'Académie de médecine est beaucoup plus importante qu'on ne le pensait. Les chiffres suivants sont empruntés à l'inventaire qui vient d'être terminé. Elle compte plus de 92,000 volumes appartenant à 51,000 ouvrages. La bibliothèque de feu M. Daremberg, qui constitue la partie la plus précieuse de cette collection et qui, faute d'espace, n'a pu encore être extraite des caisses qui la contiennent, compte 17,000 volumes. Sur l'ensemble il y a 30,000 volumes de thèses et 7,600 volumes représentant 910 recueils périodiques. Les langues dans lesquelles sont écrits les ouvrages sont au nombre de dix-huit. Plusieurs volumes précieux datent des premiers temps de l'imprimerie ; il y a dix incunables. Lorsque le moment sera venu, l'Académie s'occupera de faire imprimer le catalogue et de rédiger un règlement destiné à faciliter l'usage de ces richesses et à en assurer la conservation. La bibliothèque de l'Académie a mis moins de cinquante années à se former. — (*Le Temps.*)

Il est à souhaiter que, dans son nouvel établissement, l'Académie de médecine trouve la place nécessaire pour mettre toutes ces richesses à la portée des travailleurs.

La Rivista di letteratura popolare. — Cette revue, dont nous avons annoncé l'apparition, vient de publier son premier fascicule. Il est composé avec soin et donne une bonne opinion de l'avenir de ce recueil. Il débute par quelques mots du directeur, M. Sabatini. Viennent ensuite des chants populaires romains, recoltés et annotés par le même. Ce sont les poésies politiques qui d'abord ont été accueillies. Notre histoire s'est trouvée bien souvent mêlée à celle de l'Italie, et l'on rencontre là plus d'une allusion aux événements de notre propre histoire. M. Pitrè devait son concours à la nouvelle revue, et il lui a donné un article fort curieux, *Gesti ed insegne del popolo siciliano*. Un autre écrivain qui s'est consacré aussi à la littérature populaire, mais celui-là appartenant à la Catalogne, M. Maspons y Labros a publié, dans le *Rivista*, un article en espagnol, que nous avions déjà eu le plaisir de lire dans le *Revista historica*, de Barcelone ; il a pour sujet les

superstitions relatives au jour des morts, *El dia de difuntos*. M. Ferraro, qui a publié, dans la collection de Comparetti, les chants de Montferrat, a communiqué à M. Sabatini seize chants populaires de le Basse-Romagne. Plusieurs offrent d'importantes variantes à des poésies déjà connues. A ces chants succèdent des recherches de M. Sabatini sur les inscriptions murales. C'est un côté curieux du genre d'études entreprises par la revue. Qu'on se rappelle les intéressants renseignements que les inscriptions de cette sorte recueillies sur les murailles de Pompéi ont fourni à Comparetti dans son *Virgilio nel medio evo*. Une bibliographie, où sont mentionnés divers ouvrages appartenant à différents pays et concernant la littérature populaire, termine ce premier numéro. *La Rivista della letteratura popolare* est éditée par un libraire aussi actif qu'intelligent, par Ermanno Loescher, qui a des établissements à Rome, Turin et Florence. Elle paraît tous les trois mois, par livraisons d'au moins 80 pages, au prix de 12 francs pour la France. On peut s'abonner à Paris, à la librairie Franck. — Th. P.

L'Union de la paix sociale. — L'Union qui s'est formée autour de M. Le Play comprend déjà neuf cent dix-huit membres; — elle organise les groupes locaux et fait réimprimer *les Ouvriers européens*, aujourd'hui introuvables. Bientôt cette œuvre capitale de M. Le Play pourra être entre toutes les mains. Le tome II, *Ouvriers de l'Orient*, est en vente. Les tomes III, *Ouvriers du Nord*; — IV, *Ouvriers de l'Occident (populations stables)*; — V, *Ouvriers de l'Occident (populations ébranlées)*; — VI, *Ouvriers de l'Occident (populations désorganisées)*, paraîtront successivement. Le tome Ier, contenant *la méthode d'observation*, ne sera publié qu'en dernier lieu. Pour comprendre la méthode, il fallait en avoir suivi les résultats exposés dans les cinq autres volumes. — J.-A. B.

Deux brochures sur la musique. — Deux opuscules sur l'histoire de l'art musical méritent d'appeler l'attention de nos lecteurs. Ce sont : 1° l'*Histoire politique des écoles de musique*, réponse au discours prononcé par M. Gevaert à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, le 24 septembre 1876, par un trouvère (Paris chez Baur, 1876, in-12 de 36 p.). Ce travail est anonyme; mais l'avant-propos, sous forme de lettre à M. Gevaert, est signé : Rouxel. La deuxième brochure est intitulée: *l'État et les théâtres*, par Rouxel. (Paris, 1877, in-12 de 32 p.). — Ces deux travaux se complètent l'un par l'autre et soutiennent cette thèse : la protection de l'État, loin de profiter à l'art théâtral et à la musique, lui nuit. Il y aurait bien des objections à présenter sur les vues de M. Rouxel. Mais ce qui nous a spécialement intéressé dans le travail du « trouvère, » ce sont les pages d'histoire littéraire esquissant à larges traits la marche moyenne de la musique sous Charlemagne, au moyen âge et pendant la renaissance; puis, insistant davantage sur ce sujet, l'auteur nous fait connaître le prix des places au théâtre à diverses époques, au théâtre des confrères au dix-septième et au dix-huitième siècle; ensuite quel était le droit des pauvres depuis son origine jusqu'à nos jours. — Il y a là, en un petit nombre de pages, de quoi satisfaire ceux qui sont curieux des détails. — Sch.

— L'Encyclopédie britannique. — Il vient de paraître à Londres deux volumes de la neuvième édition de l'*Encyclopédie britannique*. C'est, comme le dit le *Times*, un événement dans l'histoire littéraire du jour.

L'*Encyclopédie britannique* fit, en 1771, peu d'années après l'*Encyclopédie française* de Diderot et de d'Alembert, sa première apparition en trois volumes in-4. C'était alors presque exclusivement un dictionnaire des sciences

et des arts. La seconde édition, en dix volumes, publiée de 1778 à 1783, ajouta beaucoup à l'importance de l'ouvrage, en y introduisant l'histoire et la biographie. La troisième édition, en dix-huit volumes, publiée en 1797 et complétée plus tard par deux autres volumes, reçut des additions et des améliorations nombreuses. La quatrième édition, de 1810, en vingt volumes, a été réimprimée sans beaucoup de changements, dans la cinquième et la sixième édition. Mais, entre les années 1815 et 1824, on y fit une addition très-importante, celle d'un supplément de six volumes, qui contient les dissertations préliminaires fort étendues de Dugald Stewart, Playfair et Brande sur l'histoire des sciences. Les deux éditions subséquentes, la septième, de 1830 à 1842, et la huitième, de 1852 à 1860, toutes deux en vingt-un volumes, sont surtout remarquables par les traités scientifiques qu'elles contiennent. L'édition actuelle sera faite sur le plan d'une « reconstruction » partielle, et non d'un simple remaniement avec corrections.

— Un périodique de Madrid, le *Mañana*, a publié un article de M. Victor Balaquer, que la revue catalane *la Renaixensa* dit fort intéressant. Cet article a pour sujet le troubadour Guillem de Cabestany, dont la fin rappelle la tragique histoire — vraie ou fausse — du sire de Coucy.

— La *Renaixensa* donne de curieux détails sur le mouvement littéraire en Catalogne, durant l'année 1876. Tant dans cette province qu'à Valence et à Majorque, il a été, sans compter les périodiques, publié quatre-vingt-dix ouvrages, dont cinquante-neuf productions dramatiques. Les livres les plus remarquables en-dehors de cette catégorie sont : *La Roja*, de Peloy Briz ; *Los Reys d'Arago y la Seu de Girona*, de D. Fidel Fita; *lo Rector de Vallfogona*, de D. S. Felix; *les Tradicions del Valles*, de Maspon y Labros. — Nous avons reçu cette dernière publication dont le *Polybiblion* ne tardera pas à parler. Plusieurs livres castillans ont été écrits par des Catalans, tels sont : l'*Historia crítica civil y eclesiastica de Cataloña*, de M. Bofarull, et *las Cortes catalanas*, de MM. Coroleu et Peila y Forgas. Parmi les nouveaux périodiques écrits en catalan, il faut citer : *la Familia cristiana*, qui paraît toutes les semaines, et *El pare Mulet*, publié à Valence. Nous avons déjà parlé de la *Llumanera*, qui s'imprime à New York. Une nouvelle feuille catalane paraît encore en Amérique, c'est l'*Aurenceto*, de Buenos Ayres.

— Une revue espagnole, la *Revista contemporanea* offre un prix de mille réaux à chacun des auteurs qui traiteront le mieux les quatre sujets suivants : Vie et œuvres de Lara (Figaro); Fortuny et ses tableaux; Sanz del Rio et le krausisme en Espagne; Espronceda et son influence.

— On a ordonné l'exhumation des restes du célèbre poëte Juan de Mena, qui fut enseveli au couvent de Cister, au quinzième siècle.

— Les religieux du Mont-Cassin vont entreprendre la publication de tous les manuscrits appartenant à la bibliothèque et aux archives de leur couvent. Cette publication paraîtra sous le titre de *Biblioteca casinense*.

— Don Francisco Cañamaque va publier sous le titre de *Miscelanea historica, politica y literaria*, un volume dont plusieurs chapitres pourront avoir de l'intérêt pour la France : *Liberté; — Le deux mai; — La Femme; — Mirabeau; — Le Périodiste; — Dialogue entre Cicéron et Démosthènes; — Les Francs-Maçons; — Danton; — Les Andalous du dix-neuvième siècle; — Vergniaud.*

— M. L. de Farcy publie à Angers, chez M. Ballu, imprimeur, un recueil périodique illustré et trimestriel, sous le titre de *Mélanges de décorations religieuses*. Il se propose de venir en aide d'une façon pratique, aux personnes qui s'occupent de décorer les églises pour certaines solennités.

Sa publication sera une collection de patrons et de modèles, et on y trouvera, avec un texte analogue, d'anciennes broderies, des draperies du moyen âge, des dessins de reliquaires, de menuiserie, etc., et aussi des descriptions tirées des ornementaires des églises.

— M. Harold de Fontenay, petit-neveu du général Changarnier, ancien élève de l'École des chartes et membre de la Société Bibliographique, va publier prochainement, à Autun, un livre sur Talleyrand, intitulé : *L'Évêque d'Autun*.

Publications nouvelles. — *De la Souveraine et infaillible autorité du Pape dans l'Église et dans les rapports avec l'État*, par le R. P. Paul Bottella, S. J. (2 vol. in-8, Poitiers, Oudin). — *Essai théologique sur le catholicisme libéral*, par Mgr Victor Pelletier (in-8, Haton). — *Un aide dans la douleur*, par l'auteur des *Avis spirituels* (in-18, Douniol). — *De la situation légale des associations religieuses non autorisées et spécialement de la Société de Jésus* (br. in-8, Palmé). — *Plaidoiries de Berryer*. T. III. (in-8, Didier). — *Philosophie de l'inconscient*, par Ed. de Hartmann, trad. de l'allemand, par D. Nolen (2 vol. in-8. Germer Baillière). — *Étude sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle. Le Socialisme*, par Fenoz (in-12, Didier). — *L'Homme et l'animal*, par H. Joly (in-8, Hachette). — *L'Éducation, ses difficultés et son but*, par l'abbé H. Chaumont (in-18, Palmé). — *Dictionnaire annuel des progrès des sciences et institutions médicales*. Douzième année (in-12, J.-B. Baillière). — *De l'Homœopathie et de ses progrès*, par le Dr X. Giraud (in-12, Savy). — *Le Télégraphe*, par Paul Laurencin (in-12, Rotschild). — *Le Mal et le Bien*, par E. Loudun (in-8, Palmé). — *Du darwinisme ou l'homme-singe*, par le Dr Constantin James (in-18, Palmé). — *L'Espèce humaine*, par A. de Quatrefages (in-8, cartonné. G. Baillière). — *Éléments de la philosophie chrétienne. Anthropologie*, par le P. G. Sanseverino (in-8, Avignon, Seguin). — *Essai sur la critique d'art en France*, par A. Bougot (in 8, Hachette). — *Le Val-Saint-Jean*, par Mme Bourdon (in-12, Haton). — *La Fille au vautour*, par Jules Gourdault (in-18, Hachette). — *L'Italie au seizième siècle*, par A. de Trevenet (in-18, Hachette). — *Rabelais, la renaissance et la réforme*, par Em. Gebhard (in-18, Hachette). — *Ghislaine*, par la comtesse de Buisseret (in-18 j., Bruxelles, Goemare). — *L'Exilée, poésies*, par Fr. Coppée (in-4, Lemerre). — *Le Bonheur au foyer. Lettres d'une mère à sa fille*, par Mme Julie Fertiault (in-12, Didier). — *Un été dans le Sahara*, par E. Fromentin (in-18, Plon). — *Mademoiselle de Kervallez*, par Mme Maryan (in-18, Bray et Retaux). — *Voltaire, ses hontes, ses crimes, ses œuvres et leurs conséquences sociales*, par Armel de Kervan (in-18 j., Bray et Retaux). — *Les Neiges d'autan, légendes et chroniques*, par Mme Julie Lavergne (in-12 Palmé). — *Jeanne d'Aurelles*, par Etienne Marcel (in-12, Blériot). — *Les Mémoires d'un dompteur, rédigés d'après les souvenirs personnels du célèbre Martin*, par Pierre-Amédée Pichot (in-12, *Revue Britannique*). — *Nouveaux samedis*, 14e *série*, par A. de Pontmartin (in-12, C. Lévy). — *Amour et devoir*, par Mme Mathilde de Saint-Vidal (in-12, Dillet). — *La Fanfare du cœur*, par L. Salvay (in-12, Librairie des bibliophiles). — *Les Aventures du roi Louis*, par Félix de Servan (in-18 j., Dillet). — *En famille, nouvelles*, par Mme de Stolz (in-12, Haton). — *Voyage à travers les malentendus et la plaisanterie de l'existence humaine*, par l'abbé H. Duclos (2 vol. in-8, Didier). — *Les grandes entreprises géographiques. I. L'Afrique*, par le vicomte H. de Bizemont (in-8 avec cartes, Lesailly). — *Autour du monde. Inde, Chine, Japon, Californie, Amérique du Sud*. par A. D. Carlisle : ouvrage traduit et extrait de l'anglais par Gabriel Marcel.

(in-12, Germer Baillière). — *Vacances d'un touriste*, par Victor Fournel (in-18 j., Baltenweck). — *Premiers habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes et la linguistique*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-8, Dumoulin). — *La Ville de l'acropole d'Athènes aux diverses époques*, par Émile Burnouf (in-8, Maisonneuve) — *Les Jésuites en Russie* (1805-1806). *Vie du P. Marc Follope, de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. S. J. Gagarin (in-18, Plon). — *Midhat-Pacha*, par Léouzon le Duc (in-8, Dentu). — *Salomon et ses successeurs, solution d'un problème chronologique*, par Jules Oppert (in-8, Maisonneuve). — *Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie, pour servir à l'histoire de la politique européenne* (1813 à 1826), par le comte Prokesch-Osten. T. III (in-8, Plon). — *Histoire populaire de la Révolution française*, par A. Rastoul (gr. in-18, Olmer). — *L'Empire allemand, la Turquie et l'Europe*, par Raudot (in-8, Douniol). — *Histoire générale des Hongrois*, par Ed. Sayoux (2 vol. in-8, Dentu). — *Le Prince de Bismark, sa correspondance*, par Ant. Proust (in-18, Decaux). — *La France sous Louis XVI*, Turgot, par Alphonse Jobez (in-8, Didier). — *Henriette-Marie, fille de Henri IV et reine d'Angleterre*, par le comte de Baillon (in-18, Didier). — *Les Jansénistes au dix-septième siècle*, par l'abbé Fuzet (in-8, Bray et Retaux). VISENOT.

CORRESPONDANCE

Bibliographie des proverbes (XIX, 194). — Puisque M. Magreder (de Vienne) prépare une *Bibliographie des proverbes*, il connaît très-certainement le travail fort estimable de M. G. DUPLESSIS (*Paris, Potier*, 1847, in-8); on trouve, dans le *Bulletin du bibliophile belge*, t. IV, p. 294, une notice de M. de REIFFENBERG sur ce volume, qui n'était pas absolument complet (il est impossible de l'être), et qui, depuis trente ans, est devenu susceptible de recevoir bien des additions. Nous nous sommes attaché à consigner quelques indications sur les marges de notre exemplaire de cette *Bibliographie*, et nous les mettons bien volontiers à la disposition de M. Magreder.

ÆNEX SYLVII. Proverb. (Duplessis, p. 75). Il existe diverses éditions, une s. l. n. d., in-4, 5 feuillets dans la *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 5. — Alcune littere, una in proverbi del Arsiccio intronato (Vignali), 1571. Voir le *Manuel du Libraire*, I, 196. *Archœlogy of Wales*, t. III; on y trouve une collection de proverbes. — ANSEAUME. Arlequin marchand de proverbes (catalogue Soleinne, 3236). — ANTIPHANE, comique grec (non cité par Duplessis); il avait composé une comédie intitulée: *Les Proverbes, ou l'Homme aux proverbes;* il tournait sans doute en ridicule la manie de citer à tous propos des proverbes. (elle est perdue). — ARNOULT (saint). Proverbes anecdotiques, 1835-36 (il y en a cinq, énumérés dans Quérard, *France littéraire contemporaine*, I, 76). — ATHENÆUM. London, august, 1854. Un article sur les proverbes des Grecs modernes. — BARJAVEL. Dictons et sobriquets patois des villes, bourgs et villages du Vaucluse, précédés de recherches sur les proverbes injurieux ou railleurs, Carpentras, 1853, in-8, à 100 exemplaires. — BENSERADE, Ballet des proverbes; il fut dansé le 17 février 1654; une édition in-4, se trouvait dans un recueil porté au catalogue Soleinne, t. III, p. 80. — BENFEY, Chrestomathie sanscrite. Leipzig, 1853; des proverbes. — BERONIE, Dictionnaire du patois du Bas-Limousin, in-4; on y rencontre un recueil de

proverbes. — Brizeux. Sagesse de Bretagne, ou Recueil de proverbes bretons, 1856. — Burckhart. Arabic, Proverbs, 1830. Voir un article de Silvestre de Sacy, dans le *Journal des Savants*, mars 1832.— Champier (Symphorien). Les Proverbes des princes et comme ils se doivent gouverner. (Se trouve dans la *Nef des princes et des batailles*, Lyon. 1502, in-4) (*Manuel du Libr.*, I, 1870.) — Codrington. A collection of many and excellent Proverbs out of several Languages. London, 1664, in-8. — Cohen. Prospectus de la traduction du Talmud. Paris, 1841, in-4, p. 15 et suiv. des proverbes rabbiniques.—Collin de Plancy.Proverbes féodaux dans le *Dictionnaire féodal*, t. II, p. 191 et suiv. — Combes (Anacharsis). Proverbes agricoles du sud-ouest de la France. Toulouse, 70 p. — *Comédie des Proverbes* (p. 172). Le catalogue Soleinne, t. I, p. 195, indique onze éditions différentes; un bon extrait dans l'*Histoire du théâtre français* des frères Parfaict, t. III, p. 215-236. Voir aussi Du Roure, *Analecta biblion, Paris*, 1836, 2 vol. in-8, t. II. p. 160-164.— Corblet (l'abbé). Glossaire du patois picard, 1852, in-8. Voir, sur les proverbes, p. 135-209 et 596. — Cyrillus. Speculum sapientiæ in cujus quidem proverbiis omnis sapientiæ speculum claret (plusieurs éditions au xve siècle). — Diaz (el doctor Pedro.) Introduccion a los proverbios, *Medina del Campo*, 1552, in-fol. — Denis (Ferdinand), un article sur les proverbes dans la *Revue de Paris*, t. XLIII. — Dictionnaire étymologique, historique et critique des proverbes et locutions proverbiales de la langue française. *Bruxelles*, 1850, in-18 (copie très-abrégée et très-littérale du *Dictionnaire* de Quitard); il en est parlé dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, janvier 1854, p. 132.— Dictionnnaire languedocien, 1820-21 (p. 217), Raynouard, *Journal des Savants*, 1824, p. 177, a cité quelques-uns de ces proverbes.— Dietz (H. F. von). Sentences et proverbes de Mohamed,dans ses *Denkwurdigkeiten von Asem* (Halle, 1815, t. II). — Duplain. Usages, préjugés, superstitions, dictons, proverbes et anciens mots de l'arrondissement d'Argentan, dans l'*Annuaire argentinais*, et tiré à part, Alençon, 1835, in-18. — Espagne (A.). Proverbes et dictons populaires recueillis à Aspiran (*Revue des langues romanes*, t. VI, p. 600), et Montpellier, 1875, in-8 de 46 p.).— *Fashionable caricatures* of the proverbs of our ancestors. *London* (sans date), in-12. — Festeau. Nouvelle grammaire anglaise, augmentée d'un recueil de proverbes. Duplessis, (p. 403), indique une édition de Londres, 1685; une plus ancienne, 1678, figure au catalogue de la bibliothèque de la ville de Bordeaux, n° 13623 imprimé. — Garay (Blasco de) (Duplessis, p. 291); voir Ticknor, t. III, p. 171. — Gomès de Trier. Le Jardin de récréation, 1611, Voir une note de G. Duplessis, catalogue Crozet, n° 1086. — Guicciardine. Choice Proverbs and dialogues also stories and Apothegmes taken out of famous authors. *London*, 1660, in-4 (en italien et en anglais). — Guys. Marseille ancien et moderne, 1786, in-8. A la fin, un traité sur les proverbes marseillais et provençaux. — Hamonière. Dialogues russes et français, suivis d'un recueil de phrases familières et de proverbes, Paris, 1816, in-8.— Herbert (George).Outlandish, Proverbs, Sentences, etc. London, 1640, in-16; 1651. (Voir Lowndes, *Bibliographer's Manual*, p. 1048). — *Histoire des Proverbes*, rédigée par le traducteur de la Galerie anglaise. Paris, 1803, in-12 (catalogue Van Hulthem, 13251). — Hombres (d') Firmas. Proverbes agricoles (dans les *Annales de l'agriculture française*, t. XIX, p. 822). *Homerici versus proverbiales*, H. Stephanus, 1578, in-16.— Instructions et enseignements; ensemble demandes, proverbes et joyeux quolibets faits par l'Indigent de Sapience, in-12, gothique. — Indovinelli, riboboli, sententie, proverbi, *Firenze*, 1558, in-8, catalogue Libri, 1847, n° 1533. — Iriarte (Juan de). Obras sueltas. *Madrid*, 1774, 2 vol. in-4; on y

trouve environ 2,000 proverbes espagnols avec leurs équivalents latins. — Jacopone de Todi. *Le Laude*, 1493 ; au chapitre 62, un recueil assez considérable de proverbes fort anciens. — Lacombe. Dictionnaire du vieux langage ; des proverbes provençaux et languedociens. t. II, p. 76-80. — Leclerc (Théodore) Proverbes dramatiques. Voir un article de Sainte-Beuve, dans les *Causeries du lundi*, t. III. — Lepage et Charton. Le département des Vosges. *Nancy*, 1845, in-8, des proverbes, t. I, p. 719-721. — Lerouge. Proverbes lorrains (manuscrit indiqué au catalogue du Bibliophile voyageur (Paris, Leblanc, 1840, n° 308).— *Lezione di maestro Nicodemo. Firenze*, 1581, in-8. On y trouve l'explication de divers proverbes toscans (voir le *Manuel*.)— Lopez de Mendoza. Proverbios (Duplessis, p. 289). Voir, sur cet ouvrage, Clarus, *Darstellung der spanischen Literatur im Mittelter*, 1846, II, 80, le *Catalogo Salva*, t. II, p. 216, et Ticknor, *History of spanish literature*, III, 70 ; ces proverbes, au nombre de 700, sont réimprimés dans les *Origines*, de Mayans, t. II, p. 179-210. — Loyselet (Nicolas). Dictionnaire françois-latin, 1617. A la fin *Essai des proverbes francois avec leur interprétation latine* (catalogue Van Hulthem, de Bruxelles, n° 13249). — Malora. Philosophia vulgar, 1568. Voir *Catalogo Salva*, II, 219. — *Matinées sénonaises* (p. 494). Une notice sur cet ouvrage dans l'*Esprit des journaux*, juin, 1789. Les tomes II et III, restés manuscrits, figurent au catalogue Duplessis, 1032. — Meidanius, 1795 (Duplessis, p. 54). Voir un article de Silvestre de Sacy, dans le *Magasin encyclopédique*, III, p. 222-234. — *Mélanges sérieux et comiques*, 1703 (des proverbes). — *Menus (les) propos* Duplessis, p. 127). Cet opuscule en vers, où l'on rencontre des proverbes qui ne se trouvent pas ailleurs, a été réimprimé, avec des notes, dans le *Recueil des poésies françaises des* XV *et* XVI*e siècles*, t. XI, p. 343-396 (publié par MM. Anatole de Montaiglon et James de Rothschild, *Paris*, Daffis, 1876, in-18).— Metelli (Gius.-Maria). Proverbi gia figurati e misteriosi, *Viterbo*, 1678. — Michele di Forlì, Usi e pregiudizii de contadini della Romagna. *Forlì*, 1818, in-4 ; ouvrage curieux, rempli de proverbes et de dictons populaires. — Moisy (M. de). Les Jeux de la petite Thalie, contenant vingt proverbes dramatiques. *Paris*, *Bailly*, 1769, in-8. — *Moralists's (the) Medley*, or Collection of proverbs, maxims and moral reflexions. *London*, 1803, in-12. — Neyris (A.). Dictionnary of modern greek proverbs. *London*, 1831. — Nunez. Refranes. Voir le *Catalogo Salva*, t. II, p. 222. — Oudin. Refranes. J'ai vu une édition de 1609 ; 8 feuillets et 256 pages. — Perez de Herrera Proverbios morales. *Madrid*, 5 vol. in-4. *Catalogo Salva*, t. II, p. 227. — Pall Goix. Description du royaume Thaï ou Siam, 1851 (Des proverbes siamois, t. I, p. 401). — *Paremiograph* Duplessis, p. 402). Nouvelle édition fort augmentée, avec le titre de *An Handbook of proverbs*. London, H. C. Bohn, 1855. — Partier des Ormes. La Morale primitive, ou pensées, maximes, proverbes et sentences des Orientaux. Paris, in-12. — Perlionus. Oviliarum Opus, *Mediolani*, 1583 (on y compte 5853 proverbes). — Perusio (Camillo). Il Maggio, poema, Firenze, 1688, in-8. A la fin : *Indice delle voci, proverbii*. — Pinkerton. Miscellaneous Observations on Russia, 1833 ; des détails sur les proverbes russes. — Pluquet (Duplessis, p. 223). *Essais historiques sur Bayeux*, 1829, in-8 ; des proverbes et dictons populaires, p. 304-313. — *Proverbes dramatiques* (voir le catalogue Soleinne, n° 3599-3636. — *Proverbes russes* (en russe), 8e édit. *Saint-Petersbourg* (catalogue Eloy Johanneau, n° 381). — Proverbii utilissimi (Duplessis, n° 397). Une édition, *Treviso*, 1601, figure dans un recueil porté au catalogue Reina, 1839, n° 1399. — Raspieler. Les Paniers, poëme patois. Porentruy, 1849 ; on y trouve des proverbes. — *Recueil de proverbes* et de contes, traduits du turc en français.

Smyrne, 1848, in-8 (catalogue Barrois). — Recueil de proverbes provençaux (p. 216). La bibliothèque Méjanes, à Aix, possède un recueil de *Sentencos y proverbis prouvencaus* in-fol. 812 p. (Voir le *Bulletin du bibliophile*, 1848, p. 842). — Refranes y avisos por via de consejos, *Valencia*, 1561, in-8, 8 feuillets. Un exemplaire indiqué comme unique, catalogue Salva, t. II, p. 231. — Reiffenberg. Sur les proverbes flamands du xve siècle, dans l'*Annuaire de la bibliothèque royale de Belgique*, 1840. — *Retrospective Review*. London, may 1853. Un article sur les proverbes. — Richard. Contes populaires, traditions, croyances, superstitions, proverbes et dictons applicables à des villes de la Lorraine. — *Riote (la) du monde*, publiée par Francisque Michel. Paris, 1834. C'est une conversation en proverbes et en coqs-à-l'âne. — Sanz (P. L.). Trezientos Proverbios (en vers), s. l. n. d. in-8 (voir le *Catalogo Salva*, t. II, p. 238. — Ségur (J. A. de). Comédies, proverbes et chansons. Paris, 1802, in-8. — Salomon. Proverbes. Voir le *Manual* de Lowndes, p. 2438, pour deux traductions latines et quinze traductions anglaises. — Salomon. Proverbios en rima, s. l. n. d. (vers 1520, in-4, 4 feuillets (cat. Salva, t. II, p. 231). — Les Proverbes de Salomon, sommairement expliqués en forme de paraphrase, par maistre Nicolas Guillebert. *Paris*, N. Buon, 1637. — Une explication morale et mystique des Proverbes de Salomon, d'après les Pères de l'Église, se trouve en grec dans la *Collection* du cardinal Maï, t. IX, p. 1-246. — Sermon en proverbes dans le *Petit trésor de poésie récréative*, p. 317-325. — Sermon sur la pénitence, en patois de Besançon, suivi d'un sermon en proverbes. Dôle, 1820, in-18. — Stampoy. A collection of Scotch proverbs. *London*, 1663, in-16. — Thomas. Les Roses estivales, recueillies des douces épines des anciens en françois, en latin, en prose et en vers. *Paris*, *Jean de Laquehay*, 1624, in-8. Recueil de sentences et de proverbes devenu fort rare. — Tibouville. Deux proverbes dramatiques; voir le cat. Soleinne. — Toone (W.). Glossary and etimological dictionnary of obsolete words; proverbial expressions, etc. *London*, 1802, in-8. — Tupper. Proverbial Philosophy (Duplessis, p. 409), nombreuses éditions, une 1853, in-4, 336 p. with illustrations, est indiquée comme la treizième. — Valles (Peiro). Libro de refranes, *Caragoçu*, 1549, in-4; livre rare; l'auteur de la *Bibliotheca aragonesa*, Latassa, convient ne l'avoir jamais rencontré; voir le *Cat. Salva*, t. II, p. 245. — Virgilius. Hadriani Barlandi versuum ex Virgilio proverbialium collectanea, *Parisiis*, in-4. — Versus proverbiales aliquot collecti ab H. Clocio, *cremona*, 1562, in-12 (cat. Courtois, 857). — Voyage de campagne, par la comtesse de M*** (Mme Durand). *La Haye*, 1700, in-12. A la fin de ce volume se trouvent des comédies en proverbes, au nombre de dix. — *Westminster Review*, april, 1835. Proverbs of different nations. — Wipher (chapelain d'Henri III au onzième siècle). Proverbia ad Henricum (dans Martene, *Ampliss mia collectio*. — Withals (M.). Dictionnarie of english and latine with phrases both etymological and proverbials, 1616, in-4. — Wordroephe (John). The spared Hours of a Souldier in his travels. *Dort. George Waters*, 1623, in-fol. (c'est une grammaire anglaise et française); un recueil de proverbes en anglais et en français, p. 474-523. Duplessis, p. 165, a fait mention de cet ouvrage, mais il n'est point indiqué dans le *Bibliographer's Manual*, de Lowndes. — Ximenez. Proverbios morales, *Baena* 1615, in-8. — Zamora (Alonso de). Loor de virtudes. *Valencia*, 1526, in-8, volume très-rare et non cité; Salva, *Catalogo*, t. II, p. 247, en donne des extraits. — Zino. Proverbi italiani e latini, *Venetia*, s. d. in-12 (catalogue Motteley, 1841, n° 1619). — Zorzi. Proverbi in versi vers 1530), in-8 (cat. Libri, 1859, n° 2824).

Gust. Brunet.

Bladé. Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac. Paris, Franck, 1867, in-8. — Boucoiran, Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux (de la France)... comprenant une collection de proverbes locaux tirés de nos moralistes populaires (Nîmes, en cours de publication, in-8). — Cahier (R. Ch.). Quelques six mille proverbes et aphorismes usuels empruntés à notre âge et aux siècles derniers. Paris, 1856, in-12. — Castagna (N.). Proverbi italiani, raccolti ed illustrati. Napol., tip. Nobile, in-8, de viii-368 p., 1868. — Crapelet (A.). Proverbes et Dictons populaires, avec les dits du Mercier et des Marchands, et les crieries de Paris, aux xiiie et xive siècles, publiés d'après les manuscrits de le Bibliothèque du Roi, par G. A. Crapelet. Paris, Crapelet, 1831, gr. in-8. — *Die schweizerischen* Sprichwörter der Gegenwart in ausgewählter Sammlung Otto Sutermeister. Proverbes suisses. Aarau, Christen, in-8, 1869. — Duval (Jules). Les Proverbes répandus dans le Rouergue, recueillis par M. Jules Duval (*Mémoires de la Société des sciences, belles-lettres et arts de l'Aveyron*, t. V, Rodez, 1845). — Duplessis (G.). La Fleur des proverbes, recueillis par M. G. Duplessis. Paris, 1841, in-32. — Fourtier (A.). Les Dictons de Seine-et-Oise, Paris, Dumoulin, 1873, in-8 de 120 p. — Hatoulet et Picot. Proverbes béarnais, par E. Hatoulet et E. Picot, accompagnés d'un vocabulaire et de quelques proverbes dans les autres dialectes du midi de la France, avec un avant-propos par M. Gustave Brunet. Paris, Hérold, 1862, in-8. — — Hectôgraphie, c'est-à-dire les déclarations de plusieurs Apophthegmes, Proverbes, sentences, etc., dictz, tant des Anciens que des Modernes (Plusieurs éditions, 1540, 1543). — Heilly (Georges d'). Gastronomia, proverbes, aphorismes, préceptes et anecdotes en vers, précédés de notes relatives à l'histoire de la table (Paris, Rouquette, 1872, in-12). — Hombres (M. d'). Dictionnaire languedocien-français, contenant... les idiotismes, dictons, maximes et proverbes, leurs origines, etc. Alais, Bruguerrolle, 1re partie (1873), in-4, 2 colonnes. — Kelly (W.). Proverbs of all Nations compared, explaned and illustrated. London, Kent, 1869, in-8. — La Curne de Sainte-Palaye. Proverbes qui se trouvent dans nos poëtes des xiie, xiiie et xive siècles. (Dans le Dictionnaire historique de l'ancien langage français.) Manuscrit de la Bibliothèque nationale (en cours de publication). Paris, Champion, in-4 à 2 colonnes, t. III, 1877). — La Mesanjère (M. de). Dictionnaire des proverbes français. Paris, Treuttel et Wurtz, 3e édit. 1823, in-8. — Le Roux de Lincy. Le livre des proverbes français, par M. Le Roux de Lincy; 2e édition, corrigée et augmentée, précédée d'une bibliographie complète de la matière. Paris, Delahays, 1859, 2 vol. gr. in-18. — Les meilleurs proverbes français et étrangers. Paris, Pélagand, 1865, in-12 de 231 p. — Lespy (V.). Proverbes du pays de Béarn, énigmes et contes populaires. Paris, Maisonneuve, 1876, in-8 de 113 p. — Masson (Mor). Die Weisheit des Volks. Einiges aus dem sprich worteschatz der Deutschen. Russen, Franzosen und anderer ihnen stammverwandtan Nationem. Gesammelt und nach der analogie gruppirt. St-Petersburg, Hoppe, 1868, in-8 de viii-390 p. — Nervo (baron de). Dictons et proverbes espagnols, par le baron de Nervo. Paris, Michel Lévy, 1874, in-12 de 119 p. — Oihenart (le sieur d'). Proverbes basques recueillis. Paris, 1656, réédités par M. Francisque Michel, 1847. — Percival (Rév. P.). Tamil Proverbs. With their English Translations (London, Henry, S. King, in-8). — Perny (Paul). Proverbes chinois, recueillis et mis en ordre par Paul Perny. Paris, Didot, 1869, in-12. — Perron. Proverbes de la Franche-Comté. Études historiques et critiques (in-8 de xii-152 p. 1876. Besançon. Lib. Champion, à Paris). — Quitard. Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des

proverbes et des locutions proverbiales de la langue française. Paris, P. Bertrand, 1842, in-8. — Quitard. Cent proverbes, par Grandville. Paris, Fournier, 1845, in-8. (Une nouvelle édition revue et augmentée pour le texte par M. Quitard, Paris, Garnier, gr. in-8.) — Quitard. Études historiques, littéraires et morales sur les proverbes français et le langage proverbial, contenant l'explication et l'origine d'un grand nombre de proverbes remarquables oubliés dans tous les recueils (Paris, Techener, in-8, 18..). — Recueil des proverbes météoroligiques et agronomiques des Cévennes, suivi des pronostics des paysans languedociens sur les changements de temps, par L. A. D. F. (d'Hombres-Firmas). Paris, 1822, in-8. — Rochet (Louis). Sentences, maximes et proverbes mantchoux et mongols, accompagnés d'une traduction française. Paris, Maisonneuve, 1876, in-8 de iv-170 p. — Swaison (R. C.). A Handbook of Weather Folklore, being a Collection of proverbial Sayings in various languages relative to the Weather, with explanatory and illustrative notes (London, Blackwood, 1873). — Voltoire. Anciens proverbes basques et gascons, recueillis par Voltoire, nouvelle édition, revue, augmentée et munie de notes et de renseignements inédits par M. Julien Vinson (Bayonne, Cazals, 1873, 29 p.). — Wander (Carl. Fréd. W. Ch.) Deutsch Sprichwörter Lexikon. Ein Hausschatz für das deutsche Volk. Leipzig, Brockhaus, in-4.

Victor Moryat.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Vies des saints enfants. — Existe-t-il un livre, contenant seulement *les vies des saints enfants*, ou calendrier de l'enfance, autre que celui qui a été publié par la Bibliothèque Mame de Tours, sous le titre de *les Enfants martyrs ?* S. V.

Martyrologe français. — Existe-t-il un livre, écrit en français, contenant un calendrier ou catalogue des saints et des bienheureux nés en France et en Belgique, dans les temps anciens et modernes, en un mot, un *Martyrologe français.*

S. V.

Calendriers français des saints. — Quel almanach ou calendrier français contient le catalogue de saints le plus complet? S. V.

Montres des bailliages de Coutances et de Saint-Lô. — Les montres des bailliages de Coutances et de Saint-Lô, tenues en 1480 et 1500, inscrites sous les nos 1772 et 1773 du catalogue Joursanvault, ont été acquises en 1838 par M. Dement. On désirerait connaître la résidence de M. Dement ou ce qu'est devenue sa bibliothèque.

A. de B.

Réformation de la noblesse. — On désirerait avoir communication d'un exemplaire de la *Réformation de la noblesse de Normandie*, faite en 1560, par le président du Bosc d'Emendreville, document cité dans la préface de l'édition de la *Recherche de Montfaut en* 1463, publiée par M. Labbey de la Roque. A. de B.

Reinhard, le général Sombre. — Pourrait-on indiquer le nom de baptême et le lieu de naissance d'un nommé Reinhard, qui, après avoir servi la France à Chandernagor, se rendit ensuite auprès de divers rajahs de l'Indoustan, vers 1763? Shah Allum, comme récompense de ses services, lui donna une province au sud de Delhi, nommée Radshapore. Ce Reinhard est connu dans l'histoire sous le nom de *général Sombre*. Il mourut le 4 mai 1778. R. P. R.

RÉPONSES

La Gueuse parfumée. — Voici ce qu'on lit dans la *Vie de Mgr Godeau, évêque de Grasse et de Vence*, par M. l'abbé Tisserand, Paris, Didier, 1870, p. 255.

« Godeau se rendit à Hyères en novembre. Toute la cour s'y trouvait... Il prononça deux harangues remarquables.... C'est dans l'une de ces harangues, qu'en parlant de la viguerie de Grasse, en particulier, il dit, pour donner une idée de sa pauvreté, que, comme elle ne porte que des jasmins et des orangers, on la pourrait appeler une *Gueuse parfumée.* »

Plusieurs fois Godeau revient sur cette idée. (Voir les pages 73, 74, 76, 203 de la *Vie* ci-dessus mentionnée.)

Tel est l'extrait de naissance, pour ainsi dire, de ce mot de Gueuse parfumée. Il est historiquement constaté. Mais Godeau trouva-t-il ce mot en cours dans la Provence, ou mit-il en circulation cette ingénieuse épithète tirée de son propre fonds? C'est une question que je laisse à résoudre à de plus habiles. Il est, du reste, facile de comprendre comment cette qualification appliquée à la partie s'est rapidement étendue au tout.

E. DE T.

Une définition du temps (XIX, 191). — Je trouve, dans le comte de Maistre (*Correspondance diplomatique*, publiée par Albert Blanc, t, II, p. 360), la phrase suivante : « Rien ne presse ; le temps, qui est *le premier ministre de Dieu*, ressemble un peu à son maître ; il est infaillible et tout-puissant. »—Si je ne me trompe, la définition en question doit être citée dans l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Rohrbacher. P. M.

Abraham Golnitz (XIX, 191). On a complètement négligé Golnitz dans tous nos recueils biographiques. C'est en vain que l'on chercherait ce nom dans le *Dictionnaire de Moréri*, dans celui de Bayle, dans celui de dom Chaudon, dans la *Biographie universelle*, dans la *Nouvelle biographie générale*, etc. Je ne crois pas que l'on ait jamais traduit en français son *Ulysses belgico-gallicus*, recueil que j'ai eu l'occasion de consulter et qui m'a paru fort intéressant en certains endroits. L'auteur du *Manuel du Libraire* (t. V. col. 1723), cite huit éditions de l'*Ulysses*, celle de Leyde, 1631 (et non 1632, comme l'a marqué M. G. de M.), celle d'Amsterdam, 1655, et celle de Leyde, même année. M. J. Ch. Brunet mentionne encore (*ibidem*) un autre ouvrage de Golnitz (de la collection elzévirienne) : *Princeps ex C. Tacito curata opera deformatus* (1636, petit in-12).

T. DE L.

L'Inquisition en Espagne (XIX, 91). —Voici les ouvrages à consulter sur la matière : *Dissertatio historica de inquisitione hispanica, quam inclytæ facultatis philosophiæ, indultu pro loco...* 1692, *publicæ ventilationi subjiciet*, M. Jo. Balthasar *Rebel*. Lipsiæ, in-4 (pièce). — *Dissertatio philosophica qua inquisitionis Pontificiæ iniquitas ex ipso ejusdem tribunalis catalogo anno* 1713 6 *augusti Conimbricæ publicato evincitur, quam præses J. A. Hartmann et respondens J. Ch. Ross...* 1737 *subjicient.* — *Anales de la Inquisicion de Espana su autor D. Juan Ant. Llorente*. Madrid, 1812, in-16.— Idem, trad. française. Paris, 4 vol. in-8. — *Lettre à M. Clausel de Coussergues sur l'Inquisition d'Espagne* (du même). Paris, 1817, in-8 (pièce).— *Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, par le comte Jos. de Maistre. Paris, 1828, in-8 (œuvre qui a eu 18 ou 20 édit.). — *Compendio de la historia critica de la inquisicion de España precedida de una noticia biografica de J. A. Llorente, traducido dal frances y aumentado de un extracto de los procesos mas celebres que ha formado la inquisicion*, por Rodriguez Buron. Paris, 1823, in-12. — *Histoire abrégée de l'Inquisition d'Espagne*, par Léonard Gallois. Paris, 1824, in-8 (4e édit.), augmentée d'une lettre de R. Grégoire à D. Ramon Jos. de Arce, grand inquisiteur général); 8e édit., 1851, in-8, suivie d'un coup d'œil général sur toutes les autres inquisitions, et contenant la relation originale et authentique de ce que le Saint-Office de Goa a fait souffrir à M. Dellon, médecin français. — *Petit abrégé de l'histoire de l'Inquisition, avec le ta-*

bleau indicatif représentant le nombre de victimes condamnées par ce tribunal depuis 1481 jusqu'à 1808. Paris, 1832, in-12 pièce. — *Les mystères de l'Inquisition et autres sociétés secrètes d'Espagne*, par T. V. de Féréal, avec notes historiques et une introduction de M. Manuel de Cuendias, illustrés de 200 dessins. Paris, 1845 (à 1874), gr. in-8. — *L'Inquisition dévoilée.* Mystères, délations, tortures. Nouvelle édition par J. Pellens. Paris, 1850, in-8. — *Inquisition et libéralisme. Avis doctrinal soumis à MM. Louis Veuillot, Albert Du Boys et le comte de Falloux*, par l'abbé Jules Morel, auteur des *conférences de Notre-Dame d'Angers*. Angers, 1857, in-8. — *Histoire des persécutions religieuses en Espagne. Juifs, Mores, protestants*, par E. La Rigaudière. Paris, 1860, in-18.—Il y a, en outre, quelques autres pièces et volumes sur les protestants et juifs en Espagne, formant avec les titres précédents, 32 numéros du catalogue de l'Espagne à la Bibliothèque nationale de Paris.

M^^ Sch.

La Question; le cumul et l'arbitraire des peines (XIX, 192).— Tous nos vieux auteurs, Rousseaud, de Lacombe, Muyart, de Vouglans et autres en feraient foi au besoin, mais ouvrir Dalloz ou Morin même suffira pour n'en pas douter, les peines tant géminées qu'arbitraires s'employaient des plus fréquemment en France.

Beccaria est-il le premier qui ait eu le mérite d'écrire contre ces atroces préliminaires de la question. — Il n'y a pas à s'occuper de la qualification finale ; mais on observera que rien ne se rapporte ni au cumul ni aux peines géminées et arbitraires dans la table du fameux traité du criminaliste milanais. (Edition de Lausanne, 1766, traduction anonyme reconnue depuis par Morellet.) Ensuite, si des critiques de Beccaria se trouvent avoir quelque part porté sur ce point-là, elles étaient probablement le reflet d'idées empruntées à nos encyclopédistes. Bien souvent, le grand philanthrope n'est que leur écho. (*Sic*, Golbéry, 1834. *Encyclopédie des gens du monde*, t. III, p. 240.)

H^^ Bourdon, anc. juge.

L'Auteur de la Verdad sospechosa (XIX, 191). — Aucun doute n'est possible sur l'auteur espagnol de la comédie dont Corneille a tiré le *Menteur*. Dès 1622, la *Verdad sospechosa* paraissait sous le nom d'Alarcon, dans un recueil de ses œuvres publiées à Barcelone, par Sébastian de Cormellas. Ce recueil est ainsi composé : *Los Empeños de un engaño*.—*El Dueño de las estrellas*. — *La Amistad castigada*. — *La Manganilla de Metilla*. — *Ganar Amigos*. — La Verdad sospechosa. — *El Antechristo*.— *El Texedor de Segovia*.— *Los Pechos privilegiados*. — *La Prueva de las promesas*. — *La crueldad por el honor*. — *Examen de maridos*. Alarcon a lui-même déclaré quelles étaient les pièces qui lui appartenaient, en se plaignant qu'on ait voulu attribuer à d'autres *Le Tejedor de Segovia*, *la Verdad sospechosa* et *El Examen de maridos*.— Voici, au sujet de la *Verdad*, ce que dit Ticknor, ch. xxi : « Corneille crut avoir profité d'une comédie de Lope de Vega; mais, quelques années plus tard, il reconnut son erreur, et rendit justice à Alarcon, dont il proclama tous les droits. Il ajouta qu'il donnerait volontiers ses deux meilleures comédies pour être l'auteur de celle dont il avait tiré un si grand profit. » — On trouve la comédie contestée bien à tort, dans la bonne édition donnée en 1852, par Ribadeneyra : *Comedias da don José Ruiz de Alarcon y Mendoza*, p. 321. — Sur cette question, la vérité ne peut être le moins du monde... *sospechosa*.

Th. P.

Proverbes (XIX, 192).—Dans le *Manuel du libraire*, cinq colonnes sont consacrées aux ouvrages sur les proverbes, tome VI, du numéro 18431 au numéro 18524. Inutile de transcrire ici cette nomenclature, que chacun peut si facilement consulter. Je me bornerai à indiquer quelques livres parus depuis le *Manuel*. On trouve un certain nombre de proverbes siciliens dans l'ouvrage de Vincenzo de Giovanni : *Filologia e letteratura siciliana* (Palerme, 1871, t. I, p. 208 et suiv.). Pitrè a aussi publié à Palerme, en 1869, une brochure de 43 pages, dont 24 sont con-

sacrées à des proverbes siciliens: *Proverbi e canti popolari siciliani illustrati*. Dans son *Cancioneiro general portuguez* (Porto, typ. Lusitana, 1867, t. II, p. 182 et suiv.). Braga a recueilli une série d'*Aphorismos poeticos de Lavoura*, dont plusieurs sont de vrais proverbes. On remarque dans les œuvres de Santillena (*Obras de don Inigo Lopez de Mendoza Marquez de Santillena*. Madrid, 1853, gr. in-8), un traité en vers sous ce titre: *Proverbes de bonne doctrine et profitable enseignement*. Ce sont des maximes plutôt que des proverbes, mais le même docte personnage a, dans un autre travail, compilé et classé alphabétiquement « les adages que les bonnes vieilles répètent devant leur feu. » En ce moment, on publie en Espagne *le Refranero general*, dont une revue, le *Defensa de la sociedad*, annonce le septième volume. Ajoutons qu'on trouve un certain nombre de proverbes dans la *Faune populaire de la France* de M. Rolland dont nous avons parlé dans le *Polybiblion* (t. XVII, p. 494). Au reste, on rencontre à peu près les mêmes proverbes partout, comme nous avons eu l'occasion de le faire observer au sujet de l'ouvrage de M. di Giovanni (*Bulletin du bouquiniste*, n° 355) et comme Liebrecht l'a montré, de son côté, en examinant le même livre (*Gött. gel. anz*, 1871, s. 41, p. 1630). TH. P.

— Je suppose que M. Magreder n'a pas besoin qu'on lui recommande par-dessus tout le livre si bien fait et si célèbre de M. P. A. GRATET DUPLESSIS : *Bibliographie parémiologique, études bibliographiques et littéraires, sur les ouvrages, fragments d'ouvrages et opuscules spécialement consacrés aux proverbes dans toutes les langues, suivies d'un appendice, contenant un choix de curiosités parémiographiques* (Paris, Potier, 1847, in-8). Le même érudit a publié, en 1851, chez Passard, *La Fleur des proverbes* (1 vol. in-32), et, en 1852, chez le même, *Petite encyclopédie des proverbes français* (1 vol. in-32). L'ouvrage le plus important qui a paru en France, depuis la publication de l'excellente monographie de M. Gratet-Duplessis, est le *Livre des proverbes français précédé de recherches historiques sur les proverbes français et leur emploi dans la littérature du moyen âge et de la renaissance*, par M. LE ROUX DE LINCY. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée (Paris, Delahaye 1859, 2 vol. in-12 de CXV-409 et 619 p.) A côté des recueils généraux que je viens de citer, il y aurait à énumérer une grande quantité de petits recueils qui, depuis 1847, ont été publiés dans chacune de nos anciennes provinces, et dont le dernier en date est celui de M. le Dr Perron (*Proverbes de la Franche-Comté, études historiques et critiques*. (Paris, Champion, 1876, in-8 de XII-152 p.)

T. DE L.

On peut consulter :

Des proverbes de Sébastien Franck en 1542. (*Anzeiger für kunde der Deutschen Vorzeit*, décembre 1876) ; — *Recherches sur le dialecte flamand de France*, par de Coussemaker, et *Proverbes et locutions proverbiales des Flamands de France*, par l'abbé Carnel (In-8, Didron) ; — BOHN (H.G.). *Polyglot of foreing proverbs*. (Recueil de proverbes français, italiens, allemands, hollandais, espagnols, portugais et danois, avec leur traduction en anglais.) (In-12, Didron).

Je crois avoir la plus vaste collection de proverbes et locutions proverbiales qui existe; bon nombre même sont inédits. C'est le fruit de trente années de *notes* ou de recherches spéciales.

FRÉDÉRIC ESMENJAUD,

Paris, 129, boulevard Saint-Michel

Le Gérant, L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec le développement des sciences de la nature, ouvrage posthume de FERNAND PAPILLON, publié, sur le désir de sa famille, par CH. LÉVÊQUE, membre de l'Institut, avec une notice biographique contenant de nombreux extraits des mémoires personnels de l'auteur. Paris, Hachette, 1876, 2 vol. in-8 de XXXVI-XXXII-351 et XXV-419 p. Prix : 15 fr. — *Essai d'analyse et de critique sur le texte inédit du Traité de l'âme de Jean de la Rochelle*, par HENRY LUGUET. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1875, in-8 de XXVII-491 p. Prix : 8 fr. — *Étude sur la notion d'espace, d'après Descartes, Leibniz et Kant*, thèse pour le doctorat, soutenue devant la faculté des lettres de Paris, par HENRY LUGUET. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1875, in-8 de IV-250 p. Prix : 3 fr. — *Leibniz Et les deux Sophies*, par A. FOUCHER DE CAREIL. Paris, Germer Baillière, 1875, in-8 de 180 p. (Extrait du *Compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques*, rédigé par CH. VERGÉ.) Prix : 2 fr. — *La Philosophie de Maine de Biran, essai suivi de fragments inédits*, par J. GÉRARD, professeur à la faculté des lettres de Clermont. Paris, Germer Baillière, 1876, gr. in-8 de 519-C p. Prix : 10 fr. — *Th. Jouffroy, sa vie et ses écrits*, par J. TISSOT, doyen honoraire de la faculté des lettres de Dijon, etc. Paris, Didier, *s. d.*, in-8, 192 p. Prix : 2 fr. 50.— *Les derniers écrits philosophiques de M. Tyndall*, par le P. Jos. DELSAULX, professeur au collége de la Compagnie de Jésus à Louvain. Paris, Ed. Baltenweck, 1877, in-18 de 190 p. Prix : 1 fr. 50.

Nous n'avons fait qu'annoncer (t. XVI, p. 504) l'important ouvrage de Fernand Papillon. Il faut aujourd'hui en faire connaître sommairement l'idée mère et les détails les plus saillants, après avoir emprunté à la notice préliminaire de M. Charles Lévêque quelques traits de la vie si courte et si pleine de l'auteur. — Cette notice, extrêmement attachante par l'intérêt même du sujet, le devient encore davantage grâce aux relations intimes qui ont existé entre le savant professeur du Collége de France et le jeune et vaillant travailleur, et surtout aux nombreux fragments autobiographiques empruntés aux papiers de Papillon : c'est la révélation la plus vive et la plus étonnante d'un effort de pensée, d'un progrès de réflexion philosophique dont il n'existe pas, ce me semble, d'autre exemple.

Né à Belfort en 1847, fils d'un médecin studieux et distingué, élève du lycée de Colmar, où il montra un goût exclusif pour les sciences, Papillon publiait, à quinze ans, un travail d'analyse et de critique sur la *Chimie organique* de Gerhard. Il se rendait à Paris dès 1863, pour y continuer cette carrière d'études scientifiques, compliquées d'un matérialisme déjà très-prononcé. « Hors de l'évidence absolue des démonstrations mathématiques et des lois claires qui gouvernent l'accomplissement des phénomènes matériels, dit-il lui-même, je ne voyais qu'illusions, chimère ou mensonge. J'accueillais avec un dédain des plus sardoniques, et j'appréciais dans des termes d'un scepticisme brutal tout ce qu'on me proposait de croire ou d'examiner en-dehors

des vérités possédant seules à mes yeux le caractère de la certitude. » Il semble que des études acharnées, poursuivies tantôt dans les laboratoires de MM. Würtz, Charles Robin, Claude Bernard, Coste, tantôt dans la solitude de son cabinet, auraient dû affermir et captiver cette intelligence dans les doctrines exclusives qu'elle avait embrassées si naturellement. Il arriva tout le contraire. Les études scientifiques lui firent entrevoir ce qui les dépasse et le mirent « en face des graves problèmes *qu'elles ne résolvent pas.* » Après six ans de travaux obstinés, où la philosophie marcha de front avec les sciences, l'esprit de Papillon se fixa dans une vaste doctrine qui tient surtout de Leibniz, et qui, sans l'amener, hélas! à la religion, lui inspira du moins un profond respect pour « ces touchantes croyances qui furent celles de tant de génies glorieux, au nom de qui tant d'œuvres bonnes et pures ont été accomplies. » Ce fut encore cette tendance qui le rapprocha de M. Lévêque ; on a prétendu que ce dernier avait déterminé la remarquable évolution des dernières années de Papillon. « Mon influence sur son esprit n'a pas été si grande, dit M. Lévêque lui-même avec une modestie qui n'enlève probablement rien à la vérité. Je l'ai accueilli avec empressement, je l'ai encouragé, aiguillonné, quelquefois contenu; je lui ai rendu facile l'accès de l'Académie des sciences morales et politiques où il désirait faire et où il a fait plusieurs lectures; mais je le dis hautement, lorsque je l'ai vu pour la première fois, son intelligence, attirée par Leibniz et par la monadologie, était déjà entrée et marchait à pas rapides dans les voies spiritualistes d'un dynamisme fortement scientifique. J'y étais arrivé depuis longtemps en partant de la psychologie; il y aboutissait, étant parti de la chimie et de la biologie : nous nous rencontrâmes, et, depuis lors, nous avons fait route ensemble : voilà tout. » Sa vie ultérieure n'offre qu'une suite de travaux préparés pour l'Institut et pour la *Revue des Deux Mondes*, une fiévreuse activité d'étude qui mina probablement ses forces, les souffrances de la guerre de 1870, où il servit comme aide-major, enfin la perte de son père (21 novembre 1873). Un mois et quelques jours après (2 janvier 1874), Fernand Papillon lui-même succombait à une violente et très-courte maladie, après avoir professé jusqu'au dernier souffle ses convictions spiritualistes. Sa mère, qui lui survit, a confié à M. Lévêque la publication du grand travail qui partagea avec les mémoires réunis dans *la Nature et la vie* (un livre dont nous parlerons sous peu) les préoccupations laborieuses des dernières années de son fils. Ce travail méritait en effet de voir le jour; il offrait des lacunes, mais les principaux chapitres étaient vraiment finis, et il n'y avait pas une seule partie essentielle qui manquât à l'ensemble. L'édifice, malgré quelques vides, avait donc, selon les termes de son éditeur, « l'intégrité de ses

lignes, de ses formes et de ses solides assises. » Aussi M. Ch. Lévêque n'a-t-il eu à y changer « ni une phrase ni un mot. » S'il a mis tant de temps à préparer le manuscrit pour l'impression, c'est que les citations, si fréquentes dans le livre, étaient fort imparfaitement indiquées : il a fallu des mois pour les retrouver.

La préface de l'auteur indique, avec une précision magistrale, l'idée qu'il se faisait de l'histoire de la philosophie et l'objet propre de son travail. La philosophie étant la directrice du mouvement scientifique tout entier, son historien n'a pas à se préoccuper précisément de biographie, de bibliographie, ni même de la masse des opinions morales, politiques et religieuses, mais de la marche régulière et continue, sous les perturbations accidentelles, des idées abstraites en face de la nature et de l'esprit. L'auteur se flatte d'avoir enregistré, pour la première fois, le progrès de la pensée humaine dans les deux derniers siècles, et d'avoir démontré par là que la science, loin d'avoir le droit de divorcer avec la philosophie, n'en est qu'une application, « à peu près comme l'industrie n'est qu'une application de la science. »

Le premier volume est consacré au dix-septième siècle, « le plus grand dans l'histoire de l'esprit humain, la période la plus féconde et la plus lumineuse du développement des sciences. » L'introduction, après un tableau malheureusement incomplet de l'activité de ce siècle, caractérisée surtout par « le goût et la puissance des idées générales, » présente l'idée mère qui a déterminé le plan de l'ouvrage tout entier. Papillon a trouvé l'origine de toutes les découvertes scientifiques du dix-septième siècle, soit dans l'*expérimentalisme* de Galilée, soit dans l'*analyse* de Descartes, soit dans l'*intuition* de Leibniz, et, en général, il classe tous les esprits dans ces trois ordres, et reconnaît cette triple inspiration dans toute la suite du développement scientifique : ce développement est déterminé, tantôt par le pur instinct empirique, qui ne généralise que des données patiemment recueillies ; tantôt par l'analyse, qui procède mathématiquement en vertu d'une conception mécanique du monde ; tantôt par l'intuition compréhensive, qui suppose partout la force, la vie, l'harmonie. Juger cette conception originale de Papillon, c'est juger tout son livre, qui n'en est qu'une application fidèle, d'une richesse de détails et d'une beauté de forme incontestables. Quand on l'a accusé de ne pas placer Galilée assez haut, d'exagérer les rapports de Newton et de Descartes, de grandir à l'excès Buffon, etc., on n'a fait que résister à cette vue personnelle qui a présidé aux appréciations de l'auteur. Il semble, pour en dire simplement notre avis, que cette classification n'est pas absolument rigoureuse : l'empirisme s'oppose au rationalisme comme tendance générale, mais l'analyse et l'intuition sont loin de s'opposer

parfaitement l'une à l'autre ; c'est ce qui paraîtrait surtout si nous considérions la métaphysique des analystes (Descartes), souvent moins déterministe que celle des intuitifs (Leibniz). Mais, dans le point de vue de la philosophie appliquée à la science de la nature, la classification de Papillon nous paraît, en somme, juste, et les rapports un peu inattendus qu'elle révèle, par exemple, entre Descartes, Locke et Newton, et, d'autre part, entre Leibniz, Diderot et Buffon, sont suffisamment fondés.

Nous aimerions à nous arrêter au moins sur les chapitres relatifs aux noms les plus célèbres, chapitres que l'auteur a plus spécialement soignés et dont plusieurs ont été lus par lui à l'Académie des sciences morales et politiques. Mais, sous peine de dépasser les justes bornes, il faut nous contenter de marquer les groupes principaux, en relevant çà et là, et le plus souvent avec les termes mêmes de l'auteur, quelques traits plus saillants. — Le premier livre (*Ecole de l'expérience*) s'ouvre par Galilée, dont les travaux sont très-lumineusement résumés ; malgré la préférence, exagérée sans doute, de l'auteur, pour une science moins empirique, le grand initiateur de la physique expérimentale est placé bien haut. Et on lui donne pour cortége les principaux physiciens du temps et surtout les académiciens de Florence, dont les découvertes sont soigneusement énumérées ; les physiologistes, les micrographes, les médecins qui ont révélé le plus de faits nouveaux, Harvey, Redi, Leuwenhoek, Ruisch, Baglivi, etc. ; et, de plus, on lui sacrifie sans pitié les « théoriciens de l'expérience, » communément beaucoup trop vantés, Bacon, Gassendi, Hobbes, qu'on pourrait « supprimer de l'histoire de l'esprit humain sans la mutiler, sans lui ôter de sa grandeur et de son éclat. » Le nom de *méthode baconienne*, en particulier, ne signifie rien du tout. « Bacon a ébloui d'abord ses compatriotes et plus tard tout le monde par une fausse science et un dogmatisme illusoire. Il les a induits en erreur sur l'état des connaissances de son temps, et c'est le comble de l'illusion que d'avoir prétendu leur indiquer l'application de procédés qu'il était incapable de manier lui-même (p. 78). » — Le second livre (*Ecole de l'analyse*) débute par une étude très-neuve sur Descartes envisagé surtout comme maître de la méthode scientifique et comme auteur d'une vue systématique du monde, qui a changé à jamais l'état général de la science ; le lien de la physique toute mécanique de Descartes avec son spiritualisme étroit est bien marqué, mais sa métaphysique n'est pas pénétrée jusqu'au fond. Le mouvement philosophique issu de Descartes n'est pas non plus traité suffisamment ; mais les applications de l'analyse cartésienne à l'astronomie (Huygens, Newton, dont l'attraction est ramenée très-légitimement à une idée mécanique), à l'histoire naturelle (Tournefort), à la physiologie

(animisme de Stahl, iatroméeanisme de Boerrhaeve), à la psychologie expérimentale (Locke, métaphysicien nul), sont exposées avec une grande richesse de détails précis et frappants. — Le troisième livre n'a, pour ainsi dire, qu'un chapitre, mais c'est un des plus étudiés de tout l'ouvrage, et celui qui renferme, dans toute sa profondeur et sans doute aussi avec son exagération, la pensée scientifique propre à l'auteur. Il s'agit de Leibniz, physiologiste, naturaliste et médecin, vrai moteur du grand progrès scientifique qui a suivi et dont les théories les plus hardies de notre temps sont les conséquences plus ou moins légitimes. Au reste, sans condamner assez rigoureusement l'exagération *activiste* de Leibniz, punie par un inflexible et universel déterminisme, Papillon corrige Leibniz par Descartes, et admet que la part du mécanisme est plus grande dans le monde inorganique, et celle du dynamisme supérieure dans le domaine de la vie.

L'introduction du second volume apprécie le dix-huitième siècle avec une noble et juste sévérité. Les esprits les plus vantés de ce siècle manquent de profondeur, et ce qu'on appelle alors philosophie est « un ensemble de négations expéditives qui n'a rien de commun avec la philosophie. » Néanmoins le mouvement scientifique se continue par trois groupes dérivés des précédents. — Dans l'école expérimentale, à côté de Hume, qui est le théoricien rigoureux de l'empirisme, fécond en négations funestes, utile seulement par ses études positives sur l'association des idées et par ses affirmations inconséquentes sur les principes rationnels, de nombreux expérimentateurs, depuis Gray et Nollet jusqu'à Saussure et Watt, enrichissent la physique ; d'autres, depuis Spallanzani et Réaumur jusqu'à Jenner, font avancer la physiologie. — L'école de l'analyse est encore plus féconde en progrès. Condillac, cartésien sans le savoir, « ni inventeur ni véritablement penseur, » ne se rend utile que par ses analyses sur la langue des calculs et en général sur la théorie des signes. Mais les sciences physiques doivent beaucoup à Dalembert, à Lacaille, à Cavendish, etc.; la taxonomie perfectionne l'histoire naturelle, grâce à Linné et aux Jussieu, la nosologie, grâce à Pinel; les méthodes analytiques enrichissent encore davantage la chimie, depuis les frères Rouelle jusqu'à Fourcroy et Vauquelin. — Toutefois les vrais progrès sont dus à l'école compréhensive qui procède, souvent sans le savoir, de Leibniz. Ici se trouvent les chapitres les plus riches et les plus neufs de ce volume : Diderot, dont certaines pages peu connues, tirées surtout de l'*Interprétation de la nature*, dérivent de la monadologie; Buffon, qui s'y rattache aussi par ses molécules organiques, et par ses larges vues sur l'anatomie et la physiologie générales; Bonnet, dont l'esprit religieux attire particulièrement Papillon; Béguelin et Guéneau de Montbeillard, dont les portraits ont été salués comme de

véritables découvertes à l'Institut : Bordeu, qui a fondé le vrai vitalisme, et qui reste « le plus grand médecin des temps modernes, l'Hippocrate français ; » son héritier trop peu reconnaissant, Bichat; enfin Goethe, ce génie si synthétique et si leibnizien dans l'étude de la nature.

Là se ferme cette grandiose et savante galerie, dont les principales figures réunissent l'éclat à la précision, et dont les moindres esquisses sont dessinées avec conscience. Une conclusion semble manquer; elle n'est pas nécessaire : le lecteur à dû lire à toutes les pages que l'expérience amasse et prépare les matériaux, que l'analyse les coordonne et les approfondit, mais que l'intuition rationnelle seule, embrassant et dominant l'ensemble des choses, rend possible la vraie science; que celle-ci est fille de la philosophie, et que la philosophie elle-même c'est l'union de l'idée de quantité avec l'idée de force, Descartes complété par Leibniz, le renouvellement (que les néoscolastiques se le disent!) du dynamisme d'Aristote, « éternelle et solide assise de la métaphysique du monde. »

— C'est en 1875 que M. Henry Luguet, alors, croyons-nous, professeur de philosophie au lycée de Cahors, subit en Sorbonne ses épreuves pour le doctorat ès lettres ; nous parlerons tout à l'heure de sa thèse française sur la notion d'espace : sa thèse latine avait pour objet le *Traité de l'âme* d'un des scolastiques les plus fameux en leur temps, les plus inconnus aujourd'hui, Jean de la Rochelle. Mais cette thèse fort courte a paru à l'auteur mériter la peine d'être reprise dans un livre écrit en français, avec tous les développements utiles pour la connaissance et l'appréciation d'une psychologie qui a été fort étudiée au début de la scolastique. Cette œuvre est d'autant plus méritoire de la part d'un homme attaché à des devoirs universitaires très-absorbants, que le livre à étudier est d'une étendue fort considérable, d'une lecture fort difficile, et encore inédit, ainsi que les autres nombreux écrits de Jean de la Rochelle. Mais M. Luguet n'a pas été le premier à se préoccuper de ces poudreuses reliques d'un docteur oublié. Le P. Fidèle de Fanna, qui a visité tant de bibliothèques en Italie, en Angleterre et en France, pour préparer une édition de saint Bonaventure, a recueilli en même temps les principaux ouvrages de Jean de la Rochelle, et il a même essayé, je crois, de réunir ses efforts, pour une édition de ce maître, à ceux qui se poursuivent depuis plusieurs années à la Rochelle. Quoi qu'il en soit, M. Luguet nous fait connaître quelque chose de ces derniers. « L'honneur d'avoir découvert les textes et les variantes des ouvrages principaux de notre vieux docteur revient tout entier, dit-il, à feu M. Cholet, chanoine de la Rochelle, et à M. l'abbé Th. Grasilier. » Le premier a surtout trouvé et fait venir les manuscrits, dont il a

copié pour sa part 1,196 pages; la part de copie du second s'élève à 5,210 pages. Cet immense labeur aboutira, n'en doutons pas, à une édition complète, qui acquittera la dette de notre pays à l'égard d'un des maîtres les plus importants et les plus oubliés de cette grande philosophie scolastique qui n'a plus besoin d'être réhabilitée.

Le livre de M. Luguet, malgré ses défauts de composition, est un service signalé rendu à cette œuvre de résurrection. Il nous fait connaître d'abord, dans une courte notice, la vie de son auteur. Né à la Rochelle, à une date qu'on ne peut préciser, Jean entra chez les frères mineurs, vers 1224; il suivait à Paris les leçons du premier grand docteur franciscain, Alexandre de Alès, vers 1235. Compté bientôt parmi les membres les plus éminents de son ordre, il siégeait, en 1242, au douzième chapitre général des frères mineurs, et remplaçait dans sa chaire Alexandre de Alès, dont il égalait l'immense réputation, tandis que saint Bonaventure, alors simple bachelier, se préparait à les éclipser l'un et l'autre en les continuant. Il écrivit des traités de théologie dogmatique et morale, des commentaires sur l'évangile de saint Matthieu et sur les épîtres de saint Paul, des sermons qui étonnent par la hardiesse de ses attaques contre les abus ecclésiastiques, et surtout un traité de l'âme, dont les copies très-nombreuses attestent la grande réputation. En effet, ce livre, quoique inférieur en étendue à d'autres écrits de frère Jean, l'emporte à cet égard sur la plupart des œuvres du même genre; et, quoique aristotélicien, il est loin d'être un simple commentaire du beau traité d'Aristote qui porte le même titre, et renferme bien des éléments étrangers au péripatétisme.

C'est ce qui paraît surtout dans la première partie du traité (*de Anima ipsa*). Là sont discutées des définitions de l'âme puisées à des sources très-diverses ; après quoi est étudiée sous tous ses aspects la question de son origine, puis celle de son essence, enfin celle de ses relations avec le corps, qui amène les preuves de son immortalité, et la discussion des problèmes de sa passivité, de sa localisation, de son mouvement. — La deuxième partie (*de Viribus ejus*), qui est beaucoup plus longue, offre cette particularité que la division des facultés de l'âme y est reprise par trois fois : d'après saint Augustin, d'après saint Jean Damascène, d'après les philosophes. C'est ici surtout que l'aristotélisme domine déjà souverainement.

Ces deux parties sont analysées, chapitre par chapitre, avec la plus grande simplicité, de sorte que la premiere moitié de ce livre est comme une traduction abrégée du traité de Jean de La Rochelle. Mais il y a, en revanche, un travail personnel énorme dans l'autre moitié (pp. 177-454), consacrée à l'appréciation raisonnée de tous les points de cette psychologie du treizième siècle. On trouve là une

masse considérable de rapprochements entre des philosophes de toutes les écoles, et pas un de ces chapitres ne sera lu sans fruit par un homme appliqué aux études philosophiques. Ce qui nous paraît surtout recommandable dans ce long et minutieux travail, c'est le soin religieux avec lequel le savant professeur relève les nombreux endroits où la tradition chrétienne, s'introduisant dans les cadres du péripatétisme antique, a fait de la scolastique une doctrine bien autrement sublime que celle du philosophe de Stagire (voyez, par ex., la p. 231, où cependant l'auteur a laissé échapper quelques expressions trop susceptibles d'un sens panthéiste). Mais si d'excellents matériaux sont réunis dans ces doctes pages, il faut reprocher à l'auteur de n'y avoir pas mis l'unité et l'ordre sans lesquels un livre n'existe pas. Cette force synthétique manque même à sa conclusion, d'ailleurs fort instructive, et où domine la plus grande sympathie pour la doctrine de l'École. « La scolastique, dit-il, est la philosophie d'Aristote et des Pères, commentée, développée par les esprits les plus cultivés et les plus hardis du moyen âge. Les accusera-t-on de mal interpréter Aristote? Nous l'avons dit, le grave Ritter pense qu'ils le comprenaient mieux que nous. » Et, passant en revue les autres reproches que les philosophes modernes ont adressés à l'École, il y répond avec la même netteté.

Tel qu'il est, ce livre mérite donc d'être consulté à tout instant pour le fond même des questions psychologiques qu'il touche, et encore plus pour l'éclaircissement et l'histoire des doctrines scolastiques relatives à ces questions. Nous souhaitons que l'auteur prenne en bonne part le blâme que nous lui avons adressé sur la forme de son ouvrage, et qu'il n'encoure pas le même reproche à cet égard dans un « travail plus complet sur le vieux maître » qu'il annonce (p. 464) et que nous accueillerons avec la vive sympathie due à une si généreuse entreprise.

— Nous passerons rapidement sur sa thèse française, où, après avoir étudié la notion d'espace dans Descartes, dans Leibniz et dans Kant, il essaye une doctrine plus ou moins nouvelle sur ce grave problème métaphysique. La partie historique de ce travail est sage plus que neuve ; il suffit de noter, dans les origines des théories leibniziennes, la part que fait M. Luguet à un philosophe français du dix-septième siècle beaucoup trop négligé de nos jours : Duhamel mériterait pourtant, en ce moment surtout, une étude attentive. Il représenta, en face du cartésianisme déjà triomphant, l'opposition du dynamisme aristotélique ; non pas cette opposition aveugle qui s'appuie sur la routine, mais une opposition parfaitement intelligente, éclairée d'ailleurs d'une préparation scientifique très-complète pour le temps. M. Luguet nous renvoie à son travail intitulé : *la Philoso-*

phie de Jean-Baptiste Duhamel et la philosophie de Leibniz. Ce travail a-t-il été publié? Nous n'en avons trouvé trace nulle part. — Quant à la doctrine propre de l'auteur sur l'espace, elle témoigne d'une étude profonde et d'un remarquable esprit d'analyse. Mais elle nous paraît entachée, comme celles de Leibniz et de Kant, malgré la différence des procédés, d'un vice radical : en sacrifiant au fond l'objectivité d'une idée rationnelle, elle compromet indirectement la base de toute métaphysique, en dépit des fortes et religieuses convictions que l'auteur montre à toutes les pages de cette discussion.

— « La France, écrivait Urb. Chevreau, ne possède pas de plus bel esprit que celui de la duchesse de Hanovre, et personne de plus savant que sa sœur Élisabeth de Bohême. » On sait que cette docte Élisabeth fut la correspondante de Descartes; quant à sa spirituelle sœur Sophie, elle eut des relations analogues avec Leibniz, qui prodigua plus tard, avec la même affection dévouée, ses leçons et ses lettres à sa fille Sophie-Charlotte. Ce sont là *les deux Sophies* dont M. Foucher de Careil a réuni le nom à celui de l'auteur de la *Théodicée*, en tête d'un mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques et divisé en cinq parties, où l'histoire, la discussion, l'anecdote, les fragments diplomatiques et philosophiques se succèdent et se mêlent avec une variété plus favorable au désordre qu'à l'agrément. Quel que soit l'intérêt de beaucoup de pages, la lecture de ce demi-volume est pénible : on préférerait un plan didactique, dût-il apporter la sécheresse, à cet éparpillement des questions les plus graves parmi les incidents d'une narration qui manque elle-même de suite et d'unité.

Dans les deux premières parties, correspondant aux dernières années du dix-septième siècle, Leibniz se montre à nous, principalement en rapport avec l'électrice Sophie, qui n'était pas assez métaphysicienne pour embrasser le monadisme. Mais, parmi les fragments de cette époque, il y en a de fort curieux, et qui intéressent la France : car, au nombre des correspondants de Leibniz et de l'électrice, apparaissent la duchesse d'Orléans, son mari, et le Dauphin, dont on ne s'attendait pas à trouver les noms mêlés à des discussions philosophiques. On remarquera une sévère appréciation de Leibniz sur Van Helmont (p. 18), des pages sur l'âme des bêtes (p. 22), sur l'amour pur enseigné par Fénelon (p. 45), sur le fait de Chartres (p. 62; il s'agit d'un cas de surdi-mutité guérie qui donna lieu à des controverses analogues à celles du traditionalisme de notre siècle), etc. — A partir de la troisième partie, Leibniz correspond surtout avec Sophie-Charlotte, qui a beaucoup plus de goût et d'aptitude que sa mère pour la philosophie pure. Aussi, à travers beaucoup de détails diplomatiques relatifs aux droits de la maison de Hanovre sur le trône d'Angleterre,

le lecteur philosophe s'arrêtera volontiers sur des morceaux assez importants, qui éclaircissent la polémique de Leibniz contre Locke et la composition de ses *Essais de théodicée.*

Nous avons reproché à M. Foucher de Careil de n'avoir pas mis assez de soin à la composition et à l'arrangement de ce mémoire ; il mérite des reproches encore plus graves : il laisse trop percer son humeur contre l'Église (voyez ses boutades contre ceux qu'il nomme « nos nouveaux docteurs, » p. 47 ; contre le dogme de l'éternité des peines, p. 99) ; et dans le pur philosophique, s'il faut le louer d'enlever aux matérialistes contemporains le patronage de Leibniz (p. 102), il faut lui déclarer qu'il se méprend du tout au tout en croyant sauver la notion de la liberté par le rejet de *l'arbitrium* et par l'adoption du déterminisme, même expliqué par la finalité (p. 148).

— Dans ce regain de gloire et d'influence que la génération actuelle a fait à Maine de Biran, ce n'est pas un sujet mal choisi qu'une exposition raisonnée de cette philosophie de la volonté ou de la personnalité, qui a plus d'un détail obscur ou controversé. La lourdeur de forme, qui caractérise surtout les pages les plus systématiques du maître des métaphysiciens de se siècle, rend presque nécessaire une interprétation plus accessible au goût français et qui se prête mieux à une lecture rapide. M. J. Gérard, professeur à la faculté des lettres de Clermont, vient de rendre ce service au philosophe de Bergerac.

A part une bonne notice biographique et bibliographique sur Maine de Biran, qui serait un complément fort désirable de ce gros volume, il ne manque presque rien d'essentiel à l'exposition qui en remplit les 250 premières pages. M. Gérard se sert de tous les écrits de son auteur, même du journal intime qui lui montre le point de départ de cette pensée si originale dans une nécessité de tempérament ; sans analyser séparément aucun de ses nombreux ouvrages, il les utilise tous à la fois pour faire saisir la suite et l'unité des conceptions de Maine de Biran. Après avoir indiqué dans l'introduction l'état du monde philosophique au moment des débuts de son auteur, M. J. Gérard développe en quatre chapitres le point de départ du nouveau système et la genèse des idées qui le constituent. Viennent ensuite les critiques auxquelles le philosophe de l'activité soumit, soit le sensualisme, soit les théories de l'*a priori*. Les résultats du système, point de départ d'une nouvelle manière de concevoir le problème métaphysique, achèvent cette exposition, à laquelle il manque, pour être complète, une vue de la théorie de la vie divine de l'âme, par laquelle Maine de Biran rattachait la philosophie à la religion, et qui l'a fait regarder par le P. Gratry comme le plus profond des observateurs, par M. Albert Lemoine comme un mystique trop voisin de l'hallucination.

Il y aurait des remarques plus essentielles à faire sur la seconde moitié, où M. Gérard essaye de retoucher et de compléter toutes les parties défectueuses ou inachevées du système. Il y a là des analyses psychologiques subtiles et des critiques judicieuses, que nous n'avons pas le loisir d'indiquer autrement. Mais, comme d'autres philosophes qui se réclament de Maine de Biran, l'auteur incline trop vers un dynamisme exclusif, plein d'ombre et de périls. Ici, par exemple, la liberté meurt dans son exagération, il ne reste plus qu'une liberté qui n'est pas, l'auteur en prévient lui-même, « le libre arbitre tel qu'on le représente d'ordinaire (p. 385). » Ainsi le libre arbitre qu'atteste la conscience disparaît tout doucement de l'enseignement officiel, sous prétexte que la *liberté d'indifférence* est inconciliable avec la science : pur sophisme, d'autant plus pitoyable qu'en sacrifiant un mot, équivoque en effet, on change ensuite, comme sans y toucher, le sens du mot qui reste, et qu'on supprime ainsi la racine même de toute morale et de tout progrès, par la conciliation (lisez l'identification) de la liberté et de son contraire.

Cette funeste doctrine, pleinement développée par d'autres admirateurs de Biran, n'est qu'une tendance chez M. Gérard; mais elle est assez marquée pour que nous ayons cru devoir la noter rigoureusement, tout en rendant pleine justice au talent d'écrivain et au mérite d'analyse dont témoigne son livre. Une nouvelle recommandation pour ce livre, ce sont les cent pages inédites qui le terminent. Lorsque M. Ernest Naville publia, en 1859, avec des œuvres qui jetèrent un jour si nouveau sur la pensée du maître, un catalogue complet de ses manuscrits, M. Gérard obtint la communication de ces trésors, avec plein pouvoir d'en publier ce qu'il jugerait à propos. Il s'est borné à cinq fragments : le premier, fort curieux, est une discussion avec M. Royer-Collard sur la réalité d'un état de l'âme purement affectif; les quatre autres, tirés d'un *Essai sur les rapports des sciences naturelles avec la psychologie*, ajoutent quelque chose à l'œuvre du profond penseur; ils nous révèlent, selon l'expression de l'éditeur, « les efforts de Maine de Biran pour faire, dans sa doctrine, une place aux vérités absolues et pour renouer entre l'expérience et la raison le lien que sa doctrine primitive semblait avoir rompu. »

— La trace de Jouffroy est peut-être moins profonde que celle de Biran dans la philosophie de notre siècle; mais le nom du laborieux psychologue a gardé son prestige, et parmi les esprits attentifs à l'histoire des idées, nul ne saurait être indifférent à toute révélation nouvelle sur le travail de cette âme qui fut si constamment repliée sur elle-même. M. Tissot a eu raison de croire le moment venu « pour ceux qui ont eu l'avantage de jouir de son intimité, et qui ne peuvent plus être aujourd'hui qu'en petit nombre, de recueillir leurs souvenirs

et de mettre pour ainsi dire la dernière main à l'appréciation de l'homme et de son œuvre. » En effet, le premier chapitre de ce volume sur *la Vie de Jouffroy* renferme quelques traits, peu importants d'ailleurs, qui paraissent nouveaux. Mais comment le privilége d'une amitié intime n'a-t-il pas permis à M. Tissot de nous révéler plus profondément les mystères d'une évolution philosophique dont quelques moments brillent d'un éclat si intense dans les pages mêmes du célèbre psychologue? Qu'on ne s'attende pas à trouver ici quelque confidence précieuse, quelque fragment inconnu. A peine un mot ou deux; ainsi ce témoignage que se rendait Jouffroy lui-même : « On ne trouverait pas un seul contre-sens dans les six volumes de Reid ! » Citons encore cette anecdote : Un prêtre déchu pendant la période révolutionnaire, devenu pharmacien, d'ailleurs matérialiste prononcé, avait repoussé déjà son curé de son lit d'agonie, lorsqu'il reçut la visite de son vieil ami Jouffroy : « Que pensez-vous, lui dit-il, de la vie future? Y croyez-vous? — Oui, j'y ai toujours cru, et plus j'avance, plus je me confirme dans ces sentiments. — Mais en êtes-vous sûr? — Sûr d'une certitude démonstrative, ce serait peut-être trop dire, mais il y a de très-fortes raisons pour y croire, et j'y crois. — Quelle idée vous en faites-vous donc? — Je suis convaincu que la vie future est en harmonie avec la vie morale d'ici-bas, qu'elle est réglée sur notre mérite et notre démérite. Mettez dans la balance les attributs de la justice et de la bonté divine, et prenez confiance. — Il faut donc que je me confesse? — C'est une autre affaire et qui ne regarde que vous seul. — Vous croyez donc qu'il y a une vie future? — De toute mon âme. — Eh bien, je veux mourir en paix avec les hommes (?). » Il se confessa, et tout fut dit, conclut M. Tissot, qui tient l'anecdote d'un témoin, le docte bibliothécaire Ch. Weiss.

Il a voulu montrer que le scepticisme, qui traversa l'âme de Jouffroy, ne la domina point comme on l'a parfois soutenu. Cependant son dogmatisme ne fut pas celui de l'éclectisme officiel; la préface aux œuvres de Reid, qui est comme son testament philosophique, conclut contre la métaphysique. « Il avait donc fini, après de longues et vaines tentatives, déclare M. Tissot, par arriver aux résultats de la philosophie critique. » Cette fin satisfait le traducteur de Kant, qui regrette seulement que Jouffroy fût arrivé là par une route trop laborieuse et trop accidentée. D'ailleurs, il caractérise très-bien, sans exagération dans l'éloge, le rôle du maître dans la philosophie française du dix-neuvième siècle. Il l'analyse surtout avec une méthode, une patience, une fidélité minutieuse, qui n'auraient pas déplu au studieux psychologue. Ce résumé tout didactique, même un peu lourd, a l'avantage de nous remettre sous les yeux, dans une copie réduite mais exacte, toute l'œuvre de Jouffroy, à laquelle le critique se garde

bien de mêler ses idées personnelles. Seulement il y ajoute, le plus souvent en note, de fréquentes corrections de détail, qui peuvent avoir leur prix pour les études psychologiques.

— M. John Tyndall, membre de la Société royale de Londres, si justement apprécié pour ses travaux de physique et spécialement pour ses belles recherches sur la chaleur, le son et la lumière, a eu le tort très-grave de quitter un domaine où il est maître, pour profaner une région qui lui est inconnue, celle de la métaphysique et de la religion; et il s'est donné ce tort dans une occasion solennelle, au congrès de Belfast, en 1874. Son discours matérialiste et irréligieux a été partout reproduit, traduit et commenté; il a reçu naturellement des réponses, auxquelles l'auteur a répliqué par deux nouveaux morceaux, qui ont été donnés en français par la *Revue scientifique* de Paris : *le Matérialisme et ses adversaires en Angleterre: la Science et le Clergé*. Ce sont ces trois écrits que le P. Delsaulx, professeur au collége de la Compagnie de Jésus, à Louvain, examine dans un excellent petit livre, modèle de convenance dans la polémique, d'élégance grave dans le style, de finesse et de précision dans le raisonnement. Ce livre n'est guère qu'un léger remaniement d'articles publiés l'année dernière dans la *Revue catholique* de Louvain; mais l'auteur a très-bien fait d'en donner cette édition parisienne qu'on lui demandait avec instance : il nous procure par là un des plus sûrs et des plus agréables contre-poisons que nous puissions conseiller aux esprits plus ou moins atteints ou menacés de cette terrible contagion matérialiste qui règne dans certaines régions de la science contemporaine.

Nous n'analyserons pas les seize chapitres où le P. Delsaulx discute tour à tour les assertions téméraires de M. Tyndall, soit en critique biblique et religieuse, soit en cosmologie et biologie rationnelles. La liberté de la science dans l'Église catholique, les faits de Galilée et de Giordano Bruno, l'accord de la Genèse avec la géologie, les principes des Pères sur la spiritualité de l'âme, les reproches adressés aux jésuites sont examinés avec un ferme bon sens; et si tout a été dit sur ces points, l'auteur donne la meilleure forme aux résultats acquis. Mais les chapitres qui concernent le matérialisme, le déterminisme et l'athéisme de M. Tyndall méritent une attention particulière: la discussion de ces questions éternelles y est rajeunie et renouvelée par une connaissance très-intime de l'état actuel des sciences et par une philosophie physique à principes très-arrêtés. M. Tyndall est acculé à une impossibilité logique de réduire à un pur mécanisme soit l'action de la nébuleuse primitive, soit la loi de l'activité atomique, soit la pensée et la liberté humaines; de faire sortir de la matière atomique et nécessitée l'ordre, l'harmonie et la liberté; enfin d'expliquer l'univers par une autre hypothèse que celle du Dieu un, personnel et in-

fini reconnu par le christianisme. A cette solidité du fond, se joignent partout l'intérêt et l'agrément de la forme. Toutes les pages de ce modeste écrit démentent surabondamment cette ridicule assertion de M. Tyndall, que, dans notre clergé, « les intelligences vraiment fortes sont atrophiées pour ce qui concerne la vérité scientifique;... qu'un cerveau ultramontain, faute d'exercice, est virtuellement aussi peu développé qu'un cerveau d'enfant. » Et l'on ne peut qu'admirer la modération et la finesse du savant jésuite, dans cette réponse : « Si l'illustre physicien veut se donner la peine de regarder autour de lui, il ne manquera pas de rencontrer parmi les savants, des atrophies plus certaines et des arrêts de développement plus pernicieux que ceux qu'il attribue fort gratuitement aux membres du clergé catholique. Serait ce par hasard, aux yeux de M. Tyndall, un signe d'atrophie intellectuelle, que la considération dont ses travaux et ses écrits jouissent parmi nous? Ou faut-il regarder comme la détermination d'un cerveau d'enfant, cette pratique de la charité évangélique qui nous fait rendre à l'éminent professeur de l'Institution royale, la sympathie pour ses injures et l'estime pour ses mépris ? »

En recommandant sans réserve ce solide et piquant petit volume, nous devons avertir que la philosophie naturelle de l'auteur n'est pas sur tous les points acceptée par toutes les écoles catholiques de philosophie contemporaine. Le P. Delsaulx est un partisan prononcé du dynamisme atomique; il ne consentirait pas aisément à faire émerger de la matière les âmes des animaux; il n'attribue pas nos fonctions vitales à l'activité de notre âme. Ceux qui se souviennent des articles publiés, il y a quelques années, par le P. Carbonnelle, dans les *Études* des PP. jésuites, sur la *Thermodynamique* (et aucun de ceux qui les ont lus ne doit en avoir perdu le souvenir), connaissent à peu près les idées générales du P. Delsaulx sur ces points délicats.

LÉONCE COUTURE.

LES ÉTUDES AMÉRICAINES.

Au moment où les études américaines semblent attirer l'attention générale et provoquent des réunions internationales, il ne sera peut-être pas sans intérêt de faire un relevé des principaux travaux exécutés dans ces derniers temps sur les antiquités du nouveau continent et du Mexique en particulier. Nous nous proposons de donner ensuite une analyse des productions spéciales à mesure qu'elles paraîtront, afin de tenir nos lecteurs au courant des ouvrages importants relatifs à l'histoire, à l'archéologie, à la linguistique, etc., du Mexique pour les temps antérieurs à la conquête espagnole.

L'élan qui se produit aujourd'hui au sujet de l'antique civilisation mexicaine n'est pas nouveau; seulement il s'offre avec un caractère de généralité qui montre combien ces matières naguère étudiées par un public restreint tendent à avoir un plus grand nombre de lecteurs. Il y a lieu de s'en réjouir et de bien augurer de l'avenir.

A la fin du siècle dernier, pendant les guerres d'Amérique, un goût particulier se manifesta pour tout ce qui se rattachait au Nouveau-Monde. Des écrivains entreprirent de faire connaître son présent ou d'expliquer son passé. Parmi eux, nous citerons l'abbé Corneille de Pauw ou Paw, d'Amsterdam, le philosophe Raynal, l'archevêque Lorenzana, William Robertson, le jésuite mexicain Clavigero, etc.

C'est aussi à ce moment que parurent, à Madrid et à Mexico, de nombreuses éditions d'ouvrages d'histoire, de linguistique, etc., déjà anciens et devenus très-rares. D'un autre côté, furent explorées les ruines de Palenqué par Ordoñez, José Antonio Caderon, Benasconi et Antonio del Rio dont l'intéressant mémoire parut à Londres en 1822.

Mais le commencement du dix-neuvième siècle fut marqué par l'apparition d'une œuvre importante. A la suite d'un long voyage entrepris avec Bonpland (1799-1804), Alex. de Humboldt vint se fixer en France, et publia son grand ouvrage sur l'Amérique, dont la deuxième partie, *Vues des Cordillières*, est la plus attachante en ce qu'elle touche spécialement à la langue et à la civilisation des anciens Mexicains. Sa méthode d'observation a ouvert une voie nouvelle dans ce champ d'exploration et beaucoup de ses jugements font encore autorité.

A Londres, lord Kingsborough consacra sa fortune à faire des acquisitions de documents et à former sa magnifique collection : *Antiquities of Mexico* (1830), dont on trouve en France peu d'exemplaires complets. Celui de la bibliothèque de l'Institut, notamment, ne l'est pas.

En Italie, deux jésuites, Marquez et Cavo, firent paraître le premier *Dieantichi monumenti* (1804), et le second *Los tres siglos de Mexico* (1836), tandis qu'au Mexique même un cortége de savants: Ortega, Don Carlos Maria de Bustamente, Ramirez, etc., s'efforçaient par leurs travaux à ranimer le goût pour les antiquités nationales et à découvrir le voile qui cachait le passé. De leur côté, Stephens, Waldeck, Charnay décrivaient ou reproduisaient par le dessin les principaux monuments du Yucatan, Prescott publiait son *Histoire du Mexique* (1833), et celle *du Pérou* (1847).

La France compta surtout quelques esprits qui prirent une large part à ce mouvement intellectuel. M. Aubin, revenu du Mexique (1840), où il avait, après dix ans de fatigantes et habiles recherches, recueilli de précieux documents, s'acquit dans le monde érudit une réputation méritée par quelques articles qu'il publia sur les Aztèques. Il fit ensuite imprimer, sans toutefois le mettre dans le commerce, un *Mémoire sur*

l'écriture figurative des anciens Mexicains (1851). La question y est savamment traitée, mais non complétement résolue. Depuis lors, ce savant n'a plus rien produit, et nous devons surtout regretter qu'il ait négligé de publier ses traductions de divers textes en langue nahuatl, qui sont du plus haut intérêt pour l'histoire du Mexique avant la conquête, sans parler de leur importance incontestable au point de vue de la linguistique. Nous ne pouvons plus guère aujourd'hui compter sur cette publication, M. Aubin étant parvenu à un âge où les forces trahissent souvent la volonté.

L'abbé Brasseur de Bourbourg, qui s'était trouvé en relation avec M. Aubin et en avait examiné la collection avec détails, commença vers la même époque à mettre au jour ses ouvrages dans lesquels il a abordé les grandes questions relatives à l'origine des langues et des races américaines. Il débuta en 1851 par quatre *Lettres pour servir d'introduction à l'histoire primitive des nations civilisées de l'Amérique septentrionale* (espagnol et français), adressées au duc de Valmy. En 1852 furent publiés les deux volumes de l'*Histoire du Canada, de son Église et de ses missions, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours*, et cinq ans après, Brasseur de Bourbourg donna le premier volume de l'*Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes*, dont le quatrième et dernier volume parut en 1859. Cet important ouvrage manque peut-être d'ordre et de clarté, mais il est plein de faits et d'aperçus parfois ingénieux. Il est d'ailleurs assez connu pour que nous nous dispensions d'en parler plus longuement. Il fut bientôt suivi, sous le titre de *Collection de documents dans les langues indigènes pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne* (1861-1864), de trois volumes qui offrent également beaucoup d'intérêt et se rattachent plus particulièrement aux temps primitifs du Yucatan. Ce sont 1° Le *Popol Vub*, le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres des Quichés ; 2° *La Grammaire de la langue quichée* ; et 3° la *Relation des choses du Yucatan*, de Diego de Landa, suivie d'une grammaire et d'un vocabulaire de la langue maya. L'abbé Brasseur a fait d'autres travaux et exécuté pour ses études de nombreux voyages. Si l'on voulait avoir plus de détails à ce sujet, on pourrait consulter la notice que nous avons publiée dans le *Journal officiel* de juillet 1874 et qui a été reproduite par le *Bulletin administratif de l'Instruction publique*, année 1874, p. 246-249.

Au nombre des écrivains qui se sont encore occupés de l'Amérique, nous ne devons pas oublier de mentionner Ternaux-Compans (Henri), mort en 1864 et dont les publications, quoique privées du caractère

d'originalité que l'on peut constater dans les travaux de Brasseur de Bourbourg et de M. Aubin, contiennent des renseignements extrêmement précieux. On sait la grande part que Ternaux-Compans a prise à la rédaction des *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique publiés pour la première fois en français.* Les sept derniers volumes (t. XIV-XX, 1840-41) lui appartiennent et sont peut-être les plus utiles à consulter dans les questions d'antiquité qui nous occupent. A cela il faut ajouter la traduction de trois ouvrages écrits en espagnol: *Histoire des Chichimèques* de Fernando de Alva Ixtlilxochitl (1839-40) ; *Histoire du Mexique*, de Tezozomoc (1847-49), et *Histoire du Pérou* du P. Anello Oliva (1857).

Au Mexique, malgré les bouleversements politiques, des écrivains laborieux continuaient à se livrer à des travaux utiles. Garcia Icazbelceta formait un recueil de documents importants, qui compte plusieurs volumes; F. Pimentel étudiait les divers idiomes parlés au Mexique (1862-65), et son *Cuadro descriptivo* dont il a donné, en 1875 une nouvelle édition, vient de recevoir un encouragement de l'Institut de France (concours de linguistique); enfin, Manuel Orosco y Berra poursuivait des recherches géographiques et dressait une carte etnographique fort bien faite.

Telle était à peu près la situation, lorsqu'en février 1864 fut organisée la commission scientifique du Mexique, sur laquelle la science fondait de grandes espérances, et qui fut bientôt obligée d'interrompre ses études. Elle aura, néanmoins, laissé des traces de son influence et attaché son nom à divers travaux importants. A peine installée, elle fit reproduire le *Manuscrit dit Mexicain*, numéro 2 de la Bibliothèque nationale, photographié (sans réduction) et comprenant 22 planches. Aux trois volumes *d'archives*, format in-8, qu'elle publia ensuite (1865-67) et dans lesquels figurent des mémoires intéressants, il faut ajouter les ouvrages grand in-4 dont quelques-uns ne sont point encore terminés. Au nombre de ces derniers, se rangent les publications scientifiques exécutées sous la direction de MM. Decaisne et Henri Milne-Edwards. Elles comptent aujourd'hui 18 livraisons, c'est-à-dire 1,800 pages de texte environ et 100 planches. Le tout comprend diverses parties :

Première partie. — Botanique, par M. Ed. Fournier (1872, 1 livr. 166 p., 6 pl.) [1] ;

3e *partie.* — Reptiles et Batraciens, par MM. Auguste Duménil et Bocourt (1870-74, 4 livr. 280 p., 23 pl.);

4e *partie.* — Poissons, par MM. Léon Vaillant et Bocourt (1874, 1 livr., 40 p., 5 pl.);

1. Rien encore n'a paru de la seconde partie, qui doit être, croyons-nous, consacrée à l'anthropologie.

5e *partie.* — Études sur les Xiphosures et les Crustacés podophthalmaires, par M. Alphonse Milne-Edwards (1873, 3 livr., 120 p., 20 pl.);

6e *partie.* — Première section. Études sur les orthoptères, par MM. Henri de Saussure et A. Humbert (1872-74, 3 livr., 516 p., 8 pl.); — Deuxième section. Études sur les insectes orthoptères et les myriapodes, par M. Henri de Saussure (1870, 1 livr., 132 p., 4 pl.);

7e *partie.* — Études sur les mollusques terrestres et pluviatiles, par MM. P. Fischer et H. Crosse (1870-75, 5 livr., 544 p., 24 pl.).

En 1868 avait déjà paru, dans le même format in-4, le *Voyage géologique dans les Républiques de Guatemala et Salvador*, par MM. Auguste Dolfus et Eugène de Mont-Serrat, ingénieurs civils, qui avaient été chargés d'une mission le 13 octobre 1864. Ce livre renferme IX-539 pages et 18 planches.

En 1869-70, à la suite aussi d'un voyage ordonné par le gouvernement, Brasseur de Bourbourg fut autorisé à faire reproduire par la chromolithographie le manuscrit dit *Troano*, qu'il avait apporté d'Espagne lors de son retour. Il y joignit un texte explicatif sous le titre de *Études sur le système graphique et la langue des Mayas;* ensemble 2 volumes in-4 et 70 planches. Les opinions qui sont émises dans ce travail sur l'origine des races et des langues de l'Europe ne manquèrent pas de rencontrer de vives critiques, soit en France, soit à l'étranger. L'auteur répondit en publiant dans un catalogue des ouvrages de sa collection ou *Bibliothèque mexico-guatémalienne* (oct. 1871) une introduction de XLVII pages portant le titre significatif de *Coup d'œil sur les études américaines dans leurs rapports avec les études classiques.* Il s'y élève vivement contre l'Institut, qui, ayant eu à juger le manuscrit Troano, présenté au concours de linguistique, s'était déclaré *incompétent*, et attaque surtout l'école germanique qui, selon lui, fait tout venir de l'Orient. Il saisit l'occasion pour insister avec plus de force sur l'influence de l'Occident, et redit ce qu'il avait déjà avancé si longuement à propos de la langue grecque, à savoir qu'elle a pris naissance en Amérique. Pour donner plus de poids à son raisonnement, il apporte divers exemples qui sont pour la plupart du genre et du goût de ceux que nous avons relevés en appréciant le manuscrit Troano (*Revue archéologique* nos de mars 1870 et d'oct. 1871). Seulement il renchérit si bien que nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter sur l'explication qu'il donne des mots Jupiter et Junon (p. XXXV). D'abord il laisse de côté les noms grecs de Ζεύς et Ζαὼν pour prendre les noms latins qui dérivent, nous le voulons bien, des premiers, mais qui ont l'inconvénient de s'écarter davantage du point d'origine. Puis, rattachant cette origine à un phénomène physique, tel que le courant des eaux d'Occident en Orient, auquel serait due la formation de la Méditerranée, Brasseur de Bourbourg explique ainsi

les deux noms par le mexicain : « Iopiter, *io-pit-el*, c'est-à-dire écoulement pénétrant subtilement sous la croûte du sol, et Juno, *Iun-o*, de *yun* ou *yon* ou *ion*, prét. de *yoma*, crissare. » *O* de *otli*, chemin, rappellerait le passage formé entre l'Océan et la Méditerranée.

Cette manière arbitraire de décomposer les mots cesse pour nous d'être de l'étymologie, et n'est plus qu'un simple amusement qui a par trop d'affinité avec le logogriphe, et se prête à une foule de combinaisons plus ou moins fantaisistes. Nous n'en voulons pour preuve que ce qu'un tel procédé nous permettrait ici de dire, à l'aide du français, sans altérer, bien entendu, la pensée de l'abbé Brasseur : *Ju-pi-ter* ou jus qui jaillit (*mejit*) en terre. Mais, assurément, nous prêterions au ridicule. Les applicatious étymologiques données par l'abbé Brasseur n'ont souvent pas plus de valeur. Cet écrivain a terminé son introduction en annonçant qu'il publierait la traduction d'un document intéressant dont il n'a pas fait connaître le titre; mais il n'a pas eu le temps de réaliser son projet. La mort l'a enlevé à ses travaux, le 8 janvier 1874. La *Bibliothèque mexico-guatémalienne* contient, d'ailleurs, des renseignements utiles et parfois très-curieux.

Brasseur de Bourbourg a été, sans contredit, un chercheur infatigable; seulement, il a trop étendu le champ de ses explorations, en s'occupant à la fois du Mexique, du Yucatan, de l'Amérique centrale, etc., et en abordant tous les sujets : histoire, archéologie, linguistique, sciences, etc. Cette grande diffusion, en diminuant les forces intellectuelles de l'auteur, a été évidemment la cause de cet excès d'imagination dans lequel il est tombé beaucoup trop souvent. S'il eût concentré ses recherches sur un ou deux points, il eût produit plus sûrement et d'une manière plus utile. Quoi qu'il en soit, nous répéterons ce que nous avons déjà écrit plusieurs fois : l'abbé Brasseur a eu le mérite peu ordinaire d'avoir vulgarisé les études américaines, et donné surtout, en fac-simile ou en typographie, des documents inédits d'une réelle importauce,

Au nombre des travaux dus encore à l'initiative de la commission scientifique du Mexique, nous mentionnerons la *Grammaire nahuatl* du franciscain André de Olmos, que nous avons publiée en 1875 (1 vol. in-8 de xv-274 p.), et la *Description des anciennes possessions mexicaines du nord*, par M. Guillemin-Tarayre, ouvrage in-4, sous presse, déjà avancé, et qui probablement sera bientôt terminé. Nous dirons enfin que quelques ouvrages sont restés en manuscrits. Ils seront peut-être publiés un jour, et achèveront ainsi de compléter le bagage de la commission. Tout cet ensemble de travaux fournira le plus sûr témoignage de son existence qui, quoique éphémère, n'aura pas été complétement stérile pour la science.

— Si, en-dehors de la commission du Mexique, nous recherchons les productions récentes les plus dignes d'intérêt, nous sommes tout d'abord attiré par les travaux du congrès international des américanistes que la Société américaine de France a institué le 25 août 1874, dans le but d'assurer le progrès des études ethnographiques, linguistiques et historiques relatives aux deux Amériques, spécialement pour les temps antérieurs à Christophe Colomb. On doit se rappeler que la première session de ce congrès a été tenue à Nancy, dans le palais ducal, du 19 au 22 juillet 1875. Des délégués de trente pays étrangers au moins ont assisté à ces réunions et pris part aux communications qui y ont été faites, et que nous allons essayer d'analyser dans leur ensemble aussi brièvement que possible.

De toutes les questions, la plus importante est celle qui a dominé à peu près dans chaque séance, c'est l'origine de la population primitive du nouveau continent. Trois opinions différentes à cet égard ont été émises et discutées, sans que l'une plutôt que les deux autres ait eu le dessus et entraîné l'assentiment général. Il était, en effet, difficile qu'au début de ces efforts collectifs, un problème aussi grave pût être résolu d'une manière définitive.

L'idée que les premières populations américaines seraient peut-être venues du nord-ouest de l'Europe, a été présentée avec une extrême réserve et d'une façon presque indirecte. Du moins, de la part de quelques auteurs, la question a été restreinte au seul fait de la découverte de l'Amérique à la fin du dixième siècle, laissant ainsi supposer que, dans des temps plus anciens, des colons européens avaient pu passer en Amérique.

Dans son mémoire : *la Découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais*, M. E. Beauvois a établi qu'avant l'an 1000, des chrétiens irlandais avaient précédé les Scandinaves dans l'Amérique du Nord et colonisé la Grande-Irlande (Hvitramannaland). Pour lui encore, les explorations des Islandais sont postérieures aux voyages des Irlandais, tandis qu'au contraire M. Bénédict Grœndals, professeur à l'École des hautes études, de Reikiavik, a rapporté à ses compatriotes d'autrefois la gloire de la première découverte de l'Amérique par les Européens.

M. G. Gravier, de Rouen, a parlé, de son côté, des établissements scandinaves dans le Vinland, et s'est appuyé, comme preuve, sur l'interprétation d'une inscription qui, depuis longtemps, exerce la sagacité des savants. Il s'agit des caractères extrêmement curieux qui recouvrent le roc de Dighton sur la pente faisant face à la rive orientale de le Taunton River (État de Massachussets). Plusieurs voyageurs, entre autres Carlo Rafn et Magnusen, ont cherché à expliquer ces caractères. M. Gravier les a remis en avant devant le congrès, et, par la lecture qu'il en a donnée, a conclu au passage de chefs scandinaves

dans le pays. Puis, invoquant le texte des Sagas, il a regardé l'inscription du roc de Dighton comme la marque positive de l'établissement du chef Thornfinn Karlsefn dans le Vinland, au commencement du onzième siècle.

Sous le titre : *Origines des peuples de l'Amérique*, M. le baron de Bretton a été d'avis que des émigrations diverses de l'Europe, principalement par le nord, avaient eu lieu en Amérique et qu'elles avaient fourni les premiers contingents de population.

Enfin, M. Rink a fait l'exposé des traditions des Groënlandais sur les temps primitifs de leur histoire, mentionné les ruines antiques et rappelé les divers objets recueillis dans des tombeaux et déposés au *Musée des antiquités du Nord*. Il a enfin invoqué une inscription runique et, d'après ces divers témoignages, affirmé l'établissement des Scandinaves dans le Groënland.

Si nous passons à l'examen de la seconde opinion, déjà fort ancienne d'ailleurs, et qui consiste à attribuer à des colonies phéniciennes, égytiennes ou autres le peuplement du continent américain, nous verrons qu'elle a été renouvelée et agitée vivement au sein du congrès. Dans une notice intitulée : *les Phéniciens en Amérique*, M. Paul Gaffarel a fait connaître les indications que les Grecs ont laissées sur les voyages américains des grands navigateurs de l'antiquité, et passé en revue les traditions indigènes de l'Amérique touchant ces voyages. Mais il a reconnu que ces documents et ces souvenirs étaient insuffisants pour se prononcer d'une manière certaine et qu'il fallait attendre des preuves plus solides. Il a néanmoins admis sans difficulté l'existence de l'Atlantide, cette terre problématique à laquelle ont été consacrés tant d'écrits divers. Loin de partager cette conviction. M. Chil y Naranjo a affirmé, dans sa note l'*Atlantide*, qu'il n'y a point eu de communication entre l'Amérique, l'Europe et l'Afrique au moyen d'un continent entouré d'îles.

Après eux, M. Lévy Bing, interprétant l'inscription de Grave-Creck, trouvée dans la vallée de l'Ohio (État d'Indiana) a cru pouvoir avancer que cette inscription doit être rattachée à la langue phénicienne. D'un autre côté, M. Oscar Comettant traitant de l'*ancienne musique américaine* y a trouvé des ressemblances avec certains chants liturgiques de l'Égypte. Enfin, M. Henry Harrisse, de New York, a communiqué une inscription découverte en 1867, dans la vallée de Newark (Ohio) et qui est regardée comme hébraïque.

Il ne sera peut-être pas hors d'à-propos de rappeler ici que l'abbé Brasseur de Bourbourg, dont le témoignage a été très-souvent invoqué durant le Congrès, avait, lui aussi, signalé de nombreuses similitudes entre la civilisation primitive de l'Égypte et celle des Mayas et des anciens Mexicains: mais loin de conclure que le

nouveau continent pourrait être redevable de ses premières lumières à l'ancien, il s'est efforcé, dans ses derniers ouvrages surtout, de montrer que les populations, les langues, etc., nous sont venues de l'Amérique, des Antilles, considérées par lui comme le véritable berceau du Monde. Ainsi qu'on le voit, la question est entièrement renversée, et nous ne pensons pas qu'une opinion aussi étrange puisse jamais être admise et faire école.

Mais examinons la troisième opinion qui fait venir de l'Asie orientale les premiers habitants de l'Amérique, et à laquelle se rattache le fameux voyage de Cibola, en 1550. Comme rentrant dans cet ordre d'idées, nous mentionnerons d'abord la note de M. Foucaux, professeur au Collége de France, qui, sous le titre de *le Boudhisme en Amérique*, a repris les considérations judicieuses de Humboldt, de d'Eichtal, etc.; puis la communication de M. Lucien Adam : *Du Fou Sang*, nom sous lequel autrefois les Chinois ont sans doute désigné l'Amérique. Dans ce travail, M. Adam est d'avis que, du moins les Chinois ont eu connaissance de l'existence du nouveau continent à partir du septième siècle; mais il rejette absolument le récit fantaisiste du moine boudhiste Hoei-Chin, qui vivait à la fin du cinquième siècle.

De son côté, le R. P. Petitot, qui a longtemps vécu parmi les Esquimaux dont il a appris soigneusement la langue, a fait deux lectures intéressantes : *les Esquimaux et de l'immigration asiatique*. Il a montré que les mœurs et la langue des Esquimaux ont beaucoup d'analogie avec celles du Kamtchatka, du Japon, des Philippines, etc., etc Il a surtout combattu les tendances d'une partie du congrès qui avait proposé d'abandonner la question d'origine des races américaines, à cause des difficultés qu'elle présente, et d'étudier l'Amérique en elle-même seulement.

Enfin, M. Francis A. Allen, de Londres, a adressé un mémoire intitulé : *La très-ancienne Amérique*, dans lequel il développe les raisons diverses qui l'autorisent à penser que la civilisation américaine primitive est d'origine asiatique et touranienne, avec un mélange considérable d'éléments polynésiens.

A ces mémoires ou notes que nous venons de passer en revue et qui ont été réunis en deux volumes in-8, publiés fin décembre 1875, par les soins du Comité d'organisation de Nancy, il faut ajouter quelques communications également imprimées, se rapportant à des questions moins générales et dont quelques-unes sont relativement plus modernes. Nous citerons :

1° *Un rêve de Christophe Colomb*, par M. Castaing, qui a trait au chemin des Indes, par le Pacifique;

2° *La Part prise par les Portugais dans la découverte de l'Amérique*, par M. Luciano Cordeiro, professeur à l'Institut de Coïmbre;

3° *La Langue basque et les langues américaines*, par M. Julien Vinson, qui n'a admis entre ces langues aucune parenté réelle;

4° *Esquisse d'une grammaire comparée de la langue des Chippeways et de la langue des Crees*, par M. Lucien Adam;

5° *Anthropologie des Antilles*, par M. Cornillac;

6° *Le Canada préhistorique*, par M. Le Métayer-Masselin;

7° *Alphabet phonétique du Hihua*, ou langue du Pérou, par M. Gavino Pacheco-Zegarra;

8° *Numération dans la langue et dans l'écriture sacrée des anciens Mayas*, par M. Léon de Rosny.

En résumé, le congrès international de Nancy ne nous paraît pas avoir fait progresser la science relativement aux questions ethnographiques, linguistiques et historiques de l'ancienne Amérique; mais il a rendu, selon nous, un véritable service en circonscrivant le cercle des études américaines et en empêchant ainsi les travailleurs de s'égarer sur des points reconnus inabordables ou stériles. Aussi quand le congrès a fixé la seconde session à Luxembourg, du 10 au 13 septembre 1877, il a sagement fait en traçant un programme qui résume les principales questions sous les cinq chefs suivants: *Histoire*, *archéologie*, *linguistique*, *paléographie* et *anthropologie et ethnographie*. Les savants répondront sans doute à cet appel avec empressement, et les résultats de leurs conférences seront d'une utilité précieuse. Nous aimons du moins à l'espérer.

— Dans une lettre adressée à M. César Daly (25 oct. 1866) et reproduite dans le vingt-quatrième volume de la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, M. Léonce Angrand, ancien consul de France à Guatémala, a étudié les débris d'une antique civilisation, dont l'origine est restée complétement inconnue. Il s'agit de la grande porte monolithe de Tiaguanaco ou Tiahuanaco, située sur les hauts plateaux des Andes, entre le Pérou et la Bolivie. En donnant la description des bas reliefs qui décorent cette porte, M. Angrand n'hésite pas à reconnaître la représentation de la puissance suprême cachée sous la forme visible du dieu Soleil et accompagnée de trois rangées de figures symboliques indiquant sans doute les grands attributs du sujet principal : l'éclat (*Tonatiuh*), la chaleur (*Xiuhteuhtli*) et la vie (*Ipalnemoani*). Comparés ensuite aux monuments du Mexique, ces bas-reliefs présentent les mêmes caractères, tant au point de vue religieux que sous le rapport de l'art plastique. On peut donc en conclure qu'une migration mexicaine a fondé le monument de Tiaguanaco ou que tout au moins la civilisation des deux points mis en parallèle doit se rattacher à une origine commune. Cependant M. Angrand ne se prononce qu'avec la plus grande réserve et n'est pas sûr de tenir les preuves de l'exacte vérité. Son travail, fait avec beaucoup de

soin, s'appuie sur de nombreuses autorités qu'il a consultées avec une remarquable sagacité. M. Augrand prépare sur ses recherches concernant les antiquités péruviennes une publication depuis longtemps attendue.

— Après avoir publié un *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palanquéenne* (Actes de la Société philologique, t. Ier, n° 3, mars 1870), M. Henri de Charencey s'est appliqué à rechercher l'origine de la population américaine dans des rapprochements fournis par la mythologie. C'est une tentative extrêmement difficile et qui témoigne d'une ardeur vive pour la science. En 1871, M. de Charencey a publié *le Mythe de Votan, étude sur les origines asiatiques de la civilisation américaine*. Pour lui, Votan est un grand réformateur, ou mieux, la personnification d'une ère de civilisation chez les peuples riverains du Tabasco et de l'Uzumacinta. Il raconte ses voyages, ses institutions, énumère les villes qu'il auraient fondées, etc. Quant à l'époque de son arrivée dans le Yucatan, il n'ose la préciser et la place approximativement, vers le milieu du troisième siècle, entre la migration de Zamnà, l'inventeur des caractères calculiformes, et celle de Quetzalcohuatl, venus l'un et l'autre du sud des États-Unis, où les Cussitaws ont conservé les principaux traits de la légende votanide. A cette occasion, M. de Charencey combat l'opinion qui attribue aux populations du Nouveau-Monde une origine carthaginoise ou chananéenne. Il examine ensuite les légendes asiatiques des héros siamois et birman Pha-Ruàng et Pysu-Tsau-ti. Suivant lui, ces légendes sont, avec quelques variantes, un reflet de l'histoire fabuleuse de Thésée, transportée dans l'extrême Asie, à la suite des expéditions d'Alexandre, et, de là, sur les bords du Pacifique, au Japon, pour passer enfin, à l'aide du courant de Tessan, jusqu'en Californie, etc. Il termine en donnant divers rapprochements entre ces mythes asiatiques et le mythe de Votan.

Dans une autre brochure : *Djemschid et Quetzalcohuatl, l'histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne, rapprochée de la source indo-européenne*, M. de Charencey compare le dieu mexicain Quetzacohuatl au héros persan Djemschid, qui n'est autre que l'antique Yima, en rattachant encore le tout aux légendes helléniques. Ainsi il signale des ressemblances avec Bacchus, le *générateur des fruits*, et avec Noé, le restaurateur du genre humain; la pyramide de Cholulla rappelle exactement la tour de Babel, etc., etc. Un dernier exemple emprunté au Ramayâna sert à prouver la coïncidence existant entre les traditions indoues et celles des Toltèques.

Dans ces dernières années, M. de Charencey a fait une étude spéciale de la langue maya, ainsi que l'attestent les travaux suivants : *Essai d'analyse grammaticale d'un texte en langue maya*, publié dans

le recueil des travaux de la Société havraise d'études diverses, quarantième année (1875) ; *Recherches sur le code Troano*, insérées dans la *Revue de philologie et d'ethnographie* (1875 et 1876).

— Nous devons aussi mentionner les études de M. Léon de Rosny, qui ont principalement trait à l'écriture hiéroglyfique : *les Écritures figuratives et hiéroglyphiques des peuples anciens et modernes*, dont une deuxième édition a été donnée en 1870; — *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique* (1870-1873); — *Interprétation des anciens textes mayas* (1875). Ces travaux, quoique généralement peu goûtés, renferment cependant des indications précieuses, et sont le résultat d'efforts intellectuels qui méritent quelques égards.

— Un jeune homme qui dispose d'une grande fortune et s'est consacré aux voyages lointains, M. Alphonse Pinart, a pris pour champ d'exploration le nord-ouest de l'Amérique septentrionale, ainsi que les îles qui relient cette partie du nouveau continent à l'extrémité nord-ouest de l'Asie. Son projet est de tâcher d'élucider les graves questions relatives aux temps primitifs de l'Amérique ou de fournir au moins à d'autres les matériaux suffisants pour des études approfondies. Déjà en 1870-72, il a visité les îles Aléoutes et recueilli des documents concernant la géographie, l'ethnographie, la linguistique et l'histoire naturelle de ce groupe insulaire. Les résultats de ces premiers travaux, exposés en 1874 devant la Société de géographie, ont valu à M. Pinart une médaille d'or. L'année suivante, ce voyageur a obtenu une mission officielle en Amérique, et, après avoir parcouru diverses régions du nord-ouest, notamment l'Arizona, il a dû, pour des raisons particulières, rentrer en France vers le mois de septembre 1876. Mais il vient de reprendre son projet et à quitté Bordeaux le 23 janvier dernier, accompagné de M. Léon de Cessac, que quatre ans passés aux îles du Cap-Vert et un séjour récent dans l'île Santorin ont familiarisé avec les grandes questions des phénomènes physiques. Les deux voyageurs doivent explorer la presqu'île d'Alaska et le détroit de Behring en se donnant un mutuel appui pour la tâche respective qu'ils se sont imposée. M. Pinart s'est réservé les travaux d'hydrographie, d'ethnographie et de linguistique. M. de Cessac s'occupera de zoologie, de botanique, de géologie, et s'attachera surtout à l'étude des volcans. Quelle ample moisson ce voyage ne procurera-t-il pas? Déjà les collections de M. Pinart sont importantes, soit en livres, en manuscrits, soit en crânes, objets d'antiquités, etc. Elles vont s'accroître encore de manière à fournir les éléments nécessaires à des publications extrêmement intéressantes.

On doit jusqu'à présent à M. Pinart : 1° *La Caverne d'Aknanh, île d'Ounga* (*Archipel Shumagin Alaska*). C'est l'indication des fouilles exécutées dans cette caverne sépulcrale et qui ont mis à nu des masques et objets divers fort curieux;

2° *Voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique, d'Ounalashka à Kadiah*, brochure in-8, avec une carte ;

3° *Note sur les Koloches ;*

4° *La Chasse aux animaux marins ;*

5° *Sur les Atnahs ;*

6° *Catalogue des collections rapportées de l'Amérique russe ;*

7° *Voyage à la côte nord-ouest de l'Amérique exécutés durant les années* 1870-72, vol. Ier in-4, partie I (Histoire naturelle), avec 5 planches, publié en 1875 avec la collaboration de MM. Jannettaz, de Cessac, Gaudry, P. Fisher, E. Perrier et P. Gervais ;

8° *Arte de la lengua chiapaneca* (1875) ; grammaire composée par Juan de Albornoz et suivie de la doctrine chrétienne de Luis Barrientos. Elle forme le premier volume de la *Bibliothèque de linguistique et d'ethnographie américaines*. Malheureusement l'éditeur s'est borné à ne donner que le texte. On voudrait y trouver quelques notes. C'est une lacune regrettable due à une trop grande réserve.

Dans cette même collection, le R. P. Petitot vient de publier un vocabulaire français-esquimaux, en deux volumes.

— En même temps que l'Amérique du Nord est ainsi le but des plus actives investigations, l'Amérique du Sud est explorée par M. Ch. Wiéner qui, suivant les indications de M. Léonce Angrand, recueille dans le Pérou, la Bolivie, l'Équateur, etc., des documents très-nombreux et les plus remarquables pour l'histoire antique de ces divers pays. Il s'est déjà fait connaître par quelques travaux qui témoignent de son ardeur pour la science : *Notice sur le Brésil* (1874) ; *Notice sur le Communisme des Incas*, suivie de prières en texte algonquin (1874) ; *Essai sur les institutions politiques, religieuses économiques et sociales de l'empire des Incas* (1874), etc., etc. Nous avons lieu de croire que désormais M. Wiéner s'attachera exclusivement à l'étude de l'histoire antique du Pérou et qu'il tâchera d'en expliquer les points restés obscurs jusqu'à ce jour.

— Parmi les productions des étrangers, nous devons surtout signaler et examiner l'ouvrage de M. Hubert Howe Bancroft, intitulé : *The native races of the pacific States of North America*. C'est en 1859 que l'auteur entreprit ses laborieuses recherches. Pendant dix ans il parcourut l'Amérique, visita les principales capitales de l'Europe et amassa une bibliothèque considérable renfermant les documents les plus divers et extrêmement nombreux : « *Some*, dit Bancrof, *sixteen thousand books, manuscripts, and pamphlets, besides maps and cumbersome files of Pacific Coast journals.* » Dans cette masse énorme de matériaux, plus de douze cents ouvrages ont été consultés et mis à profit de manière à former un vaste recueil qui a une certaine importance, ainsi que nous allons essayer de le démontrer.

Le premier volume est consacré à l'énumération des peuples de l'Amérique du Nord qui touchent au Pacifique depuis la presqu'île d'Alaska jusqu'à l'isthme de Panama. L'auteur les a classés en six groupes : les *Hyperboréens*,en suivant au sud le littoral jusqu'à la hauteur de l'île de la Reine Charlotte; les *Colombiens* jusqu'à la rivière de Umpqua; les *Calforniens*, entre cette rivière et le golfe de Californie; les *Nouveaux Mexicains* compris entre le 36° et le 23° de latitude nord; le *Groupe mexican*, jusqu'au Yucatan et touchant aux deux océans; enfin les *Tribus de l'Amérique centrale*, du Yucatan à l'isthme de Panama et au golfe de Darien. Au texte descriptif de chaque groupe est jointe une carte indiquant les grandes divisions ethnographiques et les tribus principales. Les noms des villes ont été entièrement exclus pour donner plus de clarté.

Le second volume traite des nations civilisées et principalement des Nahuas ou Aztèques et des Mayas. Une carte accompagne aussi cette partie de l'ouvrage, mais elle nous a paru un peu sobre de détails.On voudrait cette fois y voir plus de noms de villes pour suivre plus facilement les explications données par l'auteur. Néanmoins, ce volume est très-intéressant, car il passe tout en revue : gouvernement,classes, mœurs, coutumes, fêtes, jeux, agriculture, commerce, justice, arts, manufacture, poésies, calendrier, peintures historiques, architecture, funérailles, etc., etc. En indiquant les émigrations des Aztèques, M. Bancroft a reproduit quelques planches du Codex Mendoza, de la collection Botturini, etc., qui augmentent encore l'intérêt qui s'attache à ce volume

Deux parties importantes, la mythologie et les langues, composent le IIIe volume. Après avoir montré que l'origine de la mythologie américaine doit être rapportée aux phénomènes de la nature, aux animaux, etc. L'auteur fait connaître les principaux dieux, les êtres surnaturels et décrit les cérémonies religieuses.

Dans l'exposé des langues diverses parlées depuis le pays des Esquimaux jusqu'au golfe de Darien, M. Bancroft a résumé les études de ses devanciers les plus estimés et indiqué autant que possible les rapprochements existant entre les idiomes. Pour chacun d'eux il a donné les principaux éléments de grammaire et très-souvent des textes. Quoique soigneusement fait, ce travail n'est peut-être pas exempt de reproche, et la reproduction de certains morceaux pourrait demander plus de correction. Ainsi, pour ne citer qu'un ou deux exemples pris dans la langue nahuatl ou mexicaine, nous trouvons [1] l'expression *in ilhuicac* « dans le ciel » écrite tantôt en un seul mot : *ynilhuicac*, tantôt en deux mots : *in ilhuicac;* de même que *maiuh-*

1. Pp. 735 et 736.

mochiua devrait former trois mots : *ma iuh mochiua*, ainsi soit-il, litt. qu'ainsi il soit fait.

L'archéologie fait l'objet du IVe volume, et l'auteur, cette fois, y commence son étude par l'isthme de Panama. Après avoir parlé des tombeaux et des poteries de Chiriqui, il passe en revue les statues et idoles de Chontal, les ruines et pyramides de Copan, les antiquités de Guatémala et de Bélise et arrive à celles du Yucatan qu'il divise en cinq groupes : centre, est, nord, sud et ouest. Il s'appesantit principalement sur les monuments de Uxmal, Chichen, Mayapan et Mérida; puis il termine par la côte orientale, du côté de Cozumel, et par la côte occidentale, vers Campêche. Dans cette longue étude, qui forme l'un des chapitres les plus étendus du livre, M. Bancroft s'est aidé de travaux de Charnay, Stephens, Waldeck et Brasseur de Bourbourg.

De là, il passe dans les provinces de Tabasco, de Chiapas, et décrit longuement les ruines de Palenqué en se servant des mêmes ouvrages. Viennent ensuite les ruines de Mitla (Oajaca); celles de Centla, dans la province de Vera Cruz; les monuments des plataux et de l'Anahuac et principalement ceux de Xochimilco, de Tlalmanalco, de Chapultepec, de Mexico, de Tetzuco, etc., ces grands centres de l'antique civilisation mexicaine.

Il continue sa description par la pyramide de Tepatitlan, les ruines de la Quemada (Zacatecas), las Casas Grandes (Chihuahua), et, après avoir examiné l'Arizona et le nouveau Mexique avec les sept cités de Cibola, il parvient jusqu'à l'extrémité nord-ouest. Il consacre enfin un chapitre aux monumeuts de la vallée du Mississipi, et termine, dans un autre, par la description des antiquités du Pérou, à Pachacamac, au grand Chimu, près de Truxillo, à Tiahuanaco, etc., en les comparant à celles du Mexique. Moins convaincu à cet égard que M. Angrand, il n'ose pas affirmer que les deux civilisations du nord et du sud aient quelque ressemblance et conclut par ces mots : « *If any resemblance exists, is very faint.* » — Une carte et de nombreux bois dans le texte figurent dans ce volume.

Le Ve volume est consacré à l'*Histoire primitive.* — L'auteur commence par la question de l'origine des Américains, et donne les diverses opinions qui ont été émises sur ce point important. Il fait ensuite connaître les diverses sources auxquelles il faut puiser pour établir l'histoire primitive du Nouveau-Monde, depuis les annales américaines jusqu'aux écrits des Espagnols et aux travaux qui ont été faits depuis. Après cela, il entreprend lui-même cette histoire en la divisant en neuf parties : 1° Les temps antérieurs aux Toltèques embrassant les traditions semi-mythologiques qui ont précédé le sixième siècle ; — 2° la période des Toltèques du sixième au onzième siècle ; 3° la période des Chichimèques du onzième au quinzième siècle

où fut formée l'alliance mexico-acolhua-tépanèque ; — 4° la période des Aztèques du quinzième siècle au commencement du seizième siècle, époque de l'arrivée des Espagnols. Les cinq autres parties renferment l'histoire des populations nahuas placées en-dehors de l'empire mexicain, des tribus du nord, des nations du Guatémala, de l'Amérique centrale, et enfin du peuple maya dans le Yucatan. Nous ne suivrons pas l'auteur dans son exposé. Ce serait amplifier beaucoup trop une analyse qui nous paraît déjà très-longue. Nous ajouterons seulement que deux cartes et un index alphabétique de plus de 160 pages, en deux colonnes, accompagnent ce cinquième et dernier volume.

En résumé, l'ouvrage de M. Bancroft n'est pas une œuvre originale ; mais c'est un grand recueil de faits et de documents qui sont empruntés à des travaux devenus extrêmement rares, ainsi qu'une analyse substantielle des opinions les plus importantes sur les grandes questions qui se rattachent aux premiers temps de l'Amérique. A ce double titre, il a une valeur incontestable, et peut surtout être utile aux personnes qui désirent se familiariser avec les études américaines.

Nous citerons en terminant les travaux linguistiques d'Uricœchea : *Grammatica, vocabulario, catecismo i confessonario de la lingua chibcha, segun antiguos mss. anonimos y ineditos aumentados y correjidos* (Paris, 1871 in-8); et ceux d'Ant. Ruiz de Montoya : *Arte, vocabulario y tesoro de la lengua guarani o mas bien tupi.* (Viena y Paris, 1876, 1 vol. petit in 4) ; Réimpression de l'*Arte, vocabulario, tesoro y Catecismo de la lengua guarani, publicado par J. Platzmann* (Lipsia, 1876, 4 vol. gr. in-8). R. Siméon.

THÉOLOGIE

Accord de la Bible et de la géologie *dans la création des six jours, dans le récit du déluge mosaïque et dans l'époque de l'apparition de l'homme*, par l'abbé Gainet, curé de Cormontreuil, chanoine honoraire, membre de l'Académie de Reims et de plusieurs sociétés savantes. Paris, Vaton, 1876, in-8 de xiv-679 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans un livre où il examinait les rapports de la géologie et de la minéralogie avec la théologie naturelle, le célèbre géologue anglais Buckland s'exprimait ainsi : « Tout homme de bonne foi conviendra que le temps n'est pas encore venu où une théorie de la terre puisse être établie d'une manière complète et définitive. Nous n'avons pas encore par devers nous tout l'ensemble de faits sur lequel un jour elle doit être basée. Mais, en attendant, nous possédons déjà beaucoup de

faits bien démontrés ; et, par suite, nous pouvons dès maintenant atteindre à des conclusions d'une importance et d'une certitude incontestables. » Vraies à l'époque où elles furent écrites, ces réflexions de l'illustre Buckland ont gardé toute leur vérité et tout leur à-propos.

Aujourd'hui, comme alors, plus qu'alors même, car depuis elle a fait d'incontestables progrès, la science géologique est en possession d'une collection de faits importants et scrupuleusement observés, qui lui ont permis d'arriver à des lois qui défient toute critique. Mais, à côté de ces conclusions certaines, qu'un homme de bonne foi doit loyalement accepter, il y a tout un ensemble de phénomènes mal observés, d'hypothèses aventureuses, de théories nouvelles en contradiction avec les vérités les plus certaines, que tout homme sérieux a le droit et le devoir de contrôler.

Le livre de M. Gainet sur l'accord de la Bible et de la géologie sera d'un grand secours à quiconque voudra faire sérieusement cet examen.

L'auteur, en effet, qui a suivi avec beaucoup d'attention le mouvement des études géologiques en France pendant ces dernières années, établit une distinction bien nette entre les données incontestables de la science géologique et les théories aventureuses qui cherchent à se couvrir de son nom et de son autorité. Vis-à-vis des premières, il a le respect du savant catholique pour toute vérité vraiment digne de ce nom, et d'avance il est certain que la foi, loin d'en être ébranlée, n'en peut tirer qu'une force nouvelle et un nouvel éclat. Aussi veut-il donner lui-même à son lecteur une idée des faits intéressants, des grandes et belles lois qui sont l'objet de la géologie, et il débute par quelques pages substantielles, où les hypothèses tiennent, comme il fallait, peu de place, mais où l'on se trouve en présence de découvertes indiscutables. Un tableau, emprunté à l'excellent manuel de M. Leymerie, permet de résumer, en un instant, les connaissances sommaires qu'on vient d'acquérir, et quelques planches, placées à la fin du livre, mettent sous les yeux du lecteur les fossiles les plus importants.

Ce n'est donc pas la véritable science géologique que M. Gainet vient combattre; il a trop bien compris de quelle utilité cette arme nouvelle pouvait être dans les mains d'un défenseur de la religion, et il nous a prouvé, dans cet ouvrage, qu'il savait la manier.

Puisque son livre est intitulé : *Accord de la Bible et de la géologie*, c'est sur les points où ces deux ordres de vérités se rencontrent que nous allons surtout insister.

M. Gainet ne nous approuvera peut-être pas en cela, car il a fait, dans son livre, une large, j'allais dire une trop large part à l'astronomie, et aux traditions des différents peuples ; nous avons été sur-

pris de trouver de pareilles digressions dans un ouvrage où, sur la foi du titre, nous ne nous attendions à rencontrer que de la géologie, et, malgré M. Gainet, nous avons toujours gardé, à cette science le premier rang.

La géologie donc, pour y revenir enfin, divise l'histoire de la terre en trois grands âges qui correspondent aux trois grandes manifestations de la vie sur le globe. Le premier fut surtout remarquable par la richesse de sa végétation. De grands arbres, des fougères arborescentes, des plantes innombrables couvrirent alors la terre, et nous retrouvons, dans le terrain carbonifère qui forme l'un des étages des terrains paléozoïques, des traces incontestables de la richesse de cette période.

Dans l'âge suivant, apparaissent des animaux aux formes étranges, monstres organisés pour vivre à la fois sur la terre et dans l'eau, dont on retrouve les dépouilles dans le terrain jurassique. Leurs noms bizarres ne les rattachent à aucune série déterminée de l'échelle animale ; tout le monde les a entendus au moins prononcer : césiosaures, plésiosaures, ichthyosaures, etc.... Leurs contemporains étaient ces gigantesques oiseaux qui ont laissé sur le sable aujourd'hui durci de cette époque l'empreinte de leur pas.

A l'âge mésozoïque, succède une troisième période dont nos terrains tertiaires et quaternaires ont gardé les débris. Les ossements de mammifères dominent dans ces formations, et quiconque a parcouru une fois seulement nos galeries d'histoire naturelle a certainement été frappé du nombre de ces fossiles. C'est seulement aussi à ce moment qu'apparaissent les premiers restes de l'homme, les premiers vestiges de son industrie.

M. Gainet n'a eu qu'à placer en face de cet exposé de la science le récit de Moïse, si beau et si complet dans sa brièveté, pour en faire saisir toutes les harmonies. Il est évident, en effet, pour tout esprit non prévenu, que ces trois grands âges des géologues répondent aux trois grandes journées où Dieu crée les végétaux, les reptiles et les oiseaux, les animaux terrestres et l'homme.

Voilà de la vraie science. Quant aux hypothèses aventureuses, l'auteur a démontré qu'il n'était pas difficile de les renverser, dans son étude sur l'antiquité de l'homme, qu'on se plaît à nous dire si prodigieuse ; nous ne pouvons pas insister sur cette partie du travail de M. Gainet, mais tout lecteur sérieux suivra avec intérêt et profit cette discussion où la victoire demeure toujours du côté de l'apologiste catholique, quoique les preuves soient trop souvent plutôt indiquées que développées, et surtout pas assez mises en relief.

Avec cela, nous reprocherons à M. Gainet, — et ces critiques portent sur l'ensemble de l'ouvrage — d'avoir plusieurs fois cité des

noms et des ouvrages qui sont loin de faire autorité dans la science et qu'on est surpris de rencontrer dans un livre sérieux. Qu'avait-il besoin, par exemple, de nous donner un long extrait de *la Terre avant le déluge*, de Figuier? De plus, lorsqu'il cite, il a trop souvent le tort de recourir à des textes de seconde main, ou bien il indique ses sources d'une façon intelligible pour lui seul. Le style non plus ne répond ni au but, ni à la valeur réelle de l'ouvrage ; il est des phrases tellement embarrassées d'incidentes, qu'on se perd avant d'arriver au bout, alors que la clarté et la brièveté sont si nécessaires dans un ouvrage scientifique. Une autre négligence dont M. Gainet n'est pas seul responsable, mais qui nuira certainement au succès de son livre, c'est la profusion vraiment impardonnable de fautes d'impression qui fourmillent dans ses pages ; il aurait fallu plusieurs feuilles d'errata, et, malheureusement, il n'y en a qu'une seule, encore n'est-elle pas remplie ! D. H.

JURISPRUDENCE

Georgii Phillips compendium juris ecclesiastici, auctum atque emendatum edidit Fridericus Vering. Ratisbonæ, G. Manz, 1875, gr. in-8 de xxxii-770 p.

Les ouvrages du Dr Philipps sont connus en France depuis plus de vingt ans, et ont grandement contribué à relever l'étude du droit canonique. On y admire, en effet, ce que j'appellerai volontiers la philosophie du droit et une merveilleuse connaissance, soit des sources, soit des auteurs qui ont écrit sur la jurisprudence ecclésiastique. Enfin l'illustre professeur de l'université de Vienne a toujours été l'un des vaillants défenseurs des prérogatives du Souverain-Pontife, et s'est efforcé de détruire en Allemagne les restes encore puissants du joséphisme. Cette pureté de doctrine est une des causes qui ont assuré le succès des livres du docteur Phillips dans notre pays, malgré les imperfections inséparables d'une traduction française et la grande place que l'auteur donne nécessairement aux églises d'Allemagne au dépens des autres pays. Le canoniste français pourra réparer facilement cette dernière lacune, à l'aide d'une nomenclature très-complète des écrivains qui ont traité particulièrement des lois et coutumes religieuses de notre nation. Dans l'ouvrage dont nous rendons compte, la bibliographie générale est fort étendue (p. 10 à 18); et, en outre, chaque fois que l'auteur commence une série particulière de questions, il donne une bibliographie nouvelle. Il serait grandement à désirer que nos théologiens ou nos canonistes imitassent cet exemple, qui est devenu une règle de tous les livres

allemands. C'est le seul moyen de rendre possibles les recherches et l'étude approfondie, soit de l'ensemble, soit des diverses parties de la science sacrée. Combien de temps ne dépensons-nous pas quelquefois pour savoir seulement dans quels livres nous pourrons puiser les matériaux de notre travail! Dans les universités allemandes cette première besogne est déjà faite, et si la nomenclature n'est pas complète, il suffira toujours d'ouvrir les livres indiqués pour connaître par leur moyen ceux qui auraient été omis.

Je n'ai point à parler ici du fond même du livre publié en 1863, mais seulement de la traduction latine éditée par le professeur Vering. Cette traduction est l'œuvre du docteur Schmidbauer, et l'éditeur n'a fait que compléter le travail primitif de Phillips. J'avoue qu'en lisant la longue vie que l'on a mise au commencement de ce volume, je me suis demandé plusieurs fois si je pourrais comprendre ce langage latin chargé d'incidences, semé de mots étranges, aux phrases péniblement contournées. On a traduit des morceaux de revues allemandes, on a raconté quelques-uns des faits de la vie de l'auteur, et cette bizarre mosaïque s'appelle l'histoire de George Phillips. Mais le texte du livre même est fort heureusement écrit en un latin moins germanique.

Si restreint que soit le *Compendium juris ecclesiastici*, il n'omet aucune des décisions récentes, aucun des actes nouveaux du Saint-Siége et de l'Église, qui ont pu modifier la législation canonique. Il suffit de citer le *Syllabus* et l'encyclique *Quanta cura* (p. 80), qui condamnent les principales erreurs modernes; la bulle *Apostolicæ Sedis* qui restreint les censures *latæ sententiæ* (p. 364); la réponse de la sacrée Congrégation du concile *de Eleemosynis missarum* (9 sept. 1874, p. 512). Je ne puis trop louer le soin que l'éditeur a pris d'exposer les décrets du concile du Vatican, dont il fait en peu de pages une intéressante et fort exacte histoire (p. 80-85). Les nombreuses notes, qui forment une partie considérable du livre, renvoient souvent aux *schemata* ou aux *postulata* du concile, et le lecteur apprend ainsi la première pensée du Saint-Siége en proposant les diverses constitutions et les demandes des évêques pour la réforme des saints canons. Ces diverses pièces trop peu connues en France, sont empruntées à la précieuse collection publiée en 1873, par l'illustre Mgr Martin, évêque de Paderborn. Le livre est terminé par un traité des rapports de l'Église et de l'État : histoire des diverses conditions faites à l'Église durant les dix-huit siècles de christianisme, discussion sage et solide des principaux actes du Saint-Siége, et dans les siècles passés, et en notre temps, concordats conclus par les Souverains-Pontifes avec les gouvernements catholiques d'Europe et d'Amérique, rien ne manque en ce traité d'une si puissante actualité. Je reprocherai cependant à

l'auteur d'être peu juste à l'égard de notre concordat français. Il avait dit (p. 88) que tout, depuis 1801, était laissé à l'aventure et peut être à l'arbitraire, à cause de la promulgation des articles organiques; il répète plus loin (p. 739) la même assertion. Quoi qu'il en soit des trop fameux articles, devenus heureusement impraticables, nous croyons qu'il n'y a pas en Allemagne un seul État qui puisse présenter un concordat d'aussi longue durée et aussi fidèlement exécuté.

Est-il besoin, après ces courtes remarques, de recommander de nouveau un livre qui ne doit être ignoré d'aucun des hommes désireux de connaître le droit canonique? D'ailleurs M. le professeur Vering a reçu la plus haute approbation et la plus belle récompense que puisse désirer un écrivain catholique. Le Souverain-Pontife dans un bref du 8 avril 1875, rend un éclatant hommage à la mémoire du docteur Phillips « qui a si bien mérité et de l'Église et de la science canonique. N'a-t-il « pas, en effet, défendu avec une profonde doctrine les lois du juste « et du vrai, et les droits sacrés de la religion et du Saint-Siége? En « traduisant le livre de ce maître regretté, le professeur Vering étend « à toutes les nations catholiques le bienfait que le docteur Phillips « avait rendu à l'Allemagne, et sert, comme lui, la cause de la religion « et de la justice. *Religioni ac justitiæ, quam auctor in Germania « defenderat, ubique pro viribus prospectum esse studuistis.* »

E. Pousset.

SCIENCES ET ARTS

Il bel paese; conversazioni sulle bellezze naturali, la geologia e la geografia fisica d'Italia, di Antonio Stoppani. Milan, Giacomo Agnelli, 1876, in-8, 488 p. avec illustrations dans le texte. — Prix : 4 fr. 50.

Chaque nation pourrait s'appliquer le vieil adage de la sagesse antique : *Nosce teipsum.* Connaître sa propre histoire, ses constitutions, ses forces naturelles, ses lois, ses droits, ses devoirs surtout; voilà, pour chaque peuple, le commencement de la sagesse. Sans doute, dans la vaste arène ainsi ouverte à l'étude et à l'enseignement, le premier rang appartiendra toujours à la littérature morale et politique : un livre qui a pour objet le monde physique ne fera jamais couler une larme. Est-ce à dire cependant que les sciences naturelles, dont personne ne méconnait l'importance, ne puissent offrir à la littérature populaire un champ à exploiter? Tout au contraire; et les essais déjà tentés en ce genre ont montré par leurs succès que le sol est fécond et la moisson certaine. Déjà la Suisse, avec la majesté de ses hautes chaînes, se peint dans les ouvrages de Rambert, de Tschudi, et sur-

tout dans le *Monde primitif* de Heer. *Le beau pays que partage l'Apennin et qu'entourent les Alpes et la mer* méritait mieux encore une description à la fois savante et animée. Mille fois plus varié par les phénomènes dont il est le théatre, il offre, en effet, dans les cimes alpestres, du Piémont au Tyrol, les champs de glace et les frimas éternels; dans le centre de la péninsule, les manifestations multiples de l'activité interne du globe; plus loin enfin, au midi, les grands volcans, avec leurs périodes de sommeil et leurs réveils terribles. L'abbé A. Stoppani a entrepris, avec une compétence toute spéciale, de retracer dans une série de conversations vives et attachantes les beautés naturelles et les faits les plus curieux de la géologie ou de la géographie physique de l'Italie. Çà et là, il mentionne les ressources industrielles de la nation, et jamais il ne néglige d'exciter le sentiment du beau et du bien. Comme il le dit excellemment, celui qui écrit un livre populaire doit toujours se souvenir que la pratique de la loi morale est la vraie base de la liberté et du bien-être d'une race.

En partant des grands massifs des Alpes, l'auteur décrit d'abord leur puissante ossature, les principales roches qui les constituent, les cascades qu'elles recèlent, les glaciers qui en descendent, et il accorde une attention spéciale aux actions glaciaires qui ont eu une si large part dans la géographie physique et la géologie de la contrée. Parcourant ensuite l'une des plus belles entre les vallées subalpines, il peut tracer une rapide esquisse de cette région et indiquer aussi les curieux phénomènes que présentent les cavernes, notamment en ce qui touche le règne animal. Près de la mer, de nouveaux spectacles l'attendent : le lever du soleil, la tempête, la phosphorescence des eaux.., Dans l'Apennin, il rencontre nombre de faits aussi intéressants pour l'industrie que pour la science : sources de pétrole, salses, volcans de boue, fontaines ardentes,... et il s'efforce de donner une exacte idée des lois qui président aux manifestations secondaires des forces volcaniques. Dans les Alpes apuanes, dont la nature spéciale réserve encore à l'étude tant de surprises, se trouve le siége d'une des plus importantes branches de l'industrie nationale, celle des marbres. Enfin, l'auteur termine son ouvrage dans l'Italie méridionale et les îles qui, depuis l'antiquité, n'ont cessé d'être le théâtre des grands phénomènes volcaniques. De nombreuses notes philologiques ou scientifiques, des citations classiques bien choisies, rendent la lecture aussi instructive qu'attrayante.

Ce qui recommande ce livre, c'est que l'auteur décrit ce qu'il a vu, et ne cherche que la vérité. Il se distingue ainsi des écrivains trop nombreux qui, sous prétexte de vulgariser, ne se contentent pas de peindre des tableaux de la nature, mais pour rendre le récit plus merveilleux, exagèrent les proportions, défigurent l'ensemble et ouvrent

une large place aux fictions mensongères. On peut regretter seulement que la part faite à l'illustration soit presque nulle. La vue des sites remarquables, les figures nécessaires à l'intelligence des procédés industriels, les cartes indispensables pour suivre les itinéraires : tels sont les compléments dont une nouvelle édition devra s'enrichir. L'ouvrage, en effet, ne s'adresse pas seulement à la jeunesse des écoles de l'Italie : plus d'un touriste voudra profiter de la science aimable du docte abbé, et apprendre de lui à mieux saisir les beautés naturelles

Del bel paese la dove il si suona

A. Delaire.

Le Service d'état-major, par le général Bronsart von Schellendorff, chef d'état-major du corps de la garde, traduit de l'allemand par le capitaine Weil. Tome II. Paris, Dumaine 1876, in-12 de 380 p. *(Publication de la réunion des officiers).* — Prix : 4 fr.

Le *Polybiblion* a rendu compte (t. XVII p. 120) du tome Ier du présent ouvrage. Ce second volume est un traité substantiel du service d'état-major en temps de guerre. Il se compose de neuf chapitres intitulés : I. *Composition des armées, ordre de bataille et répartition des troupes;* — II. *Formation de l'armée sur pied de guerre;* — III. *Service de bureau en temps de guerre;* — IV. *Marches;* — V. *Repos et abris;* — VII. *Maintien de la préparation au combat;* — VIII. *Reconnaissances spéciales;* — IX. *Rôle particulier de l'état-major pendant les opérations.*

« Un général, a dit Napoléon, ne doit connaître que trois choses à la guerre : faire dix lieues par jour, combattre et cantonner ensuite. » Ce sont, en effet, ces trois points qui font l'objet des chapitres les plus intéressants du livre du général Bronsart, le quatrième, le cinquième et le sixième. Quant à faire dix lieues par jour, avec les armées actuelles, il n'y faut plus penser; il suffit, pour s'en convaincre, de serrer de près la question comme le fait l'auteur. Il serait très-curieux et très-instructif de rapprocher ce travail sur les marches des remarquables études publiées en France sur le même objet, telles que les *Etudes de guerre* du général Lewal, les *Marches et combats,* par un général de division qui n'a plus aujourd'hui le loisir d'achever cet ouvrage, le *service des troupes en marche*, par un capitaine d'état-major, etc. — Il n'est pas sans intérêt, en outre, de noter qu'un article spécial est consacré au mode d'emploi des steamers transatlantiques pour le transport éventuel de troupes de débarquement. — Les *Cantonnements* font l'objet d'un chapitre des plus nourris, où l'auteur procède par l'exposé des principes plutôt que par l'abondance des chiffres.

Enfin le chapitre VIII, consacré au *Rôle particulier de l'état-major pendant les opérations*, traite de la part considérable que l'officier d'état-major doit prendre aux opérations militaires proprement dites. Le général Bronsart s'explique formellement sur l'initiative que ces officiers ne doivent pas craindre de s'arroger. « L'officier d'état-major ne devra pas toujours attendre qu'on lui attribue un rôle, mais il devra demander la permission d'agir, toutes les fois du moins que cette autorisation ne lui aura pas été donnée une fois pour toutes par rapport à certaines questions » Verdy du Vernois avait dit : « L'activité militaire impose à tout officier l'obligation de rechercher toujours où et comment il peut être utile ; il doit avoir l'initiative de a pensée et de l'action, et ne pas se borner à ne recevoir que l'impulsion de son chef. » On voit qu'en Allemagne le service de l'officier d'état-major est loin d'être, comme il est arrivé trop souvent chez nous, rapetissé à la besogne infime du bureau. On nous permettra, à ce sujet, de formuler un vœu : quelle que soit la réorganisation dont on menace notre état-major, qu'il reste *corps fermé* ou qu'il devienne *service ouvert,* toutes réformes seront vaines, si l'on continue, en haut lieu, à feindre d'ignorer qu'il existe une véritable science de l'état-major. Qu'on rassemble les éléments de cette science, épars dans vingt travaux récents, et qu'on donne à nos officiers un manue analogue, au *Service d'état-major* du général Bronsart.

Nous regrettons d'avoir trouvé dans la traduction de M. le capitaine Weil quelques négligences qui ne sont certainement imputables qu'à la multiplicité des occupations de ce laborieux officier. De plus on ne s'explique pas bien pourquoi *Feldjager* n'est pas traduit par *chasseur de campagne*, tandis qu'on n'a pas craint de traduire par *ration de fer* le germanisme *Eisen-portion,* qui signifie : ration portée par l'homme (ou le cheval).

J. GOUETHAL.

Histoire générale du costume civil, religieux et militaire du quatrième au dix-neuvième siècle (315-1815), par RAPHAEL JACQUEMIN. Tome Ier. Paris, chez l'auteur, in-4 de 412 p.— Prix : 15 fr.

Le succès très-légitime qu'a obtenu la collection des costumes dessinée, gravée et publiée par M. Raphaël Jacquemin, sous le titre d'*Iconographie générale et méthodique du costume*, a amené l'auteur à donner, à côté des représentations figurées qu'il avait choisies avec soin, une histoire du costume. Le premier volume de cet important ouvrage a seul, jusqu'à présent, vu le jour. Il va de l'époque romaine au temps des croisades, et comprend un récit succinct des événements accomplis pendant cette longue période ; ce récit est accompagné de la description des principaux vêtements portés par les

gens de guerre, souverains, abbés, chevaliers, soldats ou simples citoyens qui prirent une part quelconque à ces événements. Un chapitre spécial est consacré aux armes offensives et défensives qui, comme on sait, jouaient un grand rôle dans le costume des anciens peuples ; un autre aux vêtements du clergé séculier et régulier, un autre au costume gaulois et franc, enfin chaque classe de la société est passée en revue par M. R. Jacquemin, qui a fait de son sujet l'étude de toute sa vie. Pour ces époques lointaines, les textes sont bien précieux à consulter, et l'artiste qui veut traiter un sujet emprunté à ces temps reculés, l'écrivain qui a mission d'écrire l'histoire des origines du vêtement sont forcés d'avoir recours aux chroniques contemporaines, aux romans du moyen âge, qui contiennent souvent, sur les ajustements des héros qu'ils célèbrent, des détails que les mosaïques, les peintures, les émaux ou les sculptures ne donneraient pas d'une façon plus exacte. M. Jacquemin a interrogé ces sources, et son ouvrage, qui n'en est encore qu'à ses débuts et que nous souhaiterions déjà voir terminé, est appelé à rendre service aux historiens aussi bien qu'aux artistes.

G. D.

BELLES-LETTRES

Panégyriques, oraisons funèbres, éloge académique, par Mgr Besson, évêque de Nîmes, 3e série. Paris, Bray et Retaux, 1876, in-18 jésus de 428 p. — Prix : 3 fr.

Tous nos lecteurs connaissent le nom de Mgr Besson, beaucoup ont lu ses œuvres : je ne leur apprendrai donc rien en leur disant que nul n'était plus digne que lui de monter sur le trône épiscopal d'où Mgr Plantier venait de descendre. Il y a de nombreuses affinités, mais quelques différences aussi, entre le talent du nouvel évêque de Nîmes et celui de son illustre prédécesseur. Chez l'un et l'autre la phrase est vive, energique, rapide; mais, tandis que la connaissance approfondie des livres saints donnait à la parole de Mgr Plantier plus de poésie et plus d'éclat, Mgr Besson emprunte à sa science théologique une netteté, une précision, une autorité qui s'imposent aux lecteurs aussi bien qu'aux auditeurs de ses discours. Il s'en faut cependant que ces qualités toujours dominantes engendrent la monotonie. Tour à tour chantant les louanges des saints, racontant la vie d'hommes illustres, ou prononçant devant une académie l'éloge d'un savant évêque, l'orateur sait donner à chacun de ses héros sa physionomie distincte, et le peint avec une telle précision qu'on inscrirait aisément au bas du portrait le nom du modèle. Qu'il s'agisse de saint Mammès, cet héroïque jeune homme qui sut couronner par le martyre une vie austère : du bien-

heureux Père Lefèvre, ce modeste compagnon de saint Ignace de Loyola, parti de la profession la plus humble pour monter successivement à la science, à la vie religieuse, à l'apostolat, à la sainteté; du vénérable de La Salle, qui méprisa toutes les dignités, même celles qu'il pouvait légitimement ambitionner, pour se vouer obscurément à l'éducation de l'enfant du peuple, tous apparaissent avec leurs vertus caractéristiques et leurs mérites particuliers. Aimable et touchant dans l'oraison funèbre de Mgr Bastide, parce qu'il raconte la vie du plus aimable des hommes, Mgr Besson fait revivre avec un rare bonheur l'énergique et austère physionomie de son prédécesseur sur le siége épiscopal de Nîmes, et dépose au pied de la statue de Jean Reboul, le boulanger poëte, un hommage tout à fait digne de la noblesse et de la simplicité du héros. Dans l'oraison funèbre des mobiles de la Haute-Saône, l'éloquence de l'orateur vibre comme le clairon des batailles et respire une ardeur toute française : on ne saurait plus fièrement chanter des défaites où la meilleure part de gloire revient de droit au vaincu. Tout lecteur éprouvera certainement un vif plaisir littéraire en lisant le nouveau livre de Mgr Besson : mais une âme chrétienne et française goûtera un charme tout particulier à parcourir ces pages consacrées par un éloquent évêque à la gloire de la religion et de la patrie.

E. DE LA D.

Études sur l'origine des noms patronymiques flamands et sur quelques questions qui se rattachent aux noms, par GUSTAVE VAN HOOREBEKE, docteur en droit. Bruxelles, Decq et Duhent; Paris, H. Champion; Berlin, Schneider et Cᵉ, 1876, in-8 de 507 p.— Prix : 10 fr.

Voici un ouvrage qui, écrit spécialement pour la Belgique, intéresse la France à divers égards. L'auteur, connu avantageusement par plusieurs travaux de généalogie et d'héraldique, a consacré un grand nombre d'années — vingt-cinq ans, nous dit-on, — à réunir les matériaux du livre que nous avons sous les yeux. Ces *Études* abondent en recherches curieuses, accusent une connaissance complète de la matière, et sont puisées à des sources en grande partie inédites. Après quelques notions générales sur les différentes espèces de noms, l'auteur traite des noms de famille en Flandre (la Flandre française y comprise, s'entend), distingue les noms primitifs des noms de localités, des noms circonstanciels et de l'influence de l'institution des communes sur les noms patronymiques. Signalons, comme particulièrement intéressant, le chapitre : *Des sources des noms patronymiques*, où l'auteur met tour à tour à profit l'histoire, la linguistique et l'archéologie, et expose avec un grand luxe de détails que les noms circonstanciels ne sont dus, en somme, qu'aux *fonctions* féodales ou autres, aux *arts* libéraux

ou mécaniques, aux qualités *physiques* ou *morales*, et à quelques situations particulières ne rentrant pas dans les autres catégories. Il fait très-judicieusement à ce sujet la distinction entre les familles nobles patriciennes ou bourgeoises, et discute a qualité des armoiries que portaient les unes et les autres. Vient ensuite la question de l'unité d'origine pour les familles homonymes.

L'auteur reproduit les systèmes en présence — l'espace nous manque pour les indiquer même sommairement — et les réfute successivement. Il établit, toujours par preuves, que le *dominus feudi* et ses agnats avaient seuls droit au nom féodal; que les noms de lieu pris par suite de la naissance ou du domicile sont exceptionnels; qu'on les trouve surtout parmi les *viri litterati*, les *magistri in artibus*, les militaires; que le partage des fiefs ne rend pas la question plus difficile, la vente des fiefs ne faisant plus perdre le nom à l'époque de la constitution des noms; que le fait de trouver les dignitaires tantôt avec leur dignité seule, tantôt avec le nom du lieu où ils l'exerçaient n'est pas embarrassant; que les noms féodaux ne sont pas éteints, qu'ils survivent à la noblesse considérée comme corps, etc. Il pose naturellement en principe que les familles ayant même nom et mêmes armes ont une origine commune. — Mais comment faire pour remonter à l'origine des noms? M. Van Hoerebeke trace les règles à cet égard quand les noms sont ou non topographiques; suivant que l'origine est *féodale*, — soit pour le cas où le nom de lieu est unique, soit pour le cas où il est multiple, — ou suivant qu'elle est *locale*. Il conteste que la filiation naturelle enraye les recherches en fait d'origine du nom de famille, car il prouve que les enfants naturels avaient le nom, les armes et une portion des biens de leur père naturel. Le chapitre VI et dernier intéresse tout particulièrement les magistrats et les officiers de l'état civil. Il s'occupe *des changements de noms* et aborde à ce propos les questions les plus délicates : la rectification, l'adoption, le testament, le décret de 1808 pour les juifs, etc., les changements de noms en raison des signatures, et les moyens de régulariser les actes de l'état civil moderne. Toutes questions dans lesquelles l'auteur fait preuve d'autant de science que de talent d'observation, et dont, répétons-le, on peut faire son profit aussi bien en France que chez nos voisins du nord. E. DE B.

Canti popolari del circondario di Modica, raccolti ed illustrati de SERAFINO AMABILE GUASTELLA. Modica, Sutri et Lecagno, 1876. in-12 de CXXX-104 p. — Prix : 3 fr.

Depuis quelques années, il a été publié en Italie, et notamment en Sicile, une telle quantité de chants populaires, qu'on pouvait croire cette veine épuisée. Voici cependant un très intéressant volume, dont

la Sicile nous a fourni les éléments. Les chants, recueillis par M. Guastella, n'offrent toutefois, comme ton, comme inspiration, comme idée, rien qui soit très-nouveau. Ils redisent des sentiments déja bien souvent décrits par d'autres poëtes populaires, d'un bout à l'autre de l'Italie. On doit pourtant remarquer dans beaucoup de poésies siciliennes, quelque chose de plus ardent comme pensée, de plus énergique comme expression que dans les autres productions parallèles de l'Italie. On peut supposer que celles de ces poésies où le sentiment est le plus exalté, où le style a le plus de couleur, ont dû naître dans l'*Isola di fuoco*. Ce sont les mêmes fruits; mais, à mesure que l'on s'avance sous le soleil, ils ont plus de saveur et de parfum, M. Guastella croit, du reste, que la plupart de ces chants ont une origine littéraire. Il croit aussi pouvoir, sur certaines allusions, affirmer que plusieurs de ces morceaux peuvent être à peu près datés et remontent loin dans le passé. Quel que soit le mérite de ces pièces de genres divers, ce qui, suivant nous, fait surtout la valeur du nouveau recueil, c'est le travail très-important dont l'auteur l'a fait précéder. M. Guastella étudie d'abord le sous-dialecte usité dans l'ancien comté de Modica, il résume ensuite l'histoire de cette contrée, puis arrive aux mœurs, aux usages des habitants, à leurs croyances, à leurs cérémonies, à leurs superstitions. Il y a là des détails excessivement curieux et qui sont donnés d'une manière vive, spirituelle, dans un excellent style. M. Guastella est autre chose encore qu'un patient *collectionneur* et qu'un érudit, il est un écrivain très-distingué. Les comparaisons heureuses, les descriptions animées, les appréciations justes, les rapprochements ingénieux, viennent tout naturellement sous sa plume. Nous ne savons si ce livre est un coup d'essai; en tout cas, M. Guastella ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Il serait dommage qu'il ne s'adonnât pas à une œuvre plus importante. En attendant, celle-ci se recommande très-particulièrement à tous les lecteurs qui s'intéressent à la vie et à la littérature des classes populaires; nous l'avons, quant à nous, lue avec autant de plaisir que de profit.

TH. DE PUYMAIGRE.

Tradicions del Vallés, *ab notas comparativas,* por Don FRANCISCO MASPONS Y LABROS, doctor en drects y socio de la real Academia de bonas llettras de Barcelona. Barcelone, imprimerie de la *Renaixensa*, 1876, in-12 de IV-106 p.

Sous le titre de *Rondallayre* (en catalan, le mot *rondalla* signifie conte), M. Maspons y Labros a publié trois séries de fictions populaires qui ont vivement intéressé le public auquel elles s'adressaient, et lui ont fourni de très-nombreux sujets de comparaison avec les recueils de même nature de divers pays. M. Maspons y Labros a fait

ensuite paraître de curieuses recherches sur les jeux enfantins (*Jochs de la infancia*). Aujourd'hui, il suit une autre veine de la littérature populaire, celle des traditions proprement dites. C'est à cette partie de la Catalogne qui a reçu le nom de Vallés, pittoresque et à la fois fertile contrée pour laquelle a été fait ce dicton :

En lo Vallés
Tot hi es....

que M. Maspons y Labros a demandé les légendes dont nous annonçons l'apparition. Elles sont au nombre de six seulement, mais nous pouvons espérer que ce n'est là qu'un essai et qu'elles ne tarderont pas à être suivies d'autres récits semblables. Les traditions offrent aussi ces singulières analogies dont on a été si frappé quand on a commencé à s'occuper des poésies et des contes populaires et qui n'ont pas peu servi à débrouiller les généalogies de diverses nations. Nous retrouvons dans le Vallés des géants d'une force prodigieuse, des dragons gardant des trésors, des fées qui épousent des mortels, des êtres surnaturels, des épisodes tels que nous pouvons les rencontrer sur bien des points de la France. Remarquons-le toutefois, le nom de fée, ou plutôt un nom approchant tel que le mot italien *fata* ou le mot castillan *hada*, n'existe pas en catalan, il est remplacé par *aloja*, *goja*, *bruixa*. Dans le Vallés, les fées sont appellées *Donas d'aygua*, et semblent appartenir à la famille des Ondins ou des Nixes. Il nous paraît y avoir quelque ressemblance entre l'histoire de notre Mélusine et celle de cette belle *femme d'eau* qui épouse un homme à la condition que jamais il ne la nommera *Dona d'aygua*. Par malheur, ces expressions échappent un jour au mari, et aussitôt sa femme disparaît. Inconsolable de ce soudain départ, le pauvre époux apprend que la fée revient toutes les nuits pour voir et pour soigner ses enfants; il se cache dans la pensée de la surprendre et d'implorer son pardon, il ouvre la porte de la chambre où il a entendu la fugitive, la pièce était déserte, les enfants avaient suivi leur mère.

M. Maspons y Labros n'a voulu raconter que les traditions recueillies par lui-même; mais dans des notes finales, considérables, il les compare à d'autres récits analogues fournis par divers auteurs. M. Maspons est un écrivain distingué, et, selon nous, il le prouve dans les traditions du Vallés, comme déjà il l'avait fait dans le *Rondallayre*. Il nous montre parfaitement combien l'idiome qu'il emploie a de ressources, combien sont injustes ou ignorants ceux qui veulent contester au catalan le titre de langue; nous lisons avec plaisir ses pittoresques descriptions, et nous nous demandons cependant si le style le mieux approprié à des légendes n'est pas le style le plus simple, le plus concis. Voilà la seule observation que nous ayons à faire à M. Maspons y Labros, c'est se plaindre, comme dit le proverbe, que la mariée

est trop belle. — On le voit, les *Traditions du Vallès* continuent cette série de curieux travaux qu'a déjà produits la Catalogne, et qui furent en quelque sorte inaugurés par le savant et respectable Milà y Fontanals.

TH. DE PUYMAIGRE.

La Poésie provençale au moyen âge, par l'abbé BAYLE, chanoine honoraire de Marseille, professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie d'Aix. Aix, A. Makaire, 1876, in-18 de VII-411 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pendant bien longtemps, au-delà de Clément Marot, nous n'apercevions plus grand chose dans notre ancienne littérature. Nous distinguions vaguement les poésies de Villon, et c'était à peu près tout. Quant aux troubadours, grâce à leur nom harmonieux, ils jouissaient d'une certaine renommée, mais on ne se préoccupait guère de vérifier si elle était ou non justifiée. Les trois volumes de leur histoire, publiés par Millot, ne s'adressèrent qu'à un public restreint. Plus tard, les ouvrages de Raynouard et ceux de Fauriel ne furent guère accessibles qu'aux érudits, et l'on peut dire que dans le grand public on n'a encore maintenant que des notions fort imparfaites sur la poésie provençale. Il sera désormais bien facile de sortir d'une ignorance si singulière en lisant le volume de M. l'abbé Bayle. C'était bien le moins que la capitale actuelle de la Provence entendît des leçons semblables à celles qui se font chaque année dans les grandes universités d'Allemagne. M. l'abbé Bayle a fait, à Marseille, un cours qui a obtenu beaucoup de succès, et c'est ce cours qu'il nous donne aujourd'hui. Dans la préface qu'il y a jointe, l'auteur dit modestement : « Je n'ai déchiffré aucun manuscrit, je n'ai publié aucun texte inédit. J'ai tâché seulement de mettre à profit de mon mieux les travaux des plus savants romanistes français et étrangers, de MM. Raynouard, Rochegade, Fauriel, Paul Meyer, Gabriel Azaïs, Damice Arboud, de Lavelaye, Gelaevi, Milà y Fontanals, F. Diez, K. Bartsch, etc. »

Nous ajouterons, nous, que M. Bayle a très-habilement mis en œuvre les travaux de ses prédécesseurs, qu'il les a condensés avec beaucoup de goût, et qu'outre ce travail de disposition, il peut réclamer comme étant bien à lui beaucoup d'appréciations très-judicieuses et un style correct, élégant, qui éloigne tout ennui, toute fatigue de la lecture de son livre. Ce livre est divisé en dix-sept chapitres ou leçons. Le premier expose avec netteté, et d'après les meilleurs principes, la formation de la langue d'oc et se termine par un coup d'œil sur l'histoire de la poésie provençale. Les pages qui suivent sont consacrées à tous les genres cultivés par les troubadours et nous conduisent jusqu'à la croisade contre les Albigeois qui, amenant

en Provence le triomphe de la langue française, amena aussi la fin de la littérature provençale. Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt les divers chapitres où se succède l'examen des œuvres de nature fort différente que nons ont laissées les poëtes provençaux. Une seule leçon ne nous a pas paru à la hauteur de l'ensemble du livre, c'est celle qui a pour sujet la poésie populaire. Depuis quelques temps, il a été publié sur ce sujet des études dont M. Bayle aura à tenir compte pour une prochaine édition; lorsqu'il la préparera, nous lui recommanderons notamment le travail de M. Nigra, que le *Romania* a inséré dans son numéro d'octobre 1876, et qui doit servir de préface aux *Canzoni* du Piémont.

L'éditeur de M. Bayle annonce la prochaine publication d'un livre qui sera le complément de celui dont nous venons de parler : une *Anthologie provençale* ou choix de poésies des troubadours du dixième au quinzième siècle, avec la traduction en regard. Voilà un ouvrage qui rendra de grands services, et que nous attendons avec impatience. TH. DE P.

L'Italie au seizième siècle, *études littéraires, morales et politiques,* par M. DE TRÉVERRET, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Hachette, 1877, in-12 de x-426 p. — Prix : 3 fr. 50.

A la vue de ce livre, dont le titre annonce des études sur Machiavel, Castiglione et Sannazan, tout en nous réjouissant d'avoir à lire des pages relatives à ces deux derniers écrivains jusqu'à présent un peu négligés, nous nous demandions si, sur le premier, tout n'avait pas été dit. Nous nous rappelions les *Études* de M. Hillebrand, nous nous souvenions aussi de l'*Italie* de M. Dantier, du *Machiavelli* de M. Giodet, nous craignions enfin de n'avoir plus grand chose à apprendre de M. de Tréverret, sur le caractère et les œuvres du politique florentin. Ces œuvres, M.de Tréverret les a examinées avec tant de soin, qu'il en a tiré de Machiavel le portrait le plus vivant que nous connaissions. De nombreuses citations très-bien traduites nous mettent à chaque instant en rapport direct avec l'auteur italien, que M. de Tréverret juge impartialement tout en n'abandonnant pas les principes religieux et moraux, dont Machievel faisait si bon marché. M. de Tréverret a parlé avec beaucoup de tact et de convenance de la *Mandragore* et de quelques autres productions dont l'examen exigeait une grande délicatesse de plume. Quant à la partie politique de l'œuvre du secrétaire de la République florentine, au *Discours sur le Décade*, au *Prince* surtout, l'auteur nous en donne la substance d'une manière très-claire et très-précise, et mêle d'intéressantes considérations à celles de l'illustre écrivain : nous citerons notamment un

passage sur la politique papale (p. 200). Quelquefois M. de Tréverret nous paraît trop attiré par les temps contemporains; peut-être se transporte-t-il trop volontiers du seizième au dix-neuvième siècle. De nombreuses allusions au présent peuvent donner à son livre ce qu'on appelle un intérêt d'actualité, mais elles lui donnent une date aussi, une date qui, dans quelques années pourra le faire sembler un peu vieux. C'est un inconvénient pour un livre digne d'autre chose que d'un succès éphémère. Cette préoccupation de notre époque a produit de plus quelques tons faux. Nous avons été un peu choqué par le souvenir d'une pièce des Variétés ou du Palais-Royal, arrivant à l'improviste au milieu des pages inspirées par la grande littérature italienne, plus choqué encore d'une comparaison par trop triviale, que la manière d'engraisser les oies a fournie à l'auteur (p. 134).

Les deux chapitres consacrés à Castiglione nous font passer de la démocratique Florence aux petites et brillantes cours de l'Italie. C'est un livre fort curieux que le *Cortigiano*, plein de détails de mœurs, d'anecdotes et aussi de pages éloquentes. M. de Tréverret en a offert la fleur. Sannezan est moins connu qu'il ne mérite de l'être, parce que son œuvre principale, l'*Arcadia*, appartient à un genre passé de mode dont elle fut le modèle, à la pastorale. On ne trouvera pas que M. de Tréverret ait consacré trop de pages à la vie de Sannazan et à l'analyse de ses livres, cette vie et ces livres contribuent a bien faire connaître l'Italie du seizième siècle, dans laquelle M. de Tréverret continuera, nous aimons à le croire, à nous guider de nouveau.

TH. DE P.

HISTOIRE.

Les Anglais chez eux, par FRANCIS WEY. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1877, in-12 de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes heureux de profiter de cette nouvelle édition pour recommander aux lecteurs du *Polybiblion* l'œuvre d'un écrivain aussi distingué que M. Francis Wey. — Cet ouvrage se divise en deux parties. La première est consacrée aux impressions d'un ou de plusieurs voyages en Angleterre. Ces impressions remontent, si je ne me trompe, à un certain nombre d'années. Depuis, le temps a apporté quelques changements dans les mœurs; les notes de voyages en Angleterre se sont aussi multipliées. Cependant, le livre de M. Francis Wey garde son intérêt et son originalité. Certains détails peuvent paraître démodés; le fond demeure parfaitement exact, la forme reste piquante et délicate : ce sont des qualités que le temps n'a pas fait vieillir et que des écrivains plus récents n'ont pas fait

oublier. M. Wey traite, en outre, dans son livre, des sujets encore à peu près inédits. Quels voyageurs, par exemple, ont eu l'idée d'étudier les arts en Angleterre ? Bien peu assurément. On trouvera, au contraire, dans ce livre, sur les richesses artistiques de l'Angleterre, des renseignements qui surprendront beaucoup de lecteurs et qui les intéresseront tous.

La seconde partie a trait plus particulièrement encore à l'art anglais. Elle est intitulée : *Hogarth et ses amis, ou Londres au siècle passé*. Hogarth est un peintre humoristique ; ses amis sont Thornhill, son beau-père, surnommé le Rubens de l'Angleterre, l'acteur Garrick, Johnson, l'auteur du dictionnaire. Le récit de leur vie ne nous donnerait qu'une idée incomplète de Londres au siècle passé, si ce récit ne servait de cadre à une description détaillée des œuvres de Hogarth. Or, dans ces œuvres, grâce à un talent d'une fécondité prodigieuse et d'une hardiesse rare, nous voyons apparaître toute la société anglaise du dix-huitième siècle. En effet, soit que Hogarth déroule dans une série de tableaux la vie d'une courtisane ou celle d'un débauché, les épisodes d'un mariage à la mode ou les scènes d'une élection, soit qu'il dévoile l'ivrognerie et la cruauté comme les deux plaies de l'Angleterre à son époque, soit enfin qu'il s'attaque aux whigs et réponde aux pamphlets de Wilkes par des caricatures, il n'y a aucune classe de la société, aucun vice, presque aucune faute qui lui échappe. Les personnages même de son temps ne sont pas épargnés si son sujet les réclame ; et une ressemblance impitoyable, jointe à des traits risibles ou repoussants, les voue éternellement au ridicule ou à la honte. Cette seconde partie justifie donc son titre. Elle est un heureux complément de la première. L. E.

Surius. Historiæ seu vitæ sanctorum, *juxta optimam Coloniensem editionem nunc vero ex recentioribus et probatiss. monumentis numero auctæ mendis expurgatæ et notis exornatæ quibus accedit Romanum martyrologium breviter illustratum*. Taurin. presbytero e Cong. clerr. regg. S. Paulli curante. Vol. V, *Majus*. Augusta Taurinorum, ex typ. Eq. Petri Marietti, 1876, in-8 de 783 p. 372*-488*. Vol. VI. *Junius*. 1877, in-8 de 669. 489*-584* p. — Prix : 11 fr. le volume.

En faisant connaître les précédents volumes (t. XIII, p. 425, XVIII, p. 225), nous avons dit notre pensée sur l'œuvre en général et sur la manière digne d'éloges dont la reproduit le chevalier Marietti. Sa louable entreprise est à moitié réalisée avec le tome VI, et tout fait espérer un prompt achèvement. Nous ne retenons de nos observations que celles qui ont rapport à une seconde table en suivant l'ordre du calendrier, et à des signes, tant dans le corps du volume que dans la table, pour indiquer les textes ajoutés par le nouvel éditeur. Nous

nous appliquerons désormais à faire connaître les volumes plus en détail à mesure qu'il nous parviendront.

Le tome V, consacré au mois de mai, donne quatre vingt-neuf vies de saints, dont six sont ajoutées au travail primitif de Surius : ce sont celles de saint Pie V [XVIe] (5 mai); de saint Jean-Népomucène [XIVe] (16); de saint Pascal Baylon [XVIe] (17); de saint Théodote [IVe] (18); de saint Grégoire VII [XIe] (25); de saint Philippe de Néri [XVIe] (26). Parmi les vies les plus considérables et les plus intéressantes, nous citerons celles de saint Amateur, évêque d'Auxerre (1er mai), de saint Athanase, évêque d'Alexandrie (2), de saint Austregisile (20), du vénérable Bède (27), de saint Germain, évêque de Paris (28), de saint Grégoire de Nazianze (9), de saint Jean-Damascène (6); de saint Stanislas (7), de saint Antonin, archevêque de Florence (10); de saint Dunstan de Cantorbéry (19), de saint Pierre-Célestin, par le cardinal P. d'Ailly (19), de saint Bernard de Sienne (20), de saint Zenobes, évêque de Florence (25).

La vie de saint Pie V est tirée de la bulle de canonisation (1622) et d'une vie écrite par le P. Gabutius. Celle de saint Pascal Baylon (1691) est aussi tirée de la bulle de canonisation, ainsi que celle de saint Philippe de Néri (1623). Celle de saint Théodote, qui vivait au quatrième siècle, est d'un contemporain, et a été publiée par le P. Papebrock; celle du pape Grégoire VII est tirée de l'*Histoire ecclésiastique* de M. Wouters. Celle de saint Jean-Népomucène est du P. Barnabite Gabriel Marie de Valenzuela. Rien, dans la table, ne permet de soupçonner l'insertion d'une instruction de saint Ambroise sur l'Invention de la Croix (3 mai) et d'une lettre de saint Cyrille sur le labarum (7 mai).

Le tome VI donne cent une vies. Cinq seulement sont nouvelles. Ce sont celles de saint François Cariacolo, mort en 1608 (4 juin), tirée de la bulle de canonisation ; — de saint Bernard de Menthon 922-1008 (15 j.), empruntée aux Bollandistes, et qui devait être connue de Surius; — de saint François Régis, mort en 1640 (16), d'après la bulle de canonisation; — de saint Maxime, évêque de Turin, au cinquième siècle (25), et de saint Irénée, évêque de Lyon, au troisième siècle (28).

Nous signalerons, parmi les vies reproduites d'après Surius, celles de saint Marcellin et saint Pierre, et le récit de la translation de leurs reliques par Eginhard (p. 47-94) ; — de saint Boniface, de Mayence par Willibalde; — de saint Norbert, fondateur de l'ordre des prémontrés ; — de saint Médard, par Fortunat; — de saint Antoine de Padoue; — de saint Basile, évêque de Césarée; — de sainte Lutgarde, de l'ordre de Cîteaux ; — de sainte Fébronie et de saint Anthelme, évêque de Belley ; — de nombreuses instructions sur la nativité de saint Jean-Baptiste (p. 495-525). René de Saint-Mauris.

Mémoires sur la vie, les malheurs, les vertus de la très-sainte et très-illustre princesse Marie-Félicie des Ursins, *épouse et veuve du duc Henri II de Montmorency, décédée (en odeur de sainteté) religieuse du monastère de la Visitation de Moulins-sur-Allier, troisième de l'ordre,* d'après les chroniques de la Visitation, par Mgr Paul Fliche, chanoine de Troyes, prélat de la maison du Saint-Père. Paris et Poitiers, Oudin frères, 1877, 2 vol. in-8 de 4-x-387 et 397 p. avec deux portraits et un autographe. — Prix : 10 fr.

Un bibliographe est toujours enchanté de rencontrer ces titres plantureux qui, rebelles aux délicatesses du grand art typographique, font saisir du premier coup ce qu'est un livre et ce qu'il vaut. Avec eux, il n'y a pas de surprise, et l'acheteur peut aller de confiance frapper à la porte du libraire : ni ambiguité, ni reticence : c'est clair, c'est précis, et cela dit en peu de mots beaucoup de choses. Tel est le nouvel ouvrage que Mgr Paul Fliche nous présente aujourd'hui, précédé d'une belle lettre approbative de Mgr l'évêque d'Orléans. « Cette lecture, dit l'éminent prélat, a été pour moi un délassement et une consolation au milieu de mes accablements de travail et des inquiétudes de l'heure présente. » Voilà un bel éloge, et plus d'un auteur s'énorgueillirait d'un moindre. Mais aussi, quelle âme que celle de Mme de Montmorency! quel grand et beau caractère! Parente des Médicis, élevée à la cour, femme de l'un des premiers personnages du royaume, ayant fait briller au faite des grandeurs « une constante inclination vers tout ce qui est droit, un jugement sûr, une sagesse profonde, une volonté ferme qui ne sût jamais fléchir devant l'honneur et le devoir, ni faire la moindre concession réprouvée par la conscience, » puis brisée par la mort cruelle d'un époux adoré, repoussée comme une criminelle, jetée en prison, abreuvée d'amertume, elle choisit avec une résolution mûrie pendant trente années de veuvage, le chemin de la mortification et du cloître, lorsque, glorieusement réhabilitée, elle pouvait reprendre hautement son rang dans le monde : elle devient l'héritière de l'esprit et du cœur de sainte Chantal, dont elle avait reçu les leçons ; elle se donne tout entière à Dieu, parvient à ce degré de perfection dans la vie religieuse, que le Père de Lingendes a pu dire d'elle sans exagération que « la vie de la Mère de Montmorency présente ce qu'il y a de meilleur et de plus instructif dans les saints. »

Voici donc un excellent livre d'édification ; et, quoique certain passage de la préface sur les deux cœurs de sainte Chantal et de Mme de Montmorency, conservés au monastère de Moulins, nous ait paru dicté par une exagération mystique peu en harmonie avec le ton qui sied à l'histoire, nous sommes persuadé qu'on ne pourra pas le lire sans en retirer de très-utiles enseignements pour la vie chrétienne, toujours remplie, en quelque situation sociale qu'on se prouve, de luttes, de de-

voirs, de sacrifices et de dévouements. Des fragments d'anciennes chroniques sont heureusement intercalés dans le texte et contribuent à donner au style, une saveur et un charme tout particuliers. Mais nous avons des réserves formelles à poser au sujet de l'appréciation du rôle tenu par le duc de Montmorency dans sa révolte contre Louis XIII. Entraîné, disons mieux, séduit par la sainteté incontestable de l'épouse du noble duc, Mgr Fliche se montre beaucoup trop disposé à excuser toutes les fautes de celui-ci : nous n'aimons pas qu'on nous le dépeigne si parfaitement chrétien dans toutes les circonstances de sa carrière. Il y a trop de palliatifs au sujet de son duel avec le duc de Retz, et surtout il y a trop de pages apologétiques à propos de son alliance avec Gaston d'Orléans. Que le duc ait été sévèrement puni de sa révolte, qu'il soit mort en chrétien, et que cette mort soit admirable, nous sommes absolument de cet avis : mais il n'en était pas moins en rébellion armée contre son roi, dans son propre gouvernement, et sa sainte femme avait fait ce qui était humainement possible pour le détourner de pareils projets. Il fallait glisser sur ce fatal combat de Castelnaudary et ne pas l'y peindre en héros : triste héros qu'un héros de guerre civile ! Le duc de Montmorency, dit Mgr Fliche, « n'avait au cœur qu'une prétention, celle de servir la France déchirée par les factions. » Il ne fallait donc pas être factieux lui-même : nous regrettons d'être ici en complet désaccord avec l'auteur, qui se fait, dans ce livre, l'apologiste de Marie de Médicis et de Gaston contre Richelieu; qui appelle les grandes victimes du cardinal, les Marillac et les Bassompierre, des hommes aussi distingués que profondément chrétiens; et qui assure que, dans le cas où Montmorency eût triomphé, la politique que sa victoire eût inaugurée, ne pouvait être que réparatrice au point de vue de la morale, de la puissance, de la grandeur, du développement intérieur et extérieur du royaume. Mgr Fliche en est-il bien certain? Ne sait-il pas que Marillac fut condamné pour des malversations bien constatée, Bassompierre..... Mais nous n'avons pas le loisir de discuter ici ces délicates questions. Ces réserves faites, réserves qui, bien entendu, nous sont personnelles, nous ne trouvons qu'à louer, et très-sincèrement, dans les mémoires sur Marie-Félicie des Ursins.

René Kerviler.

Vie du cardinal Charles Odescalchi, *mort religieux de la Compagnie de Jésus,* 1785-1841, par le R. P. Dom Théophile Berengier, bénédictin de la Congrégation de France. Arras (Bureaux de la *Revue de l'art chrétien*), et Paris, Casterman, 1877, in-8 de xv-447 p. — Prix : 4 fr.

Une lettre de Mgr Lequette, évêque d'Arras, félicite l'auteur « d'un travail où brillent avec éclat les qualités, les vertus et, disons-le, la

sainteté d'un prince de l'Église, mort sous l'humble habit de religieux de la Compagnie de Jésus.» On ne peut mieux dire, c'est une vie toute intérieure que l'on découvre ici, pieuse, recueillie, active dans la pratique de toutes les bonnes œuvres, mais aucunement mêlée aux grands événements au milieu desquels elle a passé, laissant après elle le souvenir de toutes les vertus. Issu d'une illustre famille, Charles Odescalchi, jeune encore, va résider à Florence, à Venise, dans l'Esclavonie, où sa famille possédait des biens considérables. Entré dans l'état ecclésiastique, il est envoyé par Pie VI à Olmutz, en qualité d'ablégat; il devient prêtre, est créé prélat domestique et rapporteur de la Consulte, sorte de Cour de cassation pour les tribunaux pontificaux. Au milieu de la Révolution, il mène une vie retirée, protège les religieuses et entoure ses parents des soins les plus tendres. Nommé par Pie VII auditeur de Rote, il administre aussi des hôpitaux, et prêche de tous côtés des missions fructueuses : cardinal et bientôt archevêque de Ferrare, Odescalchi réforme son clergé et son diocèse; puis, évêque de Sabine et cardinal-vicaire, il appelle à Rome les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, y établit les caisses d'épargne, l'œuvre de la Propagation de la foi, etc... Toute la ville retentit du bruit de ses vertus, lorsque, ayant obtenu du Souverain-Pontife la permission de renoncer à ses dignités, il reçoit l'habit de jésuite, continuant de prêcher, de pratiquer les vertus les plus grandes jusqu'au moment où il meurt avec un renom de sainteté. Les traits touchants se rencontrent en foule, tout est édifiant. H. DE L'É.

Un évêque au douzième siècle. Hildebert et son temps, par le comte P. DE DÉSERVILLERS, avec une préface de M. AMEDÉE DE MARGERIE. Paris, Perisse frères, in-8 de LV-366 p. — Prix : 7 fr. 50.

On a coutume de n'envisager la lutte du pouvoir spirituel contre le pouvoir temporel, au moyen âge, que dans les démêlés des papes avec les empereurs d'Allemagne. Tout le reste paraît oublié ou rejeté dans l'ombre. Cependant, pour bien saisir les caractères de ce grand drame qui dura plusieurs siècles, il importe d'en pénétrer les détails et d'en suivre pas à pas les nombreuses péripéties. M. le comte de Déservillers essaye de nous en faire connaître un des acteurs, en retraçant la vie du vénérable Hildebert, évêque du Mans, et, plus tard, archevêque de Tours. Cet ouvrage nous apprend peu de chose de nouveau, après la notice que Dom Beaugendre a placée en tête des œuvres d'Hildebert, et surtout après la savante dissertation de l'*Histoire littéraire des bénédictins*. Il faut toutefois lui reconnaître un mérite, c'est d'avoir mis à la portée du grand public des études qui

ne s'adressent naturellement, par leur caractère, qu'à un nombre assez restreint d'érudits de profession.

Hildebert, l'un des plus savants prélats du douzième siècle, personnifie la résistance des évêques de son temps, aux empiétements du pouvoir séculier. Né en 1057, dans la petite place forte de Lavardin, en Vendômois, il étudia à Tours sous Bérenger, qui dirigea longtemps l'école de cette ville, avant de devenir le promoteur d'une hérésie célèbre. Hildebert fut bientôt lui-même placé à la tête de l'école du Mans, où il enseigna pendant treize années, jusqu'au jour où il devint évêque, en 1097. Porté au trône épiscopal par les suffrages du clergé et du peuple, Hildebert eut aussitôt à lutter contre Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, qui prétendait disposer de l'évêché en faveur d'une de ses créatures. M. de Déservillers nous raconte cette lutte qui devint sanglante, et à la suite de laquelle Hildebert fut emmené en Angleterre pour être jugé. Plus tard, l'évêque du Mans résista aux empiétements de Henri Ier, successeur de Guillaume : enfermé au château de Mortagne, il en sortit en 1114, et fut nommé archevêque de Tours, en 1125. Là, Hildebert eut à s'opposer aux prétentions de Louis VI, roi de France; cependant, la lutte ne fut point aussi violente qu'avec les rois d'Angleterre, et Louis le Gros mourut réconcilié avec l'archevêque de Tours. La fondation de la célèbre abbaye de Fontevrault occupa la vieillesse d'Hildebert; il succomba vers 1034, après avoir été vingt-huit ans évêque du Mans, et huit ans archevêque de Tours.

Telle est la vie que raconte M. de Déservillers. Nous avons déjà dit que son livre avait le mérite de la vulgarisation ; mais nous devons faire plusieurs réserves. Le style est généralement diffus, et n'est point celui de l'histoire; le début du chapitre premier, par exemple, où l'on raconte qu'Hildebert est né à Lavardin, n'est pas un modèle de goût littéraire. A certains endroits, qu'il est inutile de citer, l'auteur eût bien fait de rejeter en notes des citations latines qui entravent la marche du récit. Enfin, M. de Déservillers ne nous dit presque rien des ouvrages de ce prélat qui est regardé, à juste titre, comme l'un des meilleurs écrivains de son siècle. Il nous a laissé des *Lettres*, des *Opuscules théologiques*, des *Sermons* et des *Poésies* qui révèlent une vaste érudition, et méritaient bien un chapitre spécial. Une telle étude nous eût fait connaître, à un point de vue nouveau, le vénérable Hildebert, « l'une des plus majestueuses figures d'un temps qui eut de la grandeur parce qu'il eut de la foi. »

Ernest Babelon.

The Reign of Lewis XI, by P.-F. Willert, M. A. fellow of Exeter College. Oxford and Cambrige, 1876, in-12 de x-300 p.

Louis XI a eu jusqu'ici, à peu d'exceptions près, des panégyristes ou des détracteurs plutôt que des historiens; à l'heure actuelle, on le loue plus qu'on ne le blâme, et M. Willert est de son temps en se rangeant parmi les apologistes. Son excuse est dans l'intention qui a inspiré son livre : il a voulu, nous dit-il, faire connaître et apprécier dans son pays un écrivain qu'il considère comme le plus grand qu'ait eu la France au quinzième siècle, et un politique qui ne le cède ni à Thucydide, ni à Tacite, ni à Machiavel; on devine qu'il s'agit ici de Philippe de Commines. Ce n'est pas à des Français qu'il appartient de contester la justice de cet éloge; mais, dans Commines, l'homme ne vaut ni le diplomate, ni l'écrivain. Commines a eu bien des faiblesses pour son maître; M. Willert en a pour tous les deux. La critique ne peut s'exercer que sur les jugements de l'auteur, car il ne prétend apporter au débat aucun fait. Si Louis XI a été cruel, ce que M. Willert a de la peine à reconnaître, ce fut le résultat de son tempérament nerveux, des embûches auxquelles il était sans cesse exposé; les coups dont il frappa les plus hautes têtes de la noblesse, M. Willert les justifie par la nécessité de faire des exemples. On ne voit pas ce que ces exemples auraient perdu à conserver les formes de la justice et à ne pas paraître des vengeances personnelles; l'excuse semble étrange surtout dans la bouche d'un Anglais. Dans l'indiscrétion coupable qui coûta la vie aux conseillers de Marie de Bourgogne, Hugonet et Himbercourt, M. Willert ne voit guère qu'une maladresse; mais une maladresse qui fait condamner à mort deux innocents mérite un autre nom. Ce que M. Willert excuserait le moins chez Louis XI, c'est sa superstition, et ce qu'il lui pardonnerait le plus aisément, c'est sa conduite envers la papauté; le plus grand tort du roi dans la révocation de la Pragmatique, véritable comédie jouée à deux, suivant M. Willert, ce fut de se laisser duper par le pape. On ne comprend guère le jugement porté par M. Willert sur les États généraux de 1468; il reproche au tiers-état d'y avoir montré « cette apathie politique, habituelle chez lui au moyen âge, cette abdication facile de ses pouvoirs entre les mains de l'autorité même illégale qui le favorisait. » Mais, qu'avait-il de mieux à faire que d'empêcher, suivant le désir du roi, il est vrai, mais aussi suivant l'intérêt du pays, l'aliénation de la Normandie?

Les parties les plus neuves de l'ouvrage de M. Willert, pour des lecteurs français, sont surtout relatives à Charles le Téméraire, que nos voisins ont beaucoup étudié. M. Willert indique le brusque revirement de la politique du duc de Bourgogne au lendemain de sa campagne malheureuse de 1472 : jusqu'alors, Charles le Téméraire

s'était efforcé de réunir en un seul faisceau les forces féodales de la France contre Louis XI; il y renonce, à ce moment et tourne ses vues du côté de l'Allemagne, il caresse même la pensée d'arriver à l'Empire ; mais, pour revenir ensuite avec toutes les forces de ce grand corps attaquer de nouveau son adversaire.

Parmi les historiens français, M. Willert semble s'en être tenu presque exclusivement à M. Michelet. Le livre de celui-ci est certainement ce que nous avons de mieux à l'heure qu'il est, comme travail d'ensemble ; et c'est ce qui permet à M. Willert de donner, malgré les erreurs nombreuses que nous avons signalées, une idée assez exacte de ce règne ; mais il aurait dû tout au moins se tenir au courant des travaux de la critique sur les sources de cette période; il n'en serait plus à attribuer, par exemple, comme il le fait, la *Chronique scandaleuse* à Jean de Troyes. Ce qu'on peut dire de mieux sur le compte de M. Willert, c'est que son livre n'est pas au-dessous de la plupart de ceux publiés en France sur le même sujet, et que tous ont eu des prétentions plus hautes. J. VAESEN.

Histoire de la Commune de Paris en 1871, par M. l'abbé VIDIEU, vicaire à Saint-Roch. Paris, Dentu, 1876, gr. in-8 de XIII-657 p. — Prix : 12 fr.

L'ouvrage de M. l'abbé Vidieu est un des plus complets et des plus considérables qui aient été composés sur ce lugubre épisode de notre histoire, qui passera à la postérité sous la dénomination sinistre de « La Commune de Paris. » Aux documents imprimés, aux journaux, aux enquêtes, aux rapports et aux récits publiés, l'auteur a joint, comme source d'information ses souvenirs personnels, se trouvant à Versailles, tout près du théâtre de l'insurrection. Ce ne sont pas cependant des révélations qu'il faut chercher dans ce volume. C'est d'abord un exposé bien clair de tout ce qui s'est passé; les faits sont très-heureusement groupés sous ces trois titres : *les Origines de la Commune; — le Règne de la Commune ; — la Chute de la Commune.* Ils sont trop connus dans leur ensemble pour que nous ayons même la pensée de les analyser : nous retiendrons seulement que l'auteur trouve l'origine immédiate de l'insurrection dans l'Internationale. Pas n'est besoin non plus de dire que cet exposé est intéressant : car il faudrait supposer un écrivain bien dénué de talent, pour le croire capable de ne pas captiver l'attention par le récit de tels événements.

Mais M. l'abbé Vidieu a eu une ambition plus haute que celle de retenir les esprits distraits pendant quelques heures. Il a voulu être utile à ses lecteurs, tirer la morale de la leçon que la Providence nous a donnée, et la manière d'en profiter. Il stigmatise les divisions qui

existent parmi nous, et qui ont pour cause principale le manque de foi; puis il appelle de tous ses vœux la restauration de la corporation ouvrière, dans ce qu'elle a d'applicable à notre époque, comme un des moyens les plus efficaces de régénération sociale. Il ne se borne pas à raconter et à flétrir les crimes, il combat encore, en toute occasion, les théories au nom desquelles ils ont été commis.

Si M. l'abbé Vidieu n'avait donné à son travail le titre d'*Histoire de la Commune*, nous n'aurions pas songé à lui reprocher beaucoup d'inégalité dans le récit. Tandis qu'il donne tout le détail de certains événements, il en est d'autres aussi importants auxquels il n'est fait que l'allusion nécessaire pour rappeler des souvenirs, mais insuffisants pour le lecteur qui cherche l'*histoire* de la Commune; sur certains personnages, il est donné des détails biographiques, sur d'autres, le nom seulement. Comme critique de détail, il nous semble qu'il faudrait au moins une explication sur la date des deux lettres adressées à M. Thiers, par Mgr Darboy (p. 285). Nous nous permettrons aussi de reprocher à l'auteur quelques négligences de style et quelquefois l'absence de netteté dans l'expression de sa pensée. La profession de foi politique qu'il fait dans la préface était au moins inutile dans la forme qu'il lui donne. Ce n'est que par figure de rhétorique qu'il peut dire en parlant des chefs de la Commune : « Toutefois, si les juges et les bourreaux étaient restés comme leurs victimes au poste qu'ils avaient usurpé, inperturbables devant les représailles qui les menaçaient, fermes en face de la mort même, nous les absoudrions de tous leurs crimes, et nous croirions à leurs bonnes intentions (p. 559). » Du reste, tout le chapitre qui débute par ce passage serait à revoir.

B. S. M.

L'Alsace-Lorraine sous la domination allemande, par G. d'Elstein. Paris, Th. Olmer, 1877, in-12 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

De nouvelles rigueurs à l'égard des optants de l'Alsace-Lorraine suffiraient pour donner à ce livre ce qu'on appelle un intérêt d'actualité. Mais ce n'est pas seulement une vogue éphémère que nous prédisons au volume de M. d'Elstein; il a sa place parmi les documents historiques les plus précieux et sera consulté toutes les fois qu'on voudra parler des cruelles séparations dont la guerre de 1870 a été suivie. Dans bien des ouvrages déjà, on nous a entretenu de Strasbourg et de Metz. Nous devons à M. Claretie un intéressant voyage dans les provinces que nous avons perdues; M. Tissot a montré les Prussiens dans les pays annexés. Mais ces deux livres ont été écrits en courant, un peu *à la française*, comme disait Montaigne, par des voyageurs qui avaient hâte de quitter des pays désolés et ne

pouvaient connaître à fond la situation de ces malheureuses contrées. Le nouveau volume a une tout autre portée. C'est l'œuvre d'un homme qui a dû vivre longtemps en Alsace-Lorraine, qui a été témoin de la plupart des faits qu'il rapporte, qui est très au courant des affaires, de l'administration, et qui, évidemment, est habitué à méditer sur les plus hautes questions sociales et politiques. Ce qu'il nous offre, ce sont les renseignements les plus complets sur la vie actuelle de nos anciens et chers compatriotes. Après avoir raconté éloquemment les agonies des deux provinces, M. d'Elstein nous les montre telles qu'elles sont aujourd'hui, et nous donne les détails les plus exacts, les plus curieux sur le *fonctionnarisme* allemand (voilà un mot qui nous a bien l'air d'un néologisme), la situation financière et industrielle des contrées annexées, leur situation morale, les hostilités auxquelles les vainqueurs se livrent contre le catholicisme, leur funeste intervention dans l'éducation de la jeunesse, les élections, les menées diverses auxquelles elles ont donné lieu, toutes les transformations qui se sont faites ou que l'on cherche à produire et sous lesquelles continue à palpiter l'esprit français. Il y a là bien des traits grands ou touchants de patriotisme, et l'on pourrait, en France, trouver de bons exemples fournis par toute cette population séparée violemment de la mère patrie. Ainsi, lors des premières élections pour le Reichstag, où et par qui pense-t-on qu'ait été mise en avant la candidature de Mgr Dupont des Loges? Chez un banquier israélite et par les hommes les plus influents du parti républicain. Le digne évêque de Metz est, du reste, l'homme le plus populaire de cette malheureuse ville. Quelques jours avant l'élection, on entendit une vieille juive s'écrier, aux applaudissements des coreligionnaires qui l'entouraient : « Je ferai voter mon homme pour *notre* évêque ! » Il ne faudrait pas supposer que toutes les graves questions, très-bien traitées par M. d'Elstein, donnent un aspect trop sévère à son livre ; l'anecdote s'y marie volontiers aux observations les plus sérieuses, et c'est avec un intérêt constant qu'on passe de considérations élevées à des tableaux de mœurs d'une frappante exactitude. Il ne faudrait pas penser non plus que l'auteur ait voulu faire une diatribe, il n'a cherché qu'à être un peintre fidèle. Nous parlions tout à l'heure de considérations élevées, nous recommandons celles qui terminent le volume, on aura d'autant plus de plaisir à les lire qu'il s'en exhale un grand sentiment d'espérance.

Commines disait : « Nous ne savons comment une partie du monde vit et se gouverne. » En dépit du progrès de la science et de la civilisation, nous pourrions redire la phrase du vieil auteur, non-seulement à l'égard des pays lointains, mais à l'égard de contrées qui, il y a bien peu d'années, étaient un morceau de la France. Que de gens,

à Paris, confondent l'Alsace et la Lorraine, s'imaginent que Metz était une ville allemande, ne se rendent pas compte de ce qu'est le parti autonomiste, ne savent pas du tout comment vivent leurs anciens compatriotes, ni surtout comment ils sont gouvernés. A ces ignorants, nous ne voulons pas dire à ces indifférents, nous recommandons tout particulièrement le livre de M. d'Elstein.

VILLEMORY.

Les Évêques d'Apt, *leurs blasons et leurs familles*, par JULES TERRIS. Avignon, Seguin aîné, 1877. Pet. in-4 de 138 p.

En rendant compte, ici-même, de l'intéressant ouvrage de M. Reynard-Lespinasse intitulé : l'*Armorial de l'État d'Avignon*, nous exprimions le vœu que l'exemple de l'érudit avignonais fût suivi dans tous les diocèses de France. M. Jules Terris vient de réaliser très-heureusemment ce souhait pour l'antique église d'Apt en Provence, l'*Apta Julia* de César, qui porte fièrement dans ses armes une épée, avec cette devise : *Felicibus Apta triumphis.* Le plan comme le format de cet ouvrage sont les mêmes que dans l'armorial d'Avignon, et les blasons qui le décorent sont dus aussi à l'habile numismate qui a le soin du riche cabinet de médailles de Marseille. Peut-être cependant l'impression des armoiries est-elle moins réussie que dans les précédentes.

Dans la préface de ce nouvel armorial, qui est écrite avec élégance, M. Terris donne des notions exactes et curieuses sur la transformation des ducs et comtes romains, préposés sous l'Empire au gouvernement des villes de Provence, en barons féodaux. Il entre ensuite dans des détails fort intéressants et assez neufs sur cette qualité de *prince* que se donnèrent, au moyen âge, plusieurs seigneurs laïcs ou ecclésiastiques, et qui demeura depuis attachée au siége de leur puissance. Ce fut Guillaume de Astra que l'on trouve qualifié le premier du titre de prince-évêque d'Apt dans des lettres patentes de Frédéric Barberousse, de l'année 1158. Cet empereur lui écrit en effet : *Dilecto principi nostro Willelmo.....*

Dans les courtes biographies consacrées aux évêques d'Apt, depuis saint Euspice, envoyé de Rome par le pape saint Clément, jusqu'à Mgr Eon de Cély, obligé par les révolutionnaires de chercher un refuge à Rome, M. Terris montre, en traitant les points parfois obscurs de ces notices, une sage réserve et n'affirme rien que preuves en main, mais nous aurions aimé qu'au lieu de renvoyer aux auteurs spéciaux pour « plus amples renseignements, » il en eût fait, dans un appendice, quelques courtes citations. Tous ceux qui liront son ouvrage hors de la Provence auraient eu ainsi la facilité de se servir

eux-mêmes de ces textes précieux. Ce sera, nous l'espérons, pour une seconde édition, car l'ouvrage de M. Terris, qui forme un très-utile supplément au *Gallia christiana*, devra toujours être consulté pour les parties des diocèses d'Avignon et de Digne auxquelles appartiennent aujourd'hui les cités et les paroisses qui dépendaient jadis de la vénérable Église d'Apt.

D. Théophile Bérengier.
O. S. B.

Toussaint Louverture, *général en chef de l'armée de Saint-Domingue, surnommé le premier des noirs,* par Gragnon-Lacoste. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel; Bordeaux, Février, 1877, in-8 de 402 p., orné d'un portrait. — Prix : 8 fr.

Si l'auteur avait simplement voulu protester contre le préjugé qui refuse aux nègres l'intelligence et la possibilité de développer les facultés humaines, nous ne pourrions que nous ranger à son opinion. Mais l'histoire de Toussaint Louverture, *le premier des noirs, le fondateur de la liberté haïtienne*, telle qu'elle est présentée au public par M. Gragnon-Lacoste, soulève une thèse bien plus grave. La race nègre possède-t-elle les aptitudes nécessaires pour se gouverner elle-même? Le déplorable état où est tombé Saint-Domingue donne, hélas! à cette question, la réponse la plus éclatante. Depuis les saturnales épouvantables de l'insurrection et depuis la proclamation de l'indépendance, sous les Jeannot comme sous les Soulouque, l'histoire de la *Reine des Antilles* n'a été qu'une grotesque tragédie ou une comédie sinistre; cette terre si favorisée du ciel n'a cessé de s'appauvrir; le peuple n'a cessé de descendre la pente qui le ramène à l'état sauvage et dont le sépare uniquement les restes de christianisme qu'il conserve encore.

Quel qu'ait été le génie militaire et administratif du descendant de *Gaou-Guinou*, quelles que soient les injustices dont sa famille a eu à souffrir, l'histoire d'Haïti est, à nos yeux, la démonstration de la vérité des traditions chrétiennes, dans la part de ces traditions qui a rapport à la destinée des familles sorties des trois fils de Noë; mais ce n'est pas le lieu de donner nos réflexions sur un tel sujet.

L'ouvrage de M. Gragnon-Lacoste est divisé en trente-quatre chapitres où sont longuement développés les aventures, les exploits, les triomphes et les malheurs de son héros. Soit que l'on considère Toussaint, au service des Espagnols, combattant les troupes de la République, soit, au service de la République, combattant les Espagnols et les Anglais, soit, enfin, dans sa dernière lutte contre les troupes de Leclerc, il faut reconnaître que la nature l'avait doué de toutes les qualités de l'homme de guerre. Trop de détails et trop de polémique

nuisent à ces récits écrits dans un style embrouillé qui en rend la lecture difficile. Comme sources, l'auteur cite l'histoire d'Haïti, et un grand nombre d'auteurs ayant écrit sur cette malheureuse et intéressante colonie. Il est regrettable que les proportions du livre n'aient pas permis à M. Gragnon-Lacoste de publier les documents inédits dont il est en possession et qui auraient permis un contrôle plus sérieux de la narration. J. THOMASSY.

Annuaire des sciences historiques, *bibliographie des ouvrages d'érudition*, publié par AM. DE CAIX DE SAINT-AYMOUR, directeur de la revue *le Musée archéologique*. Paris, Hachette 1877, gr. in-18 de VIII-416 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre répond à un vœu que formaient depuis longtemps ceux qui s'adonnent particulièrement à l'étude de l'histoire. Une bibliographie complète des ouvrages et des articles historiques parus dans le cours de chaque année est, sans contredit, appelée à rendre les plus grands services à la science, et à faciliter les recherches des érudits. Mais un recueil de cette nature doit être, avant tout, exact et complet ; l'annuaire de M. de Caix de Saint-Aymour a-t-il ces deux qualités indispensables? c'est ce que nous nous proposons d'examiner.

L'ouvrage est divisé en quatre parties principales. Les deux premières contiennent les renseignements officiels, tels que le personnel du ministère de l'Instruction publique, la composition des Académies, des Sociétés savantes, des Écoles de l'État, etc. La troisième partie est consacrée à la bibliographie ; enfin, la quatrième renferme une revue de l'année 1876, avec les tables.

Nous ne dirons rien des deux premières parties, sinon que l'auteur n'est peut-être pas toujours très-bien informé, Ainsi, pour l'École des chartes, par exemple, il dit : « Les élèves déclarés *admissibles au service paléographique* soutiennent en séance publique, dans le courant de janvier, une thèse *imprimée*. » Cela n'est pas tout à fait exact. On pourrait aussi critiquer les données de l'auteur sur les sociétés savantes; mais il se rectifiera, sans doute, l'année prochaine, puisqu'il promet de consacrer à chacune de ces sociétés une notice spéciale, en même temps qu'il commencera à publier des listes de sociétés étrangères.

La bibliographie est, selon nous, la partie essentielle de l'*Annuaire;* celle qui exige le plus de soins, et comporte les plus grands développements. M. de Caix de Saint-Aymour eût dû, peut-être, se borner à la France, car il sera nécessairement toujours fort incomplet pour ce qui regarde l'étranger. Quant à notre pays même, nous avons constaté de nombreuses omissions. Ainsi, plusieurs mémoires

parus dans la *Revue des questions historiques*, dans le courant de l'année 1876, font défaut ; nous citerons, entre autres : *La Légende de Blondel*, par M. le comte de Puymaigre ; *Les premiers successeurs de saint Pierre*, par le P. Colombier, etc., etc. M. Marius Sepet n'est signalé que pour avoir fait paraître une *Revue des sciences historiques*, dans l'*Union*, le 3 juillet 1876; et cependant, cet écrivain publie périodiquement des articles historiques dans le même journal.

La classification qu'a adoptée M. de Caix de Saint-Aymour n'est pas, non plus, irréprochable. On trouve, dans les *Généralités*, des études remarquables par leur caractère spécial, telle que celle de M. Boutaric sur *Vincent de Beauvais*. Mais nous n'insisterons pas, puisque l'auteur, dans sa préface, réclame l'indulgence du lecteur pour « certaines négligences de classification. » Enfin, la *Revue de l'année* 1876, qui ne contient que huit pages, est si incomplète, qu'elle devient presque insignifiante.

L'*Annuaire* de M. de Caix de Saint-Aymour ne peut donc être considéré, cette année, que comme un essai. Pour devenir véritablement utile aux érudits, il doit subir de nombreuses modifications, et être amélioré dans presque toutes ses parties. Nous espérons que l'auteur emploiera tout son zèle à le rendre digne du public auquel il s'adresse.

ERNEST BABELON.

Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque nationale, par LÉOPOLD DELISLE, membre de l'Institut, directeur de la Bibliothèque nationale. Paris, H. Champion, 1876. Tome I : *Théologie*. In-8, de CLIX et 201 p. — Prix : 7 fr. 50

Après avoir publié, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (années 1863-1871), l'inventaire sommaire de la seconde série des manuscrits latins, M. Léopold Delisle, entreprend aujourd'hui le même travail pour l'ensemble des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. Le nouvel inventaire n'est pas conçu suivant le même plan que le catalogue général dont les deux volumes, parus en 1868 et en 1874, contiennent la description des trois mille sept cent soixante-six premiers manuscrits français. M. Delisle, a adopté l'ordre méthodique, rangeant à la suite l'un de l'autre tous les manuscrits qui traitent d'un même sujet, sans tenir compte des différences d'exécution de format ni de provenance, qui ont présidé au classement *historique* de ces divers manuscrits et à la rédaction du catalogue général. Ce système, s'il a ses inconvénients (et ils sont exposés pages XII et XIII), a du moins cet avantage qu'il provoque les rapprochements, qu'il facilite les comparaisons et les vérifications, et dispense de redites qui n'auraient pu être évitées si l'on avait suivi l'ordre purement

matériel où les volumes sont ordonnés sur les rayons des différentes salles de la bibliothèque.

Après avoir exposé son plan, M. Léopold Delisle présente en raccourci l'histoire du département des manuscrits jusqu'au 1er mai 1876 (pages XIV-XXXVI). C'est un extrait succinct de son grand ouvrage intitulé : le *Cabinet des Manuscrits*, lequel a aussi fourni la matière des notices sur les principaux « bibliothécaires, bibliophiles et établissements littéraires » dont les collections sont venues successivement accroître le fonds primitif de la bibliothèque des rois Charles V et François Ier. La liste alphabétique de tous ces bienfaiteurs (dont un bon nombre, il est vrai, a eu la main forcée par la Révolution) s'étend de la page LXIII à la page CLIX, et comprend quelques additions ou compléments aux passages correspondants du *Cabinet des Manuscrits*. On peut signaler, entre autres, la mention des papiers de Bossuet, revenus à la Bibliothèque en 1817, et qui ne figurent pas à cette date parmi les « notes pour servir à l'histoire du cabinet des manuscrits au dix-neuvième siècle (*Cabinet des manuscrits*, t. II, 285). Page LXXI, le prieuré des Blancs-Manteaux est indiqué comme ayant fourni cent trente-six volumes au lieu de quatre-vingt-huit, chiffre du *Cabinet des manuscrits* (II, 241). On pourrait encore relever çà et là quelques légères modifications portant presque toutes sur des articles de peu d'importance entrés à la Bibliothèque durant le cours de ce siècle. Le lecteur nous pardonnera ce détail minutieux, mais c'est une nécessité imposée par la valeur même du livre et le renom de son auteur.

Le premier volume de l'*Inventaire des manuscrits français de la Bibliothèque nationale* contient la notice de tous les manuscrits de théologie au nombre de deux mille quatre cent vingt-huit, rangés sous dix-huit rubriques, dont la table est donnée à la fin de l'ouvrage. Il serait peut-être à désirer qu'une seconde table offrît, sous les mêmes rubriques, la liste des manuscrits classés non plus par ordre de matières, mais par ordre numérique. On verrait, par exemple, d'un seul coup d'œil, que les manuscrits 1, 154, 169, 398, 899, 901, 5707, 6258, (classés ainsi : 899, 398, 901, 169, 5,707, 6,258, 154, 1, d'après leur date respective, pages 1 et 2) contiennent la « traduction de la Bible ; » et ainsi pour toutes les autres rubriques. Etant donné le numéro d'un manuscrit, cette seconde table permettrait de connaître tout de suite son contenu. La clarté et la commodité dans les recherches en seraient facilitées d'autant.

F. Bonnardot.

BULLETIN

L'Action sociale du christianisme, conférence faite au Cercle catholique du Luxembourg, par M. Chesnelong, sénateur. Paris, au Cercle, 112, rue Bonaparte, in-8, de IV-35 p. — Prix : 60 c.

Ces pages sont un faible écho d'un éloquent discours de M. Chesnelong; si l'impression n'est pas aussi vive à la lecture qu'à l'audition, les nobles pensées, les généreux sentiments restent avec leur heureuse expression. Le brillant orateur montre l'Église naissant dans la lutte, grandissant dans la lutte et triomphant par la lutte. Son adversaire, le rationalisme, qu'il s'appelle protestantisme, jansénisme, jacobinisme, athéisme, n'a réussi qu'à amonceler des ruines ; tandis que le catholicisme demeure toujours debout malgré les attaques successives du paganisme, de l'arianisme, de la barbarie, du césarisme, de l'islamisme, etc. D'où lui vient sa force? De ce qu'il est la vérité sociale, de ce qu'il est le bien social pour les individus, pour les familles et pour la société, de ce qu'il a créé la vraie civilisation, de ce qu'il est l'ami des faibles, des pauvres et des déshérités : « le peuple le sait, et, jusqu'ici, il lui a toujours rendu amour pour amour. » M. Chesnelong a terminé par une chaleureuse péroraison pour convier tous les cœurs, toutes les intelligences et toutes les activités en faveur de cette Église qui nous comble de biens, nous et notre chère France. R. S. M.

Congrès de Bordeaux, *compte rendu de la neuvième assemblée générale des directeurs d'Œuvres* (21-25 août 1876). Paris, bureau central de l'Union, rue de Verneuil, 32, 1877, in-8 de 486 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce « compte rendu » est un recueil plein de documents du plus haut intérêt pour tous ceux, — et ils sont nombreux parmi nos lecteurs, nous en avons la confiance, — qui se préoccupent de l'amélioration matérielle et morale des classes ouvrières. Ils y trouveront les résultats de l'expérience de ceux qui, par vocation ou par devoir, se consacrent aux œuvres ouvrières. Ils s'y renseigneront exactement sur les moyens de créer, d'organiser et de développer des œuvres si utiles : ils auront sous les yeux, la théorie et la pratique exposés dans les différents rapports et monographies. Nous pouvons appeler l'attention sur ceux de M. le baron Gérard de Montesquieu, sur la formation de l'esprit d'association dans le personnel des œuvres; — de M. l'abbé Fossin, sur les moyens d'attrait; — de M. l'abbé Tournamille, sur les institutions économiques; — de M. C. Robert, sur les expositions industrielles; — de M. l'abbé Brettes, sur les moyens d'instruire la classe ouvrière des villes et des campagnes sur les choses et les faits qui intéressent la religion et la morale; — de M. de Beaucourt, sur la Bibliothèque à 25 centimes; — de M. de Rousiers, sur les moyens de réformer l'esprit et les mœurs du public ouvrier, par le moyen des drames, des dialogues et des chants populaires; — du R. P. Marquigny, sur les principes fondamentaux de la réforme des ateliers, et sur les syndicats ouvriers et la corporation chrétienne; — de M. Harmel, sur le moyen d'appliquer la méthode qui a produit de si féconds résultats dans son usine du Val-des-Bois, près de Reims, etc.

R. S.

Préface au Conclave, par Louis Teste, Paris, E. Vaton, 1877, 1 vol. in-12 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Titre un peu ambitieux, — mais volume intéressant. C'est tout simplement une galerie de tableaux : les portraits plus ou moins en pied des cardinaux. L'auteur l'a formée en groupant les notes d'un voyage à Rome, où il a vu les hommes, les choses avec intelligence et bonne foi, mais un peu superficiellement. Ces biographies cardinalices, plus anecdotiques que fouillées, sont présentées selon l'ordre de préséance. C'est à l'un de ces princes de l'Église qu'appartiendra un jour le siége pontifical. Parmi leurs portraits, les uns sont finement touchés, d'autres à peine ébauchés, ceux-ci, comme celui du cardinal Franzelin, quelque peu malicieux, mais d'une malice de bon ton qui ne saurait blesser la justice; ceux-là, au contraire, un peu choquants par les antithèses cherchées où l'auteur veut, en quelques lignes, condenser une impression souvent insuffisamment définie. En somme, M. L. Teste a donné là un livre sincère, honnête, où nous ne voyons rien de bien nouveau, mais un exposé exact, surtout dans la dernière partie contenant quelques bons chapitres sur les funérailles papales, les prédictions populaires concernant les papes, l'état actuel de la société romaine, le cérémonial du Conclave, les rapports du Saint-Siége avec l'Italie, etc. R.

Essai sur les missions dans les pays catholiques, par le P. L. Delpeuch, oblat de Marie-Immaculée. Paris, Poussielgue, frères, 1876, in-18 jésus de xxiv-215 p. — Prix : 2 fr.

Voici un livre excellent et tout à fait actuel. Il s'agit des missions prêchées dans les pays catholiques pour ramener à Dieu les populations qui s'en éloignent. Après avoir fait un rapide historique des missions au commencement du siècle, et avoir établi l'importance, la nécessité, l'opportunité, l'efficacité de ce genre d'apostolat, l'auteur examine les méthodes et les moyens pratiques qui doivent en assurer le succès. Il consacre un livre entier aux devoirs des missionnaires et aux modèles dont leur vie doit s'inspirer. Le dernier livre est éminemment pratique : il traite du recrutement des missionnaires et des moyens temporels de soutenir les œuvres apostoliques. Souhaitons à ce volume le succès qu'il mérite, c'est-à-dire le triomphe de la cause qu'il défend si bien. E. de la D.

Histoire de la charité, par Léon Gautier. 2e édition. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-32 de 127 p. — Prix : 25. cent. *(Bibliothèque à 25 centimes.)*

A l'œuvre, on connaît l'ouvrier : telle est la règle suivie par tous les esprits sages et impartiaux. C'est celle que M. Gautier propose d'appliquer à l'Église catholique, en faisant l'histoire de la charité qu'elle n'a cessé d'inspirer et de pratiquer, à l'imitation de son divin fondateur. Il ne s'occupe point de chaque œuvre, ce qui exigerait une véritable encyclopédie : il ne s'attache qu'aux différents genres d'œuvres, en se restreignant encore à la charité corporelle : charité envers ceux qui ont faim et soif; — charité envers ceux qui sont nus; — envers les prisonniers; — les malades; — les étrangers, et les morts. Il montre comment la charité a été exercée suivant les nécessités diverses des temps. S'il a été inspiré par son cœur ardent, il n'a rien écrit que sur des documents sérieux, et il a fait une œuvre aussi savante qu'intéressante, chrétienne et édifiante. R. S. M.

Histoire des corporations ouvrières, par M. Léon Gautier. 2e édition. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-32 de 128 p. — Prix : 25 cent. *(Bibliothèque à 25 centimes.)*

M. Gautier rend un très-précieux service à tous ceux qui s'occupent des questions ouvrières, en faisant, avec la science et la compétence qu'on ne peut lui contester, l'histoire des corporations ouvrières, dont la destruction a laissé un si grand vide dans notre organisation sociale. Il prend la corporation à son origine, l'étudie dans sa transformation chrétienne au moyen âge, et jusqu'à la Révolution, expose son organisation et son fonctionnement. Il est amené à faire connaître les causes des abus qu'ont créés les corporations et à indiquer ainsi les modifications qu'il faudrait leur faire subir, tant pour prévenir les inconvénients signalés, que pour les adapter aux besoins et aux mœurs de notre époque. C'est à la fois une œuvre historique et une œuvre d'économie sociale destinée à produire des effets salutaires parmi les ouvriers intelligents, en leur donnant un témoignage de la sollicitude continuelle de l'Église pour leur sort, et en leur traçant des règles dont ils sont plus intéressés que tous autres à ne jamais s'écarter. R. S. M.

Les Volontaires de 1792, par A. Rastoul. Paris, librairie de la Société Bibliographique, in-18 de 36 p. (*Brochure sur la Révolution française.*) — Prix : 20 cent.

M. Rastoul a condensé dans quelques pages vives et saisissantes le remarquable et savant travail de M. Camille Rousset. Par des faits bien choisis et par les témoignages des généraux républicains eux-mêmes, il ramène à la triste réalité cette fameuse légende des volontaires, au nom de laquelle on a souvent demandé la suppression des armées permanentes. Nos pères ont fait l'expérience que nous avons voulu renouveler à nos dépens. Rien ne peut remplacer dans une armée la discipline et l'expérience des soldats : deux choses qui sont incompatibles avec les levées en masse.

Ce sont des vérités utiles à répéter pour dissiper des illusions auxquelles on se laisse facilement aller : tel est le but que s'est proposé M. Rastoul et ses lecteurs trouveront qu'il l'a parfaitement rempli. R.

Le 20 juin 1792. Invasion des Tuileries, par Maxime de la Rocheterie. Paris, librairie de la Société Bibliographique, in-18 de 36 p. — Prix : 20 cent. *(Brochures sur la Révolution française.)*

Il suffirait, ce semble, du titre avec le nom de l'auteur, qui a déjà écrit des pages si saisissantes et si populaires sur la Révolution, pour être assuré que cette brochure est pleine d'intérêt. Les lecteurs n'éprouveront pas de déception. Il n'était pas possible de reproduire avec plus de vérité, de simplicité et d'émotion cette honteuse journée, prélude du 10 aout : honteuse pour les chefs du parti révolutionnaire, honteuse pour ses aveugles auteurs. C'est un des spectacles les plus hideux que celui de cette populace envahissant les Tuileries, comme des bêtes féroces à la recherche de leur proie, excitée plutôt que retenue par la lâcheté de ceux dont le plus élémentaire des devoirs était de faire respecter le roi. Quel singulier contraste avec le courage vraiment héroïque du roi, la fermeté et la dignité de la reine ? Quelle leçon pour ceux qui sont disposés à en recevoir de l'histoire ! S.

Le lièvre, chasse à tir et à courre, par A. de la Rue, ancien inspecteur des forêts et des chasses de la Couronne, etc. Paris, Firmin-Didot, 1876, gr. in-18 de 223 p. — Prix : fr.

M. de la Rue examine d'abord le lièvre au physique et au moral; il le compare au lapin, il en fait le signalement aussi complet que possible. Il parle ensuite de la propagation du lièvre dans les parcs et en lieux ouverts, de la manière de l'alimenter et de le protéger en lieu clos. Dans le chapitre III, il fait l'histoire de la chasse du lièvre chez les Grecs, chez les Romains et en France, et passe en revue les différentes manières de chasser le lièvre. Il traite, dans les chapitres suivants, de la chasse du lièvre à tir, aux chiens courants, à courre, en battue, à l'affût, aux lévriers et avec l'autour.

Il parle ensuite des ennemis du lièvre parmi les quadrupèdes et les oiseaux, et termine par quelques questions de jurisprudence au sujet de la chasse au lièvre. Le livre de M. de la Rue fait bien connaître le lièvre sous tous les rapports, indique les moyens d'en propager et d'en conserver la race; mais nous voudrions ne pas y rencontrer des allusions politiques qui n'ont rien à y faire. H. de B.

Rome, Naples et Florence, souvenirs de voyage, par Ph. Duchesneau. Paris, Dillet, 1877, in-12 de 263 p. — Prix : 2 fr.

Ces souvenirs sont tout frais. Ils ne remontent qu'au printemps dernier. L'auteur est un touriste amateur qui dit simplement ce qu'il voit, à Turin, Gênes, Pise, Rome, but principal de son voyage, Naples et Florence. Il témoigne d'un goût éclairé pour les beaux-arts, et plus d'une de ses pages sont inspirées par des sentiments profondément chrétiens et un ardent patriotisme. Il raconte et décrit surtout; les quelques réflexions qu'il donne au passage font regretter parfois sa discrétion ou sa modestie. « Il y aurait à se demander, dit-il quelque part, si le gouvernement italien n'était pas aussi fort à Florence qu'à Rome, et si Victor-Emmanuel a beaucoup gagné à acquérir ce sujet incommode et qu'on persiste à appeler le souverain-pontife. » M. Duchesneau ne prétend être ni un savant, ni un archéologue, ni un artiste : il livre, dans toute leur sincérité, ses impressions de « touriste vulgaire, » qui seront goûtées et de ceux en qui elles réveilleront des souvenirs, et de ceux en qui elles feront naître le désir de les éprouver. V. M.

Les grandes entreprises géographiques depuis 1870, avec cartes chromolithographiées par M. le vicomte de Bizemont, lieutenant de vaisseau, membre de la Société de géographie de Paris et de la Société des études maritimes et coloniales. I *Afrique*. Paris, Lessailly, 1876, in-8 de 145 p. avec 3 cartes. — Prix : 3 fr.

Ce titre annonce une publication considérable et qui devra être continuée. Nous n'en avons que le premier fascicule : comme le dit l'auteur lui-même, c'est une sorte de *Revue* qui sera divisée en plusieurs volumes. Continuera-t-elle l'*Année géographique* de M. Vivien Saint-Martin, arrêtée à la quatorzième année par l'auteur désireux de se consacrer tout entier à la publication de son grand *Dictionnaire de géographie* et de l'*Atlas* qui doit en être le complément? Le cadre et le plan des deux ouvrages diffèrent sensiblement; mais nous croyons que le second peut, dans une certaine mesure, suppléer son aîné aujourd'hui interrompu. La première partie,

Afrique, comprend quatre chapitres, *États barbaresques et Sahara; Égypte, Abyssinie, Soudan; Afrique centrale; Afrique occidentale, Guinée.* Les explorateurs, à ne compter même que depuis 1870, ont été nombreux dans ce continent qui reste encore le théâtre des plus grands problèmes géographiques. M. de Bizemont, que des expéditions très-remarquées en leur temps, en Égypte et en Abyssinie, désignaient naturellement pour traiter avec pleine compétence le sujet intéressant des *Grandes entreprises africaines*, a résumé les travaux des derniers voyageurs avec une sobriété qui, tout en faisant connaître les résultats acquis, laisse un peu à désirer comme détails et développements. Mais ces jalons suffisent, à la rigueur, pour tenir au courant du mouvement scientifique et des progrès constatés. De bonnes cartes accompagnent ce volume; elles pourraient, par leurs nomenclature, être utilisée, pour des narrations plus complètes. Nous attendons les volumes suivants avec l'espoir que la tentative de vulgarisation de M. de Bizemont sera accueillie avec tous les encouragements qu'elle mérite et recevra sa pleine exécution. R.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

§ VIII. — CRITIQUES, APOLOGIES, SATIRES ET PIÈCES DIVERSES SUR L'ACADÉMIE.

A. — *Ancienne Académie.* (Suite.)

280. — *Polichinelle demandant une place à l'Académie*, satire en prose par l'académicien Malézieux, pour les divertissements de la cour de Sceaux. Elle fut publiée d'abord dans le volume de Sallengre, intitulé : *Pièces échappées au feu*, A. Plaisance, 1717, in-12. M. Adolphe Jullien l'a reproduite avec un historique et des commentaires dans son intéressante brochure sur *Les grandes nuits de Sceaux et le théâtre de la duchesse du Maine.* Paris, Baur, 1876, in-8.

281. — *Plan et statuts d'une nouvelle académie*, avec des éclaircissements. — Satire par Fréron, in-4.

« Il y a plus de douze ans que l'on connaît cette pièce, disaient les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, en 1744. Feu M. l'abbé Goujet, qui étoit fort avide de toutes les pièces manuscrites, avoit recueilli celle-ci, et l'avoit placée dans une collection de toutes les pièces imprimées ou non imprimées concernant l'Académie française, sous le titre de *Bouquet académique.* La personne qui fit mettre à sa mort le scellé sur tous ses effets, et qui a hérité de ses papiers, pourroit en rendre témoignage. Quoi qu'il en soit, cette pièce vient de paraître, et voici ce que j'en pense... etc. » — (*Jug. sur quelques ouvrages nouveaux.* I, 137-143.)

282. — *Lettre de Mademoiselle de Seine*, comédienne ordinaire du roi, à Messieurs de l'Académie françoise, au sujet de la lettre de cachet décernée contre elle, sur la réquisition de Messieurs les premiers gentilshommes de la chambre. — 1735, in-4. — Pamphlet très-rare, daté de Flandres, le 9 mars 1735, et sur lequel on trouvera des détails dans le *Journal de Barbier*, III, 9 et dans le *Pour et le Contre* de l'abbé Prévost, IV (219-220). — L'éditeur du *Journal de Barbier*, Paris, Charpentier, 1866, 8 vol. in-12, l'a reproduite en appendice à la fin du IIIe volume.

283. — *Projet pour rendre l'Académie françoise plus utile qu'elle n'est.* — Mémoire de l'abbé de Saint-Pierre, après son exclusion, inséré au tome III de ses œuvres politiques. Rotterdam, 1733, 4 vol. in-12. — Voyez ci-dessus au chapitre VII, les n°s 231 et 232.

284. — *Apologie de nos premiers académiciens* (contre Voltaire). Article du *Pour et Contre* de l'abbé Prévost, tome XII (1737), p. 11-15.

285. — Catalogue des livres qui paraîtront dans l'année 1740 de Messieurs de l'Académie française. — Chapitre d'une curieuse satire intitulée : *La nouvelle astronomie du Parnasse français* ou l'apothéose des écrivains vivans dans la présente année 1740. Sur l'imprimé au Parnasse, chez Vérologue, seul imprimeur d'Apollon pour la satyre en prose, 1740 in-12, 34 p.— Cette satire est du chevalier de Neufville-Montador.

286. — Traits sur l'Académie, dans les *Cinq années littéraires* de Clément (1748-1752), La Haye, de Groot, 1754, II, 187-188.

287. — *Observations* sur ce que la religion a à craindre ou à espérer des académies littéraires, et observations sur la critique qui s'exerce dans les académies pour la perfection du style. — Montauban, 1753, in-12. Cet ouvrage est de l'abbé Yves Valois. On en a une seconde édition de Montauban, 1754, et une troisième d'Amsterdam, 1755, avec le mot *curieuses*, ajouté après *observations*.

288. — *Essai historique sur les académies de France*, par le président de Ruffey. — Publié dans les Mémoires de l'*Académie de Dijon*, en 1763, et dans le *Mercure*, en 1765.

289. — *Des académies de France*, origine des académies, etc., article de la *France littéraire*, 1769, in 8, I, (1-153).

290. — *Lettres sur l'Académie*, insérées dans la *Correspondance secrète* (l'observateur anglais) pour 1776, tome III.

291. — Satires violentes contre l'Académie dans les journaux du temps : dans les *Annales* de Linguet, en 1779, et dans le *Journal de Monsieur*, rédigé par l'abbé Royou, en 1781. On eut raison de ce dernier, à l'aide de Ducis.

292. — *Des Académies.* — Chapitre V de *l'Histoire de la République des lettres et arts en France*, pour l'année 1782, par R. M. Le Suire. Paris, Quillan (1780-1784), 5 vol. in-12. Gazette entreprise surtout, dit Quérard, pour louer les ouvrages de l'auteur.

293. — *Aux Quarante.* — Épigramme 51 des Épigrammes de Lebrun.

Dans vos fauteuils honorifiques
Dormez aussi, beaux endormeurs.
Sûrs de vos dons soporifiques,
Bravez les malignes clameurs.
Qu'importe que des Frérons braillent
Et vous montrent toujours les dents;
Les cerbères les plus mordants
Peuvent-ils mordre quand ils bâillent?

Cela n'empêcha point Lebrun-Pindare de se trouver très-honoré de goûter l'influence soporifique d'un fauteuil. L'Académie s'est ainsi plusieurs fois très-noblement vengée, en appelant dans son sein ceux qui avaient amusé le public à ses dépens : témoin Montesquieu, qui, dans les *Lettres persanes*, n'a pas épargné la compagnie dont il devait devenir une des illustrations. Malgré ses épigrammes et ses satires (voir *Œuvres de Piron* et *Almanach littéraire* pour l'an 1876, p. 4, etc...), Piron lui-même fût entré dans le cénacle, si une ode ordurière composée jadis dans une orgie n'eût empêché sa nomination.

294. — *L'Académie française.* — Chapitre de l'ouvrage anglais intitulé : *Letters to a young gentleman*, etc. Lettres à un jeune homme sur son départ pour la France, contenant un détail de Paris et un tableau de la littérature française, avec des instructions et des avis pour les voyageurs, etc., etc., par Jean Andrew, docteur ès lois. Londres, Brown, 1784, in-8. — Voir un compte rendu dans *l'Esprit des journaux* pour décembre 1784.

295. — Nombreux extraits inédits des *Registres de l'Académie française*, pour le dix-huitième siècle, dans la série de volumes récemment publiés par M. Desnoiresterres sur Voltaire et son temps : en particulier, dans le dernier : *Voltaire et sa mort.* Paris, Didier, 1875, in-8, p. 365, 401, 403, 409, 426, 430, 439, 441, etc.

296. — Traits satiriques contre l'Académie, dans les recueils d'*Ana* des dix-septième et dix-huitième siècles :

Menagiana, Paris, Delaulne (1693), in-18, p. 30, 40, 124, 209, 327 438, 445, etc.

Bolœana, Amsterdam (1743), p. 67, 68, 74-76, 86, 155, etc.

Longueruana, Berlin (1754), 2 vol. in-12, II, 106, 130.

Segraisiana, Paris (1755), 2 vol. in-12, II, 5, 10, 32, 81, 92, 148, 150, 158 etc., etc.

297. — Nombreux articles sur les faits divers de l'Académie dans les *Mémoires secrets de Bachaumont.* (Voir ci-dessus nos n^es^ 102 et 165). En particulier, aux passages suivants : I, 129-130, 163; III, 36, 37, 235, 322; VI, 142, 321; VIII, 58, 193-195, 214, 245; IX, 269; X, 332; XI, 139, 191, 192; XII, 11, 12, (97-100), 198, 215; XIII, 314-315, 338, 339; XIV, 357; XVI, 137; XVIII, 109; XX, 19; XX, 119, 255; XXI, 41; XXII, 48, 59; XXIV, 73; XXVI, 52, 335, etc., etc.

298. — Articles sur l'Académie dans la *Correspondance de Grimm et Diderot* en-dehors de ceux des n°s 100 et 164; en particulier sur les partis qui la divisent : VII, 252; VIII, 28; sur la prééminence au-dessus de l'Académie des inscriptions, XI, 478, etc., etc.

299. — Articles sur l'Académie dans la *Correspondance littéraire* de La Harpe : IV (313-14), VI, 42, etc.

300. — Détails sur l'Académie dans presque tous les mémoires du temps. On consultera en particulier avec fruit :

A. — *Mémoires de Saint-Simon* (édition Hachette, in-18), III, 73; VII, 143, VIII, 480. — Et ceux de *Conrart* (collection Michaud, t. XXVIII).

B. — *Mémoires de Charles Perrault.* Avignon (1759) in-12, p. 130, etc.

C. — *Journal de Barbier* (édition Charpentier, in-18), II, 445; III, 330, IV; 146; VII, 365; VIII, 196, 199, 204, 211, 223, 237.

E. — *Journal de Dangeau*, Paris, Didot, 19 vol. in-8, *passim.*

F. — *Journal de Mathieu-Marais*, Paris, Plon, 4 vol. in-8, *passim.*

G. — *Journal du duc de Luynes*, Paris, Didot, 18 vol. in-8, *passim.*

H — *Mémoires de l'abbé Morellet.* Paris, Ladvocat, 1831, 2 vol. in-8.

I. — *Mémoires de Garat sur Suard*, Paris, Belin, 1820, 2 vol. in-8.

K. — *Mémoires d'un père* pour servir à l'instruction de ses enfants, par *Marmontel.* Paris, Throuët, 1805, 4 vol. in-8.

M. — Les correspondances de *Chapelain*, de *Patru*, de *Boileau*, de *Bussy-Rabutin*, de *Mme de Sévigné*, de *Voltaire*, de *Mlle de Lespinasse*, de *Mme du Deffant*, etc., etc.

301. — *Séance extraordinaire et secrète de l'Académie française*, tenue le 30 mars 1789 à l'occasion des États généraux. S. l. n. d. (Paris 1789), in-8, 62 p. — Pièce satirique fort curieuse, dans laquelle les académiciens sont

désignés sous des pseudonymes assez transparents pour que la clef soit très-facile à établir.

302. — Violente attaque de Palissot contre l'Académie, dans la *Chronique de Paris*, 1er août 1790. — (Voir, à ce sujet, l'*Histoire de l'Académie* par M. Paul Mesnard.)

303. — *Les Académies*, Paris 1791, in-8. — Violente diatribe par l'académicien Chamfort, sous forme de rapport à l'Assemblée constituante. Elle devait être lue à la tribune par Mirabeau, mais la mort du célèbre orateur empêcha la lecture. Ce témoignage de noire ingratitude, envers un corps qui jadis avait accueilli son auteur avec une faveur marquée, a été conservé au t. Ier des œuvres de Chamfort recueillies par Ginguené, Paris, an III 1795, 4 vol. in-8, par Colnet. Paris, Colnet, 1808, 2 vol. in-18, et Maradan 1812, 2 vol. in-8; et enfin dans l'édition Anguis, Paris, Chamerot, 1824-25, 5 vol. in-8. — On en a des réfutations par Suard, La Harpe et Morellet. Nous citerons, en particulier, la dernière :

— *De l'Académie française* ou réponse à l'écrit de M. Chamfort, de l'Académie française, qui a pour titre « des Académies. » Paris (1791), in-8, 108 p. — Cette brochure de Morellet a été réimprimée dans le t. Ier des *Mélanges de littérature et de philosophie du dix-huitième siècle*, du même auteur; Paris; Ve Lepetit, 1818; 4 vol. in-8.

B. — *Nouvelle Académie.*

Nous ne donnerons ici que les documents qui concernent la seconde section de l'Institut après l'année 1803 : avant cette époque il y avait bien une section de littérature (voir, en particulier, l'intéressant article de l'*Esprit des Journaux* de janvier et février 1797, sur l'*Institut national de la République française*) : mais ce n'est qu'à partir de la réorganisation de 1803 qu'on peut considérer la section de littérature comme succédant à l'ancienne Académie française.

Nous rappellerons qu'on trouve des détails fort intéressants dans le chapitre VII des *Mémoires et Correspondances* tirés des papiers de Suard (voir notre n° 208), intitulé : Suppression des académies, création de l'Institut, rétablissement de l'Académie française.

304. — L'*Institut d'Athènes chez Périclès*, poëme allégorique suivi de notes (par Cubières). — Paris, Prud'homme 1807, in-8.

305.—*La Sotisiade ou le siége de l'Institut :* poëme épi-satiri-burlesque en six chants. — Paris, Mongie aîné, 1812, in-8.

306. — *Les Étrennes ou entretiens des morts sur les nouveautés littéraires, l'Académie française, le Conservatoire de musique, le Salon, les Journaux et les Spectacles*, recueillis par un témoin auriculaire, revenu ces jours derniers des enfers, par Francis Edmond. — Paris, Dentu, 1813, in-8. — Francis Edmond est le pseudonyme de François Fournier Pesçay.

307. — *Lettre à M. Aimé Martin sur MM. Suard et Delambre et sur la réorganisation de l'Institut en* 1816. — Angers, Cosnier et Lachèse, in-8, 36 p. — Cette lettre, datée du 15 juillet 1846 est du célèbre bibliothécaire Grille, qui a publié sur cette époque une foule de brochures dont les titres sont souvent assez bizarres. Citons, en particulier, les suivantes :

A. — *Lettre à M. le docteur Parisot sur les médecins et la médecine, sur l'Institut, le Collége de France, sur Chamfort, Andrieux, Mirabeau, le tombeau d'Agnès Sorel : élections, exclusions, réintégrations, Querelle entre un préfet et un archevêque*, etc. — S. l. (Angers), Techener, 1847, in-8.

B. — *Lettre à M. Étienne Vieusseux sur le Brabant et Anvers au temps de l'Empire, l'Institut et le Directoire, Napoléon, Chénier, Benezech, Lacépède.*

Laborde, M. de Chateaubriant, et sur une infinité d'hommes et de choses qu'on ne devait pas s'attendre à voir mis dans le même sac. Ibid., 1817, petit in-8.

C. — *Lettre à M. le baron de Reiffemberg, directeur de la bibliothèque du roi, à Bruxelles et du Bibliophile belge, sur l'Institut royal de France et les académiciens libres.* (Extrait du bulletin du *Bibliophile belge).* Angers, Cosnier et Lachèse, in-8, 12 p. — Réimprimé dans la :

D. — *Lettre à M. Champollion-Figeac, l'un des conservateurs de la bibliothèque du roi, sur l'Institut et ses dépenses, Suard, Hédouin, Beaumarchais, le marquis de Pastoret et les Bonapartes, le tout mêlé de détails de mœurs, de documents et d'anecdotes*, par F. Grille. — Paris, Techener, 1847, in-8, 69 p.

E. — *Lettres sur le Bulletin des Arts et sur J. A. Vial, S. de Sugny, l'Institut*, etc., par le même. — *Ibid.*, 1846.

308. — *Plan d'une nouvelle organisation de l'Institut*, par P. L. Lacretelle aîné, de l'Académie française; dans la première partie de ses *Fragments politiques et littéraires.* — Paris, Foulon, 1817. 2 part. in-8.

309. — *Dénonciation contre l'organisation de l'Institut et le personnel de l'Académie française en* 1816. — Lettre de Suard publiée par M. Taschereau dans la *Revue rétrospective*, tome II, p. 423, etc.

310. — *Revue des Quarante*, par une société d'académiciens caennais (signature Prosper). — Paris, Terry, août 1821, in-8, 40 p. — Revue fantaisiste et satirique des membres de l'Académie française à cette époque.

311. — *Épître à M. Casimir Delavigne sur les choix académiques*, par Fr. Eug. Garay de Monglave. Paris, Brianchon, 1824. In-8, 16 p.

312. — *L'Académie, le romantique et la charte, suivies du Soldat laboureur, cantate;* d'après le tableau de M. Horace Vernet. — Paris, Mongie aîné, 1825, in-8, 80 p.

313. — *Biographie des Quarante de l'Académie française.* — A Paris, chez les marchands de nouveautés, 1825, in-8 de 360 p. — Anonyme. — Le *Dictionnaire* de Barbier attribue cet ouvrage à trois auteurs en collaboration, J. Méry, A. Barthélemy et Léon Vidal. Ce sont des portraits satiriques, précédés d'une introduction non moins satirique. — 2e édition, 1826, in-8, 372 p. Reproduction de l'édition précédente, avec un supplément comprenant les biographies d'Arnault et d'Étienne.

Nous avons vu signalée dans un catalogue une édition de 1830 : mais nous n'avons pas été à même de pouvoir vérifier l'exactitude de ce renseignement.

314. — *Biographie des Quarante de l'Académie française*, par le portier de la maison. Première édition, revue et corrigée par un de ces Messieurs et suivie de l'histoire des quarante fauteuils. — Paris, chez les marchands de nouveautés, au Palais-Royal, 1826, in-32, 96 p. (Imprimerie A. Béraud.)

D'après Quérard et Barbier, cet ouvrage, souvent attribué à Méry et même à Raban, est tout entier de la composition de F.-E. Garay de Montglave. Ces satires sont précédées d'une préface et d'une postface avec la liste des académiciens par fauteuils, par professions, etc.

315. — *L'Académie ou les membres introuvables*, comédie satirique en vers, par Gérard. — Paris, Touquet, 1826, in-8, 52 p. — 2e édition, la même année, sans le sous-titre « ou les membres introuvables. » *Ibid.*, 44 p.

L'auteur est Gérard de Nerval : trois membres de l'Académie sont acteurs dans la pièce.

316. — *L'Académie*, satire. — Paris, U. Canel, 1826, in-8, attribuée à Hyacinthe de Latouche, par Quérard *(France litt.* IV, 1830) et par la *Revue bibliographique*, 1839. Le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier lui donne

pour auteur Germond, d'abord secrétaire du garde des sceaux, ensuite chef de division à la chancellerie, enfin l'un des propriétaires et rédacteurs de l'*Étoile*. — Cette satire est très-rare, car l'Académie vota de présenter une supplique pour la liberté de la presse, au moment où on allait la publier et l'auteur la retira. Sur ce dernier vote, voir les *Mémoires secrets sur Mgr de Quélen*, pamphlet de l'abbé Paganel, p. 154.

317. — *La Société du Dîner de la soupe à l'oignon*. — Article des *Sociétés badines, bachiques, chantantes et littéraires*, d'Arthur Dinaux. Paris, Bachelin, 1867, 2 vol. in-8. I, 234, 235. — Nous le citerons textuellement sans commentaires :

« Cette association prit naissance vers le milieu de la Restauration. Les membres du dîner de la *soupe à l'oignon* étaient vingt. La réunion avait lieu tous les trois mois. Le début du dîner était nécessairement une soupe à l'oignon. Tous les membres avaient juré que leurs réunions dureraient jusqu'à ce que les vingt convives confédérés fussent tous entrés à l'Académie. L'union fait la force, *labor improbus omnia vincit;* ils s'assirent tous les vingt sur les fauteuils académiques, le dernier franchit les portes de l'Institut en 1845. Dès lors, les dîners de la soupe à l'oignon cessèrent. Cependant, quelquefois, un des anciens membres de cette association invite à dîner quelques-uns de ses collègues de l'Académie qui en ont fait partie comme lui. Alors, la *soupe à l'oignon* est de rigueur. En 1860, on disait qu'il restait encore onze membres de la *soupe à l'oignon* à l'Académie. »

318. — *Note sur la création de l'Institut*. — Paris, E. Duverger, 1840, in-8, 15 p.— C'est une réponse au *Suum quique* de Lakanal. (Paris, Didot, 1840, in-4), signée un ami de la verité, pseudonyme de Alph. Hon. Taillandier, conseiller de la Cour de cassation. Lakanal lui répliqua par :

Première réponse à la note sur la création de l'Institut. — Paris, Didot, 1840, in-4.

319. — *Les Petits mystères de l'Académie française*, révélation d'un curieux, par Arthur de Drosnay. — Paris, chez Saint-Jorre et Dentu 1844, in-8 198 p. — Ce sont des portraits satiriques des quarante académiciens.

320. — L'*Institut embaumé*, satire dédiée à M. Duveau. — Paris, imp. Lacour 1846, in-8. — Elle est signé Alexandre Ormin.

321. — *Les quarante fauteuils de l'Académie française*, par Auguste Julien. Articles publiés dans le *Siècle*, les 13 et 15 février 1849.

322. — *Éloge de l'Institut de France*. — Article de la *Revue britannique*, septembre 1850.

323. — *La fondation de l'Académie et l'organisation de l'Institut*. Discours prononcé par Lebrun, directeur de l'Académie à la séance annuelle des cinq académies en 1852. — Paris, Didot, 1852, in-4.

324. — *Épître à l'Institut*, par F. Grille.— Paris, Ledoyen, 1853, in-8, 8 p.

325. — *De l'Institut de France*. — Articles publiés par M. Granier de Cassagnac, dans le *Constitutionnel*, 1er et 2 juin 1854.

326. — *Le Protestantisme français et l'Académie française*. — Étude publiée dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*. Mars et avril 1854.

327. — Violente diatribe contre l'Académie dans la préface des *Chants modernes*, poésies de M. Maxime du Camp. — Paris, Michel Lévy, 1855, in-8. Voir à ce sujet un excellent article de M. Sainte-Beuve, dans l'*Athenæum* du 28 juillet 1855.

Cette diatribe n'a pas empêché M. du Camp de présenter dernièrement sa

candidature à l'Académie, et ne l'empêchera probablement pas d'y être reçu quelque jour. Voir ce que nous avons dit plus haut de Montesquieu, de Lebrun-Pindare, de Nodier et de beaucoup d'autres.

328. — *Histoire du quarante-et-unième fauteuil de l'Académie française*, par Arsène Houssaye. — Paris, Victor Lecou, 1855, in-8. — Compte rendu, par Ch. Asselineau, dans l'*Athenæum* du 2 juin 1855.—Très-nombreuses éditions depuis cette époque. Citons, en particulier, la sixième, revue et considérablement augmentée, avec un portrait gravé par Geoffroy. — Paris, 1862, in-8.

Voici encore une satire, car la première pensée de l'auteur en l'écrivant a, sans doute, été de formuler l'antique accusation portée contre l'Académie au nom des grands hommes exclus de la noblesse académique. M. Arsène Houssaye est-il destiné à illustrer lui-même ce quarante-et-unième fauteuil, nous l'ignorons : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a récemment posé sa candidature à un fauteuil qui n'avait rien d'imaginaire. Ce serait ici le cas de répéter la piquante épigramme de Habert de Montmor à propos de Ménage que sa *Requête des Dictionnaires* condamnait à frapper en vain à la porte du cénacle. Il faut le faire entrer parmi nous, disait-il, comme on force un galant à épouser une fille dont il a terni la réputation.

329. — *Les Académies et principalement l'Institut.* — Articles publiés par M. Eug. Pelletan dans la *Presse*, les 6, 9 et 13 février 1856.

330. — *Un dernier mot à l'Académie.* — Article publié par M. Taxile Delord dans le *Siècle*, le 7 avril 1856, à propos des candidatures Biot et de Falloux.

331. — *Les Écrivains gentilshommes.* — Article publié par M. Taxile Delord dans le *Siècle*, le 5 mai 1856, en réponse à un article de M. de Pontmartin, dans le *Correspondant*, sur MM. de Broglie et de Falloux.

332. — *Sur l'Académie française.* Article inséré dans les *Bourdonnements* d'Alphonse Karr, au journal *le Siècle*, le 18 mai 1856.

333. — *L'Académie française en* 1856 *et* 1857. Chapitre des *Dernières études historiques et littéraires*, de M. Cuvilier-Fleury. Paris, Michel-Lévy, 1859. I (214-247.)

334. — *L'Académie française, ses membres et ses candidats :* vive satire qui compose la septième des *Lettres de Junius*. Paris, Dentu, 1862, in-12, par Alphonse Duchesne et Alfred Delvau.

335. — *L'Académie française et sa mission*, par Atalle du Cournau. Les petits détracteurs, les dédaigneux et le public, les académiciens, les candidats, la mission de l'Académie. Paris, Douniol, 1864, in-8. — 2e édition, augmentée d'une préface nouvelle sur les candidatures souveraines. Paris, Sausset, 1865, gr. in-8, 40 p. C'est une brochure apologétique. La préface de la seconde édition a été composée en partie pour répondre à la brochure indiquée ci-dessous, au n° 339.

336. — *Les quarante médaillons de l'Académie*, par J. Barbey d'Aurevilly. Paris, Dentu, 1864, 1 vol. in-18, 136 p. Portraits satiriques, très-lestement enlevés; sans introduction.

337. — *La Conspiration des quarante.* Paris, Dentu, 1864, in-8, 32 p. Satire très-vive de Théophile Silvestre.

338. — *L'Académie française.* Article de M. de Pontmartin (20 février 1864), dans ses *Nouveaux samedis*. Paris, Michel Lévy, 1865, I (164-177), composé pour répondre à la brochure précédente et aux *Quarante médaillons* de Barbey d'Aurevilly.

(*A suivre.*) RENÉ KERVILER.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Joseph Autran, né à Marseille, en juin 1813, est mort le 6 mars dernier. Sa biographie consiste uniquement dans la publication successive des œuvres dont nous donnons plus bas la liste et dans son élection à l'Académie française, où il obtint, en 1868, le fauteuil laissé vacant par la mort de Ponsard. M. Autran eut au théâtre un succès mérité : *la Fille d'Eschyle*. Mais son talent était surtout descriptif et narratif, avec cet accent lyrique qui fait le mérite et le défaut de toutes les productions en vers de notre siècle. Il se rattache à la fois à l'école de Delille et à celle de Lamartine, mais il a fortifié son talent par l'étude et l'admiration des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il a aussi connu nos grands poëmes du moyen âge et il en a profité. Son inspiration fut non-seulement honnête, mais chrétienne. Ce n'était pas, sans doute, un génie poétique de premier ordre, mais il a su conquérir — chose encore difficile — une place très-estimable parmi nos poëtes de second rang, et il laisse, avec de beaux vers, un nom justement honoré. — Voici les œuvres d'Autran : *Départ pour l'Orient* (1832); — *La Mer* (Paris, 1835), complété par *les Poëmes de la mer* (Paris, 1852); — *Ludibria ventis* (Paris, 1838); — *Italie*, en prose (1841); — *Semaine sainte à Rome* (Marseille, 1841); — *Milianah* (Marseille, 1842); — *La Fille d'Eschylle*, tragédie en cinq actes, en vers (Marseille et Paris, 1848), qui partagea le grand prix Montyon avec la *Gabrielle* de M. Émile Augier; — *Laboureurs et soldats* (1854); — *La Vie rurale* (1856); — *Épîtres rustiques* (1861); — *Le Poëme des beaux jours* (1862); — *Études grecques, le Cyclope d'après Euripide* (1863); — *Discours de réception à l'Académie française* (1869); — *Paroles de Salomon* (1869); — *Sonnets capricieux* (1873); — *Amaryllis* (dans le *Correspondant* des 25 août, 10 et 25 septembre 1874); — *La Légende des Paladins* (1875); — *Saint Pierre de Rome* (dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, sept. 1876). La librairie Michel Lévy a commencé en 1874 une édition des *Œuvres d'Autran* qui forme déjà 5 volumes in-8.

— Mgr Louis-Théophile Pallu du Parc, évêque de Blois, a été enlevé subitement, le 31 mars, au moment où il venait d'être autorisé par le Souverain-Pontife à se retirer du ministère dont sa santé lui rendait l'exercice difficile. Il était né à Poitiers, le 3 septembre 1804. Ancien élève du séminaire de Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre en 1827, à la Rochelle, et fut préconisé le 17 février 1851, évêque de Blois, après la mort de Mgr Fabre des Essarts. Nous ne croyons pas que Mgr Pallu du Parc ait écrit autre chose que ses mandements et lettres pastorales. M. l'abbé Léon Maret porte leur nombre à 141. Nous relevons seulement quelques titres : *État présent du monde et nos devoirs* (1852); — *Instruction sur la liturgie romaine* (1852); — *Vues de Dieu dans les événements présents* (1854); — *La Papauté et nos devoirs envers le Saint-Siége* (1860); — *Erreurs contemporaines : leurs remèdes* (1865); — *Qu'est-ce que le Pape? Nos devoirs envers lui* (1866); — *L'Éducation chrétienne* (1868); — *Les bons et les mauvais livres* (1869); — *Devoirs des fidèles dans les circonstances présentes* (1870); — *Sentiments que les circonstances présentes doivent nous inspirer* (1871).

— Mgr Jean-Jacques-Marie-Antoine Guerrin, évêque de Langres, a été enlevé subitement, le 19 mars, au moment où il se revêtait de ses ornements pontificaux pour officier. Il était né à Vesoul, le 31 décembre 1793. Il fit ses études dans son pays, et d'élève devint professeur. Ordonné prêtre, en 1818,

il se livra à la prédication, fut placé à la tête du petit séminaire de Luxeuil, et nommé vicaire général de Mgr Mathieu, archevêque de Besançon, puis chanoine de la cathédrale; c'est de là qu'il fut promu, par décret du 15 octobre 1851, au siége de Langres, que Mgr Parisis venait de quitter pour être transféré à Arras. Esprit doux et conciliant, ferme sur les principes, charitable et modeste, Mgr Guerrin s'était acquis toutes les sympathies dans son diocèse. Son œuvre littéraire consiste en de nombreux mandements, dont nous signalerons seulement quelques-uns : *le Soin des écoles; — l'Entretien, la décoration et l'ameublement des églises; — la Situation et les besoins des nations catholiques; — la Guerre contre l'Église; — la Vraie notion de la liberté; — la Conjuration de l'impiété contre Dieu et son Christ; — les Épreuves de l'Église; comment on doit les envisager; — Spectacle que nous offre la société contemporaine.*

— Mgr François-Marie Vibert, ancien évêque de Saint-Jean-de-Maurienne, est décédé le 31 octobre 1876. Nous venons réparer un oubli en lui consacrant une courte notice. Il était né à Yenne (Savoie), le 14 avril 1800. Élève du collége de Laroche, où il eut pour professeur les abbés Rendu et Billiet, qui furent plus tard ses confrères dans l'épiscopat, puis du collége de Chambéry, il fit ses études théologiques à l'université de Turin, qu'il quitta avec les grades de docteur en théologie, en droit canon et en droit civil, et vint se préparer à Saint-Sulpice à la réception des ordres sacrés. Ordonné prêtre en 1824, il occupa, à Chambéry, les postes de chancelier de l'archevêché, de chanoine, de vicaire-général, et il fut promu à l'évêché de Saint-Jean-de-Maurienne, en 1841, au moment où Mgr Billiet était transféré de ce siége sur celui de Chambéry. Mgr Vibert était un savant théologien; il s'est beaucoup occupé de la réforme des études; il était membre de l'Académie royale de Savoie. On lui doit une oraison funèbre de Charles-Félix, roi de Sardaigne, et un grand nombre de mandements : voici le titre de quelques-uns : *La loi du Carême* (1842); — *La Sanctification du dimanche* (1844); — *L'Encyclique* (1847); — *L'Immaculée-Conception* (1848); — *Les Épreuves de l'Église* (1851); — *Les Mauvais livres* (1853); — *La primauté du Saint-Siége* (1859); — *Le pouvoir temporel du pape* (1860); — *Les Sociétés secrètes* (1866); — *L'Usurpation des États de l'Église* (1871); — *Le Culte du Sacré-Cœur de Jésus* (1874); — *L'Obéissance* (1876).

— M. Nicolas-Anne-Théodule Changarnier, général de division, sénateur, ancien député, ancien gouverneur de l'Algérie, né à Autun, le 26 avril 1793, est mort à Paris, le 14 février. Nous n'avons pas ici à faire son histoire, à raconter ses exploits et à retracer son rôle politique. Nous tenons seulement à rendre hommage à cet illustre serviteur de la France, à ce vaillant défenseur de l'ordre social, et à signaler un écrit sorti de sa plume : *Un mot sur le projet de réorganisation militaire* (in-12, 1867, Garnier) publié d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (15 avril 1867).

— Mgr Francesco Nardi est mort à Rome, le 22 mars. Il était né à Vazzola (Vénétie), le 18 juin 1808. Il enseigna la philosophie pendant huit ans et le droit canon pendant seize ans à l'université de Padoue : c'est de cette époque que date un savant catéchisme de lui, traduit par M. l'abbé Heuchédé, sous le titre de *la Vérité de la Religion catholique, démontrée à l'aide de la philosophie et de l'histoire*, et un travail sur le droit international catholique. En 1859, il fut nommé auditeur de Rote pour l'Autriche et il venait d'être promu à la charge cardinalice de secrétaire de la Congrégation des évêques et réguliers.

Mgr Nardi possédait parfaitement quatre langues : l'italien, l'allemand, l'anglais et le français. Ceux de nos compatriotes qui ont entendu le remarquable discours qu'il prononça en 1875, au congrès catholique de Poitiers, n'ont pu se douter qu'ils écoutaient un orateur étranger. Il était théologien, canoniste et légiste, et possédait parfaitement les questions politiques. Infatigable au travail, ardent à la lutte, il était toujours sur la brèche, parlant, écrivant dans la *Voce della verita*, composant de petits traités religieux dont un certain nombre ont passé dans notre langue; il y travaillait encore dans ses derniers moments. C'est une perte pour les lettres et la presse catholique, pour le Saint-Siége et Pie IX qui ne pouvait avoir un plus dévoué et convaincu défenseur. Nous donnons les titres de quelques-unes de ses œuvres traduites en francais : — *Des curés ou démonstration de cette vérité : dans le diocèse tout pouvoir vient de l'évêque* traduction abrégée, par M. l'abbé A. Sionnet (1845); — *Le Christianisme cause première de la civilisation moderne*, traduction par l'abbé Berlèse de Sainte-Rose (1851); — *A Ernest Falilete (Passaglia) sur l'obligation du Souverain-Pontife de résider à Rome*, traduction par Armand Chaurand (1862); — *Discours sur le denier de saint Pierre*, traduction par le même (1862); — *Rome et ses ennemis*. Réponse à M. de la Guéronnière, traduction de M. A. Chaurand (1862); — *Saint Bernard, sainte Catherine de Sienne et Charlemagne sur le pouvoir temporel du Pape*, réponse à M. Bonjean, sénateur; préface par M. Louis Veuillot (1862); — *Sur les principes de* 1789, discours lu à l'Académie pontificale de la religion catholique le 7 juin 1862, traduction de l'abbé Léon Godard (1862); — *Lettre à Son Excellence M. Troplong, en réponse à la lettre de M. le duc de Persigny* (1865).

— M. Eugène-François Cauchy, né à Paris en 1807, mort le 2 avril 1877, était le frère cadet du grand mathématicien. Il avait succédé à son père dans la charge de secrétaire-archiviste à la Chambre des pairs, fonctions qu'il occupait encore au 24 février 1848. Il a été maître des requêtes au Conseil d'État et remplaça M. Bérenger, en 1866, comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques. L'activité intellectuelle de M. Cauchy ne se confinait pas dans l'étude; il donnait en même temps le plus zélé, dévoué et intelligent concours aux grandes œuvres catholiques; c'était un de ces hommes de foi, d'action et d'étude dont la perte cause toujours un grand vide. Il laisse un certain nombre de publications importantes. — *Les précédents de la Cour de pairs* (1840); — *Du duel considéré dans ses origines et dans l'état actuel des mœurs* (1846); — *De la propriété communale et de la mise en culture des communaux* (1848); — *Étude sur Domat*, (1852); — *Le Droit maritime international dans ses origines et dans ses rapports avec les progrès de la civilisation* (1863), couronné par l'Institut; — *Du respect de la propriété privée dans la guerre maritime*, mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques (1866); — *Du jugement des crimes politiques et en particulier de la cour des pairs et de la haute cour*, mémoire lu à l'Académie (1867).

— M. l'abbé Marc-Antoine Bayle est mort à Marseille le 8 mars. Il y était né en 1825. Docteur en théologie, il avait été admis au chapitre de Sainte-Geneviève, dans le même concours que Mgr Freppel; il était professeur d'éloquence sacrée à la faculté d'Aix, en même temps qu'il faisait un cours sur le même sujet, annexé aux cours de la faculté des sciences à Marseille. Il laisse des publications très-nombreuses, comprenant des poésies religieuses, sous le pseudonyme de Théotime, des livres de dévotion ou d'édification, des romans honnêtes, des sermons et des études histo-

riques, littéraires ou religieuses. Citons, entre autres : *Les Chants de l'adolescence. Recueil de poésies religieuses* (Marseille, 1846, in-8); — *Petites fleurs de poésies, hymnes et cantiques pour le mois de mai* (1853, in-18); — *Vie de saint Vincent Ferrier, de l'ordre des frères prêcheurs* (Marseille, 1855, in-18); — *Vie des saints de l'Église de Marseille. Saint-Sérénus* (Marseille, 1855, in-18); — *L'Ame à l'Ecole de Jésus enfant, considérations, exemples, pratiques pour tous les jours de l'année*, ouvrage traduit librement de l'italien et précédé d'une introduction (1856, in-12); — *Vie de saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire* (Marseille, 1859, in-8); — *Étude sur la prudence* (1860, in-8); — *Les derniers jours du chrétien. Explication des prières et des cérémonies de l'extrême onction, du saint viatique, de l'agonie, des funérailles*, etc. (1861, in-32); — *L'Oraison funèbre du R. P. H. D. Lacordaire*, prononcée le 19 décembre 1861 à Marseille (Marseille, 1862, in-8); — *Robert, épisode de l'année* 1848 (Tournai, 1862, in-12); — *Gloire et martyre de la Pologne, sermon de charité en faveur des blessés polonais* (Marseille, 1863, broch. in-8); — *Manuel du pèlerinage à Notre-Dame de la Garde* (Lyon, 1864, in-32); — *Notices biographiques sur Camille Allard et Paul Reynier* (1864, in 12); — *Scènes et récits* (1865, in-12); — *Homélies sur les Evangiles* (Tournai, 1865, 2 vol. in-18); — *Vie des Saints de l'Eglise de Marseille. Saint-Victor* (Marseille, 1865, in-18);— *Massillon, étude historique et littéraire* (1867, in-8); — *La Perle d'Antioche, tableau de l'Orient au quatrième siècle* (1869, in-12); — *Thalie ou l'arianisme et le concile de Nicée* (1870, in-12); — *La Poésie provençale au moyen âge* (1876). Il a donné aussi plusieurs traductions, telles que : *Sermons sur Notre-Seigneur Jésus-Christ et la sainte Vierge*, du cardinal Wiseman; — *Le Christianisme et l'Église à l'époque de leur fondation*, par Dœllinger; — *Cathemerinon*, par Prudence; — *Cesonnia*, par Lehmann, etc.; — *Marie au cœur de la jeune fille*, de l'italien, (Marseille 1855, in-18); — *Le pieux communiant* du R. P. Baker. En 1851 et 1852, il a fait paraître une revue religieuse hebdomadaire : *Le Conseiller catholique*. Il a inséré plusieurs travaux dans divers journaux et revues : *la Revue de Marseille, l'Ami de la religion, la Gazette du Midi, le Messager de la Semaine, la Revue d'économie chrétienne*, où ses causeries littéraires sont signées du pseudonyme A. Marc.

— M. le marquis Victor de Compiègne, né à Fuligny (Aube), en 1846, a été enlevé, au Caire, le 28 février, par une mort violente qui lui a cependant laissé le temps de recourir aux secours et aux consolations de la religion. Il avait été auditeur au Conseil d'État sous l'Empire; il s'était engagé pendant la guerre de 1870, et a raconté avec beaucoup d'entrain les incidents de sa campagne. Depuis, il s'est livré à de grands voyages d'exploration, en Amérique et en Afrique. Avec son ami M. Marche, il a dépassé, en Afrique, les limites qu'on avait atteintes jusqu'à présent ; il en est revenu riche de documents pour la science et promettant une carrière glorieuse pour son pays. La récompense que lui a décernée la *Société de Géographie* n'a fait que confirmer le jugement de l'opinion publique. Il était secrétaire de la Commission khédivale de géographie, et venait d'être admis à la Société des gens de lettres. Le marquis de Compiègne a exposé les résultats de ses explorations dans le *Bulletin* de la Société de géographie, des revues, des livres et un grand nombre de conférences. Le *Correspondant* a eu la primeur de presque toutes ses publications. Il y a donné les *Missions catholiques* dans le Gabon (10 octobre 1873); *Voyage dans l'Afrique-équatoriale*, 25 septembre, 25 octobre, 25 novembre 1874, 10 janvier, 10 février et 25 mars 1875), publié ensuite sous le titre de l'*Afrique équatoriale. Gabonais, Pahouins, Gallois.— Okanda, Bangouens, Osyeba* (2 vol. in-12,

Plon, 1875); — *Le Congrès et l'exposition des sciences géographiques à Paris* (10 sept. et 25 nov. 1875); — *Souvenirs d'un Versaillais pendant le siège de Paris* (10 août 1875), reproduit, ainsi que *De Sedan à Wesel, journal d'un soldat en août* 1870 (25 avril 1876) et *Un début dans la vie d'explorateur, Fragment d'un voyage dans l'intérieur de la Floride* (25 juillet et 10 août 1876), dans *Voyages, chasses et guerres* (in-18, Plon, 1876).

— M. Louis Tripier, avocat et ancien membre du Conseil général de l'Yonne, vient de mourir à l'âge de 60 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages juridiques qui font autorité. — *Plus de multiplications ni de divisions, ou table ramenant, sans l'emploi des logarithmes, la multiplication à l'addition, et la division à la soustraction* (1836); — *les Constitutions françaises, depuis* 1789 (1848); — *Code politique et constitutionnel de l'empire français* (1855); — *Commentaire de la loi des* 17-23 *juillet* 1856, *sur le drainage* (1856); — *Commentaire de la loi du* 17 *juillet* 1856, *sur les sociétés en commandite par actions* (1856); — *Code de justice militaire pour l'armée de terre* (1857); — .... *pour l'armée de mer* (1858); — *Code des membres de la Légion d'honneur*, etc. (1859); — *Code de la comptabilité publique* (1863); — *Commentaire de la loi du* 23 *mars* 1863, *sur les sociétés à responsabilité limitée* (1863); — *Code des sociétés civiles et commerciales*, (1864); — *le Droit mis en pratique, nouveau formulaire des actes sous seing privé* (1867); — *Commentaire de la législation particulière aux sociétés à capital variable* (1867); — *Commentaire de la loi du* 24 *juillet* 1867, *sur les sociétés* (1868); — *Code de propriétaires, des locataires, des usufruitiers et des constructeurs de maisons* (1872). — Enfin, M. Tripier a publié les *Codes français* (in-8 et in-32), qui ont eu de nombreuses éditions, auxquelles est donné comme complément, chaque année, un *Bulletin de la législation française*. Il a donné un supplément à la *Taxe en matière civile*, de M. Carré (1842-52).

— M. A. François Teulet, né en 1801, avocat à la Cour d'appel de Paris depuis 1823, vient de mourir. Il est auteur d'ouvrages juridiques appréciés. — *Dictionnaire des codes français* (1836); — *Memento de l'étudiant en droit*, avec M. Urbain Loiseau; — *Les Codes annotés* (1843), avec MM. d'Auvilliers et Sulpicy; — *Formulaire des actes* (1844); — *Tarif des actes de procédure* (1847), avec M. Loiseau; — *Manuel du citoyen français* (1848), recueil des constitutions françaises depuis 1791; — *Les codes de l'Empire français* (1853); — *Bulletin analytique et raisonné de tous les décrets, lois et arrêtés, rendus par le gouvernement de la Défense nationale et les délégations de Tours et Bordeaux* (1872). Il a publié, avec M. Camberlin, le *Journal des tribunaux de commerce*, recueil mensuel commencé en 1852 (1852), ainsi que le *Nouveau manuel des tribunaux de commerce* (1868); — Il a écrit dans divers journaux de jurisprudence et dans le *Dictionnaire de la conversation*.

— M. Henri Nicolle, né à Paris le 30 octobre 1819, est mort dans les premiers jours du mois de mars. Il laisse des ouvrages de genres bien divers. — *Les Eaux-Bonnes; souvenirs de la saison de* 1850, (1851, in-12); — *Contes invraisemblables*, (1853, in-12); — *Courses dans les Pyrénées*; — *la Montagne et les Eaux*, (1854, 1855, 1860, in-12); — *Le Château de Maisons, son histoire et celle des principaux personnages qui l'ont possédé* (1858, in-8 avec une vignette); — *De Paris à Cherbourg en chemin de fer; guide itinéraire contenant l'historique complet des travaux de la digue et du port de Cherbourg* (1858, in-12 avec carte); — *Les Projets de ma tante*, comédie en un acte et en prose (1859, 1862, in-12); — *Le Tueur de mouches*, (1861, in-12). — On a encore de lui : *Réminiscences algériennes*; — *Jacques Callot* (1849); — *Jouets*. Il a collaboré à l'*Étendard*, au *Soir*, au *Paris-Journal*. Il a écrit

dans le *Musée des Familles* et l'*Esprit public*, rédigé le *Journal des Pyrénées-Orientales*.

— M. Walter Bagehot, économiste et publiciste anglais, est mort le 24 mars, à Langpert, comté de Somerset, âgé de 51 ans. Il fit ses études à University College de Londres, et se mit au courant des questions de banque, sur lesquelles il a acquis une grande autorité, dans la maison de banque de son père. Il appartenait en même temps au parti radical et à l'école transformiste ; et, malgré son talent, sa capacité et sa notoriété, il n'a pu arriver à jouer un rôle actif dans la politique de son pays. Ses principaux ouvrages sont : *La Constitution anglaise*, traduit en français par M. Chauliac, (Paris, Germer Baillière 1869), et publié d'abord dans la *Fortnightly Review*; — *Lombard Street, ou le Marché financier en Angleterre*, traduit aussi en français (in-12, 1874, Germer Baillière) ; — *Les Lois physiques du développement des nations dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité*, aussi traduit en français pour la *Bibliothèque scientifique internationale*. Il prit la direction de l'*Economist* à la mort de son beau-père, John Wilson, qui l'avait fondé, et il en fit un des premiers journaux financiers du monde. Il préparait la publication des *Desiderata de l'économie politique* parus dans la *Contemporary Review*.

— M. le Dr F. Dolbeau est mort le 10 mars. Né à Paris, en 1830, il était professeur de pathologie externe à l'École de médecine de Paris, et chirurgien de l'hôpital Beaujon. On n'a pas perdu le souvenir du tapage qui se fit à l'ouverture de son cours, sous un futile prétexte, et qui amena la fermeture de l'Ecole pendant un mois. C'était une des sommités de la science médicale. M. le docteur Dolbeau laisse des ouvrages importants parmi lesquels nous citerons : *Mémoire sur une variété de tumeur sanguine ou grenouillette sanguine* (1857, in-8) ; — *Des tumeurs cartilagineuses de la parotide et de la région parotidienne* (1859, in-8) ; — *De l'Emphysème traumatique. Thèse* (1860, in-8) ; — *De l'Épispadios, ou fissure urèthale supérieure et de son traitement* (1861, in-4, avec 4 pl.) ; — *Traité pratique de la pierre dans la vessie*, ouvrage orné de 14 gravures sur bois intercalées dans le texte (1864, in-8) ; — *Leçons de clinique chirurgicale professées à l'Hôtel-Dieu de Paris ;* recueillis par M. le Dr J. Besnier (1866, in-8) ; — *De la lithotritie périniale ou nouvelle manière d'opérer les calculeux* (1872, in-8, avec 23 fig. et 1 pl. lithog). On lui doit aussi un ouvrage sur les grands kystes de la surface convexe du foie et des articles dans la *Gazette de médecine*.

— M. le Dr Henri-Marcel Kuhnholtz, né le 28 janvier 1794, à Cette (Hérault), est mort à Montpellier, dans le courant du mois de mars. Il y avait été reçu docteur en médecine en 1817. En 1828, il fut chargé de suppléer le professeur Lordat, et devint, peu de temps après, bibliothécaire de la faculté. Depuis 1836, il était correspondant de première classe de l'Académie de médecine. On remarque parmi ses ouvrages : *Idée d'un cours de physiologie appliquée à la pathologie* (1829, in-8) ; — *De l'Ensemble systématique de la médecine judiciaire* (1835, in-8) ; — *Cours d'histoire de la médecine et de biographie médicale* (1837, in-8) ; — *Éloge de Celse* (1838, in-8) ; — *Considérations générales sur la régénération des parties molles du corps humain* (1841, in-8) ; *Paris et Montpellier*, sous le rapport de la philosophie médicale (1844, in-8) ; — *Mémoire sur la fracture de l'apophyse coronoïde du cubitus* (1845, in-8). — *Les Spinola de Gênes et de la complainte depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1852, in-4), accompagnés de plusieurs pièces inédites et d'un grand nombre de notes. Il a fourni de nombreux articles à divers recueils : aux *Annales de médecine clinique*, à *la Gazette médicale*, aux *Ephé-*

mérides médicales, et surtout au *Journal de la Société pratique* de Montpellier. Il a travaillé au *Dictionnaire de langue romane* de Raynouard, aux *États généraux* de M. Aug. Bernard, aux *Lettres missives des Gaules*, aux *Historiens des Gaules*, etc. Il a contribué à la publication des *Manuscrits inédits du Tasse* (Turin, 1838).

— M. le Dr Pierre-Émile Mahier, né à Château-Gontier, est mort récemment. Il était membre titulaire de la Société historique et archéologique du Maine. C'est à la revue publiée par cette société que nous empruntons la liste des publications dont il est l'auteur : *La Nacre de perle*, en collaboration avec le Dr Chevalier, professeur ; — *L'Emploi médical des eaux minérales de Château-Gontier* (1855) ; — *Le Traitement des névroses par l'hydrothérapie et les eaux minérales de Château-Gontier* ; — *Topographie médicale et recherches hydrologiques sur l'arrondissement de Château-Gontier* ; — *Le Mode de transfert des aliénés* ; — *Études bibliographiques sur Paul Zacchias et la médecine légale à cette époque* ; — Le Dr Mahier avait rédigé un travail sur la *Tenue et l'organisation des écoles primaires*, qu'il présenta à l'Académie de médecine en 1876 et qui est resté inédit.

— Sir William Fergusson, né à Prestonpans (Écosse), est mort à Londres, le 11 février. Il fit ses études à l'université d'Édimbourg, et eut pour maître en anatomie les docteurs Knock et Turner. Il fit un cours pratique de chirurgie en 1831, et plus tard, vers 1840, enseigna la chirurgie à King's College, à Londres. Il devint professeur au Collége royal des chirurgiens d'Angleterre et examinateur de l'université de Londres. Il était de la Société royale d'Édimbourg depuis 1839, et de la Société royale d'Angleterre. Il a écrit beaucoup de notes et mémoires sur des matières spéciales. Son ouvrage capital est son *Système of practical Surgery*.

— M. Michel Fanoli, célèbre lithographe, est mort récemment à Milan. Il était né en 1807 à Cittadelle, près Venise. Élève de Léopold Cicognara, il étudia les beaux-arts à l'Académie de Venise, et la lithographie à Paris, et a exercé longtemps son art en Angleterre. Il fut nommé, en 1860, professeur émérite de lithographie à l'Académie de Brera, de Milan, puis membre de cette académie.

— M. Charles Jobey, ancien rédacteur de journaux en province, vient de mourir à Paris, à l'âge de 64 ans. Il a écrit *l'Amour d'une blanche, conte américain*, suivi de *le Lac Cathaoula* ; — *Une vision sur mer* ; — *Patrick Tête-dure* ; — *Jacques Desnœud* (1861, in-12) ; — *L'Amour d'un nègre* (1861, in-4) ; *La Chasse et la Table*, nouveau traité en vers et en prose, donnant la manière de chasser, de tuer et d'apprêter le gibier (1864, in-12).

— M. Antoine-Sigismond Glandaz, jurisconsulte, né à Paris, le 6 novembre 1792, est mort le 10 mars. Ancien élève du lycée Charlemagne, il obtint le prix d'honneur de rhétorique au concours de 1808, et succéda à son père, en 1817, comme avoué au tribunal de la Seine. Il a exercé ces fonctions jusqu'en 1853. Plusieurs fois président de sa Compagnie, il s'est retiré avec le titre de président honoraire, créé pour lui. Il a publié, avec M. Adolphe Chauveau : *Formulaire général et complet ou Traité pratique de procédure civile et commerciale, annoté* (1873, 2 vol. in-8).

On annonce encore la mort : de M. le Dr Pierre-Bertrand-Marie Reynès, docteur en médecine, membre de la Société géologique de France, professeur à l'École de médecine et conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Marseille, décédé à Montpellier. Il a écrit : *Étude sur le synchronisme et la délimitation des terrains crétacés du sud-est de la France* (Marseille, 1862, in-8 avec 1 pl.) ; — de M. Jean-Pierre Hugues, pasteur de l'Église réfor-

mée d'Anduze, membre de l'Académie du Gard, né à Montpellier en 1806, auteur de l'*Histoire de l'Église réformée d'Anduze, depuis son origine jusqu'à nos jours, écrite d'après des documents complétement inédits* (Montpellier, 1864, in-8); — de M. le comte Carlo Bondy di Vesme, directeur des sciences morales, historiques et philologiques de l'Académie royale de Turin, fondateur de la Société piémontaise d'archéologie, mort le 4 mars à Turin; — de M. Jean-Marie-Alexandre Ploque, né en 1807, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats. On a signalé dans le temps son discours de rentrée de la conférence des avocats sur l'*Éloquence grecque et l'éloquence latine*; — de M. Eugène Roux, l'habile et estimable rédacteur en chef de la *Gazette du Midi*, mort à Marseille le 19 mars à l'âge de soixante-six ans; — de M. Jules-Guillaume Fick, imprimeur à Genève; — de M. le comte de Azevedo, membre correspondant de l'Académie royale de Lisbonne, laissant de grands regrets : cet écrivain distingué possédait une bibliothèque de dix mille volumes; — de M. Auguste Lefèvre, ancien rédacteur du *Droit*, ancien procureur général mort à Monaco; — de M. Joseph Gal, élève du Conservatoire de musique, rédacteur des soirées théâtrales dans la *Liberté*, sous le nom de Yousouf, mort âgé seulement de dix-neuf ans; — de M. Blondiot, professeur de chimie médicale à la faculté de médecine de Paris; — de M. Simon Deutsch, journaliste allemand, qui a habité Paris jusqu'en 1870; — de M. Louis-Isidore-Eugène Lemoigne, dit Moreau, auteur dramatique, un des auteurs du *Courrier de Lyon*, mort à 71 ans; — de M. Jules Lesire, mort à Constantinople, ancien secrétaire du prince Napoléon, directeur de la *Turquie*, et correspondant de la *France*; — de M. W.-B. Hofmeister, botaniste, professeur à l'université de Tubingue, mort le 12 février; — de M. le Dr Nicolas-Joseph Hervez de Chegoin, membre de l'Académie de médecine et de chirurgie, né à Antrains, en 1791, mort à Paris au milieu du mois de mars, auteur de *Traitement de la brûlure* (in-8 1852); — de M. Charles-Cawden Clarck, poëte anglais, mort à Gênes, à 91 ans; — de M. Louis Collet du Seigneur, ancien rédacteur de l'*Océan*, mort à Brest, à 70 ans; — de M. Charles Moreau-Christophe, mort à 25 ans, à Menthon, auteur d'*Impressions et souvenirs du siége de Belfort, par un volontaire* (1872).

Institut. — *Académie française*. L'Académie a renouvelé, le 22 mars, son bureau pour le trimestre d'avril à juillet. M. Alexandre Dumas a été nommé directeur et M. Gaston Boissier, chancelier. Elle a décidé, en même temps, que la séance pour la distribution de ses prix et des prix de vertu aurait lieu le 3 août.

Académie des sciences. — Dans la séance du 19, l'Académie a élu, dans la section de minéralogie, en remplacement de M. Charles Sainte-Clair Deville, décédé, M. Hébert, professeur de géologie à la faculté des sciences de Paris, par trente et une voix, contre vingt-huit données à M. Delesse.

— L'Académie des sciences morales et politiques a tenu sa séance publique annuelle présidée par M. Bersot le 24 mars. La séance a commencé par un discours du président, annonçant les prix décernés et les sujets de prix proposés; ensuite M. Mignet, secrétaire perpétuel, a lu une notice historique sur la vie et les travaux de M. Amédée Thierry. Nous avons précédemment indiqué les résultats des concours (t. XVII, p. 178 et t. XIX, p. 267).

Faculté des lettres. — Le 10 mars dernier, notre collaborateur, M. l'abbé Duchesne, ancien élève de l'École d'Athènes et de l'École de Rome, et professeur d'archéologie sacrée à l'université catholique de Paris, a été reçu à l'unanimité docteur ès lettres par la faculté des lettres de Paris. La position du candidat, appelé par la chaire qu'il vient d'inaugurer

à l'université catholique à devenir, du jour au lendemain, dans les jurys mixtes, le collègue de ceux qui étaient ses juges, la réputation qu'il s'était faite par ses travaux à Athènes et à Rome, avaient donné une importance particulière à cette soutenance de thèses. Le double jury chargé de l'examiner était composé : le premier du doyen, M. Wallon et de MM. Egger, Janet, Benoît et Bersot; — le second de MM. Himly, Mézières, Benoît et Bersot. La thèse latine avait pour sujet Macarius Magnès, apologiste chrétien des premiers siècles, auteur de l'*Apocryptique* dont le texte vient d'être donné par deux anciens élèves de l'école d'Athènes, MM. Blondel et Foucart, et n'avait été jusqu'à présent l'objet d'aucun commentaire critique, et déjà le nouveau docteur propose des corrections et des leçons nouvelles. — La thèse française est une étude approfondie du *Liber pontificalis*, où M. l'abbé Duchesne étudie tous les manuscrits connus, discute leur valeur comparative et établit leur classement. Les interrogations qu'il a brillamment soutenues ont fait apprécier son savoir sur toutes les questions qui se rattachaient à son texte : c'est ainsi qu'il a été conduit à donner verbalement sur plusieurs basiliques de Rome, sur la collection des médailles des papes, des détails du plus grand intérêt. Le succès du nouveau docteur est un présage de bon augure que nous accueillons avec la plus vive sympathie.

— Voici les autres thèses soutenues récemment devant la faculté des lettres de Paris pour le doctorat ès lettres :

M. Bougot, ancien élève de l'École normale, et professeur au lycée Henri IV, a soutenu, le 29 janvier, ses thèses sur les deux sujets suivants : *De morum indole in Virgilii Eneide*; — *Essai sur la critique d'art en France, ses principes, sa méthode, son histoire.*

M. l'abbé Duquesnoy a soutenu, le 23 février, ses thèses sur les deux sujets suivants : *Kantii theologia ex lege morali ducta expenditur*; — *La Perception des sens, opération exclusive de l'âme.*

M. Farchi, étudiant roumain, a soutenu, le 7 mars, ses thèses sur les deux sujets suivants : Thèse latine : *Chr. Geller*; thèse française : *Adalbert de Chamiso.*

M. Bergaigne, lauréat de l'Institut, répétiteur à l'École pratique des hautes études, a soutenu, le 31 mars, ses thèses sur les deux sujets suivants : *De Conjunctivi et optativi in Indoeuropæis linguis informatione et vi antiquissima*; — *Les Dieux souverains de la religion védique.*

Enfin, M. Michaud a soutenu, devant la faculté de Nancy, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *Pauca de bibliothecis apud veteres*; — *L'Imagination.*

Université catholique de Paris. — Le samedi 24 mars, a eu lieu l'ouverture du cours de M. l'abbé Duchesne, à l'université catholique de Paris. Ce cours, comme nous l'avons annoncé, a pour sujet les *Antiquités chrétiennes*, et le professeur traite cette année, le samedi, les relations de l'Église avec l'État romain durant les trois premiers siècles; le mercredi, il étudie les martyrologes. — Les espérances que faisait concevoir la récente et brillante soutenance des thèses qui ont valu à M. l'abbé Duchesne le grade de docteur ès lettres ont été confirmées par sa leçon d'ouverture. Cette leçon promet un enseignement remarquable. La troisième chaire consacrée aux sciences historiques dans l'université catholique de Paris sera dignement occupée, comme le sont déjà les deux premières, celles des savants abbés Danglard et Durand.

Réunion des délégués des Sociétés savantes des départements a la Sorbonne. — Le samedi 7 avril, a eu lieu, dans la grande salle du concours général, sous la présidence de M. Waddington, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, la distribution des récompenses aux Sociétés savantes des départements.

Quatre rapports ont été lus sur les travaux des sociétés savantes et des savants qui ont obtenu des récompenses, par MM. Chabouillet, pour la section d'archéologie; Blanchart, pour la section des sciences; Hippeau, pour la section d'histoire et de philologie, et Darcel pour la section des beaux-arts. M. le ministre a ensuite prononcé un discours, après lequel les secrétaires des sections, MM. Chabouillet, Blanchard, Hippeau et Darcel, ont proclamé les récompenses décernées ainsi qu'il suit :

Section d'archéologie. — L'allocation de 3,000 francs, mise à la disposition de la section d'archéologie, sera partagée ainsi qu'il suit entre les trois sociétés savantes des départements ci-après désignées : *Autun :* Société éduenne, 1,000 francs; — *Senlis :* Comité archéologique, 1,000 francs; — *Châlons-sur-Marne :* société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, 1,000 francs.

Section des sciences.—Cinq médailles d'or ont été accordées : à MM. Alluard, doyen de la faculté des sciences de Clermont-Ferrand (Observatoire du Puy-de-Dôme); — Grand'Eury, ingénieur, répétiteur à l'École de mineurs de Saint-Etienne (Travaux de paléontologie végétale); — Raulin, professeur à la faculté des sciences de Bordeaux (Travaux de météorologie); — de Rouville, professeur à la faculté des sciences de Montpellier (Travaux de géologie); — Tisserand, professeur à la faculté des sciences de Toulouse (Travaux d'astronomie).

Neuf médailles d'argent ont été accordées : à MM. Ch. Barrois, préparateur du cours de géologie à la faculté des sciences de Lille (Travaux de géologie); — Engel, professeur à la faculté des sciences de Montpellier (Travaux de chimie); — l'abbé Heudes, missionnaire en Chine (Travaux d'histoire naturelle); — Ditte, professeur à la faculté des sciences de Caen (Travaux de chimie); — Gonnard, ingénieur des arts et manufactures à Lyon (Travaux de minéralogie); — Piette, juge de paix à Craonne (Aisne) (Travaux de géologie); — Sire, professeur à la faculté des sciences de Besançon (Travaux de mécanique); — Truchot, directeur de la station agronomique de Clermont-Ferrand (Travaux d'agronomie); — de Villaine, ingénieur en chef des mines de Montrambert, à Saint-Etienne (Travaux de mécanique).

Section d'histoire. — L'allocation de 3,000 francs, mise à la disposition de la section d'histoire, sera partagée ainsi qu'il suit entre les trois sociétés savantes des départements ci-après désignées : *Lyon :* Société littéraire, historique et archéologique, 1,000 francs; — *Le Puy :* Société d'agriculture, sciences, arts et commerce, 1,000 francs; — *Évreux :* Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, 1,000 francs.

La section des beaux-arts, ayant inauguré cette année ses réunions, n'a pas eu de récompenses à distribuer.

Parmi les officiers d'académie dont M. le baron O. de Watteville, chef de la division des sciences et des lettres, a proclamé les noms, nous citerons : MM. Léo Drouin (de Bordeaux); le comte de La Ferrière-Percy, membre non résident du comité des travaux historiques; Anatole de Charmasse, secrétaire de la Société éduenne (à Autun); Harold de Fontenay, membre de la même société; Jules Houdoy (de Lille); René Kerviler, notre collaborateur,

ingénieur des ponts et chaussées à Saint-Nazaire; Barbat de Bignicourt, vice-président de la Société des sciences et arts de Vitry-le-Français; Chardon, archiviste du département de la Sarthe; Fagnan, attaché aux manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale.

Parmi les officiers de l'instruction publique, nous avons remarqué M. l'abbé Canéto, correspondant du ministère, vicaire général du diocèse d'Auch, membre de la Société historique de Gascogne.

Enfin, notre collaborateur M. l'abbé Ulysse Chevalier, correspondant du ministère à Romans (Drôme), a reçu les insignes de chevalier de la Légion d'honneur.

— De nombreuses lectures ont été faites dans les séances des 4, 5 et 6 avril ; nous citerons les suivantes :

Section d'archéologie : M. Léon de Vesly : *La carte préhistorique de la Seine-Inférieure ;* — M. Léon Renier, président : *Observations sur une tuile portant le nom de la légion romaine VIII AVGVSTA et celui du légat C APPIVS ;* — M. Joseph de Baye : *Quelques traces de l'âge du bronze en Champagne;* — M. Darlet : *La Pierre, le bronze et le fer dans les environs de Clamecy (Nièvre) ;* — M. Auguste Lebeau : *Note sur les formalités usitées au moyen âge pour les changements de sceaux;* — M. Georges Lecocq : *Étude sur les images du culte de saint Quentin dans la ville de ce nom ;* — M. Brun : *De l'importance de l'étude des étymologies pour les recherches archéologiques;* — M. Nicaise : *Mémoire sur la station préhistorique de Saint-Martin-du-Pré (Marne) ;* — M. Julliet : *Dissertation sur diverses inscriptions romaines des musées de Sens et de Lyon ;* — M. l'abbé Carle : *Dissertation sur l'autel roman de Saint-Vincent de Cannoir.*

Section des sciences. — M. le docteur Lemoine : *Carte géologique du département de la Marne ;* — M. Hébert : *Grands mouvements de l'atmosphère pendant l'hiver* 1876-1877 ; — le docteur Adrien Sicard : *Reproduction des algues et des éponges,* etc., etc.

Section d'histoire et de philologie. — M. Th. Lhuillier : *Notice sur la bibliothèque et les bibliothécaires du château de Fontainebleau au temps passé;* — M. Victor de Saint-Genis : *La Charité légale au dix-septième siècle; le bureau des pauvres de l'hôpital général de Châtellerault;* — M. Maggiolo : *Les Archives scolaires de la Beauce et du Gâtinais, de* 1560 *à* 1808. — M. Fierville : *Étude sur Etienne de Rouen, moine du Bec, au douzième siècle;* — M. Lud. Drapeyron : *Les nouvelles institutions géographiques de la France;* — M. Brassart : *Origine du comté de Flandre, d'après les chroniques inédites;* — M. l'abbé Dessailly : *L'Authenticité du grand testament de saint Remi;* — M. de Lannereyns : *Note sur l'*habeas corpus *de la bourgeoisie de Saint-Omer au quatorzième siècle;* — M. Albert Babeau : *Dominique Florentin, sculpteur florentin du seizième siècle;* — M. Antonin Macé : *Le comte de Plélo et le général Lamotte de Lapeyrouse.* — M. Boucher de Molandon ; *Jeanne d'Arc et sa famille; nouveaux documents;* M. Vian : *L'Esprit des lois devant l'assemblée du clergé, la Sorbonne et le tribunal de l'Index;* — M. Besson : *Les Plagiats de Mirabeau;* — M. Joret : *Études sur le patois normand ;* — M. Abel Desjardins : *Maximes d'un homme d'État du seizième siècle (Guichardin) ;* — M. Damien : *Notice sur un ouvrage posthume de Vaugelas et sur l'éditeur de ce livre ;* — M. Caillemer : *Un commissaire-priseur à Pompeï sous le règne de Néron ;* — M. François Combes : *Ambassade du maréchal de Tessé à Rome, pendant la guerre de la succession d'Espagne, d'après les documents inédits tirés du dépôt de la guerre;* — M. Gaffarel : *Découverte du Brésil par les Français.*

Section des Beaux-Arts. — M. le marquis de Chennevières, après avoir rappelé ses propres travaux sur l'art provincial de l'ancienne France et le rôle

des anciennes académies sur le développement des écoles d'art dans les vieilles villes parlementaires, a exposé quel mode de concours la direction des beaux-arts sollicitait des sociétés actuelles des beaux-arts. — La section a entendu plusieurs communications de M. Jules Le Roux (de Marseille); — de M. Véron (de Poitiers); — de M. Marionneau (l'inventaire des richesses d'art); — de M. E. Groult (de Lisieux), etc., etc.; — M. Véron a lu un mémoire intitulé : *Une hérésie de Platon et de l'utilité de la poésie et des beaux-arts dans la République.*

Congrès. — L'assemblée des catholiques de France s'est tenue à Paris, du 3 au 7 avril, sous la présidence de M. Chesnelong, sénateur, avec un éclat et une affluence qu'on comprendra quand on saura que la session, qui s'est ouverte, sous le haut patronage du cardinal-archevêque de Paris, par un magnifique discours de l'éminent président sur *les Comités catholiques et la défense religieuse et sociale*, a été signalée par une magnifique allocution de Mgr Mermillod, et s'est terminée par d'éloquentes paroles de Mgr l'évêque d'Angers.

Des rapports ont été lus sur les nombreuses et intéressantes questions inscrites au programme. Nous citerons ceux de MM. Champeaux et Baudon, sur les questions d'enseignement; de M. Louis Gossin, sur l'institut agricole de Beauvais; de M. le baron de Chamborand, sur la propagande populaire. — Nous pouvons annoncer que le discours de M. Chesnelong est sous presse, et qu'il aura paru (dans un format qui permettra de lui donner une grande publicité (librairie de la Société Bibliographique), quand ces lignes arriveront sous les yeux de nos lecteurs.

— Le congrès scientifique de France, fondé par M. de Caumont, tiendra sa quarante-troisième session à Versailles, du 17 au 27 mai.

Concours. — C'est par erreur que nous avons annoncé, le mois dernier, que le concours ouvert par la Société Bibliographique était ajourné à un an. Il ne s'agit que de l'un des prix à décerner, celui relatif à la *Bibliographie de Jeanne d'Arc.*

Académie des Jeux floraux. — L'Académie des Jeux floraux de Toulouse vient de terminer l'examen du concours ouvert devant elle pour l'année 1877. Elle avait reçu cette fois : 86 odes, 45 poëmes, 25 épitres, 2 discours en vers, 3 églogues, 57 idylles, 56 élégies, 20 ballades, 49 fables ou apologues, 55 sonnets, 25 hymnes à la Vierge, 384 pièces diverses, 3 discours en prose, en tout *sept cent soixante-dix-huit* ouvrages. — Neuf fleurs ont été attribuées à la poésie. — L'Ode *A Camoëns*, de M. Emmanuel Besson, receveur de l'enregistrement à Labarthe-de-Neste (Haute-Pyrénées), a obtenu un souci réservé ; — *La* Surveillante *et le* Québec *au combat naval d'Ouessant* (1779), poëme de M. Louis Le Lasseur de Ransay, à Angers (Maine-et-Loire), a obtenu la violette; — Le poëme intitulé : *A l'One*, de Mme E. Moniot, de Toulouse, a obtenu un œillet — L'églogue ayant, pour titre : *En chemin*, de M. Octave Postel, professseur au collége d'Abbeville (Somme), a obtenu un souci réservé ; — *Un beau dimanche*, idylle, de M. Hippolyte Matabon, homme de lettres, à Marseille, a remporté le souci; — L'idylle *Vision*, de M. Léon Advier, maître-répétiteur au collége de Sainte-Barbe, à Paris, a obtenu un œillet; — *Soleil couchant*, élégie, de Mme Rose de Bruant, à Paris, a obtenu un œillet; — *La Vierge au Pignon*, sonnet en l'honneur de la Vierge, de M. Octave Postel, d'Abbeville, déjà nommé, a obtenu le lis d'argent; — *Un lendemain de carnaval*, fantaisie humoristique de M. Louis Tronche, sous-chef de bureau au ministère de la guerre, à Paris, a obtenu un œillet; — Le discours en prose sur le génie poétique des races du Nord,

compare à celui des races latines, qui a obtenu une églantine réservée, est de M. Etienne Bonneau, de Nantua (Ain).

Sociétés savantes. — Sous l'impulsion de la conférence internationale due à l'initiative du roi des Belges, et avec le concours de la Société de géographie, il vient de se constituer un comité national français pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique. Le comité a été ainsi constitué, le 24 mars : MM. Ferdinand de Lesseps, président; Antoine d'Abbadie, Laboulaye, comte Werner de Mérode, Vivien de Saint-Martin, vice-président; Félix Fournier, trésorier. Le comité belge a déjà réuni des ressources sérieuses qui sont mises à la disposition des explorateurs, quelle que soit leur nationalité, pourvu qu'ils soient recommandés par la commission internationale.

Société pour la publication de textes relatifs a l'histoire et a la géographie de l'Orient latin. — Nous empruntons au dernier rapport de notre collaborateur M. le comte Riant les lignes suivantes sur les travaux de cette société. « Dès l'instant que vous annonciez ne point vouloir empiéter sur le domaine de l'Académie, en publiant les chroniques proprement dites que réclame le *Recueil des historiens des croisades*, ou les séries de chartes qui doivent, à la suite des *Assises de Jérusalem*, compléter la deuxième partie de ce *Recueil*, l'on s'est demandé de quoi se composeraient les volumes dont vous annonciez l'apparition. Je veux vous rappeler que, même en-dehors des poésies si nombreuses, latines, françaises et allemandes, des projets d'expéditions dont les textes latins, français et italiens sont une véritable mine de renseignements inédits sur la géographie et les mœurs de l'Orient latin, enfin des chroniques postérieures aux deux siècles (1095-1291) dans les limites desquels on était convenu naguère de renfermer l'histoire des croisades, chroniques que l'Académie a exclues de son *Recueil*, — vous avez la matière suffisante pour alimenter votre série historique pendant un nombre d'années considérable. Votre comité a reçu ou provoqué des propositions nombreuses et rentrant toutes dans votre série historique : je dois vous signaler les plus intéressantes. Les Israélites, dont les moyens d'information étaient à la fois si secrets et si sûrs au moyen âge, n'ont pu rester indifférents aux croisades, dont les prédications eurent souvent, à leur endroit, des conséquences funestes, et qui, du reste, poursuivaient la conquête d'un pays presque aussi sacré pour eux que pour les chrétiens : il devait donc y avoir eu là production de documents historiques, et, en effet, un de nos volumes suffira à peine à contenir les extraits, presque tous inédits, de récits hébraïques, contemporains des croisades et promettant de nombreux détails sur ces événements. Un autre volume comprendrait les Actes des conciles tenus en Orient par les Latins jusqu'en 1371, et les extraits des Actes des conciles occidentaux et des réunions capitulaires des grands ordres monastiques, relatifs à l'Orient latin, pendant la période des croisades. La littérature parénétique, les recueils d'*exempla* et d'anecdotes édifiantes du moyen âge, en particulier ceux de Jacques de Vitry, encore inédits, fourmillent de détails historiques, intéressant la Terre-Sainte. Il en est de même des recueils de prophéties relatives à l'expulsion des Musulmans; reportés à leur véritable date, les Pseudo-Methodius, les Joachim de Flore, les anonymes allemands fourniraient la matière d'un volume d'extraits curieux. Autour de chaque grande croisade et de certaines expéditions postérieures, peuvent être groupées un certain nombre de petites pièces, ou inédites ou d'accès très-difficile, et que n'admettrait point le recueil académique; c'est ainsi qu'un des érudits les plus compétents de l'Allemagne, pour tout ce qui touche aux croisades, a achevé la préparation d'un volume de *Documenta*

minora de V bello sacro, dont votre Comité a l'intention de vous entretenir à l'une de vos prochaines séances. Enfin, les littératures des parties extrêmes de l'Europe, inaccessibles à la plupart des érudits de l'Occident, contiennent un grand nombre de petits textes relatifs à l'Orient latin; quelques-uns seulement sont imprimés, et il les faut aller chercher dans de grands recueils dépourvus de traductions; la plupart sont encore inédits, ayant été, comme dans le *Recueil des Historiens de la France*, mis de côté par les éditeurs des grandes chroniques locales, en tant qu'étrangers à leur histoire nationale. Un volume d'extraits des historiens scandinaves du moyen âge et un volume semblable, et beaucoup plus important, à emprunter aux chroniques russes, devront trouver place un jour dans vos publications, qui sont encore loin, ainsi que vous le voyez, de manquer d'aliments. »

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2, M. Victor Duruy a achevé sa communication sur Septime-Sévère, M. le Dr René Brian a achevé son mémoire sur la médecine officielle à Rome.— Dans les séances des 2, 9, et 23, M. Paul Viollet a achevé sa communication sur les établissements de Saint-Louis. — Dans la séance du 9, M. le baron de Witte a fait une communication sur un médaillon en terre cuite représentant le Génie de la ville de Lyon, et M. Ravaisson sur un bas relief funéraire que vient d'acheter le musée du Louvre. M. Desjardins a communiqué une note sur l'existence, dans le midi des Gaules, d'une population appartenant à la race des Ambrons. — Dans la séance du 16, M. Ernest Desjardins a communiqué des observations sur les traces que les Phéniciens ont laissées de leur passage dans les Gaules; M. E. Renan a ajouté des renseignements à ceux de M. Desjar dins. — Dans les séances des 16 et 23, M. de Saulcy a commencé la lecture d'un mémoire répondant à ces deux questions : Y a-t-il eu des rois de France fau x-monnayeurs ? Quels sont, dans notre histoire, les personnages qui ont mérité le nom de faux-monnayeurs ? Cette communication a suscité des observations de la part de MM. N. de Wailly et Naudet. — Dans la séance du 23, M. Egger a fait une communication sur le déchiffrement qu'il vient d'opérer, avec M. Blass, de fragments métriques conservés sur un papyrus égyptien. M. le Président a donné communication d'un rapport de M. Albert Dumont, directeur de l'École d'Athènes, sur les objets trouvés par M. Schlieman, à l'acropole de Mycènes. — Dans la séance du 28, M. Paul Foucart a communiqué un mémoire sur les colonies athéniennes au cinquième et au quatrième siècles avant notre ère.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 mars, M. le Dr Bouchut a lu un mémoire sur la non-dualité du moi. — Dans les séances des 3 et 17, M. le Secrétaire a donné lecture de la seconde partie d'un mémoire de M. J. Armingaud sur la maison de Savoie et les archives de Turin. — Dans la séance du 10, M. A. Vuitry a lu un mémoire sur les accroisements du domaine de la Couronne de France au treizième siècle. — Dans la séance du 17, M. le Dr Édouard Fournié a lu un mémoire sur la notion intelligente.

Mandements pour le Carême. — Voici un complément aux indications données à ce sujet dans notre précédente livraison : *Ajaccio :* Nécessité d'écouter la parole de Dieu et de la mettre en pratique. — *Arras :* Du Devoir d'assistance à la sainte messe. — *Beauvais :* La sainte messe. — *Blois :* Le Carême. — *Chambéry :* L'Existence de Dieu. — *Chartres :* La Vertu de pénitence. — *Clermont :* L'Instruction chrétienne. — *Dijon :*

La Pénitence et l'Eucharistie. — *Évreux :* La Messe du dimanche. — *Langres :* Obligations, difficultés et obstacles de la vie chrétienne. — *Meaux :* Les Prophéties. — *Mende :* L'Esprit d'indépendance. — *Nancy :* De l'opposition à l'Église. — *Oran :* La Rédemption par Notre-Seigneur Jésus-Christ. — *Perpignan :* Institution de l'adoration perpétuelle dans le diocèse. — *Poitiers :* Des Devoirs urgents de la génération actuelle envers le sacerdoce. — *Le Puy :* La Conscience. — *Reims :* L'Eucharistie considérée comme sacrifice. — *Rennes :* Les Anticléricaux. — *La Rochelle :* Le Dimanche. — *Saint-Brieuc :* L'Impiété contemporaine. — *Saint-Claude :* Injustice des reproches adressés au sacerdoce catholique. — *Saint-Dié :* Le Sacré-Cœur de Jésus. — *Saint-Flour :* Les mauvais livres. — *Saint-Pierre et Fort-de-France* (Martinique) : Le Mariage chrétien. — *Tarbes :* La part de l'autorité dans la vie humaine. — *Valence :* L'Enseignement religieux. — *Verdun :* La Sanctification du dimanche.

Vente de Jules Janin. — Le catalogue de la bibliothèque de M. Jules Janin, vendue du 16 au 24 février, a été rédigé par M. Ad. Labitte et forme un volume grand in-8 de 228 pages, contenant 1,375 articles. Le « prince des critiques » (titre que lui décernaient ses amis) était, on le sait, bibliophile fervent; les volumes qu'il avait réunis appartenaient presque tous à la littérature moderne; un grand nombre étaient tirés sur papier supérieur, et reliés avec une grande élégance. Il avait fort peu de ces livres anciens que les amateurs se disputent aujourd'hui avec tant d'acharnement; citons, toutefois, un bel exemplaire (n° 325) de la très-rare édition des *Œuvres de Bonaventure Des Périers* (Lyon, 1544, in-8, vendu 600 fr.), et les *Marguerites de la Marguerite* (c'est-à-dire de la reine de Navarre (Lyon, 1547), volume très-précieux, don de la reine Marie-Amélie à M. Janin, qui a atteint le prix de 2,800 fr. On remarque également les *Œuvres de Le Guez de Balzac*, imprimées par les Elzevier (1656-1675, 7 vol., reliure de Trautz-Bauzonnet, 1.000 fr.), et la *Collection orientale* (1838 et suiv., 10 vol. in-fol., 1,149 fr.), publication importante qui fut également un don venant de haut lieu. Quelques volumes sont signalés dans le catalogue comme portant des notes autographes, mais ces notes offrent peu d'intérêt. A quoi sert-il de savoir que tel volume a été acheté « un jour de pluie et d'émeute? » Le n° 417 nous offre un exemplaire des *Contemplations* (1856, 2 vol. in-8), auquel est jointe une lettre de Victor Hugo où l'on retrouve le style habituel du poëte romancier. Le prix est monté à 1,000 fr. — Citons encore quelques ouvrages : La Borde, *Chansons* (1773, 4 vol. in-8), 2,810 fr. — Béranger, *Œuvres* (1851, 4 vol. in-8), grand papier de Hollonde, fig. ajoutées et un billet de l'auteur, 3,700 fr. — Molière, *Œuvres* (Paris, 1682, 8 vol. in-12), 1,000 fr. — Ponsard, *Œuvres* (1865, 2 vol., in-8), exempl. en grand papier de Hollande, avec une pièce de 42 vers écrits de la main de l'auteur, 1,000 fr. — Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie* (Paris, 1838), exempl. sur papier de Chine, 1,000 fr. — *Les Français peints par eux-mêmes* (1840-42, 8 vol., in-4), exempl. sur papier de Chine, double suite des fig., 1,300 fr. — Jules Janin, *l'Amour des livres* (Paris, 1866, pet. in-8), un des quatre exempl. sur peau vélin, 1,000 fr. Inutile d'ajouter qu'il ne s'agit en tout ceci que de volumes recouverts de fort belles reliures.

La Vente Martin. — Le thermomètre de la bibliomanie se maintient constamment à des hauteurs fort élevées; c'est ce qu'atteste la vente de la précieuse bibliothèque formée par M. Emm. Martin, et qui a été livrée aux enchères pendant le mois de février. Le

catalogue comprenait 686 numéros; le produit a été de 197.202 fr. Bon nombre d'ouvrages à figures offraient des estampes avant la lettre, des eaux-fortes; des *illustrations* diverses y avaient été ajoutées, ce qui augmentait grandement la valeur de ces exemplaires uniques; aussi les amateurs se les sont-ils vivement disputés, à coups de billets de banque. Indiquons quelques-uns des articles qui ont surtout été l'objet d'une concurrence acharnée; nous ajouterons quelques renseignements bibliographiques qui ne seront peut-être point sans intérêt pour les amateurs. — *Heures à l'usaige de Rouan.* Paris, Simon Vostre, 1508, in-8, exempl. sur peau vélin, 1,150 fr. Le *Manuel du Libraire* n'indique que des exemplaires sur papier. — *Galerie du Palais-Royal*, 1781-1808, 3 vol., in-fol. Épreuves avant la lettre et eaux-fortes, 4,000 fr. Cette collection appartenait à la famille d'Orléans; un prince bien tristement célèbre sous le nom d'Égalité, la vendit à des Anglais; livrée aux enchères, à Londres, elle fut dispersée, mais une portion avait déjà été acquise par trois opulents amateurs, et les plus beaux de ces tableaux décorent les châteaux de quelques lords. — *Galerie de Florence.* Paris, 1789-1814, 4 vol., in-fol.; épreuves avant la lettre; 500 pièces environ ajoutées. Eaux-fortes et épreuves d'artistes en divers états, 1.400 fr. Un exemplaire, contenant les dessins originaux, a péri dans l'incendie allumé par les pétroleurs de la Commune, et qui a détruit, le 24 mai 1871, la bibliothèque du Louvre. — Anacréon, *Sapho, Bion...* traduits par Moutonnet de Clairfons, 1773, in-4, 2,150 fr. Les vignettes d'Eisen, une belle reliure de Dérome expliquent ce prix fort élevé ; l'exemplaire était d'ailleurs en grand papier de Hollande. Ce volume, dont le mérite littéraire est nul, s'obtenait, il y a peu de temps, en condition ordinaire, pour 10 ou 12 fr., tout au plus. — Horatius. London, 1733, 2 vol., gr. in-8; texte gravé, élégante reliure en maroquin, 580 fr. — *Satires* de Juvénal, trad. par Dussault, 1770, 2 vol., gr. in-8; exempl. en grand papier de Hollande, 2.350 fr.; une belle reliure de Dérome entre dans ce prix pour 2,250 fr. — Voltaire, *La Henriade.* Paris, Didot, 1790, in-4, 1,005 fr., à cause des figures ajoutées à cette belle édition, qui n'a d'ailleurs qu'un prix fort modeste; le poëme qu'elle reproduit trouve aujourd'hui si peu de lecteurs! — Dorat, *Fables nouvelles*, 1773, in-8, 3,600 fr. Prix énorme qui justifie difficilement l'enthousiasme qu'inspirent aujourd'hui les vignettes de Marillier, quelque jolies qu'elles soient. — Saint-Lambert, *Les Saisons*, 1796, in-fol., 1,250 fr. Les figures de Moreau, avec leurs eaux-fortes (qui sont de la plus grande rareté), et des illustrations ajoutées, motivent ce prix accordé à un poëme tombé dans l'oubli. — La Borde, *Choix de chansons*, 1773, 4 vol., gr. in-8, 6,400 fr. Les bibliophiles se disputent avec une ardeur toujours croissante ce recueil sans aucune valeur littéraire, et qu'on obtenait, il y a quarante ans, pour 50 à 60 fr., ainsi que le constate le *Manuel du libraire;* les gravures du premier volume, dessinées par Moreau, motivent cet empressement, qui a d'ailleurs dépassé les bornes raisonnables.—Molière, *Œuvres.* Paris, 1734, 6 vol., in-4, exempl. non rogné (très-rare en cette condition), belles épreuves des figures de Boucher, 3,000 fr. — Marguerite de Navarre, *l'Heptaméron*, 1792, 3 vol. in-8, exempl. en papier fort, élégante reliure de Capé, 900 fr.— Rabelais, *Œuvres*, 1823, 9 vol. in-8, grand papier de Chine fort, fig. ajoutées, 1,150 fr. — La Fontaine, *Psyché et Cupidon.* Paris, Didot, an III, in-4, exempl. en grand papier vélin, fig. avant la lettre et eaux-fortes (très-rares), 1,100 fr. — Fénelon, *Télémaque*, 1785, 2 vol., in-4, exempl. orné de nombreuses illustrations, parmi lesquelles 24 dessins originaux de Le Barbier, qui n'ont jamais été gravés, 8,100 fr. — Montesquieu. *Le*

Temple de Gnide, 1772, gr. in-8, 7,900 fr. Prix exorbitant, mais les figures, d'après Eisen, étaient dans un état rare, et la reliure de Dérome était fort belle; n'importe, il y a là une folie. — Le Sage, *Gil-Blas*, 1798, 6 vol. in-18, un des deux exempl. imprimés sur peau vélin, 1,000 fr. — Prévost, *Manon Lescaut*, 1753, 2 vol. in-12, 6,500 fr.; cette édition, la première qui donne le texte définitif de ce roman célèbre, est un des livres les plus en faveur auprès des bibliomanes actuels. — Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*. Paris, Curmer, 1838, gr. in-8, exempl. sur papier de Chine; fig. ajoutées, 1,100 fr.; cette édition est unique en son genre; le texte n'est qu'un accessoire au milieu d'une foule de gravures, de vignettes, de portraits; il y a là telle page qui ne contient que trois lignes, composées chacune de trois mots. — Voltaire, *Œuvres*, édit. Beuchot, 1824-41, 71 vol. in-8, avec de très-nombreuses figures ajoutées (2120 environ), 11,000 fr. — *Collection des classiques français*, publiés par Lefebvre, 1821-1828, 75 vol. in 8, gr. papier vélin, reliure de Capé, nombreuses figures ajoutées à chaque ouvrage, 11,000 fr. — Démoustiers, *Lettres à Émilie*. Paris, 1809, 6 vol., in-8, belle reliure de Capé, figures ajoutées, dont 12 dessins originaux, 2,305 fr. On sait que cette production, d'une agréable futilité, est tombée dans l'oubli, après avoir joui d'une vogue européenne; nous avons vu une édition imprimée à Stockholm, en 1798. — *Tableaux historiques de la Révolution*, 1791-1804, exempl. avec quelques figures ajoutées, ayant les épreuves avant la lettre et les eaux-fortes, ensuite complète (c'est la seule connue), 3,800 fr. Notons aussi qu'il y a là les deux textes; celui des quatre-vingts premiers cahiers avait d'abord été rédigé dans le style et dans l'esprit des plus beaux jours de 1793; on reconnut plus tard la convenance de le modifier, et il fut réimprimé avec de fortes modifications.

La Musique a Bordeaux. — Signalons l'apparition d'une Revue mensuelle, ayant pour titre : *la Musique à Bordeaux*, publiée sous la direction de M. Anatole Loquin, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette ville. Le premier cahier est du mois de février 1877. A la suite de détails sur les théâtres et les concerts de la localité, on y trouve un article intéressant sur la *Grande Bible des noëls*, comprenant les noëls orléanais et ceux des contrées voisines, revue, mise en ordre et accompagnée d'un vocabulaire, par Mgr Victor Pelletier, chanoine de l'Église d'Orléans (2e édition, *Orléans*, Herluison, 1877). Viennent ensuite: 1° la préface et une seconde édition, fort augmentée, des *Notions d'harmonie moderne;* et 2° le commencement d'un travail, qui s'annonce comme devant offrir, une grande étendue sur les *Mélodies populaires de la France*. Le tout est terminé par une liste générale des opéras français; elle s'arrête pour le moment à 1609. La seconde livraison continue quelques-uns des sujets abordés dans la première, notamment les *Mélodies populaires;* cette fois il s'agit de la *Folle*, romance célèbre, œuvre d'Albert Grisar, qui venait d'achever sa vingtième année. Notons aussi le commencement d'un compte rendu de l'ouvrage de M. Dancla, *Miscellanées musicales, un peu de tout, à tort et à travers, au courant de la plume;* brochure in-8 de 19 p.; il s'agit, dans cet écrit, de la valeur plus ou moins grande des divers représentants de la nouvelle école musicale allemande.

Une bibliothèque de faculté de droit. — Tout établissement d'instruction publique doit posséder une bibliothèque; toute bibliothèque a indispensablement besoin d'un catalogue rédigé avec soin, et, afin qu'il rende les services qu'on a le droit d'attendre de lui, il importe que ce catalogue soit imprimé. Il faut donc accueillir avec satisfaction et reconnaissance le volume que vient de mettre au jour la faculté de droit de Bordeaux (*Catalogue de*

la Bibliothèque de la faculté de droit de Bordeaux, rédigé par Ch. Mortet, étudiant en doctorat, Bordeaux, typographie Cadoret, 1876, in-8 de 223 p.). — Un avant-propos fait connaître que cette collection est loin de posséder encore tous les ouvrages nécessaires à une grande bibliothèque de droit, mais on a eu pour objet: 1° de présenter aux étudiants un inventaire très-accessible des livres mis à leur disposition; 2° de permettre aux professeurs de signaler plus facilement les acquisitions à faire pour compléter la bibliothèque d'une manière méthodique.

Le catalogue dont il s'agit est divisé en 187 sections : le numérotage recommence à chacune d'elles; parmi les ouvrages dignes d'attention, nous indiquerons le *Thesaurus juris romani*, édit. Otto, 1725-35, 5 vol. in fol., et le *Novus Thesaurus*, colleg. C. Meemanus, 1751-1780, 8 vol. in-8; les *Œuvres* latines de Bartole, 1602, 1 vol. in-fol.; de Cujas, 1722, 11 vol. in-fol. Inutile d'ajouter que les ouvrages sur le droit français, sur les répertoires et recueils de jurisprudence sont en fort grand nombre. En fait de livres relatifs à l'histoire, citons les traductions des travaux de Grote, de Mommsen, de Nieburh, de Gervinus, 33 volumes de la collection de *Documents historiques*, publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique; n'oublions pas la *Bibliothèque de l'École des chartes*, collection complète (devenue peu commune), de 1839 à 1875; le très-important recueil des *Monumenta Germaniæ historica*, 1826-75, 26 vol. in-fol.; le *Corpus inscriptionum latinarum* édité par l'Académie de Berlin, 8 vol. in-fol., la *Roma sotterranea* de Rossi, 2 vol. in-fol.; la *Bibliothèque latine-française* publiée par Panckoucke, 211 vol, in-8. Du reste, d'ici à quelques années, cette bibliothèque, déjà importante, recevra certainement des additions considérables.

Catalogues de libraires. — Quelques-uns des grands libraires parisiens ont publié des catalogues remarquables des livres qu'ils offraient aux amateurs; ceux de M. J. Techener (décédé) et de M. Potier (retiré des affaires) méritent d'être conservés; M. Auguste Fontaine en met au jour, chaque année, de très-intéressants, qui forment chacun un gros volume; MM. Morgand et Fatout imitent cet exemple, en adoptant un plan un peu différent. Sous ce rapport, les libraires de Londres l'emportent d'ailleurs sur les autres: M. Bernard Quaritch a fait paraître un catalogue qui n'a pas moins de *dix-huit cents* pages in-8; les ouvrages les plus importants, les plus précieux y abondent. Il y a une vingtaine d'années, le libraire G. H. Bohn fit imprimer un catalogue dont les dimensions dépassaient tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, et qui reçut le nom de *Mamouth Catalogue;* on l'assimila au gigantesque éléphant fossile dont la race est éteinte.

Catalogue des dessins et estampes de M. Ambroise Firmin-Didot. — Dans quelques jours, du 16 avril au 15 mai 1877, la merveilleuse collection d'estampes de M. Ambroise Firmin-Didot sera vendue à l'hôtel Drouot, et les pièces rares que le savant amateur s'était procurées avec une passion que la mort seule a pu éteindre, seront dispersées aux quatre coins du monde. Un riche Américain emportera peut-être au fond de la Californie l'œuvre complet de Rembrandt, au nombre de quatre cents pièces (y compris les doubles), si M. le duc d'Aumale ou M. Edmond de Rothschild laissent sortir de France un pareil trésor ! Mais ce ne sont pas seulement les œuvres des grands artistes de la Hollande, de la Flandre et de l'Allemagne que M. Didot avait pris soin de réunir; les maîtres italiens : Raphaël, Jules Romain, Marc-Antoine, Marc de Ravenne, Primatice, Annibal Carrache et les autres, sont princièrement représentés dans cette collection. On y remarque les superbes estampes d'après les fresques de la Farnésine :

Jupiter embrassant l'Amour, Mercure, les trois Grâces, les trente-trois estampes si fines et si délicates de la *fable de Psyché*, la *Passion* exécutée au burin par Marc-Antoine, en manière de contrefaçon, d'après les trente-sept pièces gravées en bois par Albert Dürer sous le nom de la *Petite Passion*, etc,. etc. Les chefs-d'œuvre de la gravure française sont tous présents à l'appel depuis les gravures d'après Jean Cousin et Jean Duvet, dit le *Maître à la licorne*, jusqu'au *Fumeur* de Meissonnier. Une série de précieux dessins, la plupart tracés à la plume, quelques-uns lavés d'encre ou de bistre, précéde les estampes. Ils sont au nombre de cent-quatre, et portent la griffe d'Albert Dürer, de Holbein, de Lucas de Leyde, de Memling, de Quentin Metzys, de Rembrandt, pour ne nommer que les principaux. M. Didot avait réuni aussi une immense collection de portraits, dont la notice raisonnée, publiée à part, formera deux gros volumes. Le présent catalogue comprend la description de 5795 pièces; il est précédé d'une préface de M. Charles Blanc, de l'Académie française, et d'un avant-propos de M. Georges Duplessis, conservateur-adjoint des estampes à la Bibliothèque nationale, dans lequel le savant auteur apprécie cette collection et la façon dont elle a été formée avec toute l'autorité et le savoir qui le distinguent.

Le Droit romain a l'université de Pise.—M. Serafini est un romaniste distingué. Professeur de Pandectes à l'université de Pise, directeur d'une grande revue de droit, l'*Archivio giuridico*, auteur d'une édition italienne du *Traité des Pandectes* d'Arndts dont nous donnerons bientôt le compte rendu, il vient de publier, sur divers fragments du Digeste, une suite d'essais d'interprétation nouvelle (*Delle cosi dette servitù irregolari ; — Proposta di conciliazione della legge* 66 § 6 *Dig. de legatis II colla legge* 86 *pr. Dig. de legatis I ; — Della concorrenza dell' azione della legge aquilia colle azioni contrattuali ; — Ulteriori osservazioni sulle leggi* 8ª *e* 10ª *Dig. de pecunia constituta di* Filippo Serafini. Bologna, tipi Fava et Garagnani, in-8 de 16, 12, 10 et 4 p.) : Efficacité du legs d'usufruit d'une servitude prédiale (Ulpien, l. 14, § 3 D. *de Cibariis*); efficacité du legs fait à une personne de sa propre chose grevée d'un droit de gage (Julien, l. 86, pr. D. *de legatis I;* Papinien, l. 66, § 6 D. *de Legatis* II); concours entre l'action *ex lege aquilia* et l'action contractuelle. Dans la phrase célèbre *Et simplo subducto locum non habet* (Paul, l. 34, § 2 D. *de Obligationibus et actionibus*), au lieu de *Et*, M. Serafini propose de lire *Ex* ou *Et ex* : cette lecture, motivée par les raisons philologiques les plus décisives, ferait disparaître une grave difficulté; enfin, résultat du pacte de constitut dans la corréalité active (Paul, l. l. 8 et 10, Papinien, l. 9, D. *de Pecunia constituta*) : sur cette question importante, M. Serafini est l'auteur d'une théorie nouvelle, qu'il a développée dans un savant article de l'*Archivio giuridico* (XVII, 401-411), et qu'il résume en quelques lignes dans les *Ulteriori osservazioni*. « Le résultat de notre recherche, dit-il dans l'*Archivio*, est que le texte tant controversé de Paul ne contredit en rien le principe universellement reçu, — d'après lequel le constitut, loin d'éteindre l'obligation originaire, la corrobore en lui joignant une nouvelle obligation, — mais qu'il le confirme expressément; puisque Paul, comparant les effets du payement fait à un des créanciers corréaux à ceux du constitut conclu avec le créancier à l'exclusion du *solutionis gratia adjectus*, établit que, si dans ce dernier cas le constitut enlève au débiteur la faculté de payer entre les mains du *solutionis gratia adjectus*, dans le premier cas, au contraire, il faut un *payement* ou tout autre fait qui anéantisse l'existence objective de l'obligation. » On avait jusqu'ici rapproché le second constitut de la loi 8 du constitut de la loi 10; il faut, au contraire, si l'on

adopte la thèse de M. Serafini, rapprocher le premier constitut de la loi 8 du constitut de la loi 10, et le second constitut de la loi 8 du payement de la loi 10. — J.-A. B.

Souvenirs de trois quarts de siècle. — La *Revue de France* du 15 mars a commencé, sous ce titre, la publication d'une série d'articles du comte Théobald Walsh, lesquels sont destinés à être réunis plus tard en volume. L'auteur, connu déjà par la publication d'un *Voyage en Suisse*, de la *Conversion de M. de Ratisbonne*, d'une réfutation de *Lélia* de George Sand, d'un voyage en Écosse qui a paru sous le titre de *Course au clocher*, etc., l'auteur, disons-nous pressé par un grand nombre d'amis, a pensé qu'une vie déjà longue, commencée au milieu des orages de la Révolution française, vouée aux arts, aux lettres, aux voyages, méritait d'être racontée à la génération présente : il a donc entrepris de nous faire traverser avec lui toutes les péripéties de cette existence qui a vu tous nos bouleversements, de nous initier aux mille épisodes où il a été témoin ou acteur. Son œuvre part de l'année 1792, époque de sa naissance, et se continuera jusqu'en 1870; elle se divisera en plusieurs périodes : de 1792 à 1800; de 1800 à 1830; de 1830 à 1850; de 1850 à 1870. Cette dernière date sera la limite que le comte Walsh ne croit pas devoir franchir, restant fidèle au cadre qu'il s'est tracé. Les lecteurs de la *Revue de France* ont pu apprécier quelle jeunesse de cœur, quelle vigueur de style et de langage, quel entrain, quelle précision de souvenirs, quelle mémoire des personnes et des choses distinguent cet écrit, dont les premières pages ont obtenu un très-vif succès. — Ad. d'A.

Livres payés 1,000 francs. — *Livres payés en vente publique* 1,000 *francs et au-dessus, depuis* 1866 *jusqu'à ce jour, étude bibliographique* (petit in-8 de xii-160 p., tiré à 275 exempl. numérotés), tel est le titre d'un petit volume que vient de publier l'éditeur Charles Lefebvre, à Bordeaux. Il paraît de nature à intéresser les bibliophiles. Grâce à l'ardeur avec laquelle on se dispute aujourd'hui les livres rares, des adjudications à 1,000 francs et au delà, jadis bien rares, sont devenues aujourd'hui assez fréquentes, lorsqu'il s'agit, bien entendu, de volumes d'une rareté constatée, d'une condition irréprochable, et sortant des mains de relieurs en renom, tels que MM. Duru, Trautz ou Capé. Les ventes de M. le baron Pichon, de J. Ch. Brunet, l'auteur du *Manuel du libraire*, de M. L. de M. (en mars 1876), celle des livres rares appartenant au libraire Potier, ont offert, en ce genre, des exemples remarquables. Peu d'amateurs possèdent et conservent des catalogues avec les prix marqués; personne, ou peu s'en faut, ne prend la peine d'enregistrer, de classer ceux de ces prix qui sont dignes d'attention; il n'était donc pas inutile de dresser à cet égard un tableau constatant la hauteur du baromètre de la bibliomanie. Le rédacteur du volume dont nous parlons (il s'est caché sous le pseudonyme de *Philomneste junior*) a eu le soin d'ajouter fréquemment, aux adjudications qu'il relevait, les prix qu'avaient obtenus les mêmes exemplaires dans des ventes précédentes; il fournit ainsi des témoignages de la hausse toujours croissante qui s'est manifestée dans la valeur des livres rares. Depuis près d'un siècle le progrès a été énorme; signalons, entre autres, les *Passaiges de oultre mer du noble Godefroy de Bouillon*, par Mamerot, volume qui, en 1789, à la vente du prince de Soubise, ne dépassa pas quelques livres, et qui, aux armes du président J. A. de Thou, s'est élevé à 7,000 francs à celle du baron Pichon.

Un autre volume, ayant également appartenu à de Thou, *le premier volume contenant quarante tableaux*, s'est payé 10,000 fr., vente Pichon, et il a été offert, sur le catalogue d'un libraire parisien, pour 15,000 fr. Les éditions

originales de Corneille et de Molière, objet d'une convoitise acharnée, sont hors de prix. Enfin, l'enthousiasme des bibliomanes s'égare sur des livres qui méritent peu la fortune qui leur advient : les *Fables* de l'insipide Dorat valent-elles 1,600 fr., quoiqu'elles soient accompagnées des jolies figures de Marillier? Le *Pâtissier françois* est un des volumes les plus rares imprimés par les Elzevier, mais il est d'une exécution typographique fort médiocre, et il est impossible d'en lire deux lignes; toutefois il existe des enthousiastes qui le payent 3,255. Vente H. B. (avril 1875), et même 4,558 fr., L. de M. Nous pouvons donc regarder comme très-modérée la prétention d'un libraire fort connu, M. Fontaine, qui s'est contenté de le proposer pour 3,000 fr. — Le volume que nous signalons contient aussi un aperçu de la vente Perkins, qui a eu lieu à Londres en 1875, et qui présente quelques adjudications assez élevées, entre autres, la *Biblia* de Mayence, 1462, 680 l. st. (19,600 fr.), et le *Shakespeare* de 1623, édition originale, 585 l. st. (14,750 fr.).

Charlemagne a Gérone. — La *Academia*, qui continue activement la publication de ses belles livraisons, donne, dans un de ses derniers numéros, un curieux article intitulé : *Charlemagne à Gérone*. D'après une vieille tradition, le grand empereur aurait chassé les Mores de cette ville, et en aurait reconstruit la cathédrale. Cette tradition eut beau être contestée par la science, Charlemagne resta populaire à Gérone, et, comme saint, y fut l'objet d'honneurs particuliers. La canonisation de Charles émanait toutefois de l'antipape Paul III; comme telle, elle resta sans valeur réelle, mais pourtant admise en Allemagne, et en France par Louis XI. A Gérone, le culte de Charlemagne dura jusqu'en 1484, époque ou le pape Sixte IV le défendit. On voit encore dans cette ville, et la *Academia* nous en donne la gravure, une statue de Charlemagne que l'on exposait dans la cathédrale le jour de sa fête. Au commencement de ce siècle, le second dimanche de carême, on prononçait encore à Gérone le panégyrique de l'illustre empereur.

Littérature populaire. — L'infatigable G. Pitrè, après avoir recueilli les poésies et les contes populaires de la Sicile, s'adonne à la recherche des usages et des superstitions de son pays. Il fait suivre ses curieuses *Lettres sur la botanique populaire*, et ses brochures sur les âmes des décapités, sur le jour des morts, sur le vendredi, d'un essai sur les jeux des enfants (*Saggio di giuochi fanciulleschi siciliani*. Palerme, 1877, tiré à 25 exemplaires). Plusieurs de ces jeux remontent fort loin, comme le prouvent des mots corrompus que l'on répète aujourd'hui sans en savoir le sens, mais dont un peu d'attention fait aisément reconnaître l'origine latine. Il y aurait à examiner si ces amusements du jeune âge, en Sicile, offrent des ressemblances avec ceux dont M. Maspons y Labros a fait le sujet d'un petit volume catalan : *Jochs de infancia*, et avec ceux sur lesquels Mme de Chabreuil a composé un volume sans prétention scientifique, mais non sans intérêt, pour un autre public que celui auquel il est destiné.

Un ami et un émule de M. Pitrè, qui partage avec ce dernier la direction des *Nuove effemeridi siciliane*, M. S. S. Marino, à qui l'on doit, entre autres travaux, un recueil de chants siciliens et la publication de la *Principessa di Carini*, a publié, dans les *Effemeridi*, et ensuite en tirage à part, onze récits se rapportant à des événements historiques de la Sicile. Comme le dit l'auteur, « le peuple a son histoire particulière, faite selon ses goûts, ses aspirations, sa manière de juger et de sentir, histoire qui n'a jamais été écrite, mais qui vit toujours, confiée à la tradition orale qui la garde soigneusement. » C'est cette histoire si curieuse dont M. S. S. Marino a recueilli des fragments : l'un d'eux, relatif aux Vêpres siciliennes, donne cette

variante à nos légendes sur le même sujet, publiées par Pitrè, que Procida en excitant le soulèvement des Siciliens, voulait surtout venger sa fille déshonorée. M. Marino nous fait espérer une suite à ces recherches. — Th. P.

La France ecclésiastique. — La librairie Plon met en vente la vingt-septième année de la *France ecclésiastique, almanach du clergé pour l'année* 1877 (in-18 de 778 p.; prix : 4 fr.), annuaire rempli de renseignements intéressants pour l'administration temporelle et spirituelle de l'Église. On y trouve le personnel du ministère des cultes avec ses différents services; la cour de Rome; le collége des cardinaux; la nonciature en France et les diverses congrégations romaines; l'état du clergé en France, cardinaux, archevêques et évêques, avec une liste alphabétique des diocèses donnant une notice sur l'évêque, les vicaires généraux, le chapitre, l'état des cures, succursales et chapelles vicariales; la liste des aumôniers militaires et des aumôniers de la marine; la nécrologie des évêques morts en 1876; et enfin, en appendice : 1° l'état des ministres qui ont été chargés de l'administration des cultes depuis 1801; 2° les règlements de préséance.

— M. Adolphe Jullien a entrepris, sur le théâtre au siècle dernier, des études très-curieuses et dont on a déjà eu l'occasion de parler. A ces recherches il vient d'en ajouter de nouvelles (*Un potentat musical*, Paris, Détaille, 1876, in-8 de 31 p.) Il s'occupe, cette fois, de Papillon de la Ferté qui, de 1780 à 1790, gouverna l'Opéra, avec un despotisme fait pour justifier le titre choisi par l'auteur. Beaucoup d'anecdotes, de citations curieuses remplissent cette brochure, dont le héros finit par porter sa tête sur l'échafaud révolutionnaire. C'est un petit coin de l'histoire du dix-huitième siècle que traite le spirituel feuilletoniste du *Français*. Il ne néglige ni investigations minutieuses, ni livres, ni manuscrits; aussi est-il plus complexe que ne l'avait été M. Castil-Blaze, dans une série d'articles publiés jadis dans la *Revue de Paris* sur l'*Académie royale de musique*.

— S. E. le cardinal Manning a commencé, dans la nouvelle revue *The Nineteenth century*, la publication d'un important travail intitulé : l'*Histoire vraie du concile du Vatican*.

— Le *Cabinet historique*, fondé par M. Louis Paris, il y a vingt-deux ans, vient de passer sous la direction de notre collaborateur M. Ulysse Robert, ancien élève de l'Ecole des chartes, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— Parmi les travaux communiqués à la Société académique de l'Aube dans ses dernières séances, nous devons signaler un mémoire de M. Émile Socard, sur *la Franc-Maçonnerie à Troyes de* 1750 *à* 1820.

Le Dr P. Lampros, fils du célèbre numismate athénien, recherche en ce moment, dans les bibliothèques de l'Europe, les manuscrits grecs du moyen âge restés inédits, afin d'en faire l'objet d'une vaste publication. Il sera curieux de lire des romans de chevalerie écrits dans la langue d'Homère.

— Salomon Hirzel, écrivain allemand, a légué à l'université de Leipzig sa précieuse collection d'éditions et de manuscrits de Gœthe. Cette collection comprend quatre cents manuscrits originaux, et soixante volumes in-4°, formés d'extraits de diverses publications relatives à l'auteur de Faust.

— On prépare à Gœttingue une nouvelle édition de la traduction arabe du prophète Isaïe. Cette édition sera plus correcte que la première, donnée en 1791, grâce au manuscrit récemment acquis par la Bibliothèque nationale de Paris, qui est meilleur que celui de la Bibliothèque bodléienne.

— La bibliothèque du célèbre professeur allemand Tischendorf vient d'être achetée pour le *Free church College*, de Glascow.

— M. l'abbé Lalance, curé de Xivry-le-Franc (Meurthe-et-Moselle), vient de publier la première partie d'une œuvre de haute philosophie, sous le titre : *Le Fait universel de la triplicité unitaire, ou physionomie générale des vérités scientifiques dans les deux ordres intellectuel et moral.* (Bar-le-Duc, typ. des Célestins, 1876, gr. in-18 de 115 p. 3 fr.) Cette première partie est intitulée : *Les Nombres.* La seconde sera consacrée à l'algèbre, la géométrie, l'astronomie et la mécanique ; la troisième à la physique, la chimie, la géologie, la botanique et la médecine ; nous rendrons compte de cet ouvrage quand il sera terminé.

—M. T. Adolphe Troloppe va publier à Londres une *Vie de Pie IX.* L'auteur, paraît-il, n'a pas eu la prétention d'écrire une histoire du règne de l'illustre pontife ; il se restreint au récit des faits concernant la vie privée et la personne de Pie IX.

— On vient de faire paraître l'*Eloge funèbre du général Changarnier*, prononcé à la cathédrale d'Autun, dans la cérémonie des obsèques, par Mgr Perraud, évêque d'Autun (Autun Dejussieu, gr. in-8 du prix de 90 cent., et format in-18 à 20 centimes).

— Par décret du 27 mars 1877, la faculté mixte de théologie protestante, dont le siége était à Strasbourg, à été transférée à Paris.

— Une nouvelle revue mensuelle vient de paraître à Vienne, sous le titre de *Revue du Dauphiné et du Vivarais.*

— On annonce la publication du premier volume d'une *Histoire du parlement de Paris*, par M. Fayard, conseiller à la cour de Lyon.

— M. le chanoine Christophe vient de faire paraître un volume intitulé : *Mélanges de littérature et de critique.*

— M. le marquis de Pisançon a publié récemment un travail intéressant sous ce titre : *l'Allodialité dans la Drôme.*

Publications nouvelles. — *Courtes méditations pour tous les jours de l'année*, par le P. Léopold Stix, tomes III et IV (in-18, Plon). — *Exposé de la synthèse des sciences*, par l'abbé Élie Blanc (in-8, Palmé). — *L'Intégrité des Évangiles en face de la critique*, par le R. P. Corluy (in-8, Lyon, imp. Pitrat). — *La Misère, son histoire, ses causes et ses remèdes*, par Jules Siegfried (in-8, Germer-Baillière). — *L'Année scientifique et industrielle*, par Louis Figuier, 20e année 1876 (in-18, Hachette). — *Répertoire politique et littéraire*, 1876, publié sous la direction de M. Valframbert (in-8, L. Larose). — *Préface au conclave*, par Louis Teste (in-18, Émile Vaton). — *La Génuflexion au dix-neuvième siècle*, par Mgr Gaume (in-12, Gaume). — *La Vérité sur Midhat Pacha*, par Benoît Brunswick (in-8, Leroux). — *La Défense de Paris*, par le général Ducrot. T. III (in-8, Dentu). — *Œuvres de Tacite*, texte latin, par E. Jacob (in-8, Hachette) ; — *Histoire de Florence*, par F. T. Perrens (3 vol. in-8, Hachette). — *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette* (in-8, Didot). — *Le Trésor de la famille*, par J. P. Houzé (in-12, Rothschild). — *Petits romans*, par Francis Wey (in-18, Hachette). — *La Route et l'abime*, par Raoul de Navery (in-18, Blériot). — *Le Cloître rouge*, par R. de Navery (in-18, Blériot). — *La Maison du Sabbat*, par R. de Navery (in-18, Blériot). — *Nouvelles asiatiques*, par le comte de Gobineau (in-18, Didier). — *La Cousine de Lionel*, par Mlle Marie Maréchal (in-18, Blériot). — *Le Meneur de loups*, par A. des Essarts (in-12, Lecoffre). — *Le Mariage de Jeanne d'Albret*, par le baron A. de Ruble (in-8, Labitte). — *Le Fils de Louis XV : Louis, Dauphin de France*, par Emmanuel de Broglie (in-18, Plon). — *La Vérité sur Marie Stuart* (in-18, Plon). — *Les Secrets d'État dans le gouvernement constitutionnel* par le général Alph. La Marmora (in-8, Dumaine). — *Les Enterrements civils*, par L. Roux et A. de Claye (*Bibliothèque à 25 centimes*). Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Vilhac de Beynac et son livre sur Henri IV. — Quels renseignements pourrait-on me donner sur le gentilhomme qui a signé la lettre inédite que l'on va lire, et sur le recueil qu'il annonce avoir fait — et qui devait être si curieux — des plus mémorables actions militaires du roi Henri IV, dont il fut le compagnon d'armes ? T. DE L.

Monsieur,

Il ne ce passe rien de par deçà de nouveau qui merite vous estre escript et graces à Dieu toutes chozes sont en bon estat soubz l'obeyssance du Roy et de la Royne, comme vous dira M. de Labat, present porteur, lequel m'a promis de vous prier de ma part de m'estre aydant et favorable à obtenir du Roy ce qu'il vous fera entandre, quy est chose que beaucoup d'autres ont obtenu quy n'ont point en general ny en particulier plus de considerations que moy, et quy en effet est de peu d'importance. Toutesfois cela me peut d'autant plus fortiffier et hauthorizer les services que je doibz et que je suis resolu de randre toute ma vye à Leurs Majestez. Je vous supplie doncq, Monsieur, m'obliger tant, que je puisse recepvoir cest honneur et contantement par vostre moyen, et je vous en rendray à jamais perpetuel service, vous assurant que je suis et seray inviolablement,

Monsieur,

Vostre très humble et plus fidelle serviteur,

VILHAC DE BEYNAC.

A Vilhac [1], ce 17 febvrier 1615.

Monsieur je fois ung recueilh de ce que le feu Roy a faict de plus memorable au fait de la guerre, non pas pour l'avoir ouy dire, comme d'autres ont escript, mais pour l'avoir veu et y avoir souvant contribué de mon propre sang. C'est pour vous dire que s'il plaist à Leurs Majestez de m'accorder la calitté que je leur demande, les estrangers qui liront mon livre y adjousteront encor plus de foy, et ce sera d'autant plus de gloire et d'honneur à la memoire de ce grand Roy et du nostre qui regne à presant, auquel je prie Dieu donner toutes sortes de benedictions et à la Royne qui nous l'a donné.

« A Monsieur de Phelipeaux, seigneur de Pontchartrain, conseiller du Roy en son conseil privé, d'Estat et secrétaire de ses commandemens, à Paris. »

(Bibliothèque nationale, *Mélanges Clairambault*, n. 365, folio 2663).

1. On connaît : Vilhac dans le département de l'Ariége, arrondissement de Foix, canton de Lavelanet ; Villac dans le département de la Dordogne, arrondissement de Sarlat, canton de Terrasson.

L'abbé de Fénelon. — Existe-t-il sur le fondateur de l'œuvre des petits Savoyards une biographie, et, à défaut d'un travail spécial, où pourrait-on trouver des renseignements biographiques sur ce pieux personnage, qui se signala à la fin du dernier siècle par sa charité inépuisable et ses vertus apostoliques ? A. V.

Religieuses de la Croix. — Avant la Révolution, des religieuses de l'ordre de la Croix dirigeaient, en Auvergne, plusieurs maisons d'éducation et plusieurs établissements hospitaliers. Cette congrégation paraît avoir été fondée en Picardie, vers 1626. En existe-t-il une histoire ? A. V.

Congrès des littérateurs flamands. — A quelle date a eu lieu le Congrès des littérateurs flamands de Belgique, où l'on a adopté pour le flamand l'orthographe néerlandaise ? Et où peut-on trouver des renseignements sur les travaux de ce congrès ? H. G.

Bibliographie de la guerre franco-allemande. — Le *Polybiblion* a annoncé, (XVII, 89), d'après le *Journal officiel*, un ouvrage sur cette question. Pourrait-on fournir des détails plus précis, l'indication de l'éditeur ? etc. R. S.

RÉPONSES.

Martyrologe français (XIX, 285). — Nous ne connaissons pour la France que les *Annales hagiologiques de la France, ou Vies des saints et saintes de France, depuis le premier siècle du christianisme jusqu'à la fin du neuvième*, traduite des actes les plus anciens et des auteurs contemporains, complétées par un grand nombre de notes historiques, sous la direction de M. Ch. Barthélemy, membre de l'Académie de la religion

catholique de Rome (10 vol. gr. in-8 à 2 colonnes; Blériot); et, pour la Belgique : *Acta Sanctorum belgii*, de Ghesquierus (6 vol. in-4).

Mais il existe un certain nombre de vies de saints par diocèses ou contrées, comme l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par l'abbé Corblet (Paris, Dumoulin, 5 vol. in-8); la *Vie des saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége de Saint-François-Xavier (Besançon, 1856, 3 vol. in-8), etc. On peut encore indiquer *Les Femmes pieuses de la France*, par Mme la comtesse Drohojowska (2e édit. Paris, Lecoffre, 1870, in-12). R.

Calendriers français des saints (XIX, 285). — J'espère ne pas trop m'écarter de la question en indiquant, au lieu d'un calendrier proprement dit, l'*Annuaire historique pour l'année 1847, publié par la Société de l'Histoire de France*, où l'on trouve (p. 45-107) un excellent travail intitulé : *Catalogue alphabétique des saints et saintes, avec la date de leur mort et de leurs fêtes.* T. DE L.

Nous connaissons un *Catalogue des noms des saints du martyrologe romain*, par ordre alphabétique, avec le mot latin pour chaque nom (Lille et Paris, Lefort, in-12). R.

Proverbes (XIX, 194, 280, 287). — Depuis que la question de M. Mayreder a été posée, la première livraison du *Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France*, par M. Gabriel Azaïs, a paru (Montpellier et Paris, in-8 de XVI-240 pages), et j'ai eu le plaisir de trouver dans ce recueil, que publie la Société pour l'étude des langues romanes, plusieurs proverbes empruntés aux dialectes du Languedoc, de la Provence, de la Gascogne, du Béarn, du Querci, du Rouergue, du Limousin, etc.

T. DE L.

Vies des saints enfants (XIX, 285). — Voir *les Saintes légendes de la France*, par H. de Barœul, 2 vol. in-8, Lethielleux.

Simon de Montfort (XVII, 472, 557). — Dans les *Historical Biographies* éditées par le Rev. M. Creighton, M. A., il y a une *Life of Simon de Montfort, earl of Leicester*. London, Rivingtons, 1876, in-12 de 226 p.

Contes populaires (XIX, 191). — Je suis bien loin de pouvoir répondre d'une manière satisfaisante à la demande de X. Voici cependant, les titres de quelques-uns des recueils de contes populaires publiés dans ces derniers temps : *Lo Rondallayre, Quentos populars catalans*, per Maspons y Labros (en catalan). Barcelone, 3 vol., 1875. — *Cuentos y poesias populares andaluces*, per Fernan Caballero, 1 vol. — *Fiebe Novelle, racconti popolari siciliani*, per G. Pitrè (en sicilien) 4 vol. — *La Novellajà fiorentina*, per Imbriani. 1 vol. — *Novelline popolari italiane*, publ. da Comparetti (un vol. paru). — *L'Arbre de Noël*, par X. Marmier, 1 vol. — *Contes russes*, trad. de Ralston, par Breuyre. 1 vol. — *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, par Brueyre. 1 vol. — *Contes populaires de l'Armagnac*, par Bladé, 1 vol.; *de l'Agenais*, par le même, 1 vol. — *Contes populaires de la Gascogne*, par Cenac Moncaut, 1 vol. Nous espérons pouvoir continuer ces indications.

J. V.

Du mot Mesure (XIX, 191). — Ce ne sont pas seulement les vieux écrivains français qui ont employé ce mot; on le trouve aussi très-fréquemment dans les anciens auteurs espagnols, et l'un d'eux, le roi Don Sancho el Bravo, en a donné cette définition dans ses *Castigos y documentos* : « Mesure ne peut faire un homme de petit état à l'égard d'un grand, mais d'un grand à un petit mesure peut exister et de là vient le nom de mesure, parce que le grand le fait en petit. Beaucoup de gens croient par ignorance que mesure et pitié sont une même chose, et cela n'est pas. La pitié est une bonté qui naît dans l'âme de l'homme et fait qu'il s'intéresse à l'âme de son frère. La mesure est une bonté du corps laquelle a ses racines dans les bonnes mœurs et de la retenue qu'elles produisent. » Dans les *Siete Partidas*, mesura est mise au nombre des vertus cardinales. On lit dans le Dictionnaire de l'Académie : « On dit d'un homme qui a le sentiment des convenances qu'il a de la mesure. » TH. P.

Le Gérant, L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HAGIOLOGIE

I. — *Storia compendiosa di S. Francesco e de' Francescani*, per J. PANFILO DA MAGLIANO, M. O. R. (volume 1). Roma, Chiapperini, 1874, in-12 de 661 p. 4 fr. — *Vie de Saint François de Sales*, par M. F. PÉRENNÈS. Paris, Bray & Retaux, 1874, in-12 de 366 p. 3 fr. — *Les saintes Femmes les plus illustres des temps apostoliques*, qui par leur vie, par leurs discours et leurs actions, ou par leur généreux martyre, ont rendu témoignage à Jésus-Christ, par M. l'abbé MAISTRE, chanoine honoraire, doyen de Dampierre (Aube). Paris, V. Palmé, 1874. 6 fr. — *Vie de M. Mollevaut*, prêtre de Saint-Sulpice, ancien supérieur de la Solitude, par un prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Lecoffre, 1875, in-18 jésus de VII-474 p. 3 fr. — *Vie de Maria del Pilar de Veragua*, religieuse du Sacré-Cœur. Paris, Douniol, 1875, in-18 de 148 p. 1 fr. — *Histoire de saint Pierre*, prince des Apôtres et premier pape, par M. l'abbé JANVIER, doyen du chapitre de Tours. Tours, A. Mame, 1875, in-8 de XVI-384 p. 2 fr. 50. — *Vie du P. Henri-Adolphe Gaillard*, fondateur de la congrégation des Filles de Sainte-Philomène et de la colonie agricole de Salvert, par M. R. P. RIGAUD, oblat de Saint-Hilaire, chanoine honoraire de Poitiers. Poitiers et Paris, H. Oudin, 1875, in-12 de XI-476 p. 2 fr. — *Vie du bienheureux Arnoul*, frère convers de l'ordre de Cîteaux au monastère de Villers-en-Brabant, par GOSWIN DE BOUSSU, chantre du même monastère, traduite du latin. Notre-Dame de Lérins, librairie du monastère, 1875, in-18 de 171 p. 1 fr. 50. — *Vie de la vénérable Véronique Laparellide Cortone*, religieuse cistercienne du couvent de la Très-Sainte-Trinité, par PHILIPPE-MARIE SALVATORI, prêtre romain Notre-Dame de Lérins, librairie du monastère, 1875, in-18 de 252 p. 1 fr. 50 — *Vie de saint Famien*, prêtre et moine cistercien, par A. PENNAZZI DA SORIANO, protonotaire apostolique. Notre-Dame de Lérins, librairie du monastère, 1875, in-18, de XIII-198 p. 1 fr. 50. — *Vie de saint Malachie*, archevêque d'Armagh, par S. BERNARD, abbé de Clairvaux et docteur de l'Eglise. Notre-Dame de Lérins, librairie du monastère, 1875, in-18 de X-193 p. 1 fr. 50 — *Vie de sainte Lutgarde*, religieuse cistercienne, par les moines de Lérins. Notre-Dame de Lérins, librairie du monastère, 1875, in-18 de X-195 p. 1 fr. 80. — *Vie de saint Etienne Harding*, troisième abbé de Cîteaux : traduite de l'anglais par un moine de Lérins. Ibid., 1875, in-18 de 252 p. 1 fr. 80.

II. — *La Vie et la mort de saint Béat, apôtre de l'Helvétie;* édité et traduit par les soins de M. l'abbé EB. BLANCHET et du R. P. P. BOVET. Fribourg, imp. cath. suisse, 1876, in-18 de VIII-56 p. — *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux et docteur de l'Eglise*, par ses contemporains (*Bibliothèque Cistercienne*). Notre-Dame de Lérins, imprimerie Marie-Bernard, 1874, 3 vol. in-8 de 270, 195, 195 p. 12 fr. — *Sainte Hildegarde. Sa vie et ses œuvres*. Etude théologique, par M. l'abbé RICHAUD. Aix, imp. Nicot, 1876, in-8 de XXII-310 p. 4 fr. — *Vie populaire et édifiante du glorieux saint Roch*, du tiers ordre de Saint-François, patron des pèlerins, guérisseur du choléra, de la peste, des maladies contagieuses, publiée par le P. IRÉNÉE, d'Oréans, mineur observant. Paris, Haton : Bordeaux, Brion, 1875, in-18 de XIII-141 p. 75 c. — *Saint Antoine de Padoue et son pèlerinage aux grottes de Brive*, par FRANÇOIS BONNELYE, curé de Saint-Germain de Brive. Brive, imp. J. Verlhac, 1876, in-8 de 257 p. 2 fr. 50. — *Le bienheureux Réginald d'Orléans*, maître de l'université de Paris, doyen de Saint-Aignan, pèlerin de Rome et de Jérusalem, l'un des premiers compagnons de saint Dominique. Etude sur une page de l'histoire du XIIIe siècle, par Mlle THÉRÈSE-ALPHONSE KARR. Paris, Lethielleux, 1876, in-12 de XVII-106 p. 1 fr. — *Histoire de sainte Françoise Romaine*, fondatrice des oblates à Rome, par ZOÉ DE LA PONNERAYE. Paris, Téqui, 1877, in-12 de 313 p. 2 fr. — *Vie de la bienheureuse Louise de Savoie, princesse de Châlons* (sic), *religieuse clarisse*, par l'abbé F. JEUNET, curé de Cheyres (canton de Fribourg), et J. H. THORIN, ancien conseiller d'Etat. Paris, Wattelier, 1876, in-8 de XVI-307 p. avec un portrait de 2 fr. 50. — *Vie de la mère Anne de Jésus*, coadjutrice de sainte Thérèse dans l'œuvre de la Réforme du Carmel et fondatrice de l'ordre en France et en Bel-

gique, composé sur les documents originaux par le R. P. BERTHOLDT-IGNACE DE SAINTE-ANNE, carme déchaussé. Première partie. Anne de Jésus, en Espagne; Malines, H. Dessain, 1876, in-8 de XXXI-615 p. 7 fr. — *Notice sur la vénérable Mère Anne de Xainctonge*, fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule, en Franche-Comté, par l'abbé J. MOREY. Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 24 p. — *Institut des Ecoles chrétiennes ou le vénérable de la Salle*. Ses ouvrages et ses disciples, par l'abbé GEX. Annecy, 1875, imp. J. Nierat, in-32 de 156 p. 1 fr. — *Les Jésuites en Russie*, 1805-1816. *Vie du P. Marc Folloppe, de la Compagnie de Jésus*, par le P. GAGARIN, de la même Compagnie, Paris, Plon, 1877, in-18 j. de VII-127 p. 1 fr. 50. — *Vie du vénérable Clément Marie Hofbauer*, prêtre de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur et premier propagateur de la congrégation après saint Alphonse, par P. CLAESSENS, chanoine de l'église métropolitaine de Malines. Bruxelles, M. Closson, 1876, in-8 de XXVI-544 p. avec un portrait. 6 fr. — *Vie du père Murat, missionnaire apostolique*, par M. l'abbé JEAN-BAPTISTE. SERRES. Aurillac, imp. L. Bonnet-Pérent, 1875, in-12 de IV-138 p. 2 fr.. — *Vie de la mère Elisabeth Giraud*, fondatrice des sœurs du Saint-Rosaire, par A. M. DE FRANCLIEU. Paris, Vic, 1877, in-12 de XXI-340 p. et une photog. 3 fr. — *Tong-King et Martyre ou vie du vénérable Jean-Louis Bonnard*, missionnaire au Tong-King, décapité pour la foi, le 1er mai 1852, par un prêtre du diocèse de Lyon. Lyon, Briday, 1876, in-12 de 428 p. 3 fr. — *La Sœur Maria*, de la Congrégation des sœurs de Saint-Paul de Chartres, par M. ABEL GAVEAU, prêtre. Paris, Plon, 1877, in-18 j. de XII-428 p. 4 fr., avec un portrait.

I

Le premier auteur qui se soit occupé de réunir en un seul corps d'ouvrage les diverses et nombreuses chroniques relatives à saint François d'Assise et à son ordre est le frère Mariano, de Florence, qui mourut en 1527, laissant cinq grands volumes manuscrits qui vont jusqu'à l'an 1426. Le frère Marco, de Lisbonne, peu d'années après, composa les *Chroniques de saint François*, abrégé de Mariano, avec des documents nouveaux recueillis en de longs voyages, livre qui fut imprimé de 1556 à 1568. A la fin du même siècle, le Père François Gonzaga mit au jour l'*Histoire de l'ordre séraphique*, où il s'attache principalement à la branche des observantins. Le Père Pierre Ridolfi, de Tossignano, à la même époque, publiait son *Histoire séraphique*. Tous ces travaux ont été depuis fondus dans les *Annales des Frères mineurs*, de Luc Wadding, écrivain disert, élégant, plein de critique et d'érudition. Et cependant, même après lui, il y avait à faire, par suite de la découverte de pièces importantes et curieuses, concernant surtout les origines de cette grande famille monacale. Nous avons eu en France, il y a une trentaine d'années, l'intéressante *Vie de saint François d'Assise* de M. Chavin de Malan, que tout le monde a lue; mais elle a le défaut de s'appuyer exclusivement sur Wadding, de manquer par conséquent d'exactitude en plus d'un point; outre qu'elle se limite au saint fondateur. Le Père de Magliano pense donc faire une œuvre utile en mettant à profit ses devanciers pour donner enfin, en abrégé il est vrai, une histoire complète de saint François et des franciscains. Ce premier volume, dont la suite, nous l'espérons, ne se fera pas trop attendre, renferme la vie de saint Fran-

çois et de ses premiers compagnons jusqu'à la mort de saint Bonaventure (1274) : période de soixante-six ans. — L'auteur donne, du reste, à son œuvre, les proportions qu'elle mérite. Il débute par des considérations sur cet apostolat catholique, qui, né au pied de la croix ne s'est jamais relenti, traverse les siècles, et trouve une vigueur nouvelle dans la durée, mortelle à toute institution humaine. Saint François d'Assise fut un de ces héros, à une époque difficile, troublée, où la mission de l'apôtre présentait mille difficultés ; et pourtant cette mission eut le plus magnifique, le plus étendu, le plus persévérant succès, qui a inspiré à M. Renan lui-même des accents d'admiration. Le Père de Magliano discute ensuite les questions générales de son ordre : dates exactes, réception des premiers disciples, les noms différents qui leur furent donnés au commencement, l'habit adopté, la barbe conservée. Sur ce dernier chef, on voit (p. 37) que saint François n'avait rien fixé, laissant à chacun la liberté de faire, suivant les lieux et les temps. Au mérite d'une narration intéressante, bien ordonnée, notre auteur ajoute celui de justifications très-précises ; il ne marche qu'appuyé sur les documents, dont il indique en notes la provenance, l'endroit, et quelquefois le texte. On remarquera le chapitre XIX (p. 549), sur les illustrations franciscaines dans les lettres. Les pauvres mendiants du début se feront bientôt maîtres dans le savoir comme ils le sont dans l'éloquence : tant il est vrai, selon le mot de saint Paul, que « la piété est utile à toute chose. »

— La vie de l'aimable et doux saint François de Sales a été écrite maintes fois, et par des historiens de génie divers, notamment, dans ces dernières années, par le vénéré curé de Saint-Sulpice, M. l'abbé Hamon. M. F. Pérennès avait traité le même sujet dans son *Histoire de saint François de Sales*, en deux volumes in-8, accueillie avec faveur par le public religieux, et qui se fait remarquer par la méthode et la clarté dans le récit. Ce volume-ci n'est que l'abrégé des premiers, mais non point si resserré qu'il manque des détails nécessaires pour l'attrait de la lecture ; on le lit, au contraire, avec infiniment de charme. L'auteur a, notamment, quelques pages curieuses sur les reliques du saint.

— L'ouvrage de M. l'abbé Maistre, *Les saintes Femmes*, bien que formant un tout parfaitement séparable du reste, se rattache néanmoins à une vaste et complexe publication dont nous ne saurions assez louer la pensée. Il s'agit d'une *Grande christologie*, prophétique et historique, philosophique et théologique, archéologique, etc.; ou Jésus-Christ avec ses preuves et ses témoins : publication qui ne doit pas avoir moins de seize volumes. Celui-ci, qui entre dans la seconde partie, *les Témoins du Christ*, appelle la sixième classe de ces témoins,

les saintes femmes des temps apostoliques. C'est un sujet neuf pour les développements, et qui exige des investigations patientes et une connaissance étendue des documents les plus anciens. Le savant auteur n'a reculé, pour être complet et exact, devant aucun labeur, et ce qu'il nous donne mérite, en effet, de prendre rang parmi les ouvrages de la christologie contemporaine. Un tableau ingénieux, placé à la première page, groupe autour de Marie, comme l'entourage d'un cadre, les saintes de qui il va être question : Sainte Anne, mère de Salomé, Marie Cléophas, sainte Salomé, sainte Véronique, sainte Jeanne Chusa, sainte Marie de Jérusalem, sainte Bérénice (l'hémorrhoïsse de l'Évangile), sainte Pétronillle, Claudia Procula (femme de Ponce-Pilate, que de vieux auteurs assurent s'être faite chrétienne), sainte Candide de Naples, sainte Plautilla, sainte Suzanne, sainte Miriam, sainte Polyxène, etc.; il y en a plus de soixante. La sainte Vierge d'abord. Voici sa vie. N'a-t-elle pas été le premier témoin des miracles et de la divinité de Jésus, en même temps que le principal instrument du Sauveur dans l'accomplissement de la rédemption ? Et cette vie sera tout un traité : car M. l'abbé Maistre la prend aux prophéties de l'Ancien Testament qui avaient fait pressentir la Sainte Vierge, et aux diverses figures qui l'ont représentée : Débora, Noémi, Anne mère de Samuel, Esther, Judith, le buisson ardent, la verge d'Aaron, l'Arche d'Alliance, la toison de Gédéon, etc. Puis il établit le dogme de l'Immaculée-Conception, donnant au long la bulle pontificale de 1854; et l'histoire proprement dite vient ensuite, empruntée en partie aux légendes, entre autres ce qui regarde (p. 68, note) l'anneau nuptial de Marie. Relevons (p. 105) aux noces de Cana, une traduction trop répandue, et selon nous fautive. Notre-Seigneur ne paraît pas avoir dit à la sainte Vierge : « Femme qu'y a-t-il entre vous et moi ? » *Mulier, quid mihi et tibi est*, se rend plus exactement par : « Femme, qu'est-ce que cela fait à vous et à moi ? Ce soin ne nous regarde pas, nous qui sommes de simples invités.» Peut-être eût-on mieux fait aussi de ne pas appeler Marie (p. 135) « la rédemptrice des hommes » : quelque restriction qu'on apporte à cette appellation par la suite, elle est, de sa nature, malsonnante. C'est pour les dernières années surtout que l'auteur puise à pleines mains dans la pure légende et parle néanmoins sur le ton d'un historien assuré des moindres faits. Un peu d'hésitation, de forme dubitative, semblait là de circonstance. M. Maistre adopte l'opinion de la mort de la très-sainte Vierge à Jérusalem, et non à Éphèse, comme l'ont voulu plusieurs auteurs. Il ne s'arrête point à ce tombeau, du reste, et une cinquième partie nous exposera le règne et la gloire immortelle de Marie, dans les cieux et sur la terre. L'histoire de ses images les plus fameuses y rentre naturellement, aussi bien que celle de ses reliques, de ses pèle-

rinages, de ses fêtes ; le tout suivi d'un ancien calendrier historique, indiquant, jour par jour, les solennités instituées et les sanctuaires érigés en l'honneur de la sainte Vierge dans le monde entier. — Après la vie de Marie, celle de sainte Anne sa mère, beaucoup plus abrégée, et de toutes les autres saintes femmes des temps apostoliques. On y remarquera, toujours sur la foi de vieilles légendes, cinq *almas* ou vierges qui auraient été élevées avec Marie dans le temple, et l'auraient suivie quelque temps à Nazareth ; mais on ne nous dit pas si elles suivirent également Notre-Seigneur et devinrent chrétiennes (p. 247). Çà et là, M. l'abbé Maistre cite d'importants fragments des antiques liturgies. Il s'étend, et à bon droit, sur sainte Marthe et sur sainte Madeleine, dont l'apostolat et la mémoire ont donné lieu de nos jours à de solides et renommés travaux. — Parmi les martyres du Seigneur, on range ici sainte Perpétue, femme de saint Pierre, sainte Hermione fille de saint Philippe, et quelques autres peu connues du commun des lecteurs. La légende et les actes de sainte Thècle (et non *Tècle*, comme l'écrit en plusieurs endroits l'auteur), un des plus curieux monuments du premier siècle, ne pouvaient être omis ; ils ne l'ont pas été. Quant à sainte Théodota (p. 435), on renvoie tranquillement aux Bollandistes, ce qui n'instruira guère le lecteur du présent volume. Pour sainte Agnès, sainte Félicité, sainte Perpétue, voici tout ce qu'en donne l'auteur : « Voyez la *notice historique* du martyre de saint Étienne, évêque de Rhegium en Calabre. » Où est-elle ? Qui en est l'auteur ? Heureusement que la biographie de sainte Sébastienne, à la suite, est tout autrement traitée, avec l'étendue qui lui convenait. Le plus étrange est le titre du chapitre de la page 465 : « *Sainte Proclina.* » C'est tout ; pas un mot, pas une date. Pourquoi donc jeter ainsi ce nom au milieu d'une page, et qu'apprend-il au lecteur ? — Sainte Célérina (p. 469) nous est offerte revêtue de la dignité de *sénatrice* : on se demandera ce que cela veut dire. Nous préférons écouter M. l'abbé Maistre racontant la vie de sainte Mathie, vierge de Troyes, témoin des prodiges des hommes apostoliques, célèbre thaumaturge elle-même, et qui vécut trente années, de l'an 70 à l'an 100.

— La *Vie de M. Mollevaut*, par un directeur de Saint-Sulpice, entrera dans toutes les bibliothèques ecclésiastiques. Elle en est digne pour le mérite de la rédaction, mais plus encore à cause des admirables exemples et des saintes leçons qu'elle renferme. Dès le jour où mourut, il y a vingt ans, le vénérable prêtre dont nous donnons la vie, écrit l'auteur, des voix nombreuses s'élevèrent, sur tous les points de la France, pour demander que le souvenir d'un homme, si remarquable par sa foi, ses lumières et son zèle, fût conservé à la postérité. L'*Ami de la Religion* publia déjà une notice en 1854 ; depuis on a réuni des documents qui ont servi au travail qu'on nous pré-

sente aujourd'hui. M. Mollevaut, pendant les longues années qu'il passa à Saint-Sulpice, fut l'homme de la prière, du dévouement, de la vertu la plus édifiante et la plus active. Esprit d'une haute distinction, littérateur consommé, polyglotte remarquable, il ne réussit guère à cacher sa rare supériorité sous cette humilité extrême connue de tout le clergé de Paris, de la France devrions-nous dire. Aussi s'empressait-on d'avoir recours aux trésors de son intelligence presque autant qu'à ses lumières de théologien et à sa sainteté d'apôtre. C'était, de plus, un caractère singulièrement énergique, ne reculant jamais devant un embarras, et, les yeux fixés au ciel, ne connaissant point d'obstacles quand il s'agissait d'un bien à faire, d'une âme à maintenir ou à relever. Cette vie fait ressortir en lui une qualité que des abords austères dissimulèrent longtemps à ceux qui l'entouraient: nous voulons dire la plus délicate tendresse du cœur. Nul ne fut repoussé en venant chercher des consolations ou des secours. Il avait quelque fortune, et il l'employa aux œuvres de la charité et aux besoins du séminaire. On lui doit, entre autres choses, la chapelle du séminaire d'Issy, bâtie au moment où la maison était hors d'état de songer à une dépense pareille. Ses instructions familières, ses sujets d'oraison, ses principes de vie spirituelle exprimés avec une surprenante originalité de forme, ses retraites ecclésiastiques, son activité pour la reproduction des bons livres, sont restés au plus profond des souvenirs de la génération sacerdotale qui l'eut pour maître. Son influence se fit sentir aussi dans l'épiscopat. Rien d'attachant comme la lecture de ses lettres, citées ici en très-grand nombre, et de toutes les époques de sa vie. On y a joint un recueil des maximes le plus habituellement sur ses lèvres. Ce prêtre modèle, ce noble serviteur de Dieu, était né à Nancy en 1771. Pieux d'abord, désirant même entrer dans les saints ordres (à treize ans, il avait achevé sa rhétorique), il sembla quelque temps perdre la foi; du moins oublia-t-il ses devoirs religieux. Son père siégeait à la Convention, où il tarda peu d'être proscrit; le jeune Gabriel l'y avait suivi, et ce séjour sans doute contribua à l'égarement momentané de sa pensée. La République, il la vit de près, dans ses œuvres vives : elle ne lui inspira que de l'horreur. Quand il parlait d'elle plus tard, il l'appelait *le règne de la barbarie;* il ne cessait de déplorer qu'elle eût renversé tant d'institutions destinées à perpétuer d'âge en âge le goût des études sérieuses. «C'est un malheur, ajoutait-il avec tristesse, qui peut-être ne se réparera jamais. » Pour sa part, il se félicitait d'être arrivé à temps, et d'avoir pu jouir de cet immense avantage. Il fut assez peu de temps simple soldat dans la cavalerie, à l'armée de Sambre-et-Meuse, puis secrétaire de Serbelloni, à Milan. Le 18 brumaire le rend à Nancy, qu'il touche à peine pour aller occuper une chaire d'humanités au lycée de

Metz, où l'on a gardé mémoire de la gravité et de la force de son enseignement. C'est là, en 1812, qu'il revient à la religion, mais d'un tel cœur qu'il renonce au monde, entre au séminaire, cachant son mérite sous une modestie qui trompa longtemps, et, ordonné prêtre, s'attache à la compagnie vénérable des prêtres de Saint-Sulpice. On lui confie le noviciat, appelé la Solitude, à Issy. On ne vit nulle part supérieur plus vigilant, administrateur plus habile, prêtre plus absolument dévoué, âme plus fortement ancrée dans l'humilité et le détachement. Les chapitres consacrés par l'auteur à exposer ces années de supériorat forment, à côté de l'intéressant récit, un vrai cours de spiritualité. M. Mollevaut, cela va de soi, fut l'adversaire des nouveautés théologiques, philosophiques et politiques des écrivains de l'*Avenir*; l'un des premiers, par une sorte d'intuition, il signala les erreurs inévitables où allait tomber l'école lamennaisienne. La sûreté de son jugement ne lui permit pas d'hésiter là-dessus un seul instant. M. l'abbé Mollevaut mourut en 1854. — Remercions son historien d'avoir si bien redit des choses précieuses, et fait revivre le nom d'un juste qui ne devait pas périr.

— Juste aussi, et digne que l'on redise sa belle vie, cette *Duchesse de Veragua*, qui, en possession de la fortune et des honneurs, préféra le service des pauvres à toutes choses, et voulut à la fin s'enfermer dans le cloître pour ne voir plus que Dieu et faire un plus entier sacrifice. Née à Valence d'Espagne, en 1816, française par sa mère (de la famille de la Rochefoucauld), elle reçut une éducation chrétienne et sévère dont on nous donne ici les détails : ce qui ne l'empêcha pas de tomber ensuite dans les vanités mondaines, dans l'amour de la dissipation et des plaisirs. Les Veragua, auxquels l'associa son mariage, sont les descendants de Christophe Colomb. Mère de trois enfants, la mort de son fils âgé de quinze ans fut un premier coup qui la força de rentrer en elle-même. La grâce d'une entière conversion l'attendait à San-Lucar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir, pendant un séjour de villégiature. Dès lors, on la verra, aussi sainte qu'elle fut tiède, s'inscrire à toutes les œuvres de charité de Madrid, s'exercer au détachement et à l'humilité, monter dans le galetas pour y chercher des misères à secourir, porter à la cour d'Isabelle II ces exemples nouveaux : c'est, en quelques mots, son histoire pendant plusieurs années. Les plus affreuses maladies attiraient de préférence Mme de Veragua, parce qu'elle trouvait à les soigner le double avantage de se mortifier mieux et d'assister de plus tristes victimes de la souffrance. Ni ingratitudes ni grossièreté ne la rebutaient, parce qu'en tous elle honorait Jésus-Christ. Les peines spirituelles, qu'elle-même avait démandées à Dieu en esprit de pénitence ne lui manqueront pas non plus : c'est la voie ordinaire des parfaits. Enfin,

de 1859, une maison du Sacré-Cœur ayant été fondée à Madrid, la duchesse, veuve depuis 1866, obtint d'y être reçue l'année suivante. La seconde partie du livre nous fait assister à ses luttes contre la nature, à ses rapides progrès dans les vertus du cloître. Elle s'était proposé l'imitation de sainte Chantal, et le même genre d'épreuves l'attendait en effet, soit du côté de ses enfants, soit pour les difficultés de la vie commune. On a d'elle des notes où elle épanche son âme, qui disent tout cela, et qui font voir à quel degré de fidélité monta ce cœur généreux. L'auteur de cette biographie lui fait d'ailleurs un mérite de ce qui serait à nos yeux une faiblesse : l'indifférence pour les causes qui se débattent en Espagne : n'est-ce pas mettre sur le même plan la vérité et l'erreur sociale, la justice et l'usurpation, la Révolution et l'Église (p. 110)? On voit par là que ce petit livre a été écrit à Madrid, comme aussi tout le contexte le prouve. Mme de Veragua mourut au commencement de 1872 peu de temps après l'émission de ses derniers vœux. — Le tableau d'une telle vie sera bien accueilli parmi les chrétiens, et, partout où il pénétrera, il fera surgir de bonnes pensées et excitera fortement au bien.

—La vie de saint Pierre n'avait pas encore été écrite, il nous semble, avec ce développement, du moins dans un livre à la portée du commun des lecteurs. M. l'abbé Janvier a donc fait une bonne œuvre en publiant celui-ci; œuvre d'ailleurs recommandable à tous autres égards, disposition, style, charme du récit, sentiments toujours élevés et justes. L'auteur nous permettra cependant de lui soumettre deux observations critiques. Pourquoi n'a-t-il pas traité la question soulevée par les protestants sur la réalité du séjour de saint Pierre à Rome? Nombre d'incrédules font aujourd'hui écho à l'opposition des docteurs de l'hérésie. En second lieu, on a négligé plusieurs traditions respectables, conservées en plusieurs Églises d'Orient et d'Italie, relativement aux voyages de saint Pierre.

M. l'abbé Janvier l'observe à bon droit, après Jésus-Christ et la sainte Vierge, saint Pierre est la plus grande figure historique de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il résume et réunit en lui toutes les vertus et toutes les gloires des patriarches et des prophètes. Il est le père, le législateur, le monarque pour ainsi dire, du peuple chrétien, et, dans l'œuvre de la fondation et du gouvernement de l'Église il occupe le premier rang ; il est la pierre fondamentale de l'édifice, c'est le Sauveur même qui l'a proclamé. A lui le plein pouvoir de lier et de délier les consciences. Toutefois l'Écriture nous apprend peu de chose de sa vie, des dernières années surtout, et, pour en retrouver la trace, on doit faire une large place aux traditions. Ces notions certaines, ces traditions qui le sont moins, mais qui ont une certaine valeur comme documents historiques, la tâche de l'écrivain était de les re-

cueillir avec exactitude et soin, de les coordonner, et, en les détachant de leur milieu naturel sans nuire à leur originalité propre, d'en composer un ensemble suivi et régulier, qui permît d'embrasser d'un seul coup d'œil les traits réunis de cette admirable figure. Or, la carrière de l'Apôtre rentre dans un quadruple cadre, qui sert de division à M. l'abbé Janvier : — Pierre disciple du Sauveur; et à ce point se rattache à peu près toute l'histoire de la prédication de Notre-Seigneur, de ses miracles, de ses souffrances, de sa résurrection; — Pierre apôtre, et c'est le tableau de l'apostolat primitif, des premières prédications, des premières chrétientés, de la constitution élaborée et définie; — Pierre évêque de Rome; — enfin, Pierre donnant sa vie pour la vérité et devenant le plus glorieux des martyrs. — Ce plan a été parfaitement rempli. Quand on a lu l'ouvrage, on connaît vraiment saint Pierre, et même le siècle où il vécut : car le savant auteur n'omet pas de peindre les pays, les personnages, les villes, les institutions sociales et politiques, en un mot tout ce qui jette de la lumière sur son sujet. Il n'oublie pas non plus de nous tracer l'histoire des reliques, avec celle des monuments élevés à Rome en l'honneur de Pierre, dont le plus imposant est sans contredit la merveilleuse basilique vaticane. Il tire des faits d'excellentes instructions, des arguments de piété ou d'apologétique, et charme par la netteté, l'élégance et le mouvement du récit. On se rappelle les fêtes magnifiques du 29 juin 1867 pour le dix-huitième centenaire du martyre de l'Apôtre : M. l'abbé Janvier y fait allusion : le sujet valait sans doute, à notre avis du moins, qu'on s'y arrêtât davantage, et que cette solennité fût décrite avec quelque détail.

— Le R. P. Rigaud nous a donné déjà, avant celui-ci, plusieurs excellents volumes; mais nous ne pensons pas qu'aucun d'eux ait été accueilli avec autant de reconnaissance et de bonheur que le sera la *Vie du P. Adolphe Gaillard*. Le héros en est peu connu en-dehors du Poitou.

Figure sympathique au dernier degré, douce, patiente, tendre, oublieuse d'elle-même, toujours occupée des autres, des petits, des souffrants, des abandonnés; les recueillant, les moralisant, leur fournissant le pain de l'âme et les nécessités du corps, leur apprenant à aimer Dieu qui les a créés, leurs frères qui vivent autour d'eux, la société qui les protège. Il eût pu briller par son esprit, par sa distinction, par sa science, mais c'est aux pauvres, aux malades, aux orphelins, c'est à l'hôpital qu'il se donna. Oublieux de lui-même, à peine se réservait-il les ressources les plus modiques pour le vêtement. Austère pour son propre compte, il est d'une mansuétude incomparable pour les autres. Dans cet hôpital général de Poitiers, où il fait si brillamment ses armes d'apôtre de la charité, il réunira de pauvres servantes,

d'humbles ouvrières, les catéchisera, les formera, et créera avec elles une congrégation nouvelle. Seulement, aux actes de l'abnégation personnelle, on ajoutera ceux de la maternité catholique : les orphelins, petits garçons et petites filles, s'assembleront sous l'aile des bonnes et simples sœurs de Sainte-Philomène ; on les conduira à la campagne, au bon air, aux travaux qui font les fortes natures; fermiers, cultivateurs, jardiniers, couturières, blanchisseuses, domestiques honnêtes, sortiront bientôt de la double maison que leur ouvrit la charité du P. Gaillard. Nous ne savons rien de plus gracieux, de plus émouvant, que le chapitre des relations du bon Père avec ce petit troupeau. Quelques lignes au hasard. — « Comme son repos de la nuit était fort court, il sentait le besoin de s'assoupir dans le courant de la journée, et ce besoin le prenait quelquefois pendant son catéchisme. « Mes en- « fants, disait-il, je vais dormir un peu : soyez bien sages. » Il s'endormait alors, comme un bon patriarche au milieu de sa famille, et les enfants, pendant ce temps-là, observaient le plus religieux silence. D'aucuns en profitaient pour aller prendre sur sa soutane quelques cheveux, qu'ils gardaient avec vénération. Un d'eux y fut un jour attrapé : voyant un cheveu sur le collet de la soutane, il le saisit prestement et fait un mouvement pour se retirer; mais le cheveu tenait à la tête et le bon Père fut éveillé en sursaut. « Qu'est-ce que cela? dit-il. « — Mon Père, répondent plusieurs voix, c'est pour avoir des reliques! « — Mes enfants, répond le saint homme, on conserve les reliques des « saints, et non pas celles des pécheurs. Avec ces manies-là, vous me « vaudrez cent ans de purgatoire! » (p. 89). Il leur apprenait à aimer le travail, le travail pénible, et il a écrit dans ses constitutions : « Mon « Dieu, la grande consolation que de manger son pain à la sueur de « son visage, et de pouvoir dire avec le grand Apôtre : Voilà les mains « qui non-seulement m'ont fourni les choses nécessaires, mais encore « à tous ceux qui souffraient la nécessité! Cette pauvreté est plus ex- « quise devant Dieu que tous les trésors de la terre. »

Le P. Gaillard connaissait aussi la théorie. Les questions de l'économie politique ne lui étaient point étrangères, et son livre sur les *Enfants trouvés* fait autorité; il a même eu l'honneur d'être cité à la tribune du Palais-Bourbon, dans les graves discussions au sujet des tours. Littérateur par goût, il a composé pour les enfants plusieurs cantiques d'excellente facture, et même quelques petites pièces de théâtre enfantin qui ont été imprimées et qui se jouent encore.

Le P. Gaillard mourut, au milieu de ses protégés, le 21 mars 1859, dans sa cinquante-sixième année. Ajouterons-nous que ses œuvres lui ont survécu? Elles ont fait plus, car elles ont pris une force nouvelle, et de Salverte se sont déjà répandus des essaims, qui ont porté ailleurs le même esprit, le même dévouement, les mêmes bienfaits.

C'est, toujours et partout, le cachet de l'action catholique, impérissable comme l'Évangile qui l'inspire.

— Nos lecteurs n'ignorent pas, vraisemblablement, que Lérins, l'antique *île des saints*, la pépinière de l'épiscopat des Gaules à l'époque de l'invasion des barbares, se relève de ses ruines par le zèle des religieux cisterciens, et recommence à donner à la Provence des fruits de bénédiction. Une revue mensuelle, l'*Écho de Notre-Dame de Lérins*, s'y publie depuis deux ans déjà. L'imprimerie qu'y a montée le R. P. abbé Marie-Bernard reproduit les œuvres de prix des anciens jours, et ne néglige point les écrits nouveaux d'où peut sortir quelque édification. Tout cela formera la *Bibliothèque cistercienne*, déjà riche d'un bon nombre de volumes. En voici sous nos yeux six d'hagiographie cistercienne ; chacun assez court, mais toujours intéressant pour l'histoire comme pour la piété. Les sources et autorités y sont fidèlement indiquées.

— Le *bienheureux Arnoul* est du siècle de saint Bernard. Pendant que ce grand instigateur de la croisade prêchait dans l'ouest de l'Allemagne, des seigneurs brabançons vinrent le supplier de doter leur pays d'un monastère de son ordre. Il se rendit à leur désir, et choisit lui-même douze moines et cinq frères convers, qu'il établit définitivement à Villers, sur les bords de la Thyle, à quelques lieues de Bruxelles. Les frères convers, non assujettis aux offices du chœur, exerçaient toute sorte de métiers, celui de métayer entre autres; ceux qui se livraient à cette dernière occupation habitaient des fermes éparses autour du bâtiment principal. C'est dans une de ces fermes qu'Arnoul passa les vingt-six années de son existence religieuse. Sa vie fut écrite par Goswin de Boussu, chantre de l'abbaye et contemporain du saint. Ce qu'on y admire à chaque page, c'est l'étrange et continuelle mortification du saint convers. L'histoire peut aussi faire son profit des détails de la vie monastique au onzième et au douzième siècles.

— Mais ce volume contient aussi la vie du bienheureux *Simon*, frère convers du monastère d'Aulne, vie imprimée à Arras en 1600. Simon avait reçu le don singulier de lire dans les consciences, et de dévoiler aux pécheurs ce qu'ils se cachaient pour ainsi dire à eux-mêmes. Jacques de Vitry et Thomas de Cantipré ont parlé de lui. Il avait reçu le surnom de *Simon le Prophete*, et vivait à la fin du douzième siècle.

— La *Vénérable Véronique Laparelli* était née en 1537, au duché de Toscane, d'une famille très-pieuse de Cortone. Dès son enfance elle fut le modèle des enfants, et bientôt voulut quitter le monde pour entrer, à Cortone même, au monastère de la Très-Sainte-Trinité. Ce qui dominait en elle, c'était l'ardeur de la foi, une humilité sévère,

une exactitude scrupuleuse aux règles de la communauté, et enfin l'esprit de sacrifice et de pénitence. Les extases et les visions lui furent accordées de Dieu, et son corps, longtemps après sa mort, fut plusieurs fois retrouvé intact.

— La vie des saints offre, parmi plusieurs autres, l'incomparable avantage de nous imprégner de ce surnaturel qui est la communication réelle avec Dieu. Quel levier pour la foi, quelles lumières pour l'esprit ! Du reste, ce n'est souvent qu'après leur mort que les saints sont connus. Et tel fut *saint Famien*, prêtre et moine cistercien. C'est seulement quinze jours avant sa mort qu'il fit son premier miracle, ou tout au moins celui qui commença d'attirer sur lui l'attention de tout un peuple, et plus tard celle des souverains-pontifes. Le dernier eut lieu pendant son agonie. Puis, dès qu'il fut mort, sa sainteté, contenue en quelque sorte par son corps mortel, attira en foule les peuples à son tombeau. Il avait été l'homme de la croix et du sacrifice, sa mémoire s'entourait de gloire après le combat. Ce saint était de Cologne, et né en 1090. On le regarde comme le protecteur et l modèle des pèlerins. Entré dans la cléricature, il fit successivement les pèlerinages de Rome, de Compostelle, des lieux saints, et se dévoua à la vie cistercienne. Ce petit volume est très-bien fait.

— La *Vie de saint Malachie*, archevêque d'Armagh et légat du Saint-Siége, est due à saint Bernard lui-même. Elle est assez connue pour que nous n'ayons rien à en dire, si ce n'est que les fidèles seront heureux de la posséder dans son petit volume à part.

— Quant à *sainte Lutgarde*, son histoire n'est guère moins connue. C'est la vie merveilleuse d'une de ces âmes que Dieu se plaît à conduire, par les voies les plus extraordinaires, jusqu'au sommet les plus élevés de la perfection. Elle avait été écrite, de nos jours, par le R. P. Broeckaert, et l'on a puisé dans le grand ouvrage pour rédiger celui-ci. Sainte Lutgarde était de Tongres, aux Pays-Bas, et y naquit en 1182. Devenue religieuse, elle habita plusieurs couvents, et partout se signala par son étonnante vertu et par les faveurs miraculeuses dont Dieu marquait son action.

— *Saint Etienne Harding* fut le troisième abbé de Cîteaux, et son histoire rentre par tous les côtés dans celle de son siècle, le onzième. Nous n'en dirons donc rien non plus. Le volume a été traduit de l'anglais par un religieux de Lérins, et il est bien rédigé.

Une telle collection mérite d'être encouragée, et pour sa valeur propre, et parce qu'elle contribue à soutenir le difficile et coûteux labeur de la résurrection de l'*Ile des saints*.

V. Postel.

II

La Vie de saint Béat, le premier apôtre de l'Helvétie, qui aurait été disciple de saint Pierre, ordonné prêtre et sacré par lui, a été traduite de l'*Helvetia sacra* de Murer, et abrégée du P. Canisius. Si elle n'est pas une œuvre de critique historique, son origine ne laisse pas que de lui donner une valeur sérieuse et les traits de vertu qu'elle renferme ne peuvent que faire du bien aux âmes et confirmer les catholiques suisses dans leur dévotion envers cet apôtre auquel un culte est rendu depuis un temps immémorial et qui est populaire dans l'Oberland. Ses reliques, transportées à Lucerne au seizième siècle, y sont encore vénérées. Cette publication, qui paraissait devoir être inoffensive, a été vivement attaquée par les protestants et les libres-penseurs qui lui ont rendu ainsi un involontaire mais incontestable hommage. De là une très-bonne défense de l'un des traducteurs, le R. P. Bovet, publiée dans la *Revue de la Suisse catholique* (décembre 1876 à mars 1877), sous le titre de *Saint Béat et la contradiction des historiens modernes*, et qui touche à l'intéressante question des origines du christianisme en Suisse.

— Les trois volumes de la Bibliothèque cistercienne consacrés à saint Bernard ne sont qu'une traduction des récits des contemporains consacrés à la mémoire de ce grand saint. Aucune note ne les accompagne, aucune préface, aucune indication de l'origine de la traduction, ni des motifs qui ont guidé dans le choix des textes donnés. Toutes ces lacunes, que nous ne pouvons nous empêcher de signaler et de regretter, semblent indiquer que les éditeurs ne se sont proposé que l'édification de leurs lecteurs : ils ne peuvent mieux atteindre ce but que par ces récits si pleins de naïveté, inspirés par une douce et pénétrante piété, où l'on sent que le cœur est à l'unisson de la plume, et où il n'y a point de recherche de vaine gloire. Les noms des auteurs dont les récits ont servi à former cette collection sont : Guillaume, abbé de Saint-Thierry ; Bouchard, abbé de Balerne ; Arnauld, abbé de Bonnevaux; Geoffroy, abbé de Clairvaux, secrétaire de saint Bernard; Hortius; Herbert, abbé de Mores ; Philippe de Clairvaux. On y a joint un extrait du *Grand exorde de Cîteaux* et la *Chronologie bernardine* placée par Mabillon en tête de son édition des œuvres de saint Bernard.

— *Sainte Hildegarde* est une thèse présentée à la faculté de théologie d'Aix pour l'obtention du grade de docteur. Les événements politiques, par une singulière coïncidence, ont eu, sur sa rédaction,

une influence que nous devons signaler parce qu'elle est la cause d'imperfections et de lacunes qu'on serait peut-être tenté d'attribuer à l'auteur. La suppression par la Chambre des députés du crédit alloué à la faculté de théologie d'Aix a mis en cause son existence même : M. l'abbé Richaud a dû se hâter pour présenter son travail à temps utile. Il avoue lui-même qu'il préparait un chapitre sur la mystique chrétienne et son développement dans l'histoire, un autre sur la politique de sainte Hildegarde : le temps lui a manqué pour les achever. On s'aperçoit facilement d'une certaine précipitation dans la partie consacrée aux études dans les couvents de femmes avant le douzième siècle : ce n'est qu'une nomenclature. L'auteur n'a pas pu s'assimiler les matériaux et ne connaît peut-être pas certains ouvrages spéciaux parus de nos jours sur cette question.

Nous faisons des vœux pour que le nouveau docteur en théologie reprenne son œuvre, lui donne tout le développement qu'elle comporte et en fasse un monument digne de l'intéressant et important sujet qu'elle a pour objet. Telle qu'elle est, du reste, elle est bien digne de fixer l'attention, car tout ce qu'elle renferme est sérieusement étudié. C'est, du reste, bien plutôt de la théologie que de l'histoire. Le sainte étonnante, qu'on nous passe l'expression, à laquelle est consacré ce travail, fut honorée, dès lâge de trois ans, de visions célestes qui continuèrent durant sa vie; après les avoir longtemps gardées pour elle, elle se sentit inspirée de les faire connaitre. C'est à la fin du onzième siècle qu'elle vit le jour dans le diocèse de Mayence : sa pieuse mère, reconnaissant les grâces dont le Seigneur la comblait, la confia, dès l'âge de huit ans, à une sainte femme, la bienheureuse Jutta, qui dirigeait le monastère de Saint-Disibode, un de ces monastères doubles, comme il en existait au moyen âge, dont une partie était réservée aux religieuses, et l'autre, absolument séparée, aux moines. Hildegarde devint abbesse après la mort de Jutta, fit fleurir la discipline dans son monastère, qui devint si prospère qu'elle en alla fonder un autre. Le gouvernement de ses filles, auquel elle donnait les plus grands soins, ne l'empêchait point de s'occuper des intérêts généraux de l'Église et de la religion qu'elle défendait dans ses lettres : on la vit soutenir courageusement le pape Alexandre III contre son évêque qui avait suivi l'empereur Frédéric dans le schisme. Elle entreprit de nombreux voyages pour relever la discipline dans les monastères et le clergé, et rappeler le peuple à l'accomplissement de la loi de Dieu. Elle vint en France, à Tours et à Paris, où elle soumit ses ouvrages à l'examen de l'Université. Ses relations avec saint Bernard et l'appréciation de ce grand docteur sont l'objet d'un examen particulier pour lequel les documents ont un peu manqué à l'auteur.

Cette partie biographique n'occupe que la plus petite partie de ce volume (p. 75-163). Elle est précédée du chapitre sur les études des femmes dont nous avons parlé, et d'une solide dissertation, fort bonne à lire de nos jours, sur les visions et les révélations privées et leur autorité dans l'Église. M. l'abbé Richaud réduit à trois les caractères auxquels on distingue la nature des visions : d'après la personne qui les reçut, d'après la vérité révélée, d'après l'approbation donnée par l'Église à la doctrine révélée. La seconde partie (163-308) est consacrée aux ouvrages de la sainte et spécialement au plus important et au plus original ses *scivias* où elle a donné ses révélations avec des commentaires. On en trouve une analyse sommaire et le corps de doctrine qui en découle. Ce sont des matières sur lesquelles on comprendra que nous ne nous appesantissions pas ici : nous nous bornerons à inscrire la conclusion de l'auteur : « Nous ne pouvons pas hésiter à admettre dans les œuvres de sainte Hildegarde une influence divine qui commande pour ses écrits, sinon l'autorité doctrinale, du moins un religieux respect. »

— « Saint Roch, nous ne craignons pas un démenti, est peut-être un des saints les plus honorés de l'Europe entière, mais des moins connus. » Ainsi se justifie le P. Irénée de donner une vie du saint. En effet, saint Roch et son chien sont populaires dans toute la France, et aux époques de calamités publiques et de contagion, on l'invoque partout avec confiance sans rien savoir de la carrière qu'il a parcourue. Cette vie écrite uniquement dans des vues pieuses ne fera qu'augmenter et confirmer cette confiance. On y verra Roch édifier Montpellier, sa ville natale, par sa charité, sa piété et son mépris des biens de ce monde, allant à Rome, guérissant les malades de la peste, atteint lui-même par la contagion à Plaisance, abondonné de tous et nourri par un chien, revenant dans son pays désolé par la guerre, et jeté en prison comme un espion. La narration est intéressante. Le P. Irénée parle des miracles qu'il a opérés, de sa canonisation, de ses reliques, de son culte, donne des prières et une neuvaine en son honneur et une notice sur le tiers-ordre de saint François, auquel appartenait le saint, et sur le collége séraphique de Bordeaux, au profit duquel se vend ce petit volume.

— Il appartenait au prêtre zélé qui a consacré une grande partie de sa vie à restaurer le culte de saint Antoine de Padoue dans son pays où s'est perpétué le souvenir de ses vertus, de contribuer aussi par sa plume à étendre la dévotion populaire au grand thaumaturge, au glorieux compagnon de saint François. Il y a mis tout son cœur : il raconte avec onction et simplicité les faits merveilleux de cette vie toute pleine de prodiges, suivant en cela les traces de ses de-

vanciers. La partie originale de son œuvre est relative à l'histoire locale, au séjour de saint Antoine en France, à la fondation par lui d'un couvent de cordeliers, à Brive, aux miracles qu'il a opérés et dont un explique la dévotion si répandue de s'adresser à lui pour retrouver les objets perdus, à l'histoire du pèlerinage de saint Antoine qui se confond avec celle du couvent des cordeliers et des clarisses. Le premier fut, par le fait des calvinistes, l'objet de pillages et de destructions, le théâtre de massacres qui auraient mérité le retentissement de ceux de la Saint-Barthélemy s'ils s'étaient produits sur une plus vaste échelle, mais qui n'en sont pas moins odieux. Chassés par l'intolérance des réformés, les capucins revinrent au dix-septième siècle pour repartir à l'époque de la Révolution. Enfin, le 3 août 1874, Mgr Berteaud inaugurait solennellement le sanctuaire restauré de Notre-Dame-de-Bon-Secours et de Saint-Antoine de Padoue, et, quelques mois plus tard, trois Pères venaient occuper les cellules inhabitées depuis la Révolution. M. l'abbé Bonnelye donne le récit des fêtes de l'inauguration, parle des pèlerinages qui ont déjà eu lieu depuis la restauration du sanctuaire, et termine par quelques exercices pieux en l'honneur de saint Antoine.

— La notice sur le *Bienheureux Réginald* a été inspirée par les fêtes célébrées dernièrement en l'honneur de sa béatification et par un profond dévouement et un ardent, amour pour l'ordre de Saint-Dominique. Réginald fut une de ses gloires ; après avoir été remarqué par sa science dans l'Université de Paris, par ses capacités pour l'administration dans le diocèse d'Orléans où il occupait une haute dignité ecclésiastique, il fit, en compagnie de son évêque Manassès de Seignelay, un voyage à Rome qui décida de sa vocation. Il y rencontra saint Dominique, devint un de ses premiers compagnons et partagea dès lors les fatigues de son apostolat en Italie, en Espagne et en France. C'est une figure bien bonne à mettre en relief de notre temps : Mlle Alphonse Karr le fait avec talent ; elle a recours aux auteurs les plus accrédités pour les détails historiques ; mais elle écrit surtout dans l'entraînement de sentiments pieux très-ardents, sur le ton de l'orateur panégyriste enthousiaste, plutôt que dans le style simple et calme du biographe. Les faits disparaissent au milieu des considérations et des rapprochements, nous dirions volontiers des élévations de cœur : c'est dire de quelle catégorie de lecteurs cet opuscule sera goûté.

— Mlle de la Ponneraye offre, dans l'*Histoire de sainte Françoise Romaine*, un modèle parfait pour les femmes chrétiennes, spécialement pour les épouses, pour les mères et pour les veuves. En effet, sainte Françoise Romaine, dont le nom dit assez l'origine, prévenue dès sa plus tendre enfance (1384-1440) de la grâce divine, ne cessa toute sa

vie de suivre fidèlement son impulsion. Se mariant pour obéir à son père, malgré son vif désir de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ, elle trouva dans Laurenzo Ponziano du Ponziani, un mari heureux de s'associer à toutes ses bonnes œuvres, et, dans sa belle-sœur Vannozza, une compagne qui l'encourageait et l'imitait dans sa vie charitable et pieuse. Les dames romaines, édifiées par ses vertus qui ne lui faisaient négliger aucun de ses devoirs du monde, et entraînées par son exemple, voulurent se mettre sous sa conduite. Lorsque plus tard, ses enfants purent la suppléer dans la direction et la surveillance de sa maison, avec l'assentiment de Laurenzo et sans jamais s'en séparer, elle fonda une congrégation pour les vierges et les veuves qui voudraient se retirer du monde sans prononcer de vœux et sans porter de costume particulier. C'est l'origine des oblates, soumises à certaines règles de l'ordre de Saint-Benoît et qui existent encore à Rome, d'où elles ne sont jamais sorties. Elles ne font point de vœux, elles ne renoncent ni au monde, ni à leurs droits à l'égard de leurs familles. C'est à ce caractère qu'elles doivent de n'avoir point été atteintes par les récentes lois italiennes. Ce n'est qu'après son veuvage qu'elle quitta le palais Ponziani, pour venir au milieu de ses filles à Torre de' Specchi. Le touchant intérêt de cette vie édifiante est relevé par la manière dont l'auteur a su l'exposer. C'est une lecture qui captivera toutes les âmes pieuses.

— *La Vie de la bienheureuse Louise de Savoie* est à la fois une étude historique sérieuse et un livre d'édification. Les deux auteurs ont fait de longues, patientes et multipliées recherches pour réunir tout les documents concernant la bienheureuse et ont visité les lieux principaux où s'est écoulée sa vie. Sa biographie tient quelquefois de l'histoire générale, car la princesse a été forcément mêlée aux événements de son temps. Fille du bienheureux Amédée IX de Savoie et de Yolande de France, nièce de Louis XI, épouse de Hugues de Chalon, puissant seigneur de la branche cadette de Bourgogne, elle ne pouvait se désintéresser au milieu des luttes des partis, et dut, étant encore enfant, à ses liens de parenté avec Louis XI, sa captivité au château de Rouvre où Charles le Téméraire l'enferma avec sa mère. La pieuse princesse, vertueuse épouse, souveraine bienfaisante, renonçant aux grandeurs du monde, lorsque son veuvage (1490) lui rendit sa liberté, pour entrer au monastère des clarisses d'Orbe, fondé par sa famille, parmi lesquelles elle mourut en odeur sainteté en 1503, donne ample sujet à des détails édifiants et à des considérations pieuses. Cet ouvrage a obtenu les suffrages de l'Académie de Savoie. En nous associant aux félicitations qui ont été adressées aux auteurs, nous leur ferons un mérite d'avoir publié en appendice un bon nombre de pièces curieuses: généalogies, titres, actes de Hugues de Chalon et de

Louise de Savoie, actes concernant le culte de la bienheureuse et le Monastère d'Orbe, etc., etc.

— Nous ne voulons donner ici qu'une mention au beau monument que le Père de Saint-Anne élève actuellement en l'honneur de la mère Anne de Jésus (1545-1621). Quand il sera achevé, et que les deux volumes promis auront paru, nous pourrons le faire connaître avec plus de développement. Nous attendons avec d'autant plus d'impatience le second volume, qu'il contiendra le récit des fondations de la vénérable Mère en France et dans les pays autres que l'Espagne, dont on parle exclusivement dans ce premier volume. A ceux pour qui le nom d'Anne de Jésus est une révélation, il suffira de dire avec l'auteur qu' « elle a eu la gloire unique d'être spécialement associée à la grande réformatrice du Carmel; elle a été une coadjutrice fidèle pendant la vie de Thérèse; et, après sa mort, elle a hérité de son esprit, a continué et propagé son œuvre, et a maintenu et sauvé ses traditions. » L'Espagne, la France, la Belgique, l'Allemagne et la Pologne ont senti l'heureux effet de son influence. C'en est assez pour expliquer tout l'intérêt qui s'attache à la vie de cette servante de Dieu. Aussi le Père de Sainte-Anne dit bien qu'il a écrit par obéissance; mais il inspire à ses lecteurs un autre sentiment qui l'anime aussi, celui d'une profonde vénération, d'un vif amour pour celle qui « s'est acquis des droits à une reconnaissance éternelle de la part de l'ordre tout entier » auquel il appartient. Il s'est fait un devoir de profiter des auteurs qui ont écrit *ex professo* sur le même sujet; il a eu la bonne fortune de pouvoir ajouter à cette source d'informations les manuscrits conservés dans les archives du couvent des carmélites déchaussées de Bruxelles, contenant les actes authentiques des procédures faites pour la cause de la béatification de la mère Anne de Jésus et les dépositions juridiques la concernant. C'est, en résumé, un ouvrage composé sur des documents sérieux, bien écrit et traitant un sujet plein d'intérêt pour toutes les personnes dévouées à la religion.

— Anne de Xainctonge vivait à la fin du seizième siècle, et appartenait à une famille parlementaire de Bourgogne. La notice sur sa vie offre d'autant plus d'intérêt aujourd'hui, qu'elle fut presque entièrement consacrée à l'instruction des jeunes filles, qui n'est point une nouveauté de notre époque. On y trouve, sur elle et sur la congrégation des ursulines qu'elle établit à Dôle, en 1606, des renseignements importants, surtout au point de vue de l'histoire de l'instruction en France. Ses contemporains, dont plusieurs se sont fait ses historiens, ont considéré Anne de Xainctonge comme une sainte. Des enquêtes ont été faites par ordre des archevêques de Besançon pour introduire sa cause. Mais toutes les pièces du procès ont disparu à la faveur de la Révolution.

C'est dans l'espoir de le voir repris que M. l'abbé Morey a publié cette notice pour appeler l'attention sur cette servante de Dieu et provoquer la recherche des documents qui pourraient servir à sa glorification.

— M. l'abbé Gex a fort heureusement résumé tout ce qu'on peut dire du bienheureux de la Salle, de sa méthode et de son institut. Il expose d'une façon intéressante cette vie d'abnégation, de sacrifice, de contrariétés de tous genres; il met bien en relief l'importance de son œuvre, l'excellence de sa méthode qui était un immense progrès pour l'époque et qu'on ne peut mieux faire que suivre aujourd'hui. Pour en faire ressortir les avantages, il nous fait, en quelque sorte, assister à une classe tenue par les Frères, et montre comme tout est bien réglé pour l'éducation et pour l'instruction, pour les maîtres comme pour les élèves. Les uns et les autres liront avec fruit et intérêt ce petit opuscule; les premiers y trouveront des leçons et des modèles, les seconds une preuve des soins attentifs que l'on prend pour eux, et y puiseront des motifs d'affection pour ceux qui se vouent à eux avec tant de dévouement. Écrit à l'occasion de l'érection de la statue du bienheureux, à Rouen, cet opuscule n'a rien perdu de son actualité; il y gagnerait si l'auteur se tenait plus au récit et à l'exposition. *L'avis* sur les deux dernières sections serait à supprimer. Nous indiquerons aussi à M. l'abbé Gex une nouvelle vie du bienheureux, par un frère des Écoles chrétiennes (le frère Lucard) que nous croyons être la plus complète et où se trouve, fort longuement traitée, la question de l'interdiction.

— C'est une page d'histoire contemporaine religieuse que nous donne le R. P. Gagarin dans la *Vie du P. Marc Folloppe*, qui se rattache à ses précédentes études sur les jésuites en Russie. Ceux qui aiment l'histoire liront avec intérêt les détails sur la fondation du collége des jésuites à Saint-Pétersbourg, en 1800, sur leur expulsion par ordre d'Alexandre Ier sous la pression des francs-maçons et des illuminés, sur la conversion, si grave par ses conséquences, du prince Alexandre Michaïlowitch Galitzin (1814), qui tentait de bonne foi d'amener son professeur, le P. Folloppe, à l'Église russe ; sur la fondation à Paris, par Mme de Bonnault des Fidèles compagnes de Jésus. Quant à ceux qui recherchent plutôt ce qui peut édifier, ils trouveront satisfaction dans le récit des vertus et des travaux apostoliques du P. Folloppe. Né en Normandie, en 1763, il est mort en 1822. Des grâces particulières le portèrent vers l'état ecclésiastique. La Révolution le trouva curé de Saint-Clair, près de Gournay ; il dut se cacher, puis s'expatrier en 1792, passa quelques mois en Angleterre, se fixa à Munster, en Allemagne, où il fit connaissance de l'abbé Coince, expatrié comme lui et avec qui il entra au noviciat des jé-

suites à Dunabourg, en 1805. En 1806, il passait au collége des jésuites, qu'il ne quitta qu'au moment de la suppression de la maison (1816). Il revint en France, où il était appelé pour travailler au rétablissement de la Compagnie de Jésus. Nous le voyons recteur du collége de Saint-Acheul, où se trouvait le P. Loriquet ; puis à Bordeaux (1818), où il est envoyé pour rétablir sa santé, et à Laval (1822), où il reçut la couronne que méritaient ses vertus ; faisant partout le bien, ramenant les âmes à Dieu, les dirigeant dans le sentier de la perfection et faisant l'admiraton de tous par la manière dont il accomplissait tous les devoirs de la profession religieuse et particulièrement ceux de l'obéissance. Il faut signaler une excellente table alphabétique des personnes nommées dans ce volume.

— Clément-Marie Hofbauer, auquel un gros volume a été consacré, est certainement bien ignoré en France, et cependant Pie VII a dit de lui que c'était « un véritable apôtre, un vrai saint, une colonne de l'Église. » Aussi les lecteurs seront reconnaissants à M. le chanoine Claessens du travail par lequel il nous le fait connaître. Il s'est particulièrement appuyé sur les cinq volumes publiés pour la cause de la béatification et de la canonisation du vénérable religieux. Son récit, qui est celui d'un historien sérieux, est aussi celui d'un prêtre versé dans la connaissance des saintes Écritures qu'il sait admirablement approprier à son sujet, cherchant avant tout le salut des âmes, ne manquant aucune occasion de faire ressortir les mérites de Hofbauer et de tirer des enseignements de ses admirables vertus. La vie de ce saint prêtre s'est écoulée entre 1751 et 1820. Né dans une position inférieure, il est un exemple frappant des ressources dont sait user la Providence pour faire accomplir à chacun la mission qui lui est départie en ce monde. Obligé de vivre du travail de ses mains, Clément-Marie trouve cependant le moyen de se faire instruire et de répondre à la vocation religieuse que Dieu avait mise au fond de son cœur. Il lui répugnait d'entrer soit dans le clergé séculier, soit dans un monastère d'Autriche, parce que la corruption, la licence et les idées nouvelles s'étaient introduites un peu partout; et le voilà qui part pour Rome, sans argent, avec son ami Hubl, aussi pauvre que lui et de plus malade. Ils ne savent où aller; la première porte qui s'ouvre devant eux est celle d'un couvent de rédemptoristes. C'est là que Dieu l'attendait. Il entra dans cet ordre, dont il devint une des gloires et des lumières, le propagea dans la Pologne d'abord, qu'il évangélisa de 1786 à 1808, et dont il fut expulsé avec tous ses confrères, et en Autriche, qu'il édifia aussi par ses vertus et ses prédications. Nous trouvons un côté historique intéressant dans tous ces récits en-dehors de la biographie : c'est celui de l'influence du joséphisme et des idées révolutionnaires propagées par les armées de l'Empire. M. le chanoine

Claessens a consacré un livre entier à la vie intérieure de Clément-Marie et aux dons surnaturels dont Dieu l'a gratifié. Il termine par l'introduction de la cause de béatification et des renseignements sur les derniers développements de l'institut de saint Alphonse de Liguori. Ce livre est à la fois instructif, intéressant et édifiant.

— Digne enfant de l'Auvergne, le Père Murat s'est consacré tout entier (1786-1869) au salut et au soulagement de son prochain. Sa famille était une de celles qui demeurèrent fidèles à leur foi pendant la persécution révolutionnaire et qui se firent un honneur de donner asile aux prêtres proscrits. La récompense ne se fit pas attendre et fut abondante; car si l'instruction première du petit Jean, gardien des troupeaux de son père, fut forcément négligée, si les événements ne lui permirent pas de faire sa première communion avant quatorze ans, la Providence le mit à même de réparer promptement le temps perdu. Au collége de Saint-Flour, où il fait ses études; au grand séminaire, qu'il dérigea plus tard après le départ des sulpiciens; à Pleaux, où il vient prêter son concours au curé pour l'éducation des jeunes enfants; à Fontanges, où il fut vicaire; à Mentières dont il fut curé, nous le trouvons toujours plein de zèle pour la gloire de Dieu et se préparant aux travaux apostoliques qu'il devait plus tard entreprendre dans sa contrée. En effet, en 1820, il rétablit l'œuvre des missions qui avait été reprise sans grand succès depuis la Révolution : il installa d'abord les missionnaires dans l'ancienne maison des missionnaires à Salers et les transféra ensuite à Aurillac. Son biographe s'attache à faire connaître ses principaux compagnons et ses succès, et les nombreux établissements de charité dont il dota son pays : maison de la sainte famille, orphelinat, école des sourdes-muettes, frères de Saint-Viateur, refuge à Aurillac. On ne saurait trop féliciter M. l'abbé Serres de remettre en honneur des illustrations aussi pures en opposition à des célébrités si tristement compromettantes : il nous paraît seulement que son récit est trop coupé pour des citations de correspondance qui pourraient être réduites.

— C'est une lecture des plus édifiantes que celle de la *Vie de la Mère Élisabeth Giraud*, « simple fille des champs, issue d'une famille pauvre, réduite de bonne heure à mendier son pain, privée du modeste enseignement de l'école de village, qui n'avait pas même appris dès son enfance à épeler l'alphabet et qui pourtant est arrivée à une puissance de conception, à une science pratique, à une énergie et à une limpidité de langage que rien d'humain ne saurait expliquer. » Elle tire un grand intérêt de la manière simple et touchante dont Mlle de Franclieu la raconte, mêlant à la biographie les traditions d'histoire locale et au nom de la Mère ceux de personnages vénérés et connus dans le pays où s'est écoulée sa vie laborieuse et féconde

(1797-1872). Née à Folatrière (Isère), après avoir été fille dévouée et soumise, soignant sa pauvre mère devenue folle, l'auteur nous la montre religieuse parfaite, nous la faisant connaître dans ses relations avec Dieu, avec ses amies, avec ses supérieures, avec ses filles; car avec l'aide de quelques pieuses amies et la direction du vénéré abbé Cathiard, curé du Pont-de-Beauvoisin, elle fonda la Congrégation du Saint-Rosaire (1831) pour l'éducation des jeunes filles. Nous suivons cette œuvre au milieu de toutes les épreuves qu'elle eut à subir, des encouragements qu'elle reçut et enfin des succès qu'elle obtint. Trois couvents furent établis du vivant de la mère Élisabeth et la reconnaissance légale accordée en 1868 et en 1873. Puis, comme la charité n'a pas de bornes, ce n'est pas seulement l'éducation des enfants qui absorbe le zèle des sœurs du Saint-Rosaire, elles montrent encore un dévouement admirable pendant une épidémie de fièvre typhoïde et au chevet des malades dans les ambulances pendant la guerre. La vie intérieure, l'histoire de l'âme est celle qui occupe le plus l'auteur; ce sont donc les lecteurs pieux qui la goûteront le plus; elle n'a point cependant négligé les faits extérieurs, et nous devons citer d'intéressantes notices sur quelques personnages dont les noms se trouvent dans le récit et sur la conduite du clergé du Pont-de-Beauvoisin pendant la Révolution.

— Il y a deux parties bien distinctes dans la *Vie du vénérable Léon-Louis Bonnard* (1824-1852). La première est comme la préparation du missionnaire ; la seconde est l'exposé des travaux de l'apôtre. Pour la première, M. l'abbé E. V. n'a point eu de peine à recueillir les renseignements, soit par les documents, soit par les parents, les amis, les condisciples et les maîtres encore vivants du glorieux enfant de Saint-Christôt (Loire); il a eu entre les mains sa correspondance dont il fait un large usage; il la prodigue peut-être, et l'ami qui veut tout dire nuira peut-être à l'historien auprès de certains lecteurs. Quant à la seconde partie qui fait connaître la vie du missionnaire du Tong-King, ses travaux, son arrestation, ses souffrances, son martyre, récits assis sur des documents sérieux, elle offre le plus palpitant intérêt pour le Français et pour le catholique. Nous croyons qu'il est inutile d'en recommander la lecture. Pie IX a déclaré le martyr vénérable en 1857, et a introduit, la même année, la cause de sa béatification. Et, singulier rapprochement, celui qui recevait un tel honneur du Pontife suprême de l'Église était le sujet d'une ode signée d'un nom qu'on s'étonnera de trouver à côté de celui de Pie IX, celui de Victor Hugo (*Châtiments*, ode VIII).

— Louise-Marie Rouyrre, devenue sœur Maria, naquit à Versailles en 1791. Sa vie, terminée en 1869, s'est tout entière passée loin du monde où elle a cependant exercé une grande influence par

ses œuvres. C'est un modèle de vertus chrétiennes pratiquées avec héroïsme, qui donne à réfléchir et où chacun peut trouver quelque chose à imiter. Se sentant de bonheur appelée à la vie religieuse, elle sut se préparer à en accomplir tous les devoirs en se soumettant à ses parents qui ajournèrent une séparation qu'ils redoutaient, puis, après la mort prématurée de son père, en restant avec dévouement auprès de sa mère, dont elle était le seul soutien. Ce n'est qu'en 1816 qu'elle put satisfaire ses désirs en entrant dans la communauté des sœurs de saint Paul de Chartres, qui se consacrait à l'éducation des jeunes filles, au service des malades et aux missions. Elle fit profession en 1818; nous la suivons dans les hospices de Mantes, où elle débute, de Dreux et de Blois où elle est supérieure, puis à la tête de son ordre, où elle fut placée une première fois en 1834, et une seconde fois en 1855, et dans l'intervalle à l'hospice des aliénés de Blois. Les vertus qu'elle a pratiquées dans ses diverses charges, les qualités supérieures qu'elle a déployées, le bien qu'elle a fait, les salutaires effets de son gouvernement, les difficultés qu'elle a eu à surmonter dans ses rapports avec les différentes administrations, toutes les améliorations qu'elle a introduites, nous sont racontées dans tous les détails par M. l'abbé Gaveau. Il y a des longueurs pour le gros public, mais ses nombreuses filles, ainsi que tous ceux qui l'ont connue, sauront gré à l'auteur de n'avoir rien voulu laisser dans l'oubli, de rapporter tout ce qui pouvait contribuer à augmenter la vénération pour cette pieuse femme, morte comme une sainte, entourée de l'affection de toute sa famille religieuse et emportant le regret des pauvres innombrables qu'elle avait soulagés.

VICTOR MORYAT.

THÉOLOGIE

GEORGE SMITH'S **Chaldaïsche Genesis**. *Keilinschriftliche Berichte über Schopfung, Sündenfall, Sintfluth, Thurmbau und Nimrod, nebst viel en anderen Fragmenten altestenbabylonisch assyrischen Schriftthums.* Mit 27 Abbildungen. (*La Genèse chaldéenne de George Smith. Documents cunéiformes sur la création, la chute, le déluge, la tour de Babel et Nemrod, avec plusieurs autres vieux fragments assyro-babyloniens.* Orné de 27 illustrations.) Autorisiste Uebersetzung von HERMANN DELITZSCH, nebst Erlauterungen und fortgesetzten Forschungen von D' FRIEDRICH DELITZSCH. Leipzig, Hinrichs, 1876, in-8 de XIV-321 p.

Il est bien rare qu'une traduction vaille mieux que l'original. C'est le mérite particulier des deux fils du célèbre exégète allemand, Franz Delitzsch, d'avoir fait de la version allemande de la *Genèse chaldéenne* une œuvre de beaucoup supérieure à l'œuvre anglaise de George Smith. La publication de M. Smith a produit en Allemagne

comme en Angleterre une sensation profonde. Elle fournit comme une mine inépuisable aux études bibliques. On a déjà publié bon nombre des travaux au-delà du Rhin sur ces vieilles tablettes assyriennes, et ceux qui s'en sont occupés n'ont qu'un mot pour faire ressortir l'importance de la découverte de l'assyriologue anglais, trop tôt frappé par la mort: ils disent qu'elle est *epochemachend*, elle fera époque dans la science, elle ouvre comme une ère nouvelle dans les études bibliques. Mais il est nécessaire de corriger et de perfectionner l'œuvre de M. Smith. Il a déclaré lui-même dans sa préface qu'il avait apporté trop de précipitation dans la publication de son livre pour avoir pu le mûrir suffisamment; le défaut d'éducation classique l'empêchait d'ailleurs de traiter avec succès plusieurs parties de son travail. Les deux frères Delitzsch, sans trop réformer dans la traduction, y ont apporté des améliorations considérables. M. Hermann Delitzsch a fait la traduction proprement dite. Son frère Friedrich, qui est professeur d'assyrien à Leipzig et le principal représentant, avec M. Schrader, de l'assyriologie en Allemagne, a corrigé et perfectionné son œuvre. Autant la critique faisait défaut à M. Smith, autant elle est solide et sérieuse chez M. Friedrich Delitzsch. Il en avait déjà fourni la preuve dans ses *Études assyriennes sur les noms d'animaux*, il confirme l'idée qu'il avait déjà donné de son talent par les notes importantes qu'il a placées à la fin du volume de la *Genèse chaldéenne* (p. 257-321), et qui accroîtront encore sa réputation de savant. Ces notes ou plutôt notices sont au nombre de sept. 1° Histoire du déchiffrement des inscriptions assyriennes et des explorations en Mésopotamie; 2° les noms de dieux babyloniens; 3° la langue primitive de la Chaldée. L'auteur se range à l'avis de M. Oppert, qui l'appelle sumérienne, contrairement à M. Fr. Lenormant, qui l'appelle accadienne, avec les assyriologues anglais; 4° observations sur le récit de la création et de la chute; 5° la légende des sept mauvais esprits; 6° les dieux Dibbara et Itak; la tour de Babel; une quatrième fable; 7° Izdubar; la descente d'Istar aux enfers et le récit cunéiforme du déluge. Si tout ne doit pas être accepté dans ce qu'avance M. Friedrich Delitzsch, il y a du moins infiniment à apprendre à son école. Qu'il serait à désirer que, suivant son exemple et l'exemple de l'Allemagne, on étudiât aussi beaucoup parmi nous ces vieux documents qui touchent de si près aux saintes Écritures! X.

Patrum apostolicorum Opera. *Textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum, adhibitis præstantissimis editionibus, recensuerunt, commentario exegetico et historico illustraverunt, apparatu critico, versione latina passim correcta, prolegomenis, indicibus instruxerunt* Oscar de Gebhart, Adolphus Harnack, Theodorus Zahn. Editio post Dresselianam alte-

ram tertia, Fasciculi primi partis prioris editio altera. CLEMENTIS ROMAN *ad Corinthios quæ dicuntur Epistulæ.* Textum ad fidem codicum et Alexandrini et Constantinopolitani nuper inventi rencensuerunt et illustraverunt OSCAR DE GEBHARDT, ADOLPHUS HARNACK. — Fasciculus II. IGNATII et POLYCARPI *Epistolæ, Martyria, Fragmenta* recensuit et illustravit THEODORUS ZAHN. Lipsiæ, Hinrichs, 1876, 2 in-8 de LXXVI-159 et LVI et 404 p.

Parmi les documents les plus précieux que nous ait légués l'antiquité chrétienne se placent, sans contredit, les écrits du pape saint Clément. Tous les écrits des Pères apostoliques, aujourd'hui plus que jamais, ont une valeur inappréciable, et, de là, les éditions multipliées qui en sont données de nos jours, en France et surtout en Angleterre et en Allemagne. Mais, entre les ouvrages des premiers écrivains ecclésiastiques, ceux de saint Clément ont une place à part, à cause de leur haute antiquité, de la dignité dont leur auteur a été revêtu et des nombreuses questions théologiques et exégétiques auxquelles il touche dans ce qui nous reste de lui. Malheureusement, en effet, il nous reste peu de chose de lui. Depuis quelques années, on a pu enrichir les œuvres de saint Clément de deux lettres aux vierges chrétiennes qui lui sont généralement attribuées et qui nous ont été conservées dans une traduction syriaque, reproduite par M. Migne dans le tome Ier de sa Patrologie grecque, avec une traduction latine par le cardinal Villecourt. Avant cette découverte, nous ne possédions que sa première lettre aux Corinthiens et un fragment de la seconde. Toutes les éditions de ces lettres aux Corinthiens, jusqu'en 1875, ont été faites d'après celle de l'anglais Junius, qui en publia en 1633, à Oxford, le seul manuscrit connu. Ce manuscrit, écrit à Alexandrie de la main d'une dame égyptienne, appelée Thècle, vers l'époque du premier concile de Nicée, avait été envoyé en présent au roi Charles Ier d'Angleterre, par Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople. Ce manuscrit est très-imparfait : la fin de la seconde épître, ou au moins de ce qui porte le nom de seconde épître, car plusieurs savants croient que c'est une homélie, y manque, et, dans toutes les pages, des syllabes ou des mots ont disparu, le parchemin ayant été rongé par le temps. Il est facile de voir combien ces lacunes sont nombreuses par un simple coup d'œil jeté sur les éditions imprimées, dans lesquelles les mots suppléés sont enfermés entre crochets, ou mieux encore en examinant le *fac-simile photographique des restes des épîtres de Clément de Rome* qu'a fait publier le Musée britannique en 1856. Une découverte heureuse a complété, en 1875, ce qui manquait à la seconde épître et fourni authentiquement un grand nombre de mots qui n'existaient plus dans le Codex Alexandrinus : le métropolite de Serres, Philothée Bryennios, a trouvé un nouveau manuscrit à Constantinople, dans la bibliothèque du Saint-Sépulcre, et il l'a publié en grec, dans cette ville. MM. de Gebhardt et Harnack ont fait entrer dans l'édition que nous annonçons tout ce que

contient de nouveau l'édition du métropolite Bryennios. Les savants éditeurs préfèrent généralement, à bon droit, les leçons du Codex Alexandrinus à celles du Codex Constantinopolitanus, quand les deux manuscrits sont en désaccord. Quant aux mots supplées par les anciens éditeurs, on verra, par la nouvelle édition, que, quelle qu'ait été la sagacité de Junius, il n'avait pas toujours rencontré juste, et que, plus d'une fois, il avait ajouté plus de mots qu'il n'en manquait. La seconde épître, qui s'arrêtait avant la fin du chapitre XII a maintenant vingt chapitres. Les chapitres nouvellement découverts contiennent des citations de saint Luc, de saint Paul et de la première épître de saint Pierre.

Le second volume des *Pères apostoliques*, édité par M. Zahn, contient ce qui nous reste de saint Ignace et de saint Polycarpe, et ce qui leur est attribué. M. Zahn admet, comme épîtres authentiques de saint Ignace, les sept suivantes : aux Éphésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Romains, aux Philadelphiens, aux Smyrniens et à saint Polycarpe. Ce sont celles qu'Eusèbe énumère comme lettres du saint martyr, écrites pendant sa route vers Rome, où il devait périr dans l'amphithéâtre par ordre de l'empereur Trajan. Ces lettres ont une très-grande importance, dans les controverses actuelles surtout, où elles peuvent servir si efficacement à démontrer la fausseté des assertions de l'école de Tubingue. L'auteur connaît l'Évangile de saint Jean et les Actes, il parle des « quatre Évangiles » et en établit ainsi l'authenticité : il nous montre la hiérarchie ecclésiastique complétement organisée, et recommande sans cesse l'obéissance et la soumission à l'évêque, non moins que toutes les autres vertus chrétiennes. Sa lettre aux Romains est une des plus belles productions de l'antiquité chrétienne et l'un des écrits où l'héroïsme des martyrs éclate de la manière la plus admirable. Pour toutes ces raisons, les rationalistes attaquent de concert l'authenticité de presque toutes les épîtres de saint Ignace. M. Zahn a rendu un grand service à la cause de la vérité en prenant la défense de ces pages précieuses, dans ses Prolégomènes. Le savant éditeur défend également avec succès l'authenticité de l'épître de saint Polycarpe aux Philippiens, où nous trouvons des allusions aux deux premières épîtres de saint Jean et où le mot *Écriture* est appliqué au Nouveau comme à l'Ancien Testament, ce qui nous montre la foi des premiers temps à l'inspiration des écrits du Nouveau Testament.

M. Zahn reproduit également dans ce volume tout ce qui est attribué à saint Ignace et à saint Polycarpe et ce qui est propre à nous faire connaître leur vie et leur martyre. L'original grec et la traduction latine sont accompagnés, dans le second comme dans le premier volume, des diverses leçons et variantes, et éclaircies, autant qu'il est

nécessaire, par les notes. Deux tables, l'une des passages de la sainte Écriture, l'autre des mots grecs terminent chaque fascicule. Les éditeurs possèdent parfaitement leur sujet ; et leur livre est incontestablement la meilleure édition que nous possédions maintenant des écrits de saint Clément, de saint Ignace et de saint Polycarpe. L. M.

Le Concile du Vatican, *son caractère et ses actes,* par Mgr Fessler, évêque de Saint-Hippolyte (Autriche), secrétaire général du Concile du Vatican, ouvrage honoré d'un bref de S. S. Pie IX, traduit de l'allemand par un prêtre du diocèse de Paris et précédé d'une préface par E. Cosquin, rédacteur du *Français*. Paris, Plon, 1877, gr. in-18 de 200 p. — Prix : 2 fr. 50.

On se rappelle qu'après le concile, l'éminent prélat autrichien a publié, pour réfuter les erreurs du professeur Schulte touchant certains décrets du Vatican, une brochure sur la *vraie et la fausse infaillibilité des papes*, qui fut bientôt traduite en français et en anglais. Comme ces traductions se prévalaient d'un bref approbateur, dont le texte n'était pas livré au public, et que d'autre part certaines propositions de la brochure avaient paru à de sérieux, graves et doctes théologiens fort peu d'accord avec la tradition historique et l'enseignement catholique touchant l'infaillibilité pontificale dont l'auteur semblait restreindre singulièrement les limites et conditions, une polémique s'ensuivit d'où ressortit ceci : Mgr Fessler est seulement loué par le bref de son zèle à prendre en main contre Schulte les intérêts de la vérité ; on l'engage à continuer, et on lui déclare que, *s'il continue*, il *rendra* un très-grand service à la religion ; mais le bref en question, tout en louant les bonnes intentions de l'auteur et en l'approuvant d'avoir écrit en faveur du dogme défini par le concile, renferme-t-il une approbation expresse de *tout* ce que ledit auteur a écrit sur ce sujet? Nullement ; et par le fait, sans rentrer dans cette discussion, il suffit d'un peu d'attention pour constater que la doctrine de Mgr Fessler sur *la vraie et la fausse infaillibilité* est historiquement inconciliable avec les faits et les actes du Saint-Siége dans des occasions mémorables, telles que les condamnations de Baius, de Quesnel, de Fénelon, du jansénisme, etc., etc. Depuis ce premier travail de Mgr Fessler, rien, à notre connaissance, n'est venu prouver qu'il eût amendé les théories par lesquelles il restreignait, un peu arbitrairement, les limites et conditions de l'infaillibilité pontificale. Ce n'est donc pas sans émotion et curiosité que nous avons ouvert et lu son nouvel ouvrage sur le *Concile du Vatican, son caractère et ses actes*. Ce travail, comme le premier, est une réfutation du même docteur Schulte qui, dans une autre brochure, intitulée : *le Décret du* 18 *juillet* 1870 *sur l'infaillibilité, examen de son autorité dans l'Église*, refuse au concile du Vatican tout caractère œcuménique.

Le prélat n'a pas de peine à renverser cette erreur, qui est toute de fait, et les détails techniques et positifs qu'il donne dans ses quatre premiers chapitres sont à ce sujet du plus sérieux intérêt, et absolument topiques. Personne n'était mieux placé que l'ancien secrétaire général du concile, pour parler pertinemment de *la convocation du Concile*, du *nombre et de la qualité des Pères*, de la *présidence de l'assemblée*, et des *matières des délibérations* : un cinquième chapitre, consacré à *l'ordre observé* dans ces délibérations, comprend treize paragraphes, faisant connaître les divers règlements intervenus, les lieux et l'ordre de tenue des congrégations générales et des sessions publiques, etc... L'historique du vote *formel et définitif* des décrets remplit le sixième chapitre, et le septième contient les observations de l'auteur sur leur *confirmation*. Les erreurs du docteur Schulte sont pleinement mises à néant par l'exposé clair et exact de Mgr Fessler. Il suffisait ici de rétablir les faits matériels qui prouvent que toutes les conditions requises pour que l'assemblée du Vatican soit bien réellement un concile œcuménique ont été observées et remplies.

Nous n'aurons donc à notre tour, et sauf, bien entendu, un jugement doctrinal théologique plus compétent, qu'à louer et recommander le nouvel ouvrage de Mgr Fessler comme propre à dissiper certains nuages et à réfuter certaines objections ou préventions de l'incrédulité ou de l'ignorance. Pourquoi faut-il qu'en deux points, il y ait lieu de faire, croyons-nous, de formelles réserves? D'abord notre étonnement est grand de voir que, dès la deuxième page de son introduction, le prélat se félicite de ce que son premier livre sur la *Vraie et fausse infaillibilité* n'ait jamais soulevé parmi les catholiques la *moindre expression de désapprobation*. C'est une assertion un peu risquée en présence (pour ne citer que les deux ouvrages actuellement sous notre main) des *Études religieuses des RR. PP. jésuites* (nos d'août, de septembre 1875 et de mars 1876) et de l'*Infaillible autorité du Pape de l'Église*, du très-docte professeur Bottalla, de la faculté de théologie de Poitiers (t. II, section XVI, § 3). En second lieu, il nous parait que le très-détestable ouvrage en deux volumes où Mgr Maret avait rassemblé contre le concile et l'infaillibilité pontificale tous les vieux arguments du gallicanlisme le plus aventuré, aurait dû empêcher l'évêque de Saint-Hippolyte d'en citer toujours l'auteur au nombre — et parmi les premiers — des Pères du concile les plus éminents pour leur science théologique. Mgr Maret a fait de son malheureux livre, arsenal *alors* de tant d'attaques violentes et injustes, une rétractation qui l'honore à jamais et au suprême degré; mais, au moment du concile, assurément ce livre et son auteur, membre d'une minorité dont les arguments ou les procédés ont mal servi la cause, ne pouvaient être considérés comme des

lumières à préconiser dans une assemblée où brillaient tant de prélats éminents par la science, la vertu et les travaux apostoliques.

Quant au bref qui accompagne le nouveau livre de Mgr Fessler, on le donne cette fois *in-extenso;* il constate qu'il *était très-opportun de choisir pour sujet d'un livre la démonstration de l'œcumenicité du concile du Vatican*, et *il ne doute pas* que ce sujet n'ait été traité *avec la gravité et la distinction qui répondent au zèle éclairé et à la science* de l'auteur. Puis il recommande au prélat le salut des fidèles de son diocèse, *exposés à tant d'embûches...* Rien de tout cela n'engage bien avant la cour de Rome, et pas plus que dans le premier, on ne trouvera, dans ce bref, d'argument décisif dont on puisse se prévaloir en faveur de l'orthodoxie du volume dont il s'agit.

F. DE ROQUEFEUIL.

La Somme du catéchiste. *Cours de religion et d'histoire sacrée à l'usage des universités catholiques, séminaires, colléges*, etc., par l'abbé REGNAUD, vicaire à Saint-Eustache. III. *Morale.* Paris, Palmé, 1875, in-12 de XV-964 p. — Prix :

Le troisième volume de la *Somme du catéchiste* contient ce qui regarde la morale : c'est-à-dire, après les notions préliminaires sur les actes humains, la conscience et les lois, l'explication des commandements de Dieu et de l'Église, et enfin, quelques notions sur les conseils évangéliques, les péchés, les vices et les vertus.

Depuis l'apparition des deux premiers volumes, le nom de la librairie a été modifié; l'ancienne maison Palmé est devenue la Société générale de librairie catholique; par une coïncidence singulière, le sous-titre de l'ouvrage que nous analysons s'est modifié en même temps. Ce n'est plus seulement pour les colléges, séminaires et catéchismes de persévérance que le livre est rédigé, mais encore pour les universités catholiques. Cela explique pourquoi sont traitées d'intéressantes questions qui ne trouvent point place d'ordinaire dans les manuels de catéchisme. Ceux qui désirent un enseignement plus complet que l'enseignement ordinaire trouveront étudiées, à côté de chaque point de morale, les questions de droit ou d'économie politique qui s'y rattachent. Ainsi dans les notions préliminaires, nous lisons tout ce qui touche à la promulgation et à l'exécution des lois au for ecclésiastique et au for civil. Plus loin, sont données les notions générales du droit et quelques explications sommaires sur les principales collections du droit canon. Au quatrième commandement, un chapitre spécial est consacré à étudier les relations mutuelles des souverains et des sujets et les éléments du droit public.

Le développement du septième commandement occupe une grande

place dans l'ouvrage. Ici, en effet, la question grandit de suite, si on se place au point de vue où s'est mis M. l'abbé Regnaud. L'origine de la propriété, le sujet de la propriété, les droits des époux quant à la propriété ; les biens du clergé et des congrégations, l'administration de ces biens; les différentes manières d'acquérir la propriété ; autant de graves et importantes questions qui font l'objet de toute une série de chapitres. Vient ensuite ce qui regarde les contrats : donations, testaments, etc. Les catéchismes publiés jusqu'ici, même les plus connus, comme celui de l'abbé Guillois, ou celui d'Hauterive, ne contiennent rien sur tout cela. Souvent, cependant, dans les colléges, le plan des cours amène à traiter ces questions. Nous signalons l'ouvrage de M. Regnaud aux catéchistes qui désireraient un bon résumé de ces matières.

Signalons cependant quelques taches çà et là. Nous l'avons dit en rendant compte des premiers volumes, chaque chapitre est suivi d'une ou plusieurs histoires édifiantes. Rien de mieux. Mais il ne faut pas, croyons-nous, rajeunir, pour le besoin de l'intérêt, de vieilles histoires et leur fixer une date récente. Les enfants qui les entendent, venant à rencontrer le même trait attribué à un autre personnage et placé à une autre époque, doutent de la véracité de leur catéchiste, et le résultat n'est pas bon. Ainsi, page 509, un curé français est cité comme exemple d'un admirable dévouement pendant la guerre de 1870; pourquoi faut-il que le même récit se trouve déjà dans Bernardin de Saint-Pierre à la date de la guerre de Trente ans.

M. Regnaud commet également une erreur quand, à la page 744, il signale, parmi les causes qui empêchent de tester validement, la mort civile. La loi du 31 mai 1854 a aboli cet article du code.

A la page 907, un défaut de rédaction laisserait croire que, dans les couvents cloîtrés, la clef du parloir est confiée au confesseur. Il s'agit évidemment de la clef du confessionnal.

Nous croyons également que M. Regnaud est bien sévère en condamnant absolument les représentations dramatiques dans les colléges. Elles ont eu lieu de tout temps chez les Pères jésuites. De nos jours, elles existent dans beaucoup de maisons très-chrétiennes, pensionnats de jeunes filles ou colléges de garçons. Peut-on croire qu'un si grand nombre de personnes expérimentées auraient laissé subsister un usage qui eût eu tant d'inconvénients, s'il n'y avait eu de plus grands avantages. Une sage discipline remédie facilement aux inconvénients, et trouve là l'occasion de corriger certains défauts qui se montrent au grand jour et qui, souvent, auraient sans cela grandi dans l'ombre.

Ces remarques de détail n'empêchent pas, nous le répétons, le livre de M. Regnaud d'être un livre utile et bien fait. Terminons par une

observation qui a peut-être son importance. Il nous semble que le lecteur aurait avantage à ce que les volumes soient moins gros. Chacun des trois tomes eût pu facilement se diviser en deux qui eussent été d'un maniement beaucoup plus facile et plus agréable pour tous.

L.-E. Beurlier.

SCIENCES ET ARTS

L'Espèce humaine, par A. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 2e édition. Paris, Germer Baillière, 1877, in-8 de 368 p. (*Bibliothèque scientifique internationale.*) — Prix 6 fr.

La place de l'homme dans la création, l'unité de l'espèce humaine, l'origine et l'antiquité de nos premiers aïeux, en un mot les plus graves problèmes de la science de l'homme sont discutés ici avec une richesse dans les preuves, une sûreté dans la critique et une modération dans les conclusions qui assurent à cette œuvre nouvelle de l'éminent académicien une incontestatable autorité. Non seulement c'est un exposé magistral, mais c'est avant tout « un livre de bonne foy. » Le domaine qui appartient à la science, la marche qui lui est propre, l'extension légitime de ses aspirations sont nettement définis. Tout en revendiquant pour elle une entière liberté dont il montre si bien le fécond emploi, M. de Quatrefages ne sacrifie jamais ni la rigueur de la méthode, ni l'impartialité des jugements aux entraînements de la polémique, aux enivrements du progrès scientifique ou aux séductions de l'hypothèse. Aussi, sans nier l'utilité de la hardiesse dans les recherches, affirme-t-il la nécessité de la réserve dans les affirmations. Souvent, en effet, la science doit reconnaître avec lui qu'elle a atteint les bornes de son empire et que la seule réponse à d'insolubles questions est d'avouer dignement son ignorance. Un livre si rempli par la discussion des faits, si précis dans l'exposé de leurs conséquences se prête peu à une analyse : il faudrait tout citer. Nous nous bornerons à énumérer les principaux sujets.

Et d'abord, quelle place l'homme doit-il occuper dans la création? Au-dessus du *règne minéral* qui comprend les corps soumis à la gravité et aux forces physico-chimiques, le *règne végétal* réunit les êtres chez lesquels apparaît une force nouvelle, la *vie*, avec ses manifestations multiples, accroissement, nutrition, reproduction et destruction. Dans le *règne animal* se présentent, en outre, et à des degrés divers, des faits d'un ordre plus élevé : les *phénomènes intellectuels* révèlent l'existence d'une autre force que l'on peut définir par ses effets et appeler l'*âme animale*. Par ses caractères organiques, par son intel-

ligence même, l'homme ne se distinguerait pas essentiellement du règne animal ; mais seul il s'élève à l'idée abstraite du devoir, seul il offre à l'observation positive des *faits moraux et religieux*. Ces phénomènes spéciaux veulent être rattachés à une cause, l'*âme humaine* qui, s'ajoutant aux précédentes, vient caractériser le *règne humain*. Remarquons d'ailleurs que ces causes inconnues sont également mystérieuses dans tous les règnes ; mais elles se manifestent chacune par des effets propres et directement observables ; elles s'imposent donc toutes au même degré à l'examen scientifique.

Le règne humain ainsi défini comporte-t-il, comme les autres, plusieurs groupes naturels, plusieurs espèces ? Interrogeons les faits. Partout, pour les plantes comme pour les bêtes, l'union entre *espèces* différentes est extrêmement difficile, et ne se réalise, sauf de rares exemples, que sous l'action de l'homme. En outre, les produits d'une semblable union, les *hybrides*, tantôt par un retour définitif reproduisent le type des ancêtres, tantôt affectent des variations désordonnées, mais toujours restent à peu près stériles. Au contraire, entre les *races* d'une même espèce, les unions sont faciles et les produits ou *métis* indéfiniment féconds ; s'ils reprennent par *atavisme* la ressemblance des ancêtres, ce n'est qu'un effet éphémère, car leurs descendants conservent tous les caractères du métissage. De ces faits nettement élucidés découlent à la fois et la démonstration de l'unité de l'espèce humaine et la réfutation du transformisme. En premier lieu, toutes les races d'hommes, si diverses que les climats les aient faites, donnent entre elles des métis et jamais des hybrides ; elles se rattachent donc toutes à une espèce unique. En second lieu, jusqu'à ce qu'un hybride stérile, parmi les animaux ou les plantes, soit devenu un métis fécond, on doit reconnaître que les faits établissent la fixité des espèces et démentent leur origine commune par transformations graduelles.

Mais M. de Quatrefages ne se borne pas à restreindre à ses justes proportions la curieuse variabilité si bien observée sur les races domestiques par M. Darwin et ses disciples. Il s'attaque directement à la doctrine de la descendance de l'homme telle que le professeur Hœckel l'a énoncée. Comme Wallace, mais avec d'autres arguments, il réfute ces théories au nom même des principes de sélection qu'on invoque pour les établir. Les efforts du transformisme sont donc impuissants à expliquer l'origine des espèces ou l'origine de l'homme. Sur ces problèmes, qui sont insolubles aujourd'hui et le seront peut-être à jamais, les savants restés fidèles à l'expérience et à l'observation, c'est-à-dire à la méthode de la science moderne, n'hésitent pas à répondre avec M. de Quatrefages : « Nous ne savons pas. »

Il n'en est pas de même de l'antiquité de l'homme. Ici, la géologie

et l'anthropologie ont pu, en s'entr'aidant, arriver à des résultats positifs. S'il faut reconnaître pour des indices du travail humain les silex que M. l'abbé Bourgeois a trouvés à Thenay, l'homme aurait vu s'accomplir plusieurs des périodes géologiques. Il a du moins habité dans nos contrées avec des espèces animales qui se sont éteintes (mammouths velus, rhinocéros à narines cloisonnées), ou qui ont émigré (aurochs, rennes, lions et tigres). Il a traversé la période glaciaire et a vécu dans les cavernes où nous retrouvons, associés à ses rares ossements, les restes de ses repas et les outils de son industrie. Bien plus, les troglodytes du Périgord ne se bornaient pas à tailler les silex ou les os pour s'en faire des armes : ils savaient aussi graver ou sculpter la représentation des animaux ou même des hommes. Bien des essais ont été tentés pour supputer l'âge de ces débris du passé ; jusqu'ici aucune des évaluations ne permet d'énoncer un chiffre. Elles suffisent pourtant à restreindre les immenses durées auxquelles certains géologues aimaient à recourir, et à prouver d'autre part que l'origine de la période actuelle remonte à elle seule fort au-delà des six mille ans de la chronologie vulgaire. Il n'y a rien là qui doivent surprendre : de tout temps, les voix les plus autorisées ont dit, comme le vénérable abbé Le Hir : « La chronologie biblique flotte indécise, c'est à la science humaine d'en fixer les dates. »

Qu'il s'agisse de plantes ou d'animaux, chaque espèce a son centre d'apparition spécial; il est d'autant plus restreint qu'elle est elle-même plus élevée dans l'échelle organique. Rien n'autorise à croire qu'il en ait été autrement pour l'espèce humaine. Les plus vieilles traditions, les recherches de l'anthropologie, les découvertes de la linguistique et jusqu'à l'origine de nos races domestiques, tout ramène à penser que le centre d'apparition de l'homme a été sur les hauts plateaux de l'Asie centrale. De là la famille humaine s'est peu à peu répandue sur le globe entier. Mais les polygénistes et ceux qui croient à des centres d'apparition multiples, viennent arguer ici des difficultés que présentent les migrations à travers les continents et les mers, et surtout des obstacles qui s'opposent à l'acclimatation. A ces deux objections, M. de Quatrefages répond par des faits saisissants : d'abord nombre de grands déplacements de population, notamment l'exode des Kalmouks qui, sous le règne de Catherine, retournent des rives du Volga aux confins de la Chine; les migrations qui, de la Malaisie, ont peuplé tous les archipels, comme le prouve l'identité de la race et de la langue depuis les îles Sandwich jusqu'à la Nouvelle-Zélande; les exemples analogues qui établissent en Amérique le mélange des races quaternaires avec des races blanches venues du Groenland ou à travers l'Atlantique et des races jaunes émigrées de la Chine et du Japon. Quant aux climats, sans doute ils éprouvent

parfois cruellement les nouveaux arrivants; mais peu à peu les générations successives s'adaptent aux conditions des lieux. En faisant les sacrifices nécessaires, l'homme, aidé de son intelligence, peut vivre dans toutes les parties du globe.

Les plus anciennes des migrations se perdent dans l'antiquité préhistorique, et les races fossiles dont on retrouverait encore des représentants parmi nos populations offrent déjà à l'anthropologiste des types très-divers. Les races actuelles surtout présentent des différences frappantes qui restent l'argument favori des polygénistes. Mais l'étude des variations qu'une même espèce animale ou végétale peut subir — et personne ne l'a faite avec plus de sagacité que M. Darwin — montre assez que l'action du milieu amène de notables changements dont l'hérédité tend à perpétuer les caractères. Cette variabilité, d'ailleurs, est d'autant plus grande que l'habitat de l'espèce est plus étendu. Il eut donc été fort étonnant que l'espèce humaine, qui peut couvrir le globe entier, n'en eût pas ressenti les effets tout autant, sinon plus, que les espèces animales. En outre, des races déjà fixées donnent, en s'unissant, des races métisses; celles-ci peuvent à leur tour se modifier, et, quoi qu'on en ait dit, elles sont souvent aussi fécondes et parfois plus belles que celles dont elles sont issues. Ce métissage, qui de nos jours s'exerce activement sur tous les continents, efface de plus en plus, sous la multiplicité et l'entrecroisement des modifications, les caractères des races pures, et affirme par la fécondité indéfinie de leurs unions, l'unité primordiale de l'espèce humaine.

Le dernier livre est consacré à l'examen des faits intellectuels et surtout des faits spéciaux au règne humain, c'est-à-dire à l'étude du langage et des phénomènes moraux ou religieux. Reprenant pour les contrôler les allégations des écoles matérialistes ou évolutionnistes de M. Büchner ou de M. Lubbock, M. de Quatrefages montre, par la discussion des témoignages, combien il importe en pareille matière de se tenir en garde contre les préjugés d'éducation ou les méprises d'observation. En taxant d'immoralité ou d'athéisme des populations sauvages, on a méconnu l'idée qu'elles se font du juste ou du divin. Mais à quelles erreurs d'appréciation ne pourraient pas prêter aussi chez les Européens telle pieuse légende des campagnes ou telle pratique de dévotion. Avant d'accuser d'irrémédiable barbarie les nègres et les Australiens, il faut se rappeler ce qu'ont été dans le passé les peuples les plus fiers de leur civilisation avancée, et ne pas oublier surtout — notre temps en offre de tristes exemples : l'extermination des Peaux-Rouges et la traite des Polynésiens, — combien sont cruelles et iniques le plus souvent les relations des races blanches avec les peuplades sauvages. En réalité, les races, quoique

fort inégales actuellement, sont toutes capables de progrès, sans qu'aucune soit vouée à une infériorité fatale.

Nous avons négligé bien des chapitres, et pourtant nous avons dépassé déjà les limites d'une analyse. Mais ce n'est pas seulement ici un ouvrage d'un intérêt scientifique spécial ; c'est, avant tout, une œuvre d'une haute portée morale. A toutes les questions sur l'origine et les destinées de l'homme qui, maladroitement défendues parfois au nom de principes métaphysiques ont été fréquemment résolues hâtivement par une prétendue science expérimentale, M. de Quatrefages répond par la seule constatation des faits, recueillis avec la plus grande sûreté de méthode, jugés avec la plus haute indépendance d'esprit. Il a rendu ainsi un double service à la vérité : il a contribué plus que personne par ses études à la mettre en lumière, et, chose plus utile encore, il a montré, par son exemple, avec quelles armes il convient de la défendre. ALEXIS DELAIRE.

Catalogue du musée Fol. Troisième partie. *Peinture artistique et industrielle.* Genève, H. Georg ; Paris, Cherbuliez, 1876, in-12 de 418 p.

Le volume dont nous venons de rapporter le titre n'est pas un catalogue comme on en rencontre d'ordinaire ; il contient non-seulement la description des objets d'art, peintures, faïences et émaux exposés dans le musée Fol, à Genève, mais on lit en tête un aperçu historique sur l'histoire de la peinture et des peintres, qui n'occupe pas moins de 332 pages. De nombreuses gravures, souvent sommairement tracées, viennent heureusement au secours des descriptions, toujours incomplètes, malgré l'étendue qu'on leur accorde, et, pour celui qui a vu les objets eux-mêmes, ces croquis sont suffisants pour les lui remémorer. L'auteur de ce livre, modestement intitulé catalogue, a suivi pour les porcelaines et pour les émaux la méthode qu'il avait suivie pour les peintures proprement dites : avant de décrire chaque pièce, il donne un bref aperçu des procédés employés, des recettes dont les émailleurs se servaient, et, en s'aidant de planches en chromolithographie, il nous fait connaître d'importants spécimens de faïences et de porcelaines de tous pays. Ce nouveau volume, en venant se joindre aux précédents, dont a parlé ici même M. Schlumberger, permet d'apprécier, comme elle le mérite, l'importante collection de M. W. Fol, qui peut être regardée comme un musée de plus pour la ville de Genève. G. D.

BELLES-LETTRES

La Linguistique, par M. Abel Hovelacque. Paris, Reinwald. 1877, in-12 de 435 p. — Prix : 4 fr.

Le livre de M. Hovelacque fait, ou plutôt fera partie d'une collection intitulée : *Bibliothèque des sciences contemporaines.* Nous aurons à dire, tout à l'heure, quelques mots des tendances qu'elle accuse et de l'esprit dans lequel elle sera forcément rédigée. En tout cas, il est un mérite que l'on ne saurait, sans injustice, contester à l'ouvrage en question : c'est un résumé assez complet de ce que la science nous a appris jusqu'à ce jour sur la classification et l'histoire des différentes familles de langues parlées sur toute la surface du globe. Malgré un certain nombre de lacunes ou même d'erreurs, on y reconnait l'œuvre d'un érudit de profession. On est étonné du nombre d'ouvrages que l'auteur a dû compulser, et sa lecture épargnera, à celui qui veut simplement se faire une idée générale de la question, beaucoup de recherches et la lecture d'un nombre considérable de documents originaux.

Beaucoup plus logique sur ce point que plusieurs savants d'outre-Rhin, M. Hovelacque voit, dans les principes de la structure grammaticale de chaque idiome, non-seulement le résultat des aptitudes intellectuelles spéciales à la race qui les a créés, mais encore, et surtout, la conséquence du degré de développement auquel la langue est parvenue. Ainsi, les idiomes à flexion, dont la supériorité sur tous les autres reste incontestable, ne doivent pas leur perfection uniquement à la suprématie d'intelligence des races indo-européennes ou sémitiques. Cette même perfection tient surtout à ce que les langues en question sont parvenues seules à accomplir le cycle entier de leur développement normal; mais l'on ne saurait douter qu'elles n'aient débuté par ce même état monosyllabique auquel s'arrêta le chinois pour traverser ensuite la phase agglomérante, qu'elles devaient bientôt dépasser. D'autre part, un simple arrêt de développement amené par des causes que le linguiste n'a pas à rechercher, aura maintenu jusqu'à nos jours les dialectes de l'extrême Orient dans l'état le plus rudimentaire, qui est celui du monosyllabisme ou de la juxtaposition ; mais elles conservent, au moins virtuellement, la faculté de réaliser les mêmes progrès que nos dialectes de l'Europe.

Cette façon de concevoir la classification des langues et leurs évolutions nous explique la marche suivie par M. Hovelacque dans son étude : d'abord viennent les idiomes de l'Asie orientale (chinois, tibétain, annamite), puis ceux qui reconnaissent l'agglomération pour principe vital, et dont le nombre est si considérable. Enfin l'ouvrage

se termine par l'examen des dialectes à flexion, sous leurs trois formes, chamitique, sémitique et indo-européenne.

Maintenant quelques erreurs restent à signaler dans le livre en question. Il n'est pas exact, par exemple, de soutenir que la distinction des genres soit tout à fait inconnue aux dialectes algiques; elle existe, du moins, pour le pluriel. Le genre noble ou animé se trouve, suivant les dialectes, marqué par la finale *ak* ou *ag* et le genre ignoble ou inanimé, par les désinences *al* ou *ar*. Enfin, le quiché ne se parle pas, comme le prétend notre auteur, au nord, mais bien au sud de Mexico, dans le pays de Guatémala. Est-il bien sûr d'un autre côté, que le haoussa constitue une famille à part, au sein des langues africaines? Les quelques renseignements par nous recueillis sur ce point attesteraient une parenté intime entre lui et les langues du groupe dahoméen. Puisque M. Hovelacque admet (et avec toute raison, suivant nous), la communauté d'origine des dialectes khamitiques et sémitiques, il eût été bon de mentionner les trois mémoires de M. l'abbé Ancessi, insérés dans les *Actes de la Société philologique*. Ils constituent, sans contredit, les travaux les plus importants publiés sur cette intéressante question. N'y aurait-il pas lieu, également, de signaler les nombreux points de contact déjà relevés entre les idiomes hottentots et l'ancien égytien? par exemple, l'emploi de la labiale muette pour marquer le masculin, et de la dentale comme signe du féminin? Il se pourrait fort bien, en effet, que les patois des aborigènes du Cap nous représentassent la phase agglomérante des dialectes sémito-khamites.

M. Hovelacque adopte en bloc toutes les théories de M. Vinson relatives à la langue basque. Il veut, à toute force, voir dans *Niz* « je suis, » un composé ayant à peu près le sens de « mon être. » Nous avons déjà fait ressortir les motifs qui nous portent à ne reconnaître dans cette forme que le médiatif du pronom personnel. Il regarde également comme insoutenable l'opinion qui consisterait à rattacher certaines langues américaines, soit à la souche basque, soit à la souche ougro-finnoise. Sans doute, il n'y a aucun motif sérieux d'admettre un lien de filiation quelconque entre le sioux et le turk ou le finnois, mais nous ne regarderions pas comme improbable l'existence d'un lien fort éloigné de parenté unissant le basque aux dialectes algiques. Nous expliquerions volontiers par cette hypothèse, la ressemblance frappante de certaines formes pronominales dans les deux groupes linguistiques.

Les erreurs et lacunes que nous venons de signaler sembleront, du reste, assez légères, et, dans un ouvrage de longue haleine, où toutes les langues de la terre se trouvent passées en revue, elles étaient à peu près inévitables. Un tort plus grave que nous reproche-

rons à notre auteur, c'est d'avoir parfois voulu faire de la philosophie positiviste au lieu de se borner à la linguistique. Çà et là, nous avons relevé certains propos assez peu obligeants à l'adresse de ceux qui ont encore la naïveté de croire à l'inspiration des livres saints. M. Hovelacque trouve même moyen de dire des choses désagréables aux jésuites. Il les rend responsables, par exemple, de l'état de barbarie intellectuelle ou croupissent les populations éthiopiennes. Il est très-vrai que la supériorité de l'enseignement des bons Pères sur celui des maîtres indigènes avait attiré à leurs écoles la jeunesse studieuse du pays. A leur départ, en effet, la culture intellectuelle tomba, chez les Abyssins, dans un état de marasme dont elle ne s'est pas relevée depuis. La responsabilité de ce fait incombe, ce nous semble, non aux Pères de la Compagnie de Jésus, mais bien à ceux qui les ont expulsés.

La fâcheuse tendance que nous venons de signaler n'a pas pour seule conséquence de rendre notre auteur injuste envers les personnes ; elle aurait encore pour effet de compromettre les progrès de la linguistique. M. Hovelacque qui, cependant, ne reconnaît que le résultat d'un développement interne dans la création des différents système grammaticaux, devrait, en bonne logique, accueillir favorablement l'hypothèse d'une langue unique dont toutes les autres constituent autant de dérivés. Il n'en est rien pourtant : avec tous les écrivains de son école, il s'y montre fort hostile Serait ce parce qu'elle amènerait invinciblement à cette conclusion que l'humanité entière descend d'un couple unique? Cependant, il est fort remarquable que ces régions de l'Asie occidentale, où les antiques traditions placent le berceau de l'espèce humaine, soient celles aussi ou nous retrouvions réunis sur un petit espace le plus grand nombre de représentants des diverses souches de langues. Sans être prophète, on peut affirmer que l'avenir de la science repose spécialement sur les liens de parenté à déterminer entre des groupes d'idiomes considérés jusqu'à ce jour comme irréductibles. Suivre une voie différente, c'est, à notre avis, entraver la marche de ces études que l'on a à cœur de favoriser.

H. DE CHARENCEY.

Vergleichende grammatik der polnischen Sprache verglichen mit der deutschen und hebraischen, von Dr J. M. RABBINOWICZ. Paris, librairie du Luxembourg, 1876. gr. in-8 de 432 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. le Dr Rabbinowicz sur la grammaire polonaise mérite d'être signalé comme une des publications les plus importantes de ces derniers temps. On voit que l'auteur possède à fond son sujet, et qu'il l'a étudié *con amore*. Il fait preuve de la même indépendance

d'esprit qu'il a déjà montrée dans ses travaux antérieurs. Si les œuvres de ses prédécesseurs lui sont familières, toutefois il n'adopte pas au hasard leur façon de voir, et, toutes les fois qu'il se trouve dans le cas de les combattre, il s'appuie sur des raisons si convaincantes, il produit un tel ensemble de preuves que l'on ne peut s'empêcher de se ranger à son avis. Peut-être, néanmoins, aurait-il pu tirer fort bon parti d'une comparaison plus étendue entre le polonais et les autres dialectes slaves.

Le caractère tout technique du livre en question se prête difficilement à une analyse détaillée. En tout cas, les Polonais y trouveront une mine inépuisable de renseignements relatifs à l'étude de leur langue maternelle. Une foule d'observations aussi neuves qu'intéressantes méritent d'être relevées, en ce qui concerne, par exemple, l'orthographe, la distinction des verbes transitifs et intransitifs, improprement appelés *dokonane* et *niedokonane*.

Le but tout pratique que poursuivait l'auteur nous explique la marche par lui suivie dans son ouvrage. A première vue, il semble assez étrange de rapprocher le polonais de l'allemand ou de l'hébreu. Ce n'est pas que M. Rabbinowicz méconnaisse le moins du monde les énormes différences existant entre ces trois idiomes, mais il voulait, dans une intention toute patriotique, et pour resserrer les liens qui unissent entre eux les habitants du vieux royaume des Jagellons, faciliter l'étude de la langue polonaise à ses coreligionnaires d'origine israélite. Or, un grand nombre de juifs du duché de Varsovie, aujourd'hui encore, ne parlent qu'allemand ou hébreu.

H. de Charencey.

Grammaire de la langue chinoise orale et écrite, par M. Paul Perny. Tome II (langue écrite). Maisonneuve et E. Leroux, 1876, gr. in-8 de xvi-547 p. — Prix : 20 fr.

Dictionnaire français-pongué, par les missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit. Paris, Maisonneuve, 1877, in-12 de 354 p. — Prix : 10 fr.

Citer M. Perny, c'est citer le plus savant sinologue peut-être que l'Europe possède depuis la mort de Stanislas Julien. L'ouvrage qu'il consacre à l'étude de la langue chinoise écrite ne le cède en rien à ses précédentes publications. L'auteur débute par l'historique de l'écriture chinoise, qu'il fait remonter bien au-delà de Fo-Hi, jusqu'au temps de Noé, et peut-être même avant.

De nombreux spécimens des diverses formes graphiques successivement en usage sont placés sous les yeux du lecteur. Le docte écrivain entre dans de longs et curieux détails sur la partie matérielle de l'écriture, sur la manière de fabriquer l'encre de Chine, la préparation du papier, etc. Autrefois, la meilleure encre de Chine venait, non

pas de Chine, mais bien de Corée. Ce n'est qu'à une époque relativement récente que les habitants du Céleste-Empire arrivèrent, dans sa préparation, à ce degré de perfectionnement que nous n'avons point encore su imiter. Aussi ce produit continue-t-il à être, comme le thé et la laque, un de ceux pour lesquels nous demeurons tributaires des Chinois. On lira, sans doute, avec intérêt tout ce qui concerne les origines de l'imprimerie, car cet art de multiplier, pour ainsi dire, la pensée au moyen de types gravés sur bois, nous est incontestablement venu de l'extrême Orient. Mentionnons ensuite un chapitre consacré à l'histoire des dictionnaires chinois, dont le plus ancien remonterait, dit-on, à onze siècles environ avant notre ère. Les mots y sont rangés par ordre de matières, comme ils le sont aujourd'hui encore dans les dictionnaires japonais indigènes. La multiplication des signes graphiques ayant rendu impossible le maintien de cet ordre de classement, on dut faire d'autres dictionnaires sur un plan différent. Les mots y sont rangés, le plus souvent soit par clefs, c'est-à-dire d'après le nombre de traits ou coups de pinceaux qu'exige leur formation, soit par tons ou sons. Les lexiques de cette dernière catégorie sont incontestablement ceux qui se rapprochent le plus des nôtres. Ce n'est point, à coup sûr, le génie naturel qui manque aux Chinois pour arriver à l'emploi de l'alphabet. Dans la transcription des termes sanscrits introduits par le bouddhisme, ils se servent de signes tout à fait comparables aux nôtres. Mais la nature même de la langue chinoise, toute composée de monosyllabes et pourvue d'intonations musicales, répugnait à la méthode alphabétique. Nous ne dirons qu'un mot, en passant, des encyclopédies chinoises. Par leur vaste étendue, elles surpassent celles de tous les autres peuples. Il faut aller au Céleste-Empire pour trouver des recueils de dix mille volumes, formant un seul et même ouvrage.

Laissons de côté, pour ne pas prolonger ce compte rendu outre mesure, tout ce qui concerne la syntaxe et la grammaire de la langue parlée. Aussi bien un tel sujet n'intéresserait que les philologues de profession. En revanche, le lecteur, même non initié, verra avec plaisir tout ce qui concerne l'histoire littéraire de la Chine. Le *Kou-wen*, ou langue antique, dans laquelle écrivit Confucius, et dont on distingue trois variétés, se distingue par son extrême concision. Il nous semble, du reste, fort douteux que le *Kou-wen* ait jamais pu être parlé. Vers le milieu du treizième siècle, apparaît une nouvelle forme de littérature ou plutôt de langage, le *wen-tchang* ou *kouam-hoa*, parfois désigné sous le nom de *langue mandarinique*. C'est en wen-tchang que sont rédigés la plupart des ouvrages modernes. Nous passons ensuite à l'étude des trois grandes écoles philosophiques et littéraires du Céleste-Empire : 1° celle de *Lao-Tseu*, qui se distingue par

ses tendances métaphysiques, et dans les doctrines de laquelle semble se retrouver quelques traces du monothéisme hébreu; 2° l'école de Confucius dont les sectateurs sont surtout des moralistes; 3° l'école bouddhique. On sait que la religion de Bouddha, introduite dans le Céleste-Empire vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, exerça une influence vraiment déplorable sur le développement littéraire et intellectuel de la nation. Avec lui, le monstrueux polythéisme des bords du Gange pénétra jusque sur les rives du fleuve Jaune et du fleuve Bleu.

Les ouvrages les plus importants de la littérature chinoise sont, sans contredit, les *six livres sacrés* ou plutôt classiques que les lettrés entourent d'une vénération toute spéciale. Le plus ancien des livres sacrés est le *Y-Kin* ou « livre des changements », dont l'auteur ne serait autre que Fo-Hi, le fondateur même de la monarchie chinoise. Puis viennent le *Chou-Kin*, composé, par Confucius, de fragments plus anciens; le *Chi-Kin* ou « livre des vers », où l'on trouve de véritables prophéties concernant le Messie à venir, qui sembleraient être empruntées à la Bible. L'on ne saurait douter que le *Chi-Kin* n'existât déjà au deuxième siècle de notre ère, c'est-à-dire postérieurement à la captivité d'Israël.

Disons maintenant un mot de ce que nous pourrions appeler la *littérature profane* du Céleste-Empire. Parmi les historiens, l'on rencontre l'illustre *Sé-Ma-Tsien*, surnommé l'*Hérodote de la Chine*. La poésie lyrique s'énorgueillit des noms de *Ly-Taï-Pé* et de *Tou-Fou*. Enfin la littérature contemporaine paraît riche surtout en romans, d'un assez médiocre intérêt, le plus souvent, et en pièces de théâtre. Il y a telles comédies chinoises qui ne seraient pas sans charme, même pour le lecteur européen le plus raffiné.

Ce compte rendu suffit à peine à donner une idée des nombreuses matières traitées par M. Perny dans le deuxième volume de sa *Grammaire de la langue chinoise*. L'auteur y fait preuve d'une érudition aussi vaste que profonde. Le seul reproche, à notre avis, que l'on pourrait être tenté de lui adresser, ce serait d'attacher parfois trop de confiance aux traditions indigènes. De l'avis de sinologues distingués, l'histoire de la Chine ne commence guère à offrir un caractère complet de certitude qu'à partir du temps de Confucius, c'est-à-dire vers le sixième siècle avant notre ère. Quelques jugements portés sur Stanislas Julien semblent aussi un peu sévères. Nous ne prétendons pas que le professeur au Collége de France se soit surtout distingué par l'aménité du caractère, et peut-être laissait-il un peu à désirer sous le rapport de l'esprit de critique. Ce n'en était pas moins un savant hors ligne, dans sa spécialité.

Quoi qu'il en soit, ces quelques réserves ne nous empêchent pas de

rendre justice à l'œuvre de M. Perny; c'est un vrai monument d'érudition, digne à tous égards de ceux qui étaient déjà sortis de la même main.

— Les Révérends Pères de la Congrégation du Saint-Esprit, qui évangélisent les noirs du Congo, viennent d'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance du monde savant par la publication d'un dictionnaire *français-pongoué*. Le *pongoué*, ou langue du Gabon, se parle sur une étendue de plus de deux cents lieues de côtes; elle est comprise même au sein de nombreuses tribus dont elle ne constitue pas cependant l'idiome national, et joue, pour ainsi dire, dans ces régions, le rôle d'une véritable langue franque. Son étude n'était donc pas moins intéressante pour le commerçant que pour le missionnaire ou le philologue de profession. Cependant, s'il existait déjà plusieurs dictionnaires du pongoué, dont l'un rédigé par les Pères du Saint-Esprit, aucun dictionnaire de cet idiome n'avait encore paru. Nous sommes heureux d'apprendre qu'une telle lacune vient d'être comblée, et dorénavant l'étude du pongoué ne sera pas plus inabordable que celle de n'importe quel autre dialecte vivant. Ajoutons que le pongoué, par ses racines et son caractère *allittéral*, se rattache de fort près aux dialectes de la Cafrerie. C'est un membre de cette grande famille *Bantou* qui occupe la plus grande partie de l'Afrique australe.

— C'est encore à un missionnaire, le Père de Montoya, que nous devons les renseignements les plus complets sur la langue tupi, dont les différents dialectes se trouvaient en vigueur chez la plupart des indigènes du littoral brésilien. La réimpression faite par M. le vicomte de Porto-Seguro contient un *arte* et un *vocabulario* en portugais de cet intéressant idiome. Nous retrouvons, en tupi, bon nombre de ces caractères communs à presque tous les idiomes du Nouveau Monde, la stucture agglutinante, l'intercalation des formes pronominales, etc. Toutefois, elle ne nous offre pas cet enchevêtrement d'éléments grammaticaux que l'on remarque dans le langage des sauvages de l'Amérique du Nord, et qui rend leur étude si difficile. Le tupi, du reste, offre d'incontestables affinités, tant avec les dialectes caraïbes qu'avec ceux des Zuaranis du Paraguay. Si M. de Porto-Seguro consentait à compléter son œuvre par la publication d'un dictionnaire tupi-portugais et de textes choisis, ce serait là, à coup sûr, un labeur dont la science ne lui saurait avoir assez de reconnaissance.

H. DE CHARENCEY.

Recherches sur l'histoire littéraire du quinzième siècle, par Jules DUKAS (*Laurent Maioli, — Pic de la Mirandole, — Elie del Medigo.*) — Paris, Léon Techener, 1876, gr. in-8 de VII-120 p. — Prix : 8 fr.

M. Jules Dukas fait tout d'abord une profession de foi littéraire

qui donne de son travail la plus favorable idée : « Une lecture quelconque, » dit-il (*Avertissement*, p. v-vi) « m'entraîne irrésistiblement à contrôler toutes les assertions qu'elle me met sous les yeux sans qu'elles me soient prouvées rigoureusement : à chercher si les personnages mis en scène ont pu agir comme on me dit qu'ils ont agi, si les ouvrages cités disent bien effectivement ce qu'on leur fait dire. » Fidèle à cette excellente méthode, de nos jours trop peu suivie, M. Dukas, en décrivant un livre qui est un des trésors de la bibliothèque Mazarine, où il est classé sous le n° 19248, a trouvé l'occasion de relever de nombreuses erreurs de bibliographie. A propos de ce petit in-4 relié en vélin, il étudie la vie et les œuvres de Laurent Maioli (*Laurentius Majolus*), célèbre à la fois comme helléniste, comme philosophe et comme médecin, qui fut le précepteur du comte Jean Pic de la Mirandole, et qui mourut à Gênes, sa ville natale, en l'année 1501. La biographie de Maioli amène celle de Pic de la Mirandole, et cette dernière, à son tour, amène celle d'un ami et d'un familier du savant gentilhomme, le professeur de philosophie, Elie del Medigo, juif d'origine crétoise. M. Dukas, discutant tous les témoignages, vérifiant toutes les assertions, éclaircit, dans ses curieuses notes bio-bibliographiques, les questions les plus confuses et les plus difficiles. Ses observations sont souvent minutieuses, mais elles ont toutes leur utilité. Çà et là, des reproches, toujours justifiés, sont adressés à Renouard, à l'auteur du *Manuel du Libraire*, à M. Alf. Franklin, aux rédacteurs de la *Biographie universelle* et de la *Nouvelle biographie générale*, à M. Ed. de Manne, à M. Littré (qui a oublié dans son *Dictionnaire* le mot *inceptive*, donné par la *Logique de Port-Royal*), à Voltaire, aux auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, à l'orientaliste Munk, au bibliographe Œttinger (lequel a pris la ville de *Merindol* pour un conspirateur français), à Michelet, etc. En ce qui concerne spécialement Pic de la Mirandole, M. Dukas ne manque pas d'établir (p. 32-33), que les neuf cents (et non quatorze cents) propositions publiées en 1486 par le disciple de Laurent Maioli ont reçu d'autres que du souteneur la qualification si souvent citée *de omni re scibili*, et que la plaisanterie *et quibusdam aliis* a été attribuée à tort à Voltaire. Il démontre aussi (p. 91-92), que Pic de la Mirandole, quoi qu'en ait dit Varillas, n'a jamais possédé vingt-deux langues, mais six ou sept, tout au plus.

M. Dukas, qui a relevé tant d'inexactitudes commises par ses devanciers, s'était lui-même gravement trompé en confondant avec Laurent Maioli un autre Maioli, portant le prénom de Thomas, bibliophile connu surtout par les admirables reliures de sa collection. C'est seulement dans l'*Appendice* de la brochure, appendice intitulé : *Une visite à monsieur Ambroise Firmin-Didot* (p. 107-116), que

M. Dukas corrige son erreur. Une autre erreur qu'il n'a pas songé à rectifier, c'est celle que l'on trouve (p. 79) dans cette phrase : « Un des plus impartiaux et des plus intéressants écrivains du même temps, l'*avocat* au parlement de Bordeaux, *Arnoul du* Ferron. » Cet écrivain s'appelait *Arnauld de* Ferron, et il était *conseiller* au parlement de Bordeaux.

T. DE L.

La Vie de M. de Molière, par J. H. LE GALLOIS, sieur DE GRIMAREST; réimpression de l'édition originale (Paris, 1705) et des pièces annexes, avec une notice par A. P.-Malassis, et une figure dessinée et gravée à l'eau-forte par Ad. Lalauze. Paris, Isidore Liseux, 1877, in-18 de XVIII-256 p. — Prix : 6 fr.

De tous les biographes de Molière, c'est Grimarest qui se trouve encore avoir le plus fait pour la mémoire de l'immortel auteur du *Misanthrope*, et c'est justice si, pendant un siècle et demi, son travail a figuré en tête des meilleures éditions; depuis une cinquantaine d'années, on s'est mis à la recherche des documents originaux; on a fouillé les études des notaires, on a mis la main sur les inventaires du mobilier de Molière, sur ceux de ses ascendants et de ses descendants; on a cherché avec avidité les moindres traces de ses tournées en province; nous ne contestons pas l'utilité des ces investigations laborieuses, mais elle ne rendent nullement inutile l'œuvre de Grimarest, dont la valeur et l'intérêt persistent toujours, surtout dans la partie anecdotique qui, à sa date, fut une nouveauté. Écrite en quelque sorte sous la dictée du vieux comédien Baron, elle est naïve et sincère; il en existe des traductions hollandaise (1705) et allemande (1716), témoignages authentiques de l'intérêt qu'inspirait Molière dans les pays étrangers. Elle a reparu en 1822 dans la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*; elle se retrouve, complétée et élucidée par de nombreuses notes d'Aimé-Martin, en tête des *Œuvres* de Molière publiées par Lefèvre (1822-26, 6 vol. in-8).

L'édition actuelle n'est accompagnée d'aucune note, et c'est regrettable, sans doute, mais elle offre du moins la réunion de quelques opuscules qu'il serait difficile de rencontrer : 1° *Lettre critique écrite à M. de *** sur le livre intitulé : La Vie de M. de Molière* (p. 173-197) : cette lettre a été souvent attribuée à un auteur comique, Visé; mais c'est une erreur, car il résulte de plusieurs passages que l'auteur n'avait pas connu Molière, et qu'il n'était même pas son contemporain; elle vit le jour en 1706 (Paris, Cellier, in-12); — 2° *Addition à la vie de M. de Molière contenant une réponse à la critique que l'on en a faite* (p. 201-244) : cet opuscule est de Grimarest lui-même qui le fit paraître à Paris en 1706; — 3° *Clef des noms laissés en blanc* (p. 245-246).

Une table des matières, de 9 pages, termine le volume et rend les recherches très-faciles.

M. A. P.-Malassis observe avec raison qu'en-dehors des articles des Biographies universelles, il n'y a rien à l'égard de Grimarest. MM. les moliéristes ne se sont pas encore mis en frais sur le premier de leurs confrères ; c'est un ancêtre dépassé, mais non proscrit. Sa profession était de donner des leçons de français aux seigneurs étrangers, de les façonner à nos manières ; aussi la liste de ses ouvrages se compose en majeure partie de traités de belle éducation. B.

HISTOIRE.

Histoire ancienne des peuples de l'Orient jusqu'au premier siècle avant notre ère, par Paul Gaffarel, professeur à la faculté des lettres de Dijon. Paris, Alphonse Lemerre, 1876, in-18 cartonné de 450 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les découvertes faites depuis quelques années dans tout l'Orient, mais particulièrement en Mésopotamie et en Égypte, ont complétement renouvelé l'*Histoire ancienne des peuples orientaux*. Les vieux manuels sont complétement à refaire sur ce sujet. Ce travail de refonte n'est pas trop difficile aujourd'hui, grâce surtout aux histoires de M. Robiou, de M. François Lenormant et de M. Maspero. M. Gaffarel s'est peut-être un peu trop inspiré de l'esprit de ce dernier, dont les idées sont loin d'être chrétiennes ; mais cependant son livre est, pour bien des parties, un excellent résumé.

Un chapitre préliminaire nous fait connaître les divisions de l'histoire ancienne d'Orient. L'auteur a adopté, comme division générale, celle des trois races bibliques, chamitique, sémitique et japhétique, après avoir insinué, toutefois, que les races noire, rouge et jaune ne se rattachent à aucune des trois que nous venons d'énumérer. La première partie, race chamitique, étudie les Égyptiens, les Chananéens et les Phéniciens ; la seconde, race sémitique, est consacrée aux Assyriens et aux Babyloniens, aux Hébreux, aux Arabes et aux Araméens ; la troisième et dernière, la race japhétique, s'occupe des Bactriens, des Mèdes et des Perses, des Parthes, des Indiens, des Arméniens et des Caucasiens et enfin des peuples de l'Asie-Mineure. La matière est abondante et le champ est vaste, comme on le voit. M. Gaffarel est obligé de le parcourir rapidement, mais son livre est bien le résumé le plus complet que nous possédions de l'*Histoire des peuples d'Orient*, dans ces proportions restreintes. Nous ne pouvons nous dispenser cependant de signaler les hésitations de l'auteur sur des points importants. Il n'ose pas toujours affirmer ; il laisse percer le doute et le scepticisme et même le naturalisme ; il n'accorde pas à la Bible l'autorité qui lui appartient.

Ainsi, il dit en parlant d'Abraham (p. 212) : « D'après la Bible, il obéissait aux ordres directs de la Divinité, qui lui *aurait* ordonné de quitter le pays et de prêcher sa doctrine. D'après les traditions arabes il fuyait la colère de son père, adonné aux cultes des faux dieux, et qui avait voulu le forcer à leur rendre hommage. D'après Joseph, il était expulsé par les Chaldéens, irrités de son mépris pour leurs idoles. » Nous lisons (p. 218), ce qui est plus grave encore : « Pendant quarante années, la manne, c'est-à-dire la substance transsudée par les tamaris et autres arbrisseaux du désert, et transportée ensuite par les vents, tomba chaque matin dans le camp (des Israélites). » La foi au surnaturel est malheureusement absente de ce livre (p. 216 et *passim*); mais le naturalisme n'a pas suggéré à l'auteur une explication heureuse du miracle de la manne. Il est parfaitement constaté que tous les tamaris et arbrisseaux à gomme ensemble de la presqu'île sinaïtique ne pouvaient fournir la gomme suffisante pour alimenter la multitude des Israélites pendant quinze jours. De quoi se seraient-ils donc nourris pendant tout le reste de l'année, s'ils n'avaient pas reçu le pain du ciel ? G. K.

Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne, *depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avénement des trente tyrans*, par Henry Houssaye. 4e édition. Paris. Didier. 2 vol. in-12 de xx-391 et 460 pages. — Prix : 7 fr.

L'histoire des grands personnages se confond plus ou moins avec celle de leur siècle ; la vie d'Alcibiade c'est l'existence même d'Athènes pendant la dernière moitié du cinquième siècle. Sur cette période agitée où tant de prospérités se mêlent à tant de désastres, les documents abondent : entre Thucydide et Plutarque, Diodore de Sicile et Cornélius Népos, l'auteur n'a eu que l'embarras du choix. Ajoutons qu'il s'est acquitté habilement de sa tâche et que son livre s'adresse à l'homme du monde aussi bien qu'à l'érudit. Certaines pages, telles que la peinture du départ de la flotte athénienne pour la Sicile, ou de la voie sacrée qui mène d'Athènes à Éleusis, attestent non-seulement une imagination brillante, mais un auteur qui a vu de ses yeux en Grèce les paysages qu'il décrit.

Une introduction de soixante-dix pages donne une idée assez complète du mécanisme savant de la constitution athénienne : on y trouverait au besoin la preuve que la bureaucratie date de loin. Les anciens étaient fort éloignés de trouver cette constitution admirable ; les modernes, je ne sais pourquoi, l'ont jugée avec beaucoup plus d'indulgence, et M. Houssaye voudrait bien, comme M. Grote, nous faire admirer ce « magnifique monument politique et social, cet idéal inaccessible des démocraties. » Mais, à son insu, son livre conduit plutôt à une autre con-

clusion. L'histoire d'Athènes n'est de son propre aveu que le martyrologe de ses héros. Chez ce peuple « défiant et ombrageux jusqu'à la démence, par le seul fait qu'on occupait une fonction publique, on devenait suspect. » Si les gouvernants hésitent à obéir au désir de la foule, le lion populaire les terrasse et les brise. A cette multitude il fallait sans cesse de nouvelles concessions à l'intérieur, de nouvelles conquêtes à l'extérieur. « Il ne nous est pas permis, dit Alcibiade lui-même, de modérer l'extension de notre empire selon notre arbitraire : il est au contraire nécessaire, quand les circonstances nous y forcent, de menacer les uns et d'opprimer les autres. » Voilà sans doute pourquoi « la rapidité de la chute d'Athènes n'a d'égale que la rapidité de son élévation. »

Venons au héros même du livre. Le but de M. Houssaye a été de « faire ressortir et de mettre au point qu'elle mérite *cette puissante figure.* » Y a-t-il réussi ? « L'histoire, nous dit-il, a été sévère pour Alcibiade. Elle a refusé de l'admettre au rang des grands hommes, elle l'a placé parmi les héros de second ordre, les aventuriers de génie, les agitateurs stériles, les ambitieux révoltés. » Son nouveau biographe voudrait faire réviser ce jugement et c'est avec une manifeste sympathie qu'il a entrepris de raconter cette « existence débordante de gloire, d'éclat et de péril. » Mais les plus beaux dons de l'intelligence, les plus étonnants succès ne peuvent nous donner le change sur la moralité plus qu'équivoque de cet aristocrate qui se fit démagogue pour conquérir les suffrages de la plèbe. A l'école de Périclès et d'Aspasie, le jeune Alcibiade avait appris l'ambition et le plaisir, sans apprendre le devoir à l'école de Socrate. Devenu homme, il mit au service « d'une ambition effrénée, d'un égoïsme exclusif, d'un sens moral perdu » les facultés prodigieuses qu'il tenait de l'éducation et de la nature.

Chez lui « l'orgueil primait toutes les passions, étouffait tous les sentiments. » Il le prouva bien, le jour où pour ne pas comparaître devant les tribunaux d'Athènes, il alla s'enrôler dans les rangs des Spartiates, ces ennemis acharnés de sa patrie. Peu importe, que plus tard, une sorte de *pronunciamiento* lui ait rouvert les portes d'Athènes, triomphe bientôt suivi d'un second et dernier exil. M. Houssaye se montre trop facile pour une trahison aussi noire et pour d'autres vices non moins odieux. « Plus on avance dans l'étude du monde antique et plus on y retrouve notre civilisation aussi brillante que corrompue. » C'est exact, mais si l'on veut y réfléchir, ce rapprochement ne fait guère honneur à notre temps.

Une observation en terminant. Dans sa préface, M. Houssaye blâme assez vertement le système adopté par ses devanciers dans la transcription des noms grecs et ne veut ni de la « cacographie » de M. Grote ni de « l'orthographie » de M. Leconte de Lisle. Pourquoi à son tour

procéder avec tant de caprice et écrire par exemple, au pluriel, ici des « dicastérias, » des « opsonomes, » et ailleurs, des « syndikoi, » des « hippeis, » des « lochi lacédémoniens ? » J'ignore également si l'Académie en honorant ces deux volumes du prix Thiers, a prétendu du même coup prendre sous son patronage des expressions telles que se « rébellionner » (II, p. 171), « une éloquence géniale, » (II, 205) « un bulletin victorial » (I, 157) et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de transcrire ici. C. Huit.

Les Moines d'Occident, *depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard*, par le comte de Montalembert, l'un des quarante de l'Académie française. Tomes VI et VII. Paris, Lecoffre, 1877, 2 vol. in-8 de 646 et 712 p. — Prix : 14 fr.

Ces deux nouveaux volumes des *Moines d'Occident*, qui continuent, sans l'achever, le grand ouvrage de l'illustre écrivain catholique, furent composés dans les années qui précédèrent 1848. M. de Montalembert avait préparé une introduction à l'*Histoire de saint Bernard*, qu'il se proposait d'écrire après l'*Histoire de sainte Élisabeth*. Cette introduction, qui devait avoir deux volumes, était destinée, dans la pensée de son auteur, « à faire connaître ce qu'était l'ordre monastique, et ce qu'il avait fait pour le monde catholique avant l'avénement de saint Bernard. » Le premier volume était imprimé presque tout entier et prêt à paraître lorsqu'éclata la révolution de février. Quatre ans après, quand M. de Montalembert voulut reprendre son travail interrompu, il n'en fut pas satisfait, et le recommença, en lui donnant des proportions plus étendues. Telle fut l'origine des *Moines d'Occident*.

« Tout n'était pas à rejeter, pourtant, dans cette œuvre si courageusement recommencée, dit le nouvel éditeur. Les critiques auxquelles avait déféré M. de Montalembert, les rigueurs de sa propre appréciation, ne portaient que sur la première partie. Mais, à la suite, venait le tableau des relations de l'ordre monastique avec la féodalité jusqu'au onzième siècle, tableau que l'auteur avait tracé avec amour et qu'il n'a reproduit nulle part ailleurs. Il y avait encore un second volume, presque tout entier manuscrit, consacré à remettre en lumière la place, chaque jour plus considérable et plus glorieuse, tenue par les moines dans l'Église et dans la société chrétienne, durant le onzième siècle et destiné à nous conduire de saint Grégoire VII à saint Bernard. »

Ce sont ces fragments d'une œuvre inachevée qui voient aujourd'hui le jour pour la première fois. Ils forment trois parties : 1° *L'Église et la Féodalité;* 2° *Le pape saint Grégoire VII;* 3° *Les prédécesseurs de Calixte II.*

Dans la *première partie*, M. de Montalembert étudie l'influence de l'ordre monastique sur la société féodale, particulièrement sur les seigneurs; il nous montre les nobles entrant en foule dans les monastères pour y consacrer leur vie à Dieu, ou pour y expier dans la pénitence leurs violences et leurs guerres privées. Les moines furent, en effet, les véritables protecteurs de la société du moyen âge : ils maintinrent l'unité de la chrétienté, ils surent s'opposer aux abus et aux injustices, ils réprimèrent les excès de la noblesse et défendirent énergiquement les droits des pauvres, ce qui leur concilia la confiance et l'amour du peuple. Les services rendus par les moines à la science, à l'éducation, aux lettres, à l'histoire ne furent pas moins considérables : ce fut dans les monastères que se conserva la culture des lettres; toutes les règles monastiques prescrivaient formellement les études; dans tous les monastères s'élevaient des écoles, foyers de lumières et centres de vie intellectuelle. Les moines ne furent pas seulement des savants et des protecteurs de la faiblesse contre la force, ils furent aussi des artistes : architectes, maçons, peintres, calligraphes, sculpteurs, joailliers, fondeurs, verriers, ciseleurs, émailleurs; ils furent les pères de la musique religieuse, ils vulgarisèrent le chant grégorien et perfectionnèrent l'orgue. Mais les moines furent surtout agriculteurs : ils défrichèrent l'Europe, ennoblirent le travail des mains, accomplirent de grands travaux d'irrigation et de desséchement, et donnèrent l'aisance aux paysans dans toute l'étendue de leurs domaines.

La *seconde partie*, consacrée à saint Grégoire VII, moine et pape, s'ouvre par un aperçu sur l'état de l'Église au milieu du onzième siècle. Ici le tableau s'assombrit; les abus et les scandales introduits dans l'Église à la suite de la féodalité sont impitoyablement dévoilés; tout appelle un grand réformateur; il apparaît sous la figure de Grégoire VII. Alors se déroule devant nous l'histoire du moine Hildebrand, chez lequel on pressent déjà le grand pape. Il monte enfin sur le trône pontifical, et l'ordre monastique tout entier se presse autour de lui pour le soutenir dans l'œuvre de la réforme : les investitures sont condamnées, Henri IV est déposé, la discipline ecclésiastique est rétablie. Une étude sur saint Grégoire VII, d'après sa correspondance, termine cette seconde partie.

La *troisième partie*, intitulée : *les Prédécesseurs de Calixte II*, nous fait assister à l'œuvre des papes Victor III, Urbain II, Pascal II et Gélase II. Dans cette période, qui va de Grégoire VII à saint Bernard, nous rencontrons les deux grandes figures de saint Anselme, moine et archevêque de Cantorbery, et d'Yves de Chartres, l'indomptable défenseur des droits de l'Église; nous voyons se dérouler les dernières luttes entre la papauté et l'empire, et nous arrivons ainsi à

saint Bernard, que M. de Montalembert ne peut que saluer de loin.

« Avant de mourir, dit-il en terminant, le grand pape à qui l'Église devait la paix, Calixte II, put voir se lever à l'horizon, comme un astre sans rival, ce Bernard qui allait, pendant trente années, animer et purifier toute l'Église de son souffle, l'éclairer par sa doctrine, la transporter par son éloquence, parler au pape en docteur, aux rois en prophète, aux peuples en maître, venir en aide à la papauté de nouveau menacée, dissiper le schisme, confondre, dans Abélard, la raison insurgée, mériter le surnom de vengeur de la liberté ecclésiastique, et conduire l'héritier d'Henri V, le petit-fils d'Henri IV, aux pieds d'un inébranlable champion de l'Église et de la société. »

Tel est le cadre de ces deux volumes, qui embrassent, on vient de le voir, cette période agitée d'où devait sortir le douzième et le treizième siècles, les siècles de saint Bernard et de saint Louis. M. de Montalembert s'y montre constamment le défenseur éloquent des droits des papes; il sait rendre à la papauté de cette époque une justice que mérite, au même titre, la papauté de nos jours, car elle lutte pour la même cause que les grands pontifes du moyen âge.

E. D.

Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny, formé par Aug. Bernard, complété, révisé et publié par Alexandre Bruel, archiviste aux Archives nationales. T. Ier. Paris, Imprimerie nationale, 1877, in-4 de 848 p. et 5 pl.

Le titre même de ce volume résume en quelques mots son histoire. Aug. Bernard en a réuni la plus grande partie des éléments; après sa mort, M. A. Bruel a été désigné au ministre par le comité pour terminer un recueil de documents qui ne sera pas le moins précieux de la *Collection des documents inédits.* Nous ne craignons pas d'affirmer que, pour mener cette œuvre à bonne fin, il fallait un élève de l'École des chartes; de plus, que, parmi ses confrères, M. Bruel était l'un de ceux que ses connaissances spéciales, son exactitude bien connue, son excellente critique désignaient en première ligne.

Ce premier volume comprend 884 actes, libellés entre les années 802 et 954; il commence par une longue préface, de 50 pages, dans lesquelles M. Bruel fait connaître les sources auxquelles on a dû puiser pour former cette riche collection de textes. L'introduction, dans laquelle l'éditeur coordonnera tout ce que ces chartes contiennent de renseignements utiles pour l'histoire générale, ne sera faite qu'après la publication du second volume, qui s'arrêtera à l'année 986. On aura ainsi un travail d'ensemble d'une valeur incontestable sur le neuvième et le dixième siècles. L'importance de l'abbaye de Cluny donne à son chartier un intérêt qui touche au moyen âge tout entier. —

Jusqu'ici le comité n'a décidé l'impression que de ces deux volumes; nous espérons qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin, et qu'il reconnaîtra plus tard que le onzième et le douzième siècles ne peuvent pas être laissés de côté.

Les trois premiers actes sont antérieurs à la fondation de l'abbaye, qui remonte à 910; ils faisaient partie de son chartier, parce qu'ils se rattachaient à des propriétés qu'elle eut ensuite : on comprend qu'ils ne pouvaient être éliminés; ils appartiennent à l'histoire de l'abbaye de Cluny, et leurs dates mêmes devraient les faire figurer dans le recueil.

En l'absence de la *Table*, qui ne figurera qu'à la fin du tome II, qui est sous presse, en l'absence de l'Introduction, il ne nous est pas permis d'entrer dans le détail de tout ce que ce trésor diplomatique contient sur la géographie, les personnes, le droit, l'histoire; nous devons attendre, et pour le moment constater que l'éditeur est d'une exactitude scrupuleuse dans ses transcriptions, d'une prudence méritoire dans l'appréciation des nombreux actes non datés.

Les planches donnent des monogrammes et des sceaux royaux, ainsi que des spécimens de chacun des trois cartulaires appartenant à la ville de Cluny, qui ont été mis à la disposition de l'éditeur avec une obligeance qui fait honneur à l'administration municipale.

J. DE M.

Le Parti libéral sous la Restauration, par PAUL THUREAU-DANGIN. Paris, E. Plon, 1876, in-8 de 522 p. — Prix : 6 fr.

Nous ne connaissons pas de lecture plus utile que celle d'une étude impartiale sur les crises politiques d'un grand peuple. Et si cette étude est l'œuvre d'un esprit sage, modéré, chrétien ; si l'époque racontée est presque contemporaine, le lecteur, apprenant des partis de la veille en quelles fautes peuvent tomber ceux du lendemain, voudra peut-être rester à l'écart des luttes passionnées qui ne sauraient profiter à la justice. Éclairer la France d'aujourd'hui en plaçant sous ses yeux les erreurs qui ont compromis la cause du droit sous la Restauration, tel est le but de l'ouvrage le *Parti libéral*, suite naturelle de l'étude *Royalistes et Républicains*, par le même auteur, dont il a été rendu compte à cette place.

Les rudes leçons que reçurent les partis, de 1815, à la Révolution de juillet, ne sont pas oubliées par tous les hommes instruits de notre génération; toutefois, il s'en faut que ceux qui se souviennent forment la majorité dans le parlement et le pays. Les mêmes illusions, les mêmes écarts, nous dirions volontiers les mêmes hommes poussent, à un demi-siècle de date, la nation aux abîmes. Il était donc opportun

qu'une plume alerte et déliée traçât, pour notre enseignement à tous, — sinon pour notre salut — le douloureux mais fidèle tableau des divisions qui ont causé la ruine de nos pères. M. Thureau-Dangin a gardé l'espérance, en écrivant son livre, que les esprits conciliants qui n'ont pas encore aliéné leur liberté, seraient assez forts pour rappeler aux partis en présence « ce que chacun a eu à se reprocher ou à regretter dans sa propre conduite. » Cet espoir fait honneur au patriotisme de l'historien; mais, après une lecture complète, réfléchie de son ouvrage, à peine osons-nous attendre qu'un médiateur inconnu trouve dans son caractère, dans son talent, les forces nécessaires à la pacification des esprits. Le parti libéral sous la Restauration n'a pas franchi sans étapes la distance que l'observateur le moins exercé constate entre l'état des esprits en 1816 et en 1829. M. Thureau-Dangin a bien défini, trop bien peut-être pour notre sécurité, la marche ascendante de l'opposition. Timide à ses débuts, en 1816, avec La Fayette et Benjamin Constant, elle devient factieuse quatre années plus tard. Encore quelque temps et les attaques quotidiennes de la presse contre l'Église, avec Béranger, Paul-Louis Courrier, Constant et toute une pléiade de pamphlétaires sans nom, seront le prélude du péril révolutionnaire dont on ne comprit l'imminence qu'en 1829, c'est-à-dire quelques mois avant le jour suprême.

Si nous appliquons à notre époque et à la situation présente les leçons que porte à chaque page le livre de M. Thureau-Dangin, il nous est difficile de ne pas nous sentir effrayés en nous reportant aux ruines que les écrits obscènes et impies, mal reprimés par les Chambres ou le pouvoir, ont si rapidement consommées il y a cinquante ans. A ce point de vue, le livre dont nous parlons invite à l'action quiconque aime son pays et l'Église. Les lettrés trouveront, en outre, un plaisir délicat à contempler les fins profils que l'historien fait revivre avec tant de relief au cours de son travail; il n'est pas un homme de cœur et de conviction, à quelque opinion qu'il se rattache, qui ne soit reconnaissant à M. Thureau-Dangin d'avoir écrit cette étude instructive.

HENRY JOUIN.

Correspondance du comte de Serre, annotée et publiée par son fils. Tomes V et VI. Paris, Vaton, 1877, 2 vol. in-8 de 482 et 440 p. — Prix : 15 fr.

M. le comte Gaston de Serre vient de terminer la publication si importante dont, à plusieurs reprises, nous avons déjà parlé dans ce recueil (*Polybiblion* de novembre 1876 et février 1877). Les deux derniers volumes de la correspondance de l'illustre homme d'État ne sont pas moins intéressants que ceux qui les ont précédés.

L'intérêt n'est toutefois plus tout à fait de même nature que dans le tome III et le tome IV. Ces deux volumes correspondaient à la phase de la vie du comte de Serre qui a été le plus occupée par la politique active; ils forment, pour ainsi dire, l'histoire épistolaire d'une des plus attachantes périodes de l'époque de la Restauration. Ici la correspondance reprend, en général, un caractère plus intime. Le ministère dont M. de Serre faisait partie ayant succombé, la position de l'homme d'État changea. Son spirituel ami, M. de la Boulaye, lui écrivait dès le mois d'août 1822 : « Il ne faut pas se faire d'illusion, on ne s'occupe que de ce qu'on a sous les yeux; il n'est pas plus question de vos anciens collègues que des derniers ministres de Louis XV, et l'on ne s'occupe pas plus de Decazes que du duc d'Aiguillon. » Beaucoup des anciens correspondants disparaissent ou ralentissent singulièrement leurs lettres. Déjà M. de Serre avait rompu avec Guizot, Royer-Collard, les doctrinaires ; d'autres hommes politiques, empressés d'entretenir des relations avec le ministre tout puissant, mettaient moins de zèle à les continuer avec l'ambassadeur, quelles que fussent ses hautes qualités et ses vertus. Il était resté à M. de Serre ses amis éprouvés, Wendel, le général Desprez, l'aimable et excellent la Boulaye... Dans ce groupe, un nouveau venu tient une place importante : c'est l'historien allemand Niebuhr, ambassadeur du roi de Prusse à Rome, savant illustre, dont les lettres nombreuses et fort intéressantes prouvent quelle profonde estime et quelle vive affection lui avait inspirées le diplomate français. Plusieurs lettres de Chateaubriand apparaissent aussi dans cette nouvelle série; elles peignent bien le grand écrivain, sont fort curieuses au point de vue historique, et riches en détails sur la guerre d'Espagne. Il ne s'agissait pas seulement, pour la monarchie française, d'aller soutenir Ferdinand VII au-delà des Pyrénées ; il s'agissait aussi de montrer qu'on ne craignait pas le mécontentement de l'Angleterre; on voulait, de plus, s'attirer les sympathies de l'armée par une brillante campagne, rendre à la France son prestige, et protéger tout à la fois les espagnols contre les idées absolutistes de Ferdinand même. Tous ces résultats furent obtenus de la manière la plus glorieuse, et Chateaubriand pouvait, en toute vérité, écrire à l'ambassadeur : « Tout va à merveille ici, et la France ne fut jamais plus triomphante et plus belle. » (T. V, p. 403.) Il y avait alors huit ans que Louis XVIII était monté sur le trône, à peu près l'espace de temps qui nous sépare de nos derniers revers ; huit ans avaient suffi pour faire oublier bien des désastres et pour rendre à notre patrie son rang parmi les nations !

Chateaubriand fut celui des nouveaux ministres qui se montra le mieux disposé en faveur de M. de Serre, qu'il avait vu particulièrement au congrès de Vérone. Le comte de Villèle, au contraire, fut

sans cesse hostile à M. de Serre, et ce sentimennt n'est guère dissimulé dans quelques lettres adressées à ce dernier. Villèle redoutait le talent et l'influence de l'ancien garde des sceaux. Il réussit à l'empêcher de reparaître à la Chambre. Chose singulière, tout en combattant à outrance la candidature de M. de Serre, M. de Villèle lui rendait si bien justice qu'il disait : « S'il y avait péril, je monterais à cheval pour l'aller chercher. » Sous le pression du ministre, M. de Serre vit, dans la Moselle, sa candidature échouer de trois voix. Il se sentait appelé à la tribune par son éloquence et aussi par une juste appréciation de sa valeur (t. VI, p. 68) ; cet échec fut pour lui un terrible coup. Le séjour de Naples lui était devenu pénible ; sa vie, longtemps aussi heureuse que glorieuse, avait été attristée coup sur coup par bien des épreuves, depuis son départ de la France. A la mort de son père, du duc de Richelieu, d'une charmante petite fille, succéda la mort de sa mère qu'il aimait si tendrement, celle de sa belle-mère, la perte d'autres parents encore; lui-même sentit bientôt sa santé décliner. Il dut se rendre à Castellamare sur l'ordre des médecins. Quelques courtes lettres adressées à Mme de Serre qui, malade elle-même, n'avait pu le suivre, attestent la rapidité du mal. Le 16 juillet 1824, M. de Serre ne put tracer que trois lignes. Ce furent les dernières; trois jours après il mourut, âgé de 48 ans, après avoir édifié le prêtre italien qui l'assista à ces derniers moments, et qui répéta à plusieurs reprises : *E un angelo!*

M. Gaston de Serre a fait suivre la correspondance, dont nous n'avons point parlé aussi longuement que nous l'aurions voulu, de lettres diverses et de documents qui servent à la compléter. Il y a là le témoignage de la vive douleur que causa la mort de cet homme illustre et à la fois excellent; il y a là aussi, dans des lettres de date récente adressées à son fils, et provoquées par l'envoi du recueil des *discours*, ou même par les premiers volumes de la correspondance, la preuve touchante qu'après bien des années, tant de talent, tant de vertus et tant de dévouement ne sont pas oubliés. Dans cet appendice, on lira avec grand intérêt deux lettres de M. le comte de Chambord, une lettre de Montalembert et une lettre de Berryer : « Cinquante ans écoulés, dit ce dernier, ne m'ont pas fait oublier les grandes émotions dont la voix généreuse et pénétrante de votre père anima souvent ma jeunesse. Ses harangues furent pour moi des leçons inspiratrices. Comme lui j'étais dès lors dévoué à l'auguste dynastie qui, après avoir glorieusement gouverné la France durant tant de siècles, nous ramenait la liberté. Au déclin de ma vie, la lecture du livre que vous nous donnez (les discours) sera comme un réveil de mes espérances et de mes vœux pour notre patrie. Je souhaite de pouvoir me dire, en méditant sur ce monument des gloires parlementaires,

que je suis demeuré fidèle aux sentiments dont M. le comte de Serre fut le très-éloquent et très-loyal interprète. »

Un article sur M. de Serre ne peut être mieux terminé que par des paroles de Berryer. Nous devrions donc finir par cette citation. Nous éprouvons cependant comme une sorte de remords de n'avoir pas assez fait connaître toute l'importance de la correspondance du comte de Serre et des documents qui la complètent si bien. Ce n'est point dans de courts articles qu'il est possible d'en faire apprécier toute la valeur, nous avions noté bien des passages, les uns utiles pour l'intelligence de cette époque, les autres propres à faire mieux connaître et plus aimer l'homme qui y jeta un si grand et si pur éclat; nous n'avons pu profiter des matériaux dont nous projetions de nous servir; pour le faire il eût fallu pouvoir entreprendre une longue étude. Cette étude sera faite, nous n'en doutons pas, et par des hommes ayant une compétence qui nous manque; elle achevera de mettre sous son vrai jour toute une partie de l'histoire de la Restauration. On ne peut trop remercier M. Gaston de Serre d'avoir exécuté avec tant de soin, tant de patience, tant de recherches, une publication d'un aussi puissant intérêt, pleine de tant de renseignements et d'enseignements, de tant de grands exemples d'honneur, de dévouement et de patriotisme.

TH. DE PUYMAIGRE.

La défense de Paris (1870-1871), par le général DUCROT. Tome III, accompagné de 23 cartes en couleur. Paris, Dentu, 1877, in-8. — Prix : 10 fr.

Nous n'hésitons pas à l'avouer, ce n'est pas sans un sentiment pénible que nous ouvrons, en 1877, un livre qui retrace les souvenirs de la néfaste époque de 1870-1871. Il semble que maintenant la lumière soit faite, et qu'il n'y ait plus rien à ajouter à l'histoire des courageux et stériles efforts de nos soldats, à la liste des erreurs et des fautes de nos gouvernants. Après de solennels débats, après la publication des procès-verbaux des séances du gouvernement de la Défense nationale, il peut paraître superflu de déterminer quelle part de responsabilité incombe à tel ou tel des membres de ce gouvernement, de rechercher lequel a été le plus imprévoyant, le plus irrésolu ou le plus aveugle.

Et, cependant, il est bon, il est salutaire de ne pas perdre de vue le souvenir amer des jours de nos malheurs, que M. le général Ducrot vient de nous rappeler en poursuivant la publication de son ouvrage sur la *Défense de Paris*.

On l'a vu (*Polybiblion*, t. XVII. p.140), le deuxième volume de la *Dé-*

fense de Paris se fermait sur le récit des événements de la journée du 1er décembre 1870, et si nous avions affaire à un de ces feuilletonistes qui hantent le rez-de-chaussée des journaux, nous croirions que l'auteur a voulu, en suspendant à dessein sa narration, retenir l'intérêt du lecteur. De fait, comme plusieurs mois se sont écoulés depuis l'apparition du deuxième volume, certains détails ont échappé à la mémoire, et l'enchaînement mutuel et logique des opérations du 1er et du 2 décembre est plus difficile à suivre. Cette réserve faite, nous sommes à l'aise pour constater que le récit de la bataille du 2 décembre, tel qu'il est fait par le commandant en chef de la 2e armée, présente le plus grand intérêt. Peut-être commençons-nous à nous faire à cette phrase heurtée, saccadée, semée de points suspensifs, que nous signalions dans le compte rendu du premier volume de la *Défense de Paris;* peut-être aussi, en homme du métier, nous arrêtons-nous plus complaisamment devant le spectacle d'une vraie bataille, engagée et soutenue de part et d'autre avec une tenacité remarquable. Incidemment, M. le général Ducrot replace sous son véritable jour la grave question d'une mésintelligence qui s'éleva pendant la journée du 2 décembre entre le commandant en chef et le général commandant l'artillerie de la presqu'île de Saint-Maur. Les témoignages produits par le général Ducrot sont tels que le différend paraîtra, sans doute, définitivement tranché en sa faveur, c'est-à-dire dans le sens de l'autorité et de la discipline; quelle que soit la haute considération qui s'attache au nom de M. le général Favé, nous ne pouvons personnellement que condamner sa conduite en cette circonstance.

Le volume dont nous nous occupons contient l'exposé des faits militaires du mois de décembre 1870 : tentative de sortie par le Bourget (21 décembre); — combat de la Ville-Evrard; — bombardement des forts de l'Est et du plateau d'Avron.

Mais ce sont là des faits extérieurs, des résultats pour ainsi dire, et, avec M. le général Ducrot, on peut pénétrer plus avant dans le vif de la question politique et militaire, en lisant ces pages instructives, qui sont la reproduction le plus souvent sans commentaires des procès-verbaux des séances du gouvernement. « Nous nous bornons, dit le général, à reproduire ces curieux documents qui, à vrai dire, sont l'histoire jour par jour de notre agonie.... Plus nous avançons, plus apparaissent avec éclat l'irrésolution, la faiblesse et l'aveuglement qui doivent fatalement nous conduire à cette catastrophe tant redoutée... la capitulation sans conditions! » C'est, en effet, vers cette solution terrible que se précipite tristement le récit..... N'avions-nous pas raison de le dire en commençant, ce sont là d'amers souvenirs?

Le troisième volume de la *Défense de Paris* est imprimé avec le soin ordinairement apporté aux publications de la maison Dentu : les

cartes sont également soignées, et n'ont rien de commun, hâtons-nous de le dire, avec celles du premier volume, que nous avions qualifiées durement. J. Gouethal.

Philippe II, roi d'Espagne, par R. Baumstark, traduit de l'allemand par G. Kurth. Liége, Spée-Zélis, 1877, in-12 de viii-220 p. — Prix : 2 fr. 50.

Encore une histoire de Philippe II, dira maint lecteur, de ce prince que l'on nous a si souvent dépeint sous les couleurs les plus noires, et qui, s'il ne s'est pas rendu coupable de tous les crimes dont on l'accuse, en a cependant perpétré assez pour qu'on laisse sa mémoire dans l'oubli. Cependant, si beaucoup d'écrivains n'ont étudié le règne de ce prince que pour exhaler leur haine contre le catholicisme, il n'est que juste qu'une voix chrétienne fasse entendre le langage de la raison et de la vérité. Les nombreux documents publiés depuis quelque vingt ans par plusieurs savants distingués, notamment par MM. Gachard et Groen van Prinsterer, nous permettent de juger le seizième siècle, si non avec plus de sympathie, du moins sans cette haine que lui portent les faux savants de certaine école; et l'Église n'a pu que gagner à la publication de ces pièces authentiques.

L'ouvrage de M. Baumstark, déjà connu favorablement par la publication de plusieurs écrits sur l'Espagne, nous présente sous une forme agréable, je dirai même populaire, un résumé complet et impartial de la vie et du règne de Philippe II qui, quoi qu'on en puisse dire, restera toujours une des plus nobles figures du seizième siècle. Je n'ai rencontré dans ce livre aucune assertion qu'on ne puisse étayer des preuves les plus authentiques. Le sujet est traité avec cette grandeur de vues qui est propre à l'auteur, et son livre s'éloigne autant du pamphlet que de l'apologie. Il reconnaît les fautes commises par Philippe II, mais il sait aussi nous montrer les grandes qualités de ce prince. Il nous prouve que si la politique de Charles-Quint fut avant tout une politique dynastique, celle de son fils, par contre, n'eut jamais d'autre but que la défense de l'Eglise et l'extinction de l'hérésie. Comme il le dit fort bien (p. 29), son but était de demeurer le plus longtemps qu'il pourrait en Espagne ; et, de là, appuyé sur un peuple sincèrement catholique et sur toutes les ressources d'une politique supérieure, évitant toute guerre inutile, de combattre le développement ultérieur du protestantisme.

M. Baumstark nous retrace d'abord la jeunesse du prince et nous fait voir que, dès son âge le plus tendre, il faisait prévoir ce qu'il serait plus tard : prince catholique par-dessus tout et le plus espagnol de tous les rois qui gouvernèrent la péninsule. C'est précisément parce que, à l'encontre de son père, il n'a su se plier aux différents

peuples qu'il était appelé à gouverner, qu'il a commis de nombreuses fautes politiques. Il eut de plus le tort de vouloir tout faire par lui-même ; et, à une certaine hauteur castillane, il joignait une volonté qui se rapprochait assez de l'entêtement. C'est ce qui ressort avec évidence de la lecture des chapitres sur sa politique dans les Pays-Bas, en Portugal, en Angleterre, en France, et sur ses luttes contre l'islamisme.

M. Baumstark disculpe aisément Philippe II des accusations portées contre lui au sujet de sa conduite à l'égard de son fils Don Carlos. Depuis la publication du beau livre de M. Gachard, ce prince ne nous paraît plus si sympathique, ni ce père si cruel et si dénaturé.

Philippe est-il davantage ce monstre de cruauté, ce démon du midi qu'on a exécré si souvent ? Il a été, avant tout, l'homme de son pays et de son siècle. Les mesures sanglantes sont opposées à nos idées actuelles : mais, au seizième siècle, ces rigueurs semblaient nécessaires à tout le monde. Bornons-nous, comme le dit M. Baumstark (p. 51), à plaindre cette pauvre nature pécheresse qui ne parvient à ses destinées qu'à travers un océan de sang et de larmes : mais si nous voulons être juste, n'apprécions pas Philippe II plus sévèrement que ceux qui, dans d'autres confessions, se sont placés au même point de vue ; et enfin, ne blâmons pas si fort le seizième siècle quand nous avons le nôtre sous les yeux. »

Si, dans sa politique à l'égard des Pays-Bas, il a commis des fautes graves, si ce fut en partie par sa propre faute qu'il perdit la moitié de ces provinces, parce qu'il ne les connaissait pas et ne comprit pas le but du Taciturne, du moins ne pouvons-nous oublier que c'est à lui que l'Espagne et la Belgique sont redevables de la conservation de leur foi catholique. « Ce fut, comme le dit l'auteur en finissant (p. 22), un pécheur : nous le sommes tous ; mais ce fut aussi un roi et un roi chrétien dans la pleine acception. »

Quant à la traduction de M. le professeur Kurth, elle est à la fois exacte, élégante et d'une lecture agréable. Pour ceux qui ne peuvent parcourir les nombreux documents publiés sur ce règne, c'est certainement, parmi les ouvrages publiés jusqu'à ce jour, le livre de M. Baumstark qui leur donnera l'idée la plus vraie et la plus impartiale de ce Philippe II qu'une certaine école n'a su assez calomnier.

AD. DE CEULENEER.

Lord Palmerston et lord Russell, par AUGUSTE LAUGEL. Paris, Germer Baillière, 1877, gr. in-18 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde en France connaît les noms de lord Palmerston et de lord Russell : mais peu de gens, je parle des plus lettrés, pourraient

dire ce qu'ils étaient, quelle a été leur œuvre, quel rôle ils ont joué dans les destinées de l'Angleterre. M. Laugel, dans une intéressante étude, vient de nous retracer à grands traits l'histoire de ces deux illustres hommes d'État. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici une de ces biographies piquantes, fort à la mode aujourd'hui, qui mériteraient plutôt le nom de photographies, tant l'unique soin de l'auteur est de mettre en relief la physionomie particulière de son héros, de nous introduire dans son alcôve, de le faire poser en déshabillé. M. Laugel voit les choses de plus haut, peint moins les hommes qu'il ne raconte les œuvres, et son livre sur lord Palmerston et lord Russell est, en même temps, une page de l'histoire d'Angleterre. Heureux pays, qui peut, sans se lasser, associer à sa vie pendant près d'un demi-siècle la vie de deux grands citoyens, et qui trouve des hommes dignes de cette fortune!

C'est ce sentiment d'envie et d'admiration que l'on éprouve d'un bout à l'autre en lisant cet ouvrage, en examinant de plus près ces hommes d'État de race et de tempérament, qui peuvent attendre leur heure, parce qu'ils sont sûrs de la voir arriver, qui, une fois au pouvoir, s'y installent naturellement, parce qu'ils s'y sentent à leur place, y restent sans provoquer la jalousie des grands ni la haine des petits, et en descendent, s'il le faut, sans faiblesse et presque sans regrets pour laisser le champ libre à des successeurs qui, par d'autres moyens, poursuivront le même but, la prospérite de l'Angleterre. M. Laugel nous fait assister dans son livre d'un style vif, concis, parfois un peu sec, à toutes les péripéties de la politique anglaise depuis le commencement du siècle. Il insiste surtout sur l'histoire diplomatique et nous montre lord Russell et le « vieux Pam » aux prises avec toute l'Europe, et spécialement avec la France. Certes, pendant cette période agitée, nous les voyons souvent changer de langage et varier de conduite. Mais, à travers les mille négociations qui s'entre-croisent, alliances et ruptures, caresses et menaces, échecs et succès, nous les trouvons constamment occupés à tout ramener au même objectif, la grandeur anglaise. Pour eux, ce but justifie tout, même les moyens que réprouverait l'honnêteté politique.

Car, il faut bien le dire, ni la vie de Palmerston, ni celle de lord Russell n'est exempte de taches. Les nombreux préjugés que tout Anglais suce avec le lait, surtout la haine du catholicisme et l'antipathie instinctive contre la France, ont fait à l'un et à l'autre commettre plus d'une faute grave que M. Laugel dévoile sans complaisance et blâme avec justice. Mais, au fond de tous leurs actes et de toutes leurs paroles, on retrouve toujours ce sentiment dominant, la passion de leur pays; passion ardente, quelquefois aveugle, toujours exclusive, mais pro-

fondément sincère et respectable. Aussi l'Angleterre a-t-elle eu raison de leur beaucoup pardonner, parce qu'ils l'ont beaucoup aimée.

Il ressort donc de cette lecture, avec l'impression d'envie dont nous parlions tout à l'heure, un salutaire enseignement. Nos hommes politiques, et ceux qui aspirent à le devenir, c'est-à-dire tout le monde, devraient connaître ces modèles et se former à cette école. Ils y puiseraient le respect, non de bouche, mais de cœur, des institutions du pays ; ils y apprendraient cette sage politique, qui dédaigne les phrases creuses et les étalages de principes, mais qui cherche à concilier ce qui est désirable avec ce qui est possible, qui préfère la réforme d'un abus au renversement d'une constitution, et qui ne croit pas nécessaire d'empêcher une bonne chose parce qu'elle vient d'un adversaire; ils y verraient enfin comment un grand pays sait récompenser ceux qui se dévouent à sa gloire, et combien solide est la popularité qui repose sur l'estime publique. P. DE S.

Étude archéologique sur le manuscrit bilingue de Montpellier désigné sous le nom d'Antiphonaire de saint Grégoire, par un SUPÉRIEUR DE SÉMINAIRE. Paris, Lecoffre, 1876, in-8 de 48 p.

L'auteur anonyme de ce travail n'a pas trop dit en le donnant comme « le résumé de longues et consciencieuses recherches (p. 6). » L'importance du sujet ne se révèle pas assez par le titre : il ne s'agit de rien moins que des origines du chant ecclésiastique. Quatre questions sont abordées : 1° pour quel usage a été écrit le manuscrit de Montpellier? 2° quelle en est la date? 3° d'où provient-t-il? 4° quelle relation a-t-il avec l'antiphonaire grégorien primitif? Les solutions partielles auxquelles l'auteur arrive pour ces questions l'amènent à cette conclusion générale, imprimée à la fin en gros caractères : *Le manuscrit de Montpellier ne serait autre que l'Antiphonaire primitif de saint Grégoire, envoyé de Rome à l'école de Metz et disposé en cantoral pour l'enseignement du chant, ou du moins serait une de ses copies, faite vers le neuvième siècle et conservée dans le monastère de Saint-Evre à Toul.* Il est possible que ce résultat soit un jour acquis à la science, et il le serait dès à présent si toutes les déductions de l'auteur étaient également justifiées. Procédons par ordre. A la première question, M. le supérieur répond que le manuscrit de Montpellier n'a pas été dans le principe un livre de chœur, mais un livre d'enseignement ; sur ce point les raisons qu'il donne sont de nature à entraîner la conviction. — Quant à l'âge du manuscrit, l'auteur nous montre, dans le chapitre consacré à cette étude, qu'il a étudié de très-près les traités de paléographie, et après l'avoir lu on reste convaincu, non sans doute que le manuscrit est du neuvième siècle.

mais que M. le supérieur l'a étudié « longuement et consciencieusement. » Un bon spécimen aurait mieux édifié le public; mais ce qui aurait été tout à fait concluant, c'est l'opinion d'un homme habitué aux manuscrits, surtout d'un prince de la science comme M. Léopold Delisle. Le débat est assez grave pour que l'on fasse appel à une autorité de cet ordre.— Dans le troisième chapitre, l'auteur examine la question de provenance, et démontre que le manuscrit a appartenu à l'abbaye de Saint-Evre près de Toul ; il convient cependant de remarquer que les raisons données prouvent bien que le manuscrit a appartenu à Saint-Evre vers le douzième siècle, mais non pas qu'il ait été transcrit pour ce monastère au temps de Charlemagne. — Sur les rapports qu'il peut y avoir entre les pièces liturgiques qu'il renferme et les livres primitifs de la liturgie grégorienne, il me suffira de faire observer que nous n'avons ces derniers textes que dans des manuscrits dérivés de ceux qui furent envoyés par les papes aux princes carlovingiens, depuis Etienne II et Pépin. Des recueils comme les sacramentaires, responsaux, antiphonaires, vont sans cesse en s'augmentant, et ce serait un travail bien délicat que de séparer le fonds primitif des adjonctions postérieures.

Il me semble donc vrai : 1° que le manuscrit a été un livre d'enseignement, non un livre de chœur; 2° qu'il a appartenu au moins depuis le onzième siècle à l'abbaye de Saint-Evre près Toul, à proximité de l'église de Metz et des livres liturgiques envoyés par les papes aux princes francs. Sur les deux autres points, c'est-à-dire sur l'âge du manuscrit et sur sa concordance avec l'antiphonaire romain du temps de saint Grégoire, il y a lieu de suspendre son jugement.

L. Duchesne.

BULLETIN

Mort au cléricalisme ! *ou Résurrection du sacrifice humain*, par Mgr Gaume. Paris, Gaume, in-18 de 304 p. — Prix : 3 fr.

Mort au cléricalisme ! C'est le cri de guerre de la révolution : le cléricalisme une fois détruit, les nations redeviendront ce qu'elles étaient sans lui, elles recommenceront les sacrifices humains : on a vu, en 93, que rien n'est impossible. Le *sacrifice humain* est de deux sortes, indirect partout où le sang juste est versé, ou direct tel qu'il a existé chez tous les peuples idolâtres : dans l'antiquité, chez les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Gaulois; de nos jours, dans l'Afrique, dans l'Amérique, chez tous les peuples sauvages. De nos jours, les peuples civilisés eux-mêmes ne songent qu'à se détruire ou à détruire la religion : nous périssons; la faute en est aux idées aux livres, à l'éducation, aux *études classiques*, ajoute Mgr Gaume, et c'est là qu'il voudrait frapper. Nous pensons avoir résumé suffisamment cet opuscule; nous ne nous permettrons pas de le juger : il suffit de dire que l'auteur

s'est montré plus soucieux d'accumuler que de choisir ses exemples; moins attaché au raisonnement qu'à l'effet des peintures, à la dignité du style qu'à la verdeur des expressions. Dieu fasse que sa méthode réussisse, que, parmi ses lecteurs, il ne se trouve point de ces esprits prévenus, pour qui un rapprochement malheureux, une assertion risquée sont la condamnation d'un livre ! A. J.

De l'enseignement laïque, gratuit et obligatoire, par Mgr Cotton, évêque de Valence. Valence, Jules Céas, 1877, in-8 de 56 p

Sous ce titre, Mgr l'évêque de Valence vient de publier une étude digne de l'attention de tous les hommes intelligents qui, sans distinction de tendances, cherchent de bonne fois à s'éclairer sur cet important sujet. Ce travail, écrit avec élégance et précision, se fait remarquer surtout par la vigueur de la dialectique. L'éloquent prélat auquel nous le devons a souvent traité dans de savantes conférences ces délicates questions de l'enseignement public. Aussi conduit-il son plaidoyer avec une autorité qui séduit et domine le lecteur. En lisant cette prose on croit entendre vibrer la parole entraînante d'un orateur, qu'aucune difficulté n'effraye, et qui saisit une à une toutes les objections pour les briser sans effort par une démonstration éblouissante de vérité. Lorsqu'on a lu la première page, on est contraint de lire les suivantes, et en s'arrêtant à la dernière ligne on ne peut se soustraire à cette conclusion que ces mots « instruction laïque, gratuite et obligatoire, » loin d'être la formule d'un nouveau problème social, n'ont jamais été associés que pour abuser, pervertir, aveugler la foule et favoriser les projets des fauteurs de révolutions. P. B. B.

Les Soulèvements et dépressions du sol sur les côtes, par J. Girard, membre de la Société de géographie. Paris, E. Savy, 1872, in-8 de 100 p., fig. dans le texte. — Prix : 2 fr. 50.

Bonne étude, renfermée en cinq chapitres, où l'auteur utilise à la fois les documents fournis par la géographie historique et les données scientifiques dues aux explorations géologiques des couches immergées. Il est aujourd'hui acquis à la science que l'écorce terrestre éprouve des oscillations lentes ou brusques dont la trace peut non-seulement se constater à intervalles périodiques éloignés, mais se calculer annuellement. Il en est des côtes maritimes comme de ces glaciers dont on suit parfaitement le mouvement de glissement progressif. Les observations de M. Girard sont des plus intéressantes, et rendues plus sensibles par une série de figures intercalées dans le texte. Les dénivellements ou exhaussements contemporains peuvent faire juger par analogie des mouvements de terrains qui se sont produits à une époque reculée, où, faute de méthode d'observation, on ne pouvait les saisir *sur le fait*. Ainsi le tremblement de terre de Valparaiso, en 1822, a produit au Chili un exhaussement de 1 à 4 mètres sur une longueur de plus de 100 lieues. Cette perturbation a du, évidemment, singulièrement modifier le régime des cours d'eau; — et il est non moins évident que de semblables agitations ont dû, avant les temps historiques, changer plus ou moins la face primitive du globe terrestre. Le chapitre IV est surtout curieux pour nous, en ce qu'il rapporte les observations faites sur les côtes de France, lesquelles se sont abaissées dans la mer du Nord et sur

le littoral breton, et surélevées à l'embouchure de la Somme et dans la Vendée. Le golfe de Gascogne est aussi l'objet d'une étude spéciale : quant à la côte méditerranéenne — l'auteur a omis d'en parler ; — les travaux de M. Lenthéric, dans son ouvrage sur les *Villes mortes du golfe de Lyon*, pourront suppléer à cette lacune. R.

Atlas astronomique de poche, publié sous la direction de M. C. Flammarion, astronome, contenant dix-huit cartes et explications. Paris, A. Lassailly, petit in-12. — Prix : 1 fr. 50.

Les 18 planches de ce petit atlas contenant, outre les cartes, des explications élémentaires forment comme un traité complet d'astronomie populaire. En voici la nomenclature : 1° avertissement ; 2° notions générales ; 3° système planétaire ; 4° grosseur comparative du soleil et des planètes ; 5° le soleil vu des planètes ; 6° les mondes vus entre eux ; 7° théories des saisons ; 8° mouvement annuel de la terre ; 9° la lune, ses phases et ses éclipses : 10° carte de la lune ; 11° système solaire ; 12° les comètes ; 13° les étoiles (notice) ; 14° les étoiles (carte) ; 15° les étoiles visibles en France ; 16° les nébuleuses ; 17° le mouvement général de l'univers ; 18° appendice, mesure des distances célestes. — Quoique très-abrégé et succinct, dépouillé de tout développement et de toutes discussions scientifiques et ne contenant, pour ainsi dire, que des résultats précis, ce petit atlas n'est pas sans mérite : il a d'abord celui d'une grande clarté graphique, il est certain que l'exiguité du format était sur ce point une grande difficulté à vaincre. L'exactitude des notions et des définitions nous a paru ne rien laisser à désirer, étant donné que l'auteur n'a voulu qu'effleurer les abords d'une science aussi considérable et ardue ; mais que veut dire l'honorable M. Flammarion avec ces « circonstances du monde infini et *éternel* (c'est-à-dire qui n'a de bornes ni dans l'espace, ni dans le temps) » lesquelles « ne peuvent manquer de susciter des déductions philosophiques, qui, introduiront également pour toujours dans l'esprit, une certitude relative, qui le tiendra en garde contre les erreurs de l'imagination, les préjugés de l'ignorance, les superstitions et les illusions diverses que l'humanité a subies jusqu'à présent sur le ciel et sur l'univers. » Ce charabia panthéiste n'a rien de philosophique ni de scientifique, et l'*éternité de la matière* n'a que faire dans un atlas astronomique de poche. R.

Le Trésor de la famille, *encyclopédie des connaissances utiles dans la vie pratique*, par J. P. Houzé, auteur de l'*Encyclopédie nationale*. Paris, J. Rothschild, 1877, petit in-12 cartonné de 870 p. — Prix : 5 fr.

Jamais *manuel* n'a mieux répondu à son titre. Sans doute le *Trésor de la famille* serait perfectible, en ce sens que le nombre des recettes diverses, des renseignements multiples qu'il contient pourrait devenir plus considérable encore ; mais ne serait-ce pas empiéter sur les ouvrages spéciaux, tels que l'*Encyclopédie de la santé* du Dr Massé ? Tel qu'il est donc, le présent volume nous paraît des plus satisfaisants et nous le recommandons avec confiance. Les matières y sont rangées sous un ordre méthodique et comprenant 3164 numéros auxquels renvoient deux tables, l'une alphabétique, l'autre par sujet traité, tels que habitation, blanchissage, chauffage, éclairage, eaux, horticulture, animaux utiles et nuisibles, alimentation, ustensiles de cuisine, médecine, chirurgie, pharmacie domestiques, toi-

lettes, vêtements, recettes d'économie domestique, vins, récréations, jeux, postes, télégraphes, poids et mesures, monnaies, tables d'intérêts, législation usuelle et pratique etc., etc. On voit quelle immense quantité de renseignements, de notions, d'avis, de recettes, de conseils utiles, pratiques et simples, sont donnés dans ce recueil, et en font le *vade-mecum* indispensable de toute maîtresse de maison, à la ville comme à la campagne. R.

L'Année scientifique et industrielle, par Louis Figuier, 20e année (1876). Paris, Hachette, 1877, in-18 de 576 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il serait, à coup sûr, inutile de s'étendre sur les mérites de l'*Année scientifique*. Peut-être pourrait-on dire que le livre gagnerait à renfermer moins de faits divers et plus de développements techniques. L'ampleur du cadre adopté par l'auteur l'oblige en effet trop souvent à écourter d'intéressantes notices. Néanmoins, le présent volume, comme ses devanciers, offre une lecture attrayante, instructive et variée. Signalons, entre autres, les chapitres relatifs à la météorologie et à l'agriculture, à la catastrophe de la mine du Treuil et à l'inflammation des houillères, à la culture de l'*eucalyptus* en Algérie et à la création d'une mer intérieure. — A propos des voyages scientifiques, rectifions une indication bibliographique inexactement donnée dans l'un des derniers numéros du *Polybiblion* : l'excellent recueil que le savant M. Vivien de Saint-Martin a dirigé pendant trois années, l'*Année géographique*, se continue sous son patronage par les soins de M. Ch. Maunoir et H. Duvergier. Le quatorzième volume ne tardera pas à paraître, et se recommandera, comme les précédents, à l'estime des hommes d'étude. A. D.

Géographie militaire. Première partie : *Notions de géologie*, par G. Niox, capitaine d'état-major. Paris, Dumaine, 1876, in-18 viii et 134 p., avec nombreuses gravures dans le texte. — Prix : 3 fr.

Lier l'étude topographique du relief à la connaissance géologique de la constitution du sol est une idée juste qui, depuis peu, a fait heureusement de rapides progrès dans l'enseignement. M. le capitaine Niox a envisagé cet aspect de la géographie physique au point de vue spécial des travaux militaires. Sans aborder la discussion des théories, il s'est borné à exposer les principes de la science et à les appliquer à l'étude du terrain ; en quelques pages, il a tracé ainsi un résumé suffisamment exact, toujours clair quoique succint. Ce petit livre pourra contribuer pour une part utile à la diffusion de connaissances encore trop ignorées. A. D.

Souvenirs d'Orient. De Jérusalem à la mer Morte, Damas et Balbeck, par M. Jean Sigaux. Paris, Librairie des bibliophiles, 1876, in-12 de 70 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur, dans cet opuscule, commence par nous rendre compte des principales impressions qu'il a éprouvées en descendant de Jérusalem à la mer Morte. Chemin faisant, il nous décrit, en quelques lignes, le célèbre monastère de Saint-Sabas, situé d'une manière si pittoresque sur les bords escarpés du torrent de Cédron. De la mer Morte et du Jourdain, il nous transporte ensuite à Damas, dont il nous décrit l'aspect général, ses cafés,

ses monuments, la population si étrangement bigarrée, qui fourmille dans ses bazars, et ses magnifiques jardins où tous les arbres fruitiers de l'Orient et de l'Occident semblent s'être donné rendez-vous. Une visite à Abd-el-Kader est le complément naturel pour un touriste d'un voyage fait à Damas, et M. Jean Sigaux n'a eu garde d'y manquer. Enfin, avant de quitter la Syrie, nous faisons une courte halte avec lui au milieu des ruines de Balbeck, qui donnent une si haute idée de l'antique splendeur de cette ville. G.

Questions concernant la nationalité des habitants de l'Alsace-Lorraine, par M. Robinet de Cléry, premier président honoraire de la Cour d'appel de Besançon. Paris, Cotillon, 1873 et 1876. 2 br. in-8 de 68 et 144 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Robinet de Cléry, magistrat éminent et juriste érudit, a consacré deux intéressantes brochures à élucider une question dans le règlement de laquelle, malheureusement, le droit strict, dans sa majestueuse simplicité, ne tient pas toujours la première place. Les démembrements de territoire résultant du traité de Francfort ont entraîné à leur suite des changements de nationalité dans lesquels de nombreux intérêts de personnes se trouvent compromis par suite des dissidences d'interprétation survenues entre les gouvernements appelés à en décider. La première brochure est relative : 1° à l'état des Français qui, n'étant pas nés sur les territoires cédés à l'Allemagne, y avaient leur domicile à l'époque de cette annexion ; 2° aux moyens de recouvrer la nationalité perdue par l'absence d'option ; 3° à la situation des femmes, soit Françaises mariées à des Alsaciens-Lorrains, soit Alsaciennes-Lorraines mariées à des Français.

La seconde brochure étudie l'état des Alsaciens-Lorrains encore mineurs lors de la cession ou nés postérieurement, soit de parents français en Alsace-Lorraine, soit de parents alsaciens-lorrains établis hors des provinces cédées

Il n'est pas possible de creuser avec plus de netteté et de science un sujet d'un intérêt plus profond. On peut dire qu'il est resté d'une actualité toujours nouvelle, car les conséquences du traité de Francfort donneront lieu longtemps encore à de sérieuses difficultés dans l'application. C'est ainsi que les options faites par des mineurs émancipés et pourvus d'un tuteur *ad hoc*, options qui ont été si nombreuses, vont maintenant devant les tribunaux allemands faire apprécier leur validité. Les études de droit les plus lumineuses, comme celles dont nous sommes redevables à M. de Cléry, auraient malheureusement besoin d'être contresignées par les juges des diverses juridictions d'au-delà des Vosges, et c'est ce que nous aimerions à voir, dans l'intérêt de la sécurité de familles doublement dignes de nos cordiales sympathies. B.

Le Fils de Louis XV, *Louis, Dauphin de France*, 1729-1765, par Emmanuel de Broglie. Paris, E. Plon, 1876, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

La vie du dauphin, fils de Louis XV, a été écrite par l'abbé Proyart, et, plus récemment, par notre collaborateur M. Henri de l'Épinois. En choisissant ce même sujet, M. E. de Broglie s'est évidemment proposé de rendre hommage à la noble figure d'un prince qui, sans avoir régné, sans avoir pris une part égale à son mérite dans les événements de son temps, a

honoré son pays, son siècle, qui n'avait que trop besoin de tels exemples, et le sang auguste dont il était issu. L'ouvrage de M. de Broglie est d'une lecture agréable et facile. Il dénote chez son auteur un goût pour les études historiques et un talent d'écrivain qui nous donnent le droit d'attendre beaucoup de lui. Outre les travaux de ses devanciers, parmi lesquels il convient de citer le livre du P. Régnault sur la dauphine Marie-Josèphe de Saxe, ouvrage où le dauphin occupe nécessairement une place importante, M. de Broglie a étudié les mémoires et correspondances du temps, qu'il cite avec à-propos. Bien composé, écrit d'une plume déjà fort habile, inspiré par un sentiment religieux et patriotique, cet ouvrage fait honneur à son jeune auteur. A. G. D.

L'Apprentie, *étude de mœurs parisiennes*, par Charles Jobey. Tours, Mame, 1876, in-8 de 166 p. — Prix : 85 cent. *(Bibliothèque de la Jeunesse chrétienne.)*

On a tant abusé de ce mot *d'étude de mœurs* et de *mœurs parisiennes*, que j'aimerais autant ne pas le retrouver ici, quoique, à vrai dire, ce titre convienne mieux que celui de nouvelle ou de roman : l'*apprentie* est une jeune personne de bonne famille, dont les parents ont essuyé des revers : à l'âge de quinze ans, elle entre, le cœur gros, dans un petit atelier de la Cité, tenu par deux vieilles sœurs, honnêtes filles, mais sottes, qui lui font souffrir tout ce qu'on peut rêver d'humiliations et de tortures d'amour-propre, jusqu'au jour où un mariage, que le lecteur prévoit, la délivre fort à propos. Cette histoire, aussi simple que vraisemblable, est vraiment bien racontée ; sauf quelques détails ajoutés sans doute pour la jeunesse, l'intérêt n'y manque pas, et les caractères surtout sont vrais et finement tracés. — On trouvera à la suite une courte nouvelle intitulée : *Une vision en mer ;* il s'agit d'un jeune matelot, qui, sur le point de périr dans les vagues, croit apercevoir sa mère et entendre son dernier adieu : recueilli par son navire, il meurt bientôt des suites de son effroi, et sa mère vient porter à ses restes l'adieu qu'il avait pressenti. Ce récit de quelques pages, sobre, vif et touchant, termine le volume qui mérite, comme on le voit, des éloges. G. P.

Eugénie de Guérin, *récit de son exhumation*, par Mlle Jeanne de Guérin du Cayla. Paris, Didier, 1876 ; in-12. de 52 p. — Prix : 50 cent.

C'est un récit, aussi détaillé que possible, de la translation des restes de Maurice et d'Eugénie de Guérin, et de divers membres de leur famille. Le choix des détails, les réflexions qui les accompagnent ont un caractère un peu enfantin qui d'ailleurs ne doit pas surprendre : la jeune personne qui a composé ce livre nous apprend, entre autres choses, qu'elle n'a que dix-huit ans, et l'on sait qu'à cet âge, il est rare qu'on sache écrire, et même qu'on ose l'essayer. A. J.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

VIII. — CRITIQUES, APOLOGIES, SATIRES ET PIÈCES DIVERSES SUR L'ACADÉMIE

B. — *Ancienne Académie.* (Suite.)

339. — *Les Immortels.* — Satire en vers de M. Ch. Monselet sur les élections académiques, imprimée dans le volume intitulé : *Les Femmes qui font des scènes.* — Paris, Michel Lévy, 1864, in-12. — Souvent réimprimé dans la collection Lévy.

340. — *L'Empereur à l'Institut.* Paris, 1865, in-8, brochure publiée à l'occasion des bruits de candidature de l'empereur Napoléon III, à l'Académie française, après la publication du premier volume de la *Vie de César.*

341. — *La Question des femmes à l'Académie française,* lettre aux quarante, par Louis Lacour. — Paris, 1865, in-32.

342. — *De l'Académie française,* de ses destinées et de son passé, par Philarète Chasles, professeur au Collége de France. — Extrait de la *Revue moderne,* livraison du 10 juillet 1868. — Paris, librairie internationale, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1868, gr. in-8.

Le préambule donnera une idée suffisante du ton de cette brochure : « J'ai connu de mon temps trois personnes honorables, chez lesquelles le désir de devenir membre de l'Académie française avait acquis un degré d'intensité si dévorante, qu'après une recherche assidue et fébrile de quelque dix ou douze années, elles sont mortes, mais très-réellement, et uniquement de leur passion inassouvie. C'étaient des esprits aimables, que l'opinion sociale envahissait, dominait et dirigeait ; ornés d'ailleurs, distingués et polis, qui auraient justifié, par leurs œuvres et l'éclat ou la solidité de leur mérite, l'adoption académique. Ils avaient placé les espérances de leur vanité, le repos de leur vie, la garantie même de leur honneur sur cette seule carte : la perte de la partie les a désespérés et tués...»

Vous êtes orfèvre, M. Josse, pourrait-on répliquer à M. Chasles, qui nous a toujours paru mériter lui-même de figurer parmi ces trois personnes honorables. Paix à sa cendre. L'Académie n'a sans doute pas eu conscience de son crime.

342 *bis.* — *L'Académie française.* — Satire d'environ 500 vers de M. Amédée Pommier, publiée en feuilleton, dans la *Liberté,* le 1er avril 1868, au chapitre IV des « *Choses du temps* causeries mensuelles en vers. »

343. — *Etudes littéraires. La fin de l'Académie,* par Arthur Ponroy. — Paris. Dentu, 1872, in-12. — Brochure composée principalement à l'occasion des élections de M. Littré et du duc d'Aumale.

344. — *Les Factions à l'Académie française.* — Article de M. Auguste Nisard, dans *la Patrie* du 6 juillet 1875. — Le titre suffit pour expliquer l'article.

IX. — OUVRAGES DÉDIÉS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Malgré de longues et patientes recherches, ce chapitre sera nécessairement très-incomplet, et nous prions instamment tous les bibliographes désireux de voir un jour notre travail parachevé de vouloir bien nous communiquer leurs notes et de nouveaux renseignements. Nous avons cependant préféré ouvrir le chapitre, quelque incomplète que puisse être notre revue, pour indiquer dans quel sens doivent se porter les investigations. Nous ne reproduirons pas, bien entendu, les titres d'ouvrages qui figurent déjà dans les chapitres précédents.

345. — De la Peyre. — *De l'éclaircissement des temps.* — *A l'éminente.* — Paris, 1635, in-12.

Pellisson nous apprend que Gomberville et Malleville furent chargés d'aller remercier l'auteur, qui avait fait graver en tête de son volume un portrait du cardinal avec une couronne de rayons, sur chacun desquels se trouvait le nom d'un académicien.

346. — Belot. — *Apologie de la langue latine*, contre la préface de La Chambre, en son livre des *Nouvelles conjectures de la digestion*, etc., suivie d'une *Lettre de l'auteur à messieurs de l'Académie françoise.* — Paris, Targa, 1637, in-8, 54 p. La lettre à l'Académie est sans pagination, et comprend 4 pages. — Voir, au sujet de cet ouvrage de l'avocat Belot, la *Requête des dictionnaires*, par Ménage et notre étude sur Cureau de La Chambre, 1re édition, au IIIe livre de notre *Histoire du chancelier Séguier*, 2e édition trés-augmentée, dans la *Revue du Maine*, février 1877.

347. — Sillac d'Arbois, pseudonyme de J.-Fr. *Sarrazin.* — *Discours de la tragédie*, ou remarques sur *l'Amour tyrannique*, de M. de Scudéry, à Messieurs de l'Académie françoise. Paris, s. d. (1638) in-8. — Réimprimé dans les œuvres de Sarrazin. Paris, Billaine 1663, 2 volumes in-12. — Omis par Pellisson dans sa liste des ouvrages dédiés à l'Académie avant 1652.

348. — Lesfargues.— *Les Controverses de Sénèque.* — Paris, Camusar, 1639, in-4. — M. Livet a reproduit le début de la dédicace *à Messieurs de l'Académie françoise.*

349. — Le Tanecr. — *Des quantités incommensurables*, avec la traduction du dixième livre d'Euclide. Paris, 1650. — Avec un discours à l'Académie sur le moyen d'expliquer les sciences en français. (Pellisson.)

350. — Racan. — *Odes sacrées*, dont le sujet est pris des psaumes de David, et qui sont accommodées au temps présent. — Paris 1651, avec une lettre à Messieurs de l'Académie française et « la réponse de MM. de l'Académie, par M. Conrart, secrétaire de la Compagnie. »

Racan donna en 1660 une nouvelle édition augmentée de son recueil sous ce titre : *Les Psaumes* de Messire Honorat de Beuil, chevalier, seigneur de Racan, — avec une nouvelle épître dédicatoire à l'Académie, différente de la première. — M. Tenant de Latour a reproduit ces diverses pièces dans l'édition des œuvres de Racan, de la bibliothèque elzévirienne. Paris, Jannet, 1857, 2 vol. in-12.

351. — Le P. Bouhours. — *Doutes sur la langue française*, proposés à Messieurs de l'Académie, par un gentilhomme de province. Paris, 1674, in-12. — On sait que cet ouvrage fut suivi en 1675 de *Nouvelles remarques sur la langue française*, et, en 1692, d'une *suite des remarques.* Le P. Bouhours était un des premiers grammairiens de son temps.

352. — *La Défense des beaux esprits de ce temps contre un satyrique*, dédiée à Messieurs de l'Académie françoise. Paris, 5, Adam, 1875, in-12. — La lettre de dédicace est signée *De Lérac.* L'auteur défend surtout, contre Boileau, Saint-Amand, Scudéry, Brébent et de Sainte-Garde.

353. — L'abbé de Villiers. — *Entretiens sur les contes des fées* et sur quelques autres ouvrages du temps, pour servir de préservatif contre le mauvais goût, et dédiés à Messieurs de l'Académie françoise. — Paris, Collombat, 1699, in-12.

354. — L'abbé Genest. — *Dissertations sur la poésie pastorale* ou de l'idylle et de l'églogue, à Messieurs de l'Académie françoise. Paris, J.-B. Coignard, 1707, 3 in-12. — A cette époque, l'abbé Genest était déjà à la compagnie.

355. — *Le nouveau testament du P. Quesnel*, dénoncé à l'Académie française (par l'abbé de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice). S. l. (1713), in-12.

356. — Mme DE GOMEZ. — *Le Triomphe de l'éloquence* dédié à Messieurs de l'Académie françoise, Paris, 1730, in-12.

357. — L'ABBÉ DE LA BAUME. — *Éloge de la paix*, dédié à l'Académie françoise. Paris, 1736, in-4. — Voyez, *Observations sur les écrits modernes*, VII, 97, etc., et le *Pour et contre*, XI, 3-9.

358. — *Racine vengé*, ou examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet, sur les œuvres de Racine. — Avignon, Paris, 1739, in-12. (Par l'abbé Desfontaines.)

359. *Lettre aux académiciens du royaume* et à tous les Français sensés. Paris, 1769, in-8. — C'est une critique de plusieurs expressions usuelles. — Voyez un compte rendu au *Journal encyclopédique*, octobre 1769.

360. — *Lettre de M. de Voltaire à l'Académie française* (sur Shakespeare) lue dans cette académie à la solennité de la Saint-Louis, le 25 auguste 1776. Genève, 1776, in-8. — Seconde lettre, 1776, in-8. — Réimprimées en-dehors des œuvres de Voltaire, en 1827, sous le titre de : *Lettres de M. de Voltaire à l'Académie française sur Shakespeare et son théâtre*, Paris, Renduel, 1827, in-18, 36 pages.

361. — *A Messieurs de l'Académie*, au sujet d'une lettre de M. de Voltaire, etc., lue le 25 auguste, vulgairement août 1776, par M. le chevalier de Rutlige, 1767, in-8, 42 p. — Voyez à ce sujet les *Mémoires secrets de Bachaumont*, X, 1. — On a encore sur cette polémique les opuscules suivants, cités par Quérard :

A. — *Essay on the Genius and Writing of Shakespeare*, etc., with remarks upon the misrepresentations of M. de Voltaire, by Mrs Elisabeth Montague. London, 1777, in-8.

B. — *Apologie de Shakespeare*, traduit de l'anglais de Milady Montague, par F. Letourneur, traducteur de Shakespeare. Paris, 1777, in-8.

C. — *Discours sur Shakespeare et sur M. de Voltaire*, par Jos. Baretti, secrétaire pour la correspondance étrangère, de l'Académie royale britannique Londres, 1777, in-8.

362. — VOLTAIRE. — *Irène*, tragédie en cinq actes (précédée d'une lettre ou dédicace à l'Académie française). Paris, 1779, in-8. Voltaire dans la dédicace répond à la brochure de Lady Montague citée au n° précédent.

363. — *Des Pensées de Pascal*, rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition de cet ouvrage, par M. V. Cousin. Paris, Ladrange, 1843, in-8. — Ce rapport avait paru précédemment dans les livraisons du *Journal des savants* d'avril à novembre 1842.

364. — *Bibliographie raisonnée de l'Académie française*, par René Kerviler, ancien élève de l'Ecole polytechnique. — Paris, Librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-8. — Il s'agit du tirage à part de la présente étude.

X. — ADDENDA.

Nous ajouterons, ici en un seul chapitre, les additions que nous avons pu recueillir sur nos divers articles depuis le commencement de leur impression.

365. — *Avis de l'Académie* pour les prix et concours de l'année courante. — C'est un imprimé, dit l'abbé d'Olivet, que « l'Académie répand par toute la France, plus de six mois avant la fête de Saint-Louis. » Nous n'en avons pas retrouvé trace.

366. — *L'Honneur que le roi a fait à l'Académie françoise* en acceptant la qualité de son protecteur et lui donnant le logement au Louvre. — Sujet du prix proposé en 1673. — Le lauréat fut l'abbé Genest, plus tard académicien.

Voyez aussi *Mercure Galant* des 25 juin et 2 juillet 1672, les *Mémoires* de Charles Perrault, et une pièce latine de P. Daugières, citée par M. Livet.

367. — *Médaille* frappée en l'honneur de Louis XIV, protecteur de l'Académie française. — Voyez l'*Histoire métallique* du règne de Louis XIV, appelée aussi l'histoire du roi par les médailles. Les légendes étaient *Apollo Palatinus* et au revers *Academia Gallica intra regiam excepta M. D. C. LXXII.* L'abbé d'Olivet l'a fait graver dans son *Histoire de l'Académie.* — Voyez aussi le *Nouveau Panthéon*, ou le rapport des divinités du paganisme, des héros de l'antiquité et des princes surnommés grands, aux vertus et aux actions de Louis le Grand; par M. de Vertron, 1686 in-12, (35-46 ; et, du même auteur, une lettre à l'abbé Desmarais (p. 41-47).

368. — *Discours* prononcé à l'Académie par M. de Clermont-Tonnerre au sujet de la fondation à perpétuité du prix de poésie. — Ce discours, qui ne figure pas dans le *Recueil des harangues*, a été donné par le *Mercure galant*, en 1699.

369. — *Discours* adressé à la porte de l'Académie française, par M. le Directeur, à M***. Paris. 1743, in-8. — C'est une satire attribuée au poëte Roy, sur la réception de Voltaire à l'Académie. Desfontaines l'a réimprimée dans le *Voltairiana* (voir n° 372).

370. — *Le Triomphe poëtique* tel qu'il est venu à notre connaissance en 1739, avec les *Variantes* pour l'an 1746 au bas des pages. — Paris, 1746 in-8. — Satire en vers par Travenol fils, violon de l'Académie royale de musique. Destontaines l'a réimprimée dans le *Voltairiana*. Voir plus bas, n° 372, les suites de cette satire.

371. — *Discours prononcé* à l'Académie par M. de Voltaire. Paris, 1746, in-8. — C'est une harangue ironique dont l'auteur est Baillet de Saint-Jullien.

372. — *Lettre d'un académicien* de Villefranche à M. de Voltaire, au sujet de son remercîment à l'Académie française. Paris, 1746, in-4.

373. — *Voltairiana*, ou Eloges amphygouriques de Fr. Marie Arouet, Sr de Voltaire, gentilhomme ordinaire, conseiller du roi en ses conseils, etc., — discutés et décidés pour sa réception à l'Académie française. — Paris 1748, in-8. — Cette compilation est de l'abbé Desfontaines. On y remaque, outre plusieurs épigrammes en vers, quelques-unes des pièces précédentes :

1° Des réflexions sur le remercîment de M. de Voltaire à l'Académie française.

2° Un mémoire signifié pour Louis Travenol, de l'Académie royale de musique, contre le sieur A*** de V***, de l'Académie française. — Voltaire avait cité Travenol devant les tribunaux à cause de sa pièce le *Triomphe poëtique*:

3° Un mémoire signifié pour le sieur Antoine Travenol, maître de danse à Paris, demandeur en intervention ;

4° Un plaidoyer pour le sieur Travenol fils ;

5° Un mémoire de V*** et réponse de Travenol ;

6° Un mémoire sur l'appel, par A. Travenol, etc.

374. — Observations d'un théologien sur l'Eloge de Fénelon (par la Harpe) couronné par l'Académie française (1771), in-8. — Cette pièce est du P. Gourdon. Voir, à ce sujet, le curieux article de Quérard, *France littéraire*, t. IV, p. 439, 440.

375. — *Le Mercure* de 1779 contient une polémique très-violente entre Suard et La Harpe au sujet du dithyrambe en l'honneur de Voltaire, proposé au concours par l'Académie. — Voir, au sujet de cette polémique, les *Mémoires* de Bachaumont, t. XIV, p. 234.

376. — *Rapport* à la classe de la langue et de littérature française, sur ses projets de publications et de mémoires, par Arnault. *Œuvres d'Arnault*, t. V, p. 11-18.)

377. — *Des académies*, et plus particulièrement de l'Académie française. (*Œuvres d'Arnault*, t. VI, p. 79-90).

378. — *La Gascogne à l'Académie française*. Série d'études publiées par M. René Kerviler dans la *Revue de Gascogne*, depuis 1875. On a des tirages à part des deux premières : *Jean de Sithon* (Paris, Dumoulin 1876, in-8), et *Salomon de Virelade* (*Ibid.*, in-8).

379. — *La Champagne à l'Académie française*. Série d'études publiées par M. René Kerviler dans la *Revue de Champagne et de Brie* depuis 1876. On a un tirage à part de la première : *Nicolas Perrot d'Ablancourt* (Paris, Menu, 1877, in-8).

380. — *Le Maine à l'Académie française*. Série d'études publiées par le même auteur dans la *Revue du Maine* et dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*. On a le tirage à part des premières : *Guillaume Bautru* (Paris, Menu, 1876, in-8), et *Les deux Cureau de la Chambre* (Le Mans, Pellechat, 1877, in-8, portrait).

(*Fin.*) RENÉ KERVILER.

CHRONIQUE

— Le 7 avril est morte, à Séville, la femme si distinguée qui s'est rendue célèbre sous le pseudonyme de Fernan Caballero; son vrai nom était Cécilia Bolh.

Fernan Caballero naquit à Puerto de Santa Maria, vers 1798 ou 99. Son père, Jean-Nicolas Bohl de Faber, était originaire de Hambourg et consul de cette ville à Cadix; sa mère était une Andalouse du nom de Larrea. Son père, épris de la littérature et disciple de l'école romantique, eut le courage de faire représenter à Cadix quelques pièces de Calderon. Il était lié avec beaucoup de littérateurs alors célèbres. Cécilia Bohl apprit le latin, l'anglais, le français, l'allemand et l'italien. Elle épousa, très-jeune, un officier d'artillerie qu'elle eut bientôt la douleur de perdre. Elle se maria ensuite au marquis de Arco Hermoso qui la laissa encore une fois veuve. Enfin elle donna sa main à don Antonio Arron, qui, obligé de se rendre en Angleterre s'y tua. Cécilia, qui n'avait pas d'enfants de ses trois maris, s'adonna alors à la littérature. Ce fut vers 1854 que son nom commença à devenir célèbre. Le directeur de l'*Academia* qui donne dans sa revue une longue et intéressante notice sur Fernan Caballero, Don F. M. Tubino, nous apprend que Cécilia était d'une beauté sévère, mais sympathique, et qu'en sa personne, on trouvait le type allemand uni au type andalou. Fernan Caballero, dans ces derniers temps, vivait très-retirée, partageant son temps entre ses travaux et des œuvres de charité. La *España* nous apprend que sa mort a été exemplaire. On sait que tous ses livres sont éminemment catholiques et moraux.

Son talent n'était pas sans analogie avec celui de Toppfer et de Frederica Bremer. Ses œuvres sont tellement nombreuses que nous ne pouvons en donner une indication complète.

Nous citerons : *La Mouette ; — Elia ou l'Espagne il y a 30 ans ; — L'Étoile ; — Larmes ; — Se taire pendant la vie, pardonner à la mort ; — La Nuit de Noël ; — Pauvre Dolorès ! — Lady Virginia ; — Un été à Bornos ; — Simon Verde ; — Lucas Garéia ; — Plus d'honneur que d'honneurs ; — Bien faire Dieu est Dieu ; —Justa et Rufino ; — Ce que pèse un peu de paille ; — La douleur est une agonie sans mort ; — Le temps est plus long que la fortune ; — Seule ; — Les deux amis ; — L'Ex-Voto ; — La Fille du Soleil ; — La Conscience ne transige pas ; — La Fleur des ruines ; — L'une et l'autre ; — Vulgarité et noblesse ; — Un mariage bien assorti ; — Les grâces et l'expiation ; — La Malédiction paternelle ; — Leonor ; — Contes et poésies populaires de l'Andalousie ; — Collection d'articles religieux et moraux*, etc. Un grand nombre de ces ouvrages ont été traduits en français, notamment : *Une croisade au dix-neuvième siècle ; — Les dettes acquittées*, traduit avec une introduction, par M. Ant. de Latour (1860) ; — *La famille Alvareda*, roman de mœurs populaires, traduit par Auguste Dumas (1860) ; — *La Gaviota*, traduit par Alphonse Gillard (1860) ; — *Un ange sur la terre* (Lagrimas), scènes de mœurs contemporaines, traduit par Alphonse Marchais (1861) ; — *Fleurs des champs*, nouvelles, exemples et légendes (1862) ; — *Un jeune libéral et un légitimiste*, suivi de *l'Ex-Voto, la Nuit de Noël, la Fleur des ruines, les Deux amis*, trad. par Auguste Marchais (1863) ; — *Clémencia*, trad. par A. de Zappino et A. Marchais (1863) ; — *Don Juan Luis*, trad. par Alphonse Marchais (1864) ; — *Trois brebis du bon Dieu*, trad. par A. Marchais (1864) ; — *Une dernière consolation*, suivi d'un *Oncle en Amérique*, librement traduit par A. Marchais (1864) ; — *L'Amour d'une mère ; — Le Maçon ; — Le Marin*, trad. par A. Marchais (1864) ; — *Dialogues entre la jeunesse et l'âge mûr ou Il n'est chose accomplie que dans l'autre vie*, trad. par Auguste Dumas (1864) ; — *Un été à Bornos* (1865) ; — *Nouvelles andalouses*, trad. par A. Germond de Lavigne (1865) ; — *Rien n'est parfait ici-bas* (1865) ; — La *Academia* et la *España* (21 avril), ont publié déjà des études sur Caballero. Ce dernier journal donne une liste de ses productions, mais ne la croit pas complète.

— M. Antoine-Augustin Cournot, ancien recteur de l'Académie de Dijon, ancien inspecteur général des études, est mort à Paris dans les derniers jours de mars. Né à Gray, en 1801, le 28 août, il entra à l'École normale en 1821, il reçut le diplôme de docteur ès sciences et fut nommé professeur de mathématiques à la faculté des sciences de Lyon. Il a écrit : *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses* (1838) ; — *Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal* (2 vol. in-8, 1841) ; — *Exposition de la théorie des chances et des responsabilités* (1843) ; — *De l'origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie* (1847) ; — *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique* (2 vol. in-8, 1851) ; — *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* (2 vol. in-8, 1861) ; — *Principe de la théorie des richesses* (in-8, 1863) ; — *Des institutions d'instruction publique en France* (1864) ; — *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1872, 2 vol. in-8) ; — *Matérialisme, vitalisme, rationalisme ; études sur l'emploi des données de la science* (1875). Il a publié et annoté : *Lettres à une princesse d'Allemagne*, par Euler (1842), *Éléments de mécanique* de Koter et Lardner (1834), et le *Traité d'astronomie* de sir John Herschell (1834). Il a publié, en 1831, une édition des *Mémoires* du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

— M. l'abbé François Martin, né à Bourg-en-Bresse (Ain) en 1814, vient de mourir à Belley. Ancien curé de Ceyzeriat et de Fernez, missionnaire apostolique et chanoine de Belley, il a toujours été un vaillant athlète du catholicisme, par sa parole et par ses écrits autant que par toute sa vie. Il débuta par des conférences avec les ministres protestants, alors qu'il était curé de Fernez. Ces conférences ont été publiées dans le temps. Il s'est adonné à la prédication, et on goûtait particulièrement sa parole dans les retraites ecclésiastiques. Parmi ces ouvrages nous citerons : *Lettres d'un solitaire du Jura* (1858), ouvrage anonyme; — *Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du catholicisme à Genève* (2 vol. in-8, 1862), avec M. l'abbé Fleury; — *Vie de madame de Bonnault d'Houet, fondatrice de la Société de Jésus* (in-8, 1862); — *Vie de M. Gorini curé de la Tranclière et de Saint-Denis* (in-12, 1863); — *Les Moines et leur influence sociale dans le passé et dans l'avenir* (1865); — *De l'avenir du protestantisme et du catholicisme* (1872); — *Les Vierges martyres* (2 vol. in-12, 1874). — Il était vice-président de la Société littéraire, historique et archéologique de l'Ain, dont il fut un des fondateurs, et dont il rédigea le programme. Il laisse divers travaux inédits, un entre autre, sur les *Mères chrétiennes*.

— Mlle Louise Bertin, fille de M. Bertin aîné, est morte le 2 avril à Paris, à l'âge de 72 ans; elle était née en 1805 ; poëte et musicienne, auteur des *Glaces* (1842), elle a composé la musique d'*Esmeralda*, à l'Opéra; de *Guy Mannering*, du *Loup-Garou*, à l'Opéra-Comique; et de *Fausto*, au Théâtre-Italien.

— M. Charles-Frédéric Rau, né à Douxvillers (Bas-Rhin), le 3 août 1803, est mort à Paris, le 10 avril. Reçu docteur en droit à la faculté de Strasbourg, en décembre 1826, il devint bientôt professeur de code civil; il ne quitta sa chaire que pour venir occuper un siége à la Cour de cassation (4 août 1870). Il est auteur d'un ouvrage considérable : *Cours de droit civil français* d'après l'ouvrage allemand de K. S. Zachariæ, avec M. Aubry (8 vol. in-8), qui a eu de nombreuses éditions.

— M. Hans-Nicolas Clausen, théologien et publiciste danois, est mort à Copenhague le 28 mars, à l'âge de 84 ans. Il avait commencé sa carrière en 1818, par une mission à Rome, où il devait étudier les manuscrits du Vatican renfermant des documents relatifs à la Scandinavie. En 1825, il publia un livre qui fit sensation, sous le titre de *Constitution des Églises catholique et protestante*. Ce livre ouvrait la longue série des ouvrages de théologie polémique qu'il fit paraître. Depuis 1840, son activité changea d'objet, il se livra entièrement à la politique. Il fut deux fois ministre, et présida le Rigedag pendant plusieurs années. Clausen a été pendant sa longue carrière un des écrivains et des hommes politiques les plus importants du Danemarck.

— Le R. P. Alexande Jelowicki est décédé à Rome, le 15 avril dernier. Né en 1804, à Houbnik, en Podolie, dans une des terres appartenant à ses parents, il fit ses études à l'Université de Cracovie, et à celle de Varsovie, et passa sa jeunesse à la campagne, au sein d'une famille honorée dans le pays et qu'il affectionnait beaucoup. En 1831, il prit une part active à l'insurrection, avec son père et ses deux frères, et combattit vaillamment dans toutes les rencontres avec les Russes. Arrivé à Varsovie, il fut élu nonce à la diète nationale de 1831, pour le district de Haysyn, qui contenait les possessions territoriales de sa famille, depuis confisquées par le gouvernement russe. Émigré après la fin de la campagne, il se fixa à Paris, où il commença par fonder une imprimerie polonaise, qui rendit de grands services à la littérature de son pays en publiant beaucoup d'ouvrages de mérite; mais bientôt il se sentit la vocation religieuse, et, après avoir terminé

l'impression de ses *Souvenirs* (2 volumes in-12), il entra au collége Stanislas à Paris, et puis au séminaire de Versailles; au mois de décembre 1841, il fut ordonné prêtre, et attaché comme vicaire à la paroisse de Saint-Cloud. Deux ans après, il entrait dans la congrégation des résurrectionnistes, nouvellement fondée à Rome par quelques prêtres polonais. Il en fit partie jusqu'à sa mort. Nommé, par la suite, missionnaire apostolique et supérieur de la mission polonaise à Paris, il se voua corps et âme aux devoirs de sa charge, et laisse après lui le modèle d'un prêtre zélé et tout à fait d'après l'esprit de Dieu, dont le souvenir est rempli de bénédictions. Sa grande activité suffisait à tout. En sa qualité de missionnaire apostolique, il visitait ses compatriotes disséminés en France et en Belgique, et leur portait les consolations de la religion; c'est lui aussi, qui, presque tous les ans, mettait aux pieds du Saint-Père les vœux, les doléances et les offrandes de ses ouailles, et encore trouvait-il le moyen de publier une quantité de livres. Il fut l'un des écrivains les plus corrects et les plus élégants en Pologne. Ses *Souvenirs*, épuisés depuis longtemps, et dont une nouvelle édition s'imprime à Posen, sont écrits avec une grâce exquise; mais son plus grand mérite comme écrivain consiste dans une traduction admirable de l'*Imitation* et de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, ainsi que dans la publication d'une série de livres de piété. Ils forment toute une bibliothèque, et on peut dire, en toute justice, que toute la Pologne catholique se sert, pour la prière et la méditation, des livres du R. P. Jelowicki. — On compte, parmi ses ouvrages, un gros volume de *Sermons* et *Conférences*: la dernière publication qu'on lui doit est un recueil de ses *Lettres spirituelles*, qui fut épuisé immédiatement, tant on le goûta en Pologne. Le recueil obtint aussi les chaleureux suffrages du cardinal Ledochowski, et l'auteur revoyait les dernières épreuves de la deuxième édition, qu'il voulait dédier à Son Éminence, quand la mort vint le frapper. Il a publié aussi en français un *Mois de Marie*. Ses restes mortels ont été déposés au cimetière de Saint-Laurent à Rome, dans le tombeau de la Congrégation des RR. PP. de la Résurrection de N.-S. Jésus-Christ.

On annonce encore la mort de M. Edmond Challe, docteur en droit, ancien sous-préfet de Barbezieux, mort à Auxerre, en avril, membre de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, dans le Recueil de laquelle il a inséré plusieurs mémoires sur des questions de numismatique; — de M. Travassos Valdez, mort à Barra Mousa, voyageur portugais, qui avait été successivement employé, journaliste, éditeur, entrepreneur de chemins de fer, maître de pension, représentant du gouvernement dans diverses colonies portugaises et a écrit une relation de voyage fort importante : *Six ans de la vie d'un voyageur dans l'Afrique occidentale* (Londres, 1861, 2 vol. in-8); — de M. Dommanget, avocat distingué du barreau de Metz, mort à 91 ans, à Sainte-Menehould, auteur d'un petit Manuel ou instruction élémentaire à l'usage des gardes particuliers des bois et forêts (in-8, 1873); — de M. Grégoire Ganesco, originaire de Roumanie, ancien rédacteur en chef du *Courrier du dimanche* et de l'*Europe*, de Francfort, et auteur de *Diplomatie et nationalité* (1856); — de M. Emmanuel Poulle, ancien président de la cour d'Aix, mort au château de Salles, par Draguignan, dans sa 86e année : il était né à Montauroux en 1793; ancien député, on lui doit des *Considérations générales sur la régence d'Alger* (1840); — de M. Vincentyo Fioravanti, compositeur, auteur de *Il Ritourno*, *La Domna de il Zouolaio*, *Robinson Crusoé*, *Il Zingari*, mort à Naples, à l'âge de 80 ans; — de M. Louis de Bloux,

mort le 8 avril, à Menneton-Salon (Cher), qui a été successivement attaché à la rédaction de la *Gazette de France*, de l'*Union*, et à l'agence Havas ; — de M. Charles-Louis Pubereaux, acteur célèbre, connu sous le nom de Sainte-Foy, né à Vitry-le-François, le 13 février 1817, mort à Paris, le 1er avril.

Institut. — *Académie française.* — Dans sa séance du 17, avril l'Académie a décerné le prix de traduction, fondé par M. Langlois, à M. Émile Montégut, pour sa traduction en dix volumes de Shakespeare.— M. Victor Dévelay a obtenu la moitié du prix Lambert, pour sa traduction des colloques d'Érasme.

Le prix de poésie, pour lequel cent vingt-trois pièces avaient été envoyées, a été décerné à M. Camille du Locle ; un accessit à M. Émile Boully, professeur au collége de Remiremont. Le sujet était : André Chénier.

L'Académie a terminé dans cette séance la révision du placard 365e et dernier de son Dictionnaire, qui, après un travail non interrompu de huit années, se trouve achevé. M. de Sacy avait succédé en 1870, comme rédacteur principal, à M. Prévost-Paradol. Cette nouvelle édition du Dictionnaire succède elle-même à celle de 1835, qui était la sixième depuis la fondation de l'Académie, en 1635. M. de Sacy a été chargé par l'Académie de l'introduction qui sera placée en tête de l'édition nouvelle.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 29 avril, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le prix pour le concours Stanislas Julien à M. Filastre, auteur du Code annamite.

Académie des sciences. — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 23 avril, sous la présidence M. le vice-amiral Paris, président. Voici la liste des prix qu'elle a distribués.

Grand prix des sciences mathématiques. — Décerné à M. G. Darboux. La commission a été frappée de la grande supériorité, tant pour la forme que pour le fond, et pour l'abondance des détails du mémoire de l'auteur.

Prix extraordinaire de 6,000 fr. sur l'application de la vapeur à la marine militaire. — Décerné à M. Ledieu, examinateur de la marine, correspondant de l'Académie, pour ses importants ouvrages : « Traité élémentaire des appareils à vapeur de navigation » et son « Traité sur les nouvelles machines marines. »

Mécanique. — *Prix Poncelet.* M. l'ingénieur en chef des manufactures d'État, Kretz, pour l'ensemble de ses travaux et particulièrement pour les soins intelligents et dévoués qu'il a donnés à la publication des œuvres de Poncelet. — *Prix Montyon.* M. Deprez, pour son bel instrument « l'intégromètre » qui permet de déterminer en quelques instants le centre de gravité et le moment d'inertie d'une surface quelconque tracée sur un plan, et pour son indicateur de pression des machines à vapeur, d'une extrême précision. — *Prix Dalmont.* M. l'ingénieur des ponts et chaussées Ribaucour, pour l'ensemble de ses travaux.

Astronomie. — *Prix Lalande.* M. Palisa, directeur de l'observatoire de Pola, pour la découverte de neuf planètes (entre Mars et Jupiter) en 1874 et 1875, et la découverte, pour la seconde fois, de la planète Maïa perdue pendant quinze années.

Physique. — *Prix Bordin.* Le prix n'est pas décerné. La commission accorde à M. Violle une récompense de 2,000 fr.; à M. Crova et à M. Vicaire un encouragement de 1,000 fr. La question: « Quelle est la véritable température du soleil ? » est retirée du concours.

Statistique. — *Prix Montyon.* Non décerné. Mention très-honorable à

M. Bertillon pour son atlas intitulé : Démographie de la France ; mortalité selon l'âge, le sexe, l'état civil, de chaque département, et pour la France entière Mention honorable à M. Heuzé pour son atlas intitulé : la France agricole. Mention honorable à M. G. Delaunay pour son mémoire manuscrit intitulé : Étude sur l'état civil de la commune de Creil (Oise).

Chimie — Prix Jecker. M. Cloëz pour ses dernières recherches relatives à l'huile des graines de la plante connue des botanistes sous le nom d'*Elæococca Vernicia.*

Botanique. — Prix Barbier. Décerné à l'unanimité à M. Planchon, professeur de matière médicale à l'école de pharmacie de Paris, pour son ouvrage destiné à l'enseignement de la matière médicale. — Un encouragement de 1,000 fr. est accordé à MM. Gallois et Hardy pour leurs recherches sur l'écorce de mançone ; un encouragement de 500 fr. à M. Lamarre, pour son travail sur le traitement de la coqueluche. — *Prix Desmazières.* MM. Bornet et Thuret, pour leurs « Notes algologiques, recueil d'observations sur les algues ». L'un des auteurs ayant été enlevé à la science, le prix est attribué au survivant, M. Bornet. — Un encouragement de 500 fr. est accordé à M. Müntz pour ses recherches sur la nature des sucres qui entrent dans la constitution des champignons et pour ses travaux entrepris dans le dessein d'éclairer quelques questions encore obscures des fonctions respiratoires de ces végétaux inférieurs.

Anatomie et zoologie. — Prix Thore. M. Oustalet, pour ses Recherches sur les insectes fossiles des terrains tertiaires de la France.

Médecine et chirurgie. — Prix Bréant. Prix de 100,000 francs à décerner à celui qui découvrira les causes du choléra asiatique et trouvera le moyen de guérir la maladie. Non décerné, malheureusement. Suivant les volontés du fondateur, la rente du capital peut-être affectée à encourager les investigateurs. A ce titre deux encouragements ont été donnés : 1° Encouragement de 2,000 francs à M. Duboué pour son ouvrage : « De quelques principes fondamentaux de thérapeutique, etc.; » 2° Un encouragement de 1,000 francs à M. Stanski pour ses ouvrages : « De la contagion dans les maladies... Le choléra est-il contagieux?... Examen critique des diverses opinions sur la contagion du choléra, etc. — *Prix Montyon.* Un prix est décerné à MM. Feltz et Ritter pour leurs belles recherches : « Étude clinique et expérimentale sur l'action de la bile et de ses principes introduits dans l'organisme. »

MM. Ritter et Feltz ont démontré que la bile exerçait une action paralysante spéciale sur la contractilité musculaire.

Un autre prix est accordé à M. Paquelin pour son nouveau mode de cautérisation.

Un autre prix est décerné à M. Perrin, du Val-de-Grâce, pour son « Traité pratique d'ophthalmoscopie et d'optométrie. » — Mentions. M. Mayençon, professeur de chimie au lycée de Saint-Etienne, et le docteur Bergeret, pour leur méthode de recherches des métaux ingérés dans le corps humain. — M. Mayet pour sa « Statistique des services de médecine des hôpitaux de Lyon. » M. Sanson, pour ses recherches expérimentales sur la respiration pulmonaire chez les grands mammifères domestiques.

Citations : M. Faraboeuf : mémoire sur les luxations du pouce en arrière. — M. Franck : mémoire sur les variations de la circulation périphérique. — M. Gayon : altérations spontanées des œufs. — M. Badal : optomètre métrique international. — M. Baréty : de l'adénopathie trachéobronchique. — M. Brochard : la vérité sur les enfants trouvés. — M. Jolly : le tabac et

l'absinthe. — MM. Labbé et Coyne, traité des tumeurs bénignes du sein. — M. Laveran : traité des maladies et épidémies des armées. — M. Leclerc : histoire de la médecine arabe. — M. Pontcarré : système nerveux périphérique. — M. Poncet : cas de choroïdes purulentes avec décolement de la rétine.

Physiologie. — *Prix Montyon* de physiologie expérimentale : MM. Morat et Toussaint, pour leurs belles études sur « les variations de l'état électrique des muscles dans les différentes formes de contraction. »

Médaille de 500 francs, décernée à M. Mialhe, en souvenir des services qu'il a rendus à la science par ses travaux de physiologie et de chimie biologique.

Prix généraux. — *Prix Montyon* : Arts insalubres (2,500 francs). M. Melsens, de Bruxelles, pour ses recherches relatives à l'action curative de l'iodure de potassium dans le traitement des affections saturines ou mercurielles. — *Prix Trémont.* M. C. André, professeur d'astronomie à la faculté des sciences de Lyon, ancien chef de la mission envoyée à Nouméa pour l'observation du passage de Vénus, pour son appareil reproduisant les conditions du passage d'un astre sur le soleil et les études qu'il a entreprises. avec ce nouveau dispositif. — *Prix Gegner.* M. Gaugain, pour ses nombreux travaux de physique. — *Prix Cuvier.* M. Fouqué, professeur au Collége de France, pour ses belles et nombreuses recherches de géologie. — *Prix Delalande-Guérineau.* Partagé entre MM. Filhol et Vélain, qui tous deux avaient été envoyés comme naturalistes en mission avec les expéditions chargées d'observer le passage de Vénus, pour leurs beaux travaux sur les corps organisés et inorganisés. — *Prix fondé par Mme la marquise de Laplace* Décerné à M. Henriot, sorti le premier de l'École polytechnique, entré en 1876 en qualité d'élève ingénieur à l'École des mines.

Après la proclamation des prix, M. Dumas a prononcé l'éloge d'Alexandre et d'Adolphe Brongniart.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans sa séance du samedi 10 mars 1877, l'Académie a adopté, pour trois concours dont le terme est fixé au 31 décembre 1878, les sujets suivants :

1° *Section de philosophie ; prix du budget :* « Exposer et discuter les doctrines philosophiques qui ramènent au seul fait de l'association les facultés de l'esprit humain et le moi lui-même ; rétablir les lois, les principes et les existences que les doctrines en question tendent à dénaturer ou à supprimer. »

2° *Section de législation ; prix Bordin :* « Exposer l'histoire de l'ordonnance criminelle de 1670 ; rechercher quelle a été son influence sur l'administration de la justice et sur la législation qui lui a succédé à la fin du dix-huitième siècle. »

3° *Section d'histoire ; prix du budget :* « Rechercher l'origine et les caractères de la chevalerie, ainsi que les origines et les caractères de la littérature chevaleresque. Déterminer, dans la chevalerie et dans la littérature qui en est l'expression, quelle part peuvent avoir eue : 1° l'élément celtique (gallois, breton et gaëlique) ; 2° l'élément germanique et scandinave; 3° le christianisme et l'esprit religieux. Examiner si une part d'influence doit être aussi attribuée à la civilisation arabe et mauresque, au moins sur la branche méridionale de la littérature chevaleresque. Etudier l'influence qu'ont exercée la chevalerie et la littérature chevaleresque sur les mœurs et les idées de la France et de l'Europe depuis le onzième siècle jusqu'à la

dernière période de la chevalerie, caractérisée par le chevalier Bayard. Déterminer les rapports et les oppositions entre la morale chevaleresque, telle qu'elle se dégage des *Chansons de geste* et de l'ensemble de cette littérature, et d'autre part, la morale de l'Église et l'esprit de la législation féodale. »

— Dans sa séance du 7 avril, et conformément aux conclusions du rapport de M. H. Passy, l'Académie a confié à M. Baudrillart, pour l'année 1877, la mission scientifique dont M. Louis Reybaud avait pu se charger jusqu'à présent, pour une enquête sur la situation matérielle, morale et intellectuelle des ouvriers en France. Une somme de 4,000 francs est affectée à cette mission. M. Baudrillart doit s'occuper des ouvriers agricoles.

Dans la séance du 28 avril, elle a décidé de continuer l'affectation de la rente de 4,000 francs du legs de Gegner à M. Magy, auteur de *la Raison et l'âme, principes du spiritualisme*.

Faculté des lettres. — M. A. Benoist, ancien élève de l'École normale, professeur de seconde au lycée de Grenoble, a soutenu ses thèses pour le doctorat ès lettres devant la faculté de Paris, le 9 avril. Les sujets étaient : *Quid de puerorum institutione senserit Erasmus*. — *De la syntaxe française entre Palsgrave et Vaugelas*.

— M. Achille Luchaire, ancien élève de l'École normale, a soutenu ses thèses de doctorat ès lettres devant la faculté de Paris, le 28 avril. Les sujets étaient : *De lingua aquitanica*. — *Alain le Grand, sire d'Albert*.

— M. Scheurer a soutenu ses thèses pour le doctorat ès lettres devant la faculté de Paris, le 2 mai. — Les sujets étaient : *De Hagedornii ingenio et scriptis*. — *J. P. Hébel, sa vie et ses œuvres*.

Concours. — La Société dunkerquoise pour l'encouragemont des lettres, des sciences et des arts met au concours une étude sur la vie et les travaux de Charles Coquelin, né à Dunkerque en 1803, mort à Paris en 1852. Le prix est de 300 francs.

— La Société des études historiques met au concours pour l'année 1878 (Prix de la fondation Raymond) l'*Histoire du portrait en France* (dessein, peinture et sculpture) un prix de 1,000 francs et des médailles ; — pour l'année 1879, *Précis de l'histoire des provinces danubiennes depuis l'invasion des Turcs jusqu'au traité d'Unkiar-Schelessi*, 1,000 francs et des médailles ; — pour l'année 1881, *Histoire des institutions de prévoyance en France*, deux prix, l'un de 1,500 francs et l'autre de 500 ; — le concours pour 1880 sera ultérieurement indiqué. Les manuscrits doivent être adressés avant le 1er janvier.

— Le Comité catholique de Lille, à l'occasion du cinquantière anniversaire de la consécration épiscopale de Pie IX, ouvre un triple concours de poésie, de musique et de peinture. Pour la poésie, les concurrents devront présenter une poésie lyrique, ou un poëme d'au moins 200 vers, ou un chant populaire sur le pontificat de Pie IX, et faisant, on le désire sans l'exiger absolument, allusion au cinquantième anniversaire. Les prix seront de 500, 300 et 200 francs, et il y aura des mentions honorables de 100 francs. Les manuscrits devront être envoyés avant le 31 août 1877, rue Négrier, 31, à Lille.

Congrès. — Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, il y a quelques mois, la Société française d'archéologie présidée par M. Palustre, tiendra à Senlis, du 28 mai au 2 juin, la quarante-quatrième session de ses congrès. Le programme qui vient d'être distribué renferme plus de cinquante questions. La

plupart sont relatives à l'histoire et à l'archéologie de Senlis et de ses environs, mais d'autres se rattachent aussi à l'histoire générale. Nous signalerons notamment les n°s 6 à 18 sur la géographie gallo-romaine; 21, sur l'époque de la prédication du christianisme dans le Pagus silvancetensis; 25, de l'utilité des études iconographiques et du sens dans lequel doivent être conçus les ouvrages traitant de ces matières; 26, de l'imagerie dite religieuse; 30, étude des tablettes de cire conservées à la bibliothèque de Senlis; 46 à 48, histoire littéraire, vie et œuvres des trouvères picards et de l'Ile-de-France, étude du patois local; 51, bibliographie archéologique de Senlis. — Des excursions doivent être faites pendant le cours de cette session à Compiègne, Beauvais, Champlieu et dans d'autres localités des environs de Senlis. — M.

Sociétés savantes. — La Société de l'Orient latin a tenu le 9 avril sa troisième séance annuelle, sous la présidence de M. Egger. Il a été donné lecture d'une notice biographique sur Titus Tobler et du rapport de M. le comte Riant, secrétaire. Le premier volume de la série historique des publications de la société, la *Prise d'Alexandrie* par Guillaume de Machaut, est terminé et va être distribué. La mort de Tobler ayant apporté un retard imprévu à l'achèvement des tomes I et II des *Itinera hierosolymitana latina* (333-1096), dont il s'était chargé, ces volumes ne pourront paraître que dans quelques mois.

La Société va mettre sous presse trois nouveaux volumes : *Itinera latina*, tome III (1096-1175), éditeur, M. le Dr Georges Thomas, de Munich. — *Itinéraires français*, tome I, 1187-1350, éditeur, M. Michelant. — *V Belli Sacri Scriptores minores*, éditeur, M. le Dr Reinhold Röhricht.

— La Société de l'histoire de France a tenu son assemblée générale le mardi 1er mai, sous la présidence de M. Vuitry, membre de l'Institut, président. — La séance a été ouverte par un discours du président, qui a payé un juste tribut d'éloges aux membres que la Société a perdus depuis un an. Puis le secrétaire M. Desnoyers, membre de l'Institut, a lu son rapport sur les travaux de la Société, depuis la dernière assemblée générale jusqu'à ce jour. Après le rapport financier de MM. les censeurs, M. de Rubie, membre du conseil, a donné lecture d'un fragment des *Mémoires de la Huguerye*, dont il prépare la publication pour la Société. L'assemblée a procédé ensuite à l'élection pour le renouvellement de membres du conseil. Il y avait onze membres à élire; le nombre des votants était de 49. Ont obtenu : MM. Bellaguet, Bordier, Delisle, Egger, Jourdain, 49 voix; de Chantérac, 48; de Bouis, 47; de Cosnac, 46; de Beaucourt, 43; de Broglie, 43. Tous les membres sortants ont donc été réélus. M. G. Picot, membre du comité des travaux historiques, a été élu, par 38 voix, en remplacement de M. Marion, démissionnaire. Ont obtenu ensuite : MM. G. Monod, 10 voix, et Henri Martin, 8 voix.

— L'Institut des provinces a tenu son assemblée générale dans le mois d'avril, sous la présidence du marquis d'Andelarre. M. Druillet-Lafargue, secrétaire perpétuel, a lu un rapport sur la situation de l'Institut, et a proclamé les prix et les médailles décernés. Il a fait connaître la création d'une société de bonnes lectures, par M. Girod, instituteur, à Saint-Denis (Ain).

— La Société des études historiques a tenu sa séance publique annuelle, le 15 avril, sous la présidence de M. Jules David, président. La séance a été occupée par le compte rendu des travaux de la Société des études historiques pendant l'année 1876, par M. Gabriel Joret-Desclosières, secrétaire gé-

néral; — par le rapport sur le concours de 1877 pour le prix Raymond, par M. Gustave Duvert, secrétaire général adjoint, et par plusieurs lectures : Notice sur M. Patin, par M. Jules David;—Les premières années de la régence (1715-1717), par M. J. Barbier; — Des fables, par M. Théry ; — Charles VIII en Italie, par M. Edmond Py; — La Roumanie, esquisse historique et littéraire, par M. Bougeault; — Négociations relatives au mariage de Marie Tudor, par M. Wiesener ; — Les Quatrains du Pibac, esquisse à l'occasion d'un manuscrit inédit de Jules Janin, par M. Louis Lucas.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 6, M. de Saulcy a achevé la lecture de son mémoire sur l'histoire monétaire. M. Carapanos, de Janina, a communiqué une note sur les fouilles faites dans la vallée de Tchara-Covista, à l'emplacement du temple de Dodone. M. Léon Heuzey a fait une communication sur un bas-relief funéraire d'Apollonie. Dans la séance du 13, M. F. de Saulcy a fait une communication au sujet d'une serrure en bronze provenant d'une sépulture juive. M. Clermont-Ganneau a communiqué un mémoire sur deux stèles peintes de Sidon, conservée au musé du Louvre. Dans les séances des 13 et 20, M. Foucard a continué la lecture de son mémoire sur les colonies athéniennes aux cinquième et quatrième siècles avant notre ère : MM. Egger, Haureau et G. Perrot lui ont adressé diverses observations. — Dans la séance du 20, M. L. Delisle a lu une notice sur un recueil épistolaire de Bérard de Naples conservé parmi les manuscrits de la bibliothèque de Bordeaux. — Dans la séance du 27, M. Léon Heuzey a fait une communication sur un couvercle de miroir en bronze trouvé en Grèce. M. E. Renan a fait, sur des fragments de bassins, apportés de Chypre, une communication qui a amené des observations de la part de MM. Egger et Derenbourg. M. Ravaisson a fait une communication sur divers vases funéraires grecs acquis par le musée du Louvre. M. A. de Longpérier a annoncé la découverte de quelques monuments antiques dans l'ancien cimetière Saint-Marcel, à Paris. M. L. Delisle a donné lecture d'un mémoire de M. Alb. Dumont sur les fouilles exécutées, à Délos par M. Homolle, membre de l'École d'Athènes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 7, 14 et 21, M. Naudet a donné lecture d'un mémoire sur l'état des personnes et des peuples sous les empereurs romains. — Dans la séance du 14, M. Ch. Giraud a fait, à propos de l'*Histoire de Savoie* de M. de Saint-Genis, une communication sur le passage des Alpes par Annibal. — Dans la séance du 13, M. Rosseeuw Saint-Hilaire a lu un mémoire sur les colonies espagnoles sous le règne de Charles III. — Dans la séance du 28, M. Ch. Giraud a lu une note sur un fragment de la loi romaine trouvée à Aljustrel (Portugal) et relatif à l'exploitation des mines. M. E. Levasseur a lu un rapport sur la statistique du royaume de Prusse, du bureau de statistique de Berlin. M. Drouyn de Lhuys a lu une note sur le Japon et Rome au dix-septième siècle.

Les Archives du département de la guerre. — La nouvelle installation du ministère de la guerre est aujourd'hui complètement achevée, et les nombreux bureaux du grand état-major général chargés de tenir notre armée au courant des progrès de l'art militaire moderne ont pris définitivement possession des bâtiments neufs qui s'élèvent le long du boulevard Saint-Germain et du prolongement de la rue Solférino.

Ces bâtiments, qui embrassent une superficie de 3,841 mètres, complètent fort heureusement l'immense parallélogramme des constructions comprises

entre la rue de l'Université et la rue Saint-Dominique-Saint-Germain, qui ont été successivement affectées au ministère de la guerre.

La plus grande partie de ces constructions appartenait autrefois à l'hôtel bâti, en 1730, par la duchesse de Mazarin et acquis ensuite par la princesse de Conti; — à l'hôtel de Brienne où demeurèrent, en 1788, le cardinal de Brienne; sous la Révolution, Lucien Bonaparte, et, sous l'Empire, la mère de Napoléon Ier, Lætitia Bonaparte; — au couvent des Filles de la Providence, ou de Saint-Joseph, fondé, en 1641, par Marie Delpêche de l'Elau, pour l'éducation des jeunes orphelines que leur pauvreté pouvait entraîner au mal, et reconstruit en 1684 par Mme de Maintenon, qui s'y réserva un logement qu'habita plus tard Mme Du Deffand; — enfin, à l'hôtel de Noailles, plus tard hôtel de Mouchy, où était, en 1812, la direction des mines, et où fut installé plus tard le dépôt de la guerre, créé en 1688 par Louvois, dans son propre hôtel.

Après la mort de ce ministre, il fut délaissé dans les greniers du château de Versailles, puis transféré aux Invalides. En 1720, on commença à classer les documents réunis au dépôt.

En 1734, on y nomma pour la première fois un directeur, qui fut le maréchal de Maillebois.

En 1761, le dépôt fut transféré à Versailles, dans l'hôtel du ministère de la guerre. M. de Vault, successeur de Maillebois, commença la rédaction des diverses campagnes et poussa son travail jusqu'à 125 volumes.

En 1791, le dépôt fut transporté à Paris, place Vendôme. En 1793, la Convention y ordonna la remise de la carte de Cassini et y fit réunir les cartes et les plans recueillis dans les établissements supprimés.

Depuis lors, les richesses du dépôt n'ont cessé de s'accroître. Les archives modernes forment 3,997 volumes reliés et environ 230 cartons; elles comprennent une série régulière de pièces depuis 1643 jusqu'à 1791, avec quelques pièces de 1635 à 1642. Les archives modernes de 1791 à 1840 forment 2,000 cartons et plus de 2,000 registres. Les mémoires historiques, 1590 à 1840, forment 70 cartons et 240 volumes, dont 200 appartiennent aux archives anciennes. La statistique militaire comprend 440 cartons et 117 volumes.

La collection des cartes du dépôt de la guerre renferme environ 160,000 feuilles manuscrites ou gravées. On sait qu'au dépôt sont attachés des officiers d'état-major, des graveurs, des dessinateurs et des écrivains chargés de la publication du *Mémorial* du dépôt, et de tenir au courant la carte de France, bien connue sous le nom de carte de l'état-major. Enfin, le dépôt possède une bibliothèque de 40,000 volumes, commencée en 1798 par le général Ernouf.

Quant au ministère de la guerre proprement dit, il a successivement occupé en 1789, rue de Varennes-Saint-Germain, l'hôtel de Castries, qui fut, lors de la première Révolution, saccagé par le peuple; en 1793, rue Grange-Batelière, l'hôtel Choiseul, et en 1812, rue de Lille, l'hôtel d'Avray, qui devint plus tard l'hôtel de l'ambassade de Prusse.

Nous ajouterons en terminant que l'ensemble de tous ces bâtiments ne renferme pas moins de mille chambres, bureaux, salles de commission et salons de réception, et que les combles contiennent les dossiers de tous les hommes qui ont fait partie de l'armée française, à quelque titre que ce soit, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. — (*Journal des Débats.*)

Le Procès de Galilée et M. Berti. — Nous avions raison de présenter nos réserves, lorsque parut l'an dernier le livre de M. Berti, intitulé pompeu-

sement : *Original du procès de Galilée publié pour la première fois*. On sait que M. Berti n'a fait qu'ajouter quinze pièces d'une importance très-secondaire aux documents publiés il y a dix ans par M. Henri de l'Épinois. Les personnes qui se sont occupées de la question, M. de Gebler, M. Cantù, le P. de Smedt, etc., ont reconnu, en effet, que la publication de M. Berti n'introduisait presqu'aucun renseignement nouveau. Puis M. Berti et les amis de M. Berti, renchérissant sur lui, ont parlé bien haut des erreurs, des inexactitudes, des lacunes de la première publication, lacunes, inexactitudes et erreurs qui n'existaient plus dans celle-ci : ils le disaient si haut que tout le monde l'a entendu et cru : le P. de Smedt, l'abbé Moigno, etc., l'ont répété, M. de l'Épinois lui-même (qui savait avec quelle rapidité il avait copié le manuscrit, sans pouvoir revoir le texte à cause d'un départ subit et imprévu) n'a pas douté un instant que d'excellentes corrections n'aient pu être faites, et il a donné dans la *Revue des questions historiques* la liste des corrections fournies par M. Berti. Eh bien, on nous écrit de Rome que l'on a eu trop confiance en l'habileté de M. Berti. Il paraît que les inexactitudes du texte revu par lui sont grandes, et que, s'il a heureusement corrigé certains points, il a offert sur beaucoup d'autres des variantes qui ne se trouvent pas dans le manuscrit et qui sont loin de corriger le premier texte. Une nouvelle publication exacte des pièces du procès va avoir lieu très-prochainement (elle est sous presse), et l'on pourra juger le texte de M. Berti, trop promptement vanté par des amis imprudents ou mal renseignés.

Une découverte relative a Chapelain. — M. V. Alouis a eu la bonne fortune de découvrir deux curieuses lettres écrites, les 31 décembre 1647 et 18 janvier 1648, à Mlle de Scudéry par Émery-Marc de la Ferté, évêque du Mans; elles sont relatives à un bénéfice de minime valeur que, sur la présentation de « haulte et puissante princesse Marie d'Orléans, princesse de Longueville, » l'évêque avait donné à Jean Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, « un des plus honnêtes gens et des meilleurs esprits du dix-septième siècle. » M. Alouis profite de leur publication (*Jean Chapelain, titulaire d'un bénéfice du Haut-Maine*, le Mans, Pellechat, et Paris, Champion, 1877, in-8 de 37 p.) pour dire quelques mots du petit salon de la rue de Beauce, au Marais, pour passer en revue les personnages célèbres qui venaient le samedi rendre hommage à Mlle de Scudéry, l'admirer et surtout l'entourer de leurs respects. L'évêque du Mans se souvenait d'avoir été admis dans l'illustre cénacle, et, en nommant les personnes qu'il y avait rencontrées, il nous a laissé une sorte de petit tableau des hôtes de la bonne Madeleine à cette époque, tableau qu'il est intéressant de trouver tracé par la plume du vertueux prélat. — A. B.

Weber a Paris en 1826. — Tel est le titre d'une nouvelle publication de M. Adolphe Jullien (Paris, Detaille, 1877, broch. in-8 de 45 p.), qui, sans quitter l'histoire du théâtre, a quitté pour cette fois le siècle dernier, l'époque dont jusqu'ici il s'est surtout occupé. Ces pages sur le grand maestro allemand sont d'une lecture fort attachante. L'affection de Weber pour sa famille, ses tristes pressentiments, trop justifiés, au moment du départ, sont racontés d'une manière touchante. On aime à voir avec quelle absence de jalousie le maestro parlait de Boïeldieu, dont il avait en Allemagne fait représenter plusieurs opéras, et sur lequel il avait écrit une remarquable appréciation dans le *Journal de Dresde*. Cette justice que Weber rendait si bien à l'auteur de la *Dame blanche*, on fut sur le point de ne

pas l'avoir pour le *Freischutz*. La première représentation de ce chef-d'œuvre, le 9 décembre 1824, fut un échec épouvantable. Le succès n'arriva que quand Castil-Blaze, qui avait d'abord donné une simple traduction du *libretto* allemand, l'eût complétement remanié d'après les routines françaises. Alors l'enthousiasme n'eût plus de bornes : partout on entendait des fragments du célèbre opéra, et l'on avait même adapté un cantique à l'air du chœur des chasseurs. Il faut lire t ousces curieux détails dans la brochure de M. Jullien, brochure qui, outre toutes ses qualités, a un mérite fort estimé des bibliophiles : elle n'est tirée qu'à 300 exemplaires.

La Famille de Pierre d'Arc a Orléans. — M. Jules Doinel, archiviste du Loiret, avait découvert, l'an dernier, dans son riche dépôt, une pièce constatant la location par Jeanne d'Arc d'un hôtel à Orléans, et il avait exposé sa découverte par une *Note* insérée dans les *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, puis tirée à part (Herluison, 1876, in-8). Il vient de donner, au même recueil, plusieurs documents relatifs à la famille de Pierre d'Arc, frère de la Pucelle. La plus importante de ces pièces contient : 1° la cession faite par l'abbé de Saint-Euverte, Adam de Trettainville, à Pierre du Lys, d'une maison sise à Orléans, au coin de la rue des Africains et de la rue Saint-Flou ; 2° la saisie faite, au nom du roi, et la rétrocession de cet immeuble à l'abbaye après la mort de Jean du Lys, fils de Pierre. La seconde pièce est le contrat de mariage de ce neveu de la Pucelle avec Macée de Vezines. La troisième pièce est la vente faite par les ayants cause de Jean du Lys, en 1502, des biens provenant de sa succession, à Antoine de Brunet, seigneur de Mons. A ces documents tirés des archives du Loiret et de la section des manuscrits de la bibliothèque d'Orléans, M. Doinel en a joint quelques autres, découverts pendant l'impression de de son mémoire, notamment dans les minutes des notaires d'Orléans. Ce mémoire a été tiré à part, sous ce titre : *La Maison de la famille de Pierre d'Arc, frère de la Pucelle, à Orléans.* (Herluison, 1877, in-8 de 31 p.)

La Presse catholique en Europe, au nouvel an 1877. — Sous ce titre, la librairie catholique de Léo Wœrl, à Wurzburg, vient de réunir des documents statistiques du plus haut intérêt. Nous y constatons les progrès du journalisme catholique en Prusse. Chose impossible en 1870, le sceptique Berlin possède un grand organe ultramontain, la *Germania :* c'est un premier fruit de la persécution. Les renseignements sur la France sont les seuls que nous puissions contrôler : en général ils nous paraissent exacts. On a eu l'heureuse idée de réunir en tableau, à la fin du volume, la série des journaux dont il est parlé dans les pages précédentes. Dans ce tableau, la France occupe une page ; les publications sont rangées par départements, les départements viennent dans l'ordre alphabétique. On voit combien ce petit volume doit contenir d'indications utiles. C'est un nouveau service rendu par Léo Wœrl à la cause de l'Église. — J. A. B.

Bibliothèque de Mathias Corvin. — Le sultan Abdul-Hamid vient, à titre gracieux, de faire hommage à la Hongrie de la partie de la bibliothèque de Mathias Corvin que les Turcs avaient emportée comme trophée de guerre, après la prise de Pesth. Cette partie comprend 35 ouvrages bien conservés dont voici les titres : 1 Vitruvius Candidius, 2 Aristoteles, 3 Egidius Romanus : Traité sur le mouvement, 4 Suetonius : Imperatores, 5 Grammaire latine, 6 Plutarque : Vie d'Aristide, 7 Mythologia, 8 Albertus Magnus : De mineralibus, 9 Ælius Spartacus Æmilius Probus, 10 Grammaire, 11 Terentii comediæ, 12 Simon Pannoniensis : Sanationes, 13 Pompeius, 14 Cicero, 15 Plinius Secundus : Panegyricon, 16 Traité de chirurgie, 17 Cæsar : De

bello gallico, hispanico, 18 Collection des écrivains des empereurs romains, 19 Clementinus, 20 Simon Pannoniensis : Synonymi, 21 Speculum humanæ salvationis, 22 Theophrasti historia plantarum, 23 Tertullianus contra Marcionem, 24 Tacitus, 25 Silius Italicus, 26 Eusebius : Paratio evangelica, 27 Biblia, manuscrite du (?) treizième siècle, 28 Livre religieux, 29 Quintus Curtius : Alexander, 30 Dante : Comedia divina, 31 Aristoteles : Politique, 32 Eusebius : Chronique traduite par Jérôme, 33 Historiographus, 34 Livre de navigation, 35 Cicero in Verrem. — (*Journal officiel*).

Une exposition de journaux et autographes. — A Prague (Bohême), on a préparé, dans ces derniers temps, l'exposition universelle de journaux et autographes, dont l'ouverture était fixée primitivement au 16 mai. A cette exposition, si elle a lieu, se trouveront des exemplaires de journaux de tous les pays de l'Europe : l'Allemagne y sera représentée par 1,615 articles. D'Amérique, on a promis au comité la gigantesque collection de tous les journaux des Etats-Unis, laquelle a déjà figuré à l'exposition de Philadelphie. Le ministre autrichien résidant à Yédo et le consul impérial et royal d'Autriche à Shanghaï ont promis une collection de toutes les feuilles publiées dans l'extrême Orient. La collection d'autographes est déjà riche de plus de 2,000 numéros — (*Journal officiel.*)

Les Journaux grecs. — M. Eugène Gellion-Danglar donne, dans le *Journal officiel* (27 avril), les renseignements suivants sur la presse hellénique. Le nombre des journaux à Athènes et dans toutes les villes, même les plus petites, est considérable. Mais la Grèce n'est point seulement dans la Grèce; elle est partout où il y a des Hellènes. C'est ainsi qu'il y a des journaux grecs à Constantinople, au Caire, à Alexandrie ; qu'on en trouve deux à Trieste, et qu'à Paris même, on annonce la prochaine publication d'une feuille grecque.

On sait que les caractères grecs imprimés tiennent peu de place. Aussi les journaux, bien que d'un format généralement beaucoup plus petit que les nôtres, contiennent-ils autant et même plus de matières. Il se publie à Athènes un journal hebdomadaire en langue française, le *Messager d'Athènes*. Parmi les journaux en langue grecque, nous citerons *Palingénésia* (la Renaissance), *Stoa* (le Portique), *Ephiméris* (le Journal), le *Neologos* (la Nouvelle parole) d'Athènes, le *Neologos* de Constantinople, l'*Ethnophylax* (le Gardien de la nation), *Télégraphos* (le Télégraphe), *Euboia* (l'Eubée) de Chalcis, *Clio* et *Néa Himéra* (le Nouveau jour) de Trieste, *Aphriki* (l'Afrique) d'Alexandrie, *Ethnikon pneuma* (l'Esprit national), *Phoni tou Laou* (la Voix du peuple) de Lamia, etc., etc.

Mentionnons, au nombre des revues, *Hestia* (le Foyer), publication hebdomadaire qui est arrivée à la deuxième année de son existence et où l'on trouve de remarquables travaux de littérature, d'histoire, de critique, d'archéologie, de science, des poésies, des renseignements de toute nature; *Parnassos* (le Parnasse), recueil mensuel in-8, de 80 pages par numéro, qui, dès sa première année, se montre à la hauteur de nos meilleures revues d'Europe.

Les Femmes de lettres en Amérique. — Il existe à New York une société de femmes de lettres qui a une réunion annuelle fêtée ordinairement par un banquet. La présidente est mistress Crolly et la vice-présidente mistress Tilley. Mistress Crolly a lu un rapport sur les travaux de la Société. Nous regrettons de ne pouvoir en donner une analyse qui puisse faire connaître le but poursuivi, nous nous contenterons de ces quelques détails : — Malgré le grand nombre de toasts, la plus grande sobriété n'a cessé de régner, car

les convives n'usaient que de limonade. — Dans un toast, on a demandé pourquoi les femmes n'assisteraient pas les pasteurs dans leur ministère; — pourquoi les femmes, qui contribuent aux charges municipales, ne participeraient pas au gouvernement.

Dictionnaire d'Eure-et-Loir. — M. René Gobillon prépare la publication d'un *Grand Dictionnaire d'Eure-et-Loire*. Son ouvrage se divisera en deux parties : la première, qui ne se composera, pour ainsi dire, que de chapitres préliminaires, comprendra la géographie physique, politique et historique du département; sa situation au point de vue religieux, administratif et militaire; le tableau complet de ses ouvrages de viabilité; un travail de statistique très-étendu; des études comparatives sur les mouvements de la population, etc. La deuxième comprendra le dictionnaire des cantons, description générale et descriptions particulières des villes, bourgs, villages, églises, châteaux, fermes, etc.; noms des fonctionnaires, propriétaires et principaux fermiers d'aujourd'hui et d'autrefois; moyens de communications, antiquités, produits, industries, coutumes, faits particuliers relatifs à la guerre de 1870, fêtes locales, etc. L'ouvrage contiendra, en outre, la biographie des hommes morts ou vivants qui ont joué un rôle marquant dans les affaires du département, ou qui s'y sont distingués par des travaux exceptionnels depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Les hommes célèbres d'avant la Révolution figureront dans la partie historique.

Le *Grand Dictionnaire d'Eure-et-Loir* formera deux beaux volumes gr. in-8, il sera imprimé sur deux colonnes et en beaux caractères. Il paraîtra par livraison de 64 pages dont le prix est fixé à 2 francs. Il y aura au moins 20 livraisons. Le prix de la souscription est fixé à 36 francs, qui seront payés par fraction de 2 francs au fur et à mesure de la réception des livraisons jusqu'à concurrence du montant de la souscription. Les livraisons qui paraîtront après la 18e seront données gratuitement aux souscripteurs. On peut s'adresser à l'auteur, à Chartres (Eure-et-Loir).

Société des publications populaires. — La Société des publications populaires a tenu sa réunion générale annuelle, le 22 mars, sous la présidence de M. le comte de Moustier, vice-président. Un rapport a été lu par M. le comte de Lauriston-Boubers, secrétaire, pour caractériser le but de la société, faire connaître ses travaux, appeler l'attention sur l'importance de la création de bonnes bibliothèques populaires. Les comptes du trésorier permettent de constater que le chiffre des souscriptions s'est élevé, en 1876, à 7,114 francs et qu'il a été fourni pour 39,311 francs de livres. M. Charles Garnier a été nommé trésorier, en remplacement de M. le Camus, qui a été, ainsi que M. le baron de l'Espée, nommé membre du conseil d'administration.

Journaux sténographiques. — Voici la statistique des journaux consacrés à la sténographie : La France a 7 journaux de ce genre, qui ont adopté le système Duployé ; l'Angleterre en a 15, d'après le système Pitman ; l'Amérique, 7, d'après divers systèmes ; l'Italie, 10 ; l'Allemagne n'en a pas moins de 68, qui suivent différents systèmes ; en Russie, il ne s'en publie qu'un, d'après le système allemand. L'Écosse en publie un également, de même l'île de la Réunion. — (*Journal Officiel*).

Les Journaux prussiens. — Il vient de paraître à Berlin une brochure qui fait connaître les noms de tous les journaux du monde, le chiffre de leurs abonnés et le prix d'insertion de chacun d'eux. Nous y voyons, entre autres, que la *Gazette d'Augsbourg* a 10,000 abonnés; les *Nouvelles* de Hambourg, 18,000; la *Réforme* et la *Tribune*, de cette ville, en ont chacun 20,000 ; la

Gazette nationale a 16,000 abonnés; la *Gazette de la Croix*, 10,000; la *Tribune de Berlin*, 29,000; la *Gazette du Peuple*, de Berlin, 25,000; le *Kladderadatsch*, 50,000; les *Guêpes*, 32,000; la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, 10,000; la *Gazette de la Bourse* — tous journaux berlinois — 15,000; deux autres journaux financiers, ensemble, 20,000; la *Bürger-Zeitung*, 20,000. Le *Tageblatt*, de Berlin, a maintenant 52,000 abonnés. La *Tribune*, le *Tageblatt*, le *Nouveau Tageblatt* donnent, comme supplément, un journal satirique; les deux derniers ont même, en outre, une « feuille du dimanche, » qui est littéraire. — La *Gazette de Cologne*, a 35,000 abonnés; les *Nouvelles de Dresde*, 30,000; la *Gartenlaube*, 150,000; le *Hausfreund*, de Leipzig, 100,000; *Ueber land und Meer*, 170,000; la *Feuille pour tous*, 1,000, etc. Il existe en Allemagne une foule d'almanachs qui s'écoulent à 50 et à 60,000 exemplaires. — (*Paris-Journal*.)

Journaux français a Constantinople. — Six journaux paraissent en français dans la capitale de la Turquie : 1° *La Turquie*, feuille officieuse; 2° *Le Phare du Bosphore*, organe de l'hellénisme, qui tâche de concilier ses aspirations avec celle de la jeune Turquie; 3° *Le Levant Herald*, sur deux pages, l'une en anglais, l'autre en français. C'est le gardien vigilant des intérêts de l'Angleterre en Orient; 4° *Le Courrier d'Orient*, organe du panslavisme moscovite, subventionné, dit-on, par l'ambassade russe, à laquelle ses colonnes sont toujours ouvertes; 5° *La Vérité*, en français et en turc. Rédigée au séraskiérat, cette feuille s'occupe spécialement de la Turquie et présente aux magyars l'occasion d'exprimer chaque jour leur solidarité avec la cause ottomane; 6° *Le Stamboul*, feuille incolore.

Ces journaux se vendent tous sur la voie publique à une piastre ou une piastre et demie (une piastre équivaut à quatre sous et demi); leur tirage est faible. Le *Levant Herald*, qui est le plus répandu, ne s'imprime qu'à 1,500 exemplaires.

Journaux en Angleterre. — D'après le *Newspaper Press Directory* pour l'année 1877, il se publie actuellement, dans le royaume de la Grande-Bretagne et en Irlande, 1,692 journaux, dont 320 à Londres, 981 dans les provinces de l'Angleterre, 56 dans le pays de Galles, 164 en Écosse, 141 en Irlande, et 20 dans les îles Britanniques.

Dans ce nombre, 145 sont des feuilles quotidiennes, et parmi ces feuilles quotidiennes, l'Angleterre en publie 103, le pays de Galles 2, l'Écosse 18, l'Irlande 20, et les îles Britanniques 2.

Journaux dans l'Inde. — A la Société des arts de Londres, il a été fait, récemment, une conférence intéressante sur la presse indigène dans l'Inde. Le conférencier, M. Birdwood, s'est attaché à prouver que la presse indoue était le produit le plus marquant du système d'instruction introduit par les Anglais et donnait les meilleures promesses pour l'avenir de ce pays. Les journaux du pays n'ont encore, il est vrai, qu'une bien faible circulation. Dans la province de Bombay, la feuille la plus importante n'a qu'un débit de 1,600 exemplaires. Dans celle du Bengale quelques journaux ont peut-être plus d'abonnés; mais, en général, la moyenne est de 50. Les rédacteurs sont des Indous, ayant reçu l'instruction scolaire, mais n'ayant pas cherché à entrer dans le service civil.

Statistique de la presse périodique. — Une assez curieuse statistique vient d'être dressée par un Allemand, M. P. Dehn. A l'en croire, le nombre des journaux qui se publient actuellement sur le globe est de 23,000 environ.

Naturellement, ce chiffre n'est qu'approximatif. Ces 23,000 feuilles sont rédigées par 50,000 journalistes de profession. Le même évalue à 2,500,000 le nombre de leurs abonnés. Il donne pourtant ces chiffres comme étant plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. C'est en Amériqae qu'il paraît le plus grand nombre d'écrits périodiques, c'est-à-dire journaux et recueils, à savoir 9,000. En Angleterre, il en paraît 2,500 environ. Ce dernier correctif doit être ajouté à chacun des chiffres que l'auteur publie sur chaque pays, et où la France figure pour 2,000 ; l'Autriche-Hongrie pour 1,500; l'Italie pour 1,200 : la Suisse et la Russie, chacune 500; l'Espagne 350; la Belgique et la Suède, chacune 300 ; le Danemark, la Hollande et le Portugal, chacun 250 ; la Norvége 200 ; la Grèce 100; la Turquie 100. En Asie, le nombre des journaux est de 500 ; en Afrique de 100; en Australie, de 100, etc. Le même auteur prétend qu'il paraît sur le globe 5,500 organes en langue allemande, dont 3,700 dans l'empire allemand même 700, dans l'Autriche-Hongrie, 600 dans l'Amérique du Nord, 300 en Suisse, 56 en Russie, etc. Dans ces 3,700 ou plutôt de ces 3,693 organes, 1,339 ont un caractère non politique et 2,354 sont exclusivement politiques. — (*Journal officiel*).

— Un de nos confrères de l'Amérique du Sud, M. Aurelio Prado y Rojas, nous adresse un projet de règlement pour la pénitencerie de Buenos-Ayres, présenté à ses collègues de la commission nommée à cet effet. (*Proyecto de reglemento para la penteneiaria, presentado a sus collegas de la Comision ad hoc*, Buenos-Ayres, 1876, petit in-4 de 75 p.) L'auteur est parfaitement au fait de cette question, il sait tout ce qu'elle a inspiré à Alauzet, Allice, Tocqueville, Recamont, Breton, Dalloz, et tant d'autres. Une ample bibliographie constate l'attention qu'il a mise à son œuvre, qui nous offre des photographies du pénitenciaire lequel a été ouvert le 3 février 1877.

— La *Academia* annonce la prochaine publication d'un volume qu'un poëte portugais, don Juan Tejon, va publier sous le titre de *Gloires du Portugal*. Le roi Don Luiz en a accepté la dédicace.

— L'Académie royale de l'histoire de Madrid a admis au nombre de ses membres titulaires un savant jésuite, le Père Fidel Fita, ancien professeur de théologie, d'écriture sainte et de droit canon. L'Académie lui a confié une partie importante du dictionnaire auquel elle travaille, celle des étymologies.

— Il vaut mieux tard que jamais, surtout quand il s'agit d'un livre aussi intéressant que le *Virgilio nel medio evo* de Comparetti. Il y a un mois environ la *Revue des Deux Mondes* parlait de cette publication; c'est maintenant au tour de la *Revue politique et littéraire* (n° du 7 avril). Il y a quatre ans que la *Revue des questions historiques* et le *Polybiblion* ont analysé le beau travail du mérite duquel nos confrères viennent seulement de s'apercevoir. Relevons deux petites erreurs du dernier venu, M. Amédée Barine. M. Comparetti n'est plus professeur à Pise, mais à Florence. Il n'avait pas d'abord publié son *Virgile* en un volume, mais en avait donné une première esquisse dans la *Nuova Antologia*. Cette esquisse formait trois articles.

— Les bibliophiles dirigent leurs recherches tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; un genre de livres à la mode en ce moment, ce sont ceux qui portent des *ex-libris*, attestant qu'ils étaient jadis la propriété d'amateurs parfois célèbres, souvent obscurs. On cite comme le plus fervent des collectionneurs sous ce rapport, un intendant militaire, M. Bilio, qui est parvenu à rassembler quatre à cinq mille *ex-libris* français, et qui a annoncé l'intention de publier un travail étendu sur cette partie de la science des livres, travail

qui, dans un petit cercle de curieux, serait certain de trouver un accueil favorable.

— A Berlin, la bibliothèque royale a acquis récemment un manuscrit qui serait, à ce qu'annoncent les journaux de cette ville, la partition originale d'un opéra comique en trois actes d'Auber, opéra qui n'aurait, suivant eux, été mentionné par aucun de ses biographes. Cet opéra porte le titre de *Jean de Chimay;* il fut représenté pour la première fois, le 1er novembre 1812, dans la petite ville de Chimay. Ce serait le premier ouvrage d'Auber.

— L'*Athenæum* annonce que la fabrique de la paroisse de Saint-Pancrace à Londres a chargé M. H. T. Carwick de faire une copie fidèle des inscriptions funèbres qui se trouvent encore dans le cimetière du vieux Saint-Pancrace et dans celui de Saint-Gilles. Ces cimetières ont été longtemps réservés aux catholiques; et c'est dans leur enceinte qu'ont été inhumés à la fin du dernier siècle beaucoup d'émigrés français réfugiés dans cette capitale.

— Le Dr W. Meyer vient de publier, dans les Mémoires de l'Académie royale de Bavière, une curieuse lettre de Mélanchton à son ami Camerarius, touchant le mariage de Luther avec Catherine von Bora. Dans cette lettre, écrite deux jours après les noces, Mélanchton exprime sa désapprobation de l'union d'un moine avec une religieuse, dans les termes les plus énergiques. Camerarius, dans son édition des lettres de son ami, avait modifié la plus grande partie du texte de cette lettre, dans la crainte de blesser les luthériens.

— Une récente communication faite au Parlement d'Allemagne nous apprend que 40,000 exemplaires de l'histoire officielle de la guerre franco-allemande de 1870, publiée par l'état-major prussien, ont été vendus, et que le bénéfice net de l'édition, tous frais payés, s'élève à près de 400,000 francs. Cette somme sera employée dans l'intérêt des études militaires.

— L'Espagne, en 1876, a eu 443 journaux, 95 politiques, 65 religieux, 78 littéraires, 105 scientifiques, artistiques et industriels, etc. C'est le journal la *Correspondencia* qui a eu le tirage le plus élevé, puisque le nombre des exemplaires a été de 21 millions pendant le cours de l'année, dont un peu moins de la moitié a été absorbé par Madrid.

— Le frère Marcellino de Civezza, historien de l'Ordre de Saint-François et consulteur de la Congrégation de la propagande, vient d'achever l'examen de la riche collection d'archives de l'Académie royale d'histoire à Madrid. Il y recherchait les documents relatifs à Christophe Colomb. Il a été assez heureux pour y trouver des pièces du plus grand intérêt relatives au second mariage du célèbre Gênois avec Beatriz Henriquez de Araña. Ces recherches étaient entreprises dans le but de servir au procès de la béatification de Colomb, que le Pape a permis d'instruire.

— Le second volume de l'*Écosse celtique,* de M. W. F. Skeme, va paraître. Il contient l'histoire de l'ancienne Église d'Ecosse et de son influence sur la civilisation du pays, puisée aux sources les plus authentiques.

— Les *Souvenirs de la province d'Angleterre de la Compagnie de Jésus,* publiés par le R. P. Henry Foley, sont arrivés à leur second volume, qui va paraître dans peu de jours. Il renferme l'histoire des persécutions souffertes par les jésuites dans le district de Londres, durant le seizième et le dix-septième siècles. Le premier volume, déjà publié, raconte l'histoire de la Compagnie dans le Lancashire pendant la même période.

— A propos de l'article publié (p. 376) sur la Bibliothèque de droit de la faculté de Bordeaux, il y aurait lieu de rappeler aux érudits la collection

considérable d'ouvrages de droit et surtout de dissertations et thèses formée à la bibliothèque de la ville de Gand (Belgique) et dont le catalogue méthodique, véritable bibliographie juridique, a été rédigé par MM. de Meullenaër et A. Blomme, et doit être prochainement publié. Tous les ouvrages et même tous les articles de revues y figureront dans l'ordre spécial des législations auxquelles ils se rapportent.

Publications nouvelles. — *Précis du droit des gens*, par Th. Funck-Brentano et Alb. Sorel (in-8, Plon). — *Du droit et du devoir*, par Elie Méric (in-18, Baltenweck et Douniol). — *Considérations sur le mariage au point de vue des lois*, par le comte de Bréda (in-18, Palmé). — *Du mariage, conférence*, par Lucien Brun (gr. in-8, Lecoffre). — *Conférences*, par le R. P. Monsabré (in-18, Baltenweck). — *Le Livre de la charité*, par E. Razi (in-12, A. Roger et Chernoviz). — *Histoire des merveilles et des prodiges du signe de la Croix*, par l'abbé Chaudé (in-12, Palmé). — *L'Église, la foi et la pénitence*, conférences par l'abbé Ch. de Place (in-8, Durand). — *La Vierge Marie*, directions spirituelles de saint François de Sales, par l'abbé H. Chaumont (in-16, Palmé). — *Qu'est-ce que la Bible*, par l'abbé A. David (in-12, Palmé). — *Lois de l'univers, principe de la création*, par L.-G. Perreaux (de l'Orne), (2 vol. in-8, Baltenweck). — *De la philosophie sociale*, études critiques, par A. Bertauld (in-12, Germer Baillière). — *Principes de biologie*, par H. Spencer, trad. de E. Cazelles, t. Ier (in-8, Germer Baillière). — *Introduction à la recherche des causes premières*, par P. A. Bertauld, t. Ier (in-8, Germer Baillière). — *L'Espèce humaine*, par de Quatrefages (in-8, Germer Baillière). — *Les Merveilles du cœur*, par A. Riche (in-12, Plon). — *Essai sur l'assistance publique*, par B. Pocquet (in-8, Marescq). — *Les Phénomènes glaciaires et torrides*, par Jules Péroche (in-8, Germer Baillière). — *Les trois grands prophètes, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel*, par l'abbé Le Hir, publiés par M. l'abbé Grandvaux (gr. in-18, Poussielgue). — *Histoire du peuple de Dieu*, par Th. Abner 1er fasc. (in-8, Bruxelles, C. van Cortenbergh). — *Julien l'Apostat et sa philosophie du polythéisme*, par H. Adrien Naville (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *Histoire de l'Église*, par A. Régnier et l'abbe Combes (in-12, Delagrave). — *Histoire de sainte Françoise Romaine*, par Zoé de la Ponneraye (in-12, Téqui). — *La Inquisicion*, per don Juan Manuel Osti y Lara (in-8, Madrid, imp. de la Vinda e Hijo de D. Eusebio Aguado). — *Précis d'histoire sur la ville et possédées de Loudun*, par Alph. Bleau (in-12, Poitiers, Oudin). — *Louise de Coligny*, par Auguste Laugel (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *D'un siècle à l'autre*, par J. B. G. Galiffe (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *L'Alsace avant* 1789, par J. Kung-Basse (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *La France sous Louis XVI*, par Alphonse Jobey (in-8, Didier). — *Histoire des assemblées politiques en France, du 5 mai* 1789 *au* 8 *mars* 1876, par Eugène Pierre, t. Ier (in-8, Versailles, Cerf). — *Mémoires sur la guerre de Vendée et l'expédition de Quiberon*, par de Lescure (in-8, Didot). — *Saint Cyrille. Mémoire sur la langue, l'alphabet et le rite attribués aux apôtres slaves du neuvième siècle*, par A. d'Avril (in-8, E. Leroux). — *La Législation de l'Algérie*, par J. Jeanvrot (in-8, Cotillon). — *Lettres du maréchal de Moltke sur la Russie* (in-18, Sandoz et Fischacher). — *Le Volga, notes sur la Russie*, par A. Legrelle (in-18, Hachette). — *La Vérité sur les jésuites*, par Nicolas Boussu (in-32, Baltenweck). — *Pourquoi l'État paye-t-il les curés*, par Jean Bourbonnais (in-32, Féchoz). — *Un homme d'autrefois*, par le marquis Costa de Beauregard (in-8, Plon). — *Souvenirs d'un homme de lettres*, 1795-1873, par A. Jal (in-18, L. Techener). — *Les Vivants et les morts*, portraits politiques, par lord One, 1re série (in-12, Lyon, H. Pélagaud; Paris, Reichel). — *Le Comte*

de Cavour, par Charles de Mazade (in-8, Plon). — *Anne-Madeleine de Rémusat*, par Mgr Van den Berghe (in-18, Roger et Chernoviz). — *Le F. Charles Sire, de la Compagnie de Jésus* (in-12, Baltenweck). — *Plaidoyers politiques de Demosthène*, texte grec, 1re série, par M. Weil (in-8, Hachette). — *Le Théâtre en France*, par Adolphe d'Avril (in-18, Palmé). — *Œuvres choisies de A. F. Ozanam* (in-12, Lecoffre). — *Une famille d'ouvriers*, étude par A. Espanet (in-12, Fontainebleau, Alf. Forgé). — *La Sculpture au salon de* 1876, par H. Jouin (br. in-8, Plon). — *Vocabulaire des symboles et des attributs employés dans l'iconographie chrétienne* (extrait de la Revue de l'art chrétien), par l'abbé J. Corblet (in-8, J. Baur). — *Les grandes lignes architecturales et de leurs rapports harmoniques avec les climats*, par J. L. O. Puy de Labastie (in-8, Ve A. Morel). — *La Pupille de Salomon*, par Marthe Lachèse (in-18, Blériot). — *Noir et Rose*, par Virginie Nottret (in-12, Douniol). — *Marcelle Dayre, journal d'un médecin de campagne*, par Marie Maréchal (in-12, Olmer). — *Madeleine Green et la nièce du Président*, par Marie Maréchal (in-18, Didot). — *Au bagne, histoire d'un curé de village*, par Aug. Snieders, trad. de G. Lebrocquy (in-18, Palmé). — *Histoire d'une enfant de Paris*, par Mme Le Lasseur (in-12, Aug. Vaton). — *Bonjour Philippe*, par Aug. Snieders, trad. G. Lebrocquy (in-12, Palmé). — *Une faiblesse de Minerve*, par Claire de Chandeneux (in-18, Plon). — *Mémoires du marquis de Champas*, par Camille d'Arvor (in-12, Poitiers, Oudin). — *Pie IX, aperçu chronologique de sa vie* (Lyon, Josserand, in-32). — *Les libres penseurs ; — la Guerre à la propriété*, par Etienne Fargues, (Toulouse, A. Souyeux, in-32, *Bibliothèque du bon citoyen*). — *Les Congrégations religieuses non autorisées et leur situation légale en France*, par Gustave Théry, avocat au barreau de Lille (Goupy, br. in-8). — *Histoire de la Révolution française*, par Em. de Saint-Albint, t. II (*Bibliothèque à 25 centimes*). — *La Chute des girondins*, par L. Sciout (br. in-8, librairie de la Société Bibliographique). — *Théâtre de jeunes gens*, par A. Seguin (in-18 j., Olmer). — *Le Département des affaires étrangères pendant la Révolution*, par Fréd. Masson (in-8, Plon). — *La belle étoile*, par Paul Féval (in-12, Lecoffre).

VISENOT.

CORRESPONDANCE

Bibliographie des proverbes (XIX, 194, 280, 287, 384). — Nous continuons cette bibliographie demandée par M. Ch. Mayreder (et non *Magreder*), membre de la Société orientale allemande, et membre correspondant de la Société d'etnographie de Paris, demeurant à Vienne, 1, Heilingenkreuzerhof.

Voici quelques indications à joindre à celles déjà données et qui peuven servir de complément à la *Bibliographie parémiologique* de G. Duplessis ; le sujet est d'ailleurs bien loin d'être épuisé. — BOLLE (B.). *Thesaurus proverbiorum Italico-Bergamanorum*, 1605. Duplessis, p. 277, ne dit que quelques mots de ce volume qu'il n'avait jamais vu ; mais M. Delepierre en parle avec détails dans le livre très-curieux qu'il a publié sous le titre de *Macharonea Andra*. p. 49-59. — BURDET (l'abbé). *Mazimas è proverbiis* (en

patois). Voir le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Lozère,* Mende, février 1860. — *La Bugudo provençalo* (Duplessis, p. 215). Ce recueil curieux et devenu fort rare a été réimprimé à Aix, 1859, in-16, chez A. Makaire, 2 feuillets et 101 pages. La préface de 7 pages est due à M. Rouard, bibliothécaire de la ville d'Aix. — Camden. *Remains*. Duplessis (p. 387) indique des éditions datées de 1605, 1636, 1657 et 1674; il en existe d'autres de 1614, 1627, 1629. — *Crossing of Proverbs,* by N. B. (Nicolas Breton), 1606. Duplessis, p. 387). Ce petit volume est tellement rare que, selon le *Manuel* de Lowndes, p 266, on n'en connaît pas un seul exemplaire complet. — Denham. *Proverbs relating to Christmas and the new year; Proverbs relating to Fairies, Witches and Gipsies*, 1851, in-8; deux opuscules qui ne furent tirés qu'à 50 exemplaires. — Du Chastel (Anselme). *Recueil des plus notables sentences de la Bible*, trad. par quatrains, en manière de proverbes. Paris, Mamert-Patisson, 1577, in-4 (inconnu à Duplessis). — Fabrizii (Aloïse Cynthio degli) *Libro della Origine degli volgari Proverbj*. Venezia, 1526, in-fol. (Duplessis, p. 230, est fort succinct au sujet de ce volume, d'une rareté extrême, et dont le prix est élevé (605 fr., vente H. de Chaponnay, en janvier 1863). Il a été l'objet de recherches intéressantes de M. Liebrecht; voir les *Jarhbücher für romanische literatur*, t. I, p. 298, 432; t. III, p. 89; consulter aussi le *Bulletin du bibliophile*, 14e série, 1860, pages 1544-1549. — Goudelin. Il se trouve des proverbes languedociens dans les œuvres de ce poëte toulousain, souvent réimprimées. — Jobroux (L.). *Proverbes bretons* recueillis et traduits. Voir le *Bulletin de la Société archéologique du Morbihan*, 1859. — *Miroir général de la grammaire en dialogues*, pour savoir parfaitement la langue espagnole, avec aucunes histoires gracieuses et sentences notables, Rouen, 1615, in-8. Ouvrage curieux pour les vieux proverbes et les dictons dont il est rempli. — *Proverbs in verse,* or Moral Instruction conveyed in Pictures, in-12, p. d. avec 56 figures sur bois, par Bewick. — *Proverbia communia*. Il existe une édition inconnue à Duplessis, et publiée à Genève, sans doute, petit in-8, 32 feuillets. M. Gaullieur n'en fait pas mention dans ses *Études sur la typographie genevoise*. Le texte est en latin, en français et en allemand. Un exemplaire s'est montré à l'une des ventes du libraire Potier; il a été adjugé à 530 francs. M. Seringur, docteur au gymnase de Leyde, a publié une étude intéressante sur les *Proverbia communa*. Leyde, 1864, in-4. — *Salomon and Saturn,* Treatise on the German and Latin Versions, also the Proverbs of Ælfred, Hennings, and other Proverbs in Anglo-Saxon; sans date, petit-in-8, vol de 292 p.; œuvre d'un savant archéologue, J. M. Kemble; il n'a pas été publié et les exemplaires en sont devenus fort rares. — *Il Sario romano et lubici disposta con un capitolo de doveri* (*sans lieu ni date*) in-4, 3 feuillets. Cet opuscule, qu'on suppose avoir été imprimé en 1500, reproduit en grande partie celui qui a pour titre : *Proverbii de lo Schiavo de Baro*. Voir le *Manuel du Libraire*, 5e édit., t. V, col. 156; il existe plusieurs éditions de ce recueil. — Taverner (Richard). *Proverbs ev Adagies* (Duplessis, p. 383), 1539. Une autre édition, datée de 1569, figure à la page 271 du catalogue de la bibliothèque du savant F. Douce, laquelle est conservée à Oxford — *Wie das Wolk Spricht* (comment s'exprime le peuple) *Sprichwœrtliche Redensarten* (façons de parler proverbiales). Seconde édition augmentée. Stuttgart, Ad. Krabbe, 1856, in-18, VIII et 78 pages. Ce petit recueil, curieux, édité par le docteur Edmond Hœfer, contient six cent soixante-cinq locutions proverbiales (la plupart en patois) accompagnées d'un petit glossaire.

Gustave Brunet.

— Blason populaire de la Normandie, comprenant les proverbes, sobriquets et dictons relatifs à cette province (Rouen, Lebrument, 1859, 2 vol. in-8). — CAILLOT (A.). Dictionnaire proverbial, satyrique et burlesque. Paris, 1826. — HERLUISON. Discours sur le proverbe : Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes. Paris, 1820. — JULIANI (le sieur de). La nomenclature, dialogues, proverbes et heures de récréation, contenant diverses rencontres, histoires plaisantes et contes facétieux en français, en italien et espagnol. Paris, 1668-73, 2 parties en un vol. in-12. — LEROUX (P. J.). Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial. Pamplune, 1786, 2 vol. in-8. — LUNE (Jean DE LA). Dialogues familiers où sont contenus les discours, façons de parler, proverbes et mots espagnols les plus communs, composés par Jean de la Lune. Paris, 1619, in-12. — MARIE (le R. P. Jean). Les divertissements des sages. Paris, 1665, in-8. — MERCY (C. de). Histoire générale des proverbes, adages, etc., dérivés des mœurs, des usages, de l'esprit et de la morale des peuples anciens et modernes. Paris, 1828, 3 vol. in-8. — OUDIN (Ant.). Petit recueil de phrases adverbiales et autres locutions, qui ont le moins de rapport entre les deux langues italienne et française. Paris, 1846. — [PANKOUCKE.] Dictionnaire des proverbes français et des façons de parler comiques. Paris, 1749, in-8. — *Id.* Dictionnaire des proverbes françois avec l'explication et les étymologies les plus avérées. Paris, 1758, in-8. — Les proverbes communs. Dans la *Collection de poésies, romans, chroniques*, etc., etc., publiés d'après des éditions des XVe et XVIe siècles (Ier vol.). Paris, Silvestre, 1838, in-16.

VICTOR MORRYAT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Les Mémoires de Cambacérès. — On lit dans divers ouvrages (entre autres dans le *Dictionnaire universel des littératures*, publié par M. Vapereau), que l'archi chancelier du premier Empire avait laissé des *Mémoires*, dont le manuscrit fut, après sa mort, saisi par ordre du gouvernement de la Restauration. Cette assertion est-elle exacte ? Que sont devenus ces *Mémoires* ? Ont-ils été détruits ? Faut-il renoncer à tout espoir de les voir paraître ? Ils offriraient, sans doute, un vif intérêt, car leur auteur s'était trouvé en position de savoir, sur les événements accomplis pendant un quart de siècle, bien des choses complétement inconnues au vulgaire.

T. B.

Les quatre grands chevaux de Lorraine et Jean Perrin. — Le *Héraut d'armes*, édité en 1861 par M. le comte de Bizemont et M. V. Bouton, a publié un mémoire sur la noblesse lorraine signé *un Lorrain*. Il y est question des quatre grands chevaux de Lorraine, et, pour justifier l'ancienneté du dicton, on cite des vers de Jean Perrin, religieux messin (?), auteur d'ouvrages ascétiques en latin conservés à la Bibliothèque de Metz. Qu'est ce Jean Perrin ? quel est son poëme ? quand vivait-il ? Les renseignements sont attendus avec la plus vive impatience.

H. K.

Sur M. de Vieux-Pont. — M. de Vieux-Pont était un gentilhomme normand qui fut accusé d'avoir conspiré contre Louis XIII, et

auquel on fit son procès à Paris, en novembre 1635. Ce personnage est plusieurs fois mentionné dans les *Lettres du cardinal de Richelieu* publiées par M. Avenel, mais le savant éditeur n'a presque pas donné de renseignements sur M. de Vieux-Pont. Je voudrais savoir de quelle ville de Normandie le conspirateur était originaire, comment s'appelaient son père et sa mère, quelle avait été son existence jusqu'au moment de son arrestation, enfin et surtout quelle fut l'issue du procès qui lui avait été intenté. M. de Vieux-Pont fut-il absous, ce qui m'étonnerait? Subit-il la peine capitale, ce qui me paraîtrait beaucoup plus vraisemblable? T. DE L.

Armorial de M. Le Laboureur. — Un de nos plus grands érudits, répondant dans une aimable lettre à la question ici posée sur *Pierre Sorel* (n° d'octobre 1873, p. 256), m'a transmis le renseignement que voici : « Vous ai-je dit qu'une note anonyme du cabinet des titres porte : SOREL, *d'argent au cœur de gueules, au chef d'azur à trois étoiles d'or. Pierre Sorel, Herault du tiltre de Normandie. Armorial de M. Le Laboureur ?* Mais j'ignore quel est l'armorial de Le Laboureur cité dans cette note. » — Moi aussi je l'ignore, et c'est pourquoi je viens prier quelque lecteur du *Polybiblion*, versé dans la connaissance des vieux documents héraldiques, de venir au secours de mon ignorance et de celle de mon illustre correspondant. T. DE L.

Nicolas de Mailly, *picard*, auteur d'un petit traité portant ce titre : *La Perfection d'honorable viduité*, imprimé à Rouen en 1543, est cité par Nicolas Vigner dans son histoire des ducs de Luxembourg, Paris, 1619, p. 779. L'ouvrage de Nicolas de Mailly ne se trouve pas à la Bibliothèque de la rue Richelieu, existe-t-il ailleurs, et quels renseignements a-t-on sur l'auteur?

Comte DE BUSSY.

RÉPONSES

Livres pour les laboureurs (XVII, 383, 472). — *Le Guide des gens de travail pour être heureux en ce monde et dans l'autre*, par M. A. Mouzé, curé de Saint-Léonard (Paris, Perisse, in-18). *Le bon vigneron, — le bon laboureur, le bon artisan*, par le P. Thomas Le Blanc, S. J. (Dijon, 1661, in-12). — *La bonne journée, ou manière de sanctifier la journée pour les gens de campagne*, par M. Couturier, ancien jésuite, puis curé de Léry (Dijon, 1822, in-12). Souvent réimprimé. — *La bonne journée, ou manière de sanctifier les jours de travail et les saints jours de dimanches et de fêtes*, proposée à tous les fidèles, mais surtout aux habitants des campagnes, par l'abbé Claude Latasse. Il y a une édition faite à Lyon, Perisse (1845), in-18 de 470 pages.

Proverbes (XIX, 194, 280, 287, 384, 474). — M. l'abbé Corblet, dans son *Glossaire du patois picard*, qui fut couronné par la Société des antiquaires de Picardie en 1849, a consacré tout un chapitre aux proverbes, maximes et dictons picards, et M. Crapelet, rappelle le savant directeur de la *Revue de l'art chrétien*, avait fait remarquer avec raison qu'aucune province n'avait produit autant de proverbes que la Picardie.

Les Bulletins de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, année 1876, contiennent un recueil très-intéressant des *proverbes patois* usités dans ce département, par M. Buscon.

MM. Corblet et Buscon citent différents ouvrages qui peuvent également être indiqués à M. Mayreder, notamment les suivants : *De l'origine de quelques proverbes*, par Moisans de Brieux; *Trésor des sentences*, par Gabriel Meurier; *Etymologie des proverbes*, par Fleury de Bellingen; *Trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises*, par Borel; *Curiosités françaises*, par Antoine Oudin; *Adages français*, XVIe siècle, par Le Roux de Lincy; *Proverbes français*, mss. Gaignières; *Proverbes au vilain*, mss. 7,218 de la Bib. nat.; *Proverbes en rimes*, XVIIe siècle; *Proverbes et dictons populaires*, par Crapelet, etc.

Comte DE BUSSY.

El mundo americano a publié, au mois de décembre dernier, un article sur le grand recueil des pro-

verbes espagnols *El refranero general español*. Cet article, qui contient un très-grand nombre de dictons, mérite d'être signalé à M. Mayreder. Il pourra en trouver d'autres encore au chapitre XXXVI d'un livre publié sans date à Bayonne: *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan*, par A. Chaho. Dans les deux vol. imprimés à Pau par Vignancourt (1852) sous le titre: *Poésies béarnaises*, on rencortre encore des proverbes, mais ceux-là en béarnais.

TH. P.

Les Mémoires du comte de Tilly (XIV, 191). — Ces mémoires, qui rappellent de loin ceux de Lauzun, ne doivent être lus qu'avec défiance. Tilly, par sa naissance, mêlé à toute la meilleure société du règne de Louis XVI, a cependant vécu un peu comme aventurier. En ce qui concerne la Reine surtout, il ne faut ajouter foi à ses allégations qu'avec la plus grande réserve.

M. L. R

L'abbé Fénelon (XIX, 383). — M. l'abbé Sébille a publié, dans les Mémoires de la Société éduenne (1875, p. 345-439), une notice sur Saint-Sernin-du-Bois et son dernier prieur, l'abbé de Fénelon. On y rencontre l'indication d'une notice qui se trouve à la Bibliothèque nationale. — Le *Dictionnaire de biographie et d'histoire* de Desobry et Bachelet donne quelques lignes sur l'abbé de Fénelon. — On trouve une notice de M. Delaulnaye sur l'abbé de Fénelon dans la *Biographie universelle* de Michaud, édition de 1865. Elle indique un article inséré dans les *Annales philosophiques, morales et littéraires*, faisant suite aux *Annales catholiques* (Paris, 1800, in-8).

V. M.

Bojardo, faux monnayeur (XVII, 95). — Le poëte italien qui fut accusé de faire de la fausse monnaie est le comte Matteo Mario Bojardo (l'auteur de *l'Orlando innamorato*), et le document sur lequel se fonde cette accusation est daté du 30 décembre 1488, et a été publié dans l'*Archivio veneto*, fascicule 1, p. 164.

RINALDO FULIN.

Bibliographie de la guerre franco-allemande (XIX, 382). — Un ouvrage sur cette question est le suivant : *Baldamus Literatur des deutsch-französischen Krieges* 1870. Reudnitz, Ed. Baldamus, 4 parties in-8 de 166 pages. Une bibliographie de la guerre a aussi été publiée dans Petzholdt, *Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft* 1870 et 1871; une autre dans : *Correspondenz-Blatt zur Vertretung der Interessen des Buchhandels*, par Luckhardt, Leipzig. La bibliographie de la guerre en Alsace et en Lorraine a été traitée dans une bibliographie alsacienne, 1869-73, 5 vol. in-8.

RISTELHUBER.

La Verdad sospechosa (XIX, 191, 287). — La réponse donnée à la question posée sur l'auteur de la *Verdad sospechosa*, qui est *Alarcon* et non pas *Lope de Vega*, peut être confirmée par un travail sur ce poëte espagnol, intitulé : *Notice sur le poëte espagnol Alarcon, sur sa comédie* LA VERDAD SOSPECHOSA *et sur les diverses imitations qu'en offrent celle du* MENTEUR *de Pierre Corneille et celle de Goldoni intitulée* IL BUGIARDO, par M. Victor Molinier, broch. in-8, Toulouse, 1872. (Extr. des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 7e série, tome IV, p. 43-64.)

B.

Contes populaires (XIX, 191 et 384). — On trouve des contes populaires dans chaque numéro de la revue de mythologie et de littérature populaire fondée par MM. Gaidoz et Rolland, sous le nom de *Mélusine* (Paris, Viaut).

Martyrologes français (XIX, 285, 383). Les réponses données à cette question ont omis d'indiquer le seul ouvrage qui soit un calendrier français de tous les saints, c'est-à-dire l'œuvre anonyme de Chastelain, intitulée : *Martyrologe universel traduit en français*, Paris, 1709, in-4. C'est le fond de cet ouvrage, réduit en ordre alphabétique, qui a servi à la rédaction du *Catalogue des saints* publié dans *l'Annuaire* de la Société de l'histoire de France (1847), lequel, malheureusement, a reproduit les nombreuses erreurs de Chastelain. — Les *Calendriers des saints*, par Sébastien Le Clerc, Amsterdam, 1730, 2 vol.

in-4, n'est recommandable que par ses gravures. — La liste *française* la plus complète des saints et des bienheureux est la *Table hagiographique* qui compose la majeure partie du tome XVII, des *Petits Bollandistes* de Mgr Guérin, septième édition (pages 221-592). C.

— Voici l'ouvrage le plus récent sur la matière : *Le Martyrologe romain, publié par ordre de Grégoire XVI... Traduction nouvelle, précédée d'un traité sur la connaissance des temps..., par MM. J. Carnandet et J. Fèvre.* Lyon, Gauthier, 1870, gr. in-8, XII-567 p. C. S.

Vies des saints enfants (XIX, 285, 384).—Aux ouvrages indiqués, il faut ajouter : *Fleurs de la sainte enfance*, par M. le comt- Grimouard de Saint-Laurent. Poi tiers, Oudin, 2 vol. in-8. C.

Religieuses de la Croix, (XIX, 383). — L'institut des filles de la Croix a été fondé, non pas en 1626, mais en 1625, à Roye (Somme), par Pierre Guérin, curé de Saint-Georges, que beaucoup d'historiens dénoncent comme le chef des illuminés connus sous le nom de guérinets, bien qu'il ait toujours été d'une orthodoxie irréprochable. Les causes de cette persécution, dirigée par Richelieu, ont été dévoilées par M. l'abbé J. Corblet, dans une brochure intitulée : *Origines royennes de l'institut des filles de la Croix, d'après des documents inédits.* Paris, J. B. Dumoulin, 1869, in-8. — Une des fondations les plus importantes de la maison de Roye a été le couvent de Saint-Quentin dont M. Georges Lecocq a publié les annales sous ce titre : *Histoire du couvent des dames de la Croix à Saint-Quentin* (1672-1876). Saint-Quentin, Triqueneaux, 1876, in-8. C.

Une définition du Temps (XIX, 191, 286).—C'est le comte Joseph de Maistre qui définit le temps « le premier ministre de Dieu au département des souverainetés. » On trouvera ce mot profond de l'illustre penseur dans son *Essai sur le principe générateur des Constitutions politiques* (édit. in-12, Pélagaud, 1873, p. 38). L'extrait de sa *Correspondance diplomatique*, cité dans la livraison de mars du *Polybiblion*, ne le reproduisait qu'en partie. JOSEPH BONNET.

Congrès des littérateurs flamands (XIX, 383). — N'ayant pas sous la main les documents convenables, je ne saurais donner sur-le-champ une réponse précise et complète. Peut-être cependant quelques généralités mêmes ne seront-elles pas inutiles.

1. La question de l'orthographe néerlandaise a été agitée dans une série de congrès, à un double point de vue. D'une part les littérateurs tendaient à effacer, par l'unité matérielle d'orthographe, la distinction arbitraire que l'on établit entre le hollandais et le flamand, deux dialectes d'une langue commune. A un point de vue plus immédiatement pratique, il s'agissait de rédiger en commun un dictionnaire général de la langue, espèce de *Dictionnaire de l'Académie*. C'était, on le conçoit, exiger en principe l'uniformité d'orthographe.

2. Les congrès qui ont eu pour objet la philologie et la littérature néerlandaises, n'ont été ni flamands ni hollandais ; ils ont été néerlandais. Ils ont été tenus alternativement en Belgique et en Hollande, et ont réuni les littérateurs des deux pays. J'entends parler des derniers temps. Le premier a eu lieu à Gand en 1841, le dernier à Bruxelles, l'an dernier. Ils se tenaient primitivement de deux en deux ans; plus tard ils sont devenus annuels. Chacun de ces congrès a publié le *Compte rendu* de ses opérations. Je ne sache pas que l'on puisse trouver ailleurs à ce sujet des renseignements suffisants.

3. Le *Plan du Dictionnaire* (Groningue, K. de Waard) fut présenté par M. de Vries, au congrès de Bruxelles de 1851. La 1re livraison du *Woordenboek der Nederlandsche Taal* a paru en 1864 (La Haye, Nijkoff), et la publication continue.

4. Le système d'orthographe auquel on s'est arrêté, n'est pas ce que l'on peut appeler un système nouveau. Sans doute, ni l'orthographe qui dominait en Belgique, ni celle qui dominait en Hollande ne pouvaient prévaloir exclusivement. On s'est rapproché en plusieurs points des prin-

cipes qu'avait autrefois posés Bilderdyk. L'orthographe que la rédaction entendait suivre, a été exposée par elle dans deux ou trois ouvrages :

Te Winkel, Leerboek der Nederlandsche Spelling.

Te Winkel, Grondbeginselen der Nederlandsche Spelling (Leiden, Noothoven Van Goor).

De Vries, Woordenlijst.

Ces livres ont paru en 1864.

5. L'orthographe ainsi consacrée a fini par rallier successivement la plupart des littérateurs des deux pays.

Un arrêté royal l'a reconnue officiellement en Belgique, le 21 novembre 1864; il était obligatoire pour l'enseignement de l'Etat, la correspondance administrative et les publications officielles.

Le gouvernement hollandais n'a pas tenu à suivre cet exemple.

C. B.

— Ce fut au congrès de Gand de 1841, que l'on décida d'adopter, pour le flamand, l'orthographe hollandaise. On peut trouver des renseignements à ce sujet dans les *Verhandelingen van het Nederlandsch Congres van Gendt*, et aussi dans le livre de M. de Hauteville, *le Mouvement flamand en Belgique* (Bruxelles, 1869). La question de l'orthographe flamande ne fut cependant définitivement résolue qu'en 1864.

Par arrêté royal du 6 septembre 1876, un concours avait été ouvert sur les divers points controversés en matière d'orthographe flamande. Ce fut à la suite de ce concours que le congrès de Gand prit sa résolution. Comme cette décision donna lieu à des modifications nombreuses de la part des philologues flamands, un arrêté royal du 25 janvier 1864 institua une commission à l'effet de résoudre les diverses difficultés qu'on avait soulevées. Cette commission prit ses résolutions dans la séance du 7 septembre 1864, et ces décisions furent sanctionnées par l'arrêté royal du 21 novembre 1864. Cf. *Moniteur belge*, 2 février et 22 novembre 1864; et *Parnionie*, 1864, n°s 21 et 396.

Ad. de Ceuleneer.

Errata du numéro d'avril.

Page 329, ligne 1, après Sicile, supprimez *nous*.
Page 330, ligne 34, après prouve, ajoutez *trop*.
Page 331, ligne 29, au lieu de *Rochegade*, lisez *Rochegude*.
ligne 30 au lieude *Damice Arboud*, lisez *Damasc Arbaud*; au lieu de *Lavelaye*, *Laveleye*; au lieu de *Galaevi*, *Galvani*.
Page 332, ligne 8, au lieu de *le* Romania, lisez *la*.
ligne 21, au lieu de *Sannazan*, lisez *Sannazar*.
Page 333, ligne 11, au lieu de *des pages*, lisez *de pages*.
ligne 18, au lieu de *Sannazan*, lisez *Sannazar*.
ligne 21, au lieu de *Sannazan*, lisez *Sannazar*.
Page 380, ligne 22, après mais, ajoutez *fut*.
Page 381, ligne 1, au lieu de *nos* légendes, lisez *une* légende.
ligne 26, au lieu de *complexe*, lisez *complet*.
Page 384, ligne 14, au lieu de *fiebe*, lisez *fiabe*.
ligne 28, au lieu de *Brenyre*, lisez *Brueyre*.
ligne 33, au lieu de *Cenac*, lisez *Cénac*.
ligne 49, au lieu de : le grand *le* fait *en* petit, lisez : le grand *la* fait *au* petit.
ligne 58, après produisent, ajoutez : *se crée* la mesure.

Le Gérant, L. Sandret.

Saint-Quentin, — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BREF DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

A LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

Dilectis filiis Praesidi et Consilio Societatis Bibliographicae catholicae Parisiensi, Lutetiam Parisiorum, 35, *rue de Grenelle.*

PIUS PP. IX.

Dilecti Filii, Salutem et apostolicam Benedictionem.

Licet gravibus distenti curis, diu differre debuerimus gratulationes Nostras, Dilecti Filii, minime tamen arbitramur, vos in silentio Nostro suspicatos fuisse neglectum. Quod enim optamus maxime, quod tuendae religioni, restituendae scientiae, refellendis erroribus, illustrandis mentibus, non opportunum modo, sed necessarium ducimus, id a vobis factum, nequimus non habere acceptissimum.

Profecto dum nefario typorum abusu auctoritas Ecclesiae convellitur, calumniis pulsatur Clerus, Deus ipse cum omni supernaturalium rerum ordine

A nos chers fils, le Président et les membres du Conseil de la Société Bibliographique catholique de Paris, à Paris, 35, *rue de Grenelle.*

PIE IX PAPE,

Chers fils, salut et bénédiction apostolique!

Quoique de graves soucis Nous aient longtemps forcé de différer Nos félicitations, Nous ne pensons pas cependant, bien-aimés fils, que Notre silence Nous ait fait accuser par vous de négligence. Ce qui est, en effet, l'objet de Nos plus vifs désirs, ce que Nous jugeons non-seulement opportun, mais véritablement nécessaire pour la défense de la foi, pour le renouvellement de la science, pour la réfutation des erreurs, pour l'illumination des intelligences, vous l'avez fait, et il Nous est impossible de ne point l'avoir pour très-agréable.

Assurément, alors que par un criminel abus de la presse, l'autorité de l'Église est ébranlée, le clergé poursuivi d'accusations calomnieuses, Dieu lui-même rejeté

rejicitur, veritas oppugnatur, historia corrumpitur, concitantur cupiditates, vitiantur mores, par est omnino, ut typi convertantur ad praevertendum pro viribus exitium eorum opera paratum, et ad compulsos ad illud, innumeris artibus, a pernicie, quoad fieri potest, retrahendos.

Atqui vos id facere conamini, sive per recensionem vulgatorum in dies operum, qua latens pravorum virus detegitis; sive per sana ac solida principia, ad quae scientiam revocare studetis; sive per historiam, cujus commenta rejicitis, et veritatem restituitis; sive per religiosam moralemque doctrinam, quam leniter mentibus ingeritis; sive per graphicam enarrationem earum ordinis subversionum, quae non semel patriam vestram lacrymis, ruina, sanguine complerunt. Haec vero, ut latissime propagentur, et maxime praesto sint populo, qui tot circumventus fraudibus, ad sociale aedificium, in propriam cladem subruendum compellitur; vos per exigua scripta, tenuissimo dirhibenda pretio, vulgatis; quae suis ille-

avec tout l'ordre surnaturel, la vérité battue en brèche, l'histoire corrompue, les passions surexcitées et les mœurs perverties, il est trop juste que l'on se serve de cette même presse pour essayer de prévenir tant de désastres qu'elle a préparés, et pour arracher, s'il se peut, à l'abîme tous ceux qu'elle y pousse de mille et mille manières.

Or, c'est ce que vous vous efforcez de faire, soit par cette Revue où vous rendez compte de tous les ouvrages nouveaux, et où vous découvrez à tous les yeux le venin caché dans ceux de ces livres qui sont mauvais; soit par les sains et solides principes auxquels vous vous efforcez de ramener la science; soit par l'histoire dont vous combattez les mensonges et que vous reconstruisez en la vérité; soit par l'instruction religieuse et morale que vous faites doucement pénétrer dans les âmes; soit par le récit de ces bouleversements qui, plus d'une fois déjà, ont rempli votre pays de larmes, de ruines et de sang. Et afin que tous ces enseignements soient très-largement propagés, et surtout qu'ils soient mis à la portée du peuple qui, circonvenu par tant de mensonges, est poussé, pour sa propre ruine, à la destruction de l'édifice social, vous avez soin de les répandre, à aussi bas prix que possible, sous la forme de petites

cebris lectores sibi conciliando nativam hujusmodi perturbationum fœditatem ac saevitiam animis dilucide exibeant.

Itaque gratulamur vobis, quod ita religioni simul et patriae prospicientes, ab ipsa et a fratribus in errorem inductis atrocissimas calamitates avertere contendatis. Piissimo huic studio laboribusque vestris faveat Deus, eosque largiore semper augeat fructu; ut vel plane deprecentur a vobis timenda mala, aut saltem mitiora fiant eorum opera, quibus veritas illuxerit.

Interim vero superni favoris auspicem excipite Benedictionem apostolicam, quam paternae Nostrae benevolentiae testem vobis omnibus, Dilecti Filii, et iis qui vestro suffragantur operi peramanter impertimus.

Datum Romae, apud S. Petrum, die XIV Maii Anno 1877, Pontificatus Nostri anno Tricesimoprimo.

PIUS PP. IX.

brochures qui se font des lecteurs par le charme dont elles sont revêtues, et mettent en lumière, pour tous les esprits, le caractère odieux et barbare de toutes ces perturbations.

C'est pourquoi Nous vous félicitons de ce que, veillant en même temps aux intérêts de la religion et à ceux de la patrie, vous faites tous vos efforts pour éloigner de la France et de vos frères égarés les épouvantables catastrophes qui les menacent. Que Dieu bénisse ce zèle très-charitable; qu'il bénisse vos travaux et leur fasse porter des fruits de plus en plus abondants, afin que vous éloigniez tous à fait les calamités qui sont à redouter, ou que, du moins, elles soient atténuées, grâce au concours de ceux qu'aura éclairés la lumière de la vérité.

En attendant, recevez, chers fils, comme gage de la protection divine et de Notre paternelle bienveillance, la bénédiction apostolique, que Nous octroyons de tout notre cœur à vous tous, et à ceux qui prennent part à votre œuvre.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le quatorzième jour de mai de l'année 1877, de Notre pontificat la trente et unième.

PIUS PP. IX.

NOUVEAUX OUVRAGES SUR LA RUSSIE

Russia, by D. MACKENZIE WALLACE, member of the Imperial Russian geographical Society. London, Cassel Petter and Galpin, 1877, 2 vol. in-8 de XIV-466 et VIII-472 p. Prix : 35 fr. — *La Russie* (Le pays. Les institutions. Les mœurs), par LE MÊME, trad. par HENRI BELLENGER. Paris, Décaux & Dreyfuss, 1877, 2 vol. in-8 de III-431 et 448 p. Prix : 15 fr. — *Français et Russes* (Moscou et Sébastopol, 1812-1854), par ALFRED RAMBAUD, professeur à la faculté des lettres de Nancy. Paris, Berger-Levrault, 1877, in-12 de XXX-412 p. Prix : 5 fr. — *Lettres du maréchal de Moltke sur la Russie*, trad. par ALFRED MARCHAND. Paris, Sandoz & Fischbacher, 1877, in-12 de VII-168 p. Prix : 1 fr. 50. — *Le Volga*. Notes sur la Russie, par A. LEGRELLE, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1877, in-12 de VII-350 p. Prix : 3 fr. 50, — *Le Testament de Pierre le Grand ou la clef de l'avenir*, par Mgr GAUME. Paris, Gaume, 1876, in-12 de 143 p. Prix : 1 fr. 50. — *Russland und das Testament Peters des Grossen. Eine historische Skizze.* (*La Russie et le testament de Pierre le Grand, esquisse historique.* Berlin et Leipzig, Luckhardt, 1876, 1 in-8 de 32 p. — *Das Testament Peters des Grossen, eine Erfindung Napoleons I* (*Le testament de Pierre le Grand, invention de Napoléon Ier*), par BERKHOLZ. Saint-Pétersbourg, Röttger, 1877, in-8 de 33 p. — *Les Russes peints par eux-mêmes*, par un Russe. Wurzbourg, Kressner, in-12 de 230 p. Prix : 3 fr. 50. — *Russische und Baltische Characterbilder aus Geschichte und Litteratur*, 1877 (*La Russie et les provinces baltiques. Portraits historiques et littéraires*, par JULIUS ECKARDT. Berlin, Danker & Humboldt, 1876, in-8 de XII-544 p. Prix : 13 fr. — *Russland in der neuesten Zeit.* (*La Russie dans ces derniers temps*) par WILHELM LINDHEIM. Wien, Gerold, 1876, 1 vol. in-8 de IV-88 p. Prix : 3 fr. 50. — *La Propriété foncière et l'agriculture en Russie et dans les autres Etats européens* (*Zemlevladénïé i zemledélié v Rossii, etc.*), par le prince A. VASSILTCHIKOV. St-Pétersbourg, 1876, 2 vol. in-8 de 1008 p. Prix : 14 fr. — *Zur Geschichte und Kritik des bauerlichen Gemeindebesitzes in Russland* (*La propriété communale des paysans en Russie. Etudes d'histoire et de critique*), par JOSEPH VON KEUSSLER, Riga, 1876, 1er vol., in-8 de VII-304 p. Prix : 7 fr. 50.— *De Paris à l'Océan du Nord. Voyage au pays des roubles*, par UN MILITAIRE FRANÇAIS. Paris, Labat, 1877, in-12 de IV-395 p. Prix : 3 fr. 50.

Il existe, à ma connaissance, peu d'ouvrages sur la Russie qui aient obtenu un succès aussi éclatant que celui de M. Mackensie Wallace. Sa *Russia* ne date que du commencement de l'année courante, et déjà elle est arrivée à sa troisième édition et a obtenu les honneurs d'une traduction française. Des fragments détachés avaient paru dans des revues anglaises et russes longtemps avant la publication de l'ouvrage, qui fut salué en Angleterre par un concert unanime de louanges. C'était à qui l'exalterait davantage. Les uns le trouvaient supérieur à tout ce qu'un étranger ait jamais écrit sur l'empire des Tsars. D'autres estimaient que c'était le seul livre sur la Russie que les étrangers pussent avoir plaisir à lire. Certains allèrent jusqu'à déclarer qu'il ferait époque dans l'histoire des livres de voyages. Tous le proclamaient excellent, plein d'intérêt depuis le commencement jusqu'à la fin.

La presse russe commence elle aussi, à se prononcer : jusqu'à présent, ses organes n'ont fait entendre aucune voix trop discordante : ils semblent plutôt seconder leurs confrères de la Grande-Bretagne. Un pareil accord doit avoir sa raison d'être : et, pour que le livre de M. Wallace ne souffre rien des préoccupations du moment et des passions politiques qui agitent la Russie et l'Angleterre en sens con-

traire, il faut supposer qu'il a des qualités exceptionnelles et une valeur réelle.

Il réunit, en effet, beaucoup de mérites qui lui assurent une place d'honneur dans la littérature étrangère sur la Russie. Son principal titre à l'attention publique consiste en ce qu'il résume très-bien les questions les plus intéressantes que suscite la Russie actuelle dans l'esprit d'un observateur étranger, et que ce résumé, fruit d'études très-consciencieuses, est fait avec un talent d'exposition qui en rend la lecture fort attachante. Si, par l'exactitude des données, il rappelle les célèbres *Études sur la Russie* du baron Haxthausen, qui, en leur temps (c'est-à-dire il y a trente ans), ont été pour l'Europe une révélation, il les surpasse tant par la variété et la nouveauté même des sujets que par la manière dont ils sont traités. Ce ne sont ni des dissertations érudites ou des traités académiques, ni de simples notes de touriste ou des impressions de voyage; ce sont les résultats d'investigations patientes et sérieuses, exposés dans un style simple, clair, animé, souvent dramatique. Certains chapitres ressemblent à des tableaux de genre, dessinés d'après nature et bien réussis. Comme œuvre de vulgarisation, le succès de la *Russie* de M. Wallace est pleinement mérité. On le comprendra mieux encore en apprenant les origines du livre.

Le voyageur écossais vint en Russie en 1870, dans l'intention d'y passer quelques mois; mais, entraîné par la nouveauté et l'abondance des objets qu'il trouva, il y resta six ans. Son premier soin fut d'apprendre la langue du pays: à cet effet, il s'exila dans un village dont le curé devint son maître d'école. Cette première difficulté vaincue, M. Wallace se transporta dans la ville voisine, puis dans la capitale, passant les hivers suivants à Pétersbourg, à Moscou, à Jaroslavl, et voyageant, en été, dans l'intérieur de l'empire, afin de recueillir la plus grande somme possible de données auprès des personnes de tout rang, et de pouvoir vérifier, par ses observations personnelles, les notions qu'il avait puisées dans les entretiens et les livres. Il apporta un soin particulier à l'étude de la vie du peuple, du paysan, de son ménage, de ses mœurs et ses croyances, ainsi que de l'organisation des villages, des serfs, de leur passé, de leur émancipation et des conséquences de celle-ci. On lui avait tant parlé de la commune rurale russe, du *mir*, qu'il résolut à tout prix d'en faire une étude approfondie, afin de se convaincre si réellement cette institution, qu'on lui disait être propre à la race slave, contient la solution tant recherchée de la question ouvrière. Aussi peut-on dire que ce sujet domine l'ensemble de son ouvrage et en relie toutes les parties, malgré le manque apparent d'unité, et malgré les épisodes qui viennent rompre la monotonie. A son retour en Angleterre, M. Wal-

lace entretint une correspondance suivie avec ses amis de Russie, qui le mettaient au courant de ce qui pouvait l'y intéresser.

On devine aisément la masse des matériaux qui a dû s'accumuler entre les mains de l'auteur. Toutefois il s'en servit avec une louable discrétion, n'offrant au public que des morceaux de choix, et élaguant les détails. De la sorte, le concours empressé que lui ont prêté les Russes, l'impartialité avec laquelle il use de leurs communications, l'indépendance qui caractérise ses appréciations des personnes et des choses, l'actualité et l'importance pratique des questions qu'il traite, enfin les agréments d'un langage familier et plein d'humour de bon aloi, qui fait penser à Gogol, — tout cela explique le succès extraordinaire de son livre et en assure la durée.

Les sujets qu'il traite sont trop variés et trop importants pour qu'on puisse en faire l'analyse dans un compte rendu de trois ou quatre pages. J'ai déjà signalé le sujet principal auquel l'auteur consacre plusieurs chapitres, les meilleurs de son livre, et qui est comme l'âme de l'ouvrage. L'auteur voit dans la commune rurale un spécimen du gouvernement constitutionnel de la nuance démocratique extrême. — On lira avec non moins d'intérêt les deux chapitres (XIX et XX) sur les sectes russes, dont les adeptes forment, selon lui, un huitième de toute la population, soit dix millions (sinon davantage). *Pétersbourg* et *Moscou* ou l'influence occidentale et la réaction nationale, présentent un contraste frappant de vérité. Ce que l'auteur dit de l'Église russe confirme l'opinion qu'on s'en fait généralement dans le reste de l'Europe. Selon lui aussi, elle est asservie au pouvoir civil ; et le synode, sorte de *sénat ecclésiastique*, sert d'instrument au souverain du pays (I, 184), qui, sans être le chef de son Église, en théorie, l'est cependant de fait, à l'inverse de ce qui a lieu dans l'Église anglicane, où la reine porte le titre de chef de l'Église sans l'être en pratique. Le portrait qu'il trace du prêtre de campagne n'a rien de flatteur ; en général, la vue de l'Église russe lui inspire si peu de sympathie, qu'il déclare *absurde* toute tentative d'union entre elle et l'Église anglicane, si par l'union on entend autre chose qu'une simple communion d'amour fraternel (II, 195).

L'ouvrage se termine par *l'expansion territoriale des Russes*, ou la *Question d'Orient*. On ne pouvait mieux résumer le passé et le présent de ce problème séculaire. L'auteur ne croit pas à la conquête de Constantinople par les Russes. A ses yeux, la vraie question d'Orient se débat, non dans la presqu'île des Balkans ni sur les rives du Bosphore, mais en Asie. Il faut lire le chapitre tout entier, et peut-être fera-t-on bien de commencer par là la lecture de l'ouvrage.

Malgré sa grande variété, le livre de M. Wallace demeure incomplet. On n'y trouve rien sur l'armée, les finances, la littérature com-

temporaine, etc. Même le sujet principal est loin d'avoir reçu tous les développements qu'il mérite et que l'auteur réserve, paraît-il, pour un nouveau volume. Il y aurait plus d'une objection à faire à ses explications grammaticales et étymologiques de la langue russe, mais ce n'est pas le lieu d'y insister. J'ai d'autres réserves plus importantes à faire. En parlant de l'Église catholique, il ne sait pas se mettre au-dessus des préventions traditionnelles de ses coreligionnaires, et tombe dans les lieux communs, comme l'accusation de fanatisme, d'ambition, d'hostilité à la science, etc. Au demeurant, les catholiques l'intéressent si peu que, dans ses deux volumes, il n'a pas trouvé de place pour mentionner les infortunés grecs-unis, récemment incorporés à l'Église officielle par les moyens que le *Blew-Book* n'avait pas besoin de lui apprendre. Mais s'agit-il des sectaires, des *stundistes*, par exemple, il trouve alors de nobles paroles pour flétrir l'apostolat de la *verge* et du *fouet*. Il me semble aussi qu'il va trop loin dans son aversion pour les cérémonies religieuses et le culte des saintes images; en tout cas, il aurait dû en parler avec plus de gravité qu'il ne le fait.

A part ces réserves, je ne cache pas la satisfaction que m'a procurée la lecture de son livre; j'ajouterai même que l'auteur a parfaitement atteint son but, qui est de faire mieux connaître la Russie, et qu'il a plein droit au *diplôme de maturité* qu'une revue de Saint-Pétersbourg vient de lui délivrer amicalement. Mais de là à faire époque, il y a loin. Il faut ajouter que l'édition anglaise est ornée de deux belles cartes coloriées, dont l'une représente la densité de population, l'autre les zones de végétation; qu'elle est accompagnée d'une excellente table analytique, et, sous le rapport de l'exécution typographique, ne laisse rien à désirer.

M. Wallace écrivait pour le public anglais, si avide aujourd'hui de savoir tout ce qui concerne sa puissante voisine d'Asie. La France n'y est pas indifférente non plus; on doit donc savoir gré à M. Henri Bellenger d'avoir donné une traduction française de l'original anglais. Sa version se lit facilement, quoique le style eût pu être plus châtié et plus soutenu. Des négligences dans le genre de celles-ci : sainte Barbara ou saint Elijah (au lieu de sainte Barbe et saint Élie) n'en diminuent pas la valeur. Ce qui choque davantage, c'est la transcription des mots russes, qui a le défaut de manquer de fixité et de règle. La même lettre s'écrit parfois de trois et quatre manières différentes. Il existe pourtant en France des écrivains dont l'exemple aurait pu être suivi avec avantage. M. Louis Leger, entre autres, emploie un mode de transcription très-recommandable par sa correction et son uniformité. Son *Rapport au ministre de l'instruction publique sur une mission scientifique près le congrès archéologique de Kiev*,

contenant une masse de noms Russes, peut servir de modèle d'orthographe, et M. Bellenger ferait bien de le consulter dans une nouvelle édition de son livre, auquel nous souhaitons d'ailleurs tous les succès désirables. Il faut espérer qu'il y ajoutera les deux cartes de la Russie qui aident beaucoup à l'intelligence du texte, et qui manquent à sa première édition.

Si j'ai insisté sur l'ouvrage de M. Wallace, c'est parce qu'il embrasse un cadre bien plus vaste que tous ceux dont il va être question, et qu'il peut nous servir soit de contrôle, soit de point de comparaison, comme les autres ouvrages, à leur tour, lui serviront parfois de complément.

— Le nouveau volume de M. Rambaud, intitulé *Français et Russes*, a l'incontestable mérite de réunir, dans un ensemble artistement élaboré, les fragments relatifs aux campages de 1812 et de 1854, dispersés dans divers écrits des auteurs indigènes. Un pareil travail manquait aux Russes eux-mêmes, qui lui en ont cependant fourni tous les éléments. La *Campagne de Moscou* a eu déjà plus d'un historien; malgré cela, le récit qu'en donne M. Rambaud offre un intérêt tout particulier, parce qu'il est emprunté aux témoins oculaires, dont la plupart appartiennent au petit peuple, qui racontent ce qu'ils ont vu longuement et naïvement, dans un langage populaire qu'on reconnaît à des phrases hachées, à l'abondance des images pittoresques, des locutions proverbiales et à des invocations religieuses. Ce récit naïf, que M. Rambaud appelle avec raison *Mémoires du peuple russe*, est suivi d'un autre morceau intitulé : *le Champ et le monastère de Borodino*, récit émouvant où l'élément mystique et romanesque se mêle aux sentiments les plus généreux et les plus profonds. L'un et l'autre récit est dû à la plume de Mlle Catherine Novossiltsov, qui se cache sous le pseudonyme de T. Tolytchev (M. Rambaud me pardonnera si j'écris ces noms d'une manière un peu différente de la sienne). Les *Russes à Sévastopol* sont peints également d'après les témoignages des officiers russes racontant au grand-duc héritier ce qu'ils ont vu et souffert, les blessures qu'ils ont reçues, la captivité qu'ils ont endurée. Il y a là une foule de beaux traits et des types de soldats russes plus intéressants les uns que les autres.

Ce qui ressort de ces pages, écrites avec l'élégance connue de l'auteur, c'est la sympathie mutuelle des Français et des Russes. Il fait remarquer que les violences et les atrocités commises à Moscou par la Grande-Armée venaient, non pas des Français, mais des Allemands; qu'à Sévastopol, où les Russes firent preuve d'un courage héroïque, on les voyait, après les combats, rivaliser de courtoisie chevaleresque avec les Français. A l'appui de son assertion, il invoque les témoignages peu suspects des officiers allemands; il s'efforce même, dans la

préface, d'expliquer cette sympathie des deux nations par des causes plus profondes, et considère leurs anciennes et fréquentes hostilités comme purement accidentelles. « Dans la situation nouvelle de l'Europe, conclut-il, on comprend que la France est nécessaire à la Russie, que la Russie est nécessaire à la France, et que l'affaiblissement de l'une d'elles aurait pour résultat indirect, mais certain, l'affaiblissement relatif de l'autre (p. XII). » On conçoit également qu'un ouvrage écrit sous une pareille inspiration et où la comparaison des deux campagnes de Russie avec la récente guerre tourne toujours à l'avantage de celles-là, ne pouvait pas plaire à Berlin. Aussi la presse prussienne officielle l'a-t-elle traité de phamphlet incendiaire, en faisant à l'auteur un crime de rechercher l'amitié des Russes, et en allant jusqu'à l'accuser de troubler la bonne entente qui existe entre les trois empereurs! La presse russe, au contraire, a salué le livre de M. Rambaud avec une sympathie d'autant plus chaleureuse que les auteurs français lui fournissent moins souvent l'occasion de la leur témoigner. Cette sympathie, d'ailleurs, ne pouvait pas être refusée à un ouvrage qui ne contient que des choses véridiques, puisées aux sources de première main, et qui met en lumière les beaux côtés de la nation russe et de son armée. Le récit eût été, cependant, plus complet, s'il contenait aussi des scènes dans le genre de celles qui ont été esquissées, avec une si noble franchise, par M. Panaïev, aide-de-camp du prince Menchikov, alors commandant en chef de l'armée de Sévastopol. Un peu d'ombre ne nuit jamais au tableau. Cela n'empêche point que le livre de M. Rambaud, aujourd'hui correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, ne soit des plus attachants.

— On ne lira pas sans intérêt les *Lettres du maréchal de Moltke sur la Russie*, écrites il y a vingt ans (1856), mais rendues publiques seulement cette année, un peu par contrebande et sans nom d'auteur. Ce sont des épanchements intimes que l'auteur transmettait jour par jour à Mme de Moltke, avec la fraîcheur de la première impression. — Il y décrit les cérémonies du couronnement de l'empereur Alexandre II, auquel il était venu assister, à la suite du prince impérial de Prusse; et, bien que cette description n'ait plus aujourd'hui le même intérêt qu'alors, bien que la Russie de 1856 ne ressemble plus à celle d'aujourd'hui, et que le séjour de l'auteur en Russie n'ait duré qu'un mois seulement, ces lettres n'en contiennent pas moins beaucoup d'appréciations qui ont encore leur valeur, et qu'on est toujours bien aise de connaître, quand elles viennent d'un homme aussi éminent que le comte de Moltke et qu'elles ont pour objet une nation sur le bel avenir duquel il ne doit point y avoir, selon l'auteur des *Lettres*, un seul moment de doute. Ce qui l'a frappé le plus, durant son voyage, c'est Moscou, avec

son Kremlin, et l'armée russe. Il a bien visité « la Venise du Nord, » comme il appelle Saint-Pétersbourg, mais ses préférences sont pour Moscou, cette ville byzantino-mauresque qui vous transporte à Ispahan, à Bagdad ou dans une cité semblable, théâtre des récits de la sultane Chéhérézade. Selon lui, Moscou ne ressemble à aucune ville du monde, comme le Kremlin ne se compare avec rien. Il aurait dit volontiers : *j'ai perdu ma journée*, le jour où il n'eût pas visité ce merveilleux édifice, tant qu'il restait à Moscou (p. 98). Le gouvernement autocratique lui paraît un bienfait nécessaire à la Russie, et toute théorie constitutionnelle une pure folie. Ce qu'il dit de la commune rurale, « l'institution la plus libre, la plus indépendante qui fut jamais et remarquable au plus haut degré » (p. 86), n'est qu'une réminiscence fugitive du livre de Haxthausen. — L'impression générale qu'il emporte de son voyage rapide est tout à l'avantage de la nation russe. « On n'imagine pas, écrit-il, de peuple plus inoffensif et plus bon enfant (p. 156). » La visite de Moscou lui a suggéré la considération suivante, qui mérite d'être remarquée : « Il paraît que Pierre le Grand avait formé le dessein de fonder sa capitale sur le Port-Euxin... A quel point les choses auraient-elles changé de face s'il avait construit Saint-Pétersbourg sur le magnifique port de Sébastopol!... Quelle ville n'eût-ce pas été que Saint-Pétersbourg, si le Palais d'hiver avait vue sur le miroir bleu foncé de la mer Noire, si Aloupka et Orianda étaient dévenues le Péterhof et le Gatchina de la famille impériale (p. 100)! »

A côté des observations sérieuses, on trouve aussi des aménités dans le genre des suivantes : « Tous les hommes du régiment Pawlowsk ont le nez retroussé à la tartare (p. 105). — Les hauts fonctionnaires du clergé doivent avoir une puissante voix de basse (p. 14). — Les Circassiens ont des *cuirasses d'écailles !!* (p. 106). — La Sibérie méridionale est un pays où mûrissent les citrons et les oranges (p. 99); elle est placée à quelques lieues au sud de Moscou ! » (*Ibid.*) — Il serait injuste de mettre toutes ces singularités sur le compte de l'auteur lui-même : ce n'est pas un Moltke qui a pu, par exemple, prendre les *cottes de maille* pour des *cuirasses d'écailles*. Évidemment, sa pensée a été infidèlement rendue par le traducteur français. Celui-ci, d'ailleurs, paraît n'être que médiocrement versé dans l'idiome allemand. Qu'on en juge plutôt : à la page 31 il est dit que *le rite grec exclut tout ouvrage de sculpture*, et, un peu plus loin, on lit tout le contraire : *Le goût des Russes pour les statues paraît ici clairement.* (Il s'agit de l'église de Notre-Dame de Kazan, à Saint-Pétersbourg.) Ce qui suit immédiatement après augmente la surprise : « Non-seulement on a imité la grande *colonnade* de Saint-Pierre de Rome, mais on a dressé à l'intérieur près de quarante *statues* en granit, toutes d'une seule

pièce. Comme il n'y avait pas de place pour ces *colonnes*, on les a placées sur des rangées doubles (p. 52). » Voilà donc quarante colonnes converties en autant de statues, toutes d'une seule pièce! Il est clair que le traducteur a confondu les deux termes allemands (*Saüle* qui veut dire colonne et *Bild-Saüle* qui signifie statue, littéralement : colonne-figure ou colonne sculptée). Les exemples qui viennent d'être cités et qu'on pourrait multiplier ne justifient que trop l'adage connu : *traduttore, tradditore.*

— Dès le début de son ouvrage, Mackensie Wallace nous parle du Volga et de *jolis* paysages s'offrant aux regards du voyageur lorsqu'on descend ce grand fleuve; mais ce qu'il en dit se réduit à peu de chose. Cependant un fleuve long de 1,000 lieues, ayant environ deux cents affluents et cinquante rivières navigables, méritait bien une étude plus attentive. Elle vient d'être faite par M. Legrelle, qui non-seulement a visité le pays qu'il décrit, mais qui, de plus, a l'avantage de connaître la langue qu'on y parle. Son livre, intitulé *le Volga*, avait déjà paru dans divers journaux par fragments détachés, qu'il a bien fait de réunir. Dans ce volume de géographie en action et de silhouettes à la plume, l'auteur retrace, en les condensant et les coordonnant, les souvenirs de ses excursions avec toute la fidélité possible. Ce n'est pas un livre de touriste : la série des auteurs indigènes et français placée à la fin du volume, et qu'il paraît avoir largement consultée, prouve le contraire. Si les nombreux incidents pleins de variété et racontés avec agrément rendent le récit intéressant, la description du bassin du Volga, comme étude géographique, rend la lecture du livre instructive. L'*utile dulci* y trouve parfaitement son application.

L'ouvrage se compose de six chapitres dont voici les titres : *Le Volga à Tvère. — Moscou en été. — La foire de Nijnii-Novgorode. — Kazane et son université. — A bord du Miklachevskii. — Saratove et le bas Volga.* — Chacun d'eux a son intérêt spécial; mais le second et le quatrième se recommandent au lecteur à titre particulier : celui-là, par la description originale de la vieille capitale des Tsars, celui-ci à cause du prochain congrès archéologique qui doit se réunir dans les salles de l'université de Kazan, dont le public français peut-être, ne soupçonne pas même l'existence.

Aux descriptions géographiques et aux impressions de voyage, M. Legrelle a discrètement mêlé des considérations d'un caractère plus grave, des appréciations de l'état religieux et social de l'Empire, appréciations toujours très-bienveillantes et d'un optimisme qui n'est pas toujours justifié. En prenant la défense de l'Église russe contre ceux qui lui reprochent son ignorance, sa servilité envers le pouvoir civil et ses violences à l'égard des sujets catholiques, il tombe

lui-même dans le défaut de l'exagération qu'il veut combattre chez les autres; en outre, il se met en contradiction avec M. Wallace, dont le témoignage a sa valeur, ainsi qu'avec le mouvement actuel de la presse russe demandant l'émancipation de la conscience et la désécularisation de l'Église officielle : lui-même regrette la loi qui punit des peines les plus sévères quiconque, pour obéir à la voix de la conscience, abandonne la religion dite *orthodoxe* (p. 81) et embrasse une autre religion. Il semble ignorer l'abolition récente de l'Église grecque unie, dont le *Blew-Book* vient de ranimer le triste souvenir, pour ne rien dire de l'apostolat de la *verge*, auquel on a recours pour convertir les *stundistes*, et contre lequel se recrie la presse russe elle-même. Quant à celle-ci, personne ne nie qu'elle jouit d'une bien plus grande liberté que sous le règne précédent ; mais tout le monde sait aussi qu'elle est encore loin d'être à l'abri de l'arbitraire. Il suffirait, pour s'en convaincre, d'examiner rapidement l'*Index de la presse*, contenant la liste de tous les ouvrages étrangers proscrits par la censure soit absolument, soit en partie.

Il y a un autre point sur lequel on ne saurait tomber d'accord avec l'auteur du *Volga*, c'est son orthographe des noms russes. A quoi bon écrire, par exemple : *Kieve*, *Strogonove*, *Tvere*, *Kasane*, au lieu de suivre l'orthographe usitée : Kiev, Strogonov, Tver, Kazan ? M. Legrelle y attache cependant de l'importance, puisque, dès la première page de son livre, il appelle là-dessus l'attention du lecteur. Ce qui a été dit plus haut me dispense d'insister sur ce sujet, sauf à y revenir à une occasion plus favorable. Je dois cependant rendre à M. Legrelle cette justice qu'il est au moins conséquent avec lui-même et qu'il suit une règle fixe (pas toujours pourtant, car il écrit Kazane et Astrakan). Les écrivains français devraient vraiment s'entendre entre eux et se rallier à la transcription qu'ils jugeront la plus rationnelle. Il vaut mieux, en tout cas, subir des formes par fois peu commodes de la transcription française (par exemple : *Zachtchichtchaïouchtchikh*, de ceux qui se défendent) que de n'avoir aucune règle constante.

Encore quelques remarques de détail. Le mot *voksale* aurait pu être remplacé par *vaux-hall*, sa forme originelle. *Zaotchïé* (pays situé au-delà de l'Oka) n'est pas un adjectif (p. 124), mais un substantif, comme Zaporojïé, Starodoubïe. Enfin le musée Roumiantsov tire son nom du chancelier Nicolas Roumiantsov, et non du vainqueur des Turcs (p. 70), son père, qui s'appelait Pierre Alexandrovitch.

— *Le Testament de Pierre le Grand* reparaît sur le tapis toutes les fois qu'il y a une nouvelle explosion de la soi-disant question d'Orient. La guerre actuelle a fait éclore quelques productions relatives à cette pièce apocryphe, qui a déjà toute une littérature. L'une de celles qui sont indiquées plus haut a un caractère apocalyptique ; l'autre

donne un commentaire historique et politique : la troisième désigne l'auteur du *Testament*. Toutes les trois en donnent le texte, d'après la rédaction de M. Gaillardet. — Dans le premier de ces opuscules, Mgr Gaume, son auteur, s'efforce de prouver que le vrai danger pour l'Europe vient de la Russie, qui la menace d'invasion (p. 141). A ses yeux, la Russie est le *fléau de Dieu* destiné ou à châtier l'Europe « impie et vermoulue, » où à réaliser le règne de l'Antechrist dans l'ordre des faits, comme ce règne est déjà accompli en Occident, dans l'ordre intellectuel et moral. Heureusement, on ne voit pas trop comment tout cela découle du *Testament de Pierre Ier*, comment surtout les conclusions de l'auteur s'accordent avec ses propres témoignages, qui tournent plutôt à l'avantage du prétendu *fléau de Dieu*, tandis qu'il n'a pas de couleurs assez noires pour peindre la situation de l'Europe occidentale. Vraiment, c'est faire trop d'honneur à une pièce fabriquée après coup que d'y chercher la *clef de l'avenir;* quant à la menace d'une invasion des Huns, je dirai, avec l'auteur du *Voyage aux pays des roubles* (p. 349), que « celle des Goths ou des Germains est plutôt possible. » — Il est aussi à regretter que le vénérable écrivain soit si peu au courant de se qui se fait en Russie : il parle encore de l'Amérique russe comme appartenant à l'empire (p. 116), tandis que ces possessions ont été cédées aux États-Unis, il y a déjà dix ans.

— L'auteur anonyme de l'*Esquisse historique* sur le *Testament*, après en avoir parcouru les articles, et montré (ce qui n'était guère difficile), comment chacun d'eux a reçu dans l'histoire son accomplissement, surtout en ce qui regarde la Suède, la Pologne et la Turquie, se livre à des conjectures dont voici la conclusion pratique : Si la prise de Constantinople et l'annexion de la Turquie, entrent dans le programme de la politique traditionnelle des Russes, — un conflit entre eux et les Allemands parait inévitable. Pour l'éviter, il n'y a de meilleurs moyens qu'une alliance intime de l'Allemagne et de l'Autriche, mais de l'Allemagne agrandie des provinces allemandes de l'Empire austro-hongrois, lequel serait transformé en empire d'Orient, avec Constantinople pour capitale et les Habsbourg pour empereurs. La Russie serait libre alors de s'étendre en Asie jusqu'aux Indes et la Chine, et il n'y aurait plus de question d'Orient. L'auteur, qui est un Prussien, n'est pas le seul à se bercer de ces rêves.

— La brochure de Berkholz sur *Napoléon Ier, auteur du Testament de Pierre le Grand* avait paru d'abord en 1859, à Riga: puis à Bruxelles, en français, en 1863. Il en parut une autre à Paris (en 1872) sous le titre : *Les Auteurs du Testament de Pierre le Grand, Page d'histoire*, et sans nom d'auteur. Les Allemands prétendent que c'est un plagiat d'un bout à l'autre, reproduisant souvent littéralement le traité de Berkholz, qui a donné le mot de l'énigme. Ils ajoutent que le

véritable auteur de la brochure parisienne n'est point le membre de l'Institut à qui elle a été attribuée à tort, mais un étranger résidant à Paris et partisan de l'alliance franco-russe. — Quoi qu'il en soit, elle mériterait d'être non-seulement lue, mais rééditée. Adoptant pleinement l'opinion de Berkholz, l'auteur anonyme « défie qui que ce soit de trouver, avant l'année 1812, le moindre indice du travail dont Napoléon Ier conçut la pensée pour justifier aux yeux du monde entier, son injuste et si impolitique agression (p. 29). » « On se prend à douter de la raison humaine, ajoute-t-il, quand on songe que, depuis cinquante-neuf ans, cette histoire de prétendus mémoires secrets (de Pierre Ier) sert d'arme contre la Russie à tous ceux qu'effraye l'idée juste, naturelle, réalisable par la force des choses, d'une entente solide et durable entre la Russie et la France (*Ibid.*). » — « Quand donc aura-t-on fini avec ces mystifications qui se reproduisent à des époques presque périodiques? Il nous semble que le temps est venu où il faut cesser d'écrire l'histoire comme on écrit un roman (p. 30). » On ne peut qu'applaudir à cette conclusion, lors même qu'on ne partagerait pas l'opinion de Berkholz sur l'auteur du prétendu testament et qu'on l'attribuerait, non à Lesur ou M. Gaillardet, mais au fameux chevalier d'Eon, hypothèse nouvelle, et sur laquelle il ne sera pas inutile de revenir.

— Julius Eckardt, fort connu en Allemagne et en Russie par ses écrits antérieurs, en a réuni quelques-uns dans un volume intitulé *Portraits historiques et littéraires*. Les modifications et les additions qu'il y a faites en font un ouvrage presque nouveau, tant elles sont considérables. Parmi les personnes qui y figurent, nous voyons feu P. Léontiev, collaborateur de M. Katkov; le romancier Ivan Tourgueniev; le feld-maréchal Loudon; Philippe Wigel, Allemand russisé; et Walter, type du pasteur protestant (en Livonie). Outre cela, le volume contient des études sur *les vieux-croyants en Autriche, en Turquie et en Russie*, et sur *la nouvelle formule de civilisation*. — La notice sur le général Loudon, qui avait embrassé la religion catholique, est la plus complète de toutes celles qui aient été écrites sur ce héros de la guerre de sept ans; à ce titre, elle mérite d'être signalée. A propos de Léontiev, l'auteur traite aussi de la presse russe; M. Tourgueniev lui donne occasion de parler des écrivains, ses contemporains; dans l'étude sur les vieux-croyants, il retrace leur histoire, en remontant à l'origine de cette secte, aujourd'hui si nombreuse et si puissante. L'auteur a parfaitement raison de considérer le *raskol* de 1666 comme la cause principale de l'affaiblissement de l'Église officielle de Russie vis-à-vis du pouvoir civil et de son asservissement définitif par la création du synode. — Sans le raskol, ce bouleversement hiérarchique n'aurait pas eu lieu, malgré l'énergie de Pierre Ier.

— Les *Russes peints par eux-mêmes*, par un Russe, datent déjà de l'année dernière. En publiant le premier volume, l'auteur anonyme promettait de le faire suivre *sous peu* d'un second, dont il détaillait les matières. Celui-ci étant encore à paraître, il faut bien nous contenter du premier volume, dont voici le contenu reproduit textuellement : 1° *Le chancelier grand-seigneur* (*prince de Gortchakoff*). — 2° *La littérature sous Nicolas Ier*. — *Le vice-sultan* (*général Ignatieff*). — 4° *Marchands et négociants russes*. — 5° *Le patriarche hussard-rouge* (*comte Protassof*). — 6° *Le comte de Bismarck à Saint-Pétersbourg*. — Les sujets ne manquent pas d'intérêt assurément, surtout celui du chapitre v, contenant l'historique de la suppression des grecs-unis en 1839. Malheureusement, le français est à peine supportable, l'impression pleine de fautes et le ton peu convenable. — On serait porté à y reconnaître une contrefaçon de l'ouvrage analogue publié trois ans auparavant sous le titre : *La Société russe* (*Aus der Petersburger Gesselschaft*), mais écrit d'une manière supérieure.

— Le règne de l'empereur actuel de Russie sera nommé l'époque des réformes. On en compte déjà beaucoup et de très-importantes ; leur cycle pourtant n'est pas clos. Il serait à désirer qu'on publiât en France quelque chose dans le genre de la notice très-substantielle de M. Lindheim qui passe en revue toutes les réformes déjà faites, ou qui sont à l'étude. Il n'y manque que la liberté religieuse, la plus essentielle de toutes, et par laquelle il fallait commencer ; mais ce n'est pas la faute de l'auteur.

— Dans son bel et important ouvrage, le prince A. Vassiltchikov traite de la propriété foncière et de l'agriculture, qui se partagent les deux volumes. Le but et le programme du travail sont exposés dans une introduction étendue et substantielle. L'auteur étudie la propriété terrienne sous les formes variées qu'elle a prises dans les autres pays de l'Europe (l'Angleterre, la France et l'Allemagne),— ce qui fait la matière des cinq premiers chapitres — et puis en Russie, à quoi sont cnnsacrés les quatre derniers chapitres. En recherchant l'action que ses formes ont exercée sur le développement et le progrès de l'agriculture, il arrive à conclure que la prospérité matérielle d'un pays a d'autant plus de garanties, que le nombre des habitants qui cultivent la terre à leur compte et comme leur propriété individuelle est plus considérable. Là où ces garanties n'existent pas, et où la terre est devenue la propriété presque exclusive d'une classe de la société au détriment des autres, ainsi que cela existe en Occident, on a vu se former et croître, à côté de la civilisation et de la propriété, le prolétariat et la question ouvrière, double mal dont la Russie a été jusqu'à présent préservée, grâce à la différence essentielle qui existe dans la manière dont on comprend et pratique en

Russie et en Occident le droit de posséder la terre et de l'hériter. Toutefois, comme l'avenir des masses populaires a besoin d'être assuré, l'auteur propose la *colonisation* comme le moyen à la fois le plus efficace et le plus conforme tant aux habitudes traditionnelles du peuple russe qu'aux qualités du sol. Il ne méconnaît pas cependant les immenses difficultés que la mise en pratique de ce moyen rencontrera de la part des propriétaires initiés aux idées du monde romain et germanique. — L'agriculture des nations occidentales et de la Russie, la colonisation et les émigrations agricoles forment le sujet du second volume composé de six chapitres. — L'ouvrage du prince Vassiltchikov, écrit dans un style facile et agréable, servira pendant longtemps d'un puissant secours à tous ceux qui s'occupent des graves questions économiques qu'il a soulevées et qui intéressent, en Russie, à un si haut degré, non pas des milliers, mais des millions d'individus.

— A côté de lui, se place naturellement Julien von Keussler, auteur d'une savante étude sur la propriété communale des paysans en Russie. Bien que ce sujet ait été déjà traité par un grand nombre de spécialistes. M. Keussler a su le faire d'une manière originale et mettre en lumière certains points demeurés jusque-là dans l'ombre. Il va sans dire qu'il a mis à profit tout ce qui a été publié d'important, sur le même sujet, soit en Russie, soit ailleurs. Malheureusement, il n'y a jusqu'à présent de publié que la première partie de son travail, où il est démontré, entre autres choses, que l'organisation actuelle de la commune russe n'est point particulière à la race slave. Nous y reviendrons.

— Le *Voyage au pays des roubles* rappelle, par son titre et par sa manière, le *Voyage au pays des milliards*. Il est intitulé ainsi, par la raison que « le rouble commence à rivaliser de puissance avec l'autocrate qu'on vénère tant, parce qu'il donne beaucoup (préf., II). » Dans tous les cas, les roubles ne jouent pas dans le livre un rôle prépondérant; car on y trouve un peu de tout : religion, politique, finances, armée, littérature, archéologie, chevaux, cuisine, chronique scandaleuse, rien n'y manque. C'est une série non interrompue d'historiettes, d'anecdotes, de bons mots, d'aphorismes, d'observations, se succédant sans trop de liaison et partagés en chapitres — vrai kaléidoscope aux mille formes diverses qui passent rapidement sous les yeux du spectateur sans y laisser aucune impression durable. En fait de voyage proprement dit, il n'y a que la description de la *Poméranie russe* (c'est ainsi que l'auteur appelle le littoral de la mer Glaciale, comme il y a une Poméranie prussienne). Il fallait bien justifier le titre principal, imprimé en tête du volume en caractères russes (non sans fautes) et portant : *De Paris à l'Océan du Nord.*

On comprend que les données puisées surtout aux conversations

que l'auteur dit avoir eues avec des Russes ne sauraient inspirer une confiance illimitée et qu'elles ont besoin d'être contrôlées. Il en est même qui pèchent grandement contre la vérité, mais l'ensemble ne mérite point ce reproche. La légèreté du ton et la disposition à médire un peu de tout le monde montrent bien que le *Voyage au pays des roubles* est une image fidèle des causeries familières qui l'ont alimenté. L'auteur se dit loin d'être l'ami des jésuites (p. 293) ; son livre ne le prouve que trop. Je ne citerai que deux passages ; ils méritent d'être reproduits. « Bismarck abhorre les jésuites, parce qu'il a été élevé chez eux (p. 63). » Le prince de Bismarck élève des jésuites, n'est-ce pas sublime ? Voici maintenant qui n'est que ridicule : « Les catholiques (du Caucase) envoient leurs filles à Trébizonde pour y faire leur éducation chez les jésuites (p. 389).» — Quelle foi peut-on ajouter au témoignage d'un écrivain qui débite de pareilles énormités ?

Il dit aussi que le prince Pierre Viazemski n'est plus de ce monde (p. 144). J'aime à croire que ce vétéran des poëtes russes, bien qu'il soit plus qu'octogénaire (il est né en 1792), lui donnera un démenti. A ce propos, je reproduirai le passage suivant qui le concerne : « Sa meilleure œuvre demeure le *Dieu russe*, si indulgent pour les imbéciles, et si sévère pour les hommes d'esprit, si bon pour les Allemands et si indifférent pour les Russes ; le dieu de tous les décorés de Sainte-Anne, des seigneurs qui servent comme des laquais et des laquais sans bottes ; le dieu des routes vicinales et des couchers sans lits ; voilà le *Dieu russe* (*ibid.*). » Ce passage peut servir de commentaire aux paroles suivantes de l'auteur du *Voyage :* « Nous ne saurrions répéter assez qu'il se passe en Russie des choses qui ne se passent guère ailleurs (p. 183). »

Il y a quelques années le prince Viazemski exprimait la même pensée (*Archives russes*, 1874, p. 191), et il ajoutait : « C'est pour cela précisément qu'on a inventé le *Dieu russe.* »

J. Martinov.

MORALE

Pensees de Marc-Aurèle, traduction nouvelle par J. Barthélemy-Saint-Hilaire. Paris, Germer Baillière, 1876. In-18 j. de xii-527 p. Prix : 4 fr. — *La Morale universelle*, par A. Eschenauer, ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Sandoz & Fischbacher, 1874. In-8 de viii-467 p. Prix : 7 fr. 50. — *La Morale utilitaire, exposition et critique des doctrines qui fondent la morale sur l'idée du bonheur*, par Ludovic Carrau, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Besançon ; Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, Didier, *s. d.* In-8 de xvi-621 p. Prix : 7 fr. 50. — *Problèmes de morale sociale*, par E. Caro, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1876. In-8 de 440 p. Prix : 7 fr. 50. — *Pensées sur Dieu*, par J.-B. Thibault. Paris, Firmin-Didot, 1875. In-8 de 440 p. Prix : 4 fr. — *Jugements d'un mourant sur la vie*, par Georges Caumont. Paris, Sandoz & Fischbacher, 1876. In-18 de vii-307 p. Prix : 4 fr.

Le traducteur d'Aristote, en faisant passer dans notre langue ce manuel de morale stoïcienne qui s'appelle *les Pensées de Marc-Aurèle*, a visé beaucoup moins à la critique du texte grec et à l'interprétation des idées de son auteur qu'à l'intérêt pratique du commun des lecteurs de notre temps. Il est probable cependant que son livre ira beaucoup plus naturellement à une élite studieuse, et qu'on le lira pour connaître le stoïcisme des derniers temps plutôt que pour s'encourager simplement soi-même à la vertu. Nous sommes de ceux qui ne regretteront pas ce résultat, d'abord parce que nous ne mettons pas du tout sur la même ligne, comme le fait M. Barthélemy, les livres de l'Académie et du Portique et ceux que la vraie religion a inspirés ou consacrés ; et ensuite pour quelques autres raisons que nous indiquerons tout à l'heure. Reconnaissons toutefois que les esprits appliqués à l'étude de la philosophie antique doivent de la reconnaissance au nouveau traducteur de Marc-Aurèle. Très-supérieur à ce qui l'a précédé, son travail constitue, comme toute bonne traduction française, le meilleur commentaire d'un texte qui a ses passages obscurs et difficiles. D'ailleurs, la traduction de M. Barthélemy est accompagnée d'un commentaire assez développé qui prend le bas de presque chaque page et en dépasse souvent le milieu. On y trouvera d'abord les éclaircissements historiques réclamés par les détails personnels, les allusions et les citations de Marc-Aurèle : le premier des douze livres qui forment l'ouvrage entier a surtout exigé des notes de ce genre. Quant à la critique verbale, elle n'a presque rien à voir dans les notes de ce volume, où l'on ne rencontre pas même un seul mot grec. Cependant le traducteur ne manque pas de faire remarquer à l'occasion qu'il ajoute un mot, qu'il précise une idée, qu'il suspecte çà et là la pureté du texte, mais que l'absence de toute variante ne lui a pas permis de le corriger (p. 93, 385). A défaut de notes philologiques, on en trouvera surabondamment de littéraires. Quelques-unes pourront même paraître oiseuses aux juges les plus difficiles. Dire au lecteur que telle comparaison est gracieuse, que telle expression est pleine de force, *qu'on ne saurait mieux dire*, ce sont des formules qui pourraient être supprimées sans notable dommage, quoiqu'elles dussent faire en disparaissant un vide considérable. Pourtant nous ne les condamnons pas, car elles seront utiles à certains lecteurs : et d'ailleurs elles ne sont pas toujours si communes. Nous pourrions signaler quelques remarques vraiment utiles sur telle ou telle tournure de Marc-Aurèle, par exemple sur l'exclamation *ô mon âme* (p. 96, 352) ; mais quand le savant traducteur va jusqu'à dire : « Je ne sais si ce n'est point lui (Marc-Aurèle) qui s'en sera servi le premier, » il oublie que cette façon de parler était familière aux Hébreux, de qui elle était passée au christianisme. Nous le félicitons encore des nombreux rapproche-

ments qu'il établit entre son texte et celui de beaucoup d'auteurs anciens ou modernes (en faisant nos réserves sur la valeur respective de l'inspiration philosophique ou chrétienne); on gagne toujours à voir les idées morales exprimées par Pascal ou Bossuet, dont les *Sermons* sont cités fort souvent dans ce commentaire.

Mais ce commentaire est surtout doctrinal, et à cet égard il donne lieu à de justes éloges et à d'indispensables critiques. On est heureux de voir l'éminent traducteur protester à l'occasion contre les tristes négations de certaines écoles de ce temps. « Le libre arbitre fait de l'homme un être absolument à part. Entre lui et l'animal, l'hiatus est infranchissable, comme dit Cuvier (p. 334). » La doctrine contraire, qui assimile l'homme à la brute, est une « doctrine absurde, contre laquelle Marc-Aurèle n'a cessé de protester ; mais elle est bien vieille, et il n'y a pas à s'étonner de la voir renaître de nos jours (p. 344). » Toutefois c'est en vain que « le matérialisme contemporain a obscurci toutes ces grandes et claires idées... Ces vérités éclatantes, voilées pour un instant, ne reparaîtront que plus puissantes et plus belles (p. 380). » M. Barthélemy Saint-Hilaire sait encore, quoique trop rarement, redresser son auteur. L'exagération stoïcienne est relevée çà et là, parfois avec finesse : quand Marc-Aurèle nous recommande de comprendre dans notre examen de conscience, avec nos plaisirs et nos peines, les ingrats qui ont mal répondu à nos bienfaits, « Je crois, dit le traducteur, qu'il est mieux de laisser ce genre de souvenir dans l'oubli. Penser aux ingrats qu'on a faits, ce serait peut-être se donner bien inutilement, ou de la vanité, ou des chagrins (p. 157). » Le suicide, autorisé en deux ou trois endroits par l'auteur, est nettement condamné par le commentateur (p. 51, 376). Le libre arbitre est partout affirmé et défendu. Le panthéisme, que les stoïciens « n'ont pas su éviter, » est combattu en toute occasion, et l'on corrige les textes qui le favorisent par d'autres assez nombreux et assez clairs où Marc-Aurèle admet la distinction de Dieu et du monde.

Mais il n'en reste pas moins que le stoïcisme, par ses principes, aboutissait logiquement au panthéisme et au fatalisme; et, dès lors, la préface de M. Barthélemy Saint-Hilaire, panégyrique étrange et vraiment peu sensé de cette doctrine, est à rejeter, avec les nombreux passages du commentaire qui en reproduisent l'inspiration. Sans doute, Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle, échappent à plusieurs exagérations stoïciennes, mais cette heureuse inconséquence n'absout pas le système, et la critique doit rechercher ce qui peut l'expliquer dans le milieu social et les influences étrangères, soit philosophiques, soit religieuses. Deux ou trois fois, dans ses notes, M. Barthélemy a été amené à soupçonner une influence chrétienne dans la morale de son auteur : il s'est contenté de la déclarer sans vraisemblance, *sans aucune proba-*

lalité. Mais il est, au contraire, fort probable que Marc-Aurèle a lu quelques écrits chrétiens, et il est impossible qu'il n'ait pas conversé avec des disciples de l'Évangile. Il parle une seule fois des chrétiens (l. XI. 3), en les présentant comme des hommes prêts à quitter la vie, mais par une injonction étrangère, au lieu que le sage du Portique s'y résigne par un acte réfléchi. Le commentateur trouve là une « louange indirecte » qui le satisfait; et il ajoute qu'il n'y a, entre les deux leçons, « qu'une différence de forme et de méthode. » O profonde inintelligence du christianisme! Aussi, malgré son intention sincère de le juger avec respect et bienveillance, M. Barthélemy en est-il un véritable adversaire. Tout chrétien sera justement blessé des nombreux passages où il met en balance, avec une indifférence imperturbable, les textes sacrés et les maximes de son empereur moraliste; et je ne me charge pas d'exprimer le sentiment qu'il inspire en osant affirmer que le Christ, dans le Sermon sur la Montagne, ne donne pas *des motifs aussi profonds* de ses leçons divines que l'auteur des *Pensées* (p. 25).

— C'est, au contraire, un apologiste du christianisme que l'auteur du livre de *la Morale universelle*: pour lui, la philosophie antique a préparé la révélation divine, qui a son point d'appui essentiel dans les principes moraux gravés par la main de Dieu au fond de toutes les consciences. Malheureusement, cet apologiste de l'Évangile est un adversaire du catholicisme. Dans un sujet où il pouvait bien, comme d'autres protestants distingués, éviter ce qui nous divise, il a fait une très-large place à des préjugés invétérés, à des injustices involontaires sans doute et pourtant énormes. Sa position nous prévient d'ailleurs en sa faveur. Pasteur protestant à Strasbourg, M. Eschenauer, après l'occupation prussienne, s'est résigné à quitter son poste et son pays pour sauvegarder la nationalité de ses enfants encore mineurs. Dans son exil patriotique, il a consacré sa plume à la défense de ses croyances morales et religieuses contre les sceptiques, les matérialistes, les positivistes de ce temps. L'Académie française a voulu rendre hommage à son caractère et à son talent en couronnant ce livre, dont un juge autorisé, M. Ch. Lévêque, a dit: « Le penseur religieux, le savant dévoué à la vérité, le citoyen français attaché pour toujours à son pays ont naturellement produit un bon livre. » Parcourons en nous-mêmes les grandes lignes avant de prononcer sur ses mérites et ses défauts.

La visée générale de M. Eschenauer est de fonder la morale sur un fait universel de conscience et de la rattacher en même temps, objectivement, à l'éternelle et vivante vérité qui est Dieu: mais la plupart de ses pages sont employées à défendre le principe rationnel du devoir contre les objections que le scepticisme tire des variations de l'idée morale. La morale indépendante, qui sépare le devoir de Dieu,

n'obtient qu'une discussion relativement peu étendue. Voici le plan du livre : L'idée du devoir, fait de conscience, est établie dans les quatre chapitres du premier livre, qui en montrent la nature, la loi primordiale, l'universalité, la certitude. Le chapitre le plus important est le second, où sont montrés, dans leur enchaînement, la liberté, l'obligation, la responsabilité, le mérite, la rémunération : ce qui fait saisir l'union indissoluble de la morale et de la théodicée. — Le second livre expose et discute les difficultés que le pyrrhonisme oppose à la morale, à raison des variétés infinies que présentent sur la question des devoirs les mœurs, les lois, les écoles philosophiques : heureusement la seule exposition raisonnée de ces variations montre que les coutumes ont toujours supposé une conscience morale, les lois positives une loi naturelle, les systèmes un fait moral, primitif et irréductible et de plus le progrès tend à dégager dans chaque sphère l'unité essentielle de la variété accidentelle. — Le troisième livre achève la réponse en étudiant les lois de ces variations morales de l'humanité, rapportées ici à trois causes : circonstances (temps, lieux, climats, conditions), préjugés (éducation, exemple, habitude, intérêt), passions ; le développement de la conscience, supérieure à tous ces faits étrangers, s'accomplit par la lutte et l'étude, à partir du fait moral primitif. — Le dernier livre analyse, d'après l'Évangile (preuve extérieure) et la raison (preuve interne), les caractères du devoir et les idées religieuses qu'il implique. On trouve là des redites et quelques développements plus oratoires que philosophiques.

Il faut en dire autant, proportion gardée, de toutes les parties de l'ouvrage. Il n'est pas mal conçu; il y a de l'ampleur dans le plan général, et une heureuse fécondité dans plusieurs des divisions secondaires ; certains points de vue ont même leur originalité. Mais l'analyse est rarement menée assez loin et les raisons les plus solides en elles-mêmes n'atteignent pas toujours leur expression vraiment scientifique. Il y a trop d'accessoires; les faits s'entassent, les remarques et les jugements personnels foisonnent, au détriment de la déduction logique de la doctrine. La forme, disons-le, n'y perd pas beaucoup, et la lecture de ce livre est généralement agréable ; le style, à défaut de relief et de vigueur, a de la noblesse et cette élégante facilité que la chaire donne aisément aux esprits bien doués. A peine trouverait-on, çà et là, quelque locution douteuse : se combiner de fanatisme (p. 114) : *alternativement* pour *successivement* (p. 194), etc.

Mais un défaut grave, nous l'avons déjà dit, fait plus que compromettre le fond même de l'ouvrage : la matière historique, dont il est en majeure partie composé, est imprégnée, saturée de l'esprit protestant. L'auteur est une âme généreuse, désapprouvant la

violence chez les siens comme chez les autres, croyant volontiers aux vertus personnelles de ses adversaires, aimant à citer nos auteurs avec éloge, plein d'horreur pour les mensonges de la civilisation allemande, digne enfin de rendre justice au catholicisme; mais il n'en est pas arrivé là, et son propre exemple fournirait de nombreux détails à son chapitre des préjugés. Sa conception générale de l'histoire moderne, qui domine toutes les pages historiques de son livre, consiste dans ces clichés éminemment antiscientifiques, parce qu'ils suppriment l'analyse au nom de la synthèse : le progrès religieux personnifié par le protestantisme allemand : le progrès politique, par la révolution d'Angleterre; le progrès social, par la révolution française (p. 61 et *passim*). Ajoutez à cela toutes sortes de préventions contre la papauté et surtout contre le pouvoir temporel, dont le *Syllabus*, à la grande satisfaction de l'auteur, a sonné le *glas funèbre*. En parlant des jésuites, M. Eschenauer, un noble esprit pourtant, descend aux accusations niaises de l'impiété ignorante et ne craint pas d'orner sa grave prose des vers légers de Lagrange-Chancel (p. 237, etc.). Comment un livre sur la *Morale universelle*, inspiré par une idée juste et généreuse, a-t-il pu s'ouvrir à ces misères dictées par un étroit esprit de secte? Et comment M. Levêque lui-même, malgré ses préjugés religieux, n'a-t-il pas reproché à l'auteur qu'il admire ces déplorables oublis? Il n'avait qu'à lui indiquer, par exemple, sur le « célibat forcé (p. 174), » qui lui rend le catholicisme odieux, ce qu'on lit dans certaines *Harmonies providentielles* (p. 199), au sujet de nos religieuses : « Il y a des gens capables qui enflent la voix pour blâmer cet héroïque célibat : ils feraient mieux de réfléchir un peu et de comprendre que les pauvres et les orphelins ont, eux aussi, besoin de mères et de sœurs, et que les saintes filles qui leur en tiennent lieu obéissent à l'inspiration d'un merveilleux fondateur d'harmonies. »

— Dans le concours ouvert en 1874 par l'Académie des sciences morales et politiques, sur l'*Examen critique de la morale utilitaire*, le prix fut accordé *ex æquo* à MM. Ludovic Carrau et J.-M. Guyau. Le mémoire de ce dernier n'a pas encore paru, quoiqu'il soit sous presse depuis fort longtemps : celui de M. Carrau attendait sur notre table son rival que nous aurions voulu présenter au public avec lui. Nous aurions été bien aise de contrôler en même temps le jugement du rapporteur du concours, M. E. Caro, accordant à l'un des lauréats « un sens philosophique d'une justesse rare, une méthode excellente, une raison droite, un sentiment exquis de moralité, » à l'autre, que nous n'avons pas pu examiner encore, « un esprit plus original, moins sûr peut-être, une force rare de pénétration, une élévation pleine de hardiesse, un talent dans sa première fougue et son premier éclat

Du reste, ce jugement est si juste dans sa première partie que nous pouvons présumer l'équité de la seconde, et prédire à M. Guyau un succès plus éclatant, mais plus suspect peut-être, que celui qui a été fait par le public philosophique de ce temps à l'estimable ouvrage de M. Carrau.

Tout à fait estimable, en effet, mais trop peu original dans sa partie dogmatique et, sur quelques points de celle-ci, scientifiquement faible. Justifions cette vue par une brève analyse. — La première partie de ce gros volume, la plus estimable à nos yeux, est consacrée à l'*Exposition historique* (p. 1-296). Elle comprend deux livres : 1° La morale utilitaire depuis Épicure jusqu'à Helvétius, période pendant laquelle domine le principe de l'*utilité particulière;* 2° La constitution scientifique de la morale utilitaire, ou l'apparition et le développement du principe de l'*utilité générale*, depuis Helvétius jusqu'aux utilitaristes anglais de ce temps-ci : il est inutile de parcourir ces deux livres chapitre par chapitre, nous n'aurions guère qu'à louer. La partie antique avait été trouvée faible dans le mémoire envoyé au concours : M. Guyau l'a retravaillée dans l'imprimé. Ni sur l'école cyrénaïque, ni sur Épicure, son exposition lucide et raisonnée ne laisse plus place au reproche. Bacon est présenté sous un point de vue qui a paru à la fois juste et nouveau. Le plus rigoureux des utilitaires du dix-septième siècle, Hobbes, est particulièrement étudié, et l'originalité très-réelle de sa triste philosophie est même soutenue avec succès contre un arrêt trop sommaire de M. Janet. Mais c'est dans le second livre que M. Carrau a su réunir à un très-haut degré le double mérite d'une analyse patiente et d'un esprit critique fort pénétrant. On peut ne pas attacher grande importance à l'idée d'utilité générale substituée à l'intérêt privé par Helvétius, écrivain de sentiment plus que de réflexion sérieuse, et plus déclamateur que philosophe. Mais les fines analyses par lesquelles Hartley et Paley nous apparaissent comme ayant diversement préparé le vaste utilitarisme de Bentham ; l'exposition lumineuse des principes et des applications sociales de cette dernière philosophie ; le long chapitre sur Stuart-Mill et les pages moins complètes accordées à Spencer, à Bain et à Darwin, méritent l'attention de tous les esprits occupés de la marche des idées philosophiques et morales. « Il était difficile, dit très-bien M. Caro, de mieux exposer avec leurs traits distinctifs la doctrine du bonheur individuel associé intimement au bonheur général, celle qui réduit la morale aux conditions de l'existence sociale, et celle qui en ramène l'origine à des séries d'expériences consolidées à travers les âges successifs de l'humanité. L'auteur fait ressortir avec une rare justesse, sans jamais forcer le ton ni les nuances, la physionomie propre à chacun de ces systèmes. Ils sont reliés entre eux, comparés

et distingués avec un sens critique si juste et un discernement si exact, qu'il y a grand profit à suivre l'auteur dans le progrès régulier et les variations de cette histoire. Dans cette matière si obscure et si confuse, tout s'éclaire et s'ordonne. »

L'éminent rapporteur se déclare aussi satisfait de la discussion que de l'exposition. A notre avis, cette seconde moitié de l'ouvrage, quoiqu'elle renferme d'excellents morceaux, n'atteint pas aussi pleinement son but. Dans le premier livre : « Examen de la doctrine utilitaire considérée en elle-même, » il y a une partie négative excellente, bien que peu originale. Après tout, ce n'est pas la faute de M. Carrau, si ses prédécesseurs ont très-bien déduit avant lui comme quoi la formule des utilitaires : 1° n'est pas claire, 2° n'est pas simple, 3° n'est pas obligatoire. Il a, du reste, le mérite d'adapter cette discussion aux théories particulières de Bentham et de Stuart-Mill. Mais, dans sa partie positive, « formule et critérium de la morale rationnelle, » M. Carrau, à la suite de la plupart des spiritualistes français de ce temps, manque de précision scientifique. L'idée de perfection ne saurait suffire à constituer la morale. Jamais, en effet, à quelque analyse qu'on la soumette, on n'en tirera les notions et les principes du permis, de l'obligatoire, du bien méritoire non commandé. Tout cela reste absolument confondu, tant qu'on n'éclaire la morale que du flambeau de cette vague idée de perfection. — En revanche, nous avons à louer, non pas comme un travail definitif, mais comme un essai très-remarquable et très-opportun, tout le second livre, où M. Carrau examine, avec une bienveillance peut-être exagérée, mais qui ne l'empêche pas de mettre le doigt sur les résultats funestes de l'utilisme, les applications de cette doctrine à la propriété, à la famille, à l'État, à la pénalité, aux principales questions économiques. En somme, l'ouvrage se recommande à la fois par le talent de l'écrivain et par la rectitude de ses doctrines philosophiques ; notons de plus que l'auteur, quoique atteint par plus d'un préjugé de son temps, paraît animé, ici, d'un sincère respect pour la vraie religion.

— Sous ce titre : *Problèmes de morale sociale*, M. E. Caro a réuni plusieurs études publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, et qui offrent des traits communs et des points d'attache mutuels, sans constituer un tout *simplex et unum*. A notre humble avis, il eût mieux valu, en les réunissant dans le même volume, laisser à chacune d'elles ses dimensions propres et sa physionomie native. Quinze chapitres qui se suivent, sans division supérieure, font disparaître l'unité particulière des cinq morceaux qui remplissent le volume, et ils ne créent que la vaine illusion d'une plus vaste unité, que M. Caro n'a pas voulu réaliser ici. Ce reproche est plus littéraire que philosophique ; mais ce n'est pas une raison de le taire, et il vise un défaut qui peut rendre

plus difficile et moins fructueuse la lecture d'un ouvrage infiniment recommandable.

Pour nous venger à notre manière du tort que l'auteur nous a fait par cette disposition artificielle, nous allons la bouleverser de notre chef, en commençant l'examen du volume par la fin, après avoir emprunté à la préface (une préface en quatre pages, dont on a justement admiré l'éloquence) quelques lignes sur les erreurs combattues dans tous les travaux réunis sous le titre de *Problèmes de morale sociale* : «... La chimère du libre arbitre s'évanouit; le monde moral se révèle comme la dernière forme et le plus haut degré du monde physique. La science positive le ressaisit tout entier en y introduisant l'ordre invariable des conditions, la détermination des résultats, le calcul des prévisions infaillibles. — C'est ce qu'on appelle, soit en raison de l'unité de son objet, le *Naturalisme*, soit en raison de la détermination de tous les phénomènes qu'il embrasse, le *déterminisme*, soit en raison de la méthode qu'il emploie, la même dans les différents ordres de sciences, le *positivisme*. Toutes ces écoles iront se perdre bientôt dans la doctrine de l'*Évolution*, issue de M. Darwin, systématisée par M. Herbert Spencer et qui n'est rien moins qu'une tentative d'explication universelle, la plus hardie qui ait été proposée de nos jours, sur l'origine et la fin des choses. Sous quelque nom qu'on la désigne, c'est au fond, la même tendance ; elle aspire à devenir la maîtresse de toutes les sciences. De la physique et de la chimie elle a passé dans la biologie ; la voici au centre même de la psychologie et de la morale. »

Le moindre défaut de cette prétendue science, c'est de dépoétiser la vie et de tuer l'art. On a pourtant fait bruit d'un poëte naturaliste qui a chanté naguère l'évolution fatale et l'éternel devenir avec de fiers accents et une solennelle tristesse. Dans son étude sur Mme Ackermann, M. E. Caro, unissant la finesse de goût du littérateur à la sévère analyse du philosophe, n'a pas de peine à montrer le caractère exceptionnel de cette inspiration étroite, qui résulte de la contradiction essentielle entre le naturalisme et l'idéal et qui n'a pu se traduire qu'en rêves mélancoliques et en blasphèmes irrités.

Après ce brillant morceau, qui termine ce volume, nous rencontrons (en reculant) une étude sur le *Progrès social*, (chap. XI-XIV, *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre et du 1er novembre 1873), où sont discutées des théories dérivées du système de l'évolution. Il est difficile d'exposer en meilleurs termes les idées humanitaires d'H. Spencer, de Bagehot et de Buckle. M. Caro marque très-bien les antécédents de la doctrine du progrès dans Pascal, dans Turgot qui réagit contre la tendance antioptimiste de Voltaire et put transmettre à Auguste Comte la fameuse distinction des trois états de l'humanité,

dans Condorcet par qui l'idée de Turgot se perd « dans l'infatuation et la chimère (p. 316), enfin, dans Saint-Simon qui a mêlé à des rêves funestes quelques précieuses intuitions historiques. Sans livrer une bataille décisive contre la théorie évolutionniste du progrès humain, M. E. Caro pose les objections et fixe les données du bon sens. Évident dans la triple sphère de la science, de l'économie, de l'industrie, le progrès souffre dans l'ordre politique et social un obstacle constant qui crée des antinomies en face desquelles M. Le Play n'a *peut-être* pas tort de réagir pour la tradition patriarcale : dans l'ordre moral, il y a encore plus d'éléments hostiles, ce qui n'empêche pas l'auteur d'opposer des réserves au système négatif de M. Bouillier (*Morale et progrès* : à notre tour, dans notre examen de ce livre, *Polybiblion*, t. XV, 112, nous avons dû critiquer une opinion de M. Caro) : mais il montre que, dans l'ordre de l'art, le progrès est loin d'être la loi. Il conclut enfin en ces termes : « Par nos exemples, par nos doctrines, il dépend de nous d'élever le niveau des âmes. Bien des fois encore, l'œuvre sera menacée par les catastrophes de l'histoire, par les scandales de la force ; bien des fois on croira que la civilisation morale va périr. Qu'importe ? renouons d'une main infatigable la trame sacrée, à chaque instant rompue par la violence. Quoi qu'il arrive, travaillons sans relâche à l'expansion, au progrès de cette conscience du genre humain, que nommait déjà Tacite... Son triomphe sera de persuader à l'humanité que c'est la force qui a tort, que c'est la justice qui a raison. Voilà le vrai progrès, celui qui ne trompe pas : pour y travailler, pour cela seul, c'est la peine de vivre (p. 407). »

Le mémoire *Sur la responsabilité morale et le droit de punir dans le déterminisme* (chap. VIII-IX) vise d'abord les systèmes qui nient le libre-arbitre et reconnaissent pourtant la légitimité de la répression. M. Caro n'a pas de peine à montrer les vains efforts des déterministes à fonder le droit pénal, soit qu'ils assimilent le coupable à l'aliéné comme M. Naquet, soit qu'ils le regardent comme un membre nuisible sans arriver à cette confusion, comme M. Littré. Sa discussion devient plus subtile avec M. Fouillée qui, tout en se disant le champion de la liberté, veut expulser entièrement du droit pénal l'idée de punition, et ne garder que celle de défense sociale. On remarquera une page curieuse (263), où l'auteur du livre sur *la Liberté et le déterminisme* est défendu contre des malentendus fort naturels ; je n'examine pas si cette apologie, comme la méthode même de M. Fouillée, ne risque pas de paraître à d'excellents juges « non exempte d'artifice. » Mais certainement l'exagération radicale de M. Fouillée, quoique très-habilement entamée, n'est pas réfutée à fond. On peut adresser une critique analogue au chapitre instructif et judicieux, mais peu décisif, sur la peine de mort (X). De part et d'autre, une

affirmation plus nette du droit divin de la société aurait affermi et complété les doctrines, d'ailleurs si saines et si sages, de l'éminent académicien.

Une analyse même très-sommaire du beau travail sur les *Théories contemporaines sur les origines du droit naturel* nous mènerait trop loin. Il suffit de recommander ces chapitres (IV-VII) aussi remarquables par la dialectique que par l'éloquence. On verra M. Ém. de Girardin singulièrement empêché dans sa grotesque tentative de remplacer la justice par l'assurance sociale. L'inanité des formules de MM. Büchner et Moleschott, et du double essai de M. Littré pour dégager l'axiome fondamental du droit, est démontrée ensuite avec une parfaite évidence. Mais on remarquera surtout la discussion ouverte contre les évolutionnistes et dans cette discussion, vraiment décisive, un détail presque accessoire mais intéressant : l'absolue incompatibilité entre la démocratie et les théories éminemment aristocratiques, au pire sens du mot, de Darwin et de son école. Cette incompatibilité est établie dans d'excellentes pages (180-190), qu'on ne saurait trop recommander aux partisans de cette démocratie contemporaine qui ne craint pas de s'allier à son contraire pour le plaisir de s'appeler elle-même « positive et scientifique. » En somme, ce mémoire nous paraît le meilleur de tous. »

Nous mettrions pourtant encore au-dessus, s'il ne renfermait pas une partie faible, celui qui ouvre le volume et qui est relatif à la *Morale indépendante*. M. Caro fait voir que ce système prétendu philosophique ne dérive ni des stoïciens ni de Kant, dont la morale est vraiment métaphysique et non pas purement scientifique (au sens absurde que l'on a donné à ce mot : que ce système est né vers 1857, sous la plume de Proudhon, avec le principe de l'immanence opposée à la transcendance, et qu'il n'a de commun avec le positivisme lui-même que sa tendance antimétaphysique et sa neutralité, intentionnelle mais non réelle, sur les questions religieuses. L'habile professeur montre ensuite à merveille que ce système inconséquent s'appuie sans cesse sur la métaphysique qu'il rejette, et ne sauve les apparences qu'en transformant arbitrairement sa formule propre, pour arriver de la liberté prise comme simple *fait* au *droit* absolu et même à la vertu tout entière, qui dépasse la sphère du droit proprement dit ou de la justice. M. Caro indique aussi, quoique avec trop de réserve peut-être, le lien nécessaire qui unit la morale à la vie future et à Dieu, en dépit des prétentions stoïciennes de ses adversaires. Mais la partie de sa discussion qui nous paraît mal conduite, c'est celle où, pour repousser l'assimilation de la morale et de la géométrie, il s'applique à refuser aux vérités morales : 1° l'évidence indiscutable : 2° l'immuable fixité : 3° l'unité absolue d'interprétation. C'est nier sans le vouloir le carac-

tère scientifique de la morale ; il était facile de montrer en quoi son objet et sa méthode la distinguent des sciences mathématiques, sans se lancer dans une voie qui ne peut aboutir qu'au sentimentalisme moral ou à quelque chose de pire : défaut qui n'en est pas moins grave pour se retrouver dans un livre trop vanté (le *Devoir* de M. Jules Simon) et dans la plupart des manuels universitaires, mais qui ne nous empêchera pas de recommander, en somme, ce beau volume, comme une précieuse apologie de la morale éternelle et de l'ordre social contre le matérialisme contemporain.

— Je range les *Pensées sur Dieu* de M. J.-B. Thibault parmi les livres de morale. On pourrait les regarder comme un livre ascétique, si elles portaient l'empreinte d'une religion positive, mais elles ne parlent nulle part qu'au nom de la raison ; et cependant c'est ici un livre pratique plutôt que théorique : « D'autres se sont occupés de la légitimité de l'idée de Dieu : quant à nous, c'est la pensée de Dieu que nous avons eue particulièrement en vue... Nous avons cherché à exciter les âmes à s'élever vers Dieu, qui est leur principe et leur fin (II). » Nous avons donc affaire à un manuel de morale religieuse : mais ce n'est pas un traité suivi et raisonné : c'est une suite de pensées, au nombre de onze cent vingt-quatre, sans lien logique, sans classement indiqué ou sous-entendu, et dont la longueur varie entre deux ou trois lignes et une page. Il est difficile de contester la monotonie et les répétitions qui résultent de cette méthode. Les mêmes pensées, sauf les termes, se reproduisent souvent à quelques pages de distance ; quelquefois les termes mêmes varient peu. Exemple :

CDLXXXIX	DCXCIV
« S'il plaît à Dieu ! » Cette expression fait hausser les épaules à bien des gens. Ils n'admettent pas que la volonté de Dieu intervienne en toute chose : ils oublient donc que l'action de Dieu est infinie comme sa puissance et son intelligence.	« S'il plaît à Dieu ! » Expression naïve des bonnes âmes, qui croient, non sans raison, que toutes choses, même les moindres, dépendent de la volonté de Dieu.

Il est vrai que ces défauts sont bien diminués pour qui ne lit à la fois que deux ou trois pages de ce livre, et on ne peut guère le lire autrement. L'auteur s'est proposé d'élever les âmes vers Dieu et son œuvre répond bien, en général, au *Sursum corda* qui lui sert d'épigraphe. Malheureusement, il nous a semblé y surprendre en deux ou trois endroits un bout d'oreille déiste. Non-seulement le christianisme positif n'y paraît nulle part, mais la pensée XCIII réduit la prière à une élévation de l'âme vers Dieu, à « bien faire en vue de lui ; » et la pensée XCIV, que je ne me charge pas d'accorder avec la précédente, recommande de ne pas dire au Seigneur : Dirigez-moi, mais plutôt : Éclairez-moi ! « Car la direction de notre conduite nous appartient... » Raisonnement peu chrétien et même peu raisonnable. Il faut ajouter

que ces taches disparaissent presque dans un livre généralement édifiant, et qui pourrait être recommandé s'il joignait au mérite des bonnes intentions un peu plus d'originalité pour le fond ou d'agrément dans la forme.

— Nous ne pouvons que déplorer la publication posthume des *Jugements d'un mourant sur la vie*. Certes, Georges Caumont, qui s'est éteint à Madère, lentement consumé par la phthisie, avait quelques-uns des dons de l'écrivain : une allure ferme et légère, l'instinct de l'art, la verve et la couleur. Mais ses élucubrations de poitrinaire laissent à peine percer çà et là ces dons heureux. Tout est gâté par le désordre des pensées: et puis l'impiété a flétri la fleur de cette âme poétique. Quel résultat peuvent attendre de ce livre, qu'il fallait condamner à l'oubli pour l'honneur du pauvre phthisique, ses amis libres penseurs? Les chapitres à prétention sérieuse, surtout ceux qui portent ce titre : *Réponse à une consolatrice*, renferment-ils, à l'adresse du christianisme, quelque chose de neuf? Offrent-ils autre chose que ces objections haineuses qui courent les rues par ce temps de démocratie prêtrophobe et de journalisme malsain? D'ailleurs, l'auteur ne donne-t-il pas la mesure de son jugement quand il déclare Bossuet un « penseur insignifiant et surfait (p. 216)? » Voici encore (car il n'est pas hors de propos d'extraire de tels morceaux d'un mauvais livre) deux pages qui annulent à peu près toutes les autres : « Il est très-vrai que je n'ai pas la foi, et très-vrai aussi que je pourrais bien l'avoir à l'agonie. Il est très-vrai que je ne puis me convertir, et très-vrai aussi que j'ai un vague soupçon qu'en ne me convertissant pas je serai damné. Il est très-vrai que de toutes mes angoisses, l'incertitude où je suis sur l'existence du Dieu des chrétiens est la plus terrible, et très-vrai aussi qu'en supposant cette existence certaine, l'évidence complète et nettement saisie par ma raison, tous mes doutes résolus ou tranchés, je me sens dans une impuissance radicale d'aimer, de prier et de servir ce Dieu (p. 233)... » Je n'ose poursuivre ce passage, où la franchise de l'aveu est gâtée par la folie du blasphème ; mais lisez celui-ci : « Il y a longtemps que je me couche sans prier, en vrai païen, comme le dit avec raison la vieille bonne qui m'a élevé. J'en suis bien puni du reste : car, depuis que je ne m'agenouille plus devant le christ sur le coussin en tapisserie, je ne dors plus du paisible sommeil d'autrefois ; depuis que, sans baiser de médaille bénie, je pose ma tête sur l'oreiller, les jolis rêves ne viennent plus s'y nicher et je n'y trouve que des épines ; depuis qu'en m'endormant je ne recommande plus à Dieu mon âme, je sens, ô mon âme endolorie, que tu es maudite et damnée ; et depuis que je ne prie plus mon ange gardien, je m'aperçois, aux sombres pensées, aux poignants remords qui se tiennent autour de ma couche en habits de deuil et me poursuivent de

leurs yeux fixes, que le céleste défenseur ne veille plus derrière le rideau avec son épée d'or pour écarter les fantômes (p. 290)... » Pauvre âme, puisses-tu avoir retrouvé, ne fût-ce qu'à la dernière minute de ta lente agonie, la foi et l'amour de ton enfance ! et que Dieu ne t'impute pas ce mauvais livre, déposé sur ta tombe par une amitié aveugle et cruelle !

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Rituale Romanum..... *cui novissima accedit benedictionum et instructionum appendix.* — Turin, Pietro Marietti ; Paris, Lethielleux, 1876, in-12 de VIII-497 p.

Cette nouvelle édition du *Rituel romain* est remarquable par la netteté et la grosseur du caractère. Mais ce qui lui donne une très-grande valeur pous tous les prêtres occupés au ministère paroissial, c'est l'appendice considérable qui termine le volume (pages 355-478). On y trouve les formules de bénédictions qui ne font pas partie du rituel et sont cependant d'un usage journalier : Bénédictions des scapulaires, rosaires, médailles : formules pour l'érection du chemin de croix : bénédictions particulières à divers ordres religieux ; bénédictions des chemins de fer, des orgues, des écoles, de la première pierre d'une maison. L'éditeur y a inséré aussi plusieurs instructions fort importantes : instruction de la Congrégation des rites pour les prêtres qui célèbrent deux messes un même dimanche : le décret concernant la lampe du très-saint Sacrement : l'instruction pour les prêtres qui ont le pouvoir de bénir les croix et médailles et la table des indulgences qui sont attachées à ces objets.

Nous croyons faire une œuvre utile en recommandant un livre qui répond si pleinement à des désirs souvent exprimés devant nous.

EUG. POUSSET.

Tractatus de Ecclesia Christi, auctore AUGUSTO LEBOUCHER, S. Theologiæ doctore et professore in seminario Sagiensi. Paris, Berche et Tralin, 1877, in-12 de IV-388 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce traité théologique sort du commun. L'auteur en s'appuyant sur les récentes déclarations du Saint-Siége et du concile du Vatican, veut montrer l'Église avec sa merveilleuse unité. Il prend pour épigraphe le mot de saint Ambroise : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia* : et ce mot renferme toute la doctrine du livre. Qu'on ne divise pas comme en deux parties séparées l'œuvre de Jésus-Christ ; qu'on n'écrive point un traité de l'Eglise et un traité du Souverain-Pontife : *ubi Petrus, ibi Ecclesia.* Il n'y a donc ici qu'un dogme qui se montre sous des aspects

différents, il n'y a dans le monde catholique qu'un épiscopat dont Pierre est le sommet et la source, il n'y a qu'une seule autorité dogmatique et une seule autorité de juridiction qui est dans Pierre et, par conséquent, dans l'Église. Il ne convient point d'établir deux démonstrations distinctes pour prouver que Pierre et les apôtres ont perpétué leur autorité dans leurs successeurs : il faudra seulement remarquer comment se fait cette communication des pouvoirs, ici dans la plénitude, là avec restriction.

M. Leboucher a divisé son œuvre en deux parties. La première est consacrée à la recherche de la véritable Église établie par Jésus-Christ; la seconde expose la constitution de l'Église. Pour reconnaître la véritable Église parmi toutes les sociétés qui prétendent à ce titre nécessairement unique, il faut des signes. Ce sont les qualités que les théologiens appellent propriétés ou notes. L'auteur a soin, avant d'entrer dans la discussion des thèses, de définir très-exactement les mots qui seront employés. Qu'est-ce qu'une société ; quels sont les droits essentiels à toute société : y a-t-il des formes différentes de sociétés ; quel est l'ordre qu'il convient d'établir entre ces diverses formes : voilà autant de questions capitales ; car plusieurs de nos modernes erreurs viennent surtout des idées fausses que nous nous sommes faites sur la société et sur ses droits. Avoir répondu à ces questions, c'est donc avoir déblayé le terrain et facilité le voyage. La théologie ne pourra désormais négliger ce travail ; félicitons notre auteur de l'avoir accompli.

Pour tout homme qui confesse la divinité de Jésus-Christ et qui n'est point sous l'empire de préjugés, la démonstration de la véritable Église est facile et lumineuse entre toutes. Aussi cette démonstration n'occupe qu'une partie de notre traité. Il est nécessaire de considérer de plus près l'organisme de cet être à la fois divin et humain, qui est l'Église. On a reconnu qu'elle était sortie des mains de Dieu ; comment Dieu l'a-t-il constituée ? L'Église se présente à nous d'abord comme une autorité ; quelle est la source, quelle est l'étendue de cette autorité ? L'auteur le montre à nos regards en deux chapitres, qui sont les pierres principales de l'édifice : *De existentia et de natura potestatis ecclesiasticæ* (p. 129-331). J'ai déjà dit que tout l'enseignement part de cette parole *ubi Petrus ibi Ecclesia*, où est Pierre est l'Église. C'est donc de saint Pierre que viennent tous les pouvoirs et à lui que se rapportent médiatement et immédiatement tous les devoirs des fidèles envers l'Église. Toutefois, malgré notre conviction que tout se résume en l'unité, nous ne pouvons admettre la thèse où l'auteur enseigne (p. 370) que la puissance civile, dans les sociétés chrétiennes, vient de Dieu *per Pontificem*, par l'intermédiaire du Pontife. Nous ne pensons pas que, même la théorie du pouvoir

direct, sur laquelle l'auteur appuie son argumentation, mène à cette conclusion. E. Pousset.

La Paternité chrétienne : *Conférences prêchées à la réunion des pères de famille du Jésus de Paris*, par le R. P. A. Matignon, de la Compagnie de Jésus. Deuxième édition. Paris, Victor Palmé, 1877, in-12 de 362 p. — Prix : 3 fr.

On sait avec quel talent le P. Matignon soutient la renommée de la Compagnie de Jésus par ses prédications à Notre Dame, dans les paroisses de Paris, et dans d'innombrables chapelles de communautés et de séminaires, où ses conférences et ses sermons, ses instructions et ses retraites attirent toujours une foule empressée et attentive. Son auditoire varie, mais le succès de sa parole est toujours et partout le même. Il n'est nulle part écouté avec plus de sympathie qu'au milieu de ces pères de famille qu'il convoque une fois par mois, dans une chapelle du Jésus de Paris, pour leur exposer l'enseignement de l'Église sur les devoirs de leur état. Trop zélé pour borner le bienfait de ses leçons à ceux qui les reçoivent de sa bouche, il veut l'étendre et le perpétuer par l'impression. Après avoir déjà publié deux éditions d'une première série de conférences prêchées par lui pendant les années 1868-1869, il nous donne aujourd'hui une seconde série, qui comprend, comme la première, douze conférences. Les titres de ces nouveaux discours sont heureusement choisis : les voici : *La famille et l'État ; — De l'instruction obligatoire ; — Le droit d'enseigner ; — L'éducation sans Dieu ; — Le travail des enfants ; — La discipline domestique ; — L'honneur dû aux parents ; — Le respect du père ; — La susceptibilité ; — La curiosité ; — L'amour du monde.* Plusieurs de ces sujets sont d'un intérêt éternel : ainsi, tant que durera la société humaine, il sera nécessaire de rappeler aux chefs de famille ce qu'ils doivent faire pour maintenir l'ordre à leur foyer, pour conserver le respect de leurs enfants (conférences 18e à 21e). Mais le P. Matignon aime surtout à entretenir ses auditeurs de ce qui préoccupe tous les esprits sérieux, en France, dans les temps malheureux que nous traversons. Il signale avec vigilance les dangers redoutables que font courir à la constitution même de la famille les doctrines socialistes, césariennes, et athées, préconisées à l'envi par divers partis politiques. Il aborde tour à tour les problèmes que la Révolution a posés devant tous les pères, au dix-neuvième siècle. On sent d'ailleurs qu'il n'éprouve aucun embarras à énumérer les difficultés de la matière, car il sait que l'Église lui fournit la réponse à toutes les questions. La société contemporaine, en effet, n'a pas un besoin que l'Église ne puisse satisfaire, pas une plaie qu'elle ne puisse guérir, si les pouvoirs publics la laissaient accomplir librement son ministère parmi les peuples. La science

théologique du P. Matignon, sa connaissance de l'histoire, son expérience profonde de nos misères et de nos douleurs le rendent éminemment propre à traiter de pareils sujets. La Compagnie de Jésus, qui sait si bien instruire et élever la jeunesse, n'excelle pas moins à former de bons pères de famille. Le volume que nous avons sous les yeux définit leurs droits et leurs devoirs. Nous signalerons en particulier la treizième conférence, qui a pour but de déterminer les rapports de l'État et de la famille.

Toutes les conférences ne sont pas consacrées à des considérations aussi élevées ; plusieurs, et ce ne sont pas les moins importantes, examinent des questions plus délicates, plus intimes. On ne saurait trop recommander celle qui décrit les ravages de la *susceptibilité*, ce fruit amer de l'amour-propre : malheur aux familles où elle s'introduit ; leur union et leur bonheur sont en péril. Avec une parfaite connaissance du cœur humain, le P. Matignon enseigne les précautions à prendre pour prévenir ce mal, et les remèdes pour le guérir quand on n'a pas pu se préserver de son atteinte. Le discours sur la *curiosité* témoigne également d'une expérience consommée des âmes. Je n'ai lu nulle part d'observations plus judicieuses sur ce besoin et ce désir de savoir qui agitent l'âme de l'enfant, et qui lui font courir les premiers périls ; sur la responsabilité des parents qui doivent, en maintenant le plus longtemps possible l'ignorance du mal, satisfaire cependant avec décision une curiosité irrésistible ; sur cette *grâce de la paternité* promise aux pères qui ne comptent pas uniquement sur leurs efforts personnels, mais qui placent leur confiance en Dieu dont ils sont les coopérateurs dans cette grande œuvre de la propagation du genre humain. La conférence sur l'*amour du monde* est une des plus achevées. Chacun de nous a constaté combien il est difficile de défendre le foyer domestique contre les empiétements du monde ; de faire aux nécessités, aux convenances du rang, de la profession, de la fortune, une part légitime qui ne prenne rien sur celle de la famille. Le P. Matignon suit la société domestique dans les situations les plus diverses, à la ville et à la campagne ; il nous invite à protéger avec fermeté les affections du foyer contre les tentations du dehors ; il nous expose les dangers particuliers que le monde présente pour un jeune homme, pour une jeune fille, pour les imaginations vives et ardentes, pour les natures naïves et inexpérimentées, pour le père de famille lui-même. Et, résumant les grandes traditions de la chaire évangélique, il nous rappelle une fois de plus que l'esprit chrétien seul donne la force de combattre avec succès l'amour désordonné du siècle, de faire un saint usage de notre temps, de notre argent, de notre cœur, de rendre à la famille ce qui est à la famille, et, par là même, à Dieu ce qui est à Dieu. — Mais je m'aperçois que le plaisir

de citer ces discours l'un après l'autre m'entraîne au-delà des bornes : je ne terminerai pas cependant avant d'avoir promis avec confiance au P. Matignon que tous ceux qui l'auront lu partageront la gratitude dont sont pénétrés tous ses auditeurs. L. C.

SCIENCES

Essai sur l'assistance publique, *son histoire, ses principes, son organisation actuelle,* par Barthélemy Pocquet, docteur en droit. Paris, Marescq aîné, 1877, in-8 de 373 p. — Prix : 3 fr.

Dans sa remarquable *Histoire de la charité*, publiée dans la *Bibliothèque à 25 centimes* de la Société Bibliographique, M. Léon Gautier s'écrie avec un sentiment de juste indignation : « Qui pourrait le croire? il est nécessaire, jusque dans le domaine de la charité, de justifier l'Église, que de prétendus historiens accusent tous les jours d'avoir été l'ennemie du genre humain, et particulièrement l'ennemie des pauvres. Le livre qu'il serait aujourd'hui le plus utile d'écrire, ou pour mieux dire, le monument qu'il serait le plus utile d'élever, ce serait, à nos yeux, une *Histoire complète de la charité catholique.* »

Ce moment n'est pas encore venu; l'étude de nos institutions séculaires n'est pas assez avancée pour nous permettre ce beau travail. Mais, en attendant, nous devons saluer avec joie les ouvriers qui apportent leur tribut de recherches à l'érection du monument que nos descendants, si ce n'est nous encore, auront la consolation et le bonheur de voir élever à la gloire de notre sainte mère l'Église, par quelque génie héritier de la plume d'un Bossuet ou d'un de Maistre.

C'est donc avec bonheur que nous avons vu un jeune avocat de Rennes, M. Pocquet, choisir pour sujet de sa thèse de doctorat, l'*Organisation de l'assistance.*

La donnée était vaste, beaucoup de points avaient déjà été mis en lumière par les Tollemer, les Champagny et tant d'autres; il fallait éviter les redites et condenser en quelques pages toute cette histoire de la charité aussi ancienne que le catholicisme. M. Pocquet a su éviter ces écueils et réunir, dans un cadre restreint, tous les traits principaux du sujet qu'il avait à traiter.

Après avoir étudié ce qu'étaient les secours publics chez les Romains et montré l'idée de la charité pénétrant peu à peu dans le langage des philosophes et dans les édits des empereurs, grâce à la prédication de la morale évangélique, l'auteur arrive au magnifique développement des diaconies de l'Église primitive et à tout cet

ensemble d'institutions diverses qui ont surgi de toute part à la fin de la période des persécutions.

M. Pocquet retrace ensuite la législation bienfaisante des conciles, le grand rôle des ordres monastiques; la sécularisation partielle des établissements hospitaliers commence après la guerre de Cent ans, qui avait accumulé tant de désastres et de ruines.

Après cet aperçu historique, qui nous mène à la moitié du volume, M. Pocquet discute les mesures proposées par les constituants et les conventionnels pour combattre, au moyen de la bienfaisance de l'État, l'indigence et la misère. En regard, il oppose à ces utopies les remèdes qui puisent leur force et leur efficacité dans la religion : l'association, le patronage, la charité, et se trouve ainsi amené à montrer dans quelle mesure la bienfaisance officielle et la charité chrétienne vivent sur la terre de France; et comment, grâce à Dieu, la charité établie par l'État a su donner à la bienfaisance elle-même une forme particulière que l'on chercherait vainement dans les contrées où la fille de charité ne veille pas au chevet des malades pour adoucir leurs souffrances, et, au-dessus des misères de cette vie, leur fait entrevoir les rivages de la glorieuse éternité.

La dernière partie du livre de M. Pocquet, et ce n'est pas la moins utile, retrace le législation en vigueur en France, les modifications que l'on pourrait y apporter pour la rendre plus chrétienne et, par conséquent, plus charitable.

En résumé, l'*Essai sur l'assistance publique* est un ouvrage fort intéressant, écrit dans un excellent esprit, et qui fait honneur à son auteur; nous avons la confiance qu'il sera lu avec plaisir et profit par tous ceux qui aiment à étudier ces grandes questions économiques et sociales de la solution desquelles dépend en partie l'avenir de notre patrie et de la société ruinée et menacée de ruines par les doctrines que répand à profusion une presse hostile à l'Église, à ses institutions, à son passé, et dont l'envahissement menace de nous faire rétrograder jusqu'aux erreurs, aux folies et aux crimes du paganisme, et peut-être encore plus bas! L. L.

Grandes questions du jour, de la veille et du lendemain, par M. le marquis de Ségur. Paris, Tolra, 1877, in-12 de xi-339 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, heureusement choisi et parfaitement justifié, M. le marquis de Ségur vient de réunir en un volume divers articles précédemment publiés dans des revues catholiques, telles que le *Contemporain* ou l'*Association catholique*. Les sujets qui y sont traités passionnent aujourd'hui les esprits, et seront encore, tout porte à le croire et à le craindre, à l'ordre du jour des discussions de demain.

Le *Budget des cultes* est l'objet de la première étude. Que l'on propose sa suppression absolue ou simplement sa diminution progressive, l'auteur montre que le but est le même; et « ce but est la suppression ou la restriction de l'influence de l'Église par l'appauvrissement de ses ministres et l'amoindrissement de ses ressources. » Mais ce résultat ne sera pas aussi facilement obtenu que les passions radicales se plaisent à l'espérer. Les sommes annuellement inscrites dans la loi de finances pour les besoins du culte n'ont pas le caractère d'un don gracieux de la part de l'État. Tout au contraire, ces allocations représentent le payement d'une dette, et l'État ne peut s'en affranchir sans faire banqueroute aux engagements les plus formels et les plus sacrés. Lorsque la Révolution confisqua les propriétés ecclésiastiques, dont l'auteur explique les origines et démontre la légitimité, l'État ne fut autorisé à « disposer des biens du clergé qu'à la charge expresse et *sine qua non* d'accomplir certaines obligations équivalentes, constituant ainsi, en faveur du clergé, des droits positifs et déterminés en échange de ceux qui lui étaient enlevés. »

L'existence de ce contrat, expressément proposé par l'État en 1789 et solennellement ratifié au nom de l'Église par le Souverain-Pontife lors du concordat de 1802, avait été souvent indiquée; jamais elle n'avait été établie d'une façon aussi péremptoire, à la lumière des textes et l'histoire en main.

Le chapitre qui suit est intitulé *de l'indemnité de logement aux curés et desservants*. De cette savante et concluante dissertation, il résulte qu'en dépit de deux mots obscurs du décret du 30 décembre 1809 et d'un avis difficilement explicable du Conseil d'État en 1839, l'ensemble des textes et de la jurisprudence impose aux communes, et à elles seules, l'obligation de fournir aux ministres de la religion catholique un logement, ou à défaut, une indemnité en argent. C'est une erreur de prétendre, comme on le fait trop fréquemment, que cette charge n'incombe aux communes qu'au cas d'insuffisance des revenus de la fabrique.

Dans la *Lettre sur l'aumônerie militaire*, M. de Ségur expose tout à la fois et la nécessité de ce service public, et l'inconstitutionnalité de la thèse suivant laquelle il serait loisible à chacune des deux Chambres d'arriver, « par la voie du refus du crédit, à la suppression d'une loi qu'elle ne pourrait directement abroger. »

L'auteur appelle ensuite notre attention sur l'une des questions les plus graves et les plus discutées de notre temps, *le repos du dimanche*. Il démontre que, sans le dimanche, il n'y a pas de Dieu pour le peuple, pas de famille, pas de culture intellectuelle, pas de garanties pour la santé, l'épargne, la moralité. Puis, il examine et combat les

objections tirées tant des nécessités du travail que du droit public moderne.

Nous rencontrons maintenant deux chapitres qui traitent *de la situation légale des congrégations religieuses en France*. On sait avec quelle ignorance ou quelle mauvaise foi les prétendus jurisconsultes de l'école radicale invoquent, notamment contre les jésuites, les lois et décrets de la Révolution et de l'Empire. De ces textes, les uns n'ont jamais visé les congrégations; les autres ont été abrogés, soit expressément, soit du moins tacitement, en vertu des principes de droit public, écrits dans nos chartes ou constitutions depuis 1814.

Nous arrivons à la dernière partie de l'ouvrage : ici, des horizons tout nouveaux s'ouvrent devant le lecteur. En des pages pleines de charme et empreintes d'une émotion qui se communique, M. le marquis de Ségur a élevé un vrai monument à la mémoire de ce soldat de l'Église, qui fut l'honneur de notre siècle, le P. Lacordaire. « Est-il vrai que le P. Lacordaire... ait poussé l'amour de la liberté jusqu'à l'amour du libéralisme? On l'a cru, on l'a dit, soit pour l'en blâmer, soit pour lui en faire honneur... »

Telle est l'opinion que l'auteur, avec un amour filial pour le grand chrétien et le grand homme qui l'honora de son amité, s'applique à réfuter; et il lui suffit, pour rendre la réfutation complète, de citer la correspondance du P. Lacordaire avec M. de Montalembert, en 1833 et 1834, au lendemain de la chute de Lamennais. A. DE CLAYE.

BELLES-LETTRES.

Cansons de la Terra, publ. per PELAY-BRIZ. Barcelone, Alvar Verdaguer; Paris, Maisonneuve, 1874-1877, 2 vol. in-12 de 264 et 304 p. — Prix du tome : 16 réaux.

Nous avons déjà parlé ici même (t. IX, p. 85) de la belle collection de chants populaires catalans entreprise par M. Pelay-Briz. Elle s'est augmentée de deux nouveaux volumes; le tome IV a été publié en 1874, le tome V vient de paraître. L'un contient trente-sept romances et l'autre trente-cinq. Elles sont accompagnées, comme les précédentes, des airs notés et souvent suivies de rapprochements avec des chants analogues de divers pays. Ces rapprochements auraient pu être beaucoup plus nombreux, mais l'étude de la poésie populaire a fait assez de progrès, et cette poésie a donné lieu à d'assez nombreuses publications, pour que ce travail de confrontation puisse aisément être complété par le lecteur. Plusieurs des romances de ces deux volumes, comme plusieurs de celles des autres tomes, ont déjà paru dans le *Romancerillo*, introuvable maintenant, de Milà y Fontanals, mais peuvent offrir des variantes intéressantes. Un certain nombre d'entre elles se retrouvent en France; d'autres proviennent de la Castille, d'autres

enfin sont indigènes. Les chants historiques sont rares. *La canso de l'amy* 1808 peut être citée comme telle, mais n'a guère de valeur poétique, c'est ce que reconnaît M. Pelay-Briz : « Si cette chanson, dit-il, peint bien l'esprit belliqueux de nos ancêtres dans la guerre contre la France, elle ne fait pas grand honneur à notre littérature,... c'est une chose singulière que la rareté de véritables poésies patriotiques dans un peuple hardi et héroïque comme le nôtre. Il faut consigner ce fait en attendant que, dans une autre occasion, on recherche la cause de cette pénurie parmi nos chants populaires si riches et si variés dans d'autres genres. » M. Pelay-Briz a de nouveau donné la chanson sur la captivité de François Ier. Elle n'offre que de légères variantes avec la version publiée par Milà y Fontanals. Cette chanson, au reste, est née de ce côté-ci des Pyrénées. Nous l'avons retrouvée dans la vallée d'Ossaé (V. *Romania*, 1874 p. 92). M. de la Villemarqué l'avait rencontrée en Bretagne et M. Favier dans le nord de la France. La chanson catalane est l'imitation, presque la traduction, de la chanson française; dans toutes ces leçons, l'assonnance est en *i*, et ce qui suffirait à prouver l'origine étrangère de ce morceau, c'est l'emploi du participe *pris* au lieu de *pres* qui en est la forme catalane. Si considérable que soit déjà le recueil de M. Pelay-Briz, il n'est pas terminé et nous espérons que nous n'en attendrons pas longtemps la suite. M. Pelay-Briz a dû être fort encouragé à continuer son œuvre par les récompenses, qu'elle lui a valu à l'exposition de Vienne et à celle de Philadelphie. Nous ne terminerons pas cet article sans rappeler la reconnaissance que doit aussi inspirer aux lettrés M. Alvar Verdaguer, l'éditeur des *Cansons de la Terra* et de tant d'œuvres d'une grande importance, telle que la *Poesia popular* de Milà y Fontanals.

TH. DE PUYMAIGRE.

Pour la peine de mort, poëme, par COURTAT. 5e édition. *Aux sentimentalistes*. Paris, Henri Delaroque, s. d. (1877). in-8 de VII-106 p. — Prix : 3 fr.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on raisonne ou déraisonne sur l'abolition de la peine de mort. Il est bon toutefois de remarquer que depuis les sophismes édités sur la matière par Beccaria et les encyclopédistes, sophismes auxquels nous devons, par parenthèse, les *Cœurs sensibles* de la Terreur,... le sang des innocents et celui des meurtriers ont toujours coulé en sens contraire. Dramatisée de nos jours par l'école romantique, la thèse homicide a passé du cerveau des philosophes dans l'imagination des jeunes gens et des femmes.

Que Dieu fit pour gérer les bureaux de nourrices.

dit M. Courtat avec plus de bon sens que de galanterie.

Les romans de Victor Hugo marquent l'apogée de cette triste campagne. Ils ont dérivé, au profit des assassins, la source des larmes honnêtes, énervé l'esprit des jurés par ces efféminations du sens moral qu'on nomme les circonstances atténuantes, trop souvent, hélas! suivies de sanglantes récidives..... De combien de victimes *Le dernier jour d'un condamné* n'a-t-il pas fait sonner le dernier jour? Les tableaux de la statistique criminelle sont là pour répondre.

M. Courtat les a compulsés. Il a rapproché de la sévérité décroissante des jurys, la multiplicité croissante des crimes — cruelle progression par différence! — Pensant qu'il y avait assez de femmes coupées en morceaux, d'enfants jetés dans les puits, de préfets *chourinés* en plein Conseil général, il a voulu se faire le vengeur de la sécurité publique, plus compromise par l'impunité du crime que par le crime lui-même. Sa verve indignée s'est donné libre carrière en un poëme, petit drame humoristique et philosophique à la fois, véritable dialogue à la Lucien, où la *Raison*, tantôt railleuse tantôt sérieuse, toujours mordante et sarcastique, jette, sur les exaltations de la *folle du logis*, les douches de son impitoyable bon sens.

La scène devrait se passer dans le cerveau du premier juré venu, au sortir de l'audience, où l'avocat qui *plaide* les Lachaud vient de le faire sangloter..... sur le sort de l'accusé. L'*Imagination*, affolée, éclate :

Tigres, honneur et gloire à votre humanité!

Puis se pressent, vibrantes, toutes les obligations que le droit, la morale, l'histoire, l'économie politique, faussement invoqués, fournissent depuis un siècle au *sentiment* contraire à la peine de mort. L'auteur n'en a omis aucune, depuis la célèbre page de de Maistre, habilement versifiée, jusqu'aux sophismes sur la disproportion du châtiment, et aux divagations humanitaires sur la substitution du régime *améliorant* au régime répressif.

L'argument triomphant des abolitionnistes, l'erreur judiciaire, couronne les tirades par ce beau vers :

Grand Dieu, lance ta foudre, il était innocent!

L'*Imagination* est à bout de souffle. La *Raison* prend la parole, et, d'une pointe acérée, dégonfle tous ces ballons, la théorie de l'amendement par l'instruction, d'abord :

Pour un assassinat tu prescris la lecture,
Au deuxième ajoutant sans pitié l'écriture,
Le parricide seul au calcul est contraint;

l'objection de l'ignorance, cause des crimes :

..... en assassins lettrés,
Nous avons Papavoine, un des plus admirés :

l'argument tiré de la maladresse du bourreau, lequel prouve simplement :

> ..... qu'il faut
> Un bon exécuteur sur un bon échafaud ;

enfin cette objection plus redoutable de l'erreur judiciaire, la seule qui semble mettre la pitié du côté de la justice, mais qui se traduit en définitive par le sacrifice de toutes les victimes de l'avenir au salut présent d'une seule.

> De la peine de mort, dans mille cas la peur,
> Au moment du forfait, arrête un malfaiteur.
> Si l'état social, supprimant un coupable,
> Sauve dix innocents, la logique implacable
> Exige qu'on acceepte et d'un stoïque esprit,
> Les si rares erreurs où l'innocent périt.

Il faut nous résumer, et cependant nous abordons à peine le développement de la thèse principale. Signalons à la hâte les intéressants épisodes de *Claude Gueux* et de la femme *Gardin*, où le vers dissèque admirablement la prose de charnier de Victor Hugo, une ingénieuse démonstration de la prime d'assassinat toujours offerte au forçat à vie par la suppression de l'échafaud, et formulons, en terminant quelques critiques.

L'auteur est religieux. Il a cherché dans les saintes Écritures une sanction à sa thèse, et, de fait, les exemples bibliques ne manquent pas pour l'appuyer. Toutefois, l'Église ne s'étant pas prononcée formellement, il convient d'être réservé sur ce chapitre. Aussi bien la mort de Notre-Seigneur, — dont la double nature, divine et humaine, est d'ailleurs mise en belle lumière dans l'ouvrage, — ne saurait-elle se rapetisser aux proportions d'un simple argument dans la discussion d'une thèse de droit naturel. — A propos de l'application de la peine de mort aux crimes politiques, la *Raison* semble conseiller certaines révolutions : lesquelles? De toutes celles que nous avons traversées, en est-il une seule qu'elle ait pu conseiller? — Une querelle de *mot* pour finir. L'*Imagination*, — et dans sa bouche le propos a peu de valeur sans doute — répète, en perroquet, la phrase gratuitement prêtée au légat d'Innocent III, Arnauld, abbé de Cîteaux, au sac de Béziers : « Tuez-les tous, car Dieu connaît les siens. » La *Raison* aurait dû répondre que cette calomnie, imaginée par le fallacieux cistercien Césaire d'Heisterbach, et étourdiment accréditée par Dom Vic et Dom Vaissète, brille par son absence dans tous les historiens témoins de la prise de la ville. Ces légères critiques ne sauraient infirmer la valeur de l'ouvrage de M. Courtat, ni porter atteinte à la salutaire influence qu'il exercera, nous l'espé-

rons bien. Si le ministère public le faisait distribuer gratuitement à tous les jurés un jour de cour d'assises, ce serait la plus éloquente péroraison de son réquisitoire; mais la défense se hâterait sans doute de poser des conclusions contraires,..... et, dans l'intérêt de l'accusé. elle aurait raison. A. Du Pont.

L'Art d'être grand-père, par Victor Hugo. Paris, Calmann Lévy, 1877, in-8 de 323 p. — Prix : 7 fr. 50.

En me rappelant l'émotion que, dans la *Légende des siècles* m'ont causée *Petit Paul* et l'*Idylle du vieillard*, je me réjouissais, à ce titre : l'*Art d'être grand-père*, de retrouver des inspirations du même genre; je pensais que là je rencontrerais M. V. Hugo en-dehors des préoccupations de l'esprit de parti; que là je pourrais, d'une manière continue, admirer des vers comme ceux que je viens de rappeler. Je croyais voir le poëte tout entier aux peintures des joies de la famille. Mon erreur était grande. M. Victor Hugo dit quelque part dans son nouveau livre :

Je ne suis rien qu'un bon vieux sourire entêté.

Il est autre chose encore, pour parler son langage, il est la malédiction, il est la haine brutale quand il vient à songer à un prêtre, et il y songe souvent. Presque à chaque feuille de son recueil, le prêtre est insulté, bafoué, menacé. Dans la *Légende des siècles*, il y avait encore un certain respect pour la divinité, pour le Christ même. Il n'en est plus ainsi maintenant. Dieu n'est plus qu'un vieux malin (p. 80), et M. Hugo déclare que son cœur n'a plus ni Bible, ni Koran (p. 115), que les religions ont pris le démon pour Dieu (p. 20). Si toutes les croyances excitent ainsi l'impiété de M. Hugo, on peut penser que les blasphèmes redoublent quand il s'agit du christianisme.

Mégère est catholique, Alecton est chrétienne.

Nous pourrions dire, nous, que les Furies sont muses. Le *Syllabus* l'Immaculée-Conception, saint Ignace provoquent tour à tour la colère et les lazzis du poëte tombé si bas de si haut. Il ambitionne maintenant de continuer Voltaire, contre lequel il eut autrefois des accents si indignés. Il épouse jusqu'aux querelles du vieillard de Ferney, il lui prend les noms de Nonnotte, de Trublet, de Baculluard qui n'ont rien à faire avec notre époque ; il cherche à rire de son mauvais rire, il imite lourdement son genre de plaisanterie. Pour qu'on en juge, il faut bien citer quelques vers, le moins possible. Don Alphonse de Castille disait que, s'il avait été consulté au moment de la création du

monde, il aurait pu donner quelques bons avis. M. Hugo va plus loin ; il se suppose Dieu :

Je serais bien coiffé de brouillards, étant Dieu.
C'est convenable, mais je me fâcherais peu...
J'aurais dans mon Eden, Eden à large porte,
Un doux water-closet mystérieux, de sorte
Qu'on puisse au paradis mettre le *Syllabus*...

Le lecteur me permettra-t-il de lui citer encore un autre passage, plein aussi d'atticisme : le poëte parle d'une petite fille de trois ans :

Peut être devrait elle cacher ce qu'elle montre,
Mais elle n'en sait rien, et d'ailleurs c'est charmant;
Cela, certes, ressemble au divin firmament
Plus que la face auguste et jaune d'un évêque.

Veut-on maintenant quelques échantillons des violences du poëte. Furieux, parce qu'à Bruxelles on a jeté une pierre dans ses vitres, M. Hugo s'en prend à Loyola d'abord, et s'adresse ainsi à la mère du coupable.

Loyola sait changer Jocrisse en Schinderhanne
Car un tigre est toujours possible dans un âne...
Pauvre mère ! ton fils ne sait pas ce qu'il fait,
Quand Dieu germait en lui, le prêtre l'étouffait.

Aujourd'hui le voilà dans cette forêt noire,
Le dogme ! Ignace ordonne, il est prêt à tout boire :
Le faux, le vrai, le bien, le mal, l'erreur, le sang.
Tout ! Frappe ! il obéit. Assassine ! il consent, etc., etc.

Je pourrais citer d'autres aménités du même genre, des vers où le poëte ne recule pas devant les personnalités. Mais en voilà assez, trop même. Et M. Hugo se plaint amèrement des attaques dont il a été l'objet à propos de la *Légende des siècles*. Dans aucun des articles parus sur le livre, je n'ai rencontré de critiques semblables à ses diatribes. Il me serait facile même de rappeler un article publié dans un journal très-catholique où justice était bien impartialement rendue à son génie — le mot était dit — et dans lequel ses chutes n'inspiraient que des regrets exprimés avec la plus grande convenance.

Toutes ces haines, toutes ces fureurs, toutes ces ironies font un contraste étrange avec les vers paternels inspirés en si grand nombre par les faits et gestes de petits enfants ; par la petite Jeanne qui veut avoir la lune (p. 48) ; qui a enlevé la croute d'un bobo mal cicatrisé (p. 121); qui a le tort de mettre les doigts dans son nez (p. 130) ; qui a cassé un beau vase (p. 129) ; à qui son grand-père porte dans le cabinet noir un pot de confitures (p. 130). Qu'il y ait dans tout cela des vers heureux, des traits de sentiment vrai, nous ne le nierons

pas; mais, il faut bien le reconnaître, la sensibilité y tourne en sensiblerie et la tendresse en afféterie puérile. Ce sont là, disons le mot vrai, des enfantillages. Ah ! que nous préférons à ce livre d'un grand-père, le *Livre d'un père*. Mais ce dernier, plein de patriotisme, de pensées généreuses, est justement inspiré par les croyances que M. Hugo a reniées. Vraiment dans cet *Art d'être grand-père*, à côté de cette verve, de cette langue imagée, de ce talent de faire le vers, de ces qualités qui semblent n'appartenir qu'à la jeunesse, il y a quelques indices de senilité. Il semble même que la mémoire du poëte ait un peu faibli ; s'il n'en était pas ainsi, nous eût-il, dans la pièce *Victor sed victus*, parlé de ses luttes constantes et énergiques contre les rois et les grands de la terre. M. Hugo, c'est évident, a oublié l'ode sur la naissance du duc de Bordeaux, sur le sacre, la croix d'honneur et la pension que lui donna Louis XVIII, la pairie que lui accorda Louis-Philippe. Il ne s'est plus souvenu de rien de tout cela.

On me reprochera peut-être de n'avoir point assez parlé du mérite littéraire du livre. C'est toujours le même style brillant et inégal, la même verve, le même mélange de pompe et de trivialités, le même fracas d'antithèses, ce sont toujours des rayons et des ombres. Seulement les ténèbres augmentent, et les clartés ne sont souvent que des éclairs blafards et sinistres, c'est un livre de décadence après tout et c'est un triste spectacle que ce déclin. — En finissant la lecture de l'*Art d'être grand-père*, on se rappelle cette stance :

> Nous qui régnons, combien de choses inutiles,
> Nous disons sans savoir le mal que nous faisons,
> Quand la vérité vient, nous lui sommes hostiles,
> Et contre la raison nous avons des raisons.

Ces vers ne sont pas bons, il faut en convenir, mais ils auraient pu servir d'épigraphe au volume, et enfin ils sont de M. V. Hugo lui-même (p. 77).

TH. DE PUYMAIGRE.

Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette, suivies de divers opuscules du même auteur. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-8 de XXXIII-606 p. — Prix : 6 fr.

La correspondance d'un ministre, d'un homme d'État, d'un diplomate, initié à tant de secrets qui, pour tout autre, sont des mystères, offre d'ordinaire un riche aliment à la curiosité : en est-il de même des lettres adressées par un helléniste, transplanté des rives de l'Archipel en France, à des amis avec lesquels il s'entretient tantôt de leurs études communes, tantôt des mille contrariétés de sa situation ?

Coray a attaché son nom à plusieurs éditions savantes : ses travaux sur Hippocate lui valurent, en 1810, la couronne décennale de l'Ins-

titut. Mais, dans cette publication récente, dont la valeur, tout bien considéré, se réduit à un petit nombre de pages, en vain cherche-t-on des réflexions originales sur les grands problèmes que soulève l'histoire des lettres anciennes : et il est à craindre que certaines restitutions de texte, d'ailleurs assez heureuses, ne suffisent pas pour satisfaire l'érudit de profession, ni certains traits de mœurs finement observés pour gagner les suffrages de l'homme de goût. L'intérêt du livre est plutôt ailleurs.

Tout d'abord, le lecteur pourra se rendre compte de l'impression produite par les scènes de la Révolution sur un étranger, témoin impartial, libéral même à l'excès, qui vante « l'immortel Rousseau » et fait ses « saints » des philosophes de la Grèce antique et de la France du dix-huitième siècle : les massacres du 2 septembre, les forfaits de Robespierre et le règne des assignats, les scandales donnés par des administrateurs « misérables gaspilleurs de la fortune publique, » tout est flétri avec une indignation d'autant plus sincère, qu'elle éclate, pour ainsi dire, malgré elle dans des lettres consacrées à de tout autres sujets.

En second lieu, on peut dire que cette correspondance jette sur la question d'Orient une lumière assez inattendue. Né à Smyrne, mais venu de bonne heure en Europe, Coray est demeuré toute sa vie l'ennemi juré des Turcs, et ce fut un des précurseurs et des apôtres les plus zélés de la régénération de la Grèce. Quoiqu'il ait dit de lui : « Il n'y a plus de patrie pour moi : je suis citoyen du monde, » de la France où il avait trouvé un accueil des plus sympathiques, il ne cessa d'élever la voix pour réveiller dans le cœur de ses compatriotes l'amour des lettres, des sciences et de la civilisation. Il écrit, en 1792 : « Les Turcs deviennent de plus en plus intraitables vis-à-vis des « nations européennes. Il n'y a que les Russes qu'ils craignent et dont « ils finiront par être la proie (p. 98). » Et plus loin on lit, à propos des réformes tentées par Sélim III : « Que les Turcs s'avisent de sortir « de leur léthargie et de devenir humains. C'est un phénomène bien « propre à exercer l'esprit d'un observateur philosophe. Les abus « sont si grands et si invétérés que je doute fort que la tête d'un « despote puisse être assez forte pour trouver le remède, ou pour « qu'il échappe au poison qui est la ressource ordinaire des grands « contre des empereurs de cette espèce. Cependant il lui restera tou- « jours la gloire de l'avoir essayé : *In magnis voluisse sat est* (p. 128).»

Néanmoins, sa biographie écrite par lui-même, en nous révélant l'état des communautés grecques en Asie-Mineure, rend involontairement justice à la tolérance dont elles jouissaient et dont elles jouissent encore sous le régime turc. Son *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation en Grèce*, lu en 1803, à la « Société des observateurs de l'homme »

(quel titre singulier), contient une judicieuse énumération des causes multiples, les unes matérielles, les autres morales, qui, dès la fin du dernier siècle, préparaient l'émancipation de la Grèce, trop longtemps engourdie dans l'esclavage. Ce sont là, sans contredit, les pages les plus attrayantes du livre.

Coray assure quelque part que la langue française fait tous les jours « ses délices et son supplice. » On lui pardonnera volontiers des imperfections de style, que les éditeurs eux-mêmes, M. Brunet de Presle et M. Egger, ont cru devoir scrupuleusement respecter.

G. H.

HISTOIRE.

Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, sa Vie et ses œuvres. Tome IV. — *Lettres*, I. — Première édition entièrement conforme aux originaux, enrichie d'environ six cents lettres inédites et de nombreuses notes historiques. — Paris, Plon, 1877, in-8 de xxx-531 p. — Prix : 8 fr.

Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. Publication du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial. Deuxième édition augmentée de plusieurs documents. Paris, Poussielgue, 1876, 2 vol. in-8 de 642 et 618 p. — Prix : 14 fr.

Les religieuses de la Visitation nous déroulent à l'envi leurs plus précieuses archives et continuent à présenter à notre édification les trésors de perfection chrétienne de leurs saintes aïeules. Voici d'abord le quatrième volume de la vie et des œuvres de la vénérée fondatrice de l'ordre. Il se compose de trois cent soixante-et-une lettres, sœurs des épîtres du bienheureux François de Sales, a dit un des successeurs de l'évêque de Genève, et dans lesquelles on ne sait ce qu'on doit le plus admirer : la prudence, l'humilité, la charité, le zèle pour la maison de Dieu et le salut des âmes, le renoncement à soi-même, la confiance en Dieu, le courage invincible ou les témoignages les plus expressifs de pauvreté évangélique poussée à ses plus extrêmes limites. Un des théologiens chargés par la Congrégation des rites d'examiner les ouvrages de la sainte, le P. Monsinat, attestait que chacun pourrait y trouver de quoi guérir les blessures de son âme ou s'avancer dans la perfection. Elles ont de plus cet intérêt majeur de combler des lacunes et d'éclairer des points demeurés obscurs dans la vie de la sainte : elles viennent s'ajouter à la biographie tracée par la Mère de Changy, les unes comme des compléments indispensables, les autres comme des pièces justificatives d'une valeur sans égale. Souvent l'éminente fondatrice y entre dans d'importants ou curieux détails sur son propre compte, sur ses vues, sur ses entreprises, sur ses occupations ; elle cause, la plume à la main, de tout ce

qui la concerne ; elle s'y peint en vrai, et se présente à nous comme dans un limpide miroir : ailleurs elle complète ses entretiens et ses instructions, en sorte que ce recueil nous offre avec l'autobiographie de la sainte, une chronique de la Visitation, une peinture vivante de ses premiers temps, de son âge d'or, et surtout un commentaire admirable des constitutions données par saint François de Sales à l'institut, véritable manuel de principes pour le gouvernement et la direction des communautés religieuses. On n'avait jusqu'ici que des éditions très-fautives ou fort incomplètes des lettres de la sainte. L'une des meilleures était celle qu'a donnée M. Ed. de Barthélemy en 1860 (Paris, 2 vol. in-8), avec quatre cents lettres jusque là inédites. Mais l'ordre chronologique n'y est pas observé et les adresses font souvent défaut. Nous avons, cette fois, la reproduction exacte des originaux avec l'ordre chronologique, les adresses et six cents lettres inédites. Cinq volumes seront nécessaires pour la publication complète, et ce sera là un véritable monument élevé à la mémoire de sainte Chantal, si nous en jugeons par le premier qui contient seulement la période de 1606 à 1621.

— Les deux volumes publiés par les religieuses du monastère de Paray-le-Monial, sur la vie et les œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque ne sont pas moins importants au point de vue de l'édification générale et surtout de l'histoire religieuse de la fin du dix-septième siècle. Les âmes pieuses, dit Mgr de Marguerye, évêque d'Autun, dans son approbation, aimeront à lire ces pages historiques, écrites avec une noble simplicité, une suavité charmante et pleine de détails et de souvenirs qu'on ne rencontre dans aucune des biographies de la bienheureuse qui ont paru jusqu'ici : elles y trouveront aussi les enseignements les plus élevés, les plus touchants et les plus salutaires pour leur avancement spirituel. Ces deux volumes constituent, à proprement parler, la série des pièces justificatives et des documents originaux concernant l'histoire de la bienheureuse. On y trouvera le touchant mémoire rédigé sur sa biographie par les religieuses ses contemporaines et qui servit au futur évêque de Soissons, Languet de Gergy, alors vicaire général de l'évêque d'Autun, pour composer cette vie de Marie-Alacoque qui lui attira tant de sarcasmes de la part de la cabale philosophique, ce qui ne l'empêcha point de parvenir à l'archevêché de Sens et à l'Académie française ; — puis les dépositions faites dans la procédure épiscopale de 1715 par les personnes qui avaient vécu et conversé avec la bienheureuse ; — un mémoire sur sa vie et ses vertus par son frère aîné Chrysostome Alacoque, composé sur la demande de la supérieure de Paray-le-Monial; — des biographies de toutes les sœurs qui eurent avec l'apôtre du

Sacré-Cœur de Jésus des relations particulières ; — et surtout ses lettres toutes resplendissantes des plus vives lumières de l'amour divin, animées du souffle inspirateur du cœur de Jésus, portant le cachet irrécusable de la sainteté, et pénétrant l'âme, par leur humilité suave et gracieuse, leur zèle ardent et doux, leur ton affectueux et angélique, d'un charme inexprimable. Cette correspondance constitue pour nous l'un des monuments les plus délicats de la langue française. — Qu'on lise ensuite à la fin du second volume la vie de la bienheureuse écrite par elle-même sur l'ordre de son directeur, et l'on se sentira véritablement transformé. Nous défions l'esprit le plus matérialiste et le plus incrédule d'*achever* cette lecture sans s'écrier : Je crois.

RENÉ KERVILER.

Les Jansénistes du dix-septième siècle, *leur histoire et leur dernier historien, M. Sainte-Beuve,* par M. l'abbé FUZET, secrétaire général de l'université catholique de Lille. Paris, Bray et Retaux, 1876, in-8 de 480 p. — Prix : 6 fr.

En dépit des nombreux admirateurs officiels que les jansénistes ont trouvés de notre temps ; en dépit de la vénération que professaient pour les sectaires de Port-Royal, MM. Royer-Collard, Cousin, de Salvandy et Villemain ; en dépit du monument considérable que leur a élevé Sainte-Beuve qui mourut sans avoir appris dans son long commerce avec tant de « directeurs redoutés et savants, de parfaits confesseurs et prêtres, de vertueux laïques, » la science de bien vivre et de bien mourir ; en dépit des ennemis des jésuites et de l'autorité papale, voici ces hommes admirables enfin démasqués. Nous avons dit démasqués, et nous maintenons le mot. Quiconque lira sans parti pris le magnifique réquisitoire que M. l'abbé Fuzet vient de prononcer contre eux proclamera que leur œuvre était une œuvre de ténèbres, que Saint-Cyran fut une sorte de Calvin au sein de l'Église apostolique et de l'épiscopat gallican, que ses disciples ne rêvaient rien moins que le bouleversement complet de la religion romaine, qu'ils devinrent le noyau d'une véritable faction, qu'ils préparèrent le relâchement religieux et le scepticisme du dix-huitième siècle, que telle page de Nicole engendra telle page de Diderot, que la mort d'Arnauld exilé, quoique fidèle à son roi, fut payée avec usure par le janséniste Camus, moins royaliste que Dumouriez et par l'abbé Grégoire plus hardi à renverser que Mirabeau....., enfin que ces dragons d'austère vertu qui reprochaient si amèrement aux jésuites des principes de morale relâchée, désavoués par l'Institut tout entier, ne se faisaient nullement faute de pratiquer les réticences, les restrictions mentales et tout ce qu'ils dénigraient chez leurs adversaires. Et notez bien que la méthode de M. l'abbé Fuzet n'est nullement celle

d'un pamphlétaire : son œuvre est absolument de sang froid : il se contente d'extraire des écrits des jansénistes eux-mêmes les preuves les plus évidentes de leurs erreurs et souvent de leur mauvaise foi : puis il prononce avec le calme qui sied à l'historien et au magistrat. Voici Saint-Cyran arrêtant un ecclésiastique à qui il avait dévoilé ses sentiments, lui déclarant en confession qu'il reconnaissait avoir péché en lui proposant ses maximes et lui demandant l'absolution, pour l'obliger, sous le sceau du secret sacramentel, à ne pas le dénoncer; voici l'un des coryphées de la secte, l'archevêque de Sens, Gondrin, rivalisant de festins sensuels et fastueux avec feu Lucullus, ou d'Andilly déshéritant son fils aîné à qui il ne laisse par testament que son crucifix de bronze, mais mortifiant ses sens, en cultivant des poires *monstres*, qu'on distribuait à tous les amis de Port-Royal en les accompagnant de lettres dignes de Brillat-Savarin; voici Arnauld et ses docteurs protestant après la condamnation des cinq propositions qu'elles ne se trouvent pas dans le livre de Jansénius, quand lui et ses amis avaient affirmé quelques années auparavant qu'elles y étaient et qu'elles exprimaient la doctrine augustinienne; voici Pascal soutenant le mensonge avec l'impudence d'un sectaire, et tronquant à plaisir ses citations; voici les solitaires donnant le change au lieutenant civil dans ses interrogatoires, et « usant de termes ambigus en les faisant entendre en un autre sens que soi-même; » voici Arnauld lui-même avouant que, dans le mandement des vicaires généraux, rédigé par Pascal, « les termes avaient été concertés avec tant d'adresse, que les clauses essentielles, qui déterminaient nettement la signature à ne signifier la créance qu'à l'égard de la foi, y étaient *un peu cachées* et qu'il fallait quelque attention pour les reconnaître; » voici l'indigne subterfuge de la signature du formulaire par les quatre évêques rebelles trompant le pape en attestant qu'ils le signaient purement et simplement, et rédigeant devant notaire des réserves qu'on se gardait bien d'expédier : « Ç'a été, écrivait à Lancelot l'abbé de Hautefontaine en parlant de la paix de l'Église en 1669, une espèce de *jeu de gobelets* dont je me figure que je rirais bien avec vous. » C'était vraiment bien la peine de lancer les *Provinciales!*

Mais nous ne pouvons tout citer : les palinodies et les subterfuges de Port-Royal ont été si nombreux qu'un volume suffit à peine à les rapporter. M. Sainte-Beuve s'est bien gardé de citer toutes ces preuves à charge : pour lui toute ligne écrite par un janséniste est parole d'Évangile, même lorsqu'elle est en contradiction avec les dates et les faits. M. Fuzet nous en offre de nombreux exemples : et nous ne pouvons trop le louer d'avoir enfin montré la coterie port-royaliste sous son véritable jour : son livre est prodigieux de recherches spéciales et d'érudition théologique, historique ou littéraire : toutes les

questions soulevées par le jansénisme y sont approfondies avec une méthode lumineuse, et nous n'y avons relevé que quelques légères inexactitudes de détail : ainsi ce n'est pas lors de l'apparition du *Petrus Aurelius* que Godeau en fit l'éloge par ordre de l'assemblée du clergé, mais plusieurs années après, pour la seconde édition : de même, ce n'est pas le P. Esprit de l'Oratoire que Mme de Longueville emmena à Munster, mais son frère l'académicien Jacques Esprit qui, d'abord oratorien comme lui, avait quitté l'état ecclésiastique. Mais ce ne sont là que des taches à peine perceptibles, au milieu de toutes les intelligentes rectifications opérées par l'érudit secrétaire général de l'université catholique de Lille, pour montrer combien savamment on avait ourdi la trame destinée à cacher le véritable esprit de Port-Royal, esprit de révolte, d'orgueil et d'égoïsme, qui fait que le jansénisme et le protestantisme se donnent franchement la main. Ne plaçait-on pas à Port-Royal l'Écriture au-dessus de l'autorité de l'Église, la Bible au-dessus du pape! Les religieuses sectaires, ces soi-disant Mères de l'Église, pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons, suivant l'expression même de leur pasteur, se moquaient de l'excommunication du pape et de l'archevêque. L'Église était pour elles l'*assemblée des fidèles en charité :* cinq d'entre elles moururent dans l'impénitence finale pendant l'interdiction, ce qui n'empêcha point leurs compagnes de les honorer comme des saintes et de se livrer envers leurs cercueils, comme envers ceux de leurs apôtres défunts, à de véritables actes d'idolâtrie, plus violents à coup sûr que tous ceux qu'elles reprochaient à l'Église romaine.

Après une lecture attentive de cet ouvrage, il est impossible de ne pas redire le mot de Joseph de Maistre, par lequel l'auteur termine son étude : Tout Français ami des jansénistes est un sot ou un janséniste.

René Kerviler.

Lettres royaux et lettres missives inédites, *relatives aux affaires de France et d'Italie*, par Charles Casati, juge au tribunal civil de Lille. Paris, Didier, 1877, gr. in-8 de 116 p.— Prix : 5 fr.

M. Casati, déjà connu par d'intéressantes publications historiques et archéologiques, nous donne, dans une édition de luxe, un certain nombre de lettres de rois de France et de personnages importants du seizième siècle, lettres qu'il a recueillies dans les archives de Gênes, de Florence et de Venise. Il les a accompagnées de notes érudites, particulièrement sur les Médicis, sur Henri IV, sur la république de Gênes. Un ouvrage de ce genre ne saurait s'analyser, puisqu'il ne contient que des documents épars, ne se rattachant que de fort loin les uns aux autres. Mais il importe de le signaler comme une très-utile entreprise de vulgarisation des sources, comme une lumière

heureusement jetée sur des points qui risqueraient fort de rester dans une perpétuelle obscurité. A ces titres, le volume de M. Casati mérite de ne pas être oublié ; et nous regrettons de ne pouvoir donner la liste exacte des pièces qu'il renferme. G. B. DE P.

De l'invasion allemande dans les provinces de Bourgogne et de Franche-Comté en 1870-71, par MIGNARD, membre des Académies de Dijon et de Besançon. Besançon, libr. Marion ; Dijon, libr. Lamarche, 1876, in-8 de XXV-263 p. — Prix : 3 fr. 50.

On a beaucoup écrit déjà sur l'invasion allemande en Bourgogne et en Franche-Comté, mais on n'a pas encore donné un tableau d'ensemble des opérations militaires accomplies dans ces deux provinces. M. Mignard a voulu combler cette lacune et retracer en même temps à ses concitoyens — qui oublient vite — le récit des exactions commises par les hordes allemandes dans les départements de la Côte-d'Or, de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura.

Dans une introduction, un peu trop courte à notre avis, M. Mignard nous montre d'abord l'esprit d'*absolutisme*, dont n'ont cessé d'être animés des princes qui rêvent une monarchie universelle, qui veulent dominer partout et voir l'Église catholique à leurs pieds ; il nous fait voir la Prusse, simple marquisat d'abord, duché ensuite, et royaume enfin, s'agrandissant sans cesse, s'organisant en état militaire et faisant tout, après Sadowa, pour nous pousser à la guerre qui éclate enfin, et qui se termine par la perte de l'Alsace, d'une partie de la Lorraine et par le payement d'une formidable indemnité. M. Mignard entre ensuite dans le cœur de son sujet. Après la fatale capitulation de Strasbourg (27 septembre 1870), les Allemands franchissent les Vosges et menacent Besançon ; vainqueurs à Cussey, à Talmay et à Jancigny, ils s'avancent sur Dijon, où l'agitation est extrême et où les autorités *électives* ne sont pas d'accord sur la conduite à tenir. La lutte sous les murs de la cité fut héroïque, et, quand il fallut se rendre, l'un des adjoints, M. Lévêque, retenu un instant comme otage, se distingua par sa noble attitude. La ville prise, l'ennemi tenta des reconnaissances dans les alentours, explora le littoral de la Saône et se lança contre les compagnies franches commandées par Garibaldi, ce singulier général italien, venu en France *non pour combattre, mais pour établir la République universelle* (p. 157).

M. Mignard, dont le récit concorde sur presque tous les points avec les recherches de M. Vuilletet (*Garibaldi en France*, Paris, 1876, lib. de la Société Bibliographique), nous fait voir les garibaldiens s'installant triomphalement dans les établissements religieux et laissant les Allemands se fortifier, pour ainsi dire, dans nos pays ; il nous montre un fils de Garibaldi surprenant à Châtillon un détachement ennemi

et déchainant ainsi sur cette ville les fureurs des Prussiens. Nous assistons ensuite à l'engagement de Prenois, à l'affaire de Pâques, à la retraite des garibaldiens sur Autun, à l'attaque de cette ville, à la belle défense des mobiles de la Charente, au combat de Châteauneuf, à la condamnation du colonel Chenet, à l'arrestation illégale de M. Pinard, au combat de Nuits, à l'évacuation de Dijon et à l'entrée de Garibaldi dans cette ville. Nous voici maintenant à Villersexel, à Arcey et à Héricourt. Après les affaires de Verrey et de Champagny, nous voyons se dérouler la prise de Dôle, les combats de Dijon, l'attaque de Salins, les affaires de Sombacour et de Chaffois, l'armistice et, enfin, la cessation des hostilités.

Si on est douloureusement ému par la défaite de nos troupes et par le dévouement de nos soldats, on est non moins vivement impressionné par le massacre d'Hauteville, par la tentative de suicide de Bourbaki, par l'abnégation des membres du clergé, par l'inepte proclamation de Garibaldi (30 janvier 1871), et enfin par la noble protestation de Mgr de Dijon. Nous regrettons cependant l'indulgence de l'auteur pour certains personnages qui s'imposèrent, celui-ci comme colonel, celui-là comme administrateur, et nous cherchons vainement quelques mots de blâme quant à l'opportunité d'une médaille en faveur de Garibaldi (p. 259). Nous ferons remarquer à M. Mignard que les mobilisés d'Arnay-le-Duc étaient en Algérie et non à Autun (p. 104), et que les mobiles de la Côte-d'Or ne pouvaient être à l'affaire du clos Morel (p. 18), puisqu'ils se trouvaient alors à Paris. Nous aurions voulu enfin trouver, à la fin du volume, une carte géographique, une table des matières et un indice bibliographique des travaux publiés jusqu'alors sur l'*Invasion allemande en Bourgogne et en Franche-Comté*. Tel qu'il est, néanmoins, ce livre, — dont l'auteur prépare une nouvelle édition — est digne du succès qu'il a obtenu.

A. Albrier.

Un homme d'autrefois. *Souvenirs recueillis par son arrière petit-fils*, le marquis Costa de Beauregard. Paris, Plon, 1877, in-8 de VII-480 p. avec un portrait gravé. — Prix : 7 fr. 50.

« L'homme d'autrefois, » que nous présente aujourd'hui l'ancien député de la Savoie, est le marquis Henri Costa de Beauregard, né en 1752, au château du Villard, en Savoie, et mort en 1824, dans la belle résidence de Beauregard qu'ont tous vue les nombreux touristes attirés par les beautés du lac de Genève. Ses souvenirs ont été pieusement, discrètement et fort intelligemment extraits de « cartons pleins de lettres, de notes et de manuscrits, » et ils sont rattachés entre eux par des réflexions que l'arrière-petit-fils prétend avoir empruntées aussi à son aïeul. Ils offrent l'intérêt sérieux et élevé de l'histoire par la peinture des mœurs et de la société de la fin du dix-

huitième siècle, par les récits sur l'émigration et les guerres de l'Empire. Ils ont en même temps le piquant attrait de ces révélations intimes, de ces ravissantes scènes d'intérieur, avec une mesure parfaite, nous croyons pouvoir le dire, et sans que jamais la curiosité soit stérilement excitée : ce sont toujours des modèles à imiter, des conseils à suivre, des réflexions dont il y a profit à tirer et des appréciations fort curieuses des hommes et des événements dans un style original, vif, noble, sobre et ferme, où l'on a souvent peine à reconnaître la part des deux auteurs tant ils se sont identifiés l'un à l'autre. Ce n'est pas seulement un sang généreux qui s'est transmis à travers plusieurs générations, mais la noblesse et l'élévation du cœur, le sentiment développé du beau et du bien, le courage militaire, l'esprit fin, délié et caustique, le goût délicat du lettré, qui laisse douter que le vaillant commandant des mobiles de la Savoie soit un novice dans l'art d'écrire, pas plus qu'il ne l'est dans celui de bien faire.

Il est difficile d'analyser un volume dont l'intérêt est moins dans les faits que dans leur appréciation et la manière dont ils sont présentés. Il faudrait surtout de nombreuses citations, impossibles ici. Nous ne pouvons qu'esquisser à grands traits la vie et la physionomie d'Henri Costa.

Il était né admirablement doué, « fait, » disait naïvement son pré-précepteur, « pour donner à toutes les mères du monde les douleurs de la comparaison. » De bonne heure, il témoigna des dispositions exceptionnelles pour la peinture ; pour les cultiver, sa famille l'envoya à Paris, où il vit la cour et la ville, les artistes et les beaux-esprits de l'époque ; tous les soirs, il envoyait, dans des lettres pétillantes d'esprit, ses appréciations et la description de ce qu'il avait vu. Ses jugements sont curieux par eux-mêmes et à cause de son jeune âge : ils portent sur Greuze, Diderot, Marmontel, Vanloo, Boucher, le président Henaut, Mme Geoffrin et toute sa société, etc. Il fit ensuite un voyage en Italie, où la vue des chefs-d'œuvre inimitables des grands maîtres lui fit quitter le pinceau pour l'épée. De la vie de garnison, il passa sans regret à la vie de famille qui s'écoulait doucement à Beauregard dans un pays délicieux, entouré d'une femme et d'enfants aimés et dignes de l'être. Nous trouvons souvent près de lui Joseph de Maistre, avec lequel il parle de toutes les grandes questions qui s'agitaient alors, lui emporté par son cœur du côté des illusions généreuses, l'autre guidé par la raison qui lui montrait dans toute son horrible vérité, l'abîme de la Révolution. De ces relations, il reste des traces trop rares, mais infiniment précieuses : beaucoup de lettres du comte de Maistre ont été égarées ; on ne savoure qu'avec plus d'avidité celles qui ont échappé à la destruction. Puis vient la guerre.

l'émigration. Eugène Costa, un de ses fils, part et presqu'à son début trouve une mort glorieuse, bénie par la religion, qui laissa dans le cœur de ses parents une blessure inguérissable. Ce douloureux événement nous fait assister à des scènes pleines d'émotions et d'attendrissement.

Le père alla bientôt remplacer le fils, ou plutôt, il ne put se faire à la pensée qu'un homme de sa race ne volât pas à la défense de son pays. Il sert comme chef d'état-major du général piémontais Colli, et c'est en cette qualité qu'il signe l'armistice de Cherasco avec Bonaparte. Cette partie est une page de véritable histoire. Le marquis Costa de Beauregard fut à même de connaître son vainqueur. Tout ce qu'il dit de ses relations avec lui est du plus vif intérêt, et ses jugements sont ceux de la postérité. « Son action et ses discours, » dit-il, quelque part, « portent toujours l'empreinte d'une fierté amère où la supériorité se fait toujours sentir en mettant l'auditeur mal à l'aise. » Un pareil livre est une bonne fortune à tous les points de vue : il nous faudrait beaucoup d'hommes d'autrefois, et c'est en apprenant ce qu'ils étaient que nous pourrons parvenir à leur ressembler.

René de Saint-Mauris.

BULLETIN

Pie IX, *aperçu chronologique de sa vie*. Lyon, Josserand, 1877, in-32 de 30 p. avec un portrait. — Prix : 10 c.

— Edition de luxe, imprimée sur papier teinté, avec un filet rouge à chaque page. — Prix : 25 c.

Episcopat de Pie IX à Spolète et à Imola, par l'abbé Margotti, opuscule traduit de l'italien [par M. l'abbé Placide Brand.] — *Souvenir du jubilé épiscopal de Sa Sainteté*. Annecy, Abry; Paris, Olmer, 1877, in-18 de 93 p. — Prix : 70 c.

Ces deux brochures ont été publiées à l'occasion de l'anniversaire de la cinquantaine épiscopale de Pie IX. La date est passée, mais le fait providentiel subsiste plus frappant encore à mesure que le temps s'écoule et la grande et noble figure du vicaire de Jésus-Christ demeure et surnage avec son admirable sérénité, signe d'espérance et de salut, comme l'arche au milieu des flots du déluge. Aussi est-il toujours opportun de signaler ce qui peut faire connaître la vie de Pie IX, et ce qui peut le faire aimer.

L'*Aperçu chronologique* rappelle les dates et les événements principaux de sa vie, s'appesantit sur sa captivité et l'utilité des pèlerinages à Rome, et montre combien il est urgent de venir en aide au Souverain-Pontife par le denier de Saint-Pierre. Ce sont, en grande partie, des citations de lettres pastorales de NN. SS. de Cambrai et de Limoges.

— L'opuscule de M. l'abbé Margotti, le courageux rédacteur de l'*Unità cattolica* et traduit par M. l'abbé Brand, vicaire de Doussard (Haute-Savoie), est une œuvre historique puisée aux renseignements les plus sûrs, pris sur les lieux, auprès de témoins oculaires, et consacrée aux années d'épiscopat de Pie IX

et à ses relations avec ses anciens diocésains depuis qu'il occupe le trône pontifical. Il abonde en traits édifiants, montrant la bonté de Mgr Mastaï, sa douceur, son zèle pour le salut des âmes, rappelant les institutions charitables qu'il a fondées, parmi lesquelles nous remarquons l'introduction de sœurs de charité d'un ordre de Savoie et des sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, donnant ses premières lettres pastorales et rectifiant les historiens, notamment (p. 47) au sujet de cette liste de rebelles que l'archevêque de Spolète aurait arrachée des mains d'un officier du gouvernement pontifical pour les soustraire aux rigueurs de la justice. M. l'abbé Brand a fait précéder sa traduction d'une chaleureuse introduction ; il a ajouté beaucoup de notes instructives que nous critiquerons, comme les textes non traduits, au point de vue seulement d'un bon nombre de lecteurs pour qui ce ne sera pas un attrait.

S. M.

De l'éloquence de la tribune en France au dix-neuvième siècle (1800-1848), par Mgr Tolra de Bordas. Paris, Douniol, 1877, in-8 de 50 p. — Prix : 1 fr.

Mgr Tolra de Bordas vient de publier sous ce titre une étude pleine de renseignements précieux pour l'histoire contemporaine et d'appréciations fort judicieuses. Il passe en revue les hommes politiques qui ont abordé la tribune de 1800 à 1848, donne son jugement sur eux d'une façon très-concise et, malgré son titre, parle aussi bien des orateurs étrangers : Chatham, Fox, O'Connel, Channing, Peel, Macaulay, Gladstone, que des français, Napoléon, Fontanes, Corbière, Martignac, Royer-Collard, Berryer, Thiers, Casimir Périer, etc., cent soixante en tout. L'auteur a cru devoir s'arrêter à 1848, n'estimant pouvoir juger sainement que des luttes parlementaires dont on est déjà séparé par une certaine distance.

E. M.

La Flore monumentale du cloître de Moissac ; description et symbolisme, par l'abbé C. Daux. Arras, aux bureaux de la *Revue de l'art chrétien*, 1877, in-8 de 56 p.

Dans cette étude, M. l'abbé Daux s'occupe de symbolique, exclusivement au point de vue de la flore murale. Sa thèse est appuyée sur les fleurs et sur les feuilles sculptées dans le magnifique cloître de Moissac. Feu Lagreze-Fossat avait étudié ce monument et décrit avec soin et exactitude la nature de chaque plante représentée par le sculpteur ; M. Daux cherche le sens de cette ornementation. Peut-être a-t-il été bien loin dans son système d'interprétation : donnons-en un exemple. La feuille de vigne serait le symbole de l'apostolat ; les cavités plus ou moins légères de ces feuilles indiqueraient que les apôtres qu'elles accompagnent ont été plus ou moins persécutés ; le nombre des lobes signifierait les différents apostolats d'un même personnage ; deux feuilles de vigne soudées entre elles et liées deux à deux signifient deux apôtres unis dans leur mission, etc.

J'avoue que ces explications séduisantes et présentées avec art et bonne foi me semblent être des paraphrases faites aujourd'hui, sans que le sculpteur, lorsqu'il creusait la pierre, se doutât qu'on lui prêterait autant d'imagination. C'est ce qu'ailleurs déjà, je me suis permis d'appeler du symbolisme retroactif.

A. de B.

Des beaux-arts dans la politique, par Georges Dufour, avec une préface par Arsène Houssaye. Paris Sochard, 1876, in-12 de 290 p. — Prix : 3 fr.

Ce titre peut donner du livre qui le porte une idée qui ne serait pas complétement exacte et faire croire que la politique proprement dite occupe, dans le volume de M. Dufour, une place qu'elle n'y a pas, heureusement. L'auteur a voulu simplement démontrer que les gouvernements ont une influence sensible sur les arts et doivent leur accorder une protection efficace. Voilà quelle fut la pensée de M. Dufour; mais cette pensée, dans le développement de l'œuvre, a disparu à peu près derrière un résumé de l'histoire des beaux-arts depuis les époques les plus lointaines jusqu'au Salon de 1875, qui, oublié maintenant, peut sembler avoir provoqué un examen trop détaillé, quoiqu'il soit fait avec goût et compétence. L'intérêt du livre de M. Dufour est surtout dans cette histoire abrégée de l'architecture, de la peinture et de la sculpture dans l'Inde, en Égypte, en Grèce, à Rome, à Constantinople, chez les Arabes, au moyen âge, pendant la renaissance, dans les temps modernes. Les gens du monde, qui aiment à avoir, comme on dit, une teinture des choses, trouveront là, dans quelques heures d'une lecture agréable, des notions qui leur manquent trop souvent et qu'ils n'auraient pas le temps d'aller chercher dans de nombreux et volumineux ouvrages. M. Dufour, on le voit, s'est occupé, et avec passion, du sujet qu'il traite et se montre bon appréciateur des talents et des génies dont il parle. — Nous avons quelque doute sur l'origine arabe qu'il attribue à l'architecture gothique (p. 18). Est-ce que l'ogive s'est greffée sur le plein-cintre? Est-ce que l'ogive n'est pas née tous simplement du croisement des pleins-cintres? Les *Beaux-Arts dans la politique* sont précédés d'une préface de M. Arsène Houssaye; on y remarque la page où sont exposés les désastreux effets de l'athéisme sur l'art. V.

Ancien Testament, par M. Rabbinowicz, à Paris, chez tous les libraires et chez l'auteur, 63, rue de Seine, 1877, in-12 de 280 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit volume, œuvre d'un Israélite déjà connu par d'importants travaux sur le droit et la philologie, se distingue de la plupart, on peut dire de toutes les histoires saintes publiées jusqu'à ce jour, par certains caractères que l'auteur a soin de résumer dans sa préface. Il ne renferme que des phrases bibliques, rendues en français d'après les traductions connues. — L'auteur n'a apporté à ces dernières que quelques rectifications exigées par le sens du texte hébreu. Grâce à sa connaissance profonde de l'ancien idiome d'Israël, il était plus que personne autorisé à agir de la sorte.

Son but a surtout été de nous faire connaître l'esprit même de la religion de ses pères; aussi, s'est-il montré fort bref en ce qui concerne les récits connus de tout le monde, tels que ceux de la création et du déluge.

H. de Charencey.

Scènes et portraits choisis dans les mémoires authentiques du duc de Saint-Simon, par Eug. de Lanneau. Paris, Hachette, 1876, 2 vol. in-18 j. de VII-432 et 419 p. — Prix : 7 fr.

Ces extraits suivent l'ordre des volumes de la grande édition in-12, publiée par MM. Chéruel et Ad. Regnier fils. L'esprit qui a inspiré le travail de M. de Lanneau ne nous paraît pas de nature à permettre aux familles de les placer entre les mains de la jeunesse. Tous les inconvénients des *Mémoires*

s'y retrouvent, et, à moins de se refuser à l'évidence, il faut bien reconnaître que ces inconvénients sont réels. Il faut la force d'esprit et de cœur d'un chrétien solidement instruit, pour échapper à l'influence des jugements faux, des insinuations calomnieuses, des haineuses peintures qui, comme l'a déclaré M. Chéruel, laissent une distance si considérable entre les *Mémoires* et la vérité ! ALPH. D.

La Boucle dérobée de Pope, *traduction nouvelle* par C. S. M. Saint-Mihiel, typographie du *Narrateur*, 1876, in-8 de 40 p.

La Boucle dérobée de Pope est un poëme dans le genre du *Lutrin*, dont j'avoue que l'invention et les épisodes ne me paraissent pas aussi heureux que les estime le traducteur nouveau de ce poëme où brillent, si l'on veut, l'esprit et l'*humour*, mais où l'affectation et la *préciosité* apparaissent trop souvent d'une façon qui eût bien irrité Boileau. « Je me suis donné pour tâche, dit M. C. M., de rester fidèle au texte original en le serrant de près. Je me suis plu à conserver les tournures, les expressions, la forme même des images, et, sans rendre ma traduction servile, j'ai fait ce que j'ai pu pour la rendre littérale et reproduire dans notre langue les beautés qui sont sorties de la plume de l'auteur célèbre. » Ce ne sont pas seulement les beautés mais aussi les défauts de l'auteur anglais qui ressortent fort bien dans cette traduction, ce qui fait l'éloge du traducteur et décèle en lui un vrai talent d'écrivain. ALPH. D.

Le Livre d'or des poëtes, par Edgar MONTBRUN. Premier volume. — Marennes, typographie Florentin Blanchard, 1877, in-8 de 247 p. — Prix :

C'est une tache difficile que d'écrire les biographies des vivants, et surtout des poëtes. M. Edgar Montbrun l'a entreprise; l'audace sied bien à la jeunesse, et l'auteur n'a dépassé vingt ans que depuis peu, si j'en crois la notice qui termine son volume. Mais aussi c'est rendre un service : car ce que l'on ignore le plus, ce sont ses contemporains. Pour les illustres, il y a M. Vapereau, et un peu aussi pour ceux qui ne le sont guère. Mais les écrivains perdus çà et là dans les départements, qui les signalera? M. Montbrun a voulu être le vulgarisateur des poëtes de la province, à l'exemple de M. Th. Geslain. Dans son livre se trouvent des notices sur MM. Blanchecotte, Fertiault, Gagne, de Lamaugarny, Nelly Lieutier, Riom, puis sur MM. Louis Audiat, Victor Billaud, Béor, Berge, Élie de Biran, Henri de Blazac, Bonafoux, Brocherie, Cluston, des Essarts, S. de Gères, Giron, Goux, Lhote, Stephen Liégeard, de Marltonne, Actune Milhen, Morgon, Oppepin, Foban, de Berlue-Perussis, Oscar de Poli, Aurélien Scholl, Vibert, Walckenaer. J'en oublie et ce ne sont pas les plus célèbres. Il y a en tout quatre-vingts notices, toutes élogieuses. L'auteur nous y paraît d'une indulgence excessive; mais il nous fournit d'utiles renseignements biographiques; nous voudrions que la partie bibliographique fût plus complète. Nous attendons les prochains volumes. L. A.

Histoire des paysans, par M. TERRIER DE LORAY. Paris, libr. de la Soc. bibl., 1877, in-32 de 135 p. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

Le but de cette brochure est de montrer les transformations subies par les classes agricoles depuis l'époque romaine jusqu'à la Révolution sous la double influence du christianisme et de la royauté. Passant rapidement sur

la première époque, M. de Loray s'arrête surtout au moyen âge, que l'on présente toujours comme une époque de souffrance et de misère : il explique ce qu'étaient les droits féodaux, trace, à l'aide des chroniqueurs, de B. Guérard, de M. Siméon Luce et de bon nombre d'écrivains peu suspects (tels que MM. Renan et Taine), le tableau des mœurs des paysans, de leur prospérité relative, des désastres amenés par la guerre de cent ans; il fait ressortir l'action des gentilshommes avant la Révolution, travaillant à faire progresser l'agriculture autour d'eux. Tout a été bouleversé par la Révolution, et ce n'est que par un commun effort de toutes les classes que nous pourrons revenir à l'union dont le travail agricole est un des éléments les plus actifs et qui amènera, avec la prospérité matérielle dont nous jouissons, l'amélioration morale qui nous fait défaut. V. M.

La Saint-Barthélemy, par Georges Gandy. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1877, in-32 de 116 p. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

M. Georges Gandy expose d'une façon très-claire et très-nette, et avec une autorité qu'il tire des sources où il a puisé et de ses précédents travaux, tout ce qui concerne la Saint-Barthélemy, occasion de tant de mensonges et d'odieuses calomnies contre le catholicisme. Il étudie le fait dans ses causes et dans son exécution. A n'en pas douter, après les ruines dont ils ont couvert notre pays, après tout le sang qu'ils y ont fait couler, les protestants n'ont d'abord rien à reprocher aux catholiques comme intolérance. Mais la religion n'a rien à voir dans ces massacres, auxquels le clergé n'a pris aucune part, qui n'ont rien eu de prémédité. Il ne s'agissait que d'un coup d'État purement politique, dans le but de se défaire des chefs protestants qui troublaient la paix du pays et s'étaient souvent alliés aux puissances étrangères. C'est la violence des passions populaires qui en a fait un massacre, général, dont on s'est plu, du reste, à exagérer les résultats. S. M.

La Chute des girondins, 31 mai-2 juin 1793, par Ludovic Sciout. Paris, librairie de la Société bibliographique, in-18 de 36 p. — Prix : 20 c. (*Brochures sur la Révolution française.*)

« La Révolution dévorant ses enfants, » tel pourrait être le titre de cette brochure. Qu'y voyons-nous, en effet? Le triste spectacle des honteuses faiblesses des girondins qui finissent, après des luttes sans gloire, par être les victimes des jacobins. C'est la fatale histoire, fertile en enseignements, de ces modérés du mal, qui n'ont ni le courage de faire le bien, ni l'énergie d'empêcher les crimes, et se croient capables d'arrêter au moment opportun le torrent déchaîné par eux. Si l'on déplore le triomphe de Danton et de Robespierre qui n'inspirent que de l'horreur, les girondins, souvent leurs complices, ne méritent aucune sympathie. S.

Histoire de la Révolution. — II. *Assemblée législative et la Convention jusqu'à la mort de Louis XVI*, par Emm. de Saint-Albin. Paris, librairie de la Société bibliographique, in-32 de 128 p. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

Ce nouveau volume de l'*Histoire de la Révolution* s'arrête après le grand crime de la mort de Louis XVI. Les principaux événements qui s'y trouvent racontés sont l'envahissement des Tuileries, le 20 juin, la fameuse et lamentable journée du 10 août, l'établissement de la Commune, les mas-

sacres de septembre, la Convention et la mort de Louis XVI, signal du règne de la Terreur. Tout est intéressant dans l'histoire de la Révolution : on trouve, de plus, dans le livre de M. de Saint-Albin, l'exactitude des faits, la justesse des appréciations et des qualités littéraires qui donnent un grand charme au récit. S.

Les Prêtres déportés en 1793, par Louis Raymond. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1877, in-18 de 36 p. — Prix : 20 c. (*Brochures sur la Révolution française.*)

Le titre seul de cette brochure ne dit-il pas assez ce qu'elle doit contenir : le douloureux récit du long martyre subi par les prêtres fidèles, au nom de la liberté et de la fraternité révolutionnaires. Et notons qu'il ne s'agit ici que de ceux qui ne s'étaient pas volontairement déportés. Saisis et entassés sur des bâtiments pour être envoyés vers Cayenne, ils furent empêchés de passer par les croisières anglaises et n'atteignirent pas le but fixé. Beaucoup, du reste, furent délivrés par la mort : il eût fallu une orce surhumaine pour résister à toutes les tortures morales auxquelles les déportés furent soumis, et pour supporter tous les mauvais traitements qui leur furent imposés : nourriture insuffisante, dégoûtante et malsaine, défaut d'espace, manque d'air et de lumière, privation de vêtement, de coucher, de soins dans les maladies et absence complète de tout ce qui pouvait entretenir la propreté : et pas un mot, dans ce récit, qui ne soit de plus rigoureuse exactitude ! S.

Les Enterrements civils, par L. Roux et A. de Claye. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1877, in-32 de 109 p. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

M. L. Roux, docteur en droit et professeur à la faculté catholique de droit de Lyon, a publié un savant ouvrage sur le *Droit en matière de sépulture*, dont il a été rendu compte ici (t. XIV, 31). Avec le concours de M. de Claye, il vient de lui donner une forme plus accessible au grand public en le transformant complétement, sauf pour le fond. Il montre le contraste frappant qui existe entre les funérailles entourées de cérémonies religieuses et l'enterrement civil qui n'a de précédent chez aucun peuple païen, barbare ou sauvage. Le solidaire, faisant profession publique de matérialisme et d'athéisme, attaque dans son principe la société elle-même ; sa manifestation peut être empêchée au nom de l'intérêt social, et si nos lois ne l'interdisent pas, c'est parce que les législateurs n'avaient pu la prévoir ; mais rien, dans notre code ne l'autorise. La « chasse au cadavre » caractérise suffisamment cette secte impie à laquelle tout bon citoyen doit résister. Par quels moyens? Quels sont les droits en matière de sépulture? Nos deux auteurs les établissent très-nettement. Telle est la substance de cette brochure dont l'opportunité n'est pas à établir. V. M.

Pourquoi l'État paye-t-il les curés ? par Jean Bourbonnais. Moulins, Desroziers, 1877, in-32 de 24 p. — Prix : 5 cent. (5 fr. le cent.)

Excellente brochure populaire sur la question du budget des cultes. Dans un dialogue vif et piquant, M. Jean Bourbonnais expose avec beaucoup de

clarté et d'intérêt l'origine du budget des cultes; il montre que c'est une restitution des biens du clergé et l'accomplissement d'un engagement solennellement pris. V. M.

Changarnier, par E. Vial. Paris, Dillet, 1877, in-18 de 81 p., avec un portrait et un plan. — Prix : 1 fr.

M. Vial a eu la bonne pensée de rappeler les faits principaux de la vie de l'illustre général que la France vient de perdre, et fait ressortir les traits saillants de son noble caractère. Il montre le héros d'Afrique, le commandant de la garde nationale et de l'armée de Paris en 1848 et 1849, le député, le proscrit du 2 décembre, qui plus tard demandera un poste de péril pendant la guerre, et se montrera à l'Assemblée nationale et au Sénat un des plus énergiques défenseurs de l'ordre social. Il le fait connaître par maintes anecdotes avec ses qualités et ses petits travers, et ne s'arrête qu'après le récit de ses obsèques. M. Vial apprécie les événements en même temps que le personnage; ses allusions aux choses et aux hommes de notre temps sont fréquentes. Elles donnent à sa biographie un caractère d'actualité et d'intérêt plus piquant qui est exposé à disparaître avec le temps. Il s'est glissé quelques erreurs au sujet de la famille du général. R. L.

Éloge de O'Connell, par Gabriel Le Roux. Paris, Alcan-Lévy, 1877, gr. in-8 de 52 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'ouverture de la conférence des avocats, au mois de novembre dernier, a été marquée par deux discours. L'un, intitulé : l'Université et les jésuites au seizième siècle, a déjà été l'objet d'une exécution méritée dans le *Polybiblion* et ailleurs. L'autre était l'Eloge de O'Connell : nous sommes heureux de n'avoir à en dire que du bien. Mieux inspiré que son confrère, M. Gabriel Le Roux a su traiter un beau sujet dans un bon langage, avec élévation dans les idées et exactitude dans les détails. — O'Connel a commencé par être avocat. Un avocat, parlant des avocats, devait insister sur ces débuts plus qu'on ne le fait d'ordinaire. Ces débuts offrent, d'ailleurs, un grand intérêt. Sous la robe se révèle, en effet, le grand orateur catholique et patriote : les grandes causes qu'il exposera dans d'immenses meetings ou qu'il défendra dans la Chambre des communes, il les expose et les défend déjà devant les juges ou les jurés. La transition est donc facile pour arriver au rôle religieux et politique de O'Connell. Nous ne rappellerons pas ses efforts, ses luttes, ses triomphes, ses déceptions. Cette histoire extraordinaire, sans exemple dans les annales des peuples, est racontée en excellents termes. Si la forme oratoire de cet éloge enlève forcément un peu de précision au récit, elle lui donne, en revanche, beaucoup de mouvement et de vie. L. E.

La Vérité sur Midhat-Pacha, par Benoit-Brunswik. Paris, E. Leroux, 1877, in-8 de 41 p. — Prix : 1 fr.

Qui peut se vanter de savoir et de dire la vérité sur les choses et les hommes de la Turquie ! L'auteur de la petite brochure que nous signalons a beau avoir écrit, depuis cinq ou six ans, plus de vingt publications sur les affaires d'Orient, nous n'oserions affirmer qu'il ait toujours réussi à démêler les écheveaux fort embrouillés des finances et de la politique ottomanes.

Le portrait qu'il nous donne aujourd'hui d'un ministre récemment dis-

gracié avec quelque bruit est peut-être ressemblant; en tous cas, il ne saurait passer pour flatteur. Cela ressemble beaucoup à un pamphlet; et c'est sans doute ce que M. Benoit-Brunswik a voulu faire. G.

La Constitution ottomane du 7 Zilhidjé 1293 (23 décembre 1876) *expliquée et annotée* par A. Ubicini. Paris, Cotillon, 1877, in-12 de 69 p. — Prix : 1 fr.

La récente constitution *libérale* dont un khalt impérial a tout à coup doté la Turquie est déjà bien reléguée dans l'ombre par l'importance des événements qui, depuis quelques mois, se passent en Orient. Était-il nécessaire de la prendre au sérieux? Fallait-il consacrer une brochure à la publier avec commentaires, comme s'il s'agissait d'un important monument législatif? M. Ubicini l'a pensé; et peut-être a-t-il eu raison. On connaît mal en France le mécanisme usé, mais toujours debout, des gouvernements ottomans. Le pouvoir des mots y joue un grand rôle; la barbarie y est couverte d'un vernis singulier de civilisation presque raffinée. Les pièces contenues dans la petite brochure dont nous parlons en sont bien la preuve. A ce titre seul, elles méritaient d'être conservées, et plus tard on sera sans doute heureux de les trouver réunies, ne fût-ce qu'à titre de curieux documents historiques. G.

VARIÉTÉS

UN PLAGIAT AU QUINZIÈME SIÈCLE. DAVID AUBERT ET PHILIPPE CAMUS

Parmi les romans de chevalerie du quinzième siècle, celui qui a pour titre *Olivier de Castille et Artus d'Algarbe* obtint un succès dont témoignent plusieurs éditions en diverses langues [1]. Voici le titre de la première édition, imprimée à Genève en 1482 : *L'Ystoire d'Olivier de Castille et d'Artus d'Algarbe, et de Helaine fille du Roy d'Angleterre, et de Henry filz de Olivier, qui granz faitz d'armes firent en leurs temps; translatée de latin en françois par Phil. Camus.* La version semble à peu près identique à celle qui est contenue dans le manuscrit 1474 du fonds français à la Bibliothèque nationale, manuscrit de la fin du quinzième siècle, mais antérieur, je crois, à l'édition de 1482. Ce manuscrit n'est lui-même qu'une copie altérée de l'œuvre primitive de Philippe Camus, laquelle est à peu près représentée par le manuscrit 24385 du même fonds [2]. C'est à ce dernier manuscrit que nous empruntons le prologue ou préface de Philippe Camus :

1. Voyez-en l'énumération dans Brunet.

2. Ce manuscrit, exécuté peut-être sur le brouillon même de Philippe Camus, porte la mention suivante au verso du dernier feuillet : « C'est le livre de Olivier de Castille et de Artus d'Algarbe, son compaignon, lequel est à monseigneur Charles de Croy, comte de Chimay, » et la signature : *Charles.* Le manuscrit est probablement antérieur à l'année 1473, date que donne Moréri de la promotion de Jean de Croy, grand-père de Charles, au titre de comte de Chimay, dont auparavant il était seulement seigneur.

Prologue. — A la tres saincte et tres bien eureuse loenge et magnificence de nostre sauveur Jhesu Crist et de sa tres douce et glorieuse mere, qui sont cause et mouvement de toute bonne euvre et operation, et sans lesquelz nulz biens ne peut estre commencé ne achevé, je, Philippe Camus, esperant leur tres saincte grace, ay emprys de translater ceste presente hystoire de latin en françoys, à la requeste et commandement de mon tres redoubté seigneur, monseigneur Jehan de Croy, seigneur [1] de Chimay, non regardant de la couchier en autre ou plus bel langaige que le latin le porte, car à ce eusse peu faillir [2] de legier. Sy prie à ceulx qui la liront ou orront lire qu'ilz aident à excuser mon petit et obscur entendement, en priant Nostre Seigneur qu'il me donne grace de la parfaire par celle [3] maniere qu'elle puist estre plaisant, agreable et prouffitable aux lysans et escoutans icelle.

Ce n'est pas du latin, comme il le dit, que Philippe Camus a littéralement traduit l'histoire offerte par lui à Jean de Croy, seigneur de Chimay. Il s'est donné moins de peine, et s'est tout simplement borné à la transcrire, avec quelques modifications de style insignifiantes, du français d'un autre écrivain. Le manuscrit 12574 du même fonds comprend, en effet, lui aussi, « l'Istoire de Olivier de Castille et de Artus d'Algarbe, son tres chier amy et loial compaignon ». Mais le prologue n'est pas tout à fait le même. Le voici :

Prologue de l'auteur. — A la tres sainte et bien eureuse louenge et magnificence de nostre doulx sauveur Jhesu Crist et de sa tres doulce et glorieuse mere, qui sont la principale cause de toute bonté et de toute bonne operation, et sans lesquelz nul bien ne puet estre commencié ne achevé; — par le commandement et ordonnance de tres hault, tres excellent et tres puissant prince et mon tres redoubté seigneur, Philippe, par la grace de Dieu, duc de Bourgoingne, de Lothriilz, de Brabant et de Lembourg, comte de Flandres, d'Artois et de Bourgoingne, palatin de Haynnau, de Hollande, de Zeellande et de Namur, marquis du Saint Empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines, *je, David Aubert, clerc*, ay couchié ceste histoire en cler françois au sens litteral, non regardant d'y vouloir adjouster autre chose que l'istoire ne porte, car je y eusse peu faillir de legier. Si prie à ceulx qui la lirront ou forront lire qu'ilz veullent aidier à excuser mon petit entendement, priant Nostre Seigneur qu'il me doinst grace de la continuer telement qu'ele soit prouffitable et au gré des liseurs et ascoutans. Amen.

Le début du premier chapitre achèvera d'édifier le lecteur sur la façon de composer ou de traduire de Philippe Camus.

DAVID AUBERT.	PHILIPPE CAMUS.
Pour ce que raison veult et ordonne que les haulx et notables fais des tres nobles et vaillans hommes d'onneur estre [4] mis et ramenez à memoire et recommandation, et aussi ad celle fin que tous nobles et vertueux cœurs se puissent esmouvoir au bien faire, ainsi que ont fait nos predecesseurs et par especial ceulx de qui traitte ceste presente histoire, — je treuve que apres le trespas du tres excellent et tres victorieux prince Charles le Grand, empereur de Romme et roy de France, etc.	Pour ce que raison donne que les haulx et notables fais des tres nobles et tres vaillans hommes doivent estre mys et ramenez à memoire et recommendation, et aussi à celle fin que tous noblez et vertueulx ceurs se puissent esmouvoir à bien faire, ainsy que ont fait nos predicesseurs et en especial ceulx de qui traicte ceste presente hystoire; — je treuve que apres le trespas du tres excellent et tres vaillant princhc, Charles le Grand, empereur et roy de Franche, etc.

Le manuscrit 12574, qui semble avoir été calligraphié d'après le brouillon de l'auteur, offre d'admirables peintures, dont la première représente David

1. Le mot *seigneur* a été gratté et on y a substitué le mot *comte*, mais le manuscrit 1474 a conservé *seigneur*, qui est la bonne leçon.
2. Le manuscrit porte *eusse peusse failly*, faute évidente, que nous corrigeons d'après le manuscrit 1474.
3. Manuscrit 1474, *par telle*.
4. Il y a, sans doute, ici une erreur de transcription, provenant de ce que l'auteur avait hésité entre plusieurs tours de phrase, hésitation dont la trace était demeurée sur son brouillon. Philippe Camus a remis sur ses pieds tant bien que mal, et plutôt mal que bien la phrase de David Aubert.

Aubert écrivant, pour ainsi dire, sous la dictée de Philippe le Bon. David Aubert n'est pas tout à fait un inconnu dans notre histoire littéraire. Il est l'auteur d'une compilation intitulée : *Les Conquestes de Charlemaine,* dont le manuscrit est conservé à Bruxelles, dans la Bibliothèque de Bourgogne. Cette compilation, où l'auteur a mis en œuvre plusieurs chansons de geste, a été rédigée par l'ordre de Philippe le Bon, comme l'indiquent ces lignes du dernier feuillet : « Cy fine le second volume des conquestes du noble empereur Charlemaine, lequel par le comendement et ordonnance de tres hault, tres excellent et tres puissant prince Philippe, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne .. a été extrait et couchié en cler françois par David Aubert, l'an de grace mil quatre cent cinquante huit[1]. » Il est encore l'auteur d'un roman historique, dont la Bibliothèque nationale possède plusieurs manuscrits et plusieurs éditions : l'*Histoire des trois fils de Roys.* Il en est l'auteur, bien que son nom n'y soit point demeuré attaché, et même qu'à la fin d'une copie très-ancienne de cette ouvrage, le manuscrit 92 du fonds français, il s'en dise seulement et modestement le calligraphe : « Le present livre fut *grossé*... en la ville de Sesdin (Hesdin), par David Aubert, l'an de l'incarnation Nostre Seigneur Jhesu Crist mil quatre cens soixante trois. » C'était un des ouvriers littéraires aux gages de la maison de Bourgogne, si curieuse de beaux manuscrits et d'histoires chevaleresques : « A cestuy present volume, dit David dans le prologue des *Trois fils de Roys*, esté grossé et ordonné pour le mettre en sa librairie (dans la bibliothèque de Philippe le Bon)... et nonobstant que ce soit le prince sur tous autres garny de la plus riche et noble librairie du monde, si est il moult enclin et desirant de chascun jour l'accroistre, comme il fait ; pour quoy il a journellement et en diverses contrées grans clercs, orateurs, translatteurs et escripvains à ses propres gaiges, occupez à ce[2]. »

David Aubert était à la fois calligraphe et orateur, il *grossait* en belle écriture et couchait *en cler francois* : c'était un *escripvain* dans le double sens du mot. Toutefois, en ce qui concerne *Olivier de Castille et Artus d'Algarbe*, on peut supposer, pour expliquer certaines fautes de copie, qu'il a seulement rédigé la minute de cette histoire, et qu'il l'a fait grosser par un de ses élèves. Quoi qu'il dise en son prologue, cette histoire n'a d'autre source que sa cervelle, ou plutôt que sa mémoire, nourrie des fictions de la Table ronde et des romans d'aventure, plus encore que des chansons du cycle carolingien. C'est d'ailleurs une œuvre très-ennuyeuse, un fade composé de réminiscences, délayées dans cette prose oratoire et dormitive, qui fut en si grand honneur auprès des ducs de Bourgogne et, plus généralement, dans la haute société de la fin du quinzième siècle. Le succès que l'ouvrage obtint, sous le nom de Philippe Camus, est un témoignage de ce mauvais goût, qui porta, dès 1499, au-delà des Pyrénées, la renommée usurpée de l'audacieux plagiaire. Le traducteur espagnol lui fait loyalement honneur de l'œuvre, dans le prologue qui figure encore en tête de l'édition de 1507. Ce prologue, à la vérité, disparaît dans l'édition de 1604, et le roman devient anonyme. Enfin, une édition donnée à Madrid au dix-huitième siècle, ver-

1. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 96-97.

2. Cf. L. Delisle, *le Cabinet des manuscrits*, t. Ier, p. 68-71. — P. Paris, *les Manuscrits françois*, t. Ier, p. 106. — P. Meyer. *Recherches sur l'épopée française. Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 28e année, p. 304, note 3. M. Meyer cite encore parmi les ouvrages composés ou grossés par David Aubert les *Chroniques de la Grant Bretaigne*, dont un volume existe au British Museum, un traité intitulé *La Vengeance*, conservé dans le même dépot, et enfin un recueil de divers opuscules dans la Bibliothèque Bodléienne à Oxford.

sion rajeunie de celle qui eut cours au dix-septième, porte le nom du remanieur. Elle est intitulée : « *La Historia de los mui nobles y valientes caballeros Oliveros de Castilla y Artus de Algarve*... compuesta por el bachiller Pedro de la Floresta. » *Sic vos non vobis*...

MARIUS SEPET.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Mgr Jean-Pierre MABILE est né à Rurey (Haute-Saône), le 20 septembre 1800. Il fit, au petit séminaire d'Ornans, ses premières études, qu'il termina au séminaire d'École, et eut pour professeur, au grand séminaire de Besançon, le futur cardinal Gousset. Il s'y distingua si bien par son aptitude pour la philosophie, qu'avant même qu'il eût terminé son cours, il fut envoyé comme professeur au collége de Gray, en 1829, la même année où il fut ordonné prêtre. Il revint à Besançon, comme élève du collége d'études transcendantes, fondé par le cardinal de Rohan. M. Bautain le connut là et obtint de l'emmener avec lui à Strasbourg, où il se trouva avec Mgr de Bonnechose, les PP. Gratry et Ratisbonne et l'abbé Goschler. Il s'aperçut des erreurs de son professeur et les combattit victorieusement avec l'approbation de l'autorité diocésaine. Il rentra dans son diocèse après cette polémique et y occupa plusieurs postes importants, notamment celui de directeur et de maître de conférences au petit séminaire de Luxeuil, jusqu'au moment où son compatriote, Mgr Doney l'attira dans le diocèse de Montauban pour l'associer au gouvernement de son Eglise, en qualité de grand-vicaire. En 1851, le 5 septembre, il fut préconisé évêque de Saint-Claude, pour succéder à Mgr de Chamon, et, le 15 mai 1858, il fut préconisé évêque de Versailles. Il est mort le 8 mai à Rome où il était allé pour les fêtes de la cinquantaine épiscopale de Pie IX.

Il prit une part importante aux travaux du concile du Vatican. Pendant la guerre, au milieu des ennemis qui avaient envahi son diocèse, il sut faire entendre des accents patriotiques et solliciter des secours qui vinrent en abondance. Chaque année, à l'occasion des prières publiques, ordonnées par l'Assemblée nationale, il faisait entendre aux grands corps de l'État des paroles d'une fermeté toute apostolique, et, durant tout le cours de son épiscopat, il a témoigné une grande sollicitude pour la bonne éducation et le relèvement des études.

Parmi les mandements qu'il a publiés à Saint-Claude, nous citerons : *Le Travail* (1852) ; — *La Famille* (1853) ; — *Le Journalisme religieux* (1853) ; — *La Paroisse* (1854) ; — *L'Éducation* (1855) ; — *Le Repos du dimanche* (1856) ; — *Les Associations* (1857) ; — *L'Église* (1858) ; — *Le bon sens chrétien* (1858). Les mandements de carême, à Versailles, forment, à eux seuls, un cours d'instruction suivi : voici les principaux : *Histoire du genre humain avant la venue de Jésus-Christ* (1859) ; — *Jésus-Christ et ses enseignements divins* (1860) ; — *Jésus-Christ considéré comme fondateur de l'Église* (1861) ; — *La Papauté* (1862) ; — *L'Épiscopat* (1863) ; — *Le Presbytérat* (1864) ; — *Les Saints de l'ancienne loi* (1865) ; — *Les Martyrs* (1866) ; — *Saints qui ont vécu dans l'état religieux* (1867) ; — *Docteurs de l'Église* (1868) ; — *Saints qui ont converti le monde barbare* (1869) ; — *Le Concile et spectacle qu'il présente* (1870) ; — *Saints opérant des prodiges par la foi, et spécialement les saints des Iles-Britanniques* (1872) ; — *Saints des huitième et neuvième siècles* (1873) ; — *La Charité et les saints du moyen âge* (1874) ; — *La Piété et les saints* (1875) ; — *Le Zèle et les*

saints du treizième siècle (1876); — Parmi les quatre-vingt-sept lettres pastorales, mandements et circulaires publiés par Mgr Mabile, nous devons mentionner : *Le Voyage de Rome* (1862); — *Lettre sur l'Éducation cléricale et l'Œuvre des séminaires* (1864); — *Lettre et ordonnances sur le catéchisme* (1868); — *Lettres sur le concile du Vatican et le Syllabus et du gallicanisme* (1869-1870); — *Lettre sur l'infaillibilité pontificale* (1870); — *Lettre sur les devoirs du clergé et des catholiques* (1871); — *Lettre pastorale portant publication des titres du concile du Vatican* (1872); — *Nos tristesses et nos espérances* (1873); — *Lettre sur les épreuves de l'Église* (1874); — *Mandement sur la fondation d'une université catholique à Paris* (1875). — Parmi les discours prononcés par Sa Grandeur, en diverses circonstances, nous citerons : *Discours sur l'idée religieuse dans les études*, prononcé au petit séminaire de Vaux (Jura) (in-8, 1852); — *Discours sur les habitudes religieuses dans l'éducation* (in-8, 1853); — *L'Éducation et la religion* (1859); — *Le Caractère et moyens de le former* (1860); — *Discours sur l'art* (1861); — *Le Catholicisme et l'histoire* (1862-1863-1865); — *La grande loi du travail* (1866); — *Le Catholicisme et l'histoire, la lutte* (1868); — *L'Intelligence* (1869); — *Les Habitudes religieuses dans l'Éducation* (1872); — *Le Courage* (1873); — *Le Catholicisme et les grands hommes* (1874); — *Le Catholicisme et la littérature* (1875); — *Le Progrès* (1876). — On lui doit une brochure sur *La Démocratie et l'éducation*, et un éditeur vient de publier, sous le titre d'*Application de l'idée chrétienne aux choses de notre temps, instructions et discours de circonstances* (Paris, Palmé, in-8, 1877), ses discours aux députés et aux sénateurs, quelques lettres politiques, des discours prononcés dans des distributions de prix, etc., etc. — Une partie de ses œuvres a été publiée par M. l'abbé Migne, dans ses *Orateurs sacrés*, t. XVIII.

— Mgr Pierre-Antoine-Marie Lamouroux de Pompignac, évêque de Saint-Flour, vient de mourir à Mauriac, en tournée épiscopale, le 23 mai. Né à Saint-Flour le 2 juillet 1802, il fit ses études au collége de sa ville natale et au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et, après avoir reçu la prêtrise en 1826, il entra dans la Société de Saint-Sulpice. Il a été directeur du grand séminaire de Rodez et supérieur de la Communauté des philosophes à Vabres. En 1839, il quitta la Société de Saint-Sulpice pour raison de santé, et revint à Saint-Flour, où il fut nommé chanoine titulaire en 1842, puis vicaire général honoraire jusqu'au moment où il fut préconisé, le 3 août 1857, évêque de Saint-Flour. D'après M. l'abbé Léon Maret, il a écrit 122 mandements, circulaires ou lettres pastorales. Nous citerons, dans le nombre : *Le Mal sur la terre et le pontificat de Pie IX* (1858); — *Mollesse du siècle et observation du dimanche* (1859); — *La Prière nécessaire dans les temps de calamité* (1860); — *État présent de l'Église et du Saint-Siége* (1861); — *La Pénitence* (1862); — *Jésus-Christ est avec l'Église et avec les fidèles* (1867); — *Le Salut* (1869); — *Le Concile : son influence sur les sociétés chrétiennes, son caractère providentiel dans les circonstances actuelles* (1870); — *Les Maux de notre époque et leurs remèdes* (1872); — *Nos espérances et nos craintes, devoirs à remplir dans la situation présente* (1873); — *La Sanctification du dimanche* (1875); — *L'Éducation chrétienne de la jeunesse* (1876); — *Le mauvais livre* (1877).

— M. David Urquhart, ancien membre de la Chambre des communes d'Angleterre, est mort à Naples le 17 mai dernier. Né en 1805, au château de Bralangwel, il appartenait à une ancienne famille de la Haute-Écosse. En 1827, lieutenant dans la marine royale, il commandait le brik *le Saint-Sauveur* dans la flotte grecque placée sous les ordres de l'amiral Cochrane.

C'est là que, par son expérience personnelle des mœurs orientales, il comprit l'importance des formes extérieures de la politesse dans les rapports entre les hommes, et qu'il puisa l'inspiration première d'un de ses plus curieux écrits. C'est aussi pendant la campagne qui suivit la bataille de Navarin que M. Urquhart, en voyant le respect témoigné par les Turcs pour les formalités à la fois judiciaires et religieuses relatives aux déclarations de guerre, résolut de consacrer sa vie à la restauration du droit des gens. Ses nombreux voyages en Orient, notamment en Circassie, ses fonctions de premier secrétaire à l'ambassade anglaise à Constantinople le portèrent à priser hautement les qualités des Turcs et à combattre sans cesse la politique de la Russie. A cette double préoccupation, se rapportent ses plus importantes publications : *Spirit of east; Turkey and its resources;* le *Portfolio*, recueil de documents diplomatiques abandonnés par la chancellerie russe pendant la révolution de Pologne, etc... Avec une indomptable énergie, il sut, en 1839, arrêter les chefs du *chartisme* dans leur ligue du *travail contre le capital*, et même les faire coopérer à son œuvre propre. A cet effet, il créa, parmi les classes ouvrières, des « comités pour les affaires étrangères, » qui n'ont pas cessé de fonctionner et dont la *Diplomatic Review* est restée jusqu'à ces derniers temps le lien commun. M. Urquhart eût voulu que, dans chaque nation, un tribunal spécial prononçât sur la validité des cas de guerre, et, quoique protestant, il n'hésita pas à revendiquer pour la papauté une grande autorité morale en ces hautes matières. Chacun sait le rôle actif qu'il a joué à Rome pendant le dernier concile et combien, depuis les enseignements des guerres récentes, il s'appliquait, avec ardeur à poursuivre l'abrogation de la déclaration de Paris (1856) et le rétablissement de la force navale des puissances occidentales. Membre du Parlement, esprit original et inventif, publiciste infatigable, chef obéi d'un groupe d'hommes éminents par le talent et le dévouement, M. Urquhart a exercé jusqu'à sa mort une réelle influence sur l'opinion en Angleterre et même en Europe. Gravement atteint dans sa santé, il s'était fixé l'hiver à Montreux sur le lac de Genève, l'été sur le Prarion, au-dessus de Saint-Gervais. Il avait été chercher cette année un climat plus doux sur le Nil; il a succombé aux fatigues du retour, laissant d'unanimes regrets parmi ceux qui ont pu connaître l'élévation de sa pensée et la droiture de son caractère. — Indépendamment des ouvages déjà cités, M. Urquhart a publié sur les événements contemporains un grand nombre d'écrits, dont les plus connus sont . *Le Sultan et le pacha d'Égypte* (1839); — *La France devant les quatre puissances* (1840) ; — *Appel d'un protestant au pape pour le rétablissement du droit public entre les nations* (1869); — *Suite de l'appel d'un protestant : le serment militaire et le christianisme;* — *Les trois thèses du Père Suffield sur le droit des gens, la guerre et le pape;* — *Les Comités des affaires étrangères aux évêques de l'Orient;* — *Les Musulmans, un exemple aux chrétiens :* — *Le Pape, le Sultan et le Czar* (1870) ; — *Mémoire sur les relations de la Russie et de l'Europe;* — *Rétablissement du droit canon, vindication de l'Église catholique contre un dominicain;* — *Correspondance entre l'évêque d'Orléans et M. Urquhart;* — *Adresse au sultan.* — *Adresse à l'Assemblée nationale de la France* (1871) ; — *Seconde adresse : un tribunal pour les cas de guerre;* — *De l'effet des mots sur le caractère des hommes et le sort des nations;* — *Du besoin d'établir en chaque pays un tribunal pour décider sur la nécessité ou la justice d'une guerre;* — *Désolation de la chrétienté par la substitution de la familiarité à la politesse:* — *Le Patriarche Hassoun et le schisme arménien* (1872); — *Sur les procédures pour la guerre parmi les nations civilisées;*

— *Ce qu'il faut pour former un homme d'État* (1873); — *La Force navale supprimée par les puissances maritimes*. — *Les quatre guerres de la révolution et la suppression du conseil privé en Angleterre* (1874); — M. Urquhart a pris la plus large part à la rédaction de la *Diplomatic Review*; il a collaboré en outre, à beaucoup d'autres écrits périodiques, notamment au journal *Rome*, et à la *Revue catholique des institutions et du droit*. — Sur les travaux de M. Urquhart on peut consulter : *L'École du droit des gens*, par le R. P. Ramière, dans les *Études religieuses*, décembre 1872; et *Trois questions capitales*, par M. l'abbé Defourny, Paris, Larcher.

— M. Victor-Louis-Amédée Pommier, né à Lyon le 20 juillet 1804, est mort à Paris le 17 avril. Littérateur et poète, il a travaillé aux *Classiques latins* de Lemaire, a donné des traductions dans la *Bibliothèque Panckoucke*, des articles dans la *Semaine* des frères Fabre, et a entrepris lui-même une collection de classiques latins traduits en français, qui s'est arrêtée aux *Commentaires de César*. Il a collaboré au *Livre des Cent et un*, à l'*Univers*, à la *Revue des Deux Mondes*, à l'*Artiste*; il a occupé une chaire à l'Athénée en 1828. Voici la liste de ses principaux ouvrages, dont la plupart sont des œuvres de poésie, qui dénotent un romantique, et justifient le titre de «Métromane» qu'il se donnait lui-même : — *L'Expédition de Russie* (1827), couronnée par l'Académie des Jeux floraux; — *Premières armes* (1832); — *La République ou le livre de sang* (1836, in-8); — *Océanides et Fantaisies* (1839, in-8); — *Crâneries et dettes de cœur* (1842, in-8); — *Colères* (1844, in-8); — *Les Trafiquants littéraires* (1844, in-8), publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1844; — *L'Époque* (1845); et *Racine et J-J. Rousseau* (1846), parus dans *l'Univers*; — *La Découverte de la vapeur* (1847); — *L'Algérie ou la civilisation conquérante* (1848); — *La Mort de l'archevêque de Paris* (1849), trois pièces couronnées par l'Académie française; — *L'Éloge d'Amyot* (1849), qui a obtenu de l'Académie le prix d'éloquence; — *Sonnets sur le Salon* (1851); — *L'Enfer* (1853, in-16); — *Les Prunes* (1854, in-16); — *De l'athéisme et du déisme* (1857, in-12); — *Colifichets, jeux et rimes* (1860, in-8); — *Paris* (1866, in-18); — *Revue du Salon*, en vers (1868), donné dans la *Liberté*. Il venait de publier *Quelques vers pour elle* (1877), au sujet de la mort de sa femme.

— M. Edmond de Manne, conservateur honoraire de la Bibliothèque nationale, vient de mourir. Il était né à Paris en 1801, et avait pour père le savant bibliothécaire Louis de Manne : c'est sous ses auspices qu'il entra en 1820 à la bibliothèque, d'où il sortit en 1866 avec le titre de conservateur honoraire. Il a écrit : des *Chansons* (1855); — *Galerie historique des portraits des comédiens de la troupe de Voltaire* (1864); — *De la troupe de Talma* (1866); — *De la troupe de Nicolet* (1869); — *Avant souper*, comédie en prose (1864), signé Armand Duplessis et Victor Lagué. On lui doit une double révision du *Nouveau Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, publié par son père et par lui (1862, 1868). Il a écrit, sous les pseudonymes de Alexis Bartavelle, d'Armand Duplessis, de Ferdinand de Lisle, et a donné des articles de théâtre dans divers recueils.

— M. Isidore Latour, dit *Latour de Saint-Ybards*, du village où il est né, dans l'Ariége, vers 1809, vient de mourir à Paris. Il avait fait ses études à Toulouse, où il a été inscrit sur le tableau de l'ordre des avocats. Mais la littérature avait plus d'attrait pour lui que le barreau. On le trouve, depuis 1834, parmi les concurrents des Jeux floraux et les rédacteurs des journaux du Midi. En 1836, il fit représenter à Toulouse son premier essai dramatique : le *Comte de Gourie*; en 1839, il publia, à Paris, des poésies religieuses sous le titre de *Chants du néophyte*. Il a essayé, sans grand succès, de ressusciter la

tragédie classique : on lui doit *Vallia* (1841) ; — *Le Tribun de Palerme* (1842); — *Virginie* (1845) ; — *Le Vieux de la montagne* (1847) ; — *Le Syrien* (1847); — *Les Routiers* (1851) ; — *Le droit chemin* (1853) ; — *La Folle du logis* (1860) ; — *Rosemonde* (1862); — *Alexandre le Grand* (1868), qui a obtenu une certaine célébrité de son refus par le comité de lecture du Théâtre Français ; — *L'Affranchi* (1870). Il a écrit pendant quelque temps dans le *Figaro*.

— M. Joseph Bienaimé Caventou, né à Saint-Omer, le 30 juin 1795, est mort à Paris le 5 mai. Élève de Thénard, il a attaché son nom à la découverte de la sulfate de quinine, qu'il fit avec Pelletier (1820). Cette découverte lui valut un siége à l'Académie de médecine (1821) et un prix Montyon. Il a professé la toxicologie à l'école supérieure de pharmacie. Il a publié : *Nouvelle nomenclature chimique* (1816) ; — *Traité élémentaire de pharmacie théorique* (1819) ; — *Manuel du pharmacien et du droguiste*, traduit d'Ebermayer (1821). Il a pris une grande part à la rédaction des *Bulletins* de l'Académie ; — du *Journal de pharmacie* ; — des *Annales de chimie* ; — du *Bulletin de la Société médicale d'émulation*.

— M. Claude Mamert Cayla, né au Vigan (Lot) en 1822, est mort à Paris le 23 mai : auteur de quelques ouvrages historiques, il est surtout connu comme journaliste. Ses pamphlets, tous marqués au coin de l'esprit le plus systématiquement et odieusement hostile à la religion, lui ont valu une triste renommée. Nous nous bornons à citer ses œuvres et les journaux auxquels il a collaboré. On lui doit : *Histoire de Toulouse* (in-8) ; — *Toulouse monumentale et pittoresque* (in-4) ; — *Études sur les dialectes méridionaux* (2 vol. in-8) avec les *Poésies patoises de Goudoulin* ; — *Histoire des arts et métiers et des corporations ouvrières de la ville de Paris* (1853) ; — *Célébrités européennes* (1855) ; — *Histoire des capitales, Constantinople ancienne et moderne* (1855, in-4) ; — *Histoire des vaisseaux* (1855, in-4) ; — *Histoire des Invalides* (1858, in 4) ; — *Pape et Empereur* (1860, in-8) ; — *La France sous le pape* (1860, in-8) ; — *Plus de couvents* (1861, in-8) ; — *Plus de question romaine* (1861, in-8) ; — *Les Prêtres à marier* (1861, in-8) ; — *Le 89 du clergé* (1861, in-8) ; — *Si j'étais pape* (1861, in-8) ; — *Le nouveau pape* (1862, in-8) ; — *La Conspiration cléricale* (1862, in-8) ; — *Plus de pape-roi* (1862, in-8) ; — *Ces bons messieurs de Saint-Vincent-de-Paul* (1863, in-12) ; — *Pape et Pologne* (1863, in-8) ; — *Le Diable, sa grandeur et sa décadence* (1864, in-12) ; — *Le Congrès de Malines, ou la conspiration jésuitique* (1864, in-16) ; — *Le Milliard des couvents* (1865, in-8) ; — *César pontife* (1865, in-8) ; — *L'Enfer démoli* (1865, in-12) ; — *Les Curés mariés par le concile* (1869, in-12) ; — *Les Jésuites hors la loi* (1869, in-12) ; — *Guerre aux couvents* (1870, in-12) ; — *La Boutique des papes* (1871, in-12) ; — *La Fin du papisme* (1872, in-32) ; — *Histoire de la messe* (1874, in-32). — De 1837 à 1843, il rédigea l'*Émancipation de Toulouse* ; il fonda la *Mosaïque du Midi*. Il a écrit à l'*Esprit public* (1846) ; — à la *Réforme* (1847-1849) ; — à la *République* (1849-1851) ; — au *Siècle* ; — à l'*Écho du commerce* ; — à l'*Estafette* ; — au *Messager*. Il a traduit, de l'anglais, *la Nouvelle Réforme*, d'Alison, et a donné une introduction et un épilogue à l'ouvrage de d'Alembert sur la destruction des jésuites.

— M. Thomas-Marie-François Sauvage, auteur dramatique, vient de mourir, à l'âge de 82 ans, à Paris. En 1814, il débuta au théâtre par un vaudeville, *Mademoiselle Hamilton*, en collaboration avec de Lurieu. Le 2 juin 1827, à la mort de Dupetit-Méré, il devint directeur de l'Odéon, pour treize mois seulement. Depuis, il se voua tout entier à la littérature dramatique. Voici les titres de quelqu'unes de ses pièces : *Le Portefeuille ou le lord impromptu* ; — *Le petit ramoneur* ; — *Marguerite d'Anjou* ; — *La Folle de Glaris* ;

— *L'Ivrogne* ; — *Le Cocher de Napoléon* : — *Père et citoyen ou le Patriote de Modène* ; — *Un panorama* : — *Une conspiration de province* ; — *Le Serf et le boyard* ; — *Pauvre Albert* ; — *Miss Annette* ; — *Jaspin ou le Père de l'enfant trouvé* ; — *Un cordon bleu* ; — *Le premier début de Dazincourt* ; — *Le Début de Cartouche* ; — *Eloi l'innocent* ; — *Angélique et Médor* ; — *L'Amazone* ; — *Madelon* ; — *La Tonelle* ; — *L'Otage* ; — *Don Grégorio* ; — *l'Habit de Mylord* ; — *Un loup de mer* ; — *Newgate ou les voleurs de Londres* ; — *La Réparation*... Ses principaux succès ont pour titre : *l'Eau merveilleuse* ; — *Gilles ravisseur* ; — *Le Caïd* ; — *Le Toréador* ; — *Les Porcherons* ; — *Le Père Gaillard* ; — *Le Carnaval de Venise* ; — *Gille et Gilotin*.

— M. Lucien de Rudelle est mort à Bordeaux le 18 avril, dans sa 75e année. On lui doit divers ouvrages de philologie : *Grammaire démonstrative de la langue anglaise* (1854, in-8, 2e édition 1859) ; — *Cours de thèmes élémentaires* (1854, in-8) ; — *L'Instructeur théorique et pratique de la prononciation anglaise* (1856, in-8) ; — *Grammaire primitive d'une langue commune à tous les peuples* (1858, in-8).

— M. Louis-Joseph-Ernest Picard, né à Paris le 24 décembre 1804, est mort le 13 mai. Avocat, député, ministre, ministre plénipotentiaire, sénateur inamovible, M. Picard a joué, dans nos assemblées politiques, un rôle que nous n'avons pas à apprécier ici. Il laisse, comme œuvre littéraire, un grand nombre de plaidoiries et de discours où sa verve mordante, son esprit caustique se sont donnés carrière. Il fut, en 1870, un des fondateurs et directeurs du journal *l'Électeur libre*. Il a été aussi membre du conseil de surveillance du *Siècle*.

— M. Otto Hübner, né à Leipzig, le 22 juillet 1818, est mort dans le courant de janvier. Économiste allemand distingué, sa participation au mouvement politique de 1848 le força à chercher un refuge en France. On cite de lui : *Dictionnaire du commerce* (1845, 2 vol). — *Les Banques* (1846) ; — *La Situation financière de l'Autriche et ses ressources* (1849) ; — *L'Impôt sur le revenu* (1849) ; — *Les Droits sur le fer* (1859) ; — *Le Langage des barrières* (1850) ; — *L'Union douanière et l'industrie du Zollverein, ainsi que celle de l'Autriche* (1850) ; — *Les Erreurs des protectionnistes* (1851) ; — *Tableau statistique universel* (1851), qui a paru en français et en anglais, en même temps qu'en allemand. Il a publié, pendant cinq ou six ans, un annuaire statistique ; on lui doit aussi un *Traité d'économie politique*, traduit en français par M. Lehardy de Beaulieu.

— M. Émile Teulon, premier président honoraire à la cour de Nîmes, vient de mourir dans cette ville, à l'âge de 83 ans. Homme politique, plus encore que magistrat, il a fait partie de plusieurs de nos assemblées politiques, où il a toujours voté avec la gauche. Avocat d'abord, puis avoué, il entra dans la magistrature comme conseiller à la cour de Limoges, au commencement du règne de Louis-Philippe, et fut fait premier président de la cour de Nîmes en 1848. On a de lui *Teulon (Em.) à ses commettants* (1830) ; — *Henri III*, tragédie, dont une partie a été donnée dans les recueils de l'Académie du Gard.

— M. Taxile Delord, né à Avignon, le 25 novembre 1815, est mort à Paris le 13 mai. Il fit ses études à Marseille ; à peine étaient-elles achevées qu'il entrait dans le journalisme. En 1834, il était rédacteur en chef du *Sémaphore*. De Marseille, il vint à Paris, où on le trouve à la rédaction de *Vert-Vert*, de l'*Entre-Acte*, du *Charivari*, dont il devint rédacteur en chef (1842-1858), du *Messager*, de l'*Esprit public*, du *Peuple* et de la *Voix du peuple*, du *Siècle*, de l'*Avenir national*, etc. Il a été nommé, par le département de Vau-

cluse, membre de l'Assemblée nationale, en 1871. Il a écrit : *Physiologie de la Parisienne* (1851, in-32); — *La Fin de la comédie*, comédie (1854); — *Messieurs les Cosaques* (1855, 2 vol. in-18); — *Matinées littéraires* (1860, in-12), extrait du *Magasin de librairie*; — *Les Célébrités du jour* (1861); *Les troisièmes pages du journal* le Siècle (1861, in-12); — *La Papauté de M. Guizot* (1865, in-8); — *Histoire du second Empire* (1868-1875, 6 vol. in-8). Il a inséré, dans les *Français peints par eux-mêmes*, les types du *Provençal*, du *Chicard*, du *Millionnaire*, de la *Femme sans nom*. Il a collaboré à la *Revue critique*, à l'*Histoire des villes de France*, au texte des *Fleurs animées* de Granville, aux *Beaux-Arts*, édités par Curmer.

— M. P.-L. Alphée Cazenave, ancien médecin de l'hôpital de Saint-Louis, professeur à la faculté de médecine, né en 1795, vient de mourir à Paris. On lui doit : *Appendice thérapeutique du Codex* (1821); — *Abrégé pratique des maladies de la peau* (1828); — *Leçons sur les maladies de la peau* (1845-1856); — *Traité des maladies du cuir chevelu* (1850); — *Agenda médical* (1851-1862); — *De la décoration humaine : Hygiène de la beauté* (1867); — *Pathologie générale des maladies de la peau* (1868); — *Compendium des maladies de la peau* (1868-1869); — Bibliothèque médicale : *Les gourmes* (1873).

— M. François-Alphonse Belin, né à Paris, en 1817, consul général et secrétaire interprète, près l'ambassade de France à Constantinople, vient de mourir à Constantinople. On lui doit un bon nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Extrait d'un mémoire sur l'origine et la constitution des biens de main-morte en pays musulman* (1854, in-8); — *Idyazé, ou diplôme pour le professorat* (1855, in-8); — *Notice historique et littéraire sur Mir-Ali-Thir-Nevaii*; — *Etude sur la propriété foncière en pays musulman* (1862, in-8); — *Essais sur l'histoire économique de la Turquie* (1865, in-8); — *Caractères, maximes et pensées de Mir-Ali-Thir-Nevaii* (1866, in-8); — *De l'Instruction publique et du mouvement intellectuel en Orient* (1866, in-8); — *Lettre à M. Reinaud, de l'Institut* (1866, in-8); — *Encore quelques mots sur l'instruction publique en Orient* (1867, in-8); — *Bibliographie ottomane* (in-8, 1868-1869); — *Histoire de l'Église latine de Constantinople* (1872, in-8). Plusieurs de ces travaux ont paru dans *le Contemporain, revue d'économie chrétienne*.

— On annonce encore la mort de M. Alain de Kersabiel, né le 23 septembre 1842, mort à Saint-Étienne de Montluc, ancien zouave pontifical, auteur de : *Journal d'un zouave pontifical* (1862); — *Les Soldats du Pape* (1867), et de plusieurs récits insérés dans l'*Univers* et dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*; — De M. Omer-Augustin Vaudoir-Lainé, né à Tours, le 22 novembre 1844, qui vient de mourir à Paris : archiviste-paléographe, ancien élève de l'École des chartes, employé à la bibliothèque de l'Arsenal et à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, collaborateur de la *Mosaïque* et du *Musée des familles*; le sujet de sa thèse à l'École des chartes (15 janvier 1870) était : *Virgile, ses transformations et sa légende au moyen âge*; — De M. le docteur Auguste Straudberg, né en 1818, président de l'Académie des sciences de Stockolm, mort à Stockolm, le 5 février : poëte philosophe et journaliste, il s'était fait connaître sous le bizarre pseudonyme de *Talis qualis*, avec lequel il avait publié : *Chansons en cotte de mailles*; il a traduit Molière et Byron : il dirigeait depuis 1845, le *Post och Inriches Tidningar*; — De M. Pierre-Germain Aiqueperse, mort à Clermont-Ferrand, à l'âge de 72 ans; rédacteur de la première *Gazette d'Auvergne*, auteur de : *Biographie, ou petit dictionnaire abrégé des personnages d'Auvergne qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus, ou leurs crimes* (1850); — De M. Alexandre Laffitte, ancien chef du chant

au Conservatoire, et maître de chapelle de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, mort le 12 mars, âgé de 47 ans : il a composé plusieurs œuvres musicales très-appréciées, notamment des messes et un opéra, le *Vampire* ; — De Mme Boissonnas, morte à Arcachon, à 38 ans, auteur d'*Une famille pendant la guerre* (1871), couronné par l'Académie, et d'*Un vaincu* (1876) ; — De M. le docteur A. Cardeilhac, qui a fait représenter, sous le pseudonyme de Lagrange, plusieurs pièces de théâtre : *Jeanne Vaubernier, Mlle de la Vallière, le Père Goriot* ; — De l'écrivain hollandais Lindo, plus connu sous le pseudonyme de *Oude heer Snitz* ; — De M. Gault, ancien rédacteur du *Messager du Midi*, mort à Lyon ; — De M. Victor Lafage, rédacteur du *Progrès de Lyon*, mort à 31 ans ; — De M. Armand Fraisse, rédacteur du *Salut public* de Lyon.

Institut. *Académie française.* — Dans sa séance du 3 mai, l'Académie, sur le rapport de M. Gaston Boissier, a décerné le prix de Philologie, fondé par M. Archon-Despeyrousse, à M. Adolphe Regnier, directeur de la collection des grands écrivains de France. — Dans la séance du 7 juin, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre, en remplacement de M. Autran, décédé. M. Victorien Sardou a été élu. Il y a eu trois tours de scrutin, dont voici les résultats. 1er *tour* : M. Sardou, 18 voix ; M. le duc d'Audiffret-Pasquier, 17 ; M. Lecomte-Delisle, 2 ; — 2e *tour* : M. Sardou, 18 ; M. d'Audiffret-Pasquier, 17 ; M. Lecomte-Delisle, 2 ; — 3e *tour* : M. Sardou, 19 ; M. d'Audiffret-Pasquier, 17 ; M. Lecomte-Deslile, 1.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans sa séance du 25 mai, sur le rapport de M. G. Paris, l'Académie a décerné le premier prix Gobert à M. Célestin Port, archiviste du département de Maine-et-Loire, pour son répertoire archéologique de l'Anjou, et le second à M. Roschach, de Toulouse, pour la part considérable qu'il a prise à la continuation de l'*Histoire du Languedoc des bénédictins de Saint-Maur*.

Congrès archéologique de Senlis. — L'ouverture du congrès a eu lieu, le lundi 28 mai dans la salle de l'ancien évêché, sous la présidence du duc d'Aumale, en présence de l'évêque de Beauvais, du préfet et d'un grand nombre de savants et de notabilités de la région. Après les discours d'ouverture prononcés par MM. Léon Palustre et de Longpérier-Grimoard, la discussion des questions a commencé immédiatement. — Nous signalerons, parmi les sujets traités au congrès, les communications de MM. R. de Maricourt, Millescamps, Hahn, l'abbé Legoix et de Caix de Saint-Aymour, sur les questions d'archéologie préhistorique ; celles de MM. Hayaux du Tilly et l'abbé Caudel, sur le réseau des voies romaines du *Pagus Silvanectensis*. L'époque de l'apostolat de saint Rieul a donné lieu à une discussion des plus intéressantes entre MM. les abbés de Meissas et Müller, qui, sans s'entendre sur la date précise à y assigner, ont été d'accord pour la reporter au IIIe siècle environ. M. de Caix de Saint-Aymour a lu une étude sur le temple romain de la forêt d'Halatte et sur le grand nombre d'*ex-voto* qui y ont été recueillis, il y a déjà quelques années.

L'importance des arènes de Senlis a justement attiré l'attention du congrès. Dans une conférence donnée le jour de la clôture, M. Ernest Rose a reconstitué l'aspect des arènes et les a comparées aux autres monuments analogues qui existent en France et en Italie ; M. de Laurière avait exposé un grand nombre de photographies de cirques et de théâtres qui ont permis au savant architecte de donner une idée complète de la construction et du mécanisme des amphithéâtres antiques. MM. de Caix et Dupuis ont aussi

donné des renseignements, le premier sur les fouilles faites dernièrement aux arènes de Senlis, le second sur les médailles qui y ont été recueillies. Dans une conférence donnée avec des projections à la lumière électrique, M. Parker a résumé ses dernières découvertes à Rome.

Le moyen âge a fourni le sujet de moins de travaux que ne nous le faisaient promettre les nombreuses questions posées au programme; nous citerons cependant un mémoire de M. Anthyme Saint-Paul, sur les églises antérieures à l'an 1000; une étude sur les compagnies d'archers, de l'abbé Vattier; des notes de MM. Durand, sur une Vierge de la Victoire; de Marsy, sur des carreaux émaillés; Hahn, sur la topographie des environs de Senlis; et Margry, sur les maisons de Senlis.

Nous terminerons cette énumération en signalant une étude de M. de Marsy sur l'hôtel de ville de Compiègne et un très-curieux travail de M. l'abbé Vattier sur les origines et les vicissitudes des deux bibliothèques du chapitre et de la ville de Senlis.

Des médailles ont été décernées par la Société française d'archéologie, soit à des archéologues pour leurs recherches et leurs découvertes, soit à des érudits pour leurs publications : grandes médailles d'argent, à MM. Frédéric Moreau et Vernois; médailles d'argent, à MM. Albert de Roucy, Laffolye, Édouard Fleury, Gustave Vallier et l'abbé Boufflet; médaillle de bronze, à M. Ravault.

De nombreuses excursions ont été faites par les membres du congrès qui ont été visiter Chantilly, Saint-Leu-d'Esserent, Creil et Montataire, Compiègne, Ermenonville, Chaalis, Pierrefonds et Morienval, et pour terminer Mouchy, Mello et Beauvais.

Une intéressante exposition avait été organisée dans la salle des séances et nous y avons remarqué tout d'abord les tablettes de cire appartenant à la ville de Senlis, ainsi que de beaux incunables et manuscrits empruntés aux bibliothèques de la ville et à diverses collections d'amateurs.

Dans leur excursion finale, les bibliophiles, assez nombreux au congrès, ont eu aussi l'occasion de voir les splendides bibliothèques du baron Seillière et du duc de Mouchy. — M.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 mai, M. Rosseeuw Saint-Hilaire a achevé la lecture de son mémoire sur les colonies espagnoles. — Dans la séance du 12, M. Paul Janet a lu une notice sur Schopenhauer, philosophe allemand. M. F. Lenormant a lu un mémoire sur la circulation métallique avant l'invention de la monnaie. — Dans la séance du 19, M. Drouyn de Lhuys a fait une communication sur les enfants assistés aux États-Unis, à l'occasion des deux brochures sur l'école des enfants assistés de Coldwater. — Dans les séances des 19 et 26, M. Ch. Waddington a lu un mémoire sur l'autorité d'Aristote au moyen âge. — Dans la séance du 26, M. J. Rambosson a communiqué un mémoire sur le langage, au point de vue de la transmission et de la transformation du mouvement.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 mai, M. Clermont-Ganneau a communiqué une notice sur deux stèles avec inscriptions funéraires en grec conservées à l'hospice autrichien de Jérusalem. M. Victor Guérin a fait une communication sur ses recherches dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre. M. F. Ravaisson a lu un mémoire sur un vase grec *Lécythus* du musée du Louvre. — Dans les séances des 4 et 11, M. Foucart a achevé la lecture de son mémoire sur l'organisation

des colonies athéniennes au quatrième et au cinquième siècle avant notre ère. — Dans la séance du 11, M. d'Hervey de Saint-Denis, professeur au Collége de France, a lu un mémoire sur l'état présent du bouddhisme en Chine. M. Victor Guérin a donné lecture du récit du siége de Saint-Jean-d'Acre par les croisés (1191). M. Gaultier de Claubry a lu un mémoire sur l'identité de Dramicus (Épire) et de l'antique Dodone. — Dans la séance du 18, M. Schliemann a donné des renseignements sur les fouilles exécutées par lui à l'acropole de Mycènes. — Dans la séance du 25, M. Perrot a donné communication d'une lettre de M. Jules Martha, membre de l'école française d'Athènes, annonçant une découverte de M. Koumanoudis, qui confirme une assertion de Thucydide. M. le comte Jean Gozzadini, sénateur italien, a communiqué une note sur la découverte d'une fonderie de l'époque pré-romaine, près de Bologne, à l'ancienne Felsina des Étrusques. M. Gauthier de Claubry a lu un mémoire sur la marche de Flaminius contre Philippe de Macédoine, où il propose de nouvelles identifications géographiques pour la vallée de l'Aous en Épire.

Société Bibliographique. — La Société Bibliographique a tenu le 22 mai son assemblée générale annuelle, sous la présidence de Sa Gr. Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de S. Ém. le cardinal-archevêque de Paris, membre titulaire de la Société. M. de Beaucourt, président de la Société a fait l'exposé des travaux de la Société depuis sa dernière assemblée générale : le nombre des sociétaires s'est élevé à 2,474, soit 686 de plus qu'il y a un an ; la Société a fait paraître le 1er fascicule du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, par l'abbé U. Chevalier, et commencé deux collections nouvelles, les *Petits mémoires sur l'histoire de France* et les *Classiques pour tous*. M. de Barberey a fait connaître la situation financière de la Société, qui est de plus en plus prospère. Après la communication du Bref adressé par N. S. Père le Pape à la Société, M. Léon Gautier a pris la parole ; la séance s'est terminée par une allocution de Mgr Richard et par la proclamation des onze membres du conseil élus par les membres titulaires présents.

La Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France. — La Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France a tenu sa séance générale annuelle le 8 mai. Après un discours de M. le baron de Guilhermy, président, un rapport de M. Fagniez, secrétaire adjoint, sur les travaux de la compagnie, et un exposé de l'état financier par M. le Mis de Laborde, on a procédé à l'élection de 13 membres du conseil, qui sont MM. A. de Barthélemy, A. de Boislisle L. Courajod, G. Desjardins, Desnoyers, l'abbé V. Dufour, V. Duruy, G. Guiffrey, baron de Guilhermy, Guillaume, J. Lair, Longnon et le baron de Watteville. M. Vacquer a fait une communication sur une inscription antique, portant le nom de Maximin d'Aza, trouvée dans les fouilles de l'ancien cimetière St-Marcel. M. Tisserand a donné lecture d'un travail topographique sur les îles de la Seine situées en aval de la cité. — Huit jours après, dans la séance du conseil, on a procédé au renouvellement du bureau et des comités. M. le baron Pichon a été élu président ; M. V. Duruy, vice-président. Les secrétaires, le trésorier et les membres des deux comités des fonds et de publication ont été réélus.

La Légende du prêtre Jean. — M. Gustave Brunet vient de publier (Bordeaux, Charles Lefebvre, 1877, in-8 de 31 pages, papier vergé), une dissertation des plus instructives sur cette légende du prêtre Jean qui « acceptée sans hésitation au moyen âge, n'est guère connue aujourd'hui que d'un petit nombre d'érudits. » Le savant écrivain retrace, d'après les témoignages les plus divers, l'histoire de ce roi fantastique, qui semble avoir été

mentionné pour la première fois dans la chronique d'Othon, évêque de Fresingen (à la date de 1145). Nous voyons successivement défiler devant nous les plus curieuses citations empruntées à Albéric de Trois-Fontaines, à Jacques de Vitry, à Marco Polo, à Guillaume de Rabruk, à Jean du Plan de Carpin, à Mathieu Pâris, à Jean de Lartic, grand-maître de Rhodes (lettre à Charles VII du 3 juillet 1448), à Jean de Mandeville, etc. M. Brunet n'a pas moins bien consulté les doctes écrivains de notre temps que les naïfs auteurs du moyen âge : il a tiré un habile parti de tout ce qu'ont dit du prêtre Jean et des traditions qui, de près ou de loin, se rattachent à ce singulier personnage, MM. d'Avezac, Ferdinand Denis, Pauthier, Berger de Xivrey, Paulin Paris, Gustave Oppert, etc. Signalons dans l'opuscule sur le prêtre Jean, tiré seulement à cent exemplaires, d'abondants détails bibliographiques, tant sur le sujet principal que sur diverses questions accessoires, et aussi de piquantes particularités d'histoire littéraire (par exemple dans la note 5 de la page 29). M. Brunet nous dit (p. 3) qu'il n'a pas eu la prétention d'épuiser une matière qui pourrait fournir l'occasion d'écrire un gros volume. Mais que de gros volumes je donnerais pour la plaquette si bien remplie, si intéressante de M. Brunet. — T. DE L.

ANTHOLOGIE D'HORACE. — M. Jules Loiseleur vient d'ajouter vingt-huit odes aux trente-trois que comprenait la première partie de son *Anthologie d'Horace* publiée il y a deux ans. La nouvelle tentative de M. Loiseleur (grand in-8 de 67 pages, Orléans, Herluison ; Paris, Lieux, extrait des *Mémoires de la Société des sciences et arts d'Orléans*, tiré à 60 exemplaires) ne me paraît pas moins heureuse que la précédente, et sa traduction des odes intimes d'Horace est incontestablement la plus poétique et en même temps la plus exacte qui nous ait encore été donnée de ces chants délicieux. J'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé un seul passage où M. Loiseleur ne se soit pas maintenu dans la fidélité relative, car la fidélité absolue ne saurait exister : c'est *l'idéal inaccessible* dont parle M. Amiel en tête d'un récent volume intitulé : *Les Étrangères, poésies traduites de diverses littératures*. M. Loiseleur (*Quelques mots au lecteur*, p. 1-3) mentionne les traductions de M. Amiel, de M. André Lefèvre (*Lucrèce*), de M. M. Monnier (*Faust*), comme autant d'éloquentes et décisives réponses à ceux qui soutiennent qu'il est impossible de bien traduire en vers. Là, comme dans des observations finales (p. 64-66), le savant bibliothécaire de la ville d'Orléans discute à merveille les objections qui lui avaient été adressées par M. Scherer. Un éloge que mérite tout particulièrement M. Loiseleur, c'est d'avoir évité avec le plus grand soin ces épithètes oiseuses qui sont si commodes pour les poëtes dans l'embarras. Sa libre et ferme manière contraste admirablement, à cet égard, avec les vulgaires procédés de ces traducteurs contre lesquels Alfred de Musset a lancé ce spirituel anathème :

Le dernier des humains est celui qui cheville

T. DE L.

LE MANUEL DU CAZINOPHILE. — Nous avons sous les yeux un petit volume imprimé avec élégance, et qui ne manque pas d'intérêt pour les bibliophiles (Paris, A. Corroëne, éditeur, 1876, in-18 de 72 p.). C'est une étude sur la bibliographie du petit format dit *Cazin*. Les ouvrages auxquels on a donné l'étiquette banale de *Cazin* (nom d'un éditeur rémois, mort en 1795) sont fort nombreux ; ils forment un ensemble de 750 volumes environ, ils ont joui d'une vogue qu'ils n'ont point perdue et que justifient parfois leur élégante exécution typographique et leur reliure en veau marbré, mais ils n'avaient pas encore été l'objet d'une étude approfondie et

exacte. Un libraire de Reims, aujourd'hui décédé, Brissart-Binet, avait publié en 1863, avec plus de zèle que de critique, un volume in-18 intitulé : *Cazin, sa vie et ses éditions, par un cazinophile*; ce travail reçut un bon accueil de la part du public restreint auquel il s'adressait; il vient d'en paraître une édition nouvelle, mais il est loin de donner une satisfaction complète. La nomenclature des éditions *cazinniennes*, qui s'étend de la page 49 à la page 161, offre le grave inconvénient de confondre pêle-mêle avec les volumes qu'édita *Cazin* une foule d'autres qui leur ressemblent plus ou moins, mais auxquels ce libraire est resté complétement étranger.

La collection Cazin, en prenant ce mot dans le sens le plus général, se compose d'ouvrages énonçant des rubriques différentes et supposées (Londres, Genève, Amsterdam); un examen attentif a permis de constater que le format in-18 était celui des volumes à la rubrique de Londres, tandis que le format in-24 était celui des livres à la rubrique de Genève, exécutés en réalité à Lyon, et qu'il faut retrancher de l'actif de Cazin; ils parurent de 1777 à 1789; quelques-uns n'ont pas de date; les volumes qu'édita Cazin portent les rubriques de Reims, 1783-1784; de Paris, 1773-1791; de Londres 1773-1791; il y en a aussi qui ne sont point datés. Cazin n'adopta point un type unique; sa collection offre des volumes ornés de jolies gravures, imprimés avec des caractères neufs, élégants dans leur papier, et leurs dispositions typographiques; d'autres sont privés de tout ornement, le papier est inférieur, l'impression peu soignée. Il entreprit à Reims en 1784 la publication d'une *Bibliothèque de campagne*, recueil de romans traduits de l'anglais. (Fielding, Miss Burney, Smollet); on y annexa *Werther* et quelques livres français, mais tout cela est fort médiocre; le papier est commun, l'exécution n'a rien de distingué; de fait, la vraie collection Cazin n'égale pas les publications dites de Genève, formant 80 volumes environ, et offrant pour chaque ouvrage un beau portrait de l'auteur, ou une jolie figure gravée par de Launay, d'après un dessin de Marillier.

Divers éditeurs exploitèrent le succès qu'obtenaient les petits formats ; on imprime à Lille, à Liége, à Orléans, des volumes que les amateurs rattachent à la collection Cazin, tout comme on annexe aux productions authentiques des Elzevier une foule de livres auxquels ces illustres typographes sont restés complétement étrangers. Le format in-18 fût à la mode; les de Bure l'employèrent pour la publication des *Moralistes* (1732 et années suivantes, 18 vol. in-18); le comte d'Artois voulut qu'il fût adopté pour une collection d'ouvrages divers qui, tirés à petit nombre, forment 64 volumes qu'on rangera toujours parmi les chefs-d'œuvre des Didot.

Les catalogues et les avertissements qu'on rencontre dans quelques-uns des volumes réellement publiés par Cazin fournissent, d'ailleurs, des informations utiles pour déterminer nettement ce qui lui appartient dans cette série trop étendue de publications où se rencontrent des ouvrages que la morale réprouve, et où, parmi bien des futilités, bien des productions tombées dans un juste oubli, se montrent aussi quelques-uns des écrits qui forment la gloire de notre littérature : sous la rubrique de Genève, *Télémaque*, Malherbe, La Rochefoucauld ; sous celle de Londres, Boileau, les *Fables* de La Fontaine, Gresset, Molière, les *Œuvres* de P. et Th. Corneille, les *Pensées* de Pascal, Montesquieu, etc.; notons aussi des traductions des meilleurs auteurs étrangers, entre autres le Tasse, Milton, Thompson.

L'auteur de l'opuscule que nous analysons ici reproche à M. Brissard-Binet d'avoir admis dans sa notice biographique sur l'éditeur rémois bien des détails inexacts, bien des choses superflues; il a adopté avec trop de

confiance les assertions hasardées qu'a avancées un petit-fils de Cazin, M. Chalons-d'Argé, dans le *Bulletin des arts*, année 1846, et dans la *Revue des provinces*, 15 mars 1864.

L'auteur du *Manuel du libraire*, M. J. Ch. Brunet a laissé de côté les éditions *cazinienne*s, ne les jugeant pas assez importantes pour mériter une mention spéciale; tout au plus parle-t-il de deux ou trois d'entre elles, notamment des *Œuvres* de J. J. Rousseau, en 38 volumes. M. F. Denis a donné, dans le *Manuel de bibliographie universelle* (Paris, Roret, 1857, 3 vol. in-18, t. III, p. 604 et suiv.), un catalogue des livres qu'on place dans la collection cazinienne; il comprend deux cent quatre articles et n'est pas exempt de quelques inexactitudes. On pourrait aussi y relever des omissions, et il ne distingue pas les Cazins supposés d'avec les authentiques; le cazinophile dont nous avons le *Manuel* sous les yeux a commencé à débrouiller ce chaos; il a utilisé les travaux de deux Rémois qu'il cite avec éloge : M. A. Maille, secrétaire de la mairie de Reims, et M. de Laubrière, qui avait formé une nombreuse collection en ce genre; il ne doit pas regarder son œuvre comme terminée; les bibliophiles ont le droit de lui demander une liste méthodiquement critique et raisonnée des ouvrages entrant dans le domaine de la cazinographie (qu'on nous passe l'expression), liste faite *de visu*, donnant toutes les explications nécessaires; il fera disparaître le catalogue dressé par Brissard-Binet, lequel présente malheureusement de nombreuses erreurs.

Le British Museum. — On a publié le compte des dépenses du British Museum pour l'année 1876-1877. L'exercice commence le 1er avril et se clôt le 31 mars suivant. Nous empruntons à *l'Academy* quelques détails sur les acquisitions d'imprimés, de manuscrits et de gravures qui ont eu lieu pendant le cours de l'année.

Le département des imprimés s'est accru de 79,927 articles. On distingue un livre d'heures, imprimé sur vélin, dont le prince Arthur, le frère aîné de Henri VIII, et le premier mari de Catherine d'Aragon, fit don à cette princesse. Il porte sur la dernière page la signature du jeune prince ainsi conçue en français : *Arthur le Prince*. C'est le seul autographe que l'on connaisse de lui.

Le département des cartes et dessins topographiques a acquis 872 pièces, dessins et esquisses à la plume, relatifs à la Grande-Bretagne, offertes par le Rev. M. E. C. Walcott; 92 dessins faits en Grèce par feu lady Trevelyan; un magnifique et très-rare plan de Naples, dressé par Nicolo Carletti, en 1775, etc.

Outre 336 volumes, le département des manuscrits a recueilli 1,067 chartes; dont 80, des douzième et treizième siècles, sont relatives à l'Espagne.

Le département des estampes a reçu de notables accroissements : 610 dessins et gravures de l'école italienne;

997 de l'école allemande;

227 de l'école flamande et hollandaise;

2,357 de l'école française, etc.

L'École française de Rome. — L'École française d'érudition, récemment fondée à Rome, a déjà son histoire. M. A Geffroy, son directeur actuel, a écrit les premières pages de ses annales sous la forme d'un mémoire qui a été lu par lui à l'Académie des sciences morales et politiques et inséré dans le *Compte rendu* des séances, après avoir paru dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1876). Le tirage à part du *Comtpe rendu* est en vente chez l'éditeur Ernest Thorin et fait une brochure intitulée : *L'École française de Rome, son objet, ses premiers travaux* (in-8 de 55 p.). La même

librairie annonce la publication d'une collection intitulée : *Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome*, où seront publiés les travaux des membres de ces écoles. C'est une imitation de la *Bibliothèque de l'École des hautes études* publiée par la librairie Vieweg, et imitée elle-même : de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, avec cette différence que la *Bibliothèque de l'École des chartes* est un recueil périodique, tandis que les deux autres consistent en des fascicules formant série, mais paraissant à des époques indéterminées.

Le Théatre de Piron. — Le dix-huitième siècle n'a pas été juste pour Piron, et nous-mêmes nous ne le plaçons pas au rang que lui mérite la *Métromanie*. Dans cette injustice, la haine de Voltaire a été pour beaucoup. Nous avons trop hérité de ses rancunes, et, dès qu'il est question de Piron, on évoque, à l'exemple de son ennemi, la mémoire d'une ode malheureuse bien déplorée par son auteur. De tels scrupules, en tous cas, allaient mal à Voltaire. C'est ce que fait remarquer avec succès M. de Marescot dans une brochure tirée à très-petit nombre (*Le Théâtre de Piron*, Paris, Jouaust, 1877, in-12, 35 p.), écrite avec goût et impartialité et dont l'histoire littéraire doit faire son profit.

Per le Nozze. — Il y a, en Italie, une gracieuse coutume — qui cependant ne charmerait peut-être pas les Françaises. — Si des lettrés ont un ami qui se marie, leurs cadeaux de noces ne sont pas ces élégants et inutiles petits objets qui chargent nos étagères. Ils publient, à l'occasion de l'heureux événement, quelque rareté bibliographique portant en tête les noms des époux : *Per le nozze di...* et la date de leur union. Un savant sicilien, M. Pitrè, l'infatigable auteur de tant de livres sur la Sicile, s'est marié dernièrement, et, à cette occasion, nous avons reçu d'intéressantes brochures de plusieurs de ses doctes amis. *Noces Pitrè-Vitrano, vingt chants populaires*, tel est le présent de M. d'Ancona. La reproduction d'une plaquette introuvable, contenant la relation des fêtes qui eurent lieu à Palerme, lors du mariage d'Anne d'Aragon, a été offerte par Salvatore Salomone Morino. M. Matteo di Martino a envoyé quelques pages inédites d'un poëme allemand; enfin, M. Maspons y Labros, un écrivain catalan dont le *Polybiblion* a parlé, voilà peu de temps, a, de son côté, écrit à cette occasion, dans sa langue, une petite brochure sur la Vierge de Monserrat et les dévotions dont elle est l'objet : *Per las bodas del distingit escriptor siciliù don Joseph Pitrè ab la senyoreta Donya Francisca Paula Vitrano.*

Un conseiller au Parlement au dix-huitième siècle. — Né en 1702, Simon Nigon de Berty, dont un des descendants nous retrace la vie (*La vie d'un conseiller au Parlement de Paris, dans le dix-huitième siècle*, par M. Louis Nigon de Berty, avocat, ancien magistrat, in-8 de 19 p.), fut l'un des élèves les plus distingués du séminaire de Paris. Chanoine de l'Église d'Agde, puis du chapitre collégial de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, l'abbé de Berty fut nommé par Mgr de Vintimille promoteur général du diocèse de Paris. Il en remplissait les fonctions quand l'affaire du diacre Paris lui fournit l'occasion de donner à tous un éclatant témoignage de sa prudence, de son énergie et de son zèle. Appelé, en 1745, à siéger au Parlement, il en partagea toutes les disgrâces sans que l'exil pût jamais lui faire rien perdre de son indépendance et de son courage. Il mourut à Thiais, le 18 octobre 1774, à l'âge de 72 ans, au moment même où l'intègre Louis XVI faisait cesser la longue disgrâce du Parlement. « Né dans un siècle frivole, sceptique et corrompu, dit son pieux biographe, la gravité de son caractère, la fermeté de ses principes, et

la pureté de sa vie lui ont constamment mérité l'estime publique. » Nous trouvons encore, dans la vie de ce noble magistrat, un plus beau titre de gloire, c'est la simple et chrétienne déclaration qui termine ses *Remarques sur l'histoire ecclésiastique de M. l'abbé Fleury* : « Tout à l'honneur de Jésus, Marie et Joseph, dans une parfaite soumission au Saint-Siége. »

Catalogue Morgand et Fatout.— Nous laissons passer, sans nous en occuper, les nombreux catalogues à prix marqués que multiplient les libraires ; toutefois nous croyons devoir dire quelques mots de celui que viennent de publier MM. Morgand et Fatout. Il mérite l'attention des bibliographes, parce qu'il fournit, sur divers ouvrages rares, des renseignements étendus et nouveaux : voir, par exemple, n° 3074, une longue note sur les *Œuvres*, de Baïf, 1572-74; n° 3086, d'amples détails sur le très-rare édition des poésies de Bernier de la Brousse, *Poictier*, 1618; n° 3179, la *Magnifique entrée de Monseigneur Francoys, Fils de France, en sa très renommée ville d'Anuers*, 1582, in-fol. ; n° 3399, les *Œuvres* de Racine, *Paris, Cl. Barbin*, 1675, in-12 (il paraît qu'il n'existe pas de tome II, avec cette date) ; n° 3400, Racine *Denis Thierry*, 1692 4 tomes en 3 vol. in-12 ; 1697, 3401, Racine, *D. Thierry*, 1679; les éditions de 1680, 1687, 1697 sont également l'objet de longues observations ; on sait avec quel soin la critique moderne étudie ces éditions primitives restées longtemps à peu près inconnues.

Les catalogues de MM. Morgand et Fatout offrent, on le sait, maint exemple du prix, excessif sans doute, qui s'attache à certains ouvrages rares, objets d'ardentes convoitises. Nous mentionnerons seulement le Molière, *Paris*, 1666, première édition collective, ne comprenant que neuf comédies, 6,000 fr. ; *Œuvres* de Dorat, 18 vol., 3,500 fr. (à cause des gravures, bien entendu ; les vers et la prose de l'auteur par dessus le marché) ; *Manon Lescaut*, édition d'Amsterdam, 2 vol. in-12 ; deux exempl. l'un à 2,000 fr., l'autre à 1,500 fr. ; tout cela est assez cher, sans doute, mais ce qui paraîtra incroyable, c'est l'évaluation donnée à un exemplaire non relié d'un roman de Théophile Gautier : *Mademoiselle de Maupin*, édition originale, 1835, 2 vol. in-8, *quinze cents* francs (n° 3210). On a beau nous dire que c'est le plus rare des romantiques ; bien des gens penseront, à bon droit, qu'il faudrait être parfaitement aliéné pour payer ainsi un roman malsain, qui cherche dans le scandale le seul élément de succès auquel il pouvait prétendre. Il y a quarante ans, on l'avait tout neuf pour une douzaine de francs, et il a traîné sur les quais, offert à 1 fr. 25 ou 1 fr. 50 le volume.

— M. H. B. Wheatley vient de terminer la seconde partie de sa réimpression du roman en prose de *Merlin*, pour la Société des anciens textes anglais Cette édition est faite sur le texte de l'unique manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Il ne reste plus qu'à publier l'introduction et le glossaire..

— Voici un fait qui témoigne du chemin qu'a fait l'Angleterre depuis le temps, encore rapproché de nous, où tout ce qui tenait au catholicisme était tenu en si grande défiance. Le conseil du collége de l'université de Londres vient de désigner le professeur Volpe pour faire un cours de lecture sur la *Divine comédie*. Ce cours commencera bientôt dans l'enceinte du collége.

— La bibliothèque Bodleienne fait imprimer le catalogue des nombreuses chartes anciennes qu'elle possède. La moitié du travail est achevée ; on espère que le volume entier sera publié à la fin de l'année.

— Le prince Louis-Lucien Bonaparte a donné, à la Société philologique

de Londres et à celle des dialectes anglais, 600 exemplaires pour chacune de sa belle carte représentant la classification des dialectes en Angleterre.

— Un jeune magistrat, M. Arnold Mascarel, substitut à Bressuire, a publié, dans le *Bulletin de la Société de Saint-Jean* pour la réformation de l'art chrétien, un intéressant travail à propos de la *Cène* de Léonard de Vinci. Il est intitulé : *De l'idéal chrétien dans la peinture*, et vient d'être tiré à part (Paris, Pillet et Dumoulin, in-8 de 27 p. avec une photographie). Au milieu d'études critiques, il montre la part féconde de la religion dans l'inspiration artistique, les grands devoirs que l'art impose à ceux qui ont reçu mission de propager et d'entretenir le culte du beau, et termine en adressant aux artistes ces paroles de Mme de Staël : Élevez vos cœurs; « faites dans votre âme un temple, et l'ange des grandes pensées ne tardera pas à y descendre! »

— M. l'abbé J. Gremaud, professeur d'histoire ecclésiastique au séminaire de Fribourg (Suisse), répond, dans *la Légende de saint Béat et le R. P. Pierre Bovet* (Fribourg, imp. L. Fragnière, in-8 de 25 p.), aux articles publiés à son adresse, par le R. P. Bovet dans la *Revue de la Suisse catholique*, sous le titre de *Saint Béat et la contradiction des historiens modernes*. C'est une œuvre de bonne critique, quoique trop personnelle comme les articles qui en sont l'objet, qui conteste à saint Béat sa mission apostolique, son antiquité et l'autorité de sa *Vie* par Agricola, et, par conséquent, de celle du bienheureux Canisius qui n'en est guère que la copie. Nous tenons d'autant plus à signaler cet opuscule, qu'un de nos collaborateurs, faisant un compte rendu de la *Vie de saint Béat*, dans la dernière livraison (p. 397), avait cru, égaré qu'il était par des allusions dont il n'avait pas pu saisir le véritable sens, pouvoir qualifier de « protestants et libres-penseurs » les historiens modernes dont le P. Bovet relevait les contradictions au sujet de leurs attaques contre la légende de saint Béat. Or, ces historiens peuvent bien n'avoir pas toujours tort, et ils sont représentés, ce qu'il ignorait, par M. l'abbé J. Gremaud auquel ne peuvent s'appliquer en aucune façon les qualifications de libre-penseur et de protestant.

— Les *Quelques pages inédites de l'histoire d'Orléans en 1567 et 1568*, publiées par Mme A. de Foulques de Villaret (Orléans, Herluison, in-8 de 15 p.) donnent quelques renseignements et quelques pièces intéressantes sur les exactions des protestants à leur profit, alors qu'ils étaient maîtres de la ville et sur la visite de Charles IX, faite dans le but de pacifier les esprits, et les présents qui lui furent faits.

— M. Charles Chauliac publie, en souscription, à la librairie Feret, à Bordeaux, un ouvrage intitulé : *Un martyr bordelais sous la Terreur, vie et mort du R. P. Pannetier, grand-carme du couvent de Bordeaux* (1 vol., gr. in-8). C'est un volume d'histoire, dont les documents ont été puisés dans les archives départementales et municipales de Bordeaux, et qui serviront à faire connaître non-seulement la victime du tribunal révolutionnaire de Bordeaux, mais encore beaucoup de faits curieux pour l'histoire de la Révolution à Bordeaux. On y trouvera aussi un historique du couvent des Grands-Carmes.

Publications nouvelles. — *Théorie générale de l'État*, par Bluntschli, trad. de l'allemand, par Armand de Riedmatten (in-8, Guillaumin). — *Étude sur le crédit agricole et le crédit foncier en France et à l'étranger*, par Victor Borie (in-8, Guillaumin). — *La Raison et l'âme, principes du spiritualisme*, par F. Magy (in-8, Durand et Pedone-Lauriel). — *La Casa Giojosa, Victorin de Feltro*, roman historique, par Mme Benoit (in-8, Didier). — *L'Honneur du nom*, par Charles Buet (in-18 j., Olmer). — *Daniel de Kertons. Confession d'un homme du monde*, par E. Daudet (2 vol. in-8, Plon). — *Constantin*, drame, par Édouard Delpit (in-8,

Didier). — *Pauvres et Mendiants*, roman, par G. de la Landelle (in-12, Didier). — *Poésies intimes*, par le comte F.-A. de la Rochefoucauld (in-12, Didier). — *Les Indes-Noires*, par Jules Verne (in-12, Hetzel). — *L'Énéide*, traduction nouvelle en vers français, avec le texte en regard, par Gustave de Wailly (2 vol. in-8, j., Didot). — *Le Guide du pèlerin aux églises de Rome et au palais du Vatican*, par Mgr Barbier de Montault (in-32, Casterman). — *Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. Sa vie et ses lettres inédites*, par le comte de Baillon (in-8, Didier). — *Précis d'histoire sur la ville et les possédées de Loudun*, par A. Bleau (in-12, Oudin). — *Vie de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice*, par L. Blanchereau (in-12, avec photog., Vic). — *Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine*, précédée d'une étude sur la marine militaire de la France et sur ses institutions depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'à l'année 1877, par E. Chevalier (in-8, Hachette). — *Saint Athanase*, étude littéraire suivie de l'apologie à l'empereur Constance et de l'apologie de sa fuite, traduites en français par Eugène Fialon (in-8, Thorin). — *La Question du budget des cultes*, par Mgr Guilbert (broch. in-8, Plon). — *M. de Franqueville, conseiller d'État, directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer. Sa vie et ses travaux*, par F. Jacqmin (in-8, J. Rothschild). — *Histoire de la guerre de Crimée*, par Camille Rousset (2 vol. in-8, avec atlas, cart., Hachette). — *La Vérité sur Marie Stuart*, d'après les documents nouveaux, par l'auteur de l'*Essai sur l'Allemagne* (in-12, Plon). — *Changarnier*, par E. Vial (in-12, Dillet). — 89 *et son histoire*, documents authentiques, par Armel de Kervan (in-18 j., Retaux). — *Le Département des affaires étrangères pendant la Révolution* (1789-1804), par Frédéric Masson (in-8, Plon). — *Mémoires de Brissot*, avec introduction, notice et notes, par M. de Lescure (in-18, Didot). — *Vie de Mathilde de Nédonchel, morte à Rome en odeur de sainteté, le 27 juin 1867, à l'âge de vingt-quatre ans* (in-8, Casterman). — *Le P. Charles Sire, de la Compagnie de Jésus*, mort en mer, près l'île Sainte-Hélène, le 4 août 1862 (in-12, Baltenweck). — *La Vie du R. P. Armand de Pontlevoy*, de la Compagnie de Jésus, par le R. P. de Gabriac (in-12, Baltenweck). — *Le Gisement préhistorique du mont Dol (Ille-et-Vilaine), et les conséquences historiques de cette découverte au point de vue de l'ancienneté, de l'honneur et de l'histoire locale*, par l'abbé Flamand, prêtre de l'Oratoire (Paris, Haton, in-8). — *Étude sur la nomination des commissions administratives des établissements de bienfaisance*, par Léon Lallemand (in-8, Paris, imp. Le Clère). — *Les Boulevards de Paris*, histoire, état présent, etc., 1re livraison, avec introduction par Xavier Aubryet (Paris, bureaux de *Paris-Gravé*, in-8).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Le passage des Alpes et M. Ch. Giraud. — Je lis dans la *chronique* de la livraison de mai du *Polybilion* (p. 464) que M. Ch. Giraud (séance du 14 avril de l'Académie des sciences morales et politiques) a fait, à propos de l'*Histoire de Savoie* de M. de Saint-Genis, une communication sur le passage des Alpes par Annibal. Je voudrais bien savoir quelle est la position prise par le savant académicien dans un débat qui dure depuis si longtemps, comme on l'a vu par la liste des travaux relatifs à cet épisode de la vie d'Annibal qui a été publié ici-même (livraison de septembre 1869, p. 176, et surtout livraisons d'avril et de mai 1870, p. 235-236, 290-292.)

UN CURIEUX DE PROVINCE.

Louis XIII et le cardinal de Richelieu. — Je trouve, dans l'*Histoire du règne de Louis XIII* par le P. Griffet (t. III, in-4, p. 580), une anecdote fort intéressante. La voici : « Le cardinal ne le [Louis XIII] dominait qu'avec respect. On raconte qu'un jour Louis, sortant le soir de son appartement pour aller chez la reine, précédé de ses pages qui portaient des flambeaux, s'entretenait de quelque affaire avec le cardinal. A la première porte, Richelieu voulut se retirer, pour le laisser passer le premier : *Passez, passez*, lui dit ce prince d'un air chagrin, *n'êtes-vous pas le maître?* Le cardinal prit aussitôt de la main d'un des pages un flambeau qu'il porta devant le roi, en lui disant : *Sire, je ne puis passer devant Votre Majesté, qu'en faisant la fonction du plus humble de vos serviteurs?* » Certes, c'était là de l'à-propos, s'il y en eut jamais, mais le mot est-il authentique? Le P. Griffet,— qu'on le remarque bien! — ne cite aucune autorité : il se contente de la vague formule : *on raconte*. Je voudrais savoir si, dans les mémoires de la première moitié du XVIIe siècle, il est fait quelque mention de la piquante historiette.

Dans la même page, le savant historien rapporte un autre mot du cardinal de Richelieu qui a été souvent répété, mais qui n'est pas plus authentique pour cela : « Il [Richelieu] avait coutume de dire *que le cabinet de ce prince et son petit coucher lui donnaient plus d'embarras que l'Europe entière.* » Ici encore le P. Griffet n'invoque aucune autorité. Pourrait-on suppléer à son silence et indiquer quelque bon témoignage contemporain? T. DE L.

Ringois d'Abbeville. — On demande quels sont les documents publiés et inédits sur le fait de Ringois d'Abbeville, précipité du haut du château de Douvres dans la mer, pour avoir refusé, après le traité de Brétigny (1360), de prêter hommage au roi d'Angleterre, comte de Ponthieu? Cte DE G.

Hôtel Saint-Paul. — Quels sont les ouvrages à consulter sur l'historique de cette ancienne résidence royale, l'emplacement des divers hôtels qui le composaient, les architectes, les parties qui ont été conservées, etc. AM. I.

RÉPONSES.

Les Mémoires de Cambacérès (XIX, 476). — L'archi-chancelier du premier empire, Cambacérès, a en effet laissé des mémoires manuscrits. Ils sont entre les mains de son héritier direct : c'est dire qu'on n'a pas perdu tout espoir de les voir paraître. Quel intérêt offrent-ils? Nous n'en pouvons rien dire. Quant à la saisie par ordre du gouvernement de la Restauration, elle est de pure invention. R. S.

Le docteur Gratien (XVII, 557). — Je puis satisfaire le curieux qui a demandé ce que pouvait être le docteur Gratien auquel la Mothe le Vager a fait allusion. Ce docteur Gratien, *dottore Graziano*, n'est autre que le *dottor Ballanzone* ou docteur Bolonais qui, avec le Vénitien Panteloc et avec Arlequin et Brighello de Bergame, était l'un des principaux personnages de la vieille comédie italienne dont s'amusaient nos bisaïeux. Le type de ce docteur était d'être un de ces hommes qui compensent leur peu de savoir par une grande abondance de paroles, type trop commun dans ce monde. C'était un docteur *sine doctrina*. Il s'exprimait en dialecte bolonais, ce qui était un hommage à la célébrité de l'université de Bologne. C'était aussi un hommage que ce nom de Gratien, qui faisait allusion à l'étude du droit canon, très-cultivée dans cette université, parce que Gratien était l'antique compilateur de cette collection canonique laquelle, sous le titre de *Decretum Gratiani*, forma la première partie du *Corpus juris canonici*.

Modène. BARTOLOMEO VERATI.

Proverbes (XIX, 192, 287, 384, 477). — J'extrais d'une bibliographie de la Chine, que je dois livrer prochainement à l'impression, le chapitre relatif aux *Proverbes*. Il contient peut-être des renseignements inconnus à M. C. Mayreder.

On trouvera, dans la *Chrestomathie mandchoue,* de Klaproth (1828) pp. 195 sq. la traduction française de: Ming Hiam Dsè, ou collection de Proverbes et de maximes, traduits du chinois en mandchou (174 proverbes).

Hien-Wun-Shoo : Chinese Moral Maxims, with a free and verbal translation : affording examples of the Grammatical structure of the Language, compiled by John Francis Davis, F. R. S. London, 1828, in-8.

Proverbs and Metaphores drawn from nature in use among the Chinese (*Chinese Repository*, VII, pp. 321 sq).

R. Thom, *Chinese Speaker*, pp. 90 sq.: Extrait du *Kea Paou Tseun Tsih.*

Sinesische Sprächewörter und Maximen (Neumann). Zeit. f. d. k. d. Morg. Vol. II. No. XX, pp. 74,77.

Il y a, dans *Notes and Queries*, Series I, X, p. 290, une liste par F. M. Middleton des six proverbes chinois qui étaient exposés à l'Exposition de Londres en 1831.

Quelques proverbes chinois, pp. 85/88 des *Dialogi latino-sinenses*, Ho-Kien, 1864.

Chinese Proverbial Philosophy (*Chinese et Jap. Rep.*, Aug., sept., oct., nov. 1865).

On trouvera 19 proverbes chinois traduits en anglais dans *The Hankow Times*, oct. 26, 1867.

« *Chinese Proverbs* » (*The Cycle*, 30 July 1870.)

Proverbes chinois, recueillis et mis en ordre par Paul Perny, M. A. de la Congrégation des Missions étrangères. Paris, Firmin-Didot frères, 1869, pet. in-12, pp. 135, s. la préf. et la table.

La troisième partie (vol. II) du *Dictionary* de Justus Doolittle contient un grand nombre de proverbes :

II. — 400 Proverbs and Plain or Metaphorical Terms. By Rev. C. C. Baldwin, D. D, p. 178

XXIX. Over 200 proverbs from Ningpo. By Rev. Arthur E. Moule. p. 323

XLII. Proverbs and Phrases in Five Languages. The Chinese, french and latin of these sentences taken chiefly from Perny's *Chinese Proverbs*, and from Stanley's *Chinese Manual.* Translation in German by Rev. F. Ohlinger. p. 402

XLVIII. Proverbs from Tientsin. p. 438

LIII. Proverbs in Chinese and English-Chinese Text from Perny's *Proverbes Chinois*. English translation from the Chinese by H. J. Allen, Esp. p. 418

LII. Miscellaneous Proverb's in french, chinese and english. The french and Chinese texts are from Perny's *Proverbes Chinois*. The english translation is from the Chinese by H. J. Allen, Esq. p. 483

LV. Book Phrases and Proverbs used by Preachers. Translated and arranged by C. Schmidt, Esq. I. Classical Phrases. II. Ancient Sayings and Proverbs. p. 491

LXX. Metaphorical and Proverbial sentences, selected and arranged by the Editor. p. 562

LXXXV. Foochow, Shanghai and Tientsin Proverbs. Collected and translated by the Editor. p. 675

A Collection of Chinese Proverbs, translated and arranged by William Scarborough, Wesleyan. Missionary, Hankow. With an introduction, Notes and copious index. Shanghai, American Presbyterian Mission Press, 1875, in-8.

Consulter : Gonçalvez, *Arte China.* — *Mém. conc. les Chinois*, X, p. 148. — Premare, *Noticia linguæ sinicæ.* S. W. Williams, *The Middle Kingdom.*

HENRI CORDIER.

Le Gérant : L. SANDRET.

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Ecriture sainte. Chaldaïsche Genesis (*George Smith's*); trad. *Herm. Delitzsch, Dr. Fried. Delitzsch*). 407
Accord de la Bible et de la Géologie, (*l'abbé Gainet*). 317
Ancien Testament (*Rabbinowicz*) 536
Liturgie. Rituale romanum. 510
Conciles. Le Concile du Vatican (*Mgr Fessler*; préface de *E. Cosquin*) 411
Le Concile du Puy (*le chanoine C. F. Druon*). 121
Saints Pères. Patrum apostolicorum opera (*O. de Gebhart, A. Harnack, Th. Zahn, Clementis Roman*) 409
Théologie dogmatique. Joannis Bapt. Franzelin, e Societate Jesu, examen doctrinæ Macarii Bulgokow episcopi russi schismatici et Josephi Langen neoprotestantis Bonnensis de processione Spiritus Sancti 31
La Somme du catéchisme III (*l'abbé Regnaud*) 413
La Paternité pontificale devant l'ordre social (*le R. P. Félix*). . . 217
Tractatus de Ecclesia Christi (*Aug. Leboucher*). 510
Théologie ascétique. Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ S. Mechtildis Virg. O. S. B. Liber specialis gratiæ (*H. Oudin*) . 122
L'Art d'arriver à Dieu (*le R. P. Olivaint*). 162
La Paternité chrétienne (*le R. P. A. Matignon*). 512
Conférences aux mères chrétiennes (*l'abbé Ch. Gay*) 218
Les Merveilles de Sainte-Anne d'Auray (*Mgr de Ségur*). 65
Mélanges. L'Action sociale du christianisme (*Chesnelong*). 349
Quelques paroles d'un aumônier militaire à son brave régiment (*l'abbé Hébert*) 259
Mort au cléricalisme (*Mgr Gaume*). 445
Religions des peuples orientaux. Evhémère, son livre et sa doctrine (*R. de Block*) 142
Avesta, t. II. (*C. de Harlez*). 125
Cultes dissidents : anglicanisme et ritualisme. Eight lectures on miracles (*S. B. Mozley*) 109
The Divinity of our Lord and Saviour Jesus-Christ (*H. P. Liddon*). 109
The Permanence of Christianty (*J. R. Turner Eaton*) 110
The Religion of the Christ (*Stanley Leathes*) 110
Female characters of Holy Scripture, the characters of the old Testament, the Epistle and the Gospels (*Isaac Williams*) . 110 111
Short sermons on the Psalm (*A. J. Stracey*). 111
Samaritans (*G. Ludlow Hallett*). 111
Warnings of the Holy Week (*Wil. Adams*). 111
Selection from the sermons, etc (*H. Melvill*) 111
The Savings of the Great forty days (*G. Moberly*). 112
Some elements of religion (*H. P. Liddon*). 112
Sermons on special occasions (*D. Moore*) 113
Sermons on the catholic sacrifice (*Berdmore Compton*) 114
The life of Justification (*E. Body*) 114
The Soul in its probation (*Oxemham*) 114
Twelve adresse (*Ch. Wordsworth*). 114

JURISPRUDENCE.

Droit canonique. Compendium Juris canonici seminariorum Lusitaniæ studiis adcommodatum (*Ant. Xav. de Sousa Monteiro*) . 34
Georgii Phillips compendium juris ecclesiastici (*Fred. Vering*) . . 320
Droit romain. Les Lois civiles de Rome (*R. Cubain*) 35
Droit civil. Lehrbuch des französischen allgemeinen Civilrechtes (*Ludw. Schiffner*) 126
De la situation légale des associations religieuses non-autorisées et spécialement de la Société de Jésus. 259
Questions concernant la nationalité des habitants de l'Alsace-Lorraine (*Robinet de Cléry*) 449
Droit criminel. Cours élémentaire de droit criminel (*J. Lefort*) . 127
Mélanges. Usages locaux constatés en 1855 dans le canton de Saint-Dié et en 1857, dans le canton de Raon-l'Etape (*P. J. M. Dinago*) 164

SCIENCES ET ARTS.

Philosophie. Le Sceau divin (*l'abbé Freynet*) 63
Etude philosophique sur l'homme (*l'abbé Bertrand*) 97
Psychologie humaine (*A. H. Simonin*) 99
Etudes sur la destinée (*Henry Dufay*). 101
Psychologie réaliste (*P. Sierebois*). 102
Nouveau traité des sensations (*J. A. M. Guillaume de Moissey*) . . 104
Principes généraux de psychologie physiologique (*Hermann Lotze*; trad. de *A. Penjon*) 106
Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec le développement des sciences de la nature (*Ferd. Papillon*; publ. par *Ch. Levêque*) 289
Essai d'analyse et de critique sur le texte inédit du Traité de l'âme de Jean de la Rochelle (*Henri Luguet*). 294
Etude sur la notion d'espace, d'après Descartes, Leibniz et Kant . (*H. Luguet*) 296
Leibniz et les deux Sophies (*A. Foucher de Careil*) 297
La Philosophie de Maine de Biran (*J. Gérard*). 298
Th. Jouffroy, sa vie et ses écrits (*J. Tissot*) 299
Les derniers écrits philosophiques de M. Tyndall (*le P. J. Delsaulx*) 301
Les Folies de ce temps en matière de religion (*Poujoulat*) 127
Morale. Pensées (*Marc-Aurèle*); trad. de *J. Barthélemy-Saint-Hilaire*). 497
La Morale universelle (*A. Eschenauer*) 500
La Morale utilitaire (*Ludovic Carrau*) 502
Problèmes de morale sociale (*E. Caro*) 504
Pensées sur Dieu (*J. B. Thibault*). 508
Jugement d'un mourant sur la vie (*Georges Caumont*) 509
Le Code du mariage et de la famille (*Martin-Lacroix*) 61
Le Mariage civil et le Mariage religieux (*A. Sincholle*) 61
Les Douleurs humaines (*l'abbé Georges de Rafélis de Broves*) . . . 37
Eloge de la folie d'Erasme (trad. de *T. Develay*). 40
Enseignement. De l'enseignement laïque, gratuit et obligatoire (*Mgr Cotton*) 446
L'Instruction publique dans les Etats du Nord, Suède, Norwége, Danemark (*C. Hippeau*) 38
Politique. Manuel du citoyen français (*Alb. Millet*) 64
La Civilisation et ses lois (*Th. Funck-Brentano*). 40
Grandes questions du jour de la veille et du lendemain (*Marquis de Ségur*) 515
Economie sociale. La Questione sociale (*Pietro Ellero*) 221
La Vie morale et intellectuelle des ouvriers (*Eugène Tallon*) . . . 222
Essai sur l'assistance publique (*Barthélemy Pocquet*). 514

Manuel des œuvres et institutions religieuses et charitables . . . 64
Congrès de Bordeaux. 349
Le jeune ouvrier chrétien (*Mgr de Ségur*) 65
L'Agriculture et les Finances (*F. Dolivier*) 64
Cours d'économie industrielle à l'école municipale Turgot (*Paul Coq*). 43
Le Travail industriel des enfants et des femmes (*Léon Cottineau*). 129
Travaux publics, finances, etc. Coup d'œil sur l'histoire du développement des machines dans l'humanité (*le Prof. Reubaux*) 62
Etablissement en France du premier tarif général des douanes (*le comte de Butenval*) 64
Ministère des travaux publics. Ports maritimes de France. T. II. . 130
Description des phares existant sur le littoral maritime du globe . 69
Die Bevoklerung der Erde (*E. Behm* und *H. Wagner*) 223
Physique. Les Soulèvements et dépressions du sol sur les côtes (*J. Girard*) 446
Sciences naturelles. L'Espèce humaine (*A. de Quatrefages*) . . 415
Il bel paese; conversazioni sulle bellezzi naturali, la geologia e la geografia fisica d'Italia (*Ant. Stoppani*) 322
Bulletin de la Société botanique de France 194
Repertorium annuum litteraturæ botanicæ periodicæ (*G. C. W. Bohnensieg* et *W. Burck*). 195
Botanischer Jahresbericht 195
Eléments de botanique (*P. Duchartre*) 195
Principes de botanique (*J. Gourdon* et *Ch. Fourcade*) 196
Botanique descriptive (*l'abbé Chaudé*) 197
Matériaux pour servir à l'histoire de la cellule végétale (*J. Tchistiakoff*) 197
Sopra la generale prezensa d'amido nei vasi crivellati. (*Giov. Briosi*) 198
Zur Kenntniss der Chlorophyllfarbstoffe (*G. Kraus*). 198
On comparative vegetable Chromatology (*W. C. Sorby*). . . . 198
Ueber die Absorptions spectra der Chlorophyllfarbstoffe (*N. Pringsheim*). 198
Untersuchungen über die Beziehungen des Lichtes zum Chlorophyll (*Julius Wiesner*). 98
Recherches sur spectre de la Clorophylle (*J. Chautard*) 198
Die natürlichen Einrechtungen zum Schutze des Chlorophylls der lebenden Pflanze 198
Mémoire sur l'anatomie composée de l'écorce (*Julien Vesque*). . . 199
Recherches sur l'accroissement terminal des racines des Phanérogames (*Ed. de Janczewski*) 199
Le Méristème primitif dans les Monocotylédones (*M. Treub*). . . 199
Address to the department of Botany and Zoology (*J. Hooker*). . 201
Insectivorous Plants (*Ch. Darwin*) 201
La théorie des plantes carnivores et irritables (*Ed. Morren*). . . 201
Sur les mouvements des organes (*M. Heckel*) 202
Histoire des plantes (*H. Baillon*) 202
Untersuchungen über die Enfwickelung der Placenten (*Fr. Uisgen*) 203
Vergleichende Darstellung der Placenten in den Fruchtknoten der Phanerogamen (*L. Celakovsky*). 203
Recherches sur les caractères de la placentation et de l'insertion dans les Myrtacées (*Ed. Tisson*). 204
Genera plantarum (*G. Bentham et J. D. Hooker*). 204
Hortus panormitanus (*Todaro*). 205
Flore de Montpellier (*Loret* et *Barrandon*). 205
Prodrome de la flore du plateau central de la France (*Martial Lamotte*) 205

Flore des environs de Grand-Jouan (*M. J. Saint-Gal*) 206
Catalogue des plantes vasculaires du département de la Vienne (*J. Poirault*) 206
Flore de la Côte-d'Or (*Ch. Royer*) 206
La Végétation du globe (*A. Griscbach*, trad. de l'allemand de *P. de Tchihatchef*) 206
Zur Speciesfrage (*H. Hoffmann*) 207
Histotaxie des feuilles de graminées (*J. Duval-Jouve*) 207
Dictionnaire de botanique (*H. Baillon*), avec collab. de (*J. de Seynes, J. de Lanessan, E. Mussat, W. Nylander, Ed. Tison, E. Fournier. J. Poisson, L. Soubeiran, H. Bocquillon, G. Dutailly. Ed. Bureau, H. A. Weddell*). 208
Agriculture. Culture de la Vigne (*Raimond-Boireau*) 224
Sciences médicales. Dictionnaire annuel des progrès des sciences et des institutions médicales (*P. Garnier*) 209
L'Enseignement de la médecine en Allemagne (*le Dr L. Fiaux*) . . 209
Leçons cliniques sur les maladies de la peau (*le Dr Guibout*) . . . 210
Le Diabète sucré et son traitement diététique (*A. Cantani*, trad. du *Dr Charvet*) 210
Traité des tumeurs bénignes du sein (*L. Labbé* et *P. Coyne*). . . 211
Les Merveilles de l'œil (*l'abbé A. Riche*). 212
Traité complet de physiologie à l'usage des gens du monde (*A. Lepelletier* de la Sarthe) 212
Conférences populaires sur l'hygiène morale et physique des classes ouvrières (*le Dr P. Triaire*) 212
Nouveau guide de la nourrice. Conseils aux mères de famille (*le Dr Hippolyte Bachelet*) 213
Hygiène dans la ville de Rome et dans la campagne romaine (*le Dr Balestra.*) 213
La Folie considérée surtout dans ses rapports avec la psychologie normale (*J. Tissot*). 214
La Vie et ses attributs (*E. Bouchut*) 215
Les Fonctions supérieures du système nerveux (*A. Cros*) 215
Eléments de science sociale. 216
Sur la génération des ferments (*E. Frémy*) 217
La Chirurgie du Foyer (*le Dr Babault*) 217
Astronomie. Atlas astronomique de poche (*C. Flammarion*) . . . 447
Art militaire. La Guerre et la géologie (le colonel *Don Angel Rodriguez de Quijano y Arroquia*, trad. du capit. *A. Joly*). 45
Le Service d'état-major (le général *Bronsart von Schellendorff*, trad. du capit. *Weil*) 324
Mélanges. L'Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*) . . . 448
Le Trésor de la famille (*J. P. Houzé*) 447
Le Lièvre, chasse à tir et à courre (*A. de la Rue*) 352
Beaux-Arts. Histoire générale du costume civil, religieux et militaire du quatrième au dix-neuvième siècle (*Raphaël Jacquemin*) 325
Les Amateurs d'autrefois (*L Clément de Ris*) 46
Catalogue du musée Fol 419
La Flore monumentale du Cloître de Moissac (*l'abbé Daux*). . . 534
Des Beaux-Arts dans la politique (*Georges Dufour*) 535
L'Ornithologie au salon de peinture de 1876 (*Nérée Quépat*) . . 164
Guide de l'amateur de livres à figures et à vignettes du dix-huitième siècle (*H. Cohen* et *Ch. Mehl*) 225
Ha-Schi rim ascher li-Schlomo (*S. Naumbourg*, transcrit par *Vincent d'Indy*, et publié par *S. Numbourg*). 226

BELLES-LETTRES

Philologie et linguistique. Triennium philologicum, oder Grundzüge der philologischen Wissenschaften. (*W. Freund*) . 131

La Linguistique (*Abel Hovelacque*) 20
Vergleichende grammatik der polnischen sprachverglichen mit der deutschen und hebraischen (*Dr J. M. Rabbinowicz*) . . . 422
Grammaire de la langue chinoise orale et écrite. Tome II. (*Paul Perny*). 423
Dictionnaire français-pongué 423
Etudes sur l'origine des noms patronymiques flamands et sur quelques questions qui se rattachent aux noms (*Gustave van Hoorebeke*) 327
Eloquence. Panégyriques, oraisons funèbres, éloge académique (*Mgr Besson*) 326
De l'éloquence de la tribune en France au XIXe siècle (*Tolra de Bordas*) 540
Poésie. Les Romans de la Table-Ronde mis en nouveau langage et accompagnés de recherches sur l'origine et le caractère de ces grandes compositions (*Paulin Paris*). 229
Recueil de poésies française des quinzième et seizième siècles (*A. de Montaiglon* et *James de Rothschild*) 231
The Vaux de Vire of maistre Jean Le Houx, advocate, of Vire. (*J. P. Muirhead*). 133
Cansons de la Terra (*Pelay-Briz*). 507
Canti popolari del circondario di Modica (*Serafino Amabile Guastella*) 328
La Boucle dérobée. traduction nouvelle de Pope 537
La Légende des siècles (*Victor Hugo*). 232
L'Art d'être grand-père (*Victor Hugo*) 521
In Solitudine, Carmina 236
Le Livre d'or des poëtes (*Edgard Montbrun*) 536
Pour la peine de mort, poëme (*Courtat*) 518
Littérature anglaise du moyen âge. Legends of the Holy Rood (*R. Morris*) 115
Sir David Lyndesay's Works (*J. A. H. Murray* and *John Nichols*) . 117
The Times Whistle (*J. M. Cowper*) 119
An old english miscellany (*R. Morris*) 120
King Alfred's West Saxon Version of Gregory's pastoral (*H. Sweat*). 121
The Liflade of S. Juliana (*Rev. Oswald Cockayne*). 121
Littérature italienne du moyen âge. Tradicions del Vallès (*Don Francisco Maspons y Labros*). 329
La Novellaja fiorentina (*Vitt. Imbriani*) 134
Romans et nouvelles. Charles Demailly (*Edm.* et *Jules de Goncourt*) 6
Manette Salomon (*Edm.* et *Jules de Goncourt*) 7
Germinie Lacerteux (*Edm.* et *Jules de Goncourt*) 7
Madame Gervaisais (*Edm.* et *Jules de Goncourt*) 8
Renée Mauperin (*Edm.* et *Jules de Goncourt*) 8
Sœur Philomène (*Edm.* et *Jules de Goncourt*). 8
Son Excellence Eugène Rougon (*Emile Zola*). 10
Le Renégat (*Jules Claretie*). 12
Fonctionnaires et boyards (le prince *Joseph Lubomirski*) 13
Maître Gaspard Fix (*Erckmann-Chatrian*) 15
Un mariage honteux (*Léon Richer*) 16
Le Monde inconnu (*Elie Berthet*). 16
Les Fanfarons du Roi (*Paul Féval*) 17
Pia la San-Pietrina (*A. de Lamothe*). 17
Les Mystères du nouveau Paris (*Fortuné du Boisgobey*). 18
Les Parias de Paris (*Raoul de Navery*). 19
Le Trésor de l'Abbaye (*Raoul de Navery*) 20
Le Pardon du moine (*R. de Navery*) 20
Le Marquis de Savone (*Elisa Gay*) 21
Les Mystères de Royan (*Evariste Carrance*). 22
L'Enchanteresse, histoire parisienne (*Philibert Audebrand*) 22
Tourmente (le baron *C. Winspeare*). 23

Le Secret du docteur (*Victor Perceval*) 23
Romain Kalbris (*Hector Malot*). 24
Alise d'Evran (*André Lemoyne*). 24
Les Ménages militaires (*Mme Claire de Chandeneux*). 27
Le Mari de Laurence (*Mme Claire de Chandeneux*). 26
Laure Aubry (*L. Bailleul*) 25
Le Château de Saint-Hippolyte (*Eugène de Margerie*) 25
La Confession de Romain Pugnadorès (*Eug. de Margerie*). . . . 25
Un fruit sec (*Mlle Z. Fleuriot*). 26
Les Danseuses du Caucase (*Em. Gonzalès*). 28
Lettres d'un excentrique (*Robert Franz*). 30
La Grève des femmes (*Georges Vauthier*). 29
Nouvelles et fantaisies humoristiques (*Mérinos*) (*Eugène Mouton*) . 28
L'Arc-en-ciel (*Quatrelles*). 29
Contes et nouvelles (*Jules Janin*). 27
Chez les voisins (*Charles Deulin*). 30
Les Soirées amusantes (*Emile Richebourg*). 30
Ouvrages pour la jeunesse L'Education d'Aline (*George Fath*). 47
Le Robinson noir (*Alfred Seguin*). 47
L'Apprentie (*Ch. Jobey*) 450
Histoire et critique littéraire. Dictionnaire universel des littératures (*G. Vapereau*) 237
Etudes sur Aristophane (*Emile Deschanel*). 135
Sciences et lettres au moyen âge et à l'époque de la renaissance (*Paul Lacroix*). 48
La Poésie provençale au moyen âge (*l'abbé Bayle*). 331
Recherches sur l'histoire littéraire du quinzième siècle (*Jules Dukas*) 426
Histoire de la littérature française au dix-septième siècle (*F. Godefroy*). 240
La vie de M. de Molière (*J. H. Le Gallois, sieur de Grimarest*). . . 428
Il Teatro italiano nel secolo XVIII (*G. Guerzoni*). 241
Historia y juicio critica de la Escuela poetica sevillana en los siglos XVIII y XIX (*Don Angel Lasso de la Vega*) 242
Voltaire, ses hontes, ses crimes, ses œuvres et leur conséquences sociales (*A. de Kervan*) 260
Epistolaires. Lettres inédites de Corday à Chardon de la Rochette. 523
Correspondance inédite de Ch. Nodier (*A. Estignard*). 137
Correspondance inédite du P. Lacordaire (*H. Villard*). 138
Mélanges. Vacances d'un journaliste (*Victor Fournel*) 261
Vacances d'un touriste (*Victor Fournel*). 261
Esquisses et croquis parisiens (*Bernadille*). 68
A la maison (*Xavier Marmier*). 63
Les Anglais chez eux (*Francis Wey*). 333
L'Italie au seizième siècle (*de Treverret*). 332
Polemicas, indicaciones y proyectos sobre la ciencia espanola (*Mendez y Pelago*) con prolago (*Gumersindo Laverde Ruiz*) 139
Biblioteca della Gioventù italiana. 66
Eugénie de Guérin (*Mlle Jeanne de Guérin du Cayla*). 450

HISTOIRE.

Géographie. Géographie militaire, 1re partie (*G. Niox*). 448
Les grandes entreprises géographiques depuis 1870 (*le vicomte de Bizemont*) 352
Voyages. Amsterdam et Venise (*Henry Havard*) 49
Rome, Naples et Florence, souvenirs de voyage (*Ph. Duchesneau*) . 352
Souvenirs d'Orient (*Jean Sigaux*) 448
Syrie, Palestine, Mont-Athos. Voyage au pays du passé (*le vicomte Eug. M. de Vogüé*) 54

Les Abords de la région inconnue (*Clément R. Markham*, trad. de *H. Gaidoz*). 24
Histoire ecclésiastique. La Papauté, les premiers empereurs chrétiens et les premiers conciles généraux (*Ed. Dumont*) . . . 245
Esquisse de Rome chrétienne (*Mgr Gerbet*, compl. par *A. Bonnetty*). 236
Un pape alsacien (*l'abbé Delarc*) 247
Pie IX, aperçu chronologique de sa vie. 533
Episcopat de Pie IX à Spolète et à Imola (*l'abbé Margotti*, trad. par *l'abbé Placide Brand*) 533
Souvenir du jubilé épiscopal de Sa Sainteté 140
Hagiologie. Historiæ seu vitæ sanctorum (*Surius*) 334
Pierre le Vénérable (*l'abbé Demimuid*) 142
Histoire de saint Alphonse de Liguori, avec lettre de *Mgr Dupanloup*. 248
Mémoires sur la vie, les malheurs, les vertus de la très-sainte et très-illustre princesse Marie-Félicie des Ursins (*Mgr Paul Fliche*). 336
Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, sa vie et ses œuvres. 525
Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque . . 525
Storia compendiosa di S. Francesco e de Francescani (*J. Panfilo da Magliano*). 386
Vie de saint François de Sales (*F. Pérennès*) 387
Les Saintes Femmes (*l'abbé Maistre*) 387
Vie de M Mollevaut 389
Vie de Maria del Pilar de Veragua 391
Histoire de saint Pierre (*l'abbé Janvier*). 392
Vie du P. Henri-Adolphe Gaillard (*le R. P. Rigaud*) 393
Vie du bienheureux Arnoul (*Goswin de Boussu*) 395
Vie de la vénérable Véronique Laparellide Cortone (*Philippe-Marie Salvatori*) 394
Vie de saint Fancien (*A. Pennazzi da Soriano*) 396
Vie de saint Malachie (*Saint Bernard*) 396
Vie de sainte Lutgarde 396
Vie de saint Etienne Harding 396
La Vie et la mort de saint Béat (*l'abbé E. Blanchet et le R. P. P. Bovet*) 397
Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux 397
Sainte Hildegarde (*l'abbé Richaud*) 397
Vie populaire et édifiante du glorieux saint Roch (*le P. Irénée*). . 399
Saint Antoine de Padoue (*l'abbé François Bonneleye*) 399
Le bienheureux Réginald d'Orléans (*Mlle Thérèse Alphonse Karr*) . 400
Histoire de sainte Françoise Romaine (*Mlle Zoé de la Ponneraye*) . 400
Vie de la bienheureuse Louise de Savoie (*l'abbé F. Jeunet* et *J. H. Thorin*). 481
Vie de la Mère Anne de Jésus (*le R. P. Bertholdt-Ignace de Saint-Anne*) 402
Notice sur la Vénérable Mère Anne de Xainctonge (*l'abbé J. Morey*) 402
Institut des écoles chrétiennes ou le vénérable de la Salle (*l'abbé Gex*) 403
Vie du vénérable Clément-Marie Hofbauer (*P. Claessens*) 404
Vie du père Muart (*l'abbé J. B. Serres*) 406
Vie de la Mère Elisabeth Giraud (*A. M. de Franclieu*) 405
Tong-King et Martyre. 406
Ordres religieux. Les Moines d'Occident, t. VI-VII (*le comte de Montalembert*). 432
Recherches historiques et critiques sur la compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton (*le P. J. Prat*). 147
Les Jésuites en Russie. Vie du R. P. Marc Folloppe (*le P. Gagarin*) 403
Essai sur les missions dans les pays catholiques (*le P. L. Delpeuch*). 350
La Sœur Maria (*l'abbé Abel Gaveau*) 406
Histoire des hérésies. Un réformateur catholique à la fin du

quinzième siècle (*l'abbé Dacheux*) 144
Edmond Richer, étude historique et critique sur la rénovation du gallicanisme, au commencement du dix-septième siècle (*l'abbé Ed. Puyol*) 153
Les Jansénistes du dix-septième siècle (*l'abbé Fuzet*). 527
Histoire ancienne. Histoire ancienne des peuples de l'Orient (*Paul Gaffarel*) 429
Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Egypte au temps des Lagides (*Félix Robiou*). 141
Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne (*Henry Houssaye*) 429
Questions contemporaines. La Révolution (*Mgr Gaume*) . . 162
Préface au Conclave (*Louis Teste*) 350
Discours prononcés au Sénat par Mgr l'Evêque d'Orléans. . . 162
Les Libéraux peints par eux-mêmes (*G. Lebrocquy*). 164
Les Enterrements civils (*L. Roux* et *A. de Claye*). 538
Pourquoi l'Etat paye-t-il les curés (*Jean Bourbonnais*) 538
Henriette, fragments du journal du marquis de Boisgobey (*E. Daudet*) 260
La Vérité sur Midhat Pacha (*Benoît-Brunswik*). 540
La Constitution ottomane (*A. Ubicini*) 540
Histoire de France. Le premier siége de Paris, an 52 avant l'ère chrétienne (*Henry Houssaye*) 66
Un évêque au douzième siècle. Hildebert et son temps (*le comte P. de Déservillers*, avec préf. d'*Amédée de Margerie*) 338
The Reign of Lewis XI (*P. F. Willert*) 340
Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoille. Tome III 249
La Saint-Barthélemy (*G. Gandy*). 537
Le Cardinal du Perron (*l'abbé P. Féret*). 145
Henri IV et Marie de Médicis (*Berthold Zeller*). 251
Histoire de la guerre de Guyenne (*le colonel Baltazar*), avec notice de *Ch. Barry*) 250
Histoire du règne de Louis XIV, tomes V-VI (*Casimir Gaillardin*). 149
Scènes et portraits choisis dans les mémoires de Saint-Simon (*Eug. de Lanneau*). 535
Marie-Antoinette (*Maxime de la Rocheterie*). 163
Mémoires de René-Pierre Nepveu de la Manouillère (*l'abbé Gustave Esnault*). 158
Histoire de la Révolution, tome II (*Emmanuel de Saint-Albin*). . 537
Essai sur le ministère de Turgot (*P. Foncin*). 157
Le 20 Juin 1792. Invasion des Tuileries (*Max. de la Rocheterie*). . 351
Les Volontaires de 1792 (*A. Rastoul*). 351
La Chute des girondins (*Lud. Sciout*). 538
Les Prêtres déportés en 1793 (*L. Raymond*). 538
Correspondance du comte de Serre, tome III à IV. 159 436
Le Parti libéral sous la Restauration (*Paul Thureau-Dangin*). . . . 435
La Station du Levant (*le vice-amiral Jurien de la Gravière*) 52
Souvenirs du régiment des zouaves pontificaux (*le baron de Charette*). 161
La Défense de Paris 1870-1871 tome III (*le général Ducrot*) . . . 439
Histoire de la Commune de Paris en 1871 (*l'abbé Vidieu*). . . . 341
De l'invasion allemande dans les provinces de Bourgogne et de Franche-Comté en 1870-71 (*Mignard*). 530
L'Alsace-Lorraine sous la domination allemande (*G. d'Elstein*) . . 342
Histoire religieuse civile et politique. Les Evêques d'Apt (*Jules Terris*) 344
Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny (*Aug. Bernard*; publié par *Alex. Bruel*). 434
L'Université et les Jésuites (*Ed. Pontal*). 260
Les Communes et la Royauté (*Ch. Desmaze*) 252

Histoire des paysans (*Terrier de Loray*). 540
Histoire d'une commune (*Louis Gossin*). 163
Histoire de la charité (*Léon Gautier*) 350
Histoire des corporations ouvrières (*Léon Gautier*). 351
Les Saulx-Tavanes (*L. Pingaud*) 252
Lettres royaux et lettres missives inédites relatives aux affaires de France et d'Italie (*Ch. Casati*). 529
Histoire de l'infanterie française, tomes IV-V (*général Susane*). . . 253
Etudes sur les forestiers et l'établissement du Comté héréditaire de Flandre (*Jules Bertin* et *Georges Vallée*). 68

Histoires des provinces. Histoire générale de Paris, tome II. 51
L'Algérie et les Colonies françaises (*Jules Duval*, avec notice *de Levasseur* et préface de *Laboulaye*). 140

Histoires étrangères. Lord Palmerston et lord Russell (*Aug. Laugel*) 442
Philippe II, roi d'Espagne (*R. Baumstark*, trad. de *G. Kurth*). . . 441
Storia degli Italiani, tomes IX et X (*Cesare Cantu*) 53
The Makers of Florence : Dante, Giotto, Savonarola, and their City (*Mrs Oliphant*). 55
De l'Italie, essai de critique et d'histoire (*Emile Gebhart*). 55
Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie (*le comte Prokesch-Osten fils*). 255
Russia (*D. Mackenzie Wallace*). 487
La Russie (*D. Mackenzie Wallace*, trad. de *Henri Bellenger*) . . . 487
Français et Russes (*Alfred Bambaud*) 488
Lettres du Maréchal de Moltke sur la Russie (trad. de *Alfred Marchand*). 489
Le Volga (*A. Legrelle*). 191
Le Testament de Pierre le Grand (*Mgr Gaume*) 492
Russland und das Testament Peters des Grossen. 493
Das Testament Peters des Grossen (*Berkholz*). 493
Les Russes peints par eux-mêmes. 495
Russische und Baltische (*Julius Eckhardt*) 494
Russland in der neuesten Zeit (*Wilhelm Lindheim*). 495
La Propriété foncière et l'Agriculture en Russie et dans les autres Etats européens (*le prince A. Vassiltchikov*). 495
Zur Geschichte und Kritik des bauerliche Gemeindebesitzes in Russland (*Joseph Von Keussler*) 496
Voyage au pays des roubles.. 469
Lettres sur les Etats-Unis et le Canada (*G. de Molinari*). 58

Archéologie. Mélanges d'archéologie et d'histoire (*P. Ch. Robert*). 59
Etude archéologique sur le manuscrit bilingue de Montpellier désigné sous le nom d'antiphonaire de saint Grégoire. 444

Numismatique. Numismatisches Wappen-Lexicon (*W. Rentzmann*). 256
Inventaire des sceaux de l'Artois et de la Picardie (*G. Demay*). . . 259

Mélanges. Aux femmes françaises (*Mme Alexandre Mathieu*). . . . 67

Biographie. Fénelon Archbishop of Cambrai 158
Le Fils de Louis XV (*Emmanuel de Broglie*). 445
Vie du cardinal Charles Odescalchi (*le R. P. Dom Théophile Berengier*) 337
Un homme d'autrefois, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils le marquis Costa de Beauregard. 530
Toussaint-Louverture (*Gragnon-Lacoste*) 345
Eloge de O'Connell (*Gabriel Le Roux*) 539
Changarnier (*E. Vial*) 539
Vie de Louise Deschamps. 163

Bibliographie. Inventaire général et méthodique des manuscrits de la Bibliothèque nationale (*Léopold Delisle*) 347
Annuaire des sciences historiques (*A. de Caix de Saint-Aymour*). . 346

TABLE DES AUTEURS

Adams (Will.) 111
Audebrand (Philibert). 22
Babault (le Dr) 217
Bachelet (le Dr H.). 213
Bailleul (L.) 25
Baillon (H.). 202, 208
Balestra (le Dr) 213
Baltazar (le colonel). 250
Barrandon. 205
Barry (Ch.) 250
Barthélemy-Saint-Hilaire (J.). 498
Baumstark (R.) 441
Bayle (l'abbé) 331
Behm (E.) 223
Bellenger (Henri) 487
Benoit-Brunswik 539
Bentham (G.). 204
Berdmore Compton 114
Bérengier (le R. P. Dom Th.). 337
Berkholz 493
Bernadille 68
Bernard (Saint) 396
Bernard (Aug.). 434
Berthet (Elie) 16
Bertholdt-Ignace de Sainte-Anne (le R. P.). 402
Bertin (Jules) 68
Bertrand (l'abbé). 97
Besson (Mgr). 326
Bizemont (le Vicomte de) . . . 352
Bureau (Ed.). 208
Blanchet (l'abbé E.) 397
Block (R. de) 124
Bocquillon (H.) 208
Body (E.) 114
Bohnensieg (G. C. W.) 195
Boireau (Raimond). 224
Boisgobey (Fort. du) 18
Bonnelye (l'abbé François) . . 399
Bonnetty (A.) 246
Bouchut (E.). 216
Bourbonnais (Jean). 538
Bovet (le R. P. Pierre). . . . 397
Brand (l'abbé Pl.) 533
Briosi (Giov.) 198
Broglie (Emmanuel de). . . . 449
Bronsart von Schellendorff (le général). 324
Bruel (Alex.) 434
Burck (W.). 195
Butenval (le .(mtep eco. . . 64
C*** (R.). 119
Caix de Saint-Aymour (A. de) . 346
Cantani (A.) 210
Cantu (Cesare). 53
Caro (E.) 504
Carrance (Evariste). 22
Carrau (Ludovic). 502
Casati (Ch.). 529
Caumont (Georges) 509
Celakovsky (L.) 203
Chandeneux (Mme Claire de). 26, 27
Charette (le baron de). . . . 161
Charvet (le Dr) 210
Chaudé (l'abbé). 197
Chautard (J.) 198
Chesnelong 349
Claessens (P.) 404
Claretie (Jules) 12
Claye (Anatole de) 538
Clément de Ris (L.). 46
Cléry (Robinet de) 449
Cockayne (Rev. Oswald) 121
Cohen (H.). 225
Coq (Paul). 43
Cosquin (E.) 411
Costa de Beauregard (le Mte) . 531
Cottineau (Léon). 129
Cotton (Mgr). 446
Courtat 518
Cowper (J. M.). 119
Coyne (P.). 211
Cros (A.) 215
Cubain (R.) 35
Dacheux (l'abbé) 144
Darwin (Ch.). 201
Daudet (E.) 260
Daux (l'abbé C.). 534
Delarc (l'abbé). 247
Delisle (Léopold). 347
Delitzsch (le Dr Fried) 407
Delitzsch (Herm.). 407
Delpeuch (le R. L.). 350
Delsaulx (le P. J.). 301
Demay (G.). 258
Demimuid (l'abbé). 142
Deschanel (Emile) 135
Deserviliers (le comte P. de) . 338
Desmaze (Ch.) 252
Deulin (Charles) 30
Develay (T.). 40
Dinago (P. J. M.) 164
Dolivier (F.). 64
Druon (C. F.) 121
Dachartre (P.). 195
Duchesneau (Ph.). 352
Ducrot (le général). 439
Dufay (H.). 101

Dufour (Georges). 535
Dukas (Jules). 426
Dumont (Ed.) 245
Dupanloup (Mgr). 162, 248
Dutailly (Ed.) 208
Dutailly (G.). 208
Duval (Jules). 140
Duval-Jouve (J.) 207
Eckhardt (Julius). 494
Ellero (Pietro). 221
Elstein (G. d'). 342
Erckmann-Chatrian. 15
Eschenauer (A.) 500
Esnault (l'abbé Gustave) . . . 158
Estignard (A.) 137
Fath (George) 47
Félix (le R. P.) 217
Feret (l'abbé P.). 145
Fessler (Mgr) 411
Féval (Paul) 17
Fiaux (le Dr Le). 209
Figuier (Louis) 448
Flammarion (C.) 447
Fleuriot (Mlle Z.) 26
Fliche (Mgr Paul) 336
Foncin (P.) 157
Foucher de Careil (A.) 297
Fourcade (Ch.). 196
Fournel (V.). 261
Fournier (E.) 208
Franclieu (A. M. de). 405
Franz (Robert). 30
Franzelin (le cardinal) 31
Frémy (E.) 217
Freund (W.). 131
Freynet (l'abbé) 63
Funck-Brentano (Th.). 40
Fuzet (l'abbé) 527
Gaffarel (Paul). 429
Gagarin (le P.). 403
Gaidoz (H.). 244
Gaillardin (Casimir) 149
Gainet (l'abbé) 317
Gandy (Georges) 537
Garnier (P.). 209
Gaume (Mgr) 162, 445, 492
Gautier (Léon). 350, 351
Gaveau (l'abbé Abel) 406
Gay (l'abbé Charles) 218
Gay (Elisa). 21
Gebhart (Emile) 54
Gebhart (O. de) 409
Gérard (J.) 298
Gerbet (Mgr). 246
Gex (l'abbé) 403
Girard (J.). 446
Godefroy (Fred.) 240
Goncourt (Edm. et Jules de) . 6, 7, 8
Gonzalès (Em.) 28
Gossin (Louis) 163
Goswin de Boussu. 395
Gourdon (J.). 196
Gragnon-Lacoste 345
Grisebach (A.) 206
Guastella (Serafino Amabile) . 328
Guérin du Cayla (Mlle Jeanne de) 450
Guerzoni (G.). 214
Guibout (le Dr.) 210
Guillaume de Moissey (J. A. M.) 104
Gumersindo Laverde Ruiz . . . 139
Harlez (C. de). 125
Harnack (A.). 409
Havard (Henry). 49
Hébert (l'abbé). 259
Heckel (M.) 202
Hippeau (C.). 38
Hoffmann (H.) 207
Hooker (J.) 201
Hooker (J. D.). 204
Hoorebeke (G. van). 327
Houssaye (Henry). 66, 430
Houzé (J. P.) 447
Hovelacque (Abel) 420
Hugo (Victor). 232, 521
Imbriani (Vitt.). 134
Indy (Vincent d'). 226
Irénée (le P.). 399
Jacquemin (Raphaël). 325
Janczewiki (Ed. de). 199
Janin (Jules). 27
Janvier (l'abbé) 392
Jeunet (l'abbé F.) 401
Jobey (Ch.) 450
Joly (le capitaine A.). 45
Jurien de la Gravière (vice-amir.) 52
Karr (Mlle Thérèse-Alphonse) . 400
Kervan (A. de) 260
Keussler (Joseph von). 496
Kraus (G.). 198
Kurth (G.). 441
Labbé (L.). 211
Laboulaye (de). 140
Lacroix (Paul). 48
Lamothe (A. de). 17
Lamotte (Martial). 205
Lanneau (Eug. de). 535
Lanessan (J. de) 208
Lasso de la Vega (Don Angel) . 242
Laugel (Aug.) 442
Leboucher (Aug.) 510
Lebrocquy (G.). 164
Lefort (J.) 127
Le Gallois, sieur de Grimarest. 428
Legrelle (A.) 191
Lemoyne (André) 24
Lepelletier de la Sarthe (A.). . 212
Le Roux (Gabriel) 539
Levasseur. 140

Levêque (Ch.) 289
Liddon (H. P.). 109 112
Lindheim (Wilhelm). 495
Loray (Terrier de) 336
Loret. 205
Lotze (Hermann). 106
Lubomirski (le Prince Joseph) . 13
Ludlow Hallet (G.). 111
Luguet (H.). 294, 296
Mackenzie Wallace (D.) . 484, 487
Maistre (l'abbé). 387
Malot (Hector) 24
Marc-Aurèle. 498
Marchand (Alfred) 489
Margerie (A. de) 338
Margerie (Eug. de) 25
Margotti (l'abbé) 533
Markham (Cl. R.). 244
Marmier (Xavier). 63
Martin-Lacroix 61
Maspons y Labros (Don Francisco) 329
Mathieu (Mme Alexandre). . . 67
Matignon (le R. P. A.). 512
Mehl (Ch.). 225
Melwill (H.) 111
Mendez y Pelago 139
Mérinos (Eugène Mouton) . . . 28
Mignard. 530
Millet (Albert). 64
Muirhead (J. P.) 133
Moberly. 112
Molinari (G. de) 58
Montaiglon (A. de) 231
Montalembert (le comte de) . . 432
Montbrun (Edgard). 536
Moore (D.). 113
Morey (l'abbé J.) 402
Morren (E.) 201
Morris (R.). 115, 120
Mozley (S. B.). 109
Murray (J. A. H.). 117
Mussat (E.). 208
Naumbourg (S.). 226
Navery (R. de). 19, 20
Nichol (John). 117
Niox (G.). 448
Nylander (W.) 208
Oliphant (Mrs). 55
Olivaint (le R. P.). 162
Oxemham. 114
Oudin (H.). 122
Panfilo da Magliano (J.). . . . 386
Papillon (Ferd.). 289
Paris (Paulin). 229
Penjon (A.). 106
Pennazzi da Soriano (A.). . . . 396
Pelay-Briz 517
Perceval (Victor). 23
Perennès (F.) 387
Perny (Paul). 423
Pingaud (L.). 252
Pocquet (B.). 514
Poirault (J.). 206
Poisson (J.). 208
Ponneraye (Mlle Zoé de la) . . 400
Pontal (Ed.). 260
Pope 540
Poujoulat. 127
Prat (le P. J.). 147
Pringsheim (N.). 198
Prokesch-Osten fils (le comte). 255
Puyol (l'abbé Ed.). 153
Quatrefages (A. de). 415
Quatrelles. 29
Quépat (Nérie). 164
Rabbinowicz (le Dr J. M.) 422, 536
Rafélis de Broves (l'abbé) . . . 37
Rambaud (Alfred). 488
Rastoul (A.). 351
Raymond (Louis) 538
Regnaud (l'abbé). 413
Rentzmann (W.). 256
Reubaux (le Prof.). 62
Richaud (l'abbé). 397
Riche (l'abbé A.). 212
Richebourg (Emile). 30
Richer (Léon). 16
Rigaud (le R. P.). 393
Robert (P. Ch.) 59
Robiou (Félix). 141
Rocheterie (Max. de la). . 163, 351
Rodriguez (colonel don Angel). 45
Roman (Clémentis). 409
Rothschild (James de). 231
Roux (Léon). 538
Royer (Ch.). 206
Rue (A. de la). 352
Saint-Albin (Emmanuel de). . 537
Saint-Gal (M. J.). 206
Salvatori (Philippe-Marie). . . 395
Schiffner (Ludw.) 126
Sciout (Ludovic) 537
Seguin (Alfred). 47
Ségur (Mgr de). 65
Ségur (le Marquis de) 515
Serre (le comte G. de). 435
Serres (l'abbé J. B.). 405
Seynes (J. de). 208
Sierebois (P.). 102
Sigaux (Jean). 448
Simonin (A. H.). 99
Sincholle (A.). 61
Smith (George). 407
Sorby (W. C.). 198
Soubeiron (L.). 208
Sousa Monteiro (Ant. Xavier de) 34
Stanléy Leathes. 110
Stoppani (Ant.). 322

Stracey (A. J.) 111
Surius 334
Susane (le général) 253
Sweat (H.) 121
Tallon (Eugène) 222
Tchihatchef (P. de) 206
Tchistiakoff (J.) 197
Terris (Jules) 344
Teste (Louis) 350
Thibault (J. B.) 508
Thorin (J. H.) 401
Thureau-Dangin (Paul) 435
Tisson (Ed.) 204
Tissot (J.) 214 299
Todaro 205
Tolra de Bordas (Mgr) 535
Treub (M.) 199
Treverret (de) 332
Triaire (le Dr P.) 212
Turner Eaton (J. R.) 110
Ubicini (A) 540
Uisgen (Fr) 203
Vagner (H.) 223
Vallée (Georges) 68
Vapereau (G) 237
Vassiltchikov (le Prince A.) . . 495
Vauthier (Georges) 29
Vering (Fréd.) 320
Vesque (Julien) 199
Vial (E.) 539
Vidieu (l'abbé) 341
Villard (H) 138
Villert (P. F.) 340
Vogué (le vicomte Eug. M. de) . 54
Weddell (H. A.) 208
Weil (le capit.) 324
Wey (Francis) 333
Wiesner (J.) 198
William (Isaac) 110 111
Winspeare (le baron C.) 123
Wordsworth (Ch.) 414
Zahn (Th.) 209
Zeller (Berthold) 51
Zola (Emile) 10

TABLE DES VARIÉTÉS

Bibliographie raisonnée de l'Académie française, par M. René Kerviler, 69, 165, 353, 451.
Un plagiat au quinzième siècle : David Aubert et Philippe Camus, par Marius Sepet, 540.
Etudes américaines, par R. Siméon, 302.

TABLE DE LA CHRONIQUE.

Nécrologie. — Alcan (Michel), 172. — Autran (Joseph), 360. — Bagehot (Walter), 365. — Bayle (l'abbé M. Ant.), 362. — Belin (Fr. A.), 540. — Bellynck (le R.P.), 169. — Bertin (Mlle Louise), 457. — Bouniol (Bathild), 265. — Brochaus (Hermann), 173. — Buloz (François), 172. — Burgstahler (le R. P. Antoine), 266. — Caballero (Fernan) 455. — Cauchy (Eug. Franç.), 362. — Caventou (J. B.), 546. — Cayla (Cl. Mamert), 546. — Cazenave (P. L. (Alphée), 549. — Chaix d'Est-Ange (G.), 84. — Changarnier (le général), 361. — Clausen (H. N.), 457. — Compiègne (le marquis de), 363. — Cournot (Ant. Aug.), 456. — Delord (Taxile), 548. — Dolbeau (le Dr F.), 365. — Dumont (Léon), 173. — Fanoli (Michel), 366. — Fergusson (sir William), 366. — Gacki (l'abbé Joseph), 85. — Giboulot, 85. — Giuria (Pietro), 266. — Glandaz (Ant. Sig.), 366. Grandgagnage (Fr. Ch. J.), 264. — Grellet-Dumazeau (Et. A. Th.), 172. — Guerrin (Mgr), 360. — Hubner (Otto), 548. — Jelowicki (le R. P. Alex.), 457. — Jobey (Charles), 366. — Kergaradec (le vicomte le Jumeau de), 264. — Kuhnholtz (le Dr H. M.), 365. — Latour (Isidore), 546. — Lélut (L. Fr.), 169. — Mabile (Mgr J.), 543. — Mahier le Dr P. Emile), 366. — Maillefer (Martin), 265. — Manne (Edm. de), 546. — Martin (l'abbé François), 457. — Melia (le R. P. Raphael), 172. — Monnier (H. B.), 84. — Montandon (A. L.), 86. — Mosenthal (S. H.), 265. — Moullié (J. P. A.), 84. — Nardi (Mgr Fr.), 361. — Nicolle (H.), 364. — Pallu du Parc (Mgr), 360. — Paludan-Muller (Frédéric), 173. — Picard (Ernest), 548. — Pichot (Amédée), 262. — Poggendorf (J. Chr.), 265. Pommier (V. L. A.), 546. — Pompignac (Mgr de), 544. — Rau (Ch. Fr.), 457. — Renard (Jules), 264. Ritschl (Fréd. Guil.), 170. — Ru-

DELLE (Lucien de), 548. — SAUVAGE (l'abbé H.), 266. — SAUVAGE (Th. M. Fr.), 546. — SKOBEL (le Dr Fréd. C.), 85. — SMET (le chan. J. J. de), 265. — TEULET (A. Fr.), 364. — TEULON (E.), 548. — TOBLER (le Dr Titus), 263. — TRIPIER (Louis), 364. URQUHART (David), 544. — VALENTIN (Nicolas), 86. — VERNOIS (le Dr A. G. M), 263. — VIBERT (Mgr), 361. — VIDAILLAN (A. de), 264. — VIDAL (l'abbé), 262. — WALEWSKI (Antoine), 85. — WILKES (Charles), 264. — WINTHER (Ferd.), 173. — ZMICHOWSKA (Mlle Narcisse), 170.

Institut, 86, 174, 267, 367, 459, 550.

Faculté des lettres, 367, 462, 56.

Collége de France, 87, 174.

Universités catholiques, 175, 368.

Ecole des beaux-arts, 267.

Ecole des chartes, 174.

Ecole des langues orientales, 87.

Comité des travaux historiques, 267.

Ecole française de Rome, 555.

Réunion des délégués des sociétés savantes à la Sorbonne, 369.

Concours, 176, 267, 371, 462.

Congrès, 87, 175, 267, 371, 463, 550.

Sociétés savantes, 175, 270, 372, 463. 552.

Société Bibliographique, 552.

Société pour la publication de textes relatifs à l'Orient latin, 372.

Jeux floraux, 104, 371.

Travaux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 274.

Lecture faites aux Académies, 87, 178, 267, 373, 464, 551.

Mélanges littéraires : Anthologie d'Horace, 553. — Une tragédie de Jeanne-d'Arc, 90. — Mélusine, 92. — Littérature populaire, 380, 556, Théâtre de Piron, 556. — Chapelain, 466.

Mélanges historiques. : Découvertes d'une chronique égyptienne contemporaine de Manéthon, 88. — Le Droit romain à l'université de Pise, 378. — Charlemagne à Gérôme, 380. — La Légende du prêtre Jean, 552. — La Famille de Pierre d'Arc, à Orléans, 467. — Les Jésuites et l'Université, 179. — Le Procès de Galilée et M. Berti, 465. — Souvenirs de trois quarts de siècle, 379. — La Famille le Gruyer, 184. — Les Foresta et les Rey, 185. — Le Télégraphe électrique inventé par un Catalan, 91. — Une anecdote controuvée, 91. — La France ecclésiastique, 381. — Grand dictionnaire historique du Puy-de-Dôme, 183. — Dictionnaire d'Eure et-Loir, 469. — Carte archéologique de la France, 182. — Carte agricole et géologique du département de la Gironde, 183.

Mélanges artistiques : Catalogue des dessins et estampes de M. Ambroise Firmin-Didot, 377. — Un portrait de Michel Le Tellier au musée du Louvre, 90. — Jean Duvet, le maître à la Licorne, 91. — Miniatures et autographes provenant de la duchesse de Polignac, 180. — Weber à Paris en 1826, 466. — La Musique à Bordeaux 376 — Brochures sur la musique, 277.

Mélanges bibliographiques : Les Bibliothèques de la marine, 271. — Bibliothèque de l'Académie de Médecine, 276. — Les Archives du département de la guerre, 464. — Le British Museum, 555. — Bibliothèque de Mathias Corvin, 467. — Bibliografia trapanese, 92. — Bibliothèque des écrivains aragonais, 178. — Une bibliothèque de faculté de droit, 376. — L'Encyclopédie britannique, 277. — Bibliothèque de l'amateur de livres, 185. — Catalogue de la librairie française, 182. — Livres payés 1,000 francs, 379. — Production littéraire en Allemagne, en Italie et en Angleterre, 92. — Statistique de la presse périodique, 470. — La Presse catholique en Europe, au nouvel an 1877, 468. — Une exposition de journaux et autographes, 468. — La Société scientifique de Bruxelless et la Revue des questions scientifiques, 268. — La Academia, 184. — Une revue romaine, 184. — La Rivista di Letteratura popolare, 276. — La Presse périodique à Paris, 181. — Journaux sténographiques, 469. — Journaux prussiens, 469. — Journaux français à Constantinople, en Angleterre et dans l'Inde, 470. — Manuel du cazinophile, 553.

Notes diverses : l'Union de la paix sociale, 277. — Lettres de femmes célèbres, 180. — Les Femmes de lettres en Amérique, 468. — Un conseiller au Parlement, 556.

Renseignements divers : Mandements

pour le carême, 373. — Livres mis à l'index, 178. — Société des publications populaires, 469.
Collections et ventes : La Collection Schœlcher, 89. — La vente Martin, 374. — Vente de Jules Janin, 374. — Catalogue Fontaine, 185. — Catalogue Morgand et Fatout, 555. — Catalogue de librairie, 377.
Revues, livres et journaux, 93, 186, 278, 381, 471, 55.
Publications nouvelles, 95, 190, 279, 382, 473, 558.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

Albi (Bonne), 192.
Alpes (passage des), 559.
Bède le Vénérable (œuvres de), 96.
Bouchard (d'un manuscrit de), 95.
Bojardo, faux monnayeur, 478.
Cambacérès (mémoires de), 476, 560.
Contes populaires, 191, 384, 478.
Coquilleux (du mot), 191.
Credo quia absurdum, 92, 192.
Croix (religieuse de la), 383, 479.
Cumul et l'arbitraire des peines (le). 192, 287.
Et homo factus est, 192.
Fénelon (l'abbé de), 383, 478.
France en 1789 (la), 96.
Golnitz (Abraham), 191, 286.
Gratien (le D^r), 560.
Guerre franco-allemande (bibliographie de la), 383, 478.
Gueuse parfumée (la), 96, 286.
Guilloche (poëme inédit de), 191.
Hôtel Saint-Paul, 560.
Inquisition en Espagne (l'), 191, 286.
Laboureurs (livres pour les), 477.
Le Laboureur (armorial de M.) 477.
Littérateurs flamands (congrès des), 383, 479.
Louis XIII et Richelieu, 560.
Mailly (Nicolas de), 477.
Martyrologe français, 285, 383, 478.
Masson (Jacques de), 96.
Mesure (du mot), 191, 384.
Montfort (Simon de), 384).
Montres des bailliages de Coutances et Saint-Lô, 285.
Ozone (l'), 96.
Proverbes (bibliographie des), 192, 280, 287, 384, 474, 477, 560.
Quatre grands chevaux de Lorraine (les) et Jean Perrin 476.
Réformation de la noblesse, 285.
Reinhard (le général Sombre), 285.
Ringois d'Abbeville, 560.
Rieux (le chevalier des), 191.
Saints (calendriers français des), 285, 384.
Saints enfants (vies des), 285, 384, 479.
Talleyrand (Elie V de), 96.
Temps (définition du), 191, 286, 479.
Tilly (mémoires du comte de), 478.
Verdad sospechosa (l'auteur de la), 191, 287, 498.
Vieux-Pont (sur M. de), 476.
Vilhac de Beynac et son livre sur Henri IV, 383.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1877. T. XX, 1.

SAINT-QUENTIN

IMPRIMERIE JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SIXIÈME

(VINGTIÈME DE LA COLLECTION.)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1877

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

L'Assommoir, par EMILE ZOLA. Paris, Charpentier, 1877, in-12 de 370 p. 3 fr. 50. — *La Fille Elisa*, par EDMOND DE GONCOURT. Paris, Charpentier, 1877, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — *La Petite Mère; la Paroisse du jugement dernier; le Calvaire de la baronne Furster; le Combat de la fabrique Bergonnier; l'Hospice des enfants assistés*, par FERDINAND FABRE. Paris, Dentu, 1877, 4 vol. in-18 j. de 368, 350, 356 et 360 p. 13 fr. — *Les Filles de Bohême*, par HENRI DE LACRETELLE. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 356 p. 3 fr. — *La Fille au Vautour*, par Mme WILHELMINE DE HILLERN, traduit de l'allemand, par JULES GOURDAULT. Paris, Hachette, 1877, in-18 j. de 315 p. 5 fr. 50. — *Le Chevalier de Médrane*, par GRANIER DE CASSAGNAC. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 336 p. 3 fr. — *Le Violon fantôme*, par SIMON BOUBÉE. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 435 p. 3 fr. — *Le Serf de la princesse Latone*, par AUGUSTA COUPEY. Paris, Didier, 1877, in-12 de 442 p. 3 fr. 50. — *L'Aventure de M. de Trœnic*, par ALBERT FORNELLES. Paris, Lévy, 1877, in-18 j. de 368 p. 3 fr. 50. — *Les Aventures du roi Louis*, par FÉLIX DE SERVAN. Paris, Olmer, 1877, in-18 j. de 340 p. 3 fr. — *Philippe-Monsieur*, par CHARLES BUET. Paris, Olmer, 1877, in-18 j. de 336 p. 3 fr. — *Les Cadets de Gascogne*, par M. DE LESCURE. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 380 p. 3 fr. — *La Tentation de Gilbert*, par PAUL DUFOUR. Paris, Ghio, 1877, in-12 de 320 p. 3 fr. — *Les Songères*, par C. ROBINOT-BERTRAND. Paris, Lemerre, 1877, in-12 de 341 p. 3 fr. 50. — *Une idylle normande*, par ANDRÉ LEMOYNE, ouvrage couronné par l'Académie française. Nouvelle édition, précédée d'une étude littéraire par JULES LEVALLOIS. Paris, Sandoz, 1877, in-18 j. de 225 p. 3 fr. — *Le Crime de Jean Malory*, par ERNEST DAUDET. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 383 p. 3 fr. — *La Fille maudite*, par EMILE RICHEBOURG. Paris, Dentu, 1877, 2 vol. in-18 j. de 410 et 398 p. 6 fr. — *Une faiblesse de Minerve*, par CLAIRE DE CHANDENEUX. Paris, E. Plon, 1877, in-18 j. de 290 p. 3 fr. — *Val-Régis la Grande*, par LA MÈME. Paris, Olmer, 1877, in-18 j. de 323 p. 3 fr. — *Le Fils du martyr*, par A. DE LAMOTHE. Paris, C. Blériot, 1877, in-18 j. de 350 p. 3 fr. 50. — *Le Proscrit de la Camargue*, par LE MÊME. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 303 p. 3 fr. — *Le Meneur de loups*, par ALFRED DES ESSARTS. Paris, Lecoffre, 1877, in-12 de 223 p. 1 fr. 25. — *La Maison du sabbat*, par Mme RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 325 p. 3 fr. — *Le Cloître rouge*, par LA MÊME. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 330 p. 3 fr. — *La Route de l'abîme*, par LA MÊME. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 320 p. 3 fr. — *Mémoires du marquis de Champas*, par CAMILLE D'ARVOR. Poitiers, Oudin, 1877, in-12 de 262 p. 2 fr. — *Au bagne, histoire d'un curé de village*, par AUGUSTE SNIEDERS, traduit du flamand par LEBROCQUY. Paris, Palmé, 1877, in-18 de 302 p. 2 fr. — *Bonjour Philippe*, par LE MÊME; traduit du flamand par LEBROCQUY. Paris, Palmé, 1877, in-18 de 170 p. 3 fr. — *La Cousine de Lionel*, par Mlle MARIE MARÉCHAL. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 292 p. 3 fr. — *Madeleine Green*, par LA MÊME. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-12 de 320 p. 3 fr. — *Marcelle Dayre*, par LA MÊME. Paris, Th. Olmer, 1877, in-18 j. de 276 p. 3 fr. — *Mademoiselle de Kervalez*, par Mme MARYAN. Paris, Bray & Retaux, 1877, in-18 j. de 240 p. 2 fr. — *La Pupille de M. Salomon*, par Mlle MARTHE LACHÈZE. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 365 p. 3 fr. — *La famille Danglas*, par HENRI DE CROISY. Poitiers, Oudin, 1877, in-18 j. de 315 p. 2 fr. — *Jeanne d'Aurelles*, par ETIENNE MARCEL. Paris, Ch. Blériot, 1877, in-18 j. de 241 p. 3 fr. — *Ghislaine*, par Mme la comtesse DE BUISSERET. Bruxelles, Goemare, 1877, in-18 de 438 p. 3 fr. 50. — *Séraphine*, par Mme la comtesse DE LA ROCHÈRE. Paris, Allard, 1877, in-18 j. de 292 p. 2 fr. — *Noir et rose*, par VIRGINIE NOTTRET. Paris, Douniol, 1877, in-12 de 315 p. 3 fr. — *Une famille d'ouvriers*, par A. ESPANET. Paris, Baltenweck, 1877, in-18 de 250 p. 2 fr. — *La Maison blanche*, par Mme CÉLINE MALRAISON. Paris, Douniol, 1877, in-18 de 176 p. 1 fr. 50. — *Les Morts bizarres*, par JEAN RICHEPIN. Paris, G. Decaux, 1877, in-18 j. de 287 p. 3 fr. — *Les Fils du siècle*, par GÈNE-MUR. Paris, Arnould, 1877, in-18 de 290 p. 3 fr. — *Artistes et bourgeois*, par GERMAIN PICARD. Paris, Derenne, 1877, in-18 de 213 p. 2 fr. — *Histoire de Jean-l'ont-pris, conte languedocien du dix-huitième siècle*, par l'abbé FAVRE,

traduit et précédé d'une notice, par JULES TROUBAT. Paris, Isidore Liseux, 1877, in-24 de 76 p. 3 fr. — *Nouvelles asiatiques*, par le comte DE GOBINEAU. Paris, Didier, 1877, in-12 de 436 p. 3 fr. 50. — *Petits romans*, par FRANCIS WEY. Paris, Hachette, 1877, in-18 j. de 490 p. 3 fr. 50. — *Dans les herbages*, par GUSTAVE LEVAVASSEUR. Paris, E. Plon, 1877, in-18 j. de 341 p. 3 fr. — *Les trois caps*, par P. BRANDA. Paris, Sandoz, 1877, in-18 j. de 338 p. 3 fr. — *Jarousseau, le Pasteur du désert*, par Eugène PELLETAN. Paris, Germer Baillière, 1877, in-12 de 268 p. 3 fr. 50. — *Souvenirs d'un zouave*, par A. BLANC. Paris, Téqui, 1877, 2 vol. in-12 de 256 et 516 p. 4 fr.

L'*Assommoir* est le dernier mot de la littérature stercoraire. A chaque ligne, l'ordure vous monte à la gorge. M. Zola a voulu un succès; il le tient (et cela n'est pas à l'éloge de notre époque) ; il en retirera beaucoup d'argent sans aucun doute. Mais, quoi qu'en dise Vespasien, l'argent sent quelquefois son origine. Le comble du cynisme, c'est que M. Émile Zola a la prétention d'avoir fait un livre chaste : « J'ai voulu, dit-il effrontément dans sa Préface, peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes; puis la honte et la mort. C'est de la morale en action, simplement. L'*Assommoir* est à coup sûr, le plus chaste de mes livres. C'est une œuvre de vérité, le premier roman sur le peuple qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple. » O hypocrisie des hypocrisies!... Et l'ignoble tableau du triage du linge sale chez la blanchisseuse! Et les polissonneries de Gervaise avec Lantier! Et les propos orduriers et libertins des fleuristes! Et les gueuletons des Coupeau où il se fait assaut de mots équivoques et à double entente! Et l'argot immonde des ateliers! Et la dépravation précoce de Nana décrite avec tant de complaisance! Nous passons la chasse à l'homme sur les boulevards extérieurs, les imprécations, les blasphèmes, les abjections d'êtres qui ont perdu jusqu'au souvenir de la dignité humaine. Un roman est chaste, quand le romancier décrit les orages de la passion ou les terribles chutes du vice sans troubler les imaginations délicates. Il n'est pas défendu de mettre en scène certaines turpitudes; mais il faut le faire de façon à montrer qu'on les réprouve et qu'on les fustige. Ici, rien de pareil. L'auteur s'arrête, cinq ou six pages durant, à peindre, dans les termes des *Dictionnaires érotiques*, des situations dignes de celles que l'on trouve dans le *Paysan perverti* de Restif de la Bretonne. L'*Assommoir*, loin d'être un livre chaste, est un livre impur, écœurant, répugnant, dégoûtant, systématiquement matérialiste, sans morale, sans religion, sans rien de ce qui élève l'âme — un roman de sentine. Soyons justes : il y a un rayon d'idéal dans ce fumier, un seul. C'est l'agonie et la mort de Lalie Bayard, une petite martyre de neuf ans, qui, pendant que son père s'enivre, a soin des plus petits qu'elle. Le reste tient du bourbier et

il ne s'en exhale que des puanteurs. Voilà la chasteté de l'*Assommoir!*... Ils en sont tous là, les chefs de l'école bestiale et brutale ! Témoin M. de Goncourt. L'auteur de la *Sœur Philomène* en est arrivé à la *Fille Élisa*. Dans une préface aux allures philosophiques, M. de Goncourt prétend, lui aussi, qu'il a voulu faire une œuvre chaste, une étude médicale. Allons donc ! il a fait le roman de la prostituée. C'est tout ce que nous devons dire de son livre. Citer le titre, d'ailleurs, c'est donner une idée plus que suffisante de ce roman, plus méphitique encore que celui de M. Zola, lequel, au moins, renferme une leçon.

Revenons à l'*Assommoir*. Une blanchisseuse, un zingueur, un chapelier sont les héros du roman. Un chimiste, un forgeron, une portière, une fleuriste, un agent de police, un croque-mort et quelques ivrognes répondant au nom de Mes-Bottes, Bec-Salé et Bibi-la-Grillade, en sont les comparses. Le livre a pris son nom du débit du père Colombe, mastroquet à la barrière. Le sujet n'est ni compliqué ni bien dramatique. Gervaise, l'héroïne, arrive de Plassans, avec un fainéant du nom de Lantier qui l'a séduite et qui l'abandonne en lui laissant deux enfants. Gervaise épouse Coupeau le zingueur et monte un atelier de blanchisseuse. D'abord tout va bien ; mais la fainéantise, la paresse, la gourmandise et l'ivrognerie s'en mêlent. Coupeau boit comme une brute et introduit au foyer conjugal Lantier, l'ancien séducteur, un fainéant dont l'existence est plus que problématique. On devine ce que peut être, dans ces conditions, le ménage Coupeau. Coups, injures, crapuleries ; la fille du zingueur assiste à ces « salutaires » exemples, quand elle ne va pas courir les bals nocturnes. Coupeau, brûlé par l'eau-de-vie, s'éteint à l'hôpital dans les spasmes du *delirium tremens*. Nana, sa fille, court où son destin d'enfant perdue la pousse, et Gervaise, idiote, meurt sous un escalier. « Elle creva d'avachissement, » selon la délicate expression de M. Émile Zola. — Évidemment, une leçon morale se dégagerait de ce dénoûment effroyable. L'agonie terrifiante de Coupeau et la mort de chienne de Gervaise portent avec elles leurs enseignements. — L'auteur eût pu en faire un terrible réquisitoire contre la paresse, l'ivrognerie et l'inconduite. Mais il eût fallu que ces enseignements n'eussent pas été complétement annihilés par les termes systématiquement orduriers et les scènes volontairement lubriques de l'intrigue. — M. Zola dit que son livre a « l'odeur du peuple. » Eh bien ! cette odeur ne sent pas bon. Sauf la petite Lalie et le forgeron Goujet, un platonique, il n'y a dans l'*Assommoir* aucun personnage sympathique. Tous sont abjects, n'inspirant ni intérêt, ni commisération. Si c'était vraiment là le peuple, il faudrait désespérer de la France, car le peuple de l'*Assommoir* est pourri jusqu'aux moelles, glouton, buveur, abruti, obscène,

affreux. Nous sommes en présence du plus odieux élément social qu'il soit possible d'imaginer, et nous bénirions la trique qui mettrait à la raison de pareilles bêtes brutes. Les Coupeau et les Lantier cependant, s'ils ne sont pas le peuple, ne sont point un mythe. Les grandes villes en fournissent par milliers, et on leur a donné le droit de vote. Aussi n'existe-t-il pas de fléau dont le danger soit comparable à cette écume. — C'est la seule moralité qui se dégage de l'*Assommoir*. Y a-t-il du talent dans ce livre? Oui, un talent de minutie et de marqueterie. Mais dire de l'*Assommoir* et de la *Fille Élisa* que ce sont des chefs-d'œuvre, c'est blasphémer. « Ceux-là, écrit à ce propos un de nos maîtres en critique, ceux-là que le matérialisme n'a point pénétrés, savent bien que l'âme humaine et Dieu sont esthétiquement nécessaires et que là où ils ne sont pas il n'y pas de chefs-d'œuvre. » Plusieurs feuilles républicaines ont fait la conspiration du silence autour du livre de M. Zola. Nous le comprenons: ce livre fournit d'irréfutables arguments contre l'idée politique que M. Zola a cru servir. Le seul de ses personnages qui se targue et se pique à tout bout de champ de républicanisme a nom Lantier. Or, Lantier est l'être le plus odieux de l'*Assommoir*. C'est l'Alphonse du ruisseau.

— *La Petite Mère* de M. Ferdinand Fabre est un livre chaste; mais, à un autre point de vue, il est aussi dangereux que l'*Assommoir*. Le catholicisme y est présenté sous les couleurs les plus fausses, avec les intentions les plus noires, dans les conditions les plus défavorables. L'auteur se défend comme un beau diable de vouloir attaquer, rabaisser, diminuer la religion. Il n'en veut qu'au « cléricalisme, » au « jésuitisme, » à l' « obscurantisme. » C'est avec cette pitoyable casuistique qu'on prépare des balles pour les futurs otages. Seraient-elles exactes, la populace n'admet pas ces distinctions perfides! — Il paraît que M. Ferdinand Fabre s'est également proposé de montrer « les inconvénients de la dévotion exagérée. » Nous croyons que le plus grand péril social n'est pas de ce côté. Quoi qu'il en soit, voici la donnée de la *Petite Mère :* Thérèse Trémière de la Sylve a épousé le général baron Furster. Ce mariage n'est pas heureux. Une séparation amiable a lieu. La baronne Furster en profite pour se livrer à ses goûts de piété ardente. Elle a pour directeur un prêtre du Midi, le père Phalippou qui a fondé l' « Ordre du Jugement dernier. » Toute dévouée à cet ordre, la baronne Furster cède à la congrégation naissante une partie de l'hôtel Trémière, ne jure que par les nouveaux Pères, se dépouille en leur faveur et néglige absolument ses devoirs de mère. Sur ces entrefaites, le général Furster est atteint de rhumatismes aigus qui l'obligent à prendre sa retraite. Il se rappelle qu'il a une femme et de plus une fille charmante, Madeleine. Le voilà débarquant un beau matin sur le seuil de l'hôtel Trémière! Ici l'odieux

du roman de M. Fabre prend des proportions telles qu'il faut remonter au *Juif Errant* d'Eugène Sue pour trouver quelque chose de semblable. Cette baronne Furster, simulant de l'amour pour son mari dans le but de le convertir et forçant sa fille à épouser un imbécile qu'elle n'aime pas ou à se faire religieuse, serait un monstre, si elle était vraie. Mais ce n'est qu'une caricature, — une caricature toutefois présentée par le romancier comme un portrait réel, et cela dans le but de jeter du discrédit sur les personnes et les choses du catholicisme. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses inventions. On les devine. Le baron Furster se convertit, prend part à la guerre de 1870 et meurt à son retour de Mayence. Madeleine, froissée dans ses sentiments, éprouvée dans ses affections, prend le voile à l'Hospice des enfants assistés et se dévoue à ses fonctions de sœur de charité avec un zèle si ardent qu'elle ne tarde pas à succomber. La baronne Furster devient supérieure de l'Ordre du Jugement dernier, auquel elle laisse sa fortune. — Rien que ce canevas montre l'esprit de partialité et de sophisme dans lequel est conçue la *Petite Mère*. Et cependant, comme on s'aperçoit vite que l'auteur s'est, dans sa jeunesse, abreuvé aux mamelles de l'Église. La libre-pensée, aujourd'hui le domine et l'enveloppe. C'est la libre-pensée qui lui fait rééditer toutes les calomnies de Quinet et de Michelet contre le catholicisme. C'est la libre-pensée qui lui fait dire que les catholiques font le bien seulement par égoïsme; c'est la libre-pensée qui lui fait accuser les congrégations religieuses d'être des « captatrices » et des « accapareuses; » c'est la libre-pensée qui lui fait écrire que la dévotion « étouffe le cœur, » « annihile la volonté » et « fige l'âme. » C'est la libre-pensée enfin qui lui fait confondre la toujours identique pureté de la loi religieuse avec les variétés et les imperfections humaines. Très-certainement, et quoi qu'il prétende le contraire, M. Ferdinand Fabre est un adversaire de nos croyances. Mais ce n'est pas ce qu'on appelle un mangeur de prêtres. Son Père Phalippou indigne; il ne dégoûte pas. Il nous le peint comme un homme hors ligne, comme un homme de génie, comme un moine puissant et fort qui, du fond de sa cellule, a entrevu le tréfond de la nature humaine. Tels de ses actes, par exemple, quand il démontre à la baronne Furster que la religion dont elle se drape n'a sa source que dans l'orgueil, provoquent une sincère admiration. Tels de ses discours, par exemple ses improvisations sur l'amour chrétien, sur les devoirs de l'épouse, sont dignes de Fénelon et de saint François de Sales. En ces cas, le libre-penseur Ferdinand Fabre disparaît, et il ne reste que l'ancien élève du petit-séminaire de Saint-Pons. C'est également au croyant d'autrefois que sont dus les délicieux épisodes de la vie dévouée et de la mort héroïque de Madeleine, la « Petite Mère, » ainsi nommée pour sa ten-

dresse envers tout ce qui souffre. C'est enfin au chrétien de la première jeunesse qu'il faut attribuer les belles pages dans lesquelles complète justice est rendue aux admirables filles de saint Vincent de Paul. Malheureusement, ce ne sont que des échappées, des entrelueurs. La libre-pensée ne tarde pas à enténébrer ces bonnes dispositions. En résumé, beaucoup de talent au service d'une mauvaise cause. Nous ne mettons pas à l'index les peintres du monde « clérical; » Balzac a introduit le clergé dans le *Médecin de campagne* et le *Curé de village*. Mais il s'est fait un scrupule de ne pas livrer la soutane aux risées des Sarcey de son temps et d'attiser contre le sacerdoce les haines des About de son époque. Primitivement, M. Ferdinand Fabre paraissait vouloir suivre cette voie... Hélas! que nous sommes aujourd'hui loin des *Courbezon!*

— M. Henri de Lacretelle était un député radical de la Chambre du 20 février. Il ne faut pas s'étonner si ses œuvres littéraires se ressentent de ses préoccupations politiques. La politique radicale est à ce point tyrannique qu'elle n'admet la littérature que comme son humble servante. Les *Filles de Bohême* ne seraient ni sans intérêt, ni sans attrait, n'était leur estampille rouge. C'est l'histoire d'une famille de gitanes, composée : du père, Julius, un philosophe primitif qui considère le vol comme une revendication; de deux filles, Saloméa et Moab, dont l'une a des instincts de gourgandine et l'autre mérite le prix Monthyon; du petit Équinoxe, un louveteau pillard et déluré, qui ne suit que trop le catéchisme de Julius. Cette aimable famille vient camper à Noisy-le-Châtel, où elle a maille à partir avec les gendarmes, avec la mère Simon, avec Mme Alacoque, avec le curé Moretain, un bourru bienfaisant, — pas trop maltraité, nous devons le reconnaître. La mère Simon a un fils séminariste. Ce séminariste est débauché par Moab et il finit par épouser Saloméa. M. de Lacretelle nous donne de curieux détails sur les mœurs et les passions de ces familles nomades qui, sans patrie, sans foyer, errent à travers l'Europe comme d'ambulantes et vivantes énigmes. Les types mis en scène sont pittoresquement décrits. Il se dégage même de la douce et timide Saloméa, comme un rayon de christianisme. Mais il s'en faut que le livre soit chrétien. Les préjugés anticatholiques s'y donnent libre carrière. L'auteur appelle le costume ecclésiastique un « triste costume » et la vie de séminariste une « vie d'esclavage. » C'est avec un plaisir sensible qu'il fait se désenfroquer l'abbé Joachim. — Çà et là des traces non équivoques de la haine et du mépris que l'école hugolâtre a voués à la hiérarchie sacerdotale, — sans parler des scènes de passion et de libertinage, notamment la scène où Moab veut se vendre à l'usurier Blanchecotte, une sorte de Jacques Ferrand campagnard. En résumé, malgré quelques tableaux fort touchants, par

exemple, la mort du vieux cheval de Julius, nous devons ranger les *Filles de Bohême* parmi les romans dangereux et malsains, au même degré que la *Petite Mère*, à un degré moindre, bien entendu, que l'*Assommoir* et la *Fille Élisa*.

— La *Fille au vautour*, de Mme Wilhelmine de Hillern, appartient à un autre ordre d'idées. C'est un roman rustique qui confine presque à l'épopée. L'auteur soutient cette thèse que la race des forts n'est pas éteinte et que les Siegfried et les Brunehilde des Niebelungen se retrouvent sous le sarrau des montagnards du Tyrol. Drôle de type que Wally Stromminger ! On lui a donné le nom de « Gierwally, » la « Fille au vautour, » parce que, tout enfant, elle a osé, au risque de sa vie, dénicher sur les glaciers alpestres un nid de vautours — en livrant un combat sanglant avec la mère de ces oiseaux de proie. Comme cette Wally ressemble peu à nos jeunes filles! Sa force physique égale son courage et son énergie est aussi farouche que sa beauté est robuste. Il y a pourtant dans ce cœur viril un tout petit coin susceptible de sensibilité. Wally aime Joseph, le tueur d'ours, mais son amour a la violence d'un instinct et sa tendresse, mêlée à un orgueil indomptable, faillit causer la mort du brave garçon. Ils se marient pourtant, car dans les romans c'est comme dans les comédies, il est admis que cela doit toujours finir par un mariage. Ils se marient après des péripéties effrayantes et des obstacles sans nom. Cette épopée villageoise emprunte une saveur toute particulière au mélange très-habilement littéraire de la langue policée et du patois tyrolien. Elle a pour cadre le haut massif des monts de l'Œtzthal. Les héros ne sont que des paysans, mais des paysans qui n'ont rien de ceux de la *Petite Fadette*. Gars bâtis tout d'une pièce, rablés comme des athlètes, les hommes ont quelque chose des guerriers teutons à la chape magique; amazones bien découplées, hardies et fières, les femmes ont quelque ressemblance avec les Vellédas invincibles de la Germanie de Tacite. La *Fille au vautour* fait le plus grand honneur à Mme Wilhelmine de Hillern, et ce roman est de beaucoup supérieur à son *Médecin de l'âme*. Il est fâcheux qu'il soit déparé par certains détails trop libres, tels que le « duel au baiser, » et qu'il y règne une sorte de religiosité vague, de panthéisme indéfini, de sensualité mystique. La traduction qu'a donnée de ce roman M. Jules Gourdault est parfaite.

— Le *Chevalier de Médrane* de M. Granier de Cassagnac vaut surtout par les épisodes et les intermèdes. La vie créole à la Martinique, les superstitions du Roussillon, la poésie populaire dans les Apennins, Beppa la Pastoure parlant l'italien comme sainte Catherine de Sienne et faisant des sonnets aux oiseaux comme saint François d'Assise, les chastes et platoniques amours du chevalier de

Médrane pour Madame Victoire, fille de Louis XV, le dévouement désintéressé du chevalier pour cette noble princesse, dévouement qui n'a de comparable que celui du chevalier de Maison-Rouge pour Marie-Antoinette : voilà tout autant de tableaux exquis ne laissant dans l'esprit que des impressions avouables! Il faut citer aussi comme un pur chef-d'œuvre la description du salon de la comtesse Merlin. C'est une revue brillante et pittoresque de toute la littérature française sous le gouvernement de Juillet, depuis Charles Nodier et Alexandre Dumas jusqu'à Théophile Gautier, Alfred de Musset, Victor Hugo et Lamartine. Le portrait de la comtesse Merlin, dona Maria Mercedès de Jaruco, est peut-être un peu flatté; mais on pardonnera aisément à M. Granier de Cassagnac, quand on saura que la vie de cette femme supérieure a fourni au savant baron d'Eckstein la matière de tout un livre intitulé : *L'Espagne!* Livre, parfois bizarre, parfois sublime, où l'ancien directeur du *Catholique* appelle Voltaire « le laquais de tout le monde, » flétrit les « loups-cerviers » de la démagogie, condamne l'inquisition, considère le dix-huitième siècle comme une « infection, » fait de la théocratie à outrance, exalte Zumalacarréguy et porte aux nues Armand Carrel. Quant à la comtesse Merlin, pour le naïf d'Eckstein, c'est presque une divinité. Nous ne jurerions pas que M. Granier de Cassagnac ne se soit inspiré de ce panégyrique. Pourquoi faut-il que son *Chevalier de Médrane*, écrit dans ce style crâne et sobre, vigoureux et mâle, qui est familier à l'auteur des *Origines de la langue française*, contienne des situations plus que risquées, des crudités impardonnables et des complications adultérines? Sans doute, M. Granier de Cassagnac n'a pas eu l'intention de fausser la morale. Mais il a cédé au mauvais goût du jour. Nous l'attendons à une nouvelle œuvre qui ne surpassera peut-être pas celle-ci en talent, mais dans laquelle nous n'aurons absolument rien à reprendre.

— Au surplus, ce que nous disons de M. Granier de Cassagnac ne lui est pas particulier. C'est une tendance à laquelle sacrifient parfois les meilleurs esprits, oubliant qu'une œuvre où de pareilles taches se rencontrent ne saurait jamais être complétement belle. Tenez! voici que je suis obligé d'adresser un semblable reproche à M. Simon Boubée, de la *Gazette de France!* Son *Violon fantôme* contient, çà et là, des gaillardises qui dénotent beaucoup d'esprit et d'imagination, mais qui sonnent mal. Et c'est vraiment dommage! Le *Violon fantôme* fait rire, pleurer, rêver, frémir. Ici, l'humeur de Sterne; là, les mélancolies de Jean-Paul; ailleurs, le fantastique d'Hoffmann. Il y a même du démoniaque, et parfois l'on croirait lire le *Malleus Maleficarum* de Sprenger. Telle la page où M. Simon Boubée nous montre le musicien Daniel en face de la momie du maestro Amanti! On voit le squelette

du maestro sortir comme d'une tapisserie, saisir un violon qui n'avait pas été touché depuis soixante ans et en tirer des sons de l'autre monde! Comment cela peut-il se faire? Demandez à M. Simon Boubée. L'explication qu'il donne de cette étonnante aventure a beau s'appuyer sur la *Mystique de Gœrres*, par là même que l'auteur la présente comme naturelle, cette explication paraîtra un peu bien invraisemblable. Bien invraisemblables paraîtront aussi les aventures de Murguy la Bohémienne et les pérégrinations du musicien Daniel à la recherche des manuscrits du docteur Closterman qui a fixé sur le papier le mot de l'énigme, la solution du mystère! Mais toutes ces invraisemblances sont rachetées par des qualités précieuses : une émotion communicative, une imagination facile, une observation fine et profonde, une gaîté du bon coin, une originalité de style vraiment attrayante. Nous aimons beaucoup les portraits de Méridionaux dont M. Simon Boubée a émaillé son *Violon fantôme*. Le ménage Bagnéris, si franchement gascon; le docteur Closterman, un matérialiste qui croit aux revenants; le curé Berghein; le vicaire Servan; l'honorable M. Camescas : tout cela est adorable. Nous ne parlons pas d'un certain bouquiniste précautionneux, bien connu à Toulouse : ce serait lui faire de la réclame.

— Les romans russes sont à la mode. Nicolas Gogol, Tourgueneff, le prince Lubomirski et tant d'autres ont popularisé en France les récits qui ont pour théâtre la Russie contemporaine. Je ne crois pas néanmoins qu'il ait été fait en ce genre quelque chose de plus curieux que le *Serf de la princesse Latone*. Cette princesse est vraiment extraordinaire. Son pouvoir ressemble un peu à celui du Vieux de la Montagne. Elle a à sa disposition des trésors auprès desquels ceux de Monte Cristo sont des vétilles. L'empereur Nicolas est à ses petits soins, et l'aristocratie européenne est à son service. On dirait une princesse des *Mille et une nuits*. Mais, derrière ces exagérations (les romanciers ne doutent de rien), il y a une femme, une vraie femme d'un caractère admirable, d'une distinction suprême, d'une élégance parfaite, d'une intelligence hors ligne, d'une énergie surhumaine, d'un cœur élevé, d'une âme grande. Latone Thémiranoff, dans ses domaines, est la Loi et les Prophètes. Elle ordonne, elle commande, elle conclut, elle décide, et ses décisions sont sans appel. Parfois le caprice la guide; mais, jamais à l'égard de ses vassaux : alors, elle est l'Équité. Rien de beau comme ses cours de justice. Cela fait penser à saint Louis sous le chêne de Vincennes. Une des serves de Latone aime André Lazienski (type moral superbe, entre parenthèses). Latone aime aussi ce jeune seigneur qui a conquis la liberté par son mérite. Et pourtant elle étouffe cet amour et permet à la serve d'épouser Lazienski : « J'ai tout fait pour lui, dit Latone; il

a tout fait pour elle. » L'auteur de ce roman, Mme Augusta Coupey, a voulu inspirer de l'horreur pour le servage. Elle s'y est mal prise. Sans doute, elle a essayé de peindre les bons et les mauvais côtés de la Russie féodale. Mais les bons côtés l'emportent. Il en résulte que le servage russe ne nous apparaît plus que comme une sorte de patriarcat biblique. On sait d'ailleurs que l'émancipation décrétée par Alexandre II a été accueillie par les serfs avec indifférence : ce qui prouve qu'ils n'étaient pas aussi malheureux que l'ont prétendu les philanthropes. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le servage russe, établi seulement au seizième siècle, eut pour but de soumettre à la vie sédentaire des populations nomades et qu'il a ainsi réalisé un progrès immense. Mme Augusta Coupey fera bien de se méfier de la Folle du logis.

— De la Russie à l'Italie, la distance est grande : franchissons-la tout de même. C'est M. Albert Fornelles (un pseudonyme masculin cachant trop modestement une élégante plume féminine) qui nous en fournit l'occasion. L'*Aventure de M. de Trœnic* se passe dans le beau pays tant regretté par Mignon,

Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles.

C'est, du reste, une aventure terrible. Le vicomte de Trœnic, jeune enseigne de vaisseau, fait partie de l'équipage de l'*Indomptable* commandé par le marquis de Grallières. Le marquis a pour mission de rechercher en Italie des papiers très-utiles à la France. Nous sommes en 1825. Ces papiers se trouvent dans les archives d'un riche Tarentais, le comte Aldovrandini. Ce brave homme tient table ouverte. Parmi ses hôtes, signalons Tiberio Mazzanti et Paola, son épouse. C'est un ménage plus que suspect. Tiberio, chimiste, alchimiste, botaniste, sorcier, mécréant et gredin, cultive en secret l'art des Locuste. La belle Paola, malgré ses yeux baissés, a des goûts de courtisane (le métier de sa jeunesse) et elle s'y livre à l'insu de Tiberio. Cette sirène a ensorcelé Trœnic, un insouciant, un naïf, un étourdi — mauvaise tête et excellent cœur. Elle pose devant lui en femme incomprise, et, pendant que le marquis de Grallières avale de la poussière dans la bibliothèque d'Aldovrandini, Trœnic et Paola filent le parfait amour. Un jour, Tiberio surprend l'enseigne de l'*Indomptable* en conversation avec sa femme; il allait le frapper d'un coup de stylet, lorsque subitement paraît le marquis de Grallières qui reçoit au bras la blessure destinée à son imprudent de neveu. Tiberio s'enfuit, en disant au blessé que le stylet était empoisonné avec le suc de l'*Herba Sardoa*. Le marquis de Grallières se fait cautériser et ne s'en émeut pas autrement. Heureux de ses trouvailles dans les archives d'Aldovrandini, il se rembarque sur l'*Indomptable*, et part pour les mers du Levant. Mais voilà que bientôt se déclare une maladie étrange,

inexplicable. Les médecins du bord y perdent leur peu de latin. Le marquis de Grallières devient sec comme de l'amadou. Le sang se retire de ses veines. Sa peau prend une habitude continuellement sèche et terreuse. Il souffre des souffrances atroces. Il ne meurt pas et ne peut pas guérir. Sa mort ne saurait pourtant être bien éloignée. Jugez du désespoir du pauvre Trœnic! A la fin, il n'y tient plus et prend une résolution désespérée. Puisque les médecins ne peuvent pas soulager son oncle, il faut avoir recours à Tiberio Mazzanti. Il a donné le mal, il doit connaître le remède. Trœnic sait que Mazzanti s'est retiré dans le Trentin. L'*Indomptable* mouillait alors dans la rade de Venise. Trœnic quitte le vaisseau sans rien dire et va à la recherche de Mazzanti. Il parvient à le dénicher dans un vieux château délabré qui ne le cède pas en épouvantements aux cachots et aux donjons des *Mystères d'Udolphe*. Bravement et sans se laisser effrayer par l'empoisonneur, Trœnic lui demande le remède à la maladie du marquis de Grallières. Mazzanti acquiesce, à la condition que lui, vicomte de Trœnic, dont il a à se venger, avalera un breuvage qu'il lui présente et qui fera seulement son effet à trois mois de distance. L'enseigne avale héroïquement le breuvage mystérieux et revient vers l'*Indomptable* muni du précieux flacon. Grallières est sauvé; mais Trœnic se sent pris à son tour. C'est également une maladie inexplicable. Il a des syncopes fréquentes, des fièvres continuelles; il dépérit à vue d'œil, sans dire à personne le fatal secret, attendant la mort à l'heure fixée par Mazzanti. L'heure passe, et la mort n'arrive pas. Ce qui arrive c'est une lettre de Mazzanti dévoilant au marquis de Grallières l'acte héroïque du jeune enseigne et priant celui-ci de ne plus se mettre martel en tête. — Le breuvage léthifère était en grande partie composé d'eau claire. Ce que c'est pourtant que l'imagination! Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le vicomte de Trœnic ne tarda pas à reprendre sa gaîté et sa vigueur d'autrefois. Quant à l'infâme Paola, devenue la concubine d'un riche Anglais, elle mourut en Grèce de la maladie d'Antiochus. Encore une vengeance de Mazzanti! Encore un effet de ses combinaisons toxiques! Digne fin d'une vie de hontes et de turpitudes. — Il y a, dans cette œuvre, dont vous n'avez ici que le squelette, des qualités réelles d'écrivain et de conteur. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'énergie, pour ne pas dire l'audace du style; c'est le rendu vigoureux et précis des situations; c'est la peinture à l'emporte-pièce des types et des caractères. Aldovrandini et Mazzanti sont de vraies eaux-fortes. Paola est comme sculptée. L'analyse des deux maladies du marquis de Grallières et du jeune enseigne est trop fouillée pour ne pas laisser supposer que M. Albert Fornelles a, dans ces cas particuliers, pris pour guide quelque savant disciple d'Hippocrate de sa connaissance. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Toujours

est-il que, pour un début, l'*Aventure de M. de Trœnic* est un coup de maître.

— Avec M. Félix de Servan, nous sommes encore dans les aventures — des aventures d'un tout autre genre. C'est le roi Louis XI qui est sur la sellette, et il fait, ma foi ! vaillante figure. Édouard IV, roi d'Angleterre, campe avec ses troupes devant Amiens. Il s'agit de l'en déloger ; il s'agit aussi de le réduire à la portion congrue. Louis, fin matois, ne dédaigne aucun moyen, pas même un dîner bourgeois avec les officiers anglais chez l'aubergiste Horatius ; il ne rejette aucun auxiliaire, pas même l'aide du compère Mérindot et de Serpent, le batelier de la Somme. Bref, le roi Louis XI manœuvre si bien qu'Édouard IV signe la paix de Picquigny et que, du même coup, le roi de France se trouve délivré des trames du duc de Glocester et des complots du duc de Bourgogne. — Du milieu de ces événements politiques émerge, fraîche oasis, le récit des chastes amours de Cecilia Egelton et d'Albert de Vannes. M. Félix de Servan a scrupuleusement respecté l'histoire. Il a suivi de point en point Commines et nous a donné un Louis XI digne de la couronne, n'ayant en vue que le bonheur de la France. — Nous ne pouvons pas, à notre extrême regret, rendre le même témoignage à M. Charles Buet. Il est aussi question de Louis XI dans son roman intitulé : *Philippe-Monsieur*. Mais M. Buet, égaré par son patriotisme local, a sacrifié la Savoie à la France. Il a pris parti pour la Féodalité contre la Royauté. Le portrait qu'il fait de Louis XI est exagéré à plaisir. — Walter Scott ne l'a pas autrement portraituré dans son *Quentin Durward*. Le Louis XI de M. Charles Buet est à la fois maniaque, féroce, grossier, sceptique, licencieux, hypocrite, une sorte de Robespierre couronné, de Tarquin vulgaire. Louis XI eut ses défauts et ses manies, sans doute. Mais il ne fut pas si noir que veut bien le dire M. Buet. Et ses manies et ses défauts ne l'ont pas empêché de créer notre unité nationale. Ces réserves faites, reconnaissons que le nouveau roman de M. Charles Buet est des plus dramatiques. Son héros, Philippe-Monsieur, est un duc de Savoie que ses courtisans qualifiaient ainsi, mais que ses ennemis appelaient Philippe-sans-Terre. L'ambition le domine, il quitte la cour de Louis XI pour chasser du trône de Savoie son père, sa mère et leurs courtisans. Sa mère mourante l'arrête dans cette voie dangereuse et lui inspire d'autres desseins. M. Charles Buet a décrit de main d'ouvrier les mœurs de l'aristocratie de l'époque. Sa Gilberte de Miolans, sorte de Mme Putiphar indomptable et énigmatique, est une véritable création.

— Vous connaissez la chanson du capitaine Roland des *Mousquetaires de la Reine :*

C'était du temps du roi Henri,
Messieurs, que se passait ceci,

C'est également du temps du roi Henri que se passent les fredaines des *Cadets de Gascogne*. Le plus hardi, le plus brave, le plus jovial de ces cadets est un certain Arnaud Sarrabaig, dit Bruniquel, propre frère de lait de Henri le Grand, quatrième du nom. Bruniquel sert d'écuyer à Gilbert de Mauléon, et tous les deux viennent à Paris chercher fortune. Or, leur premier exploit est de sauver la vie au roi et à Marie de Médicis. La barque qui portait les deux augustes personnages avait chaviré au bac de Neuilly, et, sans Bruniquel et Mauléon, ils se seraient infailliblement noyés, car Corneille l'a dit :

> Si grands que soient les rois, ils sont ceux que nous sommes,
> Et sujets à la mort comme les autres hommes.

Cela met naturellement nos « Cadets » en faveur. Ils sont reçus au Louvre. Bruniquel ressemble à Henri IV au point de s'y méprendre. Cette ressemblance provoque dans l'esprit du Béarnais une idée malicieuse. Il habille un jour Bruniquel en roi et lui fait tenir sa place. L'heureux coquin s'acquitte admirablement du rôle. Il tient cour plénière, reçoit M. de la Varenne, contrôleur général des postes, Sébastien Zamet, financier considérable, d'Elbène, Concini — sans parler du menu fretin — dit à tous quelques bonnes et dures vérités, dans ce franc et viril parler qui fut celui de Henri IV, et tout le monde s'y trompe. Quant aux autres aventures de nos cadets, je vous les laisse à deviner. — Elles sont quelque peu cousines de celles de d'Artagnan. Rendons néanmoins à l'auteur des *Cadets de Gascogne*, M. de Lescure, ce témoignage qu'il reste toujours excellent conteur sans jamais cesser d'être historien.

— La *Tentation de Gilbert*, de M. Paul Dufour, est un roman artistique. M. Paul Dufour ne conclut pas ; mais son récit porte en lui-même sa conclusion. Le peintre Gilbert Morin eût pu devenir un Ingres ou un Delacroix, s'il ne s'était laissé absorber par la femme. Ses amours, du reste, portent malheur : des deux personnes qui partagent son affection, l'une se tue de jalousie, l'autre meurt de désespoir. Morin, de son côté, ne tarderait pas à tomber dans l'avachissement, sans un Diogène de bon aloi qui lui remonte le moral, nous voulons parler du père Saint-Jean, vieux modèle qui pose tantôt pour Saturne, tantôt pour Jéhovah, et qui, nouveau Bias, vit à la grâce de Dieu. — C'est aussi un roman artistique que les *Songères*, de M. Robinot-Bertrand. Dans une élégante villa des environs de Nantes, dominant le cours de la Loire, travaille, pérore et rêvasse toute une pépinière d'artistes : Langon, le sculpteur ; Galéas, le paysagiste ; Rochetin, le portraitiste ; Mouche, le barbouilleur, et le manchot Sévracque, l'esthéticien de la bande. On croit ce dernier le mauvais génie de Langon ; il est laid, caustique, ironique, railleur, une manière de Méphisto. Eh bien, c'est un noble cœur — car, grâce à lui, Langon

épouse Albertine Mansagey. Régane Louvier n'est plus jalouse, Mme Rochetin n'est plus haineuse, et Galéas, le vrai Méphisto, meurt en s'accusant de ses méfaits, de ses perfidies, de ses méchancetés, pour ne pas dire de ses crimes. L'auteur des *Songères* est poëte. Dans la *Légende rustique*, il a chanté les paysans; dans la *Fête de Madeleine*, il a chanté les ouvriers; dans les *Songères*, il chante les artistes, — car, quoiqu'en prose, ce roman tient de la poésie. N'est-ce pas de la poésie que cette description des approches de la marée qui monte et se prolonge dans la Loire? « Ainsi que les écailles d'un poisson gigantesque miroitaient les flots du fleuve. Tout à coup un long frissonnement glissa sur toute la nature; les chênes s'inclinèrent, les peupliers murmurèrent en ployant, et les saules, comme saisis de crainte, secouèrent leurs rameaux sonores. C'était la marée qui montait : de l'immense poitrine de l'Océan lointain, s'élançait ce souffle qui, traversant le ciel, venait palpiter et mourir dans la cime des arbres. Cet instant est l'un de ceux où se dévoile clairement l'infinie sollicitude qui régit les choses et les êtres, et où se manifeste la grande loi d'unité. Au-dessus des flots qui se soulèvent, circule comme un mystérieux magnétisme qui dispose les cœurs à l'émotion et à l'attendrissement. » M. Robinot-Bertrand est spiritualiste. Il appelle l'art pour l'art « une fleur des ruines. » L'art, pour lui, doit avoir pour but le bien et le vrai. Sanctifié par l'amour, l'art atteint la perfection : Τὸ Τέλειον. C'est l'idée de Platon. Elle ne suffit pas aujourd'hui. Pour atteindre la perfection, il faut aussi la foi. Est-ce à dire, pour cela, que nous condamnions les artistes à une vie monacale? Doivent-ils gravir les hauteurs de l'idéal, en suivant correctement la ligne droite à l' instar des géomètres? Pas le moins du monde. Pourvu que les excentricités ne violent pas l'ordre éternel, il est peut-être bon que la vie des artistes soit, comme la foudre, bizarre, accidentée, un peu erratique. C'est là ce qui constitue leur originalité. La froide raison étoufferait chez eux l'imagination. L'intuition, la spontanéité font leur grandeur; ils sont la concentration magnétique des forces intellectuelles. Laissons-les donc escalader en zig-zag la Montagne-Sainte, chuter même sur la Voie-Douloureuse. L'essentiel est qu'ils ne perdent pas de vue l'Étoile des Mages.

— Comme M. Robinot-Bertrand, M. André Lemoyne est un poëte, un excellent poëte, l'auteur exquis des *Charmeuses*. Cela ne l'empêche pas de nous donner de temps à autre des chefs-d'œuvre en prose, *musa pedestris*. Après *Élise d'Évran*, voici *Une idylle normande*, touchante histoire d'amour et de générosité, dédiée à Jules Sandeau, et couronnée par l'Académie française. Je ne connais rien de plus sympathique que le héros de cette histoire, Henri de Norsalines. Toutes les bonnes fées ont présidé à sa naissance. Il a l'esprit, la fortune, la vigueur, la beauté virile. Il est aimé et respecté de tous. Un jour de

marché, un gars s'étant permis quelques paroles outrecuidantes sur la fille d'un de ses fermiers, Henri l'appréhende au corps, et lui fait faire à genoux amende honorable devant la pauvre paysanne rougissante et confuse. C'est, en un mot, un parfait chevalier, un gentleman accompli. Et pourtant, il est triste, mélancolique, presque malheureux. C'est que sa mère est morte en lui donnant le jour, c'est que le sourire et le regard maternels n'ont pas éclairé son berceau. Mais la tristesse n'a pas bronzé son cœur : au contraire, Henri éprouve comme un besoin de dévouement et de sacrifice — et ces sentiments, il les pousse jusqu'à l'héroïsme en donnant pour femme à un de ses amis, une orpheline sur laquelle lui, Henri, a des droits réels, et qu'il aime secrètement. Pour ne pas troubler le bonheur des nouveaux époux, il s'expatrie en leur léguant sa fortune. « Quand il prit le train à Valognes, le chef de gare remarqua avec surprise deux grosses larmes dans les yeux du gentilhomme qui n'avait jamais pleuré. » Ainsi finit, dans ce ton discret et sobre l'*Idylle normande*. Elle est précédée d'une remarquable étude de M. Jules Levallois sur la manière dont les poëtes de nos jours entendent le paysage ou la description de la nature. Elle est suivie d'une série de *Pensées* souvent paradoxales, mais toujours ingénieuses et piquantes. Qu'on en juge : « Si tes deux mains sont pleines de vérité, ne laisse échapper que les vérités consolantes. — La conscience, petite lanterne sourde, que la solitude allume dans la nuit. — Le vin, l'argent, la gloire, sources de trois ivresses bien difficiles à porter. — Hygiène morale, santé du cœur. — Il est de pauvres gens qui ont le malheur de tout comprendre. » — S'il vivait encore, Joubert reconnaîtrait pour un de ses fils M. André Lemoyne.

— Hélas ! avec le *Crime de Jean Malory*, bien que le criminel soit normand, que nous sommes éloignés de l'idylle. C'est la tragédie avec toutes ses horreurs. Et d'abord, M. Ernest Daudet aurait dû dire les « crimes de Jean Malory » car ce monstre successivement vole le commandant de Maldrée, dans une tranchée de Sébastopol, brûle une femme dans sa maison, tue un marin breton, noie un notaire, et aurait assassiné, sans un hasard providentiel, le brave sergent Jabin. — Et tous ces meurtres sont la conséquence du premier. Malory frappe, s'imaginant faire disparaître les témoins de son forfait primordial. Un tel homme devait mal finir. Effectivement, il se jette dans l'Océan et n'en sort plus. Sa fille Renée, l'ange de ce démon, répare de son mieux les crimes de son père. Roman un peu sombre, mais bien mené. Nous en voulons pourtant à M. Daudet d'avoir fait de Jean Malory un capitaine. Il n'y a eu de sa part aucune intention malséante, soit ; mais il nous semble que l'épée est un préservatif de certaines hontes, et supposer que de pareils monstres puissent naître sous le drapeau, c'est calommier l'armée française. — A côté de *Jean Malory*, plaçons la

Fille Maudite, de M. Émile Richebourg. Ici encore, le crime est mis en scène dans la personne de Parisel, assassin, voleur, calomniateur. Pourtant, hâtons-nous de dire que le crime n'apparaît, dans la *Fille Maudite*, que comme antithèse. Les personnages sympathiques sont les plus nombreux : c'est Mardoche, l'innocent qui expie les fautes d'autrui : c'est Greluche, montreur de marionnettes, pauvre artiste ambulant, qui adopte un enfant abandonné et en fait un homme ; c'est Rouvenat, le serviteur fidèle ; c'est Lucile la Maudite, grande et fière jusque dans son désespoir et sa misère ; c'est la comtesse de Bussières, figure de sainte calomniée et pure ; c'est enfin Blanche, Edmond, âmes limpides, créations ravissantes, pleines de grâce et de poésie. M. Émile Richebourg paraît vouloir continuer Ponson du Terrail. Il a, comme l'auteur de *Rocambole*, le génie de l'imprévu et l'entente du drame. Mais il a une qualité que Ponson du Terrail n'avait pas : la sensibilité. Il est surtout plus littéraire.

— Mme Claire de Chandeneux a, comme on dit vulgairement, plusieurs cordes à son arc. On la croyait ensevelie dans la spécialité des romans militaires, et elle nous donne, coup sur coup, deux études où ne se trouve pas la moindre épaulette : *Une faiblesse de Minerve* et *Val-Régis la Grande*. Il y a des titres significatifs : *Une faiblesse de Minerve* est de ceux-là. Minerve, c'est la fière comtesse Germaine de Maurepert. Aux prises avec les luttes du devoir et les menées de l'ambition, son cœur finit par faiblir. Mais la défaillance ne devient pas habitude : au dénoûment elle est amplement rachetée par l'expiation religieuse. Drame passionné dans un site merveilleux, suprême triomphe de la conscience sur la nature : tel est ce livre ! *Val-Régis la Grande* a une tout autre donnée : c'est l'orgueil qui pose devant le peintre. Aure de Val-Régis est la dernière descendante des comtes de ce nom. Il y a deux branches : la branche aînée, dans le Pas-de-Calais : la branche cadette, en Bretagne. De temps immémorial, un procès existe entre les deux familles. Par obstination, par entêtement, Mlle Aure de Val-Régis continue les traditions paternelles. Elle arrive jusqu'à la quarantaine sans connaître de la vie autre chose que l'orgueil du nom, la science des armoiries et l'amour des paperasses. Heureusement que Mlle Aure a une petite sœur, Marguerite, destinée par la Providence à lui faire un peu de bonheur et à lui apaiser ses formidables haines. Marguerite de la branche aînée, épouse Edmond de la branche cadette — ils ont des enfants, et Mlle Aure devient une brave et bonne tante. Elle est toujours Val-Régis la Grande, mais son orgueil ne frise plus l'extravagance.

— Les romans que nous venons d'analyser — nous ne parlons pas de l'*Assommoir*, de la *Fille Élisa*, de la *Petite Mère*, et des *Filles de Bohème* qui rentrent dans les exceptions malsaines ou mécréantes —

peuvent être considérés comme des productions généralement honnêtes. Néanmoins, pour quelques-unes, il y a des réserves à faire, et leur lecture ne convient pas indistinctement à toutes sortes de personnes. Voici maintenant une série de romans que l'on peut (sauf deux ou trois) introduire dans les Bibliothèques paroissiales sans le moindre scrupule. Ce sont les suivants : Le *Fils du martyr*, le *Proscrit de la Camargue*, le *Meneur de Loups*, la *Maison du Sabbat*, le *Cloître rouge*, la *Route de l'abîme*, les *Mémoires du marquis de Champas*, *Au bagne*, *Bonjour Philippe*, la *Cousine de Lionel*, *Madeleine Green*, *Marcelle Dayre*, *Mademoiselle de Kervalez*, la *Pupille de M. Salomon*, la *Famille Danglas*, *Jeanne d'Aurelles*, *Ghislaine*, *Séraphine*, *Noir et rose*, *Une famille d'ouvriers*, la *Maison blanche*. Donnons-en une idée suffisante, quoique rapide.

— Parmi les romanciers religieux et moralement irréprochables, M. A. de Lamothe occupe très-certainement une des places les plus distinguées. Ce serait cependant tomber dans l'exagération et rendre même à M. de Lamothe un très-mauvais service que de l'appeler ici, comme on a fait quelque part, un Alexandre Dumas catholique. Les questions de doctrine et de morale hors de cause, Alexandre Dumas possédait des qualités de conteur inimitables. Sous ce rapport, on ne le surpassera pas. Et M. de Lamothe est loin de l'égaler. Ses romans ont seulement cette supériorité (et c'est la plus enviable) sur ceux de l'auteur de *Joseph Balsamo*, qu'ils portent au bien, défendent la vérité, combattent l'erreur et flétrissent le mensonge. Ce sont d'intéressants ouvrages de propagande. Ainsi, dans le *Fils du martyr*, M. de Lamothe raconte, sous une forme dramatique et émouvante qui les fixe dans la mémoire, les récentes luttes de la Papauté contre la Révolution italienne. Le *Fils du martyr* est la suite de *Pia la San-Pietrina*, dont nous avons précédemment rendu compte. Un martyr de Castelfidardo, Andréa Palormi, a laissé un fils, Raphaël, dans les rangs garibaldiens, et un gendre, Angelo, dévoué au Saint-Père. Raphaël prend part à tous les complots qui se trament contre Pie IX, de 1862 à 1870, pendant qu'Angelo s'adjoint, comme volontaire aux troupes pontificales, à toutes les expéditions. Ce canevas a permis à M. de Lamothe, les plus heureuses excursions dans les domaines de l'histoire contemporaine. D'un côté, Pie IX, le grand pape, comme qui dirait le roi Lear du catholicisme, souffrant persécution pour la justice et pour la liberté des âmes ; de l'autre, Garibaldi et ses bandes, Garibaldi le pître du démagogisme cosmopolite ; entre les deux, une humble femme du peuple élevant son fils dans l'amour de la religion et du Souverain-Pontife. Le tableau est d'un croyant en même temps que d'un artiste. — Quant au *Proscrit de la Camargue*, par le même auteur, nous en résumerons le sujet en trois lignes. Le chevalier Fré-

déric de Marcoiran, vient se cacher, pendant la Terreur, dans son château du Mas-Rouge. Il est d'abord dénoncé aux sans-culottes d'Arles, puis tué d'un coup de fusil par un de ses fermiers que la cupidité, pousse et qui a rêvé de devenir maître. Vous le voyez : l'histoire n'est pas neuve. Mais le *Proscrit* intéresse par les accessoires. On n'avait, même Mme Louis Figuier dans son *Gardian*, jamais mieux décrit la Carmague et ses plaines sauvages, les mœurs languedociennes et provençales, les dompteurs de taureaux et les *ferrades* populaires. Dans la bouche de Thérésine, bonne comme le pain, mais étourdie comme une cigale, le langage du crû acquiert une saveur piquante. M. de Lamothe lui fait chanter, dans le dialecte des félibres, la chanson des magnanarelles : *O Magali, ma tant amado!* C'est ravissant, mais cela nous paraît un anachronisme. Du temps de Thérésine, l'auteur de *Mireille*, Mistral, était encore dans les futurs contingents. Il est vrai que l'Homère de Maillane n'a peut-être pas inventé la chanson de *Magali* et qu'il n'a eu qu'à l'introduire dans son immortel poëme. Il y a aussi, dans le *Proscrit de la Camargue*, d'autres chants traditionnels qui ont une beauté toute particulière. Tel le cantique des pèlerins qui vont prier dans la chapelle des Saintes-Maries (les trois Maries qui vinrent en Gaule, après la mort du Sauveur). Ce cantique commence ainsi :

Arriben de luen, pécaïre !
Plen d'amor et de respet,
O patrounos di pescaïre,
Per nous traïre à vosti ped !

Les Camarguiens que M. de Lamothe met en scène sont des hommes tout d'une pièce, troun de l'air ! Saluons le commandeur de Forton, le bayle Bernard, le bouvier de Valcarès, l'hercule de Faraman et Jean de l'Ours ! Un chapitre de ce livre contient un épisode qui pourrait fournir matière à une épopée. C'est la lutte du marquis de Blésignan contre les bleus. Pendant la Terreur, le vieux marquis n'émigre pas. Sa tête est mise à prix. N'importe ! il s'enferme dans un de ses châteaux situé sur une montagne escarpée près de Nyons, et fait dire aux robespierristes : « Vous voulez ma tête, venez la prendre ! » Effectivement, douze municipaux de Nyons arrivent devant le château et essayent d'en franchir le seuil. De la fenêtre d'une de ses tours, armé de ses meilleures carabines, Blésignan les canarde l'un après l'autre. La garde nationale d'Orange survient en nombre. Même tentative. Elle est décimée par le terrible marquis. Il fallut, pour le réduire tout un corps d'armée et un détachement d'artillerie. On bombarde le château ; le feu s'y met. Alors, spectacle sublime ! sur la plate-forme du donjon léché par les flammes, surgit le vieux Blésignan. Il agite en l'air un drapeau blanc et s'écrie d'une voix retentissante : « Vive le Roi ! » Au même instant, le toit s'ef-

fondre et Blésignan disparaît. On ne put jamais retrouver le corps de ce Vendéen du Midi.

— Connaissez-vous le Morvan? C'est un pays fort original qui conserve encore ses mœurs primitives, ses coûtumes locales, ses superstitions, tout ce qui constituait la physionomie de nos anciennes provinces? Gracieuses ou lugubres, M. Alfred des Essarts, dans son *Meneur de loups*, a résumé les légendes morvandaises, depuis les vilains tours de maître Rigoux (le diable) et la puissance des lycanthropes, jusqu'à l'expérience du coq sorcier, aux « charmes » des pierres branlantes et aux vertus de la pimprenelle. Le « Meneur de loups » est un scélérat de la pire espèce, qui abuse de son pouvoir infernal pour faire le plus de mal possible. Il a des filles qui le valent et des parents qui l'imitent. C'est une bien vilaine famille dont la prison recueille les épaves. Quant à Jean Boyer, il est dévoré par ses chiens — je veux dire par les loups. A côté du vice, la vertu; c'est le contraste. La vertu est représentée, à Janzy, par une orpheline, pauvre gardeuse d'oies, souffre-douleur de deux mégères. Modeste est son nom, et modeste elle est de fait. L'orpheline est recueillie par la baronne de Chevassart, et elle se conduit si divinement bien, qu'elle devient un jour la châtelaine de Janzy. Dans ce livre, l'extraordinaire domine ; mais il ne nuit pas à la pensée qui est toujours saine, virile et morale.

— Dans le *Cloître rouge*, Mme Raoul de Navery nous peint la Flandre du quinzième siècle, les bons bourgeois de Gand, l'hôtel du « Houblon d'or » où trône Gambrinus, les Chaperons blancs révoltés contre Charles le Téméraire, les moines et les artistes flamands, les « chambres de rhétorique » dédiées, comme les jeux sous l'ormel de Clémence Isaure, à la vierge Marie, « la divine Empérière du Monde ». Le chef des révoltés est un meneur du nom de Rubles, menteur comme un arracheur de dents, un vrai Rabagas. Ce qui fait naître, sous la plume de Mme de Navery cette réflexion dont la justesse est de toutes les époques : « Si les chefs d'une insurrection disaient la vérité, il ne recruteraient point de partisans pour la révolte qu'ils fomentent ; le mensonge seul enfante les révolutions et les mouvements populaires ». — Dans la *Maison du sabbat*, Mme de Navery expose, commente et développe une légende bien connue à Rouen. C'est la légende de la *Fierte de Saint-Romain*. On appelle ainsi le privilége en vertu duquel le chapitre de Saint Romain à Rouen pouvait grâcier un condamné à mort. La légende dit qu'une année, le chanoine, chargé de désigner le condamné et se trouvant en présence du meurtrier de son père, n'hésita pas. Il choisit ce meurtrier. Le roman édifié sur cette histoire est intéressant. Mais nous préférons la légende dans sa naïve simplicité. — Du même auteur, vraiment infa-

tigable, nous avons encore la *Route de l'abîme*. Cette fois, le drame est tout moderne. M. Belleforge, un libéral de 1830, est bon père, bon époux, bon garde national. Ces qualités, sans doute très-appréciables, ont leur ver rongeur. M. Belleforge adore Béranger, jure par Voltaire, déblatère contre le « parti-prêtre » et mange du jésuite à toute sauce. Il en résulte que son fils et sa fille poussent comme des champignons, sans religion aucune. Heureusement, ils sont bien doués. Cœlia aime Roland d'Yvrée et l'amour la rend chrétienne. Conrad Belleforge se convertit à la mort de sa mère et se fait prêtre. Il est tué pendant la Commune par son frère, le Gréveur, un fils naturel de M. Belleforge. Le Gréveur pille en même temps l'hôtel de son père. Tous les malheurs à la fois viennent fondre sur le vieux voltairien — cela lui donne à réfléchir. Il finit par voir dans quels abîmes conduisent certaines doctrines, et il revient franchement à Dieu. Roman chrétien un peu hardi, mais point mal fait et d'une émotion pénétrante. — A quels abîmes conduisent certains errements, le marquis de Champas peut, lui aussi, nous le dire. Ce Breton bretonnant, ce fils des croisés, en arrive de chute en chute, de dégradation en dégradation, à devenir joueur de profession, viveur du demi-monde, escroc et voleur. Il est condamné à dix ans de travaux forcés. Mais cela ne le corrige pas. D'autres infortunes s'abattent sur cette tête foudroyée. C'est alors qu'il se ressouvient du Dieu de sa mère, qu'il prie, qu'il se dévoue et qu'il expie. Il est tué, sous le nom de Durand, au combat de Châtillon, pendant la dernière guerre. Le général Ducrot lui remet la croix d'honneur sur son lit d'agonie. Le dernier descendant des Champas meurt réhabilité devant Dieu et devant les hommes.

— Auguste Snieders, romancier flamand, paraît vouloir marcher sur les traces d'Henri Conscience. Le côté littéraire, chez lui, prêterait bien le flanc à la critique ; mais nous sommes désarmés par les bonnes intentions. *Au bagne* est un récit très-édifiant dans lequel l'auteur met en relief les admirables vertus d'un pauvre curé de village faussement accusé, injustement condamné. L'Évangile seul peut produire de semblables abnégations. *Bonjour Philippe* est une pastorale flamande dont la donnée repose sur une coutume locale fort curieuse. On prend une amande jumelle; deux personnes se la partagent, et alors c'est un contrat en herbe, un engagement en miniature. Si les parties jumelles de l'amande échoient à un jeune homme et à une jeune fille, il en résulte souvent un mariage. En ce cas, on compare les deux jumelles à deux tourterelles dans le même nid, à deux cœurs faits l'un pour l'autre. Cette coutume est originaire d'Allemagne, où on la nomme *Vielliebchen*. Par corruption, les Flamands en ont fait leur Viellib Filip : « Bonjour Philippe ! ».

— Deux traits particuliers caractérisent les œuvres d'imagination

de Mlle Marie Maréchal : une franche bonne humeur et une compréhension très-intelligente du christianisme. La *Cousine de Lionel* aboutit, dans chaque chapitre, à cette conclusion de Pascal : « Nul n'est heureux, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable comme un vrai chrétien ». *Madeleine Green* procède de la même inspiration. Ceux-là mentent qui disent à la femme que, pour être pieuse, elle doit être sans intelligence et sans beauté. Madeleine Green est belle, d'une beauté radieuse; intelligente, d'une intelligence supérieure. Cela n'amoindrit ni sa religion, ni son esprit de sacrifice, ni son dévouement aux misères humaines. Ceux-là mentent qui disent que, pour être pieuse, la femme doit être triste, renfrognée, morose. La rieuse Florence est une preuve du contraire. Son caractère est un peu capricieux, sujet à certaines vivacités, mobile, impressionnable, léger. Mais qui ne lui pardonnerait ces défauts en faveur de son excellent cœur, foyer de toutes les bontés, de toutes les délicatesses? Je suis bien sûr que, parmi mes lectrices, aucune ne lui jettera la pierre. Ah! par exemple, Marcelle Dayre (encore une création de Mlle Maréchal) est d'une tout autre nature. C'est la violette qui se dérobe, c'est la sensitive qui se referme. Le malheur a passé par là. Mais la fleur n'en a pas moins conservé son parfum, et, lorsque l'orpheline du médecin de Lourdeins a trouvé en Gontran de Brézy l'homme qui la comprend, toutes ses énergies bienfaisantes s'épanouissent et, d'enfant martyr, Marcelle Dayre devient la femme forte dont parlent les *Proverbes*. Il y a, dans cette œuvre des types bien amusants : entre autres, une certaine Madame Blanchard, riche bourgeoise qui prend le gril de saint Laurent pour le gril de saint Éloi, place Cauterets dans les Alpes, et croit que le Bas-Meudon est le pays « où fleurit l'oranger » des romances sentimentales. *Marcelle Dayre* fait réellement honneur à la littérature catholique.

— Il est de mode, dans les romans et les comédies, de ridiculiser les belles-mères et les vieilles filles. Laissons les belles-mères, le sujet est trop glissant. Mais les vieilles filles ! Pourquoi s'en moquer? Pourquoi en rire ? On devrait, au contraire, s'incliner jusqu'à terre devant ces vierges chrétiennes, douces au prochain, sévères à elles-mêmes, qui dépensent toute une vie résignée et dévouée au profit des autres. C'est contre les caricaturistes que Mme Maryan a voulu réagir. Elle a pris la défense des vieilles filles dans la personne de Mademoiselle de Kervallez qui se fait la mère, la tutrice, la protectrice et la bienfaitrice de son frère Julien — sans toutefois oublier les pauvres, les infirmes, les souffreteux, ceux que le médecin Boerrhaave appelait ses meilleurs clients, puisque Dieu payait pour eux. Il est à regretter que l'auteur de *Mademoiselle de Kervallez* n'ait pas su tirer d'un sujet semblable tout l'intérêt et tous les aperçus qu'il comporte. Quoi qu'il

en soit, tenons lui compte de sa tentative ! De même à Mlle Marthe Lachèze. Celle-ci a fait un vrai tour de force. Dans la *Pupille de M. Salomon*, elle a réhabilité les vieux garçons. Non, franchement, on n'est pas meilleur, plus sympathique, plus accompli, plus débonnaire, plus enfant que ce brave Salomon, peintre, poëte, musicien, que sais-je encore ? Et quel cœur ! Tout simplement, sans carte ni billet, il adopte la fille du comte Louis Le Nadec de Kemper, mort dans la misère ; il sert de père à l'orpheline et, malgré mille obstacles, s'emploie de jour et de nuit à construire l'édifice du bonheur de la jeune Christine, la dernière descendante des vieux rois de la Cornouaille et de l'Armorique. Christine épouse lord Clayton, et Salomon s'endort dans la paix du Seigneur, avec la satisfaction d'une conscience pure :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

— Allons ! il est dit que nous n'aurons à faire cette fois qu'à des célibataires sans reproche. Voici encore, dans la *Famille Danglas*, de M. Henri de Croisy, l'oncle François, une sorte de bonhomme Jadis, dont la montre s'est arrêtée à 1789, mais d'une droiture, d'une noblesse de cœur telles qu'il devient le bon génie de tous les Danglas. Et ils en ont besoin. On ne sait pas jusqu'à quelles extrémités peut se porter la femme d'un préfet révoqué. C'est le cas de Mme Danglas. L'oncle François la calme, l'apaise et la réconcilie avec son mari. Ce n'est pas tout : il trouve à la charmante Marguerite un épouseur digne d'elle. Est-il assez aimable cet oncle François ? Décidément, M. de Croisy nous réconcilie avec les vieux garçons qui ne sont pas des libertins, de même que Mme Maryan nous fait vénérer les vieilles filles qui ne sont pas des pie-grièches. Restent les marâtres. Cette fois, toute réhabilitation serait ridicule. Qui dit marâtre dit mauvaise mère. Mme Etienne Marcel, dans *Jeanne d'Aurelles*, a mis en scène une de ces mégères, Caroline Plantier, qui ne fait pas mentir le proverbe. Elle introduit la ruine dans la maison de son mari, dilapide une fortune traditionnelle qui ne lui appartient pas au profit de ses deux filles et maltraite la pauvre Jeanne avec une barbarie de Peau-Rouge. Celle-ci ne se plaint jamais, obéit toujours et n'a d'autre société que celle du corbeau Noiraud et de Major le vieux garde-chasse :

C'est en vain que je m'empresse ;
Mon zèle est très mal payé.
Et jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.
Mais, n'importe ! on a beau faire,
Je me tais, et j'ai raison.
Dieu protégera, j'espère,
La petite Cendrillon.

Dieu la protège, en effet ; la marâtre meurt ; ses deux filles sont

cruellement punies de leur orgueil, et la petite Cendrillon épouse le Prince Charmant, lequel a nom Réginald Mac Cleare. Le fond n'est pas nouveau, mais il a été habilement rajeuni par Mme Etienne Marcel.

— Ghislaine est la fille du baron Staar, un baron belge de la vieille roche, aimant sa femme à la bonne franquette, vivant en vrai patriarche et faisant ses Pâques à la tête de tout son monde. Le baron et la baronne Staar manquent un peu de logique. Au lieu de donner à Ghislaine leurs goûts simples, ils la font élever très-mondainement. Il en résulte qu'une fois mariée, Ghislaine se montre vaniteuse, dépensière, inconséquente et coquette. Elle va se compromettre et compromettre le nom des Malveyre qu'elle porte. Heureusement les principes religieux de Ghislaine ne sont pas éteints ; elle ouvre les yeux à temps, et, grâce aux conseils de sa mère, grâce à la sollicitude de son mari qui l'avait un peu négligée, Ghislaine devient une femme accomplie — si bien que le brave baron Staar dit à la baronne en se frottant les mains : « Dans vingt ans d'ici, Ghislaine et Ferdinand feront aussi bon ménage que nous.» Ce roman, dû à la plume distinguée de Mme la comtesse de Buisseret, contient d'intéressants détails sur les salons de Paris et le grand monde des derniers temps du second empire. Mme de Buisseret choisit d'ordinaire ses personnages dans l'aristocratie, et on s'aperçoit vite que les modèles ont réellement posé devant le peintre. — Il en est de même de Mme la comtesse de la Rochère. Sa Séraphine de Pontvilliers et son André de Baudricourt existent en chair et en os — tellement ils sont naturels. Voilà pourtant deux époux qui devraient être heureux. Rien ne leur manque ; rien ne les tracasse. Eh bien, pas du tout. Madame trouve Monsieur trop prosaïque. Monsieur trouve Madame trop sentimentale. Ils en viennent à vivre chacun de son côté, et il faut que ce soit un malheur qui les rapproche. Alors on apprend à se connaître et la lune de miel commence pour ne plus finir — car elle a sa source dans une foi commune et dans des concessions réciproques. Le titre de *Séraphine* pourrait être celui d'un vaudeville bien connu : *Faute de s'entendre !*

— *Noir et Rose* de Mme Virginie Nottret est une antithèse de près de trois cents pages. Deux hommes disgraciés de la nature, Adrien Demeric, millionnaire, et Michel Dermont, pauvre comme Job, se rencontrent à Dieppe. Le riche est égoïste, haineux, vindicatif, aimant le mal pour le mal. Le pauvre est dévoué, vertueux, probe, religieux, affectueux. Le riche prend le pauvre pour domestique — et telle est l'influence de la vertu que le domestique convertit le maître. C'est simplement raconté, mais d'une lecture salutaire. — Je recommande aussi, comme un livre à propager parmi le peuple, *Un ménage d'ouvriers*, par A. Espanet. Il n'y a là ni drame, ni tempête, ni catastrophe ;

il y a de bons exemples, d'utiles leçons, de saines doctrines. La conclusion est celle-ci : c'est par la religion qu'il faut améliorer moralement, intellectuellement et physiquement le sort des classes ouvrières. La religion, du reste, est la grande éducatrice, la grande consolatrice, la grande moralisatrice. — Il existe à Clichy-la-Garenne une maison de refuge pour les filles du peuple qui s'égarent et qui tombent. On les recueille dans cette maison ; on leur apprend à travailler et à prier, et, par le travail et par la prière, la purification arrive. Les Madeleines courtisanes sortent de là, selon le mot d'Alexandre Dumas fils, des Madeleines repenties. C'est l'histoire de deux de ces Madeleines, Lucienne et Marguerite, que raconte Mme Céline Malraison dans la *Maison Blanche*.

— Nous en avons fini avec les romans de longue haleine. Passons aux Contes et aux Nouvelles. Il y a du bon, du médiocre et du mauvais. Ainsi, M. Jean Richepin, l'auteur des *Morts bizarres*, décrit pour décrire, vise systématiquement à l'horrible, broie du noir opiniâtrément et fait du réalisme à outrance. Il a du style, mais point de naturel, point de sensibilité ; il étonne, il n'émeut pas. Dans l'*Assassin nu*, l'indécence est comme le piment du crime. Dans l'*Histoire de l'autre monde*, règne une sympathie latente pour les communards. Dans *Constant Guignard*, le socialisme se pavane. La *Machine à métaphysique* est un vrai casse-tête. — Le *Disséqué* et *Deshoulières* ne signifient pas grand chose. Sont uniquement à louer dans ce recueil la *Uhlane* et la *Noël du petit Jésus* — deux historiettes très-bien troussées et très-patriotiques. Il est à remarquer que le recueil de M. Richepin, les *Morts bizarres*, porte le même titre qu'un recueil de poésies romantiques qui, en 1831, servit de début littéraire à M. Ernest Legouvé. M. Jean Richepin est l'auteur de la *Chanson des gueux*, cri de révolte condamné par le tribunal de la Seine, œuvre brutale où règne une gauloiserie à la Villon qui en diminue le danger. Louis Veuillot a signalé cette *Chanson* comme un symptôme, dans l'*Univers*. M. Richepin cherche la « petite bête ; » M. Gêne-Mur aussi — avec beaucoup moins de succès. Et d'abord pourquoi ce pseudonyme de Gêne-Mur ? Un mur peut gêner un homme, mais un homme a-t-il jamais gêné un mur ? Scepticisme, ironie, impiété, prétentions philosophiques, vulgarités, banalités, — tel est le fond des *Fils du siècle*, représentés par Saint-René le poëte, Maxime le peintre, le duc de Gal, le philosophe Mirabilis, et... Mademoiselle Lelia. On y trouve des plaisanteries de ce calibre : « Habiles jongleurs de syllabes, faisant de méchants vers où la poésie *pleure son absence*. » — « Descartes, Malebranche, Leibnitz sont des *géomètres aliénés*. » — « L'heureux gentilhomme gagna le pari et un ébranlement au cerveau qui le conduisit à la folie, puis au *tombeau de ses pères*. » Les *Fils du siècle* sont suivis des *Roses*, du *Fou* et

de la *Peine de mort*. Ce qu'il y a de mieux, c'est le *Fou*. M. Gène-Mur cultive le genre picaresque. M. Germain Picard fait de même. Si la morale n'était pas traitée trop légèrement, ce serait deux amusantes fantaisies que les *Mémoires d'un propriétaire* et *un Peintre sur le trône*. L'une de ces *Nouvelles* est une fine critique de l'impuissance et de la vantardise artistiques incarnées dans Tête-Noire, élève du grand Bécourt, l'ennemi juré des ingristes, et dans Flamberge, l'indigène de Quimper-Corentin. L'autre est une satire des manies politico-libérales de la bourgeoisie et des insanités du spiritisme. Imité des *Mémoires de Joseph Prudhomme*.

— Il n'est pas d'écrivain patois plus populaire en Languedoc, que l'abbé Favre, l'auteur du *Siége de Caderousse* et du *Sermon de M. Sistre*. C'est le Rabelais du Midi, avec cette différence que, si son rire est parfois grossier, il n'est jamais ni obscène, ni irréligieux, malgré quelques brocards sur les moines. L'abbé Favre est le grand conteur comique de l'Occitanie. Les Languedociens l'aiment et l'admirent ; les vieilles femmes le savent par cœur. Ses contes sont l'expression réelle et sincère de l'esprit local et méridional. Il parle, non un patois savant et adonisé, mais la vraie langue du peuple, l'idiome populaire. De tous ses récits, *Jan-l'on-prés* (Jean-l'ont-pris) est le plus spirituel, le plus piquant et le plus plaisant. C'est un récit dialogué dans lequel un rustre s'ouvre à son seigneur de toutes les friponneries, pour ne pas dire de toutes les turpitudes dont sont capables les gens de la campagne, quand leurs instincts ne sont pas réfrénés par la peur du gendarme et surtout par l'idée chrétienne. Ce conte a été traduit en français, par M. Jules Troubat, ancien secrétaire de Sainte-Beuve. Mais ce n'est plus ça. Je conseille à ceux qui comprennent le patois montpelliérain, de lire *Jean-l'ont-pris* dans l'original. L'abbé Favre a publié encore l'*Opéra d'Aubaïs*, le *Trésor de Substantion* et une *Énéide travestie*. Ses paroissiens le chérissaient ; il était leur conseil et leur consolateur. Sa présence répandait la joie. Il fut l'ami du comte de Saint-Priest, intendant général de la province, et eut pour élève le célèbre comte Daru. Il mourut curé de Celleneuve (près de Montpellier), à l'âge de cinquante-cinq ans, le 5 mars 1783.

— M. le comte de Gobineau connaît parfaitement l'Orient. Dans ses *Nouvelles asiatiques*, il a pris à tâche de nous montrer où en est aujourd'hui la vieille terre de Sem au point de vue des croyances, des mœurs et de la civilisation. Il l'a fait d'une façon très-particulière, mêlant les procédés de Mérimée à ceux de Nodier, et il en est résulté un livre d'une originalité *sui generis*, qui serait parfait sans cette affectation de scepticisme dont se prévaut M. de Gobineau, et que nous n'aimons pas, même chez un conteur. Les *Nouvelles asiatiques* comprennent la *Danseuse de Shamaka*, l'*Illustre magicien*, l'*Histoire de*

Gamber-Aly, la *Guerre des Turcomans* et les *Amants de Kandahar*. Dans l'écrin, il y a une vraie perle : c'est l'*Illustre magicien*. Le Persan Mirza-Kassem, fanatisé par un derviche, quitte sa femme Amynèh, c'est-à-dire le bonheur, pour suivre le derviche dans les Indes. Celui-ci est un puissant enchanteur: il doit donner à Mirza les moyens de tout savoir ; il le fait entrer dans la grotte des mystères. Tout est près : Mirza va subir la dernière épreuve, quand sa femme Amynèh paraît devant lui. Le Persan comprend sa folie ; ses yeux se dessillent ; il retourne avec son Eurydice. L'amour a vaincu la vaine curiosité. L'idée est originale. Dans les autres *Nouvelles*, beaucoup de paradoxes qu'il est bon de ne pas trop prendre à la lettre.

— Parlez-moi des *Petits romans* de M. Francis Wey : *Un Bouquet de cerises*, *Une pastorale dans l'Oberland*, *Gildas*, l'*Été de la Saint-Martin*, *Trop heureux*. C'est émouvant, c'est naturel, c'est réel, c'est idéal et c'est charmant (sauf pourtant la *Pastorale dans l'Oberland*, dont le marivaudage par trop suisse ne vaut pas le diable). Mais le *Bouquet de cerises*, quel petit chef-d'œuvre ! Le brave fermier Thomas nous fait, avec lui, aimer le Jura, ses champs cultivés et ses montagnes pittoresques. Il nous initie aux petits secrets d'une exploitation rurale. Il nous introduit dans son foyer d'honnête montagnard. Et la mère Thomas donc, avec son bouquet de cerises ! Se peut-il voir un plus frais tableau ? Vous avez deviné que le « bouquet de cerises » de la mère Thomas, se sont ses enfants, — et il y en a une ribambelle, et cela vaut bien les bijoux de Cornélie, mère des Gracques. Les nombreux enfants sont une bénédiction du ciel. Le fermier Thomas en sait quelque chose. Lui qui a tant trimé, tant peiné, tant sué, coule plus tard la plus heureuse des vieillesses, une vieillesse de patriarche. Dans *Gildas*, M. Francis Wey nous promène en Bretagne, dont il rajeunit çà et là les antiques légendes, — par exemple la destruction de la ville d'Is, la Sodome armoricaine. *Trop heureux* et l'*Été de la Saint-Martin* sont deux études spéciales de certaines bizarreries du cœur humain. Avant d'être romancier, M. Francis Wey était philosophe et grammairien : c'est dire que ses *Petits romans*, sous le rapport de la forme, ne donnent prise à aucune critique. Il faut néanmoins faire une restriction. Dans les œuvres d'imagination, la constante rectitude du style peut engendrer l'ennui, et un peu d'exubérance ne messied pas. J'en prends à témoin M. Gustave Levavasseur. Un puriste trouverait à redire dans ses idylles normandes. Il s'accommoderait peu du caquet des lavandières, des sermons du sacriste Placide, des jurons de ce gredin de Sinet, des cancans de Manette, Jeanneton, Barbelotte et autres plantureuses paysannes de la vallée d'Auge. Eh ! que nous importe le puriste ? M. Gustave Levavasseur a fait là tout à la fois une œuvre vivante et

une œuvre d'artiste. C'est un réaliste catholique. Trois récits, les *Échos*, le *Curé de Saint-Gérébold* et les *Amours de Jacqueline*, composent le recueil intitulé : *Dans les herbages*. Mais ces trois récits se relient ensemble par un procédé renouvelé de la *Comédie humaine*. Dans les herbages! M. Levavasseur nous y introduit jusqu'au cou. Il nous en fourre « jusque là. » Mais ces herbages ont si bonne odeur, si printanière fraîcheur, si luxuriante verdeur qu'on n'en voudrait jamais sortir. Il n'y a pas, d'ailleurs, que des herbages dans les idylles de M. Levavasseur. Il y a les tripes à la mode de Caen, il y a les foires aux bestiaux, il y a les processions de Saint-Gérébold, il y enfin les buveurs de cidre et les mangeurs de pommes. Pas de ces faux paysans comme en imaginent les romanciers du boulevard Montmartre. Les Normands du pays d'Auge portent la *blaude* bleue. C'est gai, sain, franc et chrétien. Leur langue n'est pas bégueule ; mais, dans sa virilité, elle ne provoque jamais les pensées boiteuses. L'œuvre de M. Levavasseur restera.

— Il nous faut, en terminant, dire un mot de trois ouvrages qui ne sont pas précisément des romans, mais qui, par leur forme littéraire, rentrent dans la catégorie des ouvrages d'imagination. En voici les titres : *Les Trois caps*, par Branda ; *Jarousseau ou le Pasteur du désert*, par Eugène Pelletan ; *les Souvenirs d'un zouave*, par le capitaine Blanc. Le livre de M. Branda est écrit dans un très-mauvais esprit : c'est une sorte de récit de voyage, noté au jour le jour. Mais, au lieu de nous parler en détail des côtes d'Espagne, des îles Canaries, du cap Vert, du cap de Bonne-Espérance, de la Tasmanie, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, des Océans et de leurs phénomènes, M. Branda se livre à d'interminables diatribes contre l'inquisition, Philippe II, le monachisme, le célibat ecclésiastique, le Syllabus, la Saint-Barthélemy, Lourdes, Mgr Gaume, etc., etc. Le début des *Trois caps* vous édifiera d'ailleurs sur les doctrines de M. Branda. Il commence ainsi : « Adieu, patrie !... Puissions-nous, au retour retrouver, noyée dans le mépris public, cette poignée de faquins et d'hypocrites qui te mène au fouet en t'aspergeant d'eau bénite ! » On pourrait répondre au citoyen Branda que l'eau bénite vaut encore mieux que le pétrole. Mais ce serait dépenser sa poudre en pure perte. Sous la plume d'un Jules Verne, les *Trois caps* eussent fait un livre intéressant et utile. Sous la plume d'un Branda, ils ne font qu'un livre de déclamations oiseuses, haineuses, libre-penseuses. M. Branda aurait dû imiter la réserve de son coreligionnaire Eugène Pelletan. Certes, l'histoire du *Pasteur du désert* est présentée à un point de vue exclusivement protestant. Mais l'auteur a eu le bon goût de laisser aux commis-voyageurs en démagogisme, le monopole de certains quolibets par trop ridicules contre les croyances catho-

liques. Nous blâmerons toutefois M. Pelletan d'avoir fait de Louis XVI un portrait qui sent la caricature et d'avoir dit que la Terreur fut « la colère d'une idée contestée dans sa victoire. » Ce qui est une excuse des atrocités de l'époque sanglante. M. Pelletan descend, par sa mère, du pasteur Jarousseau. On s'explique qu'il ait élevé son aïeul sur un piédestal sans tache, et qu'il ait écrit sa vie avec une sorte de calvinisme enthousiaste.

— C'est l'enthousiasme militaire, épuré par la foi catholique, qui a fait écrire au capitaine Blanc ses *Souvenirs d'un zouave*. Livre généreux, émouvant, d'un style vraiment français, où vibre le plus pur et le plus ardent patriotisme. M. Blanc, ancien officier d'Afrique, est aujourd'hui le rédacteur en chef de l'excellente *Gazette de l'Est*. Il a consigné dans les *Souvenirs d'un zouave* les épisodes militaires auxquels il a été mêlé : la lutte contre Abdel-Kader, la campagne de la Khabylie, les batailles de la Smala, de Djedda, d'Ouarès-Eddin et d'Isly. De curieuses études de mœurs, des observations piquantes sont les intermèdes de ces hauts faits d'armes. Puis viennent les portraits des héros de l'armée d'Afrique : Changarnier, Lamoricière, Damrémont, Daumas, Bedeau, Bugeaud, Cavaignac, Saint-Arnaud, d'Aurelles, Montauban, Castellane, Pélissier, Vallée, Yusuff, d'Aumale et Mac Mahon. Ces portraits, pris sur le vif, donnent un singulier attrait aux *Souvenirs d'un zouave*. Et c'est là une galerie de noms à provoquer notre fierté, et notre douleur aussi, — car si la France émue se décidait à faire l'appel de ces braves, combien d'entre eux répondraient? Mais, dirons-nous avec M. Blanc, « ces braves vivent dans notre mémoire. Le bien opéré par de grandes âmes ne s'évanouit pas avec leurs corps. Le sang fait fructifier la terre, la vertu fertilise la patrie, et l'exemple d'illustres devanciers ramène tôt ou tard dans la voie de l'honneur, les nations les plus compromises. »

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Handwörterbuch des biblischen Alterthums für gebildete Bibelleser (*Dictionnaire manuel de l'antiquité biblique*). Herausgegeben unter mitwirkung von Dr G. BAUR, Dr BEYSCHLAG, Dr FR. DELITZSCH, Dr EBERS, Dr HERTZBERG, Dr KAMPHAUSEN, Dr KLEINERT, Dr MÜHLAN, Dr SCHLOTTMANN, Dr SCHRADER, Dr SCHÜRER u. A. von Dr EDUARD C. AUG. RIEHM, ord. Prof. der Theol. in Halle a. S. Mit vielen Illustrationen, Plänen und Karten. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1875-1876, in-8, cinq livraisons parues, IV-480 p.

— A une époque comme la nôtre, où les études historiques, exégétiques et scientifiques prennent une telle extension, il est

impossible de tout lire. Il faut que des hommes spéciaux résument eux-mêmes et condensent, dans l'intérêt du public, les principaux travaux et les principales découvertes faites dans chaque branche de la littérature sacrée et profane. De là, tant de dictionnaires qui se publient maintenant partout, sur tous les points de l'Europe. Les dictionnaires bibliques ne sont pas moins utiles que les dictionnaires d'histoire, de géographie ou de sciences. La France a publié des ouvrages remarquables sur toutes les branches des études profanes; elle n'a malheureusement encore aucun dictionnaire biblique. L'Allemagne voit paraître en ce moment un *Dictionnaire manuel de l'antiquité biblique*, dont nous avons sous les yeux les cinq premières livraisons, comprenant les lettres A-G, jusqu'au mot *Geier* (vautour). La première idée de cet important ouvrage est due aux libraires Velhagen et Klasing, qui en ont confié la haute direction au Dr Riehm. Le Dr Riehm compte parmi ses collaborateurs les exégètes protestants les plus célèbres d'Allemagne, qui ont traité chacun leur spécialité, avec la compétence que leur donnent les travaux qui les ont rendus célèbres. C'est ainsi que M. Franz Delitzsch a rédigé les articles concernant l'archéologie biblique, M. Ebers ceux qui se rapportent à l'Égypte, M. Schrader ceux qui se rapportent à la Chaldée et à l'Assyrie, M. Schlottmann aux religions de l'antiquité, etc. Grâce à la science des rédacteurs, qui comptent parmi les savants les plus distingués de l'Allemagne, les articles de ce dictionnaire ne sont pas des travaux de seconde main; ce sont, en général, des résumés succincts mais substantiels des travaux faits ou au moins vérifiés par les auteurs eux-mêmes, et plus d'une fois ils contiennent des aperçus nouveaux et importants. Quelques articles sont de vrais petits traités complets sur les matières dont ils s'occupent. Citons, par exemple, l'article *Assyrie*, par M. Schrader, et l'article *Égypte*, par M. Ebers. Que de richesses dans ces pages pleines et serrées! Que d'erreurs redressées et que de notions précieuses pour l'intelligence de la Bible accumulées dans ces abrégés par des auteurs qui possèdent si bien leur matière! — Ce dictionnaire ne parle pas seulement à l'esprit, il parle aussi aux yeux, par les nombreuses illustrations dont il est enrichi : reproductions de monuments, cartes, vues des lieux, figures représentant la faune et la flore bibliques. Il sera donc du plus grand secours à tous ceux qui se livrent aux études bibliques. Il fera seulement regretter aux catholiques de ne point posséder un dictionnaire catholique analogue. Les articles sont écrits dans le sens conservateur, mais ils émanent tous d'écrivains protestants. Comme dans tous les livres de ce genre, toutes les parties n'ont pas la même valeur. Il y a cependant peu de reproches à faire au point de vue scientifique. Ce qui nous paraît néanmoins devoir être

relevé, c'est que M. Schlottmann, dans ses articles sur les dieux et les religions orientales, a donné, comme résultats acquis, des faits pour le moins très-contestables. L. K.

Psallite sapienter. Psalliret weise! Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgie. Dem Klerus und Volk gewidmet, von Dr Maurer Walter, O. S. B., Abt von St.-Martin zu Beuron. Erster Band: Psalm I-XXXV. Zweite. Band: Psalm XXXVI-LXXI. Freiburg im Breisgau, Herder, 1876, 2 vol. in-8 de XIII-693 et 716 p.

Dom Walter, abbé du monastère bénédictin de Saint-Martin de Beuron, publie sur les Psaumes un commentaire qui réunit à la science la plus solide et la plus exacte la foi la plus vive et la piété la plus profonde. Son but est d'apprendre au clergé et aux fidèles à réciter et à chanter les Psaumes avec une intelligence complète des paroles inspirées, *Psallite sapienter*. Appelé par sa vocation à faire des Psaumes l'objet de ses méditations assidues, il nous communique les trésors qu'il a recueillis. Le savant et pieux auteur donne le texte de la Vulgate avec une traduction allemande. Il partage chaque psaume en strophes ou groupes de vers, pour qu'il soit plus facile au lecteur de suivre la marche et le développement de la pensée. Chaque strophe est suivie de l'explication littérale, donnée d'après toutes les ressources de la critique et de la science, afin de fournir une base solide aux explications mystiques et spirituelles qui sont l'objet principal du commentaire. Le docte bénédictin fait un grand usage des saints Pères et des commentaires de MM. Thalhofer, Schegg et Delitzsch. La partie la plus soignée, la plus neuve et de beaucoup la plus considérable de son travail, c'est l'application liturgique et mystique du psaume. Pour le religieux, le prêtre et le fidèle, ce qu'il lui importe évidemment le plus de connaître dans les chants sacrés, c'est l'usage qu'en fait l'Église, les motifs qui l'ont déterminée à employer tel psaume ou telle partie de psaume dans tel office, telle fête ou telle circonstance, et les réflexions qu'elle a voulu par là suggérer à nos âmes pour notre bien spirituel. L'abbé de Beuron a parfaitement interprété la pensée de l'Église. Il examine tour à tour, dans toutes les parties de la liturgie, le psaume ou les versets qui y sont employés, et il montre quelles ont été les raisons du choix qui en a été fait, et la signification qui y a été attachée. Un tel plan demande nécessairement de longs développements; aussi le psaume L, *Miserere mei Deus*, n'a-t-il pas moins de 37 pages. L'ouvrage, dont l'introduction est datée de 1869, n'est arrivé, en 1876, qu'au psaume LXXI, à la moitié environ du Psautier; mais une œuvre si considérable ne peut être faite hâtivement. Il faut que le lecteur se l'assimile lentement,

doucement; il faut aussi que l'auteur la médite fortement pour être utile à ceux à qui il l'adresse, dans la seconde moitié de son travail comme dans la première. On voit, par le temps même qu'il met à publier le résultat de ses pieuses réflexions et de ses consciencieuses recherches, avec quel soin Dom Walter étudie les Psaumes; c'est qu'il travaille pour Dieu et les âmes, et qu'il recherche, non sa propre gloire, mais le bien de ses lecteurs. Nous ne nous permettrons qu'une seule observation au sujet de ses explications philologiques : il fait souvent dériver les mots latins du grec; en réalité, le latin ne vient pas ordinairement du grec ; ces deux langues sont sœurs ou cousines, mais la première n'est pas la fille de la seconde. — Le tome second se termine par une table alphabétique des matières. L. K.

JURISPRUDENCE.

Trattato delle Pandette d'Arndts, traduit pour la première fois en italien par Filippo Serafini, professeur de Pandectes à l'Université de Pise. Bologne, Fava et Garagnani, 1876-77, 3 vol. in-8 de 400, 412 et 358 p. — Prix : 9 fr.

Nous avons parlé déjà ici même de M. Serafini (t. XIX, p. 378); nous avons signalé quelques-uns de ses travaux. C'est un plaisir pour nous de revenir à lui, et de présenter aux romanistes français sa traduction italienne du *Traité des Pandectes* d'Arndts. Si le texte et la méthode sont d'un autre, la langue et les notes sont de lui : la langue est claire et précise, les notes nombreuses, pleines d'indications bibliographiques, de solutions instructives et de curieux rapprochements avec la législation actuelle de l'Italie.

On ne lira pas sans intérêt la note 1, § 188, sur la convention appliquée à la constitution des servitudes; la note 3, § 184, sur la distinction entre les servitudes urbaines et rustiques, où est citée l'autorité de notre maître M. Machelard; le § 253, sur le cas fortuit, où l'on verra, note 3, l'article 1299 du Code civil italien, curieux à rapprocher de l'article 1303 du Code Napoléon.

Ces indications suffisent pour montrer comment M. Serafini a su remplir sa tâche d'éditeur. Passons à l'examen du livre en lui-même. Le *Traité des Pandectes* n'est pas ce qu'on entend en France par *Cours de droit romain*. L'élément historique en est exclu : pas un mot de l'esclavage, de la *manus*, du sénatus-consulte Claudien. On s'en tient à ce qui porte en Allemagne le nom de *Droit des Pandectes :* on expose seulement les règles encore applicables du *Corpus juris*. Ces règles, dans le *Traité* d'Arndts, sont distribuées en cinq livres : 1° Des droits en général; 2° Des droits réels; 3° Des obligations; 4° Des droits de famille; 5° De l'hérédité.

On reconnaît à ce plan, la méthode introduite sinon acclimatée en France par MM. Aubry et Rau. Cette méthode, adoptée en Belgique pour l'enseignement, facilite la synthèse et, par là, dirige utilement l'analyse. Prenons un exemple. Dans les livres français, la théorie des actes juridiques est ordinairement disséminée ; ici, elle est groupée (§§ 63-79) dans un tableau d'ensemble : classement de ces actes, modalités qui les affectent, règles pour les interpréter, conditions requises pour qu'ils soient valides, effets vis-à-vis des tiers. Qui ne voit l'avantage d'un pareil procédé ? — Terminons par une critique et une réserve. Le droit subjectif, le droit inhérent à la personne, selon MM. Arndts et Serafini (§ 21), est une faculté reconnue par le droit objectif, par les lois. Ce concept du droit paraît assez vague ; si on précise, on aboutit à une erreur. La formule mène à dire que la loi crée le droit. C'est vrai de la réglementation du droit, mais non du droit même. J'ai droit à la vie, j'ai droit aux choses que je m'approprie, j'ai droit d'en disposer et même de les transmettre après ma mort. De ces droits divers résultent diverses sortes de rapports. La loi détermine à quelles conditions ces rapports prendront naissance, se modifieront ou s'éteindront ; en tout ceci elle intervient pour garantir jusqu'à un certain point un droit primordial, non pour donner l'être à un droit qui n'existerait que par elle. Il est, nous le savons, une triste école qui soutient le contraire ; mais, à coup sûr, M. Serafini n'en est pas. Notre critique à son égard n'est donc au fond qu'une chicane de langage.

J.-A. DE BERNON.

Fontes juris italici medii ævi in usum academicum, collegit, prolegomena præmisit, glossarium addidit GUIDO PADDELLETTI. Volumen I. Augustæ Taurinorum (Turin), Ermann Loescher, 1877, in-8 de XVIII-504 p. — Prix : 12 fr.

L'histoire du droit prend tous les jours dans les études une place plus importante. Si la France à cet égard, reste encore en arrière, en Allemagne, en Italie, on multiplie les chaires qui l'enseignent et les publications qui en vulgarisent la connaissance. Signalons un recueil italien du même genre : *Fontes juris italici medii ævi*, du professeur Guido Paddalletti. L'ouvrage complet formera deux volumes ; un troisième, que l'auteur nous fait espérer, contiendrait différentes chartes *de jure publico privatoque, de judiciis, de variis negotiis civilibus*. Si le choix en est bien fait, ce ne serait pas, à notre avis, la partie la moins instructive de la collection.

Le premier volume, seul paru jusqu'ici, comprend les édits des rois ostrogoths, ceux des rois lombards avec les formules, le *Capitulare*

italicum, capitulaires impériaux depuis Charlemagne jusqu'à Henri II, et en note l'*Expositio ad librum legis Langobardorum*. Tous ces textes regardent l'Italie du Nord. On trouve, pour le Midi, *Leges et pacta principum Beneventi*, intercalées entre les *Leges langobardorum* et le *Capitulare italicum*; en appendice, un excellent choix de formules : *donatio propter nuptias*, *traditio venditionis cum defensione* ou *sine defensione*, *traditio venditionis infantuli pro fame vel debito*, *traditio cartulæ libertatis*, *qualiter vidua salicha desponsetur*, *qualiter filius emancipetur*, *noticia de bano placiti forma glossata*, etc. Mieux peut-être que les textes législatifs énumérés ci-dessus, ces pièces nous font pénétrer dans les mœurs juridiques du moyen âge italien; elles nous révèlent les pratiques judiciaires, la forme des actes, leurs effets.

Le *Fontes* soutient avantageusement la comparaison avec n'importe quel autre recueil, avec celui de Gengler lui-même. Si le recueil de Gengler contient en notes des renseignements critiques ou bibliographiques, les textes sont tronqués. Ici, on retrouve moins de notes de ce genre, mais les textes sont donnés intégralement. Un glossaire termine les deux ouvrages; celui de Gengler est plus étendu, mais il est en allemand; celui du *Fontes*, composé d'après Du Cange, Bluhme et Gengler lui-même, est en latin. C'est la langue classique de la science; nous savons gré à M. Paddelletti d'avoir repris dans son livre la tradition de l'Europe civilisée. J.-A. DE BERNON.

SCIENCES ET ARTS

La Misère, *son histoire, ses causes et ses remèdes*, par JULES SIEGFRIED. Paris, Germer Baillière, 1877, gr. in-18 de 265 p. — Prix : 3 fr. 50.

On formerait une véritable bibliothèque avec tous les ouvrages écrits sur la misère; chacun des auteurs apporte des plans de réforme et prétend triompher du paupérisme, cet ennemi mortel de nos sociétés modernes. M. Siegfried, qui a beaucoup fait à Mulhouse et au Havre pour fonder des écoles commerciales et des écoles Franklin pour les ouvriers, vient à son tour d'agiter ce redoutable problème.

Son livre se divise en trois parties : les deux premières (57 pages) sont consacrées à l'histoire de la misère, à ses causes et à ses conséquences; la troisième, qui constitue, pour ainsi dire, à elle seule tout l'ouvrage, renferme les remèdes proposés. Nous n'avons que peu de choses à dire des premières pages, qui ne contiennent rien de nouveau; il faut noter cependant que l'auteur n'a pas su distinguer les périodes malheureuses engendrées par la guerre de cent ans, les guerres

de religion et la Fronde, des temps de calme dont a joui notre pays. Que M. Siegfried lise donc le *Bertrand Duguesclin* de M. Siméon Luce, il verra dans quelles conditions florissantes se trouvait le peuple français au commencement du quatorzième siècle ; ce n'est plus maintenant que l'on peut écrire l'histoire avec son imagination et en citant quelques lambeaux de textes de lois ; il faut actuellement tenir compte des documents. Grâce aux travaux des savants que nous devons à notre *École nationale des chartes*, cette transformation des études historiques fera peu à peu son chemin dans les esprits.

Arrivé aux remèdes qu'il propose pour éteindre la misère, M. Siegfried les divise, avec raison, en deux classes : *assistance et moyens préventifs*. L'auteur énumère d'abord les formes diverses de l'assistance publique et de la charité privée, et il aurait été désirable qu'en parlant de la charité catholique, il ait fait abstraction complète de ses préjugés protestants. Quant aux moyens préventifs, il les range sous quatre grandes classifications : 1° instruction, éducation et moralisation ; 2° prévoyance ; 3° association ; 4° œuvres de délassement et de récréation pour les classes ouvrières. Nous sommes heureux de constater qu'en préconisant l'instruction, M. Siegfried sait se séparer de l'école philosophique qui fait pour ainsi dire consister la vertu dans la science de l'alphabet. Voici comment il s'exprime (p. 137) : « Il faut donc répandre l'instruction le plus possible ; c'est par elle qu'on réduira le plus sûrement le nombre des malheureux, mais cela veut-il dire qu'elle soit une penacée universelle et qu'avec elle tout soit gagné ? Ce n'est pas ma pensée ; *l'instruction n'est qu'un moyen, l'éducation est le but.* « Sans doute, l'instruction fournit à l'homme les moyens de gagner plus facilement sa vie ; elle l'émancipe, en quelque sorte, au point de vue matériel ; mais il ne suffit pas de savoir gagner son pain quotidien, il faut encore la force nécessaire pour lutter contre les mauvaises passions, les vaincre et marcher dans la voie du bien ; et c'est là la tâche de l'éducation ; cette éducation doit avoir pour base, la morale et la religion. »

Malheureusement toutes les appréciations de M. Siegfried ne sont pas aussi bonnes que celle que je viens de citer. Dans le compte rendu qu'il a fait de cet ouvrage à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Frédéric Passy reproche à l'auteur d'avoir, par quelques expressions qui dépassent la mesure, paru consacrer le *droit* du pauvre à l'assistance. Nous aurions bien d'autres propositions plus ou moins malsonnantes à relever. Ainsi, M. Siegfried prétend que Mulhouse a été la première en France à créer, en 1868, un cercle d'ouvriers ; il oublie qu'à Paris, dès 1865, il en existait déjà, et que le cercle Montparnasse, dirigé avec tant de zèle et de dévouement par M. Mei-

gnen, ne le cède à aucune institution analogue, protestante ou philanthropique, en ce qui concerne le côté matériel, et l'emporte de beaucoup sur elles, comme résultats moraux.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Siegfried pourra être consulté avec intérêt par ceux qui se consacrent aux œuvres de moralisation des classes laborieuses, car il est bon d'étudier comment ceux qui sont séparés de nous sur bien des points jugent et espèrent résoudre les grands problèmes sociaux dont l'étude s'impose en ce moment à nos méditations. L. L.

Le Gisement préhistorique du mont Dol (Ille-et-Vilaine) *et les conséquences de cette découverte au point de vue de l'ancienneté de l'homme et de l'histoire locale*, avec trois planches, par l'abbé Hamard, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Paris, René Haton, 1877, in-8 de 88 p. — Prix : 3 fr.

M. Sirodot, doyen de la faculté des sciences de Rennes, fit, en 1873, à la Société d'émulation des Côtes-du Nord, une conférence très-remarquée sur les fouilles qu'il venait d'exécuter au mont Dol et dans lesquelles il avait rencontré l'ours des cavernes, le mammouth et les autres animaux, réputés les plus anciens de l'époque quaternaire. Cette conférence, qui, malheureusement, n'a pas été publiée en-dehors des mémoires de la savante société de Saint-Brieuc, forme la base du travail de M. l'abbé Hamard, qui a entrepris d'en discuter scientifiquement les conclusions et qui étudie successivement, à grand renfort d'une érudition toute spéciale en ces matières : 1° quelles sont les couches qui composent le gisement; 2° quels sont les animaux dont les ossements y ont été découverts; 3° si l'homme a vécu en compagnie de ces animaux; 4° à quelle révolution physique le gisement doit son origine; 5° quel est son âge?

La présence de l'homme et de l'éléphant au mont Dol étant incontestable, on comprend quel intérêt capital s'attache à la solution des deux dernières questions. Nous sommes absolument de l'avis de M. l'abbé Hamard au sujet de la révolution physique à laquelle le gisement dit préhistorique du mont Dol doit son origine : il démontre, de la façon la plus péremptoire, qu'il y a eu affaissement et léger soulèvement successif du sol tout entier dans ces parages; et tout ce chapitre, qui n'offre que très-peu de prise à la plus sévère critique, apporte des preuves nouvelles et parfaitement présentées à cet important problème des oscillations du littoral français dont on commence à s'occuper très-sérieusement depuis quelques années : aussi haut que l'histoire nous permet de remonter, nous trouvons le pays de Dol sujet à des oscillations, et ces mouvements, qui s'effectuent lentement, se continuent jusqu'au dix-septième siècle, époque à

laquelle fut submergé le village de Saint-Étienne de Paluel. Reste à savoir à quelle époque précise il faut attribuer les mouvements qui ont déterminé le gisement où l'on a rencontré la présence de l'homme avec les plus anciens animaux de la période géologique actuelle. La solution de M. l'abbé Hamard est radicale; il fixe cette époque de même que celle de la construction des monuments mégalithiques de Bretagne aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Il est vrai qu'il ajoute n'avoir encore qu'une probabilité, espérant avoir bientôt une certitude. C'est là une sage prudence : car nous ne pensons pas que cet espoir se réalise. Nous ne croyons nullement à une antiquité exagérée de l'homme dit préhistorique, car nos fouilles du bassin de Penhouët à Saint-Nazaire, nous démontrent tous les jours que la période géologique actuelle ne remonte pas à plus de quelques milliers d'années : mais une foule de raisons nous empêchent de reconnaître l'existence de l'éléphant et des autres animaux contemporains dans nos parages, de même que la construction des grands dolmens et des grands tumulus à galeries, aux premiers siècles de notre ère. La meilleure preuve est que les documents d'histoire écrite n'en parlent point, et qu'il existe des documents authentiques sur ces époques. Nous n'avons pas le loisir de discuter ici cette importante question : nous préférons nous rallier à l'opinion du P. de Valroger qui reportait l'origine du gisement du mont Dol au temps d'Homère : mais nous conseillons fortement la lecture de l'étude de M. l'abbé Hamard à tous ceux qui s'occupent des origines de l'humanité.

RENÉ KERVILER.

La France archéologique. Antiquités et monuments du département de l'Aisne, par ÉDOUARD FLEURY. 1re partie. Paris, J. Claye, 1877, gr. in-4 de 256 p. avec 140 gravures intercalées. — Prix : 30 fr.

Ce bel ouvrage qui fait également honneur à l'auteur et au Conseil général de l'Aisne, qui n'a pas hésité à le patronner avec une grande libéralité, est destiné à faire connaître les richesses archéologiques de l'Aisne, depuis les temps les plus reculés. Tout d'abord, il ne s'agissait que de fournir au ministre de l'instruction publique un rapport destiné à fixer les bases d'un nouveau classement des monuments historiques de la région ; on s'aperçut bientôt que ce rapport formait un véritable volume, et on arriva à demander à M. Fleury un inventaire général et méthodique de tous les monuments de l'Aisne, aussi bien ceux qui méritaient d'être classés que ceux qui n'auraient pas cette faveur.

La première partie, aujourd'hui publiée, est consacrée aux temps antiques. *Les Temps dits préhistoriques*, comprenant les villages sou-

terrains, les menhirs, les alignements mégalithiques, les dolmens; *l'Age du bronze; l'Époque gauloise; l'Époque gallo-romaine*, avec ses camps, ses rives antiques, ses enceintes fortifiées, ses palais, ses bains, ses théâtres et ses villes.

En ce qui touche les *Temps préhistoriques*, que, personnellement, nous aimerions peut-être mieux voir appeler *Période celtique*, M. Fleury décrit avec un soin méticuleux tous les faits, tous les objets et donne des détails exacts : c'est une enquête véritable faite avec une consciencieuse exactitude. On doit lui rendre la justice qu'au point de vue des systèmes et des interprétations, il montre une grande réserve; c'est qu'aussi, dans l'état de la science, il vaut bien mieux constater des faits que chercher à les expliquer. Lorsqu'il arrivera au moyen âge, il aura une bien plus grande liberté d'action, et nous espérons qu'il nous en fera profiter.

Le livre dont nous nous occupons en ce moment est destiné à rendre de vrais services à l'archéologie antique de notre pays : c'est une riche mine où chacun peut venir puiser des termes de comparaison ; c'est un programme à suivre.

Les dessins, nous le répétons, sont exacts, sauf en ce qui concerne la numismatique, au sujet de laquelle M. Fleury aurait dû consulter quelques personnes compétentes ; n'étant pas numismatiste, il n'a pas pensé que cette question aurait pu enrichir singulièrement le chapitre consacré par lui à l'époque gauloise. Nous regrettons aussi qu'il n'ait pas cru devoir reproduire par le dessin toutes les bornes milliaires signalées dans son département.

Ces légères critiques ne diminuent pas la valeur du volume ; il serait facile, à la rigueur, de combler ces lacunes dans un appendice. On aurait mauvaise grâce à insister sur ces détails, alors que M. Fleury a déjà tant donné, et promet de donner encore davantage, puisqu'il n'a pas encore fini avec l'époque gallo-romaine et qu'il doit nous faire connaître pour le moyen âge des monuments qui sont restés jusqu'à ce jour à peu près inédits.

A. DE B.

BELLES-LETTRES.

Grammaire de la langue latine, *d'après la méthode analytique et historique*, par M. J. M. GUARDIA et J. WIERZEYSKI. Paris, Pedone-Lauriel, 1876, in-8 de LXXIX-773 et 43 p. — Prix : 20 fr.

Cet ouvrage est, croyons-nous, la première grammaire latine composée en France où l'on ait cherché à tirer parti des découvertes de la grammaire comparée. Les auteurs ont fait preuve de trop de compétence et de bonne volonté pour que nous puissions hésiter à recomman-

der leur livre, tout en faisant quelques réserves sur divers points de détail. Voici un exemple : à la page 10, on lit : « Le *g* n'est graphi- « quement qu'une modification du *c*. Entre autres preuves de la con- « fusion de ces deux lettres homorganiques citons *vicesimus* et *vigesi-* « *mus*, *quadringenti* (*quatuor* et *centum*)... » — Graphiquement, il est certain que les Romains ont été quelque temps sans autre signe que le C, pour désigner les deux explosives gutturales, et que le G, qui date de la première guerre punique, 264-242 av. J.-C., a été obtenu par une légère modification du C. Mais il ne suit pas de là que, même à l'époque classique, les Latins confondissent phonétiquement le *c* et le *g*; le changement du *c* en *g*, dans le latin classique, est un phénomène phonétique qui a son histoire et qui se développe progressivement : le latin *vigesimus* de *vicesimus* a précédé le français « aigu » d'*acutus*, et appartient non à l'histoire de l'écriture, mais à l'histoire des sons produits par l'appareil vocal de l'homme. A la page 19, *g* est donné pour une explosive sourde en même temps que pour une explosive sonore; le second seul est exact.

Ce sont là des taches légères. Nous désirerions vivement voir cet ouvrage se répandre et apprendre aux maîtres de nos établissements d'instruction ce que c'est que la phonétique et la morphologie.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Les Lusiades de Camoens, traduction en vers français de A. DE COOL. Rio de Janeiro, Leuzinger et Filhos; Paris, Sepé, rue des Écoles, 60, 1876, in-8 de XVI-308 p. — Prix : 12 fr.

Ce n'est pas une petite œuvre que de traduire en vers français un poëme de dix chants, surtout de le traduire dans le nombre de vers qu'offre l'original; un succès complet n'est presque pas à espérer, mais c'est une de ces entreprises que, comme le dit un personnage de Caldéron, il est déjà glorieux de tenter. *Les Lusiades* sont écrites en octaves dont la forme fut empruntée aux épopées italiennes, en stances, dont le premier vers rime avec le troisième et le cinquième, dont le second trouve un écho dans le quatrième et le sixième et que terminent deux vers à rimes plates. M. de Cool n'a pas essayé de reproduire ce rhythme d'un usage fort difficile dans notre langue, il s'est borné, et ce travail était déjà assez ardu à rendre l'octave portugaise par huit alexandrins marchant deux par deux. Le traducteur a souvent montré une fidélité remarquable au texte, mais cela n'a pu être sans quelques sacrifices à l'élégance et au style poétique, et il n'en pouvait être autrement. Nous ne lui reprocherons donc pas des enjambements trop nombreux, des rimes faibles, des épithètes peu justes, certaines tournures prosaïques. Pour descendre un instant à

une critique minutieuse, nous ferons remarquer à l'auteur que le nom Juan ne fait qu'une syllabe.

M. de Cool a mis tous ses soins, on le voit, à bien traduire les plus beaux passages des *Lusiades*, l'épisode d'Inès de Castro, celui d'Adamastor et quelques autres morceaux devenus classiques; souvent ses efforts ont été récompensés par la réussite, on entrevoit le poëte portugais derrière les vers français.

C'est la première fois, nous le croyons avec M. de Cool, qu'une traduction de ce genre a été faite dans notre langue. Cette œuvre difficile et de longue haleine a été dédiée à l'empereur du Brésil, don Pedro II. TH. P.

La Reine Esther, tragédie provençale, reproduite sur l'édition unique de 1774, avec introduction et notes par ERNEST SABATIER. Nîmes, A. Catélan, 1877, pet. in-8 de XLI-83 p. (Tiré à 300 exempl.).

Cette tragédie, en provençal contadin, que nul bibliographe n'a mentionnée, est aujourd'hui d'une rareté extrême; elle manquait dans l'immense collection dramatique de M. de Soleinne; elle n'est point citée dans la *Biographie vauclusienne* de M. Barjavel; le seul exemplaire connu (le titre manque) se trouve à la bibliothèque municipale de Carpentras. Un avis au lecteur nous apprend que ce livre, composé par le rabbin Mardochée Astruc, a été augmenté et perfectionné par le rabbin Jacob de Lunel, de la ville de Carpentras, le 15 fevet 5535 (18 décembre 1774). Mardochée Astruc, né vers la fin du dix-huitième siècle, est également l'auteur de diverses poésies qui se sont conservées dans les rituels contadins. L'éditeur place en tête de la pièce qu'il reproduit des détails sur la fête d'Esther et sur la situation des juifs en Provence au dix-septième et au dix-huitième siècle; il y a là des faits peu connus. Quant à la tragédie, de flagrants anachronismes s'y étalent; après l'avertissement du trompette qui, à la première scène, ouvre l'action, comme dans le *Ludus sancti Jacobi* (inséré dans la *Chrestomathie provençale* de Bartsch, p. 399), et qui remplit l'office du protologue dans le théâtre antique, se trouve un dialogue entre le roi et ses princes, où il est parlé d'un roi de Danemarck qui aurait combattu toute l'Allemagne; faut-il discerner ici un écho lointain des premiers succès de Charles XII? Le poëte invoque le témoignage d'un *marquis :*

> Per témoin, Monsou lou marquis
> Que s'est trouva ou cor de l'armade.

Il est inutile d'ajouter que la *Tragédie de la Reine Esther* n'a rien de commun avec l'œuvre de Racine; elle était primitivement connue sous le nom de *Lou Jo de Haman*, titre qui lui convient de tout point; il faut la rapprocher de ces drames ecclésiastiques qu'on appelait au

moyen âge des *Mystères* et qui contribuaient à l'amusement autant qu'à l'édification des spectateurs. Sans s'occuper du style, sans songer à « l'heureux choix de mots harmonieux, » le rabbin de Carpentras, n'a songé qu'à introduire des prières et des maximes bibliques dans les scènes où il déroule sa paraphrase du livre d'Esther. Chez lui, la langue provençale, jadis si cultivée, s'est laissé envahir par le français; ce n'est plus qu'un patois à l'usage des gens illettrés; il s'exprime en un sous-dialecte intermédiaire entre le *parler* de Marseille et celui du Rhône, lesquels forment, avec le *parler* de Nice, les trois principaux dialectes de la Provence; pas un seul mot n'est emprunté au patois mêlé de mots hébreux à flexions provençales que parlaient habituellement entre eux les Juifs comtadins; mais, au commencement du troisième acte, les conspirateurs, pour dissimuler leur complot, se servent d'un jargon bizarre assez semblable à l'italien des matassins ou des Turcs de Molière :

Si tu vos veni roumi
Et divarimi lou boucone
Noustrac qu'un grege qardoune :
Nou le poce vede en pintoure
A quel diable de béguiloutoure.

L'éditeur a d'ailleurs pris soin de donner en note l'étymologie et le sens des mots tombés en désuétude. Le drame se termine, comme de juste, par le supplice du persécuteur des Israélites, et le roi s'écrie :

Me trove en grande tranquillita
De saoupre Haman executa.

Sans prétendre à aucun mérite littéraire, la *Tragédie de la reine Esther* emprunte un véritable intérêt aux circonstances et au milieu qui l'ont vue naître. Au point de vue philologique, elle fournit des renseignements utiles pour l'étude de la langue provençale; il faut donc accueillir avec satisfaction cette reproduction d'une œuvre restée ignorée et que menaçaient les chances de destruction auxquelles sont toujours exposés les livres dont il n'existe plus qu'un ou deux exemplaires. B.

Histoire de Mélusine, princesse de Lusignan et de ses fils, *suivie de l'Histoire de Geoffroy à la grand'dent, sixième fils de Mélusine, prince de Lusignan,* par Nodot, avec une introduction sur l'origine des légendes concernant la Mélusine. — Niort, L. Favre, 1877, in-8 de 278 p. — Prix : 10 fr.

La légende de la fée Mélusine est, depuis longtemps, populaire en France et à l'étranger. Au quatorzième et au quinzième siècle, les romans de Jehan d'Arras et de Couldrette avaient présenté la Mélusine telle que l'imagination populaire se la figurait alors; au dix-septième, celui de Nodot, publié en 1668, prêta à la fée mystérieuse

des sentiments et des mœurs plus en rapport avec le goût de cette époque. C'est de cette rédaction postérieure que M. Favre donne aujourd'hui une réimpression, qu'il fait précéder d'une préface assez longue où il recherche l'origine des légendes concernant la Mélusine. Bien des opinions ont été émises par les érudits qui se sont occupés du sujet. Les uns ont donné à Mélusine une origine scandinave ; d'autres l'ont fait remonter aux Scythes ; ceux-ci ont cru trouver dans la mythologie grecque la source de la légende ; ceux-là n'y ont vu qu'un dérivé de vieilles légendes allemandes ou alsaciennes ; plusieurs enfin, s'appuyant sur l'étymologie et la mythologie comparées, sont remontés jusqu'à l'Inde et ont reconnu Mélusine dans la divinité aryenne la Milushi. Ces opinions sont-elles fondées? M. Favre prétend que non, et après les avoir sommairement réfutées, déclare qu'à ses yeux il ne faut pas aller chercher si loin l'explication vraie : Mélusine n'est autre qu'Eustache Chabot, fille unique de Thibaut Chabot, qui épousa Geoffroy de Lusignan, premier du nom, et mourut en 1229. La légende est donc essentiellement poitevine ; elle a pris naissance sur le sol de cette province, dans le château de Lusignan. Telles sont les conclusions de M. Favre qui ne fait, et il le déclare, que se rattacher à l'opinion de deux érudits, Dom Mazet et M. de Saint-Hermine, dont il cite les dissertations.

Toutes les preuves accumulées pour prouver la vérité de la thèse soutenue, sont-elles absolument irréfutables, et de nature à clore la discussion? Sans vouloir nous prononcer, nous dirons seulement qu'en ce qui nous concerne, nous ne saurions nous déclarer tout à fait convaincu, et que certaines étymologies, données avec complaisance, comme par exemple celle de Mélusine, qui serait une corruption savante de Mère Lusignan, nous ont rappelé ce que M. Favre écrivait page 25 de sa préface : « L'étymologie est d'un grand secours pour expliquer bien des choses : on lui fait dire presque tout ce qu'on veut. »

E. C.

HISTOIRE.

Saint Athanase, *Étude littéraire, suivie de l'Apologie à l'empereur Constance et de l'apologie de sa fuite traduites en français,* par Eugène Fialon, professeur de littérature ancienne à la faculté des lettres de Grenoble. Paris, Ernest Thorin, 1877, in-8 de 332 p. — Prix : 6 fr.

Celui qui a défini le véritable orateur : un homme qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu, celui-là a tracé un portrait ressemblant et juste de saint Athanase comme écrivain et comme homme de parole. En effet, Athanase est, avant tout, l'homme d'action. Mais qu'est-ce que l'action dans un

chef de doctrine sans la pensée? Et qu'est-ce que la pensée sans la séduction du langage pour la communiquer? Des écrivains étrangers aux croyances religieuses s'arrêtant à la vie d'Athanase s'étonnent qu'un esprit aussi vigoureux se soit arrêté à des problèmes spéciaux et n'ait pas poussé jusqu'aux dernières déductions scientifiques sa doctrine formée dans l'école d'Alexandrie et développée à l'ombre vénérée d'Origène. C'est entièrement méconnaître le fond même de la question : la doctrine d'Athanase ne reposait nullement sur les leçons qu'il avait pu recevoir dans sa ville d'origine ; elle était tout simplement une exposition scientifique des vérités que la révélation est venue apporter aux hommes ; les leçons de ses maîtres lui ont été très-utiles pour leur donner une forme, un appareil philosophique propre à les faire admettre par ceux qui ne les connaissaient pas encore, à les dégager des nuages dont les esprits trop subtils ou aveuglés par l'erreur voulaient les obscurcir. Dans ce rôle modeste, mais salutaire, Athanase sait encore s'élever à la philosophie et à l'éloquence, et, par elles, conquérir des populations entières sur l'hellénisme et l'arianisme.

M. Eugène Fialon, guidé sûrement par sa foi de chrétien, a parfaitement compris la position et le rôle d'Athanase et a mis en pleine évidence l'erreur de Riter et des philosophes de la même école. En effet, quoique le titre du livre du savant professeur n'annonce qu'une étude littéraire, on y trouve avec satisfaction beaucoup d'autres choses et surtout des vues d'ensemble très-remarquables sur les dogmes que le grand patriarche d'Alexandrie eut à défendre contre les erreurs d'Arius et des tenants désespérés et encore fort puissants de l'hellénisme.

Ce n'est pas que nous n'eussions quelques réserves à faire sur des expressions dont le sens n'est pas rigoureusement exact aux yeux de la théologie : ainsi, nommer les apôtres les douze premiers évêques (p. 101) sans autre explication ; ainsi, les considérations pour établir la nécessité de réunir le concile de Nicée (p. 103 et 104). De même la doctrine que saint Athanase développe contre les disciples de Jamblique sur le *Logos*, n'est pas empruntée aux idées des stoïciens, de Philon, de Plotin, ce sont les dogmes qui se lisent dans saint Jean, dans saint Paul, dans tout le Nouveau-Testament, car il n'y a pas différence d'enseignement entre les différents écrivains qui le composent. Nous aurions aussi quelques remarques à faire sur l'appréciation de certains personnages, sur Arius (p. 71), saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, Constantin (p. 112) et sur saint Athanase lui-même, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean-Chrysostome (p. 300), dans leur opposition aux empiétements dogmatiques des empereurs byzantins. En parlant des doctrines soutenues par Fleury et par Rohrbacher dans les histoires de l'Église catholique que l'un et l'autre

ont écrites, M. Eugène Fialon avance que ces doctrines sont également dignes de respect (p. 209) ; c'est là une assertion qui ne peut plus se soutenir aujourd'hui après le concile du Vatican.

Si nous voulions relever tout ce que ce livre renferme de pensées utiles, élevées et généreuses, il nous faudrait nous étendre bien au-delà des limites qui nous sont tracées. Il nous suffira de résumer nos impressions en disant que sa lecture est propre à faire naître dans l'esprit le plus vif désir de connaître de plus en plus les ouvrages du grand évêque d'Alexandrie, et il peut servir d'introduction très-utile pour cette étude.

DOM PAUL PIOLIN.

Histoire de saint Mayol, abbé de Cluny, par l'abbé L.-J. OGERDIAS, curé de Souvigny, chanoine honoraire. Moulins, C. Desrosiers, lib.-éd.; Paris, V. Palmé, 1877, in-8, de XVI-407 p. — Prix : 5 fr.

Souvigny, *Silviniacus*, dans le Bourbonnais, à trois lieues environ de Bourbon-l'Archambaud et à égale distance de Moulins, posséda durant sept siècles un prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît, de la filiation de Cluny. Ce fut le Saint-Denis de la maison ducale de Bourbon. Il suffit de jeter les yeux sur le *Gallia christiana* (t. II, col. 377-380) ou sur le recueil intitulé : *Titres de la maison ducale de Bourbon*, pour comprendre le rôle important que ce monastère a rempli, durant les trois premiers siècles de son existence principalement. Un autre témoin de la grandeur passée de Souvigny subsiste toujours, mais dans un état d'abandon déplorable, c'est sa splendide basilique, l'une des merveilles architecturales de la France.

Souvigny se recommande à l'intérêt de la postérité à d'autres titres encore : il fut le lieu où reposèrent durant de longs siècles les dépouilles mortelles de saint Mayol et de saint Odilon, abbés de Cluny. Jusqu'aux mauvais jours de la Révolution, elles attirèrent une foule de pèlerins du Bourbonnais, du Berry, de l'Auvergne, de la France entière. En tête des fervents chrétiens qui vinrent visiter ce sanctuaire, riche en souvenirs et en grâces surnaturelles, figurent les rois de France Hugues Capet (p. 290) et Robert le Pieux (p. 295), le souverain-pontife Urbain II lui-même (p. 296). Cette liste, qu'il serait long de rétablir, se clôt par le nom de Madame la Dauphine qui, en 1830, quelques jours avant les tristes événements de juillet, vint visiter les tombeaux des anciens princes de sa famille, et lut avec émotion sur tous les murs de l'église, la devise des ducs de Bourbon : *Fidélité! Espérance!*

Mais dès lors, le pèlerinage au tombeau de saint Mayol avait presque cessé d'être fréquenté. La désertion de ce sanctuaire remontait même aux sombres jours de la Révolution. A cette sinistre époque,

les moines durent quitter leur cloître pour rester fidèles à leurs vœux religieux : l'église fut fermée et profanée par l'orgie ou un culte schismatique, et les reliques des saints furent dispersées. Lorsque des jours moins mauvais vinrent à luire pour la France, le temple fut de nouveau ouvert pour le culte légitime. Il fut affecté au service de la paroisse, et, depuis cette époque, il n'a pas cessé de voir les fidèles y rendre leurs hommages à Dieu et y recevoir les sacrements. Mais où sont les chants pieux qui s'élevaient jour et nuit vers le Très-Haut sous ces voûtes vénérables ? Où sont ces foules de pèlerins qui venaient implorer le secours de saint Mayol, toujours secourable à leurs infirmités ?

« Attaché depuis vingt-six ans à cette belle église de Souvigny, encore embaumée, après neuf siècles (?), du souvenir et des vertus de saint Mayol, nous vénérons *notre saint* nous l'aimons comme par habitude et par tradition. Depuis lors, nous nous sommes épris d'une véritable passion pour cette mémoire trop peu connue, et pourtant si digne de l'être ; et nous n'avons pu résister au désir de reproduire, au moins dans ses principaux traits, cette admirable figure qui illumina presque tout un siècle de la splendeur de sa sainteté et de l'éclat de ses miracles (p. 11, de l'introduction). » Tels sont les termes dans lesquels M. le doyen L.-J. Ogerdias expose son dessein.

On le voit l'écrivain s'est proposé surtout de réveiller la piété de ses contemporains envers saint Mayol, et il a pensé qu'il n'avait rien de mieux à faire pour cela que de leur présenter le récit fidèle de la vie de ce grand serviteur de Dieu et des miracles opérés à son tombeau. Il aurait pu facilement étendre son cadre et peindre tout le dixième siècle, en plaçant au centre la figure majestueuse de Mayol. Un saint qui comptait parmi ses admirateurs les empereurs, les rois, les évêques, les plus illustres abbés, les plus puissants seigneurs de son temps (p. 61, 67, 68, 70, 72, 146, 169, 170, 177), qui refusa les siéges épiscopaux les plus importants, et même ne voulut jamais consentir à ceindre la tiare (p. 98), aurait fourni une occasion de mettre en scène toute une époque encore mal connue. M. Ogerdias s'est contenté de traduire les récits anciens en les accompagnant de quelques développements sur les usages du temps, sur l'histoire du monastère, sur l'université du Puy fondée par Mayol (p. 141, 157, 262), sur les disciples du saint (p. 192).

Si l'on peut relever quelques textes latins traduits peu exactement, quelques faits erronés comme l'abbaye de Saint-Denis que l'on dit avoir quitté la règle de Saint-Benoit, parce qu'elle était tombée aux mains d'un commendataire (p. 180) ; Mesdames, filles de Louis XV, que l'on dit sœurs de Louis XVI (p. 330), l'ouvrage n'est pas moins

très-recommandable par la sûreté des principes, les renseignements utiles et les sentiments de piété qu'il renferme.

DOM PAUL PIOLIN.

Études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique, par le R. P. DANZAS, du même ordre. Tome IV. Poitiers et Paris, H. Oudin, in-8 de 580 p. — Prix : 6 fr.

Le P. Danzas vient enfin de terminer le grand ouvrage qu'il a consacré à l'histoire des premiers temps de l'ordre des dominicains et plus particulièrement des faits contemporains de la vie du B. Jourdain de Saxe. Nous avons successivement rendu compte, au moment de leur publication (t. XI, p. 272; t. XIV, p. 244) des trois premiers volumes : il nous sera permis de dire aujourd'hui que la fin de l'ouvrage présente un intérêt au moins égal à celui des parties précédentes. On ne saurait lire, en effet, sans une vive et profonde émotion, l'histoire de ces dominicaines qui, converties par saint Dominique lui-même, établissent ce monastère de Prouille, auquel viennent bientôt s'ajouter tant d'autres fondations en Espagne, en France, en Italie, et surtout en Allemagne. Mais ce qui frappe plus encore que cette multiplication si rapide et si extraordinaire, c'est la ferveur de ces nouvelles religieuses. On croirait parcourir un traité de mystique divine, en lisant ces pages toutes pleines de grâce, de fraîcheur et d'une pénétrante piété. Les miracles se succèdent sans interruption, dans les demeures bénies de ces saintes filles, dont la foi simple et ardente touche le cœur de Dieu et obtient sans mesure des grâces de toute nature.

Ce n'est plus seulement un coin du tableau qui nous est dévoilé ici, comme dans le beau livre de M. de Bussière, sur les mystiques d'Ursbelinken à Colmar. C'est un tableau complet, plein de vie, de noblesse, de grandeur et d'enthousiasme, et il est difficile de trouver une lecture plus douce au cœur du chrétien.

S'il nous est permis d'ajouter un mot, nous exprimerons le vœu de voir le P. Danzas continuer son travail et le conduire au moins jusqu'au temps de saint Thomas d'Aquin. CH. DE F.

Les Parias de France et d'Espagne, par V. DE ROCHAS, lauréat de la Société d'anthropologie de Paris, l'un des auteurs de l'*Encyclopédie des sciences médicales*. Paris, Hachette, 1876, in-8 de 308 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il existait, il n'y a pas bien longtemps, toute une population qui, sous les noms de Chrestiaas et de Cagots, dans les Pyrénées, de Gahets et de Capots, en Guienne et en Languedoc, de Cacous, en Bretagne, et d'Agotes, en Espagne, vivait à part au milieu des autres habitants de ces contrées et était pour eux un sujet de répulsion. Ces malheu-

reux parias occupaient une place à part dans les églises, où ils entraient par une porte spéciale, ils avaient un bénitier particulier et n'étaient point enterrés dans le cimetière commun. Ils n'étaient appelés en justice que quand il était impossible de se passer de leur témoignage, ils ne devaient pas souiller la terre du contact de leur pied nu. Les Fors du Béarn sont remplis de prescriptions humiliantes pour ces infortunés qui ne se distinguaient point par leur conformation des autres individus, mais dont les familles étaient bien connues. Sous Louis XIV, un intendant, M. du Bois-Baillet, s'efforça d'améliorer cette terrible situation, mais ce n'est que depuis le commencement de ce siècle qu'il n'y a plus, à vrai dire, de Cagots; toutefois, on sait encore quels sont leurs descendants et tous les vieux préjugés à leur égard n'ont pas entièrement disparu. D'où pouvait venir cette répulsion si tenace? On a cherché à l'expliquer en voyant dans les Cagots tantôt les fils des Sarrasins, tantôt ceux des Albigeois, tantôt les restes des Morisques. M. V. de Rochas accepte une autre opinion, qui déjà avait été émise sur leur origine. Suivant lui, les Cagots étaient primitivement des lépreux; seulement, chez eux, la lèpre, qui a sa dernière représentante parmi nous dans les scrofules, était à son second degré, ce qu'on appelait la lèpre blanche.

M. de Rochas nous semble avoir appuyé cette opinion sur de très-bons arguments, et, lorsque l'on arrive à sa conclusion, on s'explique très-bien pourquoi il a commencé son livre par une étude sur les lépreux qui excitaient la même réprobation que les Cagots et contre lesquels avaient été prises des mesures pareilles. M. de Rochas a employé la seconde partie de son ouvrage à étudier l'origine d'autres parias, des Bohémiens, et nous donne sur eux, sur leur genre de vie et sur leur langue de très-curieux détails. Ce volume bien composé, bien écrit est d'une lecture facile et attachante. — Nous avons remarqué une petite erreur, p. 111, à la note : le *Romancero du Cid* ne date pas du onzième siècle, il s'en faut considérablement. Il est douteux que les plus anciennes romances qui le composent dépassent le quatorzième siècle, et beaucoup sont du seizième. TH. P.

Le Mariage de Jeanne d'Albret, par le baron ALPHONSE DE RUBLE. Paris, Ad. Labitte, 1877, in-8 de XIV-321 p. — Prix : 7 fr. 50.

Peu de personnages du seizième siècle méritaient mieux que la mère de Henri IV de faire l'objet d'une monographie et d'attirer l'attention des historiens. Cette princesse, reine de Navarre et nièce de François Ier, embrassa la réforme avec ardeur, et fut mêlée activement aux troubles religieux qui ensanglantèrent les règnes des fils de Henri II : son histoire est de la plus haute importance pour l'étude des

guerres de religion. L'important mémoire que livre aujourd'hui au public M. le baron de Ruble n'est que le premier volume d'un travail qui doit embrasser toute la vie de Jeanne d'Albret. La reine de Navarre a trouvé son véritable historien. L'auteur écrit sans passion, sans parti pris, s'appuyant toujours sur les sources, et l'on partagera presque entièrement son avis, lorsqu'il dit de son livre : « Tout y est nouveau, les documents et les faits : les documents sont inédits ; les faits étaient si peu connus qu'aucun historien de notre temps n'a pu fixer la date d'un événement tel que le premier mariage de la princesse d'Albret. »

Il ne faudrait pas croire, malgré le titre de cet ouvrage, que nous n'avons ici qu'une étude sèche et aride des négociations qui ont abouti au mariage de la fille de Marguerite d'Angoulême avec Antoine de Bourbon. L'auteur tient plus qu'il ne promet, et il nous raconte l'histoire de toute la jeunesse de Jeanne, jusqu'à son dernier mariage. Cette princesse était héritière de vastes possessions, et sa main fut sollicitée par les plus hauts personnages. Charles-Quint intrigua en faveur de son fils ; mais François Ier s'opposa à cette union, et fiança sa nièce au duc de Clèves, en 1561. Ce mariage fut annulé par le pape, et seulement alors, la princesse se donna à Antoine de Bourbon déjà engagé dans les rangs des calvinistes. Ces intrigues et ces négociations si intéressantes ne sont, à vrai dire, que des épisodes du livre de M. de Ruble, dont le véritable sujet est ce grand drame qui remplit le second quart du seizième siècle, la rivalité de François Ier et de Charles-Quint. Il nous montre les deux adversaires aux prises, surtout sur le terrain diplomatique, se disputant des alliances encore plus que des provinces, point de vue presque entièrement laissé dans l'ombre jusqu'à ce jour.

Enfin, le livre de M. de Ruble a le mérite de s'appuyer sur des documents presque tous inédits ; il a consulté les correspondances, les négociations conservées dans les dépôts d'archives, et il a réussi à nous tracer un tableau fidèle de la cour de François Ier : tableau parfois brillant, comme dans cette scène où le roi veut séduire l'empereur pendant son voyage en France (1539-1540) ; parfois fort triste, comme quand il nous montre le malheureux roi mourant épuisé par ses débauches. Ailleurs, François Ier nous est dépeint comme un prince prodigue, égoïste, mariant par force sa nièce à un Allemand dont il veut faire son allié contre l'empereur, et cela, malgré Jeanne elle même, malgré la résistance de sa mère, et malgré la protestation des futurs sujets de la jeune princesse.

L'ouvrage de M. le baron de Ruble a donc une valeur pittoresque incontestable ; ajoutons que sa valeur scientifique n'est pas moindre. L'auteur met hors de doute la date du premier mariage de Jeanne

d'Albret; il nous fait connaître une partie ignorée de la correspondance de la fille et de la mère, et qui jusqu'alors était perdue à Dusseldorf. Nous espérons que le public lettré fera le meilleur accueil à une œuvre qui donne beaucoup plus que ne promet son titre modeste.

ERNEST BABELON.

Mémoires de Oudard Coquault, bourgeois de Reims (1649-1668), publiés pour la première fois par CH. LORIQUET, secrétaire général de l'Académie de Reims. Reims, 1875. 2 vol. in-8 formant ensemble 706 p.

Oudard Coquault, bourgeois et marchand rémois, homme curieux et instruit des événements de son temps, a eu l'heureuse idée de rédiger des *Mémoires*, riches en détails, sur les faits principaux qui se passèrent dans sa ville, dans sa province et hors de celle-ci. Ces *Mémoires* n'étaient connus jusqu'ici que par des fragments; M. Charles Loriquet a eu l'idée non moins heureuse de les publier *in extenso*, d'après le manuscrit original, et l'Académie de Reims, à laquelle on doit déjà une riche collection de textes, s'est empressée de consacrer deux volumes de ses publications au travail de son savant secrétaire général.

Il faut lire les *Mémoires* d'O. Coquault pour se faire une idée exacte du contre-coup déplorable, en province, de la lutte du Parlement contre l'autorité royale et Mazarin, de 1648 à 1653; il faut aussi y étudier combien, dans ces moments de troubles civils, où chaque parti croit avoir le droit pour lui, il est difficile d'avoir une opinion arrêtée. Quand on constate que des personnages éminents, comme Condé, Vauban, Turenne, peuvent à chaque instant changer de drapeau, suivant qu'ils sont poussés par les circonstances et par l'intérêt personnel, il ne faut pas trop en vouloir à notre bourgeois rémois qui, dans ses appréciations mobiles, subit l'influence de l'indécision inquiète et nerveuse qui, à ces heures, constitue une véritable épidémie morale. Il faut voir aussi comme il malmène la régente, les Parisiens, Mazarin, le Parlement, Condé et bien d'autres. Il était, comme la ville de Reims, ennemi de la Fronde; mais il était frondeur dans l'acception que nous donnons aujourd'hui à ce vocable. Soit qu'il critiquât les impôts, surtout quand il avait à en souffrir; la discipline militaire, qu'il trouvait trop sévère; le Chapitre de la cathédrale, dans ses luttes d'étiquette avec le corps de ville : « ce chapitre que l'on a bien raison d'abaisser à cause des exactions et maulx qu'ils ont faictz à nos ancestres »; les Châlonnois, à cause de leur luxe, de leur avarice et de leur oppression; les fonctionnaires des finances, aussi nombreux que sauterelles et tous voleurs, O. Coquault fait toujours un peu d'opposition. Il aime le roi régnant, mais il a, sur la monarchie héré-

ditaire, des opinions d'un libéralisme tout moderne; en revanche, ses opinions foncièrement gallicanes lui inspirent sur le clergé régulier des réflexions peu bienveillantes; elles sont même aussi malveillantes que possible en ce qui touche aux jésuites, qu'il a dans une antipathie parfaite. O. Coquault, je le répète, est le vrai type du bourgeois, rarement content, toujours prêt à critiquer, se laissant aller aux fluctuations des préjugés que propage la voix publique. Mais cela n'empêche pas que ses récits ne soient instructifs et intéressants, et qu'ils ne nous apprennent beaucoup de détails sur une époque que l'on ne connaît pas assez, surtout au point de vue de l'histoire provinciale.

Notons, en passant, qu'il nous fait connaître un terme populaire assez curieux. A propos du baron d'Erlach, ce chef de mercenaires allemands qui commirent tant d'atrocités dans le diocèse de Reims, nous constatons que le nom du chef devint une désignation générique des bandes de pillards. On disait les *Herlachs*, comme trois siècles auparavant les *Armagnacs :* ces deux vocables étaient synonymes d'*Escorcheurs*.

Cette édition se compose : 1° d'une introduction dans laquelle M. Loriquet réunit tout ce qu'il a pu recueillir sur la personne et la famille de Coquault; 2° du texte même des *Mémoires;* 3° d'un appendice de 136 pages, consacré à vingt-deux documents qui éclaircissent et confirment les récits du bourgeois de Reims. Une bonne table à la fois géographique, onomastique et analytique complète l'ouvrage. Nous le recommandons tout spécialement à ceux de nos lecteurs qui aiment à étudier le dix-septième siècle ; nous le recommandons d'autant plus chaleureusement que, à notre grand regret, nous sommes en retard envers M. Loriquet. A. DE B.

Storia del cardinale Giacomo Pecoraria, vescovo di Preneste, 1170-1245, par don GAETANO TONONI. Parma, tipografia Fiaccadori, 1871, in-12 de VIII-382 p.

Le personnage dont M. Gaetano Tononi a entrepris d'écrire la vie, eut un rôle très-important à l'époque de l'empereur Frédéric II, tellement important même que cette vie se mêle à l'histoire de toute l'Italie, dans une notable partie du treizième siècle. Cette période intéressante a été souvent traitée déjà; l'auteur a pensé néanmoins que l'on pouvait encore y revenir, pour mettre pleinement en relief Giacomo Pecoraria, dont les historiens avaient dû s'occuper, mais dont la monographie détaillée n'avait pas encore été essayée. Il a semblé aussi à M. Tononi qu'un travail de ce genre pouvait ne pas être sans utilité de nos jours, où, d'une autre manière, s'est renouvelée la guerre entre l'Église et l'Empire : « Il est vrai, dit-il, que, dans la vie

des peuples, les mêmes faits ne se reproduisent pas exactement et que le passé ne peut revenir ; mais, sous les diverses formes de gouvernement, sous les différentes civilisations que font naître et développent les siècles, et où s'agite l'activité humaine, douée du libre arbitre et conduite par la Providence, il existe des points de ressemblance et de contact par lesquels les choses passées peuvent servir d'expérience dans les choses présentes et à venir. » M. Tononi a mis beaucoup de soin à la composition de son livre, il a consulté une grande quantité d'ouvrages et de documents dont les titres sont scrupuleusement indiqués en notes. M. Tononi a un bon style, net et précis, et ses recherches sur le grand évêque de Préneste nous semblent tout à fait dignes d'attention. TH. P.

Histoire de Florence, par E. T. PERRENS. Paris, Hachette, 1877. 3 vol. in-8 de XVI-397, 541 et 580 p. — Prix : 22 fr. 50.

Ces trois volumes sont loin de renfermer tout l'ouvrage que M Perrens a entrepris et ne nous conduisent qu'à la mort de l'empereur Henri VII. Quelques lecteurs pourront s'effrayer de voir donner d'aussi vastes proportions à l'histoire d'un petit État, ce sont cependant ces amples dimensions qui ont permis à l'auteur d'écrire un livre d'un très-grand intérêt, d'y faire entrer tous ces renseignements sur l'organisation de la république florentine, tous ces curieux détails sur la littérature, sur les usages, sur les mœurs qui donnent la vie et le mouvement à l'histoire. Ces trois volumes condensés en un seul tome n'offriraient qu'une lecture aride ; tels qu'ils se présentent à nous, ils excitent singulièrement l'attention, la curiosité. Abrégés, ils ne seraient qu'une pâle esquisse, et non un éclatant tableau.

L'année dernière, en rendant compte de la *Storia della Republica di Firenze*, nous regrettions que le marquis Capponi, sans recourir à des procédés propres aux romanciers, n'eût pas mis plus de mouvement dans son livre, qu'il n'eût pas tracé des portraits plus achevés des personnages dont il avait à parler, qu'il n'eût pas cherché à décrire les pays, les villes où se passèrent les événements dont il avait entrepris le récit. Un tel reproche n'est pas à adresser à M. Perrens, et sa méthode se révèle dès son premier chapitre par une vaste étude sur la géographie antique de la Toscane et sur Florence. Ce qui donne un aspect particulier au livre de M. Perrens, ce sont les profondes connaissances littéraires de l'auteur. En général, l'historien ne se nourrit que des ouvrages appartenant au genre de ses travaux, il y trouve les faits, mais il n'y trouve pas la vie. M. Perrens, familier depuis longtemps avec tous les écrivains italiens, a tiré de ses lectures, faites en-dehors des chroniqueurs, de bien précieux éléments ; les vieux

conteurs, comme les vieux poëtes, lui ont fourni, à chaque instant, des clartés inattendues, et c'est grâce à eux surtout qu'il a pu composer le tableau si curieux qui occupe plus de la moitié de son troisième volume. Tout en appréciant, et beaucoup, les renseignements divers que la littérature proprement dite peut offrir à l'histoire, nous avouerons que l'emploi de telles sources peut ne pas être sans quelque danger. Si, dans quatre ou cinq cents ans, un historien, s'occupant de la France du dix-neuvième siècle, recherche des indications sur nos mœurs, sur notre existence intime dans les romans de Balzac, dans ceux même de Paul de Kock, ne risquera-t-il pas de prendre souvent des esquisses de fantaisie pour des réalités ou tout au moins des exceptions pour des généralités. N'en a-t-il pas pu arriver quelquefois de même à M. Perrens? La femme de la société florentine, telle qu'il nous la montre, est étrangement ravalée, et cette femme cependant appartient à l'époque où Dante transformait Béatrice en une allégorie toute céleste, où les poëtes ses contemporains et ses successeurs idéalisaient leurs dames. Il y a là une singulière contradiction. Un inconvénient de l'usage des sources purement littéraires, c'est, trompé par la distance, de ne pas tenir bien compte des différences d'un commencement et d'une fin de siècle. Alors on tire, pour peindre certaine période, des renseignements provenant d'écrivains qui lui sont antérieurs ou postérieurs. On pourrait signaler quelques-unes de ces inadvertences à M. Perrens. Une fois, par une de ces erreurs d'optique, il a invoqué, à propos des mœurs du douzième siècle, le témoignage de Firenzuola qui vivait au seizième (t. III p. 338). Nous reconnaissons, du reste, que M. Perrens, en général, a profité avec beaucoup de tact des révélations fournies par la littérature, et que l'habileté avec laquelle il s'en est servi contribue puissamment à l'intérêt de son œuvre. A côté de ces curieuses recherches sur la vie publique et privée des anciens Florentins, M. Perrens a étudié avec un grand soin leur constitution démocratique, qui déjà, du reste, avait été l'objet de travaux parmi lesquels on doit rappeler ceux de Villari. C'est en ceci que le livre de M. Perrens pourra avoir un intérêt politique pour certains lecteurs disposés à penser, avec M. Waddington, que la France veut la République comme à Athènes et à Florence. A ces lecteurs, nous pourrions rappeler de quelle manière Machiavel a décrit les divisions sans cesse renaissantes, les morts, les exils, les extinctions de familles, les calamités de toutes sortes (*Storie fiorentine*, proemio), dont la république florentine nous présente des exemples qu'il serait fâcheux de vouloir suivre, mais qui ne semblent pas cependant dégoûter l'auteur des gouvernements démocratiques. Il est regrettable que M. Perrens s'associe à des préventions qui escortent trop fréquemment les opinions qu'il partage. Il a été plus d'une fois injuste à

l'égard de grands hommes du catholicisme et trop indulgent aussi pour des sectes dont le triomphe eût assuré la perte de la civilisation chrétienne. Ses préjugés le poussent même à émettre des opinions qui nous semblent de vrais paradoxes, comme lorsqu'il prétend que la peinture fut retardée par l'Église.

Il est bien des points sur lesquels nous ne saurions être d'accord avec l'auteur, mais nous devons reconnaître que, par la science, la composition, le style, M. Perrens a conquis une place très-élevée parmi les historiens modernes. TH. P.

Le Comte de Cavour, par CHARLES DE MAZADE. Paris, E. Plon, 1877, in-8 de XI-475 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quelque opinion que l'on puisse avoir sur la politique de M. de Cavour, il est impossible de ne pas être frappé des incroyables succès qu'elle a obtenus avec des moyens qui paraissent tout d'abord absolument insuffisants, pour ne pas dire tout à fait nuls. Du Piémont platement battu à Novare, au royaume d'Italie d'aujourd'hui, quel chemin parcouru, que de changements imprévus et en quelque sorte invraisemblables! Tout cela est l'œuvre d'un homme : on peut maudire son influence ; on ne peut nier l'énergie et la finesse déployées par lui en peu d'années, avec une si constante fortune. Quel est le détail de cette vie? quelles sont les ressources dont aimait à se servir ce ministre parlementaire aussi habile qu'heureux? Telles sont les questions que s'est posées M. de Mazade et auxquelles il a répondu avec une évidente complaisance.

Il ne saurait entrer dans notre cadre de suivre l'auteur pas à pas et de contrôler chacune de ses opinions, quand il s'agit surtout de problèmes aussi délicats et d'événements aussi contestés de notre histoire d'hier. Disons seulement que la vie du comte de Cavour est racontée à l'aide d'un ensemble de documents, dont beaucoup étaient encore inédits, et de souvenirs personnels, fort heureusement rappelés. Le rôle si important du gouvernement impérial dans les affaires italiennes est l'objet de l'attention toute particulière de M. de Mazade. S'il n'a point signalé de faits nouveaux, il a du moins mis en relief le caractère de Napoléon III, assez connu maintenant, et la façon dont M. de Cavour sut exploiter ses instincts révolutionnaires et ses idées vagues sur la liberté de l'Italie. Sa suprême adresse fut de rendre l'Empire « complice » obligé, — comme il le disait lui-même après la signature du traité de cession de la Savoie, — de tout ce qu'il plairait au Piémont de tenter, aussi bien contre les princes souverains de l'Italie que contre le Saint-Père lui-même. Avec cela, il fallait faire accepter à l'Europe étonnée ce que le droit des gens le plus élémen-

taire avait condamné de tout temps; il fallait triompher de bien des oppositions personnelles, dans un petit pays qui s'essayait aux mœurs libres et qui avait en même temps à subir les charges financières fort lourdes de ses grandeurs imprévues.

Toutes ces situations sont mises en lumière par M. de Mazade avec un talent véritable, mais aussi avec une préoccupation constante de donner raison à son héros et d'exalter le sytème politique suivi par lui. Tout le monde sait que le livre a commencé par paraître en une suite d'articles dans la *Revue des Deux Mondes*, dont l'auteur est, depuis la mort de M. Forcade, le chroniqueur ordinaire. L'œuvre ne se ressent-elle pas de ce mode imparfait de composition? Tout y est sacrifié à la mise en scène, au plaisir de se donner facilement raison à soi-même, à la recherche trop fréquente de l'allusion. C'est le défaut principal d'une étude qui se relève par une connaissance approfondie des affaires contemporaines, par un style élégant et facile, par une modération d'esprit, que nous avons déjà signalée en rendant compte ici même des deux intéressants volumes sur *la Guerre de France*. G. B. DE P.

Le Prince de Bismarck, *sa Correspondance*, par M. ANTONIN PROUST. Paris, Georges Decaux, 1877, in-18 j. de XIX-386 p. — Prix : 3 fr.

Les recueils des lettres d'un personnage connu ont ce grand attrait pour le public, qu'ils montrent, mieux que les mémoires, l'homme sous le personnage. Si quelques lettres destinées à une plus grande publicité portent l'empreinte de son rôle convenu, beaucoup, écrites à la hâte, sans parti pris, sans réflexion, sont l'expression spontanée de ses idées courantes, de ses convictions intimes, de ses préoccupations ordinaires. C'est l'*a-parte* à côté de la tirade officielle.

Mais peut-on garantir cet intérêt particulier de curiosité à un choix de lettres, publié du vivant de leur auteur, avec sa permission, sous ses yeux, peut-être sous sa direction! N'y a-t-il pas bien des chances pour que, dans ce cas, elles aient été triées, émondées, remaniées? Et alors au lieu d'une photographie réaliste, n'a-t-on pas encore un portrait posé?

Cet écueil n'a pas effrayé M. Antonin Proust, traducteur de la correspondance de M. de Bismarck. Comment et pourquoi ces pages intimes ont-elles été livrées au public, et quelle est leur authenticité? Questions intéressantes et inévitables, que M. Proust semble pourtant n'avoir pas prévues. Pourquoi M. Proust a-t-il lui-même entrepris ce travail de traduction? Il ne le dit pas davantage. Que l'Allemagne recueille pieusement le détail des chasses et des voyages de son chancelier, qu'elle s'intéresse aux fluctuations de sa santé et à

ses relations de famille, rien de plus naturel; mais la France n'a pas à s'associer à ce nouveau culte : peu nous importe que le prince de Bismarck soit grand touriste et bon père de famille.

Le livre de M. Proust, précédé d'une courte préface, — où se trouve résumée l'histoire des commencements de la Prusse, — ne comprend que les lettres intimes du chancelier, reliées entre elles par une esquisse biographique et un précis des événements de ces dernières années. Dans cette esquisse biographique, sobre de commentaires et assez impartiale, l'auteur a le bon goût de ne pas faire étalage d'un vain patriotisme en dénigrant l'épistolier qu'il suit pas à pas; il nous fait grâce également de son panégyrique.

D'ailleurs, il ne faut pas chercher de politique dans ce volume : la politique n'en est pas seulement exclue, elle en est bannie avec malédiction. Le plus grand souci du chancelier semble être d'échapper à ses préoccupations d'homme d'État; il demande sans cesse des congés, projette de donner sa démission, de se retirer dans sa famille pour y vivre en gentilhomme campagnard, la seule vie pour laquelle il se sente quelque goût. Il considère, assure-t-il, comme un bienfaiteur, quiconque cherche à le renverser. Dans ses voyages, le moindre trou le charme, si les courriers ne peuvent l'y atteindre, si les journaux y sont inconnus. Revient-il, son cri du cœur est toujours : « Si je pouvais brûler l'étape de Berlin! » Il met dans cette exécration de la politique un accent de sincérité et une persistance tels que ne les comportent généralement pas de simples boutades.

En fait, que M. de Bismarck soit ou non un homme d'État malgré lui, il est certainement touriste infatigable. Il a visité plusieurs fois toute l'Europe, non en diplomate désœuvré qui promène ses ennuis, mais en touriste qui voyage pour voyager. Il traverse les grandes villes et se complaît aux recoins les moins hantés; il savoure le charme des paysages et note les bizarreries des mœurs et des coutumes; il voit et sent souvent en poëte. Ces lettres à sa femme et à sa sœur, Mme d'Arnim, toujours sans prétention et parfois sans objet, écrites au vol sur une table d'auberge, à toute heure du jour ou de la nuit, sont pleines d'humour, de descriptions charmantes, de sentiments affectueux, tendresse du meilleur des maris, inquiétudes du meilleur des pères ou des frères. Il écrit à sa femme qu'il éprouve des scrupules à voir tant de belles choses sans elle; il lui cueille des fleurs champêtres et les lui envoie; il lui écrit très-fréquemment et jusqu'à plusieurs fois par jour. Le sceptique et malin diplomate parle de Dieu et du roi avec un respect qui ne semble pas de convention : il se défend vivement contre le reproche d'irréligion qu'on lui fait.

Je ne puis omettre d'indiquer, en terminant cette rapide analyse,

une lacune considérable dans le recueil de M. Proust. Sauf une lettre bien connue, parce que, le courrier qui la portait ayant été enlevé, elle a été publiée dans tous les journaux, il ne contient rien sur la dernière guerre. L'auteur n'excuse pas, n'explique pas cette lacune ; il ne paraît pas se douter qu'elle sautera d'abord aux yeux de tout lecteur français, car s'il y a un coin intéressant pour nous, dans la vie du chancelier, n'est-ce pas celui-là? M. Proust se contente, en cette occasion, de nous offrir de longs extraits de l'ouvrage de M. Delerot, *Versailles pendant l'occupation*, ce qui n'a plus de rapports avec la correspondance intime du prince de Bismarck.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Le Canada sous l'Union, par LOUIS P. TURCOTTE. Québec, 1871-72, 2 vol. in-12. — Prix : 12 fr

L'Instruction publique au Canada, *précis historique et statistique*, par M. CHAUVEAU. Quebec, 1876, in-8. — Prix : 18 fr.

Longtemps, la France a oublié le Canada, ce lointain pays qu'elle a colonisé dans les jours de sa grandeur et de sa gloire. Elle s'en ressouvient depuis quelques années, et, de plus en plus, prend intérêt à tout ce qui lui vient de cette *petite France* qui n'a pas passé par la Révolution.

Nous sommes donc heureux de faire connaître à nos lecteurs deux ouvrages publiés au Canada.

Il y a peu d'histoires aussi intéressantes que celle du Canada. On connaît son origine, et l'on sait à quelles inspirations généreuses de patriotisme et de foi la France obéissait, lorsqu'elle envoyait quelques-uns de ses plus courageux enfants planter la croix et le drapeau fleurdelisé sur les bords du Saint-Laurent. Il est impossible de dire ce qu'il a fallu de courage, d'énergie et de persévérance à cette colonie, malheureusement trop négligée par la mère-patrie, pour survivre à toutes les luttes qu'elle a dû soutenir. Ses premiers ennemis furent les sauvages, contre lesquels il fallut disputer pied à pied ce sol qu'elle voulait conquérir pour la France ; et l'on a peine à croire aujourd'hui qu'elle ait pu triompher des terribles Iroquois.

Puis vint l'Angleterre, qui voulait étendre son empire sur toute l'Amérique du Nord. La résistance que la nouvelle France lui opposa fut terrible ; elle accomplit des prodiges de valeur, elle versa des flots de sang, et ne succomba que lorsqu'elle fut écrasée par le nombre, et complétement abandonnée par la France. Une fois maîtresse de ce vaste territoire, l'Angleterre voulut y fonder une nationalité entièrement anglaise, et elle crut réussir d'abord en y introduisant un gouvernement despotique. Mais toutes ses mesures arbitraires échouèrent contre l'attachement inviolable que cette poi-

gnée de Français conserva pour sa religion, sa langue, ses lois. Plusieurs fois, on modifia la forme du gouvernement, mais toujours sans atteindre le but proposé — l'anglification de la colonie. La lutte entre les deux nationalités devint très-vive à certaines époques; une rébellion partielle éclata même en 1837, mais fut bientôt comprimée avec une sévérité qui rappelle trop l'oppression de la malheureuse Irlande.

Enfin, en 1841, une nouvelle constitution, qu'on a appelée l'*Acte d'union*, fut octroyée au Canada. Par cette loi impériale, le Haut-Canada, qui est anglais, et le Bas-Canada, qui est français, et qui, depuis 1791, formaient deux provinces séparées, furent réunies en une seule. Quoique la population du Bas-Canada fut bien plus considérable que celle du Haut, la constitution accordait à cette dernière une représentation égale dans les Chambres, et sa dette devenait une dette de l'Union. La langue française était en même temps proscrite des débats et documents parlementaires.

Le but avoué de cette législation injuste et tyrannique était l'absorption de la nationalité française par l'élément anglais, et la lutte entre les deux races se continua sur le terrain constitutionnel.

C'est l'histoire de cette lutte parlementaire, qui s'étend de 1841 à 1867, que M. L. P. Turcotte a écrite. Comme il le dit dans sa préface, la tâche n'était pas sans difficulté. Les faits qu'il s'agissait de raconter étaient de date récente, et plusieurs des hommes marquants de cette période historique étaient encore vivants. Mais M. Turcotte est un jeune homme qui n'a pas été mêlé aux luttes acrimonieuses de la politique, que l'esprit de parti n'a pas inspiré, et qui s'est livré, dans le silence du cabinet, à l'étude des événements qu'il a narrés.

Il a donc pu apporter dans son récit cette vérité et cette impartialité qu'on a droit d'exiger de l'historien. Il expose les faits dans un style sobre et correct, et il les apprécie avec calme et modération. Nous ne dirons pas que son œuvre soit parfaite. Le style pourrait être plus châtié; les événements pourraient être jugés de plus haut. Nous n'y rencontrons pas ces regards profonds, qui pénètrent jusque dans les entrailles de la nation, ni ce coup d'œil d'ensemble qui fait saisir le caractère de toute une époque. L'auteur n'affiche pas non plus ces prétentions. Mais, dans une sphère plus humble, il a fait une œuvre consciencieuse et vraie, qui intéressera vivement tous ceux qui désirent connaître l'entrée de la France américaine dans la vie des nations, ses luttes et ses progrès. Ils y verront aussi ce que peut la race française, et quelle vitalité étonnante elle possède quand elle reste fidèle à la foi catholique et à ses traditions.

L'ouvrage de M. Turcotte est le complément des histoires du Canada de M. Garneau et de l'abbé Ferland, et sera lu avec plaisir et profit.

— L'histoire du Canada, telle que MM. Garneau, Faillon, Ferland, Turcotte et quelques autres l'ont écrite, présente un tableau fidèle de ses origines, de ses luttes, de ses succès, de ses revers et de son développement matériel. L'œuvre de M. Chauveau raconte sa marche progressive dans la vie intellectuelle. Ce n'est pas une *Histoire littéraire* du Canada — trop jeune encore sans doute pour que sa littérature ait une histoire, — c'est, comme le titre lui-même l'indique, un *précis historique et statistique* des développements et de l'organisation de l'instruction publique en Canada. Mais ce précis est très-bien fait, avec ordre, clarté et intelligence. Il dit tout, sans se perdre dans les détails; il résume et apprécie sans thèse ni dissertation ; il groupe des chiffres sans ennuyer; il est complexe et cependant lumineux. Il faut dire que M. Chauveau était bien l'homme qu'il fallait pour un pareil travail. A part sa réputation littéraire très-bien établie au Canada, il a eu l'avantage de diriger pendant vingt ans l'enseignement de son pays, soit comme surintendant de l'éducation, soit comme ministre de l'instruction publique. Nul mieux que lui ne pouvait donc connaître le sujet qu'il a traité.

On sait que la Confédération canadienne se compose de huit provinces : M. Chauveau les passe toutes en revue, et fait connaître les lois qui régissent l'instruction publique dans chacune d'elles. Il est bien regrettable que les lois de quelques-unes de ces provinces ne laissent pas aux catholiques la liberté qui leur appartient en toute justice. La législation du Canada français (la province de Québec) ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Les droits et les libertés de l'Église catholique y sont garantis et protégés de la manière la plus efficace. L'instruction publique y est placée sous le contrôle d'un conseil; et ce conseil est composé de tous les évêques ou administrateurs des diocèses catholiques, et d'un nombre égal d'autres personnes nommées par le gouvernement. Les évêques n'ont pas besoin de cette nomination ; ils sont membres du conseil *ex officio*, en vertu de leur seul titre épiscopal. Il va sans dire que ce conseil ne régit pas les écoles protestantes, qui sont soumises à une section protestante du conseil général.

Cette organisation autorise l'auteur à dire, en parlant de l'histoire qu'il a faite de l'instruction publique dans sa province : « Elle montre comment des populations différentes de langage, de religion, de mœurs sociales, ont pu s'entendre et trouver la solution jusqu'ici la plus heureuse des rapports de l'Église avec l'État, et des divers cultes les uns avec les autres. Comme nous l'avons vu, l'action du clergé catholique et des communautés religieuses d'hommes et de femmes, qui se trouvent à la base du système, ne s'est point déconcertée ni amoindrie par tous les changements qui ont eu lieu. Elle s'est étendue,

au contraire, et s'est développée en parfaite harmonie avec les nouvelles institutions. » Heureux pays, où l'Église dirige l'enseignement que l'État subventionne, au lieu d'avoir à lutter pour obtenir la liberté d'enseigner à ses propres frais !

Ce n'est pas la seule leçon que nous trouvons dans le livre de M. Chauveau. Son avant-propos nous fait connaître, dans un récit vif et spirituel, que l'Allemagne a été la première renseignée sur l'instruction publique au Canada, et que la plus grande partie de ce livre a déjà été publiée dans une encyclopédie allemande. N'est-il pas étrange qu'un ouvrage français soit traduit en allemand avant d'être connu en France ?

Beaucoup de lecteurs français voudront maintenant le connaître et le liront avec un grand intérêt. A. B. R.

Corpus inscriptionum latinarum, consilio et auctoritate Academiæ litterarum regiæ borussicæ editum. Voluminis sexti, pars prima. — *Inscriptiones urbis Romæ latinæ*, consilio et auctoritate Academiæ litterarum regiæ borussicæ. Collegerunt GUILLELMUS HENZEN et JOHANNES BAPTISTA de ROSSI ; ediderunt EUGENIUS BORMAN et GUILLELMUS HENZEN. Pars prima. Berlin, G. Reimer, 1876, in-fol. de LXVI-873 p. — Prix : 128 fr.

Ce volume est, dans l'ordre de publication, le huitième du *Corpus inscriptionum latinarum* de l'Académie de Berlin. Ont été publiés :

T. Ier. — Comprenant les inscriptions latines les plus anciennes, jusqu'à la mort de César, par Th. Mommsen, 1863;

T. II. — Espagne, par Emile Hübner, 1869;

T. III. — Première partie, Égypte, Asie, provinces grecques d'Europe, commencement de l'Illyrie, par Th. Mommsen, 1873;

T. III. — Deuxième partie, fin de l'Illyrie, Testament d'Auguste, Édit de Dioclétien, Diplômes militaires, par Th. Mommsen, 1873;

T. IV. — *Inscriptiones parietariæ* de Pompéi, Herculanum et Stabies, par Charles Zangemeister, 1871;

T. V. — Première partie, commencement des inscriptions de la Gaule cisalpine (ce volume comprend les inscriptions de la dixième région de l'Italie), par Th. Mommsen, 1872:

T. VI. — Première partie, 1876, le titre complet se trouve en tête de cet article ;

T. VII. — Grande-Bretagne, par Emile Hübner, 1873.

Le tome VI a pour objet les inscriptions païennes [1] de Rome

1. Les inscriptions chrétiennes au nombre d'environ 14,000, sont l'objet d'une publication spéciale commencée en 1861, et qui a pour auteur M. de Rossi. L'Académie des sciences de Berlin a ordonné que cette publication de M. de Rossi fût considérée comme une partie du *Corpus* édité sous les auspices de la savante compagnie allemande : *Hanc quasi pro parte Corporis haberi jussit Academia.*

postérieures à la mort de César, puisque le tome premier contient les inscriptions de Rome antérieures à cette date. Disons même que certaines inscriptions postérieures à la mort de César ont déjà paru dans le tome premier qui renferme un recueil de calendriers romains, de fastes consulaires et les actes triomphaux. La première partie du tome VI, seule publiée, se divise en cinq sections : 1° les dieux; 2° les empereurs; 3° les magistrats; 4° les colléges sacerdotaux; 5° l'armée. On ne peut entreprendre ici de donner une idée de la variété des renseignements inédits que ce volume renferme. Je vais seulement citer un exemple relatif à l'histoire de France. Il sera formé par le n° 2821, p. 724 : c'est un monument élevé à plusieurs dieux et notamment aux dieux de la cité *Augusta Viromanduorum* par deux soldats, prétoriens originaires de cette cité. Ce monument a été dédié, le 28 juin de l'an 246 après J.-C, sous le règne de l'empereur Philippe. Il n'était pas connu de M. E. Desjardins quand ce savant géographe a écrit la notice de la cité *Augusta Viromanduorum* (Saint-Quentin) dans son édition si remarquable de la table de Peutinger, et M. E. Desjardins n'a pu citer qu'une seule inscription où soit reproduit le nom de cette cité à l'époque romaine, c'est une inscription de Lyon. De l'accord de l'inscription de Lyon avec celle de Rome, il résulte que le nom des *Viromandui* doit s'écrire avec un *i* dans la première syllabe, et non avec l'*e* du dérivé plus récent « Vermandois » = *Vermandêsis* [*pagus*] pour *Viromanduensis*. Cette doctrine avait déjà, du reste, été professée par Glück, *Die bei Cæsar vorkommenden keltischen Namen*, p. 133.

Parmi les inscriptions déjà connues dont ce volume nous donne l'édition la plus récente, nous signalerons deux dédicaces à des dieux gaulois : *Appollini Granno et Sanctæ Sironæ*, n° 36, p. 7; *Arduinne, Camulo*, n° 46, p. 9. Au lieu d'*Arduinne*, Orelli, t. Ier p. 348, n° 1960, a écrit *Ardoinne*. La déesse *Arduinna* est probablement identique à l'*Arduenna* de César, *de Bello gallico*, V, 3; cette vaste forêt, qui, du pays des *Remi*, dit l'illustre écrivain militaire, s'étendait jusqu'au Rhin, et qui a depuis donné son nom à un département français. Le rapprochement que l'on propose est d'autant plus rationnel que la dédicace à la déesse *Arduinna* est faite par un Rémois : soldat à la septième cohorte prétorienne, il avait conservé à Rome le souvenir de la grande forêt près de laquelle son enfance s'était passée, et il associait, dans le même culte, *Arduinna*, le grand dieu gaulois *Camulus* et les dieux romains Jupiter, Mercure, Hercule, aussi compris dans la dédicace dont nous parlons.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

M. de Franqueville, conseiller d'État, directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer, sa vie et ses travaux, par M. F. Jacqmin, directeur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Paris, Rothschild, 1877, in-8 de 156 p. — Prix : 3 fr.

Écrire la vie de M. de Franqueville, c'est retracer l'histoire des travaux publics en France depuis près d'un demi-siècle ; c'est aussi raconter la vie d'un homme de bien qui, placé pendant de longues années à la tête de l'une des grandes administrations de l'État, a rendu à son pays les plus éminents services. Son père, commissaire général de la marine et préfet maritime à Cherbourg, avait été complétement ruiné par les événements de Saint-Domingue. Orphelin à trois ans, M. de Franqueville obtint, grâce à l'appui de quelques amis, une bourse au collége Louis-le-Grand. A sept ans, il entrait comme interne dans ce grand établissement, et l'on peut dire que, pendant les soixante années qui ont suivi, il n'a pas pris un moment de repos. Couronné au collége et au concours général, lauréat du prix d'honneur en rhétorique, bachelier ès lettres, il se décide à commencer l'étude des mathématiques, et, après six mois de préparation, il est admis le deuxième à l'École polytechnique ; il en sort le premier, garde le même rang à l'École des ponts et chaussées, et, bientôt distingué par l'éminent directeur général M. Legrand, est attaché à l'administration centrale des travaux publics en qualité de chef de section.

C'est là que, pendant trente-huit années de labeur assidu — nous pourrions dire surhumain — il a successivement dirigé les services de la navigation et des ports, des routes et ponts, des desséchements et usines, auxquels s'ajouta, en 1855, l'importante administration des chemins de fer. Directeur général durant plus de vingt-un ans, il a constitué le réseau français, sauvegardé la fortune publique et celle d'une immense quantité de voyageurs, créé de toutes pièces un ingénieux système que tous les pays nous envient, parce qu'il est en effet supérieur à celui des autres nations, et acquis à l'État d'immenses avantages dans le présent et surtout dans l'avenir.

Puis, cette grande œuvre accomplie, toujours aussi ardent au travail, mais épuisé de fatigue, il tomba sur la brèche, et eut la grâce de rendre chrétiennement le dernier soupir entre les bras du saint évêque de Genève.

Le style du livre de M. Jacqmin est sobre, net et précis, l'esprit toujours chrétien. Quoique relativement assez court, le récit est assez complet pour satisfaire l'intérêt du lecteur et même pour l'instruire d'une foule de questions trop peu connues. L. X.

BULLETIN

Application de l'idée chrétienne aux choses de notre temps, *instructions et discours de circonstances*, de Mgr Mabile, évêque de Versailles. Paris, Palmé; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-8 de xv-408 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume, préparé par Mgr Mabile avant son départ pour Rome, est devenu comme son testament spirituel, et n'a pu voir le jour qu'au moment même où l'auteur rendait son âme à Dieu, au pied de la chaire de saint Pierre, pour laquelle il a vaillamment combattu. C'était, disait-il, « son grain de sable pour la réédification religieuse et sociale » de notre pays. C'est un recueil de ses écrits à l'occasion des derniers événements, développant les principes tutélaires de la doctrine catholique, et marqués par cette solidité de vue, cette fermeté de principe, cet esprit philosophique et cette vigueur de style qui caractérisent les œuvres du regretté prélat; on y trouvera aussi cet ardent patriotisme que le catholicisme élève, développe et ennoblit. Ce sont des *Instructions* au clergé et aux fidèles, à l'occasion de la guerre; des *Lettres pastorales* relatives aux circonstances : *Nos maux et leurs remèdes*, *Nos tristesses et nos espérances; Agir et souffrir;* — des *Lettres à des députés* sur le Saint-Siége; — des *Circulaires* à l'occasion des prières publiques et les belles *Allocutions* adressées aux députés et aux sénateurs. Les autres pièces du volume concernent l'éducation : c'est une brochure sur le *Démocratie et l'éducation*, des lettres et instructions sur les *universités catholiques*, puis, des discours prononcés aux distributions de prix des petits séminaires : *l'Idée religieuse*, *les Habitudes religieuses dans l'éducation, la Formation du caractère*, *le Travail*, etc., *le Catholicisme et l'histoire; le Catholicisme et la littérature*, etc. Ces discours ont leur date; il y manque le lieu où ils ont été prononcés. R. S. M.

Le Livre de la charité *(préceptes et exemples)*, ouvrage écrit au seizième siècle, par le Père abbé dom Silvano Razzi, camaldule, traduit de l'italien, augmenté de nombreux traits historiques et de la nomenclature des œuvres de bienfaisance se rattachant aux différentes œuvres de miséricorde, par Ernest Razi. Paris, A. Roger et Chernovicz, 1877, in-12 de viii-452 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage italien dont M. E. Razi nous donne aujourd'hui la traduction expose les devoirs de la charité d'après la doctrine catholique. L'auteur, qui avait intitulé son livre : *Traité des œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle*, s'inspire fréquemment de saint Thomas et des Pères de l'Église. Dans une première partie, consacrée aux « œuvres de miséricorde corporelles, » il définit la miséricorde, le devoir de l'aumône et trace les règles des différentes œuvres qui se résument à la nourriture, l'hospitalité, le vêtement, la visite des malades et des prisonniers et l'ensevelissement des morts. Dans la seconde partie, il établit la différence des œuvres pour le corps et des œuvres pour l'âme, qu'il réduit à la correction fraternelle, l'instruction des ignorants, les conseils à ceux qui sont dans le doute, les prières pour le salut du prochain, la consolation des affligés, le support des injures et le pardon des offenses. Le traducteur a joint les exemples aux préceptes exposés par le pieux camaldule. Chaque chapitre est suivi de traits intéressants, puisés surtout dans les catéchismes de Schmid et d'Hauterive et empruntés aussi

aux auteurs contemporains, et de courtes notices sur les œuvres, en suivant les divisions de l'auteur. Ces notices, fournies pour la plupart par le *Manuel des œuvres* de Paris, ont l'inconvénient de trop négliger la province, sulaquelle, il faut en convenir, les renseignements sont difficiles à recueillir. Une bonne table termine cet ensemble complet où sont réunis la théorie, l'exemple et la pratique, et dont la lecture portera les meilleurs fruits.

R. S. M.

Césarisme et ultramontanisme, par S. Ém. le cardinal Manning, archevêque de Westminster, traduction de M. Léon Boré, professeur de littérature étrangère à l'Université catholique d'Angers. Paris, libr. de la Société Bibliograghique; 1877, gr. in-18 de 64 p. — Prix : 1 fr.

M. Léon Boré a très-heureusement exécuté le projet qu'il avait eu de donner au public français une traduction exacte et complète du remarquable écrit du cardinal Manning sur le *Césarisme et l'ultramontanisme*, sujet toujours plein d'actualité. C'est un mémoire qui a d'abord été lu à l'Académie de la religion catholique, à Londres, le 23 décembre 1873, et qui a eu un grand retentissement, tant à cause de la valeur et de la position de l'auteur, que du puissant adversaire auquel il s'adressait. Dans une préface le cardinal répond aux principales critiques qui lui ont été faites par la presse anglaise. Son but est de montrer que l'antagonisme entre le césarisme et l'Église n'est pas particulier à notre époque : il a existé de tout temps. Nous voyons le césarisme païen, incarné dans les empereurs romains, qui lui ont donné leur nom. Il a été battu en brèche par le christianisme qui a établi la séparation des deux pouvoirs, en même temps qu'il consacrait la suprématie de l'Église pour les questions de foi et de morale, par le seul fait que l'État se reconnaissant incompétent par son caractère laïque, l'Église, instituée par Dieu pour régler tout ce qui touche au dogme et aux mœurs, était seule capable de déterminer ce qui était de son devoir et, par conséquent, d'assigner des limites à la juridiction de l'État. La confusion des pouvoirs a reparu avec la réforme, au nom de la liberté de religion et de conscience; elle reparaît aujourd'hui, pleine de force, en Prusse, avec la loi Falk. C'est le césarisme qui renaît sous prétexte de résister à l'ultramontanisme, c'est à-dire pour opprimer le catholicisme. Nous en sommes menacés en France sous une autre forme, malgré la formule consacrée de la séparation de l'Église et de l'État: le césarisme républicain. Le césarisme est le tombeau de toutes les libertés dont l'Église est la seule sauvegarde assurée. Il sera vaincu par elle comme toujours. « Où sont à présent les empereurs de Rome, d'Allemagne et de France? Mais Pierre est toujours à son siége, et Pierre, aujourd'hui c'est Pie IX. »

R. S.

Bilder aus dem Leben eines Taubstummen. Eine Autobiographie des Taubstummen O. Fr. Kruse. (*Mémoires d'un sourd-muet. Autobiographie de O. Fr. Kruse.*) Altona, 1877, in-12 de 186 p.

Tel est le titre d'un opuscule que nous venons de lire avec le plus vif intérêt. Nous le recommandons non-seulement à ceux qui s'occupent de l'éducation des sourds-muets, mais encore à tous les pédagogues, d'autant que l'auteur a déjà beaucoup écrit sur ce sujet. Ce qui nous a particulièrement frappé c'est la description que l'auteur nous fait des diffé-

rentes phases que son esprit a parcourues pour atteindre son développement moral et scientifique : c'est là une peinture psychologique intime particulièrement curieuse. Tout en étant luthérien, M. Kruse est fermement attaché à la foi chrétienne et ne conçoit pas l'éducation sans la religion. « L'instituteur sourd-muet, dit-il, ne doit pas seulement enseigner la religion, mais il faut qu'il soit la religion même, la personnification d'une vertu basée sur la crainte de Dieu. » Deux méthodes prévalent de nos jours dans l'enseignement des sourds-muets. D'un côté, l'école dite allemande s'efforce, avant tout, d'enseigner à comprendre la parole parlée et prétend n'instruire qu'au moyen de la bouche ; l'école française, par contre, donne une prépondérance presque exclusive au langage mimique. Notre auteur, qui a étudié à fond les deux méthodes, se place entre les deux et voudrait les voir appliquer simultanément. M. Kruse a développé ses idées sur cette matière dans un écrit spécial intitulé : *Essai sur la conciliation des méthodes, dites allemande et française, d'enseignement des sourds-muets*, qui, traduit en anglais, a aussi été publié en français avec une introduction par Mgr de Haerne, directeur de l'établissement royal des sourds muets à Bruxelles et membre de la Chambre des représentants de Belgique. Il a paru à Courtrai (Beyaert, 1871). D. von B.

Les Monuments historiques de l'Algérie, par Louis Piesse. Paris, 1877, in-8 de 23 p. (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*.)

La petite brochure de M. Piesse ne contient que des indications très-sommaires sur les monuments antiques de l'Algérie. L'auteur se contente de mentionner les ruines qui ont attiré l'attention de la Commission des monuments historiques. On se demande avec étonnement pourquoi cette savante commission a pris la peine de faire un relevé des arcs de triomphes, des théâtres et des basiliques du nord de l'Afrique. Non-seulement elle ne s'occupe pas de les réparer ou de les soutenir, mais elle n'intervient même pas auprès du gouvernement général pour faire cesser les dégradations que subissent ces ruines imposantes. Il serait pourtant très-nécessaire de prendre des mesures sévères contre les colons et de mettre un terme à cette fureur de détruire qui paraît s'être emparée de tous les Français établis en Algérie. Il existe des décrets et des circulaires qu'il serait grand temps de mettre en vigueur. A. H. de V.

Vocabulaire des symboles et des attributs employés dans l'iconographie chrétienne, par l'abbé J. Corblet. Paris, J. Baur, 1877, in-8 de 107 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Corblet a eu l'excellente idée de faire un tirage à part d'articles publiés dans la *Revue de l'art chrétien*, dont il est le directeur; ces articles forment ainsi, sous un format commode, un catalogue des attributs de saints que chaque archéologue, chaque voyageur peut avoir sans cesse sous la main et consulter utilement. Lui-même prend soin d'avertir ses lecteurs qu'il n'a fait que résumer des ouvrages publiés sur ce sujet intéressant. Il me semble que chacun de ceux, et ils seront nombreux probablement, qui se serviront de ce vocabulaire, feront bien de faire intercaler des feuillets blancs dans leurs exemplaires et d'y consigner les faits inédits qu'ils seront amenés à constater ; M. l'abbé Corblet aura donné ainsi le moyen de connaître exactement ce que l'on sait déjà en fait des attributs des saints, et de compléter ce catalogue intéressant. Dès à présent je lui signale la *pomme* qui doit avoir un article spécial dans les attributs de la sainte Vierge. A. de B.

De la propriété littéraire et artistique, par Daniel de Folleville, professeur à la faculté de droit de Douai. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1877, in-8 de 33 p. — Prix : 1 fr.

Cette monographie, qui a paru d'abord dans la *France judiciaire*, se divise en trois parties. La première traite, en théorie pure, de la nature, de l'objet et de l'étendue de la propriété littéraire et artistique. L'auteur la regarde comme une propriété préexistante et primordiale, fondée dans son principe sur le droit naturel à l'égal de la propriété ordinaire. Le droit rival de la société est, aux yeux de M. Daniel de Folleville, une sorte d'expropriation pour cause d'utilité publique. La seconde partie contient le résumé et la critique des dispositions de la loi des 14-19 juillet 1866 qui réglemente aujourd'hui en France la propriété littéraire. Enfin, dans la troisième partie, l'auteur donne quelques indications, très-succinctes, sur l'état de la législation en Espagne, en Russie, en Angleterre, en Italie, en Autriche, en Allemagne et en Belgique, en ce qui concerne les œuvres littéraires, la reproduction et la représentation des œuvres dramatiques et musicales, et les œuvres d'art. Le travail de M. Daniel de Folleville est plutôt le cadre d'un grand ouvrage, dont l'utilité pratique serait incontestable, qu'un exposé doctrinal complet de cette question si importante.

Précis historique de la littérature française, depuis les origines jusqu'à nos jours, à l'usage des colléges, des pensionnats et des aspirants au brevet de capacité, par Louis Jaunay. Paris, librairie de l'*Écho de la Sorbonne*, 1877, in-12 de 239 pages. — Prix : 2 fr.

Ce petit livre est le fruit d'un long et patient travail. Combien de recherches ont été nécessaires pour condenser en deux cent trente pages, l'histoire de notre littérature ! L'auteur ne fait point étalage d'érudition, mais on voit, à chaque ligne, qu'il a puisé aux meilleures sources. Il résume en peu de paroles les plus doctes études, et laisse, sur chacune des questions qu'il touche, une idée claire et des souvenirs précis. Il évite la sécheresse, qui est le défaut des résumés trop succincts, et il s'interdit tous les détails qui ne lui sont pas imposés par son sujet. Le lecteur, que la modeste apparence du livre avait peut-être trompé d'abord, s'étonne de rencontrer les plus savantes conclusions des linguistes contemporains. Il apprend quelle part ont eue à la formation de notre belle langue les dialectes celtique, allemand, grec et latin; il sait quelle fut, à l'époque des Médicis et au commencement du dix-septième siècle, l'influence de l'italien et de l'espagnol sur notre littérature ; il reconnaît l'origine de mots naturalisés à ces époques et venus d'au-delà des Alpes ou des Pyrénées. Il juge l'œuvre du grand siècle, qui, en voulant trop épurer la langue, l'appauvrit et lui fit perdre quelque peu son caractère original.

M. Jaunay a traité avec plus d'étendue l'histoire des origines de notre littérature depuis l'ère chrétienne jusqu'à l'époque moderne (pages 1, 145). Cette période fort intéressante est, en effet, la moins connue. Il multiplie les citations, et, entre les plus belles, il choisit toujours celles qui donneront, avec un brillant modèle du style de l'époque, un enseignement moral. Nous avons remarqué quelques fautes d'impression, mais on les corrigera facilement. Puisse ce livre se répandre : nous sommes assuré qu'il fera aimer non-seulement la beauté littéraire, mais aussi la vérité et la vertu, auxquelles elle doit servir de parure.

Eug. Pousset.

Devoirs des écoliers américains, *recueillis à l'exposition de Philadelphie* (1876), par F. Buisson, président de la commission scolaire déléguée à Philadelphie, par le ministère de l'instruction publique, et traduit par A. F. Legrand, chargé du cours d'anglais au lycée Fontanes, Paris, Hachette, 1877, in-12 de viii-508 p., avec figures. — Prix : 3 fr.

Parmi les curiosités exposées à Philadelphie, l'année dernière, à l'occasion des fêtes du centenaire de l'indépendance de l'Amérique, se trouvait une collection nombreuse de devoirs des élèves de tous les degrés dont le mérite doit revenir en grande partie au Bureau d'éducation de Washington. C'est là que M. Buisson a puisé tous les éléments de cette publication ; il a voulu donner un type des divers genres d'exercices usités dans les écoles des États-Unis, en copiant des devoirs compris dans cette collection. Il les reproduit sans commentaire avec l'indication de l'origine, l'âge, le sexe et l'école de l'élève, ce qui nous met dans un singulier embarras pour juger son œuvre. Malgré le bruit qui s'est fait autour de son nom, il nous paraît avoir fait un choix impartial au point de vue des doctrines; mais est-il fait au hasard ou avec assez de discernement pour servir à donner une idée exacte des méthodes et des résultats obtenus ? Nous sommes réduit au silence sur ce point. Mais nous nous hasardons pas en disant que ce recueil est excessivement curieux, au point de vue pédagogique, et comme sujet d'étude des mœurs et de l'état des esprits. Nous y trouvons d'intéressants spécimens des « leçons des choses » et nous voyons défiler tous les âges différents de la jeunesse, venant nous exprimer, quelquefois avec naïveté, quelquefois avec talent leurs idées un peu sur tous les sujets : histoire, géographie, mathématiques, musique, dessin, morale, religion, pédagogie, économie sociale, politique, etc, etc., sous forme de narration, lettres, dissertations, ou simples devoirs. On reconnaît en maints endroits l'esprit positif de la race anglo-saxonne et des extravagances d'imagination toutes juvéniles. Dans un devoir sur le *papier*, une petite fille de neuf ans dit que, sans le papier, « les demoiselles ne recevraient plus de lettres d'amour (28).» Un garçon de seize ans dit, à propos des journaux, qu'une presse sans entraves est, et doit être « la gloire de tout peuple libre (81).» « Avant la chute de l'empire français, dit une jeune fille de seize ans, presque tout le monde civilisé suivait les modes de l'impératrice Eugénie et de la princesse de Metternich ; mais, depuis la guerre franco-prussienne, la princesse héritière de Prusse a pris leur place (128). » Écho des leçons d'histoire de nos patriotes républicains, Carnie H. écrit que « c'est tout récemment qu'un système d'école tolérable s'est établi en France. Sous l'ancienne monarchie, l'éducation était à ce point négligée que bien peu de Français savaient lire et écrire (251). » Une autre prétend que « l'un des principaux objets du règne de Napoléon III fut de maintenir la suprématie du Pape (334). » Le jugement d'un enfant de quatorze ans sur Napoleon Ier mérite d'être noté (180). Il y a beaucoup de choses à imiter et beaucoup à éviter. R. de St.-M.

Un compatriote de Fénelon et de Joubert. *Journal d'un jeune prêtre*, recueilli et publié par le R. P. des Valades, prêtre de l'Oratoire. Paris. Ed. Baltenweck, 1877, in-18 de 107 p. — Prix : 1 fr.

Le *Récit d'une sœur*, les livres publiés par M. Ch. de Ribbe nous ont fait admirer la famille chrétienne ; le *Journal* et les *Lettres* d'Eugénie de Guérin, l'affection fraternelle dans ce qu'elle a de plus exquis. Jusqu'ici, en France, on n'avait pas encore publié de notes intimes, émanant d'un cœur sacer-

dotal. Un de nos plus éminents critiques signalait et regrettait, il y a quelques années, cette lacune dans notre littérature. Le petit volume que nous annonçons la comble en partie; et si le mérite intrinsèque d'un ouvrage suffisait toujours pour en assurer le succès, le *Journal d'un jeune prêtre*, ne tarderait pas à prendre rang à côté des livres, que nous nommions tout à l'heure. Comme dans toute mélodie, il y a dans tout livre une *dominante*. Ici la *dominante* c'est l'élévation. Quelles pages que celles où le jeune prêtre raconte comment, enfant, il allait garder les troupeaux et se chauffait, l'hiver, à un feu de bois mort, tombé des chênes, qu'il allumait derrière un talus! Quelles pages sur ses premières études, sur l'enthousiasme pour le bien que lui inspiraient ses professeurs, sur sa vie de grand séminaire, sur la mort de sa mère! etc. Nous recommandons ce volume à toutes sortes de lecteurs, spécialement aux élèves des petits et des grands séminaires, aux professeurs et aux jeunes ecclésiastiques. Ils y trouveront l'histoire de leur propre cœur écrite dans un beau langage.

J. V.

La Congrégation de la très-sainte Vierge à Saint Acheul, (1815-1828), par le R. P. Charles Clair, de la Compagnie de Jésus. Paris Baltenweck, 1877, in-18 de 221 p. —Prix : 2 fr. 50.

Le seul mot de congrégation, suivi du nom d'un membre de la Compagnie de Jésus, est bien fait, après tout ce qu'on a dit, pour piquer la curiosité, surtout quand il s'agit de l'ancien collége de Saint-Acheul. Si quelques lecteurs doivent être déçus en ouvrant ce petit livre, d'autres éprouveront la satisfaction d'y trouver le règlement d'une association pieuse qui a puissamment contribué à maintenir et à faire progresser dans le bien les élèves qui méritèrent par leur bonne conduite d'en faire partie, et aussi le détail édifiant des œuvres auxquelles ils se livraient. Il y a là un intérêt particulier pour tous ceux que des souvenirs rattachent à Saint-Acheul, et pour les membres des congrégations de la sainte Vierge; il y a un intérêt d'édification pour tous les jeunes gens et un intérêt d'application pour tous les maîtres chrétiens préoccupés du salut des âmes de leurs élèves. Tous remercieront le P. Clair des services que leur rendra son pieux opuscule.

S. M.

Souvenirs d'un gendarme, par Jean Grange. Paris, Haton, 1877, in-12 de 290 p. — Prix : 2 fr.

Les *Souvenirs* que nous retrace l'aimable écrivain qui fait pour sa bonne part la fortune de l'excellent journal l'*Ouvrier* sont de la plus grande simplicité. Auguste Romainville est le fils d'un brave officier de santé des environs de Limoges. Des malheurs domestiques, entre lesquels la jolousie d'une marâtre ne doit pas occuper la dernière place, le jettent un jour sur le pavé avec quelques bribes de latin et de grec qui ne l'auraient pas empêché de mourir de faim. Peu ambitieux, notre héros revêt un beau matin le chapeau et le baudrier de Pandore et pratique modestement les vertus qui sont l'apanage du parfait gendarme et du bon chrétien. Brigadier, puis maréchal-des-logis, après de nombreux exploits dont le récit piquant donne beaucoup d'intérêt à ces *souvenirs*, il parvient à mériter la main d'une aimable chrétienne et commence une existence nouvelle au seuil de laquelle s'arrête notre conteur, parce que, comme il le dit fort bien :

« les familles fortunées sont comme les peuples heureux, elles n'ont pas d'histoire. » Tel est ce simple et charmant tableau, dans lequel abondent les douces et bonnes figures, esquissées d'un crayon léger à côté de physionomies quelque peu grotesques qui projettent sur l'œuvre un rayon de franche et gauloise gaieté. Il n'est pas jusqu'au plus petit incident d'où ne se dégage quelque leçon dont le lecteur peut aisément tirer profit. Ce petit livre a sa place marquée dans les bibliothèques populaires. Nous sommes assurés qu'il amusera et fera du bien. E. P.

Histoire populaire de la Révolution française, par A. Rastoul. Paris, Th. Olmer, 1877, in-12 de IV-406 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume de M. Rastoul est écrit avec modération, d'un style simple et ferme, et qui, dans un nombre de pages restreints, déroule une série de faits qu'il est honteux et dangereux surtout de ne pas mieux connaître. M. Rastoul commence son livre par l'exposition des causes qui amenèrent la Révolution, il le termine au Consulat qui ne fut cependant pas un dénoûment; car, suivant une heureuse expression du comte de Serre, l'Empire lui-même ne fut qu'un jacobinisme concentré. Sans s'interdire d'apprécier les événements, l'auteur laisse généralement à son lecteur le soin de juger après lui avoir mis sous les yeux les pièces du procès. « Notre impartialité, dit M. Rastoul, n'ira pas cependant jusqu'à tenir la balance égale entre le mal et le bien, entre les assassins et les victimes, ce ne serait pas de l'impartialité mais une désertion de la cause de la vérité. »

L'*Histoire populaire de la Révolution française*, qui peut rendre tant de services en pénétrant dans certaines classes, par ses mérites de style et de composition, est très-digne de recevoir un bon accueil dans nos bibliothèques. Nous pourrons souvent l'y consulter, heureux de trouver condensé dans un volume le récit de tant d'événements dont nous subissons encore les conséquences. Th. P.

Les Vivants et les morts, portraits politiques, par lord One. Lyon, Pélagaud; Paris, P. Reichel, 1877, in-12 de 237 p. — Prix : 3 fr.

Ces portraits ont d'abord paru dans *Paris-Journal*. Ils y ont obtenu un succès qui ne manquera pas au volume dans lequel ils ont été réunis. Onze personnages ont posé devant l'écrivain, qui se cache sous le pseudonyme de lord One : Pie IX, le czar, le prince de Galles, l'empereur François-Joseph, lord Byron, le maréchal de Mac Mahon, Maximilien, le comte de Chambord, Ignace de Loyola, M. de Bismarck, Charette second. Neuf vivants et trois morts. Les vivants sont au premier rang des personnages contemporains dont on s'occupe le plus. Lord One ne fait point leur biographie, il donne seulement à ses lecteurs quelques points de repère historique, comme il le dit lui-même, et esquisse d'un crayon ferme et fin l'homme célèbre dont il vient d'écrire le nom et avec lequel une carrière diplomatique, sans doute, l'a souvent mis en rapport. Le portrait de Pie IX, celui de M. le comte de Chambord ont, à leur apparition, produit une sensation très-grande. Les événements qui attirent si vivement l'attention sur la Russie donnent aujourd'hui un intérêt tout particulier au portrait du czar et montrent combien étaient justes les prévisions de l'auteur. On s'étonne peut-être de voir figurer Ignace de Loyola dans cette galerie de contemporains, mais nous avions tort de le mettre au nombre des morts, il revit dans l'ordre

qu'il a fondé et qui est en butte à tant d'attaques ineptes et sauvages. Lord One les repousse avec autant d'esprit que de raison, ces agressions odieuses et ridicules à la fois. C'est par le portrait du général de Charette que se termine le volume.

Lord One a un style pas toujours très-correct, mais vif, imagé. On lit avec empressement toutes ces pages alertes et inspirées par de généreux sentiments, et l'on serait très-désappointé d'arriver si vite à la fin du volume si l'auteur n'en faisait espérer un second. S. V.

L'Empire allemand, la Turquie et l'Europe, par M. Raudot, ancien député de l'Yonne. Paris, Douniol, 1877, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. Raudot rendra un véritable service à la nouvelle génération en la détournant de compter sur la décadence financière de l'Allemagne et sur l'éventualité d'une désagrégation des éléments qui composent le nouvel empire. En ce qui concerne l'Orient, il fait ressortir avec à propos que la Russie ne peut consentir à être claquemurée dans la mer Noire, mais cela ne veut pas dire que les Russes doivent fatalement s'emparer de Constantinople. Il y a des solutions plus naturelles et plus justes. A ce propos, je voudrais rassurer l'ancien député de l'Yonne sur les inquiétudes qu'il ressent lorsqu'il parle de l'affranchissement des populations chrétiennes de la Turquie d'Europe. M. Raudot se demande d'abord ce que deviendrait la minorité musulmane dans les États serbe, bulgare, grec, qui se formeraient des débris de l'agglomération osmanli. Ma conviction est qu'on les laisserait bien tranquilles s'ils voulaient eux-même s'y résigner. Autrement, ils s'en iraient, comme on l'a déjà pratiqué.

On oublie vite les précédents, même dans cet Orient où rien n'a changé! Il y a cinquante ans, les Turcs de Morée, qui n'ont pas voulu rester dans le nouvel État hellénique, ont été établis en Thessalie sur des terres appartenant à des Grecs, lesquels ont préféré aller dans un pays qui devenait chrétien. A la formation des États chrétiens, si quelques centaines de milliers de musulmans ne veulent pas rester, on fera, comme en 1838, un échange à l'amiable à travers le Bosphore. — Ce qui est à prévoir, c'est qu'ils resteront pour échapper à la rapacité de leurs fonctionnaires.

D'un autre côté, M. Raudot prévoit que ces petits États seraient dévoués à la Russie à cause de la conformité de religion. Quel inconvénient y voit-il? L'union et le développement de toutes les populations menacées par le pangermanisme doivent être vus avec plaisir. D'un autre côté, les populations de l'Europe orientale, n'ont qu'une peur, c'est d'être absorbées par la Russie. La question de nationalité domine tout. La conformité de religion ne vient qu'après tout le reste, ce qui explique l'incompatibilité entre les Grecs, les Roumains et les Bulgares, et la parfaite tolérance dont le culte catholique jouit dans tous ces pays. Puisque l'ancien député de l'Yonne est le patriarche de la décentralisation en France, il n'a qu'à suivre cette même piste en Orient. Il sera alors sur la voie des solutions normales et justes. Cyrille.

L'Asie-Mineure et les Turcs en 1875. *Souvenirs de voyage*, par Auguste Choisy, ingénieur des ponts et chaussées. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-12 de 349 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Choisy n'a pas de parti pris : il est dans les meilleures conditions pour observer ; et, comme il le dit lui-même, il a su s'affranchir de « ce sens dé-

plorable du ridicule qui est, en somme, l'inintelligence des choses nouvelles. » Suivons-le donc avec confiance chez les chrétiens d'abord, puis chez les musulmans de l'Asie. A Salonique, il trouve « l'accueil cordial que les Grecs font à l'étranger, principalement au Français. » Lorsqu'il présente, au mont Athos, ses lettres d'introduction : « Qu'avez-vous besoin, » lui dit le supérieur du couvent grec, « de toutes ces recommandations ? Vous êtes Latin ? Hé ! qu'importent ces divisions de détails ? Nous avons tous un même Christ, une même foi. » M. Choisy observe avec beaucoup de tact le Turc asiatique, le vrai : « Le Turc, et surtout le Turc du centre, a quelque chose de la bête fauve ; singulière race qui ne sort de son calme de mort que pour s'abandonner par accès aux transports désordonnés de la vie sauvage ! » Recueillant ses impressions sur l'Asie-Mineure, M. Choisy dit en terminant : « Tout, dans ces tristes contrées, éveille l'idée d'une population sans ressort et sans avenir. Un sol fertile en friche, une race belle et robuste qui s'éteint chaque jour. » Voilà pour le Turc encore à l'état de nature. Quant à celui qui se croit civilisé, le voyageur montre qu'il a pris toute la civilisation à rebours (p. 115). Plus loin, il conclut ainsi : « Le Turc de la côte, le Turc demi-civilisé ajoute aux vices inhérents à sa race ceux de l'Européen, et il n'acquiert rien des qualités de l'Occidental. On sent à le voir que la civilisation européenne n'était point faite pour lui... Le Turc est un autre homme que nous. Le régime approprié à notre développement social ne saurait lui convenir... Le Turc est un Asiatique. » Le livre de M. Choisy est très-amusant et très-instructif.

A. D'AVRIL.

Servières et son petit séminaire, par l'abbé POULBRIÈRE. Tulle, Mazeyrie, 1876, in-18 de 180 p. — Prix. 1 fr.

Ce petit livre contient de touchants souvenirs sur la première réorganisation de l'instruction religieuse, dans un des grands diocèses de France, après la Révolution. On y retrouve quelque chose de cette saveur surnaturelle qui donne tant de charme aux *Acta sanctorum :* l'abbé Capitaine, dont l'héroïque figure domine le récit, et ses pieux coopérateurs, sont les dignes héritiers des apôtres de la Gaule. C'est par de tels hommes qu'après la grande orgie du XVIIIe siècle, Dieu rendit à la France la foi de ses ancêtres.

J.-A. DE BERNON.

Historique de l'affaire de la sœur saint Léon, institutrice à Saint-Léger-Vauban, par D. MARCHAND, notaire à Saint-Léger-Vauban, maire révoqué. Auxerre, E. Robert, 1877, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure raconte, dans tous ses détails, un des plus curieux comme des plus tristes épisodes de nos jours, qui restera pour donner une idée de l'état où les excitations antireligieuses ont poussé les esprits. Que de bruit n'a t-on pas fait contre une religieuse à l'occasion d'une brûlure à peine constatée. Il semblait qu'on eût rallumé les bûchers de l'inquisition : elle a été signalée en pleine Chambre française à l'animadversion du monde entier, tandis que le tribunal compétent la renvoyait des fins de la plainte sans dépens. On verra, par les enquêtes, les correspondances échangées officiellement, les dénonciations et le résumé de l'audience, toutes les misérables passions mises en jeu par cette affaire, qui tirait tout son prix de ce qu'elle était dirigée contre une religieuse.

V. M.

VARIÉTÉS

TABLES DES PIÈCES DONNÉES EN PRÉLIMINAIRES ET EN APPENDICES DANS L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET.

Dom Calmet a donné deux éditions de son *Histoire de Lorraine*, la première en 3 volumes in-folio, en 1728; la seconde en 7 volumes in-folio, en 1745-1757. A ces publications, l'auteur a joint : 1, en préliminaires et en appendices, au commencement et à la fin des volumes, des pièces détachées de différentes sortes, savoir : dans les préliminaires, des *morceaux accessoires*, dissertations, généalogies, catalogues d'abbés, d'abbesses, etc., des planches, cartes et plans; 2, dans les appendices, des preuves comprenant des *documents divers*, chroniques, mémoires, relations, notices, etc., et des *titres*, lettres et diplômes.

Toutes ces pièces ont beaucoup d'intérêt pour ceux qui étudient l'histoire de la Lorraine et des pays voisins; mais la manière dont elles sont distribuées dans les deux éditions ne permet que difficilement d'y recourir. Elles n'y sont, en effet, rangées dans aucun ordre, ni chronologique, ni méthodique; et, de plus, elles y sont réparties de telle sorte qu'une portion d'entre elles seulement se trouve dans les deux éditions; près de la moitié n'existant que dans l'une des deux, soit dans la première soit dans la seconde, à l'exclusion de l'autre. Ajoutons que quelques pièces sont, par inadvertance données deux fois dans la même édition.

Le nombre total de ces pièces est de 1,399, dont 782 communes aux deux éditions, 335 qui ne se trouvent que dans la première, et 282 qui appartiennent exclusivement à la seconde.

Ces 1,399 pièces consistent en 268 morceaux accessoires, 68 documents divers et 1,063 titres.

Les 782 pièces communes aux deux éditions comprennent 138 morceaux accessoires, 42 documents divers et 602 titres.

Les 335 pièces particulières à la première édition comprennent 2 morceaux accessoires, 4 documents divers et 329 titres.

Les 282 pièces particulières à la seconde édition comprennent 128 morceaux accessoires, 22 documents divers et 132 titres.

M. Noël, de Nancy, a publié en 1851, dans le tome Ier du *Catalogue raisonné* de ses collections (page 26 à 101), une table des pièces contenues dans les deux éditions de l'histoire de Lorraine de Dom Calmet. Mais il s'est borné à les indiquer dans l'ordre où les donne l'ouvrage original, et, reproduisant ainsi dans sa table le défaut d'arrangement que nous venons de signaler, il ne remédie nullement par son travail aux difficultés qui en résultent pour les recherches (*a*). C'est pour obvier à cet inconvénient que nous avons dressé les tables données ici au public.

I. Table alphabétique des 268 *Morceaux accessoires* (dissertations, généalogies, catalogues d'abbés, d'abbesses, etc., planches, cartes et plans) donnés en préliminaires dans les deux éditions, au commencement des volumes.

II. Table alphabétique des 68 *Documents divers* (chroniques, mémoires, rela-

(*a*) A ces observations il est juste d'ajouter qu'en trouve, sur un point particulier dans le travail de M. Noël, des renseignements intéressants fournis par l'examen d'un exemplaire non cartonné de la 1re édition de l'Histoire de Lorraine de Dom Calmet. Ainsi sont signalées 16 pièces supprimées dans cette 1re édition et qui ne figurent plus ni dans les exemplaires qu'on en possède ordinairement, ni dans la 2e édition; et 4

tions, notices, etc.) imprimés en appendices, parmi les preuves, dans les deux éditions, à la fin des volumes.

III. Table chronologique des 1063 *Titres* (lettres et diplômes) donnés comme preuves, en appendices, à la fin des volumes, dans les deux éditions.

AUG. PROST.

I

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MORCEAUX ACCESSOIRES DONNÉS EN PRÉLIMINAIRES AU COMMENCEMENT DES VOLUMES (*a*).

1re édit. 2e édit.

Abbayes et autres seigneuries (monnaies des...) (Voy. Monnaies).

autres pièces supprimées également dans la 1re édition, mais rendues dans la 2e édition.

Voici les 16 pièces supprimées qui ne se trouvent plus dans aucune des deux éditions :

T. I,	385.	974.	Otto II, Emp.	p. Saint-Dié abb. (priviléges).
Id.		s. d.	Leorardus chorévêque de Toul.	p. Saint-Evre de Toul abb. (donation).
T. II,	406.	1194.	Simon II, duc de Lorr.	p. Remiremont abb. (accord).
Id.	428.	1219.	Le Seigneur de Gondrecourt.	au Seigneur de Rinelle (reprises).
Id.	432.	1222.	Le Seigneur de Gondrecourt.	à Mathieu II, duc de Lorraine (reprises de Gondrecourt).
Id.	428.	1258.	Le Seigneur de Gondrecourt.	à Thiéb. II, comte de Bar (promesse de ne pas aliéner Gondrecourt sans son consentement).
Id.	429.	1272.	Henri roi de Navarre, comte de Champagne.	à Thiéb. II, comte de Bar (inféodation de Gondrecourt, etc).
Id.	537.	1293.	Délivrance de prisonniers faits entre Bitche et Stulzelbronn.	
Id.		id.	Jeannas de Toul.	Quittance de ses dommages à la bataille donnée entre Dommartin et Toul.
Id.		1294.	Arrêt contre Thiéb. II, comte de Bar.	p. Beaulieu abb. (réparation des dommages faits en 1286-1288).
Id.		id.	Henri, fils du comte de Bar.	p. Éléonore d'Angleterre, sa femme (douaire).
Id.		id.	Jean, fils du comte de Bar.	p. Éléonore d'Anglet. (garantie des promesses de Henri, son frère, pour son mariage).
Id.	551.	1299.	Albert, roi des Romains.	p. Remiremont abb. (confirm. de priviléges).
T. III.	408.	1545.	François Ier, roi de France.	p. Stenay (annulation de la cession faite par Ant. duc de Lorraine en 1541).
Id.	439.	1573.	Charles IX, roi de France.	Déclaration touchant le concordat de 1571, avec Charles III, duc de Lorraine).
Id.	444.	1578.	Henri III, roi de France.	p. le Barrois (déclaration touchant les exécutions judiciaires).

Les 4 pièces supprimées dans la 1re édition, comme les précédentes, mais rendues dans les preuves de la seconde, se trouvent indiquées dans notre table III, aux dates de 1051 (saint Léon IX, p. Saint-Dié, t. II, p. 295), 1051 (saint Léon IX, p. Toul, t. II, p. 298), 1132 (Simon Ier, duc de Lorraine, p. Saint-Dié, t. V, p. 182), 1662 (traité de cession de la Lorraine à la France, après la mort du duc, t. VII, p. 268).

(*a*) A ces morceaux imprimés dans les préliminaires, nous en avons réuni quelques-uns de caractère analogue qui se trouvent reproduits en appendices parmi les preuves, à la fin des volumes, comme l'indique la présente table par les lettres *a/p.* qui accompagnent quelques notations de pagination.

1re édit.	2e édit.	
—	VII, 201.	Abbés et abbesses de Lorr. (errata aux listes d'...)
III, 49.	VI, 1.	Abbés et abbesses de la province de Trèves et des Trois-Évêchés (listes des....)
—	III, app. 1.	Additions et corrections aux tom. I. II. III, de l'histoire de Lorraine.
—	V, 131.	Additions et corrections aux tom. I. II. III, de l'Histoire de Lorraine.
—	VII, 202.	Additions et corrections aux tom. I. II. III, de l'Histoire de Lorraine (errata aux...)
—	VI, 223.	Additions et corrections à l'Hist. de Lorr., 2e édit., t. I.
—	VI, 233.	Additions et corrections à l'Hist. de Lorr., 2e édit., p. 224, préliminaires.
—	II, 39.	Amance (généalogie de la maison de..).
—	VI, 161.	Amance (Seigneurs de...).
—	V, 187.	Anderney des Armoises (Branche de...).
—	III, 1.	Apremont (Origine et décadence de la maison de...).
I, 217.	III, 17.	» (généalogie de...).
I, 224.	III, 71.	Apremont aux merlettes (généalogie de...).
—	VII, 39.	*Ascia* (dissertation sur les mots : *sub ascia dicavit*).
—	VII, 202.	Id. id. id. id. (errata).
—	V, 193.	Aulnoy des Armoises (Branche de...).
III, 67.	VI, 21.	Autrey (abbés de...).
—	V, 171.	Autrey des Armoises (branche de...).
—	VII, 143.	Avoués des Églises (dissertation sur les...).
I, 191.	I, 281.	Bar (listes généal. des comtes et ducs de...).
—	VI, 259.	Bar (comtes de...).
		Bar (duché et ville de...). (Voy. Cartes — Plans).
		Bar (monnaies de...). (Voy. Monnaies).
		Bar-le-Duc (Voy. Saint-Pierre de Bar-le-Duc, prévôts de la collégiale).
—	VI, 257.	Bar-le-Duc et Briey (comtes de...).
—	V, 171.	Barisey ou Richard-Mesnil-des-Armoises (branche de...)
—	II, 53.	Baulde (généal. de Jean de Bauldé dit de Lorraine).
—	VI, 27.	Baumgart (abbés de...).
III, 67.	VI, 22.	Beaulieu, Argone (abbés de...).
III, 71.	VI, 28.	Beaupré (abbés de...).
III, 73.	VI, 29.	Belchamp (abbés de...).
—	IV, »	Bibliothèque de Lorraine ou histoire des hommes illustres, etc.
—	II, 43.	Bildestein (généal. de....).
—	II, 29.	Bitche (comté et comtes de...).
—	III, app. 9.	Bitche (remarques sur les seigneurs et la seigneurie de...)
I, 215.	III, 90.	Blamont (généalogie des comtes de...).
—	VI, 251.	Id. id. id. (Supplément).
—	VI, 32.	Bonfay (abbés de...).
III, 77.	VI, 35.	Bonmoutier ou Saint-Sauveur (transféré plus tard à Domevre) (abbés de...).
III, 79.	VI, 37.	Bouxières-aux-Dames (abbesses de...).
III, 81.	VI, 39.	Bouzonville (abbés de...).

N. B. — Les préliminaires imprimés pour le tome VI se trouvent généralement reliés avec le tome VII.

1re edit.	2e edit.	
		Brémoncourt. (Voy. Plombières.)
I, «	I, «	Cartes. — Électorat de Trèves. — Évc de Verdun. — Évé de Toul. — Évé de Metz.— Duchés de Lorr. et Bar. (5 Cartes).
—	II, 23.	Castres (comté et comtes de...).
—	VI, 260.	Castres (Maison de...).
III, 85.	VI, 47.	Chatenoy (prieurs de...).
III, 83.	VI, 44.	Châtillon (abbés de...).
III, 87.	VI, 49.	Chaumousey (abbés de...).
—	VII, 1.	Chemins de Lorraine (dissertation sur les grands...).
—	VII, 202.	Id. id. (id. id.)(Errata).
—	II, 2e sér. 31.	Chevalerie de Lorraine (priviléges de l'ancienne...).
I, 229.	V, 147.	Chiny (Liste généalog. des comtes de...).
—	VI, 51.	Clairlieu (abbés de...).
I, 237.	VII, 167.	Commercy (généalogie des seigneurs de...).
—	V, 197.	Commercy des Armoises (branche de...).
—	III, app. 130.	Copelles d'Épinal (observations sur la prétendue concession des... en 1223).
—	III, 63.	Coulonne Apremont (branche de...).
—	II, 51.	Coussey (généal. des princes de Lorraine, seigneurs de).
—	VI, 263.	Dagsbourg ou Dabo (Maison de...).
I,	—	Dédicace de l'ouvrage au Duc de Lorraine.
—	I, »	Id. id. au roi de Pologne.
—	V, 157.	Des Armoises (généalogie de...).
—	II, 13.	Deuilly (maison de...).
		Differdange (Voy. Tiffertange).
—	VII, 99.	Dissertations sur divers sujets.
—	II, 2e sér. 33.	Dixmes et revenus ecclésiastiques (dissertation sur l'origine des...).
		Domevre abb. (Voy. Bonmoutier abb.).
III, 11.	V, 13.	Duels ou combats singuliers, en Lorraine (dissertation sur les...).
I, 47.	I, 73.	Ecrivains de l'histoire de Lorr. (liste alphab. des...).
		Epinal (Voy. Copelles d'Epinal).
III, 95.	VI, 63.	Epinal (abbesses de...).
III, 99.	VI, 65.	Epternach (abbés de...).
—	VII, 202.	Errata des additions et corrections.
—	VI, 61.	Escurey (abbés de...).
—	V, 215.	Estreval-Gournay (branche de...).
III, 107.	VI, 75.	Etival (abbés de...).
—	VI, 80.	Flabémont (abbés de...).
III, 111.	VI, 81.	Flavigny (prieurs de...).
—	II, 33.	Florenges (généal. de la maison de Lorraine Florenges).
—	VI, 261.	Id. (maison de...).
—	VI, 85.	Freistroff (abbés de...).
—	V, 211.	Friauville-Gournay (branche de...).
—	II, 50.	Froville (branche de Bildestein de...).
		Généalogies (Voir aux noms des familles).
—	III, 1.	Id. (préface pour les...).
—	II, 31.	Gerbéviller (généal. de Wautier de Lorr., seign. de ..).

1re édit	2e édit.	
		Glandières (Voy. Longeville-lès-Saint-Avold abb...).
III, 117.	VI, 89.	Gorze (abbés de...).
—	V, 199.	Gournay ou Gronaix (généalogie de...).
—	V, 175.	Hannoncelles des Armoises (branche de...).
—	VI, 95.	Haute-Seille (abbés de...).
—	III, 85.	Hemmen-Lynden-Apremont (branche de...).
III, 121.	VI, 96.	Hérival (prieurs de...).
—	VI, 99.	Hesse (abbesses de...).
		Historiens. (Voy. Écrivains de l'histoire de Lorraine).
III, 121.	VI, 97.	Horréen, à Trèves (abbesses de...).
—	V, 187.	Jaulny des Armoises (branche de...).
—	VI, 104.	Jandeures (abbés de...).
III, 125.	VI, 107.	Jovilliers (abbés de...).
—	III, 149.	Jurisprudence ancienne de Lorraine et des Trois-Évêchés (dissertation sur la...).
—	V, 107.	Jurisprudence ancienne de Lorraine et des Trois-Évêchés (additions et corrections sur la...).
—	V, 219.	Jurisprudence ancienne de Lorraine et des Trois-Évêchés (additions sur la...).
—	VI, 108.	Justemont (abbés de...).
III, 129.	VI, 111.	Juvigny (abbesses de...).
—	VI, 43.	La Chalade (abbés de...).
—	III, 65.	La Neuveville-Apremont (branche de...).
—	V, 177.	La Neuveville-sur-Orne-des-Armoises (branche de...).
		Lay (prieurs de...) Voy. Saint-Cloud.
III, 107.	VI, 77.	L'Estanche (abbés de...).
III, 109.	VI, 79.	Id. (abbesses de...).
III, 127.	VI, 109.	L'Isle en Barrois (abbés de...).
—	II, 37.	Lombard (généalogie de Henry de Lorraine, dit le...).
III, 131.	VI, 115.	Longeville-lès-Saint-Avold ou Saint-Martin-de-Glandières (abbés de...).
I, 109.	I, 145.	Lorraine (origine de la maison de...).
I, 139.	I, 204.	Id. (généalogie de...).
I, 187.	I, 275.	Id. (liste chronolog. des ducs de...).
I, 185.	I, 274.	Id. (liste chronolog. des rois de...).
—	III, 221.	Lorraine et Bar avant la guerre de 1633 (mémoire sur l'état du duché de...).
		Lorraine (Voy. Jurisprudence. — Monnaies.— Sceaux.— Cartes.).
		Lunéville (Voy. Saint-Remy abb.).
		Luxembourg (Voy. Munster abb.).
I, 225,	V, 143.	Id. (liste généalog. des comtes de...).
		Id. (monnaies de...). (Voy. Monnaies).
—	III, 77.	Lynden-Apremont (branche de...).
—	V, 209.	Marcheville-Gournay (branche des comtes de...).
III, 1.	V, 1.	Marchis (dissertation sur le titre de...).
—	V, 217.	Id. (addition sur le titre de...).
III, 155.	VI, 143.	Metloc (abbés de...).
I, 11.	I, 14.	Metz (dissertation et liste chronol. des évêques de...).
—	I, app. 116.	Id. (2 catalogues anciens des évêques de...).

1re édit.	2e édit.	
		Id. (Monnaies de...) (Voy. Monnaies).
		Id. (évêché et ville de...) (Voy. Cartes-Plans).
—	V, 217.	Monnaie de Lorraine (addition sur la...).
II, 17.	II, 71.	Monnaies et médailles de Lorraine (explication des...).
III, «	II, «	id. id. (8 planches de...).
—	V, «	id. id. (5 planches de...).
—	III, 99.	id. id. etc. (dissertation sur les...).
—	V, 67.	Monnaies et Médailles de Lorraine et Luxembourg (supplément à la dissertation sur les...).
—	V, 77.	Monnaies et médailles de Lorraine, etc. (explication des monn. et méd. du supplém. des..).
—	V, 218.	Monnaies et médailles de Lorraine (addition à la dissertation sur les...).
—	VII, 75.	Monnaies et médailles de Lorraine (addition sur les...).
—	VI, 243.	Monnaies et médailles de Lorraine (médailles nouvelles à ajouter à l'Hist. de Lorraine, nouvelle édit. t. II, 71).
—	III, 143.	Monnaies et médailles de Lorraine (remarques sur la valeur des monnaies anciennes).
—	III, 133.	Monnaies et médailles des abbayes et autres seigneuries.
—	III, 111.	Monnaies et médailles de Bar.
—	V, 91.	Id. id. de Luxembourg.
—	III, 117.	Id. id. de Metz.
—	III, 115.	Id. id. de Trèves.
—	III, 127.	Id. id. de Toul.
	VII, app. 471.	Id. id. id. (addition..).
—	III, 131.	Id. id. de Verdun.
—	VI, 149.	Morimont (abbés de...).
III, 159.	VI, 151.	Moyen-Moutier (abbés de...).
III, 163.	VI, 155.	Munster ou Sainte-Marie-de-Luxembourg (abbés de...).
—	VI, 157.	Mureau (abbés de...).
—	III, 81.	Mussemberg-Lynden-Apremont (branche de...).
		Nancy (ville de...) (Voy. Plan — Primatiale).
—	III, 67.	Nanteuil-Apremont (branche de...).
—	II, 2e sér. 1.	Noblesse de Lorraine (Dissertation sur la...).
—	V, 93.	Id. (Additions et corrections à la dissertation sur la...).
—	V, 225.	Id. (Essai pour servir à l'hist. de la..).
III, 167	VI, 161.	Orval (abbés de...).
—	III, 89.	Park-Lynden-Apremont (branche de...).
		Pierrefort-Bar (Voy. Bar).
I, «	III, «	Planches de tombeaux des ducs de Lorraine, comtes de Vaudémont, etc. (5 pl.)
I, «	I, «	Plans de Bar-le-Duc, Verdun, Trèves, Toul, Metz Nancy (6 pl.).
I, «	III, «	Plans et vues des cath. de Metz, cath. de Toul, primatiale de Nancy, égl. de Saint-Nicolas (8 pl.).
—	II, 41.	Plombières et Brémoncourt (généal. des princes de Lorraine, seigneurs de...).

1re édit.	2e édit.	
		Pont-à-Mousson (Voy. Sainte-Marie-aux-Bois).
III, 175.	VI, 173.	Ponthieffroy à Metz (abbés du...).
—	VI, 175.	Poulengy (abbesses de...).
III, 177.	VI, 177.	Poussay (abbesses de...).
I, «	I, «	Préface de l'ouvrage.
—	IV, «	Id. pour la bibliothèque de Lorraine.
		Id. pour les généalogies (Voy. Généalogies).
III, 179.	VI, 179.	Primatiale de Nancy (primats de la...).
III, 181.	VI, 181.	Pruïm (abbés de....
—	III, 83.	Reckheim-Lynden-Apremont (branche de...).
III, 185.	VI, 187.	Remiremont (abbesses de...).
III, 189.	VI, 195.	Rengéval (abbés de...).
—	III, 88	Ressen-Lynden-Apremont (branche de...).
—	VI, 197.	Rettel (abbés de...).
		Richard-Mesnil-des-Armoises (Voy. Barisey).
—	VI, 199.	Riéval (abbés de...).
—	VII, 139.	Riste (liste des seigneurs de la maison de Riste en Lorraine, diocèse de Metz).
—	VI, 200.	Romersdorf (abbés de...).
III, 51.	VI, 3.	Saint-Airy de Verdun (abbés de...)
III, 55.	VI, 7.	Saint-Antoine de Pont-à-Mousson (commandeurs de..).
III, 57.	VI, 9.	Saint-Arnould de Metz (abbés de...).
III, 61.	VI, 15.	Saint-Avold (abbés de...).
III, 75.	VI, 32.	Saint-Benoît en Woivre (abbés de...).
III, 89.	VI, 53.	Saint-Clément de Metz ou Saint-Félix (abbés de...).
III, 91.	VI, 55.	Saint-Clou de Lay ou Saint-Clodulphe (prieurs de...).
III, 93.	VI, 57.	Saint-Diey (grands prévôts de...).
III, 103.	VI, 71.	Saint-Evre-lès-Toul (abbés de...).
III, 113.	VI, 86.	Saint-Georges de Nancy (prévôts de la collégiale de...).
III, 115.	VI, 89.	Sainte Glossinde de Metz (abbesses de...).
III, 125.	VI, 103.	Sainte-Houlde (abbesses de...).
—	VI, 101.	Saint-Hubert, Ardennes (abbés de...).
III, 129.	VI, 113.	Saint-Léon de Toul (abbés de...).
—	III, 65.	Saint-Loup-Apremont (branche de...).
III, 135,	VI, 117.	Saint-Mansuy-lès-Toul (abbés de...).
III, 137.	VI, 121.	Sainte-Marie-aux-Bois ou Pont-à-Mousson (abbés de...).
III, 139.	VI, 125.	Sainte-Marie-aux-Martyrs, près Trèves (abbesse de...).
		Sainte-Marie de Luxembourg (abb...). (Voy Munster).
		Sainte-Marie de Metz (abbesses de...) (La liste n'en est pas donné par D. Calmet).
		Saint-Martin-de-Glandières (Voy. Longeville-lès-Saint-Avold).
III, 143.	VI, 129.	Saint-Martin de Metz (abbés de...).
III, 141.	VI, 127.	Saint-Martin de Trèves (abbés de...).
III, 145.	VI, 131.	Saint-Mathias de Trèves (abbés de...).
III, 149.	VI, 135.	Saint-Maur de Verdun (abbesses de...).
III, 151.	VI, 139.	Saint-Maximin de Trèves (abbés de...).
III, 157.	VI, 145.	Saint-Mihiel (abbés de...).
		Saint-Nicolas (Eglise de...) (Voy. Plans).
III, 165.	VI, 159.	Saint-Nicolas-des-Prés, à Verdun (abbés de...).
III, 169.	VI, 165.	Saint-Paul de Verdun (abbés de...).

1re édit.	2e édit.	
III, 171.	VI, 167.	Saint-Pierre de Bar-le-Duc (prévôts de la collégiale de...)
—	VI, 171.	Saint-Pierre-aux-Nonains, à Metz (abbesses de....)
III, 171.	VI, 169.	Saint-Pierremont (abbés de....)
III, 183.	VI, 185.	Saint-Remy de Lunéville (abbés de....)
		Saint-Sauveur (abbés de...). (Voy. Bon-Moutier.)
III, 197.	VI, 210.	Saint-Symphorien de Metz (abbés de....)
III, 203.	VI, 221.	Saint-Vanne de Verdun (abbés de....)
III, 207.	VI, 229.	Saint-Vincent de Metz (abbés de....)
III, 23.	V, 31.	Salines de Lorraine et de l'évêché de Metz (dissertation sur les....)
—	V, 217.	Salines de Lorraine et de l'évêché de Metz (addition à la dissertation sur les....)
III, 191,	V, 201.	Salival (abbés de....)
I, 205,	VII, 179.	Salm de Vosges (liste généalogique des comtes de....)
—	VII, 173.	Sarrebruck-Commercy (maison de....)
II, 1.	II, 55.	Sceaux (remarques sur les sceaux de l'Hist. de Lorr..)
III, «	II, «	Id. (13 planches de...) (fig. 1 à 101.)
III. 31.	V, 53.	Id. (dissertation sur les sceaux, armoiries et couleurs des ducs de Lorraine.)
—	V, 75.	Sceaux (explication du supplément aux sceaux, médailles et monnaies de Lorraine.)
—	V, 207.	Secourt-Gournay (branche de....)
III, 193.	VI, 205.	Senones (abbés de....)
—	III, 69.	Sorcy-Apremont (branche de Nanteuil et...).
-	VI, 209.	Stulzbronn (abbés de....)
—	V, 203.	Talange-Gournay (branche de....)
III, 201.	VI, 213.	Tholey (abbés de....)
—	VI, 217.	Tiffertange (abbesses de....)
		Tombeaux des ducs de Lorraine et comtes de Vaudémont (Voy. Planches.)
I, 25.	I, 30.	Toul (dissertation et liste des évêques de....)
I, 233.	—	Id. (liste et succession des comtes de....) (du xe au xive siècle.)
		Id. (monnaies de...) (Voy. Monnaies.)
		Id. (évêché et ville de...) (Voy. Cartes — Plans.)
I, 1.	I, 2.	Trèves (dissertation et liste des évêques de....)
		Id. (monnaies de...) (Voy. Monnaies.)
		Id. (électorat et ville de...) (Voy. Cartes — Plans).
—	III, 63.	Vandy-Apremont (branche de....)
—	VI, 219.	Vatgoze (Wadgasse) (abbés de....)
I, 199.	II, 1.	Vaudémont (Liste des comtes de....)
—	VI, 245.	Id. (généalog. des premiers comtes de....)
—	VI, 223.	Vaux en Ornois (abbés de...).
I, 35	I, 59.	Verdun (dissertation et liste des évêques de....)
		Id. (monnaies de...) (Voy. Monnaies.)
		Id. (évêché et ville de...) (Voy. Cartes — Plans.)
III, 205.	VI, 225.	Vergaville (abbesses de....)
—	VI, 227.	Viller-Betnach (abbés de....)

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES DOCUMENTS DIVERS

IMPRIMÉS PARMI LES PREUVES, A LA FIN DES VOLUMES (a).

1re édit.	2e édit.	
—	III prél. 235.	Amans de Metz — Amanuenses (statuts des....)
II, 643.	—	Anoblissements (au nombre de 43) par les ducs de Bar, 1393-1561.
I, 75.	I, 97.	Arnould (Saint...), évêque de Metz (3 généalogies de....)
—	I, 112.	Id. id. (2 id ....)
—	III, 111.	Id. id. (6 id. ....)
		Id. id. (lettre du chapitre de Sainte-Ode, en 1446, sur la généalogie de...). (Voy. tabl. III, ann. 1446.)
—	VII, prél. 47.	Bassompierre, 1609 (extr. des Mémoires de....)
—	VII, prél. 202.	Id. (Id.), errata.
III, 532,	VII, 224.	Charles IV, duc de Lorraine (mémoire justificatif de sa conduite à Villeneuve-Saint-Georges) (1652.)
III, 535.	VII, 228.	Charles IV, duc de Lorraine (raisons qu'il a eues de ne pas se battre à Villeneuve-Saint-Georges) (1652.)
III, 551.	VII, 246.	Charles IV, duc de Lorraine (relation de son arrestation à Bruxelles) (1654.)
III, 551.	VII, 246.	Charles IV, duc de Lorraine (mémoire sur les services rendus par lui à la maison d'Autriche.)
III, 613.	VII, 338.	Charles IV, duc de Lorraine (mémoire sur la protection accordée par la providence à sa personne.)
III, 424.	VI, 407.	Charles le Téméraire, duc de Bourgogne (cérémonie de la remise de ses ossements). (Voy. tabl. III, ann. 1550.)
II, 89.	III, 245.	Chaumousey abbaye (Histoire de la fondation de....)
—	V, 118.	Claude Phélepin, 1418-1601 (chronique messine de....)
—	IV, fin du vol.	Correspondance du P. Gabriel Bucelin et de D. Antoine de l'Escaille.
I, 540.	III, 77.	Dado, évêque de Verdun, 893, — son écrit touchant la vie de Hatto et celle de Bérard, évêques de Verdun.
I, 469.	II, 341.	Dagobert II, 717 (mort du roi saint....)
II, 169.	V, 1.	Doyen de Saint-Thiebault (chronique messine du...).
I, 307.	II, 137.	Drogo évêque de Metz, (mort de....)
I, 383.	II, 227.	Epinal abbaye, v. 970 (fondation de...). (extr. de la vie de l'évêque Adalbero II)
—	III, 337.	Firmini (Sti) Virdunensis Episcopi translatio.
III, 510.	VII, 199.	François duc de Lorraine, et Claude de Lorraine, — 1634. (mariage de....)
—	I, 240.	Garin Lohérain, poëme (fragment.)

(a) A ces documents imprimés parmi les preuves, à la fin des volumes, nous en avons réuni quelques-uns de même nature qui se trouvent dans les préliminaires comme l'indiquent à la présente table les lettres *prél.* qui accompagnent quelques notations de pagination.

1re édit.	2e édit.	
—	V, 126.	Gibert, abbé de Luxeuil immolé par les Huns, 888 (mort de...).
III, 131.	VII, 159.	Herculani Pleinfesini historia.
III, 150.	VII, 180.	Id. id. (de rebus gestis et vita Antonii ducis Lothar).
II, 111.	III, 269.	Hérival fondé, vers 1043 (règle de l'ancien prieuré de...).
II, 49.	III, 199.	Hidulphi (Sti) in Vosago (Libellus de successoribus...).
—	VII, prél. 117.	Ilias Lotharingica — Nanceiacum Excidium.
—	VII, prél. 203.	Id. id. id. (Errata).
—	V, prél. 119.	La Bresse (coutumes de...).
II, 367.	VI, 20.	Légonce (St), évêque de Metz, 1142 (translation de...). (Extrait d'un mss. de Saint-Clément).
III, 1.	VII, 1.	Lorraine (chronique de...) (de 1350 à peuprès, à 1544 et 1564.
I, 578.	III, 137.	Lorraine (épitaphes des ducs et princes de...). à Stulzelbronn, à Beaupré et à Saint-Georges de Nancy.
—	VII, prél. 59.	Maillane de Porcelets, 1606 (voyage en Angleterre).
—	VII, prél. 202.	Id. id. (id.) errata.
—	III, 107.	Mansueti (Sti) Tullensis translatio, 1104.
II, 62.	III, 213.	Mediani monasterii chronic. auctore Joh. de Bayon. Extr.
II, 434.	—	Mervaville prieuré (fondation de...).
I, 51	I, 62.	Mettensibus Episcopis (Pauli diaconi liber de...).
I, 59.	I, 72.	Mettensium Episcoporum Gesta (chron. des évêq. de Metz, avec les appendices d'Angelram, à 1260).
I, 79.	I, 115.	Metz (catalogue des évêques de...) (extr. de 2 mss. de Saint-Arnould).
I, 81.	I, 117.	Metz (catalogue en vers, des évêques de...).
—	III, 131.	Metz (de Conrad, évêq., et des droits des évêq. de Metz. — Extr. des chron. de Vigneulles et du doyen de Saint-Thibaut).
II, 121.	III, 281.	Metz (chronique rimée de...). Fragment.
II, 259.	V, 130.	Metz (les droits de l'Emp. et de l'Évêq., à...) Extr. du mss. des Célestins de Metz.
—	V, 117.	Metz (extrait d'une ancienne chroniq. de...) 1329-1415.
III, 124.	VII, 152.	Nancy (la bataille de...) par Chrétien, secrétaire du duc.
II, 643.	—	Noblesse maternelle en Barrois (trois reprises de...). 1494, 1497, 1512.
III, 695.	—	René duc de Lorraine (épitaphe de...) aux Cordeliers de Nancy.
—	VII, prél. 77.	Rosières (Fr. de...), archidiacre de Toul (interrogatoire et amende honorable de...).
—	IV, fin du vol.	Rusticiados (Laurentii Pilladii poema) (en 84 colonnes).
I, 71.	I, 87.	Saint-Arnould de Metz, abb. — Eglise de Saint-Jean ou des saints apôtres (commencements de...).
I, 545.	I, 91. / III, 83.	Saint-Arnould de Metz, abb. (fondation de...).
III, 227.	V, 153.	Saint-Mansuy de Toul, abb. (hist. des reliques de sain Pierre, conservées à...).

1re édit.	2e édit.	
I, 497.	III, 28.	Saint-Michel, prieuré, près Pont-à-Mousson (1093 ?) (fondation de....)
I, 477.	II, 351.	Saint-Mihiel abb. (4 titres pour...) (Tirey et Pont-à-Mousson.)
I, 553.	III, 91.	Saint-Mihiel abb. (chronique de....)
I, 249.	II, 67.	Saint-Pierre-aux-Nonains de Metz, abbaye (fondation de...). vers 614.
—	III, 195.	Senonensis abbatis D. Antonii (elogium versificatum ab auctore coaevo.)
II, 1.	III, 139.	Senonensis monasterii (chronicon auctore Richerio...). Extrait.
I, 1.	I, 1.	Trevirensium Archiopiscoporum Gesta, usque 1132.
I. 165.	I, 210.	Tullensium Episcoporum cedulae et Epitaphia, usq. ad Hector Dailly (mort en 1530.)
I, 83.	I, 119.	Tullensium Episcoporum historia.
I, 541.	III, 78.	Verdun (malheurs de l'Église de...). sous Dado et Barnoin, vers 925.
I, 191.	II, 1.	Virdunensium Episcoporum à Bertario et aliis historia usq. ad secul. XIII incunt.
—	II, 63.	Virdunensium Episcoporum series usq. ad Haraucourt. 1723.

(A suivre)

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Armand-Marie Joachim, vicomte de Melun, né à Brumetz (Aisne), le 24 septembre 1807, mort à Paris, le 24 juin, avait consacré sa vie entière aux bonnes œuvres. A personne mieux qu'à lui ne peut s'appliquer l'épithète d'*homme de bien*. On a peu de détails sur ses premières années. C'est dans le petit cercle choisi de madame Swetchine que nous le voyons paraître pour la première fois en-dehors du foyer de la famille, dans cette réunion dont tous les membres s'exhortaient au bien sous l'impulsion de cette femme distinguée. Nous le trouvons auprès de la sœur Rosalie, dont il fut le collaborateur avant d'être le biographe, et sous l'inspiration de laquelle il fonda l'*Œuvre des apprentis et des jeunes ouvriers*, qu'il a dirigée depuis sa fondation (1838) ; il faisait partie du conseil de l'*Œuvre de saint Nicolas*, créée par Mgr de Bervanger, et du conseil général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ; il fut, jusqu'à ces derniers temps, secrétaire de l'*Œuvre de la miséricorde* ; il était président de la *Société des publications populaires*, créée en 1862 par son initiative, et vice-président de la *Société de secours aux blessés*. Nous le voyons en 1852, au sein de la *Commission des œuvres*, instituée par Mgr Sibour, et travaillant au *Manuel des œuvres et institutions de charité de Paris*, publié par ordre de Mgr l'archevêque, et par les soins de la commission des œuvres instituée à l'archevêché. Paris, V. Poussielgue Rusand, in-18). Une nouvelle édition en a été donnée sous le titre de : *Manuel des œuvres et institutions religieuses et charitables de Paris* (1867, in-8), et un autre sous le titre de *Manuel des œuvres religieuses charitables* (1877, imp. nationale; Poussielgue, in-18 j.) avec préfaces par M. de Melun dans ces deux dernières éditions. — En 1845, il fonda la *Société d'économie charitable*, dont il n'a cessé de diriger les travaux que cette année, pour céder, par raison de santé, la présidence à M. Chesnelong. Il fonda, pour lui servir d'organe,

les *Annales de la charité*, transformées successivement en *Revue d'économie chrétienne* et en *Contemporain*, qui ont publié de nombreux travaux sortis de sa plume, ainsi que le *Messager de la semaine*, qu'il prit sous son patronage en 1861. Le *Correspondant* et l'*Université catholique* ont aussi publié des articles de lui, ainsi que le *Bulletin de la société générale d'éducation*, qui trouva en lui un de ses premiers et plus zélés collaborateurs.

Si l'on nous reprochait, comme sortant de notre spécialité bibliographique cette longue énumération d'œuvres auxquelles M. de Melun donnait son concours, nous n'aurions pas besoin de solliciter le bénéfice d'une exception que nos lecteurs ne sauraient d'ailleurs nous refuser. M. le vicomte de Melun n'acceptait les honneurs que pour en porter les charges, les titres que pour en remplir avec convenance toutes les fonctions. Aussi a-t-il écrit, sur toutes ces œuvres et sur beaucoup d'autres, une quantité considérable de rapports qu'il serait au-dessus de nos forces d'enumérer, et dont un grand nombre ont été publiés : écrits avec finesse et élégance, pleins de faits, de judicieuses observations et de considérations élevées, ils seront un des plus précieux documents pour l'histoire de la charité au dix-neuvième siècle. Nous rappellerons ses rapports sur les sociétés de secours mutuels, sur l'Œuvre des apprentis pendant la guerre et la Commune, sur les fourneaux économiques créés en 1874, sur les orphelins de la guerre, etc., etc. Mais il a d'autres titres littéraires. Il a écrit : *De l'Intervention* (1849, in-8) ; — *Rapport sur un projet relatif à l'établissement d'une maison de retraite* (1849, in-8) ; — *Copie d'une réponse adressée à M. Quet, professeur au lycée de Versailles* (1849 in-8) ; — *Discours sur la révision de la Constitution* (1851, in-8) ; — *Souvenirs historiques de Lille* (1853, in-8) ; — *Fêtes de N.-D. de la Treille* (1854, in-12) ; — *Vie de Mme de Melun* (1618-1679) (1855, in-8 ; 2e éd. en 1875) ; — *La Loi de charité en Belgique* (1857, in-8) ; — *Une maison du faubourg Sant-Marceau* (1857, in-18) ; — *Vie de la sœur Rosalie, fille de la charité* (1857, in-8) ; — *La Question romaine devant le congrès* (1859, in-8) — *Une leçon* (1859, in-32) ; — *Histoire d'un village* (1830-1836) (1860, in-16), avec lequel on a souvent imprimé *Souvenirs d'un voyage en Suisse et en Savoie, et un pèlerinage à Einsiedeln* ; — *La Marquise de Barol, sa vie et ses œuvres, suivi d'une notice sur Silvio Pellico* (1869, in-8).

Nous serions tenté de lui attribuer, tant il répond à ses préoccupations ordinaires, un *Mémoire aux Chambres sur quelques questions de charité publique* (1847, in-8), paru sans signature. Deux fois, le vicomte de Melun parut sur la scène politique : en 1849, il fut élu membre de l'Assemblée législative et collabora activement aux lois sur les logements insalubres, sur la liberté d'enseignement, sur les contrats d'apprentissage. En 1871, il se présenta de nouveau aux suffrages des électeurs, et se consola facilement d'un échec en retournant aux œuvres de charité que la guerre et la crise industrielle rendaient plus nécessaires que jamais.

— M. Raymond Bordeaux, docteur en droit, savant jurisconsulte, archéologue et bibliophile, est mort à Amélie-lès-Bains, le 10 avril dernier. Il était né à Lisieux en 1821. Son père, magistrat instruit, voulut être son seul maître, et, indépendamment des humanités et des auteurs classiques, lui enseigna les éléments de l'hébreu et de l'italien. Aussi M. Raymond Bordeaux conquit de bonne heure et sans difficulté les diplômes de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences physiques ; puis il suivit les cours de la faculté de droit de Caen. Attaché, comme toute sa famille à la légitimité, ses principes politiques l'éloignèrent des carrières administratives, et, après avoir conquis, en 1846, la grande médaille d'or dans le concours entre docteurs en droit, il vint se faire inscrire au barreau d'Evreux, ville que son père

habitait, où il a constamment lui-même, et où ont eu lieu ses obsèques. — Pendant son séjour à Caen, il se trouva en rapport avec M. de Caumont, qui sut bien vite tirer parti de ses aptitudes diverses au bénéfice des œuvres qu'il avait fondées. Le *Bulletin monumental* (Caen, Hardel et Le Blanc-Hardel) de 1845 à 1870, renferme un nombre considérable de mémoires critiques ou de descriptions archéologiques dus à la plume mordante de M. Bordeaux, et parfois illustrés de ses dessins, car il maniait habilement le crayon et gravait à l'eau-forte avec beaucoup de goût. Les comptes rendus des *Congrès* scientifiques analysent ses substantielles improvisations sur les sujets les plus variés, qui faisaient un des attraits de ces réunions, auxquelles le Gouvernement impérial jugea bon de faire concurrence en créant les réunions annuelles de la Sorbonne.

Un grand nombre de sociétés savantes, même étrangères, voulurent le compter parmi leurs membres : l'Académie de Caen, l'Académie royale d'archéologie de Belgique, celle du Limbourg, l'Institut des provinces, les Antiquaires de France, les Antiquaires de Normandie, la Société Bibliographique, les Antiquaires du centre, la Société libre d'émulation de Rouen, les Bibliophiles normands, etc., etc. En même temps, on sollicitait de tous côtés sa collaboration pour des publications savantes spéciales. Celles dans lesquelles il a écrit avec le plus d'assiduité, sont, outre le *Bulletin monumental*, *l'Annuaire normand*, *la Revue de l'art chrétien*, *le Bulletin du bouquiniste* d'Aubry, *le Journal des Beaux-Arts* de Belgique. — En 1849, M. Bordeaux obtenait, de l'Académie de Rouen le prix Gossier, pour un travail sur les *Arts et les artistes en Normandie*. En 1853, la même Académie couronnait encore son mémoire sur les *Origines et transformations du dialecte normand au moyen âge et sa part dans la constitution définitive des langues anglaise et française actuelles*. Malheureusement ces deux ouvrages sont restés manuscrits. M. Bordeaux fut également deux fois lauréat de l'Académie des sciences morales et politiques : d'abord pour un ouvrage fort étendu intitulé : *Philosophie de la procédure civile, mémoire sur la réformation de la justice*, in-8 de 615 p., 1857 ; puis, bientôt après, pour un mémoire analogue traitant des *Réformes administratives*, qui n'a pas été imprimé. Ces succès le firent appeler comme collaborateur à la rédaction du *Code sarde* dont la sage économie disparut bientôt dans la fièvre des annexions, mais qui valut à notre docteur la croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Pendant ces dernières années, il fut un des plus ardents défenseurs de la cathédrale d'Évreux, affreusement transformée sous de vains prétextes par les architectes diocésains du ministère des cultes.

La plupart des articles de revue de M. Raymond Bordeaux ont été l'objet de tirages à part qui formeraient au moins trois gros volumes in-8. Nous ne pourrions en dresser la liste complète ; nous citerons seulement ses ouvrages les plus considérables : — *Études héraldiques sur les anciens monuments religieux et civils de la ville de Caen*, texte par R. Bordeaux, figures par Georges Bouet, peintre. (Caen, A. Hardel, 1846, in-8 de 75 p.); — *De la législation des cours d'eau dans le droit français ancien et dans le droit moderne ; de quelles améliorations serait-elle susceptible* (Caen et Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1849, in-8 de VII-256 p.); — *Principes d'archéologie pratique appliqués à l'entretien, la décoration et l'ameublement artistique des églises* (Caen, A. Hardel, 1852 ; in-12 de 288 p., avec gravures sur bois. Réimprimé en 1862, Évreux, Hérissey). — *Serrurerie du moyen âge. Les ferrures de portes* (Oxford, Parker, 1859 ; in-4 avec planches); — *Les Brocs à cidre, monographie* (Caen, Le Blanc-Hardel, 1869, in-4,

planches); — *Les Armoiries des corporations d'arts et métiers d'Évreux et des villes et pays d'alentour* (Évreux, Hérissey, in-32); — *Vie de saint Adjutor, patron de la ville de Vernon* (Rouen, Boissel, in-8, réimpression avec préface pour la Société des bibliophiles normands). — Ch. V.

— Le R. P. François Gazeau est mort le mercredi 30 mai au collége de l'Immaculée-Conception, à Paris, où il enseignait l'histoire. Il était né le 27 mai 1827 à Bretoux (Deux-Sèvres), et était entré dans la Compagnie de Jésus en 1854. Modeste et laborieux savant, il a attaché son nom à un cours d'histoire élémentaire, dans lequel se trouve comprise la fameuse *Histoire de France* du P. Loriquet, qui, dans son état présent, est un des meilleurs abrégés à mettre entre les mains des enfants. Nous empruntons la bibliographie de ses œuvres à la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus : Histoire sainte* (1866, 10 édit.); — *Histoire ecclésiastique* (1867, 7 édit.); — *Histoire de France* (1868, 8 édit.); — *Histoire moderne* (1868, 7 édit. et une traduction espagnole, à Santiago du Chili, en 1876); — *Histoire du moyen âge* (1870, 2 édit.); — *Histoire romaine* (1871, 4 édit.); — *Abrégé de l'histoire de France* (1873, 5 édit.); — *Histoire ancienne* (1873, 9 édit.). — Il a publié, dans les *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires : Oraison funèbre de Nicolas Cornet. Bossuet et le jansénisme* (V^e^ série, t. VI, p. 161-191); — *Bossuet et l'infaillibilité de l'Église en face du jansénisme* (t. VIII, p. 156-196); — *L'Opinion de Bossuet sur l'infaillibilité de l'Église dans la condamnation du jansénisme* (t. IX, p. 321-352); — *L'Infaillibilité de l'Église et l'influence de Bossuet dans la paix dite de Clément IX* (t. XI, p. 92-124 et 496-545). — Il préparait une *Histoire contemporaine*, qu'il laisse inachevée.

— Le prélat Melchior Bulinski est décédé le 22 mai à Sandomir (Pologne). Né en 1810, il fit ses études ecclésiastiques au séminaire de Varsovie. Ordonné prêtre en 1836, il occupa la chaire d'histoire de l'Église à l'Académie ecclésiastique de Varsovie jusqu'au moment où cette Académie fut supprimée en 1867; depuis ce temps, par amour pour les jeunes lévites, il se chargea d'un cours au séminaire de Sandomir. Il publia en polonais une *Histoire générale de l'Église*, en 6 volumes, et une *Histoire de l'Église en Pologne;* il venait d'en mettre le quatrième et dernier volume sous presse, quand la mort vint le frapper. Il laisse aussi une *Monographie détaillée de Sandomir*, en manuscrit.

— M. Clément Compayré est mort à Teyssode près Lavaur (Tarn), le 21 décembre 1876, à l'âge de 76 ans. Il fut longtemps dans l'administration, comme chef de division à la préfecture du Tarn, en même temps qu'il s'occupait d'études historiques. Il a publié : *Études historiques sur l'Albigeois, le Castrais et l'ancien diocèse de Lavaur* (1844, in-4); — *Guide du voyageur dans le département du Tarn* (1851). Il a donné plusieurs mémoires dans le recueil de la Société archéologique du Midi.

— M. Théodore Pistollet de Saint-Ferjeux est mort à Langres, sa patrie, le 18 mars. Artiste, érudit, voyageur, il eut une existence toujours utilement occupée au service de la science, des bonnes œuvres et de ses compatriotes. Il est le fondateur du musée de Langres. Président de la Société archéologique de sa ville natale, il travaillait à la rédaction des mémoires de cette compagnie, qu'il a enrichis de nombreux articles sur Alésia, sur les fortifications de Langres, sur le rôle de Langres pendant la Ligue, sur le Pailly, Chalencey, les Saulx-Tavannes, les Medavy, etc. En même temps, il ne restait pas étranger aux questions financières, militaires et politiques. Voici les titres de quelques-uns de ses travaux : *De l'amélioration des races bovines en France, et particulièrement dans les départements de l'Est* (1850);

— *Mémoire sur l'ancienne lieue gauloise* (1852); — *Notice sur les voies romaines, les camps romains et les mordelles du département de la Haute-Marne* (1860).

— M. Pierre-Joseph Lefranc, né à Montmirey-la-Ville (Jura), en 1815, est mort à Versailles le 16 juin. Fils d'un cultivateur, il fit seul sa première éducation, étudia le droit à Paris et entra dans le journalisme sous le double patronage de Georges Sand et de Pierre Leroux. Commissaire de la République en 1848, membre de la Constituante et de la Législative, exilé en 1852, préfet des Pyrénées-Orientales au 4 septembre, membre de l'Assemblée nationale de 1871 et sénateur en 1876 pour le département des Pyrénées-Orientales, il écrivit, en 1844, dans la *Revue indépendante*, et dirigea, en 1846, l'*Indépendant des Pyrénées-Orientales*. Il a publié : *La République et les partis* (1851, in-12); — *Le Mariage d'un vicaire* (1863, in-12); — *Le livre d'or des peuples, Plutarque universel* (une seule livraison parue, 1864, in-8); — *Le cartel électoral* (1868, in-18); — *Questions du jour* (1871).

Institut. *Académie française*. — Dans sa séance du 28, l'Académie a renouvelé son bureau pour le prochain trimestre : M. Émile Ollivier a été nommé directeur; M. Xavier Marmier, chancelier.

Académie des Beaux-Arts. — Dans sa séance du 23 juin, l'Académie a nommé correspondant à la place de M. Jeanron, décédé, M. le marquis de Souza-Holstein, président de l'Académie royale de Lisbonne.

Faculté des lettres. — M. Arsène Darmesteter a soutenu, le 13 juin, ses thèses pour le doctorat ès lettres devant la faculté des lettres de Paris. Les sujets étaient : *De Florante vetustiore Gallico poemate et de Merovingio Cyclo; — De la création actuelle des mots nouveaux de la langue française.*

— M. Aulard, ancien élève de l'École normale, professeur au lycée de Nice, a soutenu, le 22 juin, devant la faculté des lettres de Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De Caii Asinii Pollionis vita et scriptis; — Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de Giacomo Leopardi.*

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 1er juin, M. Michel Bréal a fait une communication sur le déchiffrement des inscriptions cypriotes. M. Victor Guérin a continué la lecture de son mémoire sur la topographie et l'histoire de Saint-Jean d'Acre. — Dans la séance du 8, M. Drouyn de Lhuys a communiqué huit inscriptions chinoises relatives à l'établissement du catholicisme en Chine au huitième siècle. — Dans la séance des 8 et 22, M. de Rozière a lu un mémoire de M. Finot, archiviste de la Haute-Saône, sur la Bourgogne cisjuranne, depuis Lothaire II jusqu'à Louis l'Aveugle. Le 8, M. Ravaisson a fait une communication relative à la prétendue découverte d'un fragment de la Vénus de Milo. — Dans les séances des 8 et 15 juin, M. Constantin Carapanos a donné la lecture d'un mémoire sur Dodone. Dans la séance du 15, M. Egger a fait une communication au sujet d'une inscription découverte aux environs de Thèbes et se rapportant à la bataille de Leuctres. — Dans la séance du 22, M. Alfred Maury a communiqué une note sur les Ligures.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 juin, M. Ad. Vuitry a lu un mémoire sur les revenus de la couronne au moyen âge. Dans les séances des 2 et 9, M. Ch. Vergé a achevé la lecture du mémoire de M. F. Lenormant sur l'origine et la propagation de l'usage de la monnaie dans le monde antique. — Dans la séance du 16, M. Charles Lévêque a communiqué une partie d'une étude sur l'*Abélard* de M. de Rémusat. M. Hippeau a commencé la lecture d'un travail sur l'éduca-

tion des femmes en Russie. — Dans la séance du 23, M. Vuitry a lu un mémoire sur les dépenses du roi au moyen âge et M. Ch. Waddington a achevé la lecture de son mémoire sur l'influence d'Aristote au moyen âge.

La Seigneurie de Bures. — C'est une bonne fortune pour le village de Bures d'avoir trouvé un historien tel que M. Jules Lair, ancien élève de l'École des chartes (*Histoire de la seigneurie et de la paroisse de Bures, Seine-et-Oise*. Paris, Champion, 1877, in-8 de 136 p. avec 2 pl.). Aidé des documents conservés avec soin par le dernier seigneur, M. Le Paige, auxquels il a ajouté beaucoup par ses propres recherches, M. Lair nous fait passer en revue les nombreux seigneurs qui ont possédé ce fief depuis le douzième siècle, — Dampierre, Joinville, Courtenai, Puisieux, Sanguin (le cardinal de Meudon, la duchesse d'Étampes), Chaulnes, d'Harcourt, etc. Il a réuni sur eux beaucoup de renseignements biographiques et surtout beaucoup de détails de mœurs piquants; il donne l'histoire du monument paroissial, parle de l'école un peu sommairement, expose, sous leurs aspects originaux, l'administration municipale et l'administration judiciaire, et donne deux chapitres très-étudiés, un peu arides, mais fort intéressants, sur la valeur des terres à Bures et dans les environs à partir du quinzième siècle, et sur la population de Bures depuis la même époque.

Chants sacrés de l'Orient. — Un nouvel ouvrage vient de sortir des presses méchitharistes de Venise, et ce n'est assurément pas la moins intéressante de toutes les remarquables productions publiées jusqu'à ce jour par la savante société arménienne qui porte le nom de l'illustre *Méchithar*, le grand restaurateur moderne des sciences de l'Orient. Les bibliophiles connaissent les prodigieux travaux polyglottes de cette célèbre compagnie, à laquelle la linguistique surtout est redevable de l'admirable échange des trésors littéraires ou scientifiques qui s'effectue de nos jours entre l'Orient et l'Occident. Mais nous voulons plus spécialement parler de la récente publication des *Chants sacrés de l'Orient*, recueillis et transcrits en notes musicales européennes, grâce aux soins persistants et éclairés de l'infatigable et savant P. Docteur Jacques Issaverdenz, membre de l'Institut et de l'Académie des méchitharistes de Saint-Lazare de Venise. Les philosophes, les linguistes, les poëtes, les musiciens, en un mot tous les amateurs compétents d'antiquités artistiques, littéraires ou scientifiques pourront trouver dans cet ouvrage, unique en son genre, les charmes réunis de la poésie et de la musique orientales, dont le cachet propre s'est conservé depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Nous devons donc féliciter et remercier l'estimable Dr Issaverdenz d'initier ainsi l'Europe, comme il le dit si bien dans sa préface, « à ces antiques mélodies, qui ont traversé les âges, sans altération, comme un écho prolongé des gloires poétiques et religieuses de l'Orient. » Nous reviendrons prochainement sur cette importante publication.

Catalogue des périodiques espagnols. — M. Eugène Hartzenbusch, lauréat dans le concours ouvert par la Bibliothèque nationale de Madrid, en 1873, pour un travail intitulé : *Notes pour servir à un catalogue des périodiques publiés à Madrid de* 1661 *à* 1870, vient de faire paraître ce catalogue, classé par ordre chronologique. Une table générale alphabétique facilite les recherches. — La première partie de ce travail peut servir de guide pour l'histoire du journalisme dans la capitale de l'Espagne. Le catalogue comprend plus de 2,000 périodiques, qui forment approximativement le tiers de ceux qui ont été publiés dans tout le royaume. L'auteur a renoncé à étendre

ses recherches hors de la capitale, dans la crainte de manquer de renseignements suffisants pour dresser une liste exacte et complète. — Le premier journal qui fut créé en Espagne, fut la *Gazette nouvelle*, en 1661 ; elle changea quelques années après son nom en celui de *Gazette de Madrid*, et, comme la *Gazette de France*, sa devancière de trente ans, elle se publie encore sous le même titre depuis plus de deux siècles ; elle était d'abord mensuelle, elle devint hebdomadaire en 1677. Le journal politique proprement dit n'a guère commencé en Espagne qu'à l'époque de l'invasion française en 1808 ; mais la presse périodique ne fut libre qu'en 1812. C'est depuis lors que, tantôt privée de sa liberté, et plus souvent affranchie, elle se développa tellement que, pour 1870, M. Hartzenbusch compte 302 périodiques de tout genre publiés à Madrid. Malgré cette affluence de journaux, l'auteur avoue naïvement, que « la rougeur lui monte au front » quand il voit la capitale de l'Espagne occuper un rang inférieur, sous le rapport de la quantité, à celui auquel se sont élevées d'autres capitales, Paris en particulier. C'est l'ouvrage de M. Hatin, *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, qui lui permet une comparaison si humiliante à ses yeux. Il regrette aussi que les collections de la Bibliothèque nationale d'Espagne soient très-incomplètes, et il exprime le vœu qu'une loi ordonne, au moins pour l'avenir, le dépôt dans cet établissement de tous les périodiques publiés dans sa patrie. Ce vœu est peut-être téméraire ; car, avec le développement que prend la presse périodique en Espagne, il n'y aurait plus, dans cinquante ans, de local suffisant pour contenir les collections.— L. S.

Mélusine. — *Mélusine* est arrivée aujourd'hui à son douzième numéro ; c'est une revue de mythologie, de littérature populaire, de traditions et usages qui a réalisé les espérances conçues par ses premiers adhérents. Par son format, par son impression, par la variété des sujets qui y sont traités, *Mélusine* est une revue qui intéresse tout le monde, les savants comme les gens du monde. A l'étranger un accueil sympathique lui a été fait ; nous tenons à rappeler à nos lecteurs que ce recueil, unique en France, est riche en détails sur notre littérature populaire, sur ces anciens usages qui disparaissent peu à peu, sur les costumes, sur les ballades, légendes, proverbes et fêtes. Il n'est pas un lecteur qui n'y apprenne quelque chose et qui ne puisse aussi fournir quelques indications précieuses à noter. Nous insistons sur l'utilité qu'il y a à encourager MM. H. Gaidoz et E. Rolland dans l'œuvre qu'ils ont entreprise. Il se fonde tant de revues plus ou moins importantes en France, que le public se méfie un peu ; c'est donc un devoir que d'appeler l'attention sur les périodiques qui, comme *Mélusine*, méritent d'être soutenus.

Anciennes bibliothèques de Cognac. — M Jules Pellisson, avocat à Cognac, a pris au sérieux son titre de sous-bibliothécaire de la ville de Cognac, et il a voulu montrer qu'avant celle qu'on y vient de fonder, surtout grâce à un legs de six mille volumes fait par M. Albert, il avait eu ou plutôt il avait dû y avoir des bibliothèques à Cognac. Son mémoire, lu le 23 décembre 1876 à une réunion générale (à Cognac) de la Société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, est plein de recherches et plein d'esprit (*Les anciennes bibliothèques de Cognac*. Cognac, impr. de Durosier, 1877, in-8 de 16 pages). Que de livres curieux il nous révèle, complétement inconnus : depuis l'*Opus poeticum* où Laporte, curé de Salles, célèbre en vers la conversion de Théophile Rossel, de Barbezieux, ministre de Cognac, ou bien les *Harangues faites lors du mariage du Roi* par Nicolas Guérin, lieutenant particulier au siége royal de Cognac, jusqu'au

Programme ou compte rendu, au public éclairé d'une pension, des progrès des élèves et de la conduite du citoyen Louis-Alexis Maillard (an IV), ancien jésuite, prêtre marié et principal du collége! Que d'anecdotes charmantes, y compris le passage de Voltaire à Cognac où il reçut de Fé de Ségeville trois visites, l'une comme président civil et criminel, l'autre comme lieutenant général, la dernière comme juge des eaux et forêts, incident que l'auteur de l'*Enfant prodigue* n'a pas oublié. Il y a donc beaucoup à apprendre dans la brochure de M. Pellisson. — L. A.

La Librairie en Allemagne. — En Allemagne, la chambre des libraires, le *Bœrsenverein*, qui a son siége à Leipzig, vient de décider qu'il serait publié par ses soins une histoire générale du commerce de la librairie en Allemagne, depuis l'origine. Au commencement de ce siècle et vers 1850, il existait en Allemagne 250 librairies; en 1842, ce nombre avait doublé. Dans ce chiffre sont compris les libraires proprement dits, les libraires qui vendent des estampes, de la musique, des cartes et aussi ceux qui font le commerce des vieux livres. En 1864, le nombre des libraires était de 2,859; on l'évalue aujourd'hui à 5,500, d'après les relevés de la chambre des libraires, la statistique officielle des professions dans l'empire dont la publication a été décidée en principe, n'ayant pas encore paru. Quant aux ouvrages publiés par ces libraires, le nombre en était, en 1589, de 362 seulement, consistant pour la plus grande partie en petites brochures de circonstance; en 1750, la production littéraire s'élevait déjà à plus de 1,000 articles. En 1840, il s'en publiait 7,900. Enfin, en 1875, le chiffre s'est élevé à 12,516, et l'an dernier (1876) à 13,356, sans compter les productions musicales, qui fournissent chaque année plusieurs milliers d'articles nouveaux, et les innombrables produits de la presse quotidienne. L'histoire du commerce de la librairie en Allemagne, projetée par la chambre des libraires, embrassera, disent les journaux allemands, toutes les différentes phases, avec une introduction sur ce genre de commerce dans l'antiquité et au moyen âge. L'histoire de la foire de Francfort, premier marché de la librairie allemande (le premier catalogue de la foire date de 1564) y sera exposée en détail; sa décadence et sa supplantation définitive par celle de Leipzig datent de 1765. L'ouvrage n'aura pas moins, paraît-il, de 3 ou 4 volumes. — (*Journal officiel.*)

Chansons hebraïco-provençales. — Il eût été injuste, dans un moment où l'on recherche avec ardeur les divers documents de nos anciens dialectes, de laisser dans l'oubli les poésies provençales que les Israélites du midi de la France chantent dans leurs cérémonies religieuses. Parmi ces chants, qui ont pris naissance dans le Contat-Venaissain, et qui se sont répandus dans la Provence et dans le Languedoc, on remarque le « Chant du cabrit, » extrait du *Sepher Haggadah*, ou *Livre du récit* qui sert de rituel pour les cérémonies de Pâques. D'autres chants, connus sous le nom de *Pioutim* (*poésies*), font partie des prières destinées à diverses cérémonies du culte; elles offrent ce caractère particulier qu'elles sont écrites alternativement en langue hébraïque et en langue vulgaire; les vers se succèdent dans les deux idiomes ; en voici un exemple :

Ephtah sephataï berina,
Canturen deman a dina.

Ces poésies bilingues sont écrites avec les caractères de l'alphabet hébreu ; Dans l'opuscule que M. E. Sabatier vient de faire paraître sous ce titre : *Chansons hébraïco-provençales des Juifs comtadins*, réunies et transcrites par

A Sabatier (Nîmes, A. Catélan, 1876, petit in-8 de 42 p.), l'auteur se contente de traduire la partie hébraïque. Une courte citation prise au hasard :

> Il (le Seigneur) donne ses commandements à mille générations
> Carden lou ben que vaou soun pezan d'or.
> Que la majesté divine réside au milieu de nous !
> *Le enfan de Diou sera beni.*

Ces chants religieux commencent à tomber en désuétude, et le moment n'est pas loin ou ils seront complétement oubliés ; ils ne remontent pas d'ailleurs à une époque reculée : ils datent de la première moitié du dix-huitième siècle ; ils n'en méritent pas moins l'attention des personnes qui étudient les dialectes méridionaux.

La Bibliothèque municipale de Montpellier. — La bibliothèque municipale de Montpellier est une des plus intéressantes que l'on rencontre en France, en s'éloignant de Paris : elle contient, on le sait, les livres que possédait le célèbre Alfieri, et qui, après avoir appartenu à la comtesse d'Albani, et au peintre Fabre, ont été légués à une des villes les plus savantes du Midi. Il faut donc se féliciter de voir un catalogue, rédigé avec le plus grand soin, imprimé avec une élégante simplicité, faire connaître aux travailleurs ce que possède cette riche collection. Passons rapidement en revue les deux volumes que nous avons sous les yeux (*Catalogue de la bibliothèque de la ville de Montpellier, dite du musée Fabre*, par H. Gaudin, docteur en droit, bibliothécaire adjoint : *Théologie, Jurisprudence ;* Montpellier, P. Grollier, 1875, in-8 de x-490 p. et 91 pour la table. *Jurisprudence*, 93 p. ; *Belles-Lettres*, 1876, in-8. xiii et 685 p., y compris la table qui commence à la page 615).

La section consacrée à la théologie comprend 3,776 articles ; on y trouve les ouvrages relatifs à l'histoire de la religion et de l'Église, à celle des ordres religieux et à l'hagiographie, ouvrages que les rédacteurs de catalogues placent habituellement dans la classe de l'histoire. De même que dans les bibliothèques municipales où se sont entassées les dépouilles des maisons religieuses, on rencontre là nombre d'importantes publications ; les belles éditions des Pères de l'Eglise, dues aux Bénédictins, y figurent, mais il n'y a qu'un bien petit nombre d'ouvrages d'un grand prix.

Nous mentionnerons les Bibles polyglottes d'Arias Montanus et de Walton, la Bible grecque, publiée en 1518, par Alde, le Psautier polyglotte, édité par Aug. Justiniani (*Genuæ*, 1516), et remarquable par une vie assez étendue de Christophe Colomb, insérée dans une note sur le psaume *Cœli enarrant* ; — Les *Historiarum Veteris Testamenti Icones* (*Lugduni*, 1539), volume auquel des figures gravées d'après Holbein donnent un grand prix ; les *Discours historiques* de Saurin et autres, recueil de gravures bibliques, *Amsterdam et La Haye*, 1720-28, 6 vol. in-fol.) ; n'omettons pas un genre de livres fort recherchés aujourd'hui, les *Heures*, publiées à Paris, par Simon Vostre, 1497 et 1507, par Jacques Kerver, 1523.

La *Jurisprudence* (593 numéros, 93 pages) n'offre, ce nous semble, rien qui doive nous arrêter, si ce n'est des exemplaires des quatres constitutions qui vinrent successivement tomber sur la France (1791-1793, an III, 1799 ; l'avenir nous en réservait bien d'autres, toutes destinées à une courte existence ; (ces exemplaires sont chargés de notes autographes d'Alfieri, écrites pour la plupart sur de petits assignats collés sur les marges (il fallait bien que le papier monnaie de la République servît à quelque chose), et le grand poëte donne à toutes ces lois éphémères le nom de *Sciemmie* (singeries).

La section des *Belles-Lettres* offre un véritable intérêt; on y distingue nombre de beaux livres italiens réunis par Alfieri, et une réunion importante d'ouvrages écrits en dialectes méridionaux, la plupart difficiles à se procurer et qui manquaient dans la très-remarquable collection spéciale qu'avait formée M. Burgaud des Marest.

Indiquons, en suivant l'ordre du catalogue, quelques-uns des livres rares et précieux qu'il enregistre : *Erotiemcata Chrysoloræ*, Venetiis, Aldus, 1517, in-fol. ; — *Etymologicon magnum*, græce, Venetiis,Calliergus,1499, in-fol.; — *Theocritus*, Venetiis, Aldus, 1495, in-fol.; — *Les Marguerites de la Marguerite des princesses*, la reine de Navarre, Lyon, de Tournes, 1567, 2 vol. in-8, (livre qui, dans les ventes publiques, se paye aujourd'hui bien plus de 1,000 fr.; — *Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn*, Paris, 1579-1584, 2 vol. pet. in-12. — *Aristophanis comœdiæ*, Venetiis, Aldus, 1498, in-fol.; — *Æsopus* (et autres auteurs), Venetiis, Aldus, 1505, in-fol.; —

Petrarcha con due commenti, Venetiis, græce, Bernardinus Stagninus, 1522, in-4.

Dante (*Senz'anno*), in-32. Édition fort rare, imprimée vers 1515, par Alex. Paganini, en petits caractères gothiques cursifs, dont on ne connaît guère d'autres exemples.

Donnons une mention spéciale à *La Historia del rey Canamor y del infante Turian su hijo, de las grandes aventuras que ouieron*. Sevilla, Jacobo Cromberger, 1528, petit in-4, goth. 55 fts. — Le *Manuel du libraire* ne mentionne ce rarissime volume que d'après l'exemplaire de Montpellier; un autre est signalé comme se trouvant chez M. R. S. Turner, à Londres, collection qui, nous le croyons, a été dispersée.

On rencontre également, dans la classe de la littérature espagnole, plusieurs volumes des deux collections très-rares de *Comedias* imprimées au dix-septième siècle; on ne croit pas qu'il existe un seul exemplaire complet de ces recueils qui comprennent plus de quatre-vingts volumes et qui sont du plus grand prix pour l'histoire de la littérature dramatique en Espagne.

Notons encore de belles éditions des classiques anciens (imprimées par Baskerville ou éditées par le savant helléniste Brunck), quelques volumes de la collection *ad usum Delphini* ; un petit nombre d'Elsevier, parmi lesquels on distingue le Rabelais de 1663. Du reste, ces deux volumes sont dépourvus de toute préface, de tout renseignement sur le musée Favre; ces informations, qui sont cependant nécessaires, paraîtront sans doute plus tard avec le complément de ce catalogue qui, nous aimons à le redire, est digne de l'attention des bibliographes. — B.

— La *Société archéologique* de Bordeaux a fait paraître le 1er fascicule du tome III de ses travaux, (in-8 de 48 pages avec 9 planches). Voici les notices contenues dans cette publication :

Statue de la Renommée, provenant du mausolée du duc d'Epernon à Cadillac, conservée au Louvre (musée de sculpture de la Renaissance, r. 164), par M. Ch. Braquehave. (Cette statue en bronze est tout ce qui reste du magnifique mausolée du duc détruit en novembre 1792, en conformité de l'ordre formel du Directoire du département. Acte de stupide vendalisme, conforme aux idées de cette époque.

Peintures murales de l'église de Saint-Georges de Birac, (Lot-et-Garonne), par M. Antoine. Elles représentent, entre autres sujets, le Baptême de Notre-Seigneur, Melchisédech offrant le pain et le vin, la Résurrection générale.

Promenades archéologiques dans le département de la Gironde, par M. Léo

Drouyn (communes de Saint-Martin-du-Puch et de Sallebeuf; deux planches concernant cette dernière église.)

Remarques sur l'inscription d'un Bacchus de la villa d'Ausone, par M. R. Dezeimeris (il s'agit de l'énumération des noms divers donnés à Bacchus, par Ausone, épigr. XXX), objet qui a très-vivement exercé la sagacité des érudits; plusieurs se sont trompés à cet égard.

Historique des fouilles effectuées au Lit de Gargantua, commune de Fargues, Lot-et-Garonne. (Il est curieux de retrouver ici le célèbre géant qui, bien avant Rabelais, existait dans les traditions populaires; son *lit* ou *tombeau* est une allée couverte d'environ 18 mètres de long; on y a trouvé des silex taillés, des colliers presque complets, les ossements de plusieurs squelettes humains, etc.

Notice sur des poteries noires à emblèmes chrétiens du quatrième au cinquième siècle, par M. Girault, entre autres emblèmes, une colombe; au dessous, deux palmes; au dessus, le monogramme de Notre-Seigneur avec l'alpha et l'oméga.

— Il s'est constitué récemment à Barcelone une association qui s'intitule la *Protection littéraire*, et qui a pour but de favoriser la publication d'œuvres catalanes et d'assurer à leurs auteurs et leurs éditeurs la vente d'un nombre important d'exemplaires. Chaque associé devra payer par trimestre trois *pesetas*.

— On a publié récemment le rapport annuel sur la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg : d'après ce rapport, relatif à l'année 1876, le budget de la bibliothèque est de 85,569 roubles (le rouble — 3 fr. 95). Sur cette somme il en a été dépensé, pendant l'année qui vient de s'écouler, 16,995 pour achats de livres. Le nombre des ouvrages nouveaux entrés à la bibliothèque pendant l'année dernière a été de 19,854, formant 25,415 volumes. Les salles de lecture ont été fréquentées par 159,508 lecteurs, qui ont consulté 337,536 volumes. Le journal russe le *Golos*, en citant ces chiffres, ajoute que plusieurs des sections de la bibliothèque sont tellement remplies qu'il n'y a plus place pour les livres.

— Les menaces dirigées récemment contre les ordres religieux et les attaques dont ils ont été l'objet, ont motivé la publication de divers écrits parmi lesquels nous signalerons la réimpression de la fameuse *Consultation sur les mesures annoncées en* 1845 *contre les associations religieuses*, par MM. De Vatimesnil, Berryer, Béchard, etc. (Paris, imp. Goupy, 1877, in-8 de 68 p.), et d'une brochure de M. Henry de Riancey : *La Loi et les jésuites* (Paris, imp. Goupy, 1877, in-8 de 63 p.), dont on a oublié d'indiquer la date primitive; puis une étude nouvelle de M. Gustave Théry, du barreau de Lille, sur *Les Congrégations religieuses non autorisées et leur situation légale en France* (Paris, imp. Goupy, 1877, in-8 de 27 p.).

— M. H. d'Arbois de Jubainville vient de donner l'*Inventaire ou catalogue sommaire de la Bibliothèque des archives départementales et de la préfecture de l'Aube* (Paris, Pedone-Lauriel, 1877, in-8 de XIX-185 p.), dont le dépôt lui est confié. Dans les 2,113 numéros qu'ils renferment nous n'avons pas à relever de documents curieux; presque tous appartiennent à l'époque moderne et surtout à l'époque contemporaine. Mais ils sont classés dans un ordre méthodique parfait et les recherches sont facilitées, en outre, par deux tables alphabétiques des matières et des noms d'auteurs.

— M. A. Lecoy de la Marche vient de donner le complément indispensable du grand œuvre de Mgr Jager, dans une *Table générale des matières, suivant*

l'ordre alphabétique, formant le vingt-et-unième volume de l'*Histoire de l'Église catholique en France* (Paris, s. d., librairie Adrien Le Clere, in-8 de IX-319 p.). L'auteur, comme il l'indique sous son titre, a exclusivement suivi l'ordre alphabétique des noms, qui est le plus commode pour les recherches, et, dans chaque notice, l'ordre chronologique, quand il s'agit de noms de personnes et de lieux; l'ordre méthodique, quand il s'agit de noms de matières. Ce volume sera recherché non-seulement par tous ceux qui possèdent l'ouvrage, mais encore par ceux qui s'occupent d'études historiques et ecclésiastiques.

— Sous ce titre : *La noble église collégiale de Saint-Julien de Brioude* (Le Puy, Freydier, 1877, in-8 de 51 pages), M. l'abbé Bonnefoi vient de traduire, d'après le *Gallia christiana*, la courte notice que Denys de Sainte-Marthe a consacrée à l'église de Saint-Julien de Brioude. Après une courte monographie de cette collégiale, on trouve la liste des abbés avec une notice biographique pour chacun d'eux; puis la liste des prévôts de l'église; et enfin celle des doyens, avec les mêmes détails concernant les personnages.

Publications nouvelles. — *Principes de philosophie*, par F. A. Hartgen, trad. de Paul Regnaud (in-12, Savy). — *Politique des lois civiles*, par le baron Fred. de Portal (t. III, in-8, Durand). — *Théorie générale de l'État*, par M. Bluntschli, trad. de A. de Reidmatten (in-8, Guillaumin). — *Essai sur l'esprit public dans l'histoire*, par le vicomte Ph. d'Ussel (in-8, Hachette). — *Coutumes et Institutions de l'Anjou et du Maine, textes et documents*, par C. J. Beautemps-Beauprés (t. Ier, in-8, Durand). — *Traité de la science des finances*, par Paul Leroy-Beaulieu (2 vol. in-8, Guillaumin). — *Le Travail, loi de la vie et de l'éducation*, par le R. P. Félix (in-12, Dillet). — *L'Ouvrier, ses vrais intérêts*, études et conférences, par une association de jeunes gens (in-12, Saint-Quentin, imp. Jules Moureau). — *La Dette de la paternité, ou les devoirs des parents dans l'éducation de leurs enfants*, par l'abbé A. Le Goupils (in-12, Tours, Cattier). — *Devoirs d'écoliers américains*, par F. Buisson, trad. de A. Legrand (in-12, Hachette). — *Adam, mystère du douzième siècle*, par Léon Palustre (in-8 carré, Dumoulin). — *Samuel Brohl et Cie*, par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *Vacances bien passées*, par Hubert Lebon (in-12, Haton). — *La France politique et sociale*, par Aug Laugel (in-8, Germer Baillière). — *Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte*, par F. de Saulcy (in-8, Wieweg). — *La Présidence aux États-Unis*, par A. Jouault (in-12, Hachette). — *Les Inventeurs du gaz et de la photographie*, par le baron Ernouf (in-12, Hachette). — *L'Art flamand dans l'est et le midi de la France*, par Alf. Michiels (in-8, H. Loones). — *La France et l'Église*, par E. Caron (in-32, Haton). — *Au jour le jour, ou la foi et le cœur d'une mère* (in-12, Lecoffre). — *Un compatriote de Fénelon et de Joubert, journal d'un jeune prêtre*, recueilli et publié par B. P. des Valades (in-12, Baltenweck). — *Vie intime de saint Anselme au Bec*, par l'abbé Ragey (in-12, Téqui). — *Vie de M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice* (in-12, Vic). — *Histoire de l'Église catholique en France*, par Mgr Jager. T. XXI, table générale des matières, par A. Lecoy de La Marche (in-8, Le Clerc). — *Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre*, par le comte de Baillon (in-8, Didier). — *Grimod de la Reynière et son groupe*, par G. Desnoiresterres (in-18, Didier). — *Le Chevalier de Jant*, par Jules Tessier (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *Histoire et critique*, par Max. du Camp (in-18, Hachette).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Chartes de Nolis de la cinquième croisade. — La Société de l'Orient latin cherche, pour en dresser l'inventaire (qui doit faire partie de l'un de ses prochains volumes), l'indication des chartes de Nolis, imprimées ou manuscrites, relatives à la Ve croisade 1215-1220. Plusieurs ont été passées à Marseille et ont été connues de Guindon, sans qu'il ait été possible de retrouver dans quel ouvrage il en donne la mention exacte. Les autres ont fait partie de la fameuse collection Courtois, et sont maintenant dispersées aux mains des divers acquéreurs. Un certain nombre enfin de ces dernières ont été imprimées dans des revues nobiliaires, dans de grands recueils généalogiques, ou dans des notices tirées à petit nombre. Toute indication relative à ces documents serait reçue avec reconnaissance par le secrétaire de la Société, M. le comte Riant, 248, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

Le Président Jeannin. — Tallemant des Réaux (édition Garnier, in-12, t. IV, p. 110) dit en parlant de lui : « Ce bonhomme a bâti et débâti je ne sais combien de fois ses maisons, cependant elles ne sont pas mal entendues pour le temps. » — Il a bâti Chaillot. Il a témoigné de la légèreté dans ses bâtiments, car il a fait faire et défaire bien des fois une même chose. Dulaure (*Histoire de Paris*, t. Ier, p. 11) se borne à dire qu'il a habité Chaillot. Quels détails possède-t-on sur les constructions faites par le président Jeannin à Chaillot, qui n'était alors qu'un village, et où, aujourd'hui, aucune rue ne porte son nom? H. P.

RÉPONSES.

Proverbes (XIX, 192, 280, 287, 384, 474, 477, 560). — On trouve dans le second volume d'un ouvrage publié à Londres, tiré à petit nombre et très-difficile à rencontrer hors de l'Angleterre (*Mélanges du Philobiblion*), une note de 7 pages intitulée *A few Spanish Proverbs about Friars;* ils ont été communiqués par M. W. Stirling, qui les a trouvés écrits d'une main du XVIe siècle, sur un exemplaire lui appartenant des *Refranes o Proverbios*, recueillis par Hernan Nuñez, *Salamanca*, 1555, in-fol. — La *Revue des langues romanes* (tome VI, 1875, p. 575) contient une liste des *Proverbes et dictons les plus usités dans la région de Carcassonne* (au nombre de 53); ils se trouvent dans des lettres sur les patois adressées au conventionnel Grégoire, par la *Société des Amis de la Constitution*, à Carcassonne. B.

— Nous pouvons ajouter aux indications déjà données : *Lettre de M. D. P*** à M. D L., au sujet du livre intitulé Origine de volgari Proverbii di Aloise Cynthio delli Fabritii*, etc., par Magné de Marolles (in-12 de 14 pages, juillet 1780). *Le livre des Proverbes* fut imprimé à Venise, 1526, in-fol.

L'Inquisition espagnole (XIX, 191, 286). — On a, sur l'Inquisition espagnole, de D. Louis Paramo, une *histoire*, en latin, qui s'arrête au XVIe siècle; de D. Raphaël Melchior de Macanaz, une *Défense critique*, courte et pauvre en renseignements; d'un auteur inconnu, *Le Combat*, mémoire écrit en 1814. Contre cette Inquisition ont paru : *L'Histoire critique*, par D. Juan Llorente, remplie d'erreurs et de faussetés; — *Les Annales*, du même auteur, avec les mêmes défauts; — un *Mémoire*, composé par le même pour sa réception à l'Académie des sciences, etc., dans le même esprit. En ce moment, se publie à Madrid le meilleur travail qui ait paru sur le Saint-Office, sous le titre de *Histoire véritable de l'Inquisition*, par D. François-Xavier Rodrigo, avec permission de l'autorité ecclésiastique; Il formera 3 volumes in-4. L'auteur a pu y réunir le plus grand nombre possible de documents historiques, tirés des archives de Simancas, de Tolède, etc. C'est une réfutation des calomnies de Llorente, répétées par les auteurs de romans. M. S.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Qu'est-ce que la Bible; Explication abrégée des Ecritures, par l'abbé A. David. Paris, Palmé; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-12, III-407 p. Prix : 3 fr. — *Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments (Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament)*, von Dr Franz Kaulen. Erste Hälfte (fait partie de la *Theologische Bibliothek*). Freiburg im Breisgau, Herder, 1876, in-8, VI-152 p. — *Vom Paradies bis zum Schilfmeer (Du Paradis terrestre à la mer Rouge). Parallelen zwischen biblischen und ausserbiblischen Berichten*, von Dr Heinrich Heibert, Gymnasiallehrer in Gera. Gera, Griesbach, 1877, in-8 de VII-127 p. — *Questions égypto-bibliques, difficultés géologiques, difficultés chronologiques, difficultés historiques; l'Exode et ses suites d'après les monuments*, par le P. Philpin de Rivières, prêtre de l'Oratoire de Londres. Paris, librairie des Lieux-Saints & René Haton, 1876, in-8 de 148 p. — *Salomon et ses successeurs, solution d'un problème chronologique*, par Jules Oppert. Paris, Maisonneuve, 1877, in-8 de IV-100 p. — *Les Psaumes ou Etudes préparatoires à l'intelligence de ce livre sacré. Exégèse isagogique*, par le R. P. Champon, S. J., professeur d'Ecriture sainte en Orient. Paris, Baltenweck, 1876, in-8 de XXXIV-491 p. — *La sainte Bible; texte de la Vulgate, traduction française en regard, avec commentaires théologiques, moraux, philologiques, historiques*, etc., *rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains. L'Ecclésiaste, Introduction critique, traduction française d'après l'hébreu, et commentaires*, par M. l'abbé A. Motais, prêtre de l'Oratoire de Rennes, professeur d'Ecriture sainte au grand séminaire. Paris, Lethielleux, 1877, in-8 de 180 p. Prix : 3 fr. 60 (2 fr. 40 pour les souscripteurs). — *Das Buch Isaias* aus dem Urtext übersetzt und mit Berücksichtigung seiner Gliederung und der auf seinen Inhalt sich beziehenden assyrischen Inschriften erklärt, von Dr B. Neteler. Mit Erlaubniss des bischöflichen General-Vicariats zu Münster. Münster, Theissing, 1876, in-8 de 320 p. — *Les trois grands prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel*, analyses et commentaires, avec traduction de l'hébreu en français des parties principales, par M. Le Hir, ancien professeur d'Ecriture sainte et d'hébreu au séminaire de Saint-Sulpice, publiés par M. Grandvaux, directeur au même séminaire. Paris, Poussielgue, 1877, in-12, XXVI-403 p. Prix : 4 fr. — *Die Klagelieder des Propheten Jeremia*, erklärt von Dr Leo Ad. Schneedorfer, Prof. der Theologie, Mitglied des Prager theol. Doctoren-Collegiums. Prag, Bellmann, 1876, in-8, 188 p. — *L'Intégrité des Evangiles en face de la critique*, par le R. P. Corluy, de la Compagnie de Jésus. Lyon, Pitrat, 1877, in-8, 54 p. — *Evangelii Concordantis Expositio*, facta à sancto Ephræmo, doctore syro. In latinum translata a R. P. Joanne Baptista Aucher, Mechitarista, cujus versionem emendavit, adnotationibus illustravit et edidit Dr Georgius Moesinger, professor studii biblici A. T. Salisburgi. Venise, monastère méchitariste de Saint-Lazare, 1876, 292 p. — *Essai d'interprétation des dernières parties de l'Evangile selon saint Matthieu*, par Henri Lutteroth. Paris, Sandoz & Fischbacher, 1876, in-8, 568 p. — *Das Matthäusevangelium und seine Lucasparallelen*, erklärt von Dr Bernhard Weiss, ordentlichen Professor der Theologie und Consistorialrath zu Kiel. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1876, gr. in-8, VIII-584 p. — *The Life and Writings of St. John*, by James M. Macdonald, D. D., Princeton, New Jersey. Edited with an Introduction, by the very Reverend J. S. Howson, D. D., Dean of Chester. Londres, Hodder and Stoughton, 1877, XXXVI-436 p. — *Drei Monate am Libanon*, von Professor Dr Oscar Fraas. Zweite Auflage. Stuttgart, Levy und Müller, 1876, in-8, IV-108 p.

Qu'est-ce que la Bible? — M. l'abbé A. David nous l'apprend succinctement dans le livre auquel il a donné ce titre. Dans une première partie (p. 26-166), il nous dit ce que sont les livres de l'Ancien Testament; dans une seconde, qu'il a faite à bon droit beaucoup plus longue (p. 167-401), ce que sont les livres du Nouveau Testament.

Il résume tour à tour tous les livres de la Bible, il en cite les passages les plus remarquables, surtout, dans l'Ancien Testament, ceux qui concernent Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'analyse des livres historiques du Pentateuque, des Rois, etc., est fort brève; celle des Prophètes est un peu plus développée; celle des Évangiles et des autres écrits du Nouveau Testament ne laisse rien à désirer. *Qu'est-ce que la Bible* ne s'adresse pas aux savants, mais à tous ceux qui, sans vouloir faire de la science, désirent connaître le contenu de nos livres saints, afin de les vénérer avec une plus grande connaissance de cause et sutout afin d'en pratiquer les salutaires enseignements. L'auteur peut se rendre le témoignage d'avoir écrit un livre propre à faire du bien aux âmes. — Lui ferons-nous quelques reproches au nom de la critique? Remarquons seulement qu'on est surpris, p. 106, de lui voir attribuer la composition du livre grec de la *Sagesse* au roi Salomon.

— Le Dr Kaulen considère l'Introduction à l'Écriture sainte comme une partie de la théologie dogmatique, et c'est à ce titre que son nouvel ouvrage prend place dans la Bibliothèque théologique publiée par l'excellente librairie catholique de M. Herder, à Fribourg-en-Brisgau. Mais nous avons bien également le droit de mettre son livre en tête d'un compte rendu de publications bibliques, puisqu'il traite exclusivement, quoique au point de vue théologique, de questions concernant nos livres saints. Après quelques observations préliminaires et une exposition abrégée de l'histoire de l'introduction générale des saintes Écritures, M. Kaulen traite, dans une première partie, qu'il appelle fondamentale, de l'inspiration et du canon de la Bible. Il expose, sur ces deux points capitaux, la doctrine de l'Église, sans se préoccuper de rechercher quelle est l'étendue et le mode de l'inspiration. Il montre comment le canon des Écritures, fixé par le concile de Trente est d'accord avec les recherches scientifiques les plus sévères. Il établit en particulier l'authenticité des passages attaqués par Tischendorf : la conclusion de l'Évangile de saint Marc, XVI, 9 et suiv. ; la sueur de sang de Notre-Seigneur au jardin des Olives, (Luc. XXII, 44 et suiv.); l'histoire de la femme adultère (Joa. VIII, 1-11). Il n'est pas aussi décidé en faveur de l'authenticité du passage de la première épître de saint Jean, V, 7, sur les trois témoins célestes qu'il semble abandonner et qu'on désirerait lui voir défendre. La seconde partie, intitulée « partie générale, » s'occupe de l'intégrité des saintes Écritures. L'auteur distingue entre l'intégrité dogmatique et l'intégrité critique, c'est-à-dire entre l'intégrité absolue et l'intégrité relative et morale. L'étude complète des langues, de l'écriture, des éditions imprimées et manuscrites, des citations et des traductions de la Bible l'amène à cette conclusion : « Les livres de

l'Ancien et du Nouveau Testament nous sont indubitablement parvenus intègres quant au fond... Les différences signalées dans la transmission du dépôt sacré n'atteignent pas le contenu de la sainte Écriture, mais il est certain aussi que l'intégrité *critique* du texte original de la Bible ne peut être établie qu'en gros, non dans tous les détails. » Cet examen des détails n'a d'ailleurs, comme le Dr Kaulen a le soin de le faire observer, qu'un intérêt scientifique, et c'est pour ce motif que l'Église a laissé à la critique biblique le soin de s'en occuper. La troisième partie, qui doit renfermer les introductions particulières, n'a pas encore paru.

M. Kaulen a condensé en quelques pages des matériaux très-nombreux et du plus grand prix. Il ne fait guère de polémique directe et expose peu les opinions des autres; il se contente de traiter son sujet à sa manière, simplement et clairement, qualité rare dans les œuvres qui nous viennent d'Allemagne. Son introduction est très-solide et du plus grand mérite. Tous les détails ne sont pas cependant parfaitement exacts. M. Kaulen paraît juger l'*Introduction* de M. l'abbé Glaire sans la connaître, quand il la fait dériver (p. 11) des travaux allemands. Il ne rend pas à l'*Introduction* du savant professeur de l'université de Louvain, M. Lamy, la justice qui lui est due. Il aggrave (p. 14) l'opinion du Père jésuite Lessius sur la nature de l'inspiration. Nous ne pouvons voir avec lui une citation du livre d'Esther dans l'Apocalypse, XI, 10. Il n'est pas exact d'appeler *zu gering* (p. 44) « trop petite » la différence de langage qui existe entre les livres les plus anciens et les plus récents de la Bible hébraïque. Malgré ces légères taches, l'*Introduction* de M. Kaulen n'en est pas moins une œuvre de science. Elle traite surtout d'une manière fort remarquable tout ce qui regarde notre Vulgate, sur laquelle l'auteur est particulièrement compétent.

— Le Dr Heibert s'est servi avec beaucoup de profit du *Dictionnaire biblique* de M. Riehm, dont le *Polybiblion* s'est dernièrement occupé, dans l'intéressant opuscule, qu'il a intitulé : *Du Paradis à la mer Rouge*, parce qu'il s'étend depuis la création jusqu'à la sortie des Hébreux d'Égypte. Il y résume toutes les découvertes modernes qui se rapportent à cette partie de l'histoire sainte. Il n'a point d'autre but que de défendre la Bible, et c'est l'indignation que lui ont causée les attaques des rationalistes contre le livre inspiré qui lui a fait prendre la plume. Il montre solidement combien leurs attaques sont peu fondées. La lecture de son livre est facile et attachante autant qu'instructive. C'est une excellente apologie. On peut lui reprocher seulement quelques erreurs de détail, inévitables d'ailleurs dans un livre de cette nature : il attribue, par exemple (p. 68), à Diodore de Sicile ce que dit Hérodote, II, 35, que, chez les Égyp-

tions, l'obligation de pourvoir aux besoins des parents âgés incombait, non pas à leurs fils, mais à leurs filles. M. Heibert s'est adressé d'ailleurs aux meilleures sources, et il a extrait avec discrétion et habileté tout ce qui se rapportait à son sujet, non-seulement dans le *Dictionnaire manuel* de M. Riehm mais aussi dans les écrits du Dr Franz Delitszch, de MM. Ebers, Brugsch, Schrader, Hengstenberg, etc.

— Les *Questions égypto-bibliques* du R. P. Philpin de Rivières sont aussi une apologie des Livres saints, d'après les découvertes modernes, de même que *Du paradis à la mer Rouge*. Le plan est cependant différent. Au lieu de suivre simplement l'histoire, le savant oratorien adopte une forme plus décidément apologétique. Il résout 1° les difficultés géologiques, 2° les difficultés chronologiques, 3° les difficultés historiques. On voit que son cadre est aussi plus vaste que celui de M. Heibert. Son travail offre par là même plus d'intérêt. On regrette seulement qu'il ne soit pas toujours entré dans autant de détails que semblerait le comporter le sujet qu'il traite. Ainsi, par exemple, page 103, on désirerait mieux qu'un sommaire des « idées et des habitudes égyptiennes gardées par les Hébreux. » De même pour plusieurs autres questions qu'il effleure plutôt qu'il ne les développe. Espérons que le P. Philpin traitera un jour son sujet avec tous les détails qu'il comporte, et en faisant disparaître quelques inexactitudes qui lui ont échappé. Il y a peu d'apologistes mieux en état de nous donner un travail complet sur cette importante matière.

— *Salomon et ses successeurs* traite des questions de chronologie, comme le font en partie les *Questions égypto-bibliques*, mais l'auteur remonte à une époque moins ancienne. M. Oppert s'occupe depuis longtemps de la chronologie biblique. C'est, sans contredit, un des premiers savants de l'Europe, et sa compétence en tout ce qui concerne l'histoire de l'Ancien Testament est universellement reconnue par les exégètes et les critiques. Il n'est pas cependant d'accord avec la plupart des savants qui se sont voués, comme lui, à l'étude de l'épigraphie assyrienne. M. Oppert veut conserver à peu près intacte la chronologie reçue des livres des Rois; un grand nombre d'autres savants veulent la modifier et y introduire une perturbation d'une vingtaine d'années, en acceptant comme décisif le canon des éponymes assyriens découvert à Ninive. M. Oppert repousse leur sentiment, en soutenant qu'il y a une interruption dans le canon des éponymes assyriens et que cette lacune doit être comblée par le nombre d'années que nous trouvons en plus dans la chronologie biblique. C'est aussi dans cette lacune qu'il faut placer le règne de Phul dont nous parle le quatrième livre des Rois, II, 15, 19; dont nous parlent aussi Josèphe et Bérose, ce dernier indépendamment de

toute tradition biblique. Les orientalistes qui n'admettent pas d'interruption dans la liste des éponymes sont obligés de supprimer ce Phul et de l'identifier avec Téglathphalasar. Le savant professeur du Collége de France réfute tous ses adversaires dans *Salomon et ses successeurs*. C'est une série d'articles, qui ont paru d'abord, en 1876, dans les *Annales de philosophie chrétienne* et qui sont maintenant réunis en brochure. C'est dans cette même revue que M. Oppert avait publié un travail intitulé la *Chronologie biblique*. La question de la lacune des tables d'éponymes est comme le nœud de la difficulté chronologique touchant le livre des Rois, mais l'auteur de *Salomon* ne se contente pas de la résoudre; il en tire les conséquences et détermine ainsi toutes les principales dates bibliques depuis l'Exode jusqu'à l'édit de Cyrus en faveur des Juifs. Voici quelques-unes de ses dates : Exode : 1493 avant Jésus-Christ; Règne de David : 1058; Avénement de Salomon : 1017; Fin de la construction du temple : 1007; Mort d'Achab : 900; Mort de Jéhu : 859; Prise de Samarie par Sargon : 721; Maladie d'Ézéchias et ambassade de Mérodachbaladan, roi de Babylone, ennemi de Sargon : 714; Expédition de Sennachérib : 700; Destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor : 587; Édit de Cyrus : 538.

Quittons maintenant les livres historiques pour passer aux Psaumes et aux Prophéties.

— Le P. Champon a entrepris un travail très-considérable sur les Psaumes. Il doit embrasser l'exégèse isagogique ou préliminaire, l'exégèse polyglotte, l'exégèse philologique, l'exégèse historique et critique, l'exégèse christologique et l'exégèse poétique. Nous ne connaissons encore que l'exégèse isagogique. Elle nous montre Jésus-Christ dans les Psaumes, examine quel est l'ordre et le plan des Psaumes, cherche à établir que « le psautier est une épopée véritable, » et que « la langue hébraïque est la langue primitive, la mère et la nourrice de toutes les langues du monde. » Ce premier volume se termine par une technique poétique des Psaumes et par une étude sur la littérature hébraïque. — L'auteur possède de vastes connaissances ; il a séjourné longtemps en Orient; il est familiarisé avec les langues et les usages des pays bibliques et peut s'appeler à bon droit « Sémite par vocation de cœur. » Son œuvre contient beaucoup de choses excellentes, et un lecteur judicieux pourra la lire avec beaucoup d'utilité et de profit. Mais n'a-t-il pas dépassé quelquefois la juste mesure? Vouloir faire des Psaumes une épopée suivie, dans le sens rigoureux du mot, divisée en vingt-quatre chants, comme l'*Iliade* d'Homère, n'est-ce pas arbitraire?

Les philologues qui admettent que le langage a commencé par être monosyllabique pourront adopter difficilement la théorie de l'auteur.

qui nous donne la langue hébraïque, telle que nous la connaissons, c'est-à-dire polysyllabique et flexionnelle, comme la langue primitive. Il semble qu'il faudrait supposer du moins que nous ne l'avons plus dans sa forme primitive. Les rapprochements établis entre les mots hébreux et les mots indo-européens, rapprochements qui ne reposent que sur des ressemblances de sons, ne satisferont pas non plus les linguistes partisans d'une méthode sévère et rigoureuse dans l'investigation des étymologies. Mais, répétons-le, si toutes les opinions du P. Champon ne nous paraissent pas prouvées, on peut apprendre beaucoup dans son livre, imprimé d'ailleurs avec luxe et avec un soin de très-bon goût qui n'ajoute pas peu à l'agrément de la lecture.

— M. l'abbé Motais, prêtre de l'Oratoire de Rennes et professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de cette ville a résumé, pour le Commentaire de la Bible publié par M. Lethielleux, le grand travail qu'il avait fait paraître en deux volumes sous le titre de *Salomon et l'Ecclésiaste*. L'introduction y prend naturellement la plus large place : elle occupe 134 pages sur 179. Le savant auteur examine successivement l'authenticité de l'Ecclésiaste, son orthodoxie, son inspiration et sa canonicité, sa forme, son but et son plan. Toutes ces questions sont résolues de la manière la plus satisfaisante. — Le prétendu scepticisme de Salomon, ainsi que son fatalisme et son épicuréisme, les trois grandes erreurs que n'ont pas craint de lui attribuer les rationalistes, sont discutés avec beaucoup de soin et de manière à lever toute difficulté. « La composition solomonienne de l'Ecclésiaste, dit M. l'abbé Motais, sans arriver à la hauteur d'une vérité de foi, demeure une vérité traditionnelle... De fait (l'Ecclésiaste) combat le matérialisme et parle de l'immortalité de l'âme, fait voir le côté vain des biens de ce monde, et cherche à porter l'âme à Dieu par la pratique de la vertu. »

Les notes par lesquelles M. Motais explique le texte sont claires, nettes et complètes. On pourrait tout au plus leur reprocher de trop négliger le côté moral : ainsi on est surpris de ne pas trouver un seul mot de commentaire moral au sujet du beau verset 13 du dernier chapitre : *Deum time et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo*. La traduction française est fort bonne, mais, comme l'annonce le titre, elle est faite d'après l'hébreu. Nous ne nous expliquons pas pourquoi elle n'est pas la traduction de la Vulgate, placée vis-à-vis, et surtout pourquoi en n'en a pas toujours indiqué au moins les différences. Je lis, au verset 19 du chapitre III, dans la Vulgate : *Idcirco unus interitus est hominis et jumentorum et æqua utriusque conditio*. Je vois avec étonnement, dans la traduction française : « Car, exposés aux surprises du sort sont les enfants des hommes, aussi bien que la bête; tous deux ont une même destinée. » Je consulte le commen-

taire et je n'y trouve que ces mots : « La ponctuation massorétique demande cette traduction plus littérale et plus vraie que cette autre : Le sort des enfants des hommes est le sort de la bête. » Rien sur la version de la Vulgate. Au chapitre IV, verset 6, le texte latin porte : *Melior est pugillus cum requie;* la traduction française : « Mieux vaut plein une main de repos. » La note ici, il est vrai, nous assure que le sens adopté par « beaucoup d'interprètes, » *mieux vaut une main pleine avec repos*, est faible, mais elle ne nous dit pas que la Vulgate a adopté ce sens. Elle ne nous explique pas non plus cette expression peu claire « une main de repos. » — Tous ceux qui s'intéressent à la prompte publication de l'important ouvrage édité par M. Lethielleux verront avec une grande satisfaction ce nouveau commentaire, de même qu'ils seront heureux d'apprendre que l'éditeur annonce que des mesures sont prises pour continuer sans interruption et faire paraître dans un bref délai le grand travail qu'il a entrepris.

— Le Commentaire d'Isaïe publié par le Dr Neteler se distingue surtout par trois points : par le plan qu'il donne du livre entier, par l'usage qu'il fait des découvertes modernes pour l'interprétation des prophéties et par l'application qu'il fait de quelques-unes d'entre elles à l'époque actuelle. L'étude du plan d'Isaïe, quoique poussée peut-être un peu loin dans les détails, est tout à fait remarquable : c'est la meilleure et la plus solide des réfutations contre les erreurs rationalistes qui morcellent le livre d'Isaïe et en attribuent la rédaction à deux ou plusieurs écrivains qui auraient vécu en des temps différents. M. Neteler a fait un emploi très-heureux des découvertes contemporaines pour expliquer bon nombre de passages d'Isaïe; cependant son système chronologique ne nous paraît pas sûr et nous voudrions des preuves plus solides pour baisser, comme il l'a fait, de plusieurs années, la date de plusieurs prophéties. La partie qui intéressera le plus beaucoup de lecteurs dans ce travail, ce serait assurément celle dans laquelle l'exégète catholique découvre dans Isaïe des allusions à l'histoire de notre siècle et nous montre les Slaves dans Magog, les Allemands dans Gorner. Cette interprétation nous paraît plus que problématique, et ce n'est pas là ce qui fait, à nos yeux, le mérite du nouveau commentaire d'Isaïe. Le Dr Neteler a des titres plus sérieux à faire valoir en faveur de son œuvre que ses explications curieuses, mais très-hasardées : c'est la valeur de sa traduction, faite sur l'original, son explication courte mais substantielle du texte, et surtout, comme nous l'avons déjà indiqué, son étude approfondie du plan du livre d'Isaïe.

— Le Commentaire des *Trois grands Prophètes Isaïe, Jérémie, Ézéchiel* est une œuvre inachevée, et assurément l'auteur, l'abbé Le Hir, ne l'aurait pas publié dans cet état; mais ces reliques d'un grand

exégète n'en sont pas moins précieuses à recueillir, et M. l'abbé Grandvaux a rendu un vrai service en les donnant telles quelles au public. Isaïe occupe plus de la moitié du volume. C'est la partie la plus complète du travail. Toutes ses prophéties y sont ou intégralement traduites, ou au moins analysées. Quelques-unes des plus importantes sont accompagnées d'un savant commentaire. Nous avons sur Jérémie une esquisse de sa vie, de ses prophéties et de ses vertus; une analyse rapide de ses prophéties, et des études sur les principales instructions qu'on peut recueillir dans Jérémie, concernant les attributs de Dieu, la malice du péché, la personne du Rédempteur et les fruits merveilleux de la Rédemption. Ces études sont suivies de réflexions morales sur le ministère de Jérémie considéré comme le modèle des ecclésiastiques. Vient ensuite une excellente traduction française des Lamentations de Jérémie. Cette traduction, ainsi que celle de vingt-huit chapitres d'Isaïe, faite en une langue ferme, correcte, concise, est du plus grand prix et très-propre à faire goûter les beautés des grands écrivains hébreux à ceux à qui il n'est pas donné de les apprécier dans l'original. — Ezéchiel est analysé pour la plus grande partie. Le temple qu'il décrit dans ses derniers chapitres, dont l'obscurité est proverbiale, est longuement étudié. — Tous ces fragments du savant professeur de Saint-Sulpice paraissent remonter à plusieurs années, car l'auteur n'y fait aucun usage des nombreux travaux, publiés dans ces derniers temps sur les prophètes qu'il étudie, ce qu'il n'aurait sans doute pas manqué de faire, s'ils avaient eu déjà paru au moment où il écrivait. Néanmoins on ne saurait trop recommander la lecture de ce volume, plein d'excellentes choses, à tous les lecteurs qui ne peuvent lire que des commentaires français.

— L'abbé Le Hir ne donne que la traduction des Lamentations. Le Dr Schneedorfer accompagne sa version d'un savant commentaire et d'éclaircissements de toute sorte. Il étudie d'abord successivement la forme poétique des Lamentations, leur nom, leur objet et leur contenu, leur unité, leur forme, leur auteur, le temps, le lieu et l'occasion de leur composition, leur place dans le canon, leur importance, leur bibliographie. Dans sa traduction, le savant professeur de théologie a conservé, autant que possible, la forme de la poésie de Jérémie, et, comme chaque verset commence par une lettre hébraïque, d'après l'ordre de l'alphabet, il a imité cette particularité des Lamentations. Chaque section de Jérémie est accompagnée d'une paraphrase explicative et de notes philologiques. Elle se termine par des considérations pieuses sur l'âme pécheresse, sur Notre-Seigneur souffrant, sur la sainte Vierge, mère des douleurs sur le purgatoire, etc. L'ouvrage se termine par un coup d'œil jeté sur l'histoire du royaume de Juda avant la captivité. L'œuvre du Dr Schneedorfer est une œuvre aussi

instructive que pieuse, aussi savante qu'édifiante. On pourrait être tenté de prime-abord de la trouver un peu longue, mais on ne tarde pas à changer d'avis à mesure qu'on avance dans la lecture, car tout y est intéressant et utile, et l'on ne peut, en particulier, que féliciter l'auteur d'avoir joint à son commenatire des réflexions propres à développer les sentiments chrétiens et à inspirer des pensées salutaires, telles que l'Église veut nous en inspirer elle-même en nous faisant chanter les belles élégies de Jérémie aux offices de la Semaine sainte.

Nous passons des Lamentations de Jérémie aux Évangiles.

— Le R. P. Corluy a publié à part trois excellents articles, qui ont paru d'abord dans les *Études religieuses*, sur l'*Intégrité des Évangiles en face de la critique*. Le sujet en est plus circonscrit que le titre ne l'indique, mais il est d'une réelle importance dans la lutte actuelle en faveur de nos livres saints. L'auteur démontre, d'une manière très-scientifique, par les arguments les plus solides et avec beaucoup de sagesse et de mesure, l'authenticité des douze derniers versets de saint Marc, et celle de deux passages de l'Évangile de saint Jean, celui du chapitre v, où il est question de l'ange qui agite les eaux de la piscine de Bethsaïde, et celui du chapitre vii, 53, jusqu'au chapitre viii, 11, où est racontée l'histoire de la femme adultère. Ce petit opuscule est un véritable modèle de discussion et de critique.

— Le tome second de l'édition arménienne des œuvres de saint Éphrem contient un ouvrage du grand et illustre docteur syrien intitulé : *Exposition de la concorde de l'Évangile*. Cet ouvrage ne nous a été conservé que dans la version arménienne. Le Dr Moesinger vient d'en publier avec des notes une traduction latine faite par un savant Père méchitariste, J.-B. Aucher. Les écrits de saint Éphrem sont des moins connus et ils sont néanmoins de ceux qui mériteraient le plus de l'être. L'*Evangelii concordantis Expositio* est d'autant plus digne d'attirer l'attention que, d'après le savant éditeur, le texte de l'Évangile dont se sert le diacre d'Édesse n'est rien autre que l'ouvrage de Tatien, si célèbre dans l'antiquité et perdu jusqu'à aujourd'hui, le *Diatessaron* ou Harmonie des Évangiles. « Saint Éphrem, » dit le Dr Moesinger, « a commenté le *Diatessaron* de Tatien. Les preuves qu'il en apporte paraissent décisives. » Nous avons donc ici, tout à la fois, une œuvre importante des premiers temps du christianisme, qui a la plus grande valeur pour établir l'authenticité et la critique des Évangiles, et un commentaire sur la partie la plus précieuse de nos livres saints, émanant de la plume d'un des plus illustres Pères de l'Église. Il est vrai, malheureusement, qu'on ne peut nous donner les originaux de ces deux auteurs, mais nous sommes sûrs du moins d'avoir la substance de leur travail, si nous ne pouvons répondre de l'exactitude de la traduction dans tous les détails.

La *Concorde* de saint Éphrem demanderait une étude sérieuse et développée qu'il est impossible de faire dans ce compte rendu, mais que quelque savant ne tardera point sans doute à faire. Bornons-nous à indiquer ici quelques traits propres à en faire ressortir l'importance. Le texte des Évangiles commenté par saint Éphrem diffère ordinairement du texte de la version syriaque, connue sous le nom de Peschito, et est conforme au texte plus ancien publié par le savant syriacisant anglais Cureton. Saint Éphrem explique à peu près exclusivement le sens littéral des quatre Évangiles. Quelquefois, il adresse des exhortations au lecteur, mais son but principal est toujours l'explication historique du texte sacré. Ses explications sont concises, mais nettes et complètes dans leur brièveté. L'antiquité ne nous a pas légué de travail analogue, aussi est-il d'un prix inestimable pour notre époque où l'étude de la concorde des quatre Évangiles est en quelque sorte à l'ordre du jour. Les Pères méchitaristes, qui l'ont mis à la portée de tous en le traduisant et en l'éditant, ont droit à la reconnaissance de tous les savants, et particulièrement de tous les catholiques.

— M. Henri Lutteroth a publié, de 1860 à 1867, un *Essai d'interprétation* des treize premiers chapitres de saint Matthieu. Il vient de faire paraître la fin de son travail, qui embrasse les chapitres XIV-XXVIII du même Évangile. L'auteur est protestant, mais son but est de défendre le premier Évangile contre toutes les attaques dont il est l'objet de la part des rationalistes. Il se sert volontiers du témoignage des Pères et des Docteurs catholiques pour les réfuter, et il nous fournit souvent d'excellentes armes contre les ennemis des livres saints. Il reproduit le texte grec de l'Évangile avec une traduction française en regard. Chaque section du texte est suivie du commentaire, qui revêt volontiers une sorte de forme homilétique. M. Lutteroth, soutient avec beaucoup de fermeté l'opinion des Pères, touchant l'origine et l'époque de la composition de nos Évangiles. Saint Marc n'est pas, comme on l'a soutenu, une édition augmentée et complétée par un auteur inconnu de l'ouvrage primitif de cet évangéliste, c'est son Évangile même, tel qu'il est sorti de sa plume. Saint Matthieu a écrit, le premier de tous, la vie de Notre-Seigneur, comme l'atteste saint Irénée, et avec lui, d'une voix unanime, tous les Pères et les écrivains ecclésiastiques, à partir du quatrième siècle. On leur a opposé sans motif le témoignage de Papias. Nous n'avons pas, dans le premier Évangile, une œuvre impersonnelle, un ouvrage de marqueterie, formé avec les *Logia*, le prétendu Proto-Marc, et un certain nombre de données puisées dans la tradition, mais une œuvre très-personnelle, qui a pour auteur un apôtre, celui à qui la tradition l'a attribué, saint Matthieu.

— Le *Commentaire de saint Matthieu*, par le Dr Weiss, peut être considéré avec raison comme un commentaire des évangiles synoptiques, à peu d'exceptions près, car il reproduit les passages parallèles de saint Luc, et s'occupe constamment de saint Marc, sur lequel l'auteur a d'ailleurs publié un commentaire spécial. Ce travail très-considérable s'ouvre par une introduction où sont examinés successivement la tradition patristique, la source de saint Marc, la source apostolique, le saint Matthieu grec, l'histoire de la critique de l'Évangile et la tradition des manuscrits. Le Dr Weiss considère l'Évangile de saint Marc comme plus ancien que celui de saint Matthieu, et il assigne le premier comme source au second; il regarde comme étant une source de l'un et de l'autre ce qu'il appelle la source apostolique. — Dans le commentaire, il commence par reproduire le texte grec de saint Matthieu, avec le texte des passages parallèles de saint Luc. Il se contente de renvoyer pour saint Marc à ce qu'il a expliqué dans un autre ouvrage. Il fait ensuite connaître les variantes principales des manuscrits. Vient enfin le commentaire proprement dit, accompagné d'observations critiques. L'auteur s'est attaché principalement à l'étude des discours de Notre-Seigneur. Il avait déjà étudié les faits dans le commentaire de saint Marc. Il dit cependant ici tout ce qui est nécessaire pour que le commentaire de saint Matthieu puisse se suffire à lui-même, sans que le lecteur soit obligé de recourir à son premier ouvrage. Nous ne saurions approuver toutes les idées doctrinales et même critiques de l'auteur, mais il y a beaucoup à apprendre dans son livre, et il sert utilement et efficacement la bonne cause en combattant les erreurs de l'école de Tubingue et des autres rationalistes d'outre-Rhin. C'est avec un vrai bonheur qu'on lit dans cette œuvre si sérieuse et si savante la réfutation des innombrables objections accumulées par les incrédules contre l'authenticité de nos Évangiles. L'auteur montre qu'on peut unir une grande science critique et philologique avec le respect de nos saints livres, respect qui n'est d'ailleurs que celui que l'on doit à la vérité.

— M. Macdonald s'est proposé de nous faire connaître tout à la fois la vie et les écrits de saint Jean, en éclaircissant la vie par les écrits et les écrits par la vie. Il a composé un ouvrage très-considérable, d'une lecture agréable et instructive, dans lequel sont enchâssés l'Apocalypse, l'Évangile et les Épîtres de l'apôtre. M. Macdonald, ministre américain, d'origine irlandaise, est mort pendant l'impression de son livre, dont la publication a été achevée par les soins d'un savant très-compétent en ces matières, le Dr Howson, doyen de Chester. Il appartenait plus qu'à personne à celui dont le savant travail sur la vie et les œuvres de saint Paul a principalement inspiré l'auteur de la vie et des écrits de saint Jean, de s'en faire l'éditeur.

On comprend sans peine tout l'intérêt du sujet. Tracer le portrait du disciple bien-aimé du Sauveur, de l'aigle des évangélistes, du prophète du Nouveau Testament, après avoir étudié ses rapports avec saint Jean-Baptiste et son amitié avec saint Pierre, le comparer à saint Paul, aux autres apôtres, et aux autres évangélistes, décrire les événements de sa vie qui nous sont connus, et les lieux où elle s'est écoulée et qui lui ont servi de cadre, voilà ce que fait M. Macdonald. De nombreuses cartes, plans et vues permettent de suivre plus facilement saint Jean, dans ses voyages et ses courses apostoliques, et de se rendre mieux compte des descriptions de l'auteur. La traduction de l'Évangile, des Épîtres et de l'Apocalypse est accompagnée de notes assez courtes mais substantielles. Nous ne saurions accepter du reste toutes les interprétations du commentateur. Ainsi il a tort de prétendre que Notre-Seigneur ne veut pas parler du baptême à Nicodème, quand il lui dit que l'homme doit naître une seconde fois, par l'eau et le Saint-Esprit. — M. Macdonald place la composition de l'Apocalypse sous le règne de Néron, avant la ruine de Jérusalem, celle du quatrième Évangile, vers l'an 85 ou 86. L'ouvrage se termine par une table alphabétique des matières, et par une table de citations de la sainte Écriture, telle qu'on la trouve dans les éditions des Pères par les bénédictins.

— Terminons ces comptes rendus des publications sur l'Écriture sainte en disant quelques mots sur un voyage exécuté par un professeur allemand dans un pays dont parle souvent la Bible. Les *Trois mois au Liban* du Dr Oscar Fraas renferment quatre parties : le voyage, le séjour, le retour, et enfin des études sur le Liban après le retour. Nous ne pouvons analyser ici ce récit de voyage; il faut le lire. Toutes les questions qui intéressent le Liban y sont, non pas épuisées, sans doute, mais touchées. On ne peut pas être toujours de l'avis de l'auteur, comme page 39, mais on apprend beaucoup avec lui. Son voyage est un voyage de savant, non de simple touriste. L'auteur avait été invité par le gouverneur, Rustem-Pacha, à faire une exploration géologique du Liban. Son livre peut donc être considéré, au point de vue scientifiqne, comme une sorte de rapport officiel, mais il ne s'y occupe pas seulement de géologie et de minéralogie, il dit quelque chose de tout ce qui est propre à intéresser sur le Liban et ses habitants. L'intérêt qu'a excité son récit, quand il a paru, pour la majeure partie, dans le *Mercure de Souabe*, n'est pas diminué sous sa forme de livre. C. J.

THÉOLOGIE

La Sainte Bible. — *Le Livre de Josué ;* Introduction critique et commentaires par M. l'abbé Clair, prêtre du diocèse d'Autun, traduction française par M. l'abbé Bayle, docteur en théologie et professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie d'Aix. Paris, Lethielleux 1877, in-8 de 134 p. — Prix : 2 fr. 70.

Ce livre fait partie du grand commentaire sur toute la Bible publié par l'éditeur Lethielleux et si heureusement inauguré par les remarquables travaux de M. l'abbé Drach sur les épitres de saint Paul, les épitres catholiques et l'Apocalypse. Le livre de Josué offrait une difficulté particulière : il a fallu les patientes recherches de M. l'abbé Clair pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise. Une notable partie de l'écrit sacré contient des détails géographiques, des partages, des noms de villes, de montagnes, de torrents : comment fixer, après trente-quatre siècles, la position véritable de ces lieux, comment choisir entre les topographies fort incertaines tracées par les savants d'Allemagne, d'Angleterre ou de France ? Félicitons le nouvel interprète de la sage critique dont il a fait preuve. Il n'hésite pas à dire quelquefois que, malgré toutes les doctes dissertations d'outre-Rhin, telle ville est inconnue; il ne se perd pas dans la discussion des divers systèmes : il se contente de résumer les opinions qui ont quelque valeur, et, s'il y a lieu, il se prononce pour la plus probable. Il ne néglige pas le sens moral, trop souvent abandonné par les commentateurs modernes. Il emprunte ses interprétations mystiques surtout aux Pères de l'Eglise, à Origène, à saint Jérôme, à saint Augustin.

Le livre de Josué a été divisé en deux parties qui permettent au lecteur d'embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble et la suite des faits. Le récit comprend une période d'environ trente années, depuis l'entrée de la terre promise jusqu'à la mort de Josué. Une première partie composée de douze chapitres raconte la conquête du pays de Chanaan ; la seconde partie, également de douze chapitres, décrit le partage des terres entre les tribus d'Israël. Rien ne sert davantage à l'intelligence des livres saints que cette distribution des matières qu'ils contiennent : celle que M. l'abbé Clair a adoptée pour le livre de Josué est à la fois très-simple et très-naturelle.

Une solide introduction critique précède le commentaire proprement dit. C'est là que l'interprète résume tout le récit du livre de Josué et détermine le but que s'est proposé l'écrivain sacré; c'est là que sont démontrées l'authenticité et l'intégrité de ce livre. Les principales difficultés sont ensuite résolues; une courte étude est consacrée au caractère de Josué, tel qu'il nous apparaît dans la

Bible. Enfin, une bibliographie donne la liste et juge la valeur relative des commentateurs catholiques, juifs et protestants qui ont écrit sur Josué. M. l'abbé Clair rend un hommage particulier à l'ouvrage très-consciencieux de M. V. Guérin sur la Judée et la Palestine et au remarquable atlas géographique et archéologique pour l'étude de la Bible publié récemment par M. l'abbé Ancessi, notre savant confrère. Nous souhaitons que les commentaires qui suivront celui-ci aient une égale valeur, et que cette œuvre brillamment entreprise par M. l'abbé Drach puisse servir à mieux faire connaître et goûter la sainte Écriture, qui est et sera toujours le Livre par excellence.

EUG. POUSSET.

Corso superiore d'istruzione religiosa, compilato d'all'Ab. SCHIAVI LORENZO. IIIa edizione. Torino, Pietro Marietti, 1877, 2 vol. in-12 de XII-246 et 300 p. — Prix : 3 fr. 60.

M. l'abbé Schiavi destine ce cours supérieur d'instruction religieuse aux jeunes gens que leur âge et leurs études rendent capables d'approfondir les dogmes du christianisme. L'œuvre est divisée en deux parties. Dans la première, l'auteur recherche la religion véritable. Il montre dans un premier traité le caractère divin de la révélation chrétienne ; un second traité établit que l'Église catholique est la Société fondée par Jésus-Christ ; enfin l'histoire de l'Église catholique est brièvement racontée en un troisième traité. Cette première partie nous a paru de tout point la meilleure du livre. Les idées se suivent dans un ordre lumineux ; les raisonnements ont le juste développement qu'ils demandent, sans longueur ni sécheresse ; les textes cités au bas des pages sont choisis avec le plus heureux discernement. Nous félicitons en particulier, l'auteur des belles leçons qu'il a écrites sur l'histoire de l'Église (page 154-244). Sans doute, il ne montre la vie de l'Église catholique en ce monde que par les grandes lignes ; mais cela suffit pour donner une haute idée de cette admirable histoire. Qu'il accuse Louis XIV, d'ambition et d'orgueil, c'est justice ; mais il se trompe lorsqu'il fait de ce prince un fauteur du jansénisme.

La seconde partie expose nos devoirs envers Dieu, qui se résument dans l'adoration, le culte et l'amour. De là trois nouvelles divisions ou trois nouveaux traités : la *Théologie catholique*, la *Liturgie catholique*, la *Morale catholique*. Ici encore les choses ne sont point développées dans leurs détails, quoique traitées avec étendue. Nous désirons cependant une troisième partie, où trouveraient place les sacrements et les commandements de Dieu et de l'Eglise. Toutefois cet ouvrage mérite une place tout à fait à part entre les livres d'instruction religieuse, et nous nous réjouissons grandement du rapide succès qu'il a eu en Italie.

EUG. POUSSET.

Essai théologique sur le catholicisme libéral, par Mgr Victor Pelletier, chanoine de l'Église d'Orléans, chapelain d'honneur de Sa Sainteté Pie IX, membre de l'Académie des Arcades de Rome. — Deuxième édition. Paris, Haton, 1877, in-8 de 101 p. — Prix : 3 fr.

Il est peu d'erreurs contemporaines que l'Église ait flétries de plus de condamnations que le libéralisme ; il faut donc louer les théologiens qui s'appliquent à réfuter les principes et à montrer les conséquences de ce dangereux et insaisissable système, eussent-ils le dessein, comme Mgr Pelletier, de composer seulement un modeste essai.

Mgr Pelletier définit d'abord le libéralisme : « un système politique en vertu duquel l'action sociale des doctrines catholiques est empêchée ou tout au moins entravée (p. 11). » Il enseigne quelle est la fin de l'homme, quelle est la fin de la société ; il en déduit « la nécessité pour les peuples, comme peuples, de prendre pour règle la loi divine. » Il combat l'égale protection des cultes, la subordination de l'Église à l'État. Il réfute longuement deux discours prononcés au Parlement belge par un catholique ; il déclare qu'on ne peut « supposer un état social où les libertés modernes devraient être regardées comme légitimes. » Il donne la conclusion de son livre dans douze articles, qui sont la rigoureuse expression des devoirs des catholiques, et qu'il appelle « la pierre de touche. » Il définit le catholique libéral : « celui qui, admettant la révélation et l'autorité de l'Église, refuse néanmoins de souscrire, en tout ou en partie, aux conclusions qui précèdent, » c'est-à-dire aux douze articles pierre de touche (p. 100).

Nul ne pourra reprocher à cette étude de flatter en quoi que ce soit les erreurs que l'Église réprouve. Mais nous estimons que l'auteur n'a pas tenu les promesses de son titre : il a écrit une discussion animée et non un travail théologique. L'ouvrage est surtout composé de citations prises un peu partout et généralement intéressantes. Pourquoi, cependant, emprunter la description du libéralisme à un poëme chrétien où la poésie semble fort clair-semée (p. 8)? Les deux définitions principales, que nous avons citées, sont-elles parfaitement en paix avec la logique ? C'est une règle que la définition doit convenir au seul défini : n'y a-t-il donc que le libéralisme, « en vertu duquel l'action sociale des doctrines catholiques puisse être empêchée ou tout au moins entravée ? » C'est aussi une méthode peu usitée de dresser un formulaire en douze articles, et de dire ensuite : celui qui refuse de souscrire, en tout « ou en partie, à ces conclusions, » est un catholique libéral. Les anciens conciles, les papes, les docteurs ont pu composer des formulaires et en exiger la souscription ; mais qu'un auteur le fasse de sa propre autorité et donne aux récalcitrants un nom que l'Église a flétri, cela paraît peu conforme aux traditions théologiques. Nous reprochons surtout à l'auteur de ne pas distinguer

assez les diverses formes de l'erreur qu'il combat. Mgr de Ségur, dans un écrit sur ces mêmes matières, avait parlé avec raison et du libéralisme doctrinal, professé au grand jour il y a quarante ans, et du libéralisme contemporain, qui est plutôt une tendance mal définie, quoique toujours redoutable. Il était aussi fort nécessaire de séparer plus que ne l'a fait Mgr Pelletier la thèse de l'hypothèse, ou, en d'autres termes, la question du droit et la question des faits. M. l'abbé Jules Morel, dans l'étude qu'il a consacrée à l'*Essai théologique* (*Univers*, 31 mars 1877), a pris soin de marquer très-nettement cette distinction, que les tenants du libéralisme s'efforcent toujours d'obscurcir.

Nous regrettons vivement l'usage malheureux qu'a fait l'auteur, d'une oraison de l'Église (p. 101). On serait en droit de conclure de son interprétation que la sainte liturgie demande à Dieu qu'il daigne employer «*les remèdes majeurs de la piété divine*, c'est-à-dire les calamités, les fléaux, les massacres.» Jamais ce ne fut le sens de la collecte du XXIVe dimanche après la Pentecôte; et si l'auteur voulait finir par la vie éternelle, il pouvait montrer pour l'atteindre quelque chemin plus facile. EUG. POUSSET.

L'Église, la Foi et la Pénitence, conférences par M. l'abbé CHARLES DE PLACE, chanoine-archiprêtre de N.-D. de Paris. Paris Durand et Pedone-Lauriel, in-8 de 352 p. — Prix : 6 fr.

La prédication de M. l'abbé Charles de Place a joui longtemps d'une renommée que n'affaiblira pas le présent volume. Élevée et grave, elle faisait à l'argumentation une part considérable, sans perdre jamais le caractère oratoire; elle savait être dogmatique sans cesser d'être morale, ou plutôt, elle tirait du dogme lui-même des conséquences pratiques qu'elle présentait dans un langage dont la solennité n'excluait pas la chaleur et la vie. Le dirai-je ? elle prolongeait dans la chaire contemporaine comme l'accent d'une autre époque, mais cet accent avait son charme bienfaisant et sévère, et nous remercions les éditeurs qui n'ont pas voulu le laisser s'éteindre tout entier. Dans le volume que nous annonçons, la conférence sur les *tribulations de l'Église*, nous a particulièrement frappé ; une généreuse passion y règne, et les faits qu'elle signale sont d'une vérité qui ne passe pas. « Comment expliquer, » demande l'orateur, « le caractère de violence aveugle qui distingue toutes les luttes engagées contre la foi catholique? Avec elle, la science ennemie perd toujours la modération et la dignité; on ne discute point contre elle, on menace... Une haine profonde fermente dans ces pages qui prétendent s'inspirer du zèle de la raison et de l'humanité : derrière la plume, on sent le poignard; au fond du sophisme, il y a du sang. » Les conférences qui

traitent du sacrement de Pénitence sont aussi d'une rare vigueur; on y reconnaît l'orateur familier avec les secrets de son art, et l'apôtre qui ne veut s'en servir que pour sauver.

A. Largent.

De la souveraine et infaillible autorité du Pape dans l'Église et dans les rapports avec l'État, par le Père Bottalla, S. J., professeur à la faculté de théologie de Poitiers. Paris, Oudin 1877, 2 vol. in-8, xviii-426 p. — Prix : 14 fr.

Nous n'avions pas en notre langue une œuvre magistrale sur le dogme de l'infaillibilité du Pape : le Père Bottalla comble cette lacune en publiant le beau livre que nous voulons faire connaître. Après avoir invoqué les textes de l'Écriture et les témoignages des Pères, le docte professeur présente le décisif argument de l'histoire de l'Église. Comment résister à une telle preuve, comment ne pas entendre les voix des dix-huit siècles de christianisme, qui, par leurs actes plus encore que par leurs paroles, confessent l'infaillible autorité des successeurs de Pierre? Les papes des premiers siècles la réclament comme le privilége inaliénable de leur siége ; les évêques demandent aux pontifes la condamnation des hérésies; les fidèles se soumettent entièrement au jugement de Rome. La Foi constante en ce dogme, dont le dernier épanouissement était réservé à notre âge, paraît surtout dans l'histoire des conciles : notre auteur ne consacre pas moins de trois cents pages à l'examen de tous ceux qui se sont succédé depuis Nicée jusqu'au Vatican. Il traite avec plus d'étendue les faits controversés par les adversaires : le pape Libère et la formule de Sirmium, le pape Vigile et les Trois Chapitres, le pape Honorius et les monothélites. Il montre comment a été préparé le concile du Vatican, quelles ont été la conduite des gouvernements, la polémique des écrivains, l'attitude des divers groupes d'évêques durant la sainte assemblée, de quelle manière enfin a été accueillie la définition du 18 juillet 1870. Il rend justice à notre France catholique et reconnaît que c'est elle qui a commencé, il y a soixante ans, l'heureuse réaction en faveur de l'autorité pontificale. Une lumineuse dissertation expose ensuite la théorie des rapports nécessaires entre le pape et les États et la juste subordination des pouvoirs. L'auteur enseigne jusqu'où s'étend l'infaillibilité et combat les conclusions qu'a présentées Mgr Fessler dans son étude sur *La vraie et la fausse infaillibilité*. On trouve, à la fin du second volume, le texte et la traduction de la Constitution *Pastor æternus* et du *Syllabus*.

Tel est le plan du livre. C'est donc une solide démonstration de la foi catholique, sans les mots ni la forme scolastiques, toujours un peu arides pour les esprits qui ne sont point accoutumés au langage des

docteurs. Il y a la doctrine d'un grand traité et l'intérêt d'un écrit de polémique. La plus notable partie de l'ouvrage a été composée en 1869 pour répondre aux nombreuses attaques qui, en Allemagne, en France et en Angleterre, s'élevaient contre le concile. Peut-être l'auteur a-t-il trop conservé dans son œuvre définitive ce caractère d'une œuvre de circonstance. On retrouve presqu'à chaque page les noms qui eurent alors un retentissement malheureux, et qui maintenant sont bien oubliés. Peut-être aussi le Père Bottalla aurait-il dû donner un plus complet développement à la preuve qui se tire des écrits des Pères et aussi à ce que l'École appelle la raison théologique. S'il nous était donc permis d'exprimer un souhait, après avoir jugé l'œuvre du docte religieux, nous voudrions qu'il fît de son livre, — achevé dès maintenant pour un lecteur laïque, — un traité théologique écrit dans la langue de l'Église, et qu'il donnât à chacun des groupes d'arguments une étendue proportionnée à celle qu'il a donnée à la preuve historique.

EUG. POUSSET.

JURISPRUDENCE.

Theorica et praxis regiminis diœcesani præsertim sede vacante, a Sac. Prof. JOSEPHO C. FERRARIS, SS. D. N. Pii Papæ IX prælato domestico, et jam vicario capitulari Archidiœcesis Januensis. Paris, Palmé, 1876, in-12 de XVI-763 p. — Prix : 4 fr.

La connaissance du droit canonique a toujours été fort en honneur parmi les docteurs italiens, et ceux d'entre eux qui ont écrit quelques traités sur ces matières ont montré de merveilleuses aptitudes à résoudre les questions les plus compliquées, en donnant des solutions sinon raisonnées, du moins fort raisonnables. Ils n'aiment point les dissertations philosophiques en ceci ; ils ne prennent pas toujours la peine de remonter à ce que nous appelons les principes du droit. Ils préfèrent ce qu'ils nomment la *Prattica*, c'est-à-dire le côté vraiment utile et vivant de cette science du gouvernement ecclésiastique.

Le professeur Ferraris administrait, il y a près de trente ans, le grand diocèse de Gênes, que les dissensions entre le Saint-Siége et le roi de Piémont laissèrent longtemps sans évêque. Le jeune vicaire capitulaire étudia dès lors les affaires, non plus seulement dans les livres, mais dans la vérité des choses; il vit comment se devaient interpréter et appliquer les saints canons. C'est le résultat de son expérience, autant que de ses études, qu'il nous présente dans le livre auquel je mettrais volontiers pour titre : Manuel de l'administration diocésaine. Il respecte plus que personne les droits des chapitres : n'était-ce pas au nom du chapitre qu'il gouvernait le diocèse de Gênes?

Il enseigne que les chapitres ne sont pas *ex institutione tantum ecclesiastica,* et il prétend le prouver en montrant qu'ils ont succédé à l'antique *Presbyteriun,* Mais cette raison et les autres qu'il apporte établissent seulement que les prêtres sont nécessaires, pour que l'évêque puisse gouverner une Église et administrer les sacrements aux fidèles. Il n'approuve ni ne réprouve la pluralité des vicaires capitulaires, telle qu'elle est en usage, soit en France, soit dans quelques autres Églises. Peut-être devrait-on donner une raison que nous entendions invoquer à Rome par le professeur de Angelis : les traitements que l'État fournit aux vicaires capitulaires et qui sont comme autant de bénéfices distincts.

Nous ne saurions même parcourir rapidement les trente et un titres dans lesquels l'auteur a distribué sa matière. Un des plus intéressants est celui où il traite des séminaires, *de Seminario clericorum* (p. 572). Il insiste à bon droit sur une des sages institutions ordonnées par le concile de Trente, je veux dire les commissions qui veillent à la bonne administration des séminaires. Composées de membres nommés par l'Évêque, de membres élus par le chapitre et des professeurs de la maison, elles ne doivent rien négliger. Formation à la piété et aux vertus sacerdotales, études sérieuses, gouvernement temporel, l'Église a tout prévu et a voulu que tout eût un contrôle et une sanction. Qu'on ne croie pas d'ailleurs qu'une coutume contraire ait abrogé cette loi : une réponse de la sacrée Congrégation déclarait, en 1864, qu'elle était toujours en pleine vigueur.

Toutes les fois que cela peut être utile, l'auteur donne des modèles d'actes et de formules; nous en avons compté près de cent. Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas traduit celles qui sont en langue italienne. C'est le seul défaut notable que nous ayons remarqué dans ce livre éminemment utile, et digne, à tous égards, de prendre une place d'honneur dans la bibliothèque d'un prêtre. Eug. Pousset.

SCIENCES ET ARTS

Julien l'Apostat et sa philosophie du polythéisme, par H. Adrien Naville, professeur de philosophie à l'Académie de Neuchâtel. Paris, Sandoz et Fischbacher, in-8 de vii-203 p. — Prix : 3 fr.

La plupart des écrivains catholiques ont-ils traité Julien l'Apostat avec une sévérité injuste? M. H. Adrien Naville l'affirme. Imposons silence à de légitimes ressentiments; étudions avec toute l'impartialité possible les écrits et la vie de ce philosophe couronné; reconnaissons en lui des talents qu'une culture savante mais trop artificielle avait raffinés à l'excès, et des qualités morales qui peuvent subsister dans une âme rebelle à la vérité souveraine : nous ne parviendrons pas

à faire de Julien ni un vrai grand homme, ni un véritable sage, ni même un grand écrivain. Tout grimace en lui; la simplicité et la sérénité manquent à son existence comme à ses œuvres : M. Adrien Naville m'aiderait lui-même à démontrer ce que j'avance. Le philosophe construit un système subtil et dépourvu de bases scientifiques; le politique s'efforce de ressusciter le vieux paganisme hellénique, et arrive à peine, si l'on me permet cette expression moderne, à le galvaniser; l'homme passe devant la figure du Christ sans vouloir même en soupçonner l'incomparable et suprême beauté. M. Naville n'a aucune peine à avouer que la doctrine chrétienne l'emporte infiniment sur la synthèse, mythologique et philosophique tout ensemble, que Julien avait tentée; il ne dissimule pas la haine violente que l'empereur avait vouée au christianisme, ni les injures qui coulent de sa plume toutes les fois que la religion nouvelle ou ses chefs sont en cause ; il met de même en lumière les involontaires hommages que Julien a rendus à l'Évangile, lorsqu'il a essayé d'introduire dans l'hellénisme renaissant les institutions charitables qui étaient la précieuse et inimitable caractéristique de l'Église; lorsqu'il a recommandé aux prêtres du polythéisme ces vertus dont les Athanase et les Hilaire donnaient l'exemple, et que jusqu'alors les païens n'avaient jamais exigées ni attendues de leur sacerdoce. Il ne conteste pas les actes de violence oppressive et cruelle que les chrétiens ont soufferts pendant ce règne ; si l'empereur en a été le complice ou l'instigateur, et le fait n'est pas niable, il se rattache de gré ou de force, quel qu'ait été son amour théorique de la tolérance, à la lignée sanglante des Césars persécuteurs. « Enfin, » et c'est M. Naville qui parle, « il ne sait admirer que ce qui se présente paré de la science des écoles ou revêtu de la puissance militaire ou politique. La vertu sans la science, la grandeur morale, au sein de la petitesse extérieure et de l'humilité, sont choses qu'il ne comprend pas. » Je remarquerai avec regret, mais sans étonnement, car cet ouvrage vient d'une plume protestante, que le christianisme de M. Naville n'est pas incompatible avec de graves et fondamentales erreurs. « Le christianisme au quatrième siècle, » dit M. Naville, « n'était plus, tant s'en faut, ce qu'il avait été à l'époque primitive. Il avait déjà fait dans la doctrine, dans la constitution, dans le culte, bien des emprunts à l'hellénisme. » Dans ce même livre, M. Adrien Naville parle de la seconde personne de la sainte Trinité en des termes qu'aucune orthodoxie, même protestante, ne saurait accepter. L'expression eût-elle trahi sa pensée, il faudrait encore bénir la discipline catholique qui préserve l'intelligence et le langage lui-même de ces défaillances, et qui met notre foi en sûreté dans des formules où elle se sent contenue sans être asservie.

A. Largent.

La Dette de la paternité *ou les devoirs des parents dans l'éducation de leurs enfants*, par l'abbé Adolphe le Goupils. 3e édit., publiée par M. l'abbé Eugène Soyer. Tours, Cattier ; Paris, Larcher, s. d. (1877), in-12 de 309 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'Éducation, ses difficultés et son but, ouvrage faisant suite au gouvernement d'une maison chrétienne, par l'abbé H. Chaumont. Paris, Palmé ; Bruxelles, G. Lebrocquy, 1877, in-12, de xvi-592 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici deux nouveaux ouvrages sur l'éducation, question toujours neuve, car elle se représente sans cesse dans la pratique, et sur laquelle on ne saurait trop fréquemment et hautement proclamer les enseignements de l'Église. Ils sont tous deux inspirés du même esprit et visent à la pratique. Ils diffèrent par la forme et par les lecteurs auxquels ils s'adressent.

M. l'abbé Le Goupils écrit pour tous les parents, pour tous les membres de la famille. Il montre que tout, dans la famille, doit être dirigé vers l'éducation de l'enfant. Il indique les soins dont il doit être entouré ; il trace à chacun le rôle qu'il doit remplir pour concourir à cette grande œuvre : père, mère, frères et sœurs, parents et serviteurs. Il montre ensuite ce qu'est l'éducation, son but, ses moyens qui varient avec l'âge et les positions, et il arrive ainsi à traiter de la question du mariage et de la vieillesse. M. l'abbé Le Goupils a beaucoup observé ; il dit de très-bonnes vérités dans un langage peut-être trop oratoire. Beaucoup de points sont à peine effleurés dans un si petit volume ; mais il y a profit à tirer de ce qui est dit. Nous avons relevé de très-fines observations sur les pleurs des enfants, sur la nourriture, sur le mariage. Avec son éditeur, nous ne partageons pas en principe son avis sur les punitions corporelles : il nous fait penser aux chrétiens qui suppriment le jeûne et l'abstinence parce que les mortifications intérieures sont les meilleures. Le besoin d'instruction ne vient pas aujourd'hui de ce que chacun veut, mais de ce que chacun peut faire ses affaires par lui-même : celui qui est incapable par défaut d'instruction se trouve dans une infériorité funeste vis-à-vis de tous ceux qui l'entourent. Il est souvent sage et presque toujours très-commode d'assurer l'indépendance de ses enfants en les mariant ; mais aussi, que de fois n'est-ce pas possible et l'égoïsme n'est-il pas ici le conseiller plutôt que l'esprit de famille. C'est bien à la légère qu'on reproche aux œuvres de ne pas s'occuper de l'éducation dans la famille : leur but est de remédier aux vices de notre civilisation ; elles parent aux besoins les plus pressants et elles doivent, avant tout, se préoccuper de ceux qui manquent de famille, ou qui en ont une où ils ne trouvent que des éléments de corruption : elles sont donc forcément obligées d'agir en-dehors de la famille.

— C'est à la mère que s'adresse M. l'abbé Chaumont. Il a écrit pour elle un ouvrage de direction, enrichi des admirables maximes de la sainte Écriture, plus développé pour la théorie, plus précis pour la pratique que l'ouvrage dont nous venons de parler. C'est la suite du *Gouvernement d'une maison chrétienne*, dont il a été rendu compte ici, et le préambule d'un livre annoncé sur l'*Usage chrétien des arts*. M. l'abbé Chaumont assigne le rang que la mère doit occuper dans la famille, et par conséquent dans l'éducation, et montre sa dignité et son honneur. Il ne néglige aucun des devoirs qui lui sont imposés, et les expose avec une franchise toute apostolique : depuis les premiers soins à donner à l'enfance, le devoir de l'allaitement maternel, les procédés pour développer les facultés suivant l'âge et le sexe, les punitions diverses, jusqu'à la grande et délicate question de la vocation. Il traite de tout ce qui concerne l'instruction religieuse, le baptême, le catéchisme, la première communion. Il aborde très-nettement la question des punitions qui répugnent à notre mollesse. Sur les précepteurs, les institutrices, les professeurs particuliers, il a des réflexions bonnes à méditer. Signalons tout ce qu'il dit des différents systèmes d'éducation en famille, dans un externat, dans un internat, dont il montre le fort et le faible, les conditions normales qu'ils doivent remplir. Nous avons aussi remarqué le chapitre sur les vacances et sur le choix des livres et les passages où il stigmatise le respect humain des parents, en matière d'éducation, l'absence de principes dans la règle de conduite et l'ingérence de plus en plus considérable des professeurs hommes, dans l'éducation des filles. Il nous paraît utile de noter quelques-uns des vœux émis dans le cours de l'ouvrage : l'enseignement du latin aux jeunes filles de préférence aux langues vivantes, la création d'institutrices particulières appartenant à des ordres religieux.

René de Saint-Mauris.

Les Ouvriers européens (2e édition), tome II. *Les Ouvriers de l'Orient et leurs essaims de la Méditerranée, populations soumises à la tradition, dont le bien-être se conserve sous trois influences dominantes : le décalogue éternel, la famille patriarcale et les productions spontanées du sol*, par F. le Play. Tours et Paris, Mame et Dentu, 1877, gr. in-8 de xxiv-560 p. — Prix : 10 fr.

Tous les hommes sérieux accueillirent avec faveur, en 1855, les *Ouvriers européens* de M. Le Play; le *Polybiblion* n'était pas encore là pour joindre ses suffrages aux leurs; d'autant plus impérieux est aujourd'hui son devoir de saluer cette seconde édition. Elle vient bien à son heure, et on la désirait. La première, très-vite épuisée, était bannie, du reste, par son format, comme par son prix, de beaucoup de bibliothèques; ensuite, la voix de M. Le Play, en 1855, ressemblait malheureusement beaucoup à celle du prophète dans le désert. Bien peu

de personnes clairvoyantes apercevaient alors des dangers pourtant fort menaçants sous les apparences d'une prospérité trompeuse. D'immenses progrès scientifiques accomplis, la prépondérance politique incontestée de notre pays, la richesse et tous les avantages qu'elle amène à sa suite accumulés dans un certain nombre de mains heureuses ou habiles, contribuaient à faire illusion à ces privilégiés pour lesquels le présent n'avait que des faveurs. On ne sentait pas assez, dans ces hautes régions de la société, qu'à côté du luxe ainsi exagéré, surtout dans les grandes villes, se développaient aussi des souffrances morales et matérielles sans nombre, que les ouvriers, entassés dans leurs faubourgs par l'imprévoyance même du pouvoir, n'arrivaient à y mettre en commun que leurs rancunes et leurs misères ; que cette société si forte en apparence, avait elle-même rompu la seule digue qui pût arrêter ce torrent de haines sans cesse grandissant, en oubliant au milieu de ses plaisirs que le respect des lois divines est la première condition du bonheur d'une nation. On croyait trop à la supériorité de notre civilisation pour soupçonner seulement qu'il pût y avoir, sur notre globe, des peuples heureux en vivant différemment. Par bonheur, M. Le Play avait fait cette enquête au profit des esprits sérieux qui voudraient se donner la peine de lire et de réfléchir. Pendant vingt-six ans, de 1829 à 1855, il avait parcouru l'Europe orientale, visitant des populations chez lesquelles les lettrés, qui donnent parmi nous le branle à l'opinion, n'auraient jamais eu l'idée d'aller chercher un modèle de constitution sociale, il avait mis à contribution les observations de voyageurs intelligents. Les résultats de cette enquête figurèrent dans la partie de sa première édition qui forme le second volume de son édition actuelle. Baschkirs demi-nomades de la Russie orientale, paysans à corvées des steppes d'Orenbourg, forgerons des usines à fer de l'Oural, charpentiers des laveries d'or de l'Oural, paysans à l'abrok... (redevance qui a remplacé la corvée), forgerons bulgares, paysans à corvées des plaines de la Theiss, paysans en communauté de Bousrah, menuisiers de Tanger en fournissent les éléments. Pour chaque famille, prise par M. Le Play comme type, dans chacune des populations qu'il étudie, il passe en revue les causes physiques ou morales qui peuvent modifier sa situation. Cette étude comprend deux parties : d'abord la *Monographie de la famille* qui entre dans les moindres détails de la vie domestique : définition du lieu qu'elle habite, son organisation industrielle, ses moyens, son mode d'existence, son histoire, ses mœurs, les institutions qui assurent son bien-être physique et moral, le budget de ses recettes, de ses dépenses, les comptes annexés à ce budget. Ensuite viennent les *éléments divers de la constitution sociale* du pays où réside la famille. Cet examen a mis M. Le Play à même de formuler les prin-

cipes dont l'application a été si heureuse pour ces peuples; les uns se rattachent à l'ordre moral, les autres à l'ordre matériel, ceux-ci s'imposent d'une manière générale à toute société qui veut prospérer, ceux-là ne peuvent s'appliquer que dans des conditions déterminées. Les causes générales de prospérité pour les populations de l'Orient, M. Le Play les formule en ces termes dans le titre même de son livre : « le Décalogue éternel, la famille patriarcale, les productions spontanées du sol. » Quant aux causes spéciales du bien-être de ces populations, M. Le Play en compte six : « l'abondance du sol disponible non approprié à la culture, donnant la sécurité aux ouvriers et facilitant leur élévation dans la hiérarchie sociale; la conservation des bonnes mœurs et des habitudes d'obéissance assurée jusqu'à présent par l'ignorance des langues qui propagent les idées de certains lettrés de l'Occident contraires au décalogue éternel et aux traditions des sociétés modèles; la soumission encore habituelle chez les gouvernés aux quatre premiers commandements du décalogue, qui prescrivent le respect de Dieu et du père de famille; la soumission encore habituelle chez les gouvernants à la pratique des ancêtres, la prédominance de la vie rurale, conjurant l'éclosion du mal qui émane en Occident de la prédominance des agglomérations urbaines; la fécondité des familles patriarcales assurant le bon recrutement des ateliers de travail et l'extension de la nationalité par les colonies. Une société qui arriverait à réunir toutes ces conditions serait une société modèle, et par suite, aussi heureuse que possible. C'est parce que les peuples de l'Orient, qui font l'objet de ce volume, en possèdent le plus grand nombre qu'ils jouissent de la paix et de la stabilité inconnues à nos sociétés de l'Occident. Aussi M. Le Play leur donne-t-il le nom de *populations stables*. Deux grands événements, l'un en Autriche, la révolution de 1848, l'autre en Russie, l'émancipation des serfs, ont, dans l'intervalle des deux éditions des *Ouvriers européens*, porté atteinte à l'ancienne constitution sociale de ces deux pays. Mais les résultats, en bien comme en mal, se balancent encore trop pour que M. Le Play se permette dès maintenant de porter un jugement définitif. L'affaiblissement des relations entre le seigneur et l'ouvrier, qui en a été la conséquence, a, dans certains cas, développé chez celui-ci l'esprit d'initiative; dans d'autres, il l'a laissé sans ressources suffisantes d'argent, d'énergie et d'intelligence, aux prises avec les difficultés de la vie. Les cinq volumes qui vont bientôt suivre celui que nous étudions seront consacrés aux ouvriers du Nord, tome III; aux ouvriers de l'Occident populations stables, tome IV; aux ouvriers de l'Occident, populations ébranlées pour s'être écartées des vrais principes sociaux, tome V; aux ouvriers de l'Occident, populations désorganisées, tome VI. Le tome Ier viendra en dernier lieu; l'auteur,

après avoir mis sous les yeux de ses propres lecteurs les résultats de son enquête sur toutes les populations ouvrières de l'Europe, indiquera la méthode qu'une longue expérience lui a permis de dégager de l'observation des faits : il aura fait parcourir en six volumes au lecteur la route qu'il a mise lui-même vingt-six ans à achever. Le tome second, si l'on peut en juger par la trop incomplète analyse que nous en avons donnée, ouvre dignement cette série. Le précis qui le termine, et qui, comme le dit M. Le Play, constitue un vrai *Dictionnaire de la science sociale*, permet au lecteur de consulter à son aise les nombreux détails coordonnés dans l'organisation des familles; à celui qui a lu dans l'*Introduction* l'aperçu général de la constitution sociale, il donne, en outre, un moyen facile de se reporter aux monographies qui en ont fourni les matériaux. Appliqué, dans ce volume, à la connaissance des faits sociaux qui caractérisent l'Europe orientale, où les coutumes féodales et patriarcales ont laissé une plus forte empreinte, il se complétera, dans les autres volumes, de toutes les notions particulières aux autres régions. Rempli de renseignements, comme il l'est, accessible désormais à toutes les bourses, l'ouvrage de M. Le Play, sous sa nouvelle forme, a sa place marquée d'avance dans toutes les bibliothèques de sciences sociales. M. Le Play a eu soin que la division des volumes fît de chacun un tout complet, un ouvrage qu'on pût acheter à part ; mais tous ceux, nous en sommes sûrs, qui auront lu ce premier volume tiendront à posséder les autres.

J. Vaesen.

De l'organisation communale et municipale en Europe, aux États-Unis et en France. *Étude de législation comparée, d'histoire et de droit administratif*, par Henri Pascaud. Paris, 1877, Guillaumin, et Cotillon, in-8 de vii et 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur dit, en commençant, que, quelles que soient les formes de gouvernement, les rapports nécessaires qui existent entre la commune et l'État varient peu. Cela est vrai en principe, car la monarchie et la république, avec des avantages fort inégaux, peuvent être, selon les pays, des formes parfaitement légitimes de gouvernement, si elles s'appuient sur les traditions historiques de la nation et en dérivent. Mais, quand un peuple méconnaît ces traditions et est livré à l'instabilité qui est la conséquence de l'état révolutionnaire, les rapports entre le gouvernement central et la commune varient incessamment, suivant que l'on penche du côté de la dictature ou du côté de l'anarchie.

Cette double vérité ressort de l'exposé fort complet et très-intéressant que M. Henri Pascaud fait des phases diverses de notre légis-

lation en cette matière depuis 1789. Elle ressortirait non moins de l'observation des institutions communales des autres nations; mais il faudrait que cette étude fût plus approfondie qu'elle ne l'est dans l'ouvrage dont nous rendons compte. Le régime communal d'un peuple ne peut être compris que si l'on connaît son état social tout entier. La commune russe, par exemple, est un fait inintelligible pour qui ne le rapproche pas de l'organisation de la propriété et surtout de la constitution du pouvoir, soit dans les foyers privés, soit dans cette famille agrandie qui constitue l'empire. Il en est de même pour l'étude du régime municipal en Angleterre, dans les pays scandinaves, en Allemagne.

Quoi qu'il en soit de cette critique, dont la cause tient sans doute aux limites que M. Pascaud s'est imposées, il arrive à des conclusions généralement très-sages.

Il demande, notamment, que les plus imposés soient appelés à voter non-seulement les charges extraordinaires, mais encore le budget ordinaire de toutes les communes, sans distinction du chiffre de leur population. Les incapables, comme les mineurs, et les personnes morales, tels qu'établissements publics et sociétés anonymes, devraient avoir le droit de prendre part à ces réunions, par leur représentant légal, ou un fondé de pouvoirs spécial.

M. Pascaud voudrait que les conseils municipaux fussent renouvelés par séries, que leurs attributions, telles qu'elles ont été fixées par la loi de 1868, fussent élargies sur quelques points; mais surtout il insiste pour qu'on en revienne au système de 1832, c'est-à-dire à la nomination des maires par le gouvernement dans toutes les communes, mais avec l'obligation de les prendre dans le sein des conseils.

Discuter tous ces points nous entraînerait trop loin. Il doit suffire ici d'avoir signalé les conclusions de ce travail sérieux et honnête.

C. J.

Études sur les origines, *au point de vue comparatif de l'état actuel de la science et du récit cosmogonique de Moïse*, par E. de Marin de Carranbais. Paris, Haton, 1876, in-8 de IX-764 p.— Prix : 7 fr. 50.

Pour comparer le récit de Moïse dans les premiers chapitres de la Bible aux découvertes modernes de la science, un travail essentiel est tout d'abord de dégager le texte des commentaires qu'on est habitué à confondre avec lui. Les Pères de l'Église ont expliqué ces versets à l'aide des notions scientifiques restreintes et bien souvent erronées qu'ils possédaient; ces commentaires, répétés de bouche en bouche et de livre en livre, ont fini par se confondre dans les esprits avec le texte. De là, bien des difficultés qui disparaissent vite dès qu'on dégage soigneusement la parole de Dieu de tout ce qui n'est pas elle.

Une seconde remarque bien importante aussi est celle-ci : parmi

toutes les théories qui se font jour successivement chez les savants, beaucoup ont de la vogue à leur apparition qui bientôt disparaissent par l'étude plus approfondie des faits. Il importe donc de ne pas inféoder la Bible à telle ou telle théorie nouvelle, ce serait retomber une seconde fois d'une autre manière dans l'erreur que nous signalions plus haut.

Tels sont les deux principes qui ont guidé M. de Carranrais dans l'étude des origines. Ce livre est un commentaire des premiers chapitres de la Genèse. D'ordinaire, ceux qui font de semblables travaux ne s'occupent que d'un coté de la question : la géologie, par exemple, ou l'antiquité de l'homme. M. de Carranrais a beaucoup élargi le cadre. Il traite à la fois de Dieu et de ses attributs, de l'origine de l'univers, de celle de l'homme et, en même temps, de l'origine des idées et de celle de la parole. Voilà bien des choses à la fois, et il semble qu'il y ait peu d'unité dans le plan. C'est l'impression du lecteur, et l'auteur semble l'éprouver lui-même ; on le voit à l'insistance qu'il met à établir que toutes ces questions sont unies entre elles par un lien étroit. Si le lien était si étroit, la liaison se ferait sentir sans qu'il fût besoin de la démontrer.

Nous dirons peu de chose de la première partie. C'est la preuve de l'existence de Dieu par le principe de causalité et la nécessité d'un être raison de lui-même. Cet être est créateur, et toute affirmation de lui est réalisée. Suit un chapitre sur les mystères en général, et en particulier sur la Trinité, impliquée, d'après saint Augustin, dans ces trois mots : *Deus creavit, dixit Deus, vidit Deus*. Peut être ce chapitre est-il un peu hors du sujet.

La partie de beaucoup la plus importante, à en juger par le titre même du livre, c'est la seconde. Elle serait à elle seule un ouvrage complet. L'auteur, avec les savants modernes, abandonnant l'hypothèse de Newton qui faisait de la lumière et de la chaleur des substances matérielles émises par les corps, considère les forces physiques comme des modes ou des intensités différentes du même mouvement ondulatoire de l'éther. Au commencement Dieu créa le monde et donna le mouvement à la matière cosmique. Tel serait le sens du mot : *Fiat lux*.

En géologie, M. de Carranrais admet, avec des restrictions très-justes, la théorie des causes actuelles : « Logiques et exacts, nous dit-il, page 317, en admettant que les forces qui ont agi anciennement sur la matière inanimée ne paraissent pas avoir été de nature essentiellement différente de celles qui agissent sous nos yeux, les partisans de ce principe outrent ce qu'il a de légitime, lorsqu'ils refusent d'admettre comme possible que ces forces aient jamais pu agir avec plus ou moins d'intensité qu'à l'époque actuelle. »

Rejetant la théorie de vingt-quatre heures et l'hypothèse de Buckland, l'auteur voit dans les jours de la Genèse des périodes indéterminées, caractérisées par une alternance de ténèbres et de lumière. Au premier jour, la nuit, c'est la création de la matière cosmique ; le matin, c'est le mouvement initiel donné par Dieu. Au second jour, se forment les planètes, la chaleur avait porté les éléments à l'état gazeux ; ils commencent à se refroidir, c'est la nuit. Puis la photosphère du soleil se concentre, c'est le jour. A partir du troisième jour, le récit biblique est placé à un point de vue exclusivement terrestre ; les différentes périodes géologiques composent ces jours, et l'auteur imagine diverses hypothèses pour les classer pendant la période lumineuse ou obscure.

La troisième partie contient l'étude de l'origine de l'homme. Contre Lamarck et Darwin, l'auteur établit, avec M. de Quatrefages, l'unité de l'espèce humaine et, de plus, la création directe par Dieu. L'homme est bien né au moment qu'indique la Genèse, et l'âge préhistorique de pierre n'est encore qu'une hypothèse. Il y a tant d'imagination dans la classification des tailles intentionnelles des silex, qu'il est bien difficile d'arriver à des résultats acquis, et l'homme miocène de M. l'abbé Bourgeois n'a pas encore bien démontré son existence.

Voici donc l'homme placé sur la terre, dans le paradis terrestre. M. de Carranrais montre que le paradis était un endroit spécial, séparé du reste de la terre ; c'est à lui seulement que s'applique le texte biblique : *Non enim pluerat Dominus super terràm.*

Cette explication renverse le système qui, bien à faux et contre l'évidence des faits, prétend s'appuyer sur ce texte pour combattre l'origine neptunienne des roches.

L'homme, par sa désobéissance, attire sur lui la malédiction de Dieu, et descend de sa dignité première. De là l'auteur tire un argument contre l'éternelle loi du progrès : « qui ne peut consister, » nous dit-il, page 605, « à rabaisser l'homme à certains égards au-dessous des animaux, pour ce qui tient à la vie matérielle. »

C'est étendre beaucoup, croyons-nous, l'étude des origines que d'y comprendre un travail sur la chronologie de Moïse, et un autre sur le déluge ; mais ces questions, si elles sont inattendues, sont sérieusement traitées. Pour l'origine des idées, M. de Carranrais combat l'ontologisme et se range au nombre de ceux qu'il appelle les péripatéticiens modernes. La lumière de la raison nous vient initiellement de Dieu, sans que, pour cela, nous voyions directement en lui les vérités premières.

En somme, l'ouvrage de M. Carranrais se compose d'une série d'études distinctes et qui n'ont quelquefois de lien apparent entre elles que le nom commun d'*origine*. Plusieurs de ces études ont un

véritable mérite. Ainsi, toute la seconde partie. Les théories des savants sur la physique générale, la géologie, etc., y sont très-bien analysées, et de nombreuses citations, choisies à propos, font comprendre plus parfaitement l'analyse. Nous croyons que la première et la troisième partie n'ont pas le même mérite. E. B.

BELLES-LETTRES.

Etymologische Forschungen aus dem Gebiete der indo-germanischen Sprachen. (*Recherches étymologiques dans le domaine des langues indo-germaniques*), par Aug. Fried. Pott. 2e édition, complétement remaniée. Tome VI, contenant les index. Detmold, Mayer, 1876, in-8 de 603 p. — Prix : 7 fr.

Le grand ouvrage de Pott sur l'étymologie des langues indo-européennes a commencé à paraître en 1858, date où a été publié le tome Ier, traitant des prépétitions. Le tome II est divisé en quatre parties et forme cinq volumes savoir : 1re partie, introduction, 1861 ; 2e partie, racines terminées en *a*, *i* et *u* formant 2 volumes (1° racines terminées en *a* et *i*, 2° racines terminées en *u*), 1867 ; 3e partie, racines terminées en *r* et *l*, un volume, 1869 ; 4e partie, racines terminées en *n* et *s*, un volume, 1870. Le tome III, contenant les racines terminées par les gutturales, a vu le jour en 1871. Le tome IV, racines terminées par les cérébrales et les dentales, est de 1873. Le tome V, labiales, a été achevé la même année. Les index, complément de cette vaste publication qui a, en réalité, dix volumes au lieu de six, ont été livrés au public en 1876, c'est-à-dire dix-huit ans après le tome premier.

Ces index sont au nombre de douze, divisés de la manière suivante :

Première partie. — 1° *Index des racines.*

Seconde partie. — Index des mots ; 2° *Sanscrit*, p. 65 ; 3° *Zend*, p. 114 ; 3° *Perse*, p.112 ; 4° *Langues caucasiennes* (arménien, phrygien), p. 130 ; 5° *Grec*, p. 134 ; 6° *Latin* (et autres langues anciennes de l'Italie), p. 245 ; 7° *Langues romanes*, p. 343 ; 8° *Famille germanique*, p. 362 ; 9° *Famille litu-slave*, p. 446 ; 10° *Famille celtique*, p. 497.

Troisième partie. — 11° *Index des noms propres*, p. 507.

Quatrième partie. — 12° *Index des matières*, p. 529.

M. le Dr Bindseil, auteur de ce volume, ne s'étant pas donné la peine de lui donner une table, celle que je viens de faire pourra être utile aux personnes qui possèdent le grand recueil de Pott. Elle donnera aux autres une idée de l'immense quantité de renseignements que cet ouvrage contient. Malheureusement moins méthodique que le *Vergleichendes Woertesbuch* de M. Fick, le travail un peu confus de

M. Pott, sera désormais, grâce aux index, consulté plus facilement qu'il ne l'a été jusqu'ici. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Perse et Juvénal, satires traduites avec notices et notes, par P. CASS-ROBINE. Paris, Didier, 1877, in-12 de 350 p. — Prix :

Les poëtes latins ont toujours été fort en honneur en France, où l'on n'en est plus à compter les traductions de Virgile et d'Horace. Perse et Juvénal eux-mêmes ont eu leur part de cette popularité, et voilà sans doute pourquoi M. Cass-Robine a voulu, à son tour, les offrir après Horace au public français.

Le succès de ce nouveau volume est loin d'être aussi assuré. Non pas qu'on soit tenté de contester le talent de l'auteur; mais les vers des deux satiriques ne sont pas de ceux dont on aime à faire sa lecture journalière, d'abord parce qu'ils étalent sans voile à tous les regards les turpitudes de la Rome païenne, ensuite parce que ce style étrange, recherché, pénible, déroute à chaque instant, par des obscurités nouvelles, le lecteur le plus attentif. Il est certain qu'au milieu de ces descriptions d'un réalisme si osé, on rencontre de nobles inspirations, des protestations éloquentes, des vers dignes de passer en proverbe, mais ce ne sont que des exceptions, et, là même où l'idée générale est le plus facile à saisir, on se fatigue bien vite à en suivre le capricieux développement. Le nouveau traducteur l'a senti.

Des notes en général très-courtes (avantage des plus appréciables) servent à résoudre ou du moins à aplanir les difficultés du texte. On s'aperçoit que l'auteur, tout en s'occupant de la Rome des Césars, ne perd jamais de vue son siècle ni les travers politiques et sociaux de ses contemporains. Malgré une civilisation toute différente, il est des ridicules et des égarements que tous les temps ont vu se reproduire. Quant à la traduction en elle-même, une profession de foi glissée par l'auteur dans une note de la page 9 en explique très-bien les qualités comme les imperfections. « Nous traduisons moins pour montrer ce que l'auteur aurait dit en français que pour déclarer ce qu'il a dit en latin. » Au point de vue de l'art, un calque aussi fidèle a son mérite, mais quand il s'agit des deux grands peintres de la corruption romaine, on ne peut l'obtenir, M. Cass-Robine ne se le dissimule pas, « sans avoir l'air, çà et là, d'oublier que le lecteur français veut être respecté. » De plus, lutter ainsi de hardiesse avec un style tel que celui de Perse, n'est-ce pas s'exposer à n'être compris qu'à demi et à faire parfois violence à notre langue absolument rebelle à certaines constructions ? Ces craintes n'ont pas arrêté l'auteur : ajoutons que si, de temps en temps, l'interprétation soulève des doutes, il serait injuste de ne pas tenir compte du vague de la tournure et du mystère de l'allusion. C. HUIT.

Uarda, *Roman aus dem alter Egypten* (*Uarda, roman de l'ancienne Égypte*), von Georg Ebers. Dritte unverwanderdt Auflage. Stuttgart und Leipzig, Eduard Hallberger, 1873, 3 vol. in-16 de XIII-258, 263 et 244 p.

« Je m'appelle Uarda et j'aime la fleur dont je porte le nom, la rose, » dit au médecin qui la soigne la jeune fille dont le nom égyptien sert de titre au roman archéologique d'un des plus savants égyptologues d'Allemagne, M. George Ebers. Elle n'en est pas, à proprement parler, l'héroïne, mais l'auteur a tenu à décrire l'Égypte du temps de Ramsès II, sous les auspices, pour ainsi dire, d'Uarda, parce que le type de cette création lui a été fourni par une jeune fellah qu'il a vu souffrir et mourir dans une hutte d'Abd-el-Qurnah, dans la nécropole de Thèbes.

Uarda est la petite-fille d'un paraschite, c'est-à-dire d'un Égyptien dont la fonction est d'ouvrir les cadavres pour les préparer à l'embaumement et dans la hutte duquel on ne peut entrer, à cause de ses fonctions, sans contracter une souillure. Bent-Anat, l'enfant préférée du grand Sésostris, Ramsès II, a blessé Uarda avec son char et elle s'est souillée en pénétrant dans la hutte de sa victime.

Elle la fait soigner avec sollicitude, mais le grand-prêtre Ameni traite durement la princesse qui ne s'est pas fait purifier selon les règles, ainsi que le poëte Pentaour, qui admire Bent-Anat, et le médecin Nebsecht, qui guérit Uarda, mais à qui l'amour de la science a fait dérober un cœur d'homme pour l'étudier. Le poëte et le médecin sont condamnés aux mines. Bent-Anat, qui aime Pentaour, le rencontre dans la péninsule du Sinaï. Grâce à Uarda, attachée à la suite de la princesse, les condamnés sont délivrés. Ils se rendent tous en Syrie, où Ramsès II fait la guerre aux Chétas. Pentaour s'illustre dans cette guerre en sauvant le roi de la mort et, plus tard, en chantant la victoire des Égyptiens, dans un poëme qui nous a été conservé. Le Pharaon avait failli périr victime de la trahison de Paacker, qui conspirait avec Ani, le lieutenant de Ramsès en Égypte. Ani, n'ayant pas réussi à faire détruire l'armée égyptienne à Cadès, tenta de brûler le vainqueur, à son retour, à Péluse, dans un palais qu'il lui avait fait construire. Il y fut brûlé lui-même. Pentaour, reconnu, non comme le fils d'un jardinier, ainsi qu'on le croyait, mais comme le fils du Mohar, épouse Bent-Anat ; Uarda retrouve le père de sa mère, un roi grec et épouse Rameri, un des fils de Ramsès II. Un grand nombre de personnages se groupent et agissent autour de ces personnages principaux, entre autres, la sorcière Hekt. Les Hébreux y sont nommés en passant, et Moïse y apparaît même, comme une vision fugitite, dans la péninsule du Sinaï

M. George Ebers a su peindre, avec beaucoup d'art, en racontant ses fictions, les mœurs et les coutumes de l'Égypte du temps de Ram-

sès II. Ses descriptions des lieux sont faites sur place et parfaitement exactes. Toutes les données historiques et archéologiques sont tirées des documents authentiques, indiqués assez fréquemment en note. *Uarda* n'est donc pas simplement une œuvre d'imagination, c'est aussi une œuvre de science. L'auteur, qui a publié beaucoup de savants travaux, d'un génie tout à fait sérieux, avait déjà montré, dans *Une princesse égyptienne*, son habileté à mêler l'utile à l'agréable. Son nouveau roman aura peut-être encore plus de succès que le premier. Trois éditions ont paru en quelques mois. Beaucoup de gens aiment à s'instruire en s'amusant, qui n'ont pas le courage de lire des livres purement scientifiques. Quoiqu'il puisse y avoir beaucoup à dire contre le genre du roman historique, il n'en est pas moins certain que ce n'est que par son moyen qu'on pourra parvenir aujourd'hui à rendre véritablement populaire les nombreuses découvertes qui se sont faites en Égypte. M. Ebers fait trop souvent parler ses personnages comme s'ils vivaient au dix-neuvième siècle, il en convient lui-même ; l'esprit sceptique et frondeur s'y manifeste, dans un trop grand nombre de pages, d'une manière transparente ou même explicite (comme t. III, p. 60, note) ; il idéalise trop volontiers la plupart de ses héros, spécialement Ramsès II, que l'histoire ne nous représente pas aussi grand ni aussi magnanime que le fait l'auteur d'*Uarda :* ce sont là des défauts qui laisseront des impressions fausses dans l'esprit des lecteurs, mais s'ils négligent les appréciations philosophiques et historiques de M. Ebers, pour ne s'attacher qu'aux tableaux de mœurs et d'usages égyptiens, ils ne peuvent se laisser conduire par un guide plus instruit et mieux informé G. K.

Les Points obscurs de la vie de Molière, *ses années d'étude, ses années de lutte et de vie nomade, ses années de gloire. Mariage et ménage de Molière*, par Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, avec un portrait de Molière gravé à l'eau-forte par Ad. Lalauze. Paris, Isidore Liseux, 1877, in-8 de xi-407 p. — Prix : 12 fr. et en grand papier, 24 fr.

Le travail de M. Jules Loiseleur, qui a obtenu tant de succès quand il a paru, en 1876, dans le journal *le Temps*, obtiendra plus de succès encore maintenant qu'il a été tellement perfectionné, que c'est en quelque sorte un travail tout différent. J'étais un de ceux qui ont le plus remarqué le mérite des articles dans lesquels, l'an passé, le savant et ingénieux critique avait reconstitué la biographie de l'auteur du *Misanthrope ;* je crois être un de ceux qui admirent le plus aujourd'hui, dans sa forme définitive, le livre sur lequel je viens appeler l'attention des gens de goût qui, sur un sujet qu'ils regardaient comme épuisé, aiment à lire des choses nouvelles clairement, élégamment, agréablement présentées. Ce ne sont pas seulement les *points obscurs*

de la vie du grand comique que M. Loiseleur est parvenu à élucider de la manière la plus heureuse; il a aussi examiné dans des pages bien instructives plusieurs questions générales, par exemple, à l'occasion de l'éducation de Molière, l'organisation de l'enseignement et l'état de décadence de l'Université à la fin du règne de Louis XIII, et, à l'occasion de la mort de son héros, les raisons de doctrine qui poussèrent le clergé à lui refuser la sépulture ecclésiastique, etc. A côté de ces grandes questions, M. Loiseleur en a traité beaucoup d'autres moins importantes, mais fort intéressantes, telles que la date de la naissance de Molière, ses relations avec le prince de Conti, qui fut son condisciple au collége de Clermont, ses relations avec le philosophe Gassendi, sa traduction de Lucrèce (qu'il ne brûla jamais, quoi qu'on en ait dit), ses études en droit, ses divers séjours en province, et (à ce propos, la situation des troupes ambulantes de comédiens) les actes de famille des Béjart, enfin l'authenticité des restes qu'on donne à tort aujourd'hui pour ceux de Molière. On trouve, de plus, dans l'inépuisable livre de M. Loiseleur, d'excellents renseignements sur Hesnault, Bernier, Chapelle, Charles Perrault, le comte de Modène, Chappuzeau, Mlle de Brie, Mlle Du Parc, Pierre de Boissat, Mme de Calvimont, Charles Coypeau d'Assoucy, Bachaumont, le duc de la Feuillade, Mignard, etc., et aussi des appréciations fort justes de tous les travaux antérieurs, de 1682 à 1877, notamment des travaux de La Grange, de Vinot, de Grimarest, de M. Bazin, de M. Eudore Soulié, de M. Paul Lacroix, de M. Édouard Fournier, de M. Livet, de M. Émile Campardon, enfin de M. Louis Lacour, lequel, dans une brochure toute récente *(Le Tartuffe par ordre de Louis XIV)*, a soutenu un piquant paradoxe réfuté (p. 305) en quelques lignes aussi fines que sensées. Dans les *Notes et pièces justificatives* réunies de la page 373 à la page 394, on remarque, à la suite de divers curieux documents, trois précieuses petites dissertations : 1° *Sur les biens personnels de la veuve Béjart ;* 2° *Sur le prêt fait par Madeleine Béjart à la province de Languedoc ;* 3° *Sur les différents domiciles de Molière.*

Ajoutons que les *Points obscurs de la vie de Molière* forment un magnifique volume imprimé, comme Motteroz sait imprimer, sur papier de Hollande, et que le portrait dont ce volume est orné, — portrait qui, selon une enthousiaste note de M. Paul Lacroix (p. IX-XI), serait incontestablement le portrait inédit de Molière à trente-six ou trente-sept ans, peint de la main de Mignard, — a été gravé par M. Lalauze avec un talent auquel les plus difficiles connaisseurs devront rendre hommage. C'est dire que rien ne manque aux *Points obscurs de la vie de Molière* de ce qui fait à la fois les bons livres et les beaux livres.

T. DE L.

Critique dramatique, par Jules Janin. Paris, Jouaust, 1875-1877, 3 vol. de 320, 316, 318 p. — Prix du volume : 3 fr. 50. (L'ouvrage aura quatre volumes.)

Ce sont les meilleurs de tous ces brillants articles où Jules Janin a prodigué tant d'esprit et de goût, que M. de le Fizelière a réunis avec beaucoup de tact dans ces trois charmants volumes. On a là l'histoire du théâtre pendant une bonne partie de notre siècle, ou du moins l'appréciation des œuvres un peu saillantes, tragédies, drames, comédies, qui ont été jouées pendant une longue période d'années ; le théâtre de genre aura sa part dans un quatrième tome. Si l'on rencontre les volumes de Geoffroy ou d'Hoffman, on les parcourt volontiers ; c'est avec un bien plus grand plaisir qu'on lira ou relira les articles si fins de leur successeur. On a essayé, dans un temps, de rabaisser J. Janin. On a dit qu'il écrivait ses feuilletons à côté du sujet. Il a pu en être ainsi, quand le sujet était trop peu important pour mériter d'exciter l'attention ; mais, toutes les fois qu'il a eu affaire à un auteur de quelque mérite, Janin l'a jugé avec le plus grand soin et, en général, avec une saine critique. Nous ne voulons pas prétendre que tous ses arrêts soient sans appel ; ainsi, on peut le trouver sévère pour Al. Dumas, et trop enthousiaste à l'égard de M. V. Hugo. Son admiration pour la manière dont ce dernier a créé le Louis XIII de *Marion de Lorme* étonnera plus d'un lecteur, et l'eût peut-être étonné lui même, s'il eût, il y a trois ou quatre ans, assisté à la reprise de ce drame. Il y a des courants d'idées auxquels les meilleurs esprits ne résistent pas, des engouements dont on est surpris quand on les revoit à distance. On peut regretter que chaque article ne soit pas précédé de l'indication de l'année où il fut écrit. Grâce à cette date, le lecteur se fût transporté aux époques mêmes où ces feuilletons étaient attendus avec tant d'impatience, et certaines allusions, certains enthousiasmes eussent été plus facilement expliqués. En général, les appréciations de J. Janin sont judicieuses, elles sont aussi des modèles de critique polie, des leçons où l'on peut chercher à apprendre l'art de dire agréablement des choses désagréables, d'être sévère tout en restant courtois. — Jules Janin était, on le sait, un grand bibliophile. Ces volumes ont été édité par M. Jouaust avec une élégance qui les rend tout à fait dignes de l'auteur dont ils ravivent la juste célébrité.

Th. P.

HISTOIRE.

La Bible et les découvertes modernes en Égypte et en Assyrie, par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec des illustrations d'après les monuments par M. l'abbé Douillard, architecte. Paris, Berche et Tralin, 1877. 2 vol. in-12 de VIII-396 et 475 p. — Prix : 8 fr.

« Ce livre, » écrit l'auteur dans son avant-propos, « est un recueil d'articles, publiés d'abord dans la *Revue des questions historiques*, et soigneusement revus, complétés et mis au courant des dernières découvertes, pour paraître sous leur forme présente. » Les articles de M. Vigouroux avaient été fort remarqués du monde savant dès leur apparition ; une Revue protestante, qui ne se montre généralement par très-bénigne à l'égard des publications catholiques, n'a pu s'empêcher de leur décerner de grands éloges. Nous sommes donc heureux de les voir réunis en corps d'ouvrage, et rendus ainsi plus accessibles à tous les amis des études bibliques. Dans une lettre justement flatteuse adressée à l'auteur, Mgr l'évêque de Rodez « ne craint pas de dire » que c'est là « une des plus importantes publications que la France ait produites, dans notre siècle, sur les livres saints et sur les fondements historiques de la révélation. » Après avoir étudié les deux volumes de M. l'abbé Vigouroux sous l'impression de cette haute approbation, par conséquent sous une impression qui devait rendre notre critique plus exigeante et plus sévère, nous affirmons sans hésiter que nous avons été pleinement satisfait, que notre attente s'est même trouvée dépassée. Érudition aussi profonde qu'étendue dans toutes les branches qui se rattachent et de près et de loin aux sciences bibliques, exposé précis et lumineux, « style plein de conviction et empreint d'une gracieuse simplicité, rapprochements heureux et intéressants » (paroles de Mgr Bourret), rien ne manque à ce travail pour en faire un livre de premier mérite. Mais entrons dans quelques détails, pour en mieux faire connaître le but et l'objet. Il s'ouvre par une esquisse de l'histoire du rationalisme biblique en Allemagne, qui remplit environ 100 pages du premier volume (p. 5-114). Cette introduction est un abrégé vivant et complet de toutes les attaques successivement dirigées contre la Bible par les fils de Luther, dans le pays et d'après les principes de Luther. Il y a là un nombre étonnant de matériaux : il suffirait de leur donner quelques développements pour obtenir une œuvre apologétique des plus utiles, que l'on pourrait intituler : Les rationalistes réfutés par l'absurde. Arrivant ensuite à ce qui devait faire la matière directe de son ouvrage, M. Vigouroux la divise en deux parties, l'une exclusivement historique, l'autre plus spécialement doctrinale. La première partie, qui est évidemment la principale dans la pensée de l'auteur, explique ou défend de nombreux

passages du Pentateuque, d'après les découvertes modernes faites en Égypte et en Assyrie (t. Ier, p. 115, — t. II, p. 303). La cosmogonie biblique, les scènes du paradis terrestre et du déluge, la table chronographique de la Genèse, l'histoire de la tour de Babel, la vie d'Abraham, de Joseph, de Moïse, etc., y sont commentées à l'aide des textes fournis par les inscriptions cunéiformes et par les fresques égyptiennes. Ces faits déjà si intéressants par eux-mêmes deviennent encore plus attrayants sous ce nouveau coloris qui leur communique une vive fraîcheur; mais surtout, ils reçoivent de cette comparaison avec les documents de l'Égypte et de l'Assyrie une solidité inébranlable, la raison venant prêter à la foi un concours inattendu. On croirait entendre des voix d'outre-tombe, voix impartiales et dignes de toute confiance, qui viennent après de longs siècles rendre témoignage à la parfaite véracité de nos saints Livres, sur les points les plus contestés par les ennemis de la révélation. — La seconde partie envisage de la même manière et avec un égal succès les questions si importantes de la religion primitive d'Israël et de la croyance des Juifs à l'immortalité de l'âme (t. II, p. 305-472). L'auteur nous assure qu'il s'est efforcé de suivre une méthode rigoureusement critique et scientifique. Il a toujours réalisé sa promesse. Nous n'avons pas rencontré dans son ouvrage une seule assertion qui ne soit appuyée sur des monuments incontestables, contrôlée par l'autorité des savants les plus en renom. Il laisse à ses adversaires les conclusions trop hâtives, les exagérations, les raisonnements arbitraires. Les gravures entremêlées au texte sont fort bien choisies, l'édition est belle et correcte. En un mot, ce livre est à tous égards une œuvre excellente qui fera du bien, et qui restera. Il obtiendra, nous n'en doutons pas, un succès digne de sa valeur intrinsèque et de la noble cause qu'il soutient. L. Beuvray.

Histoire de saint Paulin de Nole par M. l'abbé F. Lagange, vicaire général d'Orléans. Paris, Poussielgue, 1877, in-8 de xxiii-704 p. Prix : 7 fr. 50.

Les vies de saints ne s'écrivent plus comme autrefois. Il ne suffit pas d'exalter pieusement leurs vertus, de les donner en modèles aux fidèles, de développer plus ou moins prolixement ce qu'on appelle un panégyrique. L'hagiographie est devenue une science, dans laquelle la critique historique est appelée à jouer le plus grand rôle. Il faut replacer le saint dans le milieu où il a vécu, montrer son action sur son temps, faire ressortir les côtés humains de sa carrière. C'est ce que vient de tenter avec bonheur M. l'abbé Lagrange pour un grand seigneur gallo-romain du quatrième siècle, qui est connu dans l'Église sous le nom de saint Paulin de Nole.

On se rappelle le succès obtenu, il y a quelques années, par l'auteur avec l'*Histoire de sainte Paule*, bientôt suivie des *Lettres choisies de saint Jérôme*. C'est à la même époque que M. l'abbé Lagrange a demandé aujourd'hui ses inspirations, et le tableau des mœurs gauloises sous la domination romaine est encore pour nous un charme de plus. Comment un jeune sénateur, poëte et homme politique, lié avec tous les grands personnages de son temps, quitte la plus brillante existence mondaine pour se convertir aux pratiques austères du christianisme; comment il arrive par degrés à distribuer ses grands biens aux pauvres et à se retirer du monde, à peine âgé de quarante ans; comment il passe le reste de sa vie à Nole, près du tombeau de saint Félix, tout occupé de la gloire de Dieu, mais n'abandonnant pas ses illustres amitiés et ne cessant de correspondre avec saint Alype. saint Augustin, Pammachius, Sulpice-Sévère, Rufin, saint Jérôme; c'est là l'histoire de Paulin, et l'on comprend tout le parti que le talent délicat du biographe a pu tirer d'un semblable sujet. Non pas qu'il y ait dans son livre le moindre développement de convention; tout l'édifice repose sur les bases les plus solides. Les documents n'étaient pas nombreux; les lettres et les poésies de saint Paulin en formaient la majeure partie. M. l'abbé Lagrange n'en a été que plus scrupuleux dans ses recherches. Pas un point de la vie de son personnage qu'il n'ait éclairci; pas une date qu'il n'ait à nouveau vérifiée, sans se fier une seule fois aux biographes qui avaient écrit avant lui.

Il ne faudrait pas croire que ce culte jaloux de la vérité ait rien fait perdre à la vie du saint, de son charme, de son onction, de sa naturelle élévation. Œuvre morale, religieuse, littéraire tout ensemble, l'*Histoire de saint Paulin de Nole*, en même temps qu'elle édifiera les âmes pieuses, aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses, et l'on peut lui prédire un réel succès.

G. Baguenault de Puchesse.

Life of Simon de Montfort, Earl of Leicester, by Rev. M. Creighton. London, Oxford and Cambridge, Rivingtons 1876. in-18 de x-222. — Prix : 3 fr. 25.

Cet ouvrage fait partie d'une collection dont le but est, avant tout, comme le dit la préface, « de rendre l'histoire plus intéressante pour la jeunesse. » Cette collection connue sous le nom de *Biographies historiques* (toutes dues à M. Creighton), comprend un certain nombre de vies de personnages illustres de l'Angleterre. Le but qu'elle se propose exclut, de la part de l'auteur, les recherches personnelles de faits nouveaux. La seule chose qu'on puisse lui demander,

c'est de connaître et de bien mettre en œuvre les ouvrages et les documents publiés sur son sujet. Hâtons-nous de dire qu'il n'a pas failli à sa tâche. Son livre met bien en relief les qualités qui firent du comte de Leicester, quoique étranger de naissance, le chef de ce parti des barons qui se proposait surtout d'expulser les étrangers, les parents et les favoris poitevins et savoyards de Henri III ; sa sympathie pour le peuple, puisée à l'école des moines franciscains dont il fut l'ami, sa foi ardente, son habileté comme homme de guerre et de gouvernement, mais aussi son caractère irascible et son opiniâtreté qui rendirent impossible tout rapprochement entre lui et le roi, et qui ne lui permettaient pas de supporter, même dans son parti, aucune contradiction. Ainsi s'expliquent et les succès du comte de Leicester et l'issue malheureuse de son entreprise. Son énergie en faisait un chef d'opposition redoutable ; mais, amené par les circonstances, à la suite de sa victoire de Lewes, à prendre en réalité la place du roi, ses qualités se tournèrent contre lui, elles lui aliénèrent même ceux qui avaient d'abord été ses alliés ; il avait les pouvoirs de la royauté sans en avoir le prestige, il en avait aussi la responsabilité, mais le peuple ne comptant pas encore assez pour être un appui suffisant, il resta isolé et tomba. Mais l'abus qui avait motivé surtout la prise d'armes dont il fut le chef ne se renouvela plus ; ni Henri III, ni ses successeurs n'appelèrent désormais les étrangers au gouvernement. Enfin, dit M. Creighton, le grand mérite de Simon de Montfort, c'est d'avoir contribué à former Édouard Ier ; de lui avoir montré quel parti la royauté pouvait tirer des institutions du pays, et quel secours les représentants des villes pouvaient lui apporter.

Ce livre, comme on le voit, sous sa forme réduite est fort instructif, trop instructif même peut être pour les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. Il est fâcheux pourtant que l'auteur se laisse égarer parfois par ses préventions protestantes. Pourquoi reprocher au pape et à saint Louis leurs préférences pour la cause de Henri III ? Chez le pape, premier représentant du principe d'autorité, comme chez le roi de France qui se souvenait de la révolte de ses grands vassaux au début de son règne, la défiance à l'égard des barons anglais était chose naturelle. M. Creighton, du reste, reconnaît volontiers que, si le pape mit son influence au service du roi d'Angleterre humilié par ses barons, il s'efforça de modérer après le triomphe de Henri III, ses rigueurs envers les vaincus ; il parle aussi du bon accueil fait par saint Louis à la malheureuse veuve de Simon de Montfort. Ce simple rapprochement suffit pour justifier et le pape et le roi de France des critiques que leur adresse M. Creighton.

J. Vaesen.

Colbert et son temps, par Alfred Neymarck. Paris, Dentu et Paul Dupont, 1877, 2 vol. in-8 de 996 p. — Prix : 15 fr.

Il semblait qu'on eût tout dit sur Colbert. Qu'apprendre de nouveau sur le grand ministre, après les longues et minutieuses études de MM. Pierre Clément et Joubleau? Voici cependant deux volumes qui ont la prétention de captiver l'attention du lecteur et qui la captivent en effet. C'est que ce n'est pas seulement Colbert qui se trouve en scène dans le nouvel ouvrage de l'auteur des *Aperçus financiers :* c'est toute son époque et surtout le monde financier de son époque. Peu de pages sont consacrées à la biographie de Colbert et elles résument fort succinctement les documents connus : mais voici des chapitres importants sur le plan financier du contrôleur général, sur ses réformes, sur les rentes, sur les impôts directs, les impôts indirects et les impôts divers, sur le crédit au dix-septième siècle et sur toutes les ressources financières offertes par le commerce et par l industrie. Il fallait un économiste d'une érudition aussi sûre que celle de M. Neymarck pour aborder si résolûment toutes ces questions délicates et complexes, pour en tirer les conclusions applicables à notre état social actuel. et pour exposer avec tant de précision et de netteté les deux phases très-différentes de caractère et d'aspect de la vie politique et administrative de Colbert. L'une de ces phases, qui comprend les onze premières années de la carrière ministérielle du contrôleur général, forme en effet la période active, la période de création, d'organisation, de réforme; et la seconde qui semble être la contre-partie malheureuse de la première, est la période d'inertie, pendant laquelle, aux prises avec les nouveaux favoris et les passions croissantes du roi, Colbert défend son œuvre pièce à pièce, n'abandonnant qu'à la dernière extrémité ce qu'il ne peut sauver.

Le second volume, plus spécialement consacré à la transformation du pays lui-même par l'œuvre du ministre, qui a été, à vrai dire, une reconstitution presque complète de la nation, s'ouvre par un tableau très-original de la situation de Paris au dix-septième siècle. M. Neymarck recherche ce qu'était alors ce qu'on appelle aujourd'hui la vie parisienne; comment on vivait dans la capitale, et, chose qui n'est pas non plus sans intérêt. comment on y subsistait : quel était le prix des objets nécessaires, c'est-à-dire quelle était alors la puissance réelle de l'argent, quelles étaient les mœurs, quelle était la société du temps... monographie complète des seigneurs, des bourgeois et du peuple. Il y a là quantité de détails intimes pris sur le vif et de l'actualité la plus piquante : depuis les calèches à l'heure et les carrosses de remise jusqu'aux spécialités pharmaceutiques, aux bans de vendange et aux règlements somptuaires : mais les plus curieux sont ceux que l'auteur nous donne dans le chapître intitulé « Colbert chez lui, sa

vie intime ». On sait que Mme de Sevigné l'appelait *le Nord* tant elle le croyait insensible et glacé : nous nous trouvons, au contraire, en face d'un Colbert homme du monde, se parfumant, dansant, donnant à jouer, d'un Colbert chasseur, galant, spirituel et inspirateur de plusieurs scènes de Molière. On savait qu'il fut le bibliophile peut-être le plus curieux de son temps ; mais nous n'apprenons qu'ici comment il parvint à se procurer sa riche bibliothèque ; puis nous le voyons protéger efficacement les beaux-arts, les lettres et les sciences, et prononcer un discours de réception à l'Académie française, en dépit de presque tous les biographes qui prétendent avec une touchante unanimité qu'il en fut exempté. M. Neymarck consacre un dernier chapitre aux affaires religieuses. On ne peut lui demander de juger ces questions au point de vue catholique puisque lui-même est israélite, mais on doit reconnaître qu'il apporte une assez grande modération dans son exposé, qui a une tendance manifeste vers le *gallicanisme*. Son tort est de comparer la situation politique des vrais catholiques sous Colbert à celle des huguenots sous Richelieu : et cela vient de ce que pour lui les uns ne représentent point la vérité et les autres l'erreur. En revanche, nous trouvons dans ce chapitre des renseignements très-neufs et très-curieux sur la situation des juifs en France, au dix-septième siècle. Ils terminent heureusement l'étude de M. Neymarck.

René Kerviler.

Les Secrets d'État dans le gouvernement constitutionnel, par le général Alphonse La Marmora, traduit de l'italien par MM. Marcel et Savari, 1re et 2e parties. Paris, Dumaine, 1877, 2 vol. in-8, de 339 p. — Prix : 6 fr.

On se rappelle le scandale produit, en Italie et en Europe, par les révélations contenues dans le livre du général La Marmora intitulé : *Un peu plus de lumière sur les événements politiques et militaires de l'année* 1866. (Voir *Polybiblion*, t. X (1873), p. 335). Les Parlements d'Allemagne et d'Italie s'occupèrent à plusieurs reprises de ce grave incident. M. de Bismarck eut un instant la pensée d'en rendre responsable le gouvernement du roi Victor-Emmanuel. En tous cas, c'est sous sa pression directe que le ministère présenta aux Chambres un article spécial du Code pénal, dont la rédaction, aussitôt acceptée par le Sénat, n'a pas encore subi l'épreuve de la discussion par les députés. C'est à l'occasion de cet article 196, que le général La Marmora a publié une nouvelle défense de sa conduite. Dans cet écrit, il commence par affirmer tous les faits et les documents précédemment mis au jour. Selon lui, l'Italie a été scrupuleusement fidèle à ses engagements diplomatiques et militaires, tandis que la Prusse n'a payé son alliée que d'ingratitude. Et il faut avouer que, bien que la thèse historique

du général soit un peu forcée, ses assertions se rapprochent beaucoup de la vérité. D'autre part, si la réserve diplomatique eût dû arrêter la plume de La Marmora, la dignité du ministère italien lui demandait peut-être de ne point proposer une loi spéciale de représailles pour un fait évidemment isolé.

C'est le principe même de cette loi que le général combat dans la seconde partie de sa récente publication. Il prétend qu'elle serait absolument contraire au statut fondamental de la monarchie parlementaire italienne : qu'elle n'aurait même pas pour effet d'empêcher la publication indiscrète de faits qu'il conviendrait de taire ; enfin, qu'elle serait des plus dangereuses pour l'avenir et la prospérité politique de l'Italie. Ce long plaidoyer développe un peu confusément toutes les raisons, les bonnes comme les mauvaises, et il offre évidemment moins d'intérêt que la partie des souvenirs personnels du général La Marmora. Quoi qu'il en soit, ces deux fascicules contiennent des pièces importantes, que consulteront avec profit les futurs historiens de notre temps. C'est le complément obligé du livre *Un peu plus de lumière*, dont le premier volume, seul, a été publié, et dont la suite ne paraîtra point sans doute de si tôt.

G. Baguenault de Puchesse.

Histoire de la guerre de Crimée, par Camille Rousset, de l'Académie française, avec un atlas. Paris, Hachette, 1877. 2 vol. in-8 de 450 et 470 p. — Prix : 20 fr

Le nouvel ouvrage de l'éminent historien de Louvois, du comte de Gisors, et des volontaires de 1792, est une réponse topique au vote par lequel la Chambre des députés de 1875, a supprimé le traitement de l'historiographe du ministère de la guerre. Grâce aux petites rancunes d'un parti, personne n'aura plus qualité pour puiser à ce riche fonds, à ces sources vives de l'histoire que possèdent les archives de la guerre, et dont, depuis plus de vingt ans, M. Camille Rousset faisait un si judicieux usage. Ce qui caractérise, en effet, le talent propre de l'ancien historiographe de la guerre, c'est le parti qu'il sait tirer des documents originaux, c'est encore aujourd'hui le grand attrait — et le grand mérite — de son nouvel ouvrage.

L'histoire de la guerre de Crimée est divisée en douze livres, précédés d'une dédicace au général Trochu et d'une introduction. Cette introduction est un morceau capital de l'ouvrage ; elle commence aux mémorables entretiens du tsar Nicolas, plus militaire que diplomate, avec sir Hamilton Seymour, au sujet de « l'homme malade, » et conduit le lecteur, à travers les péripéties et les revirements des négociations, jusqu'à l'ouverture des hostilités entre la Russie d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre. « Durant ces longs débats de la

diplomatie, fait observer l'historien, Napoléon III avait eu tout le temps qui lui était nécessaire pour se décider, et cependant lorsque, au mois de mars 1854, il lui fallait se mêler à la guerre qui, depuis cinq mois avait éclaté entre la Russie et la Porte, il n'avait pas su se mettre en état : il n'était pas prêt. » Aussi, de Gallipoli, le 26 mai 1854, deux mois après l'envoi des premières troupes en Orient, le maréchal de Saint-Arnaud écrivait-il à l'empereur « Je le dis avec douleur à Votre Majesté, nous ne sommes pas constitués ni en état de faire la guerre, tels que nous sommes aujourd'hui. » C'est précisément à cette première phase de la guerre d'Orient que se rattachent les souvenirs les plus douloureux; le choléra, l'incendie de Varna, l'expédition lamentable de la Dobrudscha étaient d'un fâcheux augure pour l'avenir de l'expédition; la Crimée, heureusement, devait être un dérivatif salutaire.

Débarquée le 14 septembre à Old-Fort, victorieuse à l'Alma, le 20, l'armée française perdait son chef dès le 24 : le maréchal de Saint-Arnaud, par d'anciennes souffrances et par les récentes anxiétés des terribles jours de Varna, succombait, enseveli dans son triomphe, laissant le commandement suprême au général Canrobert. Le bombardement infructueux du 17 octobre, le combat de Balaklava, la bataille d'Inkermann, la lenteur des progrès des attaques, les difficultés inhérentes « à la juxtaposition d'armées alliées ayant chacune leur chef indépendant » faisaient voir, dès la fin de 1854, que la campagne de Crimée, devant Sébastopol, aurait plus de durée qu'on ne l'avait pensé d'abord, et que le fardeau serait peut-être trop lourd pour les épaules du nouveau général en chef. C'est ici le lieu de faire une observation. Déjà, il y a deux ou trois ans, M. Camille Rousset avait publié, dans une revue, un chapitre de la guerre de Crimée; il se réservait, disait-on, de publier l'ouvrage entier, lorsque les principaux acteurs de ces grands événements auraient disparu de la scène politique ou militaire. Il s'en faut de peu aujourd'hui, l'empereur Napoléon III et son ministre, le maréchal Vaillant, sont morts; morts, Niel, Pélissier, Bosquet. Bien qu'il soit qualifié par le maréchal Niel de « nature singulière qui a si bien l'aspect de la décision quand il ne faut résoudre que de loin, et qui recule toujours quand arrive le moment de l'exécution, » le dernier survivant de ces grands chefs, le maréchal Canrobert, n'a pas à se plaindre de la publication de documents originaux qui témoignent d'une si noble abnégation et d'un sentiment si élevé du devoir. Rien de plus instructif que cette correspondance échangée pendant tout l'hiver et le printemps de 1855 entre l'empereur, le maréchal Vaillant, d'une part, et d'autre part, le général Niel, le général Canrobert et, après lui, le général Pélissier. Tandis que l'empereur prétendait imposer au général en chef des

opérations à l'extérieur, que le général Niel réclamait avant tout l'investissement de la place, que Canrobert hésitait ou que Pélissier suivait, malgré tout, sa voie, le maréchal Vaillant, en s'interposant entre ces personnalités, conciliait tout. « De tous les services qu'a pu rendre à son pays le maréchal, » dit avec justice M. Camille Rousset, « c'est le plus obscur, c'est le plus ignoré jusqu'ici qui doit le plus justement recommander sa mémoire à la reconnaissance publique. »

Cette sagesse ne devait pas tarder à porter ses fruits : le 7 juin, les ouvrages blancs et le Mamelon-Vert était enlevés, l'échec du 18 juin ne marquait qu'une halte dans la marche en avant des alliés; la bataille de Traktir, le 16 août, montrait aux Russes qu'ils n'avaient plus rien à attendre de l'action de l'armée de secours, enfin le 8 septembre, Malakof succombait, et avec Malakof, Sébastopol. En dépit du succès, le dernier chapitre de la guerre de Crimée, comme le premier, a ses tristesses; l'expédition, qui avait commencé par le choléra, finit par le typhus et le scorbut, et beaucoup ne revirent pas la patrie qui avaient connu les joies du triomphe.

Tel est le nouveau livre de M. Camille Rousset; on ne peut que souhaiter, après l'avoir lu, que l'historien aborde bientôt la guerre d'Italie de 1859. Disons enfin que les deux volumes sont accompagnés d'un atlas, comprenant dix planches gravées avec grand soin par Erhard.

J. Gouethal.

Rôles des fiefs du comté de Champagne, *sous le règne de Thibaud le Chansonnier* (1249-1252), publiés d'après les minutes conservées au Trésor des chartes, par Aug. Longnon. Paris, H. Menu, 1877, in-8 de 416 p. — Prix : 10 fr.

On n'a pas oublié le *Livre des vassaux de Champagne*, qui termine si utilement le savant ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville sur les ducs et les comtes de Champagne. Cet érudit, si compétent en matière d'histoire du moyen âge, et en même temps si désintéressé, n'hésita pas à compléter son œuvre par le travail de M. Longnon. Ce dernier volume, édité aussi à part, mérita à son auteur sa première récompense académique. Aujourd'hui, M. Longnon nous fournit les documents officiels qui permettent de connaître la société féodale de la Champagne pendant le milieu du treizième siècle.

Nous trouvons, par châtellenies, dans ce volume édité avec un soin et une exactitude qui ne laissent aucune prise à la critique, les déclarations de tous les vassaux relevant du comté de Champagne, leurs noms, l'énumération sommaire de leurs fiefs, leurs obligations féodales. Au point de vue historique, comme au point de vue géographique, ces déclarations offrent un intérêt de premier ordre.

Malgré toute la joie que nous avons éprouvée, comme Champenois,

à saluer l'apparition de cet excellent volume, il nous est venu, dès les premières pages, un regret qui, du reste, ne peut pas être de longue durée. Pour se servir de cet instrument précieux de travail, il manque encore les tables et la préface dans laquelle l'auteur ne négligera certainement pas de réunir et de coordonner tout ce que le texte fournit de données historiques. Quel que soit le soin qu'il apportera à sa rédaction, il laissera encore, au point de vue des détails, à glaner après lui; c'est ce qui fera que nombre de lecteurs voudront avoir ce livre dans leurs bibliothèques. Chacun est sûr d'y faire quelque découverte pour son propre clocher. M. Longnon nous promet ce complément indispensable dans un second volume. Nous faisons des vœux qu'il ne nous le fasse pas attendre trop longtemps. A. DE B.

Michel Bégon. *Mémoire sur la généralité de la Rochelle.* Publié par GEORGES MUSSET, archiviste-paléographe. Tours, 1875, in-8 de VIII-159 p. — Prix : 3 fr. (Extrait des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.*)

La généralité de la Rochelle, comprenant les provinces d'Aunis et de Saintonge et une partie de l'Angoumois, fut créée, au mois d'avril 1694, par la réunion des élections de Saintes, de Cognac et de Marennes distraites de la généralité de Bordeaux, de l'élection de Saint-Jean-d'Angély distraite de la généralité de Limoges et de l'élection de la Rochelle distraite de la généralité de Poitiers. L'administration en fut confiée à Michel Bégon, intendant de la marine à Rochefort, bien connu des curieux, et que ce *Mémoire*, rédigé en 1699 et publié pour la première fois, fera connaître comme un administrateur zélé et intelligent. Ce *Mémoire* est divisé en deux parties; la première (p. 1-62) contient, outre quelques faits historiques, généralement exacts, sur les principales villes, Saintes, la Rochelle, Rochefort, Saint-Jean-d'Angély, etc., et la description des monuments intéressants, comme le phare de Cordouan (p. 52), des renseignements sur les mœurs, le commerce, l'administration, les juridictions ecclésiastiques et civiles. L'auteur ne craint pas de s'élever contre divers abus concernant la religion, la noblesse, l'administration des justices seigneuriales. Il se plaint de la diminution de la population de ces provinces « qui ont été autrefois si abondantes en toutes choses. » Il en énumère (p. 25-26) les causes visibles : le grand libertinage du menu peuple qui fuit le mariage (il demande : « quelque police sur le mariage »), la guerre, la pauvreté et la misère des paysans, les évasions des religionnaires et l'impossibilité où ils sont de se marier. La seconde partie (p. 63-159) contient : « l'état des paroisses, l'imposition de l'année 1698, les noms des seigneurs et la qualité du terroir. Les

paroisses étaient au nombre de 730 et la taille s'éleva, en 1698, à la somme de 992,532 livres; il y avait dans la généralité 360,000 habitants. Outre la taille, il y avait la ferme des aides et les douanes « qui sont très-considérables et produisent un gros revenu à S. M. » Le *Mémoire* de Bégon, qui donne beaucoup d'autres détails sur lesquels nous ne pouvons nous étendre, a été publié, comme il méritait de l'être; l'éditeur l'a accompagné de variantes et de notes nombreuses et fort intéressantes. La réimpression de l'édit de création est jointe à la publication. ADOLPHE BOUYER.

Histoire et Critique, par MAXIME DU CAMP. *Études sur la Révolution française, souvenirs de voyages, lettres à M. le Ministre de l'instruction publique.* Paris, Hachette 1877, 1 vol in-8 de XI-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est composé d'articles que l'auteur n'a pas voulu laisser oublier dans les revues et les journaux où ils parurent d'abord. On peut, pour quelques-uns de ces morceaux approuver, le soin qui les a réunis. Pour d'autres, on pensera peut-être que M. Maxime du Camp a montré une affection paternelle trop grande. Le volume débute par des études sur la Révolution; l'auteur s'est efforcé d'y être impartial, mais n'y a pas toujours réussi. Il aurait sans doute modifié quelques-unes de ses appréciations au sujet des cahiers des États généraux, s'il eût relu le beau livre de Tocqueville. Le même grand publiciste, dans une de ses lettres, a résumé par une seule phrase que M. Maxime du Camp aurait dû méditer, son opinion sur les prétendus bienfaits amenés par la Révolution : « On n'est pas tombé de l'excès du mal en révolution, mais du progrès en révolution ; arrivé au haut de l'escalier, on se jeta par la fenêtre pour être plus tôt arrivé au bas. » Dans son désir d'impartialité, si M. Maxime du Camp nous semble juste à l'égard de Mme Roland trop louée jusqu'ici, il nous paraît avoir mal jugé l'action de Charlotte Corday et s'être montré bien sévère pour la reine Marie-Antoinette. Certaines lettres, d'après lesquelles il la condamne, sont-elles authentiques? Nous craignons que les connaissances de l'auteur ne soient pas toujours assez approfondies, et cette crainte est bien permise quand on l'a vu rapporter un mot qu'il n'est plus permis de citer comme historique : « Frappez, Dieu saura reconnaître les siens. »

M. Maxime du Camp a, sans qu'il s'en doute, car il est de bonne foi et cherche la vérité, subi par ci par là les influences du libéralisme. Sous ces influences, il trouve le moyen de parler du *Syllabus* à propos des États généraux; il compare la Terreur blanche à la Terreur rouge, il prend parti contre la Vendée, et enfin, quand il parle du Christ, c'est en homme qui appelle M. Renan : cher maître. Ces critiques ne nous empêcheront pas de convenir que le livre de M. du

Camp est bien écrit, qu'on le lit volontiers, dût-on de temps en temps, s'irriter un peu des doctrines de l'auteur, et trouver qu'il a parfois traité des sujets pour lesquels une certaine étude eût été bien nécessaire. Sur la poésie populaire, M. Maxime du Camp adresse, par exemple, au ministre de l'Instruction publique une lettre qui est en retard d'une vingtaine d'années. Non-seulement M. Maxime du Camp ne connaît rien de tout ce qui a été publié à ce propos en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Portugal, en Allemagne, mais il n'a pas même ouvert le recueil de M. Bujeaud, celui de M. Max Buchon, les *Chants de la Provence* de M. Damase Arbaud, le *Romancero de Champagne* de M. Tarbé. M. Maxime du Camp croit encore à l'authenticité du *chant Altabiçar*, et considère la *Marseillaise* comme un chant populaire! C'en est assez pour faire juger de la portée de cette lettre dont on ne peut guère louer que l'intention. D'autres morceaux, relatifs à la littérature ou aux arts, terminent le volume. Le dernier article est encore une lettre à M. le ministre de l'Instruction publique pour lui demander de placer dans les Champs-Élysées les statues de nos grands hommes, afin que les Parisiens, en les voyant tous les jours, puissent être tentés de les imiter. M. Maxime du Camp voudrait du reste que ce musée en plein air ne reproduisît que des personnages antérieurs à l'époque révolutionnaire. Il craindrait que, sans cela, les choix des conseillers municipaux fussent grotesques sinon odieux. Un tel projet mérite, ce nous semble, d'être examiné sérieusement; mais peut-être, s'il était exécuté, les Champs-Élysées ressembleraient-ils trop à un vaste *Campo Santo*. J. V.

BULLETIN

Cours abrégé de religion, par le P. F. Schouppe, de la Compagnie de Jésus. 4e édition. Bruxelles, Goemaere; Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de VIII-493 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a une année à peine que le *Polybiblion* rendait compte de cet ouvrage du Père Schouppe. La quatrième édition ne diffère de celles qui l'ont précédée que par le questionnaire très-complet dont l'auteur l'a enrichie. Ce questionnaire, qui n'a pas moins de trente-trois pages, est le résumé fort exact de toute la doctrine du livre. Il rend, en outre, plus facile le travail des maîtres et des élèves auquel ce livre est destiné. Chaque question est précédée d'un numéro qui correspond au numéro du paragraphe où l'on rencontre la réponse. Eug. P.

Biblia latina studenti... pel Sig. Abate Vuillaume. Prima versione italiana. Torino, Pietro Marietti, 1875, in-12 de 648. p, — Prix : 4 fr.

Il y a longtemps déjà que la Bible des étudiants est connue et estimée en

France. M. l'abbé Vuillaume a réuni dans ce livre, avec le texte latin des principaux passages de la Bible, une courte notice sur chacun des écrivains sacrés, des appréciations critiques sur leur manière d'écrire et quelques analyses littéraires empruntées à Rollin ou à La Harpe. L'éditeur Pierre Marietti a rendu un nouveau service aux études chrétiennes, en faisant traduire un ouvrage qui est très-propre à inspirer aux jeunes gens l'amour des saintes lettres. EUG. P.

Biblioteca delle Gioventù italiana, *I poeti dei primi secoli.* 1 vol. in-16 de 242 p. — *Le notti romane di Verri.* 2 vol. de 230 et 216 p — *Favole soucetti de L. Fiacchi.* 1 vol. de 260 p. — *Le Grazie.* 1 vol. de 228 p. — *Dissertazione sopra lo stato presente delle lingua italiana.* 1 vol. de 164 p. — *Novelle di Grazzini.* 1 vol. de 224. — Torino, libreria Salesiana; Paris, Lethielleux).

Aux jeunes gens qui étudient la langue italienne, trop négligée aujourd'hui et si cultivée aux meilleurs temps de notre littérature, continuons à indiquer les publications de la *Biblioteca delle Gioventù*. Cette collection vient de s'augmenter de trois volumes qu'on peut considérer comme se rattachant à la critique et à l'histoire littéraire. *La dissertazione sopra la stato presente della lingua italiena*, d'Antonio Cesari, par Silvestri; le *Grazie*, l'œuvre de Cesari lui-même, *I poeti dei primi secoli* de V. Monti, dont nous n'aimons pas beaucoup la forme dialoguée, mais qui renferment tant d'observations intéressantes. La *Biblioteca* a aussi publié les fables de Luigi Fiacchi, inférieures, selon nous, à celles de Bertola, éditées précédemmant, *Le Novelle* di Grazzini, dit Il Lasca, l'un des bons conteurs florentins du seizième siècle, et les *Notti romane* de Verri, qui ont eu en France un succès qu'un style trop emphatique a rendu assez court, mais qui, paraît-il, se prolonge en Italie. Le nombre des volumes imprimés dans la *Biblioteca* est déjà très-considérable, mais la littérature dont elle reproduit les œuvres principales est si riche qu'on n'a pas à craindre de voir de si tôt les matériaux faire défaut. Inutile de rappeler que cette collectien, publiée avec l'autorisation ecclésiastique, peut être mise sous tous les yeux.

Le Diable amoureux, par JACQUES CAZOTTE. Nouvelle édition. Paris, librairie des Bibliophiles, 1877, in-18 j. de 120 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Diable amoureux appartient à la littérature légère du XVIIIe siècle. Aussi, n'est-ce pas comme idée qu'il se recommande ; c'est comme style. A coup sûr, les conteurs de l'époque n'ont littérairement rien fait de mieux. Bien que ce conte s'ouvre par une scène d'évocation, et qu'il y soit question du diable, il n'a rien de sombre ni d'effrayant. Le bonhomme Cazotte, qui racheta par une mort sublime les inconséquences de sa vie, a pris soin d'éloigner de son œuvre les papillons noirs. *Le Diable amoureux* a été souvent réédité. La nouvelle édition est digne des bibliophiles auxquels elle s'adresse. Elle s'ouvre par une introduction, due à la plume gracieuse de M. Alexandre Piedagnel. F. B.

Le Théâtre en France *depuis le moyen âye jusqu'à nos jours, avec une consultation sur les spectacles,* par A. D'AVRIL. Paris, Palmé, 1877, in-12 de 311 p. — Prix : 2 fr.

Dans ce volume, qui sera lu avec intérêt, M. d'Avril, après avoir rappelé l'origine religieuse du théâtre antique, nous montre qu'au moyen âge, il

ressuscita dans les mêmes conditions, et que ce fut le mouvement païen de la renaissance qui le poussa en-dehors de ses voies naturelles. Pendant un certain temps, cependant, des poëtes de cette époque paraissent avoir encore compris tout ce qu'une inspiration chrétienne ou nationale pouvait donner d'importance ou d'attrait aux œuvres dramatiques. Ce fut ainsi qu'en 1580, Fronton du Duc composa sa *Jeanne d'Arc*, qui n'est pas sans mérite et qui n'eût pas été indigne d'un souvenir de M. d'Avril. Au dix-septième siècle, Jeanne d'Arc fut encore l'héroïne de plusieurs tragédies, au premier rang desquelles il est juste de placer l'œuvre de Vernulœus, qui serait plus connue si elle n'eût été écrite en vers latins. A peu près dans le même temps où Chapelain publiait son poëme, d'Aubignac et la Mesnardière essayèrent de mettre Jeanne d'Arc sur la scène. Malheureusement, ce furent des auteurs décriés qui montrèrent le plus de tact dans le choix de leurs sujets. Ils surent apercevoir ce dont Boileau ne se douta jamais. Avec Louis XIV comparé à Auguste, on chercha à donner à tout un aspect antique et païen. Comme le génie était du côté des pseudo-classiques, leur victoire fut complète, et les effets de ce triomphe n'ont cessé de se faire sentir jusqu'à nos jours. M. d'Avril voudrait que l'on revînt aux sujets nationaux, aux sujets chrétiens ; il voit, dans ce retour, le moyen de régénérer le théâtre et appuie sur de bons raisonnements et d'excellents exemples ses opinions à cet égard. L'auteur termine son volume par une consultation dans laquelle il examine ces trois questions : Une représentation dramatique est-elle mauvaise en soi ? — Les représentations dramatiques peuvent-elles offrir des avantages? — Les représentations dramatiques, telles qu'elles existent aujourd'hui en France sur les théâtres publics, sont-elles dangereuses ? A la première proposition l'auteur répond non, et oui à la seconde et à la troisième. J. T.

Jules Janin, par A. Piedagnel. Nouvelle édition, très-augmentée, avec une bibliographie, un portrait à l'eau-forte et un fac-simile d'autographes. Paris, Sandoz, 1877, in-18 j. de 173 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Piedagnel a longtemps servi de secrétaire à Jules Janin et il est resté l'hôte et l'ami de l'auteur de *Barnave*. Nul mieux que lui ne pouvait écrire la vie du spirituel écrivain. M. Piedagnel s'est acquitté de cette tâche avec un soin pieux, une exactitude scrupuleuse et un talent incontestable. Aussi, son étude sur Jules Janin a-t-elle obtenu l'approbation de tous les grands maîtres de la critique contemporaine. Elle fait revivre le traducteur d'*Horace* en un style que ce dernier eût été heureux d'applaudir. M. Piedagnel a écrit son livre avec l'esprit de son cœur. La deuxième édition se recommande par les documents qui l'enrichissent. On y lit avec intérêt plusieurs lettres inédites de l'ermite de Passy. Il en est une particulièrement originale et piquante, quoique très-morale, adressée à un séminariste d'Évreux — laquelle est une charge à fond de train contre la mauvaise littérature contemporaine et un éloge enthousiaste de la littérature du grand siècle Une bibliographie analytique et raisonnée de tous les ouvrages de Jules Janin termine cette étude d'un fini typographique irréprochable. F. B.

Souvenirs d'un homme de lettres, 1795-1873. Paris, Léon Techener, 1877, in-12 de 570 p. — Prix : 6 fr.

M. Jal était surtout connu pour ses beaux travaux sur la marine française, mais c'était aussi un érudit distingué. Son *Dictionnaire critique de biogra-*

phie et d'histoire, qui lui a coûté dix ans de travail, est le complément nécessaire de la plupart des autres dictionnaires biographiques, dont il contrôle bien des assertions et relève bien des erreurs. Aujourd'hui, on recueille et on publie, sous le nom de *Souvenirs d'un homme de lettres*, une série de notes qu'il avait laissées, et qui, sans être reliées entre elles, constituent néanmoins un volume piquant. M. Jal avait beaucoup vécu dans le monde des gens de lettres, mais il avait beaucoup vécu aussi dans le monde politique, et la partie de ce livre qui traite des derniers jours du premier Empire et de la Restauration n'est certainement pas la moins intéressante. M. Jal était impérialiste déterminé, il adorait Napoléon Ier ; il l'avait servi ; il l'avait aimé, il le regrettait. Ses regrets l'avaient rendu injuste pour le régime qui avait succédé à l'Empire. Mais cette injustice, il est le premier à la reconnaître. Sauf quelques points sur lesquels nous aurions encore des réserves à faire, notamment en ce qui concerne les causes du retour des Bourbons, M. Jal n'hésite pas à convenir combien les préventions que lui et ses amis avaient conçues contre la Restauration étaient peu fondées, et combien la guerre qui lui fut faite était violente et souvent déloyale. Il est vraiment remarquable que la plupart des anciens adversaires des Bourbons ont fini par reconnaître leurs torts et les regretter ; l'heure des passions a passé, celle de la justice est venue. Nous recommandons tout spécialement, dans cet ordre d'idées, les chapitres intitulés : *Les partis et la littérature militante sous la Restauration* et *les Rédacteurs du Miroir*. On y verra ce que dit l'histoire de ce régime si attaqué, quand elle est sincère et vraie.

M. DE LA R.

Anthologie de quatrains anciens et modernes, recueillis par JOHN BRUNTON. Paris, librairie des bibliophiles, 1877, in-12 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce livre n'est peut-être pas tout à fait exact. *Anthologie* signifie choix, et ici il n'y a pas eu de choix. Il semble qu'il ait suffi d'être un quatrain pour être admis dans ce volume, très-élégant d'aspect, du reste. Pas plus que de choix, il n'y a eu d'ordre dans la disposition des petites pièces qui se succèdent. Les quatrains se placent comme le hasard les a poussés, les uns arrivent du siècle dernier, les autres sont contemporains. Le collectionneur en a oublié un bien charmant de Lamartine :

Je n'ai fait en passant qu'entrevoir ton visage,

Les plus vieux viennent du temps de Clément Marot. Une table rend, au surplus, les recherches très-faciles. On pourrait désirer que ce recueil eût été fait avec un peu plus de sévérité et de méthode ; mais, tel qu'il est, on le lit avec plaisir. Si l'on y rencontre trop de vers médiocres ou bien connus, on y trouve aussi quelques morceaux assez rares ; tel est le *Catéchisme républicain* que l'*Intermédiaire* a aussi rééditée dernièrement. Que de progrès nous avons faits ! que diraient nos républicains d'aujourd'hui si l'un d'eux définissait Dieu de cette sorte :

Je ne sais ce qu'il est, mais je vois son ouvrage ;
Tout à nos yeux surpris, annonce sa grandeur ;
Mon esprit trop borné n'en peut tracer l'image,
Il échappe à mes sens, mais il parle à mon cœur.

Et cela continue de même sur l'âme, l'immortalité de l'âme... Ce serait aujourd'hui un vrai catéchisme de réactionnaires, que ce catéchisme républicain de 1795.

H. B.

De la représentacion e influencia de los Estados-Unidos de America en el derecho international, par don Rafael-M. de Labra. Madrid, impr. de Aurelio Alaria, 1877, in-8 de 38 p.

M. Rafael de Labra est un des hommes qui, en Espagne, sont à la tête du mouvement pour l'abolition de l'esclavage, et il a déjà écrit de nombreux ouvrages sur ce sujet, ainsi que sur le droit des gens. Dans cette brochure, qui reproduit une conférence faite à l'Institution libre d'enseignement de Madrid, il résume la part prise par les États-Unis depuis le commencement de ce siècle, à la solution de certaines questions de droit international. Ces questions sont importantes. Le premier conflit soulevé avec l'Angleterre à propos du droit de visite aboutit à la guerre de 1811 à 1814. Puis vint la proclamation de la fameuse doctrine de Monroe, en 1821, lors de l'insurrection des colonies espagnoles. Les États-Unis ont également pris une part considérable à l'affranchissement des passages du Sund. Enfin, leurs longs débats avec l'Angleterre, au sujet de l'*Alabama*, ont été résolus par le traité de Washington, en 1872, et l'arbitrage de Genève, qui a ouvert de nouvelles perspectives pour le développement du droit international.

C'est une revue rapide, et qui, à ce titre, échappe aux nombreuses objections que pourraient soulever bien des assertions de l'auteur. La *politique de non-intervention*, qu'il préconise, est loin d'être pratiquée par les États-Unis dans leurs relations avec les autres pays américains, et ils ne la proclament vis-à-vis de l'Europe que pour marcher plus librement à la domination de tout le Nouveau Monde.

La Présidence aux États-Unis, Rutherford. R. Hayes, les partis et la constitution, par A. Jouault. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr. 25.

Cette brochure réunit une série d'articles qui ont paru dans le *Manuel général de l'instruction primaire* en avril et mai 1877. Elle expose d'une façon exacte le mécanisme compliqué de l'élection d'un président aux États-Unis, et raconte comment M. Hayes, le candidat du parti *républicain*, a été installé à la Maison-Blanche, le 4 mars dernier, quoique son concurrent M. Tilden, qui représentait les *démocrates*, ait eu non-seulement la majorité des votes populaires, mais encore celle des électeurs présidentiels du second degré.

M. Jouault paraît considérer cette scandaleuse violation du droit public et du vote de tout un peuple comme un fait de nature à montrer les avantages des institutions républicaines. En effet, après avoir dédié sa brochure à M. Thiers, il la termine en guise de conclusion par un extrait du message adressé par l'ex-président de la république à l'Assemblée nationale le 12 novembre 1872. Cela suffit à indiquer la portée de cet opuscule et l'esprit du recueil périodique dans lequel il a d'abord été publié.

Récits et Souvenirs, par l'abbé Lenfant, aumônier du collége de Libourne. Paris, Haton, 1877, in-18 de 252 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre vient fort à propos au moment où les directeurs de pensionnats sont en quête de livres qui puissent dignement et utilement récompenser dix mois d'efforts et de progrès. Les jeunes triomphateurs de collége trouveront dans ces aimables pages de quoi charmer quelques-uns des loisirs de

leurs vacances. Relire ces *Souvenirs d'enfance*, peinture des années charmantes qui pour eux ne sont pas encore passées, parcourir avec notre conteur ces nobles contrées du Japon, de la Corée, de l'Afrique où, tour à tour, nos missionnaires et nos soldats ont versé leur sang toujours fécond et réalisé de si glorieuses conquêtes; visiter avec un si bon guide, sans avoir à quitter l'ombre où l'on goûte les charmes d'un repos mérité, et le désert de Kabylie et le pèlerinage des Alpes, courir sans fatigue de Staoueli à Notre-Dame d'Afrique et à Hippone, c'est à la fois s'amuser et s'instruire. Qui voudrait se priver de ce double avantage quand on peut se le procurer à si peu de frais. E. DE LA D.

Précis d'histoire sur la ville et les possédées de Loudun, par ALPHONSE BLEAU. Poitiers, Oudin, 1877, in-18 de III-246 p.—Prix : 2 fr. 50.

Ce petit livre n'est guère qu'une ébauche, mais une ébauche qui laisse facilement deviner une main capable de peindre un émouvant et pittoresque tableau. Dire le rôle joué par sa ville natale dans les événements passés, raconter les incidents qui ont jadis suscité la plus vive agitation dans son enceinte aujourd'hui bien tranquille, rappeler le nom des personnages illustres par leur sainteté, leur talent et leur courage, qui ont fait rejaillir jusque sur le front de leur patrie le rayonnement de leur gloire toujours pure, tel est le but de M. Bleau; il l'a suffisamment rempli pour que son livre soit très-intéressant et très-mouvementé. Mais trop longue est l'existence passée de Loudun, trop nombreux sont les incidents dont elle a été le théâtre et les personnages qui sont nés dans ses murs, pour qu'un livre si court, écrit à son sujet, puisse être autre chose qu'une ébauche. M. Bleau doit faire mieux. Pour ne citer qu'un incident de cette attrayante histoire, nous croyons que M. Bleau pourrait nous apprendre encore bien des choses intéressantes sur les *possédées de Loudun*. Malgré la chaleur du plaidoyer que nous venons de lire, nous nous déclarons bien sincèrement incapables de prononcer sur l'innocence ou la culpabilité d'Urbain Didier. C'est qu'aussi le récit du *procès proprement dit* est vraiment trop écourté dans le livre de M. Bleau pour qu'on y puisse trouver les éléments d'une appréciation définitive. Nous serions heureux que M. Bleau voulût bien reprendre ce grand procès et en faire l'objet d'un livre sérieux et véritablement complet.

Tel qu'il est, son *Précis* est très-intéressant, du reste, et nous le recommandons bien volontiers à tous ceux qui veulent à la fois s'instruire et se distraire agréablement en lisant un bon livre. E. DE LA D.

Notes *sur l'Histoire, la Statistique, la Féodalité, le Clergé, la Noblesse, le Peuple, le Luxe, les Impôts, la Propriété dans le département de Vaucluse, de l'an* 1500 *à* 1789. Bilan de la Révolution, par l'abbé J. F. ANDRÉ, docteur en droit canonique, correspondant du ministère pour les travaux historiques. Vaucluse, Denis Coursant, 1876, in-8 de 215 p. — Prix : 1 fr. 50.

Comme tous les ouvrages pleins de faits, ce petit volume pourrait facilement être l'objet d'une longue étude. Sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucun détail, de tirer les conclusions, de former un tout des documents épars recueillis laborieusement par M. l'abbé André sur l'ancienne société, ou, si le mot n'effraye pas trop, sur l'ancien régime, il suffira de dire qu'il a réuni, par ordre chronologique et sur les divers sujets énumérés dans le

titre de son ouvrage, des textes qui prouveront, de la façon la plus claire à quiconque veut ouvrir les yeux, que l'ancien régime n'est pas cette monstruosité contre nature dont on effraye par des menaces chimériques d'un retour impossible. Mais on aurait tort d'y chercher une justification qui n'est pas dans l'esprit de l'auteur, et il y a du reste beaucoup plus à expliquer qu'à justifier. La terre n'était pas inculte, le sol inhabité, le confortable n'était pas inconnu, l'ignorance en honneur, les prêtres et les moines pratiquaient la charité, la noblesse ne donnait pas toujours le mauvais exemple et ne prenait pas pour type Barbe-Bleue. Ce sont des choses qu'on ne saurait trop répéter. Y.

J. F. Millet. Souvenirs de Barbizon, par Alexandre Piedagnel. Paris, Vᵉ Cadart, 1876, in-4 de 160 p. (avec un portrait et neuf eaux-fortes), papier de Hollande. — Prix : 12 fr.

Les *Souvenirs de Barbizon*, sont un livre de gourmet, d'amateur et d'artiste, qui les initie à la vie de famille du peintre Millet, récemment enlevé à l'art. M. Piedagnel a beaucoup connu, beaucoup fréquenté l'hôte de Barbizon, l'auteur des *Glaneuses*, de l'*Angelus*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Dans ce style gracieux, primesautier et poétique dont il semble avoir dérobé le secret à son cher maître Jules Janin, M. Piedagnel étudie François Millet sous tous ses aspects, comme peintre, comme poëte, comme penseur, comme homme, comme époux et comme père. Quelle bonne, loyale, franche et surabonnante nature! Millet fut surtout le peintre de la réalité qu'il ne faut pas confondre avec le réalisme. Il aima les champs et les paysans avec passion, paysan lui-même dans son enfance. Toutes ses œuvres ont un accent de vérité qui saisit, toutes ont quelque chose de sain et de salubre qui attire. Sous ce rapport, M. Piedagnel les a très-justement analysées. Il y a dans Millet du patriarche et du travailleur, et quand nous le voyons, au milieu de ses neuf enfants, maniant le pinceau, lisant la Bible, Virgile, Chateaubriand, on se croirait transporté aux époques primitives. En-dehors de la *Vie* de François Millet et des *Souvenirs de Barbizon*, ce beau livre contient des poésies, des lettres inédites, des fac-simile et neuf eaux-fortes reproduisant les principaux tableaux du maître, entre autres le *Printemps*, la *Chute des feuilles*, la *Lessiveuse*, la *Fileuse*, et le *Jardin du paysan*. Ces eaux-fortes sont signées : Rops, Taiée, Saint-Raymond, Lalanne et Lalauze.

F. B.

P. Corneille. Edition annotée par Frédéric Godefroy. T. Iᵉʳ, *Le Cid, Horace*. In-18 de 192 p.

La Chanson de Roland, traduite du vieux français par Adolphe d'Avril. 3ᵉ édition. In-18 de 177 p. Paris, librairie de la Société Bibliographique. — Prix : 50 c. le volume. (*Classiques pour tous.*)

Nous plaçons ensemble ces deux ouvrages, non point à cause des affinités littéraires que des esprits délicats et sagaces pourront y trouver, mais parce qu'il font partie d'une même collection et se recommandent par les mêmes qualités de fond et d'exécution. Nous n'avons pas à faire une étude sur le mérite de Corneille et de la *Chanson de Roland*, non plus que sur la valeur de leurs nouveaux éditeurs. Ce serait ici superflu. Nous tenons seulement à recommander cet essai de vulgarisation par le bon marché et par la belle typographie des chefs-d'œuvre de notre littérature nationale, auxquels

on compte bien adjoindre les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère. Corneille et la *Chanson de Roland* sont le début : *Madame de Sévigné* et *Racine*, les *Psaumes*, *Shakespeare* et la *Romancero espagnol* vont suivre et d'autres encore. C'est par la vulgarisation des chefs-d'œuvre, qu'on arrivera à relever le niveau des intelligences ; voilà une des digues à opposer à l'envahissement de la littérature malsaine et énervante qui va de bas en haut et de haut en bas pour tout corrompre. Faire connaître le beau, c'est le faire aimer, et, de là à sa réalisation par la pratique du bien, il n'y a qu'un pas. M. F. Godefroy a donné une notice biographique sur Corneille, des notices sur chacune des pièces, et a joint les notes nécessaires au texte. La traduction de la *Chanson de Roland* de M. d'Avril est bien connue, elle est à sa troisième édition ; il l'a fait précéder d'une introduction historique et littéraire. V.

Les trois veuves, par A. de Pontmartin.
Ce que c'est qu'un curé, par Louis Veuillot. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-18 de 51 p. — Prix de chaque volume 15 cent. (*Petite bibliothèque variée.*)

Ces deux volumes inaugurent heureusement la nouvelle série de publications entreprises par la Société Bibliographique, sous le titre de *Petite bibliothèque variée*, et qui doit embrasser, comme son nom l'indique, les sujets les plus divers. Ce seront des romans, des récits, de l'histoire, de la morale, de la religion ; car, à côté des deux volumes que nous avons sous les yeux, nous trouvons annoncé le *Retour à Dieu* par Mgr Dupanloup, et les *Sept œuvres de miséricorde* par Léon Gautier. Les noms ne pouvaient être mieux choisis pour attirer les lecteurs, et les sujets pour les charmer. Aussi croyons-nous pouvoir, sans nous hasarder, prédire un grand succès à cette collection devant laquelle s'ouvriront bien des portes restées closes pour les *Brochures sur la Révolution française* et la *Bibliothèque à 25 centimes*. Ce ne sont pas des nouveautés que ces charmants récits signés Pontmartin et Veuillot. Mais quoi de plus piquant et plus émouvant que la fraîche histoire des trois veuves restées fidèles à leurs premières affections et dont s'exhale un parfum si pur et des sentiments si élevés. Nous en disons autant de *Ce que c'est qu'un curé*, histoire souvent répétée d'un bon prêtre calomnié par des libertins, qui se venge par la charité et triomphe de l'opinion par la vertu : tout cela, sous la plume de M. Louis Veuillot, se boit d'un trait. M.

Manuel de la corporation chrétienne, par Léon Harmel. Tours, Mame, 1877, in-12 de xii-424 p. — Prix : 2 fr.

Le nom de M. Léon Harmel, le grand industriel du Val-des-Bois, près de Reims, est trop connu comme celui d'un des plus ardents et des plus heureux promoteurs de la régénération des ateliers par l'introduction des pratiques chrétiennes, pour qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup sur son œuvre. Il prend le nom de corporation, non pas dans son sens historique avec lequel il résonne à beaucoup d'oreilles, mais dans son acception générale : « Celui d'une association d'individus de la même profession, formée pour atteindre un but commun. » Le but, ici, est la sanctification des membres, leur union pour s'entraider dans le travail et dans les phases si diverses et surtout si difficiles de la vie de l'ouvrier. Après avoir rappelé avec une rare vigueur, à laquelle sa conduite donne un grand poids, les devoirs trop souvent méconnus par la cupidité du patron vis-à-vis des ouvriers qu'il emploie, il ra-

conte surtout ce qu'il a fait dans son usine, les moyens par lesquels il a réussi pour lui à établir l'union entre le patron et l'ouvrier et le catholicisme pratiqué dans toutes les parties de ses ateliers, ce qu'il a fait pour que la loi du dimanche fût strictement observée, pour faciliter les devoirs chrétiens par des services religieux spéciaux, pour l'instruction des enfants, pour les institutions économiques propres à favoriser l'amélioration de la condition des ouvriers et le bon emploi de leurs salaires, pour les associations chrétiennes établies entre les divers groupes d'ouvriers, etc., etc. Enfin, dans un dernier chapitre, il aborde la question théorique et tend à prouver que ce qu'il a si bien fait, que ce qui a produit de si féconds résultats au Val-des-Bois, peut être fait partout. De nombreux documents sont reproduits à la fin du volume, et seront d'un grand secours à tous ceux auxquels il aura communiqué un peu de son feu sacré, pour tenter de réaliser eux-mêmes un peu du bien qu'il a fait. Puisse son exemple trouver parmi les industriels de nombreux imitateurs, et quelques objections que les économistes puissent faire à son système, un grand pas sera fait pour le salut et le bonheur de la classe ouvrière et la régénération de notre pays.

R. S.

Assemblée générale des catholiques. Sixième année (3, 4, 5, 6, avril 1871). Paris, 1877, imp. J. Le Clere, in-12 de XXXII-519 p. Prix : 4 fr.

Ce volume est le fidèle compte rendu de la réunion qui prenait autrefois le titre de Congrès des comités catholiques et dont notre chronique ne manque pas de parler chaque année. On y trouvera tous les discours et rapports entendus dans les assemblées générales du soir et les travaux prêts pour la lecture, mais que le temps n'a pas permis de communiquer au public. C'est un recueil de documents du plus haut intérêt et pour les catholiques, et pour tous ceux qui s'occupent de questions sociales; ils ont tous une grande valeur par les questions qu'ils traitent et quelques-uns sont des œuvres d'un talent remarquable; ils sont bien propres à faire connaître la situation des catholiques, les points sur lesquels ils doivent plus spécialement diriger leurs efforts et le caractère de la lutte qu'ils soutiennent courageusement contre les doctrines impies pour sauver la France de la décadence et de la corruption où elles l'entraîneraient promptement si l'on ne s'opposait à leur funeste action. Puisse leur lecture attirer de nouvelles adhésions à ce qui était les Comités catholiques et ajouter de nouvelles activités à celles qu'ils avaient déjà réussi à grouper. Nous rappelons les fermes et éloquents discours de S. Em. le cardinal Guibert, de Mgr Freppel et de M. Chesnelong, les fines et chaleureuses allocutions de Mgr Mermillod, les rapports de M. Champeaux sur le projet d'École des arts et métiers à Lille, de M. Gossin sur l'enseignement agricole, de M. Baudon sur la situation des Universités catholiques, de M. Aubry sur l'économie sociale catholique, de M. Paul Besson sur les communautés religieuses au point de vue légal, de M. de Beaucourt sur la propagande par la presse, de M. le baron de Chamborand sur les tracts, almanachs et brochures.

R. S

VARIÉTÉS

I

TABLES DES PIÈCES DONNÉES EN PRÉLIMINAIRES ET EN APPENDICES DANS L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET (suite).

III

TABLE CHRONOLOGIQUE DES TITRES DONNÉS DANS LES PREUVES A LA FIN DES VOLUMES.

	1re édit.	2e édit.			
1.	—	V 121.	418.	Honorius, emp.	. Constitution.
	I 249.	II 67.	632.	Dagobert Ier, roi.	p. Trèves, égl.
	I 251.	II 70.	633.	id.	p. St-Max. de Trèv., abb.
	I 252.	II 71.	646.	id.	p. Horreen de Trèves, abb. — fondon.
5.	I 253.	II 71.	646 et 648.	Jean IV, pape.	p. Remiremont, abb.
	I 257.	II 77.	648.	Godo, év. de Metz.	p. Cugnon, prré.-fondon.
	I 257.	II 77.	653.	Sigebert II, roi.	p. Trèves, égl.
	I 258.	II 78.	661.	Childéric II, roi.	p. Senones, abb.-fondon.
	I 259.	II 79.	671.	Numérien, arch. de Trèves.	p. Saint-Dié, abb.
10.	I 260.	II 81.	674.	Volfoald, comte.	p. Saint-Mihiel, abb. — don de Condé.
	I 261.	II 82.	698.	Irmina.	p. Epternach, abb.
	I 262.	II 83.	701.	Pépin, roi et Plectrude.	p. S. Vanne de Verdun, abb.
	I 263.	II 84.	706.	Pépin, roi.	p. Epternach, abb.
	I 264.	II 85.	709.	Volfoald, comte.	p. Saint-Mihiel, abb. — fondon.
15.	I 267.	II 88.	709.	id.	p. Saint-Mihiel, abb.-don de Marsupe.
	I 267.	II 89.	714.	Pépin, roi.	p. Epternach, abb. — don de Svestre.
	I 268.	II 89.	716.	Arnould, duc.	p. Epternach, abb.-don de Bollane.
	I 268.	II 89.	716.	Hedenus, duc.	p. Epternach, abb.
	I 268.	II 90.	v. 720.	Chilpéric II, roi.	p. St-Arnould de Metz, abb.
20.	—	V 122.	721.	Eberhard, comte.	p. Murbach, abb.
	I 269.	II 91.	722.	Bertrade.	p. Prum, abb.
	I 270.	II 92.	726.	S. Willibrod.	. Testament.
	—	V 123.	727.	Eberhard et Lutfrid, ducs.	p. Murbach, abb.
	I 272.	II 94.	732.	Mémorial.	p. Palatiole ou Palz, abb. — fondon.
25.	I 273.	II 95.	752.	Pépin, roi.	p. Epternach, abb.
	I 273.	II 95.	752.	id.	p. Gorze, abb. — don de Dombasle.
	I 274.	II 96.	755.	id.	p. Saint-Mihiel, abb.
	I 275.	II 97.	762.	id.	p. Gorze, abb. — fondon.
	I 276.	II 100.	763.	id.	p. Gorze, abb. — don de Vanou, etc.
30.	I 277.	II 101.	763.	id.	p. Prum, abb. — fondon.

	1re édit.	2e édit.			
	I 280.	II 104.	764.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 281.	II 104.	765.	id.	p. id.
	I 281.	II 105.	765.	Grodegang, év. de Metz.	p. Gorze, abb.
	I 283.	II 107.	v.768.	Charlemagne.	p. id.
35.	I 284.	II 108.	769.	id.	p. Saint-Dié, abb.
	I 285.	II 109.	770.	Angelram, év. de Metz.	p. Gorze, abb. — don de Faux et Jouy.
	I 288.	II 113.	770.	id.	p. Gorze, abb. — don de Warangéville.
	I 286.	II 110.	775.	Charlemagne.	p. Prum, abb.
	I 287.	II 111.	776.	Assuerus, abbé.	p. Prum, abb. — don de Caciac.
40.	I 287.	II 112.	777.	Charlemagne.	p. Salone, prieuré.
	I 290.	II 115.	782.	id.	p. St-Pierre-aux-nonains de Metz, abb.
	I 291.	II 116.	783.	id.	p. St-Arnould de Metz, abb. — don de Cheminot.
	I 292.	II 117.	783.	Hildegarde, reine.	p. St-Arnould de Metz, abb. don de Bouxières.
	I 292.	II 118.	787.	Angelram, év. de Metz.	p. Saint-Avold, abb.
45.	I 293.	II 119.	790.	Charlemagne.	p. Prum, abb. — don de Longane.
	I 294.	II 120.	v.790.	id.	p. Epternach, abb.
	I 295.	II 120.	790.	id.	p St-Max. de Trèv., abb.
	I 296.	II 121.	807.	id.	p. id.
	I 296.	II 122.	815 (816).	Louis le Débon. emp.	p. Saint-Mihiel, abb. — immunité.
50.	—	II 123.	815.	id.	p. Saint-Mihiel, abb. — don de Salone.
	I 297.	II 123.	815 (816).	id.	p. Saint-Mihiel, abb. — les bénéficiaires.
	I 298.	II 124.	815.	id.	p. Gorze, abb.
	I 299.	II 125.	821.	id.	p. S. Max. de Trèv., abb.
	I 299.	II 126.	826.	Louis et Lothaire, rois.	p. Senones, abb. et Ricbode, abbé.
55.	I 300.	I 111. / II 128.	836.	Louis le Débon., emp.	p. Longeville-les-Saint-Avold, abb.
	I 301.	II 129.	836.	Frotaire, év. de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 484.	II 126.	838.	id.	p. id.
	I 303.	II 131.	840.	Lothaire, emp.	p. Saint-Denis, abb. — restitution de Saint-Mihiel, abb.
	—	II 132.	v.844.	Sergius II, pape.	p. Drogo, év. de Metz.
60.	—	I 103.	845.	Charles le Chauve, roi.	p. Alaon, abb.
	—	II 133.	845.	Lothaire, emp.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 304.	II 134.	846.	Charles le Chauve, roi.	p. Saint-Mihiel, abb. — immunité.
	I 306.	II 136.	855.	Lothaire, emp.	p. Prum, abb.

	1re édit	2e édit.		
	I 305.	II 135.	858. Lothaire, roi.	p. Toul, égl. — restitonn. de St-Evre de Toul, abb.
65.	II 287.	V 126.	859. (donné sous 1129) Lothaire, roi.	p. Achery, prieuré.
	I 307.	II 137.	863. Advence, év. de Metz.	p. Gorze, abb.
	I 309.	II 139.	868. Lothaire, roi.	p. St-Maximin de Trèves abb.
	I 309.	II 140.	869. Charles le Chauve, roi.	p. St-Arnould de Metz, abb. — don de Jussy.
	I 310.	II 140.	870. Charles le Chauve et Louis le Germ.	Partage.
70.	I 312.	II 143.	875. Louis, roi.	p. Longeville-lès-Saint-Avold, abb.
	I 313.	II 144.	878. Louis le Bègue, roi.	p. Toul, égl.
	I 314.	II 145.	878. Louis, roi.	p. Prum, abb.
	I 315.	II 147.	878. Louis le Bègue, roi.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 316.	II 148.	884? Richarde, impce.	p. Etival, abb.
75.	I 317.	II 149.	884. Charles le Gros. emp.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 319.	II 152.	884. id.	p. id. — don de trois métairies.
	—	II 144.	ap. 886. Regnier, duc.	p. St-Dagobert de Stenay, prieuré.
	I 320.	II 152.	888. Arnould, roi.	p. St-Maximin de Trèv., abb.
	I 321.	II 153.	889. id.	p. St-Arnould de Metz, abb.
80.	I 321.	II 154.	889. id.	p. Trèves, égl. — restitonn. de St-Servais, abb.
	I 322.	II 155.	890. id.	p. St-Evre de Toul, abb.
	—	II 156.	891. id.	p. Chiemsée, abb. et Luxeuil, abb.
	I 323.	II 156.	891. id.	p. Prum, abb. — élection de l'abbé.
	I 323.	II 157.	893. id.	p. Toul, égl. — restitution de St-Evre, abb. et de St-Germain, abb.
85.	I 324.	II 158.	893. id.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 325.	II 159.	894. id.	p. Toul, égl. — priviléges.
	I 325.	II 160.	895. Zwentibold, roi.	p. St-Mihiel, abb. — confirmation de Bussières, etc.
	I 326.	II 161.	895. id.	p. Prum, abb. — confirmation de Svestre.
	I 327.	II 162.	896. id.	p. St-Denis, abb. — restitution de Salone.
90.	I 328.	II 163.	897. id.	p. St-Maximin de Trèves, abb.

	1re édit.	2e édit			
	I 328.	II 164.	898.	id.	p. Prum, abb.— don de la monnaie et du péage.
	I 329.	II 164.	898.	id.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 329.	II 165.	898.	id.	p. Trèves, égl.-restitutoⁿ. de St-Servais, abb.
	I 330.	II 165.	898.	Ludelme, év. de Toul.	p. Toul, chapitre.
95.	I 331.	II 166.	900.	Louis IV, roi de Germ.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 331.	II 167.	904.	id.	p. Vieux-Moutier, abb.
	I 332.	II 168.	906.	id.	p. Ludelme, évêq. de Toul.
	I 333.	II 168.	910.	Richilde, reine.	p. Gorze, abb.
	I 334.	II 170.	912.	Charles le simple, roi.	p. Bon-Moutier, abb.
100.	I 335.	II 171.	912.	id.	p. Toul, égl.
	I 335.	II 172.	922.	id.	p. id. —confirm. de priviléges.
	I 337.	II 174.	926.	Giselbert, comte.	et St-Maximin de Trèves, abb. — échange.
	—	II 173.	926.	Franco, Nortpolo, Humbert	et id. id.
	I 337.	II 175.	926 ou 927.	Bennon, évêq. de Metz.	p. St-Arnould de Metz, abb.
105.	I 338.	II 176.	933.	Adalbero Ier, év. de Metz.	p. Gorze, abb.
	I 345.	II 183 / V 127	v. 934.	Gisla, abbesse de Remiremont.	p. Alzey.
	I 340.	II 178.	935.	Gauzelin, év. de Toul.	p. Bouxières-aux-Dames, abb. — fondoⁿ.
	I 342.	II 181.	936.	id.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 345.	II 184.	940.	Otto Ier, roi.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
110.	I 346.	II 185.	v. 940 ou 948?	Adalbero Ier, év. de Metz.	p. St-Arnould de Metz, abb.
	I 348.	II 187.	941.	Gauzelin, év. de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb. — égl. de Colombey.
	I 349.	II 188.	942.	Adalbero Ier, év. de Metz.	p. St-Arnould de Metz, abb. — moines substitués aux chanoines.
	I 350.	II 190.	942.	Etienne VIII, pape.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.
	I 351.	II 191.	945.	Otto Ier, roi.	p. Trèves égl. — restitoⁿ de St-Servais, abb.
115.	I 359.	II 200.	945.	Adalbero, 1er év. de Metz.	p. Ste-Glossinde de Metz, abb.—rétablissement.
	I 352.	II 192.	948.	Otto Ier, roi.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 354.	II 194.	949.	Otto Ier, roi.	p. St-Maximin de Trèves. abb. — sentence
	I 354.	II 195.	949.	id.	p. Senones, abb.
	I 355.	II 196.	950.	Agapet, pape.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
120	I 356.	II 196.	950.	Eve, comtesse.	p. St-Arnould, de Metz, abb. — don de Lay.
	I 357.	II 198.	950.	id.	p. id. id.

	1re édit.	2e édit.			
	—	II 203.	950	(ou 945?) (ou 960?) Gerard, abbé de St-Martin de Metz.	p. les serfs de son abb.
	I 361.	II 203.	952.	Otto Ier, roi.	p. St-Vanne de Verdun, abb.
	I 541.	III 78.	952.	Bérenger, év. de Verdun.	p. id.
125.	I 362.	II 205.	956.	Otto Ire, roi.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 363.	—	957	(ou 933) (ou 948). Lothaire, roi.	p. Toul égl.— restit. de St-Evre, abb.
	I 364.	II 206.	957.	Arnould, serviteur de Dieu.	p. St-Evre de Toul, abb. — don de Bainville.
	I 365.	II 207.	958.	Udalric, fils de Eve, comtesse.	p. St-Arnould de Metz, abb. — confirmon. de Lay.
	I 367.	II 209.	960.	Otto Ier, roi.	p. St-Pierre-aux-non. de Metz, abb.— confirmon de la réforme.
130.	—	II 210.	960.	Hildebondis, comtesse.	p. Amelle, prré—fondon.
	I 368.	II 211.	962.	Otto Ier, emp.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 369.	II 212.	962.	Jean XII, pape.	p. St-Vanne de Verdun, abb.
	I 371.	II 214.	963.	Bruno, archev.	p. St-Maximin de Trèves, abb. — échange avec S.Cte de Luxembourg.
	I 372.	II 215.	965.	Otto Ier, emp.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
135.	I 373.	II 216.	965.	id.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
	I 374.	II 218.	965.	id.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 377.	II 220.	966	Frédéric Ier duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames abb. — jugement.
	I 378.	II 221.	966.	Sigeric, comte.	p. Vergaville, abb.-fond.
	I 379.	II 223.	967.	Jean XIII, pape.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
140.	I 380.	II 224.	968.	Gérard, évêque de Toul.	p. Toul, chapitre.
	I 381.	II 225.	968.	id.	p. Bouxières-aux-Dames abb. — don de Pompey., etc.
	I 382.	II 227.	968.	Otto Ier, emp.	p. Metz, égl. — don de Vaussor, abb., uni à Hastières, abb.
	I 382.	II 226.	X e siècle.	Odelric, serviteur de Dieu.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
	I 383.	II 228.	971.	Gérard, évêque de Toul.	p. St-Michel, près Toul, égl.
145.	—	II 230.	v. 973.	Vilgfride, év. de Verdun	p. St-Paul de Verdun, abb. — fondon
	—	II 232.	v. 973.	Otto II, emp.	id. id.
	I 385.	II 233.	979.	Egbert, archev. de Trêves.	p. St-Mathias de Trèves. abb. — don de Long-Sure.

	1re édit.	2e édit.		
	I 387.	II 235.	982. Gérard, évêque de Toul.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
	I 389.	II 237.	982. id.	p. id.
150.	—	II 240.	982. Otto II, emp.	p. Gorze, abb. — don de Morlange.
	I 392.	II 241.	983. id.	p. St-Vincent de Metz, abb. — fondon
	I 392.	II 242.	986. Gérard, évêque de Toul.	p. St-Mansuy de Toul, abb. — don d'Andelier.
	I 393.	II 243.	988. id.	p. St-Michel près Toul. égl. — don de Gozlinicourt.
	I 396.	II 246.	991. Odacer, comte.	p. Longeville - lès - St-Avold, abb.
155.	I 396.	II 247.	992. Otto III, roi.	p. St - Symphorien, de Metz, abb.
	I 397.	II 248.	996. Volcmar, abbé.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 398.	II 249.	v. 1000. Otto III, emp.	p. St-Maximin de Trèves, abb. — don de monnaie et marché à Billich.
	I 386.	II 234.	1000. Confirmon de Fréd. Emp.	p. Honcourt au Val-de-Viller, abb. — fondon.
	I 564.	III 105.	1003. Henri II, roi.	p. Épinal, abb.
160.	I 398.	II 249.	1015. Henri II, emp.	p. St-Vanne de Verdun, abb.
	—	II 316.	1020. Gérard, comte de Metz.	p. Fructuaire, abb. en Piémont.
	—	II 316.	1020. id. id.	p. St-Bénigne de Dijon, abb. — échange.
	I 399.	II 250.	1022. Mémorial.	p. St-Maxe de Bar. Collégle — fondon.
	I 400.	II 252.	1024 (1025). Conrad II, roi. (Clouet, H. de Verdun, II, 26, 45, 46, notes.)	p. la Madeleine de Verdun, abb.
165.	I 401.	II 253.	1026. Conrad II, roi.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 402.	II 254.	1027. Conrad II, emp.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
	I 403.	II 255.	1028. id.	p. Dieulouard, collégle.
	I 403.	II 256.	1030. Jutta, duchesse de Lorr.	p. St-Mathias de Trèves, abb.
	I 406.	II 259.	v. 1030. Bruno, évêque de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb. — rétablissement.
170.	I 408.	II 261.	1033. Conrad II, emp.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 410.	II 263.	1033. Gérard, comte, fils d'Adalbert.	p. St-Bénigne de Dijon, abb.
	I 412.	II 266.	1034. Godefroy et Herman Ctes	p. St-Remy de Lunéville, abb.
	I 413.	II 267.	1034. Bruno, évêque de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb.

	1re édit.	2e édit.			
	I 414.	II 268.	v. 1035.	N. abbé de Saint-Martin de Metz et P. abbé de Stavelo.	Échange.
75.	I 405.	II 257.	1037.	Adalbert, marchis (en Lor.).	p. St-Mathias de Trèves abb.
	I 415.	II 269.	1037.	Adalbero, prév. de Saint-Paulin de Trèves.	p. id. id.
	I 417.	II 271.	1041.	Henri III, roi.	p. St-Airy de Verdun, abb.
	I 417.	II 272.	1043.	Bruno, évêque de Toul.	p. Deuilly, prré.
	I 543.	III 80.	1043 ou 1046?	Mémorial.	p. Bouzonville, abb. — fondation.
180.	I 420.	II 276.	1046 ou 1047?	Thierry, évêque de Verdun.	p. St-Maur de Verdun, abb.
	I 421.	II 277.	1047.	id.	p. la Madeleine de Verdun, abb.
	I 422.	II 278.	1049.	Saint Léon IX, pape.	p. Saint-Dié, abb.
	I 423.	II 279.	1049.	id.	p. la Madeleine de Verdun, abb,
	I 424.	II 280.	1049.	id.	p. St-Maur de Verdun, abb.
185.	I 425.	II 283.	1049.	id.	p. Ste-Croix en Alsace, abb.
	I 442.	II 305.	1049.	id.	p. St-Arnould de Metz, abb.
	I 427.	II 284.	1050.	id.	p. Bleurville, abb.
	I 429.	II 286.	1050.	id.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
	I 430.	II 287.	1050.	id.	p. Hesse, abb.
190.	I 432.	II 290.	1051.	id.	p. Poussay, abb. fondon.
	I 434.	II 292.	1051.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
	I 435.	II 293.	1051.	id.	p. Toul, chapitre.
	—	II 295.	1051.	id.	p. Saint-Dié, abb.
	—	II 298.	1051.	id.	p. Toul, égl. — confirmon du comté et des abbayes.
195.	I 437.	II 300.	1051.	id.	p. St-Vincent de Metz, abb.
	I 440.	II 304.	1051.	Ermengardis.	p. St-Dié, abb.
	I 441.	II 304.	1052.	Saint Léon IX, pape.	p. St-Airy de Verdun, abb.
	I 444.	II 308.	1052.	Udo, évêq. de Toul.	p. Bleurville, abb.
	I 446.	II 310.	1055.	Henry III, emp. et Godefroy duc.	p. Florines, abb.
200.	I 447.	II 311.	1055 ou 1056.	Adalbero III, év. de Metz.	p. St-Symphorien de Metz, abb. — don d'Equiniacum (Augny)
	I 447.	II 312.	1056.	Henry III, emp.	p. St-Maximin de Trèves, abb. — don de monnaie et marché à Billich.

	1re édit.	2e édit.			
	I 448.	II 313.	1056.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb., — droits des avoués.
	I 451.	II 317.	1060.	Godefr. duc et marchis.	p. Verdun, égl. — droits des avoués.
	I 374.	III 121.	1060.	(Vidimus de 1453), Gobert (d'Apremont).	p. Apremont, prré.). — fondon.
205.	I 452.	II 319.	1062.	Actes du chapitre de l'Ordre de St-Benoît.	. à Luxembourg.
	I 452.	II 322.	1065.	Adalbero III, év. de Metz.	p. St-Tron, abb.
	I 453.	II 323.	1065.	Henry IV, roi.	p. St-Maximin de Trèves abb.
	I 454.	II 324.	1065.	Udo, évêque de Toul.	p. St-Gengoulf de Toul, égl.
	I 458.	II 329.	1065.	Henry IV, roi.	p. id.
210.	I 459.	II 331.	1065.	id.	p. St-Maximin de Trèves, abb. — droits des avoués.
	I 462.	II 333.	1066.	Alexandre II, pape.	p. la Madeleine de Verdun, abb.
	I 463.	II 334.	1067.	Gérard duc de Lorraine.	p. Epternach, abb.
	I 463.	II 335.	1069.	Udo, évêque de Toul.	p. St-Sauveur de Toul, abb., — fondon.
	I 466.	II 338.	1069.	id.	p. Le comté de Toul.
215.	I 469.	II 341.	1069.	Godefr. duc (Clouet. H. de Verdun, II, 81, not. 1.)	p. St-Dagobert de Stenay, prré.
	I 470.	II 343.	v. 1070.	Hadevidis, duchesse.	p. Châtenoy, prre.
	I 471.	II 343.	v. 1070.	Arnould, comte de Chiny.	p. Chiny, prré — fondon.
	I 471.	II 344.	1071.	Frédéric, comte de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 472.	II 345.	1072.	Pibo, évêque de Toul.	p. id.
220.	I 474.	II 347.	1073.	Pibo évêque de Toul et Hériman, évêq. de Metz.	p. St-Arnould de Metz, abb. et Bouxières, abb.
	II 259.	V 131.	1074.	Manasses, archevêque de Reims.	p. Morimond, abb. fondation.
	II 406.	III 27.	v. 1075.	Thierry II, duc de Lorr.	p. N.-D. de Nancy, prré érigé en abb.
	I 475.	II 348.	1076.	Pibo, évêque de Toul.	p. Laître-sous-Amance, prre.
	I 476.	II 350.	v. 1080.	(de 1078 à 1093), Sophie comtesse de Bar.	p. St-Mihiel, abb.
225.	I 477.	III. 5.	v. 1080.	(de 1073 à 1090), Hériman, évêq. de Metz.	p. St-Arnould, de Metz, abb.
	—	III 28.	1080.	Henry IV, roi.	p. Wadgass, abb.
	—	V 127.	1080.	Henry IV, roi.	p. Thierry, duc.
	I 565.	III 106.	1080.	ou 1081 Grégoire VII, pape	p. Épinal, abb.
	I 479.	III 7.	1082.	Théodoric, év. de Verdun.	p. St-Airy de Verdun, abb., — fondon.
230.	I 480.	III 9.	1083.	Conrad Ier, comte de Luxembourg.	p. Ste-Marie (S. Pierre) de Luxembourg, abb. — fondon.

	1re édit.	2e édit.		
	I 481.	III 10.	1084. Henry IV, emp.	p. St-Arnould de Metz, abb. et St-Cunibert de Cologne, abb.
	I 488.	III 11.	1085. Sophie, comtesse d'Amance.	p. Ste-Glossinde de Metz, abb. — Laître sous Amance.
	I 483.	III 12.	v. 1086. Victor II, pape.	p. Vergaville, abb.
	I 483.	III 12.	v. 1086. Henri IV, emp.	p. Verdun. égl.
235.	I 485.	III 13.	1089. id.	p. St-Airy de Verdun, abb.
	I 566.	III 107.	1090. Pibo, évêq. de Toul.	p. Epinal, abb. — Barney.
	I 393.	II 243.	1090. Heriman, évêq. de Metz.	p. St-Clément de Metz, abb. — levée du corps de saint Clément.
	I 486.	III 14.	1090. Abbaye de St-Mihiel.	Construction du château de St-Mihiel.
	I 487.	III 16.	v. 1090. Godefroy, duc et marq.	p. Gorze, abb. — St-Dagobert de Stenay, pré.
240.	I 489.	III 17.	1091. Luctulf, doyen de Toul.	p. St-Léon de Toul, ab. — fondon.
	I 491.	III 20.	1091. Pibo, évêque de Toul.	p. St-Léon de Toul, abb.
	I 493.	III 22.	1092. Henri IV, emp.	p. St-Dié, abb.
	I 494.	III 24.	1092. Matfride et Cunégonde.	p. Lay, prré.
	I 495.	III 24.	1093. Henri, comte palatin du Rhin.	p. Le Lac, abb. — fondon.
245.	I 496.	III 26.	1093. Gérard de Thiecourt.	p. Thiecourt, pré. — Fondon.
	I 498.	III 29.	1094. Pibo, évêq. de Toul.	p. St-Mansuy, de Toul, abb.
	I 500.	III 31.	1094. Godefroy, héritier du duc Godefroy.	p. St-Pierre de Bouillon prré.
	I 500.	III 31.	1095. Henri Ier, comte de Luxembourg.	p. Epternach, abb. — voueries.
	I 502.	III 33.	1096. Pibo, évêq. de Toul.	p. Breuil, prré. — don de l'égl. de Commercy.
250.	I 502.	III 34.	1096. Godefroy, duc et marquis.	p. St-Dagobert de Stenay, prieuré.
	I 504.	III 36.	1096. La comtesse Mathilde.	p. St-Pierremont, abb.
	I 505.	III 37.	1096. Urbain II, pape.	id.
	I 506.	III 38.	1096. Albert, comte de Moha.	p. Mont-St-Martin, prré. — fondon.
	I 507.	III 39.	1096. Urbain II, pape.	p. St-Vincent de Metz, abb.
255.	I 508.	III 40.	1096. id.	p. Juvigny, abb.
	I 509.	III 42.	1097. Pibo, évêq. de Toul.	p. St-Jacq. du Neuf-Château, prré. — fondon.
	—	III 44.	1097. Arnould Ier, Cte. de Chiny.	p. Sainte-Walburge de Chiny, prré. — fondon.
	I 512.	III 45.	1099. Richer, évêq. de Verdun.	p. St-Mihiel, abb. — don de la monnaie.
	I 513.	III 46.	entr. 1099 et 1118. Pascal II, pape.	p. Remiremont, abb.

	1re édit.	2e édit.		
260.	I 575.	III 122.	v. 1100. Richard, légat.	p. Apremont, prieuré. — confirmation.
	I 513.	III 46.	v. 1100. Pibo, évêq. de Toul.	p. Landecourt, prieuré.
	I 411.	II 265.	v. 1100. Mémorial.	p. St-Remy de Lunéville, abb. — fondon.
	I 514.	III 47.	1101. Hermensendis, comtesse de Namur,	p. St-Vanne de Verdun, abb. et Mt-St-Martin, prieuré,
	I 515.	III 48.	1102. Thierry II, comte de Bar.	p. St-Mihiel, abb. — don d'Insming, prieuré.
265.	—	I prélim. 166.	1104. (Vidim. de 1540) Henri IV, emp.	p. les Seigneurs de Tanviller. — Srs de Hatstatt.
	I 515.	III 49.	1105. Pibo, évêq. de Toul.	p. St-Gengoulf de Toul. abb.
	I 518.	III 52.	1105. Théodoric, duc de Metz.	p. Andanne, abb.
	I 519.	III 53.	1106. Thierry II, duc de Lorr.	p. Bouzonville, abb.
	I 519.	III 53.	1106. Udalric, abbé de S-Mihiel	p. Renaud Ier, comte de Bar. — rachat du du château de St-M.
270.	I 520.	III 54.	1106. Comtesse Mathilde.	p. St-Pierremont, abb.
	I 521.	III 56.	1106. Pascal II, pape.	p. St-Michel, abb.
	—	III 28.	entre 1106 et 1150. Renaud Ier, comte de Bar.	p. St-Michel, près Pont-à-Mon, (Laître-sous-Amance?) prré — Fondon.
	I 524.	III 59.	1107. Comtesse Mathilde.	p. Verdun, égl. — don de Stenay et Monzay.
	—	III 60.	1109. ou 1110. Mémorial.	p. N.-Dame de Nancy, prieuré, érigé en abb.
275.	I 525.	—	1110. Renaud, évêq. de Toul.	p. St-Evre de Toul, abb.
	I 526.	III 60.	1111. Ricuin, évêq. de Toul.	p. Froville, prieuré.
	I 527.	III 62.	1111. Adalbero IV, év. de Metz.	p. Senones, abb. — absolution du voué.
	I 528.	III 63.	1111. Henri V, emp.	p. id.
	I 530.	III 65.	1112. id.	p. St-Maximin de Trèv., abb.
280.	I 532.	III 68.	v. 1112. Ricuin, évêq. de Toul.	p. Gondrecourt, prré.
	I 533.	III 69.	1113. Henri V, emp.	p. Remiremont, abb.
	I 535.	III 71.	1114. id.	p. Moyen moutier, abb.
	—	V 128.	1114. id.	p. Etival, abb.
	II 297.	V 132.	1114. Thierry II, duc de Lorr.	p. St-Dié, abb.
285.	I 536.	III 73.	1115. id.	p. Châtenoy, prré, — lettre à Pascal II, pape.
	I 537.	III 73.	1115. Pascal II, pape,	p. Châtenoy prré.
	I 538.	III 74.	v. 1115. Ricuin, évêq. de Toul.	p. id
	II 264.	V 137.	1115. Thierry II, duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.
	II 260.	V 133.	entr. 1115 et 1123. Simon Ier, duc de Lorr.	p. St-Dié, abb.
290.	I 538.	III 75.	1116. Ricuin, évêq. de Toul.	p. Châtenoy, prré.
	II 262.	V 134.	1117. Mémorial.	p. St-Mihiel, abb. — investiture des abbés.

	1re édit.	2e édit.		
	II 279.	V 136.	1117. Ricuin, évêq. de Toul.	p. St-Vincent de Metz, abb. — Chaligny.
	II 264.	V 137.	1120. Calixte II, pape.	p. Bruno, archev. de Trèves. — Privilég.
	II 265.	V 138.	v. 1120. Simon Ier, duc de Lorr.	p. St-Dié, abb.
295.	II 265.	V 138.	1121. Etienne, évêq. de Metz.	p. Longeville-lès-Saint-Avold, abb.
	II 268.	V 142.	1122. Ricuin, évêq. de Toul.	p. St-Mansuy de Toul, abb. — St-Don, prré.
	II 269.	V 143.	1123. id.	p. St-Mihiel, abb. — Bourmont, prré.
	II 270.	V 145.	v. 1123. Guillaume, comte de Luxembourg.	p. Ste-Marie de Luxembourg, abb.
	I 439.	II 302.	1124. Antoine, abb. de Senones.	p. Senones, abb. — dédicace de l'Égl.
300.	—	III 109.	1124. Bruno, archev. de Trèves.	Testament.
	II 272.	V 147.	1124. id.	p. Ste-Marie de Luxembourg. abb.
	II 273.	V 149.	1124. Ricuin, évêq. de Toul.	p. Breuil, prré.
	II 274.	V 149.	1124. Otto, comte de Chiny.	p. Orval, abb.
	—	V 151.	entre 1124 et 1130. Honorius II, pape.	contre Thierry de Imbercourt.
305.	II 275.	V 151.	1125. Menard, cte de Morsperg.	p. Celle, prré.
	II 276.	V 153.	1125. Etienne, évêq. de Metz.	p. Senones, abb.
	II 281.	V 158.	1126. Henry, évêq. de Toul.	p. St-Vincent de Metz, abb. et Chaligny, prré.
			1126. voy. 1138	
	II 283.	V 160.	v. 1126. Judith, abbesse de St-Pierre de Metz.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb.
	II 312.	V 161.	1127. (donné sous 1136) Henri, évêque de Toul.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
310.	I 566.	III 110.	1127. Honorius II, pape,	p. Epinal, abb.
	II 283.	V 163.	1127. Etienne, évêq. de Metz.	p. Mosnier, prieuré. — fondon.
	I 567.	III 111.	1128? Ricuin, évêq. de Toul.	p. Epinal, abb.
	—	V 165.	1128. Henri, évêq. de Toul.	p. Bleurville, abb.
	II 285.	V 167.	1128. Etienne, évêq. de Metz.	p. Senones, abb. — don de Lorching prré.
315.	II 286.	V 168.	1129. id.	p. Senones, abb. — don de Schures pr .
	—	—	1129. Voyez 859.	
	II 294.	V 178. / III 112.	v. 1130 Etienne, évêq. de Metz.	p. Freistroff, abb.
	II 296.	V 180. / III 114.	1130. Id.	p. Freistroff, abb , cfon.
	II 288.	V 170.	1030. id.	p. Ntre-Dme-la-Ronde, à Metz. Collégle. — fdon.
	II 289.	V 172.	1130. id.	p. Senones abb. — don de Basimont.
320.	II 290.	V 172.	1130. Simon Ier, duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.

	1re édit.	2e édit.			
	II 290.	V 173.	1130.	Thierry, cte de Flandres.	p. Los, abb.
	II 291.	V 174.	1130.	Henri évêque de Toul.	p. Lay, prré.
	II 292.	V 175.	1131.	Lothaire III, roi des Rom.	p. St-Jean de Liége, égl.
	II 293.	V 176.	1131.	Innocent II, pape.	p. St-Dié, abb.
325.	II 296.	V 180.	1132.	id.	p. Henri, évêq. de Toul. — restoн de Bercheim.
	II 298.	V 181.	1132.	Adalbero, archevêque de Trèves.	p. St-Dié, abb.
	—	V 182.	1132.	Simon Ier, duc de Lorr.	p. id.
	II 298.	V 183.	1132.	Geoffroy, év. de Châlons.	p. Chaude-Fontaine, prré.
	—	V 186.	1134.	Innocent II, pape.	p. St-Maximin de Trèves, abb.
330.	—	V 186.	1134.	id.	p. id. — contre un abbé simoniaque.
	II 301.	V 187.	1134.	Etienne, évêq. de Metz.	p. St-Benoît-en-Woivre, abb.
	II 302.	V 188.	1135.	Innocent II, pape.	p. Saint-Dié, abb.
	II 302.	V 188.	1135.	Henri, évêq. de Toul.	p. id.
	II 303.	V 189.	1135.	Lanzo, abbé de St-Mihiel.	p. Condé. — vouerie.
335.	II 304.	V 191.	v. 1135.	Adalbero, archevêque. de Trèves.	p. St. Evre de Toul, abb. et Chaumousey, abb
	—	V 192.	1135.	id.	p. Wadgass., abb.
	II 305.	V 193.	1135.	id.	p. Senones, abb. — satisfaction faite par Hri cte de Salm.
	II 306.	V 195.	1135.	Henri, évêq. de Toul.	p. Beaupré, abb.
	II 307.	V 196.	1135.	Albero, évêq. de Verdun.	p. St-Paul de Verdun, abb.
340.	II 308.	V 197.	1136.	Lothaire II, emp.	p. id.
	II 309.	V 198.	1136.	Adalbero, arch. de Trèves.	p. id.
	II 311.	V 300.	1136.	Innocent II, pape.	p. Toul, église. — paix entre l'év. et le comte.
			1136.	voy. 1127.	
	II 310.	V 199.	1137.	Innocent II, pape.	p. St-Paul de Verdun, abb.
	II 313.	V 301.	1137.	Etienne, évêq. de Metz.	p. Laitre-sous-Amance, prre.
345.	—	V 308.	1137.	Conrad III, roi des Rom.	p. Stavelo, abb.
	—	V 303.	1138.	Renaud de Coussey.	p. Mathieu Ier duc de Lor. — vente de Coussey.
	II 314.	V 304.	1138.	Thierry, cte de Flandres.	p. Trunchin, abb.
	II 315.	V 304.	1138.	Etienne, évêq. de Metz.	p. St-Benoît-en-Woivre, abb.
	II 281. / II 317.	V 159. / V 306.	1138.	(donné sous 1126), Mathieu Ier duc de Lorr.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb.
350.	—	V 309.	1138.	Wibald, abbé de Stavelo.	p. Nicolas, (ministerialis castelli Longiæ).
	I 367.	III 114.	1140.	Etienne, évêq. de Metz.	p. Epinal, abb.
	—	V 311.	1140.	Henri de Toul, évêq.	p. Flabémont, abb.
	II 318.	V 312.	v. 1140.	Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. St-Evre de Toul, abb. — vouerie.

	1er édit	2e édit.		
	II 319.	V 313.	1140. Etienne, évêq. de Metz.	p. St-Avold, abb.
355.	—	V 314.	1141. Henri, évêq. de Toul.	p. Rengéval, abb.
	II 320.	V 316.	1141. Innocent II, pape.	p. Orval, abb.
	I 568.	III 114.	1142. Etienne, évêq. de Metz.	p. Épinal, abb.
	—	V 317.	1142. Conrad III, roi des Rom.	p. Remiremont, abb.
	II 321.	V 318.	1142. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. Le Tart, abb. — Sal. de Vic.
360.	II 322.	V 320.	1142. Ferry, comte de Toul.	p. id. id.
	I 568.	III 115.	1143. Hillin, archev. de Trèves.	p. Epinal, abb.
	II 323.	V 321.	1144. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. St-Evre, de Toul, abb.
	II 324.	V 321.	v. 1145. Eugène III, pape.	p Toul, égl. — restiton de Vichery.
	II 324.	V 322.	1145. Henri, évêque de Toul.	p. St-Sauveur en Vosges, abb.
365.	—	V 323.	1145. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. N-D de Nancy, prré.
	II 325.	V 323.	1146. Henri, évêque de Toul.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.
	II 326.	V 325.	1146. Conrad III, roi des Rom.	p. Trèves, égl. — don de St-Maximin, abb.
	II 327.	V 326.	1147. Adalbero, archev. de Trèves.	p. Saint-Mont, pr .
	—	V 328.	1147. Etienne, évêq. de Metz.	p. Haute-Seille, abb.
370.	II 328.	V 329.	1147. Henri, évêq. de Toul.	p. Saint-Don, prré.
	II 331.	V 332.	1148. Renaud, comte de Bourgogne.	p. St-Etienne de Besançon, égl.
	II 332.	V 333.	1148. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. L'Etanche, abb. — fondon.
	II 333.	V 334.	1149. Henri, évêq. de Toul.	id.
	—	V 336.	1149. Adalbero, archevêque de Trèves.	p. Toul, égl. — confirmon de Commercy.
375.	I 575.	III 122.	v. 1150. (Vidimus de 1453). Theodvin, légat.	p. Apremont, prieuré.
	II 334.	V 339.	v. 1150. Eugène III, pape.	p. Toul, église. — contre Math. Ier, duc de Lorr.
	II 335.	V 339.	v. 1150. Saint Bernard.	p. St-Evre de Toul abb. et Luxeuil abb.
	II 335.	V 340.	v. 1150. Mathieu Ier, duc de Lorr.	au cte de Sarrewerden. — frontières.
	II 336.	V 341.	v. 1150. Vibolde, abbé de Stavelo	p. Regnier de Rupes.
380.	II 337.	V 342.	v. 1150. Isambard, abbé de Gorze.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb.
	II 338.	V 343.	1150. Henri, archev. de Mayence.	p. Offembach, prré.
	II 339.	V 344.	1151. Henri, évêq. de Toul.	p. Gondrecourt, prré.
	II 340.	V 346.	1152. Etienne, évêq. de Metz.	p. Senones, abb.
	II 341.	V 347.	1152. id.	p. St-Mihiel, abb. — Insming, prré.
385.	—	V 348.	1152. Gobert d'Apremont.	p. Rengéval, abb.
	II 342.	V 349.	1152. Chapitre de Metz.	id.
	II 343.	V 350.	1153. Adalbero, évêq. de Verdun	p. Châtillon, abb. — fondon.
	II 346.	V 354.	1153. Henri, évêq. de Toul.	p. St-Dié, abb. et Bongart, abb.

	1re édit.	2e édit.		
	II 346.	V 351.	1154. Adrien IV, pape.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
390.	II 337.	V 342.	entre 1154 et 1159. Adrien IV, pape.	p. St-Pierremont, abb.
	II 349.	V 355.	v. 1155-1156. Etienne, évêq. de Metz.	p. Haute-Seille, abb. — fondon.
	II 344.	V 351.	1156. Adalbero, évêq. de Verdun	p. Châtillon, abb.
	—	V 356.	1156. Adrien IV, pape.	p. Gorze, abb.
	II 349.	V 358.	1156. Mathieu I, duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames, abb.
395.	II 350.	V 358.	1156. Frédéric Ier, emp.	p. Verdun égl. — confirmon du comté.
	II 351.	V 360.	1157. Hillin, archev. de Trèves.	p. Belchamp abb. — fondon.
	II 352.	V 363.	1157. Henri, évêque de Toul.	p. Beaupré, abb. — fondon.
	II 355.	V 367.	1157. Frédéric Ier, emp.	p. St-Dié, abb.
	—	V 362.	1157. Henri, évêq. de Toul.	p. Murault, abb.
400.	II 356.	V 368.	1157. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. Bouzonville, abb.
	II 456.	—	1159. id.	p. Clairlieu, abb. — fondon.
	II 357.	V 369.	1159. Frédéric Ier, emp.	p. Beaupré, abb.
	II 357.	V 370.	apr. 1159. Alexandre III, pape.	à Henri, arch. de Reims
	II 358.	VI 5.	apr. 1159. id.	à id.
405.	II 358.	VI 7.	apr. 1160. id.	p. La Chalade, abb.
	I 369.	III 116.	1161. Henri de Lorr. évêq. de Toul.	p. Epinal, abb.
	I 370.	III 116.	1161. Hillin, archev. de Trèves.	p. id.
	—	VI 8.	1161. id.	p. Ste-Croix de Bures, abb.
	II 359.	VI 8.	apr. 1661. Victor IV, pape.	à Albert de Marcey, évêq. de Verdun.
410.	II 359.	VI 10.	1162. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. Ste Marie-aux-Bois, abb.
	—	VI 12.	1162. Frédéric Ier, emp.	p. Salival, abb.
	II 360.	VI 11.	1163. Etienne, évêq. de Metz.	p. St.-Thiébaut de Metz, collégle. — fondon.
	II 361.	VI 13.	1163. Richard, évêq. de Verdun.	p. Châtillon, abb.
	II 361.	VI 13.	v. 1163. id.	id
415.	II 323.	V 320.	apr. 1163. Joffroy III, Sr de Joinville.	p. Escurey, abb. — fondon.
	II 362.	VI 14.	1166. Phil. comte de Flandres.	p. St-Pierre de Lo, collégle.
	II 362.	VI 15.	1166. Henri II, comte de Luxembourg.	p. Ste Marie de Luxemb. abb.
	—	VI 15.	1166. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. St-Benigne de Dijon, abb.
	II 363.	VI 16.	1168. id.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb.
420.	II 364.	VI 16.	1168. Frédéric Ier, emp.	p. Toul, égl. — don de de la monnaie de Liverdun.

1re édit.	2e édit.		
I 370.	III 117.	entre 1168 et 1192. Pierre de Brixey, évêq. de Toul.	p. Epinal, abb.
I 371.	III 118.	entre 1168 et 1192. id.	p. St-Goëric d'Epinal, égl.
II 364.	VI 17.	1171. id.	p. St-Sauveur, abb. et Haute-Seille, abb.
—	VI 6.	1172. Mathieu Ier, duc de Lorr.	p. Clairlieu, abb.
425. II 365.	VI 18.	1172. id.	p. Beaupré abb. et Bongart, abb.
II 366.	VI 19.	v. 1173. Henri, comte de Monçon,	p. Beaulieu, abb. — sauve-garde.
II 366.	VI 19.	1174. Henri, comte de Salm.	p. Haute-Seille, abb.
II 368.	VI 22.	1176. Drogo de Nancy.	p. Beaupré, abb.
II 369.	VI 22.	1176. Simon II, duc de Lorr.	id.
430. II 370.	VI 24.	1176. Simon II, duc de Lorr.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
II 371.	VI 25.	1176. Thierry, évêq. de Metz.	p. Autrey, abb.
II 371.	VI 25.	1176. Pierre, évêq. de Toul.	p. Clairlieu, abb.
II 375.	VI 29.	1176. Berta, duchesse de Lorr. et Simon II, duc, son fils.	p. St-Mansuy de Toul, abb.
II 373.	VI 27.	v. 1176. Gérard II, comte de Vaudémont.	p. Clairlieu, abb. — don de Bennevise.
435. II 373.	VI 28.	v. 1176. Odo, évêq. de Toul.	p. Clairlieu, abb. — accord. p. Benevise.
II 368.	VI 21.	entre 1176 et 1207. Simon II, duc de Lorr.	p. la monnaie de Saint-Diey.
II 375.	VI 30.	v. 1177. Conon, abbé de Saint-Vannes.	p. Flavigny, prré.
II 378.	VI 30.	v. 1177. Berta, duchesse de Lorr.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb. — confirmon de Blanzey.
II 378.	VI 31.	1178. Arnould, archev. de Trèves	p. St-Vanne de Verdun, abb. et Ste-Marie de Luxemb. abb.
440. II 380.	VI 33.	1179. Bertram, évêq. de Metz.	p. Metz cité. — réforme du maître-échevinat.
II 382.	VI 35.	1179. Agnes, comtesse de Bar et Henri son fils.	p. Verdun, égl. — accord.
II 382.	VI 35.	1179. Philippe, Cte de Flandres.	p. Simon II, duc de Lorr. et Frédéric son frère. — pacification.
II 383.	VI 36.	1179. Alexandre III, pape.	p. Châtenoy, prré.
II 386.	VI 40.	1179. id.	p. Bouzonville, abb.
445. II 388.	VI 43.	1180. Henri Ier, comte de Bar.	p. Ste-Marie-aux-Bois, abb. — Blanzey.
II 389.	VI 44.	v. 1182. Lucius III, pape.	p. Épinal, abb.
II 389.	VI 45.	v. 1182. id.	p. id.
II 390.	VI 45.	v. 1183. id.	p. id.
II 390.	VI 46.	1182. Henri II, comte de Luxembourg.	p. Ste-Marie de Luxemb. abb.
450. II 337.	—	1182. Guillaume, archevêque de Reims.	p. Beaumont. — loi de Beaumont.

	1re édit.	2e édit.			
	II 287.	V 169.	v. 1183.	Gobert d'Apremont.	p. St-Benoît en Woivre abb.
	II 391.	VI 47.	1184.	Bertram, évêq. de Metz.	p. Bouzonville, abb.
	II 392.	VI 47.	1184.	Henri, comte de Salm.	p. Haute-Seille, abb.
	II 393.	VI 49.	1185.	Pierre, évêq. de Toul.	p. Rinelle, collégle. — fondon.
455.	II 394.	VI 50.	1185.	Louis, cte de Sarrewerden.	p. Haute-Seille, abb.
	II 394.	VI 50.	1186.	Pierre, évêq. de Toul.	p. Commercy, collégle. — fondon.
	II 397.	VI 54.	1186.	Henri, comte de Salm.	p. Haute-Seille, abb.
	II 397.	VI 54.	1188.	Pierre, évêq. de Toul.	p. Deuilly, prré.
	II 401.	VI 58.	1188.	id.	p. Liverdun, collégle. — fondon.
460.	II 402.	VI 60.	1188.	Henri VI, roi des Rom.	p. Toul, chapitre.
	—	VI 61.	1189.	Thiébaut de Briey.	p. Ermanson de Luxemb. sa femme. — douaire.
	II 403.	VI 61.	1192.	Bertram, évêq. de Metz.	p. Salival, abb.
	II 404.	VI 62.	1192.	Odo, évêq. de Toul.	p. Toul, égl. — statuts.
	II 406.	VI 64.	1194.	Simon II, duc de Lorr.	p. Beaupré, abb.
465.	II 407.	VI 65.	1195.	Mathilde, Csse de Hombourg.	p. Salival, abb. — fondon.
	II 408.	VI 67.	1195.	Célestin III, pape.	p. Deuilly, prre.
	II 409.	VI 68.	1196.	Frédéric de Bitche.	p. Stulzelbronn, abb.

Aug. Prost.

II

UNE DÉCOUVERTE BIBLIOGRAPHIQUE

On a souvent dit que, dans les choses d'érudition, les bonnes fortunes arrivent à ceux qui les méritent. Nul, à ce compte, ne méritait mieux que le R. P. Clauer la joie de faire la découverte que ce savant bibliographe nous annonce dans le dernier numéro des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires* (juillet 1877, p. 79-89). Il appartenait vraiment à un des hommes de notre temps qui connaissent le mieux les livres de mettre une main triomphante sur le manuscrit de notre premier dictionnaire de pseudonymes. Le R. P. Clauer a retrouvé en quelque sorte le précieux travail d'un de ses aïeux. Cet aïeul est un carme célèbre, le P. Louis Jacob de Saint-Charles, né à Châlon-sur-Saône, le 20 août 1608, mort à Paris le 10 mai 1670, l'auteur, entre autres doctes ouvrages, d'un livre souvent cité : *Traité des plus belles bibliothèques du monde* (1644, in-8). Ni l'abbé Papillon qui, dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne* (2 vol. in-fol., 1742-1745), a consacré un ample article aux ouvrages publiés ou inédits du P. Jacob, ni les bibliographes de notre temps, pas même Quérard, généralement si bien informé (ses éditeurs et continuateurs auront à tenir grand compte de la découverte, dans leurs additions et corrections), n'ont connu le recueil intitulé *Bibliotheca personata ceu catalogus librorum cuiuscumque Facultatis, Eruditionis et linguarum; quorum Auctorum nomina vel mutantur, vel invertuntur, vel falso supponuntur*. Seul, le P. Cosme de Villiers de Saint-Étienne, dans sa *Bibliotheca carmelitana* (1752, 2 vol. in-fol.), avait mentionné ce recueil, qui était, de son temps, conservé dans la bibliothèque des carmes de Paris, et dont il avait tiré un immense parti, ainsi que des autres ouvrages manuscrits de son infatigable confrère. L'article où le R. P. Clauer

analyse le manuscrit dont il est le possesseur, article intitulé : *Une poignée de pseudonymes français*, est destiné, si j'ose ici employer une expression dont on a fort abusé, à faire sensation dans le monde littéraire. Écartant les renseignements déjà donnés ailleurs, le rédacteur des *Études* ne met sous nos yeux que *le dessus du panier*, la partie entièrement neuve de la *Bibliotheca personata*, et ce qui ajoute une singulière valeur aux révélations qui nous sont ainsi fournies, c'est que le P. Jacob les tenait pour la plupart des auteurs eux-mêmes ou des membres de leur famille. Par exemple, le P. Jean Ferrand, né au Puy en Velay, théologien de la compagnie de Jésus, avait écrit de Châlon, en 1669, au zélé dénicheur des supercheries bibliographiques de ses contemporains, qu'il avait composé un traité contre Chifflet (Dijon, 1662, in-4); et Jean de Lannel, sieur du Chaintreau et de Chambost, lui avait déclaré que l'*Histoire de Don Juan, deuxiesme roy de Castille* (Paris, 1622, in-8), livre sur lequel on a beaucoup discuté, comme on peut le voir dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand (t. II, p. 9), n'était pas son ouvrage, mais bien l'ouvrage de M. de La Vacherie, dont il était le secrétaire, et qui ne voulut pas le publier sous son propre nom. Par exemple, encore, Charlotte Hénault (ce fut peut-être la femme du poëte Jean Henault ou Hesnault) avoua au P. Jacob, en lui donnant le volume des *Sept antithèses chrétiennes* (Paris, 1650, in-8), qu'elle n'était pas l'auteur de ce livre, qui était de son mari, et le bon Père ajoute en son latin si bien annoté par le P. Clauer : « C'est si vrai que, lorsqu'elle l'offrit à Claude de Mesmes, comte d'Avaux, plénipotentiaire du roi très chrestien au congrès de Munster, en présence du savant et excellent François Ogier, prédicateur du roi, l'homme le plus éloquent de notre époque, elle ne sut que répondre quand on lui demanda ce que signifiait ce mot *antithèse*. Je tiens ce détail de cette dame et d'Ogier. » N'est-ce pas que l'historiette est piquante? Mais si je me laissais entraîner, je reproduirais peu à peu tout l'article des *Études religieuses*. Je m'arrête donc, en y renvoyant tous les curieux et en leur indiquant, comme intéressants entre tous, ses chapitres sur Guillaume Colletet, de l'Académie française, sur sa femme l'*illustre* Claudine, comme quelques-uns la surnommaient, sur Pierre d'Hozier, sur La Mothe-le-Vayer, sur la Toulousaine Marguerite de Senaux, etc. T. DE L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Mgr Wilhem-Emmanuel, baron de KETTELER, né en 1811, à Munster, mort à Burghausen, le 13 juillet, était un des membres les plus distingués de l'épiscopat catholique allemand. Ce n'est qu'après avoir été quelque temps dans le barreau, qu'il renonça à sa carrière, pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il occupa une cure catholique de Berlin avant d'être élevé sur le siége épiscopal de Mayence, qu'il a illustré par l'éclat de son talent et la fermeté de son caractère en face de la persécution dont les catholiques ont été l'objet en Prusse. Il était, en 1848, membre de l'Assemblée nationale de Francfort. En 1871, après la guerre, il fut nommé député au premier Reichstag allemand par les électeurs de la circonscription de Tauberbischofsheim, mais il déposa son mandat. Il a écrit un grand nombre de mandements remarquables qui ont eu un grand retentissement. Il s'est toujours montré ardent défenseur de l'autorité pontificale, et a mérité de M. de Bismarck le titre

d'évêque belliqueux. Parmi ses œuvres traduites, nous citerons : *Liberté, Autorité, Église* (1861). — *Considérations sur les grands problèmes de notre époque*, traduit par M. l'abbé P. Belet (1862); — *Un catholique peut-il être franc-maçon?* (1865); — *La loi est-elle la convenance publique?* trad. par l'abbé Gyr (1866); — *L'Allemagne après la guerre de* 1866, trad. par l'abbé P. Belet (1869); — *La Question ouvrière et le christianisme*, trad. par Édouard Cloet (1869); — *Le Concile œcuménique et son importance dans le temps présent*, traduit par l'abbé P. Belet (1869); — *Le Droit des chapitres et le veto des gouvernements dans l'élection des évêques. Dissertation historique et canonique à propos de la nomination d'un archevêque de Fribourg-en-Brisgau*, trad. par l'abbé P. Belet (1869); — *De l'infaillibilité doctrinale du Pape, d'après la définition du concile du Vatican*, trad. (1872); — *Le Culturkampf ou la lutte religieuse en Allemagne*, trad. par l'abbé *** (1876, Paris, in-18), comprenant les opuscules suivants : *le Libéralisme, le Socialisme et le Christianisme* (1871), *la Fraction du centre au Parlement allemand* (1872), *les Projets de loi de presse* (1873); *les Idées du docteur Falk, ministre des cultes de Prusse, sur la religion catholique* (1874) ; *le Culturkampf dans la Hesse* (1874).

— Mgr Thomas-Casimir-François de Ladoue, né à Saint-Sever (Landes), le 23 juillet 1817, a été enlevé le jour anniversaire de sa naissance au moment où il venait d'achever le saint sacrifice de la messe. Il était entré à l'École de marine d'Angoulême après de brillants examens; mais, en 1831, sa vocation ecclésiastique se décida, et il fut successivement à Juilly sous la direction de MM. de Salinis et de Scorbiac, à Thieux sous celle de l'abbé Gerbet, puis il entra au séminaire de Saint-Sulpice, en 1836. Il en sortit pour enseigner la philosophie et la théologie au grand séminaire de Dax, jusqu'à ce que son ancien supérieur M. de Salinis, nommé évêque, se l'attacha comme vicaire général. A sa mort en 1861, il fut nommé vicaire capitulaire par le chapitre d'Auch, et c'est en cette qualité qu'il publia une lettre circulaire sur le vénérable archevêque. Il se retira depuis dans sa famille, occupé de travaux littéraires utiles à l'Église, jusqu'à sa préconisation à l'évêché de Nevers, qui eut lieu le 25 juillet 1873. Il a publié les œuvres de Mgr de Salinis : *la Divinité de l'Église*, 4 vol. (1865), et un ouvrage inédit de Mgr Gerbet; *la Stratégie de M. Renan* (1866). Il a écrit : *Coup d'œil sur l'histoire de l'apologétique chrétienne* (1865, in-8), et la vie de ses deux anciens maîtres : *Vie de Mgr de Salinis, évêque d'Amiens et archevêque d'Auch* (1864, in-8) et *Mgr Gerbet, sa vie, ses œuvres et l'école mennaisienne* (1869, 3 vol. in-8). Il rédigeait, avant son élévation à l'épiscopat, la *Petite Revue catholique* du diocèse d'Aire et de Dax, et préparait la publication de son cours de théologie.

— M. Denis-Charles, marquis de Godefroy-Ménilglaise, vient de terminer une longue carrière dont une partie a été donnée à l'administration, beaucoup à l'étude et aux bonnes œuvres. Né à Francfort-sur-le-Mein, en 1795, il est mort à Paris le 20 juillet. Il a occupé plusieurs postes de sous-préfet. L'Académie royale de Belgique, comme beaucoup de sociétés savantes, le comptait parmi ses membres associés. Il a maintenu les traditions de l'illustre famille dont il descendait et sur laquelle il nous a fait d'intéressantes communications dans *Les Savants Godefroy, Mémoires d'une famille pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles* (1873, Paris, Didier, in-8). Il a publié *Chronique de Guines et d'Ardre*, par Lambert, curé d'Ardre (918-1203), revue sur huit manuscrits, avec notes, cartes géographiques, glossaires et tables (Paris, Renouard, 1855, in-8 de xxxvi et 545 p. Publication de la Société des antiquaires de la Morinie); — *Voyage d'un Hollandais en France*,

1713-1714 (1874, in-8, Lille); — *Chronique du Hainaut*, rédigée par Gilbert, chancelier du comte de Hainaut (1040-1195), traduite en français avec annotations, variantes, glossaires et index (1874, Tournai, 2 vol. in-8).

— Le comte Maurice Dzieduszycki est mort à Léopol, le 22 avril. Né en 1813, à Rychcice, terre appartenant à ses parents, en Galicie, il fit ses études chez les PP. jésuites, à Tarnipol, et à l'université de Léopol. Employé dans l'administration du pays, il se distingua par son zèle et ses talents. Nommé curateur de l'institution Lintinschi, il rendit de grands services à cet établissement dont il rédigea les annales et augmenta considérablement la bibliothèque et les collections scientifiques. Catholique convaincu, il fut toujours le champion de l'Église. Membre de l'Académie des sciences de Cracovie, il occupait une place d'honneur parmi les historiens polonais. Il publia plusieurs ouvrages sous le nom de Rychcichi, pseudonyme pris du nom de sa terre natale. Il fut le collaborateur de plusieurs journaux et revues périodiques, et il serait difficile de donner la liste de tous ses articles. Voici ses principaux ouvrages, publiés tous en langue polonaise : *Courte esquisse de l'histoire et des gestes des compagnies nommées Lissowczyki* (Léopol, 1843-44, 2 vol.); — *Le R. P. Pierre Skarga et son siècle* (2 vol. Cracovie, 1868); — *Le Cardinal Olesnicki* (Cracovie, 2 vol.); — *Mgr Jérôme Sierakowski, archevêque de Léopol* (Léopol, 1868); — *Saint Stanislas vis-à-vis la critique contemporaine* (Léopol, 1865); — *La Chronique de la famille Dzieduszycki* (Léopol, 1865, in-8); — *Histoire de l'Église catholique en Suède* (Cracovie, 1875); — *Le Général André Poniatowski* (Léopol, 1844); — *Le Comte Joseph Borkowski* (Léopol, 1843); — *Le Comte Ladislas Tarnowoski* (1844); — *Les Échecs en Pologne* (1856); — *Étude sur les Papes* (Léopol, 1872); — *Les Jours, les Nuits et les Heures* (Léopol, 1874); — *Le Suicide* (Léopol, 1876). — *Un roman du vieux temps* (Léopol, 1873); — *Les Innombrables, étude psychologique* (Léopol, 1877); — *L'Histoire de Pologne en vers* (Posen, 1873); — *L'Hymne, Crux, fidelis inter omnes*, traduite en polonais, etc., etc.

— M. Jules Delalain, libraire-éditeur, imprimeur de l'Université, est mort à Boissy-sous-Saint-Yon, au milieu du mois de juillet. Il était né à Paris, en 1810. On lui doit un certain nombre de recueils et publications qui attestent ses connaissances spéciales : *Annuaire de l'Instruction publique* (depuis 1851); — *Annuaire de la librairie*, depuis 1860; — *Loi sur l'enseignement expliquée et commentée*, par Nau et Delalain (1851); — *Législation de la propriété littéraire et artistique* (1852); — *Législation française et belge de la propriété littéraire et artistique* (1854); — *Loi sur l'enseignement du 15 mars 1850... accompagnée de notes explicatives* (1854); — *Nouvelle législation des salles d'asile* (1855); — *Recueil des conventions conclues par la France pour la reconnaissance des droits de propriété littéraire et artistique* (1866); — *Nouvelle législation de la propriété littéraire et artistique* (1868); — *Annuaire des titres honorifiques de l'instruction publique, précédé de la législation relative à ces titres*, 2 édit. (1869); — *Législation de l'enseignement spécial*, publiée et annotée par MM. Nau et Delalain (1869); — *Législation des établissements libres d'instruction secondaire, expliquée et commentée* (1871); — *Lois de l'instruction primaire combinées entre elles* (1871); — *Plan d'études des lycées* (1872); — *Les Pénitents blancs et les Pénitents bleus de Montpellier, origines, histoire, statuts* (1875).

— M. Léon Bertrand, né en 1808, est mort à Paris, le 8 juin. Avant de se livrer à la littérature cynégétique qui lui a valu sa notoriété, et de fonder le *Journal des Chasseurs*, il a donné une tragédie : *Laurent de Médicis* (1829) et un drame en vers, *Olivier Cromwel* (1841); — Il a aussi écrit dans les *Débats* et le *Derby*. On lui doit, en outre : *Pétition à MM. les Députés pour*

obtenir la répression du braconnage (1843) ; — Le *Vade mecum du chasseur* (1844) ; — *Règlement du club des chasseurs* (1849) ; — *Chasse à tir de la fôret de Saint-Germain* (1850) ; — *Du faisan*, considéré dans l'état de nature et dans l'état de domesticité (1851) ; — *La Chasse et les chasseurs* (1862) ; — *Au fond de mon carnier* (1862);— *Un savant incomplet* (1864);— *Tonton, tontaine, tonton*, avec une préface;—*Le Comité de lecture*, comédie en vers, in-12 (1869).

— M. Théodore-Denis Dieu, né à Paris, en 1811, est mort à Lyon, à l'âge de soixante-six ans. Il avait été professeur à la faculté des sciences de cette ville. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Thèse de mécanique sur la propagation du son dans un milieu indéfini ; — Thèse d'astronomie sur les réfractions atmosphériques* (1849); — *Éléments d'arithmétique rédigés suivant les nouvaux programmes* (1852) ; — *Éléments d'algèbre* (1860) ; — *Problèmes d'analyses infinitésimale et de mécanique* (1863).

— M. Michel-Édouard-Marie Locquet de Blossac est mort à Saintes, le 29 mai. Il était né le 20 août 1789 à Saint-Méloir-des-Ondes, en Bretagne. Il entra dans l'administration après le retour des Bourbons et occupait le poste de secrétaire général de la préfecture de police, lorsqu'éclata la révolution de 1830. Il donna alors sa démission et se consacra à la culture des lettres. Il a conservé intacte jusqu'à la fin de sa vie toutes ses facultés, sa facilité d'esprit, sa fraîcheur d'imagination et sa richesse d'improvisation. On a de lui : *Heures de poésie*, (1838, in-8 ; Paris) ; — *Nouvelles heures de poésie* (1842, la Rochelle, 2 vol. in-8, non mis en vente) ; — *Discours* prononcé à la distribution des prix des frères (1850, Saintes, extrait du *Mémorial de l'Ouest*) ; — *Jeanne d'Arc*, chronique de France, lue à la soirée littéraire pour la statue de B. Palissy (la Rochelle, in-8, 21 p., extrait du *Bulletin religieux de la Rochelle*) ; — *Contes, fables et sonnets* (1866, saintes 2 vol. in-12) ; — *Adieux à la poésie* (1870 extrait des annales de la Société des arts, sciences et belles-lettres de Saintes, t. Ier). Il laisse un nombre considérable de poésies, fables, sonnets, pièces diverses. Il se disposait même à publier un petit recueil de ses derniers sonnets.

— Le cardinal Philippe de Angelis est mort le 18 juillet. Il était né le 16 avril 1792 à Ascoli-Piceno. Sorti en 1819 de l'Académie des nobles ecclésiastiques avec le grade de docteur en droit civil et canonique il fut préconisé évêque de Leuca *in partibus*, le 6 juillet 1826, par Léon XII. Il fut, en 1830, nommé archevêque de Carthage *in partibus*, nonce en Suisse et en Portugal et créé cardinal en 1839. Il était, au moment de sa mort, archevêque-prince de Fermo, camerlingue et archi-chancelier de l'Université romaine. Il est auteur d'ouvrages estimés et a écrit des lettres pastorales remarquables.

— M. Léon Schœffer, chanoine titulaire du chapitre de Malines et archiviste de l'archevêché depuis 1834, est mort à Malines, le 10 juillet. Il était né à Anvers, le 14 septembre 1804, et, avant sa nomination au chapitre, il a professé la seconde, la philosophie morale et l'histoire de la philosophie au petit séminaire. Savant et bibliophile, il a écrit quelques travaux d'histoire locale.

— M. l'abbé Claude Piegay, est mort à Lyon, le 6 juin dans sa soixante-treizième année ; il appartenait à la Société de Saint-Sulpice. Entré au grand séminaire d'Autun en 1828, comme supérieur de philosophie, il y enseigna l'histoire ecclésiastique, en devint professeur et ne se retira qu'en 1860, pour raison de santé. Il avait été vicaire général du diocèse d'Autun et était chanoine honoraire de Lyon. Il a écrit : *Vie de Jésus et de Marie, méditée par un jeune pensionnaire ; — Souvenirs du Séminaire ; — L'Adoration perpé-*

tuelle en esprit et en vérité ou manuel des adorateurs du très-saint Sacrement.

— M. Laurent Jan, directeur de l'École nationale de dessin et de mathématiques, littérateur qu'on a plus entendu que lu, car il a peu écrit; il était un causeur spirituel et tenait à ce qu'on appelle la bohême; il avait beaucoup de finesse d'esprit. Il a donné sa collaboration à quelques journaux, a écrit dans le *Charivari;* dans l'*Album du salon*, le salon de 1839. Il a publié l'*Almanach fantastique* (1850); — *Où va une femme qui sort* (publié dans le t. XII de la *Bibliothèque des feuilletons*), — et *le Misanthrope sans repentir* (1856, in-32, Hetzel).

— M. Lucien Mengaud, poëte toulousain, auteur d'un grand nombre de compositions patoises populaires. On lui doit : *Marie et l'épreuve*, vaudeville (1847); — *A trompeur, trompeur et demi*, vaudeville (1856); — *Rosos et Pimpanelos*, qui a eu plusieurs éditions.

— M. Henri Alexis Deschamps est mort à Namur, à l'âge de trente-trois ans. Artiste et littérateur, il a écrit un travail sur l'ancienne église de Notre-Dame de Namur, quelques notices sur des peintres namurois; il préparait une étude générale sur les artistes de la province.

— M. Adolphe Laferrière, acteur français, né à Alençon, le 12 avril 1806, est mort à Paris, le 14 juillet. Il a signé une pièce *Livre III, chapitre Ier*, avec MM. Pierron et Auger, quoiqu'il ne paraît pas qu'il y ait eu beaucoup de part. Il laisse des *Mémoires* dont une partie a déjà vu le jour.

— M. le général Mariano d'Ayala, né le 15 juin 1810, à Messine, est mort à Naples, le 26 mars. Avant d'être sénateur, il avait professé à Florence, en 1859, l'histoire militaire. Il a donné sa collaboration à l'*Archivio storico italiano*, et a laissé plusieurs ouvrages d'histoire militaire.

— On annonce aussi la mort de MM. Jonas Brietenstein, de Bâle, et de Jacob Stutz, de Zurich, poëtes suisses; — De M. Joseph Beshelli, mort à Turin, auteur de l'*Histoire de la République romaine de* 1849, directeur du *Ficcanaso*, correspondant du *Dovere*. — De M. B. Bernardo Dei comte Pollastrelli, mort le 2 février à Plaisance, où il était né en 1807, auteur de nombreuses publications historiques et numismatiques relatives à sa patrie; — Du savant portugais, Félix José da Costa, auteur de nombreux ouvrages historiques et biographiques, mort dans les Açores; — De Miss Mary Carpenter, morte à Bristol, auteur de nombreux ouvrages d'éducation; — Du Dr Goldschmid, archéologue, connu par des travaux sur le boudhisme, mort à Pointe-de-Galles. — Du Dr C. L. Rovida, professeur de pathologie et de clinique médicale à l'Université de Milan; — De M. Russel Reeves naturaliste anglais; — De M. le professeur N. P. Barbot de Marny, auteur de travaux sur l'exploration géologique de la Russie.

Institut. — L'Institut s'est réuni, le 5 juillet, pour sa séance trimestrielle, en assemblée générale, sous la présidence de M. Émile Ollivier, directeur. M. Henri de Laborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a fait lecture de son rapport sur le concours du prix biennal (de 10,000 fr.), lequel est décerné successivement par chacune des cinq classes de l'Institut. Le tour de l'Académie des beaux-arts étant revenu cette année, le prix a été accordé à M. Chapu, auteur du monument de l'infortuné Regnault. Cette décision, soumise, suivant l'usage, à l'approbation de l'Institut, a été adoptée à une grande majorité.

Ensuite, M. Bréal, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a lu une intéressante étude sur *le Déchiffrement des inscriptions cypriennes*.

Académie française. — Le jeudi 2 août, a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie française. Après la lecture du rapport du

secrétaire perpétuel, sur le concours de 1876, et de la pièce de vers intitulée *André Chénier*, qui a remporté le prix de poésie, M. Alexandre Dumas, directeur, a lu son rapport sur les prix de vertu. Voici les noms des personnes qui ont reçu les divers prix décernés par l'Académie française :

Prix de poésie. — L'Académie avait proposé pour sujet de poésie à décerner en 1877 : *André Chénier.*

Le prix a été décerné à M. Camille du Locle. — L'accessit a été décerné à M. Émile Bouilly, professeur d'histoire et de philosophie au collége de Remiremont (Vosges). Une mention est accordée à la pièce de vers inscrite sous le nº 24.

Prix Montyon destiné aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — L'Académie française a décerné un prix de trois mille francs à M. Jules Gérard, professeur à la faculté des lettres de Clermont, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Philosophie de Maine de Biran,* 1 vol. in-8. — Trois prix de deux mille cinq cents francs chacun : à M. Paul Allard, juge suppléant au tribunal civil de Rouen, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Esclaves chrétiens*, 1 vol. in-8; — à feu M. Sauvage, ancien doyen de la faculté des lettres de Toulouse, pour ses *Pensées morales et littéraires*, 1 vol. in-12; — à M. Lucien Biart, auteur d'un ouvrage intitulé : *A travers l'Amérique,* 1 vol. in-4. — Deux prix de deux mille francs chacun : à M. Ferraz, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Lyon, auteur d'un ouvrage intitulé : *Études sur la philosophie en France*, 1 vol. in-8; — à M. Henri de Parville, pour son ouvrage intitulé : *Causeries scientifiques*, 15 vol. in-12. — Deux prix de quinze cents francs chacun : à M. Charles Lenthéric, ingénieur des ponts et chaussées, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Villes mortes du golfe de Lyon*, 1 vol. in-12; — à M. René Kerviller, ingénieur des ponts et chaussées, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Bretagne à l'Académie française*, et de six biographies académiques, 1 vol. et 6 broch. in-8. — Une médaille d'or a été décernée à feu Mlle Louise Bertin, pour son volume de poésies intitulé : *Nouvelles Glanes*, 1 vol. in-12.

Prix fondé par M. le baron Gobert. — Ce prix se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie; l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix. — L'Académie a décerné le grand prix de la fondation Gobert à M. Alphonse Vétault, pour son ouvrage intitulé : *Charlemagne*, 1 vol. in-4. — L'Académie a décidé que le second prix de la même fondation serait maintenu à M. l'abbé Houssaye, pour son ouvrage intitulé : *Histoire du cardinal de Bérulle*, 3 vol. in-8.

Prix Bordin. — Le prix de trois mille francs, fondé par feu M. Bordin, pour l'encouragnment de la haute littérature, a été décerné à M. R. Chantelauze, pour son ouvrage intitulé : *Marie Stuart, son procès et son exécution*, 1 vol. in-8.

Prix Thiers. — Le prix fondé par M. Thiers, pour l'encouragement de la littérature et des travaux historiques, a été décerné cette année à M. Édouard Sayous, professeur d'histoire au lycée Charlemagne, pour son ouvrage intitulé : *Histoire générale des Hongrois,* 2 vol. in-8.

Prix de traduction, fondé par feu M. Langlois. — Le prix de la fondation Langlois a été décerné à M. Émile Montégut, pour sa traduction des œuvres complètes de Shakespeare, 10 vol. in-12.

Prix Lambert. — L'Académie a décidé que la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert serait partagée également entre M. Develay, auteur de la traduction de l'*Éloge de la folie* et des *Colloques* d'Érasme, et les enfants de feu M. Eugène Despois.

Prix Thérouanne. — L'Académie a décidé que le prix de la fondation Thérouanne, pour l'encouragement des travaux historiques, serait décerné, par portions égales de mille francs : à M. P. Foncin, pour son ouvrage intitulé : *Essai sur le ministère de Turgot*, 1 vol. gr. in-8; — à M. Charles d'Héricault, pour son ouvrage intitulé : *la Révolution de Thermidor, Robespierre et le Comité de salut public en l'an II*, 1 vol. in-8; — à M. Berthold Zeller, pour son ouvrage intitulé : *Henri IV et Marie de Médicis*, 1 vol. in-8; — et à M. Ernest Lavisse, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, pour son ouvrage intitulé : *Étude sur l'une des origines de la monarchie prussienne*, 1 vol. in-8.

Prix Marcelin Guérin. — Ce prix est destiné à récompenser « les livres et écrits qui se seraient récemment produits en histoire, en éloquence et dans tous les genres de littérature et qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères, et à ramener notre société aux principes les plus salutaires pour l'avenir. » L'Académie a partagé également le prix Marcelin Guérin, de la valeur de cinq mille francs, entre M. Charles Capmas, professeur à la faculté de droit de Dijon, pour son ouvrage intitulé : *Lettres inédites de Mme de Sévigné à Mme de Grignan*, 2 vol. in-8; et M. Eugène Pelletan, auteur des ouvrages intitulés : *Jarousseau, le pasteur du désert*, 1 vol. in-12; et *Royan, la naissance d'une ville*, 1 vol. in-12.

Prix de Jouy. — Ce prix, destiné à récompenser tous les deux ans, l'auteur d'un ouvrage soit d'observation, soit de critique, et ayant pour objet l'étude des mœurs actuelles, a été décerné à M. Louis Dépret, pour son ouvrage intitulé : *Comme nous sommes, notes et opinions*, 1 vol. in-12.

Prix fondé en 1873, par un ancien membre de l'Académie, pour être décerné dans l'intérêt des lettres. — L'Académie a décerné ce prix, de la valeur de quatre mille cinq cents francs, à M. Sully-Prudhomme.

Prix Archon-Despérouses. — L'Académie, ayant été chargée par le fondateur de ce prix d'en déterminer le caractère, l'a spécialement affecté à la philologie française, et a décidé que ce prix, de la valeur de 4,000 francs, serait décerné annuellement à des ouvrages de diverses sortes, lexiques, grammaires, éditions critiques, commentaires, etc., ayant pour objet l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge.

Le prix de la fondation Archon-Despérouses a été décerné, pour la première fois, cette année, à M. Adolphe Régnier, membre de l'Institut, comme directeur de la grande publication intitulée : *Les grands écrivains de la France*, 50 vol. in-8, avec atlas.

Académie des sciences. — Dans la séance du 25 juin, l'Académie a nommé correspondant, en remplacement de M. Ehrenberger, Sa Majesté Don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil, par 39 voix contre 1, donnée à M. Von Beneden, et six bulletins blancs.

— Dans la séance du 2 juillet, l'Académie a nommé M. Godron, de Nancy, correspondant dans la section de botanique, en remplacement de M. Lestiboudois, décédé.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 9 juin, a rendu son jugement dans le concours Bordin sur la *métaphysique considérée comme science ;* elle a décerné le prix à M. Louis Liard, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux. — L'Académie a ensuite décerné un second prix à M Théophile Desdouits, professeur au lycée de Versailles. — Deux mentions honorables ont été ac-

cordées, l'une au mémoire numéro 7, l'autre au numéro 11, dont l'auteur est M. Alaux, professeur agrégé de philosophie au lycée de Nice.

Académie des inscriptions et belles-lettres.—Dans sa séance du 27 juillet, l'Académie, sur le rapport de M. Pavet de Courteille, a retiré le sujet pour le prix Bordin : Histoire de la secte des ismaéliens.

Sur le rapport de M. A. de Longpérier, elle a prorogé jusqu'au 31 décembre 1878, le concours pour un autre prix Bordin sur le Panthéon assyrien.

Dans la même séance M. de Longpérier a fait connaître les récompenses décernées par la Commission des antiquités de France :

Première médaille à M. Germain Demay pour son *Inventaire des sceaux de la Picardie et de l'Artois.* — Deuxième médaille, à M. Brosselard, pour son *Étude historique et archéologique sur les tombeaux des émirs Béni Zeyan et de Boabdil,* dernier roi de Grenade, récemment découverts à Tlemcen. — Troisième médaille, à M. Peigné-Delacourt, pour son *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame d'Ourscamp*, faisant suite au cartulaire de la même abbaye. — Six mentions honorables ont été, en outre, accordées dans l'ordre suivant à : — MM. Chabanneau (*Grammaire limousine phonétique*); — Bion de Marlavagne (*Histoire de la cathédrale de Rodez*) ; — Richard (*Les Colliberts*) ; — Gaston Raynaud (*Le Dialecte picard dans le Ponthieu*) ; — Brassard (*Histoire de la châtellenie de Douai*) ; — L. Drapeyron (*Caractère de la lutte entre l'Aquitaine et l'Australie sous les Mérovingiens*). M. de Rozière a été désigné comme rapporteur par la Commission.

Faculté des lettres. — M. Pigeonneau, professeur au lycée Saint-Louis a soutenu le 4 juin, ses thèses pour le doctorat ès lettres, devant la faculté de Paris. Les sujets étaient : *De convectione urbanæ annonæ et de publicis naciculariorum corporibus apud Romanos;* — *Le Cycle de la croisade et la famille de Bouillon.*

— M. Gaston Bizos, ancien élève de l'École normale, a soutenu, le 2 juillet, ses thèses pour le doctorat, devant la faculté des lettres de Paris. Les sujets étaient : *Florus Historicus ;* — *Jean de Mairet.*

— M. l'abbé Bellenger a soutenu, le 7 juillet, devant la faculté des lettres de Paris, ses deux thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De M. Gualtero ab insulis dicto de Castellione;* — *Études historiques et philosophiques sur la rime française.*

— M. Hinstin, ancien membre de l'École française d'Athènes, a soutenu le 24 juillet, ses thèses pour le doctorat, devant la faculté des lettres de Paris. Les sujets étaient : *De Piræo ;* — *Les Romains à Athènes avant l'Empire.*

Sociétés savantes. — L'Association française pour l'avancement des sciences tiendra son congrès au Havre, du 23 au 27 août, sous la présidence de M. le Dr Broca.

Concours. — La Société académique de Saint-Quentin met au concours pour l'année 1878 les sujets suivants : Poésie. Le sujet est laissé au choix des concurrents. — Littérature. Étude sur le roman réaliste, en France. — Histoire locale. 1re *Question.* Faire l'historique d'une localité quelconque de l'ancien Vermandois, ou d'une localité du département de l'Aisne. — 2e *Question.* Raconter les événements importants, ou simplement intéressants qui se sont accomplis dans la ville de Saint-Quentin depuis 1715 jusqu'à 1848. (La Société académique ne demande pas une histoire, mais une réunion de matériaux destinés à faciliter la tâche de l'historien.) — 3e *Question.* La Société académique admet à concourir, pour ses récompenses ordi-

naires, les auteurs de tous mémoires inédits relatifs soit à une période de l'histoire de la ville de Saint Quentin, soit à l'histoire de l'un de ses établissements civils, militaires ou religieux. — 4e *Question*. Étude sur les temps préhistoriques dans le département de l'Aisne. — 5e *Question*. Raconter la vie et apprécier les travaux d'un personnage célèbre du département de l'Aisne, né dans le département et actuellement décédé. — Hygiène publique. Étudier les avantages et les inconvénients de l'arrosage des villes pendant l'été. Considérer le cas où les villes sont privées de fontaines publiques, celui où elles en possèdent, et proposer des moyens pratiques, rationnels et hygiéniques d'arrosage. — Les manuscrits des concurrents devront parvenir au président ou au secrétaire-archiviste de la société, avant le 1er mars 1878. Les Mémoires doivent être inédits. Les prix consisteront en médailles d'or et seront décernés en séance publique.

Elle met au concours de l'année 1879. Histoire locale. Histoire populaire de la ville de Saint-Quentin. Le premier prix, pour ce concours, consistera en une médaille d'or de la valeur de 250 francs Les manuscrits devront être remis au président ou au secrétaire-archiviste de la société, avant le 1er mars 1879.

La société a décerné, en 1877, les prix suivants. — Littérature. Récompense unique : 2e prix, avec médaille de vermeil, *Étude sur la poésie française contemporaine*, M. Alexandre Vincent, de Niort. — Histoire locale, 2e prix, médaille de vermeil, *Analyse du cartulaire de l'abbaye de Saint-Pierre de Chézy*, M. le comte Édouard de Barthélemy. — Mention honorable avec médaille d'argent, *Histoire de l'abbaye de Fervaques, à Saint-Quentin*, à M. l'abbé Poquet, curé-doyen de Berry-au-Bac (Aisne). — Mention honorable, avec médaille d'argent, *Histoire populaire de la ville de Saint-Quentin*. M. L. Jamart, chef d'institution à Saint-Quentin.

— La Société contre l'abus du tabac vient de mettre au concours : 1° Un prix de 100 francs à l'instituteur primaire qui fera le meilleur mémoire en vue de prémunir la jeunesse contre les dangers de l'usage prématuré du tabac; 2° Un prix de 200 francs au médecin qui relatera le plus grand nombre d'observations intéressantes et inédites causées par le tabac; 3° Un prix de 300 francs à l'auteur du meilleur mémoire relatif à l'influence du tabac sur les études, notamment dans les lycées, les écoles spéciales, civiles ou militaires. Les mémoires doivent être adressés, avant le 31 décembre 1877, rue Saint-Benoît, 3, au bureau de l'*Abeille médicale*, à Paris.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politques. — Dans la séance du 30 juin, M. E. Hippeau a achevé la lecture de son mémoire sur l'éducation des femmes en Russie. Dans les séances du 30 juin et du 7 juillet, M. le Dr Fournet a donné la lecture d'un mémoire sur cette question : l'insanité n'est pas la folie. — Dans la séance du 7 juillet, M. Ad. Vuitry a achevé la lecture de son mémoire sur les finances royales au moyen âge. — Dans la séance du 14, M Gabriel Massé a lu un mémoire sur le titre IX du projet préliminaire du code de commerce italien, relatif aux effets négociables. M. Clément Juglar a commencé la lecture d'un mémoire sur le rôle du numéraire dans les caisses de la Banque de France, lecture qui a été achevée par M. le secrétaire perpétuel dans la séance du 28. — Dans les séances des 21 et 28, M. Bauvillard a lu un mémoire sur le luxe et les formes de gouvernement.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans les séances des 29 juin et 6 juillet, M. Léopold Delisle a communiqué une

notice sur les manuscrits des ouvrages historiques de Bernard Gui. — Dans la séance du 29 juin, M. Mortimer a communiqué un mémoire sur les détails architecturaux du palais des empereurs byzantins au dixième siècle. — Dans la séance du 6 juillet, il a été donné communication d'une note de M. Cherbonneau, correspondant de l'Académie à Alger, sur une inscription du musée de Constantine en l'honneur de l'usurpateur Alexander. — Dans la séance du 20, M. Edmond Le Blant a communiqué un mémoire sur le symbolisme dans les représentations de l'antiquité chrétienne. — Dans les séances des 20 et 27, M. B. Haureau a communiqué un mémoire sur la vraie source du panthéisme professé par David de Tinan. — Dans la séance du 20, M. Dabry de Thiersant, consul de France en Chine, a lu un mémoire sur l'origine de l'islamisme dans le Céleste Empire. — Dans la séance du 27, M. Maximin Deloche a repris ses communications sur les invasions gauloises en Italie.

Livres mis a l'Index. — Par un décret en date du 20 avril, Notre Saint Père le Pape a approuvé la sentence de la Congrégation de l'Index, qui condamne les ouvrages suivants :

Rodrigues Hippolyte : *Les trois filles de la Bible*, Paris 1865. — *Les Origines du Sermon sur la Montagne*, Paris 1868. — *Histoire des premiers chrétiens, de l'an* 6 *à l'an* 38, première partie *le Roi des juifs*, 6-29 ; deuxième partie, *Saint Paul*, 29-38, Paris 1873. — *Les seconds chrétiens*, *Saint Paul*, 39-66, orné de trois cartes semi-muettes des voyages de Paul, Paris 1876. Opera prædamnata ex constit. Clem. VIII, 28 februarii 1592.

Les Origines de la religion, par Jules Baissac. Paris, G. Decaux, 1877.

Ensayos sobre il movimiento intelectuel en Alemania, par D. Jose del Perojo, Madrid, imp. de Medina y Navarro.

Ferrari Giuseppe. Opera omnia.

Buccellati A. *L'Allucinato*, romanzo in tri libri, vol. 3. Milano 1875-1876, Auctor laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.

Della societa politica e religiosa rispetto al secole decimonono, per Guglielmo Audisio, professore di filosofia del diritto nelle Universita Romana, canonico di S. Pietro in Vaticano. Firenze, 1876, Decr. S. Off. fer. IV. die 18 aprilis 1877. Auctor laudabiliter se subjecit et opus repobavit.

Auctor operis cui titulus : *La Questione religiosa di ieri, di oggi, con quatro punti di riforma cattolica*, per S. B. Fiorioli Della-Lena, Padova, 1869, prohib. Decr. 22 Mart. 1869, laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.

Publications de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a lu, dans la séance du 13 juillet, un rapport sur les travaux des commissions de publication de cette Académie, pendant le premier semestre de 1877. Nous en détachons les renseignements suivants :

Le dernier semestre a vu paraître deux volumes dont mon dernier rapport annonçait l'achèvement prochain : le tome XXV, 1re partie, de nos *Mémoires*, comprenant l'histoire de l'Académie pendant les quatre années 1861-1864, volume presque entièrement préparé par mon cher et regretté prédécesseur M. Guigniaut, et le tome XXVII de l'*Histoire littéraire de la France*, où se continue l'histoire de notre littérature au quatorzième siècle.

Le tome IV des *Historiens occidentaux des croisades* n'est retardé que par la révision de la table. Les *Historiens grecs* et les *Historiens orientaux* en sont chacun à la préparation de leur tome II.

Les éditeurs des *Historiens de la France*, qui viennent de nous donner le tome XXIII, préparent le tome XXIV. Ils poursuivent, à cette fin, la révision

du texte des enquêtes ordonnées par saint Louis pour la réparation des torts commis dans l'administration du royaume.

Ils préparent aussi le texte de la compilation de Robert Mignon, connue jusqu'à présent par un sommaire tout à fait insuffisant, inséré dans le tome XXI, à une époque où l'ouvrage lui-même passait pour perdu. Ils soumettent à une critique approfondie les compositions historiques de Bernard Gui, dont ils ont retrouvé les manuscrits originaux et en partie autographes, dans les bibliothèques de Paris, de Bordeaux, de Toulouse, d'Avignon et de Rome. La partie de l'œuvre de Bernard qui se rapporte à l'Inquisition et à l'ordre des dominicains pourra être largement mise à contribution dans un des prochains volumes

M. Léopold Delisle, qui partage avec MM. de Wailly et Jourdain le soin de ce travail, poursuit, avec le concours de M. de Rozière et l'aide de M. Luce, auxiliaire de l'Académie, la laborieuse préparation du recueil de *Chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France antérieure à Philippe-Auguste*. On continue le dépouillement des registres du Trésor des chartes et la transcription des actes anciens qu'ils renferment sous la forme de *Vidimus*.

Le tome XXVII, 1re partie, de la collection de nos *Mémoires* comprenant cette histoire de 1865 à 1868, ne tardera pas. Je n'attends que l'achèvement de ce volume pour en mettre sous presse un autre, qui continuera la même histoire, de 1869 à 1873 inclusivement : il est entièrement rédigé.

La première partie du tome XXIX paraîtra certainement avant la seconde, qui ne fait que commencer, avec un seul mémoire, celui de Th. H. Martin, servant d'appendice à son mémoire sur la *Cosmographie grecque*.

Dans le recueil des *Savants étrangers*, le tome IX compte trois mémoires imprimés et pourra se terminer avec un quatrième, fort goûté de l'Académie à la lecture, et qui ne le sera pas moins, je le pense, de votre commission des travaux littéraires, dont il lui reste à subir l'examen.

Le recueil des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale* ne tardera point à s'accroître de deux volumes.

Dans la première série (orientale), un premier volume du *Dictionnaire des simples, d'Ibn-Beithâr*, publié par M. le Dr Le Clerc, avec le concours de M. de Slane. Ce volume compte 59 feuilles tirées ; il n'y a plus guère, pour le clore, qu'à en imprimer la préface.

Le tome XXIV, 1re partie, en reste toujours à la notice de M. Maspéro.

Dans la *partie occidentale*, le tome XXVI (2e partie), contenant la *Chirobaliste d'Héron d'Alexandrie*, par M. Prou, est, on le peut dire, terminé : il n'attend plus que le tirage des tables, pour lesquelles le bon à tirer est donné.

Le tome XXVII (2e partie) compte deux notices et reste ouvert pour celles qui, grâce à l'activité de plusieurs de nos confrères, vous sont présentées à d'assez courts intervalles.

Le tome XXVIII de l'*Histoire littéraire de la France* est en préparation.

La mise sous presse d'un premier fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum*, ce grand travail qui devait naître dans la patrie de Silvestre de Sacy, le père des orientalistes modernes, et auquel MM. de Saulcy, de Longpérier, Renan, de Slane, Waddington, de Vogüé, Derenbourg apportent le concours de leur érudition, n'est retardé que par l'ajournement du vote du supplément de crédit proposé par le dernier ministre et adopté par la dernière commission du budget à la Chambre des députés.

Les Journaux en Chine. — M. W. F. Mayers, secrétaire de la légation britannique à Pékin, publie, dans la *Revue de Chine*, des renseignements

intéressants sur l'origine et la situation des journaux en Chine. Les feuilles périodiques actuellement existant dans le capitale sont au nombre de onze, en y comprenant le plus ancien de tous les journaux non-seulement de la Chine, mais encore du monde entier, la *Gazette de Pékin,* qui fait autorité pour les nouvelles officielles du pays.

Les Chinois donnent à leurs journaux les titres de « annonces de la métropole, » ou « nouvelles de la capitale et de la cour. » C'est sous cette dernière dénomination que la *Gazette de Pékin* était publiée dans l'antiquité. La première mention qui en soit faite se trouve dans les annales du règne de l'empereur Kai-Yuan de 713 à 741 de l'ère chrétienne.

Dans ces temps reculés, ces journaux n'étaient, sans aucun doute, que des circulaires manuscrites, mais rien n'indique au juste l'époque où ils ont commencé à être imprimés, en-dehors de la prétention hautement manifestée par les Chinois dans leurs annales, d'avoir découvert l'imprimerie au moyen des caractères en bois, plus d'un siècle avant que les types mobiles fussent connus en Europe. Ils ont aussi un procédé d'impression au moyen de plaques de cire qui ressemble à la lithographie et qui remonte à une époque plus reculée. Ces deux systèmes sont employés pour l'impression de la véritable gazette qui paraît à peu près dans le même format qu'il y a des siècles. Les journaux chinois ont, en moyenne, dix ou douze feuilles d'un papier mince et noirâtre mesurant 7 pouces 1/2 sur 3 3/4 et recouvertes à l'extérieur de papier jaune, de manière à former une espèce de brochure. Ils sont imprimés avec des caractères mobiles en bois que l'on arrange à peu près comme dans nos imprimeries d'Europe. Les éditions pour lesquelles on emploie les plaques de cire sont souvent illisibles, par suite de la faiblesse de l'empreinte. Ces dernières ne sont pas reconnues par le gouvernement, vu qu'elles sont dues à l'industrie privée.

En général, les journaux sont imprimés et publiés par des personnages ayant un caractère officiel et qui sont responsables vis-à-vis des autorités de police de la capitale. Ils prennent leurs informations au bureau des rapports où sont déposés les mémoires, rescrits, décrets, ordonnances et nominations qui leur sont communiqués. Il est de règle que toutes les communications soient signées par les reporters, excepté dans le cas où elles sont présentées officiellement par des corps constitués. Le journal officiel ne doit, en aucun cas, publier des nouvelles concernant les pays étrangers. C'est par la voie des journaux que les particuliers, en Chine, adressent leurs pétitions à l'empereur. Même les hauts fonctionnaires, pour solliciter un congé, emploient cette voie.

Pour n'en citer qu'un exemple, le gouvernement général de Sze Chwan, Wu Dang, en demandant un congé de deux mois, déclare que, depuis des années il est affligé d'éruptions cutanées périodiques qui s'étendent par tout le corps et le forcent à se gratter jour et nuit. Il entre ensuite dans une foule de détails, citant les certificats de son médecin et invoquant tous les arguments capables de toucher le souverain, ce qui lui réussit, puisqu'un décret accordait le lendemain le congé sollicité. A côté de la publicité accordée à ces détails insignifiants, on remarque dans les journaux l'absence complète de certains renseignements importants et d'une utilité incontestable. Ce qui concerne les étrangers même investis de fonctions officielles près du gouvernement chinois, est soigneusement passé sous silence, à moins que dans certaines occasions leur attitude énergique ne force les autorités à se départir de cette règle de conduite.

Les principaux journaux chinois sont : la *Presse quotidienne,* parue à Hong-

Kong, il y a environ dix-huit ans ; le *North China Herald* de Shanghaï, qui parut en 1862, et qui maintenant renferme souvent des illustrations ; les *Nouvelles*, de Shanghaï, tiré sur papier anglais, mais qui n'a pas eu de succès auprès de la population chinoise. Le *Shunpao*, hebdomadaire, imprimé avec des types fabriqués à l'étranger, et très-répandu à cause des sujets qu'il traite de préférence et dont l'immoralité plaît aux gens du pays. Le *Timpao* publié aussi hebdomadairement à Shanghaï en chinois et en anglais, sous le haut patronage de Li-Hung-Chang, l'éminent homme d'État chinois. Nous ne parlons pas des circulaires publiées à Canton et dans les autres capitales, n'ayant voulu que donner une idée du journalisme dans le Céleste-Empire.

(*Journal officiel.*)

Bibliographie. — Il vient de paraître un nouveau fascicule de l'importante publication rédigée par M. Otto Lorenz, libraire à Paris : *Catalogue général de la librairie française* depuis 1840 ; c'est la première partie du tome II du deuxième catalogue, celui qui comprend les ouvrages mis au jour pendant la période décennale qui s'étend de 1866 à 1875. On comprend sans peine quelle utilité présente pour les travailleurs et pour les libraires un répertoire de ce genre, où figurent toutes les productions de quelque importance et d'où sont exclus ces innombrables opuscules éphémères qui encombrent les pages du *Journal officiel de la Librairie*. Le fascicule que nous avons sous les yeux (320 pages, grand in-8 à 2 colonnes), commence avec la lettre I et s'arrête à la syllable NA.

Une pareille nomenclature alphabétique se refuse à l'analyse, d'autant plus que le cadre de l'ouvrage n'admet aucune note, aucun renseignement, rien que des titres de livres. Toutefois quelques faits se dégagent ; nous voyons, par exemple, que la popularité des romans de Paul de Kock se soutient encore, puisqu'en dix ans, vingt-huit d'entre eux ont été réimprimés ; plusieurs ont même eu l'honneur d'une double édition, l'une in-12, l'autre in-4 avec illustrations. M. Henri de Kock, fils de Paul, né en 1821, marche sur les traces de son père, sinon avec le même éclat, du moins avec une égale activité ; de 1866 à 1875, il a donné au public trente-deux ouvrages différents ; ils sont sans doute accueillis avec plaisir parmi certaines couches de lecteurs que séduisent des titres tels que ceux-ci : L'*Auberge des trois pendus ; Beau filou, histoire d'un aimable voleur ; La Fille à son père ; La grande empoisonneuse ; Morte et vivante ; Ni fille, ni femme, ni veuve ;* La *Tigresse*, etc.

M. Xavier de Montépin montre également une énergie infatigable. M. Otto Lorenz enregistre vingt-cinq de ses romans ; la plupart, nés in-12, ont vu le jour une seconde fois in-4 illustré ; plusieurs sont des récits de longue haleine ; *Les Tragédies de Paris*, avec leur suite, 6 volumes ; *La Voyante*, 4 volumes, etc. Là encore se retrouvent ces titres à effet qui exercent sur les portières une invincible attraction : *Les Confessions de Tullin ; La Femme de Paillasse ; La Fille du meurtrier, La Maison maudite, le Pendu*, etc.

M. O. Lorenz s'est attaché à dévoiler les masques que prennent souvent des auteurs de nos jours ; il signale des pseudonymes qui ne figurent pas tous dans les *Supercheries littéraires* de Quérard, dont la rédaction est, il faut l'observer, antérieure à ces dernières années. Citons quelques exemples :

La Bruyère (de),	pseudonyme de	A. Fayard.
La Gardie (Horace de),	—	Mme de Peyronnet.
Lander (Jean),	—	Mme Ernest Keller.
Laudace,	—	Max. Gossi.
Lazare (Job),	—	Émile Kuhn.
Léon,	—	Léon Laya.

Lax (Jean),	pseudonyme de	Julien Lemer.
Leupol,	—	François Leloup de Cheroy.
Leylo (Daniel),	—	Eugène de Lonlay.
Lucifer,	—	Édouard Ledeuil.
Mahalin (Paul),	—	Émile Blondet.
Marcog (Paul),	—	de Saint-Cricq.
Martin (P. J.),	—	A. J. L. Jourdan.
Mary,	—	Mme Quinault des Rivières,
Méléna (Elpis),	—	Mlle Schwartz.
Manuel,	—	Ernest Lépine. (Depuis quelques années, il a publié divers ouvrages sous le pseudonyme de *Quatrelles*.)

Le Livre des trois imposteurs. — Les bibliographes se sont, nul ne l'ignore, fort occupés du livre célèbre connu sous le nom *des Trois Imposteurs;* nous ne reproduirons point ici les détails qu'on trouve au *Dictionnaires des anonymes* de Barbier (2e édition, t. III, n° 21612, et p. 683) et au *Manuel du Libraire* de J. Ch. Brunet (5e édition, t. V, col. 944). On a beaucoup parlé de cet opuscule comme existant au moyen age, mais cette existence n'est nullement prouvée; ce qu'il y a de certain, c'est que, vers le commencement du dix-septième siècle, il fut imprimé, en Allemagne, un livret dont Thomas Companella parle à diverses reprises dans son *Atheismus triumphatus*, publié en 1636; on ne le retrouve nulle part; une édition datée de 1598 porte une indication supposée; elle est envisagée comme imprimée en Allemagne au dix-huitième siècle, elle est d'ailleurs devenue d'une rareté extrême, puisqu'on n'en connaît aujourd'hui que trois exemplaires; la Bibliothèque nationale de Paris en possède un, payé 474 francs, à la vente du duc de La Vallière en 1783 et celle de Dresde un autre; le libraire bibliophile Renouard en avait découvert un qu'il mentionne au *Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur* (Paris, 1819, t. Ier, p. 118), en l'accompagnant d'une longue note; il ne dépassa pas 140 francs, lorsqu'en 1853, la bibliothèque Renouard fut livrée aux enchères, et il figure au catalogue du prince Michel Galitzin (Moscou, 1866, n° 156).

Le texte qui est parvenu jusqu'à nous est-il conforme à celui qui circulait il y a près de trois siècles? C'est ce qu'il est impossible de savoir. Diverses opinions ont été émises au sujet du livret perdu; on a dit que c'était la traduction d'un ouvrage composé en français par le très-érudit mais un peu aliéné Guillaume Postel; on a mis en avant le nom de Michel Servet, cette victime célèbre de l'intolérance de Calvin; on a égaré des conjectures sur Averroës, sur Pierre Arétin, sur Pomponace, sur Vanini, conduit au supplice à Toulouse en 1612, sur Giordano Bruno, qui périt à Rome; Érasme, Macchiavel, Rabelais, Dolet, le Pogge, Muret, Bernard Ochin ont été signalés comme pouvant être les coupables; on a même parlé de Milton, qui ne naquit qu'en 1608. Toutes ces suppositions contradictoires n'ont rien de sérieux.

Tel que nous le possédons, dans une édition récente, le traité *De tribus Impostoribus* (anno MDIIC, Heilbronn, 1877, pet. in-8, 39 p.) annonce clairement par son titre le but qu'il se propose, mais il ne s'occupe guère que de Moïse et il est resté inachevé. Il est écrit en latin fort peu élégant; on a cru y découvrir quelques italianismes qui seraient un indice de la patrie de l'auteur. Des critiques éclairés se demandent si, au lieu de regarder cette production comme une négation de toutes les religions, il ne faut pas y voir un jeu d'esprit destiné à montrer jusqu'à quel point peut s'égarer l'esprit de scepticisme. Ce serait une idée analogue à celle qui,

spirituellement exposée, a été développée de nos jours par un écrivain qui a *prouvé* que Napoléon n'a jamais existé, et qu'il est tout simplement une personnification du soleil. — B.

Un supplémemt au manuel du libraire de J.-Ch. Brunet. — La maison Didot a publié, on le sait, la 5e édition du *Manuel du Libraire* de M. J.-Ch. Brunet, le premier, sans conteste, de tous les bibliographes européens. M. Brunet est mort en 1867. Depuis dix ans, la science des livres s'est enrichie de bien des découvertes et le prix de certaines catégories d'ouvrages rares s'est développé dans une proportion extraordinaire. Nous avons eu l'occasion d'en signaler quelques exemples; les éditions originales de nos grands auteurs classiques (Corneille et Molière notamment), les volumes recouverts de belles reliures anciennes, les poésies ou les romans illustrés par les vignettistes du siècle dernier (Gravelot, Marillier, Erien, etc.), voilà ce que les bibliomanes contemporains couvrent de billets de banque. Il était nécessaire de réunir ces faits épars de tous côtés; ils forment la matière d'un *Supplément* au *Manuel*, lequel se composera de deux forts volumes gr. in-8, tout à fait conformes sous le rapport typographique aux cinq volumes de l'ouvrage primitif. Quant à la rédaction de ce répertoire, elle a été confiée à M. Pierre Deschamps, savant aussi laborieux que modeste, déjà fort avantageusement connu par des travaux de bibliographie ; ce qu'il a fallu de recherches incessantes et minutieuses pour accomplir un semblable labeur est vraiment effrayant. L'impression de la première des quatre parties du supplément est achevée ; elle contient les lettres A-K; elle ne tardera pas à être livrée au public, et nous regardons comme un devoir de la signaler à l'attention de quiconque, à quelque titre que ce soit, s'occupe de livres.

La France judiciaire. — Plusieurs travaux insérés dans la *France judiciaire* (Paris, Durand et Pedone) viennent d'être tirés à part. On a déjà rendu compte de la dissertation de M. de Folleville sur *La Propriété littéraire et artistique*. Mentionnons à notre tour quatre dissertations nouvelles : *Interprétation de la règle : Nul ne peut chasser sans permis* (32 p. in-8), par F. Grivel; — *Le Duel* (12 p. in-8), par E. Martin ; — *Du travail des enfants dans les manufactures et de la nécessité de modifier la loi du 19 mai 1874* (21 p. in-8), par A. Morillot ; — *L'Esprit de réforme et ses résultats au point de vue judiciaire* (42 p. in-12), par E. Jaucourt-Perroy. Cette dernière, par la difficulté des problèmes qu'elle aborde, par la sagesse pratique des solutions qu'elle propose, se recommande à l'attention des jurisconsultes. Le travail critique de M. Morillot sur la loi du 19 mai 1874, plus restreint et plus spécial, n'en est peut-être que plus opportun. On connaît, par les travaux des comités catholiques, si ce n'est autrement, l'inefficacité à peu près générale de la protection que cette loi organise. M. Morillot propose la suppression pure et simple des articles 16-24 : « Si l'on voulait, dit-il (p. 19), assurer à la loi une sanction prompte et énergique, il suffirait de transporter aux commissaires de police et aux officiers de gendarmerie les attributions exceptionnelles dont sont actuellement investis les inspecteurs. » Les travaux de MM. Grivel et Martin se recommandent l'un et l'autre par la connaissance approfondie de la jurisprudence ; ils font honneur au recueil dans lequel ils ont d'abord paru. *La France judiciaire*, dès sa première année, a bien mérité de tous ceux qui font du droit pratique l'objet de leurs études. — J.-A.B.

Deux opuscules de M. Paulin Paris. — C'est M. Paulin Paris qui est l'auteur de la *Notice sur M. Le Roux de Lincy* (*Notice sur M. Le Roux de*

Lincy. Paris, 1877, in-8 de XIX p.), et qui est l'éditeur des *Lettres françaises de T.-H. de Thou* (*Choix de lettres françoises inédites de T.-H. Thou*, Paris, 1877, in-8 de 144 p.). Notice et lettres sont extraites du volume de *Mélanges* que vient de publier (Paris, Aubry) la *Société des bibliophiles français*.

MM. Gaston de Bourge, A. Bruel, Cocheris, Jules Quicherat avaient déjà rendu un digne hommage à la mémoire de M. Le Roux de Lincy. Il appartenait à M. P. Paris, qui depuis plus de quarante ans était son intime ami, de dire le dernier mot sur l'éditeur du *Roman de Brut*. Le savant académicien a mis dans sa notice autant de cœur que d'esprit. Soit comme récit d'une vie qui fut si calme et si bien remplie, soit comme appréciation de travaux qui furent non moins nombreux que remarquables, cette notice, si rapide, est vraiement complète. Le portrait est aussi fidèlement que finement retracé. Ceux-là mêmes qui, chose impossible ! n'auraient jamai entendu parler de M. Le Roux de Lincy le connaîtraient à merveille après avoir lu ces pages où il semble revivre. Citons-en les dernières lignes, résumé de la charmante et touchante notice : « Après de trop longues souffrances adoucies par les sentimenis religieux qui l'avaient constamment soutenu et par les tendres soins de la pieuse famille dont il était entouré, il s'éteignit le 13 mai 1869, en laissant dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un écrivain distingué, savant, infatigable ; d'un excellent esprit, et d'une âme ouverte à tous les sentiments qui font le véritable homme de bien. »

Les *Lettres françaises de T.-H. de Thou*, au nombre de 57, sont comprises entres ces dates : 9 octobre 1582-20 janvier 1615. Elles proviennent presque toutes de la Bibliothèque nationale (collection du Puy); quelques-unes ont été tirées du *British Museum*. Les correspondants de l'illustre historien sont Pierre Pithou, Claude du Puy, Maurice Bressieu, professeur de mathématiques au Collége royal, Scévola de Sainte-Marthe, Soffrey de Calignon, Isaac Casaubon, Pierre du Puy, le prince de Condé, l'abbesse de Maubeuge. Il est surtout question de livres et de manuscrits dans la correspondance de l'éminent bibliophile, mais on y trouve aussi bien des renseignements utiles à l'histoire notamment en ce qui regarde les troubles de Flandres (p. 16), Marie Stuart (p. 57-64 et 75-76), la conduite de Condé en 1613 (p. 139-141). La liste des personnages célèbres tour à tour mentionnés par le président de Thou serait trop longue : je me contenterai de nommer, au hasard, François de Coligny, seigneur de Châtillon-sur-Loing, Molé, Villeroy, le premier président Christophe de Thou, Nicolas de Thou, évêque de Chartres, Achille de Harlay, Antoine Loisel, le président Séguier, le chancelier de Cheverny, Guillaume de Saluste du Bartas, Joseph Scaliger, Elie Vinet, Guy du Faur de Pibrac, Cujas, Nicolas le Fèvre, Philippe Desportes, Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier, Méric de Vic, les frères Govea, Jacques de Ségur de Pardaillan, Nicolas de Verdun, le P. Frontin du Duc, Nicolas Rigault, Jacques Bongars, Guillaume Camden, Sir Henri Wotton (auquel, dit agréablement M. P. Paris, la diplomatie doit une difinition de l'ambassadeur qu'aurait enviée notre Talleyrand : *Legatus vir bonus peregre missus ad mentiendum reipublicæ causa*), François Savary, comte de Brèves, Claude C. Espence, proclamé par de Thou *notre grand théologien*, Jean Barclay, etc. Sur tous ces personnages, ainsi que sur tous les points obscurs de la correspondance, M. P. Paris a donné des notes excellentes, où l'érudition est secondée par la sagacité et qui lui assurent de nouveaux droits à la reconnaissance de ces amis de l'histoire littéraire pour lesquels il a

tant et si bien travaillé, sans faire « sonner les cloches comme beaucoup d'aultres, » ajouterai-je en empruntant à de Thou (p. 13) une de ses pittoresques expressions. — T. de L.

Le Congrès des bibliothécaires. — Des lettres, que nous recevons de Londres, nous apprennent que le premier congrès, — ou, comme on l'appelle plus simplement, la conférence des bibliothécaires anglais, — que nous avons déjà annoncé, aura définitivement lieu au mois d'octobre prochain, et se tiendra, à Londres, les 2, 3, 4 et 5 dudit mois, dans le local de la « London Institution. »

Les Anglais n'ont pas voulu rester en arrière des Américains qui, l'an dernier, ont pris l'initiative d'une réunion de ce genre, laquelle s'est tenue pendant l'exposition de Philadelphie, et s'est terminée par la formation d'une association destinée à servir de lien entre toutes les bibliothèques et la corporation entière des bibliothécaires des Etats-Unis.

Nous avons déjà fait ressortir l'avantage qui doit résulter d'une union semblable pour l'ensemble des bibliothèques d'un pays : on a reconnu notamment que la plupart des bibliothèques ne peuvent, faute de ressources suffisantes, dresser un catalogue satisfaisant de leurs livres ; il y aurait donc intèret à ce qu'une seule bibliothèque, dans un pays, celle qui est pourvue de plus de ressources, qui a, par conséquent, le personnel le plus nombreux, se chargeât de cette besogne pour toutes les autres. Tel est du moins l'un des projets, dont le congrès de Londres ne pourra manquer de s'occuper.

Déjà quatre-vingts bibliothèques du Royaume-Uni ont promis d'envoyer des représentants à la conférence qui sera présidée par le directeur du British-Museum, la principale bibliothèqne du pays. Ce nombre s'accroîtra encore d'ici en octobre. L'Amérique doit envoyer plusieurs délégués.

Les séances se tiendront deux fois par jour : l'une le matin, à dix heures; l'autre à sept heures du soir. Elles dureront quatre heures chacune. On y lira des mémoires, et la discussion s'établira sur les points traités dans ces lectures. Les délibérations auront lieu en langue anglaise. Les bibliothécaires nationaux et étrangers ne sont pas seuls invités à prendre part à cette réunion : tous ceux qui ont des rapports avec les bibliothèques ou qui sont intéressés à leur développement et à leur prospérité sont engagés à y participer.

Pendant cette réunion, aura lieu, dans les bâtiments où se tiendra la conférence, une exposition d'objets relatifs aux bibliothèques avec la collection des catalogues des différents établissements. — (*Journal officiel.*)

Institut archéologique de Saint-Pétersbourg. — Il va être établi à Saint-Pétersbourg un institut archéologique qui aura beaucoup d'analogie avec notre École des chartes. Les cours de cet institut comprendront la paléographie, les antiquités russes, la chronologie, la généalogie, la numismatique, l'art héraldique, la géographie ancienne et l'étude de tout ce qui a rapport aux archives.

La Renaissance de la littérature catalane. — Nous avons sous les yeux un mémoire portant ce titre : *Breve reseña del actual renacimiento de la lengua y literatura catalanas.* Memoria escrita para la real Academia de buenas letras de Barcelona y leida un sus sesiones de los dias 3 y 17 de frebrero de 1877, por Don Joaquim Rubio y Ors, vice presidente de la misma. Barcelona, 1877, Celestino Verdaguer, in-8 de 98 p. — Ce mémoire a été provoqué par une phrase de M. P. Meyer : « Nous avons vu, a-t-il dit, toute une renaissance poétique se manifester en Catalogne sous l'influence

des troubadours modernes de la Provence et surtout du premier d'entre eux, Mistral.» (*Romania*, t. V, p. 265.) L'amour propre des Catalans a été froissé par cette assertion, et l'un d'eux, poëte très-distingué, l'auteur du *Lo Gayter del Llobregat*, M. Joaquim Rubio y Ors, a pris la plume et la parole pour établir qu'il n'y a eu aucune vassalité littéraire de la part de sa province, et que le réveil poétique y a été antérieur à l'apparition de Roumanille et, par conséquent, de Mistral. Suivant lui, un mouvement de même espèce s'est exécuté de l'un et de l'autre côté des Pyrénées et à l'insu des poëtes mêmes qui y coopéraient. C'est aussi l'opinion de M. de Tourtoulon. Pour combattre l'assertion de M. P. Meyer, M. Rubio y Ors a esquissé d'une manière intéressante toute l'histoire de la *renaissance* catalane et rappelé la reconstitution des Jeux floraux de Barcelone, qui provoqua d'abord tant de dénigrement et qui a produit des résultats dont on ne peut nier l'importance. Il y a, en Catalogne, un réveil très-réel attesté par des œuvres de genres divers qui y sont publiées en langue catalane, par le succès de la revue *la Renaixensa*, qui seconde ce mouvement par de nombreuses productions dramatiques. Il y a plus encore, la Catalogne possède, depuis peu de mois, un grand poëme que, dit-on, les littératures les plus riches lui envieront : l'*Atlantida* de Jascinto, dont le *Polybiblion* ne tardera, sans doute pas à entretenir ses lecteurs.

Publication de la municipalité bordelaise. — La municipalité bordelaise, donnant un exemple très-digne de trouver des imitateurs, publie une série de beaux volumes, relatifs à l'histoire ancienne de la capitale de la Guienne. Le *Livre des Bouillons, Bordeaux en* 1450, le premier volume des *Registres de la Jurade*, 1418-1425, ont déjà paru ; d'autres sont en préparation. La Commission chargée de la direction de ces travaux, vient de décider la rédaction et l'impression d'un *corpus* des inscriptions antiques qui se trouvent en grand nombre dans le musée de Bordeaux.

Quelques-unes avaient déjà été publiées dans divers recueils, mais sans ensemble, et il était nécessaire de donner un recueil complet, soumis aux règles d'une critique éclairée, et offrant tous les renseignements désirables. Parmi les savants qui ont accepté la mission de coopérer à cette publication destinée à tenir une place honorable dans l'épigraphie, nous nous bornerons à signaler M. R. Dezeimeris, qui a prouvé plusieurs fois quelle intime connaissance il avait des écrivains et des monuments de l'antiquité.

La Troupe de Molière a Agen. — M. Ad. Magen vient de donner une seconde édition (Paris, Claudin; Bordeaux, Lefebvre) de son opuscule sur *la Troupe de Molière à Agen*, qui a été si goûté dans sa première édition. Cette première édition n'avait que 8 pages; celle-ci en a 44. Tirée à 200 exemplaires, sur beau papier et très-coquettement imprimée, plaquette de M. Magen obtiendra le plus vif succès. Parmi les choses nouvelles que l'on y trouve, signalons de piquants détails sur le séjour du second duc d'Épernon à Agen, une rectification de l'erreur commise par un célèbre *molièriste* qui, ayant mal lu l'ingénieux travail de M. Magen, a mis en février 1659, au lieu de février 1650, le passage de la troupe de Molière dans la petite capitale de l'Agenais, enfin divers lettres où sont discutées et approuvées les conclusions de l'élégante et excellente brochure, lettres signées Eugène Despois, Eudore Soulié, Edouard Thierry, Henri Trollope, etc. — T. de L.

La Vie de province au dix-huitième siècle. — M. Anatole de Gallier a traité avec beaucoup d'habilité et de délicatesse un sujet intéressant : *La Vie de province au dix-huitième siècle, d'après les papiers des Franquières et*

d'autres documents inédits (Paris, Rouquette, grand in-8. de 128 p.). Cet érudit nous a déjà donné beaucoup d'instructives et d'agréables études: aucune ne l'est plus que celle qu'il vient de consacrer aux mœurs et aux usages de l'ancienne société en Dauphiné. M. de Gallier, tirant le plus heureux parti des correspondances inédites qui ont été mises entre ses mains, ainsi que des trois volumes in-4 des *Miscellanea* manuscrits de Létourneau, secrétaire de l'intendance à Grenoble, nous fait connaître, dans un récit aussi fidèle qu'animé, le château et l'hôtel de Franquières, les divers personnages du Dauphiné et du Lyonnais que l'on y rencontrait, les événements auxquels tout ce beau monde fut mêlé. Les plus curieux renseignements sur les femmes et le jeu, la table, l'ameublement, les jardins, les livres, le théâtre, la musique, la médecine, la comédie de société, le parlement de Grenoble, les débuts de la révolution en Dauphiné, abondent dans ces pages où il est question un peu de tout, de Voltaire comme des salons de Grenoble après la Terreur, de la duchesse de Phalaris comme de Mme du Châtelet, des tantes de Casimir Périer comme de la famille de Barnave le constituant, de la bête du Gévaudan, comme de Mandrin, etc. Hâtons-nous d'ajouter que personne ne doit craindre de lire ces souvenirs du bon vieux temps, car, comme l'aimable écrivain nous en avertit (p. 41), on n'y trouve « rien qui ne soit scrupuleusement honnête. » — T. DE L.

— Un groupe d'écrivains entreprend une publication sous ce titre : *Les Boulevards de Paris : histoire, état présent, maisons grandes et petites, hôtels, jardins, théâtres, célébrités*. Son but est de reproduire, par le texte et par des gravures, la physionomie de cette partie de Paris qu'on appelle le *boulevard*. « Le boulevard, dit M. Xavier Aubryet dans son introduction, a encore de longues années devant lui, mais on peut déjà pressentir son déclin... Il reste encore presque entier; et on peut le saisir dans sa physionomie à la fois historique et actuelle. Mais, s'il est temps aujourd'hui d'entreprendre ce travail qui léguera aux Parisiens de l'autre siècle le faible souvenir du nôtre, il ne faudrait pas attendre dix ans de plus. » La première livraison en vente est consacrée à la *Place de la Madeleine* : on y trouve une introduction, par Xavier Aubryet. Les trois églises, 1214, 1478, 1764. — Souvenirs funèbres : l'abbé Deguerry et l'échafaud de la Révolution. — Le Restaurant Durand et le Bouillon Duval. — Le Bureau des omnibus. — Histoire des omnibus, Pascal. — Les habitués de l'omnibus. — Elle est illustrée de belles eaux-fortes de A.-P. Martial. — Prix de la livraison : 5 francs. Bureaux de Paris-Gravé, boulevard des Capucines, 32, rue Basse-du-Rempart. On annonce quarante livraisons se vendant séparément. On voit tant de choses sur le boulevard, que nous avons lu avec soin cette première livraison pour nous assurer que les auteurs ne décrivent pas tout. Nous n'y avons trouvé que d'irréprochables descriptions, faites avec goût et esprit, des anecdotes, des récits. Nous ne critiquons que l'arrêt devant la « Mansarde » de M. Jules Simon, qui était alors « premier ministre de la Republique. » La publication est datée du 15 mai !

— M. Edmond Michel a commencé chez H. Georg, à Lyon, la publication des *Monuments religieux, civils et militaires du Gâtinais depuis le neuvième jusqu'au dix-septième siècle*.

Son but est de faire connaître, par la description et le dessin, soit les monuments entiers, soit les parties de monuments encore debout de cette époque, pris dans le Gâtinais, ancienne portion des provinces de l'Orléanais et de l'Ile-de-France, qui, possède un nombre relativement considérable

de villes importantes, de châteaux, d'églises et d'abbayes du moyen age et de la renaissance, qui ont couvert et couvrent encore son territoire. Son ouvrage est divisé en deux parties : le Gâtinais orléanais et le Gâtinais français. Dans la première partie, il passera en revue Montargis, Pithiviers, Gien, l'ancienne abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Germigny-des-Prés, la célèbre abbaye bénédictine de Ferrières, Girolles, Préfontaine, la Celle-en-Hermois, etc. La seconde partie comprendra la Gâtinais français où se rencontrent Nemours, Fontainebleau, Moret, Château-Landon, Lorrez-le-Bocage etc. Au texte de chaque facicule seront jointes au moins douze planches, contenant souvent plusieurs figures, dont la description sera donnée avec soin. Le premier fascicule paru (il y en aura en tout de vingt à vingt-cinq, huit à dix par an) est consacré à Ferrière et à Fontenay-sur-Loing.

— M. Peigné-Delacourt a entrepris, en commençant par son canton Ribécourt (Oise), une publication du plus haut intérêt. Sous le titre de *Les cantons historiques de la France*, il se propose de donner pour chaque canton : — La reproduction de la carte du cadastre au 40,000ᵉ indiquant avec les limites des communes les noms des *lieux-dits ;* — la liste de ces noms de champs classés par communes avec signes de renvoi sur la carte ; — la reproduction par l'héliogravure de la carte de l'État-Major 80,000ᵉ ; — une notice historique et statistique sur chaque commune ; — des planches représentant les principaux monuments. Si l'auteur peut réaliser son œuvre sur ce large plan, il aura rendu un immense service à l'étude et à l'histoire de notre pays.

— La librairie Briand et Hervé, d'Angers, met en souscription une nouvelle *Histoire de la Vendée* par M. l'abbé Deniau, curé de Voide (Maine-et-Loire). L'auteur a recueilli beaucoup de témoignages oraux dans ce pays qui est aussi le sien et a pu consulter beaucoup de notes et de mémoires contemporains inédits. Le manuscrit est prêt pour l'impression ; l'ouvrage formera 6 volumes in-8 (30 francs).

— M. le vicomte d'Estaintot vient de publier deux excellentes conférences faites par lui à Rouen. L'un a pour titre l'*Instruction primaire avant* 1789 (in-8 de 30 p., Rouen, imp. Cagniard) ; et l'autre *la Saint-Barthélemy à Rouen*. 17-21 *septembre* 1572 (in-8 de 41 p., Rouen, Ch. Méterie). Ce sont des œuvres de vulgarisation plutôt que des travaux de première main où l'auteur s'est surtout inspiré des travaux publiés sur ces deux sujets, dans la *Bibliothèque à vingt-cinq centimes*.

— M. Alexis Cellier vient de publier une intéressante notice sur M. Loyseau de Grandmaison ancien bâtonnier des avocats au Mans, recemment décédé, et qui se recommandait autant par son talent et sa science que par l'aménité de son caractère, la dignité de sa vie, son ferme attachement aux grands principes sociaux et religieux.

— La librairie Hachette a commencé la publication du supplément au dictionnaire de la langue française de E. Littré. Ce supplément renfermera un grand nombre de mots d'arts, de sciences, etc., et de néologismes de tous genres, et sera suivi d'un dictionnaire étymologique de tous les mots d'origine orientale, par M. Marcel Devic. Ce supplément formera environ douze livraisons au prix d'un franc chacune. Le *Polybiblion* s'en occupera plus longuement quand il sera terminé.

— A Londres, parmi les ouvrages qui ont été exposés pour la célébration du 400ᵉ anniversaire de l'introduction de l'imprimerie en Angleterre, il faut citer une collection des livres imprimés par William Caxton. Les ouvrages sortis des presses de l'introducteur de l'imprimerie en Angleterre sont au

nombre de 153, et ont été prêtés par la reine Victoria, le duc de Devonshire, le comte Spencer, l'archevêque de Cantorbéry, les bibliothèques des universités de Cambridge, de Gand, de Gœttingue, etc.

Du continent ont été envoyées plusieurs raretés des premiers temps de l'imprimerie, entre autres, la célèbre « Bible de Mazarin » et un exemplaire, sur vélin, du « Psautier de Mayence. »

L'exposition a été disposée de façon à ce qu'on puisse suivre les progrès de l'art de l'imprimerie depuis son berceau jusqu'à ses derniers perfectionnements.

— On vient de vendre à Londres plusieurs exemplaires d'anciennes éditions de Shakespeare. Un exemplaire, imparfait, de la première édition de 1623, imprimée par Isaac Jaggard et Edwarda Blount, contenant le portrait par Droeshout, avec les vers de Ben Jonnson reproduits ainsi que la dernière page en fac-simile, a été vendu 42 livres sterling (1,050 fr.). Un bel exemplaire, mais avec le titre et les vers en fac-simile, de l'édition de 1632, imprimée par Thomas Gotes, a été vendu 8 livres. Un exemplaire avec portrait, « troisième édition, 1664, dans laquelle ont été ajoutées sept pièces non encore imprimées in-folio, » a été adjugé à 28 livres ; cette édition est très-rare, parce qu'elle a été presque entièrement détruite dans le grand incendie de Londres. Un exemplaire de la quatrième édition, 1685, a été vendu 15 livres 5 shillings. Tous ces exemplaires étaient plus ou moins imparfaits. Un exemplaire de *Roméo et Juliette*, 1599, le titre et plusieurs pages refaits, a atteint 6 livres 10 shillings. « Beaucoup de bruit pour rien, 1600, » plusieurs pages refaites : 10 livres 15 shillings. Cet exemplaire avait été précédemment acheté 63 livres ; un exemplaire complet et parfait de la même édition a été porté jusqu'à 267 livres 45 shillings.

— L'amirauté anglaise vient de publier une série de 107 photographies, prises durant l'expédition au pôle nord de sir Georges Nares. On peut affirmer qu'aucun voyage de découvertes n'a été illustré d'une manière plus complète et plus exacte. Un certain nombre d'exemplaires sont destinés à être offerts aux collections scientifiques de l'étranger.

— La Société harléienne de Londres entreprend la publication des registres de paroisse les plus intéressants. C'est une source d'histoire locale et d'histoire des familles qui va être ainsi ouverte au public. Le premier registre qui sera imprimé est celui de Saint-Pierre de Cornhill, il commence à 1538.

— On annonce la prochaine publication du premier volume de l'histoire de la civilisation en Écosse, par J. Mackintosh. L'ouvrage formera cinq volumes.

— Sir Travers Twiss prépare une nouvelle édition de la collection de Bracton *De legibus et consuetudinibus Angliæ*. Cet ouvrage, qui remonte au treizième siècle, est complété à l'aide de manuscrits nouvellement étudiés.

— M. W. Boscowen est parti pour la Babylonie. Ce savant anglais doit visiter l'emplacement de Karchemish découvert par feu George Smith, et séjourner longtemps sur les ruines de Babylone et de Ninive, pour y faire des fouilles, copier des inscriptions, et déterminer la situation des monuments. M. Boscowen est accompagné d'un Arabe instruit, natif de la contrée même qu'il va explorer.

— Don Joaquin Fontanals a publié, à la librairie Verdaguez, à Barcelone, la première livraison d'une œuvre que la *Renéixensa* dit magnifique et qui porte ce titre : *Antonio Viladomat : l'artiste oublié*, maître de l'école de peinture catalane du dix-huitième siècle.

— Le professeur Giuseppe Jacopo Ferrazzi vient de faire paraître, à Bassano, la seconde partie de son grand ouvrage *Enciclopedia dantesca.*

— M. Bernoni, bien connu de toutes les personnes qui s'occupent de la littérature populaire, vient d'ajouter à ses intéressants travaux un volume de traditions vénitiennes. (*Tradizioni popolari veneziane;* Venezia, Antonelli).

— La *Revista historica* annonce la publication d'une vie de sainte Thérèse, écrite par son confesseur, le Père Yepes. C'est, paraît-il, le travail le plus intéressant qui ait été fait sur cette grande sainte.

— C'est de Barcelone aussi que nous est venue une étude qui a paru dans la *Renaixensa,* sous ce titre : *Lo mon invisible en la literatura catalana,* M. Goyeta Vidal y de Valenciano s'occupe principalement dans ce travail, écrit en langue catalane, du *Voyage aux enfers* de Père Porter, et, dans son introduction, promet de faire prochainement paraître la traduction de la *Divina commedia* d'Andréa Febre.

— Annonçons encore un volume de M. A. de Latour. *Valence et Valladolid* (Plon, 1877). C'est l'œuvre d'un écrivain qui connaît parfaitement l'Espagne. Nous nous bornons aujourd'hui à constater l'apparition de ce joli volume.

— D'après les livraisons qui ont paru, on peut déjà bien augurer du *Prontuario nobiliare,* publié à Pise, par la direction du journal héraldique et dû à M. di Crollalauro. La prétention de l'auteur est de faire de ce volume un dictionnaire, un traité, une grammaire de l'art héraldique, et aussi un armorial où se trouveront non-seulement les blasons des grandes familles italiennes, mais toutes les armoiries qui, par leur composition, peuvent servir d'exemples.

— A côté des ouvrages que nous signalions dernièrement sur la question des communautés religieuses devant la loi, nous devons placer une savante étude de M. Paul Besson, ancien député, publiée d'abord dans l'excellente *Revue catholique des institutions et du droit* (juin 1877) et dont un tirage à part vient d'être fait avec le titre de : *Du droit de vivre en communauté religieuse sans autorisation* (Grenoble, Baratier et Dardelet, juin, 1877, in-8 de 47 p.).

— M. Victor Hugo prépare, dit-on, une *Histoire du coup d'État* qui paraîtrait au mois d'octobre.

— Sous ce titre : *Le Portefeuille d'un général,* M. de Besancenet va faire paraître à la libraire Plon la correspondance militaire du général Dommartin pendant la Terreur et les campagnes d'Italie. Cet ouvrage est le complément du livre publié par le même auteur, en 1876, et intitulé : *Un officier royaliste au service de la République.*

— Il vient de paraître à Leipzig un ouvrage de M. Georges Schanz sur *l'Histoire des coalitions ouvrières en Allemagne au moyen âge.*

— M. le baron de Goltz, officier d'état-major prussien, a publié *Léon Gambetta et ses armées,* dont on annonce une traduction française.

— Cesare Cantù va publier prochainement une *Chronique de l'indépendance italienne,* en 3 volumes.

— Le R. P. Fontalisant, des Frères Prêcheurs, vient de détacher de la *Monographie du couvent de Notre-Dame de Contfort,* à Lyon, pour laquelle il travaille depuis longtemps, une notice sur le R. P. Siméon-André Ramette, des Frères Prêcheurs, archiviste du couvent de Notre-Dame de Contfort, à Lyon, 1685-1773 (in-8 de 16 p., Lyon, imp. Mangin-Rusand). C'est un témoignage de reconnaissance, puisque c'est à ce laborieux savant qu'il doit les principaux matériaux qu'il aura à mettre en œuvre. Ils sont conservés dans

son *Inventaire des Jacobins*, qu'on voit aux archives du Rhône, 4 énormes volumes in-folio, qui fourniraient la matière de 30 vol. in-8. C'est un inventaire raisonné qui peut suppléer en bien des circonstances aux pièces perdues. Le premier volume contient les divers actes de fondation, les pièces relatives au premier établissement des Frères Prêcheurs et les contrats; le second est consacré aux confréries, aux diverses corporations ouvrières et aux priviléges de l'ordre; le troisième donne les pièces relatives aux constructions, aux réparations de l'église et du couvent et le nécrologe; le quatrième est un supplément où l'on trouve quelques biographies. Le P. Ramette a aussi laissé un plan du couvent.

— M. le chevalier Marietti, le fameux éditeur catholique de Turin, poursuit avec un persévérant succès la publication de sa nouvelle édition de Surius. Nous avons déjà signalé les six premiers volumes parus. L'œuvre en est maintenant au septième, consacré au mois de juillet, et nous sommes assurés maintenant de la voir promptement et heureusement terminée.

Publications nouvelles. — *La grande Bible des noëls*, par Mgr V. Pelletier (in-12, Orléans, H. Herluison). — Surius : *Historiæ seu vitæ sanctorum* (in-4, Turino, Marietti). — *Mougères, son histoire et son culte*, par Mgr de Cabrières (in-12, Montpellier, libr. catholique). — *Histoire de Pie IX et de son pontificat*, par l'abbé A. Pougeois (t. Ier, in-8, J. Pougeois). — *Eusèbe de Césarée*, par l'abbé V. Hély (in-8, Bloud et Barral). — *La Tradition catholique sur l'infaillibilité pontificale*, par Mgr l'archevêque de Bourges (2 vol. in-8, Palmé). — *La cinquantaine épiscopale de Pie IX*, par Aug. Roussel (in-12,, Dillet). — *Description de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et de ses abords*, par Ed. Corroyer (in-8, Dumoulin). — *Archives de la Bastille*, par Fr. Ravaisson (t. IX, in-8, Durand). — *La Religion en face de la science cosmogonique*, par l'abbé A. Arduin (in-8, Lyon, Vitte et Lutrin). — *Les Graveurs de portraits en France*, par A. Firmin-Didot (t. Ier, in-8, Didot). — *Cours d'art militaire*, par le général Favé (in-18, Dumaine). — *Le Japon de nos jours*, par Georges Bousquet (2 vol. in-8, Hachette). — *Conférence sur le Canada*, par A. Lefaivre (in-8, Versailles, Bernard). — *Nouvelles poésies chrétiennes*, par Fr. Goullin (in-16, Haton). — *Aquarelles africaines*, par Émile Guinet (in-18, Hetzel). — *Storia degli Italiani*, par Cesare Cantù (t. XV, in-18, Turin, tip. Unione tipografica-editricie. — *Le Département des affaires étrangères*, par Fr. Masson (in-8, Plon). — *Hommes et choses d'Allemagne*, par G. Valbers (in-8, Hachette). — *Le Comte de Montalembert*, par Th. Foisset (in-8, Lecoffre). — *Kléber, sa vie, sa correspondance*, par le comte Pajol (in-8, Didot). — *Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime*, par J. Ruben de Couder (t. Ier, in-8, Marescq). — *Assemblée générale des catholiques*, sixième année (3, 4, 5, 6 et 7 avril 1877, in-12, Jules Le Clere). — *Ce que c'est qu'un curé*, par Louis Veuillot (in-18, lib. de la Société Bibliographique). — *Les trois Veuves*, par A. de Pontmartin (in-18, lib. de la Société Bibliographique. — *M. de Grandmaison, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats du Mans* (in-8, Le Guicheux, au Mans). — *La Question sociale*, discours prononcé à la clôture de l'assemblée générale de l'œuvre (2 juin 1877), par le comte Albert de Mun (broch. in-18, secrétariat de l'Œuvre). — *Manuel d'une corporation chrétienne* par Léon Harmel (in-18 j., Tours, Mame). — *P. Corneille* t. Ier, le *Cid*, — *Horace*. Édition annotée par Frédéric Godefroy. Classiques pour tous (in-18, Paris, librairie de la Société Bibliographique). — *La Chanson de Roland*, traduite du vieux français par Adolphe d'Avril, 3e édition. Classiques pour tous (in-18, librairie de la Société Bibliographique).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Livres perdus et exemplaires uniques. — Tel est le titre d'un volume petit in-8 (tiré à 300 exempl.) que M. C. Brunet publia en 1872 en utilisant les notes que J.-M. Quérard avait réunies à cet égard et qu'il avait le projet de faire figurer dans cette *Encyclopédie du bibliothécaire* pour laquelle il avait rassemblé d'immenses matériaux, mais qui, conçue sur un plan beaucoup trop vaste, était d'avance destinée à ne pas voir le jour.

Les bibliophiles accueillirent avec intérêt le livre qui leur fut offert en 1872; le sujet n'avait pas encore été abordé; il parut curieux. Mais ce n'était qu'un essai, bien incomplet nécessairement.

D'ailleurs on ne doit jamais affirmer d'une manière positive qu'un livre est définitivement perdu, car il peut en surgir inopinément quelque exemplaire; un exemplaire regardé comme unique a peut-être des frères qui dorment inaperçus dans quelques bibliothèques publiques ou particulières.

Quoi qu'il en soit, il ne serait pas inutile de rechercher quels sont les livres d'une excessive rareté qui avaient échappé aux patientes investigations de Quérard; j'en ai noté un certain nombre, mais je me bornerai à en signaler quatre :

Astier (B.). *Le Bouquet de la feintise*, lié d'une soie desliée par la constance. *Lyon, P. Rigaud*, 1610. (Indiqué au catalogue Turquety comme le seul exemplaire connu; le *Manuel du Libraire* est muet à l'égard de ce petit volume.)

Enfant (l') prodigue par personnages. Paris, in-4, 20 feuillets. Un exemplaire figurait à la vente du duc de La Vallière en 1783; il fut acquis, joint à deux autres volumes fort précieux, par M. de Méjanes, dont la bibliothèque est la propriété de la ville d'Aix, et il fut adjugé pour 42 livres (aujourd'hui il se payerait 1,500 ou 2,000 francs et plus cher sans doute, s'il se présentait habillé en maroquin par un de nos grands relieurs); depuis près de 80 ans, on ne connaît pas d'autre adjudication.

L'édition de *Lyon (B. Chaussard)*, indiquée par du Verdier, dans sa *Bibliothèque françoise*, a disparu.

Pèlerin (le) d'amour, divisé en quatre journées, dédié à M. le duc de Guise, par O. D. L. T. C. C. *Bergerac, Gilbert Vernoy*, 1605, petit in-12.

Indiqué aux catalogues H. B. (Henri Bordes) et Benzon (n° 356), comme le seul exemplaire connu. Le *Manuel du Libraire* ne fait pas mention de ce livret en prose qui, en 1875, a atteint en vente publique le prix de 485 francs.

Pronostication sur le cours du ciel courant l'an de grâce MDLVI, par maistre Jehan Lescaillier. *Liége, Henry Rochefort*, in-4, goth.

On ne connait d'autre exemplaire que celui de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Voir le *Bulletin du bibliophile belge*, tome IX, p. 115.

Il serait fort à désirer que les amis de la science des livres voulussent bien signaler les ouvrages perdus dont ils ont connaissance; ces communications seraient utilisées dans le but de combler les lacunes que présente le travail de Quérard.

T. B.

Où et quand mourut Angelo Cattho? — Selon le *Gallia Christiana* (t. XVI, col. 118), Angelo Cattho, aumônier de Louis XI, archevêque de Vienne, « personnage de bonne vie, grande littérature et modestie, et très-savant en mathématiques, » aux conseils duquel nous devons les *Mémoires* de son intime ami Philippe de Commynes, mourut en Italie, *à Benévent*, en 1495. Selon le *Dictionnaire de Moréri*, ce prélat « mourut *à Vienne*, et fut enterré dans sa métropole. » Bayle (*Dictionnaire critique, Vo Cattho*) doute de la mort du prélat *à Benévent* et encore plus de sa mort *à Rome*, opinion qui, du reste, n'a été exprimée que par un auteur peu exact, Pierre Matthieu (*Histoire de Louis XI*, livre X, à l'année 1480). Enfin M. Weiss (*Bio-*

graphie universelle) dit avec une assurance singulière : « Il mourut extrêmement regretté, à Vienne, en 1497, et fut enterré dans la cathédrale. Puisque ce dernier point est certain, il faut mettre son prétendu voyage et sa mort à Bénévent au rang des erreurs historiques qui ne doivent plus reparaître. » Ai-je besoin de faire observer que ce ne serait pas une raison, parce que le tombeau d'Angelo Cattho serait à Vienne, pour que le prélat y fût mort ? N'aurait-on pu transporter son corps d'Italie en France ? Et qui sait d'ailleurs si le prétendu tombeau n'était pas un monument élevé en l'honneur de l'archevêque, mais ne renfermant pas ses dépouilles mortelles, un cénotaphe ? Quoi qu'il en soit, je demande si de récentes recherches permettent de déterminer d'une manière définitive l'année et le lieu de la mort d'Angelo Cattho.

T. DE L.

P. S. — Je suppose que c'est une faute d'impression qui, dans le *Dictionnaire historique de la France* de M. Ludovic Lalanne, fait mourir l'archevêque de Vienne en 1507. (Sans doute pour 1497).

Mélusine. — Je vois, dans le dernier numéro du *Polybiblion* (p. 44), qu'il a paru un livre sur cette parente des Oudins et des Nixes et que l'auteur donne à Mélusine une origine poitevine. N'y a-t-il pas à discuter cette assertion? La légende de Mélusine existe dans le Luxembourg et se rattache à la famille des comtes qui devaient donner à la Bohême le fameux Jean l'Aveugle pour roi. Cette tradition n'a-t-elle pas pu passer par une alliance à la famille de Lusignan? Son nom, si je ne me trompe, s'écrivait aussi Lesignen, et le cri de guerre de Louis de Luxembourg, connétable de Saint-Pol, était Lesignen. Il est à remarquer que les Luxembourg ont aussi transporté la légende de Mélusine dans le château de Hame. Je crois avoir vu ces détails dans une revue de province, *la Picardie*. Quant à l'histoire de la Mélusine luxembourgeoise, elle figure dans le *Luxembourg germanique* de M. Levêque de la Basse-Mouturie ; mais là son héros s'appelle Sigefroi, au lieu de Raimondin. Pour me résumer, je demande donc si Mélusine ne vient pas des bords de l'Alzette ou du fond de l'Alzette même, vu sa queue de poisson.

TH. P.

L'abbé Quenéte. — Dans un recueil publié chez les éditeurs Avn and E. Labat, *par un amateur*, sous ce titre : *Une volée d'épigrammes des plus divertissantes*, Paris, in-16, 1876, on lit à la page 6 l'épigramme suivante :

On dit que l'abbé Quenète
Prêche les sermons d'autrui ;
Moi qui sais qu'il les achète...

Cette plaisanterie avait été jusqu'ici reproduite avec le nom de Roquette, évêque d'Autun. Peut-on indiquer l'origine de cette épigramme et ce qu'était cet abbé Quenète.

H. P.

Vercingétorix. — Quels sont les titres et les auteurs des ouvrages qu'a inspirés Vercingétorix, soit en histoire, soit en littérature ? G. S.

M. de Montalembert. — Quelles sont les études les plus importantes consacrées à M. de Montalembert et à ses œuvres, soit pendant sa vie, soit depuis sa mort ?

H. B. DE M.

RÉPONSES.

Congrès des littérateurs flamands (XIX, 383, 479). Il s'est glissé une erreur de date dans les lignes que je vous adressais dernièrement. Vous voudrez, j'espère, me permettre de la relever. Les explications qui se suivent dans le numéro de mai du *Polybiblion* pourraient sans cela causer de la confusion dans l'esprit des lecteurs « Les congrès qui ont eu pour objet la philologie et la littérature néerlandaise, disais-je, n'ont été ni flamands, ni hollandais; ils ont été néerlandais. Ils ont été tenus alternativement en Belgique et en Hollande, et ont réuni les littérateurs des deux pays. *J'entends parler des derniers temps.* Le premier a eu lieu à Gand en 1841 ; le dernier à Bruxelles, l'an dernier. » C'est 1849 qu'il faut. Les faits anté-

rieurs se rapportent à un ordre d'idées et de choses autre. Depuis 1830, on cherchait plutôt une orthographe nationale qui fût conforme aux vrais principes de la langue *sans être hollandaise*. Les règles admises par le congrès de Gand de 1841 se rapprochent cependant de l'orthographe du hollandais Siegembeek. C'est là sans doute ce qui a porté M. De Ceuleneer à fixer à cette époque l'adoption de l'orthographe hollandaise en Belgique.

Qu'il me soit permis, en outre, de signaler une faute d'impression dans sa note. « Par arrêté royal du 6 septembre 1876, y est-il dit, un concours avait été ouvert sur les divers points controversés en matière d'orthographe flamande. Ce fut à la suite de ce concours que le congrès de Gand prit sa résolution. »

L'arrêté en question est de 1836, et le *Taelcongres* de Gand, *congrès de littérateurs flamands de Belgique* est du 23 octobre 1841. Le compte rendu de ses travaux a été publié par Snellaert sous le titre : *Taelcongres en Vlaemsch feest te Gent*. Gand, Hoste, 1842. C. D.

Publications de M. Tricotel (XVII, 381, 389). — *Les unicques et parfaictes amours de Galigaya et de Rubico*, pièce satirique de l'année 1617 sur le maréchal d'Ancre; suivie de deux chansons du temps relatives à son exécution. Publiée avec notice par Ed. Tricotel (Paris, Claudin, in-16, 46 p., 1875).

Au table du *Polybiblion*, année 1875, existe un renvoi au n° 4620, mais qui ne répond pas au nom de M. Tricotel. G. O. B.

La Vie de puissante et très-haute dame, Madame Gueline, par Monsieur Frippe Sauce, facétie en vers français entre-mêlés de latin macaronique, publiée d'après l'édition de Rouen, 1612 et précédée de l'Etat du banquet pour amoureux. Petite pièce inédite du seizième siècle, avec notice par Ed. Tricotel. In-8, 36 p. Paris, Claudin, 1875.

Le n° 4620 de la partie technique (1875) concerne un volume des *Mémoires-journaux* de Pierre de l'Estoile à l'édition duquel a collaboré M. Tricotel. V. M.

La France en 1789 (XIX, 96). — On peut consulter *la France avant la Révolution, son état politique et social à l'ouverture de l'Assemblée des notables en* 1787, par M. Raudot (in-8, 1841, 2e éd., revue 1847). — *Etat de la France avant* 1789, par Paul Boiteau (Paris, Perrotin, 1861, in-8). — *L'ancien régime et la Révolution*, par Alexis de Tocqueville (1re éd. 1856). — *Les Cahiers de* 89, par Léon de Poncins (Paris, Didier, 1866, in-8). — *Les Assemblées provinciales sous Louis XVI et les divisions administratives en* 1789, par le vicomte de Luçay (Paris, lib. de la Société Bibliographique, in-8). — *Les Réformes sous Louis XVI. Assemblées provinciales et parlements*, par Ernest Sémichon (Paris, Didier, 1876, in-8). — *Les Origines de la France contemporaine*, par M. Taine (Paris, Hachette, 1876), t. Ier. *L'ancien régime. L'ancienne France et la Révolution*, par Nourrisson (Paris, Didier, 1873, in-12). — *La France industrielle en* 1789, par M. E. Levasseur (Paris, Durand, 1865, in-8).

L'Inquisition en Espagne (XIX, 191, 286). — Don Luis Paramo a écrit une *Histoire* en latin qui va jusqu'au seizième siècle. — Don Rafael Melchior de Macanaz a écrit une *Defensa critica*. — Il a paru, en 1854, un mémoire intitulé *Il Combate*. — On peut ajouter aux écrits de D. Juan Llorente contre l'inquisition un *Memorio* publié à l'occasion de sa réception à l'Académie. Francesco Xavier Rodrigo publie actuellement à Madrid, avec la licence de l'autorité ecclésiastique, une *Historia verdadera de la Inquisicion*, qui aura plusieurs volumes et dont les matériaux ont été puisés, pour une bonne part, dans les archives de Samancas. M. S. (de Madrid).

Erratum. — Tome XIX, page 448, ligne 22, il faut lire *H. Duveyrier*, au lieu de H. Duvergier.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RELATIVES A LA LITTÉRATURE ANGLAISE DU MOYEN AGE.

THE EARLY ENGLISH TEXT SOCIETY.

(Voir t. X, p. 198; t. XI, p. 185; t. XIV, p. 307; t. XVI, p. 97; t. XVII, p. 193, et t. XIX, p, 115.)

LXII. *The vision of William concerning Piers the Plowman. Part. II, « the Crowley text, »* edited by the Rev. WALTER W. SKEAT. 1869, in-8 de LVI-476 p. — LXIII. *The vision*, etc., *Part, III, « the Whitaker text; » Richard the Redeles*, by the same auctor; *The Crowned King*, by another hand, edited by the Rev. WALTER W. SKEAT. 1873, in-8 de CII-535 p. — LXIX. *Pierce the Plowmans crede* (about 1394 AD.), transcribed and edited from MS. Tr. coll., Cam., R. 3, 15, collated with MS. Bibl., Reg. 18, B. XVII, in the British Museum, and with the old printed text of 1553; to which is appended *God spede the plough* (about 1500 AD.) from ms. Lansdowne 762; by the Rev. WALTER W. SKEAT, 1873, in-8 de XX-74 p. — LXV. *Meditations on the supper of our Lord, and the hours of the Passion*, by Cardinal JOHN BONAVENTURA, the seraphic doctor. Done into English by ROBERT MANNING OF BRUNNE (about 1315-1330), edited from the mss. in the British Museum and the Bodleian library, Oxford, with introduction and glossary, by J. MEADOWS COOPER. 1875, in-8 de XVIII-45 p. — LXVI. *The Blickling homilies*, of the tenth century, from the marquis of Lothian's unique ms. AD. 971. edited, with introduction, translation, notes, and index of words, by the Rev. R. MORRIS. Part. I, 1874, in-8 de 144 p. Part. II, 1876, in-8, 145-263 p. — LXVII. *Be Domes Dæge, de Die judicii*, an old English version of the Latin poem ascribed to Bede, edited (with other short poems), from the unique ms. in the library of Corpus Christi college, Cambridge, by J. RAWSON LUMBY. 1876, in-8 de VI-87 p. — LXVIII. *Cursor mundi*, edited by the Rev. RICHARD MORRIS. Part. III, 1876, in-8, 721-1104 p.; Part. IV, 1877, in-8, 1105-1360 p. — LXIX. *The History of the Holy Grail*, english, about 1450 AD., by HARRY LONELICH, skynner, from the French prose (ab. 1180-1200), of sire Robias de Borron, re-edited from the unique paper ms. in Corpus Christi college, Cambridge, by J. S. FURNIVALL. Part. I, 1874, in-8 de 172 p.; Part. II, 1875, in-8, 173-471 p. — LXX. *Palladius on husbandrie*, edited from the unique ms. of about 1420 in Colchester Castle, by the Rev. BARTON LODGE. Part. I, 1872, in-8 de 220 p. — LXXI. — *The Bruce*, part. II, 1874, in-8, 257-336 p. — LXXII. *The Romance of Guy of Warwick*, version 1, edited from the paper ms. Ff. 2, 38 in the University library, Cambridge, by Dr JULIUS ZUPITZA, professor in the University of Vienna. Part. I, 1875, in-8 de 256 p.; Part. II, 1876, in-8 de XV p., et 257-467 p. — LXXIII. *Old English homilies of the twelfth and thirteenth centuries*, edited from mss. in the British Museum, Lambeth, and Bodleian libraries, with introduction, translation and notes, by RICHARD MORRIS. First series, part. I, 1867, in-8 de LXII-96 p.; Part. II, 1868, in-8, 97-330 p. Second series, from the unique ms. B. 14-52, in the library of Trinity college, Cambridge, with three thirteenth-century hymns, 1873, in-8 de XXVII-271 p. — LXXIV. *Merlin*. Part. III, 1869, in-8 de CLVI p. et 397-701 p. — LXXV. *On early English pronunciation*. Part. III, 1871, in-8 de XX p. et 633-996 p.; Part. IV, 1874, in-8 de XX p. et 997-1432 p. — LXXVI. *The satyre of the thrie estaits, in commendation of Virtue and vituperation of vyce*, maid by sir DAVID LINDESAY of the Mont, edited by F. HALL, esq. 1869, in-8 de 378-548 p. — LXXVII. *Instructions for Parish priests*, by JOHN MYRC, edited from Cotton ms. Claudius A. 11, by EDWARD PEACOK, 1868, in-8 de XI-103 p. — LXXVIII. *The romance and prophecies of Thomas of Erceldoune*, printed from five manuscripts, with illustrations from the prophetic literature of the 15a and 16a centuries; edited with introduction and

notes, by James A. H. Murray, 1865, in-8 de lxxxvi-50 p. — LXXIX. *A supplicacyon for the Beggers*, written about the year 1529, by Simon Fish, now re-edited by F. F. Furnivall,—with a *Supplycacion to our moste soveraigne Lorde kynge Henry the eyght* (1544 AD.), *a Supplicacion of the poor commons* (1546, AD.), *the Decaye of England by the great multitude of Shepe* (1550-3, AD.), edited by J. Meadows Cowper, 1871, in-8 de xviii-115 p. — LXXX. *The select works of Robert Crowley*, edited with introduction, notes and glossary, by J. Meadows Cowper, 1872, in-8 de xxix-285 p. — LXXXI. *Henry Brinklow's complaynt of Roderyck Mors*, and *the Lamentacyon of a Christian agaiwst the Cytye of London, mede by Roderigo Mors*, edited from the black-letter originals by J. Meadows Cowper, 1874, in-8 de xxii-140 p. — LXXXII. *Emblemes and Epigrames*, AD. 1600, by Francis Thynne, Lancaster Herald, edited by F. J. Furnivall, 1876, in-8 de xvi-112 p. — LXXXIII. *Early English meals and manners*; with same forewords on education in early England, edited by F. J. Furnivall, 1868, in-8 de c-388 p.

LXII et LXIII. *The vision of William concerning Piers the Plowman.* — Le fameux poëme de Guillaume Langland nous a déjà occupé plus d'une fois (voir n°s XVII et XXVIII), et j'ai donné à entendre qu'il existe de cet ouvrage cinq familles de manuscrits, dont trois doivent être attribuées à l'auteur lui-même. Le groupe représenté par le *codex* « Vernon » a défrayé ma précédente notice; je vais maintenant dire quelques mots de ce que l'on peut appeler le texte « Crowley, » ainsi nommé parce qu'il a servi pour l'édition publiée en 1550 par Robert Crowley. Ce texte, remanié en 1377, nous dit M. Skeat, est reproduit par quinze manuscrits que le savant annotateur décrit dans sa préface, et qu'il a collationnés avec le plus grand soin; prenant pour base de son travail un codex de la Bodléienne, à Oxford (Laud. misc. 581). Après d'intéressants détails bibliographiques et philologiques, M. Skeat nous donne l'analyse de la vision de Piers Plowman, et termine son volume par des notes explicatives.

Si le texte « Vernon » est précieux, comme contenant l'inspiration originale de Langland, si la suite des manuscrits « Crowley » a une très-grande valeur à cause des corrections et des additions que l'auteur a introduites, le groupe dont il me reste à parler, comprenant vingt copies, est encore plus digne d'étude, parce qu'il nous met sous les yeux la rédaction définitive, la dernière pensée mûrement réfléchie et arrêtée *ne varietur*. C'est d'après ce remaniement que le docteur Whitaker publia, en 1813, une bonne édition de Piers Plowman, prenant pour point de départ, comme le fait aujourd'hui M. Skeat, le manuscrit Philipp 8252. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les trois familles de textes se complètent l'une par l'autre ; certaines particularités historiques, topographiques ou littéraires données par celle-ci ne se trouvent pas dans celle-là ; « Vernon » a des allusions qu'on ne retrouve pas dans « Crowley,» et Whitaker, à son tour, contient des faits que le lecteur chercherait inutilement dans les deux récensions antérieures. Aussi, M. Skeat s'est-il vu obligé de donner dans sa préface une troisième analyse du poëme. La date de la rédaction « Whitaker » peut être fixée à 1392, et, comme appendice, notre éditeur a ajouté deux

petites compositions également relatives au gouvernement et au caractère de Richard II. L'une, intitulée « Richard the Redeles » (*Richard le mal avisé*, 1399), est aussi de Guillaume Langland; l'autre a pour titre « the Crowned King » (*le Roi couronné*, 1415); on n'en connaît pas l'auteur, mais elle paraît avoir été écrite en 1415, et est une des nombreuses imitations de Piers Plowman, qui furent mises en circulation pendant le quinzième siècle. Le poëte y donne des conseils au roi Henri V, à la veille de partir pour son expédition en France. Je ne terminerai pas cette courte notice sans rendre hommage au vaste trésor d'érudition accumulé dans les notes et les glossaires.

LXIV. *Piers the Ploughman's crede.* — L'allégorie satirique de Guillaume Langland devint très-populaire dès son apparition, on l'imita de tous côtés, et un des meilleurs spécimens de la littérature wyckliffite du temps est, sans contredit, le petit poëme dont je viens de transcrire le titre. *Le Credo du Laboureur*, écrit, selon toute apparence, en 1394, a été plusieurs fois publié, et l'édition dont nous sommes redevables à M. Skeat est faite sur un manuscrit du collége de la Trinité, à Cambridge; elle est accompagnée d'une pièce de quatre-vingt-seize vers du même genre, intitulée : « God spede the plough » (*Que Dieu donne prospérité à la charrue*). Il est impossible de se rendre un compte exact de l'état de l'Église anglicane au temps de Richard II, sans étudier à fond la littérature produite par l'initiative de Langland, et on ne saurait, pour ce travail, s'adresser à un guide plus compétent que M. Skeat. Voici, en quelques lignes, comment Hickes apprécie la poésie wyckliffite du quatorzième siècle. *Vates hic noster in sæculo suo doctissimus, et acerrimus morum vindex, clericis, quos in omnibus satyris, ipso summo pontifice nec intacto perstringit; clericis inquam utriusque nominis, quid propter peccata eorum, hypocrisin, avaritiam, luxum, terrenorum cupidinem, defectum charitatis, beneficiorum et redituum abusum, desidiam et turpem gregum neglectum in postero tempore eventurum erat, prædixit.* C'est là une excellente épigraphe à mettre sur la couverture des quatre volumes de M. Skeat.

LXV. *Meditations on the supper of our Land.* — La *Vie de Notre-Seigneur*, par saint Bonaventure, a toujours été un livre favori, en Angleterre, comme ailleurs; il en existe plusieurs traductions, et celle dont M. Cowper publie un extrait est la plus ancienne de toutes. Elle a été faite par Robert Mannyng, de Brunne, dans le comté de Lincolnshire, qui avait déjà écrit, pour l'usage de ses compatriotes, une version du *Manuel des péchiez* (en 1303, sous le titre de *Handlyng Synne*). Entre 1327 et 1338, Mannyng traduisit en anglais la chronique française de Pierre de Langtoft, et c'est à la même époque qu'il faut placer le petit ouvrage dont je parle ici. C'est, à proprement dire,

une paraphrase, et un curieux spécimen de la grammaire du quatorzième siècle.

LXVI. *The Blickling Homilies.* — Les deux premières livraisons de ce livre sont les seules qui aient paru, et il m'est impossible d'entrer dans des détails sur une publication dont la préface et les notes sont encore à venir. Tout ce que je puis dire aujourd'hui, c'est que le texte, édité pour la première fois par M. Morris, contient dix-neuf homélies en anglais du dixième siècle, avec une traduction. Le manuscrit unique d'où M. Morris a tiré ces discours fait partie de la bibliothèque du marquis de Lothian, à Blickling-Hall, et est de l'année 971. J'y reviendrai dès que la troisième livraison aura vu le jour.

LXVII. *Be Domes Dæge.* — Un manuscrit unique de la bibliothèque du collége de Corpus Christi, à Cambridge, a fourni les matériaux de ce petit volume ; ce sont cinq poëmes assez courts, avec une traduction en anglais moderne. Le premier, intitulé *Be Domes Dæge* (*de Die judicii*), est la version de cent cinquante-sept hexamètres latins attribués par les uns à Alcuin, par les autres à Bède le Vénérable; c'est le morceau capital du recueil. M. Lumby a ajouté des notes et un glossaire.

LXVIII. *Cursor mundi.* — Lorsque j'ai parlé pour la première fois de cet intéressant ouvrage (t. XIV, p. 313), il n'en avait paru que deux volumes; les troisième et quatrième fascicules sont maintenant sous mes yeux; ils terminent le texte, mais seront suivis de notes et d'un glossaire, qui me donneront l'occasion d'y revenir.

LXIX. *The Holy Grail.* — M. Furnivall a commencé la publication de l'histoire du Saint-Graal; je me réserve de l'examiner en détail lorsque l'impression sera terminée. Pour le moment je dirai que la traduction anglaise de Harry Lonelich, écrite vers le milieu du quinzième siècle, nous a été conservée dans un manuscrit unique du collége de Corpus Christi, à Cambridge ; malheureusement, l'introduction et les onze premiers chapitres du premier livre manquent, à l'exception d'une vingtaine de vers; et, pour y suppléer, M. Furnivall a reproduit l'original de Robias de Borron, d'après un codex du British Museum (Bibl. Reg., XIV, E. 3), en y ajoutant les variantes d'un autre manuscrit de la même bibliothèque (fonds addit., 10292). Il a également eu soin d'insérer en note les passages du texte français toutes les fois que la traduction de Lonelich s'en écarte. Chaque chapitre est précédé d'un sommaire.

LXX. *Palladius on Husbandrie.* — Le traité de Palladius *de Re rustica*, traduit en vers anglais du quinzième siècle, a été imprimé par M. Lodge, d'après un manuscrit unique conservé au château de Colchester. Cette première partie ne nous donne que le texte. J'y reviendrai.

LXXI. *The Bruce.* — Je disais, il y a un an (t. XVI, p. 101) : « La seconde livraison de l'histoire de Robert Bruce donnera le reste du poëme (livr. XI-XX), les notes et la préface. » Je me trompais, hélas ! La voici, cette seconde livraison ; elle ne nous mène que jusqu'au commencement du livre XIV. Attendons.

LXXII. *Guy of Warwick.* — Ce roman de chevalerie, un des plus populaires de l'autre côté du détroit, est français d'origine. On connaît huit manuscrits du texte original, dont trois à Londres, un à Cambridge, un cinquième à Oxford, et les derniers à Paris, à Cheltenham et à Wolfenbüttel. Il est à regretter que ce roman soit encore inédit, à l'exception du commencement : la version anglaise, publiée par le docteur Zupitza, est tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de l'université de Cambridge. Quatre différentes traductions dans la même langue ont été faites à différentes époques, et sont représentées aussi par huit *codices* d'inégale importance. M. Zupitza se propose de compléter son travail par une préface littéraire et philologique ; en attendant, il a ajouté au texte du roman plus de cent pages de notes très-curieuses et très-instructives.

LXXIII. *Old English Homilies.* — La première série d'homélies éditée par M. Morris, d'après des manuscrits du British Museum, de la Bodléienne et de la bibliothèque de l'archevêque de Cantorbéry à Lambeth, comprend vingt-neuf discours, suivis d'un supplément et accompagnés d'une version anglaise. La plupart de ces homélies sont des traductions ou des paraphrases de compositions plus anciennes, notamment des traités d'Ælfric, archevêque de Cantorbéry au dixième siècle. Elles appartiennent elles-mêmes au douzième et au treizième siècles, et nous montrent l'idiome anglo-saxon dans un état de transition qui cessa avec l'apparition du « Brut » de Layamon. L'introduction grammaticale de M. Morris fait ressortir très-clairement les principaux caractères de ce mouvement, le défaut d'uniformité et surtout la tendance des provincialismes et des expressions populaires à s'introduire de plus en plus dans la structure de la phrase. A un autre point de vue, les homélies en question offrent un sujet d'étude également plein d'intérêt ; par exemple, la quatrième, *In diebus dominicis*, nous donne la curieuse légende suivant laquelle saint Paul et saint Michel, étant descendus aux enfers, obtinrent un jour de repos par semaine pour les malheureuses victimes de Satan. Dans le cinquième discours, se trouve la fable de l'écrevisse et de sa mère. Les médisants et les calomniateurs y sont comparés à des serpents tachetés ; les riches qui font un mauvais usage de leurs biens ressemblent aux crapauds noirs, qui ne peuvent manger leur soûl, de peur que la terre ne cède sous eux ; les grenouilles jaunes sont les emblèmes des femmes qui portent des robes couleur de safran et se couvrent le

visage de poudre. Ces sirènes méritent d'être nommées la souricière du diable, et leur parure est le morceau de fromage qui attire la souris dans le piége; leurs cosmétiques sont le savon de l'esprit malin, et leur miroir est sa cachette.

La seconde série d'homélies, publiée par M. Morris sur un manuscrit du collége de la Trinité à Cambridge, n'offre rien de bien saillant comme étude de mœurs au douzième siècle, traditions populaires, etc.; il y en a trente-cinq, et leur importance est purement grammaticale; quelques-unes sont probablement des paraphrases de sermons écrits en latin; les autres sont des compositions originales, surtout celles où les auteurs se hasardent à discuter des problèmes d'étymologie. Outre les notes et les variantes, M. Morris a ajouté à son volume trois hymnes du treizième siècle, tirées d'un manuscrit d'Oxford, avec la musique de deux d'entre elles transcrite sur l'original, arrangée selon la notation moderne, et suivie d'observations critiques.

LXXIV. *Merlin, part. III.* — Cette troisième et dernière partie du roman de Merlin est précédée d'une étude très-remarquable sur la topographie arthurienne, si je peux m'exprimer ainsi. Sans prétendre suivre M. Stuart Glennie dans tous les détails qu'il nous donne, il faut au moins que j'indique ses conclusions. Après avoir fait ressortir l'importance des anciennes traditions et des ouvrages où elles sont consignées, après avoir établi les rapports qui existent entre les romans du moyen âge et l'époque immédiatement antérieure à la composition de ces poëmes, M. Stuart Glennie énumère les différentes localités dans le cycle de la Table-Ronde; il parcourt, et nous invite à parcourir avec lui, le sud de l'Écosse, le sud-ouest de l'Angleterre, et le nord-ouest de la France. Nous avons là une zone bien définie, très-circonscrite, et il s'agit de déterminer, dans les limites de cette zone, quel est le centre, le lieu de naissance de la légende arthurienne. Un examen critique de l'histoire politique et littéraire des Cymry, amène notre auteur à conclure : 1° que le roi Arthur des plus anciennes chroniques et des poëmes les plus reculés était un chef des Cymry du nord, et que, par conséquent, c'est au nord (en Écosse), qu'il faut chercher le berceau de la tradition qui se rattache à ses aventures; 2° que, dans l'histoire des Cymry du nord, il y avait des conditions rendant impossible parmi eux l'introduction *ab extra* et la conservation de traditions arthuriennes, supposé que ces traditions ne fussent pas émanées de l'existence d'un véritable Arthur historique ; 3° que, dans l'histoire des Cymry méridionaux, se trouvaient, au contraire, des circonstances essentiellement favorables à l'importation de traditions arthuriennes venues du nord. Pour établir sa thèse, M. Stuart Glennie se livre à des considérations historiques, géographiques et philologiques du plus grand intérêt, et qui témoignent d'une érudition pro-

fonde; il montre que, dans la majorité des poëmes arthuriens, la scène et les épisodes se rapportant aux frontières de l'Écosse, les guerriers sont tous Gwyr et Gogledd' (les hommes du Nord), les bardes, Merlin, Taliessin, Aneurin, Ilyward Slen, vivaient dans le nord; enfin ni le pays de Galles, ni la Bretagne ne peuvent produire contre le *barde* écossais des arguments ayant la moindre valeur. Une excellente carte accompagne et *illustre* la dissertation de M. Glennie.

LXXV. *Of early English pronunciation.* — J'ai déjà parlé du savant traité de M. Ellis (t. XI, p. et 190, t. XVI, p. 199); il me reste à rendre compte des troisième et quatrième parties. Les écrivains, depuis Chaucer jusqu'à Shakspeare, sont d'abord examinés, et, ce qui nous intéresse surtout, l'influence du français sur leur style y est soigneusement discutée. Ainsi M. Ellis prend 858 vers dans le prologue des contes de Cantorbéry, et arrive au résultat suivant :

Vers où on ne trouve pas un mot français.	325,	soit 37.9	pour cent.
— qu'un mot français.	343	40.0	—
— que deux.	157	18.2	—
— trois.	87	3.4	—
— quatre	12	0.4	—
— cinq	1	0.1	—
Total.	858	100	pour cent.

Si l'on calcule sur les données ci-dessus la somme des mots français contenus dans le prologue, on arrive au nombre de 761, c'est-à-dire à une moyenne d'un peu moins d'un mot par vers. Le caractère essentiellement anglais du poëme ne saurait être plus évidemment démontré. M. Ellis a complété ses recherches sur Chaucer par l'analyse des dissertations de deux auteurs allemands, MM. Gesenius et Rapp, sur le style et les formes grammaticales de ce poëte; on trouve là aussi dans le même volume la réimpression de trois essais devenus *rarissimes*, particulièrement le traité de la prononciation française, composé, en 1521, par Alexandre Barclay. En définitive, pour l'histoire de notre langue, cette troisième partie est d'une valeur qu'il serait impossible d'exagérer. La quatrième livraison traite de la prononciation de l'anglais, à partir du dix-septième siècle; l'Irlande et les États-Unis d'Amérique fournissent, à ce point de vue, un contingent d'observations très-curieuses, et M. Ellis a noté aussi les analogies que nous offrent les dialectes des principales localités d'Allemagne et de Hollande.

LXXVI. *The Satyre of the thrie estaits.* — Cet ouvrage de sir David Lindesay est une espèce de satire dramatisée dont les personnages sont, pour la plupart, des abstractions, et qui nous rappelle à la fois Guillaume de Lorris et Alain Chartier. Chasteté, diligence, bon con-

seil, flatterie et débauche y jouent leur rôle en compagnie de l'abbé, du docteur et du marchand ; les vices qui, au seizième siècle, comme de nos jours, formaient le thème habituel des prédicateurs et des moralistes, y sont vigoureusement fustigés, et, çà et là, nous rencontrons d'intéressants détails historiques.

LXXVII. *Instructions for parish priests.* — On ne sait pas grand'chose sur l'auteur du petit poëme que M. Peacock publie ici pour la première fois. Il se nommait Jean Myre, vivait pendant la première moitié du quinzième siècle, et était chanoine de Lillestall, dans le Shropshire. Les *Instructions* ne peuvent être considérées comme un ouvrage original; mais, d'un autre côté, M. Peacock n'a pas encore pu trouver le texte latin, que Jean Myre a mis en vers anglais, pour la plus grande édification de ses compatriotes. Ce volume est essentiellement un manuel de piété pratique, et on y chercherait en vain, soit des allusions satiriques, soit des passages de controverse. La vie ecclésiastique, la discipline et le rituel de l'Église anglicane vers l'époque de Wyckliffe y fournissent d'ailleurs des particularités que l'éditeur explique très-amplement dans ses notes.

LXXVIII. *The Romance and prophecies of Thomas of Erceldoune.* — Qui n'a pas entendu parler de Thomas le Rimeur et de ses prophéties? Qui n'a pas désiré savoir quelque chose d'authentique sur ce mystérieux personnage ? Si un savant pouvait satisfaire notre curiosité, c'était, sans doute, M. Murray; eh bien, toutes les recherches de M. Murray n'aboutissent guères qu'à des hypothèses, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant l'excellente introduction de ce volume. Thomas le Rimeur vivait en 1286, voilà tout ce qui est avéré, en fait de dates ; quant au nom de *Rimeur*, on ne sait pas au juste si s'était un sobriquet, car il paraît que, dans le comté de Berwick, il y avait une famille *Rymour*, à laquelle notre *vates* se trouvait peut-être allié ; enfin *Erceldoune* s'écrit *Ercheldun*, *Ersyltoun* ou *Erceldoun;* mais c'est une localité bien connue dans le sud de l'Écosse, et là-dessus il ne peut y avoir aucun doute. L'événement qui fonda la réputation de Thomas le Rimeur comme prophète est sa prédiction de la mort du roi Alexandre III; le *Scotichronicon* de Jean de Fordun en fait mention; grâce à son patriotisme et à l'adresse avec laquelle il savait se borner aux *vaticinations* les plus énigmatiques, il s'acquit une renommée que le septicisme du siècle dernier ne parvint pas à détruire. Le roman de sir Tristram, édité par sir Walter Scott comme étant l'ouvrage de Thomas d'Erceldoune, ne lui appartient pas, et il est extrêmement douteux que le poëme publié par M. Murray, dans le volume dont je parle en ce moment, soit de lui. Terminé vers la fin du quatorzième siècle, il comprend de toute nécessité des épisodes de provenance postérieure à la mort du *Rimeur;* mais on s'explique facilement le désir qu'avaient les pa-

triotes écossais de mettre en circulation, sous le couvert d'un barde populaire, leur amour de l'indépendance et leur haine des Anglais; toute une littérature prophétique se développa autour du noyau primitif, et même les Jacobites de 1745 s'ingénièrent à découvrir, dans les vieilles déclarations de Thomas, la garantie du triomphe des Stuarts. Le spécimen le plus remarquable de ce genre d'écrits est un recueil que M. Murray nous donne, sous forme d'appendice au présent volume, et qui est intitulé : *The whole prophecie of Scotland, Ireland and some part of France and Denmark.* C'est une rapsodie dont quelques portions remontent au règne de Jacques 1er d'Écosse (mort en 1437), mais qui fut imprimée pour la première fois en 1603, à Édimbourg. Quant au roman de Thomas le Rimeur, on en connaît cinq manuscrits, tous reproduits par M. Murray dans son volume ; il est divisé en trois chants dont le second seul est historique; le reste se compose de prophéties légendaires qui se rattachent aux aventures du roi Arthur et aux romans de la Table-Ronde.

LXXIX. *A supplicacyon for the beggers.* — La littérature puritaine a fourni aux éditeurs de l'*Early Text Society* un appoint très-considérable; en voici un des plus curieux. Les deux *suppliques* ou pétitions qui ouvrent le volume sont de violentes attaques contre le Saint-Siége et l'Église catholique; la première, écrite en 1544 par un certain Simon Fish, produisit une réponse non moins vive par sir Thomas Morus, sous le titre de la *Supplique des âmes* (A Supplicacyon of souls); la seconde est postérieure de deux ans, et on n'en connaît pas l'auteur. La *Décadence de l'Angleterre* (the Decaye of England) nous dit l'écrivain également anonyme du troisième pamphlet (1500-3), est attribuable à l'abus des pâturages et à la diminution sensible des terres labourables. Par exemple, dans l'Oxfordshire, il y a quarante charrues de moins qu'autrefois ; et, comme chaque charrue entretient six personnes, voilà, de compte fait, 240 individus réduits à la mendicité. Laissant aux économistes le soin de vérifier l'exactitude de ce calcul, je me bornerai à ajouter que les notes et le glossaire de ce volume méritent l'attention du lecteur.

LXXX. *The select works of Robert Crowley.* —Nous connaissons déjà maître Crole, Croleus, Crowlæus ou Crowley, comme un des éditeurs de *Piers Plowman* (voir plus haut, nos LXII et LXIII). Gradué de l'université d'Oxford, il s'établit à Londres, en qualité d'imprimeur en 1549, fut ordonné diacre en 1551, devint archidiacre en 1559, et mourut en 1588, à l'âge de soixante-dix ans; il était, à cette époque, curé de l'église de Saint-Giles, Cripplegate, à Londres. Puritain furibond, Crowley passa sa vie à se disputer avec tous ceux de ses confrères qui ne croyaient pas à la prédestination, et il écrivit une multitude de pamphlets dont les cinq principaux sont imprimés ici avec une excel-

lente introduction et un glossaire. Crowley était un observateur très-sagace ; malgré ses tendances puritaines, il voyait à merveille que le résultat de la révolution ecclésiastique en Angleterre serait l'asservissement du clergé, et que la suppression des monastères et des communautés religieuses amènerait infailliblement, non pas un retour au christianisme primitif, mais le développement du paupérisme dans des proportions effrayantes. Bref, selon lui, la réforme était un *fiasco*, parce que ceux qui y avaient poussé y cherchaient la satisfaction de leur avarice et de leurs rancunes, plutôt que l'intérêt bien entendu de l'Église. Telle est la pensée de Crowley, tel est le point de vue auquel il s'est placé pour composer les cinq pamphlets si judicieusement choisis par M. Cowper entre une multitude d'écrits du même genre, pamphlets qu'il faut lire avec l'admirable introduction qui leur sert de commentaire.

LXXXI. — *Henry Brinklow's complaynt of Roderick Mors.* — Voici ce que dit, de Henry Brinklow, Bale, dans ses *Scriptores Britanniæ : Henricus Brinklowe civis, ac mercator Londinensis, homo pius, fideque magis quam eruditione clarus, mirabili flagrans divinæ veritatis amore, et erga ejus adversarium Antichristum odio, quorumdam eruditorum virorum adminiculis edidit, sub nomine Roderici Morsii.*

Ad Parliamentum Anglie,
Super Londino quærimoniam,
Expostulationem ad Clerum,

quæ omnia impressa vidi. Obiit anno Domini 1546, *Londini sepultus.*

Brinklow était un homme de la même trempe que Crowley. « Les pamphlets réimprimés ici sont, dit M. Cowper, l'expression des vues formées par les puritains, victimes des changements qu'ils avaient eux-mêmes contribué à produire. Leur désappointement était une réalité. Ils s'étaient imaginés qu'une fois débarrassés de la suprématie papale et de la juridiction du Saint-Siége, l'Angleterre serait le paradis des saints. Hélas non! Au lieu du pape Clément, ils trouvèrent, dans le pape Henri, un maître infiniment plus sévère ; au lieu des décrets du Vatican, ils eurent à gémir et à se débattre sous « le fouet à six lanières » qu'on appelle l'édit sanglant des six articles. Ils s'imaginaient que la suppression des abbayes amènerait une espèce de communisme chrétien, et une distribution équitable des biens ecclésiastiques parmi la population indigente. A leur grande surprise, ils virent les favoris du roi recevoir de leur maître les propriétés de l'Église, tandis que les pauvres, heureux jadis de recueillir aux portes des couvents leur part des richesses du clergé, mouraient de faim sans qu'on daignât s'occuper d'eux. » Voilà ce que dit l'éditeur de Brinklow ; c'est une préface à lire avec soin, d'un bout à l'autre ; c'est un excellent morceau d'histoire ecclésiastique ; je recommande surtout le

parallèle entre le cardinal Pole et Brinklow : — tous deux chrétiens véritables, brûlant de l'amour de Dieu et du prochain, comprenant la nécessité de détruire les abus ; mais le premier cherchant à y arriver par une simple réforme, le dernier ne voyant de salut que dans une révolution. Les notes de M. Cowper ne laissent rien à désirer.

LXXXII. — *Emblemes and epigrames.* — M. Furnival dit lui-même qu'il ne sait trop ce qui l'a poussé à publier ces petites compositions. En effet, elles n'ont rien de bien remarquable, et n'auraient jamais reçu les honneurs de l'impression, si elles n'avaient pas été l'ouvrage d'un des plus anciens annotateurs de Chaucer. Il y soixante-quatre emblèmes et soixante-seize épigrammes, avec des notes et un glossaire.

LXXXIII. — *Early English meales and manners.* — Ce gros volume est sans contredit, un des plus intéressants de toute la collection, et la préface de M. Furnival est un chef-d'œuvre ; résumant les faits accumulés dans les textes qu'il s'est chargé d'éditer, et les commentant avec soin, il nous trace un tableau très-curieux de l'éducation de la jeunesse au seizième siècle : 1. Dans les hôtels de la noblesse ; 2. Dans les maisons de la bourgeoisie ou chez des précepteurs ; 3. Aux universités anglaises ; 4. Aux universités étrangères ; 5. Dans les écoles des monastères et des cathédrales ; 6. Dans les écoles séculières (*grammar schools*). Les quatorze traités réunis ici s'occupent de l'éducation dans le sens le plus complet du mot, depuis la civilité puérile et honnête jusqu'à la pratique des devoirs religieux ; on y trouve un livre de cuisine avec des recettes pour faire des confitures, et des préceptes pour se bien conduire à l'église et en société ; ici une prière, là une fameuse *carolle* que l'on chantait et que l'on chante encore dans le réfectoire des colléges, lorsque, à Noël, la hure de sanglier est placée en grande pompe sur la table. Bref, pour la connaissance de la vie privée et des habitudes domestiques de nos voisins d'outre-mer, il y a trois cents ans, ce recueil est extrêmement précieux.

GUSTAVE MASSON.

Post-Scriptum. — Le compte rendu qu'on vient de lire me met en règle avec l'*Early English text.* Dorénavant, les ouvrages édités par cette société seront analysés au fur et à mesure de leur publication.

G. M.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Les Indes noires, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, 1877, gr. in-12 de 292 p. Prix 3 fr. — *Dionis*, par M. MILES GERARD KEON, traduction de Mme ROUSSEAU. Paris, Perisse, 1877, gr. in-18 de 486 p. Prix : 2 fr. 50. — *Mon premier voyage en mer*, adapté de l'anglais à l'usage de la jeunesse, par Saint-..... Paris, Hetzel, 1877, gr. in-18 de 392 p. Prix : 3 fr. — *Histoire d'une enfant de Paris*, par Mme LE LASSEUR. Paris, Auguste Vaton, 1877, in-8 de 170 p. Prix : 3 fr. — *Le rubis de Syrie*, par Mme ANTONIE JAUFFRET, Paris, librairie générale, 1877, gr. in-18 de 359 p. Prix : 3 fr. 50. —

L'Interne du Val-de-Grâce, par E. DE LALAING. Paris, Blériot, 1877, gr. in-18 de 280 p. Prix : 2 fr. 50. — *Le Trésor du souterrain*, par JEAN GRANGE. Paris, Blériot, 1877, gr. in-18 de 290 p. Prix : 3 fr. — *Une maison de correction*, par Mme MARIE-ANGÉLIQUE. Paris, Putois-Cretté, 1877, gr. in-18 de 353 p. Prix : 2 fr. — *La Branche de Vislous*, par LOUIS FUZET. Limoges, Ardant, 1876, in-8 de 240 p. Prix : 2 fr. — *Le Juif de Vérone*, par A. BRECIANI, traduction de N. LAMY, avocat. Limoges, Bardou, 1876, in-8 de 250 p. Prix : 2 fr. — *Le Val Saint-Jean*, par Mme BOURDON. Paris, René Haton, 1877, gr. in-18 de 289 p. Prix : 2 fr. — *Le Chemin du bonheur*, par E. MARCEL. Paris, Dillet, 1877, gr. in-18 de 290 p. Prix : 2 fr. — *Aimée*, par HENRI CROISY. Paris, Oudin, 1877, gr. in-18 de 221 p. Prix : 2 fr. — *Les deux cousines*, par LUCIEN DARVILLE. Paris, Bray, 1877, gr. in-18 de 402 p. Prix : 3 fr. — *Louise et Hélène ou les fruits de l'éducation chrétienne*, par Mme GABRIELLE D'AVOR. Paris, librairie Saint-Joseph, 1877, gr. in-18 de 361 p. Prix : 1 fr. 50. — *En famille*, par Mme STOLZ. Paris, René Haton, 1877, gr. in-18 de 271 p. Prix : 2 fr. — *A quoi sert un chapelet*. Tours, Mame, 1877, in-18 de 142 p. Prix : 50 c. — *Le Calvaire de la Patrie*, par A. RIO. Limoges, Ardant, 1875, in-8 de 260 p. Prix : 2 fr. — *Les Neiges d'antan*, par Mme LAVERGNE. Paris, Palmé, 1877, in-18 j. de 319 p. Prix : 3 fr. — *Even le Monedich*, par Mme GABRIELLE D'ETHAMPES. Paris, Oudin, 1877, in-18 j. de 280 p. (Bibl. Saint-Michel). Prix : 2 fr. — *Lisez-nous*, par M. D'OUTREMER. Paris, Ch. Douniol, 1877, in-18 de 90 p. Prix : 1 fr. 25. — *La Casa Giojosa*, étude sur Victorin de Fettro, par Mme BENOIT. Paris, Didier, 1877, in-12 de 438 p. Prix : 5 fr.

Des livres honnêtes ! des livres pour la jeunesse ! voilà ce que demandent les familles, les créateurs de bibliothèques paroissiales, les fondateurs d'ouvroirs. L'amour, ou plutôt la passion de la lecture, prend des proportions énormes. Ce ne sont plus les lecteurs ni les curieux qui font défaut, mais les ouvrages pouvant être, sans danger, mis dans toutes les mains. Les catalogues des libraires nous offrent, il est vrai, des nomenclatures variées, mais, il faut l'avouer, tous les ouvrages dont le titre nous attire ne méritent pas une place dans les bibliothèques. Ce qu'il faut reprocher aux auteurs écrivant pour la jeunesse, ce n'est pas de manquer de bonnes intentions : cette bonne intention est complète. Mais une grande faiblesse dans l'idée inspiratrice et une négligence absolue dans la forme semblent traduire cette pensée de l'auteur : « pour des ouvrages destinés à la jeunesse, c'est toujours assez bon ! » Cette pensée est dangereuse et fausse à la fois, et les écrivains moraux et religieux y doivent d'autant plus vite renoncer que les grands succès en librairie sont aujourd'hui pour les écrivains consciencieux et chercheurs, qui donnent à la fabrication de leurs livres une tournure imprévue, et qui ajoutent à la valeur du fond de leurs productions, la science du langage et la grâce de la forme.

Ne cherchons pas ailleurs que dans ces qualités si rares à réunir le succès constant de M. Jules Verne. Il est légitimement basé sur deux causes : le mérite de l'invention, fruit d'une imagination féconde servie par un savoir varié, et le soin extrême avec lequel sont traités les types divers qui s'offrent dans ses ouvrages. La vie ! tel est le secret de la composition dramatique, et tout livre renferme un drame, soit psychologique, soit actif, aussi bien que la pièce de théâtre. Les *Indes noires*, de cet auteur, nous transportent dans un monde souterrain dont les merveilles de la vapeur doublent aujourd'hui l'intérêt.

Les *Indes noires* sont les mines de houille, ces trésors amassés pour l'homme durant une longue série de siècles. Un tableau complet et curieux de l'existence des mineurs, une étude approfondie des phénomènes dont les entrailles de la terre peuvent être le théâtre, les joies qu'on y peut éprouver, les dangers qu'on y court, ces divers tableaux, que font valoir des oppositions habilement présentées, font du volume de M. Jules Verne un ouvrage d'autant plus intéressant qu'il touche à des détails industriels dont, chaque jour, nous avons besoin de nous instruire. La figure à demi-fantastique du vieux mineur, la mignonne Nill, victime, pendant de longues années, de la sauvagerie de son aïeul, enfin l'oiseau étrange traversant le drame qui se joue tout entier dans la nuit, captivent autant l'imagination que la science déployée dans le volume satisfait la légitime curiosité de l'esprit.

— Nous avons sous les yeux un volume intitulé *Dionis*, par M. Miles Gerard Keon. Nous prenons d'autant plus soin d'indiquer le nom de l'auteur anglais auquel est due cette œuvre remarquable, que la traductrice a cru pouvoir le supprimer sur la couverture. Ce livre, qui doit prendre place à côté des *Derniers jours de Pompéï*, de Bulwer, et des *Gladiateurs*, ces deux productions qui offrent la résurrection complète d'une civilisation évanouie, atteste une science profonde du monde romain, de son histoire, de sa littérature, de ses tendances. Les tableaux des jeux, des spectacles, sont d'une complète exactitude; les personnages de Tibère et de Séjan ont la valeur d'une médaille. Un souffle chrétien anime ces pages, dont les diverses scènes s'illuminent de la vision du Sauveur. Parmi ce grand nombre d'ouvrages qui tentent à reconstituer les époques lointaines, *Dionis* est certainement un des plus remarquables. Il doit trouver une place à part dans toutes les bibliothèques, et, si la science dont il fait preuve effraye parfois les jeunes gens, ce volume les obligera à rouvrir des classiques oubliés, et leur rendra, de la sorte, un double service. Il est à regretter que les négligences du style de la traduction affaiblissent trop souvent la force de la pensée et la beauté des scènes décrites par M. Miles Gerard Keon.

— *Mon premier voyage en mer* est un livre agréable, écrit avec une constante bonne humeur ; il intéresse, il charme, il instruit. Rien de pédagogique dans l'enseignement, de forcé dans les tableaux. L'ouvrage possède une qualité rare : il est jeune. L'allure, la forme du récit, le caractère des personnages, tout y est franc. C'est à cette double qualité, qui distingue leurs livres, que MM. Lucien Biart et de Beauvoir doivent également leur succès. Autrefois, les conteurs se croyaient obligés de le prendre de haut quand ils revenaient de loin. Ils se drapaient dans leurs manteaux de voyageurs, et racontaient, avec

une sorte de pompe, les moindres détails de leurs pérégrinations. Chateaubriand et Lamartine contribuèrent beaucoup à communiquer aux récits de voyages une allure solennelle. La beauté du style de ces maîtres, le prestige qui les entourait, la nouveauté des idées exprimées, la magnificence de leurs descriptions excusaient le précieux et l'excès de personnalité de la mise en scène. Mais les voyageurs qui ne sont ni l'auteur de l'*Itinéraire*, ni le chantre des *Méditations*, auraient grand tort d'essayer de copier une manière propre à deux écrivains illustres, et qui semblait d'accord avec leur renommée. A une époque où la photographie nous habitue à voir reproduire les visages et les sites tels qu'ils sont, la plume doit tenter de rendre les objets sous leur couleur propre, sans convenu comme sans exagération. Dans le voyageur, on veut retrouver l'homme, avec ses enthousiasmes, ses défaillances, les périls courus, les difficultés surmontées. On aime à le voir attendri au souvenir des absents. Il ne nous captive qu'à la condition de nous faire penser avec son esprit et sentir avec son âme. Voilà pourquoi *Mon premier voyage en mer* est un charmant livre. Épisodes de chasse, de pêche, observations savantes, tout se suit avec le désordre des événements vrais et l'imprévu du voyage. La phrase élégante et fine sans recherche ajoute au charme du récit. Ce volume aura sa place dans la bibliothèque du père et dans le pupitre du collégien.

— Tout est élégant dans le livre de Mme Le Lasseur, *Histoire d'une enfant de Paris;* c'est un véritable bijou de typographie, et si joli, qu'on le prend pour la fantaisie d'un auteur riche, jaloux de faire des libéralités à ses amis. La trame du récit n'est ni forte ni cherchée; l'histoire est peut-être réellement un fait vrai, mais les tableaux qu'elle renferme, esquissés d'une main rapide et légère, ne manquent pas de grâce dans les détails. La fortune de l'ouvrage sera dans les ravissants dessins dont Bertall a enrichi chaque page. Rien de fin comme les types de Louise et de la comtesse Ilona, de vivant comme les figures du curé de Saint-Ambroise et de Luigi Mustrici. La nouvelle écrite par Mme Le Lasseur semble la monture de diamants de la plus belle eau; du reste, ce volume étonnant peut rester sans danger aucun sur la table autour de laquelle la famille se presse en hiver.

— Nous rentrons dans les Mille et une Nuits avec le conte ayant pour titre : le *Rubis de Syrie*, de Mme Antonie Jauffret, et nous y trouvons un souverain parcourant, le soir, les rues de sa capitale, sous un travestissement; des génies bienfaisants, des fées puissantes, des écuyers dévoués et des princesses opprimées. L'épopée fantaisiste se promène du palais du prince à la forêt enchantée, des grottes souterraines aux plaines de l'air. Ce conte est intéressant et honnête, et nous n'en pourrions dire autant de ceux du *bon Perrault*, qu'on s'em-

presse cependant de mettre dans les mains des enfants. La morale du *Rubis de Syrie* est que la bonté, la douceur, sont préférables à une beauté éclatante, et que la femme doit charmer par ses qualités, avant de séduire par ces avantages extérieurs. Un grand nombre d'illustrations ajoutent à la valeur du livre. Le prince Affable, Jasminaïde, l'écuyer Ébahi, Sir-Conspect, deviendront vite populaires parmi les jeunes lecteurs. Ce conte nous a même paru assez amusant pour faire sourire les mères et les frères aînés.

— Le héros du livre intitulé : *l'Interne du Val-de-Grâce*, André Darcy, a suivi seul le convoi d'un vieillard que l'on portait à sa dernière demeure. Il ignorait jusqu'au nom de ce mort délaissé, et un sentiment de compassion l'a porté à remplir ce devoir envers un inconnu. Le lendemain, mandé dans l'étude d'un notaire, il apprend que, par son testament, l'original qu'il accompagnait la veille au cimetière a légué sa fortune à celui qui aurait eu cette bonne pensée. L'héritage est d'un million! Certes, tout autre qu'André Darcy s'empresserait de donner au notaire la signature indispensable pour entrer en possession de cette fortune; mais le jeune homme connaît les héritières légales du vieillard; il veut réparer une injustice, et emploie autant de zèle pour leur restituer l'héritage qu'un autre en aurait déployé pour les en frustrer. Pendant que le généreux André s'occupe de changer la situation précaire de Mme Dumanoir et de sa fille, l'interne s'éprend de Léonie, et le contrat de mariage qu'il signe peu de temps après lui donne, à la fin, cinquante mille francs de rente et une femme aussi pieuse que jolie. *Le Choix de l'aïeule*, et *le Fruit défendu* complètent ce joli volume.

— Pendant que la révolution de 93 multiplie les proscriptions et les massacres, le supérieur des missions étrangères, l'abbé Geoffroy, confie à un jeune séminariste dont l'ambition est d'aller un jour évangéliser les sauvages, le plan d'un souterrain dans lequel est enfermé le trésor des missionnaires. Forcé de quitter Paris, Olivier, que l'on continue de nommer l'abbé Olivier, bien qu'il n'ait point encore prononcé de vœux, rejoint les troupes de Stofflet et partage le péril des soldats qui, le Sacré-Cœur sur la poitrine, disputent aux bleus la Vendée royaliste et la catholique Bretagne. Olivier a été suivi dans son émigration par Nicolas Lerond, sommelier du séminaire, qui, durant la nuit où l'abbé Geoffroy révélait à Olivier l'existence du trésor, n'avait rien perdu de leur conversation. A partir de cette heure, et dans le but de s'emparer du trésor du souterrain, Nicolas Lerond s'attache à la personne d'Olivier, et le jette au milieu de dangers successifs, dans l'espoir que, celui-ci venant à succomber, il lui dérobera aisément l'objet de sa convoitise. Des trahisons multipliées amènent, en effet, le trépas d'Olivier. Lerond revient à Paris, et, à

l'aide du document de l'abbé Geoffroy, il descend dans le souterrain, y pratique des fouilles, déterre un coffre dont il brise le couvercle, et y découvre les véritables trésors des missionnaires, non point de l'or et des pierreries, mais les reliques et les instruments de torture des martyrs massacrés au Japon pour la gloire du divin Maître. Lerond abandonnerait ce dépôt sacré, dont son avarice ne peut tirer aucun parti, si, sur le lieu même où il consomme son sacrilége, un ami de l'abbé Olivier, ne lui brûlait la cervelle. Tel est le drame raconté par M. Jean Grange, dans le volume intitulé : *le Trésor du souterrain.*

— L'ouvrage de Mme Marie-Angélique, *Une maison de correction*, se compose de deux éléments fort divers, dont l'un est réellement intéressant. Le personnel d'une maison de correction semble peint d'après nature : les pauvres filles précocement vicieuses qu'on y enferme doivent être telles que les montre l'auteur. Sous leurs défauts, on trouve encore le germe de qualités que la douceur de leurs maîtresses, le repentir et la piété, développeront au milieu de l'épreuve imposée par la justice. Tout ce qui, dans ce livre, traite de la condition des prisonnières, inspire l'intérêt et la curiosité. Mais l'auteur, sans doute dans le but de grossir son volume, et à coup sûr pour tirer parti d'un certain nombre de récits et de légendes, a mis des nouvelles absolument étrangères à son sujet dans la bouche d'une dame visiteuse, de telle sorte que la seconde moitié du livre semble un cadre élastique, pouvant contenir un nombre indéfini de courtes histoires. On souhaiterait également trouver une conclusion pratique à l'œuvre de Mme Marie-Angélique.

— *La Branche de Vislous* appartient à la famille d'ouvrages dont la prétention est de toucher à l'histoire par le fond et d'atteindre au poëme par la forme. Le propre des écrivains de race est de créer des genres. Ils impriment à leurs œuvres la griffe du livre, et l'œuvre vit, active et puissante, pour ces deux raisons qu'après avoir été discutée comme plan, pondérée, mesurée dans toutes ses parties, elle présente des qualités de solidité et d'ampleur. Lorsqu'à ces premières conditions, pour ainsi dire architecturales, se joignent les beautés du détail et la convenance du style, l'œuvre est complète et a droit au succès. Mais à peine un écrivain de talent a-t-il tracé une poétique et coulé sa pensée dans un nouveau moule, que les imitateurs affluent. Les premiers le font souvent avec bonheur et sans servilité apparente. Ils restent *à côté*, mais s'efforcent de glaner dans le sillon où moissonna le créateur. A la suite de ceux-ci viennent les pasticheurs sans originalité, sans talent, qui écrivent pour écrire, et surtout pour être imprimés. Alors le sentier glorieux tracé par le maître se change en ornière, et les volumes éclos sous une plume inhabile semblent la caricature de l'œuvre primordiale. On écrirait aussi aisé-

ment la généalogie des livres que celles des hommes. Chateaubriand, qui écrivit les *Martyrs,* eut pour disciple l'auteur de *Flavian* dont il ne restera que les trois élégies du *Petit Savoyard*, puis le vicomte d'Arlincourt, qui enfanta le *Solitaire;* à partir de ce moment les volumes ayant la prétention d'être des poëmes en prose ne tardent pas à perdre toute valeur. *La Branche de Vislous* dérive des *Martyrs*, et l'ombre de Villéda plane sur toutes les pages. Il faut savoir gré à l'auteur de choisir de bons modèles; mais, si le vers

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier

est vrai, nous conseillons fort à M. Fuzet de choisir des sujets plus simples. La grande période l'essoufle et le fatigue. Il s'épuise vainement en essayant de peindre des personnages plus grands que nature. Sa tentative est un essai malheureux dont il a le droit de prendre une revanche.

— Le succès du *Juif de Vérone*, attesté par de nombreuses éditions, n'est plus à faire. Un tableau très-vivant des faits accomplis en Italie depuis l'heure où Pie IX rêva d'agrandir sa liberté jusqu'au moment où la révolution tourna les bienfaits du Souverain-Pontife contre sa souveraineté et ses priviléges, a suffi pour rendre populaire le roman du P. Bresciani. Dans un tel travail, le principal mérite est la véracité, et l'auteur est non-seulement véridique, mais il possède des qualités dramatiques qui feront lire avec entraînement des pages dont la forte morale entre d'autant mieux dans l'esprit des lecteurs, qu'elle se cache sous une action vivante, au lieu de s'exprimer dans des phrases verbeuses. Cette nouvelle édition ne saurait être que la bienvenue.

—A-t-on reconnu un danger dans l'éducation superficielle des jeunes filles, et vu un péril dans l'amour exagéré du luxe? Il faut le croire, car les livres sont le reflet de l'époque à laquelle ils furent écrits, lorsque ces livres surtout sont des études morales. La plupart des volumes nouveaux destinés aux jeunes filles traitent à la fois la double question de l'éducation sérieuse pouvant devenir une ressource dans les jours d'infortune que les événements imprévus et les bouleversements politiques suspendent sur la tête d'un grand nombre de familles, et des défauts dont une grande richesse peut être la source ou la cause. On sent aujourd'hui qu'il faut substituer à une éducation frivole une instruction forte, non point positive, dans le sens philosophique de ce mot, mais pratique. A l'amour du luxe doit succéder une simplicité gracieuse, n'ôtant rien au charme de la femme et lui assurant l'amour des siens avec le respect de tous. Il n'est guère de romancier que cette question ne préoccupe; il en est peu qui résistent à la tentation de la traiter. Mais, il faut l'avouer, une sorte de monotonie s'attache à ce genre d'étude. Quand le même sujet est

creusé ou effleuré par vingt écrivains à la fois, un petit nombre réalise le but proposé. Dans ces livres où l'action fait presque absolument défaut, la finesse de l'observation, la grâce des détails peuvent seuls sauver l'écrivain. S'il manque d'invention, il doit joindre à un tact extrême, à un goût parfait, une complète connaissance du monde qu'il décrit, afin d'éviter tour à tour les excentricités et la froideur. Il en résulte que ces ouvrages qui sont presque toujours des parallèles détaillés, en ce sens qu'ils présentent à la fois deux caractères de jeunes filles, l'une frivole, l'autre sérieuse, sont d'une exécution moins facile qu'il ne semble. Si le livre manque de sensibilité et de charme, s'il contient des tableaux faux et des notes discordantes, s'il change en caricatures ce qu'il a la prétention de donner pour des portraits, il ne reste plus rien d'un volume refait cent fois, sur un vieux plan que les nouveaux auteurs ne se donnent pas même la peine de varier. Lorsque le romancier doué de la puissance de créer s'efface, si l'écrivain sachant et parlant sa langue, dans la belle acception de ce mot, fait défaut, l'œuvre peut aller rejoindre les monceaux d'élucubrations plus vite oubliées qu'elles n'ont été lues.

—*Le Val-Saint-Jean* de Mme Bourdon, *le Chemin du bonheur* d'Etienne Marcel, *Aimée* d'Henri Croisy, *les Deux cousines* de Lucien Darville, qui, sans doute, ignore que ce titre est celui d'un roman chinois élégamment traduit par M. Stanislas Julien, sont le développement de cette thèse que les qualités du cœur sont plus précieuses dans une jeune fille que le brillant d'une éducation à la mode, que des talents tapageurs, et le prestige d'une grosse dot. Ces divers auteurs s'étant proposé le même but, voyons lesquels sont arrivés bons premiers.

— *Aimée*, par M. Henri Croisy, est un récit assez court, mais attachant ; il présente des types sans exagération et des scènes ingénieuses. Mme Potin, qui souffre d'être devenue la compagne d'un industriel et qui élève sa fille dans l'espoir qu'un brillant mariage lui donnera un titre de comtesse et lui rendra les relations qui furent celles de sa famille, est très-vivante et complétement vraie. Après avoir fait de sa fille une élégante poupée, elle invite le comte Melchior de Moraigne à venir passer chez elle une saison d'été, avec la persuasion que le cousin convoitera la grosse dot de sa cousine. Le jeune homme n'oppose d'abord aucune résistance à ces projets. Il est peu riche et conserve des goûts luxueux ; il épousera Alice, afin de ne pas être obligé de réformer sa maison. La jeune fille, de son côté, accepte ce fiancé spirituel, brillant, et considère son mariage comme une chose certaine. Sans nul doute il s'accomplirait, si une nièce de M. Potin, Aimée, n'avait été accueillie par l'excellent homme. Le comte de Moraigne ne peut s'empêcher de comparer Alice à Aimée ; l'intérêt cède à l'attrait qui le pousse vers cette dernière, et Melchior

demande la main de l'orpheline. On trouve de très-jolies pages dans ce livre, qui est assurément un des meilleurs de ce genre.

— Dans *Les deux cousines*, M. Darville force davantage la note. Il veut frapper plus fort, mais il garde une main trop lourde. Quelques ignorances des habitudes mondaines, de la valeur des choses, des vraies élégances, font sourire. Dès le début du livre, il rend Blanche tellement odieuse qu'on ne s'intéresse nullement plus tard au changement qui s'opère en elle. A côté de ce personnage répulsif, le mari, M. de Meillac, n'est pas moins odieux. Quant à Louise, la *lady Sensée* du volume, elle est charmante, dévouée, héroïque, et se laisse ruiner par son beau-frère avec une abnégation digne de tout éloge. Il se passe si peu de faits dans le gros volume de M. Darville, qu'on peut lui reprocher d'avoir multiplié les personnages jouant dans ce drame domestique des rôles absolument identiques. Le livre semble lourd et diffus; le personnage de Mme de Coëtloguen est une caricature tellement exagérée qu'au lieu de rendre intéressante la pauvre Louise, qui est entrée chez celle-ci en qualité de lectrice, il semble, à la fin du volume, déteindre un peu sur le personnage le plus loyal et le plus dévoué.

— Il y a loin de ce livre au *Chemin du bonheur* d'Etienne Marcel. Ce chemin-là est simple et droit : non pas qu'on n'y trouve des ruines et des pierres, mais on enlève les unes et on s'écarte des autres. La principale héroïne d'Etienne Marcel est la sœur d'*Aimée* : elle aussi, dépourvue de fortune, mais riche de qualités aimables, enlève sans effort de coquetterie le fiancé de son opulente rivale, une de ces héritières destinées à redorer les blasons et à consommer le malheur de ceux qui les acceptent pour compagnes. Etienne Marcel, qui possède une grande finesse d'observation, et un tact mêlé à une profonde sensibilité, a écrit sur ce thème des pages charmantes. L'air est le même, les variations sont d'une virtuose. On trouve, dans le style de l'auteur, un goût allant parfois jusqu'à la recherche, ce qui sauve les œuvres de la banalité. C'est beaucoup à une époque où les volumes pullulent et où les livres sont si rares. Mme de Sévigné, seule, possédait le droit de laisser à sa « plume la bride sur le cou. » Ce qui fatigue le lecteur et décourage le critique, c'est de trouver, dans la plupart des brochures encombrant sa table, des phrases convenues, faites d'avances, et qui ont traîné partout. Pourquoi donc le privilége de la forme, la ciselure de la phrase seraient-elles exclusivement le partage des écrivains soutenant des thèses dangereuses? Le devoir des moralistes est de prouver qu'ils sont dignes de lutter avec les maîtres. Prendre une plume n'est rien : savoir la tenir est tout.

— Le *Val-Saint-Jean* de Mme Bourdon, garde l'attrait qui semble une des qualités de l'écrivain. La vie palpite dans les œuvres de cet

auteur. Les créations ne sortent jamais de la voie ordinaire, et c'est, sans doute, à cette condition qu'elles doivent de paraître très-humaines. Le *Val-Saint-Jean* est le nom d'un charmant pays, habité par un vieux général ruiné et malade. Son indifférence et la rapacité de ses serviteurs l'ont réduit à une gêne connue des huissiers et voisine de l'indigence. Christine, sa petite-fille, arrive comme un messager de joie dans l'antique maison ; elle y rétablit un ordre rapide, conquiert l'affection du vieillard qui l'acceptait jadis comme un fardeau, et répand autour d'elle tant de grâce attrayante, que M. d'Anzac, épris d'une coquette personne dont les exigences finissent par l'effrayer, revient à ses premiers projets, et demande Christine en mariage. Celle-ci accepte, elle aura sa part de bonheur; mais, à peine a-t-elle eu le temps de se réjouir, que la mort de son aïeul retarde ses projets d'union. M. d'Anzac revoit Blanche aux eaux, subit de nouveau la fascination de la coquette jeune fille, et Christine, blessée au cœur, lui rend sa parole. Le désordre se glisse rapidement dans ce ménage mal assorti ; Blanche se sépare de son mari, et revient au Val Saint-Jean, où elle meurt en chrétienne, ensevelie par la vaillante Christine. Quand M. d'Anzac y rejoint son fils orphelin, il retrouve au fond de son cœur des sentiments longtemps refoulés, et redemande la main de Christine. Le *Val-Saint-Jean* est un digne pendant de la *Vie réelle*, qui fonda la réputation de l'auteur.

— Le volume intitulé *Louise et Hélène* a pour sous-titre : *ou les fruits de l'éducation chrétienne*. Ouvrons une parenthèse pour rappeler que le sous-titre, démodé d'une façon absolue, vieillit un livre de telle sorte, qu'on le date tout de suite de 1720. Nous sommes loin du temps où ce sous-titre paraissait venir en aide à la perspicacité du lecteur, inhabile à deviner ce qui se cache sous deux noms de baptême accolés sur une couverture. Aujourd'hui on compte davantage sur l'intelligence ou sur la curiosité du lecteur. Le volume de Mme d'Arvor manque de pondération, et trahit, par mille négligences, la rapidité avec laquelle il fut écrit. Le dialogue, trop fréquent, n'y saurait suppléer à la rareté des faits. On y prêche la morale, au lieu de la mettre en scène. Une enfant riche, vaniteuse et despote, mise en constant parallèle avec une enfant plus jeune, mais intelligente et bonne, forment toute l'histoire de *Louise et Hélène*. Mme d'Arvor semble craindre beaucoup de se donner la peine de créer des scènes intéressantes; sa morale, si religieuse que soit la fin de son livre, laisse une déception complète au lecteur. Le voyage à Lourdes, les faits qui s'y rattachent, semblent ajoutés pour former 60 pages indispensables à l'éditeur. L'ouvrage de M. H. Lasserre est dans toutes les mains ; Mme d'Arvor n'avait nul besoin de lui faire des emprunts si nombreux, qui ont pour résultat de faire perdre de vue les personnages

à l'approche du dénoûment. En somme, ce livre, inoffensif quant à la morale, reste absolument dénué d'intérêt. Dans le sujet de *Louise et Hélène*, il y avait à peine une nouvelle, et Mme d'Arvor l'a dévidé en 250 pages.

— Sous ce titre : *En famille*, Mme de Stolz a réuni un certain nombre de nouvelles, dont la première : *Sommes-nous riches?* renferme une heureuse idée! Nous sommes riches si nous nous comparons à plus pauvres que nous; riches, si nous savons modérer nos désirs; la preuve de cette leçon, donnée d'une façon maternelle, est très-heureusement appliquée. *Pauvre fou*, *Charité passe prudence*, *les Noix d'une pauvre fille* et les *Débris* complètent le volume. Cette dernière nouvelle, qui semble une application des compensations d'Azaïs, est une des meilleures du volume.

— *A quoi sert un chapelet* renferme de touchants épisodes, dont les sujets sont empruntés aux scènes de la guerre et de la Commune. Leur plus grand mérite est leur cachet de vérité et le sentiment de foi qui s'en exhale.

— Certes l'auteur du *Calvaire de la patrie* est animé des meilleures intentions. Il hait l'étranger, il chérit la France, il a pleuré sur les malheurs de son pays, il a prié ardemment pour son salut. Quand il décrit les scènes de l'invasion, il multiplie de louables efforts pour exalter les martyrs du patriotisme et couvrir de honte les envahisseurs; mais les sentiments de M. Driou s'expriment avec un désordre d'exclamations et une enflure de style qui leur enlèvent leur valeur. L'œuvre manque de plan, de cohésion, de logique; le pêle-mêle qui y règne ne tarde point à causer une fatigue réelle. Chacun des éléments de ce livre fait disparate. Que M. Driou s'en souvienne, il ne faut pas seulement de bons sentiments pour faire un livre, il faut encore une grande imagination jointe à beaucoup de sagesse.

— De tous les genres de récits, la nouvelle est peut-être le plus difficile. Elle exige un sujet simple, intéressant, et une grande perfection. La plupart des compositions qui sont regardées comme des chefs-d'œuvre sont moins des livres importants que des nouvelles. *Colomba*, *Paul et Virginie*, *Picciola* sont des nouvelles; les histoires charmantes racontées par Mme d'Arbouville n'ont pas d'autres prétention. Il est plus aisé d'écrire un long roman qu'une nouvelle parfaite. Celles que nous offre Mme Lavergne, sous le titre les *Neiges d'antan*, sont des chroniques auxquelles manquent la couleur de l'histoire et l'appropriation de l'époque, de la langue et du costume. Après les avoir lues, vous ne connaissez mieux ni les monuments, ni les usages, ni le génie du siècle qui fut témoin des faits racontés; et cependant ces détails, ces coups de pinceau habilement distribués décèlent seuls le talent. Nous craignons que les nouvelles de Mme La-

vergne n'aient le même sort que les *Neiges d'antan*, et ne tardent pas à être oubliées.

— Ce n'est pas un reproche absolument identique que nous adressons à Mme Gabrielle d'Éthampes. Elle pèche par l'exagération mathématique de l'histoire. On croit lire dans ses livres un fragment de d'Argentré ou de nos autres écrivains bretons. Une exactitude compassée leur enlève tout leur charme. Le style, qui manque de fermeté, trahit seul le roman. *Evan le Monedich* forme la nouvelle la plus importante du livre, qui peut d'ailleurs être mis dans toutes les mains.

— M. d'Outremer, sous le titre *Lisez-nous*, a réuni quelques petits contes pour le jeune âge; ces contes peuvent très-bien obtenir le succès que souhaite leur auteur et être lus par les enfants.

— Dans le volume intitulé *la Casa giojosa*, se déroulent le règne de Gonzague de Mantoue et l'histoire de sa famille. L'auteur a eu pour but de nous faire connaître surtout Victorin de Fettro, précepteur des princes et fondateur de cette *maison joyeuse*, gymnase dans lequel les fils de Gonzague et ceux des principaux seigneurs de sa cour, achevèrent leur éducation. Le style de Mlle Benoit manque de relief; tout le volume est pédagogique et froid. Il y avait plus et mieux à faire sur une époque si féconde pour les arts et pour les lettres.

RAOUL DE NAVERY.

THÉOLOGIE

La Religion en face de la science. *Leçons sur l'accord entre les données de la révélation biblique et les théories scientifiques modernes*, par l'abbé ALEXIS ARDUIN, professeur, docteur en théologie. *Cosmogonie.* Lyon, Vitte et Lutrin; Paris, J. Vic, 1877, in-8 de XVI-516 p. — Prix : 7 fr.

C'est avec joie que nous saluons l'apparition d'un nouvel ouvrage sur l'accord qui existe entre la révélation et les sciences naturelles, et spécialement d'un ouvrage composé par un théologien. A mesure que les attaques du rationalisme redoublent et s'enveniment, sur ce terrain, il est bon que la défense riposte avec vigueur, et, lorsqu'il s'agit de la religion en face de la raison, personne assurément mieux qu'un théologien ne peut connaître les droits inébranlables du dogme, la nature et le *nec plus ultra* des concessions qu'il peut faire à la science. — Le livre de M. l'abbé Arduin a été parlé avant d'être écrit. Il se compose, en effet, de quinze leçons données l'hiver dernier à un auditoire lyonnais, et dont l'objet était de démontrer « que les enseignements de la religion sont parfaitement d'accord avec la science véritable, qu'ils peuvent guider la marche de l'esprit humain, dans cette voie du progrès si largement ouverte aujourd'hui

(p. 11). » L'auteur, comme on le fait d'ordinaire dans cette sorte d'ouvrages, prend pour base de ses études le texte du premier chapitre de la Genèse, qu'il suit pas à pas, le confrontant avec les solutions les plus récentes des naturalistes, et prouvant qu'il n'est pas possible aux savants d'infliger un démenti sérieux à l'écrivain sacré. Il se borne, dans ce volume, à la cosmogonie, c'est-à-dire aux huit premiers versets de la Genèse; deux autres volumes, qui, sans doute, ne tarderont pas à paraître, traiteront successivement de la géologie vers. 9-25), et de l'anthropologie (vers. 26-31). Voici, du reste, le sommaire des principales leçons : Exposé et critique des systèmes scientifiques relatifs à l'origine de la matière (athéisme et matérialisme, dualisme, panthéisme). Nature de Dieu, d'après la vraie science et d'après la religion. Des mystères : les mystères de la religion en face de la science; réfutation du rationalisme contemporain. La création : la nature et son époque. État primordial de la matière. Le *Fiat lux* et l'origine du mouvement. Cosmogonies païennes. Les lois de la nature. Gouvernement de l'univers. Les causes finales. Étude sur les miracles. Les jours génésiaques. Origine des systèmes stellaires. Formation du système solaire : apparition des planètes et de la terre. — Tous ces points sont discutés savamment, avec beaucoup de clarté, de chaleur et d'entrain. L'auteur emprunte ses renseignements scientifiques aux écrivains modernes le plus en renom; il appuie ses conclusions théologiques sur l'autorité des princes de la science sacrée, sur les décisions des souverains-pontifes et des conciles. Il ne court donc aucun risque de tomber dans l'erreur ou d'être accusé de partialité. Nous le louons du large emploi qu'il a su faire du *Syllabus* et des décrets du concile du Vatican. Nous n'avons rencontré, dans ses leçons, aucune de ces exagérations dans lesquelles un apologiste peut si aisément tomber. Nous nous permettrons cependant de lui adresser un reproche, celui d'avoir trop élargi son plan, d'y avoir introduit certaines questions qui ne s'y rattachent qu'indirectement et dont l'insertion ralentit notablement la marche. Aussi, la Genèse et Moïse sont-ils loin d'avoir obtenu la part du lion. Ces longueurs, qui se conçoivent dans l'enseignement oral, où elles ont même parfois leur raison d'être, sont moins excusables dans un livre, le lecteur pouvant à son gré recourir à d'autres ouvrages s'il a besoin de quelque nouveau renseignement. La rédaction est facile et coulante ; mais elle eût gagné, comme le plan, à être un peu plus condensée. Sauf ces réserves, nous applaudissons de grand cœur à l'œuvre de M. Arduin : elle aura sa place d'honneur à côté des travaux analogues de Mgr Meignan, de Reusch et de Pianciani.

L. Beuvray.

SCIENCES.

Précis de Philosophie, *mis en rapport avec le programme du baccalauréat et augmenté d'un traité sur la dissertation philosophique*, par le R. P. Bouscaillou, de l'Oratoire, professeur au collége de Juilly. Troisième édition. Paris, Eugène Belin, 1877, gr. in-8 de 94 p. — Prix : 5 fr.

Ce précis est un livre substantiel, plus riche de choses que de mots, un excellent abrégé de saine philosophie. L'auteur, comme il le dit lui-même, n'a aucune prétention à l'originalité. Il a su faire, — et le mérite est grand, — un résumé analytique et synthétique à la fois de tout ce qu'ont enseigné, dans tous les temps, les plus grands esprits. Et, à dire vrai, à partir des philosophes antiques, Aristote et Platon, Cicéron et Sénèque, en passant par les docteurs chrétiens, saint Thomas et saint Anselme, jusqu'à ces patriciens de la pensée qui ont cherché Dieu dans toutes les directions et qui s'appellent, en Angleterre Clarke et Newton, Leibniz en Allemagne, et chez nous Descartes et Pascal, Malebranche, Bossuet et Fénelon, il n'y a peut-être pas un penseur illustre que l'on n'entende dans ce résumé de philosophie et qui n'apporte sa réponse aux questions fondamentales sur lesquelles l'humanité, et c'est là sa gloire, ne se résignera jamais au doute ou à l'indifférence.

Quant à la forme synoptique, adoptée par l'auteur, elle est en quelque sorte de tradition oratorienne. Le P. de Condren, second supérieur général de l'Oratoire, l'employa le premier dans sa *Nouvelle méthode, en langue française, à l'usage de l'Académie de Juilly, pour apprendre avec facilité la langue latine.* Ces tableaux, en effet, facilitent singulièrement les recherches du travailleur, les questions, les répétitions et tous les exercices que réclame une étude approfondie de la philosophie. A la fin de chaque chapitre, le professeur trouvera de nombreux sujets de dissertation qui, tous, ont été donnés à la Sorbonne. Pour les élèves, à côté de chaque feuille imprimée, on a mis une feuille blanche sur laquelle ils pourront noter les explications et additions du maître, ou le résultat de leurs méditations et de leurs recherches personnelles.

En un mot, ce livre nous semble un chef-d'œuvre de méthode. Aussi bien, nous n'avons pas été surpris d'apprendre que cet excellent ouvrage, « accueilli, » comme l'on disait au dix-septième siècle, sans aucune recommandation de la presse, dans plusieurs de nos établissements d'éducation chrétienne et des plus importants, y a produit les fruits les meilleurs. Nous n'hésitons pas à le dire, la propagation d'un tel livre ne peut que servir à relever la raison et même à fortifier la foi.

J. Vaudon,
Prêtre de l'Oratoire.

Transformation surnaturelle de l'homme avant et après la mort, *avec une préface sur divers sujets,* par A. F. J. Rouillot, aumônier des religieuses de Saint-Joseph de Cluny à Châteaubourg. Paris, Haton, 1877, in-8 de 408 p. — Prix : 6 fr.

Dom Guéranger a consacré une partie de sa vie à combattre le naturalisme qui envahit de plus en plus la science contemporaine. L'ouvrage que nous présentons au public est destiné à soutenir les mêmes doctrines, à combattre les mêmes tendances. Dom Guéranger nous montrait le surnaturel dans l'histoire, M. l'abbé Rouillot nous le montre dans l'homme, d'abord ici-bas, avant la mort, ensuite dans l'autre monde, après la mort. Les questions de théologie, de philosophie, d'anthropologie les plus graves se rencontrent sur le chemin de l'auteur : état de nature, chute de l'homme, grâce sanctifiante, substance, identité des corps, facultés de l'âme, etc.; elles sont traitées avec précision, clarté et prudence.

Aux questions résolues par la révélation, la saine philosophie et la science, se mêlent d'autres questions, sur lesquelles la certitude ne s'est point faite et probablement ne se fera jamais. Qu'est-ce qu'un corps spiritualisé? Comment nos corps seront-ils réunis à nos âmes le jour de la résurrection? Quel est le caractère des affections dans le ciel? Quel sera le sort de celles que nous aurons formées sur la terre? Les théologiens ont cherché et donné des hypothèses; M. l'abbé Rouillot agit de même, en s'appuyant sur les découvertes de la science moderne. Il s'efforce d'éclairer l'ordre surnaturel par les phénomènes analogues observés dans l'ordre naturel, sans jamais confondre ces deux ordres.

Cet ouvrage est écrit dans un style nerveux et hardi; il est parfois irrégulier et original jusqu'à l'excès. Si l'auteur a l'occasion, ainsi que nous l'espérons, de faire une seconde édition, nous l'engageons à rectifier sur ce point certains écarts qui se rencontrent dans quelques passages de son ouvrage. E. D.

Le Mal et le Bien. — I. L'Antiquité, par M. Eugène Loudun. Paris, Palmé, 1877, in-8 de xvi-386 p. — Prix : 6 fr.

Pourquoi ce titre plutôt que le suivant : *le Bien et le Mal?* cette simple interversion en dit plus, ce semble, que de longues phrases sur la pensée intime de l'auteur. Il a vu une renaissance du vieux paganisme dans cette « grande révolte contre Dieu » qui entraîne l'une après l'autre toutes les nations modernes : il a voulu étudier de plus près le monde païen si vanté de nos jours. Le bien et le mal s'y rencontraient comme dans toutes les sociétés humaines; mais poëtes et historiens célébraient à l'envi l'un, tandis qu'ils s'étudiaient en géné-

ral à dissimuler l'autre. De là l'illusion qui a égaré tant d'écrivains modernes. M. Loudun a su s'en affranchir.

Son ouvrage se divise en trois livres, où l'auteur traite successivement de la religion, de la morale et de la société.

L'antiquité grecque et romaine nous offre, mêlées à des superstitions grossières, des vues très-belles et très-profondes sur la divinité : ce sont évidemment autant de souvenirs persistants d'une révélation première, car, comme l'a dit Tertullien, les grandes pensées primitives sont communes à tous les peuples. Mais pour quelques nobles maximes d'un Eschyle, d'un Platon ou d'un Cicéron, quelle ignorance au sein des masses, quelle incertitude jusque chez les esprits les mieux éclairés ! Quand l'homme prie et adore, c'est un marché qu'il conclut plutôt qu'un devoir dont il s'acquitte, et quand on réfléchit à ce qu'étaient les dieux populaires, aux passions et aux turpitudes qui les déshonorent, on est bien près de souscrire à cette conclusion de M. Loudun : l'antiquité ne connut pas Dieu.

Même doute accablant en ce qui touche l'immortalité. Les plus hardis la nient, les plus croyants ne l'admettent qu'avec hésitation ou en y associant d'absurdes métempsychoses.

Reposant sur des bases aussi fragiles, la morale ne pouvait avoir d'autre règle que l'intérêt, ou pour les hommes le plus en vue ce qu'on appellerait le *decorum :* de la pudeur chrétienne, de l'honneur chrétien, à peine est-il question. Et, pour le mieux prouver, M. Loudun prend à partie, dans les annales de l'antiquité, deux des plus célèbres parmi ses prétendus grands hommes : Thémistocle à Athènes, et Caton à Rome. L'histoire en main, il n'a pas de peine à les faire descendre sous nos yeux du piédestal où les a élevés autrefois la vanité nationale, où les maintient encore la crédulité moderne.

Enfin, de quel droit proposer à notre admiration ces sociétés antiques où l'État est maître absolu, où les lois autorisent l'esclavage avec ses plus effroyables conséquences, où, pour la plus grande satisfaction de la jalousie populaire, l'ostracisme frappe tous les citoyens que leurs talents et leurs services mettent hors de pair, où les élections, comme trop souvent à Rome, ne sont qu'un honteux compromis entre la brigue effrontée des uns et les menaces des autres, où le masque de la légalité sert à couvrir les iniquités et les rapines les plus odieuses, où la haine de l'étranger est érigée à la hauteur d'un principe, où une corruption effrénée finit par s'étendre comme une lèpre à tous les degrés de l'échelle sociale. Voilà cependant l'idéal que nous proposent certains modernes, éblouis par de séduisantes apparences. Les anciens, qui se connaissaient mieux, se sont jugés eux-mêmes avec moins d'indulgence.

Ces vérités trop oubliées, M. Loudun, appuyé sur une vaste et

sûre érudition, a entrepris de les remettre en lumière, et, à l'heure où nous sommes, une telle entreprise ne manque ni de courage ni d'opportunité. Le style est vif, alerte, et l'intérêt du sujet relevé par des découvertes ou tout au moins des appréciations originales. On pourra contester quelques assertions philologiques, regretter çà et là un excès de sévérité, mais on ne quittera pas le livre, et c'est là, sans nul doute, la première ambition de l'auteur, sans se sentir fier d'être né dans un siècle et dans un pays chrétiens.

C. Huit.

Cours d'art militaire, professé à l'École polytechnique par le général Favé, membre de l'Institut. Paris, Dumaine, 1877, in-12 de 513 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir été classé, il y a deux ans, au cadre de réserve, M. le général Favé a repris à l'École polytechnique le cours d'art militaire qu'il y avait déjà professé, non sans quelque éclat, dans d'autres temps. Le général vient de réunir en volume les leçons dont se compose son cours; c'est ce livre que nous avons sous les yeux. A l'École polytechnique, — cela est dans la nature des choses aussi bien que dans la tradition, — le cours d'art militaire n'a jamais eu pour objet que d'initier les jeunes intelligences aux notions fondamentales de la guerre, et de préparer au substantiel enseignement de l'École d'application ceux des élèves qui se destinent aux armes spéciales, tout en donnant à ceux qui embrasseront les carrières civiles des principes qui, de nos jours, pourront leur être plus utiles que jamais. C'est dans le même esprit que se trouve conçu le traité de M. le général Favé. L'ouvrage se divise en dix chapitres intitulés : La Constitution militaire; les Armes à feu; l'Artillerie; la Tactique; les Batailles; la fortification passagère; la Fortification permanente; l'Attaque des places fortes ; la Défense des places fortes; la Stratégie.

Comme l'on devait s'y attendre, les deuxième et troisieme chapitres : les Armes à feu, l'Artillerie, sont traités avec un grand soin et avec une haute compétence. L'ancien collaborateur du prince Louis Bonaparte aux *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie* est là sur son vrai terrain. Il serait cependant permis de trouver que le général s'attarde un peu trop volontiers au côté historique de la question, et que le passé semble avoir pour lui plus d'attrait que le présent. On ne saurait en vouloir au professeur qui doit exposer l'enchaînement logique des transformations successives. Mais, à notre avis, le premier chapitre, la Constitution militaire, n'a pas reçu tout le développement qu'il semblait devoir comporter; nous regrettons notamment que, dans l'aperçu historique intitulé : l'Armée de la France, il ne soit point possible de saisir par suite de quelles modifications profondes,

dans son recrutement et surtout dans son régime, l'armée de 1832 était devenue l'armée de 1870. Admettons que les anciennes attaches officielles, au souvenir desquelles, croyons-nous, le général est resté fidèle, ne lui ont pas laissé toute la liberté de ses appréciations sur des points si importants.

Au contraire, étant donnée l'ingratitude de l'étude de la Tactique pour des jeunes gens auxquels le maniement de la troupe est étranger, nous inclinons à penser que le chapitre ainsi intitulé aurait été avantageusement abrégé. Ce ne sont point là des critiques, mais de simples observations, qui n'auraient pour objet que de déplacer, en quelque sorte, le centre de gravité de l'ouvrage. Tel qu'il est, le cours d'art militaire de l'École polytechnique (évidemment insuffisant pour les hommes du métier, auxquels les ouvrages spéciaux sont nécessaires) remplit convenablement son objet propre ; c'est un bon ouvrage d'initiation et de vulgarisation. J. Gouethal.

BELLES-LETTRES.

Œuvres de Mgr l'Évêque de Poitiers. Tome VIII, contenant les tables générales des huit volumes. Poitiers et Paris, Henri Oudin, 1877, in-8 de cccc-307 p. — Prix : 7 fr.

Le tome huitième des *Œuvres* de Mgr Pie, qui vient de paraître, est la fin d'une première série d'écrits et de discours où se résument vingt-cinq années d'enseignement épiscopal. Ce volume, outre des discours remarquables sur l'urgence du secours divin, sur le caractère de l'autorité dans le christianisme, sur l'étendue universelle de la royauté de Jésus-Christ, sur l'obligation de confesser publiquement la foi chrétienne, etc., etc., contient une double table, l'une des textes de l'Écriture sainte, commentés ou cités par Mgr l'évêque de Poitiers, l'autre des matières traitées dans les huit volumes jusqu'ici parus. Cette table, due aux bénédictins de Ligugé, très-bien faite (elle a plus de deux cents pages), donne la clef qui permet de se retrouver immédiatement dans ce vaste arsenal où sont accumulées tant de matières concernant la théologie, l'histoire ecclésiastique, la politique. Mgr l'évêque de Poitiers, en effet, a touché à toutes ces questions ; il les a creusées, élucidées, et, l'œil fixé sur son siècle pour connaître ses besoins, il a su présenter d'une main sûre les remèdes que donnent les principes. C'est ainsi que le prêtre ayant charge d'âmes, l'historien qui veut juger le passé ou s'initier aux débats contemporains, le publiciste entraîné dans les luttes politiques, peuvent trouver, dans les huit volumes des *Œuvres*, des indications précieuses pour guider leur jugement et éclairer leur esprit. Ici on vous rappelle quelles sont

les qualités du zèle sacerdotal, et quelle doit être la vie du prêtre; là on apprend les devoirs des chrétiens envers l'Église, et quelle est la mission de la jeunesse dans la société actuelle. Vous rencontrez des pages d'histoire; et on vous dit quel fut le rôle de sainte Radegonde au milieu des troubles de son temps, quelle fut la mission divine de Jeanne d'Arc, le caractère de Rome au temps du grand schisme d'Occident et au temps moderne, quels furent les désastres causés dans l'Église de France par les protestants, etc... Pénétrant dans le vif des questions contemporaines, vous trouverez la réfutation de cette prétention de la philosophie d'égaler ses droits à ceux de la religion révélée, vous apprécierez à leur mince valeur ces déclinatoires si ordinaires de nos jours : « Nous sommes laïques et pas ecclésiastiques, nous faisons de la philosophie et non de la théologie ; » partout, en un mot, vous verrez combattre la grande erreur de notre temps, le naturalisme, dans l'ordre doctrinal et dans l'ordre politique. « C'est la société politique qui a péché, dit quelque part Mgr Pie, et qui périt par l'ulcère d'un naturalisme injurieux à Dieu; c'est à la société qu'il est urgent et nécessaire, quoi qu'on dise, de présenter le remède. Le remède est en Jésus-Christ : il est dans l'acceptation sociale des principes révélés. Hors de là, la religion pourra, jusqu'à un certain point vivifier les individus, vivifier les familles; les sociétés et les pouvoirs resteront sous le coup de la réprobation d'en-haut. » Et, ailleurs, l'éloquent évêque résume d'un mot toute la question : « Ce qui a manqué à notre pays, ne serait-ce pas la part authentique de Dieu, l'affirmation de Jésus-Christ, la profession publique de la foi chrétienne? » On ne peut mieux dire, et ces avertissements toujours renouvelés, ces vérités sans cesse proclamées, instruisent, consolent, encouragent.

H. DE L'É.

HISTOIRE.

Le Japon de nos jours et les Échelles de l'Extrême-Orient, par GEORGES BOUSQUET. Ouvrage contenant trois cartes. Paris, Hachette, 1877, 2 vol. in-8 de 428 et 470 p. — Prix : 15 fr.

On a, depuis quelques années, beaucoup écrit et beaucoup disserté sur le Japon. L'ouverture, subite et presque inattendue, de ce vaste empire, si longtemps et si sévèrement fermé aux étrangers, a provoqué la curiosité et mis en mouvement les voyageurs ; chacun d'eux, à son retour, a voulu porter son jugement et publier ses impressions; de là, pour ne citer que les deux plus récentes, les relations, si recherchées, de MM. de Beauvoir et de Hübner; M. de Beauvoir avait parlé surtout en touriste aimable et spirituel : M. de Hübner, en politique. Mais tous deux n'avaient fait que passer : ils n'avaient point

résidé dans l'empire du soleil. M. Bousquet, au contraire, l'a habité; il y a vécu pendant quatre ans et dans les conditions les plus favorables pour un observateur; il a été membre, membre actif et capable d'une de ces missions que l'Europe a envoyées au Mikado pour réorganiser à la fois sa marine, son armée, ses finances, sa législation. Il a donc vu de près; il a pu étudier à fond et l'ancien ordre de choses dont les débris survivaient encore, et l'ordre nouveau qui lui succédait; il a su par le menu les détails de cette brusque révolution qui a substitué le pouvoir du Mikado à celui des Shoguns et relevé l'autorité de la dynastie effacée de Kioto sur les ruines de l'autorité des seigneurs féodaux. Il a approché les auteurs de cette révolution et il a reçu la confidence de leurs projets d'avenir; il en a vu commencer la réalisation. Chose remarquable, M. Bousquet, après un séjour de quatre ans, émet la même opinion que M. de Hübner, après une visite de deux mois : il ne croit guère au succès de la révolution tentée par Iwakura et Sanjis. Il voit bien ce qu'on a détruit; il voit moins ce qu'on a édifié. Sauf en un point, l'armée, dont la réorganisation, confiée à des mains françaises, paraît en excellente voie, les tentatives réformatrices des ministres du Mikado ont échoué, parce qu'elles ont été prématurées et absolues. On a fait table rase du passé, et l'on n'a plus de base pour assurer le présent et assurer l'avenir : le peuple japonais est ahuri par tant de brusques changements, mais il n'est point converti. Insouciant et sceptique, ami du plaisir et de la vie facile, il regarde faire ses gouvernants, mais sans leur prêter le concours d'une activité et d'une énergie qui n'est point dans son caractère. L'introduction des étrangers n'a pu servir beaucoup au développement d'une industrie qui n'existe guère, et elle a déplu au peuple dont elle trouble le repos et rend l'existence plus dispendieuse. Le gouvernement lui-même, d'ailleurs, semble n'emprunter aux Européens que ce qui frappe l'imagination : ses réformes sont des réformes d'apparat plutôt que des réformes d'utilité : il fait un chemin de fer, mais pas de routes pour aboutir à ce chemin de fer; il crée une école d'agriculture dans une région où il n'y a pas d'habitants; mais les rapports officiels parleront de l'installation de chemins de fer et d'une école d'agriculture au Japon : cela flatte sa vanité, et il espère que cela éblouira l'Europe. De grosses dépenses, beaucoup d'apparences, peu de réalités, tel est le résumé de la révolution japonaise. Telle est du moins l'impression qu'on retire de l'ouvrage de M. Bousquet, ouvrage dont nous ne pouvons parler plus longuement, mais que nous recommandons à tous ceux qui aiment les observations sérieuses, les peintures bien faites, les jugements impartiaux et consciencieux, à tous ceux enfin qui veulent des notions vraies sur cet Extrême-Orient, si longtemps endormi, et dont le brusque réveil res-

semble, malheureusement, plutôt à une secousse qu'à une résurrection.

M. DE LA ROCHETERIE.

Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte (*Manuel d'histoire générale de l'Église*), von prof. J. HERGENRÖTHER. T. II. Fribourg en Brisgau Herder, 1877, in-8 de 480 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le volume dont on vient de lire le titre est le treizième de la *Bibliothèque théologique* de Herder, que nous annonçons plus loin. Il contient l'intervalle du temps qui va du quatorzième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, ou de Boniface VIII jusqu'au traité de Westphalie (1303-1648). Nous avons ainsi la fin du moyen âge et le commencement des temps modernes, formant deux périodes distinctes, la sixième et la septième, auxquelles le seizième siècle sert de ligne de démarcation. Le premier volume de cette œuvre magistrale, qui s'arrêtait à 1303, année de la mort du pape Boniface VIII, a paru l'an dernier. L'ouvrage est donc aux trois quarts fait : restent le dernier quart et le volume supplémentaire, lequel contiendra toutes sortes d'appendices, des tables et de dissertations critiques. D'ici là, il serait prématuré de prononcer un jugement définitif sur cette nouvelle publication de l'éminent professeur. Mais, à ne juger que d'après ce qu'il en a déjà fourni, et en tenant aussi compte de ses grands travaux antérieurs, tels que *le Patriarche Photius* (en 3 vol.) et *l'Église et l'État* (aussi en 3 vol.), nous pouvons affirmer que son *Histoire* surpasse de beaucoup ses devancières dans le même domaine, et qu'il y a été admirablement préparé par trente années de professorat. Aussi quelle abondance de matières, quel luxe d'érudition du meilleur aloi et quel amour pour l'Église et son chef visible ! Sa doctrine, comme ses principes, sont toujours sûrs, et l'on reconnaît dans tous ses travaux l'incomparable avantage qu'il a d'être à la fois historien, canoniste et théologien. — Ce qui vient d'être dit s'applique parfaitement au nouveau volume que nous annonçons ; les graves événements qui y sont racontés semblent en augmenter l'importance.

L'auteur commence par donner une caractéristique générale de la sixième période, qui clôt le moyen âge (1303-1517) et prépare l'ère moderne. Il y distingue les traits suivants : décadence de la puissance papale, avénement de l'antagonisme entre la papauté et le pouvoir séculier qui devient de plus en plus hostile à l'Église, aspirations croissantes des peuples à l'affranchissement de toute autorité, progrès des sciences favorisant de nouvelles erreurs qui se multiplient rapidement et donnent à l'hérésie moderne un certain caractère d'universalité. Après cet aperçu général, M. Hergenröther aborde le

grand schisme d'Occident. En traçant l'histoire des conciles de Pise, de Constance et de Bâle, il maintient fermement le principe de l'autorité. Le chapitre II contient un tableau de la société chrétienne au point de vue des sciences, des lettres et de la vie religieuse. Le chapitre suivant nous montre l'Église en face de l'infidélité, des hérésies et du schisme oriental, et il est longuement parlé du concile de Florence, du palamitisme, des erreurs de Wiclef, de Huss et autres.

La troisième époque, celle des temps modernes, s'ouvre par un tableau rapide, mais saisissant, des différences essentielles qui existent entre le temps nouveau et le moyen âge. Puis vient (p. 243) l'exposé détaillé de la réforme protestante, de ses origines, de ses progrès, de sa constitution intime, ainsi que de l'influence que le protestantisme a exercée sur les pays voisins (la France, l'Italie, l'Espagne, la Suisse) et des nombreux éléments de discorde qui, dès le début, se sont manifestés dans son sein. C'est le sujet du chapitre Ier du septième livre. Le chapitre suivant s'occupe de la réaction catholique et de ses promoteurs les plus éminents, mais surtout du concile de Trente, qui a été la réunion la plus imposante de ceux-ci et la plus haute expression de celle-là. Les ordres religieux dont quelques-uns, comme la Compagnie de Jésus (p. 440), venaient d'éclore, et qui ont tous reçu une nouvelle impulsion et comme une vie nouvelle, sont passés en revue, suivant les pays qui les avaient vu naître. Un exposé succinct des missions catholiques ajoute de nouveaux traits au tableau, auquel il ne manque, pour être achevé, que l'esquisse de l'état des sciences et des lettres, des arts et de la vie ascétique pendant cette première période des temps modernes. Cette esquisse commence à la dernière page du volume, pour être continuée dans le volume qui suivra, et dont nous attendons la publication avec une légitime impatience. J. M.

Eusèbe de Césarée, premier historien de l'Eglise, par l'abbé Victor Hély, docteur ès lettres et en théologie. Paris, Bloud et Barral, 1877, in-8 de 263 p. — Prix : 3 fr.

Eusèbe de Césarée est le plus ancien historien de l'Église. Ceux qui l'avaient précédé ne nous ont laissé que des fragments, et il nous est impossible de juger de leurs ouvrages. C'est à Eusèbe que la postérité a réservé le titre de père de l'histoire ecclésiastique. Evêque, théologien, polémiste, historien, il n'apparaît point sans gloire parmi les personnages de ce quatrième siècle qui compta tant de grands hommes. Si l'on ne peut le placer au premier rang, avec les Athanase et les Chrysostome, du moins faut-il le mettre immédiatement en seconde ligne. Quoiqu'il ait composé une foule d'écrits divers, tous

dignes de fixer l'attention de la postérité, c'est néanmoins son Histoire de l'Église qui a surtout fondé sa réputation, et c'est surtout à examiner cet écrit que M. l'abbé Victor Hély, aujourd'hui professeur au collége d'Arcueil, a consacré son livre.

En abordant la lecture de cet ouvrage, nous n'étions pas sans quelque prévention contre le sujet. L'étude de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe avait été pour nous une source abondante de jouissances intellectuelles ; mais, il faut l'avouer, cette jouissance avait été mêlée de quelques amertumes ; nous ne parlons pas du style de l'évêque de Césarée, qui est dur, heurté, embarrassé, souvent obscur, mais du fond même de ses doctrines et de ses principes. L'impression qui nous était demeurée très-nette, après déjà un grand nombre d'années, c'était qu'Eusèbe était resté toute sa vie partisan des erreurs de l'arianisme, et que son grand ouvrage, était au fond, un perfide, mais très-habile, plaidoyer en faveur de ces mêmes erreurs. M. l'abbé Victor Hély combat cette opinion de toutes ses forces. Il établit qu'Eusèbe souscrivit au symbole du concile de Nicée, et, depuis, malgré ses relations avec les personnes soupçonnées d'arianisme, malgré sa conduite coupable à l'égard des adversaires d'Arius, on ne saurait le convaincre ni d'apostasie, ni d'hypocrisie. Il prouve ensuite qu'Eusèbe a recherché avec ardeur la vérité. Sa science a été constatée par ses contemporains et par tous ceux qui ont contrôlé ses récits. Il est savant et sincère. Il n'a point manqué de critique. Il a étudié la valeur de ses sources et a travaillé sur de bons mémoires. Il s'est trompé quelquefois, mais il n'a jamais voulu tromper. Éclairé des lumières de la foi, Eusèbe a connu la suprême philosophie de l'histoire. Il a découvert les vraies causes des événements, de la prospérité et de la décadence de l'Église, des persécutions et de la mort des tyrans, des souffrances et du triomphe des chrétiens. Chez lui, l'art n'est pas à la hauteur de la science. L'*Histoire ecclésiastique* se divise en deux parties, dont la première est toute composée de morceaux d'emprunt qui n'ont guère d'autre lien que l'ordre chronologique. La seconde partie, comprenant les trois derniers livres, est plus originale, plus littéraire. Là se révèle la main d'un maître.

M. l'abbé Victor Hély n'a pas imité Eusèbe sous le rapport de la composition. Toutes les parties de son livre sont également soignées pour les recherches, l'ordre et la disposition, la facture et le style, qui est toujours pur, clair, précis, élégant. Nous pourrions tout au plus relever quelques fautes d'impression (p. 86, 134, 237) ; peut-être aussi la comparaison entre Eusèbe et les historiens profanes de l'antiquité est-elle un peu trop longue (p. 238) ? On pourrait critiquer justement les règles de critique qu'il emprunte à Daunou, et qu'il semble adopter ; mais ce sont là des points à peine perceptibles. Ce qu'il dit

du caractère d'Eusèbe (p. 64-74), de son rôle d'historien (p. 83), d'Hégésippe (p. 94), de la figure historique de Constantin (p. 123) ; ses discussions sur la lettre du roi Abgar (p. 132), sur le baptême du premier empereur chrétien (p. 135), mérite de fixer l'attention sous tous les rapports, et prouve autant de maturité de jugement que de talent d'exposition. DOM PAUL PIOLIN.

Saint Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople et docteur de l'Eglise, *sa vie, ses œuvres et son époque,* par l'abbé A. BENOIT. Paris, Poussielgue, 1877, gr. in-8 de VI-788 p. — Prix : 8 fr. 50.

Jadis injustement dédaignée, l'étude des saints Pères est aujourd'hui plus que jamais en honneur, comme l'atteste, à la suite de tant d'autres ouvrages justement remarqués, le livre dont le titre précède. Ce n'est pas seulement l'histoire religieuse qui est intéressée à la gloire de ces hommes apostoliques : leur éloquence n'a pas jeté moins d'éclat que leur science et leurs vertus. Le paganisme, vaincu sur le terrain de la morale et de la doctrine, continuait à se parer, comme d'un privilége inaliénable, de la forme accomplie de ses écrivains ; les orateurs chrétiens du quatrième siècle eurent la noble ambition de lui ravir jusqu'à ce dernier prétexte d'orgueil.

Saint Grégoire de Nazianze nous a laissé à son insu presque toute sa biographie : et ses lettres comme ses discours ont fourni à son nouvel historien une foule de détails dont plusieurs peuvent, pour le lecteur moderne, n'avoir qu'une importance relative, dont aucun peut-être n'est absolument dénué d'intérêt. Césarée, Alexandrie et Athènes furent les trois étapes de sa jeunesse studieuse ; à Césarée, l'enseignement des livres saints marchait de pair avec celui des lettres profanes ; Athènes, toute déchue qu'elle fût de son antique splendeur, parlait encore, comme au temps de Cicéron, aux âmes jeunes et enthousiastes par la voix de ses monuments et par celle de ses ruines ; et celui qui, élève, s'était passionné pour les Muses de la Grèce, devenu évêque et docteur de l'Église ne crut pas compromettre la pureté de la doctrine en appelant Pindare, Sophocle et Homère à rendre témoignage à la vérité.

Mais en même temps, à Alexandrie, philosophes et ascètes formaient à la religion nouvelle une double auréole. « Dans les champs de bataille de la vérité contre l'erreur, dit à ce propos l'auteur, les communautés religieuses peuvent être comparées à ces troupes d'élite dont la valeur proverbiale se maintient et par l'effet d'une forte discipline et par le souvenir de leurs exploits. » On sait que saint Grégoire, cédant aux séductions de la vie contemplative, passa d'abord quelques années dans le monastère fondé par saint Basile, au milieu de ces

pittoresques paysages dont il a fait une si admirable description.

Mais la Providence l'appelait à jouer un rôle actif dans cette période si célèbre, et en même temps si agitée, dont le livre de M. Benoit nous retrace le vivant tableau. On y verra en particulier combien l'Église eut à souffrir, et de Constance, « qui mit du côté de l'hérésie tout le poids du sceptre impérial joint à je ne sais quelle piété apparente et quelle religieuse munificence bien faite pour en imposer aux masses, » et de Julien « employant son immense pouvoir à ramener, au pied des autels de Jupiter, d'Apollon et de Vénus, les multitudes déjà illuminées par les ravissantes splendeurs de la religion chrétienne. » De même que certaine hérésie contemporaine, l'arianisme fut alors une arme, arme terrible entre les mains des ennemis de l'Église ; les procédés des vieux catholiques d'aujourd'hui ressemblent étonnamment à ceux des ariens d'alors. Ainsi, à l'arrivée de saint Grégoire à Constantinople, les quatorze basiliques de la cité avaient été successivement envahies et profanées par les hérétiques : c'est dans la maison d'un de ses parents que le futur archevêque rassembla d'abord le troupeau resté fidèle. Tout semblait perdu : soudain Théodose monte sur le trône, et la vraie foi reparaît triomphante.

Dans l'ouvrage de M. Benoit, le critique s'efface en général devant l'historien : mais il lui était impossible d'analyser ou de traduire intégralement les discours les plus remarquables de saint Grégoire sans parler des qualités qui les ont immortalisés : une érudition féconde, une imagination qui anime et passionne tout, ici « une sérénité douce et tranquille, » là « un mélange merveilleux de tendresse ineffable et de grandeur surhumaine ; » enfin, dans tant d'épîtres improvisées où « l'athlète intrépide de la foi se cache un instant sous l'artiste aimable et le littérateur élégant, » une ironie gracieuse et insinuante, principal attrait de sa longue et intime correspondance avec saint Basile.

On a souvent comparé ces deux amis à Bossuet et à Fénelon, et ce parallèle n'a pas échappé à M. Benoit. Saint Basile a, en effet, toute la grandeur et toute la science théologique du premier, comme saint Grégoire toute la finesse et tout le charme du second. Toutefois, tandis que les illustres prédicateurs contemporains de Louis XIV étaient soutenus par l'éclat de la cour et le prestige d'un règne presque sans égal, c'est au milieu de l'abaissement de tout le reste que les Pères du quatrième siècle élevaient si haut la parole chrétienne, sans cesse occupée de cette double mission : la réforme des mœurs et la consolation des affligés.

Mais saint Grégoire n'est pas seulement un orateur, c'est un poëte du plus haut mérite ; et que célèbre au quatrième siècle la muse chrétienne ? Chose étrange, c'est moins encore la défaite définitive du pa-

ganisme que cette mélancolie inséparable de notre nature et la tristesse d'une âme qui veut être à Dieu et que mille liens terrestres retiennent loin de lui. De là une poésie toute de réflexion et de rêverie, que l'on croirait née dans ce que Villemain lui-même appelle « nos jours de satiété sceptique et de prétendu progrès. »

Après avoir achevé la lecture du livre de M. Benoit, on est presque tenté de lui adresssr un reproche : le soin excessif qu'il prend d'écarter de son héros jusqu'à la moindre tache, jusqu'au moindre soupçon donne parfois à son ouvrage les allures et la fadeur d'un panégyrique. Néanmoins ce défaut, si c'en est un, ne doit pas faire méconnaître les recherches consciencieuses auxquelles s'est livré l'auteur.

Les documents qu'il a réunis et compulsés seront une mine précieuse pour tous ceux qui voudront, dans saint Grégoire, étudier particulièrement le théologien ou l'archevêque, le poëte ou l'orateur. Ce livre, si nous ne nous trompons, est un début, début plein de promesse : que l'auteur ne se laisse pas décourager par cet adage d'un esprit morose : « En France, il n'y a guère qu'un moyen de se faire connaître, c'est d'être déjà connu » C. Huit.

La Sœur Natalie Narischkin, fille de la charité de Saint-Vincent-de-Paul, par Mme Augustus Craven. Paris, Didier, 1877, in-8 de viii-446 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est des livres qu'on dirait prédestinés aux grands succès. Leur avenir est tellement assuré, qu'ils obtiennent une prompte et vaste publicité sans recourir à la réclame, et ne perdent rien à être annoncés plus tard que de coutume. C'est le cas du nouvel ouvrage de Mme Craven, l'éminent auteur du *Récit d'une sœur*, auquel celui-ci se rattache d'une manière toute spéciale. — Certes, nous n'avons pas attendu, pour le lire, la septième édition à laquelle il est déjà arrivé, après quelques mois seulement d'existence. Dès son apparition, nous avons savouré ces pages délicieuses, et notre âme ravie conserve encore les traces profondes qu'elles y ont laissées.

Le nouveau livre de Mme Craven n'est pas un simple récit des accidents dont se compose la vie de Natalie Narischkin, ni même une reproduction fidèle de son image ; c'est l'histoire d'une âme, et d'une âme d'élite. On y peut en suivre les mouvements, depuis les premières inspirations de l'enfance, jusqu'aux sommets de la perfection où elle est parvenue. La tâche du biographe était délicate et difficile ; mais l'auteur l'a accomplie avec un succès qu'il ne serait guère facile de surpasser.

Son récit nous montre la sœur Narischkin telle qu'elle a été en réa-

lité, avec sa physionomie rayonnante de pureté, de simplicité et d'humble charité, qui prenait sa source dans l'amour de Dieu; il nous fait suivre les progrès successifs de cette belle âme à travers les phases diverses de son existence, et admirer l'action visible de Dieu qui, pour ainsi dire, *se servait de tout* pour l'amener là où il voulait la voir arriver.

D'abord, Dieu la disposa à recevoir la plénitude de la vérité révélée en l'appelant à l'Église catholique, à laquelle, d'ailleurs, Natalie, quoique née dans la religion grecque, appartenait déja par la bonne foi, par l'amour du vrai, par toutes les habitudes de son enfance, passée à Naples, et par cette douce et sereine piété qui la faisait comparer à la journée de la première communion ou bien à *une échappée du paradis.* « Son âme sincère, simple et dévouée, trouva, dans l'Église catholique tous les articles de sa foi solennellement affirmés, toutes les pratiques que cherchait sa piété, plus nombreuses et plus accessibles; altérée de vérité, de foi et d'amour, pouvait-elle reculer devant la difficulté d'accepter un *mot de plus* dans le Symbole, ou de reconnaître que le chef de l'Église *universelle* est le chef de l'Église d'Orient aussi bien que de celle d'Occident, ou bien encore et surtout se laisser arrêter par l'obstacle politique (p. 59) ? »

En embrassant la religion catholique, Natalie y trouva aussi la vie véritable, cette *vie vivante*, toujours semblable à elle-même et pourtant se renouvelant sans cesse, comme les saisons de l'année. Le spectacle de l'Église russe, condamnée à l'immobilité et au silence, condition de la mort, aura sans doute contribué à l'en détacher, comme la vue de sa jeune amie, Olga de la Ferronnays, étendue sur sa couche funèbre, l'avait détachée des vanités mondaines.

Devenue catholique, Natalie voulut se donner tout entière à Dieu, et choisit, sous l'inspiration de la grâce, l'humble carrière d'une sœur de Charité, dans la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul. Au noviciat de Paris, elle mérita le surnom de *fleur du séminaire.* A peine fut-elle liée par les vœux de religion, qu'on la nomma secrétaire générale de la congrégation, charge qui lui convenait parfaitement, et dont elle s'acquitta durant dix ans à la complète satisfaction des nombreuses habitantes de *l'arche bienheureuse* (c'est ainsi que les sœurs appelaient leur maison-mère de la rue du Bac). Depuis 1858, et jusqu'aux derniers moments de sa vie, elle gouvernait la maison de la rue Saint-Guillaume. « Je vous donne là *une perle*, » dit aux sœurs leur supérieur général, en l'y installant. Quant à Natalie, elle se considérait plutôt comme une *sœur-servante*, titre que son inépuisable charité justifiait pleinement. Sa mort, arrivée en 1874, fut celle d'une sainte. « Sa vie, » dit excellement Mme Craven, « ressemble à l'un de ces sons qui se posent faiblement d'abord, s'affermissent bientôt, se

fortifient, se soutiennent, en devenant toujours plus puissants, plus mélodieux, et ne s'évanouissent enfin qu'après avoir ravi l'oreille, ému le cœur, et rempli l'air tout entier de leurs pénétrantes douceurs (p. 437). »

Le récit de l'auteur en est un fidèle écho. En prêtant l'oreille aux sons que rendait cette âme angéliqne, Mme Craven a eu raison de ne pas omettre la correspondance intime de Natalie avec ses amies. Cette correspondance si simple, si sincère, si touchante, prouve mieux que tout autre chose que la religion ne porte aucune atteinte aux affections légitimes du cœur. Enchâssée avec art dans le cadre général, elle offre une abondante nourriture au sentiment, tandis que l'intelligence trouve son aliment dans des considérations que la nature des sujets suggère à l'auteur, considérations pleines de foi et de chaleur, de justesse et d'actualité, d'élévation et de goût.

Il n'est pas aisé de dire laquelle des deux a eu plus de fortune, de l'héroïne qui a trouvé un tel historien ou de l'historien qui a eu la vie d'une telle héroïne à raconter. Quoi qu'il en soit, on ne saurait assez recommander la lecture de ce beau livre à toutes les âmes croyantes, à celles, en particulier, qui ont le malheur de ne pas appartenir à la véritable Église de Jésus-Christ, et il y en a tant parmi les compatriotes de Natalie Narischkin ! Puisse son exemple déchirer les voiles qui les empêchent de voir la lumière, et son intercession hâter le retour à l'unité de la grande nation dont elle demeurera une des plus belles illustrations, par le charme irrésistible de ses vertus plus encore que par l'éclat de sa naissance, et qu'elle n'a jamais cessé d'aimer ! J. M.

La Inquisicion *obra publicada por vez primara* en « El Siglo futuro, » por D. Juan Manuel Orti y Lara, catedratico de metafisica de la Universidad de Madrid. Edicion corregida y aumentada. Madrid, 1877, in-8 de xix-315 p. — Prix : 5 fr.

Tout le monde connaît les *Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, écrites à Moscou il y a plus de soixante ans, et publiées à Paris en 1822. On s'en rappelle le passage où M. de Maistre fait intervenir un Espagnol faisant l'apologie de l'Inquisition d'Espagne et énumérant les biens qui en étaient résultés, non-seulement pour son pays, mais encore, quoique indirectement, pour l'Europe tout entière. Le livre de M. Orti y Lara est aussi une apologie de la célèbre institution, pour laquelle l'auteur professe publiquement son admiration. Il va même plus loin que son illustre prédécesseur; car, tandis que celui-ci pose en principe que l'Inquisition d'Espagne a été purement politique et royale,— opinion devenue presque générale parmi les catholiques de la France et de l'Allemagne, — l'écrivain espagnol établit, au contraire, que c'était une institution essentielle-

ment ecclésiastique, soit quant à ses origines et sa juridiction, soit quant au caractère de ses fonctions et le but qu'elle s'était proposé d'atteindre, quoique le pouvoir civil y fût associé, quant à l'application des peines temporelles dues aux coupables (p. 69 et suiv.); en d'autres termes, c'était un tribunal mixte. Il s'attache surtout à prouver qu'elle n'a été ni un instrument aveugle entre les mains du monarque, ni un soutien du despotisme, moins encore un obstacle aux lumières ou un principe de la décadence du pays. Toutefois, l'admiration qu'il a pour cette institution ne l'aveugle pas au point d'en approuver tous les actes; il se garde bien de confondre le principe et la théorie avec l'application et la pratique; en prenant la défense de la première, il réprouve les excès et les abus auxquels avait donné lieu la seconde, d'accord en cela avec le Saint-Siége lui-même, qui s'efforçait constamment d'adoucir les rigueurs du tribunal espagnol, tantôt en admonestant les rois et les inquisiteurs, tantôt en faisant droit aux appels des accusés.

Le plan suivi par l'auteur est simple et fort bien coordonné. L'ouvrage se partage en quatre sections. Après une courte introduction, vient l'exposé des origines de l'Inquisition et de sa fin directe, qui consiste dans la recherche et la poursuite de l'hérésie. C'est le sujet de la première section. La seconde traite spécialement de l'Inquisition espagnole (p. 51-139). C'est ici que l'auteur développe sa thèse principale, et prend à partie le savant biographe du cardinal Ximenès, qui, à l'exemple du comte de Maistre et de bien d'autres, ne voit dans l'Inquisition d'Espagne qu'un tribunal purement politique, servant les intérêts du pouvoir absolu plutôt que ceux de l'Église et de la foi. L'argumentation de M. Orti y Lara ne manque ni de solidité ni d'énergie; elle porte la conviction dans l'esprit du lecteur, car elle ne s'avance qu'appuyée sur les témoignages fournis par l'histoire. Dans la section suivante, il est question de la procédure et du mécanisme judiciaire. Les bienfaits de l'Inquisition font la matière de la quatrième et dernière section. L'auteur y montre l'influence salutaire qu'elle a exercée sur l'Espagne, au point de vue religieux, politique et littéraire; il fait surtout ressortir le bienfait inappréciable de l'unité religieuse et politique dont, grâce à elle, ce pays a été presque le seul à jouir au milieu des guerres religieuses et civiles qui dévastaient le reste de l'Europe.

Le livre de M. Orti y Lara a obtenu déjà un succès mérité. La *Scienza et la Fede* de Naples reproduisit le travail dans ses colonnes, à mesure qu'il paraissait dans *El siglo futuro*.

Si je suis bien informé, il s'en prépare des traductions allemande et anglaise. J'ignore si quelqu'un songe à le traduire en français; mais je sais qu'en France la thèse principale de l'ouvrage espagnol n'aurait pas

le mérite de la nouveauté. Elle a été déjà traitée par l'auteur des *Lettres à M. Louis Veuillot*, publiées il y a juste vingt ans, à propos du *Cardinal Ximenès*, de Héfélé, qui venait d'être traduit en français et recommandé au public par le rédacteur en chef de l'*Univers*, lequel adopta pleinement l'opinion de l'historien allemand touchant le caractère purement politique de l'Inquisition d'Espagne. Dans ses *Lettres*, M. l'abbé Jules Morel soumet l'opinion de Héfélé à une sévère critique, et en démontre les contradictions et l'inconsistance. L'apologiste espagnol, qui les trouve *incomparables* et en admire la brillante argumentation, n'eut garde de négliger un si précieux travail, comme il n'a pas omis de profiter des autres publications relatives à son sujet. Son apologie n'en devient que plus recommandable. Si elle n'a pas toute la lucidité et toute la verve du publiciste français, elle se distingue, en revanche, par la parfaite coordonnance du sujet et l'ampleur du plan, autant que par la rigueur de la méthode et la connaissance approfondie des sources indigènes. Ces qualités suffisent pour la rendre indispensable à quiconque voudra avoir sur la question une vue d'ensemble ou en faire l'objet de nouvelles recherches. X.

Les Césars de Palmyre, par Lucien Double. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, gr. in-18 de 208 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lucien Double, dont les précédentes études historiques ont eu tant de succès, vient de publier, sous ce titre : *Les Césars de Palmyre*, une étude qui, tant pour le fond que pour la forme, mérite d'être mise sur le même rang que l'*Empereur Claude* et l'*Empereur Titus*. Peut-être même, si l'on tient compte du mérite de la difficulté vaincue, le nouveau livre du jeune érudit doit-il être préféré à ses deux aînés. « Peu d'histoires, » dit-il (*Avant-propos*, p. 1 et 2), « offrent autant de confusion, de difficulté et de contradictions que l'histoire de Palmyre ; c'est, sans doute pour cela qu'elle n'est pas encore faite. Jusqu'à l'époque bien récente où MM. de Vogué et Waddigton *(sic)* mirent au jour les curieuses inscriptions grecques et araméennes recueillies à Palmyre même, il était presque impossible de se tirer du dédale de faits contradictoires que nous ont transmis Zonaras, Zosime, Suidas et les auteurs de l'histoire Auguste. Grâce à ces inscriptions, nous avons pu enfin voir plus clair dans ces récits obscurs, y mettre un peu d'ordre et de chronologie ; et, si nous n'avons assurément pas l'outrecuidante prétention d'avoir donné une bonne histoire de Palmyre, nous espérons cependant avoir ouvert le chemin et montré la route à suivre. »

M. Double ajoute qu'il n'existe pas d'histoire d'Odenath II, le grand homme de Palmyre : qu'il n'y a pas un seul dictionnaire, une seule

biographie qui ne commette, en parlant de lui, quelque erreur ou quelque oubli ; que, pendant qu'Odenath est resté dans l'ombre, plus heureuse, Zénobie a joui d'une assez grande réputation; que la figure de la reine de Palmyre a frappé l'imagination des modernes; que, sans la bien connaître, on se la représente comme une glorieuse souveraine, hardie, fière et vaillante; que toutes ces qualités appartenaient à Odenath, et que Zénobie n'a fait que compromettre et finalement que perdre l'empire oriental qu'elle devait au génie de son époux.

Qu'on n'accuse pas M. Double d'avoir trop rabaissé l'héroïne de Gibbon, qui la proclamait une nouvelle Sémiramis! Tous ceux qui liront l'élégant petit volume que j'ai sous les yeux reconnaîtront que M. Double a été un fidèle historien, un juge équitable, et ils le remercieront d'avoir remplacé le méprisable clinquant de la légende par l'or inappréciable de la vérité. Aucune illusion, aucune prévention ne résistera, je l'assure, à la vive et lumineuse discussion de l'auteur des *Césars de Palmyre*. Les textes qu'il invoque sont si précis, les arguments sur lesquels il s'appuie sont si forts, que, soit pour Odenath, soit pour Zénobie, soit (incidemment) pour Gallien, « un de ces nombreux souverains calomniés par l'histoire, » on s'étonne, après avoir lu son livre, d'avoir un seul moment méconnu ce qui aurait toujours dû, ce semble, être incontestable et incontesté.

M. Double n'est pas descendu dans l'arène sans s'être sérieusement préparé à la lutte et à la victoire. Il a étudié avec tant de conscience le sujet qu'il avait à traiter que, sur des points particuliers, il a eu raison contre des spécialistes aussi renommés que M. Waddington (p. 34), que M. de Vogüé (p. 35, 186), que M. Mommsen (p. 92).

Si les *Césars de Palmyre* font honneur à l'érudit, ils font aussi honneur à l'écrivain. Bien des pages, dans ce livre, se rapprochent de quelques-unes des meilleures pages de notre littérature contemporaine. Mentionnons, entre toutes, la description des ruines de Palmyre (p. 5-7), de cette ville qui apparaît dans l'histoire « comme un de ces brillants mirages qu'un coup de vent du grand désert fait soudainement évanouir aux yeux surpris du voyageur ; » le récit de la mort d'Odenath (p. 67-68), la description de Palmyre quand cette ville était debout (p. 79-87), la description de la ville d'Antioche (p. 121-122), le récit (p. 150) de la fuite de Zénobie, abandonnant, à la faveur de la nuit, la capitale assiégée de son royaume : « On eût dit, glissant dans le silence et l'obscurité, le fantôme de la gloire évanouie de Palmyre, » — fuite que l'auteur oppose « à ce splendide bûcher de pourpre, de soie et d'or, sur lequel, entouré de tout ce qu'il aimait, de ses femmes et de ses chevaux, de ses dieux et de ses trésors, Sardanapale voulut mourir encore fastueusement. »

T. DE L.

Die Quellen der Langobarden Geschichte des Paulus Diaconus. *Ein Beitrag zur Geschichte deutscher Historiographie (Sources de l'histoire des Longobards de Paul le Diacre)*, par le Dr Jacobi. Halle, 1877, in-8 de 101 p. — Prix : 4 fr.

On sait l'estime dont jouissait autrefois l'*Histoire des Longobards*, écrite par Paul le Diacre. Les écrivains du moyen âge la mettaient volontiers en réquisition, et les bibliothèques en conservent des exemplaires manuscrits en grand nombre. — De nos jours, elle a donné lieu à des travaux critiques, parmi lesquels nous citerons ceux de Bethman, Dahn, Pabst, pour nous borner aux auteurs les plus récents. Enfin, les éditeurs des *Monumenta Germaniæ* en préparent une nouvelle édition. — Il semblait que la matière eût été épuisée. Toutefois, une question restait à élucider, à savoir quelles sont les sources auxquelles Paul a puisé ses informations. M. Jacobi s'est chargé d'y répondre dans le travail que nous annonçons.

Après avoir soumis le texte de l'*Histoire des Longobards* (que M. Jacobi écrit toujours Langobards) à une minutieuse analyse, le savant auteur établit que les principales sources en ont été les écrits de Grégoire de Tours (p. 32-37), ceux de Bède avec le *Liber pontificalis* (p. 45-63) et de Secundus de Trente. Le bienheureux Bède l'a guidé surtout dans les méandres de la chronologie. Lui et le *Liber pontificalis* auraient, au dire de M. Jacobi, fourni un sixième environ de l'*Histoire*. — Comme importance cependant, la palme revient à Secundus, par la raison que ses écrits étant aujourd'hui égarés, l'ouvrage de Paul est le seul qui en ait conservé des fragments. Aussi M. Jacobi s'étend-il longuement sur ce chapitre, en énumérant tous les passages qu'il croit être empruntés à cet abbé (décédé en 612). Selon lui, Secundus aurait raconté seulement les gestes des Longobards de son temps (568-612), particulièrement les événements arrivés du temps d'Agiluf, à la cour duquel il était bien vu, et dont il avait tenu sur les fonts baptismaux le fils Adalvald (en 603). C'est à cette source que Paul paraît avoir puisé ce qu'il raconte sur l'invasion franque en Italie (590), sur l'ambassade d'Agnellus, évêque de Trente, envoyé en France pour négocier l'échange des prisonniers, et celle d'Ewin, duc de Trente, venu pour conclure la paix. La victoire de Tassito sur les Slaves (en 591) et la guerre de son successeur Garibald, contre la même nation, ne proviennent pas d'ailleurs. A propos de Secundus, l'auteur allemand examine si le chroniqueur longobard de 641, que M. Hille donne pour continuateur de Prosper Aquitanus se servit de Secundus et il répond négativement, en désaccord en cela avec Hille et Bethmann.

Parmi les sources secondaires de Paul le Diacre, il faut placer 1° l'édit du roi Rothaire auquel a été empruntée son *Origo gentis Lon-*

gobardorum ; 2° La vie de saint Séverin par Eugippius, ainsi que les écrits de saint Grégoire le Grand, de Marc Cassinensis, de Venance Fortunat et la *Vita Paldonis et Tassonis*, composée par Autpert ; 3° Quelques données furent glanées dans Pline le naturaliste, Justin, Virgile, Donat, Aurélius Victor, Jornandès et Isidor. Les deux derniers ont fourni à Paul quelques étymologies. Toutefois, l'explication du nom de Ligurie (*A legendis leguminibus*, lib. II, cap. XV), et d'Apulie (*a perditione*, en grec ἀπόλλυμι, lib. II, chap. XXI), etc., lui appartient en propre. A ces sources, M. Jacobi ajoute la chronique de Frédégaire et d'autres chroniques locales de moindre importance.

Les dernières pages (89-101) contiennent une liste complète des passages de l'*Histoire longobarde* qui ont été mentionnés ou discutés dans le texte, à mesure que l'occasion se présentait ; ils sont ici disposés dans l'ordre où ils doivent se suivre, par livres et chapitres.

En résumé, le travail de M. Jacobi, fait avec soin et dans un but pratique, mérite d'être signalé à ceux surtout qui, à son exemple, s'appliquent à enrichir par de nouvelles recherches le répertoire des sources historiques du moyen âge.

L'auteur estime que tout ce qui vient de Paul le Diacre lui-même a une véritable valeur, que ses sources, sont en général, reproduites avec fidélité, que là où elles demeurent ignorées la prudence conseille d'user de contrôle et de précautions, afin de pouvoir dégager dans son récit l'élément légendaire. Malgré cela, et bien qu'on ait peut-être surfait la valeur historique de Paul le Diacre, il restera toujours une des sources les plus importantes pour l'histoire du moyen âge, grâce aux nombreuses données provenant de lui, et qu'on chercherait en vain ailleurs. J. M.

Archives de la Bastille, documents inédits, recueillis et publiés par François Ravaisson, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal. *Règne de Louis XIV* (1687 à 1692). Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1877, gr. in-8 de XIX-558 p. — Prix : 9 fr.

Le protestantisme et la guerre soutenue contre l'Angleterre et l'Autriche fournissent presque toute la matière du neuvième volume des *Archives de la Bastille*, mais les plus curieux des documents réunis dans ce volume sont, sans contredit, ceux qui regardent le quiétisme (p. 39-99). Sur Mme Guyon, sur son complice, le P. François de la Combe, barnabite ; sur la lutte de Bossuet et de Fénelon, on trouvera là des renseignements fort intéressants, fournis par des lettres presque toutes inédites de Louis XIV, de Seignelay, de l'archevêque de Paris (le futur cardinal de Noailles), de Pontchartrain, de la Reynie, de l'ambassadeur Erizzo au doge de Venise, de l'abbé de Beaufort, de

Huet, l'évêque d'Avranches, de l'abbé Jean-Jacques Boileau, du duc de Beauvilliers, du cardinal de Bouillon, de Gaston de Noailles, évêque de Châlons, de Bourdelot, de la princesse des Ursins, de d'Argenson, de Baluze, de Colbert, de l'archevêque de Rouen, etc. M. Ravaisson a bien fait d'insister, dans son *Avertissement* (p. VI-XIX), sur l'importance de toutes ces lettres. Il a bien fait encore de parler avec admiration de la si sage et si ferme conduite de Bossuet, mais il me semble qu'il s'est montré beaucoup trop sévère pour l'archevêque de Cambrai. Fénelon fut imprudent ; il se laissa momentanément entraîner dans l'erreur, mais il répara si noblement sa faute que, nul n'a le droit de la lui reprocher, et c'est le cas ou jamais de rappeler que le repentir est une seconde innocence.

J'ai déjà tant de fois rendu hommage au soin et au zèle avec lesquels M. Ravaisson recueille et publie les milliers de documents des *Archives de la Bastille*, qu'il me paraît inutile de lui donner de nouveau les mêmes éloges. Il vaut mieux que je lui prouve mon estime pour son grand et beau travail, en indiquant quelques petites taches à faire disparaître de son *Avertissement* et de ses *Notes*. Certaines phrases me paraissent un peu trop familières dans un recueil aussi grave que le sien, par exemple cette phrase sur le roi d'Angleterre, Charles II (p. II) : « Charles remplit son palais de fils naturels, les créa ducs et pairs, et les combla d'honneurs et d'argent, *à la barbe* de l'aristocratie, sans s'inquiéter si la mère était duchesse ou une orangère de la rue. Il *jouissait* de la désaffection générale. » Je ne puis me résoudre non plus à laisser passer cette phrase de la note 1re de la page 100, où la plaisanterie dégénère en un jeu de mots de mauvais goût : « La reine perdit une fois la messe et 20,000 écus ensemble. »

Je relèverai encore deux fautes d'un autre genre. M. Ravaisson se moque fort agréablement (p. 99) du cardinal de Bausset, qui fait mourir, en son *Histoire de Fénelon*, le P. de la Combe dès 1699, et qui, remarque-t-il, « ne s'est mépris que de seize ans. » Mais M. Ravaisson lui-même ne s'est guère mépris que de trente ans, quand il a fait mourir (p. 66) en 1705 l'abbé Boileau, lequel mourut le 16 mars 1735. — Ayant (p. 67) à écrire une note sur le P. René-Joseph de Tournemine, M. Ravaisson dit de ce religieux : « C'était alors un coryphée de l'ordre, mais il serait parfaitement oublié sans les railleries de Montesquieu. » Le P. Tournemine a été un trop habile critique pour être aussi facilement oublié, et la dédaigneuse appréciation de M. Ravaisson ne pourrait être acceptée que par ceux qui n'ont rien lu des nombreux travaux de l'ingénieux et savant écrivain.

T. DE L.

La France sous Louis XVI, par M. Alphonse Jobez, ancien représentant.— I. *Turgot.* Paris, Didier, 1877, in-8 de VIII-556 p. — Prix : 6 fr.

M. A. Jobez poursuit le cours de ses études sur le dix-huitième siècle ; après le règne de Louis XV, il aborde aujourd'hui le règne de Louis XVI. Le premier volume de cette nouvelle œuvre est consacré aux deux premières années du règne, c'est-à-dire au ministère de Turgot. Deux lignes de l'introduction résument toute la pensée de M. Jobez sur Turgot : « La France, dit-il, en s'adressant à M. Thiers, « n'en a connu avant notre temps que deux (grands hommes de l'avenir) : Voltaire, que le bon sens public a vengé de ses ennemis, en donnant son nom à un siècle; Turgot, qui a éclairé, pour les peuples et pour les gouvernements, la voie qu'ils avaient à suivre, avec la lumineuse clarté du génie. Vous êtes le troisième. »

Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne partageons pas les enthousiasmes de M. Jobez. Sur Turgot même, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, et qui eut de réelles qualités de grand ministre, nous croyons que la note vraie a été plutôt donnée par MM. de Lavergne et Fustel de Coulanges, dans la remarquable discussion qui s'est élevée à l'Académie des sciences morales et politiques à propos du beau livre de M. Foncin. Au surplus, le passage que nous venons de citer fait amplement connaître l'esprit de l'ouvrage entier; au point de vue religieux, M. Jobez a toutes les préventions de Voltaire contre le clergé ; au point de vue politique, il ne voit guère, dans la monarchie, que l'exploitation d'un peuple au profit de quelques familles. La pensée du présent le poursuit dans l'histoire du passé, et il lui arrive de se livrer à certaines digressions toutes modernes et entièrement en-dehors de son sujet. Disons, toutefois, qu'il a étudié avec soin l'époque qu'il traite, et qu'il a fait des emprunts sérieux aux archives et aux documents originaux. Enfin, ajoutons que, malgré ses préjugés violents contre la royauté, il s'efforce, du moins, d'être dans une certaine mesure, impartial pour les personnes royales : il rend hommage aux généreuses intentions de Louis XVI, et, tout en étant sévère pour Marie-Antoinette, il répudie du moins, avec indignation, les calomnies indignes par lesquelles l'école révolutionnaire a poursuivi l'épouse irréprochable et la mère dévouée.

M. de la R.

La France politique et sociale, par Auguste Laugel. Paris, Germer-Baillière, 1877, in-8 de 347 p. — Prix : 5 fr. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine.*)

Quoique faisant partie de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, publiée par la librairie Germer-Baillière, *la France politique et sociale*

de M. Auguste Laugel est une étude sur le passé de notre patrie autant que sur son présent. C'est un essai de philosophie historique aboutissant à des conclusions de philosophie politique. Voici les titres des douze chapitres dont l'ouvrage se compose : I. *Formation de la race. — Ses divers éléments.* II. *Caractères de la race.* III. *Unité française.* IV. *Du caractère de la noblesse française.* V. *Du caractère de la monarchie.* VI. *Du caractère de la réforme française.* VII. *Du caractère de l'Église française.* VIII. *La Société française avant la Révolution.* IX. *La Révolution.* X. *La Société issue de la Révolution.* XI. *L'État présent.* XII. *L'Avenir.*

Le livre de M Laugel renferme des vues justes et d'autres seulement ingénieuses. Il en renferme aussi que nous ne saurions admettre. Dans la partie historique, qui contient d'ailleurs des pages remarquables, l'auteur ne s'est pas montré toujours suffisamment informé des plus récentes données de l'érudition, ou même des résultats incontestablement acquis. Il parle bien inexactement, par exemple, de l'architecture gothique (p. 30). Il croit encore à la *Pragmatique sanction* de saint Louis (p. 207), quoique la fausseté de ce document ne puisse même plus aujourd'hui être mise en doute. Dans la partie qui a trait à la société contemporaine, il y a des pages qui font le plus grand honneur à M. Laugel, celles, par exemple, sur le clergé de France, sur la nécessité, non-seulement individuelle, mais nationale, des croyances religieuses, et le lien qui rattache l'avenir de la France aux destinées de l'Église. M. Laugel laisse voir, çà et là, quelques tendances regrettables de libre-pensée; mais, à défaut d'une foi entière et solide, il a du moins ce qu'on pourrait appeler le *patriotisme religieux.* Il combat, loin de la flatter, la manie *anticléricale*, qui fait, à l'heure actuelle, tant de ravages dans les esprits. Il ne se croit pas même tenu de faire montre de gallicanisme, et, en constatant le mouvement général de retour des catholiques français aux pures doctrines romaines, il y voit, à bon droit, un sujet d'espérance plutôt qu'un danger pour la patrie.

Comme écrivain, M. Laugel a du nerf et du coloris. Mais on peut lui reprocher de tomber parfois dans le mauvais goût, par cette recherche exagérée de l'image et de l'effet pittoresque qui est la maladie présente de notre littérature. Nous ne donnons pas, en somme, le livre de M. Laugel comme un ouvrage sans reproche, bien loin de là; mais, soit au point de vue doctrinal, soit au point de vue historique, soit au point de vue littéraire, nous sommes heureux, tout en faisant nos réserves, de rendre sincèrement justice à ce qu'il contient de bon.

MARIUS SEPET.

Hommes et choses d'Allemagne. *Croquis politiques*, par G. Valbert. Paris, Hachette, 1877, gr. in-18 de 373 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quoique sous une forme indéfinie, ce titre promet plus que le livre ne donne. Le prince de Bismarck ne remplit pas seul l'histoire de son temps en Allemagne. S'il ouvre la marche, il doit être suivi non-seulement d'Arnim, mais d'autres adversaires qui, quoique moins célèbres, méritent pourtant d'être connus. Après doivent venir ses reptiles, puis ses plats complaisants, les Lasker, les Benigsen, les Miquel et enfin cette longue procession d'évêques, de prêtres condamnés, bannis, de propriétaires frappés d'amendes et de populations consternées. Tous doivent être présentés dans leur vrai jour et non de côté, comme le fait l'auteur pour ceux dont il parle.

Le docteur Strousberg n'est pas non plus le seul *virtuose qui se soit abandonné à ses fantaisies* en Allemagne. Il n'est pas le premier qui, après s'être joué de la fortune d'autrui, se soit *plaint des préjugés de la magistrature, de sa roideur d'esprit, de ce qu'elle ne comprend pas les choses, qu'elle n'est pas de son temps, qu'elle voit des crimes, des délits où il y en a pas.* Offenheim, chevalier du Pont-Euxin, avait dit avant lui *qu'elle doit apprendre une langue nouvelle, une morale particulière, laquelle approuve et autorise des procédés et des expédients un peu subtils, réputés illicites dans l'habitude de la vie.* Vienne, Munich et d'autres villes ont donné le spectacle de procès tout aussi instructifs que Moscou. Quelle belle occasion d'esquisser, sinon de peindre, les *extravagantes entreprises*, les *appétits effrénés*, les *criminelles folies* de la *Gründerperiode!* Et quelle matière encore que la lèpre de l'usure qui ronge l'Allemagne, et qui est actuellement une des causes principales des progrès du socialisme! Mais l'auteur ne paraît pas plus disposé à flétrir les pharisiens financiers que les tartufes libéraux.

Les *choses d'Allemagne* ne sont, comme on voit, pas mieux traitées que les *hommes d'Allemagne*. Pour ne faire mention que de la presse, quel supplément à ajouter au livre de feu le docteur Wutke ! Nous sommes donc obligés de conclure que quiconque ignore les *hommes* et les *choses d'Allemagne* n'apprendra point à les connaître dans ce livre. L'auteur nous paraît plutôt un *virtuose qui s'abandonne à ses fantaisies* sur les *hommes et les choses* d'Allemagne qu'un écrivain qui veut les faire connaître.

Une chose qu'il ne nous laisse point ignorer, c'est sa haine contre l'Église catholique. Il avoue bien que l'État ne gagne rien à combattre sa doctrine, mais les catholiques ne sont, à ses yeux, qu'un ramassis *d'ignorants*, de *fanatiques*, d'*intrigants*, d'*ambitieux* sur lesquels l'État *doit avoir l'œil toujours ouvert*, et *lorsqu'il confisque les biens de l'Église, lui ôte les moyens d'en acquérir d'autres, supprime les associations, les*

congrégations religieuses, c'est un bon propriétaire qui cultive son jardin, en retranche l'ivraie et les folles herbes.

Enfin *n'être pas capucin* (style P. L. Courrier, *alias* Voltaire), c'est-à-dire catholique, ne donner à M. de Bismarck *aucune occasion de soupçonner* qu'on l'est, telle est la suprême sagesse, l'unique voie de salut pour la France. Ce n'est pas très-fier, très-français (ancien style); mais à coup sûr, c'est très-libéral. EYMAR.

BULLETIN

Du dimanche, par le comte DE CHAMPAGNY, de l'Académie française. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-32 de 43 p. — Prix : 15 cent.

C'est une question capitale et pleine d'actualité que celle que M. de Champagny étudie, et l'on peut dire éclaire dans sa petite brochure sur le dimanche. Il montre quelles sont les raisons des chrétiens pour observer le dimanche. La loi du repos est nécessaire pour le corps; celle du repos dominical l'est pour l'âme. Elle est respectée presque partout avec beaucoup plus de scrupule qu'en France, et cependant il est bien prouvé, et par les pays industriels comme l'Angleterre, et par les usines qui ferment le dimanche, que jamais l'observation de la loi de Dieu n'a été funeste même aux intérêts de ce monde. Voilà des vérités qu'il ne faut pas se lasser de répéter, pour qu'elles finissent par entrer dans toutes les têtes et par conduire à des résultats pratiques. On ne saurait trop remercier M. de Champagny d'avoir mis sa plume au service d'une si grande cause. V. M.

La Famille d'après la Bible, par CHARLES DE RIBBE. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-32 de 128 p. — Prix : 25 cent. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

M. de Ribbe a réuni dans ce petit volume et classé par ordre de matières tous les textes de l'Ancien Testament pouvant se rapporter à la vie domestique, de manière à en faire comme un code des devoirs de famille. C'est un chapitre, retouché et approprié à ses nouveaux lecteurs, de *la Vie domestique, ses modèles et ses règles.* Il suppléera, dans une certaine mesure, à la lecture trop délaissée des saintes Écritures. La sublimité de la doctrine se trouve jointe à la clarté et à la simplicité du style, et en fait une œuvre vraiment populaire. Quand fut-il plus opportun de rappeler leurs devoirs au père et au fils, et de restaurer la famille, contre laquelle s'acharne la révolution et son esprit destructeur? En quels termes énergiques est tracé notamment au père le devoir d'autorité, pour l'accomplissement duquel il doit commencer par respecter la première autorité, celle de Dieu, dont il est le représentant au sein de la famille! On trouve là la définition de la loi du travail à laquelle il faut satisfaire, non pour acquérir la richesse, mais pour devenir vertueux. On y voit que les grandes races ont toujours été celles qui ont observé la loi de Dieu, que l'absence du respect de Dieu et du père a toujours été le prélude des révolutions sociales. Qu'est-il besoin, après cela, de recommander la lecture de cet écrit, qui n'est qu'un chapitre de la Bible, où tout le monde peut puiser d'utiles et pratiques enseignements? mais nous devons remercier M. de Ribbe de nous l'avoir donné. R. S.

L'Instruction gratuite, obligatoire et laïque, par le comte de Champagny, de l'Académie française. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-32 de 80 p. — Prix : 25 cent.

Le titre de cette brochure est encore une de ces phrases programme contre le sens de laquelle M. le comte de Champagny proteste vivement, au nom du simple bon sens. L'instruction gratuite des républicains, c'est l'instruction payée par tous, par les pauvres et par les riches, au lieu de l'être seulement par ceux qui en usent ou par les riches; la gratuité, produit, en outre, des résultats déplorables. Quant à l'obligation, elle est inefficace, ne s'appliquant qu'à la fréquentation de l'école et non à la science. Ce qu'on entend par l'instruction laïque, ce n'est pas celle qui est donnée par des laïques, mais celle qui met de côté toutes les questions religieuses : c'est l'école sans Dieu. On se plaint de l'insuffisance de l'instruction donnée aux femmes, et on ne propose comme remède que l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, c'est-à-dire qu'on voudrait les soustraire à l'influence de la religion, qu'on consentirait à améliorer leur instruction, à condition de négliger leur éducation, qui est cependant la chose principale pour tous, la fin même de l'instruction. Telles sont les principales idées développées par M. de Champagny. V. M.

La Révolution jugée par les révolutionnaires, par Xavier Roux. Paris, librairie de la Société Bibliographique, in-18 de 128 p. — Prix : 25 cent. (*Bibliothèque à 25 centimes.*)

Aux éloges intéressés donnés à la Révolution par une certaine presse et par les hommes de certaine école, M. Xavier Roux oppose les jugements portés sur son œuvre soit par ses auteurs, soit par ses adoptés, soit par ses plus ardents propagateurs. Il s'appuie sur des témoignages aussi peu suspects de partialité que ceux des conventionnels, des socialistes, des ouvriers organisateurs des congrès, etc. Il n'a pas de peine à démontrer de la façon la plus accablante que la Révolution n'a touché à tout que pour tout détruire; au lieu d'améliorer elle a tout bouleversé, ruiné l'instruction que ses partisans se donnent l'air d'avoir inventée, dilapidé les biens accumulés pour le soulagement des pauvres entre les mains de l'Église et des congrégations religieuses, réduit l'ouvrier, en l'isolant, à une condition qui lui fait regretter la situation si décriée, pourtant qu'il occupait sous l'ancien régime, etc., etc. Quel enseignement pour les esprits sincères et qui cherchent sérieusement la lumière. M. Xavier Roux la leur montre éblouissante; les témoignages bien choisis et bien présentés feront impression sur tous les lecteurs. Puissent-ils être nombreux et animés après avoir vu la vérité à la mettre en pratique, en répudiant les funestes doctrines des révolutionnaires. R. A.

Les Faiseurs de phrases. Paris, Bray et Retaux, 1877, broch. in-32 de 8 p. — Prix : 5 cent.

Cette petite brochure est de M. le comte de Champagny, qui est tout à fait dans son rôle d'académicien et fait acte de bon citoyen en rétablissant le vrai sens des mots, en montrant combien on dupe et égare le peuple avec des phrases, et notamment quel abus on fait des expressions de liberté, égalité, fraternité, nationalité, progrès, etc. « Phrase, malheureuse phrase! quand ton règne sera-t-il donc fini? » Puisse ce vœu être exaucé.

V. M.

Les nouveaux impôts, par le comte DE CHAMPAGNY de l'Académie française. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-32 de 40 p. — Prix : 15 cent.

La question des impôts est une de celles qui intéressent le plus de monde, parce qu'elle touche à la bourse, chose à laquelle personne n'est insensible. Chacun voudrait mettre les impôts à la charge de son voisin. Les révolutionnaires séduisent le peuple en faisant miroiter à ses yeux des projets où toutes les charges seraient à la charge des riches, notamment l'impôt sur le revenu. M. de Champagny montre, avec beaucoup de clarté et de bon sens, ce qu'il y a de problématique dans ces nouveaux impôts, ce qu'ils ont d'impraticable, et que leurs conséquences seraient diamétralement opposées à celles qu'on recherche, par le fait de la solidarité entre les citoyens de toutes les conditions. Les pauvres ne peuvent se passer des riches, les producteurs des consommateurs, le travail du capital : en frappant l'un, on atteint forcément l'autre. La conclusion de cette brochure, où le lecteur populaire trouvera de bonnes notions sur les impôts, est dans l'apologue des membres et de l'estomac. V. M.

Notice sur les églises. Bourg, imp. V. M. Villefranche, 1877, in-18 de 120 p. — Prix : 50 cent.

Cette brochure renferme, sous un titre un peu obscur, une sorte de catéchisme liturgique sur les cérémonies de la consécration des églises, sur leur symbolisme et sur les devoirs des chrétiens vis-à-vis des églises et la conduite qu'ils doivent y tenir quand ils sont dans leur enceinte et qu'ils assistent aux manifestations religieuses dont elles sont le centre et le foyer. Son auteur, M. l'abbé Culas, curé de Dompsuré, diocèse de Belley, a fait là une œuvre très-utile et bien bonne à répandre. Ecrit pour les paroissiens d'une pauvre campagne, ce petit livre fournira néanmoins des notions fort intéressantes à beaucoup de gens qui se croient savants ; car le sujet qu'il traite est un des moins connus. Aussi féliciterons-nous bien vivement M. l'abbé Culas, et, de toutes les petites critiques que nous pourrions lui adresser, nous n'en retiendrons qu'une, relative à la forme : pourquoi avoir adopté pour l'explication des cérémonies le méthode par demandes et par réponses et l'avoir exclue des autres parties? Il y a là un manque d'unité regrettable. R. R.

La Cinquantaine épiscopale de Pie IX, par AUGUSTE ROUSSEL. Paris, C. Dillet, 1877, in-18 j. de VII-330 p. — Prix : 2 fr.

M. Auguste Roussel, rédacteur de l'*Univers*, a eu l'incomparable bonheur de voir pendant plus d'un mois les pèlerins du monde catholique se succéder à Rome et porter aux pieds du Saint-Père l'expression de leur affection et de leur inébranlable fidélité. Heureux témoin de ces manifestations émouvantes, il les a racontées dans d'aimables lettres, que les lecteurs de l'*Univers* n'ont pas oubliées, parce qu'elles ont sûrement fait passer dans leur âme quelques-unes des impressions qu'il a lui-même si vivement ressenties. M. Roussel n'a pas voulu laisser perdre ces pages écrites avec tant de foi et tant d'amour. Il a bien fait. Grâce à lui, nous avons de ces grandes fêtes un récit fidèle et touchant, que nous relirons plus d'une fois. Les documents ajoutés en appendice donnent au livre un plus grand prix encore. Quel plus beau couronnement, en effet, pouvait-on rêver pour le récit de ces incomparables solennités, que les discours du pape aux grands pèlerinages

nationaux, les plus belles adresses lues dans les audiences solennelles, le premier mandement épiscopal de Pie IX, l'allocution du 22 juin aux cardinaux de la sainte Église, et l'admirable homélie de l'évêque de Poitiers dans la basilique de Saint-Pierre-ès-liens. Le livre de M. Roussel est un très-agréable livre, qui pouvait se suffire par lui-même; remercions-le d'avoir ajouté à son œuvre un si digne couronnement.

E. DE LA D.

Grimod de la Reynière et son groupe, d'après des documents entièrement inédits, par GUSTAVE DESNOIRESTERRES. Paris, Didier, 1877, in-12 de 399 p. — Prix : 4 fr.

Quoi! s'écriera-t-on, sans doute, 400 pages consacrées à un homme qui, s'il fut un gastronome éminent, ne fut qu'un médiocre littérateur, n'est-ce pas infiniment trop ? Une notice d'une cinquantaine de pages sur l'auteur de l'*Almanach des gourmands* et de l'*Alambic littéraire* n'aurait-elle pas suffi? L'auteur, prévoyant ce reproche, plaide ainsi (p. 362) les circonstances atténuantes : « étude trop ample peut-être, à laquelle nous nous sommes laissé entraîner par la fortuite rencontre de documents nombreux dont l'intérêt était réel, et que l'avenir pouvait disperser d'un moment à l'autre. » M. Desnoiresterres s'est montré exact, persévérant, impartial, et tout le monde devra l'en louer. Mais pourquoi n'a-t-il pas appliqué ces belles qualités à un travail plus important ? Malgré tous les efforts du biographe de Grimod de la Reynière, malgré les lettres inédites de cet épicurien qu'il a pu se procurer en si grand nombre et dont il a tiré tout le parti possible, l'intérêt languit. Le sujet est encore plus ingrat que l'auteur n'est habile. Certainement, on trouvera dans le livre des passages curieux, des détails nouveaux; autour de ce triste héros, qui n'inspire aucune sympathie, on rencontre des personnages plus attrayants; mais, en somme, le récit est d'une lecture aride, difficile, et je crains que la plupart de ceux qui iront jusqu'au bout n'appliquent au volume de M. Desnoiresterres le mot que les convives de Grimod de la Reynière avaient dit de leur amphitryon : « On le mange, mais on ne le digère pas. »

T. DE L.

Les Alpes. Histoire et Souvenirs, par XAVIER ROUX. Paris, Baltenweck, 1877, in-18 j. de 271 p. — Prix : 2 fr.

Les récits de voyage sont tout à fait à la mode aujourd'hui. Pour peu qu'on ait consacré quelques jours de vacances à parcourir douze lieues d'un pays plus ou moins accidenté, il est rare qu'on ne cède pas à la tentation de mettre le public dans la confidence de ses impressions et de ses fatigues. Il sort de là des œuvres sans portée, dénuées d'observation, d'une valeur littéraire très-contestable, enfin pourvues de tous les défauts qui prédestinent un livre à l'oubli. A cette règle, il est d'honorables exceptions. Sous plus d'un rapport, le récit de M. Roux en est une. C'est que M. Roux voyage en chrétien, et que, dans son livre, il y a quelque chose pour l'âme. De plus, M. Roux a pris une place distinguée dans la phalange que l'illustre M. Le Play a su rassembler autour de lui. Disciple du plus sagace observateur de notre siècle, il observe comme son maître. Les populations qu'il visite ne sont pas seulement pour lui un objet de curiosité, mais encore et surtout un objet d'études. Met-il la main sur quelque testament conservé dans les archives d'une vieille famille, sur quelques chartes locales, témoignage éloquent des libertés et de la prospérité

disparues, il fait profiter le lecteur de sa trouvaille et ne néglige pas d'en tirer un enseignement pratique. Le lecteur se distrait et s'instruit. Le livre de M. Roux est donc un bon livre. Il serait excellent, si la forme en était plus soignée. Il y a là un sérieux progrès à faire. Quand M. Roux voudra mettre dans son style plus de simplicité et de clarté, quand il voudra châtier sa phrase, en élaguer absolument tout ce qui n'est que fleurs de rhétorique et déclamation pure, nous aurons en lui un solide économiste catholique, doublé d'un charmant écrivain. Puisse-t-il hâter l'époque ou nous pourrons sans flatterie lui faire ce compliment!

E. DE LA D.

Aquarelles africaines. *Études et correspondances*, par ÉMILE GUIMET. Paris, Hetzel, 1877, in-18 de 213 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le livre de M. Guimet ne brille ni par cette verve endiablée, ni par cette vivacité de couleurs, ni par cette puissance de relief qui ont fait le succès de certains récits de voyage. Le style même n'en est pas toujours très-soigné, et cependant l'ouvrage n'ennuie pas. Bien au contraire : le lecteur se laisse facilement entraîner dans ces voyages divers et ne se plaint jamais qu'ils soient trop longs. C'est que M. Guimet possède le double secret au moyen duquel on est toujours sûr de plaire. Il observe avec finesse et raconte simplement. Son livre est un recueil d'aimables causeries, bien propres à faire passer agréablement quelques heures. S'il a un défaut, c'est surtout celui d'être resté trop strictement fidèle au programme que la Bibliothèque Hetzel semble s'être tracé. L'esprit est charmé quelquefois, la curiosité toujours satisfaite, mais l'âme est oubliée. Tel qu'il est, cependant, c'est un livre honnête qui, du moins, ne fera pas de mal. Par le temps qui court, c'est bien déjà quelque chose. E. DE LA D.

L'Oraison funèbre de quelques souverains des Pays-Bas au dix-huitième siècle. *Étude littéraire et bibliographique*, par M. AD. DELVIGNE, membre de la Société des Bibliophiles de Belgique. Bruxelles, Ollivier, 1876, in-8 de 35 p.

Voici un travail qui intéressera les bibliographes et les amateurs de curiosités littéraires. L'auteur, ayant réuni un certain nombre d'oraisons funèbres prononcées au dix-huitième siècle, en a reproduit le titre exact en l'accompagnant de toutes les indications bibliographiques et littéraires que peuvent suggérer ces œuvres aujourd'hui oubliées. De ces discours, les uns sont en latin, les autres en français, quelques-uns en flamand. Neuf sont consacrés à la louange de Charles VI, cinq sont employés à célébrer la grande Marie-Thérèse. Les biographes trouveront là peut-être à glaner quelques traits. En leur nom, remercions M. le chanoine Delvigne de leur avoir épargné de longues recherches X.

Die Jesuiten-Gymnasien in OEsterreich (*Les Colléges des jésuites en Autriche*), par le Dr JOHANN KELLE. Munich, Oldenbourg, 1876, in-8 de 305 p. — Prix : 5 fr. 25.

Il paraît qu'un professeur à l'Université de Prague, le docteur Johann Kelle, a publié un ouvrage sur *les Colléges des jésuites depuis le commencement du dernier siècle jusqu'à nos jours*. Le livre dont nous parlons est une défense de ce livre, contre la réponse qu'y fit le P. Rupert Ebner, S. J.

L'intérêt en est mince; il diminue encore pour ceux qui ne connaissent pas les deux autres pièces de la polémique. On ne saurait en donner une idée précise; c'est une course au clocher à travers des discussions sur des pointes d'aiguilles. Le docteur Kelle a toutes les *qualités* de la race germanique : lourd sans être profond, subtil sans être fin. « Vous dites que je reproche aux jésuites de forcer leurs novices à parler latin. C'est ce que je n'ai jamais dit. J'ai constaté le fait sans songer à en faire un reproche; cette pratique me semble bonne. — Vous prétendez que, d'après moi, saint Ignace est l'inventeur de ces paroles : *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas père, mère, femme, enfants, frères et sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.* Elle sont dans Luc, XIV, 26 : je le sais tout autant que vous. Mais le Christ avait le droit de les prononcer, et Ignace, en les adressant à ceux qui entrent dans sa compagnie, commet un blasphème : car enfin, suivre le Sauveur du monde, ce n'est pas se mettre à la suite du gentilhomme espagnol. » — Nous résumons ainsi une dizaine de pages, nous ne traduisons pas : une traduction ne serait jamais comprise. Tout est sur ce ton : cela durant trois cent quatre pages, et il y en a une de plus pour les fautes d'impression.

J. A. DE BERNON.

VARIÉTÉS

TABLES DES PIÈCES DONNÉES EN PRÉLIMINAIRES ET EN APPENDICES DANS L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET (suite).

	1er édit.	2e édit.		
465.	II 425.	III 125.	1197. Agnès, csse de Bar et Thiéb., son fils.	p. Ligny, collégle. — fon.
	I 571.	III 118.	1198. Bertram, évêque de Metz.	p. Epinal, abb. — Saline de Vic.
470.	II 412.	VI 71.	1200. Thiébaut Ier, cte de Bar.	et Guido de Domnopetro.—acc. p. les duels.
	II 412.	VI 71.	1200. Math. de Lorr. év. de Toul.	p. Toul, égl.—privilég.
	II 413.	VI 72.	1203. id.	p. Lay, prieuré.
	II 414.	VI 73.	1203. Frédéric, Sr de Bitche.	p. St-Dié, abb.
	I 572.	III 119.	1204. Bertram, évêque de Metz.	p. Epinal, abb.
475.	II 414.	VI 73.	1204. Simon II, duc de Lorr.	p. Remiremont, abb.
	II 414.	VI 74.	1204. id.	p. Châtenoy, prieuré.
	II 416.	—	1204. id.	p. le Saint-Mont, pré.
	II 417.	—	1206. Ferry Ier, duc de Lorraine.	et Albert cte de Dasbourg. — mariage de Thiéb. de Lorr. avec Gertrude, fille d'Albert.
	II 417.	—	1206. id.	p. Bouxières-aux-Dames abb.
480.	II 375.	VI 76.	1208. id.	et Thiébaut Ier, cte de Bar. — paix.
	II 417.	—	1210. Bertram, évêque de Metz.	p. St-Avold, abb.
	II 418.	—	1210. Gérard, év. de Châlons.	p. St-Mihiel, abb., et Sainte-Glossinde, de Metz, abb.

	édit.	2e édit.		
	II 418.	VI 76.	1211. Bertram, évêque de Metz.	p. Bouzonville, abb. — Freistroff.
	II 419.	—	1211. Ferry Ier, duc de Lorr.	p. St-Evre de Toul, abb. — vouerie.
485.	II 420.	—	1211. id.	p. St-Evre de Toul, abb. — péages.
	II 420.	—	1212. Frédéric II, roi des Rom.	1re Lettre à Ferry Ier, duc de Lorr.
	II 421.	—	1212. id.	2e id.
	II 422.	—	1213. Henri, évêque de Toul.	p. Flavigny, prieuré.
	I 406.	II 258.	(entre 1213 et 1220) Thiéb. Ier, duc de Lorraine.	p. St-Mathias de Trèves, abb.
490.	II 424.	—	1214. Conrad, évêque de Metz.	et Thiéb. Ier, duc de Lorr. — alliance.
	II 424.	—	1214. Agnès, duchsse de Lorr.	p. Thiéb. Ier, duc de Lor., s. fils. — mainburnie.
	II 425.	—	1214. id.	p. Thiéb. Ier, duc de Lorr. — aband. de s. douaire.
	II 425.	—	1216. Honorius III, pape.	p. Hérival, prieuré.
	—	III 126.	1218. Thiéb. Ier, duc de Lorr.	et Thiéb., cte de Champagne. — paix.
495.	II 426.	—	1218. Frédéric II, roi des Rom.	p. St-Evre de Toul, abb. — vouerie.
	II 427.	—	1218. Thiéb. Ier, duc de Lorr.	p. les hommes de Champagne.
	II 429.	—	1220. Agnès, duchsse de Lorr.	p. Math. II, duc de Lorr., son fils. — remise de Nancy.
	II 430.	—	1220. Mathieu II, duc de Lorr.	et Thiéb., cte de Champagne. — alliance.
	II 430.	—	1220. Th., archevêq. de Trèves.	p. Agnes, duch. de Lorr. — remise de Nancy.
500.	II 430.	—	1220. Mathieu II, duc de Lorr.	et sa mère. — paix.
	II 430.	—	1220. id.	et Thiéb., cte de Champagne. — alliance.
	I 406.	II 259.	(entre 1220 et 1251) id.	p. St-Mathias de Trèves, abb.
	II 431.	—	1221. Conrad, évêque de Metz.	p. les Frères-Prêcheurs à Metz. — fondation.
	II 431.	—	1222. Renaud de Coucy.	p. Toul, égl.
505.	II 432.	—	1222. Mathieu II, duc de Lorr.	p. le comté de Toul.
	II 432	—	1222. Clémence, abbsse de Neuf-Moutier.	p. St-Léger de Marsal. collégiale.
	II 432.	—	1222. Conrad, évêque de Metz.	p. id.
	II 432.	III 127.	1223. Guillaume. év. de Metz.	concède les copelles d'Epinal.
	II 433.	—	1223. Henri II, cte de Bar.	p. Lay, prieuré.
510.	II 433.	—	1223. Renaud de Commercy.	et Marguerite de Busancey. — mariage.

	1re édit.	2e édit.		
	II 434.	III 127	1224. Eude, évêque de Toul.	p. Mervaville, prieuré.
	II 434.	—	1224. Mathieu II, duc de Lorr.	et Albert de Hte-Pierre. — accord pour la constron d'un château.
	II 435.	—	1225. Henri II, cte de Bar.	p. Belchamp en Argonne. prré. — fondon.
	II 436.	—	1225. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Toul, égl. — Forêt de Heiz.
515.	II 437.	—	1225. Th. archev. de Trèves.	p. St-Marie de Luxemb., abb. — écoles
	II 437.	—	1225. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Cather. de Luxemb., sa femme. — douaire.
	II 437.	—	1226. Jean d'Apremont, év. de Metz.	p. St-Nicolas-des-Prés de Verdun, abb. — fon.
	II 438.	—	1226. Simon, cte de Sarrebruck.	p. Math. II, duc de Lorr. — renonciation.
	II 438.	—	1226. Jacques de Lorr., princier de Metz.	p. id.
520.	II 438.	—	1226. Agnès, duchse de Lorr.	Testament.
	II 440.	—	1227. Jean d'Apremont, év. de Metz.	p. Lorette, fille de S. Cte de Sarrebruck. — fief de Sarrebruck.
	II 440.	—	1228. Thierry, cte de Montbliard.	à Math. II, duc de Lorr. — reprises.
	II 440.	—	1228. Mathieu II, duc de Lorr.	et Conrad de Riste. — alliance.
	II 441.	—	1229. Aëlis de Lorr., csse de Kybourch.	p. Math. II, duc de Lorr., son frère. — renoncon.
525.	II 441.	—	1229. Jeoffrois de Vaudémont, Sr de Gondrecourt.	p. Henri II, cte de Bar. — reprises.
	II 441.	—	1229. Mathieu II, duc de Lorr.	et Thiéb., cte de Champagne. — alliance contre Henri, cte de B.
	II 442.	—	1230. Jeoffrois, abb. de St-Evre de Toul.	p. le Val-des-Ecoliers, congrégation.
	II 442.	—	1230. Henri II, cte de Bar.	et le duc de Lorr. et le cte de Champ. — trève.
	II 442.	—	1230. Philippe, cte de Boulogne. et Thiéb., cte de Champagne.	p. le duc de Lorr. et le cte de Bar. — pacificon.
530.	II 444.	—	1230. Chap. génral de l'O. de St-Benoît, au dioc. de Trèv.	Statuts.
	II 445.	—	1231. Ermesinde, csse de Luxembourg.	p. Luxeuil, abb.
	II 445.	—	1231. Henri II, cte de Bar.	p. sa fille mariée à Henri III, cte de Luxembourg. — don de Ligny.
	II 446.	—	1232. l'Evêq. et le chap. de Strasb.	p. Math. II, duc de Lorr. — don de deux fiefs.
	II 447.	—	1232. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Simon, S. de Passavant.
535.	II 447.	—	1233. id.	p. Bouzonville, abb.

	1re édit.	2e édit.		
	II 447.	III 127	1234. Grégoire IX, pape.	à Math. II, duc de Lorr. pr la reine de Chypre.
	II 448.	—	1235. Ferry, cte de Toul.	p. Math. II, duc de Lorr. et l'év. de Toul. — comté de Toul.
	II 448.	—	1235. Hugue, cte de Vaudémont.	p. ses fils. — partage.
	II 449.	—	1235. Alexandre de Soleuvre.	p. Differdange, abb. — fondation.
540.	II 449.	—	1236. Grégoire IX, pape.	p. Ste-Houde, abb. — fon.
	II 452.	—	1238. Mathieu II, duc de Lorr.	p. Catherine, sa femme. — douaire.
	II 452.	—	1240. Ferry, cte de Toul.	p. Math. II, duc de Lorr. — engagt du Cté de Toul.
	II 453.	—	1240. Bertha, sœur de Mathieu II, duc de Lorraine.	p. Clairlieu, abb. — don de Faloart.
	II 454.	—	1240. Mathieu II, duc de Lorr.	p. id.
545.	II 454.	—	1240. Jacq. de Lorr. ev. de Metz.	p. id.
	II 457.	—	1240. Philippe, csse de Bar.	à sa fille. — don de Ligny en dot.
	II 457.	—	1240. Philippe, csse de Bar.	Testament.
	II 455.	—	1241. Berta, sœur de Math. II, duc de Lorr.	p. Clairlieu, abb.
	II 455.	—	1242. Math. II, duc de Lorr.	p. Clairlieu, abb.
550.	II 457.	—	1242. Ferry de Salm	et Thieb. II, cte de Bar. — alliance.
	II 458.	—	1243. Thiéb. II, comte de Bar.	p. Varennemis à la loi de Beaumont.
	II 458.	—	1244. Roger, évêque de Toul.	p. le chap. de Toul et le Sr de Commercy. — pacification.
	II 459.	—	1244. Math. II, duc de Lorr.	et Thiéb. II, comte de Bar. — paix.
	II 459.	—	1245. Barbas, Harbouey, Domevre et Cirey. — églises.	p. S. Sauveur-en-Vosges ou Domevre, abb.
555.	II 460.	—	1245. W., évêque de Sabine.	p. Hérival, prieuré.
	II 460.	—	1246. Thiéb. II, comte de Bar.	p. Clermont — franchses.
	II 461.	—	1246. Innocent IV, pape.	p. Val-de-Passey, pré.
	II 461.	—	1246. Hugues, comte de Petite-Pierre.	p. Math. II, duc de Lorr. — reprises.
	II 461.	—	1246. Innocent IV, pape.	p. Val-de-Passey, pré, statuts.
560.	II 462.	—	1246. Id.	p. Val-de-Passey. — juridiction.
	II 462.	—	1246. Le fils d'Arnould, comte de Los et de Chiny.	et Catherine, fille de Math. II, duc de Lor. — mariage.
	II 463.	—	1248. Math. II, duc de Lorr.	à Catherine, sa femme, — don de Dalem et Belrains.

	1re édit.	2e édit.			
	II 463.	III. 127	1248.	Ferry, comte de Toul.	p. Math. II, duc de Lorr. — engagement du comté de Toul.
	II {432 / 464}	—	1248.	Math. II, duc de Lorr.	p. l'évêque de Toul. — rachat du comté de Toul.
565.	II 464.	—	1248.	Innocent IV, pape.	p. Remiremont, abb.
	II 465.	—	1248.	Math. II, duc de Lorr.	p. le pape contre Frédéric II, emp.
	II 467.	—	1248.	Le card. Pierre, légat du S.-Siége.	p. Math. II, duc de Lorr.
	II 467.	—	1249.	Henri, frère de Thiéb. II, comte de Bar.	Testament.
	II 468.	—	1249.	Mathieu II, duc de Lorr.	p. Toul, cité, — garde pour 10 ans.
570.	II 455.	—	1250.	La comtesse de Linange.	p. Clairlieu, abb.
	II 468.	—	1250 (1251 av. Pâq.).	Math. II, duc de Lorr.	p. des marchands.
	II 469.	—	1252.	Math. II, duc de Lorr.	et Thiéb. II, comte de Bar. — paix.
	II 471.	—	1252.	Catherine, duchesse régente de Lorr.	p. Thiéb. II, comte de Bar. — contre Toul, cité.
	II 472.	—	1252.	Gauthier de Vignory.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — plégerie pour le duc de Lorr.
575.	II 472.	—	1252.	C. et B., Srs de Fénestranges.	p. St-Mihiel, abb., pré de St-Léonard.
	II 473.	—	1253.	Toul, cité.	p. la duchesse de Lorr. et son fils. — garde.
	II 474.	—	1253.	Werry de Deneuvre.	p. Jacq., év. de Metz.— vouerie de Condé, etc.
	II 474.	—	1254.	Jacques de Lorr., év. de Metz.	p. Hombourg, collégle. — fondation.
	II 475.	—	1255.	Ferry III, duc de Lorr.	et Margrite de Navarre. — mariage.
580.	II 477.	—	1255.	Richard, fils de Thierry, cte de Montbelliard.	et Catherine de Lorraine. — mariage.
	II 477.	—	1255.	Ferry III, duc de Lorr.	et Henri III, comte de Luxembourg. — tté.
	II 478.	—	1255.	L'abbesse de Bouxières-aux-Dames.	p. les Templiers de Schuney.
	II 479.	—	1255.	Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 479.	—	1256.	Jacques de Lorr., évêq. de Metz.	p. Sarrebourg, collégle. — fondation.
585.	II 480.	—	1257.	Verdun, cité.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — garde.
	II 480.	—	1257.	Radulf., cte de Habsporch	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	II 480.	—	1257.	id.	et id.

	1re édit.	2e édit.		
	II 481	III 127.	1258. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — garde de Toul.
	II 481.	—	1258. Alfonse, roi des Rom.	p. Ferry III, duc de Lorr. — investitures et reprises.
590.	II 482.	—	1258. Jean, Sr de Choiseul	et Thiéb. II, cte de Bar. — alliance.
	II 483.	—	1259. Jacques de Lorr. év. de Metz	et Ferry III, duc de Lorr. — accord.
	II 483.	—	1259. Thiéb. II, comte de Bar.	p. La Mothe, collégiale. — fondation.
	II 484.	—	1260. Renaud de Bar, chevalr.	p. Ferry III, duc de Lorr. — reprises.
	II 485.	—	1260. Ferry III, duc de Lorr.	à Renaud de Bar, chevalier. — réversales.
595.	II 485.	—	1260. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	II 486.	—	1260 (1261). Alfonse roi de Castlle.	p. Ferry III, duc de Lorr. — pension.
	II 486.	—	1261. Giles, évêque de Toul.	p. le comté de Toul.
	II 487.	—	1261. B., abbé de Senones	et le comte de Salm. — paix pour Framont.
	II 489.	—	1262. 3 paraiges de Metz. Portsaillis, Jurue, Portemoselle.	et Thiéb. II, cte de Bar. — alliance.
600.	II 489.	—	1262. Henri III, cte de Luxembourg.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — reprises.
	II 490.	—	1263. N., abbé de Lisle-en-Barrois.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — garde.
	II 490.	—	1263. Phil., év. de Metz et Metz, cité.	et Thiéb. II, cte de Bar. — alliance.
	II 491.	—	1265. Henri, 2e fils du comte de Vaudémont.	p. Ferry III, duc de Lorr. — reprises.
	II 491.	—	1266. Henri III, cte de Luxembg	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre Th. II, comte de Bar.
605.	II 493.	—	1266. Robert, évêq. de Verdun.	p. Liége, égl. et chap. — don de Jupile.
	II 494.	—	1266. Ferry III, duc de Lorr.	p. le Sr de Passavant. — Martinville, prré.
	II 495.	—	1267. Henri, cte de Vaudémont.	p. St-Evre de Toul, abb.
	II 496.	—	1267. Thiéb II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre l'évêque de Metz.
	II 497.	—	1268 (1269). Henri III, comte de Luxembourg.	à Ferry III, duc de Lorr. — quittce de dommag.
610.	II 497.	—	1269. Ferry III, duc de Lorr.	p. St-Gengoulf, de Toul, collégiale.
	II 498.	—	1270 (1271). Laurent, év. de Metz	et Ferry III, duc de Lorr. — 1re paix.

	1re édit.	2e édit.		
	II 499.	III 127	1270. Ferry III, duc de Lorr.	p. St-Mathias de Trèves, abb.
	II 500.	—	1271 (1272). Henri, Sr de Blamont	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 500.	—	1272. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — traité. — rançon de l'év. de Metz.
615.	II 501.	—	1272. id.	et Ferry III, duc de Lorr. — traité.
	II 501.	—	1272. id.	et id.
	II 502.	—	1272. Épinal, ville.	p. Thiéb. II, cte de Bar. — garde.
	II 503.	—	1274. Laurent, évêq. de Metz	et Ferry III, duc de Lorr. — 2e paix.
	II 504.	—	1274. Borcard de Geroltzeck, chlr	p. Ferry III, duc de Lorr. — rançon.
620.	II 506.	—	1274. Hornbach, abb.	et St-Mihiel, abb. — association de prières.
	II 506.	—	1274. Rodolphe, roi des Rom.	p. accordrle duc de Lor. et l'évêque de Strasbourg, son prisonnier.
	II 507.	—	1274. Laurent, évêque de Metz	et Ferry III, duc de Lorr. — 3e paix.
	II 508.	—	1275. Simon, comte de Sarrebruck, Sr de Commercy	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 508.	—	1276 (1277). Henri, comte de Vaudémont	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre l'évêque de Metz.
625.	II 508.	—	1277. Thiéb. II, comte de Bar	et Ferry III, duc de Lorr. — accord.
	II 509.	—	1277. Jehan, seignr de Choiseuil	et Ferry III, duc de Lorr. — accord pour ses dommages.
	II 509.	—	1277 (1278.) Henri, fils aîné du cte de Bar.	et Ferry III, duc de Lorr. — accord.
	II 509.	—	1278. Gobert d'Apremont.	p. Ferry III, duc de Lorr. et Laurent, évêq. de Metz. — pacification.
	II 510.	—	1279. Nicolas III, pape.	p. Juvigny abb.
630.	II 511.	—	1280. Jehan, Sr de Choiseuil.	p. Ferry III, duc de Lorr. — rançon.
	II 512.	—	1281. Metz, cité.	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	II 513.	—	1281. Thiébaut II, c. de Bar.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
	II 515.	—	1281. Louis de Bavière, cte Palatin.	et la fille de Ferry III, duc de Lorr. — mrge.
	II 513.	—	v. 1281. Thiéb., fils aîné du duc de Lorraine.	et Isabelle de Rumigny. — mariage.
635.	II 511.	—	1282. Ferry III, duc de Lorr.	et Jehan Sr de Choiseuil — accord.

1re édit.	2e édit.			
II 512.	III 127.	1282.	Jean, Sr de Choiseuil.	à Ferry III, duc de Lorr. — accord.
II 512.	—	1282.	id.	et Ferry III, duc de Lorr. — quittance.
II 518.	—	1282.	Thiébaut II, cte de Bar.	Testament.
II 520.	—	1282.	Henri IV, c. de Luxemb.	p. Luxembourg, ville. — franchises.
640. —	III 135.	1284.	Simonin de Rozières.	p. Ferry III, duc de Lorr. — vente de Mirecourt.
II 521.	—	1284.	Bouchard, év. de Metz.	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
II 523.	—	1285.	Conrad, év. de Toul.	p. Toul chap. et Toul cité — accord entre eux.
II 524.	—	1286.	id.	p. Ferry III, duc de Lorr. — garde de l'évêché.
II 525.	—	1287.	Thieb. II, comte de Bar.	p. l'évêq. de Verdun. — reprise de Beaulieu.
645. II 525.	—	1288.	Les nobles homs du comté de Bar.	p. Beaulieu, abb. — déclaration.
II 526.	—	1288.	Les nobles homs du comté de Bar.	p. Beaulieu, abb. et Montfaucon, abb. — déclaration.
II 527.	—	1289.	Henri, Sr de Blamont.	et Ferry III, duc de Lorr. — allce contre l'évêque de Metz.
II 528.	—	1289.	id.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre Metz cité.
II 529.	—	1289 (1290).	Conrad, fils de E., comte de Fribourg.	et Catherine de Lorraine. — mariage.
650. II 531.	—	1290.	Jean, frère du comte de Bourgogne.	p. Ferry III, duc de Lorr. — cesion de Passavant.
II 531.	—	1290.	Jean, frère du comte de Bourgogne.	p. id.
II 532.	—	1290.	Henri, Sr de Blamont et Henri Sr d'Andlau.	p. Ferry III, duc de Lorr. et les Srs de Ribaupierre. — pacification.
II 532.	—	1290.	Egenus, cte de Fribourg.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance.
II 533.	—	1290.	id.	p. Ferry III, duc de Lorr. — quittce de domges.
655. II 533.	—	1290.	H. marq. de Hachbourg et autres seigneurs.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre l'évêque de Metz.
II 533.	—	1290.	Frédéric de Linanges.	p. Ferry III, duc de Lorr. — quittce de domges.
II 535.	—	1290.	Conrad, fils de E., comte de Fribourg.	à Catherine de Lorraine sa femme. — douaire.
II 535.	—	1291.	Willaumes d'Otun, escr.	à Ferry III, duc de Lorr. — engagt de le servir.

	1re édit	2e édit.		
	II 536.	III 135.	1291. Bouchard, év. de Metz.	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
660.	II 534.	—	1293. R. écuyer de W. de Manderscheidt.	à Ferry III, duc de Lorr. — quitce de 2 rançons.
	II 541.	—	1293. Toul, cité.	et Ferry III, duc de Lorr. — paix.
	I 572	III 119.	1294. Epinal, abb.	Protestation.
	—	III 136.	1294. Wautrins de Rozières.	et Ferry III, duc de Lorr. — échange.
	II 541.	—	1295. Adolphe, roi des Rom.	à Ferry III, duc de Lorr. — lettre.
665.	II 542.	—	1295. Ferry III, duc de Lorr.	p. Stulzelbronn, abb.
	II 544.	—	1295. Henri, Sr de Blamont.	et Henri III, cte de Bar. — alliance contre le roi de France.
	II 545.	—	1296. Jean, év. de Toul.	institon d'un mtre de la monnaie de Toul.
	II 546.	—	1297. Edouard IV, roi d'Angleterre.	à Adolph. roi des Rom. — pour le cte de Bar.
	II 546.	—	1297. Ferry III, duc de Lorr.	Testament.
670.	—	III 137.	1298. id.	p. les Dominicaines de Nancy. — fondation.
	II 535.	—	1299. H. de Hardemar, chevalr.	à Ferry III, duc de Lorr. — quitce de domges.
	II 550.	—	1299. Boëmund, archev. de Trèves.	et Ferry III, duc de Lorr. — alliance contre Schwartemberg.
	II 551.	—	1299. Albert, roi des Rom.	p. Gérard, év. de Metz. — investiture.
	II 528.	—	1299. id.	confirmon des lettres d'Adolphe et Rodolphe, rois des Rom. sur les limites de l'empire.
675.	II 552.	—	1301. Henri, Sr de Blamont.	p. Deneuvre, collégle. — fondation.
	II 556.	—	1302. Edouard IV, roi d'Angleterre.	mandemt sur la mort de Henri III, cte de Bar.
	II 428.	—	1304. Philip. IV, le Bel, roi de France.	à Edouard Ier, comte de Bar. — investiture.
	II 557.	—	1304. id.	et Thomas, év. de Verdun. — traité pr les limites.
	II 558.	—	1308. Thiéb. II, duc de Lorr.	p. Darnay, collégiale. — fondation.
680.	II 429.	—	1310. Thiéb. de Bar, év. de Liége.	p. Edouard Ier, cte de Bar. — cession de Lamarche, Châtillon et Conflans.
	II 561.	—	1310. Philip. IV, le Bel, roi de France.	p. Verdun, cité. — protection.

	1re édit.	2e édit.		
	II 562.	III 137.	1311. Marguerite, fille de Th. II, duc de Lorraine.	et Guy de Flandres, chevalier. — mariage.
	II 565.	—	1314. Edouard Ier, comte de Bar.	p. Ferry IV, duc de Lorr. — engagt de Vaudémont, Chatel, etc.
	II 566.	—	1314. Henri, Sr de Blamont.	p. Haute-Seille, abb. — accord.
685.	II 566.	—	1315. Edouard Ier, comte de Bar.	p. St-Pierre de Bar, collégle. — fondation.
	II 568.	—	1318. id.	et Henri, év. de Verdun. — paix.
	II 571.	—	1318. Pierre, abb. de St-Evre de Toul.	et Aubert de Toulon, écuyer. — paix.
	II 569.	—	1319. Ferry IV, duc de Lorr.	p. St-Evre, abb. et Aub. de Toulon. — sentce.
	II 570.	—	1319. Gobert, Sr d'Apremont.	p. St-Nicolas d'Apremont, prré. — fondon.
690.	II 571.	—	1320. Henri Dauphin, év. de Metz.	et Ferry IV, duc de Lorr. — alliance.
	II 574.	—	1321. Edouard Ier, comte de Bar.	et Verdun, cité. — paix.
	II 578.	—	1322. id.	à Ferry IV, duc de Lorr. — reprises.
	II 579 / III 476	—	1325. Les Archev. de Trèves, roi de Bohême, duc de Lorr., et comte de Bar.	et Metz, cité. — paix.
	II 581.	—	1328. Henri d'Apremont, év. de Verdun.	p. Hattonchatel, collle. — érection.
695.	II 583.	—	1331. Edouard Ier, comte de Bar.	p. St-George de Briey, collégle. — fondation.
	II 586.	—	1331. Philip. VI, de Valois, roi de France.	p. Verdun, cité. — protection.
	II 587.	—	1331. id.	p. Verdun, égl. — révocaton de sauve-garde.
	II 588.	—	1334. Baudouin, arch. de Trèves.	et Raoul, duc de Lorr. — alliance.
	II 590.	—	1336. Isabelle, dsse de Lorr.	à Raoul, son fils. — renoncon à son douaire.
700.	II 590.	—	1336. Phil. VI, de Valois, roi de France.	p. Ed. Ier, cte de Bar, et Verdun, cté. — pacifon.
	II 592.	—	1337. Henri IV, cte de Bar.	et Raoul, duc de Lorr. — paix.
	II 592.	—	1337. id.	et Jean, roi de Boh. cte de Luxemb. — garde de Verdun.
	II 593.	—	1337. Jean, roi de Boh., comte de Luxembourg.	p. Verdun, cté. — garde.
			1337. Voy. 1356.	
	II 600.	—	1338. Jean, roi de Boh., comte de Luxembourg.	et Henri IV, cte de Bar. — garde de Verdun.
705.	II 601.	—	1341. Adhémar, évêq. de Metz	et Raoul, duc de Lorr. — paix.

	1re édit.	2e édit.			
	II 602.	III 137	1342.	Jean, roi de Boh., comte de Luxembourg.	et Henri IV, cte de Bar. — accord pour les monnaies.
	II 603.	—	1342.	Raoul, duc de Lorraine	et Thomas, év. de Toul. — alliance.
	II 606.	—	1344.	Adhémar, évêq. de Metz	et Vic, ville. — accord.
	II 609.	—	1344.	id.	et id.
710.	II 611.	—	1344.	Jean, roi de Boh., comte de Luxembourg.	p. Adhém., év. de Metz et Raoul, duc de Lorr. — pacification.
	II 612.	—	1344.	Adhémar, évêq. de Metz.	p. Raoul, duc de Bar. — cession de Turkestein.
	II 612.	—	1346.	Raoul, duc de Lorr.	Testament.
	III 408.	—	1346.	Phil. VI de Valois, roi de France.	p. la régence du comté de Bar.
	II 614.	—	1348.	Les Srs de Pierrepont, d'Apremont, de Montagu, de Forbach,	contre les deux fils de Pierre de Bar. — ligue.
715.	II 617.	—	1352.	Marie, régente de Lorr,	et Yolande, régente de Bar. — alliance.
	II 618.	—	1353 (1354).	Charles IV, emp.	p. Robert, cte de Bar.
	II 619.	—	1354.	id.	p. Robert, cte de Bar. — erecton du marqsat de Pont-à-Mousson.
	II 621.	—	1354.	id.	p. Pont-à-Mousson. — droits et priviléges.
	II 622.	—	1354.	Robert, comte de Bar.	p. la monnaie de Bar. — bail.
720.	II 623.	—	1354.	La comtesse de Bar.	p. la monnaie de Bar et de Clermont. — règlement.
	II 623.	—	1356.	Charles IV, empereur.	p. Yolande, cse de Bar, et Robert, cte de Bar, son fils.
	II 599.	—	1356 (donné sous 1337).	Bar, ville.	et Jean, roi de France. — accord.
	II 551.	—	1357.	Robert, duc de Bar.	p. Yolande, sa mère. — régence du duché.
	II 625.	—	1357.	Charles IV, empereur.	p. Adhémar, évêque de Metz. — confirmation de Sarrebourg.
725.	II 626.	—	1358.	Yolande, cse de Bar, Robert, duc de Bar, s. fils, et Wenceslas, duc de Luxembourg.	accord pr assiéger Mangiennes et Sampigny.
	II 627.	—	1358.	G., abbé de St-Vanne de Verdun.	p. Robert, duc de Bar. — garde de l'abbaye.
	II 628.	—	1358.	Wenceslas, roi de Bohême et duc de Luxembourg.	et Robert, duc de Bar. — allce contre Verdun év. et cité.

	1re édit.	2e édit.		
	II 631.	III 137	1358. Wenceslas, roi de Bohême et duc de Luxembourg.	et Robert, duc de Bar. — traité. — id.
	II 632.	—	1361. Hugues de Bar, év. de Verdun.	Testament.
730.	II 633.	—	1361-1363. Adhém., év. de Metz.	et les ducs de Luxemb., de Lorr., de Bar, et 35 autres seigneurs. — Landfriede p. 2 ans.
	II 639.	—	1362. Thiéb., Sr de Blamont.	et Jean, év. de Metz. — accord.
	II 640.	—	1363. Jean I, duc de Lorr.	et Henri, comte de Vaudémont. — paix.
	II 641.	—	1363 (1364). Le comte de Flandres.	p. Robert, duc de Bar et le sénéchal de Hainaut. — pacification.
	II 644.	—	1366 (1367). Charles V, roi de France.	et Jean Ier, duc de Lorr. — trté de Vaucouleurs.
735.	II 647.	—	1367. Robert, duc de Bar.	p. Bar, ville. — murs.
	II 648.	—	1368. Henri de Bar, Sr de Pierrefort.	Testament.
	II 650.	—	1370. Jean II, duc de Lorr.	et Guy de Luxemb, cte de Ligny. — accord.
	II 652.	—	1370. Jean de Bourbon, évêque de Verdun.	et Pre de Bar, Sr de Pierrefort. — paix.
	II 654 / III 476	—	1370. Robert, duc de Bar.	et Metz cité. — paix.

(*A suivre.*) AUG. PROST.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort vient d'enlever M. THIERS, si subitement que l'homme illustre qui a écrit de si belles pages sur le rétablissement du culte par le premier consul et prononcé de si nobles paroles sur le pouvoir temporel du pape, n'a pas eu le temps de s'assurer les secours et les consolations de la religion, qu'il n'aurait certainement pas repoussés; il s'est éteint le 3 septembre, à Saint-Germain-en-Laye, à six heures dix minutes du soir, à la suite d'une apoplexie séreuse dont les premiers signes s'étaient montrés dans la matinée. Il avait dépassé sa quatre-vingtième année, étant né le 15 avril 1797.

Louis-Adolphe THIERS avait vu le jour à Marseille ; reçu avocat en 1819, à Aix, où il se lia avec M. Mignet, il vint à Paris en septembre 1821, et, au mois de novembre, il entrait au *Constitutionnel*, qui publia bientôt plusieurs fragments de son *Éloge de Vauvenargues*, puis ses premiers articles politiques sur le livre de Montlosier : *De la Monarchie française*, paru en 1814-15. Avec un *Salon*, ce fut à peu près tout son apport au *Constitutionnel*. Après avoir collaboré aux *Tablettes historiques*, il employa quatre ans à écrire (1823-27) son *Histoire de la Révolution française*. Dès la formation du

ministère Polignac (5 août 1829), M. Thiers fonda, avec MM. Mignet et Carrel, le *National*, destiné à combattre la monarchie traditionnelle ; il y fit tous ses efforts pour amener l'établissement de la monarchie de Juillet. L'année 1830 n'était pas finie, qu'il était devenu successivement conseiller d'État, secrétaire général au ministère des finances sous le baron Louis, député, enfin sous-secrétaire d'État aux finances le 4 novembre ; réélu député au commencement de 1831, il devint, en octobre 1832, ministre de l'intérieur, puis, le 25 décembre, ministre du commerce et des travaux publics ; l'Académie française, cette même année, l'appela dans son sein, en remplacement du poëte Andrieux. De nouveau ministre de l'intérieur en 1834, il donne sa démission le 11 novembre, par suite de désaccords avec les maréchaux Soult et Gérard, et avec M. Molé, — mais reprend ses fonctions le 18, dans le cabinet formé par le maréchal Mortier. Le 13 décembre 1834, il prononce son discours de réception à l'Académie française. M. Thiers resta ministre jusqu'au mois d'août 1836, et se retira devant l'opposition du roi Louis-Philippe à son projet d'intervention en Espagne. — Un voyage en Italie (1837) occupa ses loisirs ; mais il vint prendre part aux travaux de la session de 1838, et, le 1er mars 1840, il devint président d'un nouveau cabinet et ministre des affaires étrangères ; cette année est encore marquée par la nomination de M. Thiers comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Sorti des affaires au 20 octobre, il parcourt alors l'Allemagne, l'Italie de nouveau, l'Espagne, l'Angleterre à travers tous les champs de batailles militaires et politiques de l'Europe occidentale, pour la préparation de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Très-agressif, dans les derniers temps, contre le gouvernement de Juillet, il prit part, sans s'y compromettre, à l'agitation réformiste des banquets, pour amener Louis-Philippe à lui confier le soin de former, avec Odilon Barrot, un nouveau ministère ; mais, quand il vit la monarchie perdue, il se hâta de donner sa démission. En 1848, après avoir échoué dans les Bouches-du-Rhône, il fut appelé à l'Assemblée nationale représentant pour quatre départements aux élections partielles du 4 juin, et siégea, de 1849 à 1851, à l'Assemblée législative. M. Thiers, qui avait parlé contre les jésuites le 2 mai 1845, vota pour l'expédition de Rome et pour la loi sur l'instruction publique (15 mars 1850). Le 2 décembre 1851, il était enfermé à Mazas, et conduit ensuite à Francfort ; autorisé bientôt à rentrer à Paris, il vécut dans la retraite jusqu'en 1863, ne s'occupant que de travaux littéraires et satisfaisant son goût pour les arts. Paris l'élut député dans sa 2e circonscription, en 1863, et c'est durant cette législature qu'il prononça ses deux fameux discours sur les *Libertés nécessaires* et sur le *Pouvoir temporel du Pape*. Réélu aux élections de 1869, il se montra le protecteur du cabinet Olivier, mais il fut du petit nombre de ceux qui combattirent le nouveau plébiciste d'où la guerre allait sortir. Après les désastreux événements de 1870, M. Thiers fut élu député à l'Assemblée nationale par vingt-six départements ; à Bordeaux, il fut nommé chef du pouvoir exécutif et devint grand'croix de la Légion d'honneur le 20 février 1871. Président de la République le 31 août suivant, il fut démissionnaire le 24 mai 1873. Il avait été, en 1876, nommé tout à la fois sénateur et député et avait opté pour son siége de député, où il parut rarement.

Nous n'avons point ici à apprécier le caractère politique de M. Thiers ; nous devons nous borner à enregistrer ses travaux. Voici la liste chronologique des œuvres par lesquelles s'est révélée cette incessante activité d'esprit qui est un des traits les plus remarquables de sa physionomie : *Le Salon de* 1822 (in-8) ; — *Notice sur la vie de Mistriss Bellamy* (1822, in-12) ; — *Les*

Pyrénées ou le Midi de la France (1823-1833, in-8); — *Histoire de la Révolution française depuis* 1789 *jusqu'au* 18 *brumaire* (1823-27, 10 vol. in-8; nouv. édition, 1858-72, 10 vol. in-8, Furne, avec atlas, et 8 vol. in-12); — *Law et son système* (1826, in-8 de 50 p., et 1858, in-12); — *La Monarchie de* 1830 (1831, in-8 de 50 p.); — *Discours de réception à l'Académie française* (1835, in-4); — *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1846-69, 21 vol. in-8 avec atlas, et, 1865-68, 5 vol. in-4 avec illustrations); — *De la propriété* (1848, in-8 et in-12); — *Du communisme* (1849, in-12). — M. Thiers fut rédacteur ou collaborateur du *Globe* (1824), de l'*Encyclopédie progressive* (1826), de la *Revue française* (1829), de la *Revue des Deux Mondes* (1er et 15 août 1840 : *Question d'Orient*); il s'occupait d'une *Histoire de Florence*, lorsque la vie politique le reprit en 1863, et travaillait à un ouvrage contre le *Matérialisme* quand la mort l'a surpris. Ses nombreux discours sont au *Moniteur*; plusieurs ont été imprimés à part; nous en donnerons la bibliographie complète dans notre prochaine livraison.

Après avoir donné la liste des œuvres capitales de M. Thiers, nous devons aussi fournir les moyens d'étudier cette remarquable individualité; on pourra consulter sur sa vie : *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien (L. de Loménie) : *M. Thiers*; — *Études historiques sur la vie privée, politique et littéraire de M. Thiers*, par Laya (1846, 2 vol. in-8); — *Biographie de M. Thiers* (1848); — *Les Contemporains*, par Eug. de Mirecourt : *Thiers* (1854, 1 vol. in-32, avec portrait et autogr.); — *Portraits politiques et historiques au dix-neuvième siècle*, par Hipp. Castille : *M. Thiers* (1857, 1 vol. in-32, avec portrait et autographe); — *Thiers*, par Deutsche (1866, in-8). La *Revue des Deux Mondes* contient aussi deux études sur M. Thiers, aux dates des 15 décembre 1835 et 15 janvier 1846. Citons encore un pamphlet politique, publié chez Aveyot en 1872 : *M. Thiers sous tous les régimes, y compris le régime actuel* (in-32 de 91 p.).

— Une des pertes les plus regrettables que nous ayons à enregistrer aujourd'hui est celle de M. Anatole Feugère, chargé de cours au Collége de France, comme suppléant de M. de Loménie, et que la Faculté des Lettres venait de s'attacher comme maître de conférences à l'École normale. Né à Poitiers, en 1843, il est mort à Paris, le 3 août. Élève brillant du lycée Bonaparte et de l'École normale, et successivement professeur de rhétorique aux lycées du Puy et de Grenoble, puis au collége Stanislas, en 1867, sa thèse de doctorat sur Bourdaloue, publiée en 1874, sous ce titre : *Bourdaloue, sa prédication et son temps*, lui ouvrit les portes du Collége de France. Ses cours, très-suivis, s'étaient continués, cette année, par des leçons sur les « Mémoires relatifs au règne de Louis XIV, » lorsque la mort est venue le frapper, en pleine force d'intelligence.

— A Auteuil vient de mourir M. Nicolas Martin, receveur en retraite des douanes de Calais. Né à Bonn (Prusse-Rhénane), en 1814, d'un père français, mais neveu, par sa mère, du célèbre et populaire commentateur des « Niebelungen, » Karl Simrock, M. N. Martin s'était attaché à répandre, dans notre pays la connaissance des légendes poétiques du nord de l'Europe, et par ses principales œuvres, était resté fidèle à ce but, depuis ses premières poésies : *Harmonies de la nature* (Lille, 1837, in-8), jusqu'à la dernière et définitive réunion de ses œuvres en vers : *Poésies* (*Ariel, Louise, les Cordes graves, le Presbytère et Maryska*) (4e édition, augmentée; in-12, 1867 (Caen), Dentu) qui avaient d'abord été éditées à différentes dates sous leurs titres particuliers, et dont l'avant-dernière, *le Presbytère, épopée domestique* (1863, in-18, J. Tardieu), obtint un réel succès. Entre temps, M. N. Martin écrivit,

dans l'*Artiste* et dans la *Revue de Paris*, des études critiques de littérature et des récits de voyages qui ont été réunis sous le titre : *Les Poëtes contemporains de l'Allemagne* (1846, in-12, Renouard) et *Nouvelle Série*... (1860, in-12, Poullet-Malassis) ; et dans le *Journal général de l'instruction publique* et le *Moniteur universel*, des articles dont le recueil : *France et Allemagne* (1852, in-8, Renouard) contient les principaux. Dans le même esprit de vulgarisation, on doit à M. N. Martin, une traduction des *Contes de la famille* des frères Grimm (1846-47, 2 vol. in-8) et *Contes allemands, imités de Hebel et de Karl Simrock.... illustrés de 27 vignettes* (1866, in-12, Hachette), qui font partie de la « Bibliothèque rose. » Citons encore, pour être complets, la dernière édition de *Julien l'Apostat, poëme dramatique* (1875, in-12), et une étude humouristique : *Le parfait connaisseur ou l'art de devenir un critique d'art en deux heures* (1861, in-18). M. N. Martin avait été chargé de la critique littéraire au *Moniteur universel*, de 1842 à 1852, et, dans les derniers temps, c'était lui qui écrivait, pour la *Gazette anecdotique* de Jouaust, une *Gazette rimée* des événements contemporains.

— A Lyon est mort le 12 juillet, M. P. Christian, ancien bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, et qui fut secrétaire du maréchal Bugeaud à l'armée d'Afrique. Il avait collaboré, entre autres journaux, à la *Décentralisation* et à l'*Assemblée nationale de* 1872, et écrit un grand nombre d'ouvrages, dont voici l'énumération : *Histoire du clergé de France, depuis l'avénement du christianisme dans les Gaules jusqu'à nos jours* (1840, 2 vol. in-8) ; — *Études historiques sur les révolutions de Paris, depuis les temps romains* (1840, in-8) ; — *La Morale merveilleuse, contes de tous les temps et de tous les pays* (1843, in-8) ; — *Souvenirs du maréchal Bugeaud, de l'Algérie et du Maroc* (1845, 2 vol. in-8) ; — *Question d'Afrique ; le Maroc et la politique anglaise* (1845, in-8) ; — *L'Afrique française, l'empire du Maroc et les déserts du Sahara. Histoire nationale des conquêtes, victoires et nouvelles découvertes des Français, depuis la prise d'Alger*, édition illustrée (1845-46, in-8) ; — *L'Algérie de la jeunesse* (1847, in-8, avec 14 lithographies) ; — *Histoire des pirates et corsaires de l'Océan et de la Méditerranée* (1846-50, 4 vol. in-8, avec grav.) ; — *Chronologie militaire de France, depuis les premiers temps de la monarchie* (1850, in-8) ; — *Histoire de la Terreur* (édition illustrée, 1853-54, 5 vol. in-8) ; — *Les Cœurs brisés ou le Sacrement de Pénitence* (1859, in-8) ; — *L'Echo des catacombes ou le Sacrement de Confirmation* (1859, in-18) ; — *La Prison Mamertine ou le Sacrement de Baptême* (1850, in-18) ; — *L'Ange Wehrda ou le Sacrement de Mariage* (1860, in-8) ; — *Une page de ma vie ou le Sacrement de l'Eucharistie* (1860, in-18) ; — *La Crosse et le Glaive ou le Sacrement de l'Ordre* (1860, in-18) ; — *La Forêt vierge ou le Sacrement de l'Extrême-Onction* (1860, in-18) ; — *Les Fleurs du ciel*, édition illustrée par 18 aquarelles composées et dessinées par Cl. Ciappori, imprimées en lithochrom. (1860, gr. in-8) ; — *Histoires héroïques des Français, racontées à S. A. I. Napoléon-Eugène, prince impérial* (1862, in-18) ; — *L'Homme rouge des Tuileries*, illustré de 22 fig. kabbalistiques (1863, in-12) ; — *L'Esprit du château de Xhénemont* (1863, in-12) ; — *Julia l'Égyptienne* (1866, in-12) ; — *Histoire de la magie, du monde surnaturel et de la fatalité à travers les temps et les peuples* (1870, gr. in-8 avec 16 grav.) ; — *Histoire de la guerre de la France avec la Prusse et des deux siéges de Paris*, 1870-1871 (1872-73, 12 vol. gr. in-8, avec 24 gr.). M. P. Christian avait aussi traduit de l'anglais : l'*Alhambra*, de W. Irving ; *Poëmes gaëliques* d'Ossian ; *le Petit Jack*, *la Haie d'aubépine* ; — de l'allemand : les *Contes* d'Hoffmann et du chanoine Schmid ; et de l'italien : les *Œuvres politiques* de Machiavel. Il était encore l'auteur d'une *Étude sur Scarron*, *le*

Roman comique et la littérature burlesque au dix-septième siècle (1841, in-12, Lavigne). Enfin, il a écrit, pour les *Héros du christianisme* (8 vol. in-8), de Dom Marie Bernard (de l'ordre de Citeaux), une *Introduction* et des *Notes historiques* (1855-59), et un *Essai sur le jobisme*, placé en tête d'une traduction des *Nuits* d'Young.

— Le Dr Henri Montucci, professeur de langue anglaise au lycée Saint-Louis de Paris, et examinateur d'admission pour la langue allemande à l'École militaire de Saint-Cyr, vient de mourir à Paris, à l'âge de 69 ans; né à Berlin en 1808, M. Montucci parlait quatorze ou quinze langues; cependant les ouvrages de linguistique qu'il a publiés consistent presque uniquement en études sur la langue anglaise. Il avait publié : *Premières lectures anglaises, ou Recueil de morceaux de prose et de poésie spécialement arrangés pour servir à l'enseignement de la prononciation anglaise* (1852, in-12), et *Éléments de grammaire anglaise, rédigés sur le plan de la grammaire française de Lhomond, revue et complétée par M. Guérard* (1852, in-12); puis *Dialogues anglais, précédés d'un traité de prononciation, et suivis d'un petit recueil pratique de lettres* (1856, in-12), lorsqu'il fut chargé, en 1863, d'une mission en Angleterre, à la suite de laquelle il fit paraître : *Les Langues vivantes et la circulaire du 29 septembre* 1863 (1864, in-12); vinrent ensuite : *Cours gradué de langue anglaise, composé d'après les instructions ministérielles du 29 septembre* 1863. *I, Cours élémentaire* (1864, 3 vol. in-12); — *Cours de thèmes gradués, suivis de vocabulaires spéciaux. Livre de l'élève* (1864, in-12); — *Livre du maître* (*id.*, *ibid.*); — *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse. Rapport adressé à S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique*, par MM. F. Demogeot et Henri Montucci (1868, gr. in-8, Imprim. impér.); — *Cours complet de langue anglaise* (*théorie et exercices*). *Dialogues anglais, précédés d'un vocabulaire de termes techniques, avec la prononciation marquée dans le texte, et suivis d'un petit manuel épistolaire* (3e édit., 1872, in-12); — *La Défense du pays* (1871-1874, in-8); — *Éléments de la grammaire anglaise, contenant un traité raisonné de prononciation, une nouvelle théorie des conjugaisons et des nouveaux principes de versification* (7e édit., 1874, in-12); — *Les Langues vivantes avant et après la guerre* (1872, in-12), dont le *Polybiblion* a parlé (t. VII, p. 25). Comme mathématicien, on a de H. Montucci : *Résolution numérique, complète, des équations du cinquième degré, et abaissement des équations trinômes de tous les degrés. Résumé de plusieurs mémoires présentés à l'Académie des sciences, suivi d'une note supplémentaire sur une solution abrégée des équations du troisième et du quatrième degré dans un cas particulier* (1869, in-8, Delagrave; — et *Questions scientifiques* (1876, in-8). (Voyez *Polybiblion*, t. XVIII, p. 163.) — Signalons aussi de H. Montucci une édition anglaise, avec notes, du *Forester* de Miss Edgeworth, et sa collaboration scientifique au *Gallignani's Messenger*.

— M. Claude-Bénigne-Marie Dartois, vicaire général de Besançon, mort le 5 août 1877, était né dans cette ville le 1er août 1799. Une notice que Mgr l'évêque de Nîmes vient de publier dans l'*Union franc-comtoise* nous permet de marquer les étapes de cette vie si bien remplie par l'étude et l'enseignement. — Fils d'ouvriers, l'amitié de Mgr Lecoz, archevêque de Besançon, lui fit trouver, au Lycée de sa ville natale, au milieu de ses autres leçons, des leçons de grec, chose rare et précieuse à une époque où l'Université commençait à peine à en rétablir l'étude, et que lui donna un des amis de Claude Lecoz, M. l'abbé Dorlodot, ancien évêque constitutionnel, helléniste distingué, qui avait appartenu à l'ancienne Sorbonne. Diacre le 28 août 1821, l'abbé Dartois refusait de revenir comme professeur de

seconde au Lycée, qu'il avait quitté pour le petit séminaire en 1818, — et acceptait, après un préceptorat de quelques mois, la chaire modeste que son archevêque lui offrait au séminaire d'Ornans (novembre 1821). — M. l'abbé Doney, depuis évêque de Montauban, en était le supérieur; M. Waille y professait la rhétorique : M. Dartois, prêtre en 1822, y succéda bientôt à M. Doney. M. Xavier Marmier, aujourd'hui membre de l'Académie française, et Mgr Jean-Pierre Mabille, le regretté évêque de Versailles, furent ses élèves. L'abbé Dartois garda ce poste éminent pendant douze années; puis il demanda à entrer dans le ministère paroissial, et se choisit, parmi des cures vacantes, la plus petite, celle de Villiers-sous-Montrond, qu'il administra pendant quatorze ans, partageant ses heures entre la culture des âmes qui lui étaient confiées et l'étude des langues; enfin, admis au sein du chapitre de Besançon (1848), il se voyait appelé quatre ans après à remplacer, comme vicaire général auprès de S. Em. le cardinal Mathieu, M. Guérin, nommé à l'évêché de Langres. — M. l'abbé Dartois eût pu se faire la réputation d'un linguiste remarquable : s'étant appliqué à l'étude des patois de la Franche-Comté, il a recueilli, sur ce sujet, les éléments d'un *Dictionnaire*, dont l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon a donné un long extrait. Il appartenait à cette compagnie, en qualité de membre correspondant, depuis 1846 ; il en était devenu membre titulaire en 1848, et y avait prononcé son *Discours* de réception l'année suivante. Dans ses Mémoires, l'Académie de Besançon a inséré deux rapports de l'abbé Dartois sur les concours d'éloquence et d'économie politique, qui ont pour sujets l'*Éloge de Bergier*, et *les Causes qui ont altéré l'esprit de famille et les moyens de le rétablir.*

— M. Paul-Mathieu Laurent, dit *Laurent de l'Ardèche*, né à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), le 4 septembre 1793, est mort le 9 août dernier; il fut d'abord avocat à la cour de Grenoble, puis à Privas; publiciste depuis 1824, et apôtre du saint-simonisme dans le midi de la France (1829) ; en 1834, l'un des défenseurs des accusés d'avril; en 1840, juge de première instance à Privas ; en 1848, commissaire de la République dans le département de l'Ardèche, et représentant de ce département à la Constituante et à la Législative où il vota constamment avec l'extrême gauche, il était, en dernier lieu, conservateur-administrateur honoraire de la Bibliothèque de l'Arsenal. Il collabora au journal *le Globe*, fonda, avec M. Crépu, l'*Organisateur*, « journal de la doctrine saint-simonienne, » (1829-1830), coopéra au *Producteur*, feuille méridionale (1830), rédigea une partie des *Prédications* (1832, 2 vol. in-8), et écrivit dans le *Progressif du Gard* (1834), puis, pendant les premiers mois qui suivirent la révolution de février, dans l'*Almanach républicain* et dans la *République*. Ses principaux travaux sont des œuvres historiques, dont voici la liste chronologique : *Résumé de l'histoire du Dauphiné* (1825, in-12) ; — *Résumé de l'histoire de la philosophie* (1826, in-12); — *Réfutation de l'abbé de Montgaillard* (sous le pseudonyme d'Iranet Deleuze ; signée du vrai nom de M. Laurent dans une édition (troisième) de 1843 (in-8) ; — *Histoire de Napoléon* (1828, in-8; 1838, in-8 ; 1849, in-4, illustrée par MM. Horace Vernet et Hippolyte Bellangé); — *Du principe d'autorité en politique, des causes de sa décadence et des moyens de le relever* (1844, in-8) ; — *Coup d'œil philosophique sur la révolution du 2 décembre* (1852, in-8) ; — *Réfutation des « Mémoires du duc de Raguse »* (1857, in-8) ; — *La Maison d'Orléans devant la légitimité et la démocratie* (1861, in-8) ; — *Pourquoi la France est restée catholique* (1861, in-8). — M. Laurent de l'Ardèche a aussi écrit un *Traité de la prescription en matière d'ascendants* (1846, in-8).

— M. Honoré-Joseph Chavée, né à Namur le 3 juin 1815, mort au commencement d'août, avait été élève au petit séminaire de Floreffe, et fut ordonné prêtre en 1838. Son évêque l'envoya, après quelques mois de vicariat, à l'Université de Louvain. Il avait appris l'anglais, l'allemand, l'hébreu, le syriaque, l'arabe ; il se mit, à Louvain, à l'étude du sanscrit, et, nommé curé de campagne en 1840, il écrivit, dans son presbytère, un *Essai d'étymologie philosophique ou recherches sur l'origine et les variations des mots qui peignent les actes intellectuels et moraux* (Bruxelles, 1841, in-8). Il vint à Paris en 1843, et y fut professeur au collége Stanislas, puis à l'Athénée. Il y publia une *Lexicologie indo-européenne ou essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes*, etc. (Paris, 1849, in-8). La *Revue du XIXe siècle* (année 1854) donna deux articles de M. Chavée sur l'*Enseignement des langues au dix-neuvième siècle ;* et, en 1855, il fit paraître : *Moïse et les langues ou démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines* (Paris, 1855, in-8). En se séparant, par ce livre, des traditions de la science catholique, M. Chavée ne pouvait manquer de se séparer de l'Église catholique ; il quitta la soutane et s'affilia à la franc-maçonnerie. Le dernier ouvrage de M. Chavée a été le suivant : *Français et wallon, parallèle linguistique* (Paris, 1857, in-8).

— M. Louis-Prosper-Ernest Duvergier de Hauranne, né à Paris le 7 mars 1843, et mort à Bénerville (Calvados), le 16 août 1877, était fils de M. Prosper Duvergier de Hauranne, membre de l'Académie française, et avait été député à l'Assemblée nationale de 1871 et à la Chambre de 1876. Après un voyage précoce aux États-Unis, dont le récit, publié d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1865, 15 octobre 1866), parut ensuite sous ce titre : *Huit mois en Amérique, lettres et notes de voyage*, 1864-1865 (1866, 2 vol. in-12), il écrivit : *La Coalition libérale* (1869, in-8) ; — *Le Gouvernement personnel* (1869, in-32) ; — *La République conservatrice* (1873, in-12). — Citons encore, parmi ses articles de la *Revue des Deux Mondes : Les Beaux-Arts au salon de* 1872, et le *Salon de* 1873 ; et deux études bibliographiques, l'une sur les *Institutions médicales aux États-Unis* (*Rapport* de M. le D^r Th. de Valcourt), l'autre sur le livre des *Deux folies de Paris*, de M. Drapeyron-Seligmann.

— Le 20 août est décédé à Paris M. François-Alexis-Emile Reverchon, conseiller à la Cour de cassation, depuis le 2 décembre 1876, ancien maître des requêtes au Conseil d'État (1846-1862), officier de la Légion d'honneur. Né le 10 mai 1811, docteur en droit en 1835, chef du cabinet du ministre de la justice Martin (du Nord) en 1844, il fut révoqué des fonctions de maître des requêtes, le 31 juillet 1852, à l'occasion de la confiscation des biens de la famille d'Orléans, dans laquelle il conclut contre la validation des décrets du 22 janvier. Il entra alors au barreau de la Cour de cassation, et y resta jusqu'en 1860, époque où il se fit inscrire au tableau des avocats à la Cour de Paris. On cite tous les jours, devant les tribunaux, son traité : *Des autorisations de plaider nécessaires aux communes et établissements publics* (1841, in-8 ; — 2e éd., Cotillon, 1853). — On a encore, de M. Reverchon, une *Notice sur M. Martin* (*du Nord*) (1849) sans compter plusieurs autres *Notices*, et un grand nombre d'articles écrits pour le *Droit*, la *Revue critique de jurisprudence* et la *Revue pratique de législation*.

— M. Vic. Villiaumé, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), en 1818, est mort le 9 août. D'abord avocat à Nancy, il avait plaidé avec succès devant la Haute-Cour de Versailles, en 1849, puis devant le conseil de guerre de Lyon, en 1852 ; en 1850, il publia son *Histoire de la Révolution française*, dont la 7e édition a paru en 1865 (3 vol. in-8). Il écrivit ensuite un *Traité d'économie*

politique (1857 ; 2e éd., 1864, 2 vol. in-8) ; — *L'Esprit de la guerre* (1861-66, in-8) ; — *L'Espagne et ses chemins de fer* (1861, in-8 et in-12) ; — *Le Salut de l'Italie* (1861, in-8) ; — enfin, une *Histoire de Jeanne Darc* (*sic*) (1863-64, in-8 et in-12), dans laquelle il s'applique à démontrer que l'héroïne n'était point une illuminée, mais bien un grand capitaine. M. Villiaumé préparait une *Histoire du Directoire*, lorsque la mort est venue le frapper subitement.

— M. Joseph de Croze, conseiller de préfecture du département de Seine-et-Oise, est mort subitement à Versailles. M. de Croze avait été collaborateur de la *Presse* de 1842 à 1848, et a publié un livre intitulé : *Les Guises, les Valois et Philippe II* (1866, 2 vol. in-8, Amyot) ; il travaillait à une *Histoire des guerres de religion*.

— M. Jean-Charles, comte Conestabile, auteur de travaux archéologiques et d'anthropologie préhistorique, correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort à Pérouse, le 21 juillet. Bien que né dans une très-haute position, il avait senti, dès sa jeunesse, le devoir de consacrer sa vie au travail. Élève de Vermiglioli et condisciple de Fabretti, il devint bientôt professeur d'archéologie dans sa ville natale, et depuis, il fut honoré de la présidence dans presque tous les congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie. « Ses travaux ont largement contribué à fonder l'archéologie étrusque, » a dit de lui M. Wallon à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (3 août). « Sa mémoire laissera parmi nous le souvenir d'un savant modeste, d'un antiquaire éminent, d'un homme sympathique à la France; » ajoutons d'un homme également sympathique à la religion et à la science.

— Le célèbre romancier et jurisconsulte anglais Samuel Warren, vient de terminer sa carrière. Né le 23 mai 1807, à Racre, comté de Denbigh, il commença, à Édimbourg, l'étude de la médecine ; il l'abandonna pour le droit, et vint ouvrir à Londres, en 1828, un cabinet d'affaires ; mais ses goûts littéraires s'étaient déjà manifestés par la publication anonyme de l'amusante nouvelle : *Blucher ou les aventures d'un chien de Terre-Neuve*, qu'avait accueillie le *Blackwood's Magazine* (1824), et, deux ans après son installation à Londres comme *special pleader*, il donnait, au même recueil, les premiers chapitres des *Souvenirs d'un médecin* (1830), qu'il complétait en 1852 (tr. en fr. par Ph. Chasles, 1854). — *Dix mille guinées de rentes* ne parurent complétement que dix ans plus tard (1839-41, trad. en fr. par Guiffrey, 1855) ; mais sa réputation d'écrivain était définitive, et, dès ce moment, sa place marquée comme observateur fidèle et peintre piquant de caractères et de mœurs. Aussi signa-t-il de son nom son troisième ouvrage, *Maintenant et alors* (Londres 1847, in-8; 4e édit., 1853, in-12 ; tr. fr., 1852, in-18) ; puis l'allégorie intitulée : *Le Lys et l'Abeille* (1851, in-12); citons, pour terminer la liste de ses travaux littéraires, des *Mélanges critiques et poétiques* (1854, in-8), et le discours ayant pour titre : *Labour* (le Travail) (1856, in-8). Ses *Œuvres littéraires* ont été recueillies en une édition populaire (1853-55, 18 vol.). — Ses ouvrages de jurisprudence ne sont pas moins estimés que ses créations romanesques ; on cite de S. Warren : *Introduction aux études des lois* (Londres, 1845, in-8); — *Devoirs des procureurs et avoués* (1848-51, in-12); — *La Reine et le Pape* (1850, br. in-12); — *La Loi électorale* (1852, in-12). En outre, S. Warren était orateur ; il avait prononcé, entre autres, un discours, qui a été imprimé, sur le *Progrès moral et matériel* (1853). Admis au barreau de Londres en 1837, il était devenu avocat de la reine en 1851, et président de la corporation de législation d'*Inner-Temple ;* sous lord Derby, il fut nommé archiviste à Hull (1852); docteur en droit

civil de l'Université d'Oxford en 1853, il devint membre du Parlement (Chambre des communes) en 1855, et il est mort juge des affaires des aliénés, charge qu'il occupait depuis 1859.

— Le Dr Alfred-Wilhelm Volkmann, de Halle, l'un des fondateurs de la physiologie, est mort dans cette dernière ville, à l'âge de soixante-seize ans, le 21 avril dernier. Il était né à Leipzig en 1801; son grand-père était l'écrivain Jean-Jacques Volkmann. Il avait été élève au Collége des Princes de Meissen, puis à l'Université de Leipzig. Docteur en 1826, et ayant complété ses études dans les hôptiaux de Paris et de Londres, il fut agrégé, en 1828, à la faculté de médecine de Leipsig, et, en 1834, il y obtint une chaire de professeur extraordinaire : il y avait déjà publié une *Anatomia animalium tabulis illustrata* (Leipzig, 1831-1833, gr. in-4). Deux ans après, parurent ses *Recherches pour servir à la physiologie de l'organe de la vue* (1836, gr. in-8), et ensuite : *La Science de la vie corporelle* (1837, in-8). A la suite de la publication de ce dernier ouvrage, il fut appelé à professer la physiologie en Russie, dans la chaire de Dorpat, qu'il occupa jusqu'en 1843. C'est avant de quitter cette ville pour Halle qu'il écrivait son traité de l'*Indépendance du système nerveux sympathique* (1842, gr. in-8). A Halle, où il fut attaché jusqu'à sa mort à la chaire de physiologie et, plus tard, à celle d'anatomie et à la direction du Musée anatomique de Meckel, il étudia le mouvement du sang dans une *Hémodynamique* (1850, gr. in-8); et, revenant à ses premières études, il publiait, il y a treize ans, son *Optique physiologique* (1863-64, gr. in-8). M. A. W. Volkmann a collaboré aux *Archives de physiologie* de Muller, et aux *Annales* de Poggendorf, pendant ses premières années de professorat à Leipzig; il n'avait pas cessé de collaborer aux divers recueils scientifiques de son pays, entre autres au *Dictionnaire de physiologie* de Wagner (1843 et suiv.).

— Sir Matthew Digby Wyatt, architecte anglais, membre de la Légion d'honneur, à qui on doit l'organisation de l'exposition universelle de Londres en 1851, est mort à cinquante-sept ans, au château de Dimlands. Né à Rowde, près de Devizes, en 1820, il étudia, de 1844 à 1846, les principales contrées de l'Europe continentale, au point de vue des monuments religieux et civils. A son retour, c'est lui qui fut chargé, en 1848 de la restauration ou plutôt de la reconstruction du théâtre Adelphi de Londres. Membre de la commission royale de l'exposition universelle, il fit aussi partie du jury international à l'exposition universelle de Paris, de 1855. Il a publié de magnifiques ouvrages d'art : *Les Arts industriels au quatorzième siècle* (Londres, 1852, 2 vol. in-fol. avec 160 planches imprimées en or et en couleurs); — *Les Métaux et leurs dessins* (1852, in-fol., avec 50 planches coloriées); — *La Mosaïque géométrique du moyen âge* (1873, in-fol. 120 planches d'après des dessins rapportés d'Italie); — *Vues du palais de Sydenham* (1854, in-fol.); — *De la sculpture d'ivoire* (1851, in-8); — *L'Arc de Titus à Rome, la Cour des bureaux de l'administration des Indes* (1867, planches en portefeuille).

— Le 26 juin 1877 est mort le savant astronome italien Jean Santini, prêtre, né en Toscane, à Caprese (Arezzo), le 30 juin 1786. Élève du séminaire et de l'université de Pise, il s'était livré de bonne heure à l'étude des sciences exactes, car il remplaçait, dès 1814, Vincenzo Cheminello, comme professeur à l'observatoire de Padoue. Recteur de l'université en 1825, puis professeur d'astronomie et directeur des études mathématiques, il avait été nommé, en 1845, correspondant de l'Institut (Académie des sciences). Il a publié : *Aritmetica decimale* (Padoue, 1808, gr. in-8); — *Elementi d'astronomia con applicazioni alla geografia...* (Padoue, 1820-30, 2 vol. in-4); —

Tavole logarithmiche trigonometriche (Padoue, 1814 (?) gr. in-8); — *Teorica degli stromenti ottici*... (Padoue, 1821-23, 2 vol. gr. in-8), et un grand nombre de *Rapports* et de *Mémoires*, répandus dans les recueils de plusieurs académies italiennes.

— M. Richard Dale Owen est mort à l'âge de soixante-seize ans; il était le fils aîné d'un socialiste qui s'est fait jadis connaître par le radicalisme de ses théories; il s'était établi aux États-Unis, et s'était vivement lancé dans l'arène politique; il fut deux fois nommé membre du Congrès, et il remplit le poste de ministre américain auprès du dernier roi de Naples. Lorsque la guerre de la sécession éclata, il épousa, avec la plus grande vivacité, la cause du Nord; son influence sur le président Lincoln était puissante. Écrivain original, personnage excentrique, il dirigea son attention vers des objets de plus d'un genre; il est l'auteur de divers romans (le meilleur a pour titre : *Beyond the Breakers*, *Au-delà des récifs*), et, fort occupé de métaphysique, il a composé un livre intitulé : *Premiers pas sur la frontière d'un autre monde*.

— On annonce la mort, à Londres d'un artiste français, Ernest Gimblet, qui avait un talent réel pour la caricature; il produisait avec la plus grande facilité des croquis pleins d'esprit et de verve; il a illustré de nombreux volumes, parmi lesquels on distingue *Robinson Crusoé*, les *Fables* d'Ésope, et *Vikram le vampire*.

— Un des poëtes les plus en renom dans le pays de Galles, J. Mynyddoy, est mort dans le courant de juillet. Il a écrit de nombreuses poésies dans l'idiome de son pays; ses ballades, mises en musique par des compositeurs distingués, font les délices des indigènes, seuls en état de les comprendre.

— La *Revista universale* a perdu un de ses collaborateurs, Mgr Giov. Finazzi, chanoine de la cathédrale de Bergame, mort à l'âge de soixante-quinze ans.

— Est mort à Madrid, le Dr D. Pere Mata, originaire de Reus. Sa science, révélée par diverses œuvres importantes, lui avait valu une chaire au collége de San Carlos. Dans sa jeunesse, il avait écrit des poésies catalanes.

— L'un des principaux propriétaires-associés de l'ancienne maison de librairie Longman, de Paternoster Row, à Londres, vient de mourir. M. William Longman n'était pas seulement l'éditeur opulent dont la signature figurait sur le chèque légendaire de 500,000 francs, envoyé par la maison Longman à Macaulay pour sa part dans la vente des 3e et 4e volumes de son *Histoire d'Angleterre;* M. W. Longman écrivit lui-même quelques opuscules historiques appréciés des littérateurs anglais, et a publié aussi, en 1856, un *Journal de six semaines d'aventures en Suisse et Piémont et autour des lacs italiens*, par W. Longman et M. T***, expédition que son historiographe raconte avec la plus charmante gaîté; c'est également comme entomologiste que M. W. Longman s'était acquis, par de nombreuses publications, une honorable place dans l'étude de cette portion de l'histoire naturelle.

— On annonce encore la mort: de Mgr Joseph-Frédéric Saivet, sacré évêque de Mende le 11 mai 1873, préconisé évêque de Perpignan le 4 février 1876; né à Lectoure (Gers), le 12 août 1828, décédé le 30 juin; — de Mgr Gaffory, évêque d'Ajaccio, mort le 16 juillet dernier; — de M. Valette, secrétaire général honoraire de la Chambre des députés, mort à Versailles à la fin de juillet; — De M. Alfred Deshaies, préparateur de chimie au Collége de France, trouvé mort le 23 juillet, dans son laboratoire; — de M. Placide Coppeau, négociant en vins, auteur d'un poëme sur *Le Château de Roquemaure*, mort à Roquemaure (Gard), à l'âge de soixante-neuf ans; — de

M. Owen Roland, astronome anglais; — de M. Frédéric Wœhlyrend, savant zoologiste suédois; — du Dr Peter Bœck, professeur de physiologie à l'université de Christiania; — de M. A. Perrier, doyen de la faculté de droit de Grenoble; — de M. Louis du Hecquet de Ranville, auteur de plusieurs compositions musicales religieuses, né à Valognes, en juillet 1805, mort à Bourseul (Côtes-du-Nord), le 26 juillet.

Institut. *Académie des sciences.* — Voici le programme des prix proposés par l'Académie des sciences pour les années 1877, 1878, 1879, 1880 :

Prix extraordinaires : 1877. — *Grand prix des sciences mathématiques.* — Application de la théorie des transcendantes elliptiques ou abéliennes à l'étude des courbes algébriques. Ce prix est de 3,000 francs.

1878. — *Grand prix des sciences mathématiques :* — Examiner s'il existe, dans la valeur du grand axe de l'orbite qu'une planète décrit autour du soleil, des inégalités séculaires de l'ordre du cube des masses, et, dans le cas où ces inégalités ne se détruiraient pas rigoureusement, donner le moyen d'en calculer la somme, au moins approximativement. Ce prix est de 3,000 francs.

1878. — *Grand prix des sciences physiques :* — Étude du mode de distribution des animaux marins du littoral de la France. Ce prix est de 3,000 francs.

1878. — *Prix extraordinaire :* — Progrès de nature à accroître l'efficacité de nos forces navales. Ce prix est de 6,000 francs.

1878. — *Prix Bordin :* — Trouver le moyen de faire disparaître ou au moins d'atténuer sérieusement la gêne et les dangers que présentent les produits de la combustion sortant des cheminées sur les chemins de fer, sur les bâtiments à vapeur, ainsi que dans les villes, à proximité des usines à feu. Ce prix est de 3,000 francs.

Prix généraux : 1878. — *Prix Delalande-Guérineau :* — Une somme de 10,500 francs constitue ce prix, qui sera décerné « au voyageur français ou au savant qui aura rendu le plus de services à la France ou à la science.

1880. — *Prix Gay* (Géographie physique) : — Étudier les mouvements d'exhaussement et d'abaissement qui se sont produits sur le littoral de la France, de Dunkerque à la Bidassoa, depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. Rattacher à ces mouvements les faits de même nature qui ont pu être constatés dans l'intérieur des terres. Grouper et discuter les renseignements historiques en les contrôlant par une étude faite sur les lieux. Rechercher, entre autres, avec soin, tous les repères qui auraient pu être placés, à diverses époques, de manière à contrôler les mouvements passés, et servir à déterminer les mouvements de l'avenir. Ce prix est de 2,500 francs.

Faculté des lettres. — M. Espinas, ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie au Lycée de Dijon, a soutenu, devant la faculté des lettres de Paris, le 8 juin, ses thèses pour le doctorat. Les sujets étaient : *De civitali apud Platonem qua fiat una ; — Des sociétés animales, étude de physiologie comparée.*

Concours. — L'Académie des sciences morales et politiques de Madrid a mis au concours la question suivante : « Démontrer qu'il ne saurait y avoir de conflits possibles entre la religion catholique et la science. » — Le prix consiste en une médaille de bronze, 2,500 francs en argent et quinze cents exemplaires du mémoire recompensé. Les manuscrits doivent être envoyés, avant le 15 janvier 1878, au secrétariat de l'Académie, à Madrid.

— Le Conseil général de Seine-et-Oise met au concours un manuel élémentaire d'économie politique à l'usage des écoles primaires. Le prix est

de 1,000 francs. Les manuscrits devront être déposés à la préfecture de Seine-et-Oise avant le 30 juin 1878.

— Paris possède, entre autres sociétés littéraires et artistiques, une association qui réunit des artistes, des musiciens et des littérateurs originaires du midi de la France; elle s'est baptisée : *la Cigale*, comme un cercle de poëtes normands s'y est intitulé : *la Pomme*. Or, l'été venu, la *Cigale* va faire parler d'elle, c'est-à-dire chanter; la ville d'Arles lui offre, sous son ciel hellénique, de grandes fêtes, qui promettent d'être très-brillantes; il y aura réception des invités par la musique nationale de Provence (fifres et tambourins), farandoles, courses de taureaux, danses populaires en costumes arlésiens, fête de nuit dans les arènes éclairées à la lumière électrique, et, ce jour-là, proclamation des lauréats d'un concours de poésie, dont voici le programme; avis à tous *felibres* et chanteurs du gai savoir :

I. Concours mixte.—Prix de la Provence. Pièce en vers français ou provençaux sur un sujet quelconque relatif au Midi et plus spécialement à la Provence. (Un album de dessins d'artistes, membres de la *Cigale.*)

II. Poésies françaises. — Prix d'Arles. Sujet : *Les Filles d'Arles.* Une statuette artistique. — Prix de Paris : *le Rhône.* Un exemplaire de luxe d'œuvres littéraires de membres de la Société. — Prix de la Cigale : *la Cigale.* Une cigale, bijou.

III. Poésie provençale. — (Tous les dialectes en langue d'oc sont admis). Prix des Félibres : *La Cour d'Amour di Baüs* (des Baux). — Prix du Forum : *Li Biou de Camargue* (les Bœufs de la Camargue). — Prix de la Cigale : *Lou Saucissot d'Arle* (Le Saucisson d'Arles), sonnet.

Ces prix consistent aussi en objets d'art, livres, bijoux, etc. Les pièces de vers doivent être parvenues *avant le* 20 *septembre*, date extrême, soit à Paris, à M. le directeur de l'Institut musical, 64, rue Neuve-des-Petits-Champs, soit à Arles, au bureau du journal *le Forum*, 2, rue de la Miséricorde. Chacun des lauréats, outre les récompenses ci-dessus indiquées, recevra une médaille commémorative gravée à son nom.

Congrès. — *L'Association française pour l'avancement des sciences* a tenu sa session annuelle au Havre, du 23 au 30 août, sous la présidence de M. Broca. De nombreuses communications ont été faites aux quinze sections, et diverses excursions organisées aux environs du Havre, à Fécamp, à Tancarville, à Trouville, Lillebonne, etc. Le jour de la clôture du congrès, les membres réunis en séance générale ont décidé que, à cause de l'exposition universelle, la prochaine réunion de l'association aurait lieu, en 1878, à Paris, et la suivante à Montpellier, en 1879. Deux membres du bureau étaient à nommer en remplacement de MM. Broca et Dehérain. Le choix de l'assemblée s'est porté sur MM. Bardoux, ancien député, et le comte de Saporta, correspondant de l'Académie des sciences. La municipalité du Havre, la Compagnie transatlantique et celles des Forges et Chantiers et des Chargeurs réunis ont témoigné au congrès toute leur bienveillance, soit en lui offrant des fêtes et en donnant l'hospitalité à ses membres, soit en mettant ceux-ci à même de suivre leurs travaux et de visiter leurs établissements. Le congrès a terminé sa session en remontant la Seine jusqu'à Rouen, et en visitant les monuments publics et les établissements industriels de cette ville.

— Le cinquième congrès de l'*Association pour la réforme et la codification du droit des gens*, dont le siége est à Londres, a eu lieu cette année à Anvers (Belgique), du 30 août au 3 septembre.

— Le congrès des philologues allemands tiendra sa trente-deuxième session à Wiesbaden, du 26 au 29 septembre.

Le trois-centième anniversaire de la naissance de Rubens a Anvers. — La ville d'Anvers vient de célébrer, avec le faste que la Belgique seule sait apporter à ses fêtes nationales, le trois-centième anniversaire de la naissance de Rubens. Le cadre de ce recueil ne nous permet pas d'insister sur les fêtes données à cette occasion, et qui ont amené à Anvers près de 300,000 personnes, mais nous devons signaler les deux congrès artistique et littéraire organisés à cette occasion par les soins du Cercle artistique d'Anvers. Ces réunions ont attiré un grand nombre d'artistes et de savants belges et étrangers. L'institut de France et l'Académie de Munich, qui s'étaient fait représenter à l'inauguration du buste de Rubens par des délégations officielles, avaient envoyé plusieurs de leurs membres les plus éminents.

La réunion du congrès littéraire a décidé la formation d'une société belge des gens de lettres; le congrès artistique s'est occupé de la question de la propriété artistique et des encouragements que les pouvoirs publics peuvent donner aux beaux-arts. De plus, sur la proposition de M. Ruelens, il a décidé la publication d'un ouvrage considérable, véritable *corpus*, réunissant tout ce qui se rattache à l'histoire de Rubens et à celle de ses œuvres.

Deux expositions avaient été organisées à Anvers, pendant les fêtes : l'une, faite par les soins de l'Académie d'archéologie de Belgique, renfermait la reproduction par la gravure ou la photographie de l'œuvre de Rubens, et comprenait plus de treize cents pièces. L'autre, formée par la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts, réunissait un nombre considérable de tableaux ou d'objets d'art anciens, appartenant pour le plus grand nombre à des Anversois. En outre, on a inauguré, le premier jour des fêtes, le musée Plantin-Moretus, dont l'acquisition a été faite récemment par la ville d'Anvers, au prix de 1,200,000 francs. Les lecteurs du *Polybiblion* ont déjà entendu parler de cette collection sans égale, qui mérite une description détaillée, et dont M. Degeorge vient de retracer l'historique. Un prix de 6,000 francs, qui avait été offert par la ville à l'auteur de la meilleure histoire de l'école anversoise de peinture, a été partagé entre MM. Rooses et Rombouts.

Voici, pour compléter cette note, l'indication des publications faites à l'occasion du centenaire de Rubens : *Histoire politique et diplomatique de Pierre-Paul Rubens*, par M. Gachard (Bruxelles, off, de publ., in-8); — *Pierre-Paul Rubens, documents et lettres* publiés et annotés par Ch. Ruelens (Bruxelles, Muquardt, 1877, in-12); — *L'Œuvre de Pierre-Paul Rubens*, catalogue de l'exposition organisée par l'Académie d'archéologie de Belgique (Anvers, Van Merlen, 1877, in-12); — *Exposition de tableaux et d'objets d'art anciens*, ouverte par la Société royale, pour l'encouragement des beaux-arts, catalogue (Anvers, Buschmann, in-12). — *Les Titres gravés par Rubens pour l'imprimerie plantinienne* (album in-folio); — *La Maison Plantin à Anvers*, par M. Léon Degeorge (Bruxelles, Collevaert, 1877, in-8). — Citons enfin un dépouillement en flamand, par M. Génart, des papiers de la famille Rubens, possédés aujourd'hui par le baron Henry Van Havre; et plusieurs brochures de peu d'étendue. En outre, en attendant l'impression des comptes rendus des différents congrès, M. Gustave Lagye annonce la publication fort prochaine d'un compte rendu officiel des fêtes dont déjà deux extraits ont paru en brochure : *La Maison Plantin*; — *la Cantate Rubens*. — Cte de M.

Exposition rétrospective frisonne a Leeuwarden. — Un comité, présidé

par M. le Dr J. Dirks, a organisé, dans le palais royal de Leeuwarden, une exposition historique composée d'objets de toute nature se rapportant à la province de Frise. Dans une communication faite à la section de géographie de l'association pour l'avancement des sciences au Havre, le comte de Marsy a fait ressortir toute l'importance de cette exposition, qui remplit près de vingt salles, et réunit un nombre considérable d'objets appartenant à plus de 1,500 propriétaires.

La bibliographie est largement représentée dans cette collection, qui fournit tous les éléments d'une histoire littéraire de la Frise : œuvres manuscrites ou imprimées des Frisons célèbres, ouvrages relatifs à l'histoire du pays et à sa description, philologie, ouvrages imprimés en langue frisonne, journaux et almanachs, littérature populaire, tout a trouvé ici sa place, et les différentes bibliothèques de la Hollande ont fourni les publications ou les manuscrits qui n'existaient pas dans la province. Nous ne pouvons signaler toutes les raretés de ces différentes séries. Mentionnons toutefois quelques beaux manuscrits à miniatures des quatorzième et quinzième siècles; le seul exemplaire connu du voyage à Jérusalem de Geert Kuynretorff (1520); la collection complète des œuvres d'Anna Maria van Schuurman, etc. Tous les souvenirs qui se rattachent à l'ancienne université de Franeker, portraits des professeurs, registres matricules, albums amicorum, etc., ont été réunis dans une salle, ainsi que les cadeaux faits aux membres de cette académie par divers souverains, et notamment, un magnifique exemplaire de la cosmographie de Blaeu, donné en 1711 par le stathouder de Frise Jean-Guillaume.

Les cartes de Frise, les représentations par la gravure, la lithographie et la photographie des villes et de leurs monuments occupent aussi une large place dans ces galeries.

Le catalogue, rédigé en hollandais, sous ce titre : *Gids voor de bezoekers der historische tentoonstelling van Friesland gehouden in Z. M. Paleis te Leeuwarden in den zomer van* 1877. *Leeuwarden, imp. Miedema* (1877, in-8, XLIII et 316 pages), mérite d'être conservé avec soin, et sera mis utilement à profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Frise. Les descriptions bibliographiques sont fort complètes, et ont été rédigées par MM. Dirks, W. Eeckhoff, P. Lycklama à Nyeholt, Hendricks, C. Colmion, J. Van Loon, etc.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 août, il a été donné communication d'un rapport du directeur de l'École française d'Athènes, relatif aux fouilles de Délos et à une découverte à Spata. Dans les séances des 3, 10, M. Maxime Deloche a repris la lecture de son mémoire sur les invasions des Gaulois en Italie. — Dans la séance du 10, M. L. Delisle a continué la lecture de son mémoire sur Bernard Guy. M. de Saulcy a donné communication d'une lettre de M. le commandant Robert Mowat, signalant la découverte d'une inscription gauloise conservée au musée de Cluny, à Paris. — Dans les séances des 17 et 24, M. Eugène Revillout a communiqué un mémoire sur les études démotiques.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 août, M. Nourrisson a lu une note sur l'épigraphe inscrite par Monstesquieu en tête de l'*Esprit des Lois : Prolem sine matre creatam.* et M. N. J. Sirapolos a lu une étude comparée de la législation hellénique et de la législation française, à propos de la chose jugée au criminel sur l'action civil. — La séance du 11 a été occupée par des observations pré-

sentées par M. Garnier au sujet du mémoire de M. Baudrillart sur le luxe et la forme du gouvernement, et par la réponse de MM. Giraud et Baudrillart. Dans la séance du 16, M. J. Zeller a lu un mémoire de son fils, M. B. Zeller, sur les dernières années du connétable de Luynes.

La Bibliothèque nationale en 1876. — Nous avons sous les yeux le rapport adressé au ministre de l'instruction publique par M. Léopold Delisle, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale, sur le service de cet établissement pendant l'année 1876.

Le nombre total des lecteurs qui ont fréquenté la salle publique de la rue Colbert et la grande salle de travail a été, en 1876, de 106,437; celui des communications (pour les seuls ouvrages imprimés) s'est élevé à 254,381. Comme les années précédentes, les collections des divers départements (imprimés, manuscrits, médailles et antiques, estampes) se sont augmentées par des versements provenant du dépôt légal, par des dons et des acquisitions. M. le préfet de la Seine a concédé un exemplaire choisi des 16 volumes de documents relatifs à l'histoire de Paris publiés depuis 1865, et la Société biblique a offert 30 volumes de traductions de la Bible que ne possédait pas la Bibliothèque. Le fonds cambodgien du département des manuscrits a reçu un accroissement considérable, dû à la libéralité de la famille du docteur Hennecart, et comprenant 93 ouvrages ou fragments d'ouvrages écrits sur des feuilles de palmier (textes originaux recueillis au Cambodge), et 22 volumes de travaux personnels du savant orientaliste. Signalons aussi les 297 lettres écrites par Napoléon III à sa filleule Mme Hortense Cornu et léguées à la Bibliothèque par cette dernière, sous la condition expresse que la communication en sera interdite jusqu'en 1885. Six volumes de documents manuscrits sur les chants populaires de nos anciennes provinces, recueillis par le Comité des travaux historiques, ont été remis à la Bibliothèque par M. le ministre de l'instruction publique, ainsi que les nombreuses et intéressantes copies (matière d'environ 140 volumes) faites dans les archives de Venise par M. de Mas-Latrie, dans le cours de diverses missions. Les documents dont se compose cette dernière collection sont du plus haut intérêt pour l'histoire de France.

Le département des médailles et antiques s'est enrichi de la collection des inscriptions carthaginoises sur pierres formée par M. de Sainte-Marie, sous les auspices de l'administration et qui, chargées à bord du *Magenta*, ont pu être retrouvées pour la plupart après l'explosion de ce vaisseau.

Les travaux de catalogues et d'inventaires ont été poursuivis. En-dehors des inventaires spéciaux ou partiels, l'impression du tome XI du Catalogue général de l'histoire de France est sur le point d'être achevée, et les tables des onze volumes seront en état d'être livrées aux imprimeurs au commencement de l'année 1878. Les dix premières feuilles du tome III du catalogue des sciences médicales sont tirées. — En ce qui concerne le département des manuscrits, l'impression du catalogue (manuscrits français, tome III) atteignait, au 1er janvier 1877, le manuscrit coté 3993. En même temps se poursuit la publication d'un catalogue sommaire qui sera plus rapidement achevé que l'inventaire général détaillé, et fournira à bref délai, aux hommes d'étude, un précieux instrument de travail.

Le rapport particulier sur le service de la *salle publique de lecture* de la rue Colbert, adressé par le bibliothécaire (M. Paul Chéron) à l'administrateur général, renferme des détails d'autant plus intéressants, que cette salle, dont l'entrée est accessible à tous, est fréquentée par un public plus varié et livré à des études moins spéciales que celui de la *salle de travail*, où l'on

n'est admis qu'à certaines conditions. Les renseignements statistiques recueillis pendant l'année 1876 donnent une idée exacte de la composition de ce public et de ses préférences les plus marquées. — Le nombre des lecteurs a atteint le chiffre de 53,181, soit en moyenne 151,08 par jour; celui des communications s'élève à 79,674 (chiffre des volumes communiqués), donnant une moyenne de 1,50 par jour et par personne. On a remarqué, ce qui s'explique aisément, que le nombre des lecteurs est beaucoup moins élevé pendant les beaux jours de l'année, et que la composition du public n'est pas la même le dimanche qu'en semaine : ce public *dominical*, formé de personnes qui fréquentent ordinairement la salle de travail, d'élèves des écoles, d'ouvriers et d'employés qui mettent à profit le jour du repos, *lit* moins, mais *travaille* davantage, comme le prouvent la nature plus sérieuse et le nombre plus restreint des ouvrages communiqués.

Il est curieux d'observer dans quelle proportion sont demandés les divers ouvrages, suivant la catégorie bibliographique à laquelle ils appartiennent : dans le nombre des communications, la *Théologie* figure pour 575, la *Jurisprudence* pour 4,250, les *Sciences et Arts* pour 12,375, les *Belles-Lettres* pour 26,419, l'*Histoire* pour 18,104. Il résulte de ce relevé que près de la moitié du public de la salle Colbert recherche des ouvrages de littérature; l'histoire occupe aussi, dans ses préférences, un rang très-honorable.

Le rapport que nous analysons spécialise encore davantage, et il établit quels sont, dans chacune de ces grandes divisions, les ouvrages les plus demandés: cette statistique donne lieu à des rapprochements curieux. — Dans la *Théologie*, les volumes le plus souvent communiqués sont la collection Migne, les œuvres de saint Jérôme, de saint Augustin, Balmès, Mgr Gousset, les œuvres de sainte Thérèse, etc.; dans la *Jurisprudence*, Dalloz, le *Bulletin des lois*, le Recueil de Sirey, puis les livres *classiques* qui peuvent servir à la préparation des examens de droit ; — dans la division *Sciences et Arts*, les manuels Roret, Louis Figuier, Buffon, l'*Histoire des peintres* de Charles Blanc, les ouvrages de chimie de M. Würtz, les dictionnaires usuels ayant trait aux sciences et aux arts, etc.; — en littérature (division des *Belles-Lettres*), les ouvrages de Victor Hugo arrivent bons premiers (15 demandes par jour), suivis à distance par Erckman-Chatrian (9 demandes); dans cette nomenclature, les romans de Gabriel Ferry (*le Coureur des bois*, *Costal l'Indien*) sont placés après Alfred de Musset et le *Magasin pittoresque*, mais avant Molière et J.-J. Rousseau. — Dans l'*Histoire* le *Tour du Monde* fait le fond de la consommation quotidienne (15 demandes par jour) : viennent ensuite M. Thiers et Jules Verne (8 demandes) puis Louis Blanc et les Guides Joanne (4 demandes), Henri Martin, Michelet, etc.

Les demandes de communications de la part des lecteurs de la salle Colbert deviennent chaque année plus nombreuses et plus variées, et il est impossible de les satisfaire toutes. L'administration s'efforce de remédier à cet état de choses. En 1867, la salle publique s'est enrichie de 114 ouvrages formant 160 volumes, et sa collection de recueils périodiques a été heureusement complétée par la *Bibliothèque de l'école des chartes*, la *Revue des questions historiques*, les *Annales de la science et du droit commercial*, *l'Encyclopédie d'architecture* et la *Gazette des architectes et du bâtiment*.

Bibliographie des travaux des sociétés savantes des départements. — M. le ministre de l'instruction publique a adressé, le 28 juin dernier, aux présidents des sociétés savantes des départements, une circulaire dans laquelle, après avoir constaté que les publications de ces sociétés sont généralement peu connues en-dehors du milieu où elles se produisent, il insiste sur l'op-

portunité de donner à leurs travaux une publicité plus grande. Dans ce but, M. le ministre invite les présidents à lui adresser une liste complète des travaux de chaque société, avec l'indication du nombre des volumes, du format, des dates de publication et des particularités utiles au point de vue bibliographique. Ces notices devront être rédigées conformément à des spécimens annexés à la circulaire. Les renseignements transmis seront publiés par les soins du Comité des travaux historiques, sous les auspices du ministère. Un spécimen est donné dans le *Bulletin du ministère de l'instruction publique* (livraison de juillet, nº 408).

Archives nationales. — Nous empruntons à un rapport officiel sur le service des Archives nationales (1876), les renseignements suivants.

Pendant les quatre dernières années, l'accroissement le plus considérable des collections est venu, en-dehors du dépôt légal par les administrations, des pièces d'un intérêt public, dont la présence n'est plus indispensable au service, du don aux Archives des papiers trouvés aux Tuileries au mois de septembre 1870. Comme d'ordinaire, plusieurs particuliers ont fait, de leur côté, des dons de documents.

On peut se faire une idée du nombre de cartons nécessaires aux Archives, quand on songe qu'en 1872, il a été employé 3,600 cartons nouveaux; en 1873, 3,200; en 1874, 1,700; et en 1875, 1,200.

Les Archives possèdent actuellement la plus riche collection de sceaux qui soit en France et peut-être en Europe. Elle se compose de près de 50,000 articles. Cependant, le nombre des sceaux fournis par les chartes est si considérable que les Archives devront, pendant longtemps encore, se servir de la voie des échanges ou d'autres moyens pour acquérir les monuments sigillographiques qui leur manquent.

Aussi l'administration s'est-elle empressée d'accepter la proposition qui lui a été faite par la Bibliothèque nationale de Paris, lequel établissement a mis à sa disposition le fonds Clairambaut. Cette dernière collection, qui existe au département des manuscrits de ladite bibliothèque, est d'une richesse incomparable en monuments de ce genre. Beaucoup de types de sceaux qu'on y trouve manquaient à la collection des Archives. On s'est occupé à les mouler et à dresser l'inventaire de ceux qui sont inédits. Plus de 5,000 originaux ont été ainsi reproduits et décrits. Cette opération a produit un double avantage, puisque la Bibliothèque nationale en profitera également, ces fragiles monuments étant fort exposés à la détérioration.

De tous ces spécimens, on a formé un musée, dont les premiers éléments en ont été réunis dans des vitrines placées au rez-de-chaussée de l'ancien hôtel Soubise.

On a établi un service de moulage, qui a livré, en 1875, 469 épreuves de sceaux sans frais, et 595 avec frais.

Le musée paléographique, ouvert au public le dimanche, et qu'on peut visiter avec des cartes le jeudi, a reçu, en 1874, 2,265 visiteurs, et en 1875, 1,863.

Après les visiteurs qui ne font que passer, il n'est pas sans intérêt de noter le nombre de travailleurs qui ont, pendant la période de 1872 à 1875, fréquenté la salle publique ouverte à 10 heures du matin et fermée à 3 heures de l'après-midi. En 1872, le nombre des travailleurs a été de 698, qui ont obtenu 3,300 communications. En 1873, 873 en ont obtenu 3,702. En 1874, le chiffre faiblit un peu : le nombre des travailleurs s'abaisse à 867, ayant obtenu 3,667 communications. En 1875, enfin, le nombre des personnes admises a été de 997, correspondant à 5,753 communications.

Bibliothèque de l'École des beaux-arts. — La bibliothèque de l'École nationale des beaux-arts de Paris renferme actuellement 75 monographies ou *restaurations* d'édifices antiques choisis en Italie, en Grèce, dans les îles, et jusque sur la terre d'Asie. Cette précieuse collection comporte plus de 700 dessins, dus à nos pensionnaires de Rome, depuis l'année 1788. La publication de ces dessins et des mémoires explicatifs de leurs auteurs a été décidée, après un rapport de M. Guillaume. Le travail matériel, confié à la maison Firmin-Didot, s'exécute sous le contrôle d'une commission spéciale et sous les auspices de l'administration française, qui alloue à cette œuvre une subvention annuelle de 20,000 francs.

Chaque livraison se composera de la restauration entière d'un même monument. Deux ont déjà paru. L'une, qui comprend treize planches gravées en taille-douce, donne la restauration de la colonne Trajane, par Percier; l'autre contient, avec six planches, la restauration de la basilique Ulpienne, par Le Sueur, membre de l'Institut. La première offre un intérêt spécial, parce que le travail de Percier, exécuté en 1788, et la restauration du théâtre de Marcellus, fournie en 1783, par Thomas Vaudoyer, sont les seuls envois antérieurs à l'année 1800 qui aient subsisté; les autres ont disparu pendant la Révolution, probablement en 1793, lors de la suppression des académies du dix-septième siècle. Le recueil est précédé d'une introduction due à la plume de M. E. Vinet, le savant bibliothécaire de l'École nationale des beaux-arts.

Les Manuscrits français de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg. — M. Léouzon-le-Duc donne, dans le *Journal des Débats* du 4 juillet, les renseignements suivants sur les manuscrits français conservés à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg :

« Ces manuscrits forment un dépôt considérable. Enlevés à nos Archives nationales en 1789, lors de la prise de la Bastille et du sac de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ils furent recueillis par un agent russe, nommé Dubrowski, qui les vendit, en 1805, à l'empereur Alexandre Ier. Les Russes sont très-fiers de ce trésor. Pour rien au monde, ils ne voudraient en être dépossédés. En 1812, lorsque la Grande Armée avait déjà franchi leur frontière, craignant qu'il ne tombât aux mains de Napoléon, ils clouèrent les manuscrits dans des caisses, avec le projet de les expédier, dès la première alerte, au fond du gouvernement d'Olonetz, contrée sauvage, où ils espéraient bien qu'aucun Français ne songerait à les aller chercher. Chose curieuse ! c'est précisément dans cette contrée, sur les bords du lac Onéga, que, trente-cinq ans plus tard, je suis allé chercher moi-même le porphyre rouge antique dont on a façonné le sarcophage de Napoléon pour son tombeau des Invalides! Jusqu'à mon voyage de 1846, nous n'avions eu en France, sur les manuscrits dont il s'agit, que de vagues indications. Schintzler les mentionne brièvement dans son ouvrage sur la Russie, publié en 1835. Grâce à l'amicale obligeance du comte Ouvaroff, ministre de l'instruction publique, le dépôt me fut libéralement ouvert. Plus de deux mille pièces me passèrent sous les yeux. J'en dressai un état explicatif que je communiquai au ministère de l'instruction publique et à l'Institut.

« Ainsi la mine était ouverte; elle n'a pas chômé depuis. Durant le cours de mes voyages, j'en ai extrait de nombreuses lettres et dépêches de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin, etc., qui ont pris place dans les *Documents inédits de l'histoire de France;* d'autres ont continué mon travail. Aujourd'hui encore, le duc Decazes fait transcrire, parmi les pièces diplomatiques que j'ai signalées, celles qui intéressent spécialement son département. Il con-

vient d'ajouter que, pour cette exploration du dépôt français, le gouvernement russe se montre d'une complaisance extrême; de plus, les copistes que l'on peut se procurer à Saint-Pétersbourg sont habiles et d'exigences modestes; en sorte qu'avec le temps et à peu de frais, si nous y tenions la main, il nous serait facile de combler dans nos archives nationales l'importante et regrettable lacune dont elles ont souffert pendant trop d'années.

« En dressant l'état des manuscrits français conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, je les ai divisés en trois classes : manuscrits historiques, manuscrits diplomatiques, manuscrits spéciaux. Ces derniers offrent une grande variété, un intéret sérieux, souvent piquant. Je citerai notamment la collection relative à l'histoire particulière de la Bastille, collection volumineuse, ne contenant pas moins de sept portefeuilles in-folio ou in-quarto bourrés de documents judiciaires et autres : lettres de cachet du roi, ordres des ministres, mémoires, espionnages de police, interrogatoires, listes de ronde, correspondances, pièces en vers et en prose, etc.

« Les pièces en prose et en vers, émanant des prisonniers, remplissent trois portefeuilles. Une note nous apprend qu'elles ont été saisies sur eux au moment de leur arrestation, ou composées par eux pendant leur captivité. Ces pièces s'inspirent des événements du temps, des intrigues de cour, du rôle joué par les personnages en vue, de la situation particulière de leurs auteurs, etc. Elles embrassent tous les genres : fables, vaudevilles, chansons, sonnets, madrigaux, satires mordantes, hymnes séraphiques, parodies théologiques, pieuses légendes, boutades politiques, jeux de mots graveleux, acrostiches, énigmes, épitaphes, etc.; kaléidoscope où se réfléchissent les impressions les plus disparates, toutes les passions qui peuvent agiter un homme condamné à la vie du cachot. Les querelles religieuses occupent également une très-grande place dans cette galerie. »

Nous ajouterons à ces détails que la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg a fait paraître récemment son rapport annuel relatif à l'année 1876. Le budget de cette bibliothèque est de 85,569 roubles (le rouble vaut 3 fr. 95). Sur cette somme, il a été dépensé pendant l'année qui vient de s'écouler, 16,995 roubles pour achats de livres. Le nombre des ouvrages nouveaux, entrés dans la bibliothèque pendant l'année dernière, a été de 19,854, formant 25,415 volumes. Les salles de lecture ont été fréquentées par 159,508 lecteurs, qui ont consulté 337,536 volumes. Le journal russe *le Golos*, en citant ces chiffres, ajoute que plusieurs sections de la bibliothèque sont tellement remplies qu'il n'y a plus place pour les livres.

La Bibliothèque de Herder. — La maison Herder, de Fribourg en Brisgau, qui depuis un quart de siècle occupe le premier rang parmi les éditeurs catholiques d'ouvrages de théologie, a entrepris une grande et importante publication. Il s'agit d'une série d'ouvrages embrassant, dans leur ensemble, toutes les branches des sciences ecclésiastiques, et pouvant servir de guides sûrs et autorisés. Ce doit être une véritable *Bibliothèque théologique*, ainsi que le montrent le titre et le plan de la collection dont voici le contenu et la distribution : 1° *Encyclopédie*. 2° *Apologétique*. Ce dernier sujet sera traité par M. Hettinger, auteur du grand ouvrage traitant de mêmes matières et que le public français a eu le moyen d'apprécier, grâce à MM. Lalobe de Felcourt et Jeannin. On ne pouvait le confier à de meilleurs mains. Le volume est sous presse. 3° L'*Introduction dans l'Ancien et le Nouveau Testament*. La première moitié (de VIII et 152 p.) a déjà paru; elle a pour auteur M. Kaulen, à qui l'on doit l'excellent travail sur l'*Histoire de la Vulgate* (*Geschichte der Vulgata*, Mainz, 1868).

L'Archéologie biblique sera traitée par le Dr Schegg. 5° *Histoire de l'Église*, en deux volumes, par M. Hergenröther, professeur à l'univesité de Wurzbourg. Le premier, de 1,000 pages, est publié. 6° M. Alzog, dont le nom est justement estimé, s'est chargé de la *Patrologie*, et a depuis longtemps accompli sa tâche, en donnant un volume de XVI et 572 pages. 7° La *Théologie dogmatique* a été confiée au professeur Scheeben, qui imprime déjà le second volume de son *Manuel*. Le premier, partagé en trois sections (VIII-915 p.), a paru il y a deux ans. 8° *L'histoire du dogme* formera un volume à part. 9° Le *Manuel de théologie morale*, par M. Pruner, recteur du grand séminaire d'Eichstadt et chanoine de la cathédrale, est aujourd'hui complétement terminé. La première partie a paru en 1875 ; les deux ensemble forment environ 850 pages. 10. M. Vering, rédacteur des *Archives du droit canon* et professeur à l'université de Tchernovitz, a donné le *Manuel du droit canonique*, dont la première partie avait paru en 1874. 11. M. Talhofer en prépare un sur la *Liturgie* ou la théorie du culte catholique. En outre, il y aura des manuels de *Pastorale* par Kleinheidt, de *Pédagogie* par Hirchfelder, et d'*Histoire littéraire de théologie* par un auteur dont le nom est encore inconnu. On le voit, le plan est grandiose, la distribution des parties bien pondérée, et la publication en bon train. Quant aux rédacteurs invités à concourir à cette importante entreprise, les noms qui viennent d'être cités disent assez que nous avons là les représentants de la science catholique en Allemagne dont plusieurs jouissent d'une réputation européenne.

Donner un aperçu général des résultats obtenus pendant les dernières cinquante années dans les différentes parties du domaine théologique, réunir en un corps des travaux substantiels sur chacune de ces branches, offrir ainsi à tout homme attaché à la religion chrétienne et à l'Église le moyen facile de se tenir à la hauteur des questions et des luttes contemporaines, en s'appuyant sur des principes établis scientifiquement, ce fut, à coup sûr, une pensée lumineuse, d'autant plus que les agitations qui ébranlent le monde des intelligences ont pris de nos jours le caractère d'une violence extrême. D'ailleurs, on ne pouvait choisir un moment plus opportun pour mettre ce projet à exécution. Le temps des discussions touchant les rapports entre la foi et la science, entre la révélation chrétienne et la raison naturelle, est passé. La Constitution *Dei Filius*, promulguée le 24 août 1870 au concile du Vatican, a posé des bases inébranlables, sur lesquelles nous pouvons désormais nous appuyer dans toutes les questions de principes qu'on pourrait soulever dans le domaine de la théologie.

Reste une seule préoccupation : on se demandait si la publication projetée pouvait être menée à bonne fin et si les dispositions du programme offraient des garanties suffisantes. « Pour le fond, ainsi portait le prospectus, les divers manuels doivent répondre à toutes les exigences de la science moderne et de l'Eglise. Quant à l'étendue matérielle, aucun d'eux ne devra excéder deux volumes ordinaire in-8. Enfin l'exposé doit être dégagé de tout appareil inutile d'érudition et unir au mérite de la clarté et de l'exactitude celui de la forme. » Fort bien, disait-on. On aimerait pourtant à savoir si les rédacteurs chargés de composer ces manuels suivront la même *méthode*, s'ils ont au moins pensé à imprimer à leurs travaux séparés le caractère d'*unité*. L'objection n'était point oiseuse ; elle intéressait surtout les débutants dans la science sacrée, qui préfèrent avoir *un cours complet de théologie*, un corps de doctrine catholique, composé de manuels partiels qui, tout en étant séparés matériellement, seraient cependant unis entre eux par l'unité de la méthode.

Il est certain que, sous le rapport de l'unité, une *somme de théologie*, comme on en faisait autrefois, rédigée par un seul homme et rattachant à l'enseignement du dogme et de la morale toutes les autres branches de la science théologique, eût été préférable à une série de traités détachés, rédigés d'après des méthodes disparates, et dépourvus du lien d'unité. Mais ce qui était possible autrefois ne le paraît guère aujourd'hui, vu les progrès qu'a faits la science; par conséquent, nul n'étant tenu à l'impossible, la seule chose qu'on puisse demander et désirer, c'est que les divers ouvrages destinés à entrer dans la *Bibliothèque théologique* offrent le plus d'unité possible au point de vue de la méthode. Ainsi, par exemple, tel point de doctrine pouvant se retrouver sous la plume des divers rédacteurs, il serait bon que le lecteur fût renvoyé au traité où le point en question doit recevoir les plus grands développements. De cette façon, on éviterait les rédites et les longueurs, sinon les divergences d'opinion.

Il faut présumer que les éditeurs ont tenu compte des observations qui leur avaient été faites à ce sujet; mais lors même que leur publication laisserait quelque chose à désirer, soit sous le rapport d'unité de rédaction et de méthode, soit sous celui de la forme et du style, nous ne leur en sommes pas moins reconnaissant d'avoir entrepris une si belle tâche, et nous nous estimons heureux de pouvoir la faire connaître à la France catholique. — J. M.

L'Archivio della Societa romana di storia patria. — Nous empruntons à M. A. Geffroy, l'éminent directeur de l'école de Rome, les renseignements suivants qu'il a communiqués à l'Académie des sciences morales et politiques sur le premier fascicule d'un recueil trimestriel récemment fondé à Rome, et intitulé : *Archivio della Società romana di storia patria*. Un groupe de Romains érudits, parmi lesquels M. J. B. de Rossi, l'illustre archéologue, et M. Carvisieri, directeur des Archives, a entrepris une double publication périodique, où devront paraître soit les documents inédits concernant l'histoire de la ville de Rome, particulièrement pendant le moyen âge, soit les études ayant pour objet de commenter et de mettre en œuvre ces documents. A côté de l'*Archivio*, se placera donc bientôt la *Biblioteca della Società romana*. La 1re livraison contient trois importantes études. La première, de M. Oreste Tommasini, jeune écrivain qui vient de remporter le prix dans un grand concours sur l'histoire de Machiavel, est une revue des ouvrages qui ont paru concernant l'histoire de Rome au moyen âge : ouvrages encore peu nombreux, par la raison que les archives romaines étaient restées jusqu'à ce jour très-peu accessibles. La seconde étude, signée de M. Ignazio Georgi, inaugure une série d'analyses destinées à faire connaître les principaux cartulaires et registres conservés dans les églises et couvents de la province romaine. La troisième, enfin, de M. C. Carvisieri, président de la Société, est relative à la topographie de Rome; sujet sur lequel on reviendra plus d'une fois dans l'un et l'autre recueil. M. Carvisieri traite cette fois des poternes ouvertes pendant le moyen âge le long du Tibre, dans la partie nord-ouest de la ville. Chemin faisant, il interprète avec une fine érudition plusieurs de ces noms de rues et de places qui offrent autant d'énigmes, et qui recouvrent de lointains souvenirs et d'intéressantes origines. Il montre ainsi comment se sont formées et ce que signifient des appellations telles que *Place du Peuple*, — *Monte Citorio*, etc. Cette courte analyse donne une idée de ce que sera l'*Archivio* de la « Société romaine pour l'histoire de la patrie. » Quant à la *Biblioteca*, elle contiendra des documents inédits, chroniques, cartulaires, inventaires, lois et statuts. En tirant de la poussière des archives ces précieux matériaux, la nouvelle société accomplira

une œuvre d'érudition qui rendra plus facile et plus féconde la tâche de l'histoire proprement dite.

L'Exposition caxtonienne a Londres. — A la fin du quinzième siècle, William Caxton introduisit la typographie en Angleterre. Ses compatriotes n'ont jamais cessé d'entourer son nom d'une haute estime et on a organisé dans les galeries de South Kensington une exposition à laquelle en a donné pour désignation : *the Caxton Celebration*. M. Gladstone est le président du comité. L'exposition comprend une centaine de volumes exécutés par Caxton; plusieurs sont des exemplaires uniques; ils sortent tous des bibliothèques publiques ou des cabinets de quelques amateurs passionnés. On y a joint, comme point de comparaison, quelques productions de la typographie à son berceau ; la reine d'Angleterre a envoyé, entre autres objets du plus grand prix, un exemplaire sur peau-vélin du *Psautier* imprimé à Mayence par *Joh. Fust et Petr. Schœffer*, 1457, in-fol., premier livre imprimé avec une date certaine. La bibliothèque de la rue de Richelieu possède un exemplaire de ce livre très-précieux, il fut payé 12,000 francs en 1817, à la vente de la riche bibliothèque du comte de Mac-Carthy.

L'Inventaire de la collection Hennin. — La librairie Henri Menu met en souscription l'*Inventaire de la collection d'estampes, relative à l'histoire de France*, léguée en 1863, à la Bibliothèque nationale par M. Michel Hennin, rédigé par M. Georges Duplessis, conservateur adjoint du Cabinet des estampes. La réputation de cette collection est connue, les services qu'elle a rendus et qu'elle rend tous les jours sont nombreux; mais lorsqu'on saura exactement ce que contiennent les cent soixante-neuf volumes dont elle se compose, on saura seulement alors quelle reconnaissance il faut avoir au généreux collectionneur qui a assuré à la France un des receuils les plus précieux qui aient été formés par un particulier. Le département des estampes de la Bibliothèque nationale possédait déjà une collection considérable d'estampes relatives à l'histoire de France, formée au dix-huitième siècle par Fevret de Fontette. A la fin du quatrième volume de la *Bibliothèque historique de la France* du Père Lelong se trouve un catalogue sommaire, beaucoup trop sommaire, de cette collection. L'inventaire de la collection Hennin le surpassera de beaucoup par la multiplicité des pièces décrites, comprenant : vues de villes, plans, siéges, faits locaux, émeutes, scènes épisodiques, portraits, pierres tombales, médailles, monuments civils et religieux, écussons, tournois, fêtes publiques, allégories, thèses, États généraux et provinciaux, assemblées ecclésiastiques, prestations de serment, sacres et entrées, funérailles des rois et princes, caricatures historiques, châteaux, jardins statues, commémorations, traités de paix et de guerre, joutes, tournois, usages et mœurs populaires de Paris et de la province, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Cet inventaire formera donc un tableau complet et parfaitement indépendant du livre du Père Lelong et du grand ouvrage de M. Hennin : *Les Monuments de l'histoire de France*. Le nom de notre collaborateur M. Duplessis, le savant auteur de l'*Histoire de la gravure en France*, chargé de la rédaction, nous dispense d'insister sur les garanties de sérieuse exécution qu'offrira ce livre. L'ouvrage paraîtra en quatre ou cinq volumes in-8 raisin, chacun d'environ trente feuilles, et sera accompagné d'une notice biographique sur Michel Hennin et de tables détaillées des noms de personnages, de lieux, de peintres et de graveurs. Chaque volume sera divisé en quatre fascicules adressés au souscripteur au fur et à mesure de leur publication. Il paraîtra au moins chaque année un volume, dont le prix est fixé à *douze francs*. Il est tiré cinquante exemplaires en papier

vergé, dont le prix est de *vingt francs* le volume. Les cent premiers souscripteurs auront droit au portrait de Michel Hennin, supérieurement gravé. Il sera délivré *franco* au cours de la publication.

Un cahier de remontrances de 1651. — La Société archéologique de Touraine dans son *Bulletin* (1er et 2e trimestres de 1877), publie un travail très-intéressant relatif aux États généraux convoqués à Tours en 1651, et qui n'eurent pas lieu : *Cahiers de remontrances du tiers état des villes et plat pays de Touraine* pour les États généraux assignés à Tours en 1651 (*Bulletin archéologique*, tome IV, p. 24-96). On sait l'intérêt qui s'attache à tout ce qui touche aux États généraux, surtout depuis que M. Picot est officiellement chargé de réunir les documents qui ont trait à l'histoire de ces assemblées. L'auteur, M. Gauthier, a retrouvé à Loches le cahier des remontrances du tiers état rédigé pour être présenté aux États généraux ; dans une introduction pleine de faits, il raconte l'histoire de ces états, plusieurs fois convoqués et qui ne se réunirent jamais, car la période agitée de la Fronde et les changements des partis ne permettaient pas alors la moindre fixité dans les résolutions du gouvernement ; c'est ce que nous fait voir, avec beaucoup de précision et dans un style sobre et élégant, M. Gauthier. Il analyse ensuite les cahiers, fait ressortir les parties importantes dans chacun des divers chapitres (état ecclésiastique, noblesse, justice, aumônerie et hôpitaux, police, tailles et gabelles, finances), et termine par une appréciation générale des cahiers qui nous paraît fort exacte : « Ce cahier, dans ses détails, contient peu de choses nouvelles... Ses rédacteurs paraissent avoir suivi les ordonnances générales de Moulins, d'Orléans et de Blois et les articles dits de la Chambre de saint Louis ; nous en concluons que leur intention était plutôt de compléter et de corroborer des dispositions existantes, mais sans doute mal observées, que de faire un code complet sur toutes les matières. Dans l'état de la législation, le moment n'était pas encore venu. » Le texte a été établi avec beaucoup de soin et avec des renvois aux ordonnances précédentes visées par les rédacteurs du cahier ; il se termine par une table des 148 paragraphes contenus dans ces doléances. Ce document important ne pourra manquer de trouver place dans la publication entreprise par M. Picot. En attendant, nous ne pouvons que remercier M. Gauthier de l'avoir mis à la portée des érudits. — J. D. L. R.

Une notice sur Cailhava. — « Pendant quarante ans, » dit M. Aimé Vingtrinier (*Léon Cailhava, bibliophile lyonnais, esquisse*, Lyon, Glairon-Mondet, 1877, gr. in-8 de 78 p.), « Léon Cailhava a rempli Lyon, sa ville natale, de son nom et de son élégante personnalité. Disparu depuis peu (15 décembre 1863), il n'est encore oublié de personne ; c'est donc d'un compatriote et d'un contemporain que nous allons esquisser la vie ; mais, qu'on se rassure, la moitié de cette existence que nous avons tous connue sera laissée dans l'ombre ; nous ne parlerons ici que du bibliophile habile et plein de goût, du sympathique et aimable érudit, de celui qui, pour sa bibliothèque, a su découvrir et assembler des raretés ou des chefs-d'œuvre. » *L'esquisse* de M. Vingtrinier est très-bien faite. L'auteur y a rendu complète justice à un homme qui eut d'excellentes qualités, notamment une grande et intelligente générosité, et qui aima les malheureux encore plus que les tableaux et les livres. Je n'insisterai pas sur les anecdotes fort intéressantes, racontées par le biographe de M. Cailhava (voir surtout p. 9-23), mais j'appellerai l'attention des lecteurs sur les curieux détails bibliographiques qu'il nous fournit, tantôt à propos de la découverte du manuscrit *De tristibus*

Franciæ, « ce trésor échappé aux investigations du Père Lelong, du Père Menestrier et de nos plus célèbres fureteurs, » tantôt à propos de la publication des œuvres de Louise Labé (Lyon, 1853), tantôt à propos des collections de divers amateurs lyonnais, Coste, Yéméniz, tantôt surtout à propos de la bibliothèque de Cailhava, dont il décrit avec un soin parfait toutes les plus rares et plus précieuses éditions. Cette partie de la brochure de M. Vingtrinier forme une sorte de supplément au *Manuel du Libraire*, et c'est assez dire combien ces pages méritent d'être lues et relues par les bibliophiles de tous les pays. — T. DE L.

BIBLIOGRAPHIE NOYONNAISE. — M. le comte de Marsy vient de faire tirer à part l'intéressant travail qu'il a donné dans le *Bulletin du comité archéologique de Noyon*, sous le titre de *Bibliographie noyonnaise* (Paris, Champion, 1877, in-8 de 57 p.). C'est une étude commencée il y a dix ans et qui n'est point encore achevée, car nous n'avons ici que les ouvrages sur Noyon, soit publiés séparément, soit parus dans des revues. Mais l'auteur se propose de la compléter par un inventaire des chartes imprimées, relatives à Noyon, et par une liste des ouvrages imprimés à Noyon. Le présent catalogue contient 331 numéros, classés dans un ordre méthodique, avec une table. Que chaque ville trouve un bibliographe pareil, et les historiens auront leur tâche bien facilitée.

TABLE DE L'ANNÉE SCIENTIFIQUE. — Comme on l'a fait pour le *Magasin pittoresque* et pour la *Revue des Deux Mondes*, comme devraient le faire les recueils qui veulent être d'un usage pratique, la librairie Hachette vient de publier une *Table des vingt premiers volumes de l'Année scientifique*, rédigée depuis 1857, par M. L. Figuier. On sait quel pandémonium doit être cette revue annuelle des applications de la science théorique à l'industrie, cette vulgarisation « des progrès qui viennent de s'accomplir dans les différentes branches de nos connaissances positives, » et l'on doit comprendre combien de services peut rendre au savant comme au simple curieux, un répertoire qui contient la notion de tant de faits de science, importants ou autres, depuis l'*Avaleur de sabres* et le *Bras artificiel du chanteur Roger* jusqu'au *Pavage en bois*, que nous verrons bientôt appliquer sur une vaste échelle, après avoir bien ri des rues ainsi entretenues sous Philippe-Auguste; depuis l'Exploitation des hannetons jusqu'à l'Ostréiculture, en passant par les questions également palpitantes du *Décapité parlant*, de la *Femme à deux têtes*, et des *Cheveux artificiels*. Mais la perfection d'un tel ouvrage étant dans la confiance que mérite une parfaite exactitude, la maison Hachette comprendra que nous nous hâtions de lui signaler deux erreurs qui nous ont frappé : dans la table des « auteurs » cités, au nom de M. Conneau, correspondent trois renvois dont un seul, le premier, est en concordance avec l'indication donnée; parmi les mots de la Table des « matières » analysées, nous n'avons pu trouver un chapitre correspondant aux indications formulées sous cette rubrique : « Alliage métallique pouvant se modeler avec les doigts. » Légère imperfection, on le voit, et qu'une nouvelle édition verra facilement et bientôt disparaître, sans doute, car la première édition de cette Table sera rapidement épuisée.

— *L'Univers* du 21 août a publié le texte latin et la traduction d'un décret pontifical du 19 juillet, qui proclame « la déclaration et l'extension à l'Église universelle du titre de Docteur, en l'honneur de Saint François de Sales, » et en ordonne l'expédition « à la ville et au monde. »

— D'après les documents officiels les plus récents, on compte en France

938 journaux politiques, qui ont versé ensemble, au Trésor, la somme de six millions cinq cent quatre-vingt-treize mille trois cent onze francs quatre-vingt-seize centimes (6,593,311 fr. 96), pour le montant de leurs cautionnements.

— *L'Athenæum* annonce que le professeur Fowler, de l'Université d'Oxford, prépare une édition critique du *Novum Organum* de Bacon; M. Thursfield, du Collége de Jésus, de la même université, s'occupe, de son côté, d'une nouvelle édition des *Essais* du même auteur.

— M. Carl Vollmöller, d'Erlangen, va publier un poëme en vieux français, encore inédit, *le Roman de l'empereur Octavien*, d'après l'unique manuscrit de la Bibliothèque bodléienne. Le même savant se propose aussi d'éditer, d'après un manuscrit de la même bibliothèque, le curieux *Livre de cosmographie* composé au seizième siècle, par Pedro de Medina, et dédié à l'empereur Charles-Quint.

— Nous apprenons avec regret que les savantes et infatigables recherches du R. P. Morris, jésuite anglais, sur la persécution religieuse en Angleterre, vont être interrompues par la mission qui lui est confiée d'établir un collége de la Compagnie de Jésus à Malte.

— Le *Courrier des États-Unis* annonce qu'une invention des plus intéressantes vient d'être faite à San Francisco. M. Loring Pickering, l'un des rédacteurs et propriétaires de l'*Evening-Bulletin* et du *Morning-Call* de cette ville, vient d'obtenir un brevet pour la reproduction instantanée par voie télégraphique de planches stéréotypiques, en sorte qu'une page entière de journal peut être transmise, prête à être mise sous presse, d'un lieu quelconque à un autre. Ainsi, une page du *Times*, ou une feuille d'impression quelconque, pourra passer en quelques minutes de Londres à New York sous la forme d'un cliché bon à tirer immédiatement. La seule différence, c'est que la reproduction pourra arriver agrandie ou réduite à volonté. Le procédé est celui-ci : l'intervalle des lettres et des lignes de la planche originale est rempli avec une substance non conductrice de l'électricité, la face des caractères restant à découvert. La planche ainsi préparée est placée sur un cylindre à révolution rapide, qui présente successivement les lettres à des aiguilles magnétiques montées sur un châssis. A mesure que les surfaces métalliques sont touchées par les aiguilles, le courant s'établit, et des aiguilles magnétiques correspondantes fonctionnent à la station d'arrivée. Le courant est reçu sur une préparation chimique où il dessine exactement les mêmes caractères que ceux sur lesquels il s'est formé, et on a ainsi une épreuve exacte qu'il n'y a plus qu'à soumettre à un procédé stéréotypique analogue à celui usité pour la photogravure. (*Journal de la librairie*.

— L'article de la livraison de juillet dernier des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, dont il a été parlé dans le numéro du mois d'août du *Polybiblion* (*Une découverte bibliographique*, p. 166-167) vient d'être tiré à part (à 100 exemplaires, sous ce titre : *Une poignée de pseudonymes français, recueillis dans la Bibliotheca personata du P. Louis Jacob de Saint-Charles, par Pierre* Clauer, *Strasbourgeois* (Lyon, Aug. Brun, gr. in-8 de 27 p.) Coquettement imprimée sur beau papier, la plaquette du R. P. Clauer, s'adresse aux plus délicats bibliophiles comme aux plus savants bibliographes.

— Le célèbre roman de Manzoni *I Promessi sposi*, a eu 116 éditions en italien : 37 à Milan, 18 à Florence, 11 à Naples, 7 à Lugano, 6 à Turin, 3 à

Parme, 3 à Mendrisio, 20 à Paris, 2 à Leipzig, 2 à Malte, 1 à Vienne, Rome, Londres, Bruxelles, Leghorn, Plaisance et Pesaro. De ses traductions en diverses langues, on compte 19 éditions en français, 17 en allemand, 18 en anglais, 3 en espagnol, 1 en grec, en suédois, en hollandais, en russe, en hongrois et en arménien.

— M. W. Saint-Chad Boscawen, employé au département des antiquités orientales du *British Museum*, qui s'est voué à l'étude des écritures cunéiformes de l'Asie, va entreprendre une expédition archéologique dans les plaines de la Mésopotamie, si riches en souvenirs et en monuments de la plus haute antiquité.

— Le professeur T. Ouspensky, de l'université d'Odessa, l'auteur d'une *Histoire des premières monarchies slaves*, vient de recueillir dans les bibliothèques de l'Europe des documents pour l'histoire byzantine du douzième siècle.

— Durant le dernier semestre d'été, le nombre des étudiants inscrits à l'université de Leipzig a été de 2,842, qui se décomposent ainsi : 341 en théologie, 920 en droit, 366 en médecine, 433 en philologie, 193 en sciences naturelles, 158 en philosophie, 150 en mathématiques, 86 en pédagogie, 83 en pharmacie, 78 en agriculture, 34 en finances ; 96 personnes ont en outre obtenu l'autorisation de suivre les cours, ce qui porte le nombre total à 2,938. On comptait, parmi les étudiants, environ 100 Anglais.

— L'*Athenæum* annonce que M. Weber, de Leipzig, publie le prospectus d'un nouveau *Dictionnaire universel de littérature* sur le plan de celui de M. Vapereau. « Il faut espérer, ajoute le rédacteur anglais, que les écrivains étrangers seront mieux traités par les éditeurs allemands qu'il ne l'ont été par M. Vapereau. »

— La Finlande ne possède que 38 périodiques, dont un seul quotidien. Cet unique journal est imprimé moitié en suédois, moitié en finnois. La Suède est beaucoup plus riche en publications périodiques. On en compte 292, dont 95 publiées à Stockholm, 19 à Gothenbourg, 13 à Upsal, et 9 à Malmœ. De ce nombre, 11 journaux seulement sont quotidiens, dont 6 paraissent dans la capitale.

— Nous lisons dans *The Academy* que M. J. Henry va publier, à Londres, un petit volume renfermant la description des monnaies d'argent frappées en Angleterre depuis la conquête jusqu'à nos jours, avec l'indication de leur poids, de leur finesse et des prix obtenus dans les ventes depuis 40 ans.

— Le huitième volume du *Recueil diplomatique du canton de Fribourg* vient de paraître par les soins de M. l'abbé Gremaud et de l'archiviste cantonal M. N. Schneroly, et aux frais de la Société historique de canton. Il contient des documents latins, français et allemands, relatifs à l'histoire de la cité de Fribourg de 1431 à 1445, période où elle passa de la domination de l'Autriche sous celle de la Savoie. Parmi les ordonnances commerciales publiées dans ce volume, on trouve celle qui défend aux citoyens et aux sujets de porter des habits de drap non fabriqué à Fribourg.

— M. L. Crépin, éditeur à Douai (Nord), vient de faire paraître une *Histoire du château et de la châtellenie de Douai, châtelains, prévôts, gaveniers, etc.*, par M. Brassart, archiviste de la Société d'agriculture, des sciences et arts de Douai, ouvrage auquel la Société des sciences et arts de Lille a décerné

son grand prix Wicar, dans la séance du 31 décembre 1876. Cet ouvrage, qui contient plusieurs tables soigneusement faites, notamment une table onomastique des fiefs et des familles, au nombre d'environ deux mille, forme trois volumes in-8 de texte (avec planches d'armoiries et trois vues d'anciens monuments), dont un fascicule de preuves, et a été tiré à 210 exemplaires numérotés. Vingt exemplaires d'amateur ont été tirés sur papier fort au prix de 40 francs; cinq en papier vergé, avec planches sur chine et épreuves ordinaires, au prix de 60 francs.

— M. l'abbé Laffetay vient de publier un travail définitif sur la célèbre tapisserie dite de la *reine Mathilde*. Dans cet opuscule, l'origine normande de la tapisserie est démontrée par de nouvelles considérations, en même temps que toutes les opinions qui se sont produites à ce sujet sont exposées avec méthode et précision. Cette publication fait honneur au zèle et à l'érudition du savant conservateur de la bibliothèque de Bayeux.

— *L'Astronomie à Rome sous le pontificat de Pie IX*, tel est le titre d'un intéressant et curieux mémoire que vient de publier en italien le savant père Secchi, et où il expose ses importantes découvertes.

Publications nouvelles. — *Vie et vertus de saint Louis*, d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite, publié par R. de Lespinasse (gr. in-18, libr. de la Soc. bibl.). — *Histoire de saint Paulin de* Nole, par l'abbé Lagrange (in-8, Poussielgue). — *Havaï, histoire de l'établissement du catholicisme dans cet archipel*, par P. Tournafond (in-12, Lethielleux). — *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, écrite par le capit. Bernal diaz del Castillo, trad. de D. Jourdanet (in-8, G. Masson). — *Histoire des prêtres du Sacré-Cœur de Marseille* [1732-1831] (in-8, Marseille, G. Crespin). — *Mémoires du duc de Saint-Simon*, publ. par MM. Cheruel et Régnier (t. XX, in-18, Hachette). — *Guillaume de Palerme*, publ. par H. Michelant (in-8, Didot). — *Deux rédactions du roman des Sept Sages de Rome*, publ. par Gaston Paris (in-8, Didot). — *Contes de Bretagne*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *La Fée aux grèves*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *Chateaupauvre*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *L'Homme de fer*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *Les Étapes d'une conversion*, par Paul Féval (in-18, Palmé). — *La Veuve*, par Louis Enault (in-12, Hachette). — *Les Amours de Philippe*, par Octave Feuillet (gr. in-18). — *Œuvres de Monseigneur l'évêque de Poitiers* (t. VIII, in-8, Poitiers, Oudin). — *La Plante dans les appartements*, par H. de la Blanchère (in-12, Didot). — *La Vénus de Milo*, par C. Doussault (in-8, P. Ollendorff). — *De la voix chez l'homme*, par Louis Vacher (in-8, G. Masson). — *La Révolution jugée par les révolutionnaires*, par Xavier Roux (in-32, *Bibl. à 25 centimes*). — *La Famille d'après la Bible*, par Ch. de Ribbe (in-32, *Bibl. à 25 centimes*). Visenot.

CORRESPONDANCE

Bibliographie des ouvrages sur les guerres de l'Ouest pendant la Révolution.

Notices sur la guerre de la Vendée, contenant un plan détaillé, présenté au gouvernement, le 16 prairial, deuxième année républicaine, auquel est joint le tableau de l'organisation de l'armée rebelle commandée par Stophlet *(sic)*.

ancien garde-chasse du duc de Maulevrier, par J.-J. Coussaud-Léchaux, capitaine au 10e régiment des chasseurs à cheval. Paris, chez les marchands de nouveautés (s. d.), in-8. — *Précis historique de la guerre de Vendée et des chouans*. Angers, imp de Mame (1794), in-4 (pièce). — *Der Krieg...* [*La Guerre de la Vendée*, par J.-G. d'Archenholz....]. Francfort et Leipzig, 1794, in-8. — *Causes de la guerre de la Vendée et des chouans, et l'amnistie manquée*, par Jean-Antoine Vial. Dédiées à la Convention. Angers, imp. de Jahyer et Geslin, l'an III de la République, in-8. — *Guerre de la Vendée et des chouans*, par Lequinio, représentant du peuple... Ouvrage dans lequel on donne une connaissance complète de la guerre de la Vendée,... le tout suivi d'une notice suffisante sur la guerre des chouans et sur son origine. Deuxième édition. Paris, Pougin (1795), in-8. — *Mes rêves dans mon exil, ou coup d'œil politique et militaire sur la Vendée,...* par le citoyen Hector Legros, adjudant général ... Blois, imp. de J.-F.Billault, troisième année républicaine, in-4. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*, par Louis-Marie Turreau. Paris, J.-B. Louvet et Desenne, an III, in-8. — *Aperçu sur la guerre de Vendée*. Extrait des mémoires manuscrits du général Beauvais. Londres, l'auteur, 1798, in-16. — *Correspondance secrète de Charette, Stofflet, Puisaye,... du Prétendant, du ci-devant comte d'Artois, de leurs ministres,... suivie du Journal d'Olivier d'Argens, et du Code politique et civil qui a régi la Vendée pendant le temps de la rébellion*. Imprimés sur pièces originales, saisies par les armées de la République,... Paris, F. Buisson, an VII, 2 vol. in-8. — *Mémoire politique et historique des insurrections de l'Ouest*, par un officier supérieur, qui a été chargé d'une partie des opérations relatives au rétablissement de la tranquillité intérieure. Paris, Moutardier, an VIII, in-8. — *Coup d'œil sur les ravages que le conflit des opinions tant politiques que religieuses a causés dans la Vendée, et particulièrement dans les départements de la Sarthe et de la Mayenne*, par M. Liger. Paris, Poncelin, an IX (1801), in-8. — *Précis historique de la guerre civile de la Vendée, depuis son origine jusqu'à la pacification de la Jaunaie*, avec le tableau politique de cette contrée avant et après la guerre, des notices sur les plus célèbres généraux des deux partis, et un plan de restauration pour ce pays, qui embrasse toutes les branches de l'économie politique, par P.-V.-J. Berthre de Bourniseaux, avec une planche gravée en taille-douce. Paris, F. Buisson, an X (1802), in-8. — *Histoire des guerres de la Vendée et des chouans, depuis l'année 1792 jusqu'en 1815*, précédé d'un abrégé de la statistique du territoire insurgé, et suivi d'un recueil d'anecdotes vendéennes et de pièces justificatives, par P.-V.-J. de Bourniseaux,... avec une carte du théâtre de ces guerres. Paris, Brunot-Labbe, 1819, 3 vol. in-8. — *Histoire de la guerre civile en France et des malheurs qu'elle a occasionnés, depuis l'époque de la formation des États généraux, en 1789, jusqu'au 18 brumaire de l'an VIII* (1799),... par l'auteur de l' « Histoire du règne de Louis XVI » (Nougaret). Paris, Lerouge, 1803, 3 vol. in-8. — *L'Origine de la chouannerie ou mémoires, de* Stéphanie de Tress*, pour servir à l'histoire de nos guerres civiles. Paris, Ouvrier, 1803, 2 tomes en 1 vol. in-12. — *Histoire de la guerre de la Vendée et des chouans, depuis son origine jusqu'à la pacification de* 1800, par Alph. Beauchamp. Paris, Giguet et Michaud, 1806, 3 vol. in-8. [*Id.*, *ibid.*, 4e édition « comprenant l'histoire secrète du parti royaliste, jusqu'au rétablissement des Bourbons. » Paris, L. G. Michaud, 1820, 4 vol. in-8.] — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de Vendée*, par M. le comte de*** (Vauban). Paris, maison de commission en librairie, rue Saint-André-des-Arts, 1816, in-8. — *Die Vendee...* [*La Vendée. Tableaux de la dégradation des hommes*

après le renversement de toutes les lois civiles. Première partie.]. Leipsick, G. Schmidt. 1807, in-8. — *Die Chouans*... [*Les Chouans. Tableau de leurs guerres et portraits de ceux de leurs chefs qui se sont le plus distingués pendant la Révolution*. Mémoire important pour servir à la connaissance de la Révolution française.] Leipsick, C.-G. Schmidt, 1807, in-8. — *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein, écrits par elle-même*,... réd. par M. le baron de Barante, avec deux cartes. Bordeaux, Racle, 1815, in-8; 4e édition, revue et augm., Paris, L.-G. Michaud, 1817.— *Éloge funèbre des Vendéens*, par M. Jaunet, prêtre-desservant de la Gaubretière (Vendée), et ancien secrétaire général de l'armée catholique et royale du centre. Angers, imp. d'A. Mame, 1816, in-8.— *Un mot sur les Vendéens ou la vérité dévoilée*. Paris, P. Gueffier, 1816, in-8 (pièce).— *Mémoires de Delaunay*, faisant suite aux « *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein.* » Paris, imp. de Dentu (s. d.), in-8. — *Mémoires du comte Fortuné Guyon de Rochecotte*,... *commandant en chef les royalistes du Maine*,... en 1795-96-97 et 98, rédigés sur les papiers et sur les notes de ses principaux officiers, par M. Alph. de Beauchamp, avec les pièces justificatives. Ouvrage faisant partie de l' « Histoire générale de la guerre de la Vendée et des chouans » du même auteur. Paris, A. Eymery, 1818, in-8. — *Nouvelles notices sur la Vendée*, faites dans un voyage en 1820 (par le chevalier Sapinaud de Bois-Huguet). Paris, imp. de F. Didot (1822), in-8.— *Mémoires de Mme la marquise de Bonchamps, sur la Vendée*, rédigés par Mme la comtesse de Genlis. Paris, Baudouin frères, 1823, in-12. — *Mémoires sur la Vendée*, comprenant les mémoires inédits d'un ancien administrateur militaire des armées républicaines, et ceux de Mme de Sapinaud. Paris, Baudouin frères, 1823, in-8. — *Guerres des Vendéens et des chouans contre la République française*, ou annales des départements de l'ouest, pendant les guerres.... par un officier supérieur de la République habitant dans la Vendée, avant les troubles. Paris, Baudouin frères, 1824-1827, 6 vol. in-8. (par J.-J.-M. Savary, d'après M. Quérard). — *La Vendée*, poëme en six chants, dédié à l'armée française, libératrice de l'Espagne, par M. le vicomte le Prévost d'Iray,... Paris, A. Bertrand, 1824, in-8. — *Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine*, par J. Duchemin-Descepeaux. Paris, imp. royale, 1825-1827, 2 vol. in-8. — *Souvenirs de la chouannerie*, par J. Duchemin-Descepeaux. Laval, J. Feillé-Grandpré, 1852, in-8. — *Lettres vendéennes ou correspondance de trois amis en 1823*, par le vicomte Walsh. Paris, A. Egron, 1825, 2 vol. in-8. — *Histoire de la chouannerie et de la restauration de la religion et de la monarchie en France*, par M. Richard Seguin. Vire, imp. de Adam, 1826-1844, 2 vol. in-18. — *Histoire de la guerre de Vendée, suivie de celle des chouans, depuis 1792, jusqu'en 1815*, par M. G***. Paris, Ve Demoraine et Boucquin, 1826, 2 vol. in-18. — *Résumé de l'histoire des guerres de la Vendée*, par M. Darmaing... Paris, Lecointe et Durey, 1826, in-18. — *Considérations militaires et politiques sur les guerres de l'Ouest pendant la Révolution française*, par M. le marquis de La Boessière,... Paris, imp. de A. Henry, 1827, in-8. — *Les Héros vendéens, ou Bonchamp, Cathelineau, Charette, Lescure, La Rochejaquelein et leurs compagnons d'armes*... Lille, L. Lefort, 1829, 2 vol. in-18. — *Notice sur Georges Cadoudal et le Morbihan, pendant la Révolution*, par Jos. Cadoudal,... Paris, imp. de H. Fournier, 1828, in-8. — *Mémoires de* Billard de Veaux (Alexandre), *ancien chef vendéen, ou biographie des personnes marquantes de la chouannerie et de la Vendée*, pour servir à l'histoire de France et détourner les habitants de l'Ouest de toute tentative d'insurrection. Paris, Lecointe et Pougin, 1832, 3 vol. in-8. [Publié aussi à « Paris, chez l'auteur, 1838-1840, » sous le titre : « Bréviaire du Vendéen. »]

— *De la Vendée militaire*, avec carte et plans, par un officier supérieur (Roguet), Paris, Corréard jeune, 1833, in-8. — *Essai historique sur les guerres d'insurrection*, ou suite à la *Vendée militaire*, par Roguet, chef de bataillon au 14e léger. Paris, Corréard jeune, 1836, in-8. — 1793-1815-1832. *Épisodes des guerres de la Vendée*, précédés d'un tableau historique de cette contrée depuis la Révolution de juillet, par J. Crétineau-Joly. Paris, Pillet aîné, 1834, in-8. — *Histoire des généraux et chefs vendéens*, par J. Crétineau-Joly, Paris, A. E. Delloye, 1833, in-8. — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly. Paris, Hivert, 1840-1842, 4 vol. in-8. — *De la violation des amnisties militaires dans l'Ouest*, par Aug. Johanet, avocat à la Cour royale de Paris. Paris, G.-A. Dentu, 1834, in-8. — *La Vendée à trois époques, de 1793 jusqu'à l'Empire*, 1815-1832, par M. Aug. Johanet. Paris, Dentu, 1840, 2 vol. in-8. — *Histoire de la révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne*. Ouvrage composé sur des documents inédits, par A. Duchatellier. Paris, Desessart, 1836, 6 vol. in-8. — *Épisodes vendéens*, par A. C... O. (de la Loire-Inférieure). Paris, Schwart et Gagnot, 1837, in-8. — *Une commune vendéenne sous la Terreur*, par le comte de Quatrebarbes. Angers, Launay-Gagnot, 1837, in-12 (et Lyon et Paris, Perisse frères, 1838, sous le titre : *Une paroisse vendéenne sous la Terreur.*) — *Souvenir de l'Ouest*, par M. Théodore Muret. Orné d'une vue de Saint-Florent, d'après un dessin de S. A. R. Madame, duchesse de Berry. Paris, A. Dupont, 1839, in-18. — *Histoire des guerres de l'Ouest...* (1792-1815), par M. Théodore Muret. Paris, E. Proux, 1848, 5 vol. in-8 — *Dix années de guerre intestine, présentant le tableau et l'examen raisonné des opérations des armées royalistes et républicaines dans les départements de l'Ouest*, depuis le mois de mars 1793, jusqu'au 1er août 1802, par F.-L. Patu-Deshautschamps. Paris, G. Laguionie, 1840, in-8. — *Les Héros de la Vendée, ou biographie des principaux chefs vendéens*, par M. de Préo. Tours, A. Mame, 1841, in-8. — *La petite chouannerie ou histoire d'un collége breton sous l'Empire*, par A.-F. Rio. Paris, O. Fulgence, 1842, in-8. — *Observations sur le livre intitulé :* « La petite chouannerie, ou histoire d'un collége breton,.., » par le général de La Boessière. Ploërmel, imp. de F.-S. Du Gravier, avril 1843, in-8 (pièce). — *Coup d'œil sur les guerres de la Vendée*, par M. Saint-Hypolite, officier d'état-major. Extrait du « Spectateur militaire. » Paris, imp. de Bourgogne et Martinet, 1843, in-8 (pièce). — *Bretagne et Vendée. Histoire de la Révolution française dans l'Ouest*, par Pitre-Chevalier (complément de la « Bretagne ancienne et moderne »), illustrée par A. Leleux, O. Penguilly et Tony Johannot. Paris, W. Coquebert (1835-1848), gr. in-8. — *Les Guerres de la Vendée et de la Bretagne* (1790-1832), par Eug. Veuillot. Paris, Sagnier et Bray, 1847, in-8. [2e édition, 1853, in-18.] — *Pièces contre-révolutionnaires du commencement de l'insurrection vendéenne*, publiées par Benjamin Fillon... Fontenay, Robuchon, 1847, in-8. — *Pièces inédites sur la guerre civile de l'Ouest*, publiées par Hélyon de Champ-Charles (F.-J. Grille), Paris, Charavay, 1847, in-8. — *La Vendée en 1793*, par Fr. Grille. Paris, Chamerot, 1852-1853, 3 vol. in-8. — *Histoire des Vendéens*, par M. A. de La Guéronnière, 2 vol. in-8. Prospectus (par M. Dargaud). Paris, Pagnerre, 1851, in-8 (pièce), [L'ouvrage n'a pas paru.] — *Histoire populaire des guerres de la Vendée*. Récits de la veillée, par un habitant du Bocage. Luçon, Ferru, 1852, in-12. — *Les Guerres de la Vendée*, par Claude Desprez. Paris, Dumaine, 1856, in-18. — *La Vendée en 1793*, par Eug. Bonnemère. Paris, Lacroix, 1866, in-18. — *La grande armée vendéenne et les prisonniers de Saint-Florent-le-Vieil*, par Alfred Lallié. Nantes, Forest et Grimaud, 1868, in-8. — *Correspondance de François*

Watrin.., pendant la guerre de la Vendée,... par A. du Chatellier. Paris, 1875, in-8. — *Histoire de la Vendée*, par M. l'abbé Deniau. Angers, Briand et Hervé, 1877. [En cours de publication ; l'ouvrage formera 6 vol. in-8.]

On devra consulter aussi les histoires militaires générales, ainsi que l'histoire ecclésiastique et biographique des provinces de France, et entre autres : *Histoire militaire des Français par campagnes, depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la fin du règne de Napoléon...* [Tome II... Guerres de Vendée, depuis 1792, jusqu'en 1796, par M. Mortonval...] Paris, A. Dupont, 1826-1829, 8 vol., in-8. — *Études sur la révolution en Bretagne*, principalement dans les Côtes-du-Nord, par J. Geslin de Bourgogne, et A. de Barthélemy. Paris, V. Dumoulin, 1858, in-8. — *Les Martyrs du Maine ou notice historique sur la persécution à mort que le clergé catholique du diocèse du Mans a soufferte pendant la Révolution française*, accompagné des opérations du tribunal révolutionnaire de la Mayenne, par M. Théodore Perrin. Paris, E. Bricon, 1830, in-12. — *Histoire de la persécution religieuse en Bretagne, à la fin du dix-huitième siècle*, par M. l'abbé Tresvaux.... Paris, Le Clere, 1845, 2 vol. in-8. — *Leben Charette's...* [*Vie de Charette*, contenant des anecdotes intéressantes et les principales circonstances de la guerre vendéenne. Traduit du français.]. (s. l.) 1796, in-8. [Traduction d'articles de la « Quotidienne. »] — *Album vendéen*, illustration des histoires de la Vendée militaire [dessins par T. Drake, lithog. par Daniaud, texte] par Albert Lemarchand. Angers, Lainé frères, 1855, in-fol. F. Escard.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Annales breves Ordinis Præmonstratensis. — M. N. recherche les *Annales breves Ordinis Præmonstratensis*, auctore R. P. Mauritio Du Pré (ou Pratius, ou Dupré), canonico Præmonstratensis S. Joannis Ambianensis, in-8. Il croit que cet ouvrage a été imprimé en 1645, à Amiens.

Dans le *Spiritus litterarius Norbertinus* de Georgius Lienhardt, on trouve au mot « Mauritius » une indication.

M. N. a cherché vainement aux imprimés de la Bibliothèque nationale.

Il y a dix ans, on en avait trouvé trace dans un des anciens catalogues des livres légués à la Bibliothèque Sainte-Geneviève : mais le volume manquait sur les rayons.

Les continuateurs de la *Gallia christiana* ou quelques autres savants et infatigables chercheurs et bibliographes pourraient-ils mettre notre correspondant sur la piste de ce volume? V. M.

Orphée a-t-il existé ? — Y a-t-il eu réellement un personnage du nom d'Orphée dont l'histoire a été chargée de bien des fables, ou bien est-ce un produit de l'imagination des anciens Grecs ? Je sais que ni Homère, ni Hésiode ne le nomment, mais Ibicus et Pindare, avec divers poëtes et historiens, le mentionnent. Quant aux écrits qui portent le nom d'*orphiques*, et dont il subsiste d'assez longs fragments, la critique moderne regarde quelques-uns d'entre eux comme remontant à une haute antiquité (cinquième et sixième siècles avant l'ère chrétienne), mais elle considère la majeure partie de ces compositions comme rédigées au premier, au second, ou au troisième siècle de notre ère. S. E.

Les Mémoires de la duchesse de Perth. — En 1834, divers journaux français, le *Cabinet de lectures* entre autres, annoncèrent que le manuscrit original de ces *Mémoires* venait d'être vendu à Edimbourg pour la somme de trois mille livres sterling. Œuvre d'une

grande dame qui avait, en 1688, suivi les Stuarts en France, ils renfermaient disait-on, de très-nombreux et très-curieux renseignements sur le règne de Jacques II, sur la politique de Louis XIV, sur les intrigues de la petite cour de Saint-Germain.

Le fait de la vente du manuscrit à un prix énorme fut déclaré apocryphe dans la presse anglaise (notamment dans le *Gentleman's Magazine*, juin 1836, p. 594), et nulle part, les bibliographes anglais ne font, je crois, mention de la publication de ces *Mémoires*. Il resterait toutefois à savoir si la duchesse de Perth a réellement laissé un manuscrit (ce qui n'a rien d'invraisemblable), et ce qu'il est devenu. Cette recherche mériterait d'attirer les investigations de quelque curieux ou chercheur de documents historiques. B. C.

Traditions populaires danoises. — Quels sont les ouvrages qui ont été publiés sur les traditions populaires danoises?

F. Sabatini.

Les Feux de la Saint-Jean. — On désirerait connaître les études faites sur les feux de la Saint-Jean.

F. Sabatini.

Un distique sur Louis XIV. — Louis XIV, ayant conquis la Franche-Comté en quelques jours (février 1668), on composa ces deux vers heureux :

Una dies Lotharos, Burgundos hebdo-
[mas una.
Una domat Batavos luna : quid annus
[erit?

De qui sont ces vers? J'ai lu quelque part qu'ils étaient du physicien Edme Mariolle, mais en est-on bien sûr? Voici la traduction qui a été donnée du distique, mais où l'on n'a pas conservé la rapidité d'allure du latin, rapidité qui semble rappeler la rapidité des conquêtes du grand roi :

Un seul jour a conquis la superbe
[Lorraine;
La Bourgogne te coûte à peine une
[semaine;
Une lune en son cours voit le Belge
[soumis...
Que promet donc l'année à tous tes
[ennemis?

T. de L.

Saint-Yves et Mézeray. — On lit dans l'*Histoire de France* de Mézeray (t. II, in-fol., 1646, p. 96), au sujet de Saint-Yves : « Un vieil et naïf autheur dit que c'est le seul praticien qui soit entré en paradis. » Quel est ce *vieil et naïf autheur?* Mézeray ne ferait-il pas allusion, par hasard, au poëte qui, chantant la gloire de Saint-Yves, disait plaisamment :

Advocatus et non latro,
Res miranda populo?

Un curieux de province.

RÉPONSES

L'abbé Guenète (et non *Quenète*) (XX, 191). — Indiquer l'origine du quatrain contre l'abbé, dont les sermons sont à lui parce qu'il les achète, est-ce en indiquer l'auteur? Il y aurait difficulté; l'épigramme date de loin (elle figure notamment dans la *Grammaire* de Wailly, 1754), et ne semble connue que comme d'un anonyme. Mais il n'en est pas de même, quant à celui qu'elle concerne. Pas de doute qu'il ne s'agisse de Roquette. Roquette, comme évêque d'Autun, joue un rôle dans l'épigramme XVII de Chénier, qui le rapproche de son successeur Talleyrand. Saint-Simon, après l'avoir signalé comme le type de Tartuffe, observe que son neveu prêchait avec lui; et on lit dans Staaf (1868, page 312) un dialogue qui fit beaucoup rire Louis XIV, et dénonce dans le prélat un plagiaire, en somme ou au fond, assez excusable.

« Mlle de Pienne.— Je feraimieux; une oraison coquette.

« La Gouvernante.— Ce n'est pas ce qu'il faut dans cette occasion.

« Mlle de Pienne. — Allons donc où l'abbé Roquette va chercher sa provision. »

A. Bourdon, à Bailleul.

Proverbes (XIX, 192, 280, 287, 384, 474, 477, 560; XX, 96). — Voici quelques indications supplémentaires.

Lou Travel e la Fenianliso, sermoun daou cura Rufin mesilado de proverbis e sentencos in vers prouvençaos, secounda editioun aoumentada de cincent prouverbis per Desunat. Avignon, Seguin aîné, 1847, in-8.— *Deux Fables suivies d'un discours en pro-*

verbes provençaux, par M. d'Astrus (extrait du Bulletin de l'Académie d'Aix, 1844). — *Un proverbe à faire* par P.-A. Fajon, Montpellier, Crestin, 1847, in-8. — *Attendez-moi sous l'orme. Dissertation sur un ancien proverbe*, par Francisque Michel (mémoire lu à la Sorbonne en 1867). — *Discurso fatto da Pasquino a Marforio sopra il proverbio : chi d'altrui si verte, presto si spoglia.* — Morel et Gerimomt, *l'Esprit des Allemands. Pensées, maximes, sentences et proverbes*, tirés des meilleurs écrivains. Paris, Hachette, s. d., gr. in-18. — *Proverbs, or the Manual of Wisdom.* Duplessis indique une édition de Londres, 1804, in-12; une autre, Calcutta, 1815, in-16. Figure au catalogue imprimé de la Bibliothèque de Montpellier (Belles-Lettres, n° 4015). — *Diccionario de refranes catalanes y castellanos recopilados y publicados* por D. J. A. H. y F.— Barcelona, impr. de Sauri y Comp., 1831, in-16, 125 p. — *Anciens et nouveaux proverbes, sentences, maximes, dictons : Tout est bien qui finit bien, proverbe en proverbes.* Paris, 1877, in-18, 108 p.

B.

ERRATA DES DEUX DERNIÈRES LIVRAISONS

Page 74,	ligne	22, 784,	au lieu de	782.
—	—	23, 334	—	335.
—	—	» 281	—	282.
—	—	27, 784	—	782.
—	—	28, 604	—	602.
—	—	29, 334	—	335.
—	—	30, 328	—	329.
—	—	31, 231	—	232.
Page 125,	—	7, *Auf*, au lieu de Aus.		
—	—	14, *Prépositions*, au lieu de prépétitions.		
—	—	41, *Woerterbuck*, au lieu de Woertesbuck.		
Page 160,	—	21, *St-Mihiel*, au lieu de Michel.		
Page 162,	—	49, *Henri, évêque de Toul*, au lieu de Henri de Toul, évêque.		
Page 164,	—	29, *Buris*, au lieu de Bures.		
—	—	31, 1161	—	1661.
Page 165,	—	48, 1182	—	1183.
Page 171,	—	8, *Misanthropic*, au lieu de le Misanthrope.		
Page 179,	—	49, *Ernest Hello*,	—	Ernest Keller.
Page 191,	—	Il faut lire *Guenète* et non Quenéte, *Arnaud*, au lieu de Arnand, et terminer l'épigramme par ce vers :		

Je soutiens qu'ils sont à lui.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

LOGIQUE

Logique déductive et inductive, par ALEXANDRE BAIN, professeur de logique à l'Université d'Aberdeen ; traduit de l'anglais par GABR. COMPAYRÉ, docteur ès lettres, professeur à la faculté de Toulouse. Paris, Germer Baillière, 1875, 2 vol. in-8 de XLIV-420 et 665 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine.*) Prix : 20 fr. — *La philosophie de la science du langage étudiée dans la formation des mots*, par A. ED. CHAIGNET, professeur à la faculté des lettres de Poitiers. Paris, Didier, 1875, in-12 de XI-371 p. Prix : 3 fr. 50. — *Etude sur les progrès du positivisme*, par E. LITTRÉ, de l'Institut de France. Paris, J.-B. Baillière, 1877, in-8 de 21 p. 1 fr. — *Le Positivisme*, par ANDRÉ POËY. Paris, Germer Baillière, 1876, in-12 de XXIII-326 p. Prix : 4 fr. 50. — *De l'état des études philosophiques en France*, par REINHARD DE LIEGHTY, docteur en théologie et en droit canonique, officier d'académie. Paris, Berche & Tralin, *s. d.* gr. in-8 de 32 p. Prix : 1 fr. — *Prolegomeni di una filosofia descrittiva* del can. Francesco COCO LICCIARDELLO. Catania, typ. Eugenio Coco, 1876, in-8 de 36 p. Prix : 1 fr. 30. — *Introduction à la recherche des causes premières. De la méthode*, par PIERRE-AUGUSTE BERTAULD. Tome I (seul paru). Paris, Germer Baillière, 1875, in-18 de 380 p. Prix : 3 fr. 50. — *De l'esprit philosophique*, par CHARLES CHARAUX, professeur à la faculté de Grenoble. Paris, Durand & Pedone-Lauriel, 1877, in-12 de 176 p. Prix : 2 fr. 60. — *La Science*, par A. M***. Paris, E. Thorin, 1877, in-8 de X-110 p. Prix : 2 fr. — *Exposé de la synthèse des sciences*, par ELIE BLANC, vicaire à la cathédrale de Valence. Paris, V. Palmé, 1877, gr. in-8, de 96 p. plus un grand tableau synoptique. Prix : 2 fr. 50.

M. Alexandre Bain occupe une place distinguée parmi les psychologues anglais de l'école empiriste ou associationniste; l'un de ses plus importants ouvrages, dans le domaine de la science qu'il a cultivée avec le plus d'affection et de succès, est intitulé : *Des sens et de l'intelligence ;* il a été traduit en français par M. Cazelles (1873). Quant à sa *Logique inductive et déductive*, dont M. Gabriel Compayré, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, nous a donné la traduction, elle vise moins à l'originalité qu'à la vulgarisation ; la plupart des théories développées dans ce livre, quand elles ne viennent pas d'Aristote, sont empruntées à divers philosophes et savants anglais de notre siècle. Le *Système de logique* de Stuart Mill surtout a développé, avec tout l'appareil désirable de démonstration et de critique, les idées principales acceptées par M. Bain : la déduction subordonnée et même ramenée à l'induction, le syllogisme, cas particulier de l'inférence empirique, etc. Mais, si la *Logique* de Bain se place fort au-dessous de celle de Mill par sa valeur d'origine, elle peut, par sa valeur d'usage, en France surtout, où les parties neuves de la logique anglaise sont très-peu connues, être mise au-dessus. « La logique de Stuart Mill, dit M. Compayré, malgré l'admirable lucidité d'esprit qui est une des qualités maîtresses de son auteur, reste avant tout une logique savante, par suite un peu compliquée et obscure par endroits,

une logique où les hautes questions de la science sont discutées avec vivacité et avec force, mais où les parties élémentaires du sujet, les parties vraiment utiles, sont systématiquement négligées ou omises. Préoccupé de ses vues théoriques, Stuart Mill a écarté à dessein de son plan les détails techniques. Il a écrit pour les académies plutôt que pour les colléges. Ainsi, quoique peu disposé à partager le dédain trop répandu de nos jours pour l'art syllogistique, dédain qui veut se donner les airs d'une plus grande force d'esprit, mais qui n'est au fond qu'une paresse, une vaine délicatesse intellectuelle, Stuart Mill a, de parti pris, abrégé dans son livre la théorie du syllogisme. De même il n'a abordé qu'en passant cette partie de la logique pratique qui consiste à déterminer pour chaque science les applications de la méthode (p. VIII). » Au reste, à ce mérite didactique se joint le mérite de l'originalité dans certaines parties : jamais, par exemple, la théorie de la définition n'avait pris l'importance spéciale que M. Bain lui a donnée. S'ensuit-il que son livre puisse rendre de grands services parmi nous à l'enseignement de la logique? Nous essayerons de répondre à cette question après une courte analyse de ce livre.

La notion que l'école anglaise donne de la logique s'éloigne fort de celles des divers idéalistes de ce temps, qui tantôt ne lui accordent qu'une valeur formelle ou subjective, tantôt la confondent expressément avec l'ontologie, grâce au principe de l'identité absolue de l'idée et de l'être. Les Anglais regardent avec raison la logique comme fondée sur les données positives de la psychologie et comme ayant son application dans l'étude scientifique, de toute réalité. Aussi l'introduction de M. Bain est-elle, avant tout, un résumé de sa psychologie, suivie d'une classification sommaire des sciences : nous ne pouvons discuter ces préliminaires, d'autant que l'auteur lui-même avertit qu'il peut suffire de les parcourir rapidement (p. XLI). Mais il faut bien dire qu'ils renferment la quintessence de l'empirisme le plus radical, et que la même doctrine revient à chaque instant dans une foule de chapitres de la logique elle-même. A la fin de l'introduction, se dessine le plan de l'ouvrage, qu'on ne peut pas juger simplement sur le titre des deux volumes, dont le premier porte le mot *Déduction*, et le second, le mot *Induction ;* ordre peu satisfaisant d'ailleurs, dans le système de l'auteur; car, comme son traducteur le dit fort bien (I, XXXVII), « si vraiment l'induction est la seule opération réelle de l'esprit, il serait logique et convenable que l'induction fût étudiée la première. » M. Bain croit que l'ordre qu'il a suivi se justifie par l'usage traditionnel d'abord, et puis par « le caractère plus élémentaire de l'opération déductive (I, 59) ; » mais il déclare que l'enchaînement naturel des parties de la logique va de la *définition* (généralisation

fondée sur l'*observation ;* celle-ci, n'étant pas une inférence ou une preuve, est exclue de la logique) à l'*induction*, nouvelle généralisation, qui porte non plus sur une unité (spécifique), mais sur plusieurs propriétés reconnues liées l'une à l'autre ; et de celle-ci à la *déduction*, qui n'est que l'application de l'induction à des cas nouveaux. L'ordre inverse étant adopté dans l'enseignement, M. Bain traite en six livres : 1° des mots, des idées et des propositions ; 2° de la déduction, soit du syllogisme et de la démonstration [ces deux livres, qui correspondent aux Catégories, à l'Interprétation et aux Analytiques d'Aristote, remplissent le premier volume] ; 3° de l'inductiou (II, 1-226); 4° de la définition et de la classification ; 5° de la méthode des diverses sciences (II, 297-540) ; 6° de sophismes. — Nous ferons quelques remarques sur certains de ces livres.

Les pages consacrées aux mots et aux idées sont pleines de ces analyses patientes, subtiles, minutieuses, familières à l'empirisme anglais ; la proposition est étudiée plus analytiquement encore, et non sans originalité. A la vérité, le passage de la notion générale à la proposition et leur différence ne sont pas nettement marqués, peut-être parce qu'au lieu de voir dans l'affirmation un acte simple, irréductible, l'école de Mill n'y reconnaît qu'un rapprochement quasi mécanique. Les trois catégories, ou affirmations ultimes, établies par Bain, sont la quantité (égalité, inégalité), la coexistence, la succession. C'est une simplification du système de Mill qui en admettait cinq. Le traducteur de Bain approuve ces réductions, sauf une, relative à la catégorie de causalité. Certainement l'auteur de la *Logique inductive et déductive* a eu tort de la faire rentrer dans celle de succession, puisqu'il reconnaît lui-même « qu'il y a dans la causalité quelque chose de plus que dans la simple succession. »

Sur le syllogisme, M. Bain donne dans leur entier les théories d'Aristote avec le détail des figures et des modes. Il résume ensuite les additions faites à la syllogistique traditionnelle par Hamilton, par M. de Morgan et par M. de Boole, et l'on ne sera pas fâché d'étudier avec lui ces recherches curieuses et si éloignées des habitudes de dédain longtemps gardées chez nous à l'endroit de la logique instrumentale. Par ses principes sur la quantité soit compréhensive, soit extensive de l'attribut, Hamilton a multiplié le nombre des modes du syllogisme. Morgan a développé cette étude quantitative des termes et a cherché de nouveaux modes d'expression, des formules mathématiques et des règles ingénieuses pour vérifier la validité des raisonnements déductifs. Ce n'étaient encore là au fond que des suppléments à l'art syllogistique des écoles. La grande tentative de Boole, appliquant l'analyse algébrique à la déduction, est une révolution fondamentale, ou peu s'en faut, sur laquelle il serait difficile de pro-

noncer encore en dernier ressort. M. Bain sera consulté avec fruit, sur ces diverses innovations, par les personnes qui ne peuvent pas les étudier dans leurs sources. Il nous serait difficile de recommander sans réserve les chapitres qui suivent, sur la valeur du syllogisme (mode d'induction), sur la nécessité (purement formelle) des principes, sur la nature des axiomes. Il suffit de copier deux ou trois chefs de paragraphes : « Les axiomes des mathématiques sont des vérités inductives (p. 327) : — les axiomes du syllogisme reposent sur l'expérience (p. 329); — la loi de causalité repose sur une tendance primitive, qui nous incline fortement à l'admettre sous sa forme générale. [Cet instinct est important, parce qu'il est l'élément actif de la croyance : il est d'ailleurs sans valeur, s'il s'agit de choisir les choses qui méritent qu'on y croie...] (p. 330). »

Cette négation de la causalité, remplacée par une formule très-curieusement étudiée de la conservation de la force, gâte la théorie de l'induction, on le comprend, beaucoup plus que celle de la démonstration déductive. Il y aurait d'ailleurs plaisir et justice à louer et à recommander les longs chapitres du second volume de M. Bain consacrés à développer les procédés de la méthode inductive ; les théories y sont détaillées avec une précision toute scientifique et, au besoin, accompagnées d'exemples développés (voyez les recherches sur les causes de la rosée, p. 103-109). Mais que de négations empiristes mêlées à cet utile enseignement positif ! Je ne cite que cet exemple : « La plus grande illusion (dans la recherche des causes) est celle qui consiste à supposer que l'esprit réclame quelque chose, par delà les liaisons les plus générales des phénomènes (p. 186). » Illusion de Newton qui professe que l'attraction est une loi, une expression générale des faits, non-une cause ! illusion de tous ceux qui croient que le monde s'explique par Dieu, l'homme moral par l'âme !

Nous passons sur le livre très-remarquable consacré à la définition, pour signaler comme plein de renseignements utiles ce long cinquième livre, où la méthode de chaque science est discutée à part. Mais il faudrait encore ici autant de réserves que d'éloges. Les sciences morales n'y sont pas, à moins que ce soient les sciences que l'auteur appelle *pratiques* et auxquelles il s'étonne que quelques-uns donnent une autre fin que le *bonheur*. — En somme, cette logique est toute pénétrée par la psychologie propre à l'école associationniste ; l'une et l'autre sont bien caractérisées dans ces lignes de M. Ravaisson : « Le raisonnement ne consiste plus à tirer une chose d'une autre, mais simplement à rappeler comment, auprès d'une chose, une autre s'est rencontrée... L'induction elle-même, dans laquelle se résout tout raisonnement, ne consiste qu'à ajouter machinalement aux suites de faits qu'offre l'expérience d'autres suites semblables. C'est une opération instinctive

par laquelle d'un fait particulier nous passons à un autre, sans qu'il faille pour cela aucune sorte de raison. »

Nous croyons que l'adoption dans l'enseignement d'un livre imprégné d'une telle doctrine serait plus funeste qu'utile. C'est sans doute par indulgence de traducteur que M. Compayré, tout en reconnaissant le côté fâcheux du livre, en juge autrement. Nous nous faisons d'ailleurs un devoir de reconnaître que sa version est un modèle de fidélité intelligente et facile, et que toutes les remarques de son introduction sur la faiblesse des études logiques en France et sur les défauts de la logique de Port-Royal sont la justesse même.

— La philosophie du langage rentre peut-être autant ou plus dans la psychologie que dans la logique; mais il semble que l'usage la rapporte plutôt à cette dernière : l'un des principaux ouvrages qui constituent la logique d'Aristote, le traité de l'*Interprétation*, est, au fond, un traité de grammaire. Il est vrai qu'il traite surtout de la proposition, tandis que M. Chaignet, dans son livre, intitulé un peu fastueusement *Philosophie de la science du langage*, traite surtout et presque uniquement du mot. Mais selon le savant et fécond professeur de Poitiers, et il ne se trompe pas en ce point, le mot lui-même n'est pas simple dans son unité; il unit toujours plusieurs idées, et sa complexité phonétique répond à la complexité des éléments psychologiques dont il représente l'ensemble saisi à la fois par l'esprit. Rien n'est plus intéressant, parmi les conquêtes accomplies de nos jours dans le domaine de l'observation, que les lois encore bien incomplètes, il est vrai, de la génération des mots. Rien aussi qui demande, pour être bien saisi et interprété, de plus précieux secours à la philosophie. Mais si cette dernière veut intervenir avec des données *a priori* dans une science de faits, elle y portera les ténèbres au lieu de la lumière. Pour arriver aux lois les plus générales et les plus intimes du langage, ce n'est pas assez, sans doute, d'être philologue, il faut être métaphysicien; mais ce n'est rien d'être métaphysicien, si l'on n'est philologue. M. Chaignet n'est pas étranger aux études linguistiques, mais on sait que tel de ses travaux en ce genre n'a pas contenté les hommes du métier; on a pu lire ici même (t. XVI, 32) l'arrêt de M. d'Arbois de Jubainville sur sa *Théorie de la déclinaison en grec et en latin*. Il y a, dans le volume plus important que je veux faire connaître, certains détails techniques qui ne résisteraient pas, je crois, à la critique spéciale des philologues; par exemple, ce curieux passage que je me contente de leur livrer pour leur récréation : « J'ai connu un petit enfant à qui on voulait faire prononcer le mot *sœur*; quelque chose le gênait dans ce groupe; il y sentait une difficulté,... mais il avait cherché et fini par trouver le moyen de la vaincre : ce moyen, c'est le redoublement; prononçant très-faiblement l'*r* final,

et redoublant la syllabe, il arrivait par cette altération à *seseur* : or, c'est là presque le thème slave *sesèr*, dont le nominatif est *sesu*. Ce même redoublement se retrouve dans le sanskrit *sva-sr*, et l'anglais et l'allemand n'ont fait d'autre changement à ce procédé que de durcir l'une des sifflantes redoublées : *schwes-ter ; sis-ter* (p. 84). »

Il serait injuste de condamner d'après quelques fâcheux détails de ce genre un travail qui dénote une grande facilité à saisir le nœud des problèmes d'analyse et d'origine philologiques, sinon une prudence exacte apportée à leur solution. Nous devrions donc résumer ce traité en signalant les points les plus neufs, quelle qu'en fût la valeur. Malheureusement, la composition et l'exposition de M. Chaignet sont loin d'être faciles à saisir, et ce qui augmente la difficulté, c'est que son contexte, quoique coupé de temps en temps par des chiffres de chapitre, n'offre d'ailleurs aucun titre spécial, aucune indication analytique, pas même dans la table qui termine le volume. Disons toutefois que les chapitres sont au nombre de seize, et que le dernier, assez indépendant de tous les autres, est une dissertation sur la philosophie du langage dans Aristote. Il suffit de recommander cet essai aux amis du philosophe de Stagyre, qui pourront s'en servir pour l'intelligence de certains textes des Catégories, de l'Interprétation, des Analytiques et de plusieurs autres livres d'Aristote. Ils pourront y joindre un autre passage (p. 167-171), où M. Chaignet discute deux endroits de l'*Interprétation*, sur la question de savoir si les modalités modifient la copule ou le prédicat. — Quant à la partie originale du livre, on peut la diviser en deux sections : la première renferme en neuf chapitres ce qui concerne le mot, soit dans sa forme primitive (racines), soit dans les éléments qui le composent : voyelles et consonnes, mesure, accent, etc.; la seconde renferme l'étude des flexions, des suffixes formels, des thèmes, avec une théorie plus profonde de l'accent et par suite de l'*arsis* et de la *thesis*, etc. Voici quelques vues plus ou moins propres à l'auteur. Il distingue un plus grand nombre de racines primitives que la plupart des philologues; il ne veut pas que les racines pronominales se rattachent aux racines démonstratives, vu que la conscience du moi est un fait plus essentiel que les perceptions de distance; il s'étend sur le pronom, qu'il montre incorporé au verbe, sans croire que l'agglutination ait succédé au monosyllabisme, en quoi il s'éloigne de Max Müller pour se rapprocher de M. Renan, que je m'étonne de ne lui voir citer nulle part. Il me semble que certaines idées de M. Chaignet ressemblent beaucoup à celles du livre de l'*Origine du langage* : l'un et l'autre plaident pour l'origine humaine du langage et pourtant ils fourniraient des arguments assez plausibles à celui qui voudrait en démontrer l'origine divine. La foi de M. Chaignet à la force synthétique de la parole primitive l'entraîne fort loin sur

d'autres chapitres; les suffixes, pas plus que les flexions casuelles, ne sont pour lui des mots autrefois indépendants, depuis agglutinés à la racine. C'est la vie même du mot primitif qui se déploie dans ces végétations luxuriantes. L'euphonie explique plus de modifications que la volonté de varier la signification; la loi du moindre effort, qui a produit tant d'altérations phonétiques, est rapportée par l'auteur, en cela moins physiologiste qu'esthéticien, au sentiment et à l'instinct du beau.

Ainsi les tendances et les prédilections psychologiques de l'auteur prennent souvent, dans son travail la place de l'observation, de la comparaison, de l'induction laborieuses et patientes. Le goût artistique domine chez lui l'analyse philologique, et, sur tous les problèmes de formation primitive et de dérivation qu'il résout avec une assurance fort suspecte, le lecteur prudent n'aura garde de le suivre en aveugle. Ajoutons cependant, sous peine d'être injuste, que M. Chaignet possède et communique, mieux que beaucoup d'hommes du métier, le sentiment de la vie même du langage : on comprend avec lui que le mot n'est pas cette chose exactement, mathématiquement figurée et fixée une fois pour toutes que les grammairiens vulgaires nous font voir; la complexité, l'unité, le mouvement interne, la force plastique du mot le frappent avant tout, et il les fait saisir aux intelligences les plus rebelles. De là son admiration pour la langue grecque, où cette vie du mot est si régulière et si féconde, sans compter que l'accent y ajoute l'âme du rhythme, le mouvement ordonné, ce qu'Homère exprimait si bien par cette épithète charmante : ἔπεα πτερόεντα. « Le mot grec est un oiseau, qui fend l'air à tire d'ailes, et d'un vol léger, vigoureux, cadencé, plein de grâce... Le mot, dans sa perfection, est une création toute grecque (p. 300, 301). »

— « L'esprit positif général, méthode et enchaînement des sciences particulières, est la philosophie positive, » dit M. Littré lui-même dans sa récente *Étude sur les progrès du positivisme*. Cette prétendue philosophie n'est, en effet, qu'une méthode, qui a le tort de se dire universelle, tandis qu'elle est éminemment partielle. Rangeons donc parmi les livres de logique les manifestes positivistes et spécialement celui-ci, que M. Littré a écrit pour servir de préface à la 4e édition du *Cours de philosophie positive* de M. Auguste Comte (6 vol. in-8, 68 francs). D'après un prospectus des libraires-éditeurs, « la mort de la veuve d'Auguste Comte a donné un intérêt d'actualité » à l'étude de M. Littré. Cet intérêt lui manquait-il donc ? et comment la mort de Mme Comte peut-elle ajouter quelque importance à un chapitre de critique philosophique? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans intérêt qu'on lit ces pages, malgré la tristesse qui s'en exhale pour toute âme qui a gardé les espérances de la foi chrétienne, ou seulement des

croyances du genre humain.— M. Littré commence par un retour sur son passé : à quarante ans de distance, il se ressaisit par la mémoire, traduisant la *Vie de Jésus* de Strauss, dont il acceptait la critique négative en rejetant son dogmatisme hégélien, et initié à la philosophie de Comte, qu'il n'a cessé de suivre et de propager depuis. « Arrivé à la vieillesse avancée, ajoute-t-il, et tout près du terme, je me félicite d'avoir toujours ainsi compris mon rôle et ma fonction (p. 6). » La quatrième édition du gros ouvrage de Comte lui paraît un indice considérable du progrès de sa doctrine ; elle démontre, pour sa bonne part, que l'esprit positif a fait d'immenses progrès et qu'il est tout près de prendre la succession de l'esprit théologique et de l'esprit métaphysique. Cette grande révolution s'accomplit sans violence, parce que la science est à cet égard tout le contraire de la théologie et de la politique traditionnelle ou révolutionnaire, nécessairement essentiellement exclusives et intolérantes. Elle comprend tout, et attend avec patience les conditions requises pour l'établissement de son règne. Mais déjà le progrès scientifique a éliminé sans effort les éléments théologiques et métaphysiques, de sorte que le positivisme s'affirme aujourd'hui universellement : dans tous les pays, excepté ceux où ne fleurit pas la science ; dans toutes les classes : des ouvriers même, « des ouvriers, exercés sans doute aux discussions socialistes, ont saisi les points qui étaient lumineux pour eux, et avec cette lumière ont donné leur assentiment (p. 14)... » La-dessus, M. Littré repousse, comme n'atteignant pas sa doctrine, l'infamante accusation portée contre le positivisme par M. le procureur-général Renouard; M. Littré est si sûr que son système sait « illuminer l'intelligence et échauffer le cœur, » qu'il n'essaye pas d'en donner une preuve. « Nous cheminons, conclut-il, et le livre d'Auguste Comte est notre porte-voix écouté et puissant (p. 16). » La décadence des croyances théologiques est sans retour, parce que l'idée du surnaturel est en contradiction avec l'idée même de la science, et les faits surnaturels que l'Église accrédite ne sont que le témoignage de sa suprême détresse ; les nouvelles doctrines scientifiques, au contraire, s'adaptent au positivisme sans en détacher un seul fragment, et la psychologie anglaise, malgré un dissentiment superficiel, que l'avenir effacera au profit de l'idée de Comte, est traitée par M. Littré de « cousine germaine. » (P. 17).

Tel est le sommaire de cette étude attristante, mais heureusement dictée par des préoccupations de secte qui en diminuent prodigieusement la portée. Le positivisme a gagné dans la sphère scientifique, par le pur oubli des saines études, philosophiques. Le mouvement métaphysique actuel, sous ses faces diverses, dont plusieurs sont d'ailleurs peu dignes de l'approbation des âmes religieuses, est tout

entier en faveur de l'affirmation de la force volontaire, comme cause première des choses et comme dernier mot de l'analyse scientifique, soit du monde, soit de l'esprit. Quant à l'Église, M. Littré se trompe évidemment sur son compte de plus d'une façon. Il écarte sans discussion les miracles contemporains, tandis qu'il a discuté ceux du siècle de saint Louis : pourquoi cette différence? Mais eût-il raison de n'y point croire, est-il dispensé de reconnaître la foi vive de tant de catholiques de toute classe, même de la classe la plus éclairée? Enfin et surtout, comment ne voit-il pas l'inconsistance de son axiome sur l'incompatibilité de la foi au miracle avec le principe de la constance des lois de la nature? C'est, au contraire, en rejetant la constance de ces lois qu'on détruit absolument l'idée théologique du miracle : le miracle ne peut pas même se définir sans qu'on exprime l'idée d'un ordre du monde constant et régulier. Il est vrai que la religion rapporte cet ordre à une volonté libre ; mais, en ce point, elle est d'accord avec le bon sens universel, avec tous les philosophes dignes de ce nom et même avec les plus hardis métaphysiciens de l'heure actuelle, que M. Littré a trop l'air d'ignorer.

— L'unité intime du positivisme n'est pas d'ailleurs plus réelle que celle des théologies et des métaphysiques. Voici un positiviste qui dit à M. Littré, affirmant que les corps savants qui obéissent à des préjugés métaphysiques s'agitent stérilement : « Vous et les vôtres, qui reniez le culte de l'humanité, oui, vous aussi, vous vous agitez *stérilement* (p. xv du *Positivisme*). » C'est que M. Littré n'accepte que la première philosophie de M. Comte, les dernières évolutions intellectuelles du fondateur de l'école lui paraissant en-dehors de la science. M. Poëy, au contraire, suit le maître jusqu'au *mysticisme positif* inclusivement. Les accès de folie de M. Comte ne déconcertent pas la foi de ce nouveau disciple : « Ce fut une folie, dit-il, comme celle de saint Paul sur le chemin de Damas (p. xv). » M. Poëy n'est pas d'ailleurs un homme sans valeur. Il se présente lui-même au public, dans les préliminaires de ce volume, qui n'est que le début d'une *Bibliothèque positiviste*, destinée à vulgariser le positivisme, et formée de trente-quatre autres volumes dont nous n'avons encore que les titres. Il est né en Amérique, et sa vie scientifique a commencé en 1846, dans sa patrie; depuis 1854 il a habité tantôt l'Amérique, tantôt l'Europe; ce n'est que depuis 1855 qu'il s'est livré à une étude assidue de la philosophie positive. « Pendant vingt ans, dit-il, les œuvres d'Auguste Comte nous ont constamment accompagné dans nos voyages de l'Atlantique au Pacifique. Malheureusement des circonstances politico-religieuses (?), puis une position officielle à la tête d'un observatoire ne nous permirent point d'adhérer publiquement à la grande doctrine de la philosophie positive (p. II). » Des recherches

sur les rapports de la physique terrestre et céleste, sur la classification des nuages et sur d'autres questions de météorologie le recommandaient aux amis de la science avant qu'il se fût voué à M. Comte, non corrigé par M. Littré, mais pur et complet comme l'entend le petit noyau des *laffitistes* de Londres (M. Pierre Laffite est un des oracles de M. Poëy).

L'exposition générale du positivisme renfermée dans ce volume est un vrai panégyrique, qui ne manque pas de talent. Une première partie fait connaître l'œuvre d'Auguste Comte dans ses divers moments, et en exprime les principales données, comme constituant une révolution qui couronne tous les progrès de l'humanité et conserve, en les orientant diversement, tous les mouvements spontanés et réfléchis de l'activité humaine, y compris la politique, y compris les sacrements et la prière. — Dans la seconde partie, l'essence du positivisme est encore plus creusée sous ces divers titres : *Le fin mot du positivisme; les Limites du positivisme*; *Ce que nous sommes, ce que nous étions au début du christianisme*. Les théories historiques si larges, mais presque toujours si foncièrement illusoires d'Auguste Comte, y sont bien saisies, habilement exposées, parfois augmentées de quelques vues personnelles. Toujours ces trois moments : *spontanéité mystique*, *développement fictif ou métaphysique*, *systématisation positive ou scientifique*, sont analysés dans toutes les sphères de l'activité. Toujours aussi M. Comte apparait profondément conservateur, éliminant la fiction pour garder tout entière la spontanéité contrôlée par la réflexion. « Quelle a été la forme politique la plus complète ? la théocratie. Eh bien, conservons sa base et transformons cette institution en *sociocratie*. Quelle a été la forme religieuse la plus complète ? Le catholicisme. Transformons-le en *religion de l'humanité*. Quelle a été la forme active la plus complète ? La guerre. Transformons-la en *industrie* (p. 121). » — La troisième partie achève l'exposition en mettant le positivisme en face des grandes forces intellectuelles et morales de notre temps : il éclipse sans peine le spiritualisme officiel, le matérialisme et le panthéisme, tous également entachés de métaphysique, c'est-à-dire de pures fictions, d'abstractions creuses ; il recueille et réchauffe dans son sein le culte, le *fétichisme*, qu'il ne faut pas juger avec le froid mépris des rationalistes : « Jusqu'au plein avénement du positivisme, son ensemble constitua réellement la meilleure manifestation de la rectitude logique et scientifique, et la meilleure approximation de l'ordre général (p. 233). » Les nouveautés scientifiques de ce temps, le darwinisme surtout, sont loin d'être exclues par l'école positiviste : « la théorie de la sélection ou du choix naturel, fondée par Darwin, doit être envisagée comme une branche de la grande doctrine de l'évolution universelle et naturelle, que le positivisme développe et

systématise (p. 305); » l'autorité d'Auguste Comte en biologie a été proclamée par M. Ch. Robin lui-même ! Si nous suivions l'auteur sur le terrain de la politique, il nous montrerait le dix-neuvième siècle en train d'enfanter le positivisme social. « Le mal d'enfantement se prolongera pendant trois autres périodes, dans lesquelles la *liberté spirituelle* et la *dictature temporelle-républicaine* doivent nous régir. Nous aurons une dictature empirique et stationnaire, sceptique et progressive, puis systématique sous un triumvirat (p. 348). » Et puis, ce sera le tour du pontife de l'humanité ; puis un patriciat industriel, recruté chez les prolétaires, vu que les classes ontologiques (*sic*) auront disparu, puis enfin la sociocratie finale. *Quod Deus avertat !* — Nous n'avons prétendu qu'indiquer le livre de M. Poëy comme bon à consulter pour la connaissance d'une fraction de l'école positiviste ; quelques-uns des autres volumes qu'il annonce, par exemple sa *Bibliographie positiviste*, où seraient étudiés plus de huit cents ouvrages de cette école, auraient encore plus d'intérêt à ce point de vue. Il ne s'agit pas de critiquer ce manifeste fanatique, où l'on trouve des injures grossières contre le catholicisme actuel et des monstruosités morales comme celle-ci : « Nous justifions tous les crimes qui ont souillé la surface de la terre ; nous faisons sentir qu'ils furent des maux nécessaires en parfaite harmonie avec les époques et les milieux qui les virent naître (p. 135). »

— M. Reinhard de Liéchty conclut son intéressante brochure sur l'*État des études philosophiques en France*, non en recommandant un système quelconque (sauf la conformité aux leçons de l'Église qu'il exige des professeurs de philosophie, il ne fait ni choix ni exclusion), mais en déclarant que la méthode de l'enseignement philosophique « doit nécessairement être la méthode scholastique (p. 31). » Sa dernière page est consacrée à l'éloge de cette méthode. Mais sa visée principale est de montrer l'importance, au point de vue de l'éducation libérale, des études philosophiques, et, en second lieu, d'indiquer les moyens de leur faire, dans les programmes scolaires, la place qu'elles doivent occuper et que nos manies encyclopédiques ne leur laissent plus depuis longtemps. L'auteur, que nous ne connaissons pas autrement que par les titres qui accompagnent son nom, nous déclare que son travail lui a été demandé par « une très-haute autorité qui, par devoir et par amour, s'intéresse extrêmement à la régénération religieuse, intellectuelle et morale de notre pays (p. 3). » Il s'en est acquitté très-convenablement, quoique certains détails, par exemple, le résumé historique par lequel débute son opuscule, ne soient pas d'une exactitude irréprochable. Il prouve fort bien, par des raisons nécessaires et par une triste vérification expérimentale, prise de notre état actuel, que la suppression ou l'amoindrissement des études philosophiques

produit la dépression des intelligences et des volontés, l'affaiblissement des croyances et des caractères. Il n'a pas de peine à montrer, d'autre part, que les études littéraires et scientifiques, pour avoir empiété de plus en plus sur le domaine de la philosophie classique, n'ont pas fait le moindre progrès sérieux. De là, nécessité de modifier nos programmes d'enseignement, pour ménager une place convenable au cours de philosophie, qui doit couronner l'éducation du collége et servir d'indispensable fondement aux études académiques de médecine, de droit et de théologie. Voici, du reste, les indications précises auxquelles il s'arrête et que nous livrons à l'appréciation des juges intéressés et compétents, en leur recommandant de consulter, à la source même, les considérations sur lesquelle M. de Liechty les appuie : « Nous voudrions que l'on n'employât que quatre années au lieu de cinq aux études grammaticales, deux années aux humanités, et deux autres aux sciences naturelles et à la philosophie. On pourra bien initier les élèves des classes inférieures aux éléments de l'arithmétique, consacrer pendant les années des humanités quatre ou cinq heures par semaine à la géométrie et à l'algèbre ; mais ces matières, ainsi que la physique et la chimie, ne seraient fondamentalement, scientifiquement enseignées que pendant les deux dernières années et conjointement avec la philosophie (p. 21). »

— C'est un vrai traité de la méthode philosophique qui nous arrive de Catane, sous le titre de *Prolégomènes d'une philosophie descriptive*. Mais, à la différence de la plupart de ses compatriotes, parfois trop fidèles héritiers des vieilles écoles métaphysiques de la Grande-Grèce, M. le chanoine Coco Licciardello rejette toute intuition ontologique, et même toute recherche sur l'essence des êtres et sur l'absolu. Nous n'osons dire qu'il est positiviste, mais sa méthode ne mérite pas d'autre nom. *Observer*, *analyser*, *décrire*, il ne connaît pas d'autre procédé philosophique ; et pourtant ce n'est pas même là toute la méthode expérimentale, laquelle ne saurait être la méthode philosophique totale. Le mépris où la philosophie est tombée lui paraît venir de l'audace systématique et du néologisme prétentieux des maîtres les plus renommés : Gioberti surtout est rudement traité par lui sur ces deux chefs. Nous ne nous sauverons, pense-t-il, que par la méthode *descriptive*. De cette méthode, voici les points principaux, dans les termes mêmes de l'auteur. Platon mettait cette inscription sur la porte de son école : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » M. Coco écrirait sur la sienne : « Que nul n'entre ici s'il ne connaît les sciences naturelles. » Il poserait ensuite ce premier principe : « Le philosophe naturaliste admet comme vrai tout ce qu'il a appris dans la société) où il vit, rejetant seulement la partie que la science (quelle science? lui démontre évidemment fausse (p. 21). » Cela n'est pas si clair que

l auteur l'a pensé. Mais voici qui ne laisse rien à désirer à l'endroit de la clarté : « Toutes les questions qui tendent à rechercher l'essence et l'origine des choses sont inutiles, et il faut les éliminer de la philosophie (p. 26). » Nous omettons des préceptes moins essentiels sur les définitions, les classifications, le langage de la philosophie. Mais, pour ne pas faire tort à M. Coco Licciardello de ce qu'il y a de plus explicite dans sa méthode, nous traduisons fidèlement ses deux derniers principes : « Le philosophe naturaliste, après avoir tracé les grandes lignes de la philosophie, commence à décrire les phénomènes humains dans leurs particularités, et s'ingénie à en donner des explications satisfaisantes, en déclarant ingénument ce qui reste encore obscur et mystérieux (p. 42). — La philosophie descriptive recueille partout ses matériaux : d'abord dans l'étude de la nature, en second lieu, dans les sciences, dans l'histoire, et même dans les systèmes philosophiques, abandonnant de ces derniers les parties purement hypothétiques, pour s'en tenir à la seule exposition des phénomènes anthropologiques; et pour atteindre son but, elle a toujours en vue ces deux maximes : se faire entendre, se rendre utile (p. 45). » — Il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer, sous le titre de philosophie, des doctrines destructives de toute philosophie ; mais il est particulièrement affligeant de les trouver revêtues d'une signature ecclésiastique. Peut-être M. le chanoine Coco Licciardello veut-il simplement, par sa *Philosophie descriptive*, préparer les voies à la philosophie supérieure, en tracer une patiente et minutieuse propédeutique. Mais ses expressions vont au-delà de cette visée, et à tout instant excluent toute connaissance de l'absolu. Nous doutons qu'il ait obtenu beaucoup d'adhésions à ce programme dans sa patrie : la Sicile est un des pays où la haute métaphysique a, même de nos jours, le plus d'amis dévoués. Nous ne savons s'il a fait paraître le nouveau journal philosophique dont cette nouvelle brochure était le prospectus, et qui devait, sous ce titre : *l'Osservazione*, publier chaque mois, des essais sur la réforme philosophique, des descriptions étendues de phénomènes anthropologiques, des éléments d'anthropologie descriptive des revues scientifiques, etc. Si ce projet n'a pas eu de suite, pour notre part, nous croyons que la vraie science n'y aura guère perdu.

— Nous ne savons rien de M. P.-Aug. Bertauld, si ce n'est qu'il cultive assidûment les études métaphysiques, au sein d'une profonde solitude, d'où il nous envoie ce premier volume sur la *méthode* dans la recherche des causes premières. Ce n'est que le début d'une œuvre considérable. Car l'auteur prétend réfuter d'abord les fausses méthodes en métaphysique, exposer ensuite la vraie méthode, élever enfin son édifice, qui sera une étude sur la notion de cause envisagée sous tous ses aspects. Cette troisième partie, purement métaphysique, est encore en

projet, ainsi que la seconde, qui serait une logique spécialement appropriée aux recherches de haute philosophie. La première partie elle-même, qui est une logique destructive, ne se produit pas ici tout entière. M. Bertauld veut y réfuter successivement : 1° la méthode spinosiste ; 2° la méthode hégélienne ; 3° la méthode spiritualiste (de l'intuition rationnelle de l'absolu) ; 4° la méthode matérialiste. Quant à la méthode positiviste, elle se trouvera éliminée par la seule exposition de la vraie méthode scientifique (seconde partie). Or, des quatre méthodes que l'auteur veut et critiquer en particulier, ce premier volume n'expose que les deux premières, et nous ne croyons pas que le second volume ait paru après une année d'intervalle. Si le peu d'accueil fait à ce début était la cause d'une pareille interruption, et que l'entreprise de M. Bertauld n'eût pas de suite, nous pensons que la critique philosophique y perdrait des pages utiles ; mais, d'autre part, nous devons avouer que la doctrine propre à l'auteur, qui l'expose fort sincèrement, quoique d'une manière incomplète, dans son discours préliminaire (p. 11-64), nous satisfait trop peu pour que nos regrets soient bien vifs ou bien profonds. Cette doctrine, honnête d'ailleurs dans ses tendances et hostile aux systèmes négatifs de ce temps, n'est au fond que le probabilisme ; et toute l'habileté du critique ne séparera jamais bien ce système inconsistant du scepticisme proprement dit.

D'ailleurs, nous n'avons guère qu'à louer sa polémique contre Spinosa et contre Hégel. Il a bien saisi le vice originel du spinosisme, qui gît dans une méthode purement abstraite, déroulant imperturbablement des conséquences logiques à partir de définitions et de principes hypothétiques. « Voyez ce grandiose édifice auquel notre philosophe a consacré sa laborieuse existence : eh bien ! il n'en est pas une pierre qui tienne vraiment debout. Ce grand travailleur n'a produit que des ruines, et cela devait être : il a voulu construire le palais de la Science contre l'ordre même des Puissances naturelles ; il a cru pouvoir, par un coup d'audace, en bâtir d'abord le faîte et le fixer aux cieux : puis, continuant son œuvre à travers l'immensité de l'espace, la finir en descendant ses fondements jusque sur terre : c'était un défi jeté à la nature, et la nature s'est vengée. Il est bon d'oser, sans doute, mais il ne faut oser que le possible..... En voulant édifier la science à rebours, Spinosa se trompe autant qu'homme peut se tromper (p. 133-134). » Après ce juste arrêt, vient un éloge du caractère de Spinosa, dont nous pensons qu'il faut rabattre, et beaucoup ; mais la méthode du philosophe hollandais est bien saisie et bien réfutée.

Celle de Hégel a exigé une discussion beaucoup plus étendue (p. 139-378), mais qui ne nous paraît pas moins bien conduite, malgré des

développements trop prolixes peut-être sur les contraires et les contradictions dans la nature. C'est un écueil pour les polémistes, que la rencontre de l'absurde proprement dit dans un système ; de longs combats en faveur de l'évidence sont superflus : l'essentiel est de bien dégager des nuages où il s'enveloppe l'axiome sophistique, qui s'évanouit dans la lumière. C'est ce que M. Bertauld exécute très-bien en abordant Hégel dans son texte et dans les commentaires de son plus illustre adorateur actuel, M. Véra ; il est difficile de mieux faire voir que la contradiction est le principe créateur dans l'hégélianisme (v, p. 280-317) ; les longueurs dont on pourrait se plaindre sont surtout dans quelques pages précédentes, où l'auteur veut réfuter, sinon en elle-même, au moins dans ses applications à la réalité empirique, la doctrine de la contradiction. En somme pourtant, cette discussion démontre un sérieux talent, qui brille encore, sous un autre aspect, dans le chapitre consacré aux « conséquences morales du principe de l'identité des contradictoires (VI. p. 317-364).» Au beau milieu de ses critiques doctrinales, l'auteur avait rencontré le « Christ de la pensée, » expression appliquée à Hégel, par Forster et Marcinecke, adoptée par M. Véra comme « très-exacte et très-profonde, » mais qui n'est pour M. Bertauld qu'une « impertinente bouffonnerie. » Il la trouve pourtant expliquée d'une certaine manière par l'action morale de l'hégélianisme sur l'esprit germanique. « En dépit des apparences de religiosité dont se pare la vertueuse Allemagne, si la doctrine du Fils de Marie n'est pas tout à fait morte dans les âmes, elle y dort au moins d'un fort lourd sommeil ; et tel piétiste allemand qui, de nos jours, se croit chrétien, est par ses œuvres un hégélien de race pure. Il est donc vrai : dans la conscience allemande, Hégel a détrôné Jésus. En ce sens, mais en ce sens seulement, Marcinecke a raison. Reste une question : qu'y a gagné l'humanité (p. 332) ? » La réponse, que l'auteur sous-entend, ne saurait être douteuse : il montre à merveille, et avec autant d'éloquence que de précision, que l'hégélianisme est la négation de tout progrès et de toute moralité. « Tout ce qui est a le droit d'être, » lui dira M. Scherer. « Non, cela n'est pas vrai, s'écrie M. Bertauld : le fait est absolument insuffisant à constituer le droit. Être ne suffit pas à la tyrannie pour avoir le droit d'être. Il n'y a pas de droit pour la violation du droit ; il n'y a pas de droit pour le mensonge ; il n'y a pas de droit pour le mal (p. 360). » On ne saurait être plus nettement et plus justement hostile à une doctrine. Nous avons vu qu'en rejetant le spinosisme, M. Bertauld respectait Spinosa ; il en est tout autrement pour Hégel, qui ne lui paraît pas avoir traité sérieusement la science et l'humanité. Son œuvre ne lui inspire ni sympathie ni admiration. « Œuvre de Titan, soit ; mais singée par Guignol (p. 320). » — A notre avis, ici l'auteur dépasse la mesure, et ne tient plus

compte de cette attraction de l'erreur, de cet esprit de système, qui expliquent, sans les justifier, Hégel et Spinosa. Mais nous ne lui en voulons pas pour une nuance de ce genre, et, sans les réserves posées plus haut, nous recommanderions chaudement ce volume.

— « Ou la méthode est à elle seule l'esprit philosophique, ou elle lui fournit quelque élément essentiel, » dit M. Ch. Charaux presque au début de son excellent petit traité *De l'esprit philosophique ;* ce n'est donc pas à tort que nous avons placé ce traité parmi des livres de logique. Mais, avant d'en donner quelque idée, nous tenons à saluer un nom qui se présente pour la première fois sous notre plume, quoiqu'il nous fût depuis longtemps familier. Le sympathique professeur de la faculté de Grenoble est l'un des plus précieux soutiens de la philosophie chrétienne dans la génération actuelle. Dès ses premiers écrits, il attira l'attention des vrais juges par la profondeur et la simplicité de ses vues métaphysiques, autant que par la forme élégante, vive et colorée de son langage. Un critique pénétrant, nullement suspect de flatterie, M. Ravaisson, a signalé, dès 1858, les germes excellents que recélaient les modestes essais du jeune professeur ; et depuis, quoiqu'une œuvre considérable ne soit pas encore venue mettre le sceau à cette pure et solide renommée, divers morceaux exquis l'ont assurée de plus en plus auprès de tous les amis de la saine philosophie, tandis que des manifestes éloquents et courageux, les *Lettres* à Mgr Mermillod *sur le concile*, la consacraient mieux encore auprès des âmes catholiques. Or, le petit livre qui est sous nos yeux est destiné, l'auteur nous en avertit lui-même, à relier entre elles ses autres publications philosophiques passées ou à venir, et à leur servir de commune introduction. Le fait est qu'on y trouve l'expression complète et substantielle, non de la doctrine, mais de la méthode et de l'esprit de M. Charaux.

Le traité *De l'esprit philosophique*, dans son extrême brièveté (que nous pourrions même qualifier d'excessive), est pourtant divisé en trois livres, dont chacun comprend un certain nombre de chapitres. Tout cela est trop bref pour être analysé par le menu : quelques courtes indications suffiront à notre tâche, et, comme nous voulons surtout attirer des lecteurs à cette œuvre, nous en emprunterons le plus possible l'expression textuelle. — Le premier livre recherche les éléments de l'esprit philosophique, pour en donner la vraie définition. La première condition de cet esprit, c'est l'instinct et l'habitude du discernement et de l'ordre, par où l'unité se fait dans la science, comme elle existe dans l'univers. L'idéal du savoir humain serait, en effet, « l'ordre entier de choses fidèlement reproduit par l'ordre de nos pensées, notre intelligence reflétant avec une exactitude parfaite, les parties, les proportions, l'harmonie de l'univers (p. 21). » A ce

point de vue, le plus grand ennemi de l'esprit philosophique, c'est l'esprit d'exclusion; ce qui amène M. Charaux à montrer, en quelques mots pleins de sens, que tous les faux systèmes partent d'une exclusion systématique. « Vous êtes matérialiste? Je crois comme vous à la matière, mais je ne m'y enferme pas; j'en suis fait, mais non pas d'elle seule. — Vous dites que la nature est animée d'un souffle divin? J'y consens, mais ne renonce point à distinguer la vie universelle de celui qui en est la source. — Vous inclinez au sensualisme? Je tombe d'accord avec vous que la sensation a sa place, et souvent la première en date, dans les opérations de notre âme, mais elle ne finit point tout ce qu'elle commence. — Vous êtes idéaliste? Je déclare que l'expérience sans la lumière intérieure ne suffirait pas à constituer une seule pensée, mais à charge de retour. — Le mysticisme vous séduit? Je fais de mon mieux la part du cœur et de l'intuition (p. 28)... » Il faudrait citer encore, mais on voit l'allure de cet enseignement vraiment socratique. Quant au second caractère de l'esprit philosophique, c'est l'aspiration vers l'idéal, c'est l'amour, dont M. Charaux a toujours revendiqué les droits en philosophie. « Discerner le vrai sans aimer le vrai, dit-il, sans l'aimer jusque dans son principe, nous paraît difficile, et si cette séparation est possible en certains cas, loin de nous servir, elle diminue notre pouvoir d'entendre et de créer (p. 33). » Le nom même, si plein de modestie, de la *philosophie* implique et proclame cette nécessité de l'ardente recherche de l'idéal. En somme, l'esprit philosophique paraît à M. Charaux devoir se définir par ces quatre éléments essentiels : la recherche curieuse de la vérité, la liberté, la mesure, l'amour de l'ordre et de son principe. — Dans le second livre, il en pénètre plus profondément la nature et les rapports. Nous nous contentons de recommander les chapitres où l'esprit philosophique est rapproché de l'esprit religieux, son « complément nécessaire, » et de l'esprit scientifique, dont il est le plus haut degré, et de citer textuellement ce petit alinéa contre une méthode aujourd'hui très en faveur dans certaines sphères de l'enseignement officiel : « Discerner est-ce concilier? — Nullement : on ne concilie avec succès que les intérêts et les caractères. La vérité s'impose; nous la découvrons, nous ne la faisons point; nous cherchons l'ordre, ce n'est pas à nous de le régler. Il n'y aura jamais assez de moyens termes pour rapprocher peu à peu et identifier à la fin le vrai et le faux, ce qui est et ce qui n'est pas. Les vérités vivent dans un parfait accord : il ne s'agit point de les concilier entre elles, mais de nous réconcilier avec elles (p. 66). » — Le troisième livre présente une esquisse historique de l'esprit philosophique. Socrate, le premier, enréunit les éléments, avant lui épars dans plusieurs systèmes incomplets. Le christianisme l'affermit et lui donna une vie et une force merveilleuses, de

sorte que les rudes épreuves du moyen âge n'empêchèrent pas la scolastique de cimenter l'union de l'esprit philosophique et de l'esprit chrétien. Les grands esprits des temps modernes y joignent l'esprit scientifique, et le divorce entre la philosophie et la religion ne se traduit pas en habitude avant l'école de Kant. Les grands siècles en ont été aussi éloignés que possible, et surtout le plus grand de tous, le dix-septième, qui marque « le triomphe de l'esprit philosophique uni à l'esprit religieux et tous deux à l'esprit scientifique, » et en même temps « le triomphe de l'esprit humain (p. 79). » Le dernier chapitre, « plan d'un traité de l'esprit philosophique, » nous suggère une critique assez semblable à un éloge : pourquoi M. Charaux ne nous donne-t-il que des plans, des sommaires, des discours, des lectures, de courts fragments, en un mot? Il sait peut-être trop qu'aux lecteurs de nos jours, plus encore qu'à ceux du passé, les longs ouvrages font peur. Mais, d'autre part, des œuvres trop exigües de masse et d'aspect échappent à la légèreté de cette génération, plus esclave que toute autre du sophisme de la manière. De plus, le défaut de cohésion et de développement fait tort à la doctrine elle-même : on voit les points culminants, quelques jalons heureusement alignés, mais l'ensemble échappe ; souvent même un point touché d'une plume trop rapide ne se détache pas suffisamment. Ainsi nous aurions bien voulu chercher querelle à l'auteur de l'*Esprit philosophique*, à propos d'une proposition lancée en passant sur le critérium de la vérité ; mais comme il ne l'a pas expliquée complétement, nous avons craint de nous engager dans une dispute de mots.

Nous allions oublier de dire que la seconde moitié de ce mince volume renferme trois discours très-dignes d'accompagner un traité auquel ils se rattachent assez étroitement : *Du langage philosophique*, *De l'objet dernier de l'enseignement*, *Le règne de l'esprit*. Nous n'en dirons pas autre chose, parce que tous nos lecteurs voudront les apprécier par eux-mêmes : toutes les pages de M. Charaux sont de celles qui, en éclairant l'esprit, fortifient le cœur et élèvent l'âme.

— Rien de plus noble et de plus consolant que la plupart des pensées développées par M. A. M***, dans l'introduction de son opuscule sur *la Science*. On y voit une foi profonde dans la vérité chrétienne et une entière confiance dans son triomphe prochain sur le terrain scientifique. La lutte est entre le bien et le mal, représentés, l'un par l'Église, l'autre par la Révolution : la science, de traditionnelle qu'elle était, s'est faite rationnelle, et s'occupe moins de la réalité des faits que de leur explication ; mais, battu depuis longtemps dans les faits, le rationalisme sera aussi battu par la science, et l'auteur salue, avec le comte de Maistre, une grande unité religieuse, « vers laquelle nous marchons à grands pas. » Malheureusement, à ces accents généreux se mêlent

certaines témérités d'expression et une confiance personnelle qui mettent sur ses gardes la prudence du lecteur. « Pour comprendre les pages qui vont suivre, dit M. A. M***, il faut les lire et les méditer attentivement. C'est un exposé clair et concis de la vraie science et de son principe fondamental (p. x)... » Nous ne nous flattons pas d'avoir compris tous les détails de cet exposé, prétendu clair; mais nous y avons relevé sans peine nombre de détails que tout homme de sens peut juger sans le secours d'une longue et attentive méditation. Le traité est divisé en trois parties : la première, fort courte, sur l'être et sur la science; les deux autres sur la méthode (syllogisme et argumentation). Sur les éléments de l'être, l'auteur nous offre une théorie trinitaire, riche d'analyses subtiles, mais entièrement dépourvue de preuves. Tout être implique un *principe*, un *moyen*, une *fin ;* « le principe engendre le moyen dans la fin, et, par le moyen, produit la fin. » Exemples : Univers : Dieu, principe; Jésus-Christ, moyen; le monde, fin. Le monde : Ange, homme, corps. Homme : esprit, âme, corps. Esprit humain : intelligence, raison, volonté. Corps humain : os, sang, chair... Appliquez à ces exemples l'axiome cité sur la génération du moyen et la production de la fin, et vous verrez quelles lumières cette ontologie va projeter sur la science. — Dans les théories purement logiques de l'auteur, il y a des choses louables, mais qui sont vieilles comme Aristote; ce qu'il y ajoute de son fond est ou douteux, ou faux, ou même absurde. Ainsi sa préférence pour la première figure du syllogisme est juste; mais quand il va jusqu'à dire que les arguments des deux autres figures sont *fautifs*, il sort de la vérité, ces figures étant amenées quelquefois par l'ordre naturel de nos pensées. Quand il établit comme une règle essentielle de la réfutation des sophismes que la majeure doit être mise la première, il s'abuse entièrement : le raisonnement commence aussi naturellement, et souvent plus naturellement, par la mineure; et de plus, dans le sophisme qu'il cite, les prémisses sont précisément dans l'ordre qu'il exige, et la première proposition est bien la majeure, quoiqu'il la prenne pour la mineure (p. 49). Mais ce qu'il y a de pitoyable surtout, c'est l'application de vaines formules mathématiques aux vérités les plus sacrées. Ainsi la formule 30 : 30 : : 15 : 15 paraît à M. A. M*** contenir toutes les lois du monde de la société, de la vie spirituelle. « L'univers se compose de Dieu, de Jésus-Christ et du Monde; l'équation est donc : 450 = 450 = 450; ou : Dm = J.-C. = MD. Supposé que le monde refuse, on aura 30 : 30 : : 0 : 0, c'est-à-dire point d'univers. Supposé que, dans le monde, l'homme seul refuse, on a : 30 : 30 : : 0 : 15. La formation de l'Univers est également impossible; ce qui arriva par la faute d'Adam. » Cela continue pendant plusieurs pages; mais en voilà déjà beaucoup trop.

— Avec M. l'abbé Élie Blanc et son *Exposé de la synthèse des sciences*, nous restons dans la foi la plus ardente à la vérité catholique et à l'union nécessaire de la religion et de la science; mais, en même temps, nous sommes heureux de rencontrer des qualités qui ne devraient jamais se séparer de ces nobles convictions : un grand bon sens et une grande prudence d'affirmation. Peut-être trouvera-t-on moins de métaphysique dans son livre que le titre n'en faisait attendre; mais il y a assez de véritable instruction, de logique et de clarté pour compenser ce défaut, si c'en est un. L'auteur a repris un projet souvent conçu, souvent exécuté bien ou mal : dresser un arbre encyclopédique, une classification complète des sciences humaines. Il fait d'abord connaître les principaux travaux de ce genre qui ont précédé le sien : un grand nombre sont indiqués dans une note empruntée à l'introduction placée par M. Bouillet en tête des œuvres philosophiques de Bacon; quatre des plus célèbres, ceux de saint-Bonaventure, de Bacon, de l'Encyclopédie, de Diderot, d'André-Marie Ampère, sont analysés par lui-même et présentés sous forme de tableau, mais à peine appréciés d'un mot judicieux et modeste. — Dans un second chapitre, l'auteur *propose* sa propre classification, après avoir posé ces principes : les sciences sont inséparables des arts; — les sciences et les arts doivent être classés d'après leurs objets; — le néologisme est à éviter dans un tableau encyclopédique. Ce dernier principe n'est pas posé en formule comme les deux autres, mais il est bien indiqué dans le contexte, et la fidélité avec laquelle M. l'abbé Blanc s'y est conformé sera un des caractères frappants de sa synthèse. Le premier principe ne souffre pas de difficulté sérieuse; mais on pourrait trouver le second un peu incomplet : s'agit-il de l'objet matériel de la science, diront les scolastiques, ou de son objet formel? et dans ce dernier cas, nous voilà revenus à l'abstraction et à ses degrés. Quoi qu'il en soit, voici les grands embranchements de l'arbre encyclopédique de M. Blanc :

SAGESSE	PERFECTIONS	ACTES	OBJETS
Une en Dieu,	Sciences.	Savoir.	Vérité.
Multiple en nous.	Beaux-Arts.	Créer.	Vérité, beauté.
	Culture.	Cultiver.	Vérité, beauté, bonté.
	Industrie.	Faire.	Vérité, beauté, bonté, utilité.
	Commerce.	Distribuer.	Vérité, beauté, bonté, utilité, opportunité.

Dans une série de tableaux, tous réunis dans le grand tableau final, ces cinq embranchements se divisent en plus de 120 rameaux, subdivisés à leur tour en plus de 500 branches, « toutes fructueuses, dit l'auteur, puisque la langue humaine les a nommées avec reconnaissance (p. 395). »

Ces derniers mots révèlent l'esprit de l'auteur, plus prudent que hardi, plus porté à se soumettre à l'usage qu'à s'en détacher et à le dominer. Aussi, dans la lecture de son travail, si le philosophe n'a pas à se plaindre, le lexicographe surtout n'aura qu'à se féliciter. Il est vrai que son troisième chapitre renferme des considérations élevées sur le but, l'ordre et l'enseignement des sciences; mais l'intérêt et l'originalité résident surtout dans le second chapitre, où sont classés, non-seulement les sciences et les arts, mais encore les noms d'agents, de produits, etc., qui s'y rattachent; de sorte que l'on pourrait deviner, si M. Blanc ne l'avait déclaré lui-même, le fait cité en note à la page 93 : « Ce n'est que sur la *synthèse du langage* que nous avons pu cueillir la branche de la *synthèse des sciences*. Ayant classé par ordre logique tous les mots du dictionnaire, et par conséquent toutes les idées élémentaires et tous les êtres qui leur correspondent, il nous a été facile, en variant notre point de vue, de présenter un abrégé de notre œuvre sous la forme de la synthèse des sciences. » Nous croyons qu'il y a quelque chose de plus à faire pour les bases métaphysiques de la classification des sciences; mais ce qu'a fait M. Blanc est trop judicieux et trop utile pour qu'il n'y ait pas lieu de l'en remercier. Au lieu de le pousser, sur le même terrain, dans une direction moins appropriée peut-être à la nature de son esprit, nous lui demanderions de publier avec tout son développement le vocabulaire dans l'ordre logique. Le *Dictionnaire idéologique* de T. Robertson (Paris, Derache, 1859) est épuisé depuis longtemps : c'était un livre d'une utilité théorique et pratique incontestable, mais disposé dans un ordre à peu près impossible à saisir, vrai désordre, que corrigeait imparfaitement le répertoire alphabétique placé à la fin du volume. M. l'abbé Blanc, en développant sa *Synthèse des connaissances humaines* de manière à y faire entrer non-seulement les mots, mais les locutions, les idiotismes, les proverbes de la langue française, remplacerait avec toutes sortes d'avantages un recueil si précieux, soit pour l'étude de la langue, soit pour la découverte instantanée du mot propre, que la mémoire ne fournit pas toujours. LÉONCE COUTURE.

HAGIOLOGIE ET BIOGRAPHIE RELIGIEUSE.

SURIUS. *Historiæ seu vitæ sanctorum*, juxta optimam Coloniensem editionem, nunc vero ex recentioribus et probatiss. monumentis numero auctæ, mendis expurgatæ et notis exornatæ quibus accedit romanum Martyrologium breviter illustratum Taurin. Presbyro e congr. clerr. regg. S. Pauli curante. Vol. VII. Julius. Augustæ Taurinorum, ex typ. Petri Marietti, 1877, in-4 de 712 et 585-685 p. Prix : 10 fr. 50. — *Saint Marcel, apôtre et martyr de Chalon; sa vie, son culte, son abbaye*, d'après les traditions les plus authentiques et les chroniques concernant cet illustre martyr, publiés en l'honneur de la célébration du dix-septième centenaire de saint Marcel,

par Henri Courtin. Châlon-sur-Saône, Muliey, 1877, in-12 de xviii-120 p. Prix : 1 fr. 50. — *Vie de saint Tropez, officier de l'empereur Néron ; son martyre, ses reliques et son culte*, par M. l'abbé Espitalier. Saint-Tropez, Blanchet; Toulon, Cauvin, 1876, in-12 de xii-142 p. Prix : 1 fr. 25. — *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, par M. l'abbé Baguet. N.-D. de Lérins, imp. Marie-Bernard, 1875, in-12 de viii-195 p. Prix : 1 fr. 50. — *Vie de saint Privat* et *Guide du pèlerin à sa sainte grotte*, par M. l'abbé Rigal, missionnaire apostolique. Bar-le-Duc, typ. des Célestins, in-32 de vi-275 p. Prix : 1 fr. — *Etudes critiques sur saint Lambert et son premier biographe*, par M. Godefroid Kurth, professeur à l'université de Liége. Anvers, Plasky, 1876, in-8 de 112 p. Prix : 3 fr. — *Notice sur la plus ancienne biographie de saint Rémacle*, pour servir à l'histoire des supercheries littéraires, par le même. Bruxelles, imp. Hayez, in-8 de 16 p. — *Vie de saint Benoît d'Aniane*, écrite par saint Ardon, son disciple, traduite du latin avec notes, par l'abbé Et. Cassan. Montpellier, Félix Séguin, 1875, in-12 de 140 p. Prix : 1 fr. 50. — *L'admirable pèlerin de Montpellier, saint Roch*, par l'abbé J.-E. Saumade. Montpellier, imp. J. Martel, 1876, in-12 de xl-223 p. Prix : 2 fr. — *Storia di S. Francesco d'Assisi*, per Luigi Palomès, min. conventuale. Parlermo, Palomes, 1877, 2 vol. in-8. Prix : 10 fr. — *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le B. Raymond de Capoue, son confesseur, suivie du supplément du B. Thomas Caffarini et des témoignages des disciples de sainte Catherine au procès de Venise, publiés par E. Cartier. 4e édition. Paris, Poussielgue, 1877, 2 vol. in-12 de li-317 et 375 p. Prix : 5 fr. — *Anne-Madeleine de Rémusat, la seconde Marguerite-Marie*, par Mgr Van den Berghe. Paris, A. Roger & F. Chernoviz; Bruxelles, Goemare; Marseille, Chauffard, 1877, in-12 de 321 p. Prix : 3 fr. — *Histoire des prêtres du Sacré-Cœur de Marseille* (1732-1831), *communément appelés prêtres du Bon-Pasteur*. Paris, Sarlit; Marseille, Crespin & Mabilly, 1877, in-8 de 507 p. Prix : 5 fr. — *Le P. Charles Sire, de la compagnie de Jésus*, mort en mer, près l'île Saint-Hélène, le 4 août 1862; simple biographie composée d'après ses écrits et le témoignage de ceux qui l'ont vu de plus près. A. M. D. G. Paris, Baltenweck, 1877, in-12 de viii-323 p., avec un portrait. Prix : 2 fr. 50. — *Vie de Mathilde de Nédonchel, morte à Rome, en odeur de sainteté, le 27 juin* 1867, à l'âge de vingt-sept ans. Paris, Tournai et Leipzig, Casterman, 1877, gr. in-8 de 480 p. avec un portrait. Prix : 6 fr. — *Vie de M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice*, par l'auteur de la *Vie de M. Mollevaut*. Paris, Jules Vic, 1877, in-12 de xii-480 p. avec un portrait. Prix : 3 fr. 50. — *Vie de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice*, par L. Branchereau, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire d'Orléans. Paris, Vic, 1877, in-12 de xiv-412 p. avec une photographie. Prix : 3 fr. 50. — *Vita del Padre Benevenuto Bambozzi, già maestro de novizzi dei minori conventuali*, per Niccola Treggiani. Osimo, typ. Querietti, 1877, in-8 de 270 p. avec portrait. Prix : 2 fr. 25. Le B. de Ponteny, etc.

Un de nos collaborateurs a déjà appelé l'attention sur la nouvelle édition de Surius, entreprise avec succès et poursuivie avec rapidité, et a rendu compte des précédents volumes. La voilà parvenue à plus de moitié avec le septième volume, consacré au mois de juillet. Un *monitum*, trop flatteur par l'accueil fait aux critiques du *Polybiblion* pour ne pas être relevé, annonce un treizième volume consacré aux tables. Elles seront très-utiles et faciliteront beaucoup les recherches ; mais rien ne remplace de bonnes tables à la fin de chaque volume; elles évitent beaucoup de peine au lecteur : avec quatre pages à peine de plus par volume, on aurait quelques-unes des améliorations que réclamait notre collaborateur, en y ajoutant même une indication qui serait très-appréciée, celle du nom de l'auteur de la vie du saint. Nous citerons, dans ce dernier volume, parmi les vies les plus importantes, celles de saint Arnould de Metz, de saint Apollinaire de Ravenne, de saint Bonaventure, de saint Germain d'Auxerre par le prêtre Constant, de saint Vandrégésile. Nous regrettons que, dans la note consacrée à sainte Madeleine (433), le nouvel éditeur ne se soit occupé que de l'identité de Marie-Madeleine et de Marie, sœur de La-

zare, et n'ait pas touché à la grave controverse de son apostolat dans les Gaules, qu'a si bien éclairée M. Faillon. Dans les vies nouvelles, nous citerons celles de saint Camille de Lellis et de saint Vincent de Paul d'après les bulles de canonisation ; des martyrs de Gorcum, de saint Jérôme-Émilien et de saint Ignace de Loyola, par le P. Pierre Moffejo (609-701), qui est la plus considérable du volume.

— La vie de saint Marcel, par M. Courtin, est une œuvre de pieuse reconnaissance de l'auteur, qui en a fait en même temps un travail historique sérieux. Il ne s'est point contenté des traditions orales qui pourraient suffire à l'édification des âmes ; il a consulté les auteurs contemporains ; il est remonté aux sources, qu'il indique avec le scrupule d'un érudit, pour raconter l'histoire du disciple de saint Irénée, du compagnon de saint Valérien, martyr comme lui et apôtre du Châlonnais. Cette courte vie, empruntée surtout à Grégoire de Tours, et dont la fin, à savoir un glorieux martyr, est la partie sur laquelle seule on possède des détails, est suivie de l'histoire de l'abbaye fondée en l'honneur de saint Marcel par Gontran, qui avait aussi élevé une église en l'honneur de saint Valérien, à Tournus. L'auteur décrit les monuments, rappelle les souvenirs qui s'y rattachent, notamment la mort d'Abélard, les miracles obtenus par l'intercession du martyr, le concours de pèlerins à son tombeau, et fait connaître les divers sanctuaires élevés en France en son honneur. M. Courtin donne aussi le catalogue des abbés de Saint-Marcel, d'après le *Gallia christiana* corrigé, l'état présent de l'ancienne abbaye et la description de la châsse renfermant les reliques qu'il a eu la bonne fortune de déposer en l'église de N.-D. de Recouvrance d'Orléans.

— M. l'abbé Espitalier s'est proposé d'écrire une vie populaire de saint Tropez pour les habitants de la ville dont il est le patron. Il raconte sa vie ou plutôt son martyr à Pise, en mêlant au récit des considérations et en discutant avec les Bollandistes, dont il critique la sévérité. Il consacre une bonne partie de son livre à réfuter la prétention des habitants de Sines, en Portugal, d'avoir reçu le corps du saint, tandis que, après que le proconsul Silvinus l'eut exposé en pleine mer, il aurait été déposé par les eaux sur cette langue de terre qui a pris son nom : il a pour lui les autorités les plus sérieuses. Un chapitre intéressant est consacré au culte de saint Tropez à Pise, à Gênes et en Provence. Nous devons mentionner aussi une notice sur l'église paroissiale de Saint-Tropez et ses curés, les extraits des martyrologes relatifs à ce saint et des prières en son honneur.

— *La Vie de saint Martin*, de M. l'abbé Baguet, n'a de nouveau que la forme. L'auteur n'a eu d'autre prétention que de glaner dans les ouvrages plus considérables consacrés au grand évêque de Tours, pour y prendre les faits les plus intéressants et en composer un récit

qui, tout en étant exact, pût avant tout captiver l'attention et surtout toucher les cœurs. Les faits sont racontés en général à leur date, dans un style simple, de façon à provoquer les réflexions. C'est certainement un bon livre à donner, parce qu'il se lit facilement et qu'il ne peut laisser que de salutaires impressions.

— M. l'abbé Rigal a plus cherché l'édification de ses lecteurs que leur instruction. Tout en puisant aux bonnes sources pour faire connaître saint Privat, il n'a pas donné une grande importance à la partie historique. Il fait moins connaître l'apôtre qui évangélisa le Gévaudan au troisième siècle et fut martyrisé par les barbares (p. 6-39) que l'histoire de ses reliques et des miracles opérés jusqu'à nos jours par son intercession (p. 39-70). Et cette partie même occupe moins de place que les exercices pour une neuvaine en l'honneur du saint, des cantiques à son sujet, son office, les indulgences accordées aux pèlerins de l'Ermitage, les prières de la messe et du chemin de la Croix. C'est un livre de piété à l'usage des pèlerins, plutôt qu'une vie de saint.

— C'est à la critique historique qu'appartiennent les deux études de M. G. Kurth sur les vies de saint Lambert et de saint Rémacle. Mais elles ne sont point absolument déplacées au milieu de vies de saints et de pieux personnages. La seconde demande seulement à être signalée : elle montre que la vie de saint Rémacle, écrite au milieu du neuvième siècle par un moine anonyme de Stavelot, n'est qu'une copie maladroite de la vie de saint Lambert; mais l'étude sur la vie de saint Lambert est un modèle de critique sûre et ingénieuse, remarquable par la clarté de l'exposition, par le ton toujours modéré de la discussion, par l'habileté dans les déductions. Il faut convenir que M. Kurth a affaire à fortes parties, contre lesquelles ce n'était point trop de toutes ses ressources, et qu'il les a déployées d'autant plus volontiers qu'il s'agissait d'une tradition de l'Église belge, chère à son cœur patriote. Il s'agit de défendre, contre les Bollandistes et Mabillon, pour ne citer que les maîtres, la cause du martyre de cet apôtre de la Belgique, que la tradition attribue aux remontrances faites à Pepin d'Héristal sur ses relations scandaleuses avec Alpaïde, qui devint mère de Charles Martel. M. Kurth établit que le silence du premier biographe n'est pas une preuve; il l'explique par les circonstances du temps, ainsi que la version des auteurs qui ont écrit après lui. Il montre la tradition fondée sur le témoignage d'auteurs anciens et d'une autorité incontestable, comme Adon. Une étude approfondie du texte lui fait reconnaître l'époque et l'origine de la première vie faussement attribuée à Godescale. Nous attendons la réponse des partisans de l'opinion contraire, mais nous croyons qu'il y aura peu de lecteurs qui ne partagent l'avis du savant professeur à l'Université de

Liége. Ils trouveront, du reste, dans son Mémoire, non-seulement tout ce qui touche à son sujet, mais encore de très-curieuses et fines observations sur les vies de saints.

— M. l'abbé Cassan s'est borné à traduire et à annoter la vie de saint Benoît d'Aniane écrite par un saint comme lui, son disciple, son ami et son compagnon de voyage, saint Adon, œuvre d'une authenticité incontestable, dont les plus sévères critiques reconnaissent la scrupuleuse exactitude, au témoignage d'un savant bénédictin. C'est la source à laquelle ont puisé le petit nombre d'auteurs qui se sont occupés de ce sujet; M. l'abbé Cassan a eu une bonne pensée, en la divulgant dans son style simple et dans la forme touchante des anciennes légendes, qui contraste avec les allures des écrivains de notre temps. Saint Benoît d'Aniane est une des gloires de l'ordre des bénédictins, une des illustrations du diocèse de Montpellier, auquel il appartenait par sa famille, un des réformateurs de l'ordre monastique en Occident, un des fondateurs infatigables de monastères, en France surtout, et un des collaborateurs les plus influents de Charlemagne dans son œuvre civilisatrice. Ce sont bien des titres à l'intérêt, auxquels vient se joindre la pratique des plus éminentes vertus.

— La nouvelle vie de saint Roch, due à M. l'abbé Saumade, est écrite dans le style simple et naïf des anciennes légendes, et, en même temps, avec une critique et une étude des sources qui ajoutent à son caractère édifiant la valeur d'un ouvrage historique. Elle s'ouvre par une intéressante introduction sur la condition des pèlerins au moyen âge, l'honneur dans lequel ils étaient tenus, et les buts les plus fréquents de leurs voyages, et se termine par un appendice donnant une généalogie de saint Roch tirée de l'*Histoire des Albigeois* du R. P. Benoît (1693) et le rattachant à la maison de Castries; une autre le rattachant aux Vanel de Lisleroy ; une bibliographie assez complète; les statuts d'une confrérie remontant à 1413, et les litanies du saint. Le récit, emprunté aux hagiographes les plus sérieux, est très-attachant. Il nous fait connaître la naissance presque miraculeuse, la chrétienne éducation de saint Roch, son détachement des biens de ce monde, sa vie de pèlerin, après la perte de ses parents, en Italie, à Acquapendente, Césène, Plaisance, Rome, etc., où il soigne et guérit les pestiférés, les miracles qu'il opère, la conversion de Gothard, qui a donné son nom au Saint-Gothard, et au chien duquel il doit la conservation de sa vie : — messager de la Providence qui, chaque jour, prenait chez son maître et apportait un pain à saint Roch; — son retour à Montpellier, où il n'est pas reconnu même des siens, et où jeté comme espion dans une prison, il termine misérablement ses jours aux yeux du monde, pour aller jouir du bonheur éternel; les honneurs qui lui furent rendus après sa mort: les guérisons obtenues par son intercession et

le culte dont il fut l'objet. Tout cela se lit avec intérêt et édification. Nous aurions aimé plus de détails sur la dévotion des fidèles envers ce grand serviteur de Dieu, si fréquemment et si utilement invoqué dans les temps d'épidémie.

— Ce n'est que pour mémoire que nous signalons la *Storia di S. Francesco d'Assisi*, par le R. P. Palomès. Un de nos collaborateurs l'a déjà fait connaître (1875, t. XIII, p. 342). Nous n'avons qu'à constater son succès, puisqu'elle en est à sa cinquième édition. L'auteur l'a augmentée de quelques documents nouveaux et inédits sur la famille de saint François. Nous espérons bien que le public français sera appelé à profiter de cette œuvre remarquable.

— La nouvelle édition de la vie de sainte Catherine de Sienne, de Raymond de Capoue, publiée par M. Cartier, demande seulement une annonce. C'est l'indice du succès, qui, pour une œuvre de ce genre, est le meilleur témoignage de son mérite et du bien qu'elle produit. La vie merveilleuse de cette sainte et faible fille, dont l'action sociale a été si grande, si féconde au quatorzième siècle, à une époque où l'Église était plus menacée encore que de nos jours; est bien faite pour rassurer les âmes qu'épouvantent les épreuves auxquelles les catholiques sont soumis aujourd'hui : Dieu envoie les secours d'où il lui plaît. C'est la fille d'un teinturier qui conseille le Pape, lui fait déclarer une croisade, enflamme le zèle des cardinaux et des princes pour conjurer les désordres causés par le schisme d'Occident raffermit les courages ébranlés, conclut la paix entre les peuples et le Saint-Siége, communique son ardeur aux ordres religieux, et ramène, par ses enseignements et son exemple, une foule d'âmes à Dieu. Elle reçut les faveurs célestes les plus signalées, notamment les stigmates, et sa mort fut encore une récompense céleste, puisqu'elle témoigne que le sacrifice de sa vie, qu'elle avait fait pour l'Église, a été accepté de Dieu. Son biographe s'attache surtout à faire connaître la sainte, qui lui a confié tous les secrets de son âme : son enfance et sa vie intérieure; ce qu'elle a fait pour le prochain et l'Église; ses dernières années et son séjour à Rome, et laisse le lecteur deviner l'influence qu'elle a exercée sur ses contemporains. Il s'adresse aux âmes pieuses qui ne rejettent pas le surnaturel et le merveilleux. Ses témoignages sont complétés par ceux de quelques disciples de la sainte. Le savant éditeur, M. Cartier, les fait précéder d'un tableau chronologique qui sera un guide utile pour tous les lecteurs au milieu des récits peu coordonnés au point de vue des dates, et il a ajouté une étude iconographique qui révèle ses goûts artistiques.

— Anne-Madeleine de Rémusat appartenait à la famille de ce nom qui a donné à la France des illustrations de plus d'un genre.

Déjà une vie d'elle avait été publiée, mais par un auteur timide, qui semblait redouter de livrer au public ce qu'il y a de merveilleux dans l'existence de cette pieuse visitandine, justement appelée la seconde Marguerite-Marie. Son nouvel historien n'a rien dissimulé de ce qu'il a pu apprendre, soit des biographes qui l'ont précédé, soit par ceux des papiers de la Sœur de Rémusat qui ont échappé à la destruction, soit par la tradition encore vivante dans le premier monastère de la visitation de Marseille, encore embaumé de ses vertus. Son existence sera, pour beaucoup de lecteurs, une révélation, et cependant elle justifie bien le titre que lui donne Mgr Van den Berghe de « Seconde Marguerite-Marie. » Comme elle, fille de sainte Chantal, elle a eu des révélations relatives à la dévotion au Sacré-Cœur; plus heureuse que la première Marguerite-Marie, elle en a vu la réalisation, et elle est, après elle, celle qui a le plus efficacement contribué à l'exaltation de ce cœur adorable. C'est à elle qu'on doit l'établissement de la fête du Sacré-Cœur et du premier sanctuaire en son honneur à Marseille : l'instrument apparent de cette institution fut Mgr de Belzunce; l'instrument caché fut l'humble religieuse choisie dans la ville de Madeleine et de Lazare, qui ont tant aimé Jésus-Christ. Ses relations de famille, l'aménité et le charme de son caractère qui la faisaient goûter de tous ceux qui l'approchaient, ses fonctions de directrice de pensionnat furent autant de moyens providentiels pour l'extension de la dévotion au Sacré-Cœur, qui était comme le but de sa vie. Sa mort, à l'âge de trente-trois ans, de même que Notre-Seigneur, fut encore le témoignage d'une nouvelle faveur de Dieu. Tout n'est point récit dans cet ouvrage : Mgr Van den Berghe s'arrête volontiers aux considérations mystiques que lui suggère son sujet et qui sont bien appropriées et au cadre du volume et aux lecteurs auxquels il s'adresse. Il est cependant des chapitres d'un intérêt particulier en raison des faits qui y sont exposés, entre tous celui qui est consacré à la peste de Marseille, prédite par la Sœur Anne-Madeleine comme une punition des désordres qui se commettaient dans cette ville opulente. « Dieu m'a montré, écrivait-elle dans son *Compte de conscience*, qu'il voulait purger Marseille des erreurs dont elle était infectée (le jansénisme), en lui ouvrant son cœur adorable,... qu'il demandait une fête solennelle au jour qu'il s'est choisi lui-même,... qu'en attendant de lui rendre l'honneur qu'il demandait, il fallait que chaque fidèle se dévouât par une prière, à honorer le cœur de son Fils, que par ce moyen, ils seraient délivrés de la contagion (p. 206)... » Nous recommandons aussi la page où on la voit reprenant avec une admirable simplicité Mgr de Belzunce de négligences qui devaient être inconnues. Cet ouvrage ne peut que contribuer à étendre et à faire aimer une dévotion qui s'est révélée

d'une façon si surnaturelle et avec des promesses si encourageantes.

— La communauté des prêtres du Sacré-Cœur de Marseille est une fondation de Mgr de Belzunce, dissoute en 1831, par Mgr de Mazenod, et rétablie en 1869, par Mgr Place. Son histoire, glorieuse et édifiante page de l'histoire de Marseille, prend place ici, parce qu'elle est surtout celle des pieux ecclésiastiques qui en faisaient partie. Elle paraît aujourd'hui avec un double intérêt : celui de faire connaître l'organisation et le développement d'une de ces congrégations de prêtres séculiers qui ne se lient par la règle que pour la vie en commun et se mettent, pour tout le reste, sous la dépendance de l'évêque, et dont on paraît sentir de nos jours les précieux avantages pour le clergé. D'un autre côté, elle initie aux débuts des œuvres de jeunesse, des œuvres ouvrières, si florissantes et en si grand honneur aujourd'hui, et que les prêtres du Bon-Pasteur étaient peut-être les seuls à comprendre au dix-huitième siècle. Le nom de M. Truilhard, qui fonda l'œuvre de la jeunesse, est peu connu en-dehors de Marseille; mais il a eu un successeur, M. Allemand, qui sera toujours proposé comme modèle aux directeurs, et dont les traditions, conservées par M. l'abbé Timon-David, assurent le succès d'un établissement qui a servi de type à tant d'autres. Tous les détails qui sont donnés dans ce livre offrent un vif intérêt, et seront, nous en sommes persuadé, de la plus grande utilité. On verra aussi les services rendus à la religion par la congrégation, en maintenant dans l'orthodoxie le clergé entaché de jansénisme et de philosophisme, en formant de bons ecclésiastiques, en réchauffant et soutenant le zèle des curés et en prêchant des missions. MM. Truilhard, Dandrade, Domergue, Rogiers, Reimonet et Donnadieu se sont particulièrement distingués par leur dévouement apostolique; ce dernier a eu l'insigne honneur de verser son sang pour la cause de la religion, en 1798. Toute la partie qui se rattache à la période révolutionnaire nous a particulièrement intéressé. Après le rétablissement de l'ordre, la congrégation et ses œuvres reprirent une vie nouvelle : c'est l'époque de MM. Allemand, Baron, Carle, Ripert, qui fonda le petit séminaire. Elle eut à subir les tracasseries de l'Empire, avant de prospérer sous la Restauration. Tous ceux qui liront cette histoire, édifiés par le bien qu'ils auront vu réalisé, feront des vœux pour le succès de cette société, rappelée à la vie par le nouvel évêque de Marseille. Un appendice donne quelques pièces intéressantes : le décret de Mgr de Belzunce pour la fondation du séminaire; les lettres patentes confirmant l'établissement de la communauté; les règlements et statuts; le coutumier de l'œuvre de la jeunesse en 1783; des maximes à l'usage des membres de la communauté qui se consacraient à l'œuvre de la jeunesse; divers décrets d'autorisation; le décret de suppression et une liste des membres de la société.

— En écrivant la vie du P. Charles Sire, l'auteur a été mû par un sentiment de reconnaissance pour des faveurs spirituelles obtenues par l'intercession de ce saint religieux, et aussi pour appeler l'attention et provoquer les révélations de ceux qui auraient eu le même bonheur. Il annonce même la publication d'une vie plus complète et plus détaillée, à laquelle il renvoie dans cette « simple biographie. » Il n'est personne qui ne puisse admirer les vertus qui ont rempli la courte et obscure vie du P. Sire (1828-1862); mais il peut être surtout proposé comme modèle, tant aux séminaristes qu'aux religieux novices : par-dessus tout, il est un admirable modèle d'obéissance à ses supérieurs et d'observation de la règle qui est bon pour toutes les conditions sociales. On trouve là un exemple frappant des bienfaits d'une bonne éducation, de l'heureuse influence d'une famille chrétienne et des bénédictions que Dieu se plaît à répandre sur les familles nombreuses : sur dix enfants qu'eut madame Sire, six sont entrés dans les ordres. Le P. Sire naquit à Saint-Jory, près de Toulouse ; son enfance fut celle d'un prédestiné ; sa vie au petit séminaire de Polignan a édifié tous ceux qui l'ont connu. Il n'a cessé de marcher plus avant dans la perfection au grand séminaire ou au noviciat des jésuites. Il n'a été mêlé au monde que pendant les années de son séjour au collége de la Sauve, près Bordeaux, et durant son passage comme missionnaire à l'Ile Bourbon, dont il est revenu malade pour mourir en pleine mer. Ce ne sont donc pas des récits capables d'exciter et de satisfaire la curiosité qu'il faut demander à sa vie ; il y aura déception pour tous ceux qui y chercheront autre chose que le portrait d'une âme parfaite, fidèle en tout aux mouvements de la grâce, obéissant dans les plus petites choses à la loi du devoir, et conservant dans son cœur pour sa famille des trésors d'affection qui pourront étonner ceux qui soupçonnent la vie religieuse de dessécher les cœurs. Quelle scène touchante et admirable que celle de ses adieux à sa mère en partant pour les missions. Nous signalons aussi aux « curieux » quelques détails intéressants non moins qu'édifiants sur les « expériments » auxquels sont soumis les jésuites pendant leur noviciat.

— Une jeune fille morte à vingt-quatre ans ne peut pas avoir accompli des œuvres extraordinaires en ce monde et pour ce monde. Mais il n'est pas besoin de longs jours pour faire de grandes choses en vue du ciel et mériter la récompense éternelle. Tel est le fait de Mathilde de Nédonchel, dont une main amie nous retrace la vie admirable. Les actes extérieurs de son existence ne comprennent guère que les occupations vulgaires du commun des mortels, quelques pèlerinages, le concours à quelques œuvres comme la Garde-d'Honneur du Sacré-Cœur. C'est sur elle-même qu'elle concentre toute son activité, c'est

dans son âme que se passent les faits les plus importants de son existence, révélés par sa correspondance, ses journaux, ses cahiers de retraite et les confidences de quelques amies : nous y voyons les luttes qu'elle eut à soutenir pour arriver au degré de vertu qu'elle a atteint, les faveurs divines dont elle fut l'objet. Elle s'est formée entre une mère qu'elle vit toujours malade, modèle de patience et d'abandon à la Providence, entre un père et une sœur encore vivants dont nous dirons seulement qu'elle ne reçut jamais que de bons exemples. C'est au sein de la richesse qu'elle prit l'amour de la pauvreté; au milieu des plaisirs et des avances du monde qu'elle résolut de se donner à Dieu. Irascible, jalouse, égoïste au point qu'étant enfant, dans un moment de dépit, elle eut des pensées de suicide auxquelles elle donna un commencement d'exécution, elle en était venue à ce degré de perfection que sa bonne Marianne, après avoir été longtemps son souffre-douleur, pouvait dire de la malade ces simples paroles qui sont le meilleur éloge : « Elle est toute changée, c'est plaisir de la soigner, il est impossible d'être d'une humeur plus charmante, elle prend tout ce qu'on veut. » Après avoir aspiré longtemps à la vie religieuse et retardé la réalisation de ce désir par piété filiale, si elle n'a pas eu la consolation de mourir sous les glorieuses livrées de Jésus-Christ, elle eut, du moins, celle de quitter ce monde au pied du tombeau des apôtres dont elle était venue fêter le centenaire, victime sans doute du sacrifice qu'elle avait fait de sa vie pour la prolongation des jours de Pie IX. Des faits extraordinaires, qu'il ne nous appartient pas de qualifier de miraculeux, sont venus plus tard consoler ceux qui la pleurent en les assurant de son bonheur.

L'auteur s'efface pour ne laisser paraître et parler que Mathilde de Nédonchel, qui s'élève parfois à des régions mystiques inaccessibles à beaucoup de lecteurs. Quelques-uns trouveront des raffinements de mortification, des naïvetés dans les élans de sa piété. Mais, à côté de cela, que de choses fortifiantes, élevant l'âme et bonnes pour tout le monde. Nous ne voulons citer que cette manière de pratiquer le vœu de pauvreté au milieu du monde : « Il fut résolu qu'elle accepterait tout ce que ses parents lui donneraient sans toutefois s'y attacher; elle devait être mise selon son rang en évitant tout ce qui eût pu attirer l'attention... Elle recevait par mois une somme fixe pour ses menues dépenses; elle en prélevait une partie pour les frais de sa toilette. La somme était remise à sa fidèle Marianne qui, avec sa mère, faisait les acquisitions nécessaires. Elle ne voulait même pas être consultée. » Cet ouvrage est bon pour faire connaître Mlle de Nédonchel, qui était passée inaperçue au milieu même de la société qu'elle fréquentait. Il serait possible de faire maintenant un livre accessible

au plus grand nombre, où l'on retrancherait une foule de détails et de citations qui satisfont une curiosité légitime pour certains, mais que ne partage point le gros des lecteurs et où ne paraîtrait que ce qui peut servir à nourrir les âmes et à les édifier.

— C'est surtout en vue des ecclésiastiques qu'a été écrite la *Vie de M. Faillon*, tant pour leur proposer un modèle, que pour rappeler des souvenirs chers à beaucoup d'entre eux. Il n'était connu du public que par ses nombreux ouvrages historiques, dont un seul, et des plus considérables, parut sous son nom, à son insu, et contre sa volonté formelle, les *Monuments inédits sur sainte Madeleine*, qui l'ont placé au premier rang des hagiographes, des critiques modernes et des défenseurs de l'apostolicité des Églises de France. Sa mort, survenue pendant les jours douloureux de l'investissement de Paris, passa comme inaperçue, quoiqu'il y ait peu d'hommes qui aient plus agi sur les esprits, et par ses œuvres et par son influence dans la direction des affaires ecclésiastiques, comme membre de la Société de Saint-Sulpice. Car ce sont là les deux ordres d'idées auxquels on peut rattacher toute sa vie, si l'on en excepte ses premières années et les détails si touchants donnés sur ses relations avec sa famille et sa piété filiale. Nous voyons se montrer en lui l'influence de l'éducation reçue d'une pieuse mère au sein d'une famille chrétienne. Né à Tarascon en 1800, il fit ses études au lycée d'Avignon, puis au grand séminaire d'Aix et vint les achever à Saint-Sulpice, à Paris, dont il devait être une des lumières. Il se fit remarquer tout de suite dans les catéchismes justement renommés de cette paroisse. Il fut, bientôt après son ordination, professeur, puis directeur et enfin assistant de la compagnie de Saint-Sulpice. C'est à ce titre qu'il fut envoyé comme visiteur dans le Canada et en Amérique, où il fit plusieurs voyages dans l'intérêt des œuvres de la compagnie : il rétablit partout l'ordre, rappela à la stricte observance des règles du fondatenr, et travailla efficacement à la formation sérieuse d'un clergé indigène. Ces divers séjours, favorables à sa santé, ne le furent pas moins pour ses études : il recueillit un grand nombre de matériaux pour l'histoire du Canada et pour la biographie de pieux personnages qui ont édifié ces contrées par leurs vertus. Plus tard, il fut plusieurs fois chargé de représenter la compagnie auprès du Saint-Père et de la défendre d'injustes accusations portées contre son dévouement et son obéissance au Saint-Siége. Dans l'intervalle de ses missions et pendant même qu'il les remplissait, il ne perdait aucun instant, soit pour recueillir des documents, soit pour publier des ouvrages de dévotion, soit pour avancer et préparer des travaux historiques, s'abandonnant à la Providence et sachant sacrifier ses goûts pour faire ce qui était le plus opportun et pouvait être plus profitable aux âmes. C'est ainsi qu'il suspendit fréquemment ses travaux sur M. Olier,

qui lui tenaient cependant tant à cœur et qui aboutirent à la belle vie dont il a pu préparer la deuxième édition, parue depuis sa mort, à la publication de plusieurs de ses opuscules, à la préparation de la publication de ses œuvres, et on peut ajouter à l'introduction de la cause de sa béatification. Il a relevé une singulière supercherie d'un éditeur parisien qui donnait, en 1823, comme véritable portrait de Léon XII, le portrait de M. Olier, gravé par Ritteau. Dans ses ouvrages, il ne recherchait que la clarté et l'exactitude, abandonnant tout le reste à la miséricorde de Dieu. Il s'était donné pour règle de n'aller jamais rien voir par curiosité, et ce fut sans doute une des causes qui rendirent ses recherches si fructueuses, en le détournant de ce qui ne pouvait servir au but qu'il poursuivait. Nous le voyons à Rome, tout entier à sa vie d'étude, sans courir après les grands spectacles qui ont tant d'attrait pour les chrétiens, et dans un voyage, il dit à un de ses compagnons : « Assez d'autres visitent les églises en touriste et en archéologues; pour nous, nous devons les visiter en chrétiens, et nous réserverons pour Notre-Seigneur seul toute notre attention. » Plusieurs chapitres sont consacrés à retracer les vertus dont l'auteur n'avait pu parler dans le cours de son récit; ce sont ces chapitres qui feront le plus aimer et admirer le saint prêtre dont il nous a donné la vie.

— Qui veut lire la vie d'un saint prêtre ne saurait mieux choisir que la vie écrite par M. l'abbé Branchereau, du vénérable et regretté curé de Saint-Sulpice, M. Hamon. Enfant, collégien, séminariste, directeur de grand séminaire, collaborateur du cardinal de Cheverus, et curé, il est partout le modèle du clergé; les laïques auront aussi beaucoup à imiter en lui, et s'édifieront des vertus qu'il n'a cessé de pratiquer dans sa longue carrière (1795-1874); il en avait trouvé la semence au sein d'une famille chrétienne dont la persécution révolutionnaire ne fit qu'exciter le zèle et le dévouement envers l'Église. Jointes à ses aptitudes, elles lui valurent une place à la pension Liautard, d'où sont sortis tant d'hommes distingués, et le conduisirent à la haute position qu'il occupa, plus considérable encore par l'autorité dont il jouissait que par les honneurs dont il était revêtu. Les parties de sa vie qui seront le plus goûtées du public, à cause de la variété et de l'intérêt des faits, sont celles qui est consacrée à ses premières années et à son ministère comme curé de Saint-Sulpice. Rien ne nous attire comme les récits qui se rattachent à l'époque révolutionnaire, et on ne peut lire sans admiration tout ce que M. Hamon a fait comme curé de Saint-Sulpice ; son dévouement à ses paroissiens, qui le trouvaient toujours à leur disposition; sa charité pour les pauvres, auxquels il ne refusait jamais; la régularité de sa vie, qui en doublait le temps et lui permit, grâce à « l'économie des minutes, » de composer d'importants et beaux ouvrages, au milieu des occupations multipliées de son ministère; les

œuvres importantes qu'il réussit à créer: maison de petites sœurs des pauvres, écoles, chapelle des œuvres, cercle desemployés de commerce, et qui absorbèrent des sommes énormes. Bien que nous trouvions cette règle parmi celles qu'il se traça dans sa solitude à Issy : « Je ne lirai aucun journal; je ne m'occuperai point d'affaires étrangères à ma charge, » il ne restait point indifférent aux choses de l'extérieur, et tous les gouvernements l'ont trouvé inébranlable sur les questions de principe. Aussi peu courtisan qu'homme d'opposition, jamais il ne crut devoir cacher ses sentiments de profond dévouement à l'égard de Pie IX persécuté et dépouillé. Ses relations avec sa famille donnent lieu à des détails touchants ; le chapitre sur la guerre et la commune renferme quelques traits peu connus. Sa mort fut celle d'un saint : comment en aurait-il été autrement de celui qui pouvait dire : « Pourquoi craindrais-je la mort ? Jésus-Christ, qui me jugera, a toujours été mon meilleur ami. » Ajoutons que l'auteur, souvent témoin oculaire, a puisé aux meilleures sources et principalement dans la correspondance et les papiers de M. Hamon.

— La *Vie du P. Benvenuto Bambozzi*, mineur conventuel, écrite par son compagnon, le P. Nicolas Treggiani, est déjà à sa seconde édition. Le P. Bambozzi, né à Osimo, d'une famille de paysans, a été, dès ses premières années, un modèle de piété, de patience et d'humilité. Il entra chez les conventuels à Osimo, dans sa vingtième année; il mourut en odeur de sainteté, le 24 mars 1875. Toute sa vie n'a été qu'un acte héroïque de charité envers Dieu et le prochain. Sa piété envers le Saint-Sacrement et la sainte Vierge, sa vie toute de sacrifice pour le salut des âmes, au tribunal de la pénitence, au chevet des malades, son humilité, sa douceur extrême l'avaient fait vénérer comme saint avant sa mort. Les nombreux prodiges opérés sur sa tombe ont déjà fait introduire sa cause de béatification. C'est une consolation bien douce que ce contraste de la charité, de la pénitence et de l'humilité donné par un pauvre religieux chassé de son couvent à la fin de ses jours, au milieu des ruines morales et des spoliations iniques dont l'Italie offre le triste spectacle. Ce livre, écrit par un de ses élèves, qui fut plus tard le compagnon de sa vie et le témoin de ses vertus, quoique intéressant et bien écrit, gagnerait à être réduit. Les enseignements édifiants ralentissent l'intérêt de la narration.

VICTOR MORYAT.

LITTÉRATURE RITUALISTE.

The english catholic's vade mecum. London, Palmer, 1874, in-32 de XVI-156 p. Prix : 1 fr. 35. — *The people's mass book*, London, Baty, in-32 de 64 p. Prix : 40 c. — *A book of Litanies*. London, Rivingtons, 1874, in-18 de 156 p. Prix : 50 c. — *Guide to Heaven, Treasury of Devotion*, by CARTER. London, Rivingtons. 1875, 1874, 2 vol. in-32 de 192 et VIII-324 p. Prix : 1 fr. 25; 2 fr. 50. — *Meditations on the life of our Lord*, by CARTER, London, Rivingtons, 1875, 4 vol in-12 de VIII-123, VIII-295, X-309, VIII-212 p. Prix : 20 fr. — *Directorium pastorale, the annotated book of common prayer (compendious edition); The book of church Law*, by BLUNT. London, Rivingtons, 1875, 1876, 1873, 3 vol. in-12 de XIV-435, 731, XII-497 p. Prix : 27 fr. 75. — *Notitia eucharistica*, by SCUDAMORE. London, Rivingtons, 1876, in-8 de 1055 p. Prix : 35 fr. — *The Holy catholic Church*, by MEYRICK GOULBURN. London, Rivingtons, 1874, in-8 de XXXI-360 p. Prix : 8 fr.

Le moment où nous sommes ne serait pas mal choisi pour faire une revue de la littérature ritualiste. La suspense de M. Dale en novembre dernier, l'emprisonnement de M. Tooth, enfermé derrière les barreaux de *Horsemonger lane gaol*, en février dernier, le jugement du procès Risdale et plusieurs autres cas qui sont pendants devant les tribunaux, les discussions présentes sur la confession et le confessionnal, une multitude de choses enfin viennent d'attirer l'attention du public sur le mouvement religieux qu'on a successivement appelé des noms de *tractarianisme*, de *puséisme* et de *ritualisme*.

Mais faire une revue complète, même sommaire, de la littérature ritualiste est chose impossible. Pour cela, il faudrait parcourir les œuvres d'une école qui a déjà quarante ans d'existence et dont l'activité littéraire dépasse tout ce qu'on imagine en France. Il n'y a pas une branche de la science chrétienne qui n'ait été cultivée par les adhérents du ritualisme et qui ne l'ait été avec le plus grand succès. Ce serait donc des bibliothèques entières qu'il faudrait parcourir, si on avait la prétention d'être complet, et il faudrait, pour cela, vider les rayons des premières librairies anglaises, des librairies qui portent les noms de Rivingtons, Parker, Hayes, Masters, etc., sans compter les magasins de cent autres sociétés ou librairies de moindre importance et qui, cependant, offrent un stock considérable de publications ritualistes. Nous nous contenterons de mentionner la *Church printing Company*.

Il y a là des bibliothèques entières qu'on croirait sorties de plumes catholiques : des livres d'heures et de prières, des traités de théologie et d'histoire, des pamphlets et des dissertations scientifiques, des apologies et des œuvres de polémique, des volumes de droit et des manuels de vie ascétique, des journaux, des *Tracts*, *Leafleets*, etc., qui sont catholiques de fond, de pensée, de style, de procédé; et ces volumes grands et petits se sont déjà vendus par centaines de mille! L'existence d'une pareille littérature est, à elle seule, une preuve palpable, évidente, irréfutable, que ce mouvement religieux qu'on a

si souvent dit, ou mort ou mourant, est loin de sa dernière heure. Quand on songe, par exemple, qu'on a vendu près de trois millions d'exemplaires d'un de ces livres, intitulé *Hymns ancient and modern*, on comprend, d'une part, tout ce qu'il y a de légitime confiance dans les partisans du ritualisme, et, de l'autre, tout ce qu'il y a de justes motifs d'alarme pour les protestants d'Angleterre.

On ne s'est pas même arrêté là chez les ritualistes : on a traduit les vies des saints canonisés par l'Église romaine. Les ouvrages ascétiques réputés les meilleurs parmi les catholiques romains, comme ceux de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de saint Charles Borromée, de saint Liguori, etc., sont déjà entrés par des traductions dans le courant du mouvement religieux, et figurent entre les mains des *clergymen* ou des fidèles, suivant qu'ils s'adressent à tous les croyants indistinctement ou bien seulement à certaines classes de personnes.

On est enfin allé si loin dans cette voie que les partisans avancés du ritualisme se sont quelquefois alarmés des tendances du parti. « Il est d'habitude, disait il y a quelque temps un journal ritualiste des plus avancés (*Church Times*, 1873, p. 15, col. 1), il est d'habitude dans les couvents de religieuses anglicanes de se servir de livres français ou italiens qui ont rapport à la vie spirituelle, quand il faut donner à ce sujet une instruction à ceux qui habitent ces retraites. Beaucoup de ces livres sont dévots et pieux, mais ils présentent tous un irrémédiable défaut. Dix-neuf fois sur vingt, ils ont été composés par des jésuites ou par des personnes qui ont accepté la méthode des jésuites. Or, cette méthode est directement contraire à l'idéal que se faisaient de la vie conventuelle, l'antiquité chrétienne et le moyen âge. Rodriguez, Guilloré, Lallemant et les écrivains de la même école sont aussi populaires dans les couvents anglicans que dans les couvents romains; mais cela est malheureux. Il serait bon pour les directeurs et les supérieurs de posséder ces livres, de les lire, et de profiter du bien qu'ils contiennent en abondance, cependant, nous le répétons, dans leur ensemble, ces livres ne sont pas sains... Nous conseillons donc à tous les supérieurs de couvents de faire une razzia de ces livres, ainsi que de ceux du docteur Faber. »

Nous ne pouvons évidemment pas avoir la prétention de faire la revue de tous les ouvrages ritualistes; nous nous contenterons de montrer la justesse des observations qui précèdent, en parcourant rapidement un petit nombre de volumes que nous avons entre les mains.

Voici d'abord le *Vade mecum des anglo-catholiques*. Il suffit de lire, à la suite du titre précédent, l'explication suivante en forme de sous-titre : « court manuel de dévotions communes, compilé par un *prêtre*, » pour comprendre qu'on a devant soi une production ritualiste. Le

prêtre est inconnu chez les anglicans, depuis le règne d'Édouard VI; on ne connaît que le *ministre* de la parole de Dieu. On ne voit pas, du reste, ce que peut avoir à faire un *prêtre* dans une église où il est, historiquement parlant, fort douteux qu'il y ait des ordinations valides, et où, de fait, la moitié au moins des membres, à commencer par les plus haut placés, les évêques, n'admet ni le sacrement de l'ordre, ni la succession apostolique. Le *Vade mecum des anglo-catholiques* est déjà célèbre dans les controverses religieuses qui passionnent nos voisins de l'autre côté du détroit. Il en a été fréquemment question dans la polémique suscitée par l'ardeur des partis, et il faut bien dire que le contenu ne ment pas au titre. Il y a, en effet, des prières et des expressions qui ne sont guère en harmonie avec la théologie et les symboles de l'église anglicane. On y parle de *sacrifice*, de *présence réelle*, de préparation à la *confession*, de confraternité du saint-sacrement, d'intercession des saints, de prières pour les morts, etc. On y recommande même de réciter la prière en famille, devant le crucifix ou le portrait de la Vierge. Tout cela est certainement très-catholique, mais comment tout cela s'accommode-t-il avec l'article 25, qui n'admet que deux sacrements, avec l'article 31 qui condamne le sacrifice de la messe, avec l'article 22 qui réprouve la doctrine du purgatoire? — C'est ce que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Nous éprouverions également quelque difficulté à dire comment on peut recommander le culte privé des images dans une église qui ne tolère pas même le culte du crucifix, ainsi que vient de le prouver la condamnation du révérend Riddsdale.

— Il suffit de voir la croix sur la couverture du *Livre de messe pour le peuple*, pour tirer la même conclusion que dans le cas précédent. On ne rencontre pas, d'ailleurs, chez les vrais anglicans les prières de saint Thomas et de saint Bonaventure qui servent de formules d'action de grâce aux prêtres catholiques. Le dogme de la présence réelle y est trop clairement contenu pour que ces oraisons puissent cadrer avec le *Livre de la commune prière*.

— *Le Livre des litanies* trahit son origine ritualiste moins dans les détails que dans son ensemble. Cette forme de prière a été surtout mise en vogue depuis que le mouvement religieux contemporain a redonné un peu de douceur, de suavité et d'onction à la piété chrétienne.

— Le Révérend Carter, *recteur* de Clewer, est une des sommités ritualistes. Ses deux livres, intitulés *Guide aux cieux* et *Trésor de dévotion*, révèlent aisément à un œil tant soit peu exercé quelles sont les doctrines de l'auteur. Ils sont, du reste, bien faits. C'est clair, simple, pratique, minutieux, détaillé comme la plupart des manuels qui sortent des mains d'un auteur anglais.

Ces deux volumes nous ouvrent de nouveaux horizons sur la vie religieuse anglaise. Ce n'est plus cette piété sèche et puritaine qui a desséché insensiblement la sève chrétiennne dans l'anglicanisme, parce qu'elle faisait consister toute la dévotion dans la lecture de la Bible ou dans l'audition d'un sermon; c'est une vraie vie spirituelle qui réapparaît sur cette terre déshéritée et qui radoucit le cœur, en redonnant à la piété quelque chose d'onctueux sans amollir cependant la volonté. Ce n'est peut-être pas une vie absolument pure de tout alliage, mais on sent toutefois qu'on est rentré dans le courant de la dévotion catholique, et c'est pourquoi il y a eu comme une nouvelle manifestation du Christ aux âmes. Les âmes qui avaient soif de Jésus-Christ ont senti sa présence lointaine dans le ritualisme, et c'est là ce qui fait la force de ce parti religieux. Malgré les persécutions auxquelles il est en butte, il progresse et il progressera encore. Il répond à un des besoins les plus intimes et les plus impérieux de la nature humaine, à un besoin extrêmement méconnu par le protestantisme.

— C'est pour répondre à ce besoin des âmes, que le même auteur a traduit du français quatre volumes de *Méditations sur la vie de Jésus-Christ, d'après la méthode de saint Ignace.* Ces méditations sont le complément nécessaire de livres comme le *Vade mecum* ou comme le *Trésor de la dévotion.* Après avoir fait naître la faim dans les âmes, il faut bien l'assouvir, et qu'est-ce qui peut l'assouvir, sinon la vie de Jésus-Christ?

Voilà pour les livres de dévotion; voici maintenant pour les livres plus spécialement scientifiques.

— Le travail de rénovation morale qui s'est opéré au sein de l'anglicanisme, le *revival*, comme l'appellent les Anglais, suppose que d'autres rénovations ont été accomplies, et, pour se maintenir, il exige même que d'autres se fassent. L'état des ouailles répond toujours aux soins que leur donne leur pasteur : elles ne se portent bien que lorsque le pasteur remplit son rôle. C'est pourquoi on a vu en Angleterre se renouveler, avec la vie chrétienne, la vie sacerdotale. Le clergé anglican s'est aussi transformé et se transforme tous les jours. Il ne se contente plus d'être *gentleman* et *scholar*, il redevient *pasteur*. Le ritualisme, qui s'est donné la mission de refaire un sacerdoce anglican, a produit une littérature immense sur le prêtre et ses devoirs. Voici, par exemple, un *Directorium pastorale*, dont tout le but est d'apprendre aux ministres qui l'ignorent, ou de rappeler à ceux qui l'oublient, quels sont les devoirs d'un pasteur envers ses ouailles.

Ce livre contient une foule de détails pratiques du plus haut intérêt, dont n'importe quel clergé peut faire son profit. C'est en voyant comment un pasteur doit se conduire dans sa paroisse, qu'on apprend à

connaître les mœurs et les habitudes du clergé anglican, chez lequel se sont conservés, au moins dans la lettre, tant d'usages de l'antiqne église catholique.

Il a fallu que le clergé ritualiste allât plus loin. Il ne suffisait pas de retrouver le vrai courant de la vie morale et catholique. Il fallait encore légitimer, expliquer, défendre les innovations ou les rénovations. Et c'est pourquoi on s'est mis à fouiller les antiquités chrétiennes et les antiquités anglicanes, afin d'harmoniser les unes avec les autres. Ce n'était, en effet, qu'à la condition de pouvoir opérer un rapprochement quelconque entre les usages catholiques et les coutumes ou les lois de l'Église anglicane, qu'on pouvait rester dans cette dernière.

De là sont nés par centaines des livres comme le *Livre de la commune prière annoté*, et le *Livre de la loi ecclésiastique*.

— Le premier de ces volumes contient le texte du *Common prayer Book*, en gros caractères. L'auteur y a joint, en petits caractères, des introductions et des notes exégétiques ou historiques. Ce livre est extrêmement utile à tous ceux qui veulent suivre les controverses religieuses anglicanes. C'est, nous ne craignons pas de le dire, le meilleur manuel qui ait été fait sur cette question si souvent traitée dans ces derniers temps. Ce volume fera oublier les travaux de Ch. Hardwich et même celui de Procter.

Il suffit de lire les notes ajoutées à la rubrique relative aux ornements (p. 142-144), et l'introduction à l'*Holy Communion*, pour voir que son auteur appartient aux ritualistes, mais aux ritualistes modérés.

— *Le Livre de la loi ecclésiastique* est peut-être plus utile encore que le précédent. Cet ouvrage tient de la théologie, de l'histoire, du rituel, du code et du commentaire. Il serait aisé de trouver quelques rapprochements entre lui et notre droit canon. L'auteur a divisé sa matière en *six livres*, dont voici les titres : l'Église et ses lois. — Les Sacrements et les offices de l'Église. — Le Clergé paroissial. — Les Officiers paroissiaux. — Les Églises et les « churchwardens. » — Les Revenus du clergé paroissial.

C'est un livre indispensable à quiconque veut se familiariser avec la connaissance de l'Église anglicane.

On trouve à la fin du volume, sous forme d'appendice, les derniers actes du Parlement relatifs à l'Église, jusqu'à 1873. Il y manque donc le *Public Worship regulation Act* de 1874 et le *Bishop resignation act* de 1875.

Disons, en passant, que nous devons au Révérend Blunt, auteur des trois volumes que nous venons d'analyser, plusieurs autres ouvrages extrêmement importants, en particulier une histoire de la réforme

anglaise allant de 1514 à 1547, qui se fait remarquer par une vaste érudition et par une grande loyauté dans les jugements sur les hommes et les choses.

Tous les ouvrages énumérés ci-dessus ont trait à un ensemble de questions qui embrassent toute la vie chrétienne ou la discipline ecclésiastique. Mais il y en a d'autres plus spéciaux, où les auteurs se sont attachés à défendre les points attaqués et à mettre en lumière certaines croyances fondamentales. Or, il y a dans ce qu'on appelle le ritualisme un dogme central, la reconnaissance de la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. C'est ce dogme qui explique l'acharnement qu'on apporte de part et d'autre dans une controverse en apparence futile. Si Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte Eucharistie, les ritualistes ont raison d'orner leurs églises et de relever leur culte par un magnifique rituel; mais, du même coup, ils vengent les catholiques romains et condamnent les protestants. Si, au contraire, Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans la sainte Eucharistie, les protestants ont raison et les ritualistes ne sont que des idolâtres. Il est donc naturel que les partisans du ritualisme aient songé à établir solidement leur croyance. Il a paru aussi une quantité considérable de traités sur la sainte Eucharistie. En voici un fort volumineux, intitulé *Notitia eucharistica*, où l'auteur, sous forme de commentaire de l'*Holy Communion*, a entassé des explications dogmatiques, exégétiques et historiques sur la sainte Eucharistie, très-complètes et très-savantes. Il y a certainement longtemps qu'il n'a paru rien d'aussi étendu sur le même sujet. L'auteur, Scudamore, recteur de Ditchingham, appartient au parti modéré du ritualisme. Il donne, des mots *Before the table*, une explication qui n'est ni commune, ni naturelle (p. 552-553).

A côté, et peut-être au-dessus de cette question dogmatique, il est une question disciplinaire pratiquement plus importante, qui gît au fond du mouvement ritualiste. Écartée jusqu'à ce moment, cette question est arrivée maintenant à l'ordre du jour. Il s'agit de savoir, en effet, au nom de quelle autorité se font toutes les innovations du ritualisme; car il est manifeste que ni les évêques, ni l'État ne sont pour lui. Aussi la question de l'Église, de sa constitution, de son autorité, de son indépendance figure-t-elle aujourd'hui au premier rang des questions controversées. *La sainte Église cahtolique* de Goulburn ne représente pas, sur ce point, les idées des ritualistes. L'auteur admet bien la succession apostolique; il croit à la présence du Christ dans l'Eucharistie, mais il n'aborde pas le point vital, nous voulons dire la position qu'occupe l'Église par rapport à l'État. Il s'en tient aux idées reçues par les partisans modérés de la Haute-Église. Les

ritualistes sont bien plus avancés. Ils réclament l'indépendance de l'Église, et travaillent, de fait, à l'obtenir.

A l'heure où ces lignes s'écrivent, la bataille s'engage sur cette grave question, et il n'est pas impossible que l'avenir ne nous dise prochainement à qui appartient la victoire. P. Martin.

BELLES-LETTRES

Recueil des anciennes poésies françoises des quinzième et seizième siècle, recueillies et annotées par MM. Anatole de Montaiglon et James de Rothschild. T. XII. Paris, Paul Daffis, éditeur de la Bibliothèque elzévirienne, 1877, gr. in-18 de 423 p. — Prix : 5 fr.

Cette collection fort curieuse d'opuscules en vers, devenus d'une rareté extrême (parfois on n'en connaît qu'un seul exemplaire), vient de s'enrichir d'un nouveau volume; il contient vingt-deux pièces différentes ; les unes présentent un véritable intérêt historique; les autres jettent du jour sur les idées de nos ancêtres, sur les mœurs d'une époque qui s'éloigne de plus en plus. Il ne sera point hors de propos, nous l'espérons du moins, de signaler quelques-uns de ces écrits. — D'abord vient l'*Avocat des dames de Paris* ; ce n'est, en réalité, qu'une satire composée vers 1490 par un auteur nommé Maximien ; il se fait connaître, suivant un usage alors répandu, par un acrostiche placé à la fin de son œuvre ; il eut, dans son temps, une certaine réputation ; aujourd'hui on ne sait absolument rien sur son compte ; tel pourrait bien être, dans quatre siècles, le sort de plus d'un auteur de nos contemporains, faisant parler de lui. C'est encore de Maximien qu'est un petit poëme assez curieux : *Débat des dames de Paris et de Rouen*, relatif à l'entrée solennelle du roi Louis XII à Rouen, en 1508. Le *Gouvernement des trois Estats du temps qui court*, composé entre 1505 et 1512, est un tableau peu flatteur des abus qui dominaient alors et qui se reproduisent sans cesse sous des formes diverses ; c'est également à un acrostiche que nous sommes redevables de connaître le nom de l'auteur, Pierre de la Vacherie, personnage resté inconnu à tous nos anciens biographes. — La *Déploration sur le trespas de la feue royne de France Claude* est un témoignage de la sympathie générale que provoqua la mort prématurée de l'épouse de François Ier, enlevée à la fleur de l'âge, après avoir passé sa vie dans la retraite ; Brantôme (il n'était pas coutumier du fait) lui a consacré des pages touchantes (voir l'édition publiée par M. Ludovic Lalanne, t. VIII, p. 106). Le *Monde sans croix*, le *Monde qu'on achève de peindre* et quelques autres *Mondes* sont des pièces satiriques inspirées par le mécontentement général que provoquaient, vers 1523, la misère croissante du peuple, les vexations des soldats,

l'augmentation des impôts; on y découvre des allusions aux folles dépenses de la reine-mère Louise de Savoie; les auteurs de ces critiques et les imprimeurs qui avaient prêté leurs presses n'eurent pas lieu de se féliciter de leur hardiesse; enfermés à la Conciergerie, ils y restèrent longtemps, car il ne furent rendus à la liberté qu'au mois de mars 1525. — La *Deffense contre les émulateurs, ennemis et mesdisans de France* est une attaque contre Charles-Quint, à l'occasion de ses continuelles querelles avec François Ier.

Nous ferons une mention spéciale de la *Vie de saint Mathurin de Larchant hystoriée*, composée vers 1489; les vies des saints, écrites en vers, à la fin du quinzième siècle, sont de curieux monuments de la piété de nos ancêtres; le village de Larchant, où naquit saint Mathurin et où ses reliques ont été transportées, n'est qu'à 16 kilomètres de Fontainebleau. Mais nul touriste ne songe à le visiter, parce qu'il reste en-dehors des cartes spéciales de la forêt. « L'église de Saint-Mathurin, construite aux frais du chapitre de Notre-Dame de Paris, à qui elle a toujours appartenu (ce qui explique sa grandeur matérielle et son importance architecturale), vaut pourtant une visite. Malgré la destruction de la nef, malgré la nudité des murailles, la tour, et surtout les transepts et le chœur, qui sont du treizième et du quatorzième siècles, sont d'un si grand air et d'une si belle tournure que, dans un pays moins perdu, il n'y aurait qu'un cri pour en réclamer la restauration. » M. Bellier de la Châtaignerie a, d'ailleurs, consacré au village de Larchant une étude fort intéressante; il a eu soin d'y insérer la *Vie de saint Mathurin*, d'après l'une des vieilles éditions; il en existe plusieurs qui offrent entre elles des différences assez sensibles. — Signalons aussi deux *Prognostications* satiriques, antérieures à celle qu'écrivit Rabelais et, comme elle, destinées à se moquer de ces livrets, nombreux à cette époque, qui, spéculant sur la crédulité populaire et se basant sur des croyances astrologiques alors incontestées, mêlaient de la façon la plus singulière les prédictions sur le temps probable de chaque saison aux traditions et aux préjugés le plus en vogue. Il ne faut pas se laisser abuser par le titre d'un *Remède très-utile contre la peste;* cette pièce de vers n'est pas une œuvre médicale; c'est une allusion à la situation politique du pays vers 1520; le *Chef*, les *Membres principaux*, les *Membres officieux*, les *Membres menus*, désignent le roi, les seigneurs, les officiers de justice, le pauvre peuple, fort rudement opprimé. Nous pourrions mentionner encore la reproduction de deux opuscules du poëte d'Adonville (ou Dadonville), devenus introuvables, et qui sont loin de manquer d'intérêt; mais nous en avons dit assez pour montrer que ce nouveau volume des *Anciennes poésies françoises* mérite, tout comme ses devanciers, le meilleur accueil du public lettré auquel il s'adresse.

G. B.

Jochs florals de Barcelona. L'Atlantida, par Jascinto Verdaguer. Barcelone, imprimerie de la Renaixensa, 1877, gr. in-8 de 240 p.

C'est, nous le croyons, en 1859, que les jeux floraux furent reconstitués à Barcelone. Cette résurrection fut l'objet d'attaques et de dénigrements qui n'empêchèrent pas l'institution renaissante de prospérer. Le volume qui contient le glorieux résultat du concours de cette année renferme non-seulement de nombreuses et remarquables productions, inspirées par le désir de conquérir la fleur naturelle donnant le droit de désigner la reine de la fête, l'églantine d'or ou la violette d'argent, il contient encore un grand et beau poëme qui a valu à son auteur, Don Jascinto Verdaguer, le grand prix offert par la représentation provinciale. Cette œuvre de longue haleine a tant d'importance et excite, en ce moment, un si vif intérêt au-delà des Pyrénées, que les autres lauréats des jeux floraux de Barcelone, MM. Angel Guimera, Franquesa y Gomis, de Pages de Puig, Pi y Parera, Marti y Folguera, Coca y Collado, nous pardonneront de consacrer à M. Verdaguer l'espace trop restreint dont nous pouvons disposer.

Platon, dans deux dialogues, rapporte qu'encore enfant, il apprit de son aïeul Clitias ce qu'avait raconté à ce dernier un vieux prêtre égyptien sur l'Atlantide ; c'était jadis une grande île de l'Océanie, en face du détroit d'Hercule; elle formait une belle et riche contrée, et ses peuples, d'abord soumis aux dieux, vécurent longtemps dans le bonheur et l'innocence. Mais ils se corrompirent et leur dépravation devint telle que Jupiter résolut de détruire ces hommes impies : dans une nuit, l'Atlantide disparut sous les flots. Tel est le sommaire du récit de Platon et l'épouvantable cataclysme dont le poëte s'est inspiré, mais il a relié ces antiques traditions au plus grand événement des temps modernes : un jour un vaisseau génois et un vaisseau vénitien se rencontrèrent sur la mer Lusitanienne et se livrèrent un grand combat; le feu ayant pris aux poudres, les deux bâtiments sautèrent. Un Génois réussit à gagner le rivage et fut accueilli par un pieux solitaire. Celui-ci raconte à son hôte l'immense submersion dont Platon a conservé le souvenir et à la fois toutes les fables relatives aux Atlantes, à leur roi Atlas, aux Hespérides, à Géryn et à Hercule, qui devient le héros du poëme. Le Génois, qui écoute avidement le solitaire et trouve dans ses paroles comme une sorte de révélation sur l'existence d'un monde inconnu, n'est autre que Christophe Colomb, et, dans une conclusion, en-dehors des dix chants qu'occupe le récit de l'ermite, le poëte rappelle les démarches de l'intrépide navigateur pour intéresser quelques souverains à ses grands projets; il dit ensuite quel appui il trouva chez Isabelle la Catolique; monté sur un vaisseau acheté avec le prix des joyaux de la grande

reine, Colomb, quittant l'Espagne, longe la plage où naguère il a été accueilli, et le solitaire adresse au navire qui emporte son ancien hôte un salut plein d'espoir et d'enthousiasme.

Tel est le sujet de l'*Atlantide*, mais résumé en trop peu de mots pour que le lecteur puisse se faire une idée juste de cette œuvre imaginée et écrite avec une grande originalité. Ajoutons que si un style éclatant, de hautes pensées, d'heureuses comparaisons sont les précieuses qualités auxquelles on reconnaît un vrai poëte, on doit saluer de ce nom M. Jascinto Verdaguer. Nous comprenons donc l'émotion que son livre a excitée dès son apparition, et qui a bien vite franchi les limites de la Catalogne : un poëte espagnol a déjà entrepris la traduction de l'*Atlantide*.

C'est une singulière coïncidence que la publication, à peu d'années de distance, de *Mireille* et de l'*Atlantide*, deux poëmes composés dans des langues qui avaient si longtemps sommeillé qu'on semblait ne plus voir en elles que des dialectes, et dont Mistral et Verdaguer ont eu le talent de faire de si mélodieux instruments. Cette analogie est la seule que nous puissions indiquer. Les deux œuvres sont trop dissemblables pour que nous songions à les mettre en parallèle. L'une appartient par sa donnée au temps moderne, à la vie champêtre, et, il faut bien le reconnaître, doit à cette inspiration un charme, une vie qui manquent à la seconde, dont le sujet principal se perd dans les mythes d'une lointaine antiquité. Nous ne chercherons nullement à dissimuler l'espèce de refroidissement, de crainte, que le lecteur éprouve en se voyant transporté dans un âge fabuleux, et au milieu de personnages dont on a pu perdre le souvenir depuis qu'on a quitté les bancs du collége. Pour triompher de semblables préventions, il fallait avoir toutes les éminentes qualités littéraires dont M. Verdaguer est largement doué. Mais ces qualités, nous voudrions bien un jour les voir employées dans un nouveau poëme, fondé sur des données moins anciennes, plus humaines, et d'un plus vif intérêt. M. Verdaguer, nous a-t-on dit, a tout au plus trente ans, et notre espérance n'a rien que de très-légitime. TH. DE PUYMAIGRE.

Molière jugé par ses contemporains, avec une notice, par A. P.-MALASSIS, et un fac-simile des armoiries de Molière. Paris, Isidore Liseux, 1877, in-18 de XXVII et 148 p. — Prix : 10 fr.

Molière excite de plus en plus l'attention de tout le public lettré, et c'est justice. On scrute les moindres circonstances que l'on peut découvrir à l'égard de sa vie ou de ses ouvrages; on ajoute sans cesse à la liste déjà si nombreuse des écrits dont il a été l'objet, liste

dressée avec tant de soin et de conscience par M. Paul Lacroix. (*Bibliographie molièresque.* Paris, A. Fontaine, 1875, in-8.)

Personne n'ignore quelle haute opinion Boileau, Racine, La Fontaine avaient de Molière ; à côté de ces personnages illustres, il s'en trouve de bien moins renommés, mais qui, du moins, ont eu le droit de parler de l'auteur du *Misanthrope* comme l'ayant connu personnellement, comme ayant subi l'impression de sa présence ; c'est ce qui donne du prix à quelques pages de certains volumes devenus la proie de cet oubli qui a dévoré tant de milliers d'ouvrages insipides.

M. A. P.-Malassis a eu l'heureuse idée de remettre en lumière quelques-uns de ces témoignages contemporains. Il a d'abord jeté les yeux sur un écrit de Jean Donneau de Visé : *Conversations dans une ruelle de Paris, sur Molière défunt, suivie de son oraison funèbre* (insérée dans le *Mercure galant* (t. IV, 1673, p. 260).

Donneau de Visé, dont nul ne se souvient aujourd'hui, fut, en son temps, le type d'une espèce qui s'est fort multipliée et que nous voyons à l'œuvre au dix-huitième siècle, celle des *faiseurs* littéraires. « Remuant, insinuant, intrigant, collaborateur à toutes mains, coureur de bureaux d'esprit et de ruelles, c'est le premier homme qui ait connu *tout Paris.* »

Cette *Conversation* est une inconvenance ; un ton enjoué en présence de la mort prématurée d'un homme illustre est des plus déplacé, mais, parmi bien des banalités et de l'affectation, on rencontre quelques traits intéressants ; tel le passage sur Molière comédien : « Tout étoit comédien en lui, depuis les pieds jusqu'à la teste ; » on remarquera un mot entendu d'original : « Il feroit jouer jusqu'à des fagots. »

L'Ombre de Molière, par de Brécourt, est une production dialoguée due à un personnage aventureux, auteur, acteur, spadassin, d'une moralité équivoque ; après avoir été l'ennemi de Molière, il revint à des sentiments plus justes : « Sa pièce offre un ami vraiment touché, frappé dans une affection plus vivace qu'il ne l'avait cru, qui a oublié ses griefs et ses torts, pour ne se rappeler que les talents et les vertus de l'être regretté. »

Vie de Molière en abrégé, par Charles Varlet de Lagrange ; cette *Vie* se trouve en tête de l'édition, si recherchée aujourd'hui, des *Œuvres de Molière* publiée en 1682, 8 vol. in-12 : « De toutes les biographies de Molière, nulle n'est aussi brève ni aussi pleine ; elle donne surtout l'essentiel des quatorze dernières années de la vie du grand comédien, et elle satisfait pleinement, sur cette éclatante période, une curiosité normale. » Depuis 1659, Lagrange ne quitta pas Molière, et, après sa mort, il resta fidèle à la fortune de son théâtre ; « élève et acteur préféré de Molière, il fut l'orateur de son choix, le chef en second de sa troupe. »

Monsieur de Molière, par Adrien Baillet (extrait des *jugements des savants sur les principaux auteurs*, 1686, tome IV, 110 p.). Baillet était dans les ordres ; il n'assista certainement à aucune représentation des pièces de Molière ; enrôlé dans la secte du jansénisme, il envisageait l'auteur du *Tartuffe* comme un des plus dangereux ennemis de l'Église ; il compilait : il enregistre ce que le Père Rapin et le P. Bouhours, ce que Bayle, Pradon, le sieur de Rochemont et autres ont dit à l'égard de Molière ; il recueillait de toutes mains et sans critique, mais ce qu'il a rassemblé, ce qu'on ne retrouverait qu'après de fastidieuses recherches, offre du prix pour tous les *molièristes* (le mot est admis).

Le volume que nous signalons est terminé par la notice relative à Molière, insérée par Charles Perrault, dans les *Portraits des hommes illustres qui ont paru en France* (1697, in-fol., t. Ier, p. 91); cette notice assez bien informée, est aigre et écrite du ton de suffisance assez ordinaire au personnage officiel. « Contrôleur général des bâtiments, membre de l'Académie des sciences et des inscriptions, Perrault juge Molière avec hauteur, regarde l'acteur comme fort au-dessus de l'auteur comique, et, épousant les rancunes de son frère Claude, celui qui, de mauvais médecin, était devenu bon architecte, il reproche à Molière « d'avoir manqué de respect à la médecine elle-même et aux bons médecins. »

M. P.-Malassis a joint aux textes qu'il reproduit, quelques notes succinctes mais judicieuses, attestant une connaissance intime de tout ce qui concerne notre immortel comique.

Les armes allégoriques que Molière s'était choisies : *Trois miroirs de vérité*, se trouvent dans le volume de Perrault, au bas du beau portrait de Molière, d'après Mignard, le seul authentique que l'on connaisse. Donneau de Visé avait déjà signalé ce blason dans la *Conversation* que nous avons citée. Ajoutons que l'exécution typographique du petit volume que nous mentionnons ne laisse rien à désirer.

G. B.

Notice sur les trois Brébeuf : *le poëte, le prieur-curé de Venoix, et leur oncle, le missionnaire martyr*, par Ch. Marie, ancien professeur au lycée de Caen, membre de la Société des antiquaires de Normandie. Paris, Douniol ; Caen, Le Blanc-Hardel, 1875, in-8 de 228 p. — Prix : 3 fr.

C'est par un malentendu regrettable que le compte rendu d'un livre publié en 1875 ne parait ici qu'en 1877. Le retard est d'autant plus fâcheux que le livre est meilleur et avait plus de droits à une honorable mention. M. Marie est un de ces travailleurs qui, loin de perdre leur temps à refaire ce qu'ont déjà fait les autres, creusent profondément le sujet qu'ils ont choisi et en font sortir des lumières nou-

velles. Pour écrire sa triple notice, M. Marie s'est surtout 1° servi des lettres du poëte Georges de Brébeuf, recueil publié après sa mort, par son frère, le prieur-curé de Venoix, et devenu très-rare aujourd'hui; 2° de la *Dissertation sur la Pharsale, les Entretiens solitaires, la Défense de l'Église romaine et autres ouvrages de Monsieur de Brébeuf*, par Guillaume du Hamel, conseiller et aumônier du roi. Ce Guillaume du Hamel était le frère de l'abbé J.-B. du Hamel, qui fut le premier secrétaire de l'Académie des sciences, et de Georges du Hamel, l'avocat dont la Bruyère a parlé avec estime dans ses *Caractères*. M. Marie nous fait rapidement connaître, dans l'*Avertissement*, les trois frères du Hamel, et il consacre ensuite plusieurs chapitres très-nourris, très-intéressants, à la famille de Brébeuf, en France et en Angleterre; au poëte Georges de Brébeuf, mort à quarante-trois ans, en 1661, et à ses ouvrages, particulièrement à ses lettres; à Nicolas de Brébeuf, prieur-curé de Venoix, mort en 1691; enfin, à l'oncle de ces deux frères, le Père Jean de Brébeuf, missionnaire au Canada, où il fut martyrisé en 1699. — Le volume de M. Marie renferme encore l'éloge funèbre des Brébeuf, par Jean Cavelier, et, à l'*Appendice*, deux instructives notices sur la paroisse de Venoix, ancienne et moderne, et sur Mme Laurence de Bellefonds, religieuse bénédictine et sa famille. Il faut remercier M. Marie de tout ce qu'il nous a donné en si peu de pages, mais surtout de tout ce qu'il nous a appris sur ce Georges de Brébeuf qui, comme il le dit et le prouve si bien, « joignait, à la veine poétique et au talent d'écrivain, un zèle de vertu, une ardeur de foi et de piété, qui brillent dans un grand nombre de beaux vers et dans vingt passages de ses lettres. »

T. DE L.

Nouveaux samedis, treizième et quatorzième séries, par A. DE PONTMARTIN. Paris, Calmann Lévy, 1876-1877, 2 vol. in-18 de 380 et 384 p. — Prix : 7 fr.

Si quelqu'un mérite de représenter la critique contemporaine à l'Académie française, c'est assurément M. le comte Armand de Pontmartin. Depuis la mort de Sainte-Beuve, l'auteur des *Nouveaux samedis* occupe la première place dans ce domaine spécial où ont brillé — toutes réserves faites sur la question de doctrine — les Gustave Planche, les Jules Janin et les Philarète Chasles. Il y a bien, certes, M. Louis Veuillot, il y a bien M. Barbey d'Aurevilly — et, dans un autre camp, MM. Taine, Scherer et Cuvillier-Fleury. Mais nous avons ici affaire à des critiques intermittents. Ils n'écrivent que lorsque leur caprice les pousse ou qu'une idée les inspire. M. de Pontmartin, lui, fidèle au poste comme un bon

soldat de la vérité, analyse chaque semaine, depuis bientôt quinze ans, dans la *Gazette de France*, l'œuvre du jour, rend justice à qui le mérite, et fait descendre de leur piédestal usurpé les réputations factices. Trop modestement, il intitule *Samedis littéraires*, *Nouveaux samedis*, ses feuilletons hebdomadaires. La série, qui est déjà considérable, forme bel et bien une intéressante et fort piquante Histoire de la littérature actuelle.

La critique de M. de Pontmartin admire ou réprouve ; elle loue ce qui est vrai et s'indigne contre le mal : c'est dire qu'elle ne procède point du scepticisme et qu'elle reconnaît des principes supérieurs qui servent de base à ses jugements. N'allez pas croire qu'elle soit pour cela monotone, ennuyeuse, morose. Au contraire ! M. de Pontmartin parle des livres avec la connaissance expérimentée d'un fin lettré et l'abandon exquis d'un parfait homme du monde. Son style, plein de justesse et d'élégance, possède de rares bonheurs d'expression. Son esprit, pétillant de verve, marivaude quelquefois ; mais, quand l'auteur rencontre sur sa route les hommes et les choses de la Révolution, ce n'est plus Marivaux qui parle, c'est Juvénal qui fustige. Un autre grand attrait des Études littéraires de M. de Pontmartin, c'est qu'elles sont parsemées de pensées ingénieuses, de ravissantes anecdotes et de touchants souvenirs personnels. En résumé, l'auteur des *Nouveaux samedis* est de ceux qui pensent qu'on ne saurait trop bien habiller l'idée — surtout quand l'idée témoigne de la vérité et doit porter au bien.

Aujourd'hui, nous avons à signaler aux lecteurs du *Polybiblion* la treizième et la quatorzième séries des *Nouveaux samedis littéraires*. Que de belles et bonnes choses dans ces deux volumes ! Voici, défilant devant nos yeux éblouis, Mérimée avec son athéisme désolant et son âme froide ; Daniel Stern, aristocrate bas-bleu qui déserta les vieilles croyances de la maison de Flavigny pour mourir dans la religiosité des Goethe et des Renan ; Frédérick Lemaître, le plus bohème des artistes et le plus artiste des bohèmes ; Mistral, l'Homère des Félibres rêvant des « îles d'or, » à l'ombre des micocouliers sauvages ; Érasme, ce modéré de la Renaissance ; Chateaubriand, devant le talent duquel il faut s'incliner jusqu'à terre. Qui encore ? Xaxier Aubryet, un écrivain charmant de la famille de Xavier de Maistre, martyr d'une maladie terrible et auteur des *Représailles du sens commun* et de la *Philosophie mondaine* ; un autre Xavier, Doudan, qui n'a eu que la peine de mourir pour devenir célèbre ; Léontine Fay, une comédienne qui meurt comme une sainte. Nous n'en finirions pas. — Il y a aussi un chapitre intitulé : *Sainte-Beuve en pantoufles*. C'est la perle de la quatorzième série : du Pontmartin de derrière les fagots, sévère çà et là, mais juste — pour parler comme Monsieur Prudhomme, qu'on a trop calomnié.

L'histoire et la politique ne sont pas non plus bannies de ces deux volumes. L'histoire revendique les études sur M. de Martignac, sur Stofflet et la Vendée, sur Stanislas-Auguste, sur Jeanne d'Arc, sur le général Philippe de Ségur, sur Louis XIII, redevenu vraiment roi depuis le consciencieux travail de M. Marius Topin. A la politique, politique de tradition et de conservation sociale, appartiennent les pages consacrées au père Alexis Clerc, victime de l'exécrable Commune, à Jules Simon, aux États-Unis contemporains (la meilleure des Républiques???), aux Prussiens en Allemagne, au comte de Plélo et aux ouvrages de M. Paul Thureau-Dangin sur le libéralisme. — Il arrive bien, de temps à autre, que M. de Pontmartin *perd* un peu de vue le livre qu'il se propose d'analyser. Mais le lecteur, lui, n'y *perd* rien. Il lui est donné tantôt d'applaudir à quelque scène dialoguée où l'esprit est au service du bon sens, tantôt d'admirer des portraits intimes, des figures délicatement évoquées, sévères ou souriantes, parfois simplement ébauchées, mais toujours vivantes. La critique ainsi comprise est une œuvre féconde qui charme, instruit, repose et reconforte.

FIRMIN BOISSIN.

HISTOIRE.

Geschichte Egypten's unter den Pharaonen. Nach den Denkmälern (*Histoire de l'Égypte sous les Pharaons, d'après les monuments*). Bearbeitet von Dr HEINRICH BRUGSCH-BEY. Erste deutsche Ausgabe. Mit 2 Karten von Unter-und Ober-Egypten und 4 genealogischen Tafeln. Leipzig, Hinrichs, 1877, in-8 de XIV-818 p.

M. Brugsch avait publié, il y a dix-huit ans (1859), en français, la première partie d'une Histoire de l'Égypte, d'après les monuments, dont il donnait, en 1875, une nouvelle édition retouchée, mais encore inachevée (elle s'arrête à la dix-septième dynastie). Il vient de publier en allemand son œuvre complète. Elle est très-importante. L'auteur, un des vétérans de l'égyptologie, possède parfaitement son sujet. S'il est un peu systématique, comme la plupart des savants qui se sont voués depuis de longues années à une étude de prédilection, qui pourrait en être surpris ? Son histoire remonte à l'époque la plus reculée que nous fassent connaître les monuments, et s'arrête à Alexandre le Grand. Toutes les inscriptions historiques découvertes dans notre siècle sont traduites, quelques-unes pour la première fois, dans l'ouvrage de M. Brugsch. Elles viennent chacune à leur place chronologique. L'auteur suit le plus souvent la division par dynasties, et nous fait connaître, dans chacune d'elles, ce qui a été découvert jusqu'à ce jour sur les Pharaons qui la compo-

sent. On peut se faire une idée du travail qu'il s'est imposé en considérant que ce livre, de plus de 800 pages, renferme surtout des traductions de textes égyptiens, et que ces textes égyptiens ont été revus et recopiés par lui sur les monuments. Cette histoire d'Égypte est ainsi une riche mine de renseignements, où devront aller puiser tous ceux qui désirent connaître le peuple des Pharaons. M. Brugsch n'a rien laissé sans en faire usage, excepté le grand papyrus Harris, dont il n'a pu se servir pour l'histoire de Ramsès III, parce que la publication en a été faite trop tard.

Quant aux points sur lesquels M. Brugsch s'écarte des autres historiens de l'Égypte, le plus important est celui qui concerne l'invasion sous Menephtah Ier. Les livres classiques eux-mêmes mentionnent aujourd'hui, à la suite de M. de Rougé, sous son règne, une invasion des peuplades de la Grèce et de l'Italie. « Les Libyens, lisons-nous dans l'*Histoire des peuples orientaux*, de M. Lenormant, les Libyens, unis aux populations pélasgiques des îles et des côtes de la Méditerranée, aux Achéens, aux Thyrrhéniens, aux Sicules, aux Sardones, envahissent l'Égypte par la frontière du nord-ouest (p. 21). » Une invasion nouvelle des Pélasges est également placée sous le règne de Ramsès III. M. Brugsch voit dans ces peuples circoncis, dont on a fait des Européens, des Caucasiens et des Colchidiens. M. Brugsch nie également, à l'encontre des autres égyptologues, que les Égyptiens aient connu les Troyens au quatorzième siècle avant notre ère. Il annonce qu'il développera dans un mémoire spécial les preuves de ses assertions. Notons enfin qu'il n'est pas non plus d'accord avec la plupart des savants sur plusieurs rapprochements, quelques-uns graves, entre l'histoire sainte et l'histoire d'Égypte.

G. K.

Goerres-Gesellschaft, *zur Pflege der Wissenschaft im Katholischen Deutschland. Vereinsschrift für* 1876. *Zur Einführung.* Prof. Joseph, Hergenroether : *Der H. Athanasius der Grosse.* Dr Franz Kaulen : *Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen.* Köln, Bachem, 1877, in-8 de viii-176 p.

Les catholiques allemands, en célébrant à Coblentz, le 25 janvier 1876, le centième anniversaire de la naissance de l'illustre converti Joseph Goerres, résolurent de perpétuer le souvenir de cette fête par la fondation d'une société, qu'ils appelèrent *Goerres-Gesellschaft*, et dont le but est l'étude et la diffusion de la science dans l'Allemagne catholique. Son siége a été établi à Bonn. Elle comprend des membres associés et correspondants, qui contribuent par leur cotisation aux frais de l'œuvre. Elle propose des questions à traiter, et les ouvrages les plus méritants reçoivent des prix. Elle publie elle-

même des travaux qui lui paraissent propres à atteindre le but qu'elle s'est proposé.

L'abrégé de la vie de saint Athanase par le célèbre historien M. Hergenroether, et le résumé des explorations et des découvertes faites, en Assyrie et en Babylonie, par le savant professeur de Bonn, M. Kaulen, sont les premières publications de la société. C'est un excellent début et qui promet. Saint Athanase, qui figure sur le sceau de la société, dessiné par M. Édouard Steinle, tient aussi la première place dans le recueil de la *Goerres-Gesellschaft*, parce que c'est la vie d'*Athanase le Grand*, qui a fait surtout la réputation de Goerres. Les vingt-quatre pages que lui consacre le professeur de Wurzbourg sont aussi intéressantes que solides.

Le travail du Dr Kaulen, beaucoup plus considérable, n'est pas moins attachant, et il nous fait connaître des choses généralement ignorées. Son auteur a toujours eu de l'attrait pour les questions qu'il traite ici. Il a publié dans la revue de Mayence, *der Katholik*, des articles fort instructifs, et il s'en est occupé aussi ailleurs. La publication qu'il vient de faire peut être considérée, à bon droit, comme l'histoire complète des recherches et découvertes en Assyrie et en Babylonie, quoiqu'on puisse désirer cependant quelques détails de plus sur les voyages de ces dernières années, ceux de George Smith, par exemple. M. Kaulen raconte successivement la découverte de Ninive, celle du palais de Sargon et les découvertes faites à Babylone et aux environs. Il expose ensuite l'histoire du déchiffrement de l'écriture assyrienne, étudie la littérature chaldéenne, telle qu'elle nous est connue jusqu'à ce jour, et résume enfin les principaux résultats des études assyriennes. L'auteur est un guide sûr et compétent qu'on lira avec grand profit. L. M.

Les Pièces du Procès de Galilée, précédées d'un avant-propos, par Henri de L'Épinois. Paris et Rome, V. Palmé, 1877, in-8 de xxiv-142 p. — Prix : 5 fr.

Le livre dont on vient de lire le titre contient la publication intégrale des pièces composant le dossier du procès de Galilée, d'après le manuscrit célèbre restitué par le gouvernement du roi Louis-Philippe au Saint-Siége en 1846, et conservé depuis dans les archives du Vatican. Ces pièces sont des lettres en original, quelques-unes en copie, des mémoires, des avis, des minutes et des copies de procès-verbaux d'interrogatoires et d'arrêts se rapportant au débat qui a précédé le décret de 1616 et aux divers incidents qui se sont produits avant, pendant et après le procès de 1633. Elles avaient été déjà éditées en partie, notamment en 1867 par M. de l'Épinois, et en 1876 par M. Berti; mais, dans ces éditions, incomplètes d'ailleurs, s'étaient glis-

sées, pour des causes diverses, des incorrections assez nombreuses. Une publication nouvelle et définitive était devenue nécessaire, et M. de l'Épinois n'a pas hésité à reprendre l'œuvre qu'il n'avait pu qu'ébaucher. Il était temps, en effet, que la question si intéressante du procès de Galilée, sur laquelle on a disserté trop souvent à la légère, fût soumise aux procédés de la critique sérieuse. Dans la nouvelle édition, le public aura sous les yeux les documents authentiques qui permettent de suivre le procès dans toutes ses phases, depuis l'origine jusqu'au dénoûment. Le texte a été reproduit cette fois avec l'exactitude désirable : l'orthographe et les formes anciennes ont été respectées; chaque folio, recto et verso, a été indiqué avec soin, et onze documents, choisis en raison de leur importance, de leur intérêt ou de leur difficulté paléographique, ont été donnés en fac-simile. Il y a lieu de penser que cette édition est la dernière, et qu'elle servira désormais de base et de contrôle aux dissertations sur le procès de 1633. Il devient ainsi probable que le dernier mot de cette question féconde, qui a enfanté tant de polémiques, sera bientôt dit. M. de l'Épinois doit publier prochainement une histoire complète du procès de Galilée : en historien consciencieux, il a commencé par livrer ses sources : c'est là, dans tous les cas, un excellent procédé, et un exemple qui ne saurait être trop suivi. G. B.

Le Sanctuaire du mont Carmel, *depuis son origine jusqu'à nos jours*. Notice historique par le R. P. Julien de Sainte-Thérèse, carme déchaussé, résidant au mont Carmel. (Au profit du sanctuaire.) Marseille, imprimerie Saint-Joseph, 1876, in-12 de XII-344 pages, plus 83 pages d'autographes. — Prix : 3 fr.

Voici un livre plein de faits authentiques, de faits particulièrement intéressants. Il est peu de touristes, il n'est pas de voyageur jaloux de fixer ses impressions en Terre-Sainte qui n'ait parlé du mont Carmel. Le P. de Sainte-Thérèse a relevé, dans ces récits divers, un assez grand nombre d'erreurs, et il nous offre un volume entier où les choses sont exposées dans leur exactitude. Nul n'était mieux placé que lui pour nous les donner telles, puisqu'il avait à sa disposition tous les livres et manuscrits du monastère, et qu'il écrit sur les lieux mêmes, à la suite d'un séjour prolongé sur la sainte montagne, parmi les religieux qui l'habitent. Après les notions indispensables sur le Carmel, sa topographie, son climat, ses productions, les Druses qui l'entourent (ici ce ne sont plus des renseignements locaux, mais un article de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*), l'estimable auteur nous redira toute l'histoire d'Élie, la gloire du Carmel, huit ou neuf siècles avant l'ère chrétienne, et que l'on considère comme le père de l'ordre des Carmes. On lui attribue également une vue miraculeuse des mystères de l'incar-

nation et spécialement de l'immaculée conception de Marie. Les disciples d'Élie auraient, à l'époque de la prédication évangélique, pris le nom de *disciples de Jean*, parce qu'ils regardaient saint Jean-Baptiste comme leur modèle; plus tard ils furent appelés *religieux de la B. Vierge du mont Carmel*, et enfin *Carmes*, dénomination qu'ils ont conservée.

Une ancienne tradition veut que Notre-Seigneur ait sanctifié de sa présence ces lieux bénis, et que, parmi ses premiers fidèles, on doive placer au premier rang les disciples d'Élie. Sainte Hélène bâtit au sommet une grande église, restaurée au neuvième siècle par l'empereur grec Basile. On sait les ravages accomplis en Terre-Sainte par les musulmans; le mont Carmel suivit la destinée des croisés latins. Cette histoire est exposée nettement par notre auteur : c'est à la fois celle de l'institution et celle du monument, ou monastère. L'ordre, qui avait reçu une règle des mains de ses supérieurs, passa en Occident, où il eut pourtant quelque peine à s'établir. On sait quels furent, à cet égard, les travaux du B. Simon Stock, et les grâces singulières dont ils furent suivis. Au nombre des pèlerins du Carmel, se trouve saint Louis, le grand roi. Chassés de Syrie pendant plusieurs siècles, les Carmes reviennent à leur antique séjour en 1627, et touchante est l'histoire de ce retour (p. 169 et suiv.). Les difficultés et les persécutions ne manquèrent pas, et l'on s'y attendait. Toutefois l'antique sanctuaire put être relevé de ses ruines, grâce aux aumônes des fidèles de l'Occident, sollicitées par des religieux zélés qui ne craignaient point de faire incessamment ce long voyage. C'est au Carmel que furent horriblement massacrés par les Arabes, en 1799, les blessés français du siége de Saint-Jean d'Acre; après quoi ces barbares chassèrent les religieux et saccagèrent le couvent. En 1804, les Pères reparurent, et c'est alors seulement que les cadavres de nos malheureux compatriotes reçurent la sépulture. Enfin, on renouvela les quêtes dans toute l'Europe; les gouvernements même s'émurent un peu, lorsque la Restauration eut ramené la paix. Qui ne se souvient, dans la génération qui a précédé le second Empire, des courses et des succès du frère Charles? Il était devenu un personnage, une notoriété, une puissance. Nous avons ici le récit de ses pérégrinations de charité et de celles des autres Pères qui l'avaient précédé. Bref, la sainte montagne a retrouvé sa gloire ancienne, grâce à ce religieux zélé. Il y a aussi l'image miraculeuse de la sainte Vierge, dont l'histoire est dite dans le livre.

Or, ce qui ajoute un prix particulier au volume, ce ne sont pas seulement plusieurs gravures des sites et du monument, mais ce sont encore plus les autographes recueillis, soit sur les registres du monastère, soit en faveur de sa restauration, dans le cahier spécial de l'intrépide frère Charles, parmi ses courses de quêteur. Le P. Julien

de Sainte-Thérèse n'a pas voulu reproduire, dans cette curieuse collection, les outrages adressés aux religieux, en leur propre maison, sur leur propre papier, par des voyageurs hérétiques ou francs vauriens qui venaient de profiter de leur hospitalité. C'est une honte pour l'espèce humaine; il valait mieux en taire les preuves. Du reste, M. About, dans son livre sur la Grèce, n'a-t-il pas le courage de tourner en plaisanterie les moines qui lui cédaient leur lit, se résignant à passer la nuit sur une terrasse pour lui être agréables? Les autographes du frère Charles, qui sont plus que des signatures (il y a des pièces de vers), offrent des noms assurément étonnés de se rencontrer ensemble, sur un tel terrain : le baron Taylor et Félix Pyat, M. Alexandre Dumas et le P. de Géramb, l'abbé de Sambucy et M. Victor Hugo, l'abbé Dufriche Des Genettes et M. Arago, le P. Lacordaire et M. Sauzet, l'abbé Affre (futur archevêque de Paris), MM. Poujoulat, de la Rochette, de Pastoret, de Coislin, de Candolle, Albéric Second, Gasparin, Capefigue, vicomte d'Andelarre, etc., etc.

V. Postel.

Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. *Étude historique*, par le comte de Baillon. Paris, Didier, 1877, in-8 de x-592 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur a raison quand il affirme que l'épouse de l'infortuné Charles Ier méritait une place d'honneur « dans la galerie des femmes illustres du dix-septième siècle, qui ont su commander, souffrir et se dévouer. » Cette place d'honneur, M. le comte de Baillon vient de la lui donner, — après Bossuet, — en lui consacrant une des plus intéressantes monographies que notre époque, si féconde en travaux historiques de ce genre, ait encore produite. Il a mis à profit la publication des lettres de la reine, faite en Angleterre, il y a déjà vingt ans, par Mrs E. Green. Ces documents ont trouvé leur complément naturel dans les recherches personnelles poursuivies avec sagacité par l'auteur dans les collections originales de Paris, de Londres, de Saint-Pétersbourg, et particulièrement dans l'intéressant manuscrit des Mémoires du P. Cyprien de Gamaches, l'un des aumôniers de Henriette. Ces pièces justificatives tiennent, du reste, presque la moitié du volume, tandis que la première partie est consacrée au récit animé et souvent ému de la vie de la reine.

Le succès obtenu par cette étude, lors de sa première publication dans le *Correspondant*, est le meilleur éloge qu'on en puisse faire; elle ne sera pas moins goûtée sous la forme plus parfaite que M. de Baillon lui a donnée récemment.

G. B. de P.

La France et l'Europe pendant le siége de Paris (18 septembre 1870-28 janvier 1871). *Encyclopédie politique, militaire et anecdotique*, par Pierre Maquest, avec une préface de M. E. Spuller, député de la Seine. 2e édit. Paris, Ghio, 1877, in-8, de xii-838 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'histoire, telle que la comprend M. Maquest, n'est pas ce qu'on entend généralement par ce nom. Être l'écho de toutes les nouvelles, même de celles qui sont le plus évidemment fausses, répéter toutes les opinions, même celles qu'on ne saurait justifier ni approuver, tout en accordant la même importance aux moindres faits divers des journaux qu'aux documents officiels, c'est, pour M. Maquest, faire œuvre d'historien. Aussi le plan de son livre est-il bien simple : conte absurde ou appréciation erronée, chaque découverte de l'annaliste est soigneusement consignée, sans contrôle et sans autre ordre apparent que sa date. Cet énorme volume, de plus de 800 pages, malgré son titre un peu prétentieux d'encyclopédie, n'est donc que la reproduction confuse de ce qu'on pourrait retrouver, si cette recherche en valait la peine, dans tous les journaux de la triste période qui s'étend du 18 septembre 1870 au 28 janvier 1871 : fouillis de naïfs cancans, compilation indigeste des proclamations de M. Gambetta, des arrêtés de M. Esquiros, des délibérations de clubs communeux; le tout saupoudré, dans un français douteux, de beaux sentiments patriotiques, d'un grand mépris de la Prusse, d'une admiration sincère et sans bornes pour les escrocs et les émeutiers alors célèbres. On ne le reverra plus nulle part ailleurs, mais dans ces pages, M. Gambetta est encore un sauveur et Garibaldi un héros. Le genre étant admis, on n'en reste pas moins étonné de ne pas rencontrer, en note, quelques rectifications. Si tout était incertain alors, le gouvernement s'étant donné le mandat de propager lui-même activement les fausses nouvelles, le jour s'est fait depuis sur bien des points, et un éditeur soigneux de son œuvre, aurait pu se croire obligé de corriger de temps en temps les erreurs qu'il reproduit si complaisamment, par quelques hommages à la vérité. Mais non, tout est resté tel que le hasard l'a fourni, incomplet, invraisemblable, souvent faux de tous points, et dans un pêle-mêle effroyable. L'auteur justifie ainsi son épigraphe : *Non multum, sed multa.* Il faut du moins louer dans cet ouvrage une certaine bonne foi et une recherche intermittente d'impartialité qui surprend agréablement dans un livre pris par M. Spuller sous son patronage. M. Maquest enregistre volontiers des faits, des observations très-contraires à ses opinions ; mais il faut dire aussi qu'alors il proteste parfois au bas de la page. Pour se guider dans ce chaos, on a un grand luxe de tables : table des noms de personnes, table des principales matières, table des journaux cités, une annexe aux tables, des errata et omissions.

Emm. de Saint-Albin.

Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Année 1877. Premier fascicule. — Paris, Ernes Thorin, 1877, in-8 de IV-283 pages. — Prix : 6 fr. 25.

Ce volume, qui inaugure la publication des travaux historiques et littéraires des élèves des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, contient trois études différentes. La première, de M. l'abbé Duchesne, forme près des deux tiers du fascicule : c'est de beaucoup la plus importante. L'auteur y soumet à un examen critique approfondi le recueil de biographies des papes connu sous le nom de *Liber Pontificalis*.

L'intérêt de ce recueil pour l'histoire des papes et de la ville de Rome au moyen âge, pour l'archéologie chrétienne, la topographie romaine et l'histoire des arts est justement apprécié, bien que l'autorité qu'on doit lui accorder soit restée jusqu'ici, malgré des dissertations nombreuses, assez mal définie. M. l'abbé Duchesne, après avoir rappelé, dans sa préface, que, pour juger sûrement de la valeur d'un document historique, il y a trois choses à déterminer : le texte, la date et les sources, entreprend ce triple examen, qu'il a su conduire avec une grande compétence et une érudition sûre. Il n'appartient pas à ce compte rendu d'exposer les recherches minutieuses auxquelle s'est livré l'auteur : on en comprendra l'étendue, lorsqu'on saura que les divers manuscrits du *Liber Pontificalis* sont au nombre de cent dix, dont quatre-vingt-dix-huit ont été compulsés et caractérisés par M. Duchesne. Les conclusions déduites de ce travail sont que la rédaction du *Liber Pontificalis* remonte à l'an 514 environ, et que c'est l'œuvre d'un clerc peu lettré et d'un ordre inférieur, composée à l'occasion de la querelle de Symmaque et de Laurentius pour soutenir la cause du pape légitime. Les sources sont diverses, beaucoup restent inconnnes ; M. l'abbé Duchesne établit cependant que le *Liber Pontificalis* a puisé largement aux textes canoniques apocryphes du temps de Symmaque. Il résulte de ce qui précède que l'examen approfondi du Livre des Papes n'a pas pour effet d'en augmenter l'autorité. — La critique pure domine dans cette étude et les nécessités de l'argumentation absorbent la forme : l'auteur, pour ne pas sortir du plan qu'il s'était imposé, n'a fait qu'esquisser une des questions intéressantes qui se rattachent au *Liber Pontificalis*, le degré d'autorité et d'influence que cette œuvre a conquis pendant le moyen âge.

La seconde étude du fascicule a pour auteur M. Eugène Müntz et pour objet l'œuvre archéologique de Jacques Grimaldi, ancien archiviste de la basilique du Vatican. M. Müntz s'est proposé de tirer de l'oubli cet érudit du commencement du dix-septième siècle qui s'efforça de conserver, par la plume et par le crayon, les monuments, les peintures les mosaïques, les sarcophages et les ornements sacrés que possédait en si grand nombre la Rome du seizième siècle. Son travail

n'est pas une biographie complète, mais une simple esquisse, dont la partie la plus intéressante peut-être comprend le catalogue des nombreux manuscrits de Grimaldi conservés dans les bibliothèques de Rome, de Florence, de Milan, de Turin et de Paris. Quelques extraits des œuvres de Grimaldi publiés par M. Müntz, et parmi lesquels nous remarquons la description du trésor de la Basilique de Saint-Pierre, en 1527, donnent la mesure de l'intérêt qui s'attache aux écrits de l'ancien archiviste du Vatican.

Une courte notice de M. Léon Clédat, aujourd'hui professeur à la Faculté des lettres de Lyon, termine le volume. L'auteur compare le mystère provençal de sainte Agnès, récemment publié par M. Bartsh, avec la légende attribuée à saint Ambroise, éditée dans la collection des *Acta Sanctorum* (21 janvier). M. Clédat établit l'analogie des deux récits, et rectifie très-heureusement, d'après le manuscrit de la bibliothèque Chigi, un assez grand nombre de lectures et de leçons fautives relevées dans l'édition du mystère provençal. G. B.

Chartrier de Thouars. *Documents historiques et généalogiques.* Paris, 1877, in-fol. de 449 p.

M. le duc de la Trémoïlle, possesseur du riche chartrier de Thouars, le seul, parmi ceux que sa maison possédait en divers châteaux, qui, pendant la Révolution, ait été préservé, sinon de toute dilapidation, au moins d'une destruction complète, a publié récemment, sous le titre que nous venons de transcrire, un magnifique volume in-folio, tiré à deux cents exemplaires numérotés et destinés à une distribution privée, et imprimé sur papier vergé de Hollande, par les presses bretonnes de MM. Vincent Forest et Émile Grimaud, avec un soin digne de tout éloge. Nous sommes heureux de signaler ici cet ouvrage, véritablement hors ligne, qui n'est pas seulement une sorte de *livre d'or* de la maison de la Trémoïlle, mais qui offre, pour l'histoire générale, de nombreux et précieux renseignements. On en jugera par la brève analyse que nous allons en donner.

M. de la Trémoïlle établit d'abord, dans une première partie, la filiation de la branche aînée, depuis Guy VI de la Trémoïlle, seigneur de Sully, mort en 1398. Il donne pour chaque personnage une courte notice biographique, avec documents tirés, pour la plupart, de ses archives, tels que lettres-missives, quittances, mandements de rois, inventaires, testaments, comptes, etc., etc.

C'est ainsi que, pour le trop fameux Georges, le premier ministre de Charles VII, nous avons une lettre adressée par lui au concile de Bâle, une autre lettre pour le payement de 500 francs au premier *queux* du roi, une promesse des nobles de la baronnie de Craon de 1,200 écus d'or pour être débarrassés à la fois des Anglais et des pillards,

des lettres du roi, engageant le château et la châtellenie de Lusignan en garantie de prêts à lui faits par La Trémoïlle, avec promesse du dauphin (pendant la Praguerie) de maintenir Georges en la bienveillance du roi, une lettre de la dame de la Trémoïlle (Catherine de l'Isle-Bouchard) et le compte de ses funérailles ; c'est ainsi que pour Louis, le *chevalier sans reproche*, qui releva si bien l'honneur de sa maison, nous avons une longue et belle lettre à Louis XII sur la campagne du Milanais, en 1500, et la prise de Ludovic le More, une lettre à sa belle-fille, Louise de Coëtivy, la nomination de Louis de la Trémoïlle comme premier chambellan du roi, un extrait du traité de Saint-Jean de Losne, passé le 8 juillet 1522, des lettres de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier (on trouve la correspondance complète du premier de ces rois, dans l'ouvrage intitulé : *Correspondance de Charles VIII et de ses conseillers avec Louis II de la Trémoïlle pendant la guerre de Bretagne*, Paris, 1875, gr. in-8), une très-curieuse lettre de Gabrielle de Bourbon à son mari, reproduite d'après l'original olographe, et divers documents concernant cette femme éminente, qui composa plusieurs ouvrages dont l'indication est donnée d'après un ancien inventaire. Qu'on lise encore (à la p. 58) la charmante lettre où François de la Trémoïlle raconte à son grand-père Louis (20 déc. 1521) sa visite à Laval, et lui fait part de son amour pour Anne de Laval. Tournez la page : voici une intéressante correspondance de Charles IX, de Catherine de Médicis et de Henri III avec Louis III, duc de Thouars et avec sa femme, Jeanne de Montmorency, pendant les années 1561 à 1587 ; voici des lettres de Henri IV, et des plus curieuses, à Claude, duc de la Trémoïlle, des instructions de la duchesse (Charlotte de Nassau) à son fils se rendant en Hollande en 1613, et des lettres de Henri IV, de la reine et de Louis XIII à la même ; voici des lettres de Louis XIII et de Louis XIV à Henri, duc de la Trémoïlle. Les documents prennent ensuite un caractère plus intime ; et cette première partie se termine par une lettre de la princesse de la Trémoïlle, née de Serrant, écrivant de Trouville, le 18 juillet 1871, à son fils, et lui recommandant la *Création* d'Edgar Quinet.

La seconde partie comprend les puinés de la branche aînée ; nous y remarquons une lettre du prince Louis de la Trémoïlle sur les relations du roi Louis XVIII avec l'Angleterre, adressée au comte de Saint-Priest, et une lettre de la princesse à son mari, contenant des détails sur la situation en avril 1814.

La troisième partie est consacrée aux bâtards des aînés ; la quatrième à la branche de Royan ; la cinquième à la branche de Noirmoutiers, à laquelle appartenait la célèbre princesse des Ursins ; la sixième et la septième aux branches de Talmond. Viennent ensuite : une table chronologique des lettres et documents ; une table des gravures (tom-

beaux et sceaux) qui accompagnent chaque notice, enfin une table alphabétique des noms de personnes et de lieux.

Tel est ce remarquable ouvrage, qui fait le plus grand honneur à celui qui en a conçu la pensée et qui en a dirigé l'exécution avec un soin si intelligent et si filial. G. DE B.

Les Pays-Bas sous Philippe II. *Les Gueux au seizième siècle*, par MAX GOSSI, auteur de : *Le Christianisme et Rome*. Bruxelles, 1877, in-8 de 470 p. — Prix : 6 fr.

Le nom de *gueux*, employé comme désignation d'un parti politique, a été ressuscité depuis quelques années en Belgique, par un certain nombre de libéraux révolutionnaires, qui ont voulu accentuer, par cette appellation sinistre, leur haine contre le catholicisme et la manière violente dont ils entendent le combattre désormais. Inauguré à Anvers par ces bandes de forcenés dont les ignobles manifestations venaient de rendre impossible à M. le comte de Chambord le séjour d'un pays hospitalier et ouvert même aux communards, le terme de gueux, par une espèce d'affinité élective, a enthousiasmé bientôt tout ce qui en Belgique était digne de porter un si beau titre, et l'on peut dire qu'aujourd'hui l'immense majorité du parti libéral, sans arborer partout ce nom avec la même franchise, est ralliée autour du programme des gueux, qui se résume dans un article unique : « Destruction totale du catholicisme. »

Ce parti gueux, implacable, frénétique, dévoré d'une haine sauvage contre la religion et ses ministres, se remue beaucoup dans le domaine de la publicité. La presse quotidienne, les revues, les livres, tout devient entre ses mains un pamphlet contre l'Église. L'histoire des troubles religieux du seizième siècle, notamment, lui a déjà fourni le sujet d'une multitude de libelles, parmi lesquels celui dont je dois entretenir le lecteur ne se distingue que par l'ampleur de son volume. On devine la valeur scientifique et littéraire de ces élucubrations. Une presse de bas étage, connue en Belgique sous le nom de *presse de trottoir*, leur fournit à la fois le sujet, les matériaux et le style : le rôle des auteurs semble se réduire à découper avec des ciseaux, dans les feuilles gueuses, les articles les plus épicés, et à les mettre bout à bout pour les servir sous une forme nouvelle à leur public ordinaire. Il ne s'agit ici, cela va de soi, ni d'étude des faits, ni de critique des sources, ni d'appréciation sérieuse des hommes et des choses, ni même de logique et de bonne foi ; le seul but à atteindre, c'est de dire de l'Église catholique tout le mal possible dans un nombre de pages donné, car les historiens de trottoir n'admettent pas que l'histoire consiste en autre chose que cela.

Si donc je crois devoir entretenir le lecteur, pendant quelques minutes, du livre de M. Gossi, c'est parce que cet ouvrage peut être étudié comme spécimen et comme type de ce genre de livres, véritables symptômes d'une maladie intellectuelle de ce temps. Chose étrange! Jamais le seizième siècle n'a été mieux connu que de notre temps; tous les jours il est mieux mis en lumière, et l'érudition colossale de quelques chercheurs a exhumé, pour ainsi dire, tous les matériaux avec lesquels l'historien pourra reconstituer la vraie physionomie de cette tragique et grandiose époque. Tout récemment encore, je signalais, dans un autre recueil (*Revue des questions historiques*, avril 1877), les vastes publications de M. de Coussemaker, où l'histoire quotidienne de la Flandre maritime pendant dix ans (1560-1570) se trouve consignée dans des documents originaux, avec une vérité et une abondance de détails qui ne laissent rien à désirer. Or, s'il y a un fait incontestable qui se dégage avec une évidence lumineuse de tant de documents, c'est le caractère criminel et profondément révolutionnaire de l'agitation religieuse du seizième siècle, qui, sous prétexte de religion, voulait renverser tout l'ordre politique d'alors, et qui l'a renversé, en effet, partout où elle n'a pas rencontré une répression prompte et énergique. C'est cependant à notre époque, où l'opinion devient de plus en plus sévère pour les révolutionnaires du seizième siècle, qu'un parti essaye encore de passionner la foule contre l'Église en réveillant des souvenirs si honteux pour lui, et en faisant circuler quantité de libelles qui attestent, chez leurs auteurs, une ignorance et un mépris complets des découvertes de ces derniers temps et des lois les plus élémentaires de la critique historique.

« Tous les crimes sont permis, dès qu'ils sont dirigés contre l'Église catholique. C'est faire œuvre de héros que de les commettre, métier de bourreau que de les réprimer; c'est gagner la palme du martyre que d'en être puni. » Ces quelques propositions contiennent, en résumé, toute la doctrine et toute la critique des historiens de trottoir, et notamment de M. Gossi. Je ne le chicanerai pas sur la langue dans laquelle il a écrit ce qu'il lui plaît d'appeler le *Martyrologue* (*sic*, p. 125) des Pays-Bas; mais les gens bien élevés liront peut-être pour la première fois, dans son livre, que tel cardinal et tel prince étaient des *voyous* (p. 44 et 48), et tel souverain un *triste sire;* pour la première fois aussi, ils entendront parler de l'*immense dépravation du menu fretin des papes* (p. 40), ils apprendront que les ducs de Bourgogne, dont le pouvoir aux Pays-Bas avait été *fondé sur l'alcôve de la chambre à coucher* (p.26), n'avaient que des droits *verreux* (*sic*) sur le Brabant, etc. Cette grammaire et ce style paraîtront nouveaux; ce qui le paraîtra beaucoup moins, ce sont toutes les historiettes, déjà usées du temps de Voltaire, par lesquelles les sectaires ont essayé si longtemps

d'ameuter contre l'Église la plèbe des intelligences. On trouve, dans M. Gossi, tout le *farrago libelli* usité en pareil cas : on y voit que, de tout temps, le prêtre a *crétinisé*, *abruti* le peuple ; que le *droit du seigneur* était en pleine vigueur au moyen âge ; qu'à cette époque, il n'y avait pas d'autre justice que le jugement de Dieu ; que Grégoire VI (*sic*) a établi le célibat des prêtres, que saint Dominique a institué l'Inquisition, que Lucrèce Borgia a commis des incestes avec son père et son frère, etc., etc. Si tout cela n'était pas vrai, avec quoi écrirait-on les livres *gueux?* Pourtant, comme ces enfilades de légendes, si souvent servies au même public, pourraient engendrer, à la longue, une certaine monotonie, notre auteur sent le besoin de varier, de quelques aliments un peu plus frais, le menu rance et coriace de la cuisine révolutionnaire, et, à cette occasion, il nous fait part de découvertes importantes. C'est ainsi, notamment, qu'il nous apprend que les donations de Pepin et de Charlemagne à la papauté ont été reconnues fausses. Il prend même la peine de nous le dire à deux reprises différentes (p. 35 et 66), sans doute afin qu'on ne puisse pas supposer que, la première fois, il a mis par mégarde les noms de Pepin et de Charlemagne à la place de celui de Constantin.

Le lecteur qui voudra réfléchir qu'il y a environ cinq cents pages de cette littérature me saura gré, sans doute, de ne pas continuer son initiation aux autres découvertes historiques de mon auteur. Il se contentera, avec moi, de ce qui donne à ce livre sa vraie valeur, j'entends ces épiphonèmes significatifs dont tout l'ouvrage est parsemé, et dont voici quelques exemples, choisis entre mille :

« Jamais le monde n'a vu une oppression plus épouvantable que celle que le catholicisme a exercée pendant douze siècles (p. 34). Le catholicisme n'a été qu'une infâme exploitation de la crédulité publique (p. 199). Les moines, oisifs et pervertis, vivaient de la sueur du peuple et dépravaient ses filles (p. 106). L'ordre des jésuites est une chose monstrueuse, abominable, une insulte à la raison et à la dignité humaine (p. 56), » etc., etc. Il faut entendre les accents indignés de notre auteur contre « cette grande maison de commerce religieuse de Rome, sous la raison sociale : Compagnie de Jésus (p. 363) ; » il faut entendre ses lyriques apostrophes, et le *quos ego* tonnant dont il foudroie les Révérends Pères (p. 60). Les voilà dûment avertis, et, s'ils ne s'amendent et ne reviennent à des idées plus libérales, M. Gossi les foulera sous ses pieds, « sans pitié ni merci ! » Il dépend de ses amis de hâter le beau jour où il pourra trépigner à son aise sur les noirs disciples de Loyola ; pour cela, il suffit qu'on se souvienne dans son parti de ce qu'on est, et qu'on prenne pour modèles, non plus les gueux pacifiques qui se contentaient de signer des protestations, mais ces gueux qui brûlaient les églises et les couvents, égorgeaient

les prêtres et les religieux, pillaient les villages et changeaient en désert leur propre patrie. Voilà les exemples que M. Gossi propose aujourd'hui à l'imitation du parti libéral. Je cite textuellement ses dernières lignes :

« Aujourd'hui, on réveille les souvenirs de nos luttes du seizième siècle, on évoque le nom redoutable de gueux, on s'en sert de drapeaux (*sic*) pour combattre des idées surannées et liberticides. C'est *là* une lourde responsabilité qu'on prend, car nom oblige, et ce ne sont pas les gueux de paroles et de banquets qui ont affranchi nos provinces belges, mais ce sont les gueux de lutte et de combat qui ont arraché à l'Espagne la reconnaissance de la République hollandaise ! Ce sont donc ces *gueux*, les gueux de courage et de conviction, que nous devons opposer aujourd'hui aux prétentions insolentes du catholicisme ! »

Ce dernier échantillon de littérature gueuse, qui sent le pétrole à ne pouvoir s'y tromper, atteste une étonnante affinité de sentiments entre les gueux de Belgique et les communards français, et prouve que les gueux sont restés fidèles aux traditions de leurs ancêtres, qui marchèrent toujours la main dans la main avec les huguenots : *nom oblige !*

GODEFROID KURTH.

Documenti di storia italiana. *Cronache dei secoli* XIII *e* XIV. Florence, Vieusseux, 1876, gr. in-4 de VI-816 p. — Prix : 15 fr.

Le tome VI des *Documents d'histoire italienne*, publiés par les soins de la Commission historique de Toscane, Ombrie, les Marches, vient de paraître. C'est un volume comprenant des chroniques des treizième et quatorzième siècles : il commence par une nouvelle édition des annales de Ptolémée de Lucques, qui s'étendent de 1061 à 1303. La première édition de cette œuvre de Bartholomeo Fiadoni, religieux et évêque de Torcello, avait été donnée à Lyon en 1619, mais avec de nombreuses inexactitudes, que ne put corriger Muratori. Deux manuscrits des annales datant du quatorzième siècle, scrupuleusement interrogés par M. Charles Minutoli, ont fourni les variantes et les compléments nécessaires. M. Milanesi a publié pour la première fois des *Gesta florentinorum* (1125-1231), écrits par un juge et notaire, qui fut témoin oculaire de beaucoup de faits intéressants. Le *Diario* de Ser Giovanni di Lemmo de Comagnori (1299-1320), dont Lamy et Mansi ont publié un abrégé, est imprimé ici par les soins de M. Louis Passerini. M. Alex. Gherardi publie un *Diario* de Florence, qui donne des détails nouveaux sur la guerre entre le Saint-Siége et Visconti, et surtout sur la guerre de Florence avec Grégoire XI, dite guerre des Huit-Saints, puis sur le tumulte des Ciompi, etc... Une

longue préface de quatre-vingts pages précède cette publication, qui, avec les trente-sept documents qui la suivent, sont le morceau capital du volume. Notons encore une chronique sur Faenza, publiée plus correctement que ne l'avait fait Mittarelli, par M. Tabarrini, d'après un travail de Borsieri. Tous ces textes, éclairés par des notes très-exactes, sont précieux pour l'histoire de l'Italie, et ce volume nouveau est digne d'éloges. H. DE L'É.

Corpus inscriptionum latinarum, *consilio et auctoritate Academiæ litterarum regiæ Borussicæ editum*. Tome V. 2e partie. Berlin, George Reimer, 1877, in-fol. de XXIV, 57-104 p. et 546-1215 p., 2 cartes. — Prix : 80 fr.

Ce volume contient les inscriptions monumentales de la onzième et de la neuvième région de l'Italie, celles des Alpes-Cottiennes et des Alpes-Maritimes, les inscriptions des bornes milliaires de toute la Gaule-Cisalpine, enfin les inscriptions recueillies dans la Gaule-Cisalpine sur des tuiles, des vases, des diptyques consulaires et autres menus objets. Il est l'œuvre de M. Mommsen, et porte l'empreinte de cette science hors ligne qu'on admire toujours, même quand on ne partage pas les opinions de l'auteur. Les notices sur chaque localité sont pleines d'intérêt. Je citerai, par exemple, la notice sur Milan : le passage de Claudien : *Mœnia gallis : condita lanigeri suis ostentantia pellem ;* et de Sidoine Apollinaire : *Et quæ lanigero de sue nomen habent* sont très-curieux. Le *sus* dont il est question dans ces textes n'était pas un animal de basse-cour : c'est le sanglier des étendards gaulois, c'est le *mucc* magique de la légende irlandaise, qui revenait à la vie après avoir nourri les hommes de sa chair, et dont un seul suffit pour rassasier vingt-quatre bataillons de guerriers. (*Revue celtique*, t. II, p. 92.)

Citons aussi, comme exemple, deux inscriptions. Je ne sais si les savants qui se sont occupés des bardes ont signalé le nom de *Bardo-Magus* « champ du barde, » porté par une localité voisine de Milan, nos 5872, 5878. La « coule » des bardes, *bardo-cucullus*, connu en Italie au temps de Commode et de Claude II, comme nous l'apprend l'*Histoire Auguste*, n'était pas venue en Italie sans le personnage qui la portait. Des trois corps lettrés que les historiens nous montrent chez les Gaulois, et dont la plus vieille littérature irlandaise constate l'existence en Irlande : — les *vates* ou vélètes, les druides et les bardes, — les deux premiers seuls exerçaient une influence politique, et Rome les détruisit partout où elle régna, tandis qu'elle paraît avoir laissé subsister les bardes, dont elle n'avait rien à craindre ; et les bardes, auxquels les descendants des *vates* d'Irlande contestaient même la connaissance des lois de la versification, survécurent hors d'Irlande à cette corporation orgueilleuse.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

BULLETIN

Dieu dans ses œuvres; *le monde des infiniment grands*, par l'abbé Pioger. Paris, Haton, 1876, in-12 de x-324 p., et 4 planches. — Prix : 3 fr.

Moins préoccupé d'exposer les grandes lois de la mécanique céleste ou d'expliquer sous leurs multiples aspects les phénomènes du monde sidéral, que d'en faire saisir l'harmonieuse grandeur, M. l'abbé Pioger s'est appliqué à élever toujours la pensée vers le sublime auteur de tant de merveilles. Trop souvent aujourd'hui, la science se laisse enivrer par ses succès : séduite par les mystères qu'elle découvre, elle les contemple seuls et oublie d'y voir le reflet de la majesté divine. L'astronomie, qui pèse les mondes et mesure l'immensité, peut céder plus que toute autre science à de tels entraînements, mais plus aisément aussi par la sublimité même du spectacle, elle ramène l'homme au sentiment de l'humilité en face du Créateur. Un exposé historique des quatre principaux systèmes qui ont régné en astronomie, depuis Ptolomée jusqu'à nous; une dissertation sur l'origine si curieuse du zodiaque; enfin une vue rapide de l'univers, aux insondables profondeurs, avec l'admirable pondération de ses parties et leurs échanges de lumière et de chaleur, tout amène à la conclusion pratique que M. l'abbé Pioger résume en ces mots : « Aspirer au royaume du ciel, et chercher les choses qui sont en haut.» A. D.

Œuvre du vénérable de la Salle, sermon de charité prononcé par le R. P. Félix, le 16 février 1877. Paris, G. Téqui, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.

L'œuvre du vénérable de la Salle a pour objet de favoriser le recrutement des frères des Écoles chrétiennes par la création et l'entretien de petits noviciats. Fondée depuis moins de trois ans, cette œuvre a déjà pris des accroissements qui donnent pour son avenir les meilleures espérances, et c'est justice, car le but qu'elle poursuit s'impose comme une des nécessités de l'heure présente à tout cœur vraiment chrétien et français, sachant comprendre que le plus sérieux danger de la société contemporaine est *l'antichristianisme dans l'enseignement populaire.* Le 16 février dernier, le R. P. Félix développait, dans l'église Sainte-Clotilde, avec un talent et une autorité depuis longtemps appréciés, la vérité primordiale que nous venons d'énoncer. La librairie Téqui a eu l'heureuse pensée de porter à la connaissance du public la grande parole du célèbre sermonnaire de Notre-Dame, et nous ne pouvons que l'en féliciter. H. de L.

A propos de l'Assommoir. *Monseigneur Mermillod et Monsieur Zola.* Charleville, imp. Pouillard, 1877, in-8 de 36 p.

M. Elizé de Montagnac a donné à sa brochure un titre qu'on ne comprend qu'après l'avoir lue. Il a voulu opposer, dans la question ouvrière, la doctrine catholique à la doctrine révolutionnaire, il a pris pour expression de la première les admirables discours de Mgr Mermillod, de la seconde, les tableaux donnés par M. Zola dans son œuvre d'un réalisme si abject, l'*Assommoir.* Le peuple ne doit pas être fier de lui, s'il se reconnaît dans les tableaux de M. Zola, et si c'est lui qui doit être notre souverain, nous n'avons qu'à trembler. Nous n'avons pas à dire en faveur de qui est le paral-

lèle, mais nous ne devons pas manquer de constater que c'est à peine si un homme qui se respecte osera lire ce que la plume radicale de M. Zola dit de l'ouvrier, tel que le fait l'éducation révolutionnaire. R.

Mougères. *Son histoire et son culte.* Fragments recueillis et publiés sous la direction de Mgr l'évêque de Montpellier. Montpellier, imp. Martel, 1877, in-12 de XVI p. (non paginées) 261, LXVIII et 10 (non paginées), avec 2 grav. — Prix : 3 fr.

Mougères est une chartreuse, aujourd'hui du diocèse de Montpellier, où l'on vénère une statue miraculeuse de la Vierge, sous le nom de Notre-Dame de Pitié. Mgr de Cabrières a eu spécialement en vue la dévotion des fidèles et la piété des pèlerins, qu'il a voulu réchauffer et éclairer, en réimprimant les *Anciennes et nouvelles merveilles opérées par la sainte Vierge, dans Mougères, terroir de Caux, diocèse de Béziers, à Béziers, par Jean Martel, MDCXLIX*, œuvre d'un dominicain dont on ne connaît point le nom. Aussi son collaborateur, M. l'abbé Douais, a-t-il fait subir au livre toutes les retouches nécessaires pour les âmes pieuses auxquelles il s'adressait, sans l'altérer sensiblement. C'est une très-succinte histoire du couvent et de l'église, qui remonteraient au quinzième siècle, des persécutions qu'eurent à subir, de la part des hérétiques, les dominicains qui avaient été mis en possession de ce monastère, de sa ruine, de son rétablissement et des miracles opérés par l'intercession de Notre-Dame de Pitié. La seconde partie, due en grande partie au R. P. chartreux, raconte l'histoire de Mougères depuis la Révolution; sa vente, son acquisition par une pieuse femme pour la rendre à l'Église, l'installation des chartreux en 1825, les faits qui se rattachent à cette nouvelle chartreuse, l'élection des divers prieurs qui s'y sont succédé et la continuation du pèlerinage et des grâces qu'on y reçoit. Une troisième partie donne des pièces anciennes et nouvelles, à l'usage des pèlerins. Enfin on trouve des notes historiques d'un sérieux intérêt sur les sanctuaires dédiés à la Vierge dans le diocèse de Montpellier, sur les Bonzy, évêques de Béziers, sur l'auteur du livre réimprimé dans la première partie, et enfin sur les couvents de dominicains de Béziers, Mougères, Montpellier et Clermont-l'Hérault. R. S.

Enceintes successives de Nîmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours, par F. Germer-Durand. Nîmes, Catelan, 1877 (réédition), in-12 de 104 p., avec une planche. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage de M. Germer-Durand peut être pris par les touristes comme un guide sûr, et en même temps servir aux archéologues et profiter à leur instruction en recherchant les traces des diverses enceintes de la curieuse ville de Nîmes, sous les Romains, au moyen âge, dans les temps modernes, il en donne en quelque sorte l'histoire, et rappelle les événements qui en ont fait modifier la forme; ses descriptions, et ses monographies des tours et des portes lui fournissent l'occasion d'exposer les systèmes de défense employés aux diverses époques, et lui permettent bien des fois de donner, sur les mœurs et les usages d'autrefois, de curieux détails; il y a même trouvé l'occasion d'une courte étude sur la population de Nîmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours. V. M.

Histoire et pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, par l'abbé Maximilien Nicol, professeur au petit séminaire de Sainte-Anne. Sainte-Anne d'Auray, librairie du Pèlerinage, 1876, in-18 de XII-256 p. — Prix : 1 fr. 50.

Quelques gravures ajoutées à ce charmant volume le rendront encore plus agréable aux lecteurs. Qui n'a entendu parler du sanctuaire de Notre-Dame d'Auray, du concours de pèlerins qui s'y fait incessamment, de la dévotion des Bretons pour leur sainte patronne, et même de la beauté de l'édifice que la piété des donateurs a permis d'y élever depuis quelques années ? Qui, par conséquent, n'aimerait à savoir cette histoire, à connaître les noms, les dates, les miracles allégués, les grâces obtenues ? M. l'abbé Nicol, installé sur les lieux, encouragé par son évêque, nous donne ces récits complets, dans une bonne forme littéraire, avec des divisions bien conçues, qui classent chaque chose, excluant toute confusion. Une première partie s'occupe de la statue miraculeuse. La chapelle est l'objet spécial de la seconde partie. Mais cette chapelle devait faire place, de nos jours, à une basilique splendide, et cette basilique occupe toute la troisième partie. Enfin, on a joint à ces notions la liste des grâces obtenues et les prières en usage auprès de sainte Anne.

V. Postel.

Les Galeries souterraines, par M. Maxime Hélène. Paris, Hachette, 1876, in-18 j. de 352 p., et 35 vignettes. (*Bibliothèque des merveilles.*) — Prix : 2 fr. 25.

Dès l'antiquité préhistorique, la métallurgie du bronze et du fer nécessita les premiers travaux qui pénétrèrent dans le sol. Puis, sous les Pharaons, furent creusés, dans les rochers du Nil, les temples (*Spéos*) d'Ebsamboul, aux statues colossales, et les grandes nécropoles, telles que le *Sérapéum* de Memphis. Plus tard l'Inde eut aussi ses sanctuaires souterrains, comme ceux d'Ellora et d'Elephanta, si imposants avec leurs lourds piliers, leurs éléphants et leurs lions gigantesques. Les Romains, à leur tour, réalisèrent aux abords de la ville éternelle d'admirables travaux, qui sont encore des modèles pour l'aménagement des eaux et la construction des égouts; parfois même, notamment près de Soleure et de Bougie, ils ont percé des routes en tunnel. Mais, depuis l'emploi de la houille et de la vapeur, les travaux souterrains ont pris une importance exceptionnelle, sous la pression des nécessités urgentes de l'industrie. Forages de puits artésiens, recherches de mines et approfondissement des galeries même sous l'Océan; tunnels pour routes et chemins de fer d'abord à travers les montagnes, puis sous les fleuves et bientôt sans doute sous la Manche; canalisations multipliées sous les grandes capitales pour les eaux, les égouts, le gaz, la poste pneumatique et aussi pour la circulation des chemins de fer métropolitains; enfin percement des massifs alpestres, hier au mont Cenis, aujourd'hui au Saint-Gothard, demain au Simplon, M. Maxime Hélène expose avec un soin minutieux tous ces efforts progressifs de l'industrie. Il y rattache mille détails accessoires, tant sur les moyens e sayés pour suppléer aux percements de montagnes (chemins de fer à crémaillière, systèmes funiculaires), que sur les procédés mêmes du travail (usage de la dynamite, emploi de l'air comprimé, et perforatrices). Pour ces derniers engins notamment, les descriptions toujours exactes accompagnées de bonnes figures, paraîtront claires, même à ceux qui n'ont pu visiter aucun des chantiers de Modane et de Bardonnèche, de Gœschenen ou d'Airolo. Il est seulement à regretter qu'un livre dont la lecture est instructive et attachante, soit déparé par quelques imperfections :

par exemple, une tirade contre le moyen âge (p. 20), qui pour la vérité et le style semble empruntée à un mélodrame de boulevard, et aussi plusieurs phrases d'une incorrection extra-fantaisiste (entre autres, p. 19 et p. 280). Ce ne sont là au surplus que des retouches faciles à faire lors d'un nouveau tirage.

A. D.

Les Inventeurs du gaz et de la photographie, *Lebon d'Humbersin; Nicéphore Niepce; Daguerre,* par le baron Ernouf. Paris, Hachette, 1877, in-12 de 191 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. le baron Ernouf poursuit la série de ses biographies scientifiques et industrielles. Son nouveau volume contient, avec la vie trop ignorée de Lebon d'Humbersin, l'histoire de l'invention du gaz d'éclairage et une notice très-détaillée sur les inventeurs de la photographie, Nicéphore Niepce et Daguerre, où l'auteur s'est appliqué à établir, d'après les données les plus certaines, la part qui revient à chacun de ces savants dans leurs découvertes. Une description de l'usine à gaz de la Villette et une note sur la photochromie terminent ce volume et ajoutent encore à son intérêt.

J.-M. R.

Correspondance entre Schiller et Gœthe. Extraits publiés avec une introduction et des notes, par B. Lévy, inspecteur général des langues vivantes. Paris, Hachette, 1875, in-16 de xliv-568 p. — Prix : 3 fr.

Le petit livre que M. Lévy, bien connu dans le monde des écoles par ses publications de classiques allemands, a fait paraître en 1875, mérite une mention tardive; la rentrée des classes lui rend quelque actualité. Il serait sans doute superflu de rien dire ici sur la correspondance entre Schiller et Gœthe, mais on me permettra cependant de faire observer que sa lecture, pour être de quelque agrément et de quelque profit, exige des élèves une connaissance qu'ils ne peuvent avoir de la littérature allemande en général et des œuvres de Schiller et de Gœthe en particulier. Cette réserve faite sur le choix de l'ouvrage, on ne peut qu'en louer l'exécution. Des notes nombreuses, en français, parent de leur mieux à l'inconvénient que je signale. Une introduction assez étendue — trop étendue peut-être — raconte les débuts et les péripéties de la liaison des deux écrivains.

Maintenant qu'il semble être sérieusement question en France d'apprendre les langues étrangères, les professeurs devraient se hâter de remédier à notre pénurie d'éditions classiques d'auteurs allemands. La connaissance des langues étrangères ne fera de véritables progrès que le jour où, on pourra mettre entre les mains des élèves, outre les livres d'étude proprement dits, un certain nombre d'ouvrages d'une lecture facile et attrayante. Le livre de M. Lévy, bien que ne répondant pas parfaitement au programme, semble avoir été inspiré par cette idée.

Emm. de Saint-Albin.

Les Familles de Vitré de 1490 à 1789, *avec listes et pièces justificatives,* par Ed. F***. Rennes, J. Plihon, 1877, in-12 de 162 p. — Prix : 2 fr.

Nous trouvons, dans ce livre, un résumé trop succinct de ce que nous appellerons les *livres de raisons* des familles de Vitré, livres si bien mis en honneur par M. de Ribbe pour d'autres provinces. «Les vertueuses traditions des

ancêtres sont un trésor sacré : chez les races qui les respectent, tout est ferme ; chez celles qui les abandonnent, tout est indécis, chancelant. Les circonstances y commandent et font sacrifier l'honneur à l'argent, la conscience à l'ambition. » Après ce préambule significatif, M. Ed. F*** donne un court aperçu de l'histoire de Vitré, qui l'amène à nous montrer les habitants se livrant au commerce d'outre-mer, amassant des richesses, recueillant des honneurs, arrivant à la noblesse et donnant à tous les actes de leur vie l'empreinte de ces nobles sentiments que le christianisme sait graver au fond des cœurs : respectueux de l'autorité, justes envers tous, généreux envers les églises qu'ils ornent et embellissent, charitables envers les pauvres et les malades, fournissant à leur patrie de vaillants défenseurs, à leur mère, l'Église, des ministres pleins de zèle, travaillant à la prospérité de leur pays en s'occupant de leurs affaires et en élevant leurs enfants avec soin. On regrette de faire une course si rapide dans un pays qui offre tant de charmes, car cette première partie compte à peine 57 pages, et donne beaucoup de notes historiques accompagnant les citations. La seconde partie (p. 1-162) est une liste, véritable livre d'or des familles de Vitré, qui ont fourni des religieux, des hommes d'épée, des magistrats, des administrateurs, etc., avec l'indication des sources, les dates et une table alphabétique. V. M.

François de la Noue, *dit Bras-de-fer,* par C. Vincens. Paris, à la Société des écoles du dimanche, in-18 de 395 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume est un récit abrégé de la vie du célèbre héros de la Réforme et en même temps un résumé assez partial des guerres de religion. Nous ne saurions l'analyser ici ; et il nous semble suffisant d'en indiquer l'esprit général. Voici, par exemple, ce que dit l'auteur de l'affaire de Vassy : « L'émotion fut profonde dans toute la France. La populace catholique ressentit une joie féroce ; elle venait de goûter au sang et le régal lui plaisait (p. 21). » Plus loin, passant légèrement sur le premier « acte de violence » des huguenots, il ajoute : « Les représailles des catholiques furent terribles. Partout on se mit à noyer, pendre, égorger ceux qu'on soupçonnait d'hérésie. Les paysans furent autorisés à les tuer comme des bêtes fauves, ils n'y manquèrent pas (p. 36). »

Il est à peine besoin de faire remarquer qu'une semblable manière d'écrire l'histoire ne peut être du goût des gens sérieux, et devient tout à fait inadmissible quand le livre est destiné aux classes populaires.

G. B. D. P.

Vie de Crillon, par H. Garnier. Tours, Mame, 1877, gr. in-8 de 230 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre est l'œuvre unique d'un élève de l'École des chartes, enlevé par la mort à l'heure où il allait recueillir les fruits de ses laborieuses et brillantes études ; il est dédié à M. Léon Gautier. Ce n'est point une histoire de Crillon écrite d'après des ouvrages de seconde main, et rachetant tout au plus par quelques qualités de style, ses défauts de critique, c'est une œuvre de longue haleine, faite d'après les documents les plus authentiques et les mémoires du temps dont le témoignage est sérieusement contrôlé ; plusieurs assertions inexactes relatives à divers circonstances de la vie de Crillon et propagées par ses historiens sont réfutées par des arguments décisifs : telle est l'affirmation de sa présence à la bataille d'Ivry. L'auteur

a surtout tiré un excellent parti de la belle collection de lettres missives d'Henri IV publiée par M. Berger de Xivrey. Outre ces qualités d'érudition, ce livre révélait chez son auteur une remarquable aptitude dans l'art d'écrire l'histoire, non-seulement par la précision et la richesse de son style, mais par la justesse et la grandeur de ses vues. Telles sont les pages où il résume à grands traits la vie de Crillon et établit une très-heureuse comparaison entre son héros et les deux grands capitaines qui l'ont précédé ou suivi, Bayard et Condé. J.-M. R.

VARIÉTÉS

TABLES DES PIÈCES DONNÉES EN PRÉLIMINAIRES ET EN APPENDICES DANS L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET (suite).

	1re édit.	2e édit.		
740.	II 661.	—	1370. Robert, duc de Bar.	p. la monnaie de Bar. — bail.
	II 662.	—	1370. id.	p. son domaine. — reconstitution.
	II 664.	—	1378. Charles V, roi de France.	p. Yolande, cesse de Bar.
	II 666.	—	1383. Henry, fils de Robert, duc de Bar.	et Marie de Coucy. — mariage.
	II 665.	—	1385. Robert, duc de Bar.	p. l'hôpital de Bar.
745.	II 667.	—	1386. Charles, fils de Robert, duc de Bar.	Testament.
	II 668.	—	1387. Duché de Bar.	et duché de Luxembourg.—Landfriede.
	II 671.	—	1393. Phil., duc de Bourgogne	et Charles II, duc de Lorr. — accord p. les prisonniers de 1391.
	II 673.	—	1395. Raoul de Coucy, évêque de Metz.	et Charles II, duc de Lorr. — acc. p. Remberviller et Epinal.
	II 674.	—	1397. Henri, fils de Robert, duc de Bar.	Testament.
750.	II 676.	—	1399. Robert, duc de Bar.	p. Edouard, son fils. — don du marquisat de Pont-à-Mousson.
	II 677.	—	1399. Duché de Bar.	et duché de Luxembourg,—Landfriede.
	III 159.	—	1402. Marie de France, duchesse de Bar.	Testament.
	III 162.	VI 80.	1406. Charles II, duc de Lorr.	et Toul, cité. — traité.
	—	VI 88.	1406. id.	et Ch. VI, roi de Fr. — traité p. Neufchateau et Châtenoy, etc.
755.	III 631.	—	1406. Robert, duc de Bar.	à l'empereur.—Dénombrement de ses terres de Flandres.

1re édit.	2e édit.			
—	VI 90.	1407.	Charles II, duc de Lorr.	1er testament.
III 170.	VI 94.	1409.	Robert, duc de Bar.	partage entre ses trois fils.
—	VI 98.	1410.	Edouard, mis du Pont.	au gouvernr du Luxembourg. — trève entre Bar et Luxembourg.
III 174.	VI 99.	1411.	Edouard III, duc de Bar.	p. Verdun, cité. — garde.
760. II 503.	—	1413.	Ville d'Epinal.	p. Raoul de Coucy, év. de Metz.
—	VI 107.	1414.	Edouard III, duc de Bar.	p. Luxembourg. — Négociations de paix.
III 180.	VI 109.	1415.	id.	Testament.
III 182.	VI 111.	1418.	René d'Anjou et Isabelle de Lorraine.	Mariage.
III 185.	VI 115.	1419.	Yolande d'Anjou et Louis son fils.	p. René d'Anjou. — duché de Bar.
765. III 631.	VI 115.	1420.	Charles II, duc de Lorr.	p. Toul, cité. — paix.
III 634.	VI 118.	1420.	id.	à Henri V, roi d'Anglet.
III 635.	VI 119.	1420.	Fidéjusseurs lorrains.	p. le mariage de René et Isabelle.
III 186.	VI 123.	1423.	Ferry de Ludres.	et Metz, cité. — paix.
III 187.	VI 124.	1424.	Charles II, duc de Lorr.	2e testament.
770. —	VII 373. VII 377. VII 382.	1430.	René Ier, duc de Lorr. et Isabelle.	p. la noblesse de Lorr. confirmon de privil.
III 638.	VI 130.	1430.	Louis, cardinal de Bar.	Testament.
III 642.	VI 135.	1431 (1432).	Robert de Sarbruck, Sr de Commercy.	compromis p. la paix avec René I, duc de Lorraine.
III 644.	VI 137.	1432.	René Ier, duc de Lorraine.	et Conrad, év. de Metz. — rançon de l'évêq.
III 217.	VI 139.	1432.	Ant. de Croy.	et Marguerite de Vaudémont. — mariage.
775. III 646.	VI 143.	1432.	Ferry de Vaudémont.	et Yolande de Lorraine. — mariage.
III 192.	—	1432.	Charles VII, roi de France.	à ceux de Bar. — lettre.
III 220.	VI 149.	1434.	Sigismond, emp.	à Robert, sr de Commercy.
III 193.	VI 150.	1434.	Margte de Bavre, veuve de Charles III, duc de Lorr.	Testament.
III 221.	VI 153.	1435.	Les év. de Metz, de Verdun et 80 autres Sgrs.	Landfriede, p. la paix publique.
780. III 385.	—	1436.	René Ier, duc de Lorr.	prohibition des vins étrangrs. — mandment.
III 130.	VII 157.	1436.	Philippe, duc de Bourggne.	à René Ier, duc de Lorr. — répit de sa prison.
III 653.	VI 156.	1436.	Jean de Calabre.	et Marie de Bourbon. — mariage.
III 195.	VI 157.	1436.	Rob. des Hermoises et Jehanne de Lys.	à Colart de Failly. — vente de Haraucourt.

	1re édit.	2e édit.			
	III 222.	VI 159.	apr. 1436.	Phil. duc de Bourgogne.	à René, duc de Bar. — demandes.
785.	III 197.	VI 162.	1437.	Charles VII, roi de France.	p. le Barrois. — sauvegarde.
	III 198.	VI 163.	1441.	Marguerite d'Anjou.	et Henri VI, roi d'Angleterre. — mariage.
	III 654.	VI 164.	1441.	Levée des corps de saints évêques.	à St-Mansuy de Toul. — abb.
	III 656.	VI 166.	1441.	Louis, év. de Toul, et 27 seigneurs lorrains.	Landfriede.
	—	VII 357.	1444.	Charles VII, roi de France.	p. Epinal, abb. — confirmon de priviléges.
790.	—	VII 358.	1444.	id.	p. St-Nicolas, ville et égl. — sauvegarde.
	—	VII 360.	1444.	id.	p. Remiremont, abb. — protection.
	III 659.	VI 170.	1444.	Marguerite d'Anjou.	à Henri VI, roi d'Angleterre. — mariage.
	III 686.	VI 171.	1445.	René Ier, duc de Lorr.	p. Jean de Calabre fait lieut.-gal en Barrois.
	III 476.	—	1445.	id.	et Metz, cité. — traité.
795.	III 660.	—	1445.	id.	p. Jean de Calabre. — don du marquisat de Pont-à-Mousson.
	—	VII 361.	1445.	Charles VII, roi de France.	p. Gorze, abb. — protection.
	—	I 109.	1446.	Chapitre de Ste Ode.	à St-Arnould de Metz, abb. — généalogie de Saint Arnould.
	III 199.	VI 173.	1448.	L'ordre des chevaliers du Croissant.	Statuts.
	—	VI 188.	1448.	Chapitre proval de l'ordre de St-Benoît.	id.
800.	III 215.	VI 190.	1450.	Nicolas V, pape.	p. Metz, cité. — concordat germanique.
	II 615.	—	1451.	id.	p. Vaudémont, collégle.
	III 212.	VI 191.	1452.	René Ier, duc de Lorr.	p. Jean de Calabre. — don du duché de Lorr.
	III 662.	VI 193.	1453.	id.	et Ferry, cte palatin du Rhin. — alliance.
	III 214.	VI 196.	1453.	Nicolas V, pape.	p. Metz, cité et évêché. — concordat german.
			1453.	Voy. 1060 et vers 1150.	
805.	III 664.	VI 196.	1459.	Ferry, cte de Vaudémont.	1er testament.
	III 224.	VI 199.	1464.	Jean II, duc de Lorraine.	et Charles, comte de Charolais. — traité.
	—	VII 373. VII 376. VII 382.	1464.	id.	p. la noblesse de Lorr. — confirmation de priviléges.
	III 225.	VI 200.	1465.	Charles, cte de Charolais.	p. Louis XI, roi de Fr.

	1re édit.	2e édit.			
	III 225.	VI 201.	1465.	Les princes de la ligue du bien public.	et Louis XI, roi de Fr. — paix.
810.	III 231.	VI 207.	1465.	Louis XI, roi de France.	à Jean II, duc de Lorr. — remise d'homge.
	III 669.	VI 209.	1466.	Nicolas de Lorraine.	et Anne de France. — mariage.
	III 666.	VI 211.	1466.	Louis XI, roi de France.	à Jean II, duc de Lorr.
	III 668.	VI 209.	1466.	id.	à ceux de Bar.
	—	VII 364.	1466.	La ville d'Epinal.	à Jean II, duc de Lorr. — soumission.
815.	—	VII 366.	1466.	Nicolas, mis du Pont.	p. Epinal. — priviléges.
	III 667.	V 212.	1466 (1467).	Louis XI, roi de France.	p. Nicolas, duc de Calabre.
	III 668.	VI 213.	1467.	id.	à ceux de Bar. — lettre.
	—	VII 370.	1467.	George, év. de Metz.	p. la cité de Metz et le chapitre. — pacification.
	III 672.	VI 214.	1469.	Marguerite de Lorraine, dame de Blamont.	Testament.
820.	III 232.	VI 216.	1470.	Ferry, cte de Vaudémont.	2e testament.
	III 237.	VI 222.	1471.	René de Vaudémont.	et Jeanne de Harcourt. — mariage.
	III 239.	VI 224.	1472.	René Ier, duc de Lorraine, roi de Sicile.	p. le cte de Campo-Basso. — don de Commercy.
	III 241.	VI 226.	1472.	Nicolas, duc de Lorraine.	et Antoine, év. de Toul. — traité.
	III 263.	VI 229.	1472.	Antoine, év. de Toul.	à Nicolas, duc de Lorr.
825.	III 266.	VI 231.	1472.	Nicolas, duc de Lorraine.	et Charles, duc de Bourgogne. — alliance.
	III 268.	VI 234.	1473.	id.	à Charles, duc de Bourgogne. — lettre.
	III 269.	VI 235.	1473.	id.	procuration pour son mariage avec Marie de Bourgogne.
	—	VI 236.	1473.	Yolande d'Anjou, desse de Lorraine.	p. René, son fils. — cession du duché.
	III 674.	VI 237.	1473.	Charles, duc de Bourgogne.	p. Georg. de Bade, év. de Metz. — promesse de Sarrebourg.
830.	III 270.	VI 239.	v. 1473, 1474.	René II, duc de Lorr.	et Louis XI, roi de Frce. — alliance contre Ch., duc de Bourgogne.
	III 675.	VI 241.	1474.	id.	et Louis XI, roi de Frce. — alliance contre Ch., duc de Bourgogne.
	III 676.	VI 241.	1474.	René Ier, duc de Lorraine, roi de Sicile.	Testament.
	III 272.	VI 251.	1474.	Marie, veuve d'Ant. de Vaudémont.	Testament.
	III 476.	—	1474.	René II, duc de Lorr.	et Metz, cité. — traité.

	1re édit.	2e édit.			
835.	III 669.	VI 254.	1475.	Louis XI, roi de France.	à ceux de Bar contre le duc de Bourgogne.
	III 275.	VI 255.	1475.	Les dames et seigneurs de Fénestranges.	p. Fénestranges, collégiale. — fondation.
	III 278.	VI 259.	1475.	René Ier, duc de Lorr. roi de Sicile.	à S. d'Anglure. — révocation du don de Gondrecourt, etc.
	III 123.	VII 150.	1476.	René II, duc de Lorraine.	contre les Bourguignons — mandement.
	III 126.	VII 153.	1476.	Charles, duc de Bourgogne.	à René II, duc de Lorr. — rép. aux défiances.
840.	III 281.	VI 262.	1476.	Jean, archev. de Trèves.	p. St-Mathias de Trèves, abb. — union de St-Germain, abb.
	III 282.	VI 263.	1476.	Louis XI, roi de France.	p. René Ier duc de Lorr. roi de Sicile. — mainlevée.
	—	VI 265.	1476.	René II, duc de Lorraine.	p. St-Dié, abb. — protection.
	III 284.	VI 266.	1476.	id.	p. Nancy. — capitulation de la ville.
	—	VII 376. / VII 382.	1477.	id.	p. la noblesse de Lorr. confirmation de priviléges.
845.	III 286.	VI 268.	1478.	Louis XI, roi de France.	et René II, duc de Lorr. — alliance.
	III 286.	VI 268.	1478.	Maximilien d'Autriche et Marie.	et René II, duc de Lorr. — alliance.
	III 688.	VI 270.	1479.	René Ier, duc de Lorraine, roi de Sicile.	p. René II, duc de Lorr. — bail du Barrois.
	III 686 bis.	VI 272.	1480.	id.	p. Louis XI, roi de Frce. — bail du Barrois.
	III 288.	VI 274.	1482.	René II, duc de Lorraine,	jugement d'un gage de batailles.
850.	III 294.	VI 281.	1484.	Pierre de Bourbon, seigneur de Beaujeu.	et René II, duc de Lorr. — alliance.
	III 295.	VI 282.	1484.	Yolande, mère de René II, duc de Lorraine.	Testament.
	III 296.	VI 284.	1485.	René II, duc de Lorraine.	et Philippe de Gueldre. — mariage.
	III 297.	VI 285.	1486.	id.	et Jeanne de Harcourt. — accord après leur divorce.
	—	VI 286.	1486.	id.	à Charles VIII, roi de France. — protestn.
855.	III 685.	VI 287.	1488.	Innocent VIII, pape.	p. René II, duc de Lorr. — son divorce.
	—	VII 380.	1489.	René II, duc de Lorraine.	aux États de Lorraine. — déclaration sur le don gratuit.

	1re édit.	2e édit.			
	III 299.	VI 289.	1490.	Jean, archev. de Trèves.	p. René II, duc de Lorr. et Metz, cité. — pacification.
	III 476.	—	1490.	René II, duc de Lorraine.	et Metz, cité. — traité.
	III 302.	VI 292.	1493.	Marguerite d'Anjou.	et Henri VI, roi d'Angleterre. — attestation de mariage.
860.	III 303.	VI 293.	1493.	René II, duc de Lorraine.	et Metz, cité. — paix.
	III 305.	VI 296.	1493.	id.	à Philippe de Gueldre. — douaire.
	III 308.	VI 298.	1494.	Charles VIII, roi de France.	p. René II, duc de Lorr. et Robert de La Marck. — pacification.
	III 310.	VI 300.	1494.	René II, duc de Lorraine.	et Robert de La Marck. — procuration de René II pour traiter.
	III 311.	VI 302.	1494.	id.	et Henri, év. de Metz, son oncle. — partage.
865.	III 314.	VI 305.	1495.	Maximilien, roi des Romains.	à René II, duc de Lorr. — reversales de reprises.
	III 315.	VI 306.	1496.	René II, duc de Lorraine.	p. les fils de G. Cabouat. — déclaration de noblesse maternelle.
	III 315.	VI 306.	1496.	id.	p. le Barrois. — mandement pour la taille.
	III 315.	VI 307.	1496.	Claude, Sr de Blamont.	Testament.
	III 318.	VI 310.	1497.	Charles VIII, roi de France.	p. René II, duc de Lorr. — pension.
870.	—	VII 406.	1497.	René II, duc de Lorraine.	p. Nancy. — priviléges.
	III 319.	VI 311.	1498.	Jeanne de Laval, seconde femme de René Ier, duc de Lorr., roi de Sicile.	Testament.
	III 324.	VI 317.	1499.	René II, duc de Lorraine.	p. Olry de Blamont, évêque de Toul.
	III 326.	VI 318.	1500.	Jean Bâtard d'Anjou.	et Marguerite de Glandève. — mariage.
	III 333.	VI 326.	1501.	René II, duc de Lorraine	et Philippe, archiduc d'Autriche. — traité de Middelbourg.
875.	III 337.	VI 330.	1503.	Les procureurs de René II, duc de Lorraine.	p. Deneuvre, Blamont, etc. — prise de possession.
	III 350.	VI 344.	1505.	Olry de Blamont, évêque de Toul.	Testament.
	III 355.	VI 349.	1506.	René II, duc de Lorraine.	1er testament.
	III 360.	VI 356.	1508.	Etats de Lorraine et de Bar.	p. Antoine, duc de Lorr. — mise hors de tutelle.
	III 362.	VI 358.	1514.	Antoine, duc de Lorraine.	et Renée de Bourbon. — mariage.

	1re édit.	2e édit.			
880.	III 365.	VI 361.	1516.	Maximilien Ier, empereur.	et Ant , duc de Lorr. et Jean, év. de Metz. — alliance pour dix ans.
	III 368.	VI 364.	1518.	Léon X, pape.	p. la Madeleine de Verdun, abb.—concordat germanique.
	III 372.	VI 369.	1519.	id.	p. Verdun, égl. — concordat germanique.
	III 375.	VI 372.	1520.	Philippe de Gueldre, duchesse de Lorraine.	Testament.
	III 383.	VI 380.	1521.	Léon X, pape.	p. le duché de Lorr. — juridiction.
885.	III 379.	VI 377.	1522.	Charles-Quint, empereur.	et Antoine, duc de Lorr. — traité.
	—	VII 386.	1526.	Antoine, duc de Lorraine.	aux Etats de Lorr. — déclaration sur le don gratuit.
	—	VII 387.	1529.	Les Etats de Lorraine à Nancy.	Articles présentés au duc.
	III 385.	VI 382.	1530.	Antoine, duc de Lorraine.	p. le Barrois. — recherche des mines d'argent.
	III 477.	—	1532 (1533).	id.	et Metz, cité. — traité.
890.	—	VII 381.	1533 (1535).	id.	p. la noblesse de Lorr. — confirmation de priviléges.
	—	VII 391.	1540.	id.	p. la noblesse de Lorr. — lettres de non-préjudice.
	III 387.	VI 383.	1540.	François Ier, duc de Lorr.	et Christine de Danemarck. — mariage.
	III 391.	VI 388.	1541.	Antoine, duc de Lorraine, et François son fils.	à François Ier, roi de France. — reprises pour le Barrois.
	III 392.	VI 389.	1541.	Antoine, duc de Lorraine, et François son fils.	à François Ier, roi de France. — cession de Stenay.
895.	III 393.	VI 390.	1542.	Ferdinand, roi des Romains.	et Antoine, duc de Lorr. — traité de Nuremberg. — liberté du duché.
	III 393.	VI 390.	1543.	(donné sous 1553) Charles-Quint, empr.	et Antoine, duc de Lorr. — ratification du traité de Nuremberg.
	III 398.	VI 395.	1544.	Antoine, duc de Lorraine.	Testament. — union de Lorr. et de Bar.
	III 400.	VI 398.	1544.	Charles-Quint, empereur.	à M. de Saint-Maurice, son ambassadeur en France. — Stenay.
	III 403.	VI 401.	1544.	François Ier, roi de France.	au duc de Lorr. — restitution de Stenay.

1re édit.	2e édit.			
900. III 404.	VI 402.	1544.	id.	au duc de Lorr. — restitution de Stenay.
III 405.	VI 403.	1545.	François Ier, duc de Lorr.	Testament.
III 406.	VI 404.	1545.	L'ambassadeur d'Espagne.	à la princse de Portugal.
III 406.	VI 405.	v. 1545.	L'abbé de Luxeuil.	à M. de Saint-Maurice, ambassadeur de l'empereur en France.
III 403.	VI 401.	1546.	Charles-Quint, empereur.	à Marie, gouvernte des Pays-Bas. — Stenay.
905. III 402.	VI 400.	1546.	Marie, gouvernante des Pays-Bas.	à Charles-Quint, empereur (note chiffrée). — Stenay.
III 409.	—	1546.	Christine de Danemarck, duchesse de Lorraine.	p. Verdun, église. — Hattonchâtel.
III 413.	—	1546.	Paul III, pape.	p. Toul, égl. — bénéfices.
III 416.	—	1548.	Nicolas, comte de Vaudémont.	et Marguerite d'Egmont. — mariage.
III 420.	VI 79.	1549.	Robert de La Marck, S' de Sedan.	sur un combat judiciaire. — jugement.
910. III 421.	—	1549.	Jean de Haranges, S' de Mérauveau.	sur un combat judiciaire. — protestation.
III 422.	—	1550.	Charles-Quint, empereur.	à Marie, gouvernte des Pays-Bas.
III 423.	VI 407.	1550.	La duchse de Lorraine et le comte de Vaudémont.	p. la remise du corps de Charles le Témérre.
III 423.	—	1550.	La duchesse de Lorraine.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
III 424.	—	1550.	La duchse de Lorraine et le comte de Vaudémont.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
915. III 424.	VI 408.	1550.	Les commissres lorrains. Déclaration.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
III 425.	VI 408.	1550.	Les commissres bourguignons. Déclaration.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire.
			Mémoral de la cérémnie.	p. la remise du corps de Charles le Téméraire. (Voy. table II, Charles le Téméraire.)
III 425.	VII 189.	1552.	Henri II, roi de France.	p. Bar, Gondrecourt, Châtillon, etc. — déclaration.
		1553.	Voyez 1543.	
III 426.	VII 190.	1558.	Charles III, duc de Lorr.	et Claude de France. — mariage.
III 429.	VII 193.	1558.	Christine, duchsse de Lorr.	et Henri II, roi de France. — articles pour la paix.
920. III 430.	VII 194.	1561.	Toussaint d'Hocedy, évêq. de Toul.	à Charles III, duc de Lorr. — cession de souveraineté.
—	VII 409.	1561.	Charles, cardal de Lorr., évêq. de Metz.	et Charles III, duc de Lorr. — échanges.

1re édit.	2e édit.			
—	VII 410.	1561.	Charles, cardal de Lorr., évêq. de Metz.	et Charles III, duc de Lorr. — cession de Gorze.
—	VII 411.	1562.	Charles III, duc de Lorr.	p. Warangéville, prré. — transaction.
—	VII 413.	1563.	Ferdinand Ier, empereur.	p. Remiremont, abb.
925. III 432.	—	1564.	Christine, duchsse de Lorr.	au cardnal de Granvelle.
III 433.	—	1564.	Le baron de Polweiller.	id.
III 422.	—	1564.	id.	id.
III 433.	—	1564.	Le cardinal de Granvelle.	à Ferdinand Ier, empr.
III 434.	—	1564.	Ferdinand Ier, empereur.	au cardnal de Granvelle.
930. III 434.	—	1564.	id.	à Christine, duchesse de Lorr.
III 435.	—	1564.	Docteur Seldius.	au cardnal de Granvelle.
—	VII 416.	1564.	Ferdinand Ier, empereur.	p. Remiremont, abb.
—	VII 421.	1566.	Le Bailly de Vosges.	contre id.
—	VII 424.	1566.	Jean, comte de Salm.	à Charles III, duc de Lorr.
935. —	VII 426.	1566.	Marguerite, abbesse de Remiremont.	p. Charles III, duc de Lorr. — déclaration.
—	VII 427.	1566.	Charles II, duc de Lorr.	p. Remiremont, abb.
—	VII 428.	1567.	Maximilien II, empereur.	p. Charles III, duc de Lorr. — investitures.
III 435.	—	1569.	Pie V, pape.	p. St-Sauveur, abb. — translaton à Domevre.
III 436.	—	1571.	Charles IX, roi de France.	et Charles III, duc de Lorr. — concordat.
940. III 438.	—	1571.	id.	au Parlemnt de Paris. — sur le concordat avec le duc de Lorr.
—	VII 428.	1571.	N. Pseaume, évêque de Verdun.	p. Gorze, abb.
III 688.	—	1572.	Grégoire XIII, pape.	p. l'université de Pont-à-Mousson. — érecton.
—	VII 430.	1572.	id.	p. Gorze, abb. — sécularisation.
—	V prélim. 263.	1573.	Charles III, duc de Lorr.	Vérifications de noblesse. — édit.
945. III 444.	—	1574.	Claude de France, duchesse de Lorraine.	Testament.
III 442.	—	1575.	Henri III, roi de France.	p. Charles III, duc de Lorr. — déclaration.
III 445.	—	1575.	id.	et Louise de Lorraine. — mariage.
—	V prélim. 265.	1577.	Charles III, duc de Lorr.	Vérifications de noblesse. — commisson.
—	V prélim. 267.	1578.	Le maréchal de Lorraine.	Vérifications de noblesse. — commisson.
950. III 46.	—	1579.	Charles III, duc de Lorr.	Nouveau calendrier et comnt de l'année à janvier. — ordonnce.

	1re édit.	2e édit.			
	—	VII 436.	1579.	Renée, abbesse de Remiremont.	et Charles III, duc de Lorr. — transaction.
	III 439.	—	1581.	Henri, duc de Guise.	à Charles III, duc de Lorr. — vente de Hombourg et St-Avold.
	III 447.	—	1581.	Le procureur général du roi	Rédaction des coutumes de Bar. — appel.
	III 448.	—	1581.	Le parlement de Paris.	Rédaction des coutumes de Bar. — ordonnce.
955.	III 447.	—	1582.	Charles III, duc de Lorr.	Nouveau calendrier et retrancht de 10 jours. — ordonnance.
	—	V prélim. 268.	1585.	id.	Vérifications de noblesse. — ordonnce.
	III 448.	—	1588.	id.	Révocation des coadjuteurs ecclésiastiques. — édit.
	III 450.	—	1594.	Henri IV, roi de France.	et Charles III, duc de Lorr. — traité de St-Germain.
	III 453.	—	1595.	id.	et Charles III, duc de Lorr. — traité de Folembray.
960.	III 455.	—	1596.	Eric de Lorraine, évêque de Verdun.	à Clément VIII, pape.
	III 456.	—	1597.	Fr. de Vaudémont, fils de Charles III, duc de Lorr.	et Christine de Salm. — mariage.
	—	VII 439.	1598.	Henri de Lorr., fils de Charles III, duc de Lorr.	et Catherine de Bourbon. — mariage.
	—	V prélim. 270.	1599.	Charles III, duc de Lorr.	Anoblments. — déclaron.
	III 463.	—	1602.	Clément VIII, pape.	p. la primatle de Nancy. — érection.
965.	—	VII 447.	1603.	Charles III, duc de Lorr.	et Charles, cardnal de Lorr., év. de Metz. — traité p. les salines.
	III 477.	—	1604.	id.	et Metz, cité. — traité.
	III 481.	—	1604.	Henri IV, roi de France.	approuve le traité entre Metz et Lorr.
	III 483.	—	1606.	Charles III, duc de Lorr.	Testament.
	III 486.	—	1606.	Henri de Lorraine, duc de Bar.	et Marguerite de Gonzague. — mariage.
970.	—	VII 443.	1606.	Chaptre de la primatle de Nancy.	p. Dieulouard. — colllle.
	III 489.	—	1608.	Henri II, duc de Lorr.	au chapitre de St-Dié.
	III 489.	—	1617.	Paul V, pape.	p. les prémontrés de Lorr. — réforme.
	—	VII 449.	1621.	Charles de Lorraine.	et Nicole de Lorr. — mariage.
	—	VII 453.	1621.	Henri II, duc de Lorraine.	Testament.

1re édit.	2e édit.			
975.	—	VII 455.	1621. François de Lorraine et Charles de Lorraine, son fils.	Proteston touchant le mariage de Charles avec Nicole.
	III 440.	—	1623. François de Lorraine, év. de Verdun.	p. Apremont — collégle.
	III 492.	—	1623. Henri II, duc de Lorraine.	et Louis, cte de Nassau. — Navigation sur la Sarre.
	—	VII 456.	1624. François de Lorraine et Charles de Lorr., son fils.	Protestation
	III 493.	—	1625. François de Lorraine et Charles de Lorr., son fils.	Introduction de la loi salique en Lorr.
980.	III 573.	VII 295.	1626. Henri de Lorr., abbé de Saint-Mihiel.	Testament.
	—	VII 394.	1626. Charles IV, duc de Lorr.	p. la noblesse de Lorraine. — confirmon de priviléges.
	—	VII 402.	1626. Etats généraux de Nancy.	Résultat.
	—	VII 401.	1629. id.	Remontrances.
	III 575.	VII 297.	1630. François II, duc de Lorr.	p. Bouquenom, collégle. — fondon.
985.	III 497.	—	1631. Gustave-Adolphe, roi de Suède.	à Charles IV, duc de Lorraine.
	III 505.	VII 194.	1632. Marguerite de Gonzague, duchesse de Lorraine.	Testament.
	III 498.	—	1632. Charles IV, duc de Lorr.	à Gustave-Adolphe, roi de Suède.
	III 498.	—	1632. id.	et Louis XIII, roi de France. — traité de Vic.
	III 500.	—	1632. id.	et Louis XIII, roi de France. — traité de Liverdun.
990.	III 502.	—	1633. id.	et Louis XIII, roi de France. — traité de Nancy.
	III 507.	VII 197.	1634. id.	au cardinal Nicolas-François, son frère. — cession du duché.
	III 511.	VII 201.	1634. id.	à l'empereur. — propositions.
	III 516.	VII 206.	1636. Le Prieur de Saint-Nicolas et autres.	p. les reliques de saint Nicolas. — attestaton.
	—	VII 217.	1638. Les Jésuites de Rome.	sur le mariage du duc Ch. IV et de Nicole. — consultation.
995.	III 520.	VII 209.	1641. Louis XIII et Ch. IV, duc de Lorr.	Traité de Paris (avec les articles secrets).
	III 523.	VII 212.	1641. Charles IV, duc de Lorr.	à Louis XIII, roi de France. — serment.

	1re édit.	2e édit.			
	—	VII 213.	1641.	id.	à Louis XIII, roi de France. — hommage pour Bar.
	III 518.	VII 215.	1641.	Cour souveraine de Lorr.	contre le traité de Paris. — arrêt.
	III 524.	VII 214.	1641.	Nicolas-François de Lorrne	contre le traité de Paris. — protestation.
1000.	—	VII 217.	1641.	Général des jésuites	au P. Cheminet, confesseur du duc Ch. IV.
	—	VII 217.	1641.	id.	au P. Cheminet, confesseur du duc Ch. IV.
	III 525.	VII 218.	1642.	Urbain VIII, pape.	à Charles IV, duc de Lorr. — censure de son mariage avec Béatrix de Cusance.
	—	VII 459.	1644.	Louis XIII, roi de France et Ch. IV, duc de Lorr.	Traité de Guémine.
	—	VII 462.	1644.	Louis XIII, roi de France et Ch. IV, duc de Lorr.	Traité de Guémine. — (articles secrets).
1005.	III 529.	VII 222.	1645.	Clicquot et le maréchal de Villeroy.	Capitulation de La Mothe.
	III 531.	VII 224.	1647.	Charles IV, duc de Lorr.	et la duchesse Nicole. — réconciliation.
	III 559.	VII 253.	1648.	(donné sous 1659) traité de Munster.	Extrait.
	III 518.	VII 209.	1652.	Charles IV, duc de Lorr.	p. St-Nicolas, prieuré. — reliques de saint Nicolas.
	III 535.	VII 229.	1653.	Tribunal de la Rote.	contre le mariage du duc Charles IV avec Béatrix de Cusance. — sentence.
1010.	III 541.	VII 235.	1654.	Cour souverne de Lorrne.	contre l'emprisonnemt du duc Charles IV. — arrêt.
	III 536.	VII 230.	1654.	Tribunal de la Rote.	pour le mariage du duc Ch. IV avec Nicole. — sentence.
	III 538.	VII 232.	1655.	Cour souverne de Lorrne.	protestation en faveur du duc Ch. IV et de la duchesse Nicole.
	—	VII 458.	1657.	Nicole, duchsse de Lorrne.	Testament.
			1659.	Voy. 1648.	
	III 559.	VII 253.	1659.	Traité des Pyrénées.	Extrait.
1015.	III 569.	VII 264.	1660.	Louis XIV, roi de France	au cardinal Mazarin. — pouvoir pour traiter avec le duc de Lorr.
	III 562.	VII 257.	1661.	id.	et Ch. IV, duc de Lorr. — la petite paix. — restitution du duché.

1re édit.	2e édit.			
	—	VII 268. 1662.	id.	et Ch. IV, duc de Lorr. — cession du duché au roi à la mort du duc.
	—	VII 273. 1662.	B. Huin, conseiller en la cour souv. de Lorr.	contre le traité de cession. — avis.
	—	VII 278. 1662.	Cour souverne de Lorrne.	contre le traité de cession. — arrêt.
1020.	—	VII 279. 1662.	Charles IV, duc de Lorr.	à Louis XIV. — lettre.
	—	VII 283. 1662.	id.	p. Mlle de Nemours et le prince Charles. — mariage. — contrat.
	—	VII 288. 1662.	Consultation.	contre le traité entre le roi Louis XIV et le duc Charles IV.
	—	VII 271. 1663.	Louis XIV	et le duc Charles IV. — traité de Marsal.
	—	VII 290. 1663.	Charles IV, duc de Lorr.	à Louis XIV. — lettre.
1025.	—	VII 294. 1663.	id.	p. Mlle de Nemours et le prince Charles. — mariage. — homologation.
	III 577.	VII 299. 1663.	id.	et Beatrix de Cusance. — mariage. — contrat.
	III 579.	VII 302. 1663.	id.	et Beatrix de Cusance. — mariage. — procuration du duc.
	III 581.	VII 303. 1663.	id.	à l'Electeur de Bavière. — lettre.
	III 482.	— 1664.	id.	sur les traites-foraines avec Metz. — mandement.
1030.	—	VII 463. 1664.	Alexandre VII, pape.	à Louis XIV. — Indult pr les Trois-Évêchés.
	—	VII 465. 1668.	Clément IX, pape.	à Louis XIV. — Indult pr les Trois-Évêchés.
	III 582.	VII 304. 1668.	id.	à Charles IV, duc de Lorr. — bref.
	III 582.	VII 305. 1669.	Charles IV, duc de Lorr.	transport de son duché à la Ste Vierge et imposition d'un tribut à ce sujet.
	III 583.	VII 305. 1669.	L'abbé Riquet.	à la Diète de Pologne. — harangue pour l'élection de Charles de Lorraine.
1035.	III 589.	VII 313. 1670.	Le seignr de Beaufort.	au maréchal de Créqui. — capitulation de Châtel.

	1re édit.	2e édit.			
	III 591.	VII 314.	1670.	Le cte de Tornielle.	Lettre sur la capitulation d'Epinal.
	III 593.	VII 317.	1670.	M. de Boudonville.	Lettre sur la capitulation d'Epinal.
	III 597.	VII 321.	1670.	M. de Baillivy.	Déclaration sur la capitulation de Longwy.
	III 597.	VII 321.	1670.	Charles IV, duc de Lorr.	Lettre sur la campagne de 1670.
1040.	III 598.	VII 322.	1674.	Anonyme.	Lettre sur le combat de Sinzheim.
	III 601.	VII 325.	1674.	Maréchal de Turenne.	Lettre sur le combat de Sinzheim.
	III 602.	VII 326.	1674.	Charles IV, duc de Lorr.	Lettre sur le combat de Sinzheim.
	III 587.	VII 310.	1674.	Le comte de Taaff.	à la Diète de Pologne. — harangue pour l'élection de Charles de Lorraine.
	III 603.	VII 327.	1675.	Anonyme.	Lettre sur le combat de Mulhausen.
1045.	III 605.	VII 330.	1675.	id.	Lettre sur le combat de Consarbruck.
	III 607.	VII 332.	1675.	Le marquis de Grane.	Lettre sur le combat de Consarbruck.
	III 611.	VII 336.	1675.	Charles IV, duc de Lorr.	au prince Charles, son neveu. — plan de campagne pour 1675.
	III 612.	VII 337.	1675.	id.	au prince Charles, son neveu. — plan de campagne pour 1675.
	III 612.	VII 337.	1675.	Le prince Charles de Lorr.	à Charles IV, duc de Lorraine.
1050.	III 618.	VII 343.	1676.	Charles V, duc de Lorr.	à Montécuculli.
	III 620.	VII 345.	1677.	Le prince d'Orange.	à Charles V, duc de Lorraine.
	III 620.	VII 346.	1677.	Le duc de Villa-Hermosa	à id.
	III 621.	VII 347.	1677.	id.	à id.
	III 622.	VII 348.	1677.	Le prince d'Orange.	à id.
1055.	III 623.	VII 349.	1677.	Charles V, duc de Lorr.	à l'empereur. — combat de Schutz et de Cochersberg.
	III 624.	VII 350.	1677.	id.	au duc de Villa-Hermosa.
	III 625.	VII 352.	1677.	id.	à l'Empereur. — opérations militaires.
	III 626.	VII 353.	1679.	Traité de Nimègues.	articles concernant la Lorraine.
	III 628.	VII 355.	1697.	Traité de Riswick.	articles concernant la Lorraine.
1060.	—	VII 468.	1698.	Léopold, duc de Lorr.	et Elisabeth d'Orléans. — mariage.

	1re édit.	2e édit.		
	—	VII 473. 1735.	Préliminaires du traité de Vienne (1738).	extrait des prélim. du 3 octobre 1735.
	—	VII 474. 1736.	id.	Convention du 11 avril 1736.
1063.	—	VII 475. 1736.	id.	Convention du 28 août 1736.

Aug. Prost.

CHRONIQUE

Nous donnons ici la liste des discours et rapports imprimés de M. Thiers, que nous avons annoncée : *Rapport sur le projet de loi relatif aux fortifications de Paris*, fait à la Chambre des députés dans la séance du 13 janvier 1841 (in-4, Leneveu); — *Rapport sur la loi d'instruction secondaire*, fait au nom de la commission de la Chambre des députés dans la séance du 13 juillet 1844 (in-8, Paulin); — *Discours sur les relations de la France avec les États-Unis d'Amérique*, prononcé dans la séance de la Chambre des députés du 20 janvier 1846 (in-8, Paulin); — *Discours sur les députés fonctionnaires*, prononcé dans la séance de la Chambre des députés du 17 mars 1846 (in-8, Paulin); — *Discours prononcé à l'Assemblée nationale dans la discussion de la Constitution*, septembre et octobre 1848. *Droit au travail. Remplacement militaire* (in-8, Paulin); — *Du Crédit foncier*, discours prononcé à l'Assemblée nationale, 1848 (in-12, Lévy frères); — *Discours sur le régime commercial de la France*, prononcés à l'Assemblée nationale les 27 et 28 juin 1851 (in-8, Paulin); — *Discours sur la politique intérieure*. Corps législatif. Discussion de l'Adresse. Séance du 11 janvier 1864 (in-12, Lévy, frères); — *Discours prononcés dans la session* de 1863-64, sur la dette flottante, les libertés nécessaires à la France, les candidatures officielles, l'expédition du Mexique, la marine marchande et les finances de la France (1864, in-8, Lheureux); — *Discours sur l'expédition du Mexique*, prononcé dans la discussion de l'Adresse au Corps législatif (1864, in-12, *ibid.*); — *Discours sur les libertés politiques*, prononcé au Corps législatif, dans la séance du 28 mars 1865 (in-8, *ibid.*);— *Discours sur la question romaine*, prononcés les 13 et 15 avril 1865, au Corps législatif (in-12, *ibid.*); — *Discours sur les finances*, prononcés au Corps législatif, dans la discussion du budget, séances des 2 et 6 juin 1865 (in-8, *ibid.*); — *Discours sur les libertés politiques, la Question romaine et les Finances* (1865, in-8, *ibid.*).

Ajoutons aux indications biographiques, déjà données, les suivantes : Capefigue : *Le Ministère de M. Thiers, les Chambres et l'opposition de M. Guizot* (Paris, 1836, in-8); — *Les Orateurs parlementaires*, par Timon (Paris, 1837, in-8, avec portraits); — *Paradoxes et palinodies de M. Thiers, précédés d'un abrégé de sa vie politique* (Paris, 1844, in-8); — *Les cent quatre péchés de M. Thiers, les dix vertus de M. Guizot, les* 110 *nouveaux députés, les* 15 *jours de session* (Paris, 1846, in-18); — *Portraits politiques contemporains*, MM. de Persigny, de Morny, *M. Thiers*, par M. Arthur de La Guéronnière (Paris, 1853, in-8); — *La Jeunesse de M. Thiers*, par Paul Arène (*Revue littéraire* du 13 septembre 1877).

— Le célèbre astronome français Urbain-Jean-Joseph Leverrier, directeur de l'observatoire de Paris, est mort le 22 septembre 1877. Il était né à Saint-Lô, (Manche), le 11 mars 1811. Sorti de l'École polytechnique en 1833, il se fixa à Paris en qualité d'ingénieur à l'administration des tabacs ; il fut, quatre ans après, attaché à l'École polytechnique en qualité de répétiteur. Les

sciences exactes, les mathématiques l'attiraient surtout et particulièrement la mécanique céleste; il aborda le « calcul des inégalités séculaires, » et le problème de la « stabilité du système solaire, » dans deux Mémoires qu'il soumit en 1839, à l'Académie des sciences; sous l'impulsion d'Arago, il étudia l'orbite de Mercure et ses perturbations, et, des planètes, passant à l'observation des comètes, il présentait, en 1844, à l'Académie des sciences une théorie de la comète périodique de 1770, et une autre sur la comète périodique de 1843; à la suite de ces travaux, il remplaçait Cassini à l'Académie. — Il vérifia les « tables d'Uranus, » publiées par Bouvard en 1821, et construites d'après les formules de Laplace, et fit découvrir la position de *Neptune*, annoncée à priori par ses calculs. Son travail, inséré dans *la Connaissance des temps pour* 1849, fit donner un instant le nom du savant astronome à la planète découverte; une chaire d'astronomie fut créée pour lui à la Faculté des sciences de Paris, et il fut attaché comme astronome adjoint au Bureau des Longitudes. Membre de l'Assemblée législative pour le département de la Manche, en 1849, il siégea dans les rangs conservateurs, et s'occupa surtout d'instruction publique. Membre du Sénat le 26 janvier 1852, puis inspecteur général de l'enseignement, membre, en 1854, du conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique, M. Leverrier put se faire, dès la mort d'Arago, le centre, pour toute l'Europe, d'une vaste fédération astronomique. Directeur de l'observatoire (30 janvier 1854), il fit paraître bientôt les résultats d'études autrement conçues que celles de ses prédécesseurs, sous ce titre : *Annales de l'observatoire de Paris* (1856 et 1856, 2 vol. in-4). Cette grande position lui avait fait un grand nombre d'ennemis; des plaintes éclatèrent contre lui, et, en novembre 1867, une commission d'enquête fut nommée pour les examiner. On sait qu'à la suite de polémiques ardentes, et de nouvelles dissensions, la révocation de M. Leverrier avait été prononcée (5 février 1870); mais M. Thiers, quand il fut au pouvoir, lui rendit la direction de l'Observatoire. — Cet homme éminent est mort comme il avait vécu, en chrétien.

— M. Édouard-Louis-Joseph Bonnier, qui vient de mourir, était né à Lille le 27 septembre 1808. Licencié en droit en 1830, docteur en 1832, puis appelé, à la suite de concours (1839-1844), à la double chaire de législation générale et de procédure civile et criminelle, il était devenu le gendre de M. Ortolan. Collaborateur de la *Revue du droit francais et étranger*, de la *Revue de législation*, etc., M. Bonnier avait publié un grand nombre d'ouvrages. En voici les titres par ordre de date : *Traité des preuves, en droit civil et criminel* (1843, in-8). Cet ouvrage a été traduit en langue italienne en 1846; — *Éléments d'organisation judiciaire* (1847-1848, 2 vol, in-8); — *Éléments de procédure civile* (1853, in-8); — *Commentaire théorique et pratique du Code civil* (1848, 2 vol. in-8); — *Abélard et saint Bernard, la philosophie et l'Église au douzième siècle* (1862, in-18); — *De l'assistance publique* (1867, in-8, Lille). En outre, M. Bonnier a donné au *Correspondant* des articles sur les *Rapports de l'Église et de l'État.*

— M. Charles-Alexandre-Claude Gérard, né à Longwy le 24 juillet 1814, est mort le 24 juillet. Livré de bonne heure aux luttes du journalisme, il étudia ensuite le droit à la faculté de Strasbourg, et bientôt se fit place au barreau de Colmar. En 1848, il remplit successivement à Altkirch et à Saverne les fonctions de sous-préfet, et la réputation acquise dans ces deux villes, aussi bien qu'à Colmar lui valut, l'honneur d'être envoyé, en 1849, à l'Assemblée législative. Après la dissolution de la Chambre, il reparut, en 1851, au barreau de Colmar, et il y fut, à plusieurs reprises, élu bâton-

nier de l'ordre. Il se délassait des travaux du palais par le culte des lettres et par des études d'histoire locale. Il était parvenu à réunir les plus précieux documents sur l'Alsace et à composer une bibliothèque spéciale d'une valeur inappréciable, surtout depuis la destruction de la bibliothèque de Strasbourg en 1870. De 1853 à 1862, il publia, dans la *Revue d'Alsace*, sur les mœurs épulaires de ce pays, onze mémoires qui furent ensuite réunis en un volume sous le titre de : *L'Ancienne Alsace à table*. Ils furent suivis de plusieurs autres publications : *Les Annales et la Chronique des Dominicains de Colmar* (in-8, Colmar, 1854) ; — *La Bataille d'Entzheim* (Guebviller, 1869) ; — *La Bataille de Turckeim* (Colmar, 1870) ; — *La Faune historique des mammifères sauvages de l'Alsace* (Colmar, 1871) ; — enfin, en 1872, l'auteur fit paraître *les Artistes de l'Alsace au moyen âge*. Cet ouvrage, qui mettait le sceau à sa réputation, fut couronné par l'Académie française. On en préparait une nouvelle édition, par voie de souscription, quand la mort est venue frapper l'auteur. M. Gérard était membre de l'Académie de Stanislas. Son dernier discours à l'Académie de Stanislas avait pour sujet les patois lorrains ; il laisse des notes, des manuscrits et des documents considérables, sur l'histoire d'Alsace.

— Le P. Pierre Walle, né à Poperinghe le 18 février 1793, est mort le 31 juillet 1877 ; reçu dans la compagnie de Jésus, le 4 octobre 1816, il fut successivement recteur à Fribourg et supérieur de la mission de Guatemala. Il a laissé les ouvrages suivants : *Mémoire présenté par le recteur du collége Saint-Michel au petit Conseil du canton de Fribourg*, en réponse au Rapport sur l'enseignement du collége (1834, in-12) ; — *Regelen der societeyt Jesu* (Leuven, by Vanlinhout en Vandenzande, boekdrukkers der Hoogeschool, in-12). La préface est datée de Louvain, 31 juillet 1841 ; — *Manuel complet des Congrégations de la très-sainte vierge Marie*. Nouvelle édition, revue et augmentée par l'auteur, P. J. Walle, S. J. Gand, Vander Schelden, 1865, in-18 de 643 p.

— M. Albert Magimel, peintre d'histoire et écrivain d'art, né à Paris, le 21 avril 1799, est mort le 25 septembre 1877 ; il était fils de Denis-Simon Magimel, libraire (*librairie militaire*), beau-frère de Firmin Didot. Après avoir fait ses études au collége Sainte-Barbe, il se consacra à la peinture, pour laquelle il s'était senti une vocation irrésistible. Élève d'abord du baron Regnault et ensuite d'Hersent, il séjourna en Italie, en 1823, 1825, et depuis. Il a souvent exposé depuis 1827, en particulier des portraits. Vers 1840, il se rapprocha de M. Ingres, dont il devint le disciple fervent et l'intime ami. A ce titre, il publia (la préface, seule, porte son nom : *L'Œuvre de J.-A. Ingres... gravé au trait sur acier, par A. Reveil, avec un texte explicatif* (Paris, Firmin-Didot, 1850-51, gr. in-4). Ses principales œuvres peintes sont : *La Descente de Jésus-Christ aux limbes* (dans la chapelle des âmes du purgatoire, à l'église de Saint-Eustache, à Paris), composée d'un sujet principal : Jésus-Christ aux limbes, paraissant au milieu des justes qui attendent sa venue, et d'un sujet supérieur : le Père éternel compatissant aux douleurs de son Fils. Cette peinture murale, empreinte d'un profond sentiment religieux, était très-estimée de M. Ingres ; reproduite en photogravure dans *Jésus-Christ*, par M. L. Veuillot (Paris, Firmin-Didot). — *Le Pardon des hommes*, grand tableau religieux, exposé en 1848, et acquis par le gouvernement (à l'église de Luzarches). — Très-nombreux portraits et études faits en France et en Italie. — Depuis de longues années, M. Magimel s'était tenu à l'écart des expositions, pour cause de santé, mais il laisse plusieurs tableaux remarquables entre les mains de sa famille : *Daphnis et Chloé* (la Pêche) ; — *la Musique et la Danse* (composition antique) ; — *Un Berger dans la campagne de Nice*, etc. — G. P—ski.

— M. John Lothrop Motley vient de mourir ; il était né à Dorchester (Massachusetts), le 18 avril 1814. Il écrivit de bonne heure : les chroniques de l'histoire coloniale de son pays lui fournirent, dès 1839, un roman : *Morton's Hope*, puis un second en 1841, sous le titre : *Merrymount*. Secrétaire de la légation des États-Unis à Saint-Pétersbourg (1841-42) il n'abandonna pas ses travaux littéraires, et nous le voyons, en 1851, revenir en Europe et s'y occuper exclusivement d'études historiques; en 1856, il publiait à Londres son *Histoire de la fondation de la république de Hollande* (3 vol. in-8), qui fut traduite en plusieurs langues, et notamment par M. Guizot, en français. En 1860 commença de paraître l'*Histoire de l'Union néerlandaise depuis la mort de Guillaume le Taciturne jusqu'à l'assemblée de Dort.*— En 1861, M. Motley avait été nommé ambassadeur à Vienne; depuis, il fut chargé, comme ministre à Londres, de conduire l'affaire de l'*Alabama*, après M. Reverdy-Johnson. M. Motley était correspondant de l'Institut de France, docteur de l'université anglaise d'Oxford et des universités américaines de Cambridge et de New York.

— Le grand prêtre des Mormons, Brigham-Young, est mort récemment. Il était né dans l'État de Vermont (Amérique du Nord) le 1er juin 1801. Fils de cultivateur, il avait été cultivateur jusqu'à trente-deux ans, lorsqu'il fut affilié à la secte des *Saints des derniers jours*. Il assista à tous les combats que livrèrent les Mormons, succéda au prophète en 1844, se fit reconnaître par les siens pour roi et pour Christ, et émigra (1846) de l'Illinois pour la vallée du Lac-Salé avec 15,000 adeptes. Au bout de trois ans, ils avaient formé le territoire colonial de l'Utah. En butte à d'incessantes attaques, Brigham-Young n'en continuait qu'avec plus d'ardeur son universelle propagande ; quatre-vingt-dix de ses missionnaires parcoururent l'Océanie, l'Afrique et l'Europe. A Paris même, plusieurs publications furent faites, rédigées par l'apôtre J. Taylor, qui vient de le remplacer par intérim ; elles avaient pour titres : *Le Livre des Mormons* (1852, in-18); — *Évangile des Mormons, l'Étoile du désert* (1851-52 en 12 nos). En 1856, l'Utah comptait 30,000 colons, le 3 mars 1862, le prophète s'en faisait nommer Président, et depuis, l'Utah ayant été reconnu comme territoire, avec son prophète pour gouverneur, ce dernier avait publié comme tel un « Message » que les journaux américains ont fait connaître à l'Europe, et d'après lequel le territoire d'Utah semblait devoir bientôt entrer dans l'Union avec le titre d'État.

— M. William Saw Lindsay, ancien membre de la Chambre des Communes, pour le Sunderland, vient de mourir à l'âge de 61 ans. Il était né en 1816, à Ayr (Ecosse). Ses débuts avaient été des plus modestes; petit mousse, d'abord, il devint si rapidement un bon marin, qu'à l'âge de 19 ans, il était nommé capitaine au long cours d'une barque qui trafiquait dans les mers de l'Inde. En 1837, il quitta la navigation pour le commerce, et plus tard il fondait à Londres, comme armateur et courtier de navires, une très-importante maison. C'est en 1852 qu'il était entré à la Chambre des Communes; il s'en était retiré il y a une dizaine d'années. Il possédait à cette date 22 bâtiments de premier rang. — M. Lindsay a publié : *Notre marine marchande et les lois qui la régissent* (1842, in-8).

— Les journaux italiens ont fait connaître la mort de M. Ferrucci, « il Cavaliere Ferucci, » comme on l'appelait à Florence, où il était, depuis de longues années, conservateur des manuscrits de la bibliothèque laurentienne; linguiste remarquable, poëte, il avait la garde, entre autres richesses, du fameux manuscrit grec de Longus, maculé par Louis Courier, d'où il a tiré le roman de *Daphnis et Chloé*, et à propos duquel M. Ferucci citait les noms des plus illustres visiteurs venus pour voir, et l'œuvre de l'auteur

grec, et le petit billet écrit de la main de Paul-Louis pour s'excuser. Ferucci, devenu aveugle, se serait, paraît-il, jeté dans le puits de son jardin.

— M. Frédéric-Guillaume de Hacklaender, l'un des plus féconds et le plus gai des romanciers allemands contemporains, vient de s'éteindre. Né à Borcette, près d'Aix-la-Chapelle, en 1816, Hacklaender avait débuté dans le commerce à l'âge de quatorze ans; il entra ensuite dans l'armée prussienne. En 1840, il publia un ouvrage dont le succès détermina sa carrière littéraire : *Esquisses de la vie du soldat pendant la paix*, dont il avait recueilli les éléments dans les rangs où il servait. Ce recueil de souvenirs personnels, plein d'humour et de vérité, valut à l'auteur la protection d'un puissant personnage, le baron de Taubenheim, qui le fit son compagnon de voyage en Orient, en Italie, en Belgique, en Sicile, en Russie, où il trouva de nombreux matériaux pour de nouvelles productions. A son retour à Stuttgard, présenté au roi de Wurtemberg (1843), il obtint l'emploi de secrétaire du prince royal et fut pensionné du roi. Il accompagna le maréchal Radetzki pendant la campagne du Piémont (1848-49), comme il accompagna plus tard, en 1859, l'empereur François-Joseph en Italie, avec le titre d'historiographe. Outre l'ouvrage qui commença sa fortune, on cite de Hacklaender : *Scènes de la vie du soldat pendant la guerre*, dont il avait réuni les éléments en assistant avec le prince royal de Prusse à l'occupation du Grand-Duché de Bade, et à la prise de Reudstatt ; *Aventures de corps de garde; Daguerréotypes pris pendant un voyage en Orient; le Commerce et la Vie* ; *Eugène Stillfried ; Un hiver en Espagne; Légendes humoristiques ; Pèlerinage à la Mecque; Histoire sans nom ; le Moment du bonheur ; les Esclaves de l'Europe*, etc. Ces œuvres ont été réunies par M. Krabbe (Stuttgard, 1855-60) en 34 volumes in-16, et ont eu une seconde édition en 1863 ; ce recueil comprend aussi ses œuvres dramatiques, des comédies telles que : *Les Traitements magnétiques, le Fils perdu, l'Agent secret*, couronné dans un concours littéraire à Vienne, dont la *Revue britanique* a donné la traduction française, et qui semble avoir fourni à Alexandre Dumas l'idée de *La Jeunesse de Louis XIV*. Les œuvres de ce fécond écrivain ont été, pour la plupart, traduites dans plusieurs langues, et, en français dans la « Bibliothèque des meilleurs romans étrangers » de la librairie Hachette.

— Un autre écrivain allemand, M. Louis Reinhardt, ancien recteur de l'école municipale de Boitzembourg, vient de mourir à Mecklembourg. Député en 1848, au Reichstag allemand, par ses compatriotes, il y fut l'un des membres les plus actifs de la gauche. A Stuttgard, plus tard, il fit aussi partie du « Parlement croupion, » ce qui lui fit perdre son emploi dans l'enseignement. Depuis, il vécut à Cobourg, et y prit une part très-vive et très-remarquée à la rédaction des journaux démocratiques. Il était revenu se fixer à Mecklembourg, où il avait obtenu un nouvel emploi. Il est mort à l'âge de soixante-treize ans.

— On annonce encore la mort de M. Hippolyte Romand, auteur dramatique, dont le *Bourgeois de Gand*, qui fit longtemps les délices de l'Odéon, est l'œuvre la plus connue ; — de M. Charles Achard, directeur du Conservatoire de Lyon ; — de M. Lepetit, sénateur inamovible, doyen de la faculté de droit de Poitiers, mort à soixante-un ans ; — de M. Charles Deullin, auteur dramatique et romancier ; — de M. Bovy, graveur en médailles, mort à Genève à soixante-trois ans.

Le deuxième congrès des américanistes, a Luxembourg. — Il y a deux ans, un groupe de savants, à la tête duquel se trouvaient MM. le baron Guerrier de Dumast, Lucien Adam et de Rosny, eut l'idée de réunir à Nancy, en un congrès, les personnes qui s'occupaient de l'histoire et des antiquités de l'Amérique. Cette proposition fut accueillie favorablement, et les mémoires

lus dans cette session fournirent la matière de deux volumes dont nous avons parlé. En même temps, il fut décidé que de nouvelles réunions succéderaient à celle-ci, et la ville de Luxembourg fut choisie pour le siége du second congrès, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de l'annoncer.

Le choix de Luxembourg avait été principalement fixé par la situation neutre de cette ville, située au centre des principaux États dans lesquels se trouvent les hommes qui s'occupent de la science nouvelle qui a pris le nom d'*Américanisme:* En outre, depuis un demi-siècle, de nombreux émigrants luxembourgeois se sont fixés dans l'Amérique du nord, et on pouvait espérer de ce coté un concours utile pour recueillir des adhésions. Le roi de Hollande, grand-duc de Luxembourg, son lieutenant le prince Henry, et tous les notables du grand-duché prêtèrent le plus louable concours à l'organisation du congrès, en acceptant les titres de protecteur et de président d'honneur, et en se plaçant à la tête du comité d'organisation. Un certain nombre d'étrangers répondirent à la convocation qui leur avait été adressée, et plus de cinquante d'entre eux ont pris une part active aux discussions du congrès, en même temps que de nombreux mémoires lui étaient adressés des diverses contrées de l'Amérique et de l'Europe.

Quatre jours (10 au 13 septembre 1877) on été consacrés à la discussion des questions portées au programme, et qui ont été groupées sous les rubriques suivantes: Anthropologie et ethnographie, — Histoire de l'Amérique et de sa découverte, — Linguistique et paléographie, — Archéologie. La question intéressante de l'origine des *Mound-Builders* avait occasionné l'envoi de mémoires de MM. Edwin Barber, Robertson, Guillmann, Stephan Peet et Force; M. Beauvois a repris la question de l'introduction du christianisme dans l'Amérique du nord par les Irlandais et les Danois, et, à ce propos, de nombreux faits relatifs à la présence de signes de croix, et des traditions concernant un *Homme-rédempteur* signalés par M. Peterkem, le marquis de Monclar, le baron de Hellevald, l'abbé Schmidt et le docteur Leemans, ont décidé le congrès, sur la proposition du comte de Marsy, à placer l'étude approfondie de cette question en tête du programme du prochain congrès. Mentionnons ensuite un travail de M. l'abbé Schœtter sur Christophe Colomb et Américc Vespuce; plusieurs communications de M. Gravier, dont une relative à Cavelier de la Salle et à la route du Mississipi; d'autres de M. Gaffarel sur la conquête du Brésil et le voyage de Jean-Cousin, de M. Desimoni sur Verrazzano, de M. Nodal sur la législation comparée des Mexicains et des Péruviens.

Dans la séance de linguistique, MM. Schwab, Lucien Adam et de Rosny ont successivement pris la parole: M. de Rosny, analysant un curieux mémoire de l'abbé Pipart, a profité de cette circonstance pour faire connaître les derniers résultats qu'il a atteints dans le déchiffrement des inscriptions mexicaines. M. Adam, qui s'est multiplié en traduisant et analysant un grand nombre des mémoires dont les auteurs n'étaient pas présents, adonné le résumé de l'examen grammatical auquel il s'est livré sur seize langues américaines; M. Madier de Montjau a recherché les résultats que l'on peut tirer pour l'étude des écritures sacrées du Mexique de l'ouvrage de Pierre Martyr.

L'archéologie a fourni également un bon contingent; nous avons à signaler notamment la communication du docteur Leemans sur les antiquités américaines du musée de Leyde; le résumé, par M. Waldmar Schmidt, d'un mémoire de M. Rinck sur l'origine des Esquimaux; un travail de M. de Rosny sur les arts du Yucatan; une note de M. Guimet sur l'âge de pierre à l'exposition de Philadelphie, et une autre de M. Schœbel sur la présence de la néphrite en Amérique.

Dans la séance de clôture, M. Wurth-Paquet, président du congrès et de l'Institut R. G. D, a présenté un rapport sur les travaux du congrès, et le conseil à désigné Bruxelles pour être, en 1879, le siége du troisième congrès.

Avant de se séparer, les membres du congrès se sont réunis une dernière fois dans un banquet qui leur était offert par la ville de Luxembourg, sous la présidence de M. Servais, ministre d'État honoraire, bourgmestre de Luxembourg.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans les séances des 24 août, 31 août, 14 septembre, M. Eugène Révillout a continué la lecture de son mémoire sur les études démotiques. — Dans la séance du 24 août, M. Dabry de Thiersant a achevé la lecture de son mémoire sur l'introduction de l'islamisme en Chine. — Dans les séances du 31 août et du 14 septembre, M. Ernest Desjardins a lu un mémoire de M. Ch. Tissot, ministre de France à Athènes, sur les ruines de Toukk-Abeur et de Chaouach. — Dans la séance du 7 septembre, M. Joseph Derenbourg a lu une note sur une inscription de Safa; M. Auguste Prost a lu un mémoire sur quatre pièces liturgiques composées à Metz, au neuvième siècle, en grec et en latin; M. Victor Duruy a communiqué une étude sur la période de l'histoire de l'empire romain comprise entre les années 211 et 235. — Dans la séance du 14, M. Delisle a lu une note sur un monument mérovingien de la bibliothèque d'Épinal. M. Joseph Halévy a communiqué le résultat des recherches commencées avec M. Derenbourg pour le déchiffrement des inscriptions de Safa.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 25 août, M. Giraud a lu une note sur la correspondance du grand Frédéric avec l'historien Rollin. — M. Alfred Rambaud, professeur à la faculté des lettres de Nancy, a lu, dans les séances du 25 août et du 1er septembre, un travail sur la Révolution française et l'aristocratie russe. — Dans la séance du 1er septembre, M. D. Nolen, professeur de philosophie à la faculté de Montpellier, a lu une étude sur l'histoire du matérialisme de Langé.

Une bibliothèque universitaire a l'exposition de 1878. — M. Joseph Brunet, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, a adressé, aux recteurs, en date du 3 septembre 1877, une circulaire à laquelle nous empruntons les passages suivants :

« L'Exposition universelle de 1878, qui doit montrer, autant que possible, les diverses branches du travail français, serait incomplète si elle ne réservait pas une place aux œuvres du corps universitaire... J'ai décidé qu'il sera formé, dans le Palais de l'Industrie, une vaste bibliothèque composée exclusivement des ouvrages de toute nature qui ont été publiés par nos professeurs de 1867 à 1878. Cette bibliothèque devra comprendre depuis la modeste brochure jusqu'à l'ouvrage le plus étendu, depuis la grammaire ou le traite d'arithmétique le plus élémentaire d'un instituteur jusqu'aux œuvres les plus élevées de nos professeurs du haut enseignement ou des membres de l'Institut. A côté des recherches de nos historiens, de nos mathématiciens ou de nos chimistes, on y trouvera les œuvres littéraires ou poétiques de pure imagination.

« Un catalogue méthodique sera rédigé avec le plus grand soin et mis à la disposition du public. Ce catalogue ne sera pas seulement un guide nécessaire à celui qui voudra se diriger dans cette vaste collection, ce sera aussi une œuvre de bibliographie spéciale, un résumé des travaux du corps enseignant, une vue d'ensemble. J'insiste sur ce mot, car c'est l'ensemble de ces œuvres que je connais et que je veux faire connaître. Quant aux

ouvrages que les lettrés, les spécialistes voudraient particulièrement étudier, ils seront mis tous les jours à leur disposition pendant la matinée...

« Il est évident, et les auteurs le comprendront les premiers, que l'État agissant ici dans leur intérêt et dans l'intérêt de l'Université, nous ne pouvons nous astreindre à renvoyer tous les ouvrages qui nous seront adressés. Tout au contraire, il est désirable que nous conservions dans un centre commun les livres qui figureront à l'Exposition. Je me propose d'en former une sorte de bibliothèque de l'Université, et il serait important de rendre cette bibliothèque aussi complète que possible. »

Les Travaux métrologiques de M. Aurès. — Nous recevons de M. de Saulcy, membre de l'Institut, communication de la note suivante; nous sommes heureux de répondre au désir de l'éminent académicien en lui donnant l'hospitalité dans nos colonnes :

« Il semble véritablement que, par suite d'un accord tacite, que je veux bien croire inconscient, toutes les fois qu'une découverte réelle est mise au jour, le silence se fasse sur cette découverte. Quand il n'y a à combattre que la conspiration du silence, on en peut facilement venir à bout; il suffit d'un peu d'énergie pour cela, vu que ce n'est pas d'ordinaire par l'énergie que brillent les négateurs.

« Ce qui est pire que le silence, et ce dont on se débarrasse moins aisément, c'est le dédain. Je m'explique : Prenez un savant qui a appris, des sciences exactes, tout juste ce qu'il en fallait pour passer l'examen du baccalauréat, et qui, cet examen une fois passé, s'est empressé d'oublier ce qui lui semblait un bagage superflu, et parlez-lui d'une théorie, sinon nouvelle, du moins mise tout récemment en pratique et qui ressort uniquement d'une application habile des mathématiques, même les plus élémentaires, et le savant sourira d'un air capable, — en daignant dire avec un sentiment de pitié : Rêveries d'un cerveau de polytechnicien ! — Cela serait bon à dire, si ce n'était absurde.

« M. Aurès, depuis quelques années, fait à ses dépens l'expérience de cette tendance si injuste des esprits, et il n'en est pas moins constant qu'il a rendu à la science un service bien plus grand que n'aurait pu le faire le plus fin débrouilleur de texte.

« Partant de ces principes : 1° que jamais, au grand jamais, un ouvrier constructeur quelconque n'a travaillé sans avoir dans sa poche une règle lui fournissant les mesures de longueur usitées dans son pays et dans son temps ; 2° que jamais, au grand jamais, le rédacteur d'un plan à exécuter ne s'est mis à l'œuvre sans avoir sous les yeux et sous la main l'échelle proportionnelle aux unités de longueur usitées dans son pays et de son temps; 3° que jamais, au grand jamais, un architecte n'a conçu le plan d'un édifice à créer, sans s'imposer des mesures fixées d'avance, ni dessiné son épure au hasard, sans se préoccuper le moins du monde de ces mesures qu'il fallait bien indiquer rigoureusement aux ouvriers maçons employés par lui, s'il ne voulait voir surgir un véritable *monstrum* qui n'aurait plus dépendu que du caprice de ces maçons; 4° que les mesures employées dans la rédaction d'un plan ne sauraient être des quantités sans rapport entre elles, sans offenser le bon goût, sans devenir saugrenues et incompréhensibles; que, par conséquent l'emploi des nombres entiers et des fractions les plus simples de ces nombres doit présider à la détermination de tous les membres d'un édifice ou même d'un objet à construire ; 5° Qu'il fallait tenir grand compte de l'esprit de superstition qui, durant toute l'antiquité, a présidé, à l'emploi des nombres, esprit dont il serait facile

de fournir des preuves irréfragables aux amateurs exclusifs des textes : partant, dis-je, de ces principes aussi indiscutables que des axiomes, M. Aurès s'est avisé d'interroger les monuments eux-mêmes, et, après en avoir levé les mesures principales et même les plus minimes détails, avec un soin minutieux, il est arrivé non-seulement à démontrer que les dires des poëtes, de Végèce et de Censorin étaient justifiés, c'est-à-dire que les nombres carrés étaient employés avec une prédilection marquée, mais qu'à défaut de nombres carrés, les nombres impairs, appelés nombres mâles, étaient autant que possible préférés aux nombres femelles, c'est-à-dire pairs, et qu'enfin il était toujours facile à l'aide de mesures rigoureusement prises, sur un édifice quelconque d'arriver à la connaissance de l'unité de mesure qui y avait été employée et de ses subdivisions.

« Le Parthénon, les temples de Sicile et de Pœstum, la Maison carrée de Nîmes et une foule d'autres ont passé sous le compas et ont été soumis à l'esprit investigateur de M. Aurès, et dans des mémoires forcément hérissés de chiffres qui n'ont malheureusement fait que blesser les yeux des savants en *us*, il a démontré la valeur des pieds grec et romain, avec une sûreté d'analyse qui peut défier les plus incrédules, à la condition que ces incrédules seront en état de comprendre et de suivre cette analyse délicate.

« Un des résultats les plus remarquables et les plus rigoureux des recherches de M. Aurès, c'est l'identification du pied de Charlemagne, dit pied de Roi, avec le pied gaulois primitif. Ainsi nous savons aujourd'hui, grâce à M. Aurès, que Charlemagne n'a fait que prescrire l'emploi du pied usité de toute antiquité sur le sol gaulois, en écartant de l'usage le pied romain que la conquête avait prétendu imposer aux gaulois vaincus.

« La théorie analytique de M. Aurès, n'eût-elle rendu que ce service à la science métrologique, aurait merveilleusement mérité de cette science. Un mot encore : je viens de dire la théorie analytique de M. Aurès, et je me suis trompé volontairement, je l'avoue, parce qu'en prétendant que cette théorie était illusoire, on a cru n'avoir affaire qu'à M. Aurès et le rendre tout seul responsable de ce que l'on déclarait une illusion. Tout beau, mes maîtres ! il y a eu de par le monde un mathématicien que l'on n'a pas l'habitude de traiter comme un imbécille, et qui, le premier, a, en très-peu de mots, fondé la théorie que M. Aurès n'a fait que développer et appliquer.

« Or, ce mathématicien, que vous n'oseriez pas appeler un visionnaire, c'est Newton ! — F. de Saulcy.

Les Billets d'enterrement au dix-huitième siècle. — C'est une curieuse page de l'histoire de la société au siècle dernier que celle que nous offre M. Pierre Clauer, Strasbourgeois, dans son étude sur les *Billets d'enterrement au dix-huitième siècle* (Lyon, Aug. Brun, 1877, in-8 de 30 p.). Nous n'y trouvons point d'indication sur leur origine et l'époque où ils paraissent pour la première fois, mais de minutieuses descriptions de ceux que l'auteur a pu recueillir et surtout de piquants détails sur leur confection, leur coût, leur distribution par la corporation des jurés « crieurs de corps et de vin » qui s'en étaient attribué le monopole aux dépens du public, et cumulaient ces fonctions avec l'annonce du vin qui était à vendre, des enfants, des papiers ou autres choses égarées, afin qu'on les pût recouvrer, et qui étaient réduits, en 1740, à faire les cérémonies d'enterrement. Un édit de Charles VI, de 1415, détaillait ainsi leurs fonctions : « crier les vins et les tavernes, crier les corps et aller quérir et reporter les robes, manteaux et chaperons pour les obsèques et funérailles; crier les diffé-

rentes denrées qui sont à vendre et les choses perdues.» Le monopole qu'ils s'étaient attribué, les abus qu'il occasionnait, ont amené des plaintes et des procès, qui ont fourni à M. Pierre Clauer d'intéressantes révélations.

Bévues de traducteurs. — On pourrait former un recueil piquant en rassemblant les contre-sens qui se rencontrent dans les traductions de divers ouvrages. Citons quelques exemples :

Philarète Chasles a traduit, dans le *Journal des Débats*, un vers de *Guillaume Tell* de Schiller; le héros se retrouvant chez lui après ses tragiques aventures, s'écrie :

Hier steh ich auf der Meinigen.

Littéralement : me voici sur le mien, c'est-à-dire sur ma propriété, sur mon patrimoine. Chasles lui fait dire : me voici sur la cîme du Meiningen, ajoutant ainsi un pic de plus à la chaîne des Alpes. J'emprunte ceci au *Courrier littéraire* (1re année, 1876, page 99).

Dans une traduction de l'*History of England*, de Hume, il est question d'une ville prise pendant un orage ; il fallait dire : prise d'assaut *(taken by storm)* mais le mot *storm* signifie également orage, de là la méprise.

Un érudit allemand, M. Mone, publiant sous le titre d'*Anzeiger (Indicateur)*, un recueil consacré aux études historiques et philologiques, un écrivain français, habitant une province peu éloignée de Paris, prend, dans son ignorance de la langue germanique, le mot *Anzeiger* pour un nom propre, et il cite bravement *le savant Monsieur Anzeiger*.

Je me borne à ces indications; il sera facile à des chercheurs d'en ajouter d'autres. — B. C.

Estampes de la collection de M. Ambroise-Firmin Didot. — Les prix payés à la vente publique de ce riche cabinet ont récemment été imprimés ; quelques-uns d'entre eux méritent d'être signalés ; ils ont dépassé tout ce qu'on avait vu jusqu'à présent.

Le catalogue forme, comme nous l'avons dit déjà, un volume grand in-8 de xxx et 540 pages ; il comprend 47,955 numéros ; le produit de la vente, y compris les 5 0/0 payés par les acheteurs, s'est élevé au chiffre, certainement fort respectable, de 626,574 fr. 90.

Nous mentionnerons quelques adjudications, en commençant par celles qui sont le plus remarquables. Il ne s'agit, cela va s'en dire, que de pièces fort rares et de superbes épreuves : N° 1045. Portrait du bourgmestre Six, par Rembrandt, 17,000 fr.; — N° 814. Jésus-Christ guérissant les malades (Estampe connue sous le nom de la *Pièce de cent florins*), par Rembrandt, 8,550 fr.; — N° 823. Les Trois-Croix, par Rembrandt, 7,050 fr.; — N° 735. Portrait de Rembrandt, gravé par lui-même, 5,730 fr.; — N° 341. Le Char triomphant de l'empereur Maximilien, suite de 8 planches qu'on s'accorde à croire dessinées sur le bois même par Albert Dürer, 4,050 fr.; — N° 1086. La grande mariée juive, portrait par Rembrandt, 4,005 fr.; — N° 1029. Portrait de Jean Lutma, orfèvre, par Rembrandt, 3,900 fr.; — N° 996. Le Paysage au canal, par Rembrandt, 3,700 fr.;— N° 994. Le Paysage à la barrière blanche, par Rembrandt, 3,000 fr.; — N° 337. L'Arc triomphal de l'empereur Maximilien, suite de 92 planches, d'après Albert Dürer, 3,000 fr.

Un certain nombre d'estampes ont été payées de 2,000 à 3,000, de 1,000 à 2,000 francs, mais il serait superflu de prolonger cette énumération.

On voit que ce sont les pièces dues au burin de Rembrandt qui ont surtout été l'objet des luttes les plus vives. Un célèbre artiste italien, ami de Raphaël,

Marc-Antoine Raimondi, a excité moins d'enthousiasme ; M. Didot possédait cinquante pièces gravées par ce maître (nos 1875-1925); trois seulement ont dépassé le chiffre de 1,000 fr.; ce sont Adam et Ève, d'après Raphaël, 1,900 fr.; Lucrèce, d'après le même, 1,250 fr.; le Martyre de Saint-Laurent, d'après Baccio Bandinelli, 1,000 fr.

— Un Américain célèbre, M. Fletcher Harper, le plus jeune des frères Harper, les fameux libraires, s'est éteint naguère. Les Harper étaient quatre frères, fils d'un cultivateur de Newtown, dans la Longue-Ile : Jacques, né en 1795; Jean, né en 1797; Joseph Wesley, né en 1803, et Fletcher, né aussi en 1803. Jacques et Jean, d'abord apprentis chez un imprimeur de New York, montaient, cinq ans après, une librairie sous leur nom, et, presque en même temps, y joignaient une imprimerie; bientôt après, les deux plus jeunes frères, entrés dans leur maison comme apprentis, étaient admis dans la Société, et, en 1833, la raison sociale était devenue « Harper et frères. » Sur l'insistance de Flechter, ils lançaient le *Harper's Magazine*, avec un tirage de 5,000; il en a maintenant 140,000. Après un incendie qui les obligea à reconstruire leur maison en entier, ils fondèrent deux autres recueils périodiques : le *Weekly* et le *Bazan*. Ces deux recueils représentaient, au moment de la mort de Flechter, un revenu annuel de 400,000 dollars, soit deux millions de francs.

— Des manuscrits slaves de la bibliothèque bodléienne, deux sont écrits en caractères dits *glagolitiques*, dont on attribue l'invention à saint Jérôme. Les manuscrits et les imprimés de ce genre sont très-rares. Shafarik et Dobrowski font mention de douze fragments manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques de Rome, de Vienne, de Prague et de Laybach. D'après les mêmes auteurs, on ne connaît que six livres imprimés en ce genre de caractères : un missel romain, de 1483, sans indication de lieu; un missel slavo-latin, Venise, 1528, réimprimé en 1531; un missel romain en langue slave, Rome, 1631; une seconde édition du même, 1706; une dernière édition approuvée par l'archevêque de Caramarus, 1741. Le *British Museum* possède un exemplaire de tous ces imprimés, excepté celui de 1483. Les deux manuscrits de la bibliothèque bodléienne sont aussi des missels romains; ils ont été écrits en Croatie, et les caractères sont semblables à ceux qui ont été employés pour les imprimés — *(Athenæum)*.

— La statistique des périodiques publiés en Autriche, pour l'année 1875, en indique 876, dont 591 en allemand, 116 en hongrois, 60 en italien, 50 en polonais, 18 en slave, 12 en hébreu, 8 en ruthénien, 2 en français et 2 en grec.

— Parmi les annonces des publications de la maison Macmillan de Londres, nous trouvons la traduction anglaise de l'*Histoire de Napoléon Ier*, par Lanfrey; des *Formes de la propriété*, par Émile de Laveleye; d'un *Choix de poésies* de Joubert, etc.

— On annonce la prochaine publication du second volume du catalogue des acquisitions faites pour le département des manuscrits du *British Museum*, de 1861 à 1875 inclusivement. Ce catalogue ne se borne pas à une simple nomenclature; il donne la description de tous les manuscrits qui sont venus, durant cette période, grossir ce riche dépôt.

— La Société des anciens textes anglais vient de publier en anglais la traduction de l'*Histoire du Saint-Graal*, éditée par M. Furnivall, d'après l'unique manuscrit de Cambridge de 1450.

— Le *Journal officiel* a, dans son numéro du 7 septembre, réédité une prétendue statistique des bibliothèques de Paris, donnée comme émanant

du ministère de l'instruction publique. C'est la même, ou à peu près, qu'il publiait l'année dernière et qu'il était obligé de rectifier peu de jours après. On jugera de la valeur du document et de la méprise du journal, quand on saura que cette statistique n'attribue qu'un demi-million de livres à la Bibliothèque nationale et en compte encore 100,000 sur les rayons de la Bibliothèque du Louvre !

— M. l'abbé V. Davin vient de publier, sur la mort et l'enterrement de Molière, un intéressant article dans le *Contemporain* (septembre 1877). C'est un témoignage des pratiques charitables de Molière, de ses sentiments religieux, dont il donna des preuves jusque sur son lit de mort. C'est à l'influence des tartuffes qu'il avait bafoués, des jansénistes qu'il avait attaqués, de l'archevêque de Paris, Harlay, docile instrument de ces derniers, qu'il faut attribuer l'interdiction des cérémonies religieuses à ses funérailles.

— On annonce pour le 15 décembre, l'apparition d'un ouvrage illustré publié par la maison Reichel et dû à notre collaborateur M. Frédéric Godefroy, il portera ce titre : *la Mission de Jeanne d'Arc.*

Publications nouvelles. — *Sur l'état présent des rapports de la science et de la religion au sujet des êtres organisés*, par A. Béchamp (in-12. Lille, L. Quarré). — *Le Syllabus et l'Encyclique « Quanta Cura » du 8 décembre 1864*, commentaire théologique, etc..., par Mgr Maupied (in-18, Broussois). — *Le Missionnaire du jour de la première communion*, par l'abbé Hébert (in-8, Martin et Audier). — *Histoire de la philosophie*, par Joseph Fabre (in-18, Germer Baillière). — *Essais de morale, de science et d'esthétique*, par Herbert Spencer; *Essais sur le progrès*, par A. Burdeau (in-8, Germer Baillière). — *Dictionnaire d'instruction primaire*, rédigé par G. Belèze (in-18, J. Delalain). — *Entretiens familiers sur la cosmographie*, par Audoynaud (in-18, Hetzel). — *Les Causeries agricoles*, par M. A. V. de Sainte-Anne (in-12, Bordeaux, Féret). — *Perraud statuaire et son œuvre*, par Max Claudet (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *Histoire de France*, par Edmond Demolins, tomes III et IV (*Bibliothèque à 25 centimes*). — *Les derniers Carolingiens*, d'après Richer, etc, par Ernest Babelon (gr. in-18, lib. de la Soc. bibliogr.). — *Les Éléments de l'ancienne constitution française*, par V. Canet (in-8, Castres, imp. Abeilhou). — *La Guerre continentale et la propriété*, par E. Rouard de Card (in-8, Durand). — *Correspondance inédite du comte de Caylus, avec le P. Paciaudi, théatin*, par Ch. Nisard (2 vol. in-8, Didot). — *Une colonie féodale en Amérique*, par Rameau (in-18, Didier). — *La Question d'Orient*, par Ch. Hoch (in-18, Sandoz et Fischbacher). — *Le Roi*, par Armand Fresneau (in-8, Th. Olmer). — *Jésuites*, par Paul Féval (in-12, Palmé). — *Le Monde ou nous vivons*, par F. Maury (in-18, Hetzel), — *Hector Servadac*, par Jules Verne (1re partie. in-18, Hetzel). — *Les Enfants du capitaine Grant. Voyage autour du monde*, par Jules Verne (édit. illustr., in-8, Hetzel). — *Le Baiser de la comtesse Savina*, par Léon Dieu (in-18, Hachette). — *Le Mari de la vieille*, par G. Prévost (in-18, Lib. générale). — *Une femme à bord*, par René de Maricourt (in-18, Lib. générale). — *Le Lion de Coëtavel* (par Mlle G. d'Éthampes (in-18, Allard). — *La Veuve*, par Louis Enault (in-18, Hachette(. — *Les Ronces du chemin*, par Claire de Chandeneux (in-12, Blériot). — *La Chartreuse de Valbonne* (chronique), par L. Bruguier-Roure (in-8, Tours, Paul Bousserez). — *A Travers bois, prés et sillons*, par Ch. Ygar (in-18, Didot). — *Classiques pour tous* : T. Ier de Sévigné ; — T. II de Corneille ; — les Psaumes, 2 vol. (libr. de la Soc. bibliogr.) — *Valmy*, par M. Léon Pagès (br. gr. in-18, Taranne et Olmer.

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Vainqueurs et vaincus réunis par la mort. — A la bataille de Québec, 14 septembre 1759, le général français, le marquis Montcalm de Saint-Véran, succombant après des prodiges de valeur, fut frappé à mort (son corps fut déposé dans un trou creusé par l'explosion d'une bombe). De son côté, le général anglais Wolfe expirait avant la fin de cette sanglante journée.

Le célèbre combat naval de Tralalgar offre des circonstances encore plus frappantes; l'amiral anglais Nelson, fut vainqueur; mais, frappé d'une balle, il expira dans la journée même; l'amiral espagnol, Gravina, succomba à une blessure; le contre-amiral français Mazon, atteint à diverses reprises, tomba sans vie, sur le pont de son vaisseau; le commandant en chef Villeneuve, fait prisonnier, remis en liberté et débarqué à Brest, se suicida avant d'arriver à Paris, où il était mandé pour rendre compte de sa conduite.

L'histoire offre-t-elle d'autres exemples de généraux ennemis ayant eu le sort de Montcalm et de Wolfe, sort également glorieux? A. D.

Le Tribunal secret de la Westphalie. — Existe-t-il, sur les *Francs-Juges*, sur la *Sainte-Vehme*, quelque ouvrage sérieux, rédigé d'après des sources authentiques? Je connais l'*Histoire* du baron de Bock, le *Résumé* de Loëve-Veimars, mais ce sont des travaux bien incomplets, bien insuffisants. L. P.

Les Pêches et le duc de Guienne. — On lit dans l'*Art de vérifier les dates* : « L'an 1472, le duc de Guienne termine ses jours à Bordeaux, le 28 mai. La plupart des modernes assurent qu'il mourut d'une pêche empoisonnée que lui présenta l'abbé de Saint-Jean d'Angely, son aumônier, et une partie d'entre eux ajoute que ce fut à l'instigation du roi. Mais on pourrait douter, dit le nouvel historien de Languedoc, s'il y avait alors des pêches en France. » Oui, je le demande, y avait-il alors des pêches en France? Et, dans le cas où l'on parviendrait à prouver que déjà, en 1472, le pêcher était cultivé dans notre pays, comment expliquerait-on, le duc de Guienne étant mort six mois après son prétendu empoisonnement, qu'on eut pû lui présenter une pêche le 28 novembre? C'eût été, on en conviendra, une singulière variété que celle-là, et les plus habiles horticulteurs n'en ont jamais connu d'aussi tardive. Tout cela montre que le récit que trop d'historiens ont suivi est un conte auquel on n'a pas même songé à donner un peu de vraisemblance.

T. DE L.

Le Temps et moi.— Presque partout l'on attribue au cardinal Mazarin cette parole : *Le temps et moi.* Je viens de lire, dans un bien remarquable petit volume (*Philippe II, roi d'Espagne, traduit de l'allemand du docteur Reinhold Baumstark, par Godefroid Kurth, professeur d'histoire à l'université de Liége*, 1877, in-12, Liége, p. 201), que le fils de Charles-Quint disait habituellement : « Le temps et moi nous en valons deux autres. » Aurait-on, par méprise, attribué au cardinal Mazarin le mot célèbre qu'aimait à répéter Philippe II? T. DE L.

Jean XXII et les Cordeliers. — « Le Pape Jean XXII, dit Bugnet sur Pothier, *Traité du contrat de rente*, n° 112, n'aimait pas, à ce qu'il paraît, les cordeliers :... il donna des bulles pour les constituer, malgré eux, et malgré leur règle, propriétaires des aliments qu'ils consommaient. On les publia dans toutes les écoles; il fut défendu, sous peine d'hérésie, de soutenir le contraire; et le pontife fit brûler sans miséricorde tous les franciscains réfractaires qui tombèrent entre ses mains! » (Voy. VILLARET, *Histoire de France*, t. VIII, p. 91.) J'aimerais à connaître l'origine et la réfutation de cette fable odieuse. J.-A. B.

RÉPONSES.

Une définition du temps (XIX, 191, 286, 479). — Joseph de Maistre n'a pas, comme on le lui prête dans la question et dans la seconde réponse, défini le temps : Le premier ministre de Dieu au département DES SOUVERAINETÉS. Voici le passage tel qu'il l'a écrit : « Il faut toujours que l'origine de la souveraineté se montre hors de la sphère du pouvoir humain, de manière que les hommes mêmes qui paraissent s'en mêler directement ne soient néanmoins que des circonstances. Quant à la légitimité, si dans son principe elle a pu sembler ambiguë, Dieu s'explique par son premier ministre au département DE CE MONDE, *le temps*. » (*Principe générateur*, § 27.)
J.-A. DE BERNON.

Bonne Abli, femme de Jacques de Corn, drapier et bourgeois de Paris (XIX, 192). — M. A. de B. n'a pas à se fatiguer à chercher des détails sur la vie de Bonne Abli que M. Barbet de Jouy, a signalée dans la première édition du *Catalogue des sculpteurs du Louvre;* il lui serait d'autant plus difficile de reconstituer l'état civil de cette femme qu'elle n'a jamais existé. Son nom est le résultat d'une mauvaise lecture de l'inscription du Louvre. (Voy. GUILHERMY, *Inscriptions de la France*, t. Ier, p. 697.) J. DE M.

M. de Montalembert. — (XX, 191). — M. de Montalembert a été l'objet d'un assez grand nombre de travaux, dont le plus considérable et le dernier est le *Comte de Montalembert*, par Th. Foisset (Paris, Lecoffre, 1877). M. Sainte-Beuve lui a conservé une étude dans ses *Causeries du Lundi*, t. I. — M. Littré a publié, dans ses *Études sur les Barbares et le moyen âge* (Paris, Didier, 1865), un travail remarquable sur les *Moines d'Occident*. — On trouve dans le *Polybiblion* (1870), une notice suivie de la bibliographie de ses œuvres, et dans la *Revue des questions historiques* (1870, t. VIII), une étude de M. Léon Gautier. — Le *Contemporain* a donné deux articles de M. le vicomte de Melun sur les *Moines d'Occident*, 1860, 1867), et une notice (1870). — Le *Polybiblion* a rendu compte de l'ouvrage d'un auteur anglais, Mrs Oliphant, *Memoirs of Montalembert* (1872). Nous citerons encore des biographies, par *un homme de rien* (M. de Loménie) (1841), par H. Castille (1855), par Mirecourt (1857), puis des publications et articles de MM. Dourlent (1869), B. Bouquerel, Cochin, de Broglie (1870), de Frauqueville, de Mme Craven (1873); enfin *Une page de la vie de M. de Montalembert*, par M. l'abbé Lapongié (1874), en réponse à des articles de l'*Univers*.

Annales breves ordinis Praemonstratensis (XX, 286). — Plusieurs bibliographes mentionnent cet ouvrage comme ayant été imprimé à Amiens en 1645. Comme M. N., je puis dire que ce livre ne se trouve dans aucune bibliothèque publique de Paris, et j'ajouterai ni dans aucune bibliothèque amiénoise. Après des recherches infructueuses à ce sujet, j'en suis venu à me demander si on n'avait point confondu un manuscrit, aujourd'hui égaré, avec un imprimé. C'est, je pense, ce qu'a fait le P. Lelong, dans sa *Bibliothèque historique de la France*, en mentionnant une *Vie de sainte Ulphe*, du même Maurice Dupré, Amiens, 1635. Il serait extraordinaire qu'un tel ouvrage d'histoire locale ait complétement disparu des bibliothèques picardes. Ce religieux de l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens a publié à Paris, en 1627, chez Hiérome Blageart, une *Vie de saint Norbert*, ouvrage devenu fort rare, et dont M. Ch. Salmon, d'Amiens, possède un exemplaire. Au reste, les œuvres de cet écrivain ont eu très-peu de notoriété, même dans son pays, puisqu'il n'en est pas dit un seul mot, ni dans le *Tableau des sciences et des lettres de Picardie*, ni dans l'*Histoire littéraire d'Amiens*, par le Père Daire. J. C.

Les Feux de la Saint-Jean (XX, 287.) — On peut consulter, sur cette question : BREUIL (Aug.), *Du culte de saint Jean-Baptiste;* — CONRADUS MEL, *Antiquarius sacer*, sect. III, cap. III; — CORBLET (l'abbé J.), *Culte et iconographie de saint Jean-Baptiste*

dans le diocèse d'Amiens, Arras, 1864; — Finn Magnusen, *Mythologiæ lexicon;* — Grimm, *Deutsche mythologie*, zw. aufl., p. 581, 584, 587, etc.; — Martin d'Arles, *Tractatus tractuum, de superstitionibus*, p. 133; — *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai*, 1848-49, p. 275; — *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. V, p. 359-393; — Paciaudi, *De cultu S. Johannis Baptistæ*, Romæ, 1755; — Pardiac (l'abbé). *Les Feux de la saint Jean*, dans le tome XVI de la *Revue de l'art chrétien*, p. 115-140; — Poncy (Ch.). Article sur la Saint-Jean en Provence, dans l'*Illustration* du 28 juin 1865; — *Recherches curieuses sur les principales cérémonies de l'Hôtel-de-Ville*, Amiens, 1730; — *La Saint-Jean*, article du *Journal des villes et des campagnes* du 24 juin 1845; — J. Strutt, *The sports and pastimes of the people of England.* J. C.

— Voyez encore le *Rationale* de Durand (l. VII, c. xiv); — Hospinianus. *De origine festorum christianorum*, f. 79; — Schmeller, *Bairisches Wœrterbuch*, III, 262; — Panzer, *Beitræge zur deutschen mythologie*, p. 210-220; — Thiers, *Traité des superstitions;* — Bernard, *Usages et superstitions qui se rattachent au culte de saint Jean tant en Orient qu'en Occident.* Paris, Maisonneuve, 1867, in-8. Ristelhuber.

Proverbes (XIX, 192, 280, 287, 384, 474, 477, 560, XX; 96, 287). — Quelques indications nouvelles à joindre à celles qui ont déjà été recueillies; la mine paraît d'ailleurs être bien loin d'être épuisée :

Proverbi veneziani. Venetia, Molinari, 1824, in-16. Le titre porte : *Prima edizione;* (91 proverbes;) à la suite : *Aggiunta di quattro nuove stagioni, ed altre Poesie vernacole* (Ciambro, *Serie degli scritti in dialetto veneziano*, Venezia, 1832, in-12, p. 186). Pas indiqué par Duplessis. — *Proverbiorum Symmicta...* J. A. Brassirano. Viennæ, 1529. Duplessis, p. 23, mentionne cette édition, mais il ne parle pas de celle de *Paris, C. Weckel*, 1532, in-8, qui est indiquée au *Manuel du Libraire*, au mot *Grunnius...* — *Bachiquello e proverbi sur la luno*, par Jean Brunet. Avignon, Aubanel, 1876, in-12. — *Recueil de proverbes provinçiaux*, Aix, Alibert, 1736, in-12 de 52 pages. Duplessis, n° 101, indique ce livret comme étant de format in-8, et il ajoute que « l'éditeur est inconnu. » Le *Bulletin du bibliophile*, publié par la librairie Techener (1877, p. 270, n° 101) nous fait connaître le nom de cet éditeur, Cartelier, avocat. — *Apothtemgs of Alee the son of Abo Talib*, with an early persic paraphrase and an english translation by W. Yule Major. Edinburgh, 1832, pet. in-4. Lithographié sur papier de diverses couleurs (Voir le cat. Silvestre de Sacy, n° 2,016). — *Libri Proverbiorum Abi Obaed Elgasimi....* arabice editit, latine vertit et annotationibus instruxit Ernestus Bertheau. *Gottingæ Dieterich*, 1836, in-8. — Des proverbes relatifs aux présages astrologiques, à la santé, etc., se trouvent dans la *Revue littéraire de la Franche-Comté*, Besançon, 1866. Articles signés A. P. — *Proverbi toscani per contadini in cuatro classi divisi* (di Gio, Valentini Fabroni). Perugia, 178, in-8 (non indiqué par Duplessis; mentionné par Melzi, *Dizionario de gli anomimi*, t. II, p. 382). — *Proverbii, Motti et Sentenze.* Piacensa, 1805. Indiqué comme anonyme par G. Duplessis, p. 273, n° 452; Melzi, t. II, p. 383, nous apprend le nom de l'auteur, Christophoro Poggiali.

Citons aussi, d'après Melzi, t. Ier, p. 139, la *Lettera di Benedetto Boggi* (Alemano Paggi) *intorno al proverbio: Stare e conversare in Apolline;* elle est insérée dans la *Nuova Raccolta d'opuscoli Mandelliniani*, t. XIX, p. 367, voir aussi Owen : *Welsh and english dictionnary*, collected from the laws, poetry, proverbs, etc., 1793, 2 vol. gr. in-8. B.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ASCÉTISME ET INSTRUCTION RELIGIEUSE

Lettres à Cornélie, par M. l'abbé Henri Planet. Paris, Baltenweck (sans date), in-18 de 140 p. Prix : 1 fr. — *Un aide dans la douleur*, par l'auteur des *Avis spirituels*. Paris, Douniol & Cᵉ, 1877, in-18 de 696 p. Prix : 3 fr. 25. — *L'Ecole de la souffrance*, Méditations sur la passion de N.-S. J.-C., dédiées à la confrérie du Sacré-Cœur, par M. l'abbé Odon Dignat, vicaire à Paris. Paris, Baltenweck (sans date), in-24 de ix-389 p. Prix : 1 fr. 50. — *La Vierge Marie*, ouvrage tiré de saint François de Sales, par M. l'abbé H. Chaumont. Paris, V. Palmé ; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-18 oblong de xvii-378 p. Prix : 3 fr. 75. — *Le Chemin de la perfection chrétienne montré et aplani*, par Saint François de Sales, édition revue et disposée dans un ordre plus méthodique, par un Père de la Compagnie de Jésus. Angers, Barassé ; Paris, Josse, 1877, in-12 de 428 p. Prix : 1 fr. 60. — *La Veuve chrétienne, d'après saint François de Sales et les Pères de l'Eglise*, par la baronne de C***, précédé d'une lettre de Mgr Dupanloup. Paris, Santon, 1877, in-18 oblong de xxiv-223 p. Prix : 3 fr. — *L'Abeille eucharistique*, traité théologique, mystique et pratique sur la sainte Eucharistie, par M. l'abbé H. Burel. Paris, Bray & Retaux, 1877, in-12 de 404 p. Prix : 3 fr. 50. — *Histoire des merveilles et des prodiges du Signe de la croix*, par l'abbé Chaudé, curé de Fontenay-le-Fleury (diocèse de Versailles). Paris, Palmé ; Bruxelles, Lebrocquy, 1877, in-12 de xxiii-291 p. Prix : 3 fr. — *La Solitude avec Jésus*, par Raoul de Navery. Paris, Téqui (Librairie Saint-Michel), 1876, in-18 de 299 p. Prix : 2 fr. 50. — *Courtes Méditations pour tous les jours et pour les principales fêtes de l'année*, par le P. Léopold Stix, prêtre de la congrégation du Saint-Rédempteur, traduites de l'allemand sur la seconde édition. T. III et IV. Paris, Plon & Cᵉ, 1876-77, 2 vol. petit in-18 de 367-343 p. Prix : 2 fr. 50 chaque volume. — *La Génuflexion au dix-neuvième siècle*, ou Etude sur la première loi de la création, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique. Paris Gaume (sans date), in-18 de viii-240 p. Prix : 1 fr. 60. — *Entretiens spirituels*, par Mlle Barbier. Paris, Plon, 1876, in-24 de 265 p. Prix : 3 fr. 50. — *Vie intérieure de la très-sainte Vierge*, ouvrage recueilli des écrits de M. Olier, fondateur de la congrégation des Prêtres de Saint-Sulpice. Paris, Poussielgue, 1875, in-12 de xvi p. Prix : 3 fr. — *Le Trésor du pieux fidèle*, ou recueil d'instructions et de prières pour les dimanches et fêtes de l'année, tous les jours du carême et les principales fêtes des saints, par le R. P. Léonard Goffiné. Paris, Lethielleux, 1876, in-18 de 777 p. Prix : 3 fr. — *Mois du Sacré-Cœur*, extrait des écrits de la B. Marguerite-Marie. Paris, Poussielgue, 1876, in-32 raisin de xiv-344 p. Prix : 1 fr. 25. — *Prières aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, pour les fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, par le R. P. Weninger, S. J. ; ouvrage traduit de l'allemand sur la 21ᵉ édit., par M. l'abbé Bélet. Paris, Poussielgue, 1877, in-32 raisin de 456 p. Prix : 2 fr. 50. — *Le Cœur de Jésus modèle du cœur humain*, ou Considérations ascétiques et morales sur le Sacré-Cœur, par le R. P. Séguin, S. J. Paris et Lyon, Lecoffre, 1876, in-18 de vi-358 p. Prix : 1 fr. 25. — *Petit Mois du sacré Cœur de Jésus*, rédigé sur un plan nouveau dans le but d'en faciliter les exercices, A. M. D. G. Paris, Poussielgue, 1877, petit in-32 de 191 p. Prix : 40 c. — *Le Bouquet de myrrhe offert à la Vierge Marie*, par Louise de Lortal. Paris, Bourguet-Calas (sans date), in-32 de viii-340 p. Prix : 1 fr. 25. — *La Perfection des jeunes filles*, par M. l'abbé L. Chevojon, curé de Notre-Dame-des-Victoires. 9ᵉ édition. Paris, Poussielgue, 1877, petit in-32 de 304 p. Prix : 1 fr. 25. — *Manuel de la jeune fille chrétienne*, par le même. 7ᵉ édition. Même librairie, 1877, petit in-32 de 385 p. Prix : 1 fr. 25. — *L'Avent : Méditations, pratiques, exemples*, avec toutes les prières liturgiques et les offices du saint temps, par M. l'abbé Ant. Ricard, docteur en théologie, chanoine honoraire, Paris, Le Clere (sans date), in-32 de 160 p. Prix : 70 c. — *Les Exercices de sainte Gertrude*, vierge de l'ordre de Saint-Benoît, traduits et publiés par le R. P. dom Guéranger, abbé de Solesmes. 2ᵉ édition. Poitiers et Paris, Oudin, 1876, in-32 de 354 p. Prix : 2 fr. — *Le Chemin de la Croix de la sainte Vierge*, ou les douze stations de la Voie douloureuse de la Mère de Dieu, par Alex. de Saint-Albin. Paris et Poitiers, Oudin, 1875, in-32 de vii-256 p. Prix : 2 fr. 25. — *Du culte de saint Michel et des saints Anges*,

avec un appendice sur Notre-Dame-des-Anges, par l'abbé P. RAMBAUD. Bordeaux. *Revue franciscaine*, 1876, in-32 de 152 p. Prix : 1 fr. — *Règles de conduite à suivre pour vivre heureux et pour sanctifier sa vie dans le monde*, par un religieux de l'ordre de Saint-François. Fribourg en Suisse, 1876, in-18 de 108 p. Prix : 75 c.— *Les Immortelles*, prières pour les morts, par l'Auteur des *Bouquets spirituels*. Paris, Haton, 1876, piqûre de 75 p. Prix : 20 c.— *Apparecchio alla Morte* di S. ALFONSO-MARIA DE' LIGUORI, aggiuntavi la traduzione dei passi latini. Saint-Pierre d'Arène, Turin et Nice, au Patronage de Saint-Pierre, 1877, in-18 de 472 p. Prix : 1 fr. — *Proponimenti di S. Leonardo da Porto-Maurizio*, preceduti da alcuni cenni sulla vita del santo. Mêmes adresses, 1877, in-18 de 78 p. Prix : 20 c. — *La Nuvoletta del Carmelo*, ossi la Divozione a Maria Ausiliatrice, premiata di nuove grazie, per cura del sacerdote GIOVANNI BOSCO. Mêmes adresses, 1877, in-18 de 117 p. Prix : 25 c.

C'est aux mères chrétiennes que s'adresse M. l'abbé H. Planet dans les *Lettres à Cornélie*, une Cornélie pleine de foi, qu'il n'hésite point à placer bien au-dessus de l'ancienne. On trouvera peut-être le choix de ce nom étrange et prétentieux pour un tel livre, comme on relèvera ici et là quelque manque de clarté et d'ordre, quelque pathos même dans l'expression. La manière dont il formulera sa pensée semble préoccuper l'auteur. « Nous avons pu parler à la fois, dans le même *morceau*, sur un ton plus simple ou sur un mode plus grave, sans faire violence aux lois de cet ordre littéraire dont la règle est un peu de n'en pas avoir (p. VIII). » Il importait peu, vraiment. Le livre est d'ailleurs écrit avec mouvement, élégance parfois, sinon toujours avec bon goût dans certaines applications de mots. Nous citerons une des meilleures pages, la 44e, où il s'agit de l'esprit religieux chez la femme : — « La femme est suppliante. Elle supplie par toutes les ondulations de son être fragile ; elle supplie, par sa voix, par ses yeux, par ses mains, par son attitude, par ses larmes qui coulent si souvent, par ses douleurs comme par ses joies, les unes et les autres singulièrement agrandies par son exquise sensibilité, et pourtant inachevées en elles-mêmes et cherchant par instinct à se compléter en Dieu. » M. l'abbé Planet s'est proposé de rappeler à la femme ses principaux devoirs, non par le détail des actions journalières, mais dans les considérations supérieures et générales d'où découle forcément la pratique. Il y a là d'excellentes choses, des pensées élevées et justes. Du reste, ce n'est point un traité dans les formes, et l'ensemble est incomplet. Avec le talent de l'écrivain, il était aisé d'arriver à mieux. Les vies des grandes saintes auraient peut-être figuré plus à propos en un tel livre que les allusions aux dames grecques et romaines et aux héroïnes de Racine. Ce que nous blâmerons comme inexcusable, c'est (page 59) une réminiscence de l'abbaye de Thélème et du « bonhomme Rabelais, » notre « vivant conteur » : deux expressions malheureuses, capables d'entraîner une femme chrétienne à la lecture du cynique romancier, et par conséquent huit fois sur dix de la perdre. Quant à l'éditeur, pourquoi dissimule-t-il la date d'impression ? Entendrait-il que, pendant dix ou vingt années, on

continue d'attacher la même valeur à cette indication de la préface : « Il y a *sept ans*, personne ne l'a oublié? etc. » Tout livre doit porter une date positive.

— L'auteur anonyme des *Avis spirituels*, qui déjà ont eu douze éditions, publie aujourd'hui son vingtième volume, sous ce titre : *Un aide dans la douleur*. Il nous avait donné, auparavant, *l'Évangile proposé à ceux qui souffrent*. Tout le monde, dans les régions chrétiennes, connaît le mérite de cet écrivain, l'onction qu'il apporte dans les sujets traités par lui, la science du cœur humain qui le distingue, l'abondance, la justesse, la variété de ses pensées. Cette fois encore il s'adresse aux âmes endolories pour les consoler et les fortifier. Dans les moments d'abattement dont on ne se défend pas toujours, nous dit-il, il est bon de rencontrer une pensée forte, une parole profonde et vraie, qui offre à la situation de l'épreuve un secours et une lumière. « On trouvera peut-être que ces lectures manquent de développement ; mais, loin d'avoir eu la prétention d'écrire un traité complet sur les épreuves de la vie, nous avons au contraire évité, comme un écueil à notre but, de fatiguer par de longues dissertations nos lecteurs, c'est-à-dire les malades, les esprits inquiets du passé ou préoccupés de l'avenir, les cœurs remplis d'affliction. Nous nous sommes contenté, en envisageant beaucoup de côtés douloureux de la vie, de réunir quelques pensées consolantes faciles à retenir, des traits adaptés au sujet, qui souvent frappent davantage que de longues considérations, et peuvent produire une édifiante et salutaire diversion à de tristes souvenirs, à des peines intimes. » Ces lignes disent bien tout ce qu'est le livre comme idée-mère et comme plan : à nous d'ajouter qu'on ne trouvera, de fait, aucun ouvrage plus consolant, plus doux à lire dans les peines, plus propre à soutenir la foi et le courage parmi les combats de la vie. Le travail est considérable, bien que divisé en très-courts chapitres, au nombre de trois cent soixante-cinq, autant que de jours dans l'année. Les grandes divisions d'idées sont les suivantes : Regard sur la vie présente ; l'adversité, les souffrances physiques, les peines intimes, les croix de la vie; maximes salutaires, brèves leçons, connaissances utiles, symboles, pensées de foi; questions à résoudre, paroles à retenir ; consolations surnaturelles ; motifs de confiance à la vie et à la mort. Tout cela n'a point les allures d'un traité ou d'une dissertation en règle ; et cependant tout y est, et sous une forme agréable autant que frappante. Ces lignes ont été tracées avec le cœur, et les nombreux exemples dont elles sont parsemées les rendent encore plus touchantes. Il n'est pas jusqu'aux titres des chapitres qui n'attirent doucement l'attention : « Les secrètes épines,—A quoi il faut s'accoutumer, — Seul avec Dieu,—Les épreuves inattendues,—Les coups du maître,

— La prospérité permanente est une redoutable adversité,—L'intelligence de la douleur, — Aspiration consolante dans la maladie, — Douceur envers la souffrance, — La tempête au dedans, — Mieux vaut manger le pain sans sucre que le sucre sans pain, — *Chi dura vince*, — Faire de chacun de ses jours le plus beau de sa vie, — Prophétie réalisable à volonté; etc., etc. — Un tel ouvrage doit être connu de tous, car tous ont en lot la souffrance, tous ont besoin d'être remontés souvent. « Dans l'univers il n'y a ni temple ni tabernacle aussi cher à Jésus que le chrétien souffrant (p. 491). »

— Tout en parlant à son tour des afflictions religieusement supportées, M. l'abbé Dignat, dans l'*École de la souffrance*, envisage les choses à un autre point de vue. Son livre se compose de méditations sur la passion de Jésus-Christ. Il y en a trente-sept, divisées en trois parties : Gethsémani, ou l'agonie; Jérusalem, ou le jugement; le Calvaire et la mort, avec les sept paroles en croix méditées chacune à part. Voilà un excellent ouvrage de Carême et de Semaine-Sainte, riche par l'onction, la simplicité, la solidité. Le pieux auteur s'efforce d'être, selon l'expression du P. Monsabré, un homme de doctrine, tout en parlant au cœur et en se mettant à la portée des plus humbles esprits. Au reste, c'est à la confrérie du Sacré-Cœur, dont M. l'abbé Dignat est le directeur, qu'est spécialement dédiée *l'École de la souffrance*. L'amour de Notre-Seigneur pour l'humanité pécheresse n'est-il pas l'objet final et suprême de la dévotion au Sacré-Cœur, et où voit-on mieux cet amour que dans les mystères de la douloureuse Passion? « Voilà, écrit saint Bonaventure, voilà le livre qui m'enseigne tout ce que je dis et tout ce que j'écris. Au pied de mon crucifix, mon âme tire du ciel de plus grandes lumières que de toutes les créatures, de toutes les études et de toutes les discussions. » Les prédicateurs feront eux-mêmes bon usage de ces pages, nourries, substantielles, solides. — Quelle est leur date précise de publication? Nous ne le saurions dire, l'éditeur ayant tenu à en faire un secret. Nous croyons cependant que c'est 1873.

— Ç'a été chez M. l'abbé Chaumont, déjà avantageusement connu par plusieurs publications du même genre, une utile et belle pensée que de demander à saint François de Sales les éléments et la matière d'un volume sur la sainte Vierge. La *Vierge Marie* offre ainsi une lecture du plus haut intérêt pour la piété, et qui en aurait davantage pour la simple littérature si les sources étaient mieux indiquées. Nous rappelions ici même, il nous semble, il y a de cela quelques mois, le mot de Bourdaloue sur le glorieux évêque de Genève : « Sa doctrine est une viande non de la terre mais du ciel, qui de la même substance nourrit, aussi bien que la manne, toute sorte de personnes. Et je puis dire, sans blesser le respect que je dois à tous les autres

écrivains, qu'après les saintes Écritures il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fidèles que ceux de ce saint évêque.» François de Sales s'est trouvé, dans son long ministère, en rapport de direction avec un nombre considérable d'âmes placées dans les conditions les plus diverses; il a d'ailleurs traité expressément, dans ses œuvres écrites, presque tous les sujets de la foi, de la morale, des fêtes et des mystères, et il en parle avec les lumières d'un théologien et d'un docteur, l'éloquence d'un homme de génie, la tendresse et l'onction d'un saint. Aussi n'est-il point d'auteur plus justement populaire parmi les chrétiens. Or, dans ce recueil sur la sainte Vierge, c'est bien saint François de Sales, et lui seul, qui parle au lecteur. Pas un mot qui ne soit textuellement de lui; pas une phrase qui ne soit présentée dans son sens véritable, bien qu'on ait légèrement retouché les expressions et les tournures qui ont vieilli et que beaucoup de fidèles ne saisiraient plus. — Avec ces matériaux donc M. l'abbé Chaumont construit une exposition suivie, coordonnée, de la vie de la sainte Vierge, de ses vertus, de la gloire qu'elle procure à Dieu, et de celle qu'en retour Dieu lui décerne à elle-même, et enfin du patronage qu'elle exerce sur nous auprès du Rédempteur. Un appendice rassemble quantité de belles prières à Marie, tirées de saint Alphonse de Liguori, des saints Bernard, Ephrem, Germain, Hildephonse, Anselme, Bonaventure, Pierre Damien, André de Crète, sainte Gertrude la Séraphique. En sorte que le lecteur a du même coup la doctrine et la pratique.

— *Le Chemin de la perfection chrétienne*, on l'a vu à la nomenclature, est également tiré de saint François de Sales. Ce n'est point un ouvrage nouveau, car il fut publié en 1728, par Pierre Collot, sous le titre bien connu de *La vraie et solide piété*. Toutefois, on l'a quelque peu remanié dans la disposition des matières, réparties selon un ordre meilleur ou tout au moins plus rationnel. Les amis de notre vieille langue regretteront qu'on n'ait pas rétabli le texte pur, si gracieux, de saint François de Sales; mais la masse des lecteurs préférera la clarté de rédaction introduite par les retouches de Collot : au résumé, c'est l'utilité des âmes qu'il faut envisager ici, et assez peu la littérature. « On a, dit le compilateur, changé quelques expressions qui ne sont plus d'usage, mais avec modération, de peur d'affaiblir ces écrits en leur ôtant l'onction qui paraît comme liée et attachée à leur simplicité et à leur naïveté. » Tous les sujets de la vie chrétienne sont, au surplus, traités dans ce précieux et très-agréable recueil, depuis ceux de la perfection achevée jusqu'à « la patience dans les maux de tête » (p. 265), et autres menus détails journaliers. L'ordre auquel on s'est arrêté dans la nouvelle rédaction est celui-ci : Première partie : de la perfection chrétienne en général, sa raison

d'être, sa nature, les illusions qui peuvent troubler l'âme à son endroit, les défauts qu'elle s'empresse de combattre et de détruire.— Seconde partie : les moyens spéciaux de parvenir à cette perfection, exercices spirituels, sacrements, bonnes œuvres, esprit des fêtes de l'année ecclésiastique, distribuées précisément en rapport avec le travail de notre sanctification graduelle. — Troisième partie : les vertus chrétiennes, au milieu desquelles on remarquera de solides considérations sur l'esprit *de liberté*, ce qu'il est, à quel signe on reconnaît ceux qui ont cet esprit, les effets qu'il produit, les occasions où il doit s'exercer. — Quatrième partie : de la pratique de la perfection chrétienne dans certaines conditions ou circonstances particulières, choix d'un état de vie, mariage, embarras domestiques, conversations, procès, peines de la vie, etc. — Enfin, cinquième partie, plus spéciale : de la perfection dans l'état religieux.—L'éditeur a couronné le livre par un trésor de maximes spirituelles du même saint, et de prières en latin et en français. — Maintenant, est-ce une idée louable d'avoir changé le titre primitif de Collot ? Peut-être. Ce titre était consacré, et plusieurs acquéreurs croiront se procurer un livre nouveau, là où de fait ils n'auront, sauf les modifications indiquées, que *La vraie et solide piété* de Collot.

— C'est encore à saint François de Sales que Mme la baronne de C*** a demandé conseils et consolations pour la *Veuve chrétienne*. Voilà un sujet assez rarement approfondi dans les ouvrages de piété destinés aux fidèles. L'auteur, du reste, s'inspire également de saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Augustin. Saint Jérôme a écrit sur le veuvage chrétien des choses admirables dans ses lettres, dont le saint évêque de Genève disait : « Oui-dà, ma fille, lisez chèrement les épîtres de saint Jérôme : vous en trouverez qui sont bien belles. » On sait, ajoute là-dessus Mgr Dupanloup dans une lettre à Mme la baronne de C***, quelle admirable couronne de veuves, à la tête desquelles brillait sainte Olympiade, ornait l'Église de Constantinople, et de quel secours et de quelle consolation elles furent à saint Chrysostome. Saint Ambroise a donné tout un traité du veuvage : on le trouve ici. L'auteur, unissant heureusement entre eux ces textes, en tire un livre instructif et surtout consolateur. « M'est-il permis d'espérer que ma voix apportera un jour quelque soulagement à des larmes dont j'ai connu l'amertume, à des peines dont j'ai mesuré la profondeur ? J'ai souffert et pleuré ; les maîtres ont parlé. Puis-je croire que, sans faire partager ma conviction à des cœurs qui lui sont tout à fait étrangers, s'il en est quelques-uns qui hésitent, qui cherchent, qui désirent trouver la vérité, je pourrai les aider à comprendre que c'est par l'abandon le plus complet à la divine bonté et à la miséricorde de Notre-Seigneur qu'ils parviendront à la seule consolation que veuille

un cœur brisé, un cœur fidèle, un cœur libre, un cœur droit? (p. 165).»

— Avec M. l'abbé Burel, de qui le livre a été approuvé par Mgr l'évêque de Seez, l'*Abeille eucharistique*, nous étudions le grand sacrement de l'Église au triple point de vue théologique, mystique et pratique. L'auteur dédie plus particulièrement son travail aux femmes chrétiennes, en qui il voit le salut de la famille, ses vertus, sa dignité. Or, sans l'Eucharistie, toute créature baptisée manque de vie spirituelle abondante, toute mère reste au-dessous de sa sublime tâche. L'*Abeille* est un volume bien conçu, instructif, utile, et qui convient à toutes les classes de fidèles aussi bien qu'aux femmes. L'auteur lui donne ce nom à cause des nombreux extraits de tout genre dont il l'a rempli, et dont les sources auraient dû, selon nous, être plus régulièrement et plus précisément indiquées. La marche est très-nette et bien ordonnée. C'est d'abord l'exposition catéchistique et doctrinale du mystère : vérité et mode de la présence réelle, aux yeux de la foi, aux yeux de la raison, avec toutes les explications et interprétations qui s'ensuivent. La présence réelle établie, on s'arrête à contempler les grandeurs et les merveilles d'un tel sacrement, d'un sacrifice à la fois d'holocauste, d'action de grâces, de propitiation, de demande, et où, de plus, le chrétien trouve sa substantielle nourriture par la communion, qui elle-même est une extension de l'incarnation, reconstitue et ennoblit l'ordre et la fin de la création, et, par un suprême prodige, divinise l'homme en quelque sorte et lui communique l'immortalité. Les communications de l'homme avec Dieu ont été changées, presque interrompues, par le péché : l'Eucharistie les rétablit dans leur tracé naturel. A ce moment, nous étudions la vie de Jésus-Christ dans le sacrement, et nous découvrons en lui le modèle parfait des huit béatitudes ; et il y a ici, en plusieurs chapitres, de pieux et intéressants dialogues entre le Sauveur et l'âme chrétienne, à la manière de l'*Imitation*. Nous citerons, entre autres, celui de la page 182, où Jésus-Christ est considéré comme *notre mère* dans l'Eucharistie, après qu'en lui nous avons déjà vu le maître, l'ami, le père, l'époux spirituel, et les devoirs que ces divers titres nous imposent. C'est le lieu de développer ce qui concerne pratiquement la communion, et M. l'abbé Burel n'y manque pas. On lira avec bonheur ce qu'il dit de la fréquente communion en face du monde et de sa triple concupiscence, aussi bien que de la suite nécessaire de cette union divine, qui est la vie en Dieu allant jusqu'au sacrifice de soi-même, et à faire absolument de nous les temples, les sanctuaires de la Divinité. Enfin, le livre renferme instructions et prières pour la messe. Il est inutile d'en dire davantage pour le faire apprécier.

— M. l'abbé Chaudé nous entretient longuement du *Signe de la croix*. On n'a sans doute jamais traité pareil sujet avec de tels développe-

ments, et c'est le mérite et l'originalité du livre. Pour l'auteur, il y a dans ce signe sacré tout un résumé de l'œuvre de la rédemption, et il attribue une bonne partie de la décadence des nations chrétiennes à ce qu'on a commencé de négliger cette formule antique de la foi et de la piété. « Que manque-t-il, me suis-je dit, à cette société éperdue et presque sans espoir ? C'est le signe divin, le signe de Jésus crucifié pour la délivrance des hommes et des peuples coupables; le signe qui change le fils d'Adam déchu en une créature nouvelle, rachetée, affranchie de l'esclavage de l'Esprit du mal, délivrée de la concupiscence, de l'insubordination et du péché. Profondément convaincu du succès et de l'efficacité du remède, supérieur à tous les raisonnements, à toutes les philosophies, à tous les gendarmes et commissaires du monde, je viens faire appel à tous mes frères dans la foi et leur dire : Croyez-moi, revenons au signe de la croix (p. VII) ! » M. l'abbé Chaudé est connu pour un bon livre de botanique descriptive. Or, il est frappé de cette image de la croix, qu'il rencontre partout dans les fleurs et dans les plantes. Voici la radicule et la tigelle : l'une et l'autre s'allongent ; celle-ci monte vers le soleil, et celle-là descend dans les ténèbres. Soudain chacune d'elles montre l'image de la croix; la racine par ses rameaux et ses radicelles, et la gemmule en portant à ses côtés ses faibles cotylédonaires. Dans l'intérieur du tronc, axe végétal, la sève dans ses tubes et l'air dans ses stomates et ses rayons médullaires se croisent à l'infini. A leur tour, les branches sortent horizontalement à droite et à gauche de la tige, pour aller s'appuyer, semblables aux bras étendus de l'homme, sur un treillage cruciforme, tandis que le bouton, obéissant aux lois de la polarité, monte toujours pour engendrer de nouvelles croix, qu'il multiplie chaque jour par ses rameaux superposés, ses feuilles opposées, ses fleurs et ses fruits soudés en croisillers. N'avons-nous pas la famille des *crucifères*, l'une des plus nombreuses et des plus utiles du règne végétal ? La croix, l'auteur la retrouve dans les stalactites et les stalagmites des cavernes souterraines, dans le vol des oiseaux, dans la charrue du laboureur, dans la mâture et les cordages du navire, dans le poisson qui fend les flots, dans les quatre points cardinaux, dans l'architecture, dans la forme de l'une au moins de nos lettres. Ce ne sont là, naturellement, que des considérations accessoires, et nous arrivons bientôt à celles qui satisferont davantage le chrétien désireux de s'instruire ou d'élever plus vivement son âme à Dieu. On nous dira donc, en détail, avec les faits historiques à l'appui, l'origine du signe de la croix, la puissance miraculeuse que le Seigneur y a, en mainte occasion, attachée ; l'usage qu'en a fait l'Église dans sa guerre contre le démon et dans les rites sacrés ; la transformation monumentale, dès les premiers siècles du christianisme, de l'idée que renferme le signe de la

croix. On nous montrera ce signe devenu celui de la civilisation chrétienne, de telle sorte que les saints, c'est-à-dire les hommes qui s'identifient au mystère de la croix, sont les vrais, les plus indiscutables grands hommes de l'histoire, et par leur influence toujours moralisatrice, et par l'élévation où ils appellent ce qui les entoure, et par les œuvres immenses qu'ils réalisent pour le soulagement de toutes les souffrances. Comme il avait envisagé toute la religion dans la formule du signe de la croix, M. l'abbé Chaudé, par une transition qu'on sera peut-être tenté d'appeler laborieuse, consacre sa seconde partie à nous présenter le tableau de l'action évangélique sur les sociétés, sur le progrès, sur le développement des institutions essentielles, sur les gloires du XIIIe siècle chrétien : tableau nécessairement incomplet, où l'on relèvera, entre autres choses, des notions utiles à recueillir sur l'état de l'instruction publique en France, avant et après les déclamations, théories et faits révolutionnaires. — En somme, livre digne d'entrer dans les bonnes bibliothèques religieuses, et que les catéchistes et prédicateurs utiliseront avec fruit.

— D'un tout autre genre est *la Solitude avec Jésus*, de Raoul de Navery, écrivain chrétien dont le talent est depuis longtemps connu, mais qui ne l'avait point encore, à notre avis, prouvé au même degré. Ce charmant volume rappelle par sa forme la bluette poétique du R. dom Tosti, le *Livre du pauvre*, si colorée et si suave. Notre auteur a fait là quelque chose qui sort du commun des livres de piété. Ce n'est point un recueil de méditations ou bien de direction spirituelle ; ce ne sont point non plus des prières, encore que les élévations du cœur y abondent. Choisissant quelques-unes des pages les plus célèbres de l'Évangile, où Jésus se montre conversant avec les hommes, les instruisant de sa parole, leur donnant l'exemple par sa conduite, Mme de Navery développe la scène, l'entoure de chaudes descriptions, chante pour ainsi dire son sujet, et termine par les plus judicieuses applications aux besoins communs et présents des âmes. Le littérateur peut s'arrêter sur ces belles pages, même sans avoir l'intention d'y savourer la doctrine céleste, uniquement par charme d'esprit ; le chrétien tiède s'y délecterait également par la nouveauté de l'exposition ; le fervent y jouit plus encore, parce que, si tout y est dit poétiquement, tout aussi est consolant, solide, entraînant. Ceux qui président aux classes d'humanités en tireraient avantage pour les compositions littéraires, amplifications, tableaux, narrations, à donner à leurs élèves. Quelques lignes au hasard, pour qu'on se forme une idée du tout. Il s'agit de la vigne d'Engaddi, c'est-à-dire de la vigne louée à des ouvriers qui se révoltèrent contre leur maître « Le jour se lève. Une brume légère enveloppe la campagne ; sur les ruisseaux flotte un brouillard que le soleil aspire ; la terre exhale ses parfums. La nature

s'éveille rajeunie, reposée. Le vent agite les feuilles avec un bruit joyeux et doux. Un concert matinal commence : la forêt de cèdres proclame le nom du Seigneur ; la branche le dit à l'oiseau, qui le répète au brin d'herbe. Les anges chargés de porter aux hommes d'heureux songes, et de recueillir les prières matinales, remontent l'échelle d'or entrevue par Jacob. Le laboureur gagne la limite de son champ ; la terre s'entrouvre ; les troupeaux s'éparpillent dans la plaine ; les filles alertes, la cruche sur le front, se rendent à la fontaine, etc. (p. 63). » Nous eussions pu citer, mieux encore, la description d'une soirée après le sacrifice, au temple de Jérusalem ; celle du désert surtout, pages fort remarquables. C'est ainsi que, parmi les tableaux, Mme de Navery pénètre au cœur de son sujet, nous introduit auprès du Sauveur, nous fait recueillir sa parole, la commente et l'applique. Tout l'Évangile présenté de la sorte formerait une bien précieuse et riche galerie. Nous n'avons dans ce volume que huit chapitres : le Portique du temple, où apparaît la pauvre veuve abandonnant dans le tronc le seul denier qui lui reste ; le Puits de Sichar, et la pécheresse convertie par les discours de Jésus ; la Vigne d'Engaddi ; le Désert, où tour à tour se montrent Jean le Précurseur, et le Rédempteur annoncé par lui ; le Bercail, immense bonté de Jésus à la recherche du pécheur dans le temple, où réside particulièrement la majesté divine, et où nous avons reçu tous ses dons ; le Sermon sur la montagne, auquel est consacré un exposé plus étendu, et c'était justice ; la Route d'Emmaüs, et les Visites du Seigneur à ses disciples qui le cherchent. — Le titre adopté par l'auteur répond-il bien à la nature du livre ? Nous en doutons : car il ne le fera guère pressentir.

— Nous n'avons point à revenir sur le mérite des *Méditations* du P. Stix, dont les deux premiers volumes ont été l'objet d'un compte rendu précédent. Il suffit d'annoncer l'achèvement de la traduction française, publiée par les soins de M. l'abbé Le Rebours. On se rappelle sans doute que nous en avons loué l'excellente rédaction, la solidité du fond, la distribution générale. Le tome troisième va du jour de la Pentecôte au quinzième dimanche qui la suit, et le quatrième de ce dernier point à la fin du propre des saints. Il faut en louer aussi la bonne et commode exécution typographique, et de plus une table analytique fort détaillée de tous les sujets traités dans les quatre volumes : c'est, pour ce genre de livres, une innovation à laquelle nous applaudissons.

— Il n'est pas une seule des pratiques officielles de la religion qui n'ait sa profonde raison d'être, et qui à ce titre ne mérite d'être étudiée dans son histoire, sa signification, son symbolisme. M. l'abbé Gaume publiait récemment (en 1874, croyons-nous ; le livre n'est point daté) une intéressante dissertation sur un sujet de ce genre que

nous n'avons vu abordé nulle part ailleurs, *la Génuflexion. Au dix-neuvième siècle*, qui suit le titre, est une indication explétive dont le respectable auteur a bien de la peine à se dégager, et qui n'est absolument d'aucune portée dans la question, notre temps n'ayant point à innover là-dessus, pas plus que sur l'*Angelus*, le *Cimetière*, l'*Eau bénite*, le *Signe de la croix*. M. l'abbé Gaume a conservé aussi cette forme de lettres à un ami qui, évidemment, convient peu à des traités pareils, et leur enlève les utiles divisions dont le lecteur aime à suivre le développement. Ici, il faut bien entendre, sans doute, par *génuflexion* l'acte de l'*adoration* pris dans sa forme extérieure ordinaire : sans quoi il serait ridicule de l'appeler « la première loi de la création » (au titre même), « la première loi de l'humanité » (p. 3), et d'écrire une assertion comme celle-ci, figurée au-delà de toutes les bornes : « Chaque matin le soleil fait la « génuflexion » (p. 90). Il n'est guère plus exact de traduire (p. 131) le *serpentes tollent* de saint Marc par « ils tueront les serpents » : tuer un serpent n'a vraiment rien d'extraordinaire ; mais le prendre à la main sans en souffrir, comme fit saint Paul à Malte, voilà où est le miracle promis par Notre-Seigneur à ses disciples. Du reste, le travail de M. l'abbé Gaume est sérieux et tout à fait instructif. Comme l'arbre vit de la sève, la piété vit de pratiques, nous dit-il ; le culte intérieur ne se soutient que par le culte extérieur. La pratique de la génuflexion se rencontre chez tous les peuples, à toutes les époques, et elle est ordonnée par l'Église dans sa liturgie. Que signifie t-elle? d'où vient-elle? toucher en passant, sur un tel thème, nombre de matières d'un ordre général est chose naturelle, nécessaire, à quoi n'a pas manqué l'auteur : d'où une variété de notions qui plaît à l'esprit. Voici, par exemple (p. 145), un détail assurément peu connu, rapporté par saint Justin, saint Irénée, Tertullien, saint Augustin, saint Maxime, saint Isidore : les premiers chrétiens prenaient deux attitudes dans la prière : pendant les six jours de la semaine, ils priaient à genoux ; le dimanche de Pâques à la Pentecôte debout. La génuflexion pendant six jours était le symbole de la chute originelle; le dimanche, l'autre position du corps annonçait la résurrection du Seigneur et la nôtre. Saint Paul veut, dans son épître aux habitants de Philippes, que tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers, devant le nom de Jésus : c'est surtout au commentaire de ce texte que s'attache M. l'abbé Gaume et il s'applique à en éclaircir les expressions. — Quelques lecteurs estimeront qu'il outre les déductions, et, pour notre part, nous répugnerions à admettre que le mot *genu*, *genou*, vienne de *gena*, *joue*, à cause de la position de l'enfant au sein maternel.

— Il faut d'abord féliciter, à propos des *Entretiens spirituels* de Mlle Barbier, la librairie Plon de la beauté de cette édition. C'est un

bijou; et le livre méritait qu'on en prît ce soin. Nous y relèverons pourtant un peu de confusion dans le classement des matières, une forme de discours direct qui eût été supprimée avec avantage, une invitation à imiter Marc-Aurèle qui surprend quand on a devant soi tant de saints (p. 63), une dissertation sur la guerre qui paraît bien peu à sa place (p. 114), une définition du purgatoire légèrement incomplète (p. 217), et, plus encore (p. 105), un tableau de la France avant la Révolution qui manque de vérité, et consacrerait les idées les plus injustes et les plus fausses propagées par ceux qu'on a si bien nommés les reptiles de la presse sans honneur. Le voici : — « A une époque qui n'est pas encore très-éloignée de nous, les hommes étaient esclaves, serfs, dominés par des seigneurs exigeants et cruels ; d'autres, les paysans, étaient accablés de taxes, de corvées, et, découragés, ne voulaient plus cultiver la terre ; d'autres, enfin, étaient battus de verges, marqués, brûlés, martyrisés par des tortures abominables, sous le couvert de la loi. » Tout cela est bien chargé. Ces réserves faites, l'opuscule de Mlle Barbier est tout à fait recommandable. Il y règne une foi, une vie, un sentiment, une élévation qui font du bien à l'âme. La consolation se dégage de la plupart des chapitres pour les âmes affligées, livrées à la tristesse, à l'inquiétude, au regret. Les prières, qui forment la première partie, sont véritablement sorties du cœur et vont au cœur : nous citerons (p. 43) celle du pauvre, si touchante par la résignation ; un peu plus loin, celle de la servante acceptant l'humilité de sa condition. Les vieillards liront avec attendrissement (p. 127) le chapitre qui leur est dédié. Un recueil de pensées, à part, en renferme d'excellentes : telle celle-ci : « Il est des esprits qui n'ont point de fenêtre : rien n'y vient du côté du ciel (p. 205). » Un autre recueil, tout à la fin, de poésies chrétiennes, aurait dû donner les noms des auteurs : car beaucoup de ces pièces ne sont point de Mlle Barbier. Et puis, encore une fois, les chapitres se suivent sans assez d'ordre ; les sujets de quelques-uns n'ont aucun rapport avec des *entretiens spirituels* : tels le portrait de Notre-Seigneur par Lentulus, jeté là on ne sait pourquoi, sans ombre de liaison avec le reste. Ces légers défauts n'empêcheront personne d'estimer le talent de l'auteur et de jouir des belles choses qu'elle dit ici.

— M. Olier fut, au dix-huitième siècle, un des plus illustres maîtres de la vie spirituelle. C'est de ses écrits, très-différents de date, de style, de but même, que l'on a composé le volume intitulé : *Vie intérieure de la très-sainte Vierge*. Parmi ces écrits spéciaux, lettres, notes, ébauches tracées à la hâte, il n'en est aucun que l'auteur ait achevé, qu'il ait préparé pour l'impression. Ce sont souvent, nous dit l'éditeur, de simples mémoires tracés à la hâte, au jour le

jour, qui ont pour objet ses occupations intérieures, les faveurs qu'il recevait de Dieu, les sentiments qu'elles lui inspiraient. Mais, dans tous ces papiers, il y a de si précieuses pensées, qu'on y sent l'esprit de Dieu, et que l'âme, après en avoir goûté quelques-unes, éprouve de l'avidité pour les autres. M. Olier, dans les élans de sa piété, se fait un langage à lui, et, comme la plupart des auteurs mystiques, il accumule les figures, et semble forcer les expressions pour faire concevoir, le moins imparfaitement possible ce qu'il se sent incapable de rendre dignement. C'est M. l'abbé Faillon, de pieuse et douce mémoire, l'auteur si connu de la *Vie de M. Olier* et de l'*Apostolat de sainte Madeleine et de saint Lazare dans les Gaules*, qui, de ces fragments divers, a composé ce volume de la *Vie intérieure* de Marie, non pas cependant aussi complet qu'il l'avait résolu, la mort l'en ayant empêché : c'est pourquoi l'éditeur actuel a dû y joindre son propre travail. Après ces renseignements d'histoire littéraire, nous n'avons point, assurément, à juger un livre sorti presque entier de la plume de M. Olier; il suffira de le faire connaître dans son plan. — Ce sont, successivement, des considérations sur : la prédestination de Marie à la dignité de mère de Dieu, sa conception et sa naissance, sa présentation au temple, son mariage, l'ambassade de l'ange au jour de l'Annonciation, les mystères de l'Incarnation, de la Visitation, de Bethléem, de la Purification, de Nazareth, de Cana, et tous les autres jusqu'à la Croix. Notre-Seigneur retourné au ciel, Marie est étudiée dans sa coopération à l'établissement et à la sanctification de l'Église, et même dans l'intercession qu'elle exerce au ciel en faveur des chrétiens, et particulièrement des pécheurs. A la fin des chapitres ont été ménagées des réflexions pratiques, destinées à résumer ce qui précède et à le faire descendre dans la conduite personnelle du lecteur.

— Avec le *Trésor du pieux fidèle*, de Goffiné, livre déjà ancien, mais toujours excellent, et encore amélioré dans cette belle et commode édition, due à M. Lethielleux, le chrétien possède le meilleur et le plus complet des livres d'église, pour l'instruction et pour la prière. C'est bien, à la lettre, une mine, dont n'approchent pas les eucologes les plus étendus. Explication des évangiles, explication des fêtes, instructions sur les commandements, formules de prières et d'élévation à Dieu pour toutes les circonstances de la vie, offices paroissiaux, prières liturgiques, vies des principaux saints, exposition des mystères et du décalogue, on n'y a rien omis, et dans cette multitude de choses règne le plus grand ordre, une méthode parfaite.

— Le premier *Mois du Sacré-Cœur* qui ait été publié en français en est à sa vingt-neuvième édition ; le P. Gautrelet en a composé un second, vingt fois réimprimé. Ces chiffres font voir à quel point la piété chrétienne aime à honorer le Cœur de Notre-Seigneur.

Le nouvel ouvrage du même titre, que nous avons sous les yeux, ne manquera pas d'un accueil semblable. Il est entièrement composé des écrits de la B. Marguerite-Marie; de sorte qu'on pourrait très-bien dire qu'il est proprement son œuvre. On ne pouvait, a dit un pieux évêque, puiser à une source plus pure, mieux autorisée, pour faire connaître les richesses de ce divin Cœur. L'auteur présent a la modestie de se dissimuler, non-seulement sur la couverture de son livre, mais dans tous le cours de l'ouvrage. On ne voit, on n'entend que la bienheureuse, ou bien Notre-Seigneur communiquant avec elle. Ce sont aussi parfois ses contemporains qui se font l'écho de ses saintes effusions dans les mémoires qu'ils ont laissés. Des prières, extraites du recueil authentique composé par Marguerite-Marie, sont placées à la fin de chaque chapitre; et on y a ajouté, un intéressant précis historique des commencements de la dévotion au Sacré-Cœur. On voit, par ces simples indications, que le *Mois du Sacré-Cœur* sera une heureuse fortune pour les âmes intérieures.

— Nous en devons dire autant des *Prières aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie* du P. Weninger, traduites de l'allemand par M. l'abbé Bélet. Elles rentrent dans le même ordre de pensées, et semblent destinées à compléter le *Mois*. Ces prières, très-variées, sont en vérité fort belles. Il y en a pour le matin et le soir, la confession, la communion, les différentes fêtes de l'année, le carême, le moment de la mort, etc., avec de pieuses litanies, des dialogues entre le Sauvenr et l'âme, des neuvaines, l'office du saint Cœur de Marie, le rosaire spécial, et le reste. C'est là, évidemment, un manuel destiné à pénétrer tout particulièrement dans les communautés.

— Le P. Séguin vient aussi nous parler du même sujet, au point de vue de la contemplation dans *le Cœur de Jésus modèle du cœur humain*. Le titre seul indique bien l'ouvrage, où il ne s'agit point d'établir la vérité dogmatique du culte, d'exciter la dévotion des fidèles ou de leur suggérer des pratiques, mais de les engager à découvrir les richesses de ce sanctuaire vivant de toute sainteté et de reproduire quelques traits de ce beau modèle. Ce sont les expressions mêmes du P. Séguin. Il se propose, en deux mots, de porter ses lecteurs à aimer tout ce que le Sauveur a aimé, à repousser et haïr tout ce qu'il hait et repousse. Pour cela, il faut une contemplation assidue du type sacré. Considérer les sentiments, les désirs, les vertus du Cœur de Jésus, afin de régler son propre intérieur sur ce modèle, telle est l'idée du livre, tout à la fois ascétique et moral. Il se fait remarquer par l'exactitude et la profondeur de la doctrine, et par une piété affectueuse.

— Quant au *Petit Mois du Sacré-Cœur*, c'est un abrégé des meilleurs livres sur la matière. Chaque jour est rempli par une méditation en

trois points, courte, nette, solide, se terminant par une prière, une pratique, une aspiration et un exemple. Ces exemples sont aussi bien tirés de l'histoire contemporaine que des anciennes vies de saints. Tout en n'étant pas très-étendu, ce petit volume est donc riche de fond, et digne d'être recommandé, à tous égards.

— Le nom de Mlle Louise de Lortal est connu dans la littérature religieuse; le nouvel ouvrage dû à cette plume exercée ajoutera à l'estime qui lui est acquise. Le *Bouquet de myrrhe*, bien écrit, riche de bonnes et pieuses pensées, ne peut que faire du bien à tous ceux qui y voudront puiser des sujets de méditation et des motifs d'union plus intime avec Dieu. Il est spécialement destiné à faire connaître et aimer les souffrances de Notre-Seigneur dans sa passion, et à compatir aux douleurs de Marie : de sorte qu'il peut servir également bien aux exercices du Mois de Mai, à ceux du Mois du Sacré-Cœur et à ceux du Précieux-Sang. Le bouquet fut de tout temps une gracieuse et expressive image de joie, de félicitation, de souhaits. « Il semble qu'un doux mystère se cache dans ce léger faisceau de plantes sympathiques, auxquelles nous avons prêté des similitudes avec la beauté, les grâces, les vertus et les diverses passions de l'âme (p. 1).» Or, au Cantique des Cantiques, l'épouse s'écrie : *Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe.* Si, continue notre auteur, le bouquet naturel a ses mystères, combien plus profonds seront les mystères du bouquet divin! Si Jésus est la fleur des champs, s'il est le lys des vallées, il est aussi le faisceau de myrrhe. La myrrhe est amère, épineuse, sans grâces : Jésus n'apporte-t-il pas à l'âme la croix en lui disant de s'y coucher, tout en lui promettant de divines consolations? En tout cas, la vie présente, celle du chrétien même, est un crucifiement : qui donc serait tenté de le nier? Seulement, l'appui céleste ne manque jamais à qui tourne ses regards en haut : *Ad te levavi oculos meos in montes.*

— Les deux petits volumes de M. l'abbé L. Chevojon, dont on a lu les titres à l'argument, la *Perfection des jeunes filles*, le *Manuel de la jeune fille chrétienne*, ne sont plus à faire connaître ni à recommander, après les nombreuses éditions qu'ils ont eues. Le respectable auteur, qui a longtemps dirigé l'un des plus importants catéchismes de Paris, sait par cœur le petit monde auquel il s'adresse, et lui parle le langage pieux, élevé, délicat, qui lui convient. La *Perfection* est une série de petits chapitres sur les devoirs envers Dieu, envers les autres dans la famille et dans le monde, envers soi-même et dans la vie privée. Le *Manuel*, un peu plus étendu, renferme quatre parties : la première s'occupant de la sanctification des différentes actions de la journée; la seconde traitant des vertus à acquérir; la troisième, des habitudes pieuses qu'il importe de contracter; la dernière, enfin, fournit un trésor de prières, où il y a peu de l'auteur lui-même, et

c'est ce qu'on regrettera : car la variété des formules aide puissamment la piété.

— L'opuscule de M. l'abbé A. Ricard, *l'Avent*, a paru il y a déjà plusieurs années; du moins pouvons-nous le penser, l'éditeur ayant pris soin de dissimuler la date d'impression. Le travail est d'ailleurs tout à fait bon. On y trouve, pour chacun des jours de ce saint temps et dans un format de poche, une méditation, suivie d'une résolution et d'une oraison jaculatoire, et même d'un exemple propre à graver dans l'esprit la vérité qu'on vient de considérer. Il y a des instructions sur les *O* ou grandes antiennes, et tout l'office des quatre dimanches

— En réimprimant les *Exercices de sainte Gertrude,* traduits par dom Guéranger, l'éditeur a voulu en faire un modèle de typographie, et vraiment il y a réussi. Il serait bien à souhaiter qu'à son exemple, MM. les libraires se décidassent à nous donner du papier à teinte adoucie, au lieu de ce blanc mat, éblouissant, mortel aux yeux qui s'y attachent. Les vrais bibliophiles n'ont qu'une voix là-dessus; mais la routine! la routine et le mauvais goût! La vue des hommes d'étude y périt : qu'importe à l'industriel? — On sait que sainte Gertrude, favorisée de grâces miraculeuses du premier ordre, est un des maîtres les plus estimés du mysticisme et de la vie spirituelle. Comme saint François d'Assise, elle reçut l'impression des cinq plaies de Jésus, mais dans son cœur seulement. Il semblait qu'à chacune des grandes fêtes de l'année le Seigneur lui ménageât une faveur nouvelle et particulière. Trois ou quatre siècles avant Marguerite-Marie, elle avait la plus tendre dévotion pour le sacré Cœur de Jésus, aussi bien que sa contemporaine et consœur sainte Mechthilde. Gertrude reçut du ciel l'ordre d'écrire le récit des grâces extraordinaires dont elle avait été l'objet, et son obéissance nous a valu les cinq livres des *Insinuationes divinæ pietatis*, l'un des plus précieux monuments de la puissance de la grâce dans les âmes, et l'une des lectures les plus émouvantes et les plus instructives. Quant aux *Exercices*, ces opuscules, au nombre de sept, embrassent l'œuvre propre de la sanctification d'une âme. Le renouvellement de la grâce du baptême en est le point de départ, et la préparation à la mort en est la conclusion; entre ces deux termes, les moyens de correspondre à la vocation religieuse et de s'élancer à la perfection. « En Gertrude se remarque ce lyrisme continuel qu'elle ne recherche pas, mais qui lui est devenu comme naturel; cet enthousiasme sacré auquel elle ne peut se soustraire, et qui l'amène à produire tant de pages où la beauté littéraire semble arriver à la hauteur de l'inspiration mystique. Cette fille du treizième siècle, au fond d'un monastère de la Saxe, a réalisé avant Dante le problème de la philosophie spiritualiste. Tantôt la tendresse de son âme s'épanche dans une touchante élégie : tantôt le feu qui la consume éclate en brûlants

transports, tantôt c'est la forme dramatique qu'elle emploie pour rendre le sentiment qui la domine... A notre avis les plus sublimes passages de sainte Thérèse, mis en regard des effusions de sainte Gertrude, n'en affaibliraient en rien l'ineffable beauté (p. XXIII). » Ce jugement de dom Guéranger donne la mesure du livre.

— Nous sommes un peu en retard avec le dernier ouvrage de M. Alex. de Saint-Albin, *le Chemin de la Croix de la sainte Vierge*, qui a été honoré de plusieurs et très-louangeuses approbations épiscopales. Mgr de Poitiers déclare que l'écrit tout entier respire le parfum de la vraie piété, et que Marie y est montrée comme l'exemplaire parfait du respect des droits souverains de Dieu et de l'amour de sa sainte volonté. Utile à tous, cette lecture paraît le devoir être particulièrement aux pères et aux mères de famille. Marie n'est-elle pas appelée Mère de douleur, comme si, dit M. de Saint-Albin, ce nom convenait à elle seule entre toutes les femmes? et cependant ses douleurs sont celles dont toutes les mères sont frappées ou menacées. Parlant de la douleur, de la douleur sanctifiée, ce petit livre a donc une opportunité perpétuelle, et l'heure présente lui en donne une particulière. — Sans nous arrêter à louer la belle exécution typographique, la guirlande de fleurs entourant chaque page, la netteté et le choix heureux du caractère, nous insisterons sur la richesse du fond, que ne déparent point les qualités de la forme littéraire : on sait cela d'avance en découvrant sur une couverture de livre le nom de M. Alexandre de Saint-Albin. Il s'agit de suivre le chemin des douleurs parcouru par la sainte Vierge, et nous y avons douze stations : premières douleurs de la divine orpheline, silence de Joseph, prophétie de Siméon, fuite en Égypte, Jésus resté au temple, veuvage de Marie, sa vie lors de la prédication de Notre-Seigneur, etc., jusqu'au triomphe de l'Assomption et au patronage exercé dans le ciel à notre égard. C'est, au demeurant, une histoire de la sainte Vierge rédigée au point de vue de la piété affective, et rédigée par un esprit élevé et un cœur chrétien.

— Pasteur d'une paroisse dédiée à Saint-Michel, au diocèse de Bordeaux, M. l'abbé Rambaud, dans *le Culte de saint Michel et des saints anges*, a voulu rappeler aux fidèles l'origine, les motifs, l'histoire et l'esprit de cette dévotion. C'est à saint Denys l'Aréopagite, observe-t-il, que nous devons les plus belles notions sur les anges. Lui-même les avait reçues de saint Paul, son incomparable maître, qui, ravi jusqu'au troisième ciel, avait rapporté sur la terre une connaissance profonde des célestes intelligences. Saint Thomas, dans son admirable traité sur les anges, n'a fait que développer, douze siècles après, la doctrine de saint Denys. Ces enseignements, reçus et conservés dans

l'Église, c'est ce que l'auteur veut exposer, et tel est l'objet de son opuscule. Il le divise en deux parties, dont la première traite des esprits angéliques en général. Nous y voyons exposés leur création, leurs attributs, leur hiérarchie et leur nombre, les fonctions de chacun des neuf chœurs : les relations des anges avec les hommes et avec la création matérielle ; puis la chute des démons, et ce qu'il s'en est suivi de piéges et de dangers pour les pauvres fils d'Adam. Nous avons, d'autre part, des devoirs envers les anges, et on nous les détaille sous leurs diverses formes et pratiques. La seconde partie est consacrée à saint Michel, protecteur de l'ancien peuple de Dieu, protecteur de l'Église, protecteur de la France. On nous dira l'antiquité de son culte, les hommages unis à la confiance qu'il attend de nous, et puis les sanctuaires qui lui appartiennent, les confréries érigées sous son patronage : double sujet qu'on eût pu développer davantage, et qui fournissent matière à des pages intéressantes. Le livre est bien écrit ; il édifiera et plaira.

— De Fribourg en Suisse nous viennent les *Règles de conduite pour vivre heureux et se sanctifier dans le monde*, par un religieux franciscain. C'est une petite et courte brochure, mais substantielle quant à la doctrine, qui est aussi très-sage, très-modérée, digne d'un directeur expérimenté des âmes. Il y a particulièrement (p. 29 et 30), sur les matières délicates de la conscience, une exposition et des décisions frappantes de sagesse, et très-propres à raffermir les cœurs bons et timorés. Souvent, dit le religieux écrivain, j'ai vu de bien dignes âmes se tourmenter de ne point avancer, soit parce qu'elles n'étaient pas assez instruites dans les voies de Dieu ou que dans la pratique elles oubliaient les vérités élémentaires du christianisme ; soit parce qu'elles ne vivaient pas assez du sentiment surnaturel de la foi et de l'abandon aux mouvements de la grâce. C'est, continue l'auteur, par amour de Dieu et de ces âmes que j'ai emprunté aux livres saints, aux Pères de la vie spirituelle et à une sérieuse expérience, des règles qui consoleront et aideront, avec l'appui de Dieu, ces âmes à parvenir au bonheur de la conscience, qui est l'avant-goût de celui du ciel. On ne peut mieux penser, mieux dire, mieux faire, et ce livret mérite d'être connu.

— Les *Immortelles* ne sont qu'une piqûre de quelques pages, où l'on a rassemblé un certain nombre de prières en faveur des défunts, tirées des psaumes pour la principale part ; on y a joint plusieurs formules auxquelles sont attachées des indulgences.

— A Turin s'est fondée, depuis une vingtaine d'années, une œuvre admirable que nous sommes heureux d'avoir ici l'occasion de signaler : c'est celle du Patronage de Saint-Pierre, due à l'excellent et saint

abbé don Bosco. On n'a rien vu de plus beau depuis les jours de saint Vincent de Paul. Seul, sans ressources d'aucune sorte, sans le moindre appui humain, ce digne prêtre s'est mis à rassembler, à travers les rues, les enfants vagabonds, orphelins, dénués de protection, et s'est fait leur directeur et leur père. Une seconde maison fut établie par lui aux environs de Gênes, une troisième tout récemment à Nice, sur notre territoire français. Or, il faut savoir qu'actuellement, à l'heure où nous écrivons, ces enfants sont au nombre de *neuf mille* dans ces trois asiles; en comptant ceux qui en sont sortis depuis la fondation, on trouve de *trente* à *quarante mille* malheureux rendus à la dignité d'hommes, formés aux vertus chrétiennes et sociales, pourvus d'un état qui les met à même de gagner honorablement leur vie. Sur ce nombre, il y en a environ *cinq cents* qu'on a pu élever aux honneurs du sacerdoce, et qui travaillent au maintien de la grande œuvre ou s'en vont prêcher la foi dans les missions lointaines. Il en partait encore, il y a peu de mois, une quinzaine pour la république Argentine, sur la demande du gouvernement. Ces prêtres se sont unis en congrégation. Quant aux enfants recueillis, ils exercent différents états, et entre autres celui d'imprimeur. Ce sont eux qui ont réédité l'*Apparecchio alla morte*, ou *Préparation à la mort*, de saint Alphonse de Liguori, dont on a vu le titre à la fin de notre liste. Il est inutile, croyons-nous, de donner de ce livre si connu un compte rendu spécial. On y trouve tout ce qui répond à ce grave sujet, et tracé de la main d'un si grand saint : considérations, méditations proprement dites, élévations, prières, traits édifiants, résolutions pratiques. Saint Alphonse a su parler de la piété comme saint François de Sales. L'institution de don Bosco publie également de petites brochures d'enseignement religieux ou de lectures intéressantes : tel les *Proponimenti* de saint Léonard de Port-Maurice, c'est-à-dire les résolutions de ce serviteur de Dieu pour s'affermir lui-même dans l'amour divin et dans la perfection. Telle encore la *Nuvoletta del Carmelo* (*Nuée du Carmel*), ou traité de la dévotion à Marie sous le vocable d'*Auxilium Christianorum*, brochure très-recommandable, due à don Bosco lui-même.

V. Postel.

SCIENCES.

Essai de philosophie classique, par l'abbé Carbonel, professeur à l'école Belsunce, à Marseille. Paris, Delagrave, 1876, in-8 de 850 p. — Prix : 7 fr.

« La philosophie est-elle une science ? Possède-t-elle des principes fixes, universellement admis, des déductions définitivement acquises ? »

Hélas ! l'histoire de la philosophie, que l'on pourrait trop justement intituler *Histoire des variations de l'esprit humain*, ne donne-t-elle pas plutôt raison à ceux qui disent « que la philosophie est toujours à faire ; qu'elle recommence à chaque école ; que ce n'est qu'une série de systèmes contradictoires dont aucun ne peut parvenir à se faire admettre définitivement ? » Bacon et Descartes, au début du dix-septième siècle, jettent à bas la philosophie des âges chrétiens, font table rase des enseignements qui les ont précédés, pour reconstruire sur des bases nouvelles l'édifice des connaissances humaines : leur siècle adopte avec enthousiasme leurs systèmes ; le siècle suivant exagère les défauts de leurs méthodes et tire les conséquences désastreuses de certains de leurs principes, faux ou incomplets. Le positivisme de nos jours, dernier aboutissement, espérons-le, de la philosophie séparée, est la négation audacieuse et scientifiquement absurde des principes primordiaux sur lesquels repose toute philosophie. Peut-on retrouver dans ces bouleversements périodiques, dans ce chaos de doctrines, « un ensemble de théories parfaitement établies, rigoureusement démontrées, acceptées de tout temps et partout, incontestables et généralement incontestées ? » Oui, répond M. Carbonel, et c'est pour le démontrer qu'il a écrit son *Essai de philosophie classique*.

Classique se dit, d'après l'Académie, « des auteurs du premier rang qui sont devenus modèles dans une langue quelconque. » Un ouvrage classique est celui « qui a soutenu l'épreuve du temps et que les hommes de goût regardent comme un modèle. » C'est en ce sens que M. l'abbé Carbonel entend la philosophie classique. C'est celle « qui recueille les vérités universellement reconnues de tout temps, ainsi que les vérités démontrées définitivement dans le cours des âges et dont l'ensemble forme un tout parfaitement un. » Les philosophes classiques sont ceux « qui ne rejettent aucune des doctrines universellement admises comme certaines. » M. Carbonel a oublié de dresser une liste des philosophes classiques. Peut-être serait-il indiscret de lui demander combien il en compte qui n'aient rejeté *aucune* des doctrines universellement admises, à moins que ces doctrines universellement admises ne se réduisent à un nombre de principes tout à fait restreint.

Mais classique se dit encore « de ce qui a rapport aux classes des colléges, » et c'est à ce point de vue surtout que nous examinerons l'ouvrage du savant professeur.

La clarté des idées, la netteté de l'expression sont les deux qualités essentielles d'un cours de philosophie destiné à des jeunes gens qui n'ont encore à peu près aucune notion de cette science. Nous craignons que M. Carbonel, professeur expérimenté cependant, n'ait pas atteint le but qu'il s'est certainement proposé. Il ne l'a pas manqué

par défaut, mais, ce qui est plus rare, par excès. L'expérience nous a appris, à nous tous qui nous occupons de l'enseignement, que, pour être compris par tous les élèves d'une classe, il faut répéter presque pour chacun, sous une forme différente, la doctrine abstraite qui n'est pas saisie de prime abord ; qu'il faut tourner et retourner sa pensée de toute manière, jusqu'à ce que l'on ait trouvé, pour chaque intelligence, l'expression qui lui aplanira la difficulté. Tandis que les élèves d'élite s'assimilent immédiatement l'enseignement donné sous sa forme technique, la moyenne de la classe a besoin qu'on le lui traduise en langue courante, et les intelligences plus attardées ne profitent de la leçon qu'à la condition que son objet, au lieu de leur être présenté dans son ensemble, sera divisé, et que le point difficile aura été préparé par de longues explications. C'est sans doute cette dernière catégorie d'élèves, trop souvent négligée, que M. Carbonel a eue en vue. Mais autre est l'enseignement oral, autre l'enseignement écrit. La parole vive et animée du maître, qui se fait tout à tous, s'écoute avec intérêt: les longs préliminaires, les divisions minutieuses, les définitions multipliées et diverses du livre fatiguent l'attention du lecteur; la confusion et l'obscurité naissent de la recherche même de la clarté. Le professeur qui parle, lit dans le regard de ses auditeurs, voit à leur seule attitude s'il est suivi, s'il est compris; et quand il sent que la lumière ne se fait pas assez complète dans l'intelligence de ses élèves, il trouve dans des inspirations soudaines, actuelles, qui sont une vraie grâce d'état, les termes, les comparaisons, les traits de feu qui, à ce moment, et pour les esprits qui sont là devant lui, éclairciront les points encore obscurs. Mais comment faire passer tout cela dans les pages d'un livre ?

Nous comptons déjà beaucoup de cours de philosophie écrits pour les classes; nous n'avons pas encore un vrai cours classique. Les uns, très-clairs et à la portée de tous, doivent leurs qualités à ce qu'ils se contentent d'exposer, sans creuser la doctrine, sans discuter les objections, sans aborder les questions difficiles. Ils suffisaient, autrefois, à la préparation de l'examen oral, pour ceux qui n'ont que le diplôme de bachelier en vue. Ils ne suffisent plus, aujourd'hui même, à cette catégorie trop nombreuse d'élèves, car ils ne sauraient les mettre en état de traiter à l'examen écrit la plupart des dissertations qui y sont données. D'autres cours plus philosophiques n'offrent pas aux étudiants catholiques une doctrine assez sûre. Quelques-uns reprennent la forme scolastique ; ils pourront rendre de grands services quand nos universités catholiques auront le droit de faire subir l'examen du baccalauréat. Mais jusque-là, ils prépareront difficilement à répondre aux examinateurs des facultés de l'État.

Si ce n'était le défaut que nous avons signalé, l'*Essai de philosophie classique* serait l'ouvrage le mieux adapté à l'enseignement actuel. Ce n'est ni une compilation, ni un simple résumé des doctrines courantes. M. l'abbé Carbonel n'est pas seulement un professeur de philosophie, c'est un philosophe. Il a, sur une foule de points, ses vues personnelles ; non qu'il innove, car son enseignement est essentiellement catholique, mais il expose les questions et en propose l'explication d'une manière qui lui est propre. *Non nova sed novè*, dit très-bien son épigraphe. Nous signalerons particulièrement la théorie des idées, celle du raisonnement, celle des habitudes et surtout l'origine du droit et du devoir.

Nos collègues dans l'enseignement, et tous ceux pour qui les études philosophiques ont quelque attrait, liront donc avec profit l'ouvrage de M. Carbonel. Mais, pour les étudiants, nous désirons vivement une seconde édition, dégagée de cette multiplicité d'alinéas et de titres, de certains termes créés par l'auteur et de ces interminables discussions avec M. Fouillée ou avec le dictionnaire Franck. M. Carbonel a terminé son travail par une table qui résume de la manière la plus complète et la plus précise tout l'enseignement de son livre. S'il s'était contenté de développer d'une manière claire et brève cet excellent résumé, nous aurions le cours classique de philosophie que nous sommes encore à désirer. G. Patot.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique. 1877. Par Maurice Block. 34e année. Paris, Guillaumin, 1877, gr. in-18 de 716 p. — Prix : 6 fr.

Pour la trente-quatrième fois depuis sa création, cet *Annuaire* vient de paraître ; c'est, comme on le sait, le précieux *vade-mecum* des économistes, qui leur évite de longues recherches, en réunissant, sous un format portatif et commode, les documents et les chiffres importants publiés çà et là dans le cours d'une année. La division de ce nouveau volume est la même que pour les précédents dont nous avons rendu compte. Les trois premières parties s'occupent de la France, de la ville de Paris et des colonies : ce qui concerne les pays étrangers forme la quatrième partie, et l'ouvrage se termine par une série de *variétés*, coup d'œil jeté sur le mouvement économique en 1876, bibliographie spéciale, revue financière, etc., etc. Tout en rappelant que ce volume est composé sur le même plan, ajoutons que nous avons remarqué plusieurs statistiques nouvelles et pleines d'intérêt, qui ajoutent à la valeur du présent volume. G. de S.

BELLES-LETTRES

Les Plaidoyers politiques de Démosthène, texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif, par Henri Weil. Première série. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de xi-570 p. — Prix : 8 fr.

La réputation de M. Weil, comme critique, est depuis longtemps établie, et la maison Hachette ne pouvait s'adresser, pour sa collection d'éditions savantes, à un érudit plus autorisé. Après un volume de *Tragédies* d'Euripide (1868) et les *Harangues* de Démosthène (1873), M. Weil nous donne, cette année, la première série des *Plaidoyers politiques* du même orateur : elle contient les quatre discours que celui-ci prononça ou devait prononcer lui-même, à savoir la *Leptinéenne*, la *Midienne*, la harangue sur les *Prévarications de l'ambassade*, enfin le plaidoyer fameux pour Ctésiphon *Sur la couronne*. Dans sa préface, l'auteur expose et justifie ses procédés de critique verbale, et rend en passant un juste hommage au talent philologique d'un de ses collaborateurs, l'abbé Duchesne, aujourd'hui professeur à l'Université catholique de Paris. En tête de chaque plaidoyer, une introduction spéciale met en lumière tous les événements dont la connaissance est indispensable à la parfaite intelligence de l'argumentation. Les amis de l'éloquence grecque, et ils sont encore nombreux dans notre pays, seront jaloux, sans nul doute, de posséder dans leur bibliothèque un livre qui leur offre, dans un texte savamment restauré et habilement commenté, les chefs-d'œuvre du grand orateur et politique athénien. C. H.

Poésies de François Sarasin, augmentées de documents nouveaux et de pièces inédites, publiées avec notices, préfaces et notes, par Octave Uzanne. Paris, librairie des bibliophiles, 1877, in-12 de xliv-284 p. — Prix : 10 fr.

M. Octave Uzanne a entrepris depuis quelque temps de faire revivre les œuvres délicates des *poëtes de ruelles au dix-septième siècle*. Après les vers galants de Benserade, et la précieuse *Guirlande de Julie*, que le savant Huet appelait le chef-d'œuvre de la galanterie française, il donne aujourd'hui un choix des poésies de Sarasin, augmenté de pièces inédites extraites des inépuisables manuscrits de Conrart conservés à la bibliothèque de l'Arsenal. Le secrétaire du prince de Conti méritait-il cet honneur ? Oui, certes, car si le dix-huitième siècle eut le tort d'oublier ses petites pièces fines, légères et pleines de grâce, le nôtre lui a déjà plus d'une fois témoigné sa plus flatteuse estime. Édité par Charles Nodier dans sa collection des petits classiques, et par son compatriote

Trébutien, le réparateur de renommée des poëtes normands, il a trouvé chez M. Victor Cousin un panégyriste absolument convaincu. Il est vrai qu'à l'exemple de beaucoup d'autres poëtes aimables de cette époque, si fertile en nourrissons des muses, comme on disait alors, Sarasin gaspilla son talent avec la plus grande insouciance, jetant à tous les vents du Parnasse épîtres rimées, billets doux, madrigaux improvisés et badinages en vers de toutes sortes : il est vrai qu'avec son naturel heureux, il eût pu produire des chefs-d'œuvre, si le travail et la persévérance avaient chassé de son esprit la frivolité et l'indolence : son *Rollon conquérant*, par exemple, formerait, s'il était achevé, un poëme remarquable ; mais sans le poser en rival du Tasse ou de Virgile, quoi de plus fin, de plus spirituel et de plus charmant que la *Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier* ou la *Glose sur le sonnet de Job*, ou le *Sonnet à Charleval* ou la ballade à Conrart, intitulée le *Goutteux sans pareil ?* Nous ne parlons pas du prosateur, bien supérieur à Voiture, son émule en poésie : on relira toujours avec plaisir et avec fruit le *Siége de Dunkerque* et la *Conjuration de Walstein*, deux des meilleures pages d'histoire du dix-septième siècle. M. Uzanne ne nous a livré que le poëte, et, dans une notice très-substantielle, il a fort bien caractérisé les traits si divers de ce talent souple et gracieux.

Dédié à M. Livet, l'un des plus habiles explorateurs des salons précieux, le livre de M. Uzanne se présente à nous sous un habit charmant, orné de fines vignettes et d'un ravissant portrait d'après une gravure de l'époque. M. Uzanne n'a rien négligé pour lui donner un extérieur séduisant, en harmonie avec les poésies de l'hôte assidu des ruelles : c'est un vrai livre de bibliophile, à la fois substantiel et élégant, deux qualités que ne réunissent pas toujours ceux qui se piquent seulement d'élégance. René Kerviler.

The plays of Mrs Centlivre, with a preface by M. Pearson. London, Chatto and Windus, 1877, in-8 de 250 p. — Prix : 10 fr.

Les directeurs des théâtres de Londres empruntent toujours largement à nos vaudevilles et à nos drames; il serait facile de trouver mieux à faire que de copier M. Ludovic Halévy; mais on s'adresse où l'on peut, et les auteurs anglais du dix-neuvième siècle n'ont pas la chance qui était réservée à Dryden, Wycherley, Shadwell et Congreve, de servir à leur public, *comme nouveauté*, des imitations ou des traductions de Molière. Parlons aujourd'hui de Mistriss Centlivre; née en 1677, morte en 1723, elle jouit d'une réputation un peu surfaite, quoique l'auteur du *Tartuffe* puisse en réclamer la part la plus importante, et ses ouvrages sont curieux moins comme productions litté-

raires que pour les détails qu'ils nous donnent sur la société anglaise du temps des derniers Stuarts. Un panégyriste par trop indulgent regrettait que Mistriss Centlivre n'eût pas été jugée digne d'un mausolée à l'abbaye de Westminster; elle le méritait sous tous les rapports. — Dialogue enjoué, scènes piquantes, descriptions spirituelles de la vie des honnêtes gens, langage *comme il faut* (*genteel language*),... n'y avait-il pas là de quoi justifier un enterrement dans le sanctuaire des illustrations nationales? Passe pour les descriptions, le dialogue et les scènes; mais le langage!... Hélas! Lord Macaulay, qui n'était pas prude, a marqué au fer rouge ce que l'on appelle « la littérature de la Restauration, » et ce qu'il en dit est trop reconnaissable dans les pièces de Mistriss Centlivre. Enfin, si les honneurs de Westminster lui ont été réfusés, elle a eu, cette digne *lady*, le privilége d'une réimpression élégante, faite avec beaucoup de soin, un véritable ouvrage de bibliothèque.

Je ne ferai pas la biographie de notre héroïne : les lecteurs curieux pourront consulter la préface de M. Pearson ; je dirai seulement qu'elle n'avait que trente ans lorsqu'elle épousa, en *troisièmes noces*, M. Centlivre, chef de cuisine de la reine Anne. Le théâtre lui donna non-seulement la renommée, mais la fortune, et quelques-unes de ses comédies méritent la popularité dont elles jouissaient encore il y a un siècle. Comparés aux pièces de Farquhar et de Congreve, les ouvrages de Mistriss Centlivre sont à peu près décents; on voit qu'elle n'affectionne pas les situations équivoques, et si elle aime trop à mettre en scène des roués et des courtisanes, elle fait ordinairement tomber le rideau sur le triomphe de la vertu. Elle subissait l'influence de son entourage, elle ne le recherchait point.

Mistriss Centlivre a écrit une pièce intitulée *le Joueur*, sur le modèle de celle de Regnard; Massinger avait déjà traité ce sujet; dans les deux comédies anglaises, il y a une scène de portrait; le Valère de Mistriss Centlivre perd au jeu la miniature de sa maîtresse; mais l'adversaire qui lui a ravi ce trésor n'est autre qu'Angélique, déguisée, et l'intrigue se dénoue heureusement par un mariage. Il ne faut pas oublier non plus *Love's contrivance* (*les Ruses de l'amour*), farce empruntée depuis le commencement jusqu'à la fin au *Médecin malgré lui*. Toutefois les seuls ouvrages de Mistriss Centlivre qu'on puisse signaler à nos lecteurs sont *the Wonder* (*la Merveille*), *A bold stroke for a wife* (*Un coup hardi pour une femme*), *The artifice* (*l'Artifice*); le premier est encore représenté de temps en temps; il y aurait peu de changements à y introduire pour en faire un chef-d'œuvre.

GUSTAVE MASSON.

Œuvres de Tacite. Texte latin, revu et publié d'après les travaux les plus récents, avec un commentaire critique, philologique et explicatif, par Émile Jacob, professeur de rhétorique au Lycée Saint-Louis. *Annales*, livres XI-XVI. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de 453 p. — Prix : 7 fr. 50.

Parmi cette précieuse collection d'éditions savantes dont la librairie Hachette a pris l'initiative, le *Tacite*, de M. Jacob, a conquis tout particulièrement les suffrages du monde lettré. Le second volume, qui est sorti de presse cette année, est de tout point digne du premier. En compagnie d'un guide aussi sûr et aussi bien renseigné, la lecture des classiques devient une véritable jouissance, en même temps qu'une source féconde d'instruction. Solution des difficultés grammaticales, discussion des variantes, examen des problèmes historiques, études morales sur la période dont Tacite nous a buriné le sombre tableau, tout marche de front, dans un commentaire à la fois sobre et complet, double mérite dont nous tenons à féliciter le nouvel éditeur. La reproduction du *Testament politique d'Auguste* et du discours de Claude, tel que nous l'ont conservé les fameuses tables de Lyon, ajoute au prix d'un travail qui fait honneur et au savant professeur qui en a fourni le texte, et à la maison qui en a dirigé l'impression. C. H.

D'un siècle à l'autre, *correspondances inédites entre gens connus et inconnus du dix-huitième et du dix-neuvième siècle*, par J.-B.-G. Galiffe, membre ordinaire ou honoraire des principales sociétés historiques et archéologiques suisses, etc. Première partie (jusqu'en 1798) : *Genève scientifique, politique et sociale au dix-septième siècle, période révolutionnaire.* Genève, Paris et Neufchâtel, Sandoz, 1877, in-8 de XII-463 p. — Prix : 8 fr.

Le luxe de titres et de sous-titres que s'offre M. Galiffe n'indique pas clairement ce qu'est *D'un siècle à l'autre*, et l'indifférent, indécis devant cet étalage, risque d'être sérieusement rebuté, si, ouvrant le livre au hasard, il prend la peine d'en feuilleter quelques pages. Il s'agit de Genève au siècle dernier, de son état social, de ses révolutions, qui ont précédé et suivi notre grande révolution. L'auteur appartient à une vieille famille génevoise ; il publie depuis vingt ans une série d'études historiques et archéologiques sur son pays ; il semble donc être bien l'homme de son sujet. La forme par lui adoptée est celle du récit et de l'exposition encadrant une correspondance inédite de personnages, dont quelques-uns peuvent être connus, mais dont la plupart ne le sont certainement pas.

Ces lettres inédites, prétendue trouvaille qui voudrait être la partie essentielle de l'ouvrage, sont loin d'en être en même temps la partie la plus intéressante. M. Galiffe, il est vrai, les présente dans sa préface avec une modestie bien capable de désarmer la critique, mais il

est pourtant évident qu'il a cru faire une découverte, qu'il les a recueillies, les a classées, et enfin les publie, commentées et annotées, avec une complaisante satisfaction. Elles lui semblent, par leur intimité même et par leur peu de prétentions, jeter un jour nouveau sur la société génevoise du dix-huitième siècle. En réalité, la plupart, adressées par des inconnus à d'autres inconnus, pleines d'allusions obscures à des personnages tout aussi inconnus et à des événements d'un caractère privé, banales pour le fond comme pour la forme, ne méritaient pas d'être tirées du reliquaire de famille et d'être livrées au public comme des documents. J'avouerai, en outre, que, malgré les explications persévérantes de M. Galiffe, la généalogie de toutes ces familles patriciennes reste confuse dans mon esprit, et que les auteurs ou destinataires de cette correspondance, les Galiffe, les Rilliet, les Pictet, les Naville, de tout âge et de tout sexe, n'en sont pas arrivés à revêtir une personnalité distincte et n'ont pas su m'intéresser à leurs affaires.

Mais ce n'est là qu'une partie du livre, ce qui motive le commentaire, et le commentaire sauve le texte. Le premier volume — le seul paru jusqu'à ce jour — se divise en quatre chapitres, inégaux en longueur et en importance. Le premier renferme quelques lettres de notabilités scientifiques, posant des problèmes sans en indiquer la solution, ou résolvant des problèmes dont on ignore les données ; fragments de discussions, peut-être intelligibles aux adeptes en mathématiques, mais sans signification pour le vulgaire. Le second chapitre traite surtout des relations diplomatiques de Genève avec la France. Au troisième, M. Galiffe entre en scène par une exposition détaillée de ce qu'était l'ancienne République génevoise. Il passe en revue la constitution, les magistratures, les conseils, la hiérarchie politique et sociale, les relations de famille et de société, l'éducation, l'instruction, la religion, le service militaire. Le fonctionnement de cette petite République aristocratique est curieux à étudier. Il ne lui manque ni aisance, ni instruction, ni honnêteté ; elle est constituée depuis longtemps, et cependant elle ne subsiste que grâce à sa petitesse et grâce aux deux monarchies voisines, qui viennent de temps en temps y rétablir l'ordre, beaucoup plus de vive force que par la persuasion. C'est un petit foyer d'agitation perpétuelle. Elle commence avant la France à se révolutionner ; elle inaugure le bonnet rouge avant l'apothéose des Suisses de Châteauvieux ; le gouvernement aristocratique est enfin renversé et remplacé par un gouvernement révolutionnaire ; et quand le régime de la Terreur tombe en France, il s'épanouit à Genève, pour ne se terminer que par l'annexion de Genève à la France, en 1798. Le grand éclat de la Terreur

en France a quelque peu éclipsé la Terreur génevoise. Dans son quatrième chapitre, l'auteur s'efforce de tirer celle-ci d'un injuste oubli. Tyrannie des clubs, brigandages, destruction des châteaux, violation des sépultures, tribunaux révolutionnaires, exécutions et proscriptions, taxes et confiscations, enthousiasme indescriptible et fêtes bucoliques, toute notre *glorieuse* Révolution se retrouve là en petit. « L'hôtel de ville avait d'emblée été changé en taverne à l'usage gratuit des nouvelles autorités et de leurs affidés. Les comptes officiels du sautier accusent, du 19 juillet au 3 septembre de cette année (1794), une dépense d'environ vingt-deux mille francs en « consommations » de cette nature. On a évalué à trois cents louis par jour les frais d'agitation et d'intimidation générale. En cinquante jours, les indemnités allouées aux simples patriotes révolutionnaires dépassèrent 600,000 florins... » Les patriotes génevois — il faut leur rendre cette justice — se montrèrent moins sanguinaires que les sans-culottes français, mais ils furent au moins aussi avides à la curée. La *Commission liquidatrice*, chargée de régulariser les opérations de pillage au moyen d'une taxe sur les fortunes, « réalisa en quelques mois la somme, énorme pour les circonstances et l'époque, de près de cinq millions de francs, le triple de ce qu'était encore en 1790 le capital de la République. » Mais tous ces détails précis, piquants, se trouvent dans le commentaire et non dans les lettres. Dans celles-ci, les choses dignes d'êtres notées sont éparses : l'une parle accidentellement de la famille Marat et de son origine ; une autre offre une courte digression sur le procès de Galilée ; plusieurs ont trait au procès de Servet, et, quoique écrites par des protestants, montrent Calvin sous un bien vilain jour.

L'érudition de l'auteur est sûre, son esprit est juste et modéré. Je voudrais pouvoir faire autant d'éloges de son style et de sa langue, mais j'aime mieux n'en point parler : j'ai déjà trop critiqué un écrivain modeste et sympathique.

Des tables très-détaillées complètent ce premier volume.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE.

Roma sotterranea cristiana, par le commandeur G. B. DE ROSSI. Tome III. Roma, Salviucci, 1877, in-fol. de XXV-752 p. avec un atlas de 52 feuilles. — Prix : 100 fr.

Le tome troisième de *Roma sotterranea*, depuis longtemps attendu dans le monde savant et chrétien, vient de paraître. L'apparition du premier volume, il y a treize ans, fut une révélation véritable, et an-

nonça une transformation de l'histoire du christianisme durant les premiers siècles : le second volume n'était pas moins intéressant et celui que nous avons sous les yeux est inséparable des deux autres. C'est l'ouvrage capital de ce temps, celui qui a le plus appris à ses lecteurs en rectifiant des idées fausses reçues jusque là, et en ouvrant à la science des voies nouvelles.

Ce troisième volume de *Roma sotterranea* complète entièrement la description du cimetière de Callixte, commencée dans les deux premiers, et parle du cimetière de Generosa, près le bois sacré des Arvales, presque inconnu jusqu'ici.

Les tombeaux dans la crypte de Lucina, partie la plus ancienne du cimetière de Callixte, remontent au premier et au second siècle; ceux du cimetière proprement dit de Callixte, où sont les tombeaux de sainte Cécile et des papes, datent des second et troisième siècles. Ici, avec les tombeaux du cimetière de Sainte-Sotère, avec ceux de la région libérienne, nous sommes dans le quatrième siècle. Sainte Sotère, une aïeule de saint Ambroise qui donna son nom à la partie du cimetière dont elle avait sans doute cédé le terrain, y fut d'abord déposée dans un sépulcre de marbre. Les chrétiens, ayant joui d'une grande tolérance pendant les premières années du règne de Dioclétien, en profitèrent pour creuser, dans cette enceinte, de vastes chambres, avec des dispositions architectoniques jusque là inusitées : tels sont le *cubiculum duplex*, où reposa le diacre Sévère, le *cubiculum triplex* de Patricius, le *cubiculum triplex* d'Eunucus, le *cubiculum quadruplex* d'Ulpius, etc... Si la forme architectonique est changée, la décoration est également modifiée : les peintures deviennent rares et sont remplacées par des mosaïques ou des revêtements de marbre; les inscriptions ont aussi une physionomie très-différente qui, ainsi que la forme architectonique, s'accentuera davantage dans la région dite libérienne, parce qu'elle date en partie du pontificat de Libérius, au milieu du quatrième siècle. Là, les voies sont larges, les lucernaires jettent à profusion la lumière, on sent qu'on est à une époque de liberté : le monogramme qui, avant Constantin, ne se rencontre que comme un sigle dans le cours de la phrase, apparaît sur le marbre ou la pierre comme un signe triomphal qui précède la croix.

Un des points les plus instructifs établis ici est l'établissement de cimetières à la surface du sol et l'histoire de leurs rapports avec les souterrains. Même au temps des persécutions, les fidèles se servaient de cimetières à ciel ouvert : sans doute, les tombes y furent encore rares et ne s'y multiplièrent qu'au quatrième siècle et surtout au cinquième; mais les chrétiens y eurent, dès le premier jour, leurs réunions autour des *cellæ* ou autres édifices construits librement sur le

sol. On y célébrait le saint sacrifice, on s'y réunissait pour les repas funéraires, bien distincts du *silicernium* des obsèques païennes, où les parents seuls assistaient, tandis que l'agape chrétienne était pour tous. Dans ces cimetières, les chrétiens étaient bien chez eux. M. de Rossi revient à cette occasion sur les doctrines exposées dans le tome premier, pour les formuler définitivement, et il traite de toutes les questions fondamentales sur les conditions juridiques, l'administration ecclésiastique, l'usage liturgique et sacré, l'histoire et la chronologie des cimetières chrétiens. Le lieu de la sépulture était respecté des païens : sans doute, il n'était pas sacré. car il y avait des rites pour le rendre tel, et ces rites, présidés par les pontifes païens, eussent été pour les fidèles un acte d'idolâtrie, mais il était religieux et saint ; à ce titre, il était inviolable : inviolable d'abord comme propriété partitulière, et ensuite comme propriété collective d'un collége ou association funéraire. On le sait désormais, et ce fut une véritable révélation faite à la science par M. de Rossi, les chrétiens formaient une association légale qui, en vertu des lois, pouvait avoir ses collectes, son trésor, ses possessions. Cette association, représentée par l'évêque et le diacre, possédait des cimetières d'où on ne put chasser les chrétiens que par une iniquité et une illégalité. Aussi, tandis que la loi proscrivait la religion chrétienne, la tolérance de l'association devint le *modus vivendi* d'alors, qui consistait, comme le dit M. de Rossi, à fermer les yeux sur la qualité religieuse de l'association et à restreindre l'effet des lois portées contre la religion chrétienne aux seuls cas des accusations particulières contre ceux qui professaient cette religion, tout en laissant l'Église tranquille. C'était la décision du rescrit de Trajan. M. de Rossi donne à ce sujet les détails les plus intéressants ; successivement il traite des rites funéraires, de l'administration des cimetières et de leur corrélation avec les sept régions ecclésiastiques ou paroisses de Rome, dont chacune comprenait deux des quatorze régions civiles ; il décrit les nombreux objets trouvés dans les cimetières placés sur les tombes comme un moyen de les reconnaître : il publie des textes inédits, et évoque la grande figure du pape Damase dans ses rapports avec Symmaque ; il indique les problèmes soulevés par la vue des monuments : les temples chrétiens, par exemple, ont-ils été copiés sur la basilique romaine, comme on le croit communément, ou l'art chrétien a-t-il créé seul une forme particulière pour l'église ? Avant de répondre, il faut jeter les yeux sur les *essedre* construits dans les cimetières chrétiens. La basilique civile n'est pas ordinairement en hémicycle, le tribunal le plus souvent a une forme rectangulaire, tandis que, dans la basilique chrétienne, la partie essentielle est le sanctuaire ou abside tout comme dans l'*essedra*

construit dans le cimetière chrétien primitif. N'oublions pas que M. Michel de Rossi a écrit, à la fin du volume de son frère, deux mémoires, l'un sur la méthode adoptée par les anciens fossoyeurs pour diriger l'excavation dans les cimetières, l'autre sur la conservation des matières organiques et animales dans les catacombes romaines.

Je m'arrête, car mon intention n'est assurément pas d'analyser ce volume de près de 800 pages in-folio. J'aurais même mieux fait de transcrire simplement la table analytique des matières pour faire entrevoir combien les sujets traités ici sont riches et variés. Il faut lire et étudier ce volume, comme on a lu et étudié les deux autres. On y admirera la sagacité et l'érudition d'un esprit supérieur, pour lequel aucune des questions suscitées par l'étude des antiquités chrétiennes et païennes n'a de secret ; on bénira la Providence qui, dans ces jours où des hommes révoltés contre Dieu attaquent son Église au nom d'une prétendue science, a suscité parmi nous ce grand savant, qui est en même temps un grand chrétien. La *Roma sotterranea* est et restera un monument projetant une vive lumière sur notre histoire primitive, et apportant une réponse victorieuse à d'injustes accusations. Puisse cette réponse être entendue, afin que l'on sache bien que la religion n'a rien à craindre, mais a tout à gagner de la vérité reconnue et démontrée par la science.

HENRI DE L'ÉPINOIS.

La Vie ecclésiastique, religieuse et morale des chrétiens aux deuxième et troisième siècles, par E. DE PRESSENSÉ. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-8 de 591 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est le sixième d'une série d'études sur l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne* : il suit immédiatement une *Histoire du dogme*, et traite, comme le titre l'indique, de la discipline. Il y a trois livres, consacrés le premier au catéchuménat et à la hiérarchie, le second au culte, le troisième à la vie morale. Inutile de dire que le point de vue est toujours celui du protestantisme libéral ; l'auteur n'a pas cherché à éviter une terminologie fort inutilement injurieuse : il parle volontiers de magie sacramentelle, de ritualisme judaïque, de catholicité pétrifiée, etc. Tout cela est bien ce que nous devions attendre de M. de Pressensé : voyons ses raisons. L'impression générale que laisse ce livre est celle d'un travail non-seulement systématique, mais précipité. L'une des principales sources est une rédaction des *Constitutions apostoliques*, différente des textes généralement répandus, et citée par M. de Pressensé sous le titre de *Constitutions de l'Église d'Alexandrie*. Ce document lui fournit une image de la discipline et du culte au commencement du troisième

siècle. Il y aurait bien à dire là-dessus : la question des diverses recensions des *Constitutions apostoliques* n'est pas assez avancée pour que l'on puisse indiquer au juste la date ou même l'ordre de succession des différents textes. Passons cependant; au moins faudrait-il faire dire à ses autorités ce qu'elles disent, ne pas les interpréter à la façon subjective de Bunsen, se garder d'un triage intéressé et surtout traduire exactement. Sur ce point je n'accuse pas la bonne foi de M. de Pressensé; car en plus d'un endroit (pas toujours, pourtant) il cite au bas de la page le passage que sa traduction maltraite dans le texte. Exemple : il s'agit (p. 34) du baptême des enfants; M. de Pressensé traduit : « Que celui d'entre eux qui peut parler porte la parole à *leur* place. Que les parents le remplacent s'il vient à manquer. » Cette dernière phrase est fort obscure; la précédente présente un contre-sens. Voici ce que dit le texte : « Que celui (d'entre eux) qui peut parler parle pour *lui*; quant à celui qui ne le peut pas, que ses parents ou quelqu'un de ses proches parle en son nom. » Ailleurs (p. 62) il est question dans les *Constitutions* d'un cas particulier d'élection épiscopale, celui où, parmi les douze prêtres qui composaient habituellement, en certains pays, le *presbyterium* d'une église, on ne peut discerner lequel est digne de l'épiscopat, faute d'électeurs capables de bien juger. M. de Pressensé a pris ce nombre douze pour celui des fidèles, et il en conclut que « le pasteur d'une église qui serait contenue dans la plus humble des chambres hautes s'appelle évêque aussi bien que le chef spirituel d'un *troupeau* contenant plusieurs milliers de *membres*. » Plus loin (p. 135), il fait dire aux *Philosophumena* que Calliste réussit à se faire exiler en Sardaigne comme confesseur au lieu d'être envoyé aux mines comme fripon. » Il y a tout juste le contraire dans le texte des *Philosophumena* dont, par parenthèse, M. de Pressensé abuse volontiers contre Calliste. Les textes latins n'ont pas été lus moins rapidement que les documents grecs. Saint Cyprien, dans une lettre à son clergé, déclare qu'il *a pris pour règle* (*statuerim*), dès le commencement de son épiscopat, de ne rien faire sans le conseil des prêtres et des diacres et sans le consentement des fidèles. Cette lettre est citée à l'appui de l'assertion suivante : « Ils (les évêques) *ne doivent rien faire* sans leur clergé, etc. »

Ce sont des détails, si l'on veut, mais des détails significatifs, et d'ailleurs on en relèverait de semblables presque à chaque page. Les noms propres sont confondus; ainsi on voit le pape Victor combattre sur la question pascale, avec des adversaires de Césarée, une église qui lui prêta au contraire un concours énergique. C'est Soter, au lieu d'Anicet, qui reçoit Polycarpe à Rome : « *il lui abandonne tous les droits d'un évêque* dans sa propre église (p. 105); » ailleurs, on voit Poly-

carpe ordonner des prêtres romains, fait nouveau pour l'histoire ecclésiastique.

Le groupement des faits et leur appréciation générale ne prêtent pas à de moindres critiques : toute controverse doctrinale est tranformée en une protestation contre l'envahissement de l'épiscopat; un décret de Pline le Jeune, gouverneur de la province de Bithynie, change subitement les formes essentielles de la liturgie; les auteurs qui distinguent la sainteté du prêtre de son caractère et de son autorité sont des adversaires du ministère sacerdotal. Mais ceci rentre dans l'esprit général du livre.

En résumé, les personnes auxquelles les thèses de M. de Pressensé seraient désagréables pourront trouver une ample consolation dans la faiblesse de ses arguments. L. Duchesne.

Encore Galilée! *Polémique, — Histoire, — Philosophie*, par le P. Eugène Desjardins, de la Compagnie de Jésus. Pau, Vignancour, 1877, in-8 de 104 p.

Le P. Desjardins ne croit pas que tout soit encore dit sur la question de Galilée, et il y revient au point de vue de la polémique, de l'histoire et de la philosophie, — de la polémique, en réfutant surtout les calomnies qu'après tant d'autres, un académicien, M. Mézières, a jetées contre l'Église; — de l'histoire, en rappelant les faits qui ont précédé, accompagné et suivi le procès; — de la philosophie, en cherchant dans les principes théologiques et rationnels les considérants d'un jugement qu'il estime équitable. Ce dernier point de vue est le plus important du livre intitulé : *Encore Galilée!* Le P. Desjardins signale à merveille tout ce qu'ont de comique et d'odieux les affirmations décisives, les sentences magistrales de l'écrivain qui traite avec un aplomb imperturbable les questions qu'il ignore. Il déclare que les pièces du procès ne peuvent que faire apprécier la haute sagesse et la prudence du Saint-Office. Pour cela, il remarque d'abord que, de tout temps, lorsqu'une découverte, opposée à l'opinion dominante, n'est pas encore environnée de l'éclat d'une démonstration victorieuse, les esprits se divisent à son sujet, les uns la rejetant, les autres l'acceptant, et il cite, par exemple, l'Académie de Londres poursuivant, en 1628, de ses négations, la théorie d'Harwey sur la circulation du sang, l'Institut de France traitant Fulton de rêveur, et les académies de médecine Hahnemann de charlatan, etc. C'est là un phénomène ordinaire dans l'histoire de la science. Dès lors, le P. Desjardins montre que le Saint-Office, en se prononçant sur une question d'astronomie, où l'interprétation de certains passages de l'Écriture était engagée, ne sortait pas des limites de ses attributions; il se pro-

nonça en suivant l'avis de la plupart des savants d'alors. Appuyé sur ce principe philosophique, et sachant ce principe de l'exégèse qu'on ne doit abandonner le sens littéral, pour y substituer le sens figuré, qu'autant que l'adoption de ce dernier sens est exigée par des preuves convaincantes, la Congrégation a pu se tromper et s'est trompée, mais elle a eu raison, dit le P. Desjardins, de proscrire la théorie nouvelle. C'était le rationalisme qui entrait dans l'exégèse et qu'il fallait repousser, car l'Église ne pouvait ni ne devait modifier son exégèse devant une simple hypothèse, alors dépourvue de preuves. Le P. Desjardins affirme très-carrément que les membres de l'Inquisition, en dictant leur arrêt, firent un acte de fidélité au devoir de leur charge, d'équité, de prudence et de sagesse. Il est très-surpris d'entendre des écrivains catholiques déclarer que les membres du Saint-Office eurent tort de condamner Galilée : il justifie la conduite des juges, sans défendre une sentence qui n'est pas acceptable aujourd'hui au point de vue scientifique.

Tel est, dans quelques-unes de ces grandes lignes, le résumé de cette dissertation, qui vient éclairer des points encore peu connus par certaines personnes. L'auteur conclut sans hésiter que, loin d'entraver en rien les élans de la science, le procès de Galilée a été fort utile à ses développements, en inspirant aux savants une sage circonspection, en préservant dans les recherches scientifiques des écarts presque inévitables pour l'esprit humain. H. DE L'É.

Le R. P. A. de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus. *Sa vie*, par le P. ALEXANDRE DE GABRIAC, de la même Compagnie, avec un choix d'opuscules et de lettres. Tome Ier. Paris, Baltenweck, 1877, in-18 de XXIII-583 p. — Prix : 4 fr.

Le R. P. de Ponlevoy était connu dans le monde comme saint religieux, comme directeur, comme prédicateur et comme écrivain : qui n'a lu la *Vie du P. de Ravignan* et les *Actes de la captivité et de la mort des RR. PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert, Clerc et de Bengy* ? Sa *Vie*, écrite par le P. de Gabriac, avec tout son cœur et tout son talent, nous révèle comment il avait acquis toutes ces qualités. C'est, avant tout, l'histoire d'une âme et d'une belle âme, s'il en fut, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer et d'aimer, et qui est la preuve qu'on n'arrive point sans efforts à posséder et à conserver la vertu. Le P. de Ponlevoy n'eut jamais à se convertir parce qu'il ne paraît pas qu'il se soit jamais égaré ; mais ce n'est que par un travail constant sur lui-même qu'il a atteint le degré de perfection où on l'a vu, et surtout cette étonnante humilité qui est peut-être le trait principal de son caractère, et à laquelle il faut attribuer la fécondité de son ministère. Ce simple

aperçu suffirait, au besoin, pour donner une idée de la portée de ce livre, de son intérêt et du bien qu'il peut faire et que poursuit son auteur.

Mais, pour entrer dans plus de détails, nous dirons que ce premier volume, consacré à la *vie*, est divisé en trois livres : *la Formation ;* — *l'Apostolat ;* — *le Gouvernement religieux*, et qu'il sera suivi d'un volume d'opuscules et de lettres pour lequel le P. de Gabriac fait appel à tous ceux qui pourraient posséder de ces lettres.

La *Formation* nous fait connaître la vie de famille des Ponlevoy, « catholiques et Bretons ; » la première éducation, les études, le noviciat et les divers degrés par lesquels passent tous ceux qui aspirent à entrer dans la Compagnie de Jésus. Deux choses nous ont particulièrement frappé : c'est d'abord cet intérieur de famille chrétienne, et les relations de la plus affectueuse tendresse que le Père a toujours eues avec les siens. Quelle persuasive réfutation de cette banalité, sans cesse répétée comme une vérité incontestable par ceux qui n'en ont jamais fait l'épreuve, que la vie religieuse dessèche le cœur et détruit les sentiments les plus purs et les plus légitimes. Voyez comme Armand de Ponlevoy s'intéressa toujours à sa famille, quelles consolations il sut lui donner dans les moments de douleurs ! Quelle scène plus touchante que celle de la mort de sa mère ! Quelles lettres dénotent un cœur plus sensible que celles qu'il écrit à son père et à ses sœurs, quand la mort vient frapper autour d'eux. Et, d'un autre côté, les convictions religieuses de M. de Ponlevoy ne l'empêchent pas de résister d'abord à la vocation de son fils ; elles ne détruisent pas en lui les sentiments naturels, et ce n'est pas du premier coup qu'il en arrive à dire, en accompagnant son fils au départ : « Allons, accomplissons notre sacrifice d'une manière digne de Dieu ! » Après ces « relations de famille, » dont on trouve le complément dans le livre de l'apostolat, ce qui nous a frappé, c'est l'admirable organisation de saint Ignace pour former des apôtres. Nous nous y arrêterons pour dire seulement que le P. de Ponlevoy doit beaucoup à son étude et à sa pratique des exercices de saint Ignace : il en a commencé un commentaire qu'il n'a pu achever. Les fragments qu'on nous donne seront précieux pour les religieux et feront goûter l'œuvre de saint Ignace par les laïques, qui ont beaucoup de bien à en retirer.

Nous voyons, dans le livre de *l'Apostolat*, le P. de Ponlevoy compagnon, auxiliaire, supérieur, puis successeur du P. de Ravignan, dans ses relations avec le monde, qui ont amené tant de conversions éclatantes. Nous le suivons dans ses directions de communautés, dans ses prédications. Nous permettra-t-on de signaler les conseils qu'il donne aux prédicateurs et qu'il mettait si bien en pratique (p. 172). Les relations avec le P. de Ravignan, le récit de ses derniers moments, une

lettre de Berryer sont peut-être les parties les plus saisissantes de ce livre.

Le troisième, consacré au *Gouvernement religieux*, nous montre le supérieur et le provincial modèle, le parfait maître des novices, fait le récit de ses derniers jours et des événements auxquels il a été mêlé comme supérieur, les missions, les fondations nouvelles (parmi lesquelles une des plus importantes est l'externat Saint-Ignace à Paris) et l'épisode de la guerre et de la Commune. L'entrevue du Père avec M. Thiers, au sujet d'une protestation contre la spoliation des ordres religieux par le gouvernement italien, est particulièrement intéressante, et des sentiments d'attendrissement et d'admiration seront éprouvés par tous ceux qui liront le récit des « derniers jours. » — Cette imparfaite analyse suffira pour nous permettre de dire que, d'un grand intérêt pour tous, cette *Vie* du P. de Ponlevoy est pleine d'enseignements pour les religieux, et sera lue avec fruit par les laïques, qui y trouveront des lumières inattendues. René de Saint-Mauris.

The History and Conquest of the Saracens. *Six lectures*, by Edward-A. Freeman. Second edition, with new preface. London, Macmillan, 1877, in-8 de xxx-203 p. — Prix : 5 fr.

Il y a vingt ans environ, lors de la guerre de Crimée, M. Freeman fut invité par une société littéraire d'Édimbourg à faire des conférences sur l'histoire des conquêtes mahométanes. Les six *lectures* qu'il donna au public écossais, réunies en un volume, parurent immédiatement après, et j'ai à en annoncer une seconde édition, augmentée d'une nouvelle préface. La question turco-russe, si débattue en Angleterre, ajoute au volume de M. Freeman un intérêt que l'on appréciera sans peine, et ne manquera pas de le rendre très-populaire. J'aurais voulu dire quelque chose de la préface, mais il ne m'est pas permis de m'aventurer sur le terrain de la politique du jour, et je me bornerai à recommander ce curieux morceau à ceux qui voudraient lire un violent réquisitoire contre les mahométans et l'islamisme ; M. Freeman est le *facile princeps* des turcophobes.

Le premier essai traite de la situation politique du monde au moment de l'invasion arabe ; le conférencier donne un tableau rapide, mais complet et exact, des empires romain et persan ; il décrit le champ de bataille, il met les ennemis en présence, trace le parallèle entre la civilisation orientale et celle de l'Occident, et fait ressortir le côté faible de l'islamisme.

Dans la seconde *lecture*, on trouvera une esquisse biographique de Mahomet et une appréciation sommaire de la religion dont il fut le fondateur. Tout en reconnaissant que la haine s'est ici donné carrière et

que le Prophète de la légende ressemble fort peu au véritable commandeur des croyants, M. Freeman nous explique pourquoi la réforme entreprise par Mahomet ne pouvait réussir. Les grandes plaies du vieux système oriental étaient le despotisme, la polygamie, l'absence de toute loi; et le mahométisme s'est contenté d'y apporter un certain tempérament, au lieu de les guérir à fond. Par cela même, il les a sanctionnées et, pour ainsi dire, stéréotypées.

Vient ensuite l'histoire des premiers successeurs de Mahomet, de la conquête de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte, le récit du grand schisme, l'établissement du califat de Damas et de la dynastie des Ommiades, l'origine des Abassides, et les efforts héroïques de l'empereur Léon l'Isaurien pour arrêter le torrent qui menaçait de se précipiter sur l'Europe. C'est là le sujet émouvant de la troisième conférence. La quatrième s'occupe spécialement des Arabes d'Orient, de la dynastie d'Abbas, et du démembrement de la puissance mahométane, résultant des prétentions rivales des califes d'Égypte et d'Espagne.

Nous voilà, par une transition naturelle, amenés à suivre les progrès de la lutte entre les chrétiens de l'Europe occidentale et les envahisseurs arabes; l'étendard du Prophète est planté à Cordoue, à Grenade, en Italie, en Sicile et en Crète; les hordes d'Abdérame traversent le midi de la France, et viennent se briser contre l'armée de Charles Martel.

Enfin, la sixième et dernière *lecture* nous conduit en Asie; il s'agit de l'empire des Mongols, de la Perse sous les sultans Ghasnévides, de Schah-Abbas, de Baber, d'Akbar, et d'autres princes qui, par leurs exploits, leurs talents et leur bonne administration, méritèrent, à diverses époques, d'être comptés parmi les plus dignes représentants de la civilisation mahométane. GUSTAVE MASSON.

Histoire des Assemblées politiques en France, *du* 5 *mai* 1789 *au* 8 *mars* 1876, par EUGÈNE PIERRE, secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés. Tome Ier, 1789-1831. Versailles, Cerf; Paris, Baudry, 1877, in-8 de VII-584 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si le titre d'histoire parlementaire couvre parfois des histoires générales, ce n'est pas le cas de l'*Histoire des assemblées politiques en France :* le jeune auteur a su se restreindre à son sujet. Il raconte clairement et rapidement les défaites et les triomphes de nos assemblées politiques, au milieu des émeutes et des coups d'État. Peut-être, s'élevant un peu plus haut, aurait-il pu, au lieu de se borner au récit des faits, rechercher l'esprit qui a guidé ces assemblées dans leurs actes, et nous montrer, à travers leurs variations, l'enchaînement des

idées qui ont produit des législations et des constitutions si diverses. C'eût été une leçon instructive que celle à tirer du spectacle de ces assemblées trahissant leur mandat législatif pour un rôle politique et jouant l'une après l'autre, chacune à sa façon, la triste comédie de la Révolution. Mais c'eût été aussi une condamnation du parlementarisme par l'histoire, et M. Eugène Pierre est un parlementaire convaincu. Ayant à faire le récit de quatre-vingts ans des plus tristes révolutions et des plus étranges dictatures, survenues à la suite de l'introduction en France du parlementarisme, il ne craint pas cependant d'affirmer que le système parlementaire sert « autant à protéger le pouvoir contre les révolutions qu'à défendre les citoyens contre l'arbitraire. » Théorie peut-être vraie en Angleterre ou ailleurs, mais dont l'histoire de France, depuis 89, est loin d'être la démonstration.

Dans une courte préface, M. Eugène Pierre dit qu'il a « tenté une œuvre de bonne foi, étrangère aux opinions qui divisent le pays, » et il a certainement raison de se targuer de quelque équité. Il narre avec calme, apprécie avec modération ; son style est coulant et soutenu, ses idées sont justes et parfois ingénieuses. Pourtant, dans l'histoire de la Constituante en particulier, il s'est glissé bien des erreurs de détail, bien des opinions qui ne sauraient être justifiées. Il n'est pas exact, par exemple, de dire, à propos de l'ancien régime : « le souverain décrétait seul la loi et l'impôt, que les contribuables n'étaient appelés à connaître que pour obéir et pour payer; » ni, à propos des cahiers de 89 : « la noblesse concluait au maintien presque intégral de l'état de choses existant. » Le parlementarisme serait-il de droit divin pour que, dans la déclaration du 23 juin 1789, « chaque mot fut pour l'Assemblée nationale une menace ou une injure ? » La Fayette, qui fit proclamer l'insurrection le plus sacré des devoirs, devient, pour M. Eugène Pierre, un « représentant illustre de la *saine* politique de 89. » Enfin, ce jugement porté sur la Constituante trahit les préférences politiques de l'auteur et montre bien que la modération n'est pas forcément l'impartialité : « Ses erreurs ne pèsent pas à côté de ses services. Quand elle s'était réunie, tout était vieux et ruiné dans l'État ; quand elle se sépara, tout était renouvelé et affermi. » Tout était raffermi, si l'on en excepte la constitution, la royauté, la religion, l'armée, l'administration, les finances, etc., etc., et surtout l'ordre, la paix et le bon sens.

Je terminerai par un reproche plus grave. La question religieuse paraît inquiéter peu M. Eugène Pierre, ce qui n'a rien d'extraordinaire ; mais il y a des bornes à l'indifférence, et peut-être est-ce les dépasser que de relater sans désapprobation, comme des actes légitimes du pouvoir, la spoliation du clergé et sa constitution civile, et

de sembler croire suffisamment indemnisés, par la continuation des deux tiers de leur traitement, les quarante-six évêques dépossédés de leurs diocèses.

Ces taches éparses n'empêchent pas le livre que M. Eugène Pierre offre au public d'être une œuvre en même temps sérieuse et de lecture agréable. Un appendice d'une soixantaine de pages présente un résumé fort intéressant du droit électoral et parlementaire de 1789 à 1831. Le lecteur trouvera là, patiemment réunis et coordonnés, une foule de documents sur le mode d'élection, l'organisation intérieure et les attributions des différents corps délibérants qui se sont succédé en France pendant ces quarante années.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Le Département des affaires étrangères pendant la Révolution, 1787-1804, par FRÉDÉRIC MASSON, bibliothécaire du ministère des affaires étrangères. Paris, Plon, 1877, in-8 de XVI-570 p. — Prix : 10 fr.

Voici assurément un des livres les plus curieux, les plus consciencieux et les plus instructifs qui aient été publiés sur l'époque de la Révolution : c'est l'histoire du département des affaires étrangères pendant la période troublée qui s'écoula de 1787 à 1804, non pas l'histoire diplomatique, mais, si je puis parler ainsi, l'histoire *intérieure* du ministère des relations extérieures, l'histoire de l'organisation nouvelle ou plutôt de la désorganisation introduite dans ce département par la Révolution. Pour qu'on puisse mieux juger la différence, M. Masson commence par tracer un remarquable et intéressant tableau de la situation du ministère sous l'ancien régime. Ce tableau, il l'a tracé avec amour, on le sent, et avec regret ; c'est un dernier hommage rendu, avant qu'ils ne disparaissent dans le tourbillon révolutionnaire, à ces bureaux si admirablement organisés par la monarchie des Bourbons, à ces premiers commis, à ces petits employés qui vivaient modestes et qui s'éteignaient obscurs, mais qui servaient si bien la patrie en servant le Roi, et qui maintenaient intactes les vieilles traditions d'honneur, de distinction, d'habileté de la diplomatie française. Peu de choses sont plus ignorées, mais peu méritent plus d'être connues que cette vie intime du ministère des affaires étrangères ; M. Masson l'a mise en lumière de la façon la plus complète et la plus attachante, dernier éclat d'un passé de deux siècles qui, malheureusement, ne tarde pas à s'éteindre. Voici venir la Constituante qui, par la discussion sur le droit de paix et de guerre, par la création, en juillet 1790, du Comité diplomatique, commence à saper le pouvoir royal et à rompre avec toutes les antiques tradi-

tions diplomatiques. La Législative consomme la rupture, et le ministre des affaires étrangères n'est bientôt plus que le très-humble serviteur du Comité diplomatique. Brissot, avec son outrecuidante vanité et son ignorance qui égale son outrecuidance, est le chef avoué de ce Comité, et les ministres de Louis XVI, Montmorin d'abord, de Lessart ensuite, — de Lessart pour lequel M. Masson nous semble trop sévère, de même, il nous permettra de le lui dire, qu'il nous paraît injuste pour l'un des esprits les plus sages de ce temps, Malouet, — les ministres sont obligés de venir rendre compte à Brissot de toutes leurs démarches, de toutes les dépêches qu'ils reçoivent ou qu'ils expédient. Tous deux, Montmorin et de Lessart, expient, par une mort atroce, dans les massacres de septembre, leur résistance, souvent pourtant bien faible, aux volontés de la Gironde et leur dévouement réel au malheureux roi. Après le 10 août, la dislocation du ministère s'achève, sous des ministres comme Lebrun-Tondu, qui transporte dans la rédaction des actes de chancellerie le style des clubs, ou comme l'ami de Robespierre, Buchot, le légendaire Buchot, qu'on est obligé d'aller chercher au café Hardy quand on a besoin de sa signature, et dont Miot de Mélito a pu dire : « Son ignorance, ses manières ignobles, sa stupidité dépassaient tout ce qu'on peut imaginer. » Voilà ce qu'était devenu, après quatre ans de révolution et un an de république, le département des Choiseul et des Vergenne. La Convention et le Directoire portent au comble la désorganisation, s'il y avait encore quelque chose à désorganiser; l'anarchie règne dans le ministère; le nombre des employés est triplé, et rien ne se fait. Comment en pourrait-il être autrement? Les bureaux sont remplis de tailleurs ou de perruquiers. On ne leur demande pas de science diplomatique, pas même la connaissance de la langue ou de l'orthographe; on ne leur demande que de vociférer aux Jacobins ou de s'être battus au 10 août contre les Suisses. Les quelques anciens employés qui ont échappé à la proscription générale ne peuvent réussir à rétablir un peu d'ordre dans cette confusion. Il faut l'arrivée de Talleyrand, de Reinhard et de d'Hauterive au ministère, pour réagir contre ce lamentable entraînement et renouer, timidement d'abord, puis bientôt plus énergiquement lorsque Bonaparte a balayé le Directoire, les anciennes traditions du département des affaires étrangères. A ce moment l'auteur s'arrête; l'empire clôt la période révolutionnaire, ou du moins celle de l'anarchie. Cette anarchie, M. Masson en a tracé jour par jour, à l'aide des documents les plus authentiques et les moins explorés, le consciencieux tableau (en lire le résumé pages 496-497). — Nous le répétons, nul tableau n'est plus instructif, et nous voudrions que ce livre fût dans toutes les bibliothèques et sur toutes les tables : en

voyant ce que la Révolution de 1793 a fait de la France, il n'est pas difficile de comprendre ce qu'il adviendrait d'elle encore si, pour son malheur, elle glissait une seconde fois, comme on l'en menace, dans une Convention. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Etat de l'Église d'Alsace avant la Révolution, par M. SCHICKELÉ, curé de Saales, officier d'Académie. Première partie : *le Diocèse de Strasbourg (clergé séculier)*. Colmar et Strasbourg, 1877, in-8 de XLI-205 p. — Prix : 3 fr.

Un *avant-propos* explique comment l'auteur eut la pensée de dresser l'état du clergé catholique d'Alsace avant la Révolution (1782-1792). L'ouvrage aura trois parties, dont celle-ci est la première, consacrée au clergé séculier du diocèse de Strasbourg; car l'Alsace, avec ses 627 paroisses, était sous la juridiction spirituelle de trois évêques (Spire, Metz et Strasbourg) et d'un archevêque (Besançon).

Quelques pages d'histoire rappellent l'organisation du diocèse de Strasbourg, depuis son origine jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, où il comptait treize archiprêtrés : dix sur la rive gauche du Rhin, et trois sur la rive droite de ce fleuve. Le droit canon aide à bien déterminer le sens qu'il faut attacher aux titres ecclésiastiques (curés, vicaires, chapelains, etc.), au patronage à la collation des bénéfices, etc. Entrant après cela en matière, l'auteur présente l'un après l'autre les tableaux des dix archiprêtrés cis-rhénans, donnant par ordre alphabétique les noms des paroisses et de leurs collateurs, les chapellenies, les églises annexes, etc. Vous trouvez là, avec les noms de tous les titulaires, des archiprêtres, curés, etc., ceux des villages disparus dans les guerres, et les paroisses nouvelles créées depuis la Révolution. Après chaque tableau, viennent, sous le titre de *Varia*, des notices historiques sur les paroisses dont les noms ont passé sous vos yeux. La plupart de ces notices sont très-courtes, mentionnant les premiers noms sous lesquels les villages figurent dans les anciennes chartes, décrivant certains usages, indiquant les changements de patrons, surtout les changements de religion. En voyant avec quel sans gêne les seigneurs imposaient leur confession, l'on regrette en vérité que la France, devenue maîtresse de l'Alsace, n'y ait pas simplement établi l'unité de foi. Elle n'eût fait qu'appliquer un principe généralement admis et suivi : dès qu'une paroisse protestante passait sous l'autorité d'un seigneur catholique, elle retournait à la religion de son maître; ou quand un seigneur protestant abjurait l'erreur, son exemple était aussitôt suivi dans tous ses domaines. — M. Schickelé a donné cependant quelques notices plus étendues (Mutzig, Obernai, Rosheim, Schlestadt, etc.), qui ajoutent à l'intérêt de son livre. P. MURY.

Histoire du clergé catholique d'Alsace *avant, pendant et après la grande Révolution*, par l'abbé C.-A. F., prêtre du diocèse de Strasbourg. Colmar, Hoffmann, 1877, in-8 de VIII-495 p. — Prix : 6 fr.

Le mot *histoire* promettait plus que ce livre ne devait tenir ; l'auteur l'a reconnu lui-même, puisque, dans le sous-titre, il n'anonce plus qu'un *tableau statistique*. L'ouvrage n'est pas autre chose : il comprend trois parties, toutes fort intéressantes. La première expose l'organisation ecclésiastique de l'Alsace en 1790, et donne la nomenclature de tous les prêtres, tant séculiers que réguliers, qui étaient alors en fonctions. C'est la répétition abrégée du livre de M. le curé de Saales, au moins pour le clergé séculier. La deuxième partie (p. 79-348) nous fait connaître l'attitude du clergé d'Alsace en face de la constitution civile du clergé de France. Là figurent, département par département (Bas-Rhin, Haut-Rhin et Mont-Terrible) : 1° les prêtres assermentés ou jureurs ; 2° les prêtres émigrés, ou déportés, ou emprisonnés ; 3° les prêtres qui n'ont été portés nulle part comme assermentés ni comme émigrés. Nous y remarquons que les défections ont été beaucoup plus nombreuses dans le Haut-Rhin que dans le Bas-Rhin, et, chose assez étonnante, plus parmi le clergé régulier que parmi le clergé séculier. Dans le Haut-Rhin, par exemple, nous avons compté soixante-dix-huit jureurs dans le clergé des paroisses, et cent onze dans les divers ordres religieux : capucins, récollets, chartreux, bénédictins, etc. Des anciens jésuites, un seul paraît sur la liste des assermentés du Mont-Terrible. — Cette deuxième partie est suivie de plusieurs *appendices*, dont l'un est comme le martyrologe de l'Église d'Alsace : on y lit avec une religieuse émotion les noms des saints prêtres devenus victimes de l'échafaud ou des pontons. La troisième partie offre le tableau de l'Église catholique réorganisée en Alsace, conformément au concordat (1801-1803).

L'auteur a inséré dans son livre le *Calendrier républicain*, le texte même du *Concordat* et des *Articles organiques*, puis le décret de 1809 concernant les *Fabriques* d'église. Le lecteur préférera de beaucoup les *Notes* qui terminent le volume, et parmi lesquelles nous signalerons les deux premières : l'une sur la « constitution de la chambre ecclésiastique, » et l'autre sur la « composition et les statuts des archiprêtrés. »

P. M.

La Persécution religieuse en Alsace *pendant la grande Révolution, de* 1789 *à* 1801, par l'abbé L. Winterer, chanoine honoraire (de Strasbourg), curé de Saint-Etienne, à Mulhouse. Rixheim, Sutter. 1876, in-8 de 308 p. — Prix : 3 fr.

Les deux ouvrages dont nous venons de parler renferment de longues nomenclatures ; les *notices* qu'on y trouve sur les personnes se

bornent presque toutes à la date et au lieu de naissance, aux postes occupés avant et après la Révolution, enfin à l'année de la mort.

Dans le livre du vaillant défenseur des intérêts catholiques de l'Alsace au *Reichstag*, ces ossements reprennent vie : les personnages se meuvent, combattent, succombent ou triomphent sous les yeux du lecteur. Il était temps que cet ouvrage fût entrepris ; encore quelques années, et il fût devenu impossible. Les témoins ont tous disparu ; beaucoup de souvenirs sont déjà effacés ; bien des lacunes ne peuvent plus être comblées. L'ouvrage de M. Winterer est, en outre, d'un merveilleux à-propos ; car on renouvelle dans l'Empire les perfides attaques de la Constituante et de l'Assemblée législative contre l'Église catholique.

Le livre se divise en dix-huit chapitres qui, partant de la confiscation des biens ecclésiastiques, de l'abolition des vœux de religion et de la suppression des couvents, montrent la résistance que rencontra, en Alsace, la constitution civile du clergé, parmi le peuple fidèle aussi bien que parmi ses pasteurs légitimes. L'introduction du schisme, la persécution qui en fut la conséquence nécessaire, les sacriléges horreurs auxquelles il aboutit, tout cela est peint avec de vives couleurs ; le contraste est saisissant, entre la lâcheté des évêques ou prêtres jureurs et l'héroïsme des *missionnaires* et des *martyrs*. « Nous avons rapidement esquissé, dit l'auteur dans un court épilogue, telle qu'elle s'est produite sur le théâtre restreint qui nous est spécialement connu, une des plus grandes et des plus émouvantes luttes de l'histoire, une lutte de dix ans entre la Révolution et l'Église... Puissent tous ceux qui liront ce livre apprendre de nos martyrs et de nos confesseurs de la foi à ne jamais désespérer ni du droit, ni de la foi, ni de l'Église ! »

P. M.

L'Alsace avant 1789, *ou État de ses institutions provinciales et locales, de son régime ecclésiastique.... sous l'ancienne société française*, par J. Krug-Basse, président du tribunal civil de Bergerac. Paris. Sandoz et Fischbacher ; Colmar, 1877, gr. in-8 de 366 p. — Prix : 7 fr.

L'auteur expose d'une manière simple et nette l'organisation religieuse d'Alsace, non-seulement en ce qui regarde les catholiques, mais encore les dissidents, protestants et juifs (chap. vii). Si M. Krug-Basse vient à lire le regret que j'exprimais plus haut sur le maintien du protestantisme dans la province redevenue française, il ne manquera pas de m'accuser de fanatisme et de barbarie. Il se plaît à faire voir comment la France a respecté la liberté de conscience chez les luthériens d'Alsace et même chez les calvinistes, qui n'avaient pas été compris dans les anciens traités ; il constate que la tolérance du gouvernement français à l'égard des dissidents était très-réelle, plus réelle

que dans mainte contrée de l'Europe ; il n'en reproche pas moins à l'ancien régime d'avoir abandonné à la Révolution « la gloire de consacrer l'égalité des cultes (p. 239). » Cette observation faite, il n'y a plus que des éloges à donner à un livre qui fera passer au lecteur alsacien quelques heures agréables. Dans les douze chapitres dont il se compose, on trouve le tableau exact des institutions politiques, civiles, religieuses et militaires de l'Alsace avant la Révolution, de ses mœurs, de sa culture intellectuelle et artistique, de sa situation économique, etc.

L'ouvrage n'est pas défiguré par les fautes typographiques, comme celui de M. l'abbé F., où les trois pages d'*errata* pourraient être presque doublées ; pourtant le lecteur aura de la peine à reconnaître *Lautenbach* dans Suttenbach (p. 29), *Schirrhein* dans Schierieth (p. 81), Sainte-*Ursanne* dans Sainte-Suzanne (p. 176), *Stosswihr* dans Nonewihr (p. 286), etc. Il est aussi exposé à confondre Aspach avec *Alspach* (p. 88), Ostheim avec *Osthausen* (p. 284), etc. Ces *errata* sont regrettables, mais n'ôtent rien au mérite d'un livre où l'auteur, par des divisions claires et naturelles, par des textes bien choisis, par des anecdotes plaisantes ou des faits caractéristiques, a su si bien éviter la sécheresse quasi fatalement inhérente au sujet. P. M.

Description de l'abbaye du Mont Saint-Michel et de ses abords, précédée d'une notice historique, par Édouard Corroyer, architecte du gouvernement. Paris, Dumoulin, 1877, in-8 de xvi-440 p. — Prix : 9 fr.

Le Mont Saint-Michel en poche, guide du visiteur du touriste et du pèlerin, par Victor-Désiré Jacques (de Genets). Avranches, Henri Gibert, 1877, pet. in-8 de 151 p. — Prix : 2 fr.

On a beaucoup écrit sur le Mont Saint-Michel : indépendamment des travaux de MM. Le Héricher, Maximilien Raoul, l'abbé Desroches, on a publié, en 1872-73, sous les auspices de la Société de l'histoire de la Normandie, le grand travail de Dom Huynes : *Histoire générale de l'abbaye du Mont Saint-Michel,* resté jusque là inédit, et dont la publication a été faite avec beaucoup de soin par M. Eug. de Beaurepaire. Mais l'ouvrage de M. Éd. Corroyer se distingue de tous les précédents par son caractère à la fois historique et archéologique, par sa précision, par ses nombreuses planches, par les résultats auxquels des études prolongées et une patiente exploration des lieux ont fait parvenir l'auteur. Il fallait, pour cela, à la fois une compétence toute spéciale et des facilités que personne n'avait eues à un tel degré ; le rapprochement des textes et des différents édifices, l'étude comparative des documents historiques et des documents lapidaires constitue la véritable originalité du livre, et le recommande à tous ceux qui voudront connaître à fond ce monument, dont toutes les

parties mériteraient le nom de *merveille* donné plus spécialement à l'œuvre de l'abbé Jourdain.

Une *notice historique*, empruntée presque tout entière à Dom Huynes, ouvre le livre ; elle est suivie de *Notes sur quelques armoiries du Mont Saint-Michel et sur l'ordre royal de Saint-Michel.* Puis vient la *Description de l'abbaye et de ses abords*, avec un plan général imprimé en couleur et indiquant par des tons variés l'origine des édifices élevés à des époques différentes, l'*église* a toujours été le centre de l'abbaye : c'est par elle que commence M. Corroyer. Il passe de là à l'*abbaye*, et aux *remparts*, étudiant pour chaque partie les édifices dans leur ordre chronologique, et indiquant ce qui manque à leur restauration intégrale et parfaite ; enfin il arrive à la *ville*, et nous fait passer en revue les états successifs de cette petite bourgade qui suivit la fortune du monastère ; une curieuse étude sur les *pèlerinages* et les *plombs des pèlerinages*, et une sorte d'*itinéraire* pour faciliter la visite du Mont Saint-Michel terminent le livre.

Ce compte rendu serait incomplet si l'on omettait de signaler les innombrables planches qui le feront rechercher par les amateurs et feuilleter par ceux-là mêmes qui reculeraient devant sa lecture, quelle que intéressante qu'elle soit. Ces gravures sont au nombre de CENT CINQUANTE-NEUF. C'est un véritable album, qui nous offre les reproductions les plus curieuses et nous présente les différentes parties du monument, non-seulement dans leur état présent, mais après la restauration complète, qui a été décidée, et à laquelle doit présider le savant architecte auquel nous devons le bel ouvrage que nous avons été heureux de présenter au public.

— Un mot sur le *Guide* de M. V.-D. Jacques, qui se distingue par des recherches plus consciencieuses que celles qu'on trouve de coutume dans les ouvrages de ce genre : ainsi on y trouve la liste chronologique des abbés du Mont Saint-Michel et des prieurs qui succédèrent aux abbés, et celle des quatre-vingt-dix-neuf noms qu'on peut lire sur les murailles de la chapelle de la Trinité et qui sont ceux des défenseurs du Mont contre les Anglais, au quinzième siècle. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas adopté le format in-12, qui serait plus pratique pour un guide. G. DE B.

Valence et Valladolid, *nouvelles études sur l'Espagne,* par M. ANTOINE DE LATOUR. Paris, Plon, 1877, in-12 de 372 p. — Prix : 4 fr.

L'Espagne, comme l'Italie, est un pays bien riche en sujets d'études de tous genres. Que de livres elle a inspirés ! Pour ne parler que de ces derniers temps, j'ai eu, pour ma part, à rendre compte ici même et de *l'Essai loyal*, de MM. Teste et Francis Magnard, et d'un autre

ouvrage touchant à la politique aussi, de M. Cherbuliez, et du *Voyage au pays de sainte Thérèse*, et de l'*Espagne* de M. Imbert, et d'un volume de M. Baumstark. Et, à côté de ces livres se rattachant à la catégorie des voyages, que de livres encore; les uns historiques, les autres littéraires ! L'Espagne n'est pas épuisée, cependant; elle l'est si peu que deux de ses villes ont fourni, à elle seules, la matière d'un livre de près de 400 pages. Mais il faut dire que c'est l'œuvre d'un des hommes qui connaît le mieux la patrie de Caldéron, d'un auteur qui doit à sa patience d'érudit de découvrir ce qui échapperait à d'autres yeux, et dont le style élégant et facile a le secret d'attirer depuis longtemps de sympathiques lecteurs. Au reste, si deux villes d'une importance secondaire ont paru à M. de Latour dignes d'inspirer tout un volume, c'est qu'il ne s'est pas borné à décrire les sites, l'aspect des montagnes, des monuments et des rues, il anime les tableaux par les souvenirs, non-seulement par les souvenirs demandés aux chroniqueurs, mais aussi par ceux que lui fournit la littérature. Son livre emprunte donc son puissant attrait au voyage, à l'histoire et à l'histoire littéraire. Des noms illustres à titres divers apparaissent dans les pages de M. de Latour : Vincent Ferrier, Christophe Colomb, le Cid, Cervantes... C'est un curieux épisode que le meurtre de Don César de Espeleta, meurtre dont l'auteur de *Don Quichotte* fut soupçonné à tort. A Cervantes, M. de Latour emprunte de nombreux passages de la tragédie de *Numance* et des *Novelas exemplares* que nous connaissons trop peu. Les épisodes, les citations donnent ainsi tour à tour un intérêt romanesque et littéraire au livre de M. de Latour. Quelle étrange existence que celle de la *Monja Alferez*, la nonne enseigne, espèce de chevalière d'Eon espagnole, dont les aventures occupent une bonne partie du volume ! Le livre finit par de curieuses recherches sur les Batuécas, dont le nom, paraissant à diverses reprises dans les romans de Fernan Caballero, avait excité l'attention de M. de Latour. — C'est à la mémoire de Fernan Caballero que sont dédiées ces nouvelles études. Quelques lecteurs ont la mauvaise habitude de sauter les dédicaces et les préfaces. Ils auraient grand tort d'agir ainsi à l'égard de ces premières pages. Elles offrent des détails intéressants sur la femme aussi célèbre que modeste, — deux qualités qui marchent rarement de compagnie, — dont M. de Latour a si bien apprécié le talent si pur et le noble caractère.

TH. DE P.

Occupations, neutralité militaire et annexion de la Savoie, par l'abbé C.-A. Ducis, archiviste du département de la Haute-Savoie et membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, Dumaine, 1877, in-8 de 160 p. — Prix : 3 fr.

On peut bien le reconnaître aujourd'hui, les traités de 1815, signés

par l'Europe entière, renfermaient nombre d'articles dirigés contre la France. Quelques-unes des stipulations de cette époque ont encore force de loi dans le droit international, et ce ne sont pas les moins singulières. C'est ainsi que la neutralité du Chablais et du Faucigny, état exceptionnel qui n'était rien autre qu'une sauvegarde contre les tendances de la France et de la Suisse, a survécu à l'annexion de la Savoie à la France. La France a donc ainsi acquis des droits contre elle-même ; elle n'a pas, en effet, le droit, en temps de guerre, de faire passer ses troupes sur une fraction de son propre territoire. C'est l'origine de cette anomalie que M. l'abbé Ducis, avec la haute compétence qui s'attache à ses fonctions, s'applique à dégager de l'histoire des occupations de la Savoie. C'est là, à coup sûr, un point fort curieux de l'histoire diplomatique — et peut-être un jour, de l'histoire militaire — contemporaine. Quant à la manière dont la Commission mixte de délimitation, après l'annexion, s'est acquittée de sa tâche, elle a donné lieu, en général, à des appréciations sévères que nous retrouvons encore aujourd'hui dans l'ouvrage de M. l'abbé Ducis. En somme, ce petit livre, où il ne faut pas s'attendre à rencontrer des recherches de style, est plein de faits instructifs et substantiels. J. Gouethal.

The Ottoman power in Europe, *its nature, its growth and its decline.* By Edward-A. Freeman. London, Macmillan, 1877, in-8 de xiii-315 p. — Prix : 4 fr.

Dans son ouvrage sur le mahométisme, M. Freeman avait abordé principalement la partie historique de la question, s'était occupé de la fondation, de l'établissement et des progrès du califat, laissant entièrement de côté les Turcs ottomans. Le volume dont je vais parler ici complète celui qui l'a précédé ; il est plutôt politique qu'historique, et l'auteur s'est attaché à expliquer la situation actuelle des affaires d'Orient par une étude consciencieuse quoique nécessairement abrégée des antécédents de l'Empire turc. La conclusion des *lectures* faites à Édimbourg était que les prétendues réformes annoncées à grand bruit par le gouvernement de Constantinople à diverses époques, ne signifiaient rien et ne pouvaient aboutir à rien ; c'est la même conclusion qui ressort du présent volume, mais elle est fondée sur l'histoire, non pas de l'islamisme en général, mais de la race turque, branche et subdivision des sectateurs de Mahomet.

M. Freeman commence par affirmer que la puissance des Ottomans en Europe est un phénomène sans précédent ; et une des preuves les plus décisives de ce caractère exceptionnel, c'est qu'en rendant compte de la situation politique du sud-est de notre continent, il faut attri-

buer aux mots *nation*, *peuple*, *gouvernement*, *loi*, *souverain*, *sujet*, un sens tout à fait différent de celui que nous leur donnons d'habitude. Les Turcs sont une race entièrement à part, et ils ne sauraient en aucune façon se fondre avec les autres communautés européennes; cette incompatibilité ne provient pas de ce qu'ils appartiennent à la famille touranienne, puisque les Bulgares, et les Magyares, Touraniens eux aussi, sont devenus Européens par adoption; si les Turcs sont condamnés à l'isolement, c'est d'abord parce que leur langue, leurs idées, leurs traditions n'ont rien de commun avec les nôtres; c'est surtout à cause de leur religion ; il n'y a pas d'exemple d'une nation mahométane abjurant ses croyances, et entre le croissant et la croix il ne saurait y avoir aucune transaction.

Notre auteur reconnaît de bonne grâce que le gouvernement de certains califes a été assez paternel; mais le principe missionnaire du mahométisme n'en existe pas moins, et les Turcs ottomans se sont chargés de faire ressortir le caractère détestable de la religion d'Islam, en l'appliquant dans toutes ses conséquences avec une logique inflexible.

Le volume de M. Freeman comprend sept chapitres; le quatrième et les deux suivants représentent la partie historique, et forment, pour ainsi dire, le développement des propositions que je viens d'énoncer; ils sont accompagnés de trois cartes, et nous décrivent l'origine de la puissance ottomane, ses conquêtes et ses progrès, puis sa période de décadence.

Le dernier chapitre examine en détail la situation actuelle, et s'attache à calmer les appréhensions des russophobes. Au moment où le livre paraissait, la majorité des Anglais s'imaginaient que l'expédition se bornerait à une promenade militaire, que les troupes du czar seraient en quinze jours à Constantinople et en trois mois aux Indes. Cette sombre prophétie ne semble pas encore sur le point de se réaliser, et M. Freeman est, jusqu'à présent, coupable d'une légère hyperbole dans la dédicace latine qui ouvre la première page de son très-intéressant réquisitoire contre la Sublime-Porte. GUSTAVE MASSON.

Les États-Unis contemporains, *ou les mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de la sécession*, par CLAUDIO JANNET. Ouvrage précédé d'une lettre de M. Le Play. Troisième édition, revue et augmentée de chapitres et documents nouveaux. Paris, E. Plon, 1877, 2 vol. gr. in-18 de XXIX-308 et 320 p. — Prix : 6 fr.

La troisième édition de cet ouvrage est, sous plus d'un rapport, une œuvre nouvelle. De nombreuses approbations, émanant de publicistes américains, sont venues témoigner de l'exactitude de ce livre et justifier le jugement que le *Polybiblion* portait sur lui lors de la publica-

tion de sa première édition, il n'y a pas deux ans. On en trouvera consigné de fort intéressantes, de piquantes parfois, dans *l'Avertissement des éditeurs*, placé en tête du premier volume.

Encouragé par ces témoignages, l'auteur a soumis son œuvre à une révision très-attentive, et lui a donné les développements que rendaient nécessaires les importants événements accomplis aux États-Unis depuis le moment où il écrivait. Les incidents de la dernière élection présidentielle, les grèves formidables qui, dans le courant de l'été, ont livré les plus riches États de l'Union à la guerre civile, ont fait voir, même aux esprits les plus prévenus, les institutions américaines sous un jour nouveau, et ont confirmé pleinement les appréciations de M. Claudio Jannet.

Le second volume, ajouté à cette troisième édition, comprend, outre d'importantes additions au chapitre sur la *question ouvrière*, un récit détaillé des graves événements qui ont précisément marqué l'année du centenaire national.

L'auteur a, de plus, sous la forme de documents annexés, traité une série de sujets qui n'avaient pu trouver place ou qui n'étaient qu'indiqués dans la première édition. Nous avons particulièrement remarqué les notes qui ont pour titres : *La Jeune Amérique.* — *Le Budget de l'Union, types de politiciens.* — *L'Infanticide et la stérilité systématique.* — *Les rapports de l'Église et de l'État, d'après le deuxième concile national de Baltimore.* — *La Situation religieuse aux États-Unis il y a cent ans et aujourd'hui.* — *L'Esprit nouveau et les méthodes d'éducation dans les universités américaines.* — *L'Émancipation de la jeunesse.* — *Les Résultats du système protectionniste.*

Plusieurs de ces notes constituent, par leur étendue et leur importance, de vrais chapitres, complétement nouveaux. Nous avons, en outre, noté, dans le corps de l'ouvrage, au bas des pages, un grand nombre de ces renseignements statistiques, de ces indications historiques que recherchent justement les hommes d'étude.

V. M.

Repertorio bibliografico delle opere stampate in Italia nel secolo XIX, compilato da D. Giuseppe Bertocci, socio dell' Accademia dell' Arcadia di Roma. *Storia.* Vol. I. Roma, tip. di Marco Armanni, 1876, in-8 de 24-80-32-168-144-56-56-40 et 40 p. — Prix : 10 fr.

Nous sommes ici en présence d'une œuvre considérable, ayant exigé un immense labeur et qui pourrait rendre les plus grands services, si une méthode plus sûre, un ordre plus rigoureux eussent présidé à sa composition et à l'agencement des matériaux. D. Giuseppe Bertocci, qui dédie son livre au prince Boncompagni, a conçu le plan d'un vaste

Répertoire, comprenant tous les ouvrages publiés en Italie au dix-neuvième siècle et se divisant ainsi : 1. *Histoire;* 2. *Philosophie;* 3. *Sciences sacrées;* 4. *Sciences sociales;* 5. *Sciences naturelles;* 6. *Sciences médicales;* 7. *Sciences mathématiques;* 8. *Littérature;* 9. *Instruction et Éducation;* 10. *Beaux-Arts et Technologie*, et c'est le premier volume de la première division qu'il offre au public. L'*Histoire* aura pour subdivisions : 1° L'*Histoire proprement dite;* 2° la *Géographie;* 3° la *Chronologie;* 4° la *Biographie;* 5° l'*Archéologie;* 6° la *Numismatique*; elle n'est représentée que par la première dans le volume que nous avons sous les yeux et qui contient sept parties: 1° *Généralités;* 2° *Histoire universelle;* 3° *Histoire générale de l'Italie et Italie centrale;* 4° *Histoire de l'Italie septentrionale;* 5° *Histoire de l'Italie méridionale;* 6° *Histoire des peuples étrangers;* 7° *Dictionnaires historiques*. Chaque ouvrage est — outre les indications bibliographiques les plus complètes—l'objet d'une notice analytique qui permet de se rendre compte de son contenu, de son importance et de sa valeur.

Jusqu'ici nous n'avons aucune observation à présenter ; l'auteur a choisi sa classification de matières : libre à lui. Il a adopté un système qui l'oblige à de prodigieuses lectures, à un examen consciencieux, approfondi ; nous ne pouvons que l'en louer. Mais suivons-le dans l'énumération des ouvrages; le paragraphe premier de l'*Histoire* contient les *Généralités*, la *Philosophie de l'histoire*, les *Documents généraux* et l'*Histoire de la diplomatie*. On pouvait s'attendre à ce que l'auteur divisât ce paragraphe en quatre sections, suivant, pour chacune, l'ordre alphabétique des auteurs. Il n'en est rien. Aucun ordre alphabétique ou méthodique ; un pêle-mêle complet ; rien pour se guider qu'un chiffre entre parenthèses, placé en tête de la notice, et se référant à l'une des quatre sous-divisions. Si nous jetons les yeux sur les titres des ouvrages, notre étonnement redouble, en voyant l'auteur mettre dans la première section un ouvrage sur *Pie IX*, le livre de M. de Meaux, *la Révolution et l'Empire*, un travail sur les *Amazones*, les *Reminicenze* de Vinc. Mortillaro, et d'autres ouvrages encore dont le classement nous semble tout à fait arbitraire. En parcourant les autres séries, la même remarque peut être faite à presque toutes les pages. Il en résulte que l'utilité pratique du *Répertoire* est bien diminuée par la confusion qui règne dans tout l'ouvrage, qui demanderait, à notre sens, une refonte complète. Pourquoi aussi cette pagination spéciale pour chaque subdivision, que rien ne justifie?

Nous avons cru devoir signaler très-franchement à l'estimable auteur le regret que nous avons éprouvé en examinant son consciencieux *Répertoire*; il n'est qu'au début d'une œuvre immense, et il peut encore y introduire des modifications qui permettront aux érudits de profiter

pleinement des labeurs qu'il s'est imposés et pour lesquels on ne saurait lui témoigner trop de reconnaissance. G. DE B.

BULLETIN

Petit livre de messe à l'usage des enfants pieux. Ouvrage illustré de 46 gravures et traduit de l'allemand, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Marseille, par l'abbé M.-B. COUSSINIER, Fribourg en Brisgau, Herder ; Paris, Ph. Reichel, 1877, in-16 de 143 p.

Ce petit volume, imprimé à Fribourg, par Herder, en rouge et noir avec deux suites de gravures, l'une représentant les différentes cérémonies de la messe, l'autre des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, sera mis avec profit entre les mains des enfants, parvenus à l'âge de sept ans, qui commencent à assister au saint sacrifice, et qui ont besoin qu'on parle à leurs yeux en même temps qu'à leur esprit. Il contient deux exercices de dévotion pendant la messe, une méthode pour la servir, la prière du matin, la prière du soir et diverses prières usuelles. G.

Vous êtes des blagueurs, par un ouvrier, F. ALLANTAZ. Paris, Ph. Reichel, 1877, in-12 de 96 p. — Prix : 75 cent.

Cette brochure est l'œuvre d'un ouvrier, mais on voit bien vite que cet ouvrier n'est pas le premier venu. Par la netteté de ses principes, par la courageuse franchise de son langage, par la gravité des sujets qu'il aborde avec une grande indépendance d'allures, il a le droit de se faire écouter, non-seulement de ceux qui appartiennent comme lui à la classe ouvrière, mais de beaucoup d'autres qui, avec de grandes prétentions, ignorent souvent les choses les plus élémentaires de la politique, parce qu'ils sont de ceux qui n'ont *ni foi ni loi*. Voici quelques-unes des questions abordées par M. Allantaz : M. Thiers, les 363, le suffrage universel, les corporations ouvrières, les prétendues découvertes modernes, le progrès moral et matériel, la liberté, l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, la franc-maçonnerie, la forme du gouvernement, etc. — M. Allantaz est catholique et royaliste : nous le félicitons de la façon pleine de courage et de verve avec laquelle il a fait justice des *blagues* révolutionnaires. B.

Manuel de gymnastique hygiénique et médicale, *comprenant la description des exercices du corps et leurs applications au développement des forces, à la conservation de la santé et au traitement des maladies*, par le Dr N. A. LE BLOND, avec une introduction par H. BOUVIER, membre de l'Académie de médecine. Paris, J.-B. Baillière, 1877, in-12 de XI-492 p., avec 80 figures. — Prix : 5 fr.

Le *Manuel* que nous annonçons est divisé en trois parties. Dans la première, intitulée *Gymnastique descriptive* (p. 248), l'auteur s'occupe des divers procédés de la gymnastique : après quelques considérations générales et historiques, où nous constatons un enthousiasme excessif pour l'antiquité et pour ces gymnases où les enfants « puisaient, avec les principes de la sagesse, les forces nécessaires pour les mettre en pratique, » il étudie les *mouvements libres* (diverses positions du corps, marche, course, saut, danse,

lutte, natation), les mouvements *demi liés* (faits avec des appareils mobiles, haltères, projection, escrime, patins, échelles et cordes, trapèze, perches, barres, etc.), les exercices *passifs et mixtes* (vectation, navigation, massage, équitation). — Dans la deuxième partie (p. 249-414), il est question de la *Gymnastique hygiénique* : organes du mouvement, influence des exercices sur les organes, hygiène des exercices du corps. — Dans la troisième (p. 415-480), l'auteur traite de la *Gymnastique appliquée à la médecine*. Cet ouvrage, fort complet, comme on le voit, s'adresse plus spécialement aux médecins et aux pères de famille : ni son esprit, ni certains détails médicaux ne permettent de le mettre entre toutes les mains.

L. C.

Catalogue des oiseaux d'Europe, *ou énumération des espèces et races d'oiseaux dont la présence soit habituelle, soit fortuite, a été dûment constatée dans les limites géographiques de l'Europe*. par J.-C.-L.-T. D'HAMONVILLE, conseiller général, maire, membre fondateur, titulaire ou correspondant de plusieurs sociétés scientifiques françaises et étrangères. Paris, J.-B. Baillière; Londres, Quaritch, 1876. gr. in-8 de 73 p. — Prix : 2 fr.

M. d'Hamonville a publié, sous ce titre, une liste très-complète des oiseaux d'Europe classés scientifiquement, de la manière la plus claire et la plus précise, donnant à la fois le nom latin, indispensable dans les musées, le nom français, nécessaire aux chasseurs et aux amateurs, et l'habitat de chaque oiseau. L'ouvrage de M. d'Hamonville est appelé à rendre de grands services par sa netteté et sa précision, et par le soin avec lequel l'auteur, tout en faisant de la science, a su ne point entrer dans ce dédale de classifications multiples et compliquées qui rebutent trop souvent les amateurs d'ornithologie.

E. DE B.

La Vérité sur Marie Stuart, d'après des documents nouveaux, par l'auteur de l'*Essai sur l'Allemagne*. Paris, Eug. Plon, 1877, in-18 de 254 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après s'être fait bien longtemps attendre, le jour de la justice s'est enfin levé pour Marie Stuart, si bassement et si persévéramment calomniée : nous devons particulièrement remercier MM. Wiesener, Jules Gauthier et Chantelauze, dont les consciencieuses recherches ont amené ce résultat. Mais les gros livres ne sont pas d'une lecture facile et ne pénètrent pas dans les milieux où la calomnie a fait plus facilement son chemin. Voilà pourquoi l'auteur de l'*Essai sur l'Allemagne* a entrepris de résumer, sous une forme claire et vive, les travaux récents qui ont restitué à Marie Stuart la place qu'elle doit définitivement occuper dans l'histoire. S'aidant surtout du beau livre de M. Wiesener sur *Marie Stuart et le comte de Bothwell*, l'auteur prend tour à tour chacune des accusations élevées contre l'infortunée reine, les discute avec chaleur, démolit pièce à pièce l'échafaudage de preuves qui a motivé la condamnation, et réforme la sentence des premiers juges. La prétendue liaison adultère de Marie Stuart avec Riccio, sa complicité dans le meurtre de Darnley, enfin sa passion pour Bothwell, le meurtrier de son mari, toutes ces calomnies s'évanouissent, et les faussaires qui ont fabriqué des preuves pour calmer les scrupules des juges, sont impitoyablement démasqués. Pour le lecteur, la cause de Marie Stuart est désormais gagnée. Je ne saurais faire un meilleur éloge de ce petit livre. E. DE LA D.

Valmy. *Les diamants de la couronne de France et les victimes des 2 et 3 septembre; rançon de la République,* par Léon Pagès. Paris, Taranne et Olmer, 1877, in-18 de 54 p. — Prix : 60 cent.

On a démoli la légende des volontaires de 1792; M. Léon Pagès vient, dans l'intéressante brochure que nous signalons, de traiter de nouveau la question en l'éclairant d'un jour nouveau. Reprenant l'exposé des faits depuis la convention de Pilnitz, il montre dans quelles dispositions les alliés avaient envahi la France; quelle influence fatale la Prusse exerça, et le rôle joué dès lors par la franc-maçonnerie; la faiblesse de Louis XVI réduit à prendre un ministère girondin où figurait le jacobin Dumouriez et subissant encore des influences maçonniques. Dumouriez devient commandant en chef après le 10 août; il joue aussitôt un double jeu, et négocie avec Brunswick : c'est dans ces négociations qu'il faut chercher l'explication des divers incidents militaires de cette campagne et en particulier de la canonnade de Valmy, qui ne fut qu'une bruyante plaisanterie, combinée à l'avance entre Brunswick et Dumouriez. Nous félicitons M. Léon Pagès du nouveau service qu'il vient de rendre à la cause de la vérité. B.

CHRONIQUE

Nous complétons aujourd'hui la liste des discours et rapports imprimés de M. Thiers, commencée dans notre dernière livraison : *Discours sur les principes de* 1789. Séance du 26 février 1866 (Paris, Plon, in-8); — *Discours sur l'état de l'agriculture en France,* prononcé le 10 mars 1866 (Paris, Cosse, Marchal et Cᵉ, in-18); — *Discours sur la marine marchande,* prononcé au Corps législatif dans la discussion de l'Adresse, séance du 14 avril 1866 (Paris, Plon, in-8); — *Déposition de M. Thiers dans l'enquête ouverte sur les banques et la circulation fiduciaire,* séance du 27 juillet 1866 (Paris, Plon, in-8); — *La Convention du 15 septembre* (Tours, Mazereau, in-8); — *Discours prononcés au Corps législatif par M. Thiers. Mexique* (1864); *Question romaine* (1865); *Les Libertés nécessaires* (1866); *Agriculture* (1866); *Affaires d'Allemagne* (1866); avec une *Lettre* adressée aux éditeurs par M. le comte de Flavigny (1867, in-18 j., Tours, Mazereau et Cᵉ, in-18; Paris, lib. Dentu); — *Discours prononcés les 4 et 9 décembre* 1867 *sur la question romaine et sur la politique extérieure* (Tours, Mazereau, in-18 j.); — *Discours prononcés les* 30 *janvier, 7,* 8, 22 *février* 1868, *sur la liberté de la presse* (Tours, Mazereau, in-18, et Paris, Degorce-Cadot); — *Discours prononcé le* 30 *mai* 1868 : *Le Système économique de la France* (Tours, Mazereau, in-8); —*Discours prononcé les* 1ᵉʳ *et* 3 *juillet* 1868, *sur les finances* (Tours, Mazereau, in-8); — *Discours prononcé le* 24 *février* 1869 *sur l'administration de la ville de Paris* (Tours, Mazereau, in-8); — *Discours prononcé dans la discussion du projet de loi relatif à l'emprunt de deux milliards.* Assemblée nationale, séance du 20 juin 1871 (Paris, imp. Wittersheim, in-8); — *Discours contre la dissolution des gardes nationales,* prononcé dans la séance du 24 août 1871 (Paris, Librairie centrale, in-8); — *L'Armée de la France,* discours prononcés les 8 et 10 juin 1872 (Paris, Degorce-Cadot, in-16); — *Histoire de la révolution du 4 septembre et de l'insurrection du* 18 *mars. Déposition de M. Thiers devant la commission d'enquête parlementaire* (1873, in-18 j., Paris, Garnier); — *Discours de M. A. Thiers, le* 24 *mai* 1873. Texte officiel (in-18 j., Paris, Degorce-Cadot); — *Les nouveaux forts de Paris.* Loi du 27 mars 1874...

Discussion... M. Thiers, etc. (in-8, Paris, A. Wittersheim); — *Discours prononcé à Arcachon, le dimanche 17 octobre 1875* (in-16, Hourdequin, Saint-Quentin, et 1876, Bordier, Agen); — *M. Thiers aux électeurs du neuvième arrondissement de Paris* (1877, in-16, imp. Barthier).

Nous joindrons aux précédentes notes bio-bibliographiques les deux écrits suivants : *M. Thiers devant les électeurs de* 1869 (in-8, Paris, imp. Balitout et Questroy); — *Thiers, ses écrits, sa politique*. Extrait du 3e volume des *Capétiens*, Monarchies et Républiques comparées (Bordeaux, imp. Bellier, et Genève, lib. Grosset et Tremblay, 1873, in-12).

— M. Théodore Barrière est mort le 15 octobre 1877; il était né en 1823, et sa première jeunesse, de dix à vingt ans, se passa dans les bureaux du ministère de la guerre, à la commission mixte des travaux publics, où il s'occupa de travaux graphiques; il appartenait, en effet, à la famille des graveurs-géographes attachés depuis soixante ans au dépôt de la guerre et de la marine. Son père, employé à l'Hôtel-de-Ville, lui avait donné l'exemple de l'emploi de ses loisirs bureaucratiques en mettant en vers des pièces de théâtre écrites en prose ou réciproquement; et c'est ainsi qu'il avait présenté,— quoique sans succès, — à la Comédie-Française, *le Legs*, de Marivaux, versifié. Théodore Barrière fit bientôt voir qu'il avait une veine dramatique plus originale. Il n'avait que dix-sept ans, lorsqu'en 1840 il fit jouer sa première pièce, un vaudeville en deux actes, fait en collaboration avec M. Ferdinand de Villeneuve, pour le théâtre de la Renaissance; elle avait pour titre : *Les Pages de Louis XII*. L'énumération de toutes ses pièces serait trop longue; bornons-nous à citer : *La Vie de Bohème*, avec H. Mürger, pièce en cinq actes, mêlée de chant, représentée aux Variétés en 1848; — *Laurence*, drame en deux actes, avec Michel Carré et Jules Barbier (Gymnase, 1849); — *Les Filles de Marbre*, drame en cinq actes, mêlé de chant, musique de Montaubry, écrit en 1853, avec la collaboration de L. Thiboust, pour le vaudeville; — *L'Ane mort*, drame en cinq actes, avec A. Jaime (Gaîté); — *La Boisière*, drame en cinq actes (*Id.*, *ibid.*); — *Le Lys dans la vallée*, drame en cinq actes imité de Balzac, pour le Théâtre-Français, avec A. de Beauplan (1853); — *La Vie en rose*, pièce en cinq actes, avec Henri de Kock (Vaudeville, 1854); — *L'Histoire de Paris*, trois actes et quatorze tableaux, avec H. de Kock (au Cirque, 1856); — *Les Grands siècles*, pièce en trois actes, avec le même; — *Les Parisiens de la décadence*, pièce en trois actes (Vaudeville, 1856); — *Les Faux bonshommes*, comédie en quatre actes, avec E. Capendu (Variétés, 1856); — *L'Héritage de Monsieur Plumet*, comédie en quatre actes, avec E. Capendu (Gymnase, 1858); — *L'Outrage*, drame en cinq actes, avec E. Plouvier (Porte-Saint-Martin, 1858); — *L'Ange de minuit*, drame en six actes, avec Ed. Plouvier (Ambigu, 1861); — *La Maison du pont Notre-Dame*, drame en cinq actes et six tableaux, avec H. de Kock (Ambigu, 1861); — *Les Ivresses ou la chanson de l'amour*, comédie en quatre actes, avec L. Thiboust (Vaudeville, 1861); — *Le Démon du jeu*, comédie en cinq actes, avec Crisafulli (Gymnase, 1863); — *Un ménage en ville*, comédie en trois actes (Gymnase, 1864); — *Aux crochets d'un gendre*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1864); — *Les Jocrisses de l'amour*, comédie en trois actes, avec L. Thiboust (Palais-Royal, 1865); — *Les Enfants de la Louve*, drame en cinq actes, avec Victor Séjour. — *Malheur aux vaincus*, comédie en cinq actes, en prose, avec une préface, pièce interdite par la commission d'examen (4e édition, 1866, Lévy frères, in-8, augmentée d'une post-face et de *Adieu paniers, vendanges sont faites*, comédie); — *Le Chic*, comédie en trois actes, avec L. Thiboust (Palais-Royal, 1866); — *Les Brebis galeuses*, comédie en quatre actes, avec le même

(Vaudeville, 1867); — *Le Roi Théodoros*, drame en cinq actes et quatorze tableaux (Châtelet, 1868); — *Le Sacrilége*, drame en cinq actes et huit tableaux, avec Léon Beauvallet (1869); — *Les Bêtises du cœur*, comédie en trois actes (Paris, Lachaud, 1871, in-12); — *Les Scandales d'hier*, au Vaudeville; *Le Gascon*; et les *Demoiselles de Montfermeil*, avec Victor Bernard, qu'on joue actuellement au Palais-Royal, sont les dernières pièces de Th. Barrière connues du public; en ce moment le Théâtre-Historique procède aux répétitions de la quatre-vingt unième pièce de Th. Barrière, *La Centième d'Hamlet*; il terminait, avec M. Hennequin, une grande pièce comique, intitulée : *Le Tir aux pigeons*. Th. Barrière était officier de la Légion d'honneur; il avait voulu aussi toucher au journalisme : le *Figaro* publia, à titre de curiosité, un de ses articles; il avait pour sujet : *Les Inhumations précipitées!?*

— M. Augustin-Théodore, chevalier DE LAUZANNE DE VAUX-ROUSSEL, gendre et collaborateur de Duvert, est mort le 14 octobre. Il était né à Vernelle (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805, d'une ancienne famille de Bretagne, et vint fort jeune se fixer à Paris, où il eut l'idée, suivie de succès, de parodier en vers burlesques, pour ses débuts dramatiques, le drame d'*Hernani*, de Victor Hugo, et de préparer à Arnal un succès immense par l'amusante pièce qui porte ce titre : *Harnali ou la contrainte par cor* (1831). Sa collaboration avec Duvert commença par un vaudeville qui avait pour titre : *Jacquemin, roi de France*, et ne s'interrompt plus durant vingt ans et pendant une série de près de cent pièces, dont les plus connues sont : *M. Chapotard* (1831); — *L'Assassin* (1833); — *La Filature* (1834), — *M. et Mme Galochard* (1836); — *La Femme de ménage* (1839); — *Riche d'amour, Beau Gaillard, Capitaine de voleurs* (1846); — *La Poésie des amours* (1849); — *A la Bastille, le Pont cassé, Supplice de Tantale* (1850); — *Ce que femme veut, l'Homme blasé, Renaudin de Caen*, etc. — M. Aug. Vitu publie en ce moment les œuvres choisies de Duvert et Lauzanne, et cette publication en est à son quatrième volume (Paris, Charpentier).

— M. Etienne BENEZET, doyen de la presse royaliste de province, est mort à Toulouse le 14 octobre 1877. Il était né à Lagrasse (Aude) en 1804. Etienne Benezet se consacra d'abord à l'enseignement libre et dirigea successivement deux institutions catholiques, l'une à Lagrasse, son pays natal, l'autre à Mirepoix (Ariége), où il forma d'excellents élèves qui, tous, ont conservé de leur ancien maître les meilleurs souvenirs. En 1847, Etienne Benezet vint se fixer à Toulouse, et, sans abandonner l'enseignement, entra dans la presse. Il avait déjà collaboré à divers journaux : son talent était mûr, et son début dans la politique fut un coup de maître. On lui confia la rédaction en chef de la *Gazette du Languedoc*, supprimée par le coup d'État de 1851. Il rédigea aussi le *Midi*, et publia, dans ce journal, une série d'articles, sous le titre de : *Lettres à ma cousine*, où le bon sens, l'esprit et l'ironie viennent admirablement en aide à la sûreté des principes et à la solidité des doctrines. Après la suppression de la *Gazette*, M. Etienne Benezet écrivit dans le *Réveil du Midi*, l'*Ariége*, le *Capitole* et la *Province*, toutes feuilles dévouées à la cause catholique. Sous l'Empire, M. Benezet fonda l'*Éducation sociale*, revue hebdomadaire, et adressa des correspondances toulousaines à l'*Union* de Paris. Quand l'*Écho de la Province* parut, en 1868, Etienne Benezet fut chargé de la direction de ce journal, direction qu'il a conservée jusqu'à sa mort — car on peut dire de lui qu'il est tombé sur la brèche. La presse de toute opinion a été unanime à faire l'éloge du défunt. Les rédacteurs de tous les journaux de Toulouse, sans exception, assistaient à ses obsèques. M. Benezet était le Laurentie du Midi. Le congrès de la presse départementale qui se

réunit à Tours en 1874, l'avait choisi pour son président, et c'était justice. M. Benezet, par sa vie, par ses écrits, par ses paroles, a toujours honoré une profession que tant d'autres se plaisent à traîner dans la boue. La mort de M. Benezet a été celle d'un fervent chrétien. Les principes catholiques et la cause légitimiste perdent en lui un de leurs plus vaillants et plus éloquents défenseurs. — En-dehors de ses travaux dans le journalisme, M. Benezet a publié divers ouvrages d'enseignement, de philosophie, de religion et de politique. En voici les titres : *Introduction à la syntaxe latine de Burnouf* (Toulouse, 1844, in-8) ; — *Nouveau traité de prosodie latine* (Toulouse, 1846, in-12) ; — *Panthéisme et tables tournantes* (Paris, 1854, 1 vol. in-8) ; — *Lettres à un ouvrier sur l'éducation de son fils* (Paris, 1857, in-12) ; — *La Question religieuse, réponse à la brochure : Le Pape et l'Empereur* (Toulouse, 1860, in-8) ; — *Le Repos dominical, lettres à un rédacteur du* Siècle (Toulouse, 1857, in-8) ; — *La Bergère de Pibrac, ou Vie de la bienheureuse Germaine Cousin* (Toulouse, 1860, in-12, édition illustrée) ; — *Vies des saints illustres* (Toulouse, 1866, in-12, édition populaire) ; — *Vies des RR. Mères du Terrail et de Bruncan, anciennes supérieures du couvent de Notre-Dame de Toulouse* (Toulouse, 1867, in-12) ; — *La France, Lettres à M. Thiers* (Toulouse 1871, in-8) ; — *Le Roi, nouvelles lettres à M. Thiers* (Toulouse, 1871, in-8) ; — *Les Mensonges et la vérité, à propos des élections* (Toulouse, 1871, in-8) ; — *Le Fallouxera* (Toulouse 1875, in-8). Ce dernier opuscule a un titre regrettable et passablement cruel pour une éminente personnalité. Quelques années avant sa mort, M. Etienne Benezet avait fondé à Toulouse, un recueil : *La Chronique religieuse*, qui est devenu aujourd'hui le *Dimanche illustré*. Un des fils de M. Benezet, M. Bernard Benezet, est maître ès jeux floraux et peintre d'histoire. — F. B.

— M. Charlemagne, dit Charles Deulin, né à Condé-sur-l'Escaut (Nord), le 4 janvier 1827, est mort le 30 septembre 1877, dans sa ville natale, où il était allé chercher le repos et la santé. Après d'excellentes études au collége de Condé, puis à celui de Valenciennes, Charles Deulin vint à Paris, très-pauvre, mais riche d'intelligence et de bonne volonté. Il commença par la carrière de l'enseignement, et donna des leçons de littérature dans diverses institutions libres. Plus tard, il se fit journaliste, et collabora successivement au *Journal pour tous*, à la *Nation*, à l'*Esprit public*, à la *Revue de France*. En ces derniers temps, il rédigeait, sous le pseudonyme de Charles de la Mouselle, le feuilleton dramatique du *Pays*. On doit à Charles Deulin un roman : *Chardonnette* (Paris, 1872, in-12), dont le *Polybiblion* a rendu compte, et qui est un chef-d'œuvre de grâce, de sentiment et d'observation. Voici les titres des autres ouvrages de Charles Deulin : *Contes d'un buveur de bière* (Paris, 1868, in-12) ; — *Contes du roi Gambrinus* (Paris, 1874, in-18 j.) ; — *Histoires de petite ville*, contes et nouvelles (Paris, 1875, in-18 j.) ; — *Oblomoff*, roman traduit du russe d'Yvan Gontcharoff par Charles Deulin et Pietre Artamoff (Paris, 1877, in-12) ; — *Chez les voisins*, (Paris, 1875, in-32) ; — *Les Contes de ma mère l'Oye avant Perrault* (Paris, 1877, in-18). Au moment où la mort l'a surpris, Charles Deulin mettait la dernière main à un roman qui devait paraître sous ce titre : *Mademoiselle Richepanse*. Charles Deulin avait signé quelques pièces de théâtre en collaboration avec MM. de Najac et Rochefort. On lui doit : *C'était moi*, opérette en un acte (Paris, 1860). Depuis quelques années, Charles Deulin était attaché à la bibliothèque de l'Arsenal. Il avait épousé la sœur de M. Francisque Sarcey ; mais il était loin de partager les opinions de son beau-frère. Charles Deulin est mort de la rupture d'un anévrisme. C'était un esprit studieux et cultivé, un habile et patient écrivain, amoureux de correction et d'élégance. Il a peu écrit, mais ce qu'il laisse est

achevé. Deulin aimait beaucoup son pays natal. Dans *Chardonnette* et dans ses *Contes d'un buveur de bière*, il a fait, pour le patois, les vieux usages et les mœurs de Condé-sur-l'Escaut, ce que Barbey d'Aurevilly a fait pour le Cotentin, George Sand pour le Berry et Ferdinand Fabre pour les Cévennes; il a fixé dans ses livres, avec un art exquis, les bonnes et originales choses de sa province. — Quand parurent les *Misérables*, Charles Deulin, au nom d'un de ses compatriotes qui avait assisté à la bataille de Waterloo, protesta énergiquement contre le mot ordurier attribué par Victor Hugo au général Cambronne. — Toute sa vie, Charles Deulin honora les lettres, qu'il cultiva, du reste, avec passion. — F. B.

— Le 25 octobre est mort M. Pierre-Armand Dufau, ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*, né à Bordeaux en 1795, et d'abord instituteur en 1815, puis directeur de l'établissement des Jeunes-Aveugles de 1840 à 1855. L'Académie française l'avait récompensé, en 1837, d'un prix Montyon de 6,000 francs, pour la publication de l'un de ses ouvrages spéciaux, sa première œuvre en ce genre : *Plan de l'organisation de l'Institution des Jeunes-Aveugles* (1833, in-8). — En 1840, M. Dufau avait été lauréat de l'Académie des sciences. Il a publié : *Histoire de la Gaule sous les Gaulois et les Romains* (1819, in-8); — *Histoire de France de Charles IX à Henri IV* (1819-1821, 7 vol. in-12), continuation de Vély, Villaret et Garnier; — *Dictionnaire de géographie ancienne et comparée* (avec M. Guadet; 1820, 2 vol. in-8); — *Collection des chartes et constitutions* (avec MM. Duvergier et Guadet, 1823, 6 vol. in-8); — *De l'abolition de l'esclavage colonial* (1830, in-8), couronné par la Société de morale chrétienne; — *Des aveugles* (1836; 2e édit., 1850, in-8); — *Traité de statistique* (1840, in-8); — *Notice historique sur Valentin Haüy, fondateur de l'Institution* (1844, in-8); — *Lettres sur la charité* (1846-1847, in-8 et in-12); — *Notice historique, statistique et descriptive sur l'Institution des Jeunes-Aveugles* (1850-1852, in-8 et in-12); — *Souvenirs d'une aveugle-née, la république et la monarchie* (1851, 2 vol. in-12); — *Statistique comparée des aveugles et des sourds-muets* (1854, in-4); — *Science de la misère sociale* (1857, in-12); — *Œuvres littéraires, fables et allégories* (1859, in-12); — *De la méthode d'observation dans son application aux sciences morales et politiques* (1865, in-8); — *De la forme du gouvernement en France* (1869, in-12); — *De la République en France* (1871, in-8). M. Dufau avait collaboré, entre autres recueils, aux *Annales de la charité*, dont il fut un des fondateurs, et au journal *le Temps*. On a encore de lui deux *Mémoires* présentés à l'Académie des sciences morales et politiques, l'un, en 1845, *Sur l'éducation d'une jeune fille aveugle, sourde-muette et sans odorat*; l'autre, en 1855, sur la *Réforme du mont-de-piété*; enfin, une statistique devant servir de modèle à une collection de statistiques départementales : *la Statistique du Haut-Rhin* (1834, in-8).

— M. Louis-Olivier Bourbeau, né à Poitiers le 2 mars 1811, y est mort le 7 octobre dernier. Il avait fait ses études de droit dans sa ville natale, sous la direction de Boncenne, dont il devait compléter l'important ouvrage sur la *Théorie de la procédure civile*, en y ajoutant trois volumes, les tomes Ve, VIe, VIIe (Paris, 1843-1863). Après des débuts brillants au barreau de Poitiers, il venait d'être nommé maire de cette ville lorsque la Révolution de 1848 éclata; il fut envoyé à l'Assemblée constituante. Professeur à la faculté de droit de Poitiers, depuis 1841, il venait d'être élu député au Corps législatif, en 1869, lorsqu'il fut appelé, le 17 juillet de cette année, à remplacer M. Duruy au ministère de l'Instruction publique. En 1871, il fit partie de l'Assemblée nationale et fut nommé sénateur par le département de la Vienne en 1876. Au moment

de sa mort, M. Bourbeau venait d'être nommé, par décret présidentiel, doyen de la faculté de droit de Poitiers, en remplacement de M. Lepetit, décédé.

— M. Antoine-Amable-Elie Elwart, professeur d'harmonie depuis près de quarante ans au Conservatoire, vient de mourir à Paris, où il était né le 18 novembre 1808. Entré comme enfant de chœur à l'église Saint-Eustache, il apprit l'harmonie, et à quinze ans, il donnait à exécuter à Saint-Roch une messe à quatre voix et à grand orchestre. En 1825, il fut admis comme élève de Lesueur et de Félix, et, en 1832, nommé par Chérubini professeur adjoint au Conservatoire. Deux ans après, il remporta le grand prix de Rome, mais resta attaché au professorat. Outre plusieurs créations musicales importantes, telles que huit *Messes*, une entre autres exécutée en 1838, au baptême du comte de Paris ; trente *Quatuors* pour violons, alto et basse, quatre *Quintettes*, six *Ouvertures*, six *Symphonies*, trois *Trios*, deux *Opéras comiques*, deux *Grands opéras*, un *Hymne à sainte Cécile*, deux *Oratorios*, un *Mystère*, des *Cantates* et des *Motets*, et la musique et les chœurs de l'*Alceste* d'Euripide, traduit par M. Hippolyte Lucas (1847). Elwart avait publié un *Solfége enfantin*, illustré, en collaboration avec Damourt et Burnett, avec texte anglais et français (1836) ; — une *Méthode de chant et d'harmonie* (1839 ; 4e édit., 1853, in-8) ; — *Petit manuel d'harmonie* ; — les trois traités de *Contre-point et de fugue*, de *Transposition musicale* et de *Théorie musicale*, en 1840 ; — en 1853, un poëme didactique en trois chants : l'*Harmonie musicale* (in-8) ; — puis : *Histoire de la Société des concerts* (1860 ; 2e édit., 1863, in-12) ; — *Manuel des aspirants au grade de sous-chef de musique de l'armée* (1862, in-8) ; — *Histoire des concerts populaires* (1864), — et de l'*Instrumentation* (1864, in-8). — M. Elwart avait rimé lui-même la plupart des poëmes qu'il a mis en musique. Il était collaborateur de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, et d'un grand nombre de feuilles musicales.

— M. Ed.-Ph. Devrient est mort à Calsruhe le 7 octobre. Il était né à Berlin le 11 août 1801, et avait débuté d'abord comme baryton, puis dans des rôles de comédie ; en 1846, après avoir dirigé le théâtre de Dresde, il se mit à écrire, non sans talent, des comédies qu'il joua lui-même : *Le petit homme gris*, *la Faveur du moment*, *les Égarements*, *le Fabricant*, et plusieurs libretti d'opéras, dont l'un : *Hans Heiling*, musique de Marschner, eut un grand succès. Il avait visité la France, et publié, dans des *Lettres sur Paris*, le résultat de ses observations (Berlin, 1840) ; la même année parut un mémoire : *La fondation d'une école de théâtre*, dont il développa plus tard les idées dans son *Théâtre national de la nouvelle Allemagne* (Leipzig, 1849) ; toutes ces publications, ainsi que l'*Histoire de l'art dramatique en Allemagne* (Leipzig, 1848-1851, 4 vol.), ont été recueillies sous ce titre : *Écrits dramatiques et dramaturgiques* (6 vol., Leipzig).

— M. Henri Glogau, qui vient de mourir, était né en Norwége de parents allemands ; son père était un riche armateur. Il fit ses études à Iéna, séjourna à Stuttgard, où il se lia avec Hacklaender, et où ils fondèrent une société artistique et scientifique. C'est à Stuttgard qu'il composa ses premières nouvelles et ses premiers drames : *Ulrich de Hutten* et *Arnaud de Brescia*. Ayant perdu sa fortune, il s'établit à Francfort, et, pour assurer sans retour son avenir commercial, il brûla l'édition faite de ces œuvres dramatiques, dont les exemplaires qu'il avait offerts à ses amis furent seuls sauvés. Dès lors, polémiste, journaliste, il eut un grand succès avec son journal : *la Boussole* ; il s'était fait une spécialité des études ethnographiques et géographiques, dont il vulgarisait les résultats. En 1874, il avait assisté au congrès géographique

de Paris, comme membre du jury; il laisse inachevée une remarquable publication sur la *Géographie commerciale de l'Europe*.

— Mgr Jean Kozmian, né le 27 décembre 1814, à Woronow, est mort à Venise le 19 septembre. A l'âge de quatorze ans, enrôlé dans l'artillerie, lors de l'insurrection de 1830, il fit la campagne de l'année suivante dans la batterie de Rodowitzki; fait prisonnier par les Russes, il parvint à s'échapper, et, à la fin de la guerre, il prit, avec le reste de l'armée le chemin de l'Occident; après une année de séjour à Bruxelles, il vint en France, et suivit les cours de droit à Toulouse; il obtint le grade de licencié, et se proposait d'embrasser la carrière d'avocat, mais une maladie de poitrine l'ayant retenu pendant trois ans dans les Pyrénées, il y renonça, et vint se fixer à Paris, où il se trouva bientôt en relations avec le comte de Montalembert, le Père Lacordaire, D. Guéranger et tout ce qu'il y avait de plus éminent alors dans le parti catholique. La permission de se fixer dans le Grand-Duché de Posen lui ayant été accordée, il s'y rendit; en 1846, il épousa la fille d'un des vaillants soldats de 1831, le général Chlapowski. Mais, resté veuf en 1857, il entra dans les ordres, et, après avoir fait ses études théologiques à Rome, il fut ordonné prêtre en 1861. Doué d'un esprit pénétrant, mûri par la méditation et enrichi d'un vaste savoir, il prévoyait la lutte de l'État avec l'Église, et, dès lors, son souci constant fut l'éducation des nouvelles générations pour les préparer aux luttes suprêmes qu'il entrevoyait dans un avenir prochain. Déjà, pendant un séjour prolongé à Berlin, il avait multiplié ses soins pour arracher la jeunesse polonaise de l'université aux étreintes de la philosophie allemande qui mène au fatalisme avec Kant ou bien à l'apologie de la force avec Hégel. Établi à Posen, il y fonda une maison d'éducation, qu'il dirigeait, et où on tâchait de retremper les jeunes âmes dans le courant national et de rallumer, dans les cœurs, la charité, la foi et l'espérance; en même temps, il se mit à rédiger une revue catholique, intitulée *Revue de Posen*, à laquelle il consacra tous ses loisirs pendant dix-neuf années consécutives, et qu'il enrichit de beaucoup de travaux. Son zèle pour la bonne cause fut recompensé, et, parmi les champions de l'heure actuelle, les plus fermes et les plus convaincus sont au nombre de ses disciples; ils le chérissaient et l'honoraient comme leur père et leur bienfaiteur. Ils en donnèrent un touchant témoignage, il y a quelques mois, en célébrant sa fête en commun, et faisant un legs de bienfaisance en son honneur. L'influence exercée sur la jeunesse s'étendait aux parents, et il devint réellement l'un des instructeurs de sa nation. Il savait unir l'amour de la patrie à l'amour de l'Église, non qu'il voulût employer les choses éternelles comme un manteau pour des buts politiques, mais parce qu'il les portait toutes deux dans son cœur, et qu'il tâchait de les faire servir par ses disciples. Il représentait dignement la tradition de l'ancienne Église polonaise, également contraire au gallicanisme français et à la *Staats Kirche* allemande, qui, l'une et l'autre, aboutissent à la fin au schisme, et que le concile du Vatican a jugés. Il n'admettait pas d'Église nationale, car il reconnaissait l'Église universelle, indivisible et unique, qui contient dans son sein aussi bien chaque nation en particulier que l'humanité tout entière. Nommé protonotoire apostolique, prélat domestique de Sa Sainteté, et chanoine métropolitain de l'archevêché de Posen, il fut tellement l'âme du clergé polonais, que le gouvernement prussien le prit le premier pour point de mire dans sa persécution actuelle de l'Église. Son établissement d'éducation fut fermé, et lui-même mis en prison. Rien ne put arrêter son zèle ni ralentir son infatigable activité. Sorti de la prison, il écrivait, prêchait,

travaillait toujours, reconfortait les uns, encourageait et poussait les autres ; il suffisait à tout. L'archevêque de Posen, Mgr Ledochowski, ayant été jeté en prison, il dut le remplacer ; dès le commencement de la lutte, il fut l'intermédiaire, sinon officiel, du moins reconnu par tous, entre la nation persécutée et le Saint-Siége. Le cardinal Ledochowski l'appelait son meilleur ami, et c'est en revenant d'une visite qu'il venait de faire à l'illustre exilé, à Rome, qu'il fut emporté. Sa dernière messe fut dite au tombeau de saint François d'Assise. Se sentant malade, il manda, par télégramme, son secrétaire, de Posen à Venise. Arrivé dans cette ville, il dicta encore des lettres aux RR. PP. de la Résurrection, qui l'accompagnaient, mais le lendemain il n'était plus. L'Église polonaise aura de la peine à lui trouver un remplaçant ; c'est un vrai veuvage pour le diocèse de Posen, privé déjà de ses pasteurs immédiats, et exposé à une implacable persécution. — B. Z.

— Nous avons le très-vif regret d'annoncer la mort d'un de nos excellents collaborateurs, le Dr Louis-Albert Lefebvre, enlevé à l'âge de vingt-sept ans, par une phthysie pulmonaire. Les lecteurs du *Polybiblion* avaient pu apprécier les qualités sérieuses du jeune docteur, qui venait de soutenir brillamment sa thèse de doctorat, et dont nous donnions, au mois de mai dernier, la dernière *Revue des publications médicales*. M. Lefebvre avait la science et il avait la foi : il a vu venir la mort avec une sérénité et une résignation toutes chrétiennes. Externe des hôpitaux de Paris, interne des hôpitaux de Rouen, lauréat de l'école secondaire de médecine et de pharmacie de cette ville (concours de 1871, 1872 et 1873), il avait choisi pour sujet de thèse le suivant : *Des paralysies traumatiques des membres inférieurs consécutives à l'accouchement laborieux* (Paris, 1876, gr. in-8 de 58 p.).

— M. le comte Léonce de Lambertye est mort le 30 août à Chaltrait (Marne), à l'âge de soixante-sept ans. Excellent chrétien, fondateur de la Société horticole d'Épernay, il a puissamment contribué aux progrès de la culture par ses enseignements oraux et par ses écrits. Outre de nombreuses communications aux revues horticoles, il a laissé des ouvrages presque classiques, comme : *Conseils sur la culture des légumes, des arbres fruitiers, des fleurs de pleine terre* ; — *Les plantes à feuilles ornementales* ; — *Traité du fraisier* ; — *Plantes vasculaires de la Marne*.

— Deux éminents Scandinaves sont morts le 15 octobre : le Dr P. Wieselgren, né en 1800, auteur d'une histoire estimée de la littérature suédoise et d'un dictionnaire des auteurs suédois, ouvrages exécutés sur une vaste échelle ; — le Dr O.-L. Barig, né en 1788, le Nestor de la science médicale en Danemarck, qui laisse un grand nombre de livres scientifiques, parmi lesquels la *Praxis medica* jouit d'une réputation européenne.

— Un rival de Pierre Dupont, le chansonnier Gustave Mathieu (de Nevers), l'auteur de *Jean Raisin*, vient de mourir à Bois-le-Roi, à l'âge de soixante-treize ans. On sait que c'est G. Mathieu qui publiait chaque année *le simple Almanach de Mathieu (de la Nièvre), rédigé par les principaux savants et autres gens de bonne volonté* (depuis 1866), et l'*Almanach de Jean Raisin*, plein de bons conseils pour les vignerons... quant à la culture de la vigne. Il avait aussi publié : *Parfums, chants et couleurs*, poésies (1873, in-4, H. Georg, à Lyon).

— On annonce de Rome la mort du sénateur Antoine Scialogia, né à Geduccio, près de Naples, en 1817. Il était l'auteur des ouvrages suivants : *Principi dell' economia sociale*, édité à Naples (1840), puis à Turin (1846), et traduit en français par M. H. Devillers, en 1844 ; — *Sur la propriété des produits de l'esprit et sur les moyens de la garantir* (Naples, 1848) ; — *Industrie*

et protection (Livourne, 1843);— *Traité élémentaire d'économie sociale* (Turin, 1848); — *Introduction à la première partie du cours d'économie et de droit* (Turin, 1853); — des *Discours*, *Brochures*, etc.

— Mme Loïsa Siefert, qui avait épousé, il y a un an, M. Pène, rédacteur en chef de l'*Informateur de Pau*, vient de mourir dans cette ville. Elle avait publié trois volumes de poésies qui révélaient un talent fin et délicat : *Les Rayons perdus* (Lemerre, 1869, in-18);—*Les Stoïques* (Lemerre, 1870, in-18); — et *les Comédies romanesques*. Mme Loïsa Siefert avait aussi fait paraître un roman intitulé : *Meline* (Lemerre, 1876, in-12).

— Le 7 octobre s'est éteint Mgr Philippe Vespasiani, évêque de Fano, dans le Picénum. Né à Rome, le 8 juillet 1812, il y avait fait ses études et y avait été ordonné prêtre. Après avoir rempli plusieurs charges dans les légations, il fut professeur d'histoire ecclésiastique et d'Écriture sainte au collége Urbain de la Propagande. C'est là qu'il écrivit son docte travail : *Sull' Origine dei sacri Palli*. Pie IX le préconisa évêque de Fano dans le consistoire du 15 décembre 1856. Une de ses plus importantes lettres pastorales fut celle qu'il publia, le 15 février 1873, sur la *Parole de vérité*.

— M. Truchard du Molin, conseiller honoraire à la Cour de cassation, âgé de quarante-deux ans, est mort le 24 octobre, à Bar-en-Basset (Haute-Loire). Il était auteur de travaux d'histoire locale appréciés, entre autres : *Les Baronnies du Velay* (Paris, 1874, in-8); — *La Seigneurie du Mezenc* (Le Puy, 1875, in-18).

— On annonce encore la mort : de M. Marie-René Billard, conservateur adjoint à la bibliothèque nationale, âgé de quarante-huit ans; — de M. le baron Thaddée de Lichtenfels, mort à Vienne le 2 octobre, ancien membre de la Chambre des seigneurs, grand orateur et président du Conseil d'État; — de M. Marc Jodot, qui fut, pendant quarante ans, répétiteur d'architecture à l'Ecole polytechnique; — de M. Louis Lahure, fils de l'imprimeur Ch. Lahure, et lui-même directeur de l'imprimerie de ce nom, mort le 17 octobre à trente-cinq ans; — de M. Malaukiewicz, peintre d'histoire, élève d'Horace Vernet et de Paul Delaroche, ex-officier d'état-major des armées polonaises; — du compositeur Hoessli, de Lausanne, un des plus fervents propagateurs du chant choral; — de M. H. Briollet, qui s'était fait, par ses causeries hebdomadaires, une célébrité au... *Tintamarre*; — de M. Bidard, ancien doyen de la faculté de droit de Rennes, ancien député à l'Assemblée constituante, maire de Rennes en 1870, député à l'Assemblée de 1871, âgé de soixante-quatorze ans; — de M. Henri Brunet-Debaines, ancien directeur du journal *les Tribunaux*; — de M. Jules Juteau, maître imprimeur, ancien artiste dramatique, membre de la Société du Caveau, mort à Nogent-sur-Marne; — de M. Yves Henry, directeur des conférences du boulevard des Capucines, mort à Paris à quarante-un ans, et enterré civilement; — de M. F.-M. Asselin, libraire de la Société des médecins, mort le 10 septembre à cinquante-sept ans; — de M. Abel Pilon, fondateur d'une importante maison de librairie, qui vient de mourir à l'âge de cinquante-trois ans.

Institut. — Le jeudi 23 octobre a eu lieu la séance annuelle des cinq Académies, présidée par M. Caro, directeur de l'Académie française. Les lectures ont été faites dans l'ordre suivant : Discours du président actuel des cinq Académies de l'Institut; proclamation du prix biennal; — Rapport sur les concours de 1877, pour le prix fondé par M. de Volney, et proclamation du prix; — La richesse et le christianisme dans l'âge des persécutions, par M. Edm. Le Blant, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — De l'influence prétendue de la lune sur le temps, par M. Faye, de l'Académie des sciences; — Les

portraits de la Fornarina par Raphaël, par M. Gruyer, de l'Académie des beaux-arts; —Le quatrième centenaire de l'université d'Upsal, par M. Geoffroy, de l'Académie des sciences morales et politiques.

La commission pour le prix Volney a décerné le prix de la valeur de 1,500 francs à M. Guyard, pour sa Théorie nouvelle de la métrique arabe, précédée de considérations générales sur le rhythme naturel du langage (Paris, 1877, in-8). Elle a accordé deux médailles d'or, de 300 francs chacune, l'une à M. Liebich, pour sa Grammaire alsacienne (manuscrit). L'autre, à M. Frederich Schon, auteur des ouvrages suivants : *Dictionary of the hausa language;* part. 1. *Hausa-english ;* part. 2 *English-hausa*) Londres, 1876, in-8). — *Hausa vocabulary* (Londres, 1876, in-8). — *Grammar of the haussa language* (Londres, 1860, in-8).

La commission décernera, en 1878, une médaille de 1,500 francs à l'ouvrage de Philologie comparée qui lui en paraîtra le plus digne parmi ceux qui lui auront été adressés.

L'étude partielle ou d'ensemble au point de vue comparatif et surtout historiquement comparatif d'un ou de plusieurs idiomes, et celle d'une famille entière de langues seront également admises à concourir.

Les mémoires manuscrits et les ouvrages imprimés seront admis au concours, ces derniers pourvu qu'ils aient été publiés depuis le 1er janvier 1877. Ils ne seront reçus que jusqu'au 1er avril 1878.

Académie française.— Dans la séance du 27 septembre, l'Académie a renouvelé son bureau, qui est ainsi composé pour le dernier trimestre : M. Caro, directeur; M. Claude Bernard, chancelier.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans sa séance du 19 octobre, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a choisi, par la voie du scrutin, les sujets suivants pour les prix à décerner :

Pour le domaine de l'orientalisme, le programme propose de « classer et d'identifier, autant qu'il sera possible, les noms géographiques appartenant à l'Europe occidentale qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques, depuis le dixième siècle de notre ère jusqu'à la fin du quinzième siècle ; de dresser une carte de l'Europe occidentale, où tous ces noms soient placés, avec des signes de doute, s'il y a lieu. »

Pour le domaine de l'érudition indo-européenne, le programme choisi propose « d'examiner les explications données jusqu'ici de l'origine et du développement du système des castes dans l'Inde ; ces explications ne font-elles pas la place trop grande à la théorie brahmanique des quatre castes, et cette théorie peut-elle être admise comme l'expression d'un ordre de faits historiques ? On groupera les témoignages qui permettent de se représenter ce qu'a pu être, en réalité, la caste, à différentes époques du passé de l'Inde. »

Troisième programme (prix du budget) : « Étude sur les impôts indirects chez les Romains, principalement sous l'Empire, jusqu'aux invasions barbares. »

Quatrième sujet (prix Bordin) : « Recherches sur la vie et les œuvres d'Eustathe. »

Cinquième sujet : « Étude sur Christine de Pisan.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts a tenu sa séance publique annuelle le 20 octobre, sous la présidence de M. François. La séance a été remplie par les discours du président, qui a ensuite proclamé les prix, et par une notice de M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel, sur la vie et les ouvrages de Perraud.

Voici les noms des lauréats :

Peinture. — Le sujet du concours donné par l'Académie était : La prise de Rome par les Gaulois.

Le premier grand prix a été remporté par M. Chartran (Théobald), né à Besançon (Doubs), le 21 juillet 1849, élève de M. Cabanel. Le premier second grand prix a été remporté par M. Fritel (Pierre), né à Paris, le 5 juillet 1853, élève de MM. Cabanel et A. Millet. Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Courtois (Gustave-Claude-Etienne), né à Pusey (Haute-Saône), le 18 mai 1852, élève de M. Gérôme. — *Sculpture.* — Le sujet du concours donné par l'Académie était : Orphée ayant été déchiré par les bacchantes, des pêcheurs trouvent sur les bords de l'Hèbre, avec la lyre du poëte, la tête, qui avait conservé toute sa fraîcheur et sa beauté. Le premier grand prix a été remporté par M. Cordonnier (Alphonse-Amédée), né à la Madeleine (Nord), le 1er février 1848, élève de M. Dumont. Le premier second grand prix a été remporté par M. Labatut (Jacques-Théodore-Dominique), né à Toulouse (Haute-Garonne), le 31 juillet 1851, élève de MM. Jouffroy et Mercié. Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Lefebvre (Camille), né à Issy (Seine), le 31 décembre 1853, élève de MM. Cavelier et Millet. — *Architecture.* — Le programme donné par l'Académie était : Un athénée pour une ville capitale. Le premier grand prix a été remporté par M. Nénot (Paul), né à Paris, le 27 mai 1853, élève de MM. Lequeux, Questel et Pascal. Le premier second grand prix a été remporté par M. Mariaud (Martial), né à Nontron (Dordogne), le 20 août 1850, élève de M. André. Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Chancel (Adrien-Pierre-Anthelme), né à Paris, le 9 février 1853, élève de M. Moyaux. — *Composition musicale.* — Le sujet du concours était une cantate à trois personnages, intitulée : Rebecca à la fontaine. L'Académie n'a pas décerné le premier grand prix. Le second grand prix a été remporté par M. Blanc (Claude), né à Lyon (Rhône), le 20 mars 1854, élève de M. François Bazin. Une mention honorable a été accordée à M. Broutin (Clément-Jules), né à Orchies (Nord), le 4 mai 1851, élève de M. Victor Massé.

Faculté des lettres. — M. l'abbé Bourquard, ancien professeur au lycée de Besançon, chargé d'un cours complémentaire de philosophie à la faculté libre des lettres, à Angers, a soutenu le 30 octobre ses deux thèses de doctorat devant la faculté des lettres de Besançon. — La thèse latine avait pour titre : *De Boetio christiano viro, philosopho ac theologo;* — la thèse française était intitulée : *Doctrine de la connaissance d'après saint Thomas d'Aquin.* — M. l'abbé Bourquard a été jugé à l'unanimité digne du grade de docteur.

Université catholique de Paris. — Voici le programme des cours pour l'année académique 1877-1878 :

Faculté de Droit. — 1re année. — *Droit romain :* M. Cauvière, docteur en droit, professeur. — *Code civil :* M. Jamet, docteur en droit, professeur. — *Droit criminel :* M. Merveilleux du Vignaux, vice-doyen, docteur en droit, professeur. — Conférences : — *Droit romain :* M. Guyot, docteur en droit. — *Code civil :* M. Deffis, docteur en droit. — *Droit criminel :* M. Sagot-Lesage, docteur en droit.

2e année. — *Droit romain :* M. Larcher, docteur en droit, chargé du cours. — *Code civil :* M. Chobert, docteur en droit, professeur. — *Cours complémentaire :* M. Corret, docteur en droit, chargé du cours. — *Procédure civile :* M. Delamarre, docteur en droit, professeur. — *Droit criminel :* M. Merveilleux du Vignaux, vice-doyen, docteur en droit,

professeur. — *Économie politique :* M. Claudio Jannet, docteur en droit, professeur. — Conférences : *Procédure civile et droit criminel :* M. Sagot-Lesage.

3e année. — *Code civil :* M. Terrat, docteur en droit, professeur. — *Cours complémentaire :* M. Corret, docteur en droit, chargé du cours. — *Droit administratif :* M. G. Alix, docteur en droit, professeur. — *Droit commercial :* M. de Sèze, docteur en droit, professeur. — Conférences : *Droit romain :* M. Lescœur, docteur en droit.

Doctorat. — *Conférences sur les Pandectes :* M. G. Alix, docteur en droit, professeur. — *Droit romain approfondi :* M. Lescœur, docteur en droit, chargé du cours. — *Droit des gens :* M. Guyot, docteur en droit, professeur. — *Droit coutumier :* M. Connelly (O. ✻), docteur en droit, doyen de la faculté, professeur. — *Histoire du droit :* M. Terrat, docteur en droit, professeur. — Conférences : *Droit romain :* M. Cauvière, docteur en droit. — *Droit français :* MM. Jamet et Corret, docteurs en droit.

Faculté des Lettres. — *Philosophie :* Le R. P. Bayonne, des Frères prêcheurs, professeur. Le professeur traitera du droit naturel. — *Histoire de la philosophie :* M. A. Rondelet, docteur ès lettres, professeur. Le professeur exposera l'histoire de la philosophie depuis Aristote jusqu'à Jésus-Christ, et pendant le second semestre, depuis Jésus-Christ jusqu'au moyen âge; il commentera, en outre, les auteurs philosophiques du programme de licence. — *Éloquence latine :* M. A. Nisard, ancien recteur d'Académie, doyen de la faculté, docteur ès lettres, professeur. Le professeur étudiera les historiens de l'antiquité latine. — *Poésie latine :* M. Maignen, docteur ès lettres, professeur. Le professeur traitera specialement des poëtes du siècle d'Auguste; il expliquera, en outre, les auteurs du programme de licence. — *Littérature grecque :* M. Huit, docteur ès lettres, professeur. Le professeur traitera pendant le premier semestre de l'éloquence politique et judiciaire à Athènes, et, pendant le second, de l'éloquence chez les Pères de l'Église; il expliquera, en outre, les auteurs grecs du programme de la licence. — *Littérature française :* M. l'abbé Demimuid, docteur ès lettres, professeur. Le professeur traitera de la littérature française au dix-septième siècle. Il commentera les auteurs portés au programme de la licence ès lettres. — *Histoire du christianisme :* M. l'abbé Duchesne, docteur ès lettres, professeur. Le professeur étudiera l'histoire intérieure du christianisme depuis les apôtres jusqu'à Constantin. Il fera, chaque semaine, une conférence d'épigraphie chrétienne. — *Histoire :* M. l'abbé Danglard, docteur ès lettres, professeur. Le professeur traitera de l'histoire des Gaulois, et s'occupera, en outre, de l'étude critique des historiens anciens du second ordre, et commentera le septième livre de Thucydide. — *Sciences géographiques :* M. l'abbé Durand, professeur. Le professeur continuera à s'occuper de l'Asie, qu'il étudiera au point de vue du sol, des races, des religions et du commerce, tant dans l'antiquité que dans les temps modernes.

Faculté des Sciences. — *Algèbre supérieure :* Le R. P. Joubert, docteur ès sciences, doyen de la faculté. — *Calcul différentiel et intégral :* M. P. Serret, docteur ès ciences. — *Mécanique rationnelle et appliquée :* M. Dostor, docteur ès sciences. — *Physique :* M. Branly, docteur ès sciences. Le professeur traitera, dans le premier semestre, de l'électricité et de l'acoustique, et, dans le second, de l'optique. — *Chimie :* M. G. Lemoine, docteur ès sciences, ingénieur des ponts et chaussées. Le professeur traitera des métalloïdes pendant le premier semestre : pendant le second,

de la chimie organique. — *Géologie :* M. de Lapparent, ingénieur au corps des mines. Le professeur continuera l'étude des phénomènes actuels et donnera ensuite la description détaillée des étages sédimentaires; il étudiera ensuite la succession des phénomènes éruptifs. — *Minéralogie :* M. de Lapparent. Le professeur exposera les principes généraux de la cristallographie. Il traitera ensuite des systèmes cristallins et des caractères des espèces minérales.— *Zoologie*, anatomie comparée et physiologie : M. E. Alix, docteur ès sciences naturelles et en médecine. Le professeur traitera de l'anthropologie. — *Botanique :* M. Tison, docteur ès sciences naturelles et en médecine. Le professeur traitera de l'histologie et de la physiologie végétales. Il fera ensuite l'étude des cryptogames, et, dans le second semestre, s'occupera de quelques familles de plantes phanérogames.

Congrès. — L'Association bretonne a tenu son congrès annuel à Savenay (Loire-Inférieure), du 2 au 9 septembre dernier. M. Audren de Kerdrel, vice-président du Sénat, a été élu président de la section d'archéologie, et M. le sénateur baron de Lareinty, président de la section d'agriculture. Les travaux les plus remarqués ont été les suivants : *Les Dépressions du sol en Bretagne*, par M. l'abbé Hamard: — *les Sermons d'Olivier Maillard et de saint Vincent Ferrier*, par M. de la Borderie; — *les Instituteurs bretons au dix-septième siècle et Dom Porcher*, par M. S. Ropartz; — *les Découvertes archéologiques et géologiques du bassin de Penhouet*, avec une *Réponse* aux attaques de M. de Mortillet au congrès du Havre, par M. René Kerviler; — *le Répertoire archéologique de la presquîle guérandaise*, par le même; — *Arthur de Richemont*, par M. Guyot Jomard; — *le Lieu précis de l'expédition de César contre les Vénètes*, par MM. Lallemand et Kerviler, etc., etc. — Une curieuse exposition rétrospective avait été installée dans l'une des salles de la mairie de Savenay, par M. Robert Oheix, et l'on remarquait, à l'École normale, une exposition des travaux de toutes les écoles primaires de garçons et de filles du département de la Loire-Inférieure.

— Le trente-et-unième congrès annuel des philologues allemands a eu lieu à Wiesbaden, du 24 au 29 septembre. Il s'y est trouvé près de 800 membres, réunis sous la présidence du Dr Pähler, de Wiesbaden, et du professeur Usener, de Bonn.

— Le cinquième congrès de l'*Association pour la réforme et la codification du droit des gens*, dont le siége est à Londres, a eu lieu cette année à Anvers (Belgique), du 30 août au 3 septembre.

— Au congrès international des bibliothécaires, qui s'est tenu à Londres, du 2 au 5 octobre, et auquel une centaine de bibliothèques du Royaume-Uni s'étaient fait représenter, M. le ministre de l'instruction publique avait envoyé une commission française, composée de M. le baron de Watteville, directeur des sciences et lettres au ministère de l'instruction publique ; de M. Léopold Delisle, administrateur de la bibliothèque nationale, membre de l'Institut; de M. Guillaume Depping, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, membre honoraire de l'association des bibliothécaires américains, et de M. Octave Sachot, de la *Revue britannique*. Parmi les propositions ou communications qui ont été faites au congrès, tant par les bibliothécaires du pays que par ceux de l'étranger, notons que M. le baron de Watteville, qui a pris plusieurs fois la parole, a signalé ce qui s'est fait en France pour le développement des bibliothèques populaires et scolaires : ces dernières, au nombre de 17,000 compteraient 1,500,000 volumes, avec une

circulation de plus de 2 millions. Il y a quelques jours, la section américaine du congrès international est venue à Paris visiter, sous la conduite de M. le baron de Watteville, la bibliothèque nationale.

— En même temps que le congrès international des bibliothécaires qui vient de se tenir à Londres, a eu lieu, dans les bâtiments de la London-Institution, où se réunissait le congrès, une exposition intéressante d'objets servant au matériel des bibliothèques. Les Anglais ont reconnu l'avantage que présenterait, pour les organisateurs et administrateurs des bibliothèques, la permanence d'une exposition de ce genre ; aussi l'association anglaise qui s'est constituée à la suite du congrès, a-t-elle décidé en principe la création d'un musée bibliographique, composé, non pas comme le nom du musée semblerait l'indiquer, de raretés, de curiosités en fait de livres, mais simplement d'appareils et d'objets entrant dans la matériel des bibliothèques, par conséquent, un musée essentiellement pratique.

Déjà les Américains avaient pris les devants : l'association des bibliothécaires américains a, en effet, établi, depuis 1876, un musée bibliographique qui est en voie de développement, et qui est appelé à rendre de grands services aux bibliothèques des États-Unis.

Les délégués français envoyés par le ministère de l'instruction publique pour assister au congrès et visiter les bibliothèques de Londres, ont examiné avec beaucoup d'intérêt et étudié les objets faisant partie de l'exposition, la première de ce genre qui ait eu lieu en Europe.

On nous rapporte qu'une des curiosités du congrès qui vient de finir a été la présence de bibliothécaires du sexe féminin venues des États-Unis.

Il y avait, parmi les assistants, et suivant assidûment les discussions, la représentante de la bibliothèque d'un collége pour femmes, le Wellesley-College, où l'on donne l'éducation à 400 jeunes filles, et où les professeurs et proviseurs sont des femmes. Il paraît qu'aux États-Unis on emploie beaucoup de femmes aux travaux des bibliothèques ; à celle de Boston, sur un personnel de plus de cent personnes, les deux tiers appartiennent au sexe féminin. Quelques-unes de ces bibliothécaires-femmes sont fort instruites : on en cite qui savent parfaitement le grec, le latin et les langues vivantes. On les utilise pour la préparation des catalogues, dont elles se tirent fort habilement ; elles relèvent les titres des livres espagnols, français, allemands, russes, etc.

La formation de l'Association des bibliothèques anglaises a terminé le congrès, dont deux des délégués français, MM. O. de Watteville et L. Delisle avaient été choisis comme vice-présidents, et deux autres, MM. Guillaume Depping et Octave Sachot, élus membres du conseil. L'association dont il s'agit a été formée, a-t-il été dit, en vue d'améliorer la condition sociale des bibliothécaires, et de les faire sortir de l'état d'obscurité où, en général, ils ont été laissés jusqu'ici. — (*Journal officiel.*)

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 21 septembre, M. Germain a lu un mémoire sur une lettre inédite de Manuel Fiesque. M. Joseph Halévy a communiqué des observations sur un vase judéo-babylonien du *British Museum*. M. Ch. Tissot, ministre de France à Athènes, a lu un mémoire sur ses recherches sur la voie romaine de Carthage à Thevesti ; cette lecture a été continuée par M. E. Desjardins dans les séances du 28 septembre et du 5 octobre. — Dans la séance du 28, M. Eugène Révillout a continué la lecture de ses études démotiques. — Dans la séance du 28, M. Victor Duruy a continué la lecture d'une étude sur la période de l'histoire

de l'Empire romain comprise entre les années 211 et 235. — Dans la séance du 5 octobre, M. de Saulcy a donné lecture d'un travail de M. Eugène Révillout sur l'histoire d'une dynastie égyptienne qui n'avait pas été remarquée jusqu'à présent. — Dans les séances du 5 et du 26, M. Clermont-Ganneau a donné lecture d'un mémoire sur le dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponèse. — Dans la séance du 12, M. Paulin Paris a lu un mémoire sur la chanson d'Antioche. M. Egger a donné quelques explications sur une inscription grecque trouvée à Dodone par M. Carapanos. — Dans la séance du 19, M. Egger a présenté des observations sur l'inscription dodonéenne contenant une sentence d'absolution prononcée par des juges étrangers. — Dans la séance du 28, M. Natalis de Wailly a communiqué une notice sur les actes en langue vulgaire du treizième siècle contenus dans la collection de Lorraine à la Bibliothèque nationale. M. E. Rivière a communiqué le résultat de sa mission pour étudier les signes gravés sur le rocher du Val-d'Enfer (Italie). M. J. Denout a communiqué un mémoire sur trois cylindres assyriens portant des représentations et des inscriptions cunéiformes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 22 septembre, M. Th. Mannequin a lu un mémoire sur le problème monétaire et la distribution de la richesse. — Dans la séance du 29, M. Nourrisson a lu un mémoire sur l'ouvrage de M. César Cantù consacré à Mirabeau et à Washington. M. J. Zeller a lu la seconde partie du mémoire de M. Berthold Zeller sur la dernière année du duc et connétable de Luynes. Dans les séances du 29 septembre et du 6 octobre, M. Félix Rocquain a lu un mémoire sur les premières années du ministère de Fleury. — Dans les séances des 6 et 13 octobre, M. Ad. Vuitry a donné lecture d'un travail résumant ses études sur les finances de la monarchie féodale. Dans la séance du 13, M. Berthold Zeller a continué la lecture de son mémoire sur le duc et connétable de Luynes. — Dans la séance du 27, M. Waddington a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *la Renaissance des lettres et de la philosophie au quinzième siècle*, destiné à servir d'introduction à une histoire de l'Académie de Florence.

La Société des Bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne. — Une société vient de se constituer sous ce titre, à Nantes, et se propose de publier une foule d'ouvrages curieux, inédits ou peu connus, sur la Bretagne. M. de la Borderie en a été élu président ; M. le général Mellinet, vice-président. Le premier volume vient de paraître. C'est une édition des sermons du célèbre *Olivier Maillard*, avec une introduction, des notes et une bibliographie très-complète, par M. de la Borderie ; — ce volume in-4 est imprimé avec le plus grand luxe en caractères elzéviriens, et sort des presses de MM. Vincent Forest et Émile Grimaud, de Nantes, qui nous ont donné depuis quelque temps de véritables merveilles typographiques, — les poëmes des *Vendéens*, pour n'en citer qu'une. La société annonce la publication, dans le même format, d'un poëme inédit du moyen âge sur Charlemagne.

L'Age du bronze et les Gallo-Romains a Saint-Nazaire-sur-Loire. — L'espace nous manque pour parler comme il conviendrait d'une brochure de notre collaborateur M. René Kerviler, qui vient de paraître sous ce titre à la librairie Didier, et qui fait grand bruit dans le monde savant. C'est un tirage à part d'articles publiés dans la *Revue archéologique*, et qui tendent à renverser la théorie des radicaux de la science sur l'antiquité presque indéfinie des origines de l'homme. Une commission de l'Académie des sciences a été

nommée pour examiner les découvertes de M. Kerviler, qui, faisant alterner la science et la littérature, vient de nous donner aussi une étude très-curieuse et riche en documents inédits, sur *Marin et Pierre Cureau de la Chambre*, membres de l'Académie française au dix-septième siècle. Une belle reproduction du portrait de Marin Cureau, par Nanteuil, donne beaucoup de relief à cette étude, publiée au Mans, chez Pellechat, pour la *Société historique du Maine*.

Henri IV a Sablé. — Dans une notice intitulée : *Henri IV et le Collége de Sablé* (Sablé, Ve Choisnet, 1877, in-8 de 18 p.), M. P. E. Chevrier, membre de la Société historique et archéologique du Maine, a recueilli les souvenirs se rapportant au passage de Henri IV à Sablé, en 1596, et les a accompagnés d'un aperçu général sur son règne, pour lequel il ne s'appuie pas d'autorités toujours assez sûres. La partie principale concerne la fondation du collége de Sablé, par Olivier Lévesque, né à Sablé, et qui fut conseiller et aumônier du roi : les considérants de l'acte de fondation sont remarquables comme tous les actes de ce genre à cette époque. On y trouve l'acte de confirmation par Henri IV (1604), document inédit où le roi exprime le désir de la fusion du collége fondé par son aumônier avec celui qu'il venait d'établir lui-même à la Flèche

La Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. — On annonce pour le mois d'avril prochain, la vente publique d'une première partie de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. Ce sera un grand événement dans le monde des bibliophiles, car personne n'ignore que cet illustre typographe, que ce savant laborieux, si honorable à tous égards, avait réuni une des plus belles collections qui existent en France chez un particulier (la plus riche peut-être). Des manuscrits à miniatures du plus grand prix s'y rencontrent, et diverses spécialités sont représentées d'une façon exceptionnelle, notamment les anciens monuments d'imprimerie, les anciens ouvrages ornés de figures sur bois (ils avaient été rassemblés au point de vue de l'excellent travail publié par M. Didot sur cette partie des arts du dessin). Des romans de chevalerie, parmi lesquels on peut signaler le *Livre de Cleriadus* et *Meliadice* (Paris, A. Verard, 1495, in-fol.); seul exemplaire connu (et encore sur peau vélin !) d'une édition inconnue jusqu'à ce que M. Jannet la découvrit en 1850; M. Yemeniz l'acheta au prix de 1,250 fr., et ce volume, quoique incomplet du premier et du dernier feuillet, fut payé 10,000 fr. par M. Didot en 1867.

Il y a bien des années, Charles Nodier consacrait un article à une bibliothèque, fort belle sans doute, mais qui était loin d'approcher de celle de M. Didot ; il écrivait : « Lucullus avait formé une volière dans laquelle il avait réuni les oiseaux les plus rares; mais à quelque prix que ce fût, il n'avait pu se procurer le phénix ; M. Renouard est plus heureux, les phénix abondent chez lui. »

La riche collection d'estampes réunies par M. Didot a déjà été livrée aux enchères ; nous avons mentionné (tome XX, p. 379) les prix qu'ont atteints les pièces principales ; le total de cette vente est arrivé au chiffre imposant de 626,374 fr., chiffre que dépassera sans doute de beaucoup le produit de la bibliothèque.

Les Faictz merveilleux de Virgille. — Les bibliophiles savent fort bien quelle est la valeur attachée à un petit livret de quelques pages, imprimé en caractères gothiques et intitulé : *Les Faictz merveilleux de Virgille*. Le *Manuel du libraire* (5e édition, tome II, col. 1167) indique diverses éditions de cet opuscule ; la plus ancienne de toutes, publiée à Paris, par Jehan Treppirel (vers 1510), est un très-mince in-4° de 10 feuillets. M. J.-Ch. Bru-

net en cite des adjudications à 305 et 330 fr. (ventes Bertin et prince d'Essling) ; ces prix ont été fort dépassés depuis, car, en 1867, à la vente Yemeniz (n° 2364), un exemplaire fut adjugé à 1,320 fr. Indépendamment des cinq ou six éditions déjà connues, il en existe une autre, qu'a récemment découverte un intelligent et actif libraire de Bordeaux, M. Charles Lefebvre. C'est un petit in-8 gothique, de 16 feuillets, sans lieu ni date, sans nom d'imprimeur. Au frontispice une vignette sur bois représentant un homme debout, costume du quinzième siècle; à côté le mot *Virgilius*. Nous n'avons pas à nous occuper ici de la singulière métamorphose qui, au moyen âge, transforma le chantre d'Énée en nécromancien « qui avait étudié à Tolette » (*sic*), et qui mit sur son compte les anecdotes les plus bizarres. Cette légende a, d'ailleurs, été l'objet de recherches approfondies de la part de divers érudits ; M. Francisque Michel, si bien au fait de la littérature du moyen âge, en a fait, en 1842, l'objet d'une thèse latine, soutenue à l'occasion des épreuves du doctorat ; M. Edelestand Du Méril lui a consacré un chapitre dans ses *Mélanges archéologiques et littéraires* (Paris, Franck, 1850, in-8). Un savant italien, M. Domenico Comparetti, a fait paraître deux volumes entiers consacrés à *Virgilio nella tradizione popolarè del medio evo*. Citons aussi la notice bibliographique (par G. Brunet) qui accompagne une réimpression publiée à Genève, en 1867, des *Faictz merveilleux* (J. Gay et fils, in-18, à cent exemplaires) et n'oublions pas un article que M. Gaston Boissier a donné à la *Revue des Deux Mondes* (1er février 1877) : *Virgile au moyen âge d'après des documents nouveaux*. — B. T.

Une Mélusine normande. — La question posée dans le *Polybiblion*, sur la fée Mélusine, nous a fait songer à l'origine d'une autre fée, normande, celle-là, et qui, elle aussi, avait épousé un simple mortel. C'était le brave chevalier Robert d'Argouges, le vainqueur du géant Brun, dont Wace raconte la prouesse dans le roman de Rou (vers 16070 à 16168). La tradition, constatée par Pluquet dans son édition du roman de Rou, par Galleron (*Mémoire des Antiquaires de Normandie*, t. IX, p, 184), etc., cette tradition, sans se confondre avec celle de Mélusine, offre avec elle d'assez curieuses analogies. La fée d'Argouges fut rencontrée par le chevalier sur le bord d'une fontaine ; elle l'épousa, et ne lui imposa pour condition que de ne jamais prononcer le nom de la Mort devant elle. Son époux respecta longtemps cette promesse, mais un jour que la dame d'Argouges s'attardait à sa toilette, le chevalier s'impatienta et lui dit : « Vous seriez bonne à aller guérir la Mort, car vous y mettriez du temps. » — A ce mot, la fée poussa un grand cri et disparut, et, à Ranes comme à Argouges, on montre encore l'empreinte de son pied sur le seuil du donjon, ou sur le bord d'une des fenêtres. Depuis, dans les environs de ces châteaux et des autres qui ont appartenu jadis à la famille d'Argouges, la fée revient souvent la nuit, errant autour des murailles et criant encore le mot douloureux : la Mort ! la Mort!

La fée d'Argouges est parente assez rapprochée de Mélusine, comme on voit, mais nous croyons que l'origine de leur famille est plutôt bretonne que germanique. Et ce fait qu'un Luxembourgeois avait pour cri d'armes le nom de Lusignan indique les rapports assez intimes de ce personnage avec la famille poitevine, auquel il paraît assez supposable qu'il a pu emprunter aussi leur Mélusine. — Sa mère, qui était de la maison de Baux, devait être alliée aux Lusignan d'Orient, comme aussi son aïeule, Marguerite d'Enghien. Cette dernière, fille de Louis d'Enghien, comte de Brienne et de Conversano, descendait de Marie de Lusignan, fille de Hugues, roi de Chypre, qui,

vers 1240, avait épousé Gauthier IV, dit le Grand, comte de Brienne. Et on pourrait, je crois, relever encore d'autres alliances par les maisons de Châtillon ou de Flandre. — G. Le Hardy.

Documents inédits sur Gassendi. — Dans la séance de l'Académie des inscriptions du 19 octobre. M. Defrémery, présentant à l'Académie un écrit de notre savant collaborateur M. Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut : *Documents inédits sur Gassendi*, publié d'abord dans la *Revue des questions historiques*, en a fait l'analyse en ces termes : « Il y a là plusieurs pièces puisées dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale : en premier lieu, une notice sur l'illustre philosophe, rédigée sous la forme d'un journal par son secrétaire et ami, Antoine de la Poterie. Cette notice a été complétée et rectifiée par un commentaire de M. T. de Larroque, plein de critique et d'érudition. En second et en troisième lieux, l'éditeur publie une lettre écrite par les consuls de la ville de Digne à leur docte concitoyen, pour lui demander sa protection auprès du comte d'Alais, gouverneur de Provence, et la curieuse réponse de Gassendi à cette lettre. La publication est terminée par une lettre que le successeur de Gassendi dans la prévôté de l'église de Digne, Nicolas Taxil, adressa à Habert de Montmor, en lui envoyant l'oraison funèbre de son illustre prédécesseur. Il est à désirer que M. Tamizey de Larroque réalise le projet qu'il a de rechercher et de publier toutes les lettres françaises du savant philosophe provençal. »

Un document sur la journée du 10 aout 1792. — Un chercheur intrépide et souvent heureux, le P. Sommervogel, vient de publier, dans les *Études religieuses* du mois d'août 1877, un intéressant document sur la journée du 10 août. Il émane du comte de la Serre, qui raconte avec une éloquente simplicité le résultat d'une mission dont il avait été chargé par le comte d'Artois. Il s'agissait d'aller à Paris défendre le roi et donner un chef à une coalition de quinze à vingt mille hommes qu'on assurait y être prête à se lever pour la défense de la cause royale. Le comte de la Serre ne mit pas longtemps à se convaincre que nulle coalition n'existait à Paris sur laquelle on pût fonder quelque espérance. Résolu, malgré tout, à faire son possible pour la cause du roi, il endossa l'uniforme de garde nationale et se fit attacher comme ordonnance au loyal et courageux M. de Mandat, le commandant de la garde nationale. Dans ce poste de confiance, il fut témoin de la lâcheté des uns et de la perversité des autres; il entendit les menaces des Marseillais et vit s'amonceler, par les intrigues des Feuillants, l'orage qui devait, au 10 août, foudroyer le vieux tronc de la royauté française. Il y avait aussi de courageux bataillons qui n'eussent pas mieux demandé que d'écraser les ennemis du roi et de la France : mais l'assassinat de Mandat, en leur enlevant leur chef, paralysa les meilleures volontés. Le comte de la Serre redevenu simple soldat, se jette dans la lutte, escorte Louis XVI à l'Assemblée et a le bonheur de monter la garde dans le lieu même où la famille royale avait été renfermée. Trois jours après, la famille royale était au Temple et le comte de La Serre, à travers mille dangers, reprenait impuissant le chemin de l'exil, désolé de n'avoir pu rien faire et « toujours disposé, dit-il, à offrir ma vie et tout mon être pour le salut de mon roi, de mes princes et de ma malheureuse patrie. » — Son récit contient une anecdote très-curieuse et caractéristique, que nous nous reprocherions de ne pas citer; voici comment il la raconte :

« Le sieur Collot d'Herbois, que j'avais connu jadis, me fixa un jour aux Champs-Élysées où il se promenait avec deux autres coquins. C'était vers les derniers jours de juillet (1792). Je m'aperçus que j'en étais reconnu. Pre-

nant donc mon parti sur-le-champ, je l'abordai. Il vit mon mouvement et s'éloigna de sa compagnie pour me joindre. Son début fut : « Quoi! M. de la Serre à Paris! et qu'y fait-il? Serait-il possible qu'il eût deux manières de voir? — Non, M. Collot, je n'en professerai jamais qu'une, je mourrai avec, et c'est pour cela que je ne veux pas vous éviter. — A la bonne heure, me dit-il, je vous en estime davantage; mais si vous étiez de ces impartiaux, de cette maudite race de monarchiens (les feuillants), vous n'auriez pas deux heures à vivre. — Je les abhorre autant que vous, M. Collot. — J'en suis bien aise, vous faites votre devoir. Les gueux! ils veulent tout dominer; mais si nous devons périr, ils périront avant nous. Assurez-vous bien, M. de la Serre, de ce que je vous dis. » Nous nous séparâmes, lui m'assurant toujours qu'il m'estimait davantage. »

Une publication prussienne faite a Strasbourg. — Pendant le séjour que l'empereur Guillaume fit à Strasbourg, du 1er au 5 mai de cette année, le directeur de police, qui remplace dans cette ville maire, adjoints et conseil municipal, présenta respectueusement à Sa Majesté un document imprimé seulement à 250 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande « de la fabrique van Geeder, » 8 feuillets in-4 non paginés. C'est la reproduction d'un *Mémoire*, adressé de Clève (7 août 1696) par l'électeur Frédéric III de Brandebourg à l'empereur Léopold Ier, pour le presser de reprendre à la France la ville de Strasbourg. Voici la fin de cette pièce, en style presque macaronique : « Die getreue Sorgfalt, die ich *vor* alle meine werthe Mitstände... trage, veranlasset mich diese dem gemeinen Weesen bevorstehende grosze Gefahr nicht anders als wann sie mich und mein Haus ganz allein *touchirte* zu *consideriren*, auch Ew. Kay. M. gehorsambst zu ersuchen Sie wollen...bey Ihren reichsvätterlichen *Maximen* fest beharren und von der *Restitution* der Statt Strasburg an's Reich, was auch für ein *Aequivalent offerirt* werden möchte, in kein Weege abstehen, worin dann Dieselbige bey Ihren Königl. M. in Engelland und allen Uebrigen, so eine beständige *Tranquillitæt* der Christenheit verlangen und ensuchen, auszer Zweyfel völligen Beyfall und alle zu Erreichung eines so heylsamen Zweck nöthige *Assistenz* und *Cooperation* finden, bey dem Reich aber und spätheren *Posteritæt* Ihrem Ertzhaus dadurch ein neues unverwelckliches *Meritum* erwerben werden... » — Il y a un pendant à cette pièce. Dans une note dont le Dr Ebrard a fait suivre le *Mémoire*, il est dit : « La maison princière qui devait un jour présider à la résurrection de l'Allemagne était allemande par le sentiment et par les actions. Déjà, l'an 1674, l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg avait tiré l'épée pour l'honneur de l'Allemagne; et quand Strasbourg fut perdu pour l'empire, Brandebourg resta le dernier espoir des patriotes. » Or, c'est précisément ce Frédéric-Guillaume qui, après s'être fait battre par Turenne et acheter par Louis XIV, exigea l'abandon à la France de Strasbourg et du fort de Kehl. C'est lui qui empêcha les princes d'Allemagne de joindre leurs forces à celles de Léopold qui se préparait, à reprendre la capitale de l'Alsace. On peut lire dans les Œuvres de Leibniz les menaces par lesquelles, en mai 1684, l'électeur de Brandebourg fit tomber les armes des mains de l'électeur de Hanovre, Ernest-Auguste de Brunswick-Lunebourg. (Voyez l'édition complète des *Œuvres de Leibniz*, par Onno Klopp, t. X. Hanovre, Heindworth, 1877.)

Publications étrangères en Angleterre. — En Angleterre, il a été importé, en 1876, 13,857 quintaux de livres étrangers, pour une valeur de 150,099 livres sterling. La plus grande partie provenait de la France et de l'Allemagne. —

L'exportation a été de 82,089 quintaux, d'une valeur de 881,839 livres sterling. — En gravures lithographiées, il a été importé 5,654,377 planches, la plupart également venues de France et d'Allemagne, pour une somme de 50,017 livres sterling. — Les tableaux, dessins et photographies importés, et provenant pour la plupart de la France et de la Belgique, avaient une valeur de 549,561 livres sterling. — (*Journal officiel.*)

Les Bibliothèques des universités russes. — *La Russische Revue* contient la statistique suivante des bibliothèques d'universités dans l'empire russe : d'après ce document, l'université de Saint-Pétersbourg possède 120,551 volumes imprimés, outre 947 manuscrits, 493 volumes de plans, gravures, etc. Kiew : 320,000 volumes imprimés, 643 manuscrits, 153 volumes de plans et gravures. Moscou : 154,737 volumes tant imprimés que manuscrits et 8,287 fascicules tant recueils, qu'estampes, etc. — Varsovie : 306,398 volumes imprimés, 1,274 manuscrits; 5,786 cartes, dessins, gravures, etc. Odessa : 75,817 volumes, 115 manuscrits; 592 volumes composés de cartes, dessins, estampes, etc.

La Littérature Française au Chili. — *L'Estrella del Chile*, revue littéraire qui paraît chaque semaine à Santiago, donne le titre de tous les ouvrages imprimés au Chili et déposés à la bibliothèque nationale de Santiago. Il nous a paru intéressant de relever les ouvrages français qui ont eu l'honneur d'une traduction espagnole, depuis le mois d'octobre 1876 jusqu'au mois d'avril 1877. Nous les citons selon l'ordre de leur publication :

Histoire moderne, par le R. P. Gazeau, S. J.; *Histoire de sainte Paule*, par l'abbé Lagrange ; *Abrégé d'histoire moderne et d'histoire du moyen âge*, par l'abbé Courval ; *Marguerite Gautier, ou la Dame aux Camélias*, drame en cinq actes, par Alexandre Dumas fils, adapté à la scène espagnole par Mme Alaide Pantanelli de Gayten, artiste dramatique; *l'Africaine*, opéra en cinq actes, de Scribe, traduit par la même; *Le bon sens du curé Meslier*, suivi de son testament, traduit par Micromégas; *Comment se fonde un sanctuaire*, lettre d'une pensionnaire du couvent de l'Immaculée-Conception de Naples à une de ses amies du Sacré-Cœur de Lyon, précédée d'une lettre de Marc Monnier; *Abrégé de l'histoire sainte*, par Chantrel ; *Neuvaine à Notre-Dame-de-Lourdes*, à l'usage des malades, par A. J. V., traduite par une personne dévote ; *la Boîte d'argent*, par Alexandre Dumas fils ; *Abrégé de l'histoire grecque*, par V. Duruy ; *Principes de géométrie élémentaire*, par F. Sonnets, arrangés par Alexandre Andonaegui ; *Vie de la très-sainte Vierge*, d'après les Méditations d'Anne-Catherine Emmerich, extraite de la 8e édition française, par R. Marchand Pereira. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Santiago ou à Valparaison. — (*Journal de la librairie.*)

— L'impression du *Supplément au Manuel du libraire*, dont MM. Didot ont confié la rédaction à M. Pierre Deschamps, est arrivée à la lettre L ; cet ouvrage donnera satisfaction à un besoin très-réel, car les derniers volumes du *Manuel* de J.-Ch. Brunet s'arrêtent à 1864 ; depuis cette époque, le thermomètre de la bibliomanie a éprouvé une hausse des plus sensibles ; il était donc nécessaire d'indiquer les prix d'adjudication que des livres précieux ont atteints dans quelques ventes célèbres; il fallait aussi signaler bien des raretés qu'on aurait inutilement cherchées dans le *Manuel*.

— On annonce la publication de la *Correspondance de Mme de Pompadour* avec son père, M. Poisson, et son frère, M. de Vandières, éditée par M. A. P. Malassis, et suivie de lettres à la comtesse de Lutzelbourg, à Paris-Duverney, au duc d'Aiguillon, etc., etc. Les quarante lettres inédites qui forment

la base de cette publication ont été payées, l'hiver dernier, plus de 4,000 francs en vente publique (vente Gabriel Charavay, du 10 février); le livre est exécuté aux frais d'un amateur, par souscription; il sera tiré à 600 exemplaires, in-8 écu, sur papier de Hollande, à 15 fr.; à 180 in-8 écu, numérotés, à 30 fr.; 45 sur papier Whatman, in-8 raisin, à 50 fr., et 12 sur chine, à 70 fr.

— Un professeur de Vienne, M. Moritz Thausing, vient d'avoir la bonne fortune, dit *the Academy*, d'acquérir, pour la collection Albertine, un dessin qui a, dans l'histoire de l'art, une importance du premier ordre, quoique ni son aspect, ni ses dimensions n'en révèlent au premier abord la valeur. Ce n'est rien moins que l'esquisse de Michel-Ange, pour son dessin de concours, des « soldats surpris au bain. » La composition est légèrement dessinée à la plume sur une petite feuille qui contient une ou deux autres esquisses; les sujets de celles-ci sont indiquées en quelques mots de la main même de Michel-Ange, et la feuille entière est d'une incontestable authenticité.

— M. Reginald Stuart Poole vient de commencer à Londres, dans l'enceinte du collége de *Queen square*, une suite de lectures sur l'ancienne Égypte, destinées aux gens du monde. Il y traitera, lisons-nous dans *the Academy*, des sources de la connaissance de l'histoire d'Égypte, de la valeur des documents alexandrins et en particulier de Manéthon; de l'importance véritable d'Hérodote, comme voyageur, surtout en ce qui concerne l'Égypte; du témoignage rendu à l'antiquité et à l'exactitude des archives hébraïques par les monuments égyptiens; de la description de ces monuments; de l'écriture hiéroglyphique et démotique, avec l'histoire de leur interprétation, etc. Ce cours est suivi par de nombreux auditeurs *des deux sexes*. Un professeur d'égyptologie serait-il aussi heureux à Paris?

— La Bibliothèque nationale vient de faire l'inventaire et la classification des livres et des documents concernant Montaigne, et appartenant au fonds Payen. Le catalogue nécessitera plus de 2000 articles, lettres ou papiers précieux pour l'histoire des seizième et dix-septième siècles. — On est aussi parvenu à mettre en ordre la vaste collection Joly de Fleury : elle formera 2.500 volumes sur les institutions judiciaires et administratives de l'ancienne France, qui seront communiqués au public avant la fin de l'année.

— La *Grammaire comparée des langues polynésiennes* du Rév. S. J. Whitmee est, de jour en jour, plus estimée, et son *Dictionnaire comparé* des mêmes idiomes s'accroît notablement par l'envoi de matériaux nouveaux. Ainsi, l'auteur a reçu des notes nombreuses des îles Taïti et Hervey; un Français lui a promis un vocabulaire de 6,000 mots appartenant au dialecte de l'île Gambier, de 2,000 mots du dialecte rapa, et d'autant de mots des deux dialectes des Iles Marquises. M. Whitmee croit que l'existence de deux dialectes dans ces îles indique une double race; car il n'a jamais rencontré jusqu'ici deux dialectes dans un seul groupe d'îles, excepté lorsque ce fait était accompagné d'autres indices qui prouvaient un mélange de races. Tel est le cas de l'île d'Uvea, où la race malaise et la race nègre ont des représentants, de plusieurs des îles Hébrides, etc. Il a longtemps trouvé de la difficulté à expliquer l'existence de coutumes qui ne sont pas purement polynésiennes, tel que le cannibalisme dans les Iles Marquises. Mais tout s'éclaircit si l'on peut supposer que ces îles ont été originairement habitées par une population nègre. — (*Academy.*)

— Le *Numismatic chronicle* (t. XVII, 1re partie), contient un article de M. F.-W. Madden, sur les emblèmes chrétiens des monnaies de Constantin. Plu-

sieurs pages sont employées à la description du fameux monogramme interprété XP, IX, et même comme une étoile à six rayons.

— Un nouveau traité du jeu de billard va paraître ; il est dû au capitaine Crawley et à M. W. Cook. Les auteurs y ont ajouté, ce qui n'a jamais été fait jusqu'ici, une bibliographie très-étendue.

— L'*Athenæum* nous apprend que M. J. Fergusson imprime, en ce moment, une monographie du Temple de Jérusalem et des autres constructions de la place d'Haram, depuis Salomon jusqu'à Saladin.

— Dans l'incendie du magnifique château d'Inverary, appartenant au duc d'Argyl, sa précieuse bibliothèque a été heureusement préservée; les reliures seules ont été endommagées.

— Un article intitulé : *M. Thiers, esquisse d'après nature, par un crayon anglais*, a paru dans le numéro de novembre du *Macmillan's Magazine*. Cet article, écrit d'après des souvenirs de relations personnelles avec M. Thiers durant ces trois dernières années, est dû à la plume de Mistriss Crawford.

— Le fils de l'émir Abd-el-Kader, Sidi-Mohammed, réunit en ce moment les matériaux pour écrire l'histoire de la vie de son père, depuis sa naissance jusqu'à son internement à Damas.

— Le marquis de Lorne, gendre de la reine Victoria, vient d'entreprendre une version métrique des *Psaumes de David*.

— On annonce que M. Daniel Bernard, rédacteur de l'*Union*, va publier un livre d'un très-grand intérêt pour l'art musical : il s'agit de la *Correspondance* de Berlioz.

— Une personne qui a gardé l'anonyme a fait remettre dernièrement à M. le directeur de l'Administration pénitentiaire une somme de 3,000 fr. destinée, d'après une lettre jointe à cet envoi, à encourager, à la suite d'un concours, les auteurs de publications nouvelles les mieux appropriées aux lectures à faire dans les prisons.

— Une curiosité des dernières élections vient de paraître : *Les 363, almanach électoral de la République française, avec la concordance du Calendrier républicain*, par Amédée de Chavagneux. — Les noms des 363 députés qui ont protesté contre le 16 mai, figurent dans ce calendrier au (*sic*) lieu et place des canonisés de l'Église.

— La Société contre l'abus du tabac vient de faire paraître un bulletin.

— On vient de publier à Constantine le premier journal hébreu-arabe qui ait paru en Algérie.

— Le mois dernier, on a fêté à Upsal (Suède), le 400e anniversaire de la fondation de l'université de cette ville. Parmi les savants venus à cette solennité de tous les points de l'Europe, la France était représentée par MM. Gaston Boissier, de l'Académie française; Gaston Paris et Geffroy, qui a porté la parole.

— Mme veuve Thiers aurait, dit-on, confié à M. Barthélemy-Saint-Hilaire le soin de publier en volumes le recueil de tous les discours prononcés par M. Thiers, aux diverses époques de sa longue carrière.

— On annonce la vente d'une curiosité bibliographique : c'est la collection des articles de Marat, classés et annotés par lui. Cette collection est composée de douze volumes, et appartient en ce moment au prince Jérôme Napoléon. Il l'avait achetée de Félix Solar, qui la tenait lui-même de M. Villiaumé, l'historien de la Révolution française, dont nous avons annoncé récemment la mort; elle lui avait été payée 2,000 fr. Les annotations seraient de la main même du sinistre « Ami du peuple. » C'est Mlle Albertine Marat qui

avait recueilli les douze volumes et les avait cédés à M. Villiaumé, ainsi que l'indique une lettre de celui-ci.

Publications nouvelles. — *Dictionnaire de la Bible*, par E. Spol (in-12, Gaume). — *La Sainte Bible : Les Juges et Ruth*, par l'abbé Glaire, trad. de l'abbé Bayle (in-8, Lethielleux). — *Les Droits de Dieu et les idées modernes* par l'abbé Fr. Chesnel (t. II, in-8, Poitiers, Oudin). — *Exposition historique des propositions du Syllabus*, par l'abbé Verdereau (in-18, Palmé). — *La Foi, conférence de Saint-Joseph de Marseille*, par le R. P. Fr. Vincent de Pascal, (in-8, Poitiers, Oudin). — *Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire*, par l'abbé V. Postel (in-18, Palmé). — *La Vie de Notre-Seigneur*, par G. J. Hurdebise (in-12, Bruxelles, Goemaere). — *Recherches sur le dimanche*, par F. Lescuyer (in-8, Saint-Dizier, H. Briquet). — *La lecture et le choix des livres*, par l'abbé J. Verniolles (in-12, Bray et Retaux). — *Les Gloires du Sacré-Cœur*, par le cardinal H.-Édouard Manning (in-12, Bruxelles, Goemaere). — *Œuvres de Mgr Freppel* (5 vol. in-8, Roger et Chernovicz). — *Essai sur le symbolisme de l'homme* (in-12, Poitiers, Oudin). — *Nouveau cours élémentaire de philosophie spéculative selon saint Thomas d'Aquin*, par le chanoine J. Prisco, (in-12, Poitiers Oudin). — *De l'éducation, intellectuelle, morale et physique*, par Herbert Spencer (in-8, Germer-Baillière). — *Traité de l'administration temporelle des associations religieuses et des fabriques paroissiales*, par G. Calmette (in-12, Gaume). — *Essai historique et critique sur la législation des sociétés commerciales en France et à l'étranger*, par G. Lescœur (in-8, Marescq). — *L'Or et l'argent*, par L. Simonin (in-18, Hachette). — *Les Changes et les arbitrages*, par H. Vannier (in-12, Delagrave). — *La Misère*, par L. Ch. Bonne (in-32, Delagrave). — *La Concurrence*, par L. Ch. Bonne (in-32, Delagrave). — *Forces matérielles de l'empire d'Allemagne*, par A. Legoyt (in-12, Dentu). — *Effets physiologiques et applications thérapeutiques de l'air comprimé* par le Dr J.-A. Fontaine (in-8, Germer-Baillière). — *Traité de zoologie*, par le Dr C. Claus (in-8, Savy). — *Précis historique et chronologique de la littérature française*, par Alf. Bougeault (in-12. Delagrave). — *La Tragédie grecque*, par E.-Ad. Chaignet (in-18, Didier). — *Notre-Dame de Lourdes*, poëme, par l'abbé Léon Chambaud (in-16, Tours, Cattier). — *Le Presbytère de Plouarzel, histoire bretonne*, en vers, par Mme C.-E. Puissan (2 vol. gr. in-8, Plon). — *Le Diable amoureux*, par J. Cazotte (in-12, lib. des Bibliophiles). — *L'Amour*, par le chevalier de Maynard (in-12, Didier). — *Deux croisières*, par G. de La Landelle (in-18, Dentu). — *La Reine des épées*, par Paul Féval in-18, Dentu). — *Sabine et Rivas*, par Mlle Maréchal (in-12, Blériot). — *L'Affiquet de la marquise*, par A. de Barthélemy (in-18, Féchoz). — *Les Soirées du château de Kérilis*, par J. de L'Aulnay Averney (in-18, Bray et Retaux). *Doña Maria, Chronique du temps de Philippe II*, par L. Cambier (in-18, Dentu.) — *Le Vieux de la Forêt*, par Mme de Stolz (in-18, Hachette). — *Première et dernière dette*, par Mme Gabrielle d'Arvor (in-12, Tolra). — *Pour la patrie*, par Etienne Marcel (in-12, Lethielleux). — *Géographie de l'Alsace-Lorraine avant et depuis* 1870, par Dubail (in-12, Hetzel). — *Le Trésor des Incas à la Terre de feu*, par E. Pertuiset (in-18, Dentu). — *Un été en Amérique*, par Jules Leclercq (in-18, Plon). — *Expédition anglaise au pôle Nord*, par F. Le Clerc (in-12, Delagrave). — *Clefs de l'Orient* (in-12, Didier). — *Les Sources de l'Histoire de France*, par Alfred Franklin (in-8, Didot). — *Sainte-Radegonde à Sain*, par l'abbé D. Leroux (in-12, Poitiers, Oudin). — *Vie de Madame de la Rochefoucault, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth* (in-12, Lecoffre). — *Les deux frères martyrs ou les enfants nan-*

tais (in-12, Poitiers, Oudin). — *Mémoires de Brissot*, par de Lescure (in-12, Didot). — *Le Maréchal Blücher*, par P. Conchard Vermeil (in-12, Dumaine). — *Le Procès des Ministres* (1830), par Ernest Daudet (in-8, A Quantin). — *Tours et Bordeaux, souvenirs de la République à outrance*, par Léonce Dupont (in-18. Dentu). — *La Journée de Sedan*, par le général Ducrot (in-12, Dentu). — *Les États-Unis*, par le Dr A. Guichet (in-12, A. Delahaye). VISENOT.

CORRESPONDANCE

Bibliographie de Galilée

Tous les dictionnaires biographiques contiennent une notice sur Galilée; les historiens de l'astronomie et des mathématiques ont consacré bien des pages aux travaux du savant. Nous n'avons point fait figurer ici tous ces ouvrages généraux, nous contentant de noter quelques-uns des plus importants.

GALILEO GALILEI. *Nuntius sidereus*. Firenze, 1610, in-4. — GALILEO GALILEI. *Discorso intorno alle cose che stanno in su l'acqua o che in quella si muovano*. Firenze, 1612, in-4. — VINCENZIO DI GZAZIA. *Considerazioni sopra il discorso di G. Galilei*. Firenze, 1612, in-4. — ANON. *Considerazioni dell' accademico incognito sopra il discorso di Galileo*. Pisa, 1612, in-4. — LODOVICO DELLE COLOMBE. *Discorso apologetico intorno al discorso del Galileo*. Firenze, 1612, in-4. — GALILEO GALILEI. *Istoria e demostrazioni intorno alle macchie solari in tre lettere stritte da...* Roma, 1613, in-4. — GALILEO GALILEI. *Il Saggiatore*. Roma, 1623, in-4. — CAMPANELLA. *Apologia pro Galileo*. Francfort, 1622, in-4. — *Alla sacra maesta Cesarea dell' imperatore in lode di Galileo Galilei canzone*. Firenze, 1631, in-4 de 8 p. — GALILEO GALILEI. *Dialogo sopra i due sistemi del mondo*. Firenze, 1632, in-4; réimprimé; Napoli (Firenze), 1710, in-4, traduit en latin par Bernegger, *Systema cosmicum*. Augustæ-Trebocensis, 1635, in-4, et Leyde, 1699. — BERIGARD. *Dubitationes in dialogum Galilei*. Firenze, 1632, in-4. — GALILEO GALILEI. *Lettera a madama Christina*. Leida, 1634. — GALILEO GALILEI. *Discorsi e dimostrazioni matematiche intorno a due nuove scienze attenenti alla meccanica e ai movimenti locali*. Leida, 1638, in-4. — *Les Nouvelles pensées de Galilée, où il est traité de la proportion des mouvements naturels et violents*, traduit de l'italien. Paris, 1639, in-8. — GALILEO GALILEI. *Le Operazioni del compasso geometrico e militare*. Padova, 1640, in-4. — POLACCUS. *Anticopernicus catholicus*. Venetiis, 1644, in-8, p. 68-77. — RICCIOLI (R. P.). *Almagestum novum*. Bologna, 1651, in-fol., t. II, p. 495-499. — MANOLESSI. *Opere di Galileo Galilei*. Bologna, 1656, 2 vol. in-4. — VIVIANI. *Vita di Galileo* dans *Quinto libro degli elementi d'Euclide*. 1674, p. 60-106.

SALVINI. Dans *Fasti consolari dell' accademia Florentina*. 1717, in-4, p. 377-446. — BOTTARI et BONAVENTURI. *Opere di Galileo Galilei*. Firenze, 1718, 3 in-4. — BRUCKER. *Historia Philosophiæ*. Leipzig, 1741, in-4, t. V, p. 634. — *Opere di Galileo Galilei*. Padova, 1744, 4 vol. in-4. — MONTUCLA. *Histoire des Mathématiques*. 1758, in-4, t. II, p. 220. — *Saggio* dans *il Caffe*, Brescia, 1764, 2 vol. in-4, t, II, p. 17. — FABRONI (Me). *Lettere inedite di uomini illustri*. Firenze, 1773, in-8. — FRISI (P. Paolo). *Elogio di Galileo*. Livorno e Milano, 1775, in-8. — FLENCEL (abbé Jérôme). *Essai sur la vie et les décou-*

vertes de G. Galilei. Paris, 1776, in-12 (traduction de l'ouvrage précédent). — R. P. Andrès. *Saggio della filosofia di Galileo*. Mantova, 1776, in-8. — Brenna. *Vita di Galileo*, dans *Vitæ Italorum doctrina excellentium qui sæculis* XVII *et* XVIII *floruerunt*, de Fabroni. Pisa, 1778, in-8, t. Ier. — R. P. Ferri. *Elogio di Galileo*. Milano, 1778, in-8. — Targioni-Tozzetti. *Atti e memorie inedite dell' accademia del Cimento*. Firenze, 1780. 3 vol. in-4. (Le premier volume surtout contient un grand nombre de documents sur Galilée.) — Jageman (Christ.-Joseph). *Geschichte des Lebens und der Schriften des Galileo Galilei*. (Histoire de la vie et des écrits de Galilée.) Weimar, 1783, in-8 ; nouvelle édition, Leipzig, 1787, in-8. — Mallet du Pan. *Mensonges imprimés au sujet de la persécution de Galilée*, dans le *Mercure de France*, 17 juillet 1784. — Iseo (G.) *Considerazioni al Tasso e discorso sopra il poema di Tasso*. Roma, 1793, in-4. — Nelli (Giov.-Batt.-Claudio de). *Vita e commercio letterario di Galileo Galilei*. Losanna (Firenze), 1793, 3 vol. in-8; publié en 1820. — Tiraboschi (R. P.). *Due memorie storiche sui sistema del Galileo*, dans *Storia della letteratura italiana*. T. X, p. 362 (2e édition, 1797).

Opere di Galileo Galilei. Milano, 1808, 13 vol. in-8. — Odescalchi (don Baldassare). *Memorie istorico-critiche dell' accademia de' Lincei*. Roma, 1806, in-4. — Biot (J.-B.). *Galilée*, dans la *Biographie universelle* de Michaud (1816, in-8.). — Venturi (G.-B.). *Memorie e lettere inedite finora o disperse di Galileo Galilei*. Modena, 1818-1821, 2 vol. in-4. — Barbier (U.-A.). *Galilée*, dans *Examen critique et complément des dictionnaires historiques*. Paris, 1820, in-8. — Gamba (Bart.). *La Vita del Galileo ed alcune lettere familiari*. Venezia, 1826, in-16. — Brougham (Lord). *Life of Galileo*, dans *Library of useful Knowledge*. 1829. — Brewster (Sir David). *Life of Galileo*, dans *Edinburgh Review*. T. VII-X, 1830. — *Sul processo di Galileo*, dans *Staatsman*, 1830. — Esslinger (G.). *Le Procès de Galilée*, dans le *Mémorial catholique*, 1830. — *Opere di Galileo Galilei*. Milano, 1832, 2 vol. in-8. — Foisset (Th.). Dans *Annales de philosophie chrétienne*, 1834, t. VIII, p. 21. — Salfi. Dans le t. XI, p. 199 de la *Continuation* à la seconde édition de l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguéné. Paris, 1834, in-8. — Zinelli (abbé). *Intorno allo spirito religioso della filosofia di Galileo Galilei*. Venezia, 1836, in-12. — Cooper (Sir Peter). Dans *Dublin Review*. Juillet, 1838, p. 72-116. — Brewster (Sir David). *Life of Galileo*, dans *Complection of the cabinet encyclopædia du* Dr Lardner; août 1839 — *Der heilige Stuhl gegen Galilei und das astronomische System des Copernicus* (Le Saint-Siége contre Galilée et le système astronomique de Copernic). Article (de Clemens) dans *Historisch-politische Blætter*, 1841, t. VII. — Torricelli (G.-B.). Dans *Orazioni e dissertationi storico-polemiche*. T. III, p. 4-14. — Libri. *Histoire des mathématiques en Italie*. Paris, 1838-1841, in-8. — Articles dans la *Revue des Deux Mondes*. Septembre et octobre, 1840; mars, avril et juillet 1841. — Brewster (Sir David). *Lives of Galileo, Tycho Brahe and Kepler, the martyrs of science*. London, 1841, in-12. — Bigazzi. *Due lettere di Galileo Galilei inedite*. Firenze, 1841, in-8. — Anon., dans *Université catholique*, 1841, t. IX, p. 219-227. (Analyse de l'article de la *Dublin Review*.) — Caroué (F.-B.-W.). *Galilei's Leben* (vie de Galilée), traduction des art. de M. Libri. Siegen et Wiesbaden, 1842. — Alberi (E.). *Opere complete di Galileo Galilei*. Firenze, 1842-1846, 16 vol. in-8. — Cattaneo (Antonio). *Cenni sulla vita di Galileo Galilei*. Milano, 1843, in-8. — Buoncompagni (le prince Baldassare). *Intorno ad alcune note di Galileo Galilei ad' un opera di Giov. B. Morin*, dans *Bullettino di Bibliografia e di storia della scienze matematiche e fisice*. T. IV, p. 1-45. — Buoncompagni. *Intorno ad alcuni avvanzamenti della fisica in Italia nei secoli* XVI *et* XVII. Roma, 1846, in-8. — Falloux (Vte de). Dans

le *Correspondant* du 25 novembre 1847. — Reumont (Alfred). *Galilei und Rom*, dans *Berliner Calender für* 1849, p. 139-240. — Marini (Mgr Marino). *Galileo e l'inquisizione*. Roma, 1850, in-8. — *Revue britannique*, 3e série, t. IX, p. 226. — Palmieri (abbé). Dans *Annali delle scienze religiose*. Juillet et août 1851 (2e série, t. X, p. 83); traduit dans l'*Université catholique*, t. XL, p. 428-561. — Anonyme, dans le *Rambler*. Janvier, 1852. — Rezzi (Domenico). *Sulla invenzione del microscopia giuntavi una notizia delle considerazioni al Tasso attribuite a Galileo Galilei*. Roma, 1852. (Avait paru dans *Atti dell' accademia pontificia de' nuovi Lincei*, 28 déc. 1851). — Reumont (Alfred). 2e édition de *Galilei und Rom*, dans *Beiträge zur italienischen Geschichte*. Berlin, 1853, t. Ier : abrégé dans *Archivio storico italiano*, t. VIII, p. 753. — Delattre. Dans l'*Athenæum* du 19 novembre 1853. — (Anonyme). *Galileo and the inquisition*. London, 1854, in-32 (faisant partie du t. II de *Historical fallacies exposed and refuted*, des *Clifton tracts*). — Madden. *Galileo and the inquisition*. London, 1854, in-12. — Gaspar (R.). *Galileo Galilei. Zusammenstellung der Forschungen und Entdekungen Galilei 's auf dem Gebiete der Naturwissenschaft* (Résumé des recherches et découvertes de Galilée sur la science de la nature.) Stuttgart, 1854. — Bonald (Vte Victor de). *Galilée, le St-Office et le système du monde*, dans le *Correspondant* du 25 décembre 1854. — Arago (Fr.). Notices biographiques : *Galilée* dans ses *Œuvres*, t. III, p. 240-297. Paris, 1854, in-8. — (Anonyme). Dans l'*Université catholique*. Novembre 1855, p. 454. — Morgan. *Notes of the ante Galilean Copernicians*. 1855. — *Galileo Galilei, Sein Leben und seine Bedeutung für die Entwikelung der Naturwissenschaft*. (Galilée, sa vie et son influence sur les développements de la science de la nature.) Dans *Die Fortschritte der Naturwissenschaft*, 3e cahier. Berlin, 1856. — Eckert. *Galileo Galilei dessen Leben und Verdienste um die Wissenschaften*. (Vie et mérite de Galilée dans les sciences.) Basel (Bâle), 1858. — Sante-Pieralisi (abbé). *Otto lettere inedite di Galileo Galilei*. Roma, 1858, in-8. — Biot (J.-B.). *Une Conversation au Vatican en* 1825, dans le *Journal des Savants*. Mars 1858. — Biot (J.-B.). *La vérité sur le procès de Galilée*, dans le *Journal des Savants*. Juillet et octobre 1858. — Ferry. Dans le *Dictionnaire de la Conversation* (2e édition). Paris, 1859. — Chasles (Philarète). *La Vérité sur le procès de Galilée*, dans le *Journal des Débats*, 14 et 28 août, 25 septembre et 9 octobre 1859. — Hœffer. Art. *Galilée*, dans le *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, trad. par Goschler. Paris, 1860, gr. in-8, t. IX, p. 244-247. — Chasles (Philarète). *Galileo Galilei, sa vie, son procès et ses contemporains*. Paris, 1862, in-8. — Trouessart. Dans la *Revue de l'instruction publique* des 6 et 13 mars 1862 — Chasles (Philarète). Lettre en réponse à M. Trouessart, *ibid.*, 27 mars 1862. — Trouessart. Lettre à M. Philarète Chasles, *ibid.*, 3 avril 1862. — Chasles (Philarète). Réponse à M. Trouessart, *ibid.*, 10 avril 1862. — Beckmann (P.). Dans *Zeitschrift für die Geschichte und Alterthumskunde Ermlands*. T. II et III, 1861. — Flandin (Ch.). *Le Procès de Galilée*, dans la *Semaine des familles*. 1861-1862, p. 395.

Henri de l'Épinois.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Produit des principales bibliothèques livrées en France aux enchères publiques. — Il serait intéressant de connaître quelles ont été les sommes atteintes dans les ventes publiques par les plus belles bibliothèques livrées en France aux chances des enchères. Les livres rares et précieux étaient bien loin jadis d'avoir la valeur à laquelle ils sont arrivés de nos jours, et le produit de quelques anciennes ventes serait dépassé de la façon la plus considérable, si ces mêmes bibliothèques étaient de nos jours offertes au public par MM. Potier, Labitte, Techener et autres libraires justement estimés. X.

La Conspiration des fausses bank-notes. — Dans un ouvrage dû à la plume alerte et infatigable de F. Grille (mort bibliothécaire de la ville d'Angers) : *Bric-à-Brac* (Paris, Ledoyen, 1853, in-12), tome Ier, p. 240 nous lisons ce qui suit :

« Le Marseillais Bernard, qui changea dix fois de métier, qui eut les jeux de Bade, ceux de Vienne et ceux de Paris, qui gagna des millions et qui les perdit, était de la fameuse conspiration des fausses bank-notes. On fabriquait à Paris des billets anglais qu'on plaçait à Londres en fraude. — Londres avait fait de faux assignats ; Paris lui rendait de la fausse monnaie. C'était la guerre du crédit. Bernard avait avec lui Field et trois bons compagnons comme lui ; le premier fut pendu ; les autres se sauvèrent à grand'peine. »

Serait-il possible d'obtenir quelques détails sur cette *conspiration des bank-notes* tolérée, sinon encouragée, par la police du premier Empire? V. L.

Un Dicton à retrouver. — Quel est l'auteur du dicton suivant, et où peut-on le trouver imprimé ?

Si vis bene vivere in conventu, oportet facere suum officium. — Sinere mundum vadere quò vadit et semper bene loqui de priore,

Ou avec la variante suivante :

Sinere mundum vadere quomodo vadit
Vivere taliter qualiter.

On l'a attribué à Rabelais, parlant par Jean des Authomées ; mais il ne se trouve pas dans le *Pantagruel*.
G. B.

Sur le poëte N. Fonteny. — Qui connaît un poëte de la première moitié du dix-septième siècle nommé Nicolas Fonteny ? Pour moi, je n'en sais autre chose que ce qui m'a été révélé par une lettre inédite que cet infortuné adressait, en 1641, à « Monseigneur, Monseigneur le président de Marca, conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et privé, et ministre d'Estat, demeurant rue de la Jussienne près la porte de Montmartre, à Paris. » Cette lettre, conservée à la Bibliothèque nationale dans le volume 124 des Armoires de Baluze (p. 8), débute ainsi :

« Monseigneur, je vous envoye des stances panégyriques pour contribuer selon mon petit pouvoir à préconiser les hauts et incomparables faictz de Mgr l'Eminentissime cardinal duc de Richelieu, né pour le bonheur de ce royaume et aultant à l'exaltation fatale (c'est-à-dire inévitable) de la maison de France qu'à la dépression totale de la maison d'Austriche. »

Le curieux document, nous donne, sur les poésies et sur les malheurs de Fonteny, les renseignements suivants :

« M. le comte de Nogent a deux douzaines d'exemplaires des dictes stances panégyriques pour en présenter à Son Eminence et par après soubz son bon plaisir à Sa Majesté, à Mgr le Grand (le grand écuyer) et autres seigneurs de l'une et l'autre cour de Sa Majesté et de Son Eminence.

« Vostre très-humble et très-acquis serviteur NICOLAS FONTENY, l'un des prisonniers de la Bastille sans avoir jamais esté interrogé.

« De la Bastille ce dimanche 5 mai 1641, et de ma prison neuf ans cinq jours révolus. »

Sait-on ce que devint Fonteny? Ses stances le rachetèrent-elles? A-t-on quelque exemplaire des dites stances? Aurait-il composé d'autres poésies? T. DE L.

Bullarium magnum. — Quelles ont été les différentes éditions du *Bullarium magnum?* Par quels auteurs ont-elles été données, pour quelles années et à quelle date ? N'en donne-t-on pas actuellement une édition nouvelle et plus complète, soit à Paris, soit à Turin? C. D.

RÉPONSES.

Proverbes (XX,384). — Encore quelques glanes sur les proverbes : Mahn, *Denkmaeler des Baskischen Sprache.* Berlin, 1857, in-12; 63 proverbes basques (page 56) extraits d'un ouvrage manuscrit d'Estevan de Carribay y Cumalloa, conservé à la Bibliothèque de Madrid C. 137; p. 57-67, 532 proverbes recueillis par Arnauld Oihmart. — *Guide ou manuel de la conversation et du style épistolaire français basque.* — Bayonne, André, 1861, in-12 de 484 pages; p. 275-283, 124 proverbes basques avec la traduction française en regard.—Des proverbes normands se rencontrent dans ce livret fort curieux : *La Friquassée crotestyllonée,* imprimé vers 1630, et dont on ne connaît qu'un seul exemplaire (aujourd'hui à la bibliothèque de Rouen); il en a été fait trois réimpressions; mais toutes trois, tirées à petit nombre, sont devenues fort rares, et difficiles à rencontrer; la dernière, imprimée à *Genève* (sous la rubrique de *Rouen*) en 1867, n'a été imprimée qu'à 100 exemplaires. Voici quelques-uns des proverbes : A vigne, vigne l'oreille. — Diou va, diou y maine. — Quand pot, quand poele polle. — Qui langue a, à Romme va, etc.

A l'égard des *Proverbes* de Salomon, voir les divers ouvrages (au nombre de 12) indiqués par Hartwell Horne (*Manual of biblical Bibliography*, 1839, in-8, p. 281, et ajoutez : *Notes on the Books of Psalms and Proverbs*, by the Rev. H. Dymock, *Gloucester*, 1791, in-4. B.

M. de Montalembert (XX, 91, 383). — Aux indications données, il convient d'ajouter : *Montalembert homme politique et homme privé*, par M. de Kerwan. Auxerre, 1872, br. in-8. Cette brochure contient des détails et des fragments de correspondance qui n'auraient point été publiés. B.

Le temps et moi (XX, 382). — On a posé, dans le *Polybiblion*, une question au sujet du mot attribué à Mazarin : *Le temps et moi.* Il me semble fort douteux que le cardinal soit l'auteur de cet apophthègme, car Gracian, jésuite espagnol, mort en 1658, dans sa 55e *Maxime,* cite avec éloge cette parole : « Le temps et moi nous en valons deux autres. » Il est vrai qu'il n'en indique pas l'origine; mais son traducteur Amelot de la Houssaye l'attribue formellement à Philippe II, d'après un passage du pénultième chapitre de l'histoire intitulée Don Felippe el prudente. (*L'Homme de cour* de Gracian, traduit par le sieur Amelot, etc., Paris, 1685, in-12). — Amelot, qui était diplomate français, n'aurait pas dû ignorer l'usage que Mazarin avait fait de ce mot, s'il était vrai qu'il l'eût souvent à la bouche; et il n'aurait pas manqué de le remarquer, aimant tout particulièrement les rapprochements comme il le faisait.

J. DEPOIN.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Théâtre choisi de Molière, avec une notice par M. POUJOULAT. Tome Ier. Vingt-six eaux-fortes par V. Foulquier. Tours, Alfred Mame et fils, 1878, grand in-8 de XV-491 p. Prix : 35 fr. — *Le Journal de la jeunesse*, nouveau recueil hebdomadaire illustré, année 1877. Paris, Hachette, 2 volumes gr. in-8 de 418 p. chacun. Prix : 20 fr. — *A Travers l'Amérique, nouvelles et récits*, par LUCIEN BIART; vingt dessins hors texte, par F. Lix. Paris, Bibliothèque du *Magasin des demoiselles*, 1877, gr. in-8 de 384 p. Prix : 14 fr. — *Tableaux et scènes de la vie des animaux*, par E. LESBAZEILLES. Illustré de vingt grandes compositions dessinées sur bois par Joseph Wolf. Paris, Hachette, 1877, in-4 de 170 p. Prix : 12 fr. — *Voyages extraordinaires*, par JULES VERNE. *Les Enfants du capitaine Grant, voyage autour du monde*, dessins de Riou, gravures de Pannmaker; 9e édition. Paris, gr. in-8 de 624 p. Hetzel, 1877. Prix : 9 fr. — *Cent récits d'histoire de France*, par GUSTAVE DUCOUDRAY. Paris, Hachette, 1878, in-4 sans pagination, cart. en perc. dorée. Prix : 6 fr. — *Voyage aux pays annexés*, par VICTOR TISSOT, magnifique édition illustrée, par G. Doré, Vierge, etc. Paris, Marpon & Flammarion, 1878, gr. in-8 à 10 centimes la livraison (il y en aura 50). — *Les Contes de Bretagne*, par PAUL FÉVAL, illustrations de Castille, gravure de Gusman. Paris, V. Palmé, 1878, gr. in-8 de 300 p. Prix : 9 fr. — *Les Déserts africains, aventures extraordinaires d'un homme, d'un singe, et d'un éléphant*, par RAIMOND LAPOINTE, illustré de plus de cent dessins ou vignettes de H. de Montaut. Paris, Plon, 1878, in-8 de 280 p. Prix : 7 fr. — *Les Causeries d'une grand'mère*, par Mme ELISA FRANK, ouvrage illustré de 72 vignettes par C. Delort. Paris, Hachette, 1878, in-16 carré de 264 p. Prix : 2 fr. 25.

Collection illustrée, format in-4, publiée par la maison Mame, à 5 fr. 50 le vol. broché, et 8 fr. 50 rel. perc. tr. dorées. *Voyage en France*, par Mme AMABLE TASTU. Nouvelle édition, revue et augmentée. Tours, Mame, 1878, in-4 à deux colonnes, illustré de 91 gravures sur bois. Prix : 5 fr. 50.

Collection de biographies nationales, publiée par la maison Mame, format gr. in-8, avec 4 gravures sur bois, à 3 fr. 25, et 6 fr. 25 rel. en percaline gaufrée, tr. dor. *Le Maréchal Fabert d'après sa correspondance*, par M. E. DE BOUTEILLER, ancien député de Metz, VIII-360 p. *Vie de François de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Grand*, par CH. CAUVIN, 342 p.

Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, format in-8, publiée par la maison Hachette, à 5 fr. le vol. br., et cartonné en percaline à biseaux, tr. dorées 8 fr. *Heur et malheur*, par Mme EMMA D'ERWIN. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 292 p., illustré de 50 gravures dessinées sur bois par H. Castille. Prix, 5 fr. broché, 8 fr. relié. *Montluc le Rouge*, par A. ASSOLLANT (Première partie,) in-8 de 257 p., illustré de 63 gravures dessinées sur bois par Sahib. *Le Neveu de l'oncle Placide* (première partie). *A la recherche de l'héritier*, par J. GIRARDIN, in-8 de 282 p., illustré de 122 vignettes dessinées sur bois par A. Marie. *Chloris et Jeanneton*, par Mme COLOMB, in-8 de 279 p., illustré de 105 vignettes dessinées sur bois par Sahib. *Courage et dévouement. Histoire de trois jeunes filles. (La petite mère; La Monténégrine; l'Irlandaise)*, par CHARLES DESLYS, in-8 de 290 p., illustré de 31 gravures dessinées sur bois par F. Lix et Gilbert. *Scènes historiques*, Saint et Roi; Père et fille; *Nolite confidere principibus;* Une porte fermée; de Charybde en Scylla; la Femme forte, par Mme DE WITT, née Guizot. 2e série, in-8 de 255 p., avec 28 gravures par A. Marie et Sahib. Prix : 5 fr.

Bibliothèque des merveilles, publiée par la maison Hachette, sous la direction de M. Edouard Charton, format gr. in-18, à 2 fr. 25 le vol. br., et 3 fr. 50 cart. en perc. bleue, tr. rouges. *Les Fêtes célèbres de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes*, par FRÉDÉRIC BERNARD, avec illustr. de 23 vignettes par Goutz-Willer. 311 p. *L'Or et l'argent*, par L. SIMONIN, avec illustrat. *La Poudre à canon*

et les nouveaux explosifs, par MAXIME HÉLÈNE, avec illustrat. *L'Imagination, étude psychologique*, par H. JOLY, avec eaux-fortes.

Bibliothèque rose illustrée pour les enfants et pour les adolescents, publiée par la maison Hachette, format gr. in-18 jésus, à 2 fr. 25 le vol. br., et 3 fr. 50, cart. en percal. rouge, tr. dorées. — *Le Vieux de la forêt*, par Mme DE STOLZ, ouvrage illustré de 40 gravures sur bois par Sahib. 281 p. *Un Enfant gâté*, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT, avec 48 vignettes sur bois par Ferdinandus, 249 p. *Demain*, suivi de *Mourad le Malheureux*, par EDGEWORTH. Nouvelles traduites de l'anglais, par H. JOUSSELIN, illustrées de 87 vignettes sur bois par Bertall. 255 p. *La Famille Harel*, par Mlle JULIE GOURAUD, ouvrage illustré de 48 vignettes sur bois par Falnay et Ferdinandus. 279 p. *Le Château de la Pétaudière*, par Mme la vicomtesse DE PITRAY, née DE SÉGUR, ouvrage illustré de 78 gravures sur bois par A. Marie. 322 p.

Malgré la crise qui paralyse en ce moment toutes les transactions commerciales et met en question l'avenir de notre cher pays, les éditeurs parisiens se sont mis en frais pour les étrennes de 1878. On trouvera, dans cette *Revue des publications illustrées* l'indication d'un certain nombre d'ouvrages que le *Polybiblion* a reçus et qui se recommandent à l'attention de nos lecteurs ; ils trouveront, en outre, dans des comptes rendus séparés, l'annonce de plusieurs volumes d'une exécution remarquable, tels que la *Sainte Vierge* de M. l'abbé Maynard ; le *Ciel* de M. Guillemin ; les *Terres du ciel* de M. Camille Flammarion, les *Métamorphoses des insectes* de M. Em. Blanchard ; les *Bords de l'Adriatique et le Monténégro*, de M. Charles Yriarte ; le tome III de la *Nouvelle géographie universelle* de M. Élisée Reclus ; l'*Histoire de Marie-Antoinette* de MM. de Goncourt ; le tome II de l'*Histoire d'Angleterre* de Mme de Witt ; les *Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge*, des PP. Cahier et Tailhan ; le *Dix-huitième siècle* de M. Paul Lacroix. Enfin, au moment où nous écrivons ces lignes, nous n'avons pas encore reçu la *Mission de Jeanne d'Arc*, de notre collaborateur M. Fr. Godefroy, publication illustrée de la maison Reichel annoncée pour le 15 décembre, et nous sommes forcés de renvoyer à notre prochaine livraison l'article sur le curieux *Voyage* du commandant Cameron *à travers l'Afrique*. (Hachette, grand in-8, avec illustrations, 10 fr.)

— Les amateurs de beaux livres se rappelleront sans peine que M. Alfred Mame a entrepris une belle collection de nos classiques. C'est aux approches du 1er janvier de chaque année qu'il en publie un volume, exécuté dans de telles conditions, qu'à lui seul il forme de magnifiques étrennes. En 1875, M. Mame nous a donné le commencement des œuvres de Racine ; elles ont été achevées en 1876. Aujourd'hui, c'est à Molière à faire son apparition. Ce premier tome, digne pendant du Racine et du La Bruyère, contient : Les *Précieuses ridicules*, *l'École des femmes*, la *Critique de l'École des femmes*, *Don Juan*, le *Misanthrope*, le *Médecin malgré lui* et *Tartuffe*. Nous l'avouons, nous regrettons un peu le *Dépit amoureux*, qui, au milieu d'un pénible imbroglio, contient de si jolies scènes, et l'*Étourdi*, d'une lecture toujours si

amusante. Comme les tomes précédents, ce nouveau volume débute par une excellente notice où M. Poujoulat, tout en rendant une éclatante justice à l'auteur, ne dissimule pas les reproches qu'il peut encourir au point de vue de la morale et de la religion, reproches exprimés par Jean-Jacques Rousseau lui-même. Un très-beau portrait et vingt-six eaux-fortes de V. Foulquier ornent cette splendide édition. Dans ces charmantes vignettes, qui apparaissent au commencement de chaque acte des immortelles comédies, nous voyons rendues avec beaucoup d'esprit et de finesse les principales situations créées par le poëte. On doit de vifs remercîments à M. Mame. Nos grands auteurs se présentent à un public de choix, d'une manière digne de leur réputation et de celle de leur éditeur.

— Le *Journal de la jeunesse* n'est plus à louer, sous le double rapport de la splendeur de l'illustration et de la variété de la rédaction. La collection de 1877 ne le cède en rien à ses devancières. Le roman y est représenté par le *Château de la Pétaudière*, de Mme de Pitray, qui marche si dignement sur les traces de sa mère, Mme de Ségur; *Chloris et Jeanneton*, de Mme Colomb; *Heur et malheur*, de Mlle Emma d'Erwin; *Montluc le Rouge*, d'Alfred Assollant; le *Neveu de l'oncle Placide*, de M. Girardin; les voyages, par les excursions de MM. Saint-Paul et Et. Leroux *à travers la France*, par les *Dernières explorations arctiques* de M. Le Rousselet, le *Bas-Danube et la Dobroudja*, la *Roumanie*, etc., du même; l'histoire naturelle, par les attrayants récits de M. Lesbazeilles et par les notions plus pratiques de M. de la Blanchère et de M. Em. Menault, par les *Migrations des oiseaux* de M. de Brevans; l'histoire, par les *Scènes historiques* de Mme de Witt, et par ses Récits sur *Henri, duc de Montmorency*, et sur *Philippe le Bel et les Flamands*; les arts, par les articles sur la *Peinture murale chez les anciens*, sur la *Découverte de la peinture à l'huile*, les *frères Van Eyck*, les *Ruines de Palmyre*; les sciences, par la *Température du corps humain*, le *Tunnel sous-marin du Pas-de-Calais*, les *Pierres qui tombent du ciel*, etc. Signalons enfin les *Mois* d'Albert Lévy et les *Causeries du jeudi* de l'oncle Anselme.

— Le livre de M. Lucien Biart n'est point à proprement parler un voyage, malgré son titre : *A travers l'Amérique*; c'est une série d'excursions ou plutôt d'aventures, dont chacune a pour théâtre un point différent du nouveau monde : aventures de chasseurs, de pêcheurs, de naturalistes, à la recherche d'un *loxia enucleata*, d'un tapir, d'un serpent à sonnettes; aventures, les unes touchantes, les autres gaies, les autres terribles, toutes attachantes et racontées avec charme et humour. *La Forêt de la Perle* est une émouvante nouvelle, dans le genre des romans de Cooper, tout à la gloire des Indiens, dont le dévouement et l'intelligence sauvent une famille espagnole. *La Ville morte* est la

découverte, dans un site pittoresque et sauvage, d'une cité mexicaine abandonnée. Rien de plus terrible et de plus étrange que les histoires du dompteur de chevaux. Rien de plus curieux et de plus gai que le jour de Noël à le Havane, description d'une sorte de saturnale nègre dans l'île de Cuba. Mais, à tout cela, nous préférerions peut-être encore le récit intitulé : *Une famille canadienne*, récit plein de fraîcheur, qui est en même temps un grave enseignement : car cette famille canadienne, famille patriarcale qui donne l'exemple de toutes les vertus, aime profondément la France. Pourquoi ? Parce que, dit le père Martin à l'auteur, « nous possédons ce qui vous manque, l'amour de la stabilité. » Quelle leçon donnée aux Français du dix-neuvième siècle par ces Français d'outre-mer !

— L'ouvrage de M. Lesbazeilles : *Tableaux des scènes de la vie des animaux* est, par les vingt grandes compositions de Joseph Wolf, un splendide album, où les *Scènes* sont rendues avec une vérité et une couleur également saisissantes ; par le texte, un recueil d'observations et d'histoires inspiré par l'amour et l'intelligence de la nature. Les citations, assez nombreuses, sont prises chez les meilleurs auteurs, et viennent fort à propos s'ajouter aux récits de l'auteur. Il y a là de quoi donner à la jeunesse et même aux gens du monde le goût d'études trop négligées, et ayant pour objet des scènes du plus vif intérêt, qui se passent sous nos yeux, et auxquelles nous prêtons rarement attention.

— La librairie Hetzel met en vente la 9e édition des *Enfants du capitaine Grant*. Qui ne connaît cette merveilleuse odyssée de deux enfants à la recherche de leur père, qu'ils finissent par trouver dans une île déserte. C'est — le titre le dit et il a raison — un véritable voyage autour du monde, à travers les pays les plus pittoresques et avec les aventures les plus extraordinaires. L'éloge d'un pareil livre n'est plus à faire : l'Académie française l'a consacré, et tous les enfants l'ont lu. Ce volume est un de ceux qui ont commencé la réputation de M. Jules Verne, et il reste encore, malgré des succès qui ont suivi, un de ses meilleurs ouvrages. Si nous avions un reproche à adresser à l'auteur, ce serait d'être.... trop intéressant. Le charme qu'on goûte à le lire, la passion avec laquelle on dévore ces pages, fait trouver fade les œuvres qui n'offrent pas un attrait romantique et peut dégoûter certaines jeunes imaginations de lectures plus sérieuses. Mais ce reproche d'être trop intéressant, combien peu d'auteurs le méritent, et, malgré cette critique, ou peut-être à cause même de cette critique, nous sommes sûrs que les *Enfants du capitaine Grant*, surtout avec les jolies illustrations de Riou, seront un des volumes les plus recherchés au moment du jour de l'an.

— Les *Cent récits d'histoire de France*, de M. Ducoudray, se rapportent aux principaux épisodes de notre histoire, depuis les Gaulois jus-

qu'à 1815. Ils occupent chacun une page et sont illustrés d'une grande gravure. M. Ducoudray raconte d'une façon fort intéressante, et nous pouvons dire généralement fort exacte; des faits et peu de réflexions. Avec les commentaires des parents ou d'un professeur, qui sauront rattacher les récits les uns aux autres, on pourrait apprendre l'histoire de France aux enfants dans ce livre ; mais les commentaires seront encore plus nécessaires, pour corriger certaines appréciations fort regrettables qui déparent cet ouvrage. Ainsi le *seigneur féodal* donne une idée très-fausse du moyen âge ; ce qu'on dit des *jacques*, « ces hommes qu'on avait maintenus à l'état barbare, » (XXXVII) est dans le même esprit. Citons encore un passage sur Louis XVI « né pour obéir à Turgot, non lui commander, » (LXXXV) et certaines appréciations sur la Révolution, pour notamment la dernière phrase. A côté de cela, beaucoup de pages sont empreintes d'un esprit franchement religieux et très-impartial.

— Nous avons sous les yeux les cinq premières livraisons d'une nouvelle édition de l'ouvrage de M. Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés*, dont le *Polybiblion* a déjà parlé, et dont plus de vingt éditions ont été écoulées en six mois. Nous nous bornerons donc à annoncer cette édition, qui est publiée dans le format grand in-8, et illustrée par G. Doré, Vierge, Brion, etc. On relira avec un nouveau charme, à travers les gravures dont ils sont parsemés, les saisissants récits de l'habile écrivain, qui nous a promené d'une façon si émouvante à travers le *Pays des milliards* et les *Pays annexés*.

— La nouvelle édition des *Contes de Bretagne*, que vient de nous donner M. Paul Féval, est dédiée *à ses enfants :* « Je n'ai pu relire et corriger ces vieilles pages que je vous donne, dit-il dans sa dédicace, sans renaître aux souvenirs de ma jeunesse. J'ai revu l'ombre des grands chênes, j'ai entendu la voix de l'Océan, familière à mes premiers jours, et, en regardant loin, bien loin, j'ai retrouvé le sourire si bon de ceux qui me disaient quand j'étais tout petit : *Écoute la mère*. C'est un pays de bravoure que le nôtre ; les gens y meurent pour leur foi. J'écoutais ma mère qui m'apprenait à servir la France et à aimer Dieu par-dessus toutes choses. » Les *Contes de Bretagne* se composent de trois nouvelles intitulées : *Le joli château*, *Anne des Iles* et *la Femme blanche des marais*. Lisez les épisodes dont fut témoin le manoir de M. de Plougaz, ce *joli château* de Coquerel qui s'élevait sur une colline verte et fleurie entre Dinan et Becherel, — les aventures de la fille de Joël Bras, surnommée Anne des Iles, de païenne devenue chrétienne, et qui était comme la providence des naufragés, — l'histoire de Mme Blanche de Malestroit qui revenait visiter de nuit ses anciens domaines, glissant sans radeau ni barque sur les eaux tranquilles des marais de l'Oust, et dites-moi si la plume de l'illustre écrivain ne s'est pas surpassée dans ces légendes d'un intérêt si saisissant, d'une originalité si puissante.

— M. Raimond Lapointe, dans les *Déserts africains*, nous raconte l'histoire de Jean Finfin, brave petit Breton, embarqué par surprise sur un brick marchand, jeté sur la côte du Congo, puis marié de force à diverses princesses africaines, des mains desquelles il s'échappe aussitôt pour courir de nouveaux dangers, sauvant successivement de la mort un grand singe et un éléphant qui deviennent ses inséparables amis. Jean Finfin, on le voit, éprouve une série d'aventures extraordinaires. C'est une lecture plutôt récréative, bien que l'auteur, se servant des récits des voyageurs qui ont, en ces dernières années, exploré le centre de l'Afrique, ait cherché à donner à cet ouvrage, autant que possible, la couleur locale. De nombreuses illustrations, pleines d'*humour*, accompagnent le texte.

— Imprimées en gros caractères, illustrées avec goût, les *Vingt-cinq causeries d'une grand'mère* sont pour les tout jeunes enfants. *La Butte aux sangliers* est seule une petite histoire, touchante et émouvante, celle d'une petite fille orpheline placée par l'administration de l'assistance publique chez une brave Bretonne, veuve et sans enfants. Cette femme la soigne comme sa fille et l'aime comme si elle en était la véritable mère. Marie répond à ses soins et à son affection, si bien qu'un vieil oncle et une vieille tante, ayant retrouvé ses traces perdues pour eux depuis longtemps, et l'ayant fait venir chez eux pour l'adopter, durent la renvoyer dans sa chère Bretagne, car elle languissait et menaçait de mourir loin de la mère Chatel. Les autres causeries sont très-courtes et racontent presque toutes des histoires de petits enfants désobéissants, punis par où il ont péché, et profitant de la leçon pour se corriger. Aussi peut-on leur reprocher un peu de monotonie et une morale bien terre à terre.

— Dans son *Voyage en France*, faisant partie de la collection illustrée in-4 de la maison Mame, Mme Tastu fait parcourir toute la France à ses jeunes lecteurs, en vingt et un voyages. Elle met en scène un père qui, retenu à Paris par ses fonctions, remplace par des récits, au coin de la cheminée, les excursions qu'il avait promises à ses enfants pour leurs vacances. Elle raconte bien, d'une façon intéressante, donnant beaucoup de détails instructifs sur les diverses parties de notre pays, ses habitants, leurs mœurs, leur industrie, sur les monuments, faisant de fréquentes excursions dans le domaine de l'histoire, à l'occasion des lieux devenus célèbres par quelque événement. Mais ce voyage ne date pas d'hier. Il est de 1845. L'éditeur a bien cherché à le rajeunir; il a introduit beaucoup d'allusions aux faits de la dernière guerre, quelques mots sur des lieux qui fixent depuis peu l'attention, comme Lourdes. Malgré tous ses efforts et le luxe des illustrations représentant des vues et des monuments, ce livre appartient, par sa nature même, à ceux sur lesquels le temps a la plus désas-

treuse influence, par les changements qu'il amène. Il aurait fallu une refonte complète; les renseignements ne sont plus au courant de la situation actuelle. Nous regrettons que l'intelligent éditeur n'ait pas réservé ses soins pour un ouvrage qui ait plus d'actualité ou qui n'ait pas vieilli aussi rapidement.

— La collection des *Biographies nationales* que publie la librairie Mame s'est enrichie de deux nouveaux ouvrages que le public accueillera avec faveur. Le premier est la vie du *Maréchal Fabert, d'après ses mémoires et sa correspondance*, par M. E. de Bouteiller, ancien député de Metz. Ce volume est certainement l'un des plus intéressants de la collection, tant à cause du talent d'exposition de l'auteur qu'en raison de la grandeur et de la noblesse du héros dont il raconte la vie. Fabert, né le 15 octobre 1599, est, dit M. de Bouteiller, « le premier serviteur que Metz ait donné à la France. On ne saurait jamais assez connaître, assez honorer celui que la reine Anne d'Autriche disait être le plus grand homme de bien du royaume, et qu'un historien moderne n'a pas hésité à appeler *le plus honnête homme de son temps.* » A la guerre, Fabert était d'une intrépidité extraordinaire, et il sauva l'armée française dans cette fameuse retraite de Mayence (1635) que l'on a comparée à celle des Dix-Mille de Xénophon. A la cour, le désintéressement et la vertu de Fabert éclatent dans tous ses actes; il ne s'abaisse jamais au rang de courtisan, et Louis XIV rend publiquement hommage à la noblesse de son caractère. De nombreux écrivains avaient déjà célébré la mémoire de cet homme illustre, mais aucun ne l'avait fait avec autant de bonheur que M. de Bouteiller, qui s'est servi de nombreux documents inédits renfermés aux archives de Metz. Nous ne ferons qu'une réserve, c'est que l'auteur se soit peut-être trop attaché à faire la biographie de son héros, et n'ait pas suffisamment marqué la place que Fabert a occupée parmi ses contemporains.

Le second volume est la *Vie de François de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Grand*, par M. Ch. Cauvin. Cet ouvrage n'a pas l'érudition du premier, et l'auteur n'a pas puisé ses sources dans les archives. Cependant, il a su rendre son récit intéressant et digne du sujet. François de Guise fut le plus grand homme de guerre que la France ait possédé au seizième siècle, et les Espagnols, que son appr che faisait trembler, ne l'appelaient que « le grand capitaine de Guise. » Il fut aussi le politique le plus habile et le plus loyal de son époque. Ce prince personnifia la Ligue, cette grande croisade catholique contre l'envahissement de la Réforme. Sa générosité fut celle d'un héros quand le prince de Condé, chef des huguenots, tomba en son pouvoir; et le pardon qu'il accorda à son assassin, avant d'expirer, fut un grand acte de vertu chrétienne. M. Cauvin a assez bien rendu

ces scènes mémorables. Si son livre n'est enrichi d'aucune découverte, il résume du moins, d'une manière intéressante, les principaux historiens des guerres de religion, et il venge les ducs de Guise tant calomniés.

— Six ouvrages ont paru dans la charmante collection in-8 de la maison Hachette à l'usage de la jeunesse. Dans *Heur et malheur*, Mme Emma d'Erwin donne, sous une forme attrayante, de très-bonnes leçons aux enfants : c'est la lutte contre l'égoïsme, contre le découragement occasionné par une première faute, le triomphe de la persévérance, le succès récompensant la bonne conduite. Georges Marcey est un orphelin doué d'excellentes qualités; mais il est gâté par sa mère et ses grands-parents, et peu obéissant. Une grave désobéissance, qui faillit coûter la vie à lui et à une de ses petites cousines, accourue à son secours, et qui les mit en danger de mort, fut pour lui un avertissement salutaire. Un grand changement s'opéra en lui; mais ce n'était pas une conversion complète. Mis au collége, il obtint les premiers prix; mais son caractère indiscipliné lui fit faire quelques escapades. Puni par la prison, il réussit à s'évader; mais le remords le saisit quand il arrive près de la demeure hospitalière de son oncle. Il demande pardon, reconnaît généreusement ses torts et se remet au travail. La mort de sa grand'mère survient peu de temps après, puis la ruine de sa famille par le fait de l'infidélité d'un notaire. Il est obligé de renoncer à l'éducation brillante qu'il rêvait et que sa mère aurait voulu pouvoir lui procurer. Il entre dans le commerce de la soierie, à Lyon, passe par toutes les étapes de son métier, gagne, par sa régularité, sa bonne conduite et sa capacité, la confiance de ses patrons, obtient de bons appointements qui ramènent l'aisance dans la famille. Nous le laissons associé à ses patrons, et placé par eux à la tête de leur maison au moment où il se marie. Il y a là des scènes de vie de famille, d'amusements d'enfants fort bien décrites. Nous regrettons la conclusion, qui est un mariage entre cousin et cousine, chose à laquelle il n'est pas sans danger d'habituer la jeunesse. L'auteur, se mouvant dans le champ de la fiction, aurait pu conduire à une autre issue. Nous lui reprocherons aussi le caractère ridicule donné à madame Branjon : le travers des femmes qui s'adonnent trop aux soins de leur ménage est trop rare pour qu'il soit nécessaire de le critiquer, au risque d'exposer les enfants à se moquer de leurs parents et à trouver au-dessous d'eux ce qui peut leur apprendre à bien tenir une maison.

C'est au genre de récits d'aventures singulières que se rapportent *Montluc le Rouge* et le *Neveu de l'oncle Placide*. Le récit est bien conduit, quoique trop dialogué; mais on se demande où il aboutit. On y trouve de belles pensées, de nobles sentiments, mais rien ne

reste qui puisse profiter à l'intelligence et au cœur des enfants. Ce ne sont point des œuvres historiques; on se hasarderait beaucoup en disant que ce sont des peintures de mœurs américaines : car les deux scènes se passent en Amérique. Montluc est un des héros qui défendirent avec tant de patriotisme le Canada sous Louis XIV. Il s'était expatrié pour fuir la colère de Mazarin, et voulut encore travailler pour sa patrie sur le sol étranger. Sa bravoure, son intrépidité lui firent faire mille exploits contre les peuplades sauvages et contre les Irlandais, et lui méritèrent de rentrer dans les bonnes grâces du roi, lorsqu'il fut envoyé par le gouverneur pour demander des secours. Les jeunes imaginations seront fort excitées par ces aventures merveilleuses.

Le *Neveu de l'oncle Placide* appartient à notre époque. Il est à la fin, à la dernière page, pendant la guerre de 1870, retrouvé par des Américains partis à sa recherche pour le mettre en possession du riche héritage d'un véritable oncle d'Amérique. C'était un Breton qui, dans un moment de boutade, avait quitté ses parents, lesquels en moururent de chagrin, et était venu chercher fortune en Amérique. Il avait réussi, mais n'avait pu éviter la mort. Frappé subitement, il avait laissé ses bagages dans une gare. Au bout d'un mois, suivant un usage américain, ils sont mis en vente. L'acquéreur y découvre un testament, et se met à la poursuite de l'héritier, sans pensée de désintéressement, mais aussi sans désir de le frustrer. Rien n'est attachant comme le travail auquel il se livre, les excursions qu'il fait, au milieu d'une foule de contre-temps, pour arriver à lui. Le dernier épisode, qui se rapporte à la guerre, où tous se rencontrent sans se connaître, prisonniers de l'ennemi, et sur le point d'être fusillés, est du plus saisissant intérêt.

Une petite bergère a eu la tête tournée par une jolie poupée que lui a donnée la jeune fille du château et, plus tard, par la vue de beaux domestiques en brillantes livrées. Elle rêve de devenir femme de chambre pour être aussi bien habillée, et, dans le fond de son cœur, elle renonce à un cousin auquel elle est fiancée, parce qu'elle le trouve au-dessous de la position qu'elle ambitionne. Le cousin, déçu, va cacher son chagrin au régiment ; son départ cause la ruine et la mort de ses parents. Il trouble aussi le cœur de Jeanneton, qui a fait d'amères réflexions en voyant les domestiques qu'elle admirait se marier sans penser à elle. Son affection renaît pour son cousin, qui vient en congé. Il tombe malade, ne peut rentrer au jour où expire le temps qui lui est accordé, et est porté déserteur. La jeune fille obtient sa grâce par l'entremise des propriétaires du château, et se marie. Chloris, la poupée, pâtit du bonheur qu'elle avait failli compromettre. Elle est mise en morceaux par le jeune ménage. De là le nom de *Chloris*

et Jeanneton de cette histoire, plus romanesque dans le fond que dans la forme.

Le *courage et le dévouement* sont deux vertus sœurs, bien bonnes à inspirer aux enfants. On en trouve de beaux et touchauts exemples dans les trois histoires de ce volume. *La petite mère* est devenue chef de famille par suite de la mort de ses parents, malheureux Alsaciens, victimes de la dernière guerre. La sœur aînée est fiancée et attend le retour de Rodolphe de l'armée. Mais un de ses amis vient annoncer sa mort, et en même temps il sauve la vie des petits frères. Christine, n'ayant plus d'espérance, épouse l'ami par reconnaissance. Mais, au sortir de la mairie, Rodolphe apparaît. On juge de l'effet. Par un de ces hasards heureux que l'auteur a trouvés dans son imagination, le mariage est nul par vice de forme : Rodolphe épouse Christine, et celui qui s'était cru le mari de Christine s'unit à la petite mère. On voit que le romanesque ne fait pas défaut. — La *Monténégrine* n'en est pas dépourvue, et a ce mérite, tout d'actualité, de nous introduire dans les contrées qui sont maintenant le théâtre de la guerre. — L'*Irlandaise* est la fille d'un bandit qui sauve la vie d'un jeune homme tombé entre les mains des compagnons de son père. Le jeune homme veut l'épouser ; mais ses parents, honnêtes fermiers, ne veulent pas consentir à cette union. Il faut que la jeune fille leur sauve la vie et plusieurs autres circonstances pour vaincre la résistance des parents.

Les *Scènes historiques* retracées par Mme de Witt, sous des titres qui ne perdraient rien à être moins mystérieux, ont pour sujets : Louis IX à la croisade (1244-1254) ; —Philippe le Bel et les Flamands (1294-1305).— Henri, duc de Montmorency (1632) ; — Port-Royal des Champs (1609) ; — Law et la mer du Sud (1715-1720) ; — et madame de La Fayette. Dans ce volume, comme dans le précédent, le choix des scènes est très-varié, et comme personnages, et comme époques. Mme de Witt était à bonne école pour apprendre à dramatiser l'histoire, et elle a montré qu'elle en avait profité. Mais les charmes du style n'empêchent pas de se tenir en garde contre l'esprit de l'auteur, qui ne va pas toujours chercher ses inspirations aux sources les plus pures. Ainsi il y a, dans le *Nolite confidere principibus* et dans *Une porte fermée*, une sorte d'apologie du duc de Montmorency et des religieux de Port-Royal que nous ne saurions approuver. Nous avons été surpris de trouver sous une plume aussi élégante un néologisme comme celui-ci, qui est une véritable incorrection : « Mais si c'est sa règle, ma mère? *plaida* Anne. »

— Plusieurs volumes de la *Bibliothèque des merveilles* ont paru : *L'Or et l'argent* de M. Simonin, *La Poudre à canon* et *les Nouveaux explosifs* de M. Maxime Helène, *L'Imagination* de M. Th. Joly. Nous ne nous ar-

rêterons pour le moment qu'aux *Fêtes célèbres de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes*, de M. Frédéric Bernard, où il fait une revue rapide et précise des solennités de tous les âges, dans laquelle il caractérise les fêtes de l'Égypte, de la Perse, de la Grèce, de Rome et de la Gaule; de la France au moyen âge; du monde entier dans les temps modernes. Cet ouvrage s'étend aux cérémonies du sacre, aux carrousels, aux tournois, aux entrées royales, aux fêtes religieuses; il offre un intérêt très-vif et très-soutenu.

— Nous avons sous les yeux cinq volumes de la *Bibliothèque rose*, que poursuit avec le même succès la maison Hachette. Dans *le Vieux de la forêt*, par Mme de Stolz, un vieillard inconnu vit seul au milieu d'une forêt, en une masure désolée. Les habitants du village voisin, ne sachant pas son nom, l'appellent le *Maudit*, et toutes les apparences sont contre lui ; des vols se commettent, on l'on accuse ; un animal extraordinaire fait peur aux enfants et aux femmes, ce doit être lui encore, le Maudit, le sorcier : il s'est changé en bête pour commettre plus facilement ses mauvaises actions. Heureusement une famille parisienne vient s'installer dans une maison de campagne près de la forêt. La fille de la maison, Isabelle, entend parler du Maudit; elle s'intéresse à lui, va le visiter avec sa mère, le soigne dans sa maladie, et lui fait raconter sa mystérieuse histoire. Il y a une faute dans ce passé, mais cette faute a été expiée par le châtiment et purifiée par le repentir. Une vieille bonne démasque l'auteur véritable des vols, l'hypocrite jardinier de la maison de campagne. Tout se démasque, le vieillard est réhabilité ; peu après il est tué en sauvant des cornes d'un taureau furieux un de ses plus acharnés persécuteurs. Sa protectrice, Isabelle, avait raison : le *Maudit* meurt béni. Ajoutez à cette trame divers personnages : le grand-père d'Isabelle, vieux marin au cœur droit ; la petite-fille du *Maudit*, qui se dévoue pour lui; un domestique peureux et bête ; une fermière sotte et peureuse aussi; sa fille, qui croit aux sorciers, mais qui est guérie de sa frayeur par Isabelle, et vous aurez l'idée d'un livre attachant, émouvant, d'une lecture saine et intéressante, qui consacre la réputation déjà établie de Mme de Stolz et qui fera grand plaisir et, croyons-nous, grand bien à ses jeunes lecteurs et lectrices.

L'Enfant gâté est la très-prosaïque histoire d'un petit enfant dont toutes les volontés sont des ordres pour sa tante, tous ses caprices des gentillesses. Son tuteur, qui était colonel, vint un jour le réclamer avec l'intention de s'occuper de son éducation. Ce n'était point tâche facile, comme on peut en juger, mais il subit l'influence de ses petits cousins, les enfants du colonel, qui étaient fort bien élevés. Il parvint cependant à en entraîner un dans une désobéissance qui fallit leur coûter la vie : le colonel, qui passait, entend des cris, accourt et arrive pour tirer de l'eau son fils désobéissant au moment où il allait se noyer. Ce fut le der-

nier coup pour achever ce que nous pourrions appeller la conversion de l'enfant gâté. La tante triomphait et s'attribuait tout le mérite de cette éducation qui avait si bien tourné, mais qu'elle ne croyait pas avoir si mal commencée. Bien des enfants se reconnaîtront dans ce portrait et voudront pousser la ressemblance jusqu'au bout en se corrigeant.

C'est une morale très-pratique qui ressort des deux intéressantes nouvelles de miss Edgeworth, traduites par M. le conseiller Jousselin. Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même ; les faveurs de ce qu'on appelle la « chance » sont pour les hommes prudents et actifs, et non pour les paresseux et les étourdis. Basile Lowe, né avec les meilleures dispositions, dans les conditions les plus favorables pour être heureux, a gâté toute son existence par sa paresse, son inexactitude, et par ce que l'auteur appelle la procrastination (remettre toujours au lendemain). La série de ses aventures ne peut se raconter. Il manque le premier prix au collége pour s'y être pris trop tard et n'avoir pu achever sa copie. Faisant partie d'une ambassade envoyée en Chine, il prend ses notes de voyage sur des feuilles volantes, et souvent au crayon, se promettant de les copier le soir ; mais il revient en Angleterre sans les avoir retouchées, s'attarde à les rédiger, et est devancé par la publication d'un de ses compagnons. Il succède à son père comme libraire, et est bientôt ruiné par son inexactitude. Il passe en Amérique avec sa femme et son fils, dégoûtant ses protecteurs par son insouciance, et revient absolument ruiné. Un riche héritage inattendu est encore mangé de la même manière ; sa négligence va jusqu'à causer la mort de son fils unique, qu'il n'a pas fait vacciner à temps, malgré les remontrances de sa femme, etc., etc. Il y a peu de récits qui soient plus capables de captiver les enfants, et il leur suggérera de bonnes réflexions. — *Mourad le Malheureux* est dans le même genre que *Demain*. Un sultan était fataliste ; d'après lui, le succès ne venait que de la bonne ou de la mauvaise chance. Son grand vizir ne partageait pas son opinion. Le récit des aventures de Mourad le justifie complétement. Mourad, qui se plaint du sort, n'a perdu sa fortune, n'a été menacé de perdre la vie, n'a traîné une existence malheureuse, que parce qu'il a été poursuivi partout par sa négligence, sa paresse, son étourderie. Dans un voyage au désert, il s'égare pour avoir abandonné un instant la caravane ; il se fait voler parce qu'il a l'imprudence de compter son argent devant ses camarades ; il se fait chasser d'Égypte parce qu'il a imprudemment acheté d'un juif les vêtements de pestiférés qui répandent la contagion dans le pays, etc., etc. ; tandis que son frère, qui a fait les choses les plus ordinaires, mais prudemment et sensément, a amélioré considérablement sa position, et est devenu un personnage important de Constantinople.

On trouve le pendant de *Demain* dans *la Famille Harel*, de Mlle Gouraud, livre écrit avec beaucoup de tact et ne pouvant que faire du bien aux enfants, dont il excitera vivement la curiosité. Mme Harel est de bonne heure veuve d'un médecin de Dijon; elle se consacre tout entière à l'éducation de ses enfants, qui répondent pleinement à ses désirs. Avec des caractères divers et un fond de qualités qu'ils développent sous la bonne direction de leur mère, ils arrivent tous à de belles positions, récompense de leur travail et de leur persévérance. Le second prend la carrière de son père, et doit son brillant mariage à un de ses amis, jeune orphelin devenu comme leur frère, par le bon accueil qu'il a reçu dans la famille. Georges, l'aîné, qui se destinait à la magistrature, entre, après un échec, dans l'industrie, en Alsace d'abord, puis en Suède, où son intelligence autant que son caractère lui attirent toutes les sympathies. Il revient au milieu des siens avec une belle fortune, dont il fait jouir sa mère et tous les siens. La mort vient jeter une grande tristesse dans ces vies si dignement remplies; mais elle ne ressère que plus étroitement les liens qui unissent ceux qui restent. Ces situations diverses amènent une grande variété dans le récit; mais ce qui en fait le plus grand charme, c'est la peinture de la vie de famille, de la vie d'union sous la bienfaisante influence de la mère.

— *Le Château de la Pétaudière* est aussi un excellent et attrayant livre pour les enfants. Il plaira surtout aux jeunes filles, auxquelles il donnera la noble ambition d'imiter Marie-Ange de la Roche-Ploërhouet. Cette enfant, devenue orpheline, fut recueillie par son oncle, M. de la Thaudière; elle entrait dans une famille où les enfants étaient insupportables, au point de rendre leur mère malade; ils avaient fait donner à leur château le nom de château de la Pétaudière. Aimée des uns, elle était détestée des autres; mais elle aimait tout le monde, et finit par se faire aimer de tous par sa bonté et son dévouement. Sa présence transforme la maison; elle donne aux enfants l'amour du travail, et amène le bonheur dans cet intérieur.

VISENOT.

THÉOLOGIE

Exposition du dogme catholique. Préparation de l'Incarnation par le T.-R. P. M.-L. MONSABRÉ, des Frères-Prêcheurs. Carême de 1877. Deuxième édition. Paris, Ed. Baltenweck, 1877, in-12 de 416 p. — Prix : 3 fr.

Quiconque a lu ou entendu le P. Monsabré ne contestera pas, je pense, l'originalité de son enseignement. Cet enseignement, le P. Monsabré l'a

emprunté à la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, dont il s'est merveilleusement approprié les doctrines même les plus abstruses, au point de les rendre, non-seulement saisissables, mais encore saisissantes. En écoutant ou en lisant le conférencier de Notre-Dame, on apprend à connaître et à goûter saint Thomas ; on aperçoit, on mesure même les vastes proportions de l'édifice où son génie a abrité, si je l'ose dire, la synthèse catholique. Mais ne fais-je ici que l'éloge de saint Thomas ? Tout orateur, tout écrivain n'était pas propre à faire ainsi connaître et admirer le docteur que l'Ordre dominicain proclame à bon droit sa plus haute gloire théologique ; si le P. Monsabré continue à y réussir, c'est que le commerce de saint Thomas et de l'école thomiste l'a familiarisé avec tous les secrets d'une doctrine où lui-même est devenu un maître ; c'est aussi qu'il la pare de riches images, c'est qu'il l'échauffe des mouvements de son éloquence. A l'appui de cette dernière assertion, j'indiquerai un admirable passage sur l'arbre de la Croix.

La marche logique des idées amenait cette année le P. Monsabré à traiter de la préparation de l'Incarnation, à en rechercher les causes, à étudier les circonstances dans lesquelles ce grand événement devait s'accomplir. Que l'on accepte l'hypothèse brillante et pieuse d'après laquelle le Verbe se fût incarné, lors même que l'homme n'eût point péché, pour être dans une chair impassible le pontife d'une création sans tache ; ou bien, qu'avec le P. Monsabré et l'Ordre dominicain, on écarte cette opinion comme insuffisamment prouvée, il n'en demeure pas moins vrai, d'une part, que l'Incarnation est l'œuvre de Dieu par excellence, et, d'autre part, que, dans le plan providentiel qui nous régit, la réparation du péché en a été la cause déterminante. Le péché que l'Incarnation du Verbe devait réparer, c'est principalement celui qui a atteint dans sa source la race humaine tout entière, c'est le péché originel. Trois conférences sont consacrées à en préciser la nature, à en expliquer la transmission, à en exposer les suites. A la lumière de l'enseignement thomiste, qui est aussi celui des plus illustres écoles et des plus grands théologiens, bien des nuages se dissipent, bien des ténèbres reculent, et la justice comme la miséricorde divines apparaissent avec un éclat invincible. Ce n'est pas la première fois que l'apologétique contemporaine abordait, dans la chaire de Notre-Dame, le dogme du péché originel ; faut-il rappeler les puissantes conférences du P. Lacordaire sur la *chute et la réparation de l'humanité ?* Les conférences du P. Monsabré ne souffrent pas d'un tel voisinage, et le souvenir de son glorieux ancêtre le protège, mais ne l'amoindrit pas. Il est un point cependant sur lequel le P. Lacordaire ne se fût pas tout à fait entendu avec son successeur. L'une des conférences où le P. Lacordaire révèle le mieux ce don d'observation

morale qui lui est commun avec les maîtres de la chaire française, est intitulée : *Des signes de la chute dans l'humanité ;* or, ces signes n'ont pas aux yeux du P. Monsabré l'évidence que beaucoup d'apologistes leur ont attribuée. « Je me tiens, » dit-il, « à la définition que j'ai donnée de l'essence du péché originel ; et, pour le fait, ma foi et ma raison, sans chercher l'appui d'un argument équivoque, se contentent de l'enseignement de l'Église, confirmé par l'universelle et constante tradition du genre humain. » Certes, le P. Monsabré soutient avec une rare vigueur la thèse qu'il a adoptée ; il n'ignore pas néanmoins qu'en-dehors de toute erreur janséniste et même de toute exagération systématique, sans se heurter aux condamnations qui ont atteint les propositions 26 et 55 de Baïus, les théologiens les plus sûrs, comme Tournely et Gerdil, ont cru reconnaître dans l'humanité tombée un excès de concupiscence qui n'eût pas affligé l'état de pure nature, et dont le douloureux spectacle nous aide à conjecturer qu'il y a eu à l'origine désordre et déchéance.

Le P. Monsabré, qui excelle à exposer et à défendre la doctrine de s n Ordre, tenait surtout à la justifier sur un sujet où les reproches dont elle a été l'objet contristaient sa double piété filiale. La dernière conférence du volume que nous annonçons glorifie toutes les prérogatives de la Mère que le Verbe devait choisir, et un appendice final démontre que, longtemps avant la définition du dogme de l'Immaculée Conception, de nombreux théologiens dominicains avaient adhéré à cette croyance, et s'étaient fait gloire de la professer.

A. Largent.

La Tradition catholique sur l'infaillibilité pontificale, *ou la Définition du concile du Vatican devant l'Écriture, les Pères et l'histoire,* par Mgr l'Archevêque de Bourges. Paris, Palmé, 1875-1877, 2 vol. in-8 de xxii-600 p. — Prix : 15 fr.

L'Église, en définissant les dogmes, ne fait qu'affirmer ce que les siècles ont cru, ce que la tradition a répété depuis les temps des apôtres. Aussi la grande preuve de l'origine divine des vérités catholiques est-elle surtout traditionnelle et historique : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus,* écrivait Vincent de Lérins dès le cinquième siècle.

Mgr l'archevêque de Bourges a voulu rendre à l'infaillibilité pontificale cet invincible témoignage. Il s'est livré à un travail immense ; il a lu les écrits des théologiens, et de ceux qui ont défendu la foi et de ceux qui l'ont attaquée ; il est remonté jusqu'aux sources, il a compulsé les écrits des Pères, les décrets des conciles, les lettres mêmes des empereurs. Il a suivi, pendant dix siècles, la longue et difficile histoire de l'Église, pour y reconnaître l'action et l'autorité du

Pontife romain. Nous avions déjà, sur des questions ou des époques particulières, des études complètes, mais le mérite unique de cette œuvre nouvelle, c'est d'avoir réuni toutes ces armes dans un vaste arsenal, d'avoir déposé toutes ces richesses dans le même trésor, d'avoir fait entendre toutes ces voix dans un même concert.

Qu'on juge du mérite et de l'utilité de ce livre par un seul exemple. Nous avons lu dans Bossuet (*Defensio declarationis*) la vaine et subtile distinction entre le siége et celui qui l'occupe. Ne semble-t-il pas que ce soit la doctrine expresse de la tradition catholique, lorsqu'on entend Bossuet invoquer au nom de tous le témoignage de saint Léon le Grand : *Aliud sunt sedes, aliud præsidentes ?* (Epist. LIII.) Mais si l'auteur de la déclaration de 1682 n'a cité qu'un seul témoin, c'est, hélas! qu'il n'aurait pu en citer deux. En outre, il savait bien — lui qui connaissait si parfaitement les écrits des Pères — que les paroles de saint Léon n'ont jamais voulu signifier ce qu'on leur fait exprimer. Eh quoi! lorsque le pape Léon écrit au patriarche de Constantinople, Anatolius, que les fautes de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, ne peuvent porter préjudice aux droits de son église et la priver du premier rang après l'Église de Rome, « parce qu'autre chose sont les siéges, autre chose ceux qui les occupent, » vous concluez que saint Léon enseignait l'*indéfectibilité* de l'Église de Rome et non l'*infaillibilité* des Pontifes! Mgr de Bourges n'a pas seulement discuté le texte cité par Bossuet, il a recueilli dans Baluze cinq autres témoignages. Il est vrai que Baluze ne voit plus, dans la lettre de saint Léon, une sorte de définition de la doctrine gallicane, l'affirmation absolue de la distinction entre *le siége et le siégeant, entre la Chaire romaine et le Pontife romain*. Il y aperçoit seulement *des indices manifestes et clairs*. Cependant les autres preuves traditionnelles qu'il apporte sont plus faibles encore. Quatre sont en-dehors de la question. La dernière n'est d'aucune valeur. Quelle valeur, en effet, peut avoir un discours du calviniste du Ferrier, orateur du roi de France au concile de Trente? Cet homme, qui, au dire de Pallavicini, indigna tout le monde, même les Français, deviendrait l'organe de la tradition!

L'éminent auteur a consacré plus de vingt pages à l'étude de cette distinction entre le siége et celui qui l'occupe. Les autres questions sont traitées avec la même ampleur, avec une égale abondance de détails et de preuves. Le style est grave, sans ornements recherchés : l'œuvre entière est un monument aux lignes sévères, où l'on n'a recherché que l'indestructible solidité. Ce n'est pas le langage animé de la polémique, c'est la parole d'un des juges de la foi, qui siégea au concile du Vatican, et qui dit pourquoi il a défini le dogme et comment il avait éclairé sa foi avant de l'imposer à tous.

Le titre indique le plan du livre. Mgr de Bourges donne tout d'a-

bord quelques notions nécessaires sur l'infaillibilité pontificale, il expose les erreurs, il présente les textes de l'Écriture, il montre en peu de paroles l'harmonie du plan divin, il réfute la « distinction gallicane entre le siège et le siégeant. » Il commence alors la série des dix premiers siècles et en recueille les témoignages.

Les questions plus importantes, soit par la force des preuves qu'elles fournissent, soit par les difficultés qu'on en tire, sont traitées avec plus d'étendue. Telles sont l'histoire du pape Libère au quatrième siècle, celle du concile de Chalcédoine au cinquième, la condamnation d'Honorius au septième siècle. L'illustre auteur nous permettra de ne pas être entièrement de son avis sur le concile de Rimini et la prétendue défection de l'épiscopat. Il écrit que « l'immense majorité de l'épiscopat était contre le Pape et la foi de Nicée (I, 245). » Nous reconnaissons que l'infaillibilité du corps épiscopal est librement controversée entre les théologiens, mais nous pensons qu'au quatrième siècle la majorité des évêques fut fidèle aux doctrines catholiques. Sans doute, on obtient un chiffre considérable en ajoutant aux *quatre cents* évêques de Rimini les *cent soixante* de Séleucie et des autres conciles ariens ou semi-ariens de Sirmium, d'Antioche, de Milan, d'Arles et de Béziers; mais on oublie que le plus souvent ce sont les mêmes évêques, chefs de la grande armée arienne, qui viennent siéger dans ces divers conciles, et surtout si l'on néglige de comparer la somme, si grande qu'elle soit, au nombre total de l'épiscopat de ce temps. L'Afrique seule ne pouvait-elle pas réunir des conciles provinciaux de plus de *trois cents évêques?* — Nous avons été aussi surpris que, dans la longue dissertation sur Honorius, Mgr de Bourges, qui résume très-complétement les travaux antérieurs, n'ait point apporté la preuve la plus saillante pour établir que les lettres ne sont pas *ex cathedra*, la preuve tirée des dates. Elle a cependant été mise en lumière par M. Brugères dans son remarquable *Traité de l'Eglise* (p. 164, 165); elle avait déjà été invoquée par Legrand (*de Incarnatione*) et par Corgne (*Dissert. sur le monothélisme*).

Nous espérons que Mgr de Bourges achèvera cette œuvre si bien commencée. Il a découvert les bases inébranlables de la tradition dans les dix premiers siècles, il lui reste à exposer la négation partielle de ce dogme à l'époque lamentable du grand schisme d'Occident et des conciles de Constance et de Bâle. Nulle étude ne jette une plus vive lumière sur l'histoire des dogmes que la connaissance des erreurs qui les ont attaqués.

EUG. POUSSET.

La sainte Vierge, par l'abbé U. Maynard, chanoine honoraire de Poitiers, ouvrage illustré de 14 chromolithographies, 3 photogravures, et 200 gravures, par Huyot, dont 24 hors texte. Deuxième édition, précédée d'un bref de Sa Sainteté. Paris, Firmin-Didot, 1878, gr. in-8 colombier de xx-528 p. — Prix : 30 fr.

Ce splendide ouvrage est, quant au fond littéraire et quant à la forme typographique, le monument le plus complet et le plus magnifique élevé en l'honneur de la Vierge mère de Dieu. La plume brillante et expérimentée à laquelle nous le devons unit à la flamme de l'apôtre la science et l'orthodoxie du théologien, et la grâce du poëte ; le plan de l'œuvre est aussi simple que vaste et complet : trois parties : *la Préexistence ou préparation ; — la Vie ; — le Culte de Marie.* Pour les faits, l'auteur a fondu harmonieusement tout ce que les Écritures, les Pères, les théologiens fournissent sur ce grand sujet, tout en puisant avec prudence dans les apocryphes et les légendaires. Pour les idées, il s'est inspiré des mystiques. Pas de dissertations, d'appareil scientifique ou théologique ; « une exposition sereine, qui tend à faire arriver de la splendeur du vrai au vrai lui-même, de la beauté à la vérité. » Nous voyons d'abord Marie prédestinée, choisie de toute éternité, montrée aux anges, annoncée par les prophètes et les oracles, figurée et symbolisée par les saintes femmes, les faits et les emblèmes de l'Ancien Testament. Nous suivons, dans les légendes païennes et mythologiques, en Égypte, en Chine, en Perse, en Grèce, à Rome, et jusque chez les Druides, la trace des prophéties et de la tradition concernant l'enfantement d'une vierge et la venue du Messie. La deuxième partie déroule devant nous la vie de Marie jusqu'à son Assomption. Enfin, dans la troisième partie, nous suivons le culte de la sainte Vierge depuis l'Évangile, les légendaires et les liturgies apostoliques, dans les catacombes et les écrits des Pères, jusqu'au concile d'Éphèse ; nous le voyons ensuite se répandre en Orient et en Occident, en France, jusqu'à nos jours ; nous en étudions les pratiques, les fêtes, les pèlerinages, les indulgences, et enfin l'influence, non-seulement sur les mœurs et pour le bien, mais sur la poésie et les arts.

Comme forme typographique, rien de plus beau et de plus artistique que ce volume, auquel chaque siècle et chaque génération apporte son splendide tribut d'ornementation ; toutes les époques, tous les styles, toutes les nations, tous les génies fournissent leurs œuvres les plus belles et les plus caractéristiques ; que de diverses manières de traiter cet inépuisable et divin sujet ! Après les primitives images de Byzance et des catacombes, les mosaïques, les précieuses miniatures et les vitraux naïfs du moyen âge, nous passons en revue les peintres allemands, flamands, espagnols, l'école italienne,

avec ses phases si touchantes et si instructives, jusqu'aux chefs-d'œuvre des grands maîtres du quinzième et du seizième siècles, et même jusqu'à nos jours, puisque Ingres et Flandrin apportent aussi leur part dans ce magnifique défilé religieux et artistique. Il n'est personne ayant le culte du beau et le goût des arts, il n'est surtout pas de chrétien qui ne veuille se procurer la jouissance de feuilleter, d'étudier et de posséder un livre dans lequel tous les genres d'attraits sont si complétement réunis. EMMANUEL D'AUBECOURT.

SCIENCES.

The Jukes, *a study in crime, pauperim, disease and heredity, also further studies of criminals*, by R. DUGDALE. New York, Putmam's sons, 1877, in-8 de 200 p.

L'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs est le résultat de recherches faites à l'instigation d'une association pénitentiaire de New York. Il se divise en deux parties.

Dans la première, sous un nom supposé *the Jukes*, l'auteur étudie et décrit une famille réelle, existante, connue pour ses méfaits renouvelés de génération en génération. C'est une de ces monographies si en honneur aujourd'hui. En remontant à 1740, on ne compte pas moins de 540 personnes reliées à cette famille par un sang légitime ou illégitime, et 169 par mariage ou cohabitation. Les traits caractéristiques de ces 709 personnes sont relevés dans de vastes tableaux généalogiques, aussi exactement que le permet le grand nombre des sujets à examiner. Tous ces individus ne sont pas des criminels ; un certain nombre semble même à l'abri de tout reproche : mais la moisson de crimes, de vies intempérantes, vagabondes ou licencieuses reste assez abondante pour donner lieu à d'intéressantes réflexions. C'est l'objet d'un second travail. Après avoir résumé, en effet, l'existence de tout ce monde, après avoir pris un à un les cas les plus dignes d'attention et les avoir étudiés minutieusement, l'auteur est appelé naturellement à développer quelques conclusions générales et à formuler quelques lois. Ces conclusions et ces lois touchent particulièrement aux rapports de l'hérédité, du milieu et du paupérisme avec la criminalité.

La seconde partie : *Further studies of criminals*, renferme des observations analogues, sauf que ces nouvelles observations, au lieu d'être concentrées sur une seule famille, sont réparties sur des individus pris au hasard dans deux prisons de l'État de New York. Il en résulte que l'auteur s'attache moins aux effets de l'hérédité et du milieu, et examine davantage d'autres éléments de la criminalité, tels que l'état

de récidive, la nature de la profession, les habitudes d'intempérance, etc. Le grand nombre des sujets étudiés donne encore à cette seconde partie un grand intérêt. Comme dans la première, des tableaux synthétiques sont ingénieusement, quoique quelquefois un peu obscurément combinés avec l'analyse des cas les plus curieux. L'auteur termine, de même, cette étude par des considérations générales. Il critique le régime pénitentiaire en usage dans cet État, recommande l'introduction du régime cellulaire ou de séparation parmi les condamnés; puis, non content de réprimer le mal avec discernement et voulant le prévenir, il indique des mesures d'ordre matériel et moral propres à ce but, notamment un système d'éducation assez original. Sur ce point, il est à regretter que M. Dugdale paraisse négliger complétement le rôle de la religion dans la solution des graves problèmes qu'il aborde.

Malgré cette lacune, cet ouvrage renferme trop de faits, traite de questions trop intéressantes pour ne pas être lu avec profit.

L. E.

Traité de la science des finances, par Paul Leroy-Beaulieu, professeur de finances à l'École libre des sciences politiques, directeur de l'*Économiste français*. Paris, Guillaumin, 1877, 2 vol. in-8 de VII-746-607 p. — Prix : 24 fr.

Plusieurs années d'études approfondies sur les matières de finances, jointes à un enseignement spécial fort suivi, ont donné à l'auteur de ces deux volumes une compétence incontestée. Le présent *Traité* offre au public comme un ensemble coordonné des travaux et des publications multiples auxquels M. Leroy-Beaulieu a jusqu'ici consacré une vie laborieuse.

Cet ouvrage est complet; je dirais presque trop complet; car, en général, ses diverses parties sont développées d'une manière qui ne convient à vrai dire qu'aux hommes adonnés à cette branche et profondément versés dans ce genre d'études. On peut au moins regretter que la disposition matérielle ne fasse pas ressortir le fond de la doctrine exposée dans les divers chapitres, au milieu des développements parfois considérables qui n'en sont que l'application. A notre sens, l'ouvrage aurait gagné de la sorte et aurait eu plus d'utilité pour les débutants dans la science financière.

Quoi qu'il en soit, ce regret ne fait qu'attester en définitive un mérite vraiment rare aujourd'hui, celui d'un travail complet, où l'auteur a recherché tous les côtés de son sujet et, si l'on peut ainsi parler, a fouillé toutes les parties. On peut ne pas partager certains points de vue, ne pas adopter plusieurs de ses conclusions; on ne peut lui reprocher d'avoir écarté les questions sans les étudier.

Tel qu'il est, ce *Traité* est divisé en deux parties, correspondant chacune à un volume. La première est consacrée aux revenus publics, la seconde à la mise en œuvre de ces revenus, c'est-à-dire au budget et au crédit public; et, sous ces grandes divisions, sont classées et déduites les matières multiples que doit comprendre un pareil ouvrage. La science des finances, comme l'expose l'auteur, consiste à « connaître comment un État peut se procurer des ressources en ménageant autant que possible les intérêts des particuliers et en respectant la justice. » C'est, on le voit, la connaissance entière de l'instrument, mais restera l'usage qui en sera fait, avec ou sans raison, d'une manière utile ou, au contraire, d'une façon désastreuse. Cela relèvera de l'administration, de la politique; ce sont d'autres sciences. L'auteur aborde à peine la première, il n'avait rien à dire de la seconde.

Les revenus de l'État sont de plusieurs sortes. Ils peuvent provenir du produit naturel de biens immeubles qui lui appartiennent, tels que les grandes forêts, ou résulter du produit de l'impôt; c'est la grande ressource régulière des États modernes. C'est aussi ce qui exige les principaux développements de la part de l'auteur. Impôt proportionnel ou progressif, impôt sur le capital ou sur le revenu ! Ces questions chaque jour agitées et qui souvent passionnent, sont ici abordées avec le calme qui convient à une œuvre d'enseignement et de science.

Puis viennent, exposées avec ampleur, les matières plus spéciales, mais non moins importantes, des impôts directs, de ceux qui frappent les personnes, les terres, les industries, des impôts indirects, des droits de douanes. Il n'est pas besoin de rappeler que les théories de l'École libre-échangiste sont professées fort nettement.

Lorsque les revenus sont créés et rassemblés, il importe de les mettre en œuvre, de dresser le budget, dont la préparation, la discussion, le vote et enfin l'exécution occupent les premiers chapitres du second volume. Chemin faisant, et à propos des diverses manières de procéder, l'auteur compare les agissements des autres pays. L'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne, sont ceux dont, le plus souvent, il cite l'exemple et expose les pratiques. Si la manière anglaise est souvent prônée, c'est avec preuves à l'appui et l'on ne saurait au moins taxer l'auteur de parti pris. L'histoire fournit plusieurs pages. Dans les débats parlementaires qui se sont produits depuis tantôt un siècle, bien des réformes ont pris naissance, et, en maintes circonstances, les questions financières et d'impôts se sont trouvées en jeu. Un discours, un rapport, mettent-ils en lumière un point de doctrine, des passages saillants en sont donnés, et l'intérêt du livre est ainsi relevé. Trop rarement, toutefois, la source des

citations est indiquée; nous aurions voulu pouvoir nous reporter aux documents dont nous lisions des extraits.

La dernière partie de ce volume, comme de tout l'ouvrage, est consacrée au Crédit de l'État. Les problèmes les plus complexes sont nettement étudiés, notamment ceux qui se rattachent aux emprunts et aux diverses opérations qu'ils occasionnent. Sont-ils un bien, sont-ils un mal? Est-il vrai qu'un État sans dette est quasi un État sans crédit? Ces questions et nombre d'autres sont étudiées avec développements. Mais une des parties les plus importantes de toute cette discussion est celle où l'auteur compare l'impôt et l'emprunt. Comme des écoles opposées sont en présence, et prétendent, l'une que, pour les travaux extraordinaires, il est préférable de recourir à des emprunts, tandis que l'autre, repoussant ce système, veut que l'on ne grève pas l'avenir, mais qu'on s'impose d'une manière extraordinaire, supportant ainsi soi-même les conséquences de ses propres actes, on suit avec intérêt la discussion, résumée avec un soin spécial. Le volume se termine par un chapitre sur le cours forcé des *billets d'État* ou des billets de banque.

Somme toute, nous ne saurions trop recommander cet ouvrage, où se trouvent réunis et présentés en un seul faisceau les résultats de nombreux travaux et d'une science profonde. G. DE S.

Les Volcans et les tremblements de terre, par K. FUCHS, professeur à l'Université de Heidelberg, 2e édition. Paris, Germer-Baillière, in-8 de VIII-279 p., 36 fig., 1 carte. (*Bibliothèque scientifique internationale.*) — Prix : 6 fr.

Les phénomènes volcaniques et même les tremblements de terre, par leur grandeur, leur soudaineté et leurs ravages, ont, à toute époque, vivement frappé l'imagination des hommes. Là où la poésie des anciens aimait à voir l'éclat et la flamme de la forge des cyclopes, la science moderne, jusqu'à ces derniers temps, laissait encore une large place à l'hypothèse qui devance les recherches exactes. Doit-on toutefois reléguer au rang des théories vieillies celle qui regarde ces grands phénomènes naturels comme « les réactions de la masse ignée et fluide de l'intérieur du globe sur la croûte terrestre solidifiée (p. 1)? » Faut-il admettre avec M. Fuchs que « loin d'être les effets divers d'une même cause fondamentale, ils sont le plus souvent les effets semblables produits par les causes les plus diverses (p. 2)? » Nous avouons, pour notre part, qu'une pareille proposition nous paraîtrait d'autant plus réclamer une démonstration rigoureuse, que M. Fuchs semble lui-même la contredire quelques lignes plus bas. Il affirme, en effet, que, « malgré des différences intimes, nous sommes

obligés d'admettre une liaison nécessaire et inséparable entre les phénomènes volcaniques, » et, plus loin, que « la cause fondamentale des éruptions et de certains tremblements de terre n'a pas été trouvée (p. 4 et 98). » Au surplus, le savant auteur se préoccupe avant tout d'exposer les faits dans leurs moindres circonstances ; il s'arrête sagement à la limite de l'expérience, en écartant toute hypothèse. Il dresse un répertoire riche en documents intéressants, où chacun puisera avec profit.

Le premier livre, consacré aux volcans, décrit, par de nombreux exemples, les phases des éruptions et la structure de la masse montagneuse que le volcan construit peu à peu lui-même, les dégagements de gaz et de vapeur qui témoignent d'une activité chimique uniforme dans sa gradation ; les coulées de lave dont les torrents incandescents sont le théâtre de réactions incessantes, etc... Revenant un moment à la question théorique, l'auteur déduit des résultats d'observation la cause immédiate des éruptions, savoir la lutte entre les vapeurs que fournissent les infiltrations de la mer, et les laves maintenues bouillantes dans le foyer souterrain. Le deuxième livre présente le récit des tremblements de terre avec leurs manifestations variées, depuis la trépidation du sol au voisinage des volcans jusqu'aux secousses provoquées par tous les mouvements généraux de l'écorce terrestre. Les volcans boueux forment le sujet du troisième livre ; par leur origine, ils se rattachent tous à des sources de gaz et de vapeur gênées par des boues argileuses ; mais, par leur température et leurs produits, ils se distinguent en deux groupes, suivant que la vapeur d'eau ou les hydrogènes carbonés y dominent. Parmi les sources, ordinairement très-chaudes et très-minéralisées, qui jaillissent en si grand nombre autour des volcans, quelques-unes, chargées de silice, offrent un véritable caractère éruptif : telles sont, entre autres, les geysers d'Islande et ceux du Yellowstone décrits dans le quatrième livre. Leur intermittence provient des mouvements de l'eau surchauffée et soulevée par la vapeur dans la cheminée souterraine ; mais l'état éruptif n'est que transitoire, et le geyser, agrandissant lui-même son bassin par les dépôts qu'il apporte, se refroidit et redevient une source tranquille. La seconde partie du volume est consacrée à la description géographique des volcans ; c'est, à coup sûr, l'énumération la plus complète qui en ait été faite. Le lecteur est donc assuré de trouver ainsi réunis les documents les plus nombreux sur ce chapitre intéressant de l'histoire de la terre. A. Delaire.

Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes (*insectes, myriapodes, arachnides, crustacés*), par M. Émile Blanchard, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Ouvrage illustré de 200 figures intercalées dans le texte et de 10 planches tirées à part. Deuxième édition. Paris, Germer-Baillière, 1877, gr. in-8 de 714 p. — Prix : 25 fr.

M. Émile Blanchard vient de faire paraître, sous ce titre, un des ouvrages les plus complets et les plus intéressants que l'on ait sur la matière. Il parle d'abord du *monde des insectes*, et montre avec quelle profusion les insectes sont répandus dans la nature et quelle utilité chaque genre peut offrir. Après les avoir étudiés au point de vue de leurs mœurs, de leurs instincts, de leur organisation et de leur développement, l'auteur jette un coup d'œil *sur la science aux prises avec le monde des insectes*, et indique les œuvres les plus célèbres qu'elle a produites. Il passe ensuite en revue *les caractères des animaux articulés, la charpente extérieure et les organes du mouvement des insectes, leur système nerveux, les organes de leurs sens, les appareils et les fonctions de leur nutrition, leurs sécrétions et leur reproduction.* Enfin, après avoir donné les détails essentiels de l'organisation des insectes en général, l'éminent professeur passe à l'étude de chaque genre d'insectes, esquisse l'histoire particulière des représentants de chacune des grandes divisions, et suit ces différentes espèces dans leurs métamorphoses, dans les manifestations de leurs habitudes, de leurs instincts. Il commence par les lépidoptères : après une analyse physique très-détaillée, dans laquelle il est amené à parler de la chenille et de la chrysalide, il entre dans l'examen de chaque espèce : voici d'abord des lépidoptères, qui se divisent en diurnes et en nocturnes; puis les différentes familles qui composent ces deux classes (papilionides, nymphalides, sphingides, noctuélides, bombycides, phalénides, etc.). Après la classe des lépidoptères, vient celle des hyménoptères, que l'auteur décrit avec un soin tout particulier. De même que pour les lépidoptères, il indique les habitudes de ces insectes, les époques où ils paraissent, leurs métamorphoses, les endroits où l'on peut les trouver, etc. Voici ensuite la classe des coléoptères et les vingt et quelques familles entre lesquelles sont répartis ces insectes (scarabéides, lucanides, hydrophélides, etc.). Voici, enfin, les orthoptères, les thysanoptères, les névroptères, les hémiptères, les aphaniptères, les diptères, les anoplures, les myriapodes, les arachnides et les crustacés.

Ce bel ouvrage, illustré de 200 figures et de 40 planches, n'est pas seulement précieux pour les jeunes entomologistes; il se recommande à tous les lecteurs par l'abondance et l'intérêt des détails, comme par la richesse des illustrations. H. de B.

Le Ciel, *notions élémentaires d'astronomie physique*, par Amédée Guillemin. Cinquième édition, entièrement refondue, considérablement augmentée, et contenant 62 grandes planches dont 22 tirées en couleur, et 361 vignettes insérées dans le texte. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de IV-969 p. — Prix : 30 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de ce bel ouvrage, il y a un an (t. XVII, p. 488); nous devons y revenir aujourd'hui qu'il est arrivé à son terme. Non-seulement l'éditeur nous a donné les cinquante-cinq livraisons annoncées, mais l'ouvrage a pris plus d'extension qu'on ne le croyait, et il a fallu en ajouter cinq autres, ce qui porte à près de mille le nombre des pages. Après un avant-propos dans lequel est expliquée la refonte nécessitée par les progrès de la science, notamment en ce qui concerne l'analyse spectrale et l'étude des fragments de matière cosmique qui ont rencontré notre planète et que l'on a pu recueillir, l'auteur entre en matière, en commençant par le soleil. Le soleil dans le *monde solaire*, c'est-à-dire l'astre lui-même, sa distance, ses dimensions, son mouvement et sa constitution; et les planètes, depuis les plus rapprochées jusqu'aux plus éloignées, sont successivement passées en revue. Puis vient le tour des corps de moindre dimension qui se trouventégalement dans le système solaire : comètes, étoiles filantes et lumière zodiacale, dont l'étude clôt la première partie. — La deuxième partie traite du *monde sidéral*, étoiles et nébuleuses, de leur nombre, de leur nature, de leur constitution, de leurs distances et de leurs mouvements; enfin de la structure de l'univers visible; premières hypothèses, systèmes modernes et contemporains. — La troisième partie est formée d'un appendice étudiant les constellations et les éclipses, en particulier celles du soleil par Mercure et Vénus, dans ces dernières années; enfin un résumé des connaissances de la science moderne sur l'origine du monde solaire termine cette œuvre remarquable, qui serait en tous points digne du sujet, si la grandeur des choses créées, si bien comprise et admirée par l'auteur, avait pu l'amener à louer en termes plus explicites le souverain Créateur du ciel et de la terre, dont le nom est par malheur absent du livre qui fait éclater ses merveilles.

Notre aperçu serait incomplet si nous ne nous arrêtions un instant à l'illustration, qui, par le nombre et par l'importance des gravures, ajoute un très-haut prix à l'intérêt comme à la beauté de l'ouvrage. Vignettes intercalées dans le texte, planches hors texte en noir et planches en couleur sont répandues à profusion, et, tantôt sous la forme de véritables paysages nocturnes du plus ravissant effet, tantôt comme gravures purement scientifiques, jettent une grande clarté dans toute l'œuvre. Ce mode d'illustration essentiellement nouveau, qui utilise les inventions contemporaines pour ajouter en

frappant les yeux du lecteur, à la démonstration scientifique, ne contribuera pas peu au succès du livre. E. DE B.

Les Terres du ciel, *description astronomique, physique, climatologique, géographique des planètes qui gravitent avec la terre autour du soleil, et de l'état probable de la vie à leur surface,* par CAMILLE FLAMMARION, astronome. Deuxième édition. Paris, Didier, 1877, gr in-8 de 600 p., avec de nombreuses gravures. — Prix : 10 fr.

Ce volume, imprimé avec luxe, est enrichi de nombreuses gravures, de photographies et de figures destinées à faciliter la lecture du texte. Rien, d'ailleurs, n'a été négligé pour mettre à la portée de tous les découvertes que la science astronomique a faites. L'ouvrage débute par la description des instruments successivement inventés pour pénétrer plus avant dans l'espace et en sonder les profondeurs, puis des chapitres spéciaux sont consacrés à chacun des mondes de notre système solaire, qui, par leur proximité et leur analogie, doivent le plus nous intéresser. Il ne faut pas s'imaginer que cet exposé est aride; l'auteur a su lui donner un grand intérêt. Pourquoi faut-il que des idées panthéistes percent çà et là et nous empêchent de recommander ce livre sans réserves. S.

BELLES-LETTRES

Grammatik der littauischen Sprache (*Grammaire de la langue lithuanienne*), von Dr FRIEDERICH KURSCHAT, professor in Kœnigsberg. Halle, 1876, in-8 de XXIV et 476 p., avec une carte. — Prix : 13 fr.

Parmi les langues appartenant à la famille aryenne, le lithuanien mérite assurément une sérieuse attention, tant à cause de son caractère antique que de son étonnante affinité avec le vieux slavon. Cependant le nombre de ceux qui cultivent spécialement cet intéressant idiome est fort restreint, et, pendant bien longtemps, il n'existait même pas de grammaire lithuanienne tant soit peu satisfaisante. Feu Auguste Schleicher en donna une, il y a vingt ans (*Handbuch der litauischen Sprache*, Prag, 2 vol., 1856), et c'est encore le meilleur manuel que nous ayons de cette langue. Fruit des travaux de sept années, son livre répond aux exigences de la science moderne et porte l'empreinte qui caractérise les autres travaux de cet éminent linguiste. Toutefois, à côté de qualités incontestables et de premier ordre, on y découvre de graves défauts et de regrettables lacunes. Le célèbre slaviste n'a point habité la Lithuanie ; il n'a visité que la Prusse orientale, où le lithuanien est parlé seulement par 150.000 individus ; encore n'y a-t-il séjourné que quelques mois, intervalle trop court pour saisir toutes

les nuances phonétiques et les particularités d'un idiome. Il était donc à désirer que son *Manuel* fût repris en sous-œuvre, rectifié, complété et mis plus à la portée des non-spécialistes.

Cette tâche semblait revenir de droit à l'auteur de l'ouvrage annoncé en tête de cet article. Lithuanien d'origine, M. Kurschat n'est point à son premier essai. Son travail sur le *Système phonétique et tonique du lithuanien* (Laut-und Tonlehre der Littauischen Sprache) date de trente ans environ. Pott, à qui le travail avait été soumis en manuscrit, l'a jugé favorablement. Quant à Schleicher, il le goûta si fort qu'il l'apprit presque par cœur et en fit passer la substance dans son *Manuel*. Depuis lors Kurschat n'a pas discontinué ses études favorites. Il y a trois ans, il termina son grand dictionnaire allemand-lithuanien dont la seconde moitié (lithuanien-allemand) est en préparation. Les deux volumes qui ont paru occupent plus de onze cents pages. — C'était déjà une bonne présomption en faveur du futur grammairien. Cependant, M. Kurschat ne se borna pas là : pour élargir le cercle de ses connaissances, il entreprit plusieurs voyages en Samogitie et dans la Lithuanie polonaise, où il eut la bonne fortune de trouver de fins connaisseurs du lithuanien, ayant à leur tête feu Mgr Wolonezicwski, évêque de Samogitie, l'abbé Baranowski, professeur au séminaire de Kowno, et M. Yourkiewîtch, inspecteur de l'école normale de Weywer, près de la même ville. Aux précieux renseignements qu'il a puisés dans ses entretiens avec ces lithuanistes distingués, il ajouta ses propres observations, faites dans ses courses à travers toutes les parties du territoire lithuanien de l'est. Que le *Manuel* de Schleicher ait été mis à contribution, cela s'entend de soi ; qu'il soit surpassé ou égalé — c'est une autre question. Le professeur de Kœnigsberg ne visait pas si haut. Il déclare formellement que son ouvrage poursuit un but éminemment pratique et y trouve sa justification. Il écrivait, non pour un public savant, mais pour des commençants, dont les vœux lui tracèrent et les limites à garder et la voie à suivre. De là la différence entre l'un et l'autre manuel ; chacun d'eux a ses qualités et ses défauts; ils se complétent mutuellement et sont désormais indispensables à quiconque voudra étudier le lithuanien. Si la grammaire de Kurschat fait mieux connaître le côté matériel de cette langue, celle de Schleicher permet d'en approfondir davantage l'organisme intérieur et les lois qui le régissent. Sans avoir la méthode rigoureuse et la profondeur scientifique qui caractérisent l'œuvre de Schleicher, le livre de Kurschat se recommande par la richesse des données matérielles, l'abondance des exemples, et la fidélité avec laquelle les innombrables termes lithuaniens y sont transcrits et traduits. Quant à l'accentuation, fort défectueuse chez son prédécesseur,

elle est traitée avec un véritable luxe, puisqu'elle occupe presque un huitième du volume.

Dans les préliminaires, M. Kurschat donne des notions générales sur la nation lithuanienne, ses origines, son nom, sa langue et le nombre de ceux qui la parlent (1 million 1/2, sans compter la Prusse). — Il trace la topographie de l'idiome lithuanien, qu'une carte coloriée, placée à la fin du volume, grave dans la mémoire du lecteur. Les dialectes lithuaniens se partagent en deux groupes principaux, qu'on distingue d'après la façon dont ils rendent les combinaisons *tj* et *dj* ; le groupe occidental les emploie sans modifier aucunement, tandis que le groupe oriental les admet en ž, dž (tch, dj) ou ts, dz. — De plus, dans les dialectes de l'est ou du haut lithuanien, la voyelle *y* et la liquide *l* se prononcent souvent d'une manière très-ouverte et gutturale absolument comme cela se fait en polonais et en russe. — La division qui vient d'être donnée se base sur la phonétique et ne coïncide point avec les circonscriptions administratives. — Ainsi, les localités suivantes de la Samogitie : *Salanty*, *Wieköuny*, *Schavle*, *Telsch* et *Worny* appartiennent au groupe occidental, tandis que toutes les autres localités de la même Samogitie font partie du groupe oriental, au point de vue des dialectes. — Notre auteur se contente de la division politique en Lithuanie prussienne, russe (ou Samogitie) et polonaise.

Le corps de l'ouvrage se compose de quatre sections : système phonétique, formation des mots, flexions et syntaxe — partage désormais obligé de toute œuvre grammaticale. Dans l'impossibilité de toucher ici aux détails, je me bornerai à faire deux ou trois remarques qui ont une application plus générale. Je ne vois aucune nécessité de s'écarter de l'orthographe reçue par les meilleurs linguistes, et d'écrire *ts*, *w*, ż, au lieu de c, v, ż (ou ž), M. Kurschat aurait mieux fait de suivre en cela l'exemple de Schleicher. Ensuite, puisqu'il a jugé à propos de faire de la philologie comparée, il n'aurait pas dû exclure des termes de comparaison le slavon, dont il reconnaît lui-même la grande affinité avec le lithuanien, puisqu'il les représente comme étant issus d'une même souche (p. 7). En général, l'élément paléoslave a été trop négligé ; c'est à peine si on découvre quelque trace de l'influence de l'idiome russe, qui a été pourtant très-réelle. Le volume se termine par un tableau de la poésie populaire suivi de vingt-cinq *dainos* (ou chansons) avec accompagnement de musique. Quelque surprenant que soit dans une grammaire un pareil appendice, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, et je pense que le lecteur sera de mon avis. On ne pouvait lui offrir rien de plus agréable que ce charmant bouquet de poésies pleines d'une fraîcheur, d'une candeur et d'une douceur ravissantes. Ainsi le voyageur se sent ravi à la vue

d'une riante prairie qu'il rencontre soudain au sortir d'une épaisse forêt où il s'était engagé. J. Martinov.

Litu-slavische Studien, von Alexander Brückner. I theil. *Slavische fremdeworter im Lituanischen.* (Études letto-slaves. Première partie. Mots empruntés aux slaves.) Weimar, 1877, in-8 de xv-207 p. — Prix : 6 fr.

Sous ce titre, M. Brückner, jeune slaviste, vient de publier la thèse qu'il avait présentée à l'Université de Vienne pour l'obtention du grade de docteur. C'est un travail sérieux, fait avec méthode, et qui nous manquait. M. Miklosich, l'éminent auteur de la *Grammaire slave comparée*, œuvre aujourd'hui complétement achevée — avait bien ouvert la voie et offert des modèles à suivre : qui ne connaît ses belles monographies sur les éléments slaves dans les langues albanaise *(die Slav. Elemente im Albanischen*, Wien, 1870), magyare *(die slav. Elem. im Magyarischen*, Wien, 1871), grecque moderne *(dieslav. Elem. im Neugr.*, Wien, 1870), roumaine (*die slav. Elem. im Rumanisch.*, 1871), et dans les dialectes des Zingares *(Ueber die Mundarten und Wanderungen der Zigeuner Europas*, Wien, 1872-1877, passim). Mais M. Miklosich n'a pas fait de mémoire analogue sur le lithuanien, quoiqu'il en parle souvent dans son grand ouvrage ; ce fut donc une heureuse pensée que de vouloir combler la lacune, comme c'est une bonne fortune pour les amis des études slaves que de voir cette tâche accomplie avec succès.

Dégager du lithuanien les éléments hétérogènes de provenance slave, tel est le but que M. Brückner s'était proposé d'atteindre. Tâche délicate et difficile, quand on pense à l'étonnante ressemblance du slave et du lithuanien, à l'affinité qui existe entre ces deux idiomes et qui est telle que d'éminents linguistes les considèrent comme deux branches d'une même souche, ou comme deux membres d'une même famille. Comment, dès lors, discerner ce qui appartient en propre à chacun d'eux ? A quoi reconnaîtra-t-on que tel mot, également usité dans l'une et l'autre langue, est d'origine slave plutôt que lithuanienne ? Ensuite, les idiomes slaves qui ont enrichi le lexique lithuanien étant plus d'un, lequel d'eux a exercé une influence plus profonde, et quelle en a été la cause historique ?

La réponse à ces questions se trouve dans le livre de M. Brückner ; elle fait le sujet de la dissertation préliminaire, — longue de 65 pages — écrite avec beaucoup de méthode et pleine d'érudition. C'est la partie théorique et aussi la plus intéressante de l'ouvrage ; l'autre partie, contenant le lexique des mots slaves, en est une application pratique. Dans un second volume, l'auteur promet de donner un glossaire letto-slave. Selon lui, l'influence exercée par l'élément slave sur le lithuanien a suivi la gradation suivante : en premier lieu, vient le blanc-

russien, puis le petit-russien et enfin le polonais, bien que d'autres les placent dans l'ordre inverse.

Quant à l'idiome de la Grande-Russie, son action ne date que d'une époque très-récente. Il n'en est pas de même de l'allemand ; son influence remonte aux premières années du seizième siècle et s'est fait bien sentir ; mais elle n'entre dans le travail dont il s'agit qu'accidentellement, pour confirmer la thèse principale et compléter le tableau.

Pour se rendre compte de ces différentes influences, il faut se rappeler les principales phases de la situation qui a été faite à la nation lithuanienne durant les huit siècles de son existence politique. Placée en contact immédiat avec le peuple russe d'abord, puis avec la Pologne, elle subit successivement l'influence de l'un et de l'autre pays, qui avaient une civilisation supérieure à la sienne. L'influence slave lui venait d'une triple source : des guerres, des relations commerciales et de la religion chrétienne. Les incursions des Russes sur le sol lithuanien avaient commencé dès le onzième siècle; elles continuèrent jusqu'à ce que les ducs de Lithuanie, dont la puissance s'accrut surtout depuis leur courageuse résistance aux Mongols au treizième siècle, prirent leur revanche et conquirent presque toutes les terres russes situées en deça du Dniéper et quelques-unes même au-delà; de la sorte, leur domination s'étendit de la mer Baltique à la mer Noire. Mais les vaincus, ainsi qu'il arrive souvent, imposèrent aux vainqueurs leur langue, leurs mœurs, leur civilisation. Cette fusion des deux nations ayant duré plusieurs siècles, on comprend qu'elle ait dû laisser des traces profondes dans le langage lithuanien. Lorsqu'en 1569 la Lithuanie s'unit politiquement au royaume de Pologne, elle subit l'influence de son nouvel allié, influence qui dure jusqu'à nos jours. De son côté, la Prusse, nous l'avons dit, fit sentir la sienne (dès 1500), mais seulement dans les parties occidentales de la Lithuanie qui l'avoisinent.

Les relations commerciales ont été une seconde source d'emprunts faits au langage slave. Comme l'union politique eut pour résultat l'adoption des termes correspondants aux divers emplois, de même le commerce importa avec les objets de trafic beaucoup de termes nouveaux. Si les mots : *vaivada*, *etmonas* (hetman), *storastas*, *bajoras (boyard)* trahissent leur origine slave, celle de *botágas* (fouet), *orekilis* (horelka, eau-de-vie), *sopágas* (bottes), *karpié* (soulier), *plugas* (charrue), *grásis* (sous), *gréka* (blé noir), n'est pas moins manifeste. Ces termes empruntés se rapportent, on le voit, aux vêtements, au mobilier, à la monnaie, aux instruments d'agriculture. Il existe même en Lithuanie une localité dont les habitants ont reçu le surnom de *karpié*, parce qu'ils aiment à porter la chaussure désignée par ce nom; on les appelle, en outre, *gretchány*, à cause du goût qu'ils ont pour le plat

fait de *gréka*, et *pustchány*, parce qu'ils habitent un pays couvert d'épaisses forêts *(pustchá)*.

Quant à l'action de la religion chrétienne — troisième source des emprunts — les effets en sont consignés dans la terminologie qui y est relative. Le glossaire de M. Brückner contient plus de cinquante termes appartenant à cette catégorie, et on pourrait certainement en doubler la liste. La plupart d'eux indiquent la provenance catholique, ce qui s'accorde fort bien avec le fait incontestable que la Samogitie — pays lithuanien par excellence — s'est toujours signalée par son inviolable attachement à la foi romaine.

Jusqu'ici il s'est agi des sources extérieures, constatées par l'histoire. Pour mieux reconnaître le caractère étranger des mots qui en proviennent, il faut avoir des marques intrinsèques résultant du génie de la langue lithuanienne, des règles sûres et indépendantes des faits historiques. Ces signes visibles existent; ils résultent des lois qui régissent la phonétique de ce langage. Ainsi, le lithuanien a de la répugnance pour les sons *c* (ts), *ch* (le x grec), *h* (très-guttural) et *f*; ordinairement il les change en d'autres sons plus conformes à l'oreille du peuple; c(ts) devient *tch* (c); *ch* (kh) se transforme en k; l'aspiration gutturale h est remplacée par la tenuis g; et f par p. — De la sorte, par exemple, *duchas* (esprit), *jucha* (soupe aux poissons), *Lech* ou Lench (polonais) deviennent *dukas*, *juka*, *Lenkas*. Sous ce rapport, le lithuanien se rapproche du français qui ne connaît point l'aspiration grecque (X) et le rend tantôt par k, tantôt par ch (Christ, archevêque).

Une autre particularité du lithuanien consiste à ajouter une voyelle au commencement de certains mots slaves : *Avlas* (Vlas, Blaise), *Amscislav* (Mscislav), *iskola* (école), *Izdanovice* (Zdanovitz, nom pr.), *ovtorok* (vtorok) mardi. Ici encore, le français offre quelque chose d'analogue : témoins les formes suivantes : *école*, *échelle*, *esprit*, *épée*, *espion*, etc. La présence des prépositions *ras*, *pad*, *za do*, *bez* dans les composés lithuaniens indique également l'origine étrangère de ceux-ci; par conséquent *bezdonis*, vulgairement *bezdzianka* (singe) serait de provenance slave, quoique d'autres tiennent formellement pour l'indigénat de ce mot.

Mais je ne puis que toucher légèrement à quelques points saillants de ce que M. Brückner développe au long dans sa docte introduction, à laquelle je renvoie le lecteur. Comme je l'ai déjà dit, l'inventaire des mots slaves n'est dressé qu'après cette étude préliminaire, faite à la double lumière de l'histoire et de la linguistique. Dans un travail de cette nature, il n'était guère possible de se passer de l'étymologie et, par conséquent, de recourir à la conjecture. On sait si l'étymologie est une dangereuse sirène. L'auteur des *Études letto-slaves* en use, en général, avec beaucoup de circonspection et de critique. Malgré

cela, je ne dirai pas que toutes ses étymologies soient également convaincantes. Pour ma part, j'ai de la peine à croire, par exemple, à l'origine russe du nom lithuanien des polonais (*Lenkai*), ainsi qu'à celle de la divinité lithuanienne appelée *Cuzé* (Tchoujè). Est-il croyable que les Lithuaniens aient eu besoin d'un nom étranger pour appeler une déesse de leur propre pays? Ce que l'auteur dit sur l'étymologie de *liutas* (lion) laisse encore un doute dans mon esprit. Je ne cite que ces quelques exemples, et, pour ne pas être long, j'arrive à la dernière observation concernant l'orthographe allemande de M. Brückner. D'après le nouveau système qu'il a adopté, à la suite de plusieurs autres écrivains progressistes, on doit supprimer les majuscules partout, excepté pour les noms propres et les alinéas du texte (mais non des notes placées au bas). On supprime également certaines lettres (h, e) qui ne se prononcent pas et on écrit : *ir lerer befetinen* nicht *mer dises zu tun*, au lieu de : *ihr lehrer befehltihnen nicht mehr dieses zu thun* (votre maître vous ordonne de ne plus faire cela), etc.

Au reste, l'orthographe allemande n'a rien de commun avec le sujet principal des *Études letto-slaves*. Leur valeur scientifique n'en souffre aucunement, et elles seront, je pense, accueillies avec d'autant plus d'intérêt que les destinées même de l'idiome lithuanien sembleraient à notre auteur menacées. Il craint que, sous la double pression de l'élément grand-russien et germanique, cet important langage ne tombe dans un oubli général et ne finisse par disparaître. J. Martinov.

La Tragédie grecque, par E.-Ad. Chaignet, correspondant de l'Institut. Paris, Didier, 1877, in-12 de xvi-372 p. — Prix : 3 f. 50.

On composerait aisément une bibliothèque de tous les volumes publiés depuis cinquante ans sur les poëtes tragiques de la Grèce, et c'est une heureuse idée d'offrir au public lettré un livre qui les résume, dût-on même n'ajouter aucune découverte à celles de ses devanciers. Les nombreuses publications de M. Chaignet attestent un esprit à qui les travaux de l'exégèse allemande ne sont pas moins familiers que ceux de la critique française, très-bien préparé, par conséquent, à ce nouvel ouvrage qui, sans grandes prétentions, peut rendre néanmoins d'utiles services.

Partant de la conviction « qu'on n'a rien dit sur la tragédie, et particulièrement sur la tragédie grecque, de plus vrai, de plus original que ce qu'en a dit Aristote, » c'est en prenant ce dernier pour guide que l'auteur explore les diverses parties de son sujet. Le philosophe grec, on le sait, ne pèche pas par excès d'imagination et d'enthousiasme; et quand on le proclame le créateur de l'esthétique, on oublie que Platon, dans plusieurs de ses dialogues, a écrit sur le beau des

pages impérissables, dont on cherche en vain l'équivalent dans les traités didactiques de son disciple. La pensée d'Aristote est quelquefois difficile à dégager de la concision de ses formules ; celle de M. Chaignet, au contraire, lorsqu'il quitte le terrain des faits pour celui des doctrines, tend à se dérober sous le vague des développements. Ainsi l'on aimerait plus de netteté et de précision dans l'*Introduction* où il expose et commente les principes fondamentaux de la *Poétique*.

L'ouvrage se recommande par une érudition étendue et du meilleur aloi. En décrivant l'origine et les progrès de la tragédie, l'auteur a semé sur sa route plus d'une conjecture ingénieuse sur les œuvres trop peu connues des plus anciens poëtes dramatiques. Le chapitre consacré à Thespis compte parmi les parties les plus remarquables du livre.

Ce prélude historique est suivi d'une étude détaillée de la « dramaturgie » du théâtre grec; c'est un commentaire aussi intéressant qu'instructif des plus curieux chapitres de la *Poétique*; tétralogies dramatiques, différents genres de reconnaissances et de péripéties en usage chez les anciens, formes multiples de l'élément lyrique, rôle et composition du chœur, matériel de la scène, il n'est pas une de ces questions chères à l'érudition contemporaine qui ne soit discutée, sinon résolue. D'autres pages s'appliquent également au drame moderne et nous révèlent un critique très-peu disposé à considérer la règle des trois unités comme « une superstition littéraire. »

La troisième et dernière partie contient une étude philosophique sur les caractères de Clytemnestre, d'Antigone et de Phèdre, ou plutôt une analyse, très-attachante d'ailleurs, de l'*Agamemnon* d'Eschyle, de l'*Antigone* de Sophocle et de l'*Hippolyte* d'Euripide.

Le volume se termine par une table analytique des matières qui rend les recherches faciles et met en relief l'extrême variété des sujets traités. Cependant on pourra regretter une omission dont Aristote le premier s'est rendu coupable. La tragédie grecque est une œuvre poétique, une œuvre d'art, c'est incontestable ; mais ce qui fait sa noblesse et sa grandeur, ce sont surtout les grandes pensées religieuses et morales dont elle n'est que le développement ; la puissance des dieux, la fragilité de l'homme, l'influence souveraine et mystérieuse du destin, voilà ce que proclament bien haut tous les chefs-d'œuvre de la scène athénienne. Même avec Platon, la Grèce n'a pas connu de plus haute ni de plus profonde philosophie. Ce côté se trouve indiqué en passant ; il n'est pas approfondi comme il aurait pu l'être et l'ouvrage y perd un élément puissant d'émotion et d'intérêt.

C. Huit.

Storie popolari in poesia siciliana, riprodotte sulle Stampe di secoli XVI, XVII, XVIII, da Salvatore Salomone Marino. Bologne, tip. Fava Garagnani, 1877, in-8 de 191 p. — Prix : 3 fr.

Bien des fois déjà, il a été question dans le *Polybiblion* de M. Salvatore Salomone Marino ; ami de M. Pitrè, il a publié, même avant ce dernier, un recueil de chants siciliens ; plus tard, M. Marino a donné une excellente édition de la belle légende : *La Princesse de Carini*. Il partage avec son émule la direction des *Nuove effemeridi*, où fréquemment il publie des recherches relatives à la poésie populaire. Il enrichit encore d'autres périodiques de ses travaux : c'est ainsi qu'il a fait paraître, dans le *Propugnatore*, une série de ces chants qu'en Italie on appelle *storie*, et qui, en général, contiennent le récit d'un épisode. Ce sont ces chants que M. Marino a aujourd'hui réunis dans un curieux volume. De la dédicace, adressée au savant Zambrini, le digne président de la *R. Commissione pe' i testi di lingua*, nous analyserons quelques lignes sur la manière dont le livre qui nous occupe a été composé. Ces *histoires* sont celles qui, depuis des siècles, ont nourri l'imagination et le cœur du peuple, racontant de joyeux et douloureux événements, des vicissitudes de villes et d'individus, ou retraçant vivement les passions humaines. Plusieurs de ces *storie* remontent fort loin ; elles sont l'œuvre d'auteurs non tout à fait illettrés, et furent très-fréquemment imprimées. M. Marino les a classées par la date de leur impression, ce qui fait que certains chants se trouvent reproduits après d'autres évidemment moins vieux, mais plus anciennement imprimés. Pas plus que les chants populaires transmis oralement, ces petits poëmes ne se sont renfermés dans la Sicile, plusieurs d'entre eux du moins se retrouvent dans diverses parties de l'Italie. Ils ont aussi souvent alimenté la poésie populaire proprement dite, où l'on trouve plus d'une octave dérivée des *storie*. Des commentaires bien faits et tels qu'on pouvait les attendre de M. Marino, suivent et éclaircissent les nombreux morceaux qu'il a si patiemment recueillis ; enfin, le volume est terminé par l'indication de plusieurs pièces qu'il n'a pas cru devoir imprimer et par un petit glossaire des mots siciliens les moins aisés à entendre.

Dans cette indication, dont nous venons de parler, nous remarquons *l'Historia di lu contrastu di l'anima con lu corpu*. Nous avons aussi dans notre vieille littérature, et l'on rencontre également dans celle de l'Espagne, des *débats de l'âme et du corps*. Il serait assez curieux d'examiner si le chant sicilien offre des traces d'emprunts. Cela ne serait pas impossible ; les auteurs nous semblent quelquefois assez lettrés pour avoir connu des œuvres étrangères. Ce qui prouve qu'ils n'étaient pas complétement populaires, c'est l'emploi de certains rhythmes difficiles : deux storie sont écrites en *tercets* comme la

Divine comédie. Dans le volume de M. Marino, ce qui appartient bien incontestablement à l'*Isola di fuoco*, ce sont d'assez nombreuses histoires de bandits et aussi certains épisodes dont des détails de genres divers révèlent clairement l'origine. — Le premier poëme publié par M. Marino fut imprimé en 1566; les dernières *storie* appartiennent par la date de leur publication au dix-huitième siècle. — Un mot encore avant de quitter la Sicile, sur une brochure de MM. Pitrè et Marino, brochure qui porte ce titre : *Qui dit ce qu'il veut entendra ce qu'il ne veut pas;* c'est une réplique assez vive à une attaque publiée sous le nom de la signora Giuseppina Vigo, nom derrière lequel les deux auteurs lisent celui du beau-père de cette dame, M. Vigo lui-même. Celui-ci paraît avoir fort mal pris certaines observations faites avec mesure et courtoisie sur la dernière édition de ses chants populaires. De là, une querelle qui ne s'arrêtera pas là, car MM. Pitrè et Marino annoncent un autre opuscule: *Quelle confiance mérite la collection de chants populaires siciliens de Leonardo Vigo, notes et révélations.*

TH. DE PUYMAIGRE.

Rabelais. La renaissance et la réforme, par E. GEBHART, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, ancien membre de l'École française d'Athènes. Paris, Hachette, 1877, gr.in-18 de 300 p.— Prix : 3 fr. 50.

On a pu s'étonner de voir l'Académie française, après tous nos désastres, mettre au concours une œuvre sur Rabelais. Après tant de ruines, le moment a pu sembler mal choisi pour provoquer l'éloge du grand démolisseur. Après tant de sang et de larmes, il y avait peut-être autre chose à faire que de vouloir remettre en évidence les bouffonneries, les obscénités et les impiétés du curé de Meudon. Si l'on voulait raviver la mémoire d'un de nos anciens écrivains, il eût été plus à propos d'appeler l'attention sur Alain Chartier, qui, faible comme poëte, fut, pour son époque, un prosateur éloquent, et dont les livres, composés dans des temps tristes et troublés comme les nôtres, auraient pu avoir pour nous des consolations et des conseils. L'Académie n'a pas songé à maître Alain, trop injustement oublié; elle a préféré le moine défroqué déjà tant de fois examiné et louangé, et M. Gebhart a eu l'honneur de voir couronner l'ouvrage que je viens de lire. Cet ouvrage, M. Gebhart l'a divisé en trois parties, subdivisées en chapitres : l'homme, l'écrivain, l'œuvre. L'auteur a d'abord cherché à séparer la vie de la légende de Rabelais. Je ne sais, si, pour ce qui concerne la vie, il a suffisamment profité des découvertes de M. Rathery. Cet écrivain si justement regretté nous a donné un Rabelais fort différent de celui de la légende, et qui semble vrai, quoiqu'il ne soit pas vraisemblable: grave, interdisant l'entrée de son presbytère aux femmes, prêchant, catéchisant « comme un homme

qui veut s'acquitter de son devoir. » Le Rabelais que nous peint M. Gebhart est beaucoup plus celui de la tradition, et ne présente pas avec ses livres des contrastes bizarres que peut cependant expliquer l'étrangeté des temps où il vécut. Son œuvre a été étudiée avec patience dans toutes ses parties; mais, pour répondre par un volume à l'invitation de l'Académie, il fallait nécessairement recourir à d'assez nombreux accessoires historiques et littéraires. M. Gebhart a fait donc plus d'une excursion en-dehors des limites de son sujet, mais a su, assez habilement, ramener ces digressions à son personnage principal. L'Académie n'avait pas osé prononcer le mot classique d'éloge; malgré cela, le livre est sur le ton apologétique. M. Gebhart a fait reluire l'or et a, le plus possible, caché le fumier d'où il le tirait. Il s'est aussi placé au point de vue de son auteur; il croit que l'on peut être heureux en suivant les doctrines de Rabelais, mais que, pour que ce bonheur soit durable, il faut à ces doctrines joindre la vertu. Je ne vois pas trop comment la vertu s'accommoderait avec elles. Rabelais semble avoir exercé sur son panégyriste une action égayante : après avoir déclaré que, pour les sociétés comme pour les individus, il n'y a rien de bon comme le contentement, l'espérance et la joie — ce qui est incontestable, — M. Gebhart, devenant de plus en plus optimiste, termine son livre en saluant le triomphe de la raison; il la voit maîtresse dans les sciences et l'éducation, et réglant bientôt successivement les rapports des hommes entre eux. — S'il est permis à Rabelais de regarder ce qui se passe sur cette terre, et s'il se tient au courant des livres inspirés par lui, je crois que cette phrase finale aura pu l'amuser beaucoup. TH. P.

HISTOIRE.

Nouvelle géographie universelle, par E. RECLUS. Tome III. *La Suisse, l'Austro-Hongrie et l'Empire d'Allemagne.* Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de 1,060 p., 8 cartes en couleur et 200 cartes dans le texte, et 60 grav. — Prix : 30 fr.

Cette publication, la plus importante peut-être dans l'ordre géographique, se poursuit avec une régularité qui fait le plus grand éloge de l'auteur et des éditeurs. Nous avons sous les yeux en ce moment les 32 premières livraisons du tome III (le tome II a été consacré en entier à la France); elles comprennent l'Europe centrale, la Suisse, l'Austro-Hongrie et l'Alsace-Lorraine. Le volume se terminera par la description de l'Allemagne. Cinq cartes en couleur et 132 intercalées dans l'ouvrage rehaussent le texte, où l'on retrouve toutes les

qualités descriptives et toute la science de l'auteur. La *Nouvelle géographie universelle* forme, dès à présent, une publication hors ligne et que l'on ne saurait trop recommander à l'attention des érudits aussi bien que des hommes du monde; les renseignements de toute nature y abondent; toute la partie technique ethnographique y est traitée avec un soin tout particulier; les opinions de l'auteur y percent malheureusement quelquefois un peu trop sensiblement. Néanmoins nous estimons que c'est là un des plus beaux livres d'étrennes et des plus réellement utiles que l'on puisse offrir à un jeune homme sérieux, et nous espérons que l'immense programme de l'auteur et des éditeurs sera totalement rempli, et que rien n'entravera la continuation de cette belle publication.

F. DE ROQUEFEUIL.

Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro, par CHARLES YRIARTE. Ouvrage contenant 257 gravures sur bois et 7 cartes. Paris, Hachette, 1878, gr. in-4 de 639 p. — Prix : 50 fr.

« Il ne s'agit ici, dit M. Charles Yriarte dans son *Introduction*, ni d'expéditions aventureuses, ni de découvertes géographiques : nous ne perdrons jamais de vue les rives; à peine entrerons-nous à vingt lieues dans l'intérieur des terres qui bordent le golfe Adriatique, et nous nous proposons d'en faire le tour depuis Otrante jusqu'aux premières villes de l'Albanie. » L'habile et brillant *cicerone* nous fait partir de Venise, visiter Trieste et l'Istrie, le golfe du Quarnero, la Dalmatie depuis Zara jusqu'aux bouches de Cattaro, escalader la montagne Noire « pour aller saluer dans leurs nids d'aigle les belliqueux Monténégrins, » regagner l'Adriatique en coupant l'entrée du golfe dans sa largeur, et revenir au point de départ en suivant toute la côte méridionale de l'Italie.

On voit que le voyageur ne suit pas les sentiers battus, et ne redoute pas les excursions : c'est ainsi qu'il nous fait explorer l'Istrie et la Dalmatie dans toute leur profondeur, et c'est là, à coup sûr, la partie la plus attrayante et la plus originale de son livre. M. Xavier Marmier avait visité l'Istrie, dans sa partie nord-ouest, il y plus de trente ans; mais ce pays, dans sa presque totalité, mais les îles du Quarnero et la Dalmatie nous sont restées presque inconnues, et c'est avec un vrai charme que nous y pénétrons à la suite de M. Charles Yriarte : « Dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses, habite une race fière, belliqueuse et d'une belle prestance; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes très-pittoresques... L'archéologue s'enthousiasme à la vue des vestiges sans nombre et de ruines si énormes qu'on ne pourrait les comparer qu'aux plus importantes que nous a laissées la période romaine. » L'historien, le géologue, le naturaliste trouvent aussi là un champ

fécond, et il n'y a pas jusqu'à l'homme politique qui n'ait une moisson à récolter.

Mais la description ne suffisait pas : il fallait, à côté de ces récits brillants qui font passer sous nos yeux les paysages, les monuments et les costumes, les illustrations qui doublent le prix de la lecture. L'auteur nous dit que le dessin est une langue qu'il parle sans fatigue, et nous nous en apercevons au parti que d'habiles artistes ont tiré de ces « croquis fugitifs, rapides, esquissés parfois sur le pommeau d'une selle, à la pluie battante, au soleil, aux dernières lueurs du jour. » On ne saurait rien imaginer de plus beau, de plus attrayant, de plus saisissant. Tout se réunit donc pour contribuer à l'attrait de ce livre, et, après l'avoir lu avec charme, on le laissera sur la table, comme un album qu'on feuilletera avec plaisir, et auquel on aimera à revenir.

EMMANUEL D'AUBECOURT.

Les Châteaux de mon enfance. *Auvergne et Bourbonnais,* par le comte HENRY D'IDEVILLE. Paris, Victor Palmé, 1878, in-8 de 266 p. — Prix : 10 fr.

On s'explique aisément le titre choisi par M. le comte H. d'Ideville pour son recueil : il est inspiré par la poésie des premiers rêves et l'amour du pays. Voici d'abord le château de Saulnat : « entre ses fossés pleins de peupliers immenses et son grand parc entouré de murs, » on le voit tel qu'il fut, de la fin du siècle dernier jusqu'au début de ce siècle-ci. Voici encore, dans le voisinage, la Forêt, Maupertuy, Fontorte, dont l'élégant écrivain des *Châteaux de mon enfance* s'est fait le généalogiste bien renseigné ; il nous fait traverser ensuite, dans le Bourbonnais, la Palice, le Coude, Randan, Effiat, où firent leurs études, « au collége militaire » gratuit, entre autres Desaix (des Aix, de famille noble), et l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, M. de Barante. Ces brillants séjours d'autrefois n'ont point disparu et restent, sinon tous intacts, du moins jusqu'à présent rebelles à une entière destruction. L'auteur du *Journal d'un diplomate en Italie*, des *Lettres flamandes*, des *Prisonniers sous la Commune* et de la *Vie de Mgr Xavier de Mérode*, en nous initiant à son récent passé, nous invite à relire l'histoire de sa belle patrie, et, par un choix de notes substantielles ajoutées à chacun des dix chapitres de son récit et de documents sur l'Auvergne, il nous remet sous les yeux « la continuité de ses grands hommes, » natifs ou d'adoption, de Vercingétorix, rempart de la Gaule ; Pierre l'Ermite, guide de la France à Jérusalem, à Grégoire de Tours; de Dulaure à Pascal et à l'illustre chancelier de l'Hospital, etc.

Les touristes pourront consulter *les Châteaux de mon enfance* comme préambule naturel de toute pérégrination dans l'Auvergne et

le Bourbonnais ; nous leur signalons particulièrement d'avance les notices sur les Maisons anciennes de Riom, et deux documents qui, pour le plus grand nombre, seront des pièces inédites : les nomenclatures des parlementaires auvergnats et bourbonnais, depuis 1789 jusqu'aux élections de février 1876. Pour accompagner le livre *les Châteaux de mon enfance*, une collection de onze eaux-fortes a été dessinée et gravée par Martial ; on le voit, l'auteur a voulu faire de son livre un album de voyage intéressant et luxueux. F. Escard.

L'Expédition du Tegetthoff, *voyage de découvertes aux* 80°-83° *latitude nord*, par le lieutenant J. Payer, traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par Jules Gourdault, 68 gravures et 2 cartes. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 de 380 p. — Prix : 10 fr.

La relation du voyage accompli par les navires *la Hansa* et *la Germania* sur la côte orientale du Groenland en 1869 a déjà fait connaître au public le nom du lieutenant J. Payer ; nous en avons rendu compte ici même (t. IV, p. 507) ; une nouvelle expédition plus importante que la première par sa durée et ses résultats fait l'objet du récit offert aujourd'hui au public français. Commencée au mois de juin 1872, terminée en octobre 1874, cette expédition a traversé une suite de péripéties dont l'imagination s'effraye, bien qu'elle n'ait pas dépassé le méridien austral de la Nouvelle-Zemble : elle cherchait le fameux passage et ne voulait qu'étudier l'océan Glacial au-dessus de l'Asie, et elle a découvert un des groupes d'îles les plus considérables que renferment les mers arctiques ; c'est ce qu'on a appelé la terre de François-Joseph. Les contours en ont été reconnus sur une grande étendue, à 100 lieues au nord de la Nouvelle-Zemble et à 80 lieues au nord-est du Spitzberg. Le point septentrional atteint par le navire est 70° 51' : là, les équipages ont passé deux hivernages au milieu d'une mer gelée à 40 pieds de profondeur et sous une température de 48 degrés centigrades au-dessous de zéro ! malgré ces effroyables conditions, des courses en traîneau ont été faites jusqu'au 80° 5'. Aucune relation d'expédition polaire ne nous parait autant que celle-ci capable de donner une idée saisissante et complète des dangers et des souffrances de ces redoutables navigations. Dans aucune non plus on n'a vu se déployer à un plus haut degré la résolution, le sang-froid, la constance, la vigueur physique et morale nécessaires à l'homme que le seul amour de la science pousse à de telles entreprises. F. de Roquefeuil.

Dictionnaire des Antiquités chrétiennes, par M. l'abbé Martigny. Paris, Hachette, 1877, gr. in-8 de 830 p., avec 675 gravures dans le texte. — Prix : 20 fr.

Cette année-ci aura été bonne pour les études d'antiquité chrétienne.

Après le troisième volume de la *Roma sotterranea*, voici que M. l'abbé Martigny nous donne une seconde édition de son dictionnaire, l'œuvre assurément la plus utile en ce genre d'études qui ait été entreprise dans notre pays. Rendons toute justice au grand recueil des inscriptions chrétiennes de M. Le Blant, à la petite *Rome souterraine* de M. Allard : le premier de ces ouvrages est un des meilleurs travaux de l'érudition française en ce siècle et un grand service rendu à la science. Mais, pour le public lettré ou théologien, qui, sans avoir le temps de s'initier aux difficiles études d'archéologie chrétienne, désire avoir une idée précise des résultats obtenus sur chaque point de cette science, nul ne contestera que le livre de M. l'abbé Martigny ne soit le livre classique par excellence. Il a sa place marquée dans la bibliothèque et même sur la table de travail de tout prêtre instruit. La science des antiquités chrétiennes n'est pas encore assez avancée pour qu'on en puisse donner une synthèse complète ; elle s'accommode plutôt de la forme d'un dictionnaire où, les sujets étant nécessairement séparés, les conclusions se restreignent et par là-même se précisent. M. Martigny a tort de s'excuser d'avoir adopté cette forme ; en ce genre d'études, c'est actuellement la seule possible : en Angleterre et en France on l'applique de plus en plus volontiers à l'archéologie classique comme à l'archéologie chrétienne et à l'archéologie biblique.

La première édition du *Dictionnaire* avait précédé les grandes révélations de la *Roma sotterranea* et du *Bulletin d'archéologie chrétienne* de M. de Rossi. Seul, le premier volume des *Inscriptiones Urbis Romæ christianæ* avait déjà paru. M. Martigny était donc réduit à s'aider des travaux anciens de Bosio, de Boldetti, de Bottari, de Marangoni, de Bingham, de Mabillon, etc. Ces ouvrages, de mérite divers, laissent en général beaucoup à désirer au point de vue de la précision chronologique et topographique ; en ce qui concerne la reproduction graphique des monuments, ils sont tous insuffisants. Pour cette nouvelle édition, M. Martigny a pu tirer parti des trésors accumulés dans les deux premiers volumes de la *Rome souterraine* et dans quatorze années (1863-76) du *Bullettino*. Sans élargir son cadre, il l'a notablement et fort avantageusement rempli. Les gravures surtout sont en nombre bien plus considérable, 675 au lieu de 270. La variété et le choix des sujets, aussi bien que le fini de l'exécution, en font l'un des meilleurs titres de l'auteur et de l'éditeur à la reconnaissance du public. On y verra avec plaisir figurer un certain nombre de dessins pris par M. le commandant Sériziat sur les monuments chrétiens de l'Afrique, monuments aussi intéressants que peu connus ; je signalerai aussi les gravures empruntées au beau livre de M. de Vogüé, *la Syrie centrale* ; l'Orient est ainsi représenté par les curieuses ruines de la région d'Antioche et du Hauràn. Pourquoi M. Martigny n'est-il pas entré plus

largement dans cette voie ? Les publications de M. Texier et de M. de Salzenberg lui auraient fourni des monuments intéressants de Salonique et de Constantinople; il aurait tiré d'un autre livre de M. de Vogüé, *les Eglises de la Terre-Sainte*, quelques plans de basiliques, notamment celui de la basilique de Bethléem, le plus beau spécimen de ce genre et peut-être l'église chrétienne la plus ancienne qui existe encore. Alexandrie elle-même aurait donné la crypte et les fresques publiées par M. Wescher et M. de Rossi. Peut-être me montré-je bien exigeant, car ce n'est certes pas à propos des gravures que nous sommes autorisés à marchander notre reconnaissance à M. l'abbé Martigny ; mais il en comprend si bien l'utilité, qu'il fera, j'en suis sûr, accueil à cette modeste réclamation.

Je me permettrai d'attirer son attention sur un autre point. Plusieurs articles très-importants, relatifs en général aux livres plutôt qu'aux monuments, ne donneront au lecteur qu'une idée incomplète des résultats acquis sur certains points de la science.

Ainsi l'article *Patrologie*, d'une utilité discutable dans un dictionnaire d'antiquités, est emprunté à un ouvrage vraiment beaucoup trop vieux, la *Patrologie de Mœhler ;* et M. Martigny n'a rien fait pour le compléter. Aussi le lecteur est-il stupéfait de ne voir mentionné nulle part le livre des *Philosophumena*, ni la découverte des textes grecs de Barnabé et d'Hermas, sans parler de Clément de Rome, si heureusement complété depuis deux ans. Dans les listes d'éditions on cherche en vain les travaux contemporains de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche, les noms de Dressel, de Tischendorf, de Lightfoot, de Cureton, d'Otto, d'Harnack, la nouvelle *Patrologie latine* de l'Académie de Vienne, etc. A propos de la question ignatienne, il n'est pas fait mention du texte syriaque ; si la seconde épître de saint Clément est déclarée inauthentique, en revanche les deux épîtres apocryphes *Ad virgines* sont données comme des pièces de parfait aloi, etc., etc.

L'article *Martyrologes* ne laisse pas une moindre prise à la critique; l'auteur ne paraît pas avoir lu le grand travail du bollandiste Dusollier (Sollerius), imprimé en tête de son édition d'Usuard et reproduit dans le tome CXXIII de la *Patrologie latine* de Migne ; il ne se souvient pas non plus des pages consacrées aux martyrologes dans la préface du second volume de la *Roma sotterranea :* aussi arrive-t-il à confondre le martyrologe hiéronymien, le petit martyrologe romain et le martyrologe de Baronius. Il y aurait à faire quelques observations du même genre sur l'article *Livres liturgiques*, sur celui des *Fêtes immobiles*, où l'on voudrait voir mieux distingués les usages des différentes Églises; j'ai regretté que, dans ce dernier article (p. 318), on n'ait pas effacé la faute qui fait tomber sous Néron le consulat de Tuscus et de Bassus (258), et que l'on suive encore Dom Ménard dans

sa maladroite correction du vers *Trinis celebratur viis*. L'étude consacrée aux mosaïques ne mentionne pas la splendide publication de M. Spithöver sur les mosaïques de Rome, avec ses reproductions chromolithographiques et le commentaire en français et en italien de M. de Rossi. Sans doute, cet ouvrage coûteux n'aura pas été à la disposition de l'auteur.

Mais arrêtons ces critiques. Le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* n'y aurait pas donné lieu, s'il avait été, comme le *Dictionnaire des Antiquités classiques*, son proche parent, une œuvre collective. Tel qu'il est, son utilité et son autorité, en ce qui concerne les monuments figurés et le symbolisme, ne sont pas contestables. C'est un monument d'une érudition dirigée par un esprit exactement scientifique ; point de hardiesse téméraire, point de faiblesse envers certaines thèses que la passion avec laquelle on les soutient parfois ne sauvera pas du discrédit. C'est par cette conscience dans les recherches et cette bonne foi dans l'exposition qu'un prêtre catholique honore sa croyance et son caractère.

Je saisis cette occasion pour rappeler aux lecteurs du *Polybiblion*, que M. l'abbé Martigny, publie à Belley une traduction française, numéro par numéro, du *Bullettino* de M. de Rossi. Aucune publication ne se recommande mieux à quiconque s'intéresse aux antiquités ecclésiastiques en général et en particulier à celles de l'Église mère et maîtresse.

L. Duchesne.

Histoire de Pie IX et de son Pontificat (avec portrait, armes et fac-simile), par M. l'abbé A. Pougeois. Paris, Pougeois, 1877, gr. in-8 de 445 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Pie IX, sa vie et les actes de son Pontificat, traduits d'après des documents étrangers, par l'abbé Gillet, du diocèse de Versailles. Paris, Reichel, 1877, in-8 de 372 p. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. l'abbé Pougeois, dont nous annonçons aujourd'hui le premier volume, en doit avoir huit ou dix. C'est dire assez quel monument considérable ce prêtre, déjà connu par de remarquables travaux, se dispose à élever à l'immortel pontife. Nous ne pouvons actuellement qu'exprimer le vœu de voir une œuvre aussi importante arriver promptement à bonne fin. La première partie, qui s'étend depuis la naissance de Pie IX jusqu'à son rétablissement sur le trône pontifical en 1850, doit comprendre les deux premiers volumes; nous avons seulement le premier. La deuxième partie comprendra les dix années suivantes, 1850 à 1860, et la troisième ira de l'invasion des États pontificaux par l'armée piémontaise jusqu'à la prise de Rome en 1870. Le reste de la vie du Souverain-Pontife formera la quatrième et dernière partie. « Pour composer cette histoire, dit l'auteur,

nous avons rassemblé à peu près tous les ouvrages qui ont été publiés, depuis une quarantaine d'années, sur les affaires de l'Église et qui forment tout une bibliothèque, et nous nous sommes inspiré des auteurs les plus dévoués aux intérêts de l'Église, les plus dignes de foi. Nous avons voulu que cette histoire fût irréprochable, autant que peut l'être une œuvre humaine, sous le rapport de l'exactitude des faits, de l'intégrité de la doctrine et de l'agrément de la forme. »

Le volume que nous avons sous les yeux répond parfaitement à ce beau programme : il est largement et simplement écrit, rempli de faits et de détails des plus intéressants, par exemple, sur le conclave, sur l'élection de Pie IX, sur sa vie intime au Vatican, etc... Qu'il nous soit seulement permis de regretter que, à propos de la mission du Chili, l'auteur ait été, selon nous, trop sobre de détails précis sur la situation de l'Église catholique de ces régions, et sur les points doctrinaux ou de discipline ecclésiastique en litige, et qui avaient provoqué l'envoi de la légation à laquelle prit part l'abbé Mastaï. L'ouvrage de M. l'abbé Pougeois ne pourra que gagner à faire de la doctrine en même temps que de l'histoire, et à reproduire les documents et les textes relatifs aux événements dont il déroulera le récit ; et l'auteur, s'il ne perd pas de vue qu'il s'adresse à des catholiques dont la foi, les droits et les principes sont sans cesse en butte aux attaques violentes des uns, ou aux fausses interprétations des autres, ne manquera pas de fournir à ses lecteurs, par l'exposition précise des doctrines et du droit de l'Église sur chaque point, comme des prétentions de ses adversaires, les armes nécessaires pour combattre et convaincre ceux-ci. Cette remarque d'ailleurs, et nous prions l'auteur de ne point s'y tromper, nous est inspirée par l'estime profonde que nous avons pour son talent et pour son ouvrage, et par le désir ardent et l'espérance légitime de voir celui-ci réaliser tout ce que peut en attendre le public chrétien.

— Si M. l'abbé Gillet est plus complet que M. l'abbé Pougeois, cela tient à ce qu'il s'est tracé un cadre infiniment moins vaste. En effet, toute la vie et le pontificat de Pie IX tient dans un seul volume, d'une bonne exécution typographique, orné de quantités de gravures, et qui est divisé en trois parties, savoir : 1° Depuis la naissance de Pie IX jusqu'à son exaltation (p. 1 à 100); 2° Depuis 1846 jusqu'au retour de Gaëte (p. 101 à 205); 3° De 1850 jusqu'à nos jours, — 18 juin 1876. Cette biographie s'appuie sur des recherches consciencieuses, sur des documents certains, et assurément il n'en manque point sur ce grand pontificat, dont les actes et les paroles remplissent le monde entier. « Pie IX, dit l'auteur en parlant de son livre, y est tour à tour étudié dans sa vie intime, dans son gouvernement politique

et dans sa puissante action religieuse... » Pour nous, nous ne doutons pas qu'on ne le lise avec intérêt, et que cette lecture ne contribue à mieux faire connaître et aimer l'auguste chef de l'Église.

F. DE ROQUEFEUIL.

Originum Cisterciensium *tomus I, in quo prœmissis congregationum domiciliis adjectisque tabulis chronologico-genealogicis veterum abbatiarum a monachis habitatarum fundationes ad fidem antiquissimorum fontium primus descripsit* P. LEOPOLDUS JANAUSCHEK, moravus brunensis, monasterii B. M. V. de Claravalle-Austriæ (Vulgo Zwettl) ordinis Cisterciensis presbyter, S.S. theologiæ in Universitate Tubingensi doctor, historiæ ecclesiasticæ et juris canonici in collegio ad Sanctam-Crucem professor, Cœs. Reg. Societati indagandorum et conservandorum antiquitatis monumentorum epistolarum consortio adjunctus. — Opus Cœs. Reg. Academia litterarum Vindobonensi subsidium ferente editum. — Vindobonæ in commissis apud Alfredum Hœlder, cœs. reg. aulæ et universitatis bibliopolam, 1877, in-4, de LXXX II-394 p., et un très-grand plan indiquant la filiation des monastères de l'Ordre de Cîteaux dans le monde entier.

Il était indispensable de transcrire ce long titre en entier, pour donner une idée du sujet traité dans ce premier volume des Origines de l'ordre de Cîteaux. L'auteur nous apprend qu'il s'était proposé d'abord de composer une histoire complète et critique de l'ordre de Cîteaux auquel il appartient, mais il n'a pas tardé à reconnaître les difficultés extrêmes de l'entreprise, et il a jugé à propos de se borner à donner un tableau des origines de cet ordre autrefois si puissant, et qui réjouit encore l'Église par la ferveur religieuse et la doctrine profonde d'un bon nombre de ses membres.

Ainsi réduit à de moindres proportions, le sujet ne laissait pas d'offrir de très-grandes difficultés, et, pour en triompher, il fallait la patiente érudition, la critique sagace et l'amour du sujet que possède à un si haut point le R. P. Dom Léopold Janauschek. Ne se contentant pas d'interroger les sources écrites les plus sûres, il a fait appel à l'obligeance des savants de l'Europe entière, et il s'est procuré ainsi des renseignements positifs, appuyés sur les documents originaux et sur la connaissance directe des lieux. C'est avec un vif sentiment de plaisir que nous avons retrouvé dans la liste des coopérateurs du savant hongrois plusieurs de nos compatriotes, et plusieurs aussi de ceux auxquels nous devons personnellement des communications du plus grand prix.

Comme nous l'avons dit, cet ouvrage est une œuvre de critique sérieuse, et il suffit de le parcourir pour en être convaincu, mais on ne peut apprécier tout ce qu'il a dû coûter de longues recherches qu'en s'en servant comme d'un instrument de travail. Nous ne voulons pas dire néanmoins que nous ne puissions pas contester l'exactitude de quelques phrases de l'introduction, dans lesquelles il semble que l'amour

très-louable de son ordre a entraîné l'auteur jusqu'à une certaine exagération. Quoi qu'il en soit, cette introduction elle-même est très-remarquable.

Dans la première partie, l'auteur examine les origines de l'ordre de Cîteaux, et, à propos de sa rapide et merveilleuse propagation, il a occasion de redresser les erreurs de plusieurs historiens qui, comptant pour des abbayes toutes les granges, paroisses, églises, ermitages, hospices et propriétés rurales de différentes natures que possédaient les moines, ont porté à un chiffre prodigieux le nombre des monastères soumis à la règle de saint Benoît sous les constitutions de Cîteaux ; et pour nous, dit Dom Léopold Janauschek, après des recherches qui nous ont coûté plus de vingt ans de travail, nous avons constaté qu'à la mort de saint Bernard, notre ordre comptait trois cent quarante-trois abbayes, sept cent sept à la fin du premier âge d'or, par où il faut entendre jusqu'à la fin du quatorzième siècle, outre quatorze prieurés ; ce qui porte le nombre total à sept cent vingt-huit, pour le nombre des cloîtres habités par les hommes : ce sont les seuls dont il est question dans ce volume ; le volume suivant parlera des maisons réservées aux religieuses.

Il énumère ensuite les ordres militaires soumis à la règle modifiée de Cîteaux ; les Souverains-Pontifes qui l'avaient embrassée ; les priviléges dont le Saint-Siége se plut à récompenser cet ordre pour les services rendus à l'Eglise. Il parle des points principaux qui constituaient la base de ses constitutions et le tempérament de ce corps immense. Il montre les causes qui ont amené sa déchéance : la division des revenus des monastères en mense conventuelle et mense abbatiale, la perpétuité des abbés et les commendes, auxquelles plusieurs ajoutent, dit notre auteur, le pouvoir trop centralisateur des abbés de Cîteaux. Après avoir énuméré les congrégations qui se formèrent dans les divers royaumes, l'historien donne un aperçu rapide de l'ordre de Cîteaux à l'heure présente.

Avec un soin particulier, il énumère tous les ouvrages qui ont servi de base à son travail et en fait une juste critique, montrant leurs défauts comme leurs perfections. Un bon nombre de ces ouvrages est encore inédit, mais on voit que notre savant historien n'a rien épargné pour se procurer une connaissance aussi complète que possible de ses travaux de toutes les dates.

Une partie notable de l'introduction est consacrée à énumérer les monastères que des historiens ont attribués à l'ordre de Cîteaux et qui ne lui appartinrent à aucune époque ; il indique aussi les monastères qui ont appartenu à divers ordres à des époques différentes.

Le corps même de l'ouvrage se compose de l'énumération de toutes les abbayes d'hommes fondées et habitées par des religieux de l'ordre de Cîteaux, rangées selon leur filiation et la date de leur origine.

L'auteur donne toutes les variantes des noms, les noms et les dates des premiers abbés, la situation topographique, les noms et les qualités des fondateurs, l'indication des colonies ou filles qui en sont sorties ; enfin l'indication très-précise des sources auxquelles il faut recourir soit pour trouver des détails plus complets, soit pour vérifier les assertions de l'auteur.

Cette partie, qui est de beaucoup la plus ample, est suivie de tableaux qui présentent les mêmes noms rangés par ordre chronologique, puis par ordre de filiation, et, à la fin, d'un long tableau qui se développe et qui présente ces filiations comme un arbre généalogique.

Il est indispensable, avant de finir, de dire encore un mot de la table très-complète par ordre alphabétique. Cette partie paraîtra d'une très-grande utilité à tous les hommes d'étude qui ont occasion de s'occuper des abbayes de France ou des autres pays. Presque tous ces monastères, surtout les plus anciens, avaient plusieurs noms, ou le même nom recevait des formes très-différentes les unes des autres ; comment se retrouver au milieu de cette exubérance ? Les plus habiles se trouvent souvent embarrassés : il était donc très-utile de donner une table complète de toutes ces variantes. La table des *Origines Cisterciennes* satisfait complétement à tout ce que l'on peut désirer. Le dirais-je ? Je la trouve même surabondante ; en voici la preuve : aux mots *Bituricensis diœceseos abbatiæ*, et aux mots *Bituricensis pagi abbatiæ*, vous trouvez absolument les mêmes noms et des renvois aux mêmes pages (p. 331). Le nom *Casa-Dei* (p. XLVIII et 336) s'est introduit aussi par erreur, je crois. C'est du reste une erreur que j'ai relevée déjà dans les *Bollandistes* (Martii, t. I, p. 223 B.) *Strata, in diœcesi Carnotensi* (p. 81 et 336) est aussi, je pense, écrit ici à la place de Stella. Mais que sont ces légères imperfections dans un ouvrage d'une si grande utilité, qui a coûté tant de recherches et dont la critique est en général si impartiale et si juste ?

Ce premier volume inspirera à tous ceux qui s'en serviront le désir de voir bientôt paraître les volumes suivants. Dom PAUL PIOLIN.

Jésuites, par PAUL FÉVAL. Paris, Palmé, 1877, in-12 de 300 p. — Prix : 3 fr.

Ne suffit-il pas d'annoncer ce livre, arrivé après quelques semaines à sa sixième édition ? Est-il un titre meilleur pour affriander la curiosité ? Le nom de l'auteur, le célèbre romancier converti, laisse assez pressentir de quelle façon elle est satisfaite. Afin de complaire à ceux pour lesquels un compte rendu remplace un livre, nous leur dirons, — à condition qu'ils voudront juger des choses par eux-mêmes, — qu'on trouve dans ce nouvel ouvrage de M. Paul Féval une page d'histoire et une

étude de mœurs littéraires où se sent la main d'un maître, et une vigoureuse apologie des jésuites.

M. Paul Féval raconte comment il a été amené à écrire ce volume, prélude d'un ouvrage plus considérable et plus complet sur le même sujet. Il a été autrefois tenté par un directeur de journal qui, pour achalander sa boutique, lui offrait, à prix d'or, de faire une campagne contre les jésuites et lui livrait tout un arsenal de documents. Ce n'étaient que des recueils d'ineptes mensonges qui dégoûtèrent l'écrivain, lui firent juger de la bonne foi des adversaires et particulièrement de Pascal, et lui fournirent une foule de témoignages à décharge d'autant moins suspects qu'ils émanent d'ennemis déclarés. M. Paul Féval connait bien son monde; c'est plaisir de voir avec quels brillants coups de pinceau il le peint.

Quand il arrive à l apologie des jésuites, on sent sous l'historien véridique l'habile romancier, qui sait faire sortir la lumière de dessous le boisseau et surtout l'homme de cœur qui a une dette de reconnaissance à payer, un devoir à accomplir. Ce n'est pas un récit, ce ne sont pas des dissertations, des réfutations savantes ; il y a un peu de tout, mais surtout de la vie, de la vérité, du cœur et de la foi. M. Paul Féval nous fait raconter par Ignace de Loyola la fondation de l'Ordre ; il lui fait exposer son but. Il trace un rapide tableau des œuvres des jésuites, des bienfaits dont la société leur est redevable, et surtout de leurs travaux évangéliques dans les deux mondes. Puis il aborde résolûment les arguments toujours mis en avant, notamment la banqueroute du P. de Lavalette, et il instruit à son tour le procès des Pombal, des Choiseul et de tant d'autres persécuteurs des jésuites dont il dévoile les intrigues et l'ambition ; il renverse ces faux grands hommes du piédestal où les a placés la reconnaissance des révolutionnaires et où les a maintenu la sottise de ceux qu'on appelle les libéraux. Le style est mouvementé et imagé; le récit est entraînant, entremêlé d'élans de cœur touchants et de réflexions profondes et piquantes bien propres à ouvrir les yeux à tous ces prétendus conservateurs qui sacrifient volontiers les jésuites sous prétexte de sauver la religion et la société : toutes qualités qui serviront à ce livre de passeport auprès de ceux qui tremblent au mot de jésuite, et que sauront bien apprécier les lecteurs même qui n'ont pas besoin d'être convaincus, mais qui ne perdront rien à être mieux renseignés. S'il ne s'agissait que de la Compagnie de Jésus elle-même, dit M. Paul Féval, je vous répéterais une fois de plus qu'elle n'a besoin ni de vous ni de moi, mais c'est moi, mais c'est vous qui avez besoin d'elle pour nos enfants, pour la France de l'avenir.... Ce n'est pas à eux de se défendre, c'est à ceux qui tiennent à ne pas revoir les désastres que leur chute annonce et précède toujours.

RÉNÉ DE SAINT-MAURIS.

Petits mémoires sur l'histoire de France, publiés sous la direction de M. Marius Sepet. — I. *Vie et vertus de saint Louis*, d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite, texte établi par René de Lespinasse, ancien élève de l'École des chartes. Paris, librairie de la Société bibliographique, gr. in-18 de xvi-322 p. — II. *Les derniers Carolingiens*, d'après le moine Richer et d'autres sources originales, texte traduit et établi par Ernest Babelon, élève de l'École des chartes. Même librairie, gr. in-18 j. de xi-388 p. — Prix de chaque volume : 3 fr.

Au moment où l'on est partout en quête de livres d'étrennes, et où l'on sent plus vivement qu'à toute autre époque de l'année, combien il est difficile de trouver des ouvrages qui soient intéressants sans être frivoles, instructifs sans être ennuyeux, et surtout qui puissent être mis entre toutes les mains, nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs une collection de *Petits mémoires sur l'histoire de France*, dont la *Société Bibliographique* vient d'entreprendre, la publication et dont nous avons les deux premiers volumes sous les yeux. Il est malaisé de louer la *Société Bibliographique* chez elle : nous tâcherons donc d'être discret. Au surplus, pour faire apprécier aux lecteurs le mérite de ces nouvelles publications, pas n'est besoin d'être flatteur ; il nous suffira d'être juste.

Demander aux chroniqueurs de nous raconter, eux-mêmes les événements dont ils ont été les témoins, avec cet accent simple et naïf dont les préoccupations qui nous agitent n'ont pu altérer la sincérité ; confier à ces peintres fidèles le soin de nous retracer la physionomie vivante des hommes de leur temps, sans faire subir à leur œuvre d'autres retouches que celles qui peuvent en augmenter l'intérêt, la correction et la clarté, tel est le but poursuivi sous la direction intelligente et éclairée de M. Marius Sepet, et, après avoir lu les deux volumes que viennent de publier MM. de Lespinasse et Babelon, nous pouvons dire bien sincèrement que, dans cette nouvelle voie, récemment ouverte par elle, la *Société Bibliographique* ne pouvait débuter sous de meilleurs auspices.

Ces deux volumes me paraissent, en effet, devoir servir de modèles à la collection tout entière, et les auteurs qui viendront après MM. de Lespinasse et Babelon ne sauraient mieux faire que de s'inspirer du bon exemple qui vient de leur être donné. L'un et l'autre ont eu à lutter contre des difficultés d'un ordre différent : ils ont, à mon sens, résolu d'une façon fort satisfaisante le problème qui s'imposait à leurs efforts.

M. de Lespinasse avait à raconter, d'après des auteurs pleins de naïveté et de charme, ayant écrit d'ailleurs pour la plupart (ou du moins ayant été de bonne heure traduits) en langue vulgaire, la vie

du plus sympathique et du plus aimé de tous nos rois : ce qu'il devait faire, c'était donc de respecter autant que possible cette langue pleine d'abandon et de charme, et, tout en rajeunissant ses expressions et ses tours de façon à la rendre aussi claire que notre langue contemporaine, de lui conserver cet air de jeunesse, cette simplicité d'allure, cette saveur, cette grâce, caractères charmants d'une langue à son berceau. Tentative difficile et dont M. de Lespinasse nous semble s'être tiré tout à fait à son honneur. Ce siècle qu'il dépeint, c'est bien cet admirable treizième siècle, avec ses élans de foi qui lui font produire tant de chefs-d'œuvre et le précipitent aux dernières croisades sur les traces de son roi ; avec ses ardentes aspirations vers une civilisation plus parfaite qui n'était rien autre pour lui que l'application intégrale des vérités de la foi et la pratique complète des vertus chrétiennes ; ce roi dont il nous trace le portrait, c'est bien saint Louis, ce roi juste, charitable, plein d'un aimable bon sens, orné, en un mot, de toutes les vertus qui lui ont valu l'admiration et l'amour des peuples et l'ont fait placer sur les autels. Les scènes charmantes où éclatent son amour pour son cher peuple de France et son ardent désir d'appliquer au gouvernement de son pays les règles de la plus stricte justice et de la plus rigoureuse équité ; son application au travail et les admirables leçons qu'il savait donner à ses enfants ; sa compassion pour les pauvres, les malades et les prisonniers ; les exemples d'humilité et de patience qu'il n'a cessé d'offrir à ses contemporains, tout cela est dépeint d'une manière naïve et sincère, et l'on aime à se reposer sur ces aimables tableaux, même après avoir admiré les œuvres d'art qui ont depuis si longtemps immortalisé jusqu'aux plus humbles circonstances de la vie de notre grand et saint roi. Tout ce que l'on aime dans les vieux chroniqueurs est ici scrupuleusement conservé : M. de Lespinasse n'a fait disparaître que ce qui pouvait nous offusquer en eux, le désordre et la confusion. Arrangés par lui, Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite ne peuvent plus maintenant que nous plaire.

— Tout autre était la tâche de M. Babelon : il se trouvait en face d'auteurs plus voisins de l'époque barbare, et, quoiqu'on doive faire à l'égard de Richer de justes réserves, ayant écrit dans une langue dont on n'avait aucun intérêt à conserver les grossières incorrections. Ce qu'il fallait, c'était mettre de l'ordre et de la clarté dans des récits d'où l'art même le plus élémentaire est presque toujours absent, émonder l'arbre trop touffu, en élaguer les branches parasites, et ne conserver de cette littérature exhubérante que les traits de mœurs qui pouvaient contribuer à donner à l'époque des derniers carolingiens sa physionomie caractéristique et distincte.

Il y avait donc surtout à choisir, et les lecteurs seront d'accord pour

convenir que M. Babelon a fort bien choisi. Son livre s'ouvre au moment où les Normands viennent ébranler de leurs attaques furieuses le trône déjà chancelant des faibles successeurs de Charlemagne. Charles le Gros se déconsidère en traitant lâchement avec des ennemis qu'il aurait pu facilement écraser ; aussi les seigneurs, indignés de tant de faiblesse, choisissent le duc de France, Eudes, pour roi. Eudes se distingue par son courage et son habileté, et parvient ainsi à fixer sur sa famille les faveurs des grands. Dès lors, à mesure que le pouvoir des descendants de Charlemagne s'affaiblit, le prestige des ducs de France s'augmente, et quand les seigneurs, assemblés à Senlis, oublient qu'il reste encore un Carolingien pour asseoir définitivement Hugues-Capet sur le trône de France, le lecteur trouve le dénoûment tout naturel ; car dès le commencement, il lui a semblé que le drame ne pourrait autrement finir. Ce livre est, en effet, véritablement un drame, avec ses actes variés et ses scènes émouvantes. A mesure qu'on avance, l'intérêt augmente, l'intrigue se serre : guerres étrangères et guerres intestines, assemblées de seigneurs et conciles, couronnements et dépositions passent tour à tour sous nos yeux, pareils à ces panoramas, qui, par un prodige d'habileté, nous présentent de si parfaites imitations du mouvement et de la vie. Dans le texte sont d'ailleurs intercalées des gravures sur bois qui reproduisent d'après des manuscrits originaux les costumes et les monuments de l'époque, en sorte que tout est ici réuni pour l'instruction et l'amusement et que les yeux et l'esprit trouvent également leur part.

Faisons donc des vœux pour que cette collection se complète bientôt : nuls livres, en effet, ne sauraient contribuer davantage à nous faire mieux connaître et mieux aimer notre vieille France E. DE LA D.

Correspondance du maréchal de Saulx-Tavannes, publiée par L. PINGAUD, professeur à la faculté des lettres de Besançon. Paris, Champion, 1877, in-8 de 300 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre est l'appendice et le complément de l'*Histoire des Saulx-Tavannes*, publiée l'année dernière par M. Pingaud. Il avait montré, dans ce premier ouvrage, la société française des seizième et dix-septième siècles ; il avait raconté la vie si mouvementée de ces grands seigneurs de Bourgogne mêlés aux intrigues politiques et aux guerres religieuses ; puis, voulant donner à son travail le cachet de l'authenticité, le savant professeur a pensé que les hommes dont il avait esquissé la vie se peindraient eux-mêmes dans leur correspondance ; il a cherché partout les lettres qu'ils avaient pu écrire, et les a publiées. Elles sont, nous devons le dire, plutôt curieuses qu'intéressantes ; placées à leur date, sans rien qui les relie, elles ont quelque

chose d'aride; mais il ne faut considérer ce livre que comme un document d'histoire, un travail de recherches. On ne saurait assez, d'ailleurs, louer M. Pingaud du soin qu'il apporte à réhabiliter la vieille société française, si méconnue et si calomniée dans notre temps.

A. DE BESANCENET.

Dix-huitième siècle, *lettres, sciences et arts, France*, 1700-1789, par PAUL LACROIX (Bibliophile Jacob). Ouvrage illustré de 16 chromolithographies et de 250 gravures sur bois (dont 20 tirées hors texte). Paris, Firmin-Didot, 1878, grand in-8 de XIV-560 p. — Prix : 30 fr.

Il y a trois ans, M. Paul Lacroix a publié un premier volume sur le dix-huitième siècle ; aujourd'hui il en publie un second. Le premier traitait des institutions et des mœurs. Celui-ci traite des lettres, des sciences et des arts : dix-huit chapitres sont consacrés aux *sciences*, aux *inventions et découvertes*, à la *philosophie*, à la *littérature*, à l'*art dramatique*, à la *critique littéraire* et aux *journaux*, à l'*érudition*, aux *académies* et *sociétés savantes*, à l'*imprimerie* et à la *librairie*, à la *peinture*, à la *sculpture*, à l'*architecture*, à la *gravure*, à la *musique*, à l'*ameublement*, à la *céramique*, à l'*orfèvrerie* et à la *joaillerie*, aux *étoffes* et *tissus*. C'est, on le voit, le cycle complet des productions de l'esprit humain et de l'industrie humaine pendant un des siècles les plus diversement appréciés de l'histoire. Peu d'hommes étaient plus compétents que M. Paul Lacroix pour parcourir ce cycle ; peu l'eussent fait d'une manière aussi intéressante et aussi complète, nous ajouterons aussi impartiale. Le dix-huitième siècle est l'antithèse la plus absolue du dix-septième siècle ; tandis que celui-ci est le siècle de la grandeur et des convictions fortes, le premier est celui de la grâce souvent maniérée et de l'incrédulité parée du titre de philosophie. M. Paul Lacroix est justement sévère pour ces prétendus philosophes qui ont détruit les croyances religieuses, et par là ruiné pour longtemps peut-être les fondements de toute société et de tout ordre durables. « Ce qu'on appelait philosophie, dit-il, n'était plus cette philosophie sérieuse qui s'enseignait dans les écoles et qui reposait sur les bases invariables de la logique, de la métaphysique et de la morale. C'était une sorte de scepticisme frondeur et agressif, audacieux et imprudent, que n'arrêtaient, que ne retenaient ni les opinions les plus accréditées, ni les vérités les mieux établies. » Voltaire, Rousseau, Dalembert, Diderot, l'Encyclopédie sont tour à tour passés en revue par M. Paul Lacroix, qui rend hommage au talent de certains philosophes, à l'esprit de Voltaire, à l'élégance déclamatoire de Rousseau, à l'érudition mathémathique de Dalembert, mais qui condamne énergiquement leurs doctrines. Cependant l'esprit de ces « infatigables ennemis du christianisme, » de ces « démolisseurs de l'édifice social » pénètre partout,

dans les salons, dans les cafés, dans les gazettes. La littérature s'en imprègne; les philosophes règnent en maîtres dans la société ; — Palissot, qui a osé les traduire sur le théâtre, n'ose plus faire représenter de nouvelles pièces, et Gilbert, qui les a attaquées dans ses satires, meurt à l'hôpital. De cette destruction de la foi religieuse naissent en même temps les superstitions et le charlatanisme ; un monde qui vit de miracles, croit à Cagliostro ; des hommes qui ne veulent plus être chrétiens, se font francs-maçons ou illuminés, et vont faire cercle autour du baquet de Mesmer.

En même temps une révolution analogue s'opère dans les arts et l'ameublement. Au style sévère de Louis XIV succède un style voluptueux et contourné ; la rosace s'épanouit dans toute sa plénitude, sous les auspices de Mme de Pompadour, et ce n'est que dans les dernières années du siècle que, grâce à l'influence de Marie-Antoinette, les lignes reprennent leur pureté sans perdre leur grâce. Dans la peinture, les peintres de genre succèdent aux peintres d'histoire ; dans la sculpture on arrive aux petits amours joufflus, aux poses tourmentées, aux figurines de Clodion. Il y a là toute une génération d'artistes, de peintres surtout, gracieux et sensuels, les Watteau, les Lancret, les Boucher, qui sont la représentation exacte et comme l'émanation du monde où ils vivent et des mœurs qu'ils peignent, un monde qui trop souvent ne demande au vice que d'être élégant et aimable pour s'y abandonner sans scrupule.

Mais nous n'avons pas à refaire ce tableau du dix-huitième siècle ; tout le monde le connait, et M. Paul Lacroix vient de le tracer de main de maître, sous une forme qui attire et attache, et avec une abondance de détails qui ne laisse rien à désirer. D'innombrables et charmantes gravures accompagnent le texte et en facilitent encore l'intelligence, en rendant sensibles à tous les yeux les faits qu'il raconte ou les scènes qu'il décrit. « Il peut sembler assez inutile aujourd'hui, disent les éditeurs, de recommander au public un nouvel ouvrage du bibliophile Jacob. » Nous ajouterions volontiers qu'il n'est pas moins inutile de recommander au public une nouvelle production de la maison Didot. Chaque année, à pareille époque, cette maison édite un ou plusieurs volumes dans lesquels les merveilles de la chromolithographie et de la gravure s'unissent à celles de la typographie. Le nouveau livre de M. Lacroix inscrit un nom de plus sur cette liste de chefs-d'œuvre qui a commencé par l'étude des institutions et des mœurs du moyen âge et qui continue si brillamment par l'étude de celles du dix-huitième siècle.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de Marie-Antoinette, par E. et J. de Goncourt. Edition ornée d'encadrements à chaque page, par Giacomelli et de 12 pl. hors texte, d'après des originaux. Paris, Charpentier 1878, gr. in-8 colombier de 512 p. — Prix : 25 fr.

La réputation de l'*Histoire de Marie-Antoinette*, de MM. E. et J. de Goncourt est faite depuis longtemps, et, en annonçant la nouvelle édition qui vient de paraître à la librairie Charpentier, nous n'avons à nous arrêter qu'à ce qui en constitue l'originalité, c'est-à-dire les charmants encadrements de Giacomelli qui ornent chacune des pages et les douze planches hors texte reproduisant des originaux du temps. Citons d'abord deux portraits de Marie-Antoinette, d'après Krausinger et Mme Lebrun ; des reproductions de costumes de la reine ; deux vues de Trianon, d'après des tailles-douces du chevalier de Lespinasse ; un portrait de la reine à la Conciergerie, d'après un tableau tiré du cabinet de l'abbé Caron ; les reproductions d'estampes révolutionnaires, représentant la reine dans une lanterne, la reine au tribunal révolutionnaire et l'exécution de la reine ; enfin le fac-simile de la lettre connue sous le nom de *Testament de Marie-Antoinette*. On sait qu'après tout ce qui a paru sur notre grande et infortunée reine, le bel ouvrage que nous annonçons apporte encore un précieux contingent de pièces originales. Il sera recherché à la fois par les amateurs et par tous ceux qui ont voué un culte à cette mémoire auguste que l'école révolutionnaire se plaît à outrager et qui, comme le remarque M. Edmond de Goncourt dans sa préface, est sortie intacte de la minutieuse enquête que l'histoire a pu faire récemment à l'aide des papiers secrets du comte de Mercy.

Un martyr bordelais sous la Terreur. *Vie et mort du R. P. Pannetier*, grand carme du couvent de Bordeaux, par Charles Chauliac, chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand. Paris, Wattelier; Bordeaux, Féret, 1877, in-8 de viii-334 p. — Prix : 2 fr. 50.

Bordeaux est une des villes de province où le régime de la Terreur a été le plus sanglant. Dès le 14 juillet 1792, deux prêtres vénérables, l'abbé Dupuy et l'abbé Langoiran, vicaire général de Mgr de Cicé, étaient massacrés avec des raffinements de cruauté sauvage. Un troisième devait partager leur mort : c'était le P. Pannetier, dont M. Chauliac a entrepris de raconter la vie. Issu d'une famille modeste, Simon Pannetier entra tout jeune au couvent des Carmes de Bordeaux ; il s'y fit remarquer par sa pitié et occupa dans la maison diverses fonctions importantes. Lorsque l'Assemblée constituante ouvrit les portes des monastères, il refusa la prétendue liberté qu'on lui offrait ; lorsqu'elle exigea des prêtres et des religieux le serment de fidélité à la schismatique constitution du clergé, il refusa le serment,

et continua d'exercer son ministère parmi les fidèles. Dénoncé, arrêté, échappé une première fois miraculeusement à la mort, il ne tarda pas à être arrêté de nouveau, le 2 thermidor an II, avec trois pieuses filles qui lui avaient donné asile. Traduit le lendemain devant la commission militaire, présidée par Lacombe, il était le jour même guillotiné avec deux de ses hôtes.

Telle est, en résumé, la vie de ce vaillant martyr de la foi. Il faut en lire le détail dans M. Chauliac, dont le livre est écrit sur les documents originaux; il faut lire surtout le récit de la séance et l'interrogatoire du P. Pannetier. « Qu'as-tu à répondre? » lui demande le président. — « Je suis religieux et prêtre de l'Église catholique, apostolique et romaine. » — « Asseois-toi, le tribunal est fixé, » répond Lacombe. Et le P. Pannetier va au supplice en priant pour ses assassins. Voilà comment mouraient les victimes; voilà comment jugeaient les bourreaux!

M. DE LA ROCHETERIE.

Kléber, *sa vie, sa correspondance*, par le comte PAJOL, général de division. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-8 cavalier de XII-500 p. — Prix : 7 fr. 50.

Kléber est une des figures les plus populaires des guerres de la Révolution. Sa haute taille, sa fière prestance, sa bravoure poussée jusqu'à la témérité, sa générosité quelque peu insouciante en faisaient l'idole des soldats, et si la franchise parfois intempérante de son langage froissait de temps en temps ses camarades, la noblesse et la loyauté de son caractère ne tardaient pas à effacer ces légers dissentiments. Républicain sincère, il répudiait les excès de la Révolution ; dans la Vendée, il fit la guerre avec énergie, mais sans cruauté, et il réprouva hautement, comme Marceau, les procédés barbares de Tureau et des commissaires de la Convention. Plus tard, il refusa de se prêter aux desseins du Directoire contre les Conseils, desseins qu'encourageait Bonaparte et que Hoche était disposé à servir, et cette noble résistance faillit lui coûter la liberté. Sa gloire militaire, commencée dans l'héroïque défense de Mayence, se consolida à l'armée de Sambre-et-Meuse, et il fut un de ceux dont le prestige parut redoutable au jeune général de l'armée d'Italie. Mais ce qui a donné à son nom une auréole quasi-légendaire, ce fut l'expédition d'Égypte. Il y prit d'abord une part considérable aux succès de Bonaparte, puis, lorsque ce dernier eut quitté sa conquête et son armée pour venir chercher une couronne en France, il resta seul chargé, au milieu de difficultés inouïes, de défendre la nouvelle province contre les Turcs et les Anglais. Obligé de leur tenir tête, après un projet de capitulation que l'Angleterre ne ratifia pas, il avait rétabli la puissance française par la victoire d'Héliopolis et la prise du Caire, lorsqu'il tomba

sous le poignard d'un fanatique. Fût-il, s'il eut vécu, parvenu à maintenir cette puissance, et l'Égypte eût-elle été dès lors cette Afrique française que nous avons trouvée trente ans plus tard dans l'Algérie? Quoique l'auteur semble incliner à le croire, nous nous permettrons d'en douter. La mort de Kléber lui a vraisemblablement épargné la douleur d'être forcé, dans un délai plus ou moins long, d'évacuer sa conquête ; mais, à coup sûr, il l'eût évacuée d'une façon plus glorieuse et plus fière que Menou.

C'est en préparant la vie de son père que M. le général Pajol a été amené à composer le volume qu'il publie aujourd'hui. Les nombreux documents qu'il a rencontrés lui ont inspiré la pensée d'écrire une vie de Kléber, à l'aide de ces documents, lettres, rapports, journaux, etc. Il l'a écrite, en laissant la plupart du temps la parole aux documents eux-mêmes, et cette large part faite aux pièces authentiques assure l'autorité de son œuvre. Nous y relèverons cependant une inexactitude. M. Pajol dit que Kléber *enfant* fut protégé à Strasbourg par le cardinal de Rohan, compromis plus tard dans l'affaire du collier. C'est une erreur. Lorsque le trop fameux prince Louis de Rohan devint évêque de Strasbourg et cardinal, il y avait déjà plusieurs années que Kléber n'était plus en Alsace. C'est à l'oncle du prince Louis, évêque de Strasbourg avant lui, que le fait doit se rapporter.

M. DE LA ROCHETERIE.

La Journée de Sedan, par le général DUCROT. Sixième édition, augmentée des ordres de mouvement de l'état-major allemand et de trois cartes en couleur. Paris, Dentu, 1877, gr. in-18 de 144 p. — Prix : 2 fr.

On sait qu'à Sedan le maréchal de Mac-Mahon, blessé dès le début de l'action, laissa le commandement au général Ducrot, qui se mit immédiatement en mesure de diriger l'armée sur Mézières. Assurément, la journée, dans ces conditions, n'eût pas été une victoire, mais l'armée ne se fût pas trouvée enveloppée de toutes parts, et s'il existait une chance de salut, c'était celle-là.

Néanmoins, abusé par la ferme résistance du 12e corps à Bazeilles, et ne se rendant pas suffisamment compte de la réalité de la situation, M. le général de Wimpffen, exhibant la lettre de service que lui avait remise à Paris le ministre de la guerre, comte de Palikao, crut devoir, trois heures après la blessure du maréchal, prendre le commandement en chef et arrêter le mouvement de retraite qui avait déjà reçu un commencement d'exécution. Jamais le proverbe militaire : *Ordre, contre-ordre, désordre*, ne fut mieux vérifié ; ces fausses manœuvres achevèrent de paralyser l'armée, pendant qu'autour d'elle se resserrait le cercle de fer des masses allemandes. On sait le reste.

Le général de Wimpffen, de l'avis du Conseil d'enquête sur les capi-

tulations, *a fait preuve de conceptions trop peu plausibles ou justifiées, pour ne pas avoir une grande partie de la responsabilité des funestes événements qui amenèrent la capitulation.* Ce sont ces faits qu'expose l'ouvrage du général Ducrot, dont les appréciations, appuyées sur plusieurs ordres de mouvement de l'état-major allemand, paraissent inattaquables.

Il n'était peut-être pas inopportun de faire paraître une nouvelle édition de ce petit livre, et de redire aujourd'hui à M. le général de Wimpffen, correspondant de journaux : *Suum cuique.*

J. Gouethal.

Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine, précédée d'une étude sur la marine militaire de la France et sur ses institutions depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à l'année 1877, par E. Chevalier, capitaine de vaisseau. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 518 p. — Prix : 7 fr. 50.

La guerre de l'indépendance américaine a été particulièrement glorieuse pour la marine française. Après les désastres de la guerre de sept ans et le lamentable traité de paix de 1763, il semblait que notre marine fût condamnée vis-à-vis de la marine anglaise à une irrémédiable infériorité. Les soins dont elle fut l'objet de la part de Louis XVI, amateur éclairé des sciences et surtout de la science géographique, ne tardèrent pas à l'en faire sortir. Le glorieux engagement de la *Belle-Poule* contre l'*Arthémise*, avant même que la guerre fût déclarée, rendit courage, sinon à nos marins qui ne l'avaient jamais perdu, du moins à la nation pour les expéditions maritimes. Peu après, le combat d'Ouessant, très-discuté, mais où nous étions restés maîtres du champ de bataille, montra que, sur mer, nous pouvions combattre à armes égales. Puis vinrent les expéditions du comte d'Estaing, du comte de Grasse, de Lamotte-Picquet, de Guichen, etc. Le marquis de Bouillé, avec le concours de la flotte, enlève la Dominique, Tabago, Saint-Christophe, etc.; d'Estaing prend la Grenade; le comte de Grasse concourt, avec Rochambeau et Washington, à forcer Cornwallis à capituler dans York Town. Et si plus tard, le comte de Grasse est battu à la Dominique, si, à diverses reprises, nos flottes en Europe sont paralysées par leurs alliés d'Espagne, si l'on est réduit à lever le siége de Gibraltar, à l'autre extrémité du monde civilisé, le bailli de Suffren remportait dans l'Inde des succès presque homériques, et, malgré le mauvais état de ses vaisseaux, malgré l'insuffisance de ses officiers, malgré des difficultés énormes de ravitaillement, mettait la puissance de l'Angleterre dans l'Indoustan à deux doigts de sa perte. La paix seule put l'arracher à ses exploits et sauver la Compagnie des Indes. Mais quand il revint en France, la reine voulut le présenter

elle-même au dauphin : « Mon fils, lui dit-elle avec cette grâce qui était un de ses charmes, vous lisiez l'histoire des grands hommes de Plutarque, en voici un : il faut apprendre son nom et ne plus l'oublier. »

C'est cette histoire du rôle prépondérant, en quelque sorte, de la marine française dans la guerre d'Amérique, que M. Chevalier vient d'écrire. Il l'a fait avec les documents les plus authentiques, puisés aux archives du ministère de la marine; lettres et instructions des ministres, rapports des chefs d'escadre, journaux de bord, il a tout compulsé, et, grâce à ces sources précieuses, il a pu, sur bien des points, rectifier des jugements jusqu'ici acceptés comme sans appel. Nous citerons notamment ses appréciations sur le combat d'Ouessant, sur la bataille de la Dominique, sur la conduite des comtes d'Estaing et de Grasse, sur le ministère du maréchal de Castries, auquel il rend pleine justice. M. Chevalier a su faire un livre, éminemment exact et impartial, plein d'enseignements pour les hommes du métier, plein d'intérêt pour les simples curieux. M. DE LA ROCHETERIE.

Une colonie féodale en Amérique. — L'Acadie, 1604-1710, par M. RAMEAU. Paris, Didier, 1877, in-18 de XXXIV-267 p. — Prix : 4 fr.

Il y a dix-huit ans, M. Rameau publia un volume sur les anciennes colonies françaises en Amérique, qui fut presque une révélation. Combien ignoraient que le Canada fut autrefois la Nouvelle-France, et qu'il y avait là encore une population de près de 1,500,000 âmes parlant notre langue, fidèles à leur foi catholique et aimant toujours la France comme le vieux pays ! Depuis lors les études dans cette voie se sont multipliées et les relations littéraires — nous n'osons pas dire les relations commerciales tant nous sommes en arrière sur ce terrain — sont deveuues plus fréquentes avec le Canada.

M. Rameau vient fort heureusement soutenir et continuer le mouvement dont il a été l'initiateur, par la publication de ce nouveau volume. Il est consacré exclusivement à l'Acadie, dont le nom, a, hélas ! disparu sous celui de la Nouvelle-Écosse, aujourd'hui une des provinces qui forment le *Dominion of Canada*.

Cette presqu'île, qui s'étend au-dessous du bassin du Saint-Laurent et domine toute la côte est des États-Unis, fut dans les premières années du dix-septième siècle, sous le règne si fécond d'Henri IV, occupée par quelques gentilshommes français qui, suivis de familles de leurs tenanciers, vinrent pour y fonder des seigneuries sur le modèle de celles de la mère-patrie. L'idée féodale qu'ils apportèrent avec eux ne produisit pas sur les rivages du Nouveau-Monde des formes extérieures d'organisation identiques à celles qui existaient en Europe

à cette époque, et y étaient déjà en voie de disparition. Mais les principes essentiels de ce régime, à savoir la solidarité, l'étroite union des classes, l'impulsion donnée à tous les sentiments supérieurs de prosélytisme religieux, de patriotisme, de générosité envers les aborigènes, tous ces principes se retrouvèrent dans la colonie féodale. Ils lui assurèrent un développement dont la rapidité a dépassé de beaucoup celui des colonies puritaines de la Nouvelle-Angleterre. Cette démonstration, M. Rameau la fait avec l'autorité irréfutable de documents inédits puisés aux archives de la Nouvelle-Écosse, du Ministère de la marine et de relations contemporaines fort curieuses.

Rien n'est intéressant comme de suivre dans ses récits, écrits avec un charme bien rare dans des œuvres érudites, les commencements de cette petite société à la fois seigneuriale, religieuse et rurale jetée au milieu d'un nouveau monde inconnu; que de voir ces Français, toujours gais et pleins de ressources, aux prises avec les Anglais et les sauvages, mais se faisant plus souvent des alliés de ces derniers.

Les chiffres viennent témoigner de la puissante vitalité qu'avait alors notre race.

En 1710, les Acadiens formaient une paroisse de 2,000 âmes; en 1750, ils étaient 14,000, s'étant ainsi sextuplés en l'espace de 40 ans, et cela sans aucune immigration étrangère. Aujourd'hui, malgré la catastrophe de 1755, qui les chassa de leur pays natal, ils sont revenus sur cette terre dont leurs pères avaient été indignement spoliés par les Anglais et ils y sont, d'après le recensement de 1871, au nombre de 87,740.

Le livre de M. Rameau, tout en étant écrit selon les règles de la science historique la plus sévère, se trouve être, en même temps, une œuvre éminemment patriotique. Son succès est grand chez nous ; mais nous sommes heureux de constater qu'il l'est peut-être encore davantage dans les anciens pays français d'outre-mer. Les journaux du Canada, de la Louisiane, de la Nouvelle-Ecosse nous en apportent des témoignages à la fois flatteurs pour l'auteur et bien consolants pour tous ceux qui ont encore à cœur l'honneur de notre nationalité. C. J.

L'Histoire d'Angleterre, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avénement de la reine Victoria*, racontée à mes petits-enfants, par M. Guizot, et recueillie par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 2 vol. gr. in-8 de 785 p., gravures dans le texte et hors texte. — Prix : 25 fr.

Lorsque nous avons parlé pour la première fois de cet ouvrage, publié d'abord en livraisons (t. XVII, p. 523), trente seulement de ses livraisons avaient vu le jour. Aujourd'hui, l'œuvre est complète, et forme deux beaux volumes, dont les superbes illustrations ne sont pas le moindre mérite. Si nous ne voulons rien retrancher aux éloges que nous avions

accordés aux premiers fascicules, il ne nous paraît pas non plus qu'il y ait lieu de revenir sur ce que nous avons dit de l'esprit dans lequel ce livre a été conçu et écrit. Deux réserves, peut-être, nous avaient paru nécessaires: « Peut-être, disions-nous, à propos du récit des origines, l'auteur en a-t-il trop dit pour les enfants et pas assez pour les parents. » Cette première remarque se trouve, croyons-nous, d'autant plus confirmée qu'on avance davantage dans une lecture qui, pour être réellement à la portée des enfants, exigerait bien des développements, tandis que les grandes personnes ne manqueront pas d'y signaler certains *desiderata*. Une autre observation, que nous avions également faite tout d'abord, a trait à l'histoire *religieuse* de l'Angleterre : on nous permettra de regretter de nouveau qu'elle soit traitée aussi incomplétement et à un point de vue, selon nous, trop exclusivement politique et protestant. Sans doute, la confession à laquelle appartenait l'éminent auteur peut excuser ici bien des lacunes ; mais M. Guizot avait par ailleurs un sens trop droit, un esprit trop élevé, une vue trop juste des devoirs de l'historien pour que l'on ne se sente, presque comme malgré soi, douloureusement frappé de la sécheresse de son récit en ce qui concerne les événements qui caractérisent chez nos voisins d'outre-Manche la réforme religieuse et la révolution politique. Les droits des catholiques, les persécutions qu'ils eurent à subir, la grandeur de caractère de plusieurs d'entre eux, si considérables par les vertus, le rang ou les services, demandaient des développements dont l'absence suffit à fausser, sur ce point très-important, les notions historiques de ceux qui s'en tiendront à cette histoire. Nous ne prétendons pas que ces deux volumes dussent reproduire tous les détails, si vivants, de l'*Histoire de la persécution religieuse en Angleterre* de M. l'abbé Destombes. Le but des deux historiens est fort différent, mais les atrocités des protestants envers les catholiques sont trop systématiquement passées sous silence, et, pour ne citer qu'un fait qui dénote une regrettable partialité, ce monument d'odieuse perfidie appelé le testament de Lord Cecil, loin d'être flétri comme il le mérite, n'est même pas cité; il éclaire pourtant d'un jour singulier toute cette époque. Néanmoins, et malgré ces réserves nécessaires, l'*Histoire d'Angleterre* de M. Guizot a sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse, à la condition de n'être pas lue sans quelque antidote. Relèverons-nous certaines inexactitudes de détails, — comme celle de la p. 569 du deuxième volume, où l'auteur cite le mot héroïque attribué au chevalier d'Assas, tandis qu'il est acquis aujourd'hui à l'histoire qu'il faut le restituer, ainsi que d'Assas lui-même l'a déclaré, à un sergent de sa compagnie, nommé Dubois? Non. Nous préférons rendre hommage, en terminant, au grand style de l'auteur, à l'intérêt qu'il a su, malgré les lacunes signalées, donner à son récit, à la remarquable exécution

typographique et artistique de l'ouvrage, toutes choses qui font de cette publication, aujourd'hui menée à bonne fin, un beau livre d'étrennes parmi ceux sur lesquels le public délicat peut arrêter son choix. R.

Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne, écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un de ses conquitadores. Traduction par M. le Dr D. Jourdanet. Deuxième édition, corrigée, précédée d'une préface nouvelle, accompagnée de notes et suivie d'une étude sur les sacrifices humains et l'anthropophagie chez les Aztèques. 1 vol. grand in-8, xxxii-928 p., avec 5 cartes en couleur. Paris, G. Masson, 1877. — Prix : 15 fr.

Cette chronique, extrêmement intéressante, dont deux traductions ont été données en allemand et en anglais, n'avait jamais été interprétée en français et était généralement peu connue, même dans le monde érudit. M. le Dr Jourdanet, qu'un long séjour au Mexique et des travaux spéciaux ont attiré depuis plusieurs années vers l'étude de l'antique civilisation américaine, a voulu faire ressortir l'importance et les mérites de l'œuvre de Diaz en la traduisant. Malgré l'obscurité et les nombreuses incorrections du texte espagnol, il a réussi entièrement, et publie un livre excellent dont la fidélité irréprochable reproduit, jusque dans ses diverses nuances, le style animé du compagnon de Cortez. Ce qui n'était pas une petite difficulté à vaincre. Des notes servent à éclairer les passages les plus embarrassants et à guider le lecteur. Mais ce qui donne surtout de l'intérêt à la traduction de M. le Dr Jourdanet, ce sont les écrits dont il l'a accompagnée. La préface, notamment, contient une étude fort curieuse sur l'*influence des climats d'altitude et de montagne* au point de vue des races. Ce travail, tout d'actualité, place sous un nouveau jour les faits généraux relatifs à la population américaine, et montre en particulier les causes du désordre permanent qui règne au Mexique depuis tant d'années.

A la suite de la traduction figurent certains détails bibliographiques, une liste des *Conquistadores*, l'étude sur les sacrifices humains et l'anthropophagie chez les Aztèques, la traduction d'un chapitre du P. Bernardino de Sahagues sur les vices et les mœurs des Mexicains, enfin une table analytique de la chronique de Bernal Diaz, facilitant les recherches. Ces divers écrits témoignent de l'érudition et de la plus scrupuleuse activité.

Ne voulant rien négliger, M. le Dr Jourdanet a joint à son livre cinq cartes exécutées avec le plus grand soin. Elles achèvent d'en montrer la beauté et l'importance.

Telle est, dans son ensemble, la traduction de la chronique de Bernal Diaz del Castillo. Prochainement, nous la ferons mieux connaître dans

un article plus détaillé qui s'imprime dans la *Revue des questions historiques*, et qui paraîtra dans la livraison de janvier. R. Siméon.

Les Monuments mégalithiques de tous pays, *leur âge et leur destination*, avec une carte et 230 gravures, par James Fergusson. Ouvrage traduit de l'anglais par l'abbé Hamard, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Paris, Haton, 1877, in-8 de 560 p. avec carte et gravures.— Prix : 10 fr.

Voici un ouvrage appelé à faire grand bruit et à soulever de nombreuses discussions dans le monde archéologique, à moins que certaine école intransigeante, qu'on pourrait appeler celle des radicaux de la science, n'organise contre lui la conspiration du silence et du mépris. Il y a, en effet, une coterie bien connue, dont le système exclusif est de reculer les dates prétendues préhistoriques jusqu'à des limites presque indéfinies, afin de mettre la Bible en contradiction flagrante avec ce qu'elle affirme des faits incontestables ; mais toutes ces affirmations si catégoriques sont posées de parti pris et complétement arbitraires. On ne les a jamais scientifiquement justifiées ; et, si quelque savant plus impartial a le malheur de découvrir des faits positifs qui heurtent le système, on se donne bien garde d'en souffler mot dans les Revues que ladite école tient à sa dévotion; ou bien, si les faits malencontreusement mis au jour sont tellement lancés dans la circulation qu'on ne puisse pas n'en point parler, on les dénature sans vergogne, on prétend que cela n'est pas sérieux, on conteste la bonne foi de l'inventeur, on l'accuse d'avoir arrangé des théories pour les besoins de sa cause, et l'on pratique toutes ces manœuvres souterrainement, n'abordant jamais l'auteur en face, profitant des occasions où l'on sait qu'il ne sera pas là pour rétorquer l'argument, lui refusant au besoin le droit de réponse... Qu'on nous pardonne d'insister à ce point sur un sujet si délicat : nous venons de faire l'expérience personnelle de la méthode, à propos de notre étude sur *l'Age de bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire*, et nous serons d'autant moins suspects envers MM. Hamard et Fergusson, que nous n'acceptons par complétement toutes leurs théories : mais nous déclarons hautement que, tel quel, leur livre est un monument inappréciable élevé à la science archéologique, à laquelle ils ont rendu le service le plus signalé qu'on lui ait depuis longtemps offert.

Cet ouvrage est à la fois une encyclopédie et une thèse. L'encyclopédie est du plus haut intérêt. On n'avait encore jamais étudié d'ensemble les monuments mégalithiques de tous les pays avec une telle sûreté d'information et de coup d'œil. Tous les monuments caractéristiques d'Angleterre, de Scandinavie, de France, d'Espagne, d'Algérie, de Syrie et de l'Inde sont examinés, comptés, discutés avec

le soin le plus scrupuleux, et dessinés avec une parfaite exactitude. Les archéologues qui se confinent dans les études purement locales n'y apprendront pas sans surprise que l'Algérie contient plus de dix mille dolmens, la Syrie presque autant, et que, dans l'Inde, plusieurs peuplades en élèvent encore un grand nombre de nos jours. Cette revue complète des monuments mégalithiques de tout l'univers constitue l'attrait majeur du livre pour tous ceux qui s'occupent d'archéologie : ce qui en irritera plusieurs, c'est la thèse soutenue sur l'âge de leur construction.

Sans parler de l'école qui voudrait faire remonter les monuments mégalithiques à des époques fabuleuses, nous devons constater que l'opinion générale, dont le principal représentant est M. Alexandre Bertrand, l'éminent directeur du musée de Saint-Germain, semble conclure à fixer la date de leur construction à un millier d'années environ avant l'ère chrétienne. MM. Fergusson et Hamard soutiennent hardiment que, si quelques-uns de ces monuments ont été élevés un peu avant notre ère, la plupart ne remontent qu'aux époques de l'occupation romaine, à celles qui ont immédiatement précédé la conversion au christianisme des populations autochthones. Les monuments d'Averbury et de Carnac, en particulier, seraient pour eux les *mémorials* de batailles soutenues par les Bretons vers le cinquième siècle de notre ère. Nos adversaires, disent-ils, n'apportent aucun argument décisif en faveur de leur thèse, et tout leur raisonnement consiste à dire : *antiquum quia ignotum*. Au contraire, une foule de raisons militent en faveur de la construction prochaine : les fragments gallo-romains, souvent trouvés dans les monuments mégalithiques, et qu'on a, en général, dédaigneusement passés sous silence, la difficulté de les ériger, de les tailler, ou de les sculpter sans instruments de métal, dont la présence n'est nullement nécessaire, dans les tombes pour en caractériser la date, puisqu'on en chercherait en vain dans les nôtres actuellement, etc... Mais nous n'avons pas le loisir d'exposer ici tous les arguments indiqués par M. Fergusson, dans son texte, et par M. l'abbé Hamard dans sa remarquable introduction et dans ses notes substantielles. Qu'il nous suffise de dire que, s'ils ne nous ont pas absolument convaincu, il nous ont du moins très-fortement ébranlé dans nos idées classiques. Ce n'est point là un petit mérite, et, dans tous les cas, ils ont bien mérité de la science en général, et de l'archéologie en particulier. Nous souhaitons qu'ils nous donnent bientôt un livre analogue sur les objets préhistoriques proprement dits.

René Kerviler.

Fouilles faites à Carnac (*Morbihan*), *les Bossenos et le Mont Saint-Michel*, par James Miln. Paris, Didier, 1877, in-8 de 253 p., avec 44 planches, 12 plans et des gravures intercalées. — Prix : 50 fr.

Collection Caranda, *aux époques préhistorique, gauloise, romaine et franque*, par MM. Frédéric Moreau. Saint-Quentin, Charles Poette, 1877, in-4 de 64 p., et de 56 planches chromolith. — Prix : 60 fr.

Voici deux magnifiques ouvrages qui sont destinés à fournir aux archéologues une riche collection de faits et d'observations. Leurs auteurs n'ont pas voulu faire des livres de doctrine; leur but a été de rendre compte de fouilles faites avec soin et intelligence; d'en énumérer les résultats; de faire connaître ceux-ci par des dessins exacts qui ne laissent pas de prise à la critique. On ne peut nier que nous ne soyons à une époque où la curiosité scientifique fouille la terre comme les textes; on ne se contente plus, en voyant un objet antique de l'admirer et de l'étudier isolément; il faut savoir dans quel milieu il a été rencontré. Nous signalons tout spécialement les livres de MM. Miln et Moreau à tous ceux qui veulent travailler sérieusement, comprendre les temps anciens de notre pays, et trouver des matériaux à l'appui de leurs propres recherches.

M. Miln est Écossais; le désir de comparer les monuments de sa patrie avec ceux de l'Armorique le conduisit en Bretagne; après avoir exploré une grande partie de cette province, il s'arrêta à Carnac et ne put résister à la curiosité de sonder plusieurs monticules qui lui avaient été signalés au nord-est du bourg. Les uns y voyaient les restes d'un *camp de César*, les autres une résidence des *moines rouges* ou Templiers, qui aurait été incendiée par les populations exaspérées des crimes de ceux-ci. Cette légende des *Moines rouges* est très-répandue en Bretagne partout où il y a trace d'incendie; j'ai déjà fait remarquer qu'elle était presque toujours attachée aux lieux qui conservent des témoignages de l'occupation romaine. L'histoire bretonne, d'ailleurs, ne révèle rien qui justifie cette tradition d'exaspération populaire contre les Templiers; elle doit remonter plus haut. Ces buttes, d'après ce que les fouilles ont révélé, indiquent l'emplacement d'habitations romaines; les débris de briques, les poteries, l'établissent positivement; au milieu de ces débris de la civilisation romaine, M. Miln a recueilli plusieurs spécimens d'objets en pierre polie. Nous signalerons un motif d'ornementation assez original et bien naturel dans un pays maritime; ce sont des fresques formées de bandes et de compartiments en couleur, dans lesquelles étaient incrustées symétriquement des coquilles de toute espèce.

Non loin des Bossenos ou monticules, que M. Miln a explorés au nombre de huit, s'élève un vaste tumulus dit le *Mont Saint-Michel*, du vocable de la chapelle située sur son sommet; le tumulus, haut de

20 mètres, a été élevé sur une éminence naturelle, et domine la contrée. Ce monument fut fouillé déjà par M. Galles, qui y fit une ample moisson de haches en pierre. L'exploration de M. Miln porta sur le pied du Mont Saint-Michel, au midi; là il trouva des vestiges d'habitations, dans les chambres desquelles il y avait un assez grand nombre d'objets en pierre, mêlés à des fragments de poterie de toute époque, même du moyen âge et du dix-septième siècle, dit le zélé explorateur; il semble que ce lieu n'ait pas cessé d'être habité depuis les temps celtiques jusqu'aux guerres de la Ligue.

Terminons ce rapide exposé par deux faits qu'il est bon de noter en passant. Le premier touche aux menhirs; parmi ces monolithes, on a pu constater qu'il s'en trouvait qui étaient calés, au pied, par des matériaux de diverses sortes, parmi lesquels en a reconnu la présence de fragments de *tegulæ*, ou tuiles romaines, et de ces vases sigillés à couverte rouge, brillante, si improprement connus sous le nom de vases samiens. — L'autre fait se rattache à la date de la destruction des édifices romains des Bossenos. Il est à remarquer que les monnaies y sont très-rares; pas de monnaies gauloises, peu de monnaies romaines, et celles-ci généralement en cuivre. Les Romains ou les Gallo-Romains de Carnac auraient donc eu le temps de se retirer en emportant ce qu'ils avaient de précieux. La monnaie la moins ancienne est de Magnence, mort en 353; elle correspond à l'époque où, suivant M. Aur. de Courson, la péninsule armoricaine, outre les ravages du fisc et de la bagaudie, avait eu à subir de continuelles descentes de pirates sur ses côtes et était devenue un des pays les moins peuplés de la Gaule.

— MM. Moreau ont formé un véritable musée, dont beaucoup de villes s'énorgueilliraient, avec le produit des fouilles qu'ils ont faites dans deux nécropoles du département de l'Aisne, à Caranda, commune de Cierges, et à Sablonnières, aux portes de Fère-en-Tardenois. Il faut dire aussi que le terrain à exploiter était assez vaste pour faire espérer des résultats fructueux. A Caranda, MM. Moreau estiment qu'il y avait 2,600 sépultures sur un espace de 3 hectares; ce sont à peu près les mêmes chiffres pour Sablonnières; dans le premier, on n'a constaté que la sépulture par inhumation; dans le second, il y des exemples d'incinération.

Caranda, situé auprès d'un dolmen que MM. Moreau ont fouillé, donna environ 300 tombes antérieures à la conquête romaine, fournissant des échantillons nombreux d'objets en pierre éclatée, en pierre polie et en bronze. Les tombes gallo-romaines et franques (car souvent il est difficile d'indiquer une démarcation bien fixe entre ces deux divisions) ont fourni une suite de cuillères, de fibules, de bijoux ornés de verroterie, d'agrafes incrustées d'argent, etc., qui font penser

aux belles découvertes de M. Cochet en Normandie et de M. H. Baudot, en Bourgogne; il y a aussi des objets qui se trouvent pour la première fois chez MM. Moreau. — A Sablonnières, ces archéologues ont eu la chance de trouver la tombe d'un Gaulois, enseveli avec son char, ainsi que de ces beaux vases qui sont assez fréquents dans la vallée de la Vesle (Marne) et à Chassemy (Aisne). Notons que les deux nécropoles explorées par MM. Moreau leur ont donné une magnifique collection de vases en terre et en verre.

Faisons des vœux pour que MM. Miln et Moreau trouvent de nombreux imitateurs; des ouvrages enrichis de belles et bonnes planches, servent plus la science que de gros volumes bourrés de conjectures et de compilations. A. DE B.

Nouveaux mélanges d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge, par les auteurs de la monographie des vitraux de Bourges (CH. CAHIER et feu ARTH. MARTIN, de la Compagnie de Jésus). Collection publiée par le P. CH. CAHIER. *Bibliothèques*. Paris, Didot, 1877, gr. in-4 de XI et 351 p. — Prix : 40 fr.

Les volumes des *Nouveaux mélanges* se succèdent avec une étonnante rapidité. A peine les amateurs ont-ils eu le temps de contempler à leur aise les *Décorations d'églises* (1875), les *Curiosités mystérieuses* (1874), les *Ivoires, miniatures et émaux* (1874), que déjà un nouveau volume leur est offert, non moins splendidement illustré, ni moins important que les trois précédents. Il est consacré aux *bibliothèques*; mais ce serait une grande erreur de penser, d'après ce titre, que le volume s'adresse exclusivement aux spécialistes, aux bibliophiles ou aux artistes. Il présente un intérêt plus général; s'il fera la joie du bibliophile, il sera aussi goûté de tous les esprits éclairés, et dans notre siècle de lumières qui ne prétend pas être de ce nombre?

Nous trouvons d'abord un mémoire apologétique intitulé : *Le christianisme a-t-il nui aux sciences?* Dans cette étude préliminaire le R. P. Cahier réfute victorieusement les assertions erronées de Letronne sur la cosmographie des SS. Pères et les invectives outrageantes que Libri avait prodiguées à l'Église dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*. Les morceaux qui suivent traitent des bibliothèques, de la calligraphie, des miniatures au moyen âge et apportent des témoignages aussi nombreux qu'éclatants à l'appui de la thèse établie dans l'étude précédente. Ils se terminent par un *Appendice sur les bibliothèques espagnoles du haut moyen âge*, ayant pour auteur le R. P. Tailhan, et leur servant de digne couronnement.

— On le voit, toutes les parties du volume se tiennent ensemble; elles forment comme un faisceau lumineux et ont un caractère d'unité, grâce à la pensée dominante qui les pénètre d'un bout à l'autre et

qu'elles font, à leur tour, briller de tout l'éclat de l'évidence. Ce qui ressort, en effet, de toutes les pages de ce beau travail, c'est l'axiome désormais incontesté que la science a été, au moyen âge, inséparable du sacerdoce et de la religion. En 1838, année où le P. Cahier, caché sous l'anagramme de son nom (Acheri), publiait, pour la première fois, dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, de Bonnetty, ce qu'il reproduit aujourd'hui, avec des additions sans nombre, dans les *Nouveaux Mélanges*, cet axiome historique comptait à peine quelques défenseurs, et l'essai d'armes du jeune jésuite avait son utilité. Mais, aujourd'hui encore, on le lira avec fruit : car, malgré les progrès que les études médiévales ont faits en France depuis quarante ans, les phrases convenues sur l'ignorance monastique et les ténèbres du moyen âge se répètent plus souvent qu'il ne faut. N'avons-nous pas entendu récemment un physicien distingué, M. Tyndall, reprendre la vieille ritournelle aux acclamations de la presse antireligieuse? La nouvelle édition du travail du R. P. Cahier a donc aussi son mérite d'actualité; et on doit savoir grand gré au savant et vénéré religieux d'avoir tiré cette arme si opportune de l'arsenal où elle gisait en quelque sorte enfouie. Sans doute, il eût été fort désirable que l'auteur, en reprenant son œuvre, la complétât d'après le plan primitif dont il trace quelque part la charpente (p. 215); mais il avoue humblement qu'à l'âge de soixante-dix ans, on a autre chose à faire qu'à *préparer* de nouveaux travaux de longue haleine. Bien qu'inachevé, son travail n'en est pas moins une mine féconde où l'on pourra puiser à pleine main des trésors de l'érudition la plus variée. — Parcourons rapidement chacune des sections qui se partagent le volume. — Les chapitres consacrés aux *bibliothèques* démontrent jusqu'à l'évidence l'extrême soin que les églises et les couvents apportaient à leur formation, soin constaté par le nombre très-considérable de ces précieux dépôts dont la seule énumération occupe près de deux pages (p. 63 et 64). Un couvent sans bibliothèque eût été, au moyen âge, une vraie monstruosité dont ces *temps d'ignorance* avaient à peine l'idée. Un siége épiscopal ne se fondait point sans qu'auprès de lui ne fût jetée en même temps la semence d'une institution scientifique ou littéraire. Rien de plus intéressant que les détails sur les difficultés qu'il fallait vaincre pour former des bibliothèques, sur les moyens employés pour y réussir, sur les ressources imaginées pour former des collections de livres, sur la transcription des manuscrits érigée en règlement monastique et la révision, enfin sur la part qu'y prenaient les religieuses parmi lesquelles plusieurs se sont fait un nom justement célèbre par leur érudition. Il suffit de citer Hroswitha, religieuse de Gandersheim au dixième siècle, et l'abbesse Herrade d'Alsace (au douzième), celle qui a rédigé le fameux *Hortus deliciarum*, sorte d'encyclopédie, mal-

heureusement perdue depuis le dernier incendie de Strasbourg. Les écoles allaient de pair avec les bibliothèques, — puisque la transcription des manuscrits supposait une instruction littéraire suffisante. Et quelle transcription !

Tout le monde aura vu quelques-unes des merveilles calligraphiques sorties des humbles *scriptorium* du moyen âge, de ces salles communes où les *antiquaires*, comme on appelait alors les copistes, vaquaient à la transcription des manuscrits. Le luxe allait jusqu'à tracer des volumes entiers en lettres d'or (surtout au neuvième siècle), et à teindre le vélin en pourpre, sans parler de l'ornementation des lettres initiales qui variait à l'infini. On peut s'en faire une idée par les nombreux échantillons qui ornent le nouveau volume des *Mélanges*. Ces gracieuses initiales ont une vraie valeur artistique et historique, étant presque toutes tracées de la main habile de feu Arthur Martin, d'après les manuscrits encore existants. « Ces emprunts faits aux manuscrits, remarque fort justement le P. Cahier, devraient bien remplacer les illustrations de fantaisie dont on accompagne maints ouvrages historiques. Ce seraient là de vrais monuments et non des caprices d'artiste (p. 156). »

La calligraphie était un acheminement à la miniature. Les ornements calligraphiques passent à la peinture par une transition presque insensible. Bien que l'inépuisable rédacteur des *Mélanges* proteste ne vouloir parler que des miniatures des artistes occidentaux, il y mêle pourtant, ce dont nous lui sommes reconnaissants, bien des données relatives aux productions analogues de l'art byzantin. Celles-ci ont été récemment interprétées dans une savante monographie écrite en russe par M. Kondakov, professeur à l'Université d'Odessa (1876). Tout le monde regrettera avec nous que le R. P. Cahier n'ait pas pu examiner à loisir le fameux psautier d'Utrecht, devenu l'objet de tant de débats parmi les savants anglais et hollandais, et si digne d'être mieux connu en France. En revanche, on se réjouira de trouver, à la page 157, des indications concernant le *Hortus deliciarum* de l'abbesse Herrade, et prises en 1811 sur l'original, brûlé depuis dans le bombardement de Strasbourg. Elles montrent l'importance historique des miniatures considérées comme témoins des coutumes contemporaines de l'artiste, comme produits des légendes et des formes qui ont prescrit à diverses époques. Les miniatures sont particulièrement importantes pour l'histoire de la peinture depuis le sixième siècle jusqu'au seizième inclusivement. Des détails du plus haut intérêt et dont cette partie de l'ouvrage abonde, sont relevés par des considérations pleines de sagesse et qui témoignent d'une connaissance approfondie du sujet. C'est un vrai traité sur les miniatures et les miniateurs depuis le septième siècle jusqu'au dix-septième ; on le consultera avec un profit

d'autant plus grand que la théorie est ici unie à la pratique et le texte est accompagné de gravures exécutées, d'après les originaux, avec ce talent qui distinguait toutes les productions d'Arthur Martin. La plupart des dessins contenus dans ce volume ont été extraits du psautier de saint Louis, du manuscrit de Münich, de ceux des PP. Bollandistes et d'un lectionnaire d'Aix-la-Chapelle. La table complète de gravures, placée à la fin du volume, en compte plus de 160, dont 10 vignettes parmi lesquelles on remarquera les deux élégants monogrammes du saint nom de Jésus et de Marie, œuvre d'Attavante (p. 142 et 184). Toutes ces illustrations charmantes ajoutent je ne sais quelle poésie à l'exposé qui constitue le fond du livre et auquel, malgré la gravité du sujet, il ne manque pourtant ni la variété, ni les agréments du style toujours si original (dans le bon sens du mot), si pétillant d'esprit, si plein de verve et d'humour franchement gauloises.

Il me reste à parler de l'excellente étude portant le titre modeste d'*Appendice sur les bibliothèques d'Espagne au haut moyen âge*. C'est une belle page d'histoire littéraire d'Espagne. En éclairant cette époque éloignée d'un jour nouveau, elle rend aussi témoignage à la vérité de la thèse principale du livre, c'est-à-dire à l'union étroite de la religion et de la science. Le R. P. Tailhan, auteur de cette brillante monographie, démontre, les documents historiques à la main, que l'invasion des Goths avait été, pour l'Espagne chrétienne, cent fois moins désastreuse que celle des musulmans, et que ni l'une ni l'autre ne l'ont empêchée de conserver les salutaires traditions de la civilisation. De là le partage de son travail en deux parties correspondant à la période hispano-gothique (v-viiie siècles) et à la période musulmane, laquelle commence avec le huitième siècle (712). Il montre que l'invasion des Barbares connus sous le nom d'Alains, Suèves, Vandales, etc. (409-465) ne fut ni universelle, ni continue, que ces hordes sauvages n'ont rien eu de commun avec les Visigoths (415), qui, en les exterminant, ont, au contraire, apporté au pays un antidote salutaire. Chose digne de remarque, une fois gagnés à la foi catholique, les Visigoths se fondirent avec l'élément national et se livrèrent à la culture des lettres avec un zèle égal à celui de la race hispano-romaine. Les nombreuses bibliothèques établies sous les rois visigoths en sont la preuve. Saint Isidore de Séville, saint Fructueux, saint Eugène de Tolède, saint Braulion de Saragosse étaient de vrais bibliophiles de ce temps-là.

Il est donc complétement inexact de dire, ainsi que l'a fait récemment un écrivain espagnol (M. A. de Los Rios), que le clergé visigothique a perdu l'Église hispano-romaine, en la précipitant dans un abîme de crimes et d'immoralité, qu'il l'a rendue incapable d'exercer la moindre influence civilisatrice et jetée, dès la fin du septième siècle, dans un pro-

fond assoupissement. Les Visigoths ne pouvaient être la cause de ce prétendu assoupissement, pour deux raisons : d'abord parce que, dans l'Église espagnole, ils formaient toujours la minorité, ensuite parce que cela ne se concilie guère avec le fait certain que le clergé visigothique a fourni, du sixième au huitième siècle, autant de savants et de littérateurs que leurs compatriotes d'origine hispano-romaine, sinon davantage.

L'invasion des musulmans (712), *ces rats du désert*, a été pour l'Espagne catholique un véritable fléau; elle menaçait d'engloutir sans retour et la civilisation et la société hispano-gothique. Cependant l'une et l'autre ont trouvé un refuge assuré dans les montagnes asturiennes et cantabres, et, au dixième siècle, elles atteignirent l'apogée de grandeur, de prospérité et de gloire. Époque à jamais illustre, qui a donné au monde Froylan de Léon, Atilan de Zamora, Gennade d'Astorge, Vimaraise et Viliufe de Tuy, Gomade de Coïmbre, Rosendo de Mondoñedo et tant d'autres saints prélats. L'Espagne gothique y revit avec ses traditions et ses traits caractéristiques.

Dès le huitième siècle, l'Église espagnole reprend sa mission religieuse et scientifique, ce que l'auteur prouve par de nombreux témoignages historiques dont il nous est impossible de suivre les développements. Il termine son étude, doublement remarquable quant au fond et quant à la forme, par les conclusions suivantes : « L'Espagne du haut moyen âge a possédé de véritables et nombreuses bibliothèques, entretenues avec soin, enrichies avec générosité ; loin d'être barbare, elle vivait en pleine civilisation chrétienne : non-seulement cette civilisation n'a jamais souffert d'éclipse en Espagne mais, durant la période hispano-gothique, elle donna au royaume catholique de Tolède des littérateurs, des savants, des artistes, des jurisconsultes, des théologiens, etc..., dont, à la même époque, aucune autre contrée ne réunit une pléiade mieux fournie et plus brillante (p. 444). »

A mon tour, je terminerai cet aperçu trop imparfait, en disant que, dans ce long voyage à travers dix siècles du moyen âge, on est heureux d'avoir des guides à la fois si sûrs et si attachants. En se séparant d'eux, on sent plus que jamais la vérité de ces paroles de M. de Wailly, le savant éditeur de Villehardouin : « Les gens qui s'obstinent encore à ne voir dans le moyen âge qu'un temps de barbarie sont les dernières victimes d'un préjugé vieilli et d'une ignorance devenue inexcusable. »

J. Martinov, S. J.

Historical and architectural Sketches, *chiefly Italian*, by Edward A. Freeman. With twenty two illustrations from drawings by the author. London, Macmillan, 1877, in-8 de vii-315 p.

M. Freeman n'eût-il d'autre mérite que celui d'avoir percé à jour la *science historique* de M. Froude, il aurait droit à la profonde reconnaissance de tous nos lecteurs; mais le savant écrivain qui a composé, sur l'invasion normande, les cinq admirables volumes publiés par la *Clarendon Press* a prouvé suffisamment que son talent ne consiste pas seulement à démasquer le charlatanisme; et, pour la méthode, la connaissance des sources, l'impartialité et la patience, il y a peu d'historiens modernes qu'on puisse lui opposer. Ses ouvrages, en apparence les moins importants, méritent l'attention des *reviewers*

Le recueil d'articles sur l'architecture des villes de l'Italie avait déjà paru dans le *Saturday Review* et ailleurs, excepté le chapitre sur Verceil, qui est entièrement inédit. Plusieurs de ces intéressants chapitres ont le caractère de véritables *impressions de voyage;* écrits de verve au milieu des paysages et des monuments dont ils traitent, M. Freeman n'avait pas à sa portée les ouvrages qui auraient pu lui servir de guides, ou lui offrir des renseignements et des points de comparaison. Les autres essais ont été, au contraire, rédigés à tête reposée dans un cabinet de travail, où une bibliothèque bien fournie rendait les recherches et les vérifications très-faciles. Le lecteur remarquera sans peine la différence entre les deux séries, et je crois qu'il approuvera la résolution prise par l'auteur de ne pas retoucher ses notes de touriste. Mieux valait laisser à chaque groupe son caractère distinct, au risque de mériter le reproche d'avoir fait un volume de pièces et de morceaux.

Comme le titre l'indique, M. Freeman étudie l'architecture au point de vue historique, surtout, et, dans son chapitre consacré à Aix-la-Chapelle, il nous donne, en guise de préface, les conseils les plus sages sur la manière dont il faut poursuivre cette étude, si l'on veut en recueillir tout le profit désirable. Ainsi, pour comprendre la cathédrale d'Aix et le style d'architecture qu'elle représente, il est indispensable d'avoir visité Ravenne. La domination de la race teutonique en Europe est liée essentiellement à ces deux villes; Ravenne nous rappelle Théodoric et l'époque où les éléments romain et germain existant côte à côte faisaient contraste l'un avec l'autre; Aix-la-Chapelle, la cité de Charlemagne, nous montre les deux éléments fondus ensemble et produisant un résultat entièrement distinct des facteurs dont il est dérivé. Rome était le centre, la métropole de l'empire de Charlemagne, comme de celui de Théodoric, mais le berceau du principe teutonique n'est pas là; il faut le chercher à Ravenne et à Aix-la-Chapelle.

Les villes de l'Italie méridionale ont inspiré à M. Freeman d'excel-

lentes remarques sur la civilisation grecque ; c'est un des meilleurs chapitres d'un ouvrage où tout est digne d'étude. J'ajouterai que le savant historien, qui manie avec un talent égal le crayon et la plume, a complété son récit par vingt-deux *illustrations* gravées sur bois d'après ses croquis.

GUSTAVE MASSON.

Les Sources de l'histoire de France. *Notices bibliographiques et analytiques des inventaires et des recueils de documents relatifs à l'histoire de France*, par ALFRED FRANKLIN, bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine. Paris, Didot, 1877, gr. in 8 de XVII-681 p. — Prix : 24 fr.

Cet ouvrage, qui est exclusivement, ainsi que son titre l'indique, un recueil de sources, se divise en sept parties : 1° *Inventaire de documents*, comprenant la liste des ouvrages de bibliographie pure ; 2° *Recueils de documents*, où se trouvent énumérées les grandes collections de textes : diplômes, chroniques, mémoires, etc.; 3° *Histoire ecclésiastique*, renfermant les recueils des conciles, des historiens des croisades, *Gallia Christiana*, etc.; 4° *Recueils de lois* ; 5° *Histoire généalogique* ; 6° *Histoire financière* ; 7° *Histoire littéraire*.

L'auteur donne un aperçu général et une table des matières détaillée de tous les ouvrages groupés sous ces divers titres. Il facilite ainsi les recherches à travers les grandes collections, en permettant à l'érudit de se rendre compte rapidement de la division générale de chacune d'elles. En outre, grâce à une table alphabétique placée à la fin du volume, il est facile de retrouver, dans n'importe quelle collection, les divers textes d'un même document. Celui qui voudra savoir, par exemple, où se trouvent les différentes éditions de Joinville devra chercher ce nom dans la table générale, qui le renverra aux éditions de la Société de l'histoire de France, de Petitot et de Michaud.

Malheureusement, nous devons signaler des lacunes dans le plan adopté par l'auteur. Ainsi, au lieu de donner la liste des documents contenus dans le *Recueil des historiens des Gaules* de Dom Bouquet, il s'est contenté de cette mention générale répétée pour chaque volume : *Syllabus monumentorum quæ in hoc volumine continentur*. On comprend combien un pareil renseignement est peu propre à éclairer le lecteur qui veut savoir, par exemple, si l'*Histoire ecclésiastique des Francs* de Grégoire de Tours est reproduite dans cette collection. S'il espère être plus heureux en se reportant à la table générale placée à la fin du volume, il est également déçu, car on le renvoie uniquement aux pages 208, 209, 210, 271, 272, c'est-à-dire à la Société de l'histoire de France et à la Collection des Mémoires de M. Guizot. Or, l'*Histoire ecclésiastique* de Grégoire de Tours se trouve reproduite tout au long dans le recueil de Dom Bouquet, auquel la table de M. Franklin ne peut

pas renvoyer, précisément à cause de la lacune que je signalais plus haut.

Il en est une autre également grave. Comment, dans un ouvrage de sources, l'auteur a-t-il pu omettre la *Patrologie de Migne*, uniquement composée de documents de l'histoire ecclésiastique, alors qu'il cite en détail des recueils d'une importance certainement bien inférieure, comme la collection Guizot, qui ne renferme que des traductions, pour la plupart très-imparfaites?

Nous regrettons d'être obligé de signaler des lacunes aussi graves dans un ouvrage dont le principal mérite doit être l'exactitude. Espérons que, dans une prochaine édition, l'auteur, révisant soigneusement son œuvre, la rendra vraiment digne du public auquel elle s'adresse.

EDMOND DEMOLINS.

BULLETIN

Exposition historique des propositions du Syllabus, par l'abbé VERDEREAU, curé de Romenay (diocèse d'Autun). Paris, Palmé, 1877, in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr.

Le Syllabus de 1864 a été l'objet de nombreuses publications, mais jusqu'ici les auteurs s'étaient bornés à l'envisager au point de vue de la théologie, de la philosophie ou de la politique. M. l'abbé Verdereau s'adresse à tous les hommes de bonne foi et leur prouve, l'histoire à la main, que, dans le Syllabus, il n'y a rien absolument de nouveau, et que toutes les condamnations qu'il prononce se retrouvent dans les actes des prédécesseurs de Pie IX ou dans ceux de Pie IX lui-même. Seulement les erreurs signalées ont été réunies en un faisceau pour être frappées toutes à la fois.

Après quelques pages pleines de logique sur l'autorité du Syllabus, M. l'abbé Verdereau en donne la traduction, mettant en regard des propositions censurées les propositions contradictoires. Puis il reprend chacune des Encycliques et des allocutions de Pie IX de 1846 à 1863, raconte les circonstances qui y ont donné lieu, et indique les erreurs qui avaient éveillé la sollicitude du Saint-Siége. Cette histoire est le plus magnifique éloge de notre grand pontife. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en voyant les combats livrés par lui pour protéger l'intégrité de la doctrine.

E. DE LACHESNAIS.

Dictionnaire d'instruction primaire, éducation, enseignement, législation, à l'usage des instituteurs, des institutrices, des inspecteurs primaires et des délégués cantonaux, rédigé par M. G. BÉLÈZE, avec le concours de plusieurs membres de l'enseignement. Paris, Delalain, 1877, in-12 de VIII-540 p. — Prix : 5 fr.

Ce dictionnaire fournit aux instituteurs et institutrices et à toutes les personnes vouées à l'enseignement, les notions essentielles, rangées par ordre alphabétique, sur tout ce qui se rapporte directement ou indirectement à leurs fonctions : sur les méthodes d'enseignement, sur la pédagogie, sur le matériel des écoles, sur la législation de l'instruction; sur les devoirs des instituteurs vis-à-vis des enfants, des parents, des divers autorités, sur les divers fonctionnaires de l'instruction publique, sur tout ce qui concerne la vie

pratique : l'organisation du ménage, la culture du jardin, la tenue du bétail, la toilette, les premiers soins à donner aux malades et en cas d'accidents, le placement des économies, etc., etc.; sur les qualités ou défauts que l'instituteur doit cultiver ou combattre chez lui et chez ses élèves, etc., etc. C'est un ouvrage qui, par les renseignements qu'il donne, sera très-utile à toutes les personnes qui s'occupent d'enseignement. Les questions de législation sont traitées avec une compétence et un soin exceptionnels ; on renvoie à toutes les lois, instructions et circulaires. Pour les autres articles, ils sont d'une valeur très-inégale, cependant généralement exacts ; — pourquoi, au mot *coupon* dire que, lorsqu'on a des économies de quelques centaines de francs, un coupon de rente 3 0/0 sera trop cher? Les autres bonnes valeurs le sont bien plus. — Nous avons remarqué que les conseils donnés aux instituteurs sont excellents et dans un esprit très-chrétien. Les questions religieuses sont exposées et résolues par une plume catholique. R. DE ST-M.

Les Phénomènes glaciaires et torrides ; la précession des équinoxes et les oscillations polaires, par JULES PÉROCHE. 1 brochure in-8, 31 p. et 1 pl. Paris, 1877, Germer Baillière. — Prix : 1 fr. 50.

Chacun sait quelle extension ont eue les phénomènes glaciaires à l'origine de la période géologique actuelle. La Scandinavie a été, comme l'est aujourd'hui le Grönland, un centre d'émission de blocs erratiques et de boues argileuses transportés au loin par les glaces flottantes ; de grands glaciers continentaux descendaient de tous les massifs montagneux pour s'étaler dans les plaines ; en même temps les rivages de l'Europe septentrionale subissaient des affaissements suivis de relèvements d'une amplitude de 4 à 500 mètres en général. L'Amérique du Nord a été le théâtre de phénomènes semblables, sans doute un peu plus anciens, et qui, en outre, se sont manifestés à des latitudes plus basses. Discutant, pour en reconnaître l'insuffisance, les hypothèses qui ont été proposées pour rattacher les phénomènes glaciaires à la précession des équinoxes, M. Péroche en recherche ingénieusement la cause dans la variation de l'axe de rotation de la terre, et par suite dans le déplacement du pôle sur le globe. Si, en effet, le pôle a occupé des positions variables, différentes régions ont tour à tour appartenu à la zone glaciale, ce qui explique l'extension, d'ailleurs inégale, des glaces flottantes dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde ; en même temps, l'aplatissement polaire, en se déplaçant, a dû provoquer les inflexions du sol ; enfin le renflement équatorial lui-même, en affectant diverses contrées, aura amené des changements correspondants dans la position des mers.

Ces considérations séduisantes, que M. Péroche poursuit dans maint détail, paraissent contenir une large part de vérité, mais l'auteur ne tient pas assez compte des lois mécaniques ; il cherche à démontrer que le pôle oscille continûment et très-lentement. Sir W. Thompson qui, avec une si haute autorité, a soumis ce problème à l'analyse mathématique, pense que l'axe de rotation, stable à l'époque actuelle, a dû se déplacer plus ou moins brusquement de 10 à 30° aux époques où, par l'effet du refroidissement, la réaction des forces intérieures brisait l'écorce terrestre, faisait surgir une chaîne de montagnes, modifiait la configuration des continents, et, par suite, changeait la répartition de la masse autour de l'axe. Quant aux conséquences de ces perturbations violentes, elles se seront, à coup sûr, développées avec lenteur et continuité, et peuvent rendre compte, ainsi que le suppose M. Péroche, des

variations de climat, des inflexions de l'écorce et des manifestations glaciaires. A. D.

La Plante dans les appartements, par H. de La Blanchère. Paris, Firmin-Didot, 1877, in-12 de 200 p., avec 91 fig. par A. Riocreux. — Prix : 3 fr.

Voilà un livre écrit à un charmant point de vue : la plante y est traitée en amie qui embellit nos demeures. Toute femme soucieuse de parer son foyer saura employer ses soins à faire vivre et prospérer ces végétations gracieuses et variées encore presque inconnues dans nos appartements. A côté des détails de la culture ou de l'hygiène qui conviennent aux diverses plantes, la science trouve également ici sa part naturelle : M. de la Blanchère rappelle les conseils de M. G. Ville et applique aux fleurs de nos salons les résultats des expériences du Dr Jeannel. Avec les engrais chimiques, on peut en effet par un arrosage approprié rendre aux végétaux une sève nouvelle, mais c'est là une médicamentation véritable dont l'excès serait funeste. En un mot, grâce à ce guide aimable, une soll citude en éveil pourra deviner et comprendre « la pauvre plante qui, délaissée, souffre en silence, se flétrit et meurt, tandis que soignée elle eût fleuri longtemps encore.

A. D.

Précis historique et chronologique de la littérature française *depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par Alfred Bougeault, ancien professeur de littérature française au lycée de Saint-Pétersbourg. 7e édition. Paris, Delagrave, 1877, in-12 de 448 p. — Prix : 3 fr.

Il a paru depuis quelque temps, un assez grand nombre d'ouvrages élémentaires, destinés à enseigner à la jeunesse l'histoire de notre littérature, Le livre de M. Bougeault prenant cette histoire depuis ses origines et la continuant jusqu'à l'époque contemporaine, bien coordonné, bien écrit, me semble se mettre au premier rang des ouvrages de ce genre, et sept éditions en ont constaté le succès. Trop souvent, les livres de cette nature ne se composent guère que de redites, de jugements tout faits empruntés à des critiques plus ou moins compétents. Cette fois il n'en est pas ainsi. M. Bougeault, en général et pour les temps rapprochés de nous, ne s'en rapporte qu'à lui et ce sont ses propres appréciations qu'il nous donne. Il le fait avec goût, avec impartialité, avec clarté, et toujours inspiré par un excellent esprit. En prévision d'une huitième édition nous soumettrons à l'auteur quelques observations, d'une importance minime.—A la manière dont il parle des œuvres d'Alain Chartier, page 63, on croirait que le *Bréviaire des nobles* et le *Livre des quatre dames* sont en prose. Est-ce que, page 341, l'éloge de la *Lucrèce* de Ponsard n'est pas excessif? Page 283, Collin d'Harleville est mis en-dessous de Picard et d'Andrieux, les *Châteaux en Espagne*, *M. de Crac*, l'*Optimiste* ne sont-ils pas infiniment supérieurs aux pièces oubliées d'Andrieux? Page 365, le prénom de M. Lacretelle, l'historien des guerres de religion, était Charles et non Joseph. — M. Bougeault a fait une large place au temps présent. Il n'appartient qu'à l'avenir de fixer le rang des écrivains, nos contemporains. Il est donc, en pareil cas, difficile de tracer des limites qu'on ne puisse discuter. Il est quelques noms que pourtant nous nous attendions à rencontrer dans cette partie. On aurait pu y voir, parmi les poëtes, M. A. Millien; parmi les historiens littéraires et les critiques, M. Gaston Paris, M. de Puibusque, M. Léon Gautier, M. Frédéric Godefroy; M. Etienne, le dernier historien de la littérature italienne; parmi les journalistes M. de

Boissieux, l'auteur des charmantes *Lettres d'un Passant*, et sans doute aussi de celles de Colombine. Dans une note amenée par la littérature provençale, M. Bougeault eût pu rappeler les travaux de M. Paul Meyer, et certes la *Poésie provençale au moyen âge* de M. l'abbé Bayle — nous en avons rendu compte ici-même (avril 1876) — avait autant de titres à un souvenir, que certain livre de M. Baret. TH. P.

Le Diable amoureux, par JACQUES CAZOTTE, avec une introduction par AL. PIEDAGNEL. Paris, librairie des Bibliophiles, 1877, in-18 de XI-118 p. — Prix : 2 fr. 50.

Tout le monde connaît ce joli roman. Quand je dis tout le monde, je n'entends pas comprendre dans cette expression collective les jeunes gens qui auront le temps de le lire plus tard. Le livre de Cazotte n'est pas fait pour eux. Il peut, à la rigueur, avoir une certaine morale, mais Bionletta semble quelquefois si touchante, si séduisante, qu'il est trop facile d'oublier ce qu'elle était réellement. Il y a une imagination singulière, un réel talent dans le *Diable amoureux*, dont la fin ne vaut toutefois pas le commencement. Cette fin, Cazotte la refit, et elle n'est pas telle qu'il l'avait imaginée d'abord. Son récit, qui n'est qu'une simple nouvelle, devait être un long roman d'une inspiration sans doute satirique; le *Diable amoureux* devait tourner un peu au *Diable boiteux*. Cette nouvelle édition a été exécutée avec le soin qu'on pouvait attendre de son éditeur; elle débute par une introduction de M. Piedagnel, ensuite vient une notice qu'on aurait pu désirer un peu plus longue. On sait que, durant la Terreur, Cazotte dut la vie à sa fille mais que, peu après, le Tribunal révolutionnaire se repentit de sa *clémence*. La mort du romancier, qui fut aussi pieuse qu'héroïque, méritait peut-être un peu plus de détails. A cette notice succède une note bibliographique; enfin, à la suite du roman, on lit un épilogue de Cazotte, puis en appendice, l'ancien dénoûment. *Le Diable amoureux*, par son propre mérite et par la manière dont il vient d'être réédité, est tout à fait digne de figurer dans cette bibliothèque d'élite que M. Jouaust a entreprise sous ce titre : *Les Petits chefs-d'œuvre*. En relisant le *Diable amoureux*, je me suis rappelé un autre livre qui n'est pas sans quelque analogie avec ce petit roman, les *Entretiens du comte de Gaublis*, de l'abbé de Villar. Ce curieux livre a de quoi tenter un éditeur. TH. P.

L'Antico carnevale nella contea di Modica. Schizzi di costumi popolari, per SERAFINO AMABLE GUASTELLA. — Modica, tipografia, Achille Secagno, 1877, in-8 de 88 p.

Nous avons fait l'éloge des chants populaires de Modica et surtout de l'introduction si curieuse, si bien écrite que M. le baron Amable Guastella y a jointe. Le même auteur vient de publier un opuscule qui offre toutes les mêmes qualités de style et de composition. Ce petit volume a pour objet l'ancien carnaval du comté de Modica. Au premier abord, le sujet peut sembler d'un mince intérêt, mais tant vaut l'homme tant vaut sa terre, dit le proverbe, et, dès les premières pages, on s'aperçoit de ce que vaut l'homme. Outre que M. Guastella écrit de manière à faire lire avec plaisir tout ce qu'il lui plairait de raconter, les recherches savantes abondent dans ce nouveau travail, et servent à éclaircir bien des points en-dehors du comté de Modica. Nous signalons cet ingénieux et à la fois docte petit livre à tous ceux qui s'occupent de littérature populaire... Mais, hélas! nous avons tort de le leur recommander ainsi,

pourquoi infliger un supplice de Tantale à nos confrères? Ces *Schizzi di costumi popolari* ne sont tirés qu'à deux cents exemplaires, et il est probable qu'il n'en arrivera en France qu'un bien petit nombre. TH. P.

Tradicions religiosas de Catalunya, par AGNA DE VALLDAURA. Barcelone, Roca y Broz, 1877, in-8 de 159 p. — Prix : 2 fr.

Lo Mon invisible en la literatura catalana, *y lo Viatje fet al infern per Pere Porter*, par GAYETA VIDAL Y DE VALENCIANO. 2e édition. Barcelone, imprimerie de la *Renaixensa*, 1877, in-8 de 78 p.

Nous avons déjà parlé assez souvent de la littérature catalane contemporaine pour que nos lecteurs se fassent une idée du réveil très-réel qui s'est produit dans la province dont Barcelone était la capitale. Tout dernièrement encore (nº d'octobre), nous saluions l'apparition d'une grande œuvre, de l'*Atlantida* de Jascinto Verdaguer, faisant, de l'autre côté des Pyrénées, pendant à la *Mireille* de Mistral. Aujourd'hui, nous avons à mentionner des productions d'une importance moins capitale, mais qui continuent bien les publications de M. Pelay Briz et Maspons y Labros. C'est d'abord un petit volume de traditions religieuses ; elles sont au nombre de quarante, les unes sont d'origine catalane, comme l'indiquent les sujets traités, les autres peuvent être venues du dehors. L'auteur a raconté bien simplement ces pieuses légendes, dont la plus grande partie ont été jugées dignes d'un prix au *Certamen de la Joventut catolica*, en 1877. On aurait pu indiquer souvent des parallèles à ces traditions et parfois très-nombreux ; ainsi, *La Palmera* (p. 135) se retrouve dans bien d'autres livres que dans le recueil sicilien de Pitrè, cité seulement ; cette légende forme un des meilleurs chapitres du *Victorial* de Games, pour ne rappeler qu'un des ouvrages où l'on peut la rencontrer. Au reste, le lecteur un peu au courant de la littérature populaire saura parfaitement faire de lui-même ce travail de comparaison.

— L'autre œuvre que nous voulons examiner a paru dans la *Renaixensa*. M. Gayeta Vidal y de Valenciano y développe d'abord les raisons qui au moyen âge et chez tous les peuples catholiques, donnèrent un si grand cours à un genre de productions en tête desquelles se place la *Divine Comédie*. M. Gayeta Vidal prépare lui-même, en ce moment, une édition de la traduction qu'Andreu Febrer fit du poëme de Dante. Mais aujourd'hui, ce n'est que d'une modeste légende qu'il s'occupe. C'est du voyage en enfer de Pere Porter. Cette légende paraît être, ou du moins, avoir été très-populaire en Catalogne, et notre auteur la reproduit à la suite de son intéressante introduction, d'après un manuscrit qui lui a été confié. Il faut lire dans ce texte comment Pere Porter, bourgeois de la ville de Tordera, fut poursuivi pour le payement de dettes qu'il avait déjà payées, comment, en se rendant à Massanet, où il espérait se procurer quelque argent, il fut abordé par un voyageur qui lui fit monter un cheval merveilleux ; de quelle façon, après une course vertigineuse, il arriva dans un étrange pays, qui n'était autre que l'enfer, et y rencontra, au milieu de supplices plus affreux les uns que les autres, le notaire du témoignage duquel il avait si grand besoin. TH. P.

Le Comte de Montalembert, par M. TH. FOISSET, avec une introduction par M. DOUHAIRE. Paris, Lecoffre, 1877, in-8 de 283 p. — Prix : 3 fr.

C'est dans le *Correspondant* qu'ont paru les articles qui, sous ce titre, viennent d'être réunis en un volume. Ces pages ne forment pas une vie

complète du comte de Montalembert ; mais, comme l'a dit M. Douhaire, elles sont « ce qu'il y a de plus autorisé sur le caractère et les travaux de l'homme éminent auquel elles sont consacrées. » M. Foisset a divisé son œuvre en quatre parties. I. La jeunesse politique. L'*Avenir*. — Soumission. — II. Art et Archéologie. *Histoire de sainte Élisabeth*. — III. M. de Montalembert homme politique, 1833-1848. — IV. M. de Montalembert 1848-1870. A ces articles, M. Douhaire a joint une introduction qui les complète et dans laquelle il raconte l'origine de la liaison de M. de Montalembert et de son biographe ; il nous montre cette touchante amitié survivant à la mort et inspirant à M. Foisset l'œuvre si intéressante que nous venons de relire. TH. P.

Le Vicomte Armand de Melun, par M. MICHEL CORNUDET. Paris, Poussielgue, 1877, in-18 de 46 p. — Prix : 60 c.

La biographie de M. le vicomte A. de Melun, par M. Michel Cornudet, offrira un double attrait aux yeux de nos lecteurs. D'une part, et pour nous servir des expressions de l'auteur, « la vie de M. de Melun se confond, pour ainsi dire, avec l'histoire du mouvement charitable qui a prouvé à ce siècle positif et qui se croit sceptique l'inépuisable fécondité de l'Église. » D'autre part, cette vie a pour historien l'un des hommes les plus capables d'en comprendre et d'en faire goûter les beautés et les mérites. De nombreux extraits inédits de la correspondance de M. de Melun avec Mme Swetchine viennent jeter sur ces pages un charme tout particulier. Les renseignements qui nous sont donnés sur les œuvres dont M. de Melun fut l'âme et le créateur présentent également un très-réel intérêt. La lecture de ce bref mais substantiel opuscule n'aura pas seulement pour effet d'inspirer l'admiration, mais aussi — et c'est un résultat plus appréciable encore — de provoquer l'imitation. A. DE CLAYE.

Monsieur le comte de Mun, *Origine, antiquité de sa famille*, par l'abbé CAZAURAN, archiviste du grand séminaire d'Auch. Paris, Palmé, 1876, in-8, de 92 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans cette étude généalogique et biographique, l'auteur a entrepris de retracer l'histoire de la maison de Mun, originaire de Gascogne, et qui remonte au douzième siècle. Il y a beaucoup de textes intéressants dans le travail de M. l'abbé Cazauran, qui atteste de sérieuses recherches, et où l'on souhaiterait seulement parfois plus de sobriété dans le style. B.

Le Roi, par M ARMAND FRESNEAU, ancien député. Paris, Olmer, 1877, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure, écrite spécialement en vue des élections législatives, peut encore être lue avec fruit. La question qu'elle pose n'est pas tranchée ; les arguments qu'elle donne sont toujours bons à mettre en lumière ; la justification de la conduite du représentant du principe de la légitimité sera utilement mise sous les yeux de tous ceux mêmes qui se déclarent ses partisans, à la condition tacite que son programme soit le leur. Avec une remarquable vigueur de style et une grande élévation de pensées, M. Fresneau montre que le retour à la monarchie héréditaire est le salut de la France, que paraissent s'arracher d'un côté les républicains, de l'autre les bonapartistes. Le pays répugne moins à une solution nette qu'on ne paraît le croire, et cette solution arrivera bientôt, il en a la ferme espérance.

R.

La Politique extérieure de la France. Monarchie, Révolution, par le vicomte A. DE ROTALIER. Paris, Féchoz, 1877, in-8 de 92 p. — Prix : 1 fr.

Dans cette brochure, M. de Rotalier examine la position faite en Europe à la France par les révolutions successives qui ont été son lot depuis le commencement du siècle. Il rappelle la position qu'elle avait conquise après la chute de l'Empire par le seul ascendant de la monarchie légitime restaurée, et le champ qui s'ouvrit quand elle a été renversée. Par son origine, la monarchie de juillet a été réduite à l'alliance de l'Angleterre, qui n'a contribué qu'à diminuer notre prestige. L'Empire a suivi deux courants, celui de la révolution et celui des utopies, dont les tristes résultats ont éclaté au moment de la déclaration de la guerre contre l'Allemagne. La République, qui lui a succédé, n'a pas pu contribuer à nous relever : elle nous condamne forcément à l'isolement par la défiance qu'elle inspire aux autres nations, et c'est pour ce motif que M. de Bismarck goûte fort cette forme de gouvernement. Il en conclut que le retour à la monarchie traditionnelle pourrait seul replacer la France à la tête de l'Europe. « La légitimité, n'étant la créature d'aucun parti, peut, seule, accepter les services de tous et assurer, à l'aide des efforts de chacun, le loyal fonctionnement des libertés publiques. »

R.

Tours et Bordeaux. *Souvenirs de la République à outrance,* par LÉONCE DUPONT. Paris, Dentu, 1877, in-12 de 424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il commence à être bien tard pour publier un livre d'anecdotes et d'appréciations fantaisistes sur le 4 septembre et les cinq mois de guerre et de gouvernement qui l'ont suivi. Ces sortes d'ouvrages précèdent d'ordinaire la grande histoire et, par leur allure légère, appellent des témoignages plus sérieux. Or, depuis longtemps, la lumière est faite sur cette époque par les travaux considérables qui ont été publiés, par les enquêtes officielles, par les pièces justificatives. Un témoin de plus, même malveillant et passionné, ne devrait pas avoir grand'chose d'important à ajouter.

Ce n'est pas que livre de M. Léonce Dupont soit d'une étude ennuyeuse : il est écrit facilement, parfois avec esprit. Mais l'auteur s'est placé à un point de vue exclusif, celui d'un bonapartiste qui trouve que le plus irréparable de nos malheurs a été la chute de l'Empire. Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour donner une idée du ton général de l'ouvrage. Il y aurait bien, dans cette chronique journalière, quelques inexactitudes de faits ou d'appréciations à relever ; mais nous ne pouvons reprendre ici par le détail l'histoire de la guerre en province. M. Léonce Dupont a toutefois un mérite qu'il importe de signaler en terminant : presque toujours, il a vu de ses yeux les choses dont il parle. Il avait suivi, en qualité de rédacteur du *Constitutionnel*, la délégation du gouvernement à Tours et à Bordeaux ; il n'a eu besoin que de revoir ses articles et ses notes, en les assaisonnant d'attaques fort vives dans lesquelles personne n'est épargné. G.-B.-P.

La Question d'Orient. *Exposé historique,* par CHARLES HOCH. Paris, Sandoz, in-12 de 290 p. — Prix : 3 fr.

M. Ch. Hoch, avant d'aborder des questions plus actuelles, a voulu remonter à l'origine de la Turquie d'Europe. Il raconte en quelques mots l'invasion lente mais irrésistible des mahométans, les dernières résistances des Grecs dégénérés, la chute de Constantinople et la formation du nouvel empire d'Orient sous la loi religieuse, politique et sociale du Coran. Le Coran, en effet,

est le code absolu et unique des Turcs; et c'est là où se trouve la difficulté, sinon l'impossibilité de leur amélioration. Tout, chez eux, est organisé au point de vue de la loi religieuse qui leur a été donnée par le Prophète. Ils peuvent opprimer plus ou moins les chrétiens, leur accorder une tolérance plus ou moins grande ; mais les regarder comme leurs égaux, comme leurs frères, jamais ! M. Hoch fait voir le rôle joué tour à tour par la France, la Hongrie, la Pologne, l'Autriche et la Russie dans les affaires orientales. Il s'étend davantage sur le sultan Mahmoud, le violent et hardi réformateur, sur son habile antagoniste Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, sur le Hatt-Humayoum de Gulhané, premier engagement public des Turcs vis-à-vis de la civilisation européenne, sur la guerre de Crimée et le fameux traité de Paris qui en fut la conséquence. Cet historique, qui arrive jusqu'à Midhat-Pacha, sa nouvelle constitution et sa disgrâce, et qui finit par des détails sur les forces comparatives des belligérants, ne pouvait être qu'un récit rapide, abrégé, par suite incomplet. Il est assez intéressant toutefois pour plaire aux lecteurs qui n'ont ni la volonté ni le loisir de pousser très-loin leurs études.

B. P.

La Guerre continentale et la propriété, par M. E. Rouard de Card, avocat à la Cour d'appel de Paris. Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1877, in-8 de 188 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage, évidemment inspiré par la dernière guerre, est un petit traité de droit international bien conçu et clairement écrit. L'auteur discute les conséquences de l'occupation d'un territoire par des armées étrangères au point de vue des propriétés publiques et des propriétés privées. Ce sont là les deux grandes divisions du livre. Les règles posées par M. Rouard de Card sont évidemment inattaquables, si on n'a égard qu'aux grands principes de justice, de droit, de raison, de civilisation ; mais, en temps de guerre, la force n'est-elle pas trop souvent maître souveraine ? Ce n'est point un motif pour négliger de mettre le droit de son côté ; et l'ouvrage que nous signalons est de ceux que les chefs d'État comme les individus ne devraient pas négliger.

B. P.

Les Élections françaises dans leur rapport avec la politique extérieure. Paris, Dentu, 1877, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr. 50.

A ceux qui, après avoir lu cette brochure, ne seraient pas convaincus de la grande satisfaction que font éprouver aux étrangers nos agitations politiques, il faut appliquer cette parole du psaume : « Ils ont des yeux et ne voient pas. » Elle renferme huit lettres, écrites d'Allemagne pendant la période électorale, et un appendice où l'on a réuni les extraits d'articles de journaux allemands parus à cette époque. Il ressort de ces documents que le succès du radicalisme en France est considéré par M. de Bismarck et par les hommes politiques hongrois et italiens dévoués ou soumis à ses vues, comme l'élément le plus utile à l'affaiblissement de la France. Isoler la France, en la laissant seule dans le concert européen, c'est la mettre dans l'impossibilité de prendre part aux événements généraux, c'est lui ôter toute influence et toute force. Les luttes intérieures, en nous affaiblissant, les radicaux en nous enlevant les sympathies des nations catholiques, parais ent à M. de Bismarck des agents utiles. Aussi, après avoir déclaré que la France ne doit pas être *Bundnissfæhig*, c'est-à-dire apte à conclure des alliances, il complète sa pensée par ces paroles d'une dépêche du 19 juin : « Le meilleur

gouvernement pour la France est celui qui lui fera dépenser le plus de force à lutter contre ses ennemis intérieurs. » Partant de ce principe, il devait soutenir et faire soutenir les candidats radicaux contre ceux du maréchal. Le voyage de M. Crispi est montré comme un moyen tendant à ce but, et, en effet, on nous prouve qu'il fut, à l'étranger considéré comme ayant cette signification, puisque le journal hongrois *Pester-Lloyd* écrit : « Nous y voyons un coup d'épaule amical donné par M. de Bismarck aux républicains français le jour de l'élection. » Cette brochure, à l'heure actuelle, présente un grand intérêt et un grand enseignement. A. DE BESANCENET.

Patriotisme et égoïsme, par CH. TRESVAUX DU FRAVAL. Laval, Mary-Bauchène, in-8 de 56 p. — Prix 15 c.

L'auteur a pris pour épigraphe cette parole de M. Guizot : « En France, l'expérience est un flambeau qui n'éclaire que quand il a brûlé ! » C'est assez dire que la peinture des défaillances morales de notre temps y est faite avec amertume. Malheureusement, nous devons le dire, la peinture est souvent trop fidèle. Là aussi, on montre les avantages effrayants retirés par la Prusse de notre désorganisation politique, et l'on ne voit que trop qu'après avoir été vaincus par les armées d'outre-Rhin, nous leur assurons la tranquillité après la conquête. Dans un chapitre intitulé : Y a-t-il encore des carrières ? nous trouvons aussi de grandes vérités. A quoi bon, en effet, travailler, quand la politique fait et défait les fonctionnaires, et que la célébrité arrive non par le travail persévérant, mais à la suite de quelque échauffourée ou de quelque insolence ; trop heureux si elles vous ont conduit en prison : on en sort alors marqué au bon coin pour commander aux honnêtes gens. Cette brochure a le tort de parler trop de tout et de manquer un peu d'assemblage, mais elle n'en est pas moins remplie de bonnes choses.

A. DE BESANCENET.

Expédition anglaise au pôle Nord (1875-1876). *Relation du voyage effectué par les bâtiments de S. M. Britannique,* Alert *et* Discovery, *sous le commandement du capitaine Nares,* traduction de M. F. LE CLERC, officier de marine, accompagnée de vignettes coloriées et d'une carte. Paris, Delagrave, 1877, in-12 de 188 p. — Prix : 2 fr.

Ceci n'est pas positivement ce qu'on pourrait appeler un récit *épisodique* comme tant d'autres, pleins de mérite d'ailleurs, auxquels ont donné lieu chez nous nombre de grands voyages contemporains. C'est purement et simplement le rapport détaillé présenté par le capitaine Nares au lord secrétaire de l'amirauté à Londres, sur les mouvements et actes de l'expédition polaire qu'il a commandée, depuis son départ d'Upernawick, le 22 juillet 1875, jusqu'à son retour à Portsmouth, le 2 novembre 1876. Au point de vue technique, ce voyage du capitaine Nares a un très-haut intérêt, en ce que les résultats qu'on lui doit tranchent définitivement deux questions fort importantes pour le succès de semblables expéditions : celle de l'hivernage des équipages et celle de l'utilité des traîneaux.

Le capitaine Nares a reconnu, vérifié ou rectifié une étendue très-considérable de côtes ; il a atteint avec son navire, et non à pied ou en traîneau, 82° 24' nord, qui est la latitude la plus élevée à laquelle soit parvenu jusqu'ici un bâtiment quelconque, et, adoptant le système d'Austin, déjà employé, puis développé par Mac Clure, Mac Clintock, Osborn, etc., d'ex-

plorer hardiment, et en tous sens, pendant l'hivernage, en se servant du navire comme point central, toute la région environnante le plus loin possible avec des traîneaux convenablement installés et approvisionnés, il a obtenu les résultats les plus satisfaisants. Ce ne fut point assurément sans peine et sans épreuves ; et ce n'est pas non plus sans émotion et sans admiration qu'on lira le récit de ces deux campagnes, de l'automne 1875 et du printemps 1876, accomplies avec tant de courage et au milieu de tant de privations, par les officiers et les marins des deux navires placés sous son commandement. F. R.

Conférence sur la littérature canadienne, par A. Lefaivre, consul de France au Canada. Versailles, Bernard, 1877, in-8 de 61 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure fait suite à deux conférences sur le Canada publiées, il y a peu de temps, par M. Lefaivre. Elle retrace avec beaucoup de charme les progrès d'une littérature qui est, pour ce peuple resté français par la langue et la religion, l'expression même de sa nationalité. Ce serait déjà assez pour assurer une importance très-grande aux productions littéraires de la *France d'outre-mer ;* mais plusieurs d'entre elles ont, en outre, un véritable mérite intrinsèque, comme forme et comme fond.

M. Lefaivre fait très-bien remarquer le caractère original que la littérature canadienne emprunte aux lieux et au peuple dont elle reflète les sentiments. Mais, en ami éclairé, il signale avec impartialité la funeste influence qu'exerce parfois sur les auteurs de Québec et de Monréal l'imitation servile des œuvres à la mode en Europe. Ce n'est pas seulement Ponson du Terrail qui a trouvé des imitateurs sur les rives du Saint-Laurent. C'est aussi cette école de sarcasme et d'avortement littéraire, qui a pour représentants chez nous deux *fruits secs* bien connus de l'enseignement supérieur. Ce parti, prétendu *libéral*, qui depuis quelques années étonne le Canada par son ingratitude envers l'Église, a débuté sur le terrain du journalisme et de l'*essai*. De là ses chefs ont passé à la politique. M. Lefaivre fait ressortir avec beaucoup de mesure et de sagacité le grave danger de ces tendances non-seulement pour la littérature mais pour la nationalité même des Canadiens. C. J.

Les États-Unis. *Notes sur l'organisation scientifique, les facultés de médecine, les hôpitaux, la prostitution, la siphylis, l'hygiène*, etc., par le Dr A. Guichet. Paris, Adrien Delahaye, 1877, in-12 de 172 p.—Prix : 1 fr.

Ce petit volume tient les promesses de son titre. Dans une forme concise et sans prétention, le Dr Guichet rend compte de la visite qu'il a faite aux institutions médicales de New York et de Philadelphie. C'est à ces deux grandes cités que se réfèrent ces notes, il ne faut pas le perdre de vue. On y trouvera, notamment, l'histoire de ce *Philadelphia medical College*, qui a vendu en Europe tant de diplômes, par l'entremise de ce *Medicus* dont les réclames ont, pendant plusieurs années, figuré à la quatrième page des journaux européens. Ces notes renferment, en outre, sur certains points délicats des mœurs américaines, des détails que nous n'avons pas à indiquer ici, mais qui ont leur intérêt pour les personnes obligées de s'occuper de ces sujets. C. J.

Psaumes. Traduction nouvelle avec notes, commentaires, imitations, paraphrases, études historiques et littéraires d'après les plus célèbres écrivains sacrés et profanes, par Alexis Clerc, instituteur primaire. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1877, 2 vol. in-16 de IV-170 et 176 p. (*Classiques pour tous.*) — Prix : 50 c. le volume.

Rien n'est comparable à la poésie biblique ; on y admire la richesse des images, la sublimité des pensées, la vigueur et la simplicité du style. C'est dans les Psaumes que ces qualités se trouvent réunies au plus haut degré : on ne saurait donc trouver une lecture meilleure et pour l'esprit et pour le cœur. En voici une traduction nouvelle, qui se recommande par son exécution matérielle, très-littéraire et très-exacte, accompagnée de notes et commentaires empruntés surtout aux docteurs de l'Église, qui en facilitent l'intelligence et développent les salutaires enseignements du Roi prophète.

C'est un livre de piété et de littérature à la portée des intelligences ordinaires et des bourses modestes, fait pour vulgariser un chef d'œuvre où l'on trouve le mieux réalisé le vrai, le beau et le bien.

Nous abritons notre appréciation derrière le jugement porté par Mgr Mabile, de vénérée mémoire : « Après la multitude de traductions des Psaumes qui ont été publiées, l'auteur a encore trouvé le moyen de donner du nouveau. Laissant de côté les questions philologiques et critiques, il s'est proposé spécialement pour objet d'offrir, au public et à ses collègues dans l'enseignement de la jeunesse, les meilleurs modèles du *Beau* et du *Bien*, et par là, d'inculquer aux élèves les principes les plus solides de la morale chrétienne. M. Alexis Clerc serre le texte latin d'aussi près que possible. Sa traduction est littérale sans être obscure, et disposée de telle sorte que chacun puisse la confronter avec l'original. Chacun des psaumes est suivi de notes et de commentaires historiques moraux, littéraires, etc., extraits des principaux interprètes catholiques, tant anciens que modernes ; partout il s'appuie sur les saints Pères qui le ramènent constamment à Jésus-Christ et à son Église, ce qui fait de son ouvrage une concordance anticipée de l'Ancien et du Nouveau Testament.... En résumé, c'est un bon travail, exécuté avec soin et avec amour ; je crois que l'auteur a atteint son but, qui est de donner aux maîtres et aux élèves l'intelligence des psaumes, et d'inspirer aux uns et aux autres le goût des saints cantiques que la synagogue a légués à l'Église chrétienne. »

R.

Opinions anglaises sur la Révolution de 1789, *ses causes et ses conséquences*, par H. L. Montgirard. Paris, Manginot-Hellitasse, 1878, in-12 de 100 p.

Sous ce titre, M. Montgirard a l'intention de publier la traduction des jugements portés par des auteurs anglais célèbres sur la Révolution française ; le premier volume de la série est consacré à Macaulay. Lorsqu'en 1843, MM Carnot et David d'Angers mirent au jour les Mémoires de Barrère, l'illustre historien anglais en rendit compte ou plutôt il protesta hautement contre les souvenirs mensongers de l'ex-conventionnel et la réhabilitation que les éditeurs tentaient de l'*Anacréon de la guillotine*. Il n'eut pas de peine à démontrer que « l'ange de la charité ne pourrait trouver un mot à dire en faveur de Barrère. » Mais il ne se contenta pas de flétrir ce misérable, et, suivant son énergique expression « d'accrocher au gibet d'infamie cette hideuse charogne de jacobin. » Ce lui fut en même temps une occasion de stigmatiser la Montagne et de démontrer que, si la France a été sauvée de l'invasion, ce n'a pas été *par* la Terreur, mais *malgré* la Terreur. Il l'a fait en termes d'une

éloquente émotion. Il est cependant des points dans le jugement porté par Macaulay sur la Révolution française, où nous ne saurions être d'accord avec lui. Il nous est impossible de partager son indulgence, nous dirions volontiers sa prédilection pour les Girondins, son enthousiasme pour Vergniaud. Nous ne saurions non plus souscrire à sa sévérité pour Louis XVI, non plus qu'à cette étrange assertion d'après laquelle le 10 août et la proclamation de la République qui, le suivit, auraient été légitimes. Mieux instruits par les découvertes récentes de documents nouveaux, Macaulay, croyons-nous, n'aurait plus soutenu cette opinion. Nous n'en remercions pas moins M. Montgirard, d'avoir, par sa traduction, mis à la portée de tous, l'œuvre de l'historien anglais ; nous lui demanderons seulement, dans les opuscules qui suivront, des notes plus abondantes. M. DE LA R.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Baptiste-Marie DUVERGIER, conseiller d'État (1855), bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, et qui fut un moment ministre de la Justice en 1869, vient de mourir à Bordeaux ; il était né dans cette ville le 25 août 1792. Après avoir étudié le droit à Paris, il devint avocat à la Cour royale en 1821, et aussitôt publiait les premiers volumes de son ouvrage : *Collection des Institutions, Chartes et Lois fondamentales des peuples de l'Europe et des deux Amériques...*, avec MM. Guadet et Dufau (1821-1823, 6 vol. in-8). Après cette publication, il fut quelque temps directeur des affaires civiles au ministère de la Justice, et, un peu moins de deux ans après, il faisait paraître la première série d'un autre recueil plus important : *Collection des Lois, Décrets, Ordonnances, Règlements et Avis du Conseil d'État, publiée sur les éditions officielles de* 1788 à 1824... (1824-1828, 24 vol. in-8), dont la deuxième édition continuait l'ouvrage jusqu'en 1838 (1834-1838, 30 vol. in-8), avec une *Table générale analytique et raisonnée des Lois, Décrets...*, 2 vol. in-8. Depuis, chaque année a ajouté un volume à la collection. M. Duvergier rédigea encore un *Code de la chasse* (1844, in-8), un traité sur l'*Effet rétroactif des lois* et un *Code des Patentes* (1845, 2 vol. in-8) ; il annota le *Droit civil français suivant l'ordre du Code...*, *par C.-B.-M. Toullier*, en le continuant depuis l'article 1582 jusqu'à la fin du Code civil (1846-1848, 14 vol. in-8) ; enfin, on lui doit encore un *Code de justice militaire pour l'armée de terre*, paru en 1858 (in-8) au Bureau de la Collection complète des lois, comme tous ses autres ouvrages. M. Duvergier collaborait à la *Revue française et étrangère de législation*, à la *Revue de droit français et étranger*, et avait fourni des articles à l'*Encyclopédie des gens du monde*.

— Le 12 octobre est mort M. Jules-Henry GESLIN DE BOURGOGNE, né à Saint-Brieuc le 3 septembre 1818 ; admis à la fois, à la suite des concours, à l'École polytechnique et à l'École militaire de Saint-Cyr, il avait opté pour cette dernière, et en 1832, il en était sorti dans les premiers ; lieutenant dans le 45e régiment de ligne d'abord, puis lieutenant d'état-major, il s'était démis de son grade en 1838, à l'occasion de son mariage. La première partie de sa carrière militaire était accomplie, et c'était sa féconde carrière civile qui commençait. « Peu de choses utiles ont été réalisées à Saint-Brieuc, depuis trente ans, sans que son nom s'y trouvât mêlé, » a dit Mgr l'évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, Mgr David, dans les quelques paroles qu'il a prononcées sur son cercueil. L'un des rédacteurs et principaux fondateurs du *Français de l'Ouest*, à Saint-Brieuc, c'est lui qui y établit aussi, avec M. Pouhaër, la

Société de Saint-Vincent-de-Paul et une œuvre de Patronage; c'est à lui qu'on doit la création et le maintien de la Société d'émulation dont il était l'âme et qui fut couronnée à l'un des derniers concours de la Sorbonne, l'organisation du Congrès celtique et des Congrès scientifiques de France qui se tinrent à Saint-Brieuc; et sa ville natale n'a pas oublié le zèle avec lequel il s'occupa de la construction et de l'ornementation de l'église de Saint-Michel dont il présidait la fabrique; enfin, membre de la Société des antiquaires de France, il aura conservé au département des Côtes-du-Nord et à son pays un nombre considérable de monuments et d'objets d'art qui, sans lui, auraient sans doute disparu aujourd'hui. Successivement appelé au conseil municipal de Saint-Brieuc, puis au Conseil général, enfin nommé conseiller de préfecture; chevalier de la Légion d'honneur depuis 1858, commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, officier de l'Université, il échoua quand il se présenta à la députation : « Sa supériorité même tourna contre lui, » a dit le prélat que nous avons cité, et qui ajoute excellemment, avec l'Écriture : « *Nemini datum est impune excellere :* Personne ne s'élève impunément au-dessus des autres. » Et pourtant, il était d'une de nos plus antiques familles de Bretagne, et il avait dans le caractère la noblesse de son sang. Profondément chrétien, et par conséquent patriote élevé, il le fit bien voir à l'heure de nos désastres, devant l'ennemi ; il atteignait sa cinquante-deuxième année en 1870 : nommé chef de bataillon des mobiles des Côtes-du-Nord, il partit, laissant derrière lui sa femme et ses filles. Il prit part vaillamment à la défense de Paris, avec ses compagnons d'armes, qui furent particulièrement distingués, et, pendant que ses trois fils, — la gloire des enfants doit remonter au père, — pendant que ses trois fils combattaient au dehors, que deux étaient blessés et pris sur le champ de bataille d'Orléans, s'échappaient ensuite pour aller combattre encore à l'armée de la Loire, et que l'un d'eux y était fait capitaine à l'âge de vingt-quatre ans, lui, s'exposant dans tous les postes où il y avait honneur et danger, contractait, par ses fatigues et les rigueurs de la saison, les germes de la maladie à laquelle il a succombé. — Auteur d'un nombre considérable de mémoires et d'études d'histoire et d'archéologie, M. Geslin de Bourgogne, la veille de sa mort, travaillait aux épreuves définitives des deux derniers volumes d'un ouvrage considérable, les *Anciens évêchés de Bretagne*, « œuvre de bénédictin, » a-t-on dit, dont il n'aura pas eu la consolation de voir le terme, et qui était le résultat de trente années de labeurs consécutifs. Nous ne pouvons penser à donner la nomenclature de tous ses travaux; voici les titres des principaux, dans l'ordre de leur publication : *Essai sur la doctrine militaire en France* (1840, in-8, Gauthier-Laguionie;) — *Anciens évêchés de Bretagne. Histoire et monuments. Diocèse de Saint-Brieuc*, t. I à IV, avec atlas in-fol. (1855-1864, gr. in-8, Saint-Brieuc, Guyon frères; Paris, Dumoulin), avec M. A. de Barthélemy; l'ouvrage formera 6 volumes; — *Études sur la Révolution en Bretagne, principalement dans les Côtes-du-Nord* (1858, gr. in-8) Saint-Brieuc), avec M. A. de Barthélemy.

— M. Anselme-Paul Pasquier, marquis de Franclieu, né le 19 mai 1804, est mort à Versailles le 14 novembre. Ancien officier de marine, membre de l'Assemblée nationale de 1871, il avait été élu en 1875 sénateur inamovible. Il se distinguait par la droiture de son caractère et son inflexible fidélité au principe monarchique. Plusieurs de ses *discours* à l'Assemblée nationale ont été tirés à part, ainsi qu'une *Allocution prononcée en* 1876 *à la distribution des prix du collége de Notre-Dame de Sainte-Croix, à Neuilly* (in-16). Le journal L'*Union* a publié plusieurs articles de M. le marquis de Franclieu.

Il avait publié encore : *Production et consommation du blé* (1860, in-8, Dentu) ; — *Les libres-échangistes ne sont pas des économistes. Législation des céréales* (1868, in-8, Dentu). Citons également son *Discours prononcé dans la discussion de la loi électorale* (1876, in-18, Féchoz).

— M. Charles-Ferdinand Blondel, qui vient de mourir à Paris, inspecteur de l'Assistance publique, y était né en 1807 ; lorsque, à l'ancienne administration des hospices civils, succéda, le 7 février 1849, l'organisation actuelle de l'administration de l'Assistance publique, M. Blondel était chef de bureau d'une des précédentes divisions ; il fut nommé chef de bureau de la première division de l'assistance générale (service des hôpitaux, des hospices et des aliénés). — Il a écrit : *Rapport sur les épidémies cholériques de* 1832 *et* 1849, *dans les établissements dépendant de l'administration générale de l'assistance publique de la ville de Paris* (1850, in-4, avec 44 tableaux, imp. Paul Dupont) ; — *Rapport sur l'épidémie cholérique de* 1853 *à* 1854 *à Paris* (1855, in-4 avec 41 tabl.) ; *id., ib.* ; — *Rapport sur les hôpitaux civils de la ville de Londres au point de vue de la comparaison de ces établissements avec les hôpitaux de Paris* (1863, in-4, Baillière et fils). Les deux premiers de ces rapports ayant été publiés aux frais de l'administration de l'Assistance publique n'ont pas été mis en vente.

— Miss Julia Kavanagh, née en 1824 à Thurless (Tipperary), en Irlande, vient de mourir. Elle avait été élevée à Paris, où elle séjourna avec ses parents jusqu'à sa vingtième année, et où elle sut recueillir sur la société française les fines observations qui émaillent ses ouvrages. De retour à Londres en 1844, elle y tenta presque aussitôt la fortune littéraire dans des recueils périodiques ; puis bientôt elle fit paraître coup sur coup : *Les trois sentiers* (The Three Paths), 1847, Londres, in-8, traduits en français, 1863, in-18) et *Madeleine, récit d'Auvergne* (1848, Londres, in-8, traduit en français, 1859-1860, in-18) ; le premier de ces deux ouvrages, simple conte pour les enfants, mais le second, avec *Natalie* (Londres, in-8), qui ne parut qu'en 1851, peinture pittoresque et vraie des mœurs méridionales de la France. La France, en effet, n'avait pas cessé de l'intéresser, et, après en avoir étudié les mœurs présentes, elle voulut faire connaître ce qu'elle savait de son passé. *Women in France of the XVIIIth century* (les Femmes de France au dix-huitième siècle) avait été publié en 1850 (Londres, 2 vol. in-8). Vinrent ensuite : *Women of Christianty* (les Femmes chrétiennes (1852, Londres, in-8) panorama du dévouement chrétien aux malheureux de toute espèce ; après cette œuvre recommandable à tant de titres, vient la série des romans délicats et animés où miss Kavanagh a fait défiler une galerie si vivante de physionomies et de scènes empruntées aux habitudes anglaises : *Daisy Burns* (1853, Londres, in-8.) ; — *Grace Lee* (1854, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *Rachel Gray* (1855, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *The Hobbis* (les Hobereaux, (1857, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *Adèle* (1858, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *L'Été et l'Hiver dans les Deux-Siciles* (1858, 2 vol. in-8) ; — *Seven Years* (1859, *ib.*, 3 vol. in-8) ; — *Quen Bell* (1863, *ib.*, 3 vol. in-8), et *Béatrice* (1865, *ib.*, in-8) ; enfin, de 1859 à 1861, par un retour à ses études sur la France, Miss Kavanagh avait écrit deux volumes sur les femmes de lettres françaises : *French Women of Letters* (Londres, in-8).

— M. Alexandre-Olivier Glais-Bizoin, ancien ministre du Gouvernement de la Défense nationale, et député des Côtes-du-Nord depuis le règne de Louis-Philippe jusqu'en 1870, est mort à Cesson, près de Saint-Brieuc, le 7 no-

vembre dernier. M. Glais-Bizoin n'avait pas beaucoup écrit, mais il est l'auteur de trois pièces de théâtre, dont l'une, *Le vrai courage*, eut une véritable célébrité d'insuccès : il s'agissait du courage politique, on le sait mais il ne fallait pas manquer d'un certain courage littéraire pour oser risquer cette exhibition, qui parut grotesque même à des auditeurs qui ne parlent que le français de Genève ; c'est dans cette ville, en effet, que la pièce fut jouée en première et dernière représentation, vers 1869. On dit que la presse parisienne elle-même, invitée à assister à la cérémonie, n'en put assurer le bon effet. Il reste aussi de M. Glais-Bizoin un livre : *Dictature de cinq mois*, recueil d'aveux précieux à conserver à l'actif des hommes du 4 septembre. M. Glais-Bizoin était né à Quintin, Côtes-du-Nord, le 9 mars 1800. Il avait été un des signataires du *Compte rendu de* 1832.

Voici les titres des œuvres dramatiques de M. Glais-Bizoin : *Le vrai courage, ou un Duel en trois parties et une femme pour enjeu ;* comédie en trois actes et en prose 1862 (in-8, Saint-Brieuc, Guyon frères (2e édition; 1866, in-12, Dentu, avec ces mots au titre : « Pièce dont la représentation a été interdite); » — *Une vraie bretonne, ou un cas pendable*, comédie en cinq actes et en vers, avec un prologue (1864, in-8, Saint-Brieuc, Guyon frères); — *Une fantaisie*, comédie en cinq actes et en prose (1866, in-12, *id.*, *ib.*). L'œuvre politique de M. Glais-Bizoin, que nous avons citée, est intitulée : *Dictature de cinq mois*; *mémoires pour servir à l'histoire du gouvernement de la Défense nationale et de la Délégation de Tours et de Bordeaux* (1872, in-12, Dentu).

— Le 16 novembre est mort à Pau, M. Pierre Lanfrey, historien et littérateur, ancien membre de l'Assemblée nationale de 1871, ministre plénipotentiaire de la France en Suisse, et sénateur. Il était né à Chambéry en 1808, et avait commencé ses études au collége des Jésuites de cette ville, qu'il dut quitter à la suite d'un pamphlet contre les RR. PP.; il les termina au collége Bourbon, à Paris. Après avoir suivi les cours de droit, il se livra à des travaux d'érudition, et collabora à diverses publications. Il avait débuté par un écrit intitulé : *L'Église et les philosophes au dix-huitième siècle* (1855-57, in 12), dans lequel l'auteur est loin d'être favorable au clergé français ; suivirent un *Essai sur la Révolution française* (1858, in-8, et deux ans après, une *Histoire politique des Papes* (1860, in-12), qui a eu une seconde édition en 1874 ; la même année les *Lettres d'Everard* (1860, in-12); puis des *Études et portraits politiques* (1863-74, in-8 et in-12); enfin de 1867 à 1875, M. Lanfrey avait publié son œuvre principale, *Histoire de Napoléon Ier* (4 vol. in-12), où la légende impériale se trouve étudiée froidement et savamment réduite, dans ses détails surtout, à de plus justes proportions. M. Lanfrey avait collaboré au *Temps*, et, de 1861 à 1865, à la *Revue nationale;* c'est lui qui, après le 4 septembre 1870, publia, sur *la Dictature de l'incapacité*, deux articles qui eurent un grand retentissement. — On cite encore de M. Lanfrey un écrit : *Le Rétablissement de la Pologne* (1863, in-8).

— Le monde slave a perdu en Joseph Bodianski, décédé à Moscou, le 18 septembre, un de ses meilleurs érudits. Né en 1808, à Varva, dans le gouvernement de Poltawa, Bodianski suivit d'abord la carrière ecclésiastique; mais ensuite il la quitta et entra en 1831 à l'université de Moscou. Étant encore étudiant, il publia, sous le pseudonyme d'Isko Materinka, un recueil des contes petits-russiens (*Naski oukrainski Kazki*). Quatre ans après (1837), parut sa thèse de licence, intitulée : *De la poésie populaire slave*, traduite plus tard en italien par Orzatto Pozza. (*Della poesia popolare slava*. Zara, 1861). En 1842, il obtint à l'université de Moscou la chaire des langues slaves,

qu'il occupa le premier de tous avec feu Victor Grigorovitch, mort en 1876. Pour s'y préparer, il avait fait un long séjour dans les pays slaves de l'Autriche et de la Turquie, visité l'Italie, la Prusse, l'Allemagne et la Pologne (1837-1842). A partir de ce temps commença sa carrière de slaviste, si fertile en travaux littéraires; en 1843, Bodianski traduisit en russe l'ouvrage de Schafarik sur l'*Ethnographie slave*. En 1845, celui de Zoubricki, ayant pour titre : *Annales de la Russie-Rouge ou galicienne*, ré it critique et historique. — La même année, il devint secrétaire de la *Société d'histoire et d'antiquités russes*, attaché à l'université de Moscou, et le rédacteur principal du recueil que cette société se mit à publier, dès 1846, sous le titre de *Lectures de la Société d'histoire*, etc. Interrompu en 1848, le recueil fut repris en 1855, toujours sous sa rédaction dont il continua à être chargé jusqu'à sa mort et qui fut sa principale occupation, après qu'il eut quitté l'enseignement universitaire. Le grand nombre de documents officiels et inédits relatifs au monde slave fait de cette collection une abondante mine, qu'on consultera encore longtemps. Quant à l'esprit qui règne dans la plupart des travaux originaux et qui a présidé au choix des morceaux, il se ressent trop des tendances slavophiles et anti-catholiques. Les volumes de la nouvelle série paraissaient assez irrégulièrement, quatre fois par an, distribués invariablement en quatre sections (travaux originaux, matériaux slaves, matériaux étrangers et mélanges). En-dehors de cette publication très-estimable d'ailleurs, et que nous espérons voir se continuer, odianski publia, en 1855, l'important ouvrage sur l'*Époque de l'origine de l'écriture slavonne*. Ce travail, consacré à la gloire littéraire des saints Cyrille et Méthode, n'était qu'un prélude d'un autre travail plus considérable sur les mêmes apôtres des Slaves, dont le public ne possède qu'une mince partie, à savoir les sources historiques ou légendes de saint Cyrille et saint Méthode, insérées dans les *Lectures*. Il aurait laissé aussi, dit-on, un grand commentaire sur le fameux *Recueil de Sviatoslav*, du onzième siècle. Si cela est vrai, il faut espérer qu'il trouvera un éditeur digne à la fois et du vénérable monument et du savant commentateur, qui comptera toujours au nombre des meilleurs slavistes.

— La science vient de faire une perte sensible dans la personne d'Antoine Moukhlinski, ancien professeur émérite à l'université de Saint-Pétersbourg et doyen de la faculté des langues orientales. L'éminent orientaliste est mort à Varsovie le 13/25 octobre, à l'âge de soixante-neuf ans. Après ses études universitaires, il passa quatre ans en Turquie, en Asie-Mineure et en Égypte, qu'il étudia à fond. Depuis 1836, il occupait la chaire de langues orientales à Pétersbourg, pendant plus de vingt-cinq ans, menant une vie retirée et toute consacrée à ses chères études. Il a laissé une quantité de précieuses monographies parmi lesquelles il faut mentionner la traduction d'un manuscrit turc sur les Tartares, de 1558, le glossaire des mots empruntés par la langue russe à l'Orient, etc., etc. Les orientalistes de l'Europe ont ses travaux en estime, et, quant à ceux de la Russie, ils ressentiront longtemps le vide que la mort laisse parmi eux.

— Le 12 novembre 1877, est mort à Varsovie, à la suite de coups portés par un assassin. M. Polycarpe Ginsztowf, professeur de médecine à l'université de cette ville. Né en Samogitie, en 1827, il fit ses études à l'académie de médecine de Saint-Pétersbourg, se distingua comme chirurgien pendant la guerre de Crimée, et, au moment de l'ouverture de l'université de Varsovie, obtint la chaire de chirurgie, et fut chargé de la clinique. Il déploya une activité littéraire étonnante. Rédacteur en chef de plusieurs journaux et revues

de médecine, il trouvait encore le moyen de publier un recueil intitulé *Bibliothèque des sciences médicales*, qui comptait déjà une dizaine de volumes. Adoré de la jeunesse, respecté comme un homme de bien, il tombe victime d'un odieux attentat. Le grand nombre de ses publications l'ayant obligé à avoir une imprimerie à lui, il fut forcé de renvoyer, pour négligence, un des compositeurs. Celui-ci voulut se venger, et mit fin aux jours de l'éminent professeur.

— Au commencement de novembre est mort en Volhynie, dans sa propriété foncière, nommée Pilki, M. Valérien Wroblewski. Né en 1809, il fit ses études chez les PP. Jésuites, à Romanov, puis au célèbre lycée de Krzemienin. Il débuta dans la littérature par une critique des ouvrages du comte Przewuski, qui fit sensation et lui concilia l'estime de l'auteur lui-même. Son œuvre capitale, publiée sous le pseudonyme de Koronowicz, porte le titre de *Verbe de l'histoire de Pologne*. C'est une philosophie de l'histoire de cette nation, en trois gros volumes publiés à Leipzig en 1858 et 1859. Il laisse encore une histoire manuscrite de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le vendredi 7 décembre a eu lieu, sous la présidence de M. Ravaisson, la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Après un discours de M. le président annonçant les prix décernés en 1877 et les sujets des prix proposés, M. Wallon, secrétaire perpétuel, a lu une note historique sur la vie et les travaux de M. Emmanuel de Rougé, membre de l'Académie. Une étude sur la *Chanson du pèlerinage de Charlemagne*, par M. Gaston Paris, a été fort goûtée. — Nous avons déjà fait connaître en temps et lieu la plupart des prix décernés. Nous compléterons ces indications dans notre prochaine livraison et nous annoncerons en même temps les sujets de prix à décerner.

Discours de rentrée — Voici la liste des discours prononcés à la rentrée des Cours d'appel, le 3 novembre :

Agen : M. Puech, avocat général, *Les Assurances sur la vie*; — Aix : M. l'avocat général Soubrat, *Éloge de Louis Duchesne, président à mortier, au parlement d'Aix, pendant les troubles de la Ligue*; — Angers : M. Métivier, substitut du procureur général, *le Châtiment;* — Amiens : M. l'avocat général Detourbet, l'*État actuel de la législation en matière de jeux et de paris;* — Bastia : M. l'avocat général Labroquère, *De l'influence du droit canonique sur la législation criminelle;* — Besançon : M. le substitut Perruche de Velna, *Droit de propriété, son origine, son développement;* — Bordeaux : M. Peyrecave, l'*Éloge de M. Arnaud de Féron, conseiller au parlement de Guienne;* — Bourges : M. l'avocat général Duliége, *Une cause célèbre sous Louis XIV;* — Caen : M. l'avocat général Panthou, *la Vie de Malherbe;* — Dijon : M. Legoux, substitut du procureur général, l'*Esprit de corps dans la magistrature;* — Douai : M. l'avocat général Mascaux, *la Vie et les œuvres de Nicolas Gasson;* — Grenoble. M. Piollet, substitut, *l'Assistance publique;* — Limoges : M. Guyot d'Amfreville, *la Vie de M. Juge, seigneur du Treuil et de la Borie, maire de Limoges;* — Lyon : M. l'avocat général d'Alverny, *Histoire du Parlement des Dombes;* — Montpellier : M. l'avocat général Dupuy, l'*Homme considéré au double point de vue de la famille et de la propriété;* — Nancy : M. l'avocat général Villard, *M. Lefebvre, président de la cour des comptes sous le duc Léopold;* — Nimes : M. l'avocat général Rousselier, *la Cour des Conventions;* — Orléans : M. Chevalier, substitut du procureur général, l'*Histoire des États de Blois;* — Poitiers. M. le substitut Demartial, *les Réci*

dives criminelles; — Paris. Cour de cassation : M. le procureur général de Raynal, *le Palais de justice;* M. l'avocat général Desjardins : *Henri IV et les parlements;* — Cour des comptes : M. le procureur général Petijean : *La juridiction de la Cour des Comptes;* — Cour d'appel : M. l'avocat général de Herbelot, *Éloge de Barnabé Brisson;* — Pau : M. l'avocat général Bouniceau-Desmon, *le Progrès;* — Rennes : M. le procureur général Buffe, *la Comparaison de la législation française avec la législation anglaise;* — Riom : M. l'avocat Eparvier, *le Matérialisme et le positivisme;* — Rouen : M. l'avocat général Reynaud, *la Manière d'acquérir et de perdre la qualité de Français;* — Toulouse : M. Labroquère, substitut du procureur général, *La Vie de Guy du Faur, seigneur de Pibrac.*

Rivista di letteratura popolare. — Il est rare que le premier numéro d'un journal, d'une revue satisfasse entièrement son directeur, et il en a été ainsi pour M. Sabatini. Il fit paraître, il y a quelques mois, la première livraison d'un recueil spécialement destiné à la littérature populaire. Ce fascicule dont nous avons parlé dans le temps, ne semble pas avoir satisfait M. Sabatini, plus difficile que le public auquel il s'adressait. Cette première livraison, il faut la considérer comme non avenue; elle est remplacée par une autre, bien supérieure au point de vue littéraire et, ce qui ne gâte rien, dans de meilleures conditions typographiques. Ce nouveau premier numéro de la *Rivista di letteratura popolare* se compose d'une curieuse lettre de M. Coronedi Berti, adressée à M. de Gubernatis, et roulant sur les croyances populaires relatives à la médecine, puis viennent des chants romains, dont quelques-uns, en petit nombre, avaient seulement paru dans l'ancien premier numéro. Ce fascicule contenait d'intéressants morceaux qu'il eût été dommage de laisser dans l'oubli et que M. Sabatini a parfaitement fait de reproduire, ce sont : Les *Gesti ed insegne del popolo siciliano* de Pitrè, *El dia de difuntos* de Maspons y Labros, les *Canti* de la Basse-Romagne, recueillis par Ferraro, les inscriptions murales de M. Sabatini. Nous avons déjà parlé de ces différents travaux et ne pourrions que répéter les éloges que nous leur avons donnés. Ajoutons que le savant et infatigable Pitrè s'est associé à M Sabatini pour la direction de ce recueil, qui promet d'être si intéressant et dont ces quelques lignes, extraites du prospectus, achèveront de donner une idée. « Le titre de cette revue dit assez ce que la direction s'est proposé en la fondant, et le présent numéro montrera mieux qu'un programme de quelle manière nous pensons réaliser nos projets. Parmi les nombreux collaborateurs que la revue peut se vanter de posséder, il suffira aujourd'hui de rappeler les noms des professeurs de Gubarnatis, Grat, Imbriani et Salomone-Marino, en Italie, et à l'étranger, Liebrecht (Belgique) ; Milà y Fontanals et Maspons y Labros (Espagne); Braga et Coelho (Portugal) ; Köhler (Allemagne); Puymaigre (France), Max Muller et Ralston (Angleterre). Ces noms nous dispensent d'autres paroles. » La Revue paraîtra en fascicules trimestriels d'au moins cinq feuilles. Prix d'abonnement, 12 fr. pour la France. On s'abonne chez l'éditeur Loescher à Rome, Florence et Milan ; à Paris, librairie Franck.

Le Saint Antoine de Padoue de Murillo. — Il y a trois ans, un hardi voleur s'introduisit dans la cathédrale de Séville, et coupa la figure entière d'un saint Antoine de Padoue, l'un des chefs-d'œuvre de Murillo, puis il réussit à s'échapper en laissant la magnifique toile mutilée. Ce vol sacrilége fit assez de bruit pour que nos lecteurs se rappellent encore en avoir lu la nouvelle. Mais ce qu'ils ne savent pas probablement, c'est qu'on a retrouvé le précieux lambeau. Saint Antoine de Padoue, qu'on invoque pour retrouver les objets

perdus, ne pouvait guère consentir à la disparition de sa propre image; aussi fut-elle découverte en Amérique, et elle est aujourd'hui rendue à la cathédrale de Séville. C'est tout une odyssée que les aventures de cette précieuse toile, et M. de Latour les a racontées avec le charme qu'il sait donner à tous ses récits, mais que nos lecteurs ne se laissent pas aller à l'espoir de lire ce curieux petit volume (*Comment un tableau de Murillo fut volé en Espagne, retrouvé en Amérique et rendu à Seville, novembre* 1874 *octobre* 1875, Sceaux imprimerie de Chareire, in-12 de 50 p.); tiré à 125 exemplaires seulement, il ne se vend pas, et c'est dommage car il se vendrait bien.

Une nouvelle édition de l'Atlantide. — Un de nos collaborateurs apprend de M. Jascinto Verdaguer, dont l'*Atlantide* a soudainement rendu le nom célèbre, qu'une nouvelle édition de ce beau poëme va prochainement paraître Cette fois en regard des vers catalans que, pour un étranger, il n'est pas toujours facile d'entendre, se trouvera une traduction en castillan écrite en prose, bien qu'elle soit l'œuvre d'un poëte. Nous ne manquerons pas de parler de cette importante publication.

— La *Revue de philosophie* vient d'inaugurer un système d'informations qui devrait être suivi par toutes les revues qui s'occupent spécialement d'une science. Sa quatrième livraison est consacrée tout entière à la revue des revues et publications d'académies relatives à l'antiquité classique (304 p.). C'est un résumé méthodique de tous les articles parus sur l'antiquité classique dans des recueils périodiques, tant de France que de l'étranger, parus en 1875. Cette revue ne consiste pas dans une simple indication, mais elle donne les conclusions de chaque article. On y trouve donc un résumé analytique des périodiques de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche-Hongrie, de la Belgique, du Danemarck, de l'Egypte, de l'Espagne, des Etats-Unis, de la France, de la Grèce de la Hollande, de l'Italie, du Luxembourg, de la Russie, de la Suède et de la Norvége, de la Suisse et de la Turquie. Il va de soi que, dans un premier esssai de ce genre, plusieurs revues n'ont pu être examinées. Nous ne nous expliquons pas cependant comment, à côté de la *Revue historique*, on n'ait pas songé à examiner les articles concernant l'antiquité, de la *Revue des questions historiques*. On a aussi exclu, à tort peut-être, l'examen des revues qui ne s'adressent pas uniquement aux savants.

—Le jeudi 8 novembre, notre collaborateur M. Lecoy de la Marche a fait la leçon d'ouverture du cours d'histoire de France à l'université catholique de Paris. Il étudie cette année *la France au temps de saint Louis*. Des deux leçons qu'il fait par semaine, l'une est consacrée à l'exposition générale du sujet; l'autre à l'explication de l'histoire de Joinville avec commentaires historiques, archéologiques, etc.

—Nous avons reçu de MM. R. et G. des Godins de Souhesmes deux brochures sur des sujets fort différents, l'une : *A travers le Luxembourg et la Belgique* (Paris Dentu, 1877, in-8 de 100 p.) est la relation animée d'une de ces excursions que les chemins de fer permettent d'exécuter si rapidement aujourd'hui. M. de Souhesmes, page 13, parle avec une juste reconnaissance des sympathies que nous montrèrent les Luxembourgeois dans nos malheurs de 1870, plus tard quand il s'agit de la libération de notre territoire, et plus nouvellement lors des désastres causés dans le midi de la France par les inondations. La seconde brochure contient une conférence sur les origines de l'opéra, elle est agréablement écrite, renferme des anecdotes bien contées et se termine par des réflexions sur les fâcheux progrès du genre opérette. (*Confé-*

rence sur les origines de l'opéra en France, Verdun Ch. Laurent, in-8 de 22 p. Extraits des mémoires de la Société philomathique.)

—Don Gaspar Muro a fait paraître une vie de la princesse d'Eboli, où il démontre la fausseté de la passion qu'on a attribuée pour elle à Philippe II.

— Don Eugenio Hatzenbusch a pris congé de la vie littéraire dans la revue *Madrid literario*.

— A peine à Valladolid la statue de Cervantes est-elle terminée, qu'il est question d'en élever une à Christophe Colomb sur l'une des places du quartier Saint-Jean.

— Il est question de former à Valence une société de bibliophiles ayant pour but la publication d'ouvrages rares et inédits.

— L'université de Lund, en Suède, a résolu de célébrer le centenaire de la mort du célèbre Linné, le 10 janvier prochain.

— La session de la société orientale américaine, tenue à New York le 24 octobre dernier, a offert un très-vif intérêt. Le professeur Isaac Hall a communiqué la découverte qu'il avait faite à Beyrouth d'un manuscrit syriaque du Nouveau Testament. Le Dr Seyffarth a passé en revue les plus importantes antiquités égyptiennes découvertes depuis la pierre de Rosette. Le Dr S. Wells Williams, qui a séjourné plus de quarante ans en Chine, a fait connaître l'historique des négociations qui ont précédé l'admission des ambassadeurs de l'Occident devant l'empereur de la Chine, en les exemptant de l'humiliante cérémonie du Ko-tou. Il y a présenté, en outre, des livres chinois d'éducation, dont le fond et la forme égalent au moins ceux du même genre qui sont publiés en Occident. Le professeur Whitney a lu un mémoire sur les éléments de la langue sanscrite. Les professeurs Lamman, de Baltimore, et Haskelle de New Haven, ont fait part de leurs remarques savantes sur le texte du Rig-Véda, etc. La société doit tenir sa prochaine session à Baltimore, en mai 1878. — (*Academy*.)

— L'éditeur catholique Nicolas Benziger d'Einsiedeln, qui a établi des maisons de librairie à Regierungsrath en Suisse, à New York et à Cincinnati aux Etats-Unis, vient de recevoir du Pape le titre de comte romain. Il a mérité cette haute distinction par le zèle qu'il a apporté à répandre les publications catholiques illustrées en langue allemande.

— Il vient de paraître, à Londres, la première partie du *Psalterium tetraglottum*. Il se compose des quatre principales versions anciennes des Psaumes d'après les manuscrits les plus estimés.

— Le prix de 5,000 roubles, offert en 1874 par le gouvernement russe à l'auteur de la meilleure *Histoire de la cavalerie*, a été décerné au lieutenant-colonel George Denyson, commandant la garde du gouverneur général du Canada, dont l'ouvrage a été récemment publié à Londres.

— La Librairie académique Didier, vient de mettre en vente deux ouvrages de notre collaborateur, M. Marius Sepet, sur l'histoire de notre ancien théâtre. L'un, qui s'adresse aux gens du monde en même temps qu'aux érudits, est intitulé : *Le Drame chrétien au moyen âge* (1 vol. in-12). L'autre est le tirage à part à cent exemplaires de la série d'études publiées dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, sous ce titre : *Les Prophètes du Christ, études sur les origines du théâtre au moyen âge* (in-8).

Publications nouvelles. — *Paroles de Dieu*, par E. Hello (in-12, Palmé). — *L'Histoire vraie du concile du Vatican*, par le cardinal Manning, trad. de C. Nothomb (in-8, Baltenweck). — *Comment s'est formé l'univers, exégèse*

scientifique de l'hexaméron suivie de Sic itur ad astra, rêverie scientifique, et de *Deux notices bibliographiques*, par Jean d'Estienne (in-8, Gauthier-Villars). — *La Vie chrétienne*, par l'abbé Berseaux (2 vol. in-12, Bibliothèque ecclésiastique). — *La Clé du Syllabus*, par Horoy (in-8, Bibliothèque ecclésiastique). — *Les Anges dans la tradition catholique*, par le P. F. Bertin-Hermans (in-12, Bruxelles, H. Goemaere) — *Études sur le régime financier de la France*, par Ad. Vuitry (in-8, Guillaumin). — *Le Village sous l'ancien régime*, par Albert Babeau (in-8, Didier). — *Mes Rêveries, ouvr. posthume* du maréchal de Saxe (in-8, Dumaine). — *Du rétablissement des corporations ouvrières*, par G. Levasseur (in-32 Poitiers, Oudin). — *Étude sur le travail*, par S. Mony (in-8, Hachette). — *Études sur la littérature sanscrite*, par A. Philibert Soupé (in-8, Maisonneuve). — *Nouvelles et récits villageois*, par J. Lander (in-12, Palmé). — *Sous le grand hêtre*, par A. Snieders (in-12, Palmé). — *Journal d'une mission en Corée*, par Koei-Ling, trad. de H. Scherzer (in-8, Leroux). — *Flora Bellasys*, par G. A. Laurence (2 vol. in-18, Hachette). — *Histoire de deux fables de La Fontaine*, par A. Joly (in-8, Thorin). — *Les Causes sacrées, le Roi*, par Raoul de Navery (2 vol. in-12, Téqui). — *Opinions anglaises sur la Révolution française de* 1789, par H. L. Montgirard (in-12, Mouginot-Hellitane). — *La Fille du Kabyle*, par Marie Guerrier de Haupt (in-12, Tours, Mame). — *La Dette du bon Dieu*, par Marie Guerrier de Haupt (in-8, Tours, Mame). — *Daniel de Kerfons*, par E. Daudet (2 vol. in-18, Plon). — *Les Merveilles du Bon Dieu*, par Mlle V. Barbier (in-18, Plon). — *Principes de biologie*, par Herbert Spencer, trad. de E. Cazelles (t. II, in-18, Germer Baillière). — *Œuvres complètes de Gringore*, par A. de Montaiglon et J. Rothschild (t. II, in-12, Daffis). — *La Renaissance*, par le comte de Gobineau (in-8, Plon). — *Étude sur Bourdaloue*, par Frédéric Poulin (in-8, Téqui). — *Dictons populaires sur le temps*, par Francis de Roucy (in-12, Plon). — *Études sur la musique ecclésiastique grecque*, par L. A. Bourgault-Ducoudray (in-18, Hachette). — *Voyage au pays révolutionnaire*, par A. Lepage (in-12, Baltenweck). — *Heures de tristesse et d'espérance*, par l'abbé de Belleine (in-16, Larcher). — *L'Afrique centrale*, par le colonel C. Chaillé-Long (in-18, Plon). — *Une visite à Khiva*, par Frédéric Burnaby, trad. de Hephell (in-18, Plon). — *Procès des Templiers*, thèse soutenue à l'institut théologique de Poitiers, par l'abbé Léon Neveu (in-18, Edouard Delalain). — *La Grèce telle qu'elle est*, par Pierre A. Moraïtinis (in-8, Didot). — *Leclures sur l'histoire de France et l'unité française*, par Th. Leroy (in-12, Belin). — *Économie rurale de la France*, par L. de Lavergne (in-12, Guillaumin). — *Traité élémentaire d'économie politique*, par H. Rozy (in-18, Guillaumin). — *Le Développement de la constitution anglaise*, par Edward A. Freeman, trad. de A. Dehaye (in-18, Guillaumin). — *Les Églises du monde romain*, par le R. P. Dom Fr. Chamard (in-8, Palmé). — *De la constitution et des magistratures romaines sous la République*, par Albert Dupont (in-18, Lahure). — *La Philosophie des Grecs*, par Ed. Zeller (t. Ier, in-8, Hachette). — *Nouveaux mélanges d'archéologie : Bibliothèques*, par le P. Ch. Cahier (in-4, Didot). — *La Franc-Maçonnerie : Révélations d'un Rose-Croix à propos des élections générales de* 1877 (in-8, Bloud et Barral). — *Les Élections françaises dans leur rapport avec la politique extérieure* (in-8, Dentu). VIZENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Jean le Chartier et l'exil d'Ovide. — On lit dans un article du *Moréri* de 1759 (t. III, p. 536-537), sur Jean le Chartier, prêtre, curé de Saint-Ouen du Breuil, ancien recteur de l'Université de Caen, né en 1667, mort en 1737 :

« M. Foucault, intendant de Caen, lui assigna vers le même temps une place à l'Académie de cette ville, et ce nouveau grade donna lieu à M. Le Chartier de donner souvent des preuves de sa profonde érudition. On cite, entre autres, sa *Dissertation sur la vraie cause de l'exil d'Ovide*, où l'on voit un écrivain qui possède à fond l'histoire ancienne et les auteurs de la bonne latinité.

« A-t-on conservé cette dissertation ? Si elle n'existe plus, ne pourrait-on pas m'en donner une analyse, ou du moins m'en indiquer les conclusions ? T. DE L.

De qui le mot : Malo virtutes, etc. ? — On trouve, dans les *Lettres françaises* de S.-A. de Thou, si bien publiées par M. P. Paris (1877, p. 7), ce passage relatif à la mort de Christophe de Thou, premier président du Parlement de Paris et père de l'historien : « Je crois que vous aurès desjà sceu la triste occasion qui m'a tellement estonné, comme si un esclat de tonnerre m'eust frappé. Et qui est le comble du malheur, estant absent; affin que perdant la personne et les moïens ensemble (car en lui seul gisoient toutes mes espérances), le regret de la perte en fust plus grande. Toutesfois, en mon particulier, j'estime la perte de la personne si grande, que d'avoir perdu le reste en conséquence me semble une bien petite perte. Cependant je demeure ici un misérable reste de ce qui fust naguères beaucoup, et comme une petite planche d'un bien grand vaisseau. L'importunité et avidité desmesurée d'un homme obligé à nostre maison et à la mémoire du deffunct a osté le moien au Roy, en l'absence de monsieur mon oncle et de moi, de pouvoir reconnaître les services de trente ans d'un homme qui n'en eust jamais de son vivant aucune marque. Voilà où nous en sommes. Quant à moi, je m'arme contre ceste indignité d'un mespris et desdain de celui qui nous a si laschement couru sus. *Malo virtutes quam virtutum præmia.* »

A quel auteur le président de Thou a-t-il emprunté ce mot vengeur ?

T. DE L.

RÉPONSES.

Proverbes (XX, 464). — *Les Proverbes illustres, historiques, ou recueil de diverses questions curieuses pour se divertir agréablement dans les compagnies*. Paris, Pierre David, 1655, in-12 (attribué au comte de Cramail). — *Les Coustumes de Chaalons, avec commentaire et recherches curieuses sur icelles*, par Lovys Godet, escuyer, sieur de Thilloy, aduocat en Parlement. a Chaalons, chez Germain Nobilly. M. VI. C. XV. Petit in-12. — *Les Proverbes notables et belles sentences de plusieurs bons auteurs, tant anciens que modernes*. Paris, Pierre Menier, 1602, petit in-12. — *Réflexions historiques, critiques et morales sur un proverbe*, lues le 6 avril 1744, par M. ***, l'un des sept, avec cette épigraphe : *in promptu causa est*. 2e vol. des *Mémoires de l'Académie des sciences*, etc, nouvellement établie à Troyes en Champagne. Troyes et Paris, 1756, in-12. — *Encyclopédiana, ou dictionnaire encyclopédique des Ana*. Paris, Panckoucke, 1791, in-4. Fait partie de l'*Enyclopédie méthodique*. — *Apologues et contes orientaux*, etc., par l'auteur des *Variétés morales et amusantes* (l'abbé Blanchet). Paris, Debure aîné, 1784, in-18. — *Recréations philologiques ou Recueil de notes pour servir à l'histoire des mots de la langue française*, par F. Génin. Paris, Chamerot, 1858, 2 vol. in-8. — *L'Esprit des autres*, recueilli et raconté par Edouard Fournier. Paris, Dentu, 1857, in-8. — *L'Esprit dans l'histoire, recherche et curiosités sur les mots historiques* par Edouard Fournier. Paris, Dentu, 1857, in-8. — *Proverbes inédits de Madame la marquise de Maintenon*, publiés par

M. de Monmerqué (de la Bibliothèques des familles chrétiennes, Paris, Blaise, in-8, 1829). — *Recueil général des Proverbes dramatiques*, en vers et en prose, tant imprimés que manuscrits. Londres, 1785, 5 v. in-12. — *Proverbes dramatiques*, par M. Carmontel. Paris et Versailles, Lejay, 1768-81, 8 vol. in-8, et Paris, Delongchamps, 1822, 4 v. in-8. — Cette dernière édition, aussi complète que la première, est précédée de la vie de l'auteur, d'une dissertation historique et morale sur les Proverbes et suivie d'une table explicative de l'origine et du sens des Proverbes contenus dans l'ouvrage, de leur concordance avec les adages latins, espagnols et italiens qui présentent le même sens, de réflexions et d'anecdotes analogues au sujet, par C. de Méry. — *Nouveaux proverbes dramatiques*, par Carmontel. Paris, Lenormant, 1811, 2 v. in-8. — *Proverbes et comédies posthumes*, par le même, précédés d'une notice, par Mme de Genlis. Paris, Ladvocat, 1821, 3 v. in-8. — *Proverbes dramatiques*, par Étienne Gosse, membre de la Société philotechnique. Paris, Ladvocat, 1819, 2 v. in-8. — *Almanach perpétuel, historique, pronostic atif et proverbial*, utile à tous les âges pour tous les jours de l'année. Troyes, Auner André, 1854, in-16. — *Le Brahme voyageur ou la sagesse populaire de toutes les nations*, par Ferdinand Denis (ouvrage couronné par l'Institut). Paris, 1835, in-18, fait partie de la *Bibliothèque populaire*, publiée par Ajasson de Grandsagne. — *Ducatiana, ou remarques de feu M. Duchat sur divers sujets*, recueillies dans ses manuscrits et mises en ordre par M. F., Amsterdam, Pierre Humbert, 1738, 2 v. in-18. On trouve à la fin du 2e vol., pages 449 à 545, des *Remarques sur quelques proverbes français par ordre alphabétique*. — *Flos medicinæ scholæ Salerni*, édition comprenant les travaux inédits de Baudry, de Balzac, etc., publiée par les soins de Renzi, médecin napolitain. Naples, 1819, in-8. — *Dictionnaire de la santé, ou Répertoire d'hygiène pratique*, par le docteur J.-R. Fonssagrives. Paris, Ch. Delagrave, 1876, grand in-8. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de dictons populaires ou de locutions proverbiales. — *Les poëtes juristes, ou Remarques des poëtes latins sur les lois, le droit civil, le droit criminel, la justice distributive et le barreau*, par E. Fleuriot, conseiller à la Cour de Paris. Paris, Cosse et Marchal, 1858, in-18. — *Origines du Droit français cherchées dans les symboles et formules du Droit universel*, par Michelet. Paris, Hachette, in-8. — *Essais sur la symbolique du Droit*, par Chassan, avocat général à Rouen. Paris, Videcoq, 1847, in-8. — *Guide de la conversation latine*, contenant un recueil de mots usuels, etc., des idiotismes et proverbes et des *Sententiæ selectæ*, par un Père de la Compagnie de Jésus. Toulouse, Et. Privat, et Paris, Pélagaud, in-18, s. d. — Le *Magasin pittoresque*, par Ed. Charton. Paris, in-4. La table des trente premières années de ce recueil renvoie sous le mot *Proverbes* à beaucoup de volumes. — Le *Bulletin du bouquiniste* du 1er février 1858 annonce, sur les proverbes, les ouvrages suivants qui, il nous semble, n'ont pas été signalés : — *Bonne response à tout propos. Livre fort plaisant et délectable*, auquel est contenu grand nombre de Proverbes et sentences joyeuses de plusieurs matières desquelles par honnesteté on peut user en toute bonne compagnie. Lyon, Pierre de Tours, 1551, in-24 (avec la traduction espagnole en regard). — Pascetti (Orlando). *Proverbi italiani e latini non meno Diletteuoli che utili, non solamente nel componere nell' una e l'altra lingua. In Milano*, s. d., in-16. — *Recueil de proverbes français, latins, espagnols, italiens, allemands, hollandais, juifs, américains, russes, turcs*, etc. (par d'Humières. Paris, s d., in-8). — *Histoire générale des proverbes, adages, sentences*, apophthègmes, dérivés des mœurs, des usages, de l'esprit et de la morale des peuples anciens et modernes, par Méry. Paris, 1828, 3 vol. in-8. B. de F.

Dictons populaires sur le temps, ou Recueil des proverbes météorologiques de la France, par Francis de Roucy, membre de la Société météorologique de France. Paris, Plon, 1877, in-8, 23 p. (Ce petit recueil contient 127 dictons exclusivement météorologiques ;

l'auteur n'a voulu s'occuper ni des proverbes agricoles, ni des proverbes étrangers. Il y aurait à reprendre ce travail, en plaçant à côté des proverbes français ceux des autres nations ; bornons-nous à un seul exemple : « Pluie de février vaut jus de fumier. » Et en espagnol : « Quando llueve en Febrero, todo el año es tempero. B.

Les Feux de la Saint-Jean. (XX, 287, 383). — En attendant que nous réunissions d'autres renseignements, indiquons à M. Sabatini, de crainte de l'oublier, un article publié dans la *Revista historica*, n° XXXVIII, par M. Maspons y Labros et portant ce titre : *La fiesta da San Juan*. Th. P.

La Conspiration des faux billets bank-notes (XX.463). — La fabrication de faux billets de la Banque d'Angleterre en 1810, et de celle de Russie en 1812, ordonnée par l'empereur, fut dirigée par le ministère de la police, et la gravure des planches fut confiée au sieur Lale, graveur habile du dépôt général de la guerre. M. V. L. trouvera de curieux détails sur cette mystérieuse et *délicate* opération, dans le journal du graveur Lale. (V. *Papiers et correspondance de la famille impériale*, Paris, imprimerie nationale, in-8, t. I", p. 289-318). Ed. Senemaud.

Produit des principales Bibliothèques livrées en France aux enchères publiques (XX,463,). — Voici quelques indications, qui pourront être complétées, relativement à la question posée.

En 1783, la vente du duc de La Vallière produisit 404,677 livres ; une multitude de volumes, qu'on se dispute aujourd'hui à coup de billets de banque, furent abandonnés à très-bas prix. En 1789, la vente du prince de Soubise (où se trouvaient tous les livres aujourd'hui si recherchés de l'illustre J.-A de Thou), ne dépassa guère 200,000 fr. L'auteur du *Manuel du Libraire* faisait observer, en 1863, qu'on y donna pour 2 et 3 francs des livres qui se payent 200 à 300, et au delà. Ces mêmes livres payés 3 fr., en valent 600 et plus en 1877.

En 1811, la vente Firmin-Didot produisit 115,000 (on y adjugea pour 11 fr. l'exemplaire de de Thou de l'édition originale des *Essais* de Montaigne qui, en 1844, à la vente Nodier, atteignit 527 fr., et qui aujourd'hui en vaudrait plus de 2000). En 1816, la vente Mac Carthy, très-riche en livres du xv siècle imprimés sur vélin, arriva à 404,746 fr. La *Psalterium* de Mayence, 1460 (premier livre daté), fut acquis au prix de 12,000 fr. pour la Bibliothèque alors dite du roi. Citons enfin les ventes La Bedoyère, en 1837, 108 000 fr., et seconde vente en 1862, 156,000 fr.; prince d'Essling, en 1839, 106,000 fr. ; Libri, en 1847 (riche surtout en raretés italiennes), 101,000 fr.

Plus tard, nous trouvons les ventes de Bure, 143,473 fr., en 1843; Renouard, 200,000 fr., en 1854; Ch. Giraud, en 1855, 180,000 fr.

En 1861 a lieu la vente Solar. Les livres commencent à éprouver cette hausse qui devait faire de si énergiques progrès, et le total est de 546,234 fr.; c'est le chiffre le plus élevé qui eût jusqu'alors été atteint en France.

Depuis, sont venues les ventes Yemeniz, en 1867; Ch. Brunet, en 1868; baron Jérôme Pichon, en 1869; Potier, en 1870 ; Lebeuf de Montgermont, en 1876. Eloigné de Paris en ce moment, je ne saurais dire au juste ce qu'elles ont produit, mais quelque bibliophile comblera sans doute cette lacune.

Il y eu certainement en Angleterre des ventes qui ont produit des sommes très-élevées.

La bibliothèque de Richard Heber, la plus nombreuse qu'ait jamais formée un particulier, et dont la vente dura de 1834 à 1836, donna 57,000 livres st.

La collection de sir Thomas Grenville n'a point été mise en vente, puisque, d'après la volonté de son propriétaire, elle est entrée en masse au Musée britannique; elle revenait à 54,000 livres st. T. B.

Le Gérant : L. Sandret.

ERRATA DE LA TABLE DE L'HISTOIRE DE LORRAINE DE DOM CALMET

Pages			
74	ligne 6.	ajoint : 1° en	lisez a joint, en
»	8.	savoir : dans les	savoir : 1° dans les
»	22.	782	784
»	23.	335...., 282	334..... 281
»	27.	782	784.
»	28.	602	604.
»	29.	335	334.
»	30.	329	328
»	31.	282	281.
»	32.	132	131.
76	50.	N.B. Les préliminaires, etc.	Rapportez ces 2 lignes au bas de la page 75, à la suite de la note *a*.
80	37.	près Trèves (abbesses de...	lisez près Trèves (abbés de...
83	43.	Abb. — Église,	abb. ou église
84	3.	4 titres pour	analyse de 4 titres pour
152	24.	Longane,	Longane, etc.
154	41.	Adalbéro, 1er év.	Adalbéro Ier, év.
156	23.	Confirmon de Fred.	Otto III emp. (confirm. par Fred. I.
157	4.	75.	175.
158	43.	p. Wadgass, abb.	p. Sigeb. cte — Wadgasse, abb.
»	44.	p. Thierry duc	Id.
160	11.	de Tanviller. — Sts de Hatstatt	de Hastatt — Tanviller.
»	22.	p. St Michel	lisez : p. St Mibiel abb. — St Michel.
»	23.	(Laître-sous-Amance) prre	prre
»	26.	Monzay	Mouzay
161	44.	1030	1130
162	3.	Lothaire III	Lothaire II
245	22.	465. II 425. III 125. 1197	468. — III 125. 1197.
246	1.	II 418. VI 76. 1211	II 418. — 1211.
»	45.	II 432. III 127. 1223.	— III 127. 1223.
247	1.	II 434. III 127. 1224.	II 434. — 1224.
248	1.	II 447. III 127. 1234.	II 447. — 1234.
249	1.	II 463. III 127. 1248.	II 463. — 1248.
»	49.	Habsporch,	Halsporch
250	1.	II 481. III 127. 1258,	II 481. — 1258.
251	1.	II 499. III 127. 1270,	II 499. — 1270.
252	1.	II 512. III 127. 1282.	II 512. — 1282.
»	31.	p. Ferry III duc de Lorr.	à Guyot de Passavant, Ecuyer
»	32.	— Cession	— Hommage
»	33.	id.	à Ferry III duc de Lorr. —
253	1.	II 536. III 135. 1291.	II 536. — 1291.
254	1.	II 562. III 137. 1311.	II 562. — 1311.
»	39 et 45.	Verdun, cte,	Verdun, cité.
255	1.	II 602. III 137. 1342.	II 602. — 1342.
256	1.	II 631. III 137. 1358.	II 631. — 1358.
»	5.	1361-1363	1361.
337	36.	1432. Charles VII	1432 pour 1467. Louis XI
»	40.	Charles III duc	Charles II duc.
»	50.	de Lys	du Lys
339	5.	Nicolas de Lorraine	Nicolas Mis du Pont.
»	12.	Nicolas, duc de Calabre	Jean II, duc de Lorr. et son fils.
»	35.	Yolande d'Anjou desse	Yolande d'Anjou héritière
360	31.	1480	1479
364	49.	950. III 46.	950. III 446.
365	26.	Fr. de Vaudémont	Fr. de Lorr, cte de Vaudémont
368	44.	Riquet	Riguet.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉLOOGIE

Ecriture Sainte. Handworterbuch des biblischen Alterthums für gebildete Bibelleser (*Dr G. Baur, Dr Beyschlag, Dr Fr. Delitzsch, Dr Ebers, Dr Hertzberg, Dr Kamphausen, Dr Kleinert, Dr Mühlan, Dr Schlottmann, Dr Schrader, Dr Schürer et A. von Dr Ed., C. Aug. Riehm*) 32
Qu'est-ce que la Bible (*l'abbé A. David*). 97
Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments (*Dr Franz Kaulen*). 98
Vom Paradies bis zum Schilfmeer (*Dr Heinrich Heibert*) 99
Questions égypto-bibliques (*le P. Philpin de Rivières*). 100
Salomon et ses successeurs (*Jules Oppert*) 100
Psaumes, trad. nouv. avec notes, etc. (*Alexis Clerc*) 546
Les Psaumes (*le R. P. Champon*) 101
Psallite sapienter. Psalliret Weise ! Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgie (*Dr Mausur Walter*). 34
La sainte Bible : Salomon et l'Ecclésiaste (*l'abbé A. Motais*) . . . 102
La Sainte Bible : Le livre de Josué (*l'abbé Clair*, trad. de *l'abbé Bayle*) 109
Das Buch Isaias (*Dr B. Neteler*). 103
Les trois grands prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel (*l'abbé Le Hir*, publ. de *l'abbé Grandvaux*) 103
Die Klagelieder des Propheten Jeremia (*Dr Leo Ad. Schneedorfer*). 104
L'Intégrité des Evangiles en face de la critique (*le R. P. Corluy*). 105
Biblia latina studenti (*Abate Vuillaume*). 142
Evangelii Concordantis Expositio (*Saint Ephrem*, publ. du *R. P. J. B. Aucher*, édit. du *Dr G. Moesinger*) 105
Essai d'interprétation des dernières parties de l'Evangile selon saint Matthieu (*Henri Lutteroth*). 106
Das Matthäusevangelium und seine Lucasparallelen (*Dr Bernhard Weiss*) 107
The Life and Writings of S. John (*James M. Macdonald*) 107
Drei Monate am Libanon (*Dr Oscar Fraas*) 108
Liturgie. Petit livre de messe à l'usage des enfants pieux, trad. de l'abbé (*Ch. B. Couissinier*). 435
Notice sur les églises 242
Théologie dogmatique. Corso superiore d'istruzione religiosa (*Ab. Schiavi Lorenzo*) 110
Cours abrégé de religien (*le P. F. Schouppe*). 142
Exposition du dogme catholique (*le R. P. Monsabré*). 477
La Religion en face de la science (*l'abbé Alexis Arduin*) 214
Dieu dans ses œuvres (*l'abbé Pioger*) 351
L'Eglise, la Foi et la Pénitence (*l'abbé Charles de Place*) 112
Essai théologique sur le catholicisme libéral (*Mgr Victor Pelletier*). 111
De la souveraine et infaillible autorité du Pape dans l'Eglise et dans les rapports avec l'Etat (*le Père Bottalla*) 113
La Tradition catholique sur l'infaillibilité pontificale (*Mgr de La Tour d'Auvergne-Lauraguais*) 479

Exposition historique des propositions du Syllabus (*l'abbé Verdereau*). 436
Théologie ascétique. Lettres à Cornélie (*l'abbé Henri Planet*). . 386
Un aide dans la douleur. 387
L'Ecole de la souffrance (*l'abbé Odon Dignat*) 388
La sainte Vierge (*l'abbé Maynard*). 482
La Vierge Marie (*l'abbé H. Chaumont*) 388
Le Chemin de la perfection chrétienne montré et aplani (*saint Francois de Sales*) 389
La Veuve chrétienne (*la baronne de C****) 390
L'Abeille eucharistique (*l'abbé H. Burel*) 391
Histoire des merveilles et des prodiges du signe de la croix (*l'abbé Chaudé*) 391
La Solitude avec Jésus (*Raoul de Navery*) 393
Courtes méditations pour tous les jours et principales fêtes de l'année. T. III et IV (*le P. Léop. Stix*, trad. de *l'abbé Le Rebours*). 394
La Génuflexion au dix-neuvième siècle (*Mgr Gaume*) 394
Entretiens spirituels (*Mlle Barbier*) 395
Vie intérieure de la très-sainte Vierge (*M. Olier*). 396
Le Trésor du pieux fidèle (*le R. P. Léonard Goffiné*) 397
Mois du Sacré Cœur 397
Prières aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie (*le R. P. Weninger*, trad. *de l'abbé Bélet*) 398
Le Cœur de Jésus modèle du Cœur humain (*le R. P. Seguin*) . . 398
Petit mois du sacré Cœur de Jésus. 398
La Congrégation de la très-sainte Vierge à Saint-Acheul (*le R. P. Ch. Clair*) 70
Le Bouquet de myrrhe offert à la vierge Marie (*Louise de Hostal*). 399
La Perfection des jeunes filles (*l'abbé L. Chevojon*) 399
Manuel de la jeune fille chrétienne (*l'abbé L. Chevojon*). 399
L'Avent. Méditations (*l'abbé A. Ricard*) 400
Les Exercices de sainte Gertrude, trad. (*du R. P. Dom Guéranger*). 400
Le Chemin de la croix de la sainte Vierge (*Alex. de Saint-Albin*) . 401
Du culte de saint Michel et des saints Anges (*l'abbé P. Rambaud*) . 401
Règles de conduite à suivre pour vivre heureux et se sanctifier dans le monde 402
Les Immortelles. 402
Apparecchio alla Morte (*saint Alphonse de Liguori*). 402
Proponimenti di S. Leonardo da Porto-Maurizio. 403
La Nuvoletta del Carmelo (*l'abbé Giov. Bosco*). 403
Ritualisme. The english catholic's vade mecum 323
The people's man book 324
A book of Litanies 324
Guide to Heaven (*Carter*). 324
Meditations on the life of our Lord (*Carter*). 325
Directorium pastorale (*Blunt*) 325
Notitia eucharistica (*Scudamore*) 327
The Holy catholic Church (*Meyrick Goulburn*). 326

JURISPRUDENCE.

Droit canonique. Theorica et praxis regiminis diœcesani præsertim sede vacante (*Sac. Prof. J. C. Ferraris*). 114
Droit romain. Trattato delle Pandette (d'*Arndts*, trad. de *Filippo Serafini*) 35
Droit civil français. De la propriété littéraire et artistique (*Daniel de Folleville*) 68
Droit international. — La guerre continentale et la propriété (*Rouard de Card*) 543
Histoire du droit. Fontes juris italici medii œvi (*G. Paddelletti*) . 36

SCIENCES ET ARTS.

Philosophie. Précis de philosophie (le *R. P. Brouscaillou*). . . . 216
Essai de philosophie classique (*l'abbé Carbonel*). 403
Logique déductive et inductive (*Alexandre Bain*, trad. de *Gab. Compayré*). 290
La Philosophie de la science du langage étudiée dans la formation des mots (*A. Ed. Chaignet*) 203
Etude sur les progrès du positivisme (*E. Littré*). 295
Le Positivisme (*André Pocy*). 297
De l'état des études philosophiques en France (*Reinhard de Liechty*). 299
Prolegomeni di una filosofia descrittiva (*Can. Francesco Coco Licciardello*) 300
Introduction à la recherche des causes premières. De la méthode (*Pierre-Auguste Berthault*). 301
De l'esprit philosophique (*Charles Charaux*) 304
La Science (*A. M****) 306
Exposé de la synthèse des sciences (*l'abbé Elie Blanc*) 308
Transformation surnaturelle de l'homme avant et après la mort (*l'abbé A. F. J. Rouillot*) 217
Le Mal et le bien. — L'Antiquité (*Eugène Loudun*) 217
Julien l'Apostat et sa philisophie du polythéisme (*H. Ad. Naville*). 115
Morale. La Famille d'après la Bible (*Charles de Ribbe*) 240
La Dette de la paternité (*l'abbé A. Le Goupils*, publ. de *l'abbé Eug. Soyer*) 117
Education et enseignement. L'Education, ses difficultés et son but (*l'abbé H. Chaumont*) 117
Œuvre du Vénérable de la Salle (*le R. P. Félix*) 351
L'Instruction gratuite, obligatoire et laïque (*le comte de Champagny*). 241
Dictionnaire d'instruction primaire, éducation, enseignement, législation (*G. Belèze*) 536
Devoirs des écoliers américains (*F. Buisson*, trad. *A. F. Legrand*) . 59
Politique. De l'organisation communale et municipale en Europe aux Etats-Unis et en France (*Henri Pascaud*) 121
Economie politique et sociale. Du dimanche (*le comte de Champagny*) 240
Le Livre de la charité (*le Père abbé dom Silvano Razzi*, trad. de *E. Razi*) 65
Manuel de la corporation chrétienne (*Léon Harmel*) 149
Les Ouvriers européens. T. II. (*F. Le Play*). 118
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*) 406
The Jukes (*R. Dugdale*) 483
La Misère (*Jules Siegfried*) 37
Vous êtes des blagueurs (*F. Allantaz*) 435
Assemblée générales des catholiques. 150
Finances. Traité de la science des finances (*Paul Leroy-Beaulieu*). 484
Physique. Les Volcans et les tremblements de terre (*K. Fuchs*) . . 486
Géologie. Le Gisement préhistorique du mont Dol (Ille-et-Vilaine) (*l'abbé Hamard*) 39
Les Phénomènes glaciaires et torrides (*Jules Péroche*) 537
Histoire naturelle. Tableaux et scènes de la vie des animaux (*E. Lesbazeilles*) 468
Catalogue des oiseaux d'Europe (*J. C. L. T. d'Hamonville*). . . . 436
Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes (*Em. Blanchard*). . 488
La Plante dans les appartements (*H. de la Blanchère*) 538
Science médicale. Manuel de gymnastique hygiénique et médicale (*le Dr N. A. Le Blond*, introd. *de H. Bouvier*) 435

Bilder aus dem Leben eines Taubstummen Eine Autobiographie des Taubstummen O. Fr. (*Kruse*) 66
Cosmographie. Le Ciel, notions élémentaires d'astronomie physique (*Am. Guillemin*) 489
Les Terres du Ciel (*Camille Flammarion*) 490
Art militaire. Cours d'art militaire (*le général Favé*). 219
Mélanges scientifiques. Les Inventeurs du gaz et de la photographie (*le baron Ernouf*) 354
Les Galeries souterraines (*Maxime Hélène*). 353
Beaux-Arts. Vocabulaire des symboles et des attributs employés dans l'iconographie chrétienne (*l'abbé J. Corblet*) 67
La France archéologique. Antiquités et monuments du département de l'Aisne (*Edouard Fleury*)) 40
Les Monuments historiques de l'Algérie (*Louis Piesse*) 67

BELLES-LETTRES.

Philologie et linguistique. Grammaire de la langue latine (*J. M. Guardia* et *J. Wierzeyski*) 41
Grammatick der littauischen Sprache (*Dr Friederich Kurschat*) . . 490
Etymologische Forschungen aus dem Gebiete der indogermanischen Sprachen (*Aug. Fried. Pott*). 125
Litu-Slavische Studien (*Alex. Brückner*) 493
Eloquence. Les Plaidoyers politiques de Démosthènes (*Henri Weil*). 407
L'Oraison funèbre de quelques souverains des Pays-Bas au dix-huitième siècle (*Ad. Delvigne*) 244
Poésie. La Chanson de Roland (*A. d'Avril*). 148
Recueil des anciennes poésies françoises des quinzième et seizième siècles (*A. de Montaiglon* et *James de Rothschild*) 328
Anthologie de quatrains anciens et modernes (*John Brunton*) . . 145
Poésie de François Sarrasin (*Octave Uzane*) 407
Les Lusiades de Camoens, (trad. *A. de Cool*). 42
Jochs Florals de Barcelona, l'Atlantida (*Jascinto Verdaguer.*) . . . 330
Publications de l'Early english text Society. The Vision of William concerning Piers the Plowman (*Rev. Walter W. Skeat*). 194
Pierce the Plowmans crede (*Rev. Walter W. Skeat*) 195
Méditations on the supper of our Lord, (*cardinal John Bonaventura*) *A. Robert Manning of Brunne*, introd. *les 7 Meadows Cowper*) . . 195
The Blickling homelies (*Rev. R. Morris*) ; 196
Be Domes Daege, de Die judicii (*J. Rawson Lumby*) 196
Cursor Mundi (*Rev. Richard Morris*). 196
The History of the Holy Grail (*Harry Lonelich* reedit. by *J. S. Furnivall*) 96
Palladius on husbandrie (*Rev. Barton Lodge*). 196
The Bruce 197
The Romance of Guy of Warwick (*Dr Julius Zupitza*) 197
Old English homelies of the twelfth and thirteenth centuries (*Richard Morris*). 197
Merlin. 198
On early English pronunciation 199
The Satyre of the thrie estaits (*Sir David Lindessay*) (*F. Hall*). . . 199
Instructions for Parish priests (*John Myre*) (*Eward Peacok*) 200
The romance and prophecies of Thomas of Erceldoune (*James A. H. Murray*) 200
A supplicacyon for the Beggers (*Simon Fish*) reedited (*F. F. Furnivall*) edited bey (*J. Meadows Cowper*) 201
The Select works of Robert Croley (*J. Meadows Cowper*) 201
Henry Brinklow's complaynt of Roderyck Mors (*J. Meadows Cowper*). 202

Emblemes and Epigrames (*Francis Tynne*) ed. bey *F.J. Furnivall*). 203
Early English meals and manners (*F. J. Furnivall*) 203
Théâtre. Corneille (*Fr. Godefroy*). 148
Théâtre choisi de Molière. T. Ier (*Poujoulat*) 466
La Reine Esther (*Ernest Sabatier*) 43
The plays of Mrs Centlivre (*Pearson*). 408
Romans, contes et nouvelles. Varda (*Georg. Eberd*). . . . 127
Le Diable amoureux (*Jacques Cazotte*) 539
L'Assommoir (*Emile Zola*) 6
La Fille Elisa (*Edm. de Goncourt*) 7
La petite mère ; la Paroisse du jugement dernier ; le Calvaire de la baronne Furster ; le Combat de la fabrique Bergonnier ; l'Hospice des enfants assistés. (*Ferdinand Fabre*) 8
Les Filles de Bohême (*Henri de Lacretelle*) 10
La Fille au vautour (*Mme Vilhelmine de Hillern*) trad. de (*Jules Gourdault*) 11
Le Chevalier de Médrane (*Granier de Cassagnac*) 11
Le Violon fantôme (*Simon Boubée*) 12
Le Serf de la princesse Latone (*Auguste Coupey*). 13
L'Aventure de M. de Troenic (*Albert Fornelles*) 14
Les Aventures du roi Louis (*Félix de Servan*) 16
Philippe-Monsieur (*Ch. Buet*) 16
Les cadets de Gascogne (*de Lescure*) 6
La Tentation de Gilbert (*Paul Dufour*) 17
Les Songères (*C. Robinot-Bertrand*) 18
Une idylle normande (*André Lemoyne*) 18
Le Crime de Jean Malory (*Ernest Daudet*) 19
La Fille maudite (*Emile Richebourg*). 20
Une faiblesse de Minerve (*Claire de Chandeneux*). 20
Val-Régis-la-Grande (*Claire de Chandeneux*) 20
Le Fils du martyr (*A. de Lamothe*). 21
Le Proscrit de la Camargue (*A. de Lamothe*) 21
Le Meneur de loups (*Alfred des Essarts*). 23
La Maison du sabbat (*Raoul de Navery*) 23
Le Cloître rouge (*R. de Navery*) 23
La Route de l'abîme (*Raoul de Navery*) 24
Mémoires du marquis de Champas (*Camille d'Arvor*) 24
Au bagne, histoire d'un curé de campagne (*Aug. Snieders*) trad. de *Lebrocquy*) 24
Bonjour Philippe (*Aug. Snieders*) trad. de (*Lebrocquy*). 24
La Cousine de Lionel (*Mlle Marie Maréchal*) 25
Madeleine Green (*Mlle Marie Maréchal*) 25
Marcelle Dayre (*Mlle Marie Maréchal*) 25
Mademoiselle de Kervalez (*Mme Maryan*) 25
La Pupille de Salomon (*Mlle Marthe Lachète*). 26
La Famille Danglas (*Henry de Croisy*). 26
Jeanne d'Aurelle (*Etienne Marcel*). 26
Ghislaine (*Mme la comtesse de Buisseret*) 27
Séraphine (*Mme la comtesse de La Rochère*). 27
Noir et rose (*Virginie Nottret*) 27
Une famille d'ouvriers (*A. Espanet*) 27
La Maison blanche (*Mme Céline Malraison*) 28
Les Morts bizarres (*Jean Richepin*) 28
Les Fils du siècle (*Gène-Mur*) 28
Artistes et bourgeois (*Germain de Picard*) 29
Histoire de Jean l'ont pris (*l'abbé Favre*) trad. de (*Jules Troubat*). . 29
Nouvelles asiatiques (*comte de Gobineau*) 29
Petits romans (*Francis Wey*). 30
Dans les herbages (*Gustave Levavasseur*) 31

Les trois caps (*P. Branda*) 31
Jarousseau, le pasteur du désert (*Eug. Pelletan*) 31
Souvenirs d'un zouave (*A. Blanc*) 32
Les Contes de Bretagne (*Paul Féval*) 469
Ouvrages pour la jeunesse. Le Journal de la jeunesse. . . . 467
A travers l'Amérique (*Lucien Biart*) 467
Les Déserts africains (*Raimond Lapointe*) 470
Les Indes noires (*Jules Verne*) 204
Dionis (*Miles Gerard Keon*, trad. de *Mme Rousseau*) 205
Mon premier voyage en mer 205
Histoire d'un enfant de Paris (*Mme Le Lasseur*) 206
Le Rubis de Syrie (*Mme Antoine Jauffret*) 206
L'Interne du Val-de-Grace (*E. de Lalaing*) 207
Le Trésor du souterrain (*Jean Grange*) 207
Une maison de correction (*Mme Marie-Angélique*) 208
La Branche de vislous (*Louis Fuzet*) 208
Le Juif de Vérone (*A. Breciani*) trad. de (*M. Lamy*) 209
Le Val Saint-Jean (*Mme Bourdon*) 211
Les deux cousines (*L. Darville*) 211
Aimée (*H. Croisy*) 210
Le Chemin du bonheur (*E. Marcel*) 211
Louise et Hélène (*Mme Gabrielle d'Arvor*) 212
En famille (*Mme Stolz*) 213
A quoi sert un chapelet 213
Le Calvaire de la patrie (*A. Rio*) 213
Les Neiges d'autan (*Mme Lavergne*) 213
Even le Monadich (*Mlle Gabrielle d'Ethampes*) 214
Lisez-nous (*d'Outremer*) 214
La Casa Giojosa (*Mlle Benoit*) 224
Heure et malheur (*Mme Emma d'Erwin*) 472
Montluc le Rouge (*A. Assollant*) 472
Le Neveu de l'oncle Placide (*J. Girardin*) 473
Chloris et Jeanneton (*Mme Colomb*) 473
Courage et dévouement (*Ch. Deslys*) 474
Scènes historiques (*Mme de Witt* née *Guizot*) 474
Souvenirs d'un gendarme (*Jean Grange*) 70
Le Vieux de la forêt (*Mme de Stolz*) 475
Les Causeries d'une grand mère (*Mme Elisa Frank*) 470
L'enfant gaté (*Mlle Zénaïde Fleuriot*) 475
Demain, suivi de Mourad le Malheureux (*Miss Edgeworth*) . . . 476
La Famille Harel (*Mlle Julie Gouraud*) 476
Le Château de la Pétaudière (Vicomtesse *de Pitray*) 477
Les Enfants du capitaine Grant, voyage autour du monde (*Jules Verne*) 468
Récits et Souvenirs (l'abbé *Lenfant*) 146
Ce que c'est qu'un curé (*Louis Veuillot*) 149
Les trois veuves (*A. de Pontmartin*) 149
Biblioteca della Gioventù italiana 143
Histoire et critique littéraire. Perse et Juvénal (*P. Cass-Robine*) 126
La Tragédie grecque (*E.-Ad. Chaignet*) 496
Précis historique de la littérature française, depuis les origines jusqu'à nos jours (*Louis Jaunay*) 68
Précis historique et chronologique de la littérature française (*Alfred Bougeault*) 538
Histoire de Mélusine, princesse de Lusignan et de ses fils (*Nodot*) . 44
Le Théâtre en France (*A. d'Avril*) 143
Rabelais. La renaissance et la réforme (*E. Gebhart*) 499
Storie popolari in poesia siciliania (*Salv. Salomone-Marino*) . . . 498

Molière jugé par ses contemporains (*A. P.-Malassis*). 331
Les Points obscur de la vie de Molière (*Jules Loiseleur*) 128
Notice sur les trois Brébeuf (*Ch. Marie*). 333
Grimod de la Reynière et son groupe (*Gustave Desnoiresterres*) . . 269
Un compatriote de Fénelon et de Joubert (*le R. P. des Valades*) . . 69
Critique dramatique (*Jules Janin*). 130
Jules Janin (*A. Piedagnel*) 144
Nouveaux samedis (*A. de Pontmartin*) 334
Conférence sur la littérature canadienne (*A. Lefaivre*) 545
Epistolaire. Correspondance entre Schiller et Goethe (*B. Lévy*). . 354
Polygraphes. Œuvres de Tacite (*Emile Jacob*). 410
Œuvres de Mgr l'Evêque de Poitiers. 220
Mélanges littéraires. Lo Mon invisible ou la literatura catalana (*Gayeto Videl y de Valenciano*) 540
Tradicions religiosas de Catalunya (*Agna de Valldaura*) 540
L'Antico carnavale nella contea di Modica. Schizzi di costumi popolari (*Serafino Amable Guastella*) 539
D'un siècle à l'autre (*J. B. G. Galiffe*) 410
Souvenirs d'un homme de lettres 1795-1873 144
A propos de l'Assommoir 351

HISTOIRE

Géographie. Nouvelle géographie universelle (*Elisée Reclus*) . . . 500
Histoire. Expédition anglaise au pôle Nord. 1875-76 (*cap. Nares*, trad. par *F. Le Clerc*) 544
Voyages. Voyage en France (*Madame Amable Tastu*) 470
Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro (*Ch. Yriarte*). . . . 501
Les Alpes. Histoire et souvenirs (*Xavier Roux*). 243
Les Châteaux de mon enfance. Auvergne et Bourbonnais (*Henri d'Ideville* 502
Le Sanctuaire du mont Carmel (*le R. P. Julien de Sainte-Thérèse*) . 339
Aquarelles africaines (*Emile Guinet*) 244
L'Expédition du Tegetthoff. Voyage sur les glaces du pôle Arctique (*le colonel Payer*, trad. par *J. Gourdault*). 503
Le Japon de nos jours et les Echelles de l'Extrême-Orient (*Georges Bousquet*) 221
Histoire biblique et ecclésiastique. La Bible et les découvertes modernes en Egypte et en Assyrie (*F. Vigouroux*) . . . 131
Geschichte Egypten's unter den Pharaonen. Nach den Denkmalern (*Dr H. Brugsch-Bey*). 336
Etudes sur les origines (*E. de Marin de Carranrais*). 122
Roma sotterranea cristiania. T. III (*G. B. de Rossi*). 412
Dictionnaire des Antiquités chrétiennes (*l'abbé Martigny*). . . . 503
La Vie ecclésiastique, religieuse et morale des chrétiens aux deuxième et troisième siècles (*E. de Pressensé*). 415
Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte (*J. Hergenroether*). . 223
Eusèbe de Césarée, premier historien de l'Eglise (*l'abbé Victor Hély*) 224
Saint Athanase (*Eugène Fialon*). 45
Saint Grégoire de Nazianze (*l'abbé A. Benoit*) 226
Histoire de saint Paulin de Nole (*l'abbé F. Lagrange*) 132
Les Pièces du procès de Galilée (*Henri de l'Epinois*) 338
Encore Galilée (*le P. Eugène Desjardins*). 417
Histoire de Pie IX et de son pontificat (*l'abbé A. Pougeois*). . . . 506
Pie IX, sa vie et les actes de son pontificat (*l'abbé Gillet*) 506
La Cinquantaine épiscopale de Pie IX (*Aug. Roussel*) 242
Hagiologie et biographie de pieux personnages. Historiæ seu vitæ sanctorum (*Surius*). 310
Saint Marcel (*Henri Courtin*) 311

Vie de saint Tropez (*l'abbé Espitalier*) 311
Vie de saint Martin, évêque de Tours (*l'abbé Baguet*) 311
Vie de saint Privat (*l'abbé Rigal*) 312
Etudes critiques sur saint Lambert (*Godefrond Kurth*) 312
Notice sur la plus ancienne biographie de saint Rémacle (*Godefroid Kurth*) 312
Vie de saint Benoît d'Aniane (*Saint-Ardon*, trad. de l'abbé *Et. Cassan*) 313
L'admirable pèlerin de Montpellier saint Roch (*l'abbé J. E. Saumade*) 313
Histoire de saint Mayal, abbé de Cluny (*l'abbé L. J. Ogerdias*) . . 47
Storia di S. Francesco d'Assisi (*Luigi Polomès*). 314
Vie de sainte Catherine de Sienne (*le B. Raymond de Capoue* et *B. Thomas Caffarini*, publ. de *E. Cartier*) 314
Histoire et pèlerinage de sainte Anne d'Auray (*l'abbé Max. Nicol*) . 353
Histoire des Prêtres du Sacré-Cœur de Marseille. 316
Anne-Madeleine de Rémusat (*Mgr Van den Berghe*) 314
Vie de Mathilde de Nédonchel 317
Le P. Charles Sire 317
Vie de M. Fiallon 319
Vie de M. Hamon (*l'abbé L. Branchereau*) 320
Ordres religieux. Originum Cisterciensium (*le P. Léop. Janauschek*) 508
Etudes sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique. T. VI (*le R. P. Dauzas*) 49
Die Jesuiten-Gymnasien in Oesterreich (*Dr Johann Rellle*). . . . 244
Jésuites (*Paul Féval*) 510
Vita del Padre Benvenuto Bambozzi (*Niccola Treggiani*) 321
Le R. P. A. de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus. T. Ier (*le P. A. de Gabriac*). 418
La Sœur Natalie Narischkin (*Mme Augustus Craven*). 228
Hérésies. La Inquisicion (*D. Juan Manuel Orti y Lara*) 230
Précis d'histoire sur la ville et les possédées de Loudun (*Alphonse Bleau*) 147
Histoire du moyen âge. Die Quellen der Langobarden Geschichte des Paulus Diaconus (*Dr Jacobi*). 234
The History and Conquest of the Saracens (*Edw. A. Freeman*) . . 420
Les Césars de Palmyre (*Lucien Double*) 232
Histoire contemporaine. La France et l'Europe pendant le siége de Paris (*Pierre Maquest*, avec préface de *E. Spuller*). . . 342
Questions contemporaines. Césarisme et ultramontanisme (*S. Em. le cardinal Manning*, trad. de *Léon Boré*) 66
Application de l'idée chrétienne aux choses de notre temps (*Mgr Mabile*) 65
La Politique extérieure de la France. Monarchie, Révolution (*Vicomte A. de Rotalier*). 542
La Révolution jugée par les révolutionnaires (*Xavier Roux*). . . 241
Opinions anglaises sur la Révolution de 1789 (*L. Montgirard*) . . 546
Le Roi (*Armand Fresneau*) 441
Les Vivants et les morts, portraits politiques (*Lord One*) 71
The Ottoman power in Europe (*Edw. A. Freeman*) 431
L'Empire allemand, la Turquie et l'Europe (*Raudot*). 72
L'Asie-Mineure et les Turcs en 1875 (*Auguste Choisy*) 72
La Question d'Orient, exposé historique (*Ch. Hoch*) 542
Les Faiseurs de phrases. 241
Les nouveaux impôts (*le comte de Champagny*). 242
Les Elections françaises dans leur rapport avec la politique intérieure 543
Patriotisme et égoïsme (*Ch. Tresvaux du Fraval*). 544
Historique de l'affaire de la sœur Saint-Léon, instituirice à Saint-Léger-Vauban (*D. Marchand*) 73
Histoire de France. Cent récits d'histoire de France (*Gustave Ducoudray*). 468

Petits mémoires sur l'histoire de France, publiés sous la direction de *M. Marius Sepet*. — Les derniers Carolingiens (*M. Babelon*). — Vie et vertus de saint Louis (*René de Lespinasse*). 512
Le Mariage de Jeanne d'Albret (*le baron Alph. de Ruble*) 50
Vie de François de Lorraine (*C. Cauvin*). 471
Correspondance du maréchal de Saulx-Tavannes (*L. Pingaud*). . . 515
François de la Noue (*C. Vincens*). 355
Vie de Crillon (*H. Garnier*) 355
Colbert et son temps (*Alfred Neymarck*). 135
Archives de la Bastille. Règne de Louis XIV. Tome IX. (*François Ravaisson*). 235
Le Maréchal Fabert (*E. de Bouteiller*). 471
Dix-Huitième siècle. Lettres sciences et arts. France, 1700-1789 (*Paul Lacroix*). 515
Histoire de Marie-Antoinette (*Edm. et J. de Goncourt*) 517
La France sous Louis XVI (*Alphonse Jobez*) 237
Histoire populaire de la Révolution française (*A. Rastoul*) 71
Le Département des affaires étrangères pendant la Révolution (*Frédéric Masson*) 423
Un martyr bordelais sous la Terreur (*Ch. Chauliac*). 517
Valmy (*Léon Pagès*) 437
Kléber, sa vie, sa correspondance (*comte Pajol* 518
Histoire de la guerre de Crimée (*Camille Rousset*). 137
La Journée de Sedan (*général Ducrot*). 519
Tours et Bordeaux, souvenirs de la République à outrance (*Léonce Dupont*). 542
Voyage aux pays annexés (*Victor Tissot*). 469
Histoire civile et politique de la France. Histoire des assemblées politiques en France. T. Ier (*Eugène Pierre*). 421
Notes sur l'Histoire, la statistique, la Féodalité, le Clergé, etc. (*l'abbé J. F. André*). 147
La France politique et sociale (*Auguste Laugel*). 237
Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine (*E. Chevalier*). 520
Les Familles de Vitré de 1490 à 1789 (*Ed. F****) 354
Histoire des provinces. Enceintes successives de Nîmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours (*F. Germer-Durand*). 352
Description de l'abbaye du Mont-Saint-Michel (*Edouard Corroyer*). . 428
Le Mont-Saint-Michel (*Victor-Désiré Jacques* (*de Genets*). 328
Rôles des fiefs du comté de Champagne (*Auguste Longnon*). . . . 139
Chartrier de Thouars. 344
Mémoire sur la généralité de la Rochelle, par Michel Bégon (*Georges Musset*). 140
Mémoires de Oudard Coquault, bourgeois de Reims (*Ch. Loriquet*). 52
Mougères. 352
Servières et son petit séminaire (*l'abbé Poulbrière*) 73
Histoire du clergé catholique d'Alsace (*l'abbé C. A F****). 426
L'Alsace avant 1789 (*J. Krug-Basse*) 427
Etat de l'Eglise d'Alsace avant la Révolution. Ire partie (*Ch. Schickelé*). 425
Les Persécutions religieuses en Alsace (*l'abbé L. Winterer*) . . . 426
Histoire étrangère. L'Histoire d'Angleterre (*M. Guizot*, recueillie par *Mme de Witt, née Guizot*) 522
Life of Simon de Montfort, Earl of Leicester (*Rev. M. Creighton*). . 133
La Vérité sur Marie Stuart. 436
Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre (*le comte de Baillon*). 341
Les Pays-Bas sous Philippe II (*Max Gossi*) 346
Hommes et choses d'Allemagne (*G. Valbert*). 239

Voyage aux pays annexés (*Victor Tissot*). 469
Histoire de Florence (*E. T. Perrens*) 54
Documenti di storia italiana 349
Occupation, neutralité militaire et annexion de la Savoie (*l'abbé C.-A. Ducis*). 430
Les Secrets d'Etat dans le gouvernement constitutionnel (*le général Alph. de la Marmora*, trad. de *Marcel* et *Savari*) 136
Valence et Valladolid (*Antoine de Latour*). 429
Les Etats-Unis contemporains (*Claudio Jannet*) 432
De la representacion e influencia de los Estrados Unidos de America en el derecho internotional (*don Rafael M. de Labra*) 146
La Présidence aux Etats-Unis (*A. Jouault*) 146
Les Etats-Unis. Notes sur l'organisation scientifique, etc. (*Dr A. Guichet*). 545
Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne (*le capit. Bernal Diaz del Castillo*, trad. du *Dr D. Jourdanet*). 524
Le Canada sous l'Union (*Louis P. Turcotte*). 59
L'Instruction publique au Canada (*Chauvreau*) 59
Une colonie féodale en Amérique. L'Acadie (*Rameau*) 521
Histoire nobiliaire. Monsieur le Comte de Mun (*l'abbé Cazauran*). 541
Archéologie. Collection Caranda (*Frédéric Moreau*). 527
Fouilles faites à Carnac (Morbihan) (*James Miln*). 527
Les Monuments mégalithiques (*James Fergusson*, par *l'abbé Hamard*). 525
Nouveaux mélanges d'archéologie, etc. (*les PP. Cahier et Martin*) . 529
Historical and architectural sketches (*Ed. A. Freeman*). 534
Epigraphie. Corpus inscriptionum latinarum (*Guil. Henzen*), *Johannes Baptista de Rossi*, *Eugenius Borman*. 62, 350
Mélanges historiques. Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Le Liber Pontificalis (*l'abbé Duchesne*); L'Œuvre archéologique de Jacques Grimaldi (*Eug. Müntz*); le Mystère provincial de Sainte-Agnès (*Léon Lédat*). 343
Les Fêtes de l'antiquité (*F. Bernard*). 475
Les Parias de France et de l'Espagne (*V. de Rochas*). 49
Histoire et critique (*Maxime Du Camp*). 141
Goerres-Gesellschaft (*prof. J. Hergenroether; Dr Franz Kaulen*). . . 337
Biographie. Le Comte de Cavour (*Charles de Mazade*). 56
Le Comte de Montalembert (*Th. Foisset*) 540
Le Vicomte Armand de Melun (*Michel Cornudet*) 541
M. de Franqueville, conseiller d'Etat, directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer, sa vie et ses travaux (*F. Jacqmin*). 54
Le Prince de Bismark (*Ant. Proust*). 57
J.-F. Millet. Souvenirs de Barbizon (*A. Piedagnel*) 148
Storia del cardinale Giacomo Pecoraria (*Gaetano Tononi*). . . . 53
Bibliographie. Les Sources de l'histoire de France (*Alfred Franklin*). 535
Repertorio bibliografico delle opere stampate in Italia nel secolo XIX. Storia. Vol. I. (*D. Gius. Bertocci*) 433

TABLE DES AUTEURS

Allantaz (F.) 435
André (l'abbé J.-F.) 147
Ardon (Saint) 313
Arduin (l'abbé Alexis) 214
Arndts (d') 35
Arvor (Camille d') 24
Arvor (Mme Gabrielle d') . . . 212
Assollant (A.) 472
Aucher (Rev. J. B.) 105
Avril (A. d') 143 148
Babelon (E.) 512
Baguet (l'abbé) 311
Baillon (le comte) 341
Bain (Alexandre) 290
Barbier (Mlle) 395
Baur (le Dr G.) 32
Bayle (l'abbé) 109
Bélet (l'abbé) 398
Belèze (G.) 536
Benoit (Mlle) 214
Benoit (l'abbé A.) 226
Berghe (Mgr Van den) 314
Bernard (F.) 475
Bertault (P. A.) 301
Bertocci (D. Gius.) 433
Beyschlag (le Dr) 32
Biart (Lucien) 467
Blanc (A.) 32
Blanc (l'abbé Elie) 308
Blanchard (Emile) 488
Bleau (Alphonse) 147
Bleuk (Maurice) 406
Blunt 325
Bonaventure (le cardinal John) 195
Boré (Léon) 66
Borman (Eug.) 62
Bottalla (le P.) 113
Bosco (l'abbé Giov.) 403
Boubée (Simon) 12
Bourdon (Mme) 211
Bourgeault (Alf.) 538
Bouscaillou (le R. P.) 216
Bousquet (Georges) 221
Bouteiller (E. de) 471
Bouvier (H.) 435
Branchereau (l'abbé L.) 320
Branda (P.) 31
Breciani (A.) 209
Brudner (Alex.) 493
Brugsch Bey (le Dr H.) 336
Brunyon (John) 145
Buet (Ch.) 16
Buisseret (la comtesse de) . . . 27
Buisson (F.) 69
Burel (l'abbé H.) 391
C*** (la baronne) 390
Caffarini (le B.) 314
Cahier (le R. P.) 529
Carbonel (l'abbé) 403
Carter 324 325
Cartier (E.) 314
Cassan (l'abbé Et.) 313
Cass-Robine (P.) 126
Cauvin (C.) 471
Cazauran (l'abbé) 541
Cazotte (Jacques) 143 539
Chaignet (A. Ed.) 203 496
Champagny (le comte de) 240,241 242
Champon (le R. P.) 101
Chandeneux (Claire de) 20
Charaux (Charles) 304
Chaudé (l'abbé) 391
Chauliac (Ch.) 517
Chaumont (l'abbé H.) . . . 117 388
Chauveau 59
Chevalier (E.) 520
Chevojon (l'abbé L.) 399
Choisy (Aug.) 72
Clair (l'abbé) 169
Clair (le R. P. Ch.) 70
Coco Licciardello (can. Francesco) 300
Colomb (Mme) 473
Compayré (Gabriel) 290
Cool (A. de) 42
Corblet (l'abbé J.) 67
Corluy (le R. P.) 105
Cornudet (Michel) 541
Corroyer (Edouard) 428
Coussinier (Ch. B.) 435
Coupey (Augusta) 13
Courtin (Henri) 311
Cowper (J. Meadows) . 195, 201 202
Craven (Mme Augustus) 228
Creighton (Rev. Ch.) 133
Croisy (Henri de) 26 210
Danzas (le R. P.) 49
Darville (L.) 211
Daudet (Ernest) 19
David (l'abbé A.) 97
Delitzsch (le Dr Fr.) 32
Delvigne (Ad.) 244
Desjardins (le P. Eugène) . . . 417
Deslys (Ch.) 474
Desnoiresterres (Gustave) . . . 243
Diaz del Castillo (capit. Bernal) 524
Dignat (l'abbé Odon) 388
Double (Lucien) 232
Douhaire 540
Du Camp (Max.) 141
Ducis (l'abbé C.-A.) 430
Ducoudray (Gustave) 468

Ducrot (le général). 519
Dufour (Paul) 17
Dugdale (R.). 483
Ebers (le Dr). 32
Ebers (Georg.) 127
Edgeworth (Mme) 476
Ephrem (saint) 105
Epinois (Henri de l') 338
Ernouf (le baron). 354
Erwin (Emma d'). 472
Espanet (A.). 27
Espitalier (l'abbé) 311
Essarts (Alfred des) 23
Ethampes (Mlle Gabriel d'). . . 214
F*** (l'abbé C.-A.) 426
F*** (Ed.). 354
Fabre (Ferdinand) 8
Favé (le général) 219
Favre (l'abbé). 21
Félix (le R. P.). 355
Fergusson (James). 525
Ferraris (Sac. J. C.). 119
Féval (Paul). 469 510
Fialon (Eugène). 45
Fisch (Simon). 201
Flammarion (C.) 490
Fleuriot (Mlle Zénaïde). . . . 475
Fleury (Edouard). 40
Foisset (Th.). 540
Folleville (Daniel de). 68
Fornelles (Albert) 14
Fraas (le Dr Oscar). 108
Frank (Elisa). 470
Franklin (Alf.). 535
Freeman (Edw. A.). . . . 420 534
Fresneau (A.). 541
Fuchs (K.). 486
Furnivall (F.-J.). . . 196, 201 203
Fuzet (Louis) 208
Gabriac (le P. A. de). 418
Galiffe (J. B. G.) 410
Garnier (H.). 355
Gaume (Mgr). 394
Gayeto Videl y de Valenciano . 540
Gebhart (E.). 499
Gène-Mur. 28
Gérard Kéon (Miles). 205
Germer-Durand (F) 352
Gillet (l'abbé). 506
Girardin (J.). 473
Gobineau (le comte de). 29
Godefroy (Fr.). 148
Goffiné (le R. P. Léonard). . . 397
Goncourt (Edm. de) 7 517
Gossi (Max). 346
Gouraud (Julie). 477
Gourdault (Jules) 11 503
Grandvaux (l'abbé) 103
Grange (Jean). 70 207
Granier de Cassagnac . . . . . 1.
Guardia (J. M.). 41
Guastello (S. A.) 539
Guéranger (le R. P. Dom) . . . 400
Guichet (le Dr A.). 545
Guillemin (A.) 489
Guinet (Emile). 244
Guizot 522
Ideville (H. d'). 502
Hall (F). 199
Hamard (l'abbé). 39 525
Hamonville (J. C. L. T. d'). . . 436
Harmel (Léon). 149
Heibert (le Dr Heinrich). . . . 99
Hélène (Maxime). 353
Hély (l'abbé Victor). 224
Henzen (Guil.). 62
Hergenroether (le Prof. J.) 223 337
Hertzberg (le Dr). 32
Hillern (Mme Wilh. de). . . . 11
Hoch (Charles). 542
Jacob (Emile). 410
Jacobi (le Dr). 234
Jacqmin (F.) 64
Jacques [de Genets] (V. D). . . 428
Janauschek (le P. Léop.). . . . 508
Janin (Jules). 130
Jannet (Claudio) 432
Jauffret (Mme Antoine). . . . 206
Jaunay (Louis). 68
Jobez (Alphonse) 237
Jouault (A.). 146
Jourdanet (le Dr D.). 524
Jousselin (H.). 477
Julien de Sainte-Thérèse (le P.) . 339
Kamphausen (le Dr). 32
Kaulen (le Dr Franz) . . . 98 337
Kelle (le Dr Johann). 244
Kleiner (le Dr) 32
Krug-Basse (J.). 427
Kruse. 66
Kurschat (Dr Friederich) . . . 490
Kurth (Godefroy). 312
La Blanchère (H. de) 538
Labra (Don Rafael. M. de). . . 146
Lachèze (Mlle Marthe). 26
Lacretelle (Henri de) 10
Lacroix (P.). 515
Lagrange (l'abbé F.). 132
Lalaing (E. de). 207
La Marmora (le général Alph.). 136
Lamothe (A. de). 21
Lamy (N.) 209
Lapointe (A). 470
La Rochère (la comtesse de) . . 27
Latour (Ant. de). 429
La Tour d'Auvergne-Lauraguais (Mgr de) 478
Laugel (Auguste). 237

Lavergne (Mme) 213
Le Blond (le Dr N. A.) 435
Lebrocquy (G.) 24
Le Clerc (F.) 544
Le Goupils (l'abbé A.) 117
Legrand (A. F.) 69
Le Hir (l'abbé) 103
Le Lasseur (Mme) 206
Le Men (R. F.) 530
Lemoyne (André) 18
Lenfant (l'abbé) 146
Le Play (F.) 118
Le Rebours (l'abbé) 394
Leroy-Beaulieu (Paul) 484
Lesbazeilles (E.) 468
Lescure (de) 17
Lespinasse (R. de) 512
Levavasseur (G.) 31
Lévy (B.) 354
Liechty (Reinhard de) 299
Liguori (saint Alphonse de) . . 402
Lindesay (sir David) 199
Littré (E.) 295
Lodge (Rev. Barton) 196
Loiseleur (Jules) 128
Lonelich (Harry) 196
Longnon (Aug.) 139
Lorenzo (Ab. Schiavi) 110
Loriquet (Ch.) 52
Lortal (Louise de) 399
Loudun (Eugène) 217
Lumby (J. Rawson) 196
Lutteroth (Henri) 106
M*** (A.) 306
Mabile (Mgr) 65
Macdonald (James M.) 107
Malassis (A. P.) 331
Malraison (Mme Céline) 28
Manning (le cardinal) 66
Manning (Robert) 195
Maquest (Pierre) 342
Marcel 136
Marcel (Etienne) 26 211
Marchand (D.) 73
Maréchal (Mlle Marie) 25
Marie (Ch.) 333
Marie-Angélique (Mme) 208
Marin de Carranrais (E. de) . . 122
Martigny (l'abbé) 584
Martin (le R. P. Arth.) 529
Maryan (Mme) 25
Masson (Frédéric) 423
Maynard (l'abbé U.) 482
Mazade (Charles) 56
Meyrick-Goulburn 326
Miln (James) 523
Molière (J.-B.) 467
Moesinger (le Dr G.) 105
Monsabré (le R. P.) 477
Montaiglon (A. de) 328
Moreau (Fried.) 527
Morris (Rev. Richard) . . 196 197
Motais (l'abbé A.) 102
Muhlan (le Dr) 32
Murray (J.-A.-H.) 200
Musset (Georges) 140
Myre (John) 200
Navery (Raoul de) . . . 23, 24 393
Naville (H.-Ad.) 115
Neteler (le Dr B.) 103
Neymarck (Alfred) 135
Nicol (l'abbé Max.) 353
Nodot 44
Nottret (Virginie) 27
Ogerdias (l'abbé L.-J.) 47
Olier (M.) 396
One (Lord) 71
Oppert (Jules) 109
Orei y Lara (D. Juan-Manuel) . 230
Outremer (d) 214
Paddelletti (G.) 36
Pagès (Léon) 437
Pajol (le comte) 518
Palomes (le P. Luigi) 314
Pascaud (Henri) 121
Payer (le lieut. J.) 503
Peacok (Edward) 200
Pearson 408
Pelletan (Eug.) 31
Pelletier (Mgr Victor) 111
Péroche (Jules) 537
Perrens (E.-T.) 54
Philpin de Rivières (le P.) . . 100
Picard (Germain) 29
Piedagnel (A.) 144, 148 539
Pierre (Eugène) 421
Piesse (Louis) 67
Pingaud (L) 515
Pioger (l'abbé) 351
Pitray (la vicomtesse de) . . . 477
Place (l'abbé Ch. de) 112
Planet (l'abbé Henri) 486
Poey (André) 297
Pontmartin (A. de) 149 334
Pott (Aug.-Fried.) 381
Pougeois (l'abbé A.) 506
Poujoulat 466
Poulbrière (l'abbé) 73
Pressensé (E. de) 415
Proust (Ant.) 57
Rambaud (l'abbé P.) 401
Rameau (M.) 521
Rastoul (A.) 71
Raudot 72
Ravaisson (François) 235
Raymond de Capoue (le B) . . . 314
Razi (E) 65
Razzy (le P. Abbé Dom Silv.) . 65

Reclus (E.) 500
Ribbe (Charles de) 240
Ricard (l'abbé A.) 400
Richebourg (Emile) 20
Richepin (Jean) 28
Riehm (le Dr E.-G.-A.). 32
Rigal (l'abbé) 312
Rio (A.) 213
Robinot-Bertrand (C.) 18
Rochas (V. de). 49
Rossi (J. B. de). 62 412
Rotalier (le vicomte A. de). . 542
Rothschild (James de). 328
Rouard de Card (E.). 543
Rouillot (l'abbé A.-F.-J.). . . 217
Rousseau (Mme) 205
Roussel (Aug.). 242
Rousset (Camille). 137
Roux (Xavier) 241 243
Ruble (le baron Alph. de). . . 50
Sabatier (Ernest). 43
Saint-Albin (Alex. de) 401
Sales (saint François de) . . . 389
Salmone-Marino (Salv.). . . . 498
Saumade (l'abbé J.-E.) 313
Savari 136
Schickelé (Ch.). 425
Schlottmann (le Dr) 32
Schneedorfer (le Dr Leo Ad.) . 104
Schouppe (le P. F.) 142
Schrader (le Dr) 32
Schurer (le Dr) 32
Scudamore. 327
Seguin (le R. P.) 398
Sepet (Marius) 512
Serafini (Filippo). 35
Servan (Félix de). 16
Siegfried (Jules) 37
Skeat (Rev. Walter W.) . . 194 19
Snieders (Aug.) 24
Soyer (l'abbé Eug.) 117
Spuller (E.). 342
Stix (le R. P. Léopold). . . . 394
Stolz (Mme) 213 475
Surius 310
Tastu (Mme Amable) 470
Tissot (Victor) 469
Thynne (François) 203
Tononi (Gaetano) 53
Treggiani (Niccolo) 321
Tresvaux du Fraval (Ch.) . . . 544
Troubat (Jules). 29
Turcote (Louis P.) 59
Uzanne (Octave). 407
Valades (le R. P. des). 69
Valbert (G.) 239
Nalldâusa (A. de). 540
Verdaguer (Jascinto) 330
Verdereau (l'abbé). 537
Verne (Jules). 204 468
Veuillot (Louis) 149
Vigouroux (F.). 131
Vincens (C.). 355
Vuillaume (Abate.). 142
Walter (le Dr Mausur) 34
Weil (Henri). 407
Weiss (le Dr Bernhard) 107
Weninger (le R. P.). 398
Wey (Francis) 30
Wierzeyski (J.). 41
Winterer (l'abbé L.) 426
Witt née Guizot (Mme de). 474 522
Yriarte (Ch.). 501
Zola (Emile). 6
Zupitza (le Dr Julius) 197

TABLE DES VARIÉTÉS

Tables des pièces données en préliminaires et en appendices dans l'histoire de Lorraine de dom Calmet, par M. Aug. Prost, 74, 151, 245, 356. — Une découverte bibliographique, par M. T. de L., 166.

TABLE DE LA CHRONIQUE.

Nécrologie : Angelis (le cardinal Ph. de), 170. — Ayala (le général M. d'), 171. — Barig (le Dr O. L.), 444. — Barrière (Théodore), 438. — Bauer comtesse de Plater (Caroline). — Benezet (Étienne), 439. — Bertrand (Léon), 169. — Blondel (Ch. Ferd.). — Blondel, 549. — Bodianski (Joseph). — Bodianski, 550. — Bonnier (Ed. L. J.). 371. — Bordeaux (Raymond), 85. — Bourbeau (Louis Ollivier), 441. — Brigham-Young, 373. — Bulinski (le prélat Melchior), 87. — Charlemagne, dit Deulin (Charles), 440. — Chavée (Honoré-Joseph), 262. — Christian (M.-P.), 259. — Compayré (Clément), 87. — Conestabile (Jean-Charles, comte), 263. — Croze (Joseph de), 263. — Dale Owen (Richard), 265. — Dartois (Cl.-B. Marie), 260. — Delalain (Jules),

169. — Deschamps (H..A.), 171. — Devrient (E.-Ph.), 442. — Dieu (Th. D.), 170. — Digby Wyatt (sir Matthew), 264. — Dufau (Pierre-Armand), 441. — Duvergier (J.-B. M.), 547. — Duvergier de Hauranne (Louis-Prosper-E.), 262. — Dzieduszycki (le comte Maurice), 169. Elwart (Ant.-A.-E.), 442. — Ferrucci (Cav.), 373. — Feugère (Anatole), 258. — Finazzi (Mgr Giov.), 265. — Gazeau (le R. P. François), 87. — Gérard (Ch.-A.-Cl.), 371. — Geslin de Bourgogne (J. H.), 547. — Gimblet (Ernest), 265. — Girsztowt (Polycarpe), 551. — Glais-Bizoin (A.-O.), 549. — Glogau (Henri), 442. — Godefroy-Menilglaise (le marquis de) 168. — Hacklaender (Fred.-Guil.), 374. — Jan (Laurent), 171. — Kavanagh (miss Julia), 549. — Ketteler (Mgr W. E. de), 167. — Kozmian (Mgr Jean), 449. — Ladoue (Mgr Th.-C.-Fr. de), 168. — Laferrière (A.), 171. — Lambertye (le comte Léonce de), 444. — Lanfrey (Pierre), 550. — Laurent (Paul-Mathieu), 261. — Lauzanne de Vaux-Roussel (Aug.-Théodore, chevalier de), 439. — Lefebvre (le Dr Louis-A.), 444. — Lefranc (P.-J.), 88. — Le Verrier (U.-J.-.-J.), 370. — Lindsay (William-Saw), 373. — Locquet de Blossac (M.-E. M.), 170. — Longman (William), 265. — Magimel (Albert), 372. — Martin (Nicolas), 258. — Mathieu (de Nevers) (Gustave), 444. — Melun (A.-M.-J. vicomte de), 84. — Mengaud (Lucien), 171. — Montucci (le Dr Henri), 260. — Motley (John Lothrop), 373. — Mouklinski (Antoine) 551. — Mynydday (J.), 265. — Pasquier, marquis de Franclieu, Anselme-Paul), 548. — Piegay (l'abbé Claude), 170. — Pistollet de Saint-Ferjeux (Théodore), 87. — Reinhardt (Louis), 374. — Reverchon (Fr.-A.-E.), 262. — Romand (Hippolyte), 374. — Saivet (Mgr Z. Fr.), 265. — Santini (Jean), 264. — Schœffer (Léon), 170. — Scialogia (le sénateur Ant.), 444. — Siefert (Mlle Louisa), 445. — Thiers (Louis Adolphe), 256, 370, 437. — Truchard du Molin, 445. — Vespasiani (Mgr Philippe), 445. — Villiaumé (Vic.), 262. — Volkmann (le Dr Alfr. Wilhelm), 264. — Walle (le P. Pierre), 372. — Warren (Samuel), 263. — Wieselgren (le Dr P.), 444. — Wroblewski (Valérien), 552.

Institut, 88, 171, 266, 445.

Faculté des lettres, 174, 266, 447, 552.

Université catholique de Paris, 447.

Archives nationales, 272.

Bibliothèque nationale, 270.

Concours et prix, 174, 266.

Congrès, 267, 449.

Congrès des bibliothécaires, 183.

Deuxième congrès des américanistes à Luxembourg, 374.

Publications de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 176.

Sociétés savantes, 174.

La Société des bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne; 451.

Institut archéologique de Saint-Pétersbourg, 183.

Discours de rentrée des tribunaux, 552.

Livres mis à l'Index, 176.

Lectures faites aux académies, 88, 175, 269, 376, 450.

Mélanges philosophiques et littéraires : Chants sacrés de l'Orient, 89. — Les Faictz merveilleux de Virgile, 452. — Mélusine, 90. — Une Mélusine normande, 453. — La Troupe de Molière à Agen, 184. — Chansons hébraïco-provençales, 91. — La Renaissance de la littérature catalane, 183. — Une nouvelle édition de l'Atlantide, 554.

Mélanges historiques : Henri IV à Sablé, 452. — Un cahier de remontrances de 1651, 278. — Une publication prussienne à Strasbourg (mémoire adressé en 1696 par l'électeur de Brandebourg à l'empereur), 455. — La Vie de province au dix-huitième siècle, 184. — Un document sur la journée du 10 août 1792, 454. — La seigneurie de Bures, 89. — Documents inédits sur Gassendi, 454.

Mélanges archéologiques et artistiques. — L'Age de bronze et les Gallo-Romains à Saint-Nazaire-sur-Loire, 451. — Exposition rétrospective frisonne à Leeuwarden, 268. — Le Saint Antoine de Padoue de Murillo, 553. — Le trois-centième anniversaire de la naissance de Rubens à Anvers, 268. — Une notice sur Cailhava, 278.

Mélanges bibliographiques : Bibliothèque de l'Ecole des beaux-arts, 273. — La Bibliothèque municipale de Montpellier, 92. — Anciennes bibliothèques de Cognac, 90. — Une bibliothèque universitaire à l'exposition de 1878, 376. — Les Bibliothèques des universités russes, 456. — Les Manuscrits français de la bibliothèque de St-Pétersbourg, 273. — L'Exposition caxtonienne à Londres, 277. — Bibliographie des travaux des sociétés savantes des départements, 271. — Bibliographie noyonnaise, 279. — L'Inventaire de la collection Hennin, 277. — La Bibliothèque théologique de Herder, 274. — Publications de la municipalité bordelaise, 184. — Un supplément au manuel du libraire de J.-Ch. Brunet, 181. — Le Catalogue de la librairie française de 1866 à 1875, 179. — Publications étrangères en Angleterre, 455. — La Librairie en Allemagne, 91. — La Littérature française au Chili, 456.— Le Livre des trois imposteurs, 180. —Table de l'année scientifique, 279.

Journaux et revues, 92, 185, 279, 380, 456, 554. — Les Journaux en Chine, 177. — L'Archivio della Societa romana di storia patria, 276. — Rivista di Leteratura popolare, 553. — Catalogue des périodiques espagnols, 89.

Ventes : La Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot, 452. — Estampes de la collection de M. Ambroise Firmin-Didot, 379.

Notes diverses : Les travaux métrologiques de M. Aurès, 377. — Deux opuscules de M. Paulin Paris (notices sur M. le Roux de Lincy, lettres françaises de T. H. de Thou), 181.— Les billets d'enterrement au dix-huitième siècle, 378. — La France judiciaire, 181. — Bévues de traducteurs, 379.

Publications nouvelles, 95, 189, 282, 381, 459, 556.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Annales breves Ordinis Præmonstratensis, 286, 383.
Bonne Abli, femme de Jacques de Corn, drapier et bourgeois de Paris, 383.
Bullarium magnum, 464.
Cattho (où et quand mourut Angelo), 190.
Chartes de Nolis de la cinquième croisade, 96.
Chartier et l'exil d'Ovide (Jean le), 558.
Conspiration (la) des fausses banknotes, 463, 560.
Définition (une) du temps, 483
Dicton (un) à retrouver, 463.
Fonteny (sur le poëte N.), 363.
France (la) en 1789, 192.
Galilée (bibliographie de), 460.
Guerres de l'Ouest (bibliographie des ouvrages) pendant la Révolution, 282.
Inquisition espagnole (l'), 96, 192.
Jean XXII et les Cordeliers, 382.
Jeannin (le président), 96.
Littérateurs flamands (congrès des), 191.
Livres perdus et exemplaires uniques, 190.
Louis XIV (un distique sur), 287.
Malo virtutes (de qui le mot)? 558.
Mélusine, 191.
Montalembert (M. de) 191, 383, 464.
Orphée a-t-il existé, 286.
Pêches (les) et le duc de Guienne, 382.
Perth (les Mémoires de la duchesse de) 286.
Produit des principales bibliothèques livrées en France aux enchères publiques, 463, 560.
Proverbes, 97, 287, 384, 464, 558.
Quenéte (l'abbé), 191, 287.
Saint-Jean (les feux de la) 287, 383, 560.
Saint-Yves et Mézeray, 287.
Vainqueurs et vaincus réunis par la mort, 382.
Vercingétorix, 191.
Temps et moi (le) 382, 464.
Traditions populaires danoises, 287.
Tribunal (le) secret de la Westphalie, 382.
Tricotel (publications de M.), 192.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU

Z
1007
P73
t.19-20

Polybiblion; revue bibli-
ographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY